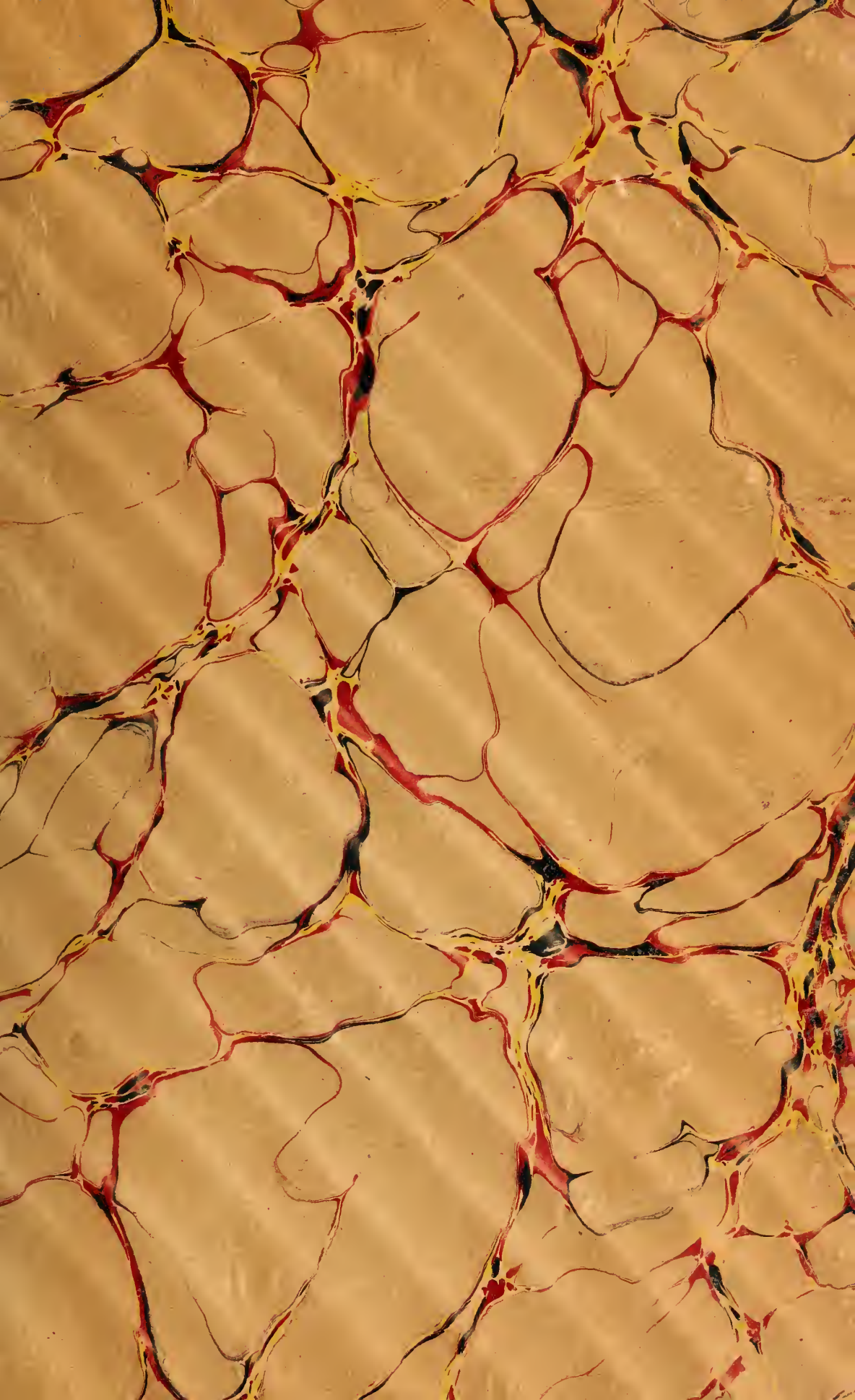




1
16
1

1



Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

<http://archive.org/details/collectionintgra67mign>

COLLECTION
INTÉGRALE ET UNIVERSELLE
DES
ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ORDRE

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET , FÉNELON , MASSILLON ;

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE ,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ,
D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU , ANSELME , FLÉCHIER , RICHARD (L'AVOCAT),
LAROCHÉ, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE
NESMOND , MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA
PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN , BALLET,
SÉGAUD, SURIAN , SENSARIC, CICÉRI , SÉGUY , PÉRUSSEAU, TRUBLET , PERRIN,
DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM
VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE,
CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT , MAROLLES, MAURY .

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE ,

DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE ,

SAVOIR : CANUS, COTON, CAUSSIN, CODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS , BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON,
SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES,
DE LA CHAMBRE , NAIMBOURC, SIMON DE LA VIERCE, LE BOUX, MASSON, AUCUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE,
CHAUCHENER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU,
DE LA CHÊTARDIE, CHAMPIGNY, LORiot, JÉRÔME DE PARIS (CEOFFRIN), RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE,
HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INCOULT, POISSON,
PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET,
JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, CIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), CÉOFFROY, BAUDRAND,
DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ,
FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE , VILLEDIEU, ASSELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE,
DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT ;

PUBLIÉE SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE ,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE , PENDANT
TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROCRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE ;

PAR M. L'ABBE MIGNE ,
ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

67 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ;
6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME SOIXANTE-SEPTIÈME,

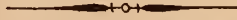
CONTENANT LES ŒUVRES ORATOIRES DU P. RICHARD, LES ŒUVRES ORATOIRES COMPLÈTES
D'ASSELIN ET LES ŒUVRES ORATOIRES COMPLÈTES DU CARDINAL MAURY.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.



SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE SOIXANTE-SEPTIÈME VOLUME.



OEUVRES ORATOIRES DU P. RICHARD.

Sermons.

Col. 17

OEUVRES ORATOIRES COMPLÈTES D'ASSELIN.

Sermons.

723

Instructions pastorales

771

OEUVRES ORATOIRES COMPLÈTES DU CARDINAL MAURY.

Panégryriques.

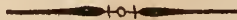
911

Eloges funèbres.

1037

Discours académiques.

1187



BX

1756

A2 M5

1844

V. 67

NOTICE SUR LE P. RICHARD.

Le P. Charles-Louis Richard, de l'ordre des Frères Prêcheurs et fécond écrivain ecclésiastique, naquit en avril 1711, à Blainville-sur-l'Eau, en Lorraine. Il entra, à l'âge de seize ans, dans l'ordre de Saint-Dominique, fit sa profession à Nancy, puis alla à Paris, où il fit ses cours de théologie, fut reçu docteur et publia de nombreux ouvrages en opposition avec les principes de la philosophie du XVIII^e siècle. Après un écrit dans lequel il attaquait un arrêt du parlement de Paris, intervenu au sujet du mariage d'un juif converti, il craignit de fâcheuses affaires et se réfugia à Lille, où il resta jusqu'à la révolution. Il passa alors dans les Pays-Bas; à l'arrivée des troupes françaises dans cette ville, son grand âge l'empêcha de fuir; traduit devant une commission militaire, il fut condamné à être fusillé pour son *Parallèle des Juifs qui ont crucifié Jésus-Christ avec les Français qui ont tué leur roi*. Le jugement fut exécuté le 16 août 1794 (le 14, suivant le *Dictionnaire des anonymes*). Quoique les termes de ce jugement aient bien constaté le véritable motif de cette exécution militaire que nous venons de donner, d'autres prétextes ont été allégués, entre autres la publication faite par le P. Richard d'un ouvrage intitulé : *Des droits de la maison d'Autriche sur la Belgique* (Mons, Monjot, 1794, in-8^e). Quoi qu'il en soit, le vieux Dominicain accepta la mort avec courage.

On a de lui : 1^o *Abrégé de la vie de Jeanne de Cambry, religieuse de l'abbaye des Pretz, à Tournay*; Tournay, 1783, in-12. Il avait aussi prononcé l'oraison funèbre de cette religieuse, mais il nous a été impossible de la retrouver. Un grand nombre de ses opuscules ont disparu, brûlés par les imprimeurs, dans la crainte d'être compromis; la plupart avaient trait aux questions relatives à la révolution, au serment des prêtres, etc. — 2^o *L'accord des lois divines, ecclésiastiques et civiles, relativement à l'état du clergé, contre l'ouvrage qui a pour titre : « L'Esprit, ou les principes du droit canonique »*; Paris, 1773, in-12. — 3^o *Analyse des conciles généraux et particuliers, contenant leurs canons sur le dogme et la morale, tant ancienne que moderne, etc., etc.*; Paris, Vincent, 1772-77, 5 vol. in-4^e. — 4^o *Annales de la charité et de la bienfaisance chrétienne*; Lille et Paris, 1783, 2 vol. in-12. — 5^o *Les cent questions d'un paroissien de M. le curé de *** (l'abbé Gnidj), pour servir de réplique à la suite de son « Dialogue sur le mariage des protestants »*; 1776, in-12. — 6^o *Défense de la religion, de la morale, de la vertu, de la politique et de la société, ou Réfutation du « système social, » etc.* (du baron d'Holbach); Paris, Montard, 1773, in-8^e. — 7^o *Diatribes clémentine, ou Dissertation dans laquelle on discute tout ce qui concerne les lettres publiées sous le nom du pape*

Clément XIV Ganganelli; Avignon (Liège), 1777, in-12. Cet ouvrage a été suivi de nouvelles réflexions; même année, in-12. — 8^o *Dictionnaire universel, dogmatique, canonique, historique, géographique des sciences ecclésiastiques*, contenant l'histoire de la religion; de son établissement et de ses dogmes, de la discipline de l'Eglise, de ses rites, de ses cérémonies et de ses sacrements; la théologie dogmatique et morale, spéculative et pratique, avec la décision des cas de conscience; le droit canonique, l'histoire des patriarches, des prophètes, des saints et de tous les hommes illustres de l'Ancien Testament; de Jésus-Christ, de ses apôtres, de tous les saints et saintes du Nouveau Testament; des papes, des conciles, des Pères de l'Eglise et des écrivains ecclésiastiques; des patriarchats, des sièges métropolitains ou épiscopaux, avec la succession chronologique de leurs patriarches, archevêques et évêques; des ordres militaires et religieux, des schismes et des hérésies; Paris, Rollin, 1760 et ann. suiv., 6 vol. in-fol. Le P. Richard a eu pour collaborateur le P. Girard, Dominicain. Quérard dit que cet ouvrage et l'*Analyse des conciles* sont les deux ouvrages du savant Dominicain qui « paraissent destinés à lui survivre. » — 9^o *Dissertation sur la possession du corps et sur l'infestation des maisons par les démons*; 1746, in-8^e. — 10^o *Dissertation sur les vœux en général et sur les vœux solennels des religieux et religieuses en particulier*, avec des lettres de N. S. P. le pape Clément XIV, touchant la prise d'habit de M^{me} Louise-Marie de France, avec la *Réfutation de l'ouvrage* (de Riballier) intitulé : « Essai historique sur les privilèges des réguliers; » Paris, Butard, 1771, in-12. — 11^o *Des droits de la maison d'Autriche sur la Belgique*; Mons, 1794, in-8^e. — 12^o *Examen du libelle intitulé : « Histoire de l'établissement des moines mendiants, » attribué à d'Alembert*; Avignon, 1767, in-12. — 12^o *Exposition de la doctrine des philosophes modernes*; Malines, 1785, in-12. — 13^o *Jugement pacifique entre l'auteur du « Cas de conscience concernant la réforme des religieux » et les auteurs des « Réflexions et Observations » sur le même cas*; Avignon, 1768, in-12. — 14^o *Lettre à l'auteur du « Dictionnaire des bénéfices » au sujet de l'abbé Dutens, auteur du « Clergé de France »*; 1772, in-8^e. — 15^o *Lettre d'un ami des hommes, ou Réponse à la diatribe de M. de V. (Voltaire) contre le clergé de France, par l'auteur du Préseratif*; Deux-Ponts, 1776, in-8^e. — 16^o *Lettre d'un archevêque à l'auteur de la brochure intitulée : « Du droit du souverain sur les biens-fonds du clergé et des moines et de l'usage qu'il peut faire de ces biens pour le bonheur des citoyens »* (par de Cerfvol); Cologne et Paris, Delévaque, 1770, in-8^e. — 17^o *Lettre d'un doc-*

teur de Sorbonne à l'auteur de « l'Essai historique et critique sur les privilèges et les exemptions des réguliers » (Riballier); 1771, in-12. — 18° *Lettre de M. *** à une seule personne, touchant les lettres de M. **** (Gaudet) à différentes personnes, sur les finances, les subsistances, les corvées, etc.; Liège, 1778, in-12. — 19° *La nature en contraste avec la religion et l'oraison, ou l'ouvrage qui a pour titre : « De la nature, » condamné au tribunal de la foi et du bon sens, et Réfutation de « l'Alambic moral »* (de Rouillé d'Orfeuil); Paris, Pyre; 1773, in-8°. — 20° *Observations modestes sur les « Pensées de d'Alembert » et sur quelques écrits relatifs à l'ouvrage qui a pour titre : « La nature en contraste avec la religion et la raison; »* Deux-Ponts, et Paris; 1774, in-8°. — 21° *Parallèle des Juifs, etc.*, dont nous avons dit quelques mots. — 22° *Préser vatif nécessaire à toutes les personnes qui ont les lettres faussement attribuées à Clément XIV*; Deux-Ponts, 1776, in-12. — 23° *Les protestants déboutés de leurs prétentions*; Paris, 1776, in-12. — 24° *Recueil de pièces intéressantes sur deux questions célèbres : savoir, si un Juif converti peut épouser une femme*

chrétienne, et si un Juif endurci, devenu baron, peut nommer aux canonicats d'une cathédrale; Deux-Ponts, 1779, in-8°. — 25° *Réponse à la lettre écrite par un théologien* (Condorcet) à l'auteur du « Dictionnaire des trois siècles » (Sabatier); Paris, 1775, in-8°. — 26° *Réponse des P. P. Dominicains, auteurs du Dictionnaire des sciences ecclésiastiques, aux remarques insérées dans le Journal des savants, mois de mars, 1761*; 1761, in-12. — 27° *Voltaire de retour des Ombres et sur le point d'y retourner pour n'en plus revenir, à tous ceux qu'il a trompés*; Bruxelles et Paris, Morin, 1776, ou Londres, 1777, in-12. Le P. Richard, en outre, a publié une édition du *Traité des sacrements* de son confrère Drouin. Ses écrits ont été jugés assez sévèrement dans le *Nouveau Dictionnaire historique* (de Prudhomme); on lui reproche d'écrire mal, sans chaleur, sans coloris; d'autres critiques lui accordent l'ordre, la netteté, la précision, le style, l'érudition, l'intelligence profonde du droit ancien et moderne. Quant à ses sermons, la seule œuvre que le lecteur ait à juger ici, ils sont courts, d'une éloquence facile et persuasive.

ŒUVRES ORATOIRES

COMPLÈTES

DU P. CHARLES-LOUIS RICHARD.

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS.

PRÉFACE.

Rien de plus grand, de plus sublime, de plus auguste, de plus utile et de plus salutaire, que la prédication qui est en usage dans l'Eglise chrétienne, soit qu'on la considère par rapport à sa nature et à son origine, soit qu'on l'envisage du côté de sa fin et de ses effets, soit qu'on porte ses regards sur son premier et principal ministre, qui en est aussi le modèle accompli.

Si l'on considère la prédication chrétienne par rapport à sa nature et à son origine, on verra que c'est la parole de Dieu même prêchée, annoncée, intimée aux hommes de sa part et en son nom : *Verbum Dei*; et que c'est Dieu même qui parle aux hommes par la bouche des prédicateurs, qui ne sont que les organes, les interprètes, les hérauts de la Divinité : *Tanquam Deo exhortante per nos*, dit l'Apôtre. Oserai-je dire en consé-

quence, et pourquoi ne le dirai-je pas, que la prédication chrétienne est la parole de Dieu, et Dieu lui-même? Oui, Dieu rompant le silence pour parler aux hommes et leur apprendre les vérités du salut par la bouche des prédicateurs qui le représentent comme ses ambassadeurs et ses envoyés. Oui, Dieu prêchant lui-même, instruisant, exhortant, pressant, sollicitant : *Tanquam Deo exhortante per nos*. Telle est la nature et l'essence de la prédication chrétienne : voilà son origine. C'est un présent du ciel; elle est descendue d'en haut et du sein radieux du Père des lumières, l'auteur de tous les dons parfaits. Quoi de plus grand! de plus sublime! de plus auguste! de plus divin! C'est la Divinité même qui se fait entendre, qui s'énonce, qui s'explique, qui parle avec autorité, avec majesté, par la bouche de ses

prédicateurs : *Qui vos audit, me audit.*

Si l'on envisage la prédication du côté de sa fin et de ses effets, on sera forcé de convenir qu'il n'est rien de plus utile et de plus salubre. Annoncer aux hommes, de la part de Dieu, tout ce qu'ils sont obligés de croire, de pratiquer et d'éviter, pour opérer leur salut éternel, la plus importante, la seule importante, l'unique essentielle, l'unique nécessaire entre toutes les affaires qui peuvent les occuper durant le court espace de temps qu'ils ont à passer sur la terre; les intéresser efficacement à cette grande affaire et les déterminer à s'y appliquer uniquement, ou du moins de préférence à toutes les autres, qui toutes lui doivent être subordonnées; guérir à ce sujet tous leurs préjugés contraires, quelque forts, quelque invétérés et enracinés qu'ils puissent être; éclairer, convaincre leurs esprits, attirer, amollir, gagner leurs cœurs par les charmes de l'unction, de la douceur et des douces insinuations, ou le briser avec le marteau de la terreur et de la compunction; régler leurs mœurs, dompter tous leurs appétits désordonnés, subjuguier, enchaîner toutes leurs passions; en un mot, convertir les infidèles, les hérétiques et les pécheurs; affermir, animer, encourager, perfectionner les justes : voilà le but, la fin de la prédication évangélique, et tels furent ses effets dans tous les temps.

Oui, c'est elle, c'est la prédication évangélique qui a établi la religion chrétienne, et qui l'a étendue, propagée, portée dans toutes les parties du monde, avec la rapidité de l'éclair; la voix des premiers prédicateurs de l'Evangile s'est fait entendre par toute la terre, et leur parole a été portée jusqu'aux extrémités du monde. C'est elle qui la conserve et qui la conservera jusqu'à la fin des siècles en annonçant fortement tous les dogmes de sa foi, toutes les maximes et toutes les règles de sa morale, toutes les vérités nécessaires au salut, ainsi qu'à la sainteté et à la plus grande perfection des hommes. Pourraient-ils imaginer quelque chose de plus utile et de plus salubre ?

Si nous portons nos regards sur le premier, le principal ministre et le modèle de la prédication, combien nous paraîtra-t-elle encore grande, sublime, auguste, respectable par cet endroit ! Le premier, le principal ministre ainsi que le modèle accompli de la prédication chrétienne, c'est le fondateur même du christianisme : Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, le Verbe incarné, qui ne quitta le sein de son Père, que pour venir lui former de vrais adorateurs, par ses prédications et les paroles de vie qui sortaient de sa bouche sacrée lorsqu'il parlait aux peuples assemblés autour de lui pour l'écouter et recueillir ses instructions.

Mais, si Jésus-Christ est le premier ministre de la prédication et le grand modèle des prédicateurs, tous ceux qui participent à son ministère ne peuvent donc rien faire de mieux que de l'imiter dans sa manière

de prêcher et d'instruire, s'ils veulent atteindre le but de la prédication chrétienne, qui ne peut être que le salut des âmes. Non, pour sauver les âmes, ces âmes si précieuses, qu'elles valent tout le sang d'un Dieu, et dont le salut doit être l'unique objet du prédicateur, le secret n'est pas de flatter l'oreille et l'esprit de ses auditeurs par la finesse des pensées et le luxe des ornements dont on peut les embellir; par la beauté des images, le coloris des peintures, les grâces des descriptions, la variété des tours et des figures, le choix, l'élégance, la magnificence des expressions et toute la pompe d'une éloquence purement humaine. Quel est-il donc, ce grand, cet admirable secret ? C'est d'abord de se mettre à la portée de ses auditeurs et de leur tenir un langage qu'ils entendent, et qu'ils entendent facilement, sans gêne, sans effort, sans le secours d'une violente application; puis-qu'on ne doit parler que pour se faire entendre de ceux auxquels on adresse la parole. Pour sauver les âmes, il faut leur exposer d'une manière claire, nette, précise, solide, instructive, onctueuse, touchante, toutes les vérités du salut. Pour sauver les âmes, il est nécessaire de leur expliquer les dogmes, les mystères, les sacrements, la morale, les lois, les préceptes, les conseils, les usages, les pratiques, les cérémonies de la religion catholique, d'une façon propre à convaincre, à persuader, à toucher, à entraîner, à maîtriser, à subjuguier les auditeurs, en les obligeant de rougir d'eux-mêmes et de leurs honteux désordres, d'exprimer des larmes amères de leurs yeux, de frapper leurs poitrines, de former de bonnes résolutions et d'avoir la force de les accomplir.

Et pour faire entrer ces pieux sentiments dans les âmes de ceux qui l'écoutent, il faut que le prédicateur en soit tout pénétré lui-même; il faut qu'il fasse servir à ce salubre dessein les traits d'une éloquence toute surnaturelle et toute céleste, bien supérieurs à ceux de l'éloquence naturelle ou artificielle, qui ne s'élève point au-dessus de la sphère si bornée de l'art ou de la nature. Il faut que tout rempli de la science, ainsi que de la noble, sublime et majestueuse simplicité des divines Ecritures, incomparablement plus fortes, plus énergiques, plus puissantes, plus efficaces que tous les écrits des orateurs profanes, pour triompher des esprits et des cœurs, il en fasse le fondement, la base, le tissu de ses discours, sur les traces de Jésus-Christ le grand modèle des prédicateurs de son Evangile, et à l'exemple de tous les prédicateurs évangéliques ses fidèles imitateurs.

Ce n'est qu'à ces traits que ce juge souverainement équitable des mortels, et le suprême arbitre de leurs éternelles destinées, reconnaîtra les prédicateurs de son Evangile, les ministres de sa parole, et qu'il appréciera, et qu'il récompensera leurs travaux, au grand jour du jugement universel.

Ah ciel ! que deviendront à ce jour épouvantable tant de prédicateurs, que l'intérêt, l'ambition, la vanité et le vain désir de se faire admirer, louer, prôner, applaudir, rechercher, encenser, pousser, font entrer dans la carrière de la prédication, et les y animent, les y soutiennent jusqu'à la fin ? Que demandez-vous, qu'attendez-vous de moi ? leur dira ce juge aussi juste qu'inflexible. Allez, retirez-vous, éloignez-vous de moi : ce n'est ni moi, ni ma parole, c'est vous-mêmes, c'est vous seuls que vous avez prêchés par l'abus le plus indigne du plus saint des ministères. Les chaires chrétiennes, ces chaires sacrées qui ne doivent retentir que des vérités de mon Évangile, propres à faire des impressions profondes dans les âmes, et y produire des fruits de grâces et de salut, vous les avez changées en tribunes, en théâtres profanes, en autels impies, où vous receviez, avec une superbe complaisance, le sacrilège encens d'une foule d'adorateurs, que le faux charme d'une éloquence toute mondaine attirait à vos discours. Vous avez donc reçu votre récompense, et votre sort désormais, votre immuable sort sera celui des vains discoureurs du paganisme, moins coupables que vous, puisqu'ils avaient moins de lumières.

Pour éviter ce sort affreux, tous les ministres de la parole sainte n'ont qu'un seul parti à prendre : celui de fermer les yeux aux faux charmes de l'éloquence profane, pour s'attacher uniquement aux vraies et solides beautés de l'éloquence sacrée de la religion, la seule qui soit assortie à la sainteté de leur ministère, et qui puisse leur faire atteindre le but de leurs discours, et qu'ils sont obligés de se proposer comme l'unique fin de leurs travaux, savoir l'instruction, la conviction, la persuasion, la conversion, le salut de leurs auditeurs. Et cette éloquence salutaire, où la trouveront-ils, si ce n'est dans les divines Écritures des deux Testaments, dans les écrits des Pères de l'Eglise, dans les discours des prédicateurs évangéliques, dans les livres marqués au coin d'une piété également orthodoxe, éclairée, instructive et solide ?

Oui, c'est là, c'est dans ces sources précieuses qu'ils pourront puiser abondamment et à leur gré, tout ce qui est nécessaire et suffisant pour composer des discours vraiment éloquentes et capables de produire les grands effets de l'éloquence, et surtout de l'éloquence sacrée : l'extirpation des abus, l'amendement de la vie, la réforme des mœurs, la haine du vice, l'amour et la pratique de la vertu, l'accomplissement de tous les devoirs, la plénitude de la justice. Là viendront s'offrir à eux comme à l'envi, de toutes parts, ces traits vifs et rapides, nobles, majestueux, sublimes, pathétiques, qui frappent l'esprit, étonnent l'imagination, intéressent le sentiment, animent le courage, percent le cœur, déterminent la volonté, remuent, agitent, échauffent, embrassent l'âme et toutes les facultés. Là encore les orateurs chrétiens ne pourront s'empê-

cher d'admirer et de s'approprier cette noble, majestueuse et sublime simplicité évangélique, tantôt douce, suave, onctueuse, insinuante; tantôt forte, énergique, pathétique, véhémence; toujours touchante, persuasive, efficace, et qui ne manque jamais de produire des effets salutaires et de faire des impressions plus ou moins profondes dans les âmes.

Oh ! quelle gloire pour Dieu ! Quelle consolation pour l'Eglise ! Quels avantages et quels fruits pour les fidèles, si tous les ministres chargés de les instruire et de leur rompre le pain de la parole du salut, se bornaient à puiser dans ces sources précieuses, et la matière et le style, et le fonds et la forme de leurs discours et de leurs instructions ! C'est ce que nous avons eu en vue, et que nous nous sommes proposés de faire dans la composition de ces discours que nous croyons devoir offrir aux fidèles, dans l'espérance qu'ils pourront leur être de quelque utilité. En puisant nous-mêmes dans les sources que nous osons proposer aux prédicateurs, aux pasteurs et aux catéchistes chrétiens, nous nous sommes appliqués à en tirer un corps de doctrine et de morale propre de lui-même et par sa nature, à instruire, à éclairer, à convaincre, à persuader, à toucher, à remuer, à changer, à convertir, en tâchant d'y réunir la clarté à la précision et à la brièveté, l'onction du sentiment à la force du raisonnement, l'abondance à la solidité des preuves, la facilité de la méthode à l'importance des sujets qu'on y traite, la pureté du dogme à celle de la morale. Si trompés dans nos espérances, le succès dont nous nous flattions n'a point répondu à nos impuissants efforts, on n'en doit accuser que notre incapacité trop peu défiante d'elle-même ; et si nous avons été assez heureux que de réussir dans l'exécution de notre projet, nous reconnaissons, dans toute la sincérité de notre âme, que la gloire n'en appartient qu'à Dieu seul, dont nous n'avons été que les faibles et indignes instruments dans la confection de cet ouvrage comme dans celle de tous les autres qui l'ont précédé, et auxquels il a daigné nous appliquer, par une disposition bien marquée de sa divine Providence à notre égard. A lui seul soit donc rendue dans tous les siècles, la gloire de tout ce qu'il y a de bon dans tous les ouvrages, tant de l'art que de la nature, tant dans l'ordre physique et naturel que dans l'ordre moral, surnaturel et divin.

Pour inspirer le goût, la lecture et l'usage des saintes Écritures aux ministres de la parole en général, et plus particulièrement aux jeunes ecclésiastiques, qui commencent à s'élaner dans la carrière de cet auguste et important ministère, nous les inviterons à lire ce qu'ont écrit touchant la supériorité des livres saints sur les livres profanes, le père Louis Thomassin, dans sa *Méthode d'étudier les Lettres humaines par rapport aux divines Écritures* ; Jean Bonpart, dans ses *Parallèles sacrés et profanes* ; l'abbé Fleury,

dans son *Discours sur la poésie des Hébreux* ; M. Rollin, dans son *Traité des études*, et le discours qui a remporté le prix de l'Académie de la Conception à Rouen en 1778, sur la question : *Quels sont, outre l'inspiration, les caractères qui assurent aux livres saints la supériorité sur les livres profanes*, par M. Ancillon, pasteur de l'Eglise française

de Berlin. On ne peut lire ces ouvrages sans voir disparaître et s'éclipser les Platon, les Cicéron, les Homère, les Démosthène, tous les plus célèbres auteurs païens, en présence des Moïse, des David, des Salomon, des Isaïe, des Jérémie, des Jean-l'Evangéliste, des Paul, etc.

SERMON 1^{er}.

DU JUGEMENT DERNIER,

Pour le premier dimanche de l'Avent.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube, cum potestate magna et majestate. (Luc., XXI.)

Alors ils verront le Fils de l'homme qui viendra sur une nuée, avec une grande puissance et une grande majesté.

Tel sera enfin le terme des révolutions que la scène du monde, ce monde si mobile et si changeant, offre perpétuellement à nos yeux. Tel sera le jour du Seigneur, ce grand jour, ce jour affreux, épouvantable où, porté sur une nuée lumineuse, et revêtu de toute la puissance et de toute la majesté qui conviennent au souverain Juge des vivants et des morts, il viendra prononcer aux mortels épouvantés l'arrêt irrévocable qui fixera leur sort pour l'éternité tout entière. Il le faut, oui il faut qu'il y ait un jugement général, pour justifier aux yeux de l'univers la conduite du suprême modérateur des choses envers les enfants des hommes, durant le cours de la vie présente. Souvent par ses ordres, on voit le juste languir tristement au sein de la misère et de l'humiliation, tandis que le méchant brille, prospère, regorge de délices et de biens, au faite d'une opulente grandeur.

Quelle irrégularité ! quelle caprice plus injuste ! Est-ce donc là cette Providence tant vantée et si sage, si vigilante, si attentive au bonheur des humains ? Fut-il un plan d'administration plus bizarre, moins équitable, plus cruel ?

Attendez, téméraire, attendez, réfléchissez un moment, vous verrez la sagesse de l'apparente irrégularité qui vous blesse. La vie présente, cette vie momentanée, n'est qu'une courte épreuve, une préparation, un passage à une autre vie, où le sort des mortels, heureux ou malheureux, sera fixé pour toujours, d'après leurs œuvres bonnes ou mauvaises. Telle est la raison et telle sera l'issue du jugement dernier ; voyons-en les propriétés : les voici.

Le jugement dernier sera un jugement honteux pour le pécheur ; vous le verrez dans mon premier point. Le jugement dernier sera un jugement sévère pour le pécheur ; vous le verrez dans mon second point. *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

Le jugement dernier sera pour le pécheur un jugement honteux, parce qu'il y paraîtra

devant un juge infiniment éclairé, qui connaîtra distinctement tous ses péchés, qui les lui fera connaître à lui-même, qui les manifestera au monde entier : trois raisons de la honte inexprimable dont le pécheur sera pénétré au jugement dernier.

1^o Le Juge devant lequel paraîtra le pécheur est infiniment éclairé. Ses yeux sont plus perçants que le soleil, dit le Sage (*Ecclesi., XXIII*), tout est présent, rien n'échappe à sa lumière, il est lui-même tout œil et toute lumière ; il voit d'un regard simple, aisé, pénétrant, et qui n'a besoin ni de travail, ni d'application, tout ce qu'il y a de plus caché dans les profondeurs de l'abîme du cœur humain. Ah ! il connaîtra donc distinctement tous les crimes du pécheur, au jour terrible de son jugement général, sans qu'aucun puisse lui échapper.

Rappelez-vous, pécheur, qui que vous soyez, rappelez-vous tous les désordres qui ont souillé les divers âges de votre vie, les légèretés de votre enfance, la dissipation de votre adolescence, les fougues et les emportements de votre jeunesse, les faiblesses et les lâchetés de votre vieillesse ; tous vos péchés de l'esprit, de la mémoire, de l'imagination, du cœur, de la volonté, des sens, de la chair ; tant de pensées contraires à la foi, à la piété, à la décence, à la pudeur ; tant de désirs impurs, de projets noirs, de paroles équivoques, de discours libres, de chansons déshonnêtes, de regards lascifs, de mouvements lubriques, d'actions infâmes. Rappelez-vous non-seulement les péchés de toute espèce que vous avez commis, mais encore toutes les circonstances odieuses qui les ont accompagnés, aggravés, multipliés. Rappelez-vous non-seulement tous les péchés que vous avez commis durant le cours de votre vie, mais tous ceux que vous avez eu la volonté de commettre, sans pouvoir l'exécuter, tous ces affreux desseins que vous avez conçus, tous ces obscurs ressorts que vous avez fait jouer, toutes ces manœuvres infernales que vous avez employées pour parvenir à vos fins, tous ces vains et impuissants efforts que vous avez faits, pour contenter tantôt l'une et tantôt l'autre de vos criminelles passions.

Aux péchés que vous avez commis et que vous avez eu la volonté de commettre sans pouvoir l'exécuter, joignez ceux que vous avez fait commettre aux autres, ou par vos conseils, ou par vos prières, ou par vos caresses, ou par vos menaces, ou par vos exemples scandaleux, qui ont perdu tant d'âmes, en les entraînant avec vous dans le

chemin de la perdition. N'oubliez pas le bien que vous avez omis de faire, malgré les bonnes pensées et les saintes intentions qui vous y poussaient, et que vous avez négligées, rejetées, méprisées. N'oubliez pas même le bien que vous avez fait, mais que vous avez mal fait, ou pour ne l'avoir fait qu'à demi, ou pour l'avoir altéré, corrompu, en y mêlant les poisons de l'hy-pocrisie, de la vaine gloire, de la volonté propre, de l'amour et de la recherche de vous-même. Souvenez-vous de tous ces péchés d'omission ou de commission, de faiblesse ou de malice, de surprise et de légèreté, ou de dessein formé, réfléchi, combiné. Rappelez-vous tous vos péchés, Dieu les connaît infiniment mieux que vous, et il s'en souviendra au grand jour de son jugement, pour vous les faire connaître à vous-même, en vous les mettant tous sous les yeux.

2° Alors, alors, à ce jour de lumière, plus de ténèbres factices de la part du pécheur, plus d'avenglement volontaire, plus de déguisements, d'artifices, de détours, d'apparences trompeuses, d'imposants dehors, de prétextes, d'excuses, de palliatifs, pour se cacher aux autres et à lui-même; ses péchés qu'il se cachait avec tant de soin, Dieu les écrivait avec un stylet de fer, il les gravait avec le diamant sur son cœur : *Stylo ferreo, in ungue adamantino* (Jerem., XX), pour les lui représenter tous au jour marqué dans ses décrets. Oui, pécheur, toutes les fois que vous commettez un crime, votre conscience, qui fait l'office de secrétaire de la justice divine, l'écrit comme avec la pointe du fer et du diamant, en caractères ineffaçables dans le fond de votre âme; c'est le livre de votre conscience qui sera ouvert et déplié sous vos yeux, au jugement universel, pour vous y faire lire, malgré vous, toute l'histoire de votre vie criminelle, depuis l'instant de l'usage de votre raison, jusqu'à celui de votre mort. C'est dans ce livre que vous lirez ce rôle effroyable de vos mensonges, de vos jurements, de vos parjures, de vos blasphèmes, de vos médisances, de vos calomnies, de vos colères, de vos emportements, de vos fureurs, de vos haines, de vos perfidies, de vos cruautés, de vos vengeances, de vos envies, de vos intempérances, de vos impudicités, de vos injustices, de vos larcins, de vos rapines, de vos oppressions, de vos sacrilèges profanations des choses les plus saintes et les plus sacrées, de tous vos péchés enfin, dont le tissu maudit se sera étendu depuis le premier jusqu'au dernier âge de votre vie coupable sans interruption.

O vous, pécheurs! qui pour vous rassurer maintenant dans vos désordres, dites peut-être comme l'impie de l'Écriture, qui est-ce qui me voit? apprenez du moins aujourd'hui que c'est Dieu qui vous voit et qui compte, qui écrit tous ces péchés abominables, que vous avez tant de soin de dérober aux yeux des créatures, pour vous les représenter un jour, vous rassasier de ce

spectacle d'horreur, vous en faire boire à longs traits la honte qui en découle, et pour surcroît d'opprobre et de confusion, vous exposer dans toute votre turpitude aux yeux de l'univers.

3° Oui, dit Dieu lui-même, en parlant au pécheur impénitent, je ferai voir aux nations, ta honteuse nudité, et aux royaumes, ton ignominie : *Ostendam gentibus nuditatem tuam et regnis ignominiam tuam.* (Nah., III.) Trop fidèle imitateur du père de tous les coupables, le pécheur ici-bas veut pécher impunément, et gouter les fruits du vice, sans perdre l'ombrage de la vertu, il se couvre de feuilles d'arbres comme Adam, pour dérober aux yeux des autres sa honteuse nudité. Quand le Seigneur exercera son jugement, tout ce qu'il y a de plus caché, sera découvert, et son jour, dit un prophète (Isa., II), *éclatera sur tous les superbes, les hautains, les arrogants, sur tous les hauts cèdres du Liban, sur tous les chênes de Basan, sur les collines et les montagnes, sur les tours les plus élevées et les murs les mieux fortifiés, sur tout ce qui paraît beau à la vue.*

Il n'y aura personne exempt de comparaître devant le tribunal du souverain Juge : *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi* (II Cor., V), afin que toutes les actions des hommes y soient jugées sans exception comme sans acception de personne : *Cuncta quæ sunt, adducet Deus in judicium.* (Eccli., XI.)

Alors, en ce jour de la manifestation générale, il n'y aura plus ni titre, ni privilège, ni marque de distinction, aucune cause, aucune raison de dispense de la loi; l'or, l'argent, les pierres précieuses, les couronnes les plus brillantes, les sceptres des rois, tous les biens du monde ne serviront de rien pour l'écluser ou pour la plier; tout ce qu'il y aura jamais eu de grand, de puissant sur la terre, paraîtra devant le souverain juge sans pompe, sans éclat, sans suite, et avec le seul cortège de ses actions bonnes ou mauvaises, pour y être pesées dans les balances d'une justice rigoureuse, inexorable, incorruptible. Riches et pauvres, grands et petits, maîtres et serviteurs, pères et enfants, pasteurs et brebis, hommes publics et hommes privés, magistrats et citoyens, seigneurs et vasseaux, princes et sujets; tous les hommes paraîtront aux pieds du trône du souverain juge, pour y être examinés et jugés sans appel. Tous y paraîtront isolés et dans une solitude entière, n'ayant qui que ce soit pour les défendre et plaider leur cause : hélas! que pourrait-on alléguer en leur faveur? Ce sera donc par la maison du Seigneur que le jugement commencera; ce sera ceux qu'il aura établis pour gouverner les peuples dans l'ordre de la société religieuse et civile, qu'il jugera les premiers et dont le jugement sera d'autant plus sévère, qu'ils auront été plus élevés en gloire, en puissance et en autorité sur les autres.

Le pontife y paraîtra donc pour y rendre compte de toutes les âmes, sans en excepter

une seule, qui auront été confiées à ses soins et à sa vigilance pastorale. Le prince y paraîtra, pour y subir l'examen sur la manière dont il aura gouverné ses sujets. Les magistrats, les hommes publics, toutes les personnes constituées en puissance et en autorité sur les autres y paraîtront, pour savoir l'usage qu'ils auront fait de leurs pouvoirs respectifs. On y verra les grands et les petits, les riches et les pauvres, les pères et les mères, les maîtres et les maîtresses, tous les hommes de tous les états, pour y répondre avec précision sur l'accomplissement des devoirs attachés à leurs différentes professions.

Hélas, mon Dieu ! qu'auront-ils à vous répondre tous ces hardis violateurs de leurs devoirs les plus sacrés, et quel sera leur morne silence, quelle sera la confusion qui les couvrira tout entiers ? Il sera donc confus à l'excès, cet indigne et cruel pasteur qui aura perdu les âmes confiées à ses soins, lui qui aurait dû les sauver, en donnant sa vie pour leur salut. Il sera horriblement confus, ce prince, le despote, le tyran de ses sujets, dont il devait être le tuteur et le père, entravaillant de toutes ses forces à leur bonheur. On les verra pâles, tremblants et pénétrés de honte, ces magistrats qui passaient pour intègres, et qui sacrifiaient cependant la justice à l'argent ; ces hommes publics qui ne firent servir leur autorité qu'à leurs intérêts particuliers ; ces grands, oppresseurs des petits, ces riches, les bourreaux des pauvres, auxquels ils ont refusé avec un cœur de bronze et des entrailles de fer, le pain nécessaire au soutien de leur vie ; ces maîtres et maîtresses qui auront frustré leurs domestiques de leurs justes salaires : ces pères et mères, les corrupteurs et les parricides de leurs enfants, par les exemples scandaleux qu'ils leur auront mis sous les yeux ; ces infidèles épouses, qui cachaient avec des précautions extrêmes leur honteux commerce, en affectant la plus austère vertu ; ces filles libertines, qui dérobaient avec tant d'adresse, à la vigilance de leurs surveillants, la marche clandestine de leurs secrètes intrigues ; ces perfides amis qui trahissaient sourdement leurs amis, dans le temps même qu'il paraissaient épouser leur cause avec le plus vif intérêt et la défendre avec la plus grande chaleur ; ces faux dévots, qui, sous le masque imposteur d'une sainte piété, usurpaient orgueilleusement les hommages et l'encens qui ne sont dus qu'à la véritable ; ces faux sages du siècle, dont la folle et meurtrière philosophie ne tend qu'à tromper, à séduire et à perdre, sous l'insidieux nom de sagesse ; tous ces honnêtes hommes en apparence, qui avaient trouvé l'art de se travestir en gens d'honneur, et de se produire avec tout le faste de la probité, quoique au fond, ils n'eussent ni conscience, ni loi ; tous ces pécheurs enfin dans tous les genres, qui n'empruntèrent les dehors de la vertu, que pour parvenir plus sûrement au but injuste qu'ils se proposèrent, et qui fut le seul

objet de leurs vœux. Tous ces pécheurs humiliés, confus, couverts de honte, seront montrés aux nations et aux royaumes : on les fera voir à l'univers entier, qui en s'élevant contre eux, leur insultera d'un rire moqueur et avec les plus sanglants outrages : *Pugnabit orbis terrarum contra insensatos.* (Sap., V.)

O jour de la manifestation des consciences, où tous les pécheurs démasqués seront exposés à tous les yeux ! jour de honte et de confusion ! jour d'opprobre et d'infamie ! Hélas ! si le juste même aura peine à s'y trouver en assurance, qu'y deviendrai-je moi, pécheur, qui ai tant de sujets de trembler ? où me cacherais-je pour me dérober aux yeux perçants de mon juge, accusateur et témoin de mes crimes ? Que lui répondrai-je, quand il me les spécifiera dans le plus grand détail et avec toutes leurs circonstances odieuses, ces crimes, que je n'ai pas rougi de commettre, malgré la honte qui les accompagnait ? Malheur, malheur à moi, si je diffère un seul instant de les pleurer et de les noyer dans mes larmes, ou plutôt dans votre sang, ô mon adorable Sauveur ! puisque lui seul peut les effacer sans qu'il en reste la moindre trace.

Daignez donc, ô mon aimable Sauveur ! daignez en faire jaillir quelques gouttes de ce sang précieux dans mon âme souillée de crimes, et aussitôt elle sera plus blanche que la neige. N'attendez pas, pour fixer son sort, ce terrible moment, où vous ne prendrez plus que la qualité et n'exercerez plus que l'office de juge envers elle ; traitez-là aujourd'hui dans votre clémence, et prenez à son égard les titres ravissants de sauveur, de rédempteur, de médiateur, de prêtre, de victime, de pasteur et de père ; prenez ces titres augustes et charmants envers moi, exercez-en les tendres offices ; alors je ne craindrai plus de vous avoir un jour pour juge, puisque vous ne me jugerez qu'après m'avoir pardonné tous mes péchés.

Jugement dernier, jugement honteux pour le pécheur : vous l'avez vu. Jugement dernier, jugement sévère pour le pécheur : vous l'allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Un juge tout-puissant et plein de majesté, un juge irrité, un juge inflexible dans sa colère : tel sera celui devant lequel le pécheur sera forcé de comparaître. Ah ! le jugement qu'il prononcera sera donc un jugement sévère.

1^o Voulez-vous avoir une idée, quoique légère, de la majestueuse puissance du juge devant lequel le pécheur sera forcé de comparaître ? écoutez comment l'Écriture s'en explique et voyez les peintures frappantes qu'elle en fait, les tableaux animés et parlants qu'elle en expose à vos yeux.

La force est son partage, nous dit-elle ; il est si fort et si puissant que rien ne lui résiste, que tout tremble, fléchit, s'évanouit, s'anéantit en sa présence. C'est le Dieu des armées qui préside aux combats et disperse

la victoire à son gré, en faisant triompher, par la force invincible de son bras, les armées les plus faibles, des plus nombreuses et des plus aguerries. Il renverse les trônes, brise les sceptres, bouleverse les royaumes et les empires, en faisant passer les couronnes d'une tête à une autre; il fait plus encore. Il pèse les montagnes, les secoue, les agite, les fait écouler comme l'eau, fondre comme la cire; il porte, sans être chargé, le fardeau de l'univers; il le régit en se jouant et sans s'en occuper. Par ses ordres et en sa présence, le soleil s'obscurcira, la lune se teindra de sang, les astres disparaîtront, les étoiles tomberont du ciel; on entendra les rochers les plus durs s'écrouler les uns sur les autres; la terre ébranlée jusque dans ses fondements, s'entr'ouvrira de toutes parts; la mer agitée, débordée, mugissante, furieuse, pousser ses vagues jusqu'aux nues, avec un bruit épouvantable; les éclairs et les foudres mêlés ensemble, éclater, étinceler de toutes parts; le monde entier ne former plus qu'un vaste bûcher qu'allumeront des torrents de feu, des tourbillons de flammes.

Eh bien, ce sera devant ce juge si puissant et si majestueux qu'il vous faudra comparaître, pécheurs qui que vous soyez, riches, grands, monarques, potentats, dieux de la terre tant vantés et si fort redoutés ici-bas. Hélas ! que deviendrez-vous en présence de ce juge redoutable, qui tient enchaînés sous ses pieds toutes les grandeurs et toutes les majestés du monde. Ah ! pâles, tremblants, consternés au delà de toute expression, vous attendrez avec frayeur qu'il prononce le terrible jugement qui réglera vos éternelles destinées; jugement d'autant plus sévère qu'à la puissance majestueuse du juge qui le prononcera d'un ton de maître absolu, viendra se joindre toute l'activité d'un suprême dominateur irrité, enflammé de colère.

2^e Je tremble, je frémis, quand je jette les yeux sur les tableaux effrayants et les peintures horribles que les écrivains sacrés nous font de la colère du souverain arbitre du destin des mortels. Poussez des cris et des hurlements, leur crie le prophète Isaïe (c. XIII), en leur adressant la parole, parce que le jour du Seigneur est proche, ce jour cruel, ce jour plein d'indignation, de colère et de fureur pour dépeupler la terre et pour réduire en poudre tous les méchants; ce jour épouvantable où le Seigneur nous dit lui-même qu'il aiguîsa son épée pour se venger de ses ennemis, qu'il la rassasiera de leur chair et qu'il enivrera ses flèches de leur sang.

O Dieu ! vous êtes vraiment terrible, et qui peut connaître la grandeur de votre colère et en comprendre et mesurer toute l'étendue ? C'est la demande que faisait David (*Psal. LXXV*), épouvanté à la vue des terribles effets de la colère de Dieu, lorsque sa miséricorde ne pouvant plus l'arrêter, ni la surprendre par les lois que lui imposent sa sagesse et sa justice de con-

cert, il vient enfin à lui donner un libre cours et à l'exercer d'un bout du monde à l'autre, sur les créatures les plus élevées, comme sur les plus abjectés, sur le premier comme sur le dernier des mortels.

Tremblez, pécheurs, à la vue de ce tableau tracé de la main de Dieu même; tremblez salutairement en pensant aux terribles effets de sa colère à l'égard des méchants, si vous ne voulez l'éprouver un jour dans toute son immensité et en sentir le poids incompréhensible. Pensez souvent dans la douleur et l'amertume de vos cœurs, combien c'est une chose horrible de tomber dans les mains d'un Dieu vivant et courroucé, d'un Dieu qui, d'un seul regard, fera pâlir et trembler d'effroi tous ces fameux potentats si terribles et si redoutés, qui firent trembler eux-mêmes la terre avec tant de bruit, de fracas. Représentez-vous vivement un Dieu armé de ses foudres, de ses carreaux, et dont la colère allumée dans le sein de sa patience, fatiguée d'avoir trop longtemps attendu, déchirera les entrailles de sa miséricorde pour vous accabler sous les coups de sa justice. Ne cessez de vous répéter à vous-mêmes après un prophète (*Soph., I*) : le jour du Seigneur est proche, oui, il s'avance vers nous à grands pas, ce jour de tristesse et de larmes, de colère et d'indignation, de fureur et de vengeance; ce jour où la terre sera dévorée par le souffle enflammé du courroux du souverain juge; ce jour du Seigneur, où lui seul sera grand, et auquel tous les grands de la terre, dépouillés de leur pompe et de leur éclat, paraîtront comme les plus vils esclaves aux pieds du trône du souverain Juge, pour y entendre sortir de sa bouche le foudroyant arrêt de leur condamnation. Mais quoi, sera-t-il donc irrévocable ce cruel arrêt, et ne sera-t-il pas possible d'apaiser le juge qui doit le prononcer ? Non, puisqu'il sera inflexible dans sa colère.

3^e Je suis Dieu et je ne changerai point : *Ego Deus, et non mutor* (*Malach., III*) ; c'est Dieu lui-même qui parle en nous révélant l'attribut de son immutabilité. Tout est immuablement arrêté dans mes éternels décrets, comme dans la sage et constante économie de ma providence. Il est un temps pour tout : voici le temps de ma justice; celui de ma miséricorde n'est plus, il est passé et passé sans retour; il ne reviendra jamais, tous mes attributs s'y opposent, et jusqu'à ma bonté, jusqu'à cette miséricorde même, que vous réclamez aujourd'hui, pécheurs. Combien de fois vous l'ai-je offerte, et combien de fois l'avez-vous rejetée avec un dédaigneux mépris ? Cent et cent fois, elle s'est présentée à vous, parée de tous ses charmes pour vous gagner, et autant de fois vous l'avez confondue, humiliée, en la repoussant avec outrage; et autant de fois vous vous êtes endurcis contre ses attraits, en lui préférant les plus vils objets, si indignes de vous et de vos hautes destinées. Prières, supplications, menaces, promesses, caresses, tendres reproches, douces invita-

tions, touchantes exhortations, importunités, humiliations, abaissements même, peu convenables à ma suprême grandeur, je n'ai rien oublié, j'ai mis tout en usage pour amollir ou pour fendre et briser vos cœurs; et plus durs que le fer, plus insensibles que le marbre, vos cœurs ont constamment refusé de se rendre, en résistant à toutes les touches de mon amour. Je l'ai porté jusqu'à l'excès, cet amour qui me précipita du séjour de la béatitude pour aller souffrir sur la terre, en prenant un corps passible et sujet à toutes les misères de l'humanité coupable, tout innocent que j'étais; je vous aimai jusqu'à mourir en croix pour votre salut, après avoir versé tout mon sang. Ingrats! dites-moi, pouvais-je pousser l'amour plus loin, pouvais-je faire davantage pour vous sauver? Regardez, la voilà cette croix teinte encore de mon sang; interrogez-la, demandez-lui avec larmes, avec instance, si elle veut vous servir de bouclier contre les traits de ma justice et les flots de ma colère.

J'entends sa voix, c'est elle qui parle : Moi, pécheurs, servir d'instrument à votre impunité, après avoir été le témoin lamentable de votre impénitence finale et de votre endurcissement dans le mal? Me placer entre vous et les traits de la justice de Dieu, pour les empêcher de vous atteindre, en les recevant tous sur moi? J'en aiguïserais bien plutôt la pointe; j'en augmenterais la rapidité, en criant vengeance contre vous. Hé quoi! ne m'avez-vous donc pas fait souffrir assez, en clouant sur mes bras les membres sanglants de Jésus crucifié (car sa mort est votre ouvrage), sans vouloir encore me rendre la complice de vos péchés décidés, en vous obtenant l'impunité? Allez, allez, pécheurs ingrats et trop indignes de toute grâce, vous avez insolemment méprisé votre Dieu mourant entre mes bras, lorsqu'il étendait les siens vers vous, pour vous inviter à venir vous blanchir et vous purifier dans le bain de son sang; il vous méprise aujourd'hui à son tour, en vous voyant réclamer sa bonté, et c'est cette bonté même objet de votre chimérique espoir, cette bonté méprisée, qui anime sa justice, qui provoque sa vengeance. C'est son sang, ce sang même tant de fois profané par vos crimes, dont je suis encore teinte, empourprée à vos yeux; c'est ce sang qui met le sceau à l'arrêt irrévocable de votre éternelle réprobation.

Allez donc, maudits, allez brûler au feu éternel avec les démons que vous avez servis, vous le méritez trop, et s'il y avait mille enfers, vous y seriez condamnés justement; mais vous brûlerez assez, puisque vous brûlerez toujours.

Telle sera, N... l'effroyable issue du jugement universel, sans qu'il soit possible aux malheureux réprouvés de se mettre à couvert, ni contre la honte, ni contre les rigueurs, qui en seront pour eux l'effet inséparable. En vain, en vain dans leur frayeur extrême, ils conjureront les montagnes de les écraser de leur poids et de les

ensevelir sous leurs ruines, en s'écriant : *Montagnes, tombez sur nous : montes cadite super nos (Luc., XXIII)* : et les montagnes sourdes à leurs cris, loin de les écraser de leur masse, les laisseront boire à longs traits et jusqu'à la lie, le calice de la colère du juge inflexible, qui les condamnera sans pitié à tous les tourments de l'enfer.

Juste vengeur des crimes, juge équitable, mais inflexible des vivants et des morts, ah! que vous êtes terrible et qui pourra soutenir vos regards étincelants de colère, et la vue de votre croix, avec tout l'appareil formidable de votre jugement? Il est encore temps d'en prévenir les suites épouvantables et de vous faire de votre Juge un protecteur et un père, puisqu'il vient en effet pour vous protéger, vous défendre et vous sauver. Allez donc à lui, ah! je vous en conjure par ses entrailles de père, allez à Jésus-Christ dans un esprit d'humilité, d'amour, de douleur et de contrition de vos crimes. C'est pour vous les pardonner, en les noyant dans son sang, qu'il va bientôt naître parmi vous, en prenant votre nature. Noyez-les vous-mêmes dans vos larmes, ces crimes ennemis de votre bonheur. Noyez-les dans vos larmes : expiez-les par toutes les saintes rigueurs d'une pénitence qui ne finisse qu'avec votre vie, et qui ait des proportions exactes avec leur nombre et leur énormité.

Ce sera pour lors que vous vous rendrez votre juge favorable, en lui faisant tomber les foudres des mains, et que d'un juge, vous vous en ferez un ami et un rémunérateur.

Ce sera donc pour lors aussi que vous paraîtrez au dernier jour à son tribunal, avec la plus ferme confiance, puisqu'il ne vous y appellera que pour vous placer à sa droite, dans la compagnie de ses élus, et vous adresser, ainsi qu'à toute cette bénie troupe, ces paroles de consolation et de joie : *Venez, venez, les béats de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. (Matth., XXV.)* Tous vos maux sont finis, et il ne vous reste plus qu'à jouir d'un bonheur complet, qui ne finira jamais. Je vous le souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON II.

Pour le second dimanche de l'Avent.

DES AFFLICTIONS.

Multæ tribulationes iustorum. (Psal. XXXIII.)

Les justes sont exposés à beaucoup d'afflictions.

L'étonnante vérité, N.... Quoi! les justes, ces serviteurs fidèles, ces tendres amis de Dieu et les dignes objets de ses plus douces complaisances, entourés de maux de toute espèce, flétris par l'imposture, avilis par l'opprobre, courbés sous le poids des plus rudes afflictions, en proie à toutes les misères de cette classe d'infortunés mortels, qui paraissent voués à l'ignominie, à la douleur, tandis que les méchants, au sein de la gloire

et de l'abondance, jouissent en paix d'un bonheur qui semble couronner leurs excès.

Oui, N...., et cette vérité qui vous étonne a pour base les raisons mêmes qui causent votre surprise. C'est parce que les justes sont les vrais amis et les chers enfants de Dieu, qu'il prend soin de les affliger lui-même, tel qu'un père tendre, riche et puissant éprouve, exerce, châtie un fils qu'il aime passionnément, pour le rendre digne de ses hautes destinées et du brillant état qu'il lui destine.

C'est une vérité certaine que dans l'état présent des choses, relativement à la chute de l'homme par le péché, il ne sera heureux dans l'autre vie qu'autant qu'il aura été lui-même l'artisan de son bonheur futur dans celle-ci, en suivant d'un pas égal, jusqu'à la fin, la route épineuse des afflictions, qui peut seule l'y conduire. Il n'est pas moins certain que sa prédestination au bonheur de l'autre vie porte essentiellement sur sa ressemblance avec Jésus-Christ, le chef de tous les prédestinés, et qu'il ne lui est pas plus possible d'être heureux sans porter sa croix, que d'être chrétien sans être marqué du sceau du baptême. Les afflictions de cette vie sont donc infiniment avantageuses : première conséquence de ces deux vérités, et le sujet de mon premier point. Il faut donc les souffrir de manière qu'elles nous soient avantageuses : seconde conséquence, et le sujet de mon second point. En deux mots : les avantages des afflictions, et la manière dont il faut les souffrir pour en retirer les avantages qui y sont attachés, c'est tout mon dessein. *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

Les afflictions nous détachent du monde et de nous-mêmes; elles nous attachent à Dieu dans cette vie et nous méritent sa possession dans l'autre. Trois avantages infiniment précieux des afflictions.

1° Les afflictions nous détachent du monde et de nous-mêmes, par la raison des contraires, qui fait qu'une prospérité constante qui n'est troublée par aucun revers, nous attache comme irrésistiblement et au monde et à nous-mêmes : tel est son effet propre dans le cours ordinaire des choses.

Le voyez-vous cet heureux du siècle qui regorge de biens, et que rien ne trouble dans ses jouissances? Dans cette situation flatteuse, au sein de cette voluptueuse et tranquille abondance, il s'attache si fortement à lui-même et aux biens sensibles dont il abonde, qu'il se regarde, lui, comme le centre auquel tout doit aboutir, et les biens qui l'environnent comme les seules sources du bonheur, qu'on ne pourrait lui arracher sans le séparer de lui-même, en le précipitant dans l'abîme de la plus extrême misère; voilà les fruits et les effets d'une prospérité constante. L'affliction produit des effets tout contraires. Elle nous ôte les différents objets de nos attaches, et, en nous les ôtant, elle n'affaiblit pas seulement les idées que nous en avons conçues, mais

encore celles que leur possession nous donnait de nous-mêmes, en nous les incorporant pour augmenter et notre être et l'idée avantageuse que nous nous en formions vainement.

Troublez donc la tranquille jouissance de cet homme qu'une riantة prospérité aveugle; rompez la chaîne délicieuse de ces plaisirs enchanteurs qui l'enivrent; agitez ces eaux croupissantes en les frappant des coups de l'adversité. Otez, ôtez à cette personne les objets et les instruments de ses différentes passions; enlevez-lui ses charges, ses dignités, toutes les marques de sa grandeur, sa réputation, ses titres, ses privilèges, ses droits, ses amis, ses parents, ses protecteurs. Envoyez-lui des maladies, des pertes de biens, des revers, des dérangements de fortune, des procès ruineux et flétrissants; c'est alors que, privée des divers objets qu'elle croyait faire partie d'elle-même, et qui la rendaient si haute, si fière, si impérieuse, si méprisante, vous la verrez se détacher d'elle-même et de tous les objets qui lui causaient tant d'enflure et une si vaine estime d'elle-même. Sa chair, qu'elle aimait si passionnément et jusqu'à l'idolâtrie, sa chair, autrefois son idole, ne sera plus que son esclave. Les richesses, les grandeurs, les plaisirs qui l'encharmaient, elle ne les apercevra plus que comme des ombres fugitives et trompeuses. Le monde entier, dont l'amour l'aveuglait, ne sera plus à ses yeux dessillés qu'un traître, un perfide, un corrupteur, un tyran barbare, digne de haine et d'exécration.

Oui, telle que la colombe qui s'arrête avec plaisir dans les plaines délicieuses et les campagnes riantes, mais que les vents déchaînés et le débordement des eaux obligent de s'enfuir et de chercher un lieu de sûreté; telle une âme d'abord attachée au monde par les liens de la prospérité, le suit, s'en détache, l'abhorre sous les coups de la tribulation, qui lui en font sentir le vide, la fragilité, le néant.

Venez donc, procès ruineux, indigence, pauvreté, humiliations, abandons, maladies, infirmités, langueurs, difformités, afflictions de toute espèce, venez fondre sur cette âme idolâtre d'elle-même et du monde qui l'encharme; venez, rassemblez-vous sur sa tête, et elle ne tiendra pas contre vos coups; bientôt, brisant d'une main puissante tous les liens honteux si indignes d'elle, qui la captivent, vous la détacherez de tout, pour l'attacher uniquement à Dieu.

2° Le Roi-Prophète connaissait bien cette vertu des afflictions, lorsqu'il s'écriait, en s'adressant à Dieu : *Couvrez leur visage de confusion, et ils chercheront votre nom, Seigneur. Dans l'excès de leurs afflictions, ils se hâteront d'avoir recours à moi (Psalm. LXXXII),* dit Dieu lui-même. Venez, diront-ils, retournons au Seigneur : Venite, et revertamur ad Dominum. (Osee, VI.) Rien de plus naturel, le cœur de l'homme est fait pour aimer. Il lui faut un objet qui le fixe,

un centre dans lequel il puisse se reposer. Se voit-il dans l'abondance des biens de la terre ? il s'y attache ; il y nage ; il s'y plonge comme dans son élément. Ces biens viennent-ils à lui échapper en le livrant à la misère ? c'est alors que, détrompé de leurs faux charmes et convaincu de leur néant, il se hâte de se tourner vers Dieu, seul capable de le rendre heureux : combien d'exemples de cette importante vérité les livres saints ne fournissent-ils pas ?

Le plus méchant des rois de Juda, Manassès, l'indigne Manassès, en huit ans de règne et vingt ans de vie, se souille de toutes les horreurs dont le cœur de l'homme livré à lui-même peut être capable. Magie, idolâtrie, meurtres, cruautés, barbaries : rien ne l'arrête, rien ne l'épouvante. Il évoque les démons des enfers et des airs, profane indignement le temple du vrai Dieu, dresse de sa main des autels aux faux dieux d'Accaron, immole ses propres enfants sur ces sacrilèges autels, massacre les prophètes du Seigneur, étend partout ses impiétés ; son crime est celui de son peuple : tout est plein d'abominations sous son règne détestable. Cependant, Dieu, malgré tant d'horreurs, veut rappeler à lui ce fameux scélérat : comment s'y prendra-t-il pour réussir dans son dessein ? L'affliction sera le trait qu'il emploiera pour terrasser et convertir ce monstre abominable. Le voilà, voyez-le captif des Assyriens, chargé de fers au fond d'un obscur cachot, et traité comme le dernier des esclaves. C'est dans cette affligeante situation qu'il reconnaît enfin la souveraine puissance du Dieu de ses pères, qu'il pleure amèrement ses crimes, et que les larmes amères dont il inonde ses fers lui font trouver grâce devant le père des miséricordes.

Semblable à l'ange rebelle, cet insolent rival de la Divinité, Nabuchodonosor, le plus fier comme le plus magnifique prince de son siècle, ose s'égaliser à Dieu, et punir par le fer et par le feu quiconque refuse d'adorer ses statues. Quel bras, dit-il, dans son insolent orgueil, peut me résister ? Où est le Dieu mon semblable ? Que dis-tu, prince forcené, dans le délire de ton orgueil plus qu'infernal ? Dieu l'entend, cet impie blasphémateur, qui avait profané son temple, volé ses trésors, enlevé ses vases de sanctification, pour les confondre avec ses coupes d'or, où il s'enivrait avec ses concubines infâmes. Dieu l'entend, ce roi superbe et indigné de son insolence, il ne se contente pas de le dépouiller de la royauté en le précipitant de son trône, il l'abaisse jusqu'au point de le tirer du rang des hommes, pour le réduire à celui des bêtes. Ce ne sont plus en lui ce front sublime, ces yeux élevés au ciel, ce port majestueux, tous ces traits charmants de la figure humaine, brillante image de la Divinité ; c'est la forme horrible d'un animal hideux, qui va errant et broutant l'herbe dans les bois et les lieux champêtres. Ah ! pour lors, écrasé sous la main qui le frappe

le fier roi de Babylonne reconnaît le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; il atteste la souveraineté de son domaine sur les faibles mortels ; il avoue en gémissant qu'il n'y a rien dans le ciel ou sur la terre, qui ait droit de contester avec lui ; que ses jugements sont justes, ses miséricordes éternelles, que tout est vide, chimère, néant en présence de l'Etre suprême.

Quand est-ce que le prophète Jonas demande pardon à Dieu de sa désobéissance ? N'est-ce pas lorsque, renfermé dans le ventre d'un poisson monstrueux, il se voit sur le point de mourir à chaque instant au milieu de sa prison, ou d'être livré à la merci des flots ? Si Saul, cet ardent persécuteur des chrétiens, conjure Jésus-Christ de lui dire ce qu'il doit faire, c'est lorsque, précipitant ses pas sur le chemin de Damas, une main invisible, mais forte et puissante, le frappe, le renverse, l'abat en l'aveuglant. Si l'enfant prodigue retourne à la maison paternelle, c'est lorsque exténué de faim et dévoré par la misère, il vient à comparer son état présent avec celui dont il jouissait dans la maison de son père, et qu'il avait si follement quitté. Israël, l'ingrat Israël nage-t-il dans une délicieuse abondance de toutes sortes de biens, au milieu de Jérusalem et des autres villes de Juda ? Il oublie Dieu et ses bienfaits ; il fait pis encore ; rebelle à son bienfaiteur, il cesse de lui obéir, il viole toutes ses lois, il abandonne ses autels et ses sacrifices, pour sacrifier au démon. Dieu prend-il la verge en main pour frapper le perfide déserteur, et lui faire éprouver les divers fléaux de sa juste colère ? On le voit repentant, humilié, confus, briser ses idoles, renverser ses autels, et se hâter de venir encenser ceux du vrai Dieu qu'il avait abandonné, en le conjurant d'oublier son crime et de lui tendre les bras : *Cum occideret eos, quærebant eum, et diluculo veniebant ad eum.* (Psal. LXXVII.)

Qu'on parcoure les fastes de la religion, l'histoire des saints qu'elle a formés, et qu'on dise si l'affliction n'a point été le principe et l'artisan de leur sainteté. Dites-le nous vous-mêmes, vous-mêmes, vous qui en avez fait la salutaire expérience ; quand est-ce que vous formâtes le généreux dessein de retourner à Dieu, éloigné de lui par une foule d'iniquités qui mettaient entre vous et lui des espaces immenses, ou que vous resserrâtes les nœuds qui vous y attachaient déjà, en marchant à grands pas dans la carrière de la perfection évangélique ? Ne fût-ce pas lorsque la perte de vos biens, de vos titres, de vos charges, de vos dignités, de vos emplois, de vos parents, de vos amis, de vos protecteurs, de votre santé, de tous les avantages humains, dont la jouissance vous flattait si fort, et avait pour vos passions trompées tant de charmes, vous en fit sentir l'illusion, la vanité, le néant ? Ah ! oui, vous en conviendrez, les commencements du salut ou ses progrès, votre rapprochement de Dieu, du centre de

la région du péché, qui vous en éloignait si prodigieusement, ou votre union plus intime et plus étroite avec lui, furent l'ouvrage des différentes afflictions qu'il employa pour faire réussir ses tendres desseins sur vous. Heureuses afflictions, revers inopinés, révolutions soudaines, contre-temps imprévus, renversements de projets d'agrandissement, de fortune et de gloire, tribulations, adversités de toute espèce, vous influez donc dans l'état moral des hommes que vous exercez ! Vous avez donc la force de les toucher efficacement, de les changer, de les convertir, de les détacher du monde et d'eux-mêmes, pour les attacher à Dieu seul ! Vous avez encore la vertu de leur ouvrir le ciel, en leur en faisant mériter les couronnes.

3^e *En vérité, en vérité, je vous le dis, s'écriait le Sauveur du monde, en parlant à ses disciples, et dans leur personne, à tous les chrétiens, vous pleurerez, vous gémirez, vous autres, et le monde se réjouira ; mais vos pleurs et vos gémissements seront changés en joie. (Matth., V.) Heureux ceux qui souffrent pour la justice, parce que le royaume du ciel leur appartient. (Luc., XXIV.) C'est par beaucoup de travaux et d'afflictions,* ajoutait-il, *que nous devons entrer dans le royaume des cieux. Vérité que l'apôtre saint Paul (II Cor., IV) confirmait avec force, en disant que le moment si court et si léger des afflictions que nous souffrons en cette vie, produira en nous le poids éternel d'une gloire souveraine, incomparable, immense.*

Les afflictions de la vie présente nous conduisent donc, comme par la main, au bonheur de la vie future. Elles sont une marque non équivoque de notre prédestination à la gloire, le signe caractéristique qui distingue les élus, et la condition générale à laquelle est attachée la possession du royaume des cieux. Vérité céleste et bien consolante, bien encourageante pour tous ceux qui souffrent ! Mais vérité incontestable, puisqu'elle est fondée sur la parole de Dieu même !

Ah ! si nous la croyons cette parole infaillible, il faut donc réformer nos idées, corriger nos préjugés, abandonner nos opinions, changer de sentiments et de langage au sujet des afflictions, des adversités et des prospérités, des biens et des maux de la vie présente. Ces biens, nous ne devons plus les envisager que comme des présents, sinon funestes et mauvais de leur nature, du moins dangereux par la dépravation de notre propre nature si portée à en abuser. Ces maux au contraire qui nous alarment si fort, il faut que nous ne les envisagions désormais que comme des faveurs infiniment précieuses, et les plus rares dons que le ciel puisse nous faire dans ses miséricordieux desseins sur nous. Oui, quand il semble ouvrir ses cataractes, pour faire pleuvoir sur nos têtes ses fléaux de toute espèce, c'est alors même qu'il nous ouvre ses portes, et qu'il s'abaisse, qu'il s'aplanit,

pour ainsi dire, sous nos pieds, pour nous faire toucher de la main les couronnes qu'il nous prépare. Oui, c'est surtout quand Dieu nous afflige, qu'il se montre vraiment notre père d'une façon particulière ; père aimable et plein de tendresse, qui nous visite dans sa bonté ; père tout brûlant de zèle pour nos vrais intérêts, puisqu'il nous prouve efficacement qu'il veut nous sauver, en nous poussant, comme par la main, dans la route qui nous mène droit au salut.

Ah ! N..., cessez, cessez donc de vous plaindre et de murmurer dans vos afflictions, en enviant le sort de l'heureux du siècle, dont les plaisirs variés se succèdent sans mélange et sans altération, comme les heures d'un jour serein. Cessez de verser des larmes indignes de vous et de vos hautes destinées, sur les maux qui vous exercent. Gardez-vous bien d'en accuser les barbares caprices d'un ciel inclément et cruel envers vous ; ce serait blasphémer contre Dieu et contre la sagesse de la Providence. Gardez-vous encore d'invoquer et la mort et le néant, pour terminer vos peines, vous ne ferez que les aggraver, les aigrir et vous en préparer d'autres d'autant plus aiguës, qu'elles n'auraient d'autres terme que l'éternité tout entière. Ah ! plutôt, vous plaçant déjà en esprit au moment où le voile de vos sens venant à tomber, et la prison de votre corps à se dissoudre, pénétrées d'une lumière pure, et libres dans leurs sublimes élans, vos âmes verront clairement combien Dieu est juste, sage et bon à votre égard, lors même qu'il vous afflige, puisqu'il ne vous met dans le creuset de l'affliction, que pour vous y purifier comme l'or, et vous rendre digne d'occuper une place distinguée dans le temple de la Jérusalem céleste, dont les citoyens, tous rois, participent à la gloire de Jésus-Christ, qui en est le souverain architecte, à proportion de la part qu'ils ont eue à ses peines et à ses souffrances.

Pleins de ces saintes et encourageantes vérités, marchez donc, N..., marchez d'un pas assuré, courez, volez dans la voie royale des afflictions, puisqu'elle vous conduit sûrement au trône. Courez volez-y, s'il le faut, à travers les supplices, le fer, le feu, les flammes : pouvez-vous donc trop souffrir pour arriver heureusement au port du salut, ce bienheureux terme de vos hautes destinées. Terme auguste de gloire et de magnificence ; terme délicieux de mille ineffables plaisirs ; terme d'un bonheur souverain, qui ne finira jamais. Idées nobles, élevées, sublimes, et bien dignes de la justice, de la sagesse, de la bonté de Dieu, de la dignité de votre être, de l'excellence de votre âme, de la hauteur de vos immortelles destinées.

Les avantages des afflictions : vous venez de les voir. La manière de souffrir les afflictions pour recueillir les avantages qui leur sont attachés ; vous l'allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Pour recueillir les avantages attachés aux afflictions, il faut les souffrir avec une hum-

ble patience, un amour mêlé de joie, un courage inaltérable et toujours persévérant.

1^o Jedis d'abord avec une humble patience, j'entends la patience chétive, cette vertu surnaturelle, qui soutient par des vues de religion et de foi l'âme affligée dans tous les maux de la vie présente, quelque cuisants qu'ils puissent être. C'est elle, c'est cette vertu divine qui réprime ou qui modère les mouvements de tristesse et d'ennui que lui causent ces différents maux ; qui l'empêche d'en murmurer et la force au silence, ou qui ne lui permet de parler que pour faire l'éloge de la Providence, exalter la justice de Dieu, attester hautement que les maux qu'elle endure sont les justes peines de ses fautes.

Telle était la disposition du Roi-Prophète, quand il disait à ceux qui voulaient le venger des outrages d'un sujet insolent et rebelle : *Laissez, laissez Séméï maudire David, puisque c'est le Seigneur qui le lui commande, et lorsqu'en s'adressant au Seigneur lui-même, il s'écriait : Je me suis tu, et je n'ai point ouvert la bouche pour me plaindre, ô mon Dieu ! parce que je vous ai reconnu pour l'artisan des maux, qui se donnaient la main, pour venir fondre et se rassembler sur ma tête : Obmutui et non aperui os meum, quoniam tu fecisti. (Psal. XXXVIII.)*

Ainsi pensaient les frères de Joseph, lorsqu'une rude épreuve rappelant à leur souvenir un crime oublié depuis longtemps, ils confessèrent qu'ils souffraient avec justice, parce qu'ils avaient péché contre leur frère Joseph, en se montrant sourds aux cris de sa douleur, et en voyant couler impitoyablement les larmes de ses yeux : *Merito hæc patimur quia peccavimus in fratrem nostrum. (Gen., XLII.)* Tels étaient aussi les humbles sentiments de ce voleur pénitent attaché à la croix au côté du Sauveur des hommes, qui mérita d'entendre ces consolantes paroles de la bouche même, de la bouche sacrée du divin Rédempteur : *Aujourd'hui, oui, aujourd'hui vous serez avec moi dans le Paradis. (Luc., XXIII.)* Ah ! s'écria cet heureux pénitent, percé d'un vif regret de ses crimes, le supplice que nous souffrons est la peine trop méritée de nos forfaits : *et nos quidem juste ;* mais ce juste, cet innocent, ce saint homme, qu'a-t-il fait, *iste autem quid fecit ?*

O vous qui êtes affligés ! quel serait votre bonheur, si, au lieu des cris blasphématoires dont vous faites trop souvent retentir les airs épouvantés, et qui ne servent qu'à aggraver et empoisonner vos maux, on n'entendait sortir de vos bouches que des paroles d'une patience également humble et soumise aux décrets de l'Eternel ? Mais, de quoi donc vous plaignez-vous ? Les afflictions qui vous font gémir et pousser des cris aigus, ne les avez-vous point méritées ? Pouvez-vous dire que vous ne les avez point appelées, provoquées par vos fautes ? Ne sont-elles point, d'ailleurs, des remèdes destinés à la guérison de vos âmes, des motifs pour réformer vos mœurs, des moyens de salut ? Eh ! quoi donc les afflictions qui vous font

jeter les hauts cris, sont-elles comparables à celles des Jacob, des Joseph, des Moïse, des Job, des Tobie, des David, des prophètes, des apôtres, de tous les justes des deux Testaments, qui furent éprouvés en tant de manières et par tant de supplices horribles seulement à penser ?

Vos terres sont stériles, dites-vous, la grêle moissonne vos champs, les procès vous ruinent, les revers de fortune vous accablent, en vous réduisant à la misère ; une santé faible et chancelante exige de vous des précautions infinies et des privations continuelles de tout ce qui pourrait flatter davantage vos sens ; des infirmités fâcheuses, des maladies longues et compliquées vous font sentir presque à chaque instant les pointes de la plus vive douleur ; et mille sujets d'ennui, de trouble, de tristesse, de chagrin, d'abattement semblent s'être donné le mot pour vous assaillir tous ensemble ; l'envie, la cruelle envie n'oublie rien pour vous supplanter ; la médisance vous déchire, la calomnie, plus atroce encore, vous enlève votre réputation, et avec elle votre crédit, vos protecteurs, vos bienfaiteurs, toutes vos ressources ; la mort dépeuple votre maison, et celles qui vous sont chères : parents, frères, sœurs, enfants, tout tombe sous ses coups et sous vos yeux, sur votre sein, entre vos bras ; un fils dénaturé, votre fils, votre propre fils, votre fils unique qui faisait toutes vos délices, a voulu creuser le tombeau de son père, en aiguisant le poignard qui voulait couper le fil de ses jours : ô monstre exécrable ! ô mains parricides ! une épouse infidèle et tendrement chérie s'est mise en devoir d'empoisonner l'époux qui l'aimait plus que lui-même ; un perfide ami vous a trahi lâchement, dans le temps même qu'en accumulant les bienfaits sur sa tête, vous n'étiez occupé qu'à vous assurer de nouveaux droits sur son cœur ; il a cherché, quoiqu'en vain, à empourprer les échafauds de votre sang ; enfin la nature et tous les éléments paraissent déchainés contre vous, je le suppose, et si cette peinture de vos maux n'est point encore assez ressemblante, ajoutez-y quels traits il vous plaira. Mais prenez bien garde cependant de conclure qu'ils vous autorisent à vous plaindre, à murmurer, à souffrir impatiemment ; non. Ni la nature, ni le nombre, ni la durée de vos maux ne peuvent légitimer vos impatiences ; vos plus chers intérêts s'y opposent ; ils vous font un devoir de la patience.

En supportant vos maux impatiemment, vous ne faites que les irriter et vous en préparer d'autres infiniment plus cruels pour l'espace immense de l'éternité tout entière. Vous en perdez tout le mérite, tout le fruit ; hélas ! vous vous perdez vous-mêmes pour toujours et sans ressources. En supportant vos maux patiemment, vous les allégez, et ils deviennent entre vos mains des semences précieuses de paix, de consolations pour cette vie même et de la plus riche moisson pour l'autre. Oh ! quelle est

donc votre imprudence de vous en faire un sujet de tourments horribles en ce monde et en l'autre? Oh! qu'il vous importe donc de les supporter, non-seulement avec patience, mais avec amour et avec joie.

2^e Souffrir patiemment, dans un silence d'adoration pour la main qui nous frappe, les maux qui nous affligent, n'est que le premier degré de la vertu chrétienne. Les endurer avec amour et avec joie, comme des faveurs qui méritent toute notre reconnaissance, est le second degré de la vertu chrétienne et le privilège exclusif du parfait chrétien. Le juif et l'idôlâtre n'en avaient aucune idée. On les voyait se répandre en actions de grâces et faire retentir les airs de leurs cris de joie, pour les bienfaits reçus du ciel, et jamais pour les maux : cet héroïsme de vertu était réservé au chrétien ; et pourquoi ? c'est que la foi qu'il professe lui apprend à regarder les maux de la vie présente comme de véritables biens à la vue du bonheur futur dont ils sont le gage assuré, quand on les souffre dans ce point de vue. C'est qu'instruit à l'école de son divin Maître, le disciple de Jésus-Christ envisage sa croix comme le trésor de son Evangile, trésor caché pour tous ceux qui ne croient pas en lui. C'est que, dans la croix de son Dieu crucifié, le fidèle croyant aperçoit une opération sensible de la Divinité même, la puissance, la force, la sagesse, la bonté, l'amour d'un Dieu qui a voulu mourir pour lui, et lui donner par sa mort la marque la plus certaine qu'il veut le sauver. C'est qu'intimement convaincu que le grand ouvrage de son salut est lié à sa ressemblance avec le chef suprême de tous les prédestinés, qui fut toujours souffrant et affligé durant tout le cours de sa vie mortelle, il regarde ses souffrances et ses afflictions comme l'unique chemin qui mène à la gloire, la seule clef du royaume des cieux. Et de là, de cette vive et intime conviction, ces sentiments nobles, élevés, sublimes du chrétien sur les biens et les maux de la vie présente ; de là cette paix, cette tranquillité, cette joie, cet amour qu'il fait paraître dans les maux compliqués qui l'exercent, à la vue de ses hautes destinées.

Et voilà pourquoi l'apôtre saint Pierre invite les chrétiens à se réjouir, lorsqu'ils participent aux souffrances de Jésus-Christ : *Communicantes Christi passionibus, gaudete.* (I *Petr.*, IV.) Et voilà pourquoi l'apôtre saint Jacques veut que les fidèles regardent les afflictions comme un sujet de joie, mais d'une joie complète, universelle : *Omne gaudium existimate, fratres, cum in tentationes varias incideritis.* (Jac., I.) C'est encore ce qui a fait dire à saint Augustin (in *psal.* LV), que nul serviteur de Jésus-Christ n'est sans quelque affliction en ce monde, et que celui qui n'en a aucune n'a point encore commencé à être chrétien. C'est aussi la raison pour laquelle Salvien déclarait que celui-là cesse en quelque manière d'être chrétien, qui ne souffre rien en ce monde, où il n'est

que pour souffrir : *Sane Christianus quodammodo esse desinit qui in hoc mundo positus ut perferret, nihil perfert.* (SALV., *Contragentes.*)

Sur ces principes fondés dans l'essence même et toute l'économie du christianisme, que faites-vous, ah! chrétiens, que faites-vous, lorsque vous murmurez dans vos afflictions en blasphémant contre le ciel? Hélas! ce ciel, ce beau ciel, ce ciel étincelant de mille douces splendeurs, vous l'obscurcissez à votre égard, vous vous le fermez à vous-mêmes, en le forçant de reprendre les droits que vous y aviez en qualité d'enfants du Père céleste et de cohéritiers de Jésus-Christ son fils et votre frère. Ingrats! cruels! vous repoussez, vous ensangantez la main qui veut vous façonner les plus brillantes couronnes, les plus riches diadèmes. Vous effacez, autant qu'il est en vous, le caractère indélébile de votre baptême, vous en brisez le sceau, vous en secouez sacrilègement la sainte onction, vous en violez les vœux, et par votre apostasie vous vous rendez vous-mêmes les esclaves du démon, après avoir été les enfants de Dieu, et les héritiers de son royaume. Quel crime! l'Eglise votre mère en frémit d'horreur; ses entrailles en sont émues; elle pousse dans son déchirement des cris de la plus vive douleur. Y serez-vous insensibles?

Ah! si quelque chose doit vous toucher, n'est-ce pas la douleur de cette mère affligée du sort qui vous attend, et les larmes qu'elle verse sur les maux qui vous menacent, malgré tous les efforts de sa tendresse pour les repousser loin de vous. Que votre unique soin soit donc de les sécher ces larmes si touchantes de votre tendre mère, en vous rendant à ses vœux empressés et ardents; qu'elle ait la douce consolation si chère à son cœur et à ses entrailles de mère pour ses enfants, de vous voir enfin pleurer, non vos afflictions, mais vos péchés qui les ont trop mérités, et auxquels il ne tient qu'à vous de les appliquer comme des moyens sûrs de les effacer et de les expier. Pleurez de joie, sachant qu'en expiant vos péchés, le moment si court et si léger de vos afflictions bien endurées, produira en vous le poids immense et éternel d'une souveraine et incomparable gloire, aux termes de l'apôtre. (II *Cor.*, IV.) Pleurez d'amour et de joie, dans la pensée que Dieu ne vous afflige que parce qu'il vous aime d'un amour de prédilection, et que quand il vous porte les plus rudes coups, c'est alors même qu'il met en vous son plaisir et ses complaisances comme dans son fils : *Quem diligit Dominus corripit, et quasi pater in filio complacet sibi.* (Prov., III.) Pleurez d'amour et de joie, à la vue des trônes que ce tendre père vous prépare au plus haut des cieux, ce brillant séjour de la gloire, certain que votre foi éprouvée dans le creuset de l'affliction, et devenue plus précieuse que l'or qu'on éprouve par le feu, vous la méritera, cette gloire ineffable. Souffrez donc vos afflictions avec des lar-

mes de reconnaissance, d'amour et de joie. Souffrez-les avec un courage inaliénable et toujours persévérant.

3^e Vouloir compter avec Dieu, ou pour le nombre et la qualité, ou pour le temps et la durée des souffrances auxquelles il lui a plu d'attacher la couronne d'immortalité, c'est y renoncer, puisqu'il ne l'a promise qu'à ceux qui combattraient jusqu'à la mort. C'est ainsi que l'entendirent tous les bienheureux du ciel qui la possèdent aujourd'hui. Saintement fiers de la hauteur de leur destinées, qui les y appelaient, ils n'avaient garde de s'arrêter dans le chemin des souffrances qui y conduit; ils y marchèrent d'un pas égal jusqu'au dernier souffle de leur vie, qu'ils rendirent transportés de joie, les uns sur les rocs, les gibets ou les bûchers, les autres sous le glaive toujours tranchant d'une pénitence qui ne finit qu'avec leur vie; tous dans l'exercice soutenu des pénibles devoirs de leurs différents états, et d'une soumission inaltérable aux dispositions, quoique dures et crucifiantes, de la Providence envers eux. Tous formés sur leur divin chef, qui ne s'ouvrit le ciel que par l'effusion de son sang, partagèrent ses souffrances, ils burent jusqu'à la lie le calice de sa passion, pour boire ensuite jusqu'à l'ivresse dans le torrent de ses délices. Point de persécutions assez cruelles pour eux, point de chaînes assez pesantes, point de prisons assez étroites, point de cachots assez obscurs, point de glaives assez aigus ni de brasiers trop ardents. On les voyait sourire agréablement aux coups redoublés des bourreaux, à l'activité des flammes, aux supplices les plus barbares; et lorsque les tyrans leur manquaient, ils y suppléaient eux-mêmes; une vie sans souffrance leur semblait le plus rude des tourments; ils ne pouvaient être un instant sans souffrir.

Ah ciel! s'écriait l'un d'eux (saint Augustin), ah ciel! quelle souffrance de n'avoir rien à souffrir en cette vie : *Nulla pœna, quanta pœna!* Ecoutez encore saint Jean Chrysostome (Homil. 8, in *Epist. ad Ephes.*) : Oui, disait-il dans le transport de son amour pour les souffrances, si l'on m'offrait le bonheur des bienheureux dans le ciel, ou la chaîne dont Paul fut lié pour Jésus-Christ, je ne craindrais pas de préférer les fers de l'Ajôtre à toute la félicité des cieux.

Sentiments héroïques, hélas! qu'êtes-vous devenus? où vous trouver aujourd'hui, sublimes et généreux héros du christianisme autrefois si nombreux? Ah! j'ai beau promener mes regards de toutes parts, mes yeux inondés de pleurs ne rencontrent partout que des enfants dégénérés, des déserteurs de l'Evangile, des chrétiens de nom et des païens de mœurs, des hommes idolâtres du monde et d'eux-mêmes, vains, superbes, lâches, indolents, mous, effeminés, ennemis de la croix, amis des plaisirs et des vices et des joies jusqu'à la fureur.

Je rougis, ô mon Dieu! et animé par l'exem-

ple si touchant de tant de chrétiens amateurs des souffrances et des afflictions, je veux souffrir patiemment, et même avec amour et avec joie, le reste de mes jours. Le voile qui me cachait les avantages des afflictions est enfin tombé de mes yeux pour faire place à la lumière qui me les montre comme des trésors inappréciables de grâces et de gloire. Sublime et consolante vérité! j'en atteste la terre et les cieux, vous serez dorénavant la seule règle de mes sentiments et de mes actions, je veux être affligé, pâtir et porter ma croix le reste de mes jours. Que je sois pauvre, humilié, opprimé, persécuté, tandis que l'impie, heureux et regorgeant de biens, se verra entouré d'une foule d'adorateurs qui s'inclineront profondément devant lui. Que mon corps souffre en mille manières, qu'il éprouve des langueurs et des infirmités fâcheuses, qu'il se déchire en lambeaux, qu'il soit écrasé de coups, qu'il descende enfin tout brisé dans la nuit du tombeau, dès qu'il en sortira lumineux, agile et plus léger que le vent, pour prendre l'essor et s'élancer jusqu'au plus haut des cieux. Ainsi-soit-il.

SERMON III.

SUR L'HUMILITÉ

Pour le troisième dimanche de l'Avent.

Omnia qui se exaltat humiliabitur : et qui se humiliat exaltabitur. (Luc., XIV.)

Quiconque s'élève, sera humilié : et quiconque s'humilie sera élevé.

Telle est la règle invariable de l'abaissement et de l'élévation des mortels, sans aucune exception. Oui, c'est l'orgueil et l'humilité qui régleront leurs éternelles destinées, leur sort heureux ou malheureux durant l'immensité des siècles. Sont-ils humbles en ce monde? l'humilité les portera jusqu'au plus haut des cieux dans l'autre, où ils seront éternellement comblés d'honneur et de gloire. Sont-ils orgueilleux et superbes? l'orgueil les précipitera jusqu'au fond du puits de l'abîme où ils seront perpétuellement couverts d'opprobre, de honte et de confusion. Grands de la terre, potentats, maîtres du monde, arbitres de la paix, foudres de la guerre, vous qui, dans la folle hauteur de vos pensées altières, vous regardez comme des dieux, vous serez rabaisés jusqu'au dessous de vos plus vils esclaves, tandis qu'eux seront élevés bien haut au-dessus de vos têtes, pour vous juger et vous condamner sans pitié. Orgueil, détestable orgueil, ah! que tu es donc funeste à l'homme! Humilité, précieuse humilité, que tu lui es donc favorable et salutaire! que tu lui es donc nécessaire, et qu'il lui importe de ne pas se méprendre sur ses vrais caractères.

La nécessité de l'humilité, sujet de mon premier point; les caractères de l'humilité, sujet de mon second point. *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

Qu'est-ce que l'humilité? C'est une vertu chrétienne qui, par la connaissance qu'elle

nous donne de nous-mêmes, et de notre faiblesse, de notre impuissance, de nos misères, de notre néant, fait que nous nous méprisons sincèrement nous-mêmes, et que nous souffrons patiemment, que nous désirons d'être méprisés des autres, en nous abaissant sous la puissante main de Dieu, à la vue de ses grandeurs et de notre extrême bassesse, et en reconnaissant que nous devons à sa bonté tout le bien qui est en nous. Et c'est cette vertu de l'humilité que je dis être indispensablement nécessaire au salut. Pourquoi ? Parce que le Sauveur du monde nous en a fait un précepte formel, parce qu'elle lève le plus grand obstacle qui s'oppose au salut, parce qu'elle est tout à la fois le fondement et le comble des vertus chrétiennes.

1° Le Sauveur du monde nous fait un précepte formel de l'humilité chrétienne. Ouvrons son Evangile, et nous y verrons qu'il ne se contente pas de nous en commander la pratique, mais qu'il prend un soin particulier de nous la présenter en différentes manières, pour nous en inculquer plus fortement l'étroite obligation.

Ses disciples lui demandent - ils quel est celui qui sera le plus grand dans le royaume des cieux ? *Je vous dis en vérité, leur répond-il, que si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. (Matth., XVIII.) Apprenez de moi, leur dit-il dans une autre occasion, que je suis doux et humble de cœur. (Matth., XI.)* C'est pour leur faire sentir la même vérité qu'il leur propose différentes paraboles. Tantôt c'est un pharisien et un publicain qui vont au temple pour y faire leur prière, mais dont le sort est bien différent. Le pharisien superbe s'y voit honteusement condamné, à cause de son orgueil, tandis que l'humble publicain s'en retourne justifié dans sa maison, pour récompense de son humilité. Tantôt ce sont des conviés que le maître du festin qui les a invités repousse aux dernières places, pour punir l'orgueil qui leur a fait prendre les premières. Mais c'est surtout par l'exemple plus fort que le précepte qu'il a plu au Sauveur de nous faire sentir l'obligation où nous sommes tous d'être humbles, puisque de toutes les vertus l'humilité est celle qu'il a pratiquée le plus constamment.

Descendre du ciel pour s'incarner et se cacher pendant neuf mois dans le sein d'une vierge, naître dans une étable, et prendre huit jours après sa naissance, la forme du pécheur et le caractère du péché, mener une vie obscure durant l'espace de trente années dans la boutique d'un vil artisan, et n'en sortir que pour se voir en butte aux outrages d'une foule d'ennemis jaloux de sa gloire, mourir enfin sur la croix, dans le comble de l'opprobre et l'ignominie ; c'est ainsi que l'Homme-Dieu nous enseigne la nécessité d'être humbles, en nous faisant voir l'humilité en action dans sa personne, depuis l'instant de sa conception jusqu'à

celui de sa mort. C'est ainsi que les leçons d'humilité qu'il nous donne deviennent d'autant plus imposantes, plus efficaces et plus impérieuses dans sa bouche, qu'il pratique le premier ce qu'il nous ordonne.

Humilité, vertu divine, vous étiez donc réservée à l'Homme-Dieu, le père comme le modèle des chrétiens, puisque avant lui on ne connaissait pas même votre nom ! Oui, les sages du paganisme connurent toutes les autres vertus morales ; ils poussèrent même jusqu'à l'héroïsme la pratique de quelques-unes d'elles, mais ils ignorèrent profondément jusqu'à l'ombre de l'humilité, comme si le ciel leur eût envié une vertu propre au christianisme, qui ne peut subsister sans elle, comme elle ne peut subsister sans lui, parce qu'il n'y a qu'un humble qui puisse être chrétien, et qu'un chrétien qui puisse être humble. L'humilité est donc nécessaire, parce que Dieu la commande, et parce qu'elle lève le plus grand obstacle au salut.

2° J'entends l'orgueil, cette estime déréglée de soi-même, cet amour désordonné de sa propre excellence, qui fait qu'on s'attribue un mérite qu'on n'a pas, ou qu'on enfle celui qu'on a, et qu'on s'y repose avec complaisance, comme si on le tenait de soi-même. L'orgueil qui porte l'homme à se regarder comme le centre de tout, en rapportant tout à lui-même, au lieu de se rapporter avec tout le reste à Dieu, auquel tout est dû, puisqu'il n'est rien dont il ne soit l'auteur suprême et le maître absolu. L'orgueil, le premier et le dernier, le plus grand et le plus dangereux, le plus étendu et le plus universel de tous les vices. Le premier, l'ange et Adam, le père des humains ne se perdirent que par l'orgueil, et, après le déluge, on vit ce même orgueil élever follement la cime altière d'une tour audacieuse, pour lui servir de rempart contre les foudres du ciel. Le dernier, parce qu'on s'en corrige plus difficilement, et qu'il ne meurt qu'après tous les autres. Le plus grand, parce qu'il attaque Dieu directement, en lui disputant sa souveraineté, son domaine universel et sa qualité de fin dernière, à laquelle tous les biens de la nature, de la grâce et de la gloire doivent être rapportés. Le plus dangereux, parce qu'il est moins facile de l'apercevoir, qu'il se déguise en mille manières, qu'il prend toutes sortes de formes, qu'il se glisse partout, avec plus de finesse et de subtilité. Le plus étendu, et le plus universel, parce qu'il est le principe empoisonné, la source malheureusement féconde de tous les autres, tantôt par une impulsion éclatante et rapide, et tantôt par une influence lente et secrète, mais toujours efficace. Le plus universel encore, parce que peu content d'influer dans les vices, il influe dans les vertus mêmes, pour les gêner et les corrompre jusque dans leur racine.

Oui, l'orgueil s'attache ambitieusement aux vertus même les plus sublimes et les plus héroïques, pour les flétrir ou les

tarir absolument, en les séchant jusque dans la racine. C'est un poison composé du suc même des plus belles et des plus odoriférantes fleurs qui embaument le champ de l'Eglise, pour les faner au moins, et leur enlever leur fraîcheur, leur coloris, s'il ne peut les consumer entièrement. C'est un ver rongeur qui s'engendre jusque dans les plus riches vêtements, jusque dans les pierres les plus précieuses, pour les corroder et les gâter, quand il ne peut les putréfier absolument. C'est un vent infernal qui, en s'élançant du chaos ténébreux qu'il a ouvert dès l'origine des siècles, souffle, allume sur la terre le feu de l'envie, de l'ambition, de la discorde, de la colère, de la haine, de la vengeance, de tous les vices, en éteignant toutes les vertus. Faut-il donc s'étonner si l'Ecriture (*Prov. XVI*), nous le peint comme un monstre abominable aux yeux et au cœur du Très-Haut?

Eh bien! c'est ce monstre horrible de l'orgueil et le plus grand ennemi du salut que l'humilité renverse, écrase, extermine, anéantit. Car, si l'orgueil ôte à Dieu la qualité glorieuse de premier principe et de dernière fin de toutes choses, l'humilité la lui rend cette qualité si honorable, en reconnaissant que tout vient de lui, et que tout doit retourner à lui comme à l'auteur de tous les biens. Si l'orgueil pousse l'attentat jusqu'à porter ceux qu'elle possède, à s'égalier à Dieu, l'humilité vient briser aux pieds de son trône les sceptres mêmes des plus puissants monarques de l'univers : elle les force de reconnaître que leur grandeur est un présent de sa libéralité toute pure; et qu'ils sont infiniment plus au-dessous de lui, que leurs sujets ne sont au-dessous d'eux. Si l'orgueil défigure l'image de Dieu dans l'homme, en lui causant une enflure monstrueuse, l'humilité lui rend ses premiers traits, en le faisant petit à ses yeux. Que ne fait-elle point encore? elle brise les rochers, ébranle, foudroie les montagnes, abat les cédres.

Ces âmes altières qui semblent porter leurs têtes superbes jusque dans les nues, par la hauteur des sentiments avantageux qu'elles ont d'elles-mêmes et de leur propre mérite; elle les oblige de confesser qu'elles ne sont rien de leur propre fonds; qu'elles n'ont d'elles-mêmes en partage que la faiblesse, la misère, le néant, le péché; que tout ce qu'elles ont de bien, elles le tiennent uniquement de Dieu, et que plus il leur aura donné, plus il leur redemandera. C'est encore l'humilité qui nous ouvre les yeux sur la dépravation de notre nature, le désordre de nos penchants, la malice de nos cœurs, le dérèglement de toutes nos facultés, le nombre prodigieux de nos vices, les imperfections et tous les défauts de nos vertus, en nous tenant sans cesse dans un religieux tremblement, à la vue de l'incertitude de notre sort futur et des jugements impénétrables du suprême arbitre de nos immortelles destinées. Elle nous est donc nécessaire, parce qu'elle lève le plus grand obstacle du

salut, et parce qu'elle est tout à la fois le fondement et la cause de toutes les autres vertus.

3^e Elle en est le fondement. Je n'ignore pas que la foi, cette première des trois vertus théologiques, est le commencement du salut, la pierre fondamentale de l'édifice spirituel, la porte qui ouvre la maison de l'Eglise, et par conséquent celle de la piété chrétienne; mais je sais aussi, et c'est le Docteur angélique qui me l'apprend, je sais qu'elle a besoin d'une autre vertu qui lui prépare le cœur de l'homme, en le purifiant de tout ce qui pourrait l'empêcher d'y faire son entrée; et cette vertu, c'est l'humilité. Oui, c'est elle qui force l'esprit à faire le sacrifice de ses lumières naturelles, pour se captiver sous le joug de la foi, après avoir percé la vaine enflure du cœur, qui formait le plus grand obstacle à cette sainte et bienheureuse captivité. C'est elle qui, en rendant l'homme vil et méprisable à ses yeux, le dispose à goûter les maximes évangéliques qui ne respirent que l'anéantissement de soi-même. C'est elle qui, en s'opposant comme une digue à tous les vices, creuse les fondements de toutes les vertus.

Un homme est-il vraiment humble, il est en même temps doux, affable, officieux, prévenant, simple, modeste, docile, obéissant, patient, ami de la paix, ennemi de la discorde, peu jaloux de ses droits, sans luxe, sans faste, sans prétention, sans ambition, sans vanité, sans ostentation. Les privilèges attachés à son rang, ne le touchent en aucune sorte; il méprise la gloire, évite les louanges, déteste la flatterie, fuit avec empressement tout ce qui pourrait lui attirer de la considération, l'élever au-dessus de ses semblables et le distinguer de la multitude avec laquelle il aime à se confondre, dans quelque rang qu'il puisse être.

C'est un roi qui, dans le rang suprême qu'il occupe, se met en esprit aux pieds de ses sujets, convaincu que ce qui l'élève si fort au-dessus d'eux, devant les hommes, ne le rend pas plus grand devant Dieu; en présence duquel tout ce qu'il y a de plus grand sur la terre n'est que cendre et que poussière. C'est un conquérant qui ne s'élève point de ses triomphes, persuadé qu'il ne le doit qu'à la puissance du Dieu des armées et non à la force de son bras. C'est un homme dont on admire la variété des talents, l'étendue des connaissances, la profondeur du savoir, la multitude des qualités estimables réunies dans sa personne; et qui ne s'en estime pas davantage, sachant bien qu'il doit tout à la bonté gratuite du suprême Auteur de tous les dons.

L'humilité emporte donc l'universalité des vertus, et l'on peut dire que toutes les vertus chrétiennes, soit théologiques, soit morales, ne sont en un sens que les différentes espèces de l'humilité. Oui, la foi est l'humilité de l'esprit du chrétien, parce qu'elle le captive sous son joug. L'amour de Dieu et du prochain qui fait toute la plénitude de la loi, est l'humilité du cœur, qui se soumet à

l'observance de la loi. La pénitence est l'humilité du corps qui l'assujettit à l'austérité de ses pratiques. La retenue, la modestie, la sobriété, la tempérance, forment l'humilité des sens. L'humilité est donc le fondement de toutes les vertus chrétiennes : elle en est le comble et la perfection.

Comment cela ? C'est que l'humilité ennoblit, élève, épure toutes les autres vertus, en les dégagant de toute vue humaine, pour ne leur laisser que Dieu seul et son amour pour motif et pour objet. C'est qu'en tournant ainsi les autres vertus vers Dieu seul elle les préserve de la contagion et de l'amour-propre, en leur donnant la pureté qui leur est nécessaire pour plaire à Dieu, et mériter ses récompenses. C'est que, fidèle gardienne des autres vertus, elle les met à couvert des embûches du tentateur, en étouffant la secrète présomption, la fausse confiance en ses propres forces, qui prépare à la sainteté même des chutes d'autant plus profondes, qu'on tombe d'une plus haute élévation, et qu'elle donne des armes à l'ennemi du salut, pour combattre avec avantage les âmes les plus éminentes en vertu, les tuer de leurs propres lauriers, et les ensevelir dans leurs triomphes mêmes.

Tel est le pouvoir de l'humilité chrétienne. Tels sont ses avantages, ses privilèges, ses effets précieux. Elle lève tous les obstacles du salut. Elle est tout à la fois le fondement et le comble de toutes les vertus chrétiennes, le plus grand miracle de la grâce, le vrai sacrifice de la nouvelle loi, tracé sur celui de son divin fondateur, modèle de l'humilité chrétienne, non pas précisément, parce qu'il meurt sur une croix infâme, dans le comble de la honte et de l'ignominie ; mais parce qu'il meurt victime volontaire et amoureuse de l'humiliation que l'apparente justice de sa mort honteuse fait rejaillir sur l'innocence réelle de sa vie.

O humilité, vertu divine par excellence, vous nous divinisez donc, en nous associant à l'Homme-Dieu, pour nous rendre victimes avec lui et comme lui, et nous faire partager le mérite de son sacrifice, qu'il a consommé sur l'autel de son néant. C'est donc vous qui nous ouvrez le ciel, en nous faisant triompher de tous les obstacles qui nous en ferment l'entrée. C'est donc vous qui épurez, qui perfectionnez toutes les autres vertus qui, sans vous, nous seraient inutiles. Ah ! combien donc n'êtes-vous point nécessaire, et combien aussi ne devez-vous pas nous être chère et précieuse !

La nécessité de l'humilité : vous l'avez vue.

Les caractères de l'humilité : vous les allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Plus l'humilité est nécessaire, plus il importe de ne pas se méprendre sur ses vrais caractères : les voici : Se mépriser intérieurement soi-même, aimer et désirer les mépris, les souffrir patiemment et même avec joie : tels sont les vrais caractères de l'hu-

mité chrétienne. Elle embrasse l'esprit, le cœur, l'action.

1° L'humilité prend sa source dans l'esprit convaincu de ses ténèbres et de cette foule de misères qui sont la suite du péché, et par conséquent dans la connaissance de soi-même, relativement au passé, au présent et à l'avenir. Prenant en main la chaîne de ses différents états, et passés et présents et futurs, l'humble se dit à lui-même : qu'étais-je dans l'éternité qui a précédé ma naissance ? J'étais moins qu'un vil insecte, moins qu'un peu de poussière et de cendre, qu'un atome dans l'air ; moins qu'une ombre, une chimère, un fantôme, un songe ; je n'étais rien, et je ne serais rien encore, si Dieu par sa pure bonté, ne m'eût fait éclore du sein du néant. Quel sujet n'ai-je donc pas de m'humilier par cette considération seule en présence de mon Créateur ?

Mais si je me considère dans mon état présent, et par rapport à l'ordre de la nature, et par rapport à celui de la grâce ; ah ! quels nouveaux sujets d'humiliation j'y découvre ! Si je m'envisage dans l'ordre de la nature, que vois-je ? La fange de mon origine, la honte et la douleur de ma naissance, les langes et les larmes de mon berceau, les besoins de mon enfance, toutes les misères des différents âges de ma vie, qui viendront enfin aboutir à la cendre de mon tombeau, en vertu de cet arrêt de mort écrit sur mon front dès l'instant même de mon entrée dans le monde : *Tu es poudre et tu retourneras en poudre. (Gen., III.)*

M'envisagerai-je dans l'ordre surnaturel de la grâce et de la religion ? J'y verrai que je ne suis sorti du néant de la nature que pour entrer dans celui du péché, ce néant armé, révolté contre Dieu. Conçu dans l'innocence, ma vie, hélas ! n'est qu'un long tissu de péchés ajoutés à celui de mon origine ; péchés dans toutes les facultés de mon âme et de mon corps, dans mon esprit, dans mon cœur, dans mon imagination, dans ma mémoire, dans mes sens, dans tout ce qui me compose. Mon esprit est tout à la fois un abîme de ténèbres, d'ignorance, de préjugés, d'erreurs, et un théâtre malheureux de pensées frivoles, extravagantes, obscènes. Mon cœur est le maudit rendez-vous, où viennent se réunir comme dans leur centre toutes les passions criminelles, mon imagination n'est remplie que de mille fantômes indécents et impurs. Des souvenirs honteux viennent continuellement souiller ma mémoire. Mes sens et ma chair gâtés, corrompus en tout eux-mêmes portent le poison qui les infecte. Eh ! de quoi donc pourrais-je m'enorgueillir, en me considérant dans mon état actuel, moi péché, corruption dans tout moi-même ?

Mais, quel sera mon état futur ? Quel sera mon sort pour toute une éternité ? Mourrai-je de la mort des justes, ou bien de celle des pécheurs ? Me réjouirai-je éternellement avec les bienheureux élus de Dieu dans le séjour de la gloire, ou verserai-je des pleurs intarissables de rage et de désespoir avec les

réprouvés dans la terre de malédiction, le centre de tous les maux? Serai-je sauvé? serai-je damné? Je n'en sais rien; je l'ignore profondément. Ah! affreuse ignorance, cruelle et désolante incertitude! Ô mort! ô salut! ô éternelle damnation! Tristes pensées, vous me faites frémir: vous m'humiliez, vous me confondez, et je ne puis me voir suspendu sur l'abîme de mes péchés et des supplices éternels qu'ils méritent, sans me regarder comme un objet uniquement digne de mépris, d'exécration et d'opprobre! L'humble se méprise donc intérieurement lui-même; et c'est l'humilité de l'esprit. Il aime encore, il désire les mépris; et c'est l'humilité du cœur.

2° L'homme vraiment humble ne se contente donc pas de s'humilier intérieurement à la vue de ses misères, il aime encore et il désire les humiliations qui peuvent le rabaisser aux yeux des hommes. Loin d'ambitionner l'estime des créatures, il ne demande qu'à en être oublié ou méprisé. L'obscurité, les ténèbres, la vie abjecte et cachée: voilà toute la pente de son cœur. Qu'on lui donne l'option entre ce que le monde appelle gloire, éclat, honneur, puissance, autorité, distinction, et ce qu'il nomme honte, opprobre, bassesse, ignominie; il choisira, sans balancer, tout ce que le monde méprise, et méprisera tout ce qu'il estime: rangs, prééminences, distinctions, privilèges, puissance, autorité, richesses, talents, élévation, grandeurs. Loin d'aspirer aux dignités qu'il n'a pas, il quitterait volontiers celles qu'il a dans l'ordre de la Providence, s'il croyait faire une chose agréable au Seigneur. Tout ce qui brille aux yeux du vulgaire, n'est aux siens qu'un objet indifférent, obscur, incapable de lui arracher un seul regard de complaisance, le moindre mouvement d'affection. Oui, telle est la disposition foncière d'un chrétien véritablement humble; il aime le mépris et l'abjection; il hait l'éclat, et tout ce qui peut lui donner du relief aux yeux des hommes.

Sondez vos cœurs, N..., et dites-nous si vous y découvrez ces humbles dispositions. Ah! si elles y étaient véritablement, vous verrait-on aspirer ambitieusement à des états supérieurs à ceux où la Providence vous fit naître et vous plaça de sa propre main? Vous verrait-on flatter avec tant de bassesse, pour ne pas dire adorer si sacrilègement, les grands de la terre, pour obtenir ou arracher des postes qui ne sont dus ni à votre naissance, ni à vos talents, ni à vos peines et à vos travaux? Auriez-vous un sentiment si vif de tout ce qui peut vous humilier, et regarderiez-vous l'humiliation comme le dernier des malheurs? Regarderiez-vous l'humilité comme une vertu basse, obscure, avilissante, et le partage des âmes viles, qui n'ont ni sentiment, ni force, ni énergie? Au lieu d'aimer à vous ensevelir dans les ténèbres de la retraite et de la solitude, n'aimeriez-vous qu'à vous produire au grand jour, qu'à briller, qu'à primer partout et à l'emporter sur les autres? Affecteriez-

vous les distinctions, les préséances, les airs de grandeur? Seriez-vous si passionnés pour la gloire, si jaloux de la réputation, si délicats sur le point d'honneur? Feriez-vous paraître tant de goût pour les applaudissements et les louanges, avec une opposition si marquée pour les injures et les mépris? Ne rougiriez-vous pas de vous encenser vous-mêmes et d'exiger l'encens des autres par une double idolâtrie?

Les charges, les dignités, les prééminences, tout ce qui peut vous attirer les respects de la multitude, et lui imprimer plus fortement dans l'esprit l'idée de votre prétendu mérite et de votre imaginaire excellence, aurait-il pour vous des charmes irrésistibles? C'est titres, que vous étalez avec tant de faste, ces idées chimériques de grandeur, qui vous flattent si fort, et dont vous aimez à vous repaître avec tant de complaisance, ces vastes projets d'élévation et de fortune, qui vous roulent perpétuellement dans l'esprit, prouvent-ils bien les humbles dispositions de vos cœurs? Quelle différence, grand Dieu, entre vous et le juste vraiment humble de cœur! L'humiliation qui vous désespère, le ravit, l'enlante, il l'aime, il l'embrasse, il la souffre patiemment, que dis-je? il la souffre avec joie; il est humble d'esprit, de cœur et d'action.

3° S'humilier intérieurement à la vue de ses misères, c'est la racine de l'humilité, et cette racine est dans l'esprit. Aimer et désirer les humiliations, ce sont les fleurs de l'humilité, et ces fleurs sont dans le cœur. S'humilier dans toutes ses actions et souffrir patiemment et même avec joie les humiliations qui viennent du dehors, de quelque nature qu'elles puissent être, ce sont les fruits de l'humilité et le dernier trait de l'homme véritablement humble.

Ce n'est pas un hypocrite qui se pare aux yeux du monde des qualités qu'il n'a point pour acquérir son estime; c'est un chrétien sincèrement humble, qui se cache à lui-même ses qualités réelles, et s'en dépouille volontairement pour s'attirer le mépris. Qu'enflés de leurs talents, souvent imaginaires, les autres n'oublient rien pour se produire et surprendre l'admiration, toute son attention sera de se cacher, de s'obscurcir, de s'ensevelir, pour éviter l'estime des hommes, et si malgré ses précautions, elle vient le chercher jusque dans son tombeau, il en rougit, il s'en afflige, il en gémit, il entre dans une sainte colère de ce qu'on le croit tout autre qu'il n'est; il s'arme d'indignation pour repousser l'injure qu'on lui fait, en lui attribuant un mérite qu'il n'a pas. Mais qu'on lui dispute son mérite, qu'on déchire sa réputation, qu'on interprète mal ses paroles les plus innocentes, qu'on donne une face défavorable à ses meilleures actions, qu'on noircisse toute sa conduite, qu'on empoisonne jusqu'à ses plus secrètes intentions, en allant fouiller jusque dans l'impénétrable abîme de son cœur; c'est alors que sans sortir de son assiette naturelle, on le verra toujours égal à lui-même, doux, tranquille,

joyeux, content, immobile, tel qu'un rocher battu par les flots.

Mais d'où peut donc lui venir un courage si sublime et si héroïque? Du sentiment profond de la grandeur de Dieu et de son propre néant, de ses misères, de ses faiblesses, de ses besoins, de ses péchés. Les yeux sans cesse fixés sur l'immensité des perfections de cet Être suprême, et sur le nombre prodigieux des sujets d'humiliation qu'il trouve au dedans et au dehors de lui-même, le juste, tout innocent qu'il est aux yeux des autres, n'est à ses propres yeux qu'un misérable pécheur, et le plus vil, le plus méprisable, le plus indigne des mortels. Et voilà ce qui le met continuellement aux pieds des autres, sans excepter les plus grands scélérats; voilà ce qui lui fait toujours prendre la dernière place, et choisir pour ses usages tout ce que les autres rebutent; voilà ce qui le porte à s'humilier en tout, et à n'être jamais plus content, plus tranquille, plus joyeux, que quand on ne lui marque aucune considération, quand on le méprise, qu'on le fuit, qu'on le foule aux pieds, qu'on l'humilie en toutes manières, qu'on le charge d'injures, qu'on le couvre de confusion, qu'on le traite ignominieusement.

Tels furent les apôtres, qu'on vit tressaillir de joie, en sortant des tribunaux, où on les avait indignement traités et couverts d'ignominies, pour le nom de Jésus-Christ. Tels furent dans tous les temps, tous les vrais enfants de Dieu, Abel, Moïse, Abraham, Joseph, David, Tobie, Job, Judith, Esther, dans l'Ancien Testament; Jean-Baptiste, Pierre, Paul, la Madeleine, le centurion, la Chananéenne, le publicain, dans le Nouveau, et cette innombrable multitude de martyrs, de confesseurs, de solitaires, de vierges, de saints et de personnes éminentes en piété de toutes les conditions : Tous ont été humbles en aimant et en pratiquant les œuvres d'humilité.

Tels vous devez être, N... si vous prétendez au salut, puisque l'humilité est le caractère essentiel, le signe distinctif des prédestinés, la marque nécessaire de leur prédestination ainsi que de leur salut. C'est la grâce spéciale, l'esprit propre, l'esprit universel, l'âme, l'essence du christianisme, sa grandeur, sa gloire, et le partage de tous les chrétiens qui veulent se sauver, de quelque condition qu'ils soient.

Oui, possédassiez-vous tous les biens du monde, vous vissiez-vous élevés au faite des grandeurs humaines, fussiez-vous rois, monarques, potentats, héros, conquérants, vainqueurs de cent peuples enchaînés à vos pieds, vous ne trouverez votre salut que dans la pratique de l'humilité et l'amour des humiliations. Eh! comment pourriez-vous le trouver ailleurs?

Vous ne serez sauvés qu'autant que vous serez prédestinés; vous ne serez prédestinés qu'autant que vous serez semblables à Jésus-Christ, le Chef comme le modèle de tous les prédestinés; vous ne serez semblables

à Jésus-Christ qu'autant que vous serez humbles, et vous ne serez humbles qu'autant que vous vous humilierez, puisque ce n'est que par la pratique des humiliations qu'on peut acquérir l'humilité, comme on n'acquiert les autres vertus que par la pratique des actes qui leur sont propres.

Ah! N... humiliez-vous donc en tout et de toutes les manières. Humiliez-vous intérieurement et extérieurement, au dedans et au dehors de vous-mêmes. Humiliez-vous dans vos pensées, c'est l'humilité de l'esprit; dans vos affections, c'est l'humilité du cœur; dans votre conduite, c'est l'humilité du corps de vos actions. Recevez avec amour et avec joie toutes les humiliations qui vous arrivent, de quelque nature qu'elles puissent être, en baisant amoureusement la tendre main de la Providence qui vous les ménage, par la raison même qu'elle vous aime de préférence à une infinité d'autres et qu'elle veut vous sauver. Voilà le nœud de votre prédestination et de votre salut, la source de votre gloire, le principe de votre bonheur, le comble de votre élévation, le miracle par excellence de la toute-puissance de Dieu, le chef-d'œuvre de sa grâce, l'héroïsme de la vertu chrétienne et le privilège exclusif du christianisme dont il est le fondateur.

C'est à vous seul à nous l'accorder, ô mon Dieu! cette précieuse vertu de l'humilité chrétienne, puisque c'est un don de votre pure bonté. Divin Sauveur, ô vous qui ne descendîtes du ciel que pour frayer aux hommes la route du salut par l'exemple de l'humilité dont vous fûtes le plus beau modèle, et qui fûtes le grand objet de votre mission, la consommation de votre sacrifice, le fondement de votre Evangile et le caractère distinctif de vos disciples, accordez-nous l'humilité, nous vous en conjurons par le prix même de cette longue suite d'humiliations qui furent la source de votre gloire. Accordez-nous l'humilité et nous serons grands, élevés comme vous et couronnés de vos splendeurs dans le séjour de l'immortalité. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

Pour le quatrième dimanche de l'Avent.

SUR LA PÉNITENCE.

Venit in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum penitentiae. (Luc., III.)

Saint Jean vint dans le pays, qui est aux environs du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence.

Voilà, N... tout le sommaire de la prédication de l'Evangile. C'est par là que le précurseur du Messie commence la sienne, en faisant retentir de sa voix austère et plus que prophétique les rives du Jourdain, et en baptisant du baptême de pénitence les pécheurs qui venaient en foule lui confesser leurs crimes. C'est par là que Jésus-Christ, le modèle des prédicateurs, a commencé les fonctions publiques du ministère tout con-

sacré au salut des hommes pour lequel il était descendu du ciel. C'est par là que les apôtres et les hommes apostoliques envoyés de Dieu pour l'instruction des peuples ont entamé, poursuivi et terminé leur mission. Tous leurs discours n'avaient d'autre but que d'engager les hommes à faire pénitence. C'était toute la fin qu'ils se proposaient en parlant avec tant de feu, tout le fruit qu'ils attendaient de leurs vives et touchantes exhortations. Telle doit encore être la pratique des prédicateurs de nos jours. La pénitence ne fut jamais plus nécessaire, parce que le péché ne fut jamais plus commun, et le pécheur moins disposé à le punir par la pénitence. C'est donc cette pénitence chrétienne si nécessaire, mais si peu connue et si peu pratiquée, qu'il faut prêcher avec plus de force que jamais et qui va faire le sujet de ce discours; voici mon dessein.

La nécessité de la pénitence chrétienne, sujet de mon premier point. Les conditions de la pénitence chrétienne, sujet de mon second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Qu'est-ce que la pénitence chrétienne? C'est une vertu surnaturelle et divine par laquelle le pécheur déteste ses péchés comme offense envers Dieu, et prend la ferme résolution de les expier et de n'y plus tomber. C'est cette pénitence même qui est nécessaire au salut et dont je fonde la nécessité sur l'obligation de réparer l'injure que le péché fait à Dieu, de satisfaire à la justice de Dieu, de guérir les plaies du péché, d'en effacer les cicatrices, d'en ôter tous les restes.

1^o Il est deux choses dans le péché, la coupe et la peine. La coupe consiste dans l'offense ou l'injure que le péché fait à Dieu, la peine dans l'obligation de réparer cette injure par les châtiments qu'elle mérite. Le péché offense donc la suprême majesté de Dieu, et l'on ne peut l'offenser impunément; la solde du péché c'est la peine du pécheur. Il ne lui suffit donc pas de détester son péché, d'y renoncer et de changer de vie, il faut encore qu'il lave la tache du péché et qu'il répare l'injure qu'il fait à Dieu par des peines afflictives.

Tout péché s'élève contre Dieu, et par cette monstrueuse élévation, il cause dans l'âme une difformité qui la défigure en même temps qu'il outrage le Créateur. C'est donc cette difformité, ce désordre, cette injure qui exigent essentiellement des peines afflictives de toute espèce pour rétablir l'ordre violé, réparer l'injure faite au Créateur et rendre à la créature ses premiers droits avec son ancienne beauté. Et de là les châtiments dont Dieu punit en ce monde et en l'autre, les péchés mêmes pardonnés quant à la coupe. Écoutons ses oracles consignés dans les deux Testaments.

Après que vous m'avez converti, Seigneur, j'ai fait pénitence, s'écrie le prophète Jérémie (XXXI), en parlant à Dieu. Il croyait donc devoir ajouter la pénitence à la conversion. Il ne croyait donc pas que toute

la pénitence fût concentrée dans la conversion et le regret du péché.

Maintenant donc, dit le Seigneur par la bouche du prophète Joël (II), convertissez-vous à moi de tout votre cœur, dans les jeûnes, dans les larmes et dans les gémissements.

Faites de dignes fruits de pénitence. (Luc., III.) C'était la grande leçon que faisait Jean-Baptiste aux pécheurs qui venaient le trouver sur les rives du Jourdain. Pouvait-il leur faire mieux sentir la nécessité de joindre à la confession de leurs péchés, la pénitence qui les expie. Mais voyons ces préceptes réalisés dans tous les âges par tout ce qu'il y eut jamais de vrais pénitents.

Si je remonte jusqu'au berceau du monde, j'y vois Adam, le premier coupable, non-seulement dépouillé des glorieux privilèges qu'il avait reçus des mains du Créateur, mais chassé du paradis terrestre, ce séjour de délices, et condamné à manger son pain à la sueur de son front, en travaillant sans relâche à défricher la terre maudite et hérissée d'épines. Job fait pénitence dans le sac et dans la poussière. David pénitent mêle la cendre avec son pain; il baigne sa couche de ses larmes toutes les nuits; il macère sa chair par des jeûnes rigoureux. Le roi de Ninive paraît sous la cendre et le cilice, à la tête de sa cour, après avoir déposé la pourpre royale et tout ce faste avec lequel il se montrait toujours en public. Il ordonne un jeûne austère à tous les habitants de cette ville superbe, dissolue; et tous ces habitants couverts de sacs, étendus sur la terre, observent, en poussant les plus lamentables soupirs, le jeûne qui leur est ordonné. Pierre pleure amèrement sa faute; il l'expie par ses travaux apostoliques, et la noie enfin dans son sang. Le Publicain se frappe rudement la poitrine, et n'ose lever les yeux au ciel. Peu content de pleurer ses crimes, assise aux pieds du Sauveur, Madeleine les expiera par des tourments qui ne finiront qu'avec sa vie.

Que dirai-je des pénitents publics de la primitive Eglise? Les voyez-vous couverts de sacs ou d'habits tout déchirés se tenant au vestibule du temple, les yeux baissés et inondés de larmes, se prosternant aux pieds des fidèles, se recommandant à leurs prières, et recevant avec respect les rudes et longues pénitences qu'on leur imposait pour l'expiation de leurs péchés. Ces tableaux de la pénitence qui nous sont tracés dans les textes des Ecritures, ainsi que dans les conciles, les Pères et l'histoire de l'Eglise, ces tableaux prouvent sans doute combien ces fameux pénitents étaient convaincus de la nécessité de la pénitence, ce baptême laborieux, pour réparer l'injure que le péché fait à Dieu, et pour satisfaire à sa justice.

2^o Vous êtes juste, ô mon Dieu! s'écrie le Roi-Propète, et vos jugements sont remplis de droiture : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum. (Psal. CXVIII.)* La jus-

tice est donc un des plus brillants, mais aussi le plus terrible et le plus redoutable des attributs de la Divinité. C'est elle qui veille à sa gloire, qui épouse ses querelles, qui soutient ses intérêts, qui étend et qui conserve son empire, qui venge les outrages qu'on ose lui faire, mais avec quelle épouvantable rigueur? Voulez-vous en être les témoins saisis d'épouvante et d'effroi? Montez en esprit jusqu'au ciel; descendez ensuite jusqu'aux plus profonds abîmes de la terre, pour remonter encore jusqu'au sommet du calvaire, et vous trouverez sur ces différents théâtres des exemples fameux, mais terribles, de la justice de Dieu.

Dans le ciel s'offriront à vos yeux étonnés des millions d'esprits plus brillants d'abord que les astres, mais bientôt éclipsés, obscurcis, précipités jusqu'au fond des enfers, pour une seule pensée d'orgueil. Dans ce gouffre épouvantable de tous les tourments réunis, combien de tristes victimes qui l'habitent vous diront, si vous les interrogez, qu'elles y souffrent pour un seul péché mortel, qui ne dura qu'un instant. Demandez aux âmes du purgatoire, ces âmes saintes qui aiment Dieu de tout leur cœur, et qui en sont réciproquement aimées, demandez-leur pourquoi ces peines extrêmes qu'elles souffrent, séparées du souverain objet de leur amour, qu'elles désirent avec tant d'ardeur, et après lequel elles ne font que languir et soupirer? Hélas! vous répondront-elles tristement, nous souffrons pour des fautes qui nous semblaient légères, mais dont la malice ne se peut comprendre, quand on les voit telles qu'elles sont dans la lumière de Dieu, et qu'on les rapproche de sa pureté infinie.

Montez maintenant sur le calvaire : c'est là que vous verrez, non sans un religieux frémissement, la justice divine déployer toutes ses rigueurs, sans la moindre pitié, et sur quel sujet? Voyez, considérez ce triste patient attaché à la croix; voyez ses yeux éteints, sa bouche abreuvée de fiel, son visage meurtri de coups, son front ensanglanté, sa tête couronnée d'épines, ses pieds et ses mains percés, tout son corps déchiré : fut-il tourment plus complet? Eh bien, c'est un Dieu et le Fils unique de Dieu, l'objet des plus tendres complaisances de son Père, qui souffre dans tout lui-même. Ah! c'est qu'il le fallait : oui, il fallait qu'un Dieu souffrit pour réparer l'injure que le péché avait faite à un Dieu, et pour mettre de justes proportions entre la réparation et l'injure. Une victime divine était nécessaire pour contenter la justice d'un Dieu outragé par les péchés de l'homme prévaricateur. Et cela ne lui suffit point; il faut qu'il se fasse victime lui-même pour l'expiation de ses propres péchés. Il faut qu'il souffre dans toute sa personne, pour s'appliquer les satisfactions de l'Homme-Dieu, cet homme de douleur qui n'a souffert que pour lui apprendre à souffrir lui-même et à faire pénitence de ses crimes. La pénitence est donc nécessaire pour satis-

faire à la justice de Dieu. Elle l'est encore pour guérir les plaies du péché, en effacer les cicatrices, en ôter tous les restes.

3^e Le péché pardonné, quant à la culpabilité, ne laisse pas seulement la peine temporelle à payer pour satisfaire à la justice de Dieu, il laisse encore dans l'âme du pécheur pénitent, des plaies à guérir, des cicatrices à effacer, des restes à ôter et à retrancher. J'entends ces penchants naturels à corriger et à rectifier, ces passions à réprimer et à dompter, ces mauvaises habitudes qu'il faut extirper, en les coupant jusque dans la racine. J'entends ce goût pour les choses du monde, ce dégoût pour les choses de Dieu, cette ardeur pour le mal, cet engourdissement pour le bien, cette lenteur à marcher dans les voies de la justice, cette négligence à remplir tous les devoirs de l'état avec la fidélité et la ponctualité qu'il le faudrait pour s'en acquitter parfaitement, cette faiblesse, cette pusillanimité, ce défaut de résolution et de courage, quand il s'agit de faire des sacrifices, de mortifier ses goûts, de triompher de ses inclinations, de remporter des victoires sur ses pentes naturelles et de se vaincre soi-même en une infinité de rencontres. C'est à ces titres multipliés que la pénitence est encore nécessaire, et c'est à cette pénitence universelle que se trouve attachée la parfaite guérison de l'âme pénitente.

Non, quoique rentré en grâce avec Dieu, le pécheur n'est pas parfaitement guéri. Il est donc obligé de se purifier de plus en plus, pour parvenir à une guérison parfaite, et qui même, ne le sera jamais assez dans cette vie pleine de dangers, pour qu'il soit dispensé d'y travailler assidument; il faut donc que sans cesse armé contre lui-même, il se fasse une violence continuelle, en combattant des passions, qui lui furent si funestes, et dont il a encore tout à craindre, pour peu qu'il manque de vigilance et de courage pour les réduire. Il faut qu'il se gêne, qu'il se contraigne, qu'il s'asservisse à des peines afflictives, à des pratiques mortifiantes, pour affaiblir ces passions qui ne meurent jamais, et qui n'attendent qu'une occasion favorable, pour lui livrer de nouveaux assauts. Il faut qu'il les prévienne avec le plus grand soin, et les attentions les plus scrupuleuses, ces occasions si dangereuses pour la faiblesse si funestes à son innocence. Il faut qu'il mette tout en œuvre pour arrêter les suites du péché qui lui a donné la mort, pour en détruire les causes, en exterminer les principes, en tarir les sources empoisonnées. Il faut qu'il travaille infatigablement à ruiner en lui le règne malheureux de la triple convoitise; cet amour désordonné de lui-même et de sa propre excellence : cet amour de la gloire; cette fureur pour les plaisirs de la chair et les satisfactions des sens; cette soif dévorante des richesses. Il faut qu'il veille perpétuellement à la garde de son cœur, pour le conserver toujours pur, et empêcher qu'il ne se souille par aucun attachement à quelque objet que ce puisse être, indigne de lui

et de ses hautes destinées. Il est fait pour Dieu; son immense capacité, que lui seul peut remplir, en est un sûr garant. Il ne doit donc aimer que lui, et repousser avec force tous les objets étrangers, qui viennent à chaque instant frapper à sa porte, et solliciter ses faveurs; ce qui ne peut se faire sans beaucoup d'efforts, et une vigilance continuelle sur soi-même.

Telle est la nécessité de la pénitence chrétienne; telle en est la fin; tels en sont les motifs et les effets. Elle produit nécessairement, quand elle est véritable, la vigilance et l'attention continuelle sur soi-même, la lutte contre tous les objets du dehors, qui s'efforcent d'attirer à eux, la privation des plaisirs même innocents et permis, le sacrifice des penchants les plus légitimes, le dévouement absolu et constant à la peine, au travail, à tout ce qui mortifie les sens, à tout ce qui crucifie la chair; l'amour des souffrances et de la croix.

Ne vous flattez donc pas, pécheur, qui que vous soyez, ne vous flattez pas de pouvoir rentrer en grâce avec Dieu sans pénitence, ni d'être pénitents sans qu'il vous en coûte. La pénitence vous est absolument nécessaire, et la pénitence est, de sa nature, un second baptême, mais un baptême laborieux, pénible, crucifiant. C'est cette planche salutaire que Dieu vous offre dans sa clémence, pour vous arracher au naufrage, et vous conduire au port du salut, à travers les flots de vos iniquités; mais sans violer les droits de la justice, à laquelle il veut que vous payiez le tribut des satisfactions rigoureuses, qui lui sont dues, et qu'elle exige. Sans cela, et c'est lui-même qui vous le déclare, vous périrez tous indistinctement : *Nisi pœnitentiam egeritis, omnes similiter peribitis.* (Luc., XIII.)

La nécessité de la pénitence pour le salut : vous venez de la voir. Les conditions de la pénitence, vous les allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Qu'est-ce que la pénitence? L'un des plus illustres pénitents qui fut jamais, va nous l'apprendre. La pénitence, dit saint Augustin, n'est autre chose que la peine, parce que le propre de la pénitence, est de peiner ou d'affliger l'esprit et le corps. Elle embrasse donc le dedans et le dehors du pénitent, l'intérieur et l'extérieur, l'âme et le corps.

Au dedans, la pénitence doit être sincère, surnaturelle souveraine, universelle. Au dehors, elle doit être rigoureuse et proportionnée au nombre et à l'énormité des crimes du pénitent; voilà ses conditions :

1^o La pénitence doit être sincère, c'est-à-dire, qu'elle doit prendre sa source dans l'affliction de l'esprit et la contrition du cœur. Un esprit triste et abattu, un cœur contrit, humilié, un cœur pénétré d'amertume et percé de regret, un cœur brisé, mis en pièces par le marteau de la componction : voilà les premiers linéaments de la pénitence chrétienne.

Le péché prit naissance dans les pensées de l'esprit et les sentiments du cœur; ces deux facultés de l'âme enfantèrent ce monstre horrible. Ces deux pères malheureux sont donc les premiers coupables, et c'est sur eux conséquemment que doivent tomber les premiers coups de la pénitence, vengeresse du péché. Adultères, homicides, fornications, larcins, blasphèmes, crimes, forfaits de toute espèce : tels sont les maudits enfants du cœur. Il faut donc commencer par punir et purifier le coupable auteur de leurs jours ! le punir et le purifier en le plongeant dans une mer de douleur, en le perçant des traits du plus vif et du plus amer regret, en le brisant des coups redoublés de la contrition. Brisement qui doit le faire mourir pour le ressusciter, ou plutôt le détruire pour le créer de nouveau, et en faire un cœur pur, de cœur impur et corrompu qu'il était.

Tel est le premier pas du vrai pénitent, qui veut sincèrement se sauver; bien différent de ces faux pénitents, qui font consister toute leur pénitence dans quelques légères pratiques de piété, qui frappent les yeux sans seulement effleurer le cœur; qui prétendent faire pénitence sans toucher aux penchants du cœur, et sans qu'il en coûte rien à ses goûts, à ses attachements, à ses penchants, à ses inclinations, à mille sortes de nœuds dont la douceur l'enchanter, et qu'il ne peut se résoudre de briser; qui, dans le système de leur pénitence, veulent composer avec Dieu, et se réserver ce qu'il exige de préférence à tout le reste, le cœur, et le cœur contrit, changé, converti, immolé sous le glaive de la douleur et les traits de la componction.

O vous qui voulez rentrer en grâce avec Dieu, après avoir eu le malheur de vivre dans sa haine et son inimitié ! que le premier pas que vous ferez vers lui parte d'un cœur vraiment contrit de l'avoir offensé ! Commencez par nettoyer le dedans de vos âmes, si vous voulez que le dehors soit net, et ne pas ressembler à ces sépulchres blanchis dont la blancheur éblouit les yeux, tandis que dans l'intérieur ils sont pleins de pourriture. Purifiez la source, si vous ne voulez pas que les ruisseaux soient impurs. Faites sortir le poison de la racine de l'arbre, ou bien attendez-vous qu'il ne cessera jamais de produire des fruits empoisonnés.

Cette racine maudite qui renferme le poison contagieux de tous les vices, de tous les crimes, c'est le cœur pervers et corrompu; ce cœur lâche, indolent, efféminé, mou, sensuel, voluptueux, superbe, vain, jaloux, envieux, vindicatif, ambitieux, avare, sensible, délicat, indocile, attaché à mille objets qui le corrompent et le dégradent. Desséchez, extirpez toutes ces maudites racines. Faites sortir du fond de vos âmes tous ces différents poisons de l'orgueil, de l'envie, de l'avarice, de la paresse, de la sensualité, de tous les vices qui les corrompent. Haïssez, détestez tous les vices; n'aimez que la vertu; que la vertu toute seule

ait des charmes pour vos yeux, qu'elle seule vous paraisse aimable, et que cette haine du vice et du péché, et que cet amour de la vertu prennent leur source dans des motifs bien supérieurs à la nature. Deuxième condition de la pénitence chrétienne : elle doit être surnaturelle.

2° Oui, surnaturelle dans son principe, ses motifs et sa fin. Surnaturelle dans son principe, ou dans sa cause; c'est-à-dire, qu'elle doit être produite par la grâce du Rédempteur. Surnaturelle dans ses motifs; c'est-à-dire, fondée sur la haine du péché, en tant qu'il offense Dieu, source de toute justice. Surnaturelle dans sa fin, c'est-à-dire, qu'elle doit se rapporter à Dieu comme auteur de la grâce rédemptrice et du salut éternel de l'homme racheté par la grâce du Sauveur. Oui, déclare le saint concile de Trente (*sess. VI, can. 3*), si quelqu'un dit que, sans une grâce prévenante du Saint-Esprit, l'homme peut croire, espérer, aimer, se repentir comme il faut, qu'il soit anathème. Le repentir nécessaire au salut, n'est donc point l'ouvrage de la nature; c'est le chef-d'œuvre de la grâce toute-puissante de Dieu. Lui seul peut inspirer la haine du péché, par le motif sublime de son pur amour. Lui seul peut faire détester le crime, par la raison même qu'il l'outrage, lui et tous ses attributs divins. Lui seul peut donner au pécheur la force de secouer le joug de ses passions et de briser les liens honteux qui le captivent. Il n'appartient qu'au Maître suprême du ciel et de la terre, de ressusciter un homme mort par le péché, en lui donnant la vie de la grâce; vie qui n'est rien moins qu'une nouvelle création, d'autant plus supérieure à la première, que l'âme l'emporte davantage sur le corps, et la grâce sur la nature; vie qui exige nécessairement l'action d'une puissance réformatrice et créatrice pour convertir le pécheur, et fouiller jusqu'au fond de ses entrailles pour y créer un cœur nouveau, un cœur pur et tout brûlant des flammes sacrées de l'amour de son Dieu, lui qui ne connaissait auparavant que les feux profanes qu'allumait dans son cœur le sacrilège amour des créatures. Car ce sont ces deux amours si différents qui forment le caractère distinctif des bons et des méchants, dans l'ordre surnaturel de la grâce et du salut.

Deux amours différents, s'écrie un saint pénitent (S. AUG. lib. XIV, de civ. Dei, cap. 28), qui avait éprouvé l'un et l'autre, *deux amours différents composent deux cités différentes. L'amour de soi-même, qui va jusqu'à mépriser Dieu, compose la cité terrestre des méchants. L'amour de Dieu, qui nous porte à nous mépriser nous-mêmes, compose la cité céleste des bons. La première se borne à elle-même. La seconde s'élève jusqu'à Dieu. La première cherche les honneurs, les biens et les délices du siècle : la seconde met tout son bonheur et toute sa gloire à être pure devant Dieu.*

C'est donc l'amour bon ou mauvais, selon saint Augustin, qui différencie tous les hom-

mes dans l'ordre du salut, et qui les classe parmi les élus ou les réprouvés, les amis ou les ennemis de Dieu, les malheureux habitants de l'enfer, ou les bienheureux citoyens du ciel. C'est donc l'amour divin qui fait la vie spirituelle de l'âme. Elle ne vit donc pas, elle est morte sans cet amour, et elle ne peut revivre qu'en le recouvrant, lorsqu'elle a eu le malheur de le perdre. C'est donc lui qui fait le véritable pénitent, et sans lui nulle pénitence justificante. La pénitence qui justifie doit donc être surnaturelle dans son motif; elle doit être souveraine.

3° La pénitence intérieure ou la haine et la détestation du péché, ne peut justifier le pécheur et le faire rentrer en grâce avec Dieu, que quand elle a de justes proportions avec le mal qu'il a commis en péchant. Et quel mal a-t-il commis? Le plus grand de tous les maux, un mal aussi grand que Dieu lui-même est grand. Mesurez donc, si vous pouvez, toute la grandeur de Dieu, cet Etre suprême, cet Etre immense qui n'a ni borne, ni limite; qui remplit tout, le ciel, la terre, les abîmes de l'océan, les profondeurs de l'enfer; qui est partout et devant qui tout genou fléchit; cet Etre, la puissance, la sagesse, la justice, la bonté, la sainteté par essence, et pour tout dire en un mot, cet Etre infiniment parfait en tout genre de perfection : mesurez toute la grandeur de Dieu, comptez toutes ses perfections, et vous aurez une juste idée de la grandeur du péché qui offense Dieu et toutes ses perfections divines.

Mais, puisque le péché outrage Dieu et toutes ses perfections divines, il n'est donc pas moins grand dans sa malice et son énormité que Dieu lui-même est grand dans son essence, et dans toutes ses perfections. Il faut donc pour réparer cet outrage et détruire cette malice, cette énormité du péché, il faut que le coupable le haïsse, le déteste, sinon autant qu'il est haïssable et détestable, du moins, autant qu'il est possible, à la faible créature, aidée de la grâce du Tout-Puissant. Il faut que le pécheur conçoive de ses crimes une douleur qui prenne sa source dans la force d'un amour dominant ou prépondérant, d'un amour de préférence pour son Dieu, auquel il n'a pas rougi de préférer la créature. Il faut qu'il aime son Dieu autant et plus qu'il n'a aimé la créature. Il faut qu'il préfère l'amour de son Dieu à toutes les créatures ensemble, et qu'il soit prêt à tout perdre et à tout souffrir plutôt que de l'abandonner de nouveau en péchant. En cela consiste la souveraineté de la douleur du péché, et sans cela nulle proportion entre l'offense et l'offensé; sans cela, nulle justification, nulle réconciliation du pécheur avec Dieu. La pénitence qui justifie doit donc être souveraine. Elle doit être universelle, et c'est son dernier caractère, quant à son intérieur.

4° Elle doit être universelle, c'est-à-dire qu'elle doit remplir tout le cœur et s'étendre à tous les péchés mortels sans aucune ex-

ception. En excepter un seul, serait détruire, anéantir la pénitence : une pénitence partielle est nécessairement une pénitence nulle, pourquoi ? C'est qu'on ne peut faire grâce à un seul péché mortel, en le soustrayant aux regrets de la pénitence, sans détruire la pénitence elle-même, en lui ôtant l'amour de préférence qui en fait la base essentielle. C'est qu'on ne peut servir deux maîtres nécessairement contraires dans les services qu'ils exigent ; Dieu et le monde, le Créateur et la créature. C'est qu'il n'est pas possible d'être à la fois innocent et pécheur, ami de Dieu et du démon, citoyen du ciel et victime de l'enfer. C'est qu'il répugne à la sagesse, à la justice et à la sainteté de Dieu, qu'il aime et qu'il haisse tout à la fois un même sujet, qu'il le comble de ses caresses et le charge de ses anathèmes. La pénitence embrasse donc nécessairement tous les péchés mortels, et devient absolument nulle si elle n'est point universelle.

Sur ce principe incontestable, ah que de pénitences disparaissent à mes yeux ! Seigneur, vous le savez, vous à qui rien n'est caché, et qui connaissez tout, jusqu'aux plus secrètes pensées de l'esprit et aux plus profonds replis du cœur de l'homme, vous le savez combien peu de véritables pénitents aujourd'hui réjouissent les anges du ciel, et combien les vraies pénitences sont rares parmi les chrétiens. Hélas ! trop souvent ils ne quittent un vice qu'en en conservant plusieurs autres, ils ne se corrigent de plusieurs passions, que pour faire grâce à la passion favorite, qu'ils ne peuvent se résoudre d'immoler, et dont la conservation les dédommage amplement de tous les autres sacrifices. Quelle illusion ! quel aveuglement ! quel outrage fait à Dieu, ce Dieu jaloux de tout le cœur de l'homme et qui hait la rapine dans l'holocauste. La pénitence doit donc être universelle au dedans. Il faut encore qu'elle soit rigoureuse au dehors et proportionnée aux crimes du pécheur pénitent.

Tourmentez-la en proportion de la gloire dont elle a joui, et des délices qu'elle a goûtées : *Quantum glorificavit se et in deliciis fuit, tantum date illi tormentum et luctum.* (Apoc., XVIII.) C'est le jugement porté contre Babylone, et il sera irrévocable, puisqu'il est émané de la bouche de l'Eternel qui ne change point ; il est immuable ; immuable dans sa justice, comme dans tous ses autres attributs ; il est nécessairement tout ce qu'il est, nécessairement juste, comme il est nécessairement bon ; ses décrets, portés par sa justice, ne seront donc pas moins invariables que ceux portés par sa miséricorde, et comme il régnera toujours sur les bons par sa bonté, il régnera de même sur les méchants par sa justice. Mais quelle est la conséquence naturelle de cette vérité terrible ? La voici, pécheur, qui que vous soyez. C'est vous, c'est vous-même qui êtes cette prostituée Babylone, que Dieu condamne à être tourmentée à l'égal de ses crimes, en ce monde

ou en l'autre. Il faut donc choisir entre ces deux pénitences, et vous déterminer ou à souffrir dans l'autre monde des tourments affreux qui ne finiront jamais, ou à vous punir vous-même dans celui-ci, d'une façon proportionnée au nombre et à la qualité de vos crimes. Grand Dieu ! y a-t-il donc à balancer, et pourriez-vous hésiter sur le choix ?

Mais, si vous êtes résolu de faire pénitence en cette vie, écoutez. Vous avez vécu jusqu'ici dans le crime ; il faut que vous viviez désormais et que vous mouriez dans les rigueurs de la pénitence. Votre vie, jusqu'à présent, n'a été qu'une longue chaîne de plaisirs variés : votre vie, à l'avenir et à commencer dès aujourd'hui, ne doit être qu'un tissu douloureux de souffrances. Vous n'avez rien refusé à vos désirs ; vous avez tout accordé à vos sens ; il n'est sorte de volupté que vous ne vous soyez permise : vous n'expiez ces jouissances multipliées que par une multiplication de peines et de privations de toute sorte d'espèces. Jeûnes, abstinences, veilles, couches dures, lectures saintes, méditations, prières, silence, retraite, solitude, mortification des sens, macération de la chair, humiliation : tels doivent être vos exercices assidus le reste de vos jours. Il faut que vous soyez aussi mortifiés que vous avez été sensuels, aussi austères que vous avez été voluptueux et dissolus, aussi humbles que vous avez été superbes, aussi doux et aussi pacifiques, que vous avez été emportés et colères, aussi simples et aussi modestes dans vos parures et vos habits, que vous avez poussé plus loin le luxe et l'immodestie ; aussi détachés des biens de la terre, et aussi prodigues à les verser dans le sein des pauvres, que vous avez été avares et durs envers les misérables ; aussi vertueux enfin en tout genre, que vous fûtes vicieux sans borne ni mesure.

Tels sont les devoirs du pénitent depuis le prince qui manie le sceptre, jusqu'au berger qui porte la houlette. Tout pénitent, nous disent les Pères, n'est autre chose qu'un criminel, qui voit son péché dans tous les objets qui s'offrent à ses yeux, qui en retrouve partout les affligeantes images, qui ne cesse de le pleurer, ni le jour, ni la nuit, qui l'expie sans cesse, par tous les genres de supplices, vrai martyr de la pénitence, qui a toujours le glaive en main, pour exercer sur sa chair pécheresse, mille pieuses et saintes cruautés, et l'immoler perpétuellement comme une hostie d'expiation, à la justice d'un Dieu offensé.

Grand Dieu ! je suis pécheur, et mes crimes sont énormes. Je le confesse, trempé de mes larmes ; mais, je veux être pénitent. Fortifiez ma résolution ; soutenez mon courage ; armez mon bras, pour vous venger et me punir jusqu'à ce que content de ma pénitence, vous m'ayez fait miséricorde. Ainsi soit-il.

SERMON V.

POUR LE JOUR DE NOËL.

Parvulus natus est nobis, et Filius datus est nobis.
(Isa., IX)

Un petit enfant nous est né, et un Fils nous a été donné.

Après quatre mille ans d'attente, de désirs et de prières, de supplications, de gémissements et de larmes, il nous fut donc enfin donné, cet adorable enfant, dont la naissance, présente à l'esprit du prophète, comme s'il l'avait vue de ses yeux et touchée de ses mains, lui en faisait parler avec certitude, tant de siècles avant qu'elle arrivât. Il nous est né, ce Fils unique que Dieu le Père engendre de toute éternité dans son sein, comme son verbe, sa sagesse, la figure de sa substance et son image substantielle, la splendeur de sa gloire, son égal en tout, et un autre lui-même; ce Fils par lequel et pour lequel tout a été fait dans l'ordre de la nature, de la grâce et de la gloire; ce Fils le premier objet de l'amour du Père, et le principe de toutes les révolutions arrivées dans le monde, puisque, selon les divins oracles, les royaumes et les empires ne se sont élevés ou ne sont tombés, que pour lui préparer les voies et mettre le monde dans l'état, où il fallait qu'il fût à son avènement sur la terre; ce Fils promis au père des humains, dès la naissance même du monde, et l'attente des peuples, le désir des nations, l'espérance d'Israël, l'objet des vœux et des prédictions des patriarches et des prophètes qui n'en étaient pas seulement les hérauts et les panégyristes, mais aussi les types et les figures; le Messie enfin, que Dieu devait envoyer au monde perdu par le péché du premier homme, pour le réparer et le sauver.

C'est donc un Sauveur que nous avons dans la personne du petit enfant, qui nous est né : vous le verrez dans mon premier point. C'est encore un maître et un docteur; vous le verrez dans mon second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

L'enfant qui nous est né en ce jour, vient pour nous sauver du péché, du démon, de l'enfer. Il vient donc comme notre Sauveur.

1° Il vient pour nous sauver du péché. Hélas ! qu'est-ce que l'homme dans l'état de péché ? O cieux ! épouvantez-vous, et vous, portes du ciel, soyez dans la dernière désolation, à l'horrible vue de ce misérable pécheur. C'est un malheureux coupable qui, en perdant son innocence, a perdu tous les biens qu'il possédait avec elle, et s'est attiré tous les maux inséparables de sa perte. C'est un aveugle qui ne connaît ni ses devoirs envers Dieu, envers lui-même, ou envers le prochain, ni l'étendue de ses misères, ni la profondeur de ses plaies, ni la honte et l'infamie de ses désordres, ni les remèdes à ses maux, ni l'essence de son bonheur, ni les moyens de l'acquérir. C'est un sourd, qui n'entend point la voix qui le rappelle dans

les sentiers de l'innocence et du bonheur qu'il a si malheureusement abandonnés. C'est un insensé, toujours dans les convulsions, qui court sans savoir où il va, et promène ses pas errants de tout côté pour trouver le repos qu'il ne rencontre nulle part. C'est un homme entièrement dérangé dans son esprit, son imagination, sa mémoire, sa volonté, dans toutes les facultés de son âme, qui n'offrent, de quelque côté qu'on puisse les considérer, que désordre, confusion et contradiction.

Qui le remettra dans l'ordre, en le délivrant de cette foule de maux, cortège misérable du péché ? Ce sera le Sauveur enfant qui nous est né aujourd'hui. Oni, c'est lui, ce tendre et divin enfant, qui nous tire de cet état de bassesse, d'aveuglement et de désordre où le péché nous avait réduits, pour nous remettre dans cet état de grandeur et d'élévation où nous étions avant notre chute. C'est lui qui nous délivre des ténèbres de l'esprit, de la corruption du cœur, de la faiblesse et de l'inconstance de la volonté. *Je suis*, nous dit-il lui-même, *la véritable lumière; celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de vie.* (Joan., VIII.)

Lumière véritable, éternelle, substantielle, c'est donc lui qui, en descendant sur la terre, éclaire tout homme venant au monde, en lui montrant dans tout leur jour, son néant et sa misère, les ténèbres de son esprit, la corruption de son cœur, la fougue de ses passions, son penchant pour le mal, sa répugnance pour le bien, et son impuissance de le pratiquer, sans le secours de la grâce, qui le lui rend possible, facile même, agréable et doux.

Soleil de justice, c'est à la faveur de ses rayons bienfaisants que nous connaissons la laideur du vice, la beauté de la vertu, les charmes de l'innocence, l'immensité du Créateur, le vide et le néant de la créature, la fragilité des biens présents, l'immobilité des biens futurs, la noblesse de notre origine, la grandeur de nos espérances, la hauteur de nos destinées, l'étendue et la multiplicité de nos devoirs, toutes les vérités salutaires qu'il nous importe de connaître.

En dissipant les ténèbres de nos esprits le Sauveur nouveau-né bannit encore la corruption de nos cœurs. En y répandant le baume de sa grâce médicinale, il les guérit de toute affection désordonnée pour les divers objets qu'il ne leur est pas permis d'aimer, il les change, il les réforme, il les crée de nouveau, en leur faisant aimer ce qu'ils haïssaient, et haïr ce qu'ils aimaient éperdument et jusqu'à la fureur. Et ce changement prodigieux, cette réforme, cette nouvelle création, il l'opère en les formant de nouveau pour leur rendre les traits de leur première beauté, en brisant toutes leurs idoles, en les arrachant à eux-mêmes et à tous les objets de la cupidité; il l'opère en y versant le vin et l'huile de sa grâce, qui leur rend doux et léger le joug

de sa loi, qui leur paraissait dur, pesant, insupportable. Il l'opère en y répandant la charité qui leur fait perdre le goût des plaisirs sensibles, les détache de la terre, les élève jusqu'au ciel.

Que ne fait pas encore le Sauveur naissant pour nous délivrer du péché, qui défigure dans nous l'image de Dieu, en nous rendant horriblement difformes, et souverainement haïssables à ses yeux ? En effaçant le péché dans nos âmes, il y retrace cette brillante image de la Divinité ; il nous rend notre innocence avec tous les droits et tous les privilèges, dont la perte avait suivi la sienne ; il nous élève au rang sublime de ses enfants bien-aimés, de ses frères et de ses cohéritiers du royaume céleste. En calmant ou en éteignant en nous cette turbulente foule des passions qui nous agitent et nous poussent d'abîme en abîme, il nous donne la paix, cette paix ineffable, qui surpasse tout sentiment, qui est au-dessus de tous les biens, que l'on cherche partout et qui ne se trouve qu'en lui, cette paix sans laquelle il n'y a que trouble, désordre, confusion, craintes, alarmes, pensées affligeantes, déchirements de cœur, remords de conscience ; cette paix qu'il donne au monde en naissant, et qu'il fait publier par les anges, pour unir entre eux et avec lui, tous les hommes de bonne volonté qui voudront la recevoir, en sorte qu'ils n'aient tous ensemble qu'un esprit, qu'un cœur, qu'une âme, l'esprit, le cœur, l'âme de Jésus-Christ même, et qu'ils ne forment proprement qu'une seule famille dont il est le père ; un seul corps, dont il est le chef ; un seul édifice spirituel, dont il est l'architecte et la pierre angulaire ; un seul temple, dont il est le pontife, le prêtre et la victime ; un seul homme, un seul Christ. Jésus-Christ naissant nous sauve du péché ; il nous sauve du démon et de l'enfer.

2^e C'est une triste, mais très-certaine vérité dans les principes de la foi, que tout pécheur est enfant du démon, qu'il en est l'esclave, et par une suite nécessaire, victime de l'enfer. Vous avez le démon pour père, disait Jésus-Christ aux Juifs, parce que vous l'imitiez dans vos actions. En commettant le péché, l'homme abandonne Dieu son légitime maître, et Dieu, par une juste punition, le livre à la puissance des anges rebelles qui le tiennent captif, pour en faire leur jouet. Refusant d'obéir à son Créateur, et de le servir comme son souverain, il se voit honteusement assujéti aux esprits de malice que l'Écriture appelle les *princes du monde, les puissances de l'air* (Ephes., II), qui se plaisent à exercer leur pouvoir tyrannique sur ce rebelle sujet comme sur une conquête qui leur appartient. Servitude, captivité dont le peuple juif, opprimé par Pharaon, fut une figure bien sensible. Oui, tel que le malheureux Juif, tristement courbé sous le poids des ouvrages dégradants, dont l'accable le barbare roi d'Égypte, ainsi le pécheur mène une vie malheureuse sous l'empire du démon, qui le traite avec une

extrême cruauté, le trouble, le secoue, l'agite, le tourne et le retourne dans tous les sens, le promène d'abîme en abîme, de précipice en précipice, jusqu'à ce que par une longue chaîne de crimes, attachés les uns aux autres, ils l'aient conduit à l'impénitence finale, et de l'impénitence finale au gonflement de l'enfer.

Pour délivrer son peuple de la servitude de Pharaon, Dieu envoie son serviteur Moïse, en lui mettant un bâton à la main, en lui ordonnant d'aller trouver Pharaon et de lui intimer de laisser sortir son peuple de l'Égypte. Le pouvoir des miracles accompagne cette mission fameuse ; l'envoyé du Seigneur en opère un grand nombre qui glacent d'effroi toute l'Égypte, et ces grands coups ne délivrent point le peuple d'Israël ; c'est le sang de l'agneau pascal, mis en forme de croix, sur les portes des Israélites, ce sang de l'agneau pascal, figure de celui de Jésus-Christ, l'Agneau sans tache et notre libérateur.

Béni donc soit le Père qui a vivifié son peuple en lui envoyant son Fils unique comme un libérateur tout-puissant qui vient briser ses fers, en le tirant de l'esclavage du démon, ce cruel dominateur, où il gémissait depuis si longtemps. Béni soit encore ce divin enfant qui naît aujourd'hui pour détruire l'empire du monde, ce serpent infernal, en lui écrasant la tête dès l'instant même de sa glorieuse naissance. Oui, c'est de la crèche même, qui lui sert de berceau en faisant son entrée dans le monde, que ce Dieu enfant chasse, dépouille, terrasse le prince du monde, ce prince également fier et féroce, ce fort armé qui tenait le monde entier dans ses fers. Là viennent se briser tous les traits de Satan, et toutes ses manières de nuire, tous les efforts qu'il fait, tous les moyens qu'il emploie pour perdre les hommes dans sa fureur. Là nous sommes arrachés à la puissance ténébreuse de cet être infernal, pour passer à la sainte liberté des enfants de Dieu, et des princes de sa cour céleste, des héritiers de son royaume. Là, vainqueur du démon par sa propre vertu, le Sauveur naissant nous donne encore la force d'en triompher nous-mêmes, en nous associant à ses trophées ; il nous donne la grâce, la vie, le salut, tous les biens qui sont venus avec lui ; il est donc vraiment notre Sauveur, et il en fait l'office, il en exerce les fonctions augustes, au moment de sa bénite naissance.

Voilà, N... ce qu'un Dieu naissant fait pour vous. Il vous sauve du péché, ce péché qui vous souille en vous déshonorant, et qui vous dépouille en vous faisant perdre tous vos droits, en vous enlevant tous les avantages de la grâce et de la gloire. Il vous sauve du démon et de l'enfer, dont le péché vous avait rendus les vils esclaves et les infortunées victimes. Quelle grâce ! quelle faveur inestimable ! quel immense, quel infini bienfait ! Le connaissez-vous ? En sentez-vous tout le prix ? En avez-vous tonte la reconnaissance qu'il mérite ?

Hélas ! le péché, l'infâme péché qui vous dégrade, en vous assimilant à la bête, et dont le Sauveur naissant vient effacer l'infamie ; ce péché vous plaît, il a pour vous des charmes suprêmes, des attrait irrésistibles ; vous ne pouvez vivre sans lui, vous le faites régner dans vos esprits et dans vos cœurs, vos corps en sont infectés et en offrent de toute part la honteuse et flétrissante empreinte ; ce sont des temples dont vous avez chassé l'Esprit-Saint, et que vous profanez tous les jours par les plus horribles abominations. Hélas ! qui pourrait raconter les progrès effrayants de la licence des mœurs, fille de l'impiété, qui triomphe impudemment dans ce malheureux siècle, et qui la différencie de ceux qui l'ont précédé. Les siècles précédents n'ont pas sans doute été irréprochables, mais la corruption n'était ni générale ni impudente ; le vice se cachait, il craignait la lumière, et il n'aurait pu se montrer sans exciter le mépris et l'indignation publiques. Aujourd'hui, il paraît hardiment, effrontément, tout le monde lui fait accueil, parce que personne ne connaît plus ni les notions morales, ni les devoirs essentiels de l'homme, ni même les règles de la décence et de l'honnêteté. Un désordre universel a fait disparaître la vertu de dessus la face de la terre, en absorbant tous les sentiments vertueux. En vain, les catéchistes et les prédicateurs instruisent, exhortent, déclament, tonnent dans les chaires chrétiennes contre le vice et le fanatisme de l'irréligion ; inutilement les pontifes du Très-Haut, pénétrés d'une sainte douleur à la vue du scandale et de la perte de tant d'âmes confiées à leurs soins, s'empressent de les arracher à la gueule des loups ravissants qui se font un jeu de les dévorer à belles dents, le mal opiniâtre résiste à toute la force de leur zèle vraiment pastoral, et à tous les remèdes qu'on lui oppose pour en arrêter le cours. La contagion gagne, s'étend, se propage de tout côté, à la faveur des moyens multipliés qu'on emploie pour la répandre.

Livres dangereux, impies, impurs ; ils paraissent effrontément et sans pudeur ; on les étale, on les annonce avec éloges, on les vend publiquement, ils sont dans toutes les mains, et dès l'âge même le plus tendre, les pères et les mères les donnent à leurs enfants, comme s'ils craignaient qu'ils ne fissent point assez tôt la perte funeste de leur innocence. Maudits parents, bourreaux cruels de vos propres enfants, que ne les étouffâtes-vous dans leurs berceaux, plutôt que de les alimenter pour les faire servir eux-mêmes de pâture et d'aliment aux feux dévorants de l'enfer !

Les tableaux, les estampes, les statues les plus contraires à la pudeur, on ne rougit point de les exposer publiquement, pour leur attirer tous les yeux et leur procurer des acquéreurs. Ils ne paraissent pas seulement dans les places, les rues, les vestibules des palais des grands, on les voit, chose incroyable, jusque dans les portiques des temples du Très-Haut.

Quelle source encore de corruption que ces contagieux spectacles, qui ne furent jamais si communs, ni si répandus qu'ils le sont aujourd'hui, et auxquels on court avec fureur ! Ecoles funestes à l'innocence et au bonheur de l'homme, on n'y donne, et on n'y apprend que des leçons d'orgueil, d'ambition, de vanité, de luxe, d'amusements, d'intrigues, de plaisirs, de mollesse, de volupté, de dissolution, de débauche, de jalousie, de haine, de vengeance implacable, de tous les vices, de toutes les passions.

Est-ce donc là, N... est-ce là répondre au vœu d'un Dieu, qui vient au monde pour votre salut ? Est-ce ainsi que vous entrez dans les tendres vues de l'aimable enfant, qui brûle de vous arracher au péché, au démon, à l'enfer ?

Ah ! Seigneur, je rougis de ma criminelle opposition à vos miséricordieux desseins sur moi. Quel contraste ! Il me confond, et, honteux de ma noire ingratitude, je veux m'appliquer le fruit du mystère de votre naissance. Vous naissez, divin enfant, vous naissez pour me sauver, en m'arrachant au péché, au démon, à l'enfer. Eh bien, je vais travailler à mon salut et lui consacrer tous les instants de ma vie jusqu'à mon dernier soupir. Je vais renoncer pour toujours au péché, détester le péché, expier le péché ; je vais abjurer le service du démon, sans qu'il m'arrive jamais de reprendre ses fers aussi durs que honteux ; je vais éteindre les flammes de l'enfer dans les flots des larmes amères de la douleur et de la componction, qui ne cesseront plus de couler de mes yeux.

Jésus naissant, Sauveur des hommes : vous l'avez vu.

Jésus naissant, Maître et Docteur des hommes : vous l'allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Jésus-Christ n'est pas seulement notre Sauveur dans le mystère de sa naissance ; il est encore notre maître et notre docteur, notre apôtre et notre prédicateur. C'est sous ces titres si glorieux pour lui et si intéressants pour nous, que le prophète Isaïe nous l'avait annoncé en ces termes, plusieurs siècles avant sa naissance : *Vos yeux verront le Maître qui vous enseignera ; vos oreilles entendront la parole de celui qui criera derrière vous : C'est ici la voie, marchez dans ce chemin, sans vous détourner ni à droite, ni à gauche. (Isaï., XXX.)* Ce Maître que le prophète avait présent à l'esprit tant de siècles avant sa naissance, c'est le Verbe fait chair ; c'est l'enfant nouveau-né à Bethléem, qui, faisant l'office de maître et de docteur, aussitôt qu'il commence à paraître, nous parle du haut de sa crèche, en renversant tous nos principes, en confondant toutes nos idées sur la nature des choses, et les jugements que nous en portons. Voyez-le donc ce docteur enfant, prêtez l'oreille, écoutez-le, et il vous dira dans le langage muet de l'humilié, de la pauvreté, de la douleur et

de la souffrance qu'il a consacrées dans sa personne, tout en naissant, il vous dira, que c'est dans ces objets mêmes, si contraires à votre manière de penser et d'envisager les choses, que consiste votre bonheur, et nullement dans les honneurs, les biens et les plaisirs du monde, où vous l'avez vainement cherché jusqu'à cette heure.

1^o Le premier comme le plus dangereux vice de l'homme, c'est l'orgueil; et la première comme la plus salutaire leçon que nous donne en naissant le précepteur du genre humain, c'est l'humilité. Étant Dieu, il se fait esclave. Assis au plus haut des cieux, sur un trône étincelant de lumière, à la droite de son Père, comme son égal et son fils consubstantiel, il paraît aujourd'hui dans une crèche, entre deux vils animaux, entouré de pasteurs, enveloppé de langes, comme le plus faible des enfants; et c'est à ces marques qu'il veut qu'on le reconnaisse, et que les anges l'annoncent aux bergers. Voilà donc le trône et toute la magnificence du Fils unique de Dieu en entrant dans le monde, lui, par qui tout a été fait, et qui remplit l'univers de sa gloire. Quel prodige d'humilité ! Il pouvait prendre un état moins humiliant sans doute, mais il aurait été moins propre au dessein qu'il avait de nous rendre humbles par l'exemple de son humiliation volontaire. C'est surtout en voilant toutes ses grandeurs et tous ses titres augustes, sous la chétive forme d'un enfant, qu'il devait nous apprendre ces grandes leçons de l'enfance et de l'humilité chrétiennes qu'il venait donner au monde orgueilleux et haughty. *Dieu était infiniment grand*, dit l'aigle des docteurs de l'Eglise (s. AUG. *Conf. LVII*, cap. 18), *et il s'est fait petit, pour nous rendre petits. Notre orgueil nous rendait présomptueux, et le Fils de Dieu s'est abaissé pour guérir par ce moyen notre orgueilleuse présomption.*

Approchez, hommes superbes, et rougissez de vos hauteurs, de vos airs de dédain, de votre affectation à vous produire et à vous faire valoir, en étalant avec tant de complaisance, aux yeux du monde, vos titres, vos talents, tout ce que vous croyez propre à vous attirer ses regards et son admiration.

J'en rougis, ô mon Dieu ! et je vous adore dans ce profond abaissement où vous a réduit votre amour pour moi, et le désir de guérir la plaie profonde que l'orgueil a faite à mon cœur. Serait-il possible qu'en vous voyant dans un état si humiliant à cause de moi, je pusse encore m'enorgueillir et me hausser ? Ah ! non. Je veux que mon orgueil vienne se briser pour toujours au pied de votre crèche. Je veux m'abaisser, me rapetisser, être humble et enfant comme vous. Je veux encore être pauvre à votre imitation.

2^o Séduit par le faux éclat des biens de la terre, l'homme aveugle leur accorde toute son estime, tout son amour; il les aime éperdument; il s'y attache, il s'y repose comme dans le centre de son bonheur. Telle

était la disposition générale des hommes qui partageaient le monde, lorsque Jésus-Christ y voulut paraître. Le païen, qui ne connaissait ni Dieu, ni les biens de la vie future, concentrait toutes ses affections dans ceux de la vie présente, sans penser seulement qu'il y en eût d'autres. Le juif, le seul peuple de l'univers qui connût et adorât le vrai Dieu, n'en était pas moins attaché aux biens de la terre; il les regardait, si l'on excepte un petit nombre de justes, comme les seules récompenses promises à leurs hommages envers la Divinité.

Cette fausse opinion du monde touchant les biens de la terre, Jésus-Christ venait pour la détruire; et comment devait-il s'y prendre pour réussir dans cet important dessein ? Fallait-il qu'il parût dans le monde sur un trône de gloire, sous la pourpre et au milieu des lambris dorés d'un palais superbe, magnifique, enchanté ? Eh ! comment, dans un tel état, eût-il pu remplir le dessein qu'il avait de détromper le monde sur l'importance qu'il attachait aux biens de la terre, et lui en inspirer efficacement le mépris ? Semblable à ces philosophes hypocrites et menteurs du paganisme, qui démentaient ouvertement, par leur conduite, les belles maximes qu'ils étalaient fastueusement dans leurs discours sur le néant du monde, qui entassaient trésors sur trésors, en exhortant les peuples à mépriser l'or et l'argent, qui, apôtres enthousiastes de la pauvreté et vils esclaves de la fortune, laissaient douter s'ils avaient plus de zèle à décrier les richesses que d'ardeur à les accumuler; semblables à ces vains et superbes déclamateurs, Jésus-Christ aurait produit un effet tout contraire à celui qu'il se proposait en faisant une pompeuse entrée dans le monde. Il fallait donc qu'il y parût sous les livrées de la pauvreté, pour l'ennoblir, la consacrer dans sa personne, et en inspirer l'amour par le choix qu'il en faisait de préférence aux richesses. Et voilà précisément ce qu'il fait dans sa naissance.

Il veut naître dans une étable, être couché sur une crèche, et enveloppé de quelques misérables haillons, n'avoir pour cour et pour courtisans que deux animaux et quelques pauvres bergers.

A cet appareil, ah ! je reconnais vraiment le nouveau docteur des nations, le législateur du monde, le sage réformateur de l'esprit et du cœur de l'homme, qui vient lui apprendre par la force de l'exemple, bien plus puissant que tous les discours, que son vrai bonheur ne se trouve que dans le mépris des richesses et l'amour de la pauvreté.

Maître absolu du monde entier et de tout ce qu'il renferme, puisqu'il en est le Créateur, il y pouvait faire son entrée avec toute la pompe du plus grand des monarques; il y entre comme le dernier des malheureux, rebuté de tous et privé de tout. Pouvait-il mieux nous faire entendre le mépris que nous devons avoir pour les biens du monde

et l'estime que nous devons faire de la pauvreté qu'il choisit en commençant à vivre, et qui sera son unique partage le reste de ses jours sur la terre, où il n'aura pas un gîte pour y reposer sa tête et ses membres fatigués, tandis que les volatils habitants des airs, y trouvent des retraites pour eux et leurs petits. Il a donc voulu naître, vivre et mourir pauvre, pour nous apprendre à aimer la pauvreté, détacher nos cœurs des biens de la terre et les tourner vers ceux du ciel, seuls dignes de notre amour, parce qu'ils sont seuls capables de nous rendre heureux.

Je conçois maintenant le mystère de votre naissance, et la sagesse du choix que vous avez fait de la pauvreté pour naître parmi nous, divin Enfant ! Votre étable, votre crèche, les pauvres langes dont vous êtes emmaillotté, tout cela m'instruit, m'exhorte, me presse d'aimer la pauvreté. Il me le semble ; j'y suis résolu, quoi qu'il en puisse me coûter. Oui, étable d'un Dieu naissant, je vous préfère à tous ces superbes palais que l'art élève à la vanité des grands. Crèche de mon Sauveur, vous brillez mille fois davantage à mes yeux que les trônes radieux des plus puissants monarques du monde. Langes qui enveloppez les tendres membres de Jésus naissant, ah ! vous êtes infiniment plus précieux pour moi que la pourpre des princes de la terre. Je veux être pauvre à votre exemple ; je veux endurer et souffrir.

3^e L'amour du plaisir n'est ni moins vif ni moins profondément enraciné dans le cœur de l'homme, que celui de la grandeur et des biens de la terre. Il fallait donc que le même maître qui lui avait appris ce qu'il devait penser des grandeurs et des biens de la terre, lui enseignât encore à juger sainement de ses plaisirs. Mais comment pouvait-il réussir dans ses leçons ? Était-ce en naissant dans l'un de ces voluptueux palais dont les habitants, toujours ivres de plaisirs, ne se lèvent d'une table somptueuse et délicatement servie que pour se reposer mollement sur des coussins renflés par le duvet, ou pour se livrer aux jeux, ou pour aller respirer le parfum des fleurs et goûter la fraîcheur de l'ombre dans des jardins délicieux ? C'eût été le vrai moyen d'aggraver le mal en agrandissant la plaie que l'amour du plaisir avait faite au cœur de l'homme. Il fallait donc pour le guérir, lui inspirer le dégoût des plaisirs avec l'amour des souffrances ; et c'est la salutaire leçon que lui donne son divin précepteur dans le mystère de sa naissance. Il commence à souffrir en commençant à vivre parmi les hommes, et c'est pour leur inspirer l'amour des souffrances par son exemple, qu'il choisit une nuit de la plus rigoureuse saison, une nuit d'hiver pour faire son entrée dans le monde. Privé de toutes les commodités de la vie, il en souffre toutes les misères inséparables de l'état de pauvreté qu'il embrasse volontairement. N'ayant qu'une crèche pour recevoir son tendre corps et le défendre des injures de

l'air, il souffre dans tous ses membres, et c'est ainsi qu'il condamne notre horreur pour les souffrances et notre goût pour les plaisirs. C'est ainsi qu'en souffrant dans tout lui-même il nous apprend que la vie du chrétien sur la terre doit être une vie de mortification continuelle, universelle. C'est la loi que lui impose sa qualité de disciple d'un Dieu qui souffre dès l'instant de sa naissance pour continuer à souffrir durant tout le cours de sa vie, jusqu'au moment de sa mort douloureuse.

Voilà donc les trois grandes leçons que Jésus-Christ naissant fait au monde, du haut de la crèche de l'étable de Bethléem, comme du haut d'une chaire, où il commence les fonctions augustes de maître, de docteur, de prédicateur des hommes, apprenez, leur dit-il, apprenez de mon exemple à être humbles de cœur en vous méprisant sincèrement vous-mêmes, et, pauvres d'esprit, en foulant aux pieds ces faux biens de la terre dont l'éclat trompeur vous fascine. Apprenez à souffrir en fuyant les plaisirs dont l'amour vous enivre, pour leur substituer tous les crucifiants exercices de la pénitence chrétienne.

Rongissez d'être vains, superbes, altiers, partisans des plaisirs, ennemis des souffrances, en me voyant dans cet état d'humiliation, d'indigence et de souffrance que j'embrasse pour votre amour, en paraissant parmi vous.

Adorable Enfant, qui naissez aujourd'hui pour me sauver et pour m'instruire, j'admire ces vérités célestes, renfermées dans le mystère de votre divine enfance. Je les écoute, aussi respectueusement abattu au pied de votre crèche, que si je vous voyais dans les splendeurs de la gloire, qui vous entoure au plus haut des cieux. Vous êtes vraiment le Roi du ciel et de la terre, le Fils unique de Dieu et son Verbe, sa parole substantielle, le maître par excellence et le docteur des hommes. O grotte, ô étable, ô crèche, ô langes, ô larmes de mon Sauveur souffrant, ah ! que vous avez d'éloquence ! O école plus savante que toutes les académies du monde, où le maître du monde nous enseigne la philosophie du ciel, la science du salut, la seule véritable sagesse, l'unique route qui conduit au bonheur que je vous souhaite ! Ainsi soit-il.

SERMON VI.

SUR LA PERFECTION CHRÉTIENNE.

Pour le dimanche dans l'octave de Noël.

Puer autem crecebat et confortabatur, plenus sapientia, et gratia Dei erat cum illo. (Luc., II.)

L'enfant croissait en sagesse et en grâce devant Dieu, à mesure qu'il avançait en âge.

Le touchant spectacle ! N... que celui du Verbe incarné, de l'enfant Jésus, que l'on voit croître en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes, à mesure qu'il avance en âge, et que les membres de son corps se fortifient par le nombre des années. Il renferme, il est vrai, les trésors de la science, de la sagesse ; il possède la plénitude de la grâce ; il est saint d'une sainteté infinie, et

cette sainteté sans bornes a commencé avec son être ; elle l'a pénétré, rempli, investi dès le premier instant de sa conception. Mais il a voulu la développer, la faire paraître, la faire briller aux yeux de Dieu, des anges et des hommes, comme la belle aurore, qui s'avance et va toujours croissant, jusqu'à ce qu'elle arrive à la plénitude du jour. Pourquoi ? C'est pour nous servir de modèle, et nous apprendre que nous devons toujours croître en sagesse et en grâce, aller de vertu en vertu, faire des efforts suivis, courir à grands pas et sans nous lasser, ni nous arrêter, pour atteindre le but et arriver au comble de la perfection chrétienne, à laquelle nous sommes appelés. C'est cette importante vérité qui va faire tout le sujet de ce discours : voici mon dessein.

L'obligation de tendre à la perfection chrétienne : vous la verrez dans mon premier point. Les moyens qu'il faut prendre pour arriver à la perfection chrétienne : vous les verrez dans mon second point. *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

Tout chrétien est obligé de tendre à la perfection du christianisme : 1° parce que Dieu le lui commande ; 2° parce qu'il lui en donne l'exemple ; 3° parce qu'il l'a promis dans son baptême ; 4° parce que, faute d'y tendre, il expose son salut à un péril certain.

1° Non, ce ne sont pas seulement les religieux qui sont obligés de tendre à la perfection du christianisme ; ce sont tous les chrétiens de tous les rangs et de toutes les conditions du monde, puisque Dieu, qui est également le maître de tous, leur en fait à tous un commandement positif et formel. *Marchez en ma présence et soyez parfaits (Gen., XVII),* leur dit-il à tous et à chacun d'eux en particulier, comme autrefois au père des croyants. *Soyez saints parce que je suis saint, moi qui suis votre Seigneur et votre Dieu. (Levit., XIX.) Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. (Matth., V.)* Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, et ce que je vous dis, je le dis à tous : *Omnibus dico. (Luc., XIII.)*

Ajouterons-nous à ces préceptes le grand commandement qui nous ordonne d'aimer Dieu de tout notre cœur, de tout notre esprit, de toute notre âme, de toutes nos forces ? Ce commandement le principal et le premier de tous, qui les renferme tous, et sans lequel tous les autres sont inutiles, ne regarde-t-il pas tous les chrétiens indistinctement, et peuvent-ils l'observer comme il faut, sans rapporter à Dieu toutes leurs pensées, leurs paroles et leurs actions par un esprit d'amour, sans s'efforcer de croître à chaque instant dans la charité, et sans tendre par conséquent à la plus haute perfection du christianisme, qui consiste essentiellement dans le plus haut degré possible de l'amour de Dieu ? Y aurait-il donc deux évangiles, l'un pour le commun des chrétiens, l'autre pour un petit nombre choisi d'entre eux ? Y aurait-il deux voies pour arriver au ciel, l'une étroite et toute hérissée d'épines, l'autre large, spacieuse

et toute jonchée de fleurs ? Serait-il permis à quelques-uns d'entre eux de ramper sur la terre, tandis que les autres seraient obligés de prendre l'essor et de s'élancer sans cesse vers le ciel par la pratique suivie des plus sublimes et des plus héroïques vertus ? Non, non, il n'y a qu'un Evangile, une loi, un paradis, et un chemin pour y arriver. Evangile austère qui ne prêche que la pénitence et le renoncement à soi-même en toutes choses. Loi dure, affligeante pour les sens, et qui cependant doit être accomplie jusqu'au moindre iota. Paradis, qui ne se donne pas, mais qui s'achète à grand prix, perle précieuse pour l'acquisition de laquelle il faut tout vendre, royaume qui souffre violence et qu'on ne saurait gagner qu'à titre de conquête ; chemin pour arriver au ciel, chemin étroit, rude, raboteux, et bordé de précipices qu'il faut éviter, infesté d'ennemis toujours en armes, qu'il faut combattre et surmonter. Le chrétien est donc obligé de tendre à la perfection, parce que l'Homme-Dieu le lui commande et parce qu'il lui en donne l'exemple.

2° Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, ne nous a pas été donné seulement par le Père comme un maître qui a droit de commander et auquel nous sommes obligés d'obéir, mais comme un guide que nous devons suivre, et un modèle qu'il nous faut imiter. C'est pour cela même qu'entrant dans les vues profondes de la sagesse de son Père et de la douceur de sa providence, il s'appelle la voie, la vérité, la vie ; la voie qu'il faut suivre, la vérité qu'il faut croire, la vie qu'il faut imiter et prendre pour la règle de sa conduite, pour le modèle de ses actions. Tel est le grand devoir du chrétien : marcher sur les traces de Jésus-Christ son modèle et son guide ; porter son image ; l'exprimer dans toutes ses actions, épouser ses sentiments, se revêtir de son esprit. Sans cela, on se flatterait vainement de lui appartenir comme ses enfants et ses disciples. Quiconque n'a pas l'esprit de Jésus-Christ n'est point à lui ; c'est l'apôtre saint Paul qui nous le déclare : *Si quis spiritum Christi non habet, hic non est ejus. (Rom., VIII.)*

Or, qu'a fait Jésus-Christ durant tout le cours de sa vie mortelle ? Il a crû sans cesse en grâce, en sagesse, en vertus, en bonnes œuvres, en fatigues, en travaux, en douleurs, en souffrances. Descendu du trône resplendissant et sublime de son Père, il voulut demeurer enseveli durant neuf mois dans le chaste sein de Marie comme dans un obscur tombeau. Ce terme écoulé, il ne sortit de sa prison que pour naître dans une crèche, au milieu de deux vils animaux, manquant des choses les plus nécessaires, et de tout secours pour se les procurer. Les trente premières années de sa vie, qu'il aurait pu employer à étonner la terre et à s'attirer l'admiration et les hommages des hommes par l'éclat et la grandeur des prodiges qu'il pouvait opérer partout, il les passa sous le toit obscur et rustique d'un chétif artisan, dont

il exerça le métier pénible avec toute la docilité d'un enfant le plus aveuglément soumis à ses père et mère. Lorsque le temps de sa mission et de sa vie publique fut arrivé, on le vit parcourir avec un zèle tout divin les bourgades et les villes de la Judée, pour chercher les brebis égarées d'Israël et les ramener dans le bercail, instruire les ignorants, convertir les pécheurs, guérir les malades, ressusciter les morts, faire lu bien à tous, et marquer tous ses pas de quelque insigne faveur, en donnant partout où son zèle portait, des preuves toujours nouvelles et toujours renaissantes de sa tendresse pour les hommes. Dirai-je qu'il les aimait tous au point de mourir pour eux d'une mort également honteuse et cruelle? Tels sont en raccourci les exemples que le Fils de Dieu a donnés aux chrétiens.

Est-il donc bien possible que le Fils unique de Dieu, que le Père engendre de toute éternité dans les splendeurs des saints et qui brille essentiellement de toutes ses perfections divines, puisqu'il n'est qu'une même chose avec lui, ait daigné descendre sur la terre pour converser familièrement avec les hommes, et leur servir de guide et de modèle. Oui, N... et ce qui doit nous étonner uniquement, c'est que les hommes qu'il est venu chercher, et surtout ces chrétiens qu'il a distingués de tous les autres, par un si grand nombre de faveurs et de privilèges, ne semblent subsister que pour le contredire, loin de le suivre comme leur guide et de l'imiter comme leur modèle.

Ils le contredisent dans les vérités qu'il leur a enseignées. Il n'est plus de foi sur la terre et jusque dans le sein même du christianisme. Ce flambeau céleste, que l'on voit briller du plus vif éclat et dissiper les ténèbres répandues sur la face du monde idolâtre, dans les siècles de l'Eglise naissante, semble éteint partout dans ce malheureux siècle, sans en excepter le chaume du rustique agriculteur et la hutte du berger. On entend retentir de toute part la voix sacrilège de l'audacieuse incrédulité, qui ne craint pas de blasphémer contre Dieu et contre son Christ, dont elle nie l'existence, l'essence et tout les attributs.

Ils le contredisent dans ses maximes. Aimer Dieu par-dessus toutes choses et son prochain comme soi-même; prier pour ceux qui nous haïssent et qui nous persécutent; rendre des bénédictions pour les malédictions que l'on nous prodigue; ne se venger de ses ennemis qu'en les accablant de bienfaits; s'estimer heureux quand on manque de tout, et qu'on mène une vie pauvre, humble, obscure, laborieuse, souffrante, crucifiée; mettre sa gloire et ses délices dans l'opprobre et les douleurs de la croix, dans les gémissements et les larmes, dans les travaux de la pénitence, dans la mortification des sens, dans la faim et la soif de justice. Telles sont en raccourci les maximes de Jésus-Christ et de son Evangile. Les chrétiens de nos jours pensent bien différemment. Ils ont pour principe qu'on doit

s'aimer soi-même de préférence à tout le reste; rapporter tout à soi et à son bien comme au centre de tout; rendre aux autres avec usure le mal qu'il nous font; regarder la vengeance comme la marque d'un grand cœur, et le pardon des injures comme une honteuse faiblesse; fuir la honte, l'indigence et la douleur comme les derniers maux de la vie, et ne rien oublier pour s'en procurer tous les avantages, les richesses, les honneurs, la gloire, les plaisirs, seuls capables de rendre l'homme heureux sur la terre. Ils contredisent donc Jésus-Christ dans ses maximes: ils le contredisent dans ses actions. Ah ciel, quel contraste et qu'il est pénible à raconter!

Toutes les actions de Jésus-Christ, depuis l'instant qui le vit naître dans une étable jusqu'à celui qui fut témoin de son dernier soupir sur la croix, furent autant d'actions saintes, vertueuses, parfaites et scellées du sceau de la plus haute sainteté, de la plus héroïque vertu, de la perfection la plus sublime. Et les actions de la plupart des chrétiens, ses disciples, ses enfants, ses membres, ah! pourquoi faut-il le dire? sont, hélas! des actions criminelles, détestables, infâmes. Ils avalent l'iniquité comme l'eau, toute chair a corrompu ses voies, et le péché règne parmi eux avec un empire si général, si absolu, qu'on peut dire comme le prophète, qu'il n'est plus de saint sur la terre, et que ses malheureux habitants ne forment ensemble qu'une masse infecte de péchés, de désordre et de corruption. En est-il quelqu'un qui ne soit ni avaré, ni injuste, ni superbe, ni envieux, ni ambitieux, ni vindicatif, ni intempérant, ni impudique, ni sensuel, ni voluptueux? Où en trouver qui ne se laissent aller au gré du luxe, de l'orgueil, de la vanité, de l'avarice, de la jalousie, de l'ambition, de l'intempérance, de l'impureté, de la volupté, de toutes les passions enfin les plus honteuses et les plus criminelles? Hélas! le crime règne en tout eux-mêmes, ils en sont, pour ainsi dire, tout pétris. Il règne dans leur imagination: elle est toujours ouverte aux fantômes les plus impurs et les plus propres à la souiller. Il règne dans leur mémoire: elle ne conserve que des souvenirs qui flattent les plus dangereuses passions. Il règne dans leur esprit toujours occupé, toujours rempli de pensées criminelles. Il règne dans leur cœur et dans leur volonté: ah! c'est le malheureux foyer où s'allument tous les mauvais desirs, et la source infecte de tous les forfaits, comme le maudit centre où ils viennent tous se réunir. Il règne enfin dans leurs yeux, leurs oreilles, leur goût, leur bouche, tous leurs sens également dépravés et corrompus. Ce n'est qu'un faible crayon des désordres des chrétiens de nos jours. Que d'horreurs! Cependant ils sont encore obligés de tendre à la perfection, parce qu'ils l'ont promis dans leur baptême.

3^e Qu'ont-ils donc promis dans leur baptême? Ils ont promis de renoncer au monde, de se séparer du monde, de fuir le monde et

de suivre Jésus-Christ tous les jours de leur vie, dans les routes de la sainteté qu'il leur a tracées par ses exemples. Un chrétien est donc un homme séparé du monde par état et en vertu des engagements qu'il a pris, des promesses solennelles qu'il a faites dans son baptême. C'est un homme mort au monde et à ses pompes, ses vanités, ses modes, ses jeux, ses spectacles, tous ses plaisirs criminels, toutes ses œuvres d'iniquités. C'est un homme consacré tout entier à Jésus-Christ comme un temple vivant, et obligé conséquemment par le titre de sa consécration de s'attacher à lui comme à son souverain Seigneur, de l'écouter comme son maître, de le suivre comme son chef, de l'imiter comme son modèle, de le copier trait pour trait, de montrer à tous les yeux sa vie toute céleste par une fidèle expression, de porter partout la bonne odeur de ses vertus divines. Un chrétien est un enfant de Dieu, qui doit briller dans sa maison comme une lampe ardente et luisante par l'ardeur de son amour et l'éclat de ses bonnes œuvres. C'est un enfant de l'Eglise, cette chaste épouse de Jésus-Christ, qui met toute son application à s'approcher de sa tendre mère, dans laquelle on ne remarque ni tache, ni ride, pas l'ombre de flétrissure. Un chrétien est un homme enfin qui réunit dans sa personne la royauté au sacerdoce par l'onction royale et sacerdotale qu'il a reçue dans son baptême. Il est roi pour régner avec empire sur la chair, le monde, le démon, les passions, et en triompher avec gloire. Il est prêtre pour offrir sans cesse à la majesté suprême le sacrifice des bonnes œuvres, et s'offrir continuellement lui-même comme une hostie spirituelle et vivante, une hostie toujours immolée par le glaive de l'amour et de la pénitence sur l'autel de son propre cœur. Il est prêtre pour sacrifier perpétuellement au Seigneur son esprit, son jugement, sa volonté propre, tous ses desirs, ses inclinations, son humeur, ses plaisirs, ses aises, ses commodités, ses talents, son honneur, sa réputation, sa liberté, ses sens, son corps, tout lui-même dans un esprit d'adoration, de dévouement de tout lui-même à l'Etre suprême. Tel doit être le chrétien. Telles sont les promesses qu'il a faites, et les engagements qu'il a pris dans son baptême. Il est donc obligé de tendre à la perfection, parce qu'il l'a promis dans son baptême. Il y est encore obligé, parce que, faute d'y tendre, il expose son salut à un péril certain.

4^e C'est une vérité certaine dans l'ordre de la grâce comme dans celui de la nature, qu'on n'atteint le but qu'en visant plus haut, et que sans cela on demeure toujours au-dessous. Pour atteindre le but du salut, qui doit faire l'unique objet des vœux et des travaux du chrétien, il faut donc aspirer à la perfection du christianisme, et y tendre de toutes ses forces. Sans cette tendance continuelle, on expose son salut à un péril certain; pourquoi? C'est que la même faiblesse qui empêche de tendre à la perfection, em-

pêchera aussi de faire les efforts qui seraient nécessaires pour vaincre toutes les difficultés, surmonter tous les obstacles, étouffer toutes les tentations, repousser tous les ennemis qui s'opposent au salut; c'est que ne point avancer dans la carrière du salut, c'est reculer, à cause du poids de notre nature corrompue, qui nous entraîne en deçà du terme auquel nous devons tendre de tous nos efforts. C'est encore que telle est l'inconstance de l'homme, qu'il abandonne bientôt ce qui coûte à obtenir, quand il ne le désire et ne le poursuit pas avec une ardeur qui lui fasse réunir tous ses efforts pour s'en assurer la possession. C'est enfin, dit saint Bernard, parce que ne pas tendre à la perfection, est une marque, ou qu'on n'a pas la grâce, ou qu'elle n'agit pas dans le cœur; et si elle y est sans action, elle n'y peut subsister longtemps : l'action est l'aliment qui l'entretient et le fait subsister.

Craignez donc, chrétiens, tremblez pour votre salut, vous qui renvoyez la perfection au cloître et qui prétendez que c'est assez pour les gens du monde de travailler à leur salut. Ignorez-vous qu'on ne travaille efficacement à son salut que quand on vit dans un entier détachement de toutes choses; qu'on use du monde comme n'en usant point; qu'on se borne au nécessaire dans l'usage des choses de la vie; qu'on remplit fidèlement tous les devoirs de son état, qu'on observe avec une parfaite exactitude les commandements de Dieu et de l'Eglise; qu'on évite avec soin le péché et toutes les occasions du péché; qu'on veille continuellement sur les pensées de son esprit et sur les mouvements de son cœur, pour retrancher impitoyablement tout ce qui peut déplaire à Dieu; qu'on fait tout, qu'on souffre tout pour son amour; qu'on porte sa croix tous les jours de sa vie, et qu'il est impossible d'accomplir tous ces devoirs du christianisme et tant d'autres, sans tendre vraiment à la perfection? Ne savez-vous pas que la grâce du baptême, qui vous a mis dans la voie du salut, n'est qu'un ouvrage ébauché, que vous ne pouvez conduire à sa fin que par un travail assidu, des efforts continuels, l'exercice infatigable et la pratique persévérante des bonnes œuvres et des vertus chrétiennes? Hé quoi! tout tend à la perfection dans l'ordre de la nature et de la société civile. L'artiste n'oublie rien pour atteindre à la perfection de son art. Le docteur pâlit sur les livres pour étendre et perfectionner ses connaissances. Le guerrier s'expose aux dangers, affronte les hasards, brave la mort, pour parvenir au point de valeur et d'expérience qui fait le conquérant et le héros; et il n'y aura que le chrétien qui sera sans courage, sans force, sans énergie, quand il faudra s'élever à la perfection de son état, le seul digne qu'on s'en occupe? Quelle honte!

L'obligation de tendre à la perfection chrétienne : vous l'avez vu. Les moyens d'y parvenir : vous les allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

La perfection de l'homme consiste dans son entière union et sa parfaite ressemblance avec Dieu. Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. Voilà le modèle de perfection que Jésus-Christ lui propose. Or, pour parvenir à l'union et à la ressemblance la plus parfaite qui soit possible en cette vie, avec ce divin modèle, il faut, 1° éviter avec soin, non-seulement les péchés, soit mortels, soit véniels, mais encore les moindres défauts, les plus légères imperfections; 2° s'acquitter avec une exacte fidélité de tous les devoirs de son état; 3° s'unir à Dieu de toutes les puissances de son âme et de son corps; 4° faire que cette union soit continuelle, ardente, courageuse jusqu'à la mort. Tels sont les moyens de parvenir à la perfection du christianisme.

Il faut donc, 1° éviter avec soin, non-seulement tous les péchés grands ou petits, mais encore les moindres défauts, les plus légères imperfections. Qui dit perfection, dit exemption de tout défaut et de toute imperfection, puisque dès qu'on suppose quelque défaut ou quelque imperfection dans un sujet, dès lors même et par cela seul, il cesse d'être parfait. On ne peut donc arriver à la perfection du christianisme, qu'en évitant, autant que le comporte l'humaine fragilité, tous les défauts et toutes les imperfections. Sans cela, il y aura toujours une différence énorme de notre perfection avec celle de Dieu qui nous est proposée pour modèle. Nous n'accomplirons point la volonté de Dieu, qui veut que nous soyons saints, comme il est saint lui-même. Loin de l'accomplir, nous serons convaincus de lui résister, en lui opposant des défauts volontaires, dont nous ne voudrions pas nous corriger et des imperfections d'attaché et d'affection. Hélas! si celles même qui ne sont que de pure faiblesse, et qui ne font que passer, qui nous échappent comme malgré nous, qui font le sujet de notre humiliation et de nos larmes, et que nous n'apercevons pas plutôt, que nous nous en relevons avec courage et un désir sincère de nous en corriger, si ces imperfections mêmes, toutes légères qu'elles nous paraissent, mettent une différence si prodigieuse entre notre perfection et celle de Dieu, ce Dieu si parfait et si saint qu'il est essentiellement incapable du moindre défaut et de la plus légère imperfection, ce Dieu magnifique en sainteté, dit l'Écriture, et dont l'immutabilité dans la sainteté comme dans toutes ses autres perfections est une propriété essentielle et inséparablement attachée à sa nature, que sera-ce de ces défauts volontaires, de ces imperfections réfléchies, combinées et commises à dessein, dans lesquelles on se plaît et l'on veut croupir sous prétexte de leur légèreté et de la violence qu'il faudrait se faire pour s'en corriger? Oh! que nous penserions bien différemment, si nous connaissions la sainteté, la pureté, la justice et le zèle de Dieu; cette sainteté qui repousse jusqu'à l'ombre du défaut; cette pureté qui ne peut avoir

aucun commerce, faire aucune alliance avec quoi que ce puisse être d'impur et de souillé, et qui trouve de l'impureté jusque dans les anges mêmes; cette justice rigoureuse qui ne pardonne rien sans une satisfaction exacte, et qui punit inexorablement une pensée inutile, une parole oiseuse, un moment de temps perdu, un geste, un mouvement, un clin d'œil déplacé, une saillie d'amour-propre, la plus petite attache à tout autre objet que lui ou qui n'est pas pour lui; ce zèle délicat et jaloux, qui ne peut souffrir ni rival ni compagnon, qui veut le cœur de l'homme tout entier, qui s'irrite, s'enflamme, frappe au moindre soupçon de partage. Pour parvenir à la perfection chrétienne, il faut donc éviter avec soin les plus légères imperfections. Il faut encore s'acquitter fidèlement de tous les devoirs de son état.

2° Une chose est parfaite dans son genre, quand elle a acquis la fin à laquelle la nature la destine, et pour laquelle le Créateur a voulu la faire en la formant de ses divines mains. L'homme est donc parfait dans l'ordre moral et surnaturel, quand il remplit fidèlement et pour le pur amour de Dieu, tous les devoirs de l'état auquel il l'a appelé, puisqu'en l'appelant à cet état, dans lequel il a résolu de le sanctifier, il n'a demandé de lui autre chose sinon qu'il en remplit fidèlement tous les devoirs, et que c'est à ce fidèle accomplissement qu'il a attaché, par un jugement plein de lumière et de sagesse, toute sa perfection. Tel est l'ordre qu'il a établi, et dont il ne pouvait se dispenser, parce qu'il a pour base la droite raison et l'essence même des choses.

Ne vous imaginez donc pas que, pour arriver à la perfection du christianisme à laquelle vous êtes obligés de tendre et que Dieu demande de vous, il soit nécessaire que vous fassiez des choses tout à fait extraordinaires, en retraçant dans vos personnes tant de saints et de saintes dont la vie tout entière ne fut qu'un miracle continu et un enchaînement prodigieux de mortifications, d'austérités, de douleurs de toute espèce, de martyrs et de croix entassés les uns sur les autres; non: il ne faut qu'observer fidèlement les lois de Dieu et de l'Eglise, remplir avec exactitude tous les devoirs de vos différents états, et les remplir en vue de Dieu, pour son amour et dans un esprit de religion, de piété, de ferveur. Cette seule pratique renferme toutes les autres, et la raison pourquoi l'on voit si peu de parfaits chrétiens parmi ceux mêmes qui aspirent à la perfection, c'est que la plupart la cherchent où elle n'est pas, et qu'il y en a très-peu qui la fassent consister dans le fidèle accomplissement des devoirs de leur état, et qui s'appliquent à les remplir avec une entière exactitude. Combien le ciel, ce brillant séjour de la gloire et de l'immortalité, ne renferme-t-il pas de saints qui n'ont rien fait d'extraordinaire et qui cependant, égalent ou surpassent en bonheur beaucoup d'autres qui se sont signalés par des actions qui nous étonnent, par cela seul qu'ils ont

été plus fidèles à s'acquitter de tous les devoirs de leur état, et à les animer de l'esprit d'amour et de piété.

Voyez donc, N..., dans quels écarts vous donnez imprudemment, et combien vous vous éloignez du but de la perfection à laquelle vous aspirez, ce semble, avec tant d'ardeur, lorsque vous la placez dans certaines actions bonnes, excellentes même en soi, mais que Dieu ne demande pas de vous, et qui vous font omettre ou négliger les devoirs de votre état. Hélas! vous vous privez d'autant de degrés de perfection, de récompense et de gloire que vous transgressez ou que vous négligez de devoirs de votre état, pour ne rien dire de plus, puisqu'il peut arriver que la transgression ou la négligence de ces devoirs vous attirent des châtimens de la part de Dieu, et qu'elles exposent même votre salut à un péril trop à craindre, selon qu'elles sont plus ou moins graves, malgré toute votre bonne volonté. Ah, quelle perte! quel châtimement! quel danger!

A quoi tient-il donc que vous n'avanciez à grands pas dans le chemin de la perfection chrétienne? A votre infidélité aux devoirs de votre état, ou à la lâcheté qui fait que vous les remplissez négligemment et sans les animer de cet esprit de piété, de ferveur et d'amour, qui serait nécessaire pour vous porter comme sur des ailes de feu, jusqu'à la perfection. Quelle honte de vous arrêter pour si peu de chose dans le chemin qui mène à la vie, de vous ravir à vous-mêmes des trésors immenses de grâce et de gloire, que vous pourriez acquérir avec plus de ferveur et de fidélité, que vous renversiez les hauts desseins que Dieu avait sur vous en vous appelant à la perfection, et que, loin d'y atteindre, vous exposiez, hélas! votre salut à un danger trop à craindre. Si vous voulez vous sauver et arriver au comble de la perfection chrétienne, remplissez donc fidèlement et fervemment tous les devoirs de votre état. Unissez-vous à Dieu de toutes les puissances de vos âmes et de vos corps. Troisième moyen pour parvenir à la perfection chrétienne.

3° La perfection de l'homme consiste à s'attacher et à s'unir totalement à Dieu; nous l'avons dit. Et pourquoi? C'est que Dieu étant la dernière fin comme il est le premier principe de l'homme, celui-ci ne peut trouver sa perfection que dans son entière et intime union avec cette dernière fin, dont le propre est d'achever, de finir, de consommer son ouvrage. Et si l'on veut savoir maintenant ce qu'il faut faire pour être totalement uni à Dieu; une chose, répondrai-je, qui est de lui rapporter toutes les puissances de son âme et de son corps avec tous les actes de ces puissances. Il faut donc rapporter à Dieu toutes les puissances de son âme et de son corps avec tous les actes de ces puissances, c'est-à-dire qu'il faut que Dieu seul soit l'objet, le terme, la fin de son esprit et de toutes ses pensées, de son cœur et de tous ses penchans, de sa volonté et

de tous ses desirs, de tous ses vouloirs, de toutes ses déterminations, de tous ses desseins, de toutes ses entreprises, de ses sens et de tous leurs appétits, de son corps et de tous ses mouvemens volontaires; il faut donc par conséquent que Dieu soit le but unique de tout ce que le chrétien qui veut être parfait, a de puissances, de facultés, d'organes et d'opérations qui sont propres de ces puissances, de ces facultés, de ces organes : il y a plus encore.

Il ne suffit pas que ce prosélyte de la perfection rapporte à Dieu toutes les pensées de son esprit; il faut qu'il conforme ses pensées à celles de Dieu, de façon qu'il n'ait qu'une même pensée avec lui, c'est-à-dire qu'il faut qu'il pense de toutes choses comme Dieu en pense lui-même, et qu'il en porte le même jugement; n'estimant que ce qu'il estime, n'aimant que ce qu'il aime, méprisant tout ce qu'il méprise, haïssant tout ce qu'il hait. Il faut qu'il ne veuille jamais rien de ce que Dieu ne veut pas, et qu'il veuille tout ce qu'il veut, en sorte qu'il soit vrai de dire qu'il n'a plus de volonté propre, et qu'il n'en a d'autre que celle de Dieu. Il faut que, sans se contenter de rapporter à Dieu toutes ses actions, il n'ait en quelque sorte qu'une même action et une même opération avec lui, je veux dire qu'il ne s'applique qu'aux choses auxquelles Dieu l'applique lui-même, et qu'il les fasse dans son esprit et par son mouvement, en sorte que l'on puisse dire qu'il est mu, animé de l'esprit de Dieu, et que c'est plutôt cet esprit divin qui agit et vit en lui, qu'il n'agit et ne vit de lui-même. C'est dans cette union de l'esprit, du cœur, du corps et de toutes leurs facultés, et de tous les actes de ces facultés avec Dieu, que consiste la perfection du chrétien, puisque c'est elle qui le transforme en lui, qui le rend participant de sa nature, l'identifie, pour ainsi parler, avec lui, en le faisant passer dans son unité divine. Peut-on pousser plus loin l'idée de la perfection chrétienne? Il lui faut encore quelques traits pour la rendre accomplie de tout point.

4° Un ouvrage n'est point parfait, quand tout y est médiocre, et pour mériter ce nom, il est nécessaire qu'il soit excellent et sans aucun défaut. La perfection chrétienne ne méritera donc de porter ce nom que quand elle sera continuelle, vive, ardente, courageuse jusqu'à la mort. Tels sont ses derniers caractères.

Elle doit être continuelle, non-seulement quant à l'habitude, mais quant à l'exercice. C'est-à-dire que, pour être parfait, il ne suffit pas d'avoir l'habitude de la charité et des autres vertus, avec la facilité permanente d'en produire des actes, mais qu'il faut les exercer en effet ces actes de vertu le plus souvent qu'il est possible; et pourquoi? C'est, dit saint Thomas (2-2, q. 184, a. 2, c.), que notre dernière perfection consiste dans ce qui nous unit à notre dernière fin, et que c'est l'acte même de la vertu qui nous y unit, et non pas l'habitude qui nous

donne la facilité de le produire. C'est pour cela même que Dieu, la souveraine perfection, est un acte très-pur, *actus purissimus*, et que les bienheureux, parvenus à l'état d'une perfection consommée, sont et seront éternellement sans la moindre interruption, dans un acte très-parfait de la connaissance et de l'amour de l'essence divine et de tous les attributs de Dieu. L'exercice continu des vertus chrétiennes, autant que le comporte la fragilité de l'homme sur la terre, est donc ce qui fait sa perfection, pourvu qu'il soit également vif et ardent. Car, ce n'est point la médiocrité jointe à l'universalité et à la continuité de l'exercice des vertus qui en fait la perfection, c'est le degré d'excellence et d'ardeur. Un homme vraiment parfait n'est donc pas un homme ordinaire, quoique juste et vertueux; c'est un géant qui, tout brûlant du feu sacré de l'amour de son Dieu, vole partout où sa voix et l'intérêt de sa gloire l'appellent; qui ne trouve de plaisir qu'à l'aimer, l'honorer, le servir et à lui gagner des serviteurs fidèles, en lui, faisant de nouvelles conquêtes; qui, semblable à ces animaux mystérieux que le prophète Ezéchiel vit atteler au char du Seigneur et qui allaient avec la vitesse des éclairs et la rapidité de la foudre, sans jamais reculer en arrière, court dans les voies de la perfection et des plus héroïques vertus, faisant toujours de nouveaux progrès sans jamais se lasser, ni reculer, ou s'arrêter par un honteux relâchement, malgré tous les obstacles qu'il y rencontre de toute part. Dernier trait de la perfection : elle est courageuse jusqu'à la mort.

Non, pour atteindre le point de perfection auquel nous sommes appelés comme chrétiens, il ne faut ni se relâcher ni s'effrayer, ni se rebuter des obstacles qu'on rencontre sur sa route; il faut travailler sans relâche à dompter ses passions, à mortifier ses sens, à macérer sa chair, à renoncer à son jugement et à sa volonté; à extirper tous les vices, à pratiquer toutes les vertus en faisant une violence continue à la nature et des efforts soutenus pour établir sur ses ruines le règne parfait de la justice, l'édifice spirituel de la sainteté, le temple auguste de la perfection la plus sublime.

Voilà le but auquel vous devez tendre; la fin que vous devez vous proposer; le point de vue qu'il faut que vous ayez toujours devant les yeux : Dieu vous l'ordonne, il vous en donne l'exemple; vous l'avez promis dans votre baptême, et si vous ne le faites, vous exposez votre salut à un péril certain. Ah! mes frères, ne différez pas plus longtemps de vous rendre à un devoir si essentiel. Concevez au moins à ce moment le désir sincère de tendre à la perfection chrétienne et de surmonter tous les obstacles qui s'y opposent. Travaillez-y avec un courage qui ne s'étonne et ne se rebute de rien. Fuyez tout ce qui peut vous empêcher d'y parvenir. Evitez non-seulement tous les péchés, quels qu'ils soient, grands et petits, mortels ou véniels, mais encore tous les

défauts volontaires et les moindres imperfections. Donnez à toutes vos actions toute la perfection possible, en les revêtant de toutes les conditions les plus propres à les rendre plus dignes de Dieu, et plus agréables à ses yeux divins et infiniment jaloux. Ne vous proposez que lui seul en toutes choses, en vous élevant sans cesse d'esprit et de cœur jusqu'à lui et en faisant toujours, selon vos différents états, ce qu'il demande de vous et ce qui peut le glorifier davantage, comme plus conforme à ses desseins et à sa volonté. Vivez dans un entier et parfait dénuement intérieur de toutes les choses de la terre, en sorte que votre cœur n'y soit nullement attaché; et, pour l'extérieur, bornez-vous au nécessaire de votre état en retranchant le vain, le superflu, le splendide, le somptueux, l'exquis, le rare, tout ce que dictent les différentes passions et qui ne peut servir qu'à les flatter et à les contenter. Marchez par la voie étroite sans vous lasser jamais. Portez votre croix tous les jours de votre vie, portez-la volontiers en souffrant avec amour et avec joie toutes les peines d'esprit et de corps que la Providence vous enverra ou permettra qu'il vous arrivent. Déclarez une guerre irrécyclable à toutes vos passions; combattez courageusement jusqu'à la mort tous les ennemis de votre salut et de votre perfection; enfin, ne posez point les armes que vous ne les ayez terrassées et vaincues; le ciel sera le prix de votre victoire. Je vous le souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON VII.

POUR LE JOUR DE LA CIRCONCISION.

Postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur Puer, vocatum est nomen ejus Jesus. (Luc., II.)

Le huitième jour qu'on devait circoncire l'Enfant étant arrivé, on lui donna le nom de Jésus.

Voici, N... , la première cérémonie religieuse du peuple juif, qui se pratiquait huit jours après la naissance de l'enfant et dans laquelle on lui donnait un nom. Dieu l'avait ordonné au père des croyants, pour lui et pour toute sa postérité, comme le signe de l'alliance qu'il contractait avec lui et avec tous ses descendants, comme la marque de la race bénie et son caractère distinctif, comme le sceau de la justice et de la foi de ceux qui la recevaient : *Signaculum justitiæ fidei* (Rom., IV), dit saint Paul.

Jésus-Christ la reçut cette douloureuse circoncision, avec le nom de Jésus, qui lui fut apporté du ciel; nom également terrible et puissant, puisque tout genou fléchit devant lui dans la terre, au fond des enfers, et qu'il a désarmé les puissances du siècle, chassé du monde le fort armé, renversé les idoles, détruit l'empire de Satan, soumis les nations au joug de l'Evangile, triomphé de l'univers conjuré contre lui. Nom admirable et qui a produit toutes les merveilles dont les siècles chrétiens furent témoins dans tous les temps. Nom infi-

niment doux, aimable et salulaire, puisqu'il vent dire *Sauveur*.

C'est cette précieuse qualité de *Sauveur* que Jésus-Christ reçoit dans sa circoncision et qu'il mérite à si juste titre, qui va faire le sujet de ce discours tout consacré à sa gloire et à notre utilité; voici mon dessein.

Ce que Jésus-Christ fait dans le mystère de sa circoncision pour mériter le nom et la qualité de *Sauveur*: premier point. Ce que nous devons faire pour être sauvés: second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Le nom de *Sauveur*, ah! N..., quel nom! Nom le plus grand et le plus honorable qui fut jamais. Nom tendre, délicieux, plein de douceur et d'amabilité, qui faisait dire à l'un de ses plus illustres dévots (S. BERN., serm. 15, *in Cant.*), que rien, sans lui, ne pouvait lui plaire, et qu'il était plus doux à sa bouche que le miel le plus doux, plus harmonieux à ses oreilles que la plus mélodieuse musique, et que, pour son cœur, il y trouvait une source de la joie la plus pure et la plus continuelle.

Mais que fait l'Homme-Dieu dès le huitième jour depuis sa naissance et dans le mystère même de sa circoncision, pour mériter ce nom si admirable? Il se soumet à une loi aussi dure qu'humiliante, et, par cette soumission volontaire, il sauve l'homme pécheur de la mort de l'âme et conséquemment de l'empire du démon; il le sauve même de la mort du corps, par les droits qu'il lui acquiert sur la résurrection.

1° Dans le mystère de la circoncision Jésus-Christ se soumet librement à une loi aussi dure qu'humiliante. Dieu l'avait portée, cette loi, ou comme le moyen qui effaçait la tache du péché originel dans ceux qui la recevaient, ou du moins comme la marque de leur justification, et une condition sans laquelle personne, dans l'ancienne alliance, ne pouvait être justifié ni réconcilié avec Dieu. Jésus-Christ pouvait s'en dispenser, il en était exempt à bien des titres, et, en premier lieu, par les termes de la loi même de la circoncision. Elle ne portait que sur les descendants d'Abraham par les voies ordinaires, et Jésus-Christ avait été conçu dans le sein virginal de Marie par l'opération toute miraculeuse du Saint-Esprit. Ceux qui recevaient la circoncision étaient obligés de faire un acte de foi sur la future naissance du Messie dans la race d'Abraham, ou par eux-mêmes, s'ils étaient adultes, ou par la bouche de leurs pères et mères, s'ils étaient enfants. Jésus-Christ, qui était lui-même ce Messie promis aux pères des croyants, ne devait ni en attendre un autre ni témoigner conséquemment par une protestation publique sa foi et son espérance en lui. D'ailleurs, la circoncision judaïque n'était pas seulement le signe démonstratif de la foi dans le futur Messie, mais encore la marque honteuse du péché originel dans ceux qui la recevaient. Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu le Père et Dieu lui-même,

ce Dieu trois fois saint et la sainteté par essence, pouvait donc ne point porter le caractère du pécheur et la livrée du péché. Enfin, par la cérémonie de la circoncision les Hébreux faisaient une protestation extérieure et publique de ne servir que Dieu seul qui les avait choisis parmi toutes les nations de la terre pour être son peuple particulier et les attacher à son culte exclusivement à tous les autres peuples; et c'est cette consécration extérieure qui était inutile au Fils de Dieu, lui qui, engendré de toute éternité dans le sein de son Père et dans les splendeurs de la sainteté, avait reçu avec son éternelle génération le caractère de la substance et l'onction de la divinité même. Il n'était donc point obligé à la loi de la circoncision, et sa soumission en ce point est partie de son choix libre et volontaire; mais pourquoi donc veut-il s'y soumettre? Admirez sa tendre bonté: c'est d'abord pour sauver le pécheur de la mort de son âme causée par ses crimes; et comment le sauve-t-il, ce pécheur qui est mort spirituellement dans son âme aux yeux de Dieu? C'est en gravant dans sa chair innocente, par le couteau de la circoncision, la marque honteuse et douloureuse du pécheur et du péché. En se faisant circoncire il verse les premières gouttes de ce sang adorable qu'il versa ensuite tout entier sur la croix pour le salut des hommes; il l'offre, dès lors, ce sang précieux et d'un prix infini, à la majesté de son Père, pour réparer l'outrage que le pécheur lui avait fait, en devenant l'hostie du sacrifice sanglant qui était dû à la Divinité pour cette réparation et que la Divinité exigeait.

Pour sauver le coupable, il fallait un juste, selon la pensée de saint Augustin, mais un juste d'un ordre tout à fait singulier, sur qui pût tomber la malédiction attachée au péché. Il fallait donc qu'il fût juste et pécheur tout à la fois; juste réellement et pécheur en apparence. S'il n'eût été que juste sans aucune apparence de péché, la justice de Dieu, malgré ses rigueurs, n'auraient pu trouver où frapper sur sa personne toute sainte, et dont la sainteté même eût été pour elle un bouclier impénétrable à tous les traits du châtimement et de la vengeance. Ce juste par excellence, exempt de tout péché et impeccable par nature, devait donc prendre au moins l'apparence du péché, et se couvrir des livrées du pécheur, pour attirer sur sa personne, les coups de la vengeance céleste; et c'est ce qu'il fait dans le mystère de la circoncision. Il y prend la marque honteuse du pécheur et du péché. En s'appropriant la forme du pécheur, il s'approprie la peine du péché, il devient un objet de malédiction aux yeux de la justice de son père, d'objet qu'il était de ses plus tendres complaisances avant cette étrange métamorphose; et s'engage solennellement à consommer sur l'autel de la croix le sacrifice sanglant qu'il entame sous la main qui imprime dans sa chair innocente le signe flétrissant de la circoncision. Et c'est ainsi qu'il

mérite dès lors même le glorieux titre de Sauveur, puisque dès lors il sauve les coupables, en les délivrant de la mort spirituelle de leurs âmes, attachée à leurs iniquités, et qu'il les réconcilie avec Dieu, en devenant et leur pacificateur et leur paix. Oui, il est la paix du pécheur, puisqu'il l'approche de Dieu, en ruinant le mur du péché qui l'en séparait, et en éteignant jusque dans les prémices de son sang répandu sur la terre le flambeau de la discorde qui la divisait d'avec le ciel; victime pacifique qui réunit et les hommes avec Dieu, et les hommes entre eux pour ne faire tous ensemble qu'une seule ville, dont il est le maître, un seul édifice, dont il est la pierre angulaire, une seule famille, dont il est le père, un seul corps dont il est le chef, le dirai-je? un seul homme, un seul Christ avec lui : *Christianus, alter Christus*.

Paix admirable! union vraiment incompréhensible, mais aussi réelle qu'ineffable, puisque nous en avons les oracles divins pour garants, qui fait que les élus tous ensemble ne forment qu'un seul et même Christ, qui sera consommé dans l'union des trois personnes divines. Jésus-Christ dans le mystère de sa circoncision sauve le pécheur de la mort spirituelle de l'âme; il le sauve de l'empire du démon.

2° Tout pécheur est sujet du démon; il en est l'esclave. Ce cruel tyran possède toujours son âme, et quelquefois son corps, avec toutes leurs facultés : juste peine de sa révolte contre Dieu. Tandis que docile à sa voix, il observe exactement toutes ses ordonnances, le démon ne peut rien contre lui, protégé qu'il est par ce suprême dominateur des anges et des hommes, dont le sceptre peut briser d'un seul coup toutes les puissances du ciel, de la terre et de l'enfer. Ose-t-il lever l'étendard de la révolte contre lui, en commentant le crime qu'il lui défend. A l'instant même, il se voit sous les fers du démon, qui le traite comme le plus vil et le plus misérable des esclaves. Il sent, je le veux, de temps à autre, la pesanteur de ses fers, la dureté de son esclavage; il pleure la perte de sa liberté : mais que peut-il pour son recouvrement? Hélas! sous le joug qui l'accable; du milieu de ce choc continu de secousses et de mouvements qui le poussent en mille sens contraires, il ne peut rien pour sa délivrance. Il lui faut donc un libérateur tout-puissant, auquel rien ne résiste, et il le trouve dans la personne du divin enfant qui, par la vertu du sang qu'il commence à verser pour lui, met en fuite les puissances de l'enfer, et le délivre ainsi de leur dur et honteux esclavage. Oui, c'est ainsi que ce divin enfant, malgré sa faiblesse apparente, triomphe du fort armé, lui ravit sa proie, le dépouille de son domaine. C'est ainsi que d'un esclave gémissant, accablé sous le poids d'un dur et honteux esclavage, ce béni enfant, par le prix de ses douleurs et la vertu du sang dont il l'arrose, en fait un homme libre, arraché à la puissance des ténèbres pour passer à l'admirable lumière

de Dieu, et régner comme un roi puissant et glorieux dans son céleste royaume.

Divin enfant, quand je viens réfléchir sur les horreurs de l'esclavage dont vous m'avez délivré, et sur les biens ineffables qui ont suivi et qui suivront cette heureuse délivrance, je succombe sous le poids de vos bienfaits, et je n'ai ni voix, ni paroles, qui puissent vous exprimer les sentiments de reconnaissance et d'amour, dont mon cœur est tout pénétré. Ah! que ne puis-je vous offrir un sacrifice de louange digne de vous et de vos bontés pour moi. Si votre grandeur infinie et leur immensité s'y opposent, faites au moins, Seigneur, par un nouveau bienfait de votre grâce toute-puissante envers moi, que je meure plutôt à présent à vos pieds, que de reprendre jamais mes chaînes, en me vendant encore par le péché, au cruel tyran dont vous m'avez délivré, par votre pure miséricorde. La seule pensée que je puis encore devenir son esclave, me glace le sang dans les veines.

Faites couler une seule goutte du vôtre dans mon âme; elle suffira pour la rendre invulnérable à tous les traits de l'ennemi juré de son salut, et pour me rassurer contre un malheur que je crains mille fois plus que la mort.

3° La mort du corps est la suite de la mort spirituelle de l'âme par le péché. C'est lui, ce monstre qui l'introduisit dans le monde avec tous les maux dont il est rempli, en versant ses poisons sur le premier de ses habitants, dont la destinée devait décider et fixer celle de tous les autres. Cette seconde mort qui nous paraît si terrible, Jésus-Christ la détruit par son sang; il la change pour tous ses élus en une immortalité glorieuse. C'est par sa vertu que leurs corps échappés du tombeau, couverts de gloire, revêtus d'incorruption, prompts, agiles, lumineux, brilleront comme des astres dans le firmament.

Oui, c'est à l'instant même qu'il est frappé du couteau de sa circoncision que Jésus-Christ, ce grand, ce suprême architecte, commence à bâtir cette cité sainte, cette maison, ce temple auguste, dont chaque élu est une pierre vivante, qui entre dans sa structure. Le sang qu'il verse dès lors est destiné à rassembler et à réunir ensemble toutes les pierres qui doivent entrer dans la construction de ce vaste et superbe édifice, et qui renfermera cette sainte troupe des parfaits adorateurs, dont tout l'office sera d'adorer le Père en esprit et en vérité, et de chanter à sa louange et à sa gloire l'éternel alleluia. Juifs, gentils, Romains, Scythes, nations barbares ou policées de toutes les contrées de l'univers, justes ou pécheurs pénitents, nul n'est exclu de ce grand édifice, dont la grandeur et la magnificence, la forme et les proportions, toutes les ravissantes beautés prennent leur source dans les prémices du sang de son divin fondateur, et qui en est encore la principale pierre de l'angle, cette pierre choisie et précieuse qui unit toutes les autres par le ciment de la foi, de l'espérance, de la charité, de la vérité, de toutes

les vertus qui leur sont communes, et qui rehaussent sur chacune d'elles avec plus ou moins d'éclat, mais sans aucune différence de sentiments et de satisfactions internes, parce qu'étant toutes consommées dans l'union parfaite entre elles, toutes sont pleinement contentes de la portion, ou plutôt de la plénitude de leur bonheur, puisqu'elles sont toutes remplies de Dieu, toutes plongées dans son sein et comme transformées en lui, pour l'aimer et le louer éternellement.

Que cette maison spirituelle et animée du Dieu vivant et éternel, que vous commencez à élever aujourd'hui à la gloire de votre Père, sous le ciseau de votre sanglante circoncision, est belle et magnifique! qu'elle est riche et brillante! que toutes les proportions en sont plus justes et régulières! que tout y est accompli et parfait! c'est vous qui en êtes tout à la fois la première pierre, le fondement et le fondateur. C'est vous qui en faites la principale et en un sens l'unique beauté, puisque toutes les autres pierres qui entrent dans sa brillante structure ne sont belles que de votre propre beauté, et par la réflexion de ses traits réunis sur chacune d'elles. Si elles brillent, ce n'est que de votre propre éclat. Ce sont vos splendeurs qui les environnent, qui les pénètrent, qui en font autant d'astres plus radieux que le soleil, ce père de la lumière.

Ah! quelle clarté! quelles splendeurs, et quand est-ce qu'il me sera donné de contempler de mes yeux cette lumineuse cité, la Jérusalem céleste, dont les habitants sont autant de rois tout étincelants de gloire?

Quand viendra l'heureux moment, où mêlé avec eux, je vous reconnaitrai, comme eux, ô divin enfant, pour mon Sauveur et le consommateur de mon salut, la cause de ma sainteté, la source de toutes les grâces que j'ai reçues pour me sanctifier, le principe et l'objet de mon souverain bonheur? Ce sera lorsque, entièrement appliqué à ce que vous faites dans le mystère de votre circoncision, pour mériter le nom de Sauveur, je ferai constamment tout ce qu'il faut que je fasse pour être sauvé. Vous l'allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Tout ce que nous devons faire pour être sauvés, Jésus-Christ nous l'apprend par tout ce qu'il fait dans sa circoncision même, pour mériter le titre de Sauveur. Il souffre dans sa chair, il s'humilie dans son esprit, il s'engage à observer toute la loi de Moïse. Tels sont les caractères de sa circoncision corporelle. Notre circoncision spirituelle, à l'exemple de la sienne, doit donc porter sur la chair et les sens, sur l'esprit et le cœur, sur l'entier accomplissement de la loi évangélique, tels doivent être les caractères de notre circoncision spirituelle. Il faut qu'elle soit douloureuse pour la chair et les sens, cuisante et humiliante pour l'esprit et le cœur, onéreuse par le ponctuel accomplissement de toutes les lois de l'Évangile.

1^o La circoncision spirituelle du chrétien doit être sensible et douloureuse par la

mortification de la chair et des sens, qui emporte le retranchement de toutes les satisfactions non nécessaires, de tous les plaisirs superflus des sens. Tel est l'esprit du christianisme; c'est un esprit de renoncement et de privation, de retranchement et de séparation, et si on ne l'a cet esprit, on n'est pas chrétien; pourquoi? c'est que sans lui nous ne pouvons avoir avec Jésus-Christ la ressemblance indispensablement nécessaire pour porter avec vérité le nom de ses disciples, ni remplir les engagements que nous avons contractés dans le premier de nos sacrements, qui nous fit chrétiens, et sans l'accomplissement desquels le nom de chrétiens, que nous portons, n'est qu'un vain titre sans réalité.

Le monarque sur le trône, au milieu de ses palais enchantés, comme le berger dans sa hutte, tous les chrétiens sans aucune distinction, tous sont obligés de prendre Jésus-Christ pour modèle, en imitant ses exemples. C'est pour cela même que le Père céleste nous l'a envoyé revêtu de nos faiblesses et de notre mortalité, afin que nous l'imitassions, en vivant comme lui, puisque nous ne pouvons être sauvés qu'en lui, c'est-à-dire, en nous unissant étroitement à lui, par une entière conformité de vie, et une parfaite ressemblance de nos sentiments et de nos actions avec ses sentiments et ses actions. *Tous ceux*, dit l'Apôtre (Rom., VIII), *que Dieu a connus dans sa prescience, il les a prédestinés, pour être rendus conformes à l'image de son Fils.*

La loi est donc générale, et personne n'est excepté de sa sanction. La conformité avec Jésus-Christ est le nœud de la prédestination, du salut, du bonheur éternel des élus qui furent et qui seront à jamais dans la suite de tous les siècles.

Je suis la voie (Joan., XIV), s'écrie Jésus-Christ lui-même, en parlant à tous les chrétiens: *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive.* (Matth., XVI.) Ici nulle distinction de naissance, d'état, de rang, de dignité; quiconque prétend arriver au port du salut, doit marcher par la voie qui y conduit, et cette voie n'est pas un chemin semé de roses, c'est un sentier étroit, raboteux, jonché de ronces; c'est Jésus-Christ souffrant comme chef et prototype de tous les vrais chrétiens, dont la vie sur ses traces doit être une vie de souffrances, de privations, et de renoncement à tous les plaisirs des sens, à toutes les voluptés de la chair.

C'est l'engagement que nous contractâmes dans les cérémonies qui précédèrent notre baptême. Portés sur ces fonts sacrés dont l'eau sanctifiante, jointe à la parole de vie, nous donna une nouvelle naissance, en nous faisant enfants de Dieu, nous renoncâmes au démon, à ses pompes et à ses œuvres, au monde, à la chair, au péché, et nous promîmes, nous fîmes vœu d'adhérer à Jésus-Christ et de le suivre, de le servir tous les jours de notre vie. L'engagement du chrétien est donc un engagement au renoncement.

ment à toutes les superfluités dans sa personne et tout ce qui peut servir à ses usages; c'est une obligation de retrancher tout ce qui ne sert qu'à nourrir le luxe, la vanité, le faste, l'ostentation, la mollesse, la volupté; c'est une promesse solennelle de mortifier ses sens, de crucifier sa chair; et sans ce crucifiement, sans cette mortification générale de tout lui-même, il cesse d'être chrétien, puisqu'il n'appartient pas à Jésus-Christ comme un disciple à son maître, un enfant à son père, un membre à son chef.

Et n'est-ce pas ce que l'Apôtre nous atteste en nous déclarant que tous ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec leurs vices et leurs concupiscences : *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis.* (Galat., V.) Le crucifiement de la chair est donc un devoir essentiel du chrétien, et son caractère distinctif, et quand on ne l'aperçoit plus en lui, c'est la preuve de sa défection et qu'il a cessé d'être chrétien, puisqu'il en a quitté la marque caractéristique pour n'en conserver que le nom; qu'il n'est plus en réalité ni le disciple et le membre, ni l'image et la ressemblance de Jésus-Christ, et que, quand on le regarde des yeux de la foi, on ne voit dans sa personne qu'un vil et infâme apostat. Mais la circoncision extérieure de la chair, quoique essentielle au chrétien, ne lui suffit pas; il en est une autre qui lui est encore plus essentielle, plus nécessaire, et c'est la circoncision intérieure de l'esprit et du cœur.

2° La circoncision qui est propre au chrétien n'est pas celle qui consiste dans le retranchement d'une partie de la chair, dit l'Apôtre (*Rom.*, II; *Coloss.*, II), mais dans la circoncision intérieure de l'esprit et du cœur, qui comprend l'âme tout entière avec toutes ses facultés, tous ses desirs et toutes ses passions.

Circoncision intérieure de l'esprit. Tout plein de sa grandeur en qualité d'enfant de Dieu, le vrai chrétien dédaigne de s'occuper de toute autre que de sa haute filiation, ou de ce qui peut fortifier les sentiments d'estime, de reconnaissance et de joie qu'elle lui inspire. Loin de son esprit toutes ces pensées basses et terrestres, criminelles ou dangereuses; il s'interdit sévèrement jusqu'aux simples pensées vaines, frivoles, indifférentes, inutiles, et les regarde comme une sorte d'adultère pour un être intelligent fait à la ressemblance de Dieu pour le contempler sans relâche, et sans qu'il lui soit permis de s'en séparer, même de la pensée, ne fût-ce que pour un instant. Mais, hélas ! que cette noble et sublime façon de penser d'eux-mêmes et de leur dignité est rare aujourd'hui dans le christianisme. On n'y pense qu'au monde et à toutes les choses du monde; et toutes ces pensées mondaines se poussent les unes les autres dans l'esprit, comme les vagues dans une mer agitée par la tempête. Tous les esprits inquiets, troublés, se promènent d'objet en objet, tous également pernicieux; ils enfantent perpé-

tuellement mille projets chimériques de fortune, de grandeur, de gloire, d'amusements, de plaisirs; ils ne pensent qu'au mal, et à tout ce qui peut les rendre misérables en multipliant leurs crimes. Ils ne connaissent donc point la circoncision de l'esprit; ils ignorent celle du cœur.

Si le cœur de l'homme est la source de tout le bien qui embellit sa vie, il ne l'est pas moins de tout le mal qui l'enlaidit et la souille. C'est dans son sein ténébreux que se forment ces noirs projets dont l'idée seule se refuse à l'esprit; de son fonds corrompu coulent ces forfaits affreux qui font frémir la nature, toutes ces actions abominables, qui font rougir la raison; c'est lui qui, en père universellement coupable, enfante l'orgueil, l'envie, l'avarice, l'ambition, la haine, la colère, la vengeance, toutes les passions déréglées.

C'est donc de ce cœur surtout qu'il faut approcher le couteau de la circoncision, pour y faire des coupures et des incisions profondes, des retranchements de toute espèce. Retranchement de l'amour-propre, qui rapporte tout à soi, comme au centre où tout doit aboutir et se rendre de toute part. Il doit s'oublier lui-même, ou ne plus se connaître que pour se sacrifier en faveur des autres. Retranchement des desirs, des affections, des attachements aux créatures, ou criminels, ou seulement naturels et point assez purs : le chrétien n'aime que Dieu pour ses amabilités infinies, ou que ce qui peut le conduire à Dieu; il n'a de soi que pour la justice, ni d'ardeur et d'attachement que pour les biens ineffables qui lui sont promis dans le ciel.

Retranchement de ses goûts et de ses dégoûts, de ses attrait et de ses répugnances, de ses amitiés et de ses antipathies, de son humeur et de son caractère, de ses sensibilités, de ses délicatesses, de ses vivacités, de son activité, de ses empressements, de ses indocilités, de sa volonté propre, et des recherches de soi-même dans la pratique même des vertus, dans l'exercice des actes de la religion et les actions les plus saintes. La circoncision spirituelle du chrétien s'étend à tout; elle immole tout sans aucune pitié, le dehors et le dedans, le corps et les sens extérieurs, l'âme et les sens intérieurs avec toutes ses facultés; l'esprit et toutes ses pensées vaines, superbes, curieuses, inquiètes, inutiles; le cœur et toutes ses affections, toutes ses attaches naturelles et humaines; la volonté et son amour de l'indépendance et de la liberté; la mémoire et toutes ses réminiscences frivoles, l'imagination et tous ses extravagants fantômes, toutes ses images dangereuses, toutes ses peintures peu chastes, tous ses tableaux indécents; elle sacrifie jusqu'à ces biens intérieurs de l'âme, que l'on croirait le moins susceptibles de sacrifices, j'entends ces sentiments intimes d'une piété pleine de suavité, ces douceurs toutes célestes, ces consolations divines, cette paix ineffable, ce témoignage si consolant de la bonne conscience, ces

assurances du salut, ces gages, ces nantissements de l'amour de Dieu, qui ne permettent pas de douter qu'on l'aime et qu'on en est réciproquement aimé; elle sacrifie jusqu'à Dieu même, Dieu senti, goûté, savouré délicieusement; Dieu prévenant l'âme de ses bénédictions de douceur, et la noyant, pour ainsi dire, dans un fleuve de paix et de chastes plaisirs; Dieu flattant, caressant, consolant et versant à pleines mains les consolations dans toutes les facultés de l'âme pour se contenter d'un Dieu dur, sévère, cruel et frappant à grands coups; d'un Dieu troublant, agitant, secouant, bouleversant tout; d'un Dieu qui éprouve, exerce, fatigue l'âme, jusqu'à lui enlever tout soutien, tout appui sensible et tout sentiment de foi, d'espérance, d'amour, de religion, de vertu, jusqu'à lui imprimer les honteuses flétrissures, du moins apparentes, de tous les vices et de toutes les passions, jusqu'à la tenir comme sans cesse suspendue par un fil imperceptible, sur le double abîme du péché et de la réprobation. C'est jusque-là que le chrétien doit porter son sacrifice, et sur cette règle, ah! qu'il est donc peu de vrais, de parfaits chrétiens; et ne pourrait-on pas dire d'eux ce que le prophète Jérémie disait des Israélites de son temps, que tous ceux de la maison d'Israël ont le cœur incircuncis : *Omnis domus Israel incircumcisi sunt corde. (Jerem., IX.)*

Non, non, on ne connaît plus aujourd'hui dans le christianisme cet esprit de détachement, de renoncement, d'abnégation, de retranchement, de mortification générale, de sacrifice universel, qui en fait l'essence. Hélas! chacun n'y pense qu'à suivre ses penchants, à contenter ses goûts, à satisfaire toutes ses passions. L'orgueil domine les uns, l'envie dessèche les autres, la colère transporte ceux-ci, la haine et la vengeance animent, enflamment ceux-là; tous s'y laissent entraîner par la faim des richesses, la soif des honneurs, l'amour effréné des plaisirs. On y cherche ses aises et ses commodités; on veut que rien ne manque, on ne veut rien souffrir, on repousse tout ce qui gêne, blesse, offense, captive, assujettit. On y fait le mal ouvertement et sans honte comme sans remords, ou si quelquefois on y fait quelque bien, c'est toujours sans nulle pureté d'intention, nulle sublimité de vues, nulle élévation de motifs, souvent même par des intentions obliques, des vues basses et terrestres, des motifs criminels. On y fait le bien sans ostentation, par vanité, par ambition, par intérêt, par politique, par bienséance, par respect humain, par hypocrisie et pour s'attirer l'approbation avec les faveurs de ceux auxquels on a intérêt de plaire. On le fait d'une façon purement naturelle et humaine, sans ordre, sans règle, par coutume, par caprice, par fantaisie et pour contenter sa volonté propre. Le chrétien doit pratiquer la circoncision spirituelle de l'esprit et du cœur, il doit accomplir toute la loi de l'évangile.

3^e En se soumettant à la cérémonie de la

circoncision mosaïque, Jésus-Christ s'engage solennellement à garder toute la loi de Moïse. C'est ainsi que, pour trouver le salut et entrer dans la vie, le chrétien est obligé d'accomplir toute la loi évangélique, qui a pris la place de la loi mosaïque, qui n'en était que la figure, et que Jésus-Christ devait abroger, après l'avoir accomplie, pour lui substituer une autre loi, cette loi de grâce et d'amour, qui est propre aux vrais enfants de la promesse. C'est dans ce double point de vue que l'apôtre saint Paul envisageait le Fils de Dieu, en le considérant comme le consommateur de l'ancienne loi et le fondateur de la nouvelle. Comme le consommateur de l'ancienne loi, il devait l'accomplir; comme fondateur de la nouvelle loi, il fallait qu'il nous apprit à l'accomplir à son imitation, par l'exemple de son obéissance. Et de là l'obligation où sont les chrétiens d'observer fidèlement la loi de l'Evangile, de la prendre pour la seule règle de leurs pensées, de leurs jugements, de leur conduite, et de mourir mille fois plutôt que d'en violer le moindre précepte. Celui qui est au-dessus de la loi se soumet à la loi, pour apprendre à ceux qui en dépendent à s'y soumettre et à l'observer dans tous ses points.

Voilà donc ce que nous devons faire pour notre salut, et pour répondre à ce que Jésus-Christ fait dans le mystère de sa circoncision, pour nous sauver et mériter le nom de Sauveur à notre égard. Il s'agit du fidèle accomplissement de tous les préceptes de la loi, d'une mortification générale, d'une circoncision universelle du dehors et du dedans, qui, en coupant jusqu'au vif, dans toutes les parties du corps, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, aille s'enfoncer jusque dans la moëlle des os, jusque dans l'intime de toutes les puissances de l'âme, jusque dans tous les replis tortueux de l'esprit et du cœur, parce qu'il n'y a rien en nous, ni au dedans ni au dehors, qui ne soit infecté du venin corrupteur du péché, et qui, par conséquent, ne doive être retranché par les plus douloureuses incisions, ou lavé et purifié par les larmes d'une pénitence amère.

Hé quoi! Jésus-Christ tout innocent qu'il est, pleurerait amèrement nos péchés. et ils ne pourraient nous arracher une seule larme? Le Saint par essence porterait volontairement l'opprobre de nos péchés, et nous refuserions d'en faire l'aveu et d'en essayer la confusion? Il souffrirait dans sa chair tendre et délicate, il répandrait son sang, par une opération douloureuse, il embrasserait une loi pénible, et nous ne voudrions rien endurer dans nos chairs coupables et souillées de mille crimes? Nous refuserions de verser quelques pleurs pour effacer cette multitude de crimes? Nous violerions sans remords les plus doux préceptes de l'Evangile, en bravant avec audace et le législateur et la loi?

Non, mon Dieu, mon adorable et mon trop aimable Sauveur, je ne vous verrai pas

souffrir sous le couteau de la circoncision pour expier mes crimes, sans le prendre moi-même en main, pour me punir, pécheur indigne, et retrancher dans tout moi-même tout ce qu'il y a d'impur, de criminel, de vicieux, de vain, d'inutile, de superflu, et faire de ma personne tout entière un holocauste perpétuel de pénitence et d'amour crucifié comme vous. Ainsi soit-il.

SERMON VIII.

POUR LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE.

Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum (Math., II.)

Nous avons vu son étoile dans l'Orient, et nous venons l'adorer.

Quelle foule de mystères dans un seul, et quel vaste champ d'instructions elle nous offre! les mages qui viennent de l'Orient pour chercher un enfant nouveau-né roi des Juifs; une étoile qui les conduit à la crèche de l'étable de Bethléem, où ils le trouvent, l'adorent, et lui font leurs présents; les précautions qu'ils prennent pour s'en retourner dans l'Orient, après les obstacles qu'ils avaient eus à surmonter pour en sortir; la barbare politique d'Hérode, l'aveuglement des Juifs, la vocation des gentils; tout cela et beaucoup d'autres choses que présente à la réflexion ce glorieux mystère, sont bien propres à nous occuper salutairement. Mais parmi ces divers objets, tous utiles et salutaires, il en est un auquel je m'arrête, de préférence à tous les autres, et qui va faire tout le sujet de ce discours, parce qu'il me semble appartenir singulièrement à notre mystère, et très-capable de faire les plus douces impressions dans nos cœurs, c'est notre vocation au christianisme et à la connaissance de Jésus-Christ, qui se manifeste à nous dans ce mystère, qu'on appelle pour cela même *Épiphanie*, c'est-à-dire *apparition* ou *manifestation*: voici mon dessein.

Notre vocation au christianisme est infiniment précieuse, à la considérer en elle-même: premier point. Elle est infiniment avantageuse, à l'envisager par rapport à nous: second point. Le prix de notre vocation au christianisme et son utilité: voilà donc tout le sujet de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Notre vocation au christianisme va prendre sa source dans le sein même de la bonté, de la sagesse et de la puissance de Dieu, qui nous aime d'un amour éternel, prévenant, gratuit, sage et puissant.

1° Amour éternel dans son origine. Oui, je vous ai aimée d'un amour éternel, c'est pourquoi je vous ai attirée à moi, par la compassion que j'ai eue de vous: *In charitate perpetua dilexi te: ideo attraxi te miserans.* (Jerem., XXXI.) C'est ainsi que Dieu parlait par la bouche d'un prophète à la Vierge d'Israël, et dans sa personne à l'Eglise chrétienne, cette tendre épouse de Jésus-Christ, qu'il a tirée d'Israël par les chaînes de l'amour qui la lui fit choisir de toute éternité pour son épouse chérie, et l'objet de ses plus douces complaisances. Ah! chrétiens,

quel sujet d'espérance et de consolation pour vous et pour moi. Renfermés dans le sein du néant, nous n'étions point encore, et déjà l'Eternel pensait à nous, déjà il s'occupait de nous, déjà il nous aimait de cet amour qui prévenait tous les temps, qui nous distinguait de tous les peuples qui devaient peupler l'univers dans la suite des temps, qui nous séparait de cette masse corrompue de tant de peuples idolâtres, qui, toujours aveugles et constamment assis dans les ombres de la mort, n'ont jamais vu luire sur eux le soleil de justice. Dès lors, et de toute éternité, Dieu nous connaissait par nos propres noms, et nous avions trouvé grâce à ses yeux; il jetait sur nous des regards de complaisance comme lui appartenant; il nous regardait comme son héritage, son domaine, sa portion choisie, et cette éternité du choix qu'il fit de nous avant tous les siècles, il nous la manifeste aujourd'hui, d'une manière éclatante dans la personne des mages, prémices de la vocation des gentils à la foi, qui arrivent aujourd'hui à Bethléem pour connaître et adorer l'auteur même et le consommateur de la foi, qu'ils découvrent dans l'enfant nouveau-né contre toute apparence et malgré le témoignage de leurs sens, qui déposent le contraire. Dieu de bonté par excellence! quand je vous considère pensant à moi et tout occupé de mes intérêts de toute éternité, ah! je succombe sous le poids d'un bienfait dont l'origine remonte au delà des temps, et qui doit sa naissance à un éternel amour. Amour éternel, et par conséquent amour prévenant.

2° Non, ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu les premiers, puisque nous n'étions point encore, qu'il nous aimait déjà, et que son amour pour nous qui remplissait son cœur, lui faisait arrêter le décret de notre vocation à la foi, et qu'il avait la volonté sincère de nous sauver, en nous amenant à la connaissance de la vérité, qui n'est autre que lui-même. Ce n'est pas lui qui a fait la mort, il ne se réjouit point de la perte des hommes, il n'en hait aucun; il veut les sauver tous, il est le Sauveur de tous, quoiqu'il le soit principalement et spécialement des fidèles: *Salvator omnium hominum, maxime fidelium* (1 Timoth., IV), dit l'Apôtre. Que ces paroles sont consolantes! N'en doutons pas, chrétiens, Dieu de toute éternité a en la volonté spéciale de nous sauver en se découvrant à nous par la lumière de la foi, l'ouvrage de la bonté de son cœur, et de son amour prévenant, de son amour gratuit.

3° Et que voyait-il en nous, soit avant, soit après notre naissance, qui fût une raison pour lui de nous accorder son amour et la grâce de notre vocation à la foi? Grand Dieu! dites-le nous si vous avez eu d'autre raison de nous attirer à vous que l'amour même de bienveillance que vous nous portâtes de toute éternité sans prévision de mérites, qui sont d'ailleurs, quels qu'on les suppose, l'ouvrage de votre amour même et l'effet de votre grâce toute-puissante. J'en-

tends sa voix, et c'est lui qui nous répond par la bouche de l'Apôtre des gentils, que *ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés, et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés, et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés.* (Rom., VIII.) La vocation à la foi est donc la suite de la prédestination, et la prédestination prend sa source dans la gratuité même d'un amour qui prévient tous les mérites, sans en supposer aucun.

Heureux donc et mille fois heureux les chrétiens d'avoir été choisis de toute éternité, par un amour purement gratuit, pour former, sous les ailes du Dieu des miséricordes, un peuple d'élus, une nation sainte, un sacerdoce royal, une famille toute composée de prêtres et de rois, pour offrir sans intermission, sur l'autel de la nouvelle alliance, la sainte victime, cette victime toute d'amour, dont le sang a lavé les péchés du monde, et s'offrir eux-mêmes avec elle comme des hosties d'agréable odeur, aux yeux du Très-Haut. Ah! ce n'est pas ainsi qu'il en a usé envers toutes les nations : *Non fecit taliter omni nationi.* (Psal. CXLVII.) Non, Dieu n'a point fait à tous les peuples de l'univers l'insigne faveur qu'il a faite aux chrétiens; il n'a pas jeté sur eux tous, avant tous les siècles, un regard de tendresse et de compassion; il ne les a pas tous marqués du sceau d'un amour éternel; c'est le privilège du chrétien. Et voilà ce qui doit le toucher, l'attendrir, le pénétrer de toute part, lui inspirer la plus vive reconnaissance. La gratuité de l'amour de son Dieu pour lui brille dans sa vocation divine au christianisme, la sagesse y éclate.

4^e La même amour qui de toute éternité prédestina les chrétiens en les appelant à l'Eglise, hors laquelle il n'y a point de salut, leur ménagea en même temps les moyens infailibles d'y parvenir, dans les plans de sa sagesse. Et combien sont-ils admirables ces plans de la divine sagesse touchant la vocation et le salut des fidèles. Quelles attentions, quelles prévoyances, quelles saintes et ingénieuses adresses, pour m'exprimer ainsi, quelles étonnantes précautions il faut qu'elle emploie pour y réussir. Jugeons-en par ce qu'elle fait aujourd'hui en faveur des mages, pour les conduire à Jésus-Christ, puisque étant les précurseurs de tous ceux qu'elle y conduira dans la suite, elle nous a tracé sans doute dans cette première vocation l'idée de toutes les autres.

Et d'abord, pour amener les mages aux pieds de la crèche de Jésus-Christ à Bethléem, il leur envoie un nouvel astre, une étoile extraordinaire, qui frappe leurs yeux au dehors, tandis qu'il fait luire au fond de leurs âmes une autre étoile intérieure et secrète qui éclaire leur esprit, et leur fait connaître qu'il vient de naître un nouveau roi dans la Judée, qu'ils doivent aller chercher et adorer.

En second lieu, la même lumière invisible, qui éclaire l'esprit des mages, agit puissamment sur leurs cœurs; elle les touche, elle les échauffe, elle les presse, elle les dé-

termine à quitter leur pays sans délai, pour se hâter d'aller rendre leurs hommages au roi Sauveur des hommes, qui vient de naître dans la Judée.

Enfin, éclairés, touchés, et promptement déterminés, les mages brisent tous les liens qui les attachaient à leur pays, pour suivre l'étoile, qui les guide et les conduit dans des contrées étrangères, qu'ils ne connaissent point, mais où ils trouveront le roi nouveau-né qu'on leur annonce, et qui fait l'objet de leurs désirs comme celui de leurs recherches.

N'est-ce donc pas là ce que fit dans tous les temps la sage Providence qui conduit tout à ses fins avec autant de douceur que de force, soit pour convertir les infidèles qui ne connaissaient point l'Eglise, soit pour la conversion des pécheurs qui la méconnaissent et la méprisent, après avoir pris naissance dans son sein? Les mages étaient des philosophes observateurs, qui contemplaient les astres; et pour s'accommoder à leur goût ainsi qu'à leur profession, Dieu leur envoie une étoile extraordinaire qui les frappe par son éclat, et les conduit à Bethléem. N'est-ce pas ainsi que Dieu en use pour l'ordinaire à l'égard des pécheurs qu'il veut convertir? Ne le voit-on pas s'accommoder à leur goût, à leur caractère, à leur état et à leur profession, pour les gagner et les attirer à lui par cette douce condescendance? Pour produire le même effet, ne met-il point en œuvre tantôt la voix d'un prédicateur qui tonne et qui effraye, ou qui flatte et qui console, tantôt d'un exemple qui entraîne, ou d'un accident qui abat et qui absorbe, d'autres fois quelque autre moyen extérieur et frappant pour se frayer la route des cœurs qu'il veut gagner?

A ces moyens extérieurs que Dieu emploie pour convertir les pécheurs, il en joint d'autres que l'on ne voit pas des yeux du corps, ces grâces intérieures du Saint-Esprit, qui agissent invisiblement dans leurs âmes, en les éclairant, en les échauffant, en leur inspirant cette sainte ardeur qui les fait courir à la voix qui les appelle. C'est ainsi que les mages, frappés extérieurement, et intérieurement éclairés, échauffés, enflammés, volent à Jésus-Christ, en surmontant tous les obstacles qui s'opposent à leur entreprise, par une prompté et courageuse correspondance aux deux sortes de grâces qui forment toute la chaîne de leur vocation. C'est ainsi encore que tous les pécheurs, soit infidèles, soit chrétiens, sont appelés et introduits dans le bercail du bon Pasteur. L'astre bienfaisant, l'étoile invisible de la grâce, va les chercher jusque dans les contrées les plus éloignées du salut, dans les routes détournées du crime, dans l'abîme des plus affreux désordres; elle darde sur eux ses doux rayons; elle fait briller à leurs yeux ces charmes ravissants qui font les plus salutaires impressions sur leurs cœurs. O bonté de mon Dieu! O amour ingénieux, plein de sagesse et de condescendance, qui va se prêter aux goûts et aux inclinations de ceux qu'il veut gagner;

étudier leur caractère pour s'y conformer; ménager leur délicatesse, épier leurs moments et les occasions favorables pour en être écouté, se montrer attentif à leur plaisir en toutes choses! Mais amour fort et puissant!

5° Oui, amour de Dieu dans la vocation et la conversion des pécheurs, amour fort et plus fort que la mort, plus puissant que le monde, les démons et l'enfer. Pour quitter leur pays et s'en aller au loin dans une terre inconnue, combien les mages n'ont-ils pas de l'ens à délier, de chaînes à rompre, de dangers à courir, de peines à essayer, de considérations à oublier, de craintes à mépriser et à braver? Parents, amis, domestiques, étrangers, tous s'empressent à l'envi de leur faire abandonner un projet qu'ils regardent comme une pure chimère sans la moindre réalité. Arrivés à Jérusalem, la capitale de la Judée, l'étoile, qui avait guidé leurs pas jusqu'alors, se dérobe tout à coup à leurs yeux; que feront-ils? Intrépides et pleins de courage, ils iront hardiment s'informer du lieu de la naissance du nouveau-né roi des Juifs, malgré la crainte que doit naturellement leur inspirer la puissance formidable du roi actuellement régnant, roi cruel et si jaloux de son autorité que sa barbare politique lui fit immoler une multitude d'innocents, de peur de manquer l'enfant nouveau-né, qu'on lui annonce comme devant porter un jour le sceptre de la Judée, et que, par cette raison même, il voulait étouffer dans son berceau. Enfin, parvenus au terme de leur voyage, les mages ne seront point ébranlés dans leur foi, à la vue d'un enfant privé de toutes les commodités de la vie et couché sur un peu de paille dans une pauvre étable; non : humblement prosternés à ses pieds, ils reconnaissent dans la faiblesse d'un enfant toute la force et toute la grandeur du Très-Haut, toute la majesté du Roi des rois, du Seigneur des seigneurs, toutes les richesses, toute la pompe et toute la magnificence du souverain Maître du ciel et de la terre; ils reconnaissent le seul vrai Dieu et l'adorent en cette qualité, bien résolus de n'avoir, de n'aimer et de ne servir plus que lui. O amour tout-puissant, qui faites triompher les mages de tous les obstacles qui s'opposent à leur bonheur, que vous êtes admirable! Et vous, mages, que vous êtes heureux d'avoir tout quitté et tout surmonté, pour trouver Jésus, l'unique objet de vos désirs, et le seul capable de les contenter! Et voilà encore ce que Dieu fait par la vertu toute-puissante de sa grâce dans tous les pécheurs qu'il appelle et qu'il convertit, en renouvelant à leur égard les prodiges qu'il fit éclater en faveur des mages.

Après avoir éclairé leurs esprits, attendri, échauffé, enflammé leurs cœurs, excité leurs désirs, il fortifie leurs volontés pour leur faire secouer le joug du respect humain, de la fausse prudence, de la chair, de la tyrannie des passions, de la servitude du péché, de toutes les machinations que le monde,

l'enfer et les êtres infernaux emploient pour empêcher leur entière conversion. Prompts, agiles, légers, fidèles, généreux, constants, rien ne les arrête, rien ne les rebute, tout contribue à les faire avancer à grands pas dans la route qui conduit au cri du divin amour et au séjour aimable du Dieu qui les appelle. Lui seul leur paraît grand, et le seul digne d'être aimé, servi, adoré; ils l'adorent, ils l'aiment, ils le servent avec tout le respect qui est dû à sa grandeur, avec toute l'ardeur de l'amour qu'exige celui qu'il a eu pour eux de toute éternité, avec toute la reconnaissance, la constance et la fidélité que demandent l'excellence et le prix de leur vocation, de leur conversion.

Notre vocation au christianisme est donc infiniment précieuse, à la considérer en elle-même; vous venez de le voir. Notre vocation au christianisme est encore infiniment avantageuse et utile à l'envisager par rapport à nous : vous l'allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Quelle langue humaine ou angélique pourrait énoncer les avantages de notre vocation au christianisme? Suréminents dans leur nature, ils sont inexplicables. Prodigeux dans leur nombre, on ne peut les compter. Qui pourra donc nous en donner une idée suffisante, non pour les apprécier, mais pour les admirer et nous pénétrer de reconnaissance envers le magnifique auteur de ces dons inappréciables. Inspiré de Dieu, l'Apôtre des gentils les renferme tous dans la double grâce de notre justification et de notre glorification. Ceux, dit-il, que Dieu a appelés, il les a aussi justifiés, et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés. *Quos vocavit, hos et justificavit; quos autem justificavit, illos et glorificavit.* (Rom., VIII.) Les avantages de notre vocation au christianisme sont donc renfermés dans la grâce de notre justification et dans celle de notre glorification.

1° Quand je parle de notre vocation au christianisme, j'entends cette vocation spéciale qui se confond avec l'élection ou la prédestination des élus, c'est-à-dire, le choix que Dieu a fait de toute éternité d'un certain nombre de créatures raisonnables, pour les sauver et les conduire infailliblement au bonheur suprême qu'il leur a destiné dans ses éternels décrets. Ce sont ceux que Dieu appelle de cette sorte à la religion chrétienne, qu'il ne manque pas de justifier dans le temps, pour les glorifier dans l'éternité. Ah! l'admirable opération que celle de la justification de l'homme! Eh! l'heureux état, que celui de l'homme justifié!

La justification de l'homme, considéré dans sa cause ou son principe, est cet acte même de la miséricordieuse bonté du Tout-Puissant, qui le fait passer des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie, du néant du péché à l'être de la grâce sanctifiante. Grâce sanctifiante! qu'êtes-vous, ou plutôt que n'êtes-vous pas pour celui qui vous possède?

La grâce sanctifiante qui justifie le pécheur est une qualité surnaturelle infuse et inhérente dans son âme, qui le rend juste, saint, agréable aux yeux de Dieu, l'élève au rang de ses enfants, le fait entrer en participation de sa nature divine même : *Divinæ consortes nature*. (II Petr., I.) C'est donc un lien sacré qui n'a pas seulement la vertu de l'attacher étroitement à la Divinité, mais de le faire passer en elle par une sainte transformation. Avant cette sainte union, hélas ! triste et déplorable état que celui de l'homme ! Figurez-vous un sarment séparé de son cep, qui, n'ayant plus de sève, ne peut plus porter de fruit et n'est propre qu'à servir d'aliment au feu ; ou bien un membre retranché du corps, qui, sans mouvement, sans action, sans vie, ne fait plus que pourrir et se corrompre.

Tel et mille fois plus misérable encore, est l'état d'un homme privé de la grâce sanctifiante. Que le Père des lumières, auteur de tous les dons parfaits, daigne l'en gratifier ; à l'instant même, ce n'est plus un homme, ni un ange, c'est un Dieu en grandeur et en toutes sortes de biens. La même grâce qui le sanctifie, lui imprime la qualité d'enfant de Dieu ; elle l'élève jusqu'à la participation de sa nature ; elle le fait donc plus grand que les plus hautes et les plus sublimes intelligences, que tout ce qu'il y a de grand dans le ciel et sur la terre, à ne considérer que l'ordre naturel des êtres créés. Représentez-vous donc tout ce qu'il y a de plus grand, de plus sublime dans cet ordre naturel des créatures ; imaginez encore, s'il est possible, tout ce qui pourrait y avoir de plus grand et de plus sublime, si Dieu, usant de sa puissance absolue, créait à chaque instant des intelligences plus parfaites en tout genre les unes que les autres, et vous n'aurez pas atteint le premier degré de la grâce sanctifiante. Pourquoi ?

C'est, 1° parce que la mesure de la grandeur et de l'excellence d'un être créé, c'est sa proximité du Créateur, source, principe de tout ce qui existe ou qui peut exister de grand, d'excellent, de parfait. Plus l'être créé approche de son principe, plus il est donc excellent et parfait, par la raison même qu'étant plus près de la source de tout ce qu'il y a d'excellent et de parfait il y puise des perfections plus excellentes que toutes celles des êtres qui en sont plus éloignés. Or, la grâce qui sanctifie l'homme, l'approche plus près de la Divinité que tous les autres titres imaginables, qui ne passent point les bornes de la nature ; elle l'élève donc à un rang de beaucoup supérieur à celui de tous les autres qui n'excèdent pas l'ordre de la nature.

2° Si l'on en croit plusieurs Pères de l'Eglise, le Saint-Esprit n'est pas seulement dans l'homme juste par ses dons qu'il y répand et les faveurs dont il l'honore, mais en personne et par sa présence substantielle. Et n'est-ce pas le résultat de tant d'oracles divins, qui nous attestent que le Saint-Esprit habite en nous, et que nous sommes

les maisons, les temples, les sanctuaires du Saint-Esprit ? Mais s'il est entre le Saint-Esprit et le juste sanctifié par la grâce habituelle une union si étroite, faut-il s'étonner si cet homme surpasse incomparablement tout ce qu'il y a de plus grand et de plus sublime dans la simple nature ? Ah ! si nous pouvions pénétrer dans l'intérieur de ce juste, devenu par la grâce de la justification le temple vivant et animé du Saint-Esprit ; temple marqué de son sceau, orné de ses dons, brillant de ses clartés, portant tous les traits de sa ressemblance, comme sa plus vive et sa plus fidèle image, quelle haute idée n'en concevions-nous pas, et quels seraient notre étonnement et notre admiration, nos transports et nos ravissements à l'aspect de ces merveilles ? Oh ! combien nous serions touchés de ses charmes, et doucement éblouis de ses splendeurs ! Quelles douces sensations ferait éprouver à toutes les puissances de nos âmes la vue de sa touchante beauté !

Mais quel sera-t-ce, s'il nous était donné de connaître tout ce qu'il vaut, et tout ce qu'il est aux yeux de Dieu ? Combien il lui est agréable et cher ? Avec quelle complaisance il le regarde ? Quel tendre commerce il entretient avec lui ? De quelle étroite familiarité il daigne l'honorer ? De quels dons il se plaît à l'enrichir ? Quelle abondance de grâces il aime à faire couler perpétuellement dans son âme et toutes ses facultés ? N'est-ce pas de la grâce sanctifiante qui orne l'âme du juste, qu'on peut dire, comme de la sagesse, que tous les biens forment son escorte : *Venerant omnia bona pariter cum illa*. (Sap., VII.)

Ce qui ne permet pas d'en douter, et qui rehausse infiniment l'idée qu'on doit avoir de la grâce justifiante, c'est que tous ceux qui la possèdent sont revêtus de Jésus-Christ, comme s'exprime l'Apôtre (*Galat., III*), et par conséquent enrichis de ses biens, couverts de ses mérites, participants de ses droits et de ses privilèges. C'est enfin que cette grâce, qui justifie l'homme en le sanctifiant et en l'unissant comme un membre vivant à Jésus-Christ, son divin Chef, est en lui un principe de vie, pour toutes ses actions, qui les rend méritoires de la vie éternelle, en les élevant à l'ordre surnaturel de la grâce et de la gloire ; élévation si nécessaire, que sans elle les exploits les plus héroïques et les plus glorieux aux yeux des hommes sont comptés pour rien à ceux de Dieu, et restent sans récompense dans l'autre monde, comme des actions nulles, s'ils n'y sont pas punis comme des forfaits coupables, enfants maudits de l'ambition, de la convoitise, de l'orgueil, de la vanité, de l'envie, de la vengeance, ou de quelque autre passion désordonnée. Heureux donc l'homme juste, puisqu'il est élevé à un rang si sublime que d'être en effet l'enfant de Dieu, le temple animé du Saint-Esprit, le membre vivant de Jésus-Christ ! Heureux encore de pouvoir mériter la gloire par son élévation, puisque

ceux que Dieu a élevés de la sorte en les appelant et en les justifiant, il les a aussi glorifiés : *Quos autem justificavit, illos et glorificavit.*

3° Le même apôtre que vous venez d'entendre nous dit encore que si nous sommes enfants par la grâce de notre justification, nous sommes aussi héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ : *Si autem filii, et hæredes, hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi.* (Rom., VIII.) La grâce qui nous justifie en nous faisant chrétiens nous fait donc aussi enfants de Dieu, et en nous faisant enfants de Dieu, elle nous fait encore ses héritiers, elle nous donne des droits certains sur ses biens ; tous ses domaines nous appartiennent, son royaume est à nous ; car notre père est roi, le plus grand de tous les rois. Que dis-je ? il sera lui-même notre domaine, notre possession, notre héritage, notre éternelle récompense et l'objet immuable de notre suprême félicité. Quoi de plus grand, de plus consolant, et quel sujet plus légitime d'une confiance inébranlable pour le jour des vengeances !

Tremblez, méchants, qui que vous soyez, frémissez, éclatez en sanglots et en gémissements, à la simple pensée de ce jour épouvantable ; il viendra, il s'approche, et déjà j'entends la trompette éclatante qui retentit aux quatre coins de l'univers, en criant à tous les morts de secouer la poussière de leurs tombeaux, pour venir paraître devant le tribunal du souverain Juge, et pour entendre sortir de sa bouche la sentence irrévocable qui doit les condamner à des supplices sans fin. Déjà je l'aperçois ce Juge terrible des vivants et des morts ; le voilà qui s'avance, la fureur dans les yeux et les foudres dans les mains, porté sur un nuage de lumières et de feux : méchants, tremblez à son aspect, il va vous foudroyer.

Mais pour vous, justes, ah ! réjouissez-vous, et soyez ravis de joie ; levez la tête, regardez ; c'est le jour de votre rédemption qui est arrivé, et votre Rédempteur qui s'avance ; allez à lui d'un pas léger ; montrez-lui des fronts riants ; il vient pour les couronner et vous venger des outrages de l'impie ; il vient vous accorder les honneurs du triomphe après vos longs combats, et vous récompenser de vos travaux, en vous faisant reposer, investis de gloire et comblés de délices, sur son sein paternel.

C'est donc un père, et le meilleur de tous les pères que vous trouverez dans sa personne, un père qui, après vous avoir choisis de toute éternité pour ses enfants adoptifs, mettra le sceau à une adoption si glorieuse pour vous, en comblant de délices et de gloire vos âmes et vos corps ressuscités, en s'élançant de leurs tombeaux au premier son de sa voix toute-puissante. Vous trouverez un père dans la personne de votre Juge : vous y trouverez un tendre et magnifique époux.

C'est lui-même qui prend ce nom si doux et si aimable dans l'alliance qu'il contracte

avec tous les chrétiens, et dont il a voulu que les alliances des époux mortels fussent la figure expresse. Oui, tel qu'un époux chrétien, qui est uni à son épouse, objet de sa tendresse, par les sacrés nœuds d'un chaste amour, ainsi Dieu l'époux de nos âmes, fait avec elles, dans les sacrements de son Eglise, une alliance toute sainte, qu'il commence ici-bas, pour la continuer, la perfectionner et la consommer dans le ciel. Là, dans ce bienheureux séjour, Dieu ce céleste époux de nos âmes, leur sera éternellement uni, comme elles lui seront éternellement unies, sans qu'elles puissent s'en séparer jamais ; et le jour de cette immuable union sera le jour même du dernier avènement du souverain Juge, jour aussi doux et aussi consolant pour les justes qu'il sera dur, amer et désolant pour les malheureux pécheurs. Jour de ce discernement mémorable à jamais, où, au moment même que les réprouvés, pâles, tremblants, consternés, tomberont pêle-mêle, avec des hurlements affreux, dans le gouffre de l'enfer, les élus, par un sort bien différent, s'élanceront, ravis de joie, jusqu'au plus haut des cieux, pour y célébrer éternellement les noces de l'Agneau, y chanter ses louanges et ses miséricordes, y vivre de sa vie toute divine, divinisés qu'ils seront en quelque sorte avec lui, par la participation de sa nature, de sa gloire et de sa félicité.

Charmant séjour des bienheureux, ah ! vous serez toujours le tendre objet de mes vœux les plus ardents. Tristement assis sur le bord des fleuves de la profane Babylone, sans cesse je soupirerai vers vous, sainte Sion. Cité des saints, céleste Jérusalem, quand viendra le moment où, échappé de la prison de mon corps, je m'élancerai dans l'enceinte auguste de tes sacrés murs, pour m'y reposer sur le sein de mon Dieu et y chanter le cantique éternel de ses miséricordes sur moi, et de ma reconnaissance envers lui ? Mon Dieu, mon Père, mon Epoux, ne me faites pas languir plus longtemps, hâtez-vous de m'ouvrir les portes de cette ville sainte, dont vous êtes vous-même la lampe, le soleil, la lumière. Et vous, esprits immortels, qui gardez le trône de mon Dieu, l'unique objet de ma tendresse, portez à ses pieds l'encens de mon cœur, avec l'hommage de mon amour et de mes désirs enflammés.

Dieu ne les contentera, ces justes désirs de le posséder dans le séjour des bienheureux, que quand, sur leurs traces, nous aurons fourni la carrière des vertus sublimes qui leur en a frayé la route. Voulez-vous donc partager bientôt leur bonheur, hâtez-vous de combler la mesure de vos mérites et d'acquiescer cette plénitude de justice qui est la préparation nécessaire à la plénitude de votre félicité. Fidèles à la grâce de votre vocation au christianisme comme les rois mages, faites, comme eux, des œuvres chrétiennes ; suivez-les, quittant leurs foyers, s'arrachant sans pitié à tous les objets de leur tendresse, pères, mères, femmes, enfants,

parents, amis; essayant les reproches de se livrer à de vaines conjectures si peu dignes de la sagesse dont ils font profession, méprisant les plaisirs, affrontant les dangers d'un long voyage, bravant les fatigues, offrant leurs présents et s'offrant eux-mêmes tout entiers, par une consécration générale, à un pauvre enfant dans la personne duquel, au flambeau de la foi, ils reconnaissent le Maître adorable de la nature. Vivez comme eux d'une vie de foi, de justice, de sainteté, et d'une sainteté consommée, gage certain de la gloire qui en sera la récompense et que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON IX.

Pour le dimanche dans l'octave de l'Épiphanie.

SUR LE SERVICE DE DIEU.

Nesciebatis quia in iis quæ Patris mei sunt, oportet me esse. (Luc., II.)

Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé à ce qui regarde le service de mon Père.

Tel est, N..., la réponse de l'enfant Jésus aux tendres reproches de Marie, sa mère, qui se plaint doucement à lui de l'inquiétude qu'il lui avait causée, ainsi qu'à Joseph son époux, en les quittant à leur insu. Quoi ! Marie, et vous, Joseph, pouviez-vous donc ignorer que les intérêts de la gloire de mon Père céleste me sont plus précieux et plus chers que la douceur de votre compagnie, malgré les charmes qu'elle a pour un fils qui vous aime tendrement ? Ne savez-vous pas que je ne me suis arraché de son sein paternel et de son trône sublime, en descendant sur la terre, que pour travailler à sa gloire, lui faire des conquêtes, étendre son empire, lui former des adorateurs en esprit et en vérité, engager tous les hommes à son service et leur procurer, par ce moyen, le salut éternel, ce qui fait le grand objet, le but essentiel de ma mission divine ? Telle est la réponse de Jésus-Christ aux aimables reproches de Marie, sa mère ; et c'est ainsi qu'il fait l'essai de sa mission, en paraissant, dès l'âge de douze ans, dans le temple de Jérusalem, au milieu des docteurs de la Synagogue, étonnés de la sagesse plus qu'humaine de ses réponses et de ses demandes.

C'est donc, N..., pour travailler au service de Dieu et pour nous engager à y travailler nous-mêmes, que le Fils unique de Dieu paraît aujourd'hui dans le temple. Ah ! c'est donc ce grand ouvrage qui demande toute notre application, et c'est pour vous engager à vous y appliquer tout entiers que je vais vous en montrer la gloire et les avantages en deux mots.

Rien de plus glorieux que le service de Dieu : premier point. Rien de plus avantageux que le service de Dieu : second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Rien de plus glorieux que le service de Dieu, parce qu'il est le plus grand, le plus

magnifique, le plus puissant de tous les maîtres.

1° Le plus grand de tous les maîtres : disons mieux, le seul grand, puisque sa grandeur est infinie ; qu'il est la source originale, le principe de toute grandeur ; que tout ce qui est grand dans le ciel ou sur la terre n'est qu'une faible émanation de sa grandeur, ou plutôt que toute grandeur créée, soit visible, soit invisible, n'est que petitesse, bassesse, néant devant lui.

C'est pour cela même que le premier de tous les noms que Dieu a pris et qu'il nous a révélé dans ses divines Ecritures comme étant le plus propre à nous le faire connaître, est : Je suis celui qui suis : *Ego sum qui sum.* (Exod., XIV.) Pouvait-il donc mieux exprimer sa grandeur infinie, son immensité sans bornes, toute l'excellence de ses perfections divines ?

En disant qu'il est celui qui est, c'est-à-dire l'Etre essentiel et nécessaire, l'Etre même, ne dit-il pas bien clairement qu'il est infiniment parfait et qu'il possède dans un éminent degré toutes les perfections qui distinguent et caractérisent l'Etre suprême ? Oui, sans doute. Dès que Dieu est, c'est-à-dire qu'il existe nécessairement, essentiellement par lui-même, il s'ensuit infailliblement et de toute nécessité qu'il est un, et qu'il ne peut y en avoir plusieurs ; qu'il est vrai, qu'il est sage, qu'il est saint, juste, éternel, immense, infini en toutes sortes de perfections ; et que sa grandeur n'a point de bornes comme elle n'a point d'égale, et qu'elle ne peut être ni divisée, ni comprise, ni circonscrite : *Magnus est et non habet finem* (Baruch., III), dit un prophète. Il est donc infiniment plus grand que tout ce qu'il y a de plus grand sur la terre ou dans le ciel, plus grand et plus élevé que les cieux eux-mêmes et que tous les esprits célestes, quelque sublimes qu'ils puissent être ; il est le seul grand par essence, et tout ce qui en porte le nom ne l'est que par lui et par une faible participation de sa grandeur incomparable.

Paraissez donc devant lui, grands de la terre, vous qui, enivrés de votre prétendue grandeur, osez dire comme l'ange orgueilleux, insolent et rebelle : *Je monterai au ciel et je serai semblable au Très-Haut.* (Isa. XIV.) Paraissez et sachez que, malgré l'étendue de vos domaines et de vos possessions, malgré la multitude de vos titres que vous étalez avec tant de faste et d'ostentation, malgré vos hanteurs superbes, vous n'êtes au fond que bassesse et petitesse devant Dieu, et moins qu'une ombre fugitive, moins qu'une simple image qui passe sans laisser aucun vestige sur les lieux de son passage, moins qu'un grain de sable vis-à-vis de la masse de la terre, un atome dans l'air, une goutte d'eau dans la mer, un fantôme, un rien. Oui, mon Dieu, quand je me mesure sans me flatter, que je me pèse au poids du sanctuaire et selon ma juste valeur, ah ! je reconnais et je confesse ingénument, malgré le murmure de ma

superbe enflure, que je ne suis qu'un vrai néant devant vous, dont la grandeur immense m'humilie, m'abaisse, m'abîme jusqu'au centre de la terre, m'érase, m'annéantit. Le Seigneur est donc le plus grand de tous les maîtres; il en est encore le plus magnifique.

2° Distinguons en Dieu deux sortes de magnificences, l'intérieure et l'extérieure.

La magnificence intérieure de Dieu n'est autre chose que cette beauté toute spirituelle qui ne peut ni s'exprimer ni se comprendre, et qui consiste dans son essence même et dans l'ensemble de ses perfections infinies. Ah, que de brillant! que de splendeur! que d'ordre, de régularité, d'harmonie! que de magnificence et de bonté par conséquent dans l'intérieur de la Divinité, dans le fond de son être divin, et le merveilleux assemblage de toutes ses perfections adorables! C'est ce qui fait le sujet éternel des louanges et de l'admiration des intelligences célestes. Ces purs et sublimes esprits ne se lassent et ne se laisseront jamais de contempler, d'admirer et de chanter cette magnificence toute spirituelle de l'Être divin, parce qu'il n'en est pas d'elle comme des objets créés qui frappent d'abord, qui éblouissent, qui charment par l'éclat de leur magnificence, mais qui lassent, fatiguent, dégoûtent bientôt, parce qu'ils n'ont rien qui ne passe bien vite, et qui soit capable de satisfaire pleinement.

La magnificence de Dieu ne passera jamais; elle n'est pas moins immuable que lui-même. Elle ne se fane et ne se flétrit point; elle est toujours constante, toujours pleine et toujours nouvelle dans sa plénitude même, parce qu'elle est infinie et par conséquent infiniment féconde en charmes toujours anciens et toujours nouveaux, toujours étincelants de mille nouvelles clartés, dont l'aspect ne fera que piquer les désirs, augmenter la joie, enflammer l'ardeur de tous ceux qui les contempleront, loin de leur causer le moindre ennui, le plus léger dégoût.

Mais vous n'entendez pas ce langage, vous n'êtes point touchés des charmes d'une magnificence toute spirituelle, vous, hommes tout de chair et de sang; vous ne goûtez que ce qui frappe les yeux du corps par le grossier éclat d'une magnificence purement extérieure. Eh bien, je consens à me rabaisser jusqu'à vous et à votre pesante manière de voir, de goûter et de sentir. Rassemblez donc, je vous le permets, tout ce qu'il y eut jamais et tout ce qui peut y avoir de magnificence sur la terre: la gloire des héros, les triomphes des conquérants, la pompe des fêtes, des jeux, des spectacles enchanteurs, le brillant des trônes, des sceptres, des diadèmes, tout ce que l'imagination la plus forte peut se figurer de gloire et de magnificence; rassemblez tout cela et plus encore si vous le pouvez, et venez maintenant le mettre à côté de la magnificence extérieure qui paraît dans les

ouvrages du Créateur. Voyez-vous ces globes lumineux, ces astres brillants qui roulent avec tant de majesté sur vos têtes, et qui font leurs cours majestueux avec un ordre si admirable dans les espaces des cieux, sans se confondre, sans se choquer, sans se gêner? Voyez-vous ces fontaines, ces fleuves, ces mers immenses avec les richesses infinies qu'elles renferment dans la profondeur et la vaste amplitude de leur sein? Voyez encore ces fertiles campagnes, ces riantes prairies émaillées de mille fleurs, ces arbres, ces arbustes, ces fruits délicieux, ces plantes de tant d'espèces différentes, qui sortent pêle-mêle du sein de la terre, leur mère commune, sans se mêler néanmoins par la confusion de leur être particulier, et en conservant chacune leur nature, leur couleur, leur goût, leur parfum, toutes les qualités, toutes les propriétés qui les différencient les unes des autres et les constituent chacune dans l'être qui lui est propre. Voyez enfin, pour passer toutes les parties qui le composent, les plus petites comme les plus grandes, et qui ne sont pas moins admirables les unes que les autres, voyez, contemplez cet ensemble immense qui constitue l'univers, et en rassemblant sous un seul point de vue ce ravissant spectacle, dites-moi s'il est ombre de proportion entre son magnifique Auteur et la magnificence de tous les rois de la terre réunis en un seul. Dieu, l'Auteur du monde, est donc le plus grand et le plus magnifique de tous les maîtres; il est encore le plus puissant.

3° Vous voyez donc cette multitude presque infinie d'êtres différents liés ensemble par mille rapports qui forment une chaîne immense dont tous les anneaux se tiennent, sans laisser de vide entre eux, et qui se soutiennent mutuellement. Parmi tous ces êtres, vous en distinguez un qui vous frappe encore davantage, parce qu'il est plus étonnant encore; c'est vous-même. Oui, l'homme fait à l'image de Dieu est une espèce de Dieu lui-même par rapport au reste des créatures sur lesquelles il domine et par la prééminence de son rang, et par la supériorité de son intelligence, et par l'empire qu'il a reçu du Créateur; l'homme si prodigieusement élevé au-dessus de tous les êtres visibles et par l'admirable structure de son corps, et par la spiritualité jointe à l'immortalité de son âme, et par les qualités de son esprit, la force de son génie, qui se rappelle le passé, voit le présent, prévoit l'avenir, mesure les cieux, pèse les planètes, calcule leurs mouvements, pénètre les secrets les plus cachés, découvre les opérations les plus profondes de la nature; l'homme, sans lequel toute la nature est sans beauté, sans force, sans énergie, sans voix, sans âme, sans vie; l'homme enfin pour qui tout a été fait, et qui fut fait lui-même pour Dieu, comme le prouvent la vaste capacité et les immenses désirs de son cœur qui soupire continuellement après le bien infini, et qui ne sera tranquille que

quand il se reposera dans son sein pendant l'éternité tout entière.

Eh bien, voilà le maître que sert le chrétien fidèle à ses engagements et aux promesses solennelles qu'il a faites de renoncer au service du monde et du démon, pour ne s'attacher qu'à lui seul et le servir dans la justice et la sainteté tous les jours de sa vie. C'est le tout-puissant Créateur de l'univers, ce chef-d'œuvre immense, et de tous les êtres qui entrent dans sa pompeuse et magnifique structure. Il l'a créé de rien, par un seul acte de sa volonté, et il le fera rentrer dans son premier néant avec la même facilité, pour en créer un nouveau sur ces ruines, dans lequel il rendra complètement heureux et pour toujours tous ceux qui l'auront servi fidèlement, en leur communiquant un bonheur proportionné à sa puissance, c'est-à-dire un bonheur infini, qui n'est autre que lui-même, lui ce Dieu infiniment aimable et qui est tout bien, dont la vue, l'amour et la possession délicieuse les rassasieront pleinement dans l'espace immense des siècles.

O vous qui vous consommez au service des maîtres de la terre, quelque grands, quelque magnifiques, quelque puissants qu'ils puissent être, venez, approchez, et dites-moi s'il en est aucun qui puisse entrer en parallèle avec celui que je vous engage à servir uniquement. Non, non, rien n'est comparable à ce grand Dieu qui a tout fait, depuis l'herbe qui rampe sur la terre jusqu'au cèdre qui s'élève jusqu'aux cieux, et les cieux eux-mêmes qui annoncent la gloire et la puissance de leur auteur avec tant de majesté et d'une voix si perçante, si éclatante; ce Dieu dont le bras tout-puissant porte, soutient, gouverne son ouvrage, le ciel, la terre, la mer en se jouant, ce Dieu qui donne à toutes les créatures leur existence, leur vie, leur mouvement, leur action, et qui est lui-même tout en toutes choses; ce Dieu, la plénitude d'essence et de tous les biens qu'il verse sans cesse à grands flots, et sans s'épuiser, sans décroître ni diminuer sur toutes les créatures, et en demeurant toujours tel qu'il était de toute éternité, avant qu'il eût rien produit au dehors, c'est-à-dire, plénitude d'essence, et par conséquent de grandeur, de gloire, de majesté, de force, de puissance, de richesses, de biens de tout ordre et de toute espèce, parce qu'il est plein par lui-même, l'être infini, l'être nécessaire, l'être même.

Que sont donc en sa présence les maîtres du monde, ces héros, ces conquérants, ces monarques, ces potentats, avec toute leur pompe et leurs titres fastueux? Que sont-ils en présence de Dieu? Hélas! un peu de boue pétrie du limon de la terre; un peu de cendre et de poussière; moins encore, ce sont de purs néants et néants d'autant plus vils, d'autant plus misérables, qu'ils s'en font plus accroire, qu'ils sont plus orgueilleux et que dans leur fol orgueil, ils ne craignent pas de s'attribuer à eux-mêmes l'édifice de leur grandeur, et s'élever insolument contre celui qui en est l'au-

teur: *Manus nostra, et non Dominus, fecit hæc omnia.* (Deut., XXXII.)

O vous, maîtres du monde tant vantés, si bien servis, si fort adorés, qu'êtes-vous donc avec tous vos sceptres, toutes vos couronnes, tous vos vastes domaines, tous vos royaumes et vos empires? Qu'êtes-vous vis-à-vis de Dieu? Je viens de vous le dire, et vous venez de l'entendre; vous n'êtes que de grands riens; lui seul est tout. Il est donc par conséquent et sans aucune comparaison, le plus grand, le plus magnifique, le plus puissant de tous les maîtres.

Le servir est donc le comble de la gloire; gloire qui élève tous ses fidèles serviteurs bien au-dessus de tous les rois mortels, puisqu'elle les égale aux immortels, en les associant à leur saint et sublime ministère, qui consiste à faire toujours sa volonté, en volant à tous ses ordres, portés sur les ailes brulantes du feu sacré de son amour: *Qui facit ministros suos flammam ignis.* (Hebr., I.)

Il est donc vrai qu'il n'est rien de plus glorieux que le service de Dieu; vous l'avez vu. Il n'est encore rien de plus avantageux: vous l'allez voir dans mon second point

SECOND POINT.

Il n'est rien de plus avantageux que le service de Dieu; pourquoi? parce qu'en le servant on sert le plus juste et le plus équitable, le meilleur et le plus doux, le plus libéral et le plus prodigue dans ses largesses de tous les maîtres.

1^o Le plus juste et le plus équitable.* On distingue en Dieu deux sortes de justice, la justice vindicative qui punit le mal, et la justice rémunérative qui récompense le bien. Je ne parle point ici de cette première sorte de justice, qui fait la terreur; je parle de la justice rémunérative qui fait le soutien, la consolation, l'espoir et la confiance des bons, parce qu'elle leur est un garant sûr des récompenses que Dieu réserve à leurs travaux. Eh! comment pourraient-ils en douter?

Le Dieu qu'ils servent, n'est pas seulement juste, équitable, il est encore la source, la règle et le modèle de la justice la plus exacte, la plus parfaite et la plus excellente, qui rend à chacun ce qui lui appartient, sans acception de personne. N'importe qu'il ne doive rien à ses créatures en rigueur de justice, puisqu'il en est le maître absolu, et que tout ce qu'elles peuvent faire de bien, elles le doivent au secours de sa grâce, il consent à passer pour leur débiteur, et se fait une loi de couronner leurs mérites, quoiqu'en les couronnant, il ne fasse que couronner ses propres dons.

Ily a d'ailleurs engagé sa parole, il l'a promis et il est souverainement et inflexiblement droit dans tout ce qu'il dit, c'est la rectitude même; il est fidèle dans ses promesses, c'est la fidélité par essence; il est constamment fidèle, parce qu'il est immuable et qu'il ne peut changer, et qu'il n'est susceptible ni d'inconstance, ni de caprice, ni de légèreté, d'aucune passion quelle qu'elle soit, que l'immutabilité est inséparable de sa divine nature. Le ciel et la terre passeront, mais

sa parole ne passera point; tout ce qu'il a dit s'accomplira; tout ce qu'il a promis, il le tiendra sûrement, et de tous les oracles émanés de sa divine bouche, il n'y en aura pas un seul que l'événement ne justifie pleinement. Oui, s'écrie le Roi-Prophète, convaincu de cette consolante vérité, le Seigneur notre Dieu est droit, il est fidèle dans toutes ses paroles: *Rectus Dominus Deus noster. Fidelis in omnibus verbis suis.* (Psal. XCI, CXLIV.) Il est donc le plus juste et le plus équitable de tous les maîtres. Il est encore le meilleur et le plus doux.

2^e Voyez-vous ces maîtres du monde? Durs, impérieux, intraitables, ils commandent avec hauteur, et veulent être obéis, quelque être rudes et quelque difficiles que puissent être leurs commandements dans l'exécution. Bizarres et capricieux, ils changent souvent de volonté d'un moment à l'autre, on ne sait ni ce qu'ils veulent, ils ne le savent pas eux-mêmes, ni comment les contenter. Ce sont des despotes également injustes et superbes, qui regardent leurs serviteurs comme s'ils étaient d'une espèce différente de la leur, et qui mettent plus de différence entr'eux et ceux qui leur sont soumis, qu'il n'y en a entre l'homme et la brute sans raison.

Il n'en est pas ainsi de Dieu, ce maître suprême du ciel et de la terre. Bon par essence et la bonté même, la bonté bien-faisante, la bonté universelle, il se familiarise avec ses serviteurs comme avec des amis, des confidents, pour lesquels il n'a rien de caché. Il ne leur commande rien d'impossible, rien de trop rude, ni de trop difficile et ce qu'il y a de dur à son service, eu égard à la délicatesse et au peu de courage de ses créatures, il ne manque jamais de l'adoucir par l'onction de sa grâce, et le baume secret des consolations intérieures qu'il verse dans l'âme, et qui rendent vraiment son joug doux et son fardeau léger. Veut-il engager quelqu'un à son service, ou l'y attacher plus étroitement et l'empêcher de le quitter? Il prévient, il invite, il exhorte, il flatte, il caresse, il supplie même, il attend, il supporte; c'est une mère qui porte son enfant entre ses bras, le nourrit de son lait, ne se lasse point de l'embrasser tendrement.

Voulez-vous des preuves multipliées de cette douce tendresse de l'Homme-Dieu pour engager les hommes à son service, ou pour les y fixer? Ouvrez son Evangile où sont déposées ses actions. Comptez tous ses pas, et suivez-le dans toutes les démarches de sa vie active et de l'exercice de sa mission. Regardez-le marchant sur les bords de la mer de Galilée: il y voit deux pêcheurs, Simon surnommé Pierre et André son frère, qui jettent leurs filets à la mer; il les voit, il les appelle, mais d'une voix si douce et si charmante, qu'ils quittent leurs filets sur-le-champ pour le suivre. Un peu plus loin, il aperçoit encore deux autres pêcheurs enfants de Zébédée, Jacques et Jean son frère, qui recommandent leurs filets dans une barque,

avec leur père Zébédée; il les appelle aussi et ils ne balancent point un instant à quitter leurs filets et leur père pour se mettre à sa suite.

Voyez-le qui se repose, accablé de fatigues, sur le puits de Jacob. C'est là qu'il attend une femme Samaritaine et qu'il lui parle avec tant de douceur et d'onction qu'elle ne peut résister aux charmes de ses discours et que, peu contente de le reconnaître pour le Messie tant désiré, elle court encore l'annoncer aux habitants de Samarie, en s'efforçant de leur inspirer ses sentiments pour lui. Suivez-le dans la maison de Simon le lépreux. Avec quelle condescendance toute divine vous l'y verrez souffrir qu'une insigne pécheresse, Madeleine, parfume ses pieds, les arrose de ses larmes, les essuie de ses cheveux, dans le dessein de la faire revenir pour toujours de ses tristes égarements et de l'attacher immuablement à son service. A Capharnaüm, c'est Matthieu qu'il arrache du bureau des impôts pour en faire un apôtre de son Eglise. A Jéricho, c'est Zachée qui ne l'a pas si tôt entendu parler qu'il descend précipitamment du sycomore où il était monté pour le voir en passant, et qui le reçoit tout transporté de joie dans sa maison.

Dans le désert il voit des milliers de personnes qui ont quitté les villes et les bourgades pour le suivre, sans seulement penser à se pourvoir de la nourriture dont ils avaient besoin; à ce spectacle ses entrailles sont émus de compassion, il fait un prodige pour les rassasier en multipliant le pain que lui présentent ses disciples. Quelques-uns d'eux veulent-ils écarter la foule de sa personne? *Laissez, leur dit-il, laissez les enfants venir à moi* (Marc., X); il les appelle, il les bénit, il les embrasse. Dans une autre occasion vous l'entendrez reprendre sévèrement quelques-uns de ces mêmes disciples qui tâchent de l'exciter à faire descendre le feu du ciel sur une ville qui refuse de le recevoir et de l'écouter. Ah! combien de fois le vit-on pleurer sur l'ingrate Jérusalem? combien de fois encore voulut-il rassembler tous les habitants de cette rebelle cité comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes? Eh! que dis-je, les habitants de Jérusalem? tous les hommes qui remplissent l'univers. N'est-ce donc pas pour les sauver tous, en se les attachant, qu'il est descendu du ciel et que, durant tout le temps qu'il a conversé parmi eux sur la terre, il n'a épargné ni peines, ni soins, ni fatigues, ni travaux, ni douleurs, ni souffrances, jusqu'à s'immoler en mourant sur la croix pour leur salut?

Il est donc vrai que le Seigneur est doux à tout le monde, comme le dit le Roi-Prophète: *Suavis Dominus universis* (Psal. CXLIV), et que toutes les générations auront lieu de chanter éternellement l'abondance de ses douceurs: *Memoriam abundantiae suavitatis tuæ eructabunt.* (Ibid.) Il en est la source, le principe et le centre. Il n'est que douceur en lui-même, et ce qu'il

est, il se plaît à le faire ressentir à tous ses serviteurs par des écoulements délicieux qu'il répand à pleines mains dans leurs âmes. Goûtez donc et voyez, éprouvez par une heureuse expérience combien le Seigneur est doux à l'égard de ses serviteurs : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus* (Psal. XXXIII), et vous conviendrez qu'il est le meilleur et le plus doux de tous les maîtres, comme il en est encore le plus libéral et le plus prodigue dans ses largesses.

3^e Que pourrait faire le plus riche, le plus puissant et le plus généreux des monarques, résolu de signaler sa reconnaissance envers un serviteur également fidèle, habile et heureux dans ses entreprises, qui aurait consumé les plus beaux jours de sa vie à lui faire des conquêtes, avec des fatigues immenses, au milieu des plus grands hasards ? Il pourrait le combler de biens, de titres, de privilèges, de dignités, d'honneurs et de gloire, qu'un homme qui n'est point fait pour le rang suprême peut posséder pendant tout le temps de sa vie. Formez-vous la plus brillante idée de cet heureux mortel, et que sa félicité offre à vos yeux enchantés le plus ravissant spectacle : j'y consens. Mais dites-moi d'abord si cette félicité extérieure, qui n'affecte que les sens, lui donnera la paix intérieure de l'âme, qui le mette à l'abri des craintes, du trouble, des chagrins, des soucis des ingratitude, des remords, de tant d'autres amertumes qui détremperont les plus grandes douceurs de la vie, et si elle l'exemptera des infirmités, des langueurs, des maladies dont le sentiment douloureux émousse toute la pointe des plaisirs les plus vifs, et en interdit entièrement l'usage ? Mais, je le veux encore, cet heureux mortel jouira de tout son bonheur pendant cinquante et soixante ans sans que rien au monde puisse troubler sa tranquille jouissance. C'est beaucoup vous accorder, n'importe ; ajoutez-y tel nombre d'années qu'il vous plaira et venez ensuite comparer toute cette félicité avec celle du serviteur de Dieu en ce monde et en l'autre.

Dans ce monde, le serviteur de Dieu goûte des plaisirs d'autant plus délicieux qu'ils sont plus chastes et plus purs. Il y ressent une joie qui prend sa source dans le cœur et au centre de l'âme, joie par conséquent d'autant plus réelle qu'il n'y a que le cœur et l'âme qui puissent être le siège de la véritable joie ; celle des esclaves du monde n'est qu'une joie purement extérieure et conséquemment une joie fautive : *Dedisti letitiam in corde meo* (Psal. IV), s'écrie le Roi-Propète, transporté de ce doux sentiment de joie qu'il éprouve au fond de son âme en servant Dieu.

Il aime donc son Dieu le plus aimable de tous les objets, le serviteur fidèle qui l'a choisi pour son maître ; il l'aime, il espère de l'aimer éternellement un jour, et il trouve dans cet amour accompagné de la plus ferme espérance un plaisir délicieux, une joie pure, inaltérable, une paix que rien ne peut troubler, cette paix entière,

profonde, ineffable, cette paix qui surpasse tout sentiment et que l'Écriture compare à un fleuve toujours plein et qui ne tarit jamais : *Quasi flumen pax tua*. (Isa., XLVIII.) Il goûte, dans ses entretiens familiers avec Dieu, des délices inexprimables qui surpassent infiniment celles que l'on peut goûter dans le commerce des créatures et tous les plaisirs des sens.

Si vous en doutez, consultez Augustin et tant d'autres, qui en ont fait l'expérience ; tous vous diront qu'il n'y a aucune proportion entre toutes les douceurs que l'on peut goûter au service du monde et une seule goutte de celles que l'on éprouve à celui de Dieu ; et qu'un seul jour passé dans la maison du Seigneur vaut mieux que mille éconflés dans les tentes des pécheurs. Et sans cela ils n'auraient point quitté le service du monde pour celui de Dieu, puisqu'il est certain que le plaisir est le ressort universel qui fait agir tous les hommes, et que les serviteurs du monde ne le quitteraient jamais, si, pour les attacher à son service, Dieu ne leur faisait éprouver des plaisirs bien supérieurs à ceux que le monde leur prodigue.

Sans cela encore, que voudrait dire l'Esprit-Saint, quand il nous déclare que Dieu a prévenu l'homme juste des bénédictions de sa douceur, et le Roi-Propète, lorsqu'il nous assure que Dieu est bon à ceux qui ont le cœur droit, et qu'il invite tous les hommes à éprouver combien il est doux et plein de suavité ? Que voudrait encore dire l'apôtre saint Paul, en s'écriant qu'il nage dans la joie au milieu de ses tribulations ? et enfin Jésus-Christ lui-même en nous protestant que son joug est doux et son fardeau léger ? Ce n'est qu'un faible crayon de la félicité des serviteurs de Dieu en ce monde. Et, pour l'autre, quelle main assez habile pour esquisser celle qui leur est préparée dans le ciel ! Esprits célestes, qui l'expérimentez, dites-le nous, quel est le poids immense de gloire et de félicité dont les serviteurs de Dieu sont doucement acablés dans le séjour des bienheureux ? Racontez-nous quels sont leurs triomphes, leurs trophées, les couronnes qui ceignent leurs fronts radieux, l'éclat qui les environne, les voix mélodieuses qui les ravissent, les torrents de voluptés saintes, dans lesquels ils nagent tout entiers, les extases, les transports que leur causent la vue et la jouissance de Dieu. Racontez-nous toutes ces merveilles ; non, et plutôt taisez-vous, puisqu'elles sont innommables et que quand même vous pourriez nous les raconter il nous serait impossible de les comprendre. Ah ! non, ni l'oreille ne peut les entendre, ni l'esprit les concevoir, ni le cœur les ressentir.

Il n'est donc aucune proportion, il est bien plutôt une disproportion infinie entre la récompense que les meilleurs maîtres peuvent donner à leurs serviteurs les plus favorisés sur la terre, et celle que Dieu donne aux siens dans ce monde et en l'autre. Il n'est donc rien de plus glorieux et de plus

avantageux tout à la fois que le service de Dieu. Eh! comment donc peut-il se faire que les maîtres de la terre, ces faibles mortels, aient un si grand nombre de serviteurs, hélas! d'adorateurs, tandis que le souverain Maître du ciel en compte si peu à son service, ce service si honorable, si glorieux, si utile, si avantageux?

Aveugles et malheureux mille fois ces serviteurs des maîtres du monde! des tyrans, des chaînes, des fers, un dur et honteux esclavage, c'est tout ce qu'ils trouvent dès cette vie, sans parler des supplices éternels qui les attendent dans l'autre. Ah! N... quittez, quittez donc promptement ce funeste service dont vous n'avez que des maux à attendre. Quittez-le, pour vous engager au service de Dieu, le plus grand, le plus magnifique, le plus puissant de tous les maîtres; au service de Dieu, le plus juste encore et le plus équitable, le meilleur et le plus doux, le plus libéral et le plus prodigue de tous les maîtres; au service de Dieu, le plus glorieux par conséquent et le plus avantageux de tous les services: puisque c'est vraiment régner que de le servir; que tous ses vrais serviteurs jouissent dès ce monde d'une paix intérieure et de mille consolations célestes qui surpassent incomparablement tous les plaisirs des sens, en attendant qu'ils aillent jouir dans le ciel d'une gloire et d'une félicité qui n'auront point de terme. Je vous les souhaite, etc. Ainsi soit-il!

SERMON X.

Pour le second dimanche après l'Épiphanie.

SUR LES DEVOIRS DES GENS MARIÉS.

Vocatus est Jesus ad nuptias. (Joan., II.)

Jésus fut convié à un festin de noces.

C'est sans doute un fait digne de remarque, et qui peut d'abord nous étonner que Jésus-Christ se trouve à un festin de noces, en commençant sa vie publique; qu'il y opère son premier miracle, et que la première chose qu'il fasse pour se manifester aux hommes, soit d'autoriser le mariage par sa présence. Cessons cependant d'être surpris.

Le mariage est saint en soi. Son origine est toute céleste; il a Dieu pour auteur. Ce fut lui qui l'institua dans le paradis terrestre; Jésus-Christ le sanctifia dans la suite en l'élevant au rang des sacrements de la loi évangélique. Il en fit le signe sacré de l'alliance ineffable qui subsiste entre son humanité sainte et la personne du Verbe, entre lui et l'Eglise, sa chaste épouse. Il en fit une source abondante de bénédictions et de grâces pour le salut des époux et de leurs enfants. S'il donne des hommes au monde, des habitants à la terre, il donne aussi des enfants à l'Eglise et des citoyens au ciel; et c'est là sa fin principale, comme elle est la plus noble et la plus salutaire, la plus digne d'un Dieu qui ne peut rien faire que pour sa propre gloire, et pour le bonheur éternel des créatures intelligentes, capables de le posséder. Telle

est la dignité, la sainteté, la vertu du mariage, le comble de sa grandeur et de sa gloire. Il est donc également saint et salutaire. On ne peut donc apporter trop de soins pour s'y engager et y vivre saintement par le fidèle accomplissement des devoirs qui y sont attachés. C'est ce qui va faire tout le sujet de ce discours.

Les devoirs des personnes mariées envers elles-mêmes: premier point. Les devoirs des personnes mariées à l'égard de leurs enfants: second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT

Le mariage est saint. Il est honorable, dit l'Apôtre, de quelque côté qu'on le considère: *Honorabile connubium in omnibus. (Hebr., XIII.)* Si on le regarde du côté de son principe et de son auteur, c'est Dieu qui l'a institué dans l'état d'innocence, consacré dans la loi de Moïse, sanctifié et élevé à la dignité de sacrement dans la loi de grâce. Si on l'envisage par rapport à son modèle, il nous représente l'union du Fils de Dieu avec la nature humaine, celles de Jésus-Christ avec l'Eglise, et du Saint-Esprit avec l'âme fidèle. Si l'on fait attention à sa fin principale et à ses effets, il a pour but de former des élus, des prédestinés, des saints, et de sanctifier les époux par l'augmentation de la grâce habituelle, et une abondance particulière des grâces actuelles qui sont propres à l'état de vie des personnes qui s'y engagent.

Le mariage est donc saint et honorable. Ceux qui l'embrassent doivent donc le traiter saintement et avec honneur, d'abord en remplissant leurs devoirs respectifs les uns envers les autres. Je les réduits, ces devoirs, à l'amour chaste, patient, officieux.

1^o Amour chaste. Quand je dis que le premier devoir des époux est de s'aimer d'un amour chaste, je ne parle pas seulement de cette espèce de chasteté qui exclut et bannit au loin toute passion déréglée, tout excès honteux, toute infidélité, toute affection étrangère, ces crimes si énormes, si détestables aux yeux de Dieu, et cependant, hélas! si communs de nos jours, et si légers, si gracieux aux yeux dans la fausse opinion des hommes pervers et corrompus; non. Je parle de cette sorte de chasteté qui va prendre son modèle jusque dans le sein de la Divinité même, et qui imprime à l'amour mutuel des époux un caractère de sainteté, de spiritualité qui l'assimile à l'amour réciproque de Jésus-Christ pour l'Eglise, et de l'Eglise pour Jésus-Christ. Écoutons l'apôtre saint Paul qui va nous apprendre cette importante vérité.

Vous maris, s'écrie-t-il, aimez vos femmes comme Jésus-Christ a aimé l'Eglise, et s'est livré lui-même à la mort pour elle, afin de la sanctifier, après l'avoir purifiée dans le baptême de l'eau par la parole, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais étant sainte et irrépréhensible. Ainsi les maris doivent aimer leurs femmes comme leurs propres corps. (Ephes., V.) C'est pour cela même que le mariage est un grand sacrement en Jésus-

Christ et en Eglise, comme le dit encore le même apôtre. (*Ibid.*)

Tel doit donc être l'amour réciproque des époux. Ils doivent s'aimer comme Jésus-Christ et l'Eglise se sont aimés et s'aimeront éternellement, et par conséquent de l'amour le plus chaste, le plus pur, le plus saint, le plus spirituel. En effet, comment Jésus-Christ a-t-il aimé l'Eglise, et l'Eglise Jésus-Christ? Jésus-Christ a aimé l'Eglise pour la laver, la blanchir, la purifier dans son sang, la sanctifier, la perfectionner, l'enrichir de ses grâces, la combler de ses dons surnaturels; et l'Eglise a aimé Jésus-Christ pour l'adorer en esprit et en vérité, lui faire hommage de tout ce qu'elle est, lui obéir comme à son souverain Maître, le servir, l'honorer, mettre en lui toute son espérance.

Tel et aussi saint, aussi spirituel, proportions gardées, il faut que soit l'amour réciproque des époux chrétiens pour répondre aux vues de Dieu sur eux et à la dignité du sacrement qu'ils ont reçu. Non, non, dit saint Jérôme (*In Ep. ad Ephes.*, c. V), *leur union ne doit rien tenir de la chair et du sang, rien de la licence et de la passion, du désordre et de l'attachement trop naturel et trop humain; tout doit y être sage, modeste, réservé, pur, saint, calqué sur les préceptes de la loi de Dieu et les maximes de l'Evangile*

C'est ainsi que vous aimiez vos épouses, et que vos épouses vous aimaient, vénérables patriarches de l'Ancien Testament, vous Isaac et Rebecca, Tobie et Sara, vous dont l'Esprit-Saint ne nous décrit avec tant d'exactitude les alliances dans les livres sacrés, que pour les proposer aux chrétiens comme les modèles de leurs mariages

Nous sommes les enfants des saints; j'entends votre voix, c'est vous, c'est vous-même qui parlez à Sara votre épouse, jeune Tobie, nous sommes les enfants des saints, et nous ne devons point nous marier de la manière que font les infidèles qui ne connaissent point Dieu. Vous savez, Seigneur, continue-t-il, en s'adressant à Dieu, que ce n'est point pour assouvir ma passion que je prends ma parente pour mon épouse, mais par le seul désir d'avoir des enfants qui vous louent et qui vous bénissent éternellement. (Tob., VIII.)

Rougisiez, à cette voix, vous chrétiens qui ne consultez que le brutal instinct de vos passions fougueses, pour former les nœuds les plus saints; arrêtez et apprenez d'un jeune Hébreu la pureté des motifs qui doivent vous y déterminer. Amour chaste, premier devoir des époux. L'amour patient en est le second.

2° Les mariages même les mieux assortis et les plus chrétiens ne sont point exempts des peines et des tribulations de la vie, puisqu'elles sont inséparables de la condition humaine. Sans parler de celles qui viennent du dehors et qui sont liées au commerce extérieur avec les créatures, combien n'en est-il pas de domestiques et qui naissent dans le sein même des familles? Quelque parfaite que l'on suppose l'union, la concorde des deux époux, la ressemblance de leurs hu-

meurs et de leurs inclinations, il est des circonstances où ils se trouvent partagés de sentiments, et ne voient pas les choses d'un même œil. Il peut arriver aussi que l'un d'eux se laisse surprendre à quelques préjugés, à quelques mouvements de colère ou de toute autre passion, et c'est dans ces circonstances surtout que la patience est nécessaire. Sans elle, sans cette précieuse vertu, on n'entendra que la voix de la farouche discorde; tout retentira de plaintes, de murmures, de querelles, d'invectives dans les familles; il n'y aura qu'aigreur, rudesse, indifférence, trouble, confusion dans une société destinée à la paix, et une maison qui devait être un paradis de délices, ne sera plus qu'un enfer anticipé.

Vous donc que les saints nœuds du mariage attachent indissolublement les uns aux autres, apportez tous vos soins pour vous supporter mutuellement dans un esprit de douceur et de paix, en vous précautionnant contre les moindres saillies de la turbulente impatience.

Renoncez plutôt que de lui céder, renoncez généreusement à vos humeurs, à vos goûts, à vos inclinations, à vos volontés propres, à tout ce que vous avez de plus cher au monde. Arrive-t-il que l'un de vous se laisse aller à l'humeur, à la vivacité, à la chaleur, à l'emportement; vous qui en êtes le témoin et même l'innocente victime, gardez-vous bien de lui résister, de le contredire, de lui donner aucun avis, de lui faire aucune remontrance dans ce moment de crise et d'agitation; tout ce que vous pourriez dire alors ne serait point écouté, ou serait mal reçu; on n'arrête pas un torrent en voulant s'opposer à l'impétuosité de sa course: on se met dans le danger inévitable d'en être emporté.

Attendez donc pour parler avec fruit, attendez que le feu de la passion soit tombé, et que le calme ait succédé à la bourrasque. Parlez alors avec prudence, avec douceur, et vous serez écouté; mais en attendant, contentez-vous de vous taire et de prier le Seigneur, comme le prophète, de mettre un frein à votre langue et une garde de circonspection sur vos lèvres, pour qu'il ne vous échappe aucune parole indiscrete, qui ne servirait qu'à aigrir le mal et allumer davantage l'incendie, en lui donnant une nouvelle activité. L'amour des époux doit donc être un amour patient, un amour officieux.

3° Et de là deux sortes de bons offices que les époux se doivent réciproquement, dont les uns regardent la terre et tout ce qui appartient à la vie présente, et les autres ont le ciel pour objet et tout ce qui concerne la vie future.

Si nous remontons jusqu'au berceau du monde et à la première alliance que Dieu fit de nos premiers pères, le modèle de toutes les autres, nous y verrons qu'après avoir créé l'homme à sa ressemblance comme le chef-d'œuvre de ses mains toutes puissantes, il lui donna une compagne qu'il forma non du limon de la terre comme il avait formé

Adam, mais d'une des côtes de ce père du genre humain. Formation mystérieuse, qui nous apprend, disent les Pères, que les maris doivent considérer leurs épouses, non comme des esclaves dont ils peuvent disposer à leur gré, mais comme des compagnes, ou plutôt comme des portions vivantes d'eux-mêmes, et leurs chères moitiés, comme leurs propres corps, et enfin d'autres eux-mêmes, puisqu'elles ont été tirées de leur substance, et qu'elles ne font qu'une même chair avec eux. Puis donc que personne ne hait sa propre chair, mais qu'il la nourrit et l'entretient, les maris qui doivent aimer leurs épouses comme ils aiment leur propre chair, sont obligés conséquemment de les nourrir, les entretenir, les protéger, les défendre, les assister dans tous leurs besoins. Devoirs qui obligent également les femmes à l'égard de leurs maris, lorsqu'elles peuvent les assister et qu'ils sont dans le besoin. Tel est l'ordre du Créateur et l'esprit de l'institution du mariage qu'il fit entre nos premiers parents. S'il établit Adam chef de la femme, il lui donna Eve comme une compagne parfaitement ressemblante pour lui servir d'aide, de secours, de conseillère, de confidente, d'associée, et de coopératrice, jugeant que sans elle, il eût manqué quelque chose à son bonheur, quoiqu'il l'eût orné des plus brillants avantages de l'esprit et du corps, et placé dans un jardin délicieux, où il pouvait mener une vie pleine de délices.

Que conclure d'une institution si sage, puisqu'elle a pour cause la parfaite sagesse du Créateur, qui ne peut se méprendre sur l'excellence des fins, non plus que sur la justesse des moyens, et l'exactitude des rapports qu'il se propose? Il en faut conclure que d'après l'intention du Créateur et l'institution du mariage, le mari n'est ni le maître absolu, ni le despote, ni le tyran de la femme; et qu'il manque à toutes les lois divines et humaines, qu'il pèche contre la nature et l'humanité, la religion et la raison, toutes les fois qu'il l'abandonne dans ses besoins, qu'il la méprise, l'injurie, l'outrage, la maltraite, l'opprime, loin de l'aider, de la secourir, de lui parler avec confiance et ouverture de cœur, de la traiter en tout comme une chère compagne, une tendre amie, comme il le doit, s'il ne veut s'assimiler aux bêtes féroces et se rendre en quelque manière plus criminel que les parricides, en outrageant celle qu'il est obligé de préférer à son père et à sa mère. C'est la pensée de saint Jean Chrysostome. (Homil. 20, in Ep. ad Ephes.)

Que conclure encore de la sage institution du mariage? Que si la femme n'est ni la servante, ni l'esclave du mari, elle n'en est pas non plus la maîtresse et la dominatrice; qu'elle doit l'honorer, le respecter comme son chef, lui obéir dans tout ce qui n'est pas contraire aux lois divines ou humaines; lui laisser le gouvernement de la famille, sans prétendre la gouverner despotiquement elle-même, en usurpant une autorité qui ne lui appartient pas, et en domi-

nant celui auquel le Créateur l'a soumise comme à son supérieur et à son chef.

Que les femmes s'aient donc soumises à leurs maris comme au Seigneur, dit l'apôtre saint Paul (Ephes., V), parce que le mari est le chef de la femme comme Jésus-Christ est le chef de l'Eglise qui est son corps.... Comme donc l'Eglise est soumise à Jésus-Christ, les femmes aussi doivent être soumises en tout à leurs maris. Quel modèle et quel motif d'obéissance pour les femmes, à l'égard de leurs maris! Quelle source de grandeur et de gloire pour elles, lorsqu'elles sont fidèles à cet important devoir! Mais le grand devoir des éoux, c'est de travailler de toutes leurs forces à se sanctifier réciproquement.

Si le mariage est saint, c'est surtout parce qu'il représente celui de Jésus-Christ avec l'Eglise, et qu'il donne la grâce sanctifiante avec le droit aux grâces actuelles qui sont nécessaires aux époux pour se sanctifier mutuellement. Et parce que le mari tient le premier rang dans la famille comme le chef de la femme, il doit aussi la protéger dans les soins et les efforts qui peuvent contribuer à son salut. Prières ferventes, instructions, conseils, discours de piété, douces insinuations, bons exemples, vie régulière, intégrité de mœurs, conduite irréprochable, retenue, gravité, tempérance, sobriété, emploi du temps, application au travail selon sa condition, fréquentation des sacrements, fidèle accomplissement de tous les devoirs de la religion et de la piété chrétienne; fermeté, courage, quand il le faut, pour interdire à une épouse le luxe, l'immodestie, les pompes du monde, la somptuosité, les vaines parures, les danses, les bals, les spectacles, les jeux immodérés, les assemblées profanes, tous les plaisirs criminels ou dangereux, toutes les occasions prochaines de péché: tels sont, au sentiment des Pères de l'Eglise, les moyens que les maris sont obligés d'employer pour la sanctification de leurs épouses. Avec quelle ardeur, celles-ci à leur tour ne doivent-elles pas travailler au salut de leurs maris?

Les mêmes Pères de l'Eglise les avertissent qu'elles sont obligées de leur faire des remontrances aussi douces que sages et prudentes, quand ils oublient leurs devoirs; mais surtout gémir, pleurer, prier pour eux et les édifier par la sagesse et la régularité de leur conduite. Non, dit saint Jean Chrysostome (hom. 6, in Joan.), rien n'a tant de force qu'une femme sage et vertueuse sur l'esprit d'un mari pour le faire changer. Eh! comment, en effet, ne changerait-il pas en voyant tous les jours et à toute heure une épouse humble, douce, modeste, patiente, obéissante, sobre, chaste, mortifiée, pénitente, appliquée au travail, ennemie des plaisirs, adonnée à la prière, aux saintes lectures, à tous les exercices d'une piété solide? C'est ainsi qu'au rapport de saint Augustin, Monique, sa pieuse mère, réussit à la conversion de Patrice son époux, homme idolâtre, emporté, violent et sujet aux excès du vin.

Les devoirs des personnes mariées envers elles-mêmes, vous venez de les voir.

Les devoirs des personnes mariées à l'égard de leurs enfants, vous les allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Le monde entier n'est proprement qu'une grande famille composée de toutes les autres qui le partagent. Si ces familles particulières sont bien réglées, le monde entier ne le sera pas moins. Il n'est donc rien de plus important, de plus nécessaire que le bon règlement des familles, puisqu'il décide de celui des villes, des provinces, des républiques, des royaumes, de l'univers tout entier. Il n'est donc point conséquemment d'obligation plus essentielle pour les gens mariés que de bien régler leurs familles, en s'acquittant fidèlement de leurs devoirs à l'égard de leurs enfants. Je les réduis à trois ces devoirs si essentiels des pères et mères envers leurs enfants, qui sont : l'instruction, l'exemple, et la douceur mêlée de force et de fermeté quand il le faut.

1°. *Avez-vous des enfants?* dit l'Esprit-Saint, *instruisez-les bien, et accoutumez-les au joug dès leur enfance.* (Eccli., VII.) Voulez-vous savoir, pères et mères, les raisons de ce divin précepte? saint Jean-Chrysostome va vous l'apprendre. *C'est,* dit ce Père de l'Eglise (homil. 9, in l. ad Timoth.), *que vos enfants ne vous appartiennent pas, mais à Dieu; parce qu'il en est le seul véritable père en qualité de créateur, de conservateur, de rédempteur, de souverain Seigneur, et que vous n'en êtes que les dépositaires, les tuteurs et les administrateurs. Ils ne sont que de simples dépôts qu'il vous a confiés pour les lui rendre dignes de lui et de l'héritage qu'il leur destine, après les avoir élevés dans la piété et formés à la vertu par vos instructions.*

Eh! de quoi devez-vous les instruire principalement et avant toutes choses dès leur plus tendre enfance, et aussitôt qu'ils sont capables de vous entendre? Vous devez leur apprendre d'abord à connaître Dieu et Jésus-Christ son Fils, à prononcer son saint nom, à former le signe salutaire de sa croix, en leur donnant la plus haute idée de la Divinité et de sa nature, de ses perfections, de ses ouvrages, de ses bienfaits. C'est Dieu, leur direz-vous, cet Etre infiniment puissant, infiniment sage, infiniment bon, qui a créé le monde, et qui vous a fait vous-mêmes à son image et à sa ressemblance, en vous donnant tout ce que vous êtes et tout ce que vous avez, l'être, la vie, le corps, l'âme, l'esprit, la raison, le cœur, capables de le connaître et de l'aimer. C'est lui qui vous voit, qui vous connaît, qui vous aime, qui vous protège, qui vous défend, qui veille continuellement sur vous, qui pourvoit à tous vos besoins, et qui vous donnera encore un bonheur éternel dont vous jouirez dans un lieu de délices qu'on nomme paradis, si vous le servez fidèlement en cet vie jusqu'à la mort, mais

aussi qui punira d'un supplice épouvantable et sans fin, dans un lieu de tourment qu'on appelle l'enfer, si vous l'offensez mortellement, et que vous mourriez malheureusement dans l'état du péché mortel. Vous devez donc l'adorer, le prier, le servir, l'aimer de tout votre cœur, ce Dieu si aimable, si bon, si saint, si sage, si libéral, si prodigue envers vous. Mais aussi il faut le craindre, ce Dieu si juste, si terrible, et mourir mille fois plutôt que de l'offenser par un seul péché mortel, qui vous attire sa haine et tous ses châtimens. C'est ainsi que parlait à son fils la pieuse mère du plus saint de nos rois : *Vous le savez, mon fils, mon tendre fils, combien je vous aime, et Dieu qui sonde les cœurs, m'est témoin de l'amour que je vous porte; Hé bien! malgré toute ma tendresse pour vous, j'aimerais mieux mille fois vous voir couché dans le cercueil que de vous savoir souillé d'un seul péché mortel.*

Les pères et mères sont encore obligés d'instruire leurs enfants sur la nécessité de pratiquer les vertus chrétiennes et de former le plan de leur vie, non sur les maximes du monde, qui ne prêche que l'amour des richesses, de la gloire, des grandeurs, des plaisirs, mais sur celles de l'Evangile qui n'inspire que le mépris de toutes ces choses, le renoncement à soi-même, le détachement de tout ce qui ne conduit point à Dieu et au salut; l'horreur pour tout ce qui nous en éloigne, telles que les pompes du monde et les assemblées mondaines, les compagnies libertines, les danses, les bals, les festins, les spectacles, les joies, les jeux, les ris immodérés, le luxe, le faste, l'ostentation, la dissipation, la volupté, la mollesse, la paresse, les parures, les paroles équivoques, les discours libres, les chansons déshonnêtes, les mauvais livres, les peintures lascives, les familiarités dangereuses, tout ce qui peut être une occasion prochaine de péché.

Il faut qu'ils leur apprennent à prier beaucoup pour obtenir les grâces qui leur sont nécessaires, à sanctifier les jours de dimanches et de fêtes, à fréquenter les sacrements, à observer les jeûnes et les abstinences de l'Eglise, à mortifier leurs sens et leurs appétits, à ne se plaindre de rien, à être contents de tout, à renoncer à leurs volontés, à souffrir qu'on les mortifie et qu'on les humilie, à supporter une injure, à pardonner à leurs ennemis, à aimer ceux qui les haïssent en leur rendant le bien pour le mal, à réprimer toutes leurs passions et à pratiquer toutes les vertus contraires. Mais quel fruit pourrait-on espérer de ces instructions des parents, s'ils n'étaient soutenus de leurs exemples?

2°. L'expérience de tous les siècles prouve à ne laisser aucun doute, que l'exemple des pères et mères fait une impression bien plus vive et bien plus profonde sur l'esprit de leur enfants, que tous leurs discours et toutes leurs instructions. Paroles, avis, remontrances, leçons, exhortations : tout cela, s'il n'est soutenu, étayé de l'exemple, ne

frappera que l'oreille du corps des enfants, sans passer jusqu'à celle de leurs cœurs. Hélas ! combien dans tous les temps, de discours vifs, animés, pathétiques, soutenus des plus saints et des plus édifiants exemples, n'ont cependant produit aucun fruit, ou n'en ont produit que de minces et bien inférieurs à ceux qu'on avait droit d'en attendre ?

Le saint patriarche Jacob, malgré la sainteté de sa vie jointe à la force de ses discours, n'empêcha ni Ruben son fils aîné d'outrager le lit de son père, ni Judas son quatrième fils de commettre un inceste horrible, ni ses autres enfants de vendre leur frère Joseph, comme un esclave, par un esprit de jalousie, croyant lui faire grâce de ne pas le laisser expirer dans la citerne où ils l'avaient jeté d'abord. Et pour tout dire en un mot, Jésus-Christ la sagesse incarnée ne fit durant tout le cours de sa mission sur la terre que cinq cents disciples et douze apôtres, dont l'un fut un traître, un apostat, un déicide, quoique pour gagner tous les cœurs et triompher de leur résistance, il employât assidûment les charmes d'une éloquence toute céleste, l'éclat des miracles, une multitude de bienfaits et de bonnes œuvres de toute espèce.

Que prétendez-vous donc faire pour l'éducation de vos enfants, pères et mères, si vous ne joignez l'exemple à l'instruction ? si, avec les plus beaux discours sur les lèvres, vous avez le crime dans le cœur ? si, peu contents de le couvrir au fond de vos cœurs, vous le leur montrez sans cesse à découvert ? si, au lieu de leur faire voir dans vos personnes des modèles accomplis de toutes les vertus, vous n'êtes à leurs yeux que le spectacle affreux de l'avarice, de l'orgueil, de l'ambition, de la paresse, de la volupté, du luxe, de l'ostentation, de la vanité, de la mollesse, de l'impatience, de la colère, de la haine, de la fureur, de l'envie, de la vengeance, de tous les vices enfin ? Vous devez donc édifier vos enfants par la sainteté de vos exemples. Vous devez encore les traiter avec une douceur mêlée de force et de fermeté, quand il le faut.

3°. Unir ensemble la douceur et la force ; l'indulgence et la fermeté ; l'amour ingénieux et tendre qui prend toutes les formes, tous les biais pour s'insinuer dans l'âme, gagner le cœur, se faire aimer ; et la rudesse qui éloigne, qui rebute, qui révolte, qui fait haïr ; la bonté qui dissimule, qui attend, qui patiente, qui compatit, et la justice éclairée, sage, prudente, qui sait dissimuler ou sévir, accorder ou refuser, pardonner ou punir à propos. Telle est, pères et mères, l'esquisse de cette portion de vos devoirs envers vos enfants par lesquels je finis ce discours, d'après les oracles divins : écoutez-les.

Vous pères, c'est le grand Apôtre qui vous parle, vous pères, n'irritez point vos enfants de peur qu'ils ne se découragent et ne tombent dans l'abattement. (Ephes., VI ; Coloss., III.)

Quoi de plus sage que ce conseil, ou plutôt ce précepte de l'Apôtre ? et qui ne voit qu'en irritant l'esprit des enfants, on les soulève contre l'autorité qui leur parle et les devoirs qu'elle leur prêche d'un ton si propre à les en dégoûter et à les leur faire haïr ? Non, ce n'est pas en rompant de tendres arbrisseaux qu'on les fait croître ; c'est en les arrosant, en les pliant doucement, en usant de tous les ménagements nécessaires pour la culture de ces jeunes plantes.

Ainsi, devez-vous travailler à élever vos enfants, pères et mères, en usant de tous les ménagements possibles à leur égard, en étudiant leur caractère pour en profiter adroitement, en secondant leurs innocentes inclinations, en vous rendant à leurs desirs, quand ils sont justes et légitimes, en leur donnant et par vos paroles et par vos manières obligeantes, des témoignages de bonté, de douceur, d'amitié, dans la pensée que le nom de père n'est pas moins un nom de tendresse et d'amour que de puissance et d'autorité. Et s'il était possible que vous en doutassiez un instant, voyez, vous dirais-je avec saint Augustin (serm. 349), voyez les aspics, les tigres, les lions, les animaux les plus féroces ; il n'en est aucun qui ne se dépouille de sa férocité naturelle, quand il s'agit de ses petits ; aucun qui ne les flatte, ne les caresse, ne leur donne, en sa manière, des témoignages de son amour.

Mais s'en suit-il de là qu'il faille avoir pour les enfants une lâche et molle indulgence, une folle et fausse tendresse qui excuse tout, qui approuve tout, qui pardonne tout, et ne punit rien ? Écoutez, pères et mères, qui n'avez pour vos enfants que cet amour qui les perd, écoutez l'Esprit-Saint qui va vous instruire.

Élevez bien votre fils, vous dit-il, et il vous consolera, il deviendra les délices de votre âme.... (Eccli., XXX.) Travaillez à le former, de peur qu'il ne vous déshonore par une vie honteuse.... (Prov., XXIX.) Ne le rendez point maître de lui-même dans sa jeunesse, et ne négligez point ce qu'il fait et ce qu'il pense. Courbez-lui le cou pendant qu'il est jeune ; châtiez-le de verges pendant qu'il est enfant, de peur qu'il ne s'endurcisse, qu'il ne veuille plus vous obéir, et que votre âme ne soit percée de douleur. Un cheval indompté devient intraitable ; et l'enfant abandonné à sa volonté devient insolent.... Un jeune homme suit sa première voie ; dans sa vieillesse même, il ne la quittera point. (Prov., XXII.)

Tels sont, d'après les oracles divins, les devoirs des gens mariés à l'égard de leurs enfants et envers eux-mêmes. Qu'ils seraient heureux, eux et leurs enfants, et le monde entier, s'ils les observaient fidèlement ! Mais hélas ! peut-on se le dissimuler ? Ces importants devoirs sont ou totalement inconnus de nos jours, ou si mal observés, disons mieux, si hautement méprisés, que l'on dirait que tous ceux et celles qui s'engagent dans l'état du mariage, ont formé une ligue générale pour les violer à l'envi les uns des autres, et

avec plus de scandale. Non, lien sacré, divin sacrement, source de grâces et de salut, fondement auguste du bonheur de l'univers, céleste mariage institué de Dieu, pour sanctifier les époux; donner des hommes à la terre, et des citoyens au ciel, ah! je le dis, les sanglots dans le cœur, vous ne fûtes jamais plus outragé, plus indignement profané. Démentez-moi si vous l'osez. Comment s'engage-t-on aujourd'hui dans le mariage, et comment y vit-on? De quelle manière les époux s'y comportent-ils les uns envers les autres et à l'égard de leurs enfants?

On s'engage dans le mariage témérairement, légèrement et sans examen, sans réflexion, sans consultation, sans prendre conseil, si ce n'est de ses passions criminelles. On s'y engage par un esprit d'avarice, d'orgueil, d'ambition, d'indépendance, de liberté, de plaisir, de volupté; et l'on y vit comme on y est entré, d'une façon toute naturelle, toute charnelle, toute animale, toute brutale, dans la fausse idée qu'on y peut contenter impunément toutes les passions fougueuses. Suivez ces deux époux, vous les verrez à peine sortis du pied de l'autel, où ils viennent de recevoir avec la bénédiction nuptiale le sacrement de mariage, symbole sacré des alliances, se livrer sans retenue, dans l'enceinte de leur maison, aux divertissements les plus profanes, aux excès les plus honteux. Eh! que pourrait-on attendre de ces tristes préludes, sinon des maux de toute espèce?

Si l'esprit, l'humeur, les goûts, les inclinations des époux ne sont point d'accord, comme il n'arrive que trop souvent, de là le trouble et le désordre dans leur société; la paix en est bannie, la discorde y règne; et deux personnes qui n'auraient dû s'unir ensemble que pour s'aimer mutuellement du même amour que Jésus-Christ aime l'Eglise, et l'Eglise Jésus-Christ, se haïssent mortellement; elles se hâtent, ou de briser ouvertement les liens sacrés qui les unissent, ou de les outrager en secret, quand elles ne peuvent les rompre avec éclat.

Les époux viennent-ils à sympathiser et à s'aimer? hélas! c'est d'un amour tout charnel, et qui laisse à douter s'il a quelque avantage sur la haine la plus décidée. Tout remplis de l'esprit du monde, de cet esprit d'orgueil, de vanité, d'ambition, de luxe, d'ostentation, de dissipation, de frivolité, d'amusement, de sensualité, de plaisir, de volupté, ils ne sont occupés, lorsqu'ils en ont les facultés, qu'à satisfaire ces différentes passions, qui ne cessent de les tenir plongés et comme ensevelis dans la plus fatale ivresse. Ils vivent donc comme s'ils n'avaient aucun devoir à remplir, ni envers eux-mêmes, ni à l'égard de leurs enfants. Leurs enfants! quelquefois ils n'ont pour eux que de l'indifférence ou de la haine, et alors ils les traitent avec dureté, ils leur parlent avec mépris ou avec emportement, toutes les paroles qu'ils leur adressent ne sont qu'un langage d'aigreur et d'insulte, on dirait qu'ils n'ouvrent la bouche que pour distiller

sur eux toute l'amertume du fiel. D'autres fois les pères et mères aiment leurs enfants, mais de quelle sorte d'amour? Hélas! de celui-là même, de cet amour aveugle, insensé, tout animal et tout mondain qu'ils se portent à eux-mêmes. Et de là l'éducation toute profane et toute mondaine qu'ils donnent à leurs malheureux enfants. A peine savent-ils bégayer et articuler quelques mots, qu'ils leur apprennent, non pas à prononcer les bénis noms de Jésus et de Marie, comme ils le devraient, s'ils se souvenaient qu'ils sont chrétiens, mais les noms infâmes de divinités fabuleuses, des paroles indécentes, des chansons dissolues. Ils ne remplissent leur esprit que des fausses maximes du monde. Ils ne font retentir à leurs oreilles que les éloges de tout ce qui peut les corrompre, en leur enlevant le trésor précieux de leur innocence baptismale; ils ne leur mettent sous les yeux que des exemples capables d'allumer dans leurs cœurs les plus dangereuses passions. Et de là, de cette source empoisonnée d'une si méchante éducation, tant de mauvais chrétiens, tant de citoyens vils, méprisables, inutiles, perniciox à la patrie, la honte de l'humanité, l'opprobre de la raison, le fléau des états; tant de réprouvés, hélas! ces malheureuses victimes de l'enfer. Mais j'entends leur voix, ce sont eux qui vous parlent du fond de leur cachot brûlant; tremblez, parents dénaturés, j'en frémis pour vous.

Est-ce donc là, vous eurent-ils d'un ton de rage, de désespoir, est-ce donc là le sort, sont-ce les destinées, parents barbares, que vous deviez nous ménager? Vous auriez dû en cultivant notre tendre enfance par une éducation chrétienne, donner dans nos personnes des élèves à l'innocence, des disciples à la vertu, des enfants à Dieu, des sujets utiles à la terre, des citoyens au ciel; et vous n'avez fait que des monstres exécrables, des enfants du démon, des tisons de l'enfer. Oui, c'est vous, c'est vous-mêmes, cruels, qui nous avez plongés dans ce lieu de tourments, de douleur, de rage, de désespoir, de grincement de dents. C'est vous qui avez allumé ces torrents de feu qui nous brûleront pendant toute l'éternité. Ces flammes qui nous dévorent sans nous consumer, sont l'ouvrage de votre perfide tendresse pour nous. Bourreaux, cruels bourreaux, que vous avons-nous fait pour nous accabler d'un supplice éternel, vous qui ne deviez être nos pères que pour nous conduire à une félicité sans fin. Que maudit soit le jour qui nous vit naître de vous! Maudit soit le sein qui nous a conçus, portés, enfantés! Hé! plutôt à Dieu.... Mais non, nous existons, nous vivons, ou plutôt nous mourons à chaque instant de la mort la plus douloureuse, sans cependant cesser de vivre. Quel sort, quel triste sort, grand Dieu! Vous le partagerez, parents dénaturés, et ce sera pour nous une sorte de consolation.

Oui, père cruel, mère barbare qui fûtes la cause de notre perte, vous serez les associés, les compagnons de nos tourments; vous aurez

la même destinée, ou plutôt une destinée plus cruelle encore; vous souffrirez autant ou plus que nous; la même rage, le même désespoir, vous fera pousser les mêmes hurlements; les mêmes feux, ou des feux plus cruels encore, vous dévoront sans vous consumer; vous brûlerez avec nous et plus que nous, toujours et à jamais; cette affreuse association, toute horrible qu'elle sera pour vous, deviendra pour vos malheureux enfants, victimes de votre folle tendresse ou de vos barbares traitements, une espèce de rosée qui tempérera l'ardeur de ces chaînes de flammes et de feu sous la pesanteur desquelles ils pleureront avec vous durant toute l'éternité.

Puissiez-vous, pères et mères qui m'écoutez, puissiez-vous prévenir ce malheur épouvantable, en le détournant de vos têtes et de celles de vos enfants! Vous y réussirez sûrement, si vous vous appliquez à remplir avec une exacte fidélité tous les devoirs de votre état; remplissez-les donc. Aimez-vous réciproquement d'un amour également tendre et chaste, fidèle, officieux, patient, généreux, constant. Aimez vos enfants comme vous-mêmes, et n'oubliez ni soins, ni sollicitudes, ni leçons, ni avis, ni caresses, ni menaces, ni châtimens, s'il le faut, pour les élever chrétiennement. Instruisez-les, exhortez-les par vos discours, édifiez-les, entraînez-les par vos exemples, corrigez-les avec prudence. Enfin, mettez tout en usage pour les sanctifier en vous sanctifiant vous-mêmes. Ce sera pour lors que vous répondrez parfaitement aux desseins de Dieu dans l'institution du mariage, ce sacrement si salutaire et si saint, cette source de grâces, ce fondement auguste de votre bonheur sur la terre, et legage de celui qui vous est préparé dans le ciel. Je vous le souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XI.

Pour le troisième dimanche après l'Épiphanie.

SUR LA FOI.

Audiens Jesus miratus est, et sequentibus se dixit; Amen dico vobis, non inveni tantam fidem in Israel. (Math., VIII.)

Jésus plein d'admiration pour ce qu'il entendait, dit à ceux qui le suivaient: Je vous le dis en vérité, je n'ai pas trouvé une aussi grande foi dans Israël.

Quelle peut donc être la merveille qui cause de l'étonnement et de l'admiration à la sagesse suprême, jusqu'à lui faire employer le serment pour convaincre ses auditeurs qu'il n'a trouvé rien de semblable dans tout Israël? C'est, N... un homme issu de parents idolâtres, né et nourri dans le sein du paganisme, élevé dans le bruit et la licence des armes dont il fait profession; c'est un homme de guerre et du monde, un officier d'armée, qui a des soldats et des serviteurs à commander, des biens à régir, une fortune à établir ou à augmenter, une famille à pourvoir, des intérêts à ménager, et qui, pour réussir dans ses desseins, sem-

ble n'avoir d'autre marche à prendre et à suivre que celle qui lui est frayée par les personnes de son état, et qui n'a pour base et pour règle que les fausses maximes du siècle corrompu. C'est un centenaire romain dont la foi vive, ardente, enflammée, bien supérieure à celle de tous les hébreux, excite l'admiration de l'auteur même des plus grandes merveilles, et pour qui les plus étonnans prodiges perpétuellement reproduits, ne sont que des jeux faciles, incapable qu'il est de s'épuiser, de se lasser, de s'affaiblir. Qu'est-ce donc que la foi? Quel est son prix? Quelle est son excellence, et quelle haute et sublime idée ne devons-nous pas nous en former dans nos esprits? Je vais vous faire voir dans ce discours combien elle est nécessaire, et quelles sont ses qualités essentielles, relativement au salut.

Ainsi, la nécessité de la foi pour le salut : premier point. Les qualités que la foi doit avoir pour opérer le salut : second point. *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

La foi, vous le savez, est la première vertu théologale par laquelle nous croyons tout ce que Dieu a révélé aux hommes, parce qu'il est la vérité suprême, infaillible, également incapable de se tromper lui-même ou de tromper les autres. C'est la racine de toutes les vertus chrétiennes, la porte de la vie surnaturelle, divine, éternelle, la source des bonnes œuvres méritoires du ciel, le fondement et le principe du salut. *Sans elle*, dit l'Apôtre, *il est impossible de plaire à Dieu* (Hebr., I), et par conséquent de se sauver, puisqu'on ne peut se sauver sans se rendre agréable à Dieu, en croyant tout ce qu'il a révélé, et en pratiquant tout ce qu'il a commandé : chose impossible sans la foi. Non, sans la foi, on ne peut plaire à Dieu, par la croyance du vrai et la pratique du bien salutaire; on tombe comme nécessairement dans l'abîme des erreurs les plus monstrueuses et des crimes les plus affreux. Un coup d'œil rapide sur les annales du monde suffira pour vous en convaincre.

Qu'était-il, ce monde tout entier, avant que le flambeau de la foi l'eût éclairé de ses célestes lumières? Le monde entier n'était qu'un repaire immense d'hommes moins semblables à des êtres donés de raison, qu'aux animaux les plus féroces et les plus immondes, par la bassesse de leurs inclinations et leur brutal assujettissement aux vices les plus honteux, aux passions les plus infâmes et les plus fongueuses, joint aux erreurs les plus grossières, aux dogmes les plus insensés et les plus extravagants. A la place du vrai Dieu qu'il ne connaissait pas, parce qu'il ne le voulait point connaître, il adorait des idoles muettes, des figures d'animaux, de reptiles, des choses inanimées et sans vie comme sans raison. On le voyait se prosterner devant un oiseau, un poisson, un chien, un chat, un bouc, un crocodile, un serpent. Il dressait des autels et offrait des sacrifices à un singe, à un renard,

à un crapaud. Il ne rougissait pas de conjurer l'ail et l'oignon d'exaucer ses prières, d'être propices à ses vœux. Il fit plus encore, il se fit des dieux coupables et souillés de mille désordres honteux, pour ôter la honte au crime en lui donnant des dieux pour patrons, et s'animer à le commettre hardiment pour imiter les dieux qu'il adorait; il divinisa tous les crimes, il en composa son culte public, en les faisant entrer dans ses actes de religion les plus publics, les plus solennels et les plus éclatants. De quelles infamies ne se souillait-il pas dans ses orgies ou bacchanales, fêtes instituées en l'honneur de Bacchus? Quelle était la turpitude de ses jeux floraux? Quelles obscénités détestables de tous ses mystères les plus sacrés? Pourrez-vous entendre, sans frémir, que pour plaire à ses dieux, le monde idolâtre leur offrait des victimes humaines, et que les pères, les pères barbares et plus cruels mille fois que les tigres et les lions, n'avaient point horreur de leur immoler leurs propres enfants, en les égorgeant de leurs mains? O nuit affreuse qui enveloppait le monde, avant le beau jour de la foi! O aveuglement déplorable! monstrueuses erreurs! corruption horrible! passions, libertinage, désordres de toute espèce, excès en tout genre non moins infâmes que cruels! Tel était le monde sans la foi, monde aveugle, pervers, dépravé, corrompu, avare, vain, superbe, ambitieux, avide de gloire et de grand leurs, traître, perfide, jaloux, envieux, indocile, intraitable, sensuel, voluptueux, efféminé, barbare, plongé, enseveli dans la fange de tous les vices et de toutes les passions.

Mais du moins les sages, les philosophes, dites-vous... Je vous entends, les sages, les philosophes du monde payent ils étaient les plus insensés, les plus aveugles, les plus méchants, les plus corrompus des hommes, et ne formaient tous ensemble qu'un groupe de grands parleurs, qui joignaient à quelques discours pleins d'emphase, à quelques vérités confuses et nullement approfondies, les erreurs les plus grossières, et les excès les plus criants. Croyons-en à leurs historiens, qui les connaissaient sans doute.

De tous les hommes, dit Cornélius Nepos (apud LACTAN., lib. III, c. 15, p. 118), il n'en est point qui aient plus besoin d'être réglés et corrigés que les philosophes; car je vois que la plupart de ceux qui disputent avec le plus de subtilité dans leurs écoles de la pudeur et de la continence, sont ceux qui vivent dans les plus honteuses débauches. Athénée accuse Platon d'envie, Aristophane d'impiété, Théopompe de mensonge, Suidas d'avarice, Porphyre d'inconscience, Aulu Gelle de larcin et d'amour illicite. Aristote était avare, Epicure prodigue et volage, Diogène vain et superbe; Zénon et Socrate furent accusés d'avoir pour les jeunes gens des amitiés équivoques. Caton d'Utique qui, selon Sénèque, valait mieux que trois cents Socrates, et qui, selon Saluste, était la vertu même; qui, selon Patercule, ressemblait plu-

tôt aux dieux qu'aux hommes; Caton, ce dieu, passait une partie des nuits à boire et à s'enivrer; il écrivit des vers injurieux contre Scipion son rival, au sujet de Lépidia, que l'un et l'autre voulaient épouser; il céda sa femme Martia, qui était grosse, à l'orateur Hortensius, et la reprit quand elle fut veuve et riche héritière, et finit par se tuer lui-même pour ne point tomber entre les mains de César son vainqueur. Sénèque lui-même, qu'était-il, ou plutôt que n'était-il pas? Il fut relégué dans l'île de Corse pour ses familiarités avec la veuve de Domitius son bienfaiteur. Il poussa l'adulation jusqu'à faire l'apologie de la fureur plus que barbare qui avait porté Néron, l'opprobre du genre humain, à tuer sa mère Agrippine. Il aimait éperduement les richesses; il en avait amassé d'immenses, qui furent la cause que ce même monstre Néron, son disciple, le fit mourir. Périander, un des sept sages de la Grèce, tua sa mère par le conseil de ses concubines. Xénophon joignait aux amours les plus déréglées un esprit superstitieux, qui lui faisait consulter les oracles et les entrailles des animaux. Titus Antonin, ce prince qui était bon jusqu' envers les méchants, suivait les conseils d'une concubine dans la distribution des honneurs et des dignités de l'empire; il souffrit les crimes de sa femme, et après l'avoir tolérée pendant sa vie, il en fit une déesse après sa mort, toute criminelle qu'elle était. Marc Aurèle, surnommé le philosophe par excellence, et le meilleur des empereurs romains, Marc Aurèle souffrit aussi les crimes de sa femme, honora ceux qui en furent les complices, bâtit en son honneur la ville de Faustinople au lieu où elle mourut; et lui fit décerner l'apothéose par le sénat. Telles étaient les mœurs des philosophes païens; voyons quelles furent leurs opinions.

Il n'y a rien de si absurde, dit Cicéron, qui n'ait été soutenu par quelques philosophes, ni de songe de malade si extravagant, dit Varron, qui ne soit conforme à leurs sentiments. Pyrrhon disait que nous n'avons aucune connaissance certaine sur quoi que ce puisse être; Epicure, que la divinité n'est qu'un fantôme imaginé par la crainte, adopté par l'ignorance, accrédité par la politique; il ne connaissait de bonheur que la jouissance des plaisirs charnels. Ceux qui admettaient un Dieu créateur de l'univers, soutenaient en même temps qu'il était trop élevé de beaucoup au-dessus de lui pour se mêler de son gouvernement politique ou moral. Platon, le divin Platon s'érige en philosophe; et voilà autant de divinités que d'espèces arbitraires. Il ne rougit pas non plus d'introduire sa communauté des femmes et les plus honteux spectacles. Solon, ce fameux législateur, ce sage de la Grèce, fut le premier qui établit des lieux infâmes pour la jeunesse, et qui ordonna des peines contre ceux qui ne prenaient qu'une femme. Je prends en main le *Manuel d'Epictète*, le chef-d'œuvre de la

philosophie païenne, où l'on trouve la science des mœurs portée à un point de perfection qui étonne. J'y lis, non sans un sentiment de surprise et d'admiration, ce principe si vrai sur lequel porte toute la morale du réformateur du Portique, qu'il ne faut pas faire consister notre bonheur dans les choses extérieures qui sont hors de nous et qui ne sont pas en notre pouvoir, telles que les richesses, la gloire, la réputation, les dignités, les honneurs, les plaisirs, mais dans la vertu et le témoignage intérieur d'une bonne conscience, exempte des remords du vice; j'en'y admire pas moins ces grandes et sublimes maximes qui nous apprennent que la pauvreté, les opprobres, les maladies, la douleur, l'esclavage, les tourments, la mort même la plus cruelle ne sont pas des maux en eux-mêmes, et qu'il n'y a que l'opinion que nous en avons qui nous les fait paraître tels; qu'il faut opposer à l'envie, à la médisance, à la calomnie, aux outrages, à la perte des biens, des parents, des amis, à tous les traits du sort, à tous les événements de la vie les plus fâcheux, le silence, la paix, la fermeté, la patience, la modération, le courage. Toutes ces belles maximes et beaucoup d'autres me frappent dans ce chef-d'œuvre de la philosophie payenne; mais j'y cherche en vain la chasteté qui condamne comme un crime une simple pensée volontaire qui l'offense, la défiance de soi-même et de ses propres forces, l'humilité qui apprend à l'homme à se mépriser lui-même et à souhaiter que les autres le méprisent, dans la vue de ses misères, de ses défauts, de ses vices et de son impuissance pour s'en corriger. J'y cherche encore, mais avec aussi peu de succès, la pureté d'intention qui oblige l'homme de tout rapporter à Dieu, comme au premier principe et à la dernière fin de toutes choses, sans même se reposer ni se complaire dans la vertu la plus sublime et la plus héroïque. Non, ces vérités essentielles ne furent jamais connues de la philosophie païenne. Toute la conduite de ses partisans les plus célèbres et les plus vertueux n'était fondée que sur l'orgueil, la vaine ostentation, un amour-propre si excessif et si démesuré qu'il les rendait idolâtres d'eux-mêmes.

Où, voilà ce que vous fûtes, prétendus sages du jaganisme, anciens pédagogues des nations, oracles, précepteurs, censeurs, réformateurs du genre humain, juges suprêmes des mortels, fiers arbitres de la raison, seuls dépositaires des secrets de la vérité, génies vastes, sublimes, transcendants; voilà tout ce que vous fûtes : des hommes vils, abjects, rampants, vains, orgueilleux, admirateurs fanatiques de vos talents, amateurs de vous-mêmes jusqu'à l'idolâtrie, hypocrites, ambitieux, durs, arrogants, indociles, opiniâtres, immiséricordieux, sensuels, voluptueux, libertins, infâmes, dénaturés, aveugles, plongés dans le double abîme de l'erreur et du vice, sans aucune connaissance essentielle et certaine, sans aucune vertu accomplie et parfaite en

tout point : écoutez, chrétiens mes frères.

Où les païens faisaient des actions mauvaises en soi, ou ils en faisaient de bonnes, tels que des actes de justice, de probité, de compassion, de bienfaisance, de valeur, de courage, de constance dans les maux, mais viciées par de mauvaises fins, telles que la vanité, l'orgueil, l'hypocrisie, l'ambition, l'amour de la gloire, l'esprit d'empire et de domination, le faux zèle pour la patrie, à laquelle ils rapportaient tout comme à la fin dernière de leurs travaux; ou bien ils faisaient quelques actions bonnes en elles-mêmes, bonnes quant à la fin prochaine, telle que l'amour de l'ordre, de la justice, de la tempérance, de quelque autre vertu morale, bonnes même, quant à la fin dernière, en ce qu'ils les rapportaient au moins indirectement à Dieu comme créateur et auteur de l'univers. Dans cette première hypothèse, leurs actions étaient évidemment vicieuses et criminelles pour leur opposition intrinsèque à la droite raison, à la loi naturelle. Dans la seconde hypothèse, leurs actions quoique intrinsèquement bonnes par leur objet, étaient viciées par le mauvais motif qui les animait, et la méchante fin qu'ils se proposaient en les faisant. Dans la troisième supposition, les actions des païens étaient bonnes à tous égards, et de vraies vertus morales, mais cependant imparfaites et inefficaces pour le salut, stériles et infructueuses pour le ciel, impuissantes pour l'acquisition du bonheur suprême, et incapables de mériter les couronnes immortelles : pourquoi? Parce que sans s'élever à l'ordre surnaturel, indispensablement nécessaire pour le salut, elles ne passaient point les bornes étroites de la nature; parce qu'elles n'avaient point la racine du salut, la source de la vie, le principe du mérite, le prix des souffrances et du sang d'un Dieu, le germe précieux de l'immortalité; parce que dénuées de la grâce médicinale du Sauveur, seule capable de les ennoblir, de les élever, de les diviniser en les transportant jusque dans le sein de la divinité même, elles ne pouvaient germer pour le ciel ni en moissonner les palmes. Que conclure de leur impuissance? Il en faut conclure l'indispensable nécessité de la foi chrétienne pour le salut. Oui, et sans elle le monde ne serait encore aujourd'hui qu'un théâtre immense d'impiétés, d'idolâtries, d'abominations, d'infâmies de toute espèce érigées en cérémonies religieuses, et formant tout l'ensemble du culte public et solennel de la religion.

C'est donc elle, c'est la foi qui a banni du monde toutes ces horreurs : à peine cette bienfaisante aurore commença-t-elle à paraître sur la terre pour le bonheur du genre humain, que les hommes commencèrent à ouvrir les yeux à ses brillantes clartés, en sortant du nuage épais de l'erreur qui l'avait si longtemps enveloppé. C'est elle, c'est la foi qui la première apprit aux hommes ces vérités sublimes et salutaires, ces dogmes augustes et sacrés, ces saints mystères,

ces principes sûrs, ces maximes pures et saines, ces lois sages, cette morale austère et parfaite, ces oracles divins qui nous donnent les plus justes idées de la divinité et de tous ses attributs. Oui, si nous savons à n'en pouvoir douter qu'il est un Dieu, qu'il n'y en a qu'un et qu'il ne peut y en avoir plusieurs, parce qu'il existe par la nécessité de sa nature, et qu'il est infiniment grand, pur, saint, juste, bon, sage, puissant, infini en toutes sortes de perfections; c'est à la foi que nous devons ces précieuses connaissances. C'est encore elle qui nous apprend à reconnaître parmi toutes ces perfections divines cette providence paternelle de Dieu qui ne perd jamais de vue l'ouvrage de ses mains, et qui veille continuellement, infatigablement avec une tendresse toute particulière sur les jours et les besoins de l'homme son chef-d'œuvre, sans distinction du grand et du petit, du pauvre ou du riche; qui entre dans les moindres détails; à laquelle rien n'échappe, pas même le plus vil insecte; qui embrasse tout, règle tout, dispose de tout, marche à son but, et arrive toujours infailliblement à ses fins avec autant de force que de sagesse, de douceur et de suavité. C'est la foi et la foi seule qui montre à l'homme son origine et sa destinée, le terme où il doit tendre, et le chemin qu'il faut qu'il prenne pour y arriver sûrement, les obstacles qui s'y rencontrent et qu'il a à surmonter, les difficultés à vaincre, les pièges et les écueils à éviter. Elle seule lui enseigne tous ses devoirs envers Dieu, envers lui-même et envers ses semblables, dans toutes les situations de sa vie, dans l'opulence et la pauvreté, la gloire et l'ignominie, les honneurs et les affronts, la santé et la maladie, l'estime ou le mépris du monde, sa haine ou son amour, ses bienfaits ou ses persécutions. Elle seule nous fait voir clairement que l'auteur de tout ce qui existe ne nous fit à sa ressemblance par un privilège qui nous distingue si glorieusement de toutes les autres créatures, que pour le connaître, le glorifier, l'aimer, le servir en cette vie, le posséder dans l'autre et avec lui tous les biens du ciel, ces biens immenses et éternels qui surpassent incomparablement en douceur et en excellence les faux biens de la terre; ces trônes de lumières, ces couronnes d'une gloire immarcescible, ces palmes d'une fraîcheur inaltérable, ces fleuves de paix, de cette paix délicieuse, intime, ineffable qui surpasse tout sentiment, ces torrents de voluptés saintes qui inondent les élus en coulant à grands flots dans la cité de Dieu.

La foi toute seule enseigne à l'homme l'unique science nécessaire, la science du salut et les moyens qui y conduisent, je veux dire le détachement, le mépris des richesses, des honneurs, de la gloire, des plaisirs, de tous les faux biens du monde, et l'amour de la pauvreté, des opprobres, des humiliations, de la mortification, de la pénitence, le renoncement à soi-même, la pudeur, la chasteté, l'humilité, la sobriété,

la tempérance, la charité, l'amour de Dieu et du prochain, le pardon des injures. La foi toute seule réprime toutes les passions, extermine tous les vices, produit, ennoblit, élève, divinise toutes les vertus, la justice, la probité, la compassion, la libéralité, la bienfaisance, l'amour de la patrie, la force, le courage, la bravoure, la grandeur d'âme, la magnanimité, la constance inébranlable.

La foi toute seule forme, enfante ces adorateurs en esprit et en vérité qui payent au Père céleste le tribut d'honneur et de gloire qui lui est dû, en l'honorant de ce double culte de l'âme et du corps, de l'esprit, du cœur et des sens; ce double culte, le seul digne de Dieu et de l'homme : le seul digne de Dieu, puisqu'étant le créateur de l'âme et du corps, ces deux substances doivent concourir nécessairement dans les hommages qui lui appartiennent sous ce rapport; le seul digne de l'homme, puisqu'étant l'ouvrage de Dieu dans les deux substances qui le constituent, il ne peut ne pas les lui consacrer toutes les deux, sans commettre une injustice envers son Créateur, et s'inscrire en faux contre l'universalité de son souverain domaine. C'est donc la foi toute seule qui anime tout, vivifie tout, élève tout à l'ordre surnaturel du salut, de la grâce, de la gloire, de l'immortalité, et sans elle, la nature est muette, ou si elle parle, sa voix n'est qu'un vain bruit qui, loin de monter jusqu'au trône de l'Eternel, va se perdre inutilement dans ces airs; sans elle, sans la foi chrétienne, tout est mort et stérile dans l'univers, rien n'y germe, n'y fructifie pour le ciel; les erreurs et les vices y règnent à l'envi; et s'il y paraît quelque espèce de vertus, ce sont des vertus faibles et imparfaites, mortes, infructueuses et sans aucune énergie, puisqu'elles n'ont ni âme, ni vie, ni force, pour opérer le salut, qui est l'ouvrage de la foi.

Paraissez donc vertu divine, salutaire et vivifiante, paraissez pour sauver l'homme; dissipez les ténèbres de son esprit; guérissez la corruption de son cœur; réglez ses désirs et ses penchants; adoucissez son caractère dur et féroce; changez ses mœurs rudes et agrestes en des mœurs douces et sociables; dirigez ses motifs; épurez ses intentions; élevez ses sentiments; réformez toutes ses idées sur le culte religieux; forcez-le de refuser aux viles créatures qui ne méritent que le mépris, un encens qui ne doit fumer que sur l'autel du Créateur; apprenez-lui enfin à regarder son salut éternel comme l'unique chose qui soit nécessaire, et inspirez-lui le courage d'y travailler infatigablement.

La nécessité de la foi pour le salut : vous venez de le voir. Voyons maintenant les qualités que la foi doit avoir pour opérer le salut : c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

La foi nécessaire et suffisante pour le salut, doit être simple et soumise, ferme,

universelle, vive et agissante. Telles sont ses qualités essentielles.

1^e Elle doit être simple et soumise. J'entends par une foi simple et soumise, celle qui nous fait croire, avec une humble docilité, les vérités que Dieu nous a révélées, sans rechercher curieusement ce qu'il a voulu qui nous fût caché dans la révélation qu'il nous en a faite; sans vouloir pénétrer le fond des vérités qu'il a révélées, sans entreprendre de lui arracher son secret, ni de sonder la profondeur de ses mystères. J'entends cette foi qui, argument, preuve certaine, conviction des choses invisibles, ainsi que l'appelle l'Apôtre, nous les fait croire comme si nous les voyions, qui captive tout entendement créé sous son joug impérieux; qui immole l'esprit humain à celui de Dieu, en lui faisant croire des mystères d'une obscurité profonde, malgré leurs saintes et adorables ténèbres et leurs contradictions apparentes qui révoltent son orgueil. J'entends cette foi qui nous empêche de raisonner sur ce qui passe notre raison et de nier ce que nous ne concevons pas, sous prétexte que nous ne pouvons le comprendre.

Ce n'est pas que la foi nous interdise toute espèce de raisonnement, non; raisonnez pour découvrir la révélation et voir si Dieu a parlé en effet; mais raisonnez sans préjugés et sans passions, raisonnez avec un esprit juste, un cœur pur, une volonté droite et sincère, et quand vous aurez reconnu la parole de Dieu, entendez sa voix, comme vous les entendrez infailliblement, taisez-vous alors, et croyez simplement tout ce qu'il a dit, quoique vous ne puissiez le comprendre; convaincus qu'il n'est rien de plus raisonnable que de croire tout ce qu'il a dit, quoique nous ne le puissions comprendre, puisque sa toute-puissance met entre elle et nos faibles conceptions des espaces infinis que nous ne franchirons jamais. Souvenez-vous alors que la foi est cette colonne mystérieuse qui est obscure et lumineuse tout ensemble, mêlée de ténèbres et de clartés qui nous aveuglent et nous éclairent. Elle nous éclaire par ses clartés en nous montrant la Divinité qui nous parle, et nous révèle ses mystères dans le sacré dépôt de ses Ecritures. Elle nous aveugle en nous obligeant de les croire, ces mystères reconnus pour vrais, sans prétendre en pénétrer le fond et les voir à découvert tels qu'ils sont en eux-mêmes, par un téméraire attentat, qui n'aurait d'autre effet que de nous écraser sous le poids de la majesté que nous aurions voulu sonder avec tant de présomption. Tel le soleil, ce père de la lumière qui nous aveugle quand nous voulons le fixer, au lieu de nous contenter de recevoir ses bienfaisants rayons.

La foi ne saurait donc être trop simple et trop docile, trop ennemie de la curiosité, de cette curiosité qui prétend entrer dans le conseil de l'Eternel, instruire le Dieu des sciences, lui donner des leçons, contrôler ses desseins, corriger ses vues, réformer

ses plans, juger ses procédés, décider de la sagesse, de la convenance, de la possibilité de ses opérations, soumettre ses mystères aux vains raisonnements de l'esprit humain, en cherchant avec une malignité inquiète dans leur impénétrable profondeur à étayer ses doutes, à autoriser ses incertitudes, à multiplier ses erreurs. Quelle folie! Non, non, la raison humaine ne peut être une règle sûre en matière de religion et de foi. Elle est si faible et si bornée qu'elle ne connaît sûrement ni ce qui est au dedans, ni ce qui est au dehors de nous. Toute la nature est pour elle un mystère impénétrable. Eh! comment donc lui serait-il possible de s'élever jusqu'aux sublimes mystères de la foi, pour en juger avec certitude? Elle est d'ailleurs si peu uniforme, si différente, si inconstante et si variable dans tous les hommes, qu'il ne peut se faire ni qu'ils s'accordent tous, ni qu'ils s'accordent constamment et pour toujours sur un même point; ils ont tous leurs idées particulières, et des façons de penser qui leur sont propres. Et de là ce nombre innombrable de sentiments, d'opinions, de systèmes qui se combattent et se détruisent les uns les autres. Oui, voilà ton ouvrage, raison humaine! reconnais-y donc tes incertitudes, tes variations, tes inconstances, ta faiblesse, tes ténèbres, ton impuissance pour nous servir de règle et nous fixer invariablement dans les matières de religion, en cédant la place à la foi, ce flambeau céleste qui peut seul nous éclairer, nous guider, nous fixer invariablement dans l'adhésion aux mêmes vérités, parce qu'elle prend sa source dans l'autorité et la véracité de Dieu même, seul capable de produire l'unité de croyance par la réunion de tous les esprits dans un même sentiment. Et de cette même source la fermeté de la foi, qui fait son second caractère.

2^e La foi est une vertu qui n'est pas moins délicate que la pudeur; le moindre doute volontaire sur un seul de ses mystères suffit pour lui faire une plaie mortelle. Il faut donc croire sans hésiter et avec une inébranlable fermeté, tout ce qu'elle nous enseigne; pourquoi? Parce que, fondée sur la parole et l'autorité de Dieu, elle ne nous enseigne que ce que Dieu a révélé, et que tout ce qui porte l'empreinte de la révélation divine, est infailliblement certain, plus certain même que ce que nous connaissons par le moyen des sens, de la science et de l'évidence. On peut se tromper en prenant de fausses lueurs et des apparences specieuses pour des vérités évidentes et réelles, mais on ne peut tomber dans l'erreur en croyant à la parole de Dieu, parce que la parole de Dieu n'est pas distinguée de lui; c'est Dieu lui-même en tant que parlant et se révélant aux hommes, ce Dieu essentiellement, souverainement infaillible, et autant incapable de se tromper lui-même, qu'il l'est d'induire personne en erreur. Fondée sur cette base immobile, la foi ne peut donc être ni douteuse, ni incertaine, ni flottante,

ni flexible au gré des opinions humaines; elle adhère à son objet plus fermement sans comparaison que l'entendement humain aux choses qui lui paraissent les plus claires et les plus évidentes, puisque enfin il peut se tromper en prenant la fausse image et la simple apparence de la vérité claire, pour la vérité même, tandis qu'il est impossible qu'il se trompe en croyant à la parole de Dieu. Nulle certitude n'est donc comparable à la sienne. Elle ne saurait donc être trop ferme, appuyée qu'elle est sur cet inébranlable fondement.

Telle fut la foi du père des croyants. Dieu lui parle, il lui ordonne de quitter son pays pour aller dans une terre étrangère qu'il ne connaît pas. Il lui promet de le rendre le père de plusieurs nations, et de faire éclore de son sein des rois et des peuples qui égaleraient en nombre les étoiles du ciel. Cependant, je le vois déjà centenaire et sa femme stérile. N'importe, Abraham ne change point dans sa foi, il croit contre toute apparence que Dieu tiendra sa parole, et il n'est point trompé dans son espérance. Sara, malgré sa vieillesse et sa longue stérilité, conçoit; elle enfante un fils qu'on nomme Isaac, et qui, selon les termes de la promesse de Dieu, doit être l'organe de la multiplication de la postérité de son père. Mais que vois-je? qu'entends-je? Ce Dieu, ce même Dieu, le croira-t-on, qui commande à Abraham de lui sacrifier son fils, son cher fils, son fils unique et le seul objet de ses espérances, le seul qui, d'après la promesse que Dieu lui avait faite, devait être l'instrument de la multiplication de sa postérité. Que fera le père d'Isaac dans une position si fâcheuse? Sans doute que ne pouvant allier le commandement d'immoler son fils avec la promesse de la multiplication de sa race par le même fils qu'on lui ordonne d'égorger de ses propres mains, le triste et désolé père va s'abandonner au plus affreux désespoir. Ainsi, l'eussiez-vous fait, hommes de peu de foi! Jugez mieux de celle du saint patriarche des Hébreux. Plus ferme que le rocher qui demeure immobile au milieu des flots qui le battent de toutes parts, il croit sans hésiter que le même Dieu qui a promis autrefois et qui fait aujourd'hui un commandement si contraire en apparence à ses anciennes promesses, saura bien concilier ces apparentes contradictions, et sans examiner la manière de l'exécution, sans se permettre la moindre réflexion sur un commandement qui semblait en exiger de si mânes et de si profondes, il se hâte de l'exécuter ce commandement, en apparence meurtrier, dénaturé, destructeur de la promesse. Il prend son fils, son cher fils, son fils unique Isaac, il le charge du bois de son propre sacrifice, il l'étend sur le bûcher, il s'arme, il saisit le fer infanticide; ah ciel! il va, sans un ordre contraire du Seigneur qui arrête son bras déjà levé, il va l'enfoncer tout entier dans le sein de son fils. Quelle foi, grand Dieu! et qu'il faut qu'elle soit ferme pour ne point succomber sous le

poids d'une telle épreuve. La foi doit être ferme, elle doit être universelle.

3° C'est-à-dire qu'elle doit s'étendre sans aucune exception à toutes les vérités que Dieu nous a révélées, et que l'Eglise nous propose de croire comme étant révélées de Dieu. Telle est la seule règle infaillible de la foi chrétienne et nécessaire au salut: la parole de Dieu expliquée par l'Eglise et proposée aux fidèles comme l'objet invariable de leur croyance. Sans cela, rien de fixe et d'assuré dans la religion, tout y est douteux et incertain, tout variable et arbitraire; la foi qui reste n'étant plus une foi divine et par conséquent immobile et invariable comme Dieu lui-même, mais une foi purement humaine, et conséquemment ni e foi aussi légère et inconstante, aussi mobile et variable que l'esprit de l'homme lui-même. Telle est la foi de l'hérétique qui eroit plusieurs vérités qui lui sont communes avec le catholique, tandis qu'il en rejette d'autres que le catholique ne croit pas moins fermement que les premières.

D'où vient cette différence? C'est qu'invariablement attaché à la seule règle souverainement infaillible de la foi, qui n'est autre que la parole de Dieu expliquée par l'Eglise, qui en est la dépositaire et la seule interprète d'office, la seule donée du glorieux privilège de l'inhérence, la seule donnée aux hommes comme le fondement, la base et la colonne immobile de la vérité, le catholique adhère sans aucun doute à tout ce qu'elle lui propose de croire, sans craindre de se tromper, tandis que l'hérétique ne prenant pour règle de sa foi que la parole de Dieu interprétée par son propre esprit, n'a qu'une foi purement arbitraire, bizarre, capricieuse, sujette à autant de variations et d'erreurs que l'esprit de l'homme en est susceptible selon les diverses situations où il se trouve et la diversité des impressions que peuvent faire sur lui les textes de l'Ecriture interprétés au gré de ses intérêts, de ses désirs, de ses goûts, de ses préjugés et de ses passions. Et de là tant de contradictions, de variations, d'erreurs de toute espèce parmi les hérétiques, sans aucun moyen de connaître la vérité. De là tant d'opinions, de systèmes qui se combattent et se détruisent réciproquement. De là ces essaims d'enthousiastes, de fanatiques, d'errants, de sectaires qui se déchirent et s'anathématisent les uns les autres. Partager sa foi, c'est donc la détruire et l'anéantir. La foi est donc essentiellement universelle. Elle est encore vive et agissante.

4° J'appelle une foi vive celle qui voit les choses telles qu'elles sont dans la réalité, sans se laisser éblouir ni par l'éclat des honneurs, ni par le brillant de la gloire, ni par la pompe des spectacles, ni par l'appas des plaisirs, ni par le charme des richesses, ni par le prestige des grandeurs et des dignités, ni enfin par les spécieux dehors et toutes les vaines apparences des choses que le monde étale à nos yeux. J'appelle une foi vive celle

qui regarde la figure du monde comme si déjà elle était passée, et les choses futures et invisibles qui ne sont point encore par rapport à nous, comme si nous les voyions de nos yeux, et que nous les touchassions de nos mains. J'appelle une foi vive celle dont les lumières régissent toutes nos pensées, dirigent tous nos jugements, président à tous nos conseils, entrent dans toutes nos résolutions et toutes nos entreprises. Oui, tout homme dont la foi est vive voit Dieu en toutes choses et toutes choses en Dieu et à la lumière de la révélation divine; il voit dans toute leur étendue les biens ou les maux qui l'attendent en l'autre vie, et les dangers continuels qu'il court de se perdre pour toujours en celle-ci; les ennemis de son salut qui le poursuivent partout et contre lesquels il a sans cesse des combats à livrer, des victoires à remporter; les pièges qui lui sont tendus, les tentations qui l'assaillent, les écueils qui le menacent, les précipices qui s'ouvrent sous ses pieds, les foudres qui grondent sur sa tête, il voit tous ces objets de terreur et tant d'autres; il les voit, et il en est douloureusement affecté, et ils font dans son âme une impression d'inquiétude, de crainte et d'effroi pour son salut, qui n'est ni moins vive, ni moins profonde que celle qu'on éprouve à la vue des instruments barbares qui vont nous arracher la vie du corps, quand on l'aime éperdument.

Voyez-vous cette personne qui voit la foudre qui éclate, le tonnerre qui tombe en grondant, l'air en feu, le ciel en combustion, la terre qui tremble et s'entr'ouvre sous ses pas, la flamme d'un cruel incendie tout prêt à la consumer, un lion qui court en rugissant pour s'élancer sur sa proie, une tempête furieuse qui va la submerger, ou un torrent impétueux l'entraîner dans son cours : ô Dieu ! quel trouble ! quel tremblement ! quelle détresse ! quelle agitation, quelle convulsion ! Telles et plus douloureuses encore à certains égards, sont les sensations intimes d'un chrétien pénétré d'une vive foi. Il voit non sans un inexprimable effroi, les objets effrayants de la religion qui viennent se peindre à son esprit sous les plus noires couleurs. Il voit la mort, l'inexorable mort avec tout son affreux cortège et ses suites épouvantables. Il voit le jugement particulier qui la suit immédiatement, le jugement général qui ne se fera qu'à la fin des siècles, le juge suprême qui prononcera l'un et l'autre sans appel comme sans pitié, contre tous les pécheurs impénitents, le terrible danger de l'impénitence finale, l'affreux châtement dont elle sera punie durant toute l'éternité; l'enfer, l'horrible enfer avec tous ses feux, qui fera le partage de tous les réprouvés. Il entend, comme Jérôme, retentir sans cesse à ses oreilles, la trompette formidable, dont le son puissant qui éclatera dans tout l'univers, se fera entendre jusqu'au fond des tombeaux, en forçant tous ceux qui y seront renfermés d'en sortir avec précipitation

pour accourir au tribunal du souverain Juge, qui décidera de leur sort pour une éternité de bonheur ou de malheur.

Le chrétien doué d'une vive foi, contemple tous ces effrayants objets de sa religion, il les contemple, il les médite profondément, il s'en pénètre; ils l'affectent sensiblement, ils l'élèvent, ils le transportent, ils l'enflamment; on dirait qu'il les éprouve par une expérience réelle, et de là, de cette impression profonde, de cette vive ardeur de la foi, sa féconde activité qui lui fait produire des fruits de grâce, de sainteté, de salut.

Oui, le chrétien animé de cette vive foi, rapporte tout à son salut comme à son unique affaire, pensées, paroles, plan, projet, entreprise, désirs, inclination, démarches, conduite, actions. Peu content d'éviter le mal, il opère encore le bien, pratique toujours les vertus, même les plus héroïques et les plus difficiles, avec une force et un courage qui ne connaissent ni la langueur, ni la faiblesse, ni le repos. Jeûnes, abstinences, macérations de la chair, mortifications générales des sens, asservissement de la volonté, cette puissance si fière, si impérieuse, si jalouse de l'indépendance et de la liberté; silence, retraite, recueillement, pauvreté, chasteté, douceur, humilité, charité, pardon des injures, amour des ennemis, patience dans les adversités, modestie dans les prospérités, joie dans les mépris, les affronts, les persécutions, les souffrances et les croix, bonnes œuvres de toute espèce; il fait et supporte tout avec une constance inébranlable dans la vue de son salut. Telles sont les qualités que la foi doit avoir pour l'opérer en effet.

Ah ! N.... vous ne l'avez donc pas cette foi si vive et si agissante, vous qui ne la prenez ni pour le principe de vos jugements, ni pour la règle de vos actions; vous qui ne jugez des choses que par les fausses lumières d'une raison corrompue, que les passions ont séduite, et par les trompeuses maximes de la sagesse de la chair et des sens; vous dont toute la vie n'est qu'un contraste perpétuel avec la foi, un tissu malheureux d'actions qu'elle condamne, et qui n'agissent jamais que d'une façon toute humaine et toute naturelle, ou par caprice, par fantaisie, par habitude, par politique, par bienséance, par nécessité, hélas ! par hypocrisie, par respect humain, par intérêt, par orgueil, par ambition, par amour du plaisir, par l'instinct des différentes passions qui vous poussent et vous agitent.

Quoi ! vous auriez cette foi vive, agissante, si féconde en bonnes œuvres nécessaires au salut, et vous ne feriez rien pour le mériter, et vous ne feriez rien qui ne vous en éloignât ? Quoi ! vous croiriez fermement qu'il existe un Dieu vengeur du crime et rémunérateur de la vertu, un paradis, un enfer, des supplices ou des récompenses éternels pour les bons ou les méchants; vous croiriez ces vérités, et vous vivriez comme les infidèles qui ne les croient pas ? Et vous

ne feriez rien pour vous procurer les biens immenses de l'autre vie ? Et vous ne feriez que des actions criminelles, des œuvres d'iniquité uniquement propres à creuser les abîmes éternel sous vos pas, et à vous conduire au gouffre épouvantable de l'enfer ? Non, non, vous n'avez pas la foi, ou si vous l'avez, ce n'est, hélas ! qu'une foi faible et languissante, une foi morte, une foi de démon : *Dæmones credunt et contremiscunt* (Jac., II) ; une foi par conséquent qui ne vous empêchera pas de partager le triste sort de ces êtres infernaux durant l'immense espace des siècles.

Ah ! chrétiens mes frères, tremblez, frémissez à l'aspect d'un malheur si horrible, et prenez à l'instant même la ferme résolution de ne marcher dorénavant qu'à la lumière du flambeau de la foi. Qu'il éclaire et guide tous vos pas, qu'il préside à tous vos desseins, qu'il soit votre boussole dans toutes vos entreprises, et la règle inflexible de vos pensées, de vos jugements, de votre conduite et de toutes vos actions ; n'agissez jamais que par ses principes et d'après ses pures lumières. Oui, que la foi brille dans toutes vos démarches ; qu'elle vous anime dans tout ce que vous faites, qu'elle vous brûle sans cesse de ses feux sacrés, que ses célestes flammes vous dévorent sans interruption ; qu'elle vous transporte jusqu'au trône sublime et dans le sein même de l'Éternel, pour y découvrir ses perfections divines et vous enflammer de son amour, en soulevant le voile qui les couvre, en attendant qu'une lumière plus éclatante le déchire tout entier en votre faveur. Enfin, qu'elle soit toujours vive, ardente, active, féconde en bonnes œuvres, ces fruits précieux de grâce, de sainteté, de justice, de salut, de gloire et d'immortalité, que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON XII.

Pour le quatrième dimanche après l'Épiphanie.

SUR LA CONFIANCE EN DIEU.

Quid timidi estis, modicæ fidei ? (Math., VIII.)

Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi ?

C'est à ses disciples épouvantés, saisis de crainte, que Jésus-Christ adresse ces reproches, qui devaient être bientôt suivis d'un prodige éclatant, pour dissiper leur frayeur injurieuse à sa bonté si souvent signalée envers eux. Ils accompagnaient leur divin Maître dans une barque sur la mer ; une tempête s'élève, les vents soufflent avec force ; en vain la barque lutte contre les flots, elle en est couverte et menacée d'un prompt naufrage. Dans cet imminent péril, les disciples effrayés, appellent Jésus-Christ à leur secours ; Jésus-Christ qui dort au fond de la barque, sans doute d'un sommeil volontaire et mystérieux, qui n'a d'autre but que d'éprouver la foi des disciples. Leur frayeur excessive prouve bien vite qu'ils n'en ont guère. Que craignez-vous, disciples, dans la compagnie de votre bon

Maître ? Il dort, dites-vous, il dort ; mais ne savez-vous pas que son sommeil ne l'empêche point de veiller sur vous, et qu'appuyé sur lui, il ne faut jamais moins craindre, que quand tout paraît à craindre. Oui, c'est dans les plus grands dangers, dans les plus déchirantes détresses, que, l'œil fixé sur les malheureux qui souffrent et qui mettent en lui toute leur confiance, Dieu vole à leur secours du plus haut de l'empirée. Importante et salutaire vérité qui va faire tout le sujet de ce discours : écoutez mon dessein.

Les motifs de la confiance en Dieu : premier point. Les conditions ou les qualités de la confiance en Dieu : second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

En vain, dans son délire, l'impiété soutient que tout roule au hasard ici-bas, et qu'il n'est point de Providence qui gouverne et conduit tout à sa fin, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre moral. Impies, terminez vos blasphèmes pleins de folie. La même raison qui démontre l'existence d'un Dieu, Être infiniment parfait, prouve évidemment qu'il est une Providence qui régit tout avec un doux, mais souverain empire. Et cette Providence, c'est la volonté même de Dieu, cette volonté sage, éclairée, bienfaisante, active, toute-puissante, qui conduit chaque chose à sa fin et à sa destination, de la manière qui lui convient, soit dans l'ordre naturel, soit dans l'ordre surnaturel. Il n'est donc rien de plus juste que de lui faire hommage, en s'abandonnant à ses soins attentifs avec une confiance si entière, qu'elle n'admette aucune réserve. Sa puissance, sa sagesse, sa bonté, sa fidélité à ses promesses, tels sont les motifs inébranlables de cette confiance parfaite.

1° La puissance de Dieu. Jetez un seul regard sur l'univers et sur la multitude des divers êtres qu'il renferme dans la vaste amplitude de son sein ; il vous suffira pour vous convaincre de la puissance de celui qui en est le Créateur. Seul avant cette création étonnante, il jouissait d'un bonheur infini en se contemplant lui-même et ses perfections sans nombre.

Jaloux de se faire des compagnons de sa félicité, il sort de sa solitude majestueuse, de son délicieux repos ; il parle et tout est fait ; le ciel, la terre, la mer, l'homme, l'ange, et tous les chœurs des anges, les chérubins, les séraphins, les trônes, les principautés, les dominations, toutes les choses visibles et invisibles, animées ou inanimées. Quelle puissance, grand Dieu, que celle qui fait tout d'un mot, et qui fait tout de rien, et qui fait tout éclore du sein même du néant ! Et cette puissance créatrice qui n'a eu besoin ni de matière préparée, ni d'instrument pour élever ce grand édifice de l'univers, le conserve avec la même facilité, et gouverne toutes les créatures qui l'habitent, avec un ordre, une justesse, un concert, une harmonie, un enchaînement de causes et d'effets, qui ne se démentent ja-

mais, si ce n'est quand il veut interrompre et intervertir l'ordre qu'il a établi lui-même, pour faire voir, quand il le veut, que, maître absolu, il ne dépend point de ses propres lois et qu'il peut les changer aussi librement qu'il les a établies. Écoutons-le parler lui-même, il nous dira, qu'il porte d'un doigt, en se jouant, la machine immense du monde tout entier; qu'il regarde la terre, et qu'elle tremble; qu'il touche les montagnes, et qu'elles fument; qu'il commande despotiquement aux vents et à la mer; qu'il soulève les flots et les calme à son gré; qu'il appelle les étoiles, chacune par son nom, et que les étoiles accourent à sa voix; qu'il ouvre le ciel ou le ferme, comme il veut, et qu'il en règle souverainement toute la milice. Quelle puissance dans notre Dieu! Il fit tout d'une seule parole, et il conserve, il soutient, il entretient tout dans l'univers. Rien ne subsiste que par lui; il donne l'être, le mouvement et la vie, à tout ce qui existe, vit, respire, se meut, s'agit; c'est de sa main libérale et prodigue, que la nature entière reçoit à chaque instant, et le fonds même de son être, et toutes ses propriétés, toutes ses parures, toutes ses beautés, tout ce qui sert à l'orner et à l'embellir : quelle puissance! mais quelle sagesse!

2° Ne brille-t-elle pas du plus vif éclat dans le plan et la constitution de l'univers, dans la multitude et la variété des êtres qui le composent et dans les rapports mutuels des uns envers les autres? Tout se rapporte et se correspond avec la plus grande justesse dans leur structure et leur disposition. Ils sont disposés avec tant d'art et des proportions si justes, qu'ils concourent tous à s'entretenir et à s'entraider, quelque étonnantes qu'en soient la multitude et la diversité, même l'opposition et la contrariété. Qui pourrait encore méconnaître la sagesse du Créateur dans la constance et la stabilité du renouvellement et de la propagation des plantes, sans parler de celles des êtres sensibles et animés, dont la reproduction, qui n'est qu'un jeu de la sagesse divine, est l'abîme de l'esprit humain? Ce haut cèdre qui menace les cieux périclite comme l'arbrisseau qui rampe sur la terre, et ce chêne qui semble devoir braver par sa force et la profondeur de ses racines, la vertu destructive du temps, meurt enfin, comme la fleur printanière qui ne voit pas deux aurores; mais les uns et les autres subsistent et subsisteront jusqu'à la fin des siècles, dans les sujets de leurs espèces qui les remplacent, à la faveur des germes qui les renferment. O prodige de la sagesse et de l'intelligence du suprême conservateur de tout ce qui existe! Elles brillent bien davantage encore et d'une façon qui doit nous être bien plus précieuse et plus chère dans l'ordre moral et le gouvernement de l'homme fait à l'image de Dieu pour le connaître, l'aimer, le servir, le posséder, et trouver son éternel bonheur dans cette possession béatifiante. C'est à ce trait surtout qu'on doit reconnaître la sagesse d'un Dieu qui donne ses pre-

miers soins à l'être privilégié, ce chef-d'œuvre de ses divines mains, seul capable de lui rendre des hommages dignes de lui, et de l'avoir pour le terme de ses désirs et le centre comme l'objet de son éternelle et immuable félicité. Il en prend un soin tout particulier. Rien n'égale ses attentions à lui fournir les moyens de répondre par l'élévation de ses sentiments et la noblesse de ses actions, à la dignité de sa nature et à la grandeur de ses hautes destinées.

Que d'expédients il sait mettre en œuvre, pour lui faire éviter les pièges tendus à son innocence, et tout ce qui peut ternir la pureté de son âme! Que de mesures il prend, que de secrets ressorts il fait jouer, que de moyens il emploie, pour l'arracher à tous les dangers qui le menacent, à tous les objets capables de le séduire et de le perdre! Est-il rien de plus sage que d'opposer à ses penchants les plus fougueux et les plus dominants le frein de la loi et de la conscience, ces préceptes qui ordonnent ou qui défendent, ces menaces qui effrayent, ces promesses qui invitent et qui attirent, ces terreurs secrètes, annonces épouvantables de ce jugement bien plus terrible encore, qui fera payer par des peines éternelles les plaisirs passagers qui, loin de satisfaire le cœur, ne font qu'irriter ses insatiables désirs? Peut-il y avoir quelque chose de plus sage que ce tribunal secret établi dans la propre conscience de l'homme, pour le contenir dans son devoir et lui élarger des maux sans fin? Dieu est sage; il est bon.

3° C'est l'idée que nous avons naturellement de lui, et qu'il justifie par la manière pleine de tendresse avec laquelle il se communique perpétuellement à ses créatures, et par les biens innombrables de toute espèce qu'il ne cesse de répandre sur elles à pleines mains. Vous ouvrez, Seigneur, votre main libérale, lui disait le Prophète-Roi (*Psal. CXLIV*), et tout ce qui a vie se ressent de votre bénédiction. Il a fait le petit et le grand, dit le Sage (*Sap., VI*), et il a également soin de tous. L'univers et tous ceux qui l'habitent en rendent à chaque instant le témoignage le plus éclatant, et le rendirent dans tous les temps. Citons quelques exemples de la bonté bienfaisante du Seigneur envers l'homme, le plus excellent de tous ses ouvrages.

Il aurait pu l'exterminer après qu'il eut eu l'audace de s'élever insolemment contre lui et de violer son précepte; il voulut le conserver pour ménager son salut et lui promettre un libérateur. Le monde entièrement corrompu le force-t-il à le noyer avec toutes ses abominations dans les eaux d'un déluge universel? il ordonne à Noé de bâtir une arche pour échapper au naufrage avec sa famille et repeupler le monde enseveli dans les eaux. Il conduit Joseph à la plus haute fortune et presque sur le trône de l'Égypte, après avoir permis qu'il fût vendu comme un vil esclave et jeté dans une noire prison comme un malfaiteur insigne. David,

Tobie, le prophète Elie, que Dieu nourrit par le ministère d'un corbeau dans la grotte où il est contraint de se cacher, Daniel dans la fosse aux lions, qui reçoit sa nourriture de la main du prophète Habacuc, miraculeusement transporté sur le bord de sa fosse; ces faits si merveilleux, si connus, et tant d'autres, n'attestent-ils pas de la manière la plus sensible la bonté bienfaisante du Proviseur de l'univers, qui ne laisse manquer personne au besoin? Mais laissons tous ces antiques exemples. Faut-il d'autres témoins que vous-mêmes, chrétiens? et pour peu que vous prêtiez d'attention à tout ce que Dieu fait pour vous, pourrez-vous nier que vous ne soyez comme tissés de ses bienfaits? Eh! de quelle abondance de biens, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre surnaturel de la grâce, ne lui êtes vous pas redevables?

Dans l'ordre de la nature, c'est Dieu qui vous a tirés du néant par la création, et qui, après vous avoir créés, vous soutient, vous conserve, vous fournit, à point nommé, le nécessaire ou même l'utile, le commode, l'agréable à la vie. Vous vivez, et c'est Dieu qui vous fait vivre, en écartant de vous toutes les causes destructives de la vie, et en vous en administrant à chaque instant tous les principes vivifiants, tant internes qu'externes, cette substance spirituelle qui anime vos corps; le soleil qui chauffe la terre pour la féconder et la rendre capable de produire les plantes, les fruits, les grains destinés à vous nourrir; les animaux de tant d'espèces, dont les uns servent encore au même usage, les autres à vous couvrir de leurs peaux ou de leurs toisons pour vous défendre des injures de l'air; ceux-ci pour porter vos fardeaux, ou pour vous porter vous-mêmes, ceux-là, pour vous récréer par la mélodie de leurs chants. C'est pour vous et par la munificence du Créateur que le jour existe, que la nuit prend la place du jour, que les saisons se succèdent avec une régularité qui ne se dément jamais, que tous les éléments sont sans cesse en action. Que de bienfaits, et que de motifs de confiance!

Que serait-ce si, à ces bienfaits généraux et à tant d'autres qui vous sont communs avec le reste des hommes, je voulais ajouter les bienfaits personnels que vous avez reçus, chacun en particulier, de la bonté de Dieu? En est-il aucun d'entre vous qui ne soit contraint d'avouer que quelquefois il l'a préservé de certains dangers, que d'autres fois il l'en a délivré, et enfin qu'il en a reçu cent marques de protection singulière, dans nombre d'occasions, et des secours proportionnés à ses différents besoins. Quel sujet d'espérer, quel motif de confiance en lui! Mais que sont ces bienfaits de la nature comparés à ceux de la grâce?

Las de nous parler par ses prophètes, Dieu le Père a voulu nous parler par son propre Fils; il nous l'a envoyé comme l'un de nous, en le revêtant de notre propre chair, pour nous rendre ses oracles plus frappants, ses bienfaits plus sensibles et plus signalés;

ses bienfaits! que dis-je? Le Père nous a donné son propre Fils, la splendeur de sa gloire, pour nous unir étroitement à lui, nous incorporer à lui, pour ne faire qu'un même homme avec lui, en nous faisant par grâce ce qu'il est par nature, enfants de Dieu, participants de sa nature, vivants de sa vie, animés de son esprit, éclairés de ses lumières, embrasés de ses feux, enivrés de sa joie, couronnés de sa gloire, jouissant de tous ses biens et de son bonheur suprême, complet, immortel. Bienfaits ineffables, soyez-moi toujours présents pour enflammer mon amour et nourrir ma confiance.

4^e Eh! quel nouveau motif de la plus ferme confiance dans les promesses de notre Dieu et sa fidélité inviolable à les accomplir! Ames déifiantes, écoutez-le parler et par la bouche de ses prophètes, et par sa propre bouche. *Une mère, vous dit-il par l'organe d'Isaïe, une mère peut-elle oublier son enfant, et n'avoir point de compassion du fils qu'elle a porté dans ses entrailles? Mais quand même elle l'oublierait, moi je ne vous oublierai jamais. (Isa., XLIX.)* Il vous dit par la bouche d'un autre prophète, qu'il est le protecteur de tous ceux qui espèrent en lui; qu'il les sauve tous; que ceux qui mettent leur confiance en lui sont inébranlables comme la montagne de Sion. *(Psal. XVII, CXXIV.)* Cherchez, vous dit-il lui-même, cherchez premièrement le royaume de Dieu, et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. *Considérez les oiseaux du ciel, ils ne sèment point, ils ne moissonnent point, ils n'amassent rien dans les greniers; mais votre père céleste les nourrit: n'êtes-vous pas beaucoup plus excellents qu'eux? (Matth., VI.)*

Mais voyez-le qui, fidèle à sa parole, accomplit ses promesses dans la manière dont il reçoit un enfant prodigue qui revient à lui, et qu'il donne pour garant de sa paternelle tendresse à tous ceux qui voudront l'imiter dans la suite de toutes les générations.

A la première nouvelle du retour de son fils qui l'avait outragé par un injurieux abandon, il sent ses entrailles qui s'émouvent, qui lui parlent en sa faveur, et du plus loin qu'il l'aperçoit, sans attendre qu'il s'approche, impatient de l'embrasser, il court au-devant de lui, et il ne l'a pas sitôt atteint, que, lui ouvrant et ses bras et son cœur, il le serre sur sa poitrine, colle ses lèvres sur les siennes, en lui donnant le baiser de paix, lui fait rendre sa plus riche robe, lui met un anneau à la main, comme s'il voulait l'épouser et lui ôter jusqu'à la simple pensée d'un nouveau divorce; il vent qu'on prépare un festin de noces, et que tout retentisse de cris de joie dans sa maison, pour célébrer le retour de son fils.

Enfants prodiges, pécheurs, qui que vous puissiez être, levez-vous, allez à votre père, à votre père qui est aux cieux, et qui est le père commun de tous les hommes; prosternez-vous à ses pieds, confessez-lui vos fautes, exposez-lui vos besoins, et transporté de joie, en vous voyant retourner à lui, il vous par

donnera vos fautes, et remplira vos besoins et de l'âme et du corps. Vous n'entendrez sortir de sa bouche que des paroles de consolation, de tendresse et d'amour. Vous ne verrez couler de ses mains que des faveurs et des bienfaits. Tout est grâce, caresse, bienfaisance dans la maison du meilleur des pères. Reposez-vous donc sur les soins de sa tendresse, pour tout ce qui vous regarde. Espérez fermement et sans vous lasser jamais dans ses miséricordes, et mettez en lui toute votre confiance : rien de plus juste. Sa puissance, sa sagesse, sa bonté, sa fidélité à ses promesses vous y invitent ; elles vous en font un devoir.

Les motifs de la confiance en Dieu : vous les avez vus. Les conditions ou les qualités de cette confiance : vous les allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Un Dieu puissant, sage, bon, fidèle à sa parole, est un être bienfaisant et qui aime à répandre les grâces, à verser les bienfaits : quel motif de confiance ! Mais il observe des lois dans ses profusions, et la confiance qui les attire a ses conditions ; elle doit être prompte, universelle, persévérante.

1° La confiance doit être prompte. Attendez à recourir à Dieu qu'on ait épuisé toutes les ressources humaines, pris toutes les mesures possibles, employé tous les moyens, fait jouer tous les ressorts, c'est mépriser sa puissance, outrager son amour, offenser sa bonté, s'exposer au danger d'en être rejeté, lorsqu'enfin, et à toute extrémité, l'on voudra réclamer son secours, et s'attirer les justes reproches qu'il faisait à ces Israélites ingrats qui l'avaient abandonné pour recourir aux fausses divinités sur le secours desquelles ils comptaient follement. *Où sont-ils ces dieux dans lesquels ils ont mis leur confiance ?* leur disait-il ; *qu'ils viennent présentement les secourir, et qu'ils les protègent dans l'extrémité où ils sont.* (Deuter., XXXII.)

A combien de chrétiens ce reproche ne s'adresse-t-il pas ? Combien en est-il qui, pour se tirer d'embarras dans les affaires fâcheuses, ont recours aux faux dieux, j'entends les riches et les grands du monde qu'ils adorent comme des dieux, et qui ne sont en effet que de frères roseaux qu'on sent se briser en s'appuyant dessus ? Combien d'autres qui ne comptent que sur leur prudence, leurs talents, leur habileté, leur adresse, leurs intrigues, et croient pouvoir se passer de Dieu ? Tous les jours ils expérimentent leur faiblesse, leur impuissance et celle des autres, sans que cette triste expérience, qui devrait les rendre plus sages, puisse les empêcher de s'appuyer présomptueusement sur eux-mêmes, et sur les soutiens étrangers qu'ils invoquent avec une stupide et téméraire confiance. Imprudents, une conduite si peu mesurée vous coûtera cher ; écoutez. Les soutiens que vous vous faites n'ont point de solidité ; ces bras de chair sur lesquels vous comptez ne vous défendront

pas contre les ennemis que vous craignez ; tous ces moyens humains auxquels vous vous bernez ne vous arracheront point aux dangers qui vous menacent, aux maux qui vous tourmentent, et quand, tout venant à vous manquer, vous voudrez recourir à Dieu, de quel œil croyez-vous qu'il vous regardera vous et vos tardives démarches pour aller à lui ? Indigné de vos procédés injurieux, il vous renverra d'un rire moqueur et dédaigneux à vous-mêmes et à toutes ces impuissantes créatures que vous lui avez préférées avec tant d'injustice et d'outrage.

C'est pas qu'on vous interdise les moyens ordinaires de subvenir à vos différents besoins, l'industrie, l'activité, le travail, les soins, la vigilance, les secours étrangers qui peuvent vous servir, non ; la raison et la religion de concert vous le permettent ; elles vous en font même un devoir, elles vous en imposent la loi, elles vous ordonnent le travail assidu et tous les moyens permis de pourvoir à vos différentes nécessités. Qu'est-ce donc qui vous est défendu, et qu'est-ce qui vous est commandé sur ce point ?

Il vous est défendu de vous inquiéter, de vous agiter, de vous troubler touchant les besoins de la vie, comme les païens qui n'ont pas la foi ; qui vous apprend qu'il est un Dieu, dont la providence générale pourvoit à tous les besoins des hommes surtout, et que rien ne leur arrive que par ses ordres ou sa permission. Il vous est défendu de vous appuyer sur vous-mêmes ou sur quelque créature que ce soit, plus que sur Dieu, comme si vous pouviez vous passer de lui. On vous défend encore de recourir à des moyens insolites et superstitieux pour trouver des remèdes à vos maux, ou des ressources à vos inquiétudes, après avoir inutilement épuisé les moyens ordinaires, ou même sans les avoir tentés.

Il vous est commandé de recourir premièrement à Dieu dans tous vos besoins, soit de l'âme, soit du corps ; de le mettre à la tête de tous vos appuis et de tous vos protecteurs, de jeter dans son sein toutes vos inquiétudes, de lui abandonner tous vos intérêts et de vous abandonner vous-mêmes entre ses mains comme des enfants entre celles de leur père. Il vous est commandé de recourir à lui d'abord et d'implorer son assistance, dans vos projets, vos entreprises, vos engagements, vos dangers, vos accidents, vos malheurs, dans tous les événements de votre vie. Telle doit être la promptitude de votre confiance en Dieu. Il faut encore qu'elle soit universelle.

2° *Votre providence, ô mon Père, gouverne tout* (Sap., XIV), s'écrie le Sage. Qui, tout et dans tous les ordres, dans l'ordre de la grâce et de la gloire, comme dans celui de la simple nature. Tout et sans la moindre exception, depuis l'aigle et le lion, jusqu'au moucheron, à la fourmi et aux plus vils insectes ; depuis le grand, le potentat, le monarque, jusqu'au plus chétif des mortels ; car il les a faits l'un et l'autre, et il en prend un égal soin : *Pusillum et magnum ipse fecit,*

et æqualiter cura est illi de omnibus (Sap., VI); c'est encore le Sage qui parle.

Mais si Dieu, le père du monde, le porte tout entier avec tout ce qu'il renferme dans son sein paternel; s'il ne hait rien de tout ce qu'il a fait, s'il aime tous ses ouvrages, et que son amoureuse providence s'étende à tous ses ouvrages avec des attentions proportionnées au degré d'excellence qu'il a donné à chacun d'eux en les formant; il prend un soin tout particulier de l'homme, le chef-d'œuvre de ses divines mains; et parce que l'homme est composé de deux substances, l'une animale et terrestre, l'autre spirituelle et céleste, dont les besoins sont différents, il pourvoit à ces divers besoins selon leur nature et leur différence, mais avec une égale attention. Il pourvoit aux besoins de l'homme terrestre, en lui donnant tout ce qui lui est nécessaire pour l'entretien de son corps, et pour le conduire à la fin naturelle de sa destinée. Il pourvoit aux besoins de l'homme céleste, en lui accordant tous les secours nécessaires pour parvenir à la fin surnaturelle pour laquelle il fut créé. Et parce que la substance spirituelle de l'homme l'emporte infiniment sur la substance matérielle et terrestre, il est de la sagesse et de la bonté de Dieu, le proviseur général et suprême, de donner ses principales attentions à ce qu'il y a de principal et de plus important dans l'homme, d'avoir plus d'égard et de prendre plus d'intérêt aux besoins de son âme qu'à ceux de son corps, et même de sauver son âme, aux dépens de son corps, s'il le faut. Tel est l'ordre établi par la sagesse divine et fondé sur l'essence des choses; et tel est aussi le principe aussi incontestable qu'efficace pour lever l'apparent désordre qu'offre la scène du monde dans la prospérité des méchants et la misère des bons, et pour justifier la Providence à cet égard, en confondant la fausse sagesse de ses censeurs.

Quoi! s'écrient-ils, s'il est une Providence qui dirige tout, ne doit-elle pas aimer l'ordre et le suivre invariablement dans ses procédés? Mais le moyen de concilier cet amour de l'ordre avec cette chaîne de désordres et d'irrégularités qui frappent et qui étonnent dans le gouvernement du monde? Comment un être infiniment parfait peut-il souffrir que le juste vive, languisse, expire dans le sein de l'opprobre et de la douleur, tandis que le méchant nage dans les plaisirs, au faite de la grandeur et de la gloire? Ou il peut empêcher un désordre si étrange, sans en avoir la volonté, ou il ne le peut, quoiqu'il en ait la volonté. S'il le peut sans le vouloir, comment est-il infiniment bon? S'il ne le peut, quoiqu'il le veuille, que devient sa toute-puissance? Ainsi raisonne le prétendu sage. Frivole argutie, qui ne prouve que la présomptueuse faiblesse de son esprit borné.

Sans rien perdre de sa puissance ni de sa bonté, Dieu peut permettre et permet en effet le désordre apparent qui règne sur la scène du monde. Il pourrait, s'il le voulait,

empêcher la constante pros; érité du méchant, et il l'empêche quelquefois, quoiqu'il ne le fasse pas toujours; sa conduite à cet égard ne déroge donc point à sa toute-puissance. S'il ne le fait pas toujours, c'est parce qu'il ne le veut pas, et qu'il a des raisons supérieures pour ne pas le vouloir, raisons qui prennent leur source dans sa bienfaisance même; son non-vouloir ne diminue donc rien de sa bonté.

Oublions cette foule d'anciens martyrs, ces héros du christianisme, qui, faute de tyrans, n'auraient ni glorifié Dieu, ni honoré la religion par ces actes d'un courage héroïque, qui firent l'admiration du monde, pour venir à des temps moins reculés; si les Henri VIII et les Elisabeth n'eussent point existé et régné, aurions-nous eu les Catherine d'Aragon, les Marie Stuart, les Thomas Morus, les Renault Polus, les Fischer les Feltons, les Middleton, et tant d'autres, soit martyrs, soit confesseurs, qui furent des prodiges de constance à souffrir pour la foi, dans un siècle plus voisin du nôtre? Qu'importe donc que le juste vive et meure ici-bas, dans le sein de la douleur et de l'humiliation, dès qu'il ne doit quitter la vie présente que pour aller dans une autre vie moissonner des couronnes immortelles, au sein de l'abondance et de la gloire, tandis que le méchant, par le plus lamentable des contrastes, se verra condamné, par un arrêt irrévocable, à des supplices qui ne finiront jamais. Telle sera la fin si différente des bons et des méchants, tel est le point de vue dans lequel nous devons les envisager dès à présent les uns et les autres, pour porter un jugement équitable de la conduite de Dieu, qui permet souvent que les bons souffrent en cette vie, et que les méchants prospèrent. Conduite infiniment sage dans son désordre apparent, puisqu'elle mène les justes, par leurs souffrances mêmes, au suprême et interminable bonheur qui leur est préparé.

Cessez, cessez donc de blasphémer ce que vous ignorez, impies, et vous chrétiens, apprenez à mettre en Dieu toute votre confiance et une confiance universelle, qui ne connaisse ni réserve ni bornes. Sa providence infatigable veille sur vous nuit et jour; elle veille à tous vos besoins, soit de l'âme, soit du corps; et si quelquefois elle vous semble moins attentive à ces derniers qu'aux premiers, c'est que vos âmes méritant la préférence, il en doit procurer le bien, même aux dépens de celui du corps, s'il le faut, comme il le faut souvent en effet; un corps souillé doit souffrir et porter le sceau de la croix en cette vie, pour ne pas perdre l'âme et se perdre lui-même avec elle dans l'autre. Eût-il été toujours innocent, la souffrance lui est encore nécessaire pour aider l'âme à épurer ses vertus, à augmenter ses mérites, à multiplier ses couronnes. Que votre confiance en Dieu soit donc universelle, qu'elle soit persévérante.

3^e Qu'un chrétien se confie en Dieu, lorsqu'il éprouve des effets sensibles de ses

attentions pour lui, et qu'il voie la rosée du ciel tomber sur la graisse de la terre, pour compléter ses jouissances et qu'il ne manque rien à son bonheur, il n'a besoin pour cela que d'un rayon de foi et d'une bluette de vertu. Mais qu'il redouble sa confiance, lorsque Dieu semble l'avoir oublié ou rejeté; que plus il en reçoit de rebuts et de mépris, plus il s'efforce de s'attacher à lui, et qu'il n'espère jamais davan'tage que quand tout paraît désespéré; c'est le propre d'une vertu héroïque, et le caractère de la confiance évangélique, si fort recommandée par Jésus-Christ à ses disciples. Non, non, leur dit-il (*Matth., VI*), *ne vous mettez point en peine, ni de votre nourriture, ni de vos vêtements; ces sortes d'inquiétudes ne conviennent qu'aux païens, et votre Père céleste n'ignore pas vos besoins. Voyez-vous les lis des champs; ils ne travaillent et ne filent; et cependant Salomon dans toute sa gloire n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Considérez encore les oiseaux du ciel: ils ne sèment point, ils ne moissonnent point, ils n'amas-sent point dans les greniers; mais votre Père céleste les nourrit; n'êtes-vous pas beaucoup plus excellents qu'eux? Cherchez premièrement le royaume et la justice de Dieu, et toutes les autres choses vous seront données par surcroît.*

C'est cette insouciance bien entendue, c'est-à-dire cette confiance parfaite et persévérante en Dieu, cet abandon absolu entre ses mains, lorsque tout semble nous abandonner, et qu'il paraît nous abandonner lui-même, qui forme le dernier trait de ces vrais adorateurs que le Fils unique de Dieu est venu acquérir à son Père, en descendant du ciel, pour converser avec les hommes. Non, l'homme ne peut honorer Dieu d'une manière plus parfaite qu'en se confiant pleinement à lui, puisqu'il ne peut lui donner un témoignage plus éclatant de la haute idée qu'il a de sa paternelle bonté; et Dieu ne peut recevoir de l'homme un hommage plus flatteur que cette protestation authentique, qui atteste qu'on reconnaît en lui la qualité la plus chère à son cœur, et la plus propre à faire naître les plus tendre sentiments dans tous les cœurs, celle de *Père des hommes*.

Ah chrétiens, enfants de Dieu, que votre divin Père soit donc continuellement présent à vos esprits. Oubliez, si vous voulez, qu'il est le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, le dominateur du monde, le maître absolu des mortels et le suprême arbitre de leurs destinées; oubliez tous ces titres et tant d'autres, tout augustes qu'ils sont, j'y consens, pourvu que vous vous souveniez de sa qualité de Père. Il n'en faudra pas d'avantage pour exciter sa tendresse, animer votre foi, enflammer votre amour, nourrir votre confiance. Qu'elle soit prompte, vive, ardente, universelle, persévérante. Tout vous y engage: la puissance, la sagesse, la bonté, la parole de votre Dieu, et la fidélité à ses promesses. Confiez-vous donc pleinement en lui, et il sera votre soutien, votre

bouclier, votre rempart, votre défenseur, votre libérateur. Confiez-vous en lui, et vous dormirez en paix, et vous jouirez d'un repos que rien ne pourra troubler, et vous serez aussi fermes et aussi inébranlables que la montagne de Sion. Confiez-vous en Dieu, et vous défierez le monde entier; et vous défierez l'enfer avec tous les êtres infernaux, qui en attisent les feux; et vous défierez Dieu lui-même avec son tonnerre, ses foudres, ses carreaux, tous ses instruments de mort. Il oubliera tous ses autres titres, pour ne prendre que le nom de père, et verser dans vos âmes les plus précieux gages de sa tendresse paternelle, la grâce en ce monde et la gloire en l'autre. Ainsi soit-il.

SERMON XIII.

Pour le cinquième dimanche après l'Épiphanie.

SUR LA VIGILANCE CHRÉTIENNE.

Cum autem dormirent homines, venit inimicus homo, et superseminavit zizania, in medio tritici. (Matth., XIII.)

Tandis que les ouvriers du père de famille dormaient, son ennemi vint semer de la zizanie au milieu du blé, dans son champ.

Le monde n'est qu'une grande famille. Dieu, qui en est le créateur, en est aussi le père et le pourvoyeur. Sa providence attentive aux besoins de tous les membres qui la composent cette immense famille, prend soin de chacun d'eux en particulier, comme s'il n'était chargé que d'un seul; mais elle veille principalement sur l'homme, et plus particulièrement encore sur le chrétien, le grand objet de l'amour et des complaisances du Créateur. Que cette vérité est douce et consolante pour lui! Quels tendres sentiments elle fait naître dans son cœur! Quelle confiance elle lui inspire! De quelque côté qu'il jette les yeux, au dedans ou au dehors de lui, tout lui annonce un Dieu père; tout étale à ses yeux les bienfaits d'une main paternelle, et dans l'ordre de la nature, et dans celui de la grâce. Mais qu'arrive-t-il? C'est que tandis qu'au milieu de son abondance il se livre aux douceurs du sommeil, l'homme ennemi, le démon jaloux de son bonheur sème la zizanie dans le champ de son âme pour y étouffer le bon grain que le père de famille y avait jeté. Pour n'y être point surpris, le chrétien doit donc veiller continuellement sur lui-même; et c'est cette vigilance chrétienne qui va faire tout le sujet de ce discours: voici mon dessein.

La nécessité de la vigilance chrétienne: premier point. La méthode de la vigilance chrétienne: second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

La vigilance chrétienne consiste dans cette espèce de sollicitude, qui a pour objet la pureté de l'âme, le bon état de la conscience, les intérêts de l'éternité, le soin du salut. C'est cette application continuelle à soi-même, cette attention sérieuse à toutes

ses démarches, cette diligence, cette activité pour fuir le mal et pratiquer le bien relativement à l'affaire du salut, et à l'acquisition du bonheur éternel. Et c'est cette sorte de vigilance que je dis être de la plus indispensable nécessité pour le chrétien : 1° parce que rien ne lui est ni plus souvent, ni plus expressément recommandé dans les saintes Ecritures ; 2° parce que sans elle il lui est impossible d'éviter tous les pièges qui l'attendent et d'accomplir fidèlement tous les devoirs nécessaires au salut ; 3° parce que, quelque saint que soit l'état dans lequel on vit, et à quelque degré de perfection et de sainteté qu'on y soit parvenu, il y a toujours infiniment à craindre, ou plutôt la perte est infaillible sans la vigilance chrétienne.

1° Rien ne nous est ni plus souvent ni plus expressément recommandé dans les saintes Ecritures que la vigilance chrétienne. Ceux qui veillent dès le matin pour me chercher me trouveront : *Qui mane vigilant ad me, invenient me.* (Prov., VIII.) C'est Dieu lui-même qui nous le dit par la bouche du Sage. Pour le trouver, et pour vivre en sûreté à l'ombre de ses ailes, et sous sa protection, il faut donc veiller, et veiller dès le matin, sur soi-même, et faire marcher cette vigilance avant toutes ses autres affaires, la mettre à la tête de toutes ses entreprises ; et sans cette précaution, loin de le trouver, on ne rencontrera que des pièges tendus sous ses pieds, des flots suspendus sur sa tête, des écueils contre lesquels on ira se briser et faire un triste naufrage sur la mer orageuse du siècle.

Veillez, nous dit le Sauveur du monde, (Matth., XXIV), parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure de votre mort, après laquelle vous ne pourrez plus travailler à votre salut. C'est encore pour nous exciter à la vigilance, qu'il nous menace qu'il viendra comme un voleur pendant la nuit, et nous fait observer que, si un père de famille savait à quelle heure de la nuit le voleur viendrait pour lui ravir son bien, il ne manquerait pas de le prévenir et de le surprendre lui-même. (Ibid.) C'est dans le même dessein qu'il nous rappelle la fameuse et terrible catastrophe du déluge universel qui engloutit subitement tous les hommes, à l'exception du vigilant Noé, qui se sauva dans l'arche qu'il avait bâtie avec sa famille. (Ibid.) N'est-ce pas encore pour nous réveiller de ce sommeil léthargique dans lequel nous croupons à l'égard de notre salut, que Jésus-Christ nous propose la parabole des vierges folles, qui furent honteusement exclues du festin de l'époux, parce qu'au lieu de l'attendre en veillant, les lampes en main, elles s'endormirent imprudemment et ne furent point prêtes pour entrer avec lui dans la salle de ses noces, lors de sa brusque arrivée. (Matth., XXV.)

Veillez donc, et que vos reins soient ceints ; ayez toujours des lampes ardentes en vos mains ; soyez semblables à ceux qui attendent que leur maître retourne des noces. (Matth.,

XXIV.) *O que bienheureux sont ces prudents serviteurs que le maître trouvera veillants à son arrivée !* (Luc., XXII.) Autant d'oracles divins, pour en passer beaucoup d'autres qui nous attestent l'indispensable nécessité de la vigilance chrétienne pour le salut. En faut-il davantage pour nous la persuader, et le commandement du suprême législateur si souvent répété, si fortement inculqué, et en tant de différentes manières dans ses divines Ecritures, ne devrait-il pas suffire pour nous déterminer à l'obéissance à ses ordres ? J'ajoute que, sans la vigilance chrétienne, il est impossible d'accomplir fidèlement tous les devoirs qui sont nécessaires pour être sauvé.

2° On ne peut se sauver qu'en évitant tout le mal défendu, et qu'en pratiquant tout le bien commandé par la loi évangélique ; et pour éviter tout ce mal défendu et pour pratiquer tout ce bien commandé, quelle vigilance ne faut-il pas, grand Dieu ! Il en faut une qui ait de justes proportions avec les obstacles qu'il est nécessaire de surmonter pour éviter le mal et pour pratiquer le bien ; et ces obstacles sont nombreux ou plutôt innombrables et presque infinis ; car tout est obstacle sur la terre par rapport au salut ; tout est piège, danger, pierre d'achoppement et de scandale, tentation, occasion de chute et de ruine spirituelle, de prévarication, de violement de tous les devoirs du chrétien. Tout y est donc aussi par conséquent matière de vigilance. Entrons dans quelques détails.

Si nous jetons nos premiers regards sur le monde, nous verrons que tout ce que l'on y voit, tout ce qu'on y entend, tout ce qui s'y fait n'est propre qu'à séduire, à tromper, à corrompre et à perdre. Il nous séduit donc, et il nous trompe par ses discours et ses maximes, il nous fascine par ses prestiges et ses erreurs, nous amuse par ses bagatelles, nous dissipe par ses folles joies, nous charme par la pompe de ses fêtes, nous enchante par la magie de ses spectacles, nous amollit par son luxe, nous corrompt par ses plaisirs, nous énerve par sa mollesse efféminée, nous captive sous l'empire de ses lois. C'est une école toujours ouverte de libertinage et d'irréligion, un théâtre de scandale, un séjour contagieux et imprégné des vapeurs mortelles de toutes les passions meurtrières, une vaste boucherie des âmes, qui s'y entr'égorgent mutuellement par tous les objets empoisonnés qu'elles se présentent les unes aux autres.

Porterons-nous la vue sur les lieux écartés dans le plus grand éloignement du monde ? Nous ne verrons pas qu'ils soient exempts de dangers et dénués de pièges. Il y en a jusque dans le fond des déserts, jusque dans le sein de la retraite et de la plus profonde solitude. Les images des plaisirs du monde y viennent voltiger trop souvent, et s'y peindre à l'imagination du solitaire pour exciter dans son cœur le regret de les avoir abandonnés. Indépendamment de ces ombres

volages qui l'importunent si fréquemment, et de tous les périls étrangers, de toutes les occasions du dehors, que n'a-t-il pas à craindre de sa propre faiblesse et de l'inconstance de sa volonté? Ah! l'homme inconstant et muable par sa nature se lasse tôt ou tard d'une vie monotone, et qui ne varie jamais, pour m'exprimer ainsi; le dégoût de ses exercices toujours uniformes, toujours les mêmes, le gagne à la fin, l'ennui le saisit, la tristesse s'empare de son âme, son courage s'abat, sa volonté s'affaiblit, et malgré ses résolutions, il ne tient plus que d'une main tremblante l'acte authentique de ses engagements les plus solennels, il lui échappe, et, si par les circonstances qui s'y opposent, il n'en vient pas à un divorce scandaleux, apostat dans le cœur, il mène au fond de sa retraite une vie lâche, tiède, languissante, aussi mondaine qu'il le peut, et tout à fait stérile pour le ciel.

Quels combats l'homme isolé n'a-t-il pas encore à soutenir contre lui-même, et contre tous ses ennemis domestiques qu'il porte toujours dans son sein, et qui sont inséparables de son être? sa chair et ses sens, ses vices, ses défauts, ses habitudes, ses passions, tous ses penchants naturels sont comme autant de poids qui l'entraînent au mal, autant de bêtes féroces qui le précipiteront sûrement dans l'abîme de la perdition, s'il n'a soin de les contenir.

Que dirons-nous du démon, cet esprit infernal, homicide dès le commencement, et si jaloux du bonheur de l'homme? Qui pourrait raconter ses différentes manières de nuire, et toutes les formes qu'il prend pour le rendre participant de son supplice, ou le rendant complice de son crime? Tantôt il l'attaque par surprise, c'est un serpent insidieux qui se cache sous les fleurs pour lancer plus sûrement son dard empoisonné; et tantôt à force ouverte, c'est un lion rugissant qui tourne sans cesse autour de lui, pour le dévorer à belles dents. Ici, il le tente immédiatement par lui-même, en lui inspirant la pensée du crime, en lui fascinant les yeux de l'esprit, en troublant son imagination, en allumant les passions dans son cœur, l'avarice, l'ambition, l'envie, la haine, la vengeance, toutes les affections impures, tous les désirs désordonnés. Là, pour perdre l'homme, le démon se sert des objets extérieurs, en lui montrant les richesses, les plaisirs, les honneurs, le faste, le luxe, les grandeurs du monde, et toute la pompe, et toute la gloire qui les accompagnent. Partout il lui dresse des embûches, il le trouble, l'agite, l'inquiète, le poursuit, le presse, l'entraîne; c'est de sa part un combat éternel et des efforts toujours réunis, toujours soutenus pour perdre l'homme, en desséchant dans son cœur jusqu'aux germes de la vertu, et en effaçant de son esprit toute idée de loi, d'obligation, de devoir.

Eh! comment donc l'homme, ainsi pressé de toutes parts par l'ennemi de son salut, pourrait-il les accomplir, ces devoirs si mul-

tipliés et si pénibles à la nature, sans une vigilance extrême? Devoirs envers Dieu, devoirs envers soi-même et envers ses semblables; devoirs généraux et communs à tous les chrétiens, qui consistent dans l'exacte observation des lois divines et humaines, ecclésiastiques et civiles. Devoirs particuliers et qui sont propres aux différents états qui partagent le monde. Devoirs de justice; et qu'on ne peut omettre sans violer les lois de l'équité naturelle. Devoirs de charité, d'humanité, de bienfaisance, de bienséance même, et qui ont une si grande étendue.

Non, non, on ne remplira jamais fidèlement cette multitude de devoirs si compliqués, si variés, si difficiles, sans une attention qui s'étende à tout, qui embrasse tout, et qui ne se démente jamais. Hé quoi! pour se soutenir dans la justice, le juste, oui le juste même le plus parfait, qui a déjà remporté cent et mille victoires signalées sur le tentateur, a besoin de s'animer sans cesse, de s'observer en tout, de ne rien négliger et de faire des efforts suivis pour acquérir une justice encore plus grande, plus abondante, et pour s'avancer dans les voies de la perfection; et vous qui n'avez peut-être lutté pas une seule fois contre le tentateur, loin de l'avoir terrassé et vaincu mille fois, vous qui êtes environnés d'ennemis au dedans et au dehors, vous dont les passions sont vives, les sens immortifiés, les penchants rapides, les faiblesses extrêmes, vous pourriez, sans une vigilance continuelle sur vous-mêmes, échapper à tous les pièges qui vous attendent, et remplir tous les devoirs qui vous obligent! Il faut encore veiller, parce que sans la vigilance la perte est infaillible, quelque saint que soit l'état où l'on vit, et à quelque degré de sainteté et de perfection qu'on y soit parvenu.

3^e Il n'est ni état, quelque saint qu'il soit, ni degré de sainteté, quelque éminent qu'on le suppose, où l'amour-propre ne se trouve; et l'amour-propre est un ennemi domestique d'autant plus dangereux qu'il se cache et se déguise plus subtilement, pour porter ses coups sans être aperçu. On peut même assurer que plus un état est saint, et que plus on y a fait de progrès dans la sainteté, plus aussi il y a sujet de craindre à certains égards, parce qu'il y a plus de dangers et au dedans et au dehors.

Au dedans, quoi de plus dangereux que ce subtil orgueil qui se glisse dans les actions mêmes les plus saintes pour les corrompre, en y mêlant ses poisons? N'est-ce pas encore lorsqu'on est parvenu au plus haut degré de sainteté dans les états les plus saints, qu'il est plus dangereux de s'y croire dans une entière sûreté, et par conséquent d'y vivre avec sécurité, comme si déjà on était arrivé au port, par une présomption pleine de témérité qui mérite qu'on soit abandonné de Dieu à ses propres forces, pour sentir toute sa faiblesse par une fatale expérience? Quand est-ce que David l'éprouva, cet abandon funeste qui fut suivi d'une chute

profonde ? Ne fut-ce pas lorsque, investi et comme accablé de toutes sortes de biens, il se croyait inébranlable dans cet état d'une prospérité complète ? *Ego dixi in abundantia mea : Non movebor in æternum.* (Psal. VII.) Fragilité humaine, que tu es grande ! Présomption de l'homme, que tu es dangereuse ! et qu'il est difficile d'échapper à tes poursuites, de résister à tes atteintes !

Au dehors, les états les plus saints et ceux qui les professent ne sont point à l'abri des traits du tentateur ; ils y sont plus exposés que les autres, parce qu'il a plus d'intérêt à les poursuivre, puisqu'il en reçoit de plus grands dommages. C'est donc contre eux qu'il dresse ses plus fortes batteries, sans respecter ni les temps ni les lieux, ni les personnes ; et il n'y a ni ruses ni violences qu'il n'emploie pour les surprendre ou pour les terrasser. Il tenta le premier homme et le père des humains dans le paradis terrestre, où il ne faisait que de sortir des mains de Dieu, ce Dieu si libéral, si magnifique, si prodigue, qui, en le faisant à son image, l'avait marqué du sceau de sa prédilection et de sa grâce. Il tenta David, Salomon, Job et tant d'autres justes de l'Ancien Testament ; il tenta, chose étonnante, Jésus-Christ, le Saint des saints, et après lui, ses apôtres et ses disciples les plus fidèles, dans tous les temps et dans tous les lieux. Il n'est donc ni temps ni lieu, ni personnages, si saints qu'ils puissent être, qui soient exempts de la tentation et à l'abri des traits du tentateur. Cet esprit infernal est infatigable, il ne dort, ne se lasse, ne se ralentit et ne s'affaiblit jamais ; il tente le jour et la nuit, dans le travail et le repos, dans la retraite et les compagnies, dans le monde et dans le cloître. Oui, les cloîtres les plus sombres et les plus solitaires, les plus fervents et les plus réguliers, où l'on ne connaît d'ambition et d'envie que la sainte émulation qui fait aspirer à un plus haut degré de perfection et de sainteté ; ces sanctuaires angustes où l'Époux céleste rassemble sous ses ailes ses plus chères épouses et se plaît à les enrichir, à les parer et à les embellir pour les noces de l'Agneau, ne sont pas moins sujets aux poursuites du tentateur que les lieux les plus profanes ; souvent même il les attaque avec plus de violence, parce que la résistance qu'il y éprouve ne sert qu'à irriter sa fureur.

Ah ! qu'il est donc à craindre, et qu'il est difficile de ne point succomber sous ses coups ! Ah ! qu'il faut donc apporter d'attentions et de soins pour se défendre de ses coups et pour échapper à toutes ses ruses et à tous ses artifices ! Oh ! que la vigilance chrétienne est donc nécessaire au salut ! Sans elle, on viole l'express commandement de Dieu, qui ordonne si souvent de veiller sur soi-même dans ses divines Ecritures. Sans elle il n'est pas possible d'éviter tous les pièges tendus à la négligence et d'accomplir fidèlement tous les devoirs à l'accomplissement desquels le salut est attaché.

Sans elle, on se perd infailliblement, quelque saint que soit l'état dans lequel on vit, et à quelque degré de sainteté qu'on y soit parvenu.

Autant de raisons qui prouvent la nécessité de la vigilance chrétienne pour être sauvé, vous l'avez vu. Voyons maintenant la méthode de la vigilance chrétienne, ou comment il faut veiller sur soi-même ; c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

La garde de l'esprit et du cœur, le frein de la langue et la mortification des sens, la prière et la présence de Dieu, le bon emploi du temps, la pureté d'intention : telle est la méthode de la vigilance chrétienne.

1° La garde de l'esprit et du cœur. Garder son esprit, c'est le tenir continuellement recueilli, concentré en lui-même, et apporter une singulière attention pour l'empêcher de se distraire et de s'évaporer, de courir, d'errer, de voltiger d'objet en objet. C'est lui interdire sévèrement, je ne dis pas seulement les pensées criminelles ou dangereuses, mais aussi les pensées vaines, frivoles, badines, amusantes, curieuses ; c'est lui faire regarder une simple pensée inutile comme une infidélité et une sorte d'adultère spirituel envers Dieu, seul digne d'occuper l'esprit de l'homme, qu'il n'a doué d'intelligence que pour le contempler éternellement.

Garder son cœur, c'est observer avec soin ses goûts, ses répugnances, ses desirs, ses haines et ses affections, tous ses mouvements, tous ses sentiments, pour les régler et les purifier. C'est en fermer exactement l'entrée à tout ce qui serait capable de le troubler, de l'agiter, de le souiller et le corrompre, en lui élevant la paix avec l'innocence. C'est en dompter et en enchaîner toutes les passions, ces passions tyranniques qui ne cessent de le déchirer quand il leur laisse prendre l'empire, et qu'on ne peut cesser un instant de combattre sans en être vaincu, et leur adjuger le triomphe ; c'est en écarter tous les objets étrangers qui sollicitent son amour et faire en sorte qu'il n'aime que Dieu seul, cet objet infiniment aimable, puisqu'il n'est fait que pour l'aimer, et être heureux en l'aimant. Telle est la garde de l'esprit et du cœur qui fait partie de la vigilance chrétienne ; le frein de la langue et la mortification des sens en font une autre.

2° *Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche, et une porte à mes lèvres*, disait le Prophète-Roi (Psal. CXL), en s'adressant à Dieu. Quelle prière ! N'en soyons pas surpris : ah ! c'est que le suppliant en connaissait bien l'importance, et qu'il savait les maux sans nombre que cause la langue par sa pétulante volubilité, l'extrême difficulté de l'arrêter, et le besoin que l'on a du secours d'en haut pour y réussir. La langue humaine ne devrait se délier que pour chanter les louanges du Créateur, et presque jamais elle ne se remue que pour l'offenser et le déshono-

rer quelquefois, hélas ! par des paroles pleines d'impiété, de blasphème, d'exécration, et plus souvent par des paroles libres, enjouées, bouffonnes, obscènes, licencieuses, inconsidérées, indiscrètes, précipitées, flatteuses ou injurieuses, mensongères, médisantes, perfides, trompeuses, calomnieuses, vaines, inutiles, oiseuses. Oh ! qu'il est donc rare de ne point pécher en parlant, et quel art de se taire, ou de parler innocemment, est un art bien difficile ! Il faut, pour l'acquérir, arrêter avec courage la volubilité de la langue, réfléchir avant de parler, parler peu et avec jugement, aimer mieux à se taire qu'à parler. La mortification des sens doit accompagner le frein de la langue du chrétien vigilant.

3° Les sens sont comme les portes de l'âme, c'est par eux que le péché et tous les objets qui peuvent la souiller et la corrompre y font leur entrée. Le même précepte, qui oblige le chrétien d'éviter le péché et tout ce qui peut ternir la pureté de son âme, l'oblige donc aussi de mortifier ses sens, et de là ces fréquentes exhortations de l'Apôtre (*Coloss.*, III; *Gal.*, II; *II Cor.*, IV), qui invite les chrétiens à mortifier leurs membres, qui sont sur la terre, à crucifier leur chair, à porter toujours dans leur corps la mortification de Jésus-Christ, à faire de leur corps une hostie vivante, sainte, agréable aux yeux de Dieu, par le glaive de la mortification. (*Rom.*, XII.)

Le chrétien, qui veut conserver son âme pure, veillera donc sur tous ses sens par une mortification continuelle, puisque c'est par eux que les objets extérieurs entrent dans l'âme, et avec eux la corruption et la mort. Il veillera sur ses yeux, en les tenant dans une exacte modestie, et en les détournant de tous les objets, ou dangereux et contagieux, ou vains et frivoles. Il veillera sur son goût, en réprimant l'avidité, l'empressement, la sensualité, la délicatesse, tous les excès dans ses repas et en y faisant quelques retranchements, ou sur la quantité, ou sur la qualité des aliments. Il veillera sur tous ses sens, en ne leur accordant que le simple nécessaire, convaincu que la vie d'un chrétien, qui veut se sauver, est nécessairement une vie de privation, de mortification, de retranchement, de sacrifice, de pénitence.

La prière entre encore dans la vigilance chrétienne, et lui est d'autant plus essentielle que toutes les attentions et tous les efforts de l'homme pour son salut lui deviennent entièrement inutiles, et demeurent sans effet, si la prière et une prière continuelle ne les accompagne et ne les féconde. Oui, dit le Prophète-Roi, *Si le Seigneur ne bâtit la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâissent, et s'il ne garde la cité, c'est inutilement que veille celui qui est chargé du soin de la garder.* (*Psal.* CXXVI.) Il n'y a donc que le Seigneur qui puisse élever, conduire à sa perfection, et rendre ferme, inébranlable, le grand édifice du salut. Quiconque veut y travailler efficacement, doit donc recourir à ce divin archi-

tecte par une prière continuelle et fervente, puisqu'une telle prière est le moyen le plus puissant qu'on puisse employer pour attirer son secours. Ils le savaient ces chrétiens, qui dans tous les temps pensaient efficacement à se sauver. Ils le savaient, eux qui priaient dans tous les temps et sans se lasser jamais, dans le temps de l'adversité comme dans celui de la prospérité, dans l'abondance et dans la disette, au comble des honneurs ou au centre des opprobres, lorsqu'ils jouissaient d'une paix profonde, de même que quand ils étaient agités et troublés. Ils le savaient, eux qui priaient toujours, et qui joignaient à cet exercice assidu celui de la présence continuelle de Dieu, cet exercice important, si utile, si nécessaire.

4° Dieu est présent partout, il remplit tout par son immensité, ou l'infinie diffusion de son essence, de son être illimité. Il est partout par sa science ; il sait, il connaît, il voit tout d'un seul regard. Il est partout par sa sagesse ; il règle, dirige, conduit, gouverne tout. Il est partout par sa puissance et par son action. Comme il a tout créé, il conserve et soutient tout, il oïe sans relâche dans toutes les créatures, les plus petites comme les plus grandes, et c'est lui, c'est lui-même que nous voyons dans le ciel, qui nous couvre de sa voûte ; dans la terre qui nous porte, dans le soleil qui nous éclaire, dans l'air qui nous rafraîchit, dans les fruits qui nous nourrissent, dans les fleurs qui nous enbaument par leurs parfums et la suavité de leurs odeurs, en même temps qu'elles nous récréent par l'éclat de leurs coloris.

Mais plus que tout cela encore, et sans qu'il soit besoin d'aller chercher Dieu hors de nous-mêmes, il est au milieu de nous, où il nous voit, nous contemple, nous considère, où il n'y a rien dans nos esprits et dans nos cœurs qu'il ne connaisse distinctement et jusqu'à nos plus imperceptibles pensées, jusqu'à nos plus secrètes intentions ; où il agit continuellement en nous ; où il nous donne à chaque instant, par une action permanente, l'être, le mouvement et la vie. C'est donc là qu'il faut le chercher et le contempler sans cesse pour l'adorer, l'aimer, le louer, le bénir, le consulter, nous offrir, nous consacrer entièrement à son culte et à son service, lui exposer tous nos besoins, soit de l'âme, soit du corps, en implorant son secours.

Le chrétien, bien résolu de veiller exactement sur lui-même, ne saurait employer un moyen plus efficace pour y réussir, et pour arriver bientôt au faite de la plus éminente sainteté, que cette sainte pratique de la présence de Dieu. Eh ! quoi de plus propre en effet que la pensée d'un Dieu toujours présent, toujours témoin de ses actions, pour les récompenser, rémunérateur magnifique, ou pour les punir, vengeur implacable ? Quoi de plus propre que cette pensée pour engager ce chrétien à s'observer perpétuellement lui-même, afin de ne rien laisser échapper

qui puisse blesser les yeux du suprême inspecteur qui les a toujours ouverts sur lui, et pour le forcer en quelque sorte à agir avec vigueur, à courir avec vitesse, à combattre avec courage et avec persévérance, pour remporter la couronne qu'il voit au bout de la carrière?

5° Le bon emploi du temps est encore de l'essence de la vigilance chrétienne. Rien de plus précieux que le temps. Jésus-Christ nous l'a acheté au prix de son sang : le sang d'un Dieu, voilà donc son prix, et il est lui-même le prix de l'éternité, c'est-à-dire, qu'il n'est donné à l'homme que pour le faire servir à l'acquisition d'un bonheur éternel, par le bon emploi qu'il en doit faire. Qu'on juge de là combien il est précieux, de quelle importance il est de le bien employer, et quel crime c'est de le perdre, ou de le mal employer. Le chrétien vigilant n'a donc garde de le prodiguer et de le perdre ce temps si précieux ; il l'emploie tout entier, à la fin pour laquelle il lui est accordé, c'est-à-dire à l'acquisition d'un bonheur éternel, par la pratique des œuvres qui y conduisent, et surtout des devoirs de l'état. On ne veille donc chrétiennement sur soi-même que quand on s'applique, avant toutes choses, à les bien remplir, ces devoirs de l'état où l'on se trouve placé par la main de la Providence, qui en est la dispensatrice. Tels sont les pères et les mères, qui ont soin d'instruire, d'exhorter, d'animer à la vertu et d'édifier leurs enfants, en leur donnant d'ailleurs, selon leurs facultés, tout ce qui est nécessaire aux besoins de leurs corps. Tels sont les enfants, qui, par un juste retour, ont pour leurs pères et mères, le respect, la reconnaissance, l'amour filial, l'obéissance qu'ils doivent à ceux dont ils tiennent tout après Dieu. Tels sont encore les maîtres et maîtresses qui traitent leurs domestiques comme leurs frères en Jésus-Christ, et les domestiques qui servent leurs maîtres et maîtresses comme la personne de Jésus-Christ même, dont ils ont reçu l'autorité qu'ils exercent sur eux ; les magistrats qui rendent une exacte et impartiale justice ; les riches qui assistent les pauvres avec joie et selon toute l'étendue de leurs facultés ; les pauvres qui souffrent patiemment et avec une parfaite résignation les misères de leur état ; les souverains qui gouvernent comme de bons pères leurs enfants, les sujets qui respectent et chérissent leurs souverains comme les représentants de la divinité, comme la cause féconde, comme la dispensatrice suprême de tous les biens. Tels sont enfin tous ceux qui remplissent ponctuellement tous les devoirs de leurs différents états, et qui les remplissent avec une grande pureté d'intention.

6° Si votre œil est pur et simple, tout votre corps sera dans la lumière ; mais si votre œil est vicié et gâté, votre corps ne sera que ténébreux. C'est Jésus-Christ qui parle à tous les chrétiens, dans la personne de ses disciples. Mais qu'entend ce sage et divin instituteur par cet œil, dont la pureté ou l'impu-

reté a une si grande influence sur le corps, qu'il le rend obscur et tout couvert de ténèbres, ou lumineux et tout étincelant de clartés ? Cet œil qui influe tellement sur le corps de nos actions qu'il les rend bonnes ou mauvaises, méritoires ou déméritoires, dignes des plus magnifiques récompenses, ou des plus affreux châtimens, c'est l'intention qui les accompagne, ou le motif par lequel nous les faisons, les vues et les desseins que nous nous proposons, les prétentions que nous avons en les faisant. Revêtez les actions les plus indifférentes en elles-mêmes de cette pureté d'intention qui les rapporte à Dieu et à sa gloire, vous leur donnez un caractère d'élévation, de dignité, de divinité même, qui les rend agréables à Dieu et dignes de ses immortelles récompenses. Dépouillez les meilleures actions en elles-mêmes de cette intention pure qui les élève, vous les frappez de la plus honteuse stérilité ; elles deviennent inutiles pour le ciel. Quel malheur pour un chrétien qui, s'il avait soin d'animer toutes ses actions en les rapportant à Dieu, comme leur dernière fin, mériterait à chaque instant des trésors inappréciables de grâce et de gloire ! Quel malheur pour lui, s'il fait toutes ses actions, ou avec de mauvais motifs, ou avec des motifs purement naturels et humains, ou sans aucun motif et par coutume, par habitude, par caprice, par fantaisie et par conséquent, ou sans fruit, sans mérite, ou même, en s'attirant les plus cruels supplices. Oh ! que le chrétien, qui veille sur lui-même, agit bien différemment ! Frappé de ces sublimes et touchantes idées, qui lui montrent la plus mince action chargée de tous les trésors de Dieu même, quand elle est faite pour lui, il n'en fait aucune sans la lui rapporter, sans se proposer sa gloire et sa plus grande gloire pour motif, sans avoir intention de l'honorer, de le servir, de lui plaire et de ne plaire qu'à lui seul ; et c'est ainsi que toutes ses actions lui deviennent agréables, précieuses à ses yeux, chères à son cœur, méritoires de toutes ses récompenses ; c'est lui-même qui en sera le prix à jamais.

Telle est, N..., la méthode de la vigilance chrétienne. Telle en est l'importance, ou plutôt l'indispensable nécessité, que sans elle on ne peut être sauvé, puisqu'on ne peut accomplir tous les devoirs nécessaires au salut. Ah ! veillez donc continuellement sur vous-mêmes, au dedans et au dehors, pour contenir tout dans l'ordre et les bornes de vos différents devoirs. Veillez sur toutes les pensées de vos esprits, sur toutes les inclinations et les pensées de vos cœurs, sur tous les mouvements de vos corps, sur tous les appétits de vos sens, sur toutes les saillies de vos imaginations, sur toutes vos reminiscences, vos résolutions, vos entreprises, vos actions et vos intentions. Ayez toujours devant les yeux l'Être suprême, Dieu votre créateur, votre bienfaiteur universel. Ne perdez jamais de vue les bienfaits sans nombre dont vous lui êtes redevables, soit dans l'ordre de la nature, soit dans celui de la

grâce, et ne manquez pas de lui offrir chaque jour, dès l'aurore naissante, l'hommage de votre reconnaissance. Offrez-lui aussi, et plusieurs fois le jour, l'hommage de toutes vos actions, de toutes vos entreprises et de tous vos desseins, en lui protestant que vous ne voulez rien projeter, entreprendre et faire que pour sa gloire et dans la seule intention de lui plaire, d'acquiescer à sa volonté en tout et de vous sanctifier en l'accomplissant. Loin de vous à jamais tout motif bas et servile dans le culte que vous lui rendez. Que sa grandeur et celle de ses récompenses, qui ne sont autres que lui-même, dont la possession doit vous rendre éternellement heureux, soient les seuls motifs qui trouvent accès dans vos âmes, quand il s'agit de le servir. Servez-le avec autant d'ardeur que de vigilance et de fidélité jusque dans les plus petites choses, n'estimant rien de petit, lorsqu'il est question du service d'un tel maître. C'est sa volonté toute seule qui donne le prix à tout ce que l'on fait pour lui plaire, et il veut qu'on lui soit fidèle jusque dans les plus petites choses, parce qu'il sait tirer sa gloire des petites choses comme des grandes choses, ou plutôt que tout est égal de la part de l'homme en présence de sa grandeur infinie. Que sa vue vous anime, vous encourage, vous enflamme du désir de veiller continuellement sur vous-mêmes, pour ne rien faire qui puisse blesser ses yeux jaloux. Veillez, et augmentez moment à moment votre vigilance; renouvelez vos soins, votre application, multipliez vos attentions et vos prévoyances, redoublez vos efforts, réunissez toutes vos forces, pour accumuler, entasser bonnes œuvres sur vos bonnes œuvres et pour en combler la mesure. Ce sera pour lors que vous ne pourrez être surpris, et que le maître, arrivant pour vous demander compte de l'administration des biens qu'il vous a confiés, vous classera, d'un air de bonté parmi ses serviteurs vigilants, et vous donnera la récompense qu'il a promise à leurs travaux persévérants. C'est la gloire éternelle que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON XIV.

Pour le sixième dimanche après l'Épiphanie.

SUR LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Congregamini populi, et vincimini; confortamini, et vinimini; accingite vos, et vincimini. (*Isa.*, VIII.)

Assemblez-vous, peuples, et soyez vaincus; réunissez vos forces, et soyez vaincus; prenez vos armes, et soyez vaincus.

Ainsi parlait autrefois le prophète Isaïe en prédisant au nom de Dieu la ruine d'un roi superbe, qui, dans son fol orgueil, enivré de ses succès, se flattait de submerger tout le pays d'Israël et de Juda, comme un fleuve impétueux, qui se répand de tout côté, après qu'il a rompu toutes ses digues. Ainsi parle encore aujourd'hui la religion de l'Homme-Dieu, par l'organe du dernier de ses ministres, en s'adressant à tous ses ennemis, pour leur annoncer d'un ton ferme

et leur défaite et ses triomphes. Oui, leur crie-t-elle en les invitant au combat, rassemblez-vous des quatre coins de l'univers, vous tous qui que vous soyez, qui refusez de vous soumettre à mon empire; vous monarques, potentats, conquérants, dont le mérite est de porter de contrée en contrée le fer, les flammes, le feu, d'enchaîner, de brûler, d'égorger impitoyablement vos semblables; vous tyrans fameux, fléaux de la terre, oppresseurs des nations; vous législateurs suprêmes, que la crédulité des peuples met au nombre des dieux; vous politiques adroits, négociateurs habiles, ministres célèbres, hommes d'état, qui, à la vaste connaissance des ressorts de la machine si compliquée des divers gouvernements, joignez une pénétration assez rapide, pour lire d'un seul coup d'œil dans les cœurs les moins ouverts et prévoir les événements les plus éloignés; vous philosophes si renommés, génies sublimes, toujours occupés à calculer, à combiner, à décomposer les éléments, à débrouiller le chaos de l'univers, à bâtir, d'après vos idées, le système du monde, ou plutôt des mondes nombreux que vous imaginez.

Mortels, grands et petits, savants et ignorants, unissez-vous pour déployer tous ensemble toutes vos forces contre la religion chrétienne, et vous serez vaincus; pourquoi? c'est que, fille du Très-Haut, et l'ouvrage de son bras tout-puissant, la religion chrétienne n'est pas moins vraie, moins inexpugnable, moins indestructible que Dieu même son fondateur. Et voilà ce qui va faire le sujet de ce discours, le plus intéressant qui puisse nous occuper, puisqu'il est le fondement de tous ceux qu'on entend retentir dans ces chaires, et que si la religion chrétienne était fausse et vaincible, il n'en faudrait plus parler que comme d'une fable étrange que la crédulité des peuples aurait accréditée, et qu'on ne pourrait trop tôt démolir nos temples, briser nos chaires, brûler nos autels. Rassurez-vous, N...., ils subsisteront toujours, parce que la religion chrétienne, à laquelle ils doivent leur érection, n'est pas moins vraie qu'indestructible.

La vérité de la religion chrétienne : vous la verrez dans mon premier point. L'indestructibilité de la religion chrétienne : vous la verrez dans mon second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Y a-t-il une religion seule véritable, et quelle est-elle, supposé qu'elle existe? Voilà deux questions qu'il importe le plus à l'homme d'approfondir, puisque c'est d'elle que dépend sa félicité complète pour le temps et pour l'éternité.

Oui, N...., il est une religion seule véritable, seule sanctifiante, seule salutaire; et c'est la religion chrétienne et catholique, exclusivement à toute autre. Pourquoi? pour deux raisons sans réplique : c'est, en premier lieu, parce qu'elle est essentiellement

nécessaire; c'est, en second lieu, parce qu'elle est essentiellement divine.

Si elle est essentiellement nécessaire, elle existe donc, et il est absolument impossible qu'elle n'existe pas, puisque si elle n'existait pas, elle ne serait point nécessaire.

Si elle est essentiellement divine, elle est donc véritable et la seule véritable, puisque Dieu ne peut ni mentir ni enseigner le faux; il ne peut enseigner que la vérité, qui est nécessairement une et indivisible. La nécessité et la divinité de la religion chrétienne : deux raisons sans réplique de son existence et de sa vérité exclusive.

1° Je dis donc, en premier lieu, que la religion est essentiellement nécessaire, parce qu'elle l'est de la nécessité de Dieu même, dont l'existence absolue emporte celle de la religion.

Vous n'en doutez pas, N...., il existe un Dieu, c'est-à-dire un Être suprême, un esprit pur, incréé et créateur, source, cause, premier principe et dernière fin de tout, parce qu'il a tout fait pour lui-même; Être unique, indépendant, immense, éternel, infini en tout genre de perfection, et par conséquent infiniment puissant, infiniment juste, infiniment sage, infiniment bon, infiniment pur et saint. Ses attributs divins rayonnent, brillent, éclatent de toute part : partout on voit reluire sa puissance, sa grandeur, sa majesté, sa sagesse, sa bonté dans l'univers, ouvrage de ses mains, et dans l'ordre, l'arrangement, les proportions, l'harmonie, la symétrie, l'enchaînement des diverses parties qui le composent. Il est donc un Dieu infiniment parfait, maître absolu de toutes les créatures, suprême arbitre de leurs destinées : tout me l'annonce au dedans et au dehors de moi ; je le vois, je le touche, je le sens pour ainsi dire au fond de ma substance, puisque c'est lui qui m'anime en me donnant l'être, le mouvement et la vie.

Mais s'il est un Dieu, il y a donc aussi une religion : la conséquence est nécessaire. Dieu ne peut exister sans qu'il mérite et qu'il n'exige un culte de la part de ses créatures, parce qu'il est fondé sur son essence même et l'infinité de ses perfections. Ce culte est inaliénable : Dieu n'y pourrait renoncer sans se renoncer lui-même, parce qu'il a pour base l'essence même des choses et la loi essentielle de l'ordre. Or, c'est la religion qui honore Dieu comme il mérite de l'être, et qui lui rend le culte qui lui est dû indispensablement. Elle n'est donc pas moins nécessaire que Dieu même; et l'existence de la Divinité entraîne nécessairement celle de la religion destinée à l'honorer.

Où, dès qu'il existe un Dieu infiniment parfait, Auteur suprême de toutes les créatures et de moi-même, dans les deux substances qui me constituent, je ne puis me dispenser envers lui d'un culte religieux et complet, qui réponde à tous ses droits et

à tous ses attributs, et que je ne pourrais lui refuser sans résister méchamment à toutes les lumières de mon esprit, à tous les mouvements de mon cœur, à tous les sentiments de mon âme les plus intimes, aux témoignages de ma conscience les plus clairs et les plus distincts, à la voix éclatante de toutes les créatures ensemble.

Un Dieu créateur, premier principe, cause universelle, souverain maître de tout ce qui existe, a des droits imprescriptibles, un domaine absolu sur tous les ouvrages de ses mains, et encore plus particulièrement sur l'homme, son chef-d'œuvre. Je ne puis donc me dispenser de lui rendre l'hommage de mon respect, de ma dépendance et de ma soumission.

Dieu n'est pas seulement le premier principe, il est encore la dernière fin de toutes choses; il a tout fait pour lui. C'est donc pour moi un devoir indispensable de me rapporter tout entier à lui, et de tout faire pour sa gloire.

Dieu est mon législateur : je dois donc obéir à ses lois. Il est mon juge et l'arbitre de mes destinées : je dois le craindre et trembler sous ses arrêts. Il est mon pasteur, mon père, mon bienfaiteur universel : je lui dois l'amour, la tendresse, une reconnaissance sans bornes.

Je dois encore le croire, parce qu'il est vrai; l'admirer, parce qu'il est sage; l'adorer, parce qu'il est infiniment grand; le prier, parce que j'ai des besoins qu'il peut remplir et des maux à guérir; implorer sa clémence, parce que je suis pécheur, et qu'il se plaît à pardonner aux pécheurs pénitents, et mettre en lui toute ma confiance, parce que sa providence s'étend à tout; espérer ses récompenses, parce qu'il est fidèle dans ses promesses; l'imiter constamment, parce qu'il est saint et immuable dans sa sainteté. L'existence d'un Dieu, Être infiniment parfait, emporte donc celle de la religion qui l'honore d'une manière digne de lui; puisqu'il en est l'objet nécessaire; qu'il l'enfante, l'entraîne dans le torrent même de ses perfections, avec lesquelles il faut qu'elle ait une entière ressemblance pour lui plaire, pour l'honorer comme il mérite de l'être, et qu'il l'exige indispensablement.

Or, de toutes les religions existantes il n'y a que la religion chrétienne et catholique toute seule qui jouisse de ce précieux avantage. Toutes les autres sont ou grossières et imparfaites, ou vicieuses et criminelles, infâmes, détestables; il en est dont tout le culte religieux consiste à s'incliner, l'encensoir à la main, pour prodiguer à la pierre, au bronze, au bois, aux plantes, aux animaux utiles ou malfaisants, aux plus vils insectes, aux créatures les plus ignobles, un encens qui n'est dû qu'au Créateur. Il en est d'autres où l'on s'imaginerait follement offrir des sacrifices agréables à la Divinité, en faisant couler, par une pitié barbare, le sang le plus cher, celui de ses propres enfants. On en voit où l'on érige publiquement

des autels à l'impudicité, à l'inceste, au vol, au brigandage, à l'ambition, à la vengeance, à la perfidie, à toutes les passions, à tous les vices. Il n'en est aucune qui n'égare ses sectateurs, ou dans l'objet du culte religieux qu'elle leur propose, ou dans la manière de l'exercer; aucune qui n'offre un monstrueux amas de faussetés, d'absurdités, d'orgies, de bacchanales, de dissolutions, d'abominations, d'horreurs.

Toutes dégradent donc la Divinité, et la religion chrétienne toute seule nous la peint au naturel avec tous ses attributs. Elle seule n'adore qu'un Dieu, un Dieu, pur esprit et trois fois saint, et elle l'adore en esprit et en vérité. Elle seule divinise l'homme en l'élevant jusqu'à la Divinité par l'obligation qu'elle lui impose de retracer toutes ses perfections, loin de dégrader la Divinité en l'abaissant jusqu'à l'homme corrompu. Elle seule apprend à l'homme à se détacher de lui-même et du reste des créatures pour ne s'attacher qu'à Dieu et l'aimer souverainement, pour lui rapporter tout, pour se soumettre, sans murmurer, à toutes les dispositions de sa providence, pour baiser amoureusement sa main, soit qu'elle le frappe, ou qu'elle le caresse, en lui faisant trouver tout son bonheur dans les chastes délices de la paix intérieure de l'âme qui surpasse tout sentiment et dans les charmes célestes de la pure volupté d'une bonne conscience. Elle seule dissipe toutes les ténèbres de l'esprit, guérit toutes les faiblesses du cœur, abat l'orgueil, terrasse la volupté, enchaîne la cupidité, coupe jusque dans la racine tous les mauvais penchants, immole toutes les passions, extermine tous les vices, plante, épure toutes les vertus : on ne trouve point ailleurs des hommes vraiment vertueux par le pur amour de la vertu rapportée à Dieu, aimé pour lui-même comme la dernière fin de toutes choses.

La religion chrétienne est donc seule digne de Dieu, l'Etre infiniment parfait. Elle est donc essentiellement nécessaire. Elle n'est pas moins essentiellement divine.

2^e Oui divine dans ses fondements et ses principes, dans son origine, dans son établissement, dans ses progrès et ses succès, dans sa doctrine, dans la personne de son auteur et celle de tous ses vrais disciples, dans les prophéties qui l'ont annoncée, dans les symboles qui l'ont figurée, dans les miracles qui l'ont confirmée, dans les martyrs qui l'ont cimentée de leur sang, et jusque dans les témoignages des païens et des juifs qui déposent en sa faveur.

Divine dans ses fondements et ses principes : elle a pour base les idées de Dieu et de ses perfections infinies; celles de l'ordre, de la rectitude éternelle, de la souveraine raison, de la suprême véracité, du domaine absolu du Créateur sur tous les ouvrages de ses mains. Idées inséparables d'un culte religieux et d'une religion unique qui ait des proportions exactes avec l'unité d'essence et l'infinité des perfections de l'Etre qui en est l'objet. Religion par conséquent

divine dans ses fondements et ses principes, ainsi que dans son origine, puisqu'elle prend sa source dans le sein de Dieu même, qu'elle émane de sa bouche, qu'elle découle de tout lui-même.

Religion divine dans son établissement, ses progrès et ses succès. Ce n'est ni à l'aide des talents et des secours humains de toute espèce, ni avec lenteur et par d'insensibles progrès, ni dans quelques cantons obscurs et en petit nombre, que s'établit la religion chrétienne : c'est dans le monde entier qu'elle se répand avec une étonnante rapidité, sans qu'aucun obstacle, ni les glaces du nord, ni les feux du midi, ou l'immensité des mers en courroux, ni l'âpreté des montagnes, ni les sables des déserts, sans qu'aucun obstacle puisse arrêter sa course impétueuse.

Seule contre tous et sans appui, sans protection, sans autres armes que la douceur, l'insinuation, la persuasion, la patience, elle triomphe en peu de temps de tous les obstacles qu'on lui oppose. Eh ! quels obstacles, grand Dieu ! il ne s'agissait de rien moins que de vaincre les préjugés si forts de la naissance et de l'éducation, la majesté des empereurs et de l'empire, la puissance des rois, la haine envieuse des pontifes et des prêtres, la subtilité des philosophes, la licence des poètes, l'éloquence des orateurs, la prudence et les ruses des politiques, la superstition des peuples, et surtout de ce peuple si fameux qui renfermait dans l'enceinte de ses murs autant de rois, de conquérants, que de citoyens, et qui semblait n'avoir triomphé de tous les autres peuples que pour adopter toutes les erreurs de l'univers : la religion chrétienne devait vaincre tout cela, et elle le fit.

Il fallait encore bannir du monde les fausses divinités, renverser leurs statues, démolir leurs temples, briser leurs autels, et sur leurs débris en dresser de nouveaux, pour y placer la croix de l'Homme-Dieu et le faire adorer de tous les peuples, malgré la honte de son supplice; et la religion chrétienne le fit; elle le fit en très-peu de temps et avec une extrême vitesse. Oui, en très-peu de temps, elle ensevelit dans le tombeau de Jésus-Christ le paganisme, ce colosse d'orgueil et de sensualité. C'est dès le commencement du ^{II}e siècle de l'Eglise que saint Justin ne craignait pas d'avancer qu'il n'y avait aucune nation, ni romaine, ni grecque, ni barbare, non pas même les peuples les plus reculés qui se servaient de chariots pour maisons, où la foi de Jésus-Christ n'eût été reçue. Presque dans le même temps, Tertullien assurait que l'empire romain ne s'était jamais étendu si loin par la force des armes que le christianisme par la prédication des apôtres et de leurs disciples.

Voilà donc le paganisme détruit, le démon vaincu, l'enfer dépouillé, le monde entièrement changé dans l'objet de son culte, de ses lois, de ses mœurs, et devenu un monde nouveau, de parfaits adorateurs de l'Etre

suprême. Tel est l'ouvrage subit de la religion chrétienne. Elle est donc divine dans son établissement, ses progrès et ses succès. Elle l'est encore dans sa doctrine, j'entends les mystères qu'elle propose à croire, les lois qu'elle impose, les devoirs qu'elle prescrit, les vertus qu'elle commande ou qu'elle conseille, les châtimens dont elle menace, les récompenses qu'elle promet.

Un Dieu pur esprit, absolu, indépendant, nécessaire, centre de toutes les perfections, sans mélange du moindre défaut, qui voit tout et que rien ne distrair, n'affaiblit, ne fatigue; qui joint le travail au repos, la liberté à l'immutabilité, la justice à la bonté; qui est immense sans extension de parties, éternel sans succession de temps; qui fait son bonheur lui-même, et qui, peu content d'être heureux, verse ses grâces à pleines mains sur ses créatures intelligentes, dans le dessein de les associer à sa félicité : un Dieu en trois personnes réellement distinguées dans une seule et même essence, dont la seconde personne qui est le Fils, s'est fait homme pour le salut du genre humain. Quoi de plus divin que ces mystères capitaux de la religion chrétienne ! Même empreinte de la Divinité dans sa morale, ses lois, ses vertus, ses châtimens, ses récompenses. Sa morale est bien au-dessus du soupçon ou de la conjecture des hommes; c'est le paradoxe des sens, de la nature, de toutes les passions. Pure, sublime, sainte, parfaite dans tous ses points, elle ne commande ou ne conseille rien que de bon; elle ne défend rien que de mauvais. Elle embrasse toutes les vertus, elle condamne tous les vices; c'est peu : elle détruit tous les vices jusque dans leurs principes, en établissant toutes les vertus pratiquées par les motifs surnaturels qui en font l'âme, et en les rapportant à leur véritable fin, qui est la gloire de Dieu aimé souverainement et par-dessus toutes choses pour lui-même. En nous ordonnant d'aimer Dieu pour lui-même, elle nous ordonne encore d'aimer notre prochain, c'est-à-dire tous les hommes et jusqu'à nos plus cruels ennemis, de les aimer comme nous-mêmes pour l'amour de Dieu, sans jamais nous lasser de leur faire du bien, jusqu'à donner notre vie, s'il le faut, pour leur salut.

Et quels châtimens réserve-t-elle aux infracteurs de ses lois ? Des supplices qui étonnent, qui écrasent la raison, et dont les sombres lueurs ne pouvaient être aperçues qu'au flambeau de la révélation divine, des supplices éternels. Mais aussi quelles récompenses ne promet-elle pas aux fidèles observateurs de ses lois ? Ah ! N..., élevez vos pensées bien au-dessus de la chair et des sens. Les biens que la religion promet à votre fidélité ne sont pas des biens sensibles, passagers et frivoles; ce sont des biens spirituels, solides et constants; ce sont des biens ineffables, mais très-propres à vous rendre parfaitement heureux et pour toujours, en remplissant la vaste capacité de votre cœur et toute l'immensité de ses dé-

sirs. C'est Dieu lui-même, ce Dieu si grand, si riche, si magnifique; c'est Dieu qui sera lui-même votre récompense éternelle. Oui, le voir, l'aimer, le posséder, et goûter dans cette délicieuse possession les plaisirs les plus purs, les goûter, les boire à longs traits sans le moindre dégoût et toujours avec une satisfaction nouvelle, pendant toute une éternité; voilà le bonheur du chrétien et l'objet certain de ses espérances.

Religion chrétienne, religion divine dans la personne de son auteur et dans celle de tous ses vrais disciples. Quelle sainteté en effet, et par conséquent quelle marque de divinité dans la personne adorable de Jésus-Christ, ce juste par excellence, ce Dieu trois fois saint, ce modèle infiniment parfait de toute justice, et qui pousse l'héroïsme du courage jusqu'à mourir sur un gibet pour des ingrats qu'il avait comblés de biens ! Quelle sainteté encore dans la personne de tous ses vrais disciples, ces hommes si doux, si charitables, si mortifiés, si pénitents, simples sans fard, sages sans faste, pieux sans ostentation, sans désirs, sans attache, sans craintes ni espérances mondaines, exempts de tous les vices, doués de toutes les vertus.

Les prophéties qui ont annoncé la religion chrétienne tant de siècles avant son établissement, dans la personne auguste de Jésus-Christ son fondateur, sont si nombreuses, si détaillées, si claires et si bien caractérisées, qu'il est impossible de s'y méprendre et de ne pas l'y reconnaître trait pour trait. Or, vous le savez, N..., la prophétie ou la prédiction des choses futures et contingentes est un caractère distinctif de la divinité, parce que Dieu seul est le maître suprême de tous les temps et de tous les événements; que lui seul peut percer la nuit des siècles les plus reculés pour y découvrir les choses futures, et que seul il voit tout présent dans son éternité. Et ce que je dis des prophéties qui ont annoncé Jésus-Christ, on doit le dire des symboles qui l'ont figuré. Eh ! qui serait assez aveugle pour ne pas le reconnaître dans la personne du juste Abel, égorgé par son frère jaloux; dans l'obéissant Isaac, portant sur son dos le bois de son sacrifice; dans le chaste Joseph, vendu par ses frères; dans Moïse, Josué, et enfin toute la loi mosaïque qui n'était tout entière qu'une figure de la loi nouvelle ?

Quel autre caractère de divinité, par rapport à la religion chrétienne, dans les miracles sans nombre opérés par Jésus-Christ et ses disciples, pour la confirmer ! Ces faits sont également sensibles, éclatants, publics, consignés dans les livres les plus authentiques, constatés par l'institution des solennités les plus pompeuses et par l'érection des monuments les plus magnifiques pour en perpétuer la mémoire; attestés par les plus grands hommes, dont plusieurs en avaient été les témoins oculaires, tels entre autres que les Méliton, les Athénagore, les Justin, les Cyprien, les Origène, les Minutius Félix, les Arnobe, les Lactance, les

Athanase, les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Clément d'Alexandrie, les Cyrille, les Jérôme, les Ambroise, les Chrysostome, les Augustin, l'un de ces rares et vastes génies qui fera l'admiration de tous les siècles, sans parler de tant d'autres écrivains de tous les lieux et de tous les âges, auxquels on ne peut refuser créance sans pécher contre la raison et sans détruire tous les faits historiques, tous les fondements de la société, toute la constitution et physique et morale de l'homme.

Le nombre et la constance des martyrs forment aussi une preuve triomphante de la divinité de la religion chrétienne, parce qu'il n'est point naturellement possible que des multitudes innombrables de personnes de tout âge, de tout sexe, de tout état, de tout pays, de toute religion, de juifs et de païens devenus chrétiens, il n'est point naturellement possible que tant de personnes souffrent et meurent volontairement pour attester une fausse religion dans toutes les parties du monde, dans l'Asie, l'Afrique, l'Europe, la Perse, la Chine, le Japon, à Rome, à Carthage, dans tous les lieux de l'univers.

Au témoignage des martyrs, qui l'eût cru? vient se joindre celui des païens et des juifs. Oui, ce sont les Celse, les Porphyre, les Phlégon, les Ammien Marcellin, les Julien l'Apostat, qui sont forcés de reconnaître la réalité des miracles qui déposent en faveur du christianisme, et qui sont réduits, par l'évidence de ces faits miraculeux, à tenter de vains efforts pour en éluder la force.

Oui, ce sont les juifs, les plus mortels ennemis des chrétiens, qui leur fournissent les livres sacrés où on lit cette foule d'oracles qui constatent la divinité du christianisme. C'est ce peuple infortuné, maudit, réprouvé, dispersé parmi toutes les nations, sans cependant se mêler et se confondre avec aucune d'elles, comme son Messie qu'il a méconnu et crucifié le lui avait prédit si clairement tant de fois, c'est ce peuple malheureux qui ne subsiste que pour nous servir de témoin contre lui, et d'une preuve toujours vivante, toujours parlante de la vérité des livres saints qu'ils nous fournissent et de celle de notre religion sainte qu'ils renferment, avec l'histoire de leurs crimes et de leur réprobation, jusqu'aux temps marqués dans les décrets de l'Eternel.

Providence de mon Dieu, vous êtes donc admirable dans la profonde économie des preuves mille fois triomphantes que vous avez su ménager à la religion chrétienne!

Religion chrétienne, vous êtes donc véritable, et la seule véritable, puisque vous êtes également, essentiellement nécessaire et divine!

Ah! voilà, je vous le dis dans les plus doux, les plus ravissants transports de mon âme, voilà l'attrait puissant qui entraîne vers vous tous mes penchants, et qui fera que je ne cesserai de vous aimer que quand je cesserai d'avoir un cœur capable d'a-

mour. Voilà la douce chaîne qui me tiendra toujours captif sous votre aimable empire. Voilà le lien indissoluble qui m'attachera éternellement à vous malgré l'enfer et ses furies.

La religion chrétienne est donc véritable, vous l'avez vu. Elle est indestructible, vous l'allez voir dans mon second point

SECOND POINT.

Ouvrez les annales du monde, jetez les yeux sur les ouvrages de l'art et de l'industrie des hommes, vous verrez que tout se flétrit, que tout s'use comme le vêtement, que tout passe et disparaît avec une étonnante rapidité : l'or, le marbre, le bronze, les monuments des héros ainsi que les empires et les monarchies qu'ils ont fondés, tout périt sur la terre, mais la religion chrétienne ne périra jamais; on la verra survivre aux ruines de l'univers et même fonder, sur les débris du monde renversé, ses plus éclatants triomphes, parce qu'émanée du sein de Dieu, et que fille de l'Eternel, elle n'est pas moins impérissable, moins immortelle que Dieu même. Pourquoi cela? pour deux raisons bien sensibles.

C'est, 1^o parce que Dieu qui l'a engendrée de son sein, lui a promis l'immortalité. C'est, 2^o parce que, indépendamment des promesses divines, qui lui assurent l'immortalité, elle la trouve dans le fond même de son essence.

1^o Vous les connaissez sans doute, chrétiens, les consolantes et magnifiques promesses si souvent répétées et en des termes si pompeux, touchant la permanence invariable, la durée perpétuelle et sans la moindre interruption, l'indestructibilité enfin, l'éternité de la religion sainte que nous avons le bonheur de professer vous et moi. Je ne vais donc vous les remettre un moment sous les yeux que pour exciter votre gratitude et ranimer votre confiance à la vue de ces consolants objets.

Écoutez d'abord le prophète Isaïe. Il nous annonce (*Isa.*, LV) que le Seigneur va faire avec les hommes une alliance nouvelle, une alliance éternelle, et que c'est pour la confirmer qu'il établit son Fils, le fils de David, son témoin fidèle, le chef et le docteur des nations (*Isa.*, IX); que son empire s'étendra de plus en plus; que la paix y sera sans fin; qu'il s'assiéra sur le trône de David; qu'il possédera son royaume pour l'affermir, dans l'équité et dans la justice, depuis ce temps jusqu'à jamais; qu'en vertu de l'alliance qu'il fera avec les fils de Jacob, son esprit et ses paroles ne sortiront ni de leur bouche, ni de la bouche de leurs enfants, ni de celle des enfants de leurs enfants, depuis le temps présent jusque dans l'éternité. (*Isa.*, LIX.)

Je serai avec eux une alliance de paix, dit le Seigneur, par la bouche du prophète Ezéchiel, mon alliance avec eux sera éternelle. Les nations sauront que c'est moi qui suis le Seigneur, le sanctificateur d'Israël, lorsque mon sanctuaire se conservera pour jamais au

milieu d'eux. Je serai leur Dieu et ils seront mon peuple; et mon serviteur David sera leur prince dans la succession de tous les âges. (Ezech., XXXVII.)

Au milieu des révolutions des fameuses monarchies des Perses, des Grecs et des Romains qui se succèdent et disparaissent, Daniel voit s'élever un royaume qui ne sera jamais détruit; un royaume qui ne passera point à un autre peuple (*Dan., II*); un royaume qui renversera et qui réduira en poudre tous ces royaumes; un royaume qui subsistera éternellement; et ce royaume, c'est celui du Fils de l'homme, que le même prophète voit venir avec les nuées du ciel, qui s'avance jusqu'à l'ancien des jours, dont il reçoit la puissance, et une puissance éternelle.

En fondant la religion chrétienne, Jésus-Christ confirme ces oracles prophétiques de la manière la plus claire et la plus solennelle, lorsqu'il déclare que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle, parce qu'il sera avec elle tous les jours et sans interruption, pour l'assister et la soutenir sur la terre jusqu'à la consommation des siècles; et elle subsistera bien au delà, car je la vois parée comme une nouvelle épouse, s'avancer d'un pas majestueux vers le ciel, pour y jouir des chastes embrassements de son immortel Epoux, et y régner avec lui dans le comble du bonheur durant toute l'éternité. C'est sous ces nobles et magnifiques images, que l'apôtre saint Jean l'offre à nos regards étonnés dans ce livre tout divin, qui, malgré sa profondeur et ses obscurités, nous donne des idées si hautes et si lumineuses du mystère de Jésus-Christ et de sa religion sainte.

Quand vous envisagez ce ravissant spectacle, et que vous entendez tous les pompeux oracles qui le promettent tant de siècles avant qu'il arrivât, que pensez-vous de la religion chrétienne, vous chrétiens, mes frères, qui êtes assez heureux pour l'avoir sucée avec le lait qui arrosa vos veines dès votre plus tendre enfance? Ah! qu'elle doit vous paraître aimable, et qu'il doit vous être impossible de résister à ses charmes délicieux. Tout le bonheur de l'homme ne consistait-il donc pas à la connaître et à l'aimer, à lui obéir, à observer ses lois? Peut-on lui refuser tous ses penchants et tout son cœur sans renoncer à sa félicité? Vous l'avez entendu, elle est tout à la fois la fille chérie et la tendre épouse du Très-Haut, qui a fait avec elle une alliance de paix, qui durera plus que ces beaux astres qui roulent si régulièrement sur nos têtes avec tant de pompe, de majesté et d'éclat; une alliance qui ne finira jamais; une alliance éternelle. Dieu, la vérité suprême, la lui a promise cent et cent fois, et indépendamment de ces infaillibles promesses, la religion chrétienne trouve dans le fonds même de son essence la raison de son éternité.

2° Qu'est-ce que la religion chrétienne? C'est un saint commerce, un commerce réciproque entre Dieu et l'homme; commerce

par lequel Dieu se manifeste à l'homme avec toutes ses perfections, pour en être glorifié, et par lequel l'homme glorifie Dieu, qui se manifeste à lui, pour en recevoir la gloire qu'il mérite et qu'il a droit d'exiger, et qu'il ne peut ne point exiger, comme le premier principe et la dernière fin de toutes choses.

Je n'ai besoin que de cette simple idée de la religion chrétienne, pour vous prouver invinciblement son indestructibilité, son éternité. Elle ne subsiste que pour adorer, honorer et glorifier Dieu de toutes les manières possibles. C'est là tout son office, toute sa destination. Elle subsistera donc autant que Dieu sera adorable, digne d'honneur et de gloire, et pour qu'elle finisse jamais, il faudrait que Dieu cessât de mériter les adorations, l'honneur, la gloire, et enfin les divers hommages de ses créatures. Il faudrait qu'il cessât d'être leur créateur, leur conservateur, leur bienfaiteur universel, leur premier principe comme leur dernière fin, auquel elles sont tenues de se référer tout entières. Il faudrait, en un mot, que Dieu cessât d'être Dieu, ce qui est impossible. Il ne l'est donc pas moins que la religion chrétienne cesse jamais. Il est donc nécessaire qu'elle subsiste autant que Dieu, et par conséquent toujours, et durant toute l'éternité.

Aussi a-t-elle commencé avec le monde, et ne finira-t-elle avec lui sur la terre que pour s'envoler et aller régner éternellement sur le trône même de l'Eternel, au plus haut des cieux, ce brillant séjour de la gloire et de l'immortalité.

Transportez-vous donc un moment en esprit jusqu'au jardin d'Eden, ce domicile délicieux de l'innocence, pour y entendre le Dieu de la nature enseigner de sa propre bouche au père des humains, la manière dont il veut qu'il l'honore, par l'adoration, la reconnaissance, l'amour, l'amour surtout qui fait l'âme et toute l'essence de la religion chrétienne. Abel, Enos, Abraham, Isaac, Jacob, Noé, tous les anciens patriarches la transmirent à leurs descendants, et Moïse, ce grand prophète, la renouvela de la manière la plus frappante, au milieu des éclairs et des tonnerres sur le mont Sinaï, en présence de tout un peuple, de ce peuple privilégié, qui fut choisi de Dieu pour être le dépositaire de la promesse qu'il avait faite du Messie, de Jésus-Christ le Rédempteur du genre humain, qui paraît au temps marqué par les prophètes, et qui accomplit tous leurs oracles en fondant la religion qui porte son nom, cette nouvelle alliance du ciel avec la terre, qui n'est que la consommation et la perfection de l'ancienne. C'est cette religion même ainsi renouvelée et perfectionnée qui subsiste dans toutes les contrées du monde depuis dix-huit siècles, au milieu de la dépravation, de la tribulation, des persécutions, et malgré les efforts réunis et sans cesse renaissants du schisme, de l'hérésie, de l'apostasie, de la calomnie, de la tyrannie, de la superstition, du fana-

tisme, du libertinage, du monde et de l'enfer déchaînés contre elle pour l'exterminer. Elle ne périra donc point ; non : mais hélas ! vous pouvez l'abandonner, sans même qu'elle vous abandonne la première, pour aller éclairer des peuples moins indignes de ses lumières. Vous pouvez la perdre malheureusement, et vous la perdrez en vivant dans le libertinage, car les ténèbres de l'esprit qui dérobent le flambeau de la religion chrétienne, sont la juste peine de la corruption du cœur.

Vous la perdrez en négligeant ou en méprisant les exercices qu'elle vous prescrit, la prière, la sanctification des fêtes et des dimanches, l'assistance à l'auguste sacrifice de nos autels, la fréquentation des sacrements, l'assiduité à la parole de Dieu, la loi du jeûne et de l'abstinence ; car la religion qui s'entretient par l'exercice des devoirs qu'elle ordonne, s'éteint par l'omission de ces mêmes devoirs religieux.

Vous la perdrez en vous trouvant dans ces compagnies irréligieuses et libertines, où l'on ne parle d'elle que pour la railler, la ridiculiser, la blasphémer en mille sortes de manières.

Vous la perdrez en fréquentant les spectacles profanes, ces brillantes pompes de Satan, auxquelles vous renougez dans votre baptême, et qui sont un renoncement, hélas ! trop réel à la religion qui les condamne, ainsi que toutes les passions désordonnées qu'ils allument ou qu'ils alimentent.

Vous la perdrez dans ces lectures romanesques qui amollissent et corrompent le cœur, après avoir égaré la raison et fasciné l'esprit en le remplissant de folles idées, d'aventures factices, mais séduisantes, de héros imaginaires et fabuleux, de maximes empestées, des secrets de l'art funeste du manège, des intrigues, des routes qu'il faut tenir pour parvenir à la séduction de la frêle et crédule innocence.

Vous la perdrez enfin et inmanquablement en lisant ces ouvrages contagieux de la prétendue philosophie du jour, qui nous inondent, et qui cachent le poison qui tue l'âme sous un perfide amas de sophismes insidieux et subtils, sous le brillant coloris des expressions recherchées et les grâces magiques d'un style enchanteur.

C'est ainsi que vous perdrez la religion : ah ! frémissez au nom seul d'une telle perte. Quoi donc ! N..., cette religion sainte et auguste, cette religion divine, fille et mère tout ensemble de l'immortalité, qui vous enfanta à la grâce, au salut, vous ne craignez pas de l'exposer, que dis-je ? de l'outrager, de la blasphémer ? Cette tendre mère, ingrats ! cruels ! vous l'affligez, vous lui percez le sein, vous lui déchirez les entrailles ! O Dieu ! est-ce donc ainsi que vous payez ses soins, ses tendresses, ses bienfaits à votre égard ? Ah ! tremblez, oui tremblez que, dans son juste courroux, elle ne marque à l'instant vos fronts sacrilèges du sceau fatal d'une éternelle réprobation.

Mais non, et plutôt, religion sainte, étendez le manteau de l'indulgence sur vos coupables enfants. Attendez, patientez, domptez, domptez la dureté de leurs cœurs par la force touchante de ces charmes victorieux, qui fit tomber autrefois le monde idolâtre à vos pieds. Versez à pleines mains dans leurs esprits aveuglés ces flots lumineux qui dissipèrent les ténèbres répandues sur la face de la terre, lorsque vous y parûtes pour l'éclairer, ô source de lumières toutes célestes, et que vous la parcourûtes en triomphant de tous les obstacles, avec la rapidité de l'éclair.

Semblable au rocher majestueux qui demeure immobile, en brisant les vagues mugissantes d'une mer orageuse qui l'environne, et au sein de laquelle il se trouve placé, tous les flots des tempêtes excitées par la rage des démons et de leurs suppôts, n'ont servi qu'à vous affermir et à vous fortifier ; vous avez vaincu, *vicisti, religio*, et vous vaincrez jusqu'à la consommation des siècles ; vos triomphes même les plus éclatants, les plus glorieux, s'élèveront sur les débris de la nature et les cendres du monde enflammé. Ce sera pour lors qu'on vous verra prendre l'essor, et vous élançer dans le sein de l'Eternel, dont vous êtes la fille bien-aimée. Ah ! faites, nous vous en conjurons, faites que, dociles à vos leçons, nous puissions un jour partager et vos triomphes et vos couronnes. Ainsi soit-il.

SERMON XV.

Pour le dimanche de la Septuagésime

SUR L'EMPLOI DU TEMPS.

Quid statis tota die otiosi ? (Matth., XX.)

Pourquoi demeurez-vous là oisifs tout le long du jour ?

C'est un père de famille qui, dans la parabole de notre Evangile, adresse ces paroles d'un obligé et officieux reproche à des hommes oisifs qu'il trouve sur le marché. Reproche d'autant plus salutaire qu'il est un plus grand nombre de personnes qui, peu délicates sur le précepte du travail, commandé à tous les hommes, ne craignent pas de couler tous les jours de leur vie dans les bras de l'oisiveté. Reproche d'autant plus salutaire encore que l'oisiveté, la perfide oisiveté suffit seule pour les perdre, fût-elle d'ailleurs exempte de cette foule de péchés qu'elle traîne toujours après elle, parce que seule elle forme un crime damnable, qui mérite par lui-même tous les supplices de l'enfer. Mais si l'oisiveté toute seule est un crime qui nous damne, nous devons donc l'éviter avec un soin extrême. Nous sommes donc obligés d'employer notre temps et d'en mettre tous les moments à profit, sans en perdre un seul. Emploi du temps, que tu es donc nécessaire à l'homme, et que l'homme hélas ! qui te perd avec tant de facilité, connaît peu ton importance ! C'est, N..., contre cette cécité prodigieuse de l'homme oisif et prodigue du temps que je viens établir dans

ce discours les raisons et les règles de l'emploi du temps; en deux mots, voici mon dessein.

Les raisons ou les motifs de l'emploi du temps : premier point.

Les règles ou la manière de l'emploi du temps : second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Le temps est précieux, il est court, il est irréparable. Ainsi, le prix, la brièveté et l'irréparabilité du temps, trois motifs qui prouvent l'indispensable nécessité où nous sommes de l'employer.

1° Le temps est précieux : Dieu ne nous l'accorde qu'à fin que nous le fassions servir à l'acquisition de l'éternité bienheureuse. Mais si Dieu ne nous accorde le temps que pour le faire servir à cette fin, tous les moments qui n'y tendent pas sont donc autant de moments perdus, et puisqu'ils s'écartent du but auquel ils devraient tendre, et par une autre conséquence, qui n'est ni moins juste, ni moins nécessaire que la première, le temps est donc infiniment précieux, puisqu'il n'en est aucun moment qui ne puisse nous mériter un bonheur éternel, ou nous attirer un malheur de la même durée, selon l'emploi ou la perte que nous en aurons faite. Concevez donc si vous pouvez, et toutes les horreurs d'un malheur éternel, et toutes les délices d'un bonheur sans fin; figurez-vous toute la beauté, toute l'excellence, toute la dignité de votre cœur, cette brillante image de la Divinité, et la Divinité elle-même avec tous ses charmes, toutes ses richesses et toutes ses perfections infinies, et vous saurez le prix du temps; il vaut autant que votre âme, puisqu'il sert à la rendre éternellement heureuse. Il vaut autant que la grâce qui élève votre âme à l'ordre surnaturel, et qui la dispose à la jouissance du bonheur éternel, qui lui est préparé comme le salaire du bon usage qu'elle aura fait du temps sur la terre. Il ne vaut pas moins que Dieu même, puisque Dieu sera l'immortelle récompense du temps bien employé. Ah! qu'il est donc précieux ce temps qui nous mérite une si grande récompense! qu'il est précieux! mais qu'il est court!

2° Ouvrons d'abord les livres saints, et nous y verrons les plus sensibles et les plus touchantes images de la brièveté du temps et de l'extrême vitesse avec laquelle il s'enfuit, et nous échappe en s'enfuyant. Après avoir dit (*Job, IX*) que les jours qui forment le tissu de la vie des hommes sont courts et bornés à fort peu de temps, *Job* les compare, tantôt au courrier qui passe promptement et sans s'arrêter; quelquefois au navire qui porte des fruits; et d'autres fois à l'aigle qui fond sur sa proie; ou à la fleur printanière qui s'ouvre le matin aux rayons du soleil, s'épanouit sur le midi, se fane le soir. L'homme est semblable à la vanité même, s'écrie le Roi-*Prophète (Psal. CXLIII)*, ses jours passent comme l'ombre; oui, comme l'ombre, ajoute le Sage (*Sap., V*), comme le messager qui court à perdre haleine, comme le navire

qui fend les flots, comme l'oiseau qui vole dans les airs, comme la flèche décochée par une main robuste, qui se hâte d'atteindre son but : *J'ai vu l'impie*, dit encore le roi David (*Psal. XXXVI*), *je l'ai vu élevé aussi haut que les cèdres du Liban; je n'ai fait que passer, et déjà il n'était plus. Je l'ai cherché, et je n'ai pas même trouvé la place où il était.* L'apôtre saint Jacques nous dira aussi que le temps de la vie de l'homme sur la terre n'est dans la vérité qu'une simple vapeur, qui paraît et disparaît presque aussitôt. (*Jac., IV.*)

Ces images ne sont pas moins vraies que frappantes, et bien propres à nous détacher de la vie, de cette vie fugitive et qui passe avec tant de vélocité, et qui nous emporte avec elle comme un torrent dans l'abîme de l'éternité. J'en atteste l'expérience; n'est-il pas vrai qu'on n'est pas sitôt arrivé à une saison de l'année qu'on passe insensiblement à l'autre, et qu'on est tout surpris de s'y trouver sans qu'on se soit presque aperçu du passage? N'est-il pas vrai encore que l'on passe de même de l'enfance à l'adolescence, de l'adolescence à la jeunesse, de la jeunesse à la vieillesse, et de la vieillesse au tombeau, par une progression insensible, qui étonne, quand on est parvenu à ce terme? Oui, et c'est bien avec raison que saint Augustin s'écrie (*in ps. XXXVIII et XXX*) *que tout passe comme un torrent; que les moments qui nous échappent emportent tout avec eux; que nos jours sent comme s'ils n'étaient point; qu'ils passent, pour ainsi dire, avant que d'être venus, et qu'un siècle n'est qu'un instant.* Le temps passe donc avec une extrême vitesse, et une fois passé, il ne revient plus, il est irréparable.

3° Le temps passé ne revient plus, et ne reviendra jamais, parce qu'il est comme anéanti, et qu'il est impossible qu'il ne soit point passé. Il est donc irréparable en ce sens, qu'on ne peut le rappeler et le faire revivre pour en user d'une manière différente de l'usage qu'on en fit autrefois. On peut bien, il est vrai, faire servir le temps présent à l'expiation des péchés qu'on a commis dans le temps passé; mais on ne peut faire que ces péchés n'aient point été commis. Et de là les justes regrets que nous devons concevoir du mauvais usage que nous avons fait du temps passé, le prix du sang de Jésus-Christ, le Sauveur des hommes, qui ne nous l'avait acheté si cher qu'à fin que nous l'employassions tout entier à nous sanctifier, en nous amassant des trésors de grâce et de gloire pour le ciel. De là encore l'obligation où nous sommes de racheter le temps passé, *redimentes tempus (Ephes., V)*, comme parle l'Apôtre, c'est-à-dire, de réparer la perte du temps passé par le bon usage du temps présent, le seul qui soit en notre disposition.

Quelle folie n'est-ce point de compter sur le temps à venir pour réparer le temps passé? Le temps à venir sur lequel vous comptez, chrétiens téméraires, est-il donc en votre pouvoir? Dieu a-t-il promis de vous l'accorder? Méritez-vous qu'il vous l'accorde?

Vous l'invitez à vous le refuser par la témérité même avec laquelle vous y comptez, et par le mauvais usage que vous faites du temps présent qu'il daigne vous accorder. Je veux qu'il vous l'accorde, et que vous viviez aussi longtemps que vous vous en flattez, êtes-vous assurés de vos futures dispositions ? Serez-vous les maîtres de le mettre à profit pour l'éternité, ce temps que vous avez si misérablement perdu jusqu'à cette heure ? le pourrez-vous ? le voudrez-vous ? Et quand il n'y aurait aucun obstacle étranger qui s'y opposât, votre volonté, cette volonté si faible, si légère, si inconstante, cette volonté que tout effraye, que tout arrête, que tout fait changer, cette volonté si fortement attachée au mal par la chaîne d'une longue habitude, aura-t-elle la force de briser ces liens par un effort miraculeux ?

Le temps est donc infiniment précieux, et tous les biens de la terre n'en valent pas un seul moment, puisqu'un seul moment suffit pour nous mériter tous les trésors du ciel. Le temps est extrêmement court ; il passe avec une étonnante vitesse. Le temps est irréparable ; il est impossible qu'il revienne jamais, lorsqu'une fois il est passé. Il est donc de la dernière importance de le bien employer, et on ne peut le perdre inutilement, ou en faire un usage criminel, sans une insigne folie.

Cependant, qui le croirait, si une triste expérience qui se renouvelle à chaque instant, et qui subsiste toujours, n'en était une preuve trop sensible ; la plupart des hommes passent tout leur temps à mal faire, ou à ne rien faire. Laissons là ces hommes ouvertement impies et impudemment libertins, qui ne rougissent pas d'afficher le mépris de la religion le plus insultant avec la licence des mœurs la plus effrénée ; qui osent braver toutes les lois et toutes les bienséances ; chez qui le vice et la vertu ne sont que de vains noms ; qui réduisent tous les devoirs de l'homme à l'assouvissement de tous ses désirs, et toutes ses idées à un cercle de sensations qui naissent de la matière et qui s'y terminent ; laissons là ces hommes pervers, ou plutôt ces fléaux de l'humanité, ces cruels bourreaux du genre humain, dont ils se disent les tuteurs et les pères par excellence, dans le temps même qu'ils l'immolent sans pitié en l'entraînant dans l'abîme de tous les crimes ; meurtriers impitoyables de leurs semblables et de leurs frères. Quel ministère ! Laissons ces monstres de cruauté, d'impiété, de corruption et de perversité. Ne parlons même pas de ces demi-chrétiens qui se font un point de conscience de respecter la religion ; mais qui ne se font point de scrupule d'en violer les lois, les préceptes, les maximes, toutes les règles de conduite, tous les devoirs pénibles qu'elle leur impose, et que l'on voit, esclaves d'une molle et honteuse oisiveté, perdre leur temps, et passer la plus grande partie de leur vie au lit, à la table, au jeu, à la promenade, à la

danse, aux spectacles, en lectures et en conversations profanes, en visites actives et passives, qui n'ont d'autre but que la dissipation, la vaine curiosité, l'amusement, le plaisir. Parlons de ces chrétiens mêmes qui travaillent assidûment, qui emploient tout leur temps, et qui le ménagent avec une épargne qui peut passer pour avarice. Parlons de ce père de famille, de cet ouvrier, de cet artiste, de ce marchand, de ce commerçant, de cet homme de robe, d'affaires ou de lettres. Vous les voyez, avares de leur temps, l'employer tout entier aux occupations de leurs différents états, jusqu'à se refuser les délassements même innocents et permis ou nécessaires, toutes les commodités, et toutes les douceurs de la vie. Vous les croyez donc légitimement, chrétiennement occupés, vous admirez leur courage, et leur opiniâtre attachement au travail vous édifiait autant qu'il vous étonne. Erreur ! vous vous trompez, et l'Esprit-Saint en juge différemment ; écoutons ses oracles. Il nous dit que tous ces hommes, si péniblement et si infatigablement occupés, ressemblent à ces enfants qui emploient tout leur temps à bâtir des maisons de boue, ou à faire des châteaux de cartes, et à l'araignée qui travaille sans cesse et s'épuise à faire de légers filets pour y prendre quelques mouches.

Oui, voilà, d'après l'oracle de la vérité même, le jugement qu'il faut porter des hommes qui paraissent le plus sérieusement occupés, et toutes ces occupations qu'ils regardent comme étant pour eux de la plus grande importance, ne sont dans la réalité que des travaux purement inutiles et une pénible oisiveté : pourquoi ? C'est qu'elles n'ont pour objet que le néant et la vanité, l'établissement ou l'agrandissement d'une famille sur la terre, une fumée de gloire, un filet de réputation, un fantôme d'immortalité dans la mémoire des hommes, une chimère de grandeur, quelques parcelles des biens terrestres, une fortune périssable, et qu'il faut quitter le lendemain qu'on y est parvenu, lors même qu'on réussit à s'en mettre en possession avec des peines et des travaux immenses. Quelle folie de courir ainsi après des ombres qui échappent, lorsqu'on croit les embrasser et s'en assurer la possession !

Pour en juger sainement, il faut entendre parler ces malheureux réprouvés qui en ont fait la triste expérience, et qui regrettent si amèrement, mais si inutilement, le temps qu'ils ont employé à les poursuivre avec tant de fatigues et de peines, ces perfides chimères qui les ont trompés. Ce sont eux qui parlent ; écoutez. Nous n'avons donc pas suivi la voie de la vérité, et nous nous sommes inutilement lassés en courant dans la voie de l'iniquité. Hélas ! de quoi nous sert maintenant d'avoir pris tant de peines, de nous être donné tant de mouvements, de soins, d'inquiétudes, d'embarras et de soucis, jusqu'à interdire le sommeil à nos paupières, jusqu'à nous refuser la

nécessaire de la vie, jusqu'à hâter notre mort, en nous épuisant de force et de santé pour courir après la fortune sans nous reposer un seul instant? Oh! si nous pouvions avoir un seul jour d'un temps si précieux, mais si misérablement perdu, quel saint usage n'en ferions-nous pas! Mais regrets inutiles! souhaits vains et frivoles qui ne seront jamais accomplis! Non, jamais nous n'aurons un moment de temps pour réparer ce qui que nous avons si méchamment perdu, et une éternité de supplice sera le juste châtimeut de la perte que nous en avons faite.

Ces lugubres accents, qui sont inutiles à ceux qui les font tristement entendre, peuvent vous être infiniment utiles et salutaires, à vous, chrétiens mes frères, qui les entendez. Ah! que ces tristes lamentations soient donc pour vous comme un coup de tonnerre qui vous réveille, en vous tirant de ce mortel assoupissement dans lequel vous êtes ensevelis sur l'importante affaire de votre salut. Le temps ne vous est donné que pour y travailler, et ce temps du travail est court, il s'avance à grands pas, il court se précipiter dans l'abîme de l'éternité pour n'en plus sortir, et il sera suivi d'un autre temps, de ce temps de la nuit de la mort, où personne ne peut travailler, dit l'Evangile: *Veni nox, quando nemo potest operari.* (Joan., IX.) Déjà elle s'apprête à frapper la racine de l'arbre; dans un instant vous entendrez son coup; tremblez et hâtez-vous de le prévenir par l'emploi du temps qui vous reste. Vous en avez vu les motifs. Vous en allez voir les règles dans mon second point.

SECOND POINT.

S'il est nécessaire d'employer le temps, il ne l'est pas moins de l'employer selon certaines règles, et d'une manière qui le rende méritoire et salutaire. Mais en quoi consistent ces règles et cette manière d'employer le temps, pour le rendre méritoire et salutaire? Le voici : c'est de ne rien faire de ce qu'on ne doit pas faire; de faire tout ce que l'on doit faire, et de bien faire ce que l'on fait. En cela consiste le bon et salutaire emploi du temps.

1^o Pour bien employer le temps, il ne faut rien faire de ce qu'on ne doit pas faire; et cette règle de conduite n'exclut pas seulement tous les péchés, de quelque nature qu'ils puissent être, mais généralement tout ce qui, quoique bon en soi, est étranger à notre état, tout ce qui ne nous regarde ni directement, ni indirectement, tout ce dont nous ne sommes point chargés ni par les lois de la justice, ni par celles de l'obéissance ou de la charité, ni enfin par les dispositions particulières de la Providence, bien marquées à notre égard, et qui par conséquent n'entre pas dans la somme de nos devoirs généraux ou particuliers.

Sur ce principe et d'après cette règle, combien de personnes perdent leur temps, lors même qu'elles sont plus attentives à n'en

laisser aucune partie sans emploi. Il en est qui, se laissant dominer par la démangeaison de tout voir, courent partout où il y a quelque chose de rare, de nouveau, de remarquable par quelque endroit, semblables à ces légers insectes qui voltigent de plante en plante, par l'effet de leur instinct vagabond. Il en est d'autres qui passent tout leur temps à entendre et raconter des nouvelles qui ne les intéressent en aucune sorte. Combien qui oublient entièrement leurs propres affaires pour se mêler de celles d'autrui, et qui entrent dans les maisons non-seulement de leurs voisins, mais d'une foule de citoyens, pour en connaître l'état, la situation, la parenté, les alliances, les charges, les emplois, les biens, le crédit, les différends, les procès. Combien même qui percent hardiment les cabinets des princes pour en éventer les secrets, et qui se promènent sur la surface des républiques, des royaumes et des empires, pour en apprécier le gouvernement, en évaluer les forces, en blâmer ou en approuver la constitution, en peser les intérêts.

Hommes volages et vagabonds, eh! de quoi vous ingérez-vous? Ne craignez-vous pas d'encourir ce reproche du Sage (*Eccli., XXXIII*), qui vous dit que le cœur de l'insensé est comme la roue d'un chariot, et sa pensée comme un essieu qui tourne toujours? Ne craignez-vous pas non plus ce foudroyant anathème d'un prophète qui n'annonce que malheur à ceux qui ne pensent qu'à des choses inutiles : *Vae qui cogitatis inutile?* (*Mich., II.*) Ignorez-vous qu'il n'est rien, ni de plus dangereux, ni de plus contraire à l'esprit du christianisme et au devoir du chrétien, que cette démangeaison de tout voir, de tout entendre et de vous mêler de tout, qui vous porte partout?

L'esprit du christianisme est un esprit de retraite, de recueillement, de silence, d'attention, de vigilance sur soi-même, de travail, de privation, de mortification et de prière; et le chrétien ne remplit ses devoirs qu'autant qu'il est attentif à veiller continuellement sur lui-même, à réprimer ses convoitises, à mortifier ses sens et tous ses vains désirs, à se désoccuper des créatures pour ne s'occuper que de Dieu, à travailler sans cesse pour le ciel, en employant tout son temps à la pratique des bonnes œuvres qui en ouvrent les portes. Ce n'est donc pas prendre pour règle l'esprit du christianisme et en remplir les devoirs, ce n'est pas être chrétien que de courir après tous ces vains objets incapables de rendre heureux, qui ne peuvent servir qu'à distraire, à dissiper, à amuser, à éloigner du véritable bonheur et de la route qui y conduit. Pour y parvenir sûrement, il ne faut rien faire de ce qu'on ne doit pas faire, et faire tout ce que l'on doit faire.

2^o La justice chrétienne ne connaît point le retranchement; il faut qu'elle soit pleine et entière pour mériter le bonheur qui fait l'objet de l'espérance du chrétien. Il ne peut donc se flatter de le posséder un jour,

s'il ne fait tout ce qu'il doit faire pour s'en mettre en possession, par le fidèle accomplissement de tous ses devoirs envers Dieu, envers lui-même et envers ses semblables.

Envers Dieu. Eh! que ne mérite pas de la part de l'homme cet Être infiniment parfait, abîme de vérité, de sainteté, de sagesse, de justice, de bonté, cet Être tout-puissant, créateur, conservateur, souverain Seigneur de toutes choses, et de l'homme spécialement le chef-d'œuvre de ses divines mains? Crainte, respect, adoration, amour, reconnaissance, soumission, culte extérieur, intérieur, hommages de toute espèce, sont autant de devoirs inhérents à l'être de l'homme envers Dieu.

Eh! que ne se doit-il pas encore à lui-même? Jugons-en par le fond même et l'excellence de son être. Il est si noble, si grand, si excellent cet être de l'homme, que rien ne peut entrer en comparaison avec lui, parmi le reste des créatures, et que l'on dirait que le Créateur s'épuise en quelque sorte pour le former. Il n'est pas seulement l'ouvrage des trois personnes divines, qui prirent conseil entre elles, pour le créer, il en est le souffle, et une sorte d'écoulement, de participation, d'image dans la principale partie de lui-même, cette âme incorporelle et immortelle, douée d'entendement, de liberté, de volonté, élevée à l'ordre surnaturel de la grâce, et capable de posséder le souverain bonheur, par l'excellence de sa nature et la hauteur de ses destinées. O homme! cesse donc d'admirer la hauteur des cieux, la profondeur des mers, les richesses et les productions de la terre, tout ce beau spectacle de la nature avec la régularité, la symétrie, l'harmonie, la variété, la justesse, l'ordre qui y règnent, et la constance, la stabilité de cet ordre : cesse d'admirer l'univers et borne tes admirations à toi-même, et à ton âme surtout, cette âme spirituelle et immortelle, vraie copie, vive expression de la Divinité, son modèle et sa créatrice. Admire-la, et peu content de lui prodiguer tes admirations, n'oublie rien pour la défendre de tout ce qui pourrait la souiller, la flétrir, la briser. C'est la vive image de Dieu, mais image infiniment délicate; nous la portons dans des vases d'argile, le plus léger souffle suffit pour en ternir l'éclat, le moindre choc peut la briser, la mettre en pièces. Ah! quels soins ne faut-il donc pas apporter pour la mettre à l'abri du péché, qui la fane, la blesse, lui donne la mort en lui enlevant la vie de la grâce! Quelle résolution faut-il avoir de mourir plutôt mille fois que de la sacrifier à de vils objets qui, sont si forts au-dessous d'elle et de sa haute noblesse, de son inexprimable dignité! Quelle attention, quel zèle, quelle ardeur pour l'orner, l'embellir, l'enrichir du trésor des vertus, et pour la perfectionner par la pratique continuelle des œuvres de la piété chrétienne exercées envers soi-même et envers ses semblables,

L'homme n'a pas seulement des rapports nécessaires avec Dieu et avec lui-même, il en a encore avec ses semblables, hommes comme lui, et ses frères et les enfants d'un même père. Loin donc, ah! loin d'eux, le mensonge, la dissimulation, la duplicité, la fourberie, la perfidie, la trahison, la faouche discorde, la haine, l'inimitié, la vengeance : ils doivent se supporter, se pardonner, s'aimer, s'entraider, se secourir, unir leurs forces pour se mettre en possession du bonheur qui leur est destiné.

Ajoutons que l'homme ayant des rapports essentiels avec tous les êtres qui l'environnent, et toutes les créatures animées ou inanimées qui servent à ses usages, il n'en peut user que suivant l'intention du Créateur, l'exigence du besoin, la loi de la nécessité, les lumières de la raison, et que c'est en pervertir l'usage que de les faire servir à satisfaire ses passions déréglées, sa vanité, son luxe, son ambition, sa volupté, sa mollesse; ce qui les met dans l'esclavage, les gémissements et la douleur de l'enfantelement, dit l'Apôtre (*Rom.*, VIII), jusqu'au jour de leur délivrance; qu'elles s'élèveront contre les méchants qui en auront abusé pour leur reprocher avec force, à la face du ciel et de la terre, le criminel abus qu'ils en auront fait. Mais, pour remplir toute justice, il ne suffit pas de ne rien faire de ce qu'on ne doit pas faire, ni de faire tout ce qu'on doit faire, il faut encore le bien faire.

3^e Ce qui fait le prix des actions humaines, c'est moins la bonté intrinsèque des choses qui en sont l'objet que la manière dont on les fait et l'intention qui les dirige, le motif qui les anime. Et c'est ce que le sage législateur des hommes veut nous faire entendre quand il nous dit dans l'Evangile : *Si votre œil est pur et simple, tout votre corps sera dans la lumière; mais si votre œil est vicié et gâté, votre corps ne sera que ténèbres.* (*Matth.*, VI.) Quest-ce que cet œil pur et simple qui répand la lumière sur le corps? Cet œil, dans le sens moral, c'est l'intention même dans laquelle on fait ses actions, la raison pour laquelle on les fait, le motif qui engage, qui détermine à les faire. Cette intention, cette raison, ce motif qui vous fait agir, sont-ils purs? Dès lors toutes vos actions ou bonnes ou même indifférentes en elles-mêmes sont ennoblies, élevées; elles sont méritoires, dignes d'éloges et de récompense. Mais si, par la raison des contraires, votre intention est mauvaise et vicieuse, quand vous agissez, fissiez-vous les meilleures actions, considérées en elles-mêmes et dans leur propre nature, tout ce que vous faites devient défectueux et criminel par le vice même de votre intention qui, comme une source vénéneuse, répand ses poisons funestes sur tout le corps de vos actions. Voulez-vous donc qu'elles soient toutes pures, saintes, méritoires du ciel et de toutes les célestes récompenses prépa-

rées aux bons et fidèles serviteurs, faites-les toutes dans la pure intention de plaire à Dieu, de le glorifier et de vous sanctifier en le glorifiant.

C'est le grand secret pour devenir saints, et c'est ainsi qu'une infinité de chrétiens se sont élevés au plus haut point de la sainteté durant leur vie sur la terre, et à celui de la gloire dont ils jouissent maintenant; ce n'a pas été par une brillante suite d'actions sublimes, héroïques, miraculeuses aux yeux des hommes; hélas! ce qui leur semble plus brillant et plus admirable n'est souvent qu'abomination aux yeux de Dieu. Ça été en menant une vie commune et ordinaire, une vie cachée, obscure et inconnue, mais ennoblie, relevée, sanctifiée par la pureté des intentions et la sainteté des motifs dont ils avaient soin d'animer toutes leurs actions les plus communes et les plus indifférentes. O combien de solitaires, de bergers, d'hommes champêtres de tout état, qui ont vécu toujours cachés dans le secret de la face du Seigneur, brilleront comme des astres tout étincelants de lumières au grand jour de la révélation!

Pourquoi faut-il qu'une vérité si importante, si salutaire, si décisive du bonheur de l'homme, soit cependant si peu connue? Telle est, hélas! l'aveugle stupidité de la plupart des hommes, qu'ils font toutes leurs actions ou sans intention, ce qui les rend infructueuses et stériles, lors même qu'elles ne sont pas mauvaises de leur nature, ou avec une intention vicieuse, qui les rend criminelles et perverses. Il agissent, les uns d'une façon purement machinale et sans but, sans dessein, sans se proposer aucune fin; les autres, pour suivre l'usage, et par la seule impulsion de l'habitude; ceux-ci par bienséance ou par nécessité; ceux-là par humeur ou par caprice, ou par politique, par complaisance, par hypocrisie, par ostentation, par vanité; presque tous par un motif d'intérêt, d'ambition, de plaisir. Quel aveuglement!

Pour bien faire ce que l'on fait, il faut ajouter à la pureté de l'intention l'ordre, la régularité, la constance, la stabilité et la ponctualité dans toutes ses actions, c'est-à-dire qu'il ne suffit pas de les offrir à Dieu dans l'intention de lui plaire, et pour sa plus grande gloire; mais qu'il faut encore le faire quand Dieu le veut et comme il le veut, ponctuellement et au moment marqué, sans les avancer ni les reculer. C'est surtout dans cet assujettissement de la volonté propre à tout faire au moment prescrit par un bon règlement de vie, que consiste le mérite de toutes nos actions. C'est à cette ponctualité constante que Dieu attache ses grâces spéciales, parce que rien ne lui plaît davantage que le renoncement à notre volonté propre pour faire la sienne en tout.

Voulez-vous donc, N..., voulez-vous les obtenir, ces grâces spéciales si nécessaires à votre sanctification? voulez-vous sincèrement vous sauver? Employez fidèlement votre temps de la manière et selon les règles que je viens de vous exposer. Faites tout ce

que vous devez faire, et faites-le comme il faut que vous le fassiez pour être agréables à Dieu. N'ayez d'autre intention que de le glorifier et de lui plaire, en faisant sa volonté, au préjudice de la vôtre, et malgré ses murmures. Que tous les moments de votre vie tendent à ce but et ne soient employés que pour y parvenir, puisqu'ils ne vous sont donnés que pour cela. Non, Dieu ne vous les donne point ces moments si précieux de votre vie, et qui s'écoulent si rapidement, et qui une fois écoulés ne reviennent plus; il ne vous les donne pas pour les faire servir à votre luxe, à votre vanité, à vos plaisirs, à tous vos vains et frivoles amusements; il vous les donne pour les employer tout entiers à la grande affaire de votre salut, la seule et unique nécessaire. Non, dans les desseins du Créateur, qui vous donna une âme et des facultés si vastes, si excellentes et si sublimes, vous n'êtes pas faits pour perdre votre temps en menant une vie de plaisir; vous n'êtes pas faits pour amasser des biens, bâtir des palais et des théâtres, occuper des charges, accumuler des titres d'honneur, tracer des lignes, dessiner des plans, mesurer la hauteur des astres, sonder la profondeur des mers, fouiller dans les entrailles de la terre, voler et planer dans les airs: vous êtes faits pour le ciel, que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON XVI.

Pour le dimanche de la Sexagésime.

SUR LA PAROLE DE DIEU.

Semen est verbum Dei. (Luc., VIII.)

La semence est la parole de Dieu.

C'est la parole même substantielle du Père, Jésus-Christ le Verbe incarné pour parler aux hommes et les instruire des vérités du salut, qui leur apprend aujourd'hui que la semence de la parabole qu'il emploie pour leur instruction signifie la parole de Dieu. Mais si la parole de Dieu est une semence jetée par le céleste et divin laboureur, dans le champ de l'âme du chrétien, il faut donc qu'il y ait de l'analogie et qu'il existe des rapports essentiels entre la semence qui tombe et le champ qui la reçoit. L'un est nécessairement relatif à l'autre, et sans cette réciprocité de relation, ce serait en vain que le père de famille entreprendrait d'ensemencer son champ. La parole de Dieu est donc une semence spirituelle, qui a la vertu par elle-même de faire porter du fruit, et l'âme du chrétien est un champ de même nature que la semence de la parole de Dieu, c'est-à-dire un champ spirituel capable de porter des fruits de l'esprit. A ne les considérer que sous ces deux rapports essentiels, l'âme du chrétien, ce champ spirituel, devrait donc porter du fruit toutes les fois qu'elle reçoit cette féconde semence de la parole de Dieu. Cependant rien de plus rare que cette fécondité. Quelle en est la cause?

Ce n'est point la parole de Dieu; elle est pleine de force par elle-même: sujet de mon

premier point. Elle est rendue inefficace par le chrétien qui l'entend sans les dispositions qu'elle exige : sujet de mon second point. En deux mots : La vertu de la parole de Dieu, considérée en elle-même ; l'infécondité de la parole de Dieu, par rapport au défaut de dispositions dans le chrétien qui l'écoute. Voilà tout mon dessein. *Ave, Maria*

PREMIER POINT.

Qu'est-ce que la parole de Dieu, dont j'ai dessein de vous entretenir dans ce discours ? Ce n'est ni cette parole intérieure par laquelle Dieu parle à l'esprit pour l'éclairer et au cœur pour le toucher, ni cette parole écrite dans les livres sacrés des deux Testaments, qui sont comme des lettres qu'il adresse aux hommes pour les instruire de ses volontés et de leurs devoirs ; cette parole incréée du Père, ce Verbe éternel comme lui, et la vive expression de sa pensée et de sa connaissance, par qui tout a été fait et qui s'est fait homme lui-même par son incarnation pour le salut du genre humain. C'est cette parole extérieure et organique que les apôtres et les hommes apostoliques envoyés de Dieu, comme des trompettes mystérieuses, ont fait entendre par toute la terre. C'est cette parole que vous entendez si souvent, et dont retentissent tous les jours les chaires chrétiennes, par l'organe des ministres du Seigneur, dûment envoyés et autorisés par les premiers pasteurs de l'Eglise, successeurs des apôtres, qui tenaient leur mission immédiatement de Jésus-Christ, avec le pouvoir de la communiquer à ceux qui devaient les remplacer dans l'exercice de leur ministère. C'est cette parole qui a passé des apôtres jusqu'à nous, par le canal d'une mission canonique, qui n'a jamais été interrompu, et qui subsistera jusqu'à la fin des siècles sans interruption. C'est cette parole dont je viens vous exposer la vertu, 1° par son origine ; 2° par ses effets.

1° L'origine de la parole de Dieu est toute céleste ; c'est un présent du ciel, son institution est divine ; elle a Dieu pour auteur, et pour vous le prouver, ne remontons pas, j'y consens, jusqu'au berceau du monde, qu'un seul mot émané de la bouche de Dieu fit éclore du sein même du néant. Laissons le Créateur parler immédiatement par lui-même au père du genre humain, pour l'instruire de ses volontés et du culte qu'il exigeait de son obéissance. Ne parlons pas même, je le veux encore, de ces fameux prophètes de l'Ancien Testament que Dieu envoyait revêtus de sa puissance et de son autorité, au peuple hébreu, pour lui annoncer de sa part ses jugements et ses ordonnances ; bornons-nous au Nouveau Testament ; il nous suffira lui seul pour établir victorieusement la divinité de la parole de Dieu, telle qu'elle nous a été transmise par ceux qui en furent les premiers dépositaires, et qu'elle se fait entendre encore aujourd'hui dans nos tribunes sacrées.

Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et

sur la terre (Matth., XXVIII), dit Jésus-Christ à ses apôtres, en leur donnant avec autorité sa mission divine ; allez donc, partez, allez par tout le monde, enseignez toutes les nations, prêchez l'Evangile à toute créature : *Prædicate Evangelium omni creaturæ. (Marc., XVI.)* Allez à Jérusalem, à Samarie, à Rome, à Antioche, à Athènes, à Corinthe, dans toutes les contrées et toutes les villes du monde connu, pour y prêcher mon Evangile. Prêchez-le à toute créature capable de l'entendre ; aux grands, aux petits, aux rois, aux sujets, aux orateurs, aux législateurs, aux philosophes, aux savants, aux ignorants, aux plus vastes et aux plus profonds génies, comme aux plus bornés et aux plus médiocres.

Celui qui vous écoute m'écoute (Luc., X), dit encore Jésus-Christ à ses apôtres. Ce n'est pas vous qui parlez, mais c'est l'esprit de votre Père céleste qui parle en vous. Heureux ceux qui entendent la parole de Dieu. C'est donc la parole de Dieu que vous entendez toutes les fois que vous assistez aux discours des ministres envoyés de Dieu pour vous parler en son nom ; et c'est avec raison que l'apôtre saint Paul voulait qu'on le regardât lui et ses collègues dans l'apostolat, comme faisant la charge d'ambassadeurs pour Jésus-Christ, et qu'il déclarait hautement que c'était Dieu même qui exhortait par leurs bouches : *Legatione pro Christo fungimur, tanquam Deo exhortante per nos. (II Cor., V.)* C'est donc encore avec raison que le même apôtre assure hardiment que l'Evangile est la force et la vertu de Dieu pour sauver tous ceux qui croient : *Evangelium virtus Dei est in salutem omni credenti. (Rom., I.)*

En effet, si l'Evangile que nous vous annonçons dans ces chaires de vérité est la parole de Dieu, il faut donc qu'il ait par lui-même, et de sa propre nature, une force et une vertu qui répondent aux desseins de Dieu et à la fin qu'il se propose en vous le faisant annoncer : sans cela Dieu manquerait de sagesse, faute de mettre les plus justes proportions entre les fins qu'il se propose et les moyens qu'il emploie pour y parvenir. Mais quel est, je vous le demande, la fin, le but, le dessein que Dieu s'est proposé et se propose encore aujourd'hui en faisant prêcher son Evangile ? N'est-ce pas d'en inculquer les vérités, d'en imprimer les maximes, d'en faire pratiquer les règles, les préceptes et les conseils ? N'est-ce pas d'éclairer l'esprit, de toucher le cœur, de réprimer les convoitises, de dompter les passions, de régler les mœurs, de corriger le vice, de faire régner la vertu ? N'est-ce pas de détruire le péché, de convertir le pécheur, d'affirmer et de perfectionner le juste ? Oui, tel fut autrefois, tel est encore aujourd'hui, et tel sera dans tous les temps le dessein de Dieu dans le ministère de la prédication de sa parole. C'est un ministère de grâce, de sanctification, de perfection, de salut. Dieu le choisit dans sa sagesse, et il le perpétuera jusqu'à la fin des siècles, comme le moyen

le plus propre pour instruire et sanctifier les hommes, parce qu'il est le plus conforme à leur nature et à leur condition.

La parole que nous vous annonçons dans ces chaires est donc la parole de Dieu même, puisque c'est lui qui vous parle par notre bouche, et que nous ne sommes que ses organes, ses interprètes, ses hérauts, ses envoyés, pour vous déclarer ses volontés, vous intimer ses ordres, vous expliquer sa loi, et vous engager à l'accomplir fidèlement en étalant à vos yeux toute la magnificence des récompenses promises à ses fidèles observateurs, et toute l'horreur des châtimens réservés à ceux qui oseront la violer. Le ministère de la parole n'est donc qu'une commission que le Fils de Dieu donna à ses apôtres, et dans leur personne, à tous les prédicateurs canoniquement envoyés par les successeurs des apôtres. C'est donc la parole de Dieu qu'ils vous annoncent, dès qu'ils sont revêtus du sceau de la mission apostolique. La parole qui sort de leur bouche a donc une origine toute céleste; elle est donc d'institution divine, elle a Dieu pour auteur, et de là sa force, sa vertu, ses prodigieux effets.

2^e Les effets de la parole de Dieu ! Quelle langue humaine pourrait les raconter ! Elle a converti l'univers, renversé l'empire du démon, établi sur ses ruines celui de Jésus-Christ et de sa religion sainte; mais comment et par quels moyens ? En surmontant des obstacles aussi forts que nombreux, en les surmontant avec une extrême promptitude, en les surmontant par sa propre vertu.

Pour convertir le monde composé de juifs et de gentils, la parole de Dieu a surmonté des obstacles aussi forts que nombreux. Et d'abord, nul attachement plus fort que celui du juif, dans tous les temps, à sa loi, à son temple, à ses sacrifices, à ses cérémonies, à ses traditions. C'est cet attachement que la parole de Dieu devait rompre avant tout le reste, et qu'elle rompit en effet. Pierre, le chef des apôtres, paraît au milieu de Jérusalem encore toute fumante du sang de Jésus-Christ qu'elle venait de crucifier, il paraît, il prêche, il déclare hautement que cet homme même, qu'elle vient d'attacher à la croix comme un scélérat, est le Désiré des nations, le Messie si longtemps attendu; et à cette première prédication de la parole de Dieu, près de trois mille juifs touchés de componction se convertissent, et reconnaissent le crucifié pour leur Sauveur. Dans une seconde prédication, cinq mille autres juifs s'unissent aux premiers; la parole de Dieu se répand et fructifie de plus en plus; chaque jour voit augmenter le nombre des croyants; Philippe, l'un des sept premiers diacres, en fait dans la capitale de Samarie; Pierre et Jean en font de leur côté dans plusieurs contrées de cette province, et Paul se signale sur tous les autres en parcourant les synagogues, et dans ses courses apostoliques, depuis Jérusalem jusqu'en Illyrie. Quelle vaste étendue de pays ! Et quels obstacles cet Apôtre des gentils n'eut-il pas

à vaincre, pour abattre ce colosse de la gentilité au pied de la croix de Jésus-Christ ?

Il lui fallut persuader aux fiers gentils que ce juif crucifié par un magistrat romain, à la sollicitation de la Synagogue, était le seul Dieu, Créateur de l'univers, qu'ils devaient adorer, servir, aimer et placer sur leurs autels, en brisant tous ces vains simulacres des fausses divinités, auxquelles ils avaient follement prodigué jusqu'alors leur sacrilège encens. Il fallut qu'il éclairât des hommes assez aveugles et assez aveuglément superstitieux, pour se faire des dieux, du ciel, de la terre, des airs, des astres, des fleuves, des fontaines, des bœufs, des crocodiles, de toutes les espèces d'animaux, de tous les éléments, de tout ce qu'ils s'imaginaient avoir quelque vertu bienfaisante ou malfaisante. Il fallut qu'il sanctifiât des hommes assez corrompus pour élever des temples à la fortune, à l'envie, à l'ambition, au larcin, à la vengeance, à la cruauté, à la fureur, au plaisir, à la volupté, à l'amour impudique, à l'adultère, à l'effronterie, à l'impudence, à toutes les passions les plus honteuses, les plus infâmes, les plus abominables; assez corrompus pour adorer toutes ces abominations et en faire le sujet de leurs fêtes, de leurs hymnes, de leurs cérémonies, de leurs sacrifices, de tout leur culte religieux; assez corrompus pour s'animer, à l'exemple de leurs dieux, à commettre religieusement les crimes les plus noirs, les plus atroces et les plus infâmes. Il fallut enfin qu'il fit goûter, aimer, et professer ouvertement par leur conduite toute l'austérité des mœurs les plus pures, à des hommes dont la dissolution générale n'était pas seulement secrète et tolérée, mais publique, autorisée, honorée, consacrée par la religion. Voilà ce que Paul et ses collègues dans l'apostolat eurent à faire; et ils le firent, ils le firent avec une promptitude incroyable.

Ne les voyez-vous pas ? Ils se partagent la terre entière et ils en parcourent toutes les contrées avec une vitesse surprenante. Ils vont comme des anges prompts et légers dans toutes les parties de l'univers, en prêchant la parole de Dieu, cette parole de saint et de vie, cette parole plus perçante qu'un glaive à deux tranchants, et aussitôt il se fait, il se fait de tout côté, une révolution générale, un changement subit de créance et de mœurs dans toutes les classes des citoyens, dans tous les états et toutes les conditions du monde. O puissance admirable, ô vertu attirante de la parole de Dieu ! Les apôtres l'annoncent, et ils ont à peine ouvert la bouche que le colosse de la gentilité, ce colosse énorme d'erreurs monstrueuses et de corruption tombe subitement à leurs pieds. A peine l'Eglise chrétienne commence à paraître, qu'elle est déjà plus étendue que l'empire romain, qui se vantait d'être lui seul tout l'univers.

La religion païenne, quoiqu'en possession de tout ce qui peut attacher les hommes, et placée sur le trône des césars, d'où

elle voit l'univers à ses pieds, ne peut soutenir la présence du christianisme, cette religion si vile en apparence et l'objet du mépris insultant des sages du paganisme; elle se cache devant elle avec ses oracles tant vantés, ses aruspices, ses augures, ses fêtes, ses sacrifices, tout le bruyant appareil de son culte religieux. C'est dès le milieu du 1^{er} siècle du christianisme, que les gouverneurs des provinces romaines et les empereurs romains eux-mêmes se plaignent amèrement que les chrétiens sont prodigieusement multipliés, qu'ils sont répandus par toute la terre, et que presque tous les hommes ont quitté le culte des dieux, pour s'incorporer à leur société. C'est à cette même époque que l'Eglise naissante eut la gloire et la consolation si touchante pour elle, de compter parmi ses enfants, ses défenseurs et ses apologistes, des génies du premier ordre, également recommandables et par l'étendue de leurs connaissances, et par la force de leur esprit, et par l'intrépidité de leur courage, les Quadrat, les Aristide, les Athénagore, les Justin, les Méliton de Sardes, et d'autres philosophes célèbres, qui de maîtres superbes de l'erreur, d'idolâtres d'eux-mêmes et de leur fausse sagesse, d'esclaves de leurs passions, deviennent les humbles et zélés disciples de l'Evangile, en quittant généreusement une religion qui flattait les appétits des sens et l'orgueil de l'esprit, pour en embrasser une qui humilie l'esprit, en le captivant sous le joug de la foi, et met tous les sens à la gêne. Combien d'autres miracles de conversion la parole de Dieu n'opéra-t-elle point dans tous les temps, et n'opère-t-elle pas encore tous les jours? N'est-ce donc point elle qui fit autrefois, et qui fait encore aujourd'hui ces changements merveilleux dans les pensées, les sentiments, les mœurs et la conduite des personnes de tous les états et de toutes les conditions, sans excepter le rang suprême, qui nous étonnent en nous édifiant? Oui, c'est elle, c'est la parole de Dieu qui a subjugué les princes, les rois de la terre, pour les soumettre à l'Evangile, et les leur en faire pratiquer les maximes les plus austères. C'est elle qui a formé ces généreux pasteurs, prêtres et victimes en même temps, toujours prêts à sacrifier leurs biens, leur repos, leur honneur, leur santé, leur vie pour le salut de leurs troupeaux. C'est elle qui a peuplé les déserts et les monastères de ces troupes innombrables de vierges de l'un et de l'autre sexe, qui ont quitté le monde pour aller s'ensevelir tout vivant dans la retraite, et n'y vivre que de sacrifices, s'y immoler sans cesse par la pointe du glaive évangélique, comme des hosties agréables aux yeux de l'invisible qu'ils ne cessent de considérer comme s'il était visible; pour se pénétrer de sa grandeur, s'abîmer dans son immensité, se modeler sur ses perfections, s'embraser du feu sacré de son amour.

C'est encore la parole de Dieu qui a sanctifié et qui sanctifie ces foules de chrétiens

de toutes les conditions, qui observent fidèlement la loi, et se font à eux-mêmes cette violence nécessaire pour ravir le royaume des cieux, jusque dans le centre de la corruption, jusqu'au milieu du monde, ce monde si dangereux et qui trompe si habilement par ses discours, qui impose par ses maximes, qui engage par ses flatteries, qui attire par ses promesses, qui entraîne par ses exemples, qui enchante par ses spectacles, qui enchaîne par ses plaisirs de toute espèce. Enfin, c'est par le ministère de la parole de Dieu, et des prédicateurs qui la portent aux peuples, que s'opérera jusqu'à la fin des siècles, la conversion des pécheurs, la destruction du règne du péché, la confirmation du règne de la justice.

La parole de Dieu que vous entendez si souvent a donc une vertu qui lui est propre; une force qu'elle tient de son origine toute céleste et de sa divine institution; ce n'est donc point dans sa nature qu'il faut chercher la stérilité actuelle par rapport à la plupart de ceux qui l'écoutent, mais dans la personne même de ses auditeurs, qui n'apportent pas, lorsqu'ils viennent l'entendre, les dispositions nécessaires pour en éprouver la vertu. Vous l'allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Pour éprouver la vertu de la parole de Dieu, la faire germer et fructifier, il faut aller l'entendre dans le dessein d'en profiter, l'écouter avec attention, et se l'appliquer à soi-même, la méditer et la prendre pour la règle de sa conduite. C'est le défaut de ces dispositions de la part des auditeurs, qu'il faut regarder comme la véritable cause de la stérilité de la parole de Dieu.

1^o *Heureux l'homme que vous instruisez vous-même, Seigneur, et à qui vous enseignez votre loi*, s'écriait le Roi-Prophète (*Psal. XCIII*), à la vue des avantages infinis qu'il voyait renfermés dans la parole de Dieu, annoncée aux hommes, ou par la bouche de Dieu même, ou par celle de ses envoyés. En vain, sans ce secours de la divine parole, l'homme eût cherché le bonheur auquel il était destiné, l'abîme d'ignorance et de corruption où le péché de ses premiers pères l'avait plongé, l'eût empêché pour toujours et de connaître sa véritable félicité, et les moyens d'y parvenir. C'est un avantage qui n'appartient qu'à la parole de Dieu, et qu'elle ne manque pas de procurer à ceux qui vont l'entendre dans le dessein d'en profiter. Telle que la manne qui tombait du ciel pour nourrir les Hébreux dans le désert, avait les goûts les plus exquis pour ceux qui la recevaient comme un présent que Dieu leur faisait, ainsi la parole de Dieu est une nourriture délicieuse pour tous ceux qui vont l'entendre comme la parole de Dieu même, dans le dessein d'en profiter.

Si donc cette mystérieuse nourriture ne produit pas les mêmes effets qu'elle pro-

duisait avec une si délicieuse abondance dans les âmes des premiers fidèles, n'en cherchons la cause que dans la différence des dispositions des uns et des autres. Les premiers chrétiens, persuadés que c'était Dieu qui leur parlait par la bouche des prédicateurs envoyés de sa part, s'empressaient d'aller entendre leurs discours comme la parole de Dieu même, dans la seule et pure intention de les faire servir au salut de leurs âmes. Et de là les salutaires effets de la parole de Dieu dans ces âmes privilégiées, que des motifs si droits et des intentions si pures faisaient courir aux assemblées de l'Eglise, pour y entendre les vérités évangéliques de la bouche des ministres chargés de les leur annoncer. De là le plaisir qu'ils éprouvaient en les entendant. De là les saintes et délicieuses sensations que ces vérités célestes causaient à ces heureux faméliques, à ces hommes saintement affamés et altérés de la justice; sensations si agréables et si douces à leur goût, qu'elles surpassaient sans aucune comparaison, celles que les hommes les plus sensuels éprouvent dans l'usage des mets les plus exquis.

Vous ne les éprouvez pas, hélas! il s'en faut bien, ces sensations délicieuses, en entendant la parole de Dieu; je n'en suis pas surpris. C'est que vous ne venez pas l'entendre, comme la parole de Dieu, telle qu'elle est en effet, mais comme la parole de l'homme, telle que vous voulez qu'elle soit. C'est que ce n'est ni Dieu, ni l'homme de Dieu, que vous allez chercher dans la personne du prédicateur, mais l'homme du monde et l'orateur mondain, le discoureur profane, qui vous flatte l'oreille et vous charme l'esprit, par la magie de son élocution. C'est que vous n'allez pas au sermon pour vous y convertir ou en devenir meilleurs, mais pour vous y amuser, et y passer une heure de temps, qui vous pèse, ou même par un pur esprit de critique et de curiosité, par le seul désir de voir et d'être vu. Parole sainte de mon Dieu, à quelle profanation vous êtes exposée! Semence précieuse, eh! comment pourriez-vous germer et fructifier, en tombant sur des terres aussi ingrates, et si peu disposées à vous recevoir? Pour que la parole de Dieu puisse fructifier, il faut venir l'entendre dans le dessein d'en profiter; il faut l'entendre avec attention et se l'appliquer à soi-même.

2^e Quand je dis qu'il faut écouter la parole de Dieu avec attention, je ne parle pas seulement de cette application de l'esprit qu'on doit au récit des choses d'importance dans l'ordre de la nature et du commerce ordinaire de la vie; je parle de cette attention d'un ordre bien supérieur, de cette attention mêlée d'un respect d'adoration, et d'un religieux tremblement, qui est dû à la parole de Dieu. Oui, respect d'adoration; et c'est saint Augustin qui nous l'apprend, lorsqu'il nous déclare que la parole de Dieu n'est pas un moindre bienfait que le corps même de Jésus-Christ; et par conséquent que celui qui l'écoute avec négligence

et sans l'attention convenable, n'est pas moins coupable que celui qui laisse tomber à terre le corps de Jésus-Christ par sa faute. Le voyez-vous cet indolent et inappliqué chrétien, qui reçoit si négligemment le sacré corps de son Sauveur, qu'il le laisse tomber dans la poussière, où il est foulé aux pieds? Vous frémissez à cet aspect. O l'indigne! ô le coupable! ô le sacrilège profanateur du corps et du sang adorables de son Dieu! Ce sont vos propres cris que vous entendez, ces cris d'horreur et de la plus juste émotion, à la vue du spectacle qui les excite. Mais tournez, N..., tournez contre vous-mêmes ces mouvements de la plus légitime indignation, puisque c'est vous-mêmes qui êtes ces profanateurs indignes, toutes les fois que vous entendez la parole de Dieu négligemment et sans attention.

Où, vous la profanez indignement cette divine parole, en vous rendant coupables d'un forfait qui n'est pas moins grief que la profanation même du corps et du sang de Jésus-Christ, lorsque vous écoutez négligemment et sans aucune attention sérieuse Dieu qui vous parle par la bouche de ses ministres, et qui vous parle de vos plus essentiels intérêts, comme s'il était lui-même le premier intéressé à vous parler, lui qui n'a besoin de personne et dont tout le monde a besoin. En profanant la parole de Dieu, vous outragez la personne de Dieu même, ce Dieu, ce grand Dieu, et votre législateur suprême, le juge inflexible de toutes vos actions, le tout-puissant arbitre de vos destinées, qui peut vous perdre ou vous sauver, vous combler de toutes sortes de biens, ou vous accabler de toutes les espèces de maux, durant toute l'éternité. Vous outragez ce Dieu si bon, qui ne vous parle que pour vous rendre vous-mêmes bons et heureux, qui ne veut vous montrer la ronte qui conduit au bonheur, que pour vous engager à prendre les moyens qui peuvent vous assurer un bonheur éternel. Vous outragez un Dieu et votre législateur comme votre père, qui prend un soin tout particulier de vous parler familièrement et de vous instruire de tout ce que vous devez croire, faire ou éviter pour mériter ses faveurs et les immortelles récompenses qu'il a promises à la persévérance finale dans son service.

Enfants inappliqués, ingrats, dites-moi d'où vient un tel outrage envers un Dieu si grand, que sa touchante bonté rapproche de vous, pour vous parler familièrement et vous entretenir de vos plus chers intérêts, de tout ce qu'il vous importe de savoir? Pourquoi ne l'écoutez-vous pas, ou que si vous l'écoutez, ce n'est qu'avec une demi-attention, fille du dégoût et de l'indifférence? Avez-vous donc oublié et sa grandeur infinie et votre extrême bassesse? Ah! puisez donc dans ce sentiment même de sa grandeur et de votre bassesse les motifs les plus pressants de l'écouter avec une attention pleine de respect, et de vous appliquer toutes ses paroles; car c'est à vous spécia-

lement qu'il les adresse par la bouche de son ministre : soyez-en bien persuadés.

De cette persuasion naîtra le soin de vous faire à vous-mêmes l'application la plus sérieuse de toutes les vérités que vous entendrez, loin de les rejeter sur les autres par les plus malignes applications. C'est moi, vous direz-vous, chacun en particulier à vous-même, c'est moi qui suis cet avaré qu'un vil intérêt domine, que la soif de l'or et de l'argent dévore, que le désir d'être riche consume sans lui laisser aucun repos, ni le jour ni la nuit. C'est moi que l'insatiable ambition tourmente, agite, porte de tout côté, sans qu'elle puisse être arrêtée dans sa course, ni par les piqures des soucis rongeurs qui en sont inséparables, ni par la crainte des dangers qui l'environnent, ni par le funeste exemple de tant de personnages agités de la même passion, qui furent, dans tous les temps, les tristes mais mémorables victimes de leurs ambitieux projets. C'est moi qui suis cet homme impatient, colère, emporté, vindicatif, vain, superbe, sensuel, voluptueux, tout occupé à satisfaire ma vanité, mon luxe, mon orgueil, ma sensualité. C'est moi qui suis cet homme dur envers les autres, dont le cœur de bronze et les entrailles de fer sont inaccessibles aux larmes et aux cris des malheureux les plus lamentables et les plus pérçants. Il faut donc écouter la parole de Dieu avec une religieuse attention, et s'en faire l'application à soi-même; il faut encore la méditer sérieusement après l'avoir entendue.

3° Que fait le chrétien qui veut sincèrement profiter de la parole de Dieu? Se contente-t-il de l'écouter avec une religieuse attention, dans le temps qu'on la lui annonce? Non : elle passe avec trop de vitesse, pour qu'il puisse y donner toute l'application qu'elle demande et qui est nécessaire à l'effet qu'elle doit produire. Que fait-il donc ce chrétien bien résolu d'en profiter? Bannissant de son esprit toute autre pensée que celle des vérités qu'il vient d'entendre, il va au pied de l'autel, ou dans le secret de sa maison pour les repasser, y réfléchir, les méditer profondément, s'en nourrir, s'en pénétrer. On le voit tout recueilli en lui-même, s'examiner, se sonder lui-même et les plus secrètes dispositions de son cœur, pour se réformer tout entier sur les règles de conduite qu'on lui a présentées. Là, dans le silence des passions, et n'écoulant que la voix intérieure de sa conscience, qui se joint à la parole extérieure qui a frappé l'oreille de son corps, il s'excite par les motifs les plus pressants à prendre les mesures les plus justes, les plus promptes et les plus efficaces pour expier tous ses péchés, accomplir tous ses devoirs, substituer à toutes les fragilités de la nature les effets constants de la grâce et les actes fervents des plus héroïques vertus.

4° C'est donc cette volonté efficace de régler sa vie tout entière sur la parole de Dieu qui forme la principale disposition

pour l'entendre avec fruit, et c'est par le défaut surtout de cette disposition, qu'elle demeure stérile et infructueuse. Voulez-vous voir le portrait du chrétien qui entend la parole de Dieu sans cette disposition essentielle? Écoutez l'apôtre saint Jacques : *Celui, dit-il, qui n'est qu'auditeur et non observateur de la parole de Dieu, est semblable à un homme qui jette les yeux sur son visage naturel, qu'il voit dans un miroir, et qui, après y avoir jeté les yeux, s'en va et oublie à l'heure quel il était. (Jac., I.)*

Est-il beaucoup de chrétiens, je parle de ceux mêmes qui viennent entendre la parole de Dieu avec le plus d'assiduité, en est-il beaucoup qu'on ne reconnaisse à ce portrait tracé par l'apôtre? Ils assistent assidûment à nos prédications, il est vrai, mais comment et dans quel esprit, dans quelle intention, avec quelle résolution, quel propos, quelle volonté? Au lieu de la méditer après l'avoir entendue dans la ferme résolution d'y reconnaître leurs erreurs, au flambeau de la vérité qu'elle leur présente, pour y corriger leurs vices, pour y conformer leurs mœurs et toute la conduite de leur vie, ils ne l'ont pas sitôt entendue, qu'ils l'oublient pour penser à toute autre chose; les uns à leurs trafics, les autres à leurs travaux, ceux-ci à leurs procès, ceux-là à leurs parties de plaisir, tous à des amusements, des bagatelles, des inutilités et des choses de néant, si on les compare à l'importante affaire du salut, dont ils devraient être tous occupés en sortant des sermons, qui leur en ont fait sentir l'importance, les avantages, l'indispensable nécessité. Tels parurent autrefois les Hébreux tout en sortant de la mer Rouge, qui leur avait ouvert son sein, pour les sauver de la fureur des Egyptiens qui les poursuivaient. Ils oublièrent, les ingrats, ils oublièrent bientôt le Dieu qui les avait sauvés : *Obliti sunt Deum qui salvavit eos. (Psal. CV, 21.)* Quelle ingratitude!

C'est votre crime, ô vous qui oubliez la parole de Dieu, cette parole de vie et de salut, tout aussitôt que vous l'avez entendue. Quoi! un Dieu daigne vous parler et vous instruire lui-même, en vous adressant sa parole! Il daigne vous parler dans ces lieux consacrés par sa présence! dans ces temples augustes où il réside en personne, et dans lesquels, père infiniment tendre, il vous rassemble comme ses enfants sous ses ailes, pour vous apprendre vos devoirs, vous faire connaître ses volontés et la route qui doit vous conduire sûrement au bonheur qu'il vous destine; hélas! et vous ne l'écoutez pas, ou si vous l'écoutez quand il parle, c'est pour oublier tout ce qu'il vous a dit, aussitôt qu'il a cessé de parler! et ce qu'il y a de bien plus déplorable encore, puisqu'il est bien plus odieux, vous ne quittez le lieu saint où vous venez d'entendre la parole du salut, que pour courir aux lieux les plus profanes, aux académies de jeux, aux salles de danses et de concerts, aux théâtres, et à tant d'autres espèces de spectacles, qui

ne peuvent servir qu'à exciter, qu'à entretenir, qu'à enflammer de plus en plus les feux coupables des passions, le luxe, le faste, la mollesse, la volupté, cette passion honteuse, germe immonde de tous les vices. Et ce sont des chrétiens, des disciples de Jésus-Christ, des enfants de Dieu par excellence, ces enfants de prédilection, qui traitent ainsi la parole de Dieu, et dans la parole de Dieu, la personne de Dieu même, ce prédicateur adorable, qui les rassemble autour de lui, pour leur offrir son cœur et leur parler familièrement de ses tendres bontés pour eux, des grâces qu'il veut leur faire, des couronnes qu'il leur prépare, et des moyens sûrs de s'en mettre en possession. Quoi ! un Dieu oublié, méprisé, outragé, et par qui ? par ses propres enfants, marqués du sceau de sa prédilection, de son amour de préférence à une infinité d'autres envers lesquels il garde un morne silence, et qu'il abandonne à leur sens réprouvé ? Un Dieu méprisé par ses propres enfants, dans le temps même qu'il les invite, qu'il les exhorte, qu'il les sollicite, qu'il les presse d'accepter les dons qu'il est prêt à verser sur eux à pleines mains ! Un Dieu méprisé, outragé par ses enfants jusqu'aux pieds de ces chaires chrétiennes dans lesquelles il s'empresse de monter tous les jours, pour faire entendre sa voix de plus loin et gagner un plus grand nombre d'auditeurs à son amour, à sa tendresse, à ses bienfaits, et par conséquent les gagner à eux-mêmes et à leurs plus chers intérêts, à leur propre bonheur, puisque Dieu est le seul bien qui puisse les rendre heureux, et sans lequel ils seront éternellement malheureux ! Ah ! c'en est trop. Craignez que le Seigneur ne cesse enfin de vous parler, ou qu'il ne vous parle que pour vous reprocher vos insultants mépris, et vous accabler de ses foudres ; craignez que les ministres de sa parole ne s'élèvent un jour en témoignage contre vous, et ne vous accusent d'avoir été, par votre faute, l'unique cause de l'inutilité de leurs efforts et de la stérilité de la parole de vie qu'ils vous ont annoncée avec tant de zèle et de fatigues. Craignez enfin que ces tribunes sacrées, témoins de vos outrages, ces chaires de vérité, de miséricorde, de grâces, de bonté, ne se changent un jour en tribunaux de justice, pour vous condamner sans pitié. Et, pour éviter ce malheur, ne venez jamais dans nos temples pour y entendre la parole de Dieu, que dans la pure intention d'en profiter. Écoutez-la ensuite avec une attention respectueuse et un religieux tremblement. Faites-vous en l'application, et que sa vertu paraisse dans le changement de vos mœurs, la correction de vos vices, la régularité de votre conduite, la sainteté persévérante de votre vie tout entière. Ainsi soit-il

SERMON XVII.

Pour le dimanche de la Quinquagésime.

SUR LES PLAISIRS.

Ecce ascendimus Jerosolimam, et ibi consummabuntur que scripta sunt de Filio hominis ; tradetur enim gentibus, et flagellabitur. (Luc., XVIII.)

Voilà que nous allons à Jérusalem, pour y accomplir tout ce qui est écrit du Fils de l'homme ; car il sera livré aux gentils qui le flagelleront.

Pourquoi croyez-vous, N..., que l'Église, cette tendre mère, toujours appliquée au salut de ses enfants, leur rappelle en ce jour les souffrances de Jésus-Christ, son époux et leur père ? C'est, sans doute, me répondez-vous, pour les opposer comme une forte barrière à ces torrents de crimes qui le précipitent de toute part avec plus d'impétuosité, pour le malheur des chrétiens, dans ces temps dévoués, par le plus criant des abus, à ces divertissements profanes qui font gémir la piété et revivre les orgies païennes, dans le sein même du christianisme. Oui, tel est le dessein de l'Église, en nous entretenant aujourd'hui des douleurs et des humiliations du Sauveur. Elle veut, cette bonne mère, elle veut prémunir ses enfants contre la séduction de ces divertissements contagieux, qui semblent triompher avec un souverain empire, dans ces temps de désordres, jusqu'au milieu des fidèles, obligés par état d'en être les ennemis irréconciliables, et de leur faire une guerre ouverte. Pourrions-nous mieux entrer dans les vues de l'Église, qu'en nous efforçant d'inspirer à ses enfants une juste horreur pour les plaisirs qui font l'objet de sa douleur, de ses gémissements et de ses larmes ? Mais, parce qu'il y a des plaisirs innocents qu'elle ne défend pas, il est nécessaire de les distinguer des premiers et de faire voir la manière d'en user, pour qu'ils ne deviennent pas criminels par l'abus qu'on en ferait. Pour éviter tous les écueils en cette matière, il faut donc s'abstenir des plaisirs défendus, et bien user des plaisirs innocents et permis. Ainsi, la nécessité de s'abstenir des plaisirs criminels et défendus, le bon usage des plaisirs innocents et permis : voilà tout mon dessein. Sujet important, s'il en fut jamais, puisqu'on ne se perd qu'en se permettant des plaisirs défendus, ou en abusant des plaisirs permis. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Nous ne distinguons pas le plaisir du divertissement, et nous disons que le plaisir ou le divertissement en général est la diversion d'un objet qui fatigue l'esprit ou le corps, à un autre objet qui les délasse et les récréé. C'est le passage d'une occupation pénible pour l'esprit ou pour le corps, à une autre qui leur procure du délassement, du repos et de la joie. Ce n'est donc pas inertie, inaction, simple repos ; c'est une action, une occupation délassante et récréative.

La condition de l'homme ne comporte pas une application continuelle et sans relâche

Faible par sa constitution même, il n'est pas capable de soutenir un travail sans repos et sans diversion. Il lui faut donc de la diversion, et c'est dans cette diversion même que consiste le plaisir ou le divertissement qui lui est nécessaire, et que la sage Providence, qui veille à tous ses besoins, accorde à son infirmité.

Le plaisir, sous ce point de vue, et dans cette acception générale, est donc permis, il est nécessaire à l'homme dans son état présent de faiblesse et d'infirmité. La sage providence du Créateur, attentive à tous ses besoins, le lui permet. Qu'est-ce donc qu'elle lui défend ? Les plaisirs criminels. Et quels sont ces plaisirs criminels ? Tout ce qui est contraire à la droite raison, à la loi naturelle, cette pure émanation de la loi éternelle, aux attributs moraux de Dieu, sa justice, sa sagesse, sa sainteté, son amour essentiel, infini, immuable pour l'ordre ; tout ce qui blesse les convenances et les bienséances ; tout ce qui, quoique indifférent en soi et de sa nature, se trouve défendu par les lois positives des législateurs qui ont droit de commander, ou de défendre et d'interdire : tout cela forme la chaîne des plaisirs criminels dont il faut s'abstenir. Et combien cette chaîne funeste n'est-elle point étendue ! et combien ces plaisirs criminels ne sont-ils pas multipliés de nos jours ! Entrons dans quelques détails. Et d'abord, que penser de cette multitude étonnante de spectacles de toute espèce qu'on voit surtout dans les grandes villes, et qui ne peuvent servir qu'à exciter les passions, qu'à corrompre les mœurs, qu'à introduire et faire régner la licence et la dissolution dans toutes les classes des citoyens ? Que dire de ces estampes, de ces tableaux si indécents qu'ils font rongir et frémir la pudeur, et que cependant la licence de tout oser et de tout faire ne rougit pas d'étaler partout, et jusque dans les portiques de nos temples, pour surprendre les regards des fidèles passants, salir leur imagination, débaucher leurs cœurs, et les engager, s'il est possible, à laisser au pied de l'image d'une fausse divinité l'encens qu'ils vont porter sur les autels du vrai Dieu ?

Quel jugement doit-on porter de ces livres, de ces écrits si répandus et qui circulent partout, et que l'on vend impunément, et qui sont entre les mains de tout le monde, de ces livres, de ces écrits en toutes sortes de formes et de styles, dont les auteurs frénétiques et impies ne se proposent d'autre fin que de détruire tous les principes, toutes les notions, toutes les lois, de ruiner la religion, les mœurs, la sagesse, la vertu, de briser les trônes et les sceptres, d'insulter aux pontifes et aux rois, de fronder tous les gouvernements, de troubler, de bouleverser, de pervertir l'univers ? Comment juger encore de ces jeux qui ne servent qu'à dégoûter du travail, à entretenir l'oisiveté, à donner lieu aux jurements, aux imprécations, aux blasphèmes, aux mensonges, aux fourberies, aux injus-

tices, à ruiner les familles, en les plongeant dans la misère et dans le désespoir ?

Quel jugement porterons-nous enfin de ces chants dissolus, de ces concerts profanes, de ces conversations enjouées et bouffonnes, de ces assemblées toutes mondaines, où l'on ne respire que la folle joie, où l'on n'entend que les ris insensés, de ces repas somptueux et splendides, où la sensualité la plus ingénieuse et la plus raffinée rassemble tout ce qui peut flatter davantage le goût, en dépeuplant les mers et les forêts, et en renversant l'ordre des saisons, pour charger ses tables de tout ce qu'elle peut imaginer de plus rare, de plus recherché, de plus délicat, de plus exquis ? Que penser, que dire, quel jugement porter de tous ces plaisirs et de tant d'autres semblables ? Pour le savoir, sans crainte d'être trompés, consultons la raison, interrogeons la religion.

La raison, la simple raison nous dira qu'il faut s'interdire sévèrement tous ces plaisirs, parce qu'ils sont contre l'ordre essentiel des choses, et l'intention du Créateur, qui aime essentiellement, nécessairement, infiniment cet ordre, dont il est l'instituteur suprême. Or, d'après les pures idées de l'ordre essentiel des choses et des intentions du Créateur qui les a formées, arrangées, ordonnées avec tous leurs rapports des unes envers les autres, l'homme n'est point fait pour les plaisirs des sens, et ces plaisirs des sens ne sont faits eux-mêmes que pour délasser le corps et récréer l'esprit de l'homme fatigué par le travail pour lequel il est né. C'est donc renverser et pervertir l'ordre essentiel des choses que de se proposer ces plaisirs comme le motif de ses actions, d'y tendre comme à son terme, de s'y reposer comme dans sa fin. C'est violer la loi du Créateur, aller contre ses institutions, frustrer son attente et ses intentions. C'est abuser des créatures destinées non à servir et à satisfaire les passions déréglées des hommes, mais à venir au secours de leur faiblesse, et à les soulager dans leurs vrais besoins. Ils n'en peuvent donc user que dans ce dessein. Tout autre usage leur est donc interdit. C'est donc pour eux un devoir de se borner au nécessaire dans l'usage qu'ils en font. Ils sont donc obligés de s'en abstenir et de s'en interdire l'usage, dès que le seul ou le principal motif qui les porte à en user n'a pour objet que le plaisir qu'ils y trouvent, et le plaisir aimé pour lui-même, aimé comme fin dernière, aimé contre l'ordre, aimé lors même que Dieu et la loi le défendent, aimé dans le temps même qu'il dégrade, qu'il avilit, qu'il souille, qu'il corrompt, qu'il perd. Ainsi parle la raison : la religion va parler : écoutons ses oracles.

Je suis la voie, la vérité, la vie (Joan., XIV), dit Jésus-Christ son divin fondateur à tous les hommes, mais surtout aux chrétiens : *Celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas, n'est pas digne de moi. (Luc., X.) Si quelqu'un veut venir après moi,* dit-il encore

(Luc., IX), qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours, quotidiennement, remarquez ce terme, et qu'il me suive. Malheur à vous qui êtes rassasiés, poursuit-il (Luc., XVI), malheur à vous qui riez maintenant. Entrez par la porte étroite, parce que la porte de perdition est large et que le chemin qui y mène est spacieux. Oh ! que la porte de la vie est petite ! Que le chemin qui y mène est étroit et qu'il y en a peu qui le trouvent ! (Matth., VII.)

Ainsi parle Jésus-Christ aux chrétiens ; et les règles qu'il leur prescrit, les préceptes qu'il leur intime, les maximes qu'il leur inculque si souvent et en tant de manières dans son Evangile, il leur en donna l'exemple durant tout le cours de sa vie mortelle et privée ; sa vie entière, vous le savez, ne fut qu'une vie de privation, de renoncement, de sacrifice et de croix.

Saint Paul, ce vase d'élection, choisi, appelé à l'apostolat par Jésus-Christ, nous tiendra le même langage au nom de son divin Maître et de tous ses collègues dans l'apostolat ; il nous fera voir la même conduite dans sa personne. Parcourons ses *Epîtres*, et nous l'entendrons nous répéter partout que ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair, et qu'il a lui-même crucifié la sienne ; qu'il est attaché à la croix de Jésus-Christ et qu'il en porte imprimés sur sa chair les stigmates, les marques douloureuses ; que tous les chrétiens doivent être ses imitateurs, comme il l'est lui-même de son divin Maître ; qu'ils doivent tous porter sa mortification dans leurs corps, tous s'offrir à lui comme des hosties vivantes, saintes, agréables à ses yeux, et sans cesse immolées sous ses divins regards par le glaive de la pénitence évangélique ; tous se glorifier dans sa croix, et ne se glorifier qu'en elle comme dans le centre, le terme et le comble de leur gloire, au mépris de tout le reste.

Il est donc vrai que l'esprit de l'Evangile est un esprit de privation, d'abnégation, de pénitence, de mortification, de croix et de sacrifice. Il est donc vrai que le partage du chrétien sur la terre, comme celui de son chef, de son maître, de son modèle, est de pleurer, de gémir, de souffrir et de porter sa croix, de la porter tous les jours et sans intermission. Il est donc vrai qu'être chrétien c'est être mort au monde et au démon, à ses pompes et à ses œuvres, à son orgueil, à sa vanité, à son luxe, à son faste, à ses fêtes, à ses festins, à ses folles joies, à ses spectacles, à tous ses plaisirs criminels. Il est donc vrai qu'être disciple de Jésus-Christ, c'est être tout dévoué, tout consacré à son service, partisan de son Evangile, amateur de sa croix, rigide observateur de ses maximes et de ses lois, fidèle imitateur de ses vertus.

Il est donc faux par conséquent, il est faux qu'il puisse flatter sa chair, contenter tous ses sens, satisfaire tous ses goûts, suivre tous ses appétits, ne rien refuser à ses désirs, assouvir toutes ses passions. Il est faux qu'il puisse se permettre aucun plaisir,

ou criminel ou dangereux, et qui lui soit une occasion prochaine de faire naufrage dans la vertu et de perdre le trésor précieux de l'innocence et de la grâce. Il est faux qu'il lui soit permis de couler tous ses jours dans un cercle de plaisirs même honnêtes et innocents, soit qu'il se regarde comme chrétien, soit qu'il s'envisage comme pécheur : la vie pénitente, mortifiée, crucifiée, lui devient nécessaire et d'une étroite obligation sous ce double aspect. Il est faux encore qu'il soit libre de mener une vie lâche, oisive, indolente, tiède, inutile et stérile en bonnes œuvres : l'âme tiède sera vomie du cœur de son Dieu, et celui qui fait son œuvre avec réserve et négligence encourra sa malédiction, ou plutôt il l'a déjà encourue, puisque l'arrêt en est prononcé par la bouche d'un prophète : *Maledictus qui facit opus Domini fraudulenter* (Jerem., XLVIII) ; et que le serviteur inutile, pour son inutilité toute seule, sera jeté par l'ordre de son maître dans le fond du gouffre ténébreux de l'enfer : *Ejicite eum in tenebras exteriores*. (Matth., XXV.) Quel oracle ! Quel foudroyant oracle ! Quel coup de tonnerre, et qu'il est effrayant !

L'entendez-vous ? je ne dis pas seulement vous qui avez l'iniquité comme l'eau, dont le front ne rougit de rien, et qui vous livrez aux plus honteux excès sans crainte comme sans pudeur ; je dis vous dont la vie, quoique exempte de crimes et même innocente aux yeux du monde, se passe tout entière et ne fait que rouler dans un cercle d'inutilités et d'amusements frivoles. Quoi ! vous vous croirez innocents et irrépréhensibles aux yeux de Dieu, ce Dieu infiniment jaloux de la sainteté de ses serviteurs et qui jugera leurs justices mêmes, tandis que par une indigne lâcheté vous ne faites rien pour lui plaire ? tandis que les moindres efforts et les plus légers sacrifices vous font reculer épouvantés, quand il faut lui obéir et observer sa loi ? tandis que tout vous gêne, tout vous abat, tout vous rebute, dès qu'il faut vous faire la plus petite violence pour ravir son royaume ? Quoi ! vous pouvez vous persuader qu'il vous en ouvrira les portes, après que vous aurez passé dans une molle indolence et une inutilité parfaite cette vie qu'il ne vous accorde comme un présent de son amour purement gratuit, que pour l'employer tout entière à l'expiation de vos péchés, à l'exercice des bonnes œuvres, à la pratique fervente des vertus les plus contraires à la chair et aux sens, les plus sublimes et les plus héroïques, à l'acquisition de ces trésors de mérites et de grâces auxquels il a promis exclusivement sa propre gloire pour récompense ! Il faudrait donc qu'il se fût contredit grossièrement lui-même. Il faudrait que, malgré ses oracles, il fût très-facile d'entrer dans son royaume ; que la porte par laquelle on y entre fût ouverte à la plupart des hommes ; que le nombre des élus qui y régneront fût prodigieux, et le chemin qui y conduit large, spacieux, agréable, semé de roses. Il faudrait que l'Evan-

gile, qui ne prêche que tristesse, larmes, gémissements, douleur, pénitence, austérités, croix, sacrifice, cessât d'être vrai, divin, la parole de Dieu même, la vérité suprême, infaillible, immuable.

Mais s'il est vrai que le serviteur inutile, qui n'aura pas fait profiter ses talents, en sera rigoureusement condamné aux supplices les plus affreux pour sa simple négligence, que sera-ce, je vous le demande, que sera-ce de ceux qui les auront perdus, dissipés, prodigués, prostitués en les faisant servir aux désordres les plus honteux, aux plaisirs les plus infâmes? Que sera-ce de ceux qui, vils esclaves de leurs corps, auront passé leur vie tout entière dans les excès abrutissants du vin, des viandes, de toutes les voluptés charnelles, abrégé leurs jours, ruiné leur santé par l'usage non interrompu d'une foule de plaisirs assommants et meurtriers? Il faut donc vous les interdire sans pitié, ces plaisirs doublement homicides, puisqu'ils sont également funeste à la santé de vos corps et au salut de vos âmes. C'est pour vous un devoir indispensable, de quelque côté que vous puissiez vous envisager, et comme hommes et comme chrétiens, et comme membres de la société, et dans vos rapports avec Dieu et dans vos rapports avec vous-mêmes ou avec le reste des hommes. Ce que vous devez à Dieu, ce que vous devez à vous-mêmes, ce que vous devez à vos semblables avec lesquels vous êtes en société, la raison, la religion, l'ordre social, tout vous en impose la loi.

La nécessité de s'abstenir des plaisirs criminels et défendus, vous venez de la voir. Le bon usage des plaisirs innocents et permis, vous l'allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Si l'on ne peut s'empêcher de convenir qu'il est nécessaire de s'abstenir de tout plaisir criminel ou dangereux, et qui est une occasion prochaine de péché, il faut reconnaître aussi qu'il est des plaisirs innocents, et permis que ni la raison ni la religion ne condamnent, et qu'on ne pourrait envelopper dans la condamnation des premiers sans une excessive rigueur. Mais ce qui est d'une extrême importance pour le salut des fidèles, et qu'il faut nécessairement savoir, c'est que ces plaisirs, même innocents en eux-mêmes, cessent de l'être et deviennent criminels dès qu'on en use mal et qu'on les prend sans garder certaines règles qui sont absolument nécessaires pour en légitimer l'usage. Quelles sont elles ces règles? Les voici.

Pour légitimer l'usage des plaisirs même innocents, il faut les prendre avec une intention droite et par un motif de nécessité, ou de charité, ou d'obéissance, ou d'une bienséance raisonnable, et y observer toutes les lois de la décence relativement aux temps, aux lieux, aux personnes et à toutes les autres circonstances qui les accompagnent. Ainsi la droiture d'intention, le mo-

tif de la nécessité, de la charité, de l'obéissance, de la bienséance, joints à une parfaite décence, par rapport aux circonstances qui accompagnent l'usage des plaisirs, sont les règles nécessaires pour le rendre légitime en tout point.

1^{re} *La droiture d'intention.* Tout le monde sait ou doit savoir que c'est surtout l'intention bonne ou mauvaise, qui influe dans la moralité des actions humaines, et qui les rend pures ou impures, vicieuses ou vertueuses, méritoires ou déméritoires dans l'ordre moral. Sur ce principe incontestable, il ne suffit donc pas que les plaisirs soient innocents en eux-mêmes, pour qu'on en puisse user légitimement et sans reproche, il faut encore apporter une intention droite dans leur usage; et cette droiture d'intention consiste à prendre les plaisirs pour ce qu'ils sont, et sans les dénaturer en les faisant sortir de leur sphère; car c'est un autre principe non moins incontestable que le premier, qui nous apprend que toute la malice du pécheur et du péché se réduit, en dernière analyse, à pervertir et à renverser l'ordre des choses, en se proposant pour fin, ce qui n'est qu'un moyen pour y parvenir, et en s'y arrêtant et en s'y reposant comme dans sa fin même et dans sa fin dernière. Or, qui ne voit que les plaisirs ne sont et ne peuvent être la dernière fin de l'homme, ni l'objet, non plus que la source et le centre de sa félicité, incapables qu'ils sont de remplir l'immense capacité de son cœur et de le satisfaire vraiment, pleinement, éternellement? Que sont-ils donc dans la vérité, ces plaisirs fragiles et si défectueux, si incomplets? Ce sont de simples appuis pour la faiblesse de l'homme, des remèdes à ses infirmités, des délassements nécessaires pour le mettre en état de reprendre le travail avec une nouvelle vigueur, des soutiens passagers que sa langueur le force de prendre sur sa route pour parvenir au terme de sa course, à sa chère et aimable patrie, qui fait tout l'objet de ses desirs et de son affection. Il ne peut donc prendre le plaisir même innocent pour le plaisir même; il ne peut se le proposer comme sa fin et tout ce que la raison, d'accord avec la religion, lui permet sur ce point, c'est de le prendre avec la modération de celui qui en use et non avec la passion de celui qui l'aime: *Utentis modestia, non amantis affectu*; de le prendre, non par rapport à sa propre satisfaction, mais en le rapportant à Dieu par amour et à dessein de lui plaire, car, c'est encore une vérité certaine que le chrétien est obligé d'aimer Dieu souverainement par-dessus toutes choses, et de rapporter tout à sa gloire, comme à la fin dernière de tout. Oui, dit le grand apôtre, soit que vous buviez, soit que vous mangiez, soit que vous fassiez toute autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu. Tel est l'ordre essentiel des choses et leur subordination nécessaire à l'Être suprême, qui en est en qualité de leur auteur, la dernière fin comme le premier principe. Et de là l'obligation

de n'en user que par la raison d'une nécessité ou physique et absolue, ou morale et d'une grande utilité.

2° Ce n'est donc pas des plaisirs inutiles et superflus, qu'un chrétien peut se permettre l'usage sans remords. Ce n'est pas pour contenter ses goûts, ses appétits, son luxe, sa vanité, sa sensualité, ses passions quelconques, qu'on lui permet l'usage des plaisirs innocents; c'est pour adoucir ses maux, et les lui faire supporter patiemment; pour soutenir sa faiblesse, délasser son esprit et son corps, faire diversion à ses chagrins. C'est donc la nécessité physique ou morale qui doit présider à l'usage des plaisirs permis, pour en rendre la pratique aussi innocente qu'ils le sont en eux-mêmes. Ils ne doivent donc être ni continuels, ni trop fréquents, puisque, à consulter l'expérience, on voit qu'il faut peu de chose pour charmer les peines de l'esprit ou du corps de l'homme, et que le besoin de se divertir, par l'usage des plaisirs, n'est pas si étendu qu'on le croit ordinairement, et qu'il consiste bien plus dans l'opinion et l'imagination des hommes que dans la nécessité réelle.

3° Le même précepte qui nous oblige d'aimer Dieu souverainement, nous oblige aussi d'aimer nos frères comme nous-mêmes par rapport à lui; et ce précepte ne nous défend pas seulement de faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent à nous-mêmes, il nous ordonne encore de leur faire tout ce que nous voudrions raisonnablement et chrétiennement qu'ils nous fissent si nous étions à leur place, dans les diverses situations où ils peuvent se rencontrer. Eh ! combien n'en est-il pas qui demandent qu'on leur procure des plaisirs innocents ou qu'on se prête, par une sage condescendance, au désir qu'ils ont qu'on les prenne avec eux, ces innocents plaisirs? Voyez-vous cet homme, votre semblable et votre frère, dont le travail abat les forces, ruine la santé, dessèche jusqu'à la moëlle des os, ou que le chagrin ronge, que la tristesse mine, consume par les sombres réflexions qu'elle présente sans cesse à son esprit? croirez-vous l'aimer comme vous-même, si, le voyant dans un si pénible état, vous ne tâchez de l'adoucir, en lui procurant quelques plaisirs innocents?

4° L'obéissance vient à l'appui de la charité pour justifier l'usage des plaisirs innocents. Ne dites donc pas, vous qui en avez peut-être une haine excessive, ne dites pas qu'ils sont généralement interdits au chrétien, qui ne peut se glorifier que dans la croix de Jésus-Christ son divin Maître, qui lui a appris, non à rire et à se divertir, mais à souffrir, à gémir et à pleurer dans cette triste vallée de larmes. Il est vrai, j'en conviens, le Législateur des chrétiens leur interdit avec sévérité les ris folâtres et insensés, la vaine joie, tous les plaisirs mondains, tous les divertissements profanes qui ne sont ni nécessaires, ni utiles, et qu'on ne peut rap-

porter à la gloire de Dieu et au salut du prochain, ni justifier par la droiture de l'intention qui préside à l'usage qu'on en fait? Mais condamne-t-il également cette joie pure, si particulièrement recommandée en tant d'endroits des divines Ecritures, et qui est le partage des justes, un don de Dieu, un présent du ciel, un fruit précieux du Saint-Esprit? Condamne-t-il également ces plaisirs innocents, graves, modérés, sages, judicieux, que l'on ne prend que comme des remèdes aux maux et aux infirmités de l'homme, des soutiens à sa faiblesse et des secours nécessaires pour relever son corps abattu, aiguïser l'esprit émoussé, relâcher l'imagination tendue? Enveloppe-t-il dans la même proscription ces plaisirs qui rendent le corps robuste, la santé plus ferme, l'esprit plus serein, la volonté plus prompte pour remplir tous les devoirs de l'homme envers Dieu et envers ses semblables? Frappe-t-il du même anathème ces plaisirs honnêtes et qui sont un des liens de l'amitié, de la société, et que la bienséance ou l'obéissance ordonne pour vivre en paix les uns avec les autres et s'entr'aider, s'entre-soutenir comme les membres d'un même corps? Non sans doute, et il connaît trop la faiblesse et les besoins de sa créature, il l'aime trop, et il est d'ailleurs trop ami de la justice, pour exiger des choses impossibles et lui imposer des fardeaux insupportables; mais aussi, il est trop ami de l'ordre et trop jaloux de sa gloire ainsi que du salut de l'homme, pour lui permettre des plaisirs ou criminels, ou dangereux, ou vicieux, par quelque circonstance étrangère, lors même qu'ils sont innocents par leur propre nature.

Concluons donc que s'il est des plaisirs criminels et dangereux que le chrétien est obligé de s'interdire par toutes sortes de raisons, il en est aussi d'innocents qu'il peut se permettre en y observant toutes les règles qui en rendent l'usage irrépréhensible; telles que la droiture d'intention, la nécessité, l'utilité, la charité, l'obéissance, la bienséance et la décence relativement aux temps, aux lieux, à la manière, à l'âge, à la qualité des personnes et à toutes les autres circonstances qui peuvent les accompagner.

Sur ces règles incontestables, inflexibles, invariables, j'en atteste ici vos consciences, et je n'en veux d'autres juges que vous-mêmes, pour peu que vous soyez sincères, riches, mondains; les observez-vous, ces règles si sages et si salutaires dans l'usage des plaisirs que vous vous permettez tous les jours? Ne les prenez-vous, ces plaisirs journaliers, que comme des remèdes à vos infirmités, des soutiens pour votre faiblesse, des délassements après vos fatigues, des moments de repos ensuite d'un travail épuisant? Ne les prenez-vous qu'en y observant toutes les lois de la bienséance relativement aux temps, aux lieux, aux personnes et à toutes les circonstances dont le défaut d'une seule suffit pour les vicier et les rendre criminels? Ne les prenez-vous

que comme des moyens nécessaires pour vous rendre habiles à vous acquitter des devoirs de vos différents états, et pratiquer les bonnes œuvres attachées à la profession du chrétien? Ne les prenez-vous qu'après les avoir rapportés à Dieu et au salut de vos âmes? Quoi! vous prenez comme des remèdes amers ces plaisirs que vous savourez si délicieusement et dont vous êtes sans cesse affamés? Vous les prenez comme des délasséments nécessaires après un travail accablant et des fatigues lassantes, vous qui ne connaissez aucun genre de travail, et qui passez régulièrement du lit à la table, de la table au jeu, du jeu aux spectacles et à tous les profanes divertissements si multipliés de nos jours pour nourrir votre oisiveté? Vous les prenez par intervalle et comme des moments passagers de repos, vous dont la vie tout entière n'est qu'une longue et délicieuse chaîne de plaisirs variés, raffinés, qui se succèdent les uns aux autres sans aucune interruption? Vous les prenez en y observant toutes les lois de la bienséance, tandis que vous ne respectez ni les personnes que vous scandalisez, ni les temps et les jours, puisque ce sont les jours mêmes les plus saints que vous choisissez, de préférence aux autres, pour donner un plus grand essor à vos profanes et sacrilèges divertissements? Vous les prenez comme des moyens nécessaires pour vous rendre habiles à vous acquitter des devoirs de vos états, tandis que vous ne connaissez aucun devoir, et que rien n'est sacré pour vous, lorsqu'il s'agit de contenir votre fureur pour les plaisirs? Vous ne les prenez qu'après les avoir rapportés à Dieu et au salut de vos âmes? Les rapporter à Dieu et au salut de vos âmes! Y pensez-vous? Le faites-vous? Pourriez-vous le faire, quand vous en auriez et le désir et la pensée?

Quoi! vous pourriez rapporter à Dieu et au salut de vos âmes ces plaisirs violateurs de toutes les lois naturelles et divines, destructeurs de vos corps, homicides de vos âmes? ces plaisirs que Dieu vous défend comme indignes de lui et de vous, puisqu'ils vous dégradent, en vous rabaisant à la condition des bêtes? ces plaisirs auxquels vous rapportez tout comme au terme où tout doit aboutir, que vous regardez comme votre fin dernière, et le principe, l'objet de votre suprême félicité, votre Dieu, en un mot, vous n'en connaissez point d'autre?

Vous pourriez enfin rapporter à Dieu, le père commun des hommes, ces plaisirs meurtriers de ses enfants et de vos frères; ces plaisirs, dont le prix d'un seul pourrait faire subsister pendant plusieurs mois, ou plusieurs années, un grand nombre de citoyens utiles qui périssent de misères; ces plaisirs qui vous font contracter des dettes que vous ne payerez jamais, parce qu'elles vous rendent insolvables; ces plaisirs qui sont cause que la veuve se voit sans ressource, l'orphelin sans secours, le domes-

tique sans gage, l'ouvrier sans salaire, le pauvre, le nécessiteux sans pain et sans vêtement durant les plus grands froids? Oh! combien ce serait choquer les lumières du bon sens et de la raison que de concevoir de telles pensées! Oh! combien ce serait peu connaître les lois de la nature et celles de la religion que de se flatter d'un tel espoir, en donnant dans une erreur si grossière!

Cessez, cessez enfin de vous faire illusion à vous-mêmes touchant les plaisirs que vous vous permettez. Fuyez, fuyez jusqu'à l'ombre de ceux qui sont criminels ou dangereux, et qui seraient pour vous une occasion prochaine de chute; ce sont autant de poisons mortels dont l'usage vous donnerait la mort. Fuyez le luxe, la vanité, la mollesse, la volupté, les spectacles profanes, toutes les fêtes, tous les délices, toutes les réjouissances mondaines, tous les divertissements, tous les plaisirs capables de souiller la pureté de vos âmes; et à ces sordides plaisirs, qui ne peuvent que vous corrompre et vous perdre; à ces plaisirs corrupteurs qui vous sont interdits par tant de motifs, substituez ceux que la religion et la raison de concert vous permettent; et ces plaisirs mêmes, innocents et permis, ne les prenez qu'avec précaution, et en observant toutes les lois qui concourent à en légitimer l'usage. Qu'ils ne soient ni continuels, ni trop fréquents, ni trop dissipants. Faites-les disparaître, avec la plus inexorable sévérité, tout ce qui pourrait tant soit peu blesser des oreilles ou des yeux chastes, et ternir la pureté des mœurs. Qu'ils soient encore dirigés à la fin dernière à laquelle il faut que tout se rapporte par la droiture de l'intention, réglés par la prudence, commandés par la raison de la nécessité ou de l'utilité, de l'obéissance ou de la bienséance et de la charité chrétienne, assortis enfin à toutes les circonstances particulières des personnes, des âges, des temps et des lieux. Faites voir que vous êtes affranchis de l'esclavage des sens, et que vous en êtes les maîtres jusque dans les soulagements mêmes que vous ne pouvez leur refuser. Soulagez-les quand il le faut, mais toujours avec candeur et simplicité, avec sagesse et avec gravité, avec mesure et modération. Vivez, réjouissez-vous, mais toujours dans le Seigneur, et sans rien faire qui puisse blesser ses yeux jaloux de la pureté de vos âmes, ni déparer la sainteté que vous lui avez vouée. C'est ainsi qu'en sanctifiant toutes vos actions, et jusqu'à vos plaisirs mêmes, vous mériterez, par le saint usage même que vous en ferez, d'entrer dans la joie éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON XVIII.

Pour le premier dimanche de Carême.

SUR LES TENTATIONS.

Ductus est Jesus in desertum a spiritu, ut tentaretur a diabolo. (Math., IV.)

Jésus fut conduit dans le désert par l'esprit, pour y être tenté par le démon.

Si l'homme eût conservé le trésor précieux de l'innocence qu'il avait reçu de la main de son Créateur, il n'eût eu besoin d'aucun secours extérieur et visible pour contempler ses attributs, imiter ses vertus et ses perfections, obéir à ses ordres, accomplir ses volontés, et lui demeurer inviolablement attaché dans toutes les circonstances de sa vie. Il pécha malheureusement, et le même péché qui lui ravit son innocence lui rendit nécessaire un objet visible, image réelle du Dieu invisible et de ses divines perfections, pour lui servir d'exemple dans tous ses différents états, et toutes les situations de sa vie sur la terre. Ce fut dans ce dessein que Dieu le père lui envoya son Fils unique et le *miroir sans tache de sa majesté, l'image de sa bonté, la splendeur de sa lumière éternelle, la figure de sa substance*. Le Fils unique de Dieu le père, et Dieu comme lui, descendit du ciel en terre; il se fit homme pour être le modèle de tous les hommes, sans exception et dans tous leurs états. Rois ou sujets, pasteurs, ouailles, prêtres, pontifes, maîtres et serviteurs, justes et pécheurs pénitents, séculiers qui vivent au milieu du monde, solitaires qui habitent le fond des déserts; tous les chrétiens indistinctement ont un modèle dans la personne de Jésus-Christ, en quelque état qu'ils puissent se trouver; dans les états des tentations, ces guerres intérieures et spirituelles qu'ils ont à soutenir contre les ennemis de leur salut, comme dans le calme de la paix la plus douce et la plus profonde. C'est dans ce dessein même qu'il veut bien être tenté, afin d'apprendre aux hommes à vaincre les tentations et pour leur servir de modèle dans ce genre de combats et de victoires. C'est donc entrer dans son dessein que de vous exposer : 1° les différentes sortes de tentations qui attaquent l'homme sur la terre; sujet de mon premier point; 2° la manière de les vaincre; sujet de mon second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Qu'est-ce que la vie de l'homme sur la terre? C'est un combat éternel, une tentation continuelle, toujours renaissante et jamais finie. Et cette interminable tentation qu'est-elle, et en quoi consiste sa nature? Où prend-elle sa source? De quelle part vient-elle? Quels en sont les sujets, les objets, les causes, les instruments?

La tentation, dans le sens que nous la prenons ici, est une suggestion, une sollicitation, une induction au péché, par l'appât de quelque bien apparent qui nous en doit revenir, soit que cette sollicitation ait sa

cause et son principe en nous-mêmes et dans notre propre fond corrompu, qui nous porte vers les biens sensibles, ou dans ces biens mêmes qui nous attirent à eux, ou enfin dans les ruses, les artifices et les efforts du démon, qui met tout en usage pour nous séduire et pour nous perdre.

1° En vain une philosophie altière rejette avec une hauteur dédaigneuse et superbe tout ce qui lui semble ne pouvoir s'accorder avec sa fière, mais imbécile raison : inutilement se récrie-t-elle particulièrement contre les dogmes qui nous enseignent la permission du péché dans la personne d'Adam, et sa transmission dans la personne de ses enfants héritiers de son crime et de toutes ses suites funestes; ces dogmes n'en sont ni moins certains, ni moins conciliables avec tous les attributs de Dieu. Oui, sans rien perdre ni de sa puissance, ni de sa sagesse, ni de sa bonté, ni de sa sainteté, ni d'aucune de ses perfections, Dieu a pu permettre et a permis en effet que le père commun des hommes péchât; qu'il transmitt son crime à tous ses descendants, et que tous ses descendants en héritassent avec toutes ses suites, dont l'une des plus lamentables est ce funeste penchant qui les porte au mal, et qu'ils trouvent dans leur propre fond corrompu par le péché de leur origine.

La permission du mal, loin de blesser la bonté de Dieu, prouve son amour même pour le bien et sa bonté pour les bons. Comment cela? C'est que la permission du mal est la cause, sinon efficiente, au moins occasionnelle d'un plus grand bien, qui ne contrebalance pas seulement le mal qui l'a occasionné, mais qui produit encore un effet plus honorable et plus avantageux pour les justes et pour les pécheurs pénitents que si le mal n'était point arrivé. Les justes qui ont conservé leur innocence malgré les tentations, les dangers et les écueils qui les environnaient de toute part, recueilleront de leurs victoires une plus riche et plus abondante moisson de bonheur et de gloire que s'ils n'avaient point eu à combattre; et les pécheurs pénitents recevront aussi une récompense proportionnée à la grandeur de leur pénitence, dont la ferveur les mettra quelquefois bien au-dessus de plusieurs justes qui n'auront pas eu le même degré d'amour pour Dieu, ni de ferveur dans l'exercice des vertus chrétiennes et la pratique des bonnes œuvres.

Maître absolu des dons de sa bonté envers ses créatures, Dieu a donc pu ne point empêcher le mal, pour en tirer un plus grand bien en faveur des bons, qui en sont et plus saints et plus heureux, sans que les méchants puissent se plaindre avec injustice, puisqu'ils ne sont malheureux que par leur faute. Ainsi donc les bons étant éprouvés par la tentation dans l'état actuel que Dieu a choisi, ils acquièrent plus de mérites, de bonheur et de gloire que s'ils eussent été créés dans un état de justice inamissible, où

ils n'auraient point eu à combattre, ni par conséquent à remporter des victoires et à moissonner des palmes, à mériter des couronnes. Puis donc que les biens occasionnés par la permission du péché surpassent de beaucoup les maux qui sont les suites de cette permission et les biens qui auraient eu lieu sans cette permission, il convenait que Dieu le permit pour cette raison, et aussi pour manifester sa suprême puissance et sa profonde sagesse, qui savent tirer du mal un plus grand bien. Ne convenait-il pas aussi que Dieu permit les péchés des anges et des hommes pour faire voir la différence qui se trouve entre sa nature infiniment parfaite et la leur essentiellement défectueuse, entre sa liberté absolument invariable dans le bien, et la leur radicalement flexible au mal? Peut-on nier que cette manifestation ne soit aussi honorable et glorieuse pour Dieu qu'instructive pour l'homme, et si Dieu se doit à lui-même de faire tout pour sa gloire, pourquoi n'aurait-il point pu permettre le péché, puisque cette permission lui est si glorieuse? Et s'il a pu permettre le péché, il a pu de même permettre la transmission du péché, et quant à la coulpe et quant à la peine de la personne d'Adam, le père du genre humain dans tous ses descendants, qui ne forment avec lui moralement qu'une seule et même personne. Et de là, de cette transmission du péché d'Adam à tous ses descendants, et de l'identité morale de la personne de tous les hommes avec celle d'Adam, leur commun père, la détérioration de leur nature et quant au physique et quant au moral, et quant au spirituel et quant au corporel. De là ce penchant au mal que tous les hommes apportent au monde en naissant, et ces étranges contrariétés qu'ils éprouvent entre la partie supérieure et la partie inférieure de leur âme, dont l'une approuve, estime, aime le bien, et l'autre appête et commet le mal. De là cette lutte continuelle, cette guerre interminable de la chair contre l'esprit, et de l'esprit contre la chair. De là ces mouvements si différents du même personnage, dont les uns l'élèvent jusqu'au ciel, et à la contemplation ainsi qu'à l'amour de la vérité, de la justice, de la vertu, et les autres le ramènent basement en lui-même et dans son fond corrompu, l'asservissent à l'empire des sens, le rendent esclave de toutes ses passions. De là cet amour dominant de la créature que l'âme contracte à l'instant de son union avec le corps qui vient d'Adam, et qui fait que l'âme est tournée habituellement vers la créature comme vers sa fin dernière. De là enfin ce vice radical, cette dégradation de la nature humaine et ce défaut d'harmonie, cette confusion, ce chaos, ce désordre et cette opposition constante des deux parties substantielles de l'homme, qui veut et qui ne veut pas, qui voit, qui aime, qui veut le bien, et qui, malgré les lumières de son esprit et les remords de sa conscience, fait le mal qu'il hait et qu'il condamne.

Quel tableau! C'est le vrai portrait de l'homme dégradé par son péché d'origine et la preuve de sa dégradation. Preuve si claire et si sensible que sans cela, sans ce mystère du péché originel, l'homme est plus inconcevable que ce mystère n'est inconcevable à l'homme, selon la belle pensée d'un des plus beaux esprits du dernier siècle. (*Pensées* de PASCAL, p. 31.) Comment concevoir en effet, abstraction faite du péché originel, tant de grandeur et de bassesse dans l'homme, tant de lumières et de ténèbres, une approbation si décidée pour l'ordre, la vertu, le bien moral, et un penchant si vif pour le vice, le désordre, le péché, un désir insatiable du bonheur et de la félicité parfaite, joint au comble de la misère et des maux multipliés qui l'assiègent de toute part. Le dogme du péché originel tout seul peut concilier toutes ces contradictions. Il existe donc, et c'est par sa maligne influence que nous trouvons en nous-mêmes, et dans notre propre fond, ce foyer malheureux de tous les péchés, cette rébellion de la chair contre l'esprit, cette révolte de tous nos sens, cette maudite concupiscence et ses inclinations corrompues qui nous portent continuellement au mal, toutes ces passions désordonnées, l'orgueil, l'avarice, l'ambition, la volupté, la haine, la vengeance, la jalousie, l'amour excessif et mal entendu de nous-mêmes, l'indifférence et la dureté pour les autres, toutes les passions en un mot qui nous tyrannisent perpétuellement et nous sollicitent au crime.

L'homme est donc coupable en naissant, et s'il ne l'était, Dieu, son Créateur, ne serait ni sage, ni saint, ni bon, ni juste et équitable, ni amateur de l'ordre, en le faisant naître sujet à tant de misères et de maux, tant d'inclinations corrompues, tant de vices et de passions déréglées. Il est donc par conséquent aussi son premier tentateur, puisqu'il trouve dans son propre fond la matière et l'une des causes de ses tentations. Les biens sensibles qui sont hors de lui en sont une autre.

2^e Dieu avait créé l'homme pour le rendre éternellement heureux en ce monde et en l'autre. Il l'avait créé juste, saint, et s'il eût conservé sa justice et sa sainteté originelle, sa vie sur la terre n'eût été qu'un tissu délicieux de chastes et innocents plaisirs, jusqu'au moment marqué pour son transport dans le ciel, ce séjour éternel d'un bonheur parfait, d'une félicité complète. Mais en attendant cet heureux instant, l'univers entier et tout ce qu'il renferme de beau, de bon, d'exquis, toutes les créatures, tous les ouvrages de Dieu, ce tout-puissant et immortel ouvrier, se seraient disputé la gloire de contribuer au bonheur de son chef-d'œuvre, de son image ressemblante. L'homme pécha, en se révoltant contre son Créateur, et aussitôt tout fut changé pour lui; et à l'instant, ces mêmes créatures, dont il était le maître, se révoltèrent contre lui, et devinrent autant de précipices creusés sous ses pas, autant de pièges dressés pour le perdre.

Voyez-vous toutes ces merveilles que le ravissant spectacle de la nature étale perpétuellement à vos yeux, tous ces beaux ouvrages du Créateur, tous ces chefs-d'œuvre de l'art? Regardez le ciel, la terre, les airs, les mers et tout ce qu'ils renferment de beau, de bon, d'attrayant, de flatteur, d'agréable aux sens. Considérez ces charmants paysages, ces riants coteaux, ces riches vallons, ces collines, ces montagnes couronnées de forêts, ces plantes, ces arbres chargés de fruits délicieux, ces fontaines, dont les eaux aussi pures et aussi claires que le cristal coulent avec un doux murmure sur des prés émaillés de mille fleurs. Jetez les yeux sur ces parcs immenses, ces jardins voluptueux, ces bâtiments superbes, ces palais magnifiques, ces meubles si précieux, ces chars et ces lambris dorés, ces festes et brillants équipages. N'oubliez ni la délicatesse jointe à la profusion et à la variété des mets, ni la magnificence des festins, ni l'harmonie des concerts, ni la pompe des spectacles. Promenez encore vos regards sur ces peintures, ces tableaux, ces estampes, ces tombeaux travaillés avec art, ces mausolées destinés à immortaliser les noms et les exploits, hélas ! trop souvent les forfaits des héros ou prétendus tels qu'ils renferment ; promenez vos regards sur ces monuments des grandeurs humaines, et sur les figures qui semblent pleurer autour d'elles. Enfin, qu'il n'y ait aucun ouvrage exquis de la nature ou de l'art qui ne s'offre à vos yeux ou à votre souvenir. Eh bien ! Qu'est-ce que tout cela, et que sont toutes les créatures douées de quelque qualité louable ? Autant de tentateurs et d'objets tentants pour l'homme. Oui, tout ce qui l'environne, tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend autour de lui, tout est pour lui un piège et une pierre d'achoppement, une occasion de chute, un instrument de péché. Rien qui ne se prête à ses goûts déréglés, qui ne favorise ses inclinations corrompues, qui ne seconde la pente de ses penchants désordonnés, qui n'excite, ne réveille, ne nourrisse et n'enflamme ses passions criminelles, l'orgueil, l'avarice, l'ambition, la gourmandise, la sensualité, la volupté, la mollesse, l'envie, la vanité, le faste, le luxe vorace, ce fléau de l'humanité, cet ennemi déclaré de la compassion et de la bienfaisance chrétienne envers les malheureux dont il dévore impitoyablement le patrimoine, ce corrupteur des mœurs, ce destructeur des républiques et des empires. Tout est donc pour l'homme un sujet de tentation. Il en porte le principe, le foyer malheureux au dedans de lui-même. Au dehors, tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, tout ce qu'il touche avec plaisir, tout ce qui peut affecter agréablement quelqu'un de ses sens, de ses organes, des facultés de son âme ou de son corps ; tout dans l'état présent des choses lui devient une source de tentations dangereuses qui le sollicitent au crime et l'attirent fortement à l'abîme de la perdition.

3^e Que dirons-nous d'un autre genre de

tentations, qui n'est ni moins funeste ni moins à craindre que les premières, puisqu'il ne fait pas moins de ravages ? Je parle des tentations qui nous viennent de la part du démon. Nous dirons d'après les oracles des livres saints, le sentiment unanime des Pères, la tradition constante de l'Eglise et l'expérience de tous les temps, que le nom du démon est *diable*, *satan*, *qui séduit tout le monde* (Apoc., XII) ; *qu'il fut homicide dès le commencement, dès l'origine des siècles* (Joan., VIII), puisqu'il fit perdre la vie de la grâce et donna la mort de l'âme à nos premiers pères, en les soulevant contre Dieu, leur Créateur, dans le fol espoir de lui devenir semblables et de l'égaliser en perfections ; qu'il *tourne sans cesse autour de nous, comme un lion rugissant, qui cherche à nous dévorer* (I Petr., V) ; *que nous n'avons pas seulement à lutter contre la chair et le sang, mais contre les puissances et les princes du monde, contre les esprits de malice répandus dans les airs.* (Ephes., VI.)

Le démon, jaloux de notre bonheur, fait donc à notre égard le funeste office de tentateur, et de tentateur assidu, de tentateur infatigable, qui ne dort ni le jour ni la nuit, de tentateur universel, qui prend toutes sortes de formes, sans excepter celle de l'ange de lumière dans lequel il se transfigure, pour nous tromper plus adroitement et pour nous perdre. En certains temps, lion furieux, il se déclare donc ouvertement et nous attaque de vive force, et en d'autres temps, serpent rusé, il cache sa malice, déguise ses stratagèmes, masque ses batteries, pour frapper sans être aperçu, et parvenir plus sûrement à ses fins toujours funestes à notre innocence et à notre félicité. Tantôt il peint à notre imagination avec des couleurs si vives les richesses, les plaisirs, la gloire, les honneurs, les charges, les dignités, les rangs, les grandeurs, les pompes, tous les brillants fantômes du monde, qu'il paraît comme impossible de ne point les aimer ; et tantôt il excite, il soulève, il enflamme l'orgueil, la vanité, l'ambition, la haine, la jalousie, la vengeance, toutes les passions déréglées, avec tant de violence qu'il est besoin d'un grand courage pour résister constamment à leurs impulsions. Il observe avec soin les goûts, les inclinations, les penchants, les caractères, les tempéraments de ceux qu'il veut perdre, pour dresser ses batteries, diriger ses coups et les terrasser plus facilement en les prenant par leur faible. Sont-ils portés à l'enjouement et à la joie ? Il les flatte par l'amour des plaisirs et les pousse à se plonger dans la fange des plus sales voluptés. S'aperçoit-il qu'ils sont d'un tempérament mélancolique ? Il n'oublie rien pour les jeter dans un excès de tristesse qui les mine, abat leurs forces, ruine leur santé, dessèche jusqu'à leurs os, émousse leur esprit, trouble leur imagination, leur inspire la défiance, les jette dans l'abattement, les conduit au désespoir. Sont-ils timides et pusillanimes ? Il leur représente le joug de l'Evangile comme un far-

deau insupportable pour eux et bien au-dessus de leurs forces; il grossit étonnamment à leurs yeux les moindres obstacles, les plus légères difficultés qui se trouvent dans le service de Dieu, et les exercices les plus communs de la piété chrétienne, il les leur peint comme des travaux pénibles et détrempés d'amertumes. Remarque-t-il en eux un tempérament vif, ardent, fier, hardi, courageux, intrépide? Il allume aussitôt les feux de l'ambition dans leurs cœurs, il leur inspire des projets de grandeur, de gloire, de fortune, il les flatte des plus hautes destinées, en leur persuadant qu'ils peuvent tout oser, tout entreprendre, tout conduire avec sagesse, tout terminer avec succès. Fécond, inépuisable en ressources, en moyens et en expédients, il tend une multitude de filets, afin que si l'on échappe aux uns, on tombe dans quelques-uns des autres. Il déguise sa marche, et ajuste ses traits à nos complexions, à nos humeurs, à nos passions. Ne peut-il réussir à nous vaincre par lui-même? Il emploie à cette victoire ses suppôts et ses ministres, grands, petits, parents, amis, ennemis, flatteurs, bienfaiteurs, persécuteurs, tous les hommes animés de son esprit. Il ne respecte ni les temps, ni les lieux, ni les rangs, ni les conditions; il ne fait grâce à personne. Il tente dans le cloître comme dans le monde; au fond des déserts et au milieu des bêtes sauvages, comme au centre de la cour et au milieu des compagnies les plus brillantes, au pied des autels et du sanctuaire, de même qu'au pied du trône. Il tente tous les hommes, faibles ou forts, parfaits ou imparfaits, justes ou pécheurs, et c'est surtout contre les justes et les justes parfaits, et les hommes les plus vertueux, et les hommes les plus saints, qu'il tourne ses plus subtils et ses plus violents efforts, ou en se glissant adroitement jusque dans leurs actions vertueuses, pour les surprendre par une fausse image de la vertu, ou en les attaquant à force ouverte, comme il fit autrefois les Antoine et tant d'autres saints habitants des déserts.

La triste situation de l'homme sur la terre! Sa vie tout entière n'est donc qu'un combat éternel contre une foule d'ennemis, et du dedans et du dehors! Eh grand Dieu! le moyen qu'il soutienne tous ces assauts, qu'il triomphe de tous ces ennemis? Vous l'allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Quelque forts et nombreux, quelque subtils et rusés que puissent être les ennemis du dedans et du dehors qui nous attaquent, nous pouvons triompher de tous leurs efforts et de tous leurs stratagèmes, et rendre inutiles tous leurs assauts et toutes leurs tentations en leur opposant une résistance prompte, courageuse, constante. En cela consiste l'art de triompher de tous les ennemis du salut; telle est la manière de vaincre toutes leurs tentations.

1° Il faut opposer à la tentation une résistance prompte. Hésiter, balancer, examiner,

délibérer, prendre conseil pour savoir si l'on prêtera l'oreille au tentateur, ou bien si on le repoussera lui et ses tentations, ce n'est point résister, c'est succomber à la tentation, c'est être déjà subjugué et vaincu. La résistance chrétienne, seule capable de vaincre le tentateur et de le repousser au loin, ne connaît ni l'examen ni la lenteur de la discussion et de la délibération; elle est plus prompte que l'éclair, parce qu'elle sait qu'il ne faut qu'un seul instant de délai pour augmenter prodigieusement les forces du tentateur, et lui frayer la route à une victoire certaine en lui laissant gagner du terrain, au lieu de le brusquer vivement aussitôt qu'on l'aperçoit.

Que faites-vous donc, N..., quand vous êtes tenté et que vous ne repoussez pas de prime-abord la tentation, et que vous hésitez, et que vous vous comportez languissamment et avec lenteur au premier aspect du tentateur? Vous ressemblez à un champion qui, voyant son adversaire tout près de lui, le glaive levé sur sa tête, s'amuserait à prendre conseil pour se déterminer et savoir s'il se mettrait en devoir de repousser celui qui l'attaque. N'est-il pas évident qu'il en sera subitement accablé, sans même qu'il ait le temps de se mettre en défense?

O l'imprudent! ô l'insensé qui délibère, qui consulte, tandis qu'il devrait agir, repousser, combattre, frapper! Ainsi la délibération n'a donc pas lieu quand il s'agit de résister au tentateur. Ainsi la promptitude de la résistance est donc une condition nécessaire pour le vaincre et en triompher. Ainsi le défaut de cette promptitude, de cette célérité, de cette ardeur impétueuse à repousser le tentateur et les tentations, est-il la cause funeste et lamentable de la honteuse défaite de tant de chrétiens, dans les combats éternels qu'ils ont à soutenir contre la chair, le monde et le démon, auxquels ils cèdent lâchement le terrain, par cela seul qu'ils balancent un seul instant à les repousser avec vigueur, puisque cette indélégation toute seule leur donne et des armes et des forces pour avancer et triompher.

Mais quand même vous ne donneriez pas des forces à vos ennemis contre vous-mêmes, chrétiens indolents, et qu'ils ne deviendraient pas plus forts de votre propre faiblesse, ignorez-vous que pour les vaincre vous avez besoin du secours de Dieu, et que Dieu ne l'accorde, ce secours nécessaire à la victoire sur les ennemis du salut, qu'à ceux qui le lui demandent avec instance et qui s'en servent avec une vivacité pleine d'ardeur pour faire tête à ces ennemis cruels, sans leur donner le temps de respirer? Ne savez-vous pas que Dieu, qui est toujours prêt, et pour ainsi dire aux ordres des âmes vigilantes, actives, ferventes, pour les secourir, les défendre et les protéger, s'éloigne des âmes indolentes et les abandonne à elles-mêmes? Et dans ce triste abandon de votre Dieu et la juste privation

de ses tout-puissants secours, âmes indolentes et déjà si faibles de vous-mêmes, que deviendrez-vous, je vous le demande? Non, je ne vous le demande pas, car je le vois, hélas! de mes tristes yeux, vous allez vous égarer dans les routes de la perdition, y tomber continuellement et y faire autant de chutes que de pas. Vous allez enfanter, entasser péchés sur péchés, iniquités sur iniquités, crimes sur crimes. Vous allez devenir la proie malheureuse de tous vos ennemis, et déjà, déjà même, vous respirez une odeur de pourriture et de mort, hélas! d'une mort éternelle. Pour triompher des ennemis du salut et pour échapper à toutes leurs tentations, il faut donc leur opposer une résistance prompte, une résistance courageuse.

2° Repousser promptement le tentateur ne suffit pas pour en triompher pleinement, si l'on n'ajoute le courage à la promptitude, puisque c'est un ennemi extrêmement fort, terrible et redoutable et puissant. Il n'est aucune puissance sur la terre qui égale la sienne, dit le saint homme Job. Il a terrassé, vaincu les David, les Salomon, les Samson, une multitude d'autres saints personnages qui brillaient comme des astres dans la maison du Seigneur, et qui paraissaient plus inébranlables que les plus durs rochers. Il les a vaincus, lors même qu'ils étaient sur leur garde, qu'ils se mettaient en défense sans hésiter, et qu'ils repoussaient d'abord ses traits, mais point avec assez de force, de magnanimité, de courage; et ce qui augmente encore prodigieusement sa puissance, c'est que ce qu'il ne saurait faire immédiatement par lui-même, il le fait par ses suppôts, par le monde, par la chair, par tout ce qu'il sait pouvoir nous séduire, nous corrompre, nous abattre, nous subjuguer. Et de là ces noms formidables et trop bien mérités que Jésus-Christ lui donne dans l'Evangile, lorsqu'il l'appelle le fort armé, le prince du monde et des ténèbres. Tremblez, chrétiens lâches, à ces noms redoutables, vous qui apportez tant de négligence pour vous préparer au combat contre un ennemi si puissant, et qui le combattez avec tant de faiblesse. Tremblez et apprenez qu'il n'y a qu'une résistance courageuse qui puisse vous empêcher de tomber sous ses coups. Apprenez que le chrétien est par état un soldat de Jésus-Christ, qui a toujours les armes à la main pour combattre le tentateur, et que l'esprit du christianisme est un esprit de force et de courage, de travail et de souffrance, de sacrifice et de croix, pour repousser vigoureusement tous les ennemis de son salut qui lui disputent la conquête du royaume des cieux. Esprit de force et de courage, qui l'élève bien au-dessus de ces anciens athlètes dont parle l'Apôtre, qui menaient une vie dure et austère, s'abstenaient de tout, souffraient tout pour une couronne corruptible, chétive marque de leurs triomphes, tandis que le soldat chrétien, dans sa lutte avec le démon et ses suppôts, a pour perspective certaine une cou-

ronne incorruptible, immarcescible, une gloire incomparable, un bonheur souverain, un royaume qui ne finira jamais. Oh! que ces objets sont attrayants! Qu'ils sont aimables, ravissants! Qu'ils sont propres à inspirer la force, le courage, l'ardeur aux combattants!

Eh! qu'est-ce donc qui pourrait les abattre ou les affaiblir lorsqu'ils viennent à fixer les yeux sur ces grands et charmants objets! Tout s'éclipse, tout disparaît pour eux sur la terre, tout s'absorbe et retombe dans son ancien chaos, ou s'ils voient encore quelque chose, s'ils voient le monde et sa gloire et ses honneurs, et ses richesses et ses plaisirs, et tous les biens qu'il étale avec tant d'orgueil et d'ostentation, ils ne le voient plus que comme une figure qui passe, moins encore, ils ne l'aperçoivent que comme une véritable chimère, un fantôme qui n'a rien de réel que ses prestiges, un vide absolu, un néant tout pur. Et de là leur généreux mépris de tout ce qu'il peut leur offrir de plus éblouissant pour les séduire et les attirer dans ses pièges. De là le courage héroïque qu'ils font paraître, quand il faut faire des sacrifices, pour ne point s'y laisser prendre, en succombant à ses tentations. Parents, amis, sociétés, biens, gloire, honneurs, plaisirs, on renonce à tout, on immole, on sacrifie tout avec courage plutôt que de céder lâchement aux désirs et aux sollicitations du tentateur. La résistance à ses efforts doit donc être courageuse, elle doit être constante.

3° La chair, le monde, le démon, ces trois ennemis du salut des hommes, ces trois tentateurs sont infatigables et constants? ils ne se lassent et ne posent jamais les armes dans les combats qu'ils nous livrent. Ne réussissent-ils pas dans un assaut? ils en livrent un autre. Sont-ils encore repoussés dans celui-ci? ne croyez pas qu'ils se rebuient pour cela; ils n'en sont que plus animés, plus attentifs, plus vigilants pour chercher les moyens de réparer leurs pertes et d'effacer la honte de leurs défaites. De quelle constance n'avons-nous donc pas besoin pour ne point nous lasser nous-mêmes de repousser des tentateurs si actifs, si vigilants et si infatigables?

Disciples athlètes, soldats de Jésus-Christ et héritiers de son royaume, nous devons combattre et souffrir comme lui, combattre et souffrir sans nous lasser, combattre et souffrir jusqu'à la mort, et la mort de la croix, s'il le faut, pour nous en mettre en possession.

Enfants de Dieu, voilà le prix auquel il vous fut promis le royaume céleste de votre Père, qui règne au plus haut des cieux où il vous attend pour vous y faire régner avec lui. Telles sont les conditions nécessaires pour l'acquérir, tels les caractères de la résistance que vous devez opposer aux différents ennemis qui vous en disputent la conquête; elle doit être prompte, courageuse, constante jusqu'à la mort. Tels sont les caractères de la résistance que vous devez

opposer aux différentes tentations qui vous sollicitent au mal, de quelque part qu'elles puissent venir. Et ces caractères, Jésus-Christ vous les a tracés dans la manière dont il a repoussé les tentations du démon, ne lui ayant permis de le tenter qu'afin de vous servir de modèle dans ce genre de combat. Approchez donc du divin athlète, et voyez, considérez.

Jésus-Christ est conduit par le bon esprit dans le désert, et le méchant se présente aussitôt à lui pour le tenter d'abord par la gourmandise, en lui disant de changer les pierres en pain pour nourrir son corps affaibli, exténué par un jeûne de quarante jours : l'homme ne vit pas seulement de pain, lui répond le Sauveur, mais de tout ce qui procède de la bouche de Dieu. Le tentateur se présente une seconde fois et s'efforce de vaincre par l'orgueil et la vaine ostentation de son pouvoir, celui qu'il n'a pu surmonter par la gourmandise et l'envie de manger. *Si vous êtes le Fils de Dieu*, lui dit-il, *précipitez-vous du haut de ce temple, car il ne vous arrivera point de mal, puisqu'il est écrit que Dieu votre père a commandé à ses anges de vous porter dans leurs mains, pour vous empêcher de heurter contre la pierre.* A cette dangereuse tentation qui tendait à inspirer une orgueilleuse présomption, une vaine et téméraire confiance dans le secours de Dieu, contre l'ordre des choses, Jésus-Christ répond qu'il n'est point permis de tenter Dieu, en lui demandant des secours extraordinaires qu'il n'a point promis, au lieu de prendre les moyens ordinaires qu'il a établis dans l'ordre de la providence, pour parvenir aux fins qu'on se propose : *Non tentabis Dominum Deum tuum.* Enfin le démon prétend-il triompher de Jésus-Christ par l'appât des richesses, des grandeurs et de la gloire du monde, en lui en montrant du doigt tous les royaumes avec toutes leurs richesses, leur éclat et leur pompe ? Alors Jésus-Christ toujours constant, toujours fidèle, toujours égal et invariable dans sa marche, repousse le tentateur avec une force qui le fait disparaître et le met en fuite pour ne plus revenir à la charge.

Chrétiens, voilà ce que vous devez faire dans les diverses tentations, et surtout dans les tentations du démon, puisque Jésus-Christ ne lui permet de le tenter que pour vous servir de modèle dans ce genre de combat contre l'ennemi du salut, et vous apprendre la manière d'en triompher. Heureux les chrétiens qui combattent justes et qui repoussent toutes les attaques, tous les assauts du tentateur avec le même courage et la même persévérance. Leur victoire sera marquée sur leur front glorieux en traits immortels durant les siècles des siècles. Quelle gloire ! Mais combien est-il de chrétiens qui jouiront de cette auguste prérogative ? Hélas ! sans parler de ceux qui, loin de fuir ou de combattre le tentateur et les tentations, vont les chercher avec ardeur et s'offrir d'eux-mêmes à tous leurs traits, que dirons-nous de ces chrétiens présomptueux

qui, sans fronder les tentations et les occasions de péché en les allant chercher à dessein, s'y exposent témérairement, sous prétexte qu'ils n'y veulent point faire de mal ? Ne connaissent-ils donc pas l'extrême faiblesse de l'âme et son penchant presque insurmontable pour le mal ? Peuvent-ils ignorer cet oracle divin, qui nous apprend que *celui qui aime le péril, périra* (*Ecclesi., III*) ; et cet autre de Jésus-Christ, qui nous assure que *l'esprit est prompt et la chair faible* ? (*Matth., XXVI.*) Ne savent-ils pas que, pour vaincre les tentations, il faut une grâce et une grâce spéciale ; grâce que Dieu n'accorde qu'à la défiance de soi-même, à l'attention et la vigilance sur soi-même, à la fuite des occasions qu'on peut éviter, et à la prière, dans les occasions inévitables ?

Combien est-il encore de chrétiens négligents qui s'amuse à écouter le tentateur, au lieu de lui fermer l'oreille aussitôt qu'ils entendent sa voix ? Combien d'autres qui, après quelques légères résistances, perdent bientôt courage, posent les armes, et cèdent lâchement la place à l'ennemi ? Eh quoi donc, chrétiens lâches et négligents, est-ce donc là le courage opiniâtre, inflexible et infatigable que vous devriez montrer à repousser un ennemi qui ne vise à rien moins qu'à vous rendre éternellement malheureux, après vous avoir enlevé le trône sur lequel vous deviez régner durant les siècles des siècles ? Quoi ! un trône éternel ! un trône étincelant de mille douces clartés ! un trône environné de gloire, investi de délices, et siège délicieux d'un bonheur souverain, complet, universel, ce trône qui vous est destiné, offert, promis, assuré, à cette seule condition de vous faire quelque violence, de livrer quelques combats, de soutenir quelques assauts contre les différents ennemis qui vous en disputent la possession ! ce trône, pour l'acquisition duquel vous devriez donner mille vies et souffrir mille morts, s'il le fallait ; ce trône, hélas ! vous est indifférent. Vous le négligez, vous le méprisez, vous ne voulez rien faire pour y monter ; et l'indifférence, la négligence, la lâcheté, l'inertie, le mépris indolent, est tout le prix que vous y voulez mettre ! Quelle honte ! quel opprobre ! quelle infamie ! Et ce sont des chrétiens, c'est-à-dire des hommes privilégiés par-dessus tous les peuples de l'univers ; des hommes séparés par une faveur prévenante et toute gratuite de ces nations infidèles, aveugles et corrompues, qui courent, à l'ombre de la mort, dans les voies meurtrières de la perdition ; des hommes qui font partie de la nation sainte, du peuple d'acquisition, du sacerdoce royal, des enfants de la promesse, ces enfants si tendrement aimés du Père des miséricordes, qui ne cesse de faire couler ses grâces sur eux, avec une magnificence, une abondance, une profusion qui n'appartient qu'au Dieu de bonté, et la bonté même, la bonté par essence. Ce sont ces chrétiens, qui ne veulent pas seulement prendre les armes pour combattre les ennemis jaloux

de leur bonheur et de leurs privilèges, ou qui les posent au premier choc.

Allez, lâches chrétiens, allez, vous êtes indignes, et du nom que vous portez, et du père céleste qui vous a adoptés pour ses enfants, et du trône qu'il destinait à votre courage et à votre fidélité persévérante. Ce que vous méritez à juste titre, c'est son mépris, son indignation, sa répudiation, son abandon à votre sens réprouvé et à tous les traits du tentateur, et à toutes les tentations du dehors et du dedans, qui ne peuvent marquer de vous engloutir avec elles dans l'abîme d'un malheur éternel.

Non, non, il n'en sera pas ainsi, puisque, aidé de votre secours dans lequel je mets tout mon appui, je vais, oui, je vais à l'instant m'armer de force et de courage pour combattre tous les ennemis de mon salut, soutenir leurs assauts, rompre toutes leurs mesures, briser tous leurs efforts, repousser tous leurs traits, parer tous leurs coups et leur en porter moi-même de terribles, les presser, les pousser, les mettre en fuite, et ne cesser de les poursuivre, jusqu'à ce que j'aie remporté sur eux des victoires complètes, des triomphes glorieux.

Seigneur, c'est votre ouvrage, puisque vous n'avez voulu être tenté qu'afin de m'apprendre l'art de combattre le tentateur avec succès et d'en triompher avec gloire. Ces résolutions mêmes que je viens de former, je les dois à votre grâce; c'est vous qui me les inspirez. Daignez encore les rendre efficaces, en les marquant du sceau d'un courage également prompt, intrépide et constant jusqu'à la mort, afin que je ne m'élève triomphant au tombeau, que pour aller déposer les trophées de mes victoires au pied du trône de leur Auteur. Ainsi soit-il.

SERMON XIX.

Pour le second dimanche de Carême.

SUR LE PARADIS.

*Domine, bonum est nos hic esse. (Matth., XVII.)
Seigneur, il est bon pour nous d'être ici.*

C'est le cri des trois apôtres privilégiés que le Fils de Dieu choisit pour les rendre témoins de sa transfiguration sur le Thabor. Là, sur ce mont fameux, l'Homme-Dieu laisse tomber un rayon échappé de sa divinité sur son corps mortel; il le fait luire aux regards surpris de ses trois confidents, qui, enchantés et comme hors d'eux-mêmes de ce qu'ils voient, de ce qu'ils entendent, de ce qu'ils goûtent et qu'ils éprouvent de plaisirs tout divins, s'écrient tout à coup et d'une voix unanime par la vertu d'un transport surhumain, qu'il fait bon pour eux d'être sur cette délicieuse montagne; qu'il y faut bâtir trois tentes, et y fixer leur séjour à jamais; je n'en suis pas surpris, parce que je sais qu'une seule étincelle de la lumière qui éclaire les bienheureux dans le ciel, ce brillant et immortel séjour de la félicité, surpasse incomparablement tout ce qu'on peut voir et contempler ici-bas de

beau, de magnifique, de pompeux, de majestueux, d'attachant, de ravissant. Mais si un seul rayon de gloire, qui rejaillit de la partie supérieure de l'âme du Sauveur sur son corps mortel, produit un tel effet sur l'esprit et sur le cœur des apôtres ravis, transportés à ce spectacle, que sera-ce lorsqu'ils le verront dans tout l'éclat de sa divinité et toute la pompe de son corps glorieux? Grand Dieu! le ravissant, l'ineffable spectacle! C'est celui auquel nous sommes tous appelés, et qui doit faire l'objet de nos desirs et de nos espérances. L'apathie, l'indifférence, l'insensibilité pour la vue de Jésus-Christ glorieux dans le ciel, sont des titres d'exclusion de cet immortel séjour de la gloire et de la béatitude. Ah! il faut donc le désirer, le désirer ardemment; il faudrait se consumer, mourir, expirer par l'aveu de ce désir. C'est donc pour nous donner dans le mystère de sa transfiguration une ébauche et comme un crayon du bonheur qu'il nous réserve dans le ciel, que Jésus-Christ laisse échapper sur sa divine face un rayon de sa gloire et en même temps pour nous animer à la mériter.

C'est donc entrer dans ses vues bienfaitantes que de vous entretenir du bonheur du ciel, selon mon dessein que voici:

Le bonheur du ciel consiste dans l'exemption de tous les maux: premier point; et dans la possession de tous les biens: second point. *Aee, Maria.*

PREMIER POINT.

De quelle foule de maux cruels enchaînés les uns aux autres la terre, cette terre d'exil, cette lugubre vallée de gémissements et de larmes, n'est-elle pas le triste, le funeste théâtre? De quel genre d'adversités, d'afflictions, de traverses, de douleurs et de souffrances, l'homme qui l'habite n'est-il pas la proie malheureuse durant tout l'espace du séjour plus ou moins long qu'il est obligé d'y faire, selon la force plus ou moins grande des liens qui l'y tiennent attaché? Hélas! il n'y paraît qu'après avoir souffert une longue captivité dans le sein de sa mère, que pour y souffrir tout le temps de sa vie; et cette douloureuse carrière qu'il voit parcourir, il l'annonce, tout en naissant, par ses gémissements et ses cris. Que de besoins environnent son berceau! et quelle impuissance de sa part pour satisfaire à aucun d'eux! Il souffre donc dès sa plus tendre enfance, puisqu'il souffre tout en naissant. Avance-t-il en âge, et sa raison commence-t-elle à se développer en le rendant susceptible d'éducation et de perfection, que n'a-t-il point à souffrir par la difficulté d'apprendre, de se corriger de ses défauts, de dompter ses penchants vicieux et d'acquiescer les vertus contraires? Quels dégoûts! quelles répugnances! quelle gêne, quelle contrainte dans l'assujettissement à des maîtres absolus dans l'empire de l'éducation! Il souffre dans la jeunesse et dans la plus grande force de l'âge, condamné qu'il est au travail, pour arracher à

la terre ingrate et hérissée d'épines le soutien de sa vie ; ce n'est qu'en l'arrosant des sueurs de son front et en lui déchirant le sein à force de coups, qu'il parvient à lui faire porter les plantes, les grains, les fruits, qui forment les sucs nourriciers qui sont nées à ses besoins à sa sustentation et à sa conservation.

Avant que les moissons dorées couvrent nos campagnes, et que les vignes chargées de raisins enrichissent nos coteaux en les embellissant, il en coûte donc à l'homme bien des peines pour les travailler, les tourner et les retourner. Et ce pain qui nous nourrit et ce vin qui nous abreuve si délicieusement, que de façons n'a-t-il pas fallu leur donner pour servir à nos usages ? Ne faut-il pas encore que nos mains laborieuses et souvent ensanglantées par leurs travaux emploient le fer, le feu, le marteau, le ciseau, la hache, la scie, tant d'autres instruments durs et meurtriers, pour nous chauffer, nous loger, nous vêtir, nous meubler ? et toutes les choses nécessaires au soutien de nos jours combien de fois nous sont-elles enlevées par mille accidents fâcheux que nous ne pouvons ni prévenir ni empêcher ? La grêle, la pluie, le vent, la foudre, l'air, le feu, tous les éléments semblent quelquefois se liguier pour nous frustrer tout à coup de nos plus douces espérances. Que ne peut-on pas dire des maladies, des pestes, des guerres, des famines, de tant d'autres fléaux qui désolent la terre sans relâche ? On peut dire, sans hyperbole, que la vocation générale de ses malheureux habitants est d'y souffrir tous les jours de leur vie, que le monde physique n'est, à proprement parler, qu'un vaste autel où tous les tristes humains sont continuellement immolés comme autant de victimes des êtres malfaisants qui conspirent tous ensemble pour les tourmenter et les sacrifier. Le monde moral sera-t-il plus heureux et plus privilégié ?

Ouvrons les annales des nations, parcourons les fastes des empires ; consultons le passé, portons nos regards sur le présent ; que verrons-nous sur la terre dans l'ordre des mœurs ? Hélas ! un chaos épouvantable, une confusion étrange, une corruption extrême et presque universelle. Si l'on excepte un très-petit nombre de justes en qui la religion a dominé dans tous les temps et domine encore aujourd'hui, tout le reste n'est qu'un tas impur, mais immense, d'hommes livrés à toutes les erreurs de l'esprit, les plus grossières, les plus impies, les plus extravagantes ; à toutes les pensées du cœur, les plus honteuses et les plus infâmes, à tous les vices, à tous les crimes, à tous les forfaits les plus horribles et les plus odieux. Ils brisent tous les freins, rompent toutes les digues, violent, méprisent, foulent aux pieds toutes les lois, pour n'écouter et ne suivre que leurs passions effrénées, qui les agitent sans cesse en se choquant et en se heurtant elles-mêmes comme les flots d'une mer en fureur. Ils se laissent

dominer par l'orgueil, dévorer par l'ambition, enfler par la vaine gloire, dessécher par l'envie, amollir par les plaisirs, corrompre par la volupté, subjuguier, asservir sous l'empire absolu de la chair et des sens. Rien de plus commun parmi eux que les intrigues, les cabales, les menées sourdes ; les basses manœuvres pour se supplanter les uns les autres. On y voit régner partout les querelles, les discordes, les trahisons, les perfidies, les haines secrètes, les vengeances éclatantes, les injustices, les vexations, les oppressions, tous les crimes, tous les forfaits. Aurons-nous la force de le dire, et aurez-vous celle de l'entendre, qu'il est des hommes, ou plutôt des monstres, qui n'ont pas horreur de tremper leurs mains parricides dans le sang des auteurs de leurs jours, pour jouir plutôt des biens qu'ils leur ménagent, et d'éventrer leurs frères, pour fouiller dans leurs entrailles et y chercher, avec des soins plus que barbares, l'or qu'ils soupçonnent y être enseveli ? Non, la terre n'est qu'un vaste théâtre de maux, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre moral. En est-il ainsi du ciel ?

O le ravissant séjour ! il est inaccessible à la peine, quelque légère qu'on la suppose, hors d'atteinte des traits de la douleur, à l'abri des moindres souffrances ; tous les maux, et petits et grands, et physiques et moraux, et de l'âme et du corps, en sont bannis et pour toujours. Non, le ciel n'admet et ne comporte aucune espèce de tourment, aucun genre de sensations désagréables, aucun principe, aucun sujet d'affliction. On n'y éprouve ni tristesse, ni ténèbres et obscurités dans l'esprit, ni troubles, agitations et alarmes dans le cœur, ni fantômes effrayants et noires peintures dans l'imagination, ni réminiscences importunes et fatigantes dans la mémoire, ni maladies ou langueurs et infirmités dans le corps, ni affaiblissement dans aucun de ses organes. On n'y entend ni sanglots, ni soupirs, ni gémissements, ni cris de guerre ; la farouche discorde n'y paraît jamais à la pâle lueur de ses noirs flambeaux ; ils y sont éteints, sans qu'il soit possible de les rallumer. On n'y voit couler aucune larme ; elles sont séchées de tous les yeux. Et qu'est-ce qui pourrait faire pleurer dans le ciel ?

On n'y perd ni rang, ni emploi, ni charge, ni offices, ni richesses, ni fortune, ni gloire, ni honneur, ni réputation, ni talent, ni privilège, ni parent, ni ami, ni bienfaiteur, ni protecteur ; on n'y perd rien dont la perte et la privation soient capables d'affecter douloureusement. On n'y éprouve, on n'y ressent rien qui puisse faire, dans les puissances de l'âme ou dans les organes du corps, la moindre impression de souffrance et de peine.

Le ciel est cette maison, ce temple, cette ville de paix où l'on n'entend point de bruit, dont Jésus-Christ est le fondateur et l'architecte, et dont tous les habitants sont comme autant de pierres vivantes qui entrent dans

la structure de ce vaste édifice, et qui sont toutes parfaitement unies entre elles, comme elles le sont avec le suprême architecte, qui les a placées chacune dans le rang qui leur convient relativement à la destination qu'il en a faite, et à leur propre mérite. Pour les rendre dignes de l'occuper, ce rang, et leur faire mériter, il a fallu que le suprême architecte, après avoir conçu l'admirable dessein de bâtir cette grande ville avec toute sa magnificence et toutes ses proportions, allât chercher partout les pierres qu'il y voulait faire entrer, pour leur donner toutes les façons nécessaires à l'accomplissement de ses desseins sur chacune d'elles. Il les a donc été chercher, les unes au milieu des chemins, les autres sur le haut des montagnes, d'autres dans les antres de la terre, ou le fond des forêts; mais toutes, juifs, gentils, idolâtres, hérétiques et pécheurs convertis, toutes les pierres vivantes qui font partie de la maison spirituelle et céleste que le Fils unique de Dieu a bâtie à la gloire de son Père, il les a préparées, taillées, façonnées, pour les porter au degré de perfection qu'il leur fallait pour répondre à ses desseins; et comment? en les arrachant à leurs erreurs, à leurs passions, à l'amour du monde et de tous les objets criminels, à tous les péchés qui les défiguraient, les dégradaient, les rendaient comme autant de pierres brutes, sales et souillées de mille ordures, hideuses, désagréables aux yeux infiniment purs du souverain architecte, et indignes par conséquent d'entrer dans la structure de sa sainte maison, où rien de souillé, rien d'impur, rien d'imparfait et de défectueux ne peut avoir place.

C'est ainsi qu'après avoir choisi ses élus de toute éternité, après les avoir séparés du siècle corrompu, après les avoir délivrés de la servitude du démon, et adoptés pour ses enfants, et rendus les tendres objets de son amour et de ses complaisances dans le sacrement du baptême, il les a taillés par le ciseau des peines, des afflictions, des calamités, des mépris, des humiliations, des croix, de toutes les espèces de souffrances qui étaient nécessaires, pour leur donner la forme et toutes les proportions convenables à la place qu'ils devaient occuper dans son édifice, d'après ses vœux sur chacun d'eux.

Il fallait donc les faire passer par les diverses tribulations qui devaient les conduire au degré de perfection propre à la place qu'il leur destinait dans son temple éternel. Il fallait faire couler le sang des martyrs par l'épée des tyrans. Il fallait enchaîner les confesseurs et les tourmenter en mille sortes de manières, pour abattre leur courage et lasser leur constance. Il fallait purifier les vierges, et leur apprendre à s'offrir continuellement à leur Epoux céleste, comme des hosties sans cesse sacrifiées par la double mortification de l'esprit et de la chair, pour exprimer dans toutes elles-mêmes sa sainteté suréminente d'une manière plus parfaite. Il fallait porter les solitaires à s'enfoncer dans les déserts et à s'ensevelir dans leurs cellules comme dans

leurs tombeaux, pour y mener une vie cachée aux yeux des hommes, et une vie pénible, laborieuse, tout occupée à pleurer et à gémir sur leurs propres péchés et sur ceux du monde entier. Il fallait engager les personnes religieuses à renoncer à leur propre esprit, à leur volonté, à leur liberté par le vœu d'obéissance, à leurs biens par le vœu de pauvreté, et à toutes les satisfactions du corps, à tous les plaisirs des sens, par celui de chasteté, pour passer tous les jours de leur vie dans l'exercice continu d'un sacrifice absolu de toutes elles-mêmes. Il fallait, en un mot, frapper, tailler, polir par les peines multipliées de la vie présente, comme par autant de coups de marteaux et de ciseaux, toutes les pierres vivantes qui devaient composer toutes ensemble la maison céleste du souverain architecte, sans aucune exception. Riches, pauvres, grands, petits, princes, rois, pontifes, prêtres, pasteurs, époux, épouses, pères, mères, enfants, maîtres et serviteurs, justes, pécheurs, pénitents : tous devaient passer par le creuset de la tribulation en cette vie, pour y être purifiés comme l'or dans la fournaise, et briller ensuite dans la maison de Dieu, la Jérusalem d'en haut, comme des pierres précieuses par la multiplicité de leurs peines, la grandeur de leurs travaux, à l'éminence de leurs vertus, à l'excellence de leurs mérites.

Il le fallait, puisqu'on ne pouvait trouver place dans cette maison sans être marqué du sceau de la croix de Jésus crucifié, qui en est tout à la fois l'architecte, le fondateur, et la pierre angulaire.

Mais aussi, cette condition remplie, cette préparation une fois achevée, consommée sur la terre, ah ! il ne reste plus rien à faire ni à souffrir dans le ciel, tranquille séjour ! on s'y repose dans un calme délicieux, de tous ses travaux passés. On n'y souffre ni les froids piquants de l'hiver, ni les brûlantes chaleurs de l'été, aucune intempérie des saisons. On n'y entend ni le souffle des vents impétueux, ni le choc des éléments, ni les cris des combattants, ni les plaintes et les gémissements des blessés, aucun bruit, aucune voix menaçante ou plaintive.

Le trouble, l'agitation, l'inquiétude, le chagrin, la farouche discorde, les noirs soucis n'osent en approcher. Les portes en sont toujours ouvertes, parce qu'on n'y craint plus d'ennemis, et qu'il ne forme qu'un vaste bercail dans lequel on voit paître ensemble sur les pas et sous la houlette du souverain pasteur le lion et la brebis, le loup et l'agneau, le léopard et le chevreau, c'est-à-dire tous les élus de toutes les nations de l'univers, qui sont tous réunis dans les mêmes sentiments, qui n'ont tous qu'un même esprit, qu'un même cœur, qu'une même âme, qui ne sont tous qu'un ensemble comme le Fils unique de Dieu est un avec son Père, qui ne sont tous qu'un seul homme en Jésus-Christ, qui est toutes choses en tous, et en qui ils sont tous consommés dans l'union des trois personnes divines.

O union ! ô unité ! ô séjour, aimable séjour,

dont tous les maux sont bannis à jamais ! céleste demeure, où le rideau tiré sur les scènes tragiques et crucifiantes qui se reproduisent continuellement sur la terre, on n'aperçoit pas même l'ombre la plus légère de la douleur et de la peine. Ce n'est encore qu'un côté du tableau. Si dans le ciel on est exempt de tout mal, on y possède aussi tous les biens. Sujet de la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Le bonheur du ciel n'exclut pas seulement tous les maux, il renferme encore la possession immuable de tous les biens. A ce mot de biens, loin de vous, N., la pensée des biens terrestres si peu propres à vous rendre heureux, puisqu'ils sont si grossiers, si imparfaits, si incapables de remplir la vaste capacité de vos cœurs, qui sont faits pour posséder un bien infini. Loin de vous toute idée de fortune, de gloire, d'honneur, de plaisirs des sens, de voluptés charnelles, de tous ces vains et fragiles objets dans la jouissance desquels la multitude des hommes misérablement trompés cherchent la source de leur bonheur, et dont se repaissent et s'enivrent l'avarice, l'ambition, la sensualité, toutes ces passions inquiètes, turbulentes, déchirantes, insatiables, et par conséquent essentiellement destructives du bonheur inséparable de la paix.

Le bonheur, le vrai bonheur, le bonheur souverain vers lequel l'homme s'élance, et sans lequel il sera toujours malheureux, ne peut se trouver que dans la possession constante et invariable d'un bien infini qui remplisse toute la capacité de son cœur, et satisfasse pleinement l'immensité de ses désirs ; et ce bien, c'est Dieu seul ; ce Dieu infiniment puissant, infiniment sage, infiniment saint, infiniment bon, infiniment parfait en tout genre de perfection ; ce Dieu, le principe de tous les êtres, l'être par essence et par excellence, l'Être même. Il n'est que lui dans le sein duquel l'homme puisse se reposer comme dans sa fin dernière, comme dans le centre de sa perfection, le terme de ses désirs, la source intarissable de son bonheur ; ce bonheur complet, qui renferme essentiellement la possession de tous les biens, puisque Dieu qui en est l'objet, est lui-même tout bien : *omne bonum*.

Et ce bien universel, comment le possède-t-on dans le ciel ? Comment ? par la vue, la contemplation, l'amour, le goût, le sentiment, la joie. L'heureux citoyen du ciel voit donc l'Être infiniment parfait, Dieu, non pas comme il le voyait ici-bas, à la pâle lueur du flambeau de la foi, mais clairement, distinctement, face à face, et tel qu'il est en lui-même, *facie ad faciem, sicuti est*. Il voit Dieu, à l'aide de la lumière de Dieu même, cette lumière de gloire, écoulement précieux de la lumière incréée par laquelle Dieu se voit, se connaît, se comprend lui-même et toutes ses perfections divines ; cette lumière qui élève et fortifie l'entendement humain, pour le rendre capable de soutenir sans éblouis-

sement les éclairs de la Divinité. Le bienheureux voit Dieu et l'unité de son essence et la trinité des personnes dans cette unité d'essence, et comment le Fils est engendré du Père, et comment le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Il voit comment en Dieu il y a des productions sans cause, des générations sans changements, des missions et des émanations sans dépendance. Il voit Dieu et tous ses divins attributs, cette puissance à laquelle rien ne résiste, cette justice incorruptible, cette sagesse que rien ne trompe, cette bonté que rien ne fatigue, cette patience que rien ne lasse, cette providence qui règle tout, cette immensité sans étendue, cette éternité sans bornes, cette pureté sans tache, cette sainteté inviolable, cette beauté ravissante et pleine de charmes, cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle qu'on ne voit jamais sans un nouveau plaisir, et qu'on croit toujours voir pour la première fois, cette beauté immarcescible, et que le temps qui détruit tout ne saurait altérer.

La profondeur des décrets éternels du souverain arbitre des destinées des anges et des hommes, l'économie et la gradation de ses grâces, la suite de ses miséricordes, l'enchaînement de ses bienfaits, l'ordonnance de ses plans, le concert de ses opérations avec leur résultat, cette multitude de prodiges, ces phénomènes étonnants, ces secrets de la nature qui exercent les plus grands génies, et qui en montrent la faiblesse ; tous ces objets s'offrent, comme d'eux-mêmes, à l'esprit doucement étonné du bienheureux. Il contemple encore, et de quel œil enchanté ? Il contemple Jésus-Christ l'Homme-Dieu dans les splendeurs de son état glorieux et comme l'auteur de sa propre gloire, comme son chef, son roi, son père, son pasteur, son rémunérateur, son pontife, son prêtre, son époux, avec lequel il célébrera ces noces éternelles où il n'y aura rien que de chaste, de pur, de saint, et dont l'Agneau sans tache sera tout à la fois et l'époux et le festin.

Le bienheureux contemple Dieu ; il le voit clairement avec tous ses divins attributs, et de cette claire vision, ah ! quels torrents de lumières coulent à grands flots dans son esprit ! Et de ces torrents de lumières, qui éclairaient son esprit, ah ! quels torrents d'amour jaillissent dans son cœur et l'enflamment des plus brûlantes ardeurs pour l'objet sacré de sa vision et de sa contemplation. Il l'aime donc et il l'aime nécessairement ; il n'est pas libre de l'aimer ou de ne pas l'aimer. Il l'aime uniquement et sans partage, souverainement et sans réserve ; nulle faiblesse, nul mélange dans l'amour qu'il lui porte. Il l'aime perpétuellement, et son amour, loin de souffrir des éclipses, prend sans cesse de nouveaux accroissements, à la vue de cette beauté suprême qu'on ne peut jamais voir, sans éprouver de nouvelles ardeurs pour ses charmes souverains. O les célestes feux ! ô les divines flammes ! ô les saintes ardeurs. Flammes sacrées du divin amour, qui embrasez le cœur du bienheureux

citoyen du ciel, à la vue des charmes du Dieu d'amour, ah ! puissiez-vous consumer le mien, et en faire un holocauste parfait !

Le bienheureux aime Dieu et en l'aimant il le possède, il en jouit et trouve dans cette possession, cette jouissance délicieuse, une félicité complète. Oui, tel qu'un vaste torrent formé tout à coup des eaux qui se précipitent des montagnes, inonde le terrain qu'il parcourt ; ainsi les eaux de la vie éternelle qui coulent du sein de Dieu comme de leur source, forment un torrent de chastes plaisirs et de pures voluptés qui enivrent saintement le bienheureux, en l'inondant de toute part, et en roulant ses flots délicieux dans toutes les puissances de son âme. C'est sous cette expressive et touchante image que le Roi-Propète nous peint la délicieuse abondance de biens de la maison du Seigneur : *Inebriabuntur ab ubertate domus tua, et torrente voluptatis potabis eos. (Psal. XXXV.)*

Aux termes de l'Écriture, le bonheur du ciel est donc un torrent de délices qui enivre, mais un torrent qui cause le transport de l'ivresse, sans troubler la raison, et en lui laissant toute sa liberté pour goûter et savourer tout l'excès de son bonheur. C'est encore une fontaine et un fleuve ; mais une fontaine abondante qui coule continuellement du sein de la Divinité même dans celui du bienheureux, comme une source de vie, de gloire, d'immortalité, mais un fleuve de paix, de jubilation, de joie, qui porte majestueusement ses eaux délicieuses jusque dans le fond intime de l'âme. C'est aussi le royaume de Dieu dont les sujets, qui sont autant de rois, brillent, triomphent, règnent la couronne en tête, parmi des légions sans nombre d'esprit immortels, sous les yeux et autour du trône du Roi des rois, qui partage son royaume avec eux, après les avoir associés à son empire.

Le ciel enfin est la cité, le temple, le sanctuaire, la maison du Dieu vivant où le Père céleste, ce Père de l'immense famille des élus, par le dernier effort de sa tendresse, et de sa magnificence nourrit, rassasie ses enfants de ses délices, ou plutôt de lui-même, puisqu'il est lui-même leur immortelle récompense, et qu'ils sont heureux de sa béatitude, qu'il leur communique par les ineffables effusions de l'amour le plus tendre, le plus vif, le plus ardent. Et de là, de ces tendres effusions, le comble de leur bonheur et la consommation parfaite de l'unité qui les identifie, pour ainsi dire, avec leur divin Père. Et de là, ces ravissements, ces transports, ces cris de joie, de victoire, de triomphe dont ces bien-aimés enfants font retentir les sacrées voûtes des cieux, en chantant à l'envi les louanges de leur Père céleste, et en se félicitant de leur commun bonheur. Et ce qui met le comble à ce bonheur, c'est qu'ils sont assurés d'en jouir éternellement et sans la moindre interruption comme sans le plus léger dégoût. Oui, et il n'est aucun d'eux qui ne puisse se dire à lui-même, j'en suis infailliblement

certain, mon bonheur ne finira jamais, et rien ne pourra ni le terminer, ni l'altérer, ni le suspendre, ni le ralentir et en émousser la pointe. Toujours et pendant toute l'éternité je verrai mon Dieu et tous les charmes de son immarcescible beauté, tout l'éclat de sa majesté, toute la splendeur de son trône. Toujours j'aimerai ce Dieu d'amour et de bonté, et je ne cesserai de chanter à pleine voix les richesses de son amour, l'abondance de ses grâces et la touchante histoire de ses miséricordes infinies envers moi. Toujours je le posséderai, et en le possédant, je goûterai la joie la plus douce, la plus vive, la plus pure, je nagerai dans un fleuve de joie, de plaisirs, de délices et de paix ; je régnerai assis à ses côtés sur un trône plus éclatant que la lumière et aussi inébranlable que les colonnes du firmament ; je serai heureux comme lui, de toute la plénitude du bonheur, puisque je le serai de sa béatitude même, que sa béatitude sera la mienne, et qu'il sera lui-même ma béatifiante récompense : *Ego merces tua magna nimis. (Gen., XV.)*

O Dieu ! quel bonheur, et que les choses qu'on raconte de vous sont admirables, sainte Jérusalem ! O ciel ! ô charmant ciel et mon aimable patrie, mes yeux ne s'ouvriront désormais que pour te contempler, toi et toutes les ravissantes beautés, et toutes les immortelles splendeurs qui brillent d'un si vif éclat dans l'enceinte de tes murs, et tristement assis, hélas ! sur les fleuves de cette Babylone, où je ne fais que languir, je n'aurai de force que pour pleurer et soupirer sans cesse après toi. Ah ! que ma langue s'attache à mon palais, et que ma main droite se sèche si je puis t'oublier un instant, et ne pas brûler du désir de te voir bientôt !

Ces brûlants désirs, ces élans, ces transports enflammés, ces pieux gémissements dans cette vallée de larmes doivent être si familiers aux chrétiens qu'un Père de l'Eglise, saint Augustin, ne fait pas difficulté de dire que celui qui ne gémît pas sur la terre comme étranger ne se réjouira pas dans le ciel comme citoyen : *Qui non gemit ut peregrinus, non gaudebit ut civis. (Psal. CXLV.)*

Quelle sentence et sur quelle foule étonnante de chrétiens ne tombe-t-elle pas pour les écraser de son poids ! Où les trouver en effet ces chrétiens qui pleurent, qui gémissent comme de tristes bannis sur la terre, qui s'ennuient, qui se plaignent de la longueur de leur exil, et qui s'efforcent de l'abrèger par l'abondance de leurs larmes et l'ardeur de leurs désirs pour la céleste patrie ? Hélas ! il n'en est point, ou presque point, qui ne se plaise dans le lieu de son exil et ne le quitte qu'à regret, content d'y demeurer toujours, s'il pouvait toujours y vivre avec les agréments, quoique chétif et si défectueux qu'il comporte. En vain la religion étale perpétuellement à leurs yeux, pour piquer leurs désirs, les biens réunis dans le ciel, ces biens si attrayants par eux-

mêmes, si majestueux, si sublimes, si ravissants; ce spectacle enchanteur ne peut leur surprendre un seul regard, collés qu'ils sont à la terre, dont les faux biens attirent toute leur attention, entraînent tous les penchans de leurs cœurs, absorbent toutes les puissances de leurs âmes. Non, le ciel, ce beau ciel avec tous ses biens et toutes ses immortelles beautés, ne peut leur arracher un seul regard. Une beauté mortelle, le faux éclat des trompeuses richesses, le clinquant de la gloire, le faste de la grandeur, la pompe des spectacles profanes, le luxe des habits, toutes les perfides douceurs des voluptés charnelles; ah! voilà ce qui les charme, les enchante, les transporte hors d'eux-mêmes, jusqu'à leur faire perdre la raison, jusqu'à étouffer et sécher dans leurs cœurs tous les germes de la religion sainte qu'ils ont eu le bonheur de sucer avec le lait.

Enfants des hommes, jusqu'à quand aimez-vous le mensonge et la vanité? Jusqu'à quand poursuivrez-vous comme les sources de votre félicité des ombres perfides qui vous rendront éternellement malheureux? Jusqu'à quand vous verra-t-on courir en furieux d'erreur en erreur, d'illusion en illusion, de précipice en précipice? Sera-ce toujours qu'on vous verra nourrir dans vos cœurs ces passions cruelles qui le déchirent et le mettent en pièces? Sera-ce toujours que honteusement courbés vers la terre, le domicile de tous les maux, vous ne jetterez pas un seul coup d'œil sur le ciel, le centre de tous les biens, qui mérite seul tous vos regards, toutes vos contemplations, toutes vos admirations, toutes les pensées de vos es; rits, toutes les affections de vos cœurs?

O ciel! ô charmant ciel! malheureux cent et mille fois le mortel qui se montre insensible à tes charmes, et qui ne soupire pas sans cesse après le bonheur de vivre éternellement dans ton auguste enceinte. Mais pour le mériter, ce bonheur ineffable, il ne suffit pas de le désirer, il faut encore travailler infatigablement à son acquisition par les plus généreux efforts et les plus grands sacrifices. C'est un royaume à conquérir, dit l'Écriture; on ne peut donc s'en mettre en possession qu'à titre de conquête et à force de combats, de victoires remportées sur les ennemis qui nous environnent.

C'est une couronne, et une couronne de justice; il faut donc l'emporter par des actions de valeur qui répondent, autant qu'il est possible, à son prix. C'est un trésor caché, il faut donc fouiller bien avant dans la terre pour le trouver. C'est une perle précieuse, un salaire, une récompense qu'on ne mérite que par l'assiduité du travail.

Que dirai-je encore? le ciel est cette terre de promesse où coule le lait avec le miel, et qui abonde en toutes sortes de biens, mais qu'on ne peut posséder avant d'avoir dompté tous les géants qui en défendent l'approche. C'est une manne délicieuse qui ne se donne qu'à ceux qui se sont sevrés de toutes les fausses douceurs des plaisirs de la terre. C'est un port à jamais tranquille

où le pilote n'arrive qu'après bien des fatigues, des hasards et des tempêtes. Enfin le ciel est l'aimable patrie des hommes qui voyagent en ce monde; ah! pour y arriver et se reposer un jour dans son sein délicieux, ils doivent s'y avancer à grands pas, et sans s'arrêter en chemin par l'appât des faux charmes des différents objets qu'ils y rencontrent, et qui s'efforcent de les retenir, en leur faisant perdre de vue leur bienheureuse patrie.

Qu'elle soit donc toujours présente à votre souvenir cette chère, cette ravissante patrie, et que le désir d'y arriver bientôt vous fasse mépriser avec courage tous les objets qui voudraient empêcher ou seulement ralentir votre course. Méprisez le monde, ce monde perfide et séducteur, ce monde fragile et périssable, ce monde dont la figure mensongère passe avec une incroyable rapidité, sans laisser sur son passage aucune trace des faux biens qu'il vous promet. Méprisez, laissez, détestez le monde et toutes les choses mondaines. Foulez la terre à vos pieds avec tout ce qu'elle renferme, et tournant les yeux vers le ciel, ce brillant séjour de la gloire, cette cité du Dieu vivant et le centre délicieux de tous les biens véritables qu'il répand avec profusion sur les élus, brûlez, consommez-vous du désir de le voir, de l'aimer, de le posséder à jamais et durant toute l'éternité. C'est la grâce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON XX.

Pour le troisième dimanche de Carême.

SUR LA MÉDISANCE.

In Beelzebub, principe dæmoniorum, ejicit dæmonia. (Luc., XI.)

Il chasse les démons au nom de Beelzébub, leur prince.

Le Sauveur du monde et le maître de la nature qui commande avec empire aux puissances infernales comme au reste des créatures, chasse l'un de ces génies malfaisants du corps d'un énergumène qu'il possède, et ce prodige de puissance et de bonté, qui devrait transporter d'admiration tous les spectateurs, ne fait naître dans le cœur de quelques-uns d'eux que des sentiments de haine, et sortit de leur bouche que des paroles de blâme, de détraction, de médisance, de calomnie. Rien d'étonnant, s'écrient-ils, dans cette action qui paraît si merveilleuse. C'est au nom et par la puissance de Beelzébub, le prince des démons, que Jésus en chasse d'autres. Cet homme qu'on admire si fort et qui voudrait se faire passer pour Dieu, n'offre donc rien de divin, de surhumain ni dans sa personne, ni dans ses œuvres; ce n'est qu'un vil et détestable imposteur qui a commerce avec les démons, et qui fait par leur pouvoir et leur intervention des choses que la crédulité du peuple attribue faussement à la Divinité. Tel est le propre du médisant jaloux, qui ne peut pardonner le mérite qui l'efface et qui regarde comme le plus mortel de ses ennemis l'homme vertueux et à talents, dont les bouches de la renom-

mée portent au loin les louanges avec ses exploits. O combien la médisance n'est-elle donc pas horrible ! C'est pour vous en inspirer la juste horreur qu'elle mérite, que j'entreprends de vous en faire voir la malice, dans la première partie de ce discours, et le danger dans la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Qu'est-ce que médire ou parler mal de quelqu'un ? C'est flétrir injustement son honneur en son absence. C'est le décrier, le noircir, le diffamer dans l'esprit du public. C'est lui ôter l'estime dont il jouissait et la bonne opinion qu'on avait de lui dans le monde. C'est détruire en tout ou en partie sa réputation, en révélant de lui un mal secret et inconnu aux autres, quoique réel. C'est donc une méchante excuse de la part du médisant que de dire qu'il n'en a point imposé et que ce qu'il a découvert est vrai, puisque si la chose qu'il a révélée était fausse et controuvée, ce ne serait plus une simple médisance, mais une calomnie atroce et beaucoup plus griève que la médisance ou la détraction. Le médisant n'est donc pas celui qui parle contre la vérité, en imputant des choses fausses, mais celui qui parle contre l'honneur et la réputation de quelqu'un, en disant de lui des choses véritables qui le déshonorent et le diffament auprès des personnes qui l'honoraient et l'estimaient auparavant. Mais en quoi consiste donc la malice de la médisance ainsi isolée et séparée de la calomnie ? Le voici : Elle consiste en ce que la médisance est un crime également honteux dans son principe et pernicieux dans ses effets.

1^o Honteux dans son principe : car, quel est le principe le plus ordinaire de la médisance ? Il n'est autre qu'une basse envie qui a sa source dans un superbe égoïsme, cet amour effréné de soi-même, qui fait qu'on n'a des yeux que pour soi, qu'on rapporte tout à soi, et qu'on se regarde comme le centre auquel tout doit aboutir. On médit des autres parce qu'on s'aime exclusivement soi-même, et qu'on s' imagine que le mérite d'autrui répand des ombres sur son propre mérite. On médit pour abaisser les autres et s'élever au-dessus d'eux, dans la folle et superbe persuasion que la diminution de leur gloire est un accroissement à sa propre gloire. Si l'on diffame si souvent son prochain en noircissant sa réputation, en déprimant son mérite, en déprisant ses bonnes qualités, ce n'est que parce que l'on craint qu'il ne nous efface, et qu'on veut établir sa propre réputation sur les ruines de celle de la personne qu'on s'efforce de détruire dans l'esprit du public.

Tels furent les lâches procédés des pharisiens aussi jaloux que superbes envers la personne divine du Sauveur. Blessés de son mérite extraordinaire, de ses vertus suréminentes, de l'éclat de ses miracles, de sa haute réputation et de l'estime singulière qu'il s'est justement acquise dans l'esprit du

peuple, qui le suit en foule, ils conçoivent le noir dessein de le ruiner de réputation, et pour réussir dans leur indigne projet, ils le suivent, ils l'épient, ils examinent toutes ses actions, ils écoutent attentivement tous ses discours, ne laissent tomber aucune de ses paroles, et tout cela dans l'intention de trouver dans ses actions ou ses paroles, ou du moins dans quelques circonstances qui les accompagnent de quoi les décrier dans l'esprit du peuple, qui l'admire et le regarde comme le Sauveur d'Israël. S'ils le voient chasser les démons des corps des possédés, ils ne manquent pas de publier que ce sont des faux miracles, et que ce n'est pas par sa puissance, mais par celle du prince des démons qu'il opère ces prodiges apparents. Guérit-il un homme dont la main était desséchée, ne pouvant contester la vérité du miracle, ils se rejettent sur la circonstance du jour de la fête qu'il l'avait opéré, en lui faisant un crime de l'avoir guéri ce jour-là, comme s'il ne l'eût pu faire sans profaner ce saint jour ? Combien de fois et en combien d'autres occasions Jésus-Christ, la sainteté même, ne s'est-il pas vu diffamé par ses ennemis jaloux ? Ses apôtres et ses disciples ont-ils été plus privilégiés que leur divin Maître ? Toujours et partout les vrais disciples de Jésus-Christ, ces hommes éminents en vertu et l'objet de la vénération publique, ont trouvé sur leurs pas des méchants jaloux de leur gloire, et aussi habiles dans l'art de préparer des poisons propres à ternir ou à ruiner entièrement leur réputation qu'ardents à les répandre de tout côté et d'une manière si persuasive, et avec des tours si spécieux qu'ils ne manquent jamais de produire leurs effets. Est-il rien de plus honteux ? Non, puisqu'il n'est rien de plus vil et de plus abject que cette basse et superbe envie qui nous porte à noircir la réputation de nos frères, comme si le lustre que nous lui ôtons pouvait augmenter l'éclat de la nôtre. L'envie, la maligne envie, produit un effet tout contraire, en versant les poisons de la médisance.

Interrogeons le monde même le plus enclin à la passion de médire : il nous dira que l'envie qui s'attache à flétrir la réputation des hommes de mérite, recommandables par leurs vertus, distingués par leurs talents, est flétrie elle-même par la voix publique, que le soupçon seul est un opprobre, et que ceux-mêmes qui s'en rendent coupables en rougissent, s'en défendent, et sont les premiers à la charger de reproches et à la couvrir de confusion. Mais ouvrons les livres saints, et nous verrons combien cette passion honteuse est abominable aux yeux de Dieu par les châtimens terribles dont il l'a frappée. Les Hébreux parlent mal de Moïse, leur chef, et aussitôt, pour punir ces langues envenimées d'une manière qui ait du rapport à la nature de leur crime, Dieu leur envoie des serpents qui, par leurs morsures, en font mourir un très-grand nombre. Coré, Dathan et Abiron, ces lâches détracteurs du même conducteur d'Israël, se voient

tout à coup engloutis dans les entrailles de la terre qui s'ouvre sous leurs pas, et deux cent cinquante de leurs complices deviennent la proie des flammes qui les dévorent impitoyablement. Marie, la propre sœur de Moïse, a la faiblesse de mal parler de son frère, Dieu en est si irrité, que pour en témoigner son indignation d'une manière sensible à tout le peuple, il commande à la nuée qui couvrait le tabernacle de s'éloigner, et frappe la coupable d'une lèpre universelle, cette maladie si odieuse chez les Juifs, qu'elle faisait retrancher de la société ceux et celles qui en étaient atteints. Tant il est vrai qu'au jugement de Dieu, de même qu'à celui des hommes, la médisance est un vice infame et honteux dans son principe. Il n'est pas moins pernicieux dans ses effets.

2° Qui pourrait décrire ou compter tous les méchants effets de la médisance, tous les ravages qu'elle cause, tous les maux qu'elle produit ? L'apôtre saint Jacques la compare à une étincelle de feu qui paraît d'abord peu de chose et incapable de faire de grands ravages, mais qui poussée çà et là par le souffle des vents, forme bientôt, par les matières combustibles qu'elle enflamme, un grand feu qui brûle en peu de temps les plus vastes forêts : *Ecce quantus ignis quam magnam silvam incendit.* (Jac., III.) Oui, tel que ce feu horriblement dévastateur qui paraissait si peu de chose dans sa naissance, et qui dans ses progrès cause de si grands ravages, une parole, une seule parole de médisance, qui n'aurait point en de suite, si elle eût expiré sur les lèvres du médisant, cause les plus affreux dégâts, lorsque portée de bouche en bouche, comme il arrive presque toujours, elle vole et se répand partout. C'est elle, c'est la médisance qui produit les disputes, les querelles, la discorde, les injures, les altercations, les procès. C'est elle qui occasionne les jurements, les malédictions, les imprécations, les blasphèmes. C'est elle qui excite la colère, qui fait naître les haines et les inimitiés scandaleuses, qui enfante les vengeances éclatantes. C'est elle qui brise ou qui relâche les liens du sang et de l'amitié, qui jette la dissension dans les familles, qui désunit les frères et détruit la charité fraternelle.

La charité fraternelle ! ô aimable charité, sainte dilection ! Amour fraternel qui devrait unir non-seulement tous les membres d'une même famille, mais aussi tous les chrétiens, comme les enfants d'un même père et les disciples d'un même maître, qui est Jésus-Christ, ce divin fondateur de la religion chrétienne qu'ils professent. Ah ! la cruelle médisance ne vous respecte donc pas, et c'est vous, c'est vous-même qu'elle ne craint pas de frapper, de détruire, d'exterminer, en vous perçant de tous ses traits.²

La veille de sa mort, Jésus-Christ recommanda aux apôtres, et dans leur personne à tous les chrétiens, de s'aimer les uns les autres comme de véritables frères ; il leur fit, de cet amour mutuel un précepte rigoureux,

un précepte qui établissait comme la loi fondamentale de son état et la base sur laquelle devait porter tout l'édifice de sa religion, un précepte qui renfermait toute la plénitude de sa loi, et dont l'accomplissement serait la marque distinctive à laquelle on reconnaîtrait ses vrais disciples dans tous les temps ; et après leur avoir donné, inculqué, recommandé ce précepte si important, il pria son Père de leur donner la grâce de l'accomplir, en faisant qu'ils ne fussent qu'un tous ensemble, sur le modèle de cette admirable unité qui est entre le Père et le Fils dans la très-sainte et adorable Trinité : *Ut unum sint, sicut tu, Pater, in me et ego in te.* (Joan., XVII.)

Or, voilà précisément la sainte et précieuse union que le médisant détruit, autant qu'il le peut, parmi les chrétiens. Il ne tient pas à lui de rendre inutile la prière que Jésus-Christ mourant fit à son Père, pour obtenir la parfaite union des fidèles entre eux. Il n'oublie rien pour aliéner leurs esprits et leurs cœurs, les désunir, les diviser et détruire parmi eux la charité fraternelle, l'âme, la base, la loi fondamentale du christianisme et le propre caractère des chrétiens. Ah ! je ne m'étonne donc plus de ce que l'apôtre saint Paul nous représente la médisance comme un péché qui exclut du royaume des cieux. Eh ! de quelle sorte le médisant qui trouve un plaisir malin à semer la zizanie et à mettre la division parmi les frères pourrait-il être admis dans ce temple auguste de la concorde, cette demeure de la paix, dont les heureux habitants n'ont tous qu'un même esprit, qu'un même cœur, qu'une même âme, ou plutôt ne font tous ensemble qu'un seul homme en Jésus-Christ, qui est toutes choses en tous, et en qui ils sont tous consommés dans l'unité des trois personnes divines ?

Je ne m'étonne plus de ce que l'apôtre saint Jacques appelle la langue médisante un mal inquiet, un feu dévorant, une source empoisonnée et pleine d'un venin mortel, un monde d'iniquité. Saint Jean Chrysostome (hom. 44 in *Matth.*) ne me surprend plus quand il appelle la médisance un péché diabolique, ni saint Bernard (in *Psal.* LVI), lorsqu'il compare la langue médisante à deux et même à trois tranchants, *gladius anceps, imo triceps, est lingua detractoris.* C'est un glaive, puisqu'elle coupe, qu'elle tranche, divise, partage. C'est un glaive à deux et même à trois tranchants, puisqu'elle tue trois personnes d'un seul coup, le médisant, celui qui l'écoute et celui qui en est l'objet.

Elle tue le médisant d'abord, et c'est contre lui-même qu'il lance ses premiers traits, en s'ôtant en lui-même la vie de la grâce sanctifiante, qui est incompatible avec la violation de la charité en matière grave. Elle tue celui qui écoute la médisance avec plaisir, puisque le plaisir volontaire qu'il goûte en entendant mal parler de ses frères, ne peut se concilier avec la charité fraternelle, ni par conséquent avec la grâce sanctifiante qui donne la vie à l'âme : *Celui qui n'aime pas demeure dans la mort* (Rom., 1), dit l'apôtre saint Paul. Enfin,

la médisance tue celui qui en est l'objet, en lui enlevant la vie civile, la vie de la bonne réputation dont il jouit dans l'esprit des autres ; vie si chère et si précieuse ; vie qu'on estime plus que la vie naturelle, puisqu'on expose souvent celle-ci pour sauver l'autre.

Telle est la malignité cruelle de la médisance ; tels sont les ravages qu'elle cause, les maux qu'elle produit : telles les scènes d'horreur qu'elle présente à l'œil épouvanté. Quel spectacle ! Il y voit la charité, cette belle, cette aimable vertu et la reine de toutes les autres, mortellement blessée, déchirée, mise en pièces. Il y voit la haine, la colère, la discorde, avec ses torches funestes allumées, et mettant tout en combustion. Il y voit la vengeance implacable, qui ne respecte ni le sacré, ni le profane, qui ne respecte et n'épargne rien pour se satisfaire. Il y voit des grands et des petits, des princes et des sujets, des vierges, des solitaires, des évêques, des prêtres, des pontifes décriés, diffamés, honteusement flétris. Que dirai-je davantage ? La médisance, la barbare médisance offre partout des amis séparés et changés en ennemis irréconciliables, des frères ulcérés les uns contre les autres, des familles divisées, des sociétés agitées et troublées, des victimes sans nombre immolées par ses coups de langue, de sa langue plus affilée que la pointe du fer le plus aigu, plus mordante et plus envenimée que celle du serpent le plus venimeux.

Médisant, voilà ton ouvrage. Le ciel qui le voit en est indigné, courroucé ; il s'apprête à punir l'ouvrier d'une manière éclatante et terrible. L'Eglise en gémit ; elle l'arrose de ses larmes. N'en frémis-tu pas ? Et si la vue de tant de maux dont tu es la cause maudite n'est point capable d'exciter des mouvements de douleur dans ton âme, en exprimant des larmes de tes yeux, ne seras-tu pas du moins touché des malheurs qui te menacent et des dangers qui t'environnent ?

La malice de la médisance : vous venez de la voir. Le danger de la médisance : vous l'allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Quand je parle du danger de la médisance, je n'entends aucun des maux temporels qui menacent le monde, et dont il se voit souvent la malheureuse victime. Je veux qu'il n'ait ni chagrin, ni disgrâce, ni amertume à craindre, nulle diminution de crédit, nulle perte d'honneur, nul revers de fortune, nulle facheuse révolution, de quelque nature qu'on la suppose. Je veux que, constamment heureux durant tout le cours de sa vie, rien ne trouble son bonheur dans ce monde, et je dis que les dangers qu'il court pour l'autre n'en sont que plus terribles et plus effrayants. Je les réduits tous à la nécessité jointe à l'impossibilité morale de réparer ses médisances comme il faudrait qu'il les réparât en effet pour qu'il pût en espérer raisonnablement le pardon. Car enfin, pour espérer raisonnablement le pardon de la médisance et la grâce

du salut, il faut nécessairement la réparer et la réparer d'une manière proportionnée aux torts qu'elle a faits à tous ceux qui en ont été les objets. Réparer la médisance en cette vie ou souffrir éternellement en l'autre est une alternative terrible, mais nécessaire, indispensable : point de milieu, et pourquoi ? C'est parce que la médisance est une injustice, un vol, un violement d'un droit des plus sacrés et des plus chers à tous les membres de la société ; le droit à la réputation. Il n'est aucun membre de la société qui n'ait droit à la réputation jusqu'à ce qu'il l'ait perdue par un délit notoire. Le médisant relève un péché secret de son prochain, et en le relevant il lui fait perdre la réputation. Il viole donc le droit qu'il avait à cette réputation et qu'il y aurait eu tant que son péché serait demeuré inconnu et secret. Il viole donc le droit de son prochain. Il commet donc une injustice. Il se rend donc coupable de vol et d'un vol d'autant plus grave que la réputation qui en fait l'objet est de tous les biens le plus précieux et le plus cher à l'homme ; plus précieux et plus cher que les richesses, la santé, la vie même, puisqu'on expose et que l'on sacrifie tout cela pour sauver sa réputation. Le médisant qui se rend coupable de ce vol est donc obligé à la restitution, et s'il ne restitue pas, point de salut pour lui. La raison et la religion s'accordent ensemble sur ce point. Mais pour la faire comme l'on y est obligé, cette indispensable réparation, ah ! que de difficultés à vaincre ! que d'obstacles à surmonter !

Il faut d'abord se déterminer à la faire, et quel courage n'exige pas une pareille détermination ? elle demande un courage héroïque, un courage à l'épreuve de tout ce qu'on pourra dire et penser ; et que ne pensera-t-on pas, et que ne dira-t-on pas d'un homme que l'on verra changer, varier, se contredire lui-même dans ses discours ? Ne croira-t-on pas lui faire grâce, en se contentant de le prendre pour un esprit faible, inconstant, léger, sur les sentiments et les discours de qui on ne peut faire aucun fond ? Je veux qu'il ait le courage de faire ce premier sacrifice, si dur à la nature et à l'amour inné de soi-même, comment s'y prendra-t-il pour faire en sorte qu'il ait des suites heureuses et qu'il soit couronné du succès qu'il en attend ? Rien de plus difficile que la conduite qu'il lui faudra tenir dans cette entreprise critique et infiniment délicate.

S'il s'agissait d'une calomnie, quoique plus grave que la simple médisance, la réparation en serait moins difficile, parce que le courage tout seul suffirait, et qu'une fois bien résolu de la réparer, quoi qu'il lui en pût coûter, le calomniateur n'aurait besoin que de confesser tout simplement sa calomnie, en déclarant qu'il en a imposé, et que ce qu'il a dit d'un tel ou d'une telle est absolument faux. Mais il s'agit ici d'une médisance dont l'énoncé est véritable. On ne peut donc pas la réparer en déclarant que le mal qu'on a dit du prochain est faux ; ce serait mentir.

et le mensonge n'est jamais permis sous quelque prétexte que ce puisse être, parce qu'il est essentiellement contraire à la vérité de Dieu. Et de là l'extrême difficulté de réparer la médisance. Pour y réussir, il faut sans blesser la vérité, qui défend de mentir, satisfaire à la justice, qui ordonne de réparer le dommage qu'on a causé au prochain par ses médisances; dire qu'on a eu tort de parler mal de lui, sans cependant rétracter le mal qu'on en a dit; louer ses bonnes qualités, sans toucher à ses mauvaises; lui rendre l'estime qu'on lui a enlevée, sans ôter les causes qui le font mépriser; faire briller sa vertu sous l'enveloppe des nuages dont on l'a couverte; lui rendre la vie civile, en laissant enfoncé dans son sein le poignard qui la lui a ravie. Quelle prudence, quelle sagacité, quelle sagesse une telle manœuvre ne demande-t-elle pas? Je veux que le médisant soit assez habile pour la conduire, sera-t-il assez heureux pour la couronner du succès qu'il espère? Il faudrait peu connaître le génie, le cœur et le caractère de l'homme pour se le persuader. L'homme est naturellement aussi facile à croire le mal, que difficile à croire le bien qu'on dit des autres, parce qu'il s'aime exclusivement lui-même, et qu'il s'imagine que la gloire d'autrui offusque sa propre gloire, tandis qu'il lui semble la voir augmenter et s'accroître en proportion des décroissements de celle des autres. Ah! fatal amour-propre, combien difficile ne rends-tu pas la réparation de la médisance? Cette même personne qui a écouté si volontiers et avec tant de plaisir le mal qu'on dit, ait de son prochain, fermera constamment l'oreille au bien que le médisant en dira dans la suite, sans qu'il puisse parvenir à effacer les premières impressions que ses médisances ont produites. Malgré tout ce qu'il pourra dire, on s'en tiendra aux premières idées qu'on aura conçues en l'entendant médire, et tous les éloges qu'il pourra faire ensuite de ceux qui ont été l'objet de ses détractations, ne passeront dans l'esprit de ses auditeurs que pour un hommage dicté par la faiblesse, la crainte ou l'espérance.

Je veux cependant qu'il réussisse à faire revenir les personnes qui l'auront entendu parler lui-même, sera-t-il assez heureux pour réussir également auprès de tous ceux auxquels ses médisances sont parvenues, en passant de bouche en bouche et en volant d'une ville et d'une province à l'autre? Parviendra-t-il à réparer tous les torts, tous les dommages spirituels et temporels qu'il a causés partout où ses médisances ont été répandues? Ici, c'est une fille déshonorée et perdue de réputation, qui a manqué un parti convenable qui se présentait; là une femme brouillée avec son époux et tout un ménage dans le trouble et la confusion. Ici encore ce sont des ouvriers sans travail, et là des familles entières ruinées et réduites à la plus grande misère. Tantôt ce sont des querelles suscitées, des procès intentés, et tantôt des amitiés refroidies ou éteintes, des sociétés rompues. Quelquefois ce

sont des pères de famille rendus incapables de subvenir à l'entretien de leurs enfants, et d'autres fois, des ministres des autels devenus inutiles dans le saint ministère. Toujours et partout ce sont des maux spirituels ou temporels, causés par la médisance. Maux d'autant plus difficiles à réparer qu'ils sont plus multipliés, plus répandus, plus éloignés, plus inconnus, et conséquemment moins susceptibles de réparation et surtout d'une réparation telle qu'il la faudrait, pour qu'elle eût de justes proportions avec les maux dont elle est la cause empoisonnée et prodigieusement féconde.

Telle est l'extrême difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, de la réparation de la médisance. La crainte, la fausse prudence, la faiblesse, l'amour-propre du médisant, la malignité de ceux qui l'ont écouté médire, la multitude des personnes auxquelles ils ont communiqué la médisance et le grand nombre de lieux où elle a été répandue, l'extrême difficulté de faire parvenir la réparation dans tous ces lieux, et de détromper les personnes qui en sont imbues, et les maux sans nombre qu'elle a faits et dans l'ordre civil et dans l'ordre moral, et par rapport à l'âme et par rapport au corps, tout s'oppose à la réparation de la médisance; tout conspire à la rendre moralement impossible.

Si le tableau n'est point trop chargé, me direz-vous sans doute, médisants, il est donc inutile que nous fassions aucune démarche pour réparer nos médisances, puisque tous les efforts que nous pourrions faire n'auraient aucun effet, et le désespoir, l'affreux désespoir, tout horrible qu'il est, le désespoir avec toutes ses suites encore plus horribles que lui, est cependant le seul partage qui nous reste. Erreur! faux raisonnement! conséquence absurde et déraisonnable!

La médisance est un très-grand crime, il est vrai. C'est un crime honteux, infâme dans son principe, injuste, cruel dans ses effets, immense dans son étendue. C'est un crime extrêmement contagieux, qui fait des maux sans nombre, qui cause des ravages infinis. C'est un crime dont la réparation exacte est toujours très-difficile et souvent même impossible. Autant de vérités aussi frappantes qu'incontestables.

Mais que s'ensuit-il de ces vérités? En faut-il conclure que le médisant n'a d'autre parti à prendre que celui du désespoir? La conséquence ne serait pas moins absurde qu'horrible et désolante. Le désespoir est le plus grand de tous les malheurs et le seul irrémédiable. Quelles conséquences tirerons-nous donc de ces effrayantes vérités, pour qu'elles soient aussi justes que conformes aux lumières de la raison éclairée par la foi, et analogues au salut du médisant? les voici : Comme il est beaucoup plus facile de s'abstenir de la médisance que de la réparer exactement, il faut s'imposer la loi de ne jamais parler mal de personne, et de ne point prêter l'oreille à ceux qui en

parleraient mal devant nous, ou même de leur fermer la bouche, si l'on a sur eux l'autorité requise à cet effet, ou du moins, si l'on n'a point cette autorité, de témoigner par son silence et par l'austérité de son visage, que l'on n'approuve pas la médisance. C'est la loi que s'était imposée à lui-même le grand Augustin, ce beau modèle de la charité chrétienne, lui qui avait exclu de sa table, sans la moindre exception, tous ceux qui aimaient à flétrir la réputation du prochain par leurs médisances. Heureux les chrétiens qui auraient le même courage ! Ah ! combien de peines et d'embarras ne s'épargneraient-ils pas à eux-mêmes ! Mais enfin le mal est fait ; vous avez souvent médisé, souvent noirci vos frères, vos médisances se sont répandues au loin, et de tout côté elles ont porté des coups mortels, elles ont fait mourir une multitude de personnes, en leur ôtant la vie de l'honneur plus précieuse que celle du corps ; je le suppose. Faut-il pour cela vous désespérer ? Non. Le désespoir est le plus grand de tous les maux et le seul irrémédiable.

Votre position est donc très-critique, et l'abîme que vous vous êtes creusé à vous-mêmes par vos médisances très-profond, je ne puis vous le dissimuler, et cependant je suis obligé de vous dire que vous en pouvez sortir si vous le voulez, et que vos démarches réelles viennent au secours de votre bonne volonté. Il faut pour cela faire tout ce qui est en votre pouvoir pour réparer les torts spirituels et temporels que vous connaissez avoir été faits par vos médisances, après de justes perquisitions. Quant à ceux qu'il n'est pas en votre pouvoir de réparer soit parce que vous les ignorez, soit parce que les connaissant, il n'est pas en votre pouvoir de les réparer, n'en doutez pas, Dieu est trop miséricordieux et trop bon pour vous demander l'impossible. Il vous pardonnera donc, soyez-en assurés, pourvu qu'avec la douleur d'avoir causé tant de maux par vos médisances multipliées, vous ayez la volonté sincère de les réparer entièrement, si vous le pouvez, de ne plus médire dans la suite, et de prier avec ferveur pour ceux et celles que vous avez eu le malheur de flétrir par vos injustes médisances.

C'est la résolution que je prends, humblement prosterner à vos pieds, ô mon Dieu. Oui, quoi qu'il m'en puisse coûter, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour réparer toutes les médisances dont je me suis tant de fois rendu coupable en flétrissant l'honneur de mes frères ; et si, malgré mes efforts, je ne puis les réparer entièrement et avec toutes les proportions d'une justice rigoureuse, je ne cesserai ni de les pleurer, ni de prier pour ceux et celles qui en ont été les tristes victimes, ni de veiller exactement sur moi-même, pour éviter jusqu'aux moindres paroles qui pourraient donner la plus légère atteinte à la réputation du prochain. Je n'en parlerai jamais qu'en bien, et si quelqu'un ose en parler mal en ma présence, je ferai tout ce que je pourrai raisonnablement faire, ou

pour l'empêcher, ou pour m'abstenir d'y prendre aucune part et d'y donner aucun signe d'approbation. Je témoignerai plutôt et par mon silence et par l'austérité de mon visage, et par tous les moyens chrétiennement possibles, combien les discours du médisant me déplaisent.

Mais c'est ici, ô mon Dieu, l'ouvrage de vos mains toutes-puissantes ; c'est le triomphe de votre grâce. Daignez donc, ô mon Dieu, Dieu tout-puissant, tout miséricordieux et tout bon, daignez me fortifier, m'affermir, me confirmer dans ces généreuses résolutions que vous m'inspirez vous-même. Mettez, ah ! je vous en conjure, ô mon Dieu, mettez une garde de circonspection, de circonvallation sur mes lèvres, pour qu'il ne sorte jamais de ma bouche aucune parole déshonorante pour mes frères, aucun discours tant soit peu contraire à la charité que je leur dois, et qui n'est pas différente de celle que je me dois à moi-même. Faites plutôt, ô mon Dieu, que ma langue ne se délie jamais que pour louer ce qu'il y a de bon dans mes frères et chanter vos louanges avec eux sur la terre, ô vous qui êtes l'auteur suprême de tous les biens, jusqu'à ce que nous ayons le bonheur d'être réunis dans le ciel, pour vous bénir tous ensemble, et chanter éternellement d'une voix infatigable vos miséricordes infinies dans cet immortel séjour de votre gloire. Ainsi soit-il.

SERMON XXI.

Pour le quatrième dimanche de carême.

SUR L'AUMONE.

Date eleemosynam. (Luc., XII.)

Donnez l'aumône.

L'aumône est un acte de compassion et de miséricorde par lequel on donne une partie de ses biens aux pauvres pour soulager leurs misères. C'est une émotion, un attendrissement de l'âme sur les besoins des indigents, qui fait qu'on s'empresse de les secourir. C'est donc une vertu particulière et distinguée des autres par deux actions qui lui sont propres ; l'une intérieure, l'autre extérieure ; l'intérieure qui excite la compassion, l'extérieure qui répand les secours sur les infortunés qui sont l'objet de la compassion ; la première, qui émeut l'âme et touche le cœur ; la seconde, qui ouvre la main et verse les bienfaits de façon que le sentiment de l'âme est le principe de l'aumône, et l'aumône, l'effet, le fruit de ce sentiment de l'âme. Sentir au dedans de soi les besoins des pauvres, s'attendrir sur leurs misères, en être touché de compassion et s'empresser à les soulager par ses largesses, voilà l'aumône toute entière ; et quoi de plus beau, de plus excellent, de plus nécessaire ? C'est ce qui va faire le sujet des deux parties de ce discours.

L'excellence de l'aumône : vous la verrez dans la première. La nécessité ou l'obligation de l'aumône : vous la verrez dans la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

L'aumône nous fait enfants de Dieu le

Père ; elle nous rend les pères de Jésus-Christ son Fils unique ; elle nous rend semblables à Dieu, elle nous fait des dieux : voilà son excellence.

1° L'aumône nous fait enfants de Dieu le Père. Je n'ignore pas que c'est le baptême, ce premier de nos sacrements, qui nous fait proprement enfants de Dieu, justes, saints, héritiers de son royaume. Mais je sais aussi, et c'est saint Jérôme (*Com. in psal. CXXXIII*) qui me l'apprend, que l'aumône produit, à certains égards et proportions gardées, les mêmes effets que le baptême : *Hoc præstat eleemosyna quod et baptismus*. Comment cela ? Jésus-Christ nous l'apprend lorsqu'il nous recommande (*Luc., VI*) d'être miséricordieux comme notre Père céleste est miséricordieux. N'est-ce donc pas comme s'il nous disait que le vrai moyen d'être enfants du Père céleste, c'est d'exprimer en nous la miséricordieuse et bienfaisante bonté de ce Père commun des humains, qui, riche en miséricordes, fait luire son soleil et verse ses pluies sur les bons et sur les méchants, sur les justes et les injustes, sans exclure aucun de ses ouvrages des tendres effusions de son amour et de ses dons.

Oui, sans doute, et le moyen assuré de devenir les enfants du Père céleste, le Dieu du ciel, ô vous les dieux de la terre, qui en possédez toutes les richesses, c'est de les répandre avec profusion dans le sein du pauvre qui manque de tout. C'est du milieu de vos fêtes, de vos festins, de vos jeux, de vos ris, de vos maisons superbes, de vos palais enchantés, de vos campagnes délicieuses, de jeter les yeux sur tant de malheureux qui pleurent autour de vous pour tarir dans leurs propres yeux la source de leurs larmes, en faisant cesser par vos largesses la misère qui les fait couler. Brisez, brisez les fers de ce prisonnier dont tout le crime est l'impuissance de payer une dette nécessaire ; relevez le commerce de ce négociant, obéré sans qu'il y ait de sa faute ; donnez aux campagnes des cultivateurs laborieux, et aux cités des artisans utiles ; faites élever ces orphelins qui, privés l'un et l'autre des auteurs de leurs jours, n'ont personne qui veuille se charger de leur éducation ; rendez à la vie, empêchez de mourir cette mère expirante et ses tendres enfants que le besoin tout seul va précipiter dans le tombeau. C'est alors qu'en vous ennobliant vous-mêmes jusqu'à vous élever bien haut au-dessus des rois de la terre, vous mériterez à juste titre la qualité glorieuse d'enfants de Dieu et de pères de Jésus-Christ son Fils.

2° Écoutez Jésus-Christ lui-même qui nous l'atteste en nous disant (*Matth., XXV*) que ce que nous ferons au moindre des siens, il le tiendra pour fait à lui-même. N'en jugez donc point par les apparences, vous qui ne voyez dans la personne de ce pauvre qui sollicite vos aumônes qu'un vil et méprisable mendiant ; percez le voile de ces haillons qui le déguisent en le couvrant, et vous y verrez Jésus-Christ tel, en quelque

sorte, qu'il est caché dans nos cloîtres et dans nos tabernacles pour exercer votre foi. Oui, c'est lui que vous voyez sous ces habits sales et déchirés, sous ces plaies, ces meurtrissures, ce visage pâle, décoloré, hideux, dont vous détournez les yeux avec horreur. C'est lui qui s'offre à vos regards dans ce spectre effroyable, ce cadavre vivant, ce squelette ambulante qui vous tend la main pour recevoir votre aumône. C'est lui qui ouvre la bouche pour vous supplier de la manière la plus touchante de vous attendrir sur son triste sort, et qui, quelquefois, n'a pas la hardiesse de vous adresser une seule parole, content de laisser parler sa misère qu'il étale à vos regards. C'est lui que vous nourrissez en alimentant ce famélique, que vous abreuvez en donnant un verre d'eau à cet homme qui a soif, que vous revêtez dans le nécessaire qui manque d'habit, que vous logez dans le pèlerin, que vous visitez dans le malade couché sur son lit, ou le prisonnier courbé sous ses fers.

Vous êtes donc, comme d'autres Joseph, les pères nourriciers de Jésus-Christ, et à ce titre vous êtes aussi les vicaires et les substituts du Père éternel à son égard, les ministres et les suppléments de sa providence ; vous tenez sa place auprès de son Fils incarné, en faisant ce qu'il eût fait lui-même pour sa conservation, s'il eût paru sur la terre pour en prendre soin ; quel bonheur !

Vous vous fussiez estimés heureux de pouvoir seulement baiser la poussière des pieds de Jésus-Christ lorsqu'il conversait parmi les hommes sous une forme humaine. Et voilà que son Père céleste, qui pourrait le soigner par le ministère des anges et par cent autres moyens, veut que vous en soyez vous-mêmes les pères et les anges tutélaires, en vous associant à ses soins paternels et à la gloire de sa paternité : quelle gloire ! Il vous permet, il vous ordonne de prendre tous les soins possibles de son cher Fils, le digne objet de ses plus tendres complaisances. Il vous commande de l'allaiter, de le nourrir, de le conduire, de le porter entre vos bras, de le presser contre votre sein dans la personne des pauvres qui sont ses membres les plus chéris. Quel honneur ! quel privilège ! quel office ! L'aumône nous rend les pères du Fils de Dieu ; elle nous rend semblables à Dieu ; elle nous fait dieux.

3° Plus la bienfaisance nous rapproche de Dieu, plus on lui est semblable ; et puisque son principal et son plus beau caractère est de faire du bien, plus on exprime en soi le caractère de la Divinité par les bienfaits, plus on lui ressemble, plus l'on se connaturalise et l'on s'identifie, pour ainsi dire, avec lui ; plus on passe dans sa nature divine par une sorte de transformation : *Divina consortes naturæ*. (*II Petr., I.*) O l'admirable transmutation !

Une autre preuve d'un privilège si auguste et si glorieux à l'homme charitable, c'est que ses aumônes l'associent d'une façon singulière à l'œuvre de la rédemption.

en le rendant en quelque sorte doublement sauveur, puisque par ses aumônes il sauve toujours le corps et souvent l'âme de ceux et celles qui en sont l'objet.

Il sauve toujours le corps. Ce malheureux qui, pour vivre, n'a d'autre ressource que la charité des fidèles, périra sûrement si personne ne lui donne de quoi conserver sa vie en sustentant son corps. L'homme charitable qui lui donne devient donc le sauveur de son corps. Et combien d'âmes ne sauve-t-il pas aussi? Cette pauvre fille, que son extrême misère expose visiblement au naufrage de sa vertu, ne doit-elle pas l'honorer comme le sauveur de son âme et de son corps tout ensemble, lorsqu'il lui procure par ses largesses un état, soit dans le monde, soit dans le cloître, où elle peut vivre et se sanctifier? Ce malheureux qui se damne tous les jours par ses murmures, ses imprécations et ses blasphèmes contre la Providence qu'il accuse de cruauté; cet autre qui, parce qu'il ne voit aucune ressource, et qu'il n'a par lui-même aucun moyen de subsister s'apprête à trancher le fil de ses jours pour terminer ses peines avec sa languissante vie, pourront-ils méconnaître dans la main secourable qui les assistera puissamment, celle d'un libérateur qui les arrache à la mort de la vie présente et de la vie future?

Oui, tel est le divin office de l'homme charitable, et tels sont les salutaires effets de ses abondantes charités. Il remplit tous les besoins; il dissipe ou adoucit tous les maux; il écarte les tentations les plus délicates et les plus violentes; il prévient les plus grands crimes; il sauve doublement les infortunés en arrachant leurs corps aux fureurs meurtrières du désespoir, et leurs âmes aux tourments de l'enfer. Ah! quelle gloire pour cet homme charitable, cet homme de miséricorde! Oui, peut-il se dire à lui-même, en donnant aux membres souffrants de Jésus-Christ quelques portions des biens que j'ai reçus de sa libéralité, je deviens doublement leur sauveur, en leur conservant tout à la fois la vie du corps et celle de l'âme. Que dis-je? je deviens le sauveur de mon Sauveur même, puisque c'est lui que j'assiste dans la personne des pauvres qui sont ses membres, ses enfants chéris, ses plus vives images.

Ah! c'est lui, je n'en puis douter, puisque j'en ai sa parole pour garant; c'est lui que je nourris en donnant la réfection à ce pauvre qui me la demande. C'est lui dont j'éteins la soif dévorante en donnant à boire à ce passant altéré par la fatigue du chemin et l'ardeur du soleil. C'est lui que je recueille, que je loge, que j'habille, que je soulage lorsque je donne l'hospitalité, les vêtements, les secours de toute espèce à ceux qui en ont besoin; car il est dans tous les nécessiteux, et c'est un pauvre universel qui souffre la faim, la soif, le froid, le chaud, la honte de la nudité, la rigueur de l'esclavage, l'horreur des cachots, l'angoisse de l'abandon ou de l'oppression, les dou-

leurs des maladies et de tous les maux enfin qui tourmentent les sujets souffrants d'une quelconque manière que ce puisse être. C'est mon Sauveur que je soulage en les soulageant, et dont, par le plus glorieux des privilèges, je deviens en quelque sorte le sauveur même.

Grands du monde, riches du siècle, se pourrait-il donc faire que vous fussiez indifférents à ce genre de gloire si grand qu'il vous fait aller de pair avec le Créateur du monde; que dis-je? qu'il vous donne même sur lui les mêmes titres de propriété qui appartiennent au donateur vis-à-vis du donataire, et au dispensateur des grâces sur ceux qui les reçoivent?

O grandeur! ô force! ô vertu de l'aumône! rivale de la Divinité, elle lui dispute le privilège auguste de faire du bien aux hommes. Elle travaille comme elle à écarter les maux qui les affligent. Elle jouit comme elle du bonheur d'arracher des victimes à la misère et de faire des heureux; elle fait plus encore: elle s'acquiert des droits certains sur la Divinité même, et se la rend tributaire par les bienfaits dont elle la charge dans la personne de ses enfants.

Potentats si jaloux de la gloire, qui a pour vous tant de charmes, et que vous poursuivez avec de si vives ardeurs, dites-nous s'il en est une semblable à celle d'égaliser, de surpasser, à certains égards, la Divinité même, et de partager abondamment sa gloire, tout incommunicable qu'elle est.

L'aumône nous fait donc partager avantageusement la gloire de la Divinité même, et nous donne une sorte de supériorité sur elle, malgré sa grandeur immense. Elle nous fait les enfants bien-aimés de Dieu le Père. Elle nous fait les pères et les bienfaiteurs de Jésus-Christ son Fils unique, et l'objet de ses plus tendres complaisances. Elle nous fait semblables à Dieu; elle nous fait des dieux par imitation et par participation de ses qualités bienfaisantes. Voilà l'excellence de l'aumône: vous l'avez vu. Voyons maintenant la nécessité ou l'obligation de cette excellente vertu: vous l'allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

La nature et la religion, de concert, nous imposent l'obligation de l'aumône. Nous y sommes donc obligés en qualité d'hommes et en qualité de chrétiens.

1° La nature nous oblige à l'aumône en qualité d'hommes; car l'aumône est si naturelle à l'homme, qu'il ne peut s'y refuser sans se roidir contre le penchant qui l'y entraîne, et sans résister aux charmes du plaisir secret attaché à son exercice. En effet, quoi de mieux empreint dans le fond de la nature, et de plus doux au cœur, que le sentiment qui fait qu'attendris sur les misères des pauvres, nous nous empressons de les soulager? Ne sont-ils pas nos semblables, les hommes comme nous et nos égaux en tout, si l'on excepte les biens temporels, et toutes ces différences de rang, de condi-

tions, de fortunes, qui forment l'inégalité morale que Dieu a introduite dans la société sans préjudicier aux droits de la nature et de l'égalité naturelle. Ne devons-nous donc pas les traiter comme d'autres nous-mêmes ?

Les hommes sont donc égaux et inégaux entre eux tout à la fois : oui. Mais voulez-vous savoir, riches, grands du siècle, la raison de cette égalité et de cette inégalité dans les desseins de Dieu ? Il a établi l'égalité naturelle parmi les hommes dans tout ce qui les constitue essentiellement, pour leur apprendre qu'étant tous semblables, ils doivent s'aimer et s'entraider tous comme les images les uns des autres. Il a établi l'inégalité morale par rapport aux biens de fortune, aux charges, aux dignités, à tous les avantages qui donnent de la prééminence, du pouvoir, de l'autorité, pour qu'il y eût de l'ordre et de la subordination dans le monde. Otez la différence, et l'inégalité des fortunes, des rangs et des conditions dans les sociétés humaines, tout est confondu parmi les citoyens ; tous sont maîtres, chefs, commandants, et il n'y a ni dépendance, ni subordination entre eux : chose aussi monstrueuse dans le corps moral que dans le corps naturel.

Cette même inégalité morale, Dieu l'a encore établie parmi les hommes, afin que les riches et les puissants aidassent de leurs biens et de leur pouvoir les pauvres et les faibles. Et c'est ainsi que dans les sages dispositions du Père commun des hommes, ils sont faits les uns pour les autres, étant obligés de se secourir mutuellement par une correspondance réciproque de services et de bons offices.

Si le pauvre doit se rendre utile au riche en sa manière, le riche, à son tour, doit secourir le pauvre de ses biens et de son crédit ; il le doit, et cette redevance est un tribut imposé sur ces biens mêmes, qu'il n'a reçus de la libéralité du Créateur que pour les partager avec ceux qui en sont privés.

Ne vous y trompez donc pas, riches du siècle, vous n'êtes que les économes et les dispensateurs de vos biens, ou si vous en êtes les maîtres et les propriétaires, quant au fonds et à la substance, ce n'est qu'à la charge d'en donner le superflu aux pauvres : Dieu ne vous les a donnés à vous-mêmes qu'à cette condition.

Vos biens sont donc chargés d'un droit que Dieu s'est réservé en faveur des pauvres. Vous n'êtes donc, à cet égard, que les ministres et les suppléants de la providence de Dieu envers eux. Sans cela elle ne serait ni bonne, ni sage, ni juste et équitable, cette Providence, dans l'inégal partage qu'elle a fait des biens de la terre. C'est donc à vous à la justifier en entrant dans ses vues, en remplissant ses vœux, en obéissant à ses ordres. Elle vous commande de partager les biens dont elle vous a pourvus avec ceux de vos frères qu'elle en a privés. Ne croyez donc pas que, injuste et

cruelle à l'égard de cette nombreuse portion de ses enfants, elle ait voulu les rendre malheureux pour ne s'occuper que de votre propre bonheur : non. Des faveurs aussi aveugles et aussi capricieuses envers vous la convaincront d'une cruauté bizarre envers le reste des hommes. En vous favorisant, elle veut donc que vous partagiez ses faveurs avec tous ceux qui en ont besoin. C'est un devoir rigoureux qu'elle vous impose, autant pour se justifier elle-même des bienfaits qu'elle vous prodigue de préférence à tant d'autres, que pour soulager ceux qui s'en voient privés. Si vous manquez à ce devoir elle vous punira sévèrement, et ses châtimens envers vous seront tout à la fois sa justification et votre condamnation aux yeux de l'univers. Obéissez donc aux ordres de cette Providence qui se montre si favorable envers vous, sans être ni injuste ni cruelle envers ceux qu'elle n'honore pas des mêmes faveurs, parce qu'elle se repose sur vous du soin de les leur partager abondamment. Obéissez à l'ordre de la Providence. Ecoutez la nature qui vous impose l'obligation de l'aumône en qualité d'hommes. Ecoutez la religion, qui vous l'intime d'une voix plus forte et plus éclatante encore, en qualité de chrétiens.

2^e *Il y aura toujours des pauvres parmi vous* (Joan., XII), disait le Seigneur, en parlant aux Hébreux. C'est pourquoi je vous ordonne d'avoir la main toujours ouverte aux besoins de votre frère pauvre, qui demeure avec vous : *Idcirco ego præcipio tibi, ut aperias manum fratri egeno et pauperi.* (Deut., XV.) Observez avec attention que le Seigneur ne dit pas, je vous invite, je vous exhorte à faire l'aumône ; mais je vous l'ordonne, moi, votre souverain Maître, comme je le suis du monde tout entier ; c'est moi qui par l'autorité que me donne mon domaine absolu sur tous les biens de l'univers et sur ceux qui les possèdent ; c'est moi, c'est moi-même qui vous commande de la manière la plus précise de faire l'aumône à vos frères indigents. L'aumône n'est donc pas un simple conseil, c'est un précepte formel que le suprême Législateur intime de la manière la plus forte et la plus imposante ; à qui ? à un peuple grossier, charnel, et dont toutes les vues basses et rampantes se bornaient à la terre. Et par quelle raison ? par la raison même que les pauvres sont les frères des riches dans l'ordre de la religion, comme dans celui de la nature.

Mais si ce motif, dont le suprême Législateur daigne étayer son précepte de l'aumône, avait lieu pour les juifs, de quelle force n'est-il pas pour les chrétiens ? Si l'enfant de la Synagogue, cette vile esclave, était obligé de faire l'aumône à ses concitoyens par le sublime motif d'une religieuse fraternité, combien plus, le fils de la femme libre, l'Eglise chrétienne, cette tendre épouse de Jésus-Christ, n'y est-il pas obligé lui-même ? Avec quelle sainte ardeur les disciples de l'Homme-Dieu ne doivent-ils pas se-

courir ses membres souffrants et leurs frères, eux qui ont le bonheur de connaître cette religion toute céleste, dont les fondements reposent sur la charité et qui n'est elle-même que charité, comme son divin fondateur : *Deus caritas est.* (1 Joan, IV.)

Mon fils, dit encore le Seigneur, ne privez pas le pauvre de son aumône... Payez-lui vos dettes : *Fili, eleemosynam pauperis ne defraudes.... redde debitum tuum.* (Eccli., IV.) Pesez ces termes. Si c'est son aumône que vous donnez aux pauvres, quand vous lui faites quelque largesse, c'est donc un bien sur lequel il a droit, un bien qui lui appartient et dont vous ne pouvez le priver sans injustice. Si c'est une dette que vous lui devez, vous commettez donc un larcin en la lui refusant ; un larcin de ravissement, d'usurpation, de recèlement, de rétention, Oui, dit saint Augustin (In psal. CXLVII), on a du bien d'autrui dès qu'on a du superflu : *Res alienæ possidentur, cum superflua possidentur.*

Commandez aux riches de faire l'aumône et de la faire volontiers, écrivait l'apôtre saint Paul à son disciple Timothée : *Præcipe divitibus facile tribuere.* (1 Tim., VI.) Mais ce qui met le comble à la force de toutes ces autorités déjà si tranchantes et si décisives d'elles-mêmes, c'est la sentence effroyable que prononcera le souverain Juge des vivants et des morts au jour terrible de ses vengeances contre ceux qui n'auront pas fait l'aumône. Ecoutez, riches, et tremblez s'il vous reste une étincelle de foi.

Après avoir mis les prédestinés à sa droite et les réprouvés à sa gauche, l'Homme-Dieu tournant ses regards enflammés de colère vers ceux-ci fera retentir à leurs oreilles ces formidables paroles : *Allez, maudits, au feu éternel qui a été préparé au diable et à ses anges. Car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger. J'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire. J'ai été nu et vous ne m'avez pas revêtu* (Matth., XXV), puisqu'autant de fois que vous avez manqué à quelqu'un de ces devoirs envers vos frères qui sont aussi les miens et mes propres membres, c'est sur moi-même que sont tombées vos coupables omissions. Et voilà pourquoi je vous condamne aujourd'hui à des feux dévorants qui ne cesseront de vous tourmenter. Et voilà pourquoi je vous livre dans ma juste colère à des flammes aussi impitoyables que vos cœurs de bronze et vos entrailles de fer. Doutez encore, après cela, si vous l'osez, riches du siècle, doutez de la rigueur du précepte qui vous oblige de faire l'aumône et de son indispensable nécessité.

Mais quoi ! me direz-vous peut-être, n'est-il donc aucune raison d'une légitime dispense à cet égard ? La misère des temps, une famille à entretenir et à pourvoir, un état à soutenir, des charges à supporter : tout cela nous laisse à peine le nécessaire loin de nous laisser du superflu.

Les temps sont misérables, dites-vous, riches du siècle. Oui, et il y paraît bien,

et il n'y paraît que trop, hélas ! à cette foule de victimes dévorées par la faim, à ce monde de malheureux, abandonnés, qui trouvent à peine quelques haillons pour couvrir ce que la pudeur ordonne de cacher, et quelques morceaux de pain pour porter à leur bouche. Mais dites-le nous de bonne foi, est-ce pour ces infortunés que les temps sont mauvais, misérables, ou bien pour vous à qui rien ne manque de tout ce qui peut irriter vos désirs, contenter vos goûts, satisfaire vos caprices, et qui coulez tous vos jours dans le sein voluptueux d'une délicieuse abondance ; pour vous qui vous traitez délicatement, splendidement tous les jours, qui vous couvrez de pourpre, de soie, d'or, de pierreries, de tout ce qu'il y a de plus précieux, et dont les maisons vastes, décorées avec le plus grand luxe, ressemblent à des palais ; pour vous dont les chars magnifiques rapidement emportés par ces coursiers légers et superbement enharnachés semblent plutôt voler sur les ailes des vents que courir sur la terre : pour vous enfin dont le luxe absorbant et la volupté sans frein sont comme deux abîmes qui engloutissent les richesses et les productions des deux mondes.

Vous avez une famille à entretenir et à pourvoir ; vous le devez, mais selon les règles de l'Evangile et non pas selon les maximes du monde. Suivez-les, ces règles évangéliques, dans l'entretien et l'établissement de vos familles, et vous verrez que vos devoirs remplis envers vos enfants de la chair, il vous restera de quoi nourrir vos enfants de la foi, j'entends les pauvres que la foi veut que vous regardiez comme vos propres enfants. J'entends cette veuve éperdue, cette fille éplorée, ce tendre nourrisson qui cherche en vain dans le sein de sa mère un aliment tari par la disette, ce vieillard courbé moins encore sous le poids des années que sous le fardeau de la misère. Vous avez un état à soutenir et des charges à supporter ; je le veux. Mais alléguez-vous ces raisons, quand il s'agit de fournir aux énormes dépenses de vos fêtes, de vos festins, de vos jeux, de vos spectacles, de vos décorations, de vos parures, de vos plaisirs de toute espèce, dont la variété et la recherche ne suffisent plus pour piquer vos sens émoussés ? Mais le soutien de votre état et vos charges à supporter, exigent-ils que vous refusiez inhumainement aux plus pressants besoins des pauvres les plus légers secours, tandis que vous faites des dépenses qui ne conviendraient pas même à des états bien supérieurs aux vôtres, et que vous prodiguez tout pour satisfaire vos passions toujours insatiables et qui ne connaissent point de règles ? Pour soutenir votre état, faut-il tout accorder à votre ambition, à votre vanité, à votre curiosité, à votre envie de l'emporter sur les autres ? Est-il nécessaire que vous soyez si richement vêtus, si fastueusement parés, si superbement logés et meublés avec tant de recherche, et une élégance si exquise et

si raffinée ? Est-il indispensable que vous ayez un train si magnifique, un domestique si nombreux, une multitude d'animaux, qui dévorent inutilement une grande partie de vos biens qui suffirait pour l'entretien d'un grand nombre de familles ?

Direz-vous aussi que vous n'avez point de superflu et qu'il faut penser à l'avenir ? Vous n'avez point de superflu ! Eh ! comment appelez-vous donc cette surprenante variété de mets délicats qui couvrent vos tables, ces brillantes piles de vases d'or et d'argent, qui font gémir vos buffets, ce luxe effroyable, tout ce vain attirail de mollesse et de volupté que vous étalez avec tant de faste comme pour insulter à la misère des pauvres, augmenter le poids des maux qui les accablent, et enfoncer toujours plus avant dans leur âme flétrie la pointe de la douleur qui les mine ?

Il faut prévoir l'avenir ! Eh ! ne savez-vous pas que donner aux pauvres c'est prêter à usure au Seigneur, et attirer ses bénédictions sur vous et sur vos enfants pour une longue suite d'années ? Ignorez-vous que c'est souvent la dureté des riches qui cause la stérilité de leurs terres, qui désole leurs campagnes, qui empêche leurs moissons de jaunir, ou qui les sèche jusque dans leurs germes, qui appelle les insectes voraces ou les influences meurtrières dans leurs champs, tandis que l'aumône attire les plus douces rosées du ciel, pour les faire couler en abondance sur les héritages des hommes charitables ; tel que le levain qui, mêlé à la pâte, en augmente la masse, ou que les pains qui se multipliaient entre les mains des apôtres à mesure qu'ils les rompaient aux peuples affamés dans le désert.

Cessez donc, cessez de vous excuser, riches du siècle, ou prodigues, ou avarés, sur le défaut de vos aumônes : vos excuses sont autant d'outrages que vous faites à la vérité ainsi qu'à l'humanité. La nature et la religion, votre qualité d'homme et celle de chrétien, déposent également contre vous, en vous reprochant la dureté de vos cœurs.

Venez donc, venez expier vos manquements envers les pauvres, en versant à pleines mains les aumônes dans leur sein. Hâtez-vous de venir honorer Jésus-Christ dans leur personne ; trop heureux s'il veut agréer le tardif hommage que vous lui ferez de ses propres biens. En lui payant ce tribut nécessaire vous acquerez des droits certains sur ses bontés, et une sorte de ressemblance, d'affinité, d'identité avec lui. Oui, comme lui vous serez les bien-aimés enfants du Père céleste ; comme lui vous serez semblables à Dieu ; comme lui vous serez des dieux, en exprimant dans vos personnes les qualités bienfaisantes de la Divinité. Comme lui enfin, étant par imitation et par adoption ce qu'il est par nature, vous partagerez la gloire de son Père et le vôtre, qui règne au plus haut des cieux. Ainsi soit-il.

SERMON XXII.

Pour le cinquième dimanche de carême.

SUR LE PÉCHÉ MORTEL.

Quasi romphæa bis acuta, omnis iniquitas. (Ecclesi., XXI.)

Tout péché est comme une épée à deux tranchants.

L'expression n'est point trop forte, N...., elle ne l'est point assez. Serait-il donc possible de s'exprimer assez fortement quand il s'agit de peindre le péché et le péché mortel avec ses funestes effets ? Non ; l'esprit de l'homme ne peut le comprendre. Comment le langage humain pourrait-il l'exprimer ? Ne craignons donc pas de le dire, et croyons qu'en le disant nos termes seront toujours infiniment au-dessous de la chose que nous voudrions faire connaître ; le péché mortel est un glaive qui tranche dans tous les sens, un rasoir qui coupe en faisant des plaies envenimées ; une gangrène, une peste qui cause les plus tristes ravages ; un poison qui brûle, qui déchire les entrailles ; un serpent, un lion, un tigre, un monstre à cent et mille têtes, qui fait des maux infinis qu'on ne peut ni concevoir, ni peindre de couleurs assez fortes pour en donner une juste idée et en inspirer toute l'horreur qu'il mérite.

Mais l'impossibilité même de faire connaître le péché mortel dans toute sa laideur est une raison de plus pour en traiter dans les chaires chrétiennes, sinon pour le montrer tel qu'il est, du moins pour le faire haïr par les endroits les plus capables d'en inspirer la haine et la détestation ; voici mon dessein.

Rien de plus injurieux à Dieu que le péché mortel : premier point. Rien de plus pernicieux à l'homme que le péché mortel : second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Le péché mortel est une offense envers Dieu, un attentat contre Dieu, dont il outrage tout à la fois la puissance et l'autorité, la sagesse et la justice, la bonté et la sainteté, enfin tous les attributs, le fond même de son essence et de son être infini.

1° Le péché mortel attaque la puissance et l'autorité de Dieu ; puisque c'est une désobéissance à ses ordres, une résistance à ses volontés, une transgression de ses lois, une révolte contre sa personne même. Je suis le Seigneur, nous dit-il par la bouche d'un prophète : voilà mon nom : *Ego Dominus, et hec nomen meum* (Isa., XL) ; à ma voix l'univers est sorti du néant ; je l'ai créé d'une seule parole ; j'en suis donc le maître absolu. Toutes les créatures sont soumises à mon empire ; j'ai droit de leur commander ; elles doivent m'obéir comme à leur souverain Seigneur : *Ego Dominus*. Le pécheur tient un langage bien différent. Je ne connais point le Seigneur, dit-il, je ne lui obéirai point, je ne le servirai point : *Nescio Dominum, non serviam*. (Jer., II.)

Je vous entends, pécheur. Quand je commets un péché, dites-vous, de quelque nature qu'il puisse être, je ne prétends pas pour cela cesser de reconnaître Dieu pour mon Seigneur et mon législateur, lui disputer son empire sur toutes ses créatures, secouer son joug, briser son sceptre, lever l'étendard de la rébellion contre sa personne divine; je ne dis pas que je ne veux ni lui obéir ni le servir.

Non, pécheur, j'en conviens, quand vous commettez un crime vous ne dites pas de bouche que vous ne voulez point servir Dieu ni obéir à ses ordres, mais vous le dites de cœur; vous le dites par le péché même que vous commettez malgré la loi de Dieu qui vous le défend, ou ce péché le dit hautement pour vous. Ignorez-vous, et ne devez-vous pas savoir que Dieu vous défend l'action criminelle que vous faites? Ne la faites-vous pas cependant, malgré cette connaissance que vous avez ou que vous devez avoir de la loi divine qui vous la défend? Vous la violez donc cette loi divine; vous désobéissez donc à Dieu qui vous l'impose; vous levez donc, contre lui l'étendard de la révolte; vous attaquez donc sa puissance et son autorité; vous attaquez encore sa sagesse et sa justice.

2° Tout pécheur qui viole les lois de Dieu, les trouve trop sévères et bien supérieures à ses forces. Il se plaint, au moins tacitement et dans le secret langage du cœur, de ce que Dieu condamne et punit des péchés si faciles à commettre et de si peu de durée, si conformes aux penchants innés, si analogues à toutes les inclinations naturelles, à toutes les impulsions les plus douces et les plus impérieuses de la nature, et que la nature dicte, suggère, nécessite; cette nature qu'il a reçue de Dieu et qui est son ouvrage.

Vous vous plaignez, pécheur, de ce que Dieu condamne et punit son propre ouvrage, en condamnant et en punissant des actions que vous regardez comme des effets nécessaires de la nature dont il est l'Auteur. Mais, dites-moi, de grâce, est-ce le péché même qui est l'ouvrage de Dieu? Est-ce la nature pécheresse et corrompue qui est sortie de ses divines mains au moment de la création? Ne vous a-t-il pas donné la raison, la liberté, le pouvoir de résister à vos penchants les plus criminels, à vos passions les plus fougueuses; et lorsque vous leur cédez malheureusement, ne sentez-vous pas au fond de votre âme que c'est par votre faute; que vous pourriez leur résister, en triompher, les subjuguier, si vous le vouliez, comme il vous est arrivé quelquefois; et que si vous ne le faites pas toujours, c'est que vous ne le voulez pas et que vous n'avez point le courage de vous faire la violence qu'il faudrait pour remporter sur vos passions les triomphes que tant d'autres remportent tous les jours? Vous sentez donc bien que vous pourriez, si vous le vouliez, résister courageusement à toutes les tentes de la nature, quelque rapides

qu'elles puissent être; et la syndérèse, la conscience, le sentiment intime de l'âme ne vous permettent point d'en douter. Dieu est donc également sage et juste dans les lois qu'il impose à l'homme. L'homme n'est donc pas recevable à se plaindre de ces lois, sous prétexte de leur rigueur. Il attaque donc la sagesse et la justice de Dieu quand il les viole. Il attaque encore sa bonté.

3° Nierez-vous, pécheur, que vous ne soyez redevable à la magnifique bonté de Dieu envers vous, d'une foule immense de bienfaits? Si vous pouviez le révoquer en doute, je n'aurais besoin, pour vous convaincre et vous confondre, qu'à vous faire jeter un coup d'œil sur ce ciel étincelant de mille lumineux flambeaux, sur cette terre si riche et si féconde, sur ces animaux destinés à votre service, ou à votre subsistance et à vos délices, sur les membres et les organes de votre corps, sur toutes les facultés de votre âme, cette substance spirituelle, intelligente, immortelle.

Et ces bienfaits, pécheur, dites-moi, que sont-ils devenus entre vos mains? Quel usage en avez-vous fait? Vous deviez les faire servir à la gloire de leur auteur: l'avez-vous fait? Ah! peu content d'avoir payé les bienfaits de votre Dieu de la plus noire ingratitude, vous avez poussé l'attentat jusqu'à les tourner contre lui, en l'offensant par ses bienfaits mêmes, en l'outrageant par ses propres dons. Votre génie, vos talents, vous les avez fait servir à contester avec lui en lui disputant ses lumières et son intelligence par une sacrilège émulation. Vos richesses n'ont été entre vos mains que des instruments pour venir à bout de tous vos desseins, et pour contenter toutes vos passions. Votre bouche, qui ne devait s'ouvrir que pour chanter ses louanges et célébrer sa gloire, ne s'est ouverte que pour blasphémer son saint nom, flétrir sa majesté, nier sa providence, que dis-je? son existence, en lui attribuant des défauts qui l'anéantissent, et en lui ôtant des perfections qui lui appartiennent essentiellement.

Oubliez toutes ces horreurs, voici quelque chose de plus horriblement atroce encore; et c'est que le pécheur insulte, outrage cruellement, crucifie le Fils unique de Dieu en lui-même: *Rursus crucifigentes sibi metipsos Filium Dei et ostentui habentes.* (Hebr., VI). Étonnante, mais trop véritable expression de l'apôtre saint Paul, qui nous présente le cœur du pécheur comme un nouveau calvaire sur lequel il ne craint pas de crucifier Jésus-Christ toutes les fois qu'il s'abandonne au crime. Quelle horreur! Mais comment le pécheur s'en rend-il coupable? C'est que tous les chrétiens étant devenus les membres du corps de Jésus-Christ, ils ne peuvent pécher eux-mêmes ni faire pécher les autres sans mutiler son corps et lui arracher ses membres, en devenant ses bourreaux. Il ne tient donc pas aux pécheurs qu'il n'expire noyé dans son sang, comme il expira réellement sur le Calvaire. Pouvaient-ils com-

battre plus cruellement sa bonté ? Il attaque encore sa sainteté.

4° Dieu est si pur et si saint, qu'il ne peut souffrir aucun mélange, aucune souillure, rien de ce qui pourrait tant soit peu flétrir son infinie pureté. Essentiellement incapable de commettre aucun péché, il le condamne nécessairement dans les autres. Cependant que fait le pécheur ? Il fait tout ce qui est en lui, pour rendre Dieu le complice et l'approuvateur de ses crimes par le soin qu'il prend de les pallier et de les justifier à ses yeux. Il s'efforce d'engager le Dieu même de la pureté à faire une bonteuse alliance avec ses passions impures dans son cœur ; ce cœur qui, lavé dans le sang de Jésus-Christ par la grâce du baptême, était devenu le temple auguste du Saint-Esprit ; mais qui, souillé par le crime, n'est plus que le repaire du démon. Le péché attaque donc tous les attributs de Dieu ; il attaque le fond même de son être.

5° Inaccessible aux efforts réunis de toutes les créatures liguées contre lui par la hauteur infinie de son être divin, le Tout-Puissant, il est vrai, n'est point à la portée de leurs traits. Mais qu'importe à la justification du pécheur ? En prend-il moins les armes contre Dieu ? Lui fait-il moins la guerre ; fait-il de moindres efforts pour le détruire en lui substituant des idoles dans son cœur par une sacrilège idolâtrie ? Qu'est-ce qu'idolâtrer ? N'est-ce pas transporter à la créature le culte suprême qui n'est dû qu'au Créateur ? Et n'est-ce pas aussi ce que fait le pécheur ? N'abandonne-t-il pas Dieu, son souverain Seigneur, son Maître absolu, sa dernière fin, son bonheur suprême, ne l'abandonne-t-il pas indignement, pour se donner et s'attacher à la créature ? Ne lui refuse-t-il pas son encens, son culte, son cœur, tout lui-même, pour se livrer tout entier aux misérables objets de ses différentes passions, les servir comme ses maîtres, les adorer comme ses dieux ? Le dieu du pécheur, n'est-ce donc pas tout ce qu'il regarde comme l'objet de sa félicité, tout ce en quoi il se repose comme dans son centre, sa dernière fin ? N'est-ce pas tout ce à quoi il donne la préférence dans son cœur et dans son esprit ? n'est-ce pas tout ce qu'il prise et qu'il aime par-dessus tout le reste ? Oui, sans doute, et, sur ce principe, le dieu de l'avare est son or et son argent ; le dieu de l'ambitieux, la grandeur à laquelle il aspire ; le dieu de l'intempérant, les plaisirs de la bouche ; le dieu de l'impudique, son infâme volupté.

Oui, voilà vos dieux, pécheurs, qui que vous soyez. Telles sont les divinités auxquelles vous ne craignez pas d'immoler le Dieu unique et véritable, autant qu'il est en vous ; non, et il ne tient pas à vous qu'il ne soit aveugle pour ne pas voir votre crime, insensible pour n'en être pas touché, impuissant pour ne pas le punir, impur, injuste, non saint, pour l'approuver. Vous voudriez donc qu'il n'y eût point de Dieu ; vous faites tout ce qui est en votre pouvoir

pour l'exterminer, et, parce qu'il est bien au-dessus de vos criminels efforts et qu'il ne peut tomber sous vos coups déicides, vous renversez du moins son trône en le chassant de votre cœur pour lui substituer d'autres divinités, tous les objets de vos brutales passions, ces passions abominables que vous ne rougissez pas d'adorer, en vous prosternant devant elles, après leur avoir érigé des trônes dans vos cœurs sur les ruines de celui de votre Dieu, seul digne d'y régner et de vous commander. O crime, ô attentat du péché ! qui pourra jamais te comprendre ? :

Pour le comprendre il faudrait avoir une juste idée de la grandeur, de la majesté, de la puissance, de la souveraineté, de la justice, de la bonté, de la sainteté, et enfin de tous les attributs de Dieu, puisque le pécheur les outrage tous indistinctement et sans aucune exception. Il faudrait pouvoir mesurer l'intervalle qui sépare Dieu et l'homme, le Créateur et la créature, le ciel et la terre, le paradis et l'enfer : et l'intervalle est immense. Il faudrait encore avoir une connaissance exacte de l'éloignement de Dieu pour le péché, de l'injustice et de l'indignité de la préférence de la créature au Créateur inséparable du péché, de tout le prix de la mort qu'un Dieu a soufferte pour l'expiation du péché ; et tout cela est incompréhensible, puisque tout cela est infini. Le péché mortel est donc un mal aussi grand que Dieu lui-même est grand. C'est donc un mal infini et que Dieu hait infiniment, parce qu'il lui est infiniment injurieux. Telle est l'injure que le péché mortel fait à Dieu. Qu'elle est atroce ! qu'elle est horrible ! n'en n'êtes-vous point épouvantés ?

Oui, Seigneur, saisi d'épouvante et d'effroi, je tremble, je frissonne à la vue des outrages dont je me suis rendu coupable envers vous. Qu'ai-je fait, malheureux que je suis ; qu'ai-je fait ? Je n'ai pas craint d'outrager une majesté infinie et toutes ses perfections sans nombre. J'ai osé faire la guerre à mon Dieu, en levant l'étendard de la révolte contre lui. Que dis-je ? J'ai voulu le détruire, l'exterminer en portant un fer déicide dans son sein. Voilà mon crime. Fut-il jamais, peut-il y avoir de monstre semblable à moi ? Non, Seigneur, et cependant ce monstre, tout horrible et tout abominable qu'il est aux yeux des anges et des hommes, vous lui défendez le désespoir ; vous lui commandez l'espérance ; vous l'invitez à venir puiser sa grâce et son pardon dans ce sein même qu'il a percé. O bonté de mon Dieu ! ô malice du plus indigne pécheur ! Ah ! que ne puis-je haïr désormais le péché mortel, autant qu'il mérite de l'être et que vous le haïssez vous-même ; le haïr infiniment, le haïr et le pleurer en versant des torrents de larmes, le pleurer et le noyer dans mes pleurs, le pleurer et l'expier par la plus austère pénitence, ce péché qui vous outrage si fort, ô mon Dieu !

Rien de plus injurieux à Dieu que le péché mortel, vous l'avez vu. Rien de plus

pernicieux à l'homme que le péché mortel ; vous l'allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Le péché mortel donne la mort à l'âme, il la rend ennemie de Dieu, il la fait esclave du démon. Tel est le tort qu'il cause au pécheur.

1^o L'âme, qui fait la vie du corps dans l'ordre de la nature, vit elle-même d'une vie toute spirituelle dans l'ordre du salut, et cette vie consiste dans son union avec Dieu par le lien sacré de l'amour, qui l'attache étroitement à lui en l'établissant dans l'état de la grâce sanctifiante ou de la justice habituelle. O lien sacré ! chaste et intime union ! état précieux de la grâce ! hélas ! qu'allez-vous devenir aux approches du péché mortel, si vous souffrez son abord ?

Le péché mortel donne la mort à l'âme, tout immortelle qu'elle est ; et c'est pour cela qu'il est appelé mortel. Il donne la mort à l'âme, c'est-à-dire qu'il lui ôte la vie spirituelle, qu'il brise le lien sacré de l'amour qui l'attachait à Dieu ; qu'il la détache de Dieu sa fin dernière, son bonheur souverain ; qu'il la fait tomber de l'état de justice ; qu'il lui fait perdre la grâce sanctifiante, et avec elle tous les dons du Saint-Esprit, tous les mérites dans l'ordre de la gloire, tous les droits qui appartiennent au juste, en qualité d'enfant de Dieu le Père, de frère de Jésus-Christ, de citoyen de la Jérusalem céleste, d'héritier du royaume des cieux. Quelle perte !

Tout homme coupable d'un seul péché mortel a donc perdu la vie spirituelle de la grâce avec tous ses augustes privilèges ; il est mort dans l'ordre du salut et de la gloire ; il est mort dans la principale partie de lui-même ; il est mort dans son âme, cette image sublime de la Divinité. Qu'on ne me dise donc plus qu'il est plein de vie. Il vit, je le sais ; mais où, et de quelle vie ? Il vit dans son corps de cette vie animale et grossière qui lui est commune avec la bête. Il vit, je le veux : il va, il vient, il travaille, il se donne mille mouvements, il se montre infatigable, il paraît avec éclat dans le monde ; c'est un homme riche, puissant, distingué par ses charges, ses emplois, ses dignités, son érudition, ses talents : on le consulte de toutes parts, et ses réponses sont reçues comme des oracles ; je vous le dis cependant, cette vie, toute brillante qu'elle paraît, n'empêche pas qu'il ne soit mort réellement, et plus mort aux yeux de la foi que les morts renfermés dans leurs tombeaux ne le sont aux yeux du corps.

L'esprit de Dieu, cet esprit vivifiant et souffle de vie, n'habitant plus dans le pécheur, il ne vit plus de la vie divine de la grâce, de la justice, de la sainteté, qui fait toute la vie de l'âme, en l'unissant à Dieu comme à l'objet de son amour et au principe de ses opérations. Il est donc mort dans son âme, et il ne vit plus que de la chair et des sens, qui n'est qu'une vie apparente et une véritable mort ; une vie dont tous les mouve-

ments n'aboutissent enfin qu'au terme fatal d'un malheur éternel.

Tel est le terme qui vous attend : telle est la voie qui vous y conduit, ô vous, pécheurs, qui que vous soyez, qui commettez si librement et avec tant de facilité le crime qui donne la mort à vos âmes. Vous êtes homicides de vous-mêmes, et le glaive qui vous tue, c'est le péché mortel. Oui, c'est lui, ce monstre, qui donne la mort à vos âmes, qui les perd pour une éternité. Quoi ! et cette perte ne vous touche pas ! vous y êtes insensibles ! vous la regardez en vous jouant ! *Misérables*, s'écrie saint Cyprien (lib. *De idolol.*, c. 1), *vous avez perdu vos âmes, vous êtes morts, vous assistez vous-mêmes à vos funérailles ; et vous ne pleurez pas, vous ne soupirez pas, vous n'éclatez point en gémissements continuels !* Le péché mortel donne la mort à l'âme ; il la rend ennemie de Dieu.

Si le pécheur est un rebelle qui attaque Dieu dans sa personne et ses attributs qu'il s'efforce d'anéantir par la haine qu'il leur porte, Dieu, à son tour, hait le pécheur. Il le hait nécessairement : il cesserait d'être Dieu, s'il pouvait ne point le haïr. Il le hait infiniment ; il le haïra éternellement ; pourquoi ? C'est parce qu'il y a des rapports nécessaires entre la haine que Dieu porte au pécheur, et l'amour qu'il se porte à lui-même. Le péché est totalement opposé à Dieu, puisqu'il fait tout ce qu'il peut pour le détruire entièrement. Dieu hait donc le péché dans les mêmes proportions qu'il s'aime lui-même. Or Dieu s'aime lui-même nécessairement, infiniment, éternellement. Il hait donc le péché d'une haine nécessaire, infinie, éternelle. Dieu s'aime de tout lui-même et de tous ses attributs, de toutes ses perfections ; il hait donc le péché de tout lui-même, et de tous ses attributs, de toutes ses perfections, puisque le péché s'efforce d'anéantir et le fond même de l'Être divin, et l'immensité de ses attributs et de ses perfections.

Dieu hait infiniment le péché, et pour punir le pécheur qui s'y livre, il lui ôte tous les dons qu'il lui avait prodigués, ces dons si précieux attachés à la grâce sanctifiante. Il lui enlève tous ses droits, tous ses titres, ces titres si glorieux de fils adoptif de Dieu le Père, de frère de Jésus-Christ l'Homme-Dieu, de temple du Saint-Esprit, d'habitant de la Jérusalem céleste, de citoyen du ciel, ce royaume éternel, qui surpasse incomparablement en beauté, en richesses, en délices tout ce que l'esprit de l'homme peut concevoir et son cœur désirer ; ce royaume le chef-d'œuvre de la puissance, de la sagesse, de la bonté, de la magnificence d'un Dieu qui met tout son plaisir à rendre heureux ceux qui l'ont aimé et servi fidèlement sur la terre. Dieu hait le pécheur et le punit ; car, dans l'ordre de la justice divine, le péché et la peine sont deux choses inséparables. Dieu punit donc le pécheur, en lui ôtant tous ses dons, tous ses titres, tous ses droits, et toutes ses espérances. Il le punit,

en le livrant au démon, qui le réduit à un dur et honteux esclavage.

3° Quiconque commet un péché mortel, donne la préférence au démon sur la personne de Dieu même, et se détermine librement à le servir au préjudice de son premier maître. Il est donc juste que le démon s'en empare comme d'une conquête qui lui appartient, pour le réduire en servitude. Eh! grand Dieu, quelle servitude!

Figurez-vous une ville prise d'assaut par un conquérant féroce et cruel, qui lui enlève tout ce qu'elle a de riche, de précieux; la dépouille de tous ses ornements, renverse tous ses palais, tous ses bâtiments superbes; met tout à feu et à sang, en ne laissant dans l'enceinte de ses murs que des débris fumants, des ruines ensanglantées, la désolation et l'effroi, toutes les marques funestes de ses ravages pleins de fureur. Tel, et mille fois plus triste encore s'offre aux yeux de la foi l'état d'une âme devenue la proie du démon par le péché mortel.

Ce tyran barbare ne s'est pas plutôt emparé d'elle, qu'il y renverse de fond en comble ces magnifiques ouvrages de l'éternité, qui faisaient sa gloire; il la dépouille de tous les ornements de la grâce, de tous les dons surnaturels, de tous les mérites des bonnes œuvres, pour la réduire à une nudité honteuse, qui l'expose à la dérision de ses ennemis, et à tous les traits des vengeances célestes. Captive sous le joug de ce cruel tyran, cette âme infortunée n'agit donc plus que par l'impulsion de son vainqueur, qui lui fait faire mille et mille chutes, en la roulant de précipices en précipices. Ici, il lui inspire l'orgueil, cet amour désordonné de sa propre excellence qui rapporte tout à soi, comme au centre où tout doit aboutir. Là, il lui suggère la basse passion de l'envie, qui fait qu'elle s'attriste du bien qu'elle voit dans les autres comme s'il diminuait le sien propre, et qui traîne toujours à sa suite les faux rapports, la médisance, la haine du prochain, la joie de ses infortunés, le chagrin de ses prospérités. Ici encore, il allume le feu de la colère, qui trouble la raison, produit l'emportement, excite la fureur, enfante les querelles, les injures, les imprécations, les blasphèmes. Là aussi, il lui insinue l'amour des vanités et de toutes les pompesuses chimères du siècle, avec celui des richesses, cette malheureuse cupidité, la racine de tous les maux qui affligent l'humanité. Souvent, et trop souvent, hélas! il pousse ses maudits esclaves à se rouler comme des animaux sans raison dans la fange des plus sales voluptés, et de tous ces vices honteux qui attaquent la dignité de l'homme, dégradent son âme, abrutissent son esprit, corrompent son cœur, ruinent son corps, détruisent ses forces et sa fortune, profanent le temple du Saint-Esprit, arrachent à Jésus-Christ ses propres membres, pour en faire les membres d'une prostituée.

Que ne fait point encore le démon, pour appesantir et multiplier les fers d'une âme

dont il s'est rendu maître par le péché? Il lui imprime fortement un dégoût général pour le bien, et un attrait universel pour le mal. Et de là l'horreur et l'omission de tous les devoirs qui gênent et qui captivent. De là, l'amour de la vie libre, indépendante, aisée, commode, voluptueuse. De là, cette fureur pour le plaisir, et cet éloignement insurmontable de tous les moyens de salut : la prière, l'instruction, les bonnes lectures, le silence, la retraite, les jeûnes, les abstinences, la fréquentation des églises et des sacrements, tous les exercices d'une piété solide. De là, le mépris pour toutes les personnes pieuses, et l'acharnement contre celles qui veulent faire rentrer les pécheurs en eux-mêmes, ou par la voie de l'autorité, ou par celle des conseils et des exhortations, ou seulement par celle de l'exemple, qui leur reproche tacitement leurs désordres. De là enfin la résistance à la grâce, l'étouffement des remords de la conscience, l'extinction de la foi, l'aveuglement de l'esprit, l'endurcissement du cœur, l'impénitence finale, la mort dans le péché, et toutes ses suites épouvantables.

Où, tel est le triste état du pécheur asservi au démon. Aveugle sur tout ce qu'il lui importe davantage de pénétrer à fond, il ne voit ni la beauté de la vertu, ni la laideur du vice, ni les dangers qui le menacent, ni la mort prête à le frapper, ni le jugement qui la suit, ni le terrible appareil du Juge assis sur son redoutable tribunal, ni l'effroyable sentence qu'il prononcera contre les réprouvés, et dont il n'y aura point d'appel, ni les feux et tous les tourments de l'enfer, ni la gloire et toutes les délices du paradis. Non : le pécheur esclave du démon ne voit que les faux charmes des objets séducteurs qui l'enlèvent; il n'écoute que la voix enchanteresse des passions qui l'entraînent; il ne suit que l'impulsion du tyran barbare auquel il s'est livré; ce cruel dominateur, qui le précipite violemment de crimes en crimes, qui se succèdent et se poussent comme des flots qui poussent d'autres flots et qui suivent rapidement leur cours, jusqu'à ce que par une longue chaîne de forfaits attachés les uns aux autres, il l'ait conduit au gouffre de l'enfer, victime endormie dans le sein de la mollesse, engraissée et couronnée de fleurs, pour fournir une pâture plus abondante et plus délicieuse aux flammes de la justice vengeresse, qui la dévoreront sans la consumer durant l'immense espace des siècles.

Voilà, pécheurs, le terme fatal où vous courez avec tant de vitesse et où vous conduirez enfin vos crimes multipliés. N'en avez-vous point horreur? Cette affreuse perspective ne vous fait-elle pas frémir, en jetant l'épouvante et l'effroi dans vos âmes? Concevez-vous maintenant que le péché mortel est tout à la fois le plus grand et le plus funeste des maux? Il en est le plus grand. C'est un attentat contre Dieu dont il attaque tout à la fois la puissance et l'autorité, la sagesse, la justice, la bonté, la

sainteté, tous les attributs, le fond même de son être, qu'il voudrait exterminer, s'il le pouvait. C'est le plus funeste des maux. Il donne la mort à l'âme, il la rend ennemie de Dieu ; il la fait esclave du démon, victime de l'enfer.

Je le vois enfin, ô mon Dieu, je vois le péché mortel dans toute sa laideur et toute son atrocité ; et ce qui m'étonne, c'est que je ne l'aie pas vu plus tôt sous ses véritables couleurs. J'étais donc frappé d'aveuglement, et mes ténèbres n'excusaient point mes crimes : elles étaient volontaires, elles me ne plaisaient, je les aimais. Que je dus donc vous être odieux, ô mon Dieu ! Et comment n'écrasâtes-vous pas dans votre juste fureur ce pécheur insolent, qui osa s'élever avec tant d'acharnement et de rage contre vous ? Il vous bravait insolemment, et vous le souffriez pour lui donner le temps de se reconnaître et de faire pénitence ; toujours prêt à lui faire grâce et à le recevoir dans le sein de votre pitié, s'il voulait se repentir. Jouissez, ô Dieu plein de bonté, jouissez du fruit de votre longue patience. Le voici tristement abattu à vos pieds, ce pécheur repentant, et bien résolu de faire pénitence jusqu'au dernier souffle de sa vie. Soutenez, grand Dieu, soutenez son faible courage ; affermissez sa volonté, fortifiez son bras pour se punir lui-même et satisfaire votre justice jusqu'à la mort. Ainsi soit-il.

SERMON XXIII.

Pour le dimanche des Rameaux.

SUR LE SACREMENT DE L'EUCCHARISTIE.

Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos. (Joan., XIII.)

Le Fils de Dieu ayant toujours aimé les siens, il les a particulièrement aimés sur la fin de sa vie.

Oui, N..., c'est surtout à la fin de sa vie mortelle que le Fils unique de Dieu, près de retourner vers son Père, aime les hommes jusqu'à l'excès, puisque, pour leur prouver sa tendresse, il se donna tout entier et pour toujours à chacun d'eux, dans le sacrement de son amour. Sacrement eucharistique, l'abrégé des merveilles d'un Dieu et la source de toutes les grâces, le trésor de tous les biens, puisqu'il renferme réellement et substantiellement le corps, l'âme, la divinité de Jésus-Christ, et par conséquent le bien par essence, la source et la plénitude intarissable de tous les biens, qu'il répand sur toutes les créatures sans éprouver ni diminution, ni vide.

Il est donc vrai, N..., que c'est par le mouvement impétueux d'un amour excessif, par le dernier effort d'un amour parvenu à son terme et qui ne pouvait aller plus loin, que Jésus-Christ, sur le point de mourir, institua le sacrement de la divine Eucharistie ; puisque, malgré sa puissance, sa sagesse, sa bonté, ses richesses, sa magnificence, il ne pouvait nous faire un présent plus riche, plus magnifique, plus excellent que lui-même. O présent ! vous en connaîtrez le juste prix, N..., quand vous comprendrez

tout ce que vaut un Homme-Dieu. O admirable invention de l'amour ! ô trésor, ô abîme, ô prodige, ô excès d'amour, ô sacrement par excellence de l'amour d'un Dieu pour l'homme ! C'est, N..., cet amour incompréhensible de Jésus-Christ réellement présent dans le sacrement de nos autels, dont je vais tâcher de vous donner une idée bien que légère ; voici mon dessein.

Les caractères de l'amour que Jésus-Christ témoigne à l'homme dans le sacrement de l'Eucharistie : sujet de mon premier point. Les caractères de l'amour que l'homme doit à Jésus-Christ pour le bienfait de l'Eucharistie : sujet de mon second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Aimer l'homme d'un amour gratuit et prévenant, d'un amour ingénieux et prodigieux, d'un amour généreux et constant, tels sont les caractères de l'amour que Jésus-Christ témoigne à l'homme dans le sacrement de l'Eucharistie, qui est proprement le sacrement de son amour par excellence.

1° Je dis d'abord amour gratuit. Eh ! quel intérêt pourrait donc avoir Jésus-Christ à se donner à l'homme dans le sacrement eucharistique ? Que pourrait-il avoir à espérer ou à craindre de lui ? Fils unique de Dieu, et Dieu lui-même, égal en tout à son Père, il est lui-même le principe nécessaire de toutes les choses visibles et invisibles, la source primordiale et toujours féconde, toujours intarissable de tous les biens. Tout ce qui est bon, tout ce qui est beau, tout ce qui est riche, tout ce qui est grand, tout ce qui est saint, tout ce qui est heureux dans le ciel ou sur la terre, ne l'est que de sa plénitude ; il est tout en toutes choses ; la majesté dans les rois, la sagesse dans les législateurs, la science dans les docteurs, le zèle dans les apôtres, la constance dans les martyrs, la sainteté dans les confesseurs, la pureté dans les vierges, la gloire et la béatitude dans les anges et tous les bienheureux : il est tout ; il n'a besoin de rien, et quand tous les êtres qui existent rentreraient dans le néant, dont ils les ont tirés par un seul acte de sa volonté toute-puissante, il n'en serait ni moins grand, ni moins riche, ni moins puissant, ni moins heureux qu'il l'était avant qu'il les en eût fait sortir.

C'est donc par un amour purement gratuit qu'après avoir tout donné, Jésus-Christ, pour comble de bienfaits, se donne encore lui-même à l'homme dans le sacrement de la divine Eucharistie. Ce présent inestimable prend donc sa source dans l'excès d'un amour si sublime et si désintéressé, qu'il ne se propose que le seul avantage de celui qui le reçoit ; tout son motif est de l'obliger ; il n'a d'autre but que de le rendre heureux. Ce n'est donc point ici cette espèce de commerce si commun dans les amitiés mêmes les plus parfaites qui unissent les hommes entre eux, et qui consiste dans la chaîne d'une bienveillance mutuelle, dans une communication de biens donnés et de

biens rendus, dans une réciprocité de services et de secours de toute espèce ; non : il s'agit d'un ami, car l'Homme-Dieu veut bien prendre ce tendre nom à notre égard ; il s'agit d'un ami qui donne tout, puisqu'il se donne lui-même tout entier, non-seulement sans aucune vue de retour, sans la moindre espérance de recevoir, mais bien assuré que ses largesses feront une infinité d'ingrats, et que ceux mêmes qui voudront les reconnaître, en seront foncièrement incapables, n'ayant et ne pouvant rien que ce qu'ils tiennent de sa bonté. O mystère de piété, de tendresse ! ô trésor de grâces de miséricordes, de merveilles ! ô sacrement d'un amour excessif, d'un amour gratuit, d'un amour prévenant ! oui, puisque Jésus-Christ qui en est l'instituteur toujours agissant, toujours présent, nous a aimés le premier : *prior dilexit nos* ; qu'il nous a aimés d'un amour éternel : *In charitate perpetua dilexite.* (Jerem., XXXI.)

Amour éternel : oui, de toute éternité Dieu pensait à se donner à l'homme dans le sacrement de son amour ; il y pensait efficacement ; il en formait le tendre dessein ; il en prenait l'infailible résolution du haut de ses montagnes éternelles, et lorsqu'il en est descendu, en s'abaissant jusqu'à prendre notre nature, jusqu'à se commettre à nous sous les espèces sacramentelles du pain et du vin, jusqu'à nous faire un breuvage de son sang, et un aliment de son corps adorable, il n'a fait qu'exécuter dans le temps ce qu'il avait résolu de toute éternité, dans le conseil de son amour pour nous.

O mon Dieu, il est donc vrai que vos délices sont d'être avec les enfants des hommes, puisque de toute éternité vous méditez le projet de sortir de votre divine solitude, où, concentré dans vous-même, vous étiez vous-même votre temple, votre adorateur, votre bonheur et toutes choses, non-seulement pour vous approcher des hommes, pour converser et lier un commerce intime avec eux, mais pour vous incarner dans eux et vous les incorporer, pour devenir leur nourriture de chaque jour, pour les diviniser en les faisant participer à votre propre nature ; pour les associer à votre félicité, en les rendant heureux de votre propre bonheur ! ô bonté sans bornes ! ô amour affamé de notre propre bonheur ! ô amour gratuit et prévenant, ingénieux et prodigieux !

Le terme de la vie humaine de Jésus-Christ approchait ; il devait bientôt s'en retourner à la droite de son Père, où il régnait de toute éternité, au milieu des splendeurs des saints, et d'où il n'était parti que pour rester un temps limité et bien court sur la terre. Mais la terre, jalouse de son trésor, le dispute au ciel, et veut le retenir ; la seule pensée de le perdre l'alarme, l'agite, la met dans le trouble, la jette dans la consternation. Que fera Jésus-Christ pour terminer le différend ? Il n'est pas sans éprouver un combat secret qui l'inquiète. D'un côté, son amour pour son Père, et l'obéissance qu'il doit à ses ordres, le rappelle au ciel ; d'un autre côté, l'amour qu'il

porte aux hommes, le sollicite de rester avec eux sur la terre. Lequel de ces amours l'emportera dans son cœur ? Que fera-t-il ? Le verra-t-on, nouveau Salomon, se partager lui-même entre le ciel et la terre, ou bien se donner tout à l'un, sans rien laisser à l'autre, en sacrifiant l'un de ses amours ? Non, N., il trouvera le secret de les satisfaire tous les deux, quelque incompatibles qu'ils paraissent. Sans se diviser lui-même, il se donnera tout entier au ciel, et tout entier à la terre ; il sera tout à la fois, et dans le ciel avec son Père, et sur la terre avec les hommes ses frères.

Comment cela ? en remontant au ciel avec son corps glorieux, immortel, rayonnant de mille douces clartés, et en restant sur la terre avec ce même corps, mais obscur et caché sous le voile du sacrement. Il instituera un sacrement dans lequel il sera réellement et substantiellement présent jusqu'à la consommation des siècles, pour converser familièrement avec les hommes, en multipliant, en prodiguant les prodiges : prodiges plus grands, plus étonnants que ceux qu'il lui fallut opérer, quand il fit éclore le monde du sein même du néant. Ici, dans le sacrement de l'autel, il fait violence à tous les êtres, il renverse toutes les lois de la nature, il se reproduit lui-même, il se multiplie pour être présent tout entier et tout à la fois dans une infinité d'endroits ; il change, il transsubstantie la substance du pain et du vin dans celle de son corps et de son sang adorables, sans qu'il reste rien de la première que les seuls accidents, qui n'ont d'autre appui que sa main toute-puissante, cette main qui fait aussi que ce même corps qui fut attaché à la croix, se trouve tout entier dans chaque particule de la plus petite hostie.

O Dieu ! que les inventions de votre amour sont admirables, et que votre Prophète avait bien raison de s'écrier dans le transport de son admiration, que le Seigneur a donné l'abrégé de ses miracles, en donnant la nourriture de la divine Eucharistie à ceux qui le craignent. Oui, s'écrie aussi saint Augustin (*Tract. in Joan.*), dans le même transport d'admiration que le Prophète-Roi, j'ose dire hardiment, que quoique la puissance de Dieu soit infinie, il n'a pu nous donner rien de plus grand ; quoique sa sagesse soit très-éclairée, il n'a su trouver une invention plus excellente pour nous faire du bien ; et quoique ses richesses soient immenses, il n'a pas eu de quoi nous faire un présent plus magnifique. O puissance ! ô sagesse ! O amour ingénieux et prodigieux ! que vous êtes admirable, et que vous éclatez merveilleusement tout caché que vous êtes sous les voiles eucharistiques ! On y voit encore briller l'amour généreux et constant.

3^e Si la générosité de l'amour se prouve par les obstacles que l'on surmonte et par les sacrifices que l'on fait en faveur de l'objet aimé, quels obstacles Jésus-Christ n'a-t-il point vaincus, et quels sacrifices n'a-t-il point faits, pour se donner à l'homme, objet de

amour, dans le sacrement de la divine Eucharistie ? Je ne parle plus des obstacles qu'il rencontra dans les lois de la nature qu'il lui fallut renverser par cent efforts de sa puissance, pour établir ce sacrement, l'abrégé de ses merveilles ; je parle des obstacles qu'il rencontrait dans les droits sacrés de sa justice, et dans l'ingratitude des hommes si dignes de ses châtimens, loin de mériter les derniers excès de son amour.

En effet, quand est-ce que ce Dieu d'amour médite le tendre projet d'instituer le sacrement de son corps et de son sang ? Quand est-ce qu'il en prend la ferme résolution ? Quand est-ce qu'il l'exécute par des coups redoublés de sa puissance infinie ? C'est dans le temps même que tout devait l'en détourner, et que les hommes en faveur desquels il opérait ce prodige étonnant, s'en montraient le plus indignes. C'est la nuit même de sa Passion, lorsque les juifs n'étaient occupés que des moyens de se rendre maîtres de sa personne, pour lui insulter, le flageller, le faire expirer sur une croix. C'est en prévoyant que le premier de ses disciples le renoncerait, qu'un autre disciple le trahirait, que ses disciples l'abandonneraient lâchement. C'est en prévoyant encore que dans la suite des siècles à venir, des foules de chrétiens payeraient son bienfait de la plus noire ingratitude, et ne s'approcheraient du sacrement de son amour, que pour le profaner sacrilègement.

C'est dans ces circonstances mêmes que Jésus-Christ institue le sacrement eucharistique, en surmontant tous les obstacles, en triomphant de sa justice, et de lui-même. C'est dans les mêmes circonstances qu'il nous fait les plus grands, les plus étonnans sacrifices. Il sacrifie l'éclat de sa gloire, de sa magnificence, de ses richesses, de sa majesté suprême, de sa ravissante beauté, en se couvrant d'un voile obscur. Il sacrifie son indépendance, son domaine souverain sur tous les êtres, en se soumettant à sa créature, et en obéissant à la voix d'un prêtre trop souvent indigne de son ministère. Il sacrifie sa grandeur, son immensité, en se rétrécissant, ou plutôt en s'anéantissant jusqu'à se mettre dans le plus petit point d'une hostie. Il sacrifie sa sainteté jusqu'à souffrir d'entrer dans le cœur du pécheur, et d'y être associé avec tout ce qu'il y a de plus corrompu, de plus abominable, de plus infâme. Il sacrifie tous ses attributs, toutes ses perfections, sa divinité, son âme, son corps, sa personne tout entière, en se donnant à nous par forme de nourriture, qui est de toutes les unions la plus intime, la plus étroite ; et cela pour toujours et sans interruption, sans terme, sans fin ; et cela pour nous servir d'un bouclier à jamais impénétrable aux traits de la justice vengeresse de son Père, en se mettant entre lui et nous pour recevoir tous ses coups ; et cela pour nous transformer en lui, pour nous faire vivre de lui, et imprimer jusque dans nos corps le précieux gage de notre bienheureuse immortalité.

Dites-moi, N..., si Jésus-Christ pouvait

porter plus loin la gratuité, la prodigalité, la constante générosité de son amour envers nous. Et vous, sacré cénacle de Jérusalem, qui vîtes ce mystère d'amour s'opérer pour la première fois dans l'étroite enceinte de vos murs, et qui fûtes témoin de tout ce qui s'y passa, racontez-nous-en l'intéressant détail. Vous au moins, bien-aimé disciple, qui eûtes le privilège de reposer sur la poitrine de Jésus-Christ, et d'étudier à l'école de son cœur, révélez-nous-en tous les secrets. Expliquez-nous toutes les pensées, toutes les vues, toutes les intentions, tous les desseins de votre cher et divin Maître, dans l'institution d'un sacrement le plus auguste, le plus saint, le plus fécond en grâces et en bénédictions qui fut jamais. Mais comment le feriez-vous, puisque ce sont autant de mystères ineffables, et qu'il n'y a que Dieu seul qui en est l'auteur, qui puisse les concevoir ?

Les caractères de l'amour que Jésus-Christ témoigne à l'homme dans le sacrement de l'Eucharistie : vous venez de les voir. Les caractères de l'amour que l'homme doit à Jésus-Christ pour le bienfait de l'Eucharistie : vous allez les voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Les caractères de l'amour que l'homme doit à Jésus-Christ pour le bienfait de l'Eucharistie devraient sans doute répondre à ceux de l'amour de Jésus-Christ pour l'homme, par des proportions exactes. Mais puisque l'immensité du bienfaiteur et du bienfait rend impossible ce juste retour, il faut du moins que l'amour de l'homme pour Jésus-Christ soit de tous les amours possibles le plus reconnaissant, le plus magnanime, le plus immuable.

1° Aimer ceux qui nous aiment et qui nous font du bien, est un sentiment dicté par la raison, et fondé dans l'essence même des bienfaits reçus ; tout bienfait mérite de la reconnaissance par sa nature. Mais quand le bienfaiteur ajoute aux biens qui sont hors de lui le présent de sa propre personne ; quand il se donne lui-même tout entier avec tout ce qu'il a ; quand il se donne dans la seule intention de gratifier l'homme, et par le pur motif de son bonheur ; c'est alors, il en faut convenir, que la reconnaissance doit croître en proportion de la qualité de la personne qui donne, de la pureté des intentions qu'elle a en donnant, et de l'excellence d'un don aussi rare. On doit aimer doublement, et il faudrait aimer infiniment, s'il était possible, celui qui réunit dans sa personne tant de raisons d'amabilité. Tel est précisément Jésus-Christ dans le sacrement de nos autels.

Il est Dieu, et tout Dieu qu'il est, il se donne à chacun de nous dans le sacrement de l'autel, comme notre bien propre, pour en disposer à notre gré, *totus in usus meos expensus*, dit saint Bernard. Il s'y donne tout entier, réellement, effectivement et dans sa propre substance. Il s'y donne

comme aliment pour nous nourrir de lui-même et nous donner la vie de la grâce la plus abondante : *Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant* (Joan., X); il s'y donne pour nous diviniser et nous transformer en lui, en nous faisant un même corps et un même sang avec lui, *concorporeos et consanguineos Christi*, dit saint Cyrille; il s'y donne pour insérer jusque dans nos corps le germe de leur résurrection future, et remplir nos cœurs de la plus vive joie, en leur faisant sentir comme un avant-goût de la béatitude du ciel, dont il est le précieux gage.

O immense libéralité de Dieu, qui, peu content de donner à l'homme tout ce qu'il possède, se donne encore lui-même tout entier et pour toujours, quelle reconnaissance ne méritez-vous pas? Cependant qui le croirait? Loin de reconnaître un bienfait si grand, si absolu, si généreux, si avantageux, l'homme, insensible, le paye de la plus noire ingratitude, ce vice si honteux, si odieux dont tout le monde rougit, que personne n'avoue, et qui est cependant le crime le plus ordinaire de la plupart des mortels envers Dieu. O crimel ô infamiel ô noirceur! Mais écoutons-le, écoutons Dieu s'en plaindre lui-même par la bouche d'un prophète. J'ai élevé des enfants, s'écrie tristement ce tendre père dans l'amertume de son cœur, je les ai nourris, nourris de ma propre chair, de mon sang, de ma divinité, de moi-même tout entier; et pour reconnaissance d'un tel bienfait, les ingrats m'ont méprisé, insulté, outragé, crucifié, jusque dans le sacrement même de mon amour par excellence pour eux : *Filios enutrivit et exaltavi; ipsi autem spreverunt me*. (Isa., I.) O père, ô enfants, enfants ingrats, dénaturés, et dont la monstrueuse ingratitude s'efforce, pour ainsi dire, de surmonter par une émulation sacrilège les infinis bienfaits du meilleur, du plus tendre des pères.

2^e L'amour de l'homme pour Jésus-Christ présent dans la divine Eucharistie doit être reconnaissant; il doit être magnanime. Sans cela, quelle proportion aurait-il avec celui de l'Homme-Dieu son modèle, qui met en action tous ses attributs, qui déploie toute la force de son bras, qui fait les plus grands efforts et les plus généreux sacrifices, pour lui témoigner son amour? Puisque donc le sacrement de la divine Eucharistie est une représentation du sacrifice sanglant que Jésus-Christ a offert une fois sur l'arbre de la croix, et qu'il offre tous les jours mystiquement par la main des prêtres qui l'immolent d'une façon mystérieuse; puisqu'il s'immole lui-même avec tout ce qu'il a de plus cher et de plus précieux sur nos autels; qu'il y retrace, qu'il y renouvelle, qu'il y perpétue les douleurs et les ignominies de sa passion et de sa mort; qu'il trouve à l'autel des Judas qui le trahissent par un perfide baiser, des bourreaux qui le crucifient dans eux-mêmes en lui faisant une croix de leur cœur impur, plus douloureuse que celle qui recueillit son dernier soupir, et ce qui lui est plus sensible que

tout le reste, des prêtres impies qui lui donnent la mort, en même temps qu'ils lui donnent la vie, par la vertu des paroles sacramentelles, et dont tous les sacrifices sont autant de sacrilèges horribles; puisque Jésus-Christ renouvelle, par un esprit de l'amour le plus généreux, tous ces sacrifices en faveur de l'homme, dans le sacrement eucharistique, ne faut-il pas que l'homme animé du même esprit d'amour pour Jésus-Christ, de cet amour magnanime et généreux, fort comme la mort, dur comme l'enfer, lui fasse à son tour les plus grands sacrifices, en lui immolant sans pitié et sans exception ses passions les plus chères et les plus favorites, l'orgueil, la vanité, l'ambition, la mollesse, l'attachement à la volonté propre; en lui consacrant toutes les puissances de son âme et toutes les facultés de son corps, en se dévouant entièrement à lui et quant au dehors et quant au dedans, en sorte que sa vie, soit intérieure, soit extérieure, devienne une image parfaitement ressemblante, une copie fidèle, une vive expression de celle de Jésus-Christ présent sur nos autels, cette vie toujours renaissante, mais aussi toujours mourante : *Quotiescunque manducabitis panem hunc, memorem Domini annuntiabitis*. (1 Cor., II.)

3^e L'amour de l'homme pour Jésus-Christ présent sur nos autels doit donc être un amour magnanime; ce doit être un amour immuable. L'immuabilité est une propriété essentielle à l'amour que Jésus-Christ prodigue à l'homme dans le sacrement de l'Eucharistie, puisqu'il n'a point changé depuis l'instant de son institution, et qu'il ne changera jamais, malgré tous les outrages qu'il y reçoit, et tous les sujets de dégoût qu'on lui donne à chaque instant, et qui seraient capables de l'obliger mille et mille fois à nous quitter pour toujours, si la constance, ou plutôt l'immobilité n'était inséparable de son amour pour l'homme, et qu'elle ne fit pas un de ses caractères inamissibles.

Tel doit donc être en dernier lieu notre amour pour Jésus-Christ. Car enfin, puisqu'il se donne à nous tout entier et sans la moindre réserve; qu'il s'y donne pour toujours et sans reprendre son don, malgré tous les sujets qu'il en a, et qui le sollicitent de nous abandonner sans retour, est-ce trop faire de notre part que de nous donner à lui, de nous y donner tout entiers, corps pour corps, âme pour âme, cœur pour cœur, de nous y donner constamment et sans aucune vicissitude, sans ombre de révolution? Et quand nous nous serons donnés à lui avec cette plénitude, cette constance à l'épreuve de tout, quelle proportion y aura-t-il entre ce que nous lui rendons, et ce que nous avons reçu de lui? Un Dieu, l'être par essence et la plénitude de tout bien, qui se donne à l'homme pour le rendre éternellement heureux, par le seul motif de son bonheur; et l'homme, l'indigence, la misère, le vide, le néant même qui se donne à Dieu, pour trouver en lui sa félicité complète et immuable à jamais, je le re-

mande, y a-t-il la moindre proportion entre ce que Dieu donne à l'homme et ce que l'homme rend à Dieu? N'y a-t-il pas une disproportion énorme, une différence infinie entre le bienfait de Dieu envers sa créature, et le retour de la créature pour son divin bienfaiteur?

Cependant, ô excès trop pénible à raconter ! l'inconstance est le partage de la plupart des chrétiens mêmes qui ont le bonheur de s'approcher souvent de Jésus-Christ, et de goûter le don de Dieu. A peine le goût sensible qu'ils ont éprouvé en le recevant est-il passé, que leur amour pour sa personne s'évanouit. A l'onction divine, aux pieuses sensations, à la ferveur sensible, succèdent bientôt la légèreté, la dissipation, l'infidélité à ses exercices de piété, le relâchement dans tous ses devoirs. En vain on avait promis à Dieu qu'on serait tout à lui, en prenant les plus fortes résolutions, en formant les plus beaux projets, en faisant les plans les plus magnifiques d'une vie toute sainte, toute angélique; inutilement, dans l'ardeur du feu sacré qui embrasait l'âme, lui avait-on juré la plus constante fidélité; on se laisse peu de temps après emporter au vent de sa légèreté naturelle, au premier souffle de la tentation, à l'aspect d'un danger qu'il faut vaincre, d'un sacrifice que Dieu demande, et qu'on n'a pas le courage de lui faire; toutes les bonnes résolutions qu'on avait prises s'effacent, sans qu'il en reste non plus de traces que si elles eussent été écrites sur le sable ou sur l'onde; on ne se souvient plus de ses protestations, quoique confirmées par ses serments; on hésite, on balance, tous les pas sont chancelants; on cède à l'attrait des objets qui sollicitent au dehors, et qui charment, séduisent, entraînent, les passions l'emportent; on s'en rend esclave, et l'on brise avec amour les chaînes de sa honteuse servitude; on tombe dans le précipice pour n'en plus sortir.

Pourquoi cela, N...? c'est parce qu'au lieu de chercher Dieu purement pour lui-même, on ne cherche que soi-même dans les dons de Dieu. C'est parce qu'on prétend asseoir l'édifice immortel du salut et de la perfection sur le frêle fondement des goûts sensibles, et la molle argile de quelques sensations pieuses, mais passagères, au lieu de le poser sur la base immobile des vertus solides, quoique sèches et sans nul attrait pour les sens, persuadé que toutes les grâces de Dieu les plus suaves et les plus attrayantes n'ont d'autre but que de produire dans les âmes la pratique des vertus fortes, stables et permanentes, une foi agissante, une humilité profonde, un mépris sincère de soi-même, un détachement général de toute autre chose que de Dieu, joint à une disposition continuelle de le contenter et de lui plaire purement pour lui-même.

Je le confesse à ma honte, ô mon Dieu, Dieu d'amour, Dieu de bonté, Dieu mille fois trop prodigue envers moi ! L'ingratitude, la faiblesse, la lâcheté, la légèreté, l'inconstance, sont hélas ! mon triste partage. Vos soins tendres,

ORATEURS SACRÉS. LXVII.

désintéressés, prévenants, généreux à l'excès et toujours persévérants, je le dis la rougeur sur le front, n'ont pu faire de moi qu'un ingrat, et les flammes de votre cœur, ô fournaise ardente, feu consumant, n'ont pu allumer dans le mien une seule étincelle de votre amour. Quand sera-ce donc qu'il vous aimera et qu'il n'aimera que vous? Quand est-ce qu'il sera tout à vous, comme vous êtes tout à lui? Quand est-ce que je verrai cet heureux moment où il ne cessera plus de languir pour vous, de soupirer après vous. Attirez-le, Seigneur, il est temps; attirez-le puissamment à vous, et ne le laissez plus à lui-même; guérissez son inconstance, fixez sa légèreté; faites-en un cœur tendre, sensible à vos bienfaits, reconnaissant pour toutes vos bontés; un cœur généreux, magnanime, prêt à tout entreprendre, à tout faire, à tout souffrir, à tout sacrifier pour vous prouver sa tendresse, sa constance, son inviolable attachement; un cœur enflammé du pur feu de votre saint amour, et qui ne brûle que pour vous. Amen.

SERMON XXIV.

DE LA PASSION.

Ipse vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra. (Isa., LIII.)

Il a été couvert de plaies pour nos iniquités, il a été brisé pour nos crimes.

Un Dieu expirant couvert de plaies, brisé de coups au haut d'une croix, pour les péchés des hommes, voilà sans doute le plus étonnant des spectacles, le plus important des sujets qui puissent jamais être traités. Non, rien n'est comparable à un Dieu qui souffre, qui meurt, et qui, par ses souffrances et par sa mort, donne la vie aux pécheurs, détruit le péché, ruine l'empire du démon, élève sur ses débris un nouvel empire; celui des élus, cette nation sainte, ce sacerdoce royal, cette immense et bénie société toute composée de prêtres et de rois destinés à peupler le ciel, en occupant les trônes vacants par la révolte des auges apostats. Ah ! c'est donc pour sauver l'homme pécheur et le rendre éternellement heureux, qu'un Dieu meurt au sein des tourments. Oui, tel est le grand objet du sacrifice de la croix, auquel se rapporte comme à son centre, la profonde économie de la religion chrétienne, depuis ses premiers commencements jusqu'à son entière consommation; les prophéties qui l'ont annoncée, les ombres et les symboles qui l'ont figurée, la manière étonnante dont elle s'est établie, soutenue, propagée, tout ce qui lui est arrivé et qui lui arrivera dans sa vie présente jusqu'à la fin des siècles; tout ce qui la suivra dans sa vie future, et qui fait l'objet de nos espérances. Il fallait qu'un Dieu souffrît et mourût pour sauver les pécheurs en expiant leurs crimes, et en réparant d'une façon digne de la majesté suprême, l'outrage qu'ils avaient osé lui faire. Il le fallait, et cela ne suffit point pour vous sauver, pécheurs; il faut pleurer vos péchés, expier vos péchés,

mourir à vos péchés, qui sont la cause et le motif des souffrances et de la mort d'un Dieu. C'est tout le but que je me propose dans les trois parties de ce lugubre discours consacré au triste récit des souffrances et de la mort de Jésus crucifié.

Vous verrez dans la première partie, ses douleurs intérieures, pour vous apprendre à pleurer vos péchés. Vous verrez dans la seconde, ses douleurs extérieures jointes à ses humiliations, qui vous apprendront à expier vos péchés. Vous verrez dans la troisième, sa mort cruelle, qui vous enseignera à mourir au péché.

Croix adorable de mon Sauveur, notre unique espérance, gravez en caractères de feu, ces leçons salutaires dans nos cœurs. C'est la grâce que nous vous demandons, abattus à vos pieds, en vous disant avec l'Église : *O crux, ave*, etc.

PREMIER POINT.

C'est dans le jardin des Oliviers que le Fils unique de Dieu et Dieu lui-même, entame la carrière de sa passion par les douleurs intérieures qu'il y endure. Il y entre en sortant de la salle anguste où il vient de faire la dernière cène avec ses chers disciples, en leur laissant dans le sacrement de son corps et de son sang adorables, le dernier gage de son amour. J'y entre avec lui sur ses pas, et qu'y vois-je ? ô ciel ! quel spectacle ! j'y vois l'Homme-Dieu qui commence à craindre et à s'attrister, *capit pavere et tædere* (Marc., XIV) ; son cœur se resserre, son âme est triste, et la tristesse le menace de la mort : *tristis est anima mea usque ad mortem*. (Ibid.) Dans cette mortelle tristesse qui l'accable, il se prosterne le visage contre terre, il prie, et adressant la parole à son Père : Ah ! mon Père, mon tendre Père, s'écrie-t-il, faites, s'il est possible, que ce calice de ma passion passe et s'éloigne de moi. Trois fois il redouble ses cris et trois fois il voit ses cris rejetés. Son père se montre à ses yeux avec toute la sévérité d'un juge inexorable, quelque effort qu'il puisse faire pour exciter sa pitié, réveiller sa tendresse, intéresser sa puissance, gagner son cœur et ses paternelles bontés.

Que fera-t-il ? Hélas ! il se trouble, il s'agite, il pâlit, il frissonne, et n'osant plus regarder le ciel, ce ciel d'airain dont il n'attend aucun secours, il met sa bouche dans la poussière, *ponet in pulvere os suum* (Thren., III), les convulsions de la mort le saisissent, il entre dans une agonie, la plus terrible qui fut jamais ; une sueur de sang coule de ses veines, il est réduit à un état d'accablement si étrange qu'il n'y résisterait pas, si un esprit céleste ne se hâtait de le soutenir et le fortifier : *Apparuit illi angelus de cælo, confortans eum*. (Luc., XXII.)

Mais quelles peuvent donc être les raisons profondes d'un état si étrange, à le considérer par rapport à la personne divine qui l'offre à nos yeux étonnés ? Ne les cherchons que dans les profondeurs de la

sagesse et la justice d'un Dieu irrité contre l'homme pécheur, et qui, malgré son courroux, veut le rétablir dans l'heureux état de sa primitive innocence. Oui, Dieu veut rétablir l'homme dans son premier état, mais en ménageant les droits de sa propre justice, qui demande une victime égale à la divinité outragée, pour réparer dignement l'injure que le péché lui a faite. C'est parce que Dieu veut se réconcilier l'homme pécheur, sans blesser sa propre gloire, qu'il lui fait un médiateur semblable à lui en tout, pour exécuter ce grand projet de réconciliation. C'est donc aussi pour entrer dans ces desseins de la haute sagesse de son Père, qui veut concilier sa justice et sa miséricorde, accorder une grâce entière, en exigeant une satisfaction pleine que Jésus-Christ paraît dans un état qui nous étonne et nous instruit tout à la fois. Il nous instruit de la manière dont nous devons satisfaire à la justice de la divinité vengeresse qui le frappe, et sous la main de laquelle il s'abaisse en tremblant. C'est pour cela que s'étant chargé des péchés des hommes, il commence à les expier par les douleurs intérieures, la désolation, l'amertume, l'ennui, la tristesse profonde, qui doivent faire la première partie de la pénitence chrétienne. C'est donc l'image du péché jointe au caractère du pécheur et du pénitent public dont Jésus-Christ s'est revêtu, qui fait dans son âme innocente et sur son chaste corps, ces étranges impressions de trouble, d'ennui, de crainte, de tristesse, qui nous surprennent et qui cesseraient de nous surprendre, si nous avions ses lumières pour voir comme lui le péché tel qu'il est, et dans toute sa difformité. Il le voit donc, il le pénètre tout entier en l'envisageant, et du côté de Dieu, qui en est l'objet, et du côté de l'homme qui en est le sujet, et de la part des effets pernicieux qu'il produit, de tous les maux qu'il enfante, de toutes les horreurs qui le caractérisent.

Du côté de Dieu qui en est l'objet, c'est une injure, un outrage, un attentat envers sa majesté suprême et tous ses attributs, sa vérité, sa puissance, sa justice, sa bonté, sa sainteté, son domaine absolu. C'est une révolte contre le Créateur, qu'il ne craint pas d'attaquer dans tout son être pour l'anéantir s'il le pouvait, et qu'il eût tant de force que de rage et de fureur. C'est un insultant mépris, qui fait qu'on quitte le Créateur pour s'attacher à la créature, comme au principe et au centre de sa félicité.

Du côté de l'homme, qui en est le sujet on la cause, le péché nous présente un néant armé contre l'être par essence, et la plus vile des créatures insolemment soulevée contre son bienfaiteur universel, suprême, dont elle tient tout, et qui peut l'exterminer d'un seul clin d'œil.

Par rapport aux effets pernicieux du péché, c'est de cette source empoisonnée que coulent à l'envi les uns des autres tous les maux qui inondent la terre et qui font autant de malheureux de tous ses coupables

habitants. C'est lui qui, en dépouillant l'homme de sa justice originelle, le priva des faveurs et de l'amour de son Dieu, lui enleva tous ses droits à l'héritage céleste, grava sur son front la sentence de mort qui le condamnait à un supplice éternel, en fit un monstre exécrable, un enfant du démon, une victime de l'enfer. C'est l'affreux spectacle qui vient s'offrir de lui-même, aux yeux de l'agonisant Sauveur dans le jardin des Oliviers. Il le voit dans toute son étendue et dans toutes ses suites épouvantables. Il voit tous les péchés et passés, et présents, et futurs du monde entier; il les voit comme s'il en était seul coupable, parce qu'il se les est appropriés tous, pour les laver dans son sang, d'après l'ordre qu'il en a reçu de son Père. Il voit distinctement et comme dans un seul point de vue toutes les abominations du monde entier avec leur noirceur affreuse variée à l'infini. Il voit l'inutilité du sang qu'il va répandre à l'égard d'une infinité de personnes qui le fouleront aux pieds en ruinant l'ouvrage de leur rédemption. Il voit la trahison de Judas, le renoncement de Pierre, la fuite de tous ses disciples, l'inflexible opiniâtreté des Juifs, l'ingrat endurcissement d'une foule de chrétiens dans tous les siècles, qui se perdront malgré tout ce qu'il aura fait et souffert pour les sauver. Il voit tous les péchés des hommes : hélas ! les vôtres et les miens, et il pleure sur vous et sur moi comme sur le reste des pécheurs, ce véritable Joseph : *ploravit super singulos.* (Gen., XLV.) Il pleure sur vous, hommes de plaisirs, qui ne respirez que la joie, les jeux, les fêtes, les plus sales voluptés. Il pleure sur vous, ambitieux, qui mettez tout en œuvre, sans respecter ni le sacré, ni le profane, pour monter où la voix de votre ambition effrénée vous appelle. Il pleure sur vous, riches impitoyables, qui n'avez que des entrailles de fer pour les pauvres. Il pleure sur vous, pauvres murmureurs, qui souffrez impatiemment votre état d'indigence et de misère. Jésus pleure sur vous, pécheurs, qui que vous soyez, et c'est vous, c'est vous-mêmes qui, levant tous ensemble la main sur lui, exprimez ces larmes qui coulent de ses yeux avec le sang qui s'échappe de ses veines, en arrosent la terre : *manus omnium contra eum.* (Gen., XVI.) Oui, c'est vous, c'est vous-mêmes qui peignez à son esprit ces noires images qui le troublent et l'effrayent, qui lui causez cette tristesse qui l'accable, cet ennui qui le déssole, ces inquiétudes secrètes qui déchirent son âme en lui faisant des impressions plus cuisantes et plus douloureuses mille fois, que les tourments extérieurs qu'il va souffrir dans son saint corps. C'est vous qui le jetez dans les convulsions de l'agonie, qui tirez de ses veines sacrées cette sueur de sang qui rougit la terre ; c'est vous qui le plongez dans cette mer d'amertume dont on ne peut sonder le fond, ni mesurer l'immensité : *magna est sicut mare contritio tua.* (Thren. II.)

Ah ! Seigneur, je le vois de mes tristes yeux, vos douleurs intérieures forment

comme une vaste mer dans laquelle vous vous noyez profondément, et ce sont mes péchés qui l'entlent, en soulevant les flots qui vous submergent. Oui, mon Dieu ! j'en fais l'humiliant aveu, le cœur percé de regret, à la face du ciel et de la terre, ce sont mes péchés qui vous réduisent à cet état d'accablement si peu assorti à la suprême majesté. Mais aussi ce sont mes péchés qui m'affligent, m'attristent, me percent des traits cuisants d'une componction que je porterai jusqu'au tombeau. Non, rien ne pourra me consoler sur la terre, et la douleur affectera tristement mon âme jusqu'à la mort : *tristis est anima mea usque ad mortem.* (Marc., XIV.) Oui, grand Dieu ! que mon âme est triste à la vue de mes propres péchés, et de cette chaîne immense de crimes du genre humain tout entier qui vous accable. Que j'ai de regret de vous avoir tant offensé ! Pardonnez, Seigneur, pardonnez à un pécheur humilié, contrit, pénitent et brisé de douleur, qui implore votre bonté en détestant les crimes qui ont provoqué votre justice. Pardonnez à un pécheur qui voudrait expirer sous vos yeux par la force de sa contrition, et qui brûle d'arroser de ses larmes tous les lieux témoins de ses scandales, afin que partout où l'on a su qu'il a péché, on sache aussi qu'il a pleuré, en y voyant dans les traînées de ses larmes, la chaîne de ses regrets, et les marques de sa pénitence.

Tels sont, N... les sentiments que doivent vous inspirer les douleurs intérieures de Jésus-Christ dans le jardin des Oliviers à la vue de vos péchés. Votre douleur, comme la sienne, doit être intime, sincère, véhémente, profonde, fondée sur l'amour de Dieu, et la haine du péché qui l'outrage.

Douleur intérieure du péché : première partie de la pénitence chrétienne. La douleur extérieure en est la seconde, et le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Jésus-Christ ayant accepté de la main de son Père le calice de sa passion, Judas, le traître Judas, l'un de ses douze apôtres, s'approche de lui, l'embrasse, le livre par ce perfide baiser, à une troupe de satellites, qui le conduisent à Jérusalem. Quoi ! Judas, tu trahis le Fils de Dieu et ton maître, tu le trahis par un baiser, ce signe anguste de la tendresse et de l'amitié ? Tourignons, N..., tournons contre nous-mêmes la juste indignation que mérite l'infâme procédé du traître disciple. Hélas ! autant de fois que nous péchons, autant de fois nous trahissons Jésus-Christ notre divin Maître, notre tendre père, notre libéral et généreux ami ! En le livrant à nos passions, ses ennemies cruelles. Jésus-Christ est donc livré à une troupe de soldats qui le conduisent à la maison d'Anne, beau-père de Caïphe, et ensuite chez Caïphe lui-même, grand prêtre des Juifs en cette année. Là, en présence des principaux membres de la synagogue, Caïphe interroge Jésus-Christ sur sa doc-

trine et sur ses disciples. J'ai toujours parlé en public et dans le temple, répond l'accusé; ce n'est donc pas moi, ce sont mes auditeurs qu'il faut interroger, pour savoir d'eux si j'ai enseigné quelque chose de contraire à la loi ou aux prophètes. Sur une réponse aussi sage, un valet du grand prêtre soufflette Jésus-Christ, qui souffre en silence et sans la moindre altération, le plus sensible des outrages. Paraissez, ô vous qui vous faites un devoir cruel de le laver dans le sang de son auteur, et apprenez du maître de l'univers indignement outragé, à souffrir patiemment les injures. Apprenez de lui à être doux et humbles de cœur, en lisant sur la sérénité de son front, la pratique de ces deux héroïques vertus, qui étouffent le ressentiment, éteignent l'esprit de vengeance, et pardonnent les plus cuisants affronts.

Les princes des prêtres et tout le conseil résolu de faire mourir Jésus-Christ, tâchent de le surprendre par des demandes captieuses; ils se moquent de ses réponses, il apostent des témoins corrompus par argent, qui l'accusent d'être ennemi de la loi, des prophètes, de César; le perturbateur du repos public. Caïphe l'interroge lui-même, et lui demande au nom du Dieu vivant s'il est le Christ, le Fils de Dieu. *Oui, je le suis*, répondit-il nettement, *et c'est en cette qualité, que vous me verrez un jour assis sur les nuées du ciel, à la droite de mon Père, pour juger les vivants et les morts.* — *Qu'avons-nous besoin d'autre témoignage?* s'écrie aussitôt le pontife furieux, en déchirant ses habits; *il a blasphémé; vous venez de l'entendre, que vous en semble?* — *Il est digne de mort*, répond le conseil. (*Matth. XXVI.*)

Cette injuste sentence n'est pas plutôt prononcée que l'on conduit le Sauveur dans une autre salle, pour y passer la nuit au milieu d'une troupe insolente de gens ramassés et tout dévoués à la passion du pontife, qui se disputent le plaisir barbare d'exercer sur la personne du patient, mille sortes d'outrages. Les uns lui donnent des soufflets, les autres lui crachent au visage; ceux-ci lui mettent un bandeau sur les yeux, ceux-là le frappent, en lui disant de deviner de quelle main est parti le coup. Tous l'outragent chacun à sa manière. O nuit! ô cruelle nuit! temps de trouble et de confusion pour le suprême arbitre de la nature.

Un trait plus sensible encore vient frapper son cœur. Que ne puis-je me dispenser de le rappeler à votre triste souvenir! mais je le dois à votre instruction. Jésus-Christ, abandonné de tous ses disciples, se voit encore renoncé avec serment de celui auquel, par la distinction la plus honorable, il avait donné la prééminence sur tous les autres. C'est trop parler d'une fante qui ne fut pas plutôt échappée que lavée dans un torrent de larmes. Jésus-Christ regarde Pierre, d'un regard de miséricorde, et aussitôt s'abandonnant à la douleur la plus profonde, Pierre verse des larmes amères: *Flevit amare.* (*Ibid.*) O vous, trop fidèles imitateurs du lâche disci-

ple, imitez le disciple, prompt et courageux dans sa pénitence. Ce fut la confiance présomptueuse dans ses propres forces, qui causa la chute de Pierre: voulez-vous ne point tomber? déliez-vous de vous-mêmes. Ne vous exposez point aux occasions du péché: vous y succumberez lâchement, et si ce malheur vous arrive, ah! ne différez pas un instant à vous reconnaître et à laver vos chutes orgueilleuses dans les pleurs humbles et amères de la douleur et de la componction.

De la maison de Caïphe, Jésus est conduit dans le prétoire de Pilate, gouverneur de la Judée pour les Romains. *De quoi accusez-vous cet homme*, demande-t-il aux prêtres et aux pharisiens, qui sollicitent sa mort avec acharnement? — *Si ce n'était point un malfaiteur, répondent-ils, nous ne vous l'eussions point livré. Il s'est dit le Messie, le Saint du Seigneur, le roi des Juifs, et il a empêché de payer le tribut à César; il a soulevé le peuple, et conspiré contre la domination romaine.* (*Joan., XVIII.*) Calomnies si peu fondées et si peu invraisemblables, que le juge n'y avait aucun égard. prend le parti d'interroger l'accusé lui-même, pour savoir de sa bouche ce qu'il a fait: *quid fecisti?* (*Ibid.*) Il rend tout de suite un témoignage favorable à son innocence, en déclarant qu'il ne le reconnaît coupable d'aucune faute punissable: *ego nulam invenio in eo causam.* (*Ibid.*) Heureux! si à cette droiture de cœur, qui lui fait attester l'innocence de Jésus-Christ, il avait joint cette fermeté de courage qui l'aurait arraché à la rage de ses ennemis. Mais non, sa faible et timide politique lui suggère divers expédients, pour l'enrêcher de tremper ses mains dans le sang du juste. Le premier est de le renvoyer à Hérode, comme étant de son ressort.

Le prince l'interroge; il lui fait plusieurs questions; mais parce qu'elles n'ont toutes d'autre but que de satisfaire sa vaine curiosité, Jésus-Christ ne lui répond pas un seul mot. Silence du Verbe divin, ah! que vous nous dites de choses dans votre langage muet! que de mystères et d'instructions vous renfermez! L'homme-Dieu qui se tait, au milieu des calomnies et des plus indignes traitements, nous crie d'une voix de tonnerre, que malgré toute la sensibilité de la nature, malgré tous les prétextes de l'amour-propre si ingénieux à trouver des raisons pour se défendre, il est des occasions qui exigent de nous le plus grand des sacrifices, celui de notre réputation, et dans lesquelles nous devons souffrir en silence, et même avec joie, et même en nous estimant heureux, les plus noires calomnies, et tout ce que la haine des hommes ennemis du bien, peut leur faire dire de mal contre nous: *Beati critis, gaudete et exultate.* (*Luc., VI.*) Maxime fondamentale de l'Évangile, qui oblige toujours, du moins dans la préparation du cœur. Maxime vraiment héroïque contre laquelle toute la nature se soulève, et qui fut inconnue aux plus rigides moralistes du paganisme, chez lesquels la vengeance passait

pour la marque d'une grande âme, d'un cœur noble. Maxime enfin qui forme un des caractères essentiels du christianisme, et qui suffirait seule, pour en établir victorieusement la divinité.

Trompé dans l'espérance qu'Hérode avait conçue des prodiges que Jésus-Christ opérerait sous ses yeux, il le méprise avec toute sa cour, et pour lui marquer son mépris, il le fait revêtir d'une robe blanche, comme un insensé, et le renvoie à Pilate. Voilà donc la sagesse incarnée sous le vêtement de la folie, traînée de tribunal en tribunal, renvoyée de Pilate à Hérode et d'Hérode à Pilate.

Convaincu de l'innocence de Jésus-Christ, le juge fait de nouveaux efforts pour l'arracher à la fureur des Juifs, qui s'obstinent à demander sa mort. On leur accorde la flagellation, par un injuste tempérament qui n'aura d'autre effet que de montrer la fausseté et cruelle politique du juge. Car enfin, si l'accusé mérite la mort, à quoi bon différer son supplice que tout le monde demande ? Et s'il est innocent pourquoi le condamner à être flagellé ?

Pilate crut la circonstance propre à sauver Jésus-Christ, en calmant la rage de ses ennemis, du moins par un sentiment de compassion si naturel à l'humanité. Voilà l'homme, leur dit-il, en leur montrant Jésus-Christ flagellé : considérez-le bien. Vous l'avez meurtri, ensanglanté ; n'êtes-vous donc point contents ? *Ecce homo.* (Joan., XIX.) Ah ! N., vous le voyez cet Homme-Dieu et votre père dans ce pitoyable état ; mais savez-vous que c'est vous-mêmes qui le réduisez à cette horrible et douloureuse confusion ? Pensez-vous que ministres des tourments qui l'accablent, c'est vous, c'est vous-mêmes, qui le dépouillez violemment de ses habits, qui l'attachez à la colonne, qui frappez à grands coups sur sa chair virginale, par les mains de vos crimes multipliés ? Oh ! si ce spectacle, l'ouvrage de vos mains, vous laisse sans émotion, lui qui donnerait du sentiment aux pierres les plus dures, allez, ingrats, allez barbares, unissez vous aux Juifs, qui demandent sa mort par ces cris forcenés : *Tolle, crucifigeeum.* (Ibid.) Crucifiez-le donc, car je m'en lave les mains. Tel fut le résultat du spectacle si touchant du Sauveur ensanglanté, et de la barbare politique de Pilate. Tel fut l'arrêt injuste de ce lâche magistrat. Jésus-Christ s'y soumet, comme si son Père le lui eût prononcé lui-même, pour détourner celui que nous avions mérité par nos crimes. Il va l'exécuter ; mais avant de le voir expirer sur sa croix, recueillons les leçons de pénitence qu'il nous donne par ses douleurs extérieures jointes à ses humiliations.

Réduit au triste état de la confusion la plus douloureuse, Jésus-Christ humilié, ensanglanté, souffre dans toutes les parties de sa chair virginale. Sa tête couronnée d'épines, son front couvert de sang, ses joues meurtries, ses veines ouvertes, tout son corps déchiré n'offre à la vue qu'un spec-

tacle d'horreur, et cet homme même qui nous fut annoncé par les oracles des prophètes comme un ver de terre et non pas un homme, ou tout au plus comme l'opprobre, le jouet et le mépris des hommes, comme un homme de douleur, comme un lépreux frappé de Dieu et sur lequel sont venus se rassembler tous les flots de sa colère, de sa fureur : *Super me confirmatus est furor tuus, et omnes fluctus tuos induxisti super me.* (Psal. LXXXVII.) Oui, mais voulez-vous savoir pourquoi Dieu le frappe ainsi, ce tendre objet de ses divines complaisances ? Ecoutez Dieu lui-même, il vous dira que c'est pour vos crimes : *Propter scelus populi mei, percussi eum.* (Isa., LIII.) Interrogez l'apôtre saint Pierre, et il vous répondra que Jésus-Christ n'a souffert pour vos péchés qu'afin de vous apprendre à souffrir sur ses traces : *Reliquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus.* (II Petr., II.)

Oui, mortels, qui que vous soyez, si vous ne faites pénitence, vous périrez tous également et sans la moindre distinction : *Nisi poenitentiam egeritis, omnes similiter peribitis.* (Luc., XIII.) C'est un arrêt émané de la bouche de Dieu même, le suprême arbitre de vos destinées, et qui aura, hélas ! trop tôt pour vous son plein effet, si vous n'en prévenez l'exécution affreuse par une pénitence proportionnée à vos crimes. Ils sont nombreux ces crimes dont vous êtes coupables, ils sont griefs, énormes, et l'audace, la révolte, l'ingratitude, tant d'autres circonstances odieuses qui les accompagnent en les aggravant, les rendent inexcusables. Déjà la divinité outragée les a tous marqués d'un trait de feu et d'un feu inextinguible, qui ne cessera de dévorer ses malheureuses victimes, sans jamais les consumer. Hâtez-vous donc, et ne perdez pas un instant, hâtez-vous de les expier, ces crimes damnales, par une pénitence qui ait de justes proportions avec leur grandeur et leur multitude. Telle est la règle de votre pardon, et le caractère essentiel de votre pénitence, comme de toute pénitence chrétienne.

C'est une vengeance sévère que le pécheur armé contre lui-même, exerce sur tout lui-même, et au-dedans et au-dehors. C'est un glaive de douleur, et d'une douleur universelle, qui, après avoir coupé jusqu'au vif l'intérieur de l'homme pécheur, va trancher toutes les parties extérieures, sans en laisser aucune qui n'ait à souffrir son tourment particulier : *Quantum glorificavit se et in deliciis fuit, tantum date illi tormentum.* (Apoc., XVIII.) L'âme, l'esprit, le cœur, la volonté, les sens, le corps et tous ses membres, tous ses organes sont donc également soumis à l'empire de la pénitence ; tout est de son ressort, elle embrasse tout, elle règle tout, elle punit et purifie tout. Mais elle s'attache principalement à punir les vices et les passions par les vertus contraires ; l'orgueil, par l'humilité et les humiliations ; l'avarice, par les aumônes et la libéralité ; la colère, par la dou-

ceur; la vengeance, par le pardon des injures et l'amour des ennemis; le luxe et la vanité, par une modeste simplicité; le murmure et l'impatience dans les maux, par la soumission et la patience à les supporter; la dissipation, par le recueillement; les rires et les joies profanes par les larmes et la tristesse; l'amour des plaisirs défendus par la privation des plaisirs même innocents et permis; une vie oisive, molle, intempérante, voluptueuse et toute mondaine, par une vie sérieuse, appliquée, dure, austère.

Telle est la loi de la pénitence chrétienne. Tels en sont les principes et les règles. Loi inflexible, principes fixes et certains, règles invariables, imprescriptibles : on ne peut ni les éluder, ni les tordre, ni les plier à son gré. Il faut donc s'y soumettre, ou renoncer au salut, en abjurant la pénitence qui l'opère.

Après avoir expié nos crimes par ses douleurs extérieures dans la ville de Jérusalem pour nous apprendre à les expier nous-mêmes, Jésus-Christ va mourir sur le Calvaire pour nous enseigner à mourir parfaitement à nos crimes.

Suivons cette divine victime de nos péchés dans la troisième partie de ce discours.

TROISIÈME POINT.

Jésus-Christ est donc condamné à mourir sur la croix; supplice également ignominieux et cruel, que les Romains réservaient aux esclaves. Quoi! souverain arbitre de nos destinées, vous allez finir les vôtres sur la croix, cette croix scandale pour les Juifs, folie pour les gentils, objet d'horreur et d'exécration pour tous les hommes. On la lui charge sur les épaules, sans considérer qu'il peut à peine se traîner lui-même, épuisé qu'il est par tous les tourments qu'il a déjà soufferts.

Voilà donc le véritable Isaac qui sort de Jérusalem, portant sur son dos le bois de son sacrifice; mais malgré son ardeur pour la croix, il succombe sous la pesanteur du fardeau; on est contraint de lui associer un passant étranger : c'est Simon de Cyrène.

En voyant Jésus porter sa croix, rappelons à notre mémoire ce qu'il disait en parcourant la Judée, que celui qui ne porte pas sa croix ne saurait être son disciple : *Qui non bajulat crucem suam, non potest meus esse discipulus.* (Luc., XIV.) Mais quelle peut donc être cette croix que nous devons porter, chacun de nous, puisqu'elle nous regarde personnellement, et que le refus que nous ferions de la porter nous dévouerait pour toujours du titre glorieux de disciples du Sauveur. Cette croix consiste dans le fidèle accomplissement des devoirs de notre état, malgré les peines qui en sont inséparables, et dans l'ensemble des différentes afflictions qui nous arrivent d'après les ordres ou les permissions de la Providence. C'est cette croix que nous devons porter gaiement, parce qu'elle est toujours

marquée au coin de la justice, nous la méritons; et de la miséricorde, c'est une grâce que nous ne méritons pas, et qui, dans les desseins de Dieu, doit nous conduire à la suprême félicité. Ah! portons-la donc avec amour et avec reconnaissance.

J'aperçois quelques femmes pieuses qui, touchées de compassion, suivent Jésus-Christ en pleurant. Filles de Jérusalem, leur dit-il, séchez vos pleurs, ou bien si vous êtes résolues d'en répandre, ah! pleurez sur vous-mêmes et sur vos malheureux enfants; pleurez le crime de la coupable Jérusalem, qui va crucifier son Dieu, et sur les malheurs affreux qui suivront son forfait déicide. Pour moi, je marche au triomphe en allant au Calvaire, et cette croix, cette même croix dont la vue vous attendrit, en exprimant les larmes de vos yeux, un jour vous la verrez dans mes mains triomphantes, comme le signe éclatant de ma victoire et la terreur de mes ennemis vaincus.

Assisté de Simon le Cyrénéen, Jésus-Christ arrive au Calvaire, sur lequel on avait vu autrefois Isaac prêt à être immolé par son père, et qui servait pour lors au supplice des criminels. Là, sur ce mont fameux, où l'innocente victime doit être égorgée pour l'expiation publique des péchés du monde coupable, les bourreaux étalent à ses yeux les instruments de son supplice; ils la dépouillent de ses habits collés avec son sang à sa chair virgine; ils l'étendent sur ce lit de douleur, l'y attachent avec des clous, dont ils lui percent les pieds et les mains; ils élèvent ensuite cette douloureuse croix et la placent entre celles de deux voleurs, comme s'il était plus criminel qu'eux, en joignant l'ignominie à la souffrance.

Voilà donc Jésus-Christ, le Sauveur du monde, cloué sur l'antel, où il va consumer son sacrifice, en proie à la douleur, et sans la moindre consolation, de quelque côté qu'il puisse tourner ses tristes yeux pour mendier quelque secours. S'il regarde le ciel, il y voit son Père, mais son Père courroucé, qui l'abandonne impitoyablement à toute la rigueur de son douloureux sort, en le laissant dans un état de désolation si extrême qu'il ne peut s'empêcher de s'en plaindre amoureusement quoiqu'amèrement à lui-même, en s'écriant : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* — *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* (Matth., XXVII; Marc., XV.) S'il regarde la terre, et tout autour de lui, des bourreaux inhumains, des disciples abattus, sa sainte Mère désolée, c'est tout ce qu'il aperçoit. Écoutons cependant ses dernières paroles, et recueillons-les avec respect; conservons-les précieusement.

Mon Père, s'écrie-t-il dans le plus fort de ses douleurs, mon Père, mon tendre Père, ah! je vous en conjure par l'excès même de mes douleurs, par le prix de mon dernier soupir, pardonnez aux bourreaux qui me font expirer, car ils ne savent ce qu'ils font.

Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt. (Luc., XXIII.) Il l'appelle son Père, *Pater*, pour l'engager, par ce doux nom de père, à leur pardonner plus facilement. Il lui représente qu'ils ne savent ce qu'ils font, s'efforçant de les excuser, sous prétexte de leur ignorance. Approchez, vindicatifs, et en voyant votre Sauveur mourant demander à son père le pardon de ses ennemis par autant de bouches qu'ils lui ont fait de plaies, vengez-vous des vôtres, si vous l'osez et si vous en avez l'audace, ah! n'en dantez pas, votre sort est décidé; l'enfer et les feux seront votre partage.

A cet acte héroïque de miséricorde envers ses ennemis, le Sauveur mourant en joint un autre à l'égard d'un malfaiteur qu'il voit crucifié à l'un de ses côtés, en lui adressant ces consolantes paroles : Je vous le dis en vérité, aujourd'hui même, vous serez avec moi en paradis : *Amen dico tibi, hodie mecum eris in paradiso.* (Ibid.) Ecoutez-les ces consolantes paroles. Ô vous ! pécheurs, qui, frappés du nombre et de l'énormité de vos crimes, courez vous précipiter dans l'abîme du désespoir. Arrêtez et sachez qu'il est pour vous une ressource certaine dans le prix infini du sang de votre Dieu, et la force de sa grâce toute-puissante qui, d'un voleur, en fait un saint dans un instant. Mais aussi, pécheurs présomptueux, qui, dans l'espoir d'obtenir pardon à la mort, prolongez jusqu'au tombeau la chaîne de vos crimes, tremblez; c'est un miracle que vous ne méritiez pas.

Jésus-Christ voyant sa mère et son bien-aimé disciple aux pieds de sa croix, donne Marie pour mère à saint Jean, et donne à Marie saint Jean pour son fils. C'est le dernier comme le plus précieux gage de son affection qu'il pût donner à l'un et à l'autre, puisqu'en donnant Marie pour mère à saint Jean, il lui donnait le plus riche trésor qui fût au monde, et qu'en donnant saint Jean pour fils à Marie, il lui donnait son plus cher disciple, pour lui servir de soutien et de consolation : *Mulier, ecce filius tuus; fili, ecce mater tua.* (Joan., XIX.)

Après cette touchante disposition de sa dernière volonté, Jésus-Christ remet son âme entre les mains de son Père : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum* (Luc., XXIII); il dit que tout est consommé, puisqu'il ne lui reste plus rien à faire ici-bas que le dernier soupir qu'il va rendre, pour accomplir les prophéties, réaliser les ombres et les figures, expier le péché, satisfaire pour l'homme pécheur et le réconcilier avec Dieu, en réparant l'outrage qu'il n'avait pas craint de lui faire : *consummatum est.* (Joan., XIX.) Enfin, il baisse la tête, il expire : *Et hæc dicens expiravit.* (Luc., XXIII)

L'Auteur de la vie est donc mort, N... il est mort pour exterminer le péché et vous apprendre à y mourir vous-mêmes, en l'exterminant de vos cœurs. Tel est le grand objet des souffrances et de la mort d'un Dieu; l'anéantissement du péché, ce cruel ennemi

de sa gloire et du bonheur de ses créatures. Le grand ouvrage de l'homme pécheur est donc de détruire et d'anéantir le péché dans son cœur, à la vue d'un Dieu mort et crucifié pour lui porter les derniers coups, et pour apprendre aux pécheurs comment ils doivent opérer cette destruction salutaire.

Voyez-le donc, pécheurs, ce Dieu mort pour vos crimes, et à la vue de ses sacrées plaies encore fumantes du sang adorable qu'elles ont versé à gros bouillons; ah! ne différez pas un instant à prendre en main le glaive de la pénitence, en vous armant contre vous-mêmes, pour vous immoler tout entiers, avec toutes vos convoitises, et couper jusqu'à la moindre racine du péché : *inspice et fac.* (Exod., XXV.) Coupez, traitez cette maudite racine de l'orgueil, qui vous aveugle au point de vous persuader qu'il faut tout rapporter à vous-mêmes, comme au centre auquel tout doit aboutir, par la folle idée qu'il vous donne de votre propre excellence. Déracinez l'envie, cette basse passion qui vous dessèche par le chagrin qu'elle vous cause à la vue des avantages spirituels et temporels de vos semblables. Etouffez la colère, cette passion fougueuse qui vous enflamme si souvent, et dont les mouvements convulsifs éteignent en vous le flambeau de la raison. Renoncez à l'intempérance et à tous les plaisirs des sens, à toutes les voluptés de la chair qui vous dégradent et avilissent la dignité de vos âmes.

Mourez à cette fausse délicatesse qui vous révolte contre toutes les lois qui gênent tant soit peu vos penchants et vous fait prendre l'alarme à la vue des moindres souffrances. Mourez à l'avarice, cette passion sordide, qui fait que vous ne vivez que pour les biens périssables de la terre, et que vous les désirez avec ardeur, que vous les recherchez avec empressement, que vous les possédez avec attache, que vous les conservez avec inquiétude, que vous les perdez avec une douleur extrême.

Mourez enfin à tous les péchés et à tous les vices pour ne vivre que de la vie de la grâce et pratiquer toutes les vertus; l'humilité qui, en vous anéantissant à vos yeux, vous fera rapporter tout à Dieu, sans jamais vous glorifier de rien; l'amour du prochain, par lequel vous aimerez tous vos semblables comme d'autres vous-mêmes, en vous réjouissant de leurs avantages avec le même épanouissement de cœur que vous faites de vos propres avantages; la douceur, cette vertu charmante qui triomphe des caractères les plus féroces, et s'attire l'affection des âmes les plus dures; la tempérance et la mortification, qui vous élèveront bien au-dessus de la chair et des sens, pour vous nourrir des choses célestes et éternelles par une haute contemplation; le courage magnanime, qui vous fera supporter, rechercher et aimer tout ce qui peut contrarier vos inclinations, vos goûts sensuels, vos penchants désordonnés, faire souffrir votre nature ennemie de la croix; le détachement, le

mépris des richesses, malgré leurs prestiges enchanteurs, la tendre compassion qui vous rendra sensibles aux besoins des malheureux et qui vous fera un devoir religieux de les répandre avec profusion dans leur sein.

Telle est l'esprit du mystère de la passion et de la mort de Jésus-Christ. Tel l'exemple qu'il vous donne aujourd'hui sur la sainte montagne du Calvaire, et qu'il vous commande d'imiter : *Inspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est.* (*Ibid.*)

Je le veux, Seigneur, mais pour accomplir votre précepte et mes faibles désirs, j'ai besoin d'être soutenu de votre bras tout-puissant, de la force de votre grâce. Accordez-la moi donc, ô mon Dieu ! cette grâce médicinale et fortifiante, qui prend sa source dans les ruisseaux de votre sang, ce sang adorable et infiniment précieux que vous venez de répandre sur la croix, et qui est encore tout fumant. Versez-en une seule goutte dans mon âme, ô Jésus, mon divin Sauveur, et aussitôt plein de courage et de force, je m'élancerai dans le pressoir de vos douleurs pour les partager avec vous ; toute ma gloire sera de me voir écrasé, humilié, anéanti comme vous, et tout mon plaisir de souffrir, de me crucifier, de porter votre croix tous les jours de ma vie, de mourir, de m'ensevelir dans votre tombeau pour en sortir brillant de gloire, au jour de la résurrection générale. Ainsi soit-il.

SERMON XXV.

POUR LE JOUR DE PAQUES.

Iesum quæritis Nazarenum crucifixum ; surrexit, non est hic. (*Marc., XVI.*)

Vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié ; il est ressuscité, il n'est plus ici.

Non, mes frères, non, et nous l'y cherchions en vain, Jésus-Christ n'est plus caché dans l'obscur poussière du tombeau, que nous humectons il n'y a encore que quelques heures de l'amertume de nos larmes. Aujourd'hui même, à l'aurore naissante, il en est sorti plus brillant que le soleil, ce père de la lumière, ce flambeau de l'univers, qui féconde la terre et jaunit nos moissons, par l'éclat de ses rayons dorés et la douce chaleur de ses feux bienfaisants. Il en est sorti glorieux, victorieux, triomphant et tenant enchaînés à son char de triomphe la mort, le péché, le monde, l'enfer, les démons, tous ses ennemis jaloux de la pompe de sa gloire et des splendeurs de sa victoire. Il en est sorti plein de vie, en laissant dans le sépulcre étonné son suaire et toutes les funèbres enveloppes de son corps inanimé : *surrexit*. O jour mille fois heureux et le plus beau des jours ! jour de splendeur et d'éclat ! jour de gloire et de triomphe ! jour de louanges et d'allégresse ! jour que fit le Seigneur de préférence à tous les autres jours, et le chef-d'œuvre de sa puissance ainsi que de sa sagesse et de son amour pour nous ! jour infiniment salutaire pour les

mortels, qui en connaissent le prix ; ah ! le Sauveur du monde ressuscite dans ce jour à jamais mémorable, autant pour eux que pour lui-même, autant pour leur salut que pour sa propre gloire. Et voilà, N... ce qui va faire tout le sujet de ce discours.

Vous verrez dans la première partie que Jésus-Christ ressuscité est pour nous le gage certain de notre résurrection corporelle à la gloire. Vous verrez dans la seconde partie que Jésus-Christ ressuscité est pour nous le modèle accompli de notre résurrection spirituelle à la grâce. *Regina cali*, etc.

PREMIER POINT.

Si Jésus-Christ n'est point ressuscité, notre foi est vaine ; nous sommes encore dans nos péchés et les plus misérables des hommes. (1 *Cor.*, XV.) Ainsi parlait saint Paul au peuple de Corinthe. Mais rassurons-nous, N..., Jésus-Christ est ressuscité, et sa résurrection, à ne la considérer même que dans l'ordre de la nature, se trouve revêtue de toute la certitude et de toute l'authenticité des faits historiques les plus incontestables. Elle va de pair avec l'existence de tant d'hommes fameux qui ont joué un si grand rôle dans l'antiquité, tels que les Alexandre, les Cyrus, les Scipion, les César et mille autres ; elle égale la vérité de la fondation des républiques, des royaumes, des empires et de l'histoire de leurs fondateurs. Elle est donc indubitablement certaine, et elle devient par sa certitude non-seulement la preuve de la divinité de son auteur et de sa religion, mais aussi la base de notre foi, le fondement de nos espérances, le gage assuré de notre résurrection corporelle à la gloire.

En effet, Jésus-Christ meurt, comme il l'avait prédit. On descend son corps de la croix ; on l'embaume, on le met dans le sépulcre, dont on ferme l'entrée d'une grosse pierre ; les Juifs mettent leur seau sur cette pierre, *signantes lapidem* (*Matth.*, XXVII), et postent des gardes de leur choix pour défendre le tombeau contre la violence ou la surprise. Voilà donc le tombeau fermé, scellé, investi de soldats agueris, expérimentés, braves et prêts à combattre pour la conservation du dépôt commis à leur courage et à leur fidélité. Voilà bien des précautions ; elles ne sauraient être plus justes : quel en sera le succès ? Malgré toutes ces précautions, Jésus-Christ ressuscite en sortant glorieux du tombeau, et il ressuscite le troisième jour, comme il l'avait prédit : *Et tertia die resurget.* (*Matth.*, XX.) Jésus-Christ ressuscité se montre à ses disciples à diverses reprises et en diverses circonstances ; il se montre spécialement à un disciple infidèle qui avait juré qu'il ne croirait pas le fait de sa résurrection, s'il ne voyait l'ouverture des clous et qu'il ne mit les mains dans ses plaies. Il boit, mange, converse avec ses disciples et les instruit des mystères de son royaume durant l'espace de quarante jours. Enfin il les assemble,

au nombre de cinq cents, sur une montagne de Galilée. Là il leur ordonne d'aller annoncer son Evangile par toute la terre, et, après les avoir bénis, il s'élève, prend l'essor, monte en corps et en âme au céleste séjour, pour s'y asseoir, par droit de conquête, sur son trône éternel, et y faire asseoir avec lui une heureuse troupe de saints captifs qui le suivent pour honorer la pompe de son triomphe.

Témoins d'un spectacle qui les transporte hors d'eux-mêmes, et ne pouvant détacher leurs yeux du brillant nuage qui leur dérobe leur divin Maître, les disciples ravis, extasiés, cèdent enfin à la voix d'un ange qui les avertit de quitter la montagne pour aller prêcher par toute la terre ce qu'ils ont vu et entendu du Verbe de vie, descendu du ciel et remonté jusqu'au plus haut des cieux pour le salut des hommes. Dociles à la voix du messager céleste, les disciples se retirent tous ensemble dans le cénacle pour y recevoir le Saint-Esprit, et ils ne l'ont pas plutôt reçu qu'ils se dispersent par toute la terre pour y prêcher l'Evangile et y attester, par l'effusion de tout leur sang, la vérité de la résurrection de Jésus-Christ, leur divin Maître : ce miracle qui vaut, lui seul, tous les autres et plus que tous les autres, soit de l'Ancien soit du Nouveau Testament. Oubliez donc, mes frères, j'y consens, oubliez tous les miracles antérieurs, et de Moïse et des prophètes, de la loi mosaïque et de Jésus-Christ lui-même. Comptez pour rien les plaies de l'Egypte, la mer Rouge divisée et suspendue comme en un double mur; la manne tombant du ciel pendant l'espace de quarante ans pour nourrir des millions de personnes, un dur rocher d'un coup de verge changé en eau pour les abreuver; le mont Sinaï couvert de fumée et de feu, symbole de la majesté de l'Eternel, qui s'y entretient avec Moïse, son serviteur; la terre ouverte pour engloutir des sacrilèges, le soleil arrêté au milieu de sa course; les murs des villes renversés et détruits au son tout seul de quelques trompettes, le feu du ciel descendant à la voix d'un homme pour consumer ou des victimes qu'il offre en sacrifice, ou d'insolents messagers d'un prince impie qui méprise le Dieu du prophète. Oubliez tous les miracles de l'Ancien Testament et négligez ceux du Nouveau : les boiteux redressés, les aveugles éclairés, les sourds et les muets entendant et parlant, les paralytiques subitement guéris, les morts ressuscités; des troupes de familles nourries et rassasiées dans des campagnes désertes, au moyen de quelques pains multipliés et reproduits; les orages dissipés, les tempêtes calmées, les vents déchainés, soufflant, mugissant, réduits, d'un seul mot, au silence. Oubliez ou négligez tous ces prodiges, j'y consens, un seul me suffit pour prouver invinciblement la divinité de notre religion sainte; il est incontestable : c'est la résurrection de Jésus-Christ.

Ses disciples rassemblés au nombre de

cinq cents sur le Thabor, le voient donc monter au ciel, porté sur une nuée de gloire et de lumière qui le dérobera à leurs yeux collés sur le nuage qui l'enlève à la terre quarante jours après sa résurrection. Ils le voient, et, revêtus de la force de l'Esprit-Saint qu'il leur avait promis, ils volent par toute la terre prêcher son Evangile, sa mort, sa résurrection, son ascension au ciel, où il est assis à la droite de son Père, dans cet immortel séjour du bonheur et des bienheureux. Ils prêchent ces vérités, ils les scellent de leur sang. Ils les persuadent en souffrant et en mourant pour elles; ils les persuadent au monde entier conjuré d'abord contre eux; à ce monde également vain, superbe, corrompu, sensuel, voluptueux, superstitieux, dont ils deviennent les oracles, les maîtres, les législateurs et les réformateurs.

Dira-t-on encore après cela, avec le juif endurci, que les apôtres ont enlevé le corps de leur maître, tandis que les gardes dormaient, ou bien avec le philosophe incrédule, que l'histoire de la résurrection de Jésus-Christ n'ayant d'autre appui que le témoignage de ses disciples, ne mérite aucune croyance, les témoins étant intéressés à la soutenir par l'envie de se faire un nom, et d'acquérir de la gloire en la soutenant? Deux hypothèses également insensées et absurdes : *Stulta insania!* dit saint Augustin (*In psal. XXXVI*, enarr. 2), en pressant les gardes dans les termes suivants : Vous, soldats, si vous vieilliez, comment avez-vous pu, les yeux ouverts, souffrir l'enlèvement du corps de Jésus, et si vous dormiez, de quelle sorte avez-vous pu, les yeux fermés par le sommeil, distinguer s'il a été enlevé ou s'il est ressuscité : *Si vigilabas, quare permisisti? si dormiebas, unde scisti?* Regarde donc, ô Juif? regarde les mains de ton Messie que tu as percées; vois son corps glorieux tout entier, et dis encore, si tu l'oses, que ses disciples l'ont enlevé pendant le sommeil de tes gardes.

Pour vous, incrédules, qui que vous soyez, écoutez. Les disciples de Jésus-Christ étaient tous des gens simples, ignorants, mais sincères, véridiques, ennemis de tout déguisement, de toute imposture, et autant incapables de mentir que de former un projet tel qu'on le suppose, comme le prouvent invinciblement, et leur conduite et leurs écrits. Ils ne l'ont donc pas formé ce projet absurde, insensé, impossible; oui, impossible dans la spéculation, et plus encore dans l'exécution.

Impossible dans la spéculation. Pour le concevoir ce projet, voici comment les disciples auraient dû raisonner. Notre maître est mort, et il n'est point ressuscité, comme il nous l'avait promis. C'est donc un insigne imposteur qui s'est joué de nous, en abusant de notre crédulité, en trompant nos espérances; n'importe. Unissons-nous tous ensemble pour faire accroire à l'univers qu'il s'est vraiment ressuscité par sa propre vertu, qu'on ne peut

être sauvé sans croire en lui et l'adorer comme le seul Dieu ; qu'il faut briser les autels de tous les autres dieux pour lui plaire et mériter ses faveurs. Ce projet trouvera des obstacles, il ne faut pas nous le dissimuler. Nous aurons pour ennemi le monde entier, qui combattrait contre nous avec le fer, les chaînes, les fouets, les scorpions, les noirs cachots, les roues, le feu, les flammes et les bûchers ardents ; mais nous triompherons sûrement de tout et par nos propres forces, n'ayant ni espérance, ni secours à attendre, soit du côté de Dieu, soit du côté des hommes, qui se réuniront au contraire pour punir notre méchanceté, notre imposture dans le temps et dans l'éternité. Projet absurde et impossible dans la spéculation ; impossible dans la pratique et dans l'exécution.

Est-ce donc que les plus beaux projets s'exécutent aussi facilement qu'ils se conçoivent, lors même que la conception en est aisée, noble, flatteuse à l'imagination ? La chair sert-elle toujours l'esprit à son gré ? Quoi ! cinq cents personnes timides et si lâches, qu'elles ont toutes abandonné Jésus-Christ pendant sa vie, à l'aspect du moindre danger, sont donc changées tout à coup après sa mort, en autant d'intépides héros, qui bravent les tourments et la mort pour soutenir l'imposteur qui les a si cruellement jouées ? Leurs corps sont donc devenus des corps de fer et de bronze, et cette merveilleuse transmutation, ils la doivent à leur méchanceté même et à l'incroyable scélératesse qui les porte à soutenir, contre tous les remords de leurs consciences, un mensonge connu, jusque sur les gibets, les bûchers et les roues ? En eux et par eux, la plus méchante de toutes les impostures, triomphe donc des tourments, de la mort et du monde qui les fait souffrir et mourir, puisqu'ils souffrent, qu'ils meurent tranquilles, joyeux, au milieu des plus cruels supplices, et que le monde croit en les tourmentant et en les voyant souffrir et mourir ? Ah ! ciel ! fut-il jamais absurdité pareille ?

Oui, le monde croit par la grâce de Jésus-Christ vraiment ressuscité, votre espérance et la mienne : *Surrexat Christus spes mea*, puisqu'étant ressuscité, nous ressusciterons nous-mêmes sur ses pas : la conséquence est légitime. Jésus-Christ est ressuscité comme notre père : nous ressusciterons donc comme ses bien-aimés enfants. Il est ressuscité comme le premier-né d'entre plusieurs frères : nous ressusciterons donc comme ses frères puînés. Il est ressuscité comme notre maître, notre pasteur, notre pontife, notre avocat, notre médiateur, notre rédempteur : nous ressusciterons donc comme ses disciples, ses oncles, ses clients, ses esclaves rachetés au prix de son sang. Il est ressuscité comme notre roi, notre chef : nous ressusciterons donc comme ses sujets et ses membres. Oui, il est dans l'ordre et l'essence des choses que le chef soit uni à ses membres fidèles, pour leur communiquer le mouvement, la vie, le bonheur dont il jouit lui-même ; et ce serait un corps mons-

trueux que celui où l'on verrait le chef plein de vie, couronné de gloire, nageant dans la joie, tandis que ses membres seraient sans mouvement, sans vie, ensevelis dans la corruption du tombeau. Aussi l'apôtre saint Paul parle-t-il de notre résurrection comme si déjà elle était arrivée, en disant que Dieu le Père nous a ressuscités avec son Fils, et fait asseoir sur son trône. Aussi le même apôtre nous assure-t-il (*Rom.*, IV) que Jésus-Christ s'est livré à la mort pour nos péchés, et qu'il est ressuscité pour notre justification, c'est-à-dire que par sa mort il a satisfait à la justice de son père pour nos péchés, et que par sa résurrection il nous a communiqué une vie nouvelle. Victime d'expiation sur la croix ; source de justice, de grâce et de gloire sur le trône immortel où il est assis par la vertu de sa résurrection.

Ah ! N... , n'en doutons pas ; nous ressusciterons un jour comme Jésus-Christ notre chef pour partager ses couronnes et ses joies, si nous l'avons suivi dans ses souffrances. Et voilà le doux espoir qui doit nous consoler au plus fort des maux qui nous investissent de toute part, dans cette vallée de misères et de larmes, comme il consolait si puissamment le saint homme Job, lorsque dans la vue anticipée de sa résurrection future, il s'écriait, transporté hors de lui-même : Ah ! je sais. Vous savez ? Eh quoi ? Que savez-vous, triste patient, mangé de vers et de pourriture sur votre infect fumier ? Je sais que mon Rédempteur est vivant, que je ressusciterai de la terre au dernier jour, et que je verrai mon Dieu dans ma chair : *Scio. (Job, XIX.)*

O vous donc, qui couché sur le fumier de l'indigence, géissez sous les mêmes maux qui accablaient le saint prophète, consolez-vous, en vous écriant avec lui : Je sais, oui, je sais, comme si déjà je le touchais de mes mains, comme si déjà je le voyais de mes yeux : *Scio*. Et quoi ? que ce corps plein de corruption ressuscitera un jour incorruptible, en sortant sans effort de la cendre du tombeau. Il y sera mis corps animal, et il en sortira corps spirituel. Il y sera mis corps privé de mouvement, et il ressuscitera doué de vitesse et d'agilité. Il y sera mis corps inanimé, et il ressuscitera plein de vie, de gloire et d'immortalité. Et déjà, déjà même, si l'ardeur de mes desirs ne me séduit pas, et que la vivacité de ma foi, la fermeté de mon espérance, l'activité de mon amour ne me rapprochent point trop les objets, déjà et au plus fort de mes maux, dans l'accès de mes plus violentes douleurs, je crois apercevoir mon Sauveur ressuscité, qui me dit, en m'envisageant tendrement, que bientôt je ressusciterai comme lui. Déjà, il me le semble, il suspend, il dissipe tous mes maux ; je l'entends, je le vois, je l'embrasse, je vis, je règne, je triomphe assis sur le trône resplendissant de mon Sauveur ressuscité ; c'est du moins la ferme espérance que j'en ai, et qui toujours reposera dans mon sein, de façon que rien ne pourra l'en arracher : *Reposita est hæc spes mea in sinu meo. (Ibid.)*

Jésus-Christ ressuscité est donc le motif le plus puissant de la consolation du chrétien, parce qu'il est le principe, la source, le gage certain de la résurrection future et corporelle à la gloire; vous venez de le voir.

Jésus-Christ ressuscité est encore le modèle accompli de la résurrection spirituelle du chrétien à la grâce : vous l'allez voir dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Le même apôtre qui nous donne la résurrection de Jésus-Christ comme le gage certain de notre résurrection corporelle à la gloire, nous la propose aussi comme le modèle parfait de notre résurrection spirituelle à la grâce : *Ut quomodo Christus surrexit a mortuis, ita et nos in novitate vitæ ambulemus.* (Rom., VI.) Or, parmi les caractères de la résurrection de Jésus-Christ qui doivent nous servir de modèle, j'en remarque trois principaux. Il est ressuscité véritablement : *Surrexit vere.* (Luc., XXIV.) Sa résurrection n'a point été oisive et stérile, mais agissante et féconde; il en a donné des preuves certaines, en apparaissant plusieurs fois à ses disciples pour les instruire des mystères du royaume de Dieu : *Apparens illis in multis argumentis, et loquens de regno Dei.* (Act., I.) Sa résurrection a été stable et constante; Jésus-Christ ressuscité n'est plus mort : *Christus resurgens a mortuis, jam non moritur.* Sa résurrection a donc été véritable, active, constante. Telle doit être notre résurrection spirituelle à la grâce : caractère de vérité, caractère d'activité, caractère de constance et de stabilité. Trois caractères qui doivent distinguer notre résurrection spirituelle, à l'exemple de celle de Jésus-Christ notre modèle.

1^o Caractère de vérité. Ce n'est donc pas une résurrection feinte, apparente et fantastique qu'on exige du chrétien; c'est une résurrection réelle et véritable, qui fasse qu'on puisse dire de lui, comme de Jésus-Christ ressuscité : pourquoi le cherchez-vous parmi les morts et dans le tombeau, lui qui est vivant ? *Quid queritis viventem cum mortuis?* (Ibid.) Il y était, il est vrai, il n'y a guère, et voilà encore le lieu, voilà le tombeau que lui avaient creusé de leurs mains perfides, ses différents péchés; tombeau dans lequel ils le tenaient captif, enchaîné, enseveli. Mais grâces immortelles en soient rendues à la bonté divine ! il n'y est plus, et vous l'y chercheriez en vain : *Surrexit, non est hic.*

Non, il n'en est pas de lui comme de tant d'hypocrites, ces fantômes de ressuscités, qui ne s'acquittent du devoir pascal que pour sauver les apparences du christianisme, sans renoncer à leurs désordres; c'est un homme vraiment ressuscité, réellement changé, foncièrement converti, dont le cœur est détaché de tous les objets séducteurs qui le corrompirent autrefois. On le vit, il est vrai, se jeter en furieux au milieu des plus grands dangers, courir avec ardeur après toutes les occasions du crime, fréquenter as-

sidément toutes les assemblées profanes, toutes les compagnies mondaines, toutes les académies de jeu, tous les spectacles défendus, tous les lieux de débauches, se rouler enfin sans honte et sans pudeur dans la fange de mille sortes de vices; mais il y a généreusement renoncé, et ce serait inutilement qu'on l'y chercherait : *surrexit, non est hic.*

Oui, liaisons dangereuses, doux et charmant commerce, sociétés aimables, tendres liens, chaînes d'une amitié suspecte, du sang même, il a tout secoué, tout rompu, tout laissé dans le tombeau, sans conserver ni suaire, ni linceul, aucune enveloppe, aucune marque de ses anciennes habitudes : voyez-les, les voilà dans le sépulcre qu'il a quitté : *linteamina et sudarium.* (Joan., XX.)

Tel est, N..., le premier caractère de la résurrection spirituelle à la grâce; il faut nécessairement qu'on puisse dire d'un chrétien ressuscité, qu'il n'est plus dans l'infect tombeau de ses anciennes habitudes criminelles, de son amour pour le monde et pour toutes les choses du monde, de son attachement à ses pompes et à ses vanités, de sa fureur pour les plaisirs. Il faut qu'il soit vrai de dire de lui qu'il a quitté toutes les occasions prochaines du péché, au point de s'être arraché lui-même l'œil et le pied droit qui étaient pour lui un sujet de scandale, c'est-à-dire qu'il s'est courageusement séparé de cette chose, de cette personne, de cette compagnie qui lui étaient une occasion de chute, un principe de mort, un écueil pour sa vertu. Caractère de vérité par conséquent, premier caractère de la résurrection spirituelle du chrétien : l'activité en est le second.

2^o Caractère d'activité. Jésus-Christ est ressuscité, dit l'apôtre saint Paul (Rom., VI), afin qu'en la même manière qu'il est ressuscité, nous marchions dans une nouvelle vie. Et encore si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, cherchez les choses d'en haut; ayez du goût pour les choses du ciel et non pour celles de la terre : *Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt querite..... Quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram.* (Coloss., III.) C'est donc une vie nouvelle et toute contraire à la première, qui doit caractériser la résurrection du chrétien; une vie de foi, d'espérance, de charité, de justice, de sainteté, une vie de tempérance, de sobriété, de douceur, d'humilité, de patience, de simplicité; une vie sérieusement appliquée à l'exercice de toutes les vertus, à la pratique de toutes les bonnes œuvres. C'est à cette marque que l'on connaît la vie de l'âme, comme l'on connaît celle du corps à son mouvement et à son agilité. Ressusciter spirituellement, c'est donc passer du péché à la grâce; de l'iniquité à la justice; de la corruption à la pureté; des vices aux vertus qui leur sont opposées; des œuvres de ténèbres aux œuvres de lumière.

Ressusciter spirituellement, c'est donc pour un avaro, c'est mépriser les biens de la terre autant et plus qu'il ne les a estimés,

et ne s'en servir désormais que pour le soulagement de ceux qui en ont besoin; c'est pour un usurier, restituer tous les fruits de ses usures, et se faire un plaisir d'obliger ses frères en leur prêtant gratuitement; c'est pour un orgueilleux, se mépriser lui-même dans la vue de son néant, s'humilier que les autres le méprisent, et s'exercer assidûment dans les pratiques intérieures et extérieures de l'humilité chrétienne; c'est pour un intempérant, s'imposer des jeûnes et des abstinences volontaires; c'est pour un impudique et un voluptueux, crucifier sa chair avec les pointes d'une pénitence austère, à proportion des voluptés mortelles qu'il lui a fait goûter; c'est pour ce père de famille négligent, dissipé, toujours hors de lui-même et de son domestique, s'occuper du soin de ses affaires, du règlement de sa maison, de l'éducation de ses enfants, de tous les devoirs de son état et de sa condition; c'est pour cette mère voyage, vaine, mondaine, enjouée, substituer à la légèreté, à la vanité, à l'enjouement, à l'amour du monde, du luxe et de la parure, une modeste simplicité dans tout son extérieur, une édifiante gravité, le soin de son ménage, de sa famille et de ses domestiques, tous les exercices d'une piété exemplaire, qui répare tous les scandales qu'elle a donnés. Ressusciter enfin, c'est mener comme Jésus-Christ une vie toute céleste et toute divine, toute occupée de la gloire de Dieu, de l'affaire du salut, des exercices de la religion, de l'instruction et de l'édification du prochain : *Quæ sursum sunt quærite... quæ sursum sunt sapite.*

Ah! N..., si vous vous reconnaissez à ces traits, et que tel soit le second caractère de votre résurrection, je vous le dis avec le grand Apôtre, réjouissez-vous, oui et je vous le répète d'après lui, réjouissez-vous et ne mettez point de bornes à votre joie; puisque c'est pour vous que ce jour est vraiment le jour des jours, jour d'allégresse et de joie, jour de pompe, de magnificence et de gloire, jour de victoire et de triomphe, jour auquel l'empire de la mort a succombé, dans vos cœurs, sous l'empire de la vie, jour où l'Eglise votre tendre mère entonne à cause de vous ses plus mélodieux cantiques, puisqu'elle célèbre tout à la fois, et la résurrection corporelle de son divin époux, et la résurrection spirituelle de ses bien-aimés enfants. Poursuivez donc, et dans les saints transports que vous inspire le grand Apôtre, oubliez tout pour donner à votre résurrection spirituelle, le dernier trait de ressemblance qu'elle doit avoir avec celle de Jésus-Christ, je veux dire une stabilité constante.

3^e Jésus-Christ étant ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus; la mort n'aura plus d'empire sur lui : *Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur; mors illi ultra non dominabitur.* (Rom., VI.) C'est toujours l'apôtre saint Paul qui nous parle, en nous traçant le dernier caractère que doit présenter notre résurrection pour ressembler parfaitement à celle de Jésus-Christ notre mo-

dèle, et l'honorer par cette ressemblance. Comme le plus glorieux privilège de sa résurrection a été l'immortalité, et qu'il n'est sorti triomphant du tombeau que pour remonter sur son trône éternel, entraînant après lui des milliers de saints, pour en faire autant de rois immortels dans son céleste séjour, il veut aussi vivre éternellement dans nos âmes, quand une fois il y est entré par la grâce; en sorte qu'on puisse dire de lui sous ce rapport, qu'il ne meurt plus : *Christus resurgens, jam non moritur.* Et sans cela, quelle confusion pour lui de se voir introduit dans nos cœurs et bientôt banni de ces mêmes cœurs, honoré et outragé tour à tour, accueilli et crucifié tout de nouveau presque dans le même temps! Et sans cela, quel avantage réel pourrions-nous recueillir de sa présence momentanée dans nos âmes inconstantes et perfides? Ignorons-nous que le péché de rechute rend l'état de celui qui retombe plus déplorable que le premier? Ne savons-nous pas que les lauriers, prix de la victoire, et la couronne de vie ne sont dus qu'à l'héroïsme de la vertu qui combat constamment jusqu'à la mort et qui meurt en combattant, *esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vitæ* (Apoc., II.)

Oui, oui, c'est la fidélité toute seule jusqu'à la mort dans le service de Dieu, qui mérite ses couronnes immarcescibles; et sans elle point de mérite persévérant, point de gloire, point de récompenses éternelles; elles ne sont destinées qu'à ces âmes héroïques et constamment fidèles qui se font violence jusqu'à la fin pour emporter de vive force le royaume des cieux; et il ne reste aux autres que la honte ineffaçable de leurs infidélités. Tel est l'ordre suprême; ainsi l'a résolu dans ses justes et éternels décrets, l'incorruptible et souverain dispensateur de l'opprobre et de la gloire.

C'est sur cette règle inflexible et cette immobilité de la justice des décrets de l'Eternel qu'il faut que vous vous jugiez, ô vous qui vous flattez d'être ressuscités avec Jésus-Christ. Voyez donc, examinez et répondez-nous dans la sincérité de vos âmes. Avez-vous éprouvé dans le fond de vos cœurs les saintes angoisses de la pénitence chrétienne? La terre de vos pénitences a-t-elle tremblé au dedans de vous d'un saint et salutaire frémissement? Avez-vous détesté sincèrement tous vos péchés et levé d'une main courageuse la pierre accablante des différentes passions qui vous tenaient ensevelis dans l'homicide tombeau de votre innocence? Sur les débris de ces passions meurtrières, avez-vous érigé un trône inébranlable à toutes les vertus dont la religion vous ordonne la pratique? Sur ce trône inaccessible aux traits des ennemis jaloux de votre félicité, vous voit-on uniquement occupés du soin de votre salut et des bonnes œuvres qui l'assurent? Vous voit-on sans cesse, l'encensoir à la main, remplis des parfums de la plus pure vertu, honorer les plaies glorieuses du Sauveur, et puiser dans cette source intarissable de toutes

sortes de grâces, la force de mener constamment et jusqu'au dernier soupir la vie d'un chrétien ressuscité sur les traces de Jésus-Christ son modèle et son maître? Cette vie nouvelle et si différente de l'ancienne, cette vie humble, douce, innocente, patiente, charitable; cette vie toute de retraite, de silence, de travail, de prière, de compoñtion, de mortification, de pénitence; cette vie enfin, qui en dépouillant l'homme de l'infirmité de sa chair et en le revêtant de la force du Très-Haut le met en état de ne pas craindre la mort, lui donne même le courage de la défier, de la braver, de l'invoquer par ses soupirs, et quand elle est accourue selon ses vœux, de l'envisager d'un œil tranquille et triomphant, de l'embrasser amoureusement comme sa chère libératrice, qui, en brisant les portes de sa prison lui ouvre celles du ciel, cet aimable séjour de l'innocence, ainsi que de la sainte et heureuse liberté qui n'appartient qu'aux enfants de Dieu, ces généreux vainqueurs du péché, de l'enfer et du monde.

Ah! si ces dispositions sublimes sont celles-là mêmes que lit dans vos cœurs celui qui en est le scrutateur infiniment éclairé; si votre résurrection spirituelle offre aux yeux de la foi ces sacrés caractères, que vous reste-t-il pour combler la joie de l'Eglise et compléter la gloire de Jésus-Christ ressuscité? Que vous reste-t-il? Il vous reste à enfoncer de plus en plus vos traits de ressemblance avec ce divin chef de tous les prédestinés. Il vous reste à persévérer jusqu'à la fin dans ce bienheureux état, en sorte que rien ne soit capable de vous en faire tomber; non rien, soit dans le monde, soit dans l'enfer; ni les tentations les plus subtiles ou les plus violentes des êtres infernaux, ni les caresses ni les terreurs du monde tantôt flatteur et tantôt menaçant, ni l'appas trompeur des plus séduisants plaisirs, ni le faux brillant des plus grands honneurs, ni les plus doux liens de la parenté, ni l'amitié de la société; ni la crainte du respect humain et la crainte du mépris ou des outrages des hommes témoins de vos actions. Ce sera pour lors qu'attachés indissolublement à Jésus-Christ ressuscité votre modèle, vous goûterez de plus en plus combien il est doux à ceux qui l'aiment. Ce sera pour lors que vous puiserez abondamment dans les sources rayonnantes des plaies de votre divin Sauveur ces grâces puissantes qui vous feront courir, voler dans l'épineuse carrière du salut, jusqu'à la fin. Ce sera pour lors que le céleste pinceau de la grâce toujours à la main pour vous transfigurer sans cesse en l'image resplendissante de Jésus ressuscité et couronné de gloire par sa résurrection, vous acquerez à chaque instant de nouveaux mérites et des droits inviolables sur ses récompenses; ce sera pour lors enfin qu'après avoir été le modèle accompli de votre résurrection spirituelle, Jésus-Christ ressuscité sera encore votre rémunérateur magnifique, en vous associant à son triomphe et à tous les

privilèges de sa résurrection corporelle.

SERMON XXVI.

Pour le dimanche dans l'octave de Pâques.

SUR LA PAIX INTERIEURE DE L'AME.

Pax vobis. (Joan., XX.)

La paix soit avec vous.

Qu'ai-je dit, N... et quelle parole venez-vous d'entendre? Quel souhait viens-je de vous faire? Ce n'est pas moi qui ai parlé; c'est le Dieu même de la paix, le Fils unique de Dieu et le Sauveur du monde ressuscité qui l'annonce à ses disciples cette paix si désirable, et qui la leur donne en l'annonçant, car toutes ses paroles ont leurs effets; elles sont efficaces et substantielles. C'est donc Jésus-Christ l'Homme-Dieu qui, en apparaissant à ses disciples, peu de jours après sa résurrection glorieuse, leur donne la paix, et dans leur personne à tous les hommes de bonne volonté, à tous les vrais chrétiens, à tous les justes du monde; puisqu'il s'agit de cette paix intérieure de l'âme que l'impie, le pécheur ne connaît pas, et qui est propre de l'homme de bien qui craint Dieu et qui observe ses ordonnances dans tous les points. O paix de l'homme juste, paix que le monde ne connaît pas et qui ne se trouve ni dans la jouissance de ses biens, ni dans l'empire des passions turbulentes, ni dans le cœur des hommes passionnés pour quelque objet visible que ce puisse être; paix, l'apanage de l'innocence, le salaire de la fidélité à la loi, la récompense de la vertu consommée, paix heureuse, paix ineffaçable qu'une langue mortelle ne saurait décrire, et qui surpasse tout sentiment; comme elle est bien au-dessus de toute expression! C'est cette paix admirable qui va faire le sujet de ce discours, trop faible il est vrai pour la grandeur de son sujet, puisqu'il est inénarrable à l'envisager dans toute son étendue; mais suffisant, j'ose l'espérer du secours d'en haut, qui descend du Père des lumières, pour vous en donner une idée capable de vous en inspirer le désir et l'amour. Voici tout mon dessein.

Rien de plus précieux que la paix intérieure de l'âme : premier point. Rien de plus avantageux que la paix intérieure de l'âme : second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Qu'est-ce que la paix en général? C'est, dit saint Augustin (*De civ. Dei*, cap. 13), la tranquillité de l'ordre, *tranquillitas ordinis*, qui résulte de l'union, de l'harmonie, de l'accord de plusieurs choses diverses, de plusieurs parties différentes. La paix, généralement parlant, renferme donc deux choses, l'ordre et la tranquillité. L'ordre, qui met chaque chose à sa place, au rang qu'elle doit occuper dans l'état qui convient à sa nature. La tranquillité, qui exclut le trouble et l'agitation. La paix est donc l'effet de l'ordre qui ne peut se trouver ni dans le désordre et la confusion, ni

dans le trouble et l'agitation, ni dans l'alliance des choses contraires qui se repoussent mutuellement, tels que les objets des sens et ceux de l'esprit.

Cette définition aussi juste que solide de la paix en général nous conduit naturellement, et comme par la main, à celle de la paix intérieure de l'âme, qui fait le sujet de ce discours. Il ne faut point la chercher ailleurs que dans l'ordre qui lui convient selon sa nature, ordre qui veut que le corps soit soumis à l'esprit, le sens à la raison, la raison à la foi, la foi à Dieu la dernière fin, comme le premier principe de toutes choses; ordre qui produit cette douce tranquillité, ce repos délicieux, cette paix ravissante que tout le monde désire, que tout le monde cherche avec raison parce qu'elle est de tous les biens le plus désirable et le plus précieux. C'est le fruit des souffrances et de la mort d'un Dieu, la marque non équivoque de la réconciliation de l'homme pécheur avec Dieu, et le gage certain de sa prédestination à la gloire et à la possession de Dieu.

1^o La paix intérieure de l'âme est le fruit des souffrances et de la mort d'un Dieu. Car pourquoi le Fils de Dieu s'est-il fait homme, a-t-il souffert, est-il mort, si ce n'est pour réconcilier l'homme avec Dieu et lui rendre la paix intérieure de l'âme que le péché lui avait ravie? Avant son péché et tant qu'il conserva le trésor inestimable de l'innocence qu'il avait reçue des mains du Créateur, l'homme jouissait d'une paix profonde que rien ne troublait et ne pouvait troubler, ni au dehors, ni au dedans de lui-même. Au dehors de lui, il voyait au dessus de sa tête un Dieu plein de bonté et la bonté même, un père tendre, libéral et magnifique, qui se plaisait à verser à pleines mains sur sa personne les bienfaits de toute espèce. Au dedans de lui-même, l'homme innocent n'avait aucun ennemi domestique qui pût lui causer la moindre inquiétude; toutes ses passions étant parfaitement soumises à l'empire de la raison, ne s'élevaient que par ses ordres et pour la servir. L'homme pécha malheureusement, par sa faute, en se révoltant contre son Créateur par le violement de la défense qu'il lui avait faite de toucher à un certain fruit du délicieux séjour où il l'avait placé, et aussitôt tout ce bel ordre fut dérangé. La guerre, et la guerre la plus cruelle, la plus universelle, prit dans tout lui-même la place de la paix ravissante qui y régnait auparavant avec tant de douceur. Il eut Dieu pour ennemi, sa conscience pour bourreau, ses passions pour tyrans, les démons pour maîtres, toutes les créatures pour autant de sujets justement révoltés contre lui, pour punir ses propres révoltes contre son Créateur.

Qui remettra tout dans l'ordre en rendant à l'homme la paix, la charmante paix que le crime de sa révolte lui a ravie? Jésus-Christ, l'Homme-Dieu. Et comment? Par ses souffrances et par sa mort. Oui, c'est lui

qui, médiateur de cette alliance de paix que Dieu avait promis de faire avec les hommes, s'est fait homme lui-même, et homme de douleur, pour la leur mériter par ses souffrances. C'est lui qui, par le sang qu'il a versé sur la croix, a pacifié tant ce qui est sur la terre que ce qui est au ciel, dit l'Apôtre écrivant aux Colossiens, c'est lui qui dans ce même sang a éteint les traits de la justice de son père irrité contre les hommes et prêt à les fondroyer. C'est encore par la vertu toute puissante de ce même sang que, se rendant maître du cœur de l'homme, il en chasse honteusement tous les dominateurs étrangers, il en bannit tous les tyrans, il y tient enchainées à ses pieds toutes les passions rebelles; et c'est ainsi qu'il justifie les titres si glorieux de pacificateur et d'hostie pacifique, d'ange, d'apôtre, de roi, de prince de paix, qui lui sont attribués dans les saintes Ecritures. C'est ainsi que peu content d'être l'auteur et le médiateur de la paix il devient lui-même notre paix, *pax nostra*, selon les mêmes oracles des saintes Ecritures; paix intime, paix profonde, paix parfaite, pleine et entière, qui apaise tous les vents, qui calme toutes les tempêtes, qui dissipe tous les orages. Vivez donc, Seigneur Jésus, Roi pacifique et pacificateur, vivez et réglez toujours dans mon âme pour lui donner toujours la paix, cette divine paix qui n'est autre que vous-même. La paix intérieure de l'âme est donc le fruit des souffrances et de la mort d'un Dieu. Elle est encore la marque non équivoque de la réconciliation de l'homme avec Dieu.

2^o Non, il n'est pas possible de goûter et de posséder constamment la paix intérieure de l'âme, sans être réconcilié avec Dieu, puisque c'est Dieu même qui nous le déclare et qui nous en donne sa parole pour garant en cent endroits de ses divines Ecritures.

Ah! que j'aime à y lire qu'on ne le trouve pas dans le trouble et l'agitation; qu'il fait sa demeure dans la paix (Psal. LXXV); que la paix est l'ouvrage de la justice (Isa., XXXII); que la justice et la paix se sont mutuellement donné le baiser (Psal. LXXXIV); que la justice paraîtrait avec une abondance de paix (Psal. LXXI); que ceux qui observent sa loi jouissent d'une grande paix (Psal. CXVIII); que la paix n'est point pour les prévaricateurs et les impies (Isa., XXXVIII); qu'heureux sont les pacifiques (Matth., V) et que le royaume de Dieu consiste dans la justice, la paix et la joie du Saint-Esprit. (Rom., XIV.)

Que j'aime à lire ces oracles divins qui m'attestent que je ne puis posséder la paix intérieure de l'âme sans posséder en même temps le cœur, l'amour, les bonnes grâces du Dieu qui en est l'auteur et qui se plaît à demeurer dans un même lieu avec elle. Et sans cela, Dieu serait donc en contradiction et en opposition avec lui-même; il se contredirait et se combattrait lui-même en faisant la guerre au juste chez qui tout est en

paix, parce que tout y est dans l'ordre, les passions dans les fers, le vice abattu, atterré, écrasé sous les pieds de la vertu sur le trône.

Direz-vous que le pécheur endure, consomme, jouit aussi du bonheur de la paix ? Ah ! ciel ! quelle différence ! La paix du juste est une paix réelle, profonde, intime, pénétrante, qui se répand et coule tranquillement comme un fleuve de douceur dans toutes les puissances de son âme, pour les inonder délicieusement : *Sicut flumen pax tua.* (Isa., XLVIII.) La paix de l'impie n'est qu'une paix fausse et trompeuse qui, sous le voile d'une apparente douceur, cache les amertumes les plus amères : *In pace amaritudo mea amarissima* (Isa., XXXVIII) ; une paix purement extérieure, qui ne passe pas les satisfactions grossières de la chair et des sens et qui laisse le cœur en proie aux plus cruelles agitations ; oui son cœur, son malheureux cœur est comme une mer sans cesse agitée, parce qu'il est toujours battu des flots de ses turbulentes passions qui ne lui laissent aucun repos : *Quasi mare feruens quod quiescere non potest.* (Isa., LXVII.) Supérieur à tous les revers, à tous les maux de la vie et plus ferme que le plus dur rocher, le juste ne s'émeut de rien ; nul accident ne peut l'ébranler. Plus mobile et plus faible que le plus frêle roseau, l'impie ne peut tenir contre la disgrâce la plus légère, le moindre choc suffit pour le briser.

Direz-vous aussi que ce n'est pas aux douleurs et au tranquille silence de la paix, mais plutôt au bruit des armes, aux actes d'hostilités et aux sanglants tumultes de la guerre qu'il faut reconnaître l'ami de Dieu, l'homme juste et le vrai disciple de Jésus-Christ qui déclare, dans son Evangile, qu'il n'est point venu apporter la paix sur la terre, mais le glaive, instrument et symbole de guerre : *Non veni mittere pacem, sed gladium ?* (Matth., X.)

Ces paroles du Sauveur du monde n'empêchent pas que la paix intérieure de l'âme ne soit le partage du juste sur la terre et vont donner lieu au développement d'une importante leçon de morale : attention, je vous prie. Quoique l'âme humaine soit une substance spirituelle et d'une extrême simplicité, on peut cependant distinguer en elle comme deux sortes de parties, la supérieure et l'inférieure, si l'on considère les divers effets qu'elle éprouve en vertu des lois de son intime union avec le corps, établies par le Créateur. Dans la partie supérieure, la pointe et comme la cime de l'âme, résident le Saint-Esprit avec sa grâce sanctifiante et ses vertus infuses, foi, espérance, charité. La partie intérieure de l'âme est le siège des passions humaines, des troubles, des tentations, des orages, des tempêtes, de toutes les peines capables d'agiter l'homme quelconque, de le contrister, de l'affliger ; le juste, tant qu'il vit sur la terre, n'est point exempt de ces tentations douloureuses ni des combats qu'il doit livrer à ses passions, armé du glaive que Jésus-Christ est

venu lui apporter, lui mettre en main sur la terre. Mais, ni ces combats éternels contre les passions, ni ces tentations multipliées, ni ces peines et toutes ces épreuves qui exercent la vertu des justes ne sont nullement incompatibles avec la paix intérieure de l'âme, ni cette paix opposée à la lutte contre leurs passions et à la guerre spirituelle que le Fils de Dieu, en se faisant homme, est venu allumer sur la terre, ni cette guerre jointe à la paix de l'âme, une marque équivoque de la réconciliation de l'homme avec Dieu. C'est bien plutôt l'heureux assemblage de ces combats et de ces victoires sur les turbulentes passions qui donne la paix à l'âme ; c'est bien plutôt cet heureux assemblage qui prouve qu'on est dans les bonnes grâces et l'amitié de Dieu. C'est bien plutôt en combattant et en souffrant tout à la fois avec une paix profonde jusqu'à la mort, les différentes épreuves de la vie qu'on peut se rendre à soi-même ce consolant témoignage, qu'on plait à Dieu, qu'on l'a pour ami, pour protecteur, et qu'on l'aura un jour pour glorificateur. Et c'est ainsi que la paix intérieure de l'âme, revêtue de toutes ces conditions, n'est pas seulement la preuve non équivoque de la réconciliation de l'homme pécheur avec Dieu, mais encore le gage certain de sa prédestination à la gloire et à la possession de Dieu.

3^e Ceux que Dieu a prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils, dit saint Paul (*Rom.*, VIII), il les a appelés : ceux qu'il a appelés, il les a justifiés : ceux qu'il a justifiés, il les a glorifiés. La glorification de l'homme, suite infaillible de sa prédestination à la gloire, suppose donc sa conformité à l'image du Fils de Dieu, le chef comme le modèle de tous les prédestinés. Or pour bien juger de cette conformité, fondement de la prédestination des élus à la gloire, il faut considérer les souffrances de Jésus-Christ leur chef et par rapport à l'âme, et par rapport au corps. Qu'a-t-il souffert dans son âme ? Il y souffre des maux étranges qu'on ne peut ni comprendre ni exprimer comme il faut, pour en donner une juste idée. Mille objets, tous plus affreux les uns que les autres, se peignent tout à la fois à son esprit dans sa prière au jardin des Oliviers, et l'accablent de tristesse, de douleur, d'inquiétude, de crainte, d'horreur. Ils s'y peignent avec tant de vivacité, de véhémence, de force, que son humanité n'en pouvant soutenir la violence, elle se révolte à leur aspect, elle demande ardemment d'en être délivrée, sans que l'ardeur de ce désir excité dans la partie inférieure de son âme, puisse l'empêcher de jouir d'une paix parfaite dans la partie supérieure, ni son entière soumission à la volonté de son Père, pour boire le calice qu'il lui prépare, malgré toute son amertume. S'étant offert à son Père pour racheter l'homme pécheur et pour expier ses crimes, en qualité de victime et d'hostie de propitiation pour le péché, il voit d'un seul coup d'œil tous les péchés du

monde, comme s'il en était coupable lui-même; il les voit, et il se voit lui-même investi, chargé, revêtu de toutes ces abominations, de toutes ces infamies horribles seulement à penser; et de là, de cette vue hideuse, le sentiment de douleur et de confusion qui le pénètre tout entier, et lui cause une agonie mortelle. A cette vue des péchés du monde dont il est chargé, vient se joindre celle des tourments qu'il doit endurer pour les expier, et satisfaire à la justice de son Père outragé; et de là encore, ah! quelle tristesse! quelle crainte! quelle frayeur! quelle douleur aiguë il ressent dans toutes les puissances de son âme! Mais aussi quel calme! quelle tranquillité! quelle paix profonde, intime, pénétrante! Il souffre paisiblement dans son âme; il souffre avec la même paix dans son corps.

Transportez-vous en esprit dans les cachots les plus noirs et les plus infects, allez aux amphithéâtres, montez sur les roues, les bûchers, les chevalets, et voyez les tortures horribles qu'emploient des milliers de bourreaux furieux pour immoler à leur rage des millions de saintes victimes. Figurez-vous tous les maux réunis ensemble que l'humanité souffrante est capable d'endurer, et vous n'aurez pas encore une idée juste des souffrances corporelles de Jésus-Christ; il a plus souffert dans son sacré corps que tous les martyrs ensemble n'ont souffert dans les leurs, et ses souffrances inouïes ont toujours eu la paix pour compagne. Eh bien voilà le modèle de tous les prédestinés. C'est en lui que Dieu le Père le a choisis avant la création du monde, afin qu'ils fussent saints, et sans tache en sa présence. C'est en lui et par leur ressemblance avec lui qu'il a voulu qu'ils fussent sauvés et glorifiés. C'est donc en exprimant dans leurs personnes tous les traits de sa vie, tant intérieurs qu'extérieurs, qu'ils ont droit d'espérer avec la plus ferme et la plus inébranlable confiance leur salut et leur glorification. La paix intérieure de l'âme dont ils jouissent, et qui leur donne un trait si bien empreint de ressemblance avec leur divin modèle qui jouissait d'une paix si profonde au fond de son âme, au milieu des plus cruelles détresses, cette paix intérieure de l'âme dont jouissent les vrais chrétiens, est donc pour eux un heureux augure, un gage assuré de leur prédestination à la gloire et à la possession de Dieu.

Oui, telle est la nécessité de l'union et de la ressemblance de l'homme avec Jésus-Christ, que sans elles il n'est rien et n'a rien à prétendre, et qu'avec elles il est plus grand que le monde entier, et que ses droits s'étendent jusque sur la possession de Dieu même. Sans cette parfaite union et cette heureuse ressemblance avec Jésus-Christ, l'homme n'est rien qu'un membre séparé de son chef, qui n'a ni mouvement ni vie, un sarment retranché de son cep, qui n'est bon qu'à servir d'aliment au feu, une pierre détachée de l'édifice et brisée par sa chute. Mais aussi que n'est-il pas, et quels droits

sont les siens, quand il peut se glorifier de cette sainte ressemblance, de cette intime union? Il est dès ici-bas par grâce, ce qu'est Jésus-Christ par nature, et ne fait pour ainsi dire, qu'un même homme avec lui, en attendant qu'il soit parfaitement transformé en lui dans la plénitude de sa gloire au plus haut des cieux, où tous les élus réunis ensemble et comme absorbés en lui, et comme consommés dans son unité, seront éclairés pour toujours de ses lumières, embrasés de son amour, enivrés du torrent de ses délices, rassasiés de ses biens, revêtus de sa gloire, animés de son esprit, vivant de sa vie même, jouissant de toute la plénitude de son bonheur.

Heureux donc et mille fois heureux le chrétien qui possède la paix intérieure de l'âme, fruit de ses victoires remportées sur ses passions et de sa ressemblance avec Jésus-Christ son divin modèle et le chef de tous les prédestinés, puisque cette paix intime de son âme qui lui fait éprouver dès ici-bas des plaisirs ineffables, n'est que l'avant-goût de celle infiniment plus délicieuse encore, qui lui est préparée dans le ciel! Mais malheureux mille fois plus qu'on ne saurait dire ou penser, celui qui ne connaît de paix que celle qu'il se figure pouvoir trouver dans l'accomplissement de ses désirs criminels et l'assouvissement de toutes ses passions désordonnées!

Hélas! l'insensé ne voit pas qu'il n'est point de paix pour le méchant, et que celle dont il se flatte, n'est tout au plus qu'une paix factice et apparente, une paix fausse et trompeuse, une paix funeste dont le terme fatal sera durant tous les siècles une guerre cruelle, un trouble affreux, un supplice sans fin. Ah! la véritable paix ne se trouve donc que dans l'âme du juste, et cette paix intérieure de son âme est le fruit des souffrances, ainsi que de la mort d'un Dieu; c'est la marque certaine de la réconciliation du pécheur avec Dieu et le gage de sa prédestination à la gloire et à la possession de Dieu. Ah! il n'est donc rien de si précieux, et tous les biens du monde n'en peuvent approcher; ils ne sont qu'ordures en sa présence.

Le prix de la paix intérieure de l'âme; vous venez de le voir. Il me reste à vous montrer ses avantages ou son utilité, car s'il n'est rien de plus précieux, il n'est rien aussi de plus utile et de plus avantageux, vous l'allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Les avantages de la paix intérieure de l'âme sont sans nombre; je m'arrête à ceux dont l'exposition peut produire de plus grands fruits dans vos âmes. Elle bannit la tristesse, elle cause la joie, elle fait souffrir tranquillement tous les maux, elle facilite la pratique de toutes les vertus et elle les perfectionne.

1° Quand je mets au nombre des avantages de la paix intérieure de l'âme celui d'en bannir la tristesse, je n'entends pas sans doute cette tristesse salutaire, si fort re-

commandé par l'Apôtre des nations; cette tristesse qui opère une pénitence stable pour le salut (II Cor., VII), selon l'expression du même apôtre, et dont les larmes qu'elle fait répandre jointes aux soupirs qu'elle fait pousser s'allient si bien avec la paix; cette tristesse qui, au jugement d'Augustin pénitent qui en avait l'heureuse expérience, fait couler des pleurs plus agréables et plus délicieux que les plus doux plaisirs; non. Je parle de cette tristesse purement naturelle et si pernicieuse, qui trouble l'esprit, affaiblit le jugement, cause l'inquiétude et l'agitation, enfante les noirs soucis, les chagrins dévorants, fait trouver tout insipide, tout dégoûtant, jette la langueur et l'inertie dans toutes les facultés de l'âme et du corps, tourne en amertume la douceur même, inspire le découragement, la défiance, et conduit quelquefois jusqu'à l'affreux abîme du désespoir, et de ce gouffre épouvantable, jusqu'au comble de tous les malheurs, la mort éternelle. C'est ce genre de tristesse si pernicieuse à l'homme, que bannit la paix de l'âme. O Dieu ! quel avantage pour lui que de se voir délivré d'un hôte si cruel, si ennemi de son bonheur ! C'est être sorti d'un sommeil léthargique, avoir passé de la mort à la vie. La paix intérieure de l'âme en bannit la tristesse; elle y répand l'allégresse et la joie.

2° Je n'entends pas cette joie du monde condamnée dans l'Evangile. Hélas ! une tristesse accablante, des pleurs amers, in tarissables, des cris affreux, des hurlements, des grincements de dents; tel en sera le terme à jamais douloureux. La joie, fille de la paix intérieure de l'âme, et sa compagne inséparable; cette joie, fruit de la justice et qui n'appartient qu'aux justes, est donc la seule dont je veux parler ici. Et comment en parler dignement ? comment vous décrire les salutaires effets qu'elle opère dans les âmes qui ont le bonheur de la goûter ? C'est elle, c'est cette joie toute céleste, qui fait trouver doux et léger le joug du Seigneur, qui dilate le cœur de ceux qui le portent et les fait courir avec vitesse dans la voie de ses commandements. C'est elle qui soutient les pécheurs pénitents dans les travaux de la pénitence qu'ils ont embrassée, qui les fortifie puissamment contre tous les obstacles qu'ils ont à surmonter, toutes les difficultés qu'ils ont à vaincre, toutes les tentations qu'ils ont à repousser, tous les dégoûts qu'il faut qu'ils essuient, toutes les violences qu'il est nécessaire qu'ils se fassent continuellement à eux-mêmes, pour fournir constamment, jusqu'à la fin, la pénible carrière dans laquelle ils sont entrés. Otez-leur ce doux appui, arrachez du fond de leurs cœurs ce baume salulaire qui adoucit les amertumes inséparables des travaux de la pénitence et qui sont inhérentes au glaive évangélique, vous les verrez languir et se traîner à peine dans les sentiers de l'Evangile, se comporter mollement dans le service de Dieu, ne pratiquer qu'avec effort leurs exercices de piété, s'en

dégoûter enfin et les abandonner absolument. L'étrange apostasie ! Est-ce donc là où devaient aboutir ces grands sentiments de pénitence, cette douleur amère, ces vifs regrets qu'ils firent paraître, lorsqu'ils se convertirent au Seigneur, et que, touché de pitié envers eux, il voulut bien les recevoir dans le sein de sa miséricorde ? Hélas ! une tristesse déraisonnable a opéré cette funeste révolution, cette tristesse dont l'Esprit-Saint nous dit lui-même qu'elle en a tué plusieurs : *Multos occidit tristitia.* (Eccli., XXX.) En faut-il davantage pour vous faire sentir l'utilité de la paix intérieure de l'âme, qui bannit cette tristesse meurtrière, pour mettre à sa place cette joie sainte et toute céleste qui anime et vivifie tout. La paix intérieure de l'âme cause donc cette joie vivifiante. Elle fait souffrir tranquillement tous les maux de la vie.

3° Qui pourrait les compter, tous les différents genres de maux qui affligent la triste humanité en ce monde ? Eh bien ! rassemblez-les tous, je vous le permets, sur la tête du juste qui a le bonheur de posséder la paix intérieure de l'âme, et j'ose vous assurer qu'ils ne feront sur lui qu'une impression trop faible pour lui faire perdre son repos, et avec lui toute sa félicité. Il les sentira sans doute, et quels mérites pourrait-il y prétendre, s'il y était insensible ? Mais il n'en sera ni troublé ni accablé, parce que sa sensibilité, qui n'est que dans les sens extérieurs, ne peut ni pénétrer jusqu'au centre de son âme, où la paix règne comme une souveraine sur son trône, ni empêcher cet esprit de sacrifice, d'abandon et de conformité à toutes les volontés de Dieu, qui forme son propre caractère.

On pourra donc, comme un autre Job, le dépouiller de tous ses biens; on pourra faire mourir ses enfants, couvrir son corps d'ulcères, et pour ne lui laisser aucune espèce de consolation, tourner contre lui et sa femme et ses amis, en les forçant d'insulter à ses maux, on le pourra; mais il ne sera pas possible de lui faire perdre l'égalité de son âme, ni d'arracher du fond de son cœur cette humble soumission qui lui fait regarder le renversement de sa fortune, la ruine de sa santé, l'abandon de ses amis, et enfin tous les événements les plus fâcheux, tous les tourments les plus cruels de la vie, comme les ordonnances ou les permissions, toujours justes et aimables, d'une sage Providence, qui n'ordonne et ne permet rien que pour l'avantage de ceux qu'elle destine au vrai bonheur.

Je le vois, je l'entends; c'est lui qui parle du milieu des maux qui l'assiègent, en tournant ses tendres regards vers le ciel. O mon Dieu ! s'écrie-t-il, ces maux que j'endure, je les ai trop mérités; ils prennent leur source dans mes offenses contre vous, je suis pécheur, frappez donc et redoublez vos coups : vous avez droit de m'accabler, de me foudroyer, de m'écraser, et je n'en ai aucun de

me plaindre. Vous pouvez faire une victime d'une créature coupable, qui osa vous outrager : vous n'en ferez point un sujet rebelle. En souffrant, en périssant sous vos coups, je bénirai, j'embrasserai tendrement la main du sacrificateur. Un Dieu qui tue, qui immole, qui sacrifie un pécheur pour lui faire expier ses crimes, n'en est pas moins un Dieu bon, un Dieu miséricordieux, un Dieu père. O mon Père, mon tendre Père ! ah ! que je suis content, et que je m'estime heureux de souffrir pour vous satisfaire et pour mériter mon pardon et vos grâces. Quel langage ! quelle tranquillité ! quel repos ! C'est l'effet de la paix qui règne dans le cœur du juste, et qui l'inonde comme un fleuve, portant ses flots délicieux dans toutes les puissances de son âme, dont le calme paraît jusque sur son front et s'énonce par sa bouche : *Erit sicut flumen pax tua. (Isa., XLVIII.)*

Il est donc vrai que la paix intérieure de l'âme fait souffrir tranquillement tous les maux de la vie ; elle facilite encore la pratique de toutes les vertus et elle les perfectionne.

4^e Mon dessein n'est pas de vous faire ici une longue énumération des vertus dont la paix intérieure de l'âme facilite la pratique. Je ne vous parlerai ni de la justice, ni de la force, ni de la tempérance, ni de l'humilité, de la simplicité, de la modestie, de tant d'autres vertus qui entrent dans l'édifice de la perfection chrétienne ; je me borne à l'amour du prochain, à la charité fraternelle que nous devons les uns aux autres, et qui nous oblige à nous secourir mutuellement dans tous nos besoins, soit de l'esprit, soit du corps. Vous le savez, le précepte qui nous oblige d'aimer notre prochain comme nous-mêmes est le grand précepte, le précepte par excellence de la religion chrétienne, et son fidèle accomplissement, le caractère distinctif des chrétiens. C'est à cette marque que Jésus-Christ, le suprême législateur, a voulu que l'on reconnût ses disciples, après leur avoir commandé de la manière la plus précise de s'aimer les uns les autres, non-seulement de cet amour affectif, qui réside au fond du cœur, mais aussi d'un amour effectif et réel, qui se produit au dehors par l'exercice des œuvres de miséricorde spirituelles et corporelles. Prier pour le salut du prochain, supporter patiemment ses défauts, lui pardonner de bon cœur les injures qu'il ose nous faire, lui donner conseil dans ses doutes et ses anxiétés d'esprit, le consoler dans ses afflictions, l'instruire, s'il est ignorant, et le reprendre avec douceur, lorsqu'il s'abandonne au péché, telles sont les œuvres spirituelles de miséricorde que les chrétiens sont tenus d'exercer envers le prochain, selon les circonstances des temps, des lieux, des personnes. Donner à boire à ceux qui ont soif, et à manger à ceux qui ont faim, revêtir ceux qui sont nus, loger les étrangers et ceux qui n'ont point d'hospice, racheter les captifs, visiter les pauvres, les malades et les prisonniers, ensevelir les morts : voilà les œuvres corporelles de miséricorde, dont la pratique est commandée aux chrétiens dans

les mêmes circonstances. Or, comment pourraient-ils s'en acquitter d'une manière digne de Dieu qui les leur ordonne, et convenable à ceux qui en sont l'objet, sans la paix intérieure de l'âme ? Comment un homme triste, inquiet, chagrin, troublé, agité, rendra-t-il au prochain affligé, d'une manière propre à le consoler, à le récréer, à le soulager dans ses différents maux, les services qu'il a droit d'attendre de lui ? Est-ce en portant la tristesse et l'amertume dans son cœur qu'il fera naître la douceur et la joie dans celui de son frère ? Ne lui communiquera-t-il pas plutôt ses propres dispositions, et les meilleurs offices qu'il pourra lui rendre ne perdront-ils pas une grande partie de leurs agréments et de leur prix par l'obscurité des nuages dont ils seront enveloppés ?

Donnez-moi, au contraire, un chrétien qui exerce les œuvres de miséricorde dans ces dispositions de paix intérieure et de joie que l'Apôtre lui recommande, *qui miseretur in hilaritate (Rom., XII)*, et vous verrez quels seront ses succès pour le soulagement des malheureux et l'adoucissement de leurs maux. Suivez-le dans tous ses procédés et considérez-le bien avec moi. O quel agrément, quel charme dans toutes ses manières ! comme il se comporte avec bonté à l'égard de tous les misérables qui font l'objet de ses soins ! qu'il leur parle obligeamment, et que ses paroles, accompagnées d'une douce joie, ont de vertu pour dilater les cœurs resserrés de ceux qui les entendent, et leur faire goûter les douceurs de la paix, jusque dans le sein de la douleur et au milieu des souffrances les plus aiguës ! C'est donc ainsi que la paix intérieure de l'âme facilite la pratique de toutes les vertus, et qu'elle les perfectionne.

5^e Car qu'est-ce qui donne à la pratique des vertus toute la perfection possible dont elles sont susceptibles ? N'est-ce pas la manière la plus parfaite de les exercer, et cette manière est-elle autre chose que la paix intérieure de l'âme de l'homme vertueux qui les exerce, si bien marquée dans l'air tranquille, content, joyeux dont il s'en acquitte ? N'est-ce pas cette disposition intime de l'âme qui, en se répandant sur tout le corps des actions vertueuses, leur donne tout leur prix, toute leur valeur, toute leur perfection aux yeux de Dieu ? Oui, sans doute, et j'en ai Dieu même et sa divine parole pour garants. Ne nous déclare-t-il point par la bouche du Psalmiste, *que toute la beauté de la fille du roi est concentrée en elle, et que cette beauté intérieure fait toute sa gloire ? (Psal. XLIV.)* Ne nous assure-t-il pas lui-même que son royaume est au dedans de nous, *que les vrais adorateurs adorent le Père en esprit et en vérité ? (Luc., XVII.)* Ne nous dit-il pas encore que sa loi est une loi de grâce et d'amour, qui prend sa source dans le cœur, et qui veut qu'on parle le langage du cœur, et qui veut que tous les actes extérieurs des vertus soient commandés par les mouvements les plus intimes du cœur et les effets de son activité ? Sans cette paix intérieure de l'âme, toutes les vertus sont

done imparfaites et défectueuses, puisqu'elles manquent de ce qui en fait le mérite essentiel, au jugement de Dieu même, qui aime celui qui donne avec joie et qui compte pour rien tous les sacrifices et toutes les victimes, quand il n'y voit pas l'expression de l'amour, de la joie, du calme profond, de la paix intérieure de l'âme du sacrificateur. Tel est l'esprit du souverain législateur, ce prince de paix par excellence et de la loi d'amour qu'il est venu donner aux hommes. En leur ordonnant de s'aimer, de s'entraider, de se secourir et de s'assister mutuellement les uns les autres dans leurs différents besoins de l'esprit et du corps, c'est moins l'exercice de ces œuvres de miséricorde que la manière douce, tranquille, pacifique et affectueuse de les exercer qu'il leur commande, et à laquelle il a surtout attaché son suffrage et ses récompenses.

Je reprends donc tout ce discours et je dis : il n'est rien de plus précieux que la paix intérieure de l'âme. C'est le fruit des souffrances et de la mort d'un Dieu ; la marque non équivoque de la réconciliation de l'homme pécheur avec Dieu, et le gage certain de sa prédestination à la gloire et à la possession de Dieu. Il n'est rien de plus avantageux. Elle bannit la tristesse, elle cause la joie, elle fait souffrir tranquillement tous les maux, elle facilite la pratique de toutes les vertus et elle les perfectionne. Vous devez donc la désirer, la rechercher, mettre tout en œuvre pour l'acquiescer cette paix non moins précieuse qu'utile et avantageuse à tant de titres. Mais prenez bien garde de vous y tromper en la confondant avec la fausse paix du pécheur endurci, qui n'est autre chose qu'un repos léthargique, un sommeil de mort, un abandon de Dieu, et ce funeste état d'une âme abandonnée que rien ne touche, n'effraye, n'attire, parce qu'elle a malheureusement étouffé tous les remords de la conscience, toutes les lumières de la foi, tous les sentiments de la religion, pour se livrer tranquillement au crime. Paix fatale et plus à craindre mille fois que la guerre la plus cruelle. Prenez garde de confondre des objets si différents, et sachez, pour ne l'oublier jamais, que la véritable paix, la paix du juste qui fait le charme de la vie présente, comme elle est le gage certain du bonheur de la vie future, sachez que cette paix délicieuse ne se trouve que dans la victoire sur vous-mêmes et sur toutes vos passions. Armés du glaive évangélique, combattez-les donc sans vous lasser, toutes ces passions ennemies de votre bonheur. Combattez-vous vous-mêmes infatigablement, et travaillez sans cesse à vous vaincre et à vous surmonter dans tout pour ne rien faire de ce qui peut déplaire à Dieu, quelque forte que soit l'inclination qui vous y porte. N'aimez que Dieu, ne cherchez que lui, ne servez que lui, que tout en vous soit soumis à ses lois, que rien n'y soit soustrait à son empire ; donnez-lui tout ce qu'il vous demande et qu'il mérite à tant de titres ;

donnez-vous tout à lui, et il vous donnera lui-même sa paix, cette paix, le plus riche de tous les trésors, le plus grand de tous les biens, le plus suave de tous les plaisirs et l'avant-goût des plaisirs célestes, l'image du paradis, ce ravissant séjour de la paix, de la gloire et de l'immortalité, que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON XXVII.

Pour le second dimanche après Pâques.

SUR LA FIDÉLITÉ ET L'INFIDÉLITÉ A LA GRACE.

Ego sum Pastor bonus. (Joan., X.)

Je suis le bon Pasteur.

La touchante image ! N..., le symbole ravissant ! Dieu l'avait promis aux hommes, ce bon Pasteur qui devait les conduire, les protéger, les défendre. *Je susciterai*, disait-il, par la bouche d'un prophète (*Ezech., XXXIV*), *le Pasteur unique pour paître mes brebis ; il prendra soin d'elles, et il les conduira dans des pâturages gras et fertiles*. Il l'avait promis, et il nous l'a donné dans la personne de Jésus-Christ, ce bon Pasteur, qui prend lui-même cette qualité aimable, si propre à lui concilier l'amour et à lui gagner tous les cœurs. Il la prend cette charmante qualité de bon pasteur, et il en remplit tous les devoirs envers ses brebis. Il les instruit, il les conduit, il les nourrit, il les porte quand elles ne peuvent marcher, en s'accommodant à leur faiblesse ; il les ramène quand elles s'égarent, il les garde, il les défend contre la fureur et la rapacité des loups qui cherchent à les dévorer ; il les défend jusqu'à donner sa vie pour leur salut. Quelle bonté ! quelle tendresse ! quel amour du souverain Pasteur pour ses brebis ! Mais aussi combien grande est l'obligation des brebis de répondre par leur fidélité à tous les soins de leur pasteur, et quel malheur ce serait pour elles de lui manquer de fidélité ! C'est pour vous engager à cette fidélité si nécessaire, que je vais vous en montrer les avantages : sujet de mon premier point. Et pour vous détourner de cette infidélité, que je vais aussi vous en faire voir les dangers : second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT

La fidélité aux soins et à la voix du bon Pasteur ménage ses bontés, elle attire ses faveurs, elle obtient la persévérance dans son bercail et par conséquent dans son amour, ses bonnes grâces et son service.

1° La fidélité aux soins et à la voix du bon Pasteur ménage ses bontés. Source féconde de tous les biens, rien ne le flatte davantage que de trouver des brebis reconnaissantes et fidèles, qui les désirent avec ardeur, qui les reçoivent avec reconnaissance, qui les ménagent avec une sage économie, qui les fassent valoir et fructifier par un travail assidu. C'est sur ces brebis fidèles qu'il se plaît à jeter les yeux. Ce sont elles qu'il regarde avec complaisance comme des sujets dignes de lui et de ses infinies bontés. Il les regarde, il les contemple, il

met ses délices à converser avec elles, et pour les enhardir à l'approcher, il adoucit, il tempère tous ceux de ses attributs qui pourraient les intimider, en le rendant inaccessible. S'il les montrait tels qu'ils sont en eux-mêmes, ils n'en pourraient soutenir la vue. Sa puissance les accablerait, sa justice porterait la terreur et l'effroi dans leurs cœurs, sa grandeur leur causerait de l'étonnement, sa majesté de l'éblouissement; l'éclat de sa gloire les terrasserait. Que fait-il donc? Il masque tous ces attributs repoussants, et se déguise en mille manières toutes plus attrayantes les unes que les autres pour attirer les hommes et s'en faire aimer. Il prend entre autres, dans ce dessein, la forme de pasteur si propre à le rendre aimable. Il fait plus encore; et comme s'il craignait que la houlette n'épouvantât ses brebis, il veut bien l'abandonner avec sa qualité de pasteur, pour se mettre à leur niveau et ne paraître entre elles que comme l'une d'elles.

Voyez comment il s'abaisse, il se rapetisse, il se simplifie et se familiarise avec elles. Voyez comment il les appelle chacune par son nom, comment il leur parle cœur à cœur, et comment, pour les engager à lui répondre, il prend avec complaisance les tendres accents de la brebis, de l'agneau même. Oh! qu'il est aimable, quand il se rapproche ainsi de son troupeau et qu'il se réjouit, qu'il bondit, pour ainsi dire avec lui, dans les plus beaux et les plus riants pâturages! Que c'est un ravissant spectacle de le voir courir haletant après celles de ses brebis qui viennent à s'égarer et tressaillir de joie lorsqu'il a pu les atteindre! Comme il les embrasse tendrement! comme il les presse contre son sein! avec quelle charmante douceur il les charge sur ses épaules pour les reporter dans son bercail! Ah! qu'il est admirable et digne d'amour ce pasteur suprême, ce pasteur plein de gloire et de majesté; qui se dépouille de tout, pour donner tout et se donner lui-même à son troupeau! Ah! si toutes ses brebis le connaissaient, pourrait-il donc s'en trouver une seule qui ne s'efforçât de ménager ses bontés et de s'attirer ses faveurs, par une fidélité constante à écouter sa voix et à profiter de ses soins?

2^e Dès que vous ouvrez votre main, Seigneur, disait le Roi-Prôphète, tout est rempli de bonté. (*Psal. CIII.*) Quelle libéralité! Elle est si grande cette libéralité de Dieu, le pasteur universel, le père commun des hommes, qu'il donne à tous et sans réserve et sans exception, faisant luire son soleil sur les méchants comme sur les bons, arrosant les terres de ceux qui blasphèment son saint nom, de même que celles de ses parfaits adorateurs, qui ne se lassent pas de le bénir, voulant enfin le salut de tous, et donnant sa vie pour le leur procurer. Mais que ne fait-il pas pour ses fidèles brebis, et avec quelle prodigieuse abondance ne se plaît-il point à faire couler sur elles ses plus précieuses faveurs? Les yeux toujours fixés

sur ces tendres objets de son amour et de ses complaisances, il les assiste dans tous leurs besoins, il les soulage dans toutes leurs peines, il adoucit toutes leurs amertumes, il guérit tous leurs maux. Les voit-il tristes et dans les larmes? Il les console, les réjouit, il essuie tous leurs pleurs, il en tarit la source. Sont-elles abandonnées, opprimées, persécutées? Prenant leur cause en main, il vole à leur secours et se rend lui-même leur avocat, leur soutien, leur protecteur. Il les éclaire dans leurs ténèbres, les rassure dans leurs craintes, les fortifie dans leurs faiblesses, les conseille dans leurs doutes, les calme dans leurs troubles, les décide dans leurs irrésolutions; il leur donne tout ce qu'il a, ses biens, ses mérites, sa grâce, son sang, sa vie. Aucune d'elles n'échappe à sa vigilance; il veille continuellement sur elles pour les avertir des approches du loup infernal, qui cherche à les surprendre et à les dévorer. Il veille sur elles pour les empêcher de s'endormir, de se ralentir, de s'arrêter, de reculer dans le chemin du salut. Il veille sur elles pour exciter leur ferveur, les pousser, les animer à courir dans la voie de ses commandements, à l'odeur de ses parfums, et leur fournir tous les moyens de pratiquer la vertu, d'acquiescer la sainteté, de parvenir à la plus haute perfection.

Et n'est-ce pas ce que le prophète Ezéchiel nous annonçait de lui, lorsqu'il le faisait parler lui-même en ces termes si pleins de charmes : *Je ferai paître mes brebis sur les montagnes d'Israël, le long des ruisseaux.... Je les mènerai paître dans les pâturages les plus fertiles : les hautes montagnes d'Israël seront le lieu de leur retraite ; elles s'y reposeront sur l'herbe verte et au milieu des plus gras pâturages. Je ferai moi-même paître mes brebis ; je les ferai moi-même reposer. Je ferai avec mes brebis une alliance de paix?* (*Ezech., XXXIV.*)

Non, il n'est pas possible de s'y méprendre. Tout ce que le prophète nous annonce de la conduite de Dieu en faveur du peuple d'Israël, Jésus-Christ le bon pasteur le fait encore tous les jours à l'égard de ses brebis fidèles, en réalisant les figures qui l'annonçaient. Délivré de la servitude d'Egypte par un prodige qui suspendait les flots de la mer Rouge sur sa tête, et les faisait retomber sur celle de l'Egyptien qui le poursuivait, le peuple hébreu fut conduit par une nuée lumineuse qui le précédait, en dirigeant sa marche dans le désert où Dieu le nourrit pendant quarante ans d'une manne céleste, et d'où il passa dans un pays délicieux où coulaient des ruisseaux de lait et de miel parmi les plus gras et les plus fertiles pâturages. N'est-ce donc pas là l'image de la conduite du bon Pasteur envers ses fidèles brebis? Oui, sans doute, et l'on ne peut pas l'y méconnaître quand on le suit dans sa marche. Après les avoir délivrés de la servitude du démon, ce prince du siècle corrompu, figuré par l'Egypte, il les éclaire de

ses plus vives lumières, il les conduit dans le désert et dans la solitude, non pas toujours en les séparant du monde, mais en les en détachant et en leur faisant trouver, au milieu du monde même, une solitude intérieure dans le fond de leur propre cœur. Là, dans le cœur solitaire, il aime à s'entretenir familièrement avec elles; il leur parle et les écoute parler; il leur apprend efficacement à renoncer à l'amour de tous les objets sensibles, pour n'aimer que lui seul, puisqu'il est le seul objet souverainement aimable, le seul qui puisse les rendre heureuses en l'aimant. Là il écarte d'elles tous les obstacles contraires à leur bonheur, il éteint en elles toutes les sensibilités profanes; il les dégoûte de toutes les douceurs étrangères à son amour, et les détermine à n'en chercher d'autres que celles qu'on trouve dans son service. Là encore il les couvre de ses ailes pour les rendre impénétrables à tous les traits de leurs ennemis, il les rassure et les soutient contre les alarmes de sa propre justice, il leur ôte cette crainte servile qui ne marche qu'à la triste lueur de ses foudres, pour leur donner cet amour filial, qui ne laisse voir que son pasteur et son père dans l'arbitre de ses destinées, il les arrose perpétuellement des pluies salutaires de ses grâces et de ses dons célestes, il les comble de ses bénédictions, il les enferme dans les entrailles de sa miséricorde; il fait tout pour elles et leur tient lieu de tout dans tous les différents états de gloire ou d'infamie, d'adversités ou de prospérités, de souffrances ou de jouissances où elles peuvent se trouver.

Voyez-vous Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Tobie, Job, Moïse, David, Isaïe, Jérémie, tous les prophètes, tous les justes de l'Ancien Testament et tous ceux du Nouveau, toutes ces fidèles brebis du bon Pasteur? Eh bien, c'était leur fidélité constante à sa voix qui leur attirait de sa part les plus abondants secours, les plus signalées faveurs, les plus douces consolations. Secours, faveurs, qui allaient jusqu'à dissiper toutes leurs peines, jusqu'à leur faire goûter les plus grandes douceurs au milieu des plus grandes amertumes, jusqu'à remplir leurs cœurs de joie et mettre sur leurs lèvres des cantiques d'allégresse semblables à ceux que chante le moissonneur à la vue d'une abondante récolte, dans le temps même que toutes les créatures semblaient se liguer entre elles pour les plonger dans la plus noire tristesse : *Sicut qui latantur in messe.* (Isa., IX.)

Qu'il fait beau voir ces pénitents couverts de sacs, de cilices et de cendres, qui ne se nourrissent que de leurs gémissements et de leurs larmes, ces vierges délicates qui s'immolent elles-mêmes comme autant d'hosties vivantes par le glaive de la mortification évangélique, ces anachorètes ensevelis dans leurs antres comme dans leurs tombeaux, ces confesseurs chargés de fers dans les prisons, ces martyrs qui, sur la

roue ou sur le bûcher, provoquent leurs bourreaux, en les invitant à inventer de nouveaux supplices pour les faire souffrir davantage! Quelle force, quel courage dans ces illustres héros de la religion chrétienne! C'est la fidélité à la voix du bon Pasteur qui leur attire toutes ces grâces que nous admirons encore. C'est encore elle qui obtient la persévérance dans l'amour et le service de Dieu.

3° La persévérance finale dans l'amour et le service de Dieu, qui unit la mort à la grâce sanctifiante, est un don qui couronne tous les autres, et sans lequel tous les autres sont inutiles. De quoi sert d'avoir bien vécu si l'on meurt mal? Mais ce don si précieux, qui nous ouvre les portes du ciel en mourant, est un don spécial et purement gratuit; on ne peut le mériter; Dieu ne le doit à personne. Il l'accorde cependant à nos vœux, à nos désirs, à nos prières humbles et ferventes, à notre obéissance à sa voix, à notre fidélité à ses grâces : soyez fidèles jusqu'à la mort, nous dit-il, et je vous donnerai la couronne de vie : *Esto fidelis usque ad mortem et dabo tibi coronam vite.* (Apoc., II.) C'est donc à la fidélité constante à sa grâce que le bon Pasteur a promis la couronne d'immortalité : et quand je dis à sa grâce, j'entends ce tissu, cet enchaînement de grâces qui nous disposent à la persévérance finale, et qu'il ne nous retire pas, à moins que nous ne nous en rendions indignes et que nous ne romptions cette chaîne précieuse par notre faute. Et ce qui demande toute votre attention, c'est que ce ne sont pas seulement les grands péchés qui causent cette fatale rupture, mais les fautes même les plus légères, quand elles sont affectées et qu'on les aime.

Les fréquentes rechutes dans ces sortes de fautes méritent la soustraction de certains secours qui seraient nécessaires pour ne point tomber dans ces péchés griefs, qui font perdre la vie de la grâce en éteignant l'amour de Dieu dans le cœur et qui conduisent à l'impénitence finale. Quel malheur ! l'âme fidèle, la brebis docile à la voix du bon Pasteur sait l'éviter ce malheur épouvantable.

Convaincue qu'il n'y a rien de léger, rien de petit, quand il s'agit de plaire à son divin pasteur, elle se tient toujours attachée à ses pas pour le suivre partout, sans se détourner du sentier qu'il lui trace, sans écouter d'autre voix que la sienne, sans rien se permettre de ce qui peut lui déplaire, sans rien négliger de ce qu'elle sait lui être agréable. Elle l'écoute non-seulement quand il lui parle immédiatement par lui-même au fond de son cœur, mais aussi quand il lui fait entendre sa voix par le ministère de ceux qu'il a chargés de lui déclarer ses volontés, par toutes les créatures, par tout ce qui se passe sur la terre, par tous les événements de la vie qui ne lui servent qu'à resserrer plus fortement les nœuds qui l'attachent à sa personne et à la détacher de tous les autres objets si peu dignes de son amour. Elle l'écoute non-seulement lorsqu'il la flatte,

qu'il la caresse, qu'il traite familièrement avec elle, qu'il l'inonde de ses douceurs, mais encore lorsqu'il la menace, qu'il l'effraye, qu'il lui fait craindre sa justice, qu'il lui reproche ses défauts et ses manquements les plus légers, ses moindres imperfections. Elle l'écoute et elle se conforme à tous ses désirs, elle accomplit toutes ses volontés, elle entre dans toutes ses vues, elle se rend à toutes ses lumières et à toutes ses inspirations. Elle écoute sa voix et elle suit ses exemples en le prenant pour modèle, jusqu'à ce qu'elle ait exprimé en elle-même sa parfaite ressemblance en le copiant trait pour trait. C'est pour cela qu'elle ne cesse de le contempler dans toutes ses perfections, dans toutes ses vertus, dans tous ses mystères, pour les représenter dans sa conduite, en allant du sein de Marie à la crèche, de la crèche à la croix, de la croix au sépulchre, du sépulchre au ciel. Dans le sein de Marie elle voit des yeux de la foi, elle voit un Dieu qui s'est fait homme en s'anéantissant, et elle ne peut voir un si prodigieux abaissement sans se confondre, s'humilier, s'anéantir elle-même tout entière. A la crèche et de l'étable que son divin Pasteur a voulu prendre de préférence aux plus magnifiques palais pour faire son entrée dans le monde, elle en méprise à son exemple tous les faux biens, toutes les vaines pompes, tout le faste éblouissant. Si de la crèche elle passe à la croix, elle n'y peut voir un Dieu victime sans s'immoler et se sacrifier tout entière elle-même comme un holocauste universel. Si de la croix elle descend dans le sépulchre, c'est pour s'y cacher et s'y ensevelir avec son divin Pasteur, en joignant la solitude extérieure du corps à la solitude intérieure de l'esprit et du cœur, qui embrassent non-seulement la séparation et l'éloignement du monde, autant qu'il est possible et permis par les devoirs de l'état, mais le retranchement de tous les soins non nécessaires, de toutes les occupations superflues, de tous les vains amusements, de toutes les pensées inutiles, de tous les attachements naturels à quelque objet créé que ce puisse être, de toutes ces affections qui avilissent et qui partagent le cœur. Si elle quitte le sépulchre ce n'est que pour suivre son Pasteur qui monte triomphant au ciel, où elle a toute sa conversation, où elle porte tous ses désirs, où elle espère avec la plus ferme confiance d'être un jour éternellement heureuse. Tels sont les avantages de la fidélité constante à la voix du bon Pasteur. Voyons les dangers de l'infidélité à cette même voix ; c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Rien de plus dangereux que l'infidélité aux soins et à la voix du bon Pasteur. Elle lase sa bonté, elle arrête ses faveurs, elle attire son abandon.

1° L'infidélité aux soins et à la voix du bon Pasteur lase sa bonté. Il est bon, qui ne le sait, qui ne l'éprouve ? C'est la bonté même et tout ce qui est bon ne l'est que par lui ;

sa bonté est le principe essentiel, la cause efficiente, la source féconde, intarissable de tous les biens ; rien n'est bon que par un écoulement de sa bonté. Mais cette bonté tout infinie qu'elle est dans sa nature, est-elle illimitée dans son exercice ? N'a-t-elle pas des bornes par rapport aux sujets sur lesquels elle s'exerce ? ne doit-elle pas les avoir ces bornes et serait-elle sage si elle n'en avait point ? Non, et c'est la sagesse même qui lui impose des lois qu'elle ne passe jamais dans les communications qu'elle fait d'elle-même. Il est donc des règles qu'elle suit dans ses épanchements, comme il est des obstacles qui s'opposent à son cours ; obstacles qu'elle ne lève pas toujours, quoiqu'elle le pût absolument, puisqu'elle est toute-puissante, parce que sa sagesse dans plus d'une occasion résiste à l'exercice de sa puissance absolue ; et que comme la brebis fidèle ménage les bontés de son Pasteur, l'infidèle, au contraire, les lase, les fatigue, les tarit dans leur source même.

Voyez-vous cette brebis infidèle à la voix, aux soins, aux bontés du bon Pasteur ? Touchée d'abord et pénétrée de tout ce qu'il avait fait pour la gagner et l'attirer à lui, on la vit quitter promptement la voie large de la perdition pour courir à grands pas sur ses traces dans l'étroit sentier de son Evangile qui conduit à la vie. Le mépris du monde et de tous ses vains amusements, de tous ses contagieux plaisirs, la retraite, le silence, le recueillement, la prière, les saintes lectures, la fréquentation des églises et des sacrements, l'assiduité à entendre la parole du salut, les jeûnes, les abstinences, la mortification des sens, les macérations de la chair, tous les exercices de la piété chrétienne faisaient ses uniques délices. Elle ne respirait que pour Dieu et on l'entendait répéter souvent qu'elle ne comprenait pas comment on pouvait l'abandonner après l'avoir une fois goûté, puisque les douceurs qu'on éprouve à son service surpassent incomparablement celles qu'on goûte au service du monde. On eût dit à l'entendre que portée sur les ailes toutes de feu du saint amour, elle volait plutôt qu'elle ne marchait dans les voies de la sainteté, et qu'il était impossible qu'elle les abandonnât jamais.

Cependant, ô triste effet de la fragilité humaine qu'on ne saurait trop déplorer ! cette âme, d'abord si fervente, commence à s'attédir insensiblement et à dégénérer de sa première ferveur. Ce n'est plus cette amante toute de feu, dont le cœur brûlait continuellement des sacrées flammes de l'amour de son Dieu, et à qui les plus grands sacrifices ne coûtaient rien pour lui marquer sa tendresse. Attédie par sa faute, elle se relâche bien vite, et néglige ses exercices de piété, on ne s'en acquitte qu'avec nonchalance. Il lui fant des efforts, il lui en coûte pour remplir ses devoirs ; elle n'oublie rien pour les adoucir ou pour s'en dissimuler l'obligation. Ce n'est plus cette exactitude, cette ponctualité, cette vigilance continuelle

sur elle-même et sur les pensées de son esprit, sur les mouvements de son cœur, sur tous ses sens et toutes ses passions pour se vaincre et se surmonter en tout : non, elle se relâche sur tout, elle omet ou néglige tout, et ne s'acquitte qu'avec nonchalance de ses obligations indispensables ; tout la dégoûte, tout la surcharge, tout l'accable ; elle ne cherche qu'à secouer le joug le plus qu'il lui est possible, et à mener une vie douce et commode. Cependant, Dieu ne se presse pas de la traiter selon ses mérites : il patiente longtemps, il fait plus encore, il la presse, il la sollicite de reprendre sa première ferveur, il lui montre le précipice qu'elle se creuse de ses propres mains elle-même, tantôt par des lumières intérieures qui l'éclairent, tantôt par de secrets remords de conscience qui l'agitent, et tantôt par des terreurs qui l'épouvantent ; il menace, il tonne quelquefois ; il flatte ensuite, il caresse, il appelle, il invite tendrement, il tâche de l'attirer avec douceur ; mais enfin, voyant qu'elle ne cède ni à ses caresses, ni à ses menaces et à ses reproches, ni à ses avertissements, ni à ses invitations, ni à ses instances multipliées, sa bonté se lasse, et sa bonté lassée arrête le cours de ses faveurs, et les empêche de couler plus longtemps sur un sujet indifférent et ingrat, qui s'en est rendu mille fois indigne par ses coupables résistances à tous les charmes de son amour.

2° Je veux cependant que la source des grâces ne soit point encore tarie pour cette âme ingrate, qui en a tant abusé. Je veux qu'elle n'en soit pas entièrement privée dans son état présent ; mais je dis que les grâces qu'elle y recevra ne seront point de ces grâces spéciales et choisies, de ces grâces fortes, victorieuses, triomphantes qui la feraient rentrer efficacement en elle-même, et l'arracheraient à toutes ses inconstances, pour la fixer immuablement dans le bien ; et pourquoi ? C'est que, dans l'ordre et l'économie du salut, il est une certaine mesure de grâces après laquelle l'âme infidèle qui les a méprisées, ces grâces de salut, n'en aura plus qui l'opèrent en effet, cette grande affaire du salut pour lequel les grâces qu'elle a reçues en vain, par sa faute, lui avaient été données dans les desseins de Dieu.

L'âme infidèle qui n'aura point encore comblé la mesure de ses égarements, et qui ne sera point parvenue au dernier période de l'endurcissement le mieux caractérisé, le plus décidé, recevra donc encore des grâces en nombre, je le veux ; mais ces grâces, quoique abondantes, auront-elles la force de triompher de tous les obstacles qu'elles trouveront dans cette âme infidèle ? obstacles d'autant plus difficiles à vaincre, que l'abus des premières grâces les auront rendus plus forts. On lui présentera quelquefois la lumière ; le flambeau de la foi viendra, de temps à autre, s'offrir à ses yeux ; en sera-t-elle éclairée, voudra-t-elle l'être ? Elle le voudra, je le suppose ; mais de quelle volonté, je vous le demande ? De cette vo-

lonté pleine, efficace, active, qui applique aussitôt la main à l'œuvre, ou bien de ces faibles et stériles velléités, qui ne sont suivies d'aucun effet réel, et se terminent à quelques désirs vagues, ou tout au plus à quelques impuissants soupirs ? Je veux même que les touches de la grâce soient quelquefois assez fortes pour renverser une âme infidèle, comme un autre Saul : le seront-elles assez pour la relever et la faire courir sans balancer à un autre Ananie, qui lui dira ce qu'il faut qu'elle fasse, et dont elle accomplira ponctuellement tous les ordres, toutes les instructions ? Hélas ! toutes ces grâces ne feront que de faibles impressions sur son cœur, elle n'y sera pas plus fidèle qu'à tant d'autres qui les précédèrent, et ces nouvelles infidélités ajoutées aux premières, la conduiront enfin au terme fatal de l'abandon de Dieu. Qui le dit ? Dieu lui-même : écoutons ses oracles, et tremblons.

3° *Parce que je vous ai appelée, dit-il à l'âme infidèle, et que vous ne m'avez point écouté ; que je vous ai tendu la main, et que vous n'avez pas daigné la regarder ; que vous avez également méprisé mes conseils et mes reproches, je me rirai de vous à l'heure de votre mort. (Prov., I.)* Vous m'invoquerez, et je ne vous écouterai pas. Vous vous lèverez de grand matin pour me chercher, et vous ne me trouverez point. Oui, je m'en vais ; vous me chercherez, mais en vain : vous mourrez dans votre péché. (Joan., VIII.)

La voyez-vous, cette âme infidèle ? Elle désire, elle veut, elle prie, elle appelle, elle fait plus encore ; elle se lève de grand matin pour chercher Dieu, elle fait effort pour le saisir : et cependant Dieu lui échappe, et malgré ses soupirs et ses cris, malgré ses gémissements et ses larmes, malgré ses recherches inquiètes et tous les mouvements qu'elle se donne pour le trouver, elle ne le trouve pas, il est perdu pour elle et perdu sans retour ; elle meurt dans son péché : quel sort ! Tel fut celui du malheureux Antiochus qui, malgré ses prières si ferventes, ses vœux si ardents, ses promesses si sincères en apparence, se vit abandonné de Dieu et livré à son sens réprouvé.

Écoutons encore ces autres oracles du Seigneur, non moins formidables que le premier. Nous avons soigné Babylone, s'écrie-t-il, plein d'indignation ; nous lui avons prodigué tous les remèdes propres à la guérison de ses maux, et cependant, malgré nos soins attentifs, elle n'a point été guérie ; abandonnons-la : *Derelinquamus eam. (Jerem., LI.)*

Que pouvais-je donc faire à ma vigne tant chérie, ajoute-t-il, à cette âme infidèle et ingrate que j'ai tant aimée et comblée d'un si grand nombre de faveurs, que pouvais-je lui faire que je ne lui ai fait en effet ? Je l'avais plantée et cultivée avec tout le soin possible. Je l'avais entourée de haies et fortifiée de murailles, pour la défendre des insultes des passants. Le soleil, par mes ordres, dardait sur elle ses rayons bienfaisants, et les nuées l'arrosaient en proportion de ses besoins, pour la féconder et la faire fructifier.

Je m'attendais donc qu'après tant de soins elle produirait de bons fruits, et déjà je me disposais à détacher ses productions avec une complaisance égale à mon amour pour cet objet de ma tendresse. Cependant, au lieu de ces fruits délicieux que je me promettais et que j'avais tant de droit d'attendre, elle n'a produit que des fruits amers. Oh! je sais ce que je m'en vais faire; je vais l'abandonner, cette vigne ingrate, et la livrer au pillage. Oui, je détruirai la haie que j'ai mise autour d'elle, je renverserai de mes propres mains les murs que j'avais élevés pour lui servir de défense; ouverte de tous côtés et sans aucun rempart, elle sera donc exposée au pillage, et tous les passants la fouleront aux pieds, cette vigne qui m'a tant coûté, et que j'avais si tendrement aimée.

La frappante image! Reconnaissez-y la brebis, l'âme infidèle à tous les soins pleins de tendresse du bon Pasteur, dont la bonté lassée l'abandonne enfin à elle-même et aux ennemis de son salut. Hélas! quel ravage dans cette âme malheureuse! Quelles plaies! Que de blessures mortelles, et par combien de morts parvient-elle enfin à l'affreux abîme et à la mort éternelle! Il est donc vrai que l'infidélité aux grâces du bon Pasteur produit son abandon, soit qu'il ne donne plus aucun soin, aucun secours à l'âme qu'il a abandonnée, soit que les soins et les secours qu'il lui accorde encore dans cet état soient trop faibles pour la convertir vraiment. Quel malheur! C'est la juste peine des résistances de l'âme infidèle aux grâces du bon Pasteur, et l'effet de sa justice, qui ne frappe jamais plus rudement que quand elle s'allume dans le sein de sa bonté fatiguée, et que, pour éclater, il faut qu'elle déchire les entrailles de sa miséricorde: c'est l'énergique expression d'un Père de l'Eglise.

Voilà les dangers de l'infidélité à la voix, aux grâces du bon Pasteur. Ils sont grands, extrêmes, difficiles à éviter, faciles à encourir, on y tombe aisément; il ne faut rien ou presque rien pour former le premier fil de la trame funeste qui conduit au dernier des malheurs. Que ne devez-vous donc pas faire pour les prévenir ces dangers terribles? Ah! il faut, oui il faut veiller continuellement sur vous-mêmes, pour éviter jusqu'aux moindres omissions de vos plus minces devoirs, jusqu'aux plus légères infidélités volontaires à la grâce. Il faut ne rien mépriser, ne rien négliger, puisque celui qui méprise ou qui néglige les petites choses tombera insensiblement dans les grandes: *Qui spernit modica, paulatim defluit* (Eccli., XIX); c'est l'Esprit-Saint lui-même, qui prend soin de vous en avertir. Respectez ses oracles, et loin de vous permettre des négligences dans l'accomplissement de vos devoirs, efforcez-vous de les remplir dans toute la plénitude et la perfection qu'exige de vous la grandeur du maître qui vous les impose, ce Dieu si jaloux de l'obéissance parfaite à ses ordres, jusque dans les moindres choses. Ne marchez qu'à la lumière du flambeau de

sa sainte loi, et que rien au monde, et le monde lui-même tout entier ne soit point capable de vous en faire omettre un seul iota. Prenez en main son Evangile sur lequel il vous jugera, pour y mesurer votre conduite, et en faire la règle inviolable de toutes vos actions. Instruits par les leçons de son auteur, qui est aussi votre Pasteur, et guidés par ses exemples, n'écoutez que lui, ne suivez que lui; que lui seul vous occupe, vous attire, vous entraîne; qu'on vous voie courir, au son de sa voix, à l'odeur de ses parfums, et retracer dans votre conduite toute la dignité, toute la pureté, toute la sainteté de la sienne.

O le plus saint, comme le meilleur et le plus aimable des pasteurs, vous voyez à vos pieds une ingrate et infidèle brebis qui, malgré vos bontés, a quitté votre bercail, en s'éloignant de vous, pour courir après l'étranger. Ses discours trompeurs m'ont séduits, je reconnais mon illusion; hélas! pour quoi faut-il la reconnaître si tard? Mais il en est encore temps, puisque j'entends la voix du plus tendre, du plus compatissant, du plus charitable des pasteurs qui me rappelle à lui, impatient de me revoir, comme si ma rentrée dans son bercail pouvait ajouter au bonheur de ses jours. Quelle excessive bonté! elle me pénètre, elle me confond, j'en suis humiliée, et cependant ravie, transportée. Recevez donc, ô le plus tendre des pasteurs, recevez cette brebis égarée qui revient à vous, après avoir longtemps erré dans des pâturages meurtriers. Elle reconnaît en gémissant les torts qu'elle a eus de vous abandonner, et vos droits imprescriptibles sur toute elle-même. Recevez-la donc malgré son indignité. Veillez sur sa conduite, suivez-la, tenez-la par la main, de peur que la volage ne vous échappe encore; enfin, attachez-la si fortement à votre bercail, qu'elle ne puisse le quitter en mourant, que pour s'envoler brillante de gloire dans le séjour de l'immortalité. Ainsi soit-il.

SERMON XXVIII.

Pour le troisième dimanche après Pâques.

SUR L'ENFER

Amen, amen, dico vobis, quia plorabitis et flebitis vos, mundus autem gaudebit. (Joan., XVI.)

Je vous dis en vérité, vous pleurerez vous autres, pendant que le monde sera dans la joie.

Le partage du chrétien sur la terre est donc d'y pleurer, et celui du mondain de s'y réjouir; oui, N...., et s'il vous scandalise ce partage si différent, parce qu'il vous semble injuste, un regard sur le chrétien et sur le mondain mourants suffira pour vous détromper. Le chrétien, en mourant, voit ses pleurs changés en ris et en cris de joie, qui ne finiront jamais. Le mondain ne meurt que pour être enseveli dans l'enfer. Quelle sépulture, grand Dieu! et quel affreux spectacle que celui de ces malheureuses victimes entassées les unes sur les autres dans le gouffre infernal, pour y souffrir des tourments inconcevables dans leur nature, éter-

nels dans leur durée : car voilà ce que c'est que l'enfer. C'est un lieu de ténèbres, de misères et de supplices, où les pécheurs impénitents, privés de tous les biens, souffriront encore tous les maux pendant toute une éternité; voilà l'enfer, l'affreux enfer, dont l'existence et la réalité sont un point de notre foi, incontestablement fondé sur l'autorité de l'Ecriture, des conciles, des Pères et des théologiens, sans parler des lumières de la droite et saine raison. Il faut donc le croire, ou renoncer à la qualité de chrétien, de disciple de Jésus-Christ, de partisan de l'Evangile, d'homme raisonnable, judicieux, sensé. Il faut croire l'enfer, mais, en le croyant, il faut le craindre, travailler, n'oublier rien, mettre tout en œuvre pour l'éviter comme le centre de tous les maux rassemblés, et le comble du malheur. C'est tout le but que je me propose dans ce discours, où vous verrez 1° que dans l'enfer on est privé de tous les biens : sujet de ma première partie; et qu'on y souffre tous les maux : sujet de ma seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

L'enfer est un lieu où l'on est privé de tous les biens, puisqu'on y est privé de Dieu, le bien total : *Omne bonum*. Eloignez-vous de moi, maudits : *Discedite a me, maledicti* (*Matth.*, XXV); ce sont les premières paroles de l'arrêt foudroyant que le souverain Juge des anges et des hommes prononcera contre tous les réprouvés, au jour terrible de ses vengeances. Ils seront donc séparés de Dieu, éloignés de Dieu, privés de Dieu, ces maudits réprouvés, et par conséquent privés de tous les biens et physiques et moraux, naturels et surnaturels, de tous les biens de l'âme, du corps, de la nature, de la grâce et de la gloire.

1° Ils seront privés de tous les biens de la nature, tant de l'âme que du corps. Non, il n'y aura plus pour eux ni lumière dans l'esprit, ni mouvement dans le cœur, ni santé dans le corps, ni richesse, ni rang, ni honneur, ni titre, ni prérogative, ni distinction, ni qualité, ni gloire, ni réputation, ni talent, ni joie, ni jeux, ni ris, ni plaisir, ni parent, ni protecteur, ni bienfaiteur, ni ami; il n'y aura rien à quoi ils puissent se prendre; ils vivront misérablement dans une privation absolue de toutes choses.

Ils seront privés de ces richesses auxquelles ils étaient si fortement attachés; de ces honneurs qui flattaient si agréablement leur ridicule vanité; de ces plaisirs grossiers dans lesquels ils se vautraient brutalement comme les animaux immondes; de ces fêtes, de ces festins, où ils rassemblaient à grands frais, de toutes les parties du monde, ce qui pouvait davantage charmer, enchanter tous leurs sens; de ces spectacles qui remplissaient leur esprit des images de la volupté les plus attrayantes, en même temps qu'ils en faisaient couler le poison mortel jusque dans leurs veines et les moelles de leurs os. Ils seront privés de ces

jardins délicieux, de ces riants bocages, de ces parcs immenses, de ces palais magnifiques et superbes, de ces meubles précieux, de ces équipages lestes et brillants, de cette foule de serviteurs toujours prêts à voler au premier signe de leurs volontés, et de flatteurs infatigables à encenser jusqu'à leurs vices les plus grossiers; de ces cercles, de ces compagnies si amusantes, de ces concerts mélodieux; de ces charges, de ces dignités; de ces distinctions et de ces prérogatives, de ces divers talents de l'esprit, qui leur attireraient l'estime des peuples, en portant aux deux hémisphères leur réputation et leur nom; de la force, de l'adresse, de l'agilité et de toutes les bonnes dispositions du corps; de tous les biens de la nature et de ceux de la grâce.

2° La grâce sanctifiante, cette grâce qui nous rend saints, justes, amis, enfants de Dieu et les tendres objets de ses divines complaisances; cette grâce, le sceau, le caractère de la Divinité, et qui nous divinise en quelque sorte, en nous rendant participants de la nature divine; cette grâce imprimée comme un rayon de lumière toute céleste d'une manière permanente dans nos âmes, pour les éclairer, les embellir, les ennoblir, les élever à l'ordre surnaturel et les faire agir surnaturellement; cette grâce si précieuse et la source de tant d'autres, le principe saintement fécond d'une infinité de secours et de faveurs dans l'ordre du salut, ah! cette grâce si précieuse, les réprouvés l'ont perdue, et il ne leur en reste que le souvenir qu'il leur en faut, pour les accabler en pensant à la grandeur de leur perte.

A la perte de la grâce sanctifiante, les réprouvés ont ajouté celle de toutes les grâces actuelles, tant extérieures qu'intérieures, et tous leurs droits à ces mêmes grâces.

Grâces extérieures : préceptes, conseils, avis salutaires, promesses, menaces, recherches, poursuites, prières, instances, importunités, sollicitations, exhortations pathétiques et pressantes, douces insinuations, discours vifs et animés, saintes adresses, pieux artifices de la tendre charité, éclat, foudre, feux, flammes du zèle impétueux et brûlant, bons exemples, indulgences, cérémonies, sacrements, sacrifices, miracles, moyens extérieurs de salut, quels qu'ils soient, il n'en est plus pour les réprouvés; et les grâces intérieures leur manquent également, ils sont incapables d'en recevoir aucune de quelque nature qu'elle puisse être, ou quelque légère qu'on la suppose, parce que le temps en est passé et la source entièrement tarie.

Non, il n'est plus pour eux de ces célestes rayons qui, émanés du sein du père des lumières, dissipent les nuages les plus épais, les ténèbres les plus profondes, en éclairant l'esprit; plus de ces touches secrètes, de ces douceurs ineffables, de ces tendres et amoureuses recherches, de ces épanchements pleins d'unction et de suavité, de ces charmes, de ces attraits victorieux

qui gagnent le cœur; plus de ces coups de force et d'éclat, qui frappent, terrassent, emportent les volontés les plus rebelles, en triomphant de toutes leurs résistances; il n'est plus rien pour eux dans l'ordre surnaturel; ils sont dans une privation absolue de tous les biens de la grâce et de la gloire.

3^e Quelle est cette gloire réservée aux élus? C'est celle-là même qui résulte de la vue intuitive et de la possession réelle de Dieu, le bien suprême. Ils auraient pu le posséder comme tant d'autres; ils l'auraient pu; les secours ne leur manquaient pas pour s'en mettre en possession; et ils ne l'ont pas voulu par leur faute, et parce qu'ils ont préféré quelques jouissances misérables d'un instant à celle d'un bonheur éternel. Et de là leurs regrets amers et leur douleur profonde d'avoir perdu la gloire et tous les biens qui y sont attachés. Ils la voient donc cette gloire immense qu'ils ont si malheureusement perdue; ils voient au-dessus de leurs têtes la cité du Dieu vivant, la céleste Jérusalem et ses citoyens glorieux, triomphants, tous en fêtes et en festins, tous en pompe, en chants et en joie, tous chantant le sacré trisagion, l'éternel alleluia, tous revêtus de l'incorruption et de l'immortalité, tous nageant dans ces fleuves de paix, ces torrents de délices, qui les enivreront et les rassasieront à jamais, tous heureux du bonheur de Dieu même. Ils voient Dieu le bien suprême, le bien infiniment aimable et toutes ses amabilités. Ils le voient et ils sentent, en le voyant, qu'ils étaient faits pour le posséder, mais qu'ils ne le posséderont jamais; qu'ils l'ont perdu pour toujours; que c'est une perte irréparable, et que cependant ils feront des efforts éternels, quoique impuissants pour la réparer, puisque éternellement ils se porteront vers lui par les plus impétueux mouvements, sans qu'ils puissent jamais l'atteindre. Et de là les cuisants regrets, la rage, le désespoir du malheureux réprouvé.

J'ai perdu mon Dieu, s'écriera-t-il, durant toute l'éternité, et dans sa personne divine, j'ai perdu mon père, mon pasteur, mon maître, mon chef, mon roi, mon conseiller, mon confident, mon ami, mon soutien, mon refuge, mon consolateur, mon sauveur, mon bienfaiteur, mon glorificateur éternel; j'ai tout perdu, car il est tout; et je l'ai perdu par ma faute; et je l'ai perdu pour toujours. Non, jamais je ne le verrai, jamais je ne le posséderai ce tendre père, ce cher ami, ce chaste époux de mon âme, ce bienfaiteur magnifique et prodigue; ce bien suprême, universel, infini. Et ces doux noms, ces noms sacrés, ces noms bénis, délicieux aimables et béatifiants pour tant d'autres, ne seront pour moi que des foudres accablants. O ciel, quelle douleur! quelle privation! quelle perte! et quelle peine horriblement cruelle sa vue, toujours présente à l'esprit du réprouvé, ne lui causera-t-elle pas?

N'est-ce point cette cruelle peine du réprouvé que le prophète Ezéchiel voyait

en esprit, lorsque, pour nous peindre la colère du Dieu des armées, qui se prépare à tirer vengeance de ses ennemis, il nous le représente sous la figure d'un miroir de cristal, horrible à voir : *Aspectus cristalli horribilis*. (Ezech., I.) Ce miroir de cristal si horrible à la vue, n'est-ce pas l'idée même de Dieu et de toutes ses brillantes perfections gravées dans l'âme du réprouvé et toujours présente à ses yeux, pour lui faire sentir perpétuellement, et durant toute l'éternité, la grandeur de la perte qu'il a faite en perdant Dieu, et la fatale impuissance où il sera toujours de la réparer cette perte immense, infinie? Ah! quelle perte! et quelle peine, quel cruel, quel horrible tourment de l'avoir faite sans pouvoir la réparer!

Pour vous en former une faible idée, rappelez-vous ce que l'Écriture nous apprend (Gen., XXV) du désespoir d'Ésaü et des rugissements qu'il poussa lorsqu'il se vit privé de l'héritage attaché au droit d'aînesse, qu'il avait si imprudemment vendu pour un plat de lentilles.

Figurez-vous la tristesse mortelle des enfants d'Israël captifs à Babylone, qui languissamment couchés sur le bord des fleuves de cette ville superbe, pleuraient sans intermission et dans un morne silence, la perte de leur chère Jérusalem toujours présente à leur souvenir.

Voyez encore le mauvais riche de l'Évangile (Luc., XVI); écoutez-le demander inutilement une goutte, une seule goutte d'eau pour rafraîchir tant soit peu sa langue embrasée, à la vue du pauvre Lazare comblé de biens, brillant de gloire et enivré de plaisirs dans le sein d'Abraham.

Représentez-vous aussi l'infidèle épouse du plus grand des rois, qui l'aimait uniquement avant qu'elle l'eût outragé et lui prodiguait les témoignages les plus éclatants d'une affection sans bornes. La pompe, la gloire, la magnificence, les plaisirs, les trésors n'étaient que pour elle, rien ne manquait à son bonheur, et comme elle avait entre ses mains le cœur et le pouvoir de son royal et magnifique époux, elle disposait de tout dans son royaume; c'était l'unique canal des grâces, toutes les bénédictions du trône étaient attachées à la douceur de ses regards, elles coulaient comme de leurs sources au moindre signe de sa volonté. L'infidèle osa outrager son époux dans l'endroit le plus sensible, et l'ingrate se vit aussitôt honteusement chassée de la présence de son époux, chargée du poids de son indignation, privée pour toujours de son rang, de ses titres, de son pouvoir, de ses trésors, de ses plaisirs, de sa gloire, de son bonheur; enchaînée dans un noir cachot, pour lui servir à jamais et d'exil et de tombeau.

Tel et mille fois plus triste encore, plus douloureux, plus désolant est l'état des réprouvés dans l'enfer, privés de Dieu et avec lui de tous les biens; ils l'ont cependant toujours devant les yeux, non pour le

contempler comme l'objet de leur béatitude mais pour le haïr, le détester, en l'envisageant d'un œil de rage et de fureur, comme le vengeur implacable de leurs crimes, qui laisse tomber à chaque instant sur leurs têtes coupables tout le poids de son indignation. Ils sont donc vides et pleins de Dieu tout à la fois. Ils en sont vides, puisqu'ils ne le voient et ne le possèdent pas comme l'objet de leur béatitude. Ils en sont pleins, puisqu'ils le voient continuellement comme l'objet odieux de leur haine et l'auteur de leurs tourments. Ils le voient donc tout ensemble comme le souverain bien qui leur était destiné, qu'ils désirent encore, qu'ils poursuivent, vers lequel ils ne peuvent s'empêcher de tendre de tous leurs efforts et comme le souverain bien qui les repousse, qu'ils ont perdu par leur faute, et dont ils seront éternellement privés. Ah ! N..., qui pourrait concevoir cette privation de Dieu, qui fera le partage des réprouvés dans l'enfer. Ils y seront privés de tous les biens, vous l'avez vu. Ils y souffriront tous les maux, vous l'allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Dieu, qui a choisi le feu pour le ministre de ses vengeances éternelles envers les réprouvés, a voulu qu'il renfermât lui seul toutes les tourments possibles, dit Tertullien : *In uno igne omnia tormenta sunt*. Il a rassemblé dans chacune des étincelles de cet élément cruel, tous les supplices imaginables, en lui communiquant la vertu de produire dans l'âme avec une extrême activité toutes les sensations les plus douloureuses, toutes les douleurs les plus aiguës, et de là l'universalité des maux de ces tristes victimes des vengeances du Seigneur.

Le feu les brûle donc, et pour servir le vengeur tout-puissant qui l'emploie, il s'applique à chaque réprouvé pour le punir selon le nombre et la qualité des péchés qu'il a commis, comme s'il était doté d'intelligence et de sagesse, pour en faire le discernement. On dirait qu'instruit des règles de la justice divine, et toujours actif à ses ordres, il fait des impressions différentes à son gré, pour distribuer à toutes les puissances de l'âme et à tous les membres du corps la juste peine qui leur est due. L'entendement, la mémoire, l'imagination, le cœur, la volonté, les sens, les deux substances qui composent l'homme, et chaque partie de cette double substance, reçoivent un châtiement proportionné à la part qu'ils ont eue aux différents crimes dont ils ont été la cause ou le sujet et l'instrument. Le feu qui les brûle, prenant toutes sortes de formes, leur fait donc sentir tout à la fois le tourment de la faim qui dévore, de la soif qui altère, du poison qui tue, du chevalet qui gêne, de la roue qui brise, du rasoir qui coupe, de l'épée qui perce, de l'ongle de fer qui déchire, du cloaque qui infecte, de l'huile bouillante qui s'insinue jusque dans la moelle des os, de la rage qui transporte, de tous les maux

imaginables, et bien au-dessus de l'imagination : *Omne malum*.

O feu inconcevable dans sa nature, varié dans ses formes, terrible dans ses effets, extrême dans son activité ! Grand Dieu ! suspendez-en l'action, tempérez-en l'ardeur, abrégez-en la durée : non, la justice divine s'y oppose ; le feu de l'enfer sera perpétuel, il sera éternel.

Il sera perpétuel, c'est-à-dire sans interruption, sans adoucissement, sans diminution. Il sera éternel, c'est-à-dire, immuable et sans terme, sans fin ; et c'est cette immutabilité, cette immobile et invariable éternité, cette éternelle immortalité toujours présente à l'esprit du réprouvé, qui fera son plus cruel supplice dans l'enfer. Oui, quelque effort qu'il puisse faire pour détourner sa pensée de cet accablant objet, chaque tourment empreint de l'affreuse idée de l'éternité ne cessera de la présenter à son esprit, pour le jeter dans les convulsions d'une rage désespérée. Toujours il pensera en frémissant qu'il ne verra jamais finir ou diminuer les horreurs de son cachot, la pesanteur de ses chaînes, la puanteur de ses chairs brûlées, la confusion qui le pénètre, les malédictions qui retentissent à ses oreilles, l'ardeur du feu qui le dévore. Toujours il pensera qu'après que le temps, qui détruit tout, aura renversé les villes, ruiné les empires, enseveli l'univers dans ses cendres, et que des millions de siècles se seront écoulés depuis cette horrible catastrophe, il ne fera que commencer à souffrir ; que le bras vengeur qui le frappe, le frappera sans se lasser, sans se reposer, sans se ralentir ; que rien ne pourra le soustraire à ses coups, et que souverainement malheureux, il aura continuellement dans l'esprit l'éternité de son état, pour mettre le comble à son malheur. Il verra clairement que son supplice ne finira point, et dans les ténèbres de la nuit épaisse qui l'enveloppent de toutes parts, il ne conservera de lumière que pour voir, malgré lui, dans toute son étendue, l'immense carrière des maux extrêmes qu'il parcourra toujours, et qu'il ne remplira jamais. Et de là, de cette horrible perspective, ses amers, mais inutiles regrets.

Hélas ! s'écriera-t-il en gémissant, je pouvais me sauver comme tant d'autres, je le pouvais, et je ne l'ai point voulu ; je me suis perdu par ma faute, et malgré toutes les prévenantes recherches d'un Dieu sauveur, malgré tout le sang qu'il a versé pour mon salut. Il ne tenait qu'à moi d'en profiter et de m'en appliquer le prix. Si je l'eusse fait, j'aurais été porté en mourant par les mains des anges, jusqu'au plus haut des cieux, où je goûterais toujours avec un nouveau plaisir les délices ineffables d'une éternelle et souveraine félicité. O le sort affreux ! l'épouvantable situation !

Le coup, le même coup de la mort qui a tranché le fil de mes jours, m'a précipité jusqu'au fond de l'enfer, cet abîme inconcevable d'une malheureuse éternité, pour y boire jusqu'à la lie le calice inépuisable de la

colère du Tout-Puissant, et y brûler dans tout moi-même, sans jamais être consumé. O mort ! mort cruelle ! mort infiniment barbare ! Pourquoi, en me frappant, ne m'as-tu point exterminé ? Mais non, je vivrai toujours, pour être toujours souverainement malheureux. O douleur ! ô rage ! ô désespoir ! ô éternité ! éternité d'un souverain malheur, que tu es longue et terrible !

Non, non, s'écrie l'esprit fort, c'est une chimère que cette éternité malheureuse. Quoi ! un supplice qui dure toujours pour punir un péché d'un moment ? Une justice inflexible, pour une faiblesse innocente, ou du moins gracieuse et si digne d'indulgence ? Fut-il idées plus absurdes ? Elles détruisent l'excellence de l'Être suprême ; sa bonté surtout s'en offense ; elle les repousse avec horreur.

Un péché d'un moment, dites-vous, esprits forts, ou prétendus tels ! vous ignorez donc que le péché de celui qui meurt impénitent est éternel dans sa volonté. S'il eût toujours vécu, il eût toujours péché, et il voulait vivre toujours, pour ne jamais finir la trame de ses crimes. Il est donc juste qu'il soit toujours puni. Il est donc juste que sa volonté immuable dans le mal lui attire un châtiment qui le soit aussi. Il est juste que le pécheur fixé immuablement au mal et brûlant du désir immortel de le commettre, soit puni d'un supplice éternel, et Dieu cesserait d'être juste, saint, bon ; il cesserait d'être Dieu, s'il ne l'en punissait pas. Pourquoi ? C'est que si Dieu cessait un seul instant de punir un sujet toujours coupable, il allierait sa justice, sa sainteté, sa bonté, son essence enfin et tous ses attributs, avec l'injustice, la méchanceté, l'impureté, le crime toujours subsistant, immuable, immortel. Alliance monstrueuse, impossible, puisqu'elle ne pourrait subsister sans l'anéantissement de la Divinité même, cet être infiniment parfait, essentiellement incapable de la moindre souillure. Il faut donc qu'il se sépare éternellement d'un coupable éternel ; qu'il le rejette, qu'il le repousse, qu'il le punisse toujours cet ingrat, ce perfide, ce rebelle qui ne cessera jamais de lui faire la guerre. Guerre pour guerre, haine pour haine, éternité de vengeance et de châtiment, pour éternité de révolte et de malice. Quoi de plus équitable, de plus conforme aux simples lumières de la raison même isolée et séparée de la révélation ? En un mot, s'il est un Dieu, il n'est pas moins juste et saint, que bon et indulgent. S'il est juste et saint, il ne peut se dispenser de punir éternellement le mal qui est éternel. L'impunité à cet égard, ne fût-elle que d'un instant, blesserait sa sainteté, qu'on croirait approuver le mal qui serait sans punition.

Dieu est encore le sage proviseur de l'univers, et l'équitable modérateur des choses. Eh comment le sera-t-il en justifiant ses titres qui font partie de son essence, si tandis qu'il laisse le méchant opprimer le juste en cette vie, il ne récompense l'opprimé, et ne punit l'oppresser dans une vie à venir, où tout

sera remis dans l'ordre ? Le rétablissement de cet ordre violé si souvent ici-bas n'est-il donc pas le seul moyen de justifier la Providence qui le permet, ce viollement de l'ordre en ce monde, parce qu'elle ne veut pas contraindre la liberté de l'homme, et qu'elle saura bien le punir un jour de l'abus qu'il en aura fait contre ses ordres. Ces plans de la Providence, que vous censurez ou que vous refusez de voir aujourd'hui, vous paraîtront bientôt sagement combinés, et vous en sentirez toute la justesse, faux sages du siècle, je parle de ce moment qui n'est pas éloigné, où la mort, dissipant le charme qui vous fascine les yeux de l'esprit, et qui a toujours sa cause dans la corruption du cœur, vous fera toucher au doigt la cohérence de la conduite de Dieu dans la régie de l'univers. Mais, quoi que puisse penser votre faible raison d'une vérité qui l'épouvante, prêtez l'oreille à l'accablante autorité des oracles divins qui vous l'attestent.

Allez, maudits, en vous éloignant de moi, allez au feu éternel qui a été préparé au diable et à ses anges : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum.* (Matth., XXV.) Frappés de ce foudroyant et irrévocable arrêt, les réprouvés se précipiteront d'eux-mêmes dans ces gouffres de feu, pour y souffrir éternellement : *ibunt hi in supplicium æternum* (*Ibid.*), et y être déchirés par le ver rongeur, qui ne mourra point : *Ubi vermis eorum non moritur.* (Marc., IX.)

Direz-vous que le feu sera éternel, il est vrai, mais que les réprouvés n'en souffriront pas éternellement les dévorantes ardeurs ? Vaine subtilité, qui ne peut tenir contre l'évidence des textes de l'Écriture, ni contre l'accablante autorité de l'Eglise, leur infaillible interprète, qui les détermine au sens littéral d'un supplice qui n'aura pas de fin.

Ne vous flattez donc pas d'un vain espoir, chrétiens mes frères, ni sur la nature, ni sur le terme, ni sur la mitigation ou l'intermission des supplices de l'enfer. Ils seront extrêmes dans leur nature, perpétuels dans leur action, éternels dans leur durée ; et c'est Jésus-Christ, la vérité suprême, qui vous le déclare.

Tremblez donc, N..., tremblez à la vue de l'horrible enfer, cette terre de malédiction, cette région de larmes, ce lieu d'horreur et de tourments, cette prison de la justice de Dieu, ce terme de sa colère, ce théâtre de ses vengeances, ce centre de tous les maux. Tremblez à la vue de l'enfer, et cependant, ne vous laissez point d'en contempler en tremblant les horreurs, pour ne point les sentir un jour. Descendez, descendez souvent en esprit durant le cours de votre vie dans l'enfer, pour n'y pas descendre en corps et en âme après votre mort. Vivez, comme si vous entendiez retentir à chaque instant la voix tonnante du souverain Juge, qui y condamnera par un arrêt irrévocable tous les pécheurs impénitents. Prêtez l'oreille aux cris affreux que poussent, du fond de leur brûlant cachot, tant de victimes infortunées, qui subissent et subiront toujours l'arrêt fa-

tal qui les y condamna. Ecoutez leurs plaintes amères, leurs tristes accents, leurs voix lamentables, leurs blasphèmes, leurs exécutions, leur rage, leur désespoir. Voyez, voyez leurs larmes de sang, leurs grincements de dents, leurs liens de flammes, leurs chaînes de feu, et marchez sans cesse, durant votre vie, à la pâle lueur de ces funestes flambeaux, sur les rives de l'abîme qui les renferme, pour n'y pas tomber après votre mort. C'est la grâce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON XXIX.

Pour le quatrième dimanche après Pâques

SUR LA PRIÈRE.

Cum venerit Paracletus, arguet mundum de peccato. (Joan., XVI.)

Lorsque le Saint-Esprit sera venu, il convaincra le monde de péché.

Le monde, hélas ! est tout plongé dans le péché ; il ne sera donc point difficile de l'en convaincre, et le seul parti qu'il ait à prendre, c'est de s'avouer coupable, et de s'efforcer de fléchir son Juge par la pénitence et par la prière : deux moyens efficaces pour suspendre ses foudres et obtenir grâce. Je m'arrête au second, la prière. C'est l'Esprit-Saint qui nous recommande l'exercice de la prière, en ces termes si capables de nous en faire sentir l'importance. Il est si important qu'il a des rapports essentiels avec nos éternelles destinées, et une influence directe sur la bonne vie ; celui qui sait bien prier, sait bien vivre, dit saint Augustin, *Recte novit vivere, qui recte novit orare.* (Homil. 40, *De divers.*) Toute l'éternité, tout le système de la prédestination, tout l'ordre et tout l'enchaînement, toute l'économie des grâces nécessaires au salut d'un chacun, dans le monde ou dans le cloître, dans le sacerdoce ou dans les armes, dans le silence de la retraite, ou dans le bruit et le tumulte des affaires, tout porte sur la prière. Elle suspend la foudre sur la tête d'une multitude d'impies, dont les crimes lassent le ciel et provoquent sa vengeance, elle écarte une infinité de fléaux, elle sauve les empires et les républiques.

Quiconque sait prier comme il faut a donc trouvé le secret d'écarter tous les maux, d'attirer tous les biens, d'obtenir tous les secours, de bien vivre et de bien mourir, d'être heureux en ce monde et en l'autre. Combien la prière est-elle donc nécessaire, et de quelle importance n'est-il pas de prier comme il faut ? Ce sont les deux objets qui vont faire tout le sujet de ce discours : voici mon dessein.

La nécessité de la prière : vous la verrez dans mon premier point. Les qualités ou conditions de la prière : vous les verrez dans mon second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

La prière est un acte de religion par lequel l'homme s'élève à Dieu, pour lui exposer les misères qui l'accablent, et lui demander

son secours avec toutes les choses qui peuvent le conduire au salut. Il y a donc, dit saint Augustin, un rapport essentiel entre la prière et la misère, qui oblige l'homme de prier, par cela même qu'il est misérable : *Ex quo miser, ex hoc et orans.* Et puisque l'homme n'est de lui-même et de son propre fonds, de son fonds corrompu, qu'une source intarissable de misères, de quelque côté qu'on l'envisage, *ex hoc et orans.* Et puisque la prière, puisque la prière est le moyen établi de Dieu pour obtenir toutes les grâces, dissiper toutes les misères, guérir tous les maux, subvenir à tous les besoins. Eh qui pourrait nombrer ces misères et ces besoins de l'homme, par quelque endroit qu'on puisse le prendre et de quelque part qu'on veuille le considérer.

Besoins, misères du côté de l'esprit. L'esprit de l'homme est naturellement borné, faible, superficiel, bizarre, capricieux, ignorant, et cependant vain, fier, superbe, présomptueux, amateur de lui-même et de sa propre excellence, enflé de ses talents, jusqu'à se préférer aux autres, en mettant entre eux et lui des intervalles immenses, des distances infinies. Ses lumières sont courtes, ses ténèbres épaisses et profondes ; toujours prévenu en sa faveur, et porté à se flatter, lors même qu'il n'est pas résolu de se tromper absolument sur son propre compte, il ne voit jamais ce qui le touche, que comme dans un demi-jour, qui lui paraît favorable, et rien ne lui est plus ordinaire que de se faire illusion sur son état, ses pensées, ses vues, ses desseins, ses intentions, ses goûts et ses dégoûts, ses haines ou ses affections, ses penes, ses attraits, ses devoirs, ses actions, ses vices et ses vertus ; déguisant les uns avec adresse, étalant les autres avec ostentation, tirant vanité de tout ce qu'il croit avoir de bien, recherchant les louanges, fuyant le blâme et le mépris, se reposant avec une douce complaisance dans ses perfections imaginaires, et en prenant occasion de s'estimer, et de s'élever bien au-dessus de ceux qu'il se représente comme moins parfaits que lui, et moins favorisés des avantages qui l'enlèvent si fort.

Misères, besoins du côté du cœur et de la volonté. Le cœur de l'homme n'est ni moins misérable, ni moins sujet à une foule de besoins que son esprit. La vertu lui est étrangère et le vice familier. La corruption est comme enracinée dans sa nature ; on dirait qu'il n'est pétri que de corruption. Il éprouve au dedans de lui-même des passions désordonnées de toute espèce, qui l'entraînent sans cesse au mal, et du sein desquelles s'élèvent à chaque instant des vapeurs malignes qui, comme autant de funestes flammes, ne l'éclairent que pour l'égarer. Faible, languissant, incapable de faire aucune démarche dans les sentiers de la justice et du salut, il court en furieux dans la voie large de la perdition, et se roule de désordre en désordre, de précipice en précipice. Insensible à tout, il n'est touché ni de la laideur et de la malice du péché, ni

des écueils qui l'environnent, ni des châtimens qui l'attendent dans une autre vie; il n'a de sentiment et de goût que pour les plaisirs meurtriers de la vie présente; d'activité, de force, que pour s'enfoncer toujours plus avant dans l'abîme que creusent à l'envers ses inclinations perverses; d'ardeur que pour brûler des flammes impures de ses sales voluptés. Tel est le cœur de l'homme laissé à lui-même. Telle sa volonté, quand elle n'a d'autre ressource qu'elle-même et sa perversité naturelle.

Misères, besoins du côté de la mémoire et de l'imagination, ces deux facultés de l'âme si dangereuses par le funeste pouvoir qu'elles ont de tracer ou de conserver des images ou des souvenirs, qui ne sont propres qu'à porter le ravage et la corruption dans les sens et dans le cœur.

Misères, besoins du côté des sens et de la chair; ces sens légers, volages, susceptibles de tant de malignes impressions, ces sens qui sont comme les portes et les fenêtres par où les objets extérieurs entrent dans l'âme pour la corrompre; cette chair fragile et toujours prête à s'emouvoir, à s'enflammer, à se corrompre.

Misères, besoins du côté du monde, ce monde corrupteur et corrompu; ce monde tout plongé dans la malice et la corruption, dit un apôtre, *totus in maligno* (I Joan., V); ce monde infiniment contagieux, et qui communique avec autant de facilité que d'adresse ses principes corrompus, ses maximes épicuriennes, antichrétiennes, dissolues, licencieuses sur les richesses, les honneurs, les plaisirs, le luxe, le faste, le jeu, les spectacles, les conversations, les lectures, les amitiés, les visites, les compagnies, l'emploi du temps, les jeûnes, les abstinences, l'aumône, le pardon des injures, l'amour des ennemis, les bienséances, les coutumes, les affaires, le commerce, sur tous les points de la morale; ce monde scandaleux et qui n'offre de toutes parts qu'un déluge de crimes, qui inonde la terre en la corrompant.

Misères, besoins du côté du démon, ce tentateur infatigable, qui emploie tantôt la force du lion, et tantôt l'adresse du serpent, qui n'oublie rien, qui se sert de tout pour nous porter au mal.

Quelle ressource à tant de maux, de misères et de besoins? La prière. C'est le canal par lequel nous venons toutes les grâces nécessaires pour guérir nos maux, faire cesser nos misères, remplir tous nos besoins. C'est, dit saint Augustin, la clef qui nous ouvre le ciel pour en faire descendre sur nous les dons célestes et les plus douces rosées. En même temps qu'elle s'élève à Dieu, elle attire sur l'homme les bénédictions les plus précieuses et les plus abondantes; ces vives lumières qui percent les ténèbres de son esprit, en l'éclairant sur les vérités qu'il lui importe de connaître pour son salut et sa perfection; ces pieuses affections, ces saintes ardeurs qui attendrissent son cœur, qui le pénètrent intimement, qui l'é-

chauffent, qui l'embrasent, qui le remplissent d'une douce onction et d'un goût délicieux pour les choses divines, en même temps qu'elles fortifient sa volonté jusqu'à la fixer invariablement dans le bien, en lui donnant le courage de combattre tous les vices et d'en triompher. C'est la prière qui nous fait entrer dans les voies de la justice et de la sainteté, qui nous fait avancer et persévérer, qui nous conduit au port du salut. C'est dans la fournaise de la prière que s'allume et s'enflamme le feu sacré de l'amour de Dieu et du prochain, le zèle de la gloire du Seigneur et de la sanctification des âmes, qui porte efficacement à embrasser avec joie les travaux les plus pénibles, pour étendre et cimenter l'empire de la religion.

C'est la prière qui nous découvre la laideur du vice, la beauté de la vertu, la bassesse de l'homme, la grandeur de Dieu, cet être infini, pour nous attacher uniquement à lui et nous faire reposer dans son sein comme dans le centre de notre félicité.

C'est par la prière que nous entretenons un saint commerce avec Dieu, et que nous nous transformons, pour ainsi dire, en lui, par la perte de notre être dans le sien, semblables au législateur des Hébreux, qui descendait de la montagne où il avait prié avec un visage si brillant des rayons de la Divinité, qu'on n'en pouvait soutenir l'éclat; semblables encore à Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, dont le visage, tandis qu'il priait sur le Thabor, devint lumineux comme un soleil, et les habits blancs comme la neige. Figure, expression de ce qui se passe dans la prière. L'âme y devient tout éclatante des splendeurs divines qu'elle y reçoit, et qui rejailissent jusque sur son extérieur, et qui s'aperçoivent sur la sérénité de son visage, la modestie de ses yeux, la circonspection de sa langue, l'onction de ses paroles, la gravité de toutes ses démarches.

Que dirai-je davantage de la vertu de la prière? Ce fut par elle que Josué arrêta le soleil; qu'Élie fit descendre du ciel, tantôt le feu, tantôt la pluie et la fécondité; que David et Manassès obtinrent la rémission de leurs péchés; que Salomon impêtra la sagesse, et le pieux Ézéchias, la prolongation de ses jours; qu'Esther et Mardochee sauvèrent les juifs des fureurs d'Aman; que la chaste Susanne triompha des embûches et de la calomnie des infâmes vieillards qui en voulaient à son innocence et à sa vie; que Moïse enfin apaisa la colère de Dieu, tout prêt à exterminer les Hébreux, après qu'ils eurent adoré le veau d'or dans le désert.

La prière est donc nécessaire, et elle ne l'est pas moins que la grâce, puisqu'elle en est le canal, et que, dans le cours ordinaire de la providence, Dieu n'accorde la grâce qu'à la prière. Or, vous le savez, N..., la grâce est absolument nécessaire au salut, et sans elle nous ne pouvons ni faire une seule action, ni prononcer une seule parole, ni former une seule pensée de nous-mêmes qui nous y conduise, et tout notre pouvoir à cet égard

specialement nous vient de Dieu, comme un don qui descend du père des lumières. Il faut donc le lui demander, et c'est pour cela même que Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, nous déclare qu'il faut toujours prier et sans se lasser jamais : *Oportet semper orare et nunquam deficere.* (Luc., XVIII.) C'est pour cela qu'il emploie diverses paraboles, pour nous faire sentir l'indispensable nécessité de la prière, et que, joignant l'exemple à la doctrine et à l'instruction, on le voit passer les nuits dans l'exercice de la prière.

Ecoutez-le donc comme votre maître ; suivez-le comme votre chef ; ne vous laissez point de prier sur ses traces. Priez, comme il vous l'ordonne, pour ne point entrer en tentation ; priez pour repousser avec force la tentation, et en triompher avec gloire ; priez lorsque vous avez eu le malheur de succomber à la tentation, pour vous en relever avec avantage et remporter de nouveaux triomphes sur le tentateur ; priez toujours et sans vous lasser jamais, en tout temps et en tout lieu ; qu'il n'y ait ni affaire, ni embarras, ni sollicitude ; qu'il n'y ait rien au monde qui puisse vous détourner du saint exercice de la prière ; c'est la marque certaine de votre prédestination, le moyen sûr d'obtenir la grâce nécessaire au salut ; votre salut, vos progrès dans le sentier de la justice et de la sainteté, votre perfection consommée en dépendent absolument. Priez, mais que vos prières soient toujours accompagnées des conditions que Dieu exige pour qu'il puisse les exaucer.

La nécessité de la prière : vous l'avez vue. Les qualités ou les conditions de la prière : vous les allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Prier avec attention, avec discrétion, avec humilité, avec ferveur, avec confiance et persévérance : telles sont les qualités, les conditions de la prière.

1^o Il faut prier avec attention, c'est-à-dire qu'il faut penser à ce qu'on dit dans la prière, y appliquer son esprit, en le vidant de tout autre objet, en le détournant de toute autre pensée. D'où vient cet important avis du Saint-Esprit dans l'Ecriture (*Eccli.*, XVIII) : Préparez votre âme avant la prière, et ne soyez pas comme un homme qui tente Dieu. Quoi de plus juste ! et Dieu, ce Dieu de gloire, de majesté, ne mérite-t-il donc pas qu'on le prie avec une application d'esprit qui réponde à la grandeur de son être ?

Cependant, qui est-ce qui prie avec cette attention si nécessaire ? Nul acte de religion plus ordinaire que la prière, et nul peut-être auquel on soit moins attentif. Les lèvres prient, tandis que l'esprit, volontairement distrait, s'égare, court, voltige d'objet en objet. On parle à Dieu sans s'entendre soi-même. On le prie sans savoir seulement ce qu'on lui dit. Est-ce donc là le prier ou bien l'outrager avec indignité ? Il faut prier avec attention, il faut prier avec discrétion.

2^o Quand je dis qu'il faut prier avec discrétion, j'entends qu'il ne faut demander à Dieu que des choses dignes de lui et de la dignité du chrétien ; des choses assorties à la grandeur, à la majesté, à la sainteté de Dieu, ainsi qu'à la noblesse et aux hautes destinées des enfants de Dieu ; et ces choses sont les biens de la grâce et de la gloire.

C'est donc le royaume de Dieu et tout ce qui peut nous y conduire qui doit faire l'unique objet de nos prières. Les secours surnaturels qui sont indispensablement nécessaires pour connaître Dieu, l'aimer, le servir par le fidèle accomplissement de ses préceptes, sanctifier son nom et le faire sanctifier par les autres, le glorifier et procurer sa gloire, étendre son empire et reculer au loin les bornes de son domaine : tel doit être le premier objet des prières d'un chrétien. Il doit demander ensuite l'avènement du royaume de Dieu en lui-même, la douleur et le pardon de ses péchés, le courage de les expier avec ferveur, la délivrance de toutes ses misères spirituelles, la faim et la soif de la justice, le zèle de sa perfection, la vigilance pour prévenir les tentations, la force pour les surmonter, l'adresse pour en profiter, la victoire sur le monde, la chair, le démon, les passions, tous les ennemis du salut, le mépris des biens de la terre et le désir de ceux du ciel, ces biens les seuls vrais, les seuls solides, les seuls permanents, les seuls éternels, et qui ne passeront jamais.

Mais quoi donc, me direz-vous, n'est-il pas permis de demander à Dieu les biens temporels ? Oui, mais à des conditions que vous ne connaissez guère. Il vous est donc permis d'abord, et même ordonné de demander votre pain quotidien ; c'est un hommage qu'il veut que vous rendiez à sa providence, en reconnaissant que vous dépendez d'elle en tout, puisque tout vient d'elle, et que tout ce que vous avez vous le tenez de sa main. Mais faites attention que c'est votre pain de chaque jour que Dieu vous ordonne de lui demander, c'est-à-dire le pur nécessaire à l'entretien de votre vie, et rien au delà. Ce n'est donc pas l'inutile, le superflu, le vain, le commode, le splendide, le somptueux, l'exquis, le délicieux dans tous les genres, que Dieu vous ordonne de lui demander.

Il vous est encore permis de demander les autres biens temporels, mais avec subordination à la volonté de Dieu et à votre salut, comme des moyens et des instruments de salut, en tant qu'ils peuvent vous aider à vous sauver et à vous sanctifier ; jamais pour vous perdre et vous damner, en les faisant servir à votre orgueil, à votre ambition, à votre luxe, votre vanité, votre sensualité, vos plaisirs, vos voluptés ; jamais avec trouble, inquiétude et agitation ; toujours avec paix et selon les règles de la prudence chrétienne. Il faut donc prier avec discrétion ; il faut prier avec humilité.

3^o Mon âme hait un pauvre fier et superbe, un misérable, un indigent qui de-

mande du secours, et qui le demande avec hauteur comme s'il lui était dû : *Pauperem superbum odit anima mea. (Eccli., XXV.)* C'est le Seigneur qui parle par la bouche du sage, et qui nous apprend qu'un vif sentiment de notre indignité, de notre indigence, de nos misères, doit toujours accompagner nos prières. Rien de plus juste, car qu'est-ce que prier ? C'est sentir son indignité, son impureté, sa bassesse, son impuissance, son néant à la vue et en la présence d'un Dieu infiniment pur, infiniment saint, infiniment grand, infiniment puissant et la plénitude de l'être, l'être même. C'est reconnaître et confesser ingénuement qu'on n'est rien, qu'on n'a rien, qu'on ne peut rien de soi-même, et de son propre fonds, mais que tout ce qu'il y a de bon en soi est un don de Dieu qui descend d'en haut, et du sein même du père des lumières. C'est se montrer intimement et vivement pénétré du nombre prodigieux de ses besoins, de ses misères, de ses maux spirituels, et dans ce vif sentiment, en demander instamment la délivrance. C'est parler à Dieu comme un pauvre qui manque de tout, et qui sollicite des secours proportionnés à son extrême indigence ; comme un aveugle qui demande la vue, ou un paralytique l'usage de ses membres ; comme un malade blessé à mort, couvert de plaies, rongé d'ulcères, qui souhaite ardemment sa guérison ; comme un criminel chargé de fers, qui implore la clémence de celui qui peut briser ses chaînes d'une seule parole, en lui donnant la liberté et la vie.

Ainsi priait le Roi-Propète : *Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu ! s'écriait-il, pour que vous daigniez vous souvenir de lui ? Ayez pitié de moi, Seigneur, ayez pitié de moi, parce que je suis pauvre, parce que je suis malade, qu'il n'y a pas une partie saine en moi, et que mes plaies s'en vont en pourriture ; parce que je suis un ver de terre, et non pas un homme, parce que je suis un homme pécheur, qui a été conçu dans l'iniquité, qui a commis l'iniquité, et dont les iniquités sans nombre se sont élevées, appesanties, comme une mer enflée, et d'un poids énorme sur sa tête. (Psal. XXI.)*

Ainsi priait le Père des croyants, quand il disait à Dieu : *Je parlerai à mon Seigneur, quoique je ne sois que poussière et que cendre. (Gen., XVIII.)*

Ainsi priait le chef des apôtres, quand il disait à Jésus-Christ : *Ah ! Seigneur, éloignez-vous de moi, parce que je suis un homme pécheur. (Luc., V.)*

Ainsi priait le publicain, lorsque, les yeux collés à la terre, et n'osant regarder le ciel, il s'écriait : *O Dieu ! soyez propice à un indigne pécheur. (Luc., XVIII.)*

Ainsi priait l'enfant prodigue, lorsque, confus, contrit et percé de regret à la vue de ses crimes, il disait en parlant à son père : *Ah ! mon père, mon tendre père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis pas digne d'être appelé votre fils. (Luc., XVI.)*

Telle était encore la prière de cette femme

pécheresse de l'Evangile (*Luc., VII*), qui, pénétrée d'un vif regret de ses crimes, vint tomber aux pieds du Sauveur, et les arrosa de ses larmes, sans oser lui dire un mot, contente de laisser parler sa douleur.

Telle était aussi la prière de celui qui, tout absorbé dans l'abîme de son indignité, s'écriait plein de confusion : Je suis indigne de la lumière que je vois, de l'air que je respire, du pain que je mange, de l'eau que je bois, de la terre qui me porte, des vêtements qui me couvrent, de vivre parmi les hommes. Je suis indigne de toute lumière dans l'esprit, de tout sentiment dans le cœur, de toute grâce, de toute consolation. Je suis indigne des flammes du purgatoire, et ce dont je suis digne, c'est le feu même de l'enfer. Il faut donc prier avec humilité : il faut prier avec ferveur.

4° J'ai prié votre face de tout mon cœur, dit le Prophète-Roi, en parlant à Dieu : *Deprecatus sum faciem tuam in toto corde meo. (Psal. CXVIII.)* En combien d'autres endroits le même Prophète ne nous témoigne-t-il pas que c'est aux cris, aux soupirs, aux élancements de son cœur tout brûlant d'amour pour Dieu, qu'il est redevenu des grâces qu'il en a reçues ? Telle doit être la prière du chrétien qui veut obtenir les mêmes faveurs. C'est s'en rendre indigne et en tarir la source, que de les demander froidement et avec indifférence ; elles ne coulent que dans des terres altérées, c'est-à-dire, des âmes saintement empressées, vives, ardentes pour les obtenir. Dieu n'a déclaré heureux et promis de rassasier que ceux qui ont faim et soif de la justice, de la vertu, de la perfection, de la sainteté. Ce n'est qu'à leurs empressements, qu'à leurs soupirs, qu'à leurs vœux ardents, enflammés, qu'il accorde ses grâces d'autant plus désirables, qu'elles sont plus précieuses, et qu'elles ont pour objet une gloire immortelle, une souveraine félicité. Ah ! si nous connaissions tout l'importance de ces grâces inestimables, si nous en sentions tout le prix, nous les demanderions avec ferveur, nous les demanderions avec confiance.

5° Celui qui doute et manque de foi en priant, dit l'apôtre saint Jacques, ressemble à une mer agitée et emportée çà et là par la violence des vents (*Joan., I*) ; il ne doit donc pas s'imaginer qu'il obtiendra quelque chose du Seigneur. Non, puisque le défaut de foi lui est injurieux, tandis que la confiance l'honore et lui plaît infiniment ; pourquoi ? C'est que rien ne le flatte davantage que de voir la haute opinion que l'on a de sa puissance, de sa bonté, de sa fidélité à ses promesses, de ses égards pour la personne et les mérites de son Fils bien-aimé, ce tendre objet de ses complaisances divines ; car voilà le fondement de la confiance qui doit animer les prières du chrétien. C'est à Dieu qu'il adresse ses vœux, et ce Dieu est tout-puissant ; il peut donc les exaucer. Il est tout bon : il le veut donc. Il l'a promis ; il ne pourrait donc ne point les exaucer, sans manquer à sa parole et à la fidélité de ses promesses. Il est tout dévoué à

son Fils; et son Fils nous a déclaré de sa part, que tout ce que nous lui demanderions en son nom, il nous l'accorderait sûrement. Quels motifs de confiance, et serait-il possible d'en imaginer de plus forts et de plus efficaces ?

Quoi ! c'est un Dieu tout-puissant qui nous invite à le prier, et qui nous déclare qu'il est toujours prêt à écouter favorablement nos prières; un Dieu tout bon, et qui ne désire rien tant que de nous faire du bien, et qui pousse la bonté jusqu'à tenir pour des bienfaits les prières que nous lui adressons, comme s'il en devait retirer des avantages considérables; un Dieu qui aime infiniment son Fils unique, au nom et par les mérites duquel il nous exhorte à demander tout ce que nous voudrions, avec promesse de nous exaucer, sans prescrire de bornes au cours de ses libéralités, non plus qu'au sujet de nos vœux; un Dieu qui nous aime nous-mêmes comme ses enfants adoptifs, qui a pour nous des entrailles de père; un Dieu auquel notre salut n'est pas moins cher que la vie de son propre Fils, puisqu'il a livré son Fils à la mort pour nous sauver. Eh ! qui pourrait désespérer et manquer de foi, à la vue et au milieu de tant d'objets si consolants et si capables d'inspirer la plus ferme espérance ? Qui pourrait ne point concevoir la plus forte assurance de se voir exaucé d'un Dieu, qui prévient souvent par l'effusion de ses grâces, jusqu'aux désirs naissants d'un cœur qui se dispose à les demander ? Prions donc avec confiance, prions avec persévérance. Dieu qui nous a promis d'exaucer nos prières, ne s'est point engagé à nous accorder d'abord l'objet de nos demandes, et il a des raisons puissantes, pour nous différer ses dons. S'il nous les accordait sitôt, nous n'en sentirions point le prix, non plus que la nécessité de la vigilance qu'il faut apporter à leur conservation, et l'indignité où nous sommes de les obtenir. Mais quand il nous les fait attendre longtemps, quand il nous laisse frapper et redoubler nos coups à la porte de sa miséricorde, sans faire semblant de nous entendre, quand il paraît sourd à nos prières, à nos soupirs et à nos cris, c'est alors que nous sentons l'excellence et le prix de ses grâces, notre indignité à leur égard, notre impuissance à nous les procurer, le besoin continuel que nous avons de prier sans nous lasser pour les obtenir, et les soins que nous devons apporter pour les conserver, lorsque nous les aurons obtenues. Tels sont les tendres desseins que Dieu a sur nous, lorsqu'il diffère d'exaucer nos prières; ses délais ont leur source dans ses entrailles de Père; s'il nous aimait moins, il nous exaucerait plutôt.

Ah ! N... ne vous laissez donc pas de prier avec une humble et amoureuse confiance, avec une sainte importunité, avec une persévérance à l'épreuve des plus longs et des plus humiliants délais. Oui, quand Dieu vous ordonnerait de vous taire, en vous reprochant vos prières et vos cris importuns, quand il vous traiterait comme il traita la

Chananéenne, quand déjà vous le verriez lever son bras armé du glaive de sa justice pour l'enfoncer dans vos cœurs, dites-lui avec une humble, mais ferme et inébranlable confiance, que quand il vous tuerait, vous ne laisseriez pas d'espérer en lui; dites-le-lui du fond de vos cœurs, et n'en doutez pas, vous ne serez point trompés dans vos espérances. Revêtues de ces conditions, vos prières s'élèveront comme des traits de feu jusqu'au trône de l'Eternel; elles pénétreront les cieux, et en feront descendre sur vos têtes les grâces les plus abondantes, que je vous souhaite. *Amen.*

SERMON XXX.

Pour le cinquième dimanche après Pâques.

SUR LE MÊME SUJET.

Petite et accipietis. (Joan., XVI.)

Demandez et vous recevrez.

Ce n'est pas sans raison que le suprême législateur des hommes leur ordonne de prier, et que le Prophète-Roi, divinement inspiré, joint ensemble l'obéissance qu'ils doivent à Dieu, et l'hommage de la prière : *Subditus esto Domino et ora eum. (Psal. XXXVI.)* Ce sont deux devoirs indispensables de la créature intelligente envers le Créateur. Elle lui doit l'obéissance à cause de l'universalité de son souverain domaine sur toutes les créatures, et la prière, à raison de ses propres besoins, qu'elle ne peut remplir que par les secours multipliés du suprême auteur de tous les biens.

Que faites-vous donc, prétendus sages, quand vous dégradez la prière et les êtres religieux qui lui sont uniquement consacrés, en les traduisant aux yeux du public comme entièrement inutiles à son bonheur ? Vous vous rendez coupables d'une énorme injustice envers Dieu, et d'une insigne cruauté envers l'homme.

Oui, N..., le détracteur de la prière et des états qui lui sont consacrés est injuste envers Dieu : premier point. Il est cruel envers l'homme : second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Le détracteur de la prière et des états qui lui sont consacrés est injuste envers Dieu. Il diminue son culte en lui retranchant une partie des hommages qui lui sont dus. Il lui conteste et lui enlève, autant qu'il est en lui, un droit incommunicable et dont il est infiniment jaloux. Il méprise ses commandements. Il commet donc trois sortes d'injustices envers lui.

1° Il diminue le culte de Dieu, en lui retranchant une partie des hommages qui lui sont dus. Qu'est-ce que la prière ? C'est un acte de religion par lequel on élève son esprit et son cœur à Dieu, pour l'adorer, lui et toutes ses perfections qui sont infinies, sa grandeur, sa majesté, sa puissance, son immensité, son immutabilité, son éternité, sa justice, sa miséricorde, sa clémence, sa bonté, sa souveraineté, son domaine absolu sur toutes les créatures, et plus particulièrement sur l'homme, dont il tient le sort

entre ses mains. La prière est un entretien de l'homme avec Dieu, pour lui communiquer ses pensées, ses désirs, ses affections, ses besoins de toute espèce, comme à un père qui peut et qui veut les remplir, dès qu'on les lui expose avec une humble et ferme confiance dans sa tendre et paternelle bonté. C'est par la prière que l'homme atteste sa misère, son impuissance, sa dépendance absolue de Dieu, et la souveraine indépendance de Dieu, en implorant son assistance, et en lui demandant des secours proportionnés aux besoins de son âme et de son corps, qui sont l'ouvrage de sa puissance et de sa bonté; et en quel nombre, et de quelle étendue ne sont-ils pas ces besoins de l'homme? Il a besoin de Dieu en tout. Sa vie tout entière devrait donc être une prière continuelle pour obtenir de Dieu tous les secours et de l'âme et du corps dont il a besoin à chaque instant. La continuité de la prière est donc pour lui un devoir naturel, inhérent à sa constitution, imprimé sur le front de toutes ses facultés spirituelles et corporelles qui, pour se déployer et pour entrer en exercice, ont besoin d'un secours qu'elles ne peuvent point se donner à elles-mêmes. C'est donc un devoir immuable, parce qu'il est fondé sur l'ordre essentiel des choses, sur les rapports du Créateur avec la créature, comme sur ceux de la créature avec le Créateur, et par conséquent sur l'immutabilité de Dieu même.

Qu'est-ce donc que l'homme qui méprise la prière?

C'est un aveugle volontaire qui ne veut pas voir dans la personne de Dieu un être également juste, sage, puissant, bon, bien-faisant, attentif à tous les besoins de ses créatures et toujours prêt à les secourir, un être infiniment parfait en tout genre de perfections.

C'est un pauvre orgueilleux et hautain qui refuse de reconnaître sa misère et de demander au suprême dispensateur de tous les biens qu'il daigne la soulager par ses largesses.

C'est un enfant dénaturé, ingrat, qui n'a ni reconnaissance pour les bienfaits qu'il a reçus de son père, ni mouvement pour recevoir ceux qu'il lui offre, s'il veut les accepter.

C'est un sujet rebelle qui, jaloux d'une folle indépendance, secoue le joug de son Créateur et refuse de lui payer le tribut d'adoration et de prière, qui est inséparable de l'être précaire qu'il a reçu de lui.

C'est enfin un audacieux et sacrilège idolâtre qui porte l'insolence pleine de folie jusqu'à se regarder lui-même comme le centre de sa perfection, la source de son bonheur, la fin ultérieure de toutes choses, en rapportant tout à soi; jusqu'à se regarder comme son propre Dieu lui-même en usurpant l'encens qui ne doit brûler que sur les autels du vrai Dieu.

En faut-il davantage pour prouver que le détracteur de la prière diminue le culte de

Dieu, en lui retranchant une partie des hommages qui lui sont dus? Il lui conteste encore et lui enlève, autant qu'il est en son pouvoir, un droit incommunicable et dont il est infiniment jaloux. Je parle du droit qu'il a d'assigner à chacun des membres de la société la place qu'il y doit occuper.

2° La raison et la foi s'unissent pour nous apprendre que tous les états de la société humaine sont bons en eux-mêmes, sans l'être également, chacun en particulier, pour tous les membres qui la composent, parce qu'ils n'ont pas tous ni les mêmes dispositions de la nature, ni les mêmes secours de la grâce, ni les mêmes talents acquis, ni enfin les mêmes goûts et les mêmes inclinations. C'est encore une vérité certaine que Dieu a établi les divers états de la société humaine, et qu'il les distribue comme il lui plaît, d'après les règles de sa sagesse, appelant ceux-ci à un état, et ceux-là à un autre, selon ses vues et leurs dispositions. C'est un droit qui lui appartient essentiellement, parce qu'il est fondé sur la prééminence de son être infiniment parfait, et sur ses qualités de Créateur, de modérateur, de providence, de maître et de tuteur, de père de l'univers. C'est à ces titres qu'il dispose de tout dans le monde, comme un roi dans son royaume, et un père dans sa famille. Etat, charges, emplois, places, offices, dignités : tout est à sa suprême et libre disposition.

D'après ces vérités certaines et qui ont leur fondement dans la nature et les attributs de Dieu même, est-il difficile d'apprécier la conduite du détracteur de la prière et des états qui lui sont consacrés? N'est-il pas visible qu'il attaque le souverain domaine de Dieu sur ses créatures, en lui disputant le droit de les placer où il veut, à lui qui, en qualité de leur Créateur et de leur maître absolu, n'a pas seulement le pouvoir légitime de leur assigner leur place, mais de les pétrir comme l'argile, et de les replonger dans le chaos du néant dont il les a fait sortir? Peut-on nier qu'en proscrivant les états uniquement consacrés à la prière, on condamne en même temps la providence et la conduite de Dieu, qui a institué les différentes conditions que l'on admire dans la société religieuse et civile, en se réservant le droit de les remplir, en y appelant ceux et celles qui doivent s'y sanctifier par le moyen des grâces qu'il leur destine, pour en accomplir fidèlement tous les devoirs?

Eh quoi! le tout-puissant arbitre de la destinée des humains, aura donc les mains liées, quand il s'agira de leur assigner une place dans le monde, l'ouvrage de ses mains, ou plutôt le jeu de ses doigts? Il ne sera point en son pouvoir de placer les divers membres de la société, chacun dans l'état qui leur est propre, et dans lequel il sait qu'il se sanctifiera par le bon usage des secours attachés à sa vocation. Il sera faux de dire, comme on l'a toujours dit, que Dieu, dans les plans de sa sagesse et les sages

dispositions de sa providence, ait marqué à chacun des fidèles, l'état dans lequel il accomplira le grand ouvrage de son salut, parce qu'il y sera vraiment appelé, et hors duquel il se perdra, faute de vocation et des grâces qui lui seraient nécessaires pour se sauver. Il sera vrai de dire que dans le choix d'un état, la chose du monde la plus importante, puisque du bon ou du mauvais choix dépend le bonheur ou le malheur éternel, il ne faudra point consulter Dieu pour savoir celui auquel il nous appelle, mais qu'on pourra licitement choisir au hasard, ou au gré de ses passions, tous les états de la société, si l'on en excepte ceux qui sont uniquement voués au culte et au service du grand Maître de l'univers tout entier, qui a tout fait pour lui, et qui a droit d'exiger, parce qu'il est la dernière fin comme le premier principe de toute chose, que tout lui soit asservi. Ce ne sera plus ni aux rois à commander à leurs sujets, ni aux pères à marquer à leurs enfants ce qu'ils doivent faire dans leurs maisons. L'Eglise se sera trompée grossièrement, tout infaillible qu'elle est, en décernant l'honneur de l'apothéose aux Paul, aux Antoine, aux Pacôme, aux Benoît, aux Bruno, aux Bernard, et tant d'autres fameux solitaires qu'elle a placés sur ses autels, pour y recevoir nos hommages religieux, et au lieu de les honorer et de les prier comme les amis de Dieu, selon ses vœux, il faudra que nous les reléguions, nous, dans les ténèbres extérieures et jusqu'au fond des enfers, comme autant de serviteurs inutiles, qui ont enfoui les talents qu'ils avaient reçus du Prince de la famille du monde, au lieu de les faire valoir en se livrant tout entiers aux exercices continuels d'une vie active et turbulente. Cette conséquence est nécessaire dans le système que nous combattons, et le contempteur des états tout consacrés à la prière, ne peut se dispenser de l'admettre. La conciliera-t-il avec la foi et la raison ? Pourra-t-il l'accorder avec les divins commandements ?

3^e Ouvrons les Livres saints, pour y découvrir la volonté de Dieu touchant la prière. *Que rien ne vous empêche de prier toujours*, nous dit-il par la bouche de l'Ecclésiastique. (Eccl., XVIII.) *Il faut toujours prier et ne se laisser jamais de le faire.* (Luc. XVIII.) *Je vous dis, demandez, et il vous sera donné.* (Luc. XI.) *Veillez en priant toujours, afin que vous soyez dignes d'éviter tous les maux qui arriveront, et de comparaître avec confiance devant le Fils de l'homme.* (Luc. XXI.) *Veillez et persévérez dans la prière* (Coloss. VI), nous dit encore le Sauveur du monde par l'organe de l'Apôtre des gentils. Priez sans cesse : *Sine intermissione orate.* (I Thess. V.)

Après des textes si formels, si précis et si décisifs, il serait superflu de rappeler la préférence authentique donnée par Jésus-Christ à Marie, figure de la vie contemplative, sur Marthe sa sœur, symbole de la vie active. Je ne m'arrêterai pas non plus à éta-

blir l'excellence et la prééminence de la contemplation sur l'exemple de Jésus-Christ lui-même, qui donnait tant de temps à la prière tant vocale que mentale, ni sur celui de ces millions de saints et de saintes, qui d'après ce divin modèle, en ont fait leur exercice le plus assidu. Il me suffira d'interroger le détracteur de la prière, et de lui demander comment il peut accorder le mépris qu'il a pour ce saint et salutaire exercice, avec le précepte divin qui l'ordonne, et qui en fait une loi de toutes les heures et de tous les moments : *Oportet semper orare et non deficere.* (Luc., XVIII.) Est-ce le souverain législateur qui se trompe en publiant hautement la nécessité de la prière et en commandant la continuité, ou bien le mortel soumis à ses lois, qui ose en soutenir l'inutilité ?

Qui des deux ou de Dieu ou de l'homme, connaît mieux ce qui est expédient, utile et nécessaire à la créature raisonnable, pour remplir les vues du Créateur sur elle, et parvenir au bonheur auquel il l'a destinée, en la faisant sortir du néant ?

Si la prière est inutile, et qu'il faille ensevelir sous leurs ruines tous les états de la société, qui en font leur unique ou leur principal exercice, Jésus-Christ nous aura donc trompés en nous ordonnant de prier toujours, en nous reprochant de ne point prier assez, et en nous recommandant la prière faite en son nom, comme le moyen le plus efficace d'obtenir de son Père tout ce que nous lui demanderions de juste et de convenable, soit pour le spirituel, soit pour la vie présente, soit pour la vie future. Unissant l'exemple au précepte, il aura encore fortifié l'erreur, en se retirant dans les déserts et sur les montagnes, pour y faire de longues prières. L'homme tout misérable qu'il est, et malgré sa faiblesse, son incapacité, son impuissance naturelle, malgré la multitude, la grandeur, la continuité de ses maux et de ses besoins toujours subsistants et toujours renaissants, se suffira pleinement à lui-même, pour être complètement heureux. Ainsi le pense l'orgueilleux philosophe d'après les fausses idées qu'il s'est faites de lui-même et de ses prétendues forces. Le vrai sage qui n'est autre que le vrai chrétien, pense bien différemment. Fondé sur son expérience de tous les moments, ainsi que sur ses rapports immuables avec l'auteur de son être, et l'infaillible autorité de ses oracles, il croit que son devoir capital est d'adorer, de louer, d'exalter, de bénir Dieu et ses divins attributs, sa grandeur, sa majesté, sa puissance, sa sagesse, sa justice, sa bonté ; de confesser humblement sa dépendance envers lui, et le besoin continuel qu'il a de son secours en toutes choses, de le lui demander ce secours nécessaire par une prière continuelle, puisque c'est à la continuité persévérante de la prière, qu'il a trouvé bon de l'attacher ce secours nécessaire à l'homme pour faire le bien, et se procurer tous les avantages qui lui conviennent, soit dans l'ordre phy-

sique, soit dans l'ordre moral. Il croit aussi avec saint Augustin (hom. 40 *De diversis*), qu'il n'y a point de différence entre savoir bien vivre et savoir bien prier, *recte novit vivere, qui recte novit orare*, et que c'est mener une vie toute céleste, que de donner tout son temps à la prière : *O vere celestis vita, que tota est oratio*. (Serm. 126, *De temp.*)

Il croit donc conséquemment qu'on ne peut blâmer, à titre d'inutilité, ni la prière, ni les états consacrés à la prière sans condamner en même temps les vertus solitaires, religieuses et contemplatives, tant recommandées par Jésus-Christ et tant révérees par l'Eglise; sans diminuer le culte de Dieu par le retranchement d'une partie des hommages qui lui sont dus, sans lui enlever ses droits incommunicables, sans mépriser ses commandements. Car voilà les trois sortes d'injustices que commet le détracteur de la prière et des états consacrés à la prière.

Il est donc injuste envers Dieu : vous venez de le voir. Il est encore cruel envers l'homme : vous l'allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Le détracteur de la prière se montre cruel à l'égard de l'homme en lui retranchant les secours qui lui sont nécessaires, tant du côté du corps que de celui de l'âme, pour parvenir à sa fin, le bonheur imparfait de cette vie et la félicité complète de l'autre.

Dans tous les états possibles l'homme a besoin du secours de Dieu pour être heureux, parce que la créature raisonnable, quelque parfaite qu'on la suppose, dépend de son Créateur et ne peut se passer de son assistance pour l'usage des moyens nécessaires à son bonheur et du corps et de l'âme, et de la vie présente et de la vie future. Or, ces moyens nécessaires au bonheur de l'homme, Dieu ne les accorde qu'à sa prière. Condamner la prière c'est donc traiter l'homme cruellement, puisque c'est lui ôter les moyens d'être heureux.

L'un des devoirs de l'homme dans tout état est donc d'implorer l'assistance de l'auteur de son être pour les besoins du corps. C'est un témoignage qu'il rend au souverain domaine de Dieu sur lui et une attestation de sa dépendance à l'égard de Dieu. Il le doit encore parce que les choses temporelles lui sont nécessaires, non pour y établir sa fin, mais pour s'en servir comme des moyens ordonnés par la Providence pour y parvenir. Il doit donc la demander sous ce point de vue, puisque la même Providence qui les a dirigés vers cette fin veut qu'on les lui demande sous ce rapport et dans l'ordre de cette subordination. Et de là quelle source de prières ! Elle n'est pas moins abondante que la multiplicité des besoins temporels de l'homme; eh! combien ne sont-ils pas multipliés ! De toutes les créatures il n'en est aucune qui soit plus faible, plus indigente, plus misérable que l'homme dans l'ordre physique, soit qu'on l'envisage en lui-même et

dans son propre fonds, soit qu'on le considère par rapport aux accidents extérieurs auxquels il se trouve perpétuellement exposé et qui le menacent de toute part. Il n'en est donc point non plus qui ait besoin de secours plus abondants et plus continuels pour sa conservation, ni par conséquent soit plus obligé de les demander ces secours par le moyen de la prière à laquelle il a plu à celui qui en est le suprême dispensateur de les attacher. Et la preuve qu'il les a attachés en effet à la prière ces sortes de secours ne se trouve-t-elle pas dans le précepte qu'il a fait à l'homme de lui demander son pain de chaque jour, c'est-à-dire toutes les choses nécessaires à son entretien et à sa conservation ? Quoi de plus juste qu'une telle prière et de plus analogue à la toute-puissante bonté d'un Dieu père toujours attentif à tous les besoins de ses enfants qui composent la grande famille du monde, ainsi qu'à l'impuissante faiblesse de ces mêmes enfants ? Il faut donc qu'ils emploient la prière que le Fils de Dieu leur a enseignée pour les obtenir du Père commun des hommes, toutes ces choses nécessaires à leur entretien et à leur conservation. Et n'est-ce donc point à cette prière qu'ils sont redevables de tout ce qui peut contribuer à leur subsistance ? N'est-ce point elle qui leur obtient de la libéralité de Dieu, ces pluies qui humectent la terre, et qui, jointes aux feux bienfaisants de l'astre qui les éclaire servent à la féconder et à mûrir toutes ses productions ? N'est-ce point encore à la prière qu'ils doivent la vertu des remèdes qui opèrent la guérison des maux qui les affligent ? C'est la prière qui tient souvent suspendus sur leurs têtes, les orages, les tempêtes, les foudres. C'est elle qui écarte de leurs héritages, l'activité des flammes, l'inondation des fleuves, l'impétuosité des torrents, la rapacité des animaux voraces. C'est elle qui les préserve des vols, des rapines, des vexations, des attentats contre leur honneur et même contre leur vie. C'est enfin par le mérite de la prière que Dieu les prend en sa garde et les met à couvert des traits de leurs ennemis sous l'ombre de ses ailes, comme la poule qui rassemble ses petits sous les siennes pour leur servir de rempart et de bouclier.

Otez la prière à l'homme : vous lui ôtez tous ces secours. Vous l'exposez donc sans armes, sans défense et sans secours à tous les maux de la vie présente. Vous vous montrez donc cruel envers lui; et telle est la cruauté du détracteur de la prière à l'égard de l'homme considéré dans l'ordre de la nature. Combien plus horrible ne paraîtra-t-elle pas, si l'on envisage l'homme qui en est l'objet dans l'ordre de la grâce ?

Envisagé dans l'ordre surnaturel de la grâce, qu'est-il cet homme déjà si pauvre, si faible dans l'ordre de la nature ? Hélas ! il est si misérable et si impuissant, qu'il ne peut de lui-même, je ne dis pas faire une de ces actions héroïques, sublimes, éclatantes, qui étonnent et qui exigent une force

extraordinaire et vraiment éclatante de la part de l'agent, je ne dis pas une de ces actions ordinaires dans l'ordre de la religion et qui font partie des pratiques journalières du chrétien, je ne dis pas éprouver un pieux mouvement, une sainte affection, former un bon propos, prendre une forte ou faible résolution de faire le bien surnaturel, de pratiquer chrétiennement la moindre vertu chrétienne; je dis de concevoir la plus légère pensée: *Non sufficientes sumus aliquid cogitare a nobis, quasi ex nobis.* (II Cor., III). C'est le grand Apôtre qui nous l'assure.

O faiblesse de l'homme pour le bien surnaturel et méritoire dans l'ordre du salut ! Pour l'opérer ce bien salutaire, il faut qu'il le veuille; pour le vouloir, il faut qu'il le connaisse, et pour le connaître, il est nécessaire qu'il y pense. Cependant, d'après l'oracle apostolique, il n'a pas même le pouvoir d'y penser par lui-même; il faut donc que ce pouvoir lui soit donné d'en haut, et qu'il descende du Père des lumières, la source unique de tous les dons parfaits, de toutes les grâces, de tous les biens surnaturels. Il faut donc aussi qu'il le demande, par une prière continuelle, puisque c'est le canal par lequel il veut que toutes ses grâces coulent pour descendre sur les hommes et les sanctifier. L'ennemi de la prière ôte donc à l'homme tous les moyens du salut, puisqu'il lui coupe le seul canal qui puisse lui transporter les grâces dont il a besoin pour se sauver d'après l'ordre établi par le suprême dispensateur de ses grâces.

Mais quoi donc ! Je vous entends, homme présomptueux et superbe. Vous avez, dites-vous, la raison pour connaître le bien, le cœur pour l'aimer, la volonté pour le choisir et le pratiquer. S'adresser à Dieu par la prière est donc lui demander ce que nous avons et qu'il nous a donné lui-même. La prière est donc également utile et superstitieuse.

Vous avez la raison, dites-vous, pour connaître le bien. Distinguez deux ordres de bien, l'un des biens naturels, l'autre des biens surnaturels. Distinguez encore la raison dans son état d'intégrité, de la raison faible, blessée, malade, corrompue. Votre raison, je le veux, quoique faible, malade et corrompue, peut connaître quelque bien moral de l'ordre naturel, parce que cette connaissance n'est point au-dessus de la portée de l'intelligence humaine, quoique faible et blessée par le péché; mais elle ne connaîtra jamais tout le bien moral dont la pratique oblige et dont la connaissance est nécessaire pour former les mœurs et mener une vie complètement bonne. Le cœur elle en substance, elle ne le pénétrera et ne le développera point assez pour apprendre à l'homme tous ses devoirs envers Dieu, envers lui-même et envers ses semblables. C'est une tâche qui surpasse de beaucoup ses forces naturelles, dans l'état de faiblesse où elle se trouve.

A la vue du ravissant spectacle de la nature et des traits de lumière lancés par la

main de son auteur, le partisan de la raison pourra, je l'accorde, découvrir quelque chose de ses divins attributs; mais pourra-t-il s'élever par la seule force de sa raison jusqu'à leur hauteur infinie ? Pourra-t-il pénétrer les secrets ressorts de sa puissance, de sa sagesse, de sa justice, de sa bonté ? Entrera-t-il dans la profondeur de ses vues, de ses desseins, de sa conduite, de ses volontés libres sur le sort des hommes ? La manière dont il veut qu'ils le servent, et le culte qu'il exige d'eux pour qu'ils puissent lui plaire et mériter ses récompenses, viendront-ils s'offrir comme d'eux-mêmes à son esprit ? Connaîtra-t-il facilement la distinction du bien et du mal moral, les principes et les règles des mœurs, tous ses rapports avec Dieu et avec ses semblables, et tous ses devoirs sous ces différents rapports ? Les préjugés, l'éducation, l'inconsidération, la précipitation, et tant d'autres causes, n'étouffent-elles pas le germe des principes moraux naturellement imprimés dans l'esprit des hommes; et quand elles ne parviennent pas à les suffoquer entièrement, ne les empêchent-elles pas d'en faire une juste application aux cas particuliers, malgré toute la force, toute la pénétration et toute la culture de l'esprit ? Eh ! qui ne sait que ce ne sont pas seulement quelques nations sauvages qui ont eu des idées fausses du bien et du mal moral, mais les peuples même les mieux policés, les plus cultivés, et parmi ces peuples les plus grands génies, les philosophes les plus renommés ? Carthage immole ses enfants aux dieux, croyant se les rendre propices par ce sacrifice inhumain et barbare; Athènes exile par l'ostracisme les hommes les plus justes et les plus innocents; Lacédémone permet le vol pour exercer l'industrie, et l'adultère pour donner des enfants à la république; l'inceste même du père avec la fille, ou de la mère avec le fils, n'effraye pas le stoïcien. Combien d'autres crimes réputés innocents ou même consacrés et faisant partie du culte religieux, chez les plus éclairés et les plus puissants raisonnateurs du paganisme. Preuve certaine que leur raison séduite par les fausses idées du bien public, ne portait qu'un pâle flambeau sur les principes des mœurs et les règles de la morale. Voyons si le cœur sera plus heureux pour aimer le bien, que la raison pour le connaître.

Le cœur humain : ah ! quel abîme de faiblesse et de corruption ! Quel gouffre de méchancetés ! il se porte naturellement vers les objets sensibles, ces objets faux, caducs, périssables, contagieux ; et cette pente naturelle du cœur de l'homme, combien de difficultés à vaincre et d'obstacles à surmonter pour la redresser et la tourner vers les biens réels, seuls capables de le contenter. L'orgueil, l'ambition, la vanité, l'avarice, la haine du travail, l'amour du repos, du plaisir et de la volupté, toutes les passions en armes ; il faut les vaincre pour aimer le bien véritable, et après les avoir mille fois vaincues, il faut encore les combattre de nouveau ;

elles renaissent de leur propre défaite. Aux passions internes qui agitent le cœur de l'homme, et au fond de malice et de corruption qui lui est naturel, vient se joindre une foule d'objets extérieurs qui le sollicitent, l'entraînent, l'emportent par la force, la variété, la multiplicité de leurs charmes enchanteurs. Comment pourrait-il résister sans des secours assez puissants pour le mettre en état de repousser tous ces assauts, de triompher d'un si grand nombre d'ennemis ? Et ces secours, où les puisera-t-il si ce n'est dans la prière ? C'est par elle que l'on fait monter jusqu'au trône sublime de l'Eternel les pieux gémissements qui en font descendre ces secours efficaces, qui changent le cœur et toutes ses inclinations. C'est elle qui obtient cette onction toute céleste qui lui fait trouver délicieux, ce qui lui semblait plus amer que l'absinthe, et plein d'amertume ce qu'il trouvait plus doux que le miel.

N'est-ce pas encore la prière qui frappe à la porte de la miséricorde et qui l'ouvre en frappant pour en faire tomber les trésors qu'elle renferme dans son sein ? Si le cœur s'enflamme aux rayons du soleil de justice, de cet amour qui fait céder ses penchants les plus impérieux à son attachement pour ses devoirs, c'est encore à la prière qu'il en est redevable. Enfin, ce sue nourricier, cette sève vivifiante qui répand la vigueur dans nos âmes, et qui les fait vivre de la vie de Jésus-Christ comme des branches unies au cep, sont les fruits de la prière. Elle est donc nécessaire pour tourner le cœur de l'homme vers son véritable bien et le lui faire aimer. Elle l'est aussi pour fortifier la volonté et la déterminer à le lui faire pratiquer.

Vous avez, dites-vous, encore la volonté pour choisir le bien et le pratiquer. Oni, vous avez la faculté de choisir entre deux choses, et de vous déterminer à prendre l'une plutôt que l'autre, vous êtes libre, et le sens intime, l'expérience journalière de tous les hommes, les lois qui leur ordonnent ou qui leur défendent; les châtimens et les récompenses attachés à leur indocilité ou à leur obéissance, ne leur permettent pas de former aucun doute raisonnable sur leur liberté; vous êtes donc libre, et votre volonté n'est point nécessitée dans ses volitions; elle a le pouvoir de se déterminer avec choix, et par conséquent de choisir et de faire le bien dans la concurrence du mal. Mais ne savez-vous pas qu'il n'est rien de plus changeant, de plus léger, de plus capricieux, de plus inconstant, de plus mobile, de plus faible, pour opter et opérer le bien que votre volonté ? Ignorez-vous l'extrême violence qu'il faut se faire à soi-même pour lutter avec avantage, non-seulement contre l'ascendant des objets extérieurs qui sollicitent la volonté, mais contre toutes les passions internes et les goûts déréglés, l'humeur, le caractère, le tempérament, tous les vices qu'il est si difficile de corriger, toutes les méchantes habitudes que l'on

contracte si facilement, et qui demandent des efforts si étranges pour être réformées ? Sera-ce votre volonté laissée à elle-même et à ses forces naturelles, qui triomphera de tant d'ennemis étrangers et domestiques ? Sera-ce elle qui vous empêchera de succomber sous le poids des chaînes qui vous garrottent de toute part ? Sera-ce elle qui guérira les plaies qui vous couvrent, qui éteindra les feux des passions ardentes qui vous brûlent, qui rabattra les fureurs et toute l'impétuosité des penchants fongueux, qui vous entraînent au mal, pour vous précipiter dans l'abîme de la perdition ?

Ce sera la grâce, ce don de Dieu par excellence, sans lequel nous ne pouvons rien, et avec lequel nous pouvons tout. Ce sera la grâce, ce principe nécessaire de tout bien véritable dans l'ordre du salut. Ce sera la grâce, cette grâce du Rédempteur, dont l'homme racheté a nécessairement besoin pour son salut. Et cette grâce qui peut seule le sauver, ce sera la prière qui l'obtiendra et qui par cette impétration, élèvera l'homme suppliant assez au-dessus de lui-même et de son impuissance naturelle, pour lui faire connaître, aimer, vouloir, choisir, embrasser, accomplir le bien méritoire du salut.

Soyez donc confondus à jamais, ô vous, détracteurs meurtriers de la prière, vous orgueilleux mortels, aussi injustes envers Dieu, que cruels à l'égard de vos semblables; vous et tous vos systèmes homicides, enfantes par l'orgueil, l'arrogance et la présomption.

Pour vous, N... pénétrés d'un vif sentiment de l'étendue de vos besoins, de la profondeur de vos plaies, de la grandeur de vos misères et de votre corruption, de l'excès de votre faiblesse et de votre impuissance pour le bien salutaire, de la force de vos passions qui s'opposent à votre salut, et de l'inutilité de vos efforts pour en triompher, faites-vous un devoir capital de recourir sans cesse à la prière comme à votre unique ressource, au milieu des périls et des maux qui vous investissent de toute part, puisque c'est le moyen que Dieu vous donne, pour obtenir la grâce, qui vous délivrera de tous vos maux, et vous comblera de tous les biens.

O mon Dieu ! donnez-nous-la, nous vous en supplions, cette grâce qui, en nous délivrant de tous nos maux, nous comblera encore de tous les biens. Laissez échapper de votre sein radieux un seul de ces rayons vifs et perçants, qui éclairent, enflamment, enlèvent et transportent jusqu'à vous, dans le plus haut des cieux, où les célestes intelligences s'unissent continuellement à vous par de nouveaux transports, parce qu'elles découvrent toujours en vous de nouveaux charmes dont la vue ravissante les rendra parfaitement heureuses durant toute l'éternité que je vous souhaite, etc.

SERMON XXXI.

POUR LE JOUR DE L'ASCENSION.

Ascendens in altum captivam duxit captivitatem. (Psalm. XXVII.)

En montant en haut, il a mené captive la captivité même.

Qui pensez-vous, N..., que soit celui que le Prophète-Roi vit en esprit montant en haut et traînant enchaînée à son char de triomphe une nombreuse troupe de captifs que la terre recélait dans son sein? Serait-ce quelqu'un de ces héros tant vantés, de ces fameux conquérants, de ces destructeurs de la terre, de ces triomphateurs des nations, de ces dévastateurs des empires? Loin d'ici, divinités d'argile, qu'une sacrilège adulation osa déifier; il ne reste de vous que ce qui reste des mortels les plus abjects, de tous ces vils esclaves auxquels vous forgeâtes des chaînes si pesantes : la cendre du tombeau.

Quel est donc ce nouveau conquérant qui s'élance d'un vol rapide vers les cieux, porté sur un brillant nuage? C'est Jésus-Christ l'Homme-Dieu et le vainqueur du monde, du péché, de la mort, du démon, de l'enfer, qui monte pompeusement au plus haut des cieux pour y consommer et y couronner ses victoires. C'est le Roi de gloire et le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, le Seigneur fort et puissant dans les combats, et qui donne la victoire à qui il veut, qui brise les sceptres, brûle les couronnes, renverse les trônes, transporte ou détruit les empires à son gré. C'est le Fils unique de Dieu le Père, et le Sauveur du monde qui va prendre possession du ciel pour lui et pour les hommes qu'il a rachetés de son sang. Car telle est la double fin de l'ascension de Jésus-Christ, qui ne nous est pas moins utile qu'elle lui est glorieuse. Ainsi, pour embrasser tout notre mystère dans ce discours, la gloire qui revient à Jésus-Christ de son ascension au ciel : vous la verrez dans mon premier point. Les avantages que nous procure l'Ascension de Jésus-Christ au ciel : vous les verrez dans mon second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

La gloire qui revient à Jésus-Christ de son ascension au ciel, consiste dans le complément de sa victoire sur tous ses ennemis, la perfection de sa grandeur et de son élévation, la consommation de sa félicité.

1^o Le complément de sa victoire sur tous ses ennemis. Il l'avait commencée par son incarnation dans le sein d'une vierge. Il l'avait continuée par sa naissance, par les prières de sa vie privée, par les peines et les travaux de sa vie publique, par les douleurs et les ignominies de sa passion et de sa mort, par la pompe de sa triomphante résurrection. Cependant, ce grand ouvrage n'avait point encore reçu les derniers traits; il n'était point fini; il lui manquait quelque chose, puisque les captifs qu'il avait arrachés des mains de ses ennemis, en les rachetant au prix de son sang, étaient encore ou

dans les entrailles, ou sur la surface de la terre, et qu'il y était lui-même comme dans un lieu peu séant à son corps impassible, glorieux, immortel. Il fallait donc pour finir et achever sa victoire, il fallait que comme il était sorti du sein de son Père, pour descendre sur la terre, il remontât de la terre jusqu'au plus haut des cieux, à la droite et sur le sein de son Père. Il fallait qu'il présentât à son Père les fruits précieux de cette rédemption surabondante qui lui avait tant coûté pour réconcilier le ciel et la terre. Il fallait qu'après avoir dépouillé les principautés et les puissances du monde et des enfers, comme s'exprime l'Apôtre (*Coloss., II*), il offrit ces dépouilles sacrées à son Père, qui l'avait élevé bien au-dessus des principautés et des puissances, et de tout ce qu'il y a de plus grand soit sur la terre, soit dans le ciel, comme parle encore le même Apôtre. (*Ephes., I.*)

Et voilà précisément ce que fait aujourd'hui le Sauveur du monde en entrant dans le ciel, accompagné de cette brillante troupe de captifs qu'il a délivrés, et qui vont régner éternellement avec leur divin libérateur, assis sur les trônes qu'il leur a mérités. C'est ainsi qu'il donne le dernier lustre à sa victoire, qu'il complète son triomphe, et qu'il remplit toutes choses, en s'élevant sur tous les cieux, dit l'Apôtre : *Ascendit super omnes cælos, ut impleret omnia.* (*Ephes., IV.*) L'ascension de Jésus-Christ au ciel achève sa victoire, elle perfectionne sa grandeur et son élévation.

2^o Les autres mystères de Jésus-Christ nous rappellent ses humiliations et ses opprobres. Les mystères de son incarnation, de sa naissance, de sa passion, de sa mort, sont autant de mystères de dépouillements, d'abaissements, d'anéantissements inexprimables, infinis. Le Dieu de majesté y descend jusqu'au centre de la terre, jusqu'au fond du néant même, puisqu'il s'y anéantit lui-même, dit l'Apôtre, en prenant la forme d'esclave : *Exinavit semetipsum, formam servi accipiens* (*Philip., II*) : le mystère de l'ascension est un mystère tout de grandeur. Jésus-Christ monte au ciel, porté sur les nuées du ciel, comme le vit autrefois en esprit et l'annonça le prophète Daniel. (*Dan., VII.*) Il y monte par sa propre vertu et sans aucun secours étranger, il y monte en triomphe, pour en prendre possession, à titre de conquête qu'il a faite lui seul, et sans en partager la gloire avec personne, comme font les autres conquérants qui ont besoin de tant de bras pour gagner des royaumes : il y monte dans l'appareil convenable à la dignité de la personne du Fils unique de Dieu pour y recevoir, en vertu de sa filiation divine et de ses mérites surabondants, la couronne des mains toutes-puissantes de l'Ancien des jours, de son Père éternel, avec l'honneur, la gloire, la puissance souveraine sur toutes les langues, toutes les tribus, toutes les nations de l'univers.

O vous, stupides admirateurs des vaines

pompes du siècle, venez et voyez le Roi du ciel qui quitte la terre, fend les airs, traverse les globes célestes, et arrive en un clin d'œil jusqu'au plus haut des cieux. Voyez les cieux étincelants de mille clartés, qui ouvrent leurs portes en s'abaissant pour recevoir leur Roi. Voyez les anges tout brillants d'une lumière céleste, qui chantent, transportés de joie, dans leurs cantiques mélodieux, les conquêtes du vainqueur. Voyez les patriarches avec tous les justes de l'Ancien Testament, et les apôtres avec tous les saints du Nouveau, qui rendent mille actions de grâces à leur libérateur. Voyez, contemplez, admirez ce ravissant spectacle sans pouvoir vous en détacher, ni en rassasier vos yeux.

Et vous, Seigneur Jésus qui nous le donnez dans ce jour mille fois béni de votre ascension triomphante, ce ravissant spectacle, allez, allez vous asseoir à la droite de votre Père, sur le trône sublime qui s'élève au-dessus de toutes les principautés et de toutes les dominations. Régnerez-y à jamais dans le comble de la grandeur. Régnerez-y, et en régnant jouissez d'un bonheur complet, d'une félicité consommée.

3° L'âme du Verbe incarné fut heureuse dès le premier instant de sa conception dans le sein virginal de Marie, parce qu'elle y jouit dès lors d'une vision béatifique. Son corps même entra en participation du bonheur de son âme, lorsque par sa résurrection, il devint agile, lumineux, subtil, impassible, immortel. Mais ni son âme, ni son corps ne jouissait d'une félicité parfaite, avant son ascension : son corps n'en jouissait pas, parce que la terre, ce lieu de changement et d'altération, n'était pas son lieu naturel, qui est un lieu de consistance et d'incorruption. Son âme n'en jouissait pas non plus, parce qu'elle ne pouvait être complètement heureuse sans que son corps le fût aussi, à cause de leur liaison intime et de leur dépendance mutuelle. Il était donc nécessaire que Jésus-Christ montât au ciel, le lieu natal des bienheureux, pour y jouir d'un bonheur complet, d'une félicité consommée, et quant à l'âme et quant au corps; et c'est la suite de son ascension.

Rendu à son Père au plus haut des cieux, il y jouit de sa béatitude même, et par conséquent d'une béatitude consommée, éternelle, immuable. Et n'est-ce pas ce que l'Esprit-Saint veut nous faire entendre, quand il nous dit qu'il est assis à la droite de son Père, c'est-à-dire qu'il est établi dans l'état invariable et permanent à jamais d'un bonheur universel et suprême, d'une félicité à laquelle il ne manque et ne peut rien manquer, puisque c'est une vaste mer, un immense océan de tous les biens réunis ensemble dans un souverain degré, et pour le dire en un mot, une plénitude infinie qui ne peut recevoir ni accroissements, ni décroissements.

Tel est l'état de Jésus-Christ dans le ciel, Fils unique de Dieu et Dieu lui-même, égal en tout à son Père, devant lequel se courbent

les collines éternelles du monde, aussi grand, aussi majestueux, aussi sage, aussi puissant, aussi bon, aussi saint, aussi heureux, aussi glorieux que lui, resplendissant de la même lumière que lui, portant comme lui sur son front radieux, cet étincelant diadème composé de douze étoiles, chacune plus brillante que le soleil dans son midi.

Dites-le-nous, chérubins, séraphins, vous tous, sublimes intelligences, esprits célestes et lumineux, dites-nous si vos lumières ne se sont point éclipsées en présence de ce soleil de justice; si vos perfections n'ont point disparu à la vue de sa ravissante beauté; si en le voyant complètement heureux et mettant le comble à votre propre bonheur, vous n'avez pas redoublé vos cantiques de joie, vos transports, vos ravissements. Ah! oui: en le voyant, en le chantant, faibles lueurs d'une flamme passagère, vous vous êtes perdus dans cet abîme de lumière et de feu.

Pour nous, N..., cessons, cessons d'admirer les chefs-d'œuvre de l'art ou de la nature, qui embellissent la terre. Que tout ce qu'elle a de plus rare et de plus brillant ne serve plus de charme et d'enchantement à nos yeux. Levons-les vers le ciel. Unissons-nous aux chœurs des anges et de tous les bienheureux, qui chantent de toutes leurs forces la triomphante ascension de l'Homme-Dieu, qui célèbrent ses victoires et ses conquêtes, qui contemplent, extasiés et hors d'eux-mêmes, les admirables qualités de son âme, de son corps glorieux, toutes les perfections ineffables de son humanité sainte. Mêlons nos chants aux hymnes éternelles de toute la cour céleste, et que nos cantiques soient accompagnés de bénédictions, de louanges, de reconnaissance, d'actions de grâces, de tendresse, d'amour pour notre divin libérateur.

La gloire qui revient à Jésus-Christ de son ascension au ciel : vous l'avez vue ; les avantages qu'elle nous procure, vous les allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

L'ascension de Jésus-Christ nous ouvre le ciel; elle nous donne l'espérance d'y monter un jour, elle nous ménage les secours et les moyens nécessaires pour y parvenir : tels sont les avantages qu'elle nous procure.

1° Le mystère de l'Ascension de Jésus-Christ nous ouvre le ciel; car il était fermé à tous les hommes, jusqu'à ce qu'il y entrât le premier pour le leur ouvrir, en étalant à leurs yeux enchantés toute sa gloire et toute sa magnificence. Cette prérogative lui était due comme au Fils naturel du Père et au premier-né d'entre plusieurs frères, comme au chef du peuple de Dieu et de la nation sainte destinée à remplir les sièges vacants par la défection des anges apostats; comme au médiateur entre Dieu et les hommes, au Rédempteur du genre humain. Il était réservé à l'Homme céleste, comme l'appelle saint Paul, d'entrer le premier

dans le ciel, qu'il avait quitté pour venir chercher les hommes sur la terre et les y conduire avec lui. Il était juste et nécessaire que, comme il était premièrement descendu jusqu'aux plus bas lieux de la terre, ainsi que parle le même Apôtre, il remontât le premier jusqu'au plus haut des cieux, pour s'y placer, à la droite de son Père, au-dessus des plus hautes intelligences. Il était juste que le souverain Juge des vivants et des morts, l'Arbitre suprême du ciel et de la terre, le Roi de l'univers, entrât avant tous les prédestinés dans la cité céleste, pour y prendre possession de l'empire éternel qu'il exercera sur toutes les créatures, y recevoir les hommages des anges, les adorations des saints, les vœux des fidèles, et y jonir de la récompense de ses travaux, du prix de ses combats, du fruit de ses victoires.

C'est donc avec raison que, élevé sur une nuée resplendissante comme sur un char de triomphe et de lumière, il entre pompeusement dans le ciel, y traînant à sa suite la glorieuse troupe des patriarches, des prophètes, de tous les justes de l'ancienne alliance qu'il a tirés des limbes, où ils soupiraient après son avènement.

Mortels, levez les yeux; contemplez ce spectacle enchanteur, ce pompeux appareil, ce cortège magnifique, en tressaillant de joie ! Admirez l'Homme-Dieu, ce Dieu de gloire et de majesté, qui vient de percer les abîmes de la terre, d'ouvrir les tombeaux et d'en tirer une foule respectable de saints pour les introduire avec lui dans le ciel. Le mystère de l'ascension de Jésus-Christ nous ouvre le ciel, il nous donne l'espérance d'y monter un jour.

2° Oui, sans doute, puisque rien n'est plus capable d'animer notre espérance touchant notre futur transport dans le ciel que l'ascension de Jésus-Christ. Eh ! comment ne l'espérerions-nous pas quand nous l'entendons protester à ses disciples avant de les quitter qu'il est à propos qu'il s'en aille, qu'il va leur préparer une place, qu'il monte vers son Père et leur Père, vers son Dieu et leur Dieu ? Comment ne l'espérerions-nous pas en lisant l'apôtre saint Paul (*Hebr.*, VI), qui nous assure que Jésus comme précurseur est entré pour nous dans le ciel ; qu'il réformera notre corps, tout vil qu'il est, afin de le rendre conforme à son corps glorieux (*Philip.*, III), et que déjà, déjà même il nous a fait asseoir dans le ciel ? (*Ephes.*, II.)

Si vous m'aimiez, disait encore le Sauveur du monde à ses disciples (*Joan.*, XIV), vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon Père. Ah ! N..., ne pourrions-nous pas vous dire : Si vous vous aimiez vous-mêmes d'un amour légitime et bien ordonné, ne seriez-vous pas ravis de joie du départ de Jésus-Christ pour le ciel, puisqu'il n'y a que pour prendre soin de vos intérêts, achever l'ouvrage de votre réconciliation avec son Père et le disposer à vous y recevoir ?

Eh ! Jésus-Christ n'a-t-il pas dit encore

en parlant à son Père : *O mon Père ! je désire que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés y soient aussi ?* (*Joan.*, XVII.) Et, s'il le lui a dit lorsque son humanité était encore sur la terre, que ne lui dit-il pas maintenant qu'il est tout entier dans le ciel ? S'il en prend possession aujourd'hui, sa démarche n'est-elle pas pour nous un gage certain de la part que nous y aurons un jour, puisqu'il en prend possession comme notre chef, mais un chef qui aime tendrement ses membres, qui ne peut souffrir d'être séparé d'eux et qui attend avec impatience qu'ils lui soient réunis pour toujours ? Oui, telle est dans les éternels desseins de Dieu, la merveilleuse économie de notre salut et de notre prédestination à la gloire. Jésus-Christ est mort pour notre rédemption, il est ressuscité pour notre justification, il est monté au ciel pour notre glorification ; et l'on peut dire que nous en avons déjà pris possession dans sa personne, et que nous y régnons avec lui et avec les justes qui nous y ont précédés comme dans les prémices et une portion de nous-mêmes : *Ubi portio mei regnat, ibi regnare me sentio.* (Saint MAXIME.)

Le ciel : voilà donc notre héritage, notre possession, notre place et le lieu de notre repos durant toute l'éternité, d'après les vœux, les désirs, les travaux, la mort, la résurrection, l'ascension de Jésus-Christ, qui n'est pas seulement le motif, le principe et l'objet de notre espérance, mais notre espérance même, comme s'exprime l'Apôtre pour nous faire sentir par cette expression pleine de sens, d'énergie et de force, la ferme espérance que nous devons concevoir de notre future glorification à la vue de la triomphante ascension de Jésus-Christ, notre souverain glorificateur : *Christus vobis spes gloriæ.* (*Coloss.*, I.) L'ascension de Jésus-Christ au ciel nous donne l'espérance d'y monter un jour ; elle nous ménage les secours et les moyens nécessaires pour y parvenir.

3° Si Jésus-Christ est monté au ciel, ce n'est pas seulement pour y être élevé au-dessus de toutes les créatures visibles et invisibles, dans ce séjour immortel de sa gloire, comme il est le centre de son repos ; c'est pour s'y présenter en notre faveur à la face de son Père, y faire l'office d'avocat et nous obtenir des secours. Telle est l'occupation la plus chère à son cœur, la plus présente à son esprit. Il ne peut oublier que ses enfants combattent sur la terre, exposés aux traits de mille ennemis ligüés pour les perdre. Ah ! cette pensée le touche, elle l'attendrit ; il n'oublie rien pour nous obtenir de son Père ces grâces également fortes et abondantes qui triomphent de tous les efforts : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* (*Hebr.*, VII.) Et qui pourrait dire quelle est la vertu de cette intercession continue de Jésus-Christ pour nous ? Qui pourrait nombrer les périls auxquels elle nous arrache, les précipices qu'elle nous fait éviter, les tentations dont elle nous délivre, les vices qu'elle nous fait réprimer,

les vertus qu'elle nous donne la force de pratiquer? C'est là qu'il représente sans cesse à son Père les travaux qu'il a endurés, les tourments qu'il a soufferts, les larmes qu'il a versées, le sang qui a coulé de toutes ses veines pour notre salut, ce sang d'un prix infini et dont la voix si différente de celui d'Abel crie miséricorde pour nous.

C'est pour cela même qu'il a voulu conserver les cicatrices de ses plaies dans le ciel, quoiqu'elles semblent peu convenables à son état glorieux, à n'en juger que par les apparences. Ce sont comme autant de bouches qui s'ouvrent sans interruption pour parler en notre faveur et nous attirer ces miséricordes abondantes qui sont le gage assuré de notre salut.

Ah! chrétiens, mes frères, que ces bouches sacrées qui plaident votre cause avec tant d'éloquence vous inspirent la plus douce confiance. A la vue de Jésus-Christ rayonnant de gloire au plus haut de l'empyrée, concevez et le désir ardent et le ferme espoir d'y monter après lui. Eh! comment pourriez-vous ne point l'espérer? Il est tout à la fois votre chef, votre pasteur, votre père, votre frère, votre époux, votre ami, votre prêtre, votre pontife, votre sauveur, votre victime, votre Dieu, votre tout; il vous appelle, il vous invite, il vous presse de voler à lui, il vous tend les bras pour vous recevoir. Qu'auriez-vous à éraindre et à répondre pour justifier vos alarmes et votre indolence? Taisez-vous donc, et hâtez-vous de courir où votre bonheur vous appelle. Que tous vos regards se portent vers ce séjour aimable où est tout votre trésor, qu'il enlève toutes vos pensées et toutes vos affections. Souvenez-vous seulement que ni l'avarice, ni l'ambition, ni la colère, ni la vengeance, ni la mollesse, ni la volupté, ni l'impureté, qu'aucun vice, quel qu'il soit, ne peut monter ni demeurer avec l'auteur et le modèle de toutes les vertus.

Imprimez-les donc en caractères indélébiles jusque dans le fond de nos âmes, ces vertus nécessaires pour jouir de votre présence béatifique, ô divin chef des élus! Domptez toutes nos passions, exterminatez tous nos vices, captivez nos sens, éclairez nos esprits, embrasez nos cœurs, remplissez toutes nos puissances, et ainsi pleins de vous, attirez-nous après vous pour régner éternellement avec vous. C'est la grâce que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON XXXII.

Pour le dimanche dans l'octave de l'Ascension.

SUR LE SALUT.

Ille testimonium perhibebit de me, et vos testimonium perhibebitis. (Jo n., V.)

Le Saint-Esprit rendra témoignage de moi, et vous en rendrez aussi témoignage.

Rendre témoignage à Jésus-Christ est un devoir indispensable pour tous ses disciples; un devoir sans l'accomplissement duquel ils ne peuvent prétendre au salut, au salut éternel, cet unique nécessaire. Voyons

donc, N..., considérez attentivement toutes les autres choses, celles-là plus particulièrement auxquelles les hommes attachent la plus grande importance et prodiguent les noms d'extrême utilité, de besoin pressant, de première nécessité; parcourez les terres et les mers, prenez l'essor, élansez-vous jusqu'à la plus haute région des airs, et dites-nous si vous y trouvez une chose si nécessaire à l'homme que l'affaire de son salut. Si vous êtes sincères, vous conviendrez qu'il n'en est aucune qui en approche; que vous n'avez été créés que pour y travailler efficacement; que l'univers entier avec tout ce qu'il renferme n'est sorti du chaos que pour vous seconder dans cette tâche si importante pour vous, et qu'il vous importe si fort de remplir; que vous ne subsistiez que pour cela, et que si vous ne le faites, vous ne faites rien dans la vérité; tout le reste, quel qu'il soit, étant moins que le néant même, si on le compare au salut.

Le salut est donc la plus importante de toutes les affaires et l'unique nécessaire: premier point. Il faut donc y travailler infatigablement et lui rapporter tout le reste: second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Le salut est de toutes les affaires la plus importante et l'unique nécessaire, parce qu'elle nous touche personnellement et de plus près que toutes les autres affaires; qu'en la faisant, nous gagnons tout, et qu'en la perdant, nous perdons tout.

1^e L'affaire du salut nous touche personnellement; c'est notre propre affaire; il faut que nous la fassions nous-mêmes, et nous ne pouvons nous en reposer sur personne. Le riche propriétaire sème et recueille par les mains du laboureur; le roi moissonne des palmes dans le champ de la victoire par l'épée de ses soldats; celui-ci bâtit des maisons; celui-là fait valoir son commerce et ses manufactures par le moyen des ouvriers et des commis qu'il emploie; il n'en est pas ainsi du salut, ni des moyens immédiats qui nous y conduisent. C'est une affaire personnelle dont nous ne pouvons nous reposer sur aucun agent étranger, et qu'il faut nécessairement que nous fassions nous-mêmes. Non, personne ne peut nous servir de supplément dans les œuvres nécessaires au salut. Personne ne peut prier, jeûner, veiller, fuir les occasions du péché, éviter le péché, ou le punir et l'expier par la mortification des sens, la macération de la chair et toutes les saintes rigueurs d'une pénitence proportionnée; marcher par le sentier étroit qui conduit à la vie, courir, voler dans la carrière de toutes les vertus, et la fournir jusqu'à la fin, pour nous dispenser de le faire: non. Il faut que mettant nous-mêmes la main à l'œuvre de notre salut, il faut que nous priions, que nous jeûnions, que nous veillions sans relâche sur nous-mêmes; que nous soyons infatigables, quand il s'agit de mortifier nos sens, de macérer notre chair, de dompter nos passions, de gourmander nos vices, de pratiquer tou-

tes les vertus et d'en prolonger le tissu d'or jusqu'aux bornes de notre vie, de le lier à notre tombeau.

2° L'affaire du salut est une affaire qui nous touche personnellement, qui nous touche de près; car, qu'y a-t-il de plus près de nous que nous-mêmes? Ce n'est donc pas pour des étrangers éloignés de nous que nous travaillons, en travaillant à notre salut; ni pour des domestiques, des concitoyens, des parents, des amis, des enfants, qui en sont plus près; c'est pour nous-mêmes considérés dans les deux substances qui nous constituent essentiellement. Dans le corps que nous sauvons des affreuses misères de cette vie et de l'autre, en le faisant participer au bonheur de l'âme, comme nous l'avons rendu participant de ses bonnes actions. Dans l'âme, la plus noble portion de nous-mêmes, le principe de la vie de nos corps, comme celui de nos pensées, de nos connaissances, de nos jugements et de nos sentiments; l'être pensant, aimant, raisonnant, spirituel, immortel, sublime image de la Divinité, et capable de la posséder un jour avec toute la plénitude de ses biens. C'est pour ces deux constitutifs essentiels de nous-mêmes, et pour nous-mêmes par conséquent tout entiers; c'est pour notre immuable et souverain bonheur que nous travaillons en travaillant à notre salut. En le faisant, nous gagnons donc tout.

3° Oui, puisque Dieu est toute joie, toute consolation, toute paix, tout contentement, tout plaisir, toute volupté, tout bien, toute félicité. N'est-ce donc pas en lui que nous trouvons comme dans une vaste mer, non pas ces biens également impurs et fragiles qui nous échappent lorsque nous y pensons le moins, après nous avoir souillés, corrompus; mais ces biens seuls dignes de lui et de nous, seuls capables de nous rendre véritablement heureux dans tout nous-mêmes, en remplissant délicieusement toutes les puissances de nos âmes et tous les organes de nos corps. N'est-ce pas dans cet immense océan que nous puiserons sans nous lasser, sans la moindre fatigue, ces vives lumières qui éclairent l'esprit, ces chastes flammes qui embrasent saintement le cœur, ces plaisirs célestes qui embaument et enchantent tous les sens, ces richesses qui ne peuvent être ni enlevées par les voleurs, ni rongées par la rouille, ces honneurs qui seront au-dessus des atteintes de l'envie, cette gloire solide, ces plaisirs durables et sans mélange, ces douceurs inexprimables, qui ne sont sujettes à aucun retour d'amertumes, ces immortelles beautés qu'on ne verra en aucun temps ni se flétrir ni se faner; ce comble enfin du souverain bonheur, que nous ne pouvons perdre sans perdre tout.

4° Eh! qu'est-ce donc qui pourrait nous rester après avoir tout perdu, Dieu, sa grâce, notre salut, et avec lui notre bonheur éternel et complet? Serait-ce notre esprit et les connaissances, notre raison et ses

lumières? Hélas! les opinions les plus extravagantes, les illusions les plus grossières et les plus dangereuses, les erreurs les plus funestes et les plus impies, les systèmes les plus absurdes, les paradoxes les plus révoltants; voilà ce qui reste à l'esprit que ne guide plus le céleste flambeau de la foi. Abandonnée à elle-même, notre imbécile raison fait les efforts les plus téméraires pour franchir les bornes qui lui sont prescrites; elle ose interroger la Divinité, lui demander compte de ses ouvrages, les blâmer, les censurer, lui apprendre ce qu'elle aurait dû faire et qu'elle n'a point fait. Livrée à tous les excès d'une curiosité pleine d'audace qui veut tout savoir, elle ose sonder les mystères de la nature et de la grâce, s'élever jusqu'aux nues et bien au delà, descendre dans les abîmes, percer dans l'avenir le plus reculé, lire dans les étoiles le sort des empires, l'histoire de la vie des hommes, et le plan de leurs destinées. Combien d'autres égarements de l'esprit?

Trouvons-nous dans le cœur de l'homme hors de la voie du salut plus de ressources à son bonheur? Ah! le cœur de l'homme sorti de la voie du salut, n'éprouve que trouble et agitation. Non, un vaisseau que les flots mutinés d'une mer orageuse poussent, repoussent, élèvent, abaissent, n'est pas plus agité. Tous ses goûts, toutes ses affections, toutes ses passions le déchirent sans lui permettre une situation tranquille, un seul instant de calme réel et de paix véritable. Que fera-t-il donc? Quel parti prendra-t-il, pour se procurer un repos qu'il ne peut trouver dans son propre fonds? Le verra-t-on s'exilant de lui-même, se répandre au dehors, pour chercher son repos avec sa félicité dans les objets qui l'environnent, les richesses, la gloire, les amusements, les plaisirs? Vaines recherches! fausses démarches! efforts inutiles! tous ces objets ne serviront qu'à augmenter son trouble en lui causant de plus violentes secousses, de plus cruelles agitations.

Les richesses ne sont, à les bien apprécier, que des épines qui piquent et qui déchirent par les soins rongeurs, les chagrins, les inquiétudes, les embarras qui en sont inséparables. Elles ne peuvent rassasier le cœur de l'homme; elles ne font que l'affamer, en piquant ses desirs: plus il a, plus il convoite. Elles sont encore la racine empoisonnée d'une infinité de maux, le moyen sûr de contenter tous ses desirs, d'assouvir toutes ses passions? Qui ne sait qu'elles sont d'ailleurs fragiles et périssables, sujettes à des hasards et à des révolutions sans nombre? On les perd souvent par divers accidents, et toujours infailliblement à la mort.

Rien de plus vain que la gloire qui nous fait souhaiter de vivre avec honneur et considération dans l'esprit et l'opinion des hommes. Ce n'est qu'une vaine gloire grossière bien plus propre à nous étourdir qu'à nous procurer un bonheur solide. Eh! comment ce

qui est hors de nous, qui ne touche point le fond de notre substance, qui ne consiste que dans l'estime que les autres font de nous, et dans les louanges qu'ils nous prodiguent, comment une gloire si étrangère à notre égard et si futile en soi, pourrait-elle nous rendre heureux? Elle ne peut que nous rendre malheureux nous et beaucoup d'autres dont le malheur en est souvent inséparable : je ne veux pour vous en convaincre qu'un seul exemple; celui de la gloire des conquêtes.

Que ne fait pas un potentat possédé de cette manie, et quel en est le résultat? Ce prétendu héros qui veut s'immortaliser et vivre éternellement, à ce qu'il croit, dans l'esprit et l'opinion des hommes, meurt mille fois durant le court espace de sa vie par les cruels mouvements qu'il se donne, ou pour se défendre, ou pour attaquer. Je veux que la victoire toujours attachée à ses pas, il n'éprouve jamais aucun revers; que toujours heureux, il remplisse le monde de l'effroi de ses armes et du bruit de ses conquêtes, de la terreur de son nom; que s'ensuit-il? Suivons-le, il va nous l'apprendre. Des champs incultes et inondés de sang, des villages déserts, des villes saccagées et ruinées, des provinces dévastées, des veuves éperdues, des filles éplorées, des millions d'infortunés soldats ou morts, ou mourants, ou mutilés et couverts de cicatrices et de plaies, une multitude effroyable d'autres êtres souffrants, tristes victimes de la guerre, qui font retentir les airs de leurs gémissements, de leurs sanglots, de leurs cris lamentables; tel est le spectacle qui s'offre aux yeux du héros conquérant; tels sont les panégyristes de ses glorieux exploits. Et il serait heureux? Faudra-t-il donc perdre tout espoir de trouver le bonheur et ne le rencontrerons-nous pas du moins dans les palais enchantés de ces monarques pacifiques et voluptueux qui ne pensent qu'à leurs plaisirs? Hâtons-nous d'y entrer.

Nos yeux n'y seront point blessés par l'horrible spectacle du meurtre et du carnage. Nous n'y verrons point la mort avec sa faux tranchante, moissonner indistinctement et faire tomber pêle-mêle sous ses coups, grands, petits, femmes, enfants, soldats, citoyens, victimes infortunées de la cruelle passion de la gloire. Nous n'y verrons pas la poussière des camps obscurcir les tendres rayons de l'aurore naissante qui font fuir la nuit, nous y verrons des brillantes troupes de personnes qui ne respirent que la joie, les jeux, les fêtes, les ris, les plaisirs de toute espèce, les plaisirs variés, raffinés et portés jusqu'au dernier période du raffinement et de la délicatesse. Tout brille, tout étincelle du plus vif éclat dans ce fortuné séjour. Tout y est serein, calme, délicieux, ravissant. C'est donc là que réside le vrai bonheur, il en est le centre et le terme.

Non, non, le bonheur ne se trouve pas dans l'habitation des plaisirs. Quelque doux qu'on les suppose, ils ne sont jamais sans

quelqu'amertume qui en corrompt la douceur. Toujours ils sont mêlés de poisons, soit prompts, soit lents, qui tuent tôt ou tard ceux qui s'y livrent avec moins de réserve et les goûtent avec plus d'avidité. Leur délicieux domicile n'est point à l'abri des tempêtes et des ouragans. Ils sont d'ailleurs imparfaits et impurs, légers, volages, inconstants par eux-mêmes et par le fonds de leur propre nature; ils s'échappent, s'évanouissent et s'en vont en fumée lorsqu'on y pense le moins. Ils ne sont donc rien plus que tout le reste, si on les sépare du salut. Le salut est donc de toutes les affaires la plus importante et l'unique nécessaire, puisque sans lui tout le reste n'est rien et ne peut servir de rien; ah! de quoi pourrait servir à l'homme de gagner le monde entier s'il perd le salut de son âme, s'écrie le Sauveur du monde : *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur?* (Matth., XVI.)

Vantez-vous donc encore vos plaisirs, vos honneurs, votre gloire, votre réputation, vos talents, vos richesses immenses, ô vous qui jouissez de tous ces avantages accumulés sur vos têtes mais qui n'avez pas celui de marcher dans la voie du salut, et nous vous dirons que tous ces avantages dans cette abstraction ne sont rien, et ne vous serviront de rien : *Quid prodest?* Feignez-vous tous les biens du monde des plus belles et des plus riantes couleurs, amoncellez tous ces biens, sans en oublier aucun et mettez-les sur une même tête, que ce sujet chargé de tous les biens du monde en soit encore le souverain, le maître indépendant, absolu, qu'il ne voie personne au-dessus ni à côté de lui, et que les habitants du globe ne forment tous ensemble qu'un groupe d'esclaves, qui rampent tremblants sous ses pieds; il n'a rien dans la vérité puisqu'il est hors la voie du salut, le seul bien réel et que rien ne peut remplacer.

Cependant on le néglige ce bien, le seul vrai, le seul nécessaire; on n'y prend aucune part, on le méprise, on l'abandonne pour s'attacher à des biens faux et trompeurs, à des bagatelles, à des riens souverainement méprisables et trop indignes mille fois des plus petits soins, des plus légères attentions. Ils emportent toutes les pensées, tous les désirs, toutes les affections; on épuise toutes les ressources, on met en œuvre tous les talents, on emploie l'intrigue, l'adresse, la ruse, l'injustice, la rapine, la force, la violence, pour se les procurer.

Les difficultés n'arrêtent point, aucun obstacle ne rebute; on dévore les chagrins les plus cuisants, on souffre les plus sanglants affronts, on supporte les peines les plus dures, les fatigues les plus accablantes pour poursuivre des ombres, des fantômes, des riens. Quel aveuglement! quelle folie! Préférer le rien, le néant au salut éternel de son âme!

Le salut est donc de toutes les affaires

la plus importante et l'unique nécessaire : vous l'avez vu.

Il y faut donc travailler infatigablement et lui rapporter tout le reste; vous l'allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Le salut étant de toutes les affaires la plus importante et la plus nécessaire, il y faut travailler sans relâche et lui rapporter tout le reste; pensées, paroles, desseins, projets, entreprises, actions. Rien de plus conséquent, de plus fondé en raison, en exemples et en autorités.

1° La raison nous dicte, que s'il est pour nous une chose principale, unique même qui doit faire le nœud de notre bonheur et sans laquelle nous serons infailliblement et souverainement malheureux, nous ne pouvons nous dispenser de lui rapporter tout comme à notre dernière fin et d'en faire le but essentiel, unique de nos démarches et de nos procédés. C'est donc pour y parvenir que nous devons faire tout ce que nous faisons. C'est sur son prix que nous devons régler tous nos pas, toutes nos recherches, toutes nos poursuites. C'est l'affaire du salut qui doit présider à toutes nos entreprises, former tous nos projets, fixer tous nos desirs, emporter tous nos soins.

Quoi donc! nous est-il défendu, me direz-vous peut-être, de nous occuper d'aucune autre affaire que de celle de notre salut? Non; vous pouvez, vous devez vaquer à toutes les affaires attachées à vos charges, à vos emplois, à vos états et à vos conditions, apporter tous vos soins pour vous en acquitter fidèlement, ne rien négliger de ce qui peut vous servir à remplir exactement tous vos devoirs, qui répondent aux différents titres de pères, d'enfants, d'époux, d'épouses, de maîtres, de serviteurs, de monarques ou de sujets, de pasteurs ou d'ouailles, dont vous êtes revêtus dans la société religieuse ou civile. Ce qui vous est défendu, c'est de vous laisser tellement emporter par le tourbillon de vos différentes affaires, qu'elles vous fassent oublier la plus importante de toutes, et qui doit toujours marcher à leur tête : celle de votre salut. C'est de donner toute votre attention aux objets multipliés qui exigent vos soins, en perdant de vue celui qui les demande de préférence à tous les autres.

Apportez donc, pères et mères, apportez tous les soins possibles pour élever, entretenir, pourvoir, établir vos enfants. Enfants, travaillez selon vos conditions, pour répondre aux soins paternels des auteurs de vos jours. Epoux et épouses, unissez vos efforts pour remplir avec une exacte fidélité toutes les obligations attachées à votre dangereux et embarrassant état. Maîtres et maîtresses, ne perdez point de vue vos serviteurs, suivez-les dans toutes leurs démarches; et vous, serviteurs, remplissez tous les engagements que vous avez contractés envers vos maîtres et vos maîtresses, en vous attachant à leur service. Vous qui ceignez le diadème,

qui portez le sceptre et qui tenez en main les rênes des empires, multipliez-vous à chaque instant pour être toujours présents dans tous les coins de vos états, voir tout ce qui s'y passe et ne laisser rien échapper de tout ce qui peut contribuer au bonheur de vos peuples; et vous, peuples, soyez soumis, obéissants, fidèles aux chefs suprêmes qui vous gouvernent. Pasteurs, veillez sur vos ouailles, que vos yeux ne se ferment ni le jour, ni la nuit sur leurs différents besoins; et vous, ouailles, rendez à vos pasteurs, par un juste retour, tout ce que leur vigilance continuelle sur vous et leur application à tous vos besoins, ont droit d'attendre de votre reconnaissance. Mais, en accomplissant ces différents devoirs, n'ayez d'autre motif que de vous sauver, puisque votre salut est votre essentiel ouvrage et le seul nécessaire; le seul qui puisse vous rendre constamment heureux, parce qu'il est le seul durable. Tous les autres passeront avec l'univers entier, le ciel, la terre et tous les éléments; le seul ouvrage du salut ne passera point; il subsistera durant tous les siècles dans l'éternelle félicité qui en sera l'immortelle récompense. Il y faut donc travailler sans relâche et lui rapporter tout le reste. La raison le démontre. L'exemple et l'autorité le confirment.

2° L'autorité est divine et humaine. Craignez Dieu, vous dit le Sage, et observez ses commandements; car c'est en cela que consiste tout l'homme : *Deum time et mandata ejus observa; hoc est enim omnis homo.* (Eccl., XII.) Comme s'il disait : La crainte de Dieu et l'observance de sa loi, qui ne sont qu'une même chose avec le soin du salut, constituent l'homme tout entier dans l'ordre moral et surnaturel de la grâce, ainsi que l'âme et le corps le constituent dans l'ordre physique de la nature. Quiconque ne travaille donc pas à son salut, n'est point un homme aux yeux de Dieu, qui ne l'a formé à sa divine image que pour le sauver; c'est un monstre, qui s'oppose à ses volontés, qui contrarie ses intentions, qui renverse tous ses desseins; un monstre qui n'est pas moins hideux aux yeux de l'âme, que le serait aux yeux de la chair, celui qui offrirait quelques traits informes du corps de l'homme avec toute la figure du tigre ou du lion.

Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement, vous erie l'apôtre saint Paul (Philip., II); tout ce que je souffre, je le souffre pour le salut des élus (I Tim., II), et c'est pour le faire que Dieu nous a choisis de toute éternité. (I Thess. V.) Oui, de toute éternité, le salut de l'homme fut le grand objet des pensées du Tout-Puissant. Lorsque, dans ses projets éternels, il résolut de créer le monde, ce ne fut que comme un instrument destiné à servir au salut des êtres intelligents qu'il créa par le même acte de sa volonté toute-puissante, qui tira du néant le reste des créatures. C'est à ce but qu'il arrangea tout, soit dans l'ordre de la nature,

soit dans celui de la grâce : *Omnia propter electos ut salutem consequantur.* (II Tim. II.) S'il fit descendre son Fils unique du ciel sur la terre, en le précipitant du trône sublime de sa gloire, ce fut pour sauver l'homme, et docile à ses ordres, le Fils de Dieu ne se proposa en descendant sur la terre que l'accomplissement de la volonté de son Père céleste ; il en fit tout son aliment, comme il le disait lui-même : *Cibus meus est ut faciam voluntatem Patris mei qui in cælis est.* (Joan., IV.) Ce fut tout le but de sa mission. Le tendre pasteur ne parcourut les contrées d'Israël, en marquant tous ses pas d'un grand nombre de bienfaits, que pour chercher les brebis égarées de la voie du salut, et les y ramener à la piste de son sang. Ce sang adorable, il le versa tout entier pour sauver l'homme : voilà le prix de son salut.

C'est encore au salut de l'homme que le Fils de Dieu a rapporté non-seulement son sang, ses larmes, sa mort et tous les travaux de sa vie mortelle, mais tous les ouvrages de la nature et tous les ressorts du mécanisme du monde, et toutes les lois par lesquelles il le gouverne. Oui, tout ce qui est arrivé et qui arrivera jamais dans la régie même politique du monde, jusqu'à la fin des siècles, n'a eu et n'aura jamais pour but que le salut et la perfection de quelques élus : la guerre, la paix, les défaites et les victoires, toutes ces grandes révolutions des empires qui nous étonnent, leurs commencements, leurs progrès, leurs vicissitudes, leur décadence, leur chute, cette longue chaîne d'événements qui se succèdent les uns aux autres dans le cours de la vie, n'ont dans les desseins de Dieu que le salut des prédestinés pour objet. Toutes ces choses si différentes et si multipliées ne sont qu'une seule et même chose dans la fin que se propose le suprême modérateur de l'univers, parce que, malgré leur multiplicité, elles viennent toutes se concentrer dans le point du seul nécessaire, qui en fait l'unité : *Unum est necessarium.* (Luc., X.)

C'est ce point de vue, cette simple unité qui fut toujours l'objet de tous les prédestinés dans tous les temps. Suivez-les dans toutes leurs démarches, et vous verrez qu'ils ne se proposeront que leur salut pour fin. Les uns pour se sauver eurent qu'il n'y avait rien de mieux pour eux que de quitter entièrement le monde, et ils le quittèrent. On les vit s'expatrier, se haïr de la société des hommes, rompre, briser d'une main hardie les nœuds les plus tendres et les plus légitimes, les liaisons les plus douces et les plus étroites de la nature et du sang, du patriotisme et de l'amitié, pour aller fixer leur demeure dans des lieux écartés et sauvages, se cacher dans le creux des rochers, s'enfermer tout vivant dans des antres et des tombeaux où ils n'avaient de commerce qu'avec le ciel. Les autres qui ne se croyaient point appelés à la solitude n'ont pas quitté le monde ; ils en ont supporté les charges, cultivé les arts et les sciences, occupé les places, rempli les emplois et les dignités

dans la paix, la guerre, le barreau, la magistrature, les finances, dans tous les états et toutes les conditions. Mais il n'en est aucun de ceux qui ont voulu sincèrement se sauver qui n'ait mis son salut à la tête de tous ses autres ouvrages, aucun qui n'ait regardé son salut comme la plus importante et l'unique nécessaire de toutes ses affaires.

Fallait-il choisir un établissement, un état ? Ils commençaient par peser, non les avantages temporels qui s'y trouvaient, mais les facilités ou les difficultés qu'ils y rencontreraient pour leur salut, et c'est d'après ces considérations qu'ils se déterminaient ou pour s'engager, s'ils voyaient qu'ils pussent facilement se sauver en s'engageant, ou pour refuser leur engagement, pour peu qu'il fût défavorable à leur salut. S'agissait-il d'un projet, d'une entreprise ? Ce dessein, ce projet, cette entreprise, se disaient-ils, avant de rien conclure, sont-ils compatibles avec notre salut ? Sont-ce des moyens d'y parvenir plus sûrement ? Enfin, leur salut était toujours l'objet de leurs premières pensées ; c'est à lui qu'ils donnaient leurs premiers soins, et sur son prix qu'ils réglaient toutes leurs démarches, incapables d'en faire aucune qui eût pu les en détourner.

Bien différents, hélas ! de ces chrétiens si zélés pour leur salut, les chrétiens de nos jours n'ont pour cet important objet qu'une stupide et mortelle indifférence. Non, ce n'est point le désir d'opérer leur salut qui les enflamme, l'appât des richesses, le clinquant de la gloire, les faux charmes des plaisirs, l'enchantement de la bagatelle, la fascination d'une multitude d'amusements, ou frivoles, ou dangereux, ou coupables, l'illusion d'une vie douce, commode, indolente et oisive ; voilà ce qui pique leurs désirs, ce qui embrase leurs volontés, ce qui comble leurs vœux. Telle est leur disposition à l'égard de leur salut. Insensés ! aveugles ! qui ne voient pas les précipices qui s'entr'ouvrent à chaque instant sous leurs pas et qu'ils se creusent de leurs propres mains eux-mêmes. Oh ! s'ils voyaient les dangers qui les menacent de toute part, s'ils comprenaient toute l'importance, toute la nécessité de leur salut, avec quelle sainte ardeur n'y travailleraient-ils pas tous les jours de leur vie ! Quelle serait leur attention à choisir les moyens les plus propres pour la faire réussir ! Quelle serait leur vigilance pour écarter tous les obstacles capables d'en arrêter ou d'en empêcher le succès !

Plus sages et plus éclairés que ces trop aveugles et trop insensés mortels, ô vous ! chrétiens, mes frères, envisagez votre salut comme votre principale ou même votre unique affaire, puisqu'il doit décider de votre bonheur ou de votre malheur éternel. Ne le perdez jamais de vue. Prenez garde qu'il ne vous échappe et que l'attachement à quelque autre objet que ce puisse être ne vienne à vous l'enlever. Hélas ! s'il vous échappait, par le plus funeste de tous les accidents, qu'est-ce qui pourrait vous dé-

dommager de la grandeur de votre perte ? Rien au monde, et le monde tout entier lui-même avec tout ce qu'il renferme de biens, s'offrit-il pour le remplacer, ne pourrait vous en tenir lieu ; il surpasse infiniment tout ce que le monde renferme de biens, Dieu seul est au-dessus de lui.

Méprisez-les donc souverainement tous ces faux biens du monde qui s'offrent de toute part, à l'envi, pour vous enlever votre salut. Opérez-le avec crainte et tremblement, défiez-vous de tout, soyez attentifs à tout et mettez tout en usage, n'oubliez rien pour le mettre en sûreté et le conduire à sa perfection, ce salut de vos âmes, la première, la principale de toutes vos affaires et l'unique nécessaire ; ce salut que rien ne pourrait remplacer ; ce salut infiniment plus précieux que tous les sceptres, toutes les couronnes de l'univers et que l'univers entier ; ce salut qui est d'un prix infini, puisqu'il a coûté le sang d'un Dieu ; ce salut pour lequel Jésus-Christ l'Homme-Dieu a bien voulu mourir en versant tout son sang ; ce salut enfin, le prix du sang d'un Dieu qui doit faire votre bonheur durant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON XXXIII.

POUR LE JOUR DE LA PENTECOTE.

Repleti sunt omnes Spiritu sancto. (Act., II.)

Ils furent tous remplis du Saint-Esprit.

Le voilà donc, N...., enfin arrivé, il brille ce jour si longtemps attendu et mémorable à jamais, ce jour auguste de la Pentecôte des chrétiens figurée par celle des Hébreux lorsqu'ils reçurent la loi mosaïque parmi les foudres et les éclairs, sur une montagne toute en feu. Le voilà ce beau jour qui nous montre les oracles des prophètes accomplis, les figures remplies, les ombres réalisées, les promesses vérifiées ; la nouvelle alliance qui succède à l'ancienne ; l'Eglise chrétienne qui prend la place de la Synagogue ; la loi d'amour qui chasse la loi de crainte ; la nation sainte, le béni peuple des enfants des parfaits adorateurs qui adorent le Père en esprit et en vérité, établis sur les ruines des esclaves, ces hommes vils et mercenaires dont les hommages envers la Divinité ne passaient pas la région des sens et venaient expirer sur leurs lèvres serviles. Ce n'est point sur le Juif saisi, tremblant de terreur et d'effroi aux pieds d'une montagne enflammée et fumante, c'est sur le chrétien que descend aujourd'hui le Saint-Esprit, en forme de langues de feu, symbole de la loi d'amour, ce feu dévorant et divin qu'il grave en caractères brûlants dans son cœur par la plénitude de ses dons. Sanctuaire auguste du cénacle où se trouvent rassemblés aujourd'hui tous les membres de l'Eglise naissante, ah ! que de merveilles vous nous offrez ! L'Esprit-Saint qui descend sur les disciples de Jésus-Christ et les remplit de ses dons célestes. Les disciples qui, pleins de ces dons, brûlent de les répandre partout. Voilà, N...., ce qui va faire le partage de ce discours.

La plénitude des dons du Saint-Esprit qui descend sur les disciples, vous la verrez dans ma première partie. La promptitude des disciples à faire fructifier par toute la terre les dons qui les remplissent, vous la verrez dans la seconde partie.

PREMIER POINT.

Esprit de lumière et de vérité, le Saint-Esprit éclaire les premiers disciples de Jésus-Christ ; esprit d'amour et de charité, il les embrase ; esprit de zèle et de force, il les anime et les soutient. En cela consiste la plénitude de ses dons dans les heureux sujets qui les reçoivent et sur lesquels il descend aujourd'hui avec tant de pompe et de majesté.

1^o Esprit de lumière et de vérité, il les éclaire. Et quel besoin n'avaient-ils pas de ses clartés ? Aveugles sur les points les plus importants de la morale évangélique, malgré les leçons si souvent répétées de leur divin Maître, ils ne connaissaient ni les richesses de la pauvreté de son Evangile, ni la sagesse de la sainte folie de sa croix, ni la nécessité indispensable de l'humilité et de l'enfance chrétienne pour entrer dans son royaume. Ils en ambitionnaient les premières places sans savoir les moyens d'y parvenir. Sa pauvreté les effrayait, son humilité les choquait, sa croix était pour eux un scandale ; ils ne comprenaient rien à ses abnégations, à ses opprobres, à l'obligation de perdre son âme en ce monde pour la retrouver en l'autre : *Et ipsi nihil horum intellexerunt.* (Luc., XVIII.)

Il arrive enfin, ce jour si lumineux qui devait luire aux yeux de leur intelligence pour leur montrer toute vérité. Aujourd'hui même le Saint-Esprit se repose sur chacun d'eux et leur fait voir sans le moindre nuage ces vérités qu'ils ne connaissaient pas, parce qu'elles choquaient leurs préjugés, révoltaient leur faible raison, terrassaient leur orgueil, gênaient leur liberté, maîtrisaient tous leurs sens, enchaînaient toutes leurs passions. Aujourd'hui même, à la clarté du céleste flambeau qui leur dessille les yeux, ils ne voient qu'horreurs, qu'abominations dans leur orgueil, leur jalousie, leur ambitieuse cupidité, leurs débats pour les premières places, leurs répugnances pour les humiliations, leur dégoût des souffrances, tandis qu'ils trouvent des beautés touchantes dans toutes les vertus les plus contraires à tous les penchants de la nature ; croix, opprobres, humiliations, privations de toute espèce, sacrifice de l'amitié, de la parenté, de la patrie, de l'honneur, de la réputation, du repos, de la liberté, de l'existence, de la vie : tout leur paraît facile, agréable, charmant. Quelle était donc, s'écrient-ils, quelle était notre stupidité de ne point voir des choses si ravissantes, et qui n'épuiseraient jamais notre admiration ? Précieux effets de la descente du Saint-Esprit sur les disciples. Esprit de lumière et de vérité, il les éclaire. Esprit d'amour et de charité, il les embrase.

2^e Avant qu'il descendit sur eux, leurs cœurs n'étaient pas mieux disposés que leur intelligence. Trop attachés aux choses visibles, ils n'avaient qu'une funeste indifférence pour celles qui ne se voient pas et qui leur étaient destinées dans le siècle à venir. On les voyait éblouis de je ne sais quel éclat d'un royaume fantastique qu'ils se figuraient d'après les idées grossières qu'ils s'en étaient formées. Ils voulaient y tenir les premiers rangs, et cette ambition si contraire à la pauvreté et à l'humilité évangéliques causait entre eux des disputes reprehensibles. Ils étaient donc intéressés, ambitieux, jaloux; et ces défauts leur attiraient de vifs reproches de leur divin Maître. Ne fut-il pas contraint de leur reprocher, même après sa résurrection, leur lenteur à croire : *O tardi corde ad credendum!* (Luc., XXIV.)

Le merveilleux changement! L'Esprit-Saint descend sur eux et il les embrase de son amour; il crée en eux des cœurs nouveaux. Ce ne sont donc plus ces cœurs froids et glacés, durs, insensibles aux touches salutaires de la grâce : ce sont des cœurs tendres, souples, flexibles, tout brûlants du feu sacré de l'amour divin. Ce sont des cœurs qui, pleins du Saint-Esprit, l'amour substantiel du Père et du Fils, ne vivent plus que de ses feux et se laissent doucement consumer par ses divines ardeurs. Les charmes qu'ils découvrent dans ses perfection, qui lui sont communes avec les deux autres personnes de l'adorable Trinité, dont il est le sacré lien, les ravissent; ils les transportent hors d'eux-mêmes pour les abîmer dans cet océan d'amabilité et d'amour, qui est le terme de leurs mouvements et le centre de leur repos. C'est en eux une paix ineffable, une affluence de chastes délices qui les rassasie et les enivre saintement. Tel est l'effet de la descente du Saint-Esprit dans les cœurs des disciples. En y allumant le feu sacré de son amour qui les embrase, il les remplit d'une abondance de douceurs toutes célestes qui les rassasie pleinement et ne leur laisse rien à désirer et à aimer.

Jouissez donc, heureux disciples, jouissez du bonheur que vous cause la plénitude de l'amour que l'Esprit-Saint répand avec si peu de réserve dans vos cœurs. Savourez, sucez les douceurs ineffables qui accompagnent sa présence et ses dons. Enivrez-vous de ses suavités célestes. Plongez-vous, noyez-vous dans cet océan délicieux de chastes plaisirs qu'il forme lui-même dans vos âmes. Mais non, que dis-je? Et plutôt, ardens de zèle et pleins de force, élancez-vous, partez, volez jusqu'aux extrémités de la terre pour y porter le beau feu qui vous brûle. Troisième plénitude des dons du Saint-Esprit dans les disciples.

3^e Avant cette miraculeuse descente de l'Esprit-Saint sur les disciples avec la riche effusion de ses dons les plus précieux, hélas! quelle langueur! quelle lâcheté! quelle faiblesse ils montraient! Plus faibles

que le frère roseau, ce mobile jouet des vents, on les voyait chanceler, trembler, prendre la fuite la plus honteuse à l'aspect du moindre danger. Ridiculement effrayé à la voix d'une simple servante, Pierre, le plus brave et le chef du collège apostolique renonce son Maître par trois fois, après avoir fait serment de mourir plutôt avec lui que de commettre une si lâche perfidie.

Hâtez-vous, Esprit-Saint! venez au plus tôt relever ces courages abattus, ranimer ces cœurs flétris par la crainte, affermir, fortifier ces hommes faibles et languissants. Faites-en des héros religieux, des prédicateurs zélés de votre Evangile, des défenseurs intrépides des vérités qu'ils annonceront au monde.

Ce changement de la droite du Très-Haut, l'Esprit-Saint, qui n'est pas moins que le Père et le Fils, le Dieu de zèle et de force, l'opère en tombant sur les disciples. Allez, leur dit-il en leur communiquant par sa présence ce courage héroïque dont il est le principe adorable, et qui élève leur âme, fortifie leur faiblesse, allez, ne craignez rien, je serai toujours avec vous, moi dont la force est le partage et qui suis le Dieu fort par excellence, le Dieu des armées, qui préside aux combats et qui donne la victoire à son gré. Vous vaincrez par la force invincible de mon bras, vous vaincrez le monde entier, l'enfer et tous les êtres infernaux conjurés contre vous, vous triompherez glorieusement de tous vos ennemis et des miens.

Il dit, et en parlant il leur communique cette force toute divine qui en fera des prédicateurs pleins de zèle, qu'on verra comme des anges prompts et légers porter au loin l'Evangile de paix; s'élancer du sein de la Judée dans toutes les contrées du monde connu; les parcourir avec une incroyable vitesse en méprisant tous les dangers, en surmontant tous les obstacles, en bravant les supplices et la mort. C'est du milieu des feux et des flammes, sur les grils où l'on rôtiра leurs chairs fumantes, du haut des croix et des échafauds où la cruauté les élèvera, qu'ils prêcheront à leurs barbares persécuteurs les vérités du salut avec d'autant plus de force que ce sera la voix de leur sang, bien plus puissante que les plus beaux discours, qui les portera jusqu'au fond de leurs entrailles et à l'oreille de leurs cœurs. O Dieu! que l'homme est fort quand vous voulez le fortifier vous-même et le remplir de votre force toute divine! Tels furent les disciples de Jésus-Christ après la descente du Saint-Esprit en eux : hommes intrépides, courageux jusqu'au prodige, prêts à tout faire et à tout souffrir gaiement pour confirmer les vérités qu'ils annonceraient; sans craindre ni les fouets, ni les chaînes, ni les prisons, ni le fer, ni le feu, ni les supplices de toute espèce qu'on rassemblera ou qu'on inventera pour multiplier leurs tourments et les faire souffrir davantage.

N'en soyons pas surpris, mes frères, puisqu'ils sont tous remplis du Saint-Esprit : *Repleti sunt omnes Spiritu sancto*. Ce n'est donc point avec réserve qu'ils le reçoivent, ni avec mesure qu'il se communique à eux ; c'est dans toute sa plénitude et avec l'universalité de ses dons qu'il descend dans leurs âmes pour les éclairer, les échauffer, les embraser, les affermir et les fortifier. Tel est l'effet de la descente du Saint-Esprit sur les disciples et de sa présence dans leurs cœurs pour les remplir de ses dons. C'est par cette heureuse plénitude qu'il les change totalement et qu'il en fait des hommes nouveaux, aussi éclairés, aussi ardents, aussi forts et aussi courageux qu'ils étaient auparavant aveugles, froids, glacés, lâches, pusillanimes, jusqu'à trembler et reculer à la vue des moindres dangers.

La plénitude des dons du Saint-Esprit qui descend aujourd'hui sur les disciples assemblés dans le cénacle : vous venez de la voir dans la première partie de ce discours.

La promptitude des disciples à porter et à faire fructifier par toute la terre les dons qui les remplissent : vous l'allez voir dans la seconde partie.

SECOND POINT.

Le Saint-Esprit éclaire les disciples en leur enseignant les vérités évangéliques, et les disciples vont aussitôt les prêcher à toute la terre. Le Saint-Esprit embrase les disciples, en allumant le feu de son amour dans leurs cœurs : et portés sur les ailes de l'amour qu'ils ressentent au dedans d'eux, les disciples veulent répandre partout le beau feu qui les brûle. Le Saint-Esprit fortifie les disciples ; et les disciples pleins de force se hâtent d'encourager la faiblesse des hommes. Ils travaillent, ils souffrent, ils meurent pour leur faire embrasser l'Evangile. Telle est leur promptitude à faire fructifier les dons qui les remplissent. Quel ouvrage ! il s'agit de convertir le monde entier en le détrompant de ses préjugés et de ses erreurs, pour lui faire embrasser la vérité de l'Evangile ; en le guérissant de ses passions pour lui faire aimer et pratiquer les maximes de l'Evangile ; en l'élevant au-dessus de la faiblesse, jusqu'à le déterminer à souffrir et à mourir pour l'Evangile.

1° Vous la connaissez, N..., toute la force des antiques préjugés : vous n'ignorez pas l'étendue de leur tyrannique empire sur l'esprit des hommes. Vous savez aussi combien il est difficile d'extirper des erreurs que nous avons sucées avec le lait, et qui nous sont d'autant plus chères qu'elles flattent plus agréablement les passions qui nous dominent et que nous aimons éperdument, que nous servons avec joie, et dont nous baisons les chaînes avec transport, surtout si la religion les consacre en les munissant de son sceau.

Tel est le monde dont les disciples entreprennent la conversion. Stupide adorateur des faux dieux, c'est-à-dire des hommes fâmeux par leurs forfaits de toute espèce, par

leurs passions déréglées, par leurs vices les plus honteux, que n'oppose-t-il pas aux nouveaux apôtres qui viennent lui prêcher la nécessité indispensable pour le salut de n'admettre qu'un seul Dieu créateur de toutes choses et une religion unique comme lui, et qui n'est ni moins pure, ni moins sainte, ni moins intolérante de toutes les erreurs et de tous les vices. A la première ouverture qu'ils en font, les orages se forment de toute part sur leurs têtes, les obstacles se multiplient, les cris de rage se font entendre et retentissent d'un bout à l'autre de l'univers.

Cependant les disciples réussissent à éclairer ce monde furieusement aveugle, et à le faire revenir de ses antiques préjugés qui avaient jeté des racines si profondes dans son esprit, de ses fausses opinions, de ses erreurs si favorites et si chères à son cœur. Ils réussissent à lui persuader l'existence d'un Dieu unique et infiniment pur, infiniment saint, qui exige de son obéissance un culte qui réponde à l'éminence de sa pureté et de sa sainteté, ce culte qui consiste essentiellement dans l'adoration en esprit et en vérité, seule digne d'un Dieu qui est esprit et vérité ; le père même des esprits et le principe adorable de toute vérité ; et ce qui est plus difficile encore, ils lui persuadent qu'en ce Dieu il y a trois personnes qui ne font cependant qu'un seul et même Dieu, dont la seconde qui est le Fils, est descendue du ciel en terre, pour se faire homme et sauver les hommes, en mourant pour eux sur la croix. Ils lui persuadent la nécessité de croire en cet Homme-Dieu mort et crucifié, comme à l'auteur de la vie, de briser leurs vains simulacres au pied de ses autels, et de l'adorer comme le seul Dieu vivant et véritable, devant lequel tout genou doit fléchir, au ciel, en la terre, jusqu'au fond des enfers. Ils l'obligent enfin de lui transporter les hommages qu'il a sacrilègement prodigués jusqu'ici à ses fausses et impuissantes divinités, parce qu'il n'y a et ne peut y avoir de salut qu'en son nom. Ah ciel ! quel changement et qui l'eût jamais prévu ? Le monde croit les vérités qu'on lui annonce. Il les croit et il les aime ; il les aime et il les pratique.

2° Connaître les vérités évangéliques et les aimer ; les aimer et les pratiquer, lorsqu'elles ont de l'influence sur les mœurs et la conduite de la vie : voilà ce qui fait le vrai croyant, le parfait chrétien, le savant de la science du salut, cette science, la seule nécessaire, parce qu'elle suffit à l'homme pour le rendre souverainement heureux. Et voilà l'importante science qui coulait de la bouche des disciples du Sauveur. Ils ne se contentaient donc pas d'annoncer aux gentils un Dieu et les mystères profonds de son unité et de sa trinité, la spiritualité de sa nature, l'immensité de son être, l'éternité de sa durée, l'étendue de son pouvoir sans bornes, l'infinité de toutes ses perfections ; ils leur prêchaient un Dieu également juste et bon, qui punit le crime et récompense la

vertu ; qui ne laisse pas sans salaire un verre d'eau donné pour son amour, ni sans châtement le moindre désir déréglé, la plus légère affection pour les choses qu'il défend d'aimer, un mouvement, un clin d'œil, une parole inutile, une pensée fugitive, un rien, dès qu'il ne se rapporte point à lui. Ils prêchaient un Dieu qui renverse toutes les idées généralement reçues, enracinées parmi les hommes et leur apprend à mépriser tout ce qu'ils estiment, à estimer tout ce qu'ils méprisent, à haïr tout ce qu'ils aiment et à aimer tout ce qu'ils haïssent, en préférant les outrages aux louanges, les opprobres aux honneurs et à la gloire, les disgrâces aux prospérités, la pauvreté aux richesses, les privations aux jouissances, le toit rustique du paysan au palais enchanté du monarque, la croix au trône.

Et comment les disciples de l'Homme-Dieu prêchent-ils ces étonnantes, ces incroyables vérités ? Est-ce avec les fleurs d'une éloquence toute profane, qui ne connaît que le brillant de l'esprit, la finesse des pensées, les beautés de l'expression, le luxe, la pompe, l'harmonie, toutes les grâces, tous les frivoles ornements du discours ? C'est en employant la parole de Dieu, cette parole vive, efficace, perçante comme un glaive à deux tranchants ; cette parole qui pénètre jusque dans les replis les plus tortueux de l'âme, jusque dans les jointures et les moelles ; cette parole de flammes et de feu qui brûle, qui consume tout ce qu'il rencontre de charnel dans les pensées de l'esprit et les affections du cœur ; cette parole également pleine de douceur et de force, d'onction et d'énergie, qui triomphe de toutes les résistances.

Les disciples emploient cette parole, et ils l'animent, ils la soutiennent de leur exemple ; l'innocence de leurs mœurs répond à la force et à l'onction de leurs discours, ils pratiquent ce qu'ils enseignent. Et voilà comment ils soumettent les esprits, maîtrisent les cœurs, subjuguent les passions, triomphent de tous les obstacles. Ils souffrent et ils meurent encore pour rendre témoignage à l'Évangile et le sceller de leur sang.

3^e La charité, cette vertu surnaturelle par laquelle on aime Dieu pour lui-même, est de toutes les vertus la plus noble et la plus excellente. Le zèle en est la flamme, et par conséquent tout ce qu'il y a de plus sublime et de plus héroïque dans la religion chrétienne. C'est lui qui en forme les héros, ces hommes extraordinaires et vraiment admirables que l'on voit tout entreprendre, tout souffrir, tout sacrifier et se sacrifier eux-mêmes pour sa gloire. Tels furent les disciples animés du zèle et revêtus de la force du Saint-Esprit. Oh ! qui pourrait raconter leurs travaux, leurs souffrances, tous les genres de tourments et de morts qu'ils endurèrent pour planter la religion chrétienne dans le monde !

Ils se le partagent ce monde idolâtre, ils en parcourent toutes les contrées avec des fatigues immenses. Suivez-les et vous verrez qu'ils volent au delà des mers et pénètrent

jusque dans les climats les plus inaccessibles : ceux-ci brûlés par les ardeurs du soleil, ceux-là glacés par le souffle du froid aiglon, tous plongés dans les ténèbres de l'erreur et la fange du libertinage. Rien ne les arrête, rien ne les rebute ; ils prêchent l'Évangile partout, et malgré la rage de ses ennemis jaloux, malgré les efforts réunis des juifs et des gentils, des philosophes et des orateurs, des prêtres et des poètes, des monarques et des sujets, malgré l'enfer déchainé, l'Évangile s'établit et fait partout les plus rapides progrès.

Ses propagateurs, il est vrai, souffrent, meurent de mille genres de tourments et de morts, pour l'établir, l'étendre et la cimenter. Mais, ô bonheur de leur destinée ! ô gloire de leur récompense ! ô fruits de leurs travaux, de leurs souffrances et de leurs morts ! en mourant sous la hache des bourreaux, ou par cent autres supplices, tous les délicieux torrents des cieux se précipitent sur eux ; le ciel les couronne comme des rois, qui ne sont morts que pour lui faire des conquêtes, et les païens qui les voient mourir avec tant de courage, d'intrépidité, de sérénité, de joie, ne peuvent s'empêcher de les admirer. Ils les admirent en se demandant les uns aux autres d'où pouvait donc venir à ces hommes extraordinaires le calme, la consolation, la paix, le courage invincible avec lesquels ils souffraient les tourments les plus affreux, la mort la plus cruelle. Ils admirent ces héros du christianisme transportés de joie à la vue de leurs membres mutilés, déchirés, mis en pièces, et du sang qui coule de leurs veines ouvertes de toutes parts ; ils les admirent, et sachant d'eux-mêmes que c'est la religion chrétienne qui leur donne cette grandeur d'âme, cette noble fierté de courage, qui élève l'homme au-dessus de tous les maux de la vie présente et de la mort même la plus barbare, ils l'embrassent cette religion comme la seule vraie, la seule divine, la seule digne de la croyance, des hommages et de l'amour des mortels.

Telle est, N..., la plénitude des dons du Saint-Esprit dans les premiers disciples du Sauveur, et leur promptitude à les faire fructifier et dans eux-mêmes et dans les autres, ces dons infiniment précieux.

Pourrait-on bien les reconnaître dans leurs successeurs et les héritiers de leur foi ? Eh ! quoi donc, me direz-vous sans doute, faut-il que, transformés tout à coup en apôtres et brûlants des mêmes feux, nous volions sur leurs pas jusqu'aux extrémités du monde pour étendre le royaume de Dieu et lui faire de nouvelles conquêtes aux dépens de notre repos, de notre santé, de notre vie même.

Non, N..., non ; ce que l'on demande de vous et que vous ne pouvez refuser sans crime, c'est de lever tous les obstacles qui s'opposent à la descente du Saint-Esprit dans vos âmes, et lorsque vous avez eu le bonheur de le recevoir, de ne rien faire qui puisse le contrister et le forcer à la retraite. C'est que, dociles à sa voix, fidèles à ses lumières et à ses inspirations, souples sous sa main, flexi-

bles à ses mouvements et à ses impulsions, vous marchiez avec courage jusqu'à la fin dans la carrière des vertus chrétiennes, dont il vous commande la pratique. C'est qu'en les pratiquant vous-mêmes, vous engagiez encore les autres à les pratiquer, en devenant ainsi les apôtres de vos enfants, de vos frères, de vos domestiques, de vos parents, de vos amis, de vos concitoyens, de tous ceux et celles avec qui vous avez des rapports et des liaisons. Ce que l'on demande de vous, c'est que, pleins d'horreur pour le monde, dont le contagieux commerce est si capable d'altérer, de corrompre l'innocence des mœurs les plus pures, vous opposiez à la vie molle, sensuelle, voluptueuse de ses partisans, une vie chrétienne, sérieuse, constamment appliquée à la pratique des bonnes œuvres et à l'accomplissement des devoirs de vos différents états, par des motifs surnaturels et divins, dont la grâce du Saint-Esprit soit l'âme et le principe.

C'est à ces marques que les chrétiens de tous les états pourront reconnaître et se rendre à eux-mêmes le consolant témoignage qu'ils ont reçu le Saint-Esprit avec l'heureuse abondance de ses célestes dons.

Le père de famille le reconnaîtra en donnant une éducation chrétienne à ses enfants, et en les formant pour le ciel; l'enfant, en entrant dans les vues de son père sur lui, et en répondant à ses soins; le juge, en portant des arrêts tous dictés par la justice et frappés au coin de l'équité la plus sévère, sans acception de personne; le magistrat, en maintenant l'ordre et la tranquillité dans la classe des citoyens confiés à sa vigilance; le laboureur, en cultivant la terre, à la sueur de son front, dans un esprit de pénitence; l'artisan, en exerçant son métier, moins dans un esprit mercenaire que par le désir d'être utile à la société; le soldat, en défendant avec courage le prince et la patrie; le prince, en gouvernant ses sujets en père et en ami, convaincu que le droit de les commander n'est que l'obligation de les aimer, de les servir et de les rendre heureux; le sujet, en aimant son prince et en lui obéissant comme à la personne de Dieu même, dont il est l'image et le représentant. Ce n'est qu'à ces marques que vous pourrez reconnaître la présence du Saint-Esprit en vous, puisque sans elles vous n'aurez aucun trait de ressemblance avec ceux qui l'ont véritablement reçu.

Esprit-Saint et le terme adorable des communications éternelles du Père et du Fils, leur amour substantiel, le lien sacré qui les unit, le baiser chaste et infiniment pur qu'ils se donnent comme le gage de leur tendresse et la consommation de leur fécondité au dedans d'eux-mêmes, esprit de vérité, de charité, de sainteté, source inépuisable de lumières, fournaise d'amour, trésor de grâces, descendez sur nous, éclairez nos esprits, fondez la glace de nos cœurs, amollissez-en la dureté, fixez-en l'inconstance, enchaînez-les avec les chaînes

de votre amour, de cet amour tout de feu, dont vous êtes la source brûlante, pour qu'ils vous aiment avec ardeur durant tout le temps et l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON XXXIV.

Pour le dimanche de la très-sainte Trinité.

SUR LE BAPTÊME

Fautes, docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti. (Matth., XXVIII.)

Allez et instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Quel commandement, N... , quelle mission, et qui peut donc en être l'auteur? A qui appartient le droit d'envoyer une poignée d'hommes à toutes les nations du monde, pour leur donner des leçons, les instruire avec autorité, et les baptiser au nom des trois personnes divines? C'est la seconde de ces personnes mêmes, le Verbe fait chair, le Fils unique de Dieu le Père, égal en tout à son Père, et par conséquent le Dieu fort, le Roi des rois, qui règne avec empire sur les plus puissants monarques, et par qui règnent ces monarques eux-mêmes sur les sujets qu'il leur a soumis. C'est le Dieu des armées, qui préside aux combats, qui donne la victoire à qui il lui plaît, qui sait faire triompher les armées les plus faibles, des plus nombreuses et des mieux aguerries; qui terrasse, sans efforts, les plus fiers ennemis, par la force invincible de son bras redoutable. C'est le Seigneur des seigneurs, le seigneur par excellence, dont le souverain domaine s'étend sur le ciel, sur la terre, sur les enfers, sur toutes les créatures, que nous offre ce vaste univers, qu'il a créé d'une seule parole en se jouant, et qui par ce jeu facile peut créer un million de mondes plus parfaits que celui dont l'ensemble nous ravit.

Tel est le Législateur qui commande à ses disciples de parcourir la terre, pour porter ses oracles à tous les peuples qui l'habitent, leur intimer ses lois et les baptiser au nom de la trinité trois fois sainte, en les marquant d'un caractère spirituel, ineffaçable, en leur imprimant le sceau de l'alliance éternelle qu'il veut contracter avec eux. Quel trésor donc que le baptême! C'est ce qui va faire le sujet de ce discours. Voici mon dessein.

Les avantages que nous recevons dans le baptême : vous les verrez dans mon premier point. Les engagements que nous contractons dans le baptême : vous les verrez dans mon second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Le baptême qui nous fait chrétiens nous fait en même temps enfants adoptifs de Dieu le Père, membres, frères et cohéritiers de Jésus-Christ, son Fils unique, temples vivants du Saint-Esprit. Voilà la gloire, la dignité du chrétien; tels sont les avantages qu'il reçoit dans le baptême. Pourrai-je bien vous les peindre de leurs véritables couleurs? Non; ils sont beaucoup au-dessus de mon pinceau; mais la faiblesse même de mes traits vous en donnera la plus haute

idée, et mon dessein ne sera jamais mieux rempli, que quand je succomberai sous le poids de mon sujet.

1° Le baptême nous fait enfants de Dieu le Père. Nous ne l'étions donc pas avant d'être baptisés; non. Nous étions enfants de colère; nous avions le démon pour père. Soumis à son tyrannique empire par le péché de notre origine, le cruel dominateur nous traitait comme les plus vils et les plus malheureux esclaves; l'enfer et ses feux, tel était le triste sort qu'il nous préparait dans une autre vie, après nous avoir possédés, tourmentés dans celle-ci comme ses infortunées victimes. Ah ciel! quel merveilleux changement le baptême apporte à nos destinées! D'enfants du démon, il nous fait enfants de Dieu, en nous régénérant par la vertu de la grâce, qui nous arrache à l'empire du démon, chasse loin de nous cet esprit impur, et nous donne une seconde naissance, en nous lavant dans le sang de l'Agneau. Teints de ce sang adorable et purifiant, le Père céleste, ce tendre Père, ne voit plus en nous que des enfants chéris qu'il reconnaît et qu'il adopte, non pas de cette sorte d'adoption usitée parmi les hommes, qui ne met et ne peut mettre aucune qualité réelle dans le sujet adopté, mais de cette adoption surnaturelle et souverainement efficace, qui nous élève bien au-dessus de la bassesse de notre condition naturelle, nous remet tous nos péchés, et quant à la coupe, et quant à la peine, nous rend purs, saints, agréables aux yeux de Dieu et les dignes objets de ses complaisances; de cette adoption qui met en nous la grâce habituelle, sanctifiante, ce précieux ornement de l'âme, avec toutes les vertus qui l'accompagnent; de cette adoption qui, par les infusions mêmes de la Divinité, nous divinise en quelque sorte, en nous rendant participants de la nature divine : *Divina consortes natura*. (II Petr., I.)

O élévation ineffable! ô grandeur du chrétien! ô dignité de l'homme devenu enfant de Dieu par le baptême! C'est dans ce bain salutaire et sacré que s'opère vraiment le mystère ineffable de sa filiation divine, qui lui donne les rapports les plus glorieux et les plus intimes avec le Père céleste, en lui faisant partager sa divine nature. Ce qu'est le Fils unique de Dieu par nature, le chrétien l'est par la grâce de la filiation, qui le fait enfant adoptif de Dieu. Le Père qui engendre son Verbe de toute éternité, lui imprime sa ressemblance par la voie d'une génération éternelle, et il la communique au chrétien par celle d'une régénération spirituelle. Le terme de cette éternelle génération est le Fils naturel de Dieu, égal en tout à son Père, et Dieu comme lui; le terme de la régénération spirituelle est le chrétien, c'est-à-dire, un homme divin, et l'image la plus parfaite de la Divinité, embellie qu'elle est de ses beautés, brillante de ses splendeurs, ornée de son innocence et de sa sainteté, chargée de ses richesses, couverte de sa gloire,

armée de sa vertu, comme un héros qui court à l'immortalité. Reconnais donc, ô chrétien! reconnais tout le prix de ta renaissance spirituelle, toute la gloire de ta filiation divine et les avantages infinis qui te reviennent d'avoir Dieu pour Père. Le chrétien n'est pas seulement enfant de Dieu le Père, il est encore membre, frère et cohéritier de Jésus-Christ son Fils unique par nature.

L'Eglise ne forme qu'un corps mystique dont Jésus-Christ est le chef, et dont les chrétiens sont les membres. Mais si les chrétiens sont les membres du corps de l'Eglise, ils ont donc avec Jésus-Christ leur divin chef dans l'ordre moral de la grâce les mêmes rapports et la même liaison que les membres du corps naturel ont avec la tête dans l'ordre physique de la nature. Jésus-Christ a donc la même influence en eux que la tête dans les membres du corps; il leur communique le suc vivifiant qui les fait vivre de la vie de la grâce; il est, pour ainsi dire, l'âme de leur âme, et leur propre vie; c'est lui qui vit en eux : *Vivo autem, jam non ego, vivit autem in me Christus*. (Galat., II.) Il y a entre lui et eux une union si étroite qu'il ne fait pas difficulté de la comparer avec celle qui existe entre son Père et lui : *Tu in me, et ego in illis*. O vie toute surnaturelle et toute divine! ô liaison! ô union! ô incorporation céleste! vous en sentiez tout le prix, ô vous, tendre fils de Blanche et le plus saint de nos rois, Louis neuvième du nom, de ce nom si justement célèbre, vous qui arrosâtes tant de fois de vos religieuses larmes les fonts sacrés du baptême, source bénie de votre renaissance spirituelle, et qui vous teniez plus honoré et plus heureux, sans la moindre comparaison, de la qualité de membre de Jésus-Christ, que de celle de chef suprême du plus florissant royaume du monde. Le chrétien est membre de Jésus-Christ, il en est le frère et le cohéritier.

3° Oui, puisqu'il est enfant du Père céleste, qui l'a fait entrer dans sa famille en l'adoptant pour son fils et en lui donnant, par cette ineffable adoption, Jésus-Christ pour son frère, nom aimable que Jésus-Christ donnait à ses disciples, et dans leurs personnes à tous les chrétiens; non qui suppose une telle union entre Jésus-Christ et les chrétiens, que l'apôtre saint Paul ne craint pas de dire qu'ils ont été ensevelis avec lui dans le baptême, pour y recevoir une nouvelle vie dont il est lui-même le principe, et qu'ils sont revêtus de lui : *Quicumque in Christo baptizati estis, Christum induistis*. (Galat., III.) C'est donc Jésus-Christ qui s'attache au chrétien, qui le remplit de force et de courage, qui lui sert de vêtement et de bouclier, qui le pénètre par l'infusion de sa divinité même dans son âme. Ah ciel! quelle gloire! quel privilège! quelle bonté du Père céleste envers nous de nous donner son Fils unique pour frère, en nous adoptant pour ses enfants, et de nous faire encore les cohéritiers de ce même Fils.

Regardez donc, N..., regardez le royaume qui vous est destiné comme aux cohéritiers de Jésus-Christ, votre frère aîné, ainsi que l'appelle le grand Apôtre : *primogenitus in multis fratribus*. (Rom., VIII.) Jetez les yeux sur le trône où vous devez vous asseoir un jour et régner en qualité de rois-prêtres : *regale sacerdotium*. (I Petr., II.) Promenez-les sur ces vastes régions de l'empyrée. Transportez-vous en esprit dans la Jérusalem céleste, ce temple auguste, cette maison de votre Père qui est aux cieux, et visitez-en toutes les demeures enchantées. Voyez-vous cette brillante troupe de bienheureux qui font retentir ses voûtes sacrées des cantiques de leurs louanges et de leurs bénédictions ? Voyez-vous ces innombrables armées de rois, tous le sceptre en main, la couronne en tête, sur des trônes de lumières, plus brillants que les astres ? Voyez-vous le roi des rois, le roi de gloire et de majesté, qui leur distribue toutes ses richesses, tous ses trésors, qui leur étale toutes ses beautés, qui précipite sur eux tous les torrents de ses plaisirs pour les inonder et les pénétrer délicieusement, pour les enivrer saintement ? Voyez-vous comment dans le transport de leur sainte et ravissante ivresse ils se poussent, ils se pressent, ils s'épanchent les uns sur les autres ? Voyez-vous ces immenses troupeaux de brebis fidèles, revêtues de ces robes dont la blancheur efface la clarté du soleil, parce qu'elles ont été lavées dans le sang de l'Agneau immaculé, les voyez-vous à la suite de cet Agneau sans tache et leur aimable pasteur, qui les conduit de son bras pastoral aux fontaines des eaux vivantes, source de la vie éternelle ? Voyez-vous des yeux de la foi ce charmant et délicieux séjour que l'œil du corps ne saurait voir, ni l'oreille entendre, ni l'esprit concevoir ; ce chef-d'œuvre de la puissance, de la bonté, de la magnificence d'un Dieu rémunérateur, où il n'y a plus ni tristesse, ni larmes, ni soupirs, ni gémissements, où la joie ne tarit jamais, où les ris sont éternels, où la paix est inaltérable, où l'on voit Dieu dans toute la splendeur de sa gloire, où on l'aime, où on le possède, et avec lui tous les biens sans ombre d'aucun mal, tous les biens et pour toujours ?

Voilà, N..., le bonheur qui vous attend, et sur lequel vous avez des droits certains en qualité de frères et de cohéritiers de Jésus-Christ.

Sainte et bienheureuse cité ! céleste Jérusalem, ma chère, mon aimable patrie ! mon âme est éprise de tes ravissantes beautés ; elle languit, elle se consume dans l'impatience où elle est de voir le Dieu vivant dans l'enceinte de tes murs. Le chrétien est le frère et le cohéritier de Jésus-Christ ; il est encore le temple du Saint-Esprit.

4° Oui, N..., en devenant chrétiens par le baptême, nous devenons les temples vivants et animés du Saint-Esprit, puisque le Saint-Esprit réside en nous d'une façon particulière. Ne savez-vous pas, dit l'Apôtre (II Cor., VI), en parlant aux chrétiens, ne savez-vous

pas que vos corps sont les temples du Saint-Esprit qui réside en vous ? Vous êtes donc les temples du Saint-Esprit qui habite en vous, ô vous qui que vous soyez, qui êtes baptisés, et c'est pour cela même que l'on employa dans votre baptême les mêmes cérémonies que l'on emploie dans la consécration des temples matériels. On prononça sur vous les exorcismes de l'Eglise pour chasser le démon de vos âmes, qu'il gouvernait en souverain. On vous consacra par le chrême, figure de l'onction de la grâce, par laquelle le Saint-Esprit se répand dans les cœurs, en prenant la place du démon, qui les occupait comme son propre domicile. Eloigne-toi de cette image de Dieu, cria d'un ton d'autorité à cet esprit immonde le ministre du Seigneur qui vous baptisa : *Recede, diabolus, ab hac imagine Dei* ; et cède la place au Dieu vivant et véritable... au Saint-Esprit consolateur : *et da locum advenienti Deo vivo et vero... da locum Spiritui sancto paraceto*. Cède la place au Saint-Esprit qui va descendre du haut des cieux dans ce cœur purifié par les eaux des sacrés fonts, pour en faire son temple et son habitation.

Le ministre du Seigneur, qui vous conféra le baptême, parla donc avec empire au démon qui vous possédait ; il souilla sur vous, il vous imprima le signe de la croix au front, à la poitrine, à la main droite ; il répandit par trois fois sur votre tête, en forme de croix, l'eau salutaire qui vous fit chrétiens, et par la vertu de ce souffle mystérieux, de cette eau salutaire jointe aux paroles de vie qui en accompagnèrent l'ineffable infusion, l'Esprit-Saint entra dans vos âmes pour être le principe de toutes leurs opérations, et leur faire porter des fruits de justice et de sainteté, en les fécondant comme autrefois, à la naissance du monde, il féconda les eaux en les couvant, pour ainsi dire, et en leur donnant la vertu de produire ce nombre prodigieux de créatures, qui sont sorties de leur sein.

Ah ! N..., quelle fécondité ! quelle société ! quelle gloire ! quel bonheur ! Le Tout-Puissant pouvait-il donc pousser plus loin son amour envers nous et porter notre gloire avec notre bonheur à un plus haut point d'élévation, que de nous faire enfants adoptifs de Dieu le Père, membres, frères et cohéritiers de Jésus-Christ son fils, temples du Saint-Esprit qui procède du Père et du Fils en égalité de nature ? Non sans doute. Quels doivent donc être nos sentiments, nos transports, nos ravissements, à la vue d'un tel prodige ! O jour mille fois béni, jour le plus beau de ceux qui composent le tissu de ma vie ! ô précieux instant qui me vit naître dans les eaux sacrées du baptême, je mourrai mille fois plutôt que de vous oublier jamais, et votre doux souvenir sera toujours gravé en caractères de feu dans le plus profond de mon cœur.

Les avantages que nous recevons dans le baptême, vous venez de les voir. Les engagements que nous contractons dans le baptême, vous allez les voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Les engagements que nous contractons dans le baptême sont relatifs aux avantages que nous y recevons, et nous imposent conséquemment des devoirs qui ont des rapports essentiels avec nos qualités d'enfants adoptifs du Père, de membres, de frères, de cohéritiers de Jésus-Christ, de temples du Saint-Esprit.

1^o La qualité d'enfants adoptifs de Dieu le Père que nous recevons dans le baptême nous oblige donc à l'estimer sans aucune comparaison, plus que toutes les qualités humaines, fût-ce celle de fils unique du plus grand des rois, ou du seul Roi de l'univers, s'il y en avait un qui concentrât dans sa personne royale la monarchie universelle. Eh ! qu'est-ce donc que la qualité qui nous donnerait des droits certains sur l'empire du monde entier, comparée à celle qui nous fait enfants de Dieu, le Roi des rois, dont la majesté suprême brille partout du plus vif éclat, dont l'univers entier, avec tout ce qu'il renferme de trônes, se voit trop honoré d'être l'escabeau de ses pieds, dont l'éternelle durée s'étend bien au delà de l'immensité des siècles, et en présence duquel toutes les créatures visibles et invisibles, angéliques et humaines, sont à peine d'imperceptibles atomes ? Qu'est-ce que l'homme et le fils de l'homme même superbement revêtu de force, de gloire, de magnificence et majestueusement assis sur le premier ou l'unique trône de l'univers, comparé au Fils de Dieu, ce Dieu plus pur et plus brillant que le soleil, plus étincelant que l'éclair, plus grand que le plus haut des cieux, et dont les grandeurs effacent l'idée de toute autre grandeur ; ce Dieu, arbitre suprême du destin des mortels, soit pour la vie, soit pour la mort, soit pour le souverain malheur, soit pour la félicité complète ; ce Dieu, la plénitude comme la source de tous les biens, qu'il verse à pleines mains des voutes célestes sur la terre.

Qu'elle est donc grande, auguste et glorieuse, la qualité qui nous permet d'appeler Dieu notre père, et qui nous fait vraiment enfants de Dieu ! Qu'elle surpasse immensément toutes les qualités circonscrites dans le cercle de la nature, quelque brillantes qu'on les suppose ! Mais aussi quelle estime n'en devons-nous pas avoir ? Quels sentiments nobles, vastes, élevés bien au-dessus de toutes les grandeurs humaines ne doit-elle pas nous inspirer, et quelle honte, quelle bassesse, quelle indignité ne serait-ce pas de la mépriser, de l'avilir par des actions honteuses qui nous rendraient les esclaves du démon ?

Ah ! plutôt pleins d'une noble, mais sainte fierté, en nous contemplant nous-mêmes, et tout glorieux de cette qualité auguste, estimons-nous-en plus honorés cent et mille fois, sans aucune comparaison, que de toute autre qualité. Qu'elle aiguise sans cesse la fierté de nos sentiments ; qu'elle élève nos esprits, qu'elle agrandisse nos cœurs, qu'elle élève nos imaginations, qu'elle captive

tous nos regards, qu'elle épuise toute notre reconnaissance, qu'elle règle toutes nos inclinations, qu'elle tourne tous nos penchants, tous nos goûts, tous les feux de notre amour, toutes les flammes de notre zèle à la pratique constante des vertus les plus fortes, les plus héroïques, les plus analogues à la sainteté du Père céleste, dont nous avons l'honneur d'être les enfants chéris, et à celle de Jésus-Christ son Fils, dont nous sommes encore les membres, les frères et les cohéritiers.

2^o Quels titres et quels devoirs ne nous imposent-ils pas ? Comme membres de Jésus-Christ qui est devenu notre chef, et auquel nous sommes étroitement unis par le baptême, nous ne devons rien faire qui puisse donner la moindre atteinte à cette précieuse union, et nous devons tout faire pour la conserver dans toute son intégrité, et pour en resserrer toujours plus les nœuds sacrés, à quelque prix que ce puisse être. Nous sommes obligés de vivre de son esprit, de cet esprit de foi que nous avons reçu dans le baptême ; de cet esprit d'espérance, de confiance, d'amour ; de cet esprit de douceur, d'humilité, de simplicité, de pauvreté ; de cet esprit d'abnégation, de renoncement au monde et à ses honneurs, à son faste, à son orgueil, à ses pompes, à ses plaisirs, à ses voluptés, à tous ses faux biens ; de cet esprit d'obéissance, de mortification, de pénitence, de sacrifice ; en sorte qu'il soit vrai de dire de nous comme l'Apôtre le disait de lui-même, que ce n'est pas nous qui vivons, mais Jésus-Christ qui vit en nous, par la parfaite ressemblance de notre vie avec la sienne : *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus.* (Galat., II.)

Membres de Jésus-Christ, nous en sommes encore les frères ; et quelles obligations cette sainte fraternité ne nous impose-t-elle pas ? Elle nous oblige à le suivre en tout comme notre modèle, et à le suivre dans la route de la sainteté qu'il nous a tracée lui-même ; oui, dans la route de la sainteté, tous les jours de notre vie. C'est l'engagement que nous avons pris dans notre baptême, en renonçant au démon, à ses pompes, à ses œuvres, et en promettant de nous attacher à Jésus-Christ comme ses fidèles imitateurs. C'est pour nous faire sentir cet engagement que l'apôtre saint Paul nous assure que nous avons été ensevelis avec Jésus-Christ dans le baptême, pour renaître ensuite avec lui, mener sa vie toute céleste, porter sa parfaite ressemblance, et nous revêtir de lui en le copiant trait pour trait : *Quicumque in Christo baptizati estis, Christum induistis.* (Galat. III.) Le chrétien en qualité de frère de Jésus-Christ, est obligé d'être saint comme il est saint lui-même ; il le doit encore en qualité de son cohéritier, puisque l'héritage qui l'attend est la cité sainte, et qu'il n'y a que des saints qui l'habitent.

Voyez donc, N... , voyez cette cité sainte où Dieu, en se montrant à ses élus dans tout lui-même et dans toutes les splendeurs de sa gloire, les rassasie pleinement, sans

rien laisser à désirer ni à leur esprit, ni à leur cœur. Qu'elle est charmante ! qu'elle est délicieuse ! vous êtes épris de sa beauté ; vous convoitez ses richesses ; vous brûlez de désir de voir le Dieu vivant dans ses tabernacles éternels, et de-boire à longs traits dans le torrent de ses délices. Mais prenez garde que ce Dieu, dont la soif vous dévore, est le Dieu magnifique en sainteté : *magnificus in sanctitate* (Exod., XV), le Dieu trois fois saint, le saint des saints, la sainteté même, la sainteté par essence, et qu'il faut être saint pour voir le Dieu des dieux dans Sion ; qu'il n'y a que des saints qui chantent incessamment le sacré trisagion, prosternés devant son trône ; que rien de souillé n'entre dans son royaume ; et qu'on ne peut parvenir au comble du bonheur que par la voie de la sainteté parfaite, puisque Dieu lui-même n'est souverainement heureux que parce qu'il est infiniment saint : *Felix Deus, quia sanctus*. (S. Aug. in Apocal.)

3^e Nous sommes donc les temples du Saint-Esprit par notre qualité de chrétiens, et l'Esprit-Saint habite en nous comme dans son sanctuaire vivant, pour y être la vie de notre âme, et nous conduire par ses lumières, ses inspirations, ses dons. Et de là l'obligation où nous sommes d'écouter sa voix, de suivre ses mouvements, de marcher au flambeau de ses lumières et de ses inspirations, d'ouvrir nos cœurs à ses largesses et à ses dons, pour les recevoir dans toute leur plénitude, et pour porter les fruits qui en sont les effets.

Oui, devenu le temple de l'Esprit-Saint par le sacrement du baptême, le chrétien ne doit goûter et savourer que les choses d'en haut, comme parle l'Apôtre (*Coloss.*, III), et non celles qui sont sur la terre. Il faut que les choses terrestres lui semblent insipides ; qu'il ne les regarde qu'avec dégoût ; que les choses du ciel enlèvent et ses pensées et ses penchants ; qu'il trouve dans leur méditation profonde un goût délicieux, une saveur plus douce mille fois que le miel le plus doux. Il faut qu'il ne cherche sa consolation et sa joie que dans l'espérance des biens futurs et dans la contemplation des mystères et des attributs de Dieu, sa puissance, sa grandeur, sa majesté, sa magnificence, sa bonté, sa beauté, sa sainteté, toutes ses perfections divines. Il faut que, docile aux lumières, aux inspirations, aux mouvements, à la conduite du Saint-Esprit, il ne juge des choses que comme il en juge lui-même, n'estimant que la pauvreté, la simplicité, l'abjection, le mépris, les contradictions, les privations, la pénitence, la sainte folie de la croix, si opposée à la sagesse humaine, qui n'estime et ne goûte que l'amour des richesses, le brillant des honneurs, les attrait du plaisir ; tout ce qui flatte les sens, tout ce qui corrompt la chair et le cœur. Il faut qu'un chrétien s'abandonne absolument à la direction du Saint-Esprit, pour ne penser, ne vouloir, n'aimer et n'agir que d'après ses lumières, ses mouvements et son impulsion.

Oui, N... , voilà vos engagements, voilà vos promesses, voilà les vœux que vous faites au Seigneur dans votre baptême, et toutes les cérémonies qui l'accompagnèrent furent autant de symboles et d'expressions de ces solennels engagements : rappelez-vous-les, je vous prie, puisqu'il n'en est aucune qui ne soit remplie de sens et qui n'exprime quelqu'une de vos obligations.

On vous interrogea d'abord sur votre demande, vous répondîtes, par la bouche de vos parrains, que vous demandiez la foi et l'admission dans l'Eglise chrétienne, pour avoir la vie éternelle ; on vous répondit que, pour avoir la vie éternelle, il fallait garder les commandements de Dieu et de l'Eglise : vous en promîtes l'observation : première promesse ; première obligation.

On vous imprima ensuite le signe de la croix au front, à la poitrine et à la main droite, pour vous apprendre que c'est par la vertu de la mort de Jésus-Christ sur la croix que vous avez été délivrés de l'esclavage du démon pour devenir enfants de Dieu ; que toutes vos actions doivent être marquées au coin de la croix ; que la croix doit être imprimée au dedans et au dehors de vous ; que vous devez la porter constamment tous les jours de votre vie, et qu'il faut que vous en soyez continuellement armés, pour combattre et mettre en fuite tous les ennemis de votre salut, la chair, le monde, le démon.

On vous mit du sel bénit dans la bouche, pour vous donner à entendre que c'était pour vous un devoir indispensable de renoncer aux fausses maximes de la sagesse humaine, pour vous attacher à celles de la sagesse du ciel ; mépriser les choses de la terre, ne goûter que celles d'en haut, ne proférer que des paroles assaisonnées du sel de l'honnêteté, de la décence, de la justice, de la pudeur et de la piété.

On toucha du doigt imprégné de salive vos oreilles et vos narines, pour marquer que vous deviez ouvrir vos oreilles à la sainte parole, et porter partout, par la sainteté de votre vie, la bonne odeur de Jésus-Christ.

On vous appliqua l'onction du chrême sur la poitrine, sur les épaules et sur la tête, pour vous disposer à combattre avec courage les ennemis de Dieu en généreux athlètes, et à porter avec joie le joug de son Evangile, par le secours et l'onction de sa grâce toute-puissante.

Le linge blanc qu'on vous mit sur la tête vous marqua bien sensiblement l'innocence que vous recouvraîtes dans les fonts sacrés du baptême, et les soins que vous deviez apporter pour la conserver telle que vous l'aviez reçue, cette précieuse innocence.

Le cierge allumé qu'on vous mit à la main vous fit entendre d'une façon bien claire que vous deviez être comme des lampes luisantes dans la maison de Dieu ; que vos cœurs devaient brûler sans cesse comme des holocaustes perpétuels du feu sacré de son amour, et que l'éclat de vos vertus devait éclairer tous les fidèles.

Enfin les parrains et les marraines qu'on vous donna pour signifier votre nouvelle naissance, renoncèrent pour vous au démon, à ses pompes, à ses œuvres, et promirent que vous demeureriez attachés à Jésus-Christ tous les jours de votre vie. Tels sont les promesses, les vœux, les engagements de votre baptême, qui répondent à ses avantages infinis.

Ah! N..., puisque le baptême vous élève à ce haut point de grandeur qui vous fait tout à la fois enfants adoptifs de Dieu le Père, membres, frères, cohéritiers de Jésus-Christ, son Fils unique par nature, temples vivants du Saint-Esprit, vivez donc de la vie de ces trois personnes divines, de cette vie toute surnaturelle et toute céleste. Vivez de cette vie qui est la mort de la vie de la chair et du sang, de toutes les voluptés charnelles, de toutes les inclinations terrestres, de tous les penchants désordonnés, de toutes les œuvres du péché. Enfants de lumière, brillez comme des astres dans le sein de l'Eglise, par la pureté de vos mœurs, l'innocence de vos actions, la sainteté de votre vie, le vif éclat de toutes les vertus sublimes du christianisme. Soldats de Jésus-Christ, combattez sous ses étendards, combattez avec force tous ses ennemis, la chair, le monde, le démon et ses suppôts, combattez et vainquez, triomphez avec gloire de tout et de vous-mêmes. O vous que le baptême a consacrés comme rois et comme prêtres, en vous conférant un sacerdoce royal, *regale sacerdotium* (I Petr., II), et qui, par le titre de votre consécration, devez un jour régner avec Jésus-Christ, conquez, volez sur ses traces augustes, volez aux trônes qu'il vous a préparés dans le ciel. Amen.

SERMON XXXV.

Pour la fête du Saint-Sacrement.

SUR LE SACREMENT DE L'EUCCHARISTIE.

Agnus qui in medio throni est, reget illos, et deducet eos ad vitæ fontes aquarum. (Apoc., VII.)

L'Agneau qui est au milieu du trône sera leur pasteur, et il les conduira aux fontaines des eaux vivantes.

C'est ainsi, N..., sous ces doux emblèmes, ces consolantes, ces ravissantes images, que le disciple bien-aimé, qui avait eu le glorieux privilège de reposer sur le sein de son divin Maître, lors de sa dernière scène avec ses chers apôtres, nous le peint doucement assis au milieu du trône de son amour. C'est ainsi que Jean nous représente Jésus-Christ dans ce Livre admirable qui, malgré ses majestueuses ténèbres, rassemble, comme dans un point, toutes les beautés éparses des divers Livres de l'Écriture; tous les mystères de la religion, et surtout ceux de l'Homme-Dieu son fondateur. Ce n'est donc pas sur le trône de la justice ni sous le formidable appareil d'un Dieu, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, le maître absolu de l'univers, le vengeur implacable des crimes, qui s'avance pour les punir, eux et tous les coupables mortels, en les noyant sans pitié dans ces torrents de feu qu'allume un courroux qui ne s'apaisera jamais, parce que

toujours il sera juste et nécessaire. Non, ce n'est pas sous cet appareil terrible que la foi nous présente Jésus-Christ dans le sacrement de la divine Eucharistie. C'est sous la forme tendre et aimable d'un pasteur plus doux que le plus doux de ses agneaux mêmes; qui s'établit au milieu de son troupeau pour le porter sur son sein ou le conduire de son bras pastoral aux fontaines des eaux vivantes, ou plutôt pour être à son égard et le pain vivant qui le nourrit, et l'eau vivante qui étanche sa soif, en le tenant dans une sainte et perpétuelle ivresse, par l'union toute divine qu'il veut bien contracter avec lui, et qui va faire le sujet de ce discours.

Dans le sacrement de l'Eucharistie, Jésus-Christ contracte avec nous la plus excellente de toutes les unions: vous le verrez dans mon premier point. Dans le sacrement de l'Eucharistie, Jésus-Christ contracte avec nous la plus constante de toutes les unions: vous le verrez dans mon second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

C'est une vérité fondamentale, parce qu'elle n'est pas moins conforme aux pures lumières de la raison qu'à celles de la foi, que tout le bonheur de la créature intelligente, faite à l'image de Dieu, consiste dans son union avec Dieu; ce qui prouve également et la dignité de l'ouvrage et la magnificence de l'ouvrier. L'homme ne fut donc fait que pour être uni à Dieu, son premier principe comme sa dernière fin, et pour trouver dans cette union précieuse toute la félicité dont il est capable, par les liens de la grâce, et sous les auspices de l'innocence. Il la perdit par sa faute, cette inestimable innocence, il la perdit bientôt, hélas! trop tôt; et de là sa dégradation, son éloignement de Dieu, et enfin tous ses malheurs. Il fallait donc, pour lui rendre son bonheur, il fallait le rapprocher de Dieu, le réunir à Dieu; il le fallait, et Dieu le fit. Mais comment le fit-il? Ciel, admirez son ouvrage; et vous terre, soyez-en saisie d'étonnement.

Pour rapprocher de lui l'homme pécheur, Dieu voulut descendre jusqu'à cet homme si indigne d'une telle faveur, en franchissant l'immensité de l'espace qui le séparait de lui, et en venant le chercher comme un tendre pasteur qui court haletant après la brebis égarée, l'atteint, la charge sur ses épaules, l'embrasse, la flatte, la colle sur son sein, se donne lui-même tout entier à elle, par un mélange ineffable de sa substance avec la sienne. Et voilà précisément ce que fait Jésus-Christ le bon pasteur dans le sacrement de l'Eucharistie, qui nous offre tout à la fois la plus noble, la plus intime et la plus salutaire de toutes les unions.

1° La plus noble de toutes les unions. Quel est donc celui qui vient faire alliance avec nous dans le sacrement eucharistique? Est-ce un monarque fameux par la grandeur et le nombre de ses exploits, qui joint à

l'éclat du diadème la gloire tant vantée d'avoir attaché à son char de triomphe cent et cent peuples vaincus par la force de son bras? Loin d'ici toutes ces vaines et fastueuses idées, qui ne prouvent que l'erreur des hommes enchantés d'une fausse grandeur, et non la véritable noblesse des héros qu'ils apothéosent. C'est le chef de la maison d'Israël, l'attente des peuples, le désiré des nations, le roi des rois, le soleil de justice, la splendeur de la lumière éternelle, la sagesse sortie de la bouche du Très-Haut, et l'image de sa substance, le rayon resplendissant de sa gloire; c'est la parole intérieure, mais réelle, substantielle, le Verbe, le Fils unique de Dieu, et Dieu lui-même, égal qu'il est en tout à son Père; c'est l'être par excellence et par essence, qui ne peut ne point exister, parce qu'il existe par la nécessité même et l'exigence essentielle de sa nature; c'est l'être qui en renferme la plénitude, parce qu'il est illimité, infini en toutes sortes de perfections, et par conséquent l'être indépendant et nécessaire, indestructible et éternel, incréé et créateur, principe suprême de tout ce qui est, maître absolu, moteur, conservateur de l'univers, dont il porte la masse énorme en se jouant. C'est l'être tout fort et tout puissant qui mesure les eaux de la mer dans le creux de sa main, qui pèse les montagnes dans sa balance, après en avoir posé les fondements, et qui n'a besoin que d'un souffle de sa bouche pour les secouer, les renverser et les résoudre en eaux; c'est celui qui tient entre ses mains les foudres et les tempêtes, qui lance le tonnerre, qui fait partir l'éclair ou l'arrête à son gré; qui commande à la milice des cieux et s'en fait obéir; qui compte les étoiles et les nomme par leurs noms; qui appelle les choses qui ne sont pas comme celles qui sont; il parla au néant, et le néant docile accourut à sa voix: il dit, et tout fut fait: *Dixit et facta sunt.* (Psal. XXXII.)

Eh bien! voilà celui qui daigne s'unir à l'homme dans le sacrement de nos autels, après avoir quitté le sein radieux de son Père et toutes les splendeurs du brillant séjour des cieux pour descendre sur la terre: c'est ce Dieu de gloire et de majesté, qui ne rougit pas de rechercher l'homme pour faire alliance avec lui; l'homme, l'ouvrage de ses mains; mais ouvrage entièrement gâté et tout différent de ce qu'il était en sortant des mains de l'immortel ouvrier qui en avait fait son chef-œuvre; l'homme sa créature; mais créature insolente, perfide, rebelle envers son Créateur. C'est Dieu, ce Dieu infiniment pur et la pureté même qui s'attache à l'homme, ce ver immonde, infect, corrompu dans tout lui-même, triste jouet de mille passions honteuses, de mille penchants désordonnés. C'est Dieu, ce Dieu trois fois saint et la sainteté par essence; c'est Dieu qui s'allie à l'homme, ce vil mortel, souillé de crimes, conçu dans l'iniquité, enfanté dans la douleur, couvert de plaies, investi de maux, accablé de misères; c'est Dieu qui embrasse l'homme, ce monstre

d'ingratitude et enfant de colère, ce suppôt du démon, cette victime de l'enfer.

O vous, stupides humains, qui nous vantez vos alliances, venez, approchez de nos autels; voyez celui qui vous y appelle pour se communiquer à vous: voyez ce Dieu de majesté, qui vous assure dans son langage muet, mais bien intelligible, que toutes ses délices sont d'être avec vous, et dites-moi s'il est possible de trouver partout ailleurs un commerce plus honorable, une alliance plus illustre, une union plus noble. Non, Seigneur, non, rien n'en approche, tout s'éclipse, tout disparaît en sa présence. Union de Jésus-Christ avec l'homme dans le sacrement de l'Eucharistie, union la plus noble, union la plus intime.

2° *Ma chair est véritablement viande*, dit le Sauveur du monde, *et mon sang est véritablement breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et je demeure en lui.* (Joan. VI.) Tel est, N..., le vrai fondement de l'union de Jésus-Christ avec nous dans le sacrement de l'Eucharistie. Union si admirable, qu'elle surpasse toutes celles de la nature, soit physique, soit morale. Union réelle et substantielle, qui fait que Dieu devient l'aliment, la vie même de notre âme; union qui ne fait de Dieu et de nous qu'un même tout, non par le changement de Dieu en nous, dit saint Augustin (lib. VII *Conf.*, cap. 10), d'après Jésus-Christ lui-même, mais par notre transformation en Dieu. Je suis la viande et la nourriture des forts; croissez, et puis vous me mangerez: vous ne me changerez pas néanmoins en votre substance, comme il arrive à la nourriture corporelle, mais ce sera vous qui serez changé en moi: *Nec tu me mutabis in te, sed tu mutaberis in me.*

Et voilà dans ces paroles de Jésus-Christ à saint Augustin, voilà l'ineffable transmutation qui a saintement exercé les Pères et les écrivains de l'Eglise, pour trouver dans la nature des images qui pussent nous en donner une idée.

Saint Grégoire de Nazianze ne craint pas de la comparer à l'air pénétré par la lumière, pour faire entendre que comme l'air pénétré par la lumière ne semble qu'une même chose avec elle, ainsi le chrétien uni à Jésus-Christ, le Soleil de justice, dans le sacrement de l'Eucharistie, en est si pénétré qu'on dirait qu'il ne fait qu'une même chose avec lui: *Christianus, alter Christus.*

Si l'on en croit saint Bernard, de même que le fer jeté dans une fournaise ardente s'incorpore avec le feu, ainsi le chrétien uni à Jésus-Christ, ce feu divin et consumant, devient en quelque sorte ce feu même.

Voyez encore ce bel astre qui attire la vapeur, l'aimant qui attire l'aiguille, le cachet qui imprime son image dans la cire, la greffe entée sur le sauvageon, la goutte d'eau mêlée avec une grande quantité de vin, la matière unie à la forme. Ce sont autant de symboles dont les écrivains ecclésiastiques ont fait usage pour nous élever à

la connaissance de l'ineffable union de l'âme fidèle avec Dieu.

Observez cependant que, quelque réelle et quelque sublime que puisse être cette union si admirable de l'âme avec Dieu, l'âme ainsi unie ne perd point sa nature pour passer dans celle de Dieu, et qu'il ne se fait aucun composé substantiel de l'un et de l'autre, tels que ceux de la matière et de la forme de l'âme et du corps. Non : Dieu est un être pur, un être infiniment simple, qui exclut toute composition défectueuse, qui repousse toute idée d'imperfection. Ce n'est donc qu'une transformation morale que subit l'âme en s'unissant à Dieu, une participation de ses qualités, de ses vertus, de ses perfections divines : suite heureuse, effet précieux de l'abondance des grâces toutes singulières qu'il lui prodigue par la plus salutaire de toutes les unions.

3^e Jésus-Christ le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis; il fait plus encore; il se donne tout entier à elles, comme un pain vivant : *Ego sum panis vivus* (Joan., VI), pour leur communiquer la vie; eh! mon Dieu, quelle vie! vie de lumière, vie d'amour, vie de force et de courage.

Vie de lumière, mais d'une lumière surnaturelle, toute céleste, toute divine. Disparaissez donc, raison humaine, et vous tous qui en faites votre idole, toutes vos prétendues lumières ne sont que ténèbres, en présence de celles que le chrétien puise dans le sein rayonnant de son Dieu. Instruit immédiatement par ce Dieu des sciences, il en apprend plus dans une seule leçon, sur tous les objets qu'il importe à l'homme de connaître, que vous ne lui en apprendrez jamais avec toutes vos études, vous orgueilleux savants, qui, dans votre orgueil, prétendez éclairer le Père même de la lumière, l'instruire, lui donner conseil, réformer ses ouvrages, lui fournir de nouveaux plais. Ah! que le plus simple des fidèles uni à son Dieu puise dans cette source divine des connaissances bien plus sûres et plus sublimes que toutes vos vaines spéculations. Vous ne voyez, spectateurs infatigables de la nature, vous ne voyez que la surface des choses; et il en voit les raisons, les convenances, la connexion, l'harmonie, les rapports, les destinées, la cause première avec tous ses attributs, cette puissance que rien n'arrête, cette sagesse que rien ne trompe, cette immensité que rien ne borne, cette providence qui s'étend à tout, cette majesté qui reluit partout, cette bonté magnifique, inépuisable dans ses largesses.

« Qu'êtes-vous donc, ô mon Dieu! s'écrie-t-il dans ses intimes communications avec lui, d'après saint Augustin (lib. I. *Conf.*, cap. 4), sinon le Maître et le Dieu de toutes choses. Vous êtes infiniment grand, infiniment bon, infiniment miséricordieux, infiniment juste. Nulle beauté n'est comparable à la vôtre; rien ne résiste à votre force; rien ne borne votre puissance. Vous êtes présent partout; vous êtes toujours le même; vous ne changez jamais, et vous faites tous les

changements qui arrivent dans le monde. Toujours en action, toujours en repos, soutenant, remplissant et conservant toutes choses. » Mais quelle est encore l'étendue de ses connaissances des mystères sublimes que la foi nous propose? Que ne connaît-il pas du mystère de la Trinité et des émanations divines; de celui de l'incarnation du Verbe, des souffrances de l'Homme-Dieu, de sa mort sur la croix, de sa résurrection, de sa demeure parmi les hommes dans le sacrement de nos autels? Il les connaît tous ces mystères profonds, ou plutôt il les voit comme à découvert et sans voile; il les pénètre, et l'on dirait qu'introduit dans les puissances du Seigneur, pour parler le langage de l'Écriture, il est déjà arrivé au bienheureux état de ces âmes privilégiées dont parle l'Apôtre, lorsqu'il dit : *N'ayant point de voile qui nous couvre le visage, et contemplant la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, nous avançant de clarté en clarté par l'illumination de l'esprit du Seigneur.* (II Cor., III.) Le Seigneur nous communique donc une vie de lumière dans le sacrement de nos autels : il nous y communique une vie d'amour.

Eh! qu'étaient pour nous les clartés de l'esprit, sans le mouvement, la chaleur, les saintes ardeurs d'un cœur embrasé de l'amour de son Dieu? Froids admirateurs des merveilles qui nous étonneraient sans nous toucher, ces faisceaux de lumières dont nous serions investis ne serviraient qu'à nous condamner en proportion de leurs clartés. Aussi, peu content de nous éclairer des plus vives lumières, le bon Pasteur nous embrase encore des pures flammes de son amour. Eh! qui pourrait raconter tout ce qu'éprouve une âme ainsi blessée des plaies du saint amour? Ah! quelles larmes coulent de ses yeux! quels soupirs sortent de sa poitrine! quels élans elle pousse vers le ciel! Oh! comment son cœur se dilate, se fond, s'écoule dans celui de son bien-aimé! Quels sont ces transports extatiques, ses ravissements, les saintes flammes qui la dévorent, qui la consomment!

Il faut l'avoir éprouvé pour le comprendre. Donnez-moi donc une de ces âmes blessées par le trait du saint amour. Donnez-moi une âme qui aime véritablement Jésus-Christ; donnez-moi une chaste amante de ce céleste, de ce divin Epoux; et elle me comprendra : *Da amantem, et sentit quod dico.* Vie d'amour, et ce qui en est la suite, vie de force et de courage.

L'amour divin, vous le savez, est actif, magnanime, généreux; il est fort comme la mort, il est dur comme l'enfer, pour me servir des expressions de l'Écriture, c'est-à-dire qu'il communique à celui qui en est épris une force, un courage qui lui fait entreprendre les choses les plus grandes et les plus difficiles, mépriser tous les dangers, braver hardiment tout ce que le monde, les démons et l'enfer déchaînés et lignés tous ensemble peuvent inventer de supplices pour le tourmenter. Et puisque c'est surtout dans

le sacrement de l'Eucharistie que Jésus-Christ le bon Pasteur se plaît à nous faire les plus abondantes communications de son amour, c'est aussi dans ce sacrement, par une conséquence nécessaire, qu'il nous communique plus abondamment le courage d'agir et de souffrir dans l'épineuse carrière du salut.

Tertullien le comprenait, lui qui voulait qu'on munit de la protection du corps et du sang de Jésus-Christ les fidèles athlètes qu'on exhortait à combattre contre les persécuteurs de l'Eglise. Voyez-les donc, mes frères, ces braves champions, voyez-les voler au combat, braver les tyrans, monter d'un pas intrépide sur les échafauds, s'élançant gaiement au milieu des flammes, et n'en soyez pas surpris. Ah! c'est que le feu spirituel de l'amour de Jésus-Christ, qui embrase leurs cœurs, est plus fort, plus pénétrant, plus actif que le feu matériel qui dévore leurs membres ensanglantés. Voyez Paul, ce vase d'élection, choisi et appelé à l'apostolat par Jésus-Christ, qui lui parle immédiatement lui-même; voyez-le souffrir avec joie, la faim, la soif, la flagellation, les fers, les naufrages, les travaux continuels du jour et de la nuit, la mort enfin : c'est que Jésus-Christ l'âme, l'encourage, le soutient, souffre lui-même dans sa personne. Voyez tous ces apôtres et tous ces hommes apostoliques parcourir la terre avec des fatigues immenses et l'arroser de leurs sueurs, la tremper de leur sang, pour la gagner à leur divin Maître. Ah! c'est que la main même de son amour les conduit, en les élevant bien au-dessus de la nature. Voyez enfin ces troupes de vierges, ces légions de confesseurs, ces millions de chrétiens de tout état, voyez-les s'immoler comme autant de victimes, par les rigueurs meurtrières d'une pénitence, dont le nom seul nous fait frémir; voyez-les, et ne vous étonnez pas de leur courage; c'est le glaive du divin amour qui les sacrifie comme des hosties volontaires, toujours vivantes et toujours mourantes, sur les traces du bon pasteur vivant et mourant sans cesse sous le glaive mystique des paroles évangéliques qui le rendent présent sur nos autels. Il y est donc pour y contracter avec nous la plus excellente de toutes les unions : vous l'avez vu.

Il y a encore pour contracter avec nous la plus constante de toutes les unions : vous l'allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Celui qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour, dit le Sauveur du monde. (Joan., VI.) Voici le pain qui est descendu du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point. Et voilà, N..., dans ces paroles expresses de Jésus-Christ la preuve certaine et infaillible de la constance de l'union qu'il contracte avec nous dans le sacrement de l'Eucharistie; pourquoi? C'est, 1° parce qu'il nous y donne des droits particuliers sur la bienheureuse immortalité; c'est, 2° parce qu'il nous y en im-

prime le germe jusqu'au fond de nos âmes et de nos corps.

1° L'union que Jésus-Christ contracte avec nous dans le sacrement de l'Eucharistie, nous donne des droits particuliers sur la bienheureuse immortalité; et ces droits, je les trouve bien empreints dans la forme et les qualités que Jésus-Christ prend en s'unissant à nous dans cet auguste sacrement. C'est la forme de pain, et d'un pain vivant descendu du ciel, pour y remonter un jour, et n'en plus descendre, qu'il y prend. Ce sont, entre plusieurs autres, les qualités d'époux et d'ami qu'il s'y donne. Or, vous le savez, N..., la vertu propre du pain eucharistique est de changer, de transformer celui qui le mange, dans l'aliment divin dont il se nourrit, et vous ne l'ignorez pas non plus, le propre caractère de l'amitié est d'unir si étroitement les amis qu'ils ne fassent qu'une seule et même chose. L'âme de Jonathas, dit l'Ecriture, était collée à celle de David; il l'aimait comme son âme propre : *Anima Jonathæ conglutinata est animæ David, dilexit eum Jonathas quasi animam suam.* (I Reg., XVIII.) Qui ne sait enfin que l'époux et l'épouse ne sont qu'une même chair, une même personne par l'unité, l'identité de pensées, d'affections, d'intérêts, de biens, d'état, et que celui qui s'attache à Dieu devient un même esprit avec lui : *Qui adhæret Deo, unus spiritus est.*

Chose admirable! s'écrie saint Bernard, et qui surpasse la capacité de mon entendement, qu'un homme qui n'est que cendre et poussière, appuyé sur l'autorité de l'Ecriture sainte, puisse dire avec vérité : Je suis en Dieu, et Dieu est en moi, et nous sommes un même esprit : *Ego in Deo, et Deus in me, et unus spiritus sumus.*

Mais qui opère cette merveilleuse unité, sinon Jésus-Christ dans le sacrement, qui porte par excellence le nom de sacrement de l'unité, *sacramentum unitatis*?

Mais de cette précieuse unité, qu'en résulte-t-il, sinon des droits bien légitimes et bien acquis sur l'heureuse immortalité de Jésus-Christ, avec lequel on ne fait qu'un même esprit, qu'une même chair, qu'un même tout? Est-ce donc que Jésus-Christ est partagé? Est-ce que les membres qu'il s'est unis par des liens si étroits seront un jour séparés de sa personne? Est-ce que ses tendres amis, ses chastes et fidèles épouses, qui ne font proprement qu'une même chose, qu'une même personne avec lui, ne vivront pas éternellement comme lui, et dans la participation de ses joies, de ses délices, de ces torrents de voluptés saintes, qui traversent la cité céleste, et dont il enivre ses élus? Ils y participeront pleinement; Jésus-Christ leur en est caution; et l'étroite alliance qu'il contracte avec eux dans le sacrement de nos autels, la forme de pain, les qualités d'époux et d'ami qu'il y prend, ne leur permettent pas d'en douter; il leur en donne le gage, le prélude, l'avant-goût, par les germes d'immortalité qu'il répand jusque dans le

fond de leur substance, en se communiquant à eux.

2^e Telle est la vertu propre des communications divines, qu'elles impriment un certain caractère et certains écoulements, certains privilèges de la divinité dans l'âme, et quelquefois même jusque sur le corps de ceux auxquels Dieu veut bien se communiquer d'une façon plus particulière. Il parle familièrement à Moïse sur le sommet du mont Sinaï, et de cet entretien familier de Dieu avec son envoyé il rejaillit sur le visage de celui-ci des rayons de lumière, qui l'oblignent d'y mettre un voile, parce que ceux auxquels il doit parler n'en peuvent soutenir l'éclat. Mais si le simple entretien de Dieu avec le législateur des Hébreux produisait ce surprenant effet, que doit-on penser, je ne dis pas de quelques entretiens momentanés de Dieu avec quelques-unes de ses créatures privilégiées, je dis de son alliance la plus étroite, de ses communications les plus intimes, de sa demeure au milieu d'elles, et jusque dans le fond de leur substance; de son incorporation, de son incarnation dans elle; car, au langage des Pères de l'Eglise, la demeure de Jésus-Christ en nous, par la communion, est comme une extension de l'incarnation : *Quedam incarnationis extensio*.

Ah! n'en doutons pas : Jésus-Christ ne s'incarne en nous que pour jeter dans nos âmes et dans nos corps ces germes vivifiants qui, en se développant, produisent d'abord des grâces, fruits de justice, de sainteté, et ensuite d'immortalité. C'est pour cela même, comme il nous en avertit tant de fois dans ses divines Ecritures, qu'il est descendu du ciel; qu'il fait ses délices d'être avec les enfants des hommes; qu'il demeurera avec eux tous les jours, et sans interruption, jusqu'à la consommation du siècle; qu'il devient leur pain de chaque jour, et un pain vivant, qui leur donne la vie, et la vie éternelle, qui suivra leur future résurrection au dernier jour : *Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam, et ego resuscitabo eum in novissimo die*. (Joan., VI.)

C'est pour disposer leurs âmes et leurs corps à cette bienheureuse résurrection, qu'il se donne à eux, qu'il se mêle à eux tout entier, en leur imprimant toujours réellement, quoique invisiblement, et quelquefois d'une manière sensible, les caractères des esprits immortels, les qualités des corps glorieux. Et de là, de ce sacré mélange, ces rayons de lumière, ce brillant éclat, ces impressions de subtilité, de légèreté, répandus jusque sur les corps de plusieurs saints personnages unis à Dieu par les liens du sacrement de nos autels, tandis que leurs âmes étaient tout absorbées en lui.

Mais pour les éprouver ces divines impressions, et jouir des glorieux privilèges attachés à la sainte alliance que Jésus-Christ daigne contracter avec nous dans le sacrement eucharistique, il faut s'unir à lui, comme il s'unit à nous, et par conséquent

de l'union la plus intime, la plus pleine, la plus constante. Il se donne tout entier à nous, sa chair, son sang, son âme, sa divinité; il s'y donne pour toujours, en sorte que, selon la belle pensée de saint Augustin, l'homme uni à Dieu dans le sacrement où il se donne, est riche de Dieu tout entier : *De toto Deo dives est*.

Ah! l'homme qui possède ce trésor doit donc, à son tour, se donner tout entier au magnifique auteur d'un tel présent. Il doit se détacher de tout, pour ne s'attacher qu'à lui seul. Il doit briser d'une main ferme tous les liens des créatures, qui s'efforcent de le retenir dans leur honteux esclavage, en l'empêchant de se soumettre au doux empire de son Dieu. Il doit mourir à tout, pour ne vivre que de la vie de Jésus-Christ son modèle; de cette vie toute de lumière, qui dissipe les ténèbres de l'erreur et du mensonge; de cette vie du chaste amour, de la belle dilection, qui éteint les feux impurs des passions désordonnées; de cette vie de courage et de force, qui écarte toutes les faiblesses, agrandit l'âme, chauffe le cœur, élève l'esprit, et le rend capable des plus grandes choses; de cette vie enfin pure, humble, mortifiée, pénitente, sainte et toute conforme à celle de Jésus-Christ, ce Dieu trois fois saint, qui s'abaisse jusqu'à s'unir à nous, de la manière la plus intime, pour nous servir de modèle dans le sacrement de son amour par excellence, et nous disposer, en nous sanctifiant, à cette bienheureuse immortalité, dont il est la source divine.

O homme, ô mortel trop honoré, trop élevé mille fois, reconnais donc enfin ta grandeur, ta dignité, le glorieux privilège de tes hautes et ineffables destinées. C'est le Fils unique de Dieu qui quitte le sein de son Père pour entrer dans le tien, et te déifier, en te transformant en lui, après l'avoir sanctifié par l'attouchement substantiel de sa chair adorable, avant de remonter au ciel, où il te destine un bonheur immortel, qui n'est autre que lui-même, ce Dieu de gloire et de magnificence, dont la vue béatifique te rendra complètement et éternellement heureux.

Ah! chrétiens, admirez, contemplez ces merveilles et qu'à leur aspect vos cœurs s'embrasent d'un feu délicieux; tout autre objet, vous devez le savoir, est indigne de leurs flammes. Méprisez donc tout ce qui n'est point Dieu, et brûlants de son seul amour, venez, accourez à ses temples, entrez-y avec une frayeur religieuse, surmontée néanmoins d'une douce confiance, baisez-en le pavé avec un respect abîmant et arrosez-le des larmes d'une sainte joie; prosternez-vous du moins en esprit sur les marches qui conduisent au trône de l'Agneau, et, arrivés jusqu'à lui, osez le recevoir sur vos lèvres, pour l'introduire jusqu'au fond de vos âmes.

Ce sera là dans ce sanctuaire secret, qu'en voilant tout l'éclat d'une majesté qui vous accablerait, s'il n'avait soin de la couvrir, il voudra bien lier avec vous le commerce le

plus intime, y contracter l'alliance la plus étroite, vous y donner ce saint baiser que la sainte épouse du cantique demandait en soupirant, y faire enfin ce mariage spirituel qu'il vous a promis par le prophète Osée, en disant : Je vous épouserai en foi : *Sponsabo te mihi in fide* (Osée, II); et que l'apôtre saint Paul avait en vue, quand il disait : *Je vous ai fiancée à cet unique Epoux qui est Jésus-Christ, désirant de vous présenter à lui comme une vierge chaste et pure.* (I Cor., II.)

Ah! chrétiens mes frères, qu'est-ce que le commerce le plus intime et le plus honorable des plus éminentes créatures en présence de celui du Créateur? Que sont les protestations, les serments, les épanchements de l'amitié la plus tendre rapprochés du vaste cœur de l'ami suprême qui embrasse tous les hommes, et qui brûle du désir de se les attacher? Que dire des alliances les plus glorieuses, quand on les compare à celle que Jésus-Christ l'Homme-Dieu daigne faire avec vous pour vous élever jusqu'à lui, et vous diviniser en quelque sorte? Que tout le reste vous soit donc à dégoût, et que le seul désir de vous unir à lui remplisse toute la capacité de vos cœurs. Ce sont vos cœurs, et vos cœurs tout entiers qu'il réclame, en vous ouvrant le sien pour vous y renfermer. Ingrats! pourriez-vous les lui refuser? Donnez-les-lui sans partage et à travers le voile auguste qui couvre le Dieu de majesté; reconnaissez le Dieu d'amour dont les traits mille fois trop aimables vous invitent à l'approcher sans crainte comme sans défiance.

Reconnaissez le tendre Père qui fait ses délices de converser familièrement avec vous tous les jours et sans interruption, vous les enfants de son amour, les objets de sa tendresse et des riches effusions de ses dons les plus précieux. Reconnaissez le bon Pasteur qui prend soin de vous conduire lui-même de son bâton, de sa voix, de son bras pastoral aux fontaines des eaux vivantes et qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle. Reconnaissez le doux Agneau qui, après s'être immolé pour vous par l'effusion de tout son sang généreusement répandu, brûle de commencer ici-bas avec vous les noces toutes saintes qu'il doit célébrer avec ses élus pendant l'éternité bienheureuse. Amen.

SERMON XXXVI.

Pour le dimanche dans l'octave du Saint-Sacrement

SUR LE SACRIFICE DE LA MESSE.

Magnū est nomen meum in gentibus, in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblationumunda. (Malach., I.)

Mon nom est grand parmi les nations, et en tous lieux on sacrifie en mon nom une victime pure et sans tache.

Dieu est grand, il l'est infiniment; et son infinie grandeur, des prodiges sans nombre l'attestent hautement dans le ciel, sur la terre, au plus profond des enfers. Cepen-

dant le croirez-vous, N...? Dieu n'est si grand, si admirable nulle part que dans le sacrifice même de la messe, où il paraît éclipser tout l'éclat de sa majesté, anéantir toute sa grandeur, puisque ce sacrifice auguste est le plus grand de ses prodiges, l'abrégé, le précis de toutes ses merveilles, ainsi que le chante l'Eglise dans le transport de son admiration : *Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus.* (Psal. CX.)

Là, sur la table sacrée du sacrifice, s'opère des millions de fois, tous les jours, l'œuvre de Dieu par excellence, comme l'appelle le concile de Trente : *opus Dei*. Là, par la plus admirable invention de l'amour ingénieux du Fils unique de Dieu, qui ne put se résoudre à se séparer de nous, il se trouve tout à la fois et dans le ciel à la droite de son Père, et sur la terre au milieu de nous. O merveilleuse adresse de l'amour ingénieux d'un Dieu qui nous aime jusqu'à la fin! Là, un Dieu fait homme pour le salut du monde, obligé de quitter le monde s'y reproduit lui-même; il s'y multiplie sans se diviser en prodiguant les prodiges; il s'y immole à chaque instant; il s'y fait perpétuellement prêtre et victime; il y sacrifie tout l'éclat de sa rayonnante majesté au désir qu'il a de demeurer avec nous dans un état d'obscurité, d'anéantissement, pour arrêter le bras vengeur de son Père irrité par nos crimes, suspendre ses foudres sur nos têtes coupables, et nous réconcilier parfaitement avec lui. Que de merveilles et qu'elles sont salutaires aux hommes auxquels le ciel les prodigue! Je vais vous les développer d'une façon également instructive et utile. C'est tout le but de ce discours.

Vous y verrez d'abord l'excellence et le prix du sacrifice de la messe, et ce sera mon premier point. Vous y verrez ensuite la manière d'entendre la messe, ou l'esprit dans lequel il faut assister à cet auguste sacrifice et les dispositions qu'il est nécessaire d'y apporter; ce sera mon second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Le sacrifice est un acte de religion, qui consiste essentiellement dans l'offrande extérieure d'une chose sensible faite à Dieu avec cérémonie, par un ministre légitime, suivant l'institution divine, avec la destruction ou le changement de la chose offerte, pour connaître le souverain domaine de Dieu sur nous et pour lui rendre l'honneur suprême qui lui est dû par toutes les créatures raisonnables, à cause de son infinie majesté. Or, s'il est un Dieu comme l'on n'en peut douter, il est une religion destinée à l'honorer, puisqu'il mérite de l'être par sa nature même, et s'il est une religion destinée à honorer Dieu, il est un sacrifice par lequel la religion lui rend l'honneur qu'il exige, puisque le sacrifice est l'acte principal de la religion et en un sens la religion tout entière; et s'il est un sacrifice dans

l'unique vraie religion, ce ne peut être que le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ l'Homme-Dieu, parce qu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse rendre à un Dieu tout l'honneur qu'un Dieu mérite et qu'il exige. Et c'est ainsi que la raison naturelle nous conduit au sacrifice de la sainte messe, sans parler de l'Ancien et du Nouveau Testament, de la loi et des prophètes, des conciles et des Pères, de la tradition, de la prescription, de tous les monuments les plus respectables de la vénérable antiquité, du sentiment général des fidèles, de tous les genres de preuves qui déposent en faveur de cette vérité.

La messe est donc un vrai sacrifice, un sacrifice universel, parce que dans son unité il renferme tous ceux de l'ancienne loi, qui n'en étaient que l'ombre et la figure grossière. Sacrifice latreutique ou d'adoration, sacrifice propitiatoire ou d'expiation, sacrifice eucharistique ou d'action de grâces, sacrifice impétratoire ou de prière et d'impétration; le sacrifice de la messe est tout cela, mais d'une manière éminente et beaucoup plus parfaite que ne l'étaient les sacrifices anciens.

1^o Sacrifice latreutique ou d'adoration. Eh! comment ne le serait-il pas? Il contient Jésus-Christ l'Homme-Dieu tout entier, qui en est tout à la fois et le prêtre et l'hostie, et le sacrificateur et la victime sacrifiée, et le principal offrand, et la chose offerte. C'est un Dieu qui s'offre à un Dieu, dans un état d'immolation et d'anéantissement. C'est un Dieu qui s'immole d'une manière nouvelle, à la vérité, mais qui n'en est pas moins réelle, par la séparation mystique de son corps et de son sang. Ce même corps, qui fut offert d'une manière sanglante sur la croix, est offert d'une manière non sanglante sur l'autel. Ce même sang qui coula visiblement sur le Calvaire, coule encore invisiblement dans nos temples.

Le sacrifice de l'autel représente donc celui de la croix; il le retrace, il le perpétue, il en contient le sujet, il en renferme la vertu, il en applique le mérite et les fruits; c'est le même sacrifice que celui de la croix, ou s'il en diffère, ce n'est que dans la manière différente dont on l'offre.

Mais si le sacrifice de l'autel est le même que celui de la croix, si c'est un Dieu qui s'y offre à un Dieu, et qui s'y offre comme victime dans un état d'immolation, le Dieu offert honore donc le Dieu auquel il s'offre comme il mérite de l'être, il lui rend donc un honneur digne de lui; honneur que toutes les créatures ensemble fumantes sur un même bûcher n'auraient jamais pu lui rendre; il lui rend un culte suprême, un culte infini et qui atteste solennellement la souveraineté de son domaine, l'universalité de son empire, l'indépendance absolue et la nécessité de son être, l'infinité de son essence et de toutes ses perfections adorables, puisque l'offrand est une personne dont la dignité et toutes les actions sont d'un mérite et d'un prix infinis. Le sacrifice de la messe

est donc un sacrifice latreutique ou d'adoration; il est encore un sacrifice propitiatoire ou d'expiation; c'est-à-dire qu'il a une vertu particulière pour l'expiation du péché, non qu'il en efface la tache comme le sacrement de pénitence, mais parce qu'il dispose le pécheur à pleurer son péché, et qu'il engage le Dieu vengeur à le lui pardonner en apaisant sa colère et en satisfaisant à sa justice.

2^o L'Eglise nous l'apprend dans le canon même de la messe, en disant qu'elle l'offre pour la rédemption de nos âmes : *pro redemptione animarum nostrarum*, et qu'on fait l'ouvrage de notre rédemption, toutes les fois qu'on immole l'hostie de ce sacrifice : *Quoties hujus sacrificii hostia immolatur, opus nostre redemptionis exercetur*.

En effet, dès que le sacrifice de la messe n'est pas différent, quant à la substance, de celui de la croix, et qu'il n'en est que la commémoration, le retracement et la continuation; dès que Jésus-Christ l'Homme-Dieu s'y trouve présent en personne, comme Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech; comme Pontife saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs; comme sacrificateur et victime pour les péchés du monde; ne s'ensuit-il pas nécessairement qu'il est propitiatoire de sa nature, c'est-à-dire, qu'il a par lui-même la vertu de satisfaire à la justice de Dieu et d'apaiser sa colère, de même que le sacrifice de la croix qui n'en reçoit pas l'ombre d'atteinte.

Nous l'attestons donc hautement avec l'Apôtre, en disant anathème à quiconque penserait différemment : Jésus-Christ ne meurt point sur l'autel, il y est seulement représenté comme mort par la vertu du glaive mystique de la parole sacramentelle, qui sépare l'espèce du pain de celle du vin.

Jésus-Christ, le suprême médiateur du Nouveau Testament, n'a pu mourir qu'une fois, et le sang par lequel il l'a scellé ne peut couler de nouveau; le sacrifice sanglant qu'il a offert sur la croix est unique; il ne saurait être ni répété, ni multiplié, parce qu'il est d'un prix infini et plus que suffisant pour racheter tous les péchés du monde et satisfaire pleinement à la justice de Dieu. Mais ces dogmes incontestables n'empêchent ni la réalité, ni l'excellence, ni la vertu du sacrifice de l'autel, parce qu'il n'est contraire ni à l'unité, ni à l'excellence et à la vertu de celui de la croix avec lequel il ne fait qu'un, et dont il répand les mérites et le fruit. Il ne faut donc considérer le sacrifice de la messe que par ses rapports intimes avec celui de la croix, et comme un moyen établi de Dieu pour nous appliquer la rémission de nos péchés et tous les bienfaits de la rédemption que nous a mérités le sacrifice rédemptoire de la croix, ce sacrifice unique, de même que le souverain prêtre de la loi nouvelle, qui, ayant offert une seule hostie pour les péchés, est assis pour toujours à la droite de Dieu. Sacrifice de la messe, sacrifice propitiatoire ou d'expiation, sacri-

fice eucharistique ou d'action de grâces.

3^e Dieu se montre à chaque instant, infiniment libéral envers nous; ses bienfaits à notre égard sont immenses, nous n'en sommes, pour ainsi dire, qu'un composé, un tissu, de quelque côté que nous puissions nous envisager, soit au dehors, soit au dedans, soit dans l'ordre de la nature, soit dans celui de la grâce et de la gloire. Tout ce que nous sommes dans les deux parties de nous-mêmes, la spirituelle et la corporelle, tout ce que nous avons, tout ce que nous espérons; rien de tout cela qui ne soit un effet de sa pure bonté envers nous. O bonté sans bornes! ô bienfaits sans nombre! Quel retour, quelle reconnaissance n'exigez-vous pas de nous? Mais où le trouver ce juste retour? Dans quelle source la puiser cette nécessaire reconnaissance? Nous n'avons ni dans nous-mêmes, fonds ingrat et stérile, ni dans aucune autre créature, rien que nous puissions offrir à Dieu, pour reconnaître ses bienfaits innombrables envers nous. Que ferons-nous donc, et de quel côté tournerons-nous les yeux pour trouver de quoi nous acquitter d'un tribut si légitime? Le Prophète-Roi nous l'apprend, lorsque dans le même embarras que nous, il s'écrie tout à coup, après avoir trouvé le paiement de sa dette: *Quid retribuam Domino, pro omnibus que retribuit mihi? Calicem salutaris accipiam (Psal. CXV)*; que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens dont il m'a comblé? Je prendrai le calice du salut.

Voilà, N..., le moyen efficace de nous acquitter envers Dieu, en lui payant le tribut de reconnaissance dont nous lui sommes redevables pour les biens sans nombre qu'il nous prodigue à chaque instant. C'est de lui présenter le calice salubre du sang de son Fils et son égal, puisqu'il lui est consubstantiel, et qu'il n'est pas moins infini en perfection. C'est pour cela même, dit saint Jean Chrysostome (in *Epist. ad Rom.* lec. 5), que le sacrifice de la messe a été institué: *ut ad gratitudinem omnes adduceret*. L'Ange de l'école en rend la raison, et c'est, dit-il, que les grâces de Dieu doivent retourner à lui par la même voie qu'elles viennent à nous. Or, c'est par Jésus-Christ qu'elles viennent à nous, ces grâces de toute espèce que nous recevons du Père des lumières: c'est donc aussi par Jésus-Christ qu'elles doivent remonter avec le tribut de notre reconnaissance jusqu'au trône sublime de son Père. C'est lui qui doit remercier pour nous; et c'est ce qu'il fait dans le sacrifice de la messe, où il s'offre à son Père pour nous acquitter envers lui, en mettant les plus exactes proportions entre les bienfaits et les actions de grâces.

Prophète, ne demandez donc plus ce que vous offrirez au Seigneur, qui soit digne de ses bontés pour vous: *Quid dignum offeram Domino?* Regardez, voyez l'Agneau sans tache immolé sur nos autels dès l'origine du monde, pour y continuer son sacrifice, jusqu'à la consommation des siècles; c'est lui, c'est lui-même qui vous acquittera pleinement envers votre divin bienfaiteur, puisque

si ses bienfaits à votre égard sont sans nombre, la reconnaissance de votre répondant est sans bornes, puisque c'est un Dieu qui l'offre à un Dieu. Enfin, le sacrifice de la messe est un sacrifice impétratoire, ou de prière et d'impétration.

4^e Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous l'accordera (Jean, XV), disait le Sauveur du monde à ses disciples, et dans leur personne à tous les chrétiens. D'où vient la nécessité et l'efficacité de la prière faite au nom de Jésus-Christ, pour obtenir tout ce qu'on peut légitimement demander à Dieu. Voilà le privilège, l'avantage du chrétien. Mais si, pour obtenir du Père céleste tout ce dont il a besoin, il suffit qu'il emploie le nom seul de son Fils, que sera ce lorsque, je u content de le lui nommer, il lui présentera encore sa personne tout entière avec sa divinité, son âme, son corps, et les cicatrices glorieuses de ses plaies? Ah! ce Père infiniment tendre ne pourra rien lui refuser. C'est lui qui parle, j'entends sa voix; c'est ici, s'écrie-t-il, c'est ici mon Fils bien-aimé et l'objet de mes complaisances; je l'ai engendré dans mon sein paternel de toute éternité, et je lui ai donné dans le temps toutes les nations pour héritage. Qu'il demande donc pour elles tout ce qu'il voudra; et sans aucun délai, je le lui accorderai; ou plutôt, tout ce que j'ai est à lui; il a un pouvoir direct sur tous nos trésors, son domaine n'est ni moins absolu, ni moins universel que le mien, puisqu'il est avec moi en égalité de puissance comme de nature. Ah! mon fils, mon cher fils, et ma parfaite image, mon image substantielle, versez donc vous-même, versez à pleines mains toutes les grâces possibles; abreuvez, inondez-en la terre, et qu'il n'y ait aucun de vos frères qui n'en soit enrichi; à l'instant qu'il vous les demandera sans défiance.

O chrétiens trop privilégiés, j'arcourez l'univers, et dites-nous si vous y trouverez des nations qui aient des dieux aussi présents et aussi propices que le vôtre, aussi puissants et aussi bons pour les remplir. Concevez donc au moins aujourd'hui les plus nobles et les plus pompeuses idées du saint sacrifice de la messe, qui vous met entre les mains une victime toujours vivante pour intercéder pour vous; une victime dont tous les vœux sont favorablement écoutés; une victime, la source de toutes les grâces, la plénitude de tous les biens, le trésor inépuisable de tous les dons célestes; une victime divine et Dieu elle-même qui s'offre à un Dieu pour l'honorer souverainement et d'une manière digne de lui, pour apaiser sa colère et le rendre propice aux pécheurs, qui ne cessent de la provoquer, pour le remercier de ses bienfaits et en impêtrer de nouveaux. Car tel est le prix, telles l'excellence et la vertu de l'auguste sacrifice de la messe: vous l'avez vu. Voyons maintenant la manière de l'entendre, ou l'esprit et les dispositions avec lesquels il y faut assister: vous l'allez voir dans mon second point.

SECOND POINT

Nous trouvons dans les qualités mêmes du sacrifice de la messe la manière de l'entendre, l'esprit dans lequel il y faut assister. C'est un sacrifice latreutique; il y faut donc assister dans un esprit d'anéantissement et d'adoration. C'est un sacrifice propitiatoire; il y faut donc assister dans un esprit de contrition et d'immolation. C'est un sacrifice eucharistique; il y faut donc assister dans un esprit de reconnaissance. C'est un sacrifice impétratoire; il y faut donc assister dans un esprit de prière.

1^o Il faut assister à la messe dans un esprit d'anéantissement et d'adoration. La première fin de tous les sacrifices et spécialement du sacrifice de la messe, c'est d'adorer Dieu, en lui rendant le culte suprême qui n'est dû qu'à lui seul, comme au Créateur tout-puissant et au souverain Maître de toutes choses. La première disposition qu'on doit y apporter est donc un esprit d'anéantissement et d'adoration en présence d'un Dieu, auteur de tous les êtres et l'être par excellence, l'être par essence, l'être même, car c'est le nom qu'il se donne à lui-même, et qui exprime si bien l'infinité de sa nature et de toutes ses perfections : *Ego sum qui sum* (Exod., XIV); Je suis celui qui est. Oui, je suis seul l'être nécessaire, absolu, indépendant, éternel, universel, infini. Je subsiste moi seul par moi-même. Je possède seul toute la plénitude de l'être, et tout ce qui existe n'existe que par moi et par une participation de mon essence. Sans mon action créatrice rien n'existerait. Sans mon action conservatrice, tout ce qui existe retomberait aussitôt dans l'abîme du néant dont je l'ai tiré par la force de mon bras tout-puissant. Tremblez donc et adorez, anéantissez-vous, vous, pur néant, à la vue de mon sanctuaire où je réside en personne; en présence de l'autel où j'ai fixé ma demeure, pour y recevoir vos hommages et le culte de latrie, qui n'est dû qu'à moi seul.

Oui, grand Dieu ! vous êtes tout, et je ne suis rien, je ne suis qu'un pur néant et dans l'ordre naturel, et dans l'ordre moral; un néant mille fois indigne de vos moindres regards. O plénitude adorable d'essence et de toutes sortes de biens, océan infini de perfections, mer immense de richesses, principe universel de toutes les choses visibles et invisibles, je vous adore et m'anéantis devant vous, en vous faisant hommage comme au Créateur tout-puissant et au souverain Seigneur de toutes choses. Je vous adore de tout moi-même, de tout mon être émané de vous, ou plutôt, je vous adore de tout vous-même, puisque, pour m'acquitter envers vous, je vous offre un adorateur parfaitement semblable à vous, Jésus-Christ votre fils unique. Regardez-le donc, grand Dieu ! *Respice in faciem Christi tui* (Psal. LXXXIII), et souffrez que pour vous adorer dignement je me confonde avec lui, je me perde et m'abîme en lui.

Assiste-t-on à l'adorable sacrifice de la

messe dans cet esprit d'anéantissement et d'adoration, quand on y vient avec un esprit évaporé et occupé de toute autre chose que de l'action souverainement respectable qui s'y exerce par le ministère du prêtre? Y est-on pénétré, abîmé de respect en présence de la majesté redoutable du Dieu trois fois saint, lorsqu'on y parle, qu'on y rit, qu'on s'y entretient d'affaires séculières et profanes, qu'on y promène des yeux égarés sur des objets dangereux, qu'on y paraît dans des postures ou dans des parures indécentes? Y courbe-t-on sa tête humiliée sous la main toute-puissante du Dieu fort qui fit l'univers en se jouant, et le soutient par ce jeu facile qu'il employa pour le créer, lorsqu'on y montre une tête altière et qui semble braver le Roi de gloire qui commande à la milice des cieux sur un trône de flammes et de feu : *Thronus ejus flammæ ignis?* (Dan., VII.)

Quelle insolence! A-t-on de la foi, a-t-on de la raison, connaît-on seulement les bienséances, quand on ose se comporter avec si peu de respect, avec tant d'irrévérence, d'effronterie, d'impudence, sous les yeux de l'Être suprême, du Créateur du monde présent sur nos autels pour y recevoir les hommages de ses créatures? Reconnaissez donc enfin, du moins aujourd'hui, votre bassesse, votre indignité, votre néant, et ne paraïssez jamais au redoutable sacrifice de la messe qu'avec un religieux tremblement et dans l'esprit d'une adoration profonde, d'un anéantissement universel de tout vous-même. Il faut donc entendre la messe dans un esprit d'anéantissement et d'adoration; il faut l'entendre dans un esprit de contrition et d'immolation.

2^o C'est dans le sacrifice de la messe que Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, s'offre à son Père en s'immolant comme une hostie de propitiation pour les péchés des vivants et des morts. Lors donc qu'on assiste au sacrifice de la messe, on assiste au sacrifice commémoratif et représentatif des douleurs et de la passion d'un Dieu, des opprobres et des ignominies d'un Dieu, de l'immolation d'un Dieu, de l'effusion du sang d'un Dieu qui coule mystiquement sur l'autel, pour laver les péchés des hommes, en leur appliquant le fruit du sacrifice sanglant dont le Calvaire fut le théâtre et le témoin.

Il faut donc y assister comme si l'on voyait des yeux du corps Jésus-Christ chargé des péchés des hommes, montant au Calvaire pour les noyer dans son sang; comme si l'on était témoin oculaire des douleurs et de la mort de Jésus-Christ souffrant et expirant sur le Calvaire dans les bras d'une hontense et cruelle croix; comme s'il nous était donné de recueillir les gouttes précieuses du sang adorable de l'Agneau sans tache, immolé cruellement pour effacer les péchés du monde, et de coller nos lèvres sur les plaies encore fraîches et fumantes de cette sainte et aimable victime. Il y faut donc assister, par conséquent, dans un esprit d'immolation, de douleur et de contri-

tion de nos péchés, qui sont les vraies causes des souffrances et de la mort d'un Dieu expirant sur le Calvaire, en nous écriant dans l'amertume d'un cœur brisé de regret et de componction : me voici, pécheur indigne et tout souillé d'une multitude de crimes, me voici, Père céleste, pour assister au sacrifice qui représente et continue celui de votre Fils unique sur la croix; cette victime sainte et divine qui s'est offerte et immolée elle-même à votre majesté suprême pour l'expiation de mes péchés et de ceux du monde entier. Ah! ces péchés homicides de mon Dieu, ces déicides attentats, je les déteste de toute mon âme, et je voudrais que la haine que j'en conçois fût assez forte pour briser mon cœur et me faire expirer de douleur à vos yeux. Mais au défaut de ma mort si peu propre d'ailleurs à vous satisfaire, recevez celle de votre Fils, cette hostie sacrée que je vous offre pour l'expiation de mes forfaits, et le prix du pardon que j'implore. Oui, Père tendre, Père miséricordieux, Père indulgent et clément, pardonnez-moi en vue des mérites de votre cher Fils et du prix infini du sang qu'il a versé pour moi, ce sang qui parle plus haut en ma faveur que celui d'Abel contre son frère, ce sang qui crie, non pas vengeance, mais miséricorde, ce sang qui s'élève jusqu'au trône de votre justice pour éteindre ses foudres, ce sang qui réclame hautement votre clémence et mon pardon.

Tel est l'esprit de douleur, de contrition, d'immolation qu'on doit apporter au saint sacrifice de la messe. Grand Dieu! l'apercevez-vous dans cette foule de chrétiens qui, loin d'y paraître contrits, humiliés, immolés avec Jésus-Christ comme autant d'hosties vivantes, saintes, agréables à vos yeux, ne s'y montrent qu'avec un luxe outrageant, une vanité insupportable et des immodesties scandaleuses? L'apercevez-vous dans ces impies libertins qui n'y viennent avec des passions brutales que pour y former des nœuds impurs, que pour y chercher ces idoles de chair auxquelles ils ne rougissent point de sacrifier publiquement et sans la moindre pudeur, jusque dans votre propre temple, jusqu'au pied de vos autels où coule le sang de l'Agneau sans tache pour les purifier et éteindre la foudre allumée par leurs crimes, jusqu'au moment si précieux du renouvellement du sacrifice de la croix, ce moment de grâce, d'expiation, de propitiation, de salut pour le pécheur?

Quoi! pécheur indigne, quoi! tandis qu'un Dieu sauveur se sacrifie, pour t'appliquer le fruit de la rédemption, tu sacrifies toi-même à une infâme idole jusqu'au pied de l'autel où son amour l'immole pour te sauver, et dans le même temps que le prêtre, son ministre, négocie ton salut, tu négocies toi-même les plus sales, les plus obscènes intrigues! ô crime! ô forfait! ô sacrilège audace! ô sacrilège abominable! soleil, tu l'éclaires! Ciel! tu le vois sans éclater, sans le venger! A quoi bon ton tonnerre? Pourquoi tes carreaux? Que fais-tu de tes

foudres, si tu ne les lances pas sur cet audacieux mortel pour l'écraser ou le précipiter tout vivant dans le fond des enfers? Et vous, Seigneur, si indignement bravé jusqu'au pied du trône de votre amour, frappez, frappez les derniers coups sur le téméraire qui ose vous outrager à ce point.

Mais non, que dis-je? Ah! plutôt, mon Dieu, ô Dieu d'amour, de bonté, de charité, ô Dieu de miséricorde, et la miséricorde immense, infinie, éternelle, par le prix même de votre sang adorable et du sacrifice qui le fait couler, pardonnez au pécheur qui vous outrage. Oui, par la vertu même de ce sacrifice de propitiation que vous offrez sur nos autels, ô divin médiateur, obtenez à ce trop insigne coupable la douleur de son crime, et vous le verrez tomber à vos pieds en les arrosant de ses larmes : vous le verrez pâlir, trembler, frissonner de respect, aux approches de votre sanctuaire; vous le verrez animé de l'esprit de pénitence et de componction, s'immoler avec vous sur l'autel de votre sacrifice, victime de sa douleur et de sa contrition.

3^e Le sacrifice de la messe demande encore qu'on y assiste dans un esprit de reconnaissance, puisqu'il est eucharistique, c'est-à-dire institué pour rendre grâces à Dieu des bienfaits innombrables que nous recevons à chaque instant de son infinie bonté. Quelle ingratitude ne serait-ce donc pas de négliger ou de mépriser un moyen si facile et si efficace de nous acquitter envers notre divin bienfaiteur. Je dis moyen si efficace, puisqu'il n'en est aucun qui en approche, et qu'en employant tous les autres pour nous acquitter du tribut de reconnaissance que nous impose l'excessive libéralité de Dieu à notre égard, nous serons toujours envers lui des débiteurs insolubles, des ingrats nécessaires, sous le poids accablant de ses bontés.

Oui, N..., épuisez toute votre sensibilité, toutes vos forces d'esprit et de corps, pour remercier Dieu de ses bienfaits envers vous, faites-lui, si vous voulez, dans cette intention, les plus grands sacrifices, jeûnez, priez, veillez, endossez la haire, portez le cilice, volez à toutes les bonnes œuvres, passez les mers pour lui faire des conquêtes, bravez les périls, affrontez la mort, mourez pour sa gloire, ou si vous vivez, que votre vie tout entière ne soit qu'un long martyre plus dur que la plus cruelle mort; et vous ne serez point encore quittes envers Dieu, et vous serez encore ses redevables.

Mais cependant ne désespérez pas; il est un moyen facile de lui payer toutes vos dettes, en vous acquittant parfaitement envers lui, quel que puisse être l'excès de sa libéralité envers vous. Assistez au sacrifice de la messe dans un esprit de reconnaissance; offrez-le à la bonté suprême en action de grâces des bienfaits dont vous lui êtes redevables, et vous voilà quittes envers elle, et la voilà pleinement satisfaite, parce que s'il y a d'une part, des bienfaits sans mesure, il y a de l'autre une reconnaissance sans bornes.

En offrant Jésus-Christ à son Père, pour le remercier de ses bienfaits, vous lui rendez autant qu'il vous a donné, autant qu'il est lui-même; vous rendez un Dieu pour un Dieu. Le retour de votre part est donc parfaitement juste; vous payez tout ce que vous devez, et votre reconnaissance égale les dons reçus.

Quel est donc votre crime, lorsque, méprisant ce facile, mais si efficace moyen d'égaliser votre reconnaissance aux dons que vous avez reçus de Dieu, ce Dieu si riche, si magnifique, si prodigue à votre égard, ce Dieu qui a épuisé tous ses trésors pour vous enrichir; ce Dieu qui vous a tout donné, et qui s'est donné lui-même tout entier à vous; quel est votre crime, lorsque, méprisant le moyen si aisé de payer tous ses dons, vous ne paraissez sous ses yeux que pour contracter de nouvelles dettes envers lui, par une monstrueuse ingratitude!

Ingrats pécheurs, quoi! vous recevez tout de Dieu, et vous ne lui rendez jamais rien; je ne dis point assez. Vous recevez tout de Dieu, et pour l'immensité de ses dons et de sa libéralité envers vous, vous ne lui rendez que des mépris et des outrages? Vous recevez tout de Dieu, et jusqu'au prix même qui vous est nécessaire pour payer ses bienfaits, et vous ne vous servez de ses dons que pour les tourner contre lui; et à la solde de Dieu, vous ne combattez que pour le démon, son cruel ennemi. Il s'en plaint amèrement par un prophète : *J'ai nourri des enfants*, dit-il, *je les ai élevés, et les ingrats m'ont méprisé.* (Isa., I.)

Ingrats pécheurs, ignorez-vous que l'ingratitude est un crime infiniment odieux à Dieu? Ne savez-vous pas qu'il bouche le canal de ses grâces, qu'il en tarit la source, et que, pour les punir, Dieu abandonne les ingrats à leur sens réprouvé?

Grand Dieu! source féconde de grâces, plénitude de tout bien, vous m'avez accablé de bienfaits, je ne suis qu'un tissu de vos faveurs, et pour y mettre le comble, vous vous donnez tout entier à moi, en me fournissant dans cet excès de libéralité le moyen sûr de vous remercier d'une façon digne de vous. Pour reconnaître tant de bienfaits, et réparer toutes mes ingratitude, je vous offre donc vous-même à vous-même. Agréez vos propres mérites pour le prix de ma reconnaissance; il égale vos faveurs, et vous ne pouvez le rejeter. Il faut entendre la messe dans un esprit de reconnaissance : il faut l'entendre dans un esprit de prière.

4^e Oui, puisque c'est un sacrifice impétra-toire qu'il faut offrir à Dieu pour tous les hommes en général, pour les fidèles en particulier, pour toute l'Eglise, pour les nécessités publiques et particulières, pour les besoins de l'âme et ceux du corps, pour les vivants et pour les morts.

C'est donc, ô mon divin Sauveur, dans un esprit de prière, de reconnaissance, d'adoration, d'anéantissement, de contrition, d'im-

molation, que j'assisterai désormais au saint sacrifice de la messe. Vous y êtes comme une victime sans tache immolée à la gloire de votre Père, pour l'adorer, l'apaiser, le remercier, le prier: j'y serai comme un pécheur souillé de crimes, mais repentant, humilié, contrit, anéanti, reconnaissant, suppliant. Victime adorable, je me sacrifierai avec vous pour devenir comme vous et par vos mérites infinis, un holocauste perpétuel et toujours brûlant du feu sacré de l'amour divin, pendant toute l'éternité. Amen.

SERMON XXXVII.

Pour le second dimanche après la sainte Trinité.

SUR LA MISÉRICORDE DE DIEU.

Quis ex vobis homo, qui habet centum oves, et si perdidit unam ex illis, nonne dimittit nonaginta novem, et vadit ad illam quæ perierat, donec inveniat eam? (Luc., XV).

Quel est celui d'entre vous qui ayant cent brebis, dont l'une s'est égarée, ne laisse pas les quatre-vingt-dix-neuf autres pour aller chercher celle qui s'est égarée, jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée?

Un pasteur qui laisse quatre-vingt-dix-neuf brebis pour courir hors d'haleine après la centième, qui s'est égarée, qui ne se donne point de repos jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée et reportée tout joyeux dans le bercail; qui court de suite chez ses voisins et ses amis pour leur faire part de cette nouvelle et les inviter à partager sa joie et à le congratuler de sa bonne fortune : telle est, N..., la touchante similitude que le Sauveur du monde emploie dans notre Evangile, pour attirer les pécheurs et les engager doucement à venir puiser dans le sein de sa miséricorde le pardon de leurs crimes.

Quel amour! quelle tendresse! quelle clémence! quelle miséricordieuse bonté! Venez donc, pauvres brebis égarées, venez pécheurs, qui que vous soyez, et quelque coupables que vous puissiez être, venez, accourez à la voix du pasteur qui vous appelle, et vous trouverez grâce à ses yeux, et en vous embrassant tendrement, il se hâtera de déployer envers vous toutes les richesses de sa miséricorde, dès que vous aurez en elle une véritable confiance. C'est pour l'exciter et la régler tout à la fois cette confiance dans la miséricorde de Dieu, que je vais vous montrer combien elle est grande et combien elle est sage : deux qualités de cet attribut divin, qu'on ne doit point séparer, si l'on veut en éprouver les salutaires effets.

Ainsi, la grandeur de la miséricorde de Dieu, sujet de mon premier point. La sagesse de la miséricorde de Dieu, sujet au second point. Ave Maria.

PREMIER POINT.

Quand je parle de la miséricorde de Dieu, je n'entends pas celle dont le Prophète-Roi

était tout occupé quand il s'écriait, dans un transport d'admiration, que toute la terre est remplie de la miséricorde du Seigneur, *misericordia Domini plena est terra.* (Psal. XXXII.) Je n'entends pas cette bonté générale et bienfaisante qui brille d'un si vif éclat dans le magnifique spectacle de la nature, et qui répand les bienfaits à pleines mains sur toutes les créatures, en imprimant sur leur front l'auguste sceau de son amour, qui se plaît à se répandre et à se communiquer : non. Je parle de cette bonté spéciale de Dieu envers les plus grands pécheurs, relativement à leur salut et à leur conversion. J'entends cette miséricorde uniquement considérée dans l'ordre surnaturel, que Dieu fait paraître en prévenant, en recherchant, en appelant les plus signalés pécheurs et en les pressant de retourner à lui, en leur promettant même avec serment de les recevoir dans le sein de sa pitié, d'oublier et de leur pardonner tous leurs crimes, de leur rendre tous leurs droits avec son amitié, et de les combler de ses plus précieuses faveurs. C'est cette bonté spéciale dans l'ordre du salut éternel, cette miséricordieuse bonté, cette divine miséricorde dont je vais vous exposer la grandeur. Elle consiste à attendre le pécheur avec patience, à le chercher avec ardeur, à le recevoir avec tendresse, quand il revient, et à lui pardonner tous ses crimes en le rétablissant dans tous les droits dont il était déchu.

1° Vous avez compassion de tous les hommes, ô mon Dieu, parce que vous pouvez tout, s'écrie le Sage (*Sap.*, XI), et vous dissimulez leurs péchés, afin qu'ils fassent pénitence. Oui, il les attend avec patience, ne voulant pas qu'aucun périsse, dit saint Pierre (*II Petr.*, III), non aucun; pas même les vases de colère destinés pour la perdition, ajoute saint Paul (*Rom.*, IX). Combien d'exemples de cette longue patience du Seigneur à attendre les pécheurs à pénitence les annales du monde ne nous offrent-elles pas ? Les enfants du pieux Seth, père d'Enos, qui donna le premier une forme régulière au culte divin, ayant fait alliance avec ceux du fratricide Caïn, perdirent bientôt, par cet indiscret mélange, les sentiments de piété qu'ils avaient hérités de leurs pères. Ils se corrompirent en se multipliant avec eux, et leur corruption devint si générale, que le genre humain presque tout entier en fut malheureusement infecté. Le Créateur ne put voir avec indifférence et sans émotion son ouvrage ainsi défiguré. Il en fut touché jusqu'au fond du cœur, dit le texte sacré qui, pour nous faire comprendre les opérations de la Divinité, les assimile aux nôtres et en prend les images en nous-mêmes. Dieu fut touché de la corruption de l'homme, et en le voyant dans un état si déplorable, il se repentit en quelque sorte de l'avoir créé et résolut de le détruire. Non, dit-il, dans le transport de son indignation et de sa colère, *non, mon esprit n'habitera point toujours dans l'homme, parce qu'il n'est que*

chair et qu'il suit en aveugle tous les désirs de la chair. Cette race coupable ne subsistera plus que cent vingt ans, et je l'exterminerai ensuite de dessus la terre.

Cependant il ne peut se résoudre ni à détruire le monde entièrement, ni à le laisser sans moyens de réparer ses pertes, et sans l'avertir qu'il l'attend à pénitence pour révoquer l'arrêt comminatoire qu'il a prononcé contre lui, il met entre la menace et l'exécution un intervalle de cent ans, durant lequel il ordonne au juste Noé, de bâtir une arche assez grande pour le renfermer lui et sa famille, avec deux couples d'animaux de chaque espèce, afin qu'échappé au déluge universel, à la faveur de ce bâtiment, il pût repopuler la terre, qui allait être ensevelie sous les eaux. Noé se met à construire l'arche, avec le secours de ses enfants, et son travail, qui ne dure pas moins de cent ans, est un long avertissement des malheurs qui menacent les coupables, et un monument parlant de la patience avec laquelle le Seigneur, qui ne frappe jamais qu'à regret, attend leur repentir, pour suspendre et arrêter ses coups.

Le cri des infamies des villes criminelles de Sodome et de Gomorrhe s'élève-t-il jusqu'à son trône sublime, pour lui demander vengeance ? Il ne les détruira qu'après avoir communiqué son dessein à son fidèle serviteur Abraham pour l'intéresser au malheur de ces deux coupables cités, et l'assurer que s'il y trouvait seulement dix justes, il pardonnerait à tous les autres citoyens en leur considération. Si les crimes de Ninive sollicitent sa vengeance, il lui envoie un prophète pour l'en avertir, et lui donne un délai de quarante jours pour faire pénitence. Combien d'autres exemples de la longue patience du Seigneur à attendre les pécheurs, pour leur donner le temps de faire pénitence, et se donner à lui-même le plaisir si doux de leur pardonner ! Le monde en est rempli, de ces exemples de l'extrême patience de son auteur à attendre les pécheurs à pénitence, puisque le monde n'offre que des coupables de toutes parts, et que le Créateur ne laisse subsister que pour leur donner le temps de rentrer en eux-mêmes et de faire pénitence. Il les attend donc avec patience ; il les recherche avec ardeur.

2° La gloire de son Père et le salut de ses images vivantes défigurées, mortes par le péché : voilà les deux grands objets du Fils unique de Dieu en quittant le ciel pour descendre sur la terre. Il nous assure lui-même qu'il nous a aimés comme son Père l'a aimé, et par conséquent d'un amour éternel, *in charitate perpetua* (*Jerem.* XXXI); et par conséquent d'un amour ardent, puisqu'il n'est point d'amour, et surtout d'amour divin sans feu ; que Dieu lui-même est tout amour et tout feu ; que son amour a des ailes et des ailes toutes de feu, *alæ ejus, alæ ignis*. Et de là ses poursuites pleines d'ardeur, quand il s'agit d'aller chercher les pécheurs pour les attirer à lui. Voulons-nous

en avoir une idée, remontons ici jusqu'au berceau du monde naissant.

Après avoir créé le ciel et la terre, tout ce monde matériel et sensible, Dieu créa l'homme à son image, en le douant d'intelligence, de raison, de liberté, et le mit avec sa compagne dans le jardin d'Eden, séjour délicieux, où il eût joui d'un bonheur invariable, si, docile à l'ordre de son Créateur, qui lui avait défendu de manger d'un certain fruit, il n'eût perdu son bonheur avec son innocence pour lui et pour tous ses malheureux descendants. Triste perte ! affreux désastre ! Mais qu'il l'homme est-il donc perdu sans ressource ? Rassurons-nous, N..., et après avoir gémi sur la grandeur de nos maux, consolons-nous à la vue du Réparateur que Dieu nous promet aussitôt dans sa miséricorde pour nous en délivrer. Avant même de prononcer à Adam l'arrêt qui le condamne à un dur travail en punition de son crime, il maudit le démon jaloux, qui s'était servi du serpent pour tromper la femme, et déclare que d'elle naîtra un jour celui qui brisera la tête du serpent, c'est-à-dire, qui détruira l'empire du démon.

Au lieu d'exterminer Adam, comme il le pouvait, selon les règles de sa justice, pour avoir violé le commandement qu'il lui avait fait, il ne consulte que sa bonté ; il va le chercher, il l'appelle par son nom, il lui représente son crime avec douceur et se contente de lui imposer une pénitence expiatoire et salutaire qu'il adoucit en le couvrant ainsi que sa compagne de vêtements de peau, pour les garantir des injures de l'air et de l'intempérie des saisons. Qu'il est bon ce Dieu qui traite avec tant de ménagement un sujet rebelle qu'il avait droit d'écraser sous ses pieds ! Suivons-le dans ses tendres démarches ; et nous verrons qu'il n'en a pas usé différemment dans tous les temps à l'égard des pécheurs. Oui, toujours il les a recherchés avec une sollicitude pleine d'ardeur, et peu content de les poursuivre en personne tant qu'il a vécu sur la terre, il a voulu se survivre à lui-même, en laissant dans son Evangile les différentes formes qu'il a prises pour les attirer et les engager à revenir à lui. L'une des plus frappantes et des plus propres à produire ce grand effet est celle de pasteur. Arrêtons-nous-y ; tout y porte l'empreinte d'un cœur sensible, profondément touché, affligé, pénétré des égarements du pécheur et brûlé d'un zèle ardent de le rappeler à lui.

Voyons-le donc, ce pécheur, cette brebis errante, indocile, infidèle, voyons-le s'égarer dans les routes de la perdition, et considérons en même temps les démarches du bon Pasteur envers lui, pour le faire rentrer dans le chemin du salut qu'il a malheureusement abandonné.

Il commence par s'arrêter à une simple pensée de dégoût pour le service de Dieu qu'on lui représente comme trop pénible. Cette pensée l'affaiblit, parce qu'il s'y arrête

volontairement, au lieu de la repousser avec promptitude, et quoiqu'elle ne lui fasse d'abord qu'une faible impression, elle revient si souvent à la charge qu'elle lui rend insupportable l'assujettissement à tous ses devoirs. Il en omet aujourd'hui un qui ne lui paraît pas de grande importance ; demain, un autre qui est plus important, et parvient bientôt à les violer tous, en abandonnant le service de Dieu, pour se livrer entièrement à celui du monde. C'est ainsi qu'il s'égare et qu'étant une fois égaré, plus il marche, plus il s'enfonce dans les routes de la perdition.

Que fait Dieu, le bon Pasteur, pour ramener cette brebis errante dans le chemin du salut ? Il emploie tour à tour la douceur et la rigueur, les charmes de sa bonté et les coups de sa justice, les attraits de son amour et les saillies de sa colère. Il l'appelle, il la sollicite, il la presse de revenir à lui par ses tendres invitations, par ses lumières et ses inspirations, par les saints désirs et les pieux mouvements qu'il lui donne, par les promesses qu'il lui fait d'oublier tous ses égarements, de lui pardonner toutes ses ingratitudes et de lui rendre son amitié, de la combler de ses faveurs, de l'associer à sa gloire, en la rendant éternellement heureuse de sa propre félicité. Résiste-t-elle à tous ces charmes de son amour ? C'est alors qu'il fait intervenir et parler sa justice pour la dompter et la soumettre par la crainte et la terreur, puisqu'elle n'a point voulu céder à la tendresse et à l'amour. Il lui parle donc par les remords intérieurs de sa conscience qui la troublent, l'agitent, la déchirent cruellement, la mettent impitoyablement en pièces. Il lui parle en lui peignant vivement et en lui mettant sous les yeux la certitude de la mort, l'incertitude de l'heure et du moment où elle viendra la frapper, la rigueur du jugement, avec l'éternité des peines qui le suivront. Il lui parle en versant à pleines mains les dégoûts et les amertumes sur ses plaisirs, en lui envoyant des peines et des afflictions de toute espèce, en la surchargeant de fardeaux, en l'accablant de croix. Écoutez-le s'en expliquer lui-même par la bouche d'un prophète (*Ose. II*) ; c'est lui qui parle : *La fille de Sion dit : J'irai après ceux dont je suis aimée. Elle n'abandonne, mais je la ferai revenir sur ses pas ; c'est pourquoi je m'en vais lui fermer le chemin avec une haie d'épines, et elle ne pourra trouver les sentiers par où elle veut passer. Elle poursuivra ceux dont elle est aimée, et ne pourra les atteindre ; elle les cherchera, et ne les trouvera point, jusqu'à ce qu'elle soit réduite à dire : Il faut que j'aie trouvé mon premier époux, parce que j'étais alors plus heureuse que je ne le suis maintenant. La voilà donc cette brebis égarée, cette épouse infidèle, la voilà qui se met en marche pour venir trouver son pasteur, son époux. Le voilà cet enfant prodigue qui vient se jeter aux pieds de son père, embrasser ses genoux et le conjurer de le recevoir dans son*

opulente maison qu'il a si follement abandonnée. Voyons comment il en sera reçu.

3^e Voyons comment l'enfant prodigue sera reçu de son père! Eh! ne le savons-nous pas déjà? Ce nom seul, ce tendre, cet aimable nom de père, ne nous le dit-il point assez? Voyons cependant, écoutons et le fils et le père pour notre encouragement et notre consolation, pécheurs que nous sommes, vous et moi. Ah! mon père! s'écria l'enfant prodigue abattu, humilié, prosterné, profondément affligé de ses crimes, mon père, *j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne mérite plus d'être appelé votre fils (Luc. XVI)*, puisque j'ai honteusement dégénéré de ma glorieuse naissance, que je me suis avili, dégradé moi-même et réduit à la condition des esclaves, en renonçant à l'auguste et sublime qualité de votre enfant. Chargé de vos biens, je les ai tous dissipés de la manière la plus honteuse, en me roulant dans la fange des plus sales voluptés. Ne vous fais-je point horreur, et pouvez-vous me reconnaître sous ces dégoûtants haillons du péché que je n'ai point rougi de préférer à la robe précieuse de mon innocence? Puis-je encore espérer de retrouver en vous des entrailles de père, moi le plus ingrat des enfants et le plus méconnaissable, ne portant plus aucune marque de cette qualité glorieuse. Oui, j'ose l'espérer, tout indigne que j'en suis, quand je considère la bonté de votre cœur paternel et vos inclinations bienfaisantes qui vous font oublier les outrages et pardonner les plus noires ingratitude.

Ainsi parle l'enfant prodigue, en embrassant les genoux de son père et en les trempant de ses larmes; le père, ravi de le revoir soumis et repentant, ne lui donne pas le temps de parler; impatient de consoler sa douleur, il fond sur son cou, l'embrasse, le serre, le presse sur son sein; il essuie ses larmes, et pour dissiper toutes ses craintes, animer sa confiance, modérer la vivacité de sa douleur, l'affermir et le prémunir contre toutes les tentations de déliance, il ordonne aussitôt qu'on lui donne l'anneau, la chaussure, tous les ornements convenables à la dignité d'un fils tendrement aimé et dont le retour pénètre son cœur d'une joie d'autant plus vive que son absence l'avait plus cruellement déchiré. Par les profusions de la bonté d'un père tout joyeux d'avoir retrouvé son fils, les bienfaits se succèdent, ils se cumulent à l'envi; on tue le veau gras, on dresse un festin magnifique qu'on égaye par les chants les plus mélodieux et les doux accords de la symphonie; on n'oublie rien; tout est mis en usage pour célébrer les transports du meilleur des pères, à la vue d'un fils perdu et retrouvé.

A la vue de cet attendrissant spectacle, de ce splendide appareil, réjouissez-vous et tressaillez de joie, pécheurs, qui que vous soyez et de quelque nature et en quelque nombre que puissent être vos crimes; jamais peinture ne fut plus vive, jamais image ne fut plus touchante ni plus propre

à vous inspirer la confiance dans les bontés de votre Père céleste, que celle d'un Père terrestre qui reçoit à bras ouverts et en le comblant de bienfaits un fils ingrat, dénaturé, débauché, qu'il voit revenir à lui et rentrer dans son devoir. Et cependant cet accueil que fait le Père de l'Evangile à l'enfant prodigue qui revient à lui n'est qu'une image bien imparfaite de celui du Père céleste à l'égard des pécheurs convertis, et n'exprime que bien faiblement toutes les marques de tendresse que leur prodigue ce Père des miséricordes, ce Dieu de toute consolation, qui se plaît à pardonner et dont l'essence est la bonté même.

Venez donc, pécheurs, quelque énormes que soient vos crimes, venez trouver ce bon Père, et vous verrez qu'il y a dans son cœur paternel un fond de bonté, que ni tous vos crimes, ni ceux du monde entier ne pourront jamais épuiser.

Pourquoi hésiter? Vos lenteurs outragent sa tendresse; elles affligent l'impatience qu'il a de vous revoir, et le temps que vous mettez à délibérer est un temps perdu pour vous. Hâtez-vous donc, mettez-vous en marche pour venir à lui, et vous verrez que du plus loin qu'il vous apercevra, il courra lui-même à vous, les entrailles tout émues, non de colère et d'indignation pour vous confondre et vous accabler de reproches, mais de tendresse et de pitié, pour vous consoler, vous animer, vous inspirer la confiance, vous combler de caresses et de bienfaits.

Oh! que j'aime à le voir, ce bon Père céleste, emporté par les mouvements de son cœur vivement ému, que j'aime à le voir tomber sur votre cou, pécheur, vous prendre entre ses bras, vous baigner de ses larmes, se laisser aller aux plus doux transports de joie et pousser des cris d'allégresse sur le retour d'un fils égaré et toujours tendrement aimé jusqu'au plus fort de ses égarements! O amour immense! ô bonté sans bornes! ô père adorable! ô Dieu des miséricordes et de toute consolation! Vous avez vu la grandeur de la miséricorde de Dieu envers le pécheur qui revient à lui. Vous allez voir la sagesse de cette même miséricorde dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Prétendre que la miséricorde divine consiste à pardonner indifféremment tous les pécheurs, et sans exception de ceux mêmes qui veulent vivre et mourir dans leurs désordres, c'est s'en former une idée aussi fausse que dangereuse. Idée fausse, parce qu'elle outrage la justice, la sainteté, la sagesse, la bonté même et tous les attributs de Dieu, qui s'accordent parfaitement et entre lesquels on ne peut supposer la moindre opposition sans les détruire tous. Idée dangereuse, puisqu'elle n'est propre qu'à endormir le pécheur dans le sein d'une sécurité meurtrière, qui le rendra éternellement malheureux. La miséricorde divine est donc grande; mais elle est sage; elle

aime l'ordre, elle l'aime essentiellement, nécessairement, infiniment, et cet amour de l'ordre lui impose des lois qu'elle ne peut transgresser sans se haïr elle-même; il vent qu'elle laisse à la justice l'office indispensable de punir sans pitié les pécheurs impénitents qui aiment constamment des désordres qui les rendent nécessairement haïssables et punissables aux yeux de l'Etre infiniment saint et infiniment juste. D'après ces lois inviolables, la divine miséricorde ne se rend donc accessible qu'aux pécheurs pénitents qui viennent à elle avec la douleur du péché dans le cœur, et le ferme propos de le quitter sans retour et de l'expier dignement. En cela consiste la sagesse de la divine miséricorde.

1° Pour éprouver les tendres effets de la divine miséricorde, il faut aller à elle, la douleur du péché dans le cœur; car c'est le cœur qui s'est séparé de Dieu en aimant le péché plus que lui, et c'est le cœur par conséquent qui doit retourner à lui, en haïssant pour son amour le péché qui l'en a séparé. Malheureux esclaves du péché, dont l'amour vous asservit, amateurs du monde et de toutes les choses que Dieu vous défend d'aimer, vous n'entendez quand je vous dis que c'est l'amour que vous portez à tous ces objets défendus qui vous sépare de Dieu; mais n'entendez-vous également si je vous dis que, pour vous rapprocher de Dieu, il faut nécessairement vous séparer de cœur et d'affection de tous ces différents objets que vous aimez éperdûment; les haïr, les détester, et substituer à la coupable affection que vous leur portez le saint amour de Dieu, mais amour solitaire et infiniment jaloux, qui bannit du cœur tous les autres qui ne lui seraient point subordonnés; amour souverain, dominant, unique, qui exclut tout partage du cœur entre Dieu et tout ce qui n'est pas lui.

Pour le comprendre, il n'est besoin que d'une légère considération sur la nature du péché qui nous sépare de Dieu. Le péché est proprement l'action du cœur qui se détache du Créateur son premier principe comme son centre et sa dernière fin, qu'il doit aimer de préférence à tout le reste, pour s'attacher à la créature qui n'est rien, et qu'il aime cependant par préférence au Créateur. C'est donc le cœur qui conçoit, qui enfante le péché, et c'est le cœur par conséquent qui doit détruire, exterminer le péché, en jassant de l'amour de la créature à l'amour du Créateur, et en se détachant de tous les objets sensibles pour s'attacher uniquement à Dieu, le seul objet digne de lui et de sa vaste capacité, le seul capable de le remplir, de le fixer, de le rendre parfaitement heureux.

Pour se rendre propice la divine miséricorde et en éprouver les salutaires effets, il faut donc détruire le péché, et cette heureuse destruction ne s'opère que par le changement, le brisement et la contrition du cœur qui passe de l'amour profane des créatures à l'amour sacré du Créateur, pour

s'unir intimement à lui; puisque le propre de l'amour est d'unir le sujet qui aime à l'objet aimé, ou plutôt que l'amour n'est que l'union même de celui qui aime avec l'objet de son amour. Et de là cet oracle divin qui ne promet la miséricorde qu'à ceux qui se convertissent et reviennent à Dieu de tout leur cœur : *Convertimini ad me in toto corde vestre. (Joel., II.)*

Puissiez-vous l'entendre cet oracle de votre Dieu, vous pécheur, qui prétendez trouver grâce à ses yeux sans l'aimer, et l'aimer de tout votre cœur. Non, non, pour le trouver accessible et propice, il faut vous détacher de tout et de vous-même, pour n'aimer que lui, ne goûter que lui, ne vous réjouir et ne vous reposer qu'en lui comme dans votre centre et votre élément. Il faut lui ériger un trône dans le fond de votre cœur où il règne seul, en tenant enchaînés à ses pieds tous les concurrents qui voudraient le partager avec lui, parce qu'il est de son essence d'être le seul Seigneur, le seul dominateur, le seul Roi suprême de la terre et des cieux. On ne peut donc rentrer en grâce avec lui qu'en détestant de tout le cœur et pour l'amour de lui, le péché, son cruel ennemi, et en apportant à ses pieds, avec le tribut de l'amour, le ferme propos de quitter ce monstre, et le quitter sans retour.

2° Que l'impie quitte sa voie, dit le Seigneur par la bouche d'un prophète (*Isa., LV*), et le pécheur ses pensées, et qu'il retourne au Seigneur, et le Seigneur lui fera miséricorde. Pour obtenir miséricorde, il faut donc que le pécheur qui la demande accompagne sa prière du bon propos, de la ferme résolution, de la volonté sincère de quitter et de quitter pour toujours sa méchante voie, de renoncer absolument à toutes ses pensées et à toutes ses actions criminelles, de changer entièrement de vie. C'est à ce prix que Dieu lui fera miséricorde en lui accordant la grâce de la réconciliation, et sans cela, il se flatterait en vain de l'obtenir; et sans cela, il provoquerait bien plutôt la justice de Dieu qu'il ne solliciterait sa miséricorde, en lui demandant pardon des crimes qu'il aimerait toujours, et qu'il ne serait pas dans la volonté sincère et la ferme résolution de quitter sans retour.

Sur ces principes incontestables et d'après ces divins oracles, tremblez, pécheurs peu sincères, qui osez nous dire que vous êtes bien résolus de quitter vos désordres et d'y renoncer pour toujours; car enfin, rendez-vous justice à vous-mêmes. Ce que vous nous dites aujourd'hui de votre résolution de quitter le péché, déjà plus d'une fois vous nous l'avez répété; c'est une formule qui accompagne toutes vos confessions. Mais depuis le temps que vous nous répétez que vous êtes bien résolus de quitter vos péchés, quelles preuves nous avez-vous données de la sincérité de votre résolution? On veut sincèrement quitter le péché, quand on le quitte en effet, quand on en fuit les occasions, quand on travaille à en extirper les racines, quand on s'applique à af-

faiblir les penchans qui nous y entraînent, quand on combat avec force et qu'on rejette sans différer les tentations qui nous y portent. Or, dites-nous de bonne foi, quels péchés avez-vous quittés en effet depuis le temps que vous nous protestez que vous êtes bien résolus de les quitter tous? Vous étiez avarés, colères, orgueilleux, ambitieux, sensuels, voluptueux; avez-vous cessé de l'être? Êtes-vous devenus des hommes détachés des biens de la terre, charitables, aumôniers, doux, humbles, chastes, sobres, tempérants, mortifiés, simples, modestes et sans aucune prétention? Avez-vous fui toutes les occasions du péché, et ne vous voit-on plus courir aux académies des jeux, voler aux spectacles, lire, dévorer les livres contraires à la religion ou aux mœurs, fréquenter les compagnies libertines ou mondaines qui sont pour vous autant d'occasions d'une foule de péchés plus ou moins funestes à votre innocence? Est-ce le désir sincère de connaître les vérités du salut sans déguisement qui vous a conduit aux pieds des ministres chargés de vous les apprendre? N'avez-vous point cherché ceux que vous avez cru devoir vous flatter, en mettant un voile de tolérance sur vos désordres les moins tolérables, tels que ces faux Israélites, dont parle un prophète, qui, se séduisant eux-mêmes et voulant être séduits par les prophètes de la loi, disaient aux voyants : *Ne voyez point.... n'ayez point pour nous de visions d'une justice si sévère; dites-nous des choses qui nous agréent... éloignez-nous de la voie étroite; cessez de nous faire envisager le saint d'Israël.* (Psal. XXX.) Quels soins avez-vous apportés, quelles mesures, quelles précautions avez-vous prises, quels efforts avez-vous faits pour réprimer vos passions, réformer votre caractère et vous plier à celui des autres, vous corriger de tous vos défauts essentiels, vous défaire de toutes vos méchantes habitudes? Où est le courage que vous avez fait paraître pour repousser les tentations? Quels sont les assauts que vous avez soutenus, les combats que vous avez livrés dans la milice de Jésus-Christ, les victoires que vous avez remportées sur les différents ennemis de votre salut? Hélas! plus faibles que le frère roseau, on vous voit plier, succomber lâchement au premier souffle de la tentation; le moindre choc suffit pour vous briser. Est-ce donc là que devaient aboutir tous vos bons propos, toutes vos promesses, toutes vos résolutions et vos protestations?

Oui, disiez-vous, pécheur volage et inconstant, oui, j'y suis résolu, et nul obstacle ne pourra m'empêcher d'accomplir ma résolution; je vais quitter tous mes désordres pour n'y plus retourner de ma vie, et je cesserai plutôt de vivre que de les reprendre après les avoir une fois abandonnés : non, nul charme, nul attrait, nul appât de grandeur ou de volupté, nulle amorce de plaisir ne pourra jamais infirmer ou affaiblir la résolution que je prends de vivre jusqu'à

la mort dans l'amour de mon Dieu et le fidèle accomplissement de sa loi.

Vous le disiez, peut-être même le croyiez-vous; mais si vous le croyiez, ne vous faisiez-vous pas illusion à vous-même? Vous le disiez, mais tandis que votre bouche le prononçait au dehors, votre cœur le sentait-il, en était-il pénétré au dedans? Ne désavouait-il pas vos protestations dans le secret, et s'il s'accordait avec vos discours et qu'il y eût entre eux et lui cette charmante harmonie qui est le fruit de la sincérité, eh! pourquoi donc tant d'inconstances, de changements et de variations dans votre conduite? D'où vient cet esprit d'instabilité, de légèreté, de vertige qui vous fait tourner à tout vent? A quelle cause attribuer ces caprices, ces bizarreries, ces inégalités perpétuelles, ces vicissitudes éternelles qui vous font flotter au gré des différents objets qui se présentent successivement à vos yeux? Ah! c'est que tous vos propos de quitter le péché pour vous attacher uniquement à Dieu ne sont rien moins que vrais, fermes et sincères. Ils sont donc incapables de vous attirer ses miséricordes et ses grâces. Elles exigent du pécheur le ferme propos de renoncer à ses péchés pour toujours et de les expier dignement.

3^e Le péché outrage Dieu; il lui fait les plus sanglantes injures; il déshonore sa sainteté, il méprise sa majesté et son autorité; il se révolte contre ses lois, il paye ses bienfaits de la plus noire ingratitude. Et de là naissent deux devoirs par rapport au pécheur : celui de haïr ses péchés par la contrition, et celui de les expier par la pénitence. C'est par elle qu'il expie ses péchés, qu'il répare l'injure qu'il a faite à Dieu et qu'il contente sa justice. Ce n'est donc que par elle qu'il peut éprouver les effets de sa miséricorde, puisqu'il y va de sa gloire de ne l'accorder qu'à ceux qui mettent tout en œuvre pour réparer l'outrage qu'ils n'ont pas craint de lui faire, et que la même raison qui l'oblige à haïr le péché, parce que c'est un désordre contraire à tout lui-même, l'oblige aussi à le punir par la justice qu'il se doit à lui-même. Choisissez donc, pécheurs, entre l'un de ces deux partis, car il n'est point de milieu, ou d'expier vos crimes en l'autre vie par des peines éternelles qui seront pour vous sans mérite comme sans fruit, ou de les expier en cette vie par des pénitences volontaires qui vous épargneront les peines de l'autre vie.

Ce serait donc vous tromper grossièrement que de vous flatter d'obtenir grâce dans l'autre monde, sans expier vos crimes dans celui-ci, et ce serait tomber dans une seconde erreur que de croire qu'ils ne seront nullement punis à l'avenir, si vous ne les effacez présentement par de dignes fruits de pénitence qui aient de justes proportions avec leur nombre et leur énormité. Ainsi l'exige la souveraine justice de Dieu; et plus le pécheur l'a outragée, plus il doit souffrir et se punir lui-même pour la contenter pleinement. Ce sont des victimes et

des sacrifices qu'il lui faut; des victimes immolées dans tout elles-mêmes. Tristesse, langueur, abattement dans l'esprit, regrets, sanglots, soupirs, gémissements, componction dans le cœur, larmes dans les yeux, pâleur sur les joues, fiel, absynthe sur les lèvres, plaies, déchirures, sang sur tous les membres; tout doit être marqué au sceau de la souffrance et de la croix dans la personne du pécheur qui veut trouver grâce aux yeux de celle d'un Dieu offensé dont la justice demande vengeance.

Justice de mon Dieu, vous êtes terrible, mais vous êtes sage et point trop exigeante, car il est dans l'ordre essentiel des choses que le péché, qui est le plus grand de tous les maux, puisqu'il offense une majesté infinie, soit puni, sinon autant qu'il mérite de l'être en toute rigueur, à considérer sa malice et la grandeur du Dieu qu'il outrage, du moins autant que le pécheur est capable de supporter le châtement mérité.

Voilà, N... les règles inviolables qu'il faut suivre pour ne vous point faire illusion à vous-mêmes, et pour éviter deux écueils également dangereux par rapport à la divine miséricorde, dont l'un serait d'en désespérer entièrement, l'autre, d'y établir une confiance présomptueuse et téméraire en croyant qu'elle pardonne toujours tout et les péchés mêmes qu'on ne veut ni quitter, ni expier. Espérez donc en elle, pécheurs vraiment pénitents, et ne mettez point de bornes à votre confiance; vous ne sauriez vous en former une trop haute idée et quelles que puissent être la noirceur et la multitude de vos crimes, et quand votre vie jusqu'ici n'aurait été qu'un tissu d'horreurs et d'abominations plus criantes les unes que les autres, ne craignez pas qu'elle vous rejette; croyez plutôt que l'énormité de vos crimes sera pour elle une raison de vous accueillir plus tendrement, elle qui se plaît à faire surabonder ses faveurs où le péché s'est répandu avec plus d'abondance, et qui ne tire que de son propre fonds, ce fonds d'une bonté infinie, ses motifs de pardonner et de faire des grâces. Ne lui faites donc pas cette injure de croire qu'elle ne veut pas vous pardonner; ce serait pour elle un outrage qui l'offenserait plus lui seul que tous vos crimes ensemble. Allez donc vous jeter à ses pieds avec la plus ferme confiance, et si vous hésitez encore, prenez en main votre crucifix, et voyez avec quel transport d'amour votre Sauveur crucifié vous invite à vous approcher de lui pour vous blanchir de son sang. S'il voulait vous perdre, expierait-il pour vous sauver, en vous prouvant par sa mort que votre salut lui est plus cher que sa vie?

Pour vous, pécheurs téméraires, impénitents, endurcis, opiniâtres, qui prétendez pouvoir toujours offenser impunément votre Sauveur parce qu'il est bon et miséricordieux, éloignez-vous, fuyez sa croix. Son sang, ce même sang qui coule avec tant de complaisance sur le pécheur pénitent pour

le purifier de toutes ses souillures, ne jallirait sur vous que pour imprimer sur vos fronts, en caractères de feu, le sceau ineffaçable de votre éternelle réprobation. Ah! si vous voulez trouver un miséricordieux Sauveur dans la personne d'un Dieu expirant pour vos crimes, commencez par les détester, les pleurer, les expier, et venez alors porter à ses pieds l'hommage de votre douleur, de vos larmes et de votre pénitence. Oh! qu'il sera joyeux de vous voir ainsi humiliés à ses pieds! Avec quel empressement et quelles marques d'allégresse il vous recevra! Comment il se hâtera de vous tendre les bras pour vous embrasser tendrement et vous donner avec le baiser de la paix, l'assurance du pardon et le gage de ses miséricordes éternelles. Ainsi soit-il.

SERMON XXXVIII.

Pour le troisième dimanche après la sainte Trinité.

SUR LA PAROLE DE DIEU.

Cum turbæ irruerent in Jesum ut audirent verbum Dei. (Luc., V.)

Le peuple se pressait autour de Jésus, pour écouter la parole de Dieu.

Qu'il est beau de voir ce peuple de notre Evangile accourir de toutes parts et entourer le Sauveur du monde pour entendre la parole de Dieu, dont il est le prédicateur par excellence, et qui coule de sa bouche sacrée comme un fleuve de bénédiction et de grâce! Mais qu'il est triste et affligeant de voir la stupide négligence, ou plutôt l'insolent mépris et le mortel dégoût de la plupart des chrétiens de nos jours, pour cette même parole de Dieu qui n'a rien perdu de son excellence et de sa dignité par le laps du temps et les intervalles qui se trouvent entre les prédicateurs qui nous l'annoncent encore aujourd'hui, et leur divin Chef; non, c'est toujours la même parole de Dieu qui nous montre également sa grandeur, sa majesté, son autorité, sa force, la souveraineté de son pouvoir, l'universalité de son domaine. Il faut donc l'écouter encore aujourd'hui avec le même respect et le même empressement qu'on l'écoutait, lorsqu'on l'entendait sortir immédiatement des lèvres sacrées du Verbe fait chair, sans qu'aucun prétexte puisse en détourner: c'est ce qui va faire tout le sujet de mon discours, voici mon dessein.

L'obligation d'entendre la parole de Dieu, premier point. La frivolité des prétextes qui éloignent de la parole de Dieu, second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

La parole de Dieu éclaire l'esprit, elle touche le cœur, elle fortifie la volonté et la détermine à la pratique des bonnes œuvres nécessaires au salut. On est donc obligé de l'entendre.

1° La parole de Dieu éclaire l'esprit. Je ne m'étendrai point ici sur l'aveuglement de l'esprit de l'homme et sur les éga-

rements de sa raison depuis la fatale époque de son crime. Vous le savez, il n'eût pas plutôt violé le commandement de son Dieu, dans le fol espoir de l'égaliser en science, *eritis sicut dii, scientes bonum et malum* (Gen., III), qu'il se vit environné de ténèbres épaisses et plongé dans une nuit obscure relativement à l'ordre moral et par rapport aux vérités nécessaires à son salut. Tout fut changé pour lui à cet égard, et au lieu de ces vives lumières qui éclairaient son esprit, dans les jours de son innocence, sur toutes les vérités nécessaires ou utiles à son bonheur, il ne vit plus au dedans et au dehors de lui qu'obscurités, chaos, confusion, embarras, perplexités, quand il fallut connaître ses devoirs et le chemin qui devait le conduire au terme du bonheur. Tel fut l'aveuglement du père commun des hommes après son péché, tel est encore celui de tous ses descendants, héritiers de son crime et de son châtimement. Aveugles sur tout ce qu'il leur importe davantage ou plutôt uniquement de savoir sur les vérités qui doivent les rendre heureux, sur leurs intérêts de l'éternité, sur leur salut éternel, on voit qu'ils n'ont de lumières que pour se faire illusion à eux-mêmes, s'étourdir, se tromper, s'égarer et courir avec une sorte de fureur dans les voies de la perdition. Ils ont donc besoin d'être éclairés sur tout ce qu'il leur importe de savoir pour être véritablement heureux, et c'est dans la parole de Dieu qu'ils trouvent ces pures lumières, cette science précieuse, ces connaissances salutaires.

C'est cette lampe, ce flambeau, cette lumière, ce rayon émané du soleil de justice qui montre à l'homme tout ce qu'il y a de plus caché dans le fond de son âme, pour en faire le discernement, et l'admettre ou le rejeter, selon qu'il est bon ou mauvais, juste ou injuste, digne d'amour ou de haine. C'est elle, c'est la parole de Dieu qui donne des règles sûres, inflexibles, invariables pour distinguer le vice de la vertu, la piété sincère de l'hypocrisie qui en prend le masque et n'en a que les trompeuses apparences, les exercices du culte religieux des vaines pratiques de la superstition. Quelles lumières ne donne-t-elle pas encore ! Quelles leçons ne fait-elle pas ? Qu'est-ce qu'elle n'enseigne point avec une imposante autorité aux hommes de tous les états et de toutes les conditions ? Elle leur enseigne tous leurs devoirs généraux et particuliers envers Dieu, envers eux-mêmes et envers les autres. Elle dit à tous en général : tirés du néant par la bienfaisante main du Créateur, vous êtes son ouvrage et vous vous devez tout à lui, à ce Dieu si libéral et si magnifique à votre égard, vous vous devez tout à lui par amour et par reconnaissance. L'aimer, le louer, l'adorer, le servir et ne servir que lui seul, lui rapporter tout comme au principe, au centre et à la dernière fin de toutes choses ; c'est votre essentiel devoir envers lui, dont, malgré sa puissance, il ne pourrait vous dispenser, parce qu'il tient à

sa gloire incommunicable, qu'il ne partage avec personne. Elle dit aux rois en particulier : le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs et le libre distributeur des états et des conditions, ne vous a élevés au rang suprême, en vous associant à sa royauté, que pour le faire régner lui-même sur les sujets qu'il a soumis à vos empires, et les rendre heureux, moins encore par vos attentions à leur procurer l'abondance et la tranquillité, que par le sage emploi de votre puissance pour les attacher au service et soumettre aux lois de celui dont vous la tenez, et qui ne vous l'a confiée qu'à ce dessein. Elle dit aux grands et aux juges de la terre : si Dieu vous a communiqué une portion de sa grandeur et de son autorité, c'est pour éconter les plaintes de ceux qui sont dans la souffrance, protéger l'innocent, défendre le faible opprimé, faire cesser les vexations, proscrire toutes les espèces d'injustices, bannir tous les désordres selon toute l'étendue de vos pouvoirs et de vos droits d'administration. Elle dit aux riches : ce n'est pas pour vivre dans le luxe, le faste, la pompe, l'éclat, la volupté, la mollesse et tous les plaisirs du monde, en insultant à la misère du pauvre, que la Providence vous a comme accablés de ses faveurs, en vous prodiguant ses richesses, non ; où seraient sa sagesse et son équité dans une distribution si excessivement inégale, que les uns manqueraient du plus étroit nécessaire, tandis que les autres regorgeraient du superflu ? En vous favorisant si fort, cette Providence du père commun des hommes veut donc que vous le versiez avec joie, ce superflu, dans le sein du pauvre qui en a tant besoin et qui est votre frère, votre semblable ; elle le veut, elle vous l'ordonne sous peine d'encourir sa haine et votre réprobation.

Elle dit aux pauvres : souffrez votre misère sans éclater en murmures et en plaintes ; supportez-la patiemment, ou même avec amour et avec joie ; c'est de tous les états le plus heureux, le plus salutaire et le plus aimable, puisque la Sagesse éternelle, le Fils unique de Dieu, l'a préféré à celui des richesses, en venant sur la terre : il a voulu naître, vivre et mourir dans la pauvreté, et déclarer les pauvres heureux, en maudissant les riches. Ah ! pauvres, connaissez donc le prix d'un état qui vous appuie si près de l'Homme-Dieu qui, maître absolu de l'univers et de tous les biens qu'il renferme, s'est fait pauvre pour vous enrichir des dons de sa grâce et de sa gloire, si contents de votre état, vous vous estimez heureux d'avoir avec Jésus-Christ ce trait de ressemblance qui vous annonce qu'ayant mené comme lui, une vie pauvre sur la terre, il vous rendra participants de sa vie glorieuse dans le ciel. La parole de Dieu dit aux maîtres et aux maîtresses : commandez sans hauteur à vos serviteurs, en vous regardant vous-mêmes comme les serviteurs d'un maître bien plus grand que vous ; faites en sorte, par la douceur du commandement

qu'ils vous obéissent plutôt par amour que par crainte; traitez-les humainement, supportez leurs défauts, ne les forcez point à travailler plus que leurs forces ne le comportent, et donnez-leur des gages proportionnés à leurs travaux; prenez soin de leurs corps en santé et en maladie, et en tout temps de leurs âmes. Elle dit aux serviteurs: obéissez à vos maîtres et maîtresses comme à la personne de Dieu même dans tout ce qui est juste, puisqu'ils tiennent à votre égard la place de Dieu; que l'autorité qu'ils ont sur vous est une participation de l'autorité divine, et que c'est Dieu même qui la leur a mise entre les mains. Obéissez-leur donc avec joie, dans la simplicité de vos cœurs, non-seulement quand il vous voient, mais quand vous n'avez pour témoin que celui dont l'œil invisible voit tout, et auquel rien n'est caché, non-seulement lorsqu'ils se montrent doux et humains envers vous, mais lorsqu'ils sont durs et fâcheux; servez-les fidèlement, veillez sur leurs intérêts, ne leur faites aucun tort, empêchez de tout votre pouvoir que les autres ne leur en fassent.

La parole de Dieu dit encore aux époux et aux épouses: vous époux, aimez vos épouses comme Jésus-Christ a aimé l'Eglise; et vous épouses, aimez vos époux, comme l'Eglise a aimé Jésus-Christ, de cet amour chaste, pur, tout céleste et tout divin, dont tout le but doit être de vous sanctifier et de travailler de concert à vous rendre éternellement heureux. Elle dit aux pères et aux mères: pères et mères, vous qui représentez d'une façon si particulière la paternité et la fécondité du Père de la grande famille du monde, souvenez-vous que ce nom, ce beau nom, ce nom si tendre et si touchant vous oblige d'aimer vos enfants, mais d'un amour sage et bien réglé, qui embrasse tous leurs besoins et de l'âme et du corps, dans l'ordre de la dignité de ces deux substances qui les composent, et qui donne invariablement la préférence à l'esprit sur la chair, au salut sur la fortune, au ciel sur la terre, à l'immuable éternité qui dure toujours, sur le temps volage qui passe avec la rapidité de l'éclair.

Et vous, enfants, que vous dit la parole de Dieu? Que vous devez honorer vos pères et mères comme revêtus de la paternité divine à votre égard, les chérir, les respecter, leur obéir sans murmurer, prier pour eux, les assister dans tous leurs besoins, soit de l'âme, soit du corps.

Enfin, la parole de Dieu s'adresse à tous les chrétiens et leur crie d'une voix éclatante: ô chrétiens, mortels privilégiés, enfants de Dieu par excellence, sachez que si rien n'approche de votre grandeur, fondée sur votre filiation divine, rien aussi ne doit vous paraître grand que Dieu et l'honneur de le servir en ce monde, pour le posséder en l'autre dans les splendeurs de sa gloire. N'estimez donc, n'aimez, ne servez, ne vous proposez que lui seul dans toutes vos entreprises et toutes vos actions. Evitez avec un

soin extrême, tout ce qui pourrait blesser sa jalousie et souiller vos âmes, en vous partageant entre lui et les créatures. Elles ne sont point faites pour vous, et vous n'êtes point faits pour elles. Il n'en est aucune qui ne soit vile, abjecte, méprisable, aussi peu digne de vous attacher, qu'incapable de vous satisfaire. Méprisez-les donc toutes également pour ne vous attacher qu'à celui dont elles sont l'ouvrage, et qui ne les a faites que pour vous élever par elles jusqu'à la hauteur de leur principe. Dans quel qu'état que vous soyez en ce monde, ne vous attachez donc qu'à Dieu seul, et ne le regardez, ce monde, que comme une figure qui passe ou plutôt déjà passée, et qui, n'étant plus, ne vous laisse que son Auteur à contempler et à aimer. Voilà les lumineuses leçons que la parole de Dieu fait à tous ceux qui l'entendent. Elle éclaire donc l'esprit, elle touche le cœur.

2^e Blessé profondément par le péché, le cœur de l'homme pécheur conserve, après sa guérison même, un germe de corruption qui le dispose à de nouvelles blessures; il n'est pas rare de le voir passer de la santé à la langueur, de la langueur au dépérissement, et du dépérissement à la mort. Il a donc besoin, pour se soutenir, d'un secours restaurant, vivifiant, animant; et ce secours si nécessaire, il le trouve dans la parole de Dieu. C'est elle qui l'assiste puissamment dans la variété des fâcheuses situations qu'il éprouve avec tant de danger; et afin que vous n'en doutiez pas, distinguez deux sortes de voix dans la parole de Dieu, dont nos chaires chrétiennes retentissent, celle du ministre qui l'annonce au nom de Dieu, et celle de Dieu, au nom duquel on vous l'annonce. La première, qui n'est qu'extérieure, ne frappe que l'oreille du corps; la seconde, qui est toute intérieure, touche efficacement celle du cœur. Est-il sec et aride ce cœur de l'homme sujet à tant de vicissitudes dans l'ordre même de la grâce? la parole de Dieu, comme une douce rosée descendue du ciel, le trempe, l'humecte, l'imbibe de son onction céleste. Est-il agité et troublé? elle lui rend le calme et la tranquillité qu'il avait perdus. Une noire tristesse qui l'accable semble-t-elle le menacer d'un affreux désespoir, en le resserrant de plus en plus? Elle le dilate et le remplit d'une joie inespérée, qui le fait bondir et courir avec légèreté dans la voie des divins commandements, qui lui semblaient impraticables. Quand les tentations l'environnent comme des flots soulevés contre lui et prêts à le submerger, la parole de Dieu les dissipe en brisant tous leurs efforts. Que dirai-je de plus? Si le cœur en certains temps n'éprouve qu'un mortel dégoût pour les exercices de la religion et la pratique des vertus, semblable à la manne du désert, qui prenait toutes sortes de goûts, selon le désir et le besoin d'un chacun, la parole de Dieu lui tourne en douceurs ces pratiques et ces exercices, en lui faisant éprouver des sensations délicieuses dans leur accomplissement, ou bien, elle lui donne

le courage de s'en acquitter avec fidélité, malgré ses dégoûts et ses répugnances. Si le cœur, ennuyé d'être toujours seul avec lui-même, cherche à se soulager d'une solitude qui le peine en se répandant au dehors dans les objets extérieurs si funestes à son innocence, qu'il écoute la parole de Dieu, et il ne l'aura pas plutôt entendue qu'il rentrera en lui-même, où il trouvera tout son plaisir tantôt à se prosterner aux pieds de l'Auteur invisible de son être dans un silence d'adoration, tantôt pour lui parler cœur à cœur et s'entretenir familièrement avec lui comme avec un frère, un confident, un ami, un père, un époux, et l'écouter répondre par les tendres effusions de son propre cœur, souvent pour gémir sous ses yeux de ses profanes attachements à des objets étrangers, toujours pour s'unir inviolablement à cet unique objet souverainement aimable, par les liens sacrés d'un amour dont l'ardeur le consume jusqu'à faire de tout lui-même un holocauste parfait. Et c'est ainsi que la parole de Dieu touche le cœur. Elle fortifie aussi la volonté.

3^e Ah! qu'elle est faible, lâche, inconsistante, cette volonté de l'homme pécheur, et qu'elle a besoin de forces pour porter constamment le joug d'une vie chrétienne jusqu'à la mort! Elle les trouve ces forces dans la parole de Dieu, car elle est *vive et efficace cette parole* (Hebr., IV), *elle perce plus qu'une épée à deux tranchants; c'est un feu qui brûle, un marteau qui brise* (Jerem., XXIII). Telles sont, parmi plusieurs autres, les images sous lesquelles l'Ecriture nous la présente. Pourrions-nous ne pas reconnaître dans ces images les effets qu'elle a produits et qu'elle ne cesse encore de produire dans les cœurs bien disposés? Non, il n'est point de pécheur qu'elle ne convertisse; point de pénitent converti qu'elle n'anime et ne soutienne dans les travaux de la pénitence; point de juste qu'elle ne perfectionne en le faisant avancer dans les voies de la justice et de la sainteté, quand ils l'écoutent avec un vrai désir de céder à son impulsion. Entendez-vous le prophète Jonas qui la prêche dans les rues de Ninive, cette ville immense et non moins fameuse par ses excès que par l'étendue de son enceinte et la multitude de ses coupables habitants? Eli bien! les Ninivites ont à peine entendu le divin héraut qui leur annonce que la colère de Dieu est prête à fondre sur eux, que tous conjurent l'orage en faisant pénitence dans les jeûnes, les larmes, le sac et la cendre.

Voyez-vous les apôtres, ces trompettes mystérieuses? Ils s'élancent du fond de la Judée dans toutes les parties du monde qu'ils font retentir de la parole de vie, et aussitôt le monde, tout corrompu qu'il est, tombe à leurs pieds au son de leur voix, en vérifiant cet oracle prophétique: elle nous a soumis les peuples, elle a abattu les nations à nos pieds: *Subjecit populos nobis et gentes sub pedibus nostris*. Oui, le monde orgueilleux et altier baisse son front humilié en tombant à leurs pieds; le monde sensuel s'arrache

des bras de la volupté pour se jeter dans ceux d'une pénitence austère; le monde délicat et sensible s'arme avec courage du glaive évangélique pour s'immoler continuellement de ses propres mains lui-même comme une hostie vivante et cependant toujours mourante.

Tel fut l'effet surprenant de la parole de Dieu dans la bouche des apôtres, et ce qu'elle fit dans les temps apostoliques, elle le fit dans tous les temps et le fait encore aujourd'hui, dès qu'on l'écoute comme il faut.

Justes ou pécheurs, chrétiens tièdes ou fervents, parfaits ou imparfaits, tendres nourrissons de la vertu ou soldats déjà forts et bien aguerries dans la milice de Jésus-Christ, vous êtes donc obligés de venir assidument écouter sa parole qu'il vous annonce lui-même par la bouche des prédicateurs revêtus de sa mission. Tout vous y engage, tout vous en fait un devoir fondé sur ses divers effets, ainsi que sur vos besoins multipliés. Ce n'est pas seulement un flambeau qui éclaire l'esprit en dissipant ses ténèbres les plus épaisses; c'est encore un feu bienfaisant qui chauffe doucement le cœur en y allumant les flammes délicieuses de la sainte dilection. Ce n'est pas seulement un feu qui embrase saintement le cœur, c'est aussi un principe actif et divinement fécond qui agit sur la volonté et qui la fait agir par la pratique continuelle des bonnes œuvres nécessaires au salut. Il faut donc l'écouter et il n'est personne qui n'y soit obligé.

L'obligation d'entendre la parole de Dieu, vous venez de la voir. La frivolité des prétextes qui éloignent de la parole de Dieu, vous l'allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

La parole de Dieu a si fort dégénéré dans la bouche des prédicateurs modernes, qu'elle est bien plutôt la parole de l'homme que celle de Dieu. Elle est si stérile qu'elle ne produit aucun fruit, et que l'on sort du sermon tel qu'on y était entré, si l'on n'en sort pas plus coupable. En lui supposant même une sorte de vertu et de fécondité, on y peut suppléer facilement par la lecture des livres instructifs et pieux, qui ne sont pas moins propres qu'elle à instruire le fidèle de ses devoirs et à l'exciter à les accomplir. On n'est donc point obligé de l'entendre. Tels sont les prétextes qu'on allègue pour se dispenser d'entendre la parole de Dieu. Montrons-en la frivolité.

1^o La parole de Dieu, dites-vous mondains, a si fort dégénéré dans la bouche des prédicateurs modernes, qu'elle est bien plutôt la parole de l'homme que celle de Dieu. Tel est votre langage, je n'en suis pas surpris; c'est que vous ne l'aimez pas, cette parole divine, car si vous l'aimez vraiment, pour quoi donc n'allez-vous pas la recueillir de la bouche de l'homme de Dieu qui la prêche telle qu'elle est, sans fard, sans artifice, sans déguisement, sans ornement du moins

profane, sans adoucissement et dans toute sa force, sa simplicité, sa naïveté? D'où vient? C'est que vous craignez d'y entendre prononcer l'arrêt de votre condamnation. Vous n'aimez que le monde, et l'homme de Dieu vous dirait qu'il ne vous est pas permis de l'aimer, ce monde pervers et corrompu; que son amour est incompatible avec celui de Dieu; qu'il est condamné de Dieu, et qu'enveloppés dans sa condamnation, tous ses amateurs périront nécessairement avec lui. L'homme de Dieu vous dirait encore que si vous voulez vous sauver, il faut absolument vous détacher du monde, le haïr, le détester, le fuir, y renoncer, l'abandonner et vous en séparer, sinon toujours de corps, du moins toujours d'esprit, de cœur, d'affection, en usant comme n'en usant point, y vivant sans goût, sans inclination, sans attache, y vivant, ou plutôt y mourant à chaque instant et en ne vous regardant, en ne vous comportant que comme un crucifié à son égard. Voilà ce que l'homme de Dieu, ce prédicateur modelé sur les apôtres, vous dirait, et voilà précisément ce que vous ne voulez pas entendre.

Vous n'êtes donc pas sincères quand vous nous dites que la parole de Dieu est si fort altérée, dénaturée dans la bouche des prédicateurs modernes, qu'il n'est pas possible de l'y entendre et de l'y reconnaître. Je le veux cependant : les prédicateurs de nos jours, du moins plusieurs d'entre eux, mêlent leurs propres paroles à celle de Dieu, et altèrent cette dernière par cet alliage profane; ils se prêchent eux-mêmes autant ou plus que Jésus-Christ; mais malgré cette confusion est-il impossible de discerner les vérités salutaires de l'Evangile, et de les séparer des maximes relâchées avec lesquelles on voudrait les confondre, et ces ministres mêmes de la parole sainte qu'on accuse de l'altérer et de la corrompre, n'en disent-ils pas encore assez pour mettre dans la voie du salut ceux qui veulent y entrer, et beaucoup plus que la plupart de leurs auditeurs ne sont résolus de faire? Mais ces prédicateurs mêmes, dès qu'ils ont l'attache des premiers pasteurs, successeurs des apôtres, qu'ils en ont reçu leur mission et qu'ils paraissent munis de leurs pouvoirs, ne doivent-ils pas être regardés comme les envoyés de Dieu et les docteurs de sa loi, les interprètes de ses volontés, les guides qu'il a chargés de vous tracer la route qui doit vous conduire à lui? N'importe qu'ils ne la prennent pas toujours pour eux-mêmes; ils n'en sont pas moins les docteurs assis sur la chaire de Moïse, dont vous devez pratiquer les leçons, sans en suivre les exemples. Vous devez donc les écouter et pratiquer ce qu'ils vous disent, sans faire ce qu'ils font eux-mêmes, vous déclare le Sauveur du monde, lorsqu'il arrive que leurs actions ne correspondent point à leurs discours. C'est donc s'abuser soi-même que de chercher dans le travestissement de la parole de Dieu des raisons pour se dispenser de l'entendre. Le prétexte de sa stérilité n'est ni mieux fondé

ni plus propre à justifier ceux qui s'en éloignent.

2° A quoi bon aller l'entendre, vous disent-ils donc? Quel profit en fait-on? Quels fruits produit-elle? Rien de plus stérile, de moins profitable, de plus infructueux.

Accusateurs de la parole de Dieu, j'admets pour un instant les reproches que vous lui faites, et je vous demande d'où vient cette stérilité honteuse qui fait l'objet de vos inculpations vraies ou fausses. Est-ce de sa propre nature, ou bien des dispositions de ceux qui l'écoutent? On vient l'écouter sans préparation et sans intention, par contume, par habitude, par routine, par bienséance, par complaisance, par respect humain, par hypocrisie. On vient l'écouter par amusement et pour passer une heure de temps qui pèse; par vanité, par curiosité, par envie de blâmer, de contredire, de critiquer, et bien résolu de se roidir contre ses impressions. On l'écoute négligemment et sans attention, sans recueillement, avec distraction et un esprit volage qui erre au gré de mille pensées vaines, frivoles, dangereuses, méchantes, criminelles. On l'écoute en s'occupant à en faire de malignes applications aux autres, au lieu de se l'appliquer salutairement à soi-même. On l'écoute, le cœur plein d'affections déréglées, de désirs de grandeur, de projets de fortune, de plaisirs, de gloire. On l'écoute, et on ne l'a pas plutôt écoutée qu'on l'oublie absolument et sans y faire la moindre réflexion pour se dissiper et s'occuper de toute autre chose.

Faut-il s'étonner après cela de la stérilité de la parole de Dieu ainsi entendue, et ne sait-on pas que la parole de Dieu, pour produire son effet, ainsi que les sacrements, exigent dans ceux qui les reçoivent, des dispositions convenables? dispositions si nécessaires, que quand elles manquent dans les auditeurs, la sainte parole produit en eux des effets tout contraires à ceux qu'elle y produirait par la vertu qui lui est naturelle, si elle les y trouvait ces dispositions nécessaires. Ecoutez donc et tremblez, contempteurs superbes ou auditeurs indifférents de la parole de Dieu; elle veut vous sauver, cette divine parole, elle est de sa nature et de son propre fond une parole de salut; elle le veut et c'est dans les desseins de Dieu, qui vous la fait annoncer, sa première destination : vous ne le voulez pas, vous, et le peu de préparation que vous apportez pour la venir entendre, et la manière dont vous l'entendez, et les résistances positives que vous lui faites ne le prouvent que trop : eh bien, elle ne vous sauvera donc pas, puisqu'elle ne peut vous sauver malgré vous, mais elle vous condamnera, et au lieu d'être pour vous un signe de salut, elle imprimera sur vos fronts le sceau funeste de votre réprobation, puisqu'il faut qu'elle produise toujours quelque effet, bon ou mauvais, et qu'elle ne s'en retourne jamais vide vers celui qui vous l'envoie :

Verbum quod procedit de ore meo, non revertetur ad me vacuum. (Isa., LV.)

Mais est-il bien vrai que la parole de Dieu soit aussi stérile que vous le prétendez, vous qui ne venez jamais l'entendre ou qui ne l'entendez qu'avec une nonchalance qui ne diffère guère d'un insultant mépris, et ne jugez-vous pas de tous ceux qui l'écoutent par vos dispositions personnelles? Oui, car tandis que vous ne l'écoutez pas ou que vous ne l'écoutez qu'avec une injurieuse indifférence, elle produit les plus salutaires effets dans plusieurs de ceux qui l'écoutent comme ils doivent l'écouter : venez et voyez. Ici c'est un pécheur qui se sent subitement touché, attendri, et qui forme la résolution de quitter ses désordres pour embrasser la pénitence. Là, c'est un pénitent qui conçoit un nouveau désir de fournir jusqu'à la mort, la pénible carrière dans laquelle il est entré pour l'expiation de ses péchés. Plus loin, ce sont des justes qui ne peuvent entendre la parole de Dieu sans éprouver de nouvelles ardeurs pour lui, sans se sentir tout embrasés de son amour et résolus plus que jamais de mettre toute leur application à étudier et à contempler ses perfections, tout leur plaisir à le bénir, à le louer, à célébrer ses grandeurs, à exalter son saint nom, à chanter ses miséricordes, à faire briller sa sainteté dans la pureté de leurs mœurs, à retracer son image par une parfaite ressemblance. Partout, et de quelque côté qu'on porte ses regards, on voit, à la lumière du sacré flambeau de la parole de Dieu, on voit les ténèbres dissipées, les doutes éclaircis, les incertitudes fixées, les tentations découvertes et surmontées, les passions amorties, le charme imposteur des créatures qui fascinait si agréablement l'esprit, entièrement tombé, le monde, ce monde contagieux et source de corruption, principe de réprobation pour tous ceux qui s'y attachent et qui l'aiment, le monde reconnu pour ce qu'il est, et haï, détesté comme il doit l'être. Reconnaissez, mondains, ennemis déclarés de la parole de Dieu, reconnaissez à votre honte la fécondité de la parole de Dieu dans ces prodigieux effets, et ne nous objectez plus sa stérilité pour vous dispenser de l'entendre. Ne nous dites plus qu'on y peut suppléer par d'autres moyens.

3^e La parole de Dieu est d'institution divine. C'est Dieu même qui l'a établie dans son Eglise et qui l'a laissée à ses ministres comme le moyen le plus ordinaire et le plus efficace pour instruire les hommes de leurs devoirs, pour leur faire connaître, aimer et pratiquer les vérités de la religion, pour convertir les pécheurs, pour entretenir et perfectionner les justes, pour subvenir à tous les besoins des âmes dans leurs différents états. La prédication de la parole de Dieu doit être regardée comme la principale commission que Jésus-Christ, en quittant la terre, voulut donner à ses apôtres.

Allez, leur dit-il, allez par tout le monde.

Enseignez toutes les nations et apprenez-leur tout ce que je vous ai ordonné de leur apprendre, toutes les vérités de mon Evangile. Ne leur laissez rien ignorer de ce qu'il leur importe de savoir pour se sauver. Et ce que Jésus-Christ dit à ses apôtres, en leur donnant la mission divine avec sa bénédiction, il le dit dans tous les temps à tous leurs successeurs, dépositaires comme eux de la divine parole et chargés de l'annoncer aux peuples pour les instruire de toutes les vérités spéculatives et pratiques dont le connaissance leur est nécessaire pour opérer leur salut et parvenir au bonheur qui est la récompense de la foi agissante et féconde en bonnes œuvres. C'est donc sur la parole de Dieu que Jésus-Christ a fondé son Eglise, et c'est sur ce même fondement qu'elle reposera immobile comme un rocher jusqu'à la consommation des siècles, et qu'elle triomphera par son immobilité de tous les coups que lui porteront ses ennemis pour la renverser et la détruire. C'est encore par le même moyen de la parole de Dieu que Jésus-Christ la conservera cette Eglise, sa chère épouse, dans la pureté de la foi, non-seulement de cette foi spéculative qui se borne à la croyance des mystères, mais de cette foi agissante qui réprime les penchants criminels, corrige les défauts, purifie les mœurs, subjuge les passions, détruit tous les vices, pratique toutes les vertus, anime et règle toute la conduite du croyant. Il faut donc le prendre, ce moyen, comme le plus propre par son institution divine à produire dans ceux qui s'empressent d'y recourir, les plus salutaires effets. Il faut le prendre encore ce moyen comme l'une des marques les moins équivoques qu'on appartient à Dieu comme ses bien-aimés enfants qui ne trouvent rien de plus doux que de se rassembler sous ses ailes, au milieu de ses temples, pour l'y écouter parler lui-même par la bouche de ses ministres et y recueillir dans un silence d'amour et d'admiration, les paroles de vie qu'il leur adresse : *Qui ex Deo est, verba Dei audit. (Joan., VII.)*

Ne dites donc plus qu'on peut suppléer à la prédication par des lectures instructives et pieuses. J'avoue que la lecture des bons livres a des avantages considérables, et qu'on n'en peut trop conseiller, inculquer, recommander la pratique. J'atteste hautement son extrême utilité et les fruits sans nombre qu'elle ne cesse de produire. Et plutôt à Dieu qu'on ne vît que de ces sortes de livres dans les mains des fidèles, à la place de ces livres à jamais détestables qui ne sont propres qu'à salir l'imagination, à gâter l'esprit, à corrompre le cœur, à exciter et à nourrir les passions, à sécher jusque dans leurs racines tous les germes de religion, de piété, de vertu, en portant dans toutes les puissances de l'âme, le poison mortel de la licence et de l'impiété : plutôt à Dieu qu'on ne vît dans les mains des fidèles que des ouvrages pieux et capables de les prémunir contre le langage éma-

poisonné de l'irréligion, de la licence et de la volupté. On ne saurait trop leur recommander la lecture de ces sortes d'ouvrages. Mais il faut s'y appliquer en son temps et selon l'ordre qu'on doit mettre dans toutes ses actions, pour qu'elles soient bien réglées, méritoires, accomplies en tout point et agréables à Dieu : *Omnia secundum ordinem fiant.* (I Cor., XIV.) L'application à la lecture des bons livres ne doit donc rien prendre sur l'assiduité du fidèle à venir entendre la parole de Dieu. Celle-ci peut se glorifier d'avoir des avantages considérables sur les pieuses lectures. Elle a pour elle l'institution divine, le précepte de l'Eglise, un grand nombre de grâces spéciales qui y sont attachées, de préférence à la lecture privée des bons livres.

D'ailleurs, en se montrant assidu dans nos temples pour y entendre la parole de Dieu, on prêche soi-même par son exemple, on est d'une bonne odeur à son prochain, on l'édifie et on l'invite à y venir lui-même assidument pour satisfaire au même devoir. Et quel bien ne lui procure-t-on pas par cette conduite? Et qui ne sait que le précepte divin qui nous oblige d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, nous oblige aussi de lui procurer tout le bien que nous nous voulons à nous-mêmes, soit dans l'ordre de la société humaine, soit dans celui de la société religieuse et chrétienne? C'est en mettant cet ordre, cette subordination, cette harmonie dans ses différents devoirs qu'on accomplit toute justice et qu'on honore véritablement Dieu, en lui rendant ce qu'on lui doit, et aux autres ce qu'il nous ordonne de leur rendre. Quoi de plus avantageux! quoi de plus nécessaire! Peut-on être sauvé sans accomplir fidèlement tous ses devoirs? et peut-on accomplir tous ses devoirs sans écouter la parole de Dieu et sans édifier ses frères, en les invitant à l'écouter par son exemple? Dieu n'est-il donc pas assez grand, assez puissant, assez bon, assez magnifique pour qu'on s'empresse de l'écouter, quand il parle et de recueillir avec une sainte avarice les trésors de grâces qui sortent de ses lèvres avec ses paroles sacrées? Le salut n'est-il point assez important pour qu'on s'efforce de se le procurer à si peu de frais et par un moyen aussi facile et aussi efficace?

Ah! N..., reconnaissez donc tout le prix de la parole de Dieu et toute la frivolité des prétextes qu'on allègue pour se dispenser de l'entendre. Faites-vous un devoir religieux de l'entendre avec assiduité et dans le même esprit qu'il vous l'annonce lui-même par la bouche des prédicateurs qui ne sont que ses organes, c'est-à-dire dans un esprit de zèle pour sa gloire et pour votre salut. Ecoutez-la souvent avec cette sublimité de motifs, cette pureté d'intention. Ecoutez-la infatigablement avec respect, avec attention, avec la ferme propos de la prendre pour la règle invariable de vos pensées, de vos désirs, de vos desseins, de tou-

tes vos actions. Sainte parole de mon Dieu, c'est la résolution que je prends à l'instant : vous serez toujours désormais et le tendre objet de mon attention et la règle inflexible de ma conduite. Chaires chrétiennes du haut desquelles on nous l'annonce, cette parole sainte, vous me verrez assidument autour de vous pour l'écouter dans un silence de respect, d'adoration et de componction. Et vous, Verbe incarné, qui nous parlez vous-même dans ces sacrées tribunes par la bouche de vos ministres, faites entendre à mon cœur la voix secrète de votre grâce toute-puissante, qui le pénètre de sa douce onction, et l'embrace du feu de votre amour avec toute l'activité de sa flamme, comme vous fîtes autrefois en parlant aux disciples d'Emmaüs. Parlez à mon cœur, afin que, plein d'un mortel dégoût pour le langage des maîtres de l'erreur, ce perfide langage de la séduction, de l'irréligion et de la volupté, il n'ait de goût que pour les vérités célestes que vous enseignez aux hommes en conversant avec eux sur la terre, et qui seules peuvent nous conduire au ciel. Ainsi soit-il.

SERMON XXXIX.

Pour le quatrième dimanche après la sainte Trinité.

SUR LA VIE INTÉRIEURE.

Ni i abundaverit justitia vestra plusquam scribarum et pharisæorum, non intrabitis in regnum celorum. (Math., V.)

Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume du ciel.

Quel coup de foudre, je ne dis pas pour ces chrétiens qui n'en ont que le nom et qui méprisent également les menaces et les promesses évangéliques, je dis pour ces chrétiens mêmes qui les respectent, et qui accomplissent extérieurement tous les devoirs du christianisme. Leur justice, je le suppose, ne le cède point à celle des scribes et des pharisiens, qui passaient pour les plus réguliers observateurs de la loi judaïque. Ils observent scrupuleusement tous les points de la loi évangélique, et cependant ils se flatteraient en vain de partager les récompenses promises aux justes dans l'Evangile; pourquoi? C'est parce que leur justice, quoique pleine en apparence, n'est pas plus abondante que celle des pharisiens, qui n'était qu'une justice purement extérieure. Non, justice pharisaïque, qui vous bornez à l'accomplissement littéral de la loi, vous n'entrerez pas dans le royaume du ciel, car la lettre tue, loin de donner la vie bienheureuse! Que faut-il donc pour l'acquiescer? Il faut joindre l'esprit à la lettre, le cœur au corps des actions commandées par la loi, la vie intérieure à la vie extérieure : c'est ce qui va faire le sujet de ce discours; voici mon dessein.

La nécessité de la vie intérieure pour entrer dans le royaume du ciel : premier point.

La pratique de la vie intérieure pour

entrer dans le royaume du ciel : second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Nul chrétien n'entrera dans le royaume du ciel qu'après avoir rempli fidèlement tous ses devoirs envers Dieu, envers lui-même et envers ses semblables, d'une manière suffisante pour lui en donner l'entrée. Or, je dis que sans la vie intérieure, il est impossible au chrétien de remplir ainsi tous ses devoirs, d'où je conclus que la vie intérieure lui est absolument nécessaire pour l'introduire dans le ciel.

1° Quels sont les devoirs du chrétien envers Dieu? Comptez, si vous pouvez, tous les attributs de Dieu, tous ses titres et ses rapports envers le chrétien, tous les bienfaits dont il l'a comblé, tous les droits qu'il a d'exiger ses hommages, de lui prescrire des règles, de lui imposer des lois, et vous aurez une idée, quoique légère, de l'étendue des devoirs du chrétien envers Dieu. Tout ce que doit une créature à son Créateur, un sujet à son roi, un disciple à son instituteur, un esclave à son maître, un captif à son libérateur, un enfant à son père, une ouaille à son pasteur, une épouse à son époux, un client à son juge, un pauvre opprimé à son bienfaiteur et à son protecteur, un criminel au souverain qui lui fait grâce en le comblant de gloire, d'honneurs et de biens : tout cela et mille fois plus encore, le chrétien le doit à Dieu, qui réunit lui seul à son égard tous les titres qui fondent les devoirs, établissent les obligations; qui seul lui tient lieu de tout. Ah! le chrétien doit donc tout à Dieu, puisqu'il tient tout de lui dans tous les ordres, et dans l'ordre de la nature, et dans l'ordre de la grâce, et dans celui de la gloire; et qu'étant son ouvrage dans toutes les parties qui le composent, il se doit tout entier à lui. Ah! il est donc obligé de l'admirer, de le respecter, de l'estimer, de l'adorer, de le louer, de le bénir, de le glorifier, de le remercier, de le prier, de lui obéir, de le craindre, de l'aimer, d'espérer et de mettre toute sa confiance en lui, de se rapporter entièrement soi-même et tout le reste à lui. Il lui doit l'admiration à cause de sa sagesse; le respect, l'estime et l'adoration, à cause de sa grandeur suprême et de son infinie sainteté; la foi à cause de sa véracité, l'espérance et la confiance à cause de sa toute-puissance jointe à sa libéralité; la reconnaissance à cause de ses bienfaits, la prière, comme au dispensateur des grâces qu'il veut qu'on lui demande; l'obéissance à raison de la souveraineté et de l'universalité de son domaine; la crainte et l'amour, parce qu'il est également juste et bon, tendre et sévère, patient et implacable, quand on se fait un jeu de lasser sa longue patience. Le chrétien doit se rapporter tout entier avec tout le reste à Dieu, parce qu'il est la dernière fin comme le premier principe de toutes choses.

Or, comment pourrait-il remplir ces différents et indispensables devoirs sans le

secours et la pratique de la vie intérieure? Le juste ne vit-il pas de la foi? et cette foi, qui fait sa vie, n'est-elle pas une vertu intérieure et surnaturelle qui a Dieu pour objet immédiat, comme première vérité qui réside dans le fond de l'âme, d'où, lumière céleste, elle éclaire toutes ses puissances; qui embrasse également l'action de l'esprit et celle du cœur? Oui, à la lumière invisible du flambeau de la foi, l'esprit connaît Dieu et ses perfections infinies; il les connaît, il les contemple, il les admire, il les apprécie; et, après cette appréciation, il les présente au cœur pour exciter ses affections et tous les sentiments de tendresse dont il est capable envers ces ravissants objets. L'esprit les connaît, le cœur les aime. Il se fait entre ces deux puissances de l'âme un commerce intime de lumière et d'amour; éclairé du flambeau de la foi, l'esprit communique au cœur ses célestes clartés, et le cœur enflammé les lui renvoie plus pures, parce qu'elles ont passé par le feu de l'amour. De ce commerce réciproque de l'esprit et du cœur résulte dans l'âme la connaissance et l'amour de Dieu. Elle le connaît par réflexion; elle l'aime par goût et elle l'aime de préférence à tout le reste. Cette connaissance et cet amour ne sont-ils pas deux opérations intérieures de l'âme?

Dieu est esprit, et il ne reconnaît pour ses vrais adorateurs que ceux qui l'adorent en esprit et en vérité. C'est le tribut qu'il exige de la créature intelligente, et qui consiste à le reconnaître pour l'Etre suprême, l'Etre des êtres, l'Etre même; à attester son souverain domaine sur tout ce qui existe, à s'anéantir en sa présence avec un saint et religieux tremblement, à se soumettre et à se consacrer entièrement à lui, pour faire en tout sa volonté. Or cette consécration, cette adoration véritable, ce religieux tremblement, ce pieux anéantissement qui résident dans le fond intime de l'âme, sont si nécessaires pour rendre à Dieu le culte qu'il exige de la créature raisonnable, ce chef-d'œuvre de ses divines mains, et surtout du chrétien, que sans eux, tout l'appareil du culte extérieur, quelque imposant et quelque majestueux qu'il puisse paraître aux yeux des hommes, n'est à ceux de ce Dieu délicat et jaloux qu'un culte faux, hypocrite, indigne de ses regards, et qu'il rejette avec mépris, en attendant qu'il le punisse de tous ses foudres.

Non, non, le Dieu de l'esprit et du cœur, le Dieu qui est lui-même tout esprit et tout cœur, ne peut se contenter d'un culte purement extérieur, sa nature et tous ses attributs s'y opposent : il lui faut des hommages moins grossiers, un encens composé du parfum délicat des plus intimes dispositions de l'âme. Chrétiens qui m'écoutez, croyez-en à lui-même lorsqu'il vous déclare par la bouche d'un de ses évangélistes que son royaume est au dedans de vous : *Regnum Dei intra vos est.* (Luc., XVII.) C'est là, dans le sanctuaire secret de vos âmes, qu'il a établi son trône pour y recevoir vos hommages, ses

hommages de pensées et d'amour qui partent du cœur éclairé et guidé par l'esprit ; c'est là que, père tendre, il vous parle à chacun de vous le langage de la tendresse, en vous demandant la portion de vous-mêmes dont il est principalement jaloux : votre cœur. O mon fils, mon cher fils, vous dit-il, donnez-moi votre cœur : *Fili, præbe mihi cor tuum !* (Prov., XXIII.) C'est le don que je souhaite de préférence à tous les autres, qui doit les précéder tous et sans lequel toutes les offrandes que vous pourriez me faire ne pourraient m'être agréables ni vous attirer un seul de mes regards. Non, ils ne peuvent tomber, ces regards de bonté, de miséricorde, de complaisance, d'amour, ils ne peuvent tomber que sur des hosties exposées à mes yeux par la main du cœur ; elle seule peut m'immoler des victimes dont la fumée s'élève comme un encens d'agréable odeur jusqu'au pied de mon trône, jusque sur mon sein ; mon cœur n'a qu'un désir : celui de posséder le vôtre tout entier. C'est ainsi que vous parle Dieu lui-même ; et voilà ce qui prouve que vous ne pouvez remplir vos devoirs envers lui sans que le cœur les anime et les préside, ou, ce qui est une même chose, sans l'exercice de la vie intérieure, de cette vie de foi agissante par l'amour qui est la vie propre du chrétien justifié par la grâce sanctifiante. Elle est encore nécessaire, cette vie intérieure, pour l'accomplissement de ses devoirs envers lui-même.

2° L'homme se doit sans doute quelque chose à lui-même ; il a, dans quelque état qu'on le considère, des devoirs personnels dont la violation suffit pour le perdre, et dont l'accomplissement est nécessaire à son salut. Mais quel obstacle ne trouve-t-il point dans son propre fond au fidèle accomplissement de ces devoirs décisifs de son bonheur ? Son amour effréné pour lui-même, la corruption de son cœur et son funeste penchant pour le mal ; l'ardeur, la multiplicité, la variété de ses desirs, la violence et la tyrannie de ses passions ; sa faiblesse pour leur résister et sa pente pour les satisfaire, jointe aux charmes si puissants des objets sensibles qui les excitent, tout cela le perdrait sûrement en l'empêchant de remplir ses devoirs envers lui-même, s'il n'avait un frein qui l'arrêtât sur le bord du précipice, en enchaînant ces meurtrières cupidités. Et ce frein salutaire, c'est l'exercice même de la vie intérieure dirigé par la foi, ou le bon usage des facultés de l'âme, qui pense, examine, médite, considère avec attention, réfléchit en se repliant sur elle-même pour lire dans son propre fonds les notions intrinsèques de ses devoirs envers elle-même, qui y sont profondément gravés par le doigt du Créateur, et plus profondément retracés par le sang du Rédempteur des hommes. C'est à la lumière du flambeau de la foi que l'homme intérieur découvre ses obligations si conformes à l'excellence de sa nature et de ses facultés spirituelles, ainsi qu'à la hauteur

de ses destinées, et qu'il forme la résolution de les prendre pour la règle de sa conduite, malgré les pièges semés sous ses pas pour le surprendre, malgré les prestiges de l'erreur qui s'offrent à l'envi pour le tromper, malgré les cris séditionnels des passions en fureur et qui s'arment de toutes pièces pour le combattre et le renverser. Oui, semblables à ces chaînes invisibles qui retiennent dans les bords de l'océan les flots mutinés, lorsqu'ils s'efforcent de franchir leurs limites, les réflexions profondes de l'homme intérieur éclairé du rayon de la foi sont comme autant de traits de lumière qui arrêtent ses passions, lorsqu'elles veulent se soulever, et les abattent aux pieds de sa religion et de sa raison, leurs légitimes souveraines. Ce n'est qu'à qu'à force de se contempler, de s'étudier lui-même, de méditer, de réfléchir sur les mouvements de son cœur et la nature des passions qui l'agitent et le corrompent, qu'il vient à bout de les dompter, de les abattre et d'établir sur leurs ruines les vertus contraires. C'est ainsi qu'il surmonte l'orgueil par l'humilité, la vanité par la modestie, le luxe fastueux par la simplicité, l'ambition par le contentement dans la médiocrité ou la bassesse de son état, l'avarice par le détachement des biens de la terre et l'estime de la pauvreté, l'envie par la joie des avantages du prochain, la paresse par le travail et le bon emploi du temps, la colère par la douceur, la dissipation et la démanigaison de parler par le recueillement et le silence, les caprices et les bizarreries de l'humeur, par une constante égalité d'âme ; les murmures et les impatiences dans les différentes peines de la vie, par une parfaite soumission à la volonté de Dieu et à toutes les dispositions de sa providence ; la sensualité, par la mortification de la chair et des sens ; l'amour-propre par la haine évangélique de lui-même, qui n'est autre chose que ce saint amour, cet amour surnaturel et bien ordonné qui fait qu'on s'aime soi-même en vue de Dieu et du bonheur éternel qu'il prépare à l'homme vertueux, fidèle observateur de ses lois. C'est donc ainsi et par l'exercice assidu de la vie intérieure qu'il remplit tous ses devoirs envers lui-même et envers la société dont il est membre.

3° Les hommes ne sont point faits pour demeurer isolés et séparés les uns des autres par des espaces qui leur interdisent toute communication. La nature les porte à s'unir ensemble et à former des sociétés pour s'entraider et se secourir mutuellement dans leurs différents besoins, soit de l'âme, soit du corps. Tel est le devoir de l'homme et surtout du chrétien dans l'état social envers ses semblables. Or, je dis que sans l'usage de la vie intérieure le chrétien même ne pourra remplir comme il faut les devoirs que la raison et la religion de concert lui imposent envers ses semblables.

Les aimer sincèrement comme soi-même en vue de Dieu, les aimer lors même qu'ils nous haïssent, et ne se venger de leurs outrages que par des bénédiction et des bien-

faits, à l'exemple du Père céleste, qui fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants, sur les religieux adorateurs comme sur les impies blasphémateurs de son saint nom; regarder tous les hommes comme ses frères, et observer à leur égard toutes les lois de la fraternité, de la sincérité, de la droiture, de la justice; se montrer envers tous justes, équitables, vrais, droits, sincères; prévenants, officieux, sensibles, humains, compatissants, bienfaisants, charitables; les assister volontiers dans tous leurs besoins, tant de l'âme que du corps, et leur donner des secours analogues à ces différents besoins, selon toute l'étendue de son pouvoir et de ses facultés. Tels sont en général les devoirs du chrétien envers ses semblables.

Or je soutiens qu'il ne pourra jamais remplir constamment ces devoirs multipliés sans le secours de la vie intérieure qui lui rappelle souvent l'esprit du christianisme et les obligations du chrétien, les motifs essentiels qui doivent le déterminer à s'acquitter fidèlement de ces obligations; les magnifiques promesses attachées à sa fidélité à les remplir, et les châtimens horribles qui feront la juste peine de leur transgression. Je soutiens que sans le secours d'une vie de recueillement, d'oraison, de réflexions, de méditations sérieuses et profondes sur les grandes vérités de la religion chrétienne, ceux qui la professent ne pourront s'acquitter comme il faut des devoirs qu'elle leur prescrit les uns envers les autres, ces devoirs qui coûtent tant à une nature déréglée, corrompue, qui n'aime qu'elle-même, et qui ne peut, sans se faire une violence extrême, répandre des bienfaits sur les autres. Carenfin sera-ce ce riche qui n'aura jamais pensé au précepte de l'aumône, que l'on verra s'appauvrir lui-même pour enrichir, ou du moins soulager les pauvres, en versant d'amples aumônes dans leur sein? Sera-ce ce grand du monde qui, sans s'être bien pénétré du néant des grandeurs humaines par des méditations profondes, comprendra qu'il n'est grand que pour protéger les petits et arracher ceux qu'on opprime des mains barbares de leurs cruels oppresseurs? Sera-ce ce monarque qui, sans avoir souvent réfléchi sur l'étendue des devoirs attachés au rang suprême, saura que le Roi des rois ne l'a placé sur la tête des autres que pour le faire régner lui-même dans ses Etats et rendre ses sujets vertueux et heureux? Tous ces chrétiens toujours dissipés, toujours emportés par le tourbillon des affaires ou des plaisirs et des vains amusements, auront-ils le courage de se gêner, de se captiver au point de renoncer à toute occupation inutile pour aller tantôt visiter les prisonniers dans leurs tristes cachots, tantôt chercher les pauvres abandonnés dans leurs sombres réduits, tantôt consoler et servir les malades en se clouant aux lits de leur douleur, à moins qu'ils ne rentrent en eux-mêmes pour méditer l'Evangile et se convaincre de la nécessité des œuvres de

miséricorde pour le salut? Non sans doute, et l'expérience de tous les temps prouve assez qu'il n'y a que les chrétiens réfléchis, méditatifs, intérieurs, qui soient capables de s'acquitter et qui s'acquittent en effet, comme il faut, de leurs devoirs envers leurs semblables. La religion toute seule qu'ils professent, cette religion essentiellement et principalement intérieure, cette religion qui parle à l'esprit et au cœur, cette religion toute seule bien approfondie et bien méditée peut les éclairer et les toucher assez fortement pour les déterminer à sacrifier tout et à se sacrifier eux-mêmes tout entiers au service de leurs frères.

Il est donc vrai que la vie intérieure est nécessaire pour entrer dans le royaume des cieux, et que sans elle le chrétien ne peut remplir tous ses devoirs comme il faut.

La nécessité de la vie intérieure: vous venez de la voir. La pratique de la vie intérieure: c'est le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT.

La pratique de la vie intérieure suppose l'idée de l'immensité de Dieu qui le rend présent partout, au ciel, en la terre, au fond des abîmes, au milieu de nous-mêmes, par son essence, par sa puissance, par sa sagesse, par tous ses attributs, par tout lui-même. Il est donc présent dans toutes les créatures. C'est lui qui après les avoir tirées du néant les conserve, les soutient, les anime, leur donne l'être, le mouvement et la vie, dit l'Apôtre. C'est lui qui les gouverne, les orne, les féconde, les embellit; leur donne moment à moment tout ce qu'elles ont d'âme, de vie, d'existence, de grâces, de propriétés, d'énergie, de vertu, en versant continuellement sur elles les bienfaits à pleines mains. Oui, mon Dieu! vous remplissez le ciel et la terre, la mer et le fond des abîmes, vous remplissez tout, vous animez tout, vous soutenez et conduisez tout, depuis ces globes de lumière qui roulent avec tant de majesté et d'éclat sur nos têtes, jusqu'à ces vils insectes qui rampent si basement sous nos pieds, et ce serait vainement que l'on voudrait éviter votre présence: on ferait d'inutiles efforts pour se soustraire à vos regards.

Cette vérité supposée, je dis que le chrétien qui veut s'appliquer à la vie intérieure trouve dans l'immensité de Dieu qui le rend présent partout, et les motifs et les moyens de cette pratique. La vive persuasion de l'immensité d'un Dieu, être infiniment parfait, qui est présent partout, au dehors comme au dedans de nous, et qui voit toutes nos plus subtiles pensées, tous nos desirs, tous nos desseins, toutes nos actions: quoi de plus fort pour engager le chrétien à mener une vie tout intérieure, toute de recueillement, d'attention, d'application, à la présence de cet être infini qui remplit tout; et, en même temps, quoi de plus propre à lui en faciliter la pratique? Elevez-il les yeux de sa foi jusqu'au plus haut des cieux, ce brillant séjour des bienheureux,

il y voit, ce chrétien fidèle, il y voit un Dieu infiniment heureux dans les splendeurs de sa gloire, qui fait couler comme un fleuve majestueux et son bonheur et sa gloire dans le sein des immortels tous étroitement unis ensemble, sans envie, sans murmure, sans dispute, par les liens sacrés de l'amour; tous brillants de la lumière du soleil de justice, rayonnants de son éclat, embrasés de ses feux, revêtus de sa sainteté; tous jouissant de la plénitude de la science, de la vérité, de la charité, de la paix, de la joie, du bonheur de la Divinité; tous divinisés, en quelque sorte, et changés en autant de dieux par la participation de la nature divine. Regarde-t-il des yeux du corps ce ciel matériel et visible, il admire dans cette voûte brillante de mille astres l'habileté du suprême ouvrier qui les y a placés avec tant d'art, et qui les fait rouler si régulièrement sur nos têtes.

Le chrétien intérieur abaisse-t-il ses regards sur la terre, quelle foule de traits il y découvre partout de la main libérale et prodigue de son Dieu envers les hommes ! Ici des herbes et des plantes; là des arbres et des fruits; l'émail des prairies, le coloris des fleurs et leur parfum; plus loin des fontaines, des ruisseaux, des rivières, de riches coteaux, des vallées abondantes, des campagnes fertiles et les douces rosées qui les humectent pour les fortifier; plus loin encore des animaux de toute espèce, dont les uns servent à nous faire vivre par leur mort violente et leur destruction, les autres à nous convir de leurs dépouilles, ceux-ci à nous divertir et à nous récréer par leur souplesse et leur agilité, ceux-là à nous servir de modèles ou par leur assiduité au travail ou par leur fidèle attachement à leurs maîtres, en devenant ainsi tantôt les victimes de nos besoins, tantôt les instruments de nos plaisirs et tantôt les ministres de notre instruction.

Si le chrétien jette les yeux de l'esprit avec ceux du corps sur les rangs et les conditions qui partagent le monde, que n'y voit-il pas encore des attributs et des perfections de la Divinité ? Il voit sa grandeur, sa puissance et sa majesté dans les monarques, sa sagesse dans les législateurs, sa justice dans les magistrats préposés pour la rendre, sa science et ses lumières dans les génies supérieurs qu'il éclaire d'une façon spéciale, sa sainteté dans l'innocence et la pureté des mœurs de ces hommes justes qu'il sanctifie par sa grâce, sa beauté ravissante dans tous les objets qui brillent de quelques rayons échappés de ses charmes, sa bonté bienfaisante dans tous les bienfaiteurs de l'humanité souffrante, ces hommes de miséricorde qui ne cessent de répandre les secours à pleines mains sur tous les malheureux et de soulager toutes les misères. Ah ! dans tous les êtres bienfaisants le chrétien reconnaît son Dieu, ce Dieu père de la grande famille du monde qu'il porte tout entier dans son sein paternel, dont la providence s'étend à tout, et jusqu'au passereau qui se plaît dans

la solitude des toits, et jusqu'au lis des champs qui pare les campagnes en éblouissant les yeux par sa blancheur; ce Dieu père surtout des hommes, ses enfants privilégiés, auxquels il donne tout, moment à moment, avec tant de tendresse, et dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce.

A ce mot de l'ordre de la grâce, qu'est-ce que le chrétien ne voit pas dans la personne de son Dieu relativement à son salut et à l'ordre surnaturel de sa religion et de sa foi ? O bonté infinie ! ô bienfaits sans nombre et sans prix ! Il y voit un avocat, un médiateur, un prêtre, un pontife, un pasteur, un sauveur, un rédempteur qui est descendu du ciel en terre pour le chercher, qui a souffert et qui est mort pour le racheter et le sauver, qui a versé tout son sang pour le laver, le blanchir, le purifier de toutes les souillures du péché; qui s'est voué à la honte et à l'opprobre pour en faire un vase d'honneur et de gloire, de vase de colère et d'ignominie qu'il était; qui s'est fait homme de douleur pour l'arracher au supplice de l'enfer et le faire héritier du ciel; qui, dans un banquet tout divin, lui donne encore tous les jours sa chair adorable pour le nourrir et son sang précieux pour l'abreuver; oui, son sang, ce sang même qu'il versa tout entier sur la croix pour le sauver et qu'il lui offre sur l'autel dans la coupe du salut, afin qu'en coulant jusque sur son cœur il y grave en caractères ineffaçables le gage de la résurrection glorieuse qui le rendra victorieux de la mort et de la corruption du tombeau, en le portant jusqu'au séjour de l'immortalité.

Telles sont les vues du chrétien intérieur; il voit Dieu partout, en toutes choses et dans lui-même. Et de là ces clartés célestes, ces connaissances lumineuses, ces élévations sublimes de son esprit et cet esprit de recueillement qui ne l'abandonne jamais. De là ces sentiments délicieux dans le cœur, ces tendres et amoureuses saillies, ces transports d'amour, ces mouvements vifs, impétueux, rapides; ces élans, ces soupirs, ces langueurs, ces désirs véhéments de s'unir à son bien-aimé pour ne plus s'en séparer. De là encore, ah ! quel anéantissement en sa présence ! quelle crainte de lui déplaire et de blesser ses yeux jaloux ! quelle envie de lui plaire ! quelle ferveur dans son service ! quelle soumission à ses ordres ! quel abandon aux soins de sa providence ! quelle force à soutenir ses épreuves ! quels efforts pour s'avancer et courir dans la voie de la perfection et de la sainteté qu'il exige ! quelle pureté d'intention pour tout lui rapporter comme à la fin dernière de tout !

Tels furent les justes des deux testaments, ces amis, ces favoris de Dieu, les confidents de ses secrets, les dépositaires de ses grâces, les héritiers de son royaume. Qu'est-ce que l'Écriture nous dit d'Enoch, ce juste si distingué par l'éminence de ses vertus qu'il fut le seul, avec Èle, qui mérita

d'être exempt de la mort? Elle nous dit simplement qu'il marcha en la présence de Dieu : *Ambulavit cum Deo* (*Gen.*, V); c'est-à-dire qu'il mena une vie intérieure de recueillement, d'amour, qui lui fit voir et aimer, adorer et servir Dieu présent partout, en s'adonnant sous ses yeux, pénétré de sa grandeur suprême. Abraham, ce grand patriarche et le père des croyants, ne suivit pas une autre marche pour parvenir à la perfection la plus sublime d'après les instructions de Dieu même; marchez devant moi, lui dit-il : *Ambula coram me* (*Gen.*, XV), regardez-moi continuellement comme le témoin de vos pensées, le juge de vos actions, la règle de vos mœurs, l'arbitre de vos destinées, et vous serez parfait : *Et esto perfectus*. (*Ibid.*) Si des contrées que parcourt Abraham au milieu des nations idolâtres je me transporte sur les bords et dans les solitudes du Jourdain, j'y vois le plus grand des enfants des hommes et le précurseur du Messie, Jean, dans le désert, où il ne s'occupe que de Dieu et de ses perfections divines, et des rigueurs de sa justice à l'égard des pécheurs impénitents, et des richesses de sa bonté, des trésors de sa miséricorde envers les justes et de l'excès de l'amour du Père pour le monde, dans le don qu'il lui a fait de son Fils unique pour effacer ses péchés, son Fils unique, ce doux agneau qui devait mourir et qui est mort en effet pour le sauver, ce monde pécheur, et laver ses crimes dans son sang : *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi*. (*Joan.*, I.)

Si des rives et des solitudes du Jourdain, je passe à la bourgade de Nazareth, qu'y vois-je? Marie et Joseph, Marie la mère vénérable de Jésus, et Joseph son père putatif, tous les deux sous leur toit rustique, ravis sans cesse en admiration à la vue du Verbe fait chair et de la plénitude de la divinité qui habite corporellement en lui.

En promenant mes regards sur les différentes parties du monde chrétien, je vois un Paul dans son ermitage, un Antoine dans son désert, une multitude de solitaires dans leurs antres et sur leurs rochers, des foules de cénobites et de vierges cachés, ensevelis dans leurs monastères comme dans leurs tombeaux : qu'y font-ils? Tout ce que l'on peut et plus qu'on ne peut imaginer de grand, d'utile, de nécessaire, d'auguste, d'important. Ils y méditent les jours anciens, les années éternelles; ils s'y occupent de l'affaire de leur salut, cet unique nécessaire en comparaison duquel tout le reste n'est qu'un jeu d'enfant; ils y contemplent Dieu, ce Dieu tout-puissant devant qui tous les potentats de la terre sont moins que des atomes; Dieu cette beauté suprême, cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle qu'on ne peut jamais se lasser de contempler et d'admirer, parce que plus on la contemple, plus on lui trouve de charmes dignes d'admiration; Dieu et tous ses attributs divins, et toutes les richesses de sa grâce, et tous les excès de son amour, et l'immensité de ses bienfaits envers les

hommes. Ils y contemplent Dieu l'être des êtres, l'être par essence, l'être infiniment parfait, et les heures ne leur paraissent qu'un moment dans ce délicieux exercice; ils y passent quelquefois les nuits entières et accusent d'inclémence les rayons naissants du soleil qui vient troubler le doux repos qu'ils goûtent dans leurs nocturnes contemplations. Heureux contemplatifs que votre état est honorable, votre office auguste et avantageux, votre sort digne d'envie!

Paraissent, profonds politiques, vous qui ne les regardez que comme des plantes parasites qu'il faut extirper et retrancher du monde, ces âmes qui soutiennent le monde et pour lesquelles seules le monde subsiste, paraissent et dites-nous lesquels méritent mieux de subsister et de vivre, ou de ces hommes malfaisants et chargés de crimes dont le monde est rempli et qui ne subsistent qu'à la honte de l'humanité pour le malheur des humains, ou de ces anges tutélaires du monde, de ces amis, de ces favoris de Dieu dont toute l'occupation est de le contempler, de le louer, de le prier, de fléchir sa colère, d'implorer sa clémence, d'attirer ses grâces et ses bienfaits de tout genre sur le monde? Pour vous, chrétiens, qui les respectez, ces amis de Dieu si dignes de respect, faites encore une chose de plus pour le bien de vos âmes, celle de les imiter autant que peuvent le comporter les devoirs attachés à vos différents états, et quel est l'état du monde qui ne puisse s'allier avec l'esprit intérieur de recueillement et de prière? Le monarque qui manie le sceptre, assis sur son trône, peut prier et contempler Dieu comme le berger qui porte la houlette sur les pas de son paisible troupeau. Au milieu du bruit des armes et du tourbillon des affaires inséparables de la royauté, le roi David ne le perdait jamais de vue, il l'avait toujours devant les yeux, et c'est lui-même qui nous l'assure : *Providebam Dominum in conspectu meo semper*. (*Psal.* XV.) Pourquoi ne feriez-vous pas dans vos différents états moins accablants que celui de la royauté, ce que faisait un grand roi chargé des affaires de la paix et de la guerre, parmi les délices d'une cour florissante et les flatteries des courtisans?

Direz-vous que l'embarras et la multiplicité de vos affaires vous empêchent de pratiquer la vie intérieure et de vous occuper de Dieu? Quoi! le voilà tout près de vous, ce Dieu qui vous paraît si éloigné, si élevé, si inaccessible. Vous en êtes environnés, investis de toute part, que dis-je? vous en êtes remplis, pénétrés; il est au dedans de vous, je ne dis pas comme un juge assis sur son tribunal pour vous frapper de terreur, ou un roi sur son trône pour vous éblouir par l'éclat de la gloire qui l'environne, je dis comme un père tendre et le plus tendre des pères, pour parler à ses enfants et les entendre parler eux-mêmes, pour les exciter à lui ouvrir leurs cœurs, à lui exposer leurs besoins, à lui faire connaître toutes leurs

peines, pour y entériner leurs requêtes, y exaucer leurs prières, y remplir tous leurs justes désirs. Que tardez-vous donc à entrer dans le sanctuaire de vos âmes pour l'y trouver ce Dieu si saint, mais si indulgent pour les pécheurs qui le cherchent et reviennent à lui dans la sincérité de leurs cœurs, ce Dieu si grand, mais qui met un voile sur sa grandeur pour ne pas écarter ceux qui vont le trouver, et qui s'incline vers eux pour les attirer à lui; ce Dieu si riche et si puissant, mais si libéral et si bon, qu'il ne veut user de son pouvoir et de ses richesses que pour faire des heureux en versant les grâces et les dons de toute part?

Allez donc, N..., allez, courez, volez à ce Dieu père qui vous attend, qui vous appelle, qui vous invite, qui vous presse d'aller à lui en vous tendant les bras. Nulle excuse, nul délai, nul retardement : tous les moments qui retarderaient la rapidité de votre course vers lui seraient perdus pour vous. Qu'il n'y ait ni embarras, ni affaire domestique ou étrangère ou publique qui puisse vous empêcher de rentrer souvent en vous-mêmes, pour vous y prosterner en esprit aux pieds du trône du Dieu de majesté et de bonté qui y habite, pour lui rendre vos hommages et lui faire les protestations les plus sincères de votre foi, de votre respect, de votre gratitude, de votre amour, de votre confiance dans ses bontés, de votre soumission à ses ordres, de votre abandon aux soins de sa providence, de votre total dévouement à son service, et de votre fidélité inviolable dans l'accomplissement de vos promesses et de vos engagements envers lui. Par cet esprit de recueillement et en rentrant ainsi très-souvent en vous-mêmes, pour y contempler Dieu qui y réside et lui rendre vos hommages, vous acquerez la sainte habitude, le don précieux de sa divine présence, vous l'adorerez en esprit et en vérité; vous pratiquerez cette vie intérieure qui vous facilitera l'accomplissement de tous vos devoirs envers Dieu, envers vous-mêmes et envers vos semblables; votre justice sera plus abondante que celle des scribes et des pharisiens; elle sera pleine, complète, parfaite, et cette plénitude de votre justice vous méritera la plénitude de la récompense qui vous est réservée dans le ciel, que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON XL.

Pour le cinquième dimanche après la sainte Trinité.

SUR L'AUMÔNE.

Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.
(Psal. XL.)

Heureux l'homme qui a l'intelligence sur le pauvre et l'indigent.

Qu'est-ce donc, N..., qu'avoir l'intelligence sur le pauvre et l'indigent? Il vous importe sans doute de le savoir, puisque votre bonheur y est attaché, et que le Roi-Prophète déclare heureux le privilégié mortel qui jouit

de cet avantage : *Beatus*. Avoir l'intelligence sur le pauvre et l'indigent, c'est regarder les pauvres comme les sacrements de notre religion, qui cachent de grandes choses sous de faibles apparences. C'est, le flambeau de la foi à la main, percer les sombres voiles qui couvrent les pauvres, pour découvrir quelque chose d'auguste et de divin dans leur personne. C'est y voir Jésus-Christ l'Homme-Dieu, à travers leurs haillons déchirés, et ne les voir eux-mêmes que comme ses images, et des autels qui nous suivent partout, afin que, sur ces autels ambulants et vivants, nous puissions offrir, en tout lieu, le sacrifice de nos aumônes, selon la belle pensée d'un Père de l'Eglise. O offrande ! ô sacrifice ! ô sacerdoce ! Ah ! que l'aumône réfléchit de grandeur sur le front de ceux qui l'exercent assidûment, et que saint Grégoire de Naziance (*Orat. de pauper. amore*) avait bien raison de dire que l'homme n'a rien de plus grand, de plus divin, que de secourir ses semblables ! C'est ce qui m'a engagé à vous entretenir une seconde fois de l'aumône. Je vous en ai fait voir l'excellence et la nécessité, ou l'obligation dans un premier discours. Je viens aujourd'hui vous en montrer les avantages et vous en développer les règles ou les conditions. Voici mon dessein.

Les avantages de l'aumône : premier point.
Les règles ou les conditions de l'aumône : second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

L'aumône est un sacrifice d'adoration, un sacrifice d'expiation, un sacrifice de louanges, un sacrifice d'impétration : elle est donc d'une grande utilité pour adorer Dieu, pour expier le péché, pour louer et bénir le souverain Seigneur de toutes choses, et pour en obtenir des grâces : voilà ses avantages.

1^o Je dis d'abord que l'aumône est un sacrifice d'adoration ; car en quoi consiste-t-elle cette adoration, devoir essentiel, indispensable de la créature raisonnable envers le Créateur ? Elle consiste à rendre à Dieu la gloire qui lui est due, comme au souverain Seigneur et au Maître absolu de l'univers ; à reconnaître son excellence, son indépendance, la souveraineté et l'universalité de son domaine sur toutes les créatures, l'ouvrage de ses mains ; à lui faire hommage de tout ce que nous avons, de tout ce que nous pouvons, de tout ce que nous sommes, comme d'un pur présent de sa bonté toute gratuite à notre égard, en attestant hautement et son pouvoir absolu sur nous, et notre dépendance de lui en toutes choses. Or n'est-ce pas ce que fait le chrétien intelligent, qui sait que Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, reçoit lui-même ce qu'il donne aux pauvres, et qui accomplit dans cette vue le précepte de l'aumône ?

Je le crois, ô mon Dieu, se dit-il à lui-même, dans le secret langage du cœur, et en se prosternant en esprit aux pieds des indigents qu'il assiste, je le crois, vous êtes dans ces pauvres nécessiteux, et vous tenez fait à vous-même ce que nous faisons pour les

soulager. Je sais, d'ailleurs, que tous mes biens ne sont qu'un pur effet de votre libéralité envers moi, et que ce qui vient de vous doit retourner à vous, comme à son premier principe et à sa dernière fin. Recevez donc ce pain que j'ai reçu de vous et que je vous rends, en le donnant au pauvre votre représentant, comme un aveu de votre souverain domaine sur moi, et de ma dépendance totale envers vous. Recevez cet habit dont vous avez besoin pour vous couvrir et pour vous soustraire à la rigueur du froid. Agréez cette pièce de monnaie, pour subvenir à vos différentes nécessités. Ne dédaignez pas ce verre d'eau froide, pour étancher votre soif. Tout cela n'est rien, je le sais, je le confesse, en comparaison de ce que je vous dois, puisque vous m'avez tout donné; mais je vous conjure de l'accepter comme le tribut de ma dépendance absolue, comme l'hommage de mon respect et de mon obéissance, comme le faible témoignage des sentiments dont je suis pénétré pour vous, ô vous, source féconde, mer immense, plénitude et principe adorable de tous les biens. L'aumône est donc un sacrifice d'adoration. C'est un sacrifice d'expiation.

2° L'Ecriture sainte nous atteste en cent endroits cette rare prérogative de l'aumône. L'iniquité se rachète par la miséricorde et la vérité, dit l'auteur des proverbes : *Misericordia et veritate redimitur iniquitas.* (Prov., XVI.) Ouvrez votre main au pauvre, afin que votre expiation soit entière, s'écrie l'Ecclésiastique : *Pauperi porrigite manum tuam, ut perficiatur propitiatio.* (Eccli., VII.) L'aumône efface les péchés, disait Tobie à son fils : *Ipsa est quæ purgat peccata.* (Tob., XII.) Rachetez vos péchés par les aumônes, et vos iniquités par les œuvres de miséricorde envers les indigents. C'est la leçon que faisait à un prince couvert de crimes le prophète Daniel. O rachat ! ô puissance ! ô vertu expiatoire de l'aumône !

Ce n'est pas que l'aumône ait par elle-même la vertu de remettre les péchés et de justifier le pécheur en le réconciliant avec Dieu : non. L'apôtre saint Paul nous apprend (I Cor., XIII) que quand il aurait distribué tout son bien pour la nourriture des pauvres, cela ne lui servirait de rien, s'il n'avait la charité, c'est-à-dire la grâce sanctifiante attachée au sacrement de pénitence, ou à la contrition avec le vœu du sacrement.

Qu'est-ce donc que l'Ecriture veut nous dire par ces magnifiques éloges qu'elle prodigue à l'aumône, en nous déclarant que l'aumône purifie tout; qu'elle rachète les péchés, les efface, les éteint, comme l'eau éteint le feu ? Elle veut nous faire entendre que l'aumône est une excellente préparation à la justification; qu'elle y conduit ordinairement, quand on la fait dans un esprit de foi, et avec un désir sincère de l'obtenir; qu'elle la mérite, sinon à titre de justice, du moins à titre de convenue fondée sur la nature de cette vertu, et sur les promesses de Dieu en sa faveur. L'Ecriture veut encore nous faire connaître que l'aumône a une

sorte d'empire sur Dieu même, et une force toute singulière pour toucher son cœur bien-faisant; ce qui a fait dire à saint Jean Chrysostome que l'aumône nous rend notre juge favorable et Dieu notre débiteur; et à saint Ambroise que par elle nous achetons, comme à prix d'argent, la miséricorde du Seigneur; et à saint Augustin, que l'aumône est le sacrifice du chrétien, le remède du péché, le moyen d'apaiser Dieu irrité par nos crimes, et de nous amasser un trésor dans le ciel. Quelle vertu admirable de l'aumône ! C'est un sacrifice propitiatoire et d'expiation; un sacrifice de louanges et d'actions de grâces.

3° A qui suis-je redevable de tout ce que je possède ? A Dieu sans doute, puisqu'il en est l'auteur magnifique et le conservateur infatigable. C'est lui qui a créé pour moi ce vaste univers et tout ce qu'il renferme, en le remplissant des profusions de sa libéralité. C'est lui qui a fait le soleil, ce père de la lumière, pour m'éclairer, l'air pour me rafraîchir, la terre avec toutes ses productions, pour me porter, me nourrir, me parer, pourvoir à tous mes besoins, servir même à mes agréments et à mes délices. Ce sont ses mains toutes-puissantes qui ont arrangé les saisons pour mon utilité, et qui ont fait éclore tant de merveilles de la nature, qui ne subsistent que pour moi.

Que vous rendrai-je, ô mon Dieu, pour les biens sans nombre dont vous me comblez à chaque instant ? Je mêlerai ma voix à celles du ciel et de la terre, qui chantent vos louanges, en annonçant votre gloire et en publiant vos bontés. Je vous bénirai, je vous louerai, et ce sacrifice de louange, on ne le verra point expirer stérilement sur mes lèvres, il paraîtra dans l'abondance de mes aumônes. On le verra sur ces autels vivants, ces pauvres au soulagement desquels je sacrifierai sans cesse, non-seulement tout ce que je possède, mais encore tout ce que je suis et tout ce que je puis, convaincu que tout ce que je ferai au moindre d'entre eux s'adressera directement à vous, ô mon Dieu, puisque vous êtes dans tous ceux qui souffrent, et que tous les adoucissements qu'il me sera possible d'apporter à leurs souffrances, s'élèveront ainsi qu'un encens d'agréable odeur jusqu'au pied de votre trône sublime, et comme sacrifice de louange, et comme sacrifice de prière et d'impétration : *Tibi sacrificabo hostiam laudis, et nomen Domini invocabo.* (Psal. CXV.)

4° Renfermez l'aumône dans le sein du pauvre, vous dit l'Esprit-Saint par la bouche de l'Ecclésiastique, et elle priera pour vous : *Conclude eleemosynam in sinu pauperis, et hæc pro te orabit.* (Eccli., XXIX.) Donnez, et il vous sera donné (Luc., VI); on vous versera dans le sein une bonne mesure et bien pressée, et qui, après avoir été secouée, se répandra encore sur les bords. Ce sont les paroles remarquables de Jésus-Christ dans l'Evangile. Paroles bien propres à nous faire sentir la vertu singulière de l'aumône, pour nous faire obtenir les grâces les plus abon-

dantes : et je n'en suis pas surpris ; pour-quoi ?

C'est parce que donner aux pauvres, c'est donner à Jésus-Christ lui-même, le constituer débiteur, lui prêter à intérêt, et se préparer une abondante moisson à recueillir dans les greniers de son Père céleste. C'est parce que donner aux pauvres, c'est s'en faire des amis, et des amis qui recevront leurs bienfaiteurs dans les tabernacles éternels, pour y trouver des trésors qu'on ne pourra plus leur enlever, et qui ne pourront plus périr par quelque accident que ce soit.

Où, dit saint Pierre Chrysologue, la main du pauvre est le sein d'Abraham, où il met aussitôt tout ce qu'il reçoit de nous, tout ce que nous lui donnons sur la terre pour nous en faire jouir dans le ciel.

Hommes ! vous crie saint Jean Chrysostome, donnez donc, donnez aux pauvres de la terre pour recevoir le ciel en échange. Donnez une pièce d'argent, pour acheter le royaume des cieux. Donnez une miette de pain, pour être éternellement nourris d'une viande céleste. Donnez au pauvre, pour être libéral envers vous-même.

Lorsque vous faites l'aumône aux pauvres, c'est donc proprement à vous-mêmes que vous la faites, N..., et ces pauvres que vous aumônez deviennent autant d'avocats et d'intercesseurs pour vous auprès de Dieu le suprême arbitre de vos destinées, qui se manqueraient à lui-même et à ses promesses, s'il pouvait ne point écouter leurs prières en votre faveur. J'entends leurs voix, écoutons-les parler à votre juge, sur le point de prononcer votre irrévocable arrêt.

Ce sont eux, lui disent-ils, ce sont ces hommes de miséricorde dont les bienfaits de toute espèce n'ont pas tari envers nous, lorsque nous étions sur la terre, cette terre de deuil et de larmes, où nous errions de tout côté, en y promenant nos vagabondes misères, sans y avoir un gîte, pour y reposer nos têtes. Ce sont eux qui nous ont donné le couvert et l'hospitalité, lorsque errants et ne sachant que devenir, nous eussions, sans leurs secours, enduré tristement la faim, la soif, la rigueur des saisons, l'intempérie de l'air, peut-être même la dent cruelle de la bête féroce et carnassière. Une dure et honteuse nudité nous exposait-elle à nous voir transis de froid durant l'hiver, et brûlé de chaud pendant l'été ? ils ont porté la compassion envers nous, jusqu'à devenir cruels envers eux-mêmes, en se dépoillant pour nous revêtir. Étions-nous malades et abandonnés dans nos sombres réduits ? ils venaient nous y chercher, en nous apportant eux-mêmes les différents secours dont ils étaient capables, et en nous procurant ceux qu'ils ne pouvaient nous administrer par eux-mêmes. Gémissions-nous chargés de chaînes, dans les plus obscurs cachots ? ils avaient le courage d'y descendre pour nous y consoler, et soulever au moins nos fers par l'abondance de leurs secours, lorsqu'ils ne pouvaient les briser entièrement. Rien ne leur était plus ordinaire que de venir

nous trouver dans les hôpitaux, pour nous prodiguer tous les soins que les mères les plus tendres et les plus passionnées pour leurs enfants, ont coutume de leur accorder dans leurs infirmités.

Et ces hommes si compatissants, si charitables, si miséricordieux, vous les condamneriez sans miséricorde et sans compassion, vous, ô mon Dieu, qui êtes la charité même, la bonté par essence ? vous qui avez déclaré hautement que l'aumône rachète les péchés, qu'elle les efface, ou qu'elle les lave, les purifie, les rend plus blanches que la neige ? vous qui avez promis qu'un seul verre d'eau qu'on nous donnerait en votre nom, ne demeurerait pas sans récompense ? Ah ! non, Seigneur, non, loin de vous et de votre cœur paternel, loin de vos entrailles de mère un procédé si dur ; et plutôt pardonnez à des hommes si dignes d'indulgence et de commisération les fautes de fragilité qu'ils ont pu commettre, et qu'il leur était si difficile d'éviter dans le commerce du monde pervers et corrompu où il fallait qu'ils vécussent. Recevez-les dans le vaste sein de vos miséricordes infinies ; accordez-leur le baiser de paix, le lieu du rafraîchissement, le repos éternel.

Croyez-vous, N..., que Jésus-Christ puisse résister à ces instantes prières, à ces vives sollicitations, à ces pressantes supplications de ses amis et de ses frères ? Non, il n'y résistera pas, et son cœur, son tendre cœur, déjà si sensible par lui-même, ne tiendra pas contre des cris si touchants d'une multitude de pauvres. Il verra d'un œil de complaisance et se hâtera de couronner, de faire entrer dans la joie de leur tout-puissant Seigneur et Maître absolu, ces bons et fidèles serviteurs, qui l'auront si généreusement assisté lui-même dans la personne de la veuve, de l'orphelin, du malade, du captif, du prisonnier, de tous les pauvres, enfin de tous les malheureux qui sont ses représentants, et ses plus vives images. Car tels sont les avantages de l'aumône, que vous venez de voir. Voyons maintenant les règles ou les conditions de l'aumône : c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Il ne suffit pas de faire l'aumône, pour en recueillir les fruits précieux ; il faut encore observer certaines règles en la faisant, et l'accompagner de quelques conditions sans lesquelles on la ferait toujours infructueusement. Quelles sont-elles ces règles et ces conditions qui doivent accompagner l'aumône pour qu'elle soit utile et salutaire ? les voici : L'aumône doit être pure dans ses motifs, juste dans sa matière, exacte dans ses proportions.

1° L'aumône doit être pure dans ses motifs. Une chose est pure dans l'ordre de la nature, quand elle ne souffre aucun mélange qui en altère la simplicité : telle est la lumière qu'aucun nuage n'obscurcit. Une chose est pure dans l'ordre de la grâce, lors-

qu'elle se rapporte directement à Dieu et qu'elle n'a point d'autres rapports qui ne lui soient subordonnés. L'aumône sera donc pure dans ses motifs, lorsqu'en la faisant on n'aura en vue que Dieu seul et le prochain : Dieu aimé pour lui-même, et le prochain pour l'amour de Dieu ; lorsqu'en ne voyant dans le pauvre auquel on fait l'aumône que la personne de Dieu même qui veut bien la recevoir, on se prosternera en esprit à ses pieds, s'estimant trop honoré de ce qu'il daigne agréer à titre de grâce, et avec promesse de récompense, un tribut qui lui appartient à titre de justice et qu'il pourrait recevoir sans retour. Et c'est ainsi que fait l'aumône le chrétien vraiment charitable sur les traces des justes des beaux siècles de l'Eglise.

Animés d'une vive foi, ces grands hommes qui ne voyaient dans la personne du pauvre que celle de Jésus-Christ même, leur Sauveur et leur Dieu, tenaient pour une grâce singulière et un honneur qu'ils ne méritaient pas le privilège de l'assister et de le servir lui-même dans les assistances et les services qu'ils rendaient à ses membres souffrants. Etrangers, inconnus, pèlerins, amis, ennemis, bienfaiteurs, persécuteurs, lépreux, ulcérés, estropiés, malades de toute espèce, il les servaient tous également et avec le même respect, parce qu'ils voyaient dans tous les mêmes traits de la divinité et les vivantes images de l'Homme-Dieu. C'est cette vue perçante, précieux effet des plus pures lumières de la foi, qui les tenait courbés, abattus aux pieds même des malades les plus dégoûtants, en s'estimant heureux de soulager leur propre Sauveur, en soulageant ses amis, ses enfants et leurs frères. C'est cette vue qui les portait à donner librement à tous les malheureux, et à leur donner avec amour et avec joie, à leur donner en se dépouillant eux-mêmes et en s'ôtant jusqu'au plus étroit nécessaire ; à leur donner en les prévenant et sans attendre qu'ils demandassent, pour leur épargner l'humiliation d'une demande toujours pénible et mortifiante, à leur donner avec respect et en s'humiliant, au point de baiser tendrement leurs pieds, quelquefois même de coller les lèvres sur leurs ulcères, malgré leur insupportable puanteur.

Que dis-je ! votre extrême délicatesse ne saurait entendre ce que vos pères pratiquaient avec une sainte gaieté. Quelle honte et quel affreux contraste de nos mœurs avec leur conduite ! Ah ! loin de vous humilier devant les pauvres, vous ne les voyez tremblants à vos pieds qu'avec un superbe et insultant mépris. Loin de les prévenir en les allant chercher au fond de leurs réduits, vous les repoussez avec horreur lorsqu'ils se présentent à vos yeux dans l'attitude la plus respectueuse, la plus touchante, la plus capable d'amollir les cœurs les plus durs ; vous vous montrez sourds à leurs plus humbles prières, vous vous endurez contre leurs gémissements et leurs

sanglots, vous confondez leurs soupirs et leurs larmes.

O vous qui traitez les pauvres avec un si dur mépris, en rejetant leurs supplications, en étouffant leurs voix, en confondant leurs soupirs, ne savez-vous donc pas que ces malheureux qui sont aujourd'hui couverts de haillons à vos pieds paraîtront un jour étincelants de lumières sur vos têtes, pour vous juger sans appel comme les arbitres de vos destinées ? Ah ! que leur tribunal sera terrible pour vous, lorsque, sans aucun ménagement, ils vous reprocheront, à la face de l'univers indigné, vos cruels et injurieux traitements à leur égard ! Que vous serez consternés et confus, lorsqu'ils vous reprocheront d'avoir aggravé leurs misères par vos insultants mépris, loin de les avoir adoucies comme vous le deviez à tant de titres ! Mais quel sera votre effroi, lorsque Jésus-Christ, prenant lui-même la parole, vous criera d'une voix de tonnerre que c'est lui-même que vous avez si indignement outragé avec d'autant plus de noirceur et d'audace que vous ne pouviez l'ignorer, puisqu'il vous avertit qu'il était dans les pauvres et que ce que vous feriez au plus chétif d'entre eux il le tiendrait pour fait à sa personne.

Prévenez, N..., prévenez ces terribles reproches qui ne seront que le simple prélude du jugement plus terrible encore qui les suivra de près et qu'on ne pourra jamais révoquer. Rendez-vous maintenant votre juge favorable, en l'assistant dans la personne des pauvres qui vous le représentent. Faites-leur volontiers l'aumône, et que les aumônes que vous leur ferez soient également pures dans leurs motifs, et justes dans leur matière.

2° Il est des riches assez aveugles pour se persuader qu'ils pourront apaiser la colère de Dieu, rentrer en grâce avec lui et racheter la multitude de leurs péchés, en donnant aux pauvres ou aux églises les fruits de leurs rapines et de leurs injustices, et encore dans quel temps ? Dans le temps qu'ils n'en peuvent plus jouir et que la mort, l'inexorable mort va les moissonner sans pitié, en les arrachant à la terre et à tous ses faux biens dont l'amour les domina toujours et ne cesse point de les dominer au moment même, à ce moment fatal qui les précipite dans le tombeau. Ils donnent, disons mieux, ils laissent ce qu'ils ne peuvent emporter, et s'ils pouvaient traîner avec eux ces biens qu'ils sont forcés de laisser sur la terre, ni les pauvres, ni les églises n'auraient pas même à s'applaudir de leurs tardives libéralités. Quel aveuglement ! quel abus !

Quoi ! vous croirez, riches mourants, vous croirez apaiser la colère de votre juge et mériter ses faveurs, en laissant quelques légères portions de vos biens aux églises ou aux pauvres, après avoir opprimé les faibles, dépouillé la veuve et l'orphelin, surchargé le cultivateur, privé le domestique de ses gages et l'ouvrier de son salaire,

vendu à faux poids et à fausse mesure, trompé dans la quantité et la qualité des marchandises, gagné d'injustes procès, vexé des vassaux, ruiné des familles, peut-être même des villes et des provinces, immolé cent et cent victimes à votre barbare cupidité, en les faisant expirer sous les coups de vos fouets ensanglantés. Fut-il jamais aveuglement plus déplorable?

Savez-vous donc ce que vous faites, en donnant aux pauvres ou aux églises quelques fruits tardifs de vos rapines et de vos biens mal acquis?

Vous faites, dit le Saint-Esprit, ce que ferait l'homme barbare, qui prenant un enfant tendrement aimé de son père l'égorgerait en sa présence : *Qui offert sacrificium ex substantia pauperum, quasi qui victimat filium in conspectu patris sui.* (Eceli., XXXIV.) Quel sacrifice! quelle hostie! vous faites encore au bon Pasteur une offrande qu'il rejette avec colère et dont il détourne précipitamment les yeux, parce qu'il y voit le sang de ses ouailles que vous avez inhumainement égorgées, ces ouailles qu'il aime passionnément et pour lesquelles il a donné son propre sang.

Rappelez-vous ce que les livres saints nous apprennent de la touchante histoire de Joseph, cet enfant si chéri de son père Jacob, et de la haine de ses frères envers lui. Poussés par cette furie qui les agite sans cesse, il le jettent d'abord dans une citerne, pour l'y faire mourir, et le vendent ensuite à des marchands qui vont en Egypte; puis feignant qu'une bête féroce l'a dévoré, ils apportent sa robe sanglante au patriarche Jacob, son père, en lui disant : Nous avons trouvé cette robe en paisant nos troupeaux; voyez si ce n'est pas celle de votre fils : la reconnaissez-vous? Hélas! je ne la reconnais que trop, s'écrie tristement le tendre père et vénérable vieillard; ah! une bête féroce a dévoré mon fils Joseph, et il est mort; j'en mourrai moi-même de douleur, et mes yeux, mes tristes yeux s'empliront tous les jours de larmes et ne cesseront de le pleurer que quand je cesserai de vivre, en descendant noyé de mes pleurs dans le tombeau. (Gen., XXXVII.)

Voilà, riches du siècle, ce que vous faites toutes les fois que vous présentez au Seigneur quelques parcelles de vos biens mal acquis. Vous lui offrez des présents ensanglantés, des présents teints du sang, du sang même de ses enfants qu'il aime avec plus de tendresse. Il voit dans vos mains cruelles, comme dans les griffes meurtrières des bêtes les plus féroces, les plus voraces, la robe, la substance même de tant de veuves et de pupilles que vous avez dépouillés, égorgés, et cette vue, cette cruelle vue le ferait mourir de douleur, s'il n'était immortel; elle allume son courroux, elle provoque sa justice, elle appelle ses foudres, invoque son tonnerre; bientôt, hélas! expirants, écrasés sous ses coups, vous reconnaîtrez, mais trop tard, le crime de vos injustices. L'aumône doit être juste dans sa

matière; elle doit être exacte dans ses proportions.

3° Il ne suffit donc pas de faire l'aumône. Ce n'est point assez de la faire de ses propres biens, et par les plus purs motifs; il faut encore qu'elle réponde à l'étendue de la loi qui l'ordonne par l'exactitude de ses proportions avec les biens, qui en font la matière. C'est-à-dire qu'il faut faire l'aumône à proportion de ses biens, en sorte que si l'on en a beaucoup, il faut donner beaucoup, et que si l'on en a peu, il faut donner de ce peu même avec plaisir. C'est ce que le charitable Tobie recommandait à son fils. *Mon fils, mon cher fils, lui disait ce bon père, faites l'aumône, ne détournez votre visage d'aucun pauvre, soyez miséricordieux selon votre pouvoir. Si vous avez de grands biens, donnez abondamment et avec profusion. Si vous n'en avez que peu; eh bien, donnez même avec joie tout ce que vous pourrez vous retrancher de ce modique nécessaire.* (Tob., IV.)

C'est donc une obligation de donner aux pauvres son superflu, relativement aux différentes nécessités qu'ils endurent, puisque le superflu des riches leur appartient comme leur nécessaire, décide saint Augustin (*in Psal. CXLVII*) : *Superflua divitum, necessaria pauperum sunt.* Mais, en quoi consiste ce superflu des riches, qu'ils ne peuvent retenir sans crime? Question importante, et qui demande toute votre application, ô vous qui possédez les biens de ce monde, puisque de sa décision dépend le salut ou la perte de vos âmes. Le superflu des riches, disent les Pères et les docteurs de l'Eglise, est tout ce qui ne leur est pas nécessaire pour soutenir leur vie et leur état. Il faut donc reconnaître deux sortes de nécessaire : celui de la vie et celui de l'état ou de la condition et de la dignité.

Le nécessaire de la vie consiste dans ce qu'il faut pour la nourriture, les habits et le logement. Le nécessaire de l'état ou de la condition embrasse les choses sans lesquelles on ne peut soutenir avec décence son état, sa condition, sa dignité, ni bien faire les fonctions de sa charge. Il est donc deux sortes de nécessaire, et conséquemment deux sortes de superflu; le superflu de la vie et le superflu de l'état. Le superflu de la vie ou de la nature consiste dans ce qui n'est pas nécessaire pour entretenir la vie, et le superflu de l'état dans ce qui n'est pas nécessaire pour soutenir décentement son état et en remplir les fonctions.

D'après ces notions, voici les règles certaines que les riches sont obligés de suivre pour accomplir le précepte de l'aumône. Dans les nécessités ordinaires des pauvres, ils sont tenus de leur donner tout le superflu de l'état, c'est-à-dire, tout ce dont ils n'ont pas besoin pour soutenir avec décence leur état, en remplir les fonctions et pourvoir à l'entretien et à l'établissement de leur famille, selon leur état. Dans les nécessités pressantes et plus qu'ordinaires des pauvres, les riches sont obligés de diminuer les dépenses nécessaires pour soutenir leur état avec une cer-

taîne décence, et de donner aux pauvres le produit de cette diminution. Dans les nécessités extrêmes, où les pauvres se trouvent exposés au danger de mourir, sans un prompt secours, les riches sont obligés de les assister de tout le superflu de la vie, c'est-à-dire qu'ils sont obligés de retrancher le nécessaire de l'état, pour se borner à celui de la vie, se contentant de ce qu'il leur faut pour vivre, s'habiller et se loger. Telle est l'étendue du précepte de l'aumône. Telle est la règle ou la mesure de ses proportions.

La connaissez-vous, cette règle inflexible, dans la distribution de vos aumônes, riches du siècle, et si nous y mesurons votre conduite à cet égard, trouverons-nous entre l'une et l'autre les plus justes proportions? Quel contraste, hélas! quelle immense disproportion j'y aperçois! Ah! pourquoi faut-il vous le dire, et comment vous le dissimuler, puisque la perte de votre salut et du mien serait le fruit amer de ma coupable réticence. Vous ne faites point l'aumône, ou si vous la faites, il s'en faut bien que ce soit avec toute l'étendue que vous devriez la faire. Ou vous refusez tout aux pauvres avec une âme de fer, ou vous ne leur donnez qu'avec une mesquine épargne, qui n'a nulle proportion, ni avec leurs besoins, ni avec vos facultés et vos obligations, tandis que vous prodiguez tout à vos insatiables convoitises. Quoi! vos tables sont couvertes d'une prodigieuse abondance de mets délicieux et délicieusement apprêtés, vos celliers regorgent des vins les plus rares et les plus exquis, vos habits pourrissent dans vos coffres, rien de plus élégant et de plus somptueux que les meubles qui décorent vos maisons, tous les arts et tous les talents ne se déploient que pour piquer vos goûts émoussés à force de jouissances, tandis que les pauvres périssent de misères à vos yeux! Les pauvres, qui sont vos frères, et les enfants d'un même père, les membres d'un même corps, les citoyens d'une même patrie, les sujets d'un même roi, les héritiers d'un même royaume. Les pauvres qui ont tout commun avec vous, si ce n'est quelques viles parcelles des biens périssables de la terre, vous les méprisez souverainement, vous mettez entre eux et vous un intervalle immense, des distances infinies; c'est peu. Cruels! vous les dévorez, en dévorant leur substance, leur bien, leur patrimoine. Barbares! vous les égorgez, vous leur arrachez la vie, en leur enlevant le pain qui serait nécessaire pour l'entretenir, et qui leur appartient.

Ah! c'en est trop mille fois. Honteux, confus, saisis d'horreur à la vue de vos forfaits, riches du siècle, faites l'aumône de tout votre pouvoir; et faites-la en l'accompagnant de la sublime pureté des motifs qu'elle exige. Ce sera pour lors qu'elle deviendra entre vos mains un sacrifice d'adoration, d'expiation, de louange, d'impétration de la grâce et de la gloire que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON XLI.

Pour le sixième dimanche après la sainte Trinité.

SUR LA CONFORMITÉ A LA VOLONTÉ DE DIEU.

Non omnis qui dicit mihi, Domine, Domine, intrabit in regnum celorum; sed qui facit voluntatem Patris mei. (Matth., VII.)

Tout homme qui me dit, Seigneur, Seigneur, n'entrera pas dans le royaume des cieux; mais celui qui fait la volonté de mon Père, qui est au ciel

Le Fils unique de Dieu et la parole substantielle du Père, qui est descendu sur la terre pour nous montrer la route du ciel, nous apprend dans notre Evangile que le chemin sûr pour y arriver, c'est de faire la volonté de son Père céleste. Pourrions-nous en douter? C'est le Docteur des nations, c'est le Dieu même des sciences, c'est la Vérité incarnée, la Vérité par essence qui nous instruit de ce secret si important, puisqu'il est si glorieux à Dieu, et si utile à l'homme. Non, N... , il n'est rien de plus honorable à Dieu et de plus salutaire à l'homme que de faire la volonté divine en toutes choses, de s'y conformer entièrement et sans aucune réserve, comme sans la moindre résistance, de l'accomplir librement et avec autant de fidélité que d'amour et d'inclination. Je me hâte de développer et d'établir des vérités si consolantes : voici mon dessein.

La conformité à la volonté divine, principe de gloire pour Dieu : premier point. La conformité à la volonté divine, source de bonheur pour l'homme : second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

La conformité à la volonté de Dieu est le plus grand hommage qu'on puisse rendre à la souveraineté de son domaine universel, le sacrifice le plus excellent qu'il soit possible d'offrir à son infinie majesté, l'acte de son amour le plus parfait, le plus digne de lui, le plus méritoire et le plus agréable à ses yeux. Elle est donc un principe de gloire pour lui.

1° C'est le plus grand hommage qu'on puisse rendre à la souveraineté de son domaine universel. Que Dieu soit le Maître absolu de toutes choses, le souverain Seigneur, l'Arbitre, le Dominateur tout-puissant de l'univers; c'est une vérité qui n'est ni moins certaine, ni moins évidente que sa propre existence, et qu'on ne pourrait révoquer en doute qu'en fermant de propos délibéré les yeux à la lumière, par un prodige d'égarement de la raison et de la dépravation du cœur. Aveugles volontaires, dirais-je à ces monstres d'erreur et de corruption, aveugles volontaires, ouvrez les yeux et reconnaissez dans le magnifique spectacle de l'univers, ce Dieu même dont il est l'ouvrage, ce Dieu tout-puissant qui le fit sortir du sein du néant d'un seul acte de sa volonté, et le porte d'un seul doigt de sa main. Voyez ce Dieu dont la voix impérieuse appelle ce qui n'est pas comme ce qui est, commande aux éléments, calme les tempêtes, enchaîne les flots mutins, fait trembler l'abîme, abat

les cèdres, abaisse les montagnes, comble les vallées, étend les cieux comme un pavillon, soutient la terre sur ses fondements, conserve, nourrit, anime, féconde toute la nature en lui donnant lui-même l'être, le mouvement, la vie avec la variété si étonnante de ses productions. Il est donc le maître de tout, son domaine s'étend sur tout, il est indépendant de tout et tout dépend de lui. Il faut donc lui faire hommage de tout, et peut-on mieux le lui faire cet hommage nécessaire, cet hommage universel, que par les actes multipliés d'une conformité parfaite à toutes ses volontés? Non, puisque c'est dans cet hommage que consiste essentiellement l'adoration proprement dite, cette adoration en esprit et en vérité seule digne de Dieu, cette adoration qui n'est autre chose que ce culte de soumission, de dépendance, de servitude que Dieu exige de sa créature et qu'il met à la tête des commandements qu'il lui fait et des lois qu'il lui impose en qualité de son souverain maître : *Dominum tuum adorabis et illi soli servies.* (Deut., VI; Matth., IV.)

Oh ! que c'est un spectacle qui flatte agréablement son cœur que de voir la plus noble des créatures, chef-d'œuvre de ses mains, humblement abattue à ses pieds, lui faire l'aveu sincère de sa dépendance générale de lui, reconnaître la souveraineté de son domaine sur elle, attester hautement le droit qu'il a de lui commander en maître et de disposer d'elle à son gré. Qu'il aime à savoir de sa bouche et plus encore à lire dans son cœur, qu'elle est prête à voler partout pour exécuter ses ordres, en imitant l'agilité de ces esprits ailés qui environnent son trône et volent partout où il les envoie. Qu'il aime à la contempler unissant l'action aux paroles de la bouche et aux sentiments du cœur; qu'il aime à la contempler faisant en effet tout ce qu'il veut, tout ce qu'il désire, observant ses commandements, suivant ses conseils, remplissant avec exactitude tous les devoirs de l'état auquel il l'a appelée, souffrant patiemment les peines qui y sont attachées, se soumettant avec joie à toutes les dispositions de sa providence, ne connaissant d'autre volonté que la sienne et faisant moment à moment tout ce qu'il veut, comme il le veut et parce qu'il le veut, soit qu'il l'abaisse ou qu'il l'élève, qu'il l'afflige ou qu'il la console, qu'il la frappe ou qu'il la caresse, qu'il la comble de biens, ou qu'il l'accable de maux, qu'il la fasse vivre ou mourir. La soumission à la volonté de Dieu est donc le plus grand hommage qu'on puisse lui rendre, parce que c'est l'aveu le plus significatif de la souveraineté de son domaine universel sur toutes les créatures, et du droit qu'il a de les présider, de les commander, droit dont il est infiniment jaloux et qu'il ne peut céder à personne, parce qu'il est incommunicable. C'est encore le sacrifice le plus excellent qu'ils soit possible de lui offrir.

2^e Pour bien juger de l'excellence d'un sacrifice, il faut connaître le prix de la vic-

time sacrifiée et l'amour que lui porte le sacrificeur. Or, quelle est, je vous prie, la victime sacrifiée par le glaive de la soumission à la volonté de Dieu, et quel est l'amour du sacrificeur pour cette victime? La victime sacrifiée, c'est la volonté propre de l'homme, cette volonté si précieuse à ses yeux, qu'il se dépouille volontiers de tout le reste pour en conserver la possession; cette volonté que l'homme aime éperdument et qu'il fait régner dans son cœur, comme une reine assise sur son trône, d'où elle commande et soumet tout à son empire; cette volonté qui préside à tout dans l'homme et rapporte tout à soi comme à sa fin dernière, pensées, désirs, projets, paroles, entreprises, actions; cette volonté qui règle tout, le silence et la parole, le travail et le repos, l'usage des talents ou leur inutilité; cette volonté propre qui se trouve partout et jusque dans les objets les moins propres à la flatter, jusque dans les choses les plus contraires à la nature, jusque dans la pratique des vertus les plus âpres et les plus difficiles, jusque dans les veilles, les jeûnes, les abstinences, les haïres, les cilices, les austérités les plus meurtrières, les macérations de la chair les plus crucifiantes, quelque affreuses qu'elles puissent paraître à la délicatesse.

La volonté propre est donc de tous les biens de l'homme celui qui est le plus précieux à ses yeux, auquel il est le plus fortement attaché et dont le sacrifice lui coûte davantage. Il sacrifiera ses biens par l'aumône, sa gloire par les mépris et les humiliations, sa santé par la maladie, son corps par la douleur, sa vie même par la mort, qu'il tiendra encore à sa volonté propre. Lors donc qu'il est assez généreux pour en faire le sacrifice et l'immoler entièrement à la volonté divine, ah ! c'est alors qu'il offre à la Divinité le plus excellent de tous les sacrifices, un holocauste parfait dans lequel la victime est consumée tout entière, sans qu'il en reste la moindre parcelle. Lorsque, semblable au père des croyants, il a le courage d'étendre sur le bûcher son fils, son cher fils, son fils unique Isaac; sa volonté propre qu'il aime autant et plus qu'il n'aimerait un fils unique, digne de tout son amour, c'est alors que sa volonté mêlée, confondue, identifiée avec celle de Dieu par une parfaite conformité, Dieu le regarde avec une souveraine complaisance et du même œil dont il se regarde lui-même, car la volonté de Dieu c'est Dieu lui-même. Qu'ai-je dit? Tout ce qu'on peut dire de plus admirable, de plus excellent, tout ce que Dieu peut faire de plus grand; une chétive créature qu'il élève à ce point de grandeur, d'en faire son image et un autre lui-même par une parfaite ressemblance ! O mon Dieu, que je suis aveugle et insensé, si je ne tends de toutes mes forces à ce haut point d'élévation qui m'approche de vous jusqu'à me diviniser et me faire un autre vous-même, par la parfaite conformité de ma volonté à la vôtre ! Si elle forme le plus

excellent des sacrifices qu'il soit possible d'offrir à Dieu cette divine conformité, elle est encore l'acte de son amour le plus parfait, le plus digne de lui, le plus méritoire et le plus agréable à ses yeux.

3° L'âme qui aime Dieu monte toujours portée sur les ailes de son amour, dit l'aigle des docteurs, *anima quæ amat ascendit semper*, jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à la perfection de l'amour qui l'unit étroitement à l'objet aimé, ou plutôt, qui confond par sa vertu déifiante le sujet qui aime avec l'objet aimé, et les deux n'en font qu'un par la plus admirable des transmutations, la plus divine de toutes les métamorphoses. Mais le moyen de parvenir à la perfection de l'amour qui transforme, qui déifie, si ce n'est le fréquent exercice de l'amour le plus parfait, et quel peut-être l'acte le plus parfait de cet amour, sinon celui de la parfaite conformité à la volonté de Dieu. Croyons-en Dieu lui-même : Celui, nous dit-il, qui fait ma volonté en accomplissant ma loi, en observant mes commandements, c'est celui-là qui m'aime : *Qui observat mandata mea, ille est qui diligit me.* (Joan., XIV.)

On ne peut donc aimer Dieu sans se conformer à toutes ses volontés, en accomplissant toutes ses lois, en observant tous ses commandements, et plus cette observance est exacte jusqu'au moindre iota, plus l'amour qui l'anime est parfait, plus elle renferme d'excellence, de grandeur et de noblesse, plus elle approche de Dieu, plus Dieu paraît prendre de complaisance dans cette âme observatrice de ses lois, plus il se plaît à l'orner, à l'embellir, à la faire briller des rayons de sa divinité, comme sa plus vive image.

Voilà donc le moyen le plus sûr d'aimer Dieu parfaitement et de lui prouver qu'on l'aime en effet de cet amour parfait et le plus parfait qu'il soit possible de l'aimer. C'est de faire continuellement sa volonté en toutes choses, dans les petites comme dans les grandes, ou plutôt n'estimer rien de petit et regarder tout comme étant également grand quand il s'agit de lui obéir, et de faire ce qu'il ordonne, ce qu'il désire, ce qu'il conseille, ce qu'il inspire, ce qu'il témoigne en quelque manière que ce puisse être qui lui serait agréable, quoique sans l'exiger et en le laissant à la liberté de l'homme. C'est n'avoir d'autre crainte que de lui déplaire, d'autre soin que de lui plaire, d'autre ambition que de connaître ce qui pourrait lui être plus agréable et le glorifier davantage, pour l'exécuter promptement. C'est se montrer attentif à prévenir les moindres négligences dans son service, et les plus petites infidélités dans les engagements qu'on a pris avec lui. C'est de retrancher impitoyablement les plus petites attaches, les plus imperceptibles défauts, les plus légères imperfections capables de blesser ses yeux jaloux, et qui s'offensent d'un seul cheveu dérangé dans ses épouses. C'est de pousser jusqu'à la délicatesse l'attention à ne rien faire de ce que Dieu ne

veut pas, et à bien faire tout ce qu'il veut, en le faisant ponctuellement dans sa vue et dans son ordre; dans sa vue, c'est-à-dire dans la pure intention de lui plaire en lui obéissant; dans son ordre, c'est-à-dire dans le temps prescrit à chaque action et avec toutes les circonstances qui doivent les accompagner pour quelles lui soient agréables.

Le vrai serviteur de Dieu, celui qui l'aime d'un amour plus parfait, et qui en est plus parfaitement aimé, n'est donc pas celui qui fait de plus grandes choses pour sa plus grande gloire, mais celui qui fait bien toutes choses pour le glorifier. C'est cet homme chargé de famille qui travaille assidûment pour fournir à sa subsistance, dans la vue de Dieu, et pour se conformer à sa volonté qui lui refuse tous les autres moyens de la sustenter. C'est cette femme pieuse qui garde exactement sa maison pour y vaquer à l'éducation de ses enfants, en sacrifiant ses goûts, qui la porteraient à passer une partie des jours à l'église, pour y répandre son cœur au pied des autels dans celui de son Rédempteur qui y réside en personne. C'est ce maître qui commande sans hauteur à ses domestiques, qui veille sur eux, et qui en prend le même soin que de ses propres enfants soit pour les besoins du corps, soit pour ceux de l'âme, les plus importants de tous. C'est ce domestique qui sert fidèlement son maître, non par un esprit d'intérêt ou de crainte, mais par le motif d'un attachement plein de respect, qui lui fait regarder la personne de Dieu même dans celle de son maître. C'est ce pauvre, content de son état, qui, loin de murmurer, s'estime heureux d'avoir ce trait de conformité avec celui qui étant riche et le maître de tous les biens du monde, s'est fait pauvre pour enrichir le monde, et à voulu naître, vivre et mourir dans le sein de la pauvreté la plus entière. C'est ce malade couché dans son lit, qui souffre patiemment les maux compliqués dont il plaît au Seigneur de l'affliger, et qui, comme un autre Job, bénit son saint nom, et baise amoureusement la main qui le frappe. C'est ce juste méprisé, contredit, opprimé, traversé, persécuté, qui souffre tout tranquillement et dans un humble silence, qui adore la conduite de Dieu envers lui, qui se réjouit d'être en butte aux persécutions et à la contradiction des hommes, pour rendre hommage aux dispositions de sa providence qui l'ordonne ainsi, et pour être un exemple de l'entière soumission à toutes ses volontés, sur les traces de Jésus-Christ son modèle, dont toute la vie ne fut qu'un tissu perpétuel de contradictions, de persécutions, d'opprobres. C'est ce chrétien, quel qu'il soit, qui remplit fidèlement tous les devoirs de son état par un esprit d'obéissance à la volonté de Dieu qui l'y a placé, et qui ne demande autre chose de lui pour parvenir au salut et acquérir la sainteté à laquelle il le destine, que d'en remplir exactement tous les devoirs par un esprit de religion, d'obéissance et d'amour, d'en

supporter patiemment toutes les peines, de mettre à profit avec une sainte avarice toutes les grâces qui y sont attachées.

C'est ainsi qu'on aime véritablement Dieu, qu'on lui offre sans cesse des hommages dignes de lui, qu'on acquiert même les plus grands mérites, et qu'on parvient à la plus haute sainteté du christianisme. Oui, ce chrétien qui mène une vie obscure dans l'état le plus vil et le plus abject aux yeux du monde, mais qui en remplit chrétiennement tous les devoirs, ce chrétien est plus grand aux yeux de Dieu que le monde lui-même tout entier, et c'est lui, c'est lui-même qui le soutient et l'empêche de périr, ce monde pervers et corrompu, en le défendant contre les traits de la justice divine, qui ne manqueraient pas de l'exterminer, si la prière du juste n'en émoussait la pointe pour ménager la pénitence du coupable. Oui, c'est ce chrétien inconnu ou méprisé du monde, mais fidèle à tous les devoirs de son état, et par cette fidélité même, connu de Dieu, et son ami, son confident, son favori, c'est lui qui apaise la colère de Dieu justement irrité contre les pécheurs, qui écarte d'eux ses fléaux, qui suspend ses foudres sur leurs têtes, et leur obtient des grâces de pénitence. C'est de lui que dépendent, dans l'ordre de la nature, les pluies qui humectent les campagnes, les rosées qui les engraisent, les chaleurs qui mûrissent ses fruits et jaunissent ses moissons, la paix des familles, le succès des armes, le repos des royaumes, la prospérité des empires; et dans l'ordre de la foi, la conversion des pécheurs, la perfection des justes, la multiplication des ouvriers évangéliques, propres à travailler dans le champ du Père céleste, et à lui faire porter une abondante récolte pour ses greniers.

Il est donc vrai que se conformer à la volonté de Dieu signifiée par les devoirs de l'état auquel il nous appelle, c'est le plus grand hommage qu'on puisse rendre à la souveraineté de son domaine universel, le plus excellent sacrifice qu'il soit possible d'offrir à son infinie majesté, l'acte de son amour le plus parfait, le plus digne de lui, le plus méritoire et le plus agréable à ses yeux.

La conformité à la volonté de Dieu est donc un principe de gloire pour lui; j'ajoute, et une source de bonheur pour l'homme; sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Oui, la conformité à la volonté de Dieu est une source de bonheur pour l'homme; car elle adoucit tous ses maux, elle l'élève au-dessus de lui-même, en le rendant maître de toutes ses passions, elle l'élève jusqu'à Dieu, en le faisant participant de ses attributs divins.

1° La conformité à la volonté de Dieu adoucit tous les maux les plus amers que l'homme peut souffrir en cette vie, soit dans son âme, soit dans son corps. Pourquoi, je vous le demande, les maux qui affligent l'homme, tant qu'il vit sur la terre, lui causent-ils des secousses si violentes, des agi-

tations si cruelles, des convulsions si étranges, sinon parce qu'il ne les veut pas, ces maux, et que sa volonté rebelle s'oppose à celle de Dieu qui les lui envoie, ou pour le punir de ses péchés et les lui faire expier, ou pour l'éprouver et le couronner après le temps destiné à ses épreuves? Mais donnez-moi un homme qui entre dans les desseins de Dieu sur lui, et qui n'ait d'autre volonté que la sienne, et vous verrez tous ses maux dissipés, ou si fort adoucis qu'il les souffrira sans peine. N'attendez pas que pour vous prouver ma proposition je vous offre un tableau fini des différents maux qui affligent la triste humanité dans cette vallée de larmes: il me suffira de vous en crayonner une partie de ceux qui sont plus sensibles et plus difficiles à supporter.

Le premier de ces maux qui s'offre à mon esprit, c'est la pauvreté où un homme se trouve réduit après avoir été dans l'opulence et joui longtemps des faveurs de la fortune. L'homme rebelle à la volonté de Dieu se désespère de sa situation présente, il se plaint, il murmure, il s'en prend au ciel et à la terre; les jurements, les imprécations, les blasphèmes ne tarissent point sur ses lèvres. Ecoutez ce chrétien soumis à la volonté de son Dieu: *Dieu me les avait donnés, s'écrie-t-il (Job, I), ces fragiles biens de la fortune, il me les a ôtés, il est le maître, que sa volonté soit faite; que son saint nom soit béni à jamais*: en me les ôtant, il a fait un acte de justice et de bonté envers moi; un acte de justice, j'ai mérité d'en être privé pour l'abus que j'en ai fait; un acte de bonté, en me donnant dans l'indigence où il m'a réduit un moyen sûr d'expier mes péchés et d'obtenir mon pardon, si je sais en profiter comme je le dois et que j'y suis bien résolu par sa grâce.

Ecoutez encore ce chrétien soumis que je vois tomber du faite de la grandeur et de la gloire dans le centre de la bassesse et de l'humiliation: Hélas! qu'est-ce que la gloire, et que sont toutes les grandeurs humaines pour lesquelles j'ai senti une inclination si violente dans mon cœur? se demande-t-il à lui-même. Elles ne sont autre chose, se répond-il, que de vaines ombres qui n'ont vraiment rien de grand, rien de réel, que ce que l'imagination de l'homme trompé par une fausse apparence leur attribue. Toute sa grandeur consiste à s'abaisser et à s'anéantir devant Dieu, le seul grand, le seul puissant, le seul Roi immortel, digne de gloire, de louange et d'honneur. Ce n'est qu'en s'abaissant qu'il peut monter et parvenir à ce rang d'une élévation toute divine dans lequel il avait été créé, et dont il est malheureusement déchu par sa révolte contre Dieu. Heureux abaissements! précieuses humiliations qui devez me rétablir dans mon premier rang, et m'élever à ces véritables grandeurs du siècle futur, qui ne sont sujettes à aucun revers!

Voyez-vous ce malade étendu sur son lit de douleurs, accablé de maux et souffrant des douleurs aiguës dans toutes les parties

de son corps? Interrogez-le sur les dispositions intérieures de son âme. S'il est vraiment soumis à la volonté de Dieu; voici sa réponse: Je souffre, il est vrai, vous répondra-t-il, mais pas autant que je mériterais de souffrir, à cause de la multitude et de l'énormité de mes crimes. Je souffre, mais infiniment moins que n'a souffert pour moi Jésus-Christ, mon Sauveur et mon Dieu, dont le corps innocent fut meurtri, déchiré, convert de blessures et de plaies; moulu, brisé, cloué sur la croix. Je souffre, mais je sais que mes souffrances, mêlées à celles de mon Sauveur, serviront à expier mes crimes, et m'appliqueront le prix du sang qu'il a versé pour mon salut. Je souffre, mais je suis certain que c'est Dieu qui veut que je souffre; que c'est lui qui est l'auteur de mes souffrances; que c'est lui qui me les envoie, parce qu'il m'aime tendrement et dans le dessein de me faire miséricorde; que c'est lui qui me fait souffrir en ce monde pour me couronner dans l'autre. Frappez donc, Seigneur, et redoublez vos coups; plus vous les multipliez, plus vous ferez voir que vous m'aimez, en me traitant comme vous avez traité votre Fils unique, ce tendre objet de votre amour et de vos complaisances. Epuisez sur ma chair tous les genres de douleur que peut inventer votre sagesse, pour ne les terminer qu'au tombeau: je souffrirai tout avec joie jusqu'à la mort, pour entrer dans ses desseins et me conformer à ses vues. Ah! qu'il est doux et consolant de souffrir dans la ravissante perspective de cette couronne de gloire qui sera le prix des souffrances! C'est ainsi que la conformité à la volonté de Dieu adoucit tous les maux que l'homme peut souffrir en cette vie; elle l'élève encore au-dessus de lui-même, en le rendant maître de toutes ses passions.

2^e Voyons d'abord cet homme indocile et rebelle, qui refuse de se soumettre aux ordres du Seigneur et de conformer sa volonté à celle de son Dieu. C'est un vil et malheureux esclave de toutes les passions qui, comme autant d'aspics, lui dévorent le cœur sans lui laisser aucun repos; le repos n'est point pour l'esclave, et de quelque côté qu'il puisse porter ses pas, il ne rencontre que trouble et agitation. Se voit-il contrarié dans ses désirs? ne réussit-il pas dans ses entreprises? un revers inattendu vient-il déranger sa fortune? il en perd le sommeil pendant la nuit, et il ne se présente rien que d'affligeant à ses yeux durant le jour. Tout l'afflige, tout l'agite, tout le tourmente, tout l'aigrit, tout l'offense, tout lui paraît amer, tout l'accable. Fardeau, gêne, contrainte, tyrannie, chaînes, prison, servitude; c'est tout ce qu'il trouve dans cette funeste opposition de sa volonté à celle de Dieu, qui fait son malheur et son crime. Oh! que l'état du chrétien soumis est bien différent!

Cette soumission qui le plie sous la volonté de Dieu lui donne un empire absolu sur toutes les passions qui ont coutume d'agiter les hommes, et quelle passion pour-

rait dominer celui qui ne veut que ce que Dieu veut? Serait-ce l'orgueil, cet amour désordonné de soi-même et de sa propre excellence, qui fait qu'on rapporte tout à soi et rien à Dieu? Mais comment celui qui aime Dieu d'un amour si excellent et si parfait qu'il ne voit et ne veut que lui en toutes choses, pourrait-il s'aimer lui-même au point de se préférer à Dieu, en se rapportant à soi-même ce qui n'appartient qu'à ce suprême Auteur de toutes choses, et qui doit nécessairement retourner à lui comme à son centre et à la fin dernière de toutes choses? Serait-ce l'avarice, cette brûlante soif des richesses que rien ne peut éteindre? Mais quelle prise aurait-elle, cette passion inextinguible, sur celui qui n'a soif que de la justice, et qui s'estime trop riche de posséder sans attache le peu qu'il plaît à la Providence de lui accorder pour le soutien de ses jours? Serait-ce l'envie? Que pourrait envier à ses frères celui qui ne désire rien pour lui-même, et qui regarde la pauvreté évangélique comme le plus riche des trésors? L'ambition? Loin d'aspirer à la grandeur, il plaint les grands du monde sous leurs lambris dorés, en pensant que tout l'éclat de leur pompe et de leur magnificence, qui les enchante si fort, va s'éclipser en un moment dans l'ombre du tombeau. En un mot, ni la colère, ni le ressentiment, ni la haine, ni la vengeance, ni la crainte, ni la vaine joie, ni la noire tristesse, ni le plaisir et la volupté, aucune passion, quelle qu'on la suppose, ne trouve accès dans une âme qui n'a point de volonté propre et qui n'en connaît d'autre que celle de Dieu. Une âme de cette trempe n'est jamais ni inquiète, ni chagrine, ni troublée, ni alarmée. On ne la voit point pénétrée de douleur et noyée dans ses larmes, à la nouvelle d'un événement désastreux; on la voit dans une paix profonde bénir le saint nom de Dieu qui l'a permis ou ordonné. Toujours contente de tout ce qui arrive et toujours égale à elle-même, elle reçoit tout comme un effet de la volonté de Dieu et un présent de sa Providence. Ames esclaves de toutes vos passions, parce que vous l'êtes de votre volonté propre, voyez cette âme qui n'en a point d'autre que celle de Dieu, et admirez son indépendance, sa liberté, l'étendue de son pouvoir sur toutes ces passions honteuses qui vous maîtrisent et qui vous asservissent en vous dégradant. C'est une reine qui leur commande à toutes avec empire, leur impose le joug; les tient enchaînées sous ses pieds. O vertu admirable de la conformité à la volonté de Dieu! Elle rend l'homme maître de toutes ses passions; elle fait plus encore, elle le rend semblable à Dieu, en le faisant participant de tous ses attributs divins.

3^e Si vous aimez la terre, dit saint Augustin, vous êtes terre; et si vous aimez Dieu, vous devenez un homme tout divin. C'est que telle est la force de l'amour; il a la vertu d'assimiler celui qui aime à l'objet aimé, en le faisant participant de sa nature et de ses

perfections. Celui qui aime Dieu participe donc à sa nature, à ses propriétés, à ses attributs divins, et plus il l'aime, plus cette participation est abondante, plus la ressemblance est parfaite. Or, de tous les hommes qui ont le bonheur d'aimer Dieu, il n'en est point qui l'aime davantage que celui qui est plus attentif à faire sa volonté en toutes choses, et jusque dans les choses les plus communes et les plus ordinaires, jusque dans les choses les plus chétives, les plus viles et les plus obscures. Il n'en est donc point non plus qui approche Dieu de plus près et qui lui ressemble davantage; non, et l'obscurité ni la bassesse de son état ne peut empêcher que toutes ces actions, faites par ce motif, ne soient comme autant de coups de pinceau qui viennent graver en traits de feu la divinité dans son âme et en faire sa plus vive image. Sainte docilité d'une âme perpétuellement soumise à toutes les volontés de son Dieu, à quel degré de grandeur, à quel haut point de l'élevation la plus sublime vous la portez! Elle offre aux yeux de l'esprit une expression sensible de la divinité et de tous les attributs divins.

Elle exprime sa sainteté. Dieu est saint; il l'est essentiellement, c'est la sainteté par essence, parce que, par sa nature, il est opposé au péché, qui est le contraire de la sainteté. Il est saint encore, parce qu'il est tout-puissant, dit l'Ange de l'école (I p., q. 25, art. 4), et qu'il ne peut pécher, le pouvoir de pécher n'étant pas une puissance, mais plutôt un défaut, une imperfection, une faiblesse, une impuissance qui ne convient qu'à la créature et nullement au Créateur, à l'Être infiniment parfait. Dieu est saint encore, parce qu'il aime nécessairement l'ordre, et qu'en l'aimant il s'aime lui-même, puisqu'il est l'ordre essentiel. Or le chrétien qui fait la volonté divine en toutes choses aime Dieu de l'amour le plus parfait qu'il soit possible de l'aimer: il partage donc et il exprime sa sainteté d'une manière très-parfaite.

Dieu est sage. Il voit tout d'un seul coup d'œil, il connaît tout, il arrange, il dispose tout, et il n'est aucun des êtres animés ou inanimés qui composent l'univers qu'il ne mette à la place qui lui convient et qu'il ne fasse entrer dans le plan qu'il s'est formé en le créant. Il conduit tout ce qui existe à la fin qui lui est propre, avec autant de douceur que de force, et pour y réussir il choisit les moyens les mieux proportionnés au but qu'il se propose et qu'il atteint toujours, sans qu'il puisse le manquer, parce qu'il est infallible. En cela consiste sa sagesse. En peut-on désirer une plus belle expression que celle que l'on voit briller dans la conduite du chrétien qui, pour parvenir au bonheur suprême, ce bienheureux terme de sa course et de sa destination, choisit le moyen qui l'y conduit infailliblement, celui de l'accomplissement fidèle de la volonté divine en toutes choses.

Dieu est bon, et sa bonté égale sa sainteté: elle la surpasse, en ce qu'elle se commu-

nique davantage, et qu'il n'est aucun être créé sur lequel il n'en ait imprimé des vestiges. Ce n'est donc pas seulement dans l'astre qui nous éclaire, ce père de la lumière, qu'elle brille, cette bonté bienfaisante du magnifique Auteur de la nature, ni dans tous ces globes lumineux qui roulent au-dessus de nos têtes, ni dans tous ces grands objets dont la majesté nous frappe, en offrant à nos yeux étonnés le plus beau, le plus ravissant des spectacles, c'est aussi dans les créatures les plus chétives et les plus obscures, qui sont l'ouvrage de ses mains, ainsi que les plus grandes et les plus éclatantes, et qui n'annoncent pas moins la bonté bienfaisante de l'ouvrier. Mais quelle est la plus fidèle copie du bienfaiteur universel du monde, sinon celui des hommes qui accomplit plus fidèlement sa volonté, puisqu'il veut surtout que les hommes ne cessent d'obliger, de servir, de gratifier leurs semblables, ne dussent-ils souvent ne faire que des ingrats à force de bienfaits, comme il lui arrive trop souvent à lui-même, lui qui, malgré l'ingratitude de la plupart des hommes, ne se lasse pas de leur faire du bien à tous, en envoyant ses pluies et ses rosées pour humecter et fertiliser les terres des méchants comme celles des bons.

Dieu est indépendant de tous les événements, et les différentes révolutions que présente la scène du monde, en se renouvelant à chaque instant, ne le frappent non plus que s'il était encore seul aujourd'hui comme il l'était avant l'origine des choses, jouissant dans une solitude auguste et majestueuse d'une paix profonde, d'un bonheur inaltérable. Et tel est, par participation, le chrétien parfaitement soumis à la volonté divine. Rien de ce qui se passe autour de lui n'est capable d'altérer la paix profonde dont il jouit au fond de son âme, parce qu'il ne regarde ce qui arrive dans le monde que comme le résultat de la volonté divine qu'il prend pour l'unique règle de la sienne, et qu'il est aussi impossible qu'il ne veuille pas ce qui se fait, qu'il l'est que ce que Dieu veut ne se fasse point.

Dieu est immuable, et son immutabilité exclut de lui tout changement dans sa nature et ses perfections. S'il pouvait changer dans sa nature ou ses perfections, il ne serait plus l'être nécessaire, l'être éternel, l'être infiniment parfait. Ce caractère d'immutabilité inséparable de la nécessité essentielle d'exister qui appartient à Dieu, l'homme parfaitement soumis à toutes ses volontés le partage encore avec lui. Supérieur à tous les événements de la vie, rien ne le touche, rien ne le fait fléchir; il verrait le ciel tomber sur sa tête, ou la terre s'écrouler sous ses pas, qu'il n'en serait point ébranlé, tel qu'un rocher que les vagues en fureur peuvent battre avec violence sans pouvoir lui faire changer de place ni de situation.

Que dirai-je encore? le chrétien dont la volonté se trouve parfaitement unie à celle de Dieu nous représente son unité d'une

façon bien expressive. Celui qui n'a d'autre volonté que celle de Dieu cesse d'être homme pour devenir Dieu et ne faire qu'un même esprit avec lui, par une sainte transformation : *Qui adheret Deo, unus spiritus est.* (1 Cor., VI.)

Ah! mon Dieu, qu'heureux est celui qui n'a point d'autre volonté que la vôtre! Son bonheur ne pent s'exprimer, parce qu'il se confond avec le vôtre et qu'il participe de son infinité. Non, N..., il n'est rien de plus consolant, de plus doux que de faire par amour la volonté de Dieu en toutes choses, sur la terre, et d'en aimer également toutes les dispositions, soit qu'elles flattent ou qu'elles crucifient la nature. Oh! quelle paix! quelle joie! quelle tranquillité! quel repos ne goûtent pas dès ici-bas les sages mortels qui n'ont point d'exercice plus continu et plus cher. On dirait que le ciel s'ouvre à chaque instant sur eux pour verser dans leurs âmes ses plus douces influences.

Mais aussi qu'ils sont malheureux ces hommes rebelles envers Dieu, qui ne savent ce que c'est que de lui obéir et de se soumettre à ses ordres; qui luttent sans cesse contre lui; qui se font un jeu cruel de mépriser ses commandements, de murmurer, de s'emporter, de blasphémer contre ses volontés; l'enfer, non l'enfer et le trouble qui y règne, et les grincements de dents qui s'y font entendre, et la rage qui anime les tristes victimes qu'il renferme n'offrent rien de plus affreux que la situation détestable de ces désespérés rebelles.

Hé quoi! mon Dieu! si je regarde au-dessus et tout autour de moi, je vois que tout vous est soumis, tout vous obéit sans aucune résistance. Vous dites aux astres, Venez, et ils viennent; Allez, et ils vont; Arrêtez-vous, et ils demeurent immobiles. Vous commandez à la mer et aux vents, et dociles à vos ordres, la mer et les vents se taisent aussitôt, en reconnaissant la voix de leur Créateur. Il n'y a que l'homme tout seul, ce chef-d'œuvre de vos mains, qui ose mépriser vos commandements, en se révoltant contre le magnifique Auteur de son être; lui qui chargé de ses dons plus que tous les autres, ne devrait respirer que pour renouveler à chaque instant le tribut de son obéissance et de sa reconnaissance envers son prodigue bienfaiteur.

Rougissez, chrétiens ingrats et rebelles, rougissez et reconnaissez enfin toute l'horreur de vos révoltes contre votre Maître suprême et l'arbitre de vos destinées. Reconnaissez le prix et tous les avantages de l'entière conformité de vos volontés à la sienne. C'est le plus grand hommage qu'on puisse rendre à la souveraineté et à l'universalité de son domaine, le sacrifice le plus excellent qu'il soit possible d'offrir à son infinie majesté, l'acte de son amour le plus parfait et le plus méritoire. Elle adoucit tous les maux de l'homme; elle le rend maître de ses passions; elle le rend participant des attributs de sa divinité. Elle est donc un principe de gloire pour Dieu et une source de bonheur pour l'homme. O hommes! prati-

quez donc ce saint exercice de la conformité de vos volontés à celle de Dieu; pratiquez-le assidûment, pratiquez-le constamment, et vous glorifierez Dieu, et en glorifiant Dieu, vous serez heureux dans ce monde et dans l'autre. Ainsi soit-il.

SERMON XLII.

Pour le septième dimanche après la sainte Trinité.

SUR LA VIE RÉGLÉE DANS SES EXERCICES

Filii hujus sæculi prædientiores filii lucis sunt. (Luc., XXI.)

Les enfants du siècle sont plus prudents que les enfants de lumière.

C'est, N..., l'importante réflexion par laquelle le Sauveur du monde termine la parabole d'un fermier accusé d'avoir dissipé les biens de son maître. On va lui ôter son administration; il le prévoit: que fait-il? Il use de manège, il emploie l'industrie, l'artifice pour se ménager une ressource dans la disgrâce qui le menace: voilà l'esprit du monde et du mondain, la prudence des enfants du siècle pour prévenir les maux de la vie présente, ou pour s'en procurer les biens et les avantages. Prudence industrielle, active, adroite, artificieuse des enfants du siècle ténébreux qui condamne l'imprudence, l'inertie, la négligence des chrétiens, ces enfants de lumière, et l'inconstance, le caprice, la bizarrerie, l'irrégularité de leur conduite, le peu d'ordre, de plan, de règle, qu'ils mettent dans tout le cours de leur vie et la suite de leurs actions. Défaut qui, quoique bien différent du désordre et du dérèglement des mœurs dont je ne parle point ici, a cependant des suites si fâcheuses par rapport au salut, qu'une vie réglée et uniforme favorise si fort. C'est, N..., ce plan, cette règle de vie qu'un chrétien qui pense à son salut doit suivre, qui va faire tout le sujet de ce discours: voici mon dessein.

Les avantages d'une vie réglée dans ses exercices: vous le verrez dans mon premier point. Les dangers d'une vie sans règle dans ses exercices: vous le verrez dans mon second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

La vie réglée de ses exercices est la voie la plus sûre et la plus facile pour parvenir au salut, la marque la moins équivoque qu'on est conduit par l'esprit de Dieu, et qu'on fait sa volonté, la source la plus abondante de la véritable paix et de la solide consolation de l'âme.

1° La vie réglée dans ses exercices est la voie la plus sûre et la plus facile pour parvenir au salut. Qu'est-ce que la vie réglée dans ses exercices? Celle dans laquelle on a des temps fixés et marqués pour tous les devoirs de la religion et de l'Etat, de la piété et de l'emploi, du rang, de la condition. C'est une régularité constante à faire toutes les actions qui partagent la journée avec ordre et dans un temps déterminé pour chacune d'elles en particulier, telles que le lever, le coucher,

la prière, la lecture, le silence et la conversation, le travail et le repos, les repas et les délasséments, tous les devoirs de l'état et de la profession, toutes les œuvres de justice ou de charité, d'obligation ou de surérogation. C'est de faire toutes ses actions ponctuellement et à point nommé, sans les reculer, ni les avancer, ni les interrompre, dans l'intention toute pure de plaire à Dieu et d'accomplir sa volonté. Or je dis que cette ponctualité, cette constante régularité dans toutes ses actions est la voie la plus sûre et la plus facile pour parvenir au salut. La plus sûre, parce qu'elle a Dieu même pour auteur, et que c'est lui qui nous la trace de son propre doigt, en nous appelant aux différents états où il a résolu de nous sauver, si nous voulons répondre à sa vocation, et accomplir avec le secours des grâces qu'il nous a préparées les devoirs attachés à ces états auxquels il nous appelle. Et c'est ainsi que se vérifie l'oracle du Sage, qui nous apprend que le Seigneur a conduit le juste au royaume de Dieu par la voie droite : *Justum deduxit Dominus per vias rectas, et ostendit illi regnum Dei.* (Sap., X.) Voie la plus droite et la plus sûre par conséquent : voie la plus facile.

Non, N..., pour opérer votre salut et parvenir au royaume des cieux qui en sera la récompense, il n'est nullement nécessaire de souffrir tout ce que la rage des tyrans a fait souffrir de plus cruel aux martyrs, ni d'exercer vous-mêmes sur vos corps ces étranges macérations que la plupart des saints exercèrent sur les leurs, par une vocation particulière de Dieu, et avec le secours des grâces spéciales attachées à cette vocation. Laissez donc là les roues, les bâchers, les chevalets, les chaudières bouillantes, la hache, l'épée, tous les genres de supplices et de morts qui ont fait tant de martyrs, ces illustres victimes de la foi que vous professez. Ne vous transportez pas non plus dans ces monastères et ces vastes déserts, où tant de cénobites et de solitaires exercèrent sur leur chair souvent innocente ces rigueurs meurtrières, par lesquelles ils s'immolèrent de leurs propres mains eux-mêmes comme des hosties volontaires et agréables aux yeux de Dieu. Non, ce n'est pas cela qu'il vous demande, ce Dieu qui veut vous sauver. Ce qu'il vous défend, c'est de vivre au hasard, c'est de n'avoir d'autre règle que vos caprices et vos fantaisies dans toute la conduite de votre vie. Ce qu'il demande de vous, c'est de régler toutes vos actions et d'y observer une régularité constante en les faisant avec ordre, et dans les temps et dans les lieux qui conviennent à chacune d'elles. Ce qu'il vous demande, c'est d'accomplir fidèlement et d'une manière uniforme tous les devoirs de vos différents états dans un esprit d'obéissance à ses lois et de soumission amoureuse à sa volonté. Est-ce donc trop exiger, et pouvait-il exiger moins? Peut-il vous faciliter davantage l'importante affaire de votre salut et la conquête de son royaume? Est-il donc

rien de plus facile que de remplir d'une manière uniforme et toujours soutenue les devoirs de vos différents états? Ne les avez-vous pas choisis vous-mêmes, ces états dans lesquels vous êtes, comme les plus conformes à vos goûts, à vos tempéraments, à vos caractères, à vos attrait, à vos inclinations naturelles, et quand ce choix n'aurait point été l'effet de la liberté dans quelques-uns de vous, est-il donc si difficile de réparer ce défaut par la force de la raison, aidée du secours de la grâce, plus forte encore que le raisonnement et la réflexion? Que ne peut-on pas, quand on veut sincèrement se sauver et se rendre heureux pour toujours? Rien ne coûte alors, et cette disposition réelle applanit toutes les difficultés. On met sans peine de l'ordre dans sa conduite, et l'on remplit régulièrement les devoirs de son état, persuadé que l'on est que c'est l'unique moyen de s'y sanctifier, soit qu'on y ait été appelé de Dieu, soit qu'on l'ait pris sans sa vocation. Ainsi la vie réglée est donc la voie la plus sûre et la plus facile pour parvenir au salut; elle est encore la marque la moins équivoque qu'on est conduit par l'esprit de Dieu, et qu'on fait sa volonté.

2° L'esprit de Dieu est un esprit d'ordre, ou plutôt Dieu est lui-même l'ordre nécessaire, essentiel, éternel, et tout ce qui sort de l'ordre est donc hors de lui. Tout ce qui est dans l'ordre lui appartient donc, il est analogue à son esprit, animé de son esprit, dirigé, conduit par son esprit et conforme à sa volonté, calqué sur son exemple. Pourquoi emploie-t-il six jours à l'ouvrage de la création du monde, lui qui pouvait le tirer du néant et lui donner toute sa perfection dans un instant et par un seul acte de sa toute-puissance? C'est la question que se proposent à eux-mêmes quelques Pères de l'Eglise : ce ne fut pas seulement pour prouver son indépendance et faire voir qu'il n'agissait point par l'impulsion indéclinable d'une aveugle et fatale nécessité, mais qu'il était souverainement libre, soit pour le sujet, soit pour le temps et pour la manière de ses opérations : ce fut aussi pour servir de modèle aux hommes, et leur apprendre par son exemple à mettre de l'ordre dans leur conduite, à régler tous leurs exercices, à faire chaque chose dans les temps et les lieux convenables.

Jetez un moment les yeux sur la police de la république des Hébreux qui avait Dieu pour auteur, et vous verrez que tout y était réglé par ses ordres : lois, rangs, devoirs, offices, cérémonies. Ecoutez l'Ecclesiaste inspiré de Dieu, et il vous dira que chaque chose a son temps ordonné de Dieu, et que pour agir en homme jaloux de lui plaire, il faut faire chaque chose dans le temps prescrit par son ordre (*Eccl.*, VIII). Prêtez l'oreille à l'apôtre saint Paul, et il vous apprendra que les vrais enfants de Dieu sont ceux qui sont conduits par l'esprit de Dieu : *Qui spiritu Dei aguntur, hi sunt filii Dei* (Rom., I), et que la marque certaine

qu'on est conduit par l'esprit de Dieu, c'est quand on fait tout avec ordre : *Omnia secundum ordinem fiant.* (I Cor., XIV.) Il est donc également certain qu'on est conduit par l'esprit de Dieu et qu'on fait sa volonté, quand on fait tout avec ordre, et qu'on remplit avec une régularité soutenue tous les devoirs de son état. Ah ! c'est alors qu'un chrétien, fidèle observateur de ces devoirs, sans rien faire d'extraordinaire qui frappe les yeux de la multitude, est à ceux de la foi l'un de ces vrais adorateurs qui adorent le Père en esprit et en vérité, et devient en quelque sorte l'émule de son Fils bien-aimé, qui disait de lui-même qu'il faisait toujours ce qui lui était agréable : *Quæ placita sunt ei facio semper.* (Joan., VIII.)

Mais si la vie conforme à l'ordre, uniforme, constamment régulière dans l'accomplissement des devoirs de l'état est si agréable à Dieu, et la marque certaine qu'on agit par la direction de son esprit et qu'on fait sa volonté en toute chose, une vie sans ordre, sans règle, sans uniformité, sans constance dans la conduite et l'accomplissement des devoirs de l'état, est donc, par la raison des contraires, une preuve trop certaine qu'on n'est ni agréable à Dieu, ni conduit et dirigé par son esprit, ni souple sous sa main et soumis à sa volonté. Jugez de là combien de personnes se trompent et se font illusion à elles-mêmes dans leur manière de se conduire et de se comporter dans toutes leurs actions : je parle de celles-là mêmes qui mènent une vie extérieurement chrétienne, exemplaire, édifiante, et qui se flattent de plaire à Dieu, d'être animées de son esprit, de faire sa volonté en tout.

Je parle de ce père de famille qui, sans mission légitime et sans prendre conseil que de son zèle indiscret, s'engage, sous prétexte de charité, dans une multitude d'affaires tumultueuses, veut prendre part à toutes les bonnes œuvres d'une ville ou d'une province, court de tout côté, et n'est jamais dans sa maison, tandis que ses enfants vivent dans le désordre et s'y abandonnent au libertinage. Je parle aussi de cette mère qui passe une bonne partie de la journée dans les églises, pendant que ses filles sont à la danse ou à la comédie, à la promenade, dans les compagnies du monde où elles nouent des intrigues. J'entends ces maîtres et maîtresses qui renoncent aux soins qu'ils sont obligés de prendre de leurs domestiques pour se livrer à des pratiques de dévotion superstitieuses, déplacées et bizarres. J'entends encore ces domestiques qui laissent leurs ouvrages et les choses confiées à leurs soins pour vaquer à la prière et à d'autres exercices de piété. J'entends enfin toutes ces personnes, ou qui ne font pas ce qu'elles doivent faire, en croyant faire quelque autre chose de mieux, ou qui le font sans ordre et par humeur, par caprice et par fantaisie, ou qui préfèrent aux fonctions de leur état des occupations qui, quoique bonnes en elles-mêmes, ne les obligent et ne les regardent pas.

Chrétiens imprudents et inconsidérés, que faites-vous ? Ne voyez-vous donc pas qu'une fausse piété vous séduit, et que vous êtes les jouets de votre amour-propre et de votre bizarre volonté. Ah ! si vous voulez faire celle de Dieu et lui plaire en la faisant, remplissez avec fidélité tous les devoirs de vos différents états ; remplissez-les dans l'ordre qu'ils exigent ; remplissez-les sans les confondre, sans les laisser empiéter les uns sur les autres, et en mettant chacun d'eux à la place et à l'heure qu'il convient de l'accomplir ; remplissez-les avec une exactitude, une régularité, une ponctualité qui ne cède qu'à la nécessité de faire autrement, et vous vous rendrez agréables à Dieu, et vous ferez la volonté de Dieu, qui ne manquera pas de répandre sa paix dans vos âmes et de les inonder de ses plus pures et plus solides consolations.

3^e Autant une âme volontaire, inconsistante, capricieuse, qui agit au hasard et sans ordre, sans plan, sans règle de conduite, est troublée et agitée ; autant et plus celle qui fait tout avec ordre, poids et mesure, se trouve en paix et consolée. Non, le remords de la conscience, ce moniteur secret, ce censeur impitoyable, ne lui fait jamais entendre sa voix importune et menaçante ; elle n'en reçoit que des témoignages consolants. Tout lui semble doux, parce que l'onction sainte que le ciel verse sur toutes ses actions adoucit, fait disparaître l'amertume que la continuité d'une vie monotone peut avoir de fastidieux et d'amer.

Voyez-vous cette femme forte dont le sage Salomon, ce roi divinement inspiré, nous fait une description si pompeuse et si magnifique ? (Prov., XXXI.) Quels sont ses exercices journaliers ? A quoi la voit-on régulièrement appliquée ? De quoi s'occupe-t-elle tous les jours, et à toutes les heures, à tous les moments de sa vie ? Elle s'occupe du soin de son ménage et de sa famille. Elle s'acquitte de tous ses devoirs envers son mari, ce qui lui gagne son cœur et lui mérite sa confiance. Elle travaille la laine et le lin avec des mains sages et ingénieuses. Elle se lève lorsqu'il est encore nuit, et partage à ses domestiques leur travail et leur nourriture. Elle achète des champs, elle plante des vignes, elle manie le fuseau, elle ouvre sa main à l'indigent, elle étend ses bras vers le pauvre ; on ne la trouve jamais oisive, mais toujours utilement occupée, et remplissant avec ordre tous les devoirs de son état. Elle mène donc une vie fort simple et fort commune en apparence, et cependant une vie très-sainte et très-parfaite, une vie très-pure et très-sublime, une vie ornée de toutes les vertus, et toute brillante de gloire, toute remplie de joie, de consolation et de paix, et c'est ce que le même roi, ce roi si sage, si éclairé, si instruit des vrais principes de la morale et de la valeur des actions humaines, nous apprend, lorsqu'il ajoute au portrait de son héroïne, que sa beauté est plus rare et plus précieuse que les perles et les diamants qui s'apportent de l'extrémité du

monde; qu'elle a ceint ses reins de force; qu'elle a goûté que son trafic est bon; que sa lampe ne s'éteindra point pendant la nuit; qu'elle ne craindra point le froid de la neige; qu'elle se revêtira de lin et de pourpre, qu'elle rira au dernier jour. Autant d'images de la beauté intérieure, de la pureté, de la sainteté, de la force, de la noblesse, de la grandeur, de l'élévation, de la joie, de la paix, de la consolation d'une âme qui s'acquitte fidèlement, avec ordre et en vue de Dieu, de tous les devoirs de son état.

Attachez-vous donc, N..., à cette pratique salutaire. Elle suffira toute seule pour vous porter jusqu'au plus haut point de la perfection et de la sainteté chrétienne. Elle suffira seule pour vous égaler aux plus grands saints, et même pour vous donner la préférence sur eux. Si vous en doutez, je ne veux qu'un seul exemple pour vous en convaincre. Transportez-vous avec moi dans le désert de Céthé, cet affreux désert situé dans les montagnes qui séparent l'Égypte d'avec la Libye, et contemplons-y ensemble Macaire d'Égypte, dit l'Ancien, pour le distinguer d'un autre saint du même nom, mais plus jeune que lui. Contemplons, admirons Macaire d'Égypte, ce fameux solitaire si pénitent et si mortifié, qu'il semble n'avoir point de corps; Macaire, non-seulement épuisé de mortifications, mais encore éprouvé comme l'or dans le creuset des plus noires calomnies et des plus flétrissantes diffamations; Macaire, ce prophète, ce thaumaturge, qui guérit les malades, ressuscite les morts, chasse les démons; Macaire, cet homme éminent en vertus, ou plutôt cet ange sous une forme humaine. Dieu veut l'humilier, de peur que le ver de l'orgueil venant à piquer la racine de ce haut cèdre, il ne tombe et ne périsse; et que fait-il pour réussir dans son dessein? Il lui fait connaître deux femmes mariées qui demeurent et vivent ensemble dans une ville fort éloignée. Macaire ne balance point à quitter sa solitude pour aller trouver ces deux femmes, qui se refusent d'abord aux instances qu'il leur fait pour apprendre d'elles leur manière de vivre, et qui, vaincues enfin par ses pressantes sollicitations, se contentent de lui dire que, depuis quinze ans qu'elles demeuraient ensemble, *Dieu leur avait fait la grâce de vivre dans une grande union et dans une vigilance continuelle sur leur cœur et sur leur langue.* A ce peu de mots, Macaire reconnaît que ces deux femmes le surpassent en vertu, et en prend occasion de se confondre et de s'humilier toujours davantage.

Voilà donc, N..., le moyen court et abrégé, mais certain et infaillible, de faire aisément les plus grands progrès dans la vertu, et de s'élever jusqu'au comble de la perfection et de la sainteté chrétienne : remplir avec ordre et d'une manière constante, uniforme, ponctuelle, tous les devoirs de son état, en vue et pour l'amour de Dieu. Qu'il est facile et cependant qu'il est noble, auguste, excellent, sublime, ce moyen qui vous porte, à

si peu de frais, jusqu'au faite de la perfection chrétienne, qui vous élève jusqu'à Dieu, qui vous unit étroitement à Dieu, qui vous divinise en vous transformant en Dieu et en vous rendant participants de son être divin ! Quelle faveur ! et de là ces fleuves de consolation et de paix qui coulent dans l'âme, en l'inondant de leurs flots délicieux ; ce secret témoignage qu'elle appartient à Dieu comme sa fille bien-aimée et le tendre objet de ses complaisances divines, cette ferme assurance que c'est son esprit même qui l'anime, la guide, la conduit, l'élève, la transforme en lui, en l'associant à sa nature, et en faisant briller sur elle comme sur sa vive image, tous les rayons de ses attributs ; car tels sont les avantages d'une vie chrétiennement réglée dans tous ses exercices : vous l'avez vu. Les dangers d'une vie sans règle : vous les avez vus dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

La vie sans règle dans ses exercices rend le salut plus difficile ; elle favorise la volonté propre au préjudice de celle de Dieu ; elle contriste l'esprit de Dieu et l'oblige à s'éloigner : voilà ses mauvais effets : elle est donc infiniment dangereuse.

1^o La vie sans règle rend le salut plus difficile. Qu'est-ce qui le facilite ce salut, de toutes les affaires la plus importante, la seule essentielle, la seule nécessaire ? N'est-ce pas la sainte habitude de faire toutes les actions qui y conduisent avec ordre et dans des temps marqués ? N'est-ce pas ce louable usage qui, se tournant en une seconde nature, aplanit toutes les difficultés, adoucit toutes les amertumes, et fait qu'on trouve léger le fardeau de l'Évangile ? Fardeau évangélique qui paraît si léger aux âmes fidèles à mener une vie constamment régulière, ah ! que tu sembles pesant à celles qui vivent sans ordre et sans régularité ! Comme elles sont incapables de se captiver et qu'elles n'agissent que par caprice, il leur est impossible d'acquiescer cette heureuse habitude qui donne la facilité pour le bien, puisqu'on ne l'acquiert, cette habitude, que par des actes multipliés et régulièrement répétés. Et de là ces fâcheuses alternatives, ces passages subits et fréquents de la tristesse à la joie, de l'empressement et de la précipitation à la langueur et à l'inertie, de l'assujettissement à des pratiques minutieuses, au violement des devoirs les plus essentiels et des obligations les plus pressantes. De là encore cette peine qu'on éprouve, quand il se faut faire quelque violence pour accomplir des devoirs qui ne sont pas conformes aux goûts et aux penchants naturels, parce que l'onction sainte de la grâce qui facilite à une âme régulière les plus grands sacrifices, est refusée à celle qui ne connaît point de règle. Défiant de règlement de vie, ah ! quel poids tu ajoutes au fardeau évangélique qui paraît si doux et si léger aux personnes régulières qu'elles semblent voler en le portant, et qui, plus elles le

portent, plus elles veulent le porter ! Ames sans règle et sans frein, les voyez-vous, ces Ames ponctuelles à observer leur règlement de vie ? Elles courent à pas de géants dans la voie des commandements, dans les sentiers de la justice, dans les routes de la perfection, et il faut les arrêter, il faut ralentir leur ardeur pour les empêcher de franchir les barrières, au delà desquelles la prudence ne leur permet pas de s'élancer. Ames faibles et languissantes, qui vous traînez à peine dans le chemin du salut, instruisez-vous par leur exemple, et apprenez à votre confusion que c'est votre vie irrégulière qui vous rend le salut si difficile. Sachez encore qu'elle favorise la volonté propre au préjudice de celle de Dieu.

2° Préférer sa volonté propre à celle de Dieu : quel outrage pour la Divinité ! Il est d'autant plus grand que Dieu est plus jaloux de son domaine sur l'homme, et du tribut de soumission à toutes ses volontés que l'homme lui doit. Le sacrifice de sa propre volonté en faveur de celle de Dieu, est donc le grand sacrifice que Dieu exige de l'homme, et cet holocauste, qui doit être perpétuel, ne se trouve que dans l'uniformité des exercices d'une vie réglée par la volonté divine. Sans cela, toute la vie du chrétien ne sera qu'un long tissu d'actes de sa volonté propre, d'autant moins agréables à Dieu qu'ils auront plus d'opposition avec ses divines volontés. Et ne l'entendez-vous pas prononcer lui-même une malédiction funeste contre celui qui fait son œuvre avec réserve et négligence ? *Maledictus qui facit opus Dei fraudulenter.* (Jerem., XLVIII.)

Après un oracle si formidable et si précis, dites-moi, Ames irrégulières, ce défaut de régularité dans votre conduite n'est-il donc pas une preuve certaine de votre réserve et de votre négligence dans l'œuvre de Dieu, lui qui est si partisan de l'ordre, si amateur de la régularité dans la conduite, si jaloux de la constance et de la ponctualité dans l'accomplissement des devoirs attachés au christianisme ? Quoi ! vous croiriez remplir ces devoirs comme vous le devez et d'une manière conforme à la volonté de Dieu, tandis que vous ne faites que la vôtre en toutes choses, que vous n'agissez que par caprices, que vous ne suivez que vos fantaisies, que vous n'écoutez que la voix de cette funeste liberté, qui ne prêche et n'aime que l'indépendance absolue ? Comment pouvez-vous vous flatter d'accomplir la volonté de Dieu, en ne faisant que la vôtre, et ne comprendrez-vous jamais que ce sont deux choses qui se repoussent, surtout dans le chrétien disciple de Jésus-Christ par état ?

Non, l'homme chrétien ne peut ressembler à Jésus-Christ son modèle, qu'autant qu'il le copie trait pour trait, en faisant comme lui toutes ses actions avec ordre et dans les moments marqués, prescrits par la volonté du Père céleste, sans les avancer par précipitation, ni les reculer par lenteur. Le voyez-vous ce divin prototype des chré-

tiens ? Il met toute son application à régler ses démarches sur la volonté de son Père, et c'est dans cette régularité constante qu'il nous assure lui-même qu'il trouve toutes ses délices et sa nourriture la plus exquise : *Meus cibus est ut faciam voluntatem Patris mei qui in caelis est.* (Joan., IV.) C'est ainsi et par une suite de cette disposition qu'il s'incarne dans le sein de Marie, et qu'il en sort pour paraître dans le monde au moment marqué dans le conseil du Très-Haut ; qu'il se fait circoncire le huitième jour après sa naissance, qu'il se fait porter au temple dans le temps prescrit par la loi, qu'il se montre ou qu'il se cache, qu'il parle en public, au milieu des villes et des bourgades, ou qu'il prie dans les déserts et sur les montagnes, n'ayant pour compagnie que les bêtes sauvages, et qu'enfin, malgré l'ardeur brûlante qu'il ressent de consommer son sacrifice sur l'autel de la croix, et son impatience de mourir pour la gloire de son Père et le salut des hommes, il attend en paix que l'heure de la consommation de son sacrifice et de sa mort soit arrivée, en ajoutant au mérite du feu de ses désirs celui d'une obéissance littérale aux volontés de son Père, jusque dans les moindres circonstances.

Disciples de Jésus-Christ, il est votre maître, votre chef, votre modèle ; et vous devez l'écouter, le suivre, l'imiter dans sa vie toujours réglée, par les ordres de son Père, toujours dépendante de ses volontés. Vous devez, comme lui, immoler tous vos désirs, et sacrifier continuellement votre volonté à celle de Dieu, en l'assujettissant malgré ses répugnances, à un plan de vie toujours soutenu jusque dans les plus petites choses. C'est dans l'exactitude à s'acquiescer de ces choses qui semblent petites et qui le sont en effet, à les considérer en elles-mêmes, que Dieu trouve sa plus grande gloire, lui qui aime mieux l'obéissance que le sacrifice. L'attention scrupuleuse à faire, sans différer d'un moment, tout ce qu'il ordonne, ou qu'on s'est librement prescrit à soi-même pour lui plaire : voilà ce qui le glorifie surtout. Faites-le donc, et gardez-vous bien de préférer votre volonté à celle de Dieu, et de contrister son esprit, en l'obligeant de s'éloigner de vous.

3° Contrister l'esprit de Dieu et l'obliger de s'éloigner de son sanctuaire, d'abandonner une âme qu'il sanctifiait par sa grâce, qu'il comblait de ses dons, et avec laquelle il se plaisait de demeurer, de parler, de converser : quel malheur pour cette âme ainsi abandonnée ! Hélas ! c'est un malheur qui n'arrive que trop souvent à ces âmes inconstantes et légères, qui ne peuvent s'assujettir à un règlement de vie, ou qui le violent sans peine, après l'avoir embrassé.

Car enfin, dites-moi, Ames volages et ennemies du joug, qui ne prenez que vos caprices pour la règle de votre conduite et la mesure de vos actions, dites-moi, est-ce un moyen bien propre pour avancer dans les voies du Seigneur, pour croître dans

son amour et vous y fortifier, pour mériter ses grâces et obtenir son assistance, pour parvenir à la perfection du christianisme à laquelle vous êtes obligés de tendre, en qualité de chrétiens, et qui va prendre son modèle dans la perfection de Dieu même ? Oui, puisque le législateur des chrétiens leur dit à tous dans son Evangile d'être parfaits comme leur Père céleste est parfait : *Estote perfecti sicut et Pater vester cœlestis perfectus est. (Matth., V.)* Dites-moi encore : est-ce la conduite qu'il faut tenir, pour contenter l'esprit de Dieu, et l'engager à fixer sa demeure dans vos cœurs, comme dans des temples qui lui sont chers ? Est-ce ainsi qu'on répond à sa voix qui crie à tous les chrétiens de faire toutes leurs œuvres avec toute la perfection et toute l'excellence dont elles sont susceptibles : *In omnibus operibus tuis præcellens esto ? (Eccli., XXXIII.)* Dans les desseins de Dieu sur vous, il avait attaché à une vie constamment réglée, une abondance de grâces choisies, de grâces spéciales, de secours assez puissants pour vous faire surmonter généreusement tous les obstacles de votre salut, repousser avec succès les tentations les plus violentes, triompher de tous les efforts de vos ennemis invisibles acharnés à votre perte : vous les avez connus ces desseins de Dieu sur vous, et vous n'avez voulu y entrer en les secondant par votre fidélité à y répondre. Loin de les seconder en vous y rendant fidèles, vous les avez renversés de fond en comble, par votre obstination à ne suivre que vos caprices, et à ne faire que votre volonté propre dans toutes vos œuvres, quoique bonnes de leur nature, je le suppose ; vous avez affligé, contristé l'esprit de Dieu, qui est un esprit d'ordre, de régularité, de sagesse ; tremblez, il s'éloignera de vous, il vous abandonnera ; et que deviendrez-vous, si une fois il vous abandonne ?

Mais quoi ! me direz-vous sans doute, âmes éprises d'une liberté perfide dont le faux charme vous aveugle sur vos vrais intérêts, est-il donc possible de couler tous ses jours dans une sorte d'esclavage, qui ne laisse pas la moindre action à la liberté si naturelle à l'homme, et pour laquelle il se sent au dedans de lui-même un penchant inné, une passion irrésistible ?

Une passion irrésistible ! O qu'on sait bien lui résister quand il le faut pour atteindre le but qu'on se propose. Jetez les yeux sur la scène du monde, et vous verrez comment chacun se gêne, se contraint, se captive, vit dans l'esclavage pour parvenir à l'accomplissement de ses desirs, à la fin qu'il en a vue, au bonheur qu'il se promet. L'ambitieux se fait mille violences, il s'assujettit à mille bizarreries pour plaire aux personnes qu'il croit pouvoir l'aider à parvenir au degré d'élévation qui fait l'objet de ses vœux. L'avare travaille régulièrement et sans relâche pour amasser des richesses. L'artiste passe les jours et les nuits à se perfectionner dans son art. Le marchand est toujours occupé et comme noyé dans

une mer d'embarras et d'affaires pour étendre et soutenir son négoce. Le savant pâlit sur les livres pour augmenter ses connaissances. Le guerrier se condamne à une vie fatigante qui lui interdit le repos et les plaisirs, pour marcher à ce qu'il appelle la gloire ; que dis-je ? Je vois parmi tous ceux qu'offrent à mes yeux surpris les annales du monde, je vois un souverain d'un vaste empire qui, pour réussir dans le projet qu'il a conçu de civiliser son peuple barbare et de gouverner sagement ses Etats, les quitte pour aller voyager et s'instruire chez les nations policées de l'Europe, pour apprendre à exercer les fonctions de simple soldat, pour apprendre à commander, et se fait enrôler parmi les charpentiers de la compagnie hollandaise des Indes, pour s'instruire des moindres détails de l'architecture navale.

Voilà ce qu'opère le désir de parvenir à ses fins dans ce monde fragile et périssable qui n'est que vanité, non plus que tous les objets qu'ils renferment et qui allument si follement la cupidité des hommes. Et pour parvenir à votre fin dernière, le terme de vos travaux, le centre de votre repos, la source de votre paix, le comble de votre bonheur et d'un bonheur complet, d'un bonheur souverain, d'un bonheur immuable, pour parvenir à cette fin vous ne voudrez pas vous faire la moindre violence, vous gêner, vous contraindre en rien, et vous regarderez comme une chose difficile, impossible, impraticable de mener une vie réglée, quoique douce dans ses exercices ? Quelle idée avez-vous donc de vous-mêmes, de l'excellence et de la dignité de votre nature, de la force des facultés de vos âmes et de leurs destinées ?

Est-ce pour y vivre dans l'indépendance absolue de toute loi captivante, et pour jouir d'une liberté funeste qui ne se détermine que d'après les caprices d'une volonté bizarre, que Dieu vous a mis au monde comme dans un vaste édifice préparé pour vous recevoir, en sortant de ses mains toutes-puissantes ? N'est-ce pas plutôt pour y vivre dans sa dépendance, obéir à ses lois, l'honorer, le servir par une suite constante de bonnes œuvres non moins propres à le glorifier qu'à vous sanctifier et à vous mériter le bonheur qu'il vous destine, en vous donnant l'être et la vie ? Que faites-vous donc quand vous vivez au hasard et sans ordre, sans règle qui vous dirige, sans frein qui vous retienne ? Ah ! vous menez une vie stérile, infructueuse, inutile pour le ciel. Vous travaillez peut-être beaucoup, et vous ne recueillez rien de vos travaux multipliés. Vous courez à grands pas, et vous n'avancez guère vers le terme de votre bonheur, et vous risquez de n'y point arriver. Il est une voie plus courte et plus sûre pour y parvenir : celle d'une vie réglée dans l'accomplissement de vos devoirs envers Dieu, envers vous-mêmes et envers le prochain. Prenez-la donc cette voie si facile et si assurée du bonheur, prenez-la pour ne la quitter jamais.

Oui, mon Dieu, je veux la prendre, j'y suis résolu. Vous ne m'avez créé que pour cela, que pour me rendre souverainement heureux et heureux de vous-même, puisque vous êtes ma dernière fin comme le premier principe de mon être et tout l'objet de mon bonheur. Quelle serait mon imprudence ou plutôt ma folie de m'exposer au danger de vous perdre pour ne pas vouloir aller à vous par le chemin le plus sûr, ni renoncer à ma volonté propre, cette volonté toujours aveugle et qui n'enfante que des monstres, une conduite ridicule par ses caprices et ses bizarreries, des desseins téméraires, des procédés irréguliers, des actions déplacées; cette volonté toujours injuste, qui, en me rendant propriétaire de moi-même, me soustrait à votre domaine et me rend rebelle envers vous: cette volonté toujours ennemie de ma liberté et de ma félicité, qui m'enchaîne, me captive, me fait esclave et victime dans le temps même que je me crois libre et heureux. Je renonce à ma volonté propre pour n'en avoir d'autres que la vôtre, ô mon Dieu! cette volonté toujours droite, toujours sûre, toujours infaillible, toujours salutaire et bienfaisante, dont le fidèle accomplissement portera la joie, la paix, le calme, l'onction, la consolation, le parfum des vertus dans toutes les puissances de mon âme, et gravera jusque sur mon front toujours sercin l'image du bonheur éternel. Je vous le souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON XLIII.

Pour le huitième dimanche après la sainte Trinité.

SUR LES TEMPLES.

Elegi et sanctificavi locum istum, ut sit nomen meum ibi in sempiternum, et permanente oculi mei et cor meum ibi cunctis diebus. (II Paralipom., VII.)

J'ai choisi et sanctifié ce lieu, afin que mon nom y soit éternellement honoré, et que mes yeux et mon cœur y demeurent toujours attachés.

Dieu remplit tout par son immensité; le monde entier n'est qu'un temple où il veut recevoir les hommages des mortels. Cependant, il est de sa souveraineté, comme de sa grandeur et de sa majesté, qu'il y ait des lieux spécialement consacrés à ses louanges et à son culte public, où il puisse donner à ses adorateurs des marques plus sensibles de sa présence, de sa protection, de ses bontés, de sa munificence. Et de là les autels dressés par les patriarches, et le tabernacle des Hébreux, érigé par l'ordre de Dieu même, avant que le temple de Salomon fût bâti. Après la construction de ce superbe édifice avec toute la pompe et toute la magnificence que les livres saints nous racontent, vous savez comment le Seigneur l'honora de son auguste et majestueuse présence, et vous n'ignorez pas les douces protestations qu'il y fit de regarder comme sa maison et d'y avoir sans cesse et ses yeux et son cœur tendrement attachés.

Faible image de nos églises qui sont proprement et par excellence les maisons,

les temples, les sanctuaires augustes de la Divinité, puisque Jésus-Christ l'Homme-Dieu y habite corporellement. Combien donc les temples des chrétiens ne sont-ils pas saints par leur dédicace ou leur consécration extérieure? Combien donc encore les chrétiens eux-mêmes, qui sont des temples spirituels, ne doivent-ils pas être saints par leur consécration intérieure, pour répondre à la sainteté des temples matériels où ils ont reçu la vie de la grâce. C'est le plan et tout le sujet de ce discours.

Vous y verrez d'abord la sainteté des temples matériels consacrés extérieurement à Dieu; et ce sera mon premier point. Vous y verrez ensuite la sainteté des temples spirituels consacrés intérieurement à Dieu; et ce sera mon second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Nos temples sont saints, non d'une sainteté intérieure qui n'appartient qu'à la créature intelligente et douée de raison, mais d'une sainteté extérieure que leur imprime la dédicace ou la consécration solennelle qui les tire des usages profanes, pour les appliquer au culte de Dieu, qui y réside personnellement comme notre roi, notre prêtre et notre victime, notre protecteur et notre père, notre bienfaiteur universel. Autant de raisons de la sainteté de nos temples.

1^o Dieu y réside en personne comme notre roi: *Dominus in templo sancto suo.* (Psal. X.) Il n'y est donc pas seulement en figure, et sous un type qui le représente, comme il fut à la dédicace du temple de Salomon, en remplissant d'une épaisse nuée, symbole de sa majesté suprême, toute la capacité de ce vaste édifice, le plus superbe et le plus magnifique qui fut jamais. Il y est aussi réellement qu'il est au plus haut des cieux, où il reçoit les hommages des anges qui tremblent de respect, prosternés aux pieds de son trône, en se faisant un voile de leurs ailes. Il est comme le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, dont le royaume est éternel, le domaine universel et sans bornes. Il y est avec le même empire qu'il exerce dans le ciel et sur la terre, dans le fond des abîmes et jusqu'aux profondeurs de l'enfer, pour y recevoir l'hommage de notre culte religieux et de nos adorations profondes. Et telle est la première comme la plus noble et la plus essentielle partie du culte religieux, qu'un Dieu présent en personne dans nos temples exige des chrétiens qui les fréquentent.

O grand Dieu! ô Roi des rois! le voyez-vous cet esprit d'adoration dans le fond des âmes des chrétiens qui viennent vous visiter dans vos temples? Hélas! un insultant appareil de luxe, de faste et de mondanité, des airs de hauteur, des attitudes indécentes, des yeux égarés, un esprit distrait, un cœur indifférent et glacé: voilà ce que le grand nombre des chrétiens de nos jours apportent au temple du Seigneur. Les païens

rougiraient de traiter avec un pareil mépris les temples de leurs idoles. Dieu réside dans nos temples comme notre roi ; il y réside comme notre prêtre et notre victime.

2° Dans le temple de la Synagogue, on ne voyait ruisseler d'une multitude de victimes grossières, qu'un sang impur, qui avait besoin d'être purifié lui-même, loin de pouvoir laver les pécheurs pour lesquels il coulait. Dans les temples de l'Eglise chrétienne coule le sang de l'Agneau sans tache, la plus sainte de toutes les victimes, ce sang d'un prix infini dans lequel se sont éteints tous les traits enflammés de la colère d'un Dieu vengeur, et qui a réconcilié les hommes avec lui en effaçant leurs péchés. Et cette victime infiniment sainte, qui l'im-mole ? Et ce sang infiniment précieux, qui le fait couler mystiquement sur nos autels ? Jésus-Christ l'Homme-Dieu, qui s'y trouve présent en personne, et comme prêtre, et comme victime, et comme sacrificateur, et comme sacrifice, puisque le sacrifice de l'autel ne diffère de celui de la croix que dans la manière non sanglante dont il est offert sur l'autel, et qu'il contient substantiellement la même hostie immolée.

Nous avons donc dans la personne de Jésus-Christ présent dans nos temples ce grand prêtre des biens à venir, figuré par tous les prêtres des deux lois qui précéderent celle de l'Evangile ; ce Pontife plus élevé que les cieux, que le Père choisit de toute éternité et qu'il prit dans son propre sein, en lui disant : *Vous êtes mon Fils, et je vous ai engendré aujourd'hui ; vous êtes mon Fils, et vous serez éternellement mon prêtre.* (Heb., V ; Psal. CIX.) S'il ordonna qu'il y aurait des prêtres dans tous les temps, ce ne fut que parce qu'il voyait en eux ce tendre objet de ses divines complaisances avec toute la plénitude de sa divinité, qui habite substantiellement en lui.

Disparaissez donc, ombres et figures, prêtres anciens, disparaissez avec toute votre pompe et toutes vos victimes. Vous n'êtes que des hommes mortels, et notre prêtre est le Dieu immortel auquel seul sont dus l'honneur, la gloire, les louanges et les bénédictions dans tous les siècles des siècles.

Les victimes que vous offriez n'étaient que des victimes grossières et dégoûtantes, incapables d'effacer le péché : ici c'est une victime infiniment sainte et capable par elle-même de sanctifier tout ce qui peut être de plus contraire à la sainteté. C'est l'Agneau de Dieu et Dieu lui-même, qui efface les péchés du monde, en perpétuant sur nos autels le sacrifice qu'il n'offrit qu'une seule fois sur la croix, afin de nous en appliquer le fruit. Que de grandeurs et quelle excellence, quelle dignité dans ce prêtre selon l'ordre de Melchisédech, dont la génération et le sacerdoce sont éternels, et qui est essentiellement juste, pacifique, principe

de la justice et de la paix, auteur du salut des hommes.

Divin prêtre de la nouvelle alliance, daignez exercer envers moi les fonctions augustes de votre éternel sacerdoce ; du fond de nos tabernacles, soyez le prêtre de mon âme et de mon corps. Instruisez-moi, bénissez-moi, consacrez-moi, offrez-moi sans cesse à votre Père comme une hostie vivante, pure, sainte et digne de ses yeux jaloux. Jésus-Christ est dans nos temples comme notre prêtre et notre victime : il y est comme notre protecteur et notre père.

3° Rien de plus grand, de plus sublime, de plus honorable pour l'homme que d'avoir Dieu pour père, et de porter l'auguste qualité de son enfant. Après le mystère de l'Incarnation, dans lequel le Fils de Dieu devient le Fils de l'homme, le plus grand chef-d'œuvre de la sagesse et de l'amour de Dieu, c'est que les enfants des hommes deviennent les enfants de Dieu. Et ce chef-d'œuvre si admirable, à qui le devons-nous ? Aux trois personnes divines, sans doute, puisque c'est en leur nom que nous sommes baptisés, et que d'esclaves du démon nous sommes faits enfants de Dieu. Reconnaissons cependant que le titre de père par rapport à nous, en qualité de chrétiens, appartient à Jésus-Christ d'une façon particulière. C'est en sa mort, c'est-à-dire par les mérites de sa mort que nous avons été baptisés. C'est dans son côté ouvert sur la croix que nous avons pris naissance et reçu l'être nouveau, cet être surnaturel et divin qui nous a tirés du néant de notre première naissance, ce néant du péché, pour nous faire de nouvelles créatures en Jésus-Christ. C'est en nous arrosant de son sang sur les fonts baptismaux qu'il nous a régénérés, rétablis dans notre première innocence, et rendu à nos âmes cette ravissante beauté qui les faisait briller aux yeux de Dieu comme ses images les plus parfaites et les plus ressemblantes.

Voyez, chrétiens, voyez les plaies de Jésus-Christ, voyez son côté et son cœur ouverts ; c'est là que vous avez pris naissance par l'application des mérites et de la mort de Jésus-Christ. C'est là que, régénérés par son esprit et arrachés à l'empire du démon, vous êtes devenus sa conquête, son héritage, ses bien-aimés enfants. Et voilà pourquoi il est nommé par un prophète le *Père du siècle futur* (Isa., IX), et que l'apôtre saint Paul nous assure qu'il se présentera au dernier jour à son Père avec toute sa sainte famille, en lui disant : *Me voici avec les enfants que vous m'avez donnés.* (Heb., II.)

Jésus-Christ est donc notre père à des titres particuliers, et c'est surtout dans nos temples qu'il en exerce les tendres fonctions, en nous prodiguant les marques de ses paternelles bontés. C'est là surtout qu'il nous instruit, qu'il nous éclaire, qu'il nous caresse, qu'il nous nourrit, qu'il nous protège, qu'il nous défend, en nous faisant un

rempart de ses ailes contre les traits de nos ennemis ; c'est là qu'il nous comble de toutes sortes de biens, bienfaiteur universel.

4^e Nos temples sont proprement les lieux qu'il a destinés pour y verser à pleines mains les grâces dont il est la source, sur tous ceux qui viennent les y recevoir avec une ferme confiance ; et quelque vastes que soient leurs désirs, quelque grands que soient leurs besoins, ils sont assurés de les voir remplis, en demandant comme il faut. Approchez donc de ces temples augustes, et, avant même que d'y entrer, considérez d'abord ces édifices majestueux que la religion a élevés à la gloire de l'Eternel, à tant de frais et avec un zèle si généreux, que la main des pontifes a bénis, consacrés avec une pompe si religieuse, et des cérémonies si vénérables et si touchantes ; où l'on entend sans cesse retentir des louanges du Très-Haut, où l'on récite les divines Ecritures et les actes des saints qui ont illustré l'Eglise ; où l'on conserve avec soin les reliques des martyrs, qui l'ont cimentée de leur sang ; où des milliers d'anges, descendus du ciel, veillent incessamment à la garde du tabernacle ; où se rassemble de toute part le peuple fidèle, pour rendre ses hommages au Dieu de majesté qu'il renferme, et vénérer les précieux restes des héros chrétiens, qui ont souffert ou qui sont morts pour la gloire de son nom.

Entrez ensuite dans nos temples, et jetant la vue sur les sacrés fonts de baptême, qui se présentent les premiers à vos yeux, admirez la qualité glorieuse, la sublime dignité du chrétien que vous y recûtes avec la grâce du baptême, qui vous a dépouillés du vieil homme pour vous revêtir du nouveau ; qui d'enfants du démon vous a faits enfants de Dieu, rendus participants de sa nature, incorporés à Jésus-Christ comme les membres à leur chef, et transférés dans son royaume lumineux, comme ses frères et ses cohéritiers. Quelle insigne prérogative !

Avancez et considérez que c'est encore dans nos temples que vous avez reçu le second de nos sacrements, qui a confirmé et perfectionné la grâce du premier, en vous faisant soldats de Jésus-Christ, et en vous donnant, par la vertu du Saint-Esprit, la force de confesser la foi aux dépens de votre vie.

Voyez-vous ces sacrés tribunaux élevés de toute part dans nos églises ? Ce sont des trônes de miséricorde, de réconciliation et de paix, où, par la bouche de ses ministres, Jésus-Christ le bon pasteur rend sa grâce avec son amitié, tantôt à un enfant prodigue, tantôt à une femme adultère, quelquefois à un publicain, d'autres fois à une Madeleine pénitente, toujours à tous les pécheurs qui s'y présentent humiliés et contrits.

C'est aussi dans nos temples que se confèrent ces deux sacrements, dont l'un forme la sacrée hiérarchie des ministres de l'Eglise, destinée à la conduite du peuple fidèle, et l'autre unit les deux époux, sur le modèle sublime de l'union de Jésus-Christ

avec l'Eglise, pour s'aimer mutuellement d'un amour chaste, et préparer surtout des citoyens au ciel, en donnant des enfants à la terre.

N'est-ce pas encore dans nos temples que l'on voit ces chaires chrétiennes, qui retiennent si souvent des vérités évangéliques, des maximes du salut, des oracles du Tout-Puissant.

Voulez-vous des asiles inaccessibles aux foudres de la justice de Dieu ? Vous les trouverez dans nos temples. Ce sont les prières qu'on lui adresse dans ces saints lieux, qui arrêtent son bras vengeur et l'empêchent d'exterminer le monde coupable.

Ne dites donc pas que Dieu est partout, et qu'on peut le prier partout. Oui, sans doute ; mais il n'en est pas moins vrai que nos temples sont des lieux privilégiés qu'il a particulièrement choisis pour y recevoir nos hommages, et nous y distribuer ses faveurs ; des maisons de propitiation, où il fait sa demeure d'une manière spéciale, et se plaît à exaucer les vœux de tous ceux qui l'invoquent avec foi ; des maisons de prières qui montent de là comme d'un jardin délicieux de bénédiction, en odeur de suavité, jusqu'au ciel, pour en faire descendre les plus abondantes rosées.

Les prières faites dans les temples sont donc plus agréables à Dieu, et plus efficaces que les autres, pour obtenir ses faveurs, parce qu'on les lui adresse dans les lieux qui lui plaisent davantage, et qu'il a choisis lui-même pour les écouter et les exaucer. Elles sont encore plus ferventes et plus unies, et par conséquent plus fortes par leur ferveur et par leur union, pour faire une sainte violence au Père des miséricordes, et s'élever jusqu'au trône sublime de son amour et de ses grâces. Enfin, les prières faites dans nos temples sont plus fortes et plus efficaces que partout ailleurs, parce qu'elles y sont plus soutenues par les divers objets si capables de les animer, qui s'y offrent aux yeux de toute part, pour passer à l'esprit et au cœur, en fixant l'imagination.

Ces gouttes d'eau bénite dont nous arrosions nos fronts en y entrant, et qui nous rappellent les eaux salutaires du baptême dans lesquelles nous fûmes régénérés, la pompe des cérémonies religieuses, le chant des hymnes et des sacrés cantiques, les images et les reliques des saints, ces précieux restes des héros de la religion, la croix, l'autel sur lequel on immole tous les jours la pacifique victime de notre réconciliation avec Dieu, le tabernacle qui la renferme, et tout ce qui l'environne ; tout dans nos temples favorise l'attention des fidèles qui s'y rendent pour prier et demander des grâces à celui qui en est le suprême dispensateur, et qui y réside en personne, comme dans le lieu qu'il a choisi spécialement pour les distribuer à pleines mains. Tout, dans nos temples, anime la foi, inspire la confiance, excite la ferveur, l'unction et la com-

ponction, donne une force singulière aux prières que l'on y fait, pour pénétrer les cieux et en rapporter des grâces abondantes.

Ah ciel ! qu'ils sont donc grands, augustes, salutaires, et dignes de respect et d'amour, les temples des chrétiens, élevés partout à la gloire du Très-Haut, et avec quel empressement, quelle vivacité, quelle ardeur, ne doivent-ils pas s'y rendre, pour y adorer en tremblant la majesté suprême qui y réside en personne, et recevoir les grâces qu'elle se plaît à y répandre sur ceux qui viennent les y chercher. Avec quelle modestie et dans quel esprit d'humilité, d'anéantissement, ne sont-ils pas obligés d'y paraître ? Quelle doit être leur scrupuleuse attention à éviter tout ce qui serait capable d'en troubler le silence, d'en ternir la beauté, d'en profaner la sainteté.

La sainteté des temples matériels : vous l'avez vu ; la sainteté des temples spirituels : vous l'allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Le chrétien, par sa vocation, est un temple spirituel, vivant et animé, dans lequel et par lequel Dieu, qui en est l'architecte, Dieu veut recevoir des hommages dignes de lui : *Vous êtes des pierres vivantes et une maison spirituelle* (I Petr., II), disait le Prince des apôtres aux fidèles de son temps ; mais dans laquelle Dieu habite et dont il exige la sainteté : *J'habiterai au milieu de vous et dans vous. Soyez saints, parce que je suis saint, moi qui suis votre Seigneur et votre Dieu, qui vous ai séparés de tous les autres peuples, afin que vous fussiez tout à moi.* (Levit., XIX.)

D'après cet oracle divin et sur le modèle des temples matériels, le chrétien, ce temple spirituel, vivant et animé de Dieu, doit donc être saint, d'une sainteté de séparation et d'une sainteté de consécration.

1^o Je dis premièrement d'une sainteté de séparation. Nos temples matériels sont saints, parce qu'ils sont séparés des lieux indifférents ou profanes, soustraits aux usages communs de la vie, incapables d'être employés au service du siècle et aux besoins ordinaires des hommes par l'élévation de leur état naturel à un ordre surnaturel et divin. C'est ainsi que le chrétien doit être séparé de tout ce qui peut le souiller ou le corrompre, et voilà pourquoi Jésus-Christ, son chef et son modèle, séparé lui-même des pécheurs, comme dit l'Apôtre, nous déclare à tous qu'il est venu séparer le *fils d'avec le père et la fille d'avec la mère.* (Matth., X.) Quelle séparation, grand Dieu ! et quel mystère profond ne renferme-t-elle pas ? Quoi ! le Dieu de paix qui n'a paru dans le monde que pour le pacifier, que pour abattre le mur de séparation qui divisait le ciel et la terre en les réconciliant l'un avec l'autre, que pour réunir le loup et l'agneau, le gentil et le juif dans une même habitation, que pour faire de tous les peuples un seul peuple d'élus tous étroitement unis et consommés

dans l'unité par le lien de la charité ; ce Dieu, ce même Dieu protester qu'il n'a paru sur la terre que pour y semer la discorde et la désunion, rompre les nœuds les plus étroits, briser les liens les plus sacrés et jusqu'à ceux mêmes qui attachent le fils au père et la fille à la mère, en outrageant la nature et au mépris de la tendresse paternelle et de la pitié filiale qu'il a tant recommandées : fut-il jamais contradiction plus étonnante et plus difficile à expliquer ? Un mot suffira pour la faire disparaître, cette apparente contradiction, et pour expliquer tout le mystère.

Le chrétien doit aimer tous les hommes, les fidèles surtout, et leur être unis par les liens les plus étroits de la religion et de la charité fraternelle, sans qu'il puisse jamais s'en séparer par un esprit d'inimitié, d'aversion et de haine. Il est cependant une sorte de séparation avec les personnes mêmes avec lesquelles il est uni par les liens les plus étroits, qui devient pour lui un devoir indispensable, et cette espèce de séparation est quelquefois réelle et effective, toujours morale. Elle est toujours morale, parce qu'il n'est jamais permis de penser, de juger, de faire comme les personnes mêmes auxquelles on est uni par les liens les plus étroits de la nature et du sang, lorsque, oubliant leurs devoirs envers Dieu, elles se font un jeu de violer ses lois et une étude de nous entraîner dans leurs désordres et de nous rendre complices de leurs prévarications. Enfants, séparez-vous de vos pères, du moins par votre conduite et par vos actions, dans ces tristes circonstances ; sans cette séparation, vous vous rendez complices de leurs désordres, vous participez à leurs crimes, vous vous souillez de leur corruption. Filles, gardez-vous bien d'imiter vos mères ; cette coupable complaisance vous deviendrait funeste ; Dieu s'en offenserait : il vous punirait sévèrement. Qu'il y ait donc toujours entre elles et vous une différence de mœurs bien marquée, lors même qu'il n'est point en votre pouvoir de vous en séparer réellement.

Pour vous, chrétiens, qui que vous soyez, dont l'état vous assure la libre disposition de vos personnes, séparez-vous en effet de tous ces hommes profanes et corrompus, qui s'efforcent de vous corrompre, quelques raisons de nécessité prétendue que vous puissiez avoir de les fréquenter. Il n'y a pour vous comme pour le reste des mortels qu'une seule chose nécessaire au monde : celle de vous sauver en vous séparant et des pécheurs et des péchés qui vous perdront sûrement, si vous ne les fuyez de toutes vos forces. Fuyez-les donc, et que rien ne soit capable de vous porter à les approcher ou à les imiter. Non, qu'on ne vous voie jamais dans leurs compagnies, leurs jeux, leurs fêtes, leurs festins, leurs promenades, leurs concerts, leurs spectacles, leurs amusements, quels qu'ils soient. Interdisez-vous avec courage leur faste, leur vanité, leur ostentation, leurs joies

insensées, leurs plaisirs meurtriers, leurs voluptés infâmes, leur vie molle, oisive, aisée, commode, délicate. Loin de vous les chaînes honteuses de l'orgueil, de l'avarice, de l'ambition, de l'envie, de la colère, de la vengeance, de toutes les passions tyranniques qui les dominent et qui en font autant d'esclaves. Déjà séparé de la masse corrompue du reste des hommes par la grâce de son baptême, le chrétien doit encore s'en séparer librement lui-même par son attention à les éviter et par la différence de ses mœurs toutes conformes à la grandeur et à l'excellence de sa dignité, qui le met au rang des enfants de Dieu. Le chrétien doit donc être saint d'une sainteté de séparation : il doit l'être d'une sainteté de consécration.

2° La sainteté de consécration est celle qui dévoue, attache, applique l'homme au culte et au service de Dieu, exclusivement à tout autre culte et à tout autre service ; et telle doit être la sainteté du chrétien. Devenu par son baptême le temple vivant de la Divinité, il ne peut servir qu'elle, parce qu'elle est sa dernière fin comme son premier principe et qu'elle ne l'a créé et régénéré que pour elle. Il lui appartient donc tout entier. Il ne doit donc vivre et travailler que pour elle, ne servir qu'elle, ne se reposer que dans son sein, comme dans le terme de ses mouvements et le centre de sa félicité ; captivant son esprit sous le joug de ses mystères, soumettant son cœur aux leçons de sa morale, ne cherchant qu'à lui plaire pour l'amour d'elle-même, ne voulant que ce qu'elle veut, jusqu'à baiser avec une amoureuse tendresse sa main paternelle, lors même qu'elle le frappe, en lui portant les plus rudes coups, jusqu'à se montrer toujours prêt à tout sacrifier et à se sacrifier lui-même avec joie pour l'intérêt de sa gloire, jusqu'à voler, quand elle l'ordonne, sur les roues, les croix, les bûchers enflammés, pour lui rendre témoignage.

C'est un géant qui porte en se jouant le joug de l'Evangile, et qui court plein d'ardeur dans le chemin de la perfection qu'il lui trace, sans que rien puisse l'arrêter, ni l'empêcher de fournir heureusement l'épineuse carrière des vertus dont il lui commande ou lui conseille la pratique. Vertus morales, vertus théologiques, vertus civiles, vertus chrétiennes, vertus âpres et crucifiantes, vertus publiques, vertus privées et domestiques, rien ne lui coûte, tout lui paraît facile ; veilles, jeûnes, abstinences, privations, mortification des sens, macération de la chair, pauvreté de l'esprit, dégage ment du cœur, humilité, modestie, simplicité, pureté d'intention, patience dans les maux, silence dans les outrages, amour des ennemis et des persécuteurs, paix, joie, douceur, sérénité, abnégation générale et parfaite de soi-même dans tous les sujets de trouble et d'agitation, dans toutes les espèces d'épreuves, de souffrances et de croix qui peuvent se rassembler sur lui : tel est l'exercice assidu du chrétien qui se connaît lui-

même, et l'excellence du privilège qui en fait un temple vivant et animé du Dieu trois fois saint. Il n'est besoin que de jeter les yeux sur lui, pour reconnaître dans sa personne un homme doué de la plus éminente sainteté, ou plutôt un homme divinisé, passé, transformé en Dieu, dont il est le temple spirituel et vivant.

Tel est le vrai, le parfait chrétien, et tels doivent être proportionnellement tous les chrétiens. Oui, tous sont appelés à la sainteté par la grâce même de leur vocation au christianisme qui les a tirés de la masse corrompue du reste des hommes, pour en faire une nation choisie, un peuple de saints. La sainteté leur est donc essentielle et il n'en est aucun qui ne soit obligé de l'avoir au moins en quelque degré, et qui ne doive s'y avancer et y faire des progrès, selon ses forces et la mesure de sa grâce.

Soyez saints, parce que je suis saint moi-même : *Sancti estote, quia ego sanctus sum.* (Levit., XIX.) C'est Dieu qui parle aux Hébreux, en leur intimant la loi de la sainteté et en leur en donnant la raison prise dans le fond même de sa propre sainteté, comme s'il leur disait : Je suis saint nécessairement et la sainteté même par essence ; vous êtes mon peuple, vous êtes mes enfants chéris ; vous devez donc ressembler à votre chef, votre roi, votre père, et il doit être votre modèle, et il faut que vous soyez ses copies ressemblantes et fidèles.

Mais qui ne voit que ce précepte d'être saints, parce que Dieu est saint lui-même, frappe sur les enfants de l'Eglise avec bien plus de force que sur ceux de la Synagogue, et que la raison, qui lui sert de fondement, presse bien davantage les chrétiens que les Hébreux ? En effet, qu'est-ce qu'un chrétien ? C'est un disciple, un enfant, un membre de Jésus-Christ l'Homme-Dieu, son maître, son père, son chef. Il doit donc représenter sa personne, suivre sa doctrine, garder ses préceptes, retracer ses vertus, imiter sa vie ; en sorte qu'il soit vrai de dire que Jésus-Christ, son modèle, vit en lui, et qu'il ne vit lui-même que de la vie de Jésus-Christ.

Qu'est-ce encore qu'un chrétien ? C'est une pierre vivante de ce grand édifice, de ce temple saint et auguste, bâti non par la main des hommes, mais par la main de Dieu même pour y être éternellement adoré par cette bénite troupe d'élus qui entrent dans la structure de cette maison spirituelle, dont il est le fondateur, l'architecte et la pierre angulaire. Mais quelle doit être la sainteté de ces pierres vivantes dont l'ensemble doit composer cette maison spirituelle, pour ne point ternir l'éclat de sa beauté, de sa pompe, de sa magnificence ? Jugeons-en par les soins du suprême Architecte pour les préparer et les tailler jusqu'à ce qu'elles aient acquis le degré de perfection qui leur est nécessaire pour occuper dignement la place qu'il leur a destinée dans son édifice. Il va d'abord les prendre et les choisir dans toutes les contrées et parmi

tous les peuples de l'univers. Juifs, gentils, hérétiques, schismatiques, pécheurs de toute espèce, nul n'est exclu de sa maison, dès que, souple sous sa main, il consent à recevoir toutes les préparations nécessaires pour y entrer; il les prépare donc en bien des manières toutes également propres à les conduire au dessein qu'il a sur chacune d'elles. Il les éclaire de ses lumières et les enlrase de son amour en les arrachant à leurs erreurs et à tous les objets de leurs convoitises, à toutes leurs passions criminelles, à tous les péchés qui les rendaient odieuses à ses yeux et indignes d'occuper la moindre place dans sa divine maison. Il les taille ensuite, il les lime, il les polit par les différentes peines qu'il leur envoie, jusqu'à ce qu'il ait mis la dernière main à leur perfection, d'après le plan de sa sagesse et de ses vues à leur égard. Pénitences, mortifications, afflictions, calamités; pertes de biens, d'honneur, de réputation, de liberté, de santé, de la vie même; humiliations, opprobres, outrages, mépris, moqueries, calomnies, persécutions, contradictions, tentations, peines d'esprit et de corps, épreuves, croix de toute espèce: voilà les marteaux et les ciseaux que le céleste Architecte emploie pour tailler et polir les pierres qu'il veut faire entrer dans la structure du temple du ciel, ce béni séjour de l'innocence et de la sainteté comme de la félicité.

Voulez-vous donc, N..., voulez-vous occuper une place d'honneur dans ce superbe édifice orné de tant de pierres précieuses, brillant de mille douces clartés; tout éclatant de la radieuse majesté du Roi de gloire, qui en est tout à la fois le soleil, l'architecte et la pierre angulaire, tenez-vous immobiles sous ses coups; il rejette toutes les pierres qui ne peuvent souffrir ses ciseaux et ne veulent pas être taillées, c'est-à-dire tous ces chrétiens délicats qui ne veulent rien endurer pour gagner le ciel et qui supportent impatiemment les maux attachés à l'humanité, et qui en sont inséparables. Rien d'impur, rien de souillé, rien d'imparfait ne peut entrer dans la maison du Seigneur, dans la cité des saints, dans le sanctuaire éternel du Dieu trois fois saint. Ah! laissez-vous donc tailler par ses divines mains; offrez-vous gaiement à tous ses coups, dans la pensée que, plus il vous frappera, plus sera honorable et brillante la place qu'il vous destine dans son magnifique palais. Marchez à grands pas, courez, volez dans cette voie royale de la sainteté, qui seule peut vous y conduire, sans qu'aucun obstacle puisse vous empêcher de vous y élancer, ou y retarder, ne fût-ce que pour un instant, la rapidité de votre course, lorsqu'une fois vous y serez entrés.

Eh! qu'est-ce donc qui pourrait vous empêcher d'y entrer ou d'y courir sans aucune pause? Le monde! Mais qu'est-ce donc que le monde vis-à-vis du ciel? Qu'est-ce que le monde avec tous ses biens qu'il étale à vos yeux, pour vous attirer ou vous retenir dans

ses pièges? Qu'est-ce que le monde? C'est un volage, un inconstant, un fourbe, un menteur, un perfide qui ne veut point vous donner les biens qu'il vous promet, et qui ne pourra vous les donner, en eût-il la volonté. Qu'est-ce que le monde avec tous ses biens? Un château enchanté. De loin, il paraît quelque chose. Regardez-le de près, au flambeau de la raison éclairée par la foi: le charme disparaît; la chimère reste seule.

Méprisez-le donc, ce monde chimérique, et que les faux biens qu'il ne vous promet que pour vous tromper et vous perdre ne soient point capables de vous surprendre un seul regard. Ce n'est pas dans le sein de la voluptueuse mollesse, ni sur les lits de roses que vous trouverez la félicité; c'est dans le sein des vertus mâles, et sur le bois sanglant de la croix. Embrassez-la donc cette croix précieuse, et portez-la volontiers, à l'exemple de votre divin Sauveur, qui l'a rongie de tout son sang. Enfoncez-vous sur ses sacrés vestiges, dans les routes de la sainteté. Suivez-le, vous le devez, parce qu'il est votre maître, votre chef, et que vous êtes ses disciples, ses soldats et ses membres. Vous le devez, parce qu'il est votre père, et que vous êtes ses enfants. Vous le devez, parce que la voie de sainteté qu'il vous a frayée par son exemple est la seule qui puisse vous conduire au temple de la gloire immortelle qu'il vous destine, et que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON XLIV.

Pour le neuvième dimanche après la sainte Trinité.

SUR L'AMOUR DU PROCHAIN.

Diliges proximum tuum sicut teipsum. (Luc., X.)

Vous aimerez votre prochain comme vous-même.

Voici, N..., le précepte qui fait, avec celui de l'amour de Dieu, le principal caractère distinctif du christianisme, et qui en établit la divinité d'une façon toute singulière, parce qu'il en démontre la supériorité sur toutes les religions du monde. Aucune d'elles, même chez les Grecs et les Romains, ces peuples tant vantés pour la sagesse de leur législation, aucune religion du monde ne connut la loi de l'amour fraternel, de la charité surnaturelle, universelle, qui unit tous les hommes comme les sujets d'un même royaume, les citoyens d'une même ville, les membres d'un même corps, les disciples d'un même maître, les enfants d'un même père, du Père céleste qui est Dieu, qu'ils doivent aimer par dessus toutes choses, et dont l'amour doit être la règle, le modèle, le motif, le principe et la fin de celui qu'ils doivent se porter les uns aux autres, en vue de Dieu, et dans le désir de le posséder tous ensemble. Est-ce donc là cette bienveillance philosophique qui n'a d'autre fondement que la ressemblance, ou bien ce patriotisme barbare, tant et si injustement célébré, qui versa des

fleuves de sang, en portant le fer et le feu dans les quatre parties du monde? Les lois les plus sages des peuples les plus renommés ne portèrent donc en aucun temps l'amour du prochain à ce haut degré de perfection et de pureté qu'on admire dans la loi évangélique, et c'est pour cela que Jésus-Christ, qui en est l'auteur, l'appelle son précepte par excellence : *Hoc est mandatum meum, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.* (Joan., XIII.) C'est pour cela encore que ce divin Législateur nomme ce même commandement, un commandement nouveau : *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.*

Entrons dans les vues de notre divin Sauveur, touchant l'amour de nos frères, dont il nous fait un précepte si formel, qu'il donne pour la marque caractéristique de ses disciples et l'esprit de son Evangile. Sur ce plan, voici tout mon dessein et les deux parties de ce discours.

Vous y verrez d'abord la nécessité ou l'obligation de l'amour du prochain ; et ce sera mon premier point. Vous verrez ensuite l'étendue ou les caractères de l'amour du prochain ; et ce sera mon second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

L'obligation d'aimer le prochain est fondée sur son identité avec l'obligation d'aimer Dieu, sur le précepte et l'exemple de l'Homme-Dieu, sur notre propre intérêt. Tels sont les fondements de l'obligation de l'amour du prochain.

1^o L'amour du prochain est une vertu surnaturelle par laquelle nous l'aimons pour Dieu. L'amour de Dieu et l'amour du prochain, dit l'Ange de l'école, ne sont donc qu'une même habitude, qui est le principe de différents actes, dont les uns ont Dieu pour objet et les autres le prochain, par rapport à Dieu, qu'il aime lui-même, et qui, en l'appelant à son amitié, l'associe à sa félicité. Même objet principal conséquemment, motif dans l'amour de Dieu et dans celui du prochain, qu'on peut regarder à juste titre comme deux branches d'un même arbre, deux anneaux d'une même chaîne, deux ruisseaux qui coulent de la même source, deux actes d'une même vertu habituelle.

L'amour du prochain s'identifie donc avec l'amour de Dieu, puisque l'amour de Dieu ne peut subsister sans lui et qu'on ne peut aimer le prochain comme il faut, c'est-à-dire par rapport à Dieu, sans aimer Dieu lui-même. Liaison admirable ! Unité précieuse, qui fait que je ne puis aimer mon prochain, l'image de Dieu, sans aimer le divin prototype et le tout-puissant ouvrier qui le fit à sa ressemblance, pour le rendre l'héritier de son royaume et le compagnon de son bonheur, après en avoir fait le temple de son Saint-Esprit, en le sanctifiant par sa grâce. O liens d'une société toute divine, qui, malgré l'immense disproportion des objets, réunit Dieu et l'homme dans le cœur

de celui qui aime son prochain en vue de Dieu. Comme ce n'est qu'un même cœur dans l'âme de celui qui aime de la sorte, ce n'est aussi qu'une même fin, un même motif, un même objet principal, et s'il en est un secondaire, il se trouve tellement uni et subordonné au premier, qu'ils sont inséparables et ne peuvent subsister l'un sans l'autre.

Il est donc vrai, N..., qu'en refusant d'aimer votre prochain, qui est l'image de Dieu, vous refusez d'aimer Dieu lui-même. Ah ! comment refuser à un Dieu si aimable le tribut de votre amour ! Créatures trop insensibles à toutes les amabilités du Créateur, de quel front osez-vous le chasser de vos cœurs, plutôt que d'y renfermer avec lui ses enfants et vos frères, pétris du même limon, qui vous a rachetés du même sang, nourris à la même table et des mêmes sacrements, prétendant à la même récompense ? Oh ! quel outrage ne faites-vous pas à la nature, à la grâce et à la Divinité ! Il faut donc aimer le prochain, parce que cette obligation n'en fait qu'une avec celle de l'amour de Dieu. Il faut encore l'aimer, parce que l'Homme-Dieu nous en fait un précepte et nous en donne l'exemple.

2^o Le précepte que Jésus-Christ l'Homme-Dieu nous fait d'aimer notre prochain est si précis, si souvent répété, si fortement inculqué dans l'Evangile et les écrits des apôtres, qu'il n'est pas possible de se faire illusion sur les devoirs qu'il nous impose. *Le commandement que je vous donne, est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés* (Joan., XIII), dit le Sauveur du monde à ses disciples, et, dans leur personne, à tous les chrétiens. *C'est en cela que tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.* (Marc., XII.) Aimer son prochain comme soi-même est plus que tous les holocaustes et que tous les sacrifices. C'est dans ce commandement, joint à celui de l'amour de Dieu, que sont renfermés toute la loi et les prophètes. (Matth., XXII.) Que chacun ait pour son prochain une affection vraiment fraternelle. C'est l'apôtre saint Paul qui le recommande (Rom., XII), et qui ajoute que l'amour du prochain est la plénitude ou le plein accomplissement de la loi, et le lien de la perfection. Ah ! mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres. C'est le tendre langage du disciple bien-aimé, qui le puisa dans le cœur même du Dieu d'amour et de charité, penché qu'il était sur son sein, lors de sa dernière cène avec ses disciples.

Le précepte de l'amour du prochain est donc le précepte par excellence de l'Homme-Dieu, son précepte favori, l'abrégé, l'esprit, l'âme de son Evangile, l'essence de sa morale, la base et le fondement de son système religieux, la marque essentielle, le caractère distinctif de ses disciples, qu'il a le plus recommandé à ceux qui ont cru en lui, parce qu'il l'a jugé le plus propre à les por-

ter au plus haut point de la sainteté chrétienne et de la perfection évangélique.

Quiconque n'aime donc pas son prochain, quiconque le hait ou n'a que du froid ou de l'indifférence pour lui, celui-là cesse d'être chrétien et disciple de Jésus-Christ; il viole son précepte par excellence, ce précepte favori et qui lui tient le plus à cœur; il viole le précepte de l'amour de Dieu, qu'une chaîne indissoluble attache au précepte de l'amour du prochain; il viole tous les préceptes, puisqu'ils sont tous renfermés dans les deux qui commandent la charité; il s'élève insolemment contre la suprême autorité du souverain Législateur; il méprise également ses châtiments et ses récompenses; il se charge de tous les anathèmes prononcés contre ceux qui n'aiment ni Dieu ni les hommes, et au lieu d'une vie souverainement heureuse, juste récompense de l'amour, il choisit l'affreux abîme d'une mort éternelle, châtement trop mérité de son défaut d'amour : *Qui non diligit, manet in morte.* (I Jean., III.) Que de forfaits ! que d'attentats dans un seul ! Jésus-Christ l'Homme-Dieu nous fait un précepte de l'amour du prochain; il nous en donne l'exemple : eh ! grand Dieu, quel exemple !

Mon dessein n'est pas de vous rappeler ici tout ce que l'amour que le Fils unique de Dieu porta aux hommes, de toute éternité, lui fit entreprendre pour leur salut, à commencer par le mystère ineffable de son Incarnation dans le sein virginal de Marie : non. Je ne vous parlerai ni de sa naissance dans une crèche, au milieu de deux vils animaux, ni de sa douloureuse circoncision, ni de sa présentation au temple, ni de sa fuite en Egypte, ni de son humble obéissance à ses parents, selon la chair, ni de la vie obscure et laborieuse qu'il mena pendant l'espace de trente ans sous leur toit rustique et dans l'exercice de leur chétive profession. Je passerai sous silence l'humilité profonde qui lui fit recevoir le baptême, de la main de son précurseur, dans le Jourdain, son jeûne de quarante jours et sa tentation dans le désert, ses longues prières sur les montagnes et dans le creux des rochers. Je jetterai un voile épais sur toutes les démarches et les actions de son ministère public. Ici, mais dispensez-vous de le suivre, ici c'est un maître plein d'affabilité qui instruit familièrement ses disciples des vérités les plus importantes avec une douceur qui les charme. Là, c'est un tendre père qui reçoit dans ses bras, en le mouillant de ses pleurs, un enfant prodigue qui demande à rentrer dans sa maison, après avoir dissipé tous les biens qu'il en avait emportés. Là encore, c'est le bon pasteur qui court haletant après la brebis égarée, et qui ne l'a pas sitôt retrouvée qu'il l'embrasse amoureusement, la presse contre son sein, la charge sur ses épaules et la reporte, transporté de joie, dans le bercail. Plus loin, c'est un pontife compatissant, un pieux consolateur, un prédicateur éloquent, qui rompt le pain de l'âme à des troupes nombreuses

accourues pour entendre les paroles de vie que sa bouche prononce, mais qui n'oublie pas le pain du corps nécessaire à leur subsistance, et qui fait des miracles pour le leur procurer : *Misereor super turbam.* (Marc., VIII.) Partout c'est le soutien du vieillard, l'appui de la veuve, l'ami de l'orphelin et des petits enfants, dont il aime à se voir entouré; toute la nature lui prête des images, pour nous exprimer la vertu de son amour pour nous; il se peint sous les énergiques symboles d'une vigne abondante, d'un aigle qui voltige autour de ses aiglons pour les exciter à voler, d'une tendre poule qui rassemble ses petits sous ses ailes et les défend courageusement. J'oublie toutes ces images, tous ces symboles, tous ces traits si propres à démontrer l'amour extrême de Jésus-Christ pour les hommes; un seul m'arrête et me suffit. Je le trouve dans la prière qu'il adresse en mourant à son Père, pour lui demander le pardon de ses bourreaux. Le voilà; c'est lui qui parle; écoutez. Mon Père, s'écria-t-il en ramassant tout ce qui peut rester de force à son corps épuisé de sang, mon Père, mon tendre Père, si à travers les plaies sanglantes qui me défigurent vous reconnaissez la personne de votre Fils bien-aimé et l'objet de vos complaisances, si vous entendez sa voix mourante, ah ! je vous en supplie, pardonnez aux bourreaux qui le font expirer; oubliez leur crime; eux-mêmes ils ne le connaissent pas; souvenez-vous seulement que vous êtes Père et que je suis votre Fils, votre Fils mourant, qui vous prie, vous sollicite, vous conjure de lui accorder une dernière grâce, le pardon de ses meurtriers. Oui, si vous ne voulez percer mon cœur d'un trait plus douloureux que tous ceux auxquels je succombe, ne punissez point ma mort. Je vous le demande par mes plaies, mes meurtrissures, par mes veines épuisées de sang, par mes larmes, mes sanglots, par le prix de mon dernier soupir; ah ! mon Père, pardonnez à tous mes ennemis : *Pater, dimitte illis.* (Luc., XXIII.) L'exemple de Jésus-Christ nous oblige d'aimer notre prochain; notre intérêt nous en fait un devoir.

3^e Eh ! quelle sorte d'intérêt n'avons-nous donc pas à aimer notre prochain ? Il les renferme tous dans les intérêts du temps et de l'éternité. Intérêts du temps. S'il n'est rien de plus contraire au bonheur de l'homme sur la terre que d'y être avec ses semblables, dans une disposition de froideur, d'indifférence, de discorde, de vengeance et de haines, qui troublent la paix domestique et civile, il n'est rien non plus qui contribue davantage à la douceur de ses jours que de vivre avec eux dans un esprit de concorde et d'amour. Brisez ce lien précieux, vous ouvrez la porte à tous les maux destructifs de la société : aussitôt les citoyens sont dans un état de guerre perpétuel les uns avec les autres. Le grand opprime le petit; le petit maudit le grand. Le prince devient le tyran de ses sujets; les sujets se révoltent contre le prince. La fraude, les chicanes, le men-

songe, le parjure, le larcin, le meurtre, les injustices, les cruautés de toute espèce distillent leurs poisons mortels sur toutes les branches de la société, qui n'offre plus que l'image affreuse d'un enfer anticipé sur la terre. Renouez-y les liens rompus de l'amour fraternel et de la charité chrétienne. En un moment, tout change de face : c'est du moins l'image du ciel, si ce n'en est pas la réalité. Tous les membres qui la composent, n'ayant qu'un même esprit et un même cœur, ne respirent que la paix, la charmante, la ravissante paix, et ne se disputent que la gloire de se servir et de s'entraider les uns les autres. On y voit régner entre eux, et dans les divers états qui les partagent, la concorde la plus constante, le concert le plus harmonieux. Le prince y exerce le pouvoir suprême avec une extrême modération, et le sujet ne met point de bornes à son obéissance envers le prince. Le riche traite le pauvre avec bonté, en soulageant ses besoins, et le pauvre, sans envier son opulence, paraît toujours pénétré de reconnaissance pour ses bienfaits. Partout on voit régner la justice, l'innocence, la franchise, la candeur, la simplicité, la droiture, toutes les vertus, compagnes et filles de la tendre charité. Oh ! que d'actes de vertus sociales parlent donc, comme à l'envi, des cœurs réunis de ces hommes charitables, et se produisent au dehors pour le bonheur de la société. Quel charme de les voir se prévenir tous d'honneur et de bons offices ! Quelles larmes coulent des yeux qui les regardent se soulager, se supporter, s'embrasser tendrement ! Dans quels ravissants transports n'entre-t-on pas quand on est témoin oculaire de leur douceur, de leur affabilité, de leur chaste et innocente familiarité, des tendres effusions de leurs âmes les unes dans les autres ! Eh ! que sont ces avantages momentanés de l'amour du prochain, si on les compare à ceux de l'éternité ?

Non, la paix extérieure et tous les biens que l'exercice de l'amour du prochain introduit sur la terre, ne sont nullement à comparer à la paix intérieure et à l'espérance des biens futurs et éternels, dont il est le gage assuré, comme le prélude enchanteur. Eh ! qu'est-ce donc qui pourrait égaler cette paix intérieure de l'âme qui surpasse tout sentiment, cette paix de Dieu par excellence, et au milieu de laquelle il se plaît d'habiter : *Factus est in pace locus ejus* ? Tout ce qu'on peut éprouver de douceurs sur la terre disparaît en présence des douces sensations des justes qui aiment Dieu et leur prochain, lorsqu'en envisageant les cieux prêts à s'ouvrir sur leurs têtes, ils pensent que, dans un moment, il va les rassembler pour y vivre éternellement tous ensemble dans la plus étroite familiarité, comme autant de frères et d'amis, au sein même de la gloire, de la joie, des plaisirs purs et permanents, du bonheur souverain, immuable, éternel.

Il faut donc aimer son prochain, parce que l'obligation de l'aimer se confond et s'identifie avec l'obligation d'aimer Dieu lui-même ;

parce que Jésus-Christ l'Homme-Dieu, notre suprême Législateur, nous en fait un précepte formel, qu'il accompagne de son exemple ; parce qu'enfin, il y va de tous nos intérêts spirituels et temporels, du temps et de l'éternité : vous l'avez vu.

Voyons maintenant l'étendue où les caractères de l'amour du prochain ; c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

L'amour que nous devons à notre prochain doit être pur dans son motif, fécond dans ses effets, universel dans son objet, constant dans sa durée. Telle est l'étendue ; tels sont les caractères de l'amour du prochain, s'il est sincère et véritable.

1° L'amour du prochain doit être pur dans son motif : ce qui doit le déterminer ne consiste donc ni dans les bienfaits que nous en avons reçus, ou que nous en attendons, ni dans la sympathie de notre humeur avec la sienne, ni dans ses talents naturels ou acquis, ni enfin dans ses qualités aimables qu'elles qu'elles soient, qui ne passent point les bornes de la nature : non. Il faut l'aimer, lors même qu'il est inofficieux, ingrat, ou indifférent envers nous ; quand son humeur contraste avec la nôtre ; quand il se montre inégal, capricieux, impoli, grossier, importun, fâcheux à notre égard ; quand il n'a aucun talent ni acquis, ni naturel, et qu'il manque de toutes les qualités qui se concilient l'affection, gagnent le cœur, subjuguent l'esprit, captivent les penchants. Il faut donc l'aimer pour l'amour de Dieu même, et parce que Dieu nous ordonne de l'aimer. Il faut l'aimer comme Jésus-Christ l'aime, et que nous nous aimons nous-mêmes lorsque l'amour que nous nous portons est bien réglé. Il faut l'aimer, malgré tous ses vices, tous ses défauts, toutes ses imperfections. C'est donc l'image de Dieu, ou plutôt Dieu lui-même qu'il faut aimer dans la personne du prochain ; oui ce Dieu créateur qui l'a fait à sa ressemblance pour recevoir ses hommages, ce Dieu rédempteur qui l'a racheté de son sang, ce Dieu sanctificateur et rémunérateur qui l'a comblé de ses grâces, pour le couronner de sa gloire.

C'est dans ce point de vue que les apôtres et les hommes apostoliques regardaient ces athées, ces idolâtres, ces sauvages anthropophages, ces mangeurs d'hommes, lorsque, renonçant à toutes les douceurs de la vie, ils parcouraient les terres et les mers, pour les instruire et les sauver. Interrogez tant de saints et de saintes qui ont fondé tant d'hôpitaux, ou qui s'y sont consacrés au service des malades les plus infects et les plus rebutants ; demandez-leur ce qu'il leur paraissait aimable dans ces corps horribles à voir, et quels charmes ils y découvriraient. Pourquoi nous interroger, vous répondront-ils, en troublant nos cendres bénites. Ne voyez-vous pas que, dans ces dégoûtants cadavres, nous contemplions la personne de Jésus-Christ, qui nous avait attesté qu'il se tiendrait fait à lui-même, ce que nous ferions

aux plus chétifs de ses membres souffrants ? Cessez donc d'être surpris de ce que nous les servons avec tant d'ardeur, jusqu'à sucer quelquefois leurs plaies et le pus qui en découle.

Ah! Seigneur, je ne verrai donc plus que vous dans la personne de mon prochain. Vous le fîtes à votre ressemblance; c'est votre image la plus finie; fût-elle d'or, de diamant, ou d'argile, je vous y verrai trait pour trait, et, en la collant sur mes lèvres, j'embrasserai dans elle la personne sacrée et toujours aimable de mon rédempteur, mon pasteur et mon père.

2° Si l'amour du prochain doit être pur dans son motif, il doit encore être fécond dans ses effets; et cette fécondité consiste à ne lui souhaiter et à ne lui faire aucun mal, et à lui vouloir et à lui faire toute sorte de biens. Comme l'amour que nous devons au prochain a sa règle et son modèle dans celui que nous nous portons à nous-mêmes, les soins et les attentions que nous inspire notre délicatesse pour écarter de nos personnes tous les maux capables de nous affliger, sont les soins et les attentions mêmes qu'il faut que nous apportions, pour éloigner de la personne de notre prochain tout ce qui pourrait lui être un sujet de peine et d'affliction. Chagrins de l'esprit, maladies du corps, atteintes à l'honneur, blessures de la réputation, procès ruineux, pertes de biens, renversement de fortune, paroles désobligeantes, discours offensants, médisance, calomnie, humiliations, disgrâce, maux de toute espèce; nous devons les éloigner de notre prochain comme de nous-mêmes, loin de lui en souhaiter, ou de lui en causer aucun. C'est peu : il faut encore lui procurer, autant qu'il est en nous, tous les biens imaginables, soit de l'esprit, soit du corps, soit du temps, soit de l'éternité.

Biens de l'esprit et de l'éternité. Compatir à ses peines, le consoler dans ses afflictions, l'instruire dans son ignorance, l'éclairer et le fixer dans ses doutes, le conseiller quand il a besoin d'avis, lui inspirer la haine du vice et l'amour de la vertu, l'exhorter puissamment, et par ses discours et par ses exemples, à marcher avec courage dans le chemin du salut et de la perfection, en ajoutant la prière, aux paroles et à l'exemple, pour lui en obtenir la grâce : tels sont, en raccourci, les biens spirituels et éternels que nous devons procurer à notre prochain, autant qu'il est en nous, pour accomplir le précepte de la charité, qui nous oblige de l'aimer comme nous-mêmes. Biens de l'esprit et de l'éternité. Bien du corps et de la terre.

Le prochain souffre-t-il dans son corps, par la violence d'un mal aigu, ou les langueurs attachées aux longues infirmités? Vous devez, s'il est possible, lui procurer la santé, ou le soulagement qu'exigent les infirmités qui l'exercent. Gémit-il dans les prisons? Il faut l'y visiter, et tâcher d'essuyer ses larmes. Vous demande-t-il l'hospitalité? Il faut la lui accorder promptement. A-t-il faim?

Donnez-lui à manger. A-t-il soif? Donnez-lui à boire? Est-il nu et sans vêtement? Hâtez-vous de le revêtir. Quelque besoin qu'il puisse souffrir, volez à son secours, en versant d'abondantes aumônes dans son sein; vous le devez; l'aumône n'est point une grâce, c'est une dette de votre part; de concert avec la nature, la religion vous en commande l'acquit; prêtez l'oreille à la voix du pauvre, et rendez-lui ce qui lui est dû : *Declina pauperi aurem tuam, et redde debitum tuum. (Eccl., IV.)* Ce sont les paroles mêmes du Saint-Esprit, parlant par la bouche du Sage. Assistez le pauvre, à cause du commandement qui vous en a été fait, vous dit-il encore : *Propter mandatum assume pauperem. (Eccl., XXIX.)* Ah! demande le Disciple bien-aimé (I Joan., III), si quelqu'un a des biens de ce monde, et que voyant son frère en nécessité il lui ferme son cœur et ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui?

L'amour de Dieu et du prochain, s'il est réel, est donc un amour fécond qui se répand en largesses; et s'il est infécond et stérile, ce n'est point un amour véritable ni de Dieu, ni du prochain, ce n'est qu'un masque, un fantôme d'amour. Amour du prochain, amour fécond dans ses effets, amour universel dans son objet.

3° Oui, N..., la charité chrétienne n'a d'autres bornes que celles de l'univers; elle embrasse le monde intellectuel tout entier et la totalité des êtres intelligents qui le composent, sans aucune exception ni distinction de pays, de fortune, de rang, de qualités bonnes ou mauvaises. Notre prochain est tout homme qui respire le même air que nous, que le même soleil éclaire, qui a la même nature, le même Père céleste, la même fin, la même patrie. C'est tout homme, ouvrage des mains du Créateur, fût-il d'ailleurs la plus vile et la plus imparfaite des créatures. C'est tout homme, avantagé ou disgracié de la nature, riche ou pauvre, noble ou roturier, savant ou ignorant, domestique ou étranger, ami ou ennemi.

A ce mot d'ennemi, je vous vois, je vous entends; vous vous récriez; votre cœur se soulève. Quoi! dites-vous, aimer mon ennemi comme mon prochain, comme moi-même! Quel langage! et qui peut l'entendre! Quelle vertu! et quelle est l'âme assez forte, assez courageuse pour la pratiquer! Il le faut cependant; c'est un devoir indispensable à tous les chrétiens; tous doivent aimer leurs ennemis comme leur prochain; et parce qu'ils le doivent, ils le peuvent; Dieu qui leur en fait un devoir, leur offrant les secours nécessaires pour l'accomplir, s'ils le veulent.

Dites donc, si vous voulez, que ce devoir vous est impossible et bien au-dessus de vos forces. Ajoutez que celui qu'on veut que vous aimiez est tout à fait indigne de votre amour; qu'il n'a ni esprit ni jugement, ni talent quel qu'il soit, ni conduite, ni probité, ni honneur; que c'est un homme injuste, violent, brutal, traître, perfide, in-

grat et chargé de vos bienfaits, dont il n'a fait usage que pour les tourner contre vous, en vous offensant en mille manières. Dites encore que c'est un monstre en tout sens et à tout égard, qui ne mérite que l'exécution; et je vous dirai, moi, que, malgré la noirceur du portrait, celui que vous peignez de ces couleurs hideuses n'en est pas moins l'image de Dieu et votre frère, votre prochain, votre semblable, créé comme vous à la ressemblance de la Divinité, dans la plus noble partie de lui-même, racheté comme vous du sang d'un Dieu, destiné comme vous à posséder un Dieu, comme l'objet de sa béatitude. Il faut donc l'aimer, puisque Dieu l'aime, qu'il vous commande de l'aimer et qu'il vous déclare qu'il vous récompensera, ou qu'il vous punira en proportion de votre fidélité ou de votre infidélité, relativement à l'observation du précepte qu'il vous fait de voir votre prochain dans la personne même de votre ennemi, et de l'aimer comme un autre vous-même, d'un amour aussi constant et non moins durable; dernier caractère de l'amour du prochain.

4^e Nous nous aimons naturellement, et ce sentiment empreint dans notre nature ne nous abandonne jamais, pas même lorsque nous nous attachons à des objets indignes de nous et incapables de nous rendre heureux, parce que quand nous nous trompons sur l'objet de notre bonheur, c'est toujours l'amour de nous-mêmes qui est la cause de nos erreurs et qui précipite nos pas dans les routes trompeuses d'une fausse et apparente félicité. Nous nous aimons donc nécessairement; notre cœur ne peut balancer entre l'amour et la haine de nous-mêmes, et par cela même que l'amour que nous nous portons est nécessaire, il est constant, durable, rien ne peut le suspendre ni en interrompre le cours. Tel doit être notre amour pour le prochain. Il faut que nous l'aimions d'un amour permanent et jusqu'au tombeau, et jusqu'au dernier soupir, jusqu'au dernier souffle de notre vie, quand lui-même il nous l'arracherait, et jusqu'à ce que, par nos soins assidus, nos efforts redoublés, nos tendresses prodiguées, nos bienfaits entassés les uns les autres sur sa tête, nous ayons allumé le feu de l'amour et de la charité, s'il est possible, dans son cœur, après en avoir banni pour toujours la haine et l'animosité.

Telle fut la constance de l'amour du législateur des Hébreux qui le porta jusqu'à demander à Dieu de l'effacer du livre de vie, plutôt que d'être témoin de la juste vengeance qu'il se proposait de tirer de ce peuple trop ingrat et trop souvent rebelle. Tel fut encore le caractère de la charité de l'apôtre saint Paul qui souhaitait d'être anathème pour ses frères, et enfin celui de la charité des premiers fidèles, non-seulement les uns envers les autres, mais aussi à l'égard des païens qui ne pouvaient se lasser de les admirer. Voyez, se disaient-ils dans le transport de leur admiration, voyez comment ces chrétiens s'entraiment, se secou-

rent, se rendent tous les devoirs de la plus parfaite amitié : *Videte quomodo se diligant.* (Act., XV.) Ils n'ont tous qu'un cœur et qu'une âme; ils sont doux, officieux, charitables, bienfaisants, et leur douceur, leur bonté, leur affabilité, leur inclination à obliger et à faire plaisir, s'étendent jusqu'à nous, qui les détestons et les accablons de maux. Ah! leur religion est donc vraie et divine, puisqu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse inspirer de pareils sentiments; il faut donc l'embrasser et nous faire chrétiens.

Grand Dieu! en voyant les chrétiens de nos jours, l'athée, le turc, l'idolâtre seraient-ils donc induits à embrasser le christianisme? Hélas! on ne voit plus régner dans son sein et parmi ses enfants cette paix, cette harmonie, cette douceur, cette affabilité, cette unité d'esprit et de cœur jointe à la communauté des biens qui faisaient la gloire de la primitive Eglise : non. L'intérêt, l'avarice, l'envie, l'ambition, la colère, la haine, la vengeance, toutes les passions en armes les divisent; et au lieu de couler des jours heureux et tranquilles au sein de la paix et de la concorde on les voit, on les entend se faire une guerre cruelle et se dévorer les uns les autres comme des tigres et des lions.

Quelle honte, Seigneur, pour ces enfants dégénérés, et quel outrage ils font à l'immensité de votre amour pour tous les hommes, à votre autorité qui en impose la loi, à votre bonté qui en donne l'exemple, à votre justice qui en punira l'infraction!

Est-ce donc ainsi, faibles mortels, que vous outragez la personne et tous les attributs du souverain Législateur, qui vous commande d'aimer vos frères, et qu'il a lui-même aimés jusqu'à mourir pour eux, en versant tout le sang de ses veines. Quoi! ces hommes rachetés par la mort d'un Dieu, et tout couverts de son sang, adorable prix de leur rançon, vous les jugez indignes de votre amour? C'est peu pour vous de ne point les aimer, hélas! trop souvent vous les détestez, vous les opprimez, vous les écrasez, vous attendez à leur fortune, à leur honneur, à leurs jours, vous les frappez d'un glaive homicide, tels que ces tyrans barbares, ces monstres exterminateurs qui, ne respirant que le carnage, se plaisaient à déchirer les membres de leurs semblables et à se baigner dans leur sang. Comment le ciel outragé, indigné, ne venge-t-il pas, à l'instant même qu'ils sont commis, des attentats qui font frémir la nature, et quelles vengeances plus éclatantes et plus terribles se préparent ceux qui les commettent impunément dans ce monde! Je n'y peux penser sans frémissement, ô mon Dieu! et docile à votre voix, je veux aimer mon prochain comme vous l'aimez et que je m'aime moi-même, en ne voyant dans sa personne que votre image et mon semblable. Fortifiez ma volonté. Aidez-moi à surmonter toutes les répugnances qui voudraient s'opposer à mes efforts. Que l'amour dont vous brûlez

pour tous les hommes passe de votre cœur dans le mien pour l'embraser de l'ardeur de ses flammes toutes célestes. Oui, enflamez-le d'un amour également pur et tendre, aussi actif que fécond, non moins courageux que constant pour tous les hommes qui peuplent l'univers. Quel sera mon bonheur, lorsqu'après les avoir aimés tous, comme vous me l'ordonnez, pour le prix de mon obéissance, je chanterai le cantique éternel de votre amour avec tous vos saints amis, dans le séjour de la gloire ! *Amen.*

SERMON XLV.

Pour le dixième dimanche après la sainte Trinité.

SUR LA CONFIANCE EN DIEU.

Propter hunc sermonem vade, exiit dæmonium a filia tua. (Marc., VII.)

Allez, le démon a quitté votre fille qu'il possédait, et la cause de sa délivrance c'est le discours que vous m'entendez.

Quel est donc celui qui parle ici avec tant d'autorité, et quel est ce discours si puissant, qu'il délivre une fille possédée du démon, au moment même qu'on le prononce, quoiqu'il ne puisse être entendu du sujet sur lequel il opère un si merveilleux effet ? Celui qui parle, c'est Jésus-Christ, le Dieu, fort à qui tout cède, tout obéit, devant qui tout genou fléchit, au ciel, en la terre, au plus profond des enfers. Le discours qui opère un si merveilleux effet ne consiste qu'en six paroles d'une femme idolâtre qui demande à Jésus-Christ la délivrance de sa fille. Non, non, lui dit-il avec un mépris insultant, du moins en apparence, il ne convient pas de prendre le pain des enfants pour le donner aux chiens : *Il est vrai, Seigneur, répond la suppliante, mais au moins les petits chiens mangent-ils les miettes qui tombent de la table des enfants.* (Marc., VII.) O parole admirable ! parole pleine de confiance ! c'est donc vous qui triomphez et des démons et de Dieu même. Oui, N... ; car tout cède, rien ne résiste à la confiance en Dieu, qui va faire le sujet de ce discours ; voici mon dessein :

Les avantages de la confiance en Dieu : vous les verrez dans mon premier point. Le moyen de se procurer ces avantages : vous le verrez dans mon second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Qu'est-ce que la confiance en Dieu ? Ce n'est ni la simple foi de sa puissance, de sa bonté, de sa providence, ni la simple espérance d'obtenir de lui tous les secours nécessaires, soit de l'âme, soit du corps ; c'est une ferme et inébranlable assurance fondée sur sa bonté, qu'il nous les accordera, ces secours nécessaires à notre véritable bonheur. Telle est la véritable idée qu'on doit avoir de la confiance en Dieu ; voici ses avantages : 1° Elle honore Dieu dans les titres dont il est le plus jaloux ; 2° elle favorise l'homme dans l'acquisition du bonheur auquel il est destiné.

1° La confiance honore Dieu dans les titres dont il est le plus jaloux. Dieu est notre souverain maître, il est notre père et notre pasteur, il est notre ami fidèle et notre rémunérateur prodigue. C'est à ces titres parmi beaucoup d'autres que rend justice la confiance qu'on a en lui.

Dieu est notre souverain maître, en qualité de créateur et de conservateur.

Il nous a tirés du néant, et nous empêche à chaque instant d'y retomber ; c'est lui qui nous donne l'être, le mouvement et la vie. C'est en lui que nous subsistons avec toutes les créatures animées ou inanimées, visibles et invisibles, angéliques et humaines. *Qu'y a-t-il, dit le Sage, qui pût subsister, si vous ne le vouliez, ô mon Dieu ! et qui pût se conserver sans votre ordre ?* (Sap., IX) Dieu est donc notre souverain Maître, notre souverain Seigneur, et nous tenons de lui tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes. C'est donc pour nous un devoir de justice de reconnaître la souveraineté de son domaine sur nous et notre entière dépendance de lui, et c'est par la confiance que nous remplissons ce devoir de justice envers lui. Non, pour faire à Dieu la reconnaissance la plus solennelle de son souverain domaine sur nous et la protestation la plus authentique de notre totale dépendance de lui, il n'est rien de plus propre qu'une confiance parfaite qui fait recourir à lui comme à l'auteur suprême et au dispensateur de tous les biens, dans toutes les situations de la vie.

Une telle confiance n'est rien moins qu'un vrai sacrifice offert à la majesté suprême, puisqu'on ne peut lui en faire hommage sans lui rendre le culte de latrie ou d'adoration proprement dite, par lequel on reconnaît son souverain domaine sur toutes choses et la dépendance essentielle de toutes les créatures à son égard, par le besoin continuel qu'elles ont de son secours pour agir et pour subsister. Sacrifice d'autant plus pur et plus parfait, qu'il substitue l'aveu sincère de la faiblesse et de l'impuissance de l'homme à cette folle et superbe présomption, qui lui faisait mettre toute sa confiance dans lui-même et dans ses prétendues forces, qui le laissaient en proie à toutes les misères et à toutes les passions. Sacrifice d'autant plus glorieux à Dieu, que l'hostie qui en fait l'essence n'est point une chose extérieure et grossière, mais tout ce que l'homme a de plus précieux dans le fonds intime de son être : l'amour de lui-même et de sa propre excellence, la bonne opinion qu'il a de ses facultés, et la présomption dans ses propres forces. Sacrifice d'autant plus héroïque et plus avantageux à l'homme, qu'il s'immole lui-même et tout ce qu'il a de plus cher à la majesté suprême et toute-puissante du souverain Maître et Seigneur de toutes choses. Dieu est notre maître, il est encore notre père et notre pasteur. Que ces titres sont augustes ! Mais qu'ils sont doux et consolants pour l'homme, Dieu est son père et son pasteur, il ne peut

l'ignorer, et quand il serait assez ingrat pour tâcher de se le dissimuler, les bienfaits sans nombre que ce Dieu de bonté verse à chaque instant sur lui rendraient inutiles ses coupables efforts. N'est-ce donc pas lui, ce Dieu si libéral envers l'homme et surtout envers le chrétien, n'est-ce pas lui qui, après l'avoir tiré du néant, le conserve par une action toujours soutenue, qui n'est pas une moindre faveur que celle de la création même? S'il vit, s'il respire, s'il se meut, s'il va et s'il vient, s'il s'agite, s'il se tourne en tout sens, cet homme si agile, si léger, si libre dans tous ses mouvements, n'est-ce pas parce qu'un souffle divin l'anime, le pousse, lui imprime tous ses mouvements et toutes ses directions? Une providence attentive, infatigable, qui ne dort jamais, veille sur lui nuit et jour, pour fournir à tous ses besoins avec la même application qu'elle le ferait, si le reste des créatures qui remplissent ce vaste univers ne demandaient d'elle aucun soin, aucune attention, quoiqu'il n'y en ait aucune, quelque ignoble qu'elle puisse paraître, dont il ne s'occupe avec intérêt.

Que n'aurais-je point à dire, ou plutôt qui pourrait dire, raconter, penser seulement tout ce qu'il fait pour l'homme chrétien en cette double qualité de père et de pasteur? Comme père dans l'ordre surnaturel, Dieu créa l'homme une seconde fois en le faisant passer du néant du péché à l'être de la sainteté, qui en fait une nouvelle créature plus élevée au-dessus de l'ancienne que le ciel ne l'est au-dessus de la terre. Il l'enfante et le fait naître de nouveau, en lui donnant la vie de la grâce, vie qui est un écoulement, une communication, une transfusion de sa propre vie. Vie qui divinise le chrétien, en le rendant participant de la nature divine et en l'élevant à l'auguste qualité d'enfant de Dieu, non par une simple dénomination extérieure qui ne suppose rien de réel dans le sujet décoré d'un si beau nom, mais par un caractère réel imprimé d'une manière ineffaçable dans son âme, qui le distingue de ceux qui ne l'ont point reçu, qui lui donne un trait particulier de ressemblance avec Jésus-Christ que n'ont pas ceux qui en sont privés, qui est le sceau de l'esprit de Dieu répandu dans son cœur, cet esprit d'adoption qui, comme s'exprime l'Apôtre, nous fait crier vers Dieu le Père, *in quo clamamus abba (Pater.)* (Rom., VIII.) Quel cri, et qu'il nous apprend de choses!

En appelant Dieu notre Père, il nous est permis et même commandé de croire que nous sommes vraiment ses enfants adoptifs et les frères de Jésus-Christ son Fils par nature, et les membres de ce même Fils avec lequel nous avons été incorporés dans le baptême, pour lui être unis comme ses membres et ne faire qu'une même chose, qu'un même corps avec lui, dont il est le chef. Voyez donc, considérez, vous erie le disciple bien-aimé (*Joan.*, III), quel amour le Père vous a témoigné de vouloir que vous soyez appelés et que vous soyez en effet

enfants de Dieu, n'étant point nés du sang ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu même qui a mis l'esprit de son Fils dans votre cœur, et qui fait que vous êtes véritablement enfants de Dieu, et qu'il est votre Père. Quelle naissance! Elevez vos pensées jusqu'au ciel, entrez dans le sein de la Divinité; c'est lui qui vous a enfantés, c'est là que vous avez pris naissance; c'est de là que vous êtes sortis, revêtus de la qualité d'enfants de Dieu, et marqués de son sceau, chargés de ses dons et saintement accablés sous un fardeau si glorieux. Il est donc votre Père, il est votre pasteur.

C'est l'aimable qualité que son amour pour vous lui a fait prendre dans le dessein de vous attirer à lui, et dont il a rempli les devoirs avec tant de tendresse. Avant qu'il s'en fût occupé, vous n'étiez que des brebis errantes, égarées, en proie à la rage et à la fureur des loups carnassiers, j'entends ces cruels ennemis de vos âmes infiniment plus à craindre que tous leurs coups. Il vous a vus dans un état si violent et touché de la plus tendre compassion sur votre sort, il s'est hâté de venir à vous pour vous arracher des mains de vos ennemis; et que n'a-t-il pas fait pour y réussir? Il a sacrifié ses soins, ses biens, sa réputation, sa gloire, son honneur, sa liberté, sa vie; il est mort comme un criminel pour vous sauver, il est ressuscité, il est monté au plus haut des cieux, ce brillant séjour de la gloire, d'où il veille continuellement sur vous pour vous défendre et vous empêcher de tomber dans les pièges de vos ennemis; que dis-je? il descend tous les jours du ciel des milliers de fois, pour vous nourrir, vous engraisser de son âme, de son corps, de sa Divinité, de tout lui-même et comme homme et comme Dieu. O quel pasteur! et quel ami!

Un Dieu qui n'a besoin de personne, parce qu'il se suffit à lui-même, et qu'il trouve tout son bonheur dans la contemplation de son essence et de ses perfections infinies; ce Dieu infiniment heureux par lui-même ambitionne l'amitié de l'homme, cette chétive créature, qui ne lui offre que des sujets de haine, et vouloir être son ami, à quelque prix que ce soit, qui pourrait le croire, si nous n'en avions sa parole pour garant et ses procédés pour preuve. Non, dit-il lui-même à ses apôtres, et dans leur personne à tous les vrais chrétiens; non, je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis, pour qui je n'aurai rien de caché, et avec lesquels je n'aurai qu'un même esprit et qu'un même cœur : *Non dicam vos servos, sed amicos.* (*Joan.*, XV.) Et c'est là ce commerce intime de l'esprit et du cœur qui règne entre lui et l'âme fidèle.

Commerce de l'esprit. Eclairée des lumières du Soleil de justice qui se plaît à darder sur elle ses rayons les plus purs, l'âme fidèle ne se lasse point de contempler ce Dieu de majesté, lui et l'éclat de sa sainteté, les ressorts de sa sagesse, les richesses de sa bonté, les profondeurs de sa justice, l'étendue de sa science, les charmes de sa beauté, la gran-

deur de ses miséricordes, l'immensité de son pouvoir, le prix de ses grâces, les splendeurs de sa gloire.

Commerce du cœur. Commerce tendre du côté de Dieu, qui prévient l'âme par la douceur des attraits, qui l'appelle, l'invite, la sollicite, la presse de l'aimer uniquement : du côté de l'âme qui répond à la voix, aux avances, aux poursuites du divin amant par la vivacité, l'ardeur, l'impétuosité, les faveurs du saint amour qu'elle ne peut renfermer en elle-même, et qu'elle exprime, tantôt par ses larmes, tantôt par ses soupirs enflammés, toujours par les douces saillies de la tendresse, qui l'entraîne perpétuellement vers l'objet de son amour.

Commerce familial. C'est le cœur qui parle au cœur, et le cœur qui lui répond sans art, sans étude, sans réflexion. C'est le céleste époux des âmes qui descend de son trône sublime pour se familiariser avec son épouse, la flatter, la caresser, répandre son cœur dans le sien par les plus douces effusions, et lui demande son propre cœur comme d'égal à égal. C'est l'âme qui, pleine de reconnaissance pour une si grande familiarité de Dieu à son égard, s'approche sans crainte de cette majesté familière, adoucie, rabaissée, caressante, et la caresse à son tour, l'embrasse, la serre, se familiarise saintement avec elle, en sorte que c'est un flux et reflux continu du cœur de Dieu dans le cœur de l'âme, et du cœur de l'âme dans celui de Dieu, par un cercle qui ne finit pas. Heureuses effusions, saints et sacrés écoulements du cœur de Dieu dans celui de l'âme son amante, et du cœur de l'âme dans celui de Dieu, ah! que vous êtes admirable, et que pourrait-on désirer de plus dans le ciel ou sur la terre? La pleine jouissance de Dieu, qui consiste à le voir intuitivement, face à face, sans voile, sans énigme, sans figure, à le voir et à l'aimer, à le posséder tout entier et pour toujours dans le comble d'un bonheur ineffable. Car telle est la récompense que le suprême rémunérateur a promise à la vertu et aux bonnes œuvres des mortels.

2^e Oui, le dessein que Dieu se proposa dans la création de l'homme fut de le rendre éternellement heureux. C'est pour cela qu'il en fit un être intelligent, raisonnable, libre, capable de règle, de conduite, de mérite et de démérite dans l'ordre moral, et par conséquent susceptible de bonheur et de malheur, de récompense ou de châtement, selon qu'il aurait bien ou mal usé de ses facultés et de sa liberté. Or, ce Dieu s'est proposé en créant l'homme à son image, et ce qu'il a promis à sa vertu persévérante, il l'exécutera infailliblement, parce qu'il est fidèle dans ses promesses, et qu'il est aussi impossible qu'il y manque qu'il est impossible qu'il cesse d'être vrai, saint, sage, juste, ami de l'ordre, ennemi du désordre et de tout ce qui s'écarte de la règle, blesse la loi, franchit les bornes du devoir. Il est donc certain que, fidèle à sa parole, Dieu rendra le juste éternellement heureux, et qu'en lui communiquant un bonheur éternel l'usage

qu'il fera de son pouvoir par cette ineffable communication, ne sera pas moins un acte de justice que de bonté. Et voilà les motifs sur lesquels, comme sur une base immobile, sont appuyées les espérances du chrétien et la confiance qu'il doit toujours avoir en Dieu. Oh! si l'amour profane produit toujours une communication de biens entre les personnes qui s'aiment, que ne fait pas le saint amour de Dieu pour enrichir et rendre heureuse une créature qu'il aime tendrement et dont il est réciproquement aimé, lui qui est infiniment bon par l'excellence de sa nature et dont le pouvoir égale la bonté.

Qu'il est donc juste, ô mon Dieu! et le meilleur de tous les pères, le plus tendre de tous les époux, le plus puissant de tous les rois, le plus généreux de tous les maîtres, le plus fidèle de tous les amis, qu'il est juste d'espérer en vous et de mettre dans vos bontés toute sa confiance et pour les biens du temps et pour ceux de l'éternité; puisque vous êtes nécessairement bon, et que faire du bien à toutes les créatures est l'apanage de votre nature, et l'usage de votre puissance infinie le plus conforme à l'excellence de votre nature et au penchant de votre cœur. Mais que cette confiance parfaite, cet abandon absolu entre vos mains, ce tranquille repos sur les soins attentifs de votre providence envers moi, coûtent à mon cœur, ce cœur toujours inquiet sur les besoins de la vie présente, et toujours dans l'agitation, toujours dans le mouvement pour se les procurer. Hélas! je l'avoue à ma honte et à ma confusion, loin de rendre hommage à vos inclinations bienfaisantes et de recourir premièrement à vous dans tous mes besoins, je ne me suis appuyé que sur moi-même et sur mon travail, mes talents, mon industrie, mes propres forces; je n'ai compté que sur un bras de chair, et j'ai mis toute ma confiance dans des moyens humains. Ah! quelle était mon erreur, et qu'est-ce que l'homme sans vous, ô mon Dieu? Que peut-il pour son bonheur ou pour celui des autres?

Je reconnais enfin mon erreur, et combien je me suis rendu coupable en ne m'appuyant que sur moi-même et sur des créatures aussi faibles que moi, au lieu de ne m'appuyer que sur vous et sur cette bonté bienfaisante qui s'étend à tout, qui pourvoit à tout, qui conserve et fait subsister toutes les créatures qui composent ce vaste univers.

Oui, je reconnais mon erreur pleine de présomption, et je veux désormais mettre en vous toute ma confiance dans tous mes différents besoins, ô mon Dieu! lorsque je serai dans la peine, je ne négligerai point les mesures nécessaires pour remédier à mes maux, je prendrai les moyens naturels de réussir dans mes entreprises légitimes, parce que vous le voulez ainsi, et que vous les avez établis, ces moyens, comme les voies naturelles qui conduisent aux fins qu'on peut se proposer légitimement dans l'ordre de la société humaine; mais je me garderai

bien d'y mettre ni mon unique, ni mon principal appui; et ma première attention sera toujours de recourir à vous comme à la source de tous les biens, à l'arbitre de tous les événements, à l'auteur de tous les succès, sans le secours et la bénédiction duquel rien ne réussit, rien n'avance, rien ne se fait, et tout échappe, tout disparaît, tout se fond pour ainsi dire sous les pieds.

Mais que dis-je, et en m'exprimant de la sorte ai-je le bonheur d'interpréter vos sentiments, et ne suis-je que le simple écho des résolutions que vous formez au dedans de vous-mêmes? Heureux vous et moi si vous ne me démentez pas, et que pénétrés des choses que je vous annonce, vous soyez sincèrement résolus de mettre toute votre confiance en Dieu. Tout vous y engage, tout vous y porte, tout vous en impose la loi.

La nature de Dieu même et l'excellence de son être, sa sagesse, sa sainteté, son amour, sa tendresse, sa bonté, sa fidélité à ses promesses, tous les titres qui le flattent plus agréablement et dont il est le plus jaloux; tout en Dieu vous sollicite de vous confier entièrement à lui.

Les avantages de la confiance en Dieu : vous venez de les voir. Le moyen de vous procurer ces avantages : sujet de mon second point.

SECOND POINT

Le vrai moyen de se procurer les avantages attachés à la confiance en Dieu, c'est de faire en sorte qu'elle soit vive et sans lenteur, universelle et sans réserve, ferme et sans faiblesse, invariable jusqu'à la mort.

1° La confiance en Dieu doit être vive et sans lenteur. Ne frapper à la porte de sa miséricorde qu'après avoir inutilement heurté à toutes les autres, ce n'est pas penser d'une manière digne de lui, c'est plutôt l'outrager et encourir la malédiction prononcée contre ceux qui se font un bras de chair en se retirant du Seigneur (*Jerem.*, XVII); qui vont en Egypte chercher du secours, qui mettent leur confiance dans leurs chariots et leur cavalerie, et qui ne s'appuient pas sur le saint d'Israël. (*Isa.*, XXXI.)

Et cette malédiction sur combien de personnes ne tombe-t-elle pas dans ces temps de ténèbres, où le flambeau mourant de la foi ne jette plus qu'une pâle lueur, où chacun marche dans la voie de son conseil, où presque tout le monde n'a d'autre règle de conduite que la prudence de la chair et la fausse sagesse du siècle. Quoi ! un Dieu oublié, négligé, méprisé, et auquel on ne pense enfin à recourir qu'après avoir vainement invoqué une multitude d'autres dieux aussi vils qu'impuissants ! Quelle folie ! Telle est celle de tant de chrétiens qui n'ont recours à Dieu que dans les cas extrêmes et que tout leur paraît désespéré.

Bien différent, le chrétien fidèle commence toujours dans tous les événements de la vie et les plus fâcheuses affaires qui puissent lui survenir, il commence toujours par

tourner les yeux vers les saintes montagnes d'où il attend tout son secours. Son premier soin est de s'élancer par la vivacité de sa foi, jusqu'au plus haut des cieux où habite comme dans son sanctuaire l'arbitre de ses destinées et le suprême modérateur de l'univers, pour lui demander son secours et sa protection, dans la certitude où il est que rien n'échappe à sa science, que rien ne fatigue sa bonté, que tout cède à sa puissance.

Tel fut le saint roi Ezéchias qui, se voyant pressé par l'armée formidable de Sennachérib, n'eut point recours, comme tant d'autres de ses prédécesseurs, aux princes étrangers pour se défendre contre un ennemi si puissant, mais se hâta d'aller au temple pour se réfugier sous les ailes du Seigneur, répandre son cœur en sa présence, dépouiller la pourpre royale, et couvert d'un sac, lui adresser, en versant des ruisseaux de larmes, cette prière humble et ardente, qui attira sur sa personne et sur son peuple les miséricordes du Très-Haut et fit descendre du ciel l'ange exterminateur de l'armée de son ennemi. Tels vous devez être, N..., dans tous les accidents de la vie. Recourir premièrement à Dieu avec une sainte ardeur, c'est votre premier et principal devoir. Que votre confiance soit donc vive et sans lenteur; qu'elle soit universelle et sans réserve.

2° Il n'est pas rare de trouver des chrétiens qui ont assez de confiance en Dieu, dans l'ordre de la religion et pour les biens de l'âme, pour les choses spirituelles qui ont trait au salut, mais qui ne font point paraître les mêmes sentiments, quand il s'agit des biens du corps ou de la fortune, des choses temporelles et des besoins de la vie présente. Homme de peu de foi, pourrions-nous leur dire, d'où viennent ces doutes injurieux à la bonté de votre Dieu ? Pourquoi ces craintes et ces soucis, ces inquiétudes rongeantes au sujet des nécessités de la vie ? Hé quoi ! pouvez-vous croire que celui qui vous a créés en vous tirant du néant et qui prend soin de ses créatures les plus chétives, oubliera le chef-d'œuvre de ses mains toutes-puissantes, l'homme si supérieur à tous les êtres qui l'environnent et dont la prestance toute seule annonce la noblesse, la dignité, la grandeur, la sublime élévation ? L'homme qu'il fit à son image et à sa ressemblance pour le représenter et commander, par une participation de son souverain domaine, aux oiseaux du ciel, aux animaux de la terre, aux poissons de la mer ? L'homme doué d'intelligence et de raison, de liberté, de volonté capable de connaître, de voir, d'aimer, de posséder son Créateur et d'être souverainement heureux en le possédant ? Ce Dieu, ce même Dieu qui fit l'homme à son image pour le rendre éternellement heureux dans le ciel, pourrait l'abandonner sur la terre ? Non, non, c'est l'objet privilégié de ses soins, et à voir la manière dont il veille à sa conservation, on dirait que, distrait sur le reste de

l'univers, il ne pense qu'à lui seul, ou que, s'il pense à d'autres choses, ce n'est qu'en vue de lui et pour les faire servir à son entretien et à ses usages. Et n'est-ce donc pas à ee dessein qu'il peuple les rivières et les mers de poissons, qu'il couvre la terre d'animaux, qu'il charge les arbres de fruits délicieux, qu'il fait croître et mûrir les moissons, qu'il commande au soleil de se lever et de fournir sa course journalière, pour l'éclairer dans ses travaux et à la nuit de succéder au jour, pour lui donner lieu de réparer ses forces épuisées, à la faveur de ces bienfaisantes ténèbres, qui appellent ce doux sommeil, qui répand la fraîcheur et le baume dans les membres fatigués.

Ne sont-ce donc pas des raisons qui doivent bannir la défiance de vos âmes, et leur inspirer des sentiments de confiance? Quoi! le grand maître de l'univers et de tous les biens qu'il renferme, qui le fait mouvoir continuellement pour vous, pourrait vous laisser manquer du nécessaire à la vie et vous refuser votre pain de chaque jour, si vous le lui demandiez avec une humble confiance? Il vous assure lui-même le contraire et vous donne sa parole qu'en mettant à la tête de toutes vos affaires celle de votre salut, toutes les autres réussiront au gré de vos désirs. *Cherchez, vous dit-il, cherchez premièrement le royaume de Dieu, et tout le reste vous sera donné par surcroît. Voyez, vous dit-il encore, voyez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, et cependant votre Père céleste les nourrit : combien ne valez-vous pas mieux qu'eux ! Considérez aussi les lis des campagnes : ils ne travaillent ni ne filent, cependant le roi Salomon dans toute sa gloire n'était pas vêtu comme l'un d'eux. Si Dieu a soin de vêtir ainsi l'herbe des champs, combien prendra-t-il plus de soin de vous, qui êtes ses enfants !* (Matth., VI.)

Ah! N..., que vous êtes grands et dignes des attentions de Dieu, sous ce titre de ses enfants ! Quels droits n'avez-vous pas sur ses soins, sa vigilance, ses sollicitudes, sur tous les mouvements et toutes les inclinations bienfaisantes de son cœur paternel ! Il est votre Père, vous êtes ses enfants ; il connaît donc tous vos besoins, il les connaît et il s'en occupe ; il y pense, il en est touché et c'est pour les remplir, qu'il met en mouvement toute la nature dont il est le souverain moteur, comme il en est le Créateur. Ayez donc en lui une confiance universelle et sans réserve, une confiance ferme et sans faiblesse.

3° Rien de plus faible que le cœur de l'homme ! Hélas ! c'est la faiblesse même ; un rien suffit pour l'abattre. Naturellement délicat et timide, le travail le rebute ; il pâlit, il s'effraye à la vue du plus petit danger ; le moindre mal qui le menace le fait trembler, mourir de peur ; il ne faut qu'un seul obstacle pour l'arrêter tout court. En vain il sent qu'il faut s'armer de courage et se confier à Dieu ; la défiance s'empare de lui ; incapable d'efforts, il se déconcerte, il

chancelle, il succombe à la tentation du désespoir, qui éteint en lui le flambeau de la foi et jusqu'aux lumières de la raison ; oui, puisqu'il faut cesser d'être raisonnable et chrétien, pour ne pas voir au-dessus et tout autour de soi, le suprême dispensateur de tous les secours et de tous les bienfaits, de tous les dons, qui les verse à pleines mains et sans se lasser sur toutes les créatures.

O homme, le chef-d'œuvre du Créateur et ton Père par excellence, comment se peut-il faire que tu ne le connaisses pas, et qui peut t'empêcher de te réfugier sous ses ailes, de te jeter entre ses bras, de te précipiter sur son cœur pour y être en sûreté comme dans un asile inaccessible à tous les traits de tes ennemis, y goûter un doux repos, y puiser comme dans leur source les remèdes à tous tes maux, les soulagements à tous tes besoins ? Peux-tu donc ignorer que ton Père céleste connaît tout ce dont tu as besoin dans cette misérable vie, et que lui, qui te prépare un bonheur éternel dans l'autre, ne te laissera pas manquer dans celle-ci des moyens nécessaires pour y parvenir soit dans l'ordre de la nature, soit dans celui de la grâce, pourvu que tu le lui demandes avec une ferme et inébranlable confiance. C'est elle, c'est cette ferme confiance en sa miséricorde qui obtient tout de lui, parce qu'elle l'honore par-dessus tous les autres hommages qu'on peut lui rendre, et si l'âme flottante dans sa confiance s'éloigne d'elle, l'âme ferme l'attire infailliblement, même malgré lui pour ainsi dire, elle le touche, elle l'attendrit, elle le désarme, elle triomphe de toutes ses résistances. Et à qui aime-t-il à céder, si ce n'est à une âme qui lui fait la plus douce violence en se reposant pleinement de tout ce qui la regarde sur son tendre sein ? J'ose le dire, une telle âme est forte contre Dieu même ; et tout fort, tout invincible qu'il est, il se fait gloire et un plaisir de céder, de succomber, d'être vaincu par une âme qui le sait prendre par son attrait, car il en a un ; et cet attrait, c'est la bonté même de son cœur bienfaisant qui ne peut rien refuser, et qui se donne lui-même tout entier à une âme qui met toute sa confiance en lui. Ames flottantes et irrésolues, âmes faibles et pusillanimes, âmes craintives et défiantes, ah ! que la bonté du cœur de votre Dieu vous rassure, et ayez en lui une confiance ferme et sans faiblesse, une confiance invariable jusqu'à la mort.

4° Il ne suffit pas de se confier en Dieu par intervalles, en certain temps et jusqu'à un certain terme, après lequel on se lasse et on se croit en droit de s'abandonner au découragement et à la défiance ; non. Il faut ne mettre aucune borne à sa confiance et l'augmenter plutôt en proportion des obstacles qui s'y opposent, des difficultés qu'on éprouve pour s'y soutenir, des sujets de défiance qui se présentent en foule pour l'affaiblir et la détruire ; l'augmenter quand les périls sont plus pressants, les tempêtes plus violentes, les flots plus soulevés, les nau-

frages plus apparents; l'augmenter lorsque tout paraît devoir l'anéantir, que tout paraît désespéré sans la moindre ressource; et pourquoi?

C'est que de tous les hommages qu'on peut rendre à Dieu, celui d'une entière confiance en lui, dans les dernières extrémités, est celui-là même qui lui plaît davantage, parce qu'il en est plus honoré. C'est qu'il n'est plus glorieux à Dieu que la haute idée de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté, qui sait qu'on se repose sur lui de tout ce qui intéresse le plus, et que l'intérêt même de sa gloire, qu'il se propose nécessairement dans toutes ses œuvres, ne lui permet pas d'être indifférent aux larmes et aux gémissements des malheureux qui implorent son secours avec foi. C'est qu'un prophète nous assure de sa part que *béni est l'homme qui met sa confiance en lui (Jerem. XVII)*, et qu'un autre prophète ne fait pas difficulté de dire que *ceux qui espèrent au Seigneur trouveront des forces toujours nouvelles, qu'ils auront des ailes comme celles de l'aigle, pour voler sans se lasser*; et que le Prophète-Roi nous déclare encore que ceux qui se confient au Seigneur ne sont pas moins inébranlables que la montagne de Sion : *Qui confidunt in Domino, sicut mons Sion. (Psal. CXXIV.)* C'est que le Seigneur nous promet lui-même qu'il délivrera celui qui mettra son espérance en lui; qu'il a confirmé sa promesse par un serment, et que, fidèle à l'un et à l'autre, il les accomplira infailliblement, puisqu'il ne pourrait l'abandonner sans cesser d'être vrai, et par conséquent d'être Dieu : *Quoniam in me speravit, liberabo eum. (Psal. XC.)* C'est enfin parce que, quand même le Seigneur ne serait point engagé ni par parole, ni par serment, à sauver celui qui met sa confiance en lui, cette confiance toute seule suffirait pour l'y déterminer par l'ascendant qu'elle a sur lui, à cause de la gloire qu'il en retire. Quels motifs pour concevoir et entretenir dans vos âmes une confiance aussi ferme qu'invariable et constante dans les bontés du Seigneur!

Telle fut la confiance du père des croyants dans la circonstance la plus propre à lui causer les plus vives alarmes, les défiances les mieux fondées. Dieu lui promet de le rendre père d'un peuple immense et d'égaliser ses descendants aux étoiles du ciel. Cependant ce Dieu, ce même Dieu qui lui fait ces magnifiques promesses, lui commande d'immoler son fils, son fils unique Isaac, le seul rejeton qui puisse vérifier la promesse. A ce commandement inouï, et qui paraît si désespérant, que fait le triste Abraham? Il se dispose à immoler son fils, et déjà il lève le bras armé du glaive qui va l'égorger; et cependant il espère contre toute espérance que Dieu, fidèle à sa parole, multipliera ses descendants d'une façon prodigieuse, qu'on pourra les comparer aux étoiles du ciel et aux sables de la mer.

Telle fut aussi la confiance du patriarche Joseph, cet enfant chéri du patriarche Jacob, qui fut lui-même si confiant en Dieu.

Vendu par ses frères dénaturés, ingrats, calomnié par une impudique maîtresse, il est jeté dans une noire prison, d'où sa confiance en Dieu le tire couvert d'une gloire bien supérieure à l'opprobre qui l'y avait accompagné en y entrant; il en sort pour commander à toute l'Egypte.

Voyez encore le patient Job couché sur son fumier et réduit à racler avec un têt de pot cassé le pus qui sort des plaies de son corps couvert d'ulcères, après avoir perdu ses enfants, ses maisons, ses troupeaux, tous ses biens : le Seigneur n'avait tout donné, s'écrie-t-il, il m'a tout ôté; que son nom soit béni. Ah! Seigneur, vous m'avez tout enlevé, vous en êtes bien le maître, mais pour la confiance en vous, j'ose vous le dire, vous ne me la ravirez jamais; non, et quand vous vous apprêteriez à trancher le fil de mes jours, et quand je verrais le glaive étincelant suspendu sur ma tête et tout prêt à me porter le coup mortel, ce fatal instrument de mort, j'en suis sûr, ma confiance en vos bontés, vous l'arracherait des mains : *Etiamsi me occiderit, in ipso sperabo. (Job, XIII.)*

Ah! N..., imitez ces grands modèles et ne dites pas que c'étaient des saints, et que pour partager leur confiance il faudrait avoir leur vertu : erreur. C'étaient des saints, il est vrai, mais ce n'était pas sur leur sainteté qu'ils fondaient leur confiance, eux qui se croyaient les plus misérables des hommes : c'était sur la pure bonté de Dieu et sur sa fidélité. N'avez-vous pas les mêmes fondements de confiance, et si vous croyez en Dieu, comment pouvez-vous ne croire ni à sa bonté, ni à sa parole, ni à ses promesses, ni à ses serments les plus solennels? Parcourez l'univers, jetez les yeux sur toutes les nations qui remplissent le monde, vous dit un auteur inspiré de Dieu (*Eccli., XVI*), et dites-moi s'il est un seul mortel qui ait mis sa confiance en lui et qui se soit vu trompé et confondu dans son espoir.

Espérez donc, ah! N..., espérez fermement dans tous vos besoins, soit de l'âme, soit du corps; mettez en Dieu toute votre confiance, et livrez-vous à tous les sentiments qu'une si douce disposition inspire. Que vos alarmes se dissipent, que vos cœurs se dilatent en s'ouvrant à la joie la plus pure. Dieu est jaloux de sa gloire, et sa gloire demande qu'il tende une main secourable à tous ceux qui se confient en lui. Il est puissant, il est vrai, il est fidèle à sa parole, il est bon; c'est votre Père, votre ami, votre pasteur, votre protecteur, votre rémunérateur; il veut vous rendre heureux et récompenser votre parfaite confiance en lui d'un bonheur qui n'est autre que lui-même. Ainsi soit-il.

SERMON XLVI.

Pour le onzième dimanche après la sainte Trinité.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

Diliges Dominum Deum tuum. (Matth., XXII.)

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu.

C'est Dieu lui-même, le suprême législateur qui parle en nous imposant le précepte de l'aimer. Le fallait-il, et quand ces paroles ne seraient point sorties de sa bouche sacrée, serions-nous dispensés de l'obligation de l'aimer ? Non sans doute. La loi de l'amour divin est une loi intimée par toute la nature et par le ravissant spectacle qu'elle étale perpétuellement à nos yeux ; une loi gravée en caractères de feu sur la face des astres et le haut du firmament, où ils étincellent de mille clartés ; une loi empreinte sur le front et plus encore dans le cœur de l'homme, cette créature intelligente et raisonnable faite à l'image de Dieu, pour le connaître et l'aimer ; une loi qui donne le prix à toutes les autres, et sans laquelle l'observation de toutes les autres est sans valeur et sans fruit.

La loi de l'amour divin forme donc le premier, le principal, le plus essentiel de tous les commandements. C'est le grand précepte par excellence ; soit qu'on le considère du côté de sa noblesse et de sa dignité, rien de plus noble que d'aimer son Dieu ; soit qu'on fasse attention à ses avantages, sans lui tout est inutile et tout profite avec lui ; soit qu'on ait égard à sa personne et à sa durée, tout ce qui est visible périra ; la foi même et l'espérance, ces sublimes vertus, quoique invisibles et surnaturelles, n'auront pas lieu dans l'éternité ; l'amour tout seul subsistera éternellement.

Il faut donc aimer Dieu ; vous en verrez les raisons ou les motifs dans la première partie de ce discours. La seconde partie vous exposera la manière de l'aimer, ou les conditions et les qualités de son amour. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

De quelque côté que nous jetions les yeux au dedans ou au dehors de nous sur le monde physique ou sur le monde moral, sur l'ordre de la nature ou sur celui de la grâce et de la rédemption, nous verrons que tout nous est une raison, un motif d'aimer Dieu. Les bienfaits de la nature et ceux de la grâce que nous tenons également de sa main libérale et prodigue envers nous, forment donc les deux grands motifs qui nous obligent de l'aimer.

1^o Les bienfaits de la nature. Heureux en lui-même et faisant son bonheur lui-même par la plénitude de son être infini, Dieu pouvait ne point créer le monde ; content de jouir de sa félicité solitaire, mais souverainement complète durant toute l'éternité. Sa bonté l'oblige de sortir de lui-même, pour s'exprimer ainsi, en créant le monde, et surtout en formant l'homme à son image,

pour l'associer à sa félicité. Voyez donc, voyez, contemplez ce vaste univers et toutes les parties qui entrent dans son étonnante structure. Voyez les cieus qui roulent avec tant de majesté, de pompe et d'éclat sur vos têtes ? Voyez la terre et les mers avec tout ce qu'elles renferment d'agréable ou d'utile, pour servir à vos besoins ou vos plaisirs ; et dites-moi si ce ne sont pas autant de raisons d'aimer celui qui les créa pour vous.

Ne sont-ce pas encore ces raisons d'aimer Dieu que vous lisez dans le soleil, ce père des astres, ce soleil que Dieu vous donna pour vous éclairer pendant le jour, pour mûrir vos moissons, dorer de ses rayons étincelants le sommet sourcilieux des montagnes, en même temps qu'il luit dans les plus profondes vallées, réjouir enfin et féconder toute la nature. Ces armées de volatiles, ces oiseaux si légers qui voltigent dans les airs, en chantant en leur manière les louanges de leur Créateur, par la variété de leurs ramages et la mélodie de leurs concerts, ne vous invitent-ils pas à le chanter et à l'aimer ? Les animaux qui peuplent la terre, les fleuves et les ruisseaux qui la baignent, les fleurs qui l'embellissent, les arbres couronnés de verdure et de fruits qui la décorent et l'enrichissent, les forêts qui la couvrent, ses bocages agréables, ses veines d'or, d'argent et de marbre, ses épis dorés, ses plantes nourricières, ses herbes salutaires, tous ses principes de vie, tous ses germes d'existence : tout cela n'est-il pas comme une voix éclatante qui vous crie d'aimer celui qui fit tout cela pour vous ? N'est-ce pas aussi ce que vous crie la vaste amplitude de la mer en vous donnant ses poissons, ses coquillages, tant d'autres richesses et de productions qu'elle tient cachées dans la profondeur de ses abîmes ?

Mais laissons le beau spectacle de l'univers et de toutes les beautés qui nous environnent pour tourner les yeux sur nous-mêmes. Considérons l'homme, ce chef-d'œuvre de l'ouvrier tout-puissant, moins encore du côté de son extérieur ou de son corps que du côté de son intérieur, c'est-à-dire de son âme, cette portion la plus noble et la plus excellente de lui-même. Oui, oublions la structure admirable de sa taille avantageuse, son port majestueux, son front sublime, ses yeux qu'il porte élevés vers le ciel comme vers le séjour qui lui est destiné. Considérons-le moins par ses divers endroits qui lui donnent cependant de si grands avantages sur le reste des créatures que par rapport à son âme, cette âme dont la nature si excellente et si parfaite la rapproche si fort de son principe et de son modèle ; cette âme spirituelle, et par sa spiritualité même, copie fidèle, image naïve et véritable du pur Esprit, à la ressemblance duquel elle fut faite ; cette âme immortelle que Dieu créa pour la rendre heureuse en la possédant durant toute l'éternité, et par conséquent bien supérieure à tous les autres ouvrages sortis avant elle des mains de la Divinité dans l'ordre de la création.

Le corps de l'homme étant donc formé du limon de la terre, Dieu répandit sur son visage un souffle de vie, c'est-à-dire une substance intelligente et raisonnable pour l'animer et le gouverner. C'est ce qu'on appelle l'âme humaine, cette âme douée de l'entendement et de la volonté, ces facultés si admirables, dont l'une a le vrai et l'autre le bien pour objet. Cette âme qui pense et qui sait qu'elle pense, qui réfléchit sur ses pensées en se repliant sur elle-même; qui juge, qui raisonne et qui arrange et perfectionne ses raisonnements, qui désire, qui aime, qui choisit, qui veut et qui veut librement, qui délibère, qui prend conseil, qui combine, qui calcule, qui pèse, qui balance les avantages et les inconvénients avant de choisir et de se déterminer, qui connaît les objets purement spirituels et qui n'ont aucun rapport avec les sens, la pensée, la vérité, l'ordre, la justice, la vertu et le vice, le bien et le mal moral, l'éternel, l'infini. C'est encore cette même âme qui est susceptible de peines comme de plaisirs purement spirituels. C'est elle qui éprouve le ver rongeur, le regret, l'amertume, et tous ces déchirements de la conscience qui accompagnent ou qui suivent le crime de près; comme c'est elle aussi qui goûte ces chastes délices et cette paix divine, délicieuse, ineffable, que l'on trouve dans l'exercice de la vertu et le fidèle accomplissement de tous ses devoirs.

Telle est l'origine, la noblesse, l'excellence de l'âme et de ses facultés, qui élève l'homme si fort au-dessus du reste des créatures. O présent inappréciable du Créateur! ô souffle! ô soupir divin! ô épanchements des tendresses de la prédilection de Dieu envers l'homme! Ah! que vous êtes pour lui de puissants motifs d'aimer un Dieu si libéral, si prodigue à son égard! Oubliez cependant toutes ces raisons, qui vous obligent d'aimer Dieu, vous hommes les plus privilégiés de ses créatures, et son chef-d'œuvre dans l'ordre de la nature; j'en ai de plus fortes à vous alléguer pour servir d'aliment à votre amour; ce sont celles que je puise dans l'ordre surnaturel du salut et le trésor des grâces du Rédempteur, si supérieurs à tous les dons du Créateur.

2° A peine sorti des mains de Dieu, l'homme fut assez ingrat envers son Créateur, pour l'outrager en lui désobéissant, et assez cruel envers soi-même, pour se défigurer, en effaçant de ses propres mains ces beaux traits, effets précieux de sa pureté originelle. Dieu verra-t-il froidement son ouvrage ainsi défiguré? Non, il conçoit le tendre dessein de retoucher ce bel ouvrage et de lui rendre au moins les principaux traits qui en faisaient un tableau si régulier, si fini, en sortant de ses divines mains. Il le conçoit, ce tendre dessein; mais comment l'exécutera-t-il? Tout-Puissant, il le peut par un seul regard de ses yeux, par une seule parole de sa bouche, par un seul acte de sa volonté. Il le peut par ces faciles moyens, mais il ne le veut pas, et ce qui

serait suffisant pour le rétablissement de l'homme, ne suffit point au restaurateur. Suivez-le dans sa marche étonnante, et voyez ce qu'il veut qu'il lui en coûte pour l'exécution de son dessein.

Le premier pas qu'il fait, c'est de franchir l'espace immense qui sépare le ciel de la terre, pour descendre jusqu'à l'homme, et se faire semblable à lui; il se fait homme lui-même, il épouse toutes les faiblesses de l'humanité, à l'exception de l'ignorance et du péché, pour rétablir l'homme dans son premier état : c'est ce qu'on appelle le mystère de l'Incarnation du Verbe ou du Fils unique de Dieu, dans le sein virginal de Marie, par l'opération du Saint-Esprit.

Revêtu de l'humanité dans le chaste sein de Marie sa Mère, il n'en sort que pour naître dans une étable, reposer sur une crèche, au milieu de deux vils animaux, et manquer des choses les plus nécessaires dans ses plus pressants besoins. Peu de jours après sa naissance, il s'offre lui-même au couteau de la circoncision, et reçoit le nom de Jésus, c'est-à-dire Sauveur; nom auguste qui lui avait été donné par un ange, avant qu'il fût conçu dans le sein de Marie, et qu'il réalise à l'instant même qu'il le reçoit. N'est-ce donc pas faire la fonction du Sauveur du monde que de verser, pour son salut, les prémices d'un sang qui coulera plus abondamment un jour, et jusqu'à la dernière goutte, pour le sauver?

La circoncision de Jésus enfant est bientôt suivie de sa présentation au temple de Jérusalem. Là il se présente à son Père comme une victime d'expiation pour les péchés des hommes, sans craindre de flétrir ni la sainteté de sa naissance, ni la pureté de l'enfantement virginal de Marie sa Mère, en se soumettant avec elle à l'humiliante loi de la purification ordonnée par Moïse. Je passe rapidement sur ces trente années de la vie privée du Sauveur du monde, qui nous le représente sous le toit rustique de Nazareth, obéissant à Joseph et à Marie, avec toute la docilité de l'enfant le plus soumis, jusqu'à ce que le temps marqué dans les décrets éternels pour ses fonctions publiques étant arrivé, il quitte la maison de Joseph et de Marie pour aller chercher les brebis égarées d'Israël, et former à son Père céleste des adorateurs parfaits en parcourant la Judée.

Le voilà donc qui quitte la bourgade de Nazareth, et s'avance vers le fleuve du Jourdain. Là il reçoit le baptême des mains de Jean-Baptiste, son précurseur, pour nous donner tout à la fois un rare exemple d'humilité, et aux eaux la vertu de nous sanctifier par le premier des sacrements de son Eglise. Des bords du Jourdain il passe au désert, où il jeûne pendant quarante jours, et repousse les tentations du démon, pour nous apprendre à en triompher. Sur le lac de Génésareth, il commence à former le collège de ses apôtres, en appelant à sa suite quatre pauvres pêcheurs, qui sont bientôt suivis de huit autres, et d'un plus grand

nombre de disciples. C'est avec eux qu'il parcourt les bourgades de la Judée, en prêchant l'Evangile du royaume des cieux, en faisant du bien à tous, et en opérant une infinité de miracles, pour prouver qu'il est la lumière des nations, le Messie, le Sauveur du monde, attendu par les patriarches, prédit par les prophètes, désiré par tous les justes, et figuré par tous les rites de l'ancienne loi.

De tout côté les peuples accourent pour le voir, pour l'entendre, pour recueillir avec une sainte avidité les paroles de vie qui coulent de ses lèvres sacrées; et c'est ce concours même qui excite l'envie, la haine, la rage des scribes, des pharisiens, des prêtres et des sénateurs, qui jurent sa mort. Et déjà ne le voyez-vous pas entre les mains barbares d'une troupe de satellites armés, qui le conduisent comme un criminel à la maison du grand prêtre Caïphe, où sur de faux témoignages on le condamne au dernier supplice, le supplice de la croix, également ignominieux et cruel. C'est donc sur la croix que Jésus meurt, qu'il expire entre deux scélérats, dans le comble de la douleur et de l'ignominie; qu'il expire, qu'il meurt pour vous sauver de la mort éternelle.

A cet inconcevable bienfait d'un Dieu souffrant et mourant pour votre salut ajoutez celui de l'institution des sacrements que, pour le même dessein, il a institués dans son Eglise: le baptême, qui vous arrache à l'esclavage du démon, en vous faisant enfants de Dieu, prêtres, rois, membres de Jésus-Christ et cohéritiers de son royaume; la confirmation, qui vous fait parfaits chrétiens, en vous remplissant des dons du Saint-Esprit; la pénitence, qui efface vos péchés et vous purifie de vos souillures; l'Eucharistie, où, en vous rassasiant de lui-même, il vous divinise en quelque sorte par l'infusion de sa propre nature.

N'oubliez ni ces temples augustes qui retentissent de ses louanges, et dans l'enceinte desquels il a tant de fois exaucé vos vœux; ni cette table sacrée, où renouvelant, quoique d'une manière non sanglante, le sacrifice du Calvaire, il s'immole mystiquement des millions de fois tous les jours, pour vos intérêts; ni ces chaires chrétiennes dans lesquelles il vous parle lui-même par la bouche de ses ministres, pour vous faire entrer dans les sentiers de la justice qui conduisent à la vie.

Souvenez-vous enfin de toutes les grâces particulières que vous avez reçues de Dieu et que vous ne devez qu'à sa prédilection.

Grâces extérieures. De quels dangers sa providence attentive au bonheur de vos jours ne vous a-t-elle point délivrés? Combien d'occasions favorables à votre salut ne vous a-t-il pas ménagées d'une main, en éloignant de l'autre mille occasions contraires, toutes fatales à votre innocence? Prières, menaces, promesses, exhortations, discours touchants, avis sages, corrections salutaires, revers, afflictions, amertumes, dégoût du

monde, maladies, infirmités, morts lentes ou subites de vos amis, de vos protecteurs, de vos proches les plus chers, jusque sous vos yeux, jusque sur votre sein et entre vos bras: ne sont-ce pas là autant de grâces extérieures bien caractérisées que Dieu vous a faites pour vous détacher du monde et vous attirer à lui?

Grâces intérieures. Ah! pourriez-vous bien les compter? Cent et mille fois Dieu vous a prévenus par ses recherches secrètes, ses attraites célestes, ses touches les plus intimes et les plus douces, en vous pressant de vous donner à lui. Mille fois il a éclairé vos esprits, touché vos cœurs, secoué vos volontés, alarmé, troublé vos consciences, porté la terreur et l'effroi jusqu'au fond de vos âmes; en un mot, il n'a rien épargné, il a tout employé au dehors et au dedans de vous, et dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce, pour s'attirer votre amour. Tout est donc pour vous une raison de l'aimer, ce Dieu si aimable et si libéral, si prodigue envers vous. Rien, cependant, ô dureté du cœur humain! rien n'est capable de persuader à l'homme qu'il doit aimer son Dieu.

Que, toujours jaloux de son cœur, Dieu ne cesse de le solliciter et paraisse obstiné à sa conquête, en versant à pleines mains sur sa tête les bienfaits les plus propres à le gagner; il n'entendra pas ce langage. Que le ciel et la terre étalent à ses yeux toutes leurs beautés, toutes leurs richesses, toute leur magnificence, en lui criant de toutes leurs forces que c'est le Dieu plein de bonté qui les a faits pour lui: sourd à ces voix si éclatantes, il n'y répondra que par un morne silence et tous les symptômes d'un cœur insensible et glacé. Qu'il veuille l'amollir, l'échauffer, ce cœur dur et tout de glace, par ces touches secrètes si capables de l'entamer, de l'enflammer, de le changer et d'en faire un cœur nouveau: tous ces traits viendront se briser contre ce roc impénétrable.

Ah, grand Dieu! c'est mon tableau; je m'y reconnais. En vain vous avez parlé secrètement à mon cœur, pour l'engager à vous aimer; en vain, pour solliciter son amour, vous avez mis en œuvre toutes les beautés de la nature qui ne sont que de faibles traces de vos immortelles beautés; je n'ai voulu entendre ni votre voix, ni celles de vos créatures; la nature et la religion, la raison et la foi, le ciel et la terre ont perdu tous leurs droits sur mon cœur; sourd, muet, aveugle, insensible à tout, j'ai tout méprisé, j'ai fait plus encore: furieux par vos poursuites mêmes, par l'effusion de vos bontés, par les témoignages de votre amour les plus constants et les plus multipliés, j'ai brisé d'une main frénétique tous les liens par lesquels vous vouliez m'attacher au joug de votre aimable empire. O monstre! ah, Seigneur! je le reconnais enfin, quoique trop tard, vous méritez mon amour à tous les titres; tout est pour moi une raison de vous aimer, de vous aimer

it finiment, si je le pouvais. Que ne le puis-je au moins en proportion de vos bienfaits innombrables envers moi ! J'en sens toute l'obligation. Daignez m'apprendre la manière de la remplir en vous aimant comme je le dois : sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Toujours attentif à nos besoins et appliqué à notre instruction, le suprême Législateur, qui nous commande de l'aimer, ne nous laisse aucun doute sur la nature, l'étendue, les qualités de l'amour qui sont l'objet de son commandement, lorsqu'il ajoute que nous l'aimerons de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces, de tout notre esprit : *Diligas Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex tota mente tua, et ex tota virtute tua* (Marc., XII.) C'est-à-dire que l'amour de Dieu renfermé dans le premier commandement est un amour intérieur ou affectif et de sentiment, un amour extérieur ou effectif et d'action, un amour universel, un amour souverain. Telles sont les qualités ou les conditions de l'amour qui nous est commandé par le premier des préceptes divins.

1^o Amour intérieur ou affectif et de sentiment. C'est ce sentiment affectueux qui constitue l'essence de l'amour en lui-même, et sans lequel il ne peut subsister. Otez ce sentiment affectueux, intime, cette pente, ce poids, cette flamme, ce mouvement plein d'ardeur, et comme ce bouillonnement du cœur pour un objet; dès lors il n'y a plus d'amour. On ne peut donc aimer Dieu sans sentir au dedans de soi-même comme une sorte de poids secret et invisible qui entraîne le cœur vers lui. L'amour divin est donc essentiellement un poids qui entraîne le cœur, un ressort qui le remue, un sentiment qui l'affecte, un goût qui le flatte, un parfum qui l'embaume, un feu qui l'échauffe doucement, un aimant qui l'attire, un charme qui l'enlève.

Sur ces principes fondés dans l'essence même de l'amour, pourriez-vous donc vous flatter d'aimer Dieu, ô vous qui ne sentez nul goût, nul penchant, nulle tendresse, nulle affection pour lui, ou plutôt qui êtes frappés d'un dégoût mortel pour toutes ses amabilités, et dont les cœurs ingrats, possédés de tout autre amour que le sien, voltigent d'objet en objet également incapables de les satisfaire. Non, non, car l'amour ne peut être sans inclination, sans affection pour l'objet aimé. Il faut donc aimer Dieu d'un amour affectif et de sentiment. Il faut l'aimer d'un amour effectif et d'action.

2^o Celui qui a reçu mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime, dit Jésus-Christ : *Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me.* (Joan., XIV.) Si vous m'aimez, ajoute-t-il en parlant à ses apôtres, gardez mes commandements : *Si diligitis me, mandata mea servate.* (Ibid.)

Telle est donc, au jugement de la Vérité suprême, la marque certaine et comme la

Pierre de touche de l'amour de Dieu : l'observation de ses commandements. Et c'est pour cela même que le disciple bien-aimé, qui connaissait si bien l'esprit de son divin Maître, et les règles invariables qu'il exige, déclare hautement et avec force, que celui qui dit qu'il aime, sans garder les commandements, est un menteur : *mendax est.*

Saint Grégoire pape ne pense pas différemment, quand il assure (*Homil. in Ezech.*) que l'amour de Dieu n'est point oisif, qu'il opère toujours quand il existe véritablement, et que s'il refuse d'agir, ce n'est point un véritable amour : *Si autem operari remittit, amor non est.*

Écoutez le Docteur angélique. Il nous enseigne (opusc. 61, iv, *Grad. amoris*) que l'amour de Dieu opère de grandes choses et qu'il les estime petites; qu'il en opère beaucoup et qu'il les croit en petit nombre; qu'il en opère longtemps et que ce temps lui paraît court : *Operatur magna, et reputat parva; operatur multa, et reputat pauca; operatur diu, et reputat breve.* Si vous en cherchez la raison, vous la trouverez dans le fond même et l'essence de l'amour divin. C'est un feu céleste descendu sur la terre pour l'envelopper de ses saintes flammes : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur?* (Luc., XII.) Il est donc de sa nature d'agir, de se répandre, de produire des effets analogues à sa brûlante activité. Il faut donc que celui qui le possède agisse vigoureusement, qu'il observe tous les préceptes de la loi, et qu'il se porte avec une sainte ardeur à l'extirpation de tous les vices et à la pratique de toutes les vertus. Point d'amour sans feu. Point de feu sans ardeur. Point d'ardeur sans activité, ni d'activité sans action.

Vous n'aimez donc pas Dieu, vous qui coulez tous vos jours dans le sein de l'oïveté, et dont toutes les années stériles pour le ciel sont marquées au sceau de la plus entière disette de bonnes œuvres; vous qui trouvez si pesant le joug de l'Evangile, et qui n'êtes attentifs qu'à vous en décharger sous les plus frivoles prétextes; vous qui violez ouvertement et sans détour tous les préceptes de la loi, pour peu qu'ils soient contraires à vos inclinations. Vous n'aimez pas Dieu, vous avares, qui, loin de répandre, comme il vous l'ordonne, dans le sein du pauvre des aumônes proportionnées à ses besoins et à vos facultés, mettez toute votre application à entasser or sur or, par tous les moyens justes ou injustes que vous inspire votre insatiable convoitise. Vous ne l'aimez point, ambitieux, vous qui possédez d'un amour effréné pour la gloire et les grandeurs du siècle, n'oubliez rien pour y parvenir. Vous ne l'aimez pas, voluptueux, qui ne connaissez d'autre bonheur que les plaisirs de la chair et des sens, que vous ne rougissez pas d'aller chercher jusque dans les infâmes repaires de la prostitution, ces asiles détestables de l'opprobre et de l'ignominie. Vous n'aimez pas Dieu, vindicatifs, quand vous refusez le pardon à vos enne-

mis, malgré la loi divine qui vous l'ordonne si formellement et sous peine de subir, au jour terrible des vengeances du Seigneur, un jugement sans miséricorde.

Vous l'aimerez donc au moins, vous chrétiens, qui faites profession ouverte de le servir, par une vie toute consacrée aux exercices de la religion; oui, si vous gardez tous ses préceptes, et que votre vie, si religieuse au dehors, repose sur la base du fidèle accomplissement de sa loi dans tous ses points. Car si l'amour de Dieu est un amour excessif et de pratique, il n'est pas moins un amour universel.

3^e Amour de Dieu, amour universel, parce qu'il doit s'étendre à toutes les choses commandées dans la loi et influer dans leur pratique, en sorte que l'omission volontaire d'une seule de ces choses commandées détruit en nous l'amour de Dieu et nous rend, en un sens, aussi coupables à ses yeux que si nous les avions négligées toutes. C'est l'apôtre saint Jacques qui nous l'apprend, lorsqu'il nous assure que celui qui manque à un seul point de la loi se rend coupable de l'omission de tous les autres : *Quicunque offendit in uno, factus est omnium reus.* (Jac., II.)

La raison en est claire. C'est que l'amour de Dieu est si vaste par sa nature, qu'il embrasse tous les devoirs, toutes les vertus, et en même temps si pur et si saint, qu'il exclut tous les autres amours, tous les attachements contraires au sien, tous les péchés mortels par lesquels on outrage, on viole son amour. Non, il n'est pas possible d'aimer efficacement deux objets essentiellement contraires tout à la fois : ces deux amours se repoussent nécessairement; ils sont insociables.

On ne peut donc aimer Dieu comme il doit être aimé, et qu'il le faut pour le salut, sans éviter généralement tout ce qu'il défend, sans pratiquer tout ce qu'il commande, sans le servir uniquement et lui appartenir tout entier par amour : esprit, cœur, âme, corps et toutes leurs puissances, et toutes leurs facultés, et tous les actes réfléchis de ces puissances et de ces facultés. Tout appartient à Dieu, et doit lui être rapporté par amour comme au premier principe et à la dernière fin de tout.

N'en doutons pas, ce rapport universel de soi-même et de toutes ses actions à Dieu est une suite nécessaire, une dépendance inséparable du précepte qu'il nous fait de l'aimer. L'Apôtre en était bien convaincu, quand il s'écriait, transporté de l'amour et du désir de la gloire de son Dieu : Quoi que vous puissiez faire, faites tout pour la gloire de Dieu : *Omnia in gloriam Dei facite.* (I Cor., X.) Oui, que toutes vos actions, les plus petites comme les plus grandes, soient marquées au sceau divin de l'amour de votre Dieu : sent-il peut les élever, les ennoblir, et vous placer au rang de ses bienheureux élus.

C'est sur cette règle invariable qu'il faut vous régler, ô vous qui vous croyez dans la

voie du salut et le sentier qui mène droit au ciel, parce que vous pratiquez les devoirs extérieurs du christianisme, pour lequel vous vous piquez d'un attachement inviolable. Vous rendez donc à Dieu le culte qu'il exige, jé vous en félicite; mais ne servez-vous point en même temps le démon, son cruel ennemi, et à côté de son arche ne placez-vous pas l'idole de Dagon? Je vous vois fréquenter nos temples, et j'en suis édifié : mais ne passez-vous pas sans scrupule du temple au théâtre, de l'assemblée des saints aux cercles des impies, du chant des hymnes et des cantiques sacrés aux profanes concerts du monde corrompu? Vous êtes fidèles à tous les exercices extérieurs de la religion, rien de plus louable; mais apportez-vous la même fidélité à joindre l'esprit à la lettre, les sentiments du cœur aux postures et aux mouvements du corps? Etes-vous inexorables quand il faut refréner, immoler, sacrifier vos goûts, vos attachements, vos penchants, vos inclinations, toutes vos passions enfin les plus chères et les plus favorites, sans faire grâce à aucune? Répondez. Vous ne l'osez; vous rougissez, parce que vous sentez bien que vos cœurs sont malheureusement entre le ciel et la terre, Dieu et le monde, la religion et vos passions. D'où viennent tous ces faux prétextes, toutes ces ridicules raisons que vous accumulez pour justifier ce malheureux partage, aussi injurieux à Dieu qu'il est contraire à votre salut. Est-ce donc là le sacrifice absolu, le dévouement parfait, la pureté du culte, l'universalité de l'amour que Dieu demande de vous et qu'il ne peut ne point exiger! Quelle honte! quelle injustice! quel outrage envers Dieu, ce Dieu jaloux du cœur de l'homme tout entier, parce qu'il lui appartient sans réserve; puisqu'il est son ouvrage et qu'il ne peut le faire que pour lui. Ah! craignez, demi-chrétiens, craignez que vos indignes partages ne vous fassent bientôt éprouver toute la rigueur du formidable arrêt prononcé contre vous par la bouche d'un prophète; ils périront à l'instant, parce que leur cœur est partagé. *Divisum est cor eorum : nunc interibunt.* (Osee., X.)

4^e L'amour de Dieu doit donc être universel; il doit être souverain, c'est-à-dire supérieur à tous les autres amours, dominant sur tous les autres amours. Il doit les subjuguier, les soumettre tous à son empire, après en avoir glorieusement triomphé, en sorte que dans la concurrence de Dieu, et de quelque autre objet que ce puisse être, qui se disputerait l'empire de notre cœur, nous donnions toujours la préférence à Dieu. En cela consiste l'amour de préférence ou souverain qui lui est dû. Quoi de plus juste?

La raison ne nous apprend-elle pas que nos sentiments doivent répondre à nos jugements, nos jugements à nos idées, et nos idées aux choses qui en sont l'objet, et qui ont entre elles un ordre essentiel de préférence, fondé sur leur excellence respective; règle immuable de leur supériorité les unes sur les autres, et de la préférence qu'elles

méritaient. Cette même raison ne nous apprend-elle pas aussi que Dieu étant l'Être infiniment parfait et la source de tous les autres, il doit être aimé plus que tous les autres ensemble, et que l'aimer moins ou autant qu'eux seulement, ce n'est point l'aimer, mais l'outrager, en le mettant au-dessous d'eux, ou tout au plus sur la même ligne, par un injurieux parallèle.

C'est donc un amour de préférence que Dieu exige et qui consiste essentiellement dans la volonté sincère de le préférer à tout ce que l'on a de plus cher au monde et à la vie même. Volonté que l'apôtre saint Paul exprimait dans sa personne, lorsque, promenant ses regards enflammés sur les différents objets les plus capables de lui faire perdre l'amour de Dieu avec la patience, par leurs sensations douloureuses, il s'écriait, comme hors de lui-même (II Cor., XI), que ni la faim, ni la soif, ni le froid, ni le chaud, ni la nudité, ni les afflictions, ni les persécutions, ni les choses présentes, ni les futures, ni ce qui est au plus haut des cieux, ou au plus profond des enfers, ne pourraient le séparer de l'amour de Jésus-Christ.

Ces sentiments vous paraissent sublimes et bien au-dessus des forces ordinaires de l'homme juste : vous vous trompez ; ils ne renferment que la mesure précise de la loi de l'amour divin et du devoir indispensable de tous les chrétiens. Non, il n'en est aucun qui ne soit obligé d'être dans la disposition réelle de perdre et de souffrir tout, plutôt que de perdre l'amour de son Dieu. Que pour le lui arracher du cœur, on lui offre d'une part les objets du monde les plus aimables, les plus attrayants, et de l'autre les plus hideux et les plus repoussants ; ou il cessera d'être chrétien, ou on le verra mépriser également et les uns et les autres, pour s'attacher plus fortement à Dieu. Grandeurs, richesses, gloire, pompe, éclat, sceptres, diadèmes, venez donc, unissez-vous pour l'en détacher, et vous serez vaincus. Et vous, afflictions, indigence, misère, persécutions, proscriptions, chaînes, captivité, maux de toute espèce, rassemblez-vous sur sa tête pour empoisonner tous ses jours et les marquer au coin de l'amertume ; obstinez-vous à le rassasier d'un pain de douleur, à l'abreuver d'une coupe d'opprobre, à le troubler, à l'agiter, à le tourmenter en mille manières, dans le dessein de le dégoûter du service de Dieu, pour lui faire embrasser celui du monde, et vous n'y réussirez pas.

Le voyez-vous, ce chrétien généreux ? Feux, flammes, fer, supplices exquis et recherchés, supplices variés, mort cruelle, mort infâme : il souffrira tout gaiement plutôt que de perdre l'amour de son Dieu. Quel courage ! quelle grandeur d'âme ! quelle hanté de sentiment ! quelle fièvre et sainte intrépidité ! c'est l'amour de Dieu qui l'inspire au chrétien qui le possède véritablement dans ce degré de perfection qui le rend supérieur à tous les amours et à toutes les terreurs du monde.

Que le monde et l'enfer déchainés contre lui déploient donc tout ce qu'ils ont de fureur et de rage pour l'abattre ; on le verra plein de cette noble fierté de courage qui élève le chrétien bien au-dessus de tous les maux de la vie présente, on le verra mépriser en riant les efforts réunis du monde et de l'enfer acharnés à sa perte. On le verra contempler, plein de joie, le sang qui coule à gros bouillons de ses veines ouvertes de toutes parts, et ses membres mutilés, épars, déchirés. O force du divin amour !

Mais que dis-je ? Ah ! il ne m'entend pas, ce chrétien lâche, efféminé, et si peu digne d'un si beau nom, qui sacrifie tous les jours son Dieu et toutes les richesses de son amour, je ne dis pas à une fortune immense, au comble des honneurs, à l'éclat du diadème, ni après avoir combattu longtemps, soutenu des assauts, remporté des victoires, surmonté des tentations importunes, pressantes, délicates, non : je dis à une lueur d'espérance, à une fumée de gloire, à un fantôme d'honneur, à un vil intérêt, à un plaisir infâme : je dis sans combat, sans résistance, de gaieté de cœur et en se jouant. Quelle honte ! puisse-t-elle vous pénétrer tout entiers, en vous faisant tomber aux pieds de ce Dieu si aimable, et que toutes les raisons vous obligent d'aimer. Puissiez-vous lui jurer un amour inviolable, et l'aimer en effet, sinon autant qu'il mérite d'être aimé, du moins de toutes vos forces, durant le temps et l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON XLVII.

Pour le douzième dimanche après la sainte Trinité.

SUR LA RECONNAISSANCE DES BIENFAITS DE DIEU.

Nonne decem mundati sunt ? Et novem ubi sunt ? Non est inventus, qui rediret et daret gloriam Deo, nisi hic alienigena. (Luc., XVII.)

N'y en a-t-il pas dix qui ont été guéris ? Où sont donc les neuf autres ? Il ne s'en est point trouvé qui soit venu rendre gloire à Dieu, sinon cet étranger.

C'est le bienfaiteur de l'humanité par excellence qui parle de dix lépreux qu'il vient de guérir en allant à Jérusalem. Tous les dix sont guéris ; un seul, et c'est un étranger, un Samaritain, un seul revient à son libérateur pour lui témoigner combien il est reconnaissant du bienfait de sa guérison. Quelle ingratitude de la part des neuf autres ! Vice honteux qui flétrit bien davantage aux yeux de la société que la maladie même qui les en rendait l'opprobre. Mais si l'ingratitude est un vice si honteux et si méprisable que tout le monde s'en défend, et que ceux mêmes qui ont le plus à se le reprocher sont les plus ardents à déclamer contre lui, et les plus habiles à le peindre dans toute sa noirceur ; ô combien son contraire, la reconnaissance est une vertu charmante et aimable ! C'est, N..., cette belle vertu qui va faire tout le sujet de ce discours : voici mon dessein.

La reconnaissance des bienfaits de Dieu est un des plus essentiels devoirs de l'homme envers lui : premier point. La reconnaissance des bienfaits de Dieu est encore un des devoirs les plus étendus de l'homme envers lui : second point. Ou bien la nécessité et l'étendue, ou la manière de la reconnaissance des bienfaits de Dieu. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Soit que l'on considère l'homme dans l'état de la vie présente, ou par rapport à ses futures destinées, dans l'ordre de la nature ou dans ceux de la grâce et de la gloire, on le verra tout couvert des bienfaits de Dieu, et par conséquent tout chargé d'un immense tribut de reconnaissance, qui fait l'un des plus essentiels devoirs de son divin bienfaiteur.

1° Qu'est-ce que l'homme, à ne le considérer même que dans l'ordre de la simple nature? C'est un pur tissu des bienfaits de Dieu, de quelque côté qu'on l'envisage. Il existe, et c'est Dieu qui l'a fait exister, en le tirant de l'abîme du néant où il aurait pu le laisser comme tout ce qui n'est point et ne sera jamais. Il existe comme un être privilégié, supérieur à tous les autres, le maître de tous les autres; et c'est Dieu qui lui a donné cette situation droite, ce port majestueux, ce front, ces yeux étincelants, élevés, tournés vers le ciel, tous ces organes si fins, si déliés, si agiles, si libres dans leurs mouvements, qui annoncent sa supériorité sur tous les êtres qui l'environnent, avec la prédilection du Créateur à son égard. Mais l'on ne peut méconnaître la profusion des bienfaits de Dieu envers l'homme, en ne considérant que la structure et la taille de son corps, la dignité de son front, l'élévation de ses yeux, la souplesse de ses organes: que sera-ce, si l'on considère les sensations ou sentiments intimes qu'il éprouve toutes les fois que les objets extérieurs viennent frapper ses organes, pour l'avertir, par l'ébranlement qu'il leur cause, des qualités salutaires ou nuisibles de ces objets? Que sera-ce, si l'on envisage son imagination, cette faculté si vive, si prompte, si abondante en images et si habile à les former? Que dirons-nous de sa mémoire, ce trésor inappréciable où se conserve, comme dans un dépôt sacré qui n'est point sujet à la déprédation, une multitude de connaissances utiles et précieuses? Que dirons-nous encore de la puissance de l'homme sur les membres de son corps, son aptitude à la société, de la variété prodigieuse de ses talents et de ses industries? Mais, que dirons-nous surtout de sa raison, ce clair flambeau, ce rayon, cette image resplendissante de la Divinité, cette lumière émanée du Soleil de justice, la source de toute lumière? cette flamme immortelle qui, en rendant l'homme capable de connaître et d'aimer celui qui le fit à sa ressemblance, le porte jusque sur son sein par la force de son amour?

5 L'homme est donc l'ouvrage privilégié, le chef-d'œuvre des mains toutes-puissantes de Dieu dans l'ordre de la nature; Dieu le fit à son image, il le fit et il le conserve; il le pourvoit, il lui fournit toutes les choses nécessaires à la vie, il le défend de tous les accidents qui pourraient à chaque instant le faire mourir; il le meut, il le fait agir. Il sub-siste donc, il vit, il respire cet homme créé de Dieu, et c'est Dieu qui le fait subsister, vivre et respirer, mouvoir, agir par une espèce de création perpétuelle qui lui donne à chaque instant l'être, l'existence, la vie, le mouvement, l'action. L'homme reçoit continuellement tout de Dieu dans l'ordre de la nature; et l'homme est ingrat envers le magnifique Auteur de tous les biens qui l'accablent. Et il pousse l'ingratitude jusqu'au point de ne pas jeter un seul regard sur la cause efficiente et productrice de tous ses biens, jusqu'à se faire un mérite de son ingratitude et une gloire d'abjurer toute espèce de reconnaissance envers son divin bienfaiteur, plus insensible mille fois que le bœuf, le tigre et le lion, que l'on voit rendre de la manière dont ils en sont capables l'hommage de leur gratitude à ceux qui leur font du bien.

Homme ingrat, viens ici te confondre. Viens apprendre des animaux, ou stupides ou féroces, les sentiments dont tu devrais être pénétré à la vue des bienfaits d'un Dieu dont tu es tout couvert. Bienfaits dans l'ordre de la nature. Bienfaits dans l'ordre de la grâce.

2° Qu'ils sont grands! qu'ils sont admirables et précieux! qu'ils sont multipliés et nombreux ces bienfaits de Dieu envers le chrétien, considéré dans l'ordre de la grâce qui le fit chrétien! Elle commença par l'appeler de toute éternité, en le séparant de cette masse immense d'idolâtres impies et corrompus qui, pour parler le langage de l'Apôtre, ne suivaient que la vanité de leurs pensées, avaient l'esprit plein de ténèbres, étaient éloignés de la vie de Dieu, qui, n'ayant ni partaux promesses divines, ni espérance en ce monde, s'abandonnaient à toutes sortes d'impuretés et d'avarices. Elle le sépara du juif superbe, qui, ne connaissant point la source de la véritable justice qui vient de la foi en Jésus-Christ, la cherchait inutilement dans ses propres efforts et dans la pratique littérale des œuvres de sa loi, cette loi toute de terreur et de promesses des biens temporels qui de son fond ne faisait que des esclaves qui se conduisaient que par la crainte, ou des mercenaires que le seul appât des biens de la terre était capable de remuer.

A cette loi de crainte servile et d'espérances grossières, on vit succéder dans la plénitude des temps une loi nouvelle, cette loi de grâce et d'amour qui bannit la crainte et la servitude, brise le joug de l'esclave, donne la confiance de l'enfant, qui fait erier vers Dieu Père, en substituant dans le commerce de familiarité qu'il permet au chrétien d'avoir avec lui ce tendre nom à ceux

de maître absolu, de seigneur tout-puissant, de dominateur suprême, de juge terrible, de vengeur implacable, qui s'irrite, tonne, épouvante, lance ses foudres et ses carreaux sur les transgresseurs de ses lois, à l'instant même qu'il ose les violer.

Le chrétien est donc le fils adoptif et bien-aimé du Père céleste; qualité qui l'élève bien au-dessus de tout ce qu'il y a de grand sur la terre, puisqu'elle l'associe aux trois personnes divines et qu'elle le divinise en quelque sorte par cette ineffable association. Profanes admirateurs d'une beauté mortelle si peu digne de vos regards, venez et voyez : *Venite et videte*; voyez-le, ce chrétien, devenu enfant de Dieu. En l'adoptant pour son fils le Père lui ouvre son sein, et, comme d'une source inaltérable, il en fait couler sur lui des torrents de grâces toutes divines. Grâce d'illustration, grâce de sanctification, grâce d'union la plus étroite.

Grâce d'illustration. Qu'est-ce que ne voit pas un chrétien éclairé de la lumière de Dieu? Il voit une nouvelle terre, de nouveaux cieux, un monde nouveau tout entier. Il voit le néant et la corruption du monde présent, la grandeur et la pureté du monde à venir, la vanité des biens de la terre, le prix et la solidité des biens du ciel, la laideur du vice qui les fait perdre, la beauté de la vertu qui en assure l'acquisition. Un Dieu qui lui permet de l'appeler son Père et qui l'est en effet, ce Dieu s'offre à ses regards étonnés, avec tout ce qu'il y a de frappant dans sa majesté, de ravissant dans sa beauté, d'attrayant dans sa bonté, de rectitude dans sa justice, de profond dans les conseils de sa sagesse, de radieux dans la splendeur de sa sainteté, d'admirable dans ses voies, de caché dans ses secrets, d'impénétrable dans ses desseins, d'infini dans toutes ses perfections. Approchez, savants du siècle, vous qui avez vieilli dans l'étude de la nature, des arts et des sciences, approchez, et dites-nous si toutes vos connaissances acquises à tant de frais peuvent entrer en comparaison avec les vérités également lumineuses, salutaires et sublimes, que connaît le chrétien fidèle, qui n'eut jamais d'autre livre que le cœur de son Dieu. Grâce d'illustration : grâce de sanctification.

La grâce sanctifiante, cette grâce qui sanctifie le chrétien; ah! quel mot je viens de prononcer, et que de choses admirables il renferme! Qui dit grâce sanctifiante, dit un écoulement, une émanation de la sainteté de Dieu même dans l'intérieur de l'âme de celui qui a le bonheur de la posséder; et la sainteté de Dieu renferme toute sa grandeur. Qu'il est donc grand ce bienfait qui sanctifie le chrétien! Sans lui, toutes les grandeurs, tous les titres les plus fastueux, toute la gloire, tous les biens, tous les trésors du monde le laissent dans la misère la plus absolue, la nudité la plus honteuse. Avec lui, c'est un être supérieur, sans la moindre comparaison, à tout ce qu'il y a

de grand, d'élévé, de sublime dans la nature tout entière; c'est un être tout divin, et le tendre ami de Dieu, brillant de son éclat, animé de son esprit, embelli de ses charmes, orné de ces vertus, enrichi de ses trésors, chargé de ses dons, comblé de ses mérites, marqué de son sceau, participant de sa nature et de tous ses attributs divins. O grandeur du juste orné de la grâce sanctifiante! O quelle grâce que celle qui le sanctifie! Grâce de sanctification : grâce de l'union la plus étroite avec Dieu.

La grâce sanctifiante est par sa nature une qualité surnaturelle et infuse, inhérente et permanente, que Dieu verse dans l'âme pour la purifier des taches du péché et la rendre agréable à ses yeux. C'est un lien sacré qui unit l'âme du juste à la Divinité, d'une manière ineffable, il est vrai, mais cependant réelle, et intime qui a, selon quelques Pères de l'Eglise et plusieurs grands théologiens, quelque proportion avec l'union de la personne du Verbe avec l'humanité sainte du Sauveur, non qu'il y ait entre l'âme du juste et la personne du Saint-Esprit l'union hypostatique qui se trouve entre la personne du Verbe et la sainte humanité du Sauveur, mais parce que l'union de l'âme du juste avec le Saint-Esprit n'est pas seulement une union affective, mais une union effective, réelle, substantielle, de façon que, si par impossible il n'était pas présent partout par son immensité, il n'en serait pas moins présent à l'âme du juste comme l'objet de sa connaissance et de son amour, pour lui communiquer ses dons et entretenir avec elle une sainte familiarité, un commerce tout divin. Oui, dit le Sauveur, *si quelqu'un m'aime il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure.* (Joan., XIV.)

O prodigieux effet de la grâce qui fait que l'adorable Trinité tout entière établit sa demeure dans l'âme du juste comme dans un jardin de délices où elle se plaît à converser et à s'entretenir familièrement avec lui, à lui parler cœur à cœur, à lui donner son cœur tout entier et à recevoir les effusions du sien, dans la plus étroite union.

3^e Bienfaits dans l'ordre de la gloire. Publiez, j'y consens, N..., oubliez les bienfaits sans nombre que vous avez reçus de Dieu dans l'ordre de la nature. Effacez même de vos esprits tous ceux qu'il vous a prodigués dans l'ordre de la grâce, tout excellents qu'ils sont, et quel que puisse être leur degré d'élévation et de prééminence au-dessus de tous ceux de la nature. Non, ne pensez ni à cette grâce toute gratuite et toute prévenante par laquelle Dieu vous a séparés de toute éternité de cette masse aveugle et corrompue du monde idolâtre, pour vous appeler à son admirable lumière, ni à tous les ressorts qu'il fit jouer et à tous les moyens qu'il employa dans sa profonde sagesse pour vous amener à ce bain purifiant où vous fûtes purifiés, blanchis, régénérés, créés de nouveau, en devenant de

nouvelles créatures en Jésus-Christ et ses propres frères adoptifs, marqués du sceau de leur adoption glorieuse en qualité d'enfants de Dieu. Ne regardez ni ces fonts sacrés et mille fois bénis où s'opéra aux yeux des anges étonnés et ravis de joie ce mystère de votre régénération divine, ni l'étable où votre divin Sauveur voulut naître pour vous le mériter, ni le couteau qui servit d'instrument à sa douloureuse circoncision, ni la croix sur laquelle il expira, ni le tombeau dans lequel il fut enseveli, ni l'autel, ce saint, cet auguste autel où il s'immole encore mystiquement tous les jours pour y perpétuer son sacrifice, vous y nourrir de sa propre substance, s'incorporer à vous et vous incorporer à lui pour vous transformer en lui et vous déifier par cette ineffable incorporation. Si vous ne regardez rien de tout ce que l'Homme-Dieu a fait pour vous sur la terre, regardez au moins ce qu'il vous prépare dans le ciel; je ne veux que cela, et c'en est trop mille fois pour faire naître dans vos cœurs les sentiments de la plus vive reconnaissance, s'ils ne sont pas plus insensibles que le marbre, plus durs que les plus durs rochers.

Regardez-le donc, ce ciel, ce beau ciel et les trônes qui vous y sont préparés, ces trônes vacants par la défection des anges apostats que vous devez remplir. Jetez les yeux sur la cité sainte, la Jérusalem d'en haut, votre chère patrie, et sur le Soleil de justice qui l'éclaire, sur ce Dieu de majesté tout environné de splendeurs, tout étincelant de clartés, tout rayonnant de beautés et devant qui tous les dieux de la terre sont moins que les plus vils insectes. Considérez tous ces heureux citoyens du ciel et les biens dont ils regorgent, la joie qui les transporte, la gloire qui les couvre, les couronnes qu'ils portent sur la tête, les sceptres qu'ils tiennent dans leurs mains triomphantes, les fleuves de paix qui les inondent, les torrents de voluptés saintes qui les enivrent délicieusement. Regardez le ciel, ce beau ciel qui vous est préparé, et au plus haut des cieux votre Père céleste, ce père tendre et aimable qui vous invite de la manière la plus touchante à en faire la conquête, à vous en mettre en possession, qui vous appelle chacun par vos noms, qui vous presse, qui vous prie, qui vous conjure et de la voix et du geste, qui vous tend les bras pour vous marquer le désir qu'il a de vous voir tous rassemblés autour de son trône et de vous rendre heureux de son bonheur même.

Regardez le ciel, et si ce ravissant spectacle vous laisse froids et indifférents; s'il ne peut allumer dans vos cœurs aucune étincelle du beau feu qui devrait les embraser tout entiers à la vue de cet immortel séjour, si loin de vous faire soupirer après les eaux vives qui l'arrosent, comme le cerf épuisé soupire après une source d'eau rafraîchissante et restaurante, s'il n'est pas même capable de diminuer tant soit peu la soif des eaux fangeuses et corrompues de la

Babylone terrestre dont vous êtes altérés jusqu'à la fureur, allez, vous n'êtes ni hommes ni chrétiens; le ciel n'est point fait pour vous; le ciel indigné vous repousse avec horreur et ne vous voit d'un œil de mépris que comme autant d'insensés qui, par un renversement réfléchi de la raison, préfèrent l'indigence la plus extrême à la plus délicieuse abondance, la roture à la noblesse, l'esclavage le plus honteux à la royauté la plus glorieuse.

Loin de vous, N..., un tel malheur, et touchés plutôt jusqu'au fond de vos âmes, du nombre et de l'enchaînement des bienfaits de Dieu envers vous dans tous les genres et dans tous les autres, venez, venez mettre à ses pieds l'hommage de votre reconnaissance à côté de ses bienfaits. Reconnaissez sincèrement que vous lui devez tout ce que vous êtes, tout ce que vous avez, tout ce que vous espérez, et que la vivacité, l'ardeur de vos sentiments à l'égard de votre divin bienfaiteur, égale ou surpasse la sincérité de vos aveux. Que tous les dons que vous avez déjà reçus de sa munificence, joints à ceux que vous attendez de ses promesses, seront toujours présents à vos esprits, pour faire les plus profondes impressions sur vos cœurs. Tâchez, efforcez-vous, sinon d'égaliser par les sentiments de votre gratitude les bienfaits innombrables de Dieu envers vous, du moins de les célébrer perpétuellement par vos hymnes et vos cantiques de louanges et d'actions de grâces en son honneur. Ah! déjà il me semble vous entendre les entonner ces cantiques de louanges et d'actions de grâces en son honneur. Ah! déjà il me semble vous entendre les entonner, ces cantiques de louanges et d'actions de grâces en l'honneur de notre divin bienfaiteur. Déjà, je vois peinte sur vos fronts votre reconnaissance envers lui; et convaincus de sa nécessité, vous ne demandez plus qu'à en connaître l'étendue: c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Reconnaître Dieu pour l'unique auteur de tous les biens que nous avons, l'en remercier continuellement, l'en remercier efficacement, en cela consiste l'étendue de la reconnaissance qu'on lui doit; c'est-à-dire que c'est l'universalité, la continuité et l'efficacité qui la constituent.

1° L'universalité. Pour nier l'obligation d'une reconnaissance universelle envers Dieu, il faut soutenir, ou qu'il n'existe pas, ou que, s'il existe, il ne se mêle en aucune sorte de la régie de l'univers, soit physique, soit moral, laissant aller toutes choses au gré du hasard. Deux partis désespérés, qui font rougir la raison, parce qu'ils en sont l'opprobre. Eh! comment la raison ne rougirait-elle pas en voyant l'impie briser d'une main hardie tout lien de communication entre la créature raisonnable et le Créateur, en soutenant effrontément que si ce n'est point un fantôme inventé par

la crainte. il est trop grand pour s'abaisser jusqu'à l'homme, et l'homme trop petit, pour s'élever jusqu'à lui. Laissons ces monstres de déraison et d'impiété. Vous reconnaissez un Dieu créateur et père, dont la providence attentive au bonheur de l'homme, son ouvrage par excellence, ne lui manque pas au besoin, ni dans l'ordre naturel, ni dans l'ordre moral.

Tout ce que vous êtes et tout ce que vous avez vous le tenez donc de Dieu, N..., de Dieu, dont la puissance vous a créés, dont la sagesse vous gouverne, dont la bonté vous comble de ses biens. Vous devez donc les faire tous remonter à leur source, par le canal d'une reconnaissance si absolue et si universelle, qu'il n'y ait rien ni au dedans ni au dehors de vous, que vous puissiez garder pour vous comme si vous en étiez les maîtres, ou que vous en fussiez redevables à d'autres qu'à Dieu.

Que dites vous donc, N..., quand vous attribuez vos succès au hasard, à la fortune, à vos industries, à vos travaux, à vos talents, à vos amis, vos protecteurs, vos bienfaiteurs? Le hasard et la fortune sont des mots vides de sens qui ne disent rien; c'est la Providence qui arrange tout, dispose de tout, influe dans tous les événements, grands ou petits; elle sait le nombre des cheveux de vos têtes, et il n'en tombe pas un seul sans son ordre. Ne dites donc plus que ces biens dont vous jouissez sont le fruit de vos travaux; que vous les avez acquis à la sueur de vos fronts. Vous avez travaillé, je le veux; arraché, planté, hérité de vos pères, acquis à l'aide et à la faveur de vos amis, de vos protecteurs, de vos bienfaiteurs; mais qui est-ce qui a répandu la bénédiction sur vos travaux, donné l'accroissement, fait fructifier vos champs, donné à vos parents, à vos amis, à vos protecteurs et à vos bienfaiteurs, la bonne volonté et les moyens de vous aider, de vous favoriser, de vous protéger, de vous enrichir? N'est-ce pas Dieu? N'est-ce pas lui encore qui, Père tendre, soigneux, vigilant, attentif à tous vos besoins, commande tantôt au soleil d'échauffer vos terres par l'ardeur de ses rayons, et tantôt aux pluies et aux rosées de les rafraîchir et de les humecter, pour leur faire porter leurs fruits par ce sage tempérament, et souvent combler vos vœux au delà de vos espérances? N'est-ce pas lui qui vous nourrit, qui vous soutient, qui vous protège, qui vous défend de mille accidents fâcheux, en vous faisant un rempart de l'ombre de ses ailes? Il combat pour vous contre tous vos ennemis, il vous assiste dans toutes vos peines, il vous donne des secours proportionnés à tous vos besoins. Non, dit le pauvre qui se croit autorisé à se plaindre de Dieu et l'inculper de partialité dans le partage si inégal qu'il a fait des biens de la terre, et dont la privation semble le dispenser de toute espèce de reconnaissance envers l'auteur d'une distribution qui lui paraît si peu combinée.

Dieu, dites-vous, pauvres malheureux, n'a pas fait une juste répartition des biens de la terre, puisqu'il vous en a privés, et qu'il semble que, vous ayant excepté de ses soins, il vous a exempté de tout tribut de reconnaissance envers lui. Y pensez-vous? Dieu vous a fait naître dans le sein de la pauvreté, je le veux; mais en vous refusant les biens de la terre, ces biens fragiles et périssables, inquiétants et embarrassants, dangereux et corrompus, vous a-t-il refusé tout moyen de subsister sans tant de charges, d'embarras, d'inquiétudes et de dangers? Ne vous offre-t-il pas dans votre pauvreté même des dédommagements réels, des biens caducs qui vous manquent? Vous n'êtes point chargés des biens de la terre : vous êtes donc plus libres et moins peiné pour les conserver et les faire valoir, moins tourmentés par la crainte de les perdre, et nullement exposés au péril si commun d'en faire un mauvais usage. Vous êtes pauvres des biens de la terre; mais qui vous empêche d'être riches de ceux du ciel, incomparablement plus précieux et plus propres à vous rendre vraiment heureux que les premiers? Vous manquez des biens extérieurs et sensibles, qui sont communs aux bons et aux méchants en ce monde, et il ne tient qu'à vous de vivre dans l'abondance des biens intérieurs et invisibles de la grâce, qui n'appartiennent qu'aux justes, ces favoris de Dieu, et les seuls heureux en ce monde et en l'autre. Vous êtes privés de ces biens faux, perfides et trompeurs qui, loin de vous donner le bonheur qu'ils vous promettent, ne font que vous troubler, vous agiter, vous corrompre dès cette vie, en vous préparant des supplices dans l'autre; et vous pouvez jouir de la paix de la conscience, qui tient lieu de tous les biens et qui béatifie l'homme dès ce monde, en lui présageant sa future béatitude dans le siècle à venir.

Pauvres, connaissez donc le prix d'un état qui, en retranchant les biens de la terre, en retranche aussi les effets funestes et les suites fatales, qui vous console en vous faisant goûter la paix intérieure de l'âme, qui vous anime et vous encourage par l'espérance de votre prédestination, en vous rendant les plus fidèles images de Jésus-Christ pauvre, le chef et le modèle des prédestinés. La reconnaissance des bienfaits divins doit donc être universelle; elle doit être continue.

2^e Je bénirai le Seigneur en tout temps, et sa louange ne tarira point sur mes lèvres, disait le Prophète-Roi, à la vue du magnifique spectacle qu'étaient continuellement à son œil enchanté la voûte azurée des cieux, et toutes les merveilles de la nature : *Benedicam Dominum in omni tempore, semper laus ejus in ore meo.* (Psal., XXXIII.) Et ces tendres sentiments de louange et de reconnaissance, ah! combien le Prophète les voyait croître et s'enflammer dans son cœur, lorsqu'il venait à considérer les faveurs particulières de toute espèce qu'il re-

cevait à chaque instant de la libéralité de son Dieu! Tels devraient être les sentiments des chrétiens à la vue des bienfaits sans nombre, et généraux et particuliers, qu'ils reçoivent continuellement de la bonté de Dieu à leur égard. S'il ne se lasse point de les leur prodiguer, devraient-ils cesser un instant de les reconnaître et de faire monter l'encens de leurs actions de grâces jusqu'au trône sublime de leur divin bienfaiteur? Si les grâces sont continues, les sentiments de gratitude peuvent-ils ne l'être pas?

Cependant, que voyons-nous dans la plupart des chrétiens de nos jours? des ingrats. Non, il n'est point d'âge, d'état, de condition dans le christianisme qui ne soit coupable du péché d'ingratitude envers Dieu, tout odieux et flétrissant qu'il est. Les chrétiens naissent, pour ainsi dire, au milieu des bienfaits généraux et particuliers de Dieu, qui les a distingués d'une foule de mortels qu'il laisse errer au gré de leurs désirs, dans les routes meurtrières de la perdition. Ils sont, presque en naissant, arrachés à la tyrannie du démon pour devenir les enfants bien-aimés de Dieu et les sujets de son aimable empire, les héritiers de son royaume. A mesure qu'ils croissent et qu'ils avancent en âge, les bienfaits divins croissent avec eux; ils se multiplient bien plus que leurs années; ils vivent dans le sein des grâces, au milieu des faveurs; et depuis le jour qui les vit naître en Jésus-Christ jusqu'à celui qui les voit expirer, ce n'est pour eux que soins, vigilance, attentions, secours particuliers, secours abondants, secours puissants, secours de toute espèce de la part de Dieu. Cependant, tous ces bienfaits, ils les oublient, et c'est leur multiplication même qui en affaiblit ou en empêche entièrement l'impression, parce qu'ils les regardent comme des propriétés de leur nature. Quelle erreur! et dans combien d'autres ne donnent-ils pas au sujet de la reconnaissance continue qu'ils devraient avoir pour les bienfaits perpétuels de Dieu envers eux! Tout faibles, tout pauvres, tout misérables qu'ils sont, ils osent s'attribuer ce qu'ils reçoivent à chaque instant de la libéralité de celui qui leur a donné l'être et qui leur conserve avec toutes ses facultés, et qui met en action ces facultés qui, sans son influence perpétuelle, et le mouvement qu'il leur imprime, resteraient dans une stupide inertie. Ils reçoivent tout et gardent tout, et ils ne font rien remonter à sa source pour lui en faire hommage. Ils reçoivent tout à tout moment, et les dons précaires qu'ils reçoivent et qui portent avec eux la marque de leur gratuité et de la libéralité du donateur, ne sont point capables de leur faire perdre cette folle présomption qui les porte à s'en glorifier comme s'ils ne les avaient point reçus; rien ne peut détruire en eux cet amour-propre qui les domine et qui envahit, absorbe tout, en rapportant tout à soi. Tel est l'homme tout misérable qu'il est et malgré toutes ses misères, mal-

gré les cris de sa conscience et les lumières de sa raison, malgré l'expérience funeste qu'il fait tous les jours de sa faiblesse et de son impuissance.

Ah! qu'il cesse donc d'être superbe et de n'aimer que soi, et il sera moins ingrat, et il sera reconnaissant, et sa reconnaissance ne sera pas moins efficace que continue et sans interruption.

3^e En quoi consiste-t-elle cette reconnaissance efficace des bienfaits de Dieu? Qu'est-ce que les reconnaître efficacement? Est-ce lever de temps à autre les yeux vers le ciel, et de dire au Seigneur qu'on le remercie de tous les biens que l'on a, comme le principe et la source dont ils sont émanés? Est-ce ce stérile aveu qui doit nous acquitter envers lui de tout ce que nous lui devons, et donner à notre reconnaissance toute l'étendue qu'elle exige? Reconnaître les bienfaits de Dieu, c'est non-seulement lui consacrer ses lèvres par des hymnes de louange, et des cantiques d'actions de grâces, mais son cœur par les sentiments de la plus vive gratitude, et ses mains par travailler à sa gloire par la pratique des bonnes œuvres les plus propres à le glorifier. C'est entrer dans toutes les vues du divin bienfaiteur et faire de ses bienfaits tout l'usage qu'il veut que nous en fassions lorsqu'il nous les accorde.

Ainsi, le chrétien vraiment reconnaissant ne voit que Dieu en toutes choses, et ses attributs divins pour leur payer le tribut de ses hommages et les exprimer dans ses mœurs. Les faveurs qu'il reçoit à chaque instant de la munificence de l'auteur de tous les biens, de tous les dons, de toutes les grâces, ne sont pour lui que des moyens d'accomplir sa volonté en toutes choses, selon la mesure des dons qu'on lui fait et l'étendue de ses facultés de l'esprit et du corps, sans user d'aucune réserve avec le donateur. Il lui offre, comme Abel, tout ce qu'il y a de plus excellent dans les dons qu'il tient de sa libéralité. Comme Noé, il travaille au grand édifice de son salut, en méprisant les railleries, les insultes, les contradictions d'un monde incrédule et pervers. Comme Abraham, le père des croyants, il va sans savoir où, partout où Dieu l'appelle, et ne craint pas de lui sacrifier, au premier signal de sa volonté, tout ce qu'il a de plus cher au monde, malgré toutes les répugnances, tous les cris de la nature aux abois. Comme Moïse, le libérateur des Hébreux, il préfère l'opprobre et l'ignominie de Jésus-Christ à toutes les richesses de l'Égypte. Comme Joseph, le souvenir des bienfaits de son maître l'empêche de commettre aucune action capable de lui déplaire. A l'exemple des deux Tobie, qui ne croient pouvoir assez reconnaître les faveurs de l'ange envoyé à leurs secours, il laisse à Dieu la libre disposition de tout ce qui lui appartient, trop heureux s'il daigne accepter le sacrifice de tous ses biens. Sur les pas des Josué, des Machabées, de tous les patriarches de l'Ancien Testament, il se fait gloire de publier hautement

qu'il n'a rien qu'il ne tienne de la libéralité du Très-Haut, qu'il est tout couvert, tout pétri de ses dons, et qu'il ne saurait jamais assez faire pour signaler sa reconnaissance envers lui. Que dirai-je davantage ? Sur les traces de tous les saints, de tous les justes des deux Testaments qui mirent tout en usage pour laisser des monuments éternels des grâces qu'ils avaient reçues du ciel, mais surtout qui les célébrèrent par la pureté de leurs mœurs, la sainteté de leur vie, leur inviolable attachement à la loi du Seigneur et leur promptitude à voler au premier signe de sa volonté suprême ; sur les traces de tous les saints des deux Testaments, le chrétien reconnaissant met toute sa gloire à sentir et à publier tout ce qu'il doit aux bontés prévenantes et toutes gratuites de son Dieu. Sa reconnaissance ressemble à un feu qui, ne pouvant se renfermer en lui-même, est toujours en action ; il agit donc toujours, il fait de grandes choses, il en fait beaucoup et les multiplie, il ne se lasse pas d'en augmenter le nombre ; et il ne croit rien faire pour la gloire de son bienfaiteur, tant est vive et profonde l'impression que fait sur son âme la grandeur et la multitude de ses bienfaits envers lui. L'observation la plus exacte ne suffit point à sa reconnaissance ; il y ajoute la pratique des conseils évangéliques et de la perfection la plus éminente. Rien ne peut apaiser la faim et la soif de la justice qui le dévorent ; il voudrait se sacrifier, s'immoler, être victime autant de fois qu'il respire. Il faut régler ses efforts, modérer ses transports, arrêter son ardeur, l'arrêter et la consoler, en lui faisant entendre que l'obéissance vaut mieux que l'holocauste, et que de tous les sacrifices le plus agréable aux yeux de Dieu est celui de la volonté propre, et que rien ne peut lui plaire ni le glorifier davantage que la disposition d'une âme qui se renonce elle-même en tout pour faire, moment à moment, sa sainte volonté, par le pur motif de sa plus grande gloire, qui se trouve jusque dans les plus petites choses que l'on fait dans l'intention de lui obéir.

Grand Dieu, pourquoi faut-il que la reconnaissance, cette belle vertu, soit si rare parmi les chrétiens, et que l'ingratitude, ce vice si honteux et si flétrissant, y soit si commun ? Hélas ! de quelque côté qu'on porte ses regards on ne voit partout que des ingrats. Il n'en est aucun qui ne soit tout couvert et comme inondé des bienfaits du Seigneur, il n'en est point ou presque point qui ne les paye de la plus noire ingratitude. Quelle honte ! rougissez. N... , rougissez d'un vice qui vous déshonore même aux yeux des hommes, et tout pénétré du nombre et de la grandeur des bienfaits de Dieu envers vous, n'oubliez rien pour lui en marquer votre reconnaissance. Que tout en vous, l'esprit, le cœur, la langue, les mains éclatent en actions de grâces, et se disputent la gloire d'annoncer à votre divin bienfaiteur toute votre sensibilité, mais surtout faites consister le devoir sacré de la

reconnaissance que vous lui devez à faire valoir ses dons de tout votre pouvoir et avec une activité constante.

C'est tout mon désir, Seigneur, et je ne puis penser à vos bontés et à mes ingrátitudes, sans me sentir pénétré de douleur et de confusion. La voilà enfin, cette âme trop longtemps ingrate, la voilà qui vient porter, fondant en larmes, l'hommage de ses regrets à vos pieds, et vous venger de ses ingrátitudes par l'humiliation de ses aveux. Regardez-la en pitié, adorable bienfaiteur, et par un nouveau bienfait qui couronnera tous les autres dont elle se reconnaît redevable à votre infinie bonté, imprimez à ses désirs et à ses résolutions le sceau de l'efficacité, de l'activité, de la constance et de la fidélité jusqu'à la mort. Ainsi soit-il.

SERMON XLVIII.

Pour le treizième dimanche après la sainte Trinité.

SUR LA DIGNITÉ DE L'ÂME.

Nonne anima plus est quam esca? (Matth., VI.)

L'âme ne vaut-elle pas plus que la nourriture du corps?

C'est Jésus-Christ qui vous le demande dans l'évangile de ce jour, et c'est l'Esprit-Saint qui, parce qu'il n'est rien au monde de comparable à votre âme, vous avertit d'en avoir compassion en vous rendant agréables à Dieu : *Miserere animæ tuæ placens Deo.* (*Eccli.*, XXX.) Avis important et qu'on ne peut trop vous répéter, vous inculquer, puisqu'il n'en est aucun qui vous intéresse davantage. Eh ! qu'est-ce donc qui pourrait vous intéresser plus que vous mêmes, plus que votre âme ? Parmi cette foule de créatures qu'on vit éclore du sein du souple néant, au premier son de l'impérieuse voix du Créateur, en apercevez-vous quelqu'une qui soit plus grande, plus excellente ou qui vous touche de plus près ? C'est le chef-d'œuvre des mains toutes-puissantes du suprême Auteur de l'univers, et le plus tendre objet de ses divines complaisances : c'est la principale partie de vous-mêmes, et l'instrument de votre bonheur ou de votre malheur, selon le bien ou le mal qu'elle aura fait en cette vie. Il est donc de votre intérêt comme de votre devoir, mais d'un intérêt suprême, mais d'un devoir essentiel, indispensable de la connaître et de l'estimer autant qu'elle mérite de l'être. Et c'est ce que je me propose de vous faire voir dans les deux parties de ce discours ; ainsi :

La dignité de votre âme : vous la verrez dans ma première partie. L'estime que vous devez à votre âme : vous la verrez dans la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT

Concevez, si vous pouvez, la sublime nature d'un être intelligent, créé de Dieu pour le connaître, l'aimer, le servir, le posséder éternellement dans le comble du bonheur ; et vous aurez une idée, quoique faible, de la dignité de votre âme. C'est donc en la

considérant sous ces trois rapports de la nature, de la grâce et de la gloire, qui font tout son prix, que vous pourrez l'apprécier et en déterminer la grandeur, l'excellence, la dignité.

1° Qu'est-ce que votre âme considérée sous ce premier rapport, et dans l'ordre de la simple nature? C'est une substance immatérielle, essentiellement différente et distinguée de votre corps, ce vil amas de poussière; une substance intelligente unie à votre corps par des nœuds merveilleux, inexplicables, pour l'animer et le gouverner; une substance spirituelle, sublime image de la Divinité, qui n'est qu'un pur esprit; une substance douée d'entendement, de volonté, de liberté; une substance capable de connaître le vrai, l'immense, l'infini, tous les objets purement intelligibles et qui n'ont aucun rapport à l'imagination, qui ne tombent sous aucun des sens; une substance par conséquent qui a la force de prendre l'essor, de s'élancer du monde visible à l'invisible, pour y admirer le suprême Architecte, dont l'univers publie d'une voix éclatante l'existence, la majesté, la sagesse, la puissance, tous les attributs, et pour lui rendre hommage en se prosternant aux pieds de son trône, terrassée par les rayons étincelants de ses immortelles splendeurs.

Telle est votre âme, et telles sont ses facultés, ses propriétés, ses opérations. Elle pense, et elle sait qu'elle pense, elle a le sentiment de ses pensées. Se repliant sur elle-même, elle réfléchit sur ses pensées, les arrange, les compare, les combine. Elle juge, elle raisonne, elle perfectionne ses raisonnements; elle conclut, elle tire des conséquences. Elle délibère, elle prend conseil, elle pèse, elle choisit après avoir balancé les avantages et les inconvénients de son choix; l'ordre, la vérité, la justice, le bien et le mal moral, le vice et la vertu: tous les objets invisibles et immatériels sont de son ressort; elle les saisit, elle les pénètre.

Telle est la noblesse, l'excellence de l'âme, en ne la considérant même que dans sa nature et ses facultés naturelles; et je ne m'en étonne pas, dès que je sais qu'elle fut faite à l'image et à la ressemblance de Dieu; qu'elle n'est pas seulement l'ouvrage, mais encore une sorte d'écoulement et de participation de la Divinité; que les trois personnes divines prirent conseil, quand il fallut en venir à ce chef-d'œuvre de leurs mains toutes-puissantes et toutes sages; qu'elles s'employèrent toutes les trois pour la créer; et qu'elle représente si bien le divin modèle sur lequel on la forma; et enfin, qu'elle exprime les trois personnes divines, par les trois principales facultés qui la distinguent: la mémoire, l'entendement, la volonté: *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram. (Gen., 1.)*

O image! ô ressemblance de notre âme avec Dieu, son modèle et son Créateur! que vous êtes grande, majestueuse, excellente, sublime! N'avez-vous donc pas épuisé sa

puissance, et pouvait-il faire quelque chose de plus? Oui, N..., il le pouvait, et il l'a fait, en élevant nos âmes à l'ordre surnaturel de la grâce.

En sortant des mains de Dieu, l'homme portait dans son âme beaucoup plus encore que sur son front l'image de la Divinité, cette image resplendissante de l'éclat de toutes les vertus, compagnes de son innocence. Il la perdit bientôt, hélas! trop tôt, cette précieuse innocence, et avec elle, il perdit toutes les brillantes prérogatives. D'épaisses ténèbres se répandirent sur son esprit, une stupide insensibilité pour la vertu s'empara de son cœur en le glaçant. Sa liberté souffrit une altération considérable; toutes les facultés de son âme furent affaiblies et dérangées, tous ses penchants déréglés; une pente presque irrésistible l'entraîna sans cesse au mal; il devint l'esclave du péché, l'ennemi de Dieu, le jouet du démon, la victime de l'enfer; il fut condamné à souffrir, dans cet affreux séjour de la rage et du désespoir, des supplices aussi horribles dans leur nature qu'interminables dans leur durée. Quel malheur! Sera-t-il sans remède?

L'ouvrier divin, qui avait fait l'âme à son image, ne put la voir ainsi défigurée, sans penser à la rétablir, en lui rendant ses premiers traits. Et comment opéra-t-il ce second prodige plus excellent et plus admirable que celui de la création même? Ce fut en élevant l'homme à un ordre bien supérieur à l'ordre de la nature: celui de la grâce et du salut. Et quel fut l'auteur par excellence de ce nouvel ordre de choses? Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, que son Père envoya du haut des cieux sur la terre, pour guérir et sauver l'homme perdu, en lui faisant un bain de son sang. O bonté de Dieu! ô grandeur de l'homme élevé jusqu'à Dieu, par l'abaissement même d'un Dieu, qui descend vers lui pour le guérir, le racheter et le sauver au prix de son sang!

Telle est donc l'excellence de notre âme dans l'ordre de la grâce; le sang d'un Dieu: voilà son prix. Rachetée à ce prix, elle est devenue la conquête et l'épouse de son divin Rédempteur. Quelle est donc son élévation, sa dignité, sa noblesse! Formée d'abord à l'image de son Dieu, défigurée peu de temps après la formation, réparée ensuite et rachetée par tout le sang d'un Dieu, qui lui rend, avec ses premiers traits, tous ses augustes privilèges: l'innocence, la justice, la sainteté, les lumières, l'amitié et toutes les faveurs de ce Dieu même, qui ne l'a rachetée, à un si haut prix, que pour en faire son épouse bien-aimée. Non, rien ne peut lui être comparé, ni dans le ciel, ni sur la terre; elle vaut plus elle seule que des millions de mondes, et je ne m'étonne plus des vives exclamations des Pères de l'Eglise, quand ils viennent à contempler l'excellence et la beauté de notre âme. Ah! s'écrie saint Bernard (ep. 54), il faut que l'âme soit bien précieuse et bien admirable, pour avoir été rachetée du sang de Jésus-Christ: *Mira res anima, quæ Christi sanguine redempta est.*

Certes, ajoute le même Père, il faut bien dire qu'une âme est un grand trésor, et un riche dépôt, puisque la Sagesse éternelle, qui ne se peut tromper, l'a jugé plus précieux que son propre sang.

Il n'y a que Dieu qui sache le prix de l'âme, dit saint Ambroise (lib. VII *in Luc*) ; c'est l'ouvrier qui sait ce que vaut son ouvrage : *Deus operis sui idoneus æstimator*.

Comme il faut avouer que l'âme n'est pas Dieu, dit saint Augustin (lib. X *Confess.*), il faut aussi croire qu'entre tout ce que Dieu a fait, rien ne l'approche de plus près que l'âme, qui est son principal ouvrage. C'est la cité de Dieu, dont on a dit tant de merveilles. (*De spir. et anim.*, serm. 313, *Le temp.*) C'est la plus chère possession de Dieu, en faveur de laquelle il a créé le ciel, étendu la mer, et pour qui le soleil fait sa course journalière.

Âme qui portes la ressemblance de ton Dieu, pourquoi admirer la hauteur des astres, les abîmes de la mer ? Admire plutôt la capacité de ton esprit et la profondeur de ton cœur. Si tu es capable d'admirer quelque chose, ce doit être là l'objet de ton admiration. C'est saint Isidore qui parle dans son livre du souverain bien.

Cessez donc, ô chrétiens, cessez de prodiguer vos admirations à tous ces vains objets qui vous enchantent, et qui sont si peu dignes de vos regards. Portez, portez vos yeux au dedans de vous-mêmes, et là dans ce sanctuaire profond, dans une solitude entière de tous les autres objets, contemplez, admirez votre âme et ses touchantes beautés, et ses facultés sublimes, et ses hautes destinées, soit que vous l'envisagiez dans l'ordre de la nature, ou dans l'ordre de la grâce, ou dans celui de la gloire.

3^e Inutilement tu t'efforces de dégrader, d'avilir, d'anéantir notre âme avec la Divinité qui la forma, comme son chef-d'œuvre, à sa ressemblance, philosophie forcée, fille de l'orgueil, de la licence et de l'impiété ! L'ouvrier et l'ouvrage subsisteront éternellement, malgré tes sacrilèges efforts, parce qu'ils sont immortels ; l'ouvrier, par son essence même ; l'ouvrage, par la nature et les prérogatives qu'il a reçues de son magnifique auteur. L'âme est donc immortelle et par sa nature et par ses privilèges.

Par sa nature. Fidèle copie, vive expression de la divine essence, l'âme humaine est une, simple, spirituelle, exempte de parties, incapable par conséquent de périr par la dissolution ou la séparation de ses parties. Elle est indépendante du corps dans son existence et ses opérations, supérieure à toute la force de tous les agents extérieurs, excepté Dieu, dont elle tient le privilège de l'immortalité.

En créant l'âme à son image, Dieu l'a donc faite immortelle. Sa vérité, sa bonté, sa justice, sa sagesse, sa providence, et tous ses attributs nous l'attestent également ; entrons un moment dans nous-mêmes, et nous en serons convaincus,

Doué d'une intelligence que nulle vérité

ne peut ni totalement épuiser, ni pleinement satisfaire, j'éprouve une soif ardente de tout connaître, de le connaître parfaitement, de le connaître pour toujours ; et l'objet qui l'enflamme davantage, cette soif dévorante, c'est la première et suprême vérité ; c'est Dieu lui-même. Cependant, je ne puis étancher en cette vie la soif que j'ai de connaître mon Dieu, tel qu'il est en lui-même ; mille ombrages m'en dérobent la vue claire et distincte ; d'épaisses ténèbres m'environnent de toutes parts ; il faut donc qu'il y ait une autre vie, où il me sera permis de déployer cette intelligence si vive pour contempler sans voile et sans nuage l'éternelle vérité, cette vérité si précieuse à mon esprit, si chère à mon cœur, et dont tout ce que je puis découvrir ici-bas n'est que comme un faible rayon de cet abîme de lumières.

Le penchant que j'éprouve pour un bonheur souverain et complet n'est ni moins vif, ni moins impérieux, ni moins insurmontable que celui qui me porte vers la suprême vérité. Je désire invinciblement de vivre toujours, d'être toujours heureux, de l'être parfaitement ; et cette noble ambition, c'est l'ouvrage du doigt de Dieu qui l'a gravée dans mon cœur insatiable, immense ; et cependant, je suis misérable en cette vie ; il en est donc une autre où je goûterai dans le sein de mon Dieu ce bonheur éternel et parfait, qui ne se trouve point ailleurs, et que la vaste capacité de mon cœur, jointe à l'immensité de ses désirs, m'annonce sensiblement comme une impression de la Divinité qui m'attire, en m'attestant mes hautes destinées. Sans cela, Dieu me trompe ; il me séduit perpétuellement et d'une manière irrésistible, en allumant lui-même dans mon âme des désirs qu'il trahit, et il est traître sans être sage.

La sagesse se connaît à la justesse des proportions qui règnent entre le degré d'excellence des êtres et leur destination. Mon âme, cette substance si noble, si excellente, capable d'un bien infini, est donc destinée à la posséder un jour, et sans cette distinction, il n'est plus de sagesse en Dieu.

Que devient encore sa providence ? Si pendant que l'impie regorge des biens de ce monde, le juste y languit dénué de tout dans le sein d'une accablante misère, sans espoir d'un meilleur sort pour une autre vie ?

Dans cette absurde hypothèse, que devient encore la justice de Dieu ? Que devient sa souveraine raison ? Que devient son esprit d'ordre, d'équité, de rectitude inflexible ? Quoi ! Dieu pourrait être juste en comblant de biens l'impie, le blasphémateur, le méchant, le scélérat, en accablant de maux l'homme vertueux, innocent ? Dieu serait bon, en détruisant de gaieté de cœur la plus belle de ses créatures et l'ouvrage de son amour, après l'avoir tourmenté tout le temps de son existence sur la terre ? S'il voulait la détruire, pourquoi la créa-t-il ? et si en la créant il était déjà résolu de l'anéantir, comment l'a-t-il aimée, en la tirant du néant ? Otez l'immortalité de l'âme et l'état de la

gloire immortelle qui fait l'objet de son espérance dans une autre vie, tout est confondu, bouleversé, tout roule au hasard dans celle-ci; il n'y a ni vice, ni vertu, ni bien, ni mal moral pour l'homme; il n'y a ni justice, ni bonté, ni sagesse, ni providence en Dieu : il n'y a point de Dieu.

Il en est un, et jo le trouve dans le fond intime de mon âme, ainsi que dans ses facultés, ses désirs, ses penchants, ses hautes destinées, sous quelque rapport et dans quelque ordre que je puisse la considérer. De tous côtés, elle m'annonce un être éternel, indépendant, nécessaire, pur esprit, d'une intelligence qui pénètre tout, d'une puissance sans bornes, d'une bonté, d'une sagesse, d'une sainteté, d'une justice infinie; un être infiniment parfait dans tous les genres de perfections, et par conséquent un Dieu. Mon âme toute seule me l'annonce, ce Dieu, et quand elle existerait seule, le reste de l'univers étant encore dans le néant, je n'en serais pas moins convaincu de l'existence de Dieu, qui seul a pu créer mon âme avec toutes ses sublimes et brillantes facultés.

Il existe donc, ce Dieu créateur, rédempteur, glorificateur de mon âme, et de là même l'excellence, la noblesse, la dignité de cette âme créée, rachetée par un Dieu, et destinée à être un jour glorifiée par ce même Dieu, son futur glorificateur, comme il a été son créateur et son rédempteur.

Et déjà, déjà même, je le vois, ce Dieu glorificateur de mon âme et magnifique rémunérateur de la vertu, comme il sera le vengeur implacable du crime; je le vois, il prend en main ses balances pour peser les actions des mortels et les punir ou les récompenser selon leur valeur et les règles de sa justice. Déjà il dresse des trônes aux bons et les fonde sur des bases immobiles, tandis qu'il prépare des bûchers aux méchants. Encore, encore un moment, et la scène du monde va changer, et l'ordre sera rétabli, la justice vengée, la providence justifiée contre les blasphèmes impies. Encore, encore un moment, et les âmes des élus, plus légères que les vents, plus brillantes que les astres, s'élanceront jusqu'au ciel, pour y goûter le délicieux repos de l'éternité dans les bras de leur divin rémunérateur. Tel est l'ordre de ses éternels décrets sur le sort des mortels; telle la destinée de notre âme, suite de l'excellence de sa nature, sous différents rapports, et dans quelque état qu'on la considère. Partout elle est grande, noble, sublime, capable d'un bonheur souverain auquel elle est destinée, et qu'elle possédera sûrement, si elle s'applique à le mériter, en marchant jusqu'à la fin dans le sentier de la justice qui y conduit.

Que l'impie pense différemment tant qu'il lui plaira; qu'il crie à pleine tête que l'âme n'est qu'un amas de poussière plus subtile que celle de son corps, et qu'il n'y a ni vice ni vertu pour elle en ce monde, comme il n'y aura ni récompense ni châtiment en

l'autre, sa voix blasphématoire ne fera qu'appeler le vengeur qu'il craint, malgré l'apparent mépris qu'il en fait pour cacher ses terreurs.

Pour vous, chrétiens fidèles, qui croyez fermement que le juste Juge vengera les crimes et les forfaits comme il récompensera les vertus et les bonnes œuvres; que le triomphe même et la prospérité du méchant ici-bas prouvent un Dieu éternel devant qui les siècles ne sont qu'un instant, et qui a toute l'éternité pour le punir; que la vie présente est un temps d'épreuve, de travail et de guerre; qu'il y faut souffrir, travailler, combattre, mais que, puisqu'il y a des combats à soutenir et des victoires à remporter, il y aura nécessairement des lauriers à moissonner et des couronnes à recueillir dans une autre vie; vous qui croyez ces vérités, ah! réjouissez-vous et tressaillez de joie; versez des larmes d'allégresse, de consolation, de confiance et d'amour à la vue du futur bonheur de votre âme.

La dignité de votre âme, vous l'avez vue; l'estime que vous devez à votre âme, vous l'allez voir.

SECOND POINT.

Dans l'ordre de la nature, l'âme est l'image de Dieu, qui la fit à sa ressemblance pour la représenter. Dans l'ordre de la grâce, elle est l'épouse de Dieu, qui l'acheta de tout son sang pour se l'attacher indissolublement. Dans l'ordre de la gloire, elle est l'héritière du royaume de Dieu, qui ne la fit et ne la racheta que pour la faire régner avec lui et la rendre éternellement heureuse de son propre bonheur. Elle est donc infiniment plus précieuse et plus estimable que toutes les créatures ensemble, cette âme chargée de tant de privilèges et destinée à un si grand bonheur; vous devez donc l'estimer infiniment plus que tout le reste. Mais en quoi consiste cette estime de préférence que vous lui devez? Elle consiste à ne rien négliger pour la préserver du péché, l'orner des vertus chrétiennes et la perfectionner au point qu'elle mérite, en quittant son corps, d'aller posséder Dieu pour toujours dans son céleste royaume.

1^o L'âme est l'image de Dieu, mais image infiniment délicate. Nous la portons dans des vases d'argile; le plus léger souffle suffit pour en ternir l'éclat, le moindre choc peut la briser. Ah! quels soins, quelle scrupuleuse attention, quelles précautions infinies ne devons-nous donc point apporter pour la mettre à l'abri du péché, qui la fane, la brise, la met en pièces, lui donne la mort en lui ôtant la vie de la grâce, l'amour de Dieu, tous ses dons et ses mérites surnaturels? Quelle doit être notre vigilance pour éviter toutes les occasions du péché, ce cruel meurtrier de nos âmes? De quel œil devons-nous regarder le monde, ce monde pervers, corrupteur et corrompu, qui nous séduit par ses discours, nous entraîne

par ses exemples, nous fascine par ses faux charmes, nous enchante par ses caresses et dont tous les objets sont pour nous autant de tentateurs qui nous sollicitent perpétuellement au mal ; et qui, de quelque côté que nous l'envisagions, ne nous montre que des passions déréglées, des vices, des crimes, des forfaits de toute espèce ? Avec quelle promptitude ne devons-nous pas le fuir, ce monde tout plongé dans le mal, et chercher la solitude, où, loin de ses dangers, nous puissions sans péril nous occuper du soin de préserver notre âme des souillures du péché ?

C'est là surtout, c'est là, dans le sein de la paisible retraite, que, loin du tourbillon du monde et recueilli profondément en soi-même, on pense efficacement à écarter de son âme tout ce qui pourrait lui ravir le trésor de son innocence. L'homme extérieur, dissipé, répandu sur tous les objets sensibles, n'y pense point ; il ne pense qu'à goûter tranquillement les plaisirs corrompus du siècle et à contempler les riantes, mais funestes images du péché, en souillant son âme des taches les plus honteuses. Qu'il fuie le monde, qu'il se cache dans la retraite : il y trouvera la mort du péché et la vie de la grâce. C'est le séjour de l'innocence conservée ou réparée, le tombeau des vices, le sanctuaire des vertus, le réservoir des dons célestes. On y entre sec, aride, dur, insensible comme le rocher : on en sort attendri, souple, flexible aux touches de l'Esprit-Saint, après y avoir versé des larmes abondantes d'amour, de douleur et de componction ; on y devient pénitent exemplaire, chrétien fervent, soldat généreux et plein de courage pour se refuser aux occasions les plus pressantes, pour résister aux tentations les plus violentes, pour réprimer les passions les plus fougueuses, pour combattre le monde, la chair, l'enfer, tous les ennemis du salut, et en triompher glorieusement.

La fuite du monde et de toutes les occasions funestes à l'innocence, la retraite, la solitude, le silence, le recueillage, la vigilance sur soi-même, la prière, les saintes lectures, la méditation des vérités éternelles et des maximes évangéliques : voilà donc les vrais moyens de préserver votre âme du péché. Cela ne suffit point, il faut encore l'orner des vertus chrétiennes.

2° Ces vertus sont donc la vraie parure de l'âme, et la pratique en est indispensable pour la conserver dans l'innocence, et lui donner cette touchante beauté qui lui attire les regards et les complaisances du céleste Epoux. Mais quelles sont-elles, ces vertus si nécessaires à l'âme ? La première, parce qu'elle est le fondement et la gardienne de toutes les autres, c'est l'humilité. En nous rendant vils à nos yeux et en nous détachant de nous-mêmes, elle coupe par la racine toutes les autres attaches, elle retranche toutes les affections déréglées, elle imobile toutes les passions. Eh ! quelles passions, quelles sortes d'attaches pourraient souiller

un homme parfaitement à lui-même, qui s'estime indigne de tout, et se croit le plus méprisable des humains par le vif sentiment qu'il a de sa bassesse et de ses misères sans nombre ? Un tel homme ne désire rien, puisqu'il se croit indigne de tout, ou s'il désire quelque chose, c'est l'humiliation et le mépris. S'avise-t-on de le louer ? Les louanges qu'on lui donne le confondent et ne servent qu'à le précipiter dans l'abîme de son néant. Vient-on à le blâmer et à le bafouer ? Ces outrages lui plaisent, il les regarde comme des faveurs, il voit avec plaisir que l'opinion des autres s'accorde avec la sienne sur son propre compte ; il admire le discernement de ceux qui le connaissent, comme il se connaît lui-même. La calomnie, ce terrible fléau de la société, ce trait infernal qui blesse les hommes même les plus courageux, la calomnie ne déconcerte pas celui qui est vraiment humble ; elle lui laisse toute la sérénité de son âme ; tranquillement assis sur les ruines de sa réputation, on dirait un rocher immobile sous les coups des flots écumeux, qui le battent de toutes parts. Les talents et les avantages de son prochain n'irritent pas son envie ; il en a plus de joie que s'il les possédait lui-même. La vue de son indignité qui l'occupe sans cesse fait qu'il ne s'aperçoit pas même des passe-droits qu'on peut lui faire : la dernière place et le rebut de tout le monde, il les regarde comme son partage ; convaincu qu'il ne mérite que d'être foulé aux pieds de toutes les créatures.

Se voit-il contre son gré jusqu'au faite des grandeurs, de la gloire et de la prospérité ? Ne craignons rien pour ses vertus. Aussi petit à ses yeux qu'il paraît grand à ceux des autres, il n'en sera pas moins enfoncé dans son néant. Que l'opprobre et l'adversité prennent la place des honneurs et des biens dont il se voyait comme inondé ; il n'en sera point abattu. Toujours le même dans tous ces états si différents les uns des autres, on le verra constamment appliqué à se confondre, à s'anéantir, à se renoncer en toutes choses, à se haïr saintement lui-même, à aimer et à servir les autres, sans excepter de ses bons offices les plus cruels persécuteurs.

En ne parlant que de l'humilité, n'ai-je donc pas perdu de vue ce que j'avais à prouver ; qu'on n'estime son âme qu'en l'ornant de toutes les vertus ? Non, N..., puisque l'humilité ne va jamais seule, qu'elle entraîne avec elle toutes les autres vertus, et que le chrétien vraiment humble est en même temps simple, modeste, mortifié, patient, doux, affable, juste, bon, compatissant, officieux, charitable, orné enfin de toutes les vertus qui embellissent l'âme, l'agrandissent, la fortifient, l'élèvent bien au-dessus de sa sphère naturelle. Heureuse élévation ! état sublime et rayonnant d'une âme qui brille du vif éclat de toutes les vertus chrétiennes ! L'estime que vous devez à votre âme vous oblige donc à l'orner de toutes les vertus chrétiennes. Elle vous engage encore à la perfectionner au point qu'elle s'unisse intimement à Dieu, et qu'elle soupire sans cesse

après lui, comme pouvant seul la rendre éternellement heureuse.

3^e Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait : *Estote perfecti, sicut Pater vester cælestis perfectus est.* (Matth., V.) Quel modèle de perfection ! Il est infini, n'importe ; c'est lui-même que le divin fondateur du christianisme propose au chrétien. Il ne doit donc jamais s'arrêter, jamais se ralentir ; il doit toujours marcher, courir, voler dans la carrière de la perfection évangélique, qui lui est propre. La carrière de la perfection chrétienne est donc une carrière immense, qui s'allonge à mesure qu'on s'y avance et que l'on croit toucher au terme. On ne peut donc point prescrire de bornes aux progrès que l'on y fait, puisqu'ils peuvent toujours recevoir de nouveaux accroissements. Il faut donc travailler infatigablement à croître dans la charité, qui est le lien de la perfection, dit l'Apôtre (*Coloss., III*), jusqu'à ce qu'on soit parvenu au séjour de la gloire, qui en est le terme, la récompense et la consommation.

La perfection de la vie présente n'est donc point un état de permanence et de stabilité, dans lequel il soit permis de se reposer avec sécurité, à l'ombre de ses victoires et de ses lauriers ; non, c'est un état de guerre continue contre les passions toujours renaissantes et toujours en armes, quoiqu'on les ait terrassées mille fois. L'âme est un champ qui se couvre bientôt de ronces et d'épines, pour peu qu'on néglige de couper, d'arracher, de planter, de cultiver. Voulez-vous donc la porter à cet état de perfection, qui l'unit intimement à Dieu, et qui fait qu'elle n'est qu'un même esprit avec lui : *Qui adhæret Deo unus spiritus est?* (I Cor., VI.) Concevez un désir insatiable de votre perfection, et mettez tout en œuvre pour y parvenir, sans jamais vous reposer, ni vous lasser de combattre tous les ennemis qui s'y opposent. Que l'on vous voie courir, voler dans le chemin raboteux qui y conduit, et jusqu'au milieu des plus arides déserts, et, lorsque sans lumière, sans goût, sans aucun attrait, sans la moindre goutte de la rosée du ciel et des consolations célestes, vous êtes comme flétris, desséchés par la désolante impression des plus cruelles aridités. Qu'on vous voie, malgré vos répugnances, accomplir fidèlement tous vos devoirs, sans distinction de grands ou de petits, d'essentiels ou d'accessoires, de conseil ou de précepte. Qu'on vous voie comme de généreux athlètes dans les sueurs d'un éternel combat contre vous-mêmes, vous faisant à vous-mêmes une violence continue, luttant contre toutes vos passions, et le conteau de la pénitence toujours à la main, immolant sans cesse, tantôt un vice ou un défaut, et tantôt un autre ; ici l'humeur, le tempérament, le caractère ; là, les vivacités, les saillies, les affections ou les antipathies ; plus loin, les froideurs, les jalousies, les aversions naissantes ; partout, les désirs empressés, les attachements, les idées d'ambition, les projets de cupidité, les mouvements de la volonté propre, et enfin

tout vous-mêmes, par une sorte de martyre, moins sanglant, à la vérité, mais plus long et peut-être plus dur que celui qui couronnait les premiers chrétiens qu'on voyait verser leur sang avec délices, pour attester leur foi.

Que dirai-je encore ? Le chrétien qui estime son âme autant qu'elle mérite d'être estimée, fait des efforts soutenus pour ne vivre que de Jésus-Christ son modèle et son époux, de cette vie crucifiée, toute de croix, au dedans et au dehors ; au dedans par les ennuis, les tristesses, les dégoûts, les révoltes, les répugnances, les abandons, les soustractions de lumières, d'unction, de tous sentiments propres à soutenir et à consoler ; au dehors, par des afflictions de toute espèce, perte de biens, d'honneur, de réputation, de liberté, de santé, maladies, infirmités, langueurs, injures, opprobres, outrages, ignominies, affronts, contradictions, persécutions de la part des bons et des méchants, des amis et des ennemis, des domestiques et des étrangers. Il faut encore que le chrétien jaloux de la perfection de son âme, la rende assez pure et assez riche en vertus, pour qu'elle soit digne de passer dans les bras sacrés du céleste Epoux, recevoir le saint baiser de sa bouche, s'unir étroitement à lui, serrer perpétuellement les nœuds précieux de cette délicieuse union, qui est comme l'avant-goût de la béatitude consommée des saints dans le ciel, et qui renferme la possession de Dieu, telle qu'elle est possible au milieu des ombres de cette vie mortelle, en attendant qu'on le possède sans voile et sans nuage dans le beau jour de l'éternité. C'est jusqu'à ce point de perfection que le chrétien doit porter son âme, s'il l'estime à proportion de sa dignité.

Mais que dis-je, en parlant de la dignité de l'âme, de l'estime qui lui est due, et de la manière de lui marquer cette estime ? Ah ! il ne m'entend pas, ce chrétien qui sait à peine s'il a une âme, ou qui vit comme s'il n'en avait pas, ou qui ne la connaît que pour l'avilir, la dégrader, la flétrir et l'outrager en mille sortes de manières, en la faisant servir, elle et toutes ses facultés, à l'assouvissement de ses passions honteuses ; il ne m'entend pas, ce chrétien insensé qui vend, qui sacrifie tous les jours son âme pour un vil intérêt, pour un faux point d'honneur, pour une fumée de gloire, pour un plaisir infâme. Il ne m'entend pas, ce chrétien lâche, indolent, toujours endormi dans les bras de la mollesse, qui ne saurait se faire la moindre violence pour sauver son âme. Quelle honte ! quelle folie ! perdre son âme et la sacrifier brutalement pour des objets avilissants et qui ne méritent que le mépris. Ah ! quelle perte, et comment pourriez-vous la réparer ? Par quel échange, ou à quel prix pourrait-elle donc être rachetée, cette âme inappréciable, et qui surpasse en excellence et en dignité, sans la moindre comparaison, tout ce qu'il y a de grand, d'excellent, de riche, de précieux dans le

monde, et le monde lui-même tout entier? Ne le comprendrez-vous donc jamais, et ne ferez-vous rien pour sauver votre âme, cette âme faite à l'image de Dieu, pour régner avec lui sur le trône sublime qu'il occupe dans le ciel?

Ah! pensez-y, et pensez-y efficacement, je vous en conjure par vos plus chers intérêts, par vous-mêmes tout entiers, et l'aspect de votre souveraine félicité attachée au salut de votre âme.

Mais quoi! Que vois-je? qu'entends-je? C'est Dieu lui-même, ce Dieu de gloire et de majesté, qui s'abaisse jusqu'à prendre la forme de suppliant, pour vous engager à sauver vos âmes, comme s'il s'agissait du salut de la sienne. Le voilà qui vous sollicite, qui vous presse, en quelque sorte, comme suppliant, en vous rappelant tout ce qu'il fit pour vous sauver par son incarnation, sa naissance, sa circoncision, sa présentation au temple, l'obscurité de sa vie privée, les travaux de sa vie publique, ses larmes, ses gémisséments, ses prières, ses plaies, son sang, ce sang qu'il a versé pour vous sans aucun ménagement sur la croix, et qu'il offre encore aujourd'hui pour vous à son Père, sur le trône de sa gloire.

Eh bien, N..., voilà donc votre Dieu, votre Dieu sauveur, abattu, prosterné à vos pieds qu'il arrose de ses larmes, pour vous demander le salut de vos âmes, comme si le sien en dépendait. Le lui refuserez-vous, et sa posture n'est-elle point assez humble, assez touchante pour l'obtenir? Dites, parlez, que voulez-vous qu'il fasse de plus, et il le fera pour vous prouver sa tendresse et l'ardeur du zèle qui le dévore pour le salut de vos âmes. Et vous pourriez vous obstiner à les perdre de gaieté de cœur, en étouffant la voix de votre Dieu, en méprisant ses larmes, en foulant son sang à vos pieds! Vous voudriez donc le faire mourir une seconde fois, pour payer l'amour qu'il vous porte. Ingrats! cruels!

Ah! non, Seigneur! honteux, humilié plus que je ne puis le dire, d'une démarche qui m'accable de confusion en me perçant de regret, c'est moi qui vous conjure, les larmes aux yeux, les sanglots dans le cœur, d'avoir pitié de mon âme en la sauvant. Oui, sauvez-la cette âme que j'ai perdue par mes crimes. Sauvez-la, cette âme que vous avez rachetée par votre sang, et apprenez-moi à en connaître le prix, la valeur, l'excellence, la dignité. Apprenez-moi à l'estimer autant que je le dois, en lui donnant, aidé de votre grâce, toute la perfection qui lui est nécessaire pour aller se perdre, en quittant mon corps, dans les immortelles splendeurs de la gloire pour laquelle vous l'avez faite. Ainsi soit-il.

SERMON XLIX.

Pour le quatorzième dimanche après la sainte Trinité.

SUR LA MORT.

Com Jesus appropinquaret portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ. (Luc., VII.)

Lorsque Jésus était près de la porte de la ville, il arriva qu'on portait en terre un mort, qui était le fils unique d'une femme veuve.

C'est donc ainsi, N..., que la mort, l'inexorable mort, frappe, immole tous les jours ses victimes, sans aucune distinction d'âge, de rang, d'état, et c'est ainsi qu'elle devient pour nous une leçon bien propre à corriger nos illusions sur la vie, à laquelle du moins par notre conduite nous attribuons une éternité chimérique, puisque nous vivons comme si jamais nous ne devions mourir. Quelle erreur! hélas! tout ce que nous voyons au dedans et au dehors de nous, tout nous annonce la mort, tout nous la met sous les yeux. Au dedans de nous ce souffle de vie, ce feu spirituel qui nous anime, nous consume aussi par la chaleur même qui nous fait vivre. Nous portons tous dans notre sein un poison lent que nous avons sucé dans le sein de nos mères et qui nous tue infailliblement. Le même suc alimentaire qui nous soutient nous affaiblit en se corrompant, et cette chair, essentiellement sujette à l'altération et à la dissolution, nous dit continuellement qu'elle retournera dans la terre dont elle fut tirée.

Au dehors de nous tout ce qui nous environne; le ciel et la terre, l'univers entier, les annales du monde, les cimetières, les charniers, les tombes, les mausolées, les ombres sépulcrales : tout nous offre l'image de la mort; tout nous crie que nous mourons, comme tous ceux qui nous ont précédés depuis le berceau du monde. Le souvenir de la mort devrait donc nous être aussi familier que la respiration et sa pensée toujours présente à nos esprits. Oh! qui pourrait compter les avantages inestimables qui sont attachés à cette sainte et salutaire pensée! Il est donc également nécessaire et utile de penser souvent à la mort; et voilà ce qui va faire tout le plan et le partage de ce discours.

Vous verrez dans la première partie la nécessité de la pensée de la mort. Vous verrez dans la seconde partie les avantages de pensée de la mort. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

L'instant de la mort fixe immuablement nos destinées, soit pour un bonheur, soit pour un malheur éternel; et cette mort décisive de notre futur état pour une éternité n'est pas moins certaine que pressante et irréparable. Il n'est donc rien de plus nécessaire que de s'y préparer en y pensant souvent, et ce serait le comble de la folie que de mourir mal préparé, faute d'avoir pensé souvent à la mort.

Nous mourons, rien de plus certain; c'est une vérité dont personne ne doute, et qui

n'exige point de preuves : *Statutum est hominibus semel mori.* (Hebr., IX.) Et cet arrêt foudroyant qui fut prononcé par la bouche même de l'Éternel contre le premier coupable dès la naissance du monde, s'est exécuté jusqu'à nos jours et s'exécutera jusqu'à la consommation des siècles sur tous les hommes, sans distinction de riches ou de pauvres, de grands ou de petits, de rois ou de sujets : *statutum est.*

Voyez, N..., ces cités populeuses, ces superbes palais, ces vergers délicieux, ces jardins enchantés, ces statues d'or et de bronze, ce marbre qui respire sous la main de l'artiste et dont la forme vivante semble lui promettre l'immortalité. Eh bien ! tout cela va dans peu disparaître de dessus la face de la terre, et la terre elle-même sera détruite avec tous ceux qui l'habitent ; et tous ses habitants périront comme ont péri tous ceux qui les ont précédés et qui ont fait tant de bruit pendant leur vie, ces grands, ces sublimes génies, ces prodiges d'esprit, ces profonds politiques, ces fameux conquérants, ces héros qui étonnèrent le monde, et que le monde étourdi révéra comme des dieux. La poussière du tombeau est l'écueil général contre lequel viendront également se briser tous les hommes. C'est là que viendront échouer tous les savants du monde avec toute leur vaine érudition, tous les grands politiques avec tous leurs vastes projets, tous les rois avec toute leur splendeur et leur magnificence, tous les conquérants avec tous leurs exploits, leur réputation et leur gloire, tous les riches et voluptueux mondains avec toutes leurs richesses et tous leurs coupables plaisirs. La mort en un mot, et d'un seul de ses traits, les réduira en poudre : *Statutum est hominibus semel mori.* La mort est donc certaine ; elle est pres-

2° Nous mourons tous les jours, dit l'Esprit-Saint, et nous entrons dans le sein de la terre comme les eaux qui s'y écoulent pour n'en plus revenir : *Omnes morimur, et quasi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertuntur.* (II Reg., XIV.) Nous portons même dans notre propre sein une réponse de mort, *responsum mortis*, qui nous crie d'une voix forte que nous n'avons pas longtemps à vivre ; que la mort est toujours à nos côtés et qu'elle nous frappera lorsque nous y penserons le moins ou que nous la croirons bien loin de nous. C'est ainsi qu'elle moissonna dans tous les temps et qu'elle moissonne encore aujourd'hui une infinité de personnes, à l'instant même qu'elles se promettent la plus longue vie. Hélas ! de combien de morts subites et imprévues tous les siècles du monde ne furent-ils par les témoins ?

Balthazar donne un festin superbe aux grands de sa cour ; chacun mange, boit à son gré, et lui-même, plein de vin, fait apporter les vases d'or et d'argent que Nabuchodonosor son aïeul avait emportés de Jérusalem. Ces vases de sanctification destinés au culte du Seigneur, ces vases que les anges

ne regardent qu'avec respect, tous les conviés les profanent, ils s'en servent pour boire et s'enivrer en chantant à l'honneur de leurs faux dieux. Cependant, et au moment même de ces indignes profanations, paraissent comme les doigts de la main d'un homme qui écrivent sur la muraille l'arrêt de mort de l'impie Balthazar ; et cette nuit même il est tué dans l'ivresse du plaisir et du faste : *Eadem nocte interfectus est Balthazar.* (Daniel., V.)

Alexandre, ce foudre de guerre, parcourt presque tous les pays du monde connu et les subjugue ; sa renommée vole comme un vent impétueux de l'aquilon au midi ; il rend tributaires toutes les nations en les soumettant à son empire ; il triomphe partout des peuples et des rois, qui croient voir un Dieu dans le héros qui les abat à ses pieds ; mais tandis qu'enflé de ses victoires, le trop fameux vainqueur semble n'avoir plus rien à faire qu'à se reposer sur ses lauriers et à s'enivrer de plaisirs et de voluptés, la mort le frappe dans une florissante jeunesse et il tombe sous sa faux, comme la fleur printanière, sous le ciseau de celui qui la coupe. Ces tristes et instructifs exemples, combien de fois se retracent-ils sous nos yeux ? Tous les jours nous entendons parler de morts subites, inopinées, violentes ou naturelles, et la mort, la cruelle mort, vient nous arracher impitoyablement nos proches et nos amis entre nos bras, ou les percer jusque sur notre sein, malgré nos cris aigus et nos larmes amères.

Heureux du siècle, qui rassemblez tout ce qui peut satisfaire vos sens et qui vous flattez d'en jouir encore longtemps, rassurés par la force de votre tempérament, contre les atteintes de la mort, vous vous trompez : elle viendra vous surprendre comme un voleur qui s'avance sans faire de bruit, ou comme un chasseur habile qui a toujours ses filets prêts, et cette nuit, cette nuit même, cette nuit peut-être, on vous redemandera votre âme : *Hæc nocte animam tuam repetunt a te* (Luc., XII) ; car la vie sur laquelle vous comptez si fort, la vie est un éclair qui disparaît au même instant qu'elle frappe les yeux, une tendre fleur qui s'épanouit le matin et se flétrit le soir, sans qu'il lui soit donné de voir deux aurores, une légère paille que le vent emporte, un torrent qui se précipite avec une extrême rapidité, une vapeur, une fumée, un souffle, une ombre, une chimère, un fantôme, un rien.

Telles sont les images de la vie humaine, qui s'écoule, s'envole, disparaît en un instant. Telles sont la vitesse, les surprises de la mort, qui moissonne les faibles mortels, à toute heure et à tout moment, à la ville, à la campagne, dans le repos de leurs lits, comme dans l'action et le travail attachés à leurs divers emplois. Cependant, hommes aveugles et mille fois trop imprudents, vous vivez, comme si jamais vous ne deviez mourir. Entre votre vie et la mort qui doit la terminer, il n'y a qu'un court espace, un in-

tervalle de rien, un point imperceptible; et cependant, au lieu d'y penser, on ne vous voit occupé que de projets de fortune, de desseins d'agrandissement, de bâtisses, de plantations, de trains somptueux, d'équipages magnifiques, de parties de plaisirs, le jeu, la table, les festins, les danses, les spectacles, les compagnies mondaines, qui ne respirent que les ris folâtres et une joie dissolue. Séduits, fascinés par les fatales amorces d'une volupté qui ne connaît pas de frein, vous n'en mettez aucun à vos penchants déréglés, rien n'arrête le cours de vos passions fougueuses, vous vous y livrez sans pudeur, vous en êtes les esclaves, vous faites triompher le vice, vous étalez la corruption, le plus effréné libertinage n'est pas capable de vous faire rougir, vous êtes insatiables dans vos cupidités, et vous avez un front d'airain, pour les assouvir en tout, sans penser que la mort a déjà le glaive levé et suspendu sur vos têtes, pour vous immoler avec elles.

O stupide aveuglement ! ô hommes aveugles et insensés, est-ce donc ainsi que vous courez au précipice qui va vous engloutir, vous et toutes vos trompeuses richesses, toutes vos chimériques grandeurs, tout votre éblouissant éclat, tous vos plaisirs corrompus ? Est-il donc possible que la mort qui est à vos côtés, et le tombeau qui s'entr'ouvre sous vos pas, n'aient point la force de vous arrêter du moins sur les bords de l'abîme affreux où vous courez en furieux ? Encore, si lorsque vous vous y serez malheureusement précipités, il vous restait quelque moyen d'en sortir ; mais non, la mort qui va vous y précipiter est un mal irréparable.

3^e Le même décret de l'Eternel qui condamne l'homme à la mort, le condamne aussi à ne mourir qu'une fois et, par conséquent, sans retour à la vie : *Statutum est hominibus semel mori*. (Hebr. IX.) En mourant, l'homme entre dans la maison de son éternité : *Ibit homo in domum aternitatis suæ* (Eccle., XII) ; et il n'y aura plus de temps pour lui : *Tempus non erit amplius*. (Apoc. X.) L'arbre restera pour toujours où une fois il sera tombé, et sa situation ne changera jamais. On ne meurt donc qu'une fois et par conséquent la mort n'est pas moins irréparable que certaine et pressante. Et de là l'indispensable nécessité d'y penser souvent, pour s'y préparer. Si elle n'était que certaine pour la réalité, incertaine pour le lieu, pressante pour le temps, l'obligation de s'y préparer, en y pensant, ne serait pas si urgente ; on pourrait devenir sage par son expérience, corriger une première faute, suppléer à un défaut de préparation par une préparation exacte. Mais la mort est unique, elle ne peut se réparer, il est donc évident que rien au monde n'est ni plus urgent, ni plus nécessaire, ni plus indispensable que de s'y préparer en y pensant souvent, et que c'est la plus insigne folie de ne point s'en occuper.

Eh quoi ! l'avare, l'ambitieux, le volup-

teux, l'aspirant à la gloire, l'homme passionné pour quelque chose que ce soit sera toujours occupé de l'objet de sa passion ; cette pensée ne le quittera pas, il y rêvera le jour et la nuit ; sans cesse il discutera les moyens d'atteindre à son but ; étude, application, activité, prudence, prévoyance, force, courage, intrépidité, il emploie tout pour parvenir à ses desseins, et s'en assurer le succès. Et vous, chrétiens, vous dont le nom seul devrait suffire pour vous faire désirer ardemment la mort, puisque c'est la porte par où il faut nécessairement passer pour aller à Jésus-Christ, votre divin maître et l'auteur de votre salut, comme le principe de votre félicité ; vous qui demandez tous les jours l'avènement du royaume de votre Père céleste ; vous qui dites que vous gémissiez, que vous pleurez dans cette vallée de larmes à la vue du ciel, votre chère, votre bienheureuse patrie, enflammés du désir ardent de vous y voir portés sur les ailes de la mort, vous pâlirez à son aspect ? Elle vous fera trembler, frémir du plus loin que vous l'apercevrez ? Vous refuserez obstinément de vous en occuper, d'y réfléchir, de la méditer, et sa simple pensée, vous la rejetterez loin de vous comme le supplice de votre vie ? O folie ! et qu'elle vous coûtera cher un jour, à ce jour même de votre mort, où elle sera la matière de votre désespoir. Jugez-en par l'état du pécheur mourant.

Le voilà, voyez-le tournant ses tristes et défaillants regards vers ces divers objets qu'il aime éperdument, et qui vont lui échapper sans retour. Voyez-le pâle, tremblant, décoloré, désespéré, et ne voyant de toutes parts que des objets désolants, accablants, des parents et des amis vrais ou faux éplorés autour de lui ; sur sa tête un juge terrible, le Juge suprême des vivants et des morts armé de toutes ses foudres, qui va prononcer l'arrêt irrévocable de son éternelle réprobation ; sous ses pieds, l'enfer qui s'entr'ouvre pour l'engloutir, et les démons déchaînés qui s'apprêtent à dévorer leur proie. Voyez-le ; écoutez-le s'écrier douloureusement : Hélas ! tout est donc perdu pour moi, le passé, le présent, le futur. Le passé, je pouvais le faire servir à mon salut, je le devais, je ne l'ai point fait ; ah ! que n'y ai-je pensé plutôt ; mais aujourd'hui, il est trop tard, et il ne me reste que l'inutile regret d'avoir toujours abusé du temps et des grâces qui me furent accordés pour mon salut. Le présent, ah ! mes crimes sont trop énormes et trop multipliés pour que je puisse me flatter d'en obtenir le pardon, et, à ce terme de ma vie, ma malice consommée ne peut trouver en Dieu qu'une bonté épuisée, une justice inflexible ; lui-même a eu soin de m'en avertir, et je ne l'éprouve que trop à ce fatal moment ; parce que je l'ai méprisé, il me méprise à son tour ; mes larmes ne le touchent point, il est insensible à mes soupirs, il se rit de mon malheur, il insulte à mes vains et inutiles regrets. Ah ! ciel pour lequel je fus fait, et dans lequel je de-

vais régner au milieu des splendeurs des saints, que me reste-t-il donc ? L'enfer qui s'ouvre sous mes pieds pour m'engloutir dans ses gouffres enflammés, l'enfer et tous ses feux à souffrir pour une éternité.

Tel est, N..., l'affreux état du pécheur mourant qui a laissé passer les jours de grâces, le temps du salut et des miséricordes de son Dieu. Telles sont les effrayantes images qui viennent en foule se peindre à son imagination troublée pour le conduire au désespoir. Attendez-vous pour le croire que vous en fassiez la triste et irremédiable expérience ? ah ! si vous êtes sages, et je vous en conjure par vos plus chers intérêts, placez-vous dès aujourd'hui au lit de la mort, et sur ce lugubre mais utile et salutaire grabat, dites-vous efficacement à vous-mêmes, je mourrai sûrement, je mourrai dans peu, et si la mort me surprend dans le péché, ah ! quel sera mon triste sort ! L'enfer sera mon partage, mon partage pour une éternité. Je n'attendrai donc pas à y penser lorsqu'il ne sera plus temps de le faire avec fruit, et j'y penserai utilement tous les jours de ma vie, et je ferai de cette pensée mon occupation la moins interrompue, parce qu'elle est de toutes les choses qui doivent occuper un homme sage la plus nécessaire.

Il est donc nécessaire de penser à la mort, vous l'avez vu. Les avantages de la pensée de la mort, vous les verrez dans mon second point.

SECOND POINT.

La pensée de la mort est un moyen efficace pour nous détacher de tout, un frein puissant pour réprimer nos passions, un motif pressant pour bien faire nos actions et pratiquer constamment toutes les vertus. Tels sont, entre plusieurs autres, les principaux avantages de la pensée de la mort.

1^o La pensée de la mort est un moyen efficace pour nous détacher de tout, du monde, de nous-mêmes, du péché. Du monde, vous le savez, c'est une figure qui passe. Grandeurs mondaines, que vous avez peu de consistance, peu de durée ! J'ai vu l'impie élevé comme les cèdres du Liban, sa tête altière semblait menacer les cieux ; j'ai passé, et déjà il n'était plus : *Transivi et ecce non erat* (Psal., XXXVI) ; c'est David qui parle, et quand le Prophète-Roi ne nous le dirait pas, et quand le monde devrait durer éternellement, la mort ne nous en séparerait-elle pas, et la pensée de cette anière séparation ne suffirait-elle pas pour nous en détacher ? Quoi ! chacun de nous se dirait souvent à lui-même : le temps est court, il presse, je n'ai plus que quelques moments à vivre, la mort est à ma porte, elle frappe, et déjà elle étend la main pour m'arracher au monde et à toutes les choses du monde ; dans un instant je me verrai dépouillé de tout ce que je possède avec tant d'attaché ; mes terres, mes maisons, mes ameublements, mes équipages, toutes mes possessions me seront enlevées dans un

clin d'œil, et pour toujours. Chacun de nous se tiendrait souvent ce langage à lui-même, et il pourrait, en se le répétant, tenir au monde par attache ? Non, la chose n'est point possible ; grands du monde, et vous-mêmes, monarques qui le régissez despotiquement, pensez donc que vous mourrez bientôt, qu'il n'y a qu'un pas du trône au tombeau, que la mort, dans peu, va vous égaler aux moindres de vos sujets ; et ce monde qui vous enchante, vous ne le verrez plus que comme ces feux errants qui s'évanouissent à vos yeux, ou ces fantômes qui vous échappent au moment que vous croyez les saisir et les embrasser. La pensée de la mort nous détache du monde, elle nous détache de nous-mêmes.

Et quoi de plus propre, en effet, à nous détacher de nous-mêmes, de nos sens, de notre chair, de nos personnes tout entières, que de penser sérieusement que nous devons bientôt mourir ? De quel œil verrions-nous notre corps, si nous l'envisagions comme il sera dans peu, pâle, défilé, sans forme, cadavre infect et plein de pourriture, cendre froide mais pestilente, spectacle affreux, insupportable aux yeux. Pourrions-nous le délicater, le flatter, l'idolâtrer ? Non, non, cette idole de chair, ce colosse d'orgueil, de mollesse, de volupté, la pensée de la mort le briserait sous nos yeux, elle le mettrait en pièces, et nous pourrions à peine lui accorder l'étroit nécessaire, comme à un criminel destiné au supplice. La pensée de la mort nous détache de nous-mêmes ; elle nous détache du péché ; et c'est l'Esprit-Saint lui-même qui nous en est garant ; souvenez-vous, nous dit-il, souvenez-vous de vos dernières fins, et vous ne pécherez jamais : *Memorare novissima tua, et in eternum non peccabis.* (Eccli., VII.) Et de là le frein puissant que nous trouvons dans la pensée de la mort, contre la fougue de nos passions.

2. Nos passions désordonnées, qui l'ignore ? sont les sources malheureusement fécondes de nos maux dans l'ordre moral, et souvent même physique. Elles dérangent et affaiblissent le corps, aveuglent l'esprit, agitent le cœur, troublent l'imagination, jettent la confusion, le désordre dans l'âme et dans toutes ses facultés, en l'emportant çà et là, comme un vaisseau sans voile et sans pilote, que des vents contraires poussent tantôt d'un côté, et tantôt d'un autre. Cruelles ennemies de l'homme, passions tumultueuses, qui pourrait compter vos ravages ? Vous êtes le délire le plus funeste de l'âme ; vous la secouez, vous la poussez, vous l'entraînez violemment dans le précipice d'une foule de forfaits, en faisant disparaître sa raison. Paraissez, souvenir de la mort, le ciel vous destina pour réprimer ces passions fougueuses, en triomphant de leurs impétueux efforts : *veni citò.* Et vous mes frères, souvenez-vous que la mort ne tardera pas longtemps à venir, accompagnée de son lugubre cortège : *Memor esto quia mors non tardat* (Eccli., XIV), et vos passions treublantes à ce formidable

aspect s'enfuiront loin de vous, en abandonnant les chaînes dont elles se servaient pour vous captiver.

Oui, vils esclaves d'un amour impudique, pensez que vous mourrez dans peu, et bientôt vos yeux, vos tristes yeux, arroseront des larmes d'une pénitence amère les liens honteux de votre esclavage; vous les briserez d'une main ferme, ces liens qui vous dégradent, vous ferez avec joie un divorce éternel avec ces mêmes objets, dont l'éloignement, sans cette pensée, eût toujours fait votre désespoir, et libres de tout penchant profane, vos cœurs ne brûleront plus que des feux sacrés de l'amour de votre Dieu.

Jeune homme qui fréquentez ces faux amis, ces amis libertins, méchants et corrompus qui vous font courir comme eux à grands pas dans les routes meurtrières de la perdition, pensez que la mort, comme un voleur rusé, viendra vous y surprendre, lorsque vous vous y attendrez le moins, et vous vous éloignerez sans peine de ces perfides amis, qui ne vous flattent que pour vous perdre par la mortelle douceur de leurs feintes caresses; et vous ne connaîtrez plus d'autres amis que ceux de la vertu, dont l'exemple et les discours vous feront marcher constamment dans les sentiers de la justice.

Avares, qui ne connaissez d'autre divinité que votre or et votre argent, qui ne songez qu'à thésauriser, à accumuler, à entasser richesses sur richesses, sans que votre insatiable convoitise dise jamais c'est assez, ah! pensez que la mort vous dépouillera bientôt de tous vos biens, pour vous mettre nus dans le cercueil, et ces biens qui vous attachent si fort, vous les répandrez avec profusion dans le sein des pauvres, au soulagement desquels ils sont destinés par les lois de la Providence.

Ambitieux qui courez à la fortune, aux dignités, aux grandeurs, à la gloire avec une incroyable ardeur, pensez que la mort va vous arrêter tout court au milieu de votre course et de vos vastes projets, pour vous renfermer dans le contour d'un sépulchre, et vous abandonneriez bien vite tous ces vains projets, pour vous borner à la médiocrité de votre état, et vous appliquer infatigablement à en remplir, avec fidélité, les devoirs qui y sont attachés.

Orgueilleux qui, dans la haute opinion que vous avez de vous-mêmes et de vos talents, vous regardez comme le centre où tout doit aboutir, et ne marquez qu'un mépris souverain pour les autres, représentez-vous-la vivement, cette vile poussière du tombeau d'où vous êtes sortis, et dans laquelle vous retournerez bientôt; réfléchissez sérieusement que, devenus la pâture des vers, vous serez comme un atome et moins qu'un atome imperceptible dans l'immensité de l'univers; et, confus de votre petitesse, vous ne songerez qu'à vous cacher et à vous humilier, loin de prétendre que tout le monde vous encense prosterné devant vous.

Vindictifs, pensez que la mort est sur le

point de vous transporter aux pieds du tribunal du Dieu des vengeances, qui doit exercer un jugement sans miséricorde sur ceux qui n'auront pas fait miséricorde à leurs frères; à cette vue, vous irez tomber aux pieds de vos ennemis, en les conjurant de vous pardonner, comme vous les pardonnez eux-mêmes.

Hommes colères et emportés, que la moindre contradiction irrite, enflamme, transporte hors de vous-mêmes, et qui, dans vos convulsions, ressemblez plutôt aux bêtes féroces qu'à des intelligences humaines, pensez que la mort tient déjà le bras levé pour vous porter le coup, qui vous précipitera sans mouvement, sans action, sans vie, dans le noir séjour des ombres sépulcrales, et vos fureurs se calmant comme d'elles-mêmes, vous deviendrez doux comme les plus doux agneaux.

En un mot, point de passion quelque furieuse qu'elle puisse être, qui puisse tenir contre la pensée de la mort. Point de tempête excitée par ces furies dans le cœur de l'homme, cette mer si sujette aux orages, qui ne vienne briser ses flots écumants contre la cendre du tombeau. La pensée de la mort est donc un frein puissant pour réprimer nos passions. Elle est encore un motif pressant pour bien faire toutes nos actions et pratiquer constamment toutes les vertus.

3^e Un guerrier combattant sous les yeux de son roi, qui semble sourire à sa valeur en lui montrant le laurier de la gloire qui doit la couronner; ce guerrier redouble de courage et d'efforts; la résistance des ennemis qu'il a en tête l'irrite et l'enflamme; leur vue seule l'exhorte, le presse, l'anime au combat; plus le péril est grand, plus son âme supérieure à tous les périls se hausse, s'élève; rien ne l'arrête, ne l'épouvante; intrépide, il s'élance au plus fort de la mêlée, et, par des prodiges de valeur, il fait tomber à ses pieds tous ceux qui s'offrent à ses coups.

Tel, et plus intrépide encore, plus actif, plus courageux le chrétien, qui dans la guerre spirituelle qu'il a à soutenir contre les ennemis de son salut, le monde, la chair, les démons, combat sous les yeux de son Dieu, qui fait briller à ses regards étincelants les couronnes immortelles qu'il prépare à ses derniers efforts, et qu'il est sur le point de lui mettre sur la tête. Envisageant la mort comme le terme de ses travaux, le commencement de son repos, la fin de son exil et de son esclavage, la rupture de ses fers, l'ouverture de sa prison, et la porte qui lui ouvre ce palais délicieux, où coulent des torrents de voluptés saintes qui inondent tous ceux qui l'habitent, comme l'aurore enfin du soleil de justice, qui doit luire éternellement dans son âme, et y verser les rayons resplendissants d'une gloire immarcescible; plus il la regarde de près, plus il redouble d'efforts, pour saisir les couronnes qu'elle fait briller à ses yeux.

Où! si, loin d'écarter de leur esprit la

l'enée de la mort, les chrétiens de nos jours se faisaient un devoir d'y penser souvent, de la méditer, de la contempler continuellement, sans jamais la perdre de vue, quels heureux effets ce souvenir salutaire ne produirait-il pas dans toute leur conduite. Quelle influence n'aurait-il point dans tous leurs projets, leurs procédés, toutes leurs démarches, toutes leurs actions? Des motifs purs et sublimes les animeraient toutes jusqu'aux plus petites, et ils les feraient avec une ferveur qui en accroîtrait le mérite, qui en rehausserait infiniment le prix. On les verrait courir à pas de géants dans l'épineuse carrière du salut, sans qu'aucun obstacle pût suspendre, pour un seul instant, la rapidité de leur course. Pleins d'une sainte ardeur et portés sur les ailes d'une foi vive, enflammée, on les verrait aller, voler de vertus en vertus, sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint la cime de cette heureuse montagne, séjour délicieux du suprême rémunérateur de toutes les vertus. Eh! quelles sortes de vertus ne pratiqueraient-ils pas! Eh! jusqu'à quel point, quel genre, quelle espèce d'héroïsme n'en porteraient-ils pas la pratique constante? Mépris, éloignement, séparation du monde et de tous ses frivoles amusements, de tous ses vains plaisirs, de toutes ses coupables voluptés, retraite, solitude, silence, recueillement, prières, aumônes, jeûnes, abstinences, privations, abnégations, abaissements, humiliations, mortifications, austérités, larmes, soupirs, gémissements, enfin, toutes les saintes rigueurs de la pénitence évangélique qu'on vit autrefois exercées avec une sorte de cruauté sur leur chair souvent innocente, par tant d'illustres pénitents exténués de macérations, qui firent la gloire et l'étonnement du monde : c'est ce qu'on verrait les chrétiens de nos jours exercer encore sur leur propre chair, s'ils avaient soin de penser souvent à la mort, et de mettre son image devant leurs yeux, en la portant gravée dans leurs cœurs. Quoi! se diraient-ils continuellement, pour s'animer eux-mêmes à la pratique fervente des plus héroïques vertus; quoi! je puis mourir dans un instant, et l'instant de ma mort décidera pour moi d'une éternité de vie heureuse ou malheureuse; à cet instant de ma vie, je vas, je viens, je bois, je mange, je repose, je travaille, et l'instant qui le suivra sera peut-être celui de la mort, de l'inexorable mort, qui, du moindre de ses traits, me précipitera dans le tombeau, me portera jusqu'aux pieds du tribunal du suprême Juge de l'univers pour y entendre prononcer mon arrêt, cet arrêt irrévocable qui fixera mes destinées bonnes ou mauvaises pour toujours. Ah! je ne ferai donc rien que ce que je voudrais avoir fait, quand je serai au lit de la mort, et que j'irai paraître devant mon Créateur et mon Juge, pour lui rendre un compte exact de toutes mes actions; je n'en ferai donc aucune, dont je ne puisse me rendre un compte fidèle à moi-même, sur sa nature, ses motifs, ses circonstances; je

ferai donc toutes et chacune de mes actions, comme si elles devaient être les dernières de ma vie, et que je dusse en aller recevoir la peine ou la récompense dans l'autre vie, cette vie qui ne finira point, immédiatement après les avoir achevées; je les ferai avec la même pureté d'intention, la même foi, la même ferveur, le même amour, le même courage, la même constance que je les ferai, si j'étais assuré que mon dernier soupir en serait la clôture et la consommation.

Telle serait la disposition, la sage conduite d'un chrétien qui penserait souvent et sérieusement à la mort. Ah! N..., pensez-y donc, et que cette salutaire pensée ne vous quitte ni le jour ni la nuit. Non, ne voyez les différents objets qui vous environnent qu'à travers l'ombre sépulcrale, et que pour diriger, régler vos projets, vos démarches, vos affaires, vos actions, votre boussole soit un tombeau. Par une conduite si sage, votre vie ne sera qu'une conversation familière avec la mort, une préparation continuelle à la mort, et lorsqu'elle viendra réellement pour couper le fil de votre vie, loin de la craindre, de l'éviter, de la fuir comme ennemie, vous irez au-devant d'elle par les plus tendres mouvements de vos cœurs épris de ses charmes; vous l'inviterez par les plus douces expressions à s'approcher de vous, en frappant le coup qui doit terminer votre exil, en vous portant au milieu de votre patrie. O mort, lui direz-vous, ô mort le doux objet de mes désirs, de mes vœux les plus ardents, ô mort trop lente à mon gré, pourquoi tarder? frappe! je vois dans ton glaive pendant sur ma tête la fin de mes peines, le commencement de mon bonheur, la couronne d'immortalité. Amen.

SERMON L.

Pour le quinzième dimanche après la Trinité.

SUR LE RESPECT HUMAIN.

Cum intraret Jesus in domum cujusdam principis phariseorum sabbato manducare panem, et ipsi observabant eam. (Luc., XIV.)

Jésus étant entré dans la maison d'un prince des pharisiens un jour de sabbat, pour y prendre son repas, ceux-ci l'observaient.

Les pharisiens jaloux de la gloire du Sauveur des hommes, l'observent avec soin, ils épient toutes ses démarches pour trouver jusque dans ses meilleures actions des sujets de le condamner. Que fait Jésus-Christ? il plaint leur méchanceté, sans rien retrancher de son application à toutes les bonnes œuvres qui peuvent servir à la gloire de son Père et au soulagement des hommes, peu touché de ce que des esprits méchants pourront en penser et en dire. C'est ainsi qu'il se hâte de guérir un hydropique qu'on lui présente à cet effet, quoiqu'il sache que les pharisiens et les docteurs de la loi, témoins du prodige, en prendront occasion de le décrier comme un violateur de la loi du sabbat. Il ne connaît donc pas ces faux ménagements, qu'on apporte si souvent pour

ne point blesser les impies et les libertins par la pratique des œuvres de piété, de religion et de charité. Il ignore la lâche et timide complaisance du respect humain, qui fait omettre les devoirs religieux, de crainte de s'exposer aux mépris railleurs des hommes sans religion. Respect humain aussi faible et aussi injuste qu'il est commun et presque universel aujourd'hui.

La faiblesse du respect humain : vous la verrez dans mon premier point. L'injustice du respect humain : vous la verrez dans le second. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Qu'est-ce que le respect humain ? C'est une mauvaise honte qui fait que l'on rougit de paraître homme de bien, de passer pour chrétien, d'avoir la réputation de dévot. C'est la considération des discours et des jugements des hommes, poussée au point d'omettre le bien et de commettre le mal pour éviter leur censure. C'est cette sorte de complaisance mondaine, qui ne craint pas de violer ses obligations dans la crainte de déplaire au monde. Or, je dis qu'il n'est rien de plus faible que cette disposition ; 1^o parce que les jugements du monde ne peuvent rien, ni pour ni contre notre bonheur ; 2^o parce qu'on ne peut les éviter ; 3^o parce qu'ils sont faux et trompeurs.

1^o Les jugements du monde ne peuvent rien ni pour ni contre notre bonheur. C'est du jugement de Dieu et du témoignage de notre conscience qu'il dépend, ce bonheur ; et si Dieu nous approuve, et si notre conscience ne nous condamne pas, que nous importe que le monde nous donne son suffrage, ou qu'il nous prodigue ses censures. Si nous sommes méchants, le monde et son suffrage, et son approbation, et tous ses éloges auront-ils la force d'étouffer la voix de nos consciences, qui nous reprochent nos crimes malgré nous, et d'émousser la pointe du remords qui nous en punit par une impression de douleur d'autant plus cuisante qu'elle est plus intime, plus profonde, plus pénétrante ? Pourront-ils nous dérober à l'œil perçant de ce Juge incorruptible qui voit tout et qui réside au fond de nos âmes comme sur un tribunal, d'où il prononce ces arrêts redoutables qui portent le trouble et l'agitation ? En vain le méchant se voit honoré, applaudi, adoré du monde ; au dehors, il n'en est pas moins misérable, puisqu'il porte au-dedans de lui-même un bourreau qui le tourmente nuit et jour, le remords implacable, cette furie qui le poursuit en tout temps et partout sans lui laisser aucun repos.

Mais, au contraire, si notre conscience ne nous reproche rien, si la justice est notre partage, si nous avons Dieu pour ami, pour approbateur et pour défenseur, que peuvent contre nous les jugements et les discours du monde ? Pût-il, en nous jugeant, accumuler encore les maux sur nos têtes et nous enlever nos biens, nous ravir l'honneur, nous ôter la liberté : pourra-t-il frapper

sur le fond de l'âme et sur ses sentiments intimes ? Sera-t-il en son pouvoir de troubler cette paix intérieure et toute céleste, qui est le fruit du Saint-Esprit et qui fait tressaillir de joie jusque dans le sein des tribulations de toute espèce ?

Il est donc vrai que les jugements du monde ne peuvent rien pour ou contre notre bonheur, et que le respect humain qui les fait craindre n'est qu'une indigne lâcheté, une faiblesse d'autant plus honteuse qu'elle trouble où il n'y a aucun sujet de craindre, et que ce qu'elle craint avec si peu de raison ne mérite que le mépris. Eh ! qu'est-ce donc qui vous imprime tant de terreur, chrétiens lâches et pusillanimes ? Sont-ce les glaives étincelants, les roues, les bâchers, les chevalets ? Hélas ! quelques paroles qu'emporte le vent, un vain discours, un badinage, un air, une grimace, un rien : voilà ce qui vous fait trembler, vous décourage, vous déconcerte au point de vous faire reculer dans les voies du salut ou de vous empêcher d'y entrer. Fût-il jamais faiblesse semblable ?

Mais dites-moi, N..., vous que tout épouvante quand il s'agit de vous sauver, étiez-vous frappés des mêmes terreurs lorsque vous couriez dans les voies de la perdition ? Craigniez-vous les discours du monde, et cette crainte fut-elle en aucun temps assez puissante pour vous arrêter sur le bord du précipice ou pour vous en faire sortir après y être tombés ? Vous laissiez parler le monde, et aujourd'hui la crainte de ses discours fait avorter tous vos projets de vertu. O faiblesse du respect humain ! il est faible, puisqu'il se forge lui-même des monstres pour les combattre, ou plutôt pour les fuir, et que les jugements du monde qu'il redoute si fort ne sont rien et ne peuvent rien ni pour ni contre le bonheur de celui qui les raconte. Il est faible encore, parce que les jugements du monde sont inévitables, quelque parti que l'on puisse prendre pour s'y dérober.

2^o Qu'il faut peu connaître le monde et son esprit pour se flatter de pouvoir échapper à sa censure ! Il est tout plongé dans la malice, dit un Apôtre, et quelque parti que l'on puisse prendre, on ne parviendra jamais à se dérober à la malignité de ses traits, soit qu'on se range sous ses étendards avec la multitude de ses partisans, soit que l'on prenne le parti de le fuir avec le petit nombre de ceux qui l'ont abandonné. Quoi que vous puissiez faire, il faut donc vous attendre aux jugements, aux discours et aux censures du monde ; il n'épargne personne. Rangez-vous donc parmi ses plus chauds partisans et ses plus zélés défenseurs, étudiez tous ses goûts, snivez toutes ses modes et toutes ses maximes, n'oubliez rien pour lui plaire, faites tout pour lui prouver votre inviolable attachement, jusqu'à lui sacrifier vos goûts, vos penchants, votre temps, votre liberté, l'universalité de vos devoirs, pour n'en connaître d'autres que de vivre sous l'empire de ses lois : et vous n'en serez

pas moins exposés à la causticité de ses censures. Il exercera sur vous un despotisme absolu, vous rendrez une obéissance aveugle à ses ordres, et vous n'éviterez point ses satires. Le monarque lui-même ne jouit point de ce privilège. Assis sur le trône, entouré de courtisans, défendu par des armées nombreuses que commandent des généraux expérimentés, il n'en est pas moins le sujet des discours du monde, qui ne craint pas de juger son souverain et d'ériger un tribunal où il prononce sur ses droits, ses privilèges, ses talents, ses qualités bonnes ou mauvaises, ses vices et ses vertus, sur toute sa conduite, sur toutes les actions de sa vie et les motifs secrets qui le font agir, tout cachés et tout impénétrables qu'ils sont. Personne n'est donc à l'abri de la satire du monde; le trône n'est point un rempart contre ses traits; elle attaque le souverain qui l'occupe, malgré les gardes qui l'environnent, malgré le glaive qu'il tient en main pour punir les malfaiteurs.

Mais, puisqu'il est impossible, quelque chose que l'on fasse, de réinnir en sa faveur tous les suffrages; que les jugements du monde sont inévitables, et qu'il n'est aucun mortel, de quelque rang qu'il puisse être, qui ait le pouvoir de s'y soustraire, n'est-il pas évident qu'il vaut infiniment mieux les souffrir avec fruit, sans les avoir mérités, que de les mériter et de les souffrir à pure perte et sans en devenir meilleur?

Le juste comme le méchant se voit donc exposé à la censure du monde; et en prenant le parti de la vertu, vous n'échapperez point à la malignité de ses discours, il faut vous y attendre; il vous fera passer pour un esprit faible qui s'attache à des petitesse, des minuties, des momeries, des bigoteries, ou bien peut-être pour un hypocrite habile qui cache sous le masque de la piété des vues fines et politiques d'intérêt, de cupidité, d'ambition, et qui n'affiche la vertu que pour parvenir plus sûrement à ses fins vicieuses.

Je le veux, et dans cette supposition même, je demande si l'on peut balancer sensément à prendre le parti de la vertu, malgré les discours du monde. Quelque parti que l'on prenne, on ne les évitera point. Il faut donc, et c'est la raison qui le dit, il faut les mépriser plutôt que d'abandonner la vertu, le devoir, le salut; car voilà ce que vous faites, N..., toutes les fois que dans la crainte de déplaire au monde, et pour éviter ses discours, vous vous déterminez à omettre les devoirs de votre religion, ou à commettre des actions qu'elle condamne. Vous sacrifiez votre âme, votre éternité, votre salut à la lâche complaisance pour un monde qui ne peut que vous rendre malheureux en cette vie et en l'autre, de sorte que, dans le choix qui vous est donné de ces deux destinées si différentes, d'être heureux ou malheureux pour toujours, vous choisissez un malheur éternel, en renonçant à une éternité de bonheur, plutôt que de vous exposer à quelques vains discours du monde. Y eut-il jamais choix plus aveugle, plus stupide, plus insensé? Peut-

on porter plus loin la faiblesse de l'esprit et la lâcheté du cœur?

Que l'impie qui ne croit, ne craint et n'attend rien après cette vie, fasse du monde son idole, et craigne plus que toutes choses le malheur de lui déplaire, je n'en suis pas surpris : sa conduite répond à ses systèmes. Mais que l'homme de foi, que le chrétien qui fait profession de croire toutes les vérités de l'Evangile, ne se comporte pas autrement et qu'il ait pour le monde profane les mêmes égards, les mêmes complaisances que l'incrédule, ah! voilà ce qui m'étonne; et ce contraste entre sa foi et sa conduite, ses lumières et son aveuglement, est pour moi une énigme que je ne puis expliquer, une faiblesse d'esprit et une lâcheté de cœur qu'il m'est impossible de comprendre. Faiblesse encore du respect humain, parce que les jugements du monde qui le remplissent d'effroi sont également faux et trompeurs.

3^e Si le monde était un juste estimateur des choses, un juge véridique du vice ou de la bonté de nos actions, un dispensateur équitable des éloges ou des reproches que nous méritons par notre conduite, sans doute qu'il faudrait craindre ses jugements, éviter ses discours, respecter ses oracles, trembler à la pensée de ses arrêts, et s'observer soigneusement pour se les rendre propices.

Mais qu'est-il donc, ce monde dont vous redoutez si fort la censure? C'est le partisan du mensonge, l'ennemi juré de la vertu qui ennoblit l'homme, et l'ami déclaré du vice qui le dégrade. C'est l'apologiste de tous les penchants corrompus, le vil esclave de toutes les passions désordonnées. Fier, superbe, avare, ambitieux, intempérant, sensuel, voluptueux, il n'estime et ne goûte que ce qui flatte l'orgueil de l'esprit et la mollesse de la chair. Possédé de l'esprit d'impiété et de libertinage, les vérités les plus essentielles, il ne les regarde avec dédain, que comme des préjugés frivoles et des fables ridicules, dont on berce l'enfance chrétienne. Idées du juste et de l'injuste, beauté de la vertu, laid du vice, charmes de l'innocence, remords de la conscience, crainte d'un Dieu vengeur du mal et rémunérateur du bien : tout cela n'est à ses yeux qu'imagination creuse, fausses alarmes, terreur panique, vain espoir : il n'admet et n'estime que les objets qui flattent agréablement les sens, les qualités superficielles, les talents frivoles, dangereux et funestes.

Monde pervers, voilà tes maximes, tes règles pour juger, tes principes de législation. Et ce monde si mauvais juge et si méchant en toute manière, on le prendra pour son oracle, quand il faudra prendre le parti d'agir ou de s'abstenir; on craindra de l'offenser et de l'avoir pour censeur; il suffira qu'une chose lui déplaise, pour y renoncer absolument? O aveuglement! ô fascination! ô faiblesse inconcevable! et n'est-ce pas cependant ce qui arrive tous les jours sous nos yeux? Oui, nous voyons, hélas! trop souvent des personnes d'une vertu nais-

sante, qui se sentent dégoûtées du monde, et qui voudraient bien le quitter pour mener une vie toute chrétienne, mais qui n'en ont pas le courage, par la crainte de ses discours. Que dira le monde? Que diront mes parents, mes amis, les personnes de ma société avec lesquelles je suis habitué de vivre, si elles me voient fuir les compagnies et les assemblées mondaines, renoncer aux spectacles, aux jeux et à tous les vains amusements du monde, pour mener une vie régulière et appliquée tout entière aux exercices de la religion et aux devoirs de mon état? Et cela suffit pour les arrêter tout court; et il n'en faut point davantage pour les retenir dans l'esclavage du monde, et les empêcher d'obéir à la voix qui les appelle.

O hommes! à quoi pensez-vous? êtes vous sages de céder avec tant de facilité à la crainte des discours du monde? Pouvez-vous donc ignorer qu'il n'est rien de plus faux, de plus trompeur, de plus vain, de plus frivole, et par conséquent de plus méprisable. Il n'est donc rien de plus faible non plus que le respect humain qui fait qu'on les prend en considération, et qu'on les adopte comme des règles de conduite.

La faiblesse du respect humain : vous l'avez vue. L'injustice du respect humain : vous l'allez voir dans mon second point.

SECOND POINT

Le respect humain est injuste envers Dieu, envers celui qui s'en laisse dominer, et envers les autres.

1° Le respect humain est injuste envers Dieu. Vous frémissez, N..., et vous êtes saisi d'horreur, vous criez au blasphème, quand vous entendez l'impie avancer qu'il n'y a point de Dieu, et que la Divinité n'est qu'un fantôme inventé par la crainte pour le malheur des humains. Vous la reconnaissez donc, cette Divinité bienfaisante à laquelle vous devez tout ce que vous avez, tout ce que vous pouvez, tout ce que vous êtes, et dont le ciel et la terre, tout le spectacle enchanteur de la nature annoncent avec tant de pompe l'existence et la magnificence. Vous le connaissez, ce Dieu qui a fait le monde et qui le gouverne, cet Être souverainement parfait, essence de vérité, de justice, de bonté, de sainteté; cet Être infiniment parfait et heureux de son propre fonds, vous le connaissez, vous le croyez, vous vous flattez même de l'honorer en lui rendant le culte qu'il exige. Vous serez donc bien surpris quand je vous dirai que votre condition n'en est pas meilleure, et que votre partage dans l'autre vie sera le même que celui des incrédules, des impies, des homicides, des idolâtres, des hommes exécrables à tous égards : *timidis et incredulis, et execratis, et homicidis, et idololatriis, pars illorum erit in stagno ardenti igne et sulphure.* (Apoc., XXI.) C'est l'évangéliste saint Jean qui vous le déclare dans son livre des révélations. Qui, votre sort sera le même que celui des idolâtres, des impies, des in-

crédules, ces hommes détestables, qui s'élèvent de toute part avec fureur contre le christianisme, dans le fol espoir de le renverser jusqu'aux fondements; ces hommes qui, sans cesse agités par un esprit de vertige et de fureur, n'épargnent ni le sacré, ni le profane, ni Dieu, ni leurs semblables; ces hommes, dont les écrits également impies, licencieux et séditieux, se répandent partout pour soufler partout les principes de l'irréligion et de l'impiété, les germes de la corruption publique; les maximes sanguinaires de l'indépendance absolue, de la liberté naturelle, de la révolte et de la conspiration contre tous les souverains du monde; qui, si l'on en croit l'incrédule et forcenée philosophie du siècle, princes, monarques, potentats, chefs, souverains des nations, sous quelques noms que ce puisse être, ne sont que les fléaux du genre humain et les tyrans de leurs semblables, les ennemis nationaux et les plus détestables de tous les êtres mal-faisants, des bêtes féroces à la destruction desquelles chacun doit travailler et employer toutes ses facultés.

Oui, lâches et timides croyants, votre sort dans l'autre vie ne sera pas différent de celui de ces hommes incrédules et atroces en tout sens. Ce n'est point que, semblables à ces monstres, vous n'avez ni foi ni mœurs, et que vous vouliez faire disparaître de dessus la face de la terre toute espèce de religion et de culte religieux, toute idée de devoir et d'obligation, de lois, de conscience, de bien et de mal moral, de juste et d'injuste, de vice et de vertu; non, vous croyez tous les dogmes de votre religion et vous en pratiquez les devoirs les plus communs, dans le cours ordinaire de votre vie; mais c'est qu'il vous arrive quelquefois de les omettre ces devoirs, lorsque vous ne pouvez les remplir sans choquer les impies que vous voulez ménager. C'est que par l'effet de ces ménagements pour le monde, vous vous conformez à tous ses usages, vous en adoptez toutes les maximes, vous en suivez toutes les modes, sans en excepter ce luxe effroyable qui insulte insolument à la misère publique, rend le cœur dur, insensible, inhumain, étouffe tout sentiment de tendresse et de compassion pour ses semblables. C'est qu'en bien des rencontres vous rougisiez de Jésus-Christ et avez honte de le confesser devant les hommes. C'est que la crainte des hommes vous rend en quelque sorte déserteurs, apostats, idolâtres, lorsque de peur de leur déplaire, vous ne craignez pas de violer les promesses et les engagements de votre baptême, par lesquels vous avez renoncé au monde et à toutes les choses du monde. C'est que le jugement des personnes mondaines, dont vous redoutez la censure, a plus d'empire sur vous que celui de Dieu, dont vous violez la loi plutôt que de manquer à celles du monde; dans la concurrence de Dieu et du monde, de Dieu qui ordonne, et du monde qui défend d'obéir à Dieu et qui se rit de ceux qui observent ses préceptes et ses ordonnances, vous

désobéissez à Dieu de crainte d'être raillés par le monde ; cette crainte frivole vous fait abandonner toutes les bonnes œuvres de religion, de piété, de charité, qui ne sont pas au goût du monde ; elle vous empêche de sanctifier les dimanches et les fêtes, de fréquenter les églises et de vous y comporter chrétiennement, lorsque vous y paraissez ; de vous approcher des sacrements, d'être assidus aux instructions saintes, d'assister les pauvres, de visiter les malades, de prendre le parti de Dieu et de la religion lorsqu'on les attaque en votre présence et que vous pouvez les défendre : voilà votre crime.

Quoi ! un Dieu connu, senti, goûté, et méprisé, trahi, foulé aux pieds de l'idole de la complaisance mondaine ! Il vous aime, ce Dieu d'amour, vous le savez ; il vous presse, il vous sollicite de l'aimer à votre tour et de vous consacrer entièrement à lui ; vous sentez l'importance, la justice, la nécessité d'un semblable retour, et l'on dirait que vous allez vous rendre à tout ce qu'il a d'attrayant et de juste ; mais la crainte de déplaire au monde l'ennemi juré de Dieu vous arrête, vous mettez dans la balance, d'une part, ce que vous devez à Dieu, et de l'autre, ce que vous croyez avoir à craindre du monde son rival, si vous lui êtes fidèle ; c'est-à-dire, que vous pesez ensemble, l'être par essence, l'être même et la chimère, le tout et le rien ; et ce rien l'emporte sur le tout dans votre estimation et votre détermination, vous vous déterminez librement à préférer le monde à son auteur, le néant à l'être, le rien au tout. Quelle injustice ! c'est l'ouvrage du respect humain. Il est donc injuste envers Dieu ; il est injuste envers celui qui s'en laisse dominer.

2° Eh ! quelle injustice cruelle le respect humain n'exerce-t-il pas envers les lâches chrétiens, qui ont la faiblesse de l'écouter et de se conduire par ses avis ? C'est un nouveau persécuteur qui, au sentiment des Pères de l'Eglise, cause dans le christianisme des ravages plus affreux et plus déplorables que les anciens persécuteurs des fidèles. Que faisaient-ils, ces Néron, ces Caligula, ces Dioclétien, ces Maximien, tous ces tyrans persécuteurs de l'Eglise dans sa naissance ? Ils brûlaient, ils égorgaient, ils assommaient, ils massacraient, en faisant ruisseler le sang de toutes parts ; mais avec tous leurs tourments, ils n'éteignaient pas les chrétiens et ne pouvaient les empêcher de professer hautement la foi pour laquelle ils souffraient ; ils les multipliaient plutôt, et le glaive qui se promenait sur leurs têtes ne faisait, en versant leur sang, que confier à la terre une semence bénite et féconde, qui multipliait au centuple. Bien plus cruel que tous ces monstres de cruauté, le respect humain empêche les chrétiens de professer hautement leur religion et d'en pratiquer les devoirs ; il étouffe en quelque sorte les germes de la foi dans leurs cœurs ; il les fait apostasier, renoncer aux vœux de leur baptême, abjurer les titres glorieux de disciples de Jésus-Christ, d'enfants de Dieu et

de l'Eglise, d'héritiers et de citoyens du ciel.

Est-ce trop avancer ? Non, car dites-moi, vous lâches chrétiens, qui abandonnez les devoirs de votre religion par la crainte des discours du monde, ne renoncez-vous pas en quelque sorte aux engagements de votre baptême, par la raison même que vous n'osez y paraître fidèles devant le monde qui blâmerait votre fidélité sur ce point ? N'êtes-vous pas déserteurs de la foi, quand vous êtes honteux de la faire paraître dans vos œuvres ? Pouvez-vous être de vrais disciples de Jésus-Christ, lorsque loin de le confesser hardiment devant les hommes, vous rougissez honteusement, et de lui, et de son âme, et de ses œuvres, comme le Juif auquel il n'est qu'un sujet de scandale, ou le gentil, qui ne le regarde que comme un objet de mépris ? Etes-vous enfants de Dieu et de l'Eglise, lorsque vous transgressez leurs préceptes, de peur de paraître leur appartenir ? Etes-vous héritiers et citoyens du ciel, lorsque vous renoncez à tous les droits que vous y avez, en refusant de prendre les moyens nécessaires pour y parvenir, parce que le monde blâmera vos démarches ? Ah ! le Père céleste ne voit plus en vous ni l'héritier de son royaume, ni le citoyen de sa cité sainte, ni le disciple de son Fils bien-aimé, ni son enfant et celui de son Eglise sa tendre épouse, il n'y voit qu'un vil esclave chargé du jong du monde, qui le tient collé à la terre, cette terre ingrate, lieu de son exil, et l'empêche de lever les yeux vers le ciel, cette chère patrie qui lui était destinée, mais dont ses lâches complaisances pour un monde séducteur et perfide lui ont fermé les portes. Quelle perte ! quel avilissement ! quelle dégradation ! c'est le funeste effet du malfaisant respect humain. Il est donc cruellement injuste envers ceux qui s'en laissent dominer : il l'est encore à l'égard des autres.

3° Les preuves n'en sont que trop claires et trop multipliées. Hélas ! combien l'exemple des personnes qui tiennent un certain rang dans le monde, et qui ont pour lui cette complaisance mondaine qu'on nomme respect humain, combien ce contagieux exemple n'a-t-il point fait évanouir de pieuses pensées, étouffé de saints desirs, arrêté d'entreprises louables, renversé de religieux projets, empêché de bonnes œuvres, en tout genre ? On éprouve du dégoût pour le monde ; on sent le vide de ses pompes, de ses amusements, de ses plaisirs, on forme le projet de s'en éloigner pour mener une vie régulière et appliquée aux œuvres de la piété chrétienne ; mais une esclave du respect humain s'empresse de vous communiquer ses dispositions ; elle vous peint des plus vives couleurs les combats que vous aurez à soutenir contre le monde ; elle vous représente les jugements qu'il portera de vous, elle vous répète ses discours, ses propos, ses sarcasmes, ses railleries ; il n'en fait point da-

vantage : cela suffit pour vous ébranler, vous renverser et vous faire abandonner tous vos projets de réforme et de vie régulière.

C'est ainsi que le respect humain obscurcit dans l'homme les plus brillantes lumières ; qu'il y étouffe les meilleurs sentiments, les plus heureuses inclinations ; qu'il corrompt les caractères et pervertit les bonnes qualités ; qu'il rend inutiles les grâces les plus abondantes, en les empêchant de prendre racine, de germer et de fructifier dans les âmes ; qu'il étend partout ses ravages et dans tous les temps comme dans tous les lieux.

Le peuple Hébreu demande au grand prêtre Aaron un veau d'or pour l'adorer, et malgré l'horreur que cette proposition lui inspire d'abord, malgré ce qu'il doit à Dieu, ce qu'il se doit à lui-même et au peuple de la conduite duquel il est chargé, le timide pontife par la plus lâche complaisance pour ce peuple idolâtre, lui fait fondre, malgré les remords de sa conscience, un veau d'or, qui attire les derniers malheurs sur ce peuple insensé.

Salomon le plus sage des rois, pour complaire à des femmes idolâtres, devient idolâtre lui-même, en abandonnant le Dieu de ses pères et le magnifique auteur de sa sagesse, de sa puissance, de sa gloire.

Hérode estime Jean-Baptiste ; il honore sa vertu, il rend justice à sa sagesse, il profite de ses avis. Cependant, on lui demande sa tête, et le respect humain l'emporte dans son âme sur sa vénération pour l'homme de Dieu ; il accorde sa tête à la prière d'une danseuse. Que vois-je sous mes yeux surpris et noyés dans leurs larmes ? un héros de l'humanité, défenseur intrépide de l'innocence condamnée aux flammes, qui, pour l'arracher au bûcher deux fois prêt à la dévorer, n'épargne ni veilles, ni soins, ni argent, ni fatigues, ni travaux, résiste à tout pour sauver sa cliente et la sauve en effet ; mais qui, par la force impérieuse d'un faux respect humain, succombe à la prière d'un comédien, qui l'invite au spectacle avec sa protégée, sans craindre de l'exposer à des feux infiniment plus horribles que ceux dont il l'a délivrée. Car, ne vous y trompez pas, N..., n'y eût-il que le seul respect humain qui vous conduisit à ces spectacles profanes, c'en serait assez pour vous exposer aux plus grands dangers, et vérifier dans vos personnes l'oracle divin, qui vous déclare que quiconque aime le péril y périra. Oui, l'on périt, et pour toute l'éternité, en aimant, en recherchant, en fréquentant ces dangereux et funestes spectacles, où tout est tentation, tout piège, tout pierre d'achoppement pour la vertu.

N'écoutez donc pas ces voix de sirènes qui ne vous y invitent que pour vous perdre sûrement, et qu'une fausse complaisance ne l'emporte pas dans vos cœurs sur la voix de Dieu, qui vous les défend. Pensez quel outrage vous lui faites, quand vous préfé-

rez à son jugement celui des hommes, et que vous craignez moins de l'offenser que de mécontenter le monde, ce monde insensé, impie, pervers, corrompu. Méprisez ce fantôme du respect humain si faible en lui-même, et si funeste dans ses suites et ses effets, si injuste envers Dieu, envers vous-mêmes et envers vos frères. Tremblez en entendant Jésus-Christ le suprême arbitre de vos destinées, vous déclarer de la manière la plus précise, que si vous rougissez de lui et de ses paroles devant les hommes, il rougira de vous, quand il viendra dans sa gloire et dans celle de son Père et de ses saints anges, pour juger les vivants et les morts à la face du ciel et de la terre. (*Luc.*, IX.)

Grand Dieu ! je tremble quand je pense combien de fois j'ai mérité ce terrible châtement. Hélas ! Seigneur, cent et mille fois j'ai eu l'indigne bassesse de rougir de vous et de votre sainte loi, par le maudit effet d'un faux respect humain, et d'une lâche complaisance pour le monde. J'en rougis, et je vous conjure de me pardonner, résolu que je suis de me déclarer hautement pour vous dans toutes les rencontres, de professer sans crainte ma foi à tous vos mystères, d'observer votre Evangile, de me glorifier dans votre croix et de mourir entre ses bras. Ainsi soit-il.

SERMON LI.

Pour le seizième dimanche après la sainte Trinité.

SUR L'AMOUR-PROPRE.

*Diliges Dominum Deum tuum. (Math., XXII.)
Vous aimerez le Seigneur votre Dieu.*

Un Dieu qui se suffit à lui-même, et qui invite l'homme à l'aimer, qui l'en presse, qui l'en sollicite, qui lui en fait un commandement, comme si son bonheur y était attaché et qu'il ne pût être heureux s'il n'était aimé de l'homme, l'ouvrage de ses mains : quel prodige ! Mais l'homme qui, quoique prévenu par les recherches passionnées de son Dieu et chargé de ses bienfaits, riche de ses trésors, accablé de ses dons et pressé de l'aimer, lui refuse constamment le tribut si mérité de son amour : quel autre prodige plus étrange encore et plus étonnant peut-être que le premier ! Hélas ! n'en cherchons la cause que dans l'excessif amour-propre que l'homme se porte à lui-même. Il s'aime éperdument, et voilà ce qui l'empêche de transporter à l'amour de son être, l'amour de préférence qu'il lui doit à tant de titres. L'amour propre et déréglé, ou l'amour mal entendu de soi-même, est donc dans l'homme le grand ennemi de l'amour de Dieu ; et le combattre, le chasser, l'exterminer du cœur de l'homme, c'est lever le grand obstacle qui l'empêche d'aimer Dieu et lui frayer la route de son amour.

Je vais donc pour vous engager à aimer Dieu, vous montrer d'abord l'énormité de

l'amour-propre et ensuite ses ravages. C'est tout mon dessein. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Pour ne rien confondre ici, et ne point porter des coups, qui ne feraient qu'un vain bruit dans les airs, distinguons deux sortes d'amour - propre, l'un vertueux et digne d'éloges, l'autre vicieux et blâmable.

L'amour-propre de la première espèce n'est autre chose que l'affection bien réglée que nous nous portons à nous-mêmes, dans l'ordre de la nature, de la raison et de la religion, puisque dans ce triple ordre des choses, nous devons nous aimer nous-mêmes et nous aimer de préférence à tout le reste, excepté Dieu cet objet souverainement aimable. L'homme, après Dieu son auteur, tient donc le premier rang auprès de lui-même dans ses affections; il doit s'aimer raisonnablement, la raison le, lui dicte, la nature lui en fait un précepte et Jésus-Christ le suppose, ce précepte, naturel, quand il ordonne à l'homme d'aimer son prochain comme il s'aime lui-même, en lui donnant pour règle et pour mesure de l'amour qu'il doit aux autres, celui qu'il se porte à lui-même. L'homme, dans l'ordre de la raison et de la charité donc doit s'aimer de préférence à tous les objets créés; cet amour est une vertu; son contraire est un vice. J'entends cet amour déréglé de soi-même qui fait qu'on s'aime de préférence à Dieu, et qu'on n'aime rien que pour soi et pour la satisfaction qu'on trouve dans l'objet de son amour, et pour tous les avantages qui en reviennent. J'entends ce penchant désordonné qui nous entraîne vers les biens sensibles pour nous y fixer et y jouir des plaisirs et des voluptés qu'ils nous offrent. Je parle, en un mot, de cette maudite concupiscence, funeste effet du péché originel, qui fait que nous nous attachons à tout ce qui nous plaît, malgré la loi de Dieu qui nous le défend, et que nous mettons notre bonheur à contenter toutes nos criminelles passions. C'est cette espèce d'amour-propre que je dis être prodigieusement énorme et dont on ne saurait trop détester l'étrange énormité. Elle consiste dans l'entière destruction de la charité; car l'amour-propre détruit l'amour que nous devons à Dieu, il détruit l'amour que nous nous devons à nous-mêmes et celui que nous devons au prochain.

1° L'amour que nous devons à Dieu. Quoique heureux en lui-même par la contemplation de ses perfections divines, il résolut de toute éternité de former à sa ressemblance une créature intelligente, pour le connaître, l'adorer, le bénir, le servir, l'aimer; et en lui mettant son image sur le front, il grava dans son cœur le sceau de son amour! L'homme ne fut fait semblable à Dieu que pour l'aimer d'un amour invariable et ardent. Mais hélas! Qu'arriva-t-il? Trompé par l'amour-propre et le perfide appât d'une grandeur superbe, il osa se transporter à lui-même l'amour de préfé-

rence qui n'était dû qu'au magnifique auteur de son être et de tous ses biens; il ne craignit pas d'usurper les droits suprêmes de la Divinité pour se les attribuer. Il osa se dire à lui-même, au moins dans le secret langage du cœur, je ne me dois qu'à moi-même; je suis mon Dieu, et mon premier devoir est de m'aimer de préférence à tout le reste.

Oui, tel fut le secret langage du premier homme à l'instant même qui le vit ingrat et rebelle envers son Créateur, et tel est encore aujourd'hui le langage de tout homme dominé par l'amour-propre qu'il se porte à lui-même, au préjudice de celui qu'il doit à Dieu. Usurpateur sacrilège de ses droits les plus incommunicables, il renverse tous les desseins du Créateur, qui, en le tirant du chaos du néant, se proposait de former un sujet tout pénétré des sentiments de la plus vive reconnaissance pour les bienfaits de son auteur, et sans cesse occupé à lui offrir l'hommage du plus tendre et du plus parfait amour. Loin d'aimer et d'adorer Dieu, l'Etre souverain, indépendant et duquel tous les autres dépendent; il n'aime et n'adore que lui-même et se regarde comme une idole devant laquelle il voudrait voir se plier et fléchir tous les genoux. Si l'effet propre de la charité est d'unir l'homme à Dieu d'une manière si étroite qu'il passe en quelque sorte dans sa nature et devient un autre Dieu par la plus sublime de toutes les transformations, l'effet naturel de l'amour-propre, est de séparer l'homme de Dieu pour ne l'attacher qu'à lui-même et à ses intérêts, à son honneur, à ses plaisirs, à tout ce qui l'affecte agréablement, à tout ce qui le touche personnellement, et de se les identifier en quelque sorte, en les regardant comme faisant partie de son être. Et de là son indifférence, son aversion, son mépris pour Dieu qu'il ne regarde que comme l'ennemi de son bonheur.

Ah? je ne m'étonne donc plus d'entendre dire au grand Augustin (lib. XIV *De civ. Dei*, c. 28), que deux amours différents ont bâtit deux différentes cités: l'une toute terrestre, l'autre toute céleste. L'amour de Dieu qui va jusqu'au mépris de soi-même, voilà le divin architecte de la cité céleste, de la Jérusalem d'en haut, dont les saints animés de l'esprit de Dieu, éclairés de ses lumières, embrasés de son amour, brillants de ses splendeurs, sont les heureux citoyens. L'amour de soi-même jusqu'au mépris de Dieu: ah! voilà le maudit fondateur de la cité terrestre, cette Babylone du monde, dont les malheureux citoyens sont tous les amateurs d'eux-mêmes jusqu'au mépris de Dieu, tous les idolâtres d'eux-mêmes qui rapportent tout à eux-mêmes et qui ne connaissent d'autre divinité que leur bien-être personnel, tous les méchants, tous les réprouvés, tous les ennemis de Dieu. L'amour-propre détruit l'amour de Dieu, il détruit l'amour que nous nous devons à nous-mêmes.

2° J'entends cet amour bien réglé de nous-mêmes que dicte la raison d'accord avec la

religion, et qui nous porte à travailler efficacement à nous rendre vraiment heureux par la fuite du mal et la pratique du bien. Or, c'est cet amour bien réglé de nous-mêmes que détruit l'amour-propre, cet amour aveugle et désordonné aussi contraire à notre solide bonheur qu'à la gloire et aux intérêts de Dieu. L'homme ne peut trouver son bonheur que dans l'amour qui l'unit à Dieu, et qui, par une suite nécessaire, de cette union précieuse, le rend participant de ses biens, de sa joie, de ses plaisirs, de sa paix, de sa félicité. L'amour-propre détruit donc le légitime amour qu'il se doit à lui-même, puisqu'il le sépare de Dieu et met un obstacle invincible à son bonheur. Le seul moyen qu'il ait de l'acquérir ce bonheur, c'est la fuite du mal et la pratique du bien; et, l'amour-propre empêche le bien et fait le mal.

Il empêche le bien. Je veux qu'on se propose de le pratiquer et qu'on en ait la volonté. Que fait l'amour propre? il fait tous ses efforts pour en détourner, tantôt en inventant des difficultés imaginaires qui ne se trouvent pas réellement dans sa pratique, et tantôt en exagérant de beaucoup celles qui s'y trouvent en effet. Fuite des aises et des commodités de la vie, privation de tout plaisir, détachement des créatures, renoncement à soi-même, tristesse de l'esprit, mortification du corps, crucifiement de la chair, asservissement des sens, combats perpétuels contre soi-même et contre tous ses appétits, victoires de toutes les heures et de tous les moments remportées sur ses passions : ô combien sont vives les peintures qu'il sait faire de ces œuvres salutaires du christianisme, en jetant des ombres sur les dédommagements et la sainte onction de la grâce qui en adoucit toutes les amertumes.

Supposons que l'amour-propre laisse faire le bien sans l'empêcher; celui qui le prend pour guide en sera-t-il plus avancé dans les routes du bonheur? Pour y parvenir il lui faut non-seulement des bonnes œuvres, mais des œuvres bien faites, des œuvres bien supérieures aux forces de la nature, élevées à l'ordre surnaturel de la grâce, et dont la grâce soit le principe, Dieu la fin dernière, et son amour le motif. Sans cela rien ne profite, rien ne sert, tout est stérile, tout est vain et infructueux pour l'acquisition du vrai bonheur, et la mort même de la croix ou du feu, le martyr le plus cruel enduré pour la foi ne vous en assurerait point la possession sans la charité qui en serait l'âme. Que sera-ce donc des bonnes œuvres commandées par l'amour-propre, sinon des œuvres non-seulement vaines et stériles, mais viciées, mais gâtées, mais corrompues. C'est un poison si subtil et si pénétrant qu'il se glisse partout et jusque dans les sentiments les plus nobles et les plus délicats; dans les vertus les plus sublimes, dans les actions les plus saintes et les plus héroïques, dans les opérations même de la grâce, en sorte que l'on dirait

que c'est elle qui nous remue et nous fait agir, tandis que nous n'agissons en effet que par l'impulsion de l'amour-propre et que c'est lui seul qui nous guide et nous dirige dans l'intérieur comme dans l'extérieur, dans l'âme comme dans le corps, dans les sens intérieurs et les sens extérieurs, la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat, le tact, pour se les assujettir et les faire servir à ses fins, ou plutôt les rapporter à lui-même comme à leur seule et unique fin. Rien de plus souple et de plus habile à se masquer sous les plus beaux et sous les plus spécieux dehors. Il excelle dans l'art de se déguiser; c'est un sycophante, un Prothée, un enchanteur, qui se métamorphose en mille manières, prend toutes les formes, joue tous les personnages pour tromper plus sûrement ceux qui ne connaissent pas ses prestiges ou qui ne s'en défient point assez. Telle est sa magie; et tel est le monstre que nous portons dans notre sein, que nous flattons, que nous caressons, aveugles, insensés que nous sommes! tandis qu'il se joue cruellement de nous, qu'il nous trompe, qu'il nous séduit au point de nous faire aimer les coups qu'il nous porte, en détruisant l'amour légitime et bien ordonné que nous nous devons à nous-mêmes. Il détruit enegre, le cruel! il détruit encore l'amour que nous devons à nos frères.

3° Quiconque connaît les lois de la nature, de l'ordre, de la raison et de la religion, sait qu'il doit avant toutes choses aimer son Créateur d'un amour dominant et de préférence, s'aimer ensuite soi-même en se rapportant tout entier à Dieu, et enfin, aimer son prochain comme soi-même pour l'amour de Dieu. Il sait aussi que l'amour de Dieu et du prochain ne consistent pas dans des spéculations stériles, et qu'on n'aime véritablement Dieu qu'en faisant tout ce qui lui est agréable, et le prochain qu'en lui procurant de tout son pouvoir, tout le bien et présent et futur qu'on se veut à soi-même. Tel est le grand précepte de la loi naturelle, renouvelé, retracé, confirmé par l'Évangile; prouvé, inculqué par le sentiment même le plus intime, qui fait trouver un plaisir délicieux dans un acte de bienfaisance envers son semblable; pratiqué dans tous les temps par tous les justes, ces hommes de miséricorde, vives images du Dieu de bonté et le père commun des hommes. Mais que fait l'amour-propre dans un cœur qu'il possède? Il y efface les sentiments de douceur, de bonté, d'humanité, de commisération, de sociabilité que l'auteur de la nature y avait gravés en le formant de ses divines mains; il le rend dur, insensible, inclement, impitoyable, inhumain.

Non, moins sensible que le roc, plus dur que le marbre et le bronze, l'esclave de l'amour-propre n'est touché de rien. Que le faible soit oppressé sous ses yeux, que le pauvre languisse dans le sein de la misère, que le malade abandonné de tout le monde exhale douloureusement son âme faute d'un

léger secours qui pourrait la retenir dans son corps; que la mort promène son glaive exterminateur sur toutes les têtes de ses concitoyens il n'en sera nullement touché: il la verra tranquillement immoler toutes ses victimes pourvu qu'elle ne l'approche point et qu'elle lui laisse la vie avec toutes ses jouissances solitaires. L'horrible insensibilité!

Ah! ce n'est pas ce juste bienfaisant qui se refuse l'agréable, le commode, l'utile, tout le vain, le superflu, et se réduit à l'étroit nécessaire qu'il ne pourrait se refuser sans crime, pour soulager ses frères, et qui trouve dans ces privations si dures à la nature des plaisirs plus purs et plus délicieux mille fois que dans toutes les jouissances. C'est une âme de fer, incapable d'aucun sentiment de compassion pour les maux de ses semblables, et qui, loin de les soulager, semble plutôt s'en abreuver à longs traits.

Quelle cruauté! hommes cruels, ne comprendrez-vous donc jamais que l'auteur des dons de la nature et de tous les biens de la terre ne vous les a prodigués, de préférence à tant d'autres, qu'afin que vous en fissiez part à ceux auxquels il les a refusés, pour marquer votre reconnaissance envers le souverain bienfaiteur dont vous les tenez? Ne comprendrez-vous jamais que ces biens dont vous regorgez ne vous appartiennent pas; que c'est Dieu qui en est le maître, et qu'il ne vous les a donnés que comme à des économes pour les distribuer sagement aux infortunés qui en manquent, et nullement pour les consumer dans mille sortes d'excès et les faire servir à l'assouvissement de toutes vos passions? Hélas! non, l'homme ne comprendra point une vérité si claire et si conforme à la raison tant qu'il sera dominé par l'amour-propre, car l'amour-propre ne raisonne pas. Il ne connaît ni vérité, ni règle, ni principe, ni obligation, ni devoir, et n'a d'énergie, d'activité, de force que pour attirer tout à soi comme au centre de tout. Ainsi l'homme qui en est possédé n'aime que soi-même et il s'aime éperdument; il s'aime sans bornes et sans mesure, sans aucun égard ni pour le Créateur dont il tient tout ce qu'il a, ni pour les créatures auxquelles il est redevable d'une bonne partie des présents du Créateur. C'est un égoïste idolâtre qui ne connaît d'autres intérêts que les siens, et se fait un jeu cruel de détruire l'amour qu'il doit à Dieu, l'amour qu'il se doit à lui-même et l'amour qu'il doit aux autres. L'amour qu'il doit à Dieu puisqu'il refuse de reconnaître ses bienfaits et de les lui rapporter par un juste retour d'amour.

L'amour bien réglé qu'il se doit à lui-même, puisqu'en s'aimant d'un amour déréglé, il se hait véritablement et s'expose aux derniers maux. L'amour qu'il doit aux autres, puisqu'il n'a pour eux que de la dureté, et qu'il leur refuse avec une âme de fer les plus légères consolations dans leurs souffrances. En cela consiste l'énor-

mité de l'amour-propre : voyez l'étendue de ses ravages.

SECOND POINT.

Qui pourrait mesurer l'étendue des ravages de l'amour-propre, raconter tous ses dégâts, décrire toutes ses scènes tragiques? Quels désordres, quels crimes, quels forfaits n'enfanta-t-il point autrefois, et n'enfante-t-il pas encore aujourd'hui? De quels vices, de quelles passions, de quelles catastrophes funestes ne fut-il pas, dès l'origine des choses, la source malheureusement féconde, qui n'est point encore tarie et qui ne tarira jamais? Hélas! il enfante tous les vices, il corrompt toutes les vertus.

1^o L'amour-propre enfante tous les vices; et il est vrai de dire que s'il n'y avait point d'amour-propre, il n'y aurait ni vice, ni péché sur la terre; puisque l'on ne s'abandonne au vice et au péché que parce qu'on s'aime soi-même, et qu'on y trouve ou son intérêt, ou sa gloire et sa grandeur, ou son plaisir. Et de là ces trois branches secondaires de tous les vices et de tous les péchés, qui ont l'amour-propre pour leur source commune.

C'est donc l'amour-propre qui produit l'amour des biens de la terre, la soif des richesses, le désir insatiable d'amasser, l'avarice, la cupidité qui convoite tout, et qui met tout en usage pour l'acquérir et s'en assurer la possession, puisqu'on ne veut être riche que pour contenter son amour-propre en toutes choses. Et de là les mensonges, les faux serments, les fraudes, les trahisons, la mauvaïse foi, les vols, les rapines, les violences, les usurpations, les extorsions, les oppressions. De là les chicanes, les procès injustes, les manœuvres secrètes, et les violences ouvertes pour dépouiller ou pour supplanter le prochain. De là les tromperies, les perfidies, les banqueroutes frauduleuses, les usures palliées, tous les moyens iniques d'amasser des richesses. L'amour-propre produit l'amour des richesses et tous les crimes dont celui-ci est le principe. Il produit l'amour de la gloire et de la grandeur, l'ambition, la fatale ambition avec toutes ses suites funestes. L'ambition, ce désir immodéré de la gloire, de la grandeur, des honneurs, des rangs, des charges, des dignités, de tout ce qui peut attirer les hommages, le culte, le respect et la considération des hommes, cette passion, vive, ardente, inquiète, turbulente, insatiable, qui ne dort ni le jour, ni la nuit, et ne dit jamais c'est assez.

Voyez-vous ce fléau trop fameux de la terre, ce cruel devastateur des nations, ce barbare conquérant du monde, Alexandre, puisqu'il faut le nommer? Sa naissance l'a fait roi d'un beau royaume. N'en est-ce point assez pour le rendre heureux, et ne doit-il pas être content de sa fortune? Non, le royaume de Macédoine ne lui suffit pas, il lui faut toute la Grèce, et il s'en rend le maître. Sera-t-il content de cette importante conquête? Non, elle ne fait qu'irriter sa

faim, enflammer ses désirs; il veut y joindre la monarchie des Perses et celle des Mèdes : et il y réussit après cent combats sanglants et les plus effroyables carnages. Il se reposera donc après tant de fatigues; il ne se reposera jamais. Il joindra les Indes, ces pays immenses, aux vastes monarchies qu'il possède déjà; il reculera les bornes de son empire jusqu'aux extrémités de la terre; il le soumettra le monde entier, et le monde entier ne lui suffira point encore; on le verra mourir avec la douleur amère de ne pouvoir conquérir un autre monde. Quelle rage des conquêtes! c'est l'ouvrage de l'amour-propre effréné qui possède ce conquérant furieux et barbare.

Un autre genre d'ambition que produit l'amour-propre, et qui ne cause pas des catastrophes moins funestes que le premier, c'est la manie du despotisme sur les esprits en fait de religion; la fureur de dogmatiser, de répandre et de faire prévaloir ses opinions particulières sur les dogmes de la foi; le désir de se distinguer et de fixer sur soi les regards publics par la hardiesse et la nouveauté de ses sentiments propres. Telle fut l'ambition de tous les hérétiques dans tous les temps, et que ne firent-ils pas, que n'employèrent-ils pas pour réussir dans leur superbe dessein? Ruses, artifices, déguisements, dissimulation, fraudes, impostures, mensonges, perfidies, calomnies, hypocrisies, apparences de réformes, de sévérité, de vertus rigides, souplesses, adulations en certaines rencontres, insultes, fougues, emportements, transports, violences en d'autres: ils mirent tout en usage pour l'emporter et répandre de tous côtés leurs dogmes pernicioeux, sans craindre de déchirer le sein de l'Eglise, de troubler la société, souvent même d'armer les citoyens les uns contre les autres, et de noyer les villes et les provinces dans leur sang.

Tels furent, dès les premiers siècles de l'Eglise, les montanistes, qui ne parlaient que de jeûnes, de continence, de réformes, de mariages. Tels furent les manichéens, dont le pape saint Léon parlait aux Romains, (*serm. in Epiph.*) en leur disant: « Que personne ne se laisse tromper à leurs abstinences, à leurs habits négligés, à leurs visages pâles et défaits. » En parlant de Pierre de Bruis, saint Bernard (*serm. 63 in Cant.*) s'exprime en ces termes: « Si vous l'interrogez sur sa foi, il n'y a rien de plus chrétien; si vous examinez sa conversation, elle est irrépréhensible: d'ailleurs, ses actions soutiennent ses discours et sa doctrine. C'est un homme qui, pour rendre témoignage de sa foi, fréquente les églises, honore les prêtres, fait des offrandes à l'autel, et s'approche des sacrements. Pour ce qui est de ses mœurs, il ne trompe personne, il ne fait tort à personne; c'est un homme dont le visage paraît exténué de jeûnes, un homme qui ne mange point son pain en repos. »

Le même Père écrivant à l'évêque Roger (*epist. 993*), dit encore, en parlant de

l'hérétique Arnaud de Bresse, « c'est un homme qui ne boit ni ne mange; il semble qu'à l'exemple du démon, il n'ait ni faim ni soif que du sang et des âmes de ses frères. » Qui croirait que l'amour-propre pût produire une ambition de ce genre qui éteint l'amour que l'homme a naturellement pour son bien-être et pour les commodités, les douceurs, les plaisirs de la vie, le contentement du corps, la satisfaction des sens? Mais tel est le génie de l'amour-propre dogmatiste, qui veut régner sur les esprits, par la voix de ses opinions religieuses. Comme il sait qu'un des plus sûrs moyens pour y parvenir, c'est l'exemple d'une vie régulière, pénitente et austère, il l'embrasse réellement toute contraire qu'elle est à la chair et aux sens, ou bien, s'il n'a pas le courage de l'embrasser réellement, il a au moins l'adresse d'en prendre le masque et les apparences.

Luther, le fougueux Luther, retranche avec audace tout ce qu'il y a de mortifiant et de pénible dans la religion chrétienne. Il ose soutenir que la pénitence, tant recommandée dans l'Evangile, et si nécessaire aux pécheurs, ne consiste que dans le regret du péché et l'amendement de la vie; que la punition de la personne du pécheur, la pénitence imposée par l'Eglise, la satisfaction par les prières, les aumônes et les jeûnes sont non-seulement inutiles et superflues, mais injurieuses à la satisfaction que Jésus-Christ a faite pour nous; que les personnes religieuses des deux sexes qui ont fait vœu de continence perpétuelle peuvent se marier; et enfin que les jeûnes, les abstinences, les macérations de la chair et l'austérité de la vie ne sont que des superstitions pleines de folie. Luther prêche cette doctrine scandaleuse, impure et corrompue, et il ose cependant se donner pour le réformateur de l'Eglise romaine; et il ne rougit pas de soutenir que c'est la prostituée Babylone, dont saint Jean parle dans ses révélations (*Apoc., XVII*), avec laquelle les rois de la terre se sont corrompus et qui a enivré tous les peuples du vin de sa prostitution; et il a le front d'avancer que le chef de cette sainte Eglise, le Pape de Rome, est le grand Antechrist dont il est parlé dans les divines Ecritures; il le dit, il le prêche, il l'écrit, et il le fait accroire à son siècle; et à la faveur du voile imposteur de sa prétendue réforme, Luther parvient à infecter une partie de l'Allemagne du poison de ses erreurs. Et c'est ainsi que l'amour-propre produit ces deux sortes d'ambition, dont l'une exerce son empire sur les corps, et l'autre sur les esprits. Il produit encore l'amour du plaisir, la principale source de la corruption et de la perte des hommes; car, pourquoi les voyons-nous tous fuir la peine et courir après le plaisir, si ce n'est parce qu'ils s'aiment eux-mêmes, et qu'ils croient trouver leur bonheur dans la jouissance des divers objets qui flattent leur chair et leurs sens? Ah! c'est donc l'amour-propre dont ils sont dominés qui les porte à ne rien refuser à leurs sens de tout ce qu'ils sont en

état de leur accorder, à flatter et à idolâtrer leur chair, à mener une vie molle, oisive, sensuelle, délicate, voluptueuse, toute plongée dans les délices empoisonnées du siècle corrompu. Et c'est ainsi que l'amour-propre enfante tous les vices : il corrompt encore toutes les vertus.

2° La vertu pure est celle qui réunit toutes les conditions nécessaires pour la rendre sainte et salutaire, agréable aux yeux de Dieu et digne de ses immortelles récompenses, sans aucun mélange de vues secrètes, de motifs cachés, d'intentions obliques, capables de la corrompre et d'en obscurcir l'éclat, d'en ternir la beauté, d'en empêcher le mérite, d'en faire sécher les fruits. Et c'est ce mélange impur, cet allié corrupteur que l'amour-propre porte partout avec lui. Poison subtil, insinuant, pénétrant, il se glisse dans tous les états de l'âme, dans tous les exercices de piété, dans toutes les pratiques des vertus.

La mortification du corps est un des devoirs les plus essentiels du chrétien. Enfanté sur la croix, membre d'un chef crucifié, il doit souffrir dans sa chair, et la mortification corporelle devient pour lui une obligation étroite, un tribut de reconnaissance et de fidélité envers un Dieu qui a daigné souffrir et mourir pour son salut. Le chrétien, en qualité de chrétien, sans parler même de sa qualité de pécheur, est donc obligé de dompter son corps, de mortifier ses sens, d'affaiblir ses penchants déréglés, de porter sa croix tous les jours de sa vie, sur les traces d'un Dieu dont il est le fils, le membre, le disciple, et dont il doit être par conséquent la copie et la victime. Rien de plus juste, et cependant rien aussi de plus à craindre que le poison de l'amour-propre qui infecte si souvent les plus grandes austérités tout ennemies qu'elles sont de la nature, soit par l'attachement opiniâtre qu'on y peut avoir, soit par la fausse complaisance qu'on y prend, soit par la vaine gloire qu'on en tire et les idées avantageuses de soi-même qu'elles font concevoir, soit enfin par l'imprudence et la présomption qui portent à s'en charger par-dessus ses forces ; d'où il arrive quelquefois qu'on les abandonne toutes, qu'on en prend de la haine, et qu'on les fuit avec autant d'ardeur qu'on en avait fait paraître pour les pratiquer. Et c'est ainsi que l'amour-propre se mêle aux austérités qui purifient le corps pour corrompre l'esprit. Il se mêle au jeûne et à l'abstinence, au silence et à la retraite, dans les abaissements et les humiliations, dans la prière vocale, dans l'oraison mentale, dans la contemplation la plus sublime, dans tous les exercices de la piété chrétienne.

Cette personne les pratiquait avec une ferveur peu commune ; elle volait plutôt qu'elle ne marchait dans les routes du salut ; la perfection même la plus sublime n'avait rien qui l'épouvantât, elle y tendait de toutes ses forces, et les progrès qu'elle y faisait d'un jour à autre étaient sensibles : on la voyait avec admiration soupirer, languir, se laisser consumer par la faim et la soif de la justice,

s'élancer, faire des efforts continuels pour atteindre au sommet des vertus ; et l'on disait en la voyant que la mort toute seule était capable d'éteindre avec sa vie le beau feu de l'amour divin qui embrasait son cœur.

Cette personne cependant, se relâche insensiblement de sa première ferveur ; on la voit se ralentir, reculer, dégénérer, dépérir à vue d'œil, et abandonner enfin le service de Dieu pour prendre celui du monde. D'où peut venir un changement si étrange ? De l'amour-propre tout seul. Pour l'attirer et l'attacher à son service, Dieu l'avait prévenue de ses bénédictions de douceur ; il ne lui avait point épargné ses grâces sensibles de toute espèce ; il les lui avait prodiguées dans le dessein de la détacher entièrement du monde et d'elle-même, pour se l'attacher uniquement. Au lieu de ne s'attacher qu'à Dieu, cette personne infidèle s'est attachée à ses dons ; elle se les est appropriés, elle s'y est reposée, elle s'y est complue, elle y a mis toute sa confiance, tout son appui ; ces dons lui ont manqué, et aussitôt toute sa ferveur, tout son courage, toutes ses vertus ont disparu ; n'en soyons pas surpris : c'est qu'elle n'en avait que l'apparence et nullement la réalité. C'est qu'elle n'aimait pas véritablement Dieu et qu'elle ne s'aimait qu'elle-même. C'est que l'amour-propre qui avait pris dans son cœur la place de l'amour divin ne faisait que l'aveugler, la tromper et l'égarer.

Ah ! c'est donc l'amour-propre qui flétrit, qui gâte, qui corrompt toutes les vertus ; c'est lui qui enfante tous les vices, tous les désordres, tous les péchés, toutes les passions déréglées ; et toutes les autres passions n'ont de mouvement, de force, d'énergie, d'activité que ce qu'elles en reçoivent de lui. C'est donc l'amour-propre qui est en un sens véritable toute passion, tout désordre, tout vice, tout mal, tout péché, puisqu'il est la racine, la source, le principe, la cause de tous, et que sans lui il n'y en aurait aucun. Telle est l'étendue de ses ravages ajoutés à son énormité. Quel monstre que celui qui attaque Dieu, qui attaque ceux mêmes qui le flattent, qui attaque tous les hommes sans aucune exception ! Quel monstre que celui qui est le père de tous les autres, qui les produit tous, qui agit dans tous, et qui les fait agir et leur imprime tous leurs mouvements. Et ce monstre, ah ! cet ennemi domestique ; il est au milieu de vous ; vous le portez dans votre sein : que ferez-vous pour n'en être point dévorés ? La religion vous l'apprend, cette religion sainte que vous avez le bonheur de professer, et qui est toute entière une religion de privation, de renoncement, d'abnégation, de vigilance sur soi-même, de sacrifices, de souffrances et de croix.

Pour dompter le monstre de l'amour-propre, vous dit-elle, ce monstre universel, ce monstre infernal qui ravage, dévore, ruine, détruit, perd tout dans l'ordre du salut, vous aimerez Dieu souverainement, et vous l'aimerez purement pour lui-même, vous ne

vous proposerez que lui, vous ne chercherez que lui, vous rapporterez tout à lui et à sa plus grande gloire, comme à la dernière fin de toutes choses. Vous veillerez continuellement sur vous-mêmes et sur toutes les pensées de vos esprits et sur tous les mouvements de vos cœurs, et sur toutes vos intentions les plus innocentes en apparence, pour retrancher sans pitié, tous ces motifs moins purs et point assez élevés qui se mêlent trop souvent dans les actions les plus saintes, toutes ces recherches secrètes de soi-même, toutes ces vues presque imperceptibles de ses intérêts personnels, tous ces retours fins et délicats sur ses bonnes œuvres, toutes ces réflexions éternelles sur les richesses spirituelles de l'âme. A la mortification extérieure de la chair et des sens vous joindrez sans cesse la mortification intérieure de l'esprit et du cœur qui réforme l'homme dans son fond, ou plutôt qui détruit le vieil homme, cet homme de péché, d'impureté, de défauts de toute espèce, pour y créer sur ses ruines l'homme nouveau, cet homme juste, saint, plus blanc que la neige, plus brillant que les astres. Vous écraserez contre la pierre toutes vos passions naissantes, ces enfants de Babylone, sans leur donner le temps de croître et de se fortifier contre vous; enfin, vous immolerez généreusement tous vos goûts, toutes vos inclinations, tous vos désirs, au bon plaisir de Dieu; vous n'aurez d'autre volonté que la sienne, et pour exterminer entièrement l'amour-propre de vos cœurs, vous vous haïrez vous-mêmes de cette haine évangélique, dont il est dit que celui qui haïra son âme en cette vie, la gardera pour la vie éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON LII.

Pour le dix-septième Dimanche après la sainte Trinité.

SUR LES MIRACLES DE LA RELIGION CHRETIENNE.

Videntes autem turbæ timuerunt et glorificaverunt Deum, qui dedit potestatem talem hominibus. (Matth., IX.)

Les peuples voyant ce prodige, furent saisis de crainte, et rendirent gloire à Dieu, qui avait donné un tel pouvoir aux hommes.

Il s'agit d'un paralytique couché sur son lit, qu'on présente au Sauveur du monde pour être guéri. Le bruit de ses miracles s'étant répandu par toute la Judée et les lieux circonvoisins, on lui amena des malades de toutes parts et travaillés de toute espèce de maladies, afin qu'il daigne les guérir par le pouvoir qu'il en a reçu d'en haut. Aujourd'hui c'est un paralytique qu'on lui présente, dans l'espérance qu'il daignera le guérir comme tant d'autres malades auxquels il a rendu la santé. Les suppliants ne sont point trompés dans leur attente. Touché de compassion sur le triste état de ce pauvre paralytique, Jésus-Christ lui ordonne de se lever, de prendre son lit, de l'emporter dans sa maison; et il obéit à l'instant. Tel est l'effet surprenant du pouvoir absolu

de l'Homme-Dieu sur la nature et ses lois. Pouvoir d'opérer des miracles, l'un des principaux fondements de la religion chrétienne, que je viens établir dans ce discours : voici mon dessein.

Je vous ferai voir 1° la certitude des miracles opérés en faveur de la religion chrétienne sujet de mon premier point. Je vous ferai voir ensuite le faux des raisonnements que l'incrédulité oppose à la certitude de ses miracles : second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Pour établir la certitude des miracles opérés en faveur de la religion chrétienne, il faut commencer par se former une idée juste de ce qu'on appelle miracle proprement dit. Qu'est-ce donc que le miracle proprement dit? C'est un fait, un effet, un événement qui surpasse toutes les forces de la nature et des agents naturels; un effet supérieur à la nature tout entière; un effet visiblement contraire aux lois et au cours ordinaire de la nature, ou une exception réelle et visible aux lois de la nature, une suspension ou un changement sensible dans le cours de la nature. Telle est l'idée qu'on doit avoir du vrai miracle, du miracle proprement dit; et ce sont ces sortes de miracles opérés en faveur de la religion chrétienne, dont la certitude est indubitable; pourquoi? C'est: 1° parce que les auteurs qui rapportent ces miracles, n'ont point été trompés sur les faits qu'ils racontent : 2° parce qu'ils n'ont point eu la volonté de tromper : 3° parce que quand ils l'auraient eue cette méchante et trompeuse volonté, ils n'auraient pu réussir dans leur dessein.

1° Les historiens qui rapportent les miracles opérés en faveur de la religion chrétienne, n'ont point été trompés sur les faits qu'ils racontent.

J'ouvre les livres sacrés du Nouveau Testament, dont l'authenticité reconnue par toutes les sociétés chrétiennes, n'est contredite que par les impies décidés à nier tout ce qui contrarie leurs passions criminelles. La majesté, la gravité, l'énergie, la sublimité, jointe à la simplicité, la pureté de la morale qui brillent dans ces livres saints, suffiront seules pour en établir la divinité. Nous avons à prouver ici que leurs auteurs n'ont point été trompés dans les faits miraculeux qu'ils racontent.

Deux de ces historiens, saint Matthieu et saint Jean étaient du nombre des apôtres. Jésus-Christ, qui les avait choisis pour être les témoins de ses actions et les coopérateurs de son ministère, les appela lui-même à sa suite, et ils le suivirent constamment dans tout le cours de sa vie publique; c'était sous leurs yeux qu'il opérait des miracles en confirmation de sa doctrine, et ils en furent conséquemment les témoins oculaires.

Nous vous annonçons, disait l'évangéliste saint Jean aux premiers chrétiens, *la parole de vie qui était dès le commencement, que nous avons ouïe, que nous avons vue de nos yeux, que nous avons regardée avec attention,*

que nous avons touchée de nos mains. (I Joan., I.) Ainsi parlait le disciple bien-aimé de Jésus-Christ dans le premier chapitre de sa première Épître. Les deux autres évangélistes, saint Marc et saint Luc, quoiqu'ils ne fussent pas du collège apostolique, étaient contemporains des apôtres; ils n'ont rapporté que ce qu'ils avaient appris d'eux, et leur récit conséquemment, doit passer pour le récit même de tous les apôtres, et être regardé comme portant le sceau de leur autorité. Or les apôtres n'ont point été trompés dans le récit des miracles qu'ils racontent.

Qu'un particulier se trompe sur un fait merveilleux, obscur, isolé, momentané, et qui n'est d'aucune conséquence, cela ne me surprendrait nullement. Mais que douze personnes graves et attentives, et appliquées, et souverainement intéressées à ne pas se laisser tromper, se trompent néanmoins toutes, sur des faits publics, manifestes, éclatants, soutenus, nombreux, variés, et opérés sous leurs yeux, sans art, sans artifice, d'une seule parole, tantôt sur les âmes et tantôt sur les corps, ici sur les vivants, et là sur les morts, quelquefois sur les hommes et d'autres fois sur les démons, toujours par les motifs les plus purs de la gloire de Dieu, du salut et du soulagement du prochain dans ses différents maux. Ces miracles n'étaient point du nombre de ces phénomènes qui passent rapidement et qui ne font qu'éblouir un instant sans laisser après eux aucune trace qui en constate la réalité; c'étaient des prodiges toujours subsistants et faciles à vérifier dans les personnes qui en avaient été les sujets. Quoi de plus facile que de converser avec les muets auxquels Jésus-Christ avait rendu l'usage de la parole, de se faire entendre aux sourds, qui lui étaient redevables de l'ouïe, de voir les aveugles, les lépreux, les boiteux, les paralytiques, les estropiés, les infirmes et les malades de toute espèce qu'il avait parfaitement guéris?

L'ignorance, la simplicité, la crédulité, la prévention, la surprise, la précipitation, rien ne peut avoir lieu pour prouver l'erreur des Apôtres. Eussent-ils été beaucoup plus simples et plus ignorants qu'ils ne l'étaient en effet, ils auraient encore eu assez de capacité pour attester les faits dont il s'agit, dès qu'ils jouissaient de l'usage de la raison et des organes des sens. En faut-il davantage pour attester des faits qui tombent sous les sens, et dont les sens sont les seuls juges? N'y a-t-il que les gens à talents, les hommes lettrés et doués d'un grand nombre de connaissances qui soient admis dans les tribunaux de justice pour déposer sur des faits de la dernière importance, et où il y va de la fortune, de l'honneur, de la liberté, de la vie des citoyens? Est-il vraisemblable que des hommes qui ont écrit l'Evangile étaient des stupides, des insensés, des fanatiques, des visionnaires parfaits qui s'imaginaient voir et entendre continuellement ce qu'ils ne voyaient et n'entendaient point en effet? Comment des écrivains de cette espèce auraient-ils pu

donner un corps de morale la plus sublime, la plus saine, la plus exacte, la plus accomplie en tout point qui ait jamais été, et qui puisse jamais être. Quoi! les livres évangéliques qui contiennent les mystères les plus profonds de la puissance et de la sagesse de Dieu, les plus beaux préceptes, les plus saines maximes de la morale et les règles des mœurs les plus sages, les plus sûres, les plus irréprochables et les plus accomplies en tout point, ces livres admirables auraient pour auteurs des hommes aliénés d'esprit, et dont l'imagination n'était remplie que de fantômes extravagants? Mais ce sera peut-être la prévention en faveur de leur maître qui les aura trompés. La prévention des apôtres en faveur de leur maître était si peu capable de leur faire prendre des fantômes pour des personnages réels que, malgré tout ce qu'il leur avait dit de sa future résurrection pendant sa vie, ils le prirent pour un fantôme lui-même après qu'il fut vraiment ressuscité, et qu'ils ne crurent enfin que quand ils eurent épuisé tous les moyens qu'on peut prendre pour s'assurer de la réalité des faits.

Ne parlons pas de l'incrédule Thomas qui, entendant dire aux Apôtres qu'ils avaient vu le Seigneur ressuscité, protesta hardiment que pour lui il n'en croirait rien s'il ne voyait dans ses mains les marques des clous, et s'il ne mettait son doigt dans les ouvertures faites par les clous et sa main dans la plaie de son côté. Arrêtons-nous à la conduite des autres apôtres. Madeleine leur annonce que Jésus-Christ ressuscité lui a apparu, qu'elle l'a vu distinctement de ses yeux, qu'elle l'a entendu parler; et ils n'en croient rien. Les disciples d'Emmaüs leur font le même rapport, et ne les trouvent pas plus crédules. Pour vaincre leur incrédulité, Jésus-Christ leur apparaît dans un lieu qui les rassemble tous, et d'un air de tendresse, il leur souhaite la paix; peut-on douter qu'ils ne cèdent sans aucune difficulté à une apparition si manifeste et si touchante? Ils ne se rendront point sans combat. Je les vois, ils hésitent, ils balancent, ils se troublent; frappés d'étonnement, saisis de crainte, ils s'imaginent voir un esprit, et pour les rassurer il faut que Jésus-Christ les invite doucement à le regarder, à le considérer avec attention, à l'approcher, à le palper. *Regardez, leur dit-il, regardez mes mains et mes pieds; c'est moi, c'est moi-même, touchez-moi, et considérez qu'un esprit n'a ni chair, ni os, comme vous voyez que j'ai.* (Luc., XXIV.)

Près de monter au ciel, il leur reprocha encore leur incrédulité et la dureté de leur cœur, de ce qu'ils n'avaient point cru ceux qui l'avaient vu après sa résurrection. (Marc., XVI.)

Il est donc faux que la prévention des apôtres en faveur de Jésus-Christ leur ait fait prendre des visions pour des faits réels, puisqu'ils les ont niés tant qu'ils ont pu, et qu'ils ne les ont enfin admis que quand il leur a été impossible de les rejeter plus

longtemps, sans résister à l'évidence et aux cris de leur conscience. D'ailleurs, loin que les apôtres fussent prévenus en faveur de Jésus-Christ, ils avaient au contraire à vaincre tous les préjugés de leur nation contre lui pour attester ses prodiges. Il fallait qu'ils renoncassent à toutes ces fastueuses idées qu'ils avaient conçues de leur Messie, qu'ils attendaient comme un fameux potentat qui, par cent victoires remportées sur les différents peuples de l'univers, devait les subjuguier tous, les soumettre aux Juifs et faire de Jérusalem la reine des cités, la dominatrice du monde. Il fallait qu'au lieu d'un conquérant glorieux, triomphant de l'univers ligué contre lui, les apôtres ne vissent dans la personne de leur Messie qu'un homme pauvre, vil, abject aux yeux du monde et l'objet de ses mépris, de ses dérisions, de ses contradictions, de ses persécutions, un homme de douleurs et qui devrait mourir sur une croix ; il fallait qu'ils se déterminassent à mourir eux-mêmes par toutes sortes de supplices, pour lui rendre témoignage, et aux prodiges qu'il lui avait vu opérer durant les trois ans qu'ils l'avaient suivi dans les fonctions de son ministère public. On ne peut donc pas dire que la révélation des apôtres en faveur de Jésus-Christ leur ait fait illusion sur ses miracles. Ils n'ont donc point été trompés et ils n'ont pas voulu tromper, en attestant ces miracles.

2° Attribuer aux apôtres le dessein de tromper en attestant les miracles de Jésus-Christ, c'est les supposer tout à la fois les plus stupides et les plus habiles, les plus insensés et les plus sages, les plus faibles et les plus courageux des hommes, par la plus absurde de toutes les contradictions. Est-il donc rien de plus stupide, de plus faible, de plus insensé, de plus extravagant que de s'imaginer que l'on voit continuellement des sourds qui entendent, des muets qui parlent, des boiteux redressés, des paralytiques et d'autres malades guéris, des morts ressuscités, quoique tous ces prétendus prodiges n'aient pas l'ombre de réalité ? Tels sont les apôtres, s'ils croient comme très-réels des faits qui n'existent que dans leur imagination. Et cependant, ces mêmes hommes sont assez habiles pour former un plan de séduction, assez sages pour le conduire, assez forts et assez généreux pour le soutenir aux dépens de leur honneur, de leur liberté, de leur vie ; assez heureux pour persuader leurs visions au monde entier conjuré contre eux.

Pour former le dessein de tromper, il faut avoir un intérêt à le faire ; on ne forme aucun dessein, aucune entreprise sans motif réversible à son bien-être. Or, qu'on nous dise ce que les apôtres pouvaient espérer soit du côté de Dieu, soit du côté des hommes, en formant le dessein de les tromper par la publication de leurs rêveries. Du côté de Dieu, ils devaient s'attendre qu'il les traiterait dans toute la rigueur de sa justice, comme des imposteurs effrontés, impies et sacrilèges, qui avaient voulu faire

passer pour son fils bien-aimé, et le sauveur du monde un scélérat digne de la mort infâme qu'il avait subie sur la croix. Du côté des hommes, les apôtres ne pouvaient point se promettre d'autre sort que celui qu'ils ont eu en effet : le mépris, l'opprobre, les chaînes, les tourments, la mort. Ces perspectives étaient-elles bien propres à les soutenir dans l'exécution de leur projet, quand même ils auraient eu la folie d'y penser ?

D'ailleurs, pour supposer un tel projet aux apôtres, il faut les faire passer tous pour des imposteurs exécrables, sans honneur, sans probité, sans conscience, résolu d'en imposer à l'univers dans la chose du monde la plus capitale ; et cependant les apôtres étaient des modèles d'humilité, de simplicité, de modestie, de détachement, de pauvreté, de charité, de toutes les vertus divines et humaines ; et cependant les apôtres étaient des hommes francs, vrais, sincères, d'une candeur admirable, d'une naïveté ravissante, qui les portait à raconter leurs faiblesses, leur ignorance, leur grossièreté, tous les défauts qui leur attiraient des reproches humiliants lorsqu'ils vivaient dans la compagnie de leur Maître ; et cependant les apôtres étaient des hommes qui aimaient tellement la vérité et qui brûlaient d'un zèle si ardent de la faire connaître aux autres, qu'ils la prêchèrent hautement et sans aucune dissimulation, sans déguisement, sans respect humain, sans considération de personne, sans ménagement pour qui que ce soit ; et cependant les apôtres étaient des hommes qui enseignaient la vérité dans toute sa pureté, et proposaient les maximes les plus sévères de l'Evangile sans adoucissement, sans détour. A ces traits reconnaît-on des imposteurs impies et sacrilèges ?

3° Je veux cependant que les apôtres aient eu le dessein de tromper, et je dis que dans cette supposition ils n'auraient jamais réussi dans leur dessein, qui était d'établir la religion chrétienne par la publication des faux miracles. Ce n'est pas un peuple particulier, ignorant et crédule, que les apôtres avaient à convaincre, à persuader, à soumettre au joug du christianisme, c'est le monde entier qu'ils devaient convertir et qu'ils ont converti en effet. C'est devant les magistrats, les sénateurs et les docteurs des Juifs si prévenus contre Jésus-Christ qu'ils devaient publier ces miracles. C'étaient les politiques, les philosophes, les orateurs, les plus grands génies du paganisme, ces hommes si enflés de leurs talents et de leurs connaissances, si enivrés de leur mérite, si attachés à leurs opinions, si esclaves de leurs passions, si adonnés à leurs plaisirs, si ennemis de tout ce qui mortifie la chair et les sens ; c'étaient ces hommes qu'il fallait captiver sous le joug de la foi. C'étaient ces hommes qu'il fallait contraindre d'abjurer leur religion pour en embrasser une qui propose de croire les mystères les plus incompréhensibles à la raison, et de pratiquer la morale la plus dure à la nature

Était-ce en leur débitant des fables que les apôtres pouvaient triompher de leur résistance? Cependant ils en ont triomphé. Le Grec, le Romain, l'Indien, tous les peuples du monde ont cédé; le monde a cru. Il a donc vu de vrais miracles opérés sous ses yeux par les apôtres, et ces miracles dont il a été le témoin oculaire, l'ont disposé à croire ceux que les apôtres lui disaient avoir été opérés par Jésus-Christ, et surtout le mystère de sa résurrection glorieuse, le fondement et la preuve invincible de la vérité et de la divinité du christianisme. Ils sont donc certains, ces miracles, puisque le monde les a crus, qu'il s'est converti en les voyant, et que la conversion du monde sans miracle serait elle-même le plus surprenant de tous les miracles. Vous avez vu la certitude des miracles opérés en faveur de la religion chrétienne. Vous allez voir le faux des raisonnements que l'incrédulité leur oppose.

SECOND POINT.

Les apôtres étaient des hommes ignorants et grossiers, ils ont donc pu être trompés par Jésus-Christ. Prévenus en faveur de l'habile imposteur qui les a érudés, ils ont pu encore former le dessein de persuader au monde leurs illusions. Enfin, le monde séduit par de fausses apparences, qui pouvaient être l'effet des prestiges du démon, a pu croire et se convertir. Ainsi raisonne l'incrédulité.

1^o Les apôtres étaient des hommes ignorants et grossiers, nous en convenons, et ils en conviennent eux-mêmes dans leurs écrits. Mais faut-il donc de grandes connaissances et de grands talents, des génies supérieurs et des lumières extraordinaires, pour voir ce qui se passe sous ses yeux, au grand jour, à la vue de tout le monde, et pour le raconter simplement tel qu'on l'a vu. Un des chefs des synagogues des Juifs nommé Jaïre, vient trouver Jésus-Christ sur les bords du lac de Génézareth, pour lui représenter que sa fille, âgée de douze ans, est à l'extrémité. Il se jette à ses pieds, en le suppliant de venir avec lui dans sa maison pour guérir sa fille. Jésus le suit, mais avant qu'ils soient arrivés on vient annoncer au désolé père que sa fille est morte et que c'est inutilement qu'il fatigue le Maître. Jésus-Christ l'encourage, s'approche de la maison mortuaire, entre dans la chambre de la fille morte, lui prend la main, lui ordonne de se lever, et s'en fait obéir; elle se lève à l'instant même et se promène au grand étonnement de tous les spectateurs. Témoins oculaires de ce fait, les apôtres le racontent simplement tel qu'ils l'ont vu.

Même simplicité dans le récit qu'ils font de la résurrection du fils de la veuve de Naïm. Jésus, allant à cette ville de Galilée, suivi de ses disciples et d'une grande foule de peuple, lorsqu'on portait en terre un mort, fils unique, dont la mère était accompagnée d'un grand nombre de personnes de la ville. Touché de compassion sur cette

mère éplorée, Jésus lui dit de sécher ses pleurs, et s'approchant du cercueil, il le touche, les porteurs s'arrêtent, et adressant la parole au cadavre qu'il renferme : *Jeune homme, lui dit-il lève-toi, je vous le commande.* (*Luc.*, VII.) En même temps le mort se lève en son séant, il commence à parler, et Jésus le rend à sa mère. A cette vue, tous les spectateurs saisis d'effroi se mettent à glorifier Dieu et s'écrient : *Un grand prophète est apparu au milieu de nous, et Dieu a visité son peuple.* (*Ibid.*) Le bruit de ce miracle se répand dans toute la Judée et dans tout le pays dalentour. Pour être en état d'apprécier ce prodige, les apôtres devaient-ils être des génies supérieurs, et ne leur suffisait-il pas de n'être privés ni de la vue, ni de l'ouïe, comme le reste des spectateurs qui prirent occasion de glorifier Dieu de ce qu'ils voyaient et de ce qu'ils entendaient? leur en fallait-il davantage pour s'assurer de la résurrection de Lazare? C'était le frère de Marie et de Marthe, qui demeuraient avec lui dans un château appelé *Béthanie*, éloigné de Jérusalem d'environ quinze stades, environ une demi-lieue. Il tombe malade, et ses sœurs se hâtent de le faire savoir à Jésus-Christ, qui ne se presse point de se rendre à Béthanie; il y arrive enfin, mais Lazare était mort depuis quatre jours, et déjà son cadavre exhalait la corruption. Marie tombe aux pieds de Jésus et lui présente, que s'il était venu plus tôt, son frère Lazare ne serait point mort. Jésus se fait conduire au sépulcre, et s'attendrit, il pleure en mêlant ses larmes à celles des sœurs du défunt et des Juifs qui étaient venus les consoler; il fait ôter la pierre du sépulcre, lève les yeux au ciel, crie à haute voix : *Lazare, sortez du tombeau* (*Joun.*, XI); et Lazare se lève : il sort du tombeau les pieds et les mains liés de bandes, et le visage couvert d'un linge. Les apôtres, par les ordres de leur Maître, le dégagent de ces liens qui l'empêchent de marcher et le rendent, plein de santé, aux fonctions ordinaires de la société. Plusieurs Juifs, témoins du prodige, se convertissent, mais d'autres qui demeurent endurcis malgré l'évidence du miracle vont trouver les pharisiens pour leur raconter le fait. Les princes des prêtres assemblent leur conseil, qui décide qu'il y va du plus grand intérêt de la nation de faire mourir Jésus-Christ.

Ce fait si étonnant est bien détaillé, bien particularisé, comme tant d'autres qui sont rapportés dans l'Evangile et dans les *Actes des apôtres*; on y nomme les lieux, les personnes, les circonstances et les suites du prodige; et on le fait de la manière la plus précise, la plus sensée, la plus ingénue, et qui fait voir que les historiens sacrés ne pensent pas qu'on puisse former le moindre soupçon sur la vérité de leur récit. Ils ont donc tout ce qu'il faut, malgré leur ignorance, pour mériter la confiance de tous ceux qui les lisent, puisqu'ils ont la netteté, la précision, l'exactitude, la franchise, la simplicité, une candeur admirable jointe à

une noble et juste assurance qui ne redoute ni les perquisitions, ni les examens les plus exacts, ni les traits de la plus sévère critique.

N'en est-ce donc point assez, et même plus que la raison et les lois n'en exigent pour mériter créance? Quand il s'agit de s'assurer des faits, même les plus graves, où il ne s'agit de rien moins que de prononcer des peines capitales, les tribunaux de justice n'admettent-ils pour témoins que des personnages recommandables par leurs talents et distingués par l'étendue de leurs connaissances? Ne jugent-ils pas, ne prononcent-ils pas sur le témoignage de gens les plus ignorants, dès qu'ils ont le sens commun et assez de jugement pour répondre pertinemment sur ce qu'ils ont vu ou entendu des faits qui sont la matière de leurs interrogations, et qui ne demandent pour être attestés que l'usage des sens sous lesquels ils tombent? Pourquoi donc en exigerait-on davantage des apôtres? Pour pouvoir le faire avec fondement, il faudrait démontrer que tous les apôtres furent dans tout le cours de la mission de Jésus-Christ, et même dans tout le cours de leur vie, autant d'imbécilles, de stupides, de visionnaires, de fous, qui s'imaginaient sans cesse voir ce qu'ils ne voyaient pas, entendre ce qu'ils n'entendaient pas, opérer eux-mêmes des prodiges qui n'avaient pas l'ombre de réalité, se croire appelés devant les tribunaux, répondre aux juges qui les interrogeaient, en être condamnés à des peines humiliantes et sensibles pour les empêcher de continuer à prêcher la foi en Jésus-Christ, continuer cependant à la prêcher encore avec plus de force qu'auparavant, quoique toutes ces choses ne fussent que des visions, des fantômes et des songes.

Pour tomber dans de pareils excès, il ne suffit pas d'être ignorant, il faut être aliéné d'esprit. Or, j'en atteste tous les lecteurs capables d'en juger, tous les vrais sages, tous les hommes d'un esprit juste et solide : qu'ils nous disent si les écrits des apôtres décèlent dans la personne de leurs auteurs un dérangement d'esprit. Quoi! ce récit des faits et des événements si simple, si précis, si exact, si détaillé et si bien circonstancié, si conforme aux règles de la narration, ainsi qu'aux temps, aux lieux, aux personnes, aux affaires publiques, au gouvernement civil, à l'état de la religion, à la situation des Juifs et à la domination des Romains dans la Judée, à l'histoire et à la supputation des temps; cette simplicité, cette naïveté de style, jointe à la gravité et à la majesté; cette douceur, cette sagesse, cette modération des écrivains par rapport aux ennemis de leur maître, en racontant les supplices qu'ils lui firent endurer; ce corps de morale si pure et si sublime, et cependant si populaire, si attournée à l'intelligence des simples et des idiots : tout cela qu'on ne fait qu'indiquer, serait l'ouvrage d'une stupide ignorance ou d'une aliénation d'esprit? Une pareille assertion serait elle-même la

preuve péremptoire du délire le plus complet.

2^e Mais, diront les ennemis de l'Evangile et des évangélistes, pourquoi les apôtres, séduits et trompés, n'auraient-ils point pu former le projet de communiquer aux autres leurs tromperies et leurs illusions? N'est-il pas ordinaire aux enthousiastes et aux fanatiques de brûler d'un zèle ardent de produire au grand jour leurs idées fantastiques? Ne sentent-ils pas au dedans d'eux-mêmes un feu qui les dévore incessamment et les met toujours en action pour faire des conquêtes et des prosélytes? Cela est-il sans exemple dans l'histoire et les annales du monde?

Nous conviendrons sans peine qu'il s'est trouvé des hommes assez persuadés et assez prévenus de certaines erreurs pour les répandre au péril même de leur liberté et de leur vie, parce qu'ils les tenaient pour des vérités certaines qu'ils croyaient être obligés de soutenir, de défendre et de propager, dans l'espérance que le ciel, dont ils s'imaginaient être les députés, ne manquerait pas de couronner un jour leurs souffrances et leurs travaux entrepris pour sa cause : cela se conçoit. Mais ce qui est inconcevable, parce qu'il est vraiment impossible et contraire à tous les sentiments de la nature, c'est que douze personnes s'unissent ensemble pour débiter et répandre par toute la terre des faits imaginaires et dont ils connaissent la fausseté, malgré les cris de leur conscience et contre tous leurs intérêts, n'ayant rien à se promettre que des opprobres et des tourments les plus cruels, d'une entreprise aussi folle et aussi téméraire. Ce qui est inconcevable et absolument impossible, c'est que ces mêmes hommes, assez hardis pour affronter ces supplices infamants et cruels, les bravent gaiement jusque à la fin, et meurent avec sérénité pour soutenir leurs mensonges, leurs fables, et réussissent en mourant et par la vertu même de leur sang cruellement répandu, à les persuader aux bourreaux mêmes qui l'ont versé, ce sang impur des imposteurs audacieux qui ont voulu en imposer au monde entier. Ce qui est impossible et que l'on ne comprendra jamais, c'est que les apôtres qui avaient lâchement abandonné leur Maître, tandis qu'il vivait encore, et qu'ils pouvaient compter sur la promesse qu'il avait faite de ressusciter trois jours après sa mort, font paraître un courage de lion pour publier partout ses miracles ou plutôt ses prestiges et sa prétendue résurrection, tandis qu'ils savent, à n'en pouvoir douter, que c'est un imposteur insigne qui s'est joué d'eux pendant sa vie, et qui, après sa mort, ne peut que leur attirer les plus extrêmes malheurs, s'ils s'achèvent à publier sa résurrection glorieuse, lui, dont le cadavre infect repose, chargé d'ignominie, dans son infâme tombeau.

Les apôtres l'avaient donc, ce zèle du prosélytisme qui ne connaît point le repos, qui n'est jamais oisif, qui est toujours en mouvement et en action; ils brûlaient du feu de publier partout les miracles de leur Maître,

et de lui faire des conquêtes, de lui gagner des disciples, des serviteurs fidèles; mais ce feu, c'était Dieu, ce Dieu de vérité et la vérité même qui l'allumait, qui l'attisait, l'entretenait continuellement dans leurs cœurs et les faisait agir sans cesse. En agissant toujours, ils offraient à tous les yeux l'image, la vive expression de la puissance toujours active du principe adorable et du feu qui embrasait leurs cœurs et des grandes choses qu'ils faisaient continuellement en faveur de leur Maître. La certitude des miracles qu'ils avaient vu opérer sous leurs yeux, et de ceux qu'ils opéraient eux-mêmes, selon la promesse qu'il leur en avait faite, et par la vertu de son nom: voilà ce qui les portait jusqu'aux extrémités de la terre pour l'y faire connaître, ce qui les rendait infatigables, ce qui les faisait travailler sans se lasser pour sa gloire. C'était là l'unique mobile de tout ce qu'ils faisaient continuellement de saint, de grand, de magnanime, d'héroïque, d'âpre pour les sens, d'humiliant pour l'esprit, de crucifiant pour la chair. C'était cela qui les faisait triompher avec tant de facilité de la chair, du monde et de l'enfer.

Ah! je ne suis donc plus surpris de voir Pierre, le chef du collège apostolique, paraître hardiment au milieu de Jérusalem, en présence d'une multitude de Juifs, le jour de la Pentecôte, et les prendre à témoins des miracles opérés par Jésus-Christ, et des effets prodigieux que la descente du Saint-Esprit avait opérés dans leurs propres personnes. Je ne m'étonne plus d'entendre le même apôtre, accompagné de saint Jean, son collègue, parler avec tant de sagesse, de force et de courage au peuple juif et aux membres du sénat, au sujet de la guérison d'un boiteux-né et âgé de quarante ans, que l'on portait tous les jours à la porte du temple appelée *Belle-Porte*, pour y recevoir les aumônes de ceux qui y venaient faire leurs prières. *O Israélites, s'écrie Pierre, en adressant la parole à la multitude étonnée du prodige, pourquoi nous regardez-vous d'un air d'admiration, comme si c'était par notre propre vertu que nous eussions fait marcher ce boiteux. C'est le Dieu de nos pères, Abraham, Isaac et Jacob, qui a glorifié Jésus, son Fils, l'auteur de la vie, que vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité, comme nous en sommes témoins. C'est par la foi en son nom que nous avons guéri, en présence de vous tous, cet homme que vous connaissez tous. Faites donc pénitence et convertissez-vous, afin d'obtenir la rémission de vos péchés.* (Act., III.) Ainsi parle Pierre à la multitude des Juifs. Écoutez-le parler ensuite aux anciens, aux docteurs, aux magistrats, aux prêtres et aux princes du peuple, qui les font paraître au milieu d'eux, pour apprendre de leur bouche par quelle vertu et en quel nom ils avaient guéri le boiteux. *Princes et anciens du peuple, s'écrie aussitôt le chef des apôtres, rempli de l'Esprit-Saint, écoutez et sachez ainsi que tout le peuple d'Israël, que c'est au nom de Notre-*

Seigneur Jésus-Christ de Nazareth que vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité d'entre les morts, que nous avons guéri ce boiteux qui est ici sous vos yeux. C'est lui, ce Jésus de Nazareth, qui est cette pierre que vous avez rejetée du bâtiment, et qui en est devenue la pierre angulaire. On ne peut être sauvé qu'en son nom et par lui. (Act., IV.)

Tous les sénateurs, étonnés d'entendre un idiot parler avec tant de dignité et de force, le font sortir du conseil avec Jean, son compagnon, pour délibérer sur leur sort. Ils les font rentrer ensuite et leur défendent avec menaces d'enseigner au nom de Jésus. *Jugez vous-mêmes, leur répondent les deux apôtres, s'il est juste de vous écouter plutôt que Dieu: oh! non, car nous ne pouvons taire ce que nous avons vu et entendu.* (Ibid.) Les deux apôtres sortirent ainsi du sénat, bien résolus de prêcher avec le même courage la résurrection de Jésus-Christ et la nécessité de la foi en lui pour être sauvé.

A ce langage reconnaît-on des hommes séducteurs et séduits qui ont conçu le projet insensé de faire accroire au monde des fables de leur invention? Et ce langage tout divin soutenu de cent et cent prodiges qui ne le sont pas moins, les autres apôtres le tiennent dans tous les lieux où ils prêchent l'Evangile; Jean dans l'Asie, André dans l'Achaïe, Matthieu dans l'Éthiopie, Thomas dans l'Inde, les autres dans les différentes contrées du monde où le souffle de l'Esprit les pousse; ils tiennent ce langage au monde et le monde les croit, et le monde abjure ses erreurs pour embrasser la foi chrétienne, et le monde cesse d'être idolâtre pour adorer le vrai, le seul et unique Dieu, créateur du ciel et de la terre; et le monde quitte le culte du démon pour se dévouer au service de Jésus-Christ, son vainqueur; et le monde renonce à toutes ses voluptés, pour mener une vie dure, pénitente et crucifiée. Oui, le monde croit parce qu'il voit des prodiges multipliés dont l'éclat et la force toute divine le frappent, le terrassent, l'abattent, triomphent de toutes ses résistances et l'arrachent, l'enlèvent malgré lui à tout ce qu'il a de plus cher pour l'attacher invariablement à la croix de Jésus-Christ et l'y crucifier avec lui.

Je les crois, Seigneur Jésus, je les crois d'esprit et de cœur, ces miracles qui ont converti le monde et sans lesquels la conversion du monde serait elle-même le plus grand de tous les miracles. Je les crois aussi fermement que si je les voyais s'opérer sous mes yeux. Mais cela ne suffit point à mon salut. Pour être sauvé, il faut croire, aimer et pratiquer l'Evangile comme ces heureux prosélytes qui se convertirent à la vue des miracles qu'opéraient les apôtres. Daignez donc m'associer en tout à ces maîtres et à ces disciples de la foi, afin qu'en croyant, qu'en aimant et qu'en pratiquant comme eux les vérités de l'Evangile je sois aussi le compagnon de leur bonheur. Ainsi soit-il.

SERMON LIII.

Pour le dix-huitième dimanche après la sainte Trinité.

SUR LE PETIT NOMBRE DES ELUS.

Multi vocati, pauci vero electi. (Matth., XXII.)
Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

C'est la conclusion de notre Evangile qui nous représente le royaume des cieux sous l'emblème d'un grand roi qui fait les noces de son fils et qui envoie de tous côtés ses serviteurs pour y inviter tout le monde, sans distinction de personnes. Le Père céleste, ce grand roi, appelle donc tous les hommes aux noces de son Fils unique qui commencent ici-bas dans le sein de son Eglise et qui seront consommées dans le sein de la gloire, au plus haut des cieux, où Jésus-Christ, l'agneau sans tache, sera tout à la fois et l'époux et le festin des noces, pour accomplir entièrement avec toutes les âmes bienheureuses, ses chastes épouses, la divine et immortelle alliance qu'il avait faite avec elles en les faisant entrer dans son Eglise et en les marquant du sceau de son amour. Cependant, de tous ces hommes appelés il y en aura peu d'élus, oui, peu d'élus, peu de prédestinés, peu de sauvés, peu de bienheureux citoyens du ciel, parmi ceux mêmes qui auront répondu à leur vocation, en entrant dans le sein de l'Eglise où ils étaient appelés; et pourquoi? Parce que la plupart de ceux mêmes qui vivent dans le sein de l'Eglise chrétienne et catholique ne travaillent point du tout à leur salut: vous le verrez dans mon premier point. C'est que ceux mêmes qui y travaillent ne le font pas comme il faudrait qu'ils le fissent pour y réussir: vous le verrez dans mon second point. Vérités tristes et affligeantes, j'ai presque dit désolantes, mais hélas! trop réelles. La première a pour garant la parole de Dieu même: *beaucoup d'appelés, mais peu d'élus*; c'est Dieu qui parle. La seconde a pour fondement l'expérience journalière, et elle est d'autant plus décisive qu'elle est à la portée de tout le monde et qu'elle subjugué les moins intelligents. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT

La plupart des chrétiens ne travaillent point à leur salut, ils n'y pensent pas même, tout occupés qu'ils sont de tout autre objet. Hélas! il n'est besoin que d'un seul coup d'œil sur la face du christianisme dans ce siècle d'erreur et de corruption, pour toucher au doigt cette accablante vérité. Que voyons-nous donc, quand nous tournons nos tristes yeux vers la multitude des chrétiens de nos jours? Nous y voyons d'abord des hommes stupidement indifférents sur la grande affaire du salut. Pourquoi l'homme, par un privilège qui l'élève si fort au-dessus du reste des créatures, a-t-il exclusivement en partage l'intelligence et la raison? Quelle est son origine et sa destination? D'où vient-il, où va-t-il, et quel sera le terme de sa

course? A-t-il une âme immortelle? Y a-t-il un Dieu vengeur du crime et rémunérateur de la vertu, qui ne peut manquer de punir un jour les méchants et de récompenser les bons, selon toute l'étendue de leurs mérites ou de leurs démérites? Existe-t-il une religion nécessaire au salut et hors laquelle on ne puisse se sauver? On voit aujourd'hui des foules de chrétiens auxquels toutes ces questions paraissent oiseuses et frivoles. Ils croient perdu le temps qu'ils mettraient à les examiner et à les discuter. Leur propre destinée ne semble pas digne de leur attention, et ils regardent comme force d'esprit de rejeter avec mépris toute espèce de religion et de culte envers l'Etre suprême.

On en voit d'autres qui conviennent de la nécessité d'une religion, mais qui sont indifférents sur le choix, parce que toutes les religions qui subsistent dans le monde leurs paraissent également bonnes. Frappés du magnifique spectacle de la nature et de l'ordre, du concert admirable qui y règne de toute part, ils avouent sans peine qu'un ouvrage si merveilleux suppose un principe tout-puissant et souverainement intelligent, un Dieu créateur, sage, bon, juste, infiniment parfait et qui mérite par conséquent le culte et les hommages de l'homme doué d'intelligence et de raison. Ils conviennent que l'homme a des devoirs à remplir envers son Créateur, que c'est la religion qui les prescrit ces devoirs; qu'il est nécessaire par conséquent que l'homme ait une religion; mais ils ajoutent qu'il n'importe laquelle il embrasse. Toutes les religions qui existent dans le monde sont également bonnes, si on les en croit, parce qu'elles sont toutes propres à honorer Dieu, selon eux: comme si Dieu, cet être infiniment saint et infiniment parfait, pouvait être honoré par les crimes et les abominations qui font partie du culte religieux chez les nations qui ne sont pas chrétiennes. Il est évident que ces deux classes d'hommes qui sont, hélas! trop nombreuses dans le sein même du christianisme, ne travaillent point à leur salut; qu'elles n'y pensent point du tout, qu'elles n'en ont pas les premières idées, les plus petites notions. Ces hommes sages et prudents qui travaillent à leur salut, nous voilà donc réduits à les chercher dans le gros de ces chrétiens qui n'ont point abjuré la foi, qui croient toutes les vérités que l'Eglise leur enseigne et qui n'entendent point sans horreur les blasphèmes que l'impie ne craint pas de vomir contre Dieu et contre son Christ: voyons donc si nous serons assez heureux pour les y rencontrer.

Je jette d'abord les yeux sur ce chrétien avare et je me demande à moi-même s'il travaille à son salut, dont il croit la nécessité, de même que tous les autres articles de la foi chrétienne. Pour travailler à son salut, il y faut penser, s'en occuper, s'y appliquer, faire des œuvres qui y conduisent; et l'avare ne fait rien de tout cela. Possédé de l'amour des biens de la terre, il ne pense qu'aux

moyens d'acquérir ceux qu'il n'a pas et de conserver ceux qu'il a. Ce n'est point le Dieu qui fait l'objet de sa croyance qu'il adore et qu'il sert; c'est le Dieu des richesses. C'est sur l'autel de l'idole de la fortune qu'il fait fumer son encens; c'est dans les coffres qui renferment ses trésors et nullement dans le ciel qu'il a son cœur et toutes ses affections. Un chrétien riche qui pense et qui travaille sérieusement à son salut est charitable, compatissant, libéral, tendre, obligeant, officieux envers tous et surtout envers les pauvres. Il leur fait d'abondantes aumônes, il les assiste de tout son pouvoir, il donne volontiers et avec joie, pour l'amour de Dieu, à tous ceux qui sont dans le besoin, comme à ses semblables et à ses frères, enfants comme lui du Père commun des hommes et ses images vivantes. Dur, immiséricordieux, insensible et tenant, l'avare ne donne jamais rien à personne, ou s'il donne quelquefois, ce n'est jamais qu'en mercenaire intéressé. L'avare ne travaille donc point à son salut; et le nombre des avares est-il bien petit parmi les chrétiens?

Je considère ensuite le chrétien aveuglé par l'amour-propre et dominé par la vaine gloire. Il sait que la gloire est un apanage de la divinité, qu'elle n'appartient qu'à Dieu seul en qualité d'Être suprême; qu'il agit nécessairement pour elle, et qu'il ne peut ni la céder, ni même la partager avec personne; il le sait, et cependant loin de ne glorifier que Dieu seul, en lui payant exclusivement le tribut d'honneur qui n'est dû qu'à lui seul, il ne craint pas de l'usurper, en se l'attribuant à soi-même par un forfait sacrilège et impie qui le rend triplement idolâtre. Il est idolâtre de lui-même, puisqu'il préfère sa propre gloire à celle de Dieu. Il est idolâtre de la gloire des hommes, puisqu'il la recherche comme le souverain bonheur et qu'il se la propose comme la fin dernière de toutes ses actions. Il est encore idolâtre, en ce qu'il veut être l'idole du monde et qu'il ne souhaite rien tant que d'en être estimé, applaudi, honoré, adoré. C'est ainsi que les philosophes païens ayant connu Dieu, dit saint Paul, ne le glorifièrent pas comme Dieu, mais changèrent sa gloire en celle des hommes, préférant la gloire des hommes à celle de Dieu. C'est ainsi encore que les pharisiens superbes si justement condamnés dans l'Évangile faisaient toutes leurs œuvres par un esprit d'ostentation et de vaine gloire pour s'attirer l'approbation des hommes et fixer sur eux tous les regards. Ah! ce chrétien amoureux de lui-même et de la vaine gloire ne travaille donc point à son salut.

La foi nous apprend que la foi elle-même, sans les œuvres, est une foi morte qui ne peut ni vivifier ni sauver le fidèle; que celui qui nous a faits sans nous ne nous sauvera pas sans nous; que le sang de Jésus-Christ, quoique d'un prix infini et versé pour tous les hommes, ne leur servira de rien s'ils ne s'attachent à s'en appliquer le

fruit par la pratique des bonnes œuvres; que ce n'est que par cette salutaire pratique qu'on peut assurer sa vocation et son élection à la gloire; que rien de souillé n'entrera dans le royaume des cieux, et que, pour y trouver place dans la bienheureuse compagnie des élus, il est indispensable de conserver son innocence, ou de la réparer par les exercices douloureux et pénibles de la pénitence; et, enfin, que la vie du chrétien sur la terre est une vie toute de croix, d'attention, de vigilance, d'activité, d'efforts, de combats, de victoires remportées sur les ennemis du salut. Malgré ces oracles, combien ne voit-on pas de chrétiens lâches, indolents, désœuvrés, oisifs, paresseux, qui passent leur vie tout entière dans le plus honteux repos? Ils ne travaillent donc point à leur salut et ils n'ont point d'autre sort à attendre que celui du serviteur inutile de l'Évangile.

Que dire de tant de chrétiens voluptueux qui se livrent tout entiers aux plaisirs de la chair et des sens, qui ne rougissent pas des plus sales voluptés, qui s'abandonnent, sans règle, sans mesure et avec toute l'impétuosité de la passion la plus ardente, aux plus coupables excès; qui ne craignent pas de tenir, sinon de bouche, du moins par leur conduite, ce langage libertin que le Sage reprochait aux hommes voluptueux de son temps : *Que notre force soit la loi de la justice; regardons comme juste tout ce qui flatte nos désirs. Jouissons des biens présents : couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent; que la mesure de nos facultés soit la seule règle de nos penchants. Laissons partout des monuments de nos plaisirs honteux, car c'est là tout notre partage?* (Sap., II.) Ils n'en attendent donc point d'autre; ils n'en veulent point d'autre; ils y renoncent absolument, loin de travailler à se le procurer. Hélas! ce langage de conduite est-il donc inouï dans le sein même du christianisme? Est-il âge, est-il état qui ne le fasse entendre? L'âge le plus tendre, la tendre enfance, ne le connaissent-ils pas?

Laissons-là, j'y consens, tous ces hommes ouvertement perdus de mœurs qui font profession d'un libertinage déclaré, et qui portent sur le front le sceau funeste de leur réprobation; arrêtons-nous aux gens du monde qui observent certaines bienséances, qui remplissent quelques devoirs de la vie chrétienne et qui mènent une vie honnête en apparence, quoique mondaine. Qu'est-ce cette vie mondaine? C'est une vie où l'on ne cherche, où l'on ne s'occupe, où l'on ne s'applique qu'à passer agréablement le temps et à goûter tous les agréments, toutes les douceurs, toutes les satisfactions, toutes les commodités, tous les divertissements, tous les plaisirs que le monde offre à ses partisans, et qui sont si propres par leur nature à allumer les convoitises toujours prêtes à s'enflammer par les amorces qu'on leur présente. La vie mondaine consiste dans l'amour effectif et la jouissance réfléchie des différents biens du monde qui

flattent agréablement l'esprit, le cœur et les sens : c'est un assemblage, un composé, un tissu délicieux de joies, de ris, de jeux, de concerts, de spectacles, de compagnies, de liaisons, de fêtes, de festins, de bonne chère, de luxe, de faste, de pompe, de magnificence, de sensualité, de mollesse, de tous les plaisirs possibles.

Or, cette vie ne peut s'allier avec le salut, parce que ce n'est point une vie calquée sur celle de Jésus-Christ, le chef comme le modèle des prédestinés, ni sur les maximes de son Evangile ni sur les moyens qui conduisent au salut.

Elle n'est point calquée sur la vie de Jésus-Christ, le chef et le modèle de tous les prédestinés ; que dis-je ? elle y a une opposition marquée, elle lui est totalement contraire. La vie de Jésus-Christ sur la terre fut une vie d'abaissements, de pauvreté et d'obéissance ; de travail, de charité et de souffrance. Une vie d'abaissements. Sans parler des neuf mois qu'il voulut passer dans les chastes entrailles de Marie comme dans un cachot obscur, quel abaissement ne fit-il pas paraître dans sa naissance, où il voulut être emmailloté et dépendant des soins de sa mère comme le reste des enfants ? quel abaissement dans le mystère de sa circoncision, où on le voit se confondre, tout saint qu'il est, avec les enfants coupables du péché de leur premier père ! quel abaissement encore dans sa représentation au temple, sa fuite en Egypte, ses prosternements en lavant les pieds de ses apôtres ; sa prière au jardin des Oliviers, son garrottement par les satellites envoyés pour se saisir de lui comme s'il était un assassin ou un voleur ; sa comparaison avec Barabbas, sa honteuse flagellation et l'opprobre de sa croix !

Vie de pauvreté et d'obéissance. Né dans une crèche, où il trouve à peine quelques pauvres langes pour envelopper son corps délicat, il veut gagner son pain à la sueur de son front, dans la boutique d'un chétif artisan auquel il obéit exactement, et dont il ne sortira que pour aller évangéliser les pauvres de la Judée durant tout le cours de sa mission, pendant laquelle il n'aura pas même en propre un misérable réduit où il puisse reposer sa tête et délasser, à l'ombre de la nuit, ses membres fatigués des courses du jour.

Vie de travail, de charité et de souffrance. Comme Jésus-Christ n'était descendu sur la terre que pour sauver les hommes en leur montrant la route du vrai bonheur et par ses discours et par ses exemples il allait dans tous les lieux de sa mission, enseignant, prêchant, exhortant, éclairant les aveugles, redressant les boiteux, faisant parler les muets et entendre les sourds, guérissant les malades : faisant du bien à tous, et souffrant lui-même toutes sortes de maux, la faim, la soif, le froid, le chaud, la lassitude, l'épuisement, les contradictions, les persécutions, les privations de toute espèce.

La vie mondaine n'est donc point formée sur celle de Jésus-Christ le prototype des prédestinés, ni sur les maximes de son Evangile. S'éloigner de la voie large et spacieuse, marcher par la voie étroite, craindre les richesses comme des épines, aimer la pauvreté comme une source de bonheur ; fuir la gloire et les honneurs, se plaire dans les humiliations, pardonner les injures, aimer ses ennemis, tendre la joue droite à celui qui nous frappe sur la gauche, nous dépouiller en faveur des pauvres, nous renoncer nous-mêmes en tout, nous faire violence, nous gêner, nous contenir, porter notre croix tous les jours de notre vie, telles sont les maximes de l'Evangile qui font la règle de tous les chrétiens qui prétendent au salut ; maximes dont la vie mondaine n'est pas moins éloignée que la terre du plus haut des cieux. Elle n'avoisine pas davantage les moyens qui conduisent au salut.

Quels sont-ils ces moyens qui conduisent au salut d'après les oracles de l'Ecriture, l'enseignement de l'Eglise, l'expérience de tous les temps et la pratique universelle de tous les chrétiens qui ont eu le bonheur d'y parvenir ? Le sentiment de sa faiblesse, la défiance de soi-même, un tremblement religieux à la vue des ennemis de nos âmes, la fuite des occasions, la vigilance continuelle sur soi-même, la prière, le silence, la retraite, le recueillement, les saintes lectures, la fréquentation des sacrements, la mortification de la chair et des passions, tous les exercices d'une piété solide. Tels sont les moyens qui conduisent au salut. Les gens du monde ne les prennent pas, ils ne les connaissent pas ces moyens de salut, ou s'ils les connaissent ce n'est que pour s'en moquer et faire éclater le mépris qu'ils en font, l'horreur même qu'ils en ont. Plongés dans le sein de l'indolence, de l'oisiveté, de la vanité, de la mollesse, et contents de se refuser aux grands crimes, ils se permettent sans scrupule, quant au reste, tout ce qui peut flatter leur sens, satisfaire leurs désirs, seconder leurs inclinations, favoriser leurs penchants, assouvir leurs passions. Et de là le témoignage qu'ils portent contre eux-mêmes et la preuve, hélas ! trop sensible qu'ils ne sont point dans la voie du salut, non, puisqu'ils marchent dans la voie large et spacieuse qui mène droit à la perdition, et nullement dans la voie étroite qui conduit à la vie.

Rappelez-vous le triste sort et le juste châtiement de ces Juifs murmureurs, qui s'abandonnèrent aux plaintes et au découragement à la vue de ces déserts affreux qu'il était nécessaire de traverser et des combats qu'il fallait livrer pour se mettre en possession de la terre promise ; aucun d'eux n'y entra. Figure trop expressive de tant de lâches chrétiens, qui, épouvantés à la vue des peines et des violences qu'il faudrait qu'ils se fissent pour opérer leur salut et arriver au ciel, cette véritable terre de promesse et de bénédiction, y renoncent lâ-

chement pour les fades douceurs et les plaisirs meurtriers du monde corrompu, en immolant à l'idole d'un bonheur imaginaire la félicité réelle. Non, ils n'entreront jamais dans le ciel ni dans le repos du Seigneur tons ces chrétiens aussi lâches qu'insensés, qui, contents des faux biens de la terre, ne veulent rien souffrir, rien endurer, rien entreprendre, rien faire pour se mettre en possession de ceux du ciel; car le royaume des cieux souffre violence, et il n'y a que ceux qui se la seront faite à eux-mêmes qui l'emporteront de vive force. Rien de souillé, rien d'impur, rien d'imparfait et de défectueux n'y paraîtra; c'est la cité des saints, le temple de la justice, le sanctuaire de la sagesse, le séjour immortel de l'innocence conservée ou réparée, auquel on ne parvient point par un chemin large, spacieux, doux, commode, jonché de fleurs et tissu de plaisirs; mais par un sentier étroit, rude, escarpé, semé de cailloux et hérissé d'épines. Ah! il y aura donc peu d'élus, peu de prédestinés, peu de sauvés, parmi les chrétiens mêmes: parce que la plupart des chrétiens ne travaillent point à leur salut; vous venez de le voir. Il y aura peu de sauvés parmi les chrétiens mêmes, parce que la plupart de ceux mêmes qui travaillent à leur salut ne le font pas comme il faudrait qu'ils le fissent pour y réussir: vous le verrez dans mon second point.

SECOND POINT.

Pour réussir dans l'affaire du salut, il y faut travailler efficacement, pleinement, fidèlement, constamment; et parce que la plupart des chrétiens qui y travaillent n'y apportent pas ces conditions, il n'est que trop certain qu'il y aura peu d'élus, peu de sauvés parmi les chrétiens mêmes qui travaillent à leur salut.

1° Travailler efficacement à son salut, c'est s'y employer d'esprit, de cœur et d'action. S'y employer de l'esprit, c'est-à-dire concevoir la plus haute idée de son salut, et l'estimer comme la chose du monde la plus importante. Quiconque travaille efficacement à son salut le regarde comme la première, la plus grande, la plus importante de toutes ses affaires, on plutôt comme son unique affaire, et se dit souvent à lui-même par le sentiment d'une vive foi et d'une réflexion profonde: mon salut est pour moi mon unique affaire, et en vain je ferais tout le reste si je venais à le manquer, puisque mon bonheur en dépend et que rien ne pourrait me dédommager de sa perte; sans lui tout serait perdu pour moi et perdu sans ressource. Je ne suis au monde que pour me sauver. Je dois donc préférer mon salut à toutes les choses du monde et au monde lui-même tout entier. Je dois le priser, l'estimer, le chérir, l'aimer plus que le monde tout entier; et tout faire pour lui, ne rien faire qu'en vue de lui, rapporter à cette fin toutes mes démarches et toutes mes actions, en bannissant loin de moi tout motif étranger, tout autre intérêt, toute autre in-

tention, tout autre désir que celui de mon salut. Ainsi parle le vrai chrétien qui travaille efficacement à son salut. Mais combien en est-il qui puissent tenir un tel langage?

Hélas! si nous examinons les chrétiens mêmes qui travaillent à leur salut, nous aurons la douleur de voir que la plupart d'entre eux se bornent à la lettre qui tue sans passer jusqu'à l'esprit qui vivifie, et qu'ils donnent tout aux œuvres purement extérieures, au lieu de donner leur principale attention aux actes intérieurs des vertus qui les animent, les dirigent, les élèvent jusqu'au ciel. Comme le corps de la religion a quelque chose d'auguste qui les frappe, ils s'y attachent sans passer jusqu'à l'âme qui en fait la principale beauté et la partie la plus essentielle. Ils ne comprennent pas que dans les rapports nécessaires de l'homme avec Dieu, qui est un pur esprit, l'ordre invariable des choses exige qu'il lui rende des hommages spirituels, de préférence à tous les autres. Jugeant de tout comme le vulgaire des hommes qui ne considèrent que la superficie des choses sans pénétrer jusqu'à leur essence, ils prennent l'ombre de la vertu pour la vertu même et ne font pas attention que Dieu ne considère que le dedans des objets et les sentiments du cœur, les dispositions intimes de l'âme et la pureté des intentions.

Qu'ils sachent donc, ces chrétiens abusés, qu'ils sachent que Dieu, qui est un pur esprit, demande avant toutes choses des adorateurs en esprit; et que pour travailler efficacement à lui plaire et à se sauver, il faut toujours, dans les œuvres qui conduisent au salut, donner la préférence à celles qui prennent leur source dans les dispositions intimes de l'âme, de l'esprit et du cœur, sur celles qui n'ont d'autre principe que les organes des sens et du corps. Qu'ils apprennent que pour travailler efficacement à son salut il faut non-seulement prier, veiller, jeûner, observer tous les préceptes de Dieu et de l'Eglise, remplir tous les devoirs de son état et accomplir exactement tous ceux de la religion, mais encore joindre l'esprit à la lettre, unir le culte intérieur au culte extérieur, et faire marcher avant toutes les pratiques sensibles de la religion, les ressorts invisibles qui les lient et qui en sont les véritables causes: une foi vive, une ferme espérance, la haine du péché, l'amour de Dieu et du prochain, le renoncement à soi-même, une pureté d'intention qui n'envisage que son propre salut et la gloire du Sauveur. Pour réussir dans l'affaire du salut, il faut donc y travailler efficacement: il faut y travailler pleinement.

2° Travailler pleinement à son salut, c'est fuir avec un extrême soin toutes les occasions prochaines des péchés qui mettent le salut en danger, s'interdire impitoyablement toutes les choses contraires au salut, dompter toutes les passions, retrancher tous les vices, pratiquer toutes les vertus, observer toute la loi jusqu'au moindre iota,

sans se prévaloir de l'observation exacte de certains points pour en violer d'autres, convaincu qu'en violer un seul c'est se rendre coupable du violement de tous les autres, et qu'on ne peut servir deux maîtres, ni plaire à Dieu et au monde tout à la fois, ni allier les maximes du monde avec celles de l'Evangile. Voilà ce que c'est que de travailler pleinement à son salut, et sur ce principe trouve-t-on beaucoup de chrétiens qui y travaillent de la sorte et avec cette plénitude qui ne laisse rien à désirer, ni aucun vide à remplir?

Voyez ce chrétien qui veut, dit-il, se sauver, et qui, si on l'en croit, travaille sérieusement à son salut. Hélas! que de négligences! que d'omissions! que d'alternatives et de vicissitudes! que de variétés! que de contradictions! que de partages et de divisions! que de faiblesses! On le voit succomber lâchement, sans efforts et sans combat au premier souffle des tentations à l'égard desquelles il se croyait plus fort que le plus dur rocher. On le voit chercher des interprétations à la loi qui contrarie ses penchans et l'expliquer en leur faveur, se rechercher lui-même dans tout ce qu'il fait de bien, et préférer sa propre gloire à celle de Dieu dans les œuvres mêmes de Dieu. S'il prie, s'il paraît assidu dans les temples, s'il fréquente les sacrements, s'il fait l'aumône aux pauvres, s'il va dans les prisons et dans les hôpitaux, hélas! c'est souvent moins par le pur motif de l'amour de Dieu et du prochain, que par l'impur instinct de l'amour-propre et de la vaine gloire. S'il jeûne régulièrement, s'il observe scrupuleusement toutes les abstinences et toutes les lois de l'Eglise, il n'est point si exact à garder sa langue et à mettre sur ses lèvres une garde de circonspection pour n'en laisser sortir aucune parole qui puisse blesser la charité du prochain ou quelque'une des autres vertus commandées par la loi du Seigneur. Ne lui arrive-t-il jamais de donner l'aumône d'une main et de commettre une injustice de l'autre? Ne le voit-on jamais assister le matin avec édification au sacrifice de l'autel, et courir le soir au théâtre pour y sacrifier au démon? Est-il rare de le voir se partager entre Dieu et le monde, comme si l'on pouvait servir deux maîtres essentiellement opposés dans les devoirs qu'ils exigent de leurs serviteurs, et marcher tout à la fois dans la voie étroite qui conduit au salut et dans la voie large qui mène à la perdition. Ah! je ne m'étonne donc plus de ce qu'un prophète se plaint de ne trouver personne qui fasse le bien sur la terre, puisqu'il n'en est point qui le fasse avec la plénitude et l'intégrité qui sont nécessaires au salut. Il faut donc y travailler pleinement. Il y faut travailler fidèlement.

3^e J'appelle fidélité dans les œuvres du salut le soin de n'en omettre aucune, soit grande, soit petite, de toutes celles qui sont destinées à nous y conduire, et de les faire toutes ponctuellement dans les temps, les lieux et l'ordre qu'elles doivent être

faites, pour qu'elles soient parfaitement agréables à Dieu, méritoires de ses grâces et vraiment salutaires. Or, je demande si, parmi les chrétiens mêmes qui travaillent à leur salut, il en est beaucoup qui portent jusqu'à ce point la fidélité qu'ils doivent à Dieu? Ils lui sont fidèles, je le veux, tant qu'ils trouvent du plaisir à son service et qu'il leur adoucit le joug de sa loi par l'onction de son esprit, qu'il leur fait sentir ses douceurs ineffables dans les exercices de la religion, qu'il leur communique ses consolations en abondance, qu'il les comble de caresses et leur facilite la pratique des vertus même les plus pénibles à la nature par le charme des suavités toutes célestes qu'il y attache. C'est alors qu'on les voit courir dans la voie des commandemens, former les plus belles résolutions, concevoir les plus magnifiques projets d'une vie plus parfaite, et se répandre en mille et mille protestations d'une fidélité à toute épreuve au service d'un Dieu si bon, et s'écrier avec l'Apôtre (*Rom., VIII*), que ni la soif, ni le fer, ni le feu, que rien ne pourra jamais les séparer de son amour.

Mais Dieu vient-il à leur soustraire ces douceurs et ces consolations? cesse-t-il de les caresser? ils font bientôt paraître que leur attachement pour lui n'était rien moins que solide, et qu'ils ne le servaient que parce que chaque œuvre semblait être à l'instant favorisée d'une bénédiction. Combien encore de chrétiens même pieux qui ne connaissent ni règle, ni ponctualité, ni assujettissement dans leurs exercices de piété, et qui ne prennent conseil que de leurs caprices et de leurs fantaisies pour agir? Combien d'autres qui sont fidèles, il est vrai, dans les grandes choses, et qui ne voudraient pas commettre de propos délibéré un péché grief, mais qui n'ont pas la même délicatesse dans les petites, et qui se donnent une licence entière dans ce qui n'est ou qu'ils croient n'être que faute légère et péché véniel, comme si l'on n'y était pas souvent trompé, et que ce qui nous paraît léger, ne fût pas grave aux yeux de Dieu; comme si les fautes légères que l'on commet par attachement ne disposaient pas insensiblement aux fautes graves et mortelles: comme si enfin ce n'était pas à la fidélité aux petites choses, en elles-mêmes, que Dieu a attaché le nœud de la prédestination, et à l'infidélité à ces mêmes choses, celui de la réprobation. Combien d'exemples les livres saints ne fournissent-ils pas de cette conduite impénétrable du suprême arbitre de nos destinées, dans le choix des élus et l'abandon des réprouvés! Il défend au premier homme de manger d'un certain fruit du jardin de délices où il le place après l'avoir créé. Quoi de plus petit en apparence que ce précepte prohibitif? Cependant, le salut du premier homme et de toute sa race se trouve lié à son respect pour le commandement qu'on lui fait. Adam le viole en mangeant du fruit défendu; et son infidélité cause sa perte avec celle du genre humain tout entier.

Je vois le premier roi d'Israël rejeté de Dieu pour deux fautes très-légères en apparence, et qui nous paraissent tout à fait excusables, qui nous paraissent même des vertus. Le prophète Samuel lui ordonne de la part de Dieu d'aller à Galgala pour y sacrifier, mais de l'y attendre pendant sept jours, et de ne rien faire avant son arrivée. Saül obéit, il se rend à Galgala avec toute son armée; le septième jour arrive, le prophète ne paraît point; les ennemis environnent le monarque de toutes parts; son armée s'ennuie, s'impatiente, commence à se dissiper; le roi, pour la calmer et la retenir, offre le sacrifice un peu avant la fin du septième jour. Qui de nous ne lui applaudit en faisant l'éloge de sa prudence et de son zèle? Le scrutateur des cœurs en juge bien différemment. A peine Saül a fini le sacrifice que le prophète du Seigneur arrive et déclare au sacrificateur roi que, pour ne pas l'avoir attendu jusqu'à la fin du jour selon l'ordre de Dieu, il perd le trône d'Israël pour toute sa postérité. S'il eût été fidèle dans cette rencontre, il eût affermi la couronne sur sa tête et sur celle de ses enfants, parce que Dieu, qui est le maître absolu de toutes ses créatures, avait attaché la perpétuité de son empire à la ponctualité de son obéissance dans ce point; il manque de fidélité : telle fut la source de sa disgrâce. Une légère infidélité, un simple défaut d'exactitude et de ponctualité qui paraissait en quelque sorte nécessaire pour arrêter une armée qui se débandait, tandis qu'il fallait combattre.

Tremblez, âmes fidèles qui, sans la moindre nécessité et sans aucune apparence de raison, manquez si souvent à ce que Dieu demande de vous, et qui usez de tant d'exceptions envers lui, qui ne faites jamais les choses qu'à demi, et vous donnez tant de licence et de liberté dans l'accomplissement de vos devoirs. Tremblez et sachez que vous ne réussirez dans la grande affaire du salut qu'en y travaillant avec autant de fidélité que de constance.

4° Pour réussir dans l'affaire du salut, il ne suffit pas de lui donner quelques soins parmi beaucoup d'autres occupations qui enlèvent la plus grande partie des moments de la vie; ce n'est point assez d'y travailler par intervalles : il y faut employer tous les moments de la vie et y travailler constamment jusqu'à la mort : il faut vivre et mourir dans ce travail. C'est de cette constance dans le bien, de cette persévérance dans la pratique des bonnes œuvres que dépend le salut : *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit. (Matth. X.)* C'est elle qui fixe les éternelles destinées du chrétien mourant; Dieu ne lui met la couronne de vie sur la tête que quand il recueille son dernier soupir rendu dans l'état de la justice chrétienne et de la grâce sanctifiante.

Mais, me direz-vous peut-être, la persévérance finale dans le bien est un don de Dieu, un don gratuit, un don que personne

ne peut mériter : j'en conviens. Mais si on ne le peut mériter en rigueur de justice, ce don précieux de la persévérance finale dans le bien, qui couronne tous les autres dons, on peut l'impêtrer, l'obtenir, s'y disposer par un enchaînement de bonnes œuvres, de pratiques, de vertus, de supplications et de prières; oui, de supplications et de prières aussi humbles que ferventes, également fondées sur la défiance de vous-mêmes et sur la confiance en Dieu; vous ne sauriez trop vous y confier, quiconque met son espérance en lui, ne sera point confondu; les effets de sa bonté sont innombrables, et les effusions de sa miséricorde, infinies. Espérez donc en lui, et que rien ne soit capable d'affaiblir l'espérance que doivent vous inspirer son amour pour vous, et le désir qu'il a de vous sauver. Priez-le continuellement et que rien ne fasse intermission à votre prière. Joignez à votre espérance et à votre assiduité à la prière la pratique des bonnes œuvres, et surtout le fidèle accomplissement des devoirs de vos différents états. Telle est l'économie de votre salut; tels sont les moyens de l'opérer sûrement.

Ah! mes frères, seriez-vous assez ennemis de vous-mêmes pour ne pas les prendre, ces moyens de salut? Serait-il bien possible que vous ne voulussiez point faire pour vous sauver une partie de ce que font tous les jours les mondains pour se perdre? Oh! que de pas, que de démarches, que d'intrigues, que d'embarras, que de privations, que de gênes, que de contraintes, que de sacrifices, que de martyres de toute espèce pour plaire à un monde, qui ne peut jamais rendre heureux ses amateurs, et n'est capable que de les perdre, hélas! pour une éternité.

Ne dites donc pas : Le salut est une affaire trop difficile pour que je puisse l'entreprendre et me flatter d'y réussir, puisque parmi ceux mêmes qui y travaillent, il en est si peu qui la conduisent à sa perfection. Dites plutôt, chacun de vous en particulier : Mon salut est pour moi la plus importante de toutes les affaires, ou plutôt mon unique affaire, et la seule nécessaire, puisque je n'ai été créé que pour me sauver, et que de mon salut dépend mon bonheur éternel. Oui, si je fais mon salut, je suis heureux pour une éternité; si je le manque, je suis infailliblement et éternellement malheureux. Ah! il n'y a donc point à délibérer; j'y suis résolu, je veux me sauver à quelque prix que ce soit. Le monde, la chair, l'enfer, tout pourra s'opposer à mon dessein, traverser mon entreprise, me déclarer une guerre ouverte pour me faire changer de résolution, et rien ne sera capable de m'ébranler, ni de m'arrêter dans l'affaire de mon salut. A l'instant même je la commence pour ne plus la quitter et y travailler efficacement, pleinement, fidèlement, constamment jusqu'à la mort. C'est la grâce que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON LIV.

Pour le dix-neuvième dimanche après la sainte Trinité.

SUR LA RELIGION CATHOLIQUE.

Credidit ipse et domus ejus tota. (Joan., IV.)

Il crut avec toute sa maison.

Il s'agit d'un prince de la ville de Capharnaüm, dont le fils qui était malade recouvra la santé par la puissance de Jésus-Christ, que le père affligé était venu réclamer. Je le vois ce désolé père qui prie instamment le Sauveur de se rendre dans sa maison, avant que son fils agonisant ait rendu le dernier soupir. Allez, lui dit le tendre Sauveur, allez sans perdre de temps, car je vous le dis, et vous devez me croire, votre fils, ce cher fils que vous craignez de perdre et dont vous me demandez la guérison, est à l'heure que je vous parle, plein de vie et de santé. Plein de confiance dans la parole du bienfaisant Sauveur, le père se hâte de retourner en sa maison, et avant même qu'il y soit arrivé, il rencontre ses serviteurs, qui vont au devant de lui, pour lui annoncer tout joyeux la guérison de son fils, qui s'était opérée au moment même que le Sauveur le lui avait déclaré. A la vue d'un miracle si frappant, le père croit en Jésus-Christ avec toute sa maison, *credidit ipse et domus ejus tota*. Autre miracle bien plus important que le premier, puisqu'il opère le salut de plusieurs âmes, qui embrassent la religion de Jésus-Christ, le Sauveur des hommes. Oh ! qu'elle est donc puissante et divine la religion chrétienne qui opère de telles merveilles ! C'est N... cette divinité de la religion chrétienne que je viens établir et défendre par une des plus fortes raisons en apparence que ses ennemis emploient pour la détruire, s'ils le pouvaient.

La religion chrétienne, disent-ils, est cruelle et intolérante ; elle condamne toutes les autres : donc elle n'est point divine. Je dis au contraire :

La religion chrétienne est intolérante dans ses dogmes ; donc elle est divine : premier point. La religion chrétienne est intolérante dans sa morale : donc elle est encore divine à ce titre : second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Rien de plus commun aujourd'hui que d'entendre faire les plus magnifiques éloges de la tolérance et les plus amères satires de l'intolérance en matière de religion. Les grands et les petits, les savants et les ignorants, l'homme d'épée comme celui de robe, tous font de la tolérance et de l'intolérance le sujet de leurs entretiens, et en parlent différemment d'après leurs différentes façons de penser sur le fait de la religion. Commençons par nous former une idée juste de ces mots, *tolérance* et *intolérance*, en fait de religion.

Le mot *tolérance*, généralement parlant, n'est autre chose que la liberté qu'on laisse à chacun de penser, de parler et d'a-

gir comme bon lui semble, sans qu'on soit obligé de l'approuver, ni en droit de le condamner. Il est évident que la tolérance prise en ce sens, n'a pour objet que les choses purement indifférentes et qui ne blessent ni la raison, ni la religion, ni Dieu, ni les hommes, puisqu'il est certain qu'on ne peut donner atteinte à aucun de ces objets sans se rendre répréhensible, et par conséquent digne de censure et indigne de tolérance.

Dans un sens moins général, le mot de *tolérance* se prend ou pour l'espèce de tolérance qui est propre aux philosophes du temps, et qu'on appelle pour cette raison *philosophique*, ou pour la tolérance *théologique*, ou pour la tolérance *civile et politique*, ou enfin pour la tolérance *fraternelle*.

La tolérance philosophique consiste dans une indifférence absolue à l'égard de toutes les religions existantes ou possibles, parce qu'on les regarde comme étant toutes également fausses ou vraies. Telle est la tolérance des impies, des incrédules, ces hommes sans foi comme sans mœurs, qui regardent comme une force d'esprit de braver l'Être suprême avec toutes ses foudres, et de laisser l'homme sans religion, sans principe, pour distinguer le bien et le mal, sans règle de conduite, sans frein contre la fougue des passions les plus désordonnées, sans aucune idée d'ordre, de vices et de vertus, sans remords, sans conscience, sans Dieu. Système horrible et dont la pensée seule fait frémir toute âme raisonnable.

La tolérance civile et politique se prend pour la liberté que le gouvernement civil accorde aux sectateurs des différentes religions, d'en faire l'exercice public, d'en suivre les rites et d'en enseigner les dogmes dans leurs assemblées, sans prononcer sur la vérité ou la fausseté de ces dogmes. Le droit d'établir, d'étendre ou de restreindre cette sorte de tolérance, appartient au souverain comme au chef suprême du gouvernement de ses États, au législateur et au maître de ses sujets, selon les règles de la sagesse et de la prudence, pour le bien réel de ses peuples, et sans préjudice de la gloire et des intérêts de Dieu, qu'il ne doit jamais perdre de vue, quand il s'agit de régler cette espèce de tolérance. Une tolérance illimitée et sans règle, sans prudence, sans sagesse, ne serait pas moins contraire aux intérêts des peuples qu'à ceux de Dieu, puisqu'il est certain que Dieu n'a établi les rois chrétiens que pour le faire régner lui-même sur leurs sujets, en répandant parmi eux, avec la vérité et la vertu, le vrai germe de la félicité.

La tolérance fraternelle n'est autre chose que l'acte de la charité chrétienne, cette charité universelle et sans bornes qui porte les vrais Chrétiens à aimer tous les hommes pour l'amour de Dieu, de quelque religion et de quelque nation qu'ils puissent être, à les aimer comme leurs frères et les enfants d'un même père, à les aimer comme eux-

mêmes et à leur souhaiter tout le bien, soit de l'âme soit du corps, qu'ils se veulent à eux-mêmes. C'est cette sorte de tolérance toute divine qui fait le caractère distinctif de la religion catholique, la seule animée de cet esprit de charité qui fait que l'on sacrifie tout et sa vie même au salut de ses frères.

La tolérance *théologique* ou *chrétienne*, *catholique*, *religieuse*, *ecclésiastique*, consiste dans l'approbation de toutes les religions, comme étant toutes bonnes et propres à conduire leurs partisans au salut. C'est cette espèce de tolérance que l'Eglise ou la religion catholique rejette comme essentiellement inconciliable avec la vérité; et c'est ce qui soulève contre elle non-seulement les impies et les incrédules qui n'ont aucune religion et qui ne croient pas même qu'il y ait un Dieu, mais tous les sectaires de toutes les religions différentes de la catholique qu'ils osent traiter de cruelle, de barbare, d'ennemie des hommes qu'elle envoie tous à l'enfer, parce qu'ils ne peuvent penser comme elle sur les dogmes de la foi, par la plus meurtrière intolérance. Or c'est cette intolérance même de la religion catholique, touchant le dogme, qui forme une des preuves les plus éclatantes et les plus victorieuses de sa divinité et conséquemment de sa vérité exclusive. Elle ne pourrait tolérer théologiquement la moindre erreur en ce genre, sans outrager l'Etre suprême dans sa vérité qui lui est essentielle, et par conséquent dans son essence et dans tout lui-même, car tout est un en Dieu, cet Etre infiniment simple, qui exclut toute composition comme toute division de parties. Si un dogme révélé de Dieu, pouvait n'être pas vrai, il cesserait d'être Dieu, puisqu'il cesserait d'être vrai et la vérité même par essence. Il cesserait d'être vrai, puisqu'il aurait révélé le mensonge. Il cesserait donc d'être Dieu, puisque Dieu est nécessairement vrai et infiniment parfait en tout genre de perfections.

Il est donc impossible que l'Eglise catholique tolère d'une tolérance d'approbation et de participation la moindre erreur dogmatique, puisqu'elle ne croit aucun dogme et n'en propose aucun à la croyance de ses enfants que parce qu'elle est infailliblement certaine qu'il est révélé de Dieu. Elle ne pourrait donc approuver un dogme contraire sans se contredire grossièrement elle-même et mettre Dieu en contradiction avec lui-même, puisque dans cette supposition elle nous le représenterait comme l'auteur de deux révélations contraires et inconciliables. Elle est donc obligée d'enseigner à ses enfants tous les dogmes qu'elle a reçus de Dieu et de condamner tous les dogmes contraires, comme étant nécessairement faux et réprouvés de Dieu pour cela seul qu'ils sont opposés à la révélation divine. Elle ne pourrait donc en approuver aucun sans se rendre coupable d'une prévarication qui en ferait une adultère et une infâme prostituée; ce qui répugne à son infaillibilité et à son indéfectibilité, privilè-

ges augustes dont elle se glorifie avec raison, puisqu'elle en a pour garants les promesses les plus claires et les plus précises de son divin Epoux. Et voilà pourquoi elle a toujours été, comme elle le sera toujours, intolérante, repoussante, inflexible à l'égard des partisans de tout dogme contraire au dépôt de ses révélations, c'est-à-dire aux vérités que Dieu lui a révélées, et dont il l'a établie la gardienne, la dépositaire, la colonne et l'appui. Cela est dans la nature de la chose, et cette roideur que les ennemis de l'Eglise catholique lui reprochent avec tant d'injustice fait son éloge et sa gloire; jamais elle n'a molli et ne mollira jamais; fallût-il tout sacrifier et tout perdre, elle perdra et sacrifiera tout jusqu'à la consommation des siècles, plutôt que d'abandonner la doctrine qu'elle a reçue de son divin auteur, parce qu'elle est immuable comme il l'est lui-même : *Ego Deus et non mutor.* (Malach., III.) Et de là l'extrême éloignement que les Pères de l'Eglise ont toujours témoigné pour les assemblées des hérétiques, de peur qu'en se trouvant avec eux ou même après eux dans un même temple pour y faire leurs prières et y exercer les autres actes de religion, ils ne donnassent à entendre qu'ils communiquaient avec eux dans les dogmes de la loi et l'usage des choses saintes.

Léonce, évêque arien d'Antioche, offre aux prêtres Flavien et Diodore, qui conduisaient les catholiques d'Antioche durant l'exil de saint Mélèce, le véritable pasteur de cette grande ville, la liberté de faire leurs assemblées dans l'Eglise où il faisait les siennes avec quelques ariens; mais les deux saints prêtres n'acceptent la proposition qu'en prenant les précautions nécessaires pour empêcher de croire qu'il y eût entre eux et les ariens une communication de foi ou de culte; et, malgré ces précautions, les autres catholiques de la ville nommés eustathiens, refusent constamment d'aller faire le service divin dans l'Eglise de Léonce, tant ils craignent que cette condescendance pour les hérétiques ariens ne soit regardée comme une marque de communication avec eux dans les choses saintes. Saint Athanase vient à Antioche et il y autorise la conduite des eustathiens, en se rendant à leurs assemblées dans des maisons particulières, sans vouloir assister à celles des autres catholiques de la ville dans l'Eglise de l'évêque arien. Saint Ambroise n'est pas d'un avis différent du grand Athanase. L'impératrice Justine, protectrice déclarée des ariens, lui demande de permettre que ces sectaires aient la liberté de s'assembler dans son Eglise de Milan, pour y célébrer la fête de Pâques, et l'intrépide évêque aime mieux s'exposer lui et son troupeau à la persécution d'une princesse altière et vindicative que de lui accorder la permission qu'elle lui demande. Cette même princesse veut faire dresser un édit pour accorder aux mêmes hérétiques la permission de tenir leurs assemblées de religion, et Bénévole, son secrétaire, a le courage de lui refuser sa plume, aimant mieux perdre sa charge et

s'exposer à tous les périls que de faire une chose contraire à sa conscience. Saint Gaudence, évêque de Bresse, loue cette action de Bénévole comme la marque d'une constance héroïque, qui sait sacrifier la gloire d'être homme d'Etat à la conservation de la vie de l'âme.

Gainas, arien et général des armées de l'empereur Arcade, si puissant qu'il se fait redouter de son maître lui-même, demande à saint Jean Chrysostome la permission pour ceux de sa secte d'exercer leur culte dans quelque une de ses églises, et il ne peut l'obtenir malgré tout l'appareil de la puissance impériale, dont il est le dépositaire, qui plaide en sa faveur.

Écoutez encore saint Hilaire parlant aux catholiques, qui aimaient mieux s'assembler dans les églises des ariens que de quitter les lieux où ils avaient coutume de prier pour aller faire leurs prières ailleurs. « Vous faites mal, leur dit ce grand évêque, vous faites mal, de tant aimer les murailles, de respecter l'Eglise dans les bâtiments, de faire valoir, sous ce prétexte, le nom de paix ; peut-on douter que l'Antechrist ne doive s'asseoir dans les mêmes lieux ? »

Mais, d'où pouvait donc venir ce courage intrépide des Pères de l'Eglise à refuser leurs temples aux sectaires, et à ne point vouloir prier dans un même lieu avec eux, malgré leur amour pour la paix et leur charité vraiment fraternelle pour tous les hommes ; malgré les prières et les menaces des puissances de la terre qu'ils avaient tant d'intérêt de ménager pour le bien même de la religion ? D'où pouvait leur venir ce courage inflexible ? De la persuasion intime où ils étaient qu'il n'est jamais permis d'approuver l'erreur et d'y participer, et de la crainte où ils étaient encore qu'en les voyant prier dans un même lieu avec les hérétiques, quoique séparément et en temps différents, on ne crût qu'ils approuvaient leurs erreurs, et que l'identité du lieu qui les renfermerait les uns et les autres ne fût prise par le vulgaire pour une communion dans les choses saintes et une identité de croyance. Telle était la vraie cause de l'antipathie des Pères de l'Eglise pour les assemblées des hérétiques et de leur fermeté incorruptible à leur refuser les temples des catholiques pour y exercer leur culte.

Ils ont donc été persuadés qu'ils ne pouvaient approuver directement ni indirectement l'erreur, et ils ont porté la délicatesse sur ce point jusqu'à se croire obligés de s'abstenir de tout signe extérieur, d'approbation et de participation, même équivoque et susceptible d'une bonne, comme d'une mauvaise interprétation, telle que la prière dans un même temple avec les hérétiques, qu'on peut très-bien interpréter d'une simple présence locale et sans aucune approbation de leurs erreurs. Ils ont cru qu'ils étaient obligés de condamner hautement toutes les erreurs contraires à la foi et à témoigner par leur conduite comme par leurs discours et leurs écrits que dans le parti de l'erreur il n'y a ni foi divine, ni vérité salutaire, ni

salut à prétendre. Ils ont cru qu'il n'y a ni prières, ni promesses, ni menaces, ni danger, ni persécution, aucune circonstance possible qui puisse autoriser personne à approuver l'erreur, à y participer et à s'en rendre complice. Ils ont cru que la vérité étant essentiellement une et indivisible, elle était conséquemment essentiellement ennemie de l'erreur, incompatible avec l'erreur opposée, et qu'il n'était conséquemment aussi, ni libre, ni possible à personne de reconnaître une vérité révélée dans un dogme, sans condamner le dogme contraire comme insociable avec cette vérité. Et c'est ce que l'Eglise tout entière a toujours cru et croit encore aujourd'hui avec eux et comme eux.

Elle croit, cette fidèle épouse de Jésus-Christ, son divin époux, son chef, son guide, son docteur et son législateur suprême, elle croit imperturbablement que tous ses articles de foi sont autant de vérités émanées de Dieu, révélées de Dieu et proposées à croire comme telles par son ministère à tous les chrétiens. Elle croit donc aussi que ces vérités sont éternelles, inaltérables, inmutables, invariables. Elle croit donc aussi qu'elle est obligée de les proposer telles qu'elle les a reçues, et qu'il n'est pas à son pouvoir de les changer, de les altérer, de les corrompre. Elle croit donc encore qu'il est de son devoir, et de son devoir indispensable de condamner tous ceux qui les changent, qui les altèrent, qui les corrompent sans qu'elle puisse, sous quelque prétexte que ce soit, mollir, se relâcher, user d'aucune tolérance d'approbation sur ce point.

Il y a plus encore, et c'est que l'Eglise ne pourrait approuver la moindre erreur contre la foi, non-seulement sans se déshonorer, se trahir, se contredire, s'anéantir elle-même, mais sans s'élever au-dessus de la Divinité qui, toute-puissante qu'elle est, ne peut ni changer, ni altérer, ni corrompre les vérités révélées, puisqu'elles sont éternelles, nécessaires et inmutables comme elle. Heureuse impuissance qui distingue si glorieusement la religion catholique de toutes les sectes étrangères dont le propre caractère est l'inconsistance, la confusion, la variation, parce qu'elles n'ont pas dans l'autorité divine un point fixe de réunion.

La religion catholique est donc essentiellement intolérante en matière de dogme, et cette sorte d'intolérance est la preuve certaine de sa divinité ainsi que de sa vérité : vous venez de le voir. La religion catholique est encore intolérante dans sa morale, et son intolérance en ce point prouve encore sa divinité : vous l'allez voir dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Qu'il y ait entre le bien et le mal moral une différence essentielle, intrinsèque, nécessaire, antérieure à toutes les conventions humaines et absolument indépendante d'elles, c'est une vérité de sentiment, si profondément gravée dans le cœur de l'homme qu'il faudrait le dénaturer et détruire sa

constitution essentielle pour la révoquer en doute. L'homme sent qu'il a une âme, et dans cette âme des facultés ou des puissances dont l'une, qui est l'esprit ou l'intelligence connaît, juge, raisonne, combine, réfléchit, tire des conséquences et des inductions; l'autre, qui est la volonté, envisage une fin, se propose un but, prend un parti, se détermine et agit en conséquence de sa détermination. Il sent aussi qu'il existe des rapports nécessaires des hommes envers Dieu, leur Créateur, et des hommes entre eux dont le résultat est un ordre invariable de devoirs des hommes à l'égard de Dieu et des hommes entre eux. Il sent qu'il doit à Dieu le respect, l'adoration, la reconnaissance, l'amour, la confiance, la fidélité à son service, l'obéissance, la soumission à tous ses ordres et à toutes ses volontés. Il sent qu'il doit à ses semblables et à ses frères la charité fraternelle, le support, l'aide, l'assistance dans tous leurs besoins spirituels et corporels, tout ce qui peut dépendre de lui selon le degré de sa force et l'étendue de ses facultés pour contribuer à les rendre heureux.

Il faut donc reconnaître des moyens efficaces pour discerner le bien et le mal moral, des caractères évidents du vice et de la vertu, de la bonté ou de la malignité des actions humaines, des principes de mœurs et de moralité, des règles de sentiments et de conduite, des maximes sûres pour agir et faire que toutes ses actions soient bonnes et irrépréhensibles, louables et méritoires, agréables aux yeux de Dieu, ce Dieu trois fois saint, et dignes de ses récompenses. Sans cela, il faudrait dire que toutes les idées du juste et de l'injuste, du bien et du mal moral, du vice et de la vertu, ne sont que des préjugés de l'éducation et des inventions de la politique. Il faudrait décharger l'homme de tout devoir, lui permettre toutes sortes de crimes en ne lui faisant envisager les remords de sa conscience, qui lui reprochent une méchante action, que comme des terreurs paniques et des censeurs aussi ridicules qu'importuns. Il faudrait dire à l'homme que son bien-être physique est son unique loi, qu'il peut faire tout ce qui lui plaît davantage, chercher son bonheur aux dépens de celui des autres, et que tout ce qu'il fait n'est que le jeu alternatif d'un pur mécanisme qui ne laisse à ses actions ni mérite ni démérite dans l'ordre moral. Il faudrait avoir le courage de soutenir que les actions les plus opposées entre elles sont toutes indifférentes et que c'est une chose absolument égale de bénir et de louer l'Être suprême ou de le maudire et de le blasphémer, d'assister le pauvre ou de le laisser mourir de faim, de protéger ou d'opprimer le faible, de pardonner généreusement à un ennemi ou de trahir et d'immoler ses propres amis, d'égorger son père et son souverain, ou de les défendre aux dépens de sa vie : que d'horreurs !

Il faut donc reconnaître des principes de moralité, des maximes de conduite, des rè-

gles directives des sentiments et des actions de l'homme, pour le rendre juste, innocent, agréable à Dieu et digne d'être heureux par sa possession même, s'il a soin de conformer jusqu'à la fin ses pensées, ses sentiments, ses désirs et ses actions à ces règles immuables de la justice, de la sainteté, du mérite des actions humaines. Mais où les trouver, ces principes immuables de moralité, ces règles sûres et invariables de la bonté des actions humaines ? Sera-ce dans la religion purement naturelle, cette religion que nous dicte la raison et que nous ne connaissons que par ses seules lumières ? Je n'ai garde d'en contester les avantages, ni de lui retrancher aucune de ses prérogatives. Elle nous donne, j'en conviens, la connaissance de la Divinité et du culte qui lui est dû jusqu'à un certain point. Elle ne nous laisse pas ignorer les sentiments de respect, d'adoration, de reconnaissance, d'amour, de fidélité, de dépendance, que nous devons au suprême Auteur de tous les êtres, de qui nous tenons tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons, tout ce que nous pouvons. — Le rationaliste connaît, je le veux, quelque chose de la nature de Dieu et de ses attributs, cette puissance, cette sagesse, cette bonté bienfaisante qui brillent d'un si vif éclat dans la structure et la régie de l'univers. A ces traits lumineux, émanés du sein même de la lumière et lancés par la main du suprême modérateur de la nature, qui ne reconnaît un maître également puissant, sage et bon ? Mais qui s'élèvera par les seules forces de sa raison jusqu'aux secrets ressorts de sa puissance, de sa sagesse, de sa justice, de sa bonté, de sa providence, de sa sainteté ? Qui connaîtra tous les devoirs de l'homme envers Dieu, envers lui-même et envers ses semblables, tous les préceptes nécessaires pour former les mœurs, mener une vie constamment bonne et parvenir au bonheur qui en est le terme ? Qui pourra savoir la nature, la forme, toutes les conditions du culte que le Créateur exige de l'homme, pour qu'il puisse lui plaire et l'élever comme un encens d'agréable odeur jusqu'à son trône sublime ? Qui pourrait encore se former une juste idée de la pureté des motifs qui doivent animer constamment toutes les actions humaines, afin qu'elles lui soient agréables et dignes de ses récompenses éternelles ? Hélas ! si nous ouvrons les annales du monde, nous y verrons avec douleur que toutes les religions que l'on y professa dans tous les temps, parmi les peuples mêmes les plus savants et les plus policés, depuis qu'ils eurent perdu la trace des premières traditions, furent autant de religions charnelles et toutes corrompues dans leur morale, qui ne tendait qu'à plaire aux sens, à flatter la chair, à contenter l'imagination, à satisfaire les goûts et les penchants les plus déréglés, à assouvir les passions les plus honteuses, à se plier non-seulement aux faiblesses de l'humanité, mais aux vices, aux désordres, aux excès effrénés des hommes les plus corrompus. Chez eux le liberti-

nage le plus consommé n'était pas seulement toléré et permis, il était en honneur et mis en action; il devenait un exercice religieux, propre à honorer les dieux et consacré par leur exemple. Tout chez eux n'était qu'orgueil, ostentation, vanité, volupté, ivresse des sens, fureur d'ambition, rage de primer et de dominer. Il s'en trouvait d'assez méchants par principes pour croire qu'ils pouvaient se faire un degré des crimes les plus atroces pour monter au faite de la gloire. Les plus grands génies, les philosophes les plus fameux n'étaient point exempts de la contagion. Il n'en est aucun qui n'ait soutenu quelque opinion absurde ou quelquel erreur grossière et funeste à la pureté des mœurs. Nul d'entre eux ne connaissait ni la laideur et toute la difformité des vices, ni la beauté et tous les charmes de la vertu, ni ces chastes plaisirs, ni ces douceurs célestes, ni cette joie pure, ni cette paix intime et ineffable de l'âme que l'on goûte dès ce monde en la cultivant, ni ces biens invisibles, durables et permanents à jamais qui en seront la récompense dans l'autre. Leur raison faible, malade, corrompue, ne pouvait les élever si haut; c'était l'ouvrage de la religion surnaturelle et révélée, de la religion chrétienne et catholique. Car, il ne suffit pas d'être chrétien pour marcher sûrement dans la voie du salut. Comme la religion chrétienne se divise en plusieurs branches ou sociétés, on ne peut se sauver si l'on n'est membre de celle de toutes ces sociétés qui est la véritable épouse de Jésus-Christ et la dépositaire de toutes les vérités spéculatives et morales dont la croyance et la pratique sont également nécessaires au salut. Or, Jésus-Christ n'a qu'une épouse, et il ne peut en avoir plusieurs. S'il en avait plus d'une, il serait contraire à lui-même, en se partageant entre deux épouses, deux Eglises contradictoirement opposées l'une à l'autre dans leurs dogmes.

Il ne suffit donc pas d'être chrétien pour être sauvé; il faut vivre et mourir dans le sein de cette Eglise à laquelle Jésus-Christ a donné le tendre nom de son épouse, qu'il a formée de son côté ouvert en mourant sur la croix, et dont il avait dit pendant sa vie : *J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie, il faut aussi que je les amène; elles entendront ma voix, et il n'y aura plus qu'une seule bergerie et un seul pasteur.* (Joan., X.) C'est celle-là même que les prophètes et les apôtres nous peignent sous les plus douces et les plus nobles images. Elle est, selon eux, et d'après les riantes peintures qu'ils nous en font, la ville sainte, le temple auguste, la maison de Dieu même. Dans un saint ravissement qui le transporte au-dessus de lui-même, le disciple bien-aimé la voit enfanter les nations, et réunir autour d'elle, sur sa tête et sous ses pieds, tout l'éclat lont brillent les astres du firmament. (Apoc., XII.) Souvent l'apôtre saint Paul la considère comme un corps dont Jésus-Christ est le chef, quelquefois comme un édifice dont le Saint-Esprit est l'archi-

tecte, et d'autres fois comme la colonne et le soutien de la vérité. Toutes ces images, tous ces symboles nous disent bien clairement que l'Eglise est un royaume que Jésus-Christ a conquis, et qu'il gouverne sous l'étendard d'une même foi, d'une même pureté de mœurs, d'une même sainteté de vie, et où tout se rapporte à une parfaite unité; et c'est pour cela même que le grand Apôtre des nations conquises à Jésus-Christ, leur recommande si expressément de garder soigneusement *l'unité de l'esprit par le lien de la paix, en sorte qu'il n'y ait parmi eux qu'un esprit, comme il n'y a qu'un corps, qu'un Seigneur, qu'une foi, qu'un baptême.* (Ephes., IV.)

Il n'y a donc qu'une foi, qu'une croyance, qu'une religion surnaturelle et divine, qui enseigne toutes les vérités révélées de Dieu et nécessaires au salut; et cette religion privilégiée c'est la religion catholique exclusivement à toute autre. Elle seule nous donne de justes idées et de Dieu et de ses attributs divins, et des hautes destinées de l'homme et des devoirs multipliés qu'il faut qu'il accomplisse pour y parvenir, et de la manière de leur accomplissement, et de la pureté des motifs qui doivent animer toutes ses actions, non-seulement pour qu'elles soient bonnes, mais pour qu'elles soient bien faites et méritoires des récompenses éternelles qui leur sont promises. Elle seule nous apprend à haïr le péché et à l'expié comme on doit le faire, pour en obtenir le pardon. Ce n'est qu'à sa lumière que l'on voit toute la beauté, tous les charmes de la vertu, et toute la laideur, toute la difformité du vice; elle ne fait grâce à aucun, et instruits à son école, armés de son flambeau, tous ses vrais disciples les reconnaissent avec un discernement admirable à travers les voiles dont ils s'enveloppent, ils les reconnaissent pour les éviter et les fuir; leur aspect les fait trembler, ils n'en peuvent supporter l'image; ils en craignent jusqu'à l'ombre même et les plus légers soupçons, les plus minces apparences.

Telle est la sainte délicatesse et l'inflexible rigidité de la religion catholique sur la pureté de la morale. Il n'est donc pas en son pouvoir de donner son suffrage à un seul point de morale corrompue, à une seule action vicieuse, puisqu'elle est nécessairement sainte et nécessairement une, et qu'elle cesserait de l'être, si elle pouvait approuver la moindre maxime contraire à la pureté des mœurs. Elle cesserait d'être sainte, cette épouse sans tache, sans ride, digne du céleste Epoux, puisqu'elle approuverait une morale impure qui la noircirait en la déponillant de cette blancheur qui la rendait si chère aux yeux jaloux du Dieu trois fois saint, qui ne peut souffrir la moindre tache dans les objets de son amour. Elle cesserait d'être une, puisqu'elle donnerait pour vraies, bonnes et sûres des maximes morales contradictoires et par conséquent inconciliables et nécessairement opposées entre elles. Elle cesserait encore d'être infaillible dans ses

jugements dogmatiques, et donnerait un démenti formel à son divin Epoux, qui lui a promis que les portes de l'enfer ne prévaudraient jamais contre elle, et qu'il serait toujours avec elle, sans la moindre interruption, pour l'éclairer, la soutenir, l'assister et l'empêcher de tomber dans l'erreur.

L'Eglise catholique est donc nécessairement intolérante, parce qu'elle est la seule fondée par Jésus-Christ pour être la dépositaire des vérités par lesquelles seules il a résolu de sauver les hommes, et la seule aussi qui est demeurée attachée à la religion primitive que le Créateur avait enseignée au premier homme. Il n'y avait d'abord qu'une seule religion dans le monde, et il n'y en aurait jamais eu qu'une, si cette religion primitive et unique n'avait été altérée, corrompue, défigurée par les passions des hommes. Jésus-Christ a rétabli cette religion primitive dans sa première pureté, et a voulu que l'Eglise catholique fût le centre de cette unité en enseignant toutes les vérités qui conduisent au salut, et en condamnant toutes les erreurs contraires. Elle n'en peut donc tolérer aucune, et cette tolérance ne serait pas seulement de sa part, un violent audacieux des ordres de son divin Epoux, mais encore le comble de la contradiction et de l'absurdité, qui lui ferait approuver un monstrueux assemblage de dogmes contraires et foncièrement inalliables entre eux. Elle ne peut donc en tolérer aucune, et son intolérance à cet égard n'est en elle ni rigueur, ni barbarie, ni cruauté, c'est l'effet de son zèle pour la vérité, et de son tendre amour pour les hommes qu'elle ne veut et ne peut tromper en leur laissant croire des dogmes meurtriers qui les perdraient pour toujours ; c'est la preuve de sa divinité.

Ah ! elle est donc divine cette religion sainte que nous avons le bonheur de professer vous et moi, cette Eglise catholique qui nous enfante spirituellement, et dans le sein de laquelle nous avons eu l'avantage de renaître en Jésus-Christ, le Sauveur du genre humain ; elle a Dieu pour auteur, elle émane du sein de Dieu même, et c'est un Dieu divinement envoyé par son Père, qui nous est venu l'apporter sur la terre. Révérons-la donc comme un présent descendu d'en haut, et le plus riche présent que le ciel ait pu faire à la terre, puisqu'il a fait marcher tous les biens à sa suite, et qu'avec elle nous sont venus les remèdes ou les adoucissements à tous nos maux de l'esprit et du corps, les consolations intérieures et les douceurs secrètes qui détrempent toutes nos amertumes, la joie, cette joie pure qui est un des fruits du Saint-Esprit, cette paix intime et ineffable de l'âme qui surpasse tout sentiment, comme elle est au-dessus de toute expression, toutes les richesses de la grâce en ce monde et la ravissante perspective de la gloire qui nous est réservée dans l'autre, et que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON LV.

Pour le vingtième dimanche après la sainte Trinité.

SUR LE PARDON DES INJURES.

Serve nequam, omne debitum dimisi tibi, nonne ergo oportuit et te misereri conservi tui sicut et ego tui miserius sum. (Matth., XVIII.)

Méchant serviteur, je vous ai remis votre dette tout entière, ne deviez-vous donc pas avoir compassion de votre co-serviteur, comme j'ai eu compassion de vous.

Tremblez, âmes dures et vindicatives. C'est à vous que s'adresse un reproche si accablant ; et c'est Dieu, le suprême arbitre de vos destinées, qui vous le fait dans son courroux, ce désolant reproche, dont vous ressentirez un jour les plus cruels effets. Oui, en refusant avec un cœur de bronze et des entrailles de fer le pardon des légères fautes que vos frères ont pu commettre contre vous, Dieu refusera constamment de vous pardonner les fautes innombrables dont vous ne cessez de vous rendre coupables envers lui, puisqu'autant qu'il est bon, indulgent et miséricordieux envers ceux qui pardonnent volontiers les injures qu'ils ont reçues de leurs frères, autant il est immiséricordieux, implacable et sévère à l'égard des vindicatifs obstinés.

Mais est-il donc nécessaire de faire gronder sur vos têtes le tonnerre du Tout-Puissant pour vous forcer au moins par la crainte de pardonner ; ne doit-il pas suffire de vous y engager par la vue de la bassesse attachée au ressentiment et à la vengeance des injures, et par celle de la grandeur inséparable du pardon et de l'oubli des injures ? C'est ce que je me propose dans ce discours : voici mon dessein.

Il n'est rien de plus bas que le ressentiment et la vengeance des injures : vous le verrez dans mon premier point. Il n'est rien de plus grand que le pardon et l'oubli des injures : vous le verrez dans mon second point. La bassesse de la vengeance et la grandeur du pardon des injures : voilà donc tout mon dessein. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT

Il n'est rien de plus bas que le ressentiment et la vengeance des injures, soit qu'on les considère du côté de leurs causes, soit qu'on les envisage par rapport à leurs effets.

Du côté de leurs causes, ils prennent leur source dans un amour-propre excessif, qui sent vivement les injures les plus légères, dans une lâche faiblesse, qui n'en peut souffrir aucune, dans un défaut de raison, de religion et de foi qui ne respecte aucun devoir.

Par rapport à leurs effets, le ressentiment et la vengeance des injures sont injustes envers Dieu, envers ceux qui en sont les objets, envers la société, envers ceux mêmes qui s'y abandonnent.

1° Je dis d'abord que la vengeance prend sa source dans un amour-propre excessif,

qui sent vivement les injures les plus légères. Car pourquoi ces vives sensations qu'on éprouve au dedans de soi, à l'occasion de ces injures qui ne sont qu'extérieures, sinon parce qu'on s'aime excessivement soi-même, et que l'amour-propre blessé sent d'autant plus vivement sa plaie, qu'il est moins modéré? Oui, c'est lui, cet amour-propre enté dans le fond de notre nature corrompue qui se blesse des plus petites choses qui le contrarient et qui s'opposent à ses intérêts, à ses commodités, à ses goûts, à ses inclinations, à ses désirs, à ses desseins, à ses entreprises, à ses volontés. Et de là ces dégoûts, ces répugnances pour les contradicteurs, ces plaintes, ces murmures, ces blâmes, ces reproches, ces censures malignes de leur conduite, ces interprétations sinistres de leurs actions les plus innocentes, ces médisances, ces calomnies, ces animosités, ces haines implacables, ces projets de vengeance, ces efforts pour se venger, cette faiblesse pleine de lâcheté qui ne peut rien souffrir.

2° Esclave de l'amour-propre qui le domine et l'aveugle, le vindicatif est bien résolu de ne pas souffrir que personne l'offense impunément, et loin de voir dans cette disposition superbe, une véritable faiblesse, incapable de souffrir les moindres injures, la patience qui les endure n'est à ses yeux malades qu'un défaut de courage et une honteuse lâcheté. S'il s'aimait moins, il serait plus clairvoyant sur lui-même, et ne voyant, dans les deux substances qui le composent, qu'un assemblage de misères, de vices, de défauts de toute espèce, il croirait que la gloire lui est étrangère, prendrait l'opprobre pour son partage, et souffrirait patiemment les injures; mais parce qu'il s'aime éperdument lui-même, les moindres outrages lui sont insupportables, et il en regarde les auteurs comme autant d'ennemis contre lesquels il faut qu'il s'arme et qu'il doit poursuivre de toutes ses forces. Quelle bassesse! Elle prend sa source dans la plus lâche faiblesse qui ne peut souffrir aucune injure, et dans un défaut de raison.

3° Car enfin, que nous dit-elle, cette raison, quand nous l'écoutons dans le calme et le silence des passions turbulentes qui étouffent sa voix et nous empêchent de l'entendre? Elle nous dit qu'il existe un ordre moral fondé sur des principes aussi clairs qu'immuables, et que d'après ces principes analogues à la nature de l'homme doué d'intelligence, ce rayon émané de la suprême intelligence, il n'est pas permis à l'homme de se venger des injures, parce que la vengeance n'est pas le fruit de la vertu, mais l'ouvrage du vice et des passions déréglées. L'orgueil, la vanité et la vaine ostentation, la haine, la colère, la rage, la fureur, l'égoïsme, la bonne opinion de soi-même et le mépris des autres : voilà les monstres qui lui donnent naissance, ce sont eux qui la conçoivent, qui l'enfantent, qui la font croître et l'animent contre ses victimes, au point de les lui faire immoler sans pitié. De

tels forfaits sont-ils dictés par la raison? Sont-ils avoués par la religion et la foi du chrétien?

4° Ah! la religion du chrétien est une religion toute d'amour, de charité, de tendresse pour tous les hommes, sans aucune exception de domestiques ou d'étrangers, d'amis ou d'ennemis, de bienfaiteurs ou de persécuteurs. Elle n'enseigne, ne prêche, n'inculque, ne commande que la dilection mutuelle, le support les uns des autres, la paix, l'union, la concorde, l'assistance mutuelle, dans tous les besoins de l'esprit et du corps, l'indulgence, le pardon le plus sincère, la miséricorde la plus étendue. Et voilà ce qui la distingue si glorieusement de toutes les autres religions : voilà la marque caractéristique du chrétien.

L'infidèle, le païen, croit qu'il n'est pas possible de pardonner vraiment une injure et d'aimer cordialement un ennemi. Le juif, il est vrai, ne peut disconvenir que sa loi ne l'oblige de pardonner les injures et d'aimer ses ennemis, mais il a grand soin de restreindre cette loi générale à ses frères et aux hommes de sa nation. Le chrétien seul se glorifie de la loi qui lui fait un devoir du pardon des injures et l'oblige d'aimer tous les hommes comme ses frères, sans en excepter ses plus grands ennemis. Ouvrons le code évangélique et voyons si le suprême législateur des chrétiens pouvait leur recommander le pardon des injures et l'amour des ennemis d'une manière plus précise et en même temps plus touchante et plus tendre.

Vous aimerez, leur dit-il, votre prochain comme vous-mêmes et comme je vous ai aimés moi-même, je vous l'ordonne et c'est là mon commandement par excellence, le commandement nouveau que je vous fais : *Hoc est praeceptum meum... mandatum novum do vobis. (Joan., XV.) Je vous le dis, aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre Père céleste, qui est miséricordieux envers les ingrats comme envers ceux qui sont sensibles à ses bienfaits et qui fait luire son soleil sur les méchants comme sur les bons. (Matth., V.)*

Ecoutez, vindicatifs, c'est Dieu qui parle et qui vous ordonne d'aimer tous les hommes et jusqu'à vos plus cruels ennemis comme il les aime lui-même, sous peine d'exclusion de son royaume et du bûnit essaim de ses enfants chéris. C'est lui qui vous commande d'oublier les injures, de pardonner les outrages, de rendre le bien pour le mal, de prier pour vos persécuteurs et vos calomniateurs, de combler de bénédictions ceux qui vous maudissent; et ce n'est qu'à cette condition qu'il vous promet de vous pardonner à vous-mêmes toutes les offenses que vous avez commises contre lui, et de vous traiter comme ses bien-aimés enfants. Ah! si vous reconnaissez dans des ordres si précis la voix et les expressions de votre Dieu et que vous n'abandonniez pas pour toujours

le projet détestable de la vengeance, vous renoncez donc à la qualité glorieuse de ses enfants, vous renoncez à ses grâces, à ses miséricordes, à ses bienfaits, à son royaume; vous ne voulez plus l'avoir ni pour père, ni pour récompense et pour rémunérateur; vous voulez qu'il vous juge dans toute sa rigueur et qu'il soit aussi impitoyable envers vous que vous l'êtes envers vos frères; vous méprisez sa majesté, vous outragez sa bonté et vous n'êtes pas seulement indociles, irréligieux et ingrats, mais encore injustes envers lui.

5° N'est-ce donc pas être injuste envers Dieu que d'usurper ses droits et ses droits incommunicables, qu'il ne partage avec personne, qu'il s'est réservés à lui seul, qui forment son apanage et qui sont inséparables de la souveraineté de son domaine sur toutes ses créatures? Tel est le droit de la vengeance, Elle est à moi, dit le Seigneur lui-même, et je punirai quand il sera temps : *Mea est ultio, et ego retribuam.* (*Deuter.*, XXXII.) Le vindicatif qui punit de son autorité propre les injures qu'on lui a faites, se rend coupable envers Dieu d'une injustice d'autant plus grande que Dieu est plus jaloux du droit de la vengeance, comme attaché à son souverain domaine exclusivement à tout autre et qui sera punie avec une sévérité, dont les proportions seront prises sur la hauteur de la majesté suprême insolemment outragée et sur l'immensité de son domaine absolu : *Qui vindicari vult, a Domino inveniet vindictam.* (*Eccli.*, XXVIII.) Le vindicatif injuste envers Dieu, dont il usurpe les droits, injuste envers ceux qui sont les objets de ses vengeances.

6° On vous a offensé, dites-vous, vindicatif, et l'injure qu'on vous a faite ne mérite point de pardon; il faut nécessairement que vous en tiriez vengeance, votre réputation l'exige, il y va de votre gloire, votre honneur y est essentiellement intéressé?

Mais d'abord, est-il bien vrai que l'injure qui vous fait jeter les hauts cris soit aussi grave que vous aimez à vous la représenter? Et d'ailleurs n'y avez-vous point donné occasion? Ne vous l'êtes-vous point attirée par votre faute? Ne la méritez-vous point par quelque endroit? Je veux que l'injure dont vous vous plaignez soit telle que vous la croyez et plus grande encore. Je veux que celui qui vous l'a faite soit un traître, un perfide, un ingrat chargé de vos bienfaits qui, pour toute reconnaissance, a lancé contre vous le trait meurtrier de la plus noire et de la plus atroce calomnie. Je le veux, et je dis que sa méchanceté ne vous autorise point à vous venger de lui, et qu'en vous livrant à la vengeance, vous êtes injuste à son égard, malgré tous ses torts envers vous; pourquoi?

C'est : 1° parce que vous êtes obligé de l'aimer, quoique votre ennemi, et que si vous êtes obligé de l'aimer il a donc encore des droits sur votre cœur, tout votre ennemi qu'il est, et que, s'il a encore des droits sur votre

cœur, vous ne pouvez le haïr et vous venger de lui, sans les violer, ces droits, ni par conséquent sans vous rendre injuste envers lui, puisque tout violement de droit est une injustice certaine. C'est : 2° parce que vous n'avez pas droit de vous venger de votre autorité privée, l'ordre essentiel des choses y résiste; personne n'est juge dans sa propre cause; on s'aime trop soi-même, et l'on est trop porté à se flatter pour tenir la balance dans un juste équilibre; mais si vous n'avez pas droit de vous venger de votre autorité privée, votre ennemi a droit conséquemment de n'être pas puni de vous par cette même autorité; vous vous rendez donc coupable d'injustice envers lui, quand vous le punissez en effet, et sans respecter ses droits. C'est : 3° parce que le prochain n'est responsable de sa conduite qu'à Dieu seul et aux dépositaires de son autorité par rapport à lui; c'est à ces tribunaux qu'il a droit d'appeler, et auxquels vous devez le renvoyer ou le citer vous-même. Loin de vous montrer si sage et si équitable envers lui, vous vous établissez vous-même son juge, vous le citez à votre propre tribunal, vous l'accusez, vous le jugez, vous le condamnez, vous le punissez en ne prenant conseil que de votre haine, votre rage, votre fureur contre lui : vous êtes donc injuste envers lui. C'est enfin parce que Dieu a pris sous sa sauvegarde celui dont vous vous vengez, et que par votre vengeance vous l'arrachez avec autant de violence que d'injustice à l'asile auquel il a droit. Vous êtes donc injuste envers lui : vous l'êtes envers la société.

7° Celui qui fait l'objet de votre ressentiment est enfant et membre comme vous de cette société, puisqu'elle vous enfanta l'un et l'autre et qu'elle est votre mère commune. Vous lui appartenez donc tous les deux également, et elle a des droits incontestables sur l'un et sur l'autre. Vous devez donc les respecter, ces droits. Les respectez-vous en vous vengeant? Vous les violez de la manière la plus ouverte et la plus outrageuse. Elle seule a droit de vous faire justice des injures; et vous vous la faites à vous-même, au mépris de ses droits et de la défense qu'elle vous fait de vous venger; vous usurpez donc ses droits, vous méprisez ses défenses; vous vous élevez contre elle, vous la remplissez de troubles, vous la plongez dans l'amertume, vous lui percez le sein, vous lui déchirez les entrailles, hélas ! en lui arrachant ses enfants et ses membres que vous ne craignez pas d'immoler à votre barbare fureur. Vous êtes donc injuste envers elle, et plus encore envers vous-même.

8° Mon dessein n'est pas de vous tracer ici l'image du vindicatif; quel pinceau pourrait vous le rendre tel qu'il est? Je n'entreprendrai pas non plus de vous décrire tous les maux qu'il se fait à lui-même dès cette vie, où, devenant son propre bourreau, il s'immole sans cesse lui-même et se fait la première victime de la passion cruelle qui le possède. Je me borne aux maux qu'il

se prépare pour l'autre vie, et qui sont trop capables de vous convaincre de l'extrême injustice dont il se rend coupable envers lui-même en se livrant à cette barbare passion de la vengeance.

Rien de plus terrible et de plus propre à faire étouffer la cruelle passion de la vengeance que ce que les livres saints nous apprennent des châtimens réservés aux vindicatifs dans la vie future : Celui qui veut se venger, nous dit Dieu lui-même par la bouche de l'Ecclésiastique, tombera dans la vengeance du Seigneur, et Dieu lui réservera ses péchés pour jamais : *Qui vindicari vult, a Domino vindictam inveniet, et peccata illius servans servabit.* (Eccli., XXVIII.)

Méchant serviteur, s'écriera le souverain Juge des vivans et des morts, à la face de l'univers, en levant sur le vindicatif épouvanté, consterné, un œil d'indignation, de colère et de fureur, méchant serviteur, je t'avais remis avec une bonté magnanime les sommes immenses que tu me devais; eh! ne devais-tu donc pas en user de même à l'égard de tes co-serviteurs, en leur remettant généreusement les sommes qu'ils te devaient, touché de leur misère, attendri sur leur triste sort. Cependant, malgré leurs instantes prières, malgré leurs gémissemens et leurs larmes, malgré la promesse de te satisfaire pleinement, lorsque abattus à tes pieds ils te demandaient seulement d'avoir un peu de patience, tu n'as point voulu attendre un seul instant, et les prenant à la gorge, tu n'as pas rougi de les envoyer en prison. Barbare! le traitement que tu fis à tes frères, c'est celui-là même que ma justice et ma bonté même, mais ma bonté indignée, outragée, m'obligent de te faire aujourd'hui; car l'arrêt en est porté de toute éternité, et c'est un arrêt irrévocable qui subsistera toujours; un jugement sans miséricorde sera le partage de quiconque n'aura point fait miséricorde. Va donc, malheureux, va payer dans ces noirs cachots que le soleil n'éclairera jamais, la juste peine que méritent ton cœur de bronze et tes entrailles de fer.

Ah ciel! quel sera le trouble, l'effroi, la consternation, le désespoir du vindicatif à la vue de son juge, qui prononcera contre lui ce foudroyant arrêt. Et ne vous récriez pas contre la rigueur de la sentence. Reconnaissez-en plutôt la sagesse et la justice. Oui, reconnaissez qu'il n'est rien de plus sage et de plus équitable que le vindicatif reçoive de Dieu, le Père commun des hommes, le traitement qu'il a fait à ses frères. Reconnaissez qu'il est juste qu'il soit mesuré de la même mesure dont il se sera servi envers les autres, et que, n'ayant point voulu faire miséricorde à ses semblables, on refuse de la lui faire à lui-même. Reconnaissez que le châtimement, tout épouvantable qu'il est, n'excède pas les proportions qui existent entre la peine et le crime de la vengeance, ce crime aussi barbare qu'il est bas et honteux, soit qu'on l'envisage dans ses causes, soit qu'on le considère par rapport à ses effets. Dans

ses causes, il a pour principe un amour-propre excessif, qui ressent avec une vivacité extraordinaire les injures les plus légères, une faiblesse pleine de lâcheté qui ne peut rien souffrir, un défaut de raison, de religion et de foi, pour qui rien n'est sacré, et qui ne respecte aucune autorité, aucune loi, aucun devoir.

Par rapport à ses effets, il est injuste envers Dieu, dont il usurpe les droits incommunicables; envers ceux qui en sont les objets, qu'il maltraite de son autorité privée et sans aucun titre qui l'y autorise; envers la société, dont il opprime les membres sans son aveu et contre son gré; envers le vindicatif lui-même, qu'il tourmente de mille manières, et qu'il accable de maux et présents et à venir, et en ce monde et en l'autre, et pour le temps et pour l'éternité.

Il n'est donc rien de plus injuste, de plus indigne et de plus bas que la vengeance des injures : vous l'avez vu. Mais aussi, il n'est rien de plus grand que le pardon des injures : vous l'allez voir dans son second point.

SECOND POINT.

Dieu seul est véritablement grand : *Magnus Dominus* (Psal. XLVII), et la grandeur suprême est un des caractères exclusifs qui lui sont propres et qui le distinguent essentiellement de tout ce qui n'est point lui ! Tout le reste, et l'homme lui-même, quoique la plus excellente et la plus parfaite des créatures visibles, tout le reste séparé de Dieu n'est rien, ou s'il est quelque chose, c'est tout au plus un peu de poussière et de cendre, un limon organisé.

Ecoutez, grands de la terre, vous qui vous piquez d'élévation, qui vous glorifiez de votre puissance et de votre rang, qui êtes infatués de votre naissance et de votre extraction, qui ne parlez que des héros que vous comptez parmi vos aïeux, et de vos titres de noblesse entassés les uns sur les autres, vous n'êtes pas plus grands devant Dieu considérés en vous-mêmes et sans rapport à lui, vous n'êtes pas plus grands que la cendre et la poussière que vous foulez aux pieds. Cependant, il est pour vous un moyen d'être véritablement grands, et c'est de vous approcher de Dieu, de vous unir à Dieu, de ressembler à Dieu : voilà la véritable grandeur de l'homme et la source de sa gloire, dont il porte un désir violent dans le fonds même de son être, puisqu'il aspire naturellement à la gloire, et qu'il souhaite passionnément d'être grand. Il l'était en sortant des mains de Dieu, son Créateur, puisqu'il le fit à sa ressemblance, et par conséquent comme l'image visible de sa nature et de ses perfections divines, car pour lui, il habite une lumière inaccessible, c'est un pur esprit qui ne peut être vu, ni tomber sous aucun des sens. Il fit donc l'homme à sa ressemblance, en imprimant sur son front des traces de sa majesté, et en lui donnant une âme douée d'intelli-

gence et de raison. Mais l'homme, aussi cruel envers lui-même qu'ingrat envers son Créateur, la défigura cette brillante image de la Divinité, il en effaça tous les traits, et il ne peut recouvrer sa grandeur primitive qu'en les retraçant, ces traits obscurs, flétris, effacés, et en faisant tous ses efforts pour se rapprocher de Dieu et parvenir à la première ressemblance qu'il avait avec lui avant son péché.

Mais quoi ! L'homme affaibli, dégradé comme il l'est dans toutes les facultés de son âme depuis sa chute, exposé d'ailleurs à toutes sortes de dangers, investi d'ennemis, sujet à mille passions, peut-il donc aspirer à sa première ressemblance avec Dieu ? Il le peut, aidé de la grâce, et il le doit et comme homme et comme chrétien. Il le peut en imitant en sa manière la nature même et tous les attributs de Dieu, et c'est dans cette imitation fidèle, qui produit la ressemblance divine, que consiste toute sa véritable grandeur. Oui, l'homme imite en sa manière, et autant qu'il en est capable, l'unité et la simplicité de Dieu dans cette anguste solitude, où, seul avec lui-même, il est heureux en se contemplant lui-même, lorsqu'il ne verra que Dieu par un simple regard sur sa divine présence, au milieu du monde où il est obligé de vivre, et dans l'embarras des affaires, dans le tumulte des créatures. Il imitera sa science et l'étendue de ses lumières, en croyant d'une ferme foi toutes les vérités qu'il a révélées au monde, et en préférant à toutes les autres la science du salut, la seule nécessaire au bonheur de l'homme. Il imitera sa puissance et sa force, en domptant ses passions tyranniques, en réprimant ses désirs déréglés, en triomphant de tout ce que le démon, le monde, la chair et le sang peuvent lui opposer d'obstacles pour l'empêcher de marcher à grands pas dans la voie des commandements. Il l'imitera dans sa justice, quand il rendra à chacun tout ce qui lui appartient selon les règles de l'équité les plus exactes et les plus rigoureuses. Il imitera son immensité, en se portant vers lui de toute la capacité de son cœur et de l'étendue de ses désirs, qui sont vraiment immenses et qui ne peuvent se reposer qu'en lui. Il imitera son éternité, en l'aimant d'un amour éternel qui ne finira jamais. Il imitera son égalité et son immutabilité, en lui demeurant inviolablement attaché au milieu des révolutions continuelles de la scène du monde, et en persévérant avec une confiance inébranlable dans la pratique de tous les devoirs qu'il lui impose. Il imitera sa sagesse et sa sainteté par l'innocence et la pureté de ses mœurs, la régularité de sa conduite, l'éminence et la sublimité de ses vertus. Il imitera son indépendance et la souveraineté de son domaine absolu, en ne se laissant dominer par aucune créature, quelque puissants que soient ses charmes et tous les appas qu'elle pourrait employer pour lui donner des chaînes, l'asservir et en faire son esclave. Mais surtout, il imitera la douceur et la compassion, la patience, l'in-

dulgence, la clémence, la tendresse et la bienveillance, la bonté bienfaisante, la miséricorde, l'amour, la charité de Dieu pour les hommes, en les aimant tous comme il les aime, en les souffrant, en les tolérant, en les supportant, en les excusant, en leur pardonnant les injures les plus sanglantes, les outrages les plus sensibles, en les obligeant, en les assistant de tout son pouvoir, et sans aucune distinction, de citoyens ou d'étrangers, de bienfaiteurs ou de persécuteurs, d'amis ou d'ennemis.

Ah ! voilà ce qui rend l'homme véritablement grand, puisqu'il le rend grand de la grandeur de Dieu même. Voilà ce qui fait de l'homme la vraie image de Dieu, ce qui l'approche de Dieu, ce qui l'unit étroitement à Dieu, ce qui le transforme en Dieu, ce qui le divinise et en fait un Dieu, car Dieu est charité, *Deus caritas est* (Joan., IV), et celui qui demeure dans la charité par l'exercice assidu de cette divine vertu demeure en Dieu et Dieu demeure en lui, *et qui manet in charitate, in Deo manet, et Deus in eo.* (Joan., III.) Dieu demeure dans l'homme charitable qui pardonne et qui aime ses ennemis, non-seulement comme dans son temple, mais comme dans un autre lui-même, car l'aigle des docteurs, le sublime Augustin, nous apprend que nous sommes semblables aux choses que nous aimons. Si vous aimez la terre, dit-il, vous êtes terre, et si vous aimez Dieu vous devenez un homme tout divin, ou plutôt vous êtes Dieu. Et ce que nous enseigne ici saint Augustin, il l'avait appris de l'apôtre saint Paul, qui avait dit avant lui que celui qui s'attache à Dieu par amour devient un même esprit avec lui : *Qui adhæret Deo unus spiritus est.* (I Cor., VI.)

Oui, tel est le privilège, la force toute divine de la charité chrétienne qui oublie, qui pardonne les injures, qui aime ceux qui les font jusqu'à les servir, les obliger, les combler de bienfaits, qu'elle n'élève pas seulement ceux qui la pratiquent au rang sublime des amis, des confidents, des favoris, des enfants et des héritiers du Père céleste, ce Père qui règne au plus haut des cieux tout brillant de lumières, tout étincelant des clartés d'une gloire immortelle, dont les splendeurs rejailliront sur tous les bienheureux citoyens du ciel, mais qu'elle les rend participants des attributs et de la nature de Dieu même pour n'en faire qu'une même chose avec lui : *Divinæ consortes naturæ.* (I Petr., V.)

Divine charité ! présent des cieux, fille chérie du Père céleste, l'auteur magnifique de tout don parfait, puissiez-vous descendre sur la terre du trône sublime où vous êtes assise dans le ciel, pour embraser tous les cœurs des mortels, les élever bien au-dessus de la condition humaine, les transformer dans la Divinité même, en faire des dieux par imitation, par ressemblance, par participation des attributs divins.

Tel fut le cœur de Moïse le plus doux des hommes et le législateur des Hébreux, qui

ne se lassa jamais de souffrir, de supporter, de défendre ce peuple toujours ingrat, toujours indocile, toujours rebelle, de le défendre contre Dieu même, qui l'eût exterminé dans sa juste indignation, si Moïse son fidèle serviteur ne l'en eût empêché par l'ardeur de sa prière et de sa charité, qu'il poussa jusqu'au point de demander d'être anathème et victime, plutôt que de voir les fléaux de la vengeance du Seigneur sur un peuple qui les méritait et qu'il ne pouvait ne point aimer malgré son ingratitude et ses révoltes continuelles.

Tel fut le cœur du patriarche Joseph, ce fils bien-aimé de Jacob, lorsque ses frères craignant qu'il ne se vengeât de l'outrage qu'ils lui avaient fait en le vendant aux Ismaélites, ils vinrent lui dire en tremblant qu'une des dernières paroles de leur père prêt à mourir, avait été de le venir prier de sa part d'oublier leur crime. Ah ! mes chers frères, s'écria le sauveur de l'Egypte, en tombant sur leur cou et en leur coupant la parole dans la bouche, ah ! mes chers frères, mes très-chers frères, ne craignez pas, rassurez-vous : reprenez vos esprits : Dieu a tourné en bien le mal que vous pensiez me faire ; c'est pour votre avantage et le mien qu'il a permis que vous fussiez les instruments de mon transport dans cette belle et vaste contrée de l'Egypte, où vous voyez qu'à l'exception du trône et du diadème, je jouis de tous les privilèges et de toute la puissance du monarque. Rassurez-vous donc, ne craignez rien, enfants de Jacob mon tendre père, ce nom, ce nom tout seul qui me sera toujours cher et que je n'oublierai jamais, ce nom que vous invoquez suffirait seul pour me faire tomber les armes des mains, quand même je ne serais pas disposé comme je le suis d'esprit et de cœur à vous combler, vous et vos enfants, de tous les biens de cet opulent royaume qui sont en mon pouvoir. (*Gen., XLV.*)

Telle fut encore la disposition constante du roi David, ce roi, selon le cœur de Dieu à l'égard de ses persécuteurs et de ses ennemis acharnés à sa perte. Ah ! qu'il est admirable et que j'aime à le voir dans cette caverne mémorable à jamais où ses soldats l'excitent à se venger du roi Saül qui ne cherche qu'à le faire mourir, et qu'il semble que le Seigneur lui a livré entre les mains pour s'en défaire et pourvoir à la sûreté de sa personne, par la mort d'un ennemi aussi cruel et aussi dangereux ; que j'aime à le voir rejeter avec horreur la proposition de ses soldats en s'écriant avec un saint transport : A Dieu ne plaise que j'étende la main sur la personne sacrée de l'oint du Seigneur et qui est encore mon père et mon roi ; ah ! plutôt mourir mille fois moi-même que de commettre un tel attentat, et faire de mon corps un bouclier à Saül, contre tous les traits de ses ennemis. (*I Reg., XXVI.*)

Tels furent aussi tous les patriarches, tous les prophètes, tous les justes de l'Ancien Testament. Oh ! combien était sincère, vif, ardent l'amour qu'ils avaient pour leurs

frères, sans exclusion de ce beau nom et des devoirs qui y sont attachés. leurs plus mortels ennemis. Mais que ne pourrions-nous pas dire des justes du Nouveau ? Ah ! que c'est un spectacle édifiant et touchant de les voir prier avec ferveur pour leurs plus implacables ennemis, se gêner, se contraindre, se dépouiller eux-mêmes des choses les plus nécessaires à la vie, pour les servir et les assister plus abondamment, s'humilier devant eux, se prosterner à leurs pieds, s'immoler, se sacrifier en leur faveur.

Tels vous parûtes entre tant d'autres chrétiens, ô vous glorieux martyrs du christianisme, vous qui, à l'exemple de Jésus-Christ votre divin modèle, après avoir supporté, servi, obligé, comblé de biens et de caresses vos ennemis les plus barbares durant tout le cours de votre vie, leviez encore vers le ciel vos mains défaillantes au moment de votre mort, pour demander au Père des miséricordes la grâce et le pardon des bourreaux qui vous faisaient cruellement expirer sous leurs coups.

Telle est la force que la religion chrétienne communique à tous ses vrais enfants. Eclairé de ses lumières, animé de son esprit, fortifié des secours surnaturels qu'elle lui procure en abondance, le chrétien fidèle porte l'héroïsme du courage jusqu'au point d'aimer tendrement ses plus cruels ennemis et de s'offrir en holocauste et en sacrifice d'expiation pour les péchés des meurtriers qui se font un jeu de se baigner dans son sang. Telle est la force de la religion chrétienne et telle est aussi la grandeur du chrétien qui, docile à sa voix, sait pardonner les injures et s'immoler pour ceux qui en sont les auteurs. Elle est pour lui un principe d'élévation qui le met bien au-dessus de tout ce qu'il y a de grand, de sublime sur la terre.

La charité, cette vertu toute divine qui remplit son âme, le tire du rang des mortels pour en faire, dirai-je, un ange ? non, ce n'est assez : je dis, pour en faire un Dieu, oui, un Dieu par imitation, par association, par participation, par transformation. Un Dieu par imitation : en pardonnant les injures, il copie fidèlement celui de tous les attributs divins dont on dirait que Dieu est le plus jaloux, puisqu'il se plaît à en donner à chaque instant des marques plus éclatantes et plus abondantes : la miséricorde qui remplit la terre : *Misericordia Domini plena est terra.* (*Psal., XXXII.*) Un Dieu par association : le propre de l'amour divin n'est-il pas de nous faire entrer en société avec le Père et le Fils, comme nous l'apprend le Disciple bien-aimé : *Et societas nostra sit cum Patre et Filio.* (*I Joan., I.*) En société avec le Père, comme ses enfants, et avec le Fils, comme ses frères adoptifs. Un Dieu par participation : l'homme charitable participe à la grandeur, à la noblesse, à la majesté de l'Etre divin ; il participe aux rayons de sa gloire et de tous ses attributs, il y a part son essence, il est un avec lui ; car l'effet na-

turel de la charité divine est de réduire à l'unité le cœur de Dieu et celui qui aime son prochain en vue de Dieu et pour son amour même. L'homme charitable qui pardonne se trouve donc heureusement changé en Dieu par la plus sainte et la plus sublime de toutes les transformations.

Ah! N..., serait-il donc bien possible que cette ravissante perspective vous trouvât insensibles? Se pourrait-il faire qu'indifférents à tous les charmes et à tous les avantages de l'aimable et divine charité, vous préféreriez le plaisir barbare de la vengeance à votre déification même attachée au pardon des injures et à l'amour de vos ennemis? Quelle serait donc votre folie, votre fureur contre vous-mêmes. Ah! plutôt ravis, transportés à la vue des grandeurs et des biens ineffables qui seront le prix du léger sacrifice qui vous fera renoncer à tout ressentiment d'injures, pardonnez-les toutes généreusement et sans en conserver le moindre souvenir. Aimez, aimez vos ennemis et vous triompherez de tous les ennemis de votre salut. Ne vous vengez que par la douceur, la patience, la bonté, la bienfaisance, les bons offices, toutes les grâces et les faveurs qui sont en votre pouvoir, versées à pleines mains sur ceux qui vous font du mal. Voilà l'esprit de Jésus-Christ et de son Evangile. Voilà les maximes et la pratique constante de tous les vrais chrétiens qui furent jamais, d'après les leçons et les exemples de leur divin Maître. Voilà le chemin du ciel et le moyen sûr de trouver grâce aux yeux du Père des miséricordes. Je vous le souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON LVI.

Pour le vingt et unième dimanche après la sainte Trinité.

SUR LES DEVOIRS DES SUJETS ENVERS LE SOUVERAIN.

Reddite quæ sunt Cæsaris, Cæsari et quæ sunt Dei. (Matth., XXII.)

Rendez à César ce qui est à César; et à Dieu ce qui est à Dieu.

C'est Jésus-Christ l'envoyé de Dieu le Père, pour l'instruction des hommes, qui leur apprend aujourd'hui qu'ils sont obligés de rendre à César, c'est-à-dire, à tout chef suprême de la république, sous quelque nom qu'il soit connu, ce qui lui appartient de droit; et cette obligation est un devoir de justice fondé sur la loi naturelle, dicté par la raison, nécessaire au repos et à la tranquillité du monde. Combien donc sont injustes et coupables à tous égards, ces faux sages, ces prétendus précepteurs du genre humain, qui mettent tout en œuvre pour lui persuader que les hommes étant tous égaux par le droit de la nature, ils sont tous également maîtres d'eux-mêmes, libres de toute servitude, indépendants de toute puissance; que c'est s'avilir et se dégrader honteusement soi-même que de plier lâchement sous une autorité quelconque; que notre intérêt per-

sonnel doit être le seul mobile de toutes nos actions, et que l'obligation de sacrifier tout au bien public, l'amour du prince et de la patrie ne sont que des fables puériles dont on a bercé notre enfance. Tous les princes, si on les en croit, sont autant d'usurpateurs, de despotes, de tyrans odieux dont on peut se défaire sans scrupule, et qu'il est permis, nécessaire même, d'immoler à la liberté. Le philosophe le dit, il l'écrit, il l'imprime dans une foule d'ouvrages, et l'on voit circuler librement ces ouvrages régicides, qui préparent les prisons, aiguissent les glaives, dressent les échafauds et les bûchers contre les monarques, en allumant partout le flambeau de la guerre, et de la guerre des sujets contre les rois. Je ne puis soutenir plus longtemps l'idée d'un malheur si horrible, et je me hâte d'exposer mon dessein.

La nature des devoirs des sujets envers les souverains : premier point. L'esprit des devoirs des sujets envers les souverains : second point.

PREMIER POINT.

Etablis de Dieu pour gouverner les peuples avec un pouvoir suprême, indépendant et absolu dans l'ordre de la société politique et civile, les souverains ne sont pas seulement les législateurs, les maîtres, les chefs, les arbitres et les juges de leurs sujets, ils en sont encore les tuteurs et les pères, les pasteurs et les défenseurs. Ils sont sur la terre les images visibles de la Divinité qui les a établis pour la représenter et tenir sa place dans le gouvernement des hommes. Ils doivent donc la représenter en effet et faire ce qu'elle ferait elle-même, et qu'en paraissant visiblement, elle prit en main les rênes du gouvernement du monde, pour le conduire en personne. Or, que ferait la Divinité également sage, juste et bienfaisante, si elle gouvernait le monde immédiatement par elle-même? Sans doute qu'elle y ferait fleurir l'empire de la sagesse, de la justice, de la raison, de la religion, de la bonté. Par ses soins assidus, on y verrait régner la paix, l'union, la tranquillité, la concorde, le bonheur; tous les maux en seraient bannis, tous les biens y abonderaient, tous les hommes y seraient heureux, autant que peut comporter la condition humaine et l'état présent de l'homme sur la terre, qui est d'imperfection, d'épreuve et de préparation à un bonheur complet qui l'attend dans une autre vie, et à l'acquisition duquel il faut qu'il travaille dans celle-ci. Telle serait la Divinité, si elle paraissait pour gouverner le monde immédiatement par elle-même. Tels doivent être les souverains, ses images et ses représentants. Ils sont obligés d'être les pères de leurs sujets comme ils en sont les maîtres, les juges et les arbitres, en faisant dans leurs personnes sacrées une heureuse alliance de la justice et de la bonté, de la rigueur et de la miséricorde, de la clémence et des châtiements, selon le besoin des peuples et le bien de l'Etat. Leur trône doit toujours être dressé pour écouter les plaintes de la veuve,

du pupille, de l'orphelin, de l'opprimé, de tous ceux qui ont besoin de secours et d'appui, de tous ceux qui gémissent dans la misère et l'affliction. Ils sont proprement les hommes des peuples confiés à leurs soins, les vicaires et les lieutenants du Très-Haut envers eux, à leur égard, les ministres de sa justice et de sa bonté, de sa sagesse, de sa vigilance et de sa providence envers eux.

Mais, si tels sont les devoirs des souverains envers leurs sujets, combien grande n'est pas l'étendue des devoirs des sujets envers les souverains ! J'en distingue de deux sortes, les temporels et les spirituels. Le respect, l'obéissance, la fidélité, l'attachement, l'amour, les subsides ; c'est ce que j'appelle devoirs temporels des sujets envers les souverains. Le désir sincère de leur salut, le zèle pour le leur procurer, les vœux, les prières et les bonnes œuvres pour l'obtenir du ciel : en cela consistent les devoirs spirituels des sujets envers les souverains.

1^o Les sujets doivent le respect aux souverains, et quelle sorte de respect ? C'est un respect proportionné à la grandeur de celui qu'ils représentent, et dont ils sont les plus vives images sur la terre. Or, connaissez-vous bien la grandeur de celui dont les souverains sont les images ? C'est le Très-Haut lui-même dont le trône sublime est plus élevé que les cieux. C'est l'Être suprême, immense, universel, infini. C'est Dieu, ce Dieu si fort et si puissant qu'il fit éclore d'une seule parole, tout ce vaste monde du sein du néant ; ce Dieu qui soutient encore aujourd'hui d'un de ses doigts et en se jouant, le monde qu'il créa d'une seule parole ; ce Dieu qui embrase les montagnes, qui tient dans le creux de sa main toutes les eaux des fleuves et des mers, qui étend les cieux comme un pavillon, et commande toute la milice céleste ; ce Dieu qui fait partir l'éclair, lance le tonnerre, déchaîne les vents, et les enchaîne à son gré, excite et apaise les tempêtes, comme il veut ; opère tout en toutes choses. C'est ce Dieu même dont les souverains sont la plus vive expression, et qu'ils représentent sur la terre. C'est lui dont ils partagent la grandeur, la majesté, la pompe, la splendeur, la puissance, l'autorité. Ah ! les peuples soumis à leur empire ne peuvent donc trop les respecter, puisque c'est Dieu lui-même qu'ils honorent dans leurs personnes, et que le manque de respect à leur égard retomberait encore sur celui qu'ils représentent. Les sujets sont donc obligés de respecter les souverains ; ils sont obligés de leur obéir, de leur être fidèles.

2^o A ce mot d'obéissance, il me semble entendre l'homme du monde se récrier en demandant avec hauteur s'il a fait le sacrifice de sa liberté à qui que ce soit. et si l'obéissance n'est point une vertu purement claustrale qui ne convient qu'aux personnes religieuses des deux sexes qui en ont prononcé publiquement le vœu solennel en face de l'Eglise, et aux pieds des saints autels.

Non, et ce serait une erreur grossière de se le persuader, l'obéissance n'est point une vertu confinée dans l'enceinte du cloître. C'est une vertu de tous les états inférieurs à celui des souverains ; eux seuls, de tous les hommes, ne sont soumis qu'à Dieu et à la loi, sans qu'ils aient sur la terre aucun supérieur, dont ils soient justiciables, et qui ait droit de les citer à son tribunal, pour leur faire rendre compte de leur conduite. Pour tous les autres, de quelque condition qu'on les suppose, il n'en est aucun qui ne dépende du souverain, qui ne soit obligé de lui obéir dans tout ce qui est permis et que Dieu le Roi des rois ne défend pas.

Rien de mieux que cette subordination générale des hommes à une puissance suprême. Elle est nécessaire au repos des empires et à la tranquillité des peuples ; c'est une sage disposition de la divine Providence, pour la conservation et le bon gouvernement du monde, qui ne pourrait ni se maintenir dans l'ordre, ni subsister absolument sans une dépendance si propre à contenir ses sujets dans le devoir. Et de là cette défense de manger d'un certain fruit du jardin de délices, qui fut la seule loi que Dieu imposa au premier homme pour éprouver son obéissance et lui faire sentir la nécessité de cette importante vertu. De là ces oracles de l'Ecriture qui nous apprennent que la désobéissance est une espèce de magie, d'idolâtrie, et qui font les plus pompeux et les plus magnifiques éloges de l'obéissance, en lui donnant la préférence sur toutes les victimes, tous les holocaustes et tous les sacrifices. (*1 Reg., XV.*) De là ces vives et pressantes exhortations de l'apôtre saint Paul aux fidèles de son temps, et dans leur personne à tous les chrétiens, pour les obliger de se soumettre et d'obéir aux puissances de la terre. Que tout homme, s'écrie ce grand Apôtre des nations, que tout homme, de quelque rang, de quelque condition et de quelque religion qu'il puisse être, obéisse aux puissances supérieures : *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit (Rom., XIII)* ; car il n'y en a point qui ne vienne de Dieu, *non est enim potestas nisi a Deo. (Ibid.)*

Non, il n'est aucune puissance sur la terre qui n'émane de Dieu, et dont Dieu ne soit l'auteur, l'instituteur, le principe et la première cause, soit qu'il l'établisse immédiatement par lui-même, soit qu'il emploie le ministère des hommes pour son établissement. Lors donc que, pour établir un souverain, il lui plaît de se servir du ministère des hommes qui s'expliquent ou par voie d'acclamation, ou par voie d'élection, ou de toute autre manière, les hommes sont bien, il est vrai, les instruments dont il se sert pour faire connaître sa volonté, mais ils ne sont ni les auteurs, ni les principes, ni les causes effectives de la souveraineté. C'est Dieu qui la donne et peut seul la reprendre ou la modifier à son gré ; quiconque en est revêtu ne dépend que de lui seul, il n'est comptable qu'à lui seul de l'usage qu'il en

fait, et lors même qu'il en abuse, ses sujets n'ont ni le droit de la reprendre, ni celui de se soustraire à l'obéissance du souverain, beaucoup moins encore celui de se révolter contre lui, en secouant le joug de la dépendance. La seule chose qui soit permise et même commandée à un sujet vis-à-vis de son souverain, c'est de lui désobéir, quoique sans morgue, sans hauteur, sans arrogance, quand il s'oublie au point de lui commander des choses évidemment contraires à la loi divine, puisque dans le conflit de Dieu qui défend, et de l'homme qui commande, il est évident qu'il faut préférer Dieu à l'homme, et qu'on ne pourrait sans crime donner la préférence à l'homme sur la Divinité même. Quel mépris, quel outrage, quelle insulte pour le Créateur que de lui préférer l'ouvrage de ses mains, sa chétive créature !

Les sujets sont donc obligés d'obéir aux souverains, toutes les fois que leurs commandements ne sont point en opposition avec ceux de Dieu, et par conséquent de leur être fidèles, puisqu'une fidélité inviolable et à l'épreuve de tout est la suite nécessaire, la compagne inséparable de l'obéissance qu'ils leur doivent. Oh ! que les sujets obéissants et fidèles à leurs princes sont heureux dès ici-bas ! Leur docilité n'est point une servitude, mais plutôt une vraie liberté ; ce n'est pas une gêne, mais un secours continu et la source de mille sortes de biens. Ils ignorent les soucis, les chagrins, les remords de la conscience, toutes les peines inséparables de la révolte. Ils ne connaissent pas les craintes, les alarmes, la terreur, l'effroi, les inquiétudes mortelles qui agitent les conjurés en déchirant leurs âmes. Les cris séditionnels de la farouche discorde armée de ses torches ardentes ne viennent pas troubler leur repos ; ils jouissent d'une paix tranquille qui vaut elle seule plus que tous les biens du monde ; ils goûtent la paix, la charmante paix avec toutes ses douceurs et tous ses avantages. Connaissez donc votre bonheur, sujets fidèles et obéissants à vos princes, et que votre obéissance envers eux prenne sa source dans votre amour et votre attachement pour leurs personnes.

3^e Si le cœur humain ne vit que d'amour, si l'amour est son aliment et sa vie, l'obéissance des sujets envers leurs souverains qui ne coulerait pas de cette belle source, languirait bientôt, et s'éteindrait enfin faute d'un suc propre à la nourrir, à la fortifier et la prémunir contre la langueur et la défaillance. C'est donc une obéissance fondée sur l'amour, ou un amour obéissant que les sujets sont obligés d'avoir pour les souverains ; eh ! que de motifs les sujets n'ont-ils pas d'aimer leurs souverains ? Eh ! que de titres les souverains ne peuvent-ils point produire pour justifier leurs droits sur l'amour et les cœurs de leurs sujets ? Ils en sont, je le répète, et peut-on le répéter assez ? ils en sont les chefs, les tuteurs, les défenseurs, les pasteurs et les pères par la

vocation et l'institution divines. Dans l'origine du monde, le premier souverain fut un père de famille : Adam fut le roi de ses enfants, et ses enfants après lui furent les rois de leurs familles. Le gouvernement monarchique, d'après l'institution divine, est donc un gouvernement paternel, et les rois sont autant de pères de leurs sujets. Ah ! quel nom et qu'il est doux ! qu'il est aimable, consolant et bien capable par lui-même de faire naître les plus tendres sentiments de confiance et d'amour dans les cœurs des sujets ! Grands de la terre, qui vous en regardez comme les dieux, et qui mettez votre gloire à écraser vos vassaux et à les voir ramper comme des esclaves ou même des bêtes de charge sous vos pieds, sachez que leurs maîtres même suprêmes et les vôtres n'en sont principalement que les pères ; et vous, sujets, apprenez, en répétant un nom si tendre, à aimer ceux qui le portent à votre égard. Les sujets doivent donc l'attachement et l'amour aux souverains ; ils leur doivent les subsides ou les secours temporels.

4^e C'est un tribut de justice et de nécessité tout à la fois que les peuples sont tenus de payer aux chefs suprêmes qui les gouvernent dans l'ordre de la société civile. C'est un tribut de justice, puisque c'est aux soins, à la vigilance, aux peines et aux travaux des souverains que les peuples doivent la paisible jouissance des biens qu'ils possèdent, à l'ombre de leur protection. C'est un tribut de nécessité, puisqu'il serait impossible aux souverains de procurer à leurs peuples l'abondance, le repos et la paix, en les défendant contre leurs ennemis du dehors et du dedans, si les peuples soumis à leur domination ne leur fournissaient des subsides proportionnés à l'étendue de ces devoirs si dispendieux dans l'exécution, et à tous les besoins de l'État. A ces devoirs temporels, les sujets sont obligés de joindre des devoirs spirituels envers les souverains, j'entends un désir ardent de leur salut, le zèle, les prières et les bonnes œuvres pour le leur procurer.

Le zèle du salut du prochain est inséparable de l'amour dont on est obligé de l'aimer. C'est même ce qu'il y a de plus noble et de plus excellent dans cet amour ; et de là ce précepte divin qui nous ordonne, à chacun de nous, de procurer, de toutes nos forces et par tous les moyens possibles, le salut de nos frères : *Mandavit illis unicuique de proximo suo.* (Eccl., XVII.) Mais, si tous les chrétiens sont obligés de travailler à leur salut les uns des autres, combien cette obligation ne devient-elle pas et plus importante et plus pressante dans les sujets à l'égard de leurs souverains respectifs, soit qu'on la considère par rapport aux titres des souverains envers leurs sujets, soit qu'on l'envisage du côté des biens que fait toujours un souverain qui marche constamment dans la voie du salut ? Un souverain, c'est-à-dire le chef, le guide, le maître, le pasteur, le pourvoyeur, le tu-

teur, le père, l'arbitre, le juge, le protecteur de tous ses sujets : quels titres ! En est-il de plus touchants, de plus intéressants pour les sujets et de plus faits, par conséquent, pour les intéresser au salut de leurs souverains : le salut, le plus grand de tous les biens qu'ils puissent leur procurer ? Eh ! quelle sorte de biens le souverain qui travaille sérieusement à son salut ne procure-t-il pas lui-même à tous ses sujets ? C'est donc pour eux une obligation aussi étroite que pressante de procurer le salut de leurs souverains, et par leurs bonnes œuvres de toute espèce, jeûnes, aumônes, pénitences, et par leurs désirs et par leurs vœux, et par leurs prières continuelles et ferventes.

Oui, si les chrétiens sont obligés de prier les uns pour les autres, ils le sont encore bien davantage de prier pour les souverains auxquels ils tiennent par tant de titres, et qui en ont tant besoin pour surmonter toutes les difficultés qu'ils ont à vaincre dans le rang suprême qu'ils occupent, et ne pas faire un triste naufrage au milieu des écueils semés autour du trône.

Les sujets sont donc obligés d'adresser au ciel les vœux les plus ardents, les prières les plus ferventes, pour en faire descendre cette abondance de grâces spéciales qui sont nécessaires aux princes pour se sanctifier eux-mêmes, et pour travailler efficacement à procurer à leurs peuples les biens spirituels et temporels dont ils ont besoin, pour vivre heureux en ce monde et acquérir le bonheur qui leur est préparé dans l'autre. Telle était la pratique journalière des chrétiens, dès le berceau de l'Eglise naissante. *Je vous conjure*, leur disait l'apôtre saint Paul (I *Tim.*, II), *d'offrir des vœux, des prières, des demandes, des supplications, des actions de grâces pour tous les hommes, pour les rois, pour tous ceux qui ont le rang et l'autorité.* Nous prions toujours pour les empereurs, disait Tertullien dans son *Apologie* pour les chrétiens de son temps, et nous demandons pour eux une longue vie, un règne heureux, une maison tranquille, des armées courageuses, un sénat éclairé et fidèle, un peuple sage et bon, tout ce que peut souhaiter un homme raisonnable et un empereur.

Imitez, N..., imitez ces beaux modèles qui font tant d'honneur à la religion chrétienne, et qui la vengent siglorieusement des calomnies de ses ennemis ; priez continuellement pour vos princes, en demandant pour eux des secours prompts, abondants, efficaces et proportionnés à leurs différents besoins. Que rien ne soit capable d'affaiblir dans vos cœurs les sentiments de respect, d'obéissance, de fidélité, d'attachement, d'amour que vous leur devez à toutes sortes de titres, et par toutes les raisons et divines et humaines qui peuvent fonder une obligation et un devoir. Oui, respectez vos souverains, aimez-les ; soyez-leur obéissants et fidèles, secourez-les de tout votre pouvoir et pour le temporel et pour le spirituel.

Telle est la nature de vos devoirs envers eux : vous l'avez vu. Voyons-en l'esprit : c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Il est deux choses à considérer dans l'accomplissement de tous les devoirs en général, et de ceux des sujets à l'égard des souverains en particulier : le dedans et le dehors, l'âme et le corps, l'esprit et la lettre. Le corps ou la lettre des devoirs consiste à les accomplir tous fidèlement, d'une façon purement extérieure, dans laquelle l'esprit et le cœur n'ont aucune influence. L'âme ou l'esprit de l'accomplissement des devoirs consiste dans les actes des facultés spirituelles de l'homme, l'entendement et le cœur, qui animent, dirigent, élèvent, ennobliennent les actions extérieures qui constituent le corps des devoirs à remplir, et c'est surtout cet esprit qui doit présider à l'accomplissement des devoirs des sujets envers les souverains, pour le rendre digne de Dieu, digne du chrétien et de la religion sainte et sublime qu'il professe. Le sujet chrétien ne remplira donc ses devoirs envers son souverain, comme il le faut, qu'autant qu'il aura pour sa personne un respect intérieur d'estime et d'appréciation ; pour ses ordres légitimes, une obéissance de penchant et d'inclination ; pour ses besoins, une attention également prompte et généreuse pour le secourir de tout son pouvoir.

Je dis : 1°, un respect intérieur d'estime et d'appréciation ; c'est-à-dire que le sujet doit respecter sincèrement la personne de son souverain, l'estimer, la priser, sinon toujours à raison de ses qualités estimables, de son mérite personnel, de ses talents, de ses vertus, du moins à cause de celui qu'il représente, c'est Dieu, et de l'autorité qu'il exerce, c'est l'autorité divine. Il en abuse étrangement, de cette autorité divine, je le suppose, ce prince dont je soutiens ici les droits et les privilèges ; c'est, je le veux, par une concession impossible dans la réalité et qui n'arrivera jamais, c'est un nouveau Sardanapale endormi dans le sein de la plus honteuse mollesse, un nouveau Tibère abîmé dans les plus infâmes débauches, un Néron meurtrier de son gouverneur, de son précepteur, de son frère, de sa propre mère et incendiaire de Rome, un Caligula, qui joignait aux plus grandes extravagances les cruautés les plus horribles, dont tous les jours furent marqués par quelque acte de fureur plus que barbare, et qui souhaitait que tout le peuple romain n'eût qu'une seule tête pour avoir le plaisir de la couper d'un seul coup.

Je veux, par une supposition impossible, qu'il existe un jour quelques souverains semblables à ces monstres qui sans doute ne reparaitront jamais sur la scène du monde, et je dis que leurs sujets seraient encore obligés de respecter en eux, non sans doute les vices infâmes, les passions effrénées, les cruautés barbares, les actions féroces qui

ne méritent que le mépris, l'indignation, l'horreur, mais le rang qu'ils tiendraient, le caractère dont ils seraient revêtus, l'autorité qu'ils exerceraient, l'attache, le sceau de la Divinité qu'ils représenteraient, dès, comme je le suppose, qu'ils seraient souverains légitimes, puisque c'étaient de tels souverains mêmes qui existaient, pour le malheur et la honte de l'humanité, du temps de l'Eglise naissante, et que les apôtres, ses docteurs et ses fondateurs, voulaient que ses enfants respectassent.

C'est en envisageant les empereurs païens sous ce rapport et dans ce point de vue, c'est-à-dire, en les regardant comme les représentants de Dieu et les dépositaires de son autorité, que l'apôtre saint Pierre disait aux chrétiens de son temps : *Craignez Dieu, honorez le roi* (I Petr., II). Il nomme les rois tout de suite après Dieu, parce qu'ils sont les principales images de la Divinité, et ce sentiment était si profondément gravé dans le cœur des premiers fidèles, que les évêques mêmes ne faisaient point difficulté de donner aux empereurs, quoique païens, le titre auguste de *Très-Saints*, parce qu'ils étaient les premiers après Dieu, *secundi a Deo*, dit Tertullien. Les peuples sont donc obligés de respecter leurs souverains et au dedans et au dehors, et en public et en secret. Ils sont encore obligés de leur obéir toutes les fois qu'ils ne leur commandent rien que de juste, et l'obéissance qu'ils leur doivent, est une obéissance de penchant et d'inclination.

2°. Pour remplir, comme ils y sont obligés, le devoir de l'obéissance à leurs souverains, il ne suffit donc point aux sujets de les craindre et de leur obéir en esclaves qui baissent sous le sceptre de leurs maîtres des fronts humiliés et tremblants; ce n'est point assez non plus qu'ils leur obéissent par l'espoir des récompenses et des motifs d'ambition et d'intérêt, vils mobiles de la conduite des âmes mercenaires. Il faut qu'ils obéissent du cœur, parce ce n'est point à l'homme tout seul qu'ils doivent obéir, mais à Dieu qui sonde les cœurs et qui en exige le tribut. C'est ce défaut d'inclination du cœur qui rendait inutile l'obéissance du peuple hébreu, et qui lui attirait des reproches si vifs et si fréquents de la part de Dieu par la bouche de ses prophètes. Ah! s'écriait-il souvent, ce peuple que j'ai tant aimé et pour lequel j'ai opéré tant de prodiges, ce peuple ingrat ne m'obéit, ne me sert, ne m'honore qu'à l'extérieur et du bont des lèvres : *Populus iste ore suo et labiis suis glorificat me* (Matth., XV), tandis que son cœur ingrat est loin de moi et toujours indocile, toujours désobéissant, toujours rebelle, lors même qu'ils s'acquittent ponctuellement de leurs devoirs extérieurs envers moi, et qu'ils observent la lettre de mes préceptes : *Cor autem eorum longe est a me* (Isa., XXV).

Et telle est encore aujourd'hui, pour le malheur des empires, la conduite si digne de blâme, je ne dis pas seulement de tant

de sujets rebelles qui se dispensent d'obéir aux puissances établies de Dieu pour les gouverner toutes les fois qu'ils peuvent le faire impunément; je dis de ces sujets mêmes qui obéissent, il est vrai, mais qui ne le font qu'à contre-cœur et à regret, qui ne cessent de se plaindre de la pesanteur du fardeau dont il leur semble qu'on les accable, qui murmurent continuellement contre les ordres de la Providence. Oh! qu'ils sont loin de l'esprit qui devrait animer leur obéissance et de la conduite des premiers fidèles si dociles à l'enseignement des apôtres leurs instituteurs dans la foi!

Faites de bon cœur tout ce que vous faites, leur disait le grand Apôtre : *Quodcumque facitis, ex animo operamini* (Coloss., III), comme le faisant pour le Seigneur et non pour les hommes, *sicut Domino et non hominibus*. Non, ne vous arrêtez pas à l'homme qui commande, il n'est que l'instrument; élevez-vous par un esprit de foi jusqu'au Seigneur, ce Dieu invisible aux yeux de la chair, qui le met en œuvre, ce faible instrument, et qui vous ordonne de lui obéir en paix comme vous obéiriez au Seigneur lui-même, *sicut Domino*, toutes les fois qu'il ne vous commandera rien de contraire à ses lois. Soyez soumis pour l'amour de Dieu à tout homme qui a du pouvoir sur vous, disait le chef des apôtres, soit au roi comme au souverain, soit aux gouverneurs comme à ceux qui sont envoyés de sa part; car telle est la volonté de Dieu : *Subditi estote omni humane creature propter Deum, quia sic est voluntas Dei* (I Petr., II).

D'après l'enseignement des apôtres on est donc obligé d'obéir à tout homme revêtu du pouvoir légitime : *Omni humane creature*. Ce n'est donc pas seulement à l'homme d'esprit, au sublime génie, à l'érudit, au savant, au politique consommé, au grand capitaine, au sage doué de prudence et de tous les talents propres au gouvernement des autres, non; c'est à ceux mêmes qui sont dépourvus de tous ces talents, de toutes ces connaissances, de toutes ces qualités si désirables dans tous les dépositaires de l'autorité, dans tous les chefs et les conducteurs des peuples; et dans quel esprit, dans quelle vue, et par quel motif faut-il obéir à des hommes si peu propres à commander et si peu faits en apparence pour conduire les autres, eux qui ne peuvent se conduire eux-mêmes et qui ont un si grand besoin de conducteurs? Ici, taisez-vous, esprits superbes, faux sages, dont la prudence toute charnelle donne la mort : *Prudentia carnis mors est* (Rom., VIII), taisez-vous en immolant vos lumières et votre orgueilleuse raison à ce pouvoir suprême qui vient d'en haut et qui divinise le mortel qui en est revêtu, malgré sa faiblesse et son impuissance. Imposez silence à tous vos vains raisonnements, et si vous voulez devenir véritablement sages, apprenez à obéir à vos maîtres dans un esprit de foi qui vous fasse envisager la personne de Dieu même dans celle des souverains qui le représentent comme ses ministres et

ses lieutenants; dans un esprit d'amour pour ce même Dieu qui mérite tout votre cœur; dans un esprit et par un motif de soumission à la volonté de Dieu, qui fait tout ce qu'il lui plaît dans le ciel et sur la terre, qui n'est comptable de sa conduite à personne et que personne n'a droit d'interroger; sous les ordres duquel toute tête et tout genou doivent fléchir humblement, au ciel, en la terre et jusqu'au fond des enfers. Il faut donc obéir aux souverains comme les enfants bien nés obéissent à leurs pères, dans un esprit d'attachement, d'amour et d'inclination; il faut les secourir dans leurs différents besoins avec autant de promptitude que de générosité.

3^e D'où vient qu'il y a si peu de sujets qui se plaisent à fournir aux souverains les subsides temporels avec une généreuse promptitude, accompagnée d'allégresse et de joie, et qu'il s'en trouve tant qui ne le font qu'à regret, en gémissant, en murmurant, et par la seule impuissance de faire autrement? C'est qu'il en est peu dont les cœurs soient bien disposés envers les souverains et qui aient pour eux un véritable attachement, peu qui les aiment d'un amour sincère; car quand on aime sincèrement une personne, on oublie ses propres intérêts pour ceux de la personne aimée; on a du zèle pour lui procurer tout ce qui peut lui être nécessaire ou utile, agréable, commode; on n'oublie rien, on fait tout pour la secourir, et on le fait avec joie; on le fait avec une promptitude et une générosité qui font voir combien vifs et ardents sont les sentiments du cœur pour la personne qui fait l'objet de son amour.

Tels devraient être tous les sujets à l'égard de leurs souverains, en les envisageant, dans l'ordre de la Providence et de l'institution divine, comme de véritables pères qui sont obligés de regarder tous leurs sujets comme leurs propres enfants, et que les sujets, par un juste retour, sont tenus d'aimer, de servir, de secourir comme leurs propres pères, dont ils ont reçu la vie. Tels étaient en effet tous les chrétiens de la primitive Eglise, et tels sont encore aujourd'hui tous ceux qui n'ont point dégénéré des sentiments de leurs pères et qui connaissent les intentions de Dieu dans l'institution des souverains, les préceptes de Jésus-Christ, les maximes de son Evangile et l'enseignement de ses apôtres.

Non, de tels chrétiens ne font pas continuellement retentir les airs de leurs plaintes amères contre les puissances établies de Dieu pour les gouverner, on ne les entend point crier, gémir, murmurer, jurer, blasphémer contre le ciel; on ne les voit pas user de mille artifices et de mille stratagèmes pour frauder les droits du prince; ils oublient leurs propres intérêts pour s'occuper des siens, et mettent tout en usage pour le secourir; leur gloire les touche et les affecte; ils souffrent quand ils entendent qu'on les outrage, et ne manquent pas de prendre leur défense avec chaleur. Mais s'ils res-

sentent une vraie douleur quand on leur insulte, ils éprouvent aussi un vrai sentiment de plaisir et de joie lorsqu'on les honore et qu'on en parle avec respect; enfin, ils leur sont fidèles en tout, dans les grandes comme dans les petites choses; ils s'empressent de leur obéir, on les voit voler à leurs ordres; rien ne leur coûte, ni peine, ni travail, ni fatigue, ni trésor, quand il s'agit de les défendre et de les secourir.

Puissent ces sentiments se réveiller dans tous les cœurs! jamais ils ne furent plus nécessaires que dans ces temps malheureux où une ligue de prétendus sages a formé le dessein d'armer tous les hommes contre toutes les puissances du ciel et de la terre, et de saper, si elle le pouvait dans son délire frénétique, jusqu'aux premiers fondements de l'autel et du trône. Puissent surtout les Français, si distingués de tous les autres peuples de l'univers par leur amour pour leurs maîtres, demeurer inviolablement attachés à la personne d'un monarque digne héritier des vertus comme du nom et du sceptre de saint Louis! Puissent-ils encore, en rendant à César ce qui lui appartient, rendre à Dieu tout ce qui lui est dû! Ah! fidèle dans ses promesses, Dieu leur donnera la vie éternelle, que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON LVII.

Pour le vingt-deuxième dimanche après la sainte Trinité.

SUR L'ADORATION EN ESPRIT ET EN VÉRITÉ.

Loquente Jesu ad turbas, ecce princeps unus accessit, et adorabat eum. (Math., IX.)

Comme Jésus parlait au peuple, un prince l'aborda en l'adorant.

C'est un prince dont la fille vient de mourir, qui s'approche de Jésus-Christ en l'adorant, et en le suppliant de venir au plus tôt dans sa maison: convaincu que la mort ne tiendra pas contre sa présence, et qu'il suffira qu'il touche sa fille de la main, pour lui rendre plein de vie l'objet de sa tendresse. Il reconnaît dans la personne de Jésus-Christ cette main toute-puissante qui forma l'univers en le tirant de l'abîme du néant, qui le soutient encore, qui fait fuir et trembler la mort, en la forçant de relâcher sa proie. Il reconnaît le Maître suprême et absolu de la nature, à qui rien ne résiste, auquel tout obéit, et jusqu'au néant, puisqu'il appelle les choses qui ne sont pas comme celles qui sont, et que toutes accourent également au premier son de son impérieuse voix. Il le reconnaît dans un esprit d'adoration; il l'adore en esprit et en vérité. Voilà, N... , le premier devoir de l'homme, et surtout du chrétien envers Dieu. Voilà tout le but que le Fils de Dieu s'est proposé en descendant sur la terre; il n'y a paru que pour former à son Père, qui est aux cieux, des adorateurs véritables, qui l'adorent en esprit et en vérité. C'est ce devoir essentiel qui va faire le sujet de ce discours: voici mon dessein.

Rien de plus nécessaire aux chrétiens que l'adoration véritable : premier point. Rien de si rare parmi les chrétiens que l'adoration véritable : second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Qu'est-ce que l'adoration véritable, cette adoration en esprit et en vérité que le Sauveur du monde est venu enseigner aux hommes ? C'est un acte de religion par lequel l'homme, cette créature intelligente et douée de raison, reconnaît Dieu pour son Créateur et l'Être suprême, le Maître absolu, le premier principe et la dernière fin de toutes choses. C'est ce sentiment intime qui fait que l'homme s'abaisse, s'humilie, se confond, s'anéantit dans un saint et religieux tremblement en présence de l'Être des êtres, le seul grand, le seul puissant, le seul existant par lui-même et donnant l'existence à tout le reste ; le seul infiniment parfait, le seul infini en tout genre de perfection. Adorer Dieu en esprit et en vérité, c'est lui faire l'aveu de sa dépendance universelle, se regarder comme son esclave, et lui rendre le culte de servitude, qui n'appartient qu'à lui seul. C'est ne se glorifier de rien, et rapporter à Dieu seul toute la gloire de ce qu'il peut y avoir de bon en soi, lui en faire hommage et l'en remercier comme d'un don de sa pure bonté. C'est se donner, se vouer, se consacrer entièrement à Dieu, se soumettre volontiers à toutes ses volontés, embrasser avec joie toutes les dispositions de son adorable et aimable providence en toutes choses. Tel est l'esprit du véritable adorateur : esprit de modestie, d'humilité, de docilité, de soumission, de dépendance, de désappropriation, de consécration, de foi, d'abandon, de confiance, d'amour. Tel est l'esprit du vrai et parfait adorateur ; telle est la nature de l'adoration véritable que je dis être absolument nécessaire au chrétien ; pourquoi ? parce que, sans elle, le chrétien n'aura jamais qu'une piété purement extérieure et incapable de plaire à Dieu par elle seule, une piété peu éclairée, une piété restreinte et limitée, une piété faible, délicate et commode, et par conséquent une piété fautive, défectueuse, imparfaite, incomplète, insuffisante pour le salut.

1° L'homme, j'en conviens, étant un composé de corps et d'esprit, tous les deux ouvrages du Créateur, le corps, aussi bien que l'esprit, doit payer en sa manière un tribut de louanges et de reconnaissance à son auteur, et c'est ce qu'il fait par les prières vocales, les inclinations, les génuflexions, les agenouillements, les prosternements, tous les mouvements extérieurs et sensibles qui sont de nature à rendre hommage à la Divinité. Mais cette adoration extérieure n'étant que le signe et l'interprète de l'adoration intérieure, elle doit toujours être accompagnée des sentiments

intimes de l'âme, et si elle marche seule, sa solitude même la rend incapable de plaire à Dieu et d'acquitter l'homme envers lui. Non, Dieu ne peut se contenter d'un culte purement extérieur, lui qui est tout esprit, et qui cherche des adorateurs en esprit. Que l'homme se contente des hommages extérieurs qu'on s'empresse de lui rendre, je n'en suis pas surpris ; il ne voit que le dehors et la surface des objets : *Homo videt ea quæ parent* (I Reg., XVI) ; mais Dieu en pénètre le fond, il lit dans l'abîme du cœur humain, malgré la profondeur et la tortuosité de ses plis et replis : *Deus autem intuetur cor.* (Ibid.) Et voilà pourquoi il rejette avec mépris tout hommage qui ne coule pas de cette belle source du cœur dont il est uniquement jaloux. Tout chrétien non exercé dans la pratique des sentiments intimes de l'âme et des mouvements du cœur n'aura donc jamais qu'une piété purement extérieure, qui n'est que l'ombre et la superficie de la véritable piété, cette piété qui pénètre l'âme d'un profond respect pour l'infinie majesté de l'Être suprême, qui l'abat et la prosterne devant son trône sublime, qui lui donne les plus hautes idées de sa grandeur immense et de tous ses divins attributs ; cette piété qu'accompagne toujours l'admiration des œuvres du Seigneur, la reconnaissance de ses bienfaits, la foi de ses mystères, l'attachement à ses vérités, la soumission à ses ordres, la conformité à toutes ses volontés, l'espérance dans ses promesses, la confiance dans ses bontés, le zèle de sa gloire, l'amour de toutes ses perfections pleines d'amabilités. Sans l'adoration en esprit, le chrétien n'aura jamais qu'une piété purement extérieure, une piété peu éclairée.

2° La lumière, mais une lumière toute céleste, rayon émané du soleil de justice, est nécessaire au chrétien pour ne point s'égarer et marcher sûrement dans le chemin du salut et de la perfection, bordé de tant de précipices, infesté d'un si grand nombre d'ennemis et visibles et invisibles, conjurés et ligés pour le perdre. Ce n'est qu'à la faveur de ce flambeau divin qu'il peut connaître dans toute leur étendue tous ses devoirs envers Dieu, envers lui-même et envers ses semblables ; la laideur du vice, la beauté de la vertu, sa propre bassesse et la grandeur de l'Être suprême ; la rigueur de sa justice, les excès de sa bonté, l'éminence de sa sainteté, les opérations de sa grâce, tout ce qu'il faut faire ou éviter pour parvenir au bonheur éternel. Or, ce sont ces connaissances précieuses et si utiles, si nécessaires qui n'appartiennent qu'au chrétien intérieur, et dont celui qui donne tout à l'extérieur se trouve malheureusement privé. Semblable au Juif charnel, il ne connaît que le corps de la religion, sans en connaître l'esprit. Et de là ses méprises dans les jugements qu'il porte des choses ; de là l'irrégularité de sa conduite et ses écarts dans tous ses procédés. De là cette piété qui, parce qu'elle est dénaturée par

l'ignorance des vrais principes et des règles sûres de la morale chrétienne, prend l'ombre de la vertu pour la vertu même, laisse le principal pour s'attacher à l'accessoire, sacrifie les œuvres commandées à celles de surrogation, le précepte au conseil, les obligations essentielles à des pratiques minutieuses qui n'obligent pas.

C'est ainsi que le pharisien, chez les Juifs, ignorant l'esprit de la loi, quoiqu'il se glorifiât d'avoir seul la clef de la science, portait jusqu'au scrupule et à la superstition l'exactitude à s'acquitter de certaines choses peu importantes, tandis qu'il oubliait, qu'il négligeait, qu'il méprisait les points essentiels et fondamentaux de la loi, l'équité, la justice, la compassion, la douceur, la miséricorde, la bonté bienfaisante, la tendre et aimable charité qui fait que l'on aime son prochain comme soi-même, et qu'on ne se lasse pas de lui faire du bien. Quelle erreur ! telle est encore aujourd'hui celle du chrétien qui ne s'applique point à étudier sa religion, pour en prendre l'esprit et en pénétrer le fond. Il donne tout au dehors, qui n'en est que l'écorce ; et rien au dedans qui en est la racine ; au dedans, où réside, comme dans le centre de son royaume, le Roi des siècles, invisible, immortel : *regnum Dei intra vos est* (Luc., XVII), au dedans, qui fait toute la gloire et la beauté de l'âme fidèle, cette fille chérie du Roi des rois : *Omnis gloria filie regis ab intus* (Psalm., XLIV) ; au dedans, ce temple majestueux, ce sanctuaire auguste, cette solitude profonde où le céleste Epoux des âmes appelle ses chastes épouses pour converser familièrement avec elles, leur parler cœur à cœur, leur confier ses secrets, leur communiquer ses desseins, leur dévoiler ses mystères, les rassurer dans leurs craintes, leur inspirer la plus ferme confiance dans ses tendres bontés, imprimer sur leur front, en caractères de feu, du feu sacré de son amour, le sceau précieux de leur prédestination éternelle. Piété purement extérieure, piété peu éclairée ; piété restreinte et limitée.

3° L'exercice du corps en matière de religion, c'est-à-dire les pratiques purement extérieures, ne sont ni d'une grande étendue, ni d'une grande valeur, dit l'Apôtre : *Corporalis exercitatio ad modicum valet* (I Tim., IV), mais la piété qui est un acte des facultés intérieures de l'âme, une attention de l'esprit, un mouvement du cœur, un désir de la volonté, la piété s'étend à tout, est utile à tout : *Pietas autem ad omnia utilis est*. (Ibid.) Et c'est cette universalité qui ne connaît ni restrictions ni bornes, que Dieu demande de sa créature dans l'exercice des actes de religion qu'elle lui doit. Et n'est-ce point d'abord ce qu'il lui prescrit de la manière la plus formelle, quand il lui ordonne de l'aimer de tout son esprit, de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses facultés, de toutes ses forces ? Indépendamment d'un précepte si positif et si formel, la raison ne nous dit-elle pas que le culte qui est dû à Dieu doit avoir du rapport avec la di-

gnité, l'excellence de son être, et qu'étant immense, infini en tout genre de perfections, les hommages qu'on lui rend doivent être illimités ? Quoi ! l'on pourrait croire qu'il serait permis à la créature de borner ses hommages envers son Créateur, dont elle tient tout ce qu'elle est, tout ce qu'elle a, tout ce qu'elle peut ? C'est cependant ce que fait le chrétien qui n'est pas intérieur. Il se borne, il se divise, il se partage, lui qui dans sa totalité est quelque chose de si fin et de si chétif ; il se partage dans les hommages qu'il rend à son Dieu, ce Dieu, ce grand Dieu, dont un prophète nous dit que tous les peuples de l'univers sont infiniment moins devant lui qu'une goutte d'eau à l'égard de la mer tout entière, et qu'un grain de sable par rapport à la terre : *Ecce gentes quasi stilla situlæ*. (Isa., XL.) Il se partage et ne donne à Dieu que la moindre partie de lui-même : le corps, avec l'appareil du culte de la religion, et non l'esprit avec toutes ses pensées, et non le cœur avec toutes ses inclinations, et non la volonté avec tous ses vouloir, et non l'âme avec toutes ses facultés si sublimes et si nobles, et non le fond intime et toute la substance de l'âme unie à Dieu, occupée de Dieu et de ses perfections, de l'immensité de son être, des profondeurs de sa justice, des ressorts de sa sagesse, des soins de sa providence, des charmes de sa beauté, de l'éclat de sa sainteté, des splendeurs de sa gloire. Le chrétien qui n'est pas intérieur n'a qu'une piété restreinte et partagée ; il n'a qu'une piété faible, délicate, commode et incapable d'aucun sacrifice.

4° La vocation au christianisme est, par sa nature, une vocation à la croix, et l'esprit du chrétien un esprit de sacrifice ; esprit de sacrifice qu'il trouve si bien marqué dans ses qualités mêmes de disciple et d'enfant d'un Dieu immolé, sacrifié sur la croix. L'esprit de sacrifice est donc le propre esprit du christianisme ; tout vrai chrétien en doit donc être toujours animé, il doit être toujours prêt à faire à Dieu les plus grands sacrifices, fallût-il, s'il l'exigeait, s'interdire les plaisirs mêmes innocents et permis, se priver de toutes les douceurs de la vie, renoncer à tous ses biens, rompre tous les liens de la nature et du sang, quitter son pays, sa patrie, ses parents, ses amis, tout ce que l'on a de plus cher au monde, pour aller mener dans une terre étrangère une vie pauvre, errante, mortifiée, pénitente, pleine d'opprobres et d'ignominies, anéantie, crucifiée, sur les traces de Jésus-Christ. Tel est l'esprit, le caractère, le devoir du vrai chrétien. Mais celui qui ne l'est qu'au dehors, qui ne connaît rien à l'adoration intérieure, qui ne sait ce que c'est que de rentrer en lui-même, et qui renferme toute sa religion dans le cercle de quelques prières vocales et de quelques pratiques de piété minutieuses et souvent superstitieuses, un tel chrétien sera-t-il animé de cet esprit de sacrifice, de force et de courage qu'on vit briller autrefois dans les héros du christianisme et qu'on admire encore aujourd'hui

dans ces généreux chrétiens de l'un et de l'autre sexe, qui ont le courage de tout quitter et de tout sacrifier pour obéir à Dieu qui les appelle à sa suite? Hélas! étranger dans la pratique de l'adoration en esprit, ce culte également intérieur, vaste et sublime, qui ne connaît ni borne ni mesure, qui embrasse tout, se porte à tout, s'étend à tout ce qu'il y a de plus difficile, de plus contraire aux sens et de plus crucifiant pour la nature sensuelle, quand il s'agit du salut éternel, il coulera tous les jours de sa vie dans quelques pratiques purement extérieures de religion, qui peuvent s'allier et qui ne s'allient que trop souvent avec les passions les plus vives, et croira qu'il n'en faut pas davantage pour être sauvé. Quelle erreur! Pour être sauvé, il faut être du nombre des vrais adorateurs, et pour être de ce nombre béni, il faut adorer le père en esprit et en vérité, et pour adorer le Père en esprit et en vérité, il est nécessaire de lui rendre des hommages spirituels et un culte intérieur, ce culte qui naît de l'amour et qui est lui-même tout amour. Amour de préférence, qui fait aimer Dieu plus que la fortune, plus que l'honneur, plus que la gloire, plus que les grandeurs et les dignités, plus que tout ce qu'il y a de grand, de beau, de bon, d'excellent dans le monde tout entier lui-même. Amour de complaisance qui fait qu'on est ravi et qu'on tressaille de joie au fond de l'âme, de savoir que Dieu est infiniment grand, infiniment sage, infiniment bon, infiniment heureux, infini en tout genre de bonheur et de perfections, sans défaut. Amour de bienveillance, qui fait désirer que Dieu soit connu, aimé, glorifié de toutes les créatures, qui voudrait que toutes les créatures fussent autant de séraphins tout brûlants du feu sacré de son amour. Amour de zèle, mais d'un zèle actif, magnanime, courageux et constant, qui sait agir et souffrir, qui ne se donne aucun repos, qui travaille sans relâche et met tout en mouvement pour faire adorer et aimer le divin objet de son amour et de ses adorations, trop heureux à son gré, si, pour y réussir, il lui en coûtait le sacrifice de ses biens, de son honneur, de sa liberté, de sa santé, de sa vie.

Mais que dis-je? Il n'y a que l'adorateur en esprit qui entende un langage aussi spirituel et aussi dégagé des sens. Lui seul éprouve au dedans de lui-même des sentiments aussi nobles, aussi sublimes et aussi généreux. Lui seul brûle de ce beau feu du zèle qui n'est que la pure essence de l'amour divin; et le chrétien, dont toutes les pratiques religieuses viennent expirer sur ses lèvres, sans pénétrer jusqu'au fond de son âme, n'a pas même l'idée, les premières notions de ce sacré commerce de l'amour divin, qui constitue le véritable adorateur. Qu'il apprenne donc enfin ce qui fait le vrai chrétien, le serviteur fidèle, l'ami, le favori de Dieu et l'objet de ses complaisances: ce n'est ni l'attachement au pompeux appareil des cérémonies religieuses que les hommes

font servir à son culte, ni la fréquente invocation de son nom, ni l'assiduité à entendre sa parole, à fréquenter ses temples et les sacrements, à plier le genou devant ses images, à se prosterner au pied de ses autels, à assister à son auguste et adorable sacrifice, ni même à observer à la lettre tous ses commandements, mais à les observer dans un esprit d'amour et de charité, qui est la fin des commandements, dit l'Apôtre: *finis præcepti charitas* (I Tim., I), et dont on peut dire en quelque sens qu'ils se réduisent tous à la charité; qu'ils sont tous des commandements de charité, parce qu'il n'y a que l'esprit d'amour et de charité, cet esprit tout intérieur, cet esprit moteur et vivifiant, qui puisse animer le corps de l'accomplissement des préceptes et de tous les devoirs du christianisme, en leur donnant la vie, le mouvement, la valeur, le mérite dans l'ordre de la grâce et de la gloire, et que sans lui, il n'y a rien de vivant, d'animé, d'efficace pour le salut: ni la foi à tous les mystères du christianisme et à toutes les vérités révélées, ni l'espérance aux promesses, ni les prodiges les plus éclatants, ni les dons les plus éminents, ni les aumônes les plus abondantes, ni les actions les plus héroïques et les plus extraordinaires, ni tous les genres de sacrifices, sans en excepter le martyre du feu; c'est l'Apôtre qui nous le déclare: *Si charitatem non habuerio, nihil sum, nihil mihi prodest.* (I Cor., XIII.)

Il n'est donc rien de si nécessaire aux chrétiens que cet esprit d'amour ou d'adoration véritable; vous l'avez vu, et cependant il n'est rien de si rare parmi les chrétiens, vous l'allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Ce que l'on dit du monde en général, que c'est un grand théâtre où les hommes sont comme autant d'acteurs qui jouent leurs personnages, parce qu'ils représentent ce qu'ils ne sont pas, ne se vérifie que trop dans le monde religieux et chrétien. Oh! que le nombre de ces chrétiens qui jouent le christianisme et ne sont pas ce qu'ils paraissent est grand! qu'il est prodigieux! Hélas! presque personne parmi les chrétiens mêmes qui font profession de religion, de piété, de dévotion, n'est au fond et dans l'intérieur de l'âme ce qu'il paraît au dehors. Presque personne dont la piété soit sincère, la dévotion véritable et solide, le culte intérieur, l'adoration en esprit et en vérité. Car enfin, que voyons-nous dans ce siècle d'égarement et de corruption? Des chrétiens égarés, trompés et corrompus, parmi ceux mêmes qui pratiquent exactement les exercices du christianisme.

Et d'abord jetons les yeux sur cet avare. On ne peut lui reprocher aucun crime, aucun vice saillant; il mène une vie irréprochable, régulière, édifiante même aux yeux des hommes. Fidèle observateur des commandements de Dieu et de l'Eglise, il n'est ni jureur, ni ivrogne, ni voleur, ni impudique; il ne fait tort à personne, il paye exactemen

ses dettes, il fréquente les sacrements, sanctifie les jours consacrés au culte du Seigneur, ne manque à aucun jeûne ni à aucune abstinence commandés par l'Eglise; il est de plusieurs confraternités pieuses; on le voit souvent prier avec respect aux pieds des autels du Très-Haut. Le compterons-nous pour cela parmi ses vrais adorateurs? Non, c'est proprement son argent qu'il adore, dont il fait son idole et auquel il rend le culte suprême qui n'est dû qu'à Dieu, puisqu'il l'estime et l'aime plus que Dieu, qu'il le préfère à Dieu, qu'il y a son cœur plus attaché qu'à Dieu, et que s'il n'y avait de milieu pour lui qu'entre perdre toutes ses richesses ou la grâce et l'amitié de son Dieu, il préférerait la perte de la grâce et de l'amitié de Dieu à celle de ses richesses.

Considérons ensuite cet ambitieux qui veut s'élever. Il ne nous paraîtra point ennemi du culte de Dieu; il en prendra même le masque pour atteindre son but. On le verra prosterné dans le sanctuaire de l'Eternel, protester, du moins par sa posture, qu'à lui seul appartient la grandeur, la gloire, l'honneur, et qu'il ne les partage avec personne, parce qu'elles sont incommunicables : *Gloriam meam alteri non dabo.* (Isa., XLII.) Mais si nous soulevons ce voile imposteur et que nous pénétrions jusque dans l'intérieur de son âme, dans les profondeurs de l'abîme de son cœur, que verrons-nous? Un sacrilège usurpateur des droits incommunicables de la Divinité, qui, en feignant de lui payer le tribut de gloire qui lui appartient exclusivement, ne travaille qu'à sa propre gloire, dont il est uniquement jaloux : doublement injuste, et parce qu'il usurpe la gloire qui n'appartient qu'à Dieu, et parce qu'il préfère la gloire du monde à celle de Dieu; doublement impie, et parce qu'il ôte à Dieu la gloire qui lui est due pour se l'approprier à lui-même, et parce qu'en paraissant travailler pour la gloire de Dieu, il ne travaille, en effet, que pour sa propre gloire. Ah! que de travaux, que de soins, que de veilles, que d'intrigues, que de méditations, que de combinaisons, que de manœuvres, que de machinations secrètes et profondes il lui consacre! Il n'adore donc pas Dieu dans la vérité; il n'adore que lui-même.

Que dirons-nous de ce chrétien même qui professe la dévotion, mais une dévotion indulgente et commode pour lui-même, dure et austère pour les autres. Sa doctrine, sa morale, son air, son maintien, ses discours, ses entretiens, tout respire l'austérité dans son extérieur; et cependant, en l'étudiant et en le suivant de près, on s'aperçoit sans peine qu'il use d'une extrême indulgence envers lui-même.

Content de son exactitude scrupuleuse à remplir les devoirs extérieurs du christianisme communs à tous les chrétiens, et les pratiques de dévotion qu'il s'est volontairement imposées à lui-même, et qui ne touchent, ni à la substance de l'âme, ni au domaine des passions, il croit pouvoir se donner consciencieusement une libre car-

rière quant à tout le reste. Comme il s'imagine que le monde a besoin de lui, il prend un soin extraordinaire de la conservation de sa santé. Il ne se contente pas que rien ne lui manque de ce qui est ou nécessaire ou utile pour se conserver; il veut encore le commode, l'agréable, le délicieux, l'excellent, l'exquis, dans tout ce qui peut servir aux usages de la vie. Rien n'est à son goût, il manque toujours quelque chose à ce qu'on lui présente, et pour peu qu'on diffère de le servir, il se plaint, il murmure des moindres retardements, des plus légères négligences, comme si c'étaient autant de crimes; il s'empporte contre les prétendus coupables, en les accablant de reproches et d'injures. Jaloux jusqu'à l'excès de sa réputation qu'il croit être nécessaire au public, on n'y peut toucher pour peu que ce soit, sans le voir aussitôt fumer comme ces montagnes, dont parle le Roi-Propète, qui nourrissent le feu dans leurs entrailles : *Tange montes et fumigabunt.* (Psal. CXLIII.) Paraît-il quelquefois rejeter les louanges, les honneurs et la gloire qu'on lui présente? Ce n'est de sa part qu'un artificieux manège, pour qu'on le croie plus digne des faveurs qu'il feint de mépriser. En un mot, qu'on promène ses regards sur toute la face du christianisme, et qu'on en parcoure tous les états et toutes les professions, on n'y verra presque partout que des chrétiens qui déshonorent la religion qu'ils professent, en substituant à la vraie et solide piété, une piété fausse et illusoire qui n'en a que l'apparence; une piété bizarre, inconstante et capricieuse, qui n'a d'autre règle que la fantaisie et le goût du moment; une piété minutieuse qui méprise les grandes choses pour s'attacher aux petites; une piété peu judicieuse, qui laisse l'essentiel pour l'accessoire, et met les œuvres de surrogation qui n'obligent pas à la place de celles d'un précepte rigoureux; une piété superstitieuse qui prétend honorer Dieu, en lui rendant un culte qu'il ne faut pas, ou de la manière dont il ne faut pas; une piété complaisante, qui cherche les applaudissements du monde, et qui veut plaire à Dieu sans déplaire en rien aux hommes; une piété servile ou mercenaire, qui ne sert Dieu que par la crainte de la peine ou l'espoir de la récompense; une piété de faste et d'ostentation, qui n'agit que par le principe de la vaine gloire; une piété pleine d'indulgence pour les faiblesses humaines, et amie des passions; une piété enfin défectueuse par quelque endroit et insuffisante pour le salut, en sorte qu'on peut appliquer aux chrétiens de nos jours ce que le prophète Osée disait des Juifs de son temps, qu'il n'y a point de vérité ni de connaissance de Dieu sur la terre : *Non est veritas, non est scientia Dei in terra.* (Osée., IV.) Et pourquoi? C'est parce que presque tous les chrétiens d'aujourd'hui donnent tout à l'extérieur dans leurs exercices de religion et de piété; c'est parce qu'il n'est presque plus de chrétien intérieur, qui pense, qui réfléchisse, qui médite profondément les vérités de la religion qu'il professe,

et qui rentre souvent en lui-même pour y connaître Dieu et pour s'y connaître lui-même. Pour y connaître Dieu et la sublimité de sa nature, l'étendue de sa science, les profondeurs de sa justice, les effets de sa bonté, les charmes de sa beauté, la sagesse de ses lois et de ses ordonnances, les douceurs de sa grâce, les excès de son amour, la certitude de ses promesses, la grandeur de ses récompenses, l'immensité jointe à la souveraineté de son domaine, l'infinité de tous ses attributs divins. Pour se connaître lui-même et la spiritualité de son âme, l'étendue de ses devoirs, les règles de sa conduite, la hauteur de ses destinées, l'importance de sa fin dernière, cette fin si nécessaire et seule digne de fixer l'attention des mortels. C'est enfin parce que, dans le sein même du christianisme, on ne trouve plus aujourd'hui ni adorateur ni adoration véritable. Que dis-je ? Le comble du malheur, la honte de notre siècle, ce siècle de ténèbres, d'erreurs et de perversité, c'est qu'on met tout en œuvre pour exterminer partout et les adorateurs et les adoratrices véritables comme gens inutiles ou pernicioeux au monde, eux pour lesquels seuls il subsiste, et qui en sont le plus ferme appui.

Oui, une philosophie meurtrière, ennemie, exterminatrice de tout bien, a formé, de nos jours, le projet insensé de détruire tous les parfaits adorateurs du vrai Dieu, d'en tarir la source, d'en sécher la racine ; et à la suivre dans sa marche, à considérer ses exploits, à étudier ses systèmes, ses principes, ses maximes, on voit, à n'en pouvoir douter, qu'elle n'a point d'autre but que de renverser la religion jusque dans ses fondements et d'ensevelir sous ses ruines les plus religieux, les plus saints, les plus parfaits de ses membres. Philosophes exterminateurs, écoutez ! Cette religion sainte, dont vous poursuivez la ruine avec tant de fureur, vous ne la détruirez pas, elle est indestructible ; elle subsistera dans toute son intégrité et son incorruption jusqu'à la consommation des siècles. Mystères, dogmes, morale, principes de doctrine, règles de conduite, préceptes, conseils, perfection évangélique : tout sera cru, suivi, pratiqué dans le monde, tant que le monde subsistera. Vous pourrez abattre des temples, en dépouiller d'autres, renverser des autels, briser des vaisseaux sacrés en les profanant, mettre en pièces les saintes images, supprimer, démolir des monastères et les ensevelir sous leurs ruines, après en avoir honteusement chassé les anges de la terre qui les habitaient ; mais vous ne pourrez, avec tous vos sacrilèges efforts, vous ne pourrez anéantir la vérité des oracles divins qui militent en leur faveur et leur donnent la préférence sur tous les autres membres de l'Eglise. Toujours il sera vrai de dire que, dans l'ordre de la religion chrétienne, l'état religieux, tout consacré au silence, à la retraite, à l'oraison, à la prière, à la méditation et à la contemplation des vérités révélées, est de tous les états le plus excel-

lent, le plus saint, le plus parfait, et jamais cet oracle émané de la bouche de Jésus-Christ, la vérité suprême : Marie a choisi la meilleure part, *Maria optimam partem elegit* (Luc., X), non, jamais ce divin oracle ne cessera d'être vrai. Marie, symbole de la vie contemplative, qui se borne à la considération profonde de Dieu et de sa divine essence et de ses divins attributs, de ses mystères, de ses grâces, de ses bontés, de son amour pour les hommes, de ses promesses, de ses récompenses, de ses louanges, en commençant à faire ici-bas ce que feront éternellement et infatigablement les bienheureux dans le ciel ; Marie, symbole de la vie contemplative, l'emportera toujours sur sa sœur Marthe, figure de la vie active, qui s'applique principalement à l'exercice des œuvres de charité, spirituelles ou corporelles, envers le prochain. Jésus-Christ l'a prononcé, et sa parole ne passera et ne changera point : elle est immuable comme lui-même : *Cælum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt, dicit Dominus.* (Matth., XXIV.)

Fondé sur ce roc inébranlable de la parole de Dieu comme sur une base immuable, l'état solitaire et purement contemplatif subsistera donc toujours dans l'Eglise, et l'Eglise ne cessera de l'approuver, de le louer, de le protéger, de le défendre, non-seulement comme bon, saint et agréable à Dieu, mais encore comme le meilleur, le plus saint, le plus parfait, et même le plus utile à la société civile et temporelle par rapport aux grâces qu'il lui attire du ciel. C'est dans la solitude des cloîtres que l'Époux céleste prend plaisir à conduire ses chastes épouses comme dans un jardin délicieux, pour parler à leur cœur et leur communiquer ses secrets, les inonder de ses délices, les combler de ses faveurs, leur ouvrir tous ses trésors, en leur donnant toute liberté d'y puiser sans crainte de lui déplaire, et pour elles et pour les autres. Aussi doit-on les regarder comme les plus signalées protectrices de la société, par l'abondance des secours qu'elles lui attirent d'en haut ; car enfin, qui ne le sait ? C'est en vain qu'on veille à la garde de la cité, si le Seigneur ne la garde lui-même ; et qu'est-ce qui l'oblige à la garder, sinon la sainte violence que lui font, par la ferveur de leurs prières et la brûlante ardeur de leurs vœux enflammés, ses chastes et bien-aimées épouses ? Ce sont elles qui, anges tutélaires du monde, prient continuellement pour les empires et les républiques, intercèdent pour les rois et les peuples, détournent de leurs têtes les foudres et les carreaux du ciel, tous les fléaux de la colère du Tout-Puissant, et leur attirent ses bénédictions les plus abondantes. Ce sont elles qui, par leurs larmes, leurs gémissements, leurs soupirs, leurs jeûnes, leurs abstinences, leurs veilles et leurs austérités de toute espèce, obtiennent la conversion des pécheurs, la persévérance des justes dans les voies de la sainteté, les avantages mêmes temporels des

états qui ont le bonheur de les posséder. Favorisées du privilège auguste de chanter sans cesse les louanges du Très-Haut, de veiller infatigablement avec les esprits célestes autour de son tabernacle et d'entretenir un commerce intime avec lui, ah! au milieu des chastes et délicieuses caresses dont il les honore, elles ne peuvent oublier leurs frères malheureux, et on les verrait renoncer mille fois à toutes les faveurs qui les inondent, plutôt que de les recevoir inutilement pour les autres. Ne sont-ce donc point elles, ces âmes si favorisées et si amies de Dieu, qui revêtues de sa puissance et dépositaires de ses grâces, tantôt comme d'autres Moïses, font triompher Israël dans la plaine, en élevant leurs mains pures vers les saintes montagnes, et tantôt comme autant d'Elies, ouvrent le ciel à leur gré pour en faire descendre les secours les plus abondants et les plus nécessaires dans les calamités publiques et tous les besoins des malheureux.

Que faites-vous donc, ah! que faites-vous, philosophes exterminateurs, quand vous approchez la hache des sacrés asiles qui renferment ces âmes saintes et qui devraient être inviolables à jamais? Plus cruels envers le reste des hommes qu'à l'égard des victimes mêmes qui tombent sous vos coups, vous ôtez au monde ses plus forts remparts contre ses plus dangereux ennemis, ses boucliers les plus impénétrables à leurs traits. Oui ce sont les protecteurs et les patrons du monde que vous exterminatez dans la personne des enfants de Benoît, de Bernard, de Bruno, de François, de Claire, de Colette et tant d'autres. Arrêtez, barbares, arrêtez, et si les intérêts du monde entier ne vous touchent pas, soyez du moins sensibles aux vôtres, ayez compassion de vous-mêmes, à la vue des malheurs qui vous menacent et dont vous serez trop tôt les infortunées victimes. Hélas! bientôt ces mêmes personnes, que vous regardez comme les balayures du monde, tant elles vous paraissent inutiles, abjectes et méprisables, vous les verrez majestueusement assises sur des trônes étincelants de lumières pour juger le monde même et tout ce qu'il y a de grand dans le monde; princes, rois, monarques, potentats, vous les verrez, et la rage dans le cœur, le désespoir marqué sur tout vous-mêmes, vous vous écrierez avec tous les méchants, témoins de leur triomphe: Insensés que nous étions, ces hommes nous paraissaient de toutes les créatures les plus viles et les plus méprisables; nous regardions leur vie comme une folie, et il nous semblait qu'ils n'auraient que la honte en partage quand ils cesseraient de vivre. Les voilà cependant couronnés de gloire et brillants de clarté au milieu des enfants de Dieu et des splendeurs des saints, tandis que nous, misérables pécheurs, nous voilà relégués avec tous les réprouvés, jusqu'au fond des enfers. (*Sap., V.*)

Prévenez, N..., ces inutiles regrets, et convaincus de la nécessité de l'adoration

intérieure, de l'esprit intérieur, de l'esprit d'oraison et du recueillement intérieur, de l'esprit d'adoration véritable, adorez Dieu ici-bas en esprit et en vérité tous les jours de votre vie, pour le posséder éternellement dans le temple de sa gloire. Ainsi soit-il.

SERMON LVIII.

Pour le vingt-troisième dimanche après la sainte Trinité.

SUR L'ABOMINATION DE LA DÉSOLATION DANS LE LIEU SAINT.

Cum videritis abominationem desolationis stantem in loco sancto, qui legit intelligat. (*Matth., XXIV.*)

Lorsque vous verrez dans le lieu saint l'abomination de la désolation, que celui qui le lit, l'entende.

L'abomination de la désolation prédite par le prophète Daniel est sans doute, selon le sens littéral de mon texte, la profanation vraiment abominable que firent les soldats romains du temple de Jérusalem, lors de la destruction de cette ville infortunée. Mais l'on peut dire que cette profanation, tout horrible qu'elle est, ne peut cependant passer que pour une simple figure d'une autre abomination bien plus horrible encore, soit qu'on la considère en elle-même, soit qu'on la suive dans sa marche et ses premiers effets; je parle de cette maudite philosophie du siècle, également superbe et corrompue, qui, quoique conçue dans le sein des passions les plus honteuses et le libertinage le plus effréné de l'esprit et du cœur, ne craint pas de prendre le nom de sagesse, pour causer partout, sous ce nom aussi témérairement qu'insidieusement usurpé, les plus affreux ravages; de cette philosophie qui se glisse partout et jusque dans les lieux les plus saints, les asiles les plus sacrés et les plus impénétrables, pour tout profaner, tout flétrir, tout corrompre de son souffle contagieux; de cette philosophie qui, quoique nourrie du lait salubre d'une religion seule capable de faire le bonheur et présent et futur de l'homme, est assez ingrate et assez barbare pour percer le sein de sa mère et lui déchirer les entrailles. Je me hâte de venir à mon dessein.

La philosophie du siècle est abominable dans sa nature: vous le verrez dans mon premier point. La philosophie du siècle est contagieuse dans ses effets: vous le verrez dans mon second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Possédée et sans cesse agitée de l'esprit de blasphème, d'irréligion et d'impiété, la philosophie du siècle porte le délire jusqu'à nier l'existence de Dieu; ou, si elle admet son existence, jusqu'à nier sa providence, sa puissance, sa sagesse, sa justice, sa bonté, sa sainteté, tous ses attributs: n'est-ce donc pas là introduire l'abomination de la désolation, non-seulement dans le lieu saint, mais jusque sur la personne sacrée du Dieu trois fois saint et la sainteté même? Et peut-il y avoir quelque

chose de plus abominable dans sa nature qu'une pareille philosophie?

1° En vain Dieu se montre, brille, éclate de toutes parts et se fait comme toucher au doigt dans les cieux qui annoncent sa gloire en montrant les chefs-d'œuvres de leur Auteur, les astres, ces flambeaux du monde placés à la distance qui convient à son embellissement et à sa conservation; inutilement nous admirons l'ordre, le concert, l'harmonie générale, l'équilibre parfait, stable, constant, immuable, les rapports et les correspondances qui règnent dans toutes les choses de l'univers, les plus petites comme les plus grandes, et qui décèle avec tant d'évidence l'habileté de l'immortel ouvrier qui les fit : l'impie athée ose dire qu'il n'y a point de Dieu, non-seulement dans le secret de son cœur encore timide et honteux, épouvanté d'un tel langage, mais ouvertement, effrontément et d'un air de triomphe; il le dit de vive voix dans les cercles, dans les promenades, dans les lycées, dans les académies, dans les ateliers, sur les théâtres et au milieu des spectacles publics; il le dit à la ville et à la campagne, il le dit partout; il le dit et il l'écrit; il l'imprime dans ses livres de toute espèce, il le chante dans ses poésies; il s'efforce de l'établir et de le persuader dans sa prose, par le clinquant de l'expression et tous les faux charmes d'une éloquence perfide; il le grave sur le marbre et sur l'airain : *Non est Deus.* (Psal. XIII.) Q'ai-je dit? Que viens-je de prononcer? Le mot horrible, l'exécration, le blasphème de l'abominable philosophie athée, l'opprobre du bon sens, la honte de la raison, l'enfant de la corruption et l'infâme corrupteur de ses insensés prosélytes. N'arrêtons pas plus longtemps les yeux sur un monstre qui n'aurait jamais dû sortir de l'abîme.

2° Le philosophe qui croit faire grâce à la Divinité, en admettant son existence, ne l'outrage guère moins que l'athée qui la rejette, en niant sa providence soit dans l'ordre physique, soit dans le moral. Dieu est trop grand, dit le philosophe, ennemi de la providence, pour s'abaisser au point de gouverner ses créatures, de prendre soin de chacune d'elles en particulier, d'entrer dans un détail minutieux de tout ce qui les regarde et de pourvoir à tous leurs besoins. Qu'est-ce donc que le monde tout entier comparé à Dieu, et qu'est-ce dans le monde que cet insecte, cette fourmi, ce vermineau qui rampe sur la terre et que nous écrasons sous nos pieds, pour que Dieu, cet être infini et d'une grandeur immense, d'une majesté suprême, daigne s'occuper de ces chétifs objets, lui qui repose tranquillement de toute éternité dans le sein d'une lumière inaccessible à nos regards, et d'une sérénité complète que rien ne peut ni altérer ni troubler.

L'homme lui-même cet être si excellent et si parfait, doué d'intelligence et de raison, le chef-d'œuvre du Créateur; l'homme, qu'est-il quand on le rapproche de l'immor-

tel ouvrier qui le fit de rien en le tirant du chaos du néant? Eh! comment donc pourrait-il se faire qu'il tint continuellement fixés sur lui les regards de l'auteur de son être? Comment comprendre et se persuader que le Créateur le contemple perpétuellement, le suive dans toutes ses démarches, compte tous ses pas et ses moindres mouvements, pénètre jusque dans l'intérieur de son âme et de toutes les facultés de son âme, pour y examiner avec inquiétude jusqu'aux pensées volages de son esprit, aux courses rapides de son imagination, aux inclinations naissantes de son cœur. Que lui importent les pensées, les desirs, les affections, les imaginations de l'homme? L'univers ligué contre lui pourrait-il altérer la plénitude du bonheur souverain qui lui est essentiel et aussi immuable, aussi nécessaire que son être même? N'y a-t-il pas une distance infinie qui sépare Dieu de l'homme, et cet espace immense ne suffit-il pas pour faire sentir à l'homme qu'il ne peut croire sans arrogance que Dieu soit perpétuellement occupé d'un si chétif objet?

Ainsi parle le philosophe, en feignant, pour la majesté du souverain Être, un respect qui n'est qu'un masque à son libertinage et à la liberté sans bornes qu'il s'arroge de penser, de dire et de faire tout ce qu'il veut, sans avoir à redouter l'œil d'une Providence attentive à toutes ses opérations tant du dehors que du dedans, cet œil perçant qui voit tout et auquel rien ne peut échapper. Jaloux d'une indépendance absolue, qui lui assure le droit de vivre impunément au gré de toutes ses passions, l'aveugle ne voit pas qu'il a beau s'étourdir et se faire illusion à lui-même, il ne réussira point à faire de l'Être suprême une divinité ou aveugle comme lui, qui ne voit rien de ce qui se passe dans le monde et physique et moral, ou indolente et stupide qui n'y prend aucune part et ne se mêle de rien; une divinité apathique et entièrement insensible à ses propres intérêts, de même qu'à ceux de ses créatures; une divinité qui, après avoir créé le monde en le tirant de l'abîme du néant, l'aurait ensuite entièrement oublié et abandonné à lui-même; comme s'il était plus indigne de sa grandeur et de sa majesté de penser au monde après l'avoir créé, enrichi, embelli, orné, que de s'en occuper lorsqu'il n'était point encore; comme si le monde encore dans l'abîme du néant eût été un objet plus digne de ses regards, de son amour, de ses complaisances, de ses soins, de son attention et de sa vigilance, que ce monde devenu par la création l'ouvrage de sa puissance et de sa magnificence; comme si Dieu pouvait déroger à sa propre grandeur et à la sublime élévation de son infinie majesté, en étendant les soins de sa providence sur l'homme qu'il fit à sa ressemblance et sur le front duquel il grava son image; comme si enfin la grandeur de Dieu n'était pas autant et plus encore, à divers égards, une grandeur de tendresse, d'amour, de complaisance, de bienveillance, de bonté

pour son ouvrage, et surtout pour l'homme son chef-d'œuvre, qu'une grandeur d'élévation, de dignité, de majesté, d'immensité. En rejetant la providence, le philosophe impie rejette aussi la toute-puissance de Dieu.

3° Quelle puissance assez étendue, demande l'incrédule, assez immense, assez infatigable, assez absolue pour mouvoir continuellement les ressorts innombrables de cette vaste machine du monde et de cette infinité d'êtres matériels qu'il renferme, hommes, animaux, astres, plantes, insectes, dont un seul suffirait pour attacher ses regards, captiver son attention, épuiser par la continuité toute seule de son application toute sa force et sa faculté d'agir? D'ailleurs, on ne se contente pas de dire que Dieu gouverne le monde par des lois uniformes, immuables, éternelles; on veut encore que, dans le gouvernement du monde, il les interrompe, il les suspende, il les viole ces lois qui, par leur immutabilité même, ne souffrent ni suspension, ni dérogation, ni violation quelconque.

On pourrait d'abord demander à l'incrédule qui oppose ces difficultés, s'il est plus difficile à ses yeux de travailler sur les êtres existants que sur le néant même, et si l'ouvrage de la régie du monde offre plus d'obstacles impossibles à surmonter que sa création même? Qui ne voit qu'un miracle ne passe point les bornes de la puissance du Créateur? Le miracle, on en convient, n'est point un anneau de la chaîne des effets purement naturels; il passe toutes les forces de la nature, et forme une classe particulière dans l'ordre physique; mais cet ordre variable de son fonds, n'est-il donc pas subordonné à la volonté souverainement libre du Créateur? N'est-ce pas lui qui a établi les lois par lesquelles il gouverne le monde, et ces lois qu'il a librement établies, ne peut-il pas y déroger, les suspendre, les interrompre avec la même liberté, la même facilité? L'ordre purement physique n'ayant pour base que la volonté parfaitement libre du Créateur, il peut l'interrompre, le suspendre, l'intervertir à son gré, en opérant, toutes les fois qu'il le trouve bon, des miracles, c'est-à-dire des effets qui surpassent toutes les forces de la nature créée, et par lesquels il déroge aux lois ordinaires qu'il a établies pour gouverner le monde : effets qui ne donnent aucune atteinte ni à l'étendue de sa science, ni à son immutabilité, parce que tout est présent à ses yeux, le passé, le futur, comme le moment actuel; qu'il embrasse d'un seul coup d'œil toute la différence des temps, et que rien n'arrive qu'il n'ait prévu et résolu de toute éternité, lors même qu'il déroge aux lois ordinaires par des exceptions marquées dans ses décrets éternels. Ce n'est point alors sa volonté qui change; ce ne sont point ses décrets qui cessent d'être immuables, ce sont les effets extérieurs qui changent, sans cesser de correspondre à la volonté de Dieu, qui a résolu de toute éternité de les produire

dans le temps comme des faits ou des événements surnaturels et insolites, qui ont pour fin sa gloire et le salut des hommes. Les blasphèmes de l'impie ne donnent donc aucune atteinte à la toute-puissance de Dieu : ils ne peuvent entamer sa sagesse.

4° En vain donc l'incrédule ose dire qu'on ne peut reconnaître un être infiniment sage dans la personne d'un Dieu qui a pris des mesures si peu justes dans le plan de la création et du gouvernement; que tout y est dans le désordre et la confusion et que rien ne va droit à la fin qu'il s'est proposée ou qu'il a dû se proposer en le créant. Toutes les difficultés qu'on peut faire sur ce point disparaissent, dès qu'on fait attention que les désordres qu'on croit apercevoir dans le monde physique et moral ne semblent tels que parce que la raison humaine est trop faible et trop bornée, pour s'élever à la hauteur de l'Être suprême, mesurer son immensité, saisir l'ensemble et les rapports de ses ouvrages, pénétrer ses vues, sonder la profondeur de ses desseins, connaître la justesse des moyens qu'il emploie pour parvenir aux fins qu'il se propose et qui ne sont pas moins inaccessibles à l'intelligence humaine que l'infinité ne toutes ses perfections. Mais ce que l'homme ne peut voir ni connaître en ce monde, qui n'est qu'un état passager d'épreuve et de préparation à un meilleur état, il le verra et il le connaîtra dans un autre monde qui est le terme qui l'attend et auquel il est destiné dans le plan du Créateur. Il est donc sage, ce plan, malgré les cris de l'impie qui le blasphème, le calomnie, sans le connaître; il est sage, et il est juste; c'est l'ouvrage d'un Dieu souverainement équitable, comme il est souverainement intelligent.

5° La justice de Dieu, considérée dans sa nature, n'est autre chose que l'amour même, l'amour essentiel de l'ordre, ou la souveraine raison qui veut que toute chose soit bien ordonnée, comme s'exprime saint Augustin, c'est-à-dire que chaque chose soit à sa place, que chacun fasse ce qu'il doit faire et soit traité selon son mérite, soit en bien, soit en mal, soit en recevant la récompense de ses bonnes œuvres, soit en souffrant la peine de ses dérèglements. Mais où est-elle, cette équité, cette justice de Dieu dans le gouvernement du monde moral? demande l'impie. Est-ce dans la prospérité constante des méchants, et dans la misère et l'oppression des justes? Non, lui répondons-nous. La justice de Dieu ne peut se trouver dans les désordres qu'elle condamne, mais elle se trouve dans la condamnation même qu'elle en fait. Elle se trouve dans la lumière intérieure commune à tous les hommes, qui leur fait discerner le bien et le mal moral, le vice et la vertu, une action louable et qui mérite l'hommage du respect et de l'admiration, et celle qui ne mérite que le mépris, le blâme et l'indignation. Elle se trouve dans les lois directives des actes humains, les principes de conduite, les maximes d'une bonne vie, les règles essentielles des

mœurs. Elle se trouve dans les remords et les bourrelements de la conscience qui tourmentent les méchants, ainsi que dans la paix, la joie, les consolations intimes, les plaisirs purs et délicieux que goûtent les bons au fond de leurs cœurs et sans qu'ils aient besoin de sortir d'eux-mêmes, ni d'aucun secours étranger pour être heureux dès ce monde, autant que le comporte la condition de l'homme sur la terre. Elle se trouve enfin dans la certitude des biens à venir dans une autre vie où tout sera rétabli dans l'ordre et un ordre permanent, indéfectible, selon lequel le juste sera récompensé en proportion des peines et des injustices qu'il aura souffertes ici-bas, tandis que le méchant éprouvera des châtimens également cruels et longs; ils n'auront pas de fin.

6° Si Dieu est bon, poursuit le calomniateur de la Divinité, pourquoi tant de maux sous son empire et sa direction? Car enfin, ou il veut empêcher le mal sans le pouvoir, ou il le peut et ne le veut pas; ou il ne le peut ni ne le veut; ou il le veut et le peut. S'il le veut et ne le peut, c'est faiblesse; ce que l'on ne peut pas dire de l'Être tout-puissant. S'il le peut et ne le veut pas, c'est malice; ce qui ne convient pas non plus à la bonté infinie. S'il ne le veut ni ne le peut, il est faible et méchant et n'est pas Dieu. Si enfin il le peut et le veut, d'où vient qu'il ne le fait pas? Ainsi raisonne l'impie, dans la folle et orgueilleuse pensée qu'il n'est pas possible de répondre à ses vains raisonnements: quoi de plus facile?

Dieu pouvait empêcher tout le mal et physique et moral qui nous choque, en créant un monde dont il l'aurait entièrement banni, s'il l'eût voulu absolument, puisqu'il est Tout-Puissant. Cependant, il ne l'a ni voulu ni fait, en effet, sans qu'on en puisse rien conclure contre son infinie bonté; pourquoi? C'est parce qu'il n'y était point obligé et qu'il ne devait pas même le faire, et qu'il ne convenait pas qu'il le fit. Et pourquoi encore ce défaut d'obligation en Dieu, de créer un monde dont tout le mal fût banni, et même la disconvenance de ce monde exempt de tout mal? C'est parce que Dieu n'est pas moins essentiellement et infiniment libre qu'il est essentiellement et infiniment bon. Or, une bonté qui n'est pas moins infiniment libre qu'infiniment bonne n'est point nécessitée à faire tout le bien qui lui est absolument possible, parce qu'une telle nécessité ne serait pas moins contraire à sa liberté qu'à sa toute-puissance qui serait épuisée dès le premier acte. Il suffit donc à une bonté infinie qu'elle fasse tout le bien convenable à ses desseins et à ses attributs combinés: la justice, la bonté, la puissance, la liberté, etc. Dieu a donc pu empêcher tout le mal et créer un monde tout bon. Il n'est donc ni faible ni impuissant, il est tout-puissant, et sa puissance n'a point de bornes. Cependant il ne l'a point voulu créer, ce monde tout bon et tout parfait, parce qu'il n'y était point obligé et qu'il ne l'a point

dû, relativement aux conseils de sa sagesse suprême et à la combinaison de tous ses attributs. Il n'est donc pas méchant, puisque ce n'est pas être méchant que de ne pas faire une chose qu'on n'est point tenu de faire, lorsqu'on a de bonnes raisons pour ne pas la faire. Il n'est donc pas moins bon que puissant et sage, quoiqu'il n'ait pas fait tout ce qu'il pouvait, et que ce qu'il a fait ne soit point exempt et incapable de tout mal, parce que sa sagesse n'en demandait pas davantage, non plus que les desseins qu'il se proposait dans la création du monde. Les défauts qu'on y remarque ou que l'on croit y remarquer ne nuisent donc ni à sa toute-puissance, ni à sa justice, ni à sa bonté, ni à sa sainteté.

7° Qu'il reprend ici le philosophe, c'est être saint que de faire à l'homme des dons empoisonnés dont on prévoit l'abus, que de lui donner une liberté dont on sait qu'il fera usage pour se perdre, en commettant une infinité de crimes et en s'abandonnant sans crainte à toute l'impétuosité de ses vœux désordonnés?

Quel blasphème de dire que Dieu fait à l'homme un don empoisonné, en lui donnant la liberté! Non, non, Dieu ne fit point à l'homme un don empoisonné, pernicieux, funeste, en lui donnant la liberté, par une largesse aussi fatale au donateur qu'au donataire lui-même, puisqu'elle l'eût rendu complice des abus que l'homme ferait de sa liberté; il lui fit un présent céleste, en le formant à son image et en le créant juste, saint, droit, innocent, doué d'intelligence, de raison, de volonté, et par conséquent capable de le connaître, de l'aimer, de le posséder et d'être éternellement heureux, en le possédant: voilà l'ouvrage de Dieu. Mais l'homme devait abuser de ce don précieux; oui, mais par sa faute, et le donateur le savait; oui encore, mais sa prescience à cet égard ne devait pas lui lier les mains, en l'empêchant de créer un être libre et capable de lui rendre des hommages réfléchis, volontaires, seuls dignes de lui et de sa souveraine majesté.

N'importe que l'être doué de liberté soit capable de connaître le mal comme le bien, ce n'est point cette faculté qui le rend coupable, c'est l'abus qu'il en fait pour commettre de méchantes actions contre l'intention du Créateur et malgré sa défense, et malgré ses menaces, et malgré les châtimens affreux qu'il réserve aux méchants. Essentiellement saint, Dieu ne peut ni commettre lui-même le mal, ni le vouloir, ni l'approuver, ni le commander, ni le conseiller; mais il peut le permettre, c'est-à-dire ne l'empêcher pas, le tolérer, le souffrir pendant un temps, sans rien perdre de sa sainteté, de son essence infiniment parfaite, parce que cette espèce de tolérance ou de permission n'est contraire ni à la sainteté, ni à la sagesse, ni à la providence universelle du Créateur qui a choisi l'état présent des choses comme le plus convenable à l'ensemble de ses perfections et au plan éternel

de ses ouvrages que lui seul connaît, et dont personne conséquemment n'a droit de soupçonner la droiture, l'équité, la sagesse, la bonté, la sainteté, la justesse des combinaisons.

La philosophie du siècle ne craint pas de l'usurper, ce droit. L'impudente, l'audacieuse porte l'effronterie jusqu'à citer l'Etre suprême au tribunal de son imbécile raison, pour lui faire rendre compte de sa conduite, l'interroger sur ses desseins, réformer, corriger, rectifier ses plans, redresser ses calculs et ses combinaisons, contrôler, blâmer, condamner tous ses ouvrages, attaquer sa puissance, sa science, sa sagesse, sa justice, sa bonté, sa sainteté, sa providence, tous ses attributs, l'ontrager, le déshonorer, l'avilir, le dégrader, le défigurer dans son essence même, le dénaturer entièrement, sans craindre les foudres dont il menace d'écraser les scrutateurs téméraires de son inscrutable majesté. N'est-ce donc point là l'abomination de la désolation, non-seulement introduite dans le lieu saint pour le souiller, mais jusque sur la personne divine du Dieu trois fois saint, pour la profaner, l'anéantir, l'exterminer ?

Il n'est donc rien de plus abominable dans sa nature que la philosophie du siècle, qui se permet de tels attentats contre la Divinité, et qui s'en applaudit, qui s'en fait gloire, qui en triomphe : vous l'avez vu.

Il n'est encore rien de plus contagieux dans ses effets : vous l'allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Qui pourrait compter tous les pernicious effets, tous les maux, tous les ravages que produit dans toutes les conditions du monde, pour le malheur du genre humain, la contagieuse philosophie du siècle ? On ne peut la suivre dans sa marche, dévoiler ses manœuvres, lire les divers ouvrages sortis de ses ateliers, étudier ses systèmes, ses maximes, ses principes, ses règles de conduite, sans être convaincu que tout son but est de justifier toutes les passions, d'excuser tous les crimes, d'innocenter tous les forfaits, de renverser de fond en comble, de sécher, jusque dans la racine, d'étouffer, de détruire, d'exterminer tout ce qui peut servir à l'instruction, à l'amendement et à la perfection des hommes, ainsi qu'à leur bonheur en ce monde et en l'autre, en ne leur laissant pour l'avenir que le néant, et pour le présent, que la nécessité fatale de vivre au gré de leurs passions qui les dominent avec empire et les entraînent irrésistiblement vers les différents objets qu'ils croient pouvoir les satisfaire et leur donner du plaisir.

Le plaisir, selon cette affreuse doctrine, la sensibilité physique, tout ce qui flatte agréablement les sens ou l'esprit, le bien-être, l'intérêt personnel, sont les seuls principes des mœurs, les seules règles de la morale, les seuls fondements de la différence du bien et du mal ; tout est juste et convenable, dès qu'il seconde les penchants, qu'il

favorise les désirs, et l'homme se trouve déchargé de tout devoir soit envers Dieu, soit envers les souverains qui le représentent sur la terre, soit envers ses semblables, pourvu qu'il se contente lui-même. C'est ainsi que ses partisans brisent d'une main hardie tous les liens qui peuvent rattacher les hommes à Dieu, à la religion, au souverain, à l'état, à la patrie, à la société, aux parents, aux amis, à tout ce qui n'est point soi ; que dis-je ? Cette horrible doctrine ne se borne point à détacher l'homme de ses semblables ; elle pousse la cruauté jusqu'à le détacher de lui-même et de sa propre existence, dès qu'il croit apercevoir une lueur de bien dans sa destruction même. Ces barbares destructeurs de leur propre existence sont-ils bien rares dans ce siècle philosophe, et faut-il s'étonner, après cela, si le bourreau, qui ne craint pas de s'arracher la vie à lui-même, en tranchant de sa propre main le fil de ses jours, se fait un jeu d'enlever à Dieu ses adorateurs, au prince ses sujets, à l'époux son épouse, au père ses enfants, au citoyen ses compatriotes, au faible ses protecteurs, aux pauvres leurs bienfaiteurs, à tous les malheureux leurs consolations, à tous les hommes tout ce qu'ils ont droit d'attendre les uns des autres et de leurs correspondances, de leurs pacts, de leurs conventions, de leurs institutions sociales, de tous les secours réciproques qu'ils ont voulu se prêter les uns aux autres, en quittant la vie sauvage pour se rapprocher et former entre eux des sociétés toutes dirigées vers le bien commun et l'assistance réciproque, les secours mutuels dans tous leurs besoins. Enfin, on ne peut imaginer rien de plus funeste et de plus pernicious pour toute la masse du genre humain, que la philosophie du siècle, qui ne rougit pas de soutenir, ou que la Divinité n'est qu'un fantôme introduit par la crainte et la politique des législateurs, ou que, si elle existe réellement, elle ne s'immisce en aucune sorte dans le gouvernement du monde et la conduite des hommes, laissant chacun d'eux vivre à son gré, comme chose tout à fait arbitraire et indifférente, puisque le bien et le mal moral, les bonnes et les méchantes actions, le juste et l'injuste, le vice et la vertu ne sont que des chimères et de vains noms inventés par des hommes adroits, ambitieux et jaloux du commandement, pour le malheur de leurs semblables.

Il n'est donc rien ni de plus abominable dans sa nature, ni de plus funeste et de plus contagieux dans ses effets que la philosophie du siècle, puisqu'elle ne peut avoir d'autre effet comme elle n'a d'autre but que d'enlever de dessus la face de la terre toute idée d'un Dieu tout-puissant, sage, bon, saint, juste, équitable, vengeur inexorable du crime, rémunérateur magnifique de la vertu ; toute idée de devoir, d'obligation, de loi, de conscience, de bien et de mal moral, de juste et d'injuste, de vice et de vertu ; toute idée de mœurs, de foi, de religion, de culte religieux, et par conséquent de séduire, de cor

rompre, de perdre toute la masse du genre humain et pour toute l'éternité. Quel tableau ! quel but ! quel effet ! quel résultat !

Tel serait le triste sort du genre humain tout entier, s'il venait, pour son malheur, à écouter les leçons de la philosophie moderne. Qu'il les écoute, qu'il les pratique ; dès lors, toute la nature humaine est renversée de fond en comble ; tout est confondu dans le ciel et sur la terre ; l'univers entier n'est plus qu'un vaste, mais horrible repaire d'impies, de libertins, de débauchés, de brigands, d'assassins, d'hommes atroces en tout genre, qui, aveuglés, endureis, et plus durs que le marbre, plus insensibles que le bronze et l'airain, frappés de toute l'apathie de la stupidité, ne verront, n'entendront, ne sentiront rien, au milieu du ravissant spectacle de l'univers, si capable par lui-même de les élever, de les transporter jusque dans le sein de leur admirable auteur. En vain les cieus rouleront sur leurs têtes avec tant de pompe et de majesté ; en vain le soleil, ce père de tant d'astres radieux, promènera ses feux resplendissants du couchant à l'aurore, en dorant nos moissons ; inutilement la terre, fécondée au temps qui lui est marqué, s'embellira, s'enrichira, en se couvrant de fleurs et de fruits ; inutilement, depuis les globes de lumière qui brillent dans les cieus, jusqu'aux plus vils insectes qui rampent sur la terre, tout nous annoncera la gloire du Dieu qui les créa, et tous ses attributs divins, en nous invitant à les célébrer avec eux ; le nourrisson de la philosophie sera sourd et muet au milieu des concerts et des cantiques de louange de la nature tout entière, et loin de s'élever jusqu'au suprême ouvrier par la beauté, l'ordre, la symétrie, l'ensemble et la magnificence de son ouvrage, il dira, sans rougir, que l'immortel artisan d'un tel chef-d'œuvre n'est qu'un fantôme, et ses attributs, des chimères. O l'abominable ! ô l'affreuse et cruelle philosophie que celle qui enfante tous les crimes et produit tous les malheurs, en coupant tous les canaux, toutes les sources du bonheur ; Dieu, la raison, la religion, la conscience, la loi, l'innocence, la vertu, toute espèce de devoir et d'obligation ! Le bonheur pourrait-il donc se trouver où il n'y a ni ordre, ni paix, ni repos, ni loi, ni frein pour contenir dans le devoir, ni crainte, ni espérance, rien qui puisse enchaîner ces passions turbulantes et fougueuses qui enfantent tous les crimes, et qui offriront tant de fois au monde épouventé de ces millions d'hommes qui, plus féroces que les tigres et les lions, mettaient toute leur gloire à s'entrégorger les uns les autres ?

Ah ! N..., saisis d'épouvante et d'effroi à la vue de ces horreurs, détestez toute doctrine qui tendrait à les justifier. Brûlez, déchirez, mettez en pièces tous ces écrits détestables aussi séditieux et aussi sanguinaires qu'anti-chrétiens et irréligieux, qui frappent également l'autel et le trône, la Divinité et les têtes ceintes du diadème, qui la représentent, la religion et le gouvernement, le législateur et la législation, la société et ses

chefs dépositaires de son autorité ; et pour vous prémunir contre la séduction, étudiez, méditez sans cesse et gravez fortement dans vos esprits et vos cœurs les vérités de votre religion, de votre foi : en voici l'analyse, pour vous servir d'antidote contre l'erreur, et de principe, de règle, de maximes infailibles pour vous diriger en fait de religion.

La vraie religion est essentiellement et nécessairement une, parce que la vérité ne peut se partager entre deux opinions contradictoires qui s'excluent mutuellement de façon que si l'une des deux est véritable, l'autre est nécessairement fausse, puisqu'il est impossible qu'une chose soit vraie et fausse tout à la fois sous les mêmes rapports. La vraie religion est donc aussi essentiellement et nécessairement intolérante en ce sens qu'elle ne peut jamais ni adopter, ni approuver, ni ne point condamner et réprouver toute erreur contre le dogme, les mœurs ou le culte ; sans cela elle cesserait d'être vraie et divine, la colonne de la vérité, la seule voie du salut, l'unique épouse de Jésus-Christ. Il n'y a donc et il ne peut y avoir qu'une foi, qu'une religion ; qu'une foi véritable, comme il n'y a qu'un Dieu, qu'un Jésus-Christ, qu'une vérité ; et il répugne, il implique contradiction qu'il y en ait plusieurs, comme il répugne et il implique contradiction qu'une chose soit et ne soit pas tout à la fois et sous les mêmes égards, et que deux propositions contradictoires soient toutes les deux vraies. Ainsi, tout chrétien qui voudra sincèrement se sauver et se préserver de toute erreur, pensera, croira et dira de bouche, d'esprit et de cœur : je crois qu'il y a un Dieu créateur de ce monde visible et qui en est entièrement distingué, parce qu'il m'est démontré qu'un ouvrage immense dont les parties si multipliées et si compliquées nous offrent des rapports, de la dépendance, de l'ordre, de l'harmonie, qui prouvent évidemment que le monde a pour auteur un Être tout-puissant, intelligent, nécessaire et nécessairement distingué de lui, comme l'ouvrier est nécessairement distingué de son ouvrage.

Je crois en conséquence qu'on ne peut ni rien dire ni rien penser de raisonnable sur la formation de l'univers, sans remonter à cette première cause générale, intelligente, éternelle, nécessaire, distinguée, entièrement séparée de son ouvrage.

Je crois que l'homme ne peut refuser son culte, ses hommages, son obéissance, sa reconnaissance, son amour à l'auteur de son être, parce qu'il m'est démontré que l'idée des relations essentielles d'une créature raisonnable à son Créateur emporte nécessairement l'idée de ces devoirs en quoi consiste la religion.

Je crois que Dieu a parlé aux hommes pour leur manifester le culte surnaturel dont il voulait être honoré par eux, parce qu'il m'est démontré d'une démonstration morale, souveraine au premier degré, que les faits qui prouvent cette religion surnaturelle, sont certains et certainement divins.

Je crois que, dans l'ordre des révélations surnaturelles, le Messie attendu par les Juifs et annoncé par les Prophètes est arrivé, parce qu'il m'est démontré d'une démonstration morale, souveraine au premier degré et fondée sur les rapports les plus exacts, les plus circonstanciés, les plus caractérisés des prophéties à l'événement, que tout ce qui s'est accompli dans Jésus a été prédit par les prophètes et que tout ce qui peut s'appliquer au Messie, a été accompli dans Jésus; d'où il suit invinciblement que Jésus est le Messie, et que ce Messie est par conséquent arrivé.

Je crois que la religion du Messie, ou la religion chrétienne est véritable, parce qu'il m'est démontré d'une démonstration morale, souveraine au premier degré, que les miracles faits par Jésus-Christ et par ses apôtres en confirmation de la vérité de la religion chrétienne, sont certains et divins. Mais, comme le dogme capital de la religion chrétienne est la divinité de Jésus-Christ, Dieu-Homme son auteur, cette divinité de Jésus-Christ m'est conséquemment démontrée par tout ce qui prouve la vérité de la religion chrétienne.

Je crois que l'Eglise catholique romaine est la seule véritable Eglise de Jésus-Christ, parce qu'il m'est démontré d'une démonstration morale, souveraine au premier degré, que la nouveauté des sectes et des communions particulières, qui se sont élevées successivement, prouve qu'aucune d'entr'elles n'est l'Eglise fondée par Jésus-Christ, et que la séparation de ces mêmes sectes ou communions d'avec l'Eglise romaine, prouve que celle-ci a toujours été en possession du privilège d'avoir été fondée immédiatement par Jésus-Christ, et par conséquent qu'elle est la seule véritable.

Je crois qu'il y a dans cette Eglise un tribunal toujours subsistant, dont l'autorité est infaillible dans ses décisions sur la foi et les mœurs, parce que cette Eglise étant la seule véritable Eglise de Jésus-Christ, elle seule peut se glorifier d'avoir ce tribunal perpétuel, souverain, infaillible; qu'elle seule me le montre et qu'en me le montrant, elle m'oblige de le reconnaître avec tous ses attributs sous peine d'anathème, sous peine d'en être entièrement séparé et de ne plus lui appartenir comme l'un de ses membres et de ses enfants.

Je crois d'une ferme foi tous les dogmes que m'enseigne l'Eglise catholique, parce que c'est un tribunal toujours subsistant, toujours souverain et sans appel, toujours infaillible d'après les promesses de Jésus-Christ son époux, et que je trouve en lui le dernier motif qui doit me déterminer à croire tout ce que la foi me propose, c'est-à-dire la consommation de l'analyse de ma foi la plus complète. Je crois donc avec une fermeté inébranlable tout ce que l'Eglise catholique me propose de croire, parce qu'elle a reçu de Jésus-Christ une autorité souveraine et infaillible, pour me proposer ce que je dois croire, sans qu'elle puisse se trom-

per, ni me tromper moi-même sur aucun point de foi. Telle est la règle immédiate de ma foi, la dernière et souveraine raison qui me détermine à croire tous les dogmes qu'elle propose à ma croyance; l'autorité même infaillible qu'elle a reçue de Jésus-Christ pour décider infailliblement et proposer ses décisions à la croyance des fidèles; autorité dont elle est en possession et en exercice depuis Jésus-Christ jusqu'aujourd'hui, sans la moindre interruption. Voilà ma boussole, ma règle, le fondement inébranlable sur lequel je me repose en matière de foi. Peut-il y en avoir un plus ferme? Peut-il y en avoir d'autres? Est-il possible de concevoir un plan de religion plus sage, plus raisonnable, plus soutenu, plus ferme, mieux démontré et plus consolant, plus rassurant? Non sans doute, et ce qui en prouve de plus en plus la sagesse, la vérité, la divinité, c'est qu'il est à la portée de tout le monde. Oui, l'ignorant comme le savant, le simple artisan, le labourer, le berger de même que l'homme de lettres, le génie le plus vaste et le plus sublime, peut se faire à lui-même l'analyse de sa foi; analyse pleine de raison sans raisonnement, savante sans étude, souverainement démonstrative, sans même qu'il sache ce que c'est qu'une démonstration.

Il entend, cet homme simple, il entend son pasteur qui l'instruit, le catéchise, le prêche, recommande à ses prières au prône de la messe solennelle, son archevêque ou évêque diocésain. Il comprend donc que son pasteur est en communion avec son archevêque ou évêque et ceux-ci avec le pape, qu'il a aussi entendu nommer comme le chef suprême de l'Eglise universelle. Il voit donc, dans la seule personne de son pasteur ou curé, il voit son évêque, son archevêque; il voit le pape et tous les évêques, tous les curés et tous les prêtres, et tous les simples fidèles qui sont unis au pape; il y voit la personne même de Jésus-Christ l'Homme-Dieu et le divin fondateur de l'Eglise catholique, qui l'enseigne avec une autorité souveraine et infaillible, par le ministère des pasteurs qu'il a établis lui-même et auxquels il a promis son assistance pour ne point se tromper, lorsqu'ils sont unis de la sorte par le lien sacré d'une même foi. Il fait donc tout ce qu'il doit savoir pour être infailliblement certain qu'il ne se trompe pas et pour être sauvé. Ah! N..., qu'elle est simple et facile cette analyse si importante de notre foi! Mais, qu'elle est sage, raisonnable, lumineuse, démonstrative, consolante! c'est le chef-d'œuvre de la providence universelle d'un Dieu qui veut le salut de tous les hommes; il fallait que tous, l'ignorant comme le savant, le Scythe et le barbare comme le Grec et le Romain, l'idiot comme l'homme d'esprit, il fallait que tous pussent connaître sans effort toutes les vérités dont la foi est nécessaire au salut, dans l'enseignement d'un seul pasteur de son Eglise, uni de croyance et de communion avec tous les autres. Que

le philosophe, le déiste, le rationaliste, le schismatique, l'hérétique, le sectaire, l'homme à système, quel qu'il puisse être, nous présente, s'il le peut, un plan de religion plus sage, plus raisonnable, plus soutenu et mieux combiné; ou plutôt qu'il tombe aux pieds de son divin auteur en lui rendant à lui et à tous ses attributs, l'hommage de son respect, de son admiration et de son adoration.

Pour vous, mes frères, qui croyez fermement toutes les vérités que Dieu a révélées à son Eglise et que l'Eglise vous propose de croire comme lui ayant été révélées par son divin Epoux, ah! jouissez de votre bonheur dans les saints et doux transports de vos cœurs attendris, pénétrés d'un tel bienfait. Livrez-vous tout entiers aux sentiments continuels de la plus vive reconnaissance de cette faveur incomparable, et qui doit vous être d'autant plus précieuse et plus chère, que vous l'avez moins méritée et que vous la devez tout entière à la pure bonté, à l'amour gratuit, prévenant, éternel, infini, d'un Dieu qui vous aime de toute éternité: *In charitate perpetua dilexi te.* (Jerem., XXXI), et qui vous aime de préférence à une infinité d'autres qu'il a laissés dans la masse corrompue du péché et de l'incrédulité. Qu'une telle grâce vous soit toujours nouvelle. Admirez-la, contemplez-la tous les jours, tous les moments de votre vie dans un saint ravissement, et ne vous bornez point à une admiration stérile: voyez, voyez vos devoirs et vos devoirs indispensables et toute l'étendue de vos devoirs dans la grandeur de vos avantages. Convincez-vous bien que la grâce du christianisme exige de vous des vertus et des vertus chrétiennes, des vertus héroïques, des vertus pures et ferventes, des vertus surnaturelles et divines, dont la pratique constante jusqu'à la mort vous méritera ce bonheur ineffable qui couronne les vertus en couronnant les dons de Dieu qui les dispense. Ainsi soit-il.

SERMON LIX.

POUR LE JOUR DE LA CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Opus grande est; neque enim homini præparatur habitatio, sed Deo. (1 Paralip., XXIX.)

L'ouvrage dont il s'agit ici est grand; ce n'est pas pour un homme, mais pour Dieu même qu'il faut préparer une habitation.

Ainsi parlait le roi David à l'assemblée d'Israël, du temple que son fils Salomon devait bâtir au Seigneur, ce temple superbe, magnifique, l'une des merveilles du monde, pour lequel David avait déjà fait des préparatifs immenses en or, en argent, en pierres précieuses, en bois de cèdre et de sethin, en une multitude étonnante d'habiles, d'excellents ouvriers. Cependant, qu'était le temple de Salomon pour la structure duquel la nature et l'art se mettaient en frais, et que l'on préparait avec tant de soin, de dépense et de peine? Peu digne en lui-même de la majesté de l'Eternel auquel on le destinait, s'il méritait l'admiration des hommes, ce ne pouvait être que parce qu'il était la

figure, quoique morte, d'un autre temple, d'un temple vivant et animé, infiniment plus précieux et plus digne de servir d'habitation au Très-Haut. Je parle, vous m'entendez, je parle de Marie, ce temple vivant de l'Homme-Dieu, ce sanctuaire auguste du Verbe incarné, cette arche de la nouvelle alliance, ce vaisseau d'élection par excellence, que le Seigneur possédait au commencement de ses voies, et dont il s'occupait avec complaisance avant toutes choses; Je parle de Marie, cette bénie créature et l'objet des pensées, des méditations, des décrets du Créateur, de préférence à tout le reste des créatures. Je parle de Marie, cette Vierge si singulièrement privilégiée, si tendrement chérie du ciel, et dans le sein de laquelle le Roi des cieux voulut habiter avant de paraître sur la terre. En un mot, je parle de Marie, la mère de Jésus-Christ, dont la conception fait aujourd'hui l'objet de notre culte, et va faire le sujet de ce discours: voici mon dessein.

Vous allez voir: 1° un miracle de grâce dans la conception de Marie; 2° un miracle de correspondance à la grâce. C'est tout mon dessein. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quand je parle du miracle de grâce qui brille dans la conception de Marie, j'entends un miracle tout à fait extraordinaire et bien supérieur à tous ceux que le Tout-Puissant opéra jamais, pour signaler son amour et sa magnificence à l'égard de tous les autres saints les plus privilégiés et les plus favorisés du ciel. J'entends un miracle qui est comme l'ébauche de la conception du Verbe incarné, et après celle-ci, le chef-d'œuvre du bras du Tout-Puissant, et qui autorise Marie à s'écrier avec transport que le Seigneur a fait de grandes choses en elle dès l'instant même de son existence; en un mot, un miracle de sainteté, mais d'une sainteté primordiale, d'une sainteté pleine et entière, d'une sainteté constante.

1° L'apôtre saint Paul nous apprend qu'une des prérogatives de Jésus-Christ est d'être le premier-né avant toutes les créatures, parce qu'il a été formé, conçu, prédestiné dans l'esprit de Dieu avant toutes choses, avant tous les siècles. Ce n'est point à dire ni que Jésus-Christ, en tant que Dieu, était la première créature existante avant tous les siècles; non, le Verbe de Dieu est incréé comme son Père; il lui est coéternel et consubstantiel, égal en tout; c'est un autre lui-même. Cela ne veut pas dire non plus que Dieu le Père ait connu Jésus-Christ ni comme homme ni comme Dieu, d'une connaissance antérieure à celle de toutes les créatures, non; il voit tout, il connaît tout par un simple regard, de toute éternité, et tout, le passé, le présent, le futur, est également et en même temps sous ses yeux. Sans cela, ses connaissances seraient successives et par conséquent imparfaites et peu dignes de l'Etre infiniment parfait, infini en toutes sortes de perfections. C'est

done d'une primogéniture d'excellence que l'Apôtre veut nous parler, quand il nous dit que Jésus-Christ comme homme est le premier-né avant toutes les créatures. Il veut nous faire entendre que de toute éternité le Père se reposait avec complaisance dans l'humanité de Jésus-Christ, comme dans le plus excellent de ses ouvrages, vis-à-vis duquel tous les autres disparaissaient à ses yeux divins.

Or, cette auguste prérogative de l'Homme-Dieu, ne craignons pas de dire que Marie la partage avec lui, quoiqu'avec cette différence essentielle qu'on doit toujours mettre entre le Créateur et la créature, quelque excellente qu'on la suppose. Oui, dans les éternels décrets de la prédestination des saints, Marie tient le premier rang après son divin fils, le chef des prédestinés; et c'est pour cela même que le père lui communique, dès le premier instant de sa conception même, une sainteté qui ne cède en perfection qu'à celle de ce cher fils, le Saint de Dieu par excellence, *Sanctus Dei*, et qui est bien supérieure à la sainteté de tous les autres saints.

Rappelez donc à vos esprits le plus grand des enfants des hommes, Jean-Baptiste sanctifié dans le sein d'Elisabeth sa mère. Jetez les yeux sur les saints de tous les âges du monde les plus privilégiés, les plus favorisés du ciel, et à l'égard desquels le Tout-Puissant semble avoir épuisé toute sa magnificence, toute sa prodigalité, ou plutôt unissez tous les anges et tous les saints ensemble avec tout ce qu'ils ont jamais eu de grâces, de sainteté, de mérite, et vous verrez que cet amas immense de grâces, de sainteté, de mérite, s'éclipsera en présence de Marie au moment même de sa conception. C'est cette mystique cité chantée par le Prophète-Roi (*Psal. LXXXVI*), dont les fondements sont posés sur la cime des saintes montagnes, c'est-à-dire, au jugement de saint Grégoire, pape, que la sainteté naissante de Marie a surpassé de beaucoup la sainteté consommée des anges et des saints réunis ensemble, et qu'à l'instant de sa conception sa première sanctification a été plus parfaite et plus abondante que la dernière de tous les saints pris collectivement. C'est une aurore sans vapeur, sans nuage, sans tache, qui brille de la clarté même du soleil de justice qu'elle annonce, et qui efface tous les astres du ciel; une aurore qui ne paraît pas sitôt qu'elle répand partout avec la lumière le parfum de l'innocence, de la pureté, des plus belles et des plus odoriférantes vertus.

Telle devait être, dès le premier instant de sa conception, l'auguste Vierge destinée avant tous les siècles à concevoir et à porter dans son sein virginal le Dieu de la pureté, le destructeur du péché, le rédempteur de l'homme pécheur, le vainqueur du démon, qui, sans cette prérogative accordée à Marie, aurait pu se glorifier d'avoir eu sous son domaine la mère de son vainqueur et son maître suprême. Sainteté par conséquent de la conception de Marie, sainteté primordiale, sainteté pleine et entière.

2° Le disciple bien-aimé, saint Jean, nous atteste dans le livre de ses révélations sublimes qu'il a plu au père que toute la plénitude résidât en Jésus-Christ son Fils. (*Apoc. XIV*.) Il a donc la plénitude de la grâce et de la sainteté, la plénitude de la science, de la lumière et de la vérité, la plénitude de la paix, de la joie, de la charité, de la gloire, de l'immortalité, la plénitude de la divinité qui habite en lui corporellement, substantiellement, avec tous les biens dont elle est la source féconde, et qu'elle aime à répandre sur les sujets disposés à les recevoir. Et c'est encore cette prérogative de Jésus-Christ que Marie, sa divine mère, partage avec lui, mais toujours avec les exceptions et les modifications requises. La sainteté qu'elle reçut dans sa conception fut donc une sainteté pleine et entière, puisque dès ce moment même Dieu la posséda parfaitement et qu'il ne trouva rien en elle qui ne fût totalement à lui, et dans les puissances de son âme et dans les facultés de son corps.

S'il considérait son esprit, il le voyait tout occupé de ses grandeurs, de sa majesté suprême, de ses perfections infinies. S'il sondait son cœur et qu'il en développât tous les replis les plus cachés, les plus secrets, son œil perçant n'y pouvait découvrir ni attache, ni affection, ni mouvement, ni pente, ni inclination, rien qui ne se portât impétueusement vers lui. Jetait-il les yeux sur son corps virginal, ah ciel ! quelle pureté s'offrait à ses divins regards ! une pureté admirable et dont la blancheur du lis ne saurait approcher, une pureté sans tache et singulièrement privilégiée ; une pureté qui fut toujours inviolable, inaccessible au moindre souille empoisonné de l'esprit impur ; une pureté plus que angélique et bien au-dessus de celle de ces pures intelligences, telle qu'il convenait à la mère d'un Dieu, la pureté par essence. Venez donc, pures intelligences, chérubins, séraphins, dominations, trônes vivants de la majesté du Très-Haut, venez vous tous immortels esprits, venez rendre hommage à la mère de votre Créateur et attester hautement sa supériorité universelle sur vous ; elle qui, en cette qualité, se glorifie à juste titre d'être votre reine comme celle du ciel tout entier.

Je ne suis donc plus surpris de ce que les docteurs de l'Eglise comparent Marie, au moment même de sa conception, tantôt à cette chaste colombe qui, sortie de l'arche de Noé, ne toucha pas la fange du bout de son pied, et se hâta de retourner à son asile avec un rameau d'olivier dans son bec, signe précieux de la réconciliation de l'homme avec Dieu ; tantôt à cette arche elle-même, destinée à repeupler le monde, en sauvant Noé et sa famille du déluge universel ; tantôt enfin à cette autre arche de l'alliance si révéérée chez les Hébreux, qui était faite d'un bois incorruptible, doré de fin or, au dedans et au dehors. Toutes ces figures ne donnent qu'une faible idée de Marie, qui n'est conçue en ce jour que pour devenir l'arche, le tabernacle, le sanctuaire vivant

et animé de l'Homme-Dieu, qui sera lui-même conçu dans son sein virginal et du plus pur de son sang, par l'opération du Saint-Esprit. Je ne m'étonne pas de ce que l'ange député du ciel pour lui annoncer ce grand mystère, lui déclare qu'elle est pleine de grâces, ni que sa cousine Elisabeth la proclame bénie par-dessus toutes les femmes, ni enfin qu'elle atteste elle-même avec autant d'humilité à la vue de sa bassesse, que de reconnaissance, en admirant la magnificence du Très-Haut envers elle, que celui qui est tout-puissant a fait pour elle les plus grandes choses : *Fecit mihi magna qui potens est.* (Luc., I.) Sainteté de la conception de Marie, sainteté pleine et entière, sainteté constante.

3^e Quelle énorme différence entre Marie sanctifiée à l'instant même de sa conception et les chrétiens sanctifiés dans les eaux sacrées du baptême, ce premier de nos sacrements et la porte de tous les autres. Le chrétien, il est vrai, reçoit dans ce sacrement de sa renaissance spirituelle des avantages inexprimables, et qui surpassent infiniment tout ce qu'il y a de grand, de riche, de pompeux, d'éclatant sur la terre. La même grâce sanctifiante qui efface en lui le péché de son origine, en l'arrachant à la puissance des ténèbres, l'élève au rang sublime des enfants, des amis, des favoris de Dieu et des héritiers de son royaume. Mais malgré la hauteur de ce rang, la noblesse de ces titres, l'authenticité de ces droits, hélas ! que de tristes, et dangereuses et humiliantes misères ne lui restent-il pas ? L'ignorance et les ténèbres dans l'esprit, des passions vives, impétueuses dans le cœur, la faiblesse et l'inconstance dans la volonté, beaucoup de répugnance pour le bien, une extrême facilité pour le mal auquel il se voit encore entraîné à chaque instant par les charmes des objets sensibles qui l'environnent de toute part. Telle est l'effrayante situation du chrétien même sanctifié par la grâce de son baptême. Il n'en est pas ainsi de Marie sanctifiée par la grâce de sa conception.

Singulièrement favorisée du père des lumières, le suprême dispensateur de tous les dons parfaits, qui coulent de sa munificence comme de leur source, elle reçoit de sa main prodigieuse envers elle une grâce qui lui est propre, et qui ne parut jamais dans la sanctification d'aucune créature, soit angélique, soit humaine ; grâce qui ne la préserve pas seulement du péché, mais qui la rend encore impeccable par privilège comme son fils l'est par nature ; grâce qui éteint en elle la pente au mal, ce maudit foyer de la concupiscence, source autant féconde que funeste de tous les crimes qui souillent la terre ; grâce qui fait qu'elle est foncièrement inaccessible à tous les mouvements des passions désordonnées, et que maîtresse de son cœur, elle a sur toutes ses inclinations un empire absolu ; grâce qui l'élève bien au-dessus des charmes séducteurs des objets sensibles qui ont perverti tant de saints, qui paraissaient plus inébranlables que les colonnes du firmament ;

grâce contre laquelle viennent se briser tous les efforts et tous les artifices du démon, cet insidieux serpent, et qui le tient enchaîné à ses pieds, malgré toute la rage de ce lion rugissant, furieux, honteux de sa défaite. A ces traits je reconnais la mère du Créateur des anges et des hommes, du maître suprême de l'univers, du Sauveur du monde et ses rapports essentiels avec son divin fils.

Je ne vous les propose point pour modèle, N..., ils ne peuvent être un objet d'imitation pour personne. Ce que vous devez à ce phénomène unique de la grâce qui brille dans la conception de Marie, à ce miracle de sainteté qui l'accompagne, à cette singularité si merveilleuse attachée à la maternité divine, c'est de contempler ce ravissant spectacle dans les sentiments d'une admiration mêlée de louanges, de bénédictions et de joie, à la vue de ces augustes privilèges accordés à Marie. Ce que vous devez encore aux prérogatives admirables de la conception de Marie, c'est de les rapprocher du triste et lamentable état dans lequel vous avez été conçus, et de tirer de cet humiliant contraste les justes conséquences qui en découlent naturellement. Hélas ! qu'il est digne de gémissements et de larmes l'état des enfants d'Adam au moment de leur conception ! Ils ne sont pas plutôt conçus qu'ils sont couverts de la lèpre honteuse du péché de leur premier père, ce péché qui porte le désordre et la confusion dans leurs esprits, leurs cœurs, leurs volontés ; ce péché qui défigure leurs âmes et dégrade leurs corps avec toutes leurs facultés spirituelles et corporelles ; ce péché qui les rend ennemis de Dieu, esclaves du démon, victimes de l'enfer.

Telle est la triste condition de l'homme au moment même qu'il commence à exister jusqu'à ce qu'il ait reçu dans le sacrement de la régénération, la grâce sanctifiante qu'il a perdue par le péché de son origine. Ah ! je ne m'étonne donc plus de ce que, dans cette affreuse perspective, le saint homme Job maudissait le jour qui l'avait vu naître : jour en effet trop digne de malédictions à cet égard, puisque l'homme dans sa formation ne sort du chaos du néant que pour entrer dans un autre plus terrible et plus détestable mille fois que le premier : le néant du péché avec toutes ses suites affreuses pour le temps et pour l'éternité tout entière.

Gémissez donc, N..., gémissez sur le triste état dans lequel vous avez commencé votre existence, dépouillés de la robe précieuse de l'innocence dont le premier père des humains était orné en sortant des mains divines du Créateur, et qui le rendait le tendre objet de son amour et de ses complaisances. Pleurez cette perte inestimable, et cependant réjouissez-vous et soyez ravis de joie, en contemplant les richesses de la miséricorde toute gratuite de Dieu à votre égard, de ce Dieu si plein de bonté pour vous, qui vous a choisis de toute éternité et séparés de cette masse immense d'idolâtres répandus sur la

face de la terre, qui ne le connaîtront jamais, pour faire de vous des vaisseaux d'élection, vous appeler à son admirable lumière, et vous rendre son amitié avec votre primitive innocence, et tous les biens et tous les droits qui en sont inséparables, en vous régénérant dans les eaux sacrées du baptême. Ne vous lassez pas de bénir la main bienfaisante qui a brisé vos fers en vous arrachant aux puissances ténébreuses de l'enfer, pour vous faire passer à l'admirable lumière du Seigneur et à la liberté des enfants de Dieu; mais surtout faites voir combien vous êtes touchés de cette faveur par votre attention à y répondre, et si le privilège tout singulier de la conception de Marie ne vous laisse que des larmes stériles et d'inutiles regrets sur le malheur de la vôtre, efforcez-vous au moins de suivre, quoique de loin, cette Vierge auguste dans ses démarches pour correspondre à la grâce qui préside à sa conception.

Miracle de grâce dans la conception de Marie : vous l'avez vu. Miracle de correspondance à la grâce : vous l'allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Pour bien apprécier la correspondance de Marie à la grâce de sa conception, il faut savoir que Dieu ne se plut pas seulement à l'enrichir du trésor précieux de la grâce sanctifiante qui la rendit si agréable à ses yeux divins, mais qu'en outrepassant toutes les lois de la nature, il voulut encore lui accorder dans ce même instant l'usage de la raison. Et de là, de ce privilège unique, la promptitude de la correspondance de Marie à la grâce de sa conception; correspondance dans laquelle je remarque trois principaux caractères : caractère de reconnaissance, caractère de vigilance, caractère d'application continuelle à faire valoir et fructifier la grâce.

1^{er} Caractère de reconnaissance. Qui pourrait exprimer les sentiments de reconnaissance dont Marie fut pénétrée à la vue des grandes choses que le bras du Tout-Puissant opérait dans son âme en l'unissant à son corps virginal? Il n'en fut pas d'elle comme d'une multitude de saints et de saintes que l'on vit se tourner vers Dieu peu de temps après leur naissance, pour l'adorer, l'aimer, le bénir, le louer, le remercier de ses bienfaits; les touches secrètes de la grâce suppléent en eux aux lumières de la raison : dans Marie conçue, c'est la grâce et la raison qui agissent de concert, pour lui faire connaître et sentir cet amour de prédilection qui l'a fait choisir de Dieu avant tous les siècles pour être la mère de son Fils, et verser avec profusion dans son âme à l'instant même de sa création, tous les privilèges analogues à l'éternité de son choix et de la dignité à laquelle il la destinait. Ce fut à ce premier instant que, faisant usage de sa raison éclairée des lumières de la grâce, avec autant de facilité que si déjà elle eût atteint la maturité de l'âge parfait, elle se tourna

vers l'auteur de tous ces dons pour lui en faire hommage et lui en témoigner toute la vivacité, toute l'ardeur, toute l'étendue de sa reconnaissance. Qu'il est bon, s'écrie-t-elle, dans les tendres mouvements de son cœur tout pénétré de reconnaissance et d'amour, qu'il est bon, qu'il est aimable, qu'il est libéral et prodigue ce Dieu qui daigne me donner l'être enrichi de tant de trésors, orné de tant de grâces, chargé d'un si grand nombre de privilèges tout singuliers que je ne dois qu'à la tendresse de son amour pour moi, et de son amour d'une préférence toute gratuite à une infinité d'autres auxquelles il aurait pu prodiguer les mêmes faveurs! Mon Dieu, et trop généreux et trop aimable bienfaiteur, non, je ne cesserai de vous aimer, de vous louer, de vous bénir, de vous remercier, de toute l'ardeur, de toute l'étendue de mon âme. Heureuse mille et mille fois de me voir toute brillante de vos dons tout en sortant du chaos du néant, et distinguée du reste des créatures, soit angéliques, soit humaines, par ce regard de préférence que vous jetez sur moi en commençant à vivre; ah! que ne puis-je vous gagner tous ces cœurs pour vous en remercier avec moi! Que ne puis-je briser les barrières du sanctuaire qui me renferme, et m'envoler jusqu'au plus haut des cieux pour y chanter éternellement d'une voix infatigable vos miséricordes envers moi, et y éterniser ma reconnaissance et vos bienfaits.

Ces tendres sentiments de Marie pour les bienfaits de Dieu, il n'est personne qui n'ait dû les partager avec elle, proportions gardées, dès qu'il a pu faire usage de sa raison; puisque lui en refuser les prémices en les lui consacrant par amour, c'est manquer à un devoir essentiel de la créature raisonnable envers le Créateur, dont elle tient tout ce qu'elle est, tout ce qu'elle a. Eh! quoi de plus juste que de donner à Dieu les prémices de son esprit, de son cœur, de son âme tout entière! N'est-il pas le Dieu de tous les âges, de tous les temps, et s'il l'est, peut-il y avoir un seul moment qui ne lui appartienne, où l'on ne soit obligé d'être à lui et de vivre pour lui? S'il est le maître absolu de l'homme, comment supposer un temps où il n'en serait point le possesseur? Il a donc sur lui des droits imprescriptibles dans tous les temps, et aussitôt que les premières étincelles et comme l'aurore de sa raison commencent à poindre, il ne peut sans injustice n'en pas offrir les premiers hommages et l'exercice naissant à son maître suprême. C'est une de ces vérités essentielles, dont on ne peut se dispenser d'instruire les chrétiens.

Cependant, qui de vous l'a connue de cette connaissance pratique, qui formait votre première obligation, et le premier anneau de la chaîne de vos devoirs envers Dieu? Hélas! vous n'avez pas sitôt joui de l'usage de votre raison, qu'au lieu de la faire servir à payer au Créateur le tribut d'hommages qui lui est dû, vous ne l'avez employée qu'à la dissipation, à la légèreté,

à la frivolité, à mille sortes d'amusements et de jeux puérils. Vous n'avez point connu cette importante leçon qui nous apprend que nous devons être à Dieu dans tous les temps, puisqu'il ne nous créa de préférence au reste du monde visible, à son image et à sa ressemblance, que pour le connaître, l'aimer, le servir et le glorifier en cette vie et pour le posséder immuablement dans l'autre. Ah! reconnaissez du moins aujourd'hui le danger de votre erreur, le crime de votre ignorance; et en vous hâtant de réparer ces temps malheureux où vous n'avez pas vécu pour Dieu, efforcez-vous encore de retracer la vigilance de Marie : second caractère de sa correspondance à la grâce de sa conception.

2^e Deux traits surtout me semblent caractériser la vigilance de Marie, pour répondre à la grâce de sa conception. Bien que la grâce qu'elle reçoit à l'instant même de son existence soit si extraordinaire, qu'elle la rend impeccable par privilège, elle prendra néanmoins dans tout le cours de sa vie les mêmes précautions qu'elle prendrait, si elle pouvait pécher, et s'appliquera sans relâche à augmenter une grâce dont elle a reçu la plénitude. Suivez-la dans toutes ses démarches, depuis l'instant de sa première jeunesse jusqu'à celui de sa mort, la verrez-vous s'exposer au danger, chercher les occasions, paraître au milieu du monde, y prendre des engagements, y former des liaisons même honnêtes et innocentes? Le monde, ah! quel séjour à ses yeux! Elle le hait, elle le déteste, elle le fuit, elle s'en sépare; elle fait avec lui un divorce éternel. Le silence, la retraite, la solitude : voilà tout l'objet de ses désirs et de ses complaisances. Murs bénis, murs sacrés de sa maison de Nazareth, qui eûtes l'avantage de la renfermer avec Jésus son fils et Joseph son époux dans votre auguste enceinte, dites-nous quelles étaient ses occupations dans ce sanctuaire de l'innocence, de la Divinité même.

Loin du tourbillon du monde et de tous ses dangers, Marie menait dans ce saint asile une vie tout intérieure, toute céleste, toute divine. Morte au monde et à toutes les choses du monde, elle y voyait sous ses pieds, d'un œil d'un souverain mépris, les brillantes demeures des grands de la terre, les palais des rois, les trônes et les sceptres des plus glorieux monarques avec toute leur gloire, tout leur faste, toute leur pompe, tous leurs trésors, tous leurs plaisirs, tout ce qui pique l'orgueil et la cupidité des hommes, tout ce qui allume toutes leurs passions. Elle y gémissait sur la perversité du siècle et sur toutes les espèces de séductions qu'on y rencontre, sur tous les genres de scandales, sur toutes les pierres d'achoppement qui s'y présentent de toute part, sur toutes les chutes profondes qu'on y fait à chaque pas. Elle y écoutait Dieu qui parlait à son cœur dans le silence de toutes les passions, et ne se lassait point de contempler le sublime tableau de ses grandeurs,

de ses beautés, de ses bontés, de son amour pour les hommes, moins visible encore dans l'ordre. l'harmonie de ce vaste univers et toutes les merveilles de la nature, que dans les dons et les opérations de sa grâce en eux avec toutes ses nuances, pour les rendre dignes d'un bonheur éternel. Elle y veillait continuellement sur elle-même et sur tous les mouvements de son âme, pour être toute à Dieu, et ne vivre que de son pur amour, dans un silence vénérable et un repos majestueux.

Oh! que cette vigilance de Marie condamne de millions de chrétiens! Faibles par eux-mêmes, qui ne croirait qu'ils auraient du moins la prudence de mettre leur faiblesse à l'abri de la contagion et des dangers du monde? Non, c'est ce monde tout dangereux et tout contagieux qu'il est; c'est ce monde avec tous ses dangers et toute sa contagion qu'ils aiment, qu'ils recherchent, qu'ils fréquentent, au milieu duquel ils se plaisent uniquement, et hors duquel ils ne sauraient vivre sans un mortel dégoût. Ils aiment le monde, ils l'aiment éperdument, ils n'aiment que lui et tous ses faux biens, ses pompes éblouissantes, ses fêtes bruyantes, ses spectacles enchanteurs, ses plaisirs amollissants, son luxe scandaleux, toutes ses modes aussi extravagantes que mobiles et capricieuses.

Est-ce donc là cette vigilance chrétienne si fort recommandée par le Sauveur des hommes et qui leur est si nécessaire à tous pour se sauver en effet? Est-ce là cette crainte, ce tremblement religieux que le grand apôtre inspirait aux chrétiens pour opérer leur salut? Est-ce là l'estime qu'ils doivent faire de la grâce de leur vocation au christianisme; grâce qui en les délivrant de l'esclavage du démon, les a faits enfants de Dieu et héritiers présomptifs de son royaume? Sont-ce là les soins qu'ils devraient apporter pour répondre à ceux d'une providence tout occupée de leur bonheur? Est-il folie, est-il fureur semblable à celle de se rendre éternellement malheureux en courant se précipiter soi-même dans l'abîme de la perdition? O vous, amateurs insensés du monde pervers, dont je trace le tableau trop fidèle, ouvrez enfin les yeux sur le dernier malheur qui vous menace de si près, et pour l'écartier à jamais et le repousser loin de vous, n'oubliez rien pour conserver la grâce qui vous a faits chrétiens et pour l'augmenter par des accroissements toujours nouveaux, et pour la faire valoir et fructifier sur les traces de Marie.

3^e Cette Vierge auguste et si chérie du ciel, qui n'avait pas à craindre la perte de la grâce dont elle avait reçu la plénitude avec la permanence, ne prend pas seulement les précautions qu'elle prendrait pour la conserver, si elle pouvait la perdre, elle s'applique encore sans aucun relâche à la faire valoir et fructifier. Oh! si nous pouvions pénétrer dans le sanctuaire de son âme, et en sonder toutes les profondeurs, quels trésors de grâces n'y verrions-nous pas entassés

les uns sur les autres par son activité à les amasser sans jamais se reposer? S'il nous était donné de la suivre dans toute sa conduite et de connaître toutes ses actions et la manière dont elles les faisait, et les motifs qui les animaient, quelle sublime perfection, quel héroïsme de vertu nous aurions lieu d'y admirer!

Il est trois manières de bien faire ses actions et de pratiquer les vertus. La première est celle du commun des chrétiens qui marchent dans les voies communes qui conduisent au salut par la fuite des péchés qui pourraient leur faire perdre la grâce sanctifiante, et par leur attention à remplir les devoirs de leur état en vue et pour l'amour de Dieu, quoiqu'avec bien des faiblesses et des imperfections. La seconde, beaucoup plus noble, plus élevée, plus parfaite, appartient à ces chrétiens distingués du commun, qui travaillent fortement et infatigablement à purifier leurs âmes des moindres souillures, et à s'appliquer tout entiers aux choses divines, pour acquérir une parfaite ressemblance avec Dieu, s'unir intimement à lui, se reposer, se perdre, se transformer en lui. Enfin la troisième manière de bien faire ses actions et de pratiquer les vertus est propre à ces âmes choisies, privilégiées et toutes divines, qui ont déjà acquis cette parfaite ressemblance avec Dieu, qui sont déjà transformées en lui, autant qu'il est possible à une pure créature, et qui exercent toutes les vertus d'une façon toute divine, ne se proposant que Dieu, ne désirant que Dieu, n'aimant que Dieu seul et de l'amour le plus tendre, le plus vif, le plus ardent.

Telle fut la situation de Marie dans l'ordre surnaturel de la grâce, durant tout le temps de son exil sur la terre, mais avec cette prérogative singulière, qu'elle posséda l'amour de son Dieu avec toutes les vertus ses compagnes inséparables dans un degré si éminent qu'il surpassait l'amour de tous les autres saints réunis ensemble. Elle aima donc son Dieu et elle n'aima que lui; tout ce qu'elle voyait sur la terre lui était insupportable, s'il ne la conduisait point à lui. Elle l'aima d'un amour agissant et fervent, qui, loin de se ralentir ou de s'arrêter en aucun temps, prend toujours de nouvelles forces et une nouvelle ardeur, une nouvelle activité, brûle, enflamme son cœur, et y cause un incendie d'autant plus violent qu'il n'y trouve point de résistance, et qu'il est comme dévoré par une sainte avarice, *sancta quadam avaritia* (GILBERT. abb., serm. 2 in Cant.) qui fait qu'il n'est jamais content, mais toujours affamé, toujours insatiable, toujours brûlant d'ardeur et d'un désir enflammé de mourir et de se consumer d'amour pour un objet qui mérite d'être infiniment aimé, puisqu'il a des attraits infinis. Et de là cet amour languissant, aspirant après l'entière possession de cet objet infiniment aimable.

L'amour divin causait donc dans le cœur de Marie une impression de langueur qui épuisait toutes ses forces pour ne lui laisser que le pouvoir d'aimer son Dieu. Mais écou-

tons-las'en expliquer elle-même dans la personne et par la bouche de l'épouse du Cantique des cantiques; je l'entends, c'est elle qui parle; écoutez. Sublimes intelligences, esprits immortels, anges du ciel, séraphins qui brûlez du beau feu qui me fait languir en me consumant, servez-moi d'interprète, soyez les médiateurs de mon âme languissante auprès de Dieu; dites-lui qu'éloignée de lui dans cette terre de mon exil je ne fais que languir et soupirer après lui; heureuse et mille fois heureuse, si je pouvais mourir d'amour, et en mourant me plonger dans son cœur, qui est le centre de ce divin amour! O amour! ô divine charité! puissiez-vous briser mon cœur par la violence de vos secousses, et frayer à mon âme un libre passage pour s'envoler dans le sein de celui qui lui cause tant de langueurs, qui lui fait pousser tant de soupirs et verser une si grande abondance de larmes par l'ardeur du désir qu'elle a de le posséder pleinement. C'est ainsi que Marie ne se lasse pas de pleurer, de soupirer, de gémir, de languir, de courir, de voler sur les ailes de l'amour vers son Dieu, l'unique objet de ses affections; car l'amour a des ailes, mais des ailes toutes de feu, et d'un feu tout divin, qui brûle, enflamme, fait courir, voler de vertu en vertu, jusqu'à ce qu'on soit arrivé à la sainte montagne du Seigneur, où l'on se repose en lui pour toujours dans le comble de la paix et de la félicité.

Voilà, N..., les caractères de la correspondance de Marie à la grâce de sa conception. Hélas! pourquoi faut-il que je ne puisse vous mettre ce ravissant tableau sous les yeux, sans mettre en même temps la rougeur sur vos fronts; et comment ne rougiriez-vous pas à la vue d'un tel spectacle si propre à vous confondre et à vous pénétrer de honte? Fidèle, au delà de tout ce qu'on peut dire, à la grâce de sa sanctification, elle ne prend pas seulement des soins extrêmes et superflus pour la conserver dans toute sa plénitude, elle s'applique encore infatigablement à l'accroître, à la faire germer et porter des fruits de toutes les vertus; foi, espérance, amour de Dieu et du prochain, douceur, modestie, pureté inaltérable, humilité, simplicité, patience, mépris de la terre, désir du ciel, Marie n'oublie rien pour conserver, augmenter et faire valoir la grâce de sa sanctification. Et la grâce qui vous sanctifie, en vous rendant votre première innocence, dites-moi, N..., comment vous l'avez traitée. Ah! pouvez-vous y penser sans frémir? Un bienfait qui devait vous pénétrer de reconnaissance et d'estime, en vous inspirant la plus grande ardeur pour le conserver et le faire valoir, n'a pu faire sur vous qu'une impression de la plus criminelle indifférence, du plus mortel dégoût, du plus injurieux mépris. Vous n'avez pas plutôt connu le mal que vous vous êtes familiarisés avec lui, que vous vous êtes fait un jeu de le commettre et de vous y abandonner; comme s'il y eût eu entre les premières lueurs de votre raison et le bon usage que vous en deviez faire une

invincible opposition. Enfants ingrats, sujets rebelles, créatures infidèles envers votre Créateur, votre Père, votre Dieu, à l'instant même que vous le connaissiez pour la première fois et que vous étiez obligés de vous tourner vers lui par amour, en lui faisant l'offrande de vos cœurs, le monde dès lors fut votre idole; il attira tous vos regards, il subjuguait tous vos penchants, il enleva tous vos hommages, votre encens, votre sacrilège encens ne fuma que sur ses autels; vous n'adorâtes et n'aimâtes que lui seul; et depuis ce fatal instant, tout le cours de votre vie n'a été qu'un tissu détestable d'infidélités, de prévarications, de crimes. N'en rougissez-vous pas de honte? N'en frémissiez-vous point d'horreur?

Oui, mon Dieu, et percé de regret de vous avoir si longtemps disputé la possession d'un cœur que je vous devais tout entier dès le premier instant de mon être, puisque vous ne me l'avez donné que pour vous et que vous seul pouvez le remplir, je vais vous le consacrer pour toujours, trop heureux si vous daignez recevoir un hommage si tardif et si peu digne de vous et de vos yeux jaloux. J'ose l'espérer fermement, puisque je ne fonde ma confiance que sur la sublime et touchante idée que vous me donnez vous-même de votre extrême bonté, sur l'infailibilité de vos promesses et sur la protection de Marie. Oui, je l'aurai pour protectrice, parce que je vais la prendre pour modèle, et retracer, quoiqu'avec des disproportions infinies, sa tendre reconnaissance pour la grâce qui la sanctifia, ses précautions pour la conserver, sa vigilance et son application continuelle pour l'accroître, la féconder et lui faire porter les fruits précieux de toutes les vertus qui forment sa couronne dans le ciel. Je vous le souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON LX,

POUR LE JOUR DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE-VIERGE.

Jacob autem genuit Joseph virum Mariæ, de qua natus est Jesus. (*Matth., I.*)

Jacob engendra Joseph, époux de Marie, de laquelle est né Jésus.

Si c'est à la nativité de Marie que l'Eglise consacre la fête auguste qui nous rassemble dans ce saint temple, pour lui rendre nos hommages religieux, pourquoi semble-t-elle l'oublier entièrement pour ne se souvenir que de la naissance du fils, dans l'Evangile qu'elle applique à celle de la mère : *de qua natus est Jesus*, de laquelle est né Jésus? On conçoit sans peine le mystère : c'est que la naissance du fils a une telle influence sur celle de la mère, et celle de la mère une liaison si intime avec la naissance du fils, qu'elle ne naît aujourd'hui que pour lui; qu'elle n'eût jamais existé sans lui, et que le décret de son existence fut formé de toute éternité dans l'entendement divin et subordonné à celui de l'incarna-

tion du Verbe dans son sein. Oh! qu'il est donc glorieux à Marie et avantageux à la terre ce jour témoin de sa naissance! Glorieux à Marie : c'est la Mère de Dieu qu'il voit naître et s'avancer comme une douce aurore qui n'annonce pas seulement le Soleil de justice, mais qui le montre déjà levé et dardant ses bienfaisants rayons, puisque, selon la pensée et l'expression d'un Père de l'Eglise (S. ILDEPHONSE, *Serm. de nativ. Virg.*), l'heureuse naissance de Jésus-Christ a commencé dans celle de Marie sa mère : *In natiuitate Virginis, felix Christi est inchoata nativitas*. Avantageux à la terre : puisqu'en ce jour de clartés et de bénédictions qui lui montre la naissance du fils son réparateur dans celle de la mère, elle commence à sortir du noir chaos de ces ténèbres mortelles qui l'enveloppaient si tristement depuis une si longue suite de siècles; ce qui porte l'Eglise transportée de joie à féliciter Marie naissante de ce que son entrée dans le monde y a répandu l'allégresse partout : *Nativitas tua, Dei genitrix Virgo, gaudium annuntiavit universo mundo*. Je réunis ces deux idées dans ce discours : voici mon dessein.

Marie naît aujourd'hui comme Mère de Dieu : voilà sa gloire. Marie naît aujourd'hui notre mère : voilà nos avantages et la source de nos devoirs envers elle. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Marie ne naît aujourd'hui que pour donner naissance au Verbe de Dieu, que pour engendrer le Fils unique de Dieu le Père, que pour être la Mère de Dieu : voilà le véritable titre de sa gloire, puisqu'il nous offre en effet dans la personne de Marie naissante la plus parfaite de toutes les pures créatures qu'il soit possible d'imaginer, soit par la grandeur de son élévation, soit par l'éminence de sa sainteté, soit par l'excellence de son ministère et de ses fonctions.

1° L'élévation de la mère prend sa mesure sans doute dans celle du fils par l'intime union des deux; et par conséquent pour bien juger de la grandeur de l'élévation de Marie, il n'est besoin que de jeter un simple coup d'œil sur celle de son fils, ce fils dont l'ange Gabriel, en lui annonçant qu'elle le concevrait dans son sein, lui dit en même temps qu'il serait grand et le Fils même du Très-Haut : *Hic erit magnus, et Filius Altissimi vocabitur.* (*Luc., I.*) Le Fils du Très-Haut! ah! qu'il est grand lui-même! il ne l'est pas moins que son propre Père qui l'engendre de toute éternité dans les splendeurs des saints. Oui, Jésus-Christ le vrai fils de Marie est aussi le vrai Fils de Dieu le Père, non pas fils adoptif, comme l'ont cru quelques hérétiques, mais fils naturel, parce qu'il a la même nature, la même essence et toutes les propriétés, toutes les perfections, tous les attributs de cette nature divine.

Le Père se connaît donc de toute éternité, et en se connaissant il produit, il engendre

un Fils qui lui est coéternel; un Fils qui est son Verbe ou sa parole, c'est-à-dire la vive expression de sa pensée et de sa connaissance; parole qui demeure toujours en lui, comme le dit l'apôtre saint Jean. Parole par laquelle le Père a tout fait; car *toutes choses ont été faites par elle* (Joan., I), *et rien de tout ce qui a été fait n'a été fait sans elle* (Coloss., I), nous disent le disciple bien-aimé et l'Apôtre des gentils. Le monde entier et tout ce qu'il renferme dans l'immense amplitude de son sein, le ciel et la terre, les choses visibles et invisibles, les anges et les hommes, les créatures raisonnables et celles privées de raison, celles qui sont animées comme celles qui sont insensibles et inanimées, toutes ont été faites par le Verbe de Dieu et sa sagesse éternelle; toutes sont son ouvrage; il en est l'auteur, le principe, le prototype ou l'original, le modèle; toutes présentent des traits de la grandeur, de la puissance, de la sagesse, de l'habileté, de la beauté, de la bonté de l'immortel ouvrier qui les a faites en se jouant et sans aucun effort.

Jésus-Christ est donc le Fils du Dieu vivant et le tendre objet de l'affection de son Père, qui l'aime comme son image substantielle et le caractère de sa substance, comme la vive expression de sa nature et de tous ses attributs, comme une personne qui le représente si complètement, qu'il lui est consubstantiel et parfaitement semblable en tout. O Jésus, Fils par nature et consubstantiel du Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, je vous adore dans cette génération éternelle qui fait que vous avez toujours été avec le Père comme un autre lui-même et dans sa nature, et dans toutes ses perfections, et dans toutes ses œuvres, posant avec lui les fondements de la terre, creusant les abîmes de la mer, étendant les cieux comme un pavillon, créant, soutenant, conservant, animant l'univers avec tout ce qu'il renferme. Le monde est donc votre ouvrage comme celui de votre Père, ô Fils unique du Très-Haut! vous en êtes le Maître suprême, indépendant, absolu. Quelle puissance! quelle sublime élévation! quelle incompréhensible grandeur!

O Marie! destinée de toute éternité et naissant aujourd'hui pour devenir bientôt la mère d'un tel fils, d'un fils si puissant et si grand, vous partagez déjà toutes ses grandeurs, non sans doute dans le degré qu'il les possède lui-même, ce serait un blasphème horrible de le dire, mais dans le degré qui convient à une pure créature assez privilégiée pour porter le Créateur dans son sein virginal et avoir avec lui les rapports les plus intimes; ceux d'une mère avec son fils. Quelle est donc votre grandeur, Vierge sainte, en cette auguste qualité de la mère du Fils unique de Dieu pour laquelle vous naissez aujourd'hui? Elle est si prodigieuse qu'il n'est point donné à l'homme de la mesurer ni de la comprendre, et que celui là seul qui en est le magnifique auteur en connaît toutes les dimensions.

En vain donc nous chercherions sur la terre et dans le ciel une grandeur comparable à celle de Marie: elle règne sur les cœurs des anges comme sur les trônes des rois: elle est la Reine du ciel et de la terre. Oui, tendre enfant! vous ne faites encore que de naître, et déjà le Père qui règne dans les cieux vous regarde d'un œil de complaisance comme sa fille chérie, la mère de son Fils, l'épouse de son Saint-Esprit, la reine du monde visible et invisible: noms augustes et vénérables devant lesquels tout fléchit, au ciel, en la terre et jusqu'au fond des enfers. Oh! si la dignité du chrétien comme fils adoptif du Père et frère de Jésus-Christ est quelque chose de si grand, que sera-ce de la grandeur attachée à la qualité de Mère de Dieu, qui donne à Marie une union si étroite avec les trois personnes divines? Que sera-ce de l'élévation de cette créature si distinguée, si privilégiée parmi toutes les autres dont le sein virginal fut le sanctuaire auguste, où la Divinité même voulut reposer comme sur son trône? Ah! je ne métonne plus des brillantes peintures que les Pères de l'Eglise nous font à l'envi de l'auguste Marie, lorsqu'ils nous la représentent comme le chef-d'œuvre de la puissance, de la sagesse et de la bonté du Tout-Puissant, comme la plus excellente de toutes les pures créatures sans aucune comparaison; comme une créature d'un nouvel ordre et qui fait seule une classe à part, destinée qu'elle est de toute éternité pour être le tabernacle vivant de l'auteur même de la vie, et renfermer dans ses entrailles celui que le ciel et la terre ne peuvent contenir. Sublimes intelligences, anges, archanges, trônes, dominations, puissances, descendez du plus haut des cieux, venez, accourez, entourez le berceau de l'heureuse créature qui naît aujourd'hui comme votre souveraine, et qui vous surpasse incomparablement soit par la grandeur de son élévation, soit par l'éminence de sa sainteté.

2^e Je n'ai pas dessein de faire briller à vos yeux toute l'éminence de la sainteté de Marie; je ferais de vains efforts pour y réussir; il n'y a que Dieu qui la connaisse telle qu'elle est, lui qui en est tout à la fois le principe et le modèle. Je me borne à tâcher de vous en donner une idée bien légère et bien imparfaite par le sentiment raisonné et réfléchi sur la grandeur de son élévation et la gloire de sa destination à la qualité de Mère de Dieu, que bientôt elle concevra dans ses entrailles par la pure opération du Saint-Esprit.

Rappelez-vous pour un moment ce que les livres saints nous apprennent de la magnificence du temple de Salomon, où Dieu voulut être honoré par le peuple qu'il avait destiné à son culte en le délivrant de la servitude de l'Egypte et en le séparant de tous les autres peuples adorateurs des idoles. C'était le plus riche, le plus magnifique, le plus superbe édifice qu'on eût jamais vu en ce genre, et qui faisait l'admiration de tous ceux qui étaient les témoins de sa magnificence. Des trésors immenses furent em-

ployés à sa construction; les ouvriers les plus habiles y travaillèrent longtemps avec autant de goût que de zèle et d'assiduité; les arts animés les uns contre les autres parurent se disputer la gloire de l'embellir par tout ce qu'ils pouvaient imaginer de plus magnifique; l'or massif et les pierres précieuses, et les bois du plus grand prix y brillaient de toute part avec une incroyable profusion. Ce temple cependant, qu'était-il? une simple et grossière figure du temple vivant et animé que Dieu le Père avait destiné à son Fils: il figurait, quoique très-imparfaitement, cet autre temple d'une espèce bien différente, et qui devait briller d'un si vif éclat dans l'univers entier par un autre genre de magnificence que celui du temple de Salomon, et bien supérieur à tout ce qu'il offrait de grandeur, de richesses, de magnificence et d'éclat: il figurait Marie qui devait porter dans son sein, en qualité de mère, le Dieu de toute sainteté. Combien donc devait-elle être sainte et ornée de toutes les vertus dans le plus éminent degré! Jugeons-en par l'obligation qu'impose à tout chrétien sa qualité d'enfant de Dieu.

En qualité de fils adoptif de Dieu, il n'est aucun chrétien qui ne soit obligé de se proposer son divin Père pour modèle, d'aspirer à sa ressemblance, de travailler infatigablement à devenir saint et parfait comme il est saint et parfait lui-même: *Sancti estote, quia ego sanctus sum. Estote perfecti, sicut et pater vester cælestis perfectus est. (Matth., V.)* La qualité de fils de Dieu suppose donc dans le chrétien qui se trouve honoré d'un titre si glorieux, une sainteté qui ait des traits de ressemblance avec la sainteté de son Père céleste, et s'il ne l'a point cette sainteté, il n'est pas digne du rang sublime auquel il fut élevé en recevant le sceau du baptême qui le fit chrétien. Mais si la qualité de fils adoptif de Dieu suppose dans le moindre des fidèles qui en sont honorés une si grande sainteté, quelle penserons que dut être la grandeur de la sainteté de la Vierge privilégiée, qui fut choisie pour en être la mère? Elle surpasse de beaucoup et sans aucune comparaison la sainteté consommée des anges et des saints réunis ensemble. Oui, ô Marie! Vierge incomparable! ces créatures si saintes, si pures, si parfaites, si comblées des dons célestes et si éminentes dans la pratique des plus héroïques vertus, vous les avez toutes surpassées en laissant entre elles et vous un intervalle immense qui les empêchera toujours de vous atteindre: *Tu supergressa es universas. (Prov., XXXI)*, par la raison même que, les surpassant toutes par votre qualité de Mère de Dieu, vous avez dû les surpasser toutes par une surabondance de grâces, de dons surnaturels, de perfection, de sainteté, de vertus, qui eut avec cette sublime dignité toutes les proportions possibles, et de là l'extrême ardeur de Marie à accroître et à faire valoir le trésor des grâces et des vertus qu'elle avait reçues dès l'instant même de sa bénie conception.

Vertu de pureté. Ce fut pour la mettre à l'abri des plus légères atteintes et des moindres flétrissures qu'elle alla chercher, dès sa plus tendre jeunesse, un asile assuré dans l'enclos du temple contre la contagion du monde. Quelle preuve encore ne donnait-elle pas de cette belle vertu, lorsque l'ange Gabriel vint lui annoncer qu'elle concevrait le Fils du Très-Haut dans son sein? Tremblante alors, troublée et comme hors d'elle-même à la vue du messager céleste, elle ne reprendra ses esprits et n'aura de voix que pour lui demander comment la chose qu'il lui annonce pourra se faire, puisqu'elle ne connaît point d'homme, qu'elle n'en veut point connaître et qu'elle ne balancera point à renoncer pour toujours à la dignité de Mère de Dieu, toute glorieuse qu'elle est, plutôt que de l'acheter au prix de sa virginité.

Vertu d'obéissance et de soumission à la volonté de Dieu. L'ange qui lui parle de sa part ne lui a pas plutôt expliqué le mystère, en l'assurant qu'elle deviendrait mère sans cesser d'être vierge, qu'elle se soumet sans répliquer. Qu'il me soit fait, s'écrie-t-elle aussitôt, selon votre parole, ô ange du Seigneur: *Fiat mihi secundum verbum tuum. (Luc., I.)* Combien d'autres preuves de sa parfaite soumission à la volonté de Dieu n'avons-nous pas dans tout le cours de sa vie, quoique les livres saints ne nous en apprennent qu'une fort petite partie? N'est-ce pas pour obéir à Dieu dans la personne de César qu'elle se rend à Bethléem avec Joseph, son époux, en se conformant à l'édit de ce prince qui lui prescrivait cette démarche? N'est-ce pas encore par ce même esprit d'obéissance au Seigneur qu'elle se soumet sans raisonner à la loi humiliante de la purification qu'il avait portée pour les femmes vulgaires? Mère vierge du Législateur même, elle avait sans doute dans ces deux qualités les plus justes motifs de se dispenser de cette loi dont l'observation devait coûter à son honneur. Elle s'y soumet cependant de la manière la plus parfaite, en oubliant les titres qui l'en dispensent, pour ne se souvenir que de la souveraineté du Maître qui l'a portée. Elle s'y soumet aux dépens de son honneur et de sa gloire, purement, simplement, et sans se distinguer des autres femmes que par un plus grand amour de la dépendance et la gloire d'une soumission d'autant plus méritoire qu'elle est plus libre et moins obligatoire. Mais qui pourrait comprendre toute la perfection de l'obéissance de Marie dans l'offrande et le sacrifice qu'elle fait de son Fils, par un esprit de soumission aux décrets de son Père, qui a résolu sa mort pour l'expiation des péchés du monde? Parfaitement soumise à cet immuable décret, ou plutôt, sa volonté entièrement d'accord avec celle du Maître qui l'a porté, et comme anéantie sous l'empire de sa suprême autorité, elle offre, elle présente, elle immole, elle sacrifie d'esprit et de cœur tout ce que son cœur aime davantage, aime uniquement; son fils, son propre fils, son

fil unique, le plus beau des enfants des hommes et le plus digne d'être aimé; elle consent à le voir souffrir, mourir, expirer entre deux scélérats comme s'il était le plus méchant d'eux, ce fils, l'Agneau sans tache et la sainteté même, ce fils qui lui avait coûté tant d'inquiétudes et de larmes, pour l'avoir seulement perdu de vue à son retour de Jérusalem; ce fils qui faisait toute sa consolation, toute sa joie, tous ses trésors, et qui lui était d'autant plus précieux et plus cher qu'elle en connaissait mieux le prix, le mérite, les vertus sublimes, les qualités surhumaines, les perfections adorables. Elle en sera perçue, il est vrai, d'un glaive de douleur, dont la pointe ira s'enfoncer jusqu'au fond de son âme : n'importe. L'excès de sa douleur ne prendra rien sur la constance et l'étendue de sa soumission; elle verra d'un œil sec et sans se permettre un seul soupir, les liens, les fouets, la lance, la croix, tous les supplices qui feront couler le sang de son fils, jusqu'à ce qu'il expire sous ses yeux, en jetant un cri perçant. Quel prodige d'obéissance dans une mère si tendre ! Il n'est pas moins grand, j'ose le dire, ce prodige, que celui de son élévation même à la dignité de Mère de Dieu.

Vertu d'humilité. Oh ! combien fut-elle toujours sincère, grande, profonde, universelle, constante dans Marie, cette précieuse vertu d'humilité, qui est la base et la gardienne de toutes les autres vertus. Le messager céleste, qui lui annonce le mystère ineffable de l'incarnation du Verbe dans son sein, la rassure sur sa virginité, en lui disant que ce sera l'effet de l'opération du Saint-Esprit. Elle est donc assurée qu'elle deviendra mère de son Dieu en conservant le précieux trésor de sa virginité. Une assurance si flatteuse et si capable d'éblouir ne causerait-elle pas quelque altération à l'humilité de celle qui se voit tout à coup élevée au rang sublime de la mère de son Dieu ? Aucune, N...; elle produira plutôt un effet tout contraire en donnant un nouvel éclat et de nouveaux accroissements à l'humilité de Marie. Si l'Ange lui dit qu'elle va être élevée au rang de la mère de son Dieu, elle se rabaisse aussitôt à celui de sa servante : *Ecce ancilla Domini.* (Luc., I.) Humilité de Marie, humilité d'autant plus admirable que c'est au moment même qu'on lui annonce de la part de Dieu la plus haute de toutes les destinées, qu'elle se rabaisse à la dernière. Humilité d'esprit, de cœur, de sentiments, de goût, de conduite et d'action. Humilité d'esprit, qui fait que Marie n'aperçoit rien que de vil, de méprisable et d'abject, puisque dans le temps même que l'Ange lui donne les plus magnifiques éloges, en lui disant qu'elle est pleine de grâces, elle ne se regarde que comme une créature remplie de misères. Humilité de cœur, de sentiment, d'affection, de goût, de préférence, puisqu'elle préfère un célibat obscur et inconnu à tout l'éclat de la maternité divine. Humilité de conduite et d'action. Elle renonce pour toujours à l'honneur d'être la mère du

Messie, plutôt que de perdre la virginité qu'elle a vouée au Seigneur, sans autre prétention que de le servir fidèlement dans l'état le plus obscur, le reste de ses jours. Fût-il un plus beau modèle de la vertu d'humilité ?

Vertu de charité. Marie apprend-elle la grossesse de sa cousine Elisabeth ? Quoique enceinte elle-même de Jésus-Christ, le Roi du ciel et de la terre, elle s'arrache aussitôt à tous les charmes d'une solitude qui lui est chère ; elle quitte tout pour aller promptement à travers les montagnes de la Judée visiter sa cousine Elisabeth, non pour un simple motif de bienséance ou pour satisfaire à un devoir de parenté et d'amitié, mais pour verser sur toute la maison de Zacharie, époux d'Elisabeth, les bénédictions du ciel les plus abondantes, sanctifier Jean-Baptiste dans le sein de sa mère, remplir cette sainte femme des dons du Saint-Esprit, rendre la parole à Zacharie, qui était devenu muet en punition de son incrédulité à la voix de l'Ange qui lui annonçait et la fécondité de son épouse jusqu'alors stérile, et faire de l'incrédule époux le plus éloquent prophète du Verbe incarné ; rendre enfin à sa cousine, avec le zèle le plus pur et la charité la plus ardente, tous les services qui étaient en son pouvoir, l'assister dans ses besoins, l'édifier par ses discours, l'animer par ses exemples, faire pleuvir sur sa maison une singulière abondance des dons célestes dont elle porte la source dans son sein, le Verbe fait chair, le Sauveur des hommes, l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde, qui brise ses fers, le délivre de l'esclavage du démon, et lui donne la liberté des enfants de Dieu.

Que dirai-je davantage ? Marie eut toutes les grâces ; elle en eut la plénitude, et une plénitude assortie à sa divine maternité. Elle posséda, elle pratiqua toutes les vertus, et elle les posséda et elle les pratiqua dans le degré le plus parfait, le plus sublime, le plus héroïque, le plus divin, et bien supérieur à celui des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs, des vierges, de tous les saints et de toutes les saintes des deux Testaments. Voilà ce qui fait le caractère distinctif de la sainteté de Marie et ce qui lui fit dire, en parlant d'elle-même, que le Seigneur avait déployé la force de son bras pour faire de grandes choses en elle : *Fecit mihi magna qui potens est* (Ibid.), et que toutes les générations qui se succéderaient les unes aux autres dans la suite des siècles, attesteraient hautement son bonheur à l'envi : *Blasphémant me dicent omnes generationes.* (Ibid.) Oui, Marie, toutes les générations attesteront à jamais que vous êtes singulièrement heureuse et par l'éminence de votre sainteté, et par l'excellence de votre ministère et de vos fonctions, en qualité de Mère de Dieu.

3^e Quand je parle de l'excellence du ministère et des fonctions de Marie, en qualité de Mère de Dieu, je n'entends pas, comme l'on pourrait peut-être le croire, que Marie

partage les attributs et les fonctions du fils comme créateur, conservateur, moteur et modérateur, maître absolu de l'univers; non, Marie n'étend point le ciel comme un pavillon sur nos têtes. Ce n'est point elle qui affermit la terre sur ses fondements et qui la remplit de ces richesses et de ces différentes beautés dont la vue nous enchante. Ce n'est point elle qui produit ces fleuves et ces rivières dont le cours rapide ou lent et majestueux nous procure tant d'agréments et d'utilité, ni qui fait luire ce soleil dont les doux et bienfaisants rayons animent, réjouissent, fécondent toute la nature, ni qui commande aux vents avec empire, ni qui arrête la fureur de la mer dans sa plus grande agitation, ni qui allume la foudre ou lance le tonnerre pour faire trembler les faibles mortels. Que fait-elle donc comme Mère de l'Homme-Dieu? Elle coopère d'une façon toute singulière avec son fils et la Trinité tout entière à la rédemption des hommes, et pour ne rien dire ici qui ne soit conforme aux règles de la saine théologie, ainsi qu'à la doctrine de l'Eglise et des Pères, ne parlons, ne raisonnons que d'après ces guides si respectables et si sûrs.

Marie est vraiment la Mère de l'Homme-Dieu, puisqu'elle l'a conçu, porté neuf mois dans son sein virginal et mis au monde après ce terme qui est commun à toutes les autres femmes. Elle a donc fourni de sa substance même et du plus pur de son sang la matière dont est formé et composé le corps de l'Homme-Dieu, son Fils. La chair de Jésus, dit saint Augustin (*in Psal. II*), est donc une partie de la chair et de la substance de Marie: *Caro Christi, caro Mariæ*, et la chair de Marie est aussi une partie de celle de son fils, et la matière de sa formation. Leur chair leur est donc commune, leur substance commune, leur sang commun. Ah! quand le Fils de Marie l'a versé ce sang précieux, quand il l'a livrée cette sainte et sacrée chair pour la rédemption du genre humain, il a donc versé le sang et livré la chair de Marie, sa mère, et Marie, cette divine Mère de l'Homme-Dieu, a donc participé d'une façon toute singulière à la rédemption des hommes, fruit précieux de l'effusion du sang et de l'immolation de la chair de son fils, par l'identité de son sang et de sa chair avec le sang et la chair de son fils, qui sont une portion de sa substance, qui font partie d'elle-même.

Et voilà quels sont les titres de l'Eglise pour donner à Marie les noms augustes de rédemptrice, de médiatrice, de réparatrice du genre humain, conjointement avec son Fils, mais toujours avec la différence essentielle qui se trouve nécessairement entre le fini et l'infini, la créature et le Créateur, un agent subordonné et la cause première, indépendante et toute-puissante. Voilà ce qui a fait dire à saint Bernard : Admirez dans Marie celle qui a trouvé grâce devant Dieu, la médiatrice du salut des hommes et la réparatrice des fidèles : *Mirare gratiæ inven-*

tricem, mediatricem salutis, restauratricem sæculorum. (*Epist. 174.*) Voilà ce qui a fait dire à un célèbre paraphraste du *Cantique des cantiques*, que Marie fut une vierge singulièrement choisie, et par préférence, pour être employée à la rédemption des hommes et à la réparation de la grâce perdue : *Singulariter electa ad ministerium redemptionis et reparationis gratiæ.* (GUILLELM. Parisiens., *in Cantic.*)

O ministère! ô fonctions! ô abîme de perfections! ô trésor de vertus sublimes! ô miracle de sainteté! ô prodige de grandeur et d'élévation qui place Marie la sainte mère de son Dieu bien au-dessus de tous les saints de la terre et de tous les anges du ciel; qui l'approche le plus près de la Divinité qu'il soit possible à une pure créature d'en approcher, et qu'on ne peut bien connaître sans mesurer la hauteur du Très-Haut, sans sonder toute la profondeur de l'abîme de la Divinité même. Prodiges de grandeur et d'élévation, qui nous autorise à appliquer à Marie avec les saints Pères, toujours proportions gardées, ce que saint Paul dit de son divin Fils, qu'elle est d'autant plus élevée au-dessus de tous les esprits célestes que le nom de Mère de Dieu, qu'elle porte à juste titre, est incomparablement plus excellent, plus honorable et plus glorieux que le leur : *Quanto differentius præ illis nomen hæreditavit.* (*Hebr., I.*)

Venez donc, esprits célestes, sublimes intelligences, anges prompts et légers; hâtez-vous, élanchez-vous du plus haut des cieux pour investir, en vous inclinant profondément, le berceau de l'auguste créature qui n'entre aujourd'hui dans le monde que pour donner au monde son Créateur et son Sauveur. Chantez la naissance de la Mère de celui dont vous n'êtes que les serviteurs et les ministres, révérez sa grandeur, exaltez ses vertus, célébrez sa sainteté, portez, portez à tire d'ailes l'heureuse nouvelle de sa naissance dans les quatre coins de l'univers, dont bientôt elle sera la souveraine toute bienfaisante et tout aimable.

Vous venez de voir combien la nativité de Marie lui est glorieuse. Vous allez voir combien elle nous est avantageuse dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

La nativité de Marie ne nous est pas moins avantageuse qu'elle lui est glorieuse à elle-même, puisque, si elle naît pour être la mère de Jésus-Christ, elle naît aussi pour être la mère de tous les chrétiens ses frères. Vous ne l'avez point oublié, N..., le même sacrement qui vous marqua de l'auguste sceau du baptême, en vous faisant chrétiens, vous éleva au rang sublime des enfants adoptifs de Dieu le Père, et par conséquent des frères de Jésus-Christ son Fils, qu'il engendre de toute éternité dans son sein. Mais si les chrétiens sont les enfants adoptifs de Dieu le Père et les frères de Jésus-Christ son Fils, ils sont donc aussi les enfants de Marie, Mère de Jésus. Marie est

donc aussi leur mère, avec cette différence que cette première maternité a lieu dans l'ordre de la nature, tandis que l'autre se borne à l'ordre surnaturel de la grâce et du salut. Marie est donc la mère spirituelle de tous les chrétiens : oui, elle est leur mère et leur mère pleine de bonté envers eux, et la meilleure comme la plus tendre, et la plus bienfaisante, et la plus libérale, et la plus prodigue de toutes les mères envers ses enfants : mère de grâce, mère de miséricorde, mère auxiliatrice, qui les assiste continuellement dans tous leurs besoins, et qui ne se lasse pas de verser sur eux à pleines mains les grâces qu'elle leur obtient du ciel et dont elle a reçu la plénitude. Mais puisque Marie est notre bonne mère, nous avons donc des devoirs à remplir à son égard, en qualité de ses enfants; nous lui devons un hommage de respect, un hommage de reconnaissance et d'amour, un hommage de confiance, un hommage de prières et d'invocation, un hommage d'imitation.

Hommage de respect. Eh ! quel respect ne mérite pas l'auguste créature, dont tous les siècles se sont disputé la naissance, et qui naît enfin après tant de siècles écoulés, dans ce jour mille fois béni, pour devenir la Mère de son Dieu ? Comment honorer dignement cette femme bénie entre toutes les femmes et figurée par toutes les femmes illustres qui la précédèrent depuis l'origine du monde ? Où trouver des honneurs assortis à la majesté de la Reine du ciel et de la terre, que le roi David vit en esprit pompeusement assise à la droite de son époux, pour y recevoir les hommages des anges et des hommes; que le roi Salomon célébra dans ses chants prophétiques, et que le prophète Isaïe contempla sous la magnifique image d'une montagne majestueusement placée sur la cime de toutes les autres montagnes, et préparée pour être la demeure, la maison, le tabernacle du Seigneur, le sanctuaire qui devait servir de reposoir au Saint des saints : *mons domus Domini preparatus in vertice Montium.* (Isa., I.)

Dans ces images, ces figures, ces visions symboliques, vous voyez sans doute, à ne pas vous y méprendre, mes frères, les sentiments de respect dont vous devez être pénétrés pour l'auguste créature qu'elles présentent aux yeux de votre foi comme la Mère du Maître absolu de toutes les créatures et le suprême arbitre de leurs destinées. Rendez-lui donc un hommage de respect mêlé d'admiration, de saisissement, d'épouvante; rendez-lui un hommage de reconnaissance et d'amour.

Si le propre des bienfaits et des bienfaits importants, gratuits, prévenants, continuels, est de mériter la reconnaissance, d'intéresser le cœur, de gagner l'affection, d'attirer l'amour, quel tribut de reconnaissance et d'amour ne devons-nous point à Marie, car enfin, que n'a-t-elle point fait et que ne fait-elle point encore tous les jours pour nous, cette mère et la plus bienfaisante de toutes les mères envers des enfants toujours ché-

ris, quoique hélas ! toujours ingrats ? N'est-ce donc pas elle, pour commencer par le plus grand de tous ses bienfaits envers nous, n'est-ce pas elle qui a donné son fils unique pour notre salut ? Oui, ce fils qu'elle aime si tendrement, elle n'a pas craint de le sacrifier à l'amour qu'elle nous porte, en s'en dessaisissant en notre faveur, en l'offrant pour nous au Père éternel comme la victime seule capable de l'apaiser et de nous réconcilier avec lui, en consentant qu'il fût immolé sous ses yeux pour l'expiation de nos crimes. Mais depuis ce premier et si étonnant sacrifice qu'elle a fait en notre faveur, depuis cette preuve si frappante, ce témoignage si éclatant et si mémorable à jamais qu'elle nous a donné de son amour, de combien d'autres grâces et d'autres bienfaits ne nous a-t-elle point, pour ainsi dire, acablés ? Attentive à tous nos besoins, il n'en est aucun qu'elle ne s'empresse de remplir avec une tendre affection. Inquiète sur les maux auxquels nous sommes tous exposés dans cette triste vallée de larmes et de misères, elle n'oublie rien pour nous les épargner ou pour en tempérer les rigueurs, en adoucir l'amertume.

Combien de pièges tendus à notre innocence ne nous fait-elle pas éviter ? A combien de dangers et d'écueils ne nous arrache-t-elle point ? De quelle foule d'ennemis visibles et invisibles n'avons-nous pas la gloire de triompher avec son secours et sous sa protection ? Elle ne cesse de nous assister, de nous aider, de nous tenir sous ses ailes, de nous porter dans son cœur et ses entrailles de mère. Autant de motifs qui nous obligent de lui rendre un hommage de reconnaissance et d'amour, un hommage de confiance.

Et comment pourrions-nous refuser la plus ferme confiance à une souveraine aussi puissante que bienfaisante et pleine de bonne volonté pour nous ? Je dis puissante, puisqu'elle est la Mère véritable du Tout-Puissant même, de Jésus-Christ l'Homme-Dieu et le Fils du Très-Haut, à qui son Père a donné tout pouvoir dans le ciel et sur la terre : *Data est mihi omnis potestas in cælo et in terra* (Matth., XXVIII); que son Père a établi héritier de toutes choses, *quem constituit heredem universorum* (Hebr., I); auquel tout appartient et qui est le Maître absolu de toutes les créatures, de tous les biens spirituels et temporels pour en disposer à son gré. Marie est la Mère tendrement aimée de ce Dieu Tout-Puissant : ah ! il ne peut donc rien lui refuser ; elle participe à son pouvoir ; il l'a préposée sur tous les trésors pour les distribuer à son gré ; il a voulu qu'elle fût le canal par lequel il ferait couler toutes les grâces qu'il accorderait aux hommes jusqu'à la fin des siècles. Le ciel et tous les biens qu'il renferme, et toutes les grâces dont il est la source sont donc à vous, Vierge sainte ! Ils sont à vous comme à la dispensatrice dans les mains de laquelle votre Fils divin, qui en est le Maître absolu, les a mis, afin que vous les distribuassiez

selon les intentions et les différents besoins de ceux qui les lui demanderaient ; hélas ! vous les connaissez les besoins multipliés qui sollicitent les grâces dont votre divin Fils vous a établie la dispensatrice avec une si grande étendue de pouvoir : daignez donc y avoir égard. Marie est puissante ; elle est bienfaisante et pleine de bonne volonté pour nous, car elle est notre mère.

Une mère peut-elle donc oublier ses enfants qu'elle a portés dans son sein, qu'elle a formés de sa propre substance et qui font partie d'elle-même ? Eh bien ! quand toutes les mères de la chair pourraient oublier leurs enfants charnels, Marie, mère des chrétiens selon l'esprit, n'oublierait jamais les siens, parce que sa qualité de mère spirituelle envers eux a sur son cœur une influence et une force d'autant plus grandes, que l'esprit est plus élevé au-dessus de la chair, et que la raison surpasse davantage l'animalité. Non, non, Marie n'oublie pas des enfants qui lui sont d'autant plus chers qu'ils lui ont plus coûté, et que les liens qui l'attachent à eux sont des liens tout célestes et que rien au monde ne peut rompre ni affaiblir. C'est donc dans le ciel, où, toute brillante de la gloire immortelle qu'elle partage avec son Fils, Marie, la mère spirituelle des chrétiens ses frères, Marie ne cesse de le presser de leur accorder toutes les grâces dont ils ont besoin, jusqu'à lui rappeler l'obéissance qu'il voulut bien lui rendre autrefois, à elle et à Joseph son époux : *Et erat subditus illis* (Luc., II), jusqu'à lui représenter la sainte autorité qu'ils exercèrent sur sa personne divine, pour l'engager plus efficacement à lui accorder ses demandes. C'est là, c'est dans le ciel et du milieu des splendeurs des saints, qu'elle ne craint pas non plus de représenter à son Fils que les chrétiens ont pris naissance dans son côté ouvert sur la croix ; qu'ils ont été lavés dans son sang, baptisés dans sa mort, sanctifiés par la vertu des sacrements qu'il a institués dans son Eglise, pour obtenir plus facilement ce qu'elle demande en leur faveur. C'est là enfin que, placée à la source même des grâces de toute espèce, elle les sollicite avec les plus vives instances pour le monde entier qu'elle porte dans ses tendres entrailles, en priant pour lui et pour tous ceux qui l'habitent ; pour les rois et les sujets, pour les pasteurs et les ouailles, pour les pères et les enfants, pour les maîtres et les serviteurs, les riches et les pauvres, les malades et les affligés, les bons et les méchants, les pécheurs et les justes ; pour les infidèles et les hérétiques ; pour tous les hommes sans exception, parce qu'elle les regarde tous comme ses propres enfants, puisque Jésus-Christ son Fils est mort pour eux tous, et que, sur le point de mourir, il les lui donna tous pour ses enfants dans la personne de saint Jean, son disciple bien-aimé : *Mulier, ecce filius tuus : fili, ecce mater tua.* (Joan., XX.) Nous devons donc à Marie un hommage de confiance comme à notre mère : nous lui devons un hommage de prières et

d'invocation. Quoi de plus juste et de plus consolant, de plus utile et de plus avantageux pour nous !

Si Marie est notre mère et celle du Fils unique de Dieu par nature, ce Maître tout-puissant et suprême du ciel et de la terre ; si son Fils, qui est Dieu comme son Père, ne peut rien lui refuser de tout ce qu'elle lui demande en notre faveur ; si elle est toujours prête à le prier pour nous, pourvu que nous le voulions et que nous ne nous opposions pas à sa bonne volonté ; si même lorsque nous n'y pensons pas, ou que nous ne le voulons pas, et que nous nous opposons à ses désirs et à ses vœux, par nos résistances insensées et nos coupables attachements à des objets indignes de nous que nous ne voulons point quitter ; que ne fera-t-elle pas, lorsque nous nous empresserons de réclamer son assistance et que nous la conjurerons de prier et d'intercéder pour nous ? La prier, l'invoquer, cette tendre mère avec une filiale confiance, est donc pour nous, qui sommes ses enfants, un devoir que nous ne pouvons négliger sans nous montrer indifférents pour la chose du monde qui nous intéresse davantage, notre salut éternel, et sans nous exposer au danger évident de nous perdre pour une éternité. Hélas ! dans l'attente de cette éternité heureuse ou malheureuse, dont les portes peuvent s'ouvrir à chaque instant devant nous, sans que nous puissions nous empêcher d'y entrer au moment même qu'elles viendront à s'ouvrir, faibles, lâches, pusillanimes, inconstants, légers, volages par nous-mêmes, idolâtres de tous les objets qui nous flattent, esclaves et victimes de nos passions, ces tyrans domestiques, nous sommes encore en butte aux traits de tant d'ennemis du dehors, si puissants et si subtils, environnés de tant de précipices et de pièges, entourés de tant d'écueils, qu'il nous sera toujours impossible d'échapper aux uns et de triompher des autres, livrés à nous-mêmes et à nos propres forces, qui sont la faiblesse même.

Nous avons donc besoin de secours étrangers et de secours puissants et de secours continuels qui ne nous abandonnent jamais un seul instant. Mais où les trouverons-nous ces secours tels qu'il nous les faut, pour ne point nous perdre et pour nous sauver, où les trouverons-nous plus abondamment que dans le sacré cœur de Marie, notre tendre mère, toujours inquiète et alarmée sur le sort de ses enfants et toujours disposée à les secourir de tout son pouvoir ? Hâtons-nous donc de les réclamer, ces secours si abondants, et qui nous sont si nécessaires au milieu des dangers, des écueils, des précipices, des ennemis intérieurs et extérieurs, visibles et invisibles, qui nous environnent de toute part dans cette triste vallée de larmes, de ténèbres, de misères et de calamités, où nous risquons de tomber d'une chute profonde à chaque pas que nous y faisons ; où tous les objets qui se présentent sur nos pas et s'offrent à nos regards sont autant de

guides séducteurs et perfides qui ne s'efforcent de nous attirer que pour nous égarer et nous perdre sans ressource ; où nous ne marchons que sur les traces des infortunés qui se sont malheureusement perdus, faute d'avoir réclamé l'assistance de Marie qui les eût protégés à l'ombre de ses ailes. Ne différons pas un instant de rendre à cette puissante protectrice l'hommage de nos prières et de notre invocation : mais appliquons-nous surtout à retracer ses sentiments et sa conduite dans nos sentiments et dans nos mœurs, en lui rendant un hommage d'imitation, le plus essentiel de tous et sans lequel tous les autres ne nous serviraient de rien.

Mais en quoi pouvons-nous donc imiter Marie ? Dans la pratique de toutes les vertus soit intérieures, soit extérieures, puisqu'elle les posséda toutes dans le degré le plus sublime et le plus éminent. Elle ne fut pas sitôt conçue qu'elle fit servir sa raison tout entière, et dont, par une rare prérogative, l'usage lui avait été avancé, à remercier l'auteur de son être, des dons naturels et surnaturels qu'il lui avait prodigués avec tant de profusion, à lui en faire hommage, à les rapporter tous à sa gloire et à se consacrer elle-même tout entière à son service et à son culte.

Si par sa naissance elle fait son entrée dans le monde, ce n'est que comme une aurore naissante qui nous annonce le Soleil de justice et qui efface, tout en se levant, l'éclat des astres les plus brillants, par celui de son innocence, de ses vertus, de ses perfections. Quel dévouement à tous les desseins de Dieu sur sa personne, ne fit-elle pas paraître dans sa présentation au temple de Jérusalem où, selon une ancienne tradition, qui a mérité les suffrages des Pères de l'Eglise, ses parents la portèrent dès l'âge de trois ans pour y être offerte au Seigneur et consacrée à son culte ? Ce fut alors qu'affirmée de respect en sa présence, et pénétrée du sentiment d'une adoration profonde pour sa souveraine majesté, elle embrassa tous ses desseins sur elle et lui promit d'être à lui tout entière le reste de ses jours, en attestant d'une manière solennelle que, n'ayant rien qu'elle ne tienne de lui, elle veut aussi lui rendre tout par un dévouement si général et si absolu, qu'il ne souffrira jamais ni interruption, ni partage. Ah ! que Marie paraît humble, modeste, chaste, pure, docile, obéissante, soumise dans le mystère de l'Annonciation, ce grand mystère du Verbe incarné, qui nous montre le Fils unique de Dieu le Père et Dieu comme lui en égalité d'essence, de puissance et de tous les attributs divins, se rabaisser jusqu'à devenir l'enfant de cette auguste Vierge, en prenant un corps humain tout semblable au nôtre dans son sein virginal ! Suivez Marie pas à pas dans tout le cours, toutes les démarches, toutes les circonstances, toutes les conjonctures les plus délicates, les plus pénibles, les plus douloureuses ; toutes les actions de sa vie, partout vous la verrez également douce, modeste, simple, patiente,

soumise d'esprit et de cœur à toutes les dispositions, quoique rigoureuses de la Providence à son égard, toujours prête à voler à ses ordres, malgré les obstacles et les répugnances de la nature. Partout vous la verrez faisant avec joie les plus grands sacrifices, jusqu'à renoncer volontairement à son honneur, à sa réputation, à ses droits, à ses privilèges, aux prérogatives de sa dignité, à la gloire de sa divine maternité, que dis-je ? jusqu'à soutenir avec courage et sans abattement l'étrange spectacle d'un Fils qui lui est infiniment cher, et qu'elle voit enlevé à sa tendresse par le supplice de la croix.

Nul vide, nulle interruption, nulle lâcheté, nulle tiédeur, nul refroidissement dans tout le cours de la vie et toutes les actions de Marie. Remplie de grâces et confirmée en grâce dès le premier instant de son être, impénétrable à tous les traits, et inaccessible à tous les dangers, elle n'avait rien à craindre ni du côté d'elle-même, ni du côté des créatures qui l'environnaient, ni du côté du serpent infernal ; elle était née pour lui écraser la tête : tout l'enfer la redoutait. Elle pouvait donc se reposer tranquillement à l'ombre de tous ses privilèges : elle agit bien différemment. Elle n'est ni moins vigilante, ni moins attentive sur elle-même, ni moins circonspecte que si elle avait tout à craindre ; elle s'applique tout entière à faire fructifier la grâce dont elle a reçu la plénitude, et à lui donner des accroissements continuels par sa fidélité à y répondre, et la pratique de toutes les vertus. Voilà les leçons que Marie vous donne ; tels sont les exemples de vertu qu'elle vous propose à imiter, et tel est surtout l'hommage qu'elle exige de vous, en qualité de votre mère. En vain donc, en vain, lui rendez-vous tous les autres qui répondent à l'excellence de son être, à la multiplicité de ses perfections, à la grandeur de son élévation, à la sublimité de son rang, à l'éminence de sa dignité. Inutilement vous la respecterez, vous la défendrez contre les ennemis de son culte, en prenant sa cause en main et en épousant ses intérêts avec chaleur. Inutilement encore vous vous parerez de ses livrées, vous fréquenteriez ses temples, vous passerez des heures entières à l'ombre de ses autels pour la prier, invoquer son nom, implorer son intercession, réclamer son sacré cœur et ses entrailles de mère ; elle ne reconnaît ses enfants que dans ses imitateurs, qui s'appliquent à retracer toutes ses vertus et à la copier trait pour trait.

Voulez-vous donc, chrétiens mes frères, voulez-vous intéresser Marie à vos vœux, vous la rendre favorable, éprouver les effets de sa tendresse et l'efficacité de son pouvoir, mettez à la tête des hommages que vous lui rendez celui de l'imitation : oui, imitez la vivacité de sa foi, la fermeté de son espérance, l'ardeur de sa charité, la profondeur de son humilité, l'étendue et la simplicité de son obéissance, les charmes de sa douceur et de son ingénuité, l'hé-

roïsme de son courage, la ferveur de ses prières, la pureté de ses affections et de ses intentions. N'ayez comme elle, dans toutes vos actions, vos désirs, vos desseins, vos projets, vos entreprises, que l'intention toute pure d'entrer dans les vues de Dieu sur vous, d'obéir à sa voix, d'aller où il vous appelle, d'accomplir sa volonté, de faire ce que vous croyez lui être plus agréable et procurer sa plus grande gloire. Soumettez-vous comme elle à toutes les observances de la loi jusqu'au moindre iota, sans chercher aucun prétexte de dispense, à toutes les dispositions de la Providence envers vous, quelque dures qu'elles puissent vous paraître, à tous les sacrifices que Dieu demande de vous, malgré leurs rigueurs et vos répugnances. Menez comme elle, une vie chaste, pure, tempérante, laborieuse, mortifiée, crucifiée, recueillie, détachée du monde et de tout ce qu'il renferme, miséricordieuse, compatissante, bienfaisante, charitable, pleine de bonnes œuvres, toutes assorties à vos différents états, toutes animées de l'esprit de Dieu, toutes brillantes de l'éclat de ses perfections divines, toutes brûlantes du feu sacré de son divin amour et du désir ardent de sa plus grande gloire. Ce sera pour lors que Marie vous regardera d'un œil de complaisance comme ses enfants chéris, et qu'en exerçant avec une sainte activité le précieux ministère de sa maternité envers vous, elle vous obtiendra de son divin Fils cette grâce si nécessaire de la persévérance finale dans le bien, qui, en vous faisant triompher de tous les ennemis de votre salut, jusqu'au dernier souille de votre vie, vous associera à ses propres triomphes et à l'immortalité de sa gloire. Ainsi soit-il.

SERMON LXI.

POUR LE JOUR DE L'ANNONCIATION.

Ecce concipies in utero, et paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum. (Luc., I.)

Vous concevrez et vous enfanterez un fils que vous nommerez Jésus.

Le moment marqué dans le conseil des trois personnes de l'adorable Trinité pour la réconciliation des hommes avec Dieu est donc enfin arrivé après quatre mille siècles d'attente.

L'un de ces esprits célestes qui sont toujours debout devant le trône du Très-Haut pour exécuter ses ordres, Gabriel, dont le nom signifie la force de Dieu, descend du ciel pour annoncer à Marie qu'elle va concevoir dans son sein un fils qu'elle nommera Jésus et qui est le Fils même du Très-Haut, le Messie, le Sauveur d'Israël, promis à nos premiers pères dès la naissance du monde, prédit par les prophètes, attendu par tous les justes de l'Ancien Testament, figuré par tous les grands hommes du peuple Hébreu, caractérisé par les sacrifices, les sacrements et toutes les cérémonies de la loi mosaïque qui n'était proprement que la figure du Messie, destiné de toute éternité pour ré-

gner éternellement dans la maison de Jacob et y exercer un empire tout de grâce, de paix et d'amour, qui ne doit jamais finir. C'est ce double mystère du Verbe incarné ou de l'incarnation du Fils unique de Dieu dans le sein de Marie, et du choix que Dieu le Père fait de cette bénie Vierge pour être la Mère de son Fils; c'est ce double et trois fois auguste mystère que l'Eglise réunit et se propose d'honorer sous le nom d'Annonciation de la sainte Vierge. Pourrions-nous traiter un sujet si important d'une manière plus utile et plus propre à l'instruction des fidèles qu'en nous conformant aux vues toujours sages de cette bonne mère, sans cesse appliquée au salut de ses enfants? Non sans doute, et sur son plan même, voici mon dessein.

L'abaissement du Fils unique de Dieu dans le mystère de l'Incarnation : vous le verrez dans mon premier point. L'élévation de Marie dans le mystère de l'Incarnation du Fils unique de Dieu : vous la verrez dans mon second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Le Fils unique de Dieu le Père se revêt de notre nature dans le mystère de l'Incarnation; il épouse nos faiblesses et nos misères; il prend jusqu'à la forme du pécheur et l'apparence du péché. Pouvait-il porter plus loin l'abaissement et l'humiliation?

1° Le Fils unique de Dieu se revêt de notre nature dans le mystère de son incarnation, c'est-à-dire qu'il y prend une âme et un corps parfaitement semblables aux nôtres. Ce n'est donc pas un corps fantastique qu'il y prend, comme l'ont enseigné certains hérétiques, non; c'est un corps véritable, composé de chair et d'os, et de tout ce qui constitue le corps humain. C'est un corps vraiment formé du plus pur sang de Marie, et conçu dans ses chastes entrailles par la pure et ineffable opération du Saint-Esprit. Le Fils de Dieu, en s'incarnant, ne se contente donc pas de s'unir à l'homme et d'habiter en lui, non; il se fait homme véritablement, en sorte que par l'union hypostatique de la nature humaine à la personne du Verbe, il est vraiment Dieu et homme tout ensemble; Marie l'engendre vraiment selon l'humanité qui, dans le moment de sa conception, se trouve hypostatiquement unie à la personne du Verbe, lequel, sans quitter le sein de son Père qui l'engendre de toute éternité, descend dans le sein de Marie, tel que le rayon du soleil que nous voyons descendre sur nous sans se détacher de cet abîme de lumière. Et pour l'âme unie au corps de Jésus-Christ, cette âme si noble, si excellente, c'est Dieu qui l'a créée comme le chef-d'œuvre de sa puissance et l'ouvrage le plus parfait qui soit sorti de ses divines mains. Le Verbe de Dieu s'incarne donc, il se fait chair, il se fait homme, et de là son abaissement.

Il abaisse sa grandeur, sa majesté, sa puissance, sa sagesse, sa beauté, son im-

mensité, son immutabilité, son éternité, tous ses attributs divins.

Il abaisse sa grandeur et sa majesté : c'est le Fils unique de Dieu le Père et Dieu comme lui, Dieu en tout égal et consubstantiel à son Père, son image vivante, le caractère de sa substance, être infini et sans aucunes bornes, non plus que lui ; c'est lui qui se fait homme en prenant la nature humaine ; cette nature si chétive, si ravalée, si bornée, et qui devient le fils d'une femme de Judée, que rien ne distingue des femmes les plus vulgaires aux yeux du monde.

Il abaisse sa puissance, cette puissance créatrice, conservatrice et gouvernatrice ; cette puissance qui a tout fait de rien, le ciel, la terre, la mer, le monde entier avec tout ce qu'il renferme de beau, de grand, de merveilleux, de ravissant, qui pourrait d'une seule parole faire des millions de mondes plus parfaits que le premier, et les replonger ensuite dans leur néant primitif avec la même facilité ; cette puissance qui conserve tout, qui anime tout, qui régit tout, par qui tout vit, se meut et subsiste ; cette puissance qui soutient tout, qui porte tout, qui domine sur tout, de qui tout dépend, qui commande à tout et qui s'en fait obéir ; cette puissance redoutable et terrible qui déchaine les vents, excite les tempêtes, soulève les flots, trouble les airs, ébranle la terre, embrase les montagnes, lance le tonnerre, fait partir l'éclair et trembler l'univers : cette puissance, il l'enchaîne, il l'enferme, il l'ensevelit avec sa personne tout entière dans le sein d'une vierge obscure, comme dans le fond d'un noir cachot.

Il abaisse sa sagesse : un Dieu qui se fait homme en quittant la droite de son Père et le trône rayonnant de splendeur qu'il occupe dans les cieux, pour descendre sur la terre et se cacher dans le fond des entrailles d'une vierge inconnue ; un tel Dieu ne paraît pas doué d'une grande sagesse ; il semble plutôt atteint et convaincu d'extravagance et de folie.

Il abaisse sa beauté, son immensité, son immutabilité, son éternité, tous ses attributs. Celui dont toutes les beautés mortelles ne sont que de faibles images et dont la vue suffit pour ravir et rendre heureux tous les citoyens du ciel durant les siècles des siècles, s'obscurcit, s'anéantit en quelque sorte lui-même, en se cachant dans le sein de Marie ; l'immense qui remplit tout se resserre, se raccourcit, se rétrécit, en se renfermant dans le corps d'un petit enfant ; l'Eternel, qui était avant tous les temps, commence à avoir un nouvel être par sa naissance temporelle longtemps après l'origine du monde ; l'immuable change, s'avance, fait des progrès, se développe, se perfectionne, croît en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes. Le Fils de Dieu en devenant fils de Marie dans le mystère de son Incarnation, se revêt de notre nature, et en se revêtant il s'abaisse :

il épouse encore nos faiblesses et nos misères.

2° Que les pensées de Dieu sont bien au-dessus de celles des hommes, et ses jugements différents des leurs ! si le Fils de Dieu voulait s'incarner en se revêtant de la nature humaine, du moins devait-il se distinguer du commun des hommes par quelques traits frappants qui l'auraient fait connaître pour ce qu'il était véritablement, sans pouvoir s'y méprendre, pour l'Homme-Dieu et le Sauveur des hommes : du moins devait-il prendre un corps parfait tel que ceux qui furent donnés à nos premiers pères au moment de la création. Cela n'eût-il donc pas été plus convenable et plus digne de la majesté de Dieu qui voulait se faire homme, que d'être conçu dans le sein d'une femme ? Quoi ! le suprême dominateur, le Maître absolu du ciel et de la terre, le désiré des nations, le Sauveur d'Israël, le Messie attendu depuis si long-temps, le Rédempteur du monde qui n'est point assez vaste pour le contenir, se rapetisser au point de se renfermer dans une goutte de sang et une molécule de chair ! Ainsi raisonne l'homme superbe qui n'estime que ce qui brille d'un vain éclat, qui n'est touché ni déterminé dans ses jugements que de ce qui frappe les sens : le Verbe qui se fait chair pense bien différemment.

Oui, le Verbe incarné, la parole du Père, cette vive expression de sa pensée et de sa connaissance, cette sagesse éternelle, immuable, qui demeure toujours en lui, par laquelle et pour laquelle tout a été fait, le ciel et la terre avec tout ce qu'ils contiennent, les choses visibles et invisibles, les anges et les hommes, les créatures animées et inanimées, tout être qui existe ; cette parole éternelle nous dit qu'en se faisant homme comme nous, elle ne pouvait rien faire de mieux que d'épouser les faiblesses, les infirmités, toutes les misères attachées à notre humanité, à l'exception de l'ignorance et du péché, défauts, vices inconciliables avec l'universalité de sa science et l'éminence de sa sainteté. Elle nous dit cette parole, cette sagesse éternelle, qu'en épousant nos misères dans son incarnation, elle a fait éclater d'une manière admirable son pouvoir infini, qui sait allier ensemble des choses aussi éloignées et qui paraissent aussi contraires que la grandeur et la petitesse, la force et la faiblesse, la gloire et l'humiliation, la splendeur et l'obscurité. C'est sur ce plan toujours soutenu, jamais interrompu, qu'après s'être incarné dans le sein d'une Vierge mortelle, Dieu voulut naître dans une chétive bourgade de la Judée, où il n'a trouvé en naissant qu'une étable pour se mettre à l'abri des injures de l'air, et une crèche pour y reposer son corps tendre et délicat. Sans doute que l'extrême misère où il se réduit en naissant dans une pauvre étable où il manque de tout après une prison volontaire de neuf mois dans les entrailles de Marie, paraît bien peu digne de sa grandeur et de sa

majesté; mais c'est qu'en se faisant homme il veut apprendre aux hommes, ses semblables et ses frères, que leur vrai bonheur ne consiste ni dans les grandeurs ou les richesses de la terre, ni dans les sensations agréables du corps, mais dans les sentiments intimes et la paix intérieure de l'âme.

C'est encore sur ce plan que le Dieu des armées, ce Dieu qui glaçait d'effroi les Hébreux en tonnant sur la montagne de Sinaï, qui tient toutes les créatures sous ses pieds, et qui pourrait d'un souffle de sa bouche mettre en poudre le roi Hérode, ce roi barbare qui cherche à lui ôter la vie; c'est sur ce plan que, pour se soustraire à la fureur de ce prince sanguinaire, il prendra le parti de s'enfuir en Égypte, non par crainte ni par faiblesse : qu'avait à craindre d'une faible créature le tout-puissant Créateur de l'univers, le Roi des rois, le souverain Seigneur de toutes choses? Mais pour nous apprendre à ne point nous exposer témérairement aux dangers, et à nous inviter par son exemple à nous y soustraire en employant les moyens ordinaires, sans compter sur des miracles que Dieu ne nous a point promis.

C'est enfin sur ces principes que le Verbe incarné réglera tout le cours de sa vie mortelle, et qu'il remplira tous les devoirs de son état, quelque faible qu'il puisse paraître en les accomplissant fidèlement. Il sera donc soumis à Joseph et à Marie comme les enfants doivent l'être à leurs pères et mères; il leur obéira en tout, soit pour le repos, soit pour le travail, ne fera rien sans leur ordre ou leur consentement, sans penser jamais à les contredire ni à leur résister, en opposant sa volonté propre à leurs commandements exprès ou à leurs simples désirs. Il les accompagnera lorsqu'ils iront tous les ans au temple de Jérusalem pour y célébrer la Pâque selon la loi, et ne se dispensera d'aucun des points qu'elle renferme, quelque léger qu'on le suppose; ne fût-ce qu'un simple iota, et quelque humiliante flétrissure qui puisse être attachée à son exacte observation.

C'est ainsi, ô Verbe incarné, qu'en faisant alliance avec la nature humaine vous en épousez toutes les faiblesses, vous en adoptez toutes les infirmités, vous vous en appropriiez toutes les misères qui l'accompagnent. Ah! les prophètes l'avaient bien dit, qu'une vierge, par un nouveau prodige, concevrait dans son chaste sein et qu'elle enfanterait un fils qui serait appelé Emmanuel (*Isa.*, VII), un Dieu avec nous et tout semblable à nous, un Dieu chargé de nos infirmités, couvert de nos blessures, sujet à nos faiblesses, un Dieu qui, quoique engendré du Père de toute éternité, dans le centre des lumières, au milieu des splendeurs des saints, voudrait bien prendre la forme du pécheur et les apparences du péché.

3^e. Qu'ai-je dit, et quels mots viennent de m'échapper, en nommant le pécheur et le péché? Le péché qui par sa malignité infecte

toute la nature humaine, en lui causant la plus étrange corruption; le péché, le plus grand de tous les maux, ou plutôt l'unique mal proprement dit; tous les autres maux perdant leur venin, et cessant d'être ce qu'ils paraissent, dès qu'ils sont innocents et parfaitement libres de la malignité du péché.

Et quel mal en effet que celui qui réunit tous les autres maux et sans lequel tous les autres ne sont rien; qui n'épargne personne, qui infecte tous les hommes pour les rendre malheureux, en les rendant coupables, les prive de la grâce et de l'amitié de Dieu, leur attire sa haine et ses châtiments, les soumet à l'empire des sens, à la tyrannie du démon, aux peines de l'enfer! Quel mal que celui qui avilit et dégrade l'homme, l'abrutit en le rangeant parmi les animaux sans raison, le rend horrible aux yeux de Dieu et l'objet de son mépris, de son indignation, de sa colère implacable, de ses vengeances éternelles! Quel mal que celui qui aveugle l'esprit, endureit le cœur, dérègle toutes les facultés de l'âme, l'obscurcit, l'aveugle, la plonge tout entière dans les plus épaisses ténèbres, pour l'empêcher de s'élever aux choses spirituelles, et lui faire perdre de vue son origine, sa dignité, l'excellence de sa nature, les règles de ses devoirs, la grandeur de ses espérances, la hauteur de sa destination, l'immortel objet de son bonheur et les moyens de l'acquiescer.

C'est ce mal universel et la source de tous les autres; c'est ce centre d'où partent tous les autres maux et où ils viennent aboutir, ou plutôt cet unique mal que le Verbe incarné vient guérir; et comment? Adorons et admirons ici la toute-puissance de Dieu et la profondeur de sa sagesse dans le moyen qu'il a choisi pour guérir le péché, ce principe malheureux, ce premier anneau de la vaste chaîne des maux sans nombre qui accablent l'humanité. Pour guérir le péché, source fatale de tous ces maux, le suprême médecin, le Fils unique de Dieu en a pris les apparences, n'en pouvant prendre la réalité, afin d'être en état d'en porter la peine et d'y satisfaire, et de le guérir, et de le réparer conséquemment par cette satisfaction proportionnée à la grandeur de l'outrage que le péché avait fait à son Père. C'est ainsi qu'en prenant dans le mystère de son Incarnation la forme du pécheur et les apparences du péché, il réussit à le guérir en le réparant. O mystère ineffable de la puissance et de la sagesse profonde du Rédempteur des hommes perdus par le péché! Oui, pour guérir, racheter et sauver l'homme pécheur, le Verbe de Dieu et son éternelle sagesse, ne s'est point contenté d'épouser ses faiblesses et ses misères, il a porté la condescendance jusqu'à paraître pécheur lui-même, afin que, sous les dehors et les livrées du péché il pût se charger de la peine qui lui est due, y satisfaire dans toute la rigueur de la justice proprement dite, et réparer ainsi l'injure qu'il avait faite à son Père. Et voilà le motif que l'apôtre saint Paul, qui connaissait si bien toute l'écono-

mie du mystère de l'Incarnation, alléguait aux fidèles de Corinthe, pour les engager à se réconcilier avec Dieu le Père qui, pour l'amour de nous, avait traité son Fils unique qui ne connaissait point le péché, comme s'il eût été le péché même, afin qu'en lui nous devinssions justes de la justice de Dieu : *Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit* (II Cor., V); c'est-à-dire, que le Père a tellement aimé le monde, qu'il ne lui a pas seulement donné son Fils pour le sauver, mais qu'il l'a fait victime pour l'expiation de ses péchés, comme s'il eût été pécheur lui-même, comme s'il eût été le péché même, lui qui était foncièrement incapable d'en commettre aucun, lui qui était l'innocence même, la pureté sans tache, le saint de Dieu, le Dieu trois fois saint, la sainteté par essence. Voilà ce que découvre la foi du chrétien dans le mystère de l'Incarnation, où le Fils de Dieu à peine conçu s'offre déjà comme victime à la justice de son Père.

O mystère de l'Incarnation du Fils unique de Dieu dans le sein de Marie, mystère ineffable qu'on ne peut ni comprendre ni expliquer ! Mystère adorable, dont il n'est pas possible de sonder la profondeur ! Mystère de puissance et de faiblesse, de force et d'infirmité, de grandeur et de bassesse, de gloire et d'anéantissement, de sagesse réelle et d'apparente folie, de tendresse, de bonté, d'amour, ah ! vous serez toujours le plus cher objet de mes pensées, de mon admiration, de ma reconnaissance et de toutes mes affections.

Toujours j'admirerai ce surprenant moyen qui, pour me sauver, vous a fait prendre un corps semblable au mien, un corps faible, passible, mortel, sujet aux infirmités, aux douleurs, aux transes de l'agonie, aux angoisses du trépas ; moi qui méritais si peu cette faveur signalée, que vous n'avez point accordée aux esprits célestes, ces nobles et sublimes intelligences, malgré l'excellence de leur nature et la supériorité de leur être sur le mien. Je ne me laisserai pas de contempler dans une préférence si glorieuse et si avantageuse pour moi, l'excessif et gratuit amour d'un Dieu qui m'a aimé jusqu'à se faire homme pour moi, et en se faisant homme pour moi, jusqu'à épouser toutes les infirmités, toutes les faiblesses, toutes les misères de mon humanité, et en se faisant homme pour moi, jusqu'à devenir non-seulement mon semblable, mais mon médecin, mon sauveur, mon rédempteur, mon prêtre, mon hostie, ma victime ; ma victime qui s'offre et se sacrifie pour moi, à l'instant même qui la voit conçue dans le sein de sa mère et qu'elle commence à exister. Sans cesse je m'occuperai des merveilles étonnantes, des prodiges singuliers qui éclatent de toutes parts dans le mystère de l'Incarnation d'un Dieu, ce mystère si admirable, si doux, si ravissant, si consolant dans lequel j'aperçois un Dieu qui, pour s'abaisser, unit ensemble du lien le plus étroit et le plus indissoluble, les choses les plus opposées et

les plus inaliénables, la grandeur et la bassesse, la force et l'infirmité, la gloire et l'ignominie, la douleur et l'impassibilité, la sainteté sursentielle avec la forme du pécheur et l'apparence du péché.

Vous avez vu l'abaissement du Fils unique de Dieu dans le mystère de l'Incarnation : vous allez voir l'élévation de Marie sa mère dans ce même mystère ; c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Dans le mystère de l'Incarnation, Marie reçoit la plénitude de la grâce ; elle y devient Mère de Dieu. Voilà la source de sa grandeur et de son élévation : la plénitude de sa grâce et sa maternité divine.

1^o Marie reçoit la plénitude de la grâce d'une façon toute singulière dans le mystère de l'Incarnation. L'ambassadeur, député de Dieu pour lui annoncer ce grand mystère, nous en est garant ; les premières paroles qu'il lui adresse en sont un témoignage et une déclaration authentique : Je vous salue, Marie, pleine de grâces, lui dit-il, *Ave, gratia plena* (Luc., I.), etc., paroles qui dénotent au moins que la grâce dont Marie fut remplie dans le mystère de sa conception, reçoit sa consommation dans celui où on l'élève à la maternité divine. Choisie de toute éternité pour être la mère de Dieu, Marie est donc remplie de grâces. Plénitude heureuse ! qui est une préparation nécessaire à la haute dignité à laquelle le ciel la destine, et que le messager céleste lui annonce pour l'instant même qu'elle s'y sera prêtée, en y donnant son consentement. Et voilà ce qui fait la base de la grandeur et de l'élévation de Marie, la plénitude de la grâce dont le ciel prodigue à son égard l'a heureusement favorisée ; s'il était possible qu'elle devint mère de son Dieu sans être remplie de sa grâce, sa dignité, quelque sublime qu'elle puisse paraître, n'aurait rien, tout bien pesé, n'aurait rien qui fût propre à faire envier son sort : qu'importe une haute dignité, si elle ne porte sur une grande abondance de grâces, comme sur sa base immobile, son fondement inébranlable.

La grâce, vous le savez, je parle de la grâce sanctifiante, la grâce est un don surnaturel, dans l'ordre du salut, une sorte de qualité spirituelle infuse et inhérente à l'âme pour l'ennoblir, l'élever, la rendre participante de la nature de Dieu même et de tous les avantages qui sont inséparables d'une si glorieuse participation. Une âme ornée de la grâce sanctifiante est une âme riche des trésors de Dieu même, éclairée de ses lumières, animée de son esprit, embrasée de son amour, favorisée de sa plus tendre amitié : oui, Dieu voit en elle une épouse tendrement aimée, une fille chérie, une vive expression, une image fidèle de ses perfections divines qu'il ne peut s'empêcher d'aimer, puisqu'en l'aimant il s'aime lui-même. Ah ! le moindre degré de cette grâce qui nous fait les enfants et les amis

de Dieu, ses temples vivants, ses sanctuaires animés dans lesquels il habite avec tant de complaisance, ses membres faisant partie de lui-même, le moindre degré de cette grâce surpasse donc incomparablement tout ce qui peut exister de précieux et de rare dans l'ordre de la nature. Que pensons-nous donc de cette plénitude de grâces qui distingue Marie d'une manière si avantageuse de toutes les créatures, même les plus saintes, et dont elle reçoit le complément dans le mystère de l'incarnation? Oh! s'il est vrai, comme il l'est en effet, que l'homme n'est vraiment grand que quand il est uni à Dieu son principe et son modèle, et que sa grandeur croît en proportion des degrés de cette union, quelle idée devons-nous avoir de la grandeur de Marie, elle que les liens sacrés de la consommation d'une plénitude de grâce unissent aujourd'hui au Verbe de Dieu incarné dans son sein? C'est un abîme qu'il est impossible de sonder et il n'y a que Dieu seul qui en connaisse les profondeurs. Ne soyons donc plus surpris de ce que le messager céleste déclare à Marie qu'elle est pleine de grâces, que le Seigneur est avec elle pour la combler de toute la plénitude de ses dons les plus rares et les plus précieux, qu'elle est bénie entre toutes les femmes, et la plus grande des pures créatures, par la raison même qu'elle en est la plus sainte, la plus ornée des dons célestes, la plus riche en mérites, la plus abondamment pourvue des trésors des plus éminentes vertus, la plus remplie de grâces de toute espèce. C'est donc par la plénitude de la grâce qui accompagne l'incarnation du Verbe dans le sein de Marie qu'il faut mesurer la hauteur de son élévation, comme par la première source dont elle découle. La maternité divine en est la seconde.

2^e Marie est donc pleine de grâces, et c'est cette heureuse plénitude qui la dispose à la maternité divine, cette éminente dignité qui l'approche de Dieu jusqu'à le concevoir et le porter dans son sein virginal par une vertu toute divine, la très-pure opération du Saint-Esprit qui est Dieu comme le Père et le Fils dont il procède par voie d'amour et de spiration. Le Saint-Esprit, l'accomplissement et comme le comble de l'adorable Trinité, l'amour substantiel et le soupir amoureux du Père et du Fils, le lien sacré qui les unit ensemble; le Saint-Esprit, l'esprit consolateur et sanctificateur qui par sa propriété personnelle porte un caractère singulier de bonté, d'amour, de sanctification, de grâces, de mouvement, de fécondité, de vie, le Saint-Esprit, sans exclusion du Père et du Fils, forme du plus pur sang de Marie un corps parfait; à l'instant même de cette formation, le Père, sans exclusion non plus la coopération du Fils et du Saint-Esprit, crée une âme la plus sainte qui puisse être; cette âme et ce corps si excellents et si purs sont unis substantiellement à la personne du Verbe, le Fils unique du Père, qui se fait chair, devient homme et le vrai fils de Marie, puisqu'elle fournit le sang dont il est formé

et qu'elle le conçoit, qu'elle l'engendre dans son sein virginal, non selon la divinité, mais selon l'humanité, qui dans le moment de sa conception se trouve unie à la personne du Verbe hypostatiquement.

Marie est donc vraiment Mère de Dieu : Quel titre ! quelle élévation ! quelle grandeur ! quelle dignité ! elle est si sublime et si prodigieuse que l'esprit humain ne peut la comprendre, dit saint Jérôme, que le ciel en est effrayé, qu'elle jette dans l'étonnement toutes les intelligences célestes, et que Dieu, ajoute le docteur séraphique, que Dieu, tout-puissant qu'il est, n'en peut faire une plus excellente, puisque Marie ne pourrait être plus étroitement unie à Dieu, sans devenir Dieu elle-même. Et de là ces pompeux et magnifiques éloges que les autres Pères font à l'envi de la Mère de Dieu, en l'appelant la plus digne demeure qui soit dans le ciel et sur la terre, un second paradis terrestre, l'arbre de vie, le palais du Roi des rois, le ciel où habite le Très-Haut, le sanctuaire préparé au Seigneur, l'image de Dieu la plus parfaite et la plus accomplie; la médiatrice et la réparatrice du monde, en ce qu'ayant fourni de sa substance le sang du Rédempteur du monde, ce sang qui a coulé pour le salut des hommes et leur a servi de rançon, elle peut justement passer à ce titre pour la médiatrice et la réparatrice du monde perdu par le péché. Et ce qui rehausse encore cette haute dignité de Marie, c'est que les sentiments intérieurs et religieux dont son âme fut toujours pénétrée lui servirent de préparation, et qu'elle s'y disposa par l'exercice des vertus qui la rendirent digne d'être la mère du Rédempteur.

Dieu lui députe un ange pour lui annoncer les grands desseins qu'il a sur elle, et cette annonce si glorieuse la trouble d'abord, dans la crainte que pour devenir mère il ne faille cesser d'être vierge; mais elle n'a point sitôt appris que le Fils de Dieu conçu dans son sein par l'opération du Saint-Esprit ne fera que rehausser l'éclat de sa pureté virginal, qu'elle se soumet dans les sentiments d'une humilité profonde, en donnant ce consentement que Dieu exigeait comme la dernière disposition à la maternité divine qu'on lui annonçait. Je suis la servante du Seigneur, s'écrie-t-elle aussitôt, et puisque ma virginité dont je suis si jalouse ne souffrira point de la dignité de mère de mon Dieu qui fait l'objet de votre ambassade, ah ! qu'il me soit fait au plus tôt selon votre parole, ô ange du Seigneur ! Et à l'instant même, le Verbe s'incarne dans son sein virginal ; elle devient mère de son Dieu. O hauteur ! ô élévation de la maternité divine qui approche Marie si près de Dieu qu'elle ne pourrait l'approcher davantage, sans franchir l'espace qui sépare la créature du Créateur ; ah ! combien vous êtes ineffable, sacrée et vénérable !

Mais ce qui augmente l'intérêt et qui demande toute notre application, c'est la part que nous avons à la haute élévation de Marie

dans le mystère de l'incarnation du Verbe dans son sein. Le mystère de l'Incarnation n'est donc pas seulement le mystère de la grandeur et de l'élévation de Marie, la mère du Fils unique de Dieu, il l'est encore de notre propre grandeur, de notre propre élévation et la source de notre gloire, le principe de notre bonheur, la cause de notre défécation.

En se faisant homme comme nous dans le mystère de son incarnation, le Fils de Dieu ne s'est pas seulement proposé de glorifier son Père, il a voulu encore sauver les hommes, les rappeler de la voie de perdition pour les faire entrer dans le sentier de la justice, les délivrer de l'esclavage du démon, pour les faire jouir de la liberté des enfants de Dieu, pour leur donner le pouvoir de devenir enfants de Dieu, pour les diviniser en les rendant participants de la nature divine, dit saint Pierre : *Maxima et pretiosa nobis donavit, ut per hæc efficeremur divinæ consortes naturæ.* (II Petr., I.)

Tel est le dessein du Fils de Dieu en se faisant homme, et c'est jusque-là qu'il a aimé les hommes. Il les a aimés jusqu'à s'incarner et se faire homme pour eux, c'est-à-dire jusqu'à unir ensemble en une même et seule personne, d'une part la grandeur, la majesté, la gloire, la sainteté, l'indépendance, la souveraineté, l'immensité, l'impassibilité, l'immuabilité; et, de l'autre, la bassesse, l'infirmité, la pauvreté, la misère, la honte, la douleur, la mortalité. Il les a aimés, lorsque loin de voir en eux rien qui pût mériter son amour, ses regards, en les envisageant, ne tombaient que sur une masse d'ingrats, de perfides, de rebelles, de criminels de lèse-majesté divine et les objets de sa colère. Il les a aimés pour les purifier de leurs péchés, les sanctifier, les rétablir dans tous les droits qu'ils avaient perdus par leurs crimes, les faire rentrer dans tous les biens dont ils avaient été justement dépouillés, les rendre heureux de son propre bonheur. O prodige de l'amour d'un Dieu pour l'homme qui en était si indigne! ô incomparable bienfait! ô incompréhensible union de deux natures aussi éloignées, aussi opposées que celle de Dieu, l'Etre par essence, et celle de l'homme, le néant même! O mystère de l'incarnation du Verbe dans le sein de Marie, aussi humiliant pour le Fils unique de Dieu qui s'abaisse jusqu'à l'homme, qu'honorable et glorieux pour l'homme qui est élevé jusqu'à Dieu!

Telle est donc la source de la véritable grandeur de l'homme, le principe de sa gloire, la cause de son bonheur; son union avec l'Homme-Dieu, je ne dis pas seulement cette union générale qui est commune à tous les êtres animés ou inanimés qui tiennent de lui tout ce qu'ils ont, tout ce qu'ils sont, puisqu'il en est le créateur et le conservateur : *toutes choses ont été faites par lui*, dit saint Jean, *et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui* (Joan., I.); je ne dis pas non plus cette simple union qui est particulière aux chrétiens régénérés en

Jésus-Christ et devenus par le baptême les membres de son corps mystique; combien de chrétiens qui ne figurent dans le corps de l'Eglise que comme des membres morts et corrompus pour leur malheur : je parle de cette union de grâce qui fait qu'il demeure en nous comme dans ses temples vivants, ses sanctuaires animés qui lui sont agréables et qui fait que nous demeurons en lui et que nous lui sommes inviolablement attachés par les liens sacrés de la foi, de l'espérance, de l'amour, du culte tant intérieur qu'extérieur soutenu par la pratique constante de toutes les vertus chrétiennes. C'est cette union précieuse qui fait toute la grandeur, toute la gloire, tout le bonheur du chrétien, et sans laquelle il n'y a pour lui ni joie, ni paix, ni repos, ni tranquillité, nul bien solide d'aucune espèce, aucune vertu salutaire, aucun mérite par rapport au ciel, rien qui soit agréable au Père céleste, et qui puisse attirer ses regards, parce que rien ne lui plaît qu'en Jésus-Christ son Fils dans lequel il a mis toutes ses affections, toutes ses complaisances, et hors duquel et sans lequel il ne voit rien d'un œil favorable, il n'aime et n'affectionne rien, tout n'est à ses yeux que bassesse, pauvreté, misère, néant, ou même souillure, péché, horreur, abomination.

Tels étaient tous ces grands génies, tous ces personnages célèbres, tous ces hommes illustres, tous ces héros du paganisme qu'on a voulu faire passer pour des dieux, et tels sont encore aujourd'hui tous ces prétendus sages, tous ces beaux esprits, tous ces hommes célèbres, illustres, distingués dans l'empire des lettres, auxquels on ne rougit pas de décerner l'apothéose. Séparés de Jésus-Christ et livrés à eux-mêmes, ils ne sont hélas! qu'ignorance, ténèbres, erreur, illusion, folie, blasphème, rage, fureur, méchanceté en tout genre. De là cet aveuglement qui fait que les uns nient jusqu'à l'existence de Dieu et que les autres n'en ont qu'une idée obscure, faible, incertaine, imparfaite et fausse, en lui attribuant ce qui est indigne de lui, l'ignorance, l'incurie, l'insouciance de ce qui se passe sur la terre et on lui ôtant ce qui lui appartient essentiellement : l'universalité de sa science, les ressorts de sa sagesse, les soins de sa providence, les droits de sa justice vindicative et rémunérative. De là cet abrutissement qui fait qu'ils ne donnent de réalité qu'aux objets sensibles qui leur causent des sensations agréables, qu'ils ne respirent que les plaisirs des sens, qu'ils s'abandonnent sans réserve à toutes leurs passions déréglées. De là cet endurcissement volontaire, qui les porte à résister aux attraites de la grâce, à étouffer les remords de la conscience, à se roidir contre la sanction de la loi naturelle, cette loi fondamentale et la source de toutes les autres; cette loi fondée sur la nature, les droits, les attributs de Dieu, ainsi que sur l'essence de l'homme et ses rapports intimes, ses devoirs, ses obligations envers Dieu; cette loi écrite dans l'

cœur de tous les hommes par le doigt de Dieu même et par conséquent indélébile, immuable, éternelle ; la dépravation la plus consommée ne peut l'effacer entièrement. De là leurs efforts multipliés et toujours soutenus non-seulement pour éteindre en eux-mêmes la loi naturelle, mais pour en opérer l'extinction dans tous les hommes, dépouiller toutes les actions humaines de toute moralité, soutenir effrontément et de vive voix et par écrit, qu'il n'y a ni bien ni mal moral, ni vice ni vertu, et renverser par conséquent tous les fondements de la société religieuse et civile, abolir toute espèce de culte et de lois, abattre les trônes et les autels, autoriser tous les crimes, introduire partout la licence la plus effrénée et plonger le genre humain dans un cloaque d'ordures, d'abominations, d'infamies, dont la seule pensée fait frémir. Voilà l'homme sans Jésus-Christ.

Ah ! chrétiens, sentez donc tout le prix du bonheur que vous avez de lui être unis par les liens les plus étroits et de lui appartenir non-seulement comme ses serviteurs et ses esclaves, mais comme ses commensaux et ses amis, comme ses co-héritiers du royaume céleste, comme ses tendres frères et les enfants adoptifs de son Père qui est aux cieux, comme les membres de son propre corps et enfin d'autres lui-même. O bonheur ineffable qu'aucune langue mortelle ne peut raconter, qu'aucun esprit ne peut comprendre, que Dieu seul peut révéler !

O Dieu, fait homme ! Verbe incarné ! lumière, sauveur et rédempteur des hommes, vous me le révélez aujourd'hui dans le mystère de votre incarnation, puisque vous ne vous y abaissez jusqu'à moi en épousant mes misères, que pour m'élever jusqu'à vous, m'unir étroitement à vous, me rendre participant de votre propre nature, me faire partager votre bonheur et tous vos biens. La pensée d'un tel bienfait m'enlève et ne me laisse que le regret d'en avoir été si peu touché jusqu'à ce moment ; quel malheur !

Achievez, ô Verbe de Dieu, Verbe fait homme pour me sauver ! achevez votre ouvrage et faites-moi bien sentir, jusqu'à pénétrer de ce sentiment tout le fond de mon être, que je ne serai jamais ni grand, ni riche, ni heureux, que quand je vous serai étroitement et indissolublement uni par les liens sacrés de la foi, de l'espérance et de l'amour.

Et vous, Vierge sainte, mère admirable du Verbe incarné, qui fut conçu dans votre chaste sein, par une opération toute divine et formé de votre propre sang, ah ! nous vous en supplions, par le prix même et l'élévation de votre maternité divine, qui vous unit si étroitement à ce tendre fruit de vos entrailles, obtenez-nous de sa bonté cette précieuse union avec lui, qui fera toute notre grandeur en ce monde et tout notre bonheur en l'autre. Ainsi soit-il

SERMON LXII.

POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

Postquam completi sunt dies purgationis ejus secundum legem Moysis, tulerunt illum in Jerusalem ut sisterent eum Domino. (*Luc.*, II.)

Les jours de la purification de Marie étant accomplis, les parents de Jésus le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur.

La présentation de Jésus au temple et la purification de Marie, sa divine Mère : tels sont les deux mystères que l'Eglise réunit en ce saint jour et qu'elle propose à la vénération de ses enfants. Il était ordonné, par la loi mosaïque, que le premier-né des enfants serait consacré au Seigneur, et que les femmes demeureraient un certain temps après leurs couches sans toucher rien de consacré à Dieu et sans entrer dans le temple. Ce temps de séparation, d'éloignement des choses saintes qu'on peut appeler une sorte d'excommunication, était de quarante jours pour la naissance d'un fils, et de quatre-vingts pour celle d'une fille. Ce terme accompli, la mère devait aller au temple pour remercier Dieu de son heureux accouchement, y présenter son premier-né, et y offrir un sacrifice qui consistait ou dans un agneau, ou un pigeonneau, ou une tourterelle que le prêtre offrait en sacrifice. Voilà les deux mystères que l'Eglise réunit en ce saint jour pour l'instruction de ses enfants. C'est donc entrer dans son esprit de ne point les séparer, et leur réunion, sur ce plan, va faire tout le sujet de ce discours : voici mon dessein.

La grandeur ou la dignité de la présentation de Jésus, qui s'offre à son Père : premier point. Le prix ou le mérite de la purification de Marie, qui offre son Fils Jésus au Père céleste : second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Rien de plus grand que la présentation de Jésus, soit qu'on envisage la personne à laquelle il se présente, soit que l'on considère la personne qui se présente, soit qu'on fasse attention au principe, à la fin et à la manière de la présentation.

1° Ce fut dès la naissance des siècles et tout en sortant des mains de son Créateur, que l'homme contracta l'indispensable obligation de lui faire des présents, et comme un hommage rendu à sa grandeur suprême, ainsi qu'à la souveraineté de son domaine sur toutes ses créatures, et comme un tribut de reconnaissance pour les biens sans nombre qu'il avait reçus et qu'il recevait continuellement de sa bonté envers lui. De là l'origine des sacrifices dans la loi de nature. De là dans la loi mosaïque cette multitude de sacrifices qui, quoique différant en eux par bien des circonstances, se réunissaient tous dans ce point qu'ils étaient autant d'actes de religion adressés à l'Etre suprême, tantôt pour attester son excellence divine et infinie, sa suprême majesté, son pouvoir

absolu, son domaine universel, tantôt pour le remercier de ses bienfaits, quelquefois pour lui en demander de nouveaux, d'autres fois pour se le rendre propice et l'engager à pardonner les péchés si propres à provoquer sa justice en excitant sa colère, toujours pour l'honorer, le louer et le bénir.

De tous ces sacrifices ordonnés par Moïse, le plus noble, comme le plus remarquable, était celui des premiers-nés que les Juifs étaient obligés de présenter au temple, non, il est vrai, pour y être immolés, détruits, consumés par le feu, mais offerts, présentés, voués, consacrés à Dieu et ensuite rachetés au prix de cinq sicles. Ces premiers-nés des Juifs ainsi présentés au temple de Jérusalem et tout de suite rachetés, n'étaient donc qu'une figure imparfaite de la présentation de Jésus, qui s'offre aujourd'hui à son Père pour être réellement immolé à sa gloire et réparer l'outrage qu'il a reçu du péché. C'est donc à Dieu le Père que se fait la présentation de Jésus, à Dieu, le premier de tous les êtres, l'être par essence, l'être même qui renferme, par la nécessité de son essence et de son existence, toutes les perfections possibles, être éternel par conséquent, incréé, immense, immuable, tout-puissant, incompréhensible et infiniment juste, infiniment sage, infiniment saint, infiniment bon, et la source de tout bien, infini en toutes sortes de perfections. Dieu, ce pur esprit subsistant par lui-même, et par qui tous les êtres subsistent, sans qui tout retomberait dans le néant, puisqu'il a tout fait de rien, le ciel, la terre avec tout ce qu'ils renferment, et qu'après les avoir produits par sa puissance, il les conserve encore par sa providence, dont les soins s'étendent à tout; s'il cessait un moment de veiller, de soutenir, de conserver, tout retomberait aussitôt dans le néant dont il a été tiré. Dieu, le maître absolu de l'univers, par cela même qu'il en est le créateur, le conservateur et le proviseur, qui a sous son empire tous les êtres, de qui tous les êtres dépendent essentiellement dans leurs actions comme dans leur existence; ne pouvant agir de même qu'ils ne peuvent subsister sans son secours de tous les instants; il pourrait détruire tout ce qu'il a fait, comme il pourrait créer des milliers de mondes nouveaux plus parfaits que celui dont l'aspect nous enchante. C'est à Dieu le Père que Jésus est présenté, Dieu le Père, la première personne de l'auguste Trinité, principe sans principe, qui ne procède d'aucune personne, qui engendre son Fils de toute éternité, n'y ayant jamais eu de temps où il ait été Dieu sans être Père, et qui, conjointement avec son Fils bien-aimé produit le Saint-Esprit, l'amour substantiel du Père et du Fils. C'est donc à une personne infinie que se fait la présentation de Jésus. Mais Jésus présenté, qu'est-il lui-même, ou plutôt que n'est-il pas?

2° Fils naturel de Dieu, il lui est aussi consubstantiel et coéternel, il a la même

nature, la même substance que lui. Le Père, en se connaissant lui-même, produit un Fils qui l'égale en tout, et qui est de toute éternité et qui sera éternellement tout ce qu'il est lui-même, aussi grand, aussi puissant, aussi saint, aussi bon, aussi infiniment parfait que lui dans tous les genres de perfections possibles. C'est son image substantielle et le caractère de sa substance, l'expression réelle de sa nature et de tous ses divins attributs, l'expression réelle de sa pensée et de sa connaissance, son Verbe éternel par qui toutes choses ont été faites. Que de grandeur, et dans le Père, auquel s'adresse la présentation, et dans le Fils, qui se présente lui-même à son Père ! O Père éternel, principe de toutes les émanations divines, qui tenez toutes vos perfections de la nécessité de votre être, et qui, en vous connaissant vous-même de toute éternité, enfantez dans votre sein un Fils qui vous est coéternel et consubstantiel, parce qu'éternellement vous lui communiquez votre nature tout entière, je vous adore en m'abîmant de respect à la vue de cette génération ineffable par laquelle vous enfantez un Fils qui vous est égal en tout, puisqu'il a la même nature, la même essence, la même divinité que vous, et qu'il régnera sur un même trône avec vous, en égalité et en unité de gloire et de majesté dans les siècles des siècles.

Et vous, ô Fils unique et consubstantiel du Père, son image parfaitement ressemblante et l'objet éternel de ses complaisances les plus tendres, je m'unis à ces millions d'esprits célestes, ces sublimes intelligences qui vous adorent en tremblant; j'unis, je confonds mes hommages avec ceux de ces parfaits adorateurs qui vous adorent, vous et votre Père en esprit et en vérité. Je vous adore encore, ô Fils unique de Dieu, dans cette génération temporelle par laquelle, sans cesser d'être le Fils unique de Dieu, vous êtes devenu le fils d'une Vierge, l'auguste Marie votre mère, qui vous présente aujourd'hui à votre Père, qui règne au plus haut des cieux. Que je grandeur aussi dans le mystère de la présentation de Jésus au temple, quand on en considère le principe !

3° Le principe de la présentation de Jésus au temple du Seigneur, il ne faut le chercher que dans son cœur tout brûlant d'amour pour son Père et pour les hommes. Écoutons-le s'en expliquer lui-même par la bouche du Roi-Propète, qui l'avait entendu, tant de siècles avant sa naissance parler à son Père en ces termes au moment de la présentation qu'il lui fit de sa personne : *Vous n'avez plus voulu, ô mon Dieu ! de sacrifice ni d'oblation, vous n'avez plus demandé d'holocaustes ; les sacrifices anciens ont cessé de vous plaire ; c'est pourquoi j'ai dit : je viens, je me présente à vous pour faire votre volonté, selon qu'il est écrit de moi au commencement du livre de vos éternels décrets, et votre loi, votre loi sainte est au milieu de mon cœur*

tout embrasé du zèle de votre gloire et de l'amour des hommes (Psal. XXXIX.)

C'est donc dans la présentation de Jésus-Christ au temple de Jérusalem que ces paroles du Roi-Prophète se vérifient, puisque c'est dans cette offrande solennelle qu'il abolit les anciens holocaustes et tous les sacrifices pour prendre leur place, en se vouant lui-même à son Père pour accomplir ses desseins sur lui et faire en tout sa volonté. C'est par ce dévouement authentique, que le Pontife suprême de la nouvelle alliance entre dans le sanctuaire, non plus avec le sang des boucs et des taureaux, comme parle l'Apôtre, mais avec son propre sang qu'il est bien résolu de verser tout entier pour réparer la gloire de son Père outragé par les hommes.

Oui, c'est comme prêtre et comme victime que Jésus-Christ paraît en ce jour au temple de Jérusalem; il y entre comme ce grand prêtre, ce pontife des biens à venir, prédit par les prophètes, attendu par tous les justes et figuré par tous les prêtres de l'Ancien Testament, dont le Seigneur avait dit : *Je me susciterai un prêtre fidèle qui agira selon mon cœur.* (I Reg., II.) Choisi de toute éternité par son Père, pour être le prêtre de son Eglise, il commence aujourd'hui les fonctions de son sacerdoce, si supérieur à celui des prêtres de l'ancienne loi, qui n'offraient que des victimes terrestres et grossières, noyées dans leur sang, au lieu qu'il s'offre lui-même, lui qui est infiniment plus saint que les patriarches qui le figuraient, plus pur que les anges, plus élevé que les cieux; lui qui est essentiellement séparé des pécheurs, parce qu'il est foncièrement impeccable et la sainteté par essence, n'a pas besoin d'offrir des sacrifices pour lui-même comme les prêtres de l'ancienne loi qui, hommes mortels et sujets au péché, commençaient par se purifier, en offrant des sacrifices pour eux-mêmes avant d'en offrir pour le peuple. Bien différents encore des prêtres de l'ancienne loi qui n'offraient des sacrifices que pour le peuple juif, Jésus-Christ s'offre aujourd'hui lui-même en sacrifice à son Père pour tous les peuples de l'univers, tout brûlant qu'il est du feu sacré de l'amour et de la charité qu'il est venu apporter sur la terre, et dont il désire que tous les cœurs soient embrasés.

O prêtre saint et la sainteté même, pontife sans tache de la nouvelle alliance, qui avez été choisi de toute éternité par votre Père pour remplir les fonctions du sacerdoce d'une manière digne de lui et salutaire pour les hommes, ne cessez point, je vous en conjure, de les exercer en ma faveur, offrez-vous continuellement à votre Père, ô divin prêtre de la loi nouvelle, pour m'obtenir de sa grande et infinie miséricorde, le pardon de mes péchés. Jésus se présente donc à son Père comme prêtre; il s'y présente comme victime.

Non, Jésus-Christ ne se présente pas seulement à son Père comme le prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech, dans le mys-

tère de ce jour, il s'y présente encore comme victime pour l'amour de nous; et c'est l'apôtre saint Paul, qui avait sur ce mystère, comme sur tous les autres, des connaissances si hautes et si profondes, qui nous l'apprend dans son *Epître aux Ephésiens* : *Il nous a aimés, dit-il, et s'est même livré pour nous très-volontairement, en s'offrant à Dieu, son Père, comme une victime d'agréable odeur.* Et voilà précisément ce que Jésus fait aujourd'hui dans le mystère auguste de sa présentation à son Père. Prenant la place de toutes ces anciennes et grossières victimes incapables de lui plaire, il s'offre à sa majesté suprême, pour lui rendre, *hostie sainte et sans tache*, des hommages dignes de sa sainteté, que toutes les victimes impures de la première alliance n'auraient jamais pu lui rendre. Victime descendue du ciel et du sein même du Père éternel, elle participe à la divinité de son principe, elle est Dieu comme lui, sainte et par conséquent digne de lui et capable de rendre à sa majesté suprême, en rigueur de justice, une gloire que toutes les anciennes victimes ne pouvaient lui rendre. Un Dieu saint demandait une victime sainte et sans tache; une victime qui lui fût égale, et il la voit aujourd'hui sous ses yeux dans son temple, cette victime qui l'honore pleinement et qui sanctifie les hommes pour lesquels elle s'offre par l'amour qu'elle leur porte; car tels sont le principe et la fin de la présentation de Jésus au temple, la gloire de son Père, le salut, la sanctification, le bonheur éternel des hommes qu'il aime tendrement et pour lesquels il commence aujourd'hui, victime naissante, le sacrifice qu'il consommera sur la croix après qu'il aura rempli tous les desseins de son Père sur lui. O Jésus! je vous adore dans cette qualité de victime que vous prenez aujourd'hui en vous offrant à votre Père, pour lui rendre l'honneur que mes péchés lui ont ravi et me réconcilier avec sa divine majesté. Victime d'amour et de charité, de propitiation et de grâce, ah! puissiez-vous allumer dans mon cœur ce feu sacré de l'amour dont le vôtre brûle pour moi, et m'apprendre efficacement à m'offrir et à me sacrifier comme vous vous offrez, et vous sacrifiez vous-même à la gloire de votre Père.

4^e Le sacrifice de Jésus dans ce mystère est un sacrifice volontaire, prompt, universel. Volontaire, c'est l'amour qui en est le principe, c'est du cœur qu'il part; c'est le cœur qui prépare le sacrifice, c'est lui qui immole la victime. Sacrifice prompt; c'est l'agneau immolé dans les ombres qui le figuraient dès l'origine du monde; il n'a pas sitôt atteint l'âge de quarante jours, que ne pouvant encore se traîner lui-même, il inspire à Joseph et à Marie la volonté de le porter au temple du Très-Haut, pour s'immoler à sa gloire. Sacrifice universel, qui n'admet ni exception ni réserve, qui embrasse tout, l'intérieur et l'extérieur, l'âme et toutes ses facultés, l'esprit, le cœur, l'imagination, la mémoire, le corps avec tous ses

membres, la gloire, l'honneur, la réputation, le mérite apparent de la vertu, le lustre de l'innocence, tout ce qui fait l'objet de l'estime, de l'ambition, de l'attachement et de la cupidité des hommes. Oui, telle est l'intégrité, la plénitude, l'universalité du sacrifice que Jésus-Christ fait aujourd'hui à son Père : tels doivent être les nôtres, depuis le jour qui est témoin du premier usage de notre raison, jusqu'à celui qui éclaire notre dernier soupir. Créés à l'image et à la ressemblance de Dieu par un privilège qui nous distingue si glorieusement du reste des créatures corporelles et visibles, nous sommes indispensablement obligés à ce titre, de nous donner tout entiers au Créateur qui nous a montré tant de prédilection, en lui consacrant tout notre être. Il ne nous a faits que pour lui, puisqu'il nous a doués d'intelligence et de raison, en nous donnant un esprit capable de le connaître et un cœur assez vaste pour l'aimer, le posséder et trouver dans cette possession délicieuse tout son repos et toute sa félicité. Consultons-le donc ce cœur, écoutons-le dans le silence des passions, et il nous dira bien clairement qu'il est toujours inquiet et agité, toujours dans le trouble et la confusion, jusqu'à ce qu'il se repose en Dieu comme dans son centre et le terme de ses desirs intimes, innés, insatiables, invincibles. Il nous dira que ses desirs le portent continuellement vers un bien immense, éternel, infini, seul capable de le remplir, et que les jouissances qu'il cherche dans tous les autres objets ne font que voltiger autour de lui, sans pouvoir pénétrer au dedans pour y porter avec elles le bonheur véritable après lequel il soupire invinciblement.

Notre cœur interrogé nous dira bien clairement tout ceci, et Jésus qui s'offre comme prêtre et comme victime à son Père, dans le mystère de sa présentation au temple pour faire notre paix et nous réconcilier avec lui, nous dira plus clairement encore qu'en s'offrant et en s'immolant ainsi lui-même, son dessein n'est pas seulement de nous prouver l'amour qu'il nous porte, mais de nous apprendre par son exemple l'obligation où nous sommes, en qualité de ses membres et de ses disciples, de nous offrir continuellement sur ses traces et dans ses dispositions à la majesté suprême de Dieu, de lui consacrer sans cesse tous les mouvements et toutes les affections de nos cœurs, toutes les pensées de nos esprits, toutes les déterminations de nos volontés, de lui sacrifier tous nos goûts, de lui immoler toutes nos passions, de ne vivre et ne respirer que pour lui, de faire en tout sa volonté par le fidèle accomplissement de ses préceptes et la pratique fervente de toutes les vertus chrétiennes.

Telle est la vie du vrai chrétien qui veut efficacement entrer dans la voie du salut et y persévérer jusqu'à la fin sur les traces de Jésus-Christ son modèle. C'est une vie toute de sacrifice, et lui-même ne se considère que comme un sacrificeur éternel, qui,

prêtre et victime tout à la fois, et toujours le couteau à la main, ne cesse de s'immoler comme une hostie vivante, sainte, pure, agréable au Seigneur, par la mortification de ses passions et la pratique des vertus chrétiennes les plus sublimes et les plus héroïques, les plus contraires aux sens, les plus crucifiantes pour la nature.

Vous avez vu la grandeur ou la dignité de la présentation de Jésus, qui s'offre à son Père. Vous allez voir le prix ou le mérite de la purification de Marie, qui offre son Fils Jésus au Père céleste.

SECOND POINT.

Le prix d'une action se mesure sur les obstacles qu'il faut surmonter et les difficultés qu'il est nécessaire de vaincre pour s'en acquitter dans toute la perfection possible. Voilà sa règle, et sur cette règle jugeons du prix de la purification de Marie.

Pour se purifier, Marie a surtout trois grands obstacles à surmonter; l'amour de sa propre excellence, l'amour de l'indépendance, l'amour de tout ce qu'elle a de plus cher au monde et qu'elle aime plus que soi-même, Jésus son Fils unique. Elle surmonte le premier obstacle par l'humilité la plus profonde, le second par l'obéissance la plus exacte, le troisième par le détachement le plus généreux. Voilà ce qui forme le prix et le mérite de sa purification.

1° L'amour-propre ou l'amour de soi-même et de sa propre excellence, la vaine complaisance dans ses perfections et l'envie de les faire connaître pour s'attirer l'estime et fixer sur soi les regards du monde : voilà le plus grand comme le premier de tous les maux de l'homme dans l'ordre moral et la source de tous les autres. Les anges, ces purs esprits, ces sublimes intelligences ne surent point s'en préserver; il les infecta jusqu'au plus haut des cieux et sous les yeux mêmes du Créateur si magnifique envers eux, qui les avait comblés de tant de perfections. Ils en furent éblouis, ils s'y complurent en se les attribuant à eux-mêmes, comme s'ils en eussent été la cause efficiente; ils s'en glorifièrent comme d'un bien qui leur appartenait en propre, au lieu de reconnaître en elles un don purement gratuit de la libéralité du Créateur à leur égard, et par leur ingratitude, ils méritèrent de les perdre, et d'être précipités pour toujours dans l'abîme de perdition.

Le premier homme et le père des humains ne fut pas plus inaccessible que l'ange superbe aux traits meurtriers de l'amour-propre. Epris comme lui des avantages si brillants qu'il tenait de la même main, il la méconnut aussi comme lui, et se perdit à son exemple; tant il est difficile de ne point céder aux attraites de l'amour-propre et de la vaine complaisance en soi-même! Marie n'y cède point, elle leur résiste, elle en triomphe dans la circonstance de toutes la plus délicate et la plus critique pour la vertu même la plus forte et la plus exercée. Il ne s'agit de rien moins pour Marie que

de consentir à sa propre honte, en supprimant toutes ses prérogatives, tous ses titres d'honneur, et en renonçant à ses qualités les plus glorieuses, celle de vierge et de Mère de Dieu. Il s'agit d'observer une loi dont l'observance la dégrade aux yeux des hommes et semble lui enlever la gloire de sa pureté virginale et de sa maternité divine. Il faut qu'en accomplissant la loi de la purification, elle passe dans l'opinion publique pour une femme ordinaire, que rien ne distingue de toutes les autres, et qui a besoin comme elles des purifications légales; et ces considérations ne sont point capables de l'arrêter un instant. Vierge et mère tout ensemble, par une grâce toute singulière, mère d'un Dieu formé du plus pur de son sang dans ses chastes entrailles, par l'opération du Saint-Esprit, elle renonce volontairement aux yeux des hommes à cette double qualité, en observant une cérémonie qui ne l'oblige pas, et qui ternit l'éclat de sa pureté virginale, qui obscurcit la gloire de sa maternité divine, qui avilit sa dignité, qui dégrade sa personne tout entière. C'est donc la plus sainte de toutes les mères comme la plus pure de toutes les vierges qui, quoique exempte de toute souillure et dans son esprit, et dans son cœur, et dans son corps, se purifie néanmoins en présence d'un grand nombre de témoins respectables, au milieu d'une cérémonie solennelle et publique, dans le temple de Jérusalem, cette cité si peuplée, ce temple, ce même temple où dès ses jeunes ans, sa tendre enfance, elle avait fait au Seigneur le vœu irrévocable de sa virginité. C'est ainsi qu'elle s'humilie. Ah! N..., qu'il est beau cet exemple d'humilité que Marie nous donne dans le mystère de sa purification? Qu'il est grand! qu'il est touchant! qu'il est propre à nous confondre et à nous faire toucher au doigt la profondeur de la plaie que l'amour-propre nous a faite, et ne cesse d'agrandir à chaque instant!

Hélas! c'est lui, c'est ce fatal amour-propre qui est la source empoisonnée de tous les maux qui se commettent dans le monde et dont personne n'est exempt. Non, jeunes ou vieux, savants et ignorants, bons et méchants, à quelque âge qu'on vive, quelque rang qu'on occupe et quelque état qu'on ait embrassé dans la société civile ou religieuse, de quelques qualités naturelles ou acquises, vicieuses ou vertueuses qu'on soit doué, et quelque degré de vertu, de sainteté, de perfection qu'on ait atteint à force de soins, d'attentions, de travaux, de combats livrés et de victoires remportées sur soi-même; personne ici-bas n'est à l'abri des traits de l'amour-propre; c'est un monstre qui se trouve partout et qui cause partout les plus affreux ravages.

C'est lui, c'est l'amour-propre qui enfante l'orgueil, l'envie, la jalousie, le luxe, l'ostentation, la vanité, la suffisance, la présomption, le désir de plaire, de se distinguer, de se singulariser, de primer, de l'emporter. De là naissent, tantôt l'adulation et la vaine

complaisance avec toutes leurs bassesses, tantôt la fière arrogance avec toutes ses hauteurs, et tantôt la fine hypocrisie avec toutes ses astuces, ses déguisements, ses manèges, pour s'attirer les regards, enlever les suffrages, s'assurer l'estime et la considération des hommes. De là encore comme d'une source intarissable coulent sans cesse à grands flots, les mensonges, les médisances, les calomnies, les satires, les injures, les outrages, les noirceurs, les trahisons, les perfidies, les querelles, les procès, les disputes, les injustices, les violences, les haines, les fureurs, les vengeances implacables. L'intérêt, l'avarice, la convoitise, la sensualité, la volupté, l'ambition, la vaine gloire, l'humeur guerrière, la rage des conquêtes, le despotisme, la tyrannie, toutes les passions ou turbulentes et sanguinaires, ou douces et voluptueuses, qui entraînent après elles tant de soins et de soucis, d'inquiétudes et d'embarras, de travaux et de peines, toutes les passions désordonnées ne sont-elles pas autant de rejetons empoisonnés de cette tige venimeuse de l'amour-propre, qui est le mobile de tout, qui met tout en œuvre pour se satisfaire, qui s'établit comme le centre universel auquel tout doit aboutir? D'où sont venus dans tous les temps ces troubles, ces révoltes, ces guerres étrangères et intestines, toutes ces révolutions qui ont changé la face des empires, des royaumes, des républiques, placé et déplacé les Césars, si ce n'est de l'amour-propre effréné des agents de tous ces bouleversements? N'est-ce pas encore de cette racine maudite qu'on vit sortir et se répandre partout, dans tous les temps, les schismes et les hérésies qui ont divisé les membres de l'Eglise et déchiré son sein maternel? Faut-il aller chercher ailleurs la naissance et les progrès de cette malheureuse secte de prétendus sages qui désolent et pervertissent la plus belle partie du monde par leurs leçons aussi libertines qu'impies? N'est-ce pas l'amour effréné, exalté jusqu'au délire qu'ils ont pour eux-mêmes, qui les porte à prendre tant de peines, à se donner tant de mouvements, à publier tant d'écrits de toute espèce pour subjuguier l'admiration du public, captiver tous les suffrages, moissonner tous les lauriers qui sont dus au génie, aux talents littéraires, dominer sur les esprits, régner exclusivement dans toute l'étendue du monde, et après avoir démoli tous les temples, renversé tous les trônes, foulé aux pieds toutes les lois et sacrées et profanes, se faire adorer comme les seuls dieux de la terre? Que dirai-je encore? Les personnes même les plus saintes, les plus parfaites, les plus vertueuses ne sont ni invulnérables contre les traits de l'amour-propre, ni insensibles à ses charmes. Hélas! c'est lui qui les remue trop souvent lors même qu'ils croient ne se mouvoir que par l'impulsion du pur amour de Dieu, et qui se glisse subtilement dans leurs meilleures actions et tous leurs exercices de piété, veilles, jeûnes, abstinences, austérités, macérations, humiliations, confessions, communions, prières, méditations, oraisons,

grâces, faveurs, dons du ciel, pour les corrompre en les infectant de son venin. Oh! que l'amour-propre est donc un mal bien commun, bien dangereux et bien profondément enraciné dans le cœur de l'homme, puisque les plus saints personnages qui ne cessent de le combattre en sont si souvent les victimes! Il n'a point de prise sur Marie; elle en triomphe pleinement par la profondeur de l'humilité qu'elle fait paraître dans le mystère de sa purification, et par l'exactitude de l'obéissance qui l'accompagne.

2^e Marie pouvait alléguer bien des raisons pour se dispenser d'obéir à la loi de la purification. Cette loi, pouvait-elle dire, ne fut portée que pour les femmes qui deviendraient mères par les voies communes de la nature; elle ne me regarde donc pas, moi qui n'ai conçu le Fils du Très-Haut et Dieu comme son Père que par la pure opération de son Saint-Esprit. D'ailleurs, ne serait-ce pas manquer à ce que je dois à mon Fils et à ce que je me dois à moi-même, de me soumettre à une loi que je ne pourrais observer sans avilir la grandeur et la majesté du Dieu trois fois saint que j'ai enfanté, sans ternir l'éclat de ma pureté virginale, sans répandre des nuages sur la réalité de ma divine maternité, et m'enlever à moi-même la gloire d'avoir enfanté un Dieu et le maître du monde.

Marie ne fait point tous ces raisonnements, elle s'interdit toutes ces réflexions; il lui suffit de savoir qu'il est une loi de Dieu qui ordonne aux femmes qui ont donné un fils au monde, d'aller au temple quarante jours après leur enfantement, pour s'y purifier et présenter leur enfant nouveau-né au Seigneur, comme un hommage rendu à la souveraineté de son domaine sur toutes ses créatures, pour l'observer scrupuleusement dans toutes ses circonstances. Elle ne pense donc point, ni à s'en exempter absolument, ni même à l'adoucir et à la modifier par des interprétations favorables; elle oublie et sa pureté virginale et sa maternité divine; elle oublie la honte inséparable de l'observation d'une cérémonie flétrissante; elle oublie toutes ses prérogatives, pour se souvenir uniquement de l'obéissance qu'il faut rendre à la loi et l'accomplir exactement, ponctuellement jusqu'aux moindres détails, sans y ajouter ni en rien retrancher. Telle est l'exactitude de Marie dans l'accomplissement de l'humiliante loi de la purification. Je n'en suis pas surpris quand je pense qu'éclairée d'en haut, Marie connaît au rayon de la lumière céleste qui luit dans son âme, que rien ne plaît tant au souverain Seigneur de toutes choses que l'obéissance ponctuelle à ses lois; que c'est surtout dans cette obéissance volontaire à la loi du Tout-Puissant que consiste le tribut de l'hommage, du respect, du culte de servitude, d'adoration proprement dite que la créature raisonnable doit au Créateur du ciel et de la terre à qui tout obéit, et sous les pas duquel les collines se courbent et tremblent de respect; que c'est l'obéissance à la loi du Seigneur qui fait toute la gran-

deur, toute la gloire, toute la sûreté, tout le bonheur de l'homme, et que c'est de son sein comme d'une source abondante que coulent à grands flots les dons les plus rares, les grâces les plus salutaires, les plus précieuses faveurs : Marie le sait, et c'est ce qui la rend si humble, si soumise, si obéissante à la loi : je n'en suis pas surpris; ce qui m'étonne, c'est le mépris général des chrétiens de nos jours pour les lois de Dieu et de son Eglise. Hélas! presque personne qui ne les élude avec subtilité, ou qui ne les brave avec audace. Non, et quand je viens à promener mes tristes regards sur la face du christianisme de nos jours, je n'y aperçois qu'un groupe immense de rebelles à toutes les lois et divines et humaines. Lois de Dieu, lois de l'Eglise, lois du souverain, lois de l'Etat et du gouvernement : on méprise toutes ces lois et on les foule aux pieds; on ne veut plus d'aucun frein; on secoue toute espèce de joug; on se révolte hardiment contre tous les genres de puissance et d'autorité. Prêtres et pontifes, rois, princes, empereurs, monarques, chefs des différents Etats qui partagent l'univers, inspecteurs, modérateurs, législateurs quelconques, vous n'êtes plus aujourd'hui dans les maximes du siècle philosophe que d'illustres tyrans et les bourreaux de vos semblables, les homicides de vos frères, les fléaux du genre humain, dont il faut purger la terre, comme d'autant de monstres qui la dévorent. C'est à cet excès de délire et de fureur que sont montés aujourd'hui la haine des lois, l'amour de la liberté, l'esprit d'indépendance et d'indocilité, de révolte contre toutes les puissances établies de Dieu pour gouverner les hommes. Quelle horreur! et que ces dispositions atroces sont éloignées de celles dont Marie nous donne de si fortes preuves dans la cérémonie de sa purification, dans les rares exemples de l'humilité, de l'obéissance et du détachement qu'elle y fait paraître!

3^e Rappelez-vous, N... ce qu'il en dut coûter au cœur d'Abraham, lorsque obligé de joindre la qualité de sacrificateur à celle de père, il reçut de Dieu l'ordre très-précis de lui immoler son fils, son cher fils, son fils unique Isaac; et vous n'aurez qu'une imparfaite idée de ce qu'il en coûte aujourd'hui au cœur de Marie pour offrir Jésus son Fils unique à Dieu le Père, et par conséquent de la générosité du détachement qui le lui fait abandonner à tous les traits de sa justice.

Marie présente donc son Fils Jésus à Dieu le Père dans le temple de Jérusalem. Là, dans ce temple auguste et parmi les principaux témoins de la touchante cérémonie, paraît un vénérable et saint vieillard, Siméon, qui avait reçu réponse du Saint-Esprit qu'il ne mourrait point avant d'avoir vu le Christ du Seigneur; Siméon, qui prend des mains de Marie le dépôt sacré dont elle est chargée, qui le bénit en le pressant contre son cœur, et entonne ce divin cantique dans lequel il exprime avec tant de feu le brûlant désir qu'il a de mourir, après avoir vu

le sauveur d'Israël et rassasié ses yeux de ce consolant objet; Siméon, qui doué du don de prophétie, annonce à Marie que son divin Fils sera un signe de contradiction pour la plupart des hommes, et pour elle-même un sujet de douleur, dont les traits semblables à la pointe d'un glaive bien aiguisé, iront percer son âme, en y faisant les plus cruelles et les plus profondes incisions.

C'est donc un vrai sacrifice que Marie fait de son propre Fils en le présentant à son Père, puisque, instruite du dessein qu'il a de l'immoler à sa justice pour le salut des hommes, elle entre dans ses vues, et consent d'esprit et de cœur à tout ce que son Fils doit endurer de contradictions, de persécutions, de souffrances et d'ignominies dans tout le cours de sa vie publique et de sa passion jusqu'à la mort honteuse qui doit les terminer. Oui, au moment même que Marie présente Jésus au temple, elle le voit en esprit, ce cher enfant qu'elle aime avec tant de justice et de tendresse, elle le voit parcourant les villes et les bourgades de la Judée pour évangéliser les pauvres, pauvre lui-même jusqu'à manquer de tout, et n'avoir pas seulement en propre une chétive cabane pour s'y reposer des fatigues du jour pendant la nuit. Elle le voit durant toute sa vie publique perpétuellement en butte aux traits envenimés de la haine des scribes, des pharisiens, des docteurs de la loi, jaloux de sa réputation et de sa gloire. Elle le voit passer le torrent de Cédron, après avoir fait la dernière cène avec ses chers disciples, entrer dans le jardin des Olives, s'y prosterner le visage contre terre, accablé qu'il est du fardeau des péchés du monde dont il est chargé, s'y livrer à la tristesse, à la crainte, à l'ennui, y suer le sang et tomber dans une agonie mortelle, à la vue des tourments qui l'attendent, des péchés pour lesquels il va souffrir, et de la noire ingratitude des pécheurs qui ne profiteront ni de son sang, ni de ses tourments, ni de sa mort. Elle le voit mourant sur le Calvaire dans les bras de la croix, couvert de plaies et d'opprobre, en se plaignant doucement à son Père de l'avoir abandonné et en le priant de pardonner aux bourreaux qui le font expirer. Marie voit son Fils dans toutes ces situations cruelles, elle l'y voit, elle l'y contemple, et s'élevant bien au-dessus de tous les sentiments de la nature, laissant crier son cœur et ses entrailles de mère, elle adore les desseins du Père sur son Fils; elle le lui offre comme une victime qui doit mourir noyée dans son sang pour satisfaire à sa justice, réparer l'injure que le péché lui a faite, et lui réconcilier l'homme pécheur, et malgré toutes les répugnances et les convulsions de l'amour maternel, unissant l'office de prêtresse à la qualité de mère, elle immole en quelque sorte de ses propres mains à la gloire du Très-Haut et au salut des hommes, son fils, son propre fils et le fruit précieux de sa maternité virgine, son fils unique, l'âme de son âme

qu'elle aime infiniment plus qu'elle-même. Peut-on porter plus loin la générosité, le courage, l'héroïsme du détachement de tout ce que l'on a de plus cher au monde et qui est si digne d'être aimé, et que l'on aime si tendrement et avec tant de justice?

Quelle leçon pour ces pères et mères qui par des vœux d'ambition, ou par l'instinct d'un amour aveugle pour certains de leurs enfants, les arrachent à l'autel où Dieu les appelle, et pour tant de lâches chrétiens que les moindres privations et les plus légers sacrifices effraient, quand il s'agit d'obéir au Seigneur et de lui donner ce qu'il exige! Dominés par leurs convoitises et uniquement occupés de leurs propres intérêts, ils sont ingénieux à trouver des raisons, à former des obstacles, à faire naître des difficultés qu'ils opposent aux desseins bien marqués de la Providence sur eux, aux inspirations de l'Esprit-Saint, aux touches de la grâce, à la fidélité, même aux devoirs de leurs états les moins équivoques et les plus indispensables.

Chrétiens lâches et vraiment ennemis de vous-mêmes, vous ignorez donc que la religion que vous professez vous soumet à la croix, que le chrétien est un homme dévoué par état à la croix; que sa vie est une vie toute de privations, de sacrifices et de croix; qu'engendré sur la croix, il y doit vivre et mourir; que la croix est son partage sur la terre, et la terre son exil, le ciel sa patrie après laquelle il doit soupirer sans cesse, et au sein de laquelle il ne peut parvenir qu'en marchant sur les traces de Jésus-Christ son modèle, qui ne lui en a mérité l'entrée qu'au prix de son sang, et à condition qu'il lui en coûtera d'autant pour s'appliquer les mérites de son Rédempteur.

Ah! N... voyez-le donc ce divin Rédempteur qui s'offre aujourd'hui à son Père et s'engage à souffrir et à mourir pour vous sauver. Voyez Marie qui l'offre elle-même et le sacrifie en quelque sorte pour votre salut, par sa soumission au sacrifice qu'un prophète inspiré de Dieu lui annonce, et qui par contre-coup frappera son cœur en le perçant comme un glaive de douleur. Sur les pas de ces deux grands modèles, offrez-vous, présentez-vous, consacrez-vous, sacrifiez-vous tout entiers vous-mêmes avec tout ce que vous avez de plus cher au monde, à la gloire du Très-Haut et à l'œuvre de votre salut, armés du glaive de la pénitence chrétienne. Qu'une fausse délicatesse, une lâcheté coupable, une cruelle indulgence pour vous-mêmes ne vous arrêtent pas, non : plus sensibles aux maux de vos âmes qu'à ceux de vos corps, mortifiez-les ces corps de péché; crucifiez-les ces chairs criminelles; celle de Jésus-Christ, quoique innocente et la plus sainte qui fut jamais, a été déchirée de coups. C'est votre chef, c'est votre maître, c'est votre père, c'est votre roi, c'est votre Dieu, qui a voulu souffrir et se sacrifier pour votre salut. Ah! souffrez donc et n'épargnez pas les sacrifices pour vous sauver. Animez-vous par son exemple, prenez courage, prenez des

ailes, courez sur ses pas, volez, volez à la gloire par le chemin de la croix. Ainsi soit-il.

SERMON LXIII.

Pour le jour de l'Assomption.

SUR LES GRANDEURS DE MARIE.

*Sapientia edificavit sibi domum. (Prov., IX.)
La sagesse s'est bâti une maison.*

Quelle est donc, N..., cette maison glorieuse que l'éternelle sagesse, le Verbe incarné, le Fils unique de Dieu s'est bâtie de ses divines mains elle-même ? C'est d'abord l'humanité sainte de Jésus-Christ qui renferme corporellement la plénitude de la Divinité, et ensuite l'auguste sein de Marie sa mère qui le porta durant neuf mois, après avoir fourni le sang qui servit à former son divin corps. Si de toute éternité Dieu résolut de donner naissance à Marie, cet ouvrage de tous les siècles, ce chef-d'œuvre des trois personnes divines, ce fut pour en faire le temple de la sagesse incarnée, du Verbe fait chair. Et de là le premier rang qu'elle tient dans l'ordre des décrets éternels, comme l'Eglise le lui répète si souvent. De là aussi la différence caractéristique de Marie d'avec le reste des créatures.

En formant Marie, dit saint Bernard, Dieu en fit comme un monde à part, qu'il fonda, non sur le néant, comme le monde visible, mais sur la sainteté; eh! quelle sainteté? Sur une sainteté analogue à l'incarnation du Verbe, qu'elle devait porter dans son sein, à la rédemption de l'homme, à toute l'économie de la religion chrétienne. Voilà ce qui rassemble sur la tête de Marie les titres les plus glorieux, et comme un océan de grandeurs. Hâtons-nous de les développer, mais d'une manière qui soit également honorable pour elle et avantageuse pour nous : voici tout mon dessein. Les grandeurs de Marie : premier point. Nos devoirs envers Marie : second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Marie, l'ange sainte Marie est tout à la fois la fille de Dieu le Père, la mère du Fils, l'épouse du Saint-Esprit, la prêtresse et la médiatrice des hommes, la reine du ciel et de la terre; mais fille, mère, épouse, reine, comblée d'une plénitude surabondante de grâces et de la plus éminente sainteté : tel est le véritable point de ses grandeurs.

1^o Dieu le Père, qui avait choisi Marie pour sa fille par excellence, versa, comme à pleines mains, dans son âme, des torrents de grâces proportionnées à cette filiation sublime. Il lui en prodigua plus qu'à tous les anges et à tous les saints ensemble. Il fit pour elle tout ce qu'il pouvait faire. La mesure de ses profusions à son égard fut la mesure même de son pouvoir, et son pouvoir est infini.

O Dieu! pour égaler Marie à ses hautes destinées, vous épuisez donc tout ce que vous avez de pouvoir, et dans la profusion de vos richesses envers elle, vous ne vous

réservez que le plaisir de savoir que, malgré votre toute-puissance, vous ne pouviez en répandre davantage sur une simple créature.

Et vous, Marie, tendre objet des complaisances du Créateur, et plus chère à ses yeux que toutes les créatures ensemble, vous fûtes donc investie, à l'instant même que vous commençâtes à exister, des splendeurs du divin soleil de justice; vous fûtes inondée de ses grâces, mais de grâces ineffables, prodigieuses, immenses.

2^o Fille chérie du Père, Marie est encore la mère du Fils et l'épouse du Saint-Esprit; dans le fond de ces deux qualités, ah! quelle source de grandeurs je découvre!

En qualité de mère du Fils de Dieu et d'épouse du Saint-Esprit, Marie se voit associée aux trois personnes divines, pour concourir avec elles au grand ouvrage de la formation de l'humanité de Jésus-Christ dans son sein virginal. Elle peut se glorifier avec raison d'avoir une part distinguée au mystère de l'incarnation du Verbe, et par une suite nécessaire à la rédemption du monde et à la réconciliation des hommes avec Dieu. Oui, elle renverse le mur de séparation que la désobéissance du premier homme avait élevé entre Dieu et sa postérité coupable; elle brise la tête du serpent infernal; elle triomphe du démon, du péché, de la mort, de l'enfer, en donnant au monde le libérateur qui rompt les fers de son esclavage, le rédempteur qui le rachète, le médecin qui le guérit, le docteur qui l'enseigne, le guide qui le conduit, le chef qui le commande, le roi qui le gouverne, le pasteur qui le défend, le père qui le nourrit de sa propre substance.

O Marie, mère du Fils unique de Dieu le Père, ce Fils, le sauveur et la victime des hommes, ah! vous êtes donc après lui la principale cause de leur salut: vous en êtes la rédemptrice secondaire, puisque vous avez fourni le sang au prix duquel ils furent rachetés. Vous en êtes aussi la prêtresse et la médiatrice.

3^o Ne craignez pas, N..., que pour relever la mère j'aie imprudemment rabaisser le Fils et déroger à sa gloire: non. Je le sais, et c'est la foi qui me l'apprend, Jésus-Christ est le seul prêtre, le seul pontife par essence et par excellence; prêtre, pontife essentiellement pur, saint, plus élevé au-dessus des autres prêtres et des autres pontifes que le ciel ne l'est au-dessus de la terre. Il est aussi l'unique médiateur proprement dit, l'unique médiateur de rédemption, parce que le sang qu'il a versé pour le rachat du monde était seul capable d'opérer cet effet. Pour racheter le monde et le réconcilier avec Dieu, il fallait un sang d'un prix infini, et par conséquent un sang divin.

Cependant, il est d'autres prêtres et d'autres pontifes qui sont subordonnés à Jésus-Christ, et qui offrent en leur manière cette sainte victime de notre réconciliation avec Dieu. Il est aussi d'autres médiateurs, qu'on nomme d'*intercession*, parce qu'ils prient et

qu'ils intercèdent pour nous. Telle est Marie de préférence à tous les autres. Mère du suprême médiateur, le sang que Jésus-Christ son fils a versé pour le salut des hommes, elle l'a fourni de son sein virginal et de la portion la plus pure de sa substance. Il est donc une identité de sang et de substance entre le fils et la mère, qui unit l'un et l'autre par les liens les plus étroits, disons mieux, qui les confond en les identifiant. La mère a donc offert conjointement avec le fils, et dans les mêmes dispositions, les mêmes vœux, le même dessein du salut des hommes, le sang qui les a sauvés. Elle a donc coopéré d'une façon particulière et qui lui est propre, à l'œuvre de leur rédemption, et c'est avec justice qu'on lui attribue, proportions gardées, les glorieux titres de *prêtresse, de médiatrice, de mère de grâce, de miséricorde, de salut, de source de vie, de refuge et d'avocate des pécheurs, de réconciliatrice et de réparatrice du monde perdu par le péché*. Ce sont les expressions mêmes des Basile, des Ephrem, des Anselme, des Bernard, et des autres Pères de l'Eglise, lorsqu'il parlent de Marie.

De concert avec votre divin Fils, et par identité, quoique sans égalité de nature, vous êtes donc, ô Marie, la prêtresse, la médiatrice, la réparatrice du monde perdu par le péché, et le monde vous doit sa réparation, sa délivrance, sa liberté, son salut éternel. O prodige ! vous êtes encore la reine du ciel et de la terre.

4° Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre, disait le Sauveur du monde. Et ces paroles du Fils de Dieu le Père, ne pouvons-nous pas les mettre dans la bouche de sa mère ? oui sans doute, et pourquoi ? C'est que son divin fils le lui a transporté, ce pouvoir même qu'il a reçu des mains de son Père, pour en user conjointement avec elle. C'est qu'en couronnant sa mère reine du ciel et de la terre, ce cher Fils a voulu la faire entrer en part de son autorité souveraine et de tous ses droits sur toutes les créatures. C'est qu'après en avoir fait un sanctuaire de grâces, par son habitation dans elle, il en a fait aussi un trône de majesté, en la plaçant à sa droite, comme une souveraine brillante de sa gloire, investie de ses domaines, revêtue de toute sa puissance. Quoi de plus juste ! n'est-ce pas la suite naturelle de la divine maternité de Marie ? Oui sans doute. Il fallait que celle qui avait été durant tout le cours de sa vie languissante, mère de larmes et de douleur sur la terre, fût dans le ciel mère de gloire et de joie, de puissance et d'autorité. Il fallait que la Vierge qui avait porté dans son chaste sein, le Créateur et le Sauveur du monde, portât dans ses mains triomphantes le sceptre avec le destin de l'univers.

La puissance du Fils a donc passé sur la tête de la mère, comme la chair de la mère avait passé dans celle du fils, par le mystère de l'incarnation. Tout est donc commun entre la mère et le Fils, trône, sceptre, diadème, étendue de domaine, d'autorité, de

puissance ; et quand le Fils accorde, dispose, ordonne, gouverne, on peut dire que Marie sa mère exerce de concert avec lui tous ces actes de royauté, par communication de puissance.

C'est donc Marie, qui comme reine de l'univers, et par une action que soutient la toute-puissance de son fils tout-puissant, régit le monde physique et moral, visible et intelligible, avec des droits certains sur les hommages des anges et des hommes. C'est elle qui met en mouvement toute la milice céleste, et lui conserve, dans la célérité de sa course, cette harmonie que nous admirons. C'est elle qui imprime sur le front des astres ces rayons échappés de la souveraine beauté, qui nous ravissent et nous transportent. La pompe et l'immensité des cieux, les richesses de la mer, les trésors de la terre, ont leur source dans sa magnificence. Les sublimes et resplendissantes lumières qui éclairent les esprits, les saintes flammes qui brûlent les cœurs, on les doit à sa tendre libéralité. C'est son bras qui conduit le tonnerre, fait partir l'éclair, déchaîne les vents, soulève ou précipite les flots, excite et calme les tempêtes. A son nom, l'enfer tremble ; aux pieds de son trône, les séraphins s'abaissent en se couvrant de leurs ailes ; devant ses autels, se prosternent les peuples et les rois, les républiques et les empires, en se mettant sous sa protection, comme sous un asile impénétrable à tous les traits de leurs ennemis.

Telle est la majesté, la grandeur, l'étendue du pouvoir de Marie. Le docteur séraphique avait donc bien raison de dire que Dieu qui pouvait faire un monde plus grand que celui-ci, ne pouvait faire une créature plus grande et plus excellente que Marie, relativement à sa divine maternité : *Majorem mundum Deus facere potest, majorem matrem quam matrem Dei facere non potest*.

O Marie, ô reine du ciel et de la terre, vous êtes donc plus grande, plus élevée que les cieux et que toutes les sublimes intelligences qui y font leur séjour ; oui, plus élevée que les séraphins et les chérubins, les trônes, les dominations, et les principautés, quels que soient l'ardeur de leurs feux sacrés, le brillant éclat de leurs lumières, l'étendue de leur pouvoir et de leur domaine sur les créatures de ce vaste univers. Vous surpassez sans aucune comparaison tous les chœurs des anges ; vous êtes, après votre divin Fils, l'image la plus parfaite de la Divinité, le plus bel ouvrage qui soit sorti de ses mains toutes-puissantes, le chef-d'œuvre de sa sagesse, de son amour bienfaisant et de sa munificence prodigieuse.

Que de grandeurs accumulées sur la tête de Marie ! Supérieure à toutes les créatures du siècle présent et à venir, elle voit tout sous ses pieds, dans le ciel et sur la terre. Faut-il s'étonner si toutes les puissances du ciel et de la terre lui rendent hommage à l'envi, comme à leur auguste souveraine, en se courbant au pied de son

trône ? Doit-on être surpris de ce que toutes les créatures, saisies d'une admiration profonde à la vue de la gloire qui l'environne et de tous les titres qui la décorent, se rassemblent autour d'elle pour célébrer ses privilèges et chanter ses louanges ? Est-ce une chose bien merveilleuse d'entendre les plus grands monarques du monde se glorifier davantage d'être les serviteurs, les esclaves de Marie, que de se dire les rois des plus vastes empires de l'univers ? Non, sans doute ; et l'on ne doit pas craindre d'excéder, soit en se ravalant, par comparaison à Marie, soit en rehaussant cette vierge vraiment incomparable. Elle fait un ordre à part, et tout à fait extraordinaire par la sublimité de son élévation. Elle tient un rang singulièrement distingué, et qui l'approche si fort de la Divinité même, qu'elle ne pourrait l'approcher de plus près, sans franchir les bornes qui séparent la créature du Créateur.

La première dans l'ordre des décrets éternels, les abîmes, les fontaines, les collines, les montagnes n'étaient point encore, que déjà elle était conçue, formée, dessinée dans le conseil du Très-Haut, comme la plus belle image du Créateur, dont toutes les beautés de l'univers qui nous ravissent ne sont que de sombres vestiges. C'est, après le Fils unique de Dieu, le premier objet que le Père aime, parce qu'il voit en elle sa fidèle coopératrice dans le grand ouvrage de son amour, la rédemption du genre humain. Il l'aime encore comme sa plus vive et sa plus parfaite image, puisqu'elle brille de son éclat, de sa gloire, de sa majesté, et surtout de sa sainteté.

Il n'y a donc que Dieu qui soit au-dessus d'elle, et Dieu, chose étonnante ! veut bien avoir avec elle les rapports les plus intimes. Rapport d'affinité avec le Père : elle est sa fille adoptive par excellence, et plus tendrement aimée de lui que tous ses autres enfants d'adoption. Rapport de consanguinité avec le Fils : elle est sa mère proprement dite, puisqu'elle le conçut dans son sein virginal, de la plus pure portion de sa substance et de son sang. Rapport d'alliance avec le Saint-Esprit : ce fut par son opération infiniment pure, qu'elle conçut le Fils unique de Dieu le Père dans son chaste sein ; devint, par l'ineffable mystère de l'Incarnation, le premier sanctuaire où un Dieu fait homme commença le grand ouvrage du salut des hommes, objet de sa descente sur la terre, en s'offrant dès lors en sacrifice, comme victime d'expiation, à la majesté de son Père outragé par les crimes du monde pécheur. Sacrifice auquel Marie eut dès lors aussi une part si distinguée, en entrant dans l'offrande et toutes les dispositions de son Fils ; victime par conséquent aussi bien que lui, victime d'affection et de volonté. Je reprends, et je dis : Marie, l'auguste Marie, fille du Père, mère du Fils, épouse du Saint-Esprit, prêtresse et médiatrice des hommes, reine du ciel et de la terre. Telles sont, en raccourci, les grandeurs de Marie : vous l'avez vu. Voyons maintenant nos devoirs

envers Marie : c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Un respect filial, une prière pleine de confiance, une imitation fidèle : tels sont nos trois principaux devoirs envers Marie.

1° Un respect filial. Marie est la mère de Jésus-Christ. Elle l'est donc aussi de tous les chrétiens, puisqu'ils sont tous les frères de Jésus-Christ, ses membres et ses cohéritiers. Cette seconde maternité est une suite nécessaire de la première. Marie est donc notre mère, et ce titre si glorieux, si avantageux pour nous, elle l'acheta, pour ainsi dire, par les tranchées de la plus vive douleur sur le Calvaire. Ce fut là qu'elle nous enfanta dans les détresses de la passion et de la mort de son Fils, qu'elle offrait comme il s'offrait lui-même pour notre salut. C'était un même holocauste entre le fils et la mère ; ils s'offrirent tous deux ensemble, et pour les mêmes fins ; Jésus dans le sang qui coulait de toutes les veines de son corps ; Marie dans celui qui jaillissait en quelque sorte de son cœur, par la pointe du glaive, qui le perça de part en part ; ce qui l'a fait appeler la reine des martyrs. Oui, martyre de compassion, d'amour et de désir, souffrant en désir ce que son Fils souffrait en effet, et souffrant en effet plus que tous les martyrs ensemble.

C'est à ce titre onéreux qu'elle devint notre mère, et que son Fils mourant, la voyant aux pieds de sa croix, pour recueillir son dernier soupir, lui adressa ces paroles, en lui montrant son bien-aimé disciple : *Femme, voilà votre fils* (Joan., XX) ; et ensuite au disciple, en lui montrant Marie : *Disciple, voilà votre mère*. (Ibid.) Et ce que Jésus-Christ dit alors à saint Jean, il le dit, dans sa personne, à tous les hommes, mais surtout et d'une façon plus particulière à tous les chrétiens. Ils furent donc tous donnés pour enfants à Marie, par Jésus-Christ mourant. Marie est donc leur mère à tous. Ils doivent donc tous avoir pour elle un respect filial. Eh ! quel serait leur crime, s'ils osaient manquer à cet essentiel devoir ! De quelle honte, de quel opprobre, de quelle noirceur ne se couvriraient-ils pas, s'ils ne craignaient point de la mépriser ou de la déshonorer ! De quelle monstrueuse ingratitude ne se rendraient-ils pas coupables, en ne répondant à l'excès de son amour et de ses bontés pour eux, que par un excès d'indifférence ou de mépris pour elle !

O la plus tendre et la plus généreuse de toutes les mères ! puisque vous m'avez aimé au point de ne laisser plus rien à faire à votre cœur pour moi, le mien ne sera plus occupé qu'à s'élancer vers vous, en entraînant dans ses efforts toutes les puissances de mon âme. Oui, je vous aimerai d'un amour intime, ardent, universel. Je vous aimerai de tout moi-même, et tout en moi brûlera de mes feux pour vous ; heureux et mille fois heureux, si j'avais à ma disposi-

tion tous les cœurs de vos enfants, pour vous les consacrer irrévocablement, comme je vous fais l'irrévocable consécration du mien !

2° Le tendre et filial respect du chrétien pour Marie doit être accompagné d'une prière pleine de confiance dans son intercession. Maître absolu de ses dons, Dieu peut sans doute les accorder immédiatement par lui-même ; il le peut, mais il ne le veut pas toujours, et dans la distribution qu'il en fait, sa conduite nous prouve qu'il les accorde pour l'ordinaire à l'intercession des anges et des saints. Ouvrons les divines Écritures, et nous y verrons que les anges prient le Seigneur de faire miséricorde à Jérusalem et aux autres villes de Juda ; qu'ils se réjouissent de la conversion des pécheurs ; qu'ils font monter jusqu'au trône sublime de l'Eternel la fumée des parfums, qui sont les prières des saints ; que Dieu exauça en faveur d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, les prières que Moïse lui adressa au nom de ces saints patriarches. L'Écriture, la tradition, les conciles, le sentiment unanime des fidèles, et l'usage universel de l'Église ne laisse aucun doute sur ce point : il est utile et salutaire de prier les saints, pour les intéresser dans notre cause auprès de Dieu, l'auteur suprême comme la source primordiale de toutes les grâces, qui veut les faire couler sur nous par l'entremise de ses amis et de ses serviteurs fidèles.

Dieu de bonté, si vous faites tant pour vos amis et pour vos serviteurs, que ne faites-vous pas pour votre Mère, et la reine du ciel et de la terre ? Son crédit, n'en doutons pas, surpasse autant celui des anges et des saints, qu'elle les surpasse elle-même par l'éminence de sa sainteté, la surabondance de ses mérites, la plénitude de ses grâces, l'héroïsme de ses vertus, la hauteur de son trône. Que ses ennemis jaloux lui disputent donc tant qu'ils voudront et son crédit et ses vertus, et tous ses titres, et tous ses privilèges ; pour nous, enfants dociles de l'Église, nous croirons d'après son enseignement que la confiance dans les prières de Marie est de tous les temps, depuis le berceau du christianisme. Oui, dans tous les temps, on a regardé Marie comme le refuge et l'avocate des pécheurs, la paix et la joie des justes, la consolation des affligés, l'appui des faibles, la ressource des misérables, l'espérance de tous ceux qui aspirent au salut, l'étoile qui les conduit à ce port si désirable, à travers les tempêtes de la mer orageuse du siècle, si fameuse en naufrages.

C'est donc avec raison que les grands et les petits, les monarques et leurs sujets, l'Orient et l'Occident, pleins de confiance en Marie, se disputent la gloire de lui bâtir des temples, de lui ériger des autels, d'orner ses images, de célébrer avec pompe des fêtes en son honneur, de réclamer son secours, de lui adresser des prières et d'invoquer son nom en le mêlant à celui de son Fils. O noms de Jésus et de Marie, noms bénis, noms sacrés et salutaires, noms plus doux mille

fois que le miel et plus suaves que les parfums les plus exquis, puisse ma langue s'attacher à mon palais si je cesse de vous répéter tendrement et pendant ma vie et à l'heure de ma mort !

3° Notre troisième et notre plus essentiel devoir envers Marie, c'est la fidèle imitation de ses vertus, puisque sans cela tout le reste nous devient inutile ou même pernicieux et funeste, en faisant à Marie l'injure de compter sur sa protection, sans que nous nous mettions en peine de la mériter par l'innocence et la régularité de nos mœurs formées sur les siennes. Non, non, Marie ne protège que ceux de ses dévots qui mettent à la tête de leurs sentiments pour elle l'étroite obligation de la prendre pour modèle. Elle ne compte parmi ses serviteurs que les vrais adorateurs du Père qui le servent en esprit et en vérité. Elle ne tient pour ses enfants que les chrétiens pleins de ferveur, qui marchent à grands pas et sans s'arrêter dans la carrière évangélique sur les traces de son Fils et sur les siennes, jusqu'à ce que parvenus à leur ressemblance et consommés dans leur union ils ne fassent plus qu'un même homme nouveau avec eux. Cet homme créé dans la justice et dans la sainteté.

Voulez-vous donc avoir Marie pour mère, ne la priez jamais sans que l'encens des prières que vous lui adresserez ne fume du parfum de ses vertus. Voulez-vous qu'elle vous reconnaisse pour ses enfants, suivez-la dans tout le cours de sa vie, bien résolu de la copier trait pour trait, autant que sa haute élévation au-dessus de vous pourra vous permettre de l'approcher.

A peine conçue dans le sein de sa mère, elle y reçoit une abondance de grâces qu'elle fait valoir par des accroissements continuels de mérites et des fruits de sainteté ; tel qu'un champ fertile qui foment le grain qu'on lui confie, le fait germer et pousser des branches, le couvre de feuilles, le pare de fleurs, le charge de fruits. Elle vient au monde, et l'abondance de grâces qui a fait la gloire de sa conception fait encore l'ornement de sa nativité, la parure de son berceau ; elle ne paraît parmi les hommes que pour faire briller à leurs yeux du plus vif éclat toutes les beautés célestes qu'elle tenait cachées dans le sein de sa mère ; une âme sans tache, un corps plus pur que les rayons solaires, un esprit étincelant de lumières, un cœur tout embrasé des flammes du plus ardent amour pour son Dieu. Sublimes intelligences, vous l'admirâtes à l'instant même que vous en fûtes témoins, vous vous en réjouîtes en entonnant de saints cantiques à la louange du Fils de Dieu : *De cujus nativitate gaudent angeli, et collaudant Filium Dei.*

Quelque temps après sa naissance on porte Marie au temple de Jérusalem, afin qu'elle s'y présente elle-même, en lui faisant l'offrande publique et solennelle de tout ce qu'elle est et pour toujours, sans la moindre restriction.

Un ange salue Marie pleine de grâce, en

lui annonçant qu'elle va devenir la mère de son Dieu, par l'incarnation du Fils unique de Dieu dans son sein; et cette sublime grandeur qu'on lui annonce n'est point capable de l'élever; elle ne fait que l'abaisser et l'humilier profondément : ah ! quelle humilité dans sa réponse à l'envoyé du Très-Haut : *Je suis*, lui dit-elle, *la servante du Seigneur.* (Luc., II.) Mais encore quelle pudeur et quelle majesté sur son front ! quelle modestie dans ses yeux ! quelle gravité dans tout son maintien !

Enceinte de Jésus-Christ, Marie court visiter sa cousine Elisabeth, enceinte elle-même du précurseur de l'Homme-Dieu; et dans cette visite pleine de mystères, qui n'admira la pureté d'intention, la sainteté des entretiens, les bons offices de la charité ?

Quarante jours après son enfancement virginal, Marie, la plus pure des vierges comme la plus sainte des mères, se rend au temple pour y présenter son divin Fils, et y accomplir à la lettre la loi de la purification, cette loi dont une mère-vierge, qui n'avait contracté aucune souillure dans son enfancement tout céleste, pouvait se dispenser à tant de titres. Que n'aurais-je point à vous dire de la conduite de Marie envers son fils, ce fils, ce cher fils, qu'elle aimait avec d'autant plus d'ardeur et de tendresse, qu'elle en connaissait plus parfaitement la suprême et divine excellence. Ah ! quels soins ! quelle attention ! quelle vigilance ! quelle tendre sollicitude ! Je n'entreprendrai pas de vous peindre le martyre intérieur qu'elle endure en recueillant les derniers soupirs de ce cher Fils expirant sur la croix : quel pinceau assez énergique pour vous tracer le déchirement de ses entrailles maternelles et toutes les tristes agitations de son âme, dont la douleur profonde n'est pas suffisamment exprimée par les flots d'une mer immense, furieusement agitée de la tempête. Je vous dirai seulement qu'après la mort du Fils, toute la vie de la mère ne fut plus qu'un long gémissement et un désir continu et ardent de mourir, pour aller se réunir à cette chère portion d'elle-même : quel tableau ! je ne vous le propose pas pour le copier dans toute sa perfection. Je le sais, vous ne pouvez égaler l'original; mais il n'est pas au-dessus de vos forces élevées par la grâce, d'avoir avec lui ces traits de ressemblance qui vous en approchent assez pour qu'il reconnaisse en vous ses images quoique imparfaites, et qu'il vous accorde ses faveurs. Il n'est point en votre pouvoir de posséder la foi, l'espérance, la charité, l'amour de Dieu et du prochain, le zèle, l'humilité, l'obéissance, la douceur, la modestie, la pureté, la sainteté, toutes les vertus enfin dans cet éminent degré, qui fut le privilège exclusif de la mère de l'Homme-Dieu; mais il n'en est aucune que vous ne puissiez et que vous ne deviez pratiquer en proportion du degré des grâces que Dieu vous donne pour vous les rendre praticables, ou qu'il vous offre si vous voulez les recevoir. Oui, vous pouvez et vous devez veiller exactement sur vous-mêmes

et sur toutes vos démarches pour ne rien faire, dire, ou penser qui puisse vous rendre coupables aux yeux de Dieu, apporter tous vos soins pour conserver ou réparer l'innocence de votre baptême, fuir le monde et ses dangers, aimer le silence, chercher la retraite, vous interdire tous les amusements vains et frivoles, vous sevrer de tous les plaisirs défendus. Vous pouvez et vous devez éviter jusqu'à l'ombre seule et à la simple apparence du mal, en éviter toutes les occasions, en briser tous les instruments.

Vous pouvez et vous devez renoncer pour toujours à ces jeux, à ces joies, à ces ris, à ces spectacles profanes, à ces lectures romanesques et comiques, à ces discours enjoués, à ces discours libres, à ces liaisons suspectes, à ces compagnies libertines. Il dépend de vous de combattre efficacement ces saillies qui vous emportent, ces penchans qui vous dégradent, ces inclinations qui vous déshonorent, ces passions impérieuses qui vous tyrannisent en vous captivant, toutes ces honteuses révoltes qui font gémir la raison sous le joug humiliant d'une chair indocile et rebelle à ses ordres. Il dépend de vous de vous aimer, de vous supporter, de vous servir et de vous entresecourir les uns les autres dans vos différents besoins et selon la différence de vos talents et de vos facultés, comme les enfans d'un même père, les membres d'un même corps, les citoyens d'une même ville. Qui vous empêche de mener une vie irréprochable, sobre, chaste, pénitente, mortifiée, laborieuse et toujours appliquée au fidèle accomplissement des devoirs de vos différents états, une vie vraiment chrétienne, pour tout dire ; en un mot, toute consacrée au service, à la gloire et à l'amour de Dieu ? Vous le pouvez, sans doute, à l'aide de la grâce, qui ne vous manque jamais que par votre propre faute, puisque c'est la grâce de votre vocation au christianisme qui ne cesse de vous inviter, de vous presser, de vous solliciter, que quand sourds à sa voix, peu touchés de ses charmes, insensibles à toute la douceur de ses attraits, vous ne vous laissez pas de la repousser avec un outrageant mépris.

C'est ainsi que sans atteindre à la hauteur des vertus de Marie, et sans toucher au comble de sa perfection, vous l'avoisinerez assez pour remplir l'obligation qu'elle vous impose de l'imiter et mériter sa protection.

Vierge sainte, ô Marie ! du haut de vos grandeurs et de ce trône sublime plus brillant que les astres, où vous ont placée vos suréminentes vertus, ah ! nous vous en conjurons, ne nous la refusez pas, cette protection puissante dont nous avons tant besoin. Mère de grâce, mère de miséricorde, mère d'amour et de tendresse, protégez des enfans qui réclament votre secours. Couvrez-les de l'ombrage de vos ailes, ces ombres sacrées, qui leur serviront de défense contre tous les traits de leurs ennemis. Prenez-les par la main, pressez-les

sur votre sein virginal, enfermez-les dans vos entrailles de mère comme dans un fort inexpugnable.

Sainte Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres et misérables pécheurs, maintenant et durant tout le cours de notre vie mortelle; mais surtout à l'heure de notre mort, cette mort qui décidera nos éternelles destinées. Ah! nous vous en supplions, ô la meilleure de toutes les mères! priez pour nous à ce moment décisif de notre éternité, afin que nous ayons le bonheur de mourir dans l'amour de votre cher Fils pour l'aimer, le louer, le bénir et le posséder éternellement avec vous. Ainsi soit-il.

SERMON LXIV.

POUR LE JOUR DE LA TOUSSAINT.

*Justi in perpetuum vivent. (Sap., V.)
Les justes vivront éternellement.*

Le témoignage n'est point suspect; il part de la bouche des impies mêmes, les plus cruels ennemis des saints. Ce sont eux qui, frappés plus qu'on ne peut dire, du ravissant spectacle qu'étale à leurs yeux étonnés la brillante troupe des saints rassemblés des quatre coins de l'univers, et réunis tous ensemble dans un même centre de bonheur, s'écrient en gémissant: insensés que nous étions! leur vie nous semblait une folie et leur mort honteuse; les voilà cependant classés parmi les enfants de Dieu, et leur partage est avec les saints. Investis des rayons étincelants d'une immortelle splendeur, ils vivront éternellement dans la tranquille possession d'une félicité complète, ouvrage de la magnificence du suprême Arbitre de la destinée des mortels. Pour nous, hélas! pécheurs infortunés, nous n'avons point marché dans la voie de la vérité; la lumière de la justice et le soleil de l'intelligence n'ont point lui à nos yeux. Eh! de quoi nous ont servi notre orgueil et ces perfides richesses qui nous inspiraient tant de hauteur? Tout cela est passé comme l'ombre fugitive, ou comme le messager qui passe sans s'arrêter, ou comme le vaisseau qui fend les ondes sans laisser après lui aucune trace de sa route, ou comme la flèche qui va frapper son but sans qu'on puisse reconnaître le lieu de son passage. Mais pour les justes, objet de nos mépris, de nos sarcasmes, de nos sanglantes railleries, ah! ils vivront éternellement dans le sein de Dieu même qui sera leur immortelle récompense: *Justi autem in perpetuum vivent, et apud Dominum est merces eorum. (Ibid.)*

Aveu stérile pour les méchants qui sont forcés de le faire, malgré leur rage contre les justes; mais aveu qui peut nous être infiniment salutaire si nous savons en profiter. C'est pour vous y engager que je me hâte de vous exposer deux tableaux des saints; le premier vous les représentera dans leur gloire présente: le second dans leurs travaux passés, par lesquels ils ont mérité la gloire. En deux mots, et voici

tout mon dessein. La vie des saints dans le ciel: premier point. La vie des saints sur la terre: second point.

PREMIER POINT.

La vie des saints dans le ciel est une vie de lumière, une vie d'amour, une vie de jouissance et de triomphe.

1^{re} Vie de lumière. L'ignorance et les ténèbres font notre triste partage sur la terre. Circonscrits dans des bornes extrêmement étroites, nos esprits se trouvent en défaut sur la nature des choses même les plus communes, que nous touchons de nos mains et que nous voyons de nos yeux. Tout est mystère dans l'univers pour les génies même les plus vastes, les plus pénétrants, les plus lumineux; et les voiles s'épaississent encore lorsqu'on veut scruter l'inscrutable majesté de son Auteur. Ah! nous ne le voyons que comme dans un miroir et par énigme, dit l'apôtre saint Paul, et la lumière qui nous est donnée ici-bas, ajoute le chef des apôtres, n'est que comme celle d'une lampe qui luit dans un lieu obscur.

Pâle lueur! on ne vous connaît point dans le ciel. La lumière qui éclaire ses heureux citoyens, en formant le plus beau jour dans leur esprit, est celle du soleil de justice. C'est lui, c'est lui-même qui luit dans ses saints, puisque c'est dans la lumière de Dieu qu'ils voient ses divines clartés: *In lumine tuo videbimus lumen. (Psal. XXXV.)* Là donc, plus de lampes, plus de lumières intermédiaires, plus de rayons empruntés, plus de docteurs ni de doctrines, plus d'écrivains ni d'écritures: ce sont des lampes pour la nuit, et dans le ciel il n'est plus de nuit, plus de crépuscule, plus d'aurore; tout est lumière, tout est plein de jour, et jour interminable qu'aucun nuage ne peut obscurcir et n'obscurcira jamais.

Là, dans ce brillant séjour, pénétrés de la lumière de gloire qu'ils reçoivent immédiatement de Dieu, les saints soutiennent, sans en être éblouis, l'éclat resplendissant de sa majesté suprême. Ils le voient par la splendeur même de sa propre lumière qu'il leur communique pour élever et fortifier leur esprit au point de pouvoir l'envisager à découvert, face à face, tel qu'il est en lui-même: *Sicuti est. (1 Joan. m.)* Ils le voient donc à découvert, lui ce Dieu de majesté et son essence divine, et toutes ses propriétés, et tous ses attributs divins, cette puissance à laquelle rien ne résiste, cette sagesse que rien ne trompe, cette pureté inaltérable, cette sainteté infinie, cette justice inflexible, cette bonté sans bornes, cette beauté sans tache, cette beauté ravissante qui réunit éminemment et dans un souverain degré tous les charmes des autres beautés, cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle dont les temps ne ternissent ni la fraîcheur, ni l'éclat, parce qu'elle est immarcescible, cette beauté ineffable, singulière, unique, parce que, quoiqu'elle soit immuable en soi, elle paraît toujours différente d'elle-

même pour causer toujours un nouveau plaisir à ceux qui la contemplent sans interruption. A leurs yeux étonnés, enchantés viennent encore s'offrir les secrets de l'adorable Trinité, ces secrets cachés de toute éternité dans son sein, pour leur faire entendre comment le Père, increé et non engendré, engendre le Fils, et comment le Père et le Fils, en s'aimant de toute éternité, produisent le Saint-Esprit, ce lien substantiel de leur divin amour, et Dieu comme eux.

Les saints voient Dieu sous ses rapports avec les hommes, et par conséquent sous ses titres aimables de créateur, de sauveur, de rédempteur, de père, de pasteur, de pontife, de victime, de maître, d'époux, de chef, de modérateur, d'avocat, de médiateur, de médecin, de docteur, de bienfaiteur universel, de rémunérateur prodigue, de consommateur de leur gloire, d'objet et de plénitude de leur éternelle félicité. L'humanité sainte de Jésus, l'Homme-Dieu, descendu du ciel en terre pour sauver les hommes, sa divine Mère, l'auguste Marie, qui le porta dans son sein virginal, les patriarches qui le figurèrent, les prophètes qui le prédiront, tous les justes des deux Testaments qu'il sanctifia par sa grâce, tous ces ravissants objets s'offrent encore aux regards des bienheureux. Ah ciel ! quels objets ! quel spectacle ! quelle vue ! quelle charmante vue ! Les saints voient Dieu, ce Dieu de gloire et de majesté dans toutes ses splendeurs et tout l'éclat de sa divinité. Ils le voient, et ils l'aiment. Leur vie est donc une vie de lumière, une vie d'amour.

2° L'objet de l'amour est la bonté bien-faisante. On ne peut la connaître sans l'aimer, et plus on la connaît plus on l'aime ; l'amour qu'on lui porte croît, s'augmente, s'enflamme en proportion des amabilités qu'on découvre en elle. Dieu est la bonté essentielle, primitive, universelle, infinie ; elle renferme tous les biens, elle est elle-même tout bien. Les saints la connaissent cette bonté sans bornes, ils la connaissent clairement, et tout ce qu'elle a fait pour eux, en les recherchant, en les prévenant, en les aimant d'un amour de prédilection ; ils mesurent d'un seul coup d'œil et l'étendue de ses faveurs à leur égard, et les dimensions de l'amour qu'ils doivent lui porter pour le prix de ses faveurs. Mais comment s'acquitter envers elle ? Ils sentent leur impuissance ; une bonté infinie mérite un amour infini, et les saints n'en sont pas capables ; ils n'aiment donc pas infiniment la bonté infinie, mais ils l'aiment du moins souverainement, uniquement, ardemment, et de toute la capacité de leurs cœurs brûlants, enflammés.

Ils l'aiment donc, et de là ces saillies, ces élans, ces transports, ces ravissements continuels qui les tirent sans cesse hors d'eux-mêmes pour les plonger dans son sein. De là ces chastes flammes, ces feux sacrés, ces saintes ardeurs qui les dévorent et les consomment doucement dans les bras du tendre objet de leur amour. De là ces écoulements

ineffables de leur être dans celui de Dieu, et de l'être de Dieu dans le leur propre. O transfusions mutuelles ! ô épanchements réciproques qui font que les saints sont en Dieu et que Dieu est dans les saints, pour ne faire en quelque sorte qu'une même chose avec eux ! Ah ! feux sacrés de l'amour, qui avez le secret de mêler ainsi Dieu et l'homme, pour n'en faire qu'une même chose, que vous êtes admirables !

Les saints aiment Dieu ardemment ; ils l'aiment nécessairement ; l'aimer est une nécessité pour eux ; ils ne peuvent ne point l'aimer de tout eux-mêmes et sans le moindre partage, sans la plus légère intermission. Eh ! comment pourraient-ils suspendre un seul instant leur amour envers lui ? Il faudrait pour cela que Dieu pût cesser d'être ce qu'il est, par rapport aux saints, ou que les saints pussent cesser d'être ce qu'ils sont par rapport à Dieu. Mais tant qu'ils conserveront leurs êtres respectifs, leurs rapports mutuels, et ils les conserveront puisqu'ils sont immuables, les saints aimeront Dieu à jamais comme ils en seront toujours aimés.

Non, non, les créatures intelligentes et raisonnables ne se laisseront jamais d'aimer ardemment leur Créateur qui les fit à son image et à sa ressemblance, ni les esclaves leur rédempteur et leur libérateur, ni les enfants leur père, les brebis leur pasteur, les pauvres leur bienfaiteur, les malades leur médecin, les disciples leur maître et leur docteur, les faibles leur protecteur et leur appui, les clients leur avocat et leur médiateur, les sujets leur roi, les membres leur chef, les épouses leur époux, les misérables de naissance l'auteur comme le centre de leur suprême félicité. Etabli sur ces rapports et tant d'autres, comme sur des colonnes inébranlables, l'amour des saints pour Dieu et de Dieu pour les saints se verra heureusement à l'abri de toutes les révolutions ; rien ne pourra l'interrompre ou l'ébranler, il sera éternel ; voilà son privilège. Vie des saints dans le ciel, vie d'amour, mais d'un amour aussi ardent qu'immuable. Vie de jouissance et de triomphe, mais d'une jouissance complète qui ne laisse rien à désirer, d'un triomphe universel qui exclut tout combat pour toujours.

Les jouissances de la vie présente, quelque délicieuses qu'on les suppose, ne sont jamais ni pures ni complètes, ni constantes et durables. On n'y peut goûter tous les plaisirs à la fois, et les plaisirs mêmes qu'on y goûte successivement, et par portions grandes ou petites, sont toujours mêlés de peines. Supposons-les sans mélange et sans succession de temps, seront-ils durables et permanents ? Non, ces plaisirs mêmes, supposés purs et simultanés, trouveront dans leur propre nature un principe de destruction ; la continuité toute seule suffira pour les empoisonner, en produisant la satiété et, ce qui en est la suite, le dégoût repoussant. C'est donc uniquement

dans le ciel que se trouve la jouissance complète que Dieu a réservée aux saints comme la récompense de leurs bonnes œuvres et le prix de leur vertu.

Oui, là, dans le ciel, exempts de tous les maux, inaccessibles à toutes les sensations douloureuses, les saints jouissent de tous les chastes plaisirs, de tous les biens dont leurs cœurs immenses sont capables, puisqu'ils jouissent de Dieu même, la source intarissable de tous les biens et de tous les plaisirs. Elevez donc, N..., élevez vos pensées, agrandissez vos âmes et toutes leurs facultés, donnez l'essor à votre imagination; qu'elle vous peigne des plus vives et des plus brillantes couleurs tout ce qu'il y a de richesses et de magnificence, de beautés, de pompe, d'honneur et de gloire, de plaisirs, de ris et de joie dans tous les palais des rois du monde les plus superbes, les plus brillants, les plus voluptueux, et vous n'aurez point la première idée des jouissances des saints dans le ciel. Non, vous ne concevrez pas les plaisirs ineffables que l'on goûte dans ce délicieux séjour où l'on célèbre les noces éternelles de l'Agneau dans les transports perpétuels d'une ivresse et d'un rassasiement aussi doux qu'ils sont indicibles. Vous ne vous figurerez pas ces immenses troupeaux de vierges, chastes épouses de l'Agneau sans tache, qui, revêtues d'habits plus blancs que la neige, plus brillants que le soleil, les palmes à la main et les cantiques des anges à la bouche, suivent leur divin Epoux à ces fontaines d'eaux vives où ils les conduit pour y étancher leur soif à jamais, ou plutôt, pour y être, à leur égard, une eau vivante et source de vie, mais d'une vie éternellement et souverainement heureuse. Vous n'imaginerez pas ces fleuves de paix qui coulent dans le ciel, en roulant avec majesté leurs flots délicieux, ces torrents de joie, de plaisirs; ces océans de voluptés saintes qui inondent les bienheureux; ces abîmes de douceurs où ils sont plongés et qui les rendent complètement heureux dans tout eux-mêmes. Car ce ne sera point seulement leur esprit et leur cœur qui jouiront de ces ineffables plaisirs; leurs corps mêmes, leurs faibles corps, qui auront été les instruments de leurs vertus sur la terre, seront les compagnons de leur bonheur dans le ciel. Clairs, lumineux, plus brillants que les astres, agiles, subtils, impassibles, immortels, ils participeront aux qualités glorieuses des esprits; et ce qui mettra le comble au bonheur des saints dans tout eux-mêmes, c'est qu'il ne finira jamais, et qu'ils le goûteront à chaque instant durant toute l'éternité, comme s'ils le goûtaient pour la première fois; et qu'ils le goûteront sans craindre de le perdre jamais, dans une paix profonde et avec le sentiment intime qu'aucun ennemi ne pourra plus ni le troubler ni l'altérer, moins encore le leur ravir, puisque leur vie dans le ciel sera celle d'un triomphe éternel.

Ils le possèdent, ce beau ciel, à titre de conquête et comme autant de rois assis sur

des trônes placés autour de celui du Roi des rois, qui leur met sur la tête, de ses mains triomphantes, la couronne d'immortalité, et qui partage avec eux et son sceptre et sa gloire et toutes ses délices. Ils brillent donc de son éclat, ils possèdent la gloire et toutes les richesses de son royaume, ils jouissent de toutes ses délices; tels que des enfants tous rois, tous membres d'une même et immense famille, qui se reposeront doucement dans le vaste et délicieux sein d'un père roi, monarque universel, à l'abri de toutes sortes de troubles et de révolutions; père qui ne se contentera pas seulement de rassasier ses enfants de ses propres délices, mais qui voudra bien être lui-même leur immortelle récompense, leur objet béatifiant, et sera, par cette raison, plus en eux qu'ils ne le seront eux-mêmes. Quel tableau!

C'est le disciple de l'amour qui en est le peintre, après en avoir été le témoin oculaire. Transporté en esprit jusque dans le centre de la céleste Jérusalem, cette cité magnifique et superbe, toute brillante d'or et de pierres précieuses, il y vit dans son transport extatique, celui qui en est le suprême architecte, l'Homme-Dieu entouré de tous ses heureux citoyens, se familiarisant avec eux et leur communiquant à chacun, selon la mesure de leurs mérites, mais sans ombre de jalousie et avec un parfait contentement de leur part, ses richesses, sa gloire, sa paix, son repos, sa science, sa sagesse, sa bonté, sa sainteté, ses délices, son immortalité, sa divinité; oui, puisqu'il les divinise en quelque sorte et qu'il les transforme en lui, afin qu'ils ne soient qu'une même chose avec lui durant toute l'éternité. Quelle peinture et quelle perspective pour vous, N..., auxquels ce bonheur des saints est préparé dans les desseins de Dieu! Quoi! le verriez-vous avec indifférence? Serait-il bien possible que vous fussiez assez insensibles, assez stupides pour n'en être point touchés? Se pourrait-il faire que vous portassiez la haine contre vous-mêmes au point de renoncer à votre bonheur éternel malgré les bienfaisantes intentions de Dieu à votre égard, malgré ses prévenantes et gratuites bontés envers vous, malgré le désir sincère qu'il a de vous rendre souverainement heureux?

Non, me direz-vous peut-être, loin de nous cette aveugle stupidité, cette insensibilité cruelle; nous voulons être éternellement heureux. Vous voulez être éternellement heureux! vous voulez donc aussi être saints, puisqu'on ne peut vouloir la fin sans vouloir aussi les moyens nécessaires qui y conduisent, et que la sainteté pratique est de sa nature, et par l'institution divine, l'indispensable moyen qui conduit à l'éternelle béatitude. Mais où la trouver cette sainteté, moyen nécessaire pour acquérir le bonheur du ciel? Est-ce dans ces liens volontaires et multipliés qui vous attachent à la terre aussi fortement, aussi étroitement que si jamais vous ne deviez la quit-

ter? Est-ce dans ces sollicitudes pleines d'anxiétés pour vous y établir et vous y enraciner, y entasser héritages sur héritages, biens sur biens, richesses sur richesses, trésors sur trésors, à y bâtir des maisons, des palais en état de résister, s'il était possible, aux injures des temps voraces les plus reculés? Est-ce dans cette vie fainéante, oisive, molle, sensuelle, voluptueuse, ennemie de toute gêne, de toute contrainte, de tout effort quelque léger qu'il puisse être pour mériter le bonheur qui vous est destiné? Est-ce enfin dans cette pâleur qui se peint sur vos fronts et sur vos visages, à la seule pensée de la mort, qui vous moissonnera tôt ou tard comme la tendre herbe des champs, lorsque vous y penserez le moins et que vous devriez appeler, par vos cris redoublés, comme la porte du séjour bienheureux, si vous souhaitiez vraiment d'y entrer?

Faites-en donc l'aveu sincère, vous voulez, ou plutôt vous voudriez être heureux en ce monde et en l'autre; emporter le royaume des cieux sans vous faire aucune violence, triompher, moissonner, cueillir les palmes à pleines mains, sans victoires et sans combats, obtenir la récompense, le salaire de l'immortalité, sans travail, sans mérite, sans vertu. Désirs insensés! vœux absurdes et contradictoires! vellétés frivoles, stériles, impuissantes!

Ah! si vous le désirez vraiment ce beau ciel, cette montagne du Seigneur, ce magnifique palais de la Divinité, cette maison bâtie non par la main des hommes, mais par la main de Dieu, et dont Dieu lui-même est tout à la fois l'architecte, le fondateur et le fondement, la pierre angulaire, vivante, animée et source de vie, marchez donc par la voie qui y conduit. Courez, élanchez-vous volez sur les pas des saints, qui vous en ont tracé la route en vivant comme ils ont vécu sur la terre, pour mériter la vie du ciel.

La vie des saints dans le ciel : vous l'avez vu. La vie des saints sur la terre : vous l'allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Les saints voient Dieu clairement dans le ciel : ils l'ont cru sans le voir sur la terre. Les saints aiment Dieu d'un amour délicieux dans le ciel : ils l'ont servi fidèlement sur la terre, au milieu des plus rudes épreuves, et lors même qu'il les sevrerait de toutes les douceurs de son amour.

Les saints jouissent de Dieu; ils triomphent dans le ciel : ils ont combattu jusqu'à la mort sur la terre. Leur vie ici-bas a donc été une vie de foi, de privations, d'épreuves, de souffrances et de croix.

1^{re} Vie de foi. Les saints ont cru en Dieu et à tous les mystères qu'il a révélés aux hommes, sans les voir, sans les comprendre, souvent même lorsqu'ils entendaient dire, autour d'eux, que ces mystères étaient non-seulement obscurs, incompréhensibles, impénétrables, mais faux, absurdes, impos-

sibles, contradictoires. Il les ont cru ces mystères incroyables en apparences, malgré les tentations les plus violentes, les doutes les plus inquiétants, les raisons les plus spécieuses, les aperçus les plus repoussants. Ils les ont crus en soumettant à l'empire de la foi, avec une humble docilité, et leur orgueilleuse raison, et tous leurs raisonnements. Ils les ont crus d'une foi également simple, soumise et ferme, marchant d'un pas assuré au milieu des ombres et des énigmes, des ténèbres et des obscurités les plus épaisses, au grand jour de l'éternité; convaincus que la science et la sagesse de l'homme et toutes les lumières de la raison humaine doivent céder à la science, à la sagesse, à la parole et à l'autorité de Dieu, enseignant les hommes et leur révélant ses mystères.

Telle fut la foi des saints sur la terre. Telle doit être la vôtre, qui que vous soyez, fussiez-vous du nombre de ces vastes et sublimes génies, qui semblent renfermer l'univers tout entier dans l'étendue de leurs connaissances, et auxquels on dirait que la nature a révélé tous ses secrets comme à ses confidents et à ses favoris. La foi surnaturelle fondée sur la véracité de Dieu parlant aux hommes, est indispensablement nécessaire à tout homme qui vit sur la terre, et tant que ce flambeau céleste n'éclaire point ses pas, il marche nécessairement dans les ombres de la mort; il ne connaît ni Dieu, ni ses perfections divines, ni les mystères de sa sagesse et de sa providence, ni la profondeur de ses vœux, ni l'économie de sa conduite dans la régie de l'univers; il ne connaît rien comme il faudrait qu'il le connût pour être heureux.

Vastes génies, esprits sublimes de tous les temps et de toutes les contrées de l'univers, fameux législateurs, sages de la Grèce, philosophes de toutes les sectes, dites-nous quel a été le résultat de vos efforts pour le bonheur du genre humain, dont vous vous dites les précepteurs, les bienfaiteurs par excellence. On ne vous dispute point un certain nombre de découvertes utiles à la société; les arts et les sciences reconnaissent qu'ils vous sont redevables de plusieurs de leurs progrès. Mais après ce juste aveu que je partage avec eux, je cherche ce que vous avez fait pour votre propre bonheur et pour celui du monde votre élève. Des spéculations stériles, des hypothèses ridicules, des systèmes incohérents, absurdes, des variations et des contradictions éternelles, des songes creux, des folies, des délires, des paradoxes révoltants, des maximes monstrueuses sur les mœurs, des crimes de toute espèce, permis, approuvés, autorisés par votre conduite : voilà tout ce que je trouve dans l'histoire de votre vie et dans le groupe de vos écrits. Oui, voilà tout ce que vous avez fait pour votre bonheur et pour celui du genre humain; vous qu'on veut faire passer pour des hommes divins, ou plutôt

pour des dieux, et qui vous donnez vous-mêmes pour tels, en vous chargeant du soin de remonter aux principes et à l'origine des choses, à présider à la formation de l'univers, à créer un nouveau monde, en bravant toutes les idées reçues sur la sagesse de son auteur et les merveilles de sa structure. Il est donc vrai que sans la foi surnaturelle et divine, il n'y a que ténèbres, obscurités, erreurs parmi les hommes, et que le juste qui vit de la foi, fût-il d'ailleurs le plus ignorant des mortels, en sait plus, lui seul, que tous les philosophes ensemble. Telle fut la vie des saints sur la terre; vie de foi, vie de privations et d'épreuves.

2° Je sais qu'il n'est aucun des saints régnant aujourd'hui dans le ciel qui n'ait aimé Dieu plus que toutes choses sur la terre, et que la plupart d'entre eux n'aient souvent goûté dans l'exercice de son amour, des douceurs ineffables qui les dédommageaient au centuple des fades douceurs que leur offraient le monde et tous les objets sensibles dont ils se faisaient un devoir de se priver. Eh! qui pourrait les raconter ces plaisirs divins qu'ils goûtaient dans leur intime commerce avec Dieu? Ah! quels charmes, quelle ivresse, quel enchantement, quel ravissement, quels transports ils éprouvaient dans tout eux-mêmes, quand le Dieu de leurs cœurs voulait bien déployer en leur faveur les richesses de son amour! Quels doux élans ils poussaient vers lui! Quels tendres soupirs sortaient de leurs poitrines pour aller se rendre dans son sein! Quelle oration! quelle snavité! quelles sensations délicieuses dans ces fortunés moments! Mais duraient-ils toujours, et tous les saints en ont-ils fait la douce expérience? Plusieurs d'entre eux ne l'ont point faite, et ceux mêmes qui l'ont faite ne l'ont point eue par état. C'étaient en eux des jouissances instantanées, que suivaient les temps orageux des privations les plus sensibles, des épreuves les plus dures et les plus cruelles.

Épreuves du côté de l'esprit. Les lumières surnaturelles qui les éclairaient venant à s'éclipser et à disparaître, ils tombaient tout à coup dans des ténèbres si épaisses et si profondes, qu'il leur semblait n'avoir jamais connu le Dieu d'amour, le Dieu de bonté, et que la connaissance qu'ils croyaient en avoir autrefois n'était qu'une illusion, puisqu'ils ne le voyaient plus que comme un Dieu vengeur prêt à les écraser de toutes les foudres de sa justice.

Épreuves du côté du cœur et de la volonté. Sécheresses, aridités, froideurs, insensibilité, répugnance, dégoût mortel, universel pour tous les exercices de piété, pour tous les devoirs de religion, les saints sont souvent tombés des états les plus doux et les plus consolants, dont ils se croyaient en possession pour toujours dans ces tristes et désolants états qui leur faisaient éprouver toute l'étendue de leurs misères, toute l'inutilité de leurs efforts pour se procurer le

moindre allègement dans leurs peines actuelles.

Épreuves du côté du démon, ce jaloux et cruel ennemi de l'homme, et surtout du chrétien qui aspire à la sainteté et à la perfection évangélique. Qui pourrait raconter tout ce qu'il employa de ruses, de stratagèmes, de violences ouvertes, d'efforts, de rage, de fureur, pour tourmenter et pour perdre les saints, si le succès eût répondu aux assauts qu'il ne cessa de leur livrer durant tout le cours de leur vie mortelle?

Épreuves du côté des créatures mêmes les plus chères et les plus amies. Non, ce n'étaient pas seulement des ennemis qui tourmentaient les saints; c'était souvent des pères et des mères, des frères et des sœurs, des amis, des personnes chargées de leurs bienfaits, qui s'élevaient contre eux avec une sorte d'acharnement, Dieu le permettant ainsi, pour purifier ses saints, perfectionner leur vertu, augmenter leurs mérites, et les porter au faite de la sainteté.

Épreuves du côté de Dieu même, les plus sensibles de toutes pour des âmes qui n'aiment que lui, qui désirent uniquement d'en être aimées, qui perdraient et souffriraient tout plutôt que de perdre son amour. Que ne devaient-ils donc pas éprouver au dedans d'eux-mêmes, lorsque peu content de les priver du lait de ses caresses, et des douceurs de ses consolations sensibles, il semblait avoir pris parti contre eux, et ne payait tous les services qu'ils s'efforçaient de lui rendre, malgré leur répugnance, que par une indifférence marquée, un mépris injurieux, des rebuts désolants? Quelles peines ne ressentaient-ils pas, lorsqu'après avoir longtemps soupiré, gémi, pleuré, poussé vers son trône les cris les plus humbles et les plus perçants, il ne leur répondait que par un morne silence, ou, ce qui les peinait encore bien davantage, lorsqu'il ne leur faisait entendre que des réponses de mort? Hélas! quelle peine! quel tourment! quelle affreuse désolation! quelle épreuve! quelle privation plus cruelle! Telle fut, pour l'ordinaire, la vie des saints sur la terre. Vie d'épreuves et de privations; vie de combats, de souffrances et de croix.

3° Jetons les yeux sur cette brillante et nombreuse troupe de saints qui sont l'objet de cette auguste solennité, en verrons-nous un seul qui n'ait marché dans cette voie royale de la croix? Les uns ont souffert la faim, la soif, le froid, le chaud, la nudité, les travaux, les fatigues, les veilles, les macérations, les humiliations de toute espèce. Les autres ont enduré les exils, les fouets, les chaînes, les prisons, les plus cruelles persécutions. Ceux-ci sont morts par le tranchant de l'épée; ceux-là ont expiré sur les roues, les chevalets, ou les bûchers au milieu des flammes dévorantes. Ceux-ci encore ont été précipités du haut des rochers ou des montagnes, et ceux-là jetés au fond de la mer. Il en est qui se sont cachés dans des déserts secs et arides, où ils manquaient de tout, et d'autres qui se sont enterrés tout vivants

dans de sombres cavernes, pour y passer tristement leurs jours comme des cadavres dans leurs sépulcres.

Combien de riches, de grands, de potentats, de souverains et souveraines, ont quitté richesses, grandeurs, pompe, éclat, distinctions, dignités, plaisirs, palais superbes, trônes, sceptres, diadèmes, pour aller servir Dieu loin du monde et de ses contagieux exemples ? Combien d'autres têtes couronnées, sans quitter le monde, s'y sont sanctifiées sur le trône par la pratique constante des vertus chrétiennes et des maximes évangéliques les plus austères et les plus ennemies des sens ? Combien de militaires dans le tumulte des armes ? Combien de gens de robe, au milieu du chaos des affaires qu'ils ont eu à débrouiller ? Combien de vierges délicates ont conservé, dans une chair de boue, une pureté angélique, toujours prêtes à se sacrifier mille fois, plutôt que de souffrir qu'on portât la moindre atteinte à leur pudeur ? Combien de pénitents ont crucifié leurs corps par tous les genres de supplices, qu'une sainte et ingénieuse haine d'eux-mêmes comme pécheurs, leur avait fait inventer pour expier leurs crimes ? Combien même de justes ont exercé sur leurs corps innocents des rigueurs continuelles, durant tout le cours de leur vie, victimes lentes et volontaires, et par cela même, plus généreuses de l'amour divin qui les consumait ?

Telle fut la vie des saints sur la terre. Telle doit être la vôtre, si vous prétendez à leur bonheur, puisque vous êtes les enfants du même Père, les disciples du même maître, les membres du même corps, les héritiers du même royaume, ce royaume des cieux qui souffre violence, et qui ne s'emporte qu'à la pointe de l'épée. Vos droits, vos privilèges, vos espérances étant les mêmes que ceux des saints, vos devoirs ne sauraient être différents. Ne dites donc plus, comment monter à la montagne du Seigneur, cette montagne si escarpée, et dont le sentier est si étroit, si rude, si hérissé de ronces et d'épines ? N'alléguez plus la difficulté, l'impossibilité même de l'entreprise, votre faiblesse et la force des tentations, votre penchant au mal, votre répugnance pour le bien, les pièges qui vous sont tendus de toute part, la violence de vos passions, tant d'autres obstacles que vous auriez à surmonter et à vaincre pour vous sanctifier. Cette nuée de saints que nous révérons en ce jour sont autant de témoins qui déposent contre vous, en confondant votre lâcheté. Dieu a voulu qu'il y en eût de tous les caractères, de tous les tempéraments, de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les climats de l'univers, pour vous donner dans leur sainteté l'image de la vôtre, et le ressort de l'activité avec laquelle vous devez marcher sur leurs traces. Ce qu'ils ont fait, vous pouvez le faire. Pétris du même limon que vous, ils n'étaient pas naturellement plus forts que vous. Plusieurs mêmes étaient plus faibles et plus exposés, plus combattus, plus éloignés de la vertu, par la fougue et la vio-

lence de leurs passions déréglées. Cependant, ils ont tout surmonté, tout souffert, tout sacrifié pour se mettre en possession du ciel. Pourquoi donc ne le feriez-vous pas ?

Direz-vous que les temps sont changés, et que ce qui était bon à l'âge de vos pères n'est plus de saison dans un siècle où les mœurs sont si adoucies, l'éducation si molle, les tempéraments si faibles, les usages si différents ? Mais quoi ! l'Evangile est-il aussi changé ? La parole de Dieu qui ordonne à tous les chrétiens de porter leur croix tous les jours de leur vie, a-t-elle cessé d'être immuable ? N'avez-vous pas les mêmes maux à éviter, les mêmes biens à espérer, les mêmes péchés à expier que les saints, pour éviter les maux qui attendent les pécheurs impénitents, et pour vous mettre en possession des biens préparés aux pécheurs pénitents dans une autre vie ? Eh ! où est donc cette foi vive qui leur rendait ces objets invisibles aussi présents que s'ils les eussent vus des yeux du corps, en leur faisant franchir la région des sens et le séjour de la mortalité ? Que sont devenus dans les enfants cette force, ce courage, cette magnanimité, cette constance inébranlable, tous ces sentiments héroïques qui animaient leurs pères ?

Enfants des saints, levez les yeux au ciel, et à la vue de tous ces héros qui s'y reposent à l'ombre de leurs lauriers qui leur ont coûté tant de peines et de travaux, tant de sueur et de sang, tant de combats et de victoires sur tous les ennemis de leur salut, rougissez, ah ! rougissez de cette molle indolence qui vous empêche de faire le moindre effort pour vous sauver. Ayez honte de couler tous vos jours dans le sein perfide d'une voluptueuse abondance, en lâchant la bride à toutes vos passions les plus effrénées. Que la vue et l'exemple des saints vous apprennent à le devenir : vous le devez, vous le pouvez. Vous le devez : le peuple chrétien est une nation sainte par état ; le Dieu trois fois saint qu'il adore lui commande d'être saint lui-même, et tout ce qui constitue la religion qu'il professe, dogmes, mystères, culte, sacrifice, sacrements ; tout lui prêche la sainteté. Vous devez être saints : vous le pouvez. Mille moyens, mille secours, mille grâces de toute espèce, soit intérieures, soit extérieures, qui vous préviennent, vous invitent, vous sollicitent, vous pressent à chaque instant, vous rendent la sainteté possible, facile même, par les douceurs ineffables qu'elles répandent à propos sur les amertumes de la vie pénitente et chrétienne. Malheur donc, malheur à vous, si au lieu de prendre votre vol vers le ciel, avec la noble fierté de l'aigle, par l'élévation de vos sentiments héroïques et la pratique des plus sublimes vertus, on vous voit ramper basement sur la terre et vous rouler dans la fange des vices les plus honteux, comme le plus vil reptile.

Pour vous, ô braves et intrépides héros de la religion chrétienne, rassemblés des qua-

tre coins du monde dans la Jérusalem céleste, cette cité sainte et la cité des saints, vous qui réglez paisiblement dans ce tranquille et délicieux séjour, après avoir tant combattu ici-bas sur la terre, ah ! nous vous

en conjurons, obtenez-nous, par la vertu de vos prières réunies, la grâce de combattre constamment sur vos traces, pour partager un jour vos triomphes et vos couronnes. Ainsi soit-il.

NOTICE SUR ASSELINE.

Jean-René Asseline, évêque de Boulogne, naquit à Paris en 1742. De bonne heure, il annonça ce qu'il devait être un jour. Ses succès dans les belles-lettres, dans la philologie, dans la science hébraïque, furent des plus remarquables. Après trente ans de professorat, il fut appelé, en 1789, à l'évêché de Boulogne, à la mort de Pressy. La révolution interrompit sa carrière épiscopale et le força à se retirer en Allemagne, où il eut le bonheur de ramener à la foi catholique le célèbre comte de Stolberg. Las du concordat de 1801, Asseline refusa sa démission et fut auteur des réclamations des évêques non démissionnaires en 1803 et 1804. Il avait succédé à l'abbé Edgeworth dans la charge de confesseur de Louis XVIII, qu'il était allé rejoindre à Mittau. Il mourut le 10 avril 1813, à Allesbury, près Hartwell. Outre ses mandements et ses lettres pastorales, il composa dans son exil un grand nombre de livres de piété. Ses *Considérations sur le mystère de la croix, tirées des diverses Ecritures et des saints Pères*, ont été imprimées

à Lyon, (1806, in-12) ; son *Exposition abrégée du Symbole des apôtres, pratique et précis, tirée des lettres de saint François-Xavier*, imprimée à Paris (1806, in-12).

L'abbé Prémord, son ami, publia avec une notice ses *Œuvres choisies*, en 6 vol. in-12, (Paris, 1823) ; elles se composent d'ouvrages publiés en grande partie pour la première fois. L'intérêt de cette publication nous détermine à reproduire plus tard toutes les œuvres d'Asseline, tout en nous bornant pour la présente publication à la partie oratoire. Le peu que nous donnons maintenant suffira pour le faire connaître. « Son style simple et pur, dit l'abbé Prémord, porte l'empreinte de sa belle âme. Eloigné de toute prétention à l'esprit, il évite avec soin ces tours étudiés, ces pensées hardies, ce luxe d'expressions, cette affectation de profondeur qui étonnent, frappent et entraînent à la première lecture, mais qui trop souvent aussi laissent apercevoir que l'auteur, en écrivant, s'est occupé au moins autant de lui-même que de ses sujets. »

ŒUVRES ORATOIRES

COMPLÈTES

DE J.-R. ASSELINE.

SERMONS. :

SERMON I^{er}.

SUR LE BON USAGE DES TALENTS.

Negotiamini dum venio. (Luc., XIX.)

Faites valoir ce que je vous ai confié jusqu'à ce que je vienne.

Le Sauveur du monde qui, dans les jours de sa vie mortelle, se plaisait à employer différentes paraboles pour instruire ses disciples, leur proposa un jour celle-ci : Un homme devant faire un long voyage pour prendre possession d'un royaume et revenir

ensuite, appela ses serviteurs et leur mit son bien entre les mains : il donna cinq talents à l'un, deux à l'autre, un au troisième, et dit à tous : Faites valoir ce que je vous ai confié jusqu'à ce que je vienne : *Negotiamini dum venio.*

Il vous est donné, Messieurs, de connaître le mystère du royaume du ciel ; le sens de cette parabole vous est dévoilé. Vous le savez, cet homme parti pour un long voyage, afin de prendre possession d'un royaume et de revenir ensuite, est Jésus-Christ lui-

même qui s'est élevé jusqu'au plus haut des cieux, où il demeure durant une longue suite de siècles assis à la droite de son Père, et d'où il viendra un jour pour juger les vivants et les morts. Nous sommes ses serviteurs : nos talents sont une partie de ce qu'il nous a confié ; il nous ordonne de les faire valoir d'une manière digne de lui, jusqu'à ce qu'il vienne nous demander compte de notre administration : *Negotiamini dum venio*. Et nous ne pourrions éviter le châtement ni mériter la récompense, qu'autant que nous les aurons cultivés avec soin et que nous en aurons sanctifié l'usage.

PREMIÈRE PARTIE.

Pour peu que nous voulions faire un retour sérieux sur nous-mêmes, et parcourir ces lois saintes que le doigt du Seigneur a gravées dans nos âmes, nous y lirons le précepte indispensable de faire valoir les talents qu'il a plu à sa divine providence de nous départir. La raison seule enseigne clairement à tout homme que s'il est assez lâche pour croupir dans une honteuse oisiveté, et de ne pas donner à ses talents tout l'essor dont ils sont susceptibles, il se rend coupable envers Dieu, dont il frustre les desseins ; envers ses semblables, qu'il prive de secours qu'ils avaient droit d'attendre ; envers lui-même, en se couvrant d'ignominie. Et de peur que nous ne fussions sourds à cette voix de la raison ou qu'elle ne fit pas sur nous des impressions assez vives, le Seigneur a fait entendre la sienne de la manière la plus frappante : ce grand père de famille ne peut souffrir que l'arbre qui ne porte point de fruits charge la terre d'un poids inutile ; il le fait couper et jeter au feu. (*Matth.*, III.) Aussi, en traitant cette importante matière, faut-il moins s'attacher à montrer la réalité du précepte qu'en rougir de révoquer en doute, qu'à tâcher d'écartier les obstacles qui en empêchent si souvent l'observation. L'expérience fait connaître qu'ils se réduisent à deux principaux, la présomption et la pusillanimité. Grand Dieu ! quel changement on verrait s'opérer sur la face de la terre, si ces deux vices en étaient bannis !

Celui qui est la lumière véritable qui éclaire tout homme venant en ce monde distribue à chacun ses dons comme il lui plaît : à tous il accorde le nécessaire ; mais il est des créatures privilégiées pour qui sa libéralité semble n'avoir point de bornes ; et, à voir les rares faveurs dont il les prévient, on pourrait dire d'elles ce que le Sage a écrit de nos premiers parents : Le Seigneur les a remplis de la lumière de l'intelligence ; il a créé en eux la science de l'esprit, il a rempli leur cœur de sens : *Disciplina intellectus replevit illos ; creavit illis scientiam spiritus ; sensu implevit cor illorum*. (*Eccli.*, XVII.)

Voiez-vous ce jeune homme qui a reçu d'en haut de si heureuses dispositions. Une conception rapide lui fait saisir avec promptitude tous les principes, apercevoir d'un

coup d'œil les différents rapports qu'ils ont entre eux, et démêler sûrement jusqu'aux moindres nuances qui les distinguent. Une pénétration vive lui fait tirer des conséquences qu'on ne lui a pas encore appris à déduire, et prévenir les enseignements de ses maîtres. Son imagination féconde et brillante orne tout, embellit tout, donne à tous les objets une forme nouvelle, et les peint des plus riches couleurs. Devant lui, toutes les difficultés s'aplanissent : vous diriez qu'une main invisible a soulevé pour lui ce voile qui cache à tant d'autres le secret des sciences, et peut-être que des traits frappants qui lui échappent décèlent un génie capable, par son étendue, d'embrasser l'ensemble des connaissances, ou, par son élévation, de frayer des routes nouvelles et de reculer les limites de l'esprit humain. Les témoins de ses premiers succès conçoivent les plus hautes espérances : Sa science, disent-ils, se répandra comme une eau qui se déborde ; ses conseils seront une source de vie : *Scientia tanquam inundatio abundavit....., consilium illius sicut fons vitæ*. (*Eccli.*, XXI.)

Heureux les serviteurs fidèles qui cultivent avec soin des dons si précieux et prennent la religion pour guide, afin d'en régler l'usage ! C'est d'eux qu'il est écrit : Ceux qui auront été savants brilleront comme les feux du firmament : et ceux qui en auront instruit plusieurs dans la voie de la justice luiront comme des étoiles dans toute l'éternité : *Qui docti fuerint fulgebunt quasi splendor firmamenti, et qui ad justitiam erudiant multos, quasi stelle in perpetuas æternitates*. (*Dan.*, XII.)

Mais hélas ! combien en est-il à qui la présomption ravit cette gloire inestimable, en étouffant en eux le germe des talents ! On sait trop bien qu'on en est doué, et parce que le moindre travail obtient un succès facile et flatteur, on se croit dispensé de s'y livrer assidument ; comme si les bienfaits que le Seigneur prodigue pouvaient être un titre pour s'affranchir de cet arrêt irrévocable : Vous mangerez du pain à la sueur de votre front : *In sudore vultus tui vesceris pane*. (*Gen.*, III.)

Cependant, au mépris de cette loi, on passe la plus belle partie de la vie à la recherche de mille frivolités : on se plaît dans une inaction qui frappe tout à la fois deux passions bien chères au cœur de l'homme, l'amour du plaisir et la vanité ; celle-ci prend encore de nouveaux accroissements par les victoires qu'on remporte quelquefois sur des émules laborieux ; et on croirait, ce semble, se dégrader, si on cherchait à s'assurer ces avantages par une application constante.

C'est en vain qu'une terre est fertile, si on ne la cultive avec soin. Dès qu'on la laisse en friche, comment rapportera-t-elle de bons fruits ? Aussi, à quoi voit-on souvent aboutir ces talents que le Seigneur avait accordés d'une main si libérale ? Durant le premier âge, ils jettent quelque éclat, parce que des

maîtres sages forcent à ne pas se livrer à une entière oisiveté : mais aussitôt qu'on est affranchi de ce joug salutaire, la présomption et l'abus de la liberté qu'elle enfante, éteignent ces feux naissants, et une nuit obscure succède à la brillante aurore qui annonçait un beau jour.

Que deviendrez-vous, économe infidèle, lorsque le souverain Maître lui-même vous reprochera d'avoir dissipé ses biens ? lorsque, pour vous confondre, il vous fera apercevoir la gloire que vous lui auriez procurée, les services immortels que vous auriez rendus à la religion et à la patrie, si vous eussiez profité de ses dons ? De quelle honte cette vue ne vous couvrira-t-elle pas ? de quelle amertume ne remplira-t-elle pas votre cœur ? Quelle excuse aurez-vous à alléguer, quand il vous dira : Où est ma gloire ? *Ubi est honor meus ?* (*Malach., I*), et qu'il vous convaincre d'avoir trahi l'Eglise et la société, en les laissant manquer, par votre faute, des avantages dont il avait voulu vous rendre l'instrument ? Il eût mieux valu pour vous être moins favorisé ; vous n'auriez pas eu un si grand compte à rendre ; car c'est de vous en particulier qu'il est écrit : On demandera beaucoup à celui à qui il a été donné beaucoup : *Cui multum datum est, multum quæritur ab eo.* (*Luc., XII.*)

Mais les demandes du Père de famille seront toujours proportionnées à ce qu'il aura donné ; et les serviteurs qui n'auront reçu que deux, ou même qu'un seul talent, ne pourront se soustraire à son courroux, si la pusillanimité les leur fait enfouir.

Ceux que le Créateur n'a pas traités d'une manière si privilégiée éprouvent plus de difficultés pour acquérir la science, et ne peuvent point, même avec un travail opiniâtre, se promettre des succès si flatteurs. De là cette pusillanimité dont le principe varie selon la différence des caractères, mais qui produit partout les plus funestes effets. C'est l'orgueil qui la fait naître dans les uns, c'est la crainte de la gêne qui la produit dans les autres ; et l'amour excessif de la célébrité ou du repos rend inutile une multitude de personnes qui eussent bien servi leur siècle si elles avaient su triompher de l'ambition ou de la paresse.

Cet homme a mesuré ses forces et en a découvert les bornes. Il a reconnu que, quelque effort qu'il fit, il ne pourrait jamais s'élever à cette hauteur qui fixe les regards et attire l'admiration. A cette vue, son amour-propre est blessé d'un coup mortel. Il murmure en secret contre Dieu de ce qu'il n'a pas été plus libéral à son égard, et, dans un désespoir insensé, renonce à tout travail, parce qu'il ne peut espérer d'en recueillir aux yeux des hommes la gloire après laquelle il soupirait.

Murmureur injuste ! vous vous plaignez de ce que le souverain Maître ne vous a pas enrichi davantage : mais ce qu'il vous a refusé, vous le devait-il ? vous devait-il même ce qu'il a daigné vous accorder ? et n'a-t-il pas le droit le plus sacré d'exiger que vous

enfassiez l'usage conforme à sa loi ? O homme ! qui êtes-vous pour contester avec Dieu ? *Ohomo ! tu quis es ut respondeas Deo ?* (*Rom., IX.*) Un vase d'argile dit-il à celui qui l'a fait : Pourquoi m'avez-vous fait ainsi ? *Nunquid dicit figmentum ei qui se finxit : Quid me fecisti sic ?* (*Ibid.*) Et, parce que l'astre qui préside à la nuit ne fait que réfléchir la lumière de celui qui préside au jour, en est-il moins fidèle à fournir sa carrière ?

Le Maître des gentils, dévoilant aux Corinthiens le secret des conseils d'un Dieu rémunérateur, emploie une admirable comparaison. Le soleil, leur écrit-il, a son éclat, la lune a le sien, les étoiles ont le leur ; et, entre les étoiles, l'une est plus éclatante que l'autre. Il en arrivera de même dans la résurrection des morts : *Alia claritas solis, alia claritas lune, et alia claritas stellarum, stella enim a stella differt in claritate. Sic et resurrectio mortuorum.* (*I Cor., XV.*) Par là ce grand Apôtre nous fait connaître que, dans la céleste patrie, les rangs seront inégaux : mais en même temps nous savons qu'aucun des élus qui auront le bonheur d'y être introduits ne verra d'un œil jaloux ceux envers qui le juste Arbitre des couronnes aura été plus magnifique ; et que tous, contents de leur sort, emploieront à l'envi toutes les forces que leur donnera la mesure de la lumière de la gloire qui leur sera communiquée, pour bénir à jamais l'auteur de leur béatitude. De même, dans cette vallée de larmes, les dons du Créateur sont inégaux. Il est des vases qu'il se plaît à former pour des usages plus glorieux, il en est qu'il lui plaît de former pour des usages moins honorables ; mais tous, contents de leur partage, parfaitement soumis à l'ordre établi par celui qui les a tirés du néant, ne doivent s'occuper qu'à mettre en œuvre tout ce qu'ils en ont reçu pour le glorifier, afin de mériter la récompense.

Murmureur injuste, vous dites : Si je pouvais espérer de brillants succès aux yeux des hommes, je me livrerais courageusement au travail ; mais puisque je ne puis me flatter de parvenir à ce terme, il vaut mieux m'abandonner au repos. Ainsi, vous ne vous en cachez point, c'est votre gloire que vous cherchiez. N'êtes-vous donc pas chrétien ? N'est-ce pas à celui-là seul qui cherche la gloire du Maître qui l'a envoyé, que votre adorable Sauveur a donné le nom de serviteur fidèle ? *Qui quærit gloriam ejus qui misit eum, hic verax est, et injustitia in illo non est.* (*Joan., VII.*) Cette gloire, vous pourriez vous la procurer, et un si grand intérêt ne vous touche point !

Vous cherchiez la gloire humaine ! il était donc de la sagesse et de la bonté du Seigneur de vous laisser manquer de ces avantages, dont la privation vous cause tant de regrets. Aveuglé par une folle ambition, vous auriez fait vos œuvres pour être vu des hommes, et ayant reçu votre récompense en cette vie, vous n'auriez rien à attendre dans l'autre.

Vous cherchiez la gloire du monde !

mais jusqu'à quand vos idées seront-elles si rétrécies? Êtes-vous donc incapable de prendre un noble essor, de franchir les bornes étroites du temps et de former des projets dignes de la sainteté de votre vocation et de la grandeur de vos destinées? Image de Dieu, enfant de Dieu, vous êtes l'homme de l'éternité; c'est dans son sein que croissent les lauriers et les palmes qui ne se flétrissent point, et vous pouvez en faire une riche moisson. Dans cette maison céleste que votre Père a bâtie, il est plusieurs demeures, et, n'eussiez-vous reçu qu'un seul talent, vous pouvez en mériter une des plus brillantes. Non, ceux qui auront été le plus applaudis dans cette vie, ne seront pas les plus élevés dans l'autre. Il est des travaux moins éclatants qu'utiles, auxquels le monde fait peu d'attention et n'accorde jamais son suffrage, mais que Dieu sait apprécier bien autrement.

Puisse la vue de cette couronne incorruptible qu'il promet à nos faibles efforts, devenir le remède efficace d'un découragement auquel vous ne pourriez continuer de vous laisser aller, sans encourir tout à la fois le mépris de la terre et le courroux du ciel! Puisse-t-elle vous prémunir aussi contre la tentation, plus commune encore et non moins dangereuse, de l'indolence et de la mollesse!

C'est en effet la crainte de la gêne, l'amour excessif du repos, et ce penchant à la dissipation auquel on se laisse si aisément emporter, qui font le plus souvent enfouir les talents ou empêchent du moins d'en retirer tout le profit qu'attendait celui qui les a confiés. Qu'il est rare d'accomplir avec une entière exactitude ce grand précepte de l'Apôtre : Travaillez comme un bon soldat de Jésus-Christ : *Labora sicut bonus miles Christi Jesu* (II Tim., II), et de donner à son esprit, par une culture fidèle, toute la fécondité dont il est susceptible! O vous à qui les hommes ne font aucun reproche sur cet important objet, prenez garde de mettre trop de confiance en votre justice! L'homme n'aperçoit que ce qui se passe à l'extérieur; c'est à l'œil de Dieu seul que rien n'est caché. Ne vous a-t-il jamais vus vous abandonner en secret au dégoût du devoir et passer dans l'inaction ou la recherche du plaisir des moments qui devaient être consacrés à une application sérieuse? Hélas! au grand jour du compte universel, ces moments nous seront imputés en perte; ranimons notre courage et tâchons désormais de réparer ces pertes en multipliant nos gains.

Mais je dois surtout m'élever contre ceux qui languissent dans une négligence habituelle et scandaleuse; contre ces hommes lâches, j'ai presque dit sans âme, qui n'ont point la force de faire un seul pas pour parcourir la carrière que le Seigneur a ouverte devant eux, et aiment mieux quelquefois périr d'ennui que de se faire la moindre violence, ou de réprimer un seul caprice.

Paraissez, dit le Sage, jusqu'à quand dormirez-vous? quand vous réveillerez-vous de votre sommeil? *Usquequo, piger, dormies?*

Quando consurges e somno tuo? (Prov., VI.) Vous dormirez un peu, vous sommeillerez un peu, vous mettrez un peu les mains l'une dans l'autre pour vous reposer; mais enfin où aboutira cet assoupissement? Voyez le champ de l'homme vigilant, actif et industrieux : la moisson qu'il en recueille est comme une source abondante, et l'indigence fuit loin de lui. (*Ibid.*) Le vôtre est plein d'orties, les épines en couvrent toute la surface, et l'indigence viendra vous surprendre comme un homme qui marche à grand pas, et la pauvreté s'emparera de vous comme un homme armé : *Et veniet tibi quasi cursor egestas, et pauperies quasi vir armatus.* (*Ibid.*) Vous comprenez de quelle pauvreté je veux parler ici. Ce n'est pas de celle qui consiste dans la privation des fruits de la terre, des biens de la fortune, et qui, soufferte avec une soumission chrétienne, assure la possession du royaume des cieux. Je parle de celle qui en exclut, de ce dénuement de bonnes œuvres qui attire la condamnation éternelle. Il est des trésors qu'il faut avoir amassés pour être admis dans le séjour du bonheur. C'est pour cela que Jésus-Christ nous a dit : Amassez-vous des trésors dans le ciel : *Thesaurizate vobis thesauros in calo.* (Matth., VI.) Et ce n'est qu'au serviteur laborieux, qui avait su s'enrichir, qu'il a été dit par le père de famille : Entrez dans la joie de votre Seigneur : *Intra in gaudium domini tui.* (Matth., XXV.)

Craignez cette fatale pauvreté, vous surtout qui, nés dans un rang illustre ou au sein de l'opulence, vous faites, des avantages qu'il a plu au Seigneur de vous accorder, un titre pour rejeter la science et traîner des jours inutiles. Vous dites : Je suis riche, je suis comblé de biens, je n'ai besoin de rien : à quoi me servirait le travail? la route de la fortune est aplanie devant moi; les honneurs viendront me chercher; le crédit des miens, ma naissance, me conduiront sans peine aux postes les plus brillants : jouissons donc du présent, écartons toute gêne; et, en attendant l'âge de l'ambition, profitons de celui des plaisirs. Vous regardez d'un œil de dédain le pauvre qui travaille à vos côtés, vous lui portez peut-être les sentiments d'une orgueilleuse compassion, vous le plaignez d'être réduit à la dure nécessité de supporter tant de fatigues : mais y est-il plus obligé que vous? N'êtes-vous pas, comme lui, fils d'Adam pécheur? Les prérogatives que vous avez reçues, les prétentions que vous formez, ne rendent-elles pas même vos obligations plus étroites? Ne rougirez-vous jamais de votre ingratitude? Voulez-vous que cette élévation après laquelle vous soupirez soit une calamité publique? Pouvez-vous vous dévouer de sang-froid à devenir l'opprobre de la religion et le fléau de la patrie? Ignorez-vous que, pour être revêtu de la gloire du ciel, il faut paraître devant le souverain Juge, vêtus, et non pas nus? *Si tamen vestiti, non nudi inveniamur* (II Cor., V); que nos œuvres sont les seuls vêtements qui pourront nous cou-

vrir à son tribunal; qu'enfin l'inutilité de votre vie vous expose à l'entendre vous dire : Vous êtes malheureux et misérable et pauvre, et aveugle et nu : *Tu es miser et miserabilis et pauper, et cæcus et nudus.* (Apoc., III.) Vous aurez le sort du serviteur paresseux; vous serez précipité dans ce lieu de ténèbres où il y aura des pleurs et des grincements de dents. (Matth., XXV.)

Mais, quelque zèle qu'on mette à faire valoir ses talents, on s'expose à un sort aussi terrible, si on n'est attentif à en sanctifier l'usage.

SECONDE PARTIE.

Au moment où j'ouvre la bouche pour montrer l'obligation indispensable où nous sommes de sanctifier l'usage des talents qu'il a plu à la divine Providence de nous départir, je me sens pénétré d'une douleur amère dans la pensée de l'énorme abus que les hommes ont fait de ces dons si précieux. Et quel siècle se rendit à cet égard plus coupable que le nôtre ? Qu'avons-nous vu ? que voyons-nous encore ? Des hommes teints du sang de Jésus-Christ, enrôlés dès l'enfance sous l'étendard de sa croix, se sont livrés à un travail opiniâtre pour préparer le poison du libertinage et de l'incrédulité. Ils ont employé toutes les ressources de leur esprit, prodigué leurs veilles pour rendre ce poison plus subtil et plus actif ; et leurs sacrilèges écrits, répandus avec profusion dans les villes et les provinces, en ont banni l'innocence et la piété. Ces écrivains ont été applaudis, encensés, couronnés ; le scandaleux triomphe qu'ils ont obtenu leur a donné une multitude d'imitateurs. Le langage des passions et de l'impiété a retenti partout ; on a été sûr de plaire dès qu'on outrageait la religion ou les mœurs ; et, au milieu de la dépravation presque générale, les obscénités et les blasphèmes ont donné du prix aux productions les plus médiocres.

Le pinceau, le ciseau, le burin, n'ont pas été moins prostitués. Quels objets s'offrent à la vue dans l'intérieur des maisons, et jusque dans les rues et les places publiques ! N'est-elle donc pas assez impérieuse cette loi des membres qui se révolte contre la loi de l'esprit ? et fallait-il que tous les arts semblassent conjurés pour attiser un feu qu'il est si difficile d'éteindre, et en augmenter les fureurs ?

Que vous vous préparez un jugement terrible, ô vous qui, pour obtenir les applaudissements d'un siècle pervers, ou amasser de coupables richesses, faites des talents que vous avez reçus du Seigneur les instruments du crime, et en abusez pour scandaliser vos frères ! Un des excès les plus abominables auxquels se portèrent les Israélites idolâtres fut d'offrir, à l'exemple des nations, ces cruels sacrifices qui révoltaient la raison et la nature. Ils ont immolé, dit le poëte sacré, leurs fils et leurs filles aux démons, et ils ont répandu le sang innocent, le sang de leurs fils et de leurs filles qu'ils ont sacrifiés aux idoles de Cha-

naan : *Immolaverunt filios suos et filias suas dæmoniis, et effuderunt sanguinem innocentem, sanguinem filiorum suorum et filiarum suarum quos sacrificaverunt sculptilibus Chanaan.* (Psal. CV.) Ne commettez-vous pas un semblable forfait ? n'a-t-on pas droit de vous reprocher dans un sens véritable que vous immolez au démon tous ceux dont vous devenez les corrupteurs ? Que répondrez-vous au souverain Juge, lorsque, vous communiquant une portion de sa science, il vous fera apercevoir la multitude de ceux que vos infâmes ouvrages auront perdus ? lorsqu'il vous dira : Je vous demande compte, non pas seulement de leur vie mortelle que la séduction dont vous avez été les auteurs a abrégée, mais de leur éternité ? Quel arrêt pourrez-vous attendre après avoir été convaincus de tant et de si horribles fratricides ? Jugez-en par ces terribles paroles que ce grand Dieu a prononcées dans les jours de sa vie mortelle : *Malheur à l'homme par qui le scandale arrive ! si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui pendît une meule au cou, et qu'on le jetât au fond de la mer.* (Matth., XVIII.)

Cependant il ne suffit pas que l'objet auquel on applique ses talents soit conforme à la loi du Très-Haut, il faut encore que le travail soit ennobli par un motif digne de lui, et que la recherche de la science ne nuise en rien à l'accomplissement des devoirs de la piété.

Faites tout pour la gloire de Dieu, nous dit le Maître des gentils : *Omnia in gloriam Dei facite.* (I Cor., X.) Précepte essentiel et inviolable. Dieu se devait de l'imposer à ses créatures : il se doit de n'en jamais dispenser. (Prov., XVI.) Le Seigneur a tout fait pour lui-même, et ne peut souffrir qu'on lui ravisse la moindre partie de sa gloire. (Jac., I.) Toute grâce excellente, tout don parfait vient d'en haut, descend du Père des lumières, et doit toujours tendre vers sa source. (I Cor., IV.) L'homme n'ayant rien qu'il n'ait reçu, comment pourrait-il lui être permis de prendre pour fin dernière un autre que celui qui a daigné l'enrichir ? Depuis surtout que le grand mystère de la rédemption est accompli, et que le sang de l'Agneau sans tache a coulé sur la croix, nous ne sommes plus à nous, ayant été rachetés à un si grand prix. (I Cor., VI.) Et, Jésus-Christ étant mort pour tous, il faut que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux, mais pour celui qui est mort afin de les sauver. (II Cor., V.)

Que l'homme s'élève quand il observe ce saint commandement ! qu'il devient grand, lorsque, supérieur aux faiblesses de l'amour-propre, détaché de tout intérêt temporel, il n'a dans son travail d'autre fin que la gloire de son auteur, d'autre motif que son amour ! Quel admirable commerce s'établit entre le ciel et la terre, que de bienfaits inestimables que Dieu répand sur un serviteur fidèle, et d'œuvres pures comme l'or qu'un serviteur fidèle offre à son bienfaiteur ! Qu'ils sont

nobles ces élans d'une âme qui, du milieu d'occupations pénibles, vole jusque dans le sein de la Divinité, s'entretient avec l'Éternel, et lui dit : Rien ne vous est caché; vous le voyez, je n'ai d'autre ambition que de vous plaire; c'est le seul bien que je désire dans le temps; réservez les autres récompenses pour l'éternité! Mais quelle énergie cette élévation de sentiments ne donne-t-elle pas à toutes ses facultés! Elle mesure ses efforts sur la grandeur du maître qu'elle sert et la richesse des couronnes qu'il prépare, et n'omet rien de ce qui lui est possible, parce que tout ce qu'elle peut faire est infiniment au-dessous du but qu'elle se propose et du bonheur auquel elle aspire.

Hélas! qu'il est humiliant pour l'homme qu'on ait été forcé de chercher sur la terre des moyens de réveiller son ardeur, de lui proposer, pour animer son courage, des honneurs passagers, des richesses périssables! Si on savait apprécier, d'après les lumières de la foi, de la raison même, ces prétendus motifs d'émulation, quel mépris n'inspireraient-ils pas! Comment ce qui périt peut-il mettre en action un être immortel? Et cependant combien en est-il qui n'ont d'autre dessein que de saisir ces fantômes, et qui, dans l'oubli le plus absolu de Dieu et de l'éternité, ne s'occupent que du monde et du temps! Quelle dégradation pour le chrétien, de borner ainsi ses vues, et de prendre pour fin dernière ce qui est moins que lui! Le Sage, déplorant la folie de l'idolâtre qui adorait l'ouvrage de ses mains disait avec raison : Il vaut mieux que l'objet de son culte; s'il est mortel, du moins il a vécu; ce qu'il adore n'a jamais joui de la vie : *Melior est..... ipse his quos colit; quia ipse quidem vixit, cum esset mortalis; illi autem nunquam.* (Sap., XV.) Ne peut-on pas dire à aussi juste titre de celui qui n'a d'autre soif que celle des honneurs et des richesses : Il vaut mieux que l'objet de ses vœux; il est immortel, et ce qu'il désire se dissipera comme la fumée?

Pour commencer à le punir d'avoir détourné les yeux afin de ne pas voir le ciel, le Seigneur le livre en proie à cette cruelle passion qui tourmente également et celui qui en est l'esclave, et celui qu'elle attaque; je parle de cette basse jalousie qui flétrit si souvent les talents les plus distingués. On rencontre dans la même carrière des rivaux redoutables qui peuvent enlever, ou du moins partager le prix auquel on aspire. Quoi qu'il en coûte, il faut les écarter : pour parvenir à ce but, il n'est pas de moyens si odieux qu'on rougisse d'employer. Critiques injustes, lâches artifices, sourdes menées, calomnies, noirceurs, tout est mis en œuvre. Cependant on sèche de dépit en voyant des succès qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître, quoiqu'on s'efforce d'en ternir l'éclat, et on se fait dans le secret un affreux supplice du bonheur de ses frères.

Qu'il a bien d'autres sentiments, ô mon Dieu, le chrétien fidèle qui n'agit que pour

vous! il voit avec joie dans les talents de ses semblables les preuves de votre libéralité, la manifestation de votre gloire. Il applaudit sincèrement à leurs succès; plus ils en auront, plus votre ouvrage sera admirable; plus vous paraîtrez grand, mieux vous serez servi; et on l'entendra dire de grand cœur, comme autrefois le législateur hébreu : Plût à Dieu que tout le peuple prophétisât, et que le Seigneur répandît son esprit sur eux! *Quis tribuat ut omnis populus prophetet, et det eis Dominus spiritum suum?* (Num., XI.) Mais en vain se flatte-t-on de trouver en son âme des sentiments si nobles, si la recherche de la science nuit à l'accomplissement des devoirs de la piété.

C'est un abus bien commun parmi ceux qui travaillent avec ardeur à orner leur esprit, de mettre moins de zèle à former leur cœur, et de ne pas marcher d'un pas aussi ferme dans les sentiers de la justice que dans la carrière des sciences. Disons tout : dans le sein du christianisme, il n'est maintenant que trop rare de voir des talents cultivés réunis avec une dévotion solide; et, sur ce point, l'expérience est malheureusement si constante, qu'on a quelquefois demandé si les lumières de l'esprit n'étaient pas réellement inconciliables avec l'onction de la piété, et que plusieurs se sont sentis détournés du service de Dieu, en le voyant abandonné par un grand nombre de ceux qui se rendaient recommandables par leurs succès et l'étendue de leurs connaissances. Oui, lorsque nous avons annoncé à des chrétiens cette parole de Jésus-Christ : Prenez mon joug sur vous....., car mon joug est doux : *Tollite jugum meum super vos..... jugum enim meum suave est* (Matth., XI), nous les avons entendus nous répondre : Pourquoi nous exhorter à porter ce joug? ceux que nous admirons l'ont secoué.

O vous à qui ce scandale fait des impressions si funestes, souvenez-vous des jours anciens, des siècles plus heureux où ont vécu nos pères! Rappelez-vous ces hommes de prodiges qu'en vit paraître sous l'ancienne alliance; Joseph en Égypte, David sur le trône de Juda, Daniel à la cour de Babylone, ne surent-ils pas concilier les lumières de l'esprit avec l'onction de la piété? Mais pourquoi remonter à des temps si reculés? Les fastes de l'Église ne nous offrent-ils pas une assez grande nuée de témoins? Paul est à leur tête, ce vase d'élection qui reçut les clefs de la science et brûla d'un amour si ardent pour Jésus-Christ; viennent après lui ces glorieux apologistes de notre sainte religion qui, dans leurs immortels écrits, ont confondu l'opiniâtreté des juifs, et réfuté tous les vains sophismes de la philosophie païenne. Voyez ensuite cette multitude de pontifes, de monarques, de docteurs, de guerriers, d'écrivains qui dans tous les âges, et jusqu'à nos jours, ne se sont pas moins rendus célèbres par l'éminence de leurs vertus que par la sublimité de leur génie, la profondeur de leurs con-

seils, la sagesse de leur gouvernement, la force de leur éloquence, la vaste étendue de leur érudition. Non, les lumières de l'esprit ne sont pas réellement inconciliables avec l'opération de la piété. Mais connaissez la faiblesse de ceux dont vous étiez tentés de suivre les exemples; leur esprit est trop étroit pour saisir l'ensemble des devoirs, ou leur cœur trop lâche pour se soustraire à l'empire des passions qui les tyrannisent. (*Jac.*, IV). Ceux-là sont aveuglés par l'orgueil, et Dieu qui résiste aux superbes leur cache ce secret essentiel, qu'il se plaît à ne révéler qu'à ceux qui sont petits à leurs propres yeux. (*Luc.*, XI.) Ceux-ci omettent les devoirs de la religion, parce qu'ils veulent partager tout leur temps entre un travail qui leur procure des honneurs ou des richesses et des plaisirs qui flattent leurs sens. D'autres, avides de connaissances comme l'avare l'est de l'or, ne pensent qu'à satisfaire leur insatiable curiosité, et, pour grossir un trésor qu'ils n'emporteront point avec eux, dérobent à Dieu même jusqu'à ces courts moments qu'ils sont si étroitement obligés de consacrer à son culte. Mais dès longtemps saint Paul les a appréciés tous, lorsqu'il a dit: Quand je pénétrerais tous les mystères....., et que j'aurais une science parfaite de toutes choses, si je n'ai la charité, je ne suis rien: *Si..... noverim mysteria omnia et omnem scientiam....., charitatem autem non habuero, nihil sum.* (I *Cor.*, XIII.) Prenez, prenez pour vos modèles ces hommes vraiment grands, qui ont su perfectionner tout leur être, et qui, remplissant toute justice, ont été tout à la fois le sel de la terre et la lumière du monde. (*Matth.*, V.)

Et voilà les traces que vous deviez suivre, vous qui affligez l'Eglise par ce dangereux scandale contre lequel nous sommes obligés de prémunir vos frères. Ne comprendrez-vous jamais l'injustice de votre conduite, et les dangers auxquels elle vous expose? Dieu, en vous accordant des faveurs plus signalées qu'à bien d'autres, s'était acquis plus de droits à votre reconnaissance; et vous affichez l'ingratitude. Votre supériorité donne à vos exemples une plus grande influence: si vous répandiez la bonne odeur de Jésus-Christ, vous seriez comme un levain précieux qui pourrait contribuer à sanctifier toute la masse: mais, parce que vous répandez une odeur de mort, vous corrompez la multitude; beaucoup de ceux qui ne peuvent égarer vos succès pensent se rapprocher de vous en imitant vos mœurs; c'est vous qui érigez en usage l'oubli de Dieu, et lui ravissez ses adorateurs. Pensez-vous donc que la fidélité à observer ses lois, à lui rendre le culte qui lui est dû, pût nuire à vos travaux? Dès longtemps néanmoins le Maître des gentils a confondu cette erreur si grossière, en nous enseignant que la piété est utile à tout: *Pietas ad omnia utilis est.* (I *Tim.*, IV.) Pourquoi vous obstiner à méconnaître les avantages inestimables que vous pourriez en retirer? (*Dan.*, II.) C'est

Dieu qui éclaire ceux qui possèdent la science; et une seule illustration qu'il daigne accorder à l'humble de cœur qui l'invoque lui fait faire en un moment les plus rapides progrès. Combien de grands hommes l'ont éprouvé, et ont publié ces rares bienfaits à la gloire de celui de qui ils les avaient reçus! Oui, la piété est utile aux talents: c'est elle qui leur procure le développement le plus heureux. La joie qui accompagne l'innocence donne à l'esprit toute son activité: jamais il ne sait mieux s'élever que quand il est soutenu par le témoignage d'une bonne conscience; et, s'il est des vues sublimes, des idées vraiment grandes, des sentiments nobles et délicats, c'est surtout à une âme pure qu'il appartient de les concevoir et de les fermer. Je veux toutefois qu'en négligeant les devoirs de la piété vous obteniez toute la gloire réservée aux talents: mais pouvez-vous compter pour rien d'y réunir celle qu'assure la vertu? Pourquoi faut-il qu'il y ait une partie de vous-même que vous ne puissiez considérer sans rougir, et qu'en vous les vices du cœur déshonorent les qualités de l'esprit? ou si, dans un siècle pervers, cette indifférence, ce mépris même pour la religion ne fait que vous attirer des applaudissements plus multipliés, et rendre votre triomphe plus brillant, où doit enfin aboutir ce prétendu triomphe? Descendra-t-il avec vous dans le tombeau? N'est-il pas écrit: Que servirait-il à l'homme de gagner tout le monde et de perdre son âme? ou par quel échange l'homme pourra-t-il racheter son âme après qu'il l'aura perdue? *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur? aut quam dabit homo commutationem pro anima sua?* (*Matth.*, XVI.) Et quand votre nom devrait être à jamais célèbre dans la postérité, voulez-vous qu'il soit vrai de dire de vous, après votre trépas: Ils reçoivent des éloges où ils ne sont point, et souffrent des tourments où ils sont? *Laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt.*

Père des lumières, c'est à vous seul qu'il appartient de rendre vos serviteurs fidèles; vous leur avez mis votre bien entre les mains, apprenez-leur à le faire valoir d'une manière digne de vous, afin qu'ils puissent vous présenter un profit légitime lorsque vous les appellerez pour leur demander compte de leur administration. Préservez-les de la présomption, préservez-les de la pusillanimité; que l'objet de leur travail soit toujours conforme à vos lois; que le motif en soit pur. Détachez-les d'eux-mêmes; faites-leur sentir le vide et le néant de la gloire du monde et de tous les avantages du siècle. Qu'ils vous rapportent tout comme à leur fin dernière; qu'ils n'agissent que pour votre amour; qu'ils cherchent avant tout votre royaume et votre justice. L'abus des talents est la principale cause des maux affreux dont nous sommes les témoins, de l'affaiblissement de la foi, du dépérissement des mœurs; ne permettez plus qu'on tourne vos dons contre vous-même, qu'on s'en serve pour vous outrager. C'est par le bon

usage des talents que vous avez souvent apporté un remède efficace aux plaies de l'Eglise: renouvelez de nos jours ces merveilles de votre bonté.

Souverain Maître de la moisson, voyez combien elle est grande et qu'il y a peu d'ouvriers; envoyez des ouvriers en votre moisson (*Matth.*, IX); envoyez des hommes remplis de foi et de l'Esprit saint, des hommes puissants en œuvres et en paroles, et donnez-leur la vertu de changer l'ivraie en bon grain, afin qu'il n'y ait rien dans votre champ qui ne soit recueilli dans les greniers célestes. (*Matth.* XIII, 30.)

SERMON II.

SUR LES GRANDEURS DE JÉSUS.

Magnus est Dominus. (Psal. CXXXIV.)
Le Seigneur est grand.

Ce que le monde appelle grandeur est nécessairement resserré dans les bornes étroites de la vie humaine; car le trône lui-même porte l'empreinte du néant, et la mort brise jusqu'aux sceptres. Ceux qui naissent dans la pourpre n'étaient rien avant d'avoir été conçus dans le sein de leurs mères, et vont se confondre avec les derniers des hommes dans la nuit du tombeau.

Il n'en est pas ainsi de la grandeur de Jésus-Christ: elle a précédé sa naissance selon la chair; elle l'a accompagné durant sa vie mortelle; elle demeure éternellement après sa mort.

Jésus grand avant sa naissance selon la chair. Le Père céleste l'avait promis à Adam, pécheur, comme la preuve la plus authentique de sa charité: les prophètes avaient parlé de lui dans tous les siècles; les patriarches, les législateurs, les pontifes, les rois, les solennités, les sacrifices, en avaient été les figures; les justes de tous les âges avaient soupiré après lui, et ses mérites futurs avaient arrêté la foudre prête à tomber sur un monde coupable.

Jésus grand durant sa vie mortelle. Il a commandé à toute la nature, guéri les malades, chassé les démons, ressuscité les morts; il a annoncé aux pauvres cet Evangile qui renferme une doctrine si admirable, une morale si parfaite; il a pu défier ses plus cruels ennemis de le convaincre de péché, et jusque sur la croix il s'est fait reconnaître pour le Fils de Dieu.

Jésus grand après sa mort. Nous connaissons déjà l'éclat de son triomphe, la rapidité de ses conquêtes, l'étendue de son empire, la durée de son règne; nous le verrons un jour exercer le pouvoir de juger, qu'il a acquis au prix de tout son sang; et nous savons que ceux qui se seront rendus dignes de la couronne, trouveront dans la contemplation de sa gloire le principe éternel de leur béatitude.

Tel doit être, Messieurs, le tableau fidèle de la grandeur de Jésus; tableau sublime, qu'une main immortelle ne pourrait jamais entreprendre de tracer, si l'Esprit-Saint lui-

même n'avait fourni tous les traits qui doivent entrer dans sa composition.

PREMIÈRE PARTIE.

Le Verbe, qui était au commencement, qui était en Dieu, qui était Dieu (*Joan.*, I), considérant l'usage que feraient de ses dons les créatures raisonnables qu'il devait tirer du néant, vit l'homme coupable de rébellion; et parce que l'ordre de sa justice demande que le crime ne demeure pas impuni, il résolut de le dégrader; mais il suivit aussi les mouvements de sa tendresse, et conçut l'ineffable dessein de s'unir à la nature humaine pour en être le réparateur.

L'homme est créé, le prince des ténèbres le séduit; il viole la loi de son Auteur, il entend son arrêt; mais en même temps le souverain Juge fait luire à ses yeux l'espérance la plus flatteuse; il dit à l'ancien serpent: *La postérité de la femme te brisera la tête* (*Genes.*, III), et ce peu de paroles renferme toute l'essence de la véritable religion.

Cependant, la piété disparaît de dessus la terre; toute chair corrompt sa voie; Dieu se repent d'avoir fait l'homme, et dit dans sa douleur: *Je détruirai mon ouvrage*. (*Gen.*, VI.) Mais une nature à laquelle la Sagesse incréée devait s'unir ne pouvait périr sans ressource. Cette Sagesse gouverna le juste sur les eaux par un bois qui parut méprisable; un vaisseau fut le dépositaire de l'espérance de l'univers, et conserva au monde la tige de laquelle il devait renaître. (*Sap.*, X.)

La terre semble sortir une seconde fois du chaos. Mais que l'esprit de l'homme est porté au mal! En vain cette terre malheureuse a-t-elle perdu la beauté de la première création; en vain les traces de la colère du Seigneur y demeurent-elles gravées en caractères ineffaçables; ces monuments terribles n'empêchent point les crimes de ses nouveaux habitants; trop fidèles imitateurs de ceux qui les avaient précédés, ils se livrent à leurs mauvais penchants, comme si le Seigneur, en promettant de ne plus répandre les eaux du déluge (*Gen.*, IX), ne s'était pas réservé d'autres supplices pour venger ses soustractions et punir les coupables.

Au milieu de cette nouvelle corruption, le Verbe choisit un homme dont il voulut faire le père des croyants, et descendre lui-même. (*Gen.*, XII.) La fidélité d'Abraham est mise à la plus terrible épreuve; mais en obéissant, il mérite de voir le jour du Christ. (*Gen.*, XXII.) S'il aime Dieu jusqu'à être prêt à lui immoler son fils, il apprend que Dieu aimera le monde jusqu'à immoler réellement le sien; il apprend aussi que ce Désiré des nations sortira de sa race. La même promesse est renouvelée à Isaac et à Jacob, et ces patriarches respectables adorent le Sauveur qui doit naître de leur sang.

Jacob marque l'époque de sa naissance et nomme celui de ses fils qui aura le privilège de le compter parmi ses descendants: Juda, tes frères te loueront, les enfants de

ton père te rendront des hommages, ta main s'appesantira sur tes ennemis, ton front sera ceint du diadème; mais le temps de ton règne et de tes triomphes ne sera pas celui de ta plus grande gloire; quand ton trône sera renversé, quand un étranger t'aura ravi le sceptre, alors, souviens-toi de mes paroles; conçois les plus hautes espérances; c'est le moment marqué pour la venue de ton Fils, de ce Fils qui doit être envoyé, à qui tous les peuples s'empresseront d'obéir. Enfants d'Israël, jusqu'à quand serez-vous aveugles, jusqu'à quand ne voudrez-vous rien comprendre au testament de votre père. (*Gen.*, XLIX.)

Pour commencer l'accomplissement des oracles prononcés par le patriarche mourant, le Seigneur va mettre fin à la servitude d'Égypte; Moïse paraît : de quelle puissance je le vois revêtu ! tous les éléments lui obéissent : quelles faveurs il reçoit de celui qui l'a envoyé ! il lui parle face à face et bouche à bouche, *comme un homme a coutume de parler à son ami.* (*Exod.*, XXXIII; *Num.*, XII.) Dans ce commerce si intime, Dieu met sur son front un rayon de sa gloire (*Deut.*, XXXIV), et il est obligé de voiler son visage (*Exod.*, XXXIV), dont le peuple qu'il instruit ne peut soutenir l'éclat. Moïse, cependant, n'était qu'un serviteur fidèle dans la maison de Dieu, pour annoncer au peuple ce qu'il avait ordre de dire; il n'était que la figure de celui qui, comme Fils, devait avoir l'autorité dans sa maison. (*Hebr.*, III.) Dieu lui annonce la venue de celui qu'il représente. Je susciterai de votre nation et d'entre vos frères un prophète semblable à vous (*Deut.*, XVIII) : il sera comme vous chef et libérateur de son peuple, législateur, médiateur d'une nouvelle alliance, fondateur d'un nouvel empire et d'un sacerdoce nouveau; mais il vous ressemblera comme la réalité peut ressembler à son ombre. Quand ce prophète paraîtra, je n'aurai plus besoin d'effrayer les hommes par l'appareil de ma majesté; je n'aurai plus besoin de leur rendre ma présence sensible d'une autre manière : qui verra ce prophète me verra (*Joan.*, XIV); ce prophète et moi nous ne sommes qu'un (*Joan.*, X). Moïse fait connaître à son peuple l'importante vérité qui lui a été révélée, et l'attente du Prophète par excellence est renouvelée dans la nation sainte. C'est cette attente qui sanctifiera toutes les cérémonies de l'ancien pacte; c'est elle qui ennoblira la solennité de la Pâque et celle des Semaines, la fête des Tabernacles et celle de l'Expiation; c'est elle enfin qui rendra dignes de Dieu les holocaustes, les victimes pacifiques et les hosties pour le péché.

Après avoir reçu la loi par le ministère de Moïse, le peuple choisi est introduit dans la terre promise par Josué; et cet illustre conquérant est une nouvelle figure du véritable Jésus, qui doit ouvrir à tous les hommes l'entrée d'une meilleure patrie. Les temps s'avancent. Le royaume entre dans la famille de Jessé, et David devient le chef de cette

longue suite de rois qui doivent être les aïeux du Messie.

Ce prophète couronné pénètre dans le secret des conseils du Dieu vivant; il est admis aux entretiens du Père avec son Verbe. Il entend le Père dire à celui qu'il doit envoyer : *Vous êtes mon Fils; c'est aujourd'hui que je vous ai engendré. Demandez, et je vous donnerai les nations pour votre héritage.* (*Psal.* II.) *Asseyez-vous à ma droite.* (*Psal.* CIX.) Il entend celui qui doit être envoyé répondre à son Père : *J'aurai toujours le Seigneur présent devant mes yeux; c'est pour cela que mon cœur est dans la joie et que la chair, dont je me revêtirai, reposera en assurance.* (*Psal.* XV.) *Mes ennemis, il est vrai, perceront mes pieds et mes mains, ils compteront tous mes os* (*Psal.* XXI); *mais vous ne me laisserez point dans le tombeau, et vous ne permettrez point que votre saint éprouve la corruption; vous me ferez connaître le chemin de la vie.* (*Psal.* XV.) David chante sur sa lyre ces ineffables mystères, et, du haut de son trône, donne des leçons aux peuples et aux rois. *Pourquoi les nations s'assemblent-elles en tumulte? Pourquoi les peuples forment-ils de vains projets? Les rois de la terre se sont ligués, les princes ont conjuré contre le Seigneur et contre son Christ; mais c'est en vain qu'ils ont dit : Brisons le joug qu'ils veulent nous imposer. Celui qui habite dans les cieux se rira de leurs desseins. O rois, comprenez ceci; instruisez-vous, vous qui jugez le monde, servez le Seigneur avec crainte, rendez à son Fils les honneurs suprêmes, de peur que sa colère ne s'enflamme et que vous ne périissiez sans ressource.* (*Psal.* II.) *Peuples de la terre, battez des mains; peuples de la terre, chantez des hymnes; le Seigneur a fait connaître le Sauveur qu'il nous destinait, il a manifesté à toutes les nations l'auteur de la justice qu'il leur avait promis. Peuples de la terre, battez des mains; peuples de la terre, chantez des hymnes, chantez les louanges du Seigneur au son de la harpe, chantez-les au son des clairons et des trompettes; faites éclater vos transports à l'avènement du Seigneur qui vient régner sur vous!* (*Psal.* XLVI, XCXVII.)

Salomon (*Cant.*) a connu l'union mystérieuse du nouveau Roi avec son Épouse bien-aimée; il a connu les sentiments dont ils devaient être pénétrés l'un pour l'autre, et les a exprimés dans un admirable cantique. C'était à Isaïe surtout qu'il était réservé de peindre la gloire de l'Épouse et sa fécondité. *Elle sera la mère des peuples, et les rois lui rendront leurs hommages. Levez-vous, épouse chérie, soyez toute brillante de clarté, parce que votre lumière est venue, et que la gloire du Seigneur s'est levée sur vous.* (*Isa.*, LX.) *Le Seigneur a dit : Je vais étendre ma main vers les nations, et j'élèverai mon étendard devant tous les peuples, et ils vous apporteront vos fils entre leurs bras, et vos filles sur leurs épaules. Ils vous adoreront le visage contre terre, et ils baisseront la poussière de vos pieds.* (*Isa.*, XLIX.) Le même prophète a vu l'adorable Emmanuel

sorti du sein d'une vierge. (*Isa.*, VII.) Quels noms il a donné à ce fruit miraculeux ! *Un enfant nous est né, et un fils nous a été donné ; il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix.* (*Isa.*, IX.) Un autre marque le lieu de sa naissance : *Bethléem, vous effacerez la gloire des plus superbes cités. C'est de vous que sortira celui qui doit régner dans Israël, dont la génération est dès l'éternité.* (*Michée*, V.)

Cependant la terre d'Emmanuel est désolée, ses habitants ont mis le comble à leurs crimes, et ils vont loin de leur patrie subir un joug étranger. Mais jusque sur les rives du fleuve de Babylone, où de malheureux bannis dans un morne silence suspendent aux saules leurs tristes instruments, Dieu fait retentir les plus consolants oracles. Il n'y a plus que soixante-dix semaines à attendre, et les prévarications seront abolies, le péché trouvera sa fin, l'iniquité sera expiée, la justice éternelle viendra, les visions, les prophéties seront accomplies, et le Saint des saints recevra l'onction. (*Dan.*, IX.) La terre, qui doit être le théâtre de toutes ces merveilles va se repeupler ; les chaînes de Juda sont rompues ; le second temple s'élève sur les ruines de l'ancien. Hélas ! qu'il lui est peu semblable ! Les vieillards qui ont vu la magnificence de la première maison du Seigneur ne peuvent retenir leurs larmes en lui comparant la pauvreté de celle qu'ils bâtissent. (*i Esdr.*, III.) *Anciens de Juda, essuyez vos pleurs, la gloire de cette dernière maison sera plus grande que celle de la première.* (*Agg.*, II.) *Le Dominateur que vous cherchez, l'Ange de l'alliance si désiré de vous, viendra dans ce temple.* (*Malach.*, III.)

Et ce n'est pas seulement chez la race choisie que la gloire de Jésus brille avant sa naissance, elle éclate aux yeux même de ceux à qui le Seigneur n'avait pas encore dit : Vous êtes mon peuple. Melchisédech n'est point sorti du sang d'Abraham, et il est l'image du Fils de Dieu. Ce roi de la paix et de la justice est plus grand que le Père des fidèles (*Hebr.*, VII) ; il en reçoit la dîme, et bénit celui à qui les promesses ont été faites. Il est revêtu d'un sacerdoce bien supérieur à celui de Lévi. Le sacerdoce de Lév' passera, le sien ne passera pas : *L'Eternel l'a juré, et il ne s'en repentira jamais, son Fils sera prêtre pendant toute l'éternité selon l'ordre de Melchisédech.* (*Psal.* CIX.)

C'est en vain que le fils de Béor est appelé par un prince ennemi pour maudire les camps d'Israël. Comment maudira-t-il celui que le Seigneur n'a point maudit ? Comment détestera-t-il celui que le Seigneur ne déteste point ? (*Num.*, XXIII, XXIV.) Quelles sont consolantes au contraire les paroles qui sortent de sa bouche ! Dieu lui montre de loin le libérateur qu'il doit envoyer à son peuple, et il annonce sa venue. Une étoile sortira de Jacob, et un rejeton s'élèvera d'Israel ; c'est de Jacob que sortira le Dominateur.

Le saint homme Job l'a connu, ce divin

Sauveur, et il a été sa force au milieu des malheurs qui l'avaient accablé. Il se console lui-même en s'écriant : *Je sais que mon Rédempteur est vivant, et que je ressusciterai de la terre au dernier jour, que je verrai mon Dieu dans ma chair, que je le contemplerai de mes propres yeux ; c'est là mon espérance, et elle reposera toujours dans mon cœur.* (*Job*, XIX.)

Vous aussi, fier monarque de Babylone, vous dont Dieu se servit comme d'une verge de fer pour châtier un peuple rebelle, vous avez vu la gloire qu'il destinait à son Fils. Vous vouliez savoir quelles révolutions se passeraient sur le théâtre du monde après celles dont vous aviez été l'instrument, et Dieu vous fit connaître que les trônes sur lesquels s'asseoieraient des mortels seraient renversés les uns sur les autres, comme on voit les flots s'entrechoquer et se briser sur une mer agitée ; et que le trône de son Fils était seul inébranlable. (*Dan.*, II.) Tout s'est accompli à la lettre. Babylone est tombée, Cyrus a été vainqueur, afin que l'ancien peuple fût mis en liberté. La Perse, à son tour, a subi le joug de ce conquérant fameux devant qui la terre est demeurée dans le silence. L'empire d'Alexandrie a été divisé, afin qu'il devînt plus aisément la proie des Romains. Le Seigneur a permis que ceux-ci envahissent presque tout le monde connu, pour faciliter la propagation de son Evangile ; et il a enfin anéanti leur puissance, pour les punir d'avoir persécuté les saints.

Mais ce dernier empire était au plus haut point de sa gloire lorsque le Libérateur promis est descendu du ciel ; et je dois maintenant vous montrer Jésus aussi grand dans les jours de sa chair qu'il l'avait paru avant sa naissance.

SECONDE PARTIE.

Les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité sont devenues sensibles par ses ouvrages (*Rom.*, I) depuis la création du monde, et il n'est plus resté d'excuse à ceux qui refusent de lui rendre l'honneur qui lui appartient. Ainsi, les perfections invisibles de Jésus-Christ, sa grandeur, et la plénitude de la divinité qui habite en lui corporellement (*Coloss.*, II) sont devenues sensibles, lorsqu'il a paru dans le monde, par les miracles innombrables qu'il a opérés ; et la nature, en lui obéissant, a condamné tous ceux qui ne voudraient point le reconnaître. *Les cieux, la terre et les mers instruisent l'homme à révéler leur auteur* (*Psal.* XVIII) ; *tout parle de lui dans l'univers ; le jour le révèle au jour, la nuit l'annonce à la nuit, l'insensé lui seul a pu dire dans son cœur : Il n'y a point de Dieu.* (*Psal.* XIII.) Ainsi, les cieux ont instruit l'homme à révéler Jésus-Christ, en se parant d'un nouvel astre pour conduire des adorateurs à son berceau ; la mer a révélé sa gloire en calmant à sa voix la fureur de ses flots et s'affermissant sous ses pas ; la terre l'a annoncé en tremblant au moment de sa mort et à celui de son réveil ; et

après que les démons, convaincus par ses œuvres, ont confessé qu'il était le Fils de Dieu (*Marc., III*), nous ne savons plus quel nom donner à ceux qui s'opiniâtrent à le blasphémer.

Mais ce n'est pas seulement en déployant toute l'étendue de sa puissance que Jésus-Christ a fait connaître sa grandeur, il ne l'a pas rendue moins sensible par l'excellence de sa doctrine, la perfection de sa morale, la sagesse de sa conduite, la sainteté de sa vie, l'héroïsme de sa mort. Qu'il a bien montré qu'elle lui appartenait cette louange que le saint homme Job donnait à l'Éternel : Nul d'entre ceux qui ont imposé des lois ne lui est semblable : *Nullus ei similis in legislatoribus!* (*Job, XXXV.*) Avant lui, Moïse avait rempli cette fonction d'une manière digne du Dieu dont il était le ministre. Cependant, quand Jésus-Christ paraît, toute la gloire du médiateur de l'ancienne alliance s'évanouit comme on voit la lumière des étoiles s'éteindre, lorsque l'astre du jour s'élance pour commencer sa course.

Moïse ne donne des lois qu'à un seul peuple, Jésus en donne à toutes les nations.

Moïse enseigne aux Israélites l'ineffable nom du Dieu de leurs pères; il leur enseigne que ce Dieu est un, qu'il est pur esprit, qu'il n'a ni corps, ni figure, ni couleur; qu'il a créé le ciel et la terre par sa puissance, qu'il gouverne son ouvrage par sa sagesse, qu'il réunit toutes les perfections. Mais quelque sublimes que soient les idées qu'il donne de ce Dieu suprême, à peine soulève-t-il le voile qui couvrait la divine essence, et laisse-t-il entrevoir le mystère ineffable de la trinité des personnes, dans laquelle elle subsiste.

Jésus apprend clairement aux hommes à adorer le Père, le Fils et l'Esprit-Saint : le Père, principe de tout, sans principe lui-même; le Fils, consubstantiel au Père qui l'engendre de toute éternité; l'Esprit-Saint, parfaitement égal au Père et au Fils, dont il est l'amour; le Père qui a aimé le monde jusqu'à lui donner son Fils; le Fils qui a obéi à son Père jusqu'à prendre la forme d'esclave pour mourir sur la croix; l'Esprit-Saint qui par son opération accomplit les desseins d'une charité infinie et rend une vierge mère du Rédempteur; le Père qui déclare à l'univers que son Fils est l'objet de ses complaisances; le Fils qui ne cherche que la gloire de son Père; l'Esprit-Saint qui rend témoignage à tous les deux en annonçant ce qu'il en a reçu; le Père qui a donné à son Fils le pouvoir de juger; le Fils qui viendra dans la gloire de son Père remplir cette auguste et terrible fonction; l'Esprit-Saint qui, par avance, convaincrà le monde touchant le péché, la justice et le jugement.

Moïse reçoit de Dieu une loi pure qui ramène les hommes dans la voie droite, instruit les âmes simples de la véritable sagesse, remplit le cœur de délices, porte partout la lumière. (*Psal. XVIII.*) Cette loi, Jésus-Christ ne vient point l'abolir, il re-

connait son ouvrage, il l'avoue, mais il le perfectionne. Que je l'admire ce nouveau législateur, lorsque, assis sur la montagne, il enseigne sa divine morale à la multitude qui l'environne! (*Matth., V.*) Mortels, ne vous fatiguez plus à chercher en quoi consiste le vrai bonheur; oubliez les systèmes des philosophes, renoncez à vos préventions. Le vrai bonheur ici-bas consiste dans la pauvreté d'esprit, dans la douceur, dans les larmes, dans la faim et la soif de la justice, dans la pratique de la miséricorde, dans la pureté de cœur, dans l'amour de la paix, dans les persécutions souffertes pour la justice. La voie qui mène à la vie est la voie étroite; efforcez-vous d'y entrer. (*Matth., VII.*) Subissez le joug du Seigneur, chargez-vous de son fardeau (*Matth., XI*), portez votre croix et marchez à la suite de votre maître (*Matth., XVI*), connaissez la grandeur de vos destinées; un Dieu vous adopte, il vous commande de l'appeler votre Père (*Matth., VI*), mais sa perfection doit être le modèle de la vôtre. Imitiez-le surtout dans votre conduite à l'égard de vos ennemis; aimez-les, priez pour eux, faites-leur du bien, comme il fait lever son soleil sur les bons et les méchants. (*Matth., V.*) Voulez-vous que vos œuvres soient vraiment grandes, ne les faites point pour être vues des hommes; que votre main gauche ignore le bien dont votre main droite sera l'instrument. Votre Père, qui voit ce qui se passe dans le secret, en sera le témoin, et il saura vous en récompenser. (*Matth., VI.*) N'ayez point d'inquiétude sur la nourriture ni sur le vêtement, votre Père sait que vous en avez besoin. Les oiseaux du ciel et les lis des champs vous instruisent assez de sa providence. Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, tout le reste vous sera donné par surcroît; ne vous amassez pas de trésors sur la terre où la rouille et les vers les consomment, et où les voleurs les déterrrent et les dérobent, amassez-vous des trésors dans le ciel, où il n'y a ni vers ni rouille qui les consomment, ni voleurs qui les déterrrent et les dérobent; c'est là que votre cœur doit être invariablement fixé. (*Ibid.*)

Moïse prescrit une multitude de sacrifices, mais les prêtres mortels qu'il consacre ne feront couler que le sang des animaux et n'offriront leurs victimes qu'en un seul lieu et pour un temps.

Jésus-Christ est revêtu d'un sacerdoce éternel et s'offrira lui-même en tous lieux par les mains de ses ministres, jusqu'à la consommation des siècles.

Moïse établit un grand nombre de pratiques religieuses et d'ablutions, mais ces cérémonies ne sont que des éléments faibles et pauvres qui ne procurent qu'une pureté extérieure et charnelle (*Gal., IV.*)

Que les rites institués par Jésus-Christ sont bien plus efficaces! ils appliquent à ses serviteurs, en diverses manières, selon leurs différents besoins, les mérites de son sang; et ce sang répandu par l'Esprit-Saint purifie leur conscience des œuvres mortes,

pour leur faire rendre un véritable culte au Dieu vivant. (*Hebr., IX.*)

Moïse se dévoue pour son peuple, et demande à Dieu s'il ne veut point pardonner à ce peuple rebelle, de l'effacer lui-même du livre qu'il a écrit. (*Exod., XXXII.*)

Jésus-Christ s'immole réellement pour le salut de l'univers, et, prêt à expirer au milieu des plus cruels supplices, il sollicite la grâce de ceux qui lui donnent la mort.

Moïse n'est qu'un homme ; il éprouve les faiblesses de l'humanité (*Num., XXII*) : sa foi chancelle ; sa confiance au Seigneur l'abandonne un moment ; il mérite d'être puni. La persévérance immuable de Jésus-Christ fournit une nouvelle preuve de sa divinité. Depuis son berceau jusqu'à sa croix, sans cesse il glorifie son Père ; il achève l'œuvre qu'il lui avait donnée à faire ; et, pour prix d'une obéissance si constante, il demande, sans pouvoir être refusé, la gloire dont il jouissait avant que le monde sortît du néant. (*Joan., XVIII.*)

Moïse ne peut introduire son peuple dans la terre promise à ses pères : l'entrée lui en est interdite à lui-même ; il lui est seulement permis de la voir et de la saluer de loin. (*Deut., XXXIV.*) Jésus-Christ entrera le premier dans la véritable terre des vivants : il y introduira avec lui les âmes des saints patriarches qui avaient si longtemps attendu sa venue ; il y introduira tous ses élus jusqu'à la fin des temps.

Et voilà le Maître que vous avez quitté, malheureuses victimes de la séduction ; vous, pour qui l'Evangile est devenu un scandale, qui affectez de ne plus rien croire de ce qu'il enseigne, et de ne plus rien pratiquer de ce qu'il prescrit : voilà le Maître que vous avez quitté ! et quels docteurs lui préférez-vous ? Où sont les miracles de ces nouveaux instituteurs du genre humain ? où sont leurs vertus ? et quelle est leur doctrine ? Lorsque le Seigneur reprochait aux juifs leur idolâtrie, il leur disait : *Passez aux îles de Céthim, et voyez ce qui s'y fait : employez en Cédar, et considérez bien ce qui s'y passe ; voyez s'ils ont changé leurs dieux, qui certainement ne sont point des dieux ; et cependant mon peuple a changé sa gloire en une idole.* (*Jerem., II.*) Ministre de ce Dieu, j'emprunterai ses paroles pour vous reprocher un semblable forfait. O hommes, car je ne puis plus vous appeler chrétiens, vous rougissez de ce nom, et vous en êtes indignes ; ô hommes, considérez bien ce qui se passe sur la face de la terre, et voyez s'il y arrive quelque chose de semblable à ce que vous avez fait. Des peuples nombreux pratiquent encore des superstitions que leurs pères leur ont transmises, et fléchissent le genou devant les idoles qu'ils ont adorées : le Musulman séduit observe encore cette loi bizarre, imaginée par un imposteur qui établit sa prétendue religion par la terreur des armes et l'attrait de la volupté ; le juif aveugle s'obstine à écouter les fausses interprétations de ses livres sacrés que lui donnent des ministres trom-

peurs : nos voisins s'opiniâtrent à admettre ces dogmes monstrueux qu'inventèrent les auteurs du schisme et les chefs de l'hérésie. Voyez donc s'ils ont changé de maîtres ; et cependant ces maîtres ne sont point les docteurs de la justice : et vous, nés dans le sein de l'Eglise catholique, baptisés du baptême de Jésus-Christ ; vous qui dès l'enfance aviez appris à le reconnaître pour votre Dieu, à invoquer son saint nom, vous l'avez abandonné. Et à qui vous livrez-vous ? A des hommes sans principes, qui osent tout pour s'efforcer de détruire, qui ne peuvent plus rien lorsqu'il s'agit d'édifier ; à des hommes remplis d'eux-mêmes, qui n'ont d'autre but que de se procurer une odieuse immortalité, en obscurcissant par mille sophismes ce qu'il y a de plus certain, et jetant du ridicule sur les objets les plus sacrés ; à des hommes enfin (ils nous ont forcés de le dire) perfides et cruels, qui n'épargnent point l'âge le plus tendre ; qui, par un nouveau genre de persécution, introduisent des serpents dans les familles pour dévorer les enfants, et tâchent de faire confier à leurs émissaires l'emploi si important de l'éducation, afin d'étouffer dans le cœur des malheureux élèves le germe des vertus, et de fermer à jamais leurs yeux à la lumière de la vérité. Je continuerai d'employer les paroles de mon Dieu pour vous reprocher votre crime. *O cieus, frémissez d'étonnement ; pleurez, portes du ciel, et soyez inconsolables...., car mon peuple a fait deux maux. Ils m'ont abandonné, moi qui suis une source d'eau vive, et ils se sont creusés des citernes entr'ouvertes qui ne peuvent retenir l'eau.* (*Jerem., II.*) Oui, vos nouveaux docteurs peuvent à aussi juste titre que les idoles être comparés à des citernes entr'ouvertes. En vain le voyageur y court pour étancher la soif qui le brûle ; elles ne lui fournissent point l'eau qu'elles n'ont pu retenir. Aussi inutilement vous adressez-vous aux faux sages de nos jours, pour qu'ils vous éclairent et vous consolent. Quelle lumière pourraient-ils vous donner ? ils aiment les ténèbres, parce que leurs œuvres sont mauvaises. Quelles consolations pouvez-vous en attendre ? ils ne nourrissent dans leur cœur d'autre espoir que celui du néant. Cessez donc de courir après des choses vaines, qui ne vous serviront point, parce qu'elles sont vaines. (*I Reg., XII.*) Revenez à celui qui est la voie, la vérité et la vie. (*Joan., XIV.*) Malgré l'apostasie dont vous vous êtes rendus coupables, il vous promet, pour prix de votre retour, de vous faire partager après votre mort la grandeur à laquelle il est parvenu lui-même après la sienne.

TROISIÈME PARTIE.

Je ne puis vous donner une plus haute idée de la grandeur de Jésus après sa mort, qu'en vous rappelant ces magnifiques paroles du Maître des gentils : *Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les*

enfers. (*Philipp., II.*) Et Dieu ne différera pas longtemps à couronner son Christ : à peine trois jours s'étaient écoulés, qu'on vit sa gloire comme la gloire du Fils unique du Père. (*Joan., I.*) Elle éclata d'abord à son sépulcre. Qu'il parut différent de ceux des mortels ! Les tombeaux des plus grands monarques ne font qu'étaler les tristes preuves de leur néant ; le sépulcre de Jésus-Christ fournit la démonstration la plus complète de sa divinité. On entasse, sur les tombeaux des rois les marques inutiles d'une majesté qui s'est évanouie, des sceptres tombés de leurs mains, des couronnes qu'ils n'ont pu fixer sur leur tête. Je vois autour du sépulcre de Jésus-Christ les monuments glorieux de sa victoire, les sceaux brisés, la pierre renversée, les gardes étendus comme morts. Ouvrez les tombeaux des dieux de la terre, qu'y trouverez-vous, que des ossements arides, qu'une vile cendre, restes déplorables dont les vers mêmes ont dédaigné de se repaître ? La corruption n'a pu pénétrer dans le sépulcre de Jésus-Christ. J'y aperçois les linceuls qui avaient servi à ensevelir son corps sacré, mais j'y vois aussi les anges, et je les entends dire : *Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? le Seigneur n'est plus ici, il est ressuscité.* (*Luc., XXIV.*)

Bientôt ils ouvrent les portes éternelles pour conduire le Roi des rois au trône qui l'attend à la droite de la Majesté. C'est du haut de ce trône qu'il doit présider à la propagation de son empire. Il envoie son Esprit animer ses premiers coopérateurs. Il arrête lui-même un ennemi furieux, terrasse Paul, et en le domptant subjugué l'univers. Les soldats de Jésus ne savent que prier, prêcher, souffrir ; et c'est avec ces armes qu'ils soumettront les grands et les petits, les riches et les pauvres, les savants et les ignorants, les princes et les sujets. Déjà la Synagogue est alarmée, elle défend sous les peines les plus graves de parler au nom de Jésus, elle fait lapider Etienne, elle persécute l'Eglise naissante ; mais on lui répond qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et qu'on ne peut s'empêcher de dire ce qu'on a vu et entendu. Dans Jérusalem et sous ses yeux huit mille hommes fléchissent le genou devant la croix, et la parole de Dieu est reçue jusque dans la Samarie. Le zèle des apôtres a bientôt franchi les bornes étroites de l'héritage des enfants de Jacob ; Rome tremble pour les dieux de l'empire ; les oracles sont muets, et les prêtres gémissent, parce que les autels manquent de victimes ; les maîtres du Capitole lancent leur foudre contre les disciples de l'Homme-Dieu ; des édits sanguinaires arment contre eux le monde entier ; mais la patience triomphe de la fureur ; le sang des martyrs est la semence des chrétiens ; ils se multiplient au milieu des supplices : les tyrans sont forcés de briser le glaive dont ils ont inutilement frappé. Les temples des idoles n'ont plus de défenseurs ; la terre est couverte de leurs ruines, et Jésus crucifié devient le Dieu des césars.

Seigneur, que vous me paraissiez grand quand je vois votre trône environné de cette multitude innombrable de héros qui ont répandu leur sang par le sacrifice et l'offrande de leur foi. (*Philipp., II.*) Durant trois siècles de cruels persécuteurs ont fait la guerre à vos saints ; ils ont dit : Opprimons-les, faisons disparaître avec eux les solennités du Dieu qu'ils adorent. Durant trois siècles, vous avez trouvé dans toutes les contrées de la terre des serviteurs fidèles qui ont livré leurs corps aux tourments, plutôt que de servir d'autre Dieu que vous. C'est pour vous qu'ils ont combattu, c'est pour vous qu'ils ont triomphé. Vous étiez le principe de leur force comme l'auteur et le consommateur de leur foi, et le courage qui les rendit invincibles était un don de celui qui leur préparait la couronne. L'univers étonné a reconnu dans cette constance si durable, si universelle, si incompréhensible, une nouvelle preuve de la divinité de la religion pour laquelle ils mouraient ; et vous avez confondu tous vos ennemis en vous servant, pour établir et étendre votre royaume, des moyens que leur haine avait jugés les plus propres à l'anéantir. Vous les confondrez de même jusqu'à la fin des temps, en ne cessant d'accomplir la promesse que vous avez faite à votre Eglise de ne laisser jamais les portes de l'enfer prévaloir contre elle.

Après avoir fait couler sans succès tant de sang innocent, la puissance des ténèbres crut mieux réussir en répandant avec plus de profusion le poison de l'erreur. Aux persécutions succèdent les grandes hérésies, et le combat devient plus dangereux, car la ruse se joint à la violence. Les ennemis de Dieu prennent les dehors imposants du zèle pour sa gloire, et semblent invoquer le nom qu'ils blasphèment. Mais en vain ces monstres odieux se succèdent pour attaquer l'Eglise de Jésus-Christ ; son Epoux saura la défendre, et dans tous les siècles il sera vrai de dire : Le lion de la tribu de Juda a vaincu : *Vicit leo de tribu Juda.* (*Apoc., V.*)

Il a vaincu celui qui osa entreprendre de le dégrader en le rabaisant au rang des simples créatures ; malgré tous les efforts d'Arius et de ses sectateurs, la foi de la consubstantialité demeure inébranlable : *Vicit leo de tribu Juda.*

Il a vaincu celui qui, multipliant en lui les personnes, voulait ôter à son humanité sainte la prérogative inestimable de ne faire qu'un tout avec sa divinité ; le nom de Nestorius est abhorré, et tous les vrais fidèles ne reconnaissent en Jésus-Christ que la personne du Verbe : *Vicit leo de tribu Juda.*

Il a vaincu celui qui, niant la distinction des natures, substituait au dogme saint d'une union adorable l'idée monstrueuse d'un mélange impossible ; Eutychès a été frappé de l'anathème, et l'Eglise enseigne toujours qu'en son Epoux la nature humaine n'est point changée, et la nature divine n'est point confondue : *Vicit leo de tribu Juda.*

Il a vaincu cet homme superbe qui, attri-

buant à une volonté blessée des forces chimiques, méconnaissait la nécessité des secours surnaturels que l'Homme-Dieu nous a mérités par son sang; Pélagé a été condamné, et nous confessons tous aux pieds du Rédempteur que sans lui nous ne pouvons rien dans l'ordre du salut : *Vicit leo de tribu Juda.*

Il a vaincu tous ceux qui, donnant dans l'écueil opposé, n'ont pas rougi de dire que, depuis la prévarication du premier père, il n'est plus de liberté dans l'homme, et que nous vivons sous l'empire d'une fatale nécessité, qui nous détermine au bien ou au mal, sans qu'il soit en notre pouvoir de nous soustraire à son invincible impression. Ce système abominable, qui représente Dieu comme injuste et cruel, a eu beau se reproduire sous différentes formes, jamais il n'a pu éviter la foudre, et pour être catholique, il faudra toujours reconnaître que le péché, en affaiblissant notre liberté, ne l'a point anéantie, et que la grâce, en venant à son secours, ne la rend point captive : *Vicit leo de tribu Juda.*

Il a vaincu ces audacieux novateurs qui, dans les derniers temps, l'ont accusé d'infidélité dans ses promesses, et ont dit que son Eglise n'était plus; qui ont taxé d'idolâtrie l'hommage qu'on lui rend dans son sanctuaire, et entrepris de fermer les sources de la grâce qu'il avait ouvertes; qui, sans caractère et sans mission, ont osé élever autel contre autel, et introduire un culte inconnu à tous les âges; qui, pour dépouiller de ses droits l'autorité légitime, ont paru d'abord rendre tous les hommes arbitres de leur foi, et ont voulu ensuite exiger pour leurs décisions une obéissance qu'ils refusaient à celles des vrais pasteurs; qui enfin n'ont pas eu honte de se donner pour les réformateurs de l'univers, pendant qu'ils n'étaient que de faux interprètes de l'Evangile : *Vicit leo de tribu Juda.*

Oui, Seigneur, vous les avez vaincus; leurs projets criminels ont échoué; cette cité sainte qu'ils voulaient détruire demeure toujours fondée sur le sommet des montagnes. Et c'est ainsi que vous serez victorieux pendant tous les siècles, jusqu'à ce qu'il vous plaise de célébrer votre dernier triomphe.

Que ce triomphe sera solennel! que les préparatifs en seront formidables! que l'appareil en sera terrible! Mais, Seigneur, pourquoi faut-il que vous ayez chargé de faibles mortels du soin d'annoncer une vérité si effrayante? Comment pourrais-je parler d'un jugement où je dois être cité moi-même? Comment ferais-je gronder votre tonnerre pendant que ma tête peut en être frappée? Cependant, si je garde le silence, je deviens prévaricateur. J'obéirai donc; je tâcherai que la frayeur dont je suis justement saisi n'ôte rien de la force avec laquelle je dois exercer le ministère que vous m'avez confié; mais, pendant que ma bouche annoncera le jour de vos vengeances, mon cœur vous conjurera de m'épargner, et de ne pas

permettre que je devienne l'objet de votre colère.

Il y aura des prodiges dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles; le soleil s'obscurcira, et la lune ne donnera plus sa lumière; les étoiles tomberont du ciel, et les vertus célestes seront ébranlées; les peuples seront dans la consternation par le trouble que causera le bruit de la mer et de ses flots; les hommes sécheront de frayeur dans l'attente de ce qui doit arriver à l'univers; car les cieux passeront avec le bruit d'une effroyable tempête, les éléments embrasés se dissoudront, et la terre sera consumée par le feu. Les anges feront entendre le son éclatant de la trompette, et en un clin d'œil les morts ressusciteront. Le signe du Fils de l'homme paraîtra dans le ciel, et on le verra lui-même venir sur les nues avec une grande puissance et une grande majesté. Il s'assiéra sur le trône de sa gloire, et toutes les nations étant assemblées devant lui, il séparera les uns d'avec les autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs; il placera les brebis à sa droite, les boucs à sa gauche, et prononcera l'arrêt qui doit fixer, d'une manière irrévocable, le sort de tous les hommes. (*Matth.*, XXIV, XXV; *Luc.*, XXI; *I Cor.*, XV; *II Petr.*, III.)

Alors s'accomplira parfaitement cette parole du prophète : Le Seigneur seul paraîtra grand en ce jour-là : *Elevabitur Dominus solus in die illa.* (*Isa.*, II.) Car, Seigneur, dans les jours de votre vie mortelle, d'autres que vous parurent grands, et vous fûtes anéanti. Un étranger était assis sur le trône de David, et vous naissiez dans une étable. Ce prince barbare vous proscrivait, et vous preniez la fuite pour vous soustraire à ses fureurs. De faux docteurs substituaient aux commandements de Dieu des traditions humaines (*Marc.*, VII), et ils étaient respectés; vous aviez les paroles de la vie éternelle, et on vous méprisait. Des pontifes sacrilèges, qui vous immolaient à leur haine, furent applaudis comme les zéloteurs de la loi et les sauveurs de la patrie; vous, qui ne cherchiez que la gloire de votre Père et le salut des hommes, vous fûtes confondu avec les scélérats et mis à mort comme un séducteur. Mais, au dernier jour, vous jugerez la politique soupçonneuse d'Hérode, le zèle hypocrite des pharisiens, la cruelle jalousie des pontifes, les clameurs séditieuses et les blasphèmes du peuple. Qu'ils seront petits ceux qui ont osé vous persécuter, vous calomnier, vous condamner! qu'ils seront petits, lorsque les passions honteuses qui les firent agir seront dévoilées à la vue de tout l'univers, lorsque toutes les nations s'élèveront contre eux, et qu'ils seront enfin forcés d'adorer cette grandeur qu'ils ont méconnue! *Elevabitur Dominus solus in die illa.*

Depuis même que vous êtes entré dans votre royaume, on a vu de coupables mortels chercher à paraître grands, en s'efforçant de détruire votre ouvrage, en corrompant la pureté de votre doctrine, en déli-

rant le sein de votre Eglise. Vous avez mis, il est vrai, des bornes à leur fureur qu'elle n'a jamais pu franchir; cependant ils ont eu des succès qui les ont enorgueillis; ils ont envahi de vastes provinces. Des peuples nombreux ont regardé un imposteur comme un grand prophète, et l'ont mis au-dessus de vous; et parmi ceux qui ont été régénérés dans votre sang, combien en est-il qui ajoutent au nom de chrétiens d'autre surnom que celui de catholiques! Mais, au dernier jour, ces prétendus réformateurs n'auront plus d'empire; toute leur puissance sera évanouie. Elle sera déchirée, cette peau de brebis dont ils se seront revêtus pour faire illusion; ils paraîtront tels qu'ils étaient, des loups ravissants. Les dogmes impies qu'ils auront enseignés seront l'objet du mépris général. Qu'on regrettera de les avoir crus! qu'ils regretteront eux-mêmes d'avoir voulu donner des lois, lorsque le souverain Juge fera connaître qu'à lui seul appartenait le droit de commander, qu'il n'y a plus de temps, et que toute usurpation qui n'aura pas été expiée sera éternellement punie! *Elevabitur Dominus solus in die illa*. Nous voyons encore, dans notre siècle, porter à votre gloire de nouvelles atteintes. Des écrivains scandaleux croient être quelque chose de grand, parce qu'ils ont l'audace de vous blasphémer. On augmente leur délire en admirant leurs ouvrages, en leur applaudissant, en les préconisant. Vos serviteurs sont méprisés, vos ennemis triomphent. Mais elles seront flétries au dernier jour, ces couronnes qui auront été la récompense de l'impiété; et, si avant la mort on ne les a sincèrement détestées, si on n'a répandu sur elles des larmes amères, si on n'a rétracté les erreurs qui les méritèrent, si on n'a déploré l'aveuglement qui les fit décerner, malheur aux têtes chargées de ces lauriers sacrilèges! malheur aux mains qui les y auront attachés! *Elevabitur Dominus solus in die illa*.

Après avoir fait la manifestation des consciences, et démontré par là l'équité des arrêts qu'il va prononcer, le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : *Venez, vous qui êtes bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde*. (Matth., XXV.) Il dira ensuite à ceux qui seront à sa gauche : *Retirez-vous de moi, maudits, allez dans le feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges*. (Ibid.) Cette double sentence sera exécutée sur l'heure : les méchants iront dans les supplices, et les justes dans la vie.

Nous n'avons pas été les témoins de ces grands événements qui constatent la divinité de notre sainte religion; mais nous serons présents et aurons part à cette dernière scène, qui doit tout consommer. Nous n'avons pas vu le premier avènement de Jésus-Christ, mais nous verrons le second. Nous n'avons point vu ce Dieu sauveur anéanti dans son berceau, persécuté durant son ministère, expirant sur la croix; nous ne l'avons point vu sortant glorieux

de son tombeau, s'élevant dans le ciel par sa propre vertu; mais nous le verrons descendre de ce ciel comme il y est monté; nous serons aussi véritablement présents devant le trône de sa justice que nous le sommes maintenant devant le tabernacle de son amour; nous entendrons notre arrêt sortir de sa bouche, comme vous venez d'entendre ce même arrêt rapporté par son indigne ministre; nous serons placés à la droite ou à la gauche; nous serons appelés bénis ou maudits; nous serons renvoyés dans le feu, ou reçus dans la sainte cité. (Jean., XVII.)

Péroraison

Cette effrayante scène terminera le temps : ce qui la suivra sera éternel. Les ennemis de l'Homme-Dieu étant réduits à servir d'escabeau à ses pieds (*Psal. CIX*), on verra commencer ce règne de paix durant lequel les membres vivants, réunis à leur chef, recueilleront sans cesse les fruits de leurs travaux. Il leur sera donné de contempler à jamais la grandeur ineffable de celui qui les aura sauvés : *Speculatores facti illius magnitudinis*. (II Petr., I.) Ils verront les nombreux diadèmes dont sa tête est chargée; ils liront sur son vêtement cette magnifique inscription : Le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs : *Speculatores facti illius magnitudinis*. (Apoc., XIX.) Ils verront cette cour innombrable qu'il a formée pour sa gloire, ces millions d'anges qui se tiennent en sa présence, s'occupent de l'adorer, s'empressent de le servir : *Speculatores facti illius magnitudinis*. (Apoc., VII.) Rangés eux-mêmes autour du trône, tenant en main des palmes incorruptibles, le front ceint de la couronne de justice, ils serviront d'ornement au triomphe de celui qui leur aura déonné la victoire, et feront retentir la céleste cité de ce beau cantique d'actions de grâces : *Alleluia!* parce que le Seigneur notre Dieu, le Tout-Puissant, est entré dans son règne; il nous a fait rois, et nous régnerons; réjouissons-nous, tressaillons d'allégresse et rendons-lui gloire : *Alleluia! quoniam regnavit Dominus Deus noster omnipotens..... fecit nos regnum..... et regnabimus..... gaudeamus et exsulemus, et demus gloriam ei*. (Apoc., I, V, VII, XIX.)

C'est ainsi que tous les âges qui se sont écoulés déjà nous offrent des monuments immortels de la grandeur de Jésus; que, durant tous les siècles qui s'écouleront après nous, il ne cessera d'élever de nouveaux trophées à sa gloire, et que, lorsqu'il commandera au temps de finir, il rendra encore plus sensible à toutes ses créatures sa puissance souveraine et sa divine majesté.

Dès que l'homme se fut rendu coupable, Jésus-Christ lui fut montré comme son libérateur, et, jusqu'à ce que qu'il plût à ce Dieu sauveur d'abaisser les cieux pour descendre sur la terre, le seul moyen d'obtenir le salut fut d'espérer en ses mérites futurs; le comble de l'honneur fut d'être choisi pour par-

lèr de lui, pour le représenter. Venez donc, premier Adam qui aviez enveloppé tous vos enfants dans votre malheur; venez, saints patriarches qui reçûtes les serments du Dieu de toute consolation; justes qui soupirâtes après le Rédempteur promis, prophètes qui annonçâtes sa venue; législateurs, pontifes, juges, monarques, conquérants qui en fûtes les figures: venez, rendez-lui de nouveau témoignage; dites à un siècle incrédule: Le Seigneur est grand: *Magnus est Dominus*.

Quand il daigna converser parmi les hommes, il réunit dans sa personne tous les traits sous lesquels il s'était représenté dans les oracles qu'il avait rendus; il imprima à sa naissance, à sa vie, à sa mort, le caractère auguste de la divinité.

Venez donc, mages qui accourûtes des extrémités de la terre pour l'adorer dans son berceau, saint Précurseur qui vous crûtes indigne de dénouer les cordons de ses souliers, peuple qu'il nourrit dans le désert, malades qu'il guérit, tristes victimes du démon qu'il délivra de l'esclavage, morts qu'il rendit à la vie, heureux pénitents à qui il assura la possession du royaume, lorsqu'il allait expirer sur la croix; venez, rendez-lui de nouveau témoignage; dites à un siècle incrédule: Le Seigneur est grand: *Magnus est Dominus*.

Depuis qu'il s'est assis à la droite du Père, il a établi son empire sans le secours des puissances humaines, et malgré leurs efforts; il conserve toujours son Eglise contre toutes les attaques de ses ennemis. Venez donc, apôtres qui prêchâtes Jésus crucifié depuis l'aurore jusqu'au couchant, martyrs qui souffrîtes avec constance et avec joie une mort honorable, pour les lois saintes que vous aviez reçues de lui. (II Mach., VI.)

Confesseurs qui ne craignîtes point de vous déclarer ses disciples en présence des tyrans; fidèles gardiens du dépôt, illustres pontifes qui, par la sagesse infailible de vos décrets, avez confondu l'erreur, et maintenu la pureté de la doctrine, rendez-lui de nouveau témoignage; dites à un siècle incrédule: Le Seigneur est grand: *Magnus est Dominus*.

Parmi les victoires qu'il doit encore remporter, il en est une surtout qui fera l'étonnement de l'univers. Il sera adoré par les enfants de ceux qui le condamnèrent à mort. Premier objet de la tendresse de notre Dieu, Israël, vous n'êtes pas abandonné pour toujours. Les dons du Seigneur sont sans repentir; il reviendra à vous, vous retourneriez à lui; il déchirera ce voile qui couvre votre cœur; vous confesserez le Juste que vos pères ont renoncé; vous lui rendrez vous-même témoignage; vous direz à un siècle incrédule: Le Seigneur est grand: *Magnus est Dominus*.

C'est dans l'éternité surtout que sa grandeur sera à son comble. Alors tout lui sera soumis, et les malheureux objets de sa colère, dans le lieu des supplices, comme les

élus dans le sein de la félicité, reconnaîtront que le Seigneur est grand: *Magnus est Dominus*.

Quel partage voulons-nous avoir? Aujourd'hui notre sort est entre nos mains: le Seigneur nous propose d'un côté la malédiction, les maux et la mort; de l'autre, la bénédiction, les biens et la vie. Ah! n'hésitons pas, choisissons la vie; servons le plus grand des maîtres, et méritons, par notre fidélité, d'être un jour où il est. Roi immortel des siècles, faites-nous trouver grâce devant vous, et conduisez-nous tous à ce terme fortuné où nous puissions contempler la gloire que votre Père vous a donnée, célébrer à jamais vos grandeurs, et chanter vos miséricordes. Amen

SERMON III

SUR LA CRAINTE ET L'ESPERANCE.

Qui timetis Dominum, sperate in illum. (Eccli., II.)
Vous qui craignez le Seigneur, espérez en lui

Dieu nous ordonne de le craindre, pour nous faire éviter les rigueurs de sa justice; il nous ordonne d'espérer en lui, afin de nous prodiguer les trésors de sa miséricorde. Mais l'ennemi du salut, qui travaille sans cesse à changer en poison les remèdes que la divine bonté nous prépare, ne réussit que trop souvent à faire de ces commandements si salutaires les instruments de notre perte. Voit-il un esprit pusillanime qui se repaît d'inquiétudes, qui se laisse aisément dominer et abattre par la crainte, il lui grossit tous les motifs de terreur, lui dérobe les moindres lueurs d'espérance, lui peint Dieu sous l'image la plus affreuse, comme un maître inexorable, comme un juge inflexible, qui ne tient en ses mains que le tonnerre, et dont la bouche ne sait prononcer que des arrêts foudroyants; par là il l'énervé, le déconcerte, le décourage, l'accable, le fait renoncer à la recherche d'un bonheur qu'il lui paraît impossible d'obtenir, et souffrir par avance toutes les horreurs de la réprobation. Rencontre-t-il un cœur téméraire, incapable de s'armer, ardent pour le plaisir, tout occupé des biens de la vie présente, indifférent pour ceux de la vie future, qui s'ehardit lui-même dans ses prévarications par l'attente d'un pardon toujours facile; il l'entretient dans cette trompeuse sécurité, lui exagère tous les motifs d'espérance, éloigne de lui tout sentiment de crainte, et l'endort si profondément sur les bords du précipice, qu'il ne se réveille qu'en y tombant. Excès de crainte, abus de l'espérance, causes malheureusement trop communes de la condamnation des hommes! Je me propose de vous prémunir contre ce double péril, en essayant de vous apprendre à observer les deux préceptes de la crainte et de l'espérance chrétiennes dans l'ordre que Dieu lui-même a établi, et selon la mesure qu'il a prescrite. Tant qu'on n'est point parvenu à l'heureux état dont parle le disciple bien-aimé, lorsqu'il dit: *La charité parfaite met la crainte*

dehors (I *Joan.*, IV), car la crainte est accompagnée de peine; la grande règle est de réunir dans la pratique la crainte et l'espérance, et de les tempérer, pour ainsi dire, l'une par l'autre. Ces deux vertus sont comme deux compagnes fidèles dont nous avons également besoin pour arriver à cette perfection de l'amour. L'une nous soutient et nous fortifie, de peur que nous ne tombions en défaillance dans le chemin, l'autre nous arrête et redresse nos pas quand nous sommes sur le point de nous égarer; celle-là est l'appui de notre faiblesse, celle-ci met un frein à notre témérité: qui ne sait qu'espérer, risque de devenir présomptueux; qui ne sait que craindre est menacé du découragement et du désespoir. Nous devons donc, pour éviter ces deux écueils, espérer au Seigneur, mais sans perdre entièrement de vue la crainte de sa justice; et le craindre en nourrissant toujours dans nos cœurs l'espérance en ses miséricordes.

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'il est grand, l'objet de notre espérance! qu'il est capable d'enflammer nos désirs! Un royaume éternel, une couronne incorruptible, un fleuve de paix, un torrent de volupté, une soif des délices les plus pures, toujours satisfaite et jamais éteinte; la vue de Dieu sans voile, sans nuage, face à face et tel qu'il est; la ressemblance avec Dieu, le changement ineffable qui doit s'opérer dans ce corps de boue pour le rendre conforme au corps glorieux de Jésus ressuscité: telle est l'idée que l'Esprit-Saint nous donne des biens que nous devons attendre. Et qu'ils sont solides, les motifs sur lesquels nous pouvons fonder un espoir si flatteur! Le Tout-Puissant a juré par lui-même, il n'est pas un homme pour dire, et ne pas faire. Il nous a donné son Fils comme le gage de son amour; le sang de ce Fils adorable est devenu le prix de notre rachat. De combien de captifs ce Dieu Sauveur n'a-t-il pas déjà procuré la liberté et assuré le triomphe! quelle innombrable multitude je vois déjà rassemblée dans la céleste Jérusalem! Je n'y vois pas seulement des martyrs et des vierges, j'y vois aussi d'heureux pénitents. Il est donc des ressources après le naufrage, il est des lauriers qu'on obtient par ses larmes, et la robe nuptiale qu'on a souillée par le crime, quand on la lavé dans le sang de l'Agneau, reprend sa première blancheur.

Je sais que la vue des biens qui nous sont destinés fait naître dans des âmes choisies les sentiments les plus nobles; elles brûlent d'amour pour le Dieu rémunérateur, elles soupirent sans cesse après leur véritable patrie; ce n'est qu'en gémissant qu'elles supportent la longueur de leur pèlerinage; elles désirent d'être dégagées des liens de leurs corps, pour aller s'unir au Bien-Aimé: pour elles la mort serait un gain: elles ne vivent plus, c'est Jésus-Christ qui vit en elles. A Dieu ne plaise que je vienne dire à ces serviteurs fidèles de modérer l'espérance de

la récompense par la crainte du châtiement! Non, non, je ne chercherai point à reproduire dans leur cœur un sentiment toujours pénible que la charité parfaite en a banni. (I *Joan.*, IV.) J'applaudirai plutôt à leur bonheur, je l'admirerai, je les en féliciterai: ou si, pour remplir notre ministère dans toute son étendue, nous devons donner des instructions à ceux mêmes dont les exemples nous confondent (*Osee*, XI), je leur dirai: *Votre Bien-Aimé vous attire par les liens de la charité, courez à l'odeur de ses parfums.* (*Cant.*, I.) Goûtez combien il est doux d'aimer et d'éprouver les saintes langues, les saints ravissements de l'amour. Que votre charité ne connaisse point de bornes; élevez-vous au-dessus de vous-mêmes dans les transports de la ferveur que votre Dieu vous inspire. Elancez-vous vers le lieu qu'il remplit de sa gloire, chantez le cantique d'amour, et mêlez déjà vos voix à ces divins concerts dont les justes qui vous attendent font retentir les cieux.

Mais il n'est pas donné à tous de comprendre cette parole. (*Matth.*, XIX.) L'espérance des biens que nous devons attendre n'allume pas dans tous les cœurs de si beaux feux. Hélas! il est des chrétiens qui espèrent la récompense, et qui ne cessent d'outrager le Dieu qui la promet; il est des chrétiens qui espèrent la récompense, et qui ne persévèrent point dans le service du Dieu qui la promet; il est des chrétiens qui espèrent la récompense, et qui n'ont qu'un amour faible et languissant pour le Dieu qui la promet: et c'est à ces chrétiens obstinés dans le mal, c'est à ces chrétiens inconstants dans le bien, c'est à ces chrétiens tièdes et lâches, que je viens dire, d'après le maître des gentils: *Opérez votre salut avec crainte et tremblement.* (*Philip.*, II.) Je ne leur dis point: N'espérez plus; mais je leur dis: Tempérez par une frayeur salutaire cette espérance dont vous croyez être animés.

Nous sommes donc obligés de l'avouer: il se rencontre dans le sein de l'Eglise des hommes qui avalent l'iniquité comme l'eau, des chrétiens malheureusement trop semblables à ces juifs dont Dieu lui-même faisait un si affreux portrait, lorsqu'il disait par la bouche de ses prophètes: *Princes de Sodome, prêtez l'oreille; peuple de Gomorrhe, écoutez: vos mains sont pleines de sang* (*Isa.*, I); *vous avez souillé vos tables, et elles regorgent des marques honteuses de vos excès.* (*Isa.*, XXVIII.) *O ville où on vit autrefois habiter la justice, Jérusalem, comment êtes-vous devenue semblable à une femme prostituée? Vos princes sont des infidèles: ils ont brisé mon joug, ils ont rompu mes liens, ils sont complices des voleurs* (*Isa.*, I); *tous aiment les présents, ils ne cherchent que le gain et l'intérêt; ils ne font point justice au pupille* (*Jerem.*, V); la cause de la veuve n'a point d'accès auprès d'eux. *Esclaves d'une passion brutale, vos enfants ne respectent point la femme de leur prochain.* (*Ibid.*) *Depuis le plus petit jusqu'au plus grand, tous s'étudient à satisfaire leur avarice.*

(Jerem., VI.) *Leurs maisons sont pleines des fruits de leurs tromperies; c'est par ces voies odieuses qu'ils deviennent puissants et qu'ils s'enrichissent* (Jerem., V); *et, s'ils prononcent mon nom, c'est pour le déshonorer par leurs parjures.* (Ibid.)

Quand ces chrétiens coupables n'ont pas encore abjuré leur religion, ils entendent quelquefois leur conscience, ou les ministres du Seigneur leur dire : Il est un Dieu qui punit les crimes; mais ils se rassurent bientôt contre les frayeurs salutaires que cet avertissement pourrait leur inspirer. Ce Dieu est bon, répondent-ils; il ne m'a pas créé pour me perdre. Ce peu de mots leur suffit pour les tranquilliser; ils persévèrent dans leurs désordres, et se flattent d'arriver au terme du bonheur après avoir couru toute leur vie dans la voie large qui aboutit à la perdition.

Troublons cette dangereuse sécurité; répandons l'alarme dans ces âmes présomptueuses, frappons-les d'épouvante; remplissons-les de terreur, car l'orage est déjà formé, et ce n'est qu'en les réveillant au bruit de la foudre qu'on peut leur en faire éviter le coup.

Dieu est bon, dites-vous : oui sans doute; mais je dois vous annoncer de sa part que vous avez tout lieu de craindre qu'il ne cesse de l'être pour vous.

Dieu ne vous a pas créés pour vous perdre : non sans doute; mais je dois vous déclarer en son nom que vous avez tout lieu de craindre qu'il ne change les desseins de sa miséricorde à votre égard.

Dieu est bon, voilà votre foi; mais quelles conséquences pratiques prétendez-vous en tirer? Que vous pouvez impunément violer tous les engagements que vous avez pris avec lui, transgresser toutes ses lois, ne vivre que pour l'outrager? Ah! si vous aviez un cœur!... Mais, pensez-vous donc que ce Dieu n'ait pas aussi la justice en partage, ou que sa bonté lui fasse oublier le soin de sa gloire? Ignorez-vous qu'il a prononcé ce terrible oracle. Ne dites point : La miséricorde du Seigneur est grande, il aura pitié du grand nombre de mes péchés; car son indignation est prompte aussi bien que sa miséricorde, et il regarde les pécheurs dans sa colère? (Eccli., V.) Ignorez-vous qu'il s'est fait appeler le Dieu des vengeances? (Psal. XCH.) qu'il a dit : J'aiguise mon épée jusqu'à lui donner le brillant de l'éclair (Deut., XXXII); alors elle dévore les chairs de mes ennemis; j'épuise contre eux toutes mes flèches, et je les enivre de leur sang? Ignorez-vous qu'au dernier jour il dira à ceux qui seront à sa gauche : *Retirez-vous de moi, maudits; allez dans le feu éternel.* (Matth., XXV.) Ignorez-vous enfin que c'est le souffle de sa bouche qui a allumé ces flammes dévorantes, et sa main qui a creusé la profondeur des abîmes?

Dieu ne vous a pas créés pour vous perdre; voilà l'idée que vous avez de ses desseins sur vous; mais quelles conséquences pratiques prétendez-vous en tirer? Que vous

pouvez tranquillement abuser de tout ce que vous tenez de sa magnificence, prostituer vos plus beaux jours à un monde dont vous ne pouvez vous empêcher de reconnaître le néant et l'injustice, et ne réserver à ce Dieu de bonté que les restes d'une vie souillée par le crime, les derniers mouvements d'un cœur abruti par les passions, et les débris d'un corps épuisé par la débauche? Et c'est ainsi que vous savez reconnaître ses bienfaits! Mais pensez-vous que ce Dieu soit une vaine idole? Pensez-vous qu'il ne puisse pas faire sentir à des créatures rebelles qu'il ne les a point tirées du néant pour lui insulter? Interrogez ceux qui vous ont précédés dans la carrière du crime et qui sont devenus les victimes de sa colère. Etait-ce donc pour les perdre qu'il avait tiré du néant ces sublimes intelligences qu'il retient maintenant liées de chaînes éternelles, dans des ténèbres profondes et qu'il réserve pour le jugement du grand jour? (Jud.) Etait-ce pour le perdre qu'il avait tiré du néant cet orgueilleux persécuteur qui reconnut trop tard qu'il était juste qu'un faible mortel ne s'égalât pas au Dieu souverain? (II Mach., V.) Etait-ce pour le perdre qu'il avait tiré du néant cet apôtre perfide qui se trahit lui-même après avoir irahi son Maître, et hâta par un nouveau crime des supplices qui n'auront pas de fin? (Act., I.) Etait-ce pour les perdre qu'il avait tiré du néant ces complices de vos désordres, ces faux amis dont la mort imprévue vous a causé à vous-mêmes tant d'effroi, ou dont l'impénitence à leurs derniers moments vous a présenté un tableau trop fidèle du sort terrible qui vous est peut-être réservé? car vous marchez sur leurs traces, et où sont les titres qui vous assurent un autre traitement? Cessez donc de vous tromper vous-mêmes; renoncez à une présomption funeste qui vous conduirait au désespoir. Jusqu'ici vous vous êtes laissé flatter par une fausse espérance qui vous perd, il est temps qu'une frayeur salutaire vous afflige pour vous sauver. Vous n'avez devant les yeux que la vie et vous courez à la mort; il faut que vous envisagiez cette seconde mort avec toutes ses horreurs, pour qu'elle vous détermine enfin à chercher la vie. Que la crainte vous arrache au crime; l'espérance viendra ensuite vous soutenir et vous aider à recevoir ce baptême laborieux qui peut seul assurer votre bonheur en vous rendant votre innocence. Mais ce ne sont pas seulement ces pécheurs obstinés que nous ayons à garantir de l'illusion d'une espérance excessive.

Il est des chrétiens qui ne s'enfoncent pas si profondément dans la fange, ou qui du moins n'y demeurent pas toujours ensevelis : l'approche des grandes solennités, le retour du saint temps de pénitence, d'autres circonstances favorables que la Providence leur ménage, les font rentrer en eux-mêmes; ils paraissent gémir sur leurs désordres, faire divorce avec le crime, commencer à pratiquer la loi. On les entend dire :

Nous nous sommes égarés comme des brebis perdues (Psal. CXVIII); cherchez vos serviteurs, ô Dieu de miséricorde ! nous jurons d'observer désormais vos commandements avec une inviolable fidélité ; et le ministre du Seigneur, qui reçoit leurs serments, les admet à la grâce de la réconciliation. Mais, hélas ! qu'ils ont bientôt perdu ce précieux trésor ! Semblables à ces vils animaux qui retournent à leur vomissement, ou se vautrent de nouveau dans la boue après s'être lavés, ils ne tardent guère à se livrer à leurs premiers excès. (II Petr., II.) Le démon ne les voit pas longtemps affranchis de son joug ; à peine les jours du Seigneur sont-ils passés, qu'ils se laissent charger de chaînes nouvelles ; celles-ci seront encore brisées, et ils en porteront encore de plus pesantes : leur vie se passe dans une funeste vicissitude de liberté et d'esclavage, et ils comptent leurs années par leurs perfidies. Cet état néanmoins ne leur cause pas de vives alarmes ; ils s'accoutument à voir de sang-froid leurs plaies se rouvrir presque aussitôt qu'elles sont fermées, parce qu'ils se croient assurés de trouver toujours la guérison ; et, outrageant sans cesse le Seigneur par l'inconstance la plus révoltante, ils espèrent obtenir de lui la récompense qui n'est promise qu'à ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin.

O vous, qui, au portrait que je viens de tracer, ne pouvez vous empêcher de vous reconnaître, vous espérez mal, et vous n'avez que trop sujet de trembler. Le passé, le présent, l'avenir, tout conspire à vous remplir d'effroi. Le passé vous montre la longue suite de vos crimes ; le présent, l'incertitude de vos pénitences ; l'avenir, le danger d'être surpris par la mort avant d'avoir satisfait à la justice divine. Il n'est que trop certain que vous avez péché : l'est-il de même que vous avez reçu le pardon ? Vous avez fait au prêtre l'aveu de vos fautes, et il vous a absous ; mais, êtes-vous monté dans le ciel, et avez-vous entendu le souverain Juge ratifier la sentence que son ministre avait prononcée ? Ce Dieu ne pardonne que quand le cœur est changé : le vôtre le fut-il jamais ? jugez-en par les fruits amers qu'il ne cesse de produire. Et quand il serait vrai que vous eussiez obtenu la grâce de la réconciliation toutes les fois que vous avez paru la demander, quel sera enfin le terme de tant de variations ? Peut-on se croire propre au royaume de Dieu, lorsqu'après avoir mis tant de fois la main à la charrue, on a tant de fois regardé derrière soi ? (Luc., IX.) N'est-il pas écrit qu'en quelque endroit que l'arbre tombe, soit au midi, soit au septentrion, il y demeurera ? (Eccle., XI.) Et de quel côté tomberez-vous ? La mort vous a-t-elle promis de ne point vous frapper au milieu de ces longs intervalles que vous prostituez au monde et aux passions ? Et ce Dieu qui, durant votre vie, n'aura jamais pu vous fixer, s'est-il engagé à venir, à l'heure de votre trépas, toucher encore ce cœur ingrat, afin que son dernier soupir soit pour lui ? Ne

vous abusez donc pas vous-même. Craignez davantage, afin d'avoir plus de droit d'espérer. Souvenez-vous de ce que dit l'Esprit-Saint : *Ne soyez pas sans crainte sur le pardon des péchés (Eccli., V)* : voilà le véritable remède à vos maux ; cette utile frayeur vous fera travailler sans relâche à l'expiation de vos désordres, et les saints exercices de la pénitence vous préserveront de la rechute.

Heureux celui qui, comme le Prophète modèle des pénitents, ne cesse de dire à son Dieu : *Lavez-moi de plus en plus de mon iniquité et purifiez-moi entièrement de mon crime. Je reconnais que j'ai commis l'iniquité et mon crime s'élève sans cesse contre moi. (Psal. L.)* Cette tristesse, qui est selon Dieu, opère son salut ; la durée de son repentir assure sa persévérance ; - du sein de sa douleur il voit naître la juste confiance en la miséricorde, et la multitude de ses bonnes œuvres devient le fondement solide sur lequel il peut appuyer l'espérance de son élection. (II Petr., I.)

Pour vous, que la grâce du Seigneur retient depuis longtemps dans la voie droite, mais qui ne marchez que d'un pas tardif et pesant ; vous qui évitez avec soin ces péchés graves qui vous feraient perdre l'amitié de votre Dieu, mais qui vous permettez facilement ces fautes moins graves qui la refroidissent ; vous enfin qui, dans vos premières années, ou à l'heureuse époque d'une conversion, avez donné peut-être l'exemple de la ferveur, mais qui depuis vous êtes ralentis dans votre course, prenez garde de mettre trop de confiance en votre justice. L'espérance que vous nourrissez dans vos cœurs est légitime sans doute ; cependant l'aiguillon de la crainte vous est encore nécessaire (I Cor., XII) ; car il est écrit : Que celui qui croit être ferme prenne garde de tomber : et pourriez-vous penser que cet avertissement ne vous regarde pas, puisque vous êtes dans un chemin glissant, et que ce chemin est bordé de précipices ; puisque vous méprisez les petites choses, et que ce mépris conduit insensiblement à la chute. (Eccle., XIX.) Hélas ! on a vu des naufrages bien près du port ! on a vu renversés par la tempête des cèdres qui portaient déjà leurs cimes jusqu'aux nues ! *Tenez donc bien ce que vous avez, de peur qu'un autre ne prenne votre couronne. (Apoc., III.)* Ah ! si la vue de la récompense qui vous est préparée vous faisait travailler avec une véritable ardeur à être parfait, comme votre Père céleste est parfait, je ne vous dirais autre chose sinon : Regardez le ciel ; mais puisque cette vue ne fait pas encore sur vous d'assez vives impressions, dites-vous donc à vous-même : *Qui pourra subsister dans les flammes éternelles ? (Isa., XXXIII.)* Si la vue des palmes qui croissent sur la montagne de Sion vous faisait courir de manière à remporter sûrement le prix, je ne vous proposerais point d'autre spectacle ; mais puisque cette vue n'a pas encore pu triompher de toute votre indifférence, regardez donc le lien des pleurs et des grincements de dents. (Matth.,

VIII.) Si votre cœur veillait toujours ; si vous désiriez les ailes de la colombe , afin de vous élever et d'aller vous reposer dans le sein de votre Dieu ; si vous brûliez d'amour pour lui , je ne vous parlerais que de sa beauté , des richesses de sa maison , des torrents de délices dont il enivre ses élus ; mais puisque vous lui donnez sujet de se plaindre de votre froideur ; puisque vous vous êtes relâché de votre première charité (*Apoc.*, II) ; puisque vous vous laissez appesantir par un dangereux sommeil , approchez-vous donc de cette terre couverte des ombres de la mort , où il exerce ses vengeances ; en un mot , puisque ses perfections , ses bienfaits , ses promesses , ne vous attirent que faiblement , laissez-vous donc épouvanter par ses menaces. Ranimés par ce puissant motif , vous prendrez un nouvel essor : vous pratiquerez cette vigilance que Jésus-Christ a si expressément recommandée à tous ses disciples (*Marc.*, XIII) ; vous vous absteniendrez de tout ce qui a l'apparence de mal. (I *Thess.*, V.) Délivré de ses imperfections , fortifié contre ses faiblesses , votre cœur deviendra plus susceptible des saintes ardeurs de l'amour , et la foi opérant par la charité vous donnera droit d'attendre avec plus de confiance la couronne de justice (*Galat.*, V) que le juste Juge doit accorder à tous ceux qui désirent son avènement.

Jusqu'ici j'ai essayé de vous montrer comment nous devons éviter l'abus de l'espérance : il me reste à tâcher de vous prémunir contre l'excès de la crainte.

SECONDE PARTIE.

La même main qui distribuera les couronnes lancera aussi la foudre ; et cette foudre vengeresse n'anéantira point les coupables qui en seront frappés. Précipités dans un feu qui ne doit jamais s'éteindre , ils vivront toujours pour en être l'éternel aliment. Voilà l'objet de nos craintes , et la sainteté de notre Juge , la dépravation de notre nature , nos faiblesses , nos crimes peuvent-être ne nous en fournissent que de trop puissants motifs. Craignons donc , non pas ceux qui tuent le corps , et qui , après cela , ne peuvent rien faire de plus , mais celui qui , après avoir ôté la vie , a le pouvoir de jeter dans l'enfer. (*Luc.*, XII.) Qu'elles demeurent à jamais prosrites ces doctrines sacrilèges qui condamnent un sentiment que Jésus-Christ commande , et que l'Esprit-Saint produit ; qui accusent l'homme tremblant sous la main de son Dieu d'être un hypocrite , et de se rendre coupable par cela même qu'il observe le précepte pour éviter les châtimens attachés à sa transgression ; ou qui représentent comme un rejeton impur de la cupidité cette frayeur religieuse qui tend à la détruire ! Ah ! sans doute celui qui , s'abstenant du mal par la crainte des supplices , désire en son cœur qu'il n'y ait point de supplices , afin de pouvoir assouvir ses passions en liberté , celui-là , dis-je , sous les dehors de l'obéissance est un esclave rebelle ; il a péché. Mais de pré-

tendre que Dieu s'irrite contre un faible mortel qui , ne pouvant pratiquer la loi par l'amour de la justice , la pratique par la crainte de la peine , sans se permettre d'imaginer un ordre de choses contraire à la sainteté du Maître à qui il obéit ; c'est outrager cet Etre suprême , c'est lui imputer le mensonge ; et si sa colère s'enflamme , c'est contre ceux qui osent le peindre avec des traits si odieux.

Mais cette frayeur , toute sainte qu'elle est , doit être modérée ; l'excès en deviendrait funeste , et au pécheur qui a longtemps croupi dans le crime , et au pénitent qui travaille à réparer ses malheurs , et au juste même qui s'efforce de servir le Seigneur avec fidélité.

Comme l'espérance dans la miséricorde de Dieu est un des moyens dont le démon se sert pour nous faire tomber dans le crime , la crainte de sa justice est un des obstacles qu'il nous oppose pour nous empêcher de nous relever de nos chutes. Cet esprit de ténèbres ne nous montre jamais notre Dieu tel qu'il est : tant qu'on persévère dans le désordre , c'est un maître facile , qu'on peut outrager impunément , parce qu'aucun excès ne lasse sa clémence : dès qu'on pense sérieusement à en sortir , c'est un ingé inexorable , qu'on tenterait inutilement de fléchir , parce qu'aucune satisfaction ne peut apaiser sa colère. C'est ainsi que de piège en piège il nous entraîne à la perdition : et combien de fois n'est-il pas arrivé déjà qu'après que la présomption a fait des coupables , le désespoir ait fait des réprouvés ? Révétons d'affreux secrets dont nos fonctions nous ont rendus dépositaires , et tâchons de sauver ceux qui nous écoutent encore , en leur apprenant l'horrible histoire de ceux que nous n'avons pu persuader.

Un pécheur est atteint d'une maladie mortelle , on nous appelle à son secours , nous y volons , nous nous approchons de son lit ; mais quel langage nous l'entendons tenir ! celui de Caïn : *Mon iniquité est trop grande pour pouvoir obtenir le pardon.* (*Gen.*, IV.) Nous nous efforçons d'effacer ces lugubres idées , nous parlons de miséricorde : il n'en est plus pour moi , nous répond-il , je m'en suis rendu trop indigne. Dieu nous met dans la bouche ces paroles si consolantes , qui promettent au pénitent la rémission de tous ses forfaits , ne la demandât-il qu'au dernier moment ; mais il se flatte de remporter sur nous une cruelle victoire , en nous opposant les paroles du même Dieu , qui menace de se moquer à la mort de ceux qui lui auront insulté pendant leur vie. Nous insistons , nous mettons tout en œuvre pour faire luire un rayon d'espérance ; mais c'est en vain. Une sombre frayeur occupe son âme tout entière , elle la rend inaccessible à tout autre sentiment ; et la mort nous enlève cette malheureuse victime avant que nous ayons pu lui faire croire que son salut était encore possible. Et voulez-vous connaître ceux qui sont le plus exposés à cette tentation si dangereuse ? écoutez : Ceux qui ne veulent pas

craindre pendant leur vie, ne veulent plus espérer à la mort. Voyez donc ce que vous devez attendre, vous qui vous êtes formé des cœurs d'airain, vous sur qui les saintes terreurs de la religion n'ont pu faire jusqu'ici l'impression la plus légère. Hélas ! un excès de confiance vous aveugle aujourd'hui ; demain peut-être, un excès de crainte vous perdra. Mais afin que nous soyons purs de votre sang (*Act.*, XX), et que nous puissions dire, en quelque sorte, comme l'Apôtre, que nous n'avons pas manqué de vous annoncer tous les desseins de Dieu, apprenez de nous comment vous devez repousser cette attaque, si jamais l'ennemi de votre salut vous la livre.

Que dis-je, Seigneur ! N'est-ce pas trahir votre cause que d'apprendre à des pécheurs obstinés qu'ils peuvent encore espérer de vous fléchir à l'heure du trépas ? N'est-ce pas fomenteur leurs désordres, et les enhardir à en prolonger la durée ? Loin de nous un dessein si criminel ! Ah ! que ne nous est-il donné de les engendrer tous, en ce moment même, en Jésus-Christ par l'Evangile ! Hélas ! nous gémissons sur le peu de succès de notre ministère. Nous avons entendu raconter les prodiges que vous opérâtes du temps de nos pères ; nous ne sommes plus entre vos mains les instruments de semblables merveilles ; mais au milieu de l'opprobre dont nous couvre la résistance de ceux vers qui vous nous avez envoyés, votre charité nous presse ; et s'il ne nous est pas donné de les déterminer à vivre d'une manière digne de vous, nous voudrions du moins leur persuader qu'en faisant un saint usage de leurs derniers moments, ils pourraient encore éviter les rigueurs de votre justice. Cependant nous ne cesserons de leur dire que ces circonstances favorables, vous ne les avez promises à personne ; que les morts imprévues sont bien communes ; que votre longanimité devrait les faire rougir de leurs délais, et les amener à une pénitence prompte et sincère.

Je vous suppose donc, pécheur obstiné, étendu sur un lit de douleur, et aux prises avec cet ancien serpent qui, après vous avoir fait vivre dans le libertinage, s'efforcera de vous faire mourir dans le désespoir. Il vous dira d'abord : Vous avez passé votre vie dans l'impiété ; vos iniquités sont à leur comble ; elles sont amoncelées au-dessus de votre tête, comme un énorme fardeau qui vous accable ; encore s'il vous restait quelques années pour expier tant de désordres, mais vous touchez à vos derniers moments, c'est en vain que vous vous flattez : c'en est fait ; il n'y a plus de temps, il n'y a plus de ressource ; l'enfer est votre partage. (*Ezech.*, XXXIII.)

Souvenez-vous de lui répondre : Je reconnais mes crimes, je sais jusqu'où j'ai porté ma révolte ; mais la clémence du Dieu que tu m'as fait oublier est plus grande que ta malice et la mienne. Il a dit : *Lavez-vous, purifiez-vous... ; quand vos péchés seraient comme l'écarlate, ils deviendront plus blancs que la neige.* (*Isai.*, I.) Je déteste l'excès de

la folie qui m'a fait différer jusqu'à cette extrémité, mais dans cette extrémité même le sein paternel de mon Dieu n'est pas fermé pour moi. Il a dit : *En quelque jour que l'impie se convertisse, son impiété ne lui nuira point.* (*Ezech.*, XXXIII.) Je crains sa justice, mais je crois à sa parole et j'espère en sa miséricorde. Satan insistera : Mais ce Dieu dont la parole vous rassure n'a-t-il pas dit qu'il se moquerait à la mort de ceux qui auraient méprisé ses inspirations durant leur vie (*Prov.*, I) ; qu'ils l'invoqueraient en vain, qu'il ne les exaucerait pas ? De fameux criminels, se voyant sur le bord de la tombe, ont demandé grâce avec larmes, et ne l'ont point obtenue. Souvenez-vous de lui répondre : Ce Dieu ne se moque à la mort que de ceux qui s'opiniâtrent dans leur rébellion, ou qui se laissent prendre au piège que tu me tends : il ne refuse d'exaucer que ceux qui l'invoquent avec un mauvais cœur ; mais, à la mort même, il ne méprise pas un esprit pénétré du regret de ses fautes, un cœur brisé de douleur et humilié devant lui ; et c'est là le sacrifice que je veux lui offrir. (*Psal.* L.) Si des coupables se voyant sur le bord de la tombe ont demandé grâce avec larmes, et ne l'ont pas obtenue (*Marc.*, IX), c'est que leurs larmes ne furent pas sincères, ou que le motif n'en fut pas pur. Je choisis pour motif de ma douleur l'enfer que j'ai mérité, le ciel que j'ai perdu, le Calvaire dont j'ai renouvelé les horreurs, les bienfaits de mon Dieu dont j'ai abusé, sa majesté que j'ai outragée ; et ayant appris de lui qu'il ne veut qu'aucun périsse, mais que tous aient recours à la pénitence (*II Petr.*, III), je crains sa justice, mais je crois à sa parole et j'espère en sa miséricorde. Alors prenez en main la croix de Jésus-Christ, présentez-la à l'ange des ténèbres pour le mettre en fuite, au Père céleste pour le désarmer, et attachez-vous-y pour mourir entre ses bras.

Et ce que je dis des mourants vous regarde aussi, vous qui, jouissant encore de la santé, éprouvez déjà les funestes atteintes du désespoir. Que votre état est cruel ! le péché n'a plus d'attrait pour vous ; vous voudriez être à Dieu, mais vous pensez que sa main vous repousse pour toujours ; et il ne vous reste plus, avec le regret du passé et l'horreur du présent, que l'épouvantable attente d'un jugement rigoureux. Mais jusqu'à quand n'interrogerez-vous que le démon sur les desseins du Seigneur à votre égard ? Interrogez ce Dieu lui-même, et il vous répondra comme autrefois à son peuple : *Je sais les pensées que j'ai sur vous : ce sont des pensées de paix et non d'affliction... Vous me trouverez lorsque vous me chercherez de tout votre cœur.* (*Jerem.*, XXIX.) Puissent ces divines paroles faire naître en vous le doux sentiment de l'espérance, vous déterminer enfin à vous occuper sérieusement de réparer vos pertes, et vous soutenir au milieu des difficultés que vous aurez à vaincre pour dépouiller entièrement le vieil homme, et vous revêtir de l'homme nouveau ! Car ce n'est pas assez

d'entreprendre, même de bonne foi, de travailler à sa conversion; c'est encore le partage de plusieurs : l'essentiel est de persévérer jusqu'à la fin; mais, hélas! qu'il en est peu qui le fassent! Les projets les mieux concertés en apparence ont rarement l'issue qu'on avait lieu d'en attendre : et c'est souvent l'exès de la crainte qui empêche d'achever l'ouvrage que la miséricorde avait commencé.

Quand Dieu, pour manifester sa clémence, accorde au pécheur une de ces grâces de choix, capable de rompre ses chaînes et de l'arracher au crime, ce pécheur éprouve au dedans de lui-même une révolution qu'il ne peut exprimer ni comprendre. Tout à coup il devient son assusateur et son juge; il rougit de ses désordres, se les reproche amèrement, se condamne à les expier. Le péché lui paraît un monstre, il se promet de rompre tout pacte avec lui : il regarde ses passions comme de cruels tyrans, et leur déclare une guerre irréconciliable : il abjure ce qu'il avait adoré; il commence enfin à adorer en esprit et en vérité ce Dieu qu'il avait trop longtemps méconnu; en un mot, ses gémissements, ses soupirs, ses pleurs, ses sanglots, ses discours, ses sentiments, ses précautions, ses combats, ses victoires mêmes, tout annonce qu'il est changé en un autre homme. Mais après un espace de temps, quelquefois assez court, ces saints transports se ralentissent; les premières larmes que la grâce avait fait couler se séchent; la sensibilité diminue; le feu des passions, qui semblait éteint, mais qui couvait encore sourdement, se rallume; l'ennemi du salut, qui paraissait avoir pris la fuite, revient à l'assaut et livre de plus violentes attaques; le pénitent succombe : terrible rechute ! s'il n'a promptement recours à la pratique de l'espérance pour en empêcher les suites.

Combien en est-il cependant qui négligent ce moyen de salut ! On se trouble, on s'agite, on s'irrite contre soi-même; peut-être blasphème-t-on contre Dieu; on se dit : Après une telle infidélité, la mesure est à son comble; Dieu ne pardonnera plus; les obstacles sont insurmontables; la persévérance est impossible. Dès lors on renonce à toute observation de la loi; on n'attend plus la tentation pour faire le mal, on la prévient; on commet le crime sans plaisir, on s'y livre par pure fureur, et on multiplie ses forfaits par le seul motif du désespoir.

Seigneur, qu'on vous connaît peu, quand on donne dans des excès si horribles ! aidez votre ministre à détromper ceux qui s'en rendent coupables, et à leur tracer la route par laquelle vous leur commandez de marcher.

Pécheur, vous aviez juré d'observer la loi de votre Dieu; on vous a vu même fidèle durant quelque temps; et, parce que vous venez de manquer une fois à votre engagement, vous dites : Me voici donc accablé sous le poids de mes malheurs,

entre un Dieu implacable et des ennemis invincibles.

Votre Dieu, un Dieu implacable ! Quoi ! lorsque vous sembliez avoir effacé son idée de votre esprit, comme vous aviez banni son amour de votre cœur, il vous préparait de puissants secours, pour vous éclairer, vous ébranler, vous attendrir; et après qu'il vous a accordé ces secours, que vous avez commencé du moins à y répondre, que vous avez même remporté quelques victoires, parce que vous avez eu le malheur de vous laisser vaincre une fois, il vous abandonnera ! Mais ce Dieu ne connaît-il pas le limon dont il vous a formé ? a-t-il oublié que vous n'êtes que poussière ? nous a-t-il trompés quand il a dit que la vue de notre faiblesse lui inspirait des sentiments de compassion ? ne pénètre-t-il pas le fond des cœurs ? ne sait-il pas discerner la malice de la faiblesse ? ne sait-il pas distinguer le malheureux soldat qui en combattant, ou pour avoir été surpris, reçoit une blessure dangereuse, de celui qui rend les armes sans combat, ou de gaieté de cœur subit un joug étranger ? Hélas ! ce dernier peut encore espérer la miséricorde, et vous vous figurez que vous ne devez plus attendre que la colère !

Mais ce Dieu avait opéré un prodige en ma faveur ; c'était là le dernier effort de sa clémence : j'en ai abusé ; je me perds par ma faute. Quoi ! vous ne pouvez mesurer l'espace qui sépare la terre des cieux, et vous prétendez comprendre l'étendue de la clémence divine, en marquer les bornes, et dire : C'est ici qu'elle finit !

Votre Dieu, un Dieu implacable ! mais, quelque coupable que vous puissiez être, ignorez-vous pour quelle fin Jésus-Christ est venu sur la terre ? ignorez-vous que son Apôtre a dit : *C'est une parole certaine, et digne d'être reçue avec la soumission la plus parfaite que Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs ?* (1 Tim., I.) Ou, si la parole du disciple ne vous suffit pas, écoutez celle du Maître : *Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs* (Matth., IX) ; et avant de vous délier de l'efficacité de sa médiation à votre égard, pensez au sang qui a coulé dans le prétoire, au jardin, sur le Calvaire, et osez dire : Tout le sang de Jésus-Christ ne suffit pas pour expier mes iniquités et apaiser son Père.

Vos ennemis, des ennemis invincibles ! mais le ciel n'a-t-il donc plus d'habitants à qui Dieu décerne les honneurs du triomphe, parce qu'ils les ont vaincus ? Ne voyez-vous pas à vos côtés des chrétiens fidèles qui tous les jours rendent inutiles leurs efforts et leurs ruses ? Ne vous souvenez-vous plus de ces combats dont vous sortîtes vous-même avec gloire ? et ce que vous avez déjà fait par le secours de la grâce, pourquoi ne le feriez-vous pas encore ? Vos ennemis, des ennemis invincibles ! ah ! c'est de votre découragement qu'ils tirent leur principale force. Vous vous livrez à eux sans défense,

vous vous joignez à eux contre vous-même, vous allez au-devant de leurs coups, vous arrachez le glaive de leurs mains pour vous en percer. Quel fruit vous revient-il des excès où le désespoir vous entraîne? en êtes-vous moins malheureux pour vous rendre plus coupable? ou prétendez-vous, en accumulant crimes sur crimes, punir Dieu de votre inconstance? Ah! renoncez à une erreur si funeste; ayez pitié de vous-même; prosternez-vous devant le trône de la grâce, et dites à celui qui y est assis :

Je viens, Seigneur, vous avouer mon crime et vous montrer mes blessures, puisque vous pouvez seul pardonner et guérir. Semblable à une feuille emportée par le vent, je n'ai de moi-même aucune stabilité dans le bien. Comment ai-je pu si tôt oublier vos bienfaits et mes serments? Mais, ô mon Dieu, m'avez-vous donc rejeté pour toujours? ne vous laisserez-vous plus apaiser? ne savez-vous plus pardonner? et quel avantage retirez-vous de ma perte? Vous rend-on des hommages dignes de vous, quand on est esclave du péché? l'enfer peut-il retentir de vos louanges? Hélas! je l'ai mérité! vous pouvez tirer votre gloire de mon supplice. Cependant votre ennemi triomphera en voyant diminuer le nombre des conquêtes de votre Fils : il multipliera ses blasphèmes, en voyant multiplier les compagnons de son malheur. Ah! plutôt souvenez-vous de votre clémence; achevez l'œuvre de ma conversion que vous aviez commencée. Heureux le pénitent qui dès la première rechute tient à son Dieu ce langage! il a bientôt sujet de s'écrier comme le Prophète : Le Seigneur a prêté l'oreille à ma voix; le Seigneur est venu à mon secours. Pressé par un mouvement intérieur de la grâce, il va se montrer au prêtre, et lui fait l'humble aveu de sa faute. Le ministre sage n'a pour lui que des entrailles de miséricorde; il ne craint point de lui faire sentir qu'il est plus digne de compassion que de colère. S'il ne lui dissimule pas les justes motifs de sa douleur, il l'oblige d'envisager les fondements solides de sa confiance : il l'éclaire, le calme, l'encourage, le console, répand sur sa plaie l'huile et le vin. Ranimé par ce remède salutaire, le pénitent reprend avec un nouveau zèle la pratique de la loi, semble tirer de nouvelles forces de sa défaite, livre de nouveaux combats, remporte de nouvelles victoires, et, soutenu par l'espérance, arrive à l'état de la justice.

Enfin, ceux que la grâce a conduits à cet heureux état doivent prendre garde que l'excès de la crainte ne les en fasse déchoir, ou du moins ne retarde leurs progrès.

Il n'est pas rare de rencontrer des âmes justes qui se laissent dominer par une frayeur excessive; mortes au péché, elles marchent dans une vie nouvelle, joignent à l'observation des préceptes la pratique des conseils, travaillent sans cesse à avancer dans la vertu. Cependant elles ne savent point goûter combien le Seigneur est doux, ni jouir des chastes délices attachées à la confiance dans

le plus tendre des pères; et il n'est pas jusqu'à ses bienfaits qui ne deviennent pour elles une source d'alarmes. Sans cesse elles se demandent : Le Seigneur a-t-il oublié mes anciens égarements? a-t-il pour agréable ce que je fais maintenant pour lui? n'abusé-je point de ses grâces? me fera-t-il miséricorde dans l'éternité? et, quoiqu'elles aient tout lieu d'espérer que le Seigneur est satisfait, qu'il accepte leurs offrandes en odeur de suavité, qu'il fait fructifier dans leurs mains le talent qu'il leur a confié, qu'il leur prépare la couronne; néanmoins, c'est presque toujours contre elles-mêmes qu'elles décident ces effrayantes questions. Peut-être suis-je encore chargée du poids de mes iniquités; peut-être accumulé-je crimes sur crimes : hélas! je reçois tant, et je donne si peu! peut-être serai-je du nombre des réprouvés. Ces lugubres pensées les assiègent, les poursuivent partout; elles les éloignent de la table sainte où leur Époux les invite, leur font passer leurs jours dans la tristesse, dans le serrement de cœur, dans une gêne continue; et quelquefois même si, durant le silence de la nuit, elles se rappellent la pensée de leur Dieu, ce n'est point, à l'exemple du prophète, pour en faire le sujet de leur joie, ce n'est que pour trembler en sa présence, et se tourmenter sous ses yeux.

Consolamini, consolamini, popule meus, dicit Deus vester. (Isa., XL.) Consolez-vous, consolez-vous, mon peuple, dit votre Dieu. Ames justes, portion choisie de la nation sainte, membres vivants de l'Eglise, vous que nous respectons comme les épouses fidèles du Dieu dont nous sommes les ministres, je viens vous porter de la part de ce Dieu des paroles de consolation; mais, afin que ces paroles fassent sur vous des impressions plus vives et plus durables, qu'il me soit permis de vous reprendre aussi, et de vous dire que vous ne connaissez pas encore assez bien la religion que vous professez, que vous n'entrez pas assez dans les vues de votre Dieu, que vous ne savez pas encore par quel esprit vous devez agir. (*Luc., IX.*) L'esprit que vous avez reçu est l'esprit d'adoption par lequel vous devez crier : Mon Père, mon Père (*Rom., VIII.*) et vous agissez comme si vous aviez reçu l'esprit de servitude, pour vous conduire uniquement par la crainte, et ne voir en Dieu qu'un maître et un juge. Les prophètes disaient déjà à ceux qui vivaient sous la loi des figures : *Servez le Seigneur avec joie. (Psal. XCLIX.)* Cette joie, l'apôtre saint Paul ne cesse de la prêcher aux chrétiens qu'il instruit : *Régouissez-vous toujours dans le Seigneur; je vous le dis encore une fois, régouissez-vous. (Philip., IV.)* Vous, cependant, vous abandonnez sans cesse votre âme à la tristesse, et semblez ne marcher à la suite de votre divin Maître qu'en habits de deuil. Mais ce bon maître n'a-t-il pas dit que son joug était doux, et son fardeau léger? (*Matth., XI.*) Pourquoi donc n'éprouvez-vous point la vérité de sa parole? Pourquoi son joug vous blesse-t-il, son fardeau vous accable-t-il? sinon, parce

que vous vous livrez trop à une crainte excessive qui les appesantit, et que vous ne pratiquez pas assez la sainte vertu d'espérance, à qui il appartient d'en alléger le poids et d'en faire goûter les douceurs? Vous vous demandez à vous-même : Dieu m'a-t-il pardonné? et vous vous répondez : Peut-être suis-je encore chargé du poids de mes péchés. Hélas! il est vrai, ce Dieu nous laisse ignorer à tous si nous sommes dignes d'amour ou de haine. (*Eccle., IX.*) Il veut que nous demeurions dans cette incertitude, qui est la gardienne de l'humilité; mais, en même temps, il permet et il commande une tendre confiance en sa miséricorde, qui banisse l'inquiétude, nourrisse la reconnaissance et l'amour. C'est par les fruits qu'il nous apprend à juger des arbres qu'il a plantés et émondés lui-même; et sa grâce ne vous fait-elle pas porter depuis longtemps des fruits de justice? N'est-ce pas lui qui a donné de l'eau à votre tête, et à vos yeux une source de larmes? N'est-ce pas lui qui a brisé vos liens? (*Jerem., IX.*) Quand vous repassez vos premières années dans l'amertume de votre âme, n'avez-vous pas lieu de reconnaître que celles qui se sont écoulées depuis votre retour ne leur sont point semblables? Espérez donc au Seigneur. Craignez moins afin de l'aimer davantage; dites-lui, dans la sincérité de votre cœur : Oui, mon Dieu, j'espère que vous avez bien voulu effacer mes iniquités pour vous-même, et que vous ne vous souvenez plus de mes péchés. (*Isa., XLIII.*) Vous vous demandez encore : N'abusé-je point de ses grâces? et vous vous répondez : Je reçois tant, et je donne si peu! A Dieu ne plaise sans doute que je blâme les saintes alarmes d'un chrétien qui, considérant la multitude des grâces dont le comble son Dieu, craint toujours de faire trop peu pour lui, et ne cesse de s'animer à servir plus généreusement un bon Maître qui ne met point de bornes à sa libéralité : qui ne voit que cette pieuse sollicitude d'un cœur reconnaissant est un des plus beaux tributs qu'il puisse payer à son bienfaiteur? Et à quoi sont bons ces cœurs indifférents, sans ressort et sans vie, ces lâches serviteurs qui se flattent d'avoir rempli toute justice, parce qu'ils ne tombent point dans des fautes énormes; et croiraient, ce semble, être coupables de prodigalité, s'ils pratiquaient un conseil? Mais il est aussi nécessaire d'user de modération dans l'exercice même des vertus les plus pures. Tout excès est nuisible, et l'esprit de Dieu ne se rencontre point où se trouvent l'agitation, l'inquiétude, l'abattement. Dites-nous-le, cependant, âmes justes, mais trop craintives; n'est-ce pas là l'état déplorable où vous réduisent vos éternelles anxiétés? Dans vos frayeurs, puisez-vous un nouveau courage? et à force de vous épouvanter, multipliez-vous vos bonnes œuvres? Hélas! si l'espérance ne vient bientôt à votre secours, qu'il est à craindre que vous ne soyez semblables à ces arbres plantés dans une terre sèche et

aride, sur lesquels on aperçoit à peine quelques feuilles flétries ou quelques fruits qui n'ont ni saveur ni beauté? Qu'elle est bien plus conforme à l'esprit de l'Evangile, la piété douce et paisible de cette âme fidèle qui, sans s'attrister des bienfaits de son Dieu, travaille efficacement à lui témoigner toute sa gratitude; qui gémit de ses faiblesses, mais sans perdre la confiance dans le bon Maître qui a pitié de ceux qui le servent comme un père a pitié de ses enfants; qui trouve dans ses misères un nouveau motif d'admirer la bonté de celui qui les supporte avec tant de patience; qui craint, sans se troubler; espère, sans se relâcher; et faisant de bon cœur ce qui est en son pouvoir, ne doute pas que le Seigneur ne soit propice à sa bonne volonté. Cette âme a trouvé le chemin de la perfection et de la véritable liberté; elle sème dans la joie, elle moissonnera dans l'allégresse. Vous vous demandez enfin : Le Seigneur me fera-t-il miséricorde dans l'éternité? Soins superflus, recherches inutiles, téméraire curiosité : le livre du Seigneur est scellé; nul mortel ne pourra lire les noms qui y sont écrits; c'est le secret du grand Roi, il ne sera révélé qu'en son temps. Nous ne connaîtrons certainement notre sort qu'en attendant notre arrêt, et cet arrêt ne sera prononcé qu'au moment même où il s'exécutera. Pourquoi donc vous épuiser à réfléchir sur une effrayante question que jamais vous ne pourrez résoudre? Est-ce pour sonder le mystère de ses conseils que Dieu vous a mis sur la terre? n'est-ce pas plutôt pour observer ses lois et vous abandonner à sa conduite? Renoncez, renoncez à des spéculations dangereuses, qui n'aboutissent qu'à fatiguer votre esprit et dessécher votre cœur. Suivez la règle du grand Apôtre; faites tous vos efforts afin de rendre par vos bonnes œuvres votre vocation et votre élection certaines. Alors prêtez l'oreille au langage que votre Dieu vous tiendra au dedans de vous-même. Vous n'entendrez sortir de sa bouche que des paroles de paix. Il vous dira : *Ne craignez point, car je vous ai racheté et vous ai appelé par votre nom; vous êtes à moi.* (*Isa., XLIII.*) Vous lui direz à votre tour, avec les sentiments d'une humble, mais tendre confiance : *J'espère jouir de vos biens dans la terre des vivants. Votre miséricorde m'accompagnera tous les jours de ma vie, afin que j'habite dans votre maison pendant les siècles des siècles.* (*Psal. XXII, XXVI.*)

O mon Dieu, vous qui, connaissant la corruption de notre nature, nous avez donné la crainte et l'espérance comme deux puissants remèdes à nos maux, accordez-nous la grâce de bien nous servir de ces dons si précieux. Préservez-nous de l'abus de l'une, de l'excès de l'autre; et faites que, pratiquant ces deux vertus dans l'ordre que vous avez établi et selon la mesure que vous avez prescrite, nous arrivions à l'amour qui nous assure la récompense.

INSTRUCTIONS PASTORALES.

I. INSTRUCTION PASTORALE

SUR L'AUTORITÉ SPIRITUELLE

JEAN-RÉNÉ, par la miséricorde divine et l'autorité du Saint-Siège apostolique, évêque de Boulogne, au clergé séculier et régulier, et à tous les fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Nous vous devons la vérité, nos très-chers frères; nous allons vous la dire dans cet esprit de douceur qui nous est expressément recommandé par le grand Apôtre (1); et nous espérons que vous recevrez notre enseignement avec la soumission et la docilité qui caractérisent les véritables disciples de Jésus-Christ. Ce Dieu sauveur nous en est témoin; c'est à cause de lui seul que nous vous adressons la parole; jusqu'ici nous avons cru lui devoir de garder le silence, maintenant nous lui devons de le rompre (2).

Nous commençons cette instruction, nos très-chers frères, par vous rappeler les droits sacrés de la puissance civile, et les obligations indispensables que vous avez à remplir à son égard.

La puissance civile est souveraine, absolue, indépendante dans tout ce qui est de son ressort. Pour tout ce qui concerne les objets temporels, elle ne peut être comptable qu'à Dieu, et le voit seul au-dessus d'elle. Dieu, père et protecteur de la société, a établi cet ordre même avant la prédication de l'Evangile; et l'Evangile, bien loin de l'affaiblir et d'y rien changer, l'a rendu plus inviolable. Jésus-Christ déclare que son royaume n'est pas de ce monde (3); il fait le commandement le plus exprès de rendre à César ce qui est à César (4), et donne lui-même l'exemple de la fidélité à accomplir ce précepte, en faisant un miracle pour payer le tribut. (*Matth.*, XVII.) Soyez donc soumis à la puissance civile, en tout ce qui est de sa compétence, non-seulement par la crainte du châtimement, mais aussi par le devoir de la conscience (5). *Rendez à chacun ce qui lui est dû : le tribut à qui vous devez le tribut, les impôts à qui vous devez les impôts, la crainte à qui vous devez la crainte,*

l'honneur à qui vous devez l'honneur (6); et, marchant sur les traces des premiers chrétiens, vos pères dans la foi, montrez constamment par votre conduite combien notre sainte religion doit être chère aux empires, puisque c'est elle qui forme les meilleurs citoyens.

Mais après vous avoir rappelé les droits de la puissance civile et vos devoirs envers elle, nous ne pouvons nous empêcher de vous avertir que cette puissance a des bornes qu'elle ne peut passer; qu'il est des objets sacrés sur lesquels elle ne peut s'étendre; et que toutes dispositions qu'elle entreprendrait de faire au préjudice de l'autorité spirituelle, ne devraient être regardées que comme des erreurs dans lesquelles elle tomberait, et non pas comme des lois qu'elle aurait pu prescrire.

Car elle existe sur la terre, cette autorité spirituelle, aussi souveraine, aussi absolue, aussi indépendante en ce qui est de son ressort, que la puissance civile dans ce qui est du sien; et comme ce n'est pas aux dépositaires de l'autorité spirituelle qu'il appartient d'administrer l'empire, de même ceux qui exercent la puissance civile n'ont point le droit de gouverner l'Eglise.

Dès le temps de l'ancienne alliance, Dieu a établi cette distinction des pouvoirs, et a voulu qu'elle fût inviolable.

Aussi voyons-nous que le pieux roi Josaphat... distinguait exactement les deux fonctions, la sacerdotale et la royale, en donnant cette instruction aux lévites, aux sacrificateurs et aux chefs des familles d'Israël... *Amarias, sacrificateur, votre pontife, présidera dans les choses qui regardent le service de Dieu, et Zabadias, fils d'Ismaël, qui est le chef de la maison de Juda, conduira celles qui appartiennent à la charge du Roi....* On voit avec quelle exactitude il distingue les affaires et détermine à chacun de quoi il se doit mêler, ne permettant pas à ses ministres d'attenter sur les ministres des choses sacrées, ni réciproquement à ceux-ci d'entreprendre sur les droits royaux (7).

Cette distinction des pouvoirs n'est pas moins formellement prescrite sous la nouvelle alliance, et doit y être d'autant plus

(1) *Instruite in spiritu lenitatis.* (*Gal.*, VI.)

(2) « Nunc mihi non alia aī dicendum causa quam Christi est, cui et hoc debui quod usque nunc tacei, et ex reliquo me intelligo debere ne taceam. » (*S. HILAR.*, *Lib. contr. Const. imper.*)

(3) *Regnum meum non est de hoc mundo.* (*Joan.*, XVIII.)

(4) *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæsari.* (*Matth.*, XXII.)

(5) *Ideo necessitate subditi estote, non solum propter iram, sed etiam propter conscientiam.* (*Rom.*, XIII.)

(6) *Reddite ergo omnibus debita : cui tributum, tributum : cui vectigal, vectigal : cui timorem, timorem : cui honorem, honorem.* (*Ibid.*)

(7) *Paralipomen.* XIX. — BOSSUET, *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte*, livre VII, proposition 10.

respectée, que les fonctions du ministère évangélique sont infiniment supérieures à celles du sacerdoce d'Aaron.

Jésus-Christ étant incontestablement le principe unique d'où puisse dériver toute autorité spirituelle, aucune partie de cette autorité sainte ne peut appartenir qu'à ceux à qui il a daigné la communiquer. Or ce n'est pas aux souverains du monde, ce n'est qu'à ses apôtres et à leurs successeurs qu'il a dit : *Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié aussi dans le ciel ; et tout ce que vous délierez sur la terre sera aussi délié dans le ciel* (8). *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit ; leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai commandées. Et assurez-vous que je serai avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles* (9). Et, en les envoyant ainsi, il ne leur a pas seulement donné le droit d'enseigner les dogmes et d'administrer les sacrements, il y a joint celui de porter des lois qui obligent tous les membres de l'Eglise, et de prononcer des peines spirituelles contre ceux qui se rendraient coupables de désobéissance (10) ; car il compare leur mission à la sienne. *Comme mon Père m'a envoyé, leur dit-il, je vous envoie aussi de même* (11). Et qui oserait prétendre que le Fils du Dieu vivant, envoyé par son père, n'était pas revêtu de l'autorité législative en matière spirituelle ?

C'est en conséquence de cette mission divine que les apôtres, assemblés en concile à Jérusalem, prescrivent, comme nécessaire alors au salut, la pratique de certaines observances, qui ne devait pas être durable dans l'Eglise, et font clairement connaître qu'ils tiennent de l'Esprit saint l'autorité

(8) *Quaecunque alligaveritis super terram, erunt ligata et in celo : et quaecunque solveritis super terram, erunt soluta et in celo. (Matth., XVIII.)*

(9) *Data est mihi omnis potestas in celo et in terra. Euntes ergo docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti : docentes eos servare omnia quaecunque mandavi vobis. Et ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi. (Matth., XXVIII.)*

(10) « La juridiction essentielle à l'Eglise est toute spirituelle, fondée sur les grands pouvoirs que Jésus-Christ donne à ses apôtres.... L'Eglise a par elle-même le droit de décider toutes les questions de doctrine, soit sur la foi, soit sur la règle des mœurs. Elle a droit d'établir des canons ou règles de discipline pour sa conduite intérieure ; d'en dispenser en quelques occasions particulières, et de les abroger quand le bien de la religion le demande ; elle a droit d'établir des pasteurs et des ministres pour continuer l'œuvre de Dieu jusqu'à la fin des siècles, et pour exercer toute cette juridiction ; et elle peut les destituer, s'il est nécessaire. Elle a droit de corriger tous ses enfants, leur imposant des pénitences salutaires, soit pour les péchés secrets qu'ils confessent, soit pour les péchés publics dont ils sont convaincus. Enfin l'Eglise a droit de retrancher de son sein les membres corrompus, c'est-à-dire les pécheurs incorrigibles qui pourraient corrompre les autres. Voilà les droits essentiels à l'Eglise, dont elle a joui sous

qu'ils exercent en portant ce décret (12). Aussi saint Paul, visitant les Eglises, leur ordonne-t-il d'observer les préceptes des apôtres et des prêtres (13), et en fait-il lui-même de nouveaux. Qui ne sait qu'après s'être plaint de plusieurs abus qui s'étaient introduits dans les assemblées de l'Eglise de Corinthe et avoir prescrit des règlements pour y apporter remède, il se réserve encore de statuer sur d'autres objets, quand il sera arrivé (14) ? Le même Apôtre n'hésite point à prononcer des peines contre les réfractaires ; livre à Satan Hyménée et Alexandre, afin qu'ils apprennent à ne plus blasphémer (15) ; traite avec une égale sévérité l'incestueux de Corinthe (16), et se glorifie d'avoir reçu de Jésus-Christ lui-même le pouvoir de punir ainsi les prévaricateurs (17). Cet exemple des Apôtres est suivi par leurs successeurs sans aucune interruption et depuis la naissance du christianisme, les premiers pasteurs ont constamment exercé dans l'Eglise le pouvoir législatif.

Jusqu'à l'époque à jamais mémorable où Constantin se soumit à l'Evangile, la puissance civile ne s'était pas occupée sans doute de l'administration de l'Eglise ; ses édits sanguinaires n'avaient eu pour but que de l'anéantir. Cependant, au milieu des horreurs de la persécution, l'autorité spirituelle s'était développée dans toute son étendue, comme avec toute son indépendance ; les premiers pasteurs avaient tout réglé, et au moment où l'Eglise commença à jouir de sa liberté, elle se montra au monde comme une société sainte dont toutes les parties étaient parfaitement assorties et bien ordonnées par le seul exercice du pouvoir que ses chefs avaient reçu de Celui dont le royaume n'est pas de ce monde.

Cette autorité spirituelle, que l'Eglise a exercée durant la violence des persécu-

les empereurs païens, et qui ne peuvent lui être ôtées par aucune puissance humaine, quoiqu'en puisse quelquefois, par voie de fait et par force majeure, en empêcher l'exercice. » (FLEURY, Instit., part. III, c. 1.)

(11) *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos. (Joan., XX.)*

(12) *Videtur est Spiritui sancto et nobis nihil ultra vobis imponere oneris quam hæc necessaria, ut abstinere vos ab immolatis simulacrorum et sanguine... a quibus custodientes vos bene agitis. (Act., XV.)*

(13) *Perambulabat autem (Paulus) Syriam et Ciliciam, confirmans Ecclesias, præcipiens custodire præcepta apostolorum et seniorum. (Ibid.)*

(14) *Si quis esurit, dom manducet, ut non in iudicium conveniatis : cætera autem, cum venero disponam. (I Cor., XI.)*

(15) *Hymenæus et Alexander quos tradidi Satanæ, ut discant non blasphemare. (I Tim., I.)*

(16) *Ego quidem absens corpore, præsens autem spiritu, jam iudicavi et præsens eum qui sic operatus est : in nomine Domini nostri Jesu-Christi, congregatis vobis et meo spiritu, cum virtute Domini nostri Jesu, tradere hujusmodi Satanæ in interitum carnis, ut spiritus salvus sit in die Domini nostri Jesu-Christi. (I Cor., V.)*

(17) *Ideo hæc absens scribo, ut non præsens durius agam, secundum potestatem quam Dominus dedit mihi. (II Cor., XIII.)*

tions, aurait-elle pu la perdre par la conversion des princes? Non, il n'en est pas ainsi, nos très-chers frères. « Non, le monde, en se soumettant à l'Eglise, n'a point acquis le droit de l'assujettir; les princes, devenant les enfants de l'Eglise, ne sont point devenus ses maîtres (18). »

Il est vrai que depuis l'heureuse révolution qui a rendu la croix de Jésus-Christ le plus bel ornement du diadème, le dépositaire de la puissance civile est appelé *l'Evêque du dehors*, et qu'une des plus belles prérogatives de sa dignité est de protéger l'Eglise; mais il ne peut mériter cet honneur qu'en donnant d'abord l'exemple de l'obéissance. L'autorité spirituelle ne connaît sur la terre que des protecteurs soumis dans l'ordre de la religion et ne peut permettre que, sous prétexte de la secourir, on l'anéantisse, en lui faisant la loi. « Il est vrai, dit le grand archevêque de Cambrai, que le prince pieux et zélé est nommé *l'évêque du dehors et le protecteur des canons*; expressions que nous répétons sans cesse avec joie, dans le sens modéré des anciens qui s'en sont servis; mais *l'évêque du dehors* ne doit jamais entreprendre les fonctions de celui du dedans; il se tient le glaive en main, à la porte du sanctuaire, mais il prend garde de n'y entrer pas; en même temps qu'il protège, il obéit; il protège les décisions, mais il n'en fait aucune. Voici les deux fonctions auxquelles il se borne : la première est de maintenir l'Eglise en pleine liberté contre tous ses ennemis du dehors, afin qu'elle puisse au dedans, sans aucune gêne, prononcer, décider, approuver, corriger, abattre toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu. La seconde, c'est d'appuyer ces mêmes décisions dès qu'elles sont faites, sans se permettre jamais, sous aucun prétexte, de les interpréter. Cette protection des canons se tourne donc uniquement contre les ennemis de l'Eglise, c'est-à-dire contre les novateurs, contre les esprits indociles et contagieux, contre tous ceux qui refusent la correction. A Dieu ne plaise que le protecteur gouverne, ni prévienne jamais rien de ce que l'Eglise réglera ! Il attend, il écoute humblement, il croit sans hésiter, il obéit lui-même; il fait obéir autant par l'autorité de son exemple que par la puissance qu'il tient dans ses mains. Mais enfin le protecteur de la liberté ne la diminue jamais : sa protection ne serait plus un secours, mais un joug déguisé, s'il voulait déterminer l'Eglise, au lieu de se laisser déterminer par elle (19). »

On ne cesse encore de répéter que *l'Eglise est dans l'Etat*. Cette maxime est vraie, sans doute; mais il faut bien en saisir le sens, de peur d'en abuser. *L'Eglise est dans l'Etat*, c'est-à-dire que l'Eglise n'a aucun droit sur l'administration temporelle de l'Etat; que la puissance civile conserve

toujours sur cet objet une entière souveraineté, une indépendance absolue; et que tous les membres de l'Eglise, soit pasteurs, soit simples fidèles, doivent être soumis à cette puissance dans tout ce qui concerne l'ordre temporel et le gouvernement politique. Mais *l'Eglise dans l'Etat* ne peut rien perdre de la souveraineté et de l'indépendance de son autorité spirituelle; la puissance civile n'a et ne peut avoir le droit d'exercer à cet égard aucun acte de supériorité, parce que ce droit, elle ne pourrait le tenir que de Jésus-Christ seul; et qu'il est plus clair que le soleil qu'il ne le lui a jamais donné.

Si chaque Eglise nationale est dans l'Etat, chaque Etat catholique est dans l'Eglise; et comme chaque Etat catholique conserve dans l'Eglise une indépendance absolue en ce qui concerne l'ordre politique, chaque Eglise nationale conserve dans l'Etat la même indépendance en ce qui concerne l'ordre spirituel.

Non, « les intérêts du ciel et ceux de la terre n'ont pas été réunis dans les mêmes mains. Dieu a établi deux ministères différents, l'un pour faire passer aux citoyens des jours doux et tranquilles, l'autre pour la consommation des saints, pour former les enfants de Dieu, ses héritiers et les co-héritiers de Jésus-Christ. La sagesse divine ne pouvant être contraire à elle-même, Dieu n'a pu établir les deux puissances pour qu'elles fussent opposées; il a voulu qu'elles pussent se soutenir et s'entraider réciproquement; leur union est un don du ciel qui leur donne une nouvelle force, et les met à portée de remplir les desseins de Dieu sur les hommes... Mais cette union réciproque ne peut être un principe de sujétion pour l'une ou pour l'autre puissance: chacune est souveraine, indépendante, absolue dans ce qui la concerne; chacune trouve en elle-même le pouvoir qui convient à son institution: elles se doivent une assistance mutuelle, mais par voie de concert et de correspondance, et non par voie de subordination et de dépendance (20). »

Aussi, depuis que la lumière s'est approchée du trône, et que ceux qui portent la couronne sont devenus les disciples de la croix, les plus puissants monarques ont-ils solennellement reconnu leur incompétence en ce qui concerne la religion, et le droit exclusif de l'autorité spirituelle, de prononcer sur ces objets.

Constantin était présent au concile de Nicée; il y fut fait plusieurs canons concernant la juridiction des patriarches et des métropolitains, l'institution des évêques, et l'ordination des différents ministres. On n'y vit point l'empereur décider, pendant que les Pères du concile gardaient le silence. Ceux-ci seuls prononcèrent; l'empereur ne fut que témoin (21).

Cette incompétence fut encore solennel-

(18) FÉNELON, *Disc. pron. en 1707 au sacre de l'électeur de Cologne.*

(19) FÉNELON, *Disc. pron. en 1707 au sacre de*

l'électeur de Cologne.

(20) *Actes de l'assemblée du clergé de 1763.*

(21) FLEURY, *Hist. Eccl.*, liv. XI.

lement reconnue par l'empereur Basile dans l'admirable discours qu'il fit au huitième concile général.

« Il n'est pas accordé aux laïques et à ceux qui sont chargés des affaires civiles d'ouvrir la bouche sur les matières ecclésiastiques ; c'est le partage des évêques et des prêtres.... En quelque état que vous soyez, soit distingués par les charges, soit réduits au commun des citoyens, je n'ai rien à vous dire, si ce n'est qu'étant laïques, il ne vous est permis en aucune manière de traiter les affaires ecclésiastiques, ni de vous opposer aux décisions de l'Eglise universelle et du concile général. Ce qui regarde le spirituel appartient aux ministres du Seigneur, qui sont préposés au gouvernement des âmes pour les sanctifier ; qui ont le pouvoir de lier et de délier, et qui ont reçu les clefs du royaume céleste. Ce n'est point là une chose qui soit de notre district ; nous avons besoin d'être conduits dans les pâturages, d'être sanctifiés, d'être liés ou déliés. Car quelque religieux, quelque sage que soit un laïque, de quelque vertu qu'il soit doué, tandis qu'il est laïque, il demeure toujours au rang des brebis. Au contraire, quelque indigne de son caractère que puisse être un évêque, tandis qu'il est attaché à la vérité, il a toujours l'autorité de pasteur. Pourquoi donc, simples brebis, osons-nous juger de nos pasteurs, leur opposer de fausses subtilités, et décider ce qui est au-dessus de nous ? Nous devons n'approcher d'eux qu'avec une foi sincère et une crainte respectueuse, parce qu'ils sont les ministres et les images du Seigneur ; nous devons ne nous élever jamais au-dessus de notre état. Cependant, que voyons-nous aujourd'hui ? un grand nombre de séculiers, qui, oubliant leur état et qu'ils ne sont que les pieds du corps mystique de l'Eglise, prétendent faire la loi à ceux qui en sont les yeux.

« Ils sont toujours les premiers à accuser leurs maîtres dans la foi, et les derniers à corriger leurs propres défauts. Or, j'avertis tous ceux qui méritent ce reproche, de pren-

dre garde à eux-mêmes, de ne plus juger leurs propres juges, et de se comporter désormais d'une manière plus conforme à la volonté de Dieu, en réprimant leur haine, et en renonçant à leurs calomnies ; car le Juge suprême a les yeux ouverts sur leur conduite ; sa colère éclatera contre eux, et ils sentiront, par de terribles effets, tout le poids de sa vengeance (22). »

Tels ont été aussi les sentiments de nos rois. « La France.... n'en a jamais eu depuis plus de douze cents ans qui n'ait été enfant de l'Eglise catholique. Le trône royal est sans tache, et toujours uni au saint-siège ; il semble avoir participé à la fermeté de cette pierre. En écoutant leurs évêques dans la prédication de la vraie foi, c'était une suite naturelle que ces rois les écoutassent dans ce qui regarde la discipline ecclésiastique. Loin de vouloir faire en ce point la loi à l'Eglise, un empereur, roi de France, disait aux évêques : *Je veux qu'appuyés de notre secours, et secondés de notre puissance, comme le bon ordre le prescrit ;* FAMULANTE, UT DECET, POTESTATE NOSTRA (pesez ces paroles, et remarquez que la puissance royale, qui partout ailleurs veut dominer, et avec raison, ici ne veut que servir) ; *je veux donc, dit cet empereur, que, secondés et servis par notre puissance, vous puissiez exécuter ce que votre autorité demande :* paroles dignes des maîtres du monde, qui ne sont jamais plus dignes de l'être, ni plus assurés sur leurs trônes, que lorsqu'ils font respecter l'ordre que Dieu a établi. Ce langage était ordinaire aux rois très-chrétiens. Leurs capitulaires ne parlent pas moins fortement pour les évêques, que les conciles. C'est dans les capitulaires des rois qu'il est ordonné aux deux puissances, au lieu d'entreprendre l'une sur l'autre, de *s'aider mutuellement dans leurs fonctions ;* et qu'il est ordonné en particulier *aux comtes, aux juges, à ceux qui ont en main l'autorité royale d'être obéissants aux évêques.* C'est ce que portait l'ordonnance de Charlemagne, et ce grand prince ajoutait qu'il ne pouvait tenir pour de *fidèles sujets ceux qui n'étaient pas fidèles à*

(22) « Non datum est laicis aut iis qui civilibus officiis mancipantur, secundum canonem dicendi quidquam penitus de ecclesiasticis causis : opus enim hoc pontificum et sacerdotum est.... De vobis autem laicis, tam qui in dignitatibus, quam qui absolute conversamini, quid amplius dicam non habeo, quam quia nullo modo vobis licet de ecclesiasticis causis sermonem movere, integritati Ecclesiæ, et universali synodo adversari. Hoc enim investigare et quærere, patriarcharum, pontificum et sacerdotum est, qui regiminis officium sortiti sunt, qui sanctificandi, qui ligandi et solvendi potestatem habent ; qui ecclesiasticas et cœlestes adepti sunt claves : non nostrum qui pasci debemus, qui sanctificari, qui ligari, vel a ligamento solvi egemus. Quantæcumque enim religionis et sapientiæ laicus existat, vel etiam si universa virtute interior polleat, donec laicus est, ovis vocari non desinet : rursusque, quantæcumque episcopus sit irreverentia et irreligiositate plenus, et nudus omni virtute, donec antistes est, et veritatis verbum recte prædicaverit, pastoris mentionis et dignitatis

damna non patietur. Quæ ergo nobis ratio est in ordine ovium constitutis pastores verborum subtilitate disentiendi, ea quæ super nos sunt quærendi, et ambiendi ? oportet nos eum timore et fide sinere hos adire, et a facie eorum vereri, eum sint ministri Domini omnipotentis, et huiusmodi formam possideant, et nihil amplius quam ea quæ sunt nostri ordinis requirere. Nunc autem videmus adeo multos malitia in insaniam accendi, ut obliviscentes proprii ordinis, et quod pedes sint minime cogitantes, legem ponere velint oculis.... et singuli ad accusandum quidem majores existunt semper promptissimi, ad corrigendum autem quidquam eorum in quibus accusantur et eriminantur, pigri. Sed moneo et exhortor omnes qui tales sunt, ut maledictum et æternum odium avertentes, et judicare iudices desinentes attendant sibi, et secundum divinam voluntatem conversari contendant. Nam non quiescit supernum iudicium, sed contra dissidentes divinus furor stillabit, et ultionem justam opere eunetis ostendet. » (S. BASIL. imp., in VIII. syn. gen. ; HARD., Conc., tom. V.)

Dieu, ni en espérer une sincère obéissance lorsqu'ils ne la rendaient pas aux ministres de Jésus-Christ, dans ce qui regardait les causes de Dieu et les intérêts de l'Eglise. C'était parler en prince habile, qui sait en quoi l'obéissance est due aux évêques, et ne confond point les bornes des deux puissances; il mérite d'autant plus d'en être cru. Selon ses ordonnances, on laisse aux évêques l'autorité tout entière dans les causes de Dieu et dans les intérêts de l'Eglise, et avec raison, puisqu'en cela l'ordre de Dieu, la grâce attachée à leur caractère, l'Ecriture, la tradition, les canons et les lois, parlent pour eux (23). »

Que si quelquefois il s'est rencontré des souverains qui ont entrepris d'avoir dans les affaires de religion une influence qui ne leur appartenait pas, Dieu a suscité de généreux pontifes qui les ont avertis de rentrer dans le devoir, en leur marquant les bornes qu'ils ne pouvaient franchir. Qui ne sait ce que le grand Osius de Cordoue écrivait à l'empereur Constance, qui avait eu le malheur d'être égaré par les ariens ? « Dieu, qui vous a donné l'empire, nous a confié ce qui concerne l'Eglise. Et comme celui qui vous ravirait l'empire renverserait l'ordre établi de Dieu, craignez aussi qu'en attirant à vous les affaires de l'Eglise, vous ne vous rendiez coupable d'un grand crime... Il ne nous est donc pas permis de dominer sur la terre, et vous n'avez pas le droit de mettre la main à l'encensoir (24). »

Et le pape saint Gélase I^{er} n'a-t-il pas rappelé la même règle à l'empereur Anastase, qui favorisait l'eutychianisme ? « Prince auguste, lui écrit ce saint pape, il y a deux moyens par lesquels ce monde est principalement gouverné, l'autorité sacrée des évêques et la puissance royale. La charge des évêques est d'autant plus grande qu'ils doivent rendre compte des rois mêmes au jugement de Dieu; car vous savez qu'encore que votre dignité vous élève au-dessus du genre humain, vous baissez la tête devant les prélats, vous recevez d'eux les sacrements, et leur êtes soumis dans l'ordre de la religion. Vous savez que dans ces affaires vous devez suivre leur jugement : il ne faut donc pas que vous prétendiez les assujettir à vos ordres. Que si les évêques obéissent à vos lois quant à l'ordre de la police et des

choses temporelles, sachant que vous avez reçu d'en haut la puissance, avec quelle affection devez-vous être soumis à ceux qui sont établis pour dispenser les sacrements ? C'est pourquoi, comme les évêques courent un grand risque s'ils se taisent sur le culte qui est dû à la Divinité, on s'expose à un grand péril si, ce qu'à Dieu ne plaise, au lieu de leur obéir comme on le doit, on méprise leurs instructions (25). »

Des principes qui viennent d'être établis sur la distinction des deux puissances, il résulte clairement que, comme il ne peut appartenir à l'autorité spirituelle de régler ce qui concerne l'ordre politique, la puissance civile n'a point le droit de prononcer sur ce qui est de l'ordre spirituel.

Mais dans quel ordre faut-il ranger la suppression, l'érection, la circonscription des métropoles, des diocèses et des cures, la suppression des églises cathédrales et autres titres de bénéfices, les règles concernant le choix et l'institution des pasteurs, et la manière d'exercer la juridiction spirituelle dans les différents degrés de la hiérarchie ecclésiastique ? c'est, nos très-chers frères, ce qui nous reste à vous expliquer dans cette instruction, afin de vous prémunir, comme nous y sommes indispensablement obligés, contre tout ce qui pourrait, dans une matière si importante, devenir pour vous une occasion d'erreur ou de péché.

Une simple réflexion se présente d'abord, qui conduit naturellement à reconnaître que ces objets appartiennent à l'ordre spirituel; c'est que les hommes n'auraient pas même pu s'en former l'idée, si cet ordre supérieur n'avait été institué par le Sauveur du monde. Quel mortel, en effet, sans la révélation de Jésus-Christ, aurait jamais pu penser qu'un Dieu, après s'être revêtu de notre nature, ait voulu demeurer réellement présent au milieu de nous; être lui-même chef du corps mystique, dont tous les fidèles sont les membres, et leur offrir sans cesse l'application des mérites de sa mort ? Quel mortel aurait jamais pu penser que, pour exécuter ces desseins de miséricorde, ce Dieu Sauveur ait daigné choisir des hommes et les rendre dispensateurs de ses mystères, dépositaires de sa puissance, ses coopérateurs dans le grand ouvrage de la sanctification de leurs frères, afin de consommer

(23) BOSSUET, *Sermon prêché à l'ouverture de l'assemblée générale du clergé de France*, le 9 novembre 1681.

(24) « Tibi Deus imperium tradidit, nobis ecclesiastica concredidit. Ac quemadmodum qui tibi imperium subripit Deo ordinanti repugnat, ita metue ne, si ad te ecclesiastica pertrahas, magni criminis reus fias.... Neque nobis igitur terre imperare licet, neque tu adolendi habes potestatem. » (OSIUS, apud ATHANAS. *ad Monach.*)

(25) « Duo sunt, imperator auguste, quibus principaliter hic mundus regitur, auctoritas sacra pontificum, et regalis potestas. In quibus tanto gravior est pondus sacerdotum, quanto etiam pro ipsis regibus hominum in divino reddituri sunt examine rationem. Nosti etenim, fili elementissime, quod licet præsideas humano generi dignitate, re-

rum tamen præsulibus divinarum devotus colla submissis : inque sumendis ecclesiasticis sacramentis, eisque, ut competit disponendis, subdi te debere cognoscis religionis potius ordine quam præsese. Nosti itaque inter hæc ex illorum te pendere iudicio, non illos ad tuam velle redigi voluntatem. Si enim quantum ad ordinem pertinet publicæ disciplinæ, cognoscentes tibi imperium superna dispositione collatum, legibus tuis ipsi quoque parent religionis antistites... quo, rogo, te decet affectu tuis obedire, qui prærogandis venerabilibus sunt attributi mysteriis ? Proinde sicut non leve discrimen incumbit pontificibus siluisse pro Divinitatis cultu quod congruit ; ita his, quod absit, non mediocre periculum est, qui, cum parere debeant, despicunt. » (S. GELAS., ep. 8.)

éternellement dans la gloire l'union du chef avec les membres, commencée dans le temps par la grâce ? Et n'est-ce pas, suivant la doctrine du grand Apôtre, à cette consommation des saints, à cette édification du corps de Jésus-Christ que se rapportent uniquement toutes les parties de la hiérarchie de la loi nouvelle, toutes les fonctions du ministère pastoral, tout l'exercice de la juridiction ecclésiastique (26) ?

La disposition de ces objets sacrés n'est donc point un apanage de la puissance civile : elle ne l'avait point lorsqu'elle proscrivait les disciples de l'Évangile ; elle ne l'a point acquise en se soumettant au joug de la foi.

On ne connaît aucun édit d'empereurs, qui, du vivant du disciple bien-aimé, ait fixé les sièges épiscopaux de l'Asie, à Ephèse, à Smyrne, à Pergame, à Thyatire, à Sardes, à Philadelphie, à Laodicée. (*Apoc.*, I.) Ce n'était pas en vertu d'un sénatus-consulte, mais par l'ordre de saint Paul, que Tite était chargé d'établir des évêques dans toutes les villes de l'île de Crète (27). Et tant que les souverains, convertis au christianisme, ont conservé la véritable foi, il n'est point arrivé dans l'Eglise catholique que la suppression, l'érection, la circonscription d'aucune métropole, ni d'aucun diocèse, se soient opérées sans l'influence de l'autorité spirituelle. En vain a-t-on prétendu citer quelques exemples pour établir le contraire ; la fausseté de ces allégations a été démontrée avec la dernière évidence, et il a été prouvé par les monuments mêmes qu'on s'est permis de mettre en avant que, dans toutes et chacune des circonstances objectées, l'autorité spirituelle était intervenue comme cause nécessaire (28).

Sans doute la puissance civile peut proposer des vues sur ces importants objets, et, quand elles sont compatibles avec le bien de la religion, l'autorité spirituelle se fait un devoir d'y accéder ; mais l'action de celle-ci est indispensablement requise, et la puissance civile seule ne peut conduire l'ouvrage à sa fin.

On ne peut en effet ériger une métropole, un diocèse, sans donner au métropolitain, à l'évêque, la juridiction spirituelle sur un clergé et des fidèles ; on ne peut reculer les anciennes limites d'une métropole, d'un diocèse, les agrandir par une nouvelle circonscription, sans étendre la juridiction spirituelle du métropolitain, de l'évêque, en leur assujettissant, dans l'ordre de la religion, un clergé, des fidèles qui, avant, ne leur étaient pas soumis ; on ne peut enfin supprimer une métropole, un diocèse, sans dépouiller le métropolitain, l'évêque, de la juridiction spirituelle qu'ils exerçaient sur le clergé et les fidèles qui leur avaient été

confiés ; mais donner la juridiction spirituelle, étendre la juridiction spirituelle, ôter la juridiction spirituelle, sont évidemment des actes de l'autorité spirituelle ; comment donc la puissance civile pourrait-elle les faire ? d'où en aurait-elle le droit ? elle ne le tient certainement pas de sa nature ; et où sont les témoignages des divines Écritures, ou de la tradition, qui prouvent que Jésus-Christ le lui ait donné ?

Non, si quelque nation se portait à de pareilles entreprises, l'Eglise catholique ne pourrait s'empêcher de lui dire : « Vous êtes un peuple, un Etat, une société ; mais Jésus-Christ, qui est votre roi, ne tient rien de vous ; son autorité vient de plus haut : vous n'avez non plus le droit de lui donner des ministres que de l'établir lui-même votre prince. Ainsi ses ministres, qui sont vos pasteurs, viennent de plus haut, comme lui-même, et il faut qu'ils viennent par un ordre qu'il ait établi. Le royaume de Jésus-Christ n'est pas de ce monde, et la comparaison que vous pouvez faire entre ce royaume et ceux de ce monde est caduque ; en un mot, la nature ne vous donne rien qui ait rapport avec Jésus-Christ et son royaume, et vous n'avez aucun droit que ceux que vous trouverez dans les coutumes immémoriales de votre société : or ces coutumes immémoriales, à commencer par les temps apostoliques, sont que les pasteurs déjà établis établissent les autres (29). »

Et qu'on ne prétende point, pour justifier le procédé dont il s'agit, qu'au moment de la consécration des pontifes, l'Eglise leur communique une juridiction indéfinie, qui peut être ensuite étendue ou restreinte et même anéantie, au gré de la puissance civile, selon qu'il lui plaît de changer la circonscription des métropoles et des diocèses. Non, l'Eglise n'en agit pas ainsi ; quand elle consacre ses pontifes, elle ne leur attribue qu'une juridiction déterminée à tels lieux nommément, individuellement et exclusivement à tous autres. L'intention de l'Eglise sur ce point se connaît par ses lois, et les dispositions de celles-ci sont précises. C'est pour cela qu'elles défendent si expressément, et sous des peines si graves, à tout évêque d'exercer les fonctions épiscopales dans un diocèse étranger sans la permission de l'évêque de ce diocèse.

On ne connaît point de règle canonique plus solidement établie ; et depuis le dix-septième canon du concile d'Arles, tenu en 314, jusqu'au règlement dressé par l'assemblée du clergé de France en 1653, on pourrait aisément former une chaîne suivie des autorités les plus importantes. Nous nous bornerons à en indiquer quelques-unes.

« Il est défendu à tout évêque, disent les Pères du troisième concile de Carthage, d'en-

stituas per civitates presbyteros, sicut ego disposui tibi. (Tit., I.)

(28) Discours de M. l'archevêque d'Aix, prononcé le samedi 29 mai dans l'Assemblée nationale, suivi d'observations.

(29) BOSSUET, *Hist. des variat.* I. XV, n° 420.

(26) *Ipsè dedit quosdam quidem apostolos, quosdam autem prophetas, alios vero evangelistas, alios autem pastores et doctores ad consummationem sanctorum, in opus ministerii, in ædificationem corporis Christi.* (Ephes., IV.)

(27) *Hujus rei gratia reliqui te Cretæ ut.... con-*

vahir les peuples étrangers et d'empiéter sur le diocèse de son collègue (30). »

Le quinzième canon du concile de Sardique est encore plus formel. « L'évêque Osins dit : « Définissons aussi tous que si l'évêque « d'un autre diocèse veut promouvoir à « quelque grade un ministre étranger, sans « le consentement de son propre évêque, « une semblable promotion soit regardée « comme nulle et de nul effet; et que, si « quelques-uns se permettent d'en agir ainsi, « ils soient avertis et corrigés par leurs confrères et collègues dans l'épiscopat. » Tous les Pères dirent : « Que ce décret soit aussi « stable et irrévocable (31). »

On trouve encore une disposition semblable dans le quinzième canon du troisième concile d'Orléans : « L'évêque ne doit point entrer dans les diocèses étrangers, pour ordonner des clercs étrangers ou consacrer des autels. Que s'il le fait, l'autel, il est vrai, demeurera consacré; mais ceux qu'il aura ordonnés seront exclus de leurs fonctions, et lui-même, comme transgresseur des canons, sera suspens, durant une année, de la célébration des messes (32). »

Enfin, le saint concile de Trente, renouvelant cette loi, observée dans l'Eglise depuis tant de siècles, a réglé « qu'il ne soit permis à aucun évêque, sous prétexte de quelque privilège que ce soit, d'exercer les fonctions épiscopales dans le diocèse d'un autre, si ce n'est avec la permission expresse de l'ordinaire du lieu, et à l'égard seulement des personnes soumises au même ordinaire. Et que, s'il en arrive autrement, l'évêque et ceux qui auront été ainsi ordonnés soient de droit suspens, celui-là des fonctions épiscopales, ceux-ci de l'exercice de leurs ordres (33). »

Il est facile d'appliquer ce qui vient d'être dit, à l'érection, suppression, nouvelle circonscription de tous bénéfices auxquels est attaché le soin des âmes, et à la suppression de ces corps vénérables, si dignes de former le conseil habituel de l'évêque et à qui, suivant une discipline déjà ancienne dans l'Eglise, l'exercice de la juridiction épisco-

pale est dévolu pendant la vacance du siège. Comment un nouvel ordre de ministres pourrait-il les remplacer dans cet exercice, sans l'aveu de l'autorité spirituelle? Ne faut-il donc plus être établi par l'Esprit-Saint, pour gouverner l'Eglise de Dieu? ou est-ce par l'organe de la puissance civile que cet Esprit adorable désigne ceux qu'il appelle à une si sublime fonction? Et quant à ce qui concerne tous les autres bénéfices, de quelque nature qu'ils puissent être, il suffit d'observer que n'ayant été érigés que pour une fin spirituelle, et avec le concours de l'autorité spirituelle, ils ne peuvent être supprimés par le seul fait de la puissance civile.

Cette puissance n'est pas moins incompétente pour régler ce qui a rapport au choix des pasteurs et à leur institution. Nous le demandons à tout homme de bonne foi : donner le droit de choisir les pasteurs, fixer les conditions requises pour l'éligibilité, déléguer le pouvoir de confirmer ceux qui auront été élus, prescrire les précautions qu'il faut prendre pour s'assurer de la doctrine de ceux qui demanderont l'institution canonique; ne sont-ce pas encore autant d'actes de l'autorité spirituelle? et d'après quels principes la puissance civile pourrait-elle s'attribuer le droit de les faire?

Remontons toujours à l'origine des temps, et que la pratique des siècles qui nous ont précédés nous instruisse.

Jésus-Christ choisit ses Apôtres (34); il choisit encore soixante-douze autres disciples qu'il envoie devant lui, deux à deux, dans toutes les villes où lui-même devait aller (35).

Saint Pierre marque les qualités que doivent avoir et celui qu'il faut substituer au perfide Iscariote pour compléter le collège apostolique (36), et ceux qui seront appelés aux fonctions du diaconat (37); l'Esprit-Saint lui-même dit aux prophètes et aux docteurs réunis à Antioche : *Séparez-moi Saul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés* (38); et saint Paul défend d'élever à l'épiscopat un bigame ou un néophyte (39).

Les successeurs des Apôtres ont usé du *tum fuerit, episcopus ab exercitio pontificalium, et sic ordinati ab executione ordinum sint ipso jure suspensi.* » (Conc. Trid., sess. vi, *De reform.*, cap. 5.)

(34) *Vocavit discipulos suos, et elegit duodecim ex ipsis quos et apostolos nominavit.* (Luc., VI.)

(35) *Designavit Dominus et alios septuaginta duos, et misit illos binos ante faciem suam, in omnem civitatem et locum in quo erat ipse venturus.* (Luc., X.)

(36) *Oportet ergo ex his viris, qui nobiscum sunt congregati in omni tempore quo intravit et exivit inter nos dominus Jesus... testem resurrectionis ejus nobiscum fieri unum ex istis.* (Act., I.)

(37) *Considerate ergo, fratres, viros ex vobis boni testimonii septem, plenos Spiritu sancto et sapientia, quos constituamus super hoc opus.* (Act., VI.)

(38) *Dixit illis Spiritus sanctus : Segregate mihi Saulum et Barnabam, in opus ad quod assumpsi eos.* (Act., XIII.)

(39) *Oportet ergo episcopum esse... unius uxoris virum... non neophytum.* (I Tim., III.)

(30) « *Placuit ut a nullo episcopo usurpentur plebes alienae, nec aliquis episcoporum supergrediatur in diocesi suum collegam.* » (Conc. Carthag., an. 397, can. 20.)

(31) « *Osius episcopus dixit : « Hoc quoque omnes definiamus, ut si quis episcopus ex alia parte rochiam velit alienum ministrum sine consensu proprii episcopi in aliquo gradu constituere, irrita et infirma ejusmodi constitutio existimetur. « Si qui autem hoc sibi permiserint, a fratribus et coepiscopis admoneri et corrigi debent. » Omnes dixerunt : « Hoc quoque decretum sit firmum et immobile. »* (Concil. Sard., an 387, can. 15.)

(32) « *Episcopus in dioceses alienas ad alienos clericos ordinandos, vel consecranda altaria, irruere non debet. Quod si fecerit, remotis quos ordinaverat, altaris tamen consecratione manente, transgressor canonum anno a missarum celebratione cessabit.* » (Conc. Aurel., an. 558, can. 15.)

(33) « *Nulli episcopo liceat, cujusvis privilegii prætextu, pontificalia in alterius diocesi exercere, nisi de ordinarii loci expressa licentia, et in personas eidem ordinario subjectas tantum. Si secus fac-*

même pouvoir. Longtemps avant que le glaive de la persécution fut brisé dans les mains des tyrans, l'Eglise seule avait réglé par ses lois tout ce qui peut avoir rapport à l'entrée dans le sanctuaire ; elle a continué, dans la suite des siècles, de renouveler ces anciennes dispositions ou d'en faire de nouvelles, quand les circonstances lui ont paru exiger quelques changements dans cette partie de sa discipline ; et si quelquefois les souverains catholiques sont intervenus lorsqu'il s'agissait de statuer sur ces importants objets, ils ont toujours agi de concert avec l'autorité spirituelle et n'ont jamais rien décidé sans sa participation.

En vain, pour excuser une autre conduite de la part de la puissance civile, alléguerait-on qu'elle ne se propose d'autre but que de rappeler la discipline primitive. Qu'il serait facile de répondre d'abord que le retour à la discipline primitive ne peut être ordonné que par la même autorité qui l'avait établie !

Mais vit-on jamais dans les premiers siècles des élections d'évêques faites sans que le clergé y fût appelé ? Que le savant historien de l'Eglise nous donne une idée bien différente de son ancienne pratique, à cet égard ! « Le choix des évêques se faisait par les évêques les plus voisins, de l'avis du clergé et du peuple de l'Eglise vacante, c'est-à-dire par tous ceux qui pouvaient mieux connaître le besoin de cette Eglise. Le métropolitain s'y rendait avec tous les comprovinciaux. On consultait le clergé, non de la cathédrale seulement, mais de tout le diocèse. On consultait les moines, les magistrats, le peuple : mais les évêques décidaient.... Voilà la promotion des évêques telle que vous l'avez vue pendant les six premiers siècles, et vous la verrez encore à peu près semblable dans les quatre suivants (40). »

N'est-ce pas une chose inouïe dans l'histoire des premiers siècles que les laïques aient entrepris de choisir ceux qui devaient, sous la conduite des évêques et comme pasteurs du second ordre, leur dispenser les choses saintes ? « Dans ces premiers temps, il n'y avait proprement de titulaire que l'évêque qui était chargé de la conduite de

tout le diocèse. Les autres ministres restaient attachés auprès de l'évêque, ou ils allaient prêcher en différentes parties du diocèse, toujours prêts à se rendre auprès de lui quand il les appellerait, soit pour demeurer dans la ville, soit pour aller annoncer l'Evangile dans quelque autre endroit (41). »

Mais faisons connaître le véritable principe de cette ancienne discipline. « Les Apôtres, dit le savant Père Thomassin, et leurs successeurs, qui sont les évêques, ayant été les fondateurs de toutes les Eglises, il est visible que ce sont aussi les évêques qui doivent ou les gouverner eux-mêmes, ou en commettre le gouvernement à ceux qu'ils en jugent capables.... Originellement les bénéfices n'étant qu'une suite des ordres, parce qu'il est juste que celui qui sert à l'autel vive de l'autel ; comme l'évêque est le seul dispensateur des ordres, il l'est aussi des bénéfices. Enfin, l'évêque étant le souverain prêtre de son diocèse, c'est à lui à distribuer toutes les charges, parce que ce sont autant de participations et d'écoulements de sa souveraineté sacerdotale (42). »

Aussi le changement qui est survenu dans cette partie de la discipline, et qui a attaché d'une manière inamovible les prêtres à des églises particulières, n'a-t-il pas empêché de reconnaître dans tous les temps la vérité de ce qu'écrivait sur cette importante matière le célèbre Guillaume, évêque de Paris. « Vous devez savoir que c'est aux évêques, comme successeurs des Apôtres et comme ministres de la dignité apostolique, qu'il appartient, en vertu de la fonction épiscopale, d'instituer les clercs dans les églises canonicales, et les prêtres dans les églises et les paroisses. Je parle d'une institution pleine, pour ce qui est du droit commun, quoique, par une concession spéciale des évêques, le droit de patronage ait été attribué à quelques personnes (43). »

A quelle époque a-t-on vu que les pasteurs du peuple catholique pussent être choisis par des hommes qui ne seraient pas membres de l'Eglise, qui peut-être même n'auraient pas eu le bonheur d'être régénérés en Jésus-Christ ?

La discipline primitive défendit-elle ja-

tholique ait exercé, ni même réclaté le droit d'élire les pasteurs du second ordre. En 1564, sous le règne de Charles IX, les protestants annoncèrent de toutes parts que l'on était près de publier un édit sur l'élection des curés par les laïques des paroisses. Mais le gouvernement s'empressa de calmer les alarmes des évêques de France, assemblés alors à Poissy, en déclarant qu'il n'y avait jamais pensé ; que c'était un faux bruit ; qu'il désirait conserver et même augmenter le pouvoir des évêques, bien loin de vouloir l'opprimer (a). Paroles énergiques et d'autant plus remarquables, qu'on les croit dictées par le célèbre chancelier L'Hôpital, qui avait la principale confiance de la reine régente, et qui ne fut jamais soupçonné d'immoler aux intérêts du sanctuaire les droits de la nation.

(40) FLEURY, disc. 2.

(41) *Disc. Hist. sur l'origine des bénéfices*, par M. de HÉRIEUX.

(42) THOMASSIN. *Anc. et nouv. discip. de l'Eglise*, part. I, l. II, c. 6, et part. IV, l. II, c. 9.

(43) « Scire autem debet ad episcopos tanquam Apostolorum successores, et tanquam apostolicæ dignitatis pertinere ministros, ex ipso episcopali officio, institutiones clericorum in ecclesiis prebendarum, et sacerdotum in capellis et parochiis, institutionem, inquam, plenam, quantum est de jure communi, licet ex speciali collatione episcoporum, nonnullis jura patronorum concessa sint. » (GUILLELM. Paris., apud THOMASS., part. I, l. I, c. 2.)

On chercherait en vain dans les annales de l'Eglise gallicane une seule époque où le peuple ca-

(a) Procès-verbal de l'assemblée de Poissy

mais de prendre les précautions les plus exactes pour s'assurer de la foi de ceux qui devaient être élevés au rang des pasteurs, et força-t-elle de se borner à recevoir le serment d'une profession générale, sous laquelle les sectateurs de l'hérésie pourraient cacher les erreurs les plus dangereuses? Cette espèce de discipline n'était assurément pas en vigueur à l'époque du concile de Chalcédoine. En vain Théodoret y protesta-t-il qu'il avait été nourri par des catholiques, et instruit de la doctrine catholique; qu'il l'avait prêchée; qu'il rejetait non-seulement Nestorius et Eutychès, mais quiconque avait de mauvais sentiments; ce ne fut qu'après avoir dit formellement anathème à Nestorius, et souscrit à la lettre de saint Léon, qu'il obtint le consentement des Pères du concile, pour être établi dans le siège épiscopal de Cyr (44).

La vie monastique ne fut-elle donc pas en honneur dans les plus beaux âges de l'Eglise? Écoutons encore son savant historien: «Après les martyrs vient un spectacle aussi merveilleux, les solitaires. Je comprends sous ce nom ceux qu'on nommait *ascètes* dans les premiers temps, les moines et les anachorètes. On peut les appeler les martyrs de la pénitence.... Je regarde ces saints solitaires comme des modèles de la perfection chrétienne. C'étaient les vrais philosophes, comme l'antiquité les nomme souvent. Ils se séparaient du monde pour méditer les choses célestes, non pas comme ces Egyptiens que décrit Porphyre, qui, sous un si grand nom, n'entendaient que la géométrie ou l'astronomie; ni comme les philosophes grecs, pour rechercher les secrets de la nature, pour raisonner sur la morale, ou disputer du souverain bien et de la distinction des vertus. Les moines renonçaient au mariage et à la société des hommes, pour se délivrer de l'embarras des affaires et des tentations inévitables dans le commerce du monde.... Toute leur étude était la morale, c'est-à-dire la pratique des vertus. Ils se cachaient aux hommes autant qu'ils pouvaient, ne cherchant qu'à plaire à Dieu. Ce n'était que l'éclat de leurs vertus, et souvent leurs miracles, qui les faisaient connaître.... Tels étaient les moines tant loués par saint Chrysostôme, par saint Augustin et par tous les Pères (45). Il y eut aussi des monastères de filles, même dans les déserts.... Il y en eut dans les villes, et on fit ainsi vivre en communauté toutes les vierges consacrées à Dieu, qui demeuraient auparavant en des maisons particulières (46). »

Les titres d'archiprêtre, de pénitencier, d'archidiaque, ne se montrent-ils pas dans l'histoire presque aussitôt que la religion chrétienne fut devenue la religion de l'Empire? Et qui pourrait ne pas reconnaître l'origine des Eglises collégiales dans les ba-

siliques élevées sur les tombeaux des martyrs, dès les temps voisins de ceux des apôtres, et desservies par des ecclésiastiques que les conciles distinguent si expressément des clercs préposés au gouvernement des paroisses, et de ceux qui résidaient dans les monastères? Alors les propriétaires opulents, convaincus du dogme d'une Providence qui veille sur les familles et sur les empires, croyaient bien mériter de la patrie en employant une partie de leurs biens à multiplier les monuments consacrés d'une manière spéciale à la prière publique.

Les premiers siècles enfin reconnurent-ils jamais que le témoignage de l'unité de foi et de la communion que chaque évêque doit entretenir avec le successeur de saint Pierre, dût nécessairement se borner à lui écrire comme au chef visible de l'Eglise universelle? Cette dernière réflexion nous conduit à examiner ce qui concerne l'exercice de la juridiction dans les différents degrés de la hiérarchie ecclésiastique.

Il serait inutile de s'arrêter à prouver que c'est à l'autorité spirituelle toute seule qu'il appartient de régler l'exercice de la juridiction qui lui est propre. Qui ne voit du premier coup d'œil que cette juridiction, dont Jésus-Christ est la source se trouve par là à une hauteur à laquelle la puissance civile ne peut jamais atteindre?

Mais celle-ci ne peut surtout rien changer à la forme de gouvernement, à l'ordre d'administration qui ont été immédiatement établis par le Sauveur du monde. L'Eglise elle-même n'a aucun pouvoir sur ces objets sacrés, et toute sa gloire, à cet égard, consiste à conserver inviolablement le dépôt qui lui est confié, et à perpétuer, sans aucune altération, jusqu'à la fin des temps, l'ouvrage de son auteur.

Appliquez-vous, nos très-chers frères, à bien saisir le plan de cet admirable édifice, qui porte tout entier sur Jésus-Christ. Cette connaissance ne peut vous être étrangère, puisque, suivant la doctrine de saint Paul, vous êtes vous-mêmes *édifiés sur le fondement des Apôtres et des prophètes, et unis en Jésus-Christ, qui est lui-même la principale pierre de l'angle, sur lequel tout l'édifice étant posé s'élève et s'accroît dans ses proportions et sa symétrie, pour être un saint temple consacré au Seigneur* (47).

L'Homme-Dieu, avant de quitter la terre, a donné à son Eglise un chef visible, à qui il a attribué la primauté d'honneur et de juridiction sur les pasteurs et les fidèles. Les preuves de cette prééminence que saint Pierre a reçues de son divin Maître sont incontestables. Il a été nommé le premier à l'apostolat (48). Jésus-Christ lui a dit : *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront*

(44) FLEURY, *Hist. ecclési.*, I. XXVIII, n° 24.

(45) FLEURY, discours 2.

(46) Le même, *Mœurs des chrétiens*, n° 52.

(47) *Superedificati super fundamentum apostolorum et prophetarum ipso summo angulari lapide*

Christo Jesu, in quo omnis edificatio constructa crescit in templum sanctum Domino. (Ephes., II.)

(48) *Duodecim autem apostolorum nomina sunt hæc : primus Simon qui dicitur Petrus.* (Matth., X.)

point contre elle (49). Simon, j'ai prié pour vous, afin que votre foi ne défaille point; lors donc que vous serez converti, ayez soin de confirmer vos frères (50). Paissez mes agneaux; puissez mes brebis (51). Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel (52).

Il est vrai que le Seigneur a adressé ensuite ces dernières paroles à tous les apôtres (53), et qu'il leur a dit encore : « Tous ceux dont vous remettrez les péchés, ils leur seront remis, et tous ceux dont vous retiendrez les péchés, ils leur seront retenus (54). Mais la suite ne renverse pas le commencement, et le premier ne perd pas sa place. Cette première parole : *Tout ce que tu lieras*, dite à un seul, a déjà rangé sous sa puissance tous ceux à qui on dira : *Tout ce que vous remettrez*; car les promesses de Jésus-Christ, aussi bien que ses dons, sont sans repentance, et ce qui est une fois donné indéfiniment et universellement, est irrévocable. Outre que la puissance donnée à plusieurs porte sa restriction dans son partage; au lieu que la puissance donnée à un seul, et sur tous, et sans exception, emporte la plénitude, et n'ayant à se partager avec aucune autre, elle n'a d'autres bornes que celles que donne la règle.

« Saint Pierre paraît le premier en toutes manières : le premier à confesser la foi; le premier dans l'obligation d'exercer l'amour; le premier de tous les apôtres qui vit Jésus-Christ ressuscité des morts, comme il en devait être le premier témoin devant tout le peuple; le premier, quand il fallut remplir le nombre des apôtres; le premier qui confirma la foi par un miracle; le premier à convertir les Juifs, le premier à recevoir les gentils; le premier partout.

« Qu'on ne dise point, qu'on ne pense point que ce ministère de saint Pierre finisse avec lui : ce qui doit servir de soutien à une Eglise éternelle ne peut jamais avoir de fin. Pierre vivra dans ses successeurs, Pierre parlera toujours dans sa chaire.

« C'est cette chaire romaine tant célébrée par les Pères, où ils ont exalté comme à l'en-
vi la principauté de la chaire apostolique, la principauté principale, la source de l'unité,

et dans la place de Pierre, l'éminent degré de la chaire sacerdotale, l'Eglise-mère qui tient en sa main la conduite de toutes les autres Eglises, le chef de l'épiscopat, d'où part le rayon du gouvernement; la chaire principale, la chaire unique en laquelle toutes gardent l'unité. Vous entendez dans ces mots saint Optat, saint Augustin, saint Cyprien, saint Irénée, saint Prosper, saint Avite, saint Théodoret; le concile de Chalcédoine et les autres; l'Afrique, les Gaules, la Grèce, l'Asie, l'Orient et l'Occident unis ensemble (55). »

La qualité de chef visible de l'Eglise universelle n'est donc point, dans l'évêque de Rome, un vain titre. Elle lui assure, comme à saint Pierre, la primauté, non-seulement d'honneur, mais encore de juridiction dans toute l'Eglise, et on ne peut être catholique sans reconnaître son autorité.

Cette autorité, sans doute, n'est point arbitraire. « Il faut (comme l'a solennellement déclaré le clergé de France) régler l'usage de la puissance apostolique par les canons faits par l'Esprit de Dieu, et consacrés par le respect général de tout l'univers. Les règles, les mœurs et les institutions reçues dans le royaume et dans l'Eglise gallicane, doivent avoir leur force et leur vertu, et les usages de nos pères doivent demeurer inébranlables. Il est même de la grandeur du saint siège apostolique, que les lois et les coutumes établies du consentement de ce siège respectable, subsistent invariablement (56). » Mais dès que cette autorité se renferme dans les justes bornes, il est indispensable de s'y soumettre. « Tout est soumis à ces clefs; tout, rois et peuples, pasteurs et troupeaux; nous le publions avec joie, car nous aimons l'unité, et nous tenons à gloire notre obéissance (57). »

Comme le souverain pontife succède à saint Pierre, les évêques sont successeurs des autres apôtres (58). Ceux-là, unis entre eux et à leur chef, forment le tribunal suprême de l'Eglise. Au corps des premiers pasteurs appartient l'autorité infailible de prononcer en matière de foi, de mœurs et de discipline; et personne, dans l'Eglise, n'est indépendant de cette autorité.

C'est un article de foi que les évêques sont supérieurs aux prêtres. Ce point a été solen-

(49) Tu es Petrus, et super hæc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalent adversus eam. (Matth., XVI.)

(50) Simon.... rogavi pro te ut non deficiat fides tua; et tu aliquando conversus, confirma frâtes tuos. (Luc., XXVI.)

(51) Pasce agnos meos.... Pasce oves meas. (Joan., XXI.)

(52) Quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum et in cælo; et quodcumque solveris super terram, erit solutum et in cælo. (Matth., XVII.)

(53) Quæcumque alligaveritis super terram, erunt ligata et in cælo; et quæcumque solveritis super terram, erunt soluta et in cælo. (Matth., XVIII.)

(54) Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis; et quorum retinueritis, retenta sunt. (Joan., XX.)

(55) BOSSUET, Sermon prêché à l'ouverture de l'as-

semblée générale du clergé de France, le 9 novembre 1681.

(56) « Apostolicæ potestatis usum moderandum per canones Spiritu Dei conditos, et totius mundi reverentia consecratos. Valere etiam regulas, mores, et instituta a regno et Ecclesia gallicana recepta, patrumque terminos manere inconvulsos; atque id pertinere ad amplitudinem apostolicæ sedis, ut statuta et consuetudines tantæ sedis et Ecclesiarum consensione firmatæ, propriam stabilitatem obtineant. » (Declar. cler. Gallic. de Eccles. potest. art. 5.)

(57) BOSSUET, ubi supra.

(58) « Declarat sancta Synodus ad illum hierarchicum ordinem præcipue pertinere episcopos, qui in Apostolorum locum successerunt. » (Conc. Trid., sess. XXII, De sacr. ordin., cap. 4.)

nellement défini par le concile de Trente (59). « Si quelqu'un dit que les évêques ne sont pas supérieurs aux prêtres, qu'il soit anathème. »

L'évêque a, dans le clergé de son diocèse, des coopérateurs qu'il doit honorer; mais il ne peut jamais reconnaître dans les pasteurs du second ordre, ni des supérieurs, ni même des égaux. Ceux-ci ne peuvent donc jamais être ses juges. Timothée était évêque d'Ephèse, lorsque saint Paul lui écrivait : *Ne recevez point d'accusation contre un prêtre, que sur la déposition de deux ou trois témoins* (60). L'Apôtre ne prescrit point aux prêtres de règles pour recevoir des accusations contre les évêques, parce qu'ils ne peuvent les juger. C'est le raisonnement de saint Epiphane sur ce texte. « A quoi servirait, dit ce Père, de défendre à l'évêque de reprendre le prêtre avec trop de sévérité, si l'évêque n'avait une plus grande puissance? Pourquoi l'Apôtre donne-t-il ensuite cet avis à son disciple : Ne vous pressez point d'admettre d'accusation contre un prêtre; ne le faites que sur la déposition de deux ou trois témoins? Nous ne voyons pas qu'il ait prescrit à aucun prêtre de ne pas se presser de recevoir d'accusation contre l'évêque, ou de ne point reprendre l'évêque avec trop de sévérité (61). »

En effet, comme le remarque le judicieux historien de l'Eglise : « La juridiction ecclésiastique réside proprement dans les évêques. Jésus-Christ la donna à ses Apôtres, ils la communiquèrent à leurs disciples par l'imposition des mains, ceux-là à d'autres par une tradition continuée jusqu'à nous, et qui durera jusqu'à la fin des siècles, puisque Jésus-Christ a promis d'être toujours avec ses disciples enseignant et baptisant (62). »

Que le même auteur nous donne ensuite une idée bien vraie et bien conforme à l'institution de Jésus-Christ, de la manière dont cette juridiction s'exerçait dans les premiers siècles! « Le gouvernement de l'Eglise, dit-il, n'est pas une domination comme celle des princes temporels. Il est fondé sur la charité, et tempéré par l'humilité. C'est pourquoi, dans les premiers temps, les évêques ne faisaient rien que de l'avis des prêtres, qui étaient le sénat de l'Eglise, et avec la participation des diacres et des clercs... Si l'affaire était importante, l'évêque ne se contentait pas de consulter les clercs qui résidaient ordinairement dans la cité et près de sa personne, il convoquait

ceux qui étaient dispersés par les titres de la campagne; et cette assemblée extraordinaire est ce que nous appelons aujourd'hui le synode diocésain. Les évêques s'assemblaient ensuite de temps en temps auprès de leurs métropolitains, et formaient les conciles ou synodes provinciaux. Là se jugeaient les plaintes contre les évêques mêmes, et les plus grandes affaires de l'Eglise. Voilà donc les deux tribunaux ordinaires : l'évêque assisté de son clergé, et le concile provincial. Dans le premier tribunal, l'évêque était seul juge; dans le second, tous les évêques étaient juges, et avaient le métropolitain pour président (63). »

La différence si essentielle et si remarquable entre les deux tribunaux, vient de la différence de ceux qui les composent. Au concile provincial, le métropolitain voit dans ses suffragants ses collègues dans l'épiscopat, auxquels il n'est supérieur qu'en vertu du droit positif de l'Eglise. Au synode diocésain, l'évêque seul a le complément du sacerdoce, et tous ceux qui siègent autour de lui n'occupent qu'un degré inférieur dans la hiérarchie instituée par l'Homme-Dieu (64).

Le droit de juger seul, après avoir consulté son presbytère, appartient surtout à l'évêque pour tout ce qui concerne l'éducation des jeunes ministres et leur promotion aux saints ordres, parce que c'est à lui qu'il est dit : *N'imposez légèrement les mains à personne* (65). Et lorsqu'après les avoir éprouvés, il les a revêtus du sacerdoce, ils ne peuvent néanmoins remplir le ministère de la parole, ni celui de la conduite des âmes, sans avoir reçu de lui la mission; et tout acte de juridiction qu'ils entreprendraient d'exercer dans le sacré tribunal, sans avoir été délégués, serait non-seulement illicite, mais de nul effet.

« Parce que quelques-uns, disent les Pères du troisième concile de Latran, affichant l'apparence de la piété, mais en ruinant, selon le langage de l'Apôtre, la vérité et l'esprit, s'arrogent le pouvoir de prêcher, quoique le même Apôtre dise : Comment prêcheront-ils, s'ils ne sont envoyés? que tous ceux qui, en ayant reçu la défense, ou n'ayant pas obtenu la mission, oseront, sans y être autorisés par le saint Siège ou l'évêque catholique du lieu, usurper la charge d'annoncer la divine parole, soit en public, soit en particulier, soient frappés de la sentence d'excommunication (66). »

« Quoique les prêtres (c'est la décision du

(59) « Si quis dixerit episcopus non esse presbyteris superiores.... anathema sit. » (*Conc. Trid.*, *ibid.*, can. 7.)

(60) *Adversus presbyterum accusationem noli recipere nisi sub duobus, aut tribus testibus.* (I *Tim.*, V.)

(61) « Quid attinebat episcopo vetare ne presbyterum objurgaret, nisi majorem ipso potestatem haberet? Quare deinceps admonet : Adversus presbyterum cito accusationem ne admiseris, nisi sub duobus, vel tribus testibus? Non alicui ex presbyteris precipit ut accusationem contra episcopum non admitteret, aut episcopum non objurgaret. »

(S. EPIPHAN., *hæres.* 75.)

(62) FLEURY, *Instit. au Droit ecclés.*, III^e part., ch. 2.

(63) FLEURY, *Instit. au Droit ecclés.*, III^e part., ch. 2.

(64) « Si quis dixerit in Ecclesia catholica non esse hierarchiam divina ordinatione institutam que constat ex episcopis, presbyteris, et ministris, anathema sit. » (*Conc. Trid.*, sess. xxiii, can. 6.)

(65) *Nemini cito manus imponeris.* (I *Tim.*, V.)

(66) « Quia nonnulli sub specie pietatis virtutem ejus, quod ait Apostolus, abnegantes, auctoritatem

concile de Trente) reçoivent dans leur ordination le pouvoir d'absoudre des péchés, néanmoins le saint concile décide qu'aucun, même régulier, ne peut entendre les confessions des séculiers, même prêtres, ni être réputé propre à remplir ce ministère, à moins qu'il ne soit titulaire d'un bénéfice-cure, ou qu'il n'ait été jugé capable par les évêques, d'après un examen, s'ils le jugent nécessaire, ou autrement, et qu'il n'en ait obtenu l'approbation, qui sera donnée gratuitement, nonobstant tout privilège et usage même immémorial (67). » Et le même concile ajoute : « Parce que la nature et l'idée de jugement demande qu'une sentence ne soit portée que sur ceux qui sont sujets, ou a toujours été persuadé dans l'Eglise de Dieu, et ce concile assure que c'est une vérité incontestable, que l'absolution n'est d'aucun poids lorsqu'un prêtre la prononce sur celui sur qui il n'a point de juridiction, ni ordinaire, ni subdéléguée (68). »

Ces dispositions ont été adoptées par les conciles provinciaux tenus depuis en France : « Comme, suivant la doctrine évangélique et apostolique, disent les Pères du concile de Bordeaux, personne ne peut ni ne doit prêcher la parole de Dieu, à moins qu'il ne soit légitimement envoyé; puisque Jésus-Christ lui-même ne s'est chargé de cette fonction qu'après avoir reçu la mission de son Père, et que les Apôtres ne l'ont fait qu'en vertu de l'ordre et du commandement de Jésus-Christ : nous, en conséquence, nous appuyant sur la règle évangélique et apostolique, statuons et ordonnons qu'aucun, soit séculier, soit régulier, n'entreprenne de parler publiquement au peuple de la religion, à moins que l'évêque ne lui ait donné par écrit la permission et commission spéciale de remplir ce ministère (69). » Et les Pères du concile de Toulouse déclarent « qu'il n'est permis à aucun, ni séculier, ni régulier, d'entendre les confessions sans avoir obtenu l'approbation prescrite par le saint concile de Trente (70). »

Les mêmes décisions se trouvent répétées

dans les conciles de Rouen de 1581, de Reims et de Tours de 1583, de Bourges de 1584, d'Aix de 1585, de Narbonne de 1609, et elles ont été insérées dans les ordonnances du royaume.

L'article 11 de l'édit de 1606 porte que « les prédicateurs ne pourront obtenir la chaire des églises, même pour l'Avent et le Carême, sans la mission et permission des archevêques et évêques, ou leurs grands vicaires, chacun en leur diocèse; » et l'article 11 de 1695 (conforme à l'article 28 du règlement spirituel de la chambre ecclésiastique aux états généraux de 1614), que « les prêtres séculiers et réguliers ne pourront administrer le sacrement de pénitence, sans en avoir obtenu la permission des archevêques ou évêques, » etc.

Telle est, nos très-chers frères, la véritable forme du gouvernement ecclésiastique; nos pères nous l'ont transmise de siècle en siècle par une tradition non interrompue, et nous devons la transmettre nous-mêmes, sans aucune altération, à ceux qui viendront après nous.

Soyez donc soumis à l'autorité spirituelle en tout ce qui est de son ressort. « Il est nécessaire de vous y soumettre aussi par un devoir de conscience (71), » puisqu'il est écrit : *Obéissez à vos conducteurs, et soyez-leur soumis, car ce sont eux qui veillent pour le bien de vos âmes, comme en devant rendre compte, afin qu'ils s'acquittent de ce devoir avec joie, et non en gémissant; ce qui ne vous serait pas avantageux.* (72). Et pour donner maintenant à cette autorité sainte, dont Jésus-Christ est le principe, la preuve de soumission qu'elle a droit d'attendre de vous, ne coopérez à aucun changement dans l'ordre spirituel avant qu'elle ait parlé.

Demeurez inviolablement attachés à la chaire de saint Pierre, à la sainte Eglise romaine, mère et maîtresse de toutes les Eglises, centre de l'unité catholique. Ne perdez jamais de vue cette vérité, qui vous a été enseignée dès l'enfance, que notre saint Père le Pape est vicaire de Jésus-Christ sur

legatam jurisdictionem non habet. » (*Ibid.*, sess. xiv, *De penit.*, cap. 7.)

(69) « Cum autem ex evangelica et apostolica doctrina nullus nisi legitime missus verbum Dei predicare possit ac debeat : quandoquidem ipse Christus non nisi a Patre missus, neque Apostoli, nisi ex instituto Christi atque præcepto, id munus susceperunt; proinde nos evangelicæ et apostolicæ regule imitantes, statuimus atque præcipimus, ne quis, sive sit secularis, sive regularis, publice ad populum verba facere de religione audeat, nisi ab episcopo facultatem et mandatum id spectatium munus obtendi in scriptis habuerit. » (*Conc. Burdigal.*, an. 1585, tit. *De verbi divini prædic.*)

(70) « Nulli secularium, regulariumve, absque ea quam sacrosancta Tridentina synodus injunxit, approbatione, confessiones audire liceat. » (*Conc. Tolos.*, an. 1590, tit. *De penitentia.*)

(71) *Necessitate subditi estote... etiam propter conscientiam.* (Rom., XIII.)

(72) *Obedite præpositis vestris, et subjacete eis; ipsi enim pervigilant, quasi rationem pro animabus vestris reddaturi, ut cum gaudio hoc faciant, et non gementes : hoc enim non expedit vobis.* (Hebr., XIII.)

sibi vindicant prædicandi, cum ipse Apostolus dicat : Quomodo prædicabunt nisi mittantur? Omnes qui prohibiti, vel non missi, præter auctoritatem ab apostolica Sede, vel catholico episcopo loci susceptam, publice vel privatim prædicationis officium usurpare præsumpserint, excommunicationis vinculo innodentur. » (*Conc. Lateran.* III, c. 5.)

(67) « Quamvis presbyteri in sua ordinatione, a peccatis absolvendi potestatem recipiant, decernit tamen sancta Synodus nullum, etiam regularem, posse confessiones secularium etiam sacerdotum audire, nec ad id idoneum reputari, nisi aut parochiale beneficium, aut ab episcopis, per examen, si illis videbitur esse necessarium, aut alias idoneus judicetur, approbationem quæ gratis detur, obtineat : privilegiis et consuetudine quacunque, etiam inmemorabili, non obstantibus. » (*Conc. Trid.*, sess. xxiii, *De reform.* cap. 15.)

(68) « Quoniam igitur natura et ratio judicii illud exposcit ut sententia in subditos duntaxat feratur, persuasum semper in Ecclesia Dei fuit, et verissimum esse Synodus hæc confirmat, nullius momenti absolutionem eam esse debere, quam sacerdotes in eum profert in quem ordinariam aut subde-

la terre, le chef visible de l'Eglise universelle, le père commun de tous les fidèles; et rendez lui toujours le respect et l'obéissance qui lui sont dus à ces titres.

Demeurez-vous attachés comme à votre seul véritable évêque; car, de même qu'il n'y a qu'une seule chair de Notre Seigneur, un seul autel, un seul calice, aussi n'y a-t-il qu'un seul évêque dans chaque Eglise (73); et ceux qui ne sont pas envoyés par la puissance ecclésiastique et canonique, mais viennent d'ailleurs, ne sont pas ministres légitimes de la parole et des sacrements (74). Vous ne pouvez donc reconnaître aucun autre évêque que nous, jusqu'à ce qu'il ait plu à Dieu de nous appeler à lui, ou que l'autorité spirituelle ait délié le nœud sacré qui nous unit à vous. Ah! sans doute, quelque désir que nous ayons de vous servir jusqu'à la mort, si cette autorité prononce que les circonstances exigent que nous remettions en d'autres mains le soin de vos âmes, nous sommes prêts d'acquiescer à cette décision: nous répéterons ce que saint Grégoire de Nazianze disait au concile de Constantinople: « Si je vous suis une occasion de trouble, je serai Jonas; jetez-moi dans la mer, pour apaiser la tempête, quoique je ne l'aie point excitée (75). » Non jamais, avec la grâce de Dieu, aucun sacrifice ne nous coûtera pour contribuer à la paix de l'Eglise et éviter les horreurs du schisme. Mais, tant que cette autorité n'aura point parlé, il ne nous est point permis d'abandonner le poste où il a plu à la divine Providence de nous placer: Dieu nous défend de vous laisser comme des brebis qui n'ont point de pasteur (76). Que si, pour remplir ce devoir, il fallait que nous fussions exposés à quelques tribulations, nous supplierions le Père des miséricordes de nous élever à ces dispositions sublimes où était l'apôtre saint Paul, quand il écrivait aux Colossiens: « Je me réjouis de souffrir pour vous (77). » Et nous pouvons du moins vous assurer, nos très-chers frères, qu'au milieu de nos peines, nous aurions un grand sujet de consolation, en pensant qu'elles seraient la preuve de l'amour immortel que nous avons voué à cette Eglise et à vous tous.

Demeurez aussi inviolablement attachés à

(73) « Una est caro Domini nostri, et unus calix, unus altare, sicut unus episcopus. » (S. IGNAT., *mart., Ep. ad Philadelph.*)

(74) « Si quis dixerit..... eos qui nec ab ecclesiastica et canonica potestate rite ordinati, nec missi sunt, sed alinude veniunt, legitimos esse verbi et sacramentorum ministros, anathema sit. » (*Conc. Trid.*; sess. XVIII, can. 7.)

(75) FLEURY, *Hist. Ecclés.*, l. XVIII, n° 4.

(76) *Sicut oves non habentes pastorem.* (*Marc.*, XI.)

(77) *Gaudeo in passionibus pro vobis.* (*Coloss.*, 1.)

(78) « Cum episcopo subjecti estis ut Christo Jesu, videmini mihi non secundum homines, sed secundum Jesum Christum vivere qui propter vos mortuus est... Necessary itaque est... ut nihil sine episcopo agatis... Cuncti revereantur episcopum ut eum qui est figura Patris. » (S. IGNAT., *mart., Ep. ad Trall.*)

vos pasteurs actuels, qui veillent, sous notre conduite, pour le bien de vos âmes: vous ne pouvez en reconnaître d'autres, à moins qu'ils n'aient reçu la mission canonique de nous ou de nos successeurs, ou de nos supérieurs dans l'ordre de la hiérarchie.

Et vous, nos chers coopérateurs, conservez toujours les sentiments dont vous avez été pénétrés jusqu'ici pour l'épiscopat. Ayez toujours devant les yeux ce que l'illustre martyr saint Ignace, évêque d'Antioche, cet homme qui avait vu les apôtres, écrivait aux fidèles de son siècle: « Vous êtes soumis à votre évêque comme à Jésus-Christ, et c'est ce qui fait que je vous regarde comme vivant, non selon les maximes des hommes, mais selon celles de Jésus-Christ, qui est mort pour vous.... Il est nécessaire, en effet, de ne rien faire sans l'évêque;... il faut le révéler comme celui qui est l'image du Père (78).... Suivez tous l'évêque comme Jésus-Christ a suivi son Père; que personne ne fasse rien sans l'évêque, dans toutes les choses qui appartiennent à l'Eglise.... Il n'est permis ni de baptiser, ni de tenir des assemblées sans l'évêque; mais tout ce qu'il approuvera ne peut manquer d'être agréable à Dieu.... Celui qui honore l'évêque est honoré de Dieu (79). »

Que si nous vous rappelons ces témoignages si glorieux à l'épiscopat, ne pensez pas, nos très-chers frères, que ce soit un esprit de domination qui nous anime (80). Ah! que ce sentiment est éloigné de nous! Grâce au Seigneur, nous ne voyons, dans le rang où nous sommes élevés, « qu'une servitude honorable que la charité nous impose pour sauver les âmes (81). » Nous savons que le disciple n'est pas au-dessus du maître (82), et que celui dont nous avons l'honneur d'être le ministre n'est pas venu pour être servi, mais pour servir (83). Enfin, nous avons présente à l'esprit cette maxime si terrible de l'Esprit-Saint: « Ceux qui présideront seront jugés avec une extrême rigueur (84). » Aussi pourrions-nous dire, comme autrefois le grand évêque d'Hippone: « Vous voyez avec quelle frayeur nous tenons ce langage (85). » Mais c'est cette crainte même dont nous sommes saisis, dans l'attente d'un jugement si redoutable,

(79) « Omnes episcopum sequimini ut Jesus-Christus Patrem.... Sine episcopo nemo quidquam faciat eorum quæ ad Ecclesiam spectant.... Non licet sine episcopo baptizare, neque agapam facere; sed quodcumque ille probaverit, hoc ei Deo est bene placitum.... Qui honorat episcopum Deo honoratus est. » (S. IGNAT., *mart., Ep. ad Smyrn.*)

(80) *Neque ut dominantes in clericis.* (1 *Petr.*, 1.)

(81) BOSSUET, *Discours*, 9 nov. 1681.

(82) *Non est discipulus super magistrum.* (*Luc.*, VI.)

(83) *Filius hominis non venit ut ministraretur ei, sed ut ministraret.* (*Marc.*, X.)

(84) *Judicium durissimum his qui præsumunt fieri.* (*Sap.*, VI.)

(85) « Videtis, Fratres, cum quo tremore ista dicam. » (S. AUG., *Enarrat. in ps. XLIX.*)

qui nous oblige de conserver avec le plus grand soin les droits de la dignité dont nous sommes revêtus; car le souverain Juge nous en demandera un compte rigoureux, et la négligence à les maintenir deviendrait un titre de condamnation contre nous.

Donné à Boulogne, le vingt-quatrième jour d'octobre 1790.

† JEAN-RENÉ, évêque de Boulogne.

II. INSTRUCTION PASTORALE

SUR L'OBLIGATION DE S'ATTACHER AUX PASTEURS LÉGITIMES.

Jean-René, par la miséricorde divine et l'autorité du saint-siège apostolique, évêque de Boulogne, au clergé séculier et régulier et à tous les fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction en notre Seigneur Jésus-Christ.

L'unité, nos très-chers frères, est un des caractères essentiels de la véritable Eglise. Comme Dieu est un, la véritable Eglise est nécessairement une. Jésus-Christ, qui l'a formée, a voulu qu'elle représentât l'unité de la nature divine. C'est pour cela que ce Dieu sauveur, dans la prière qu'il adressa à son Père la veille de sa mort pour ses apôtres et pour nous tous, lui disait : *Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous.... Je ne prie pas seulement pour eux, mais encore pour ceux qui doivent croire en moi par leur parole, afin qu'ils soient un tous ensemble, comme vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous; qu'ils soient de même un en nous.... qu'ils soient un, comme nous sommes un. Je suis en eux et vous en moi, afin qu'ils soient consommés en l'unité* (86).

« Je vous entends, ô Sauveur ! s'écrie à ce sujet le grand évêque de Meaux, vous voulez faire votre Eglise belle, vous commencez par la faire parfaitement une..... Rien n'est plus beau que la nature divine, où le nombre même qui ne subsiste que dans les rapports mutuels de trois personnes égales, se termine en une parfaite unité; après la Divinité, rien n'est plus beau que l'Eglise où l'unité divine est représentée (87). »

Cette unité de l'Eglise qui consiste dans la profession de la même foi, la participation aux mêmes sacrements, la soumission aux pasteurs légitimes, et spécialement au père commun des fidèles, l'évêque de Rome, qui a, de droit divin, la primauté d'honneur

(86) *Pater sancte, serva eos in nomine tuo quos dedisti mihi, ut sint unum sicut et nos... Non pro eis autem rogo tantum, sed et pro iis qui credituri sunt per verbum eorum in me, ut omnes unum sint, sicut tu Pater in me, et ego in te; ut et ipsi in nobis unum sint.... Sint unum, sicut et nos unum sumus. Ego in eis, et tu in me, ut sint consummati in unum.* (Joan., XVII.)

(87) BOSSUET, Sermon prêché à l'ouverture de l'Assemblée générale du clergé de France, le 9 novembre 1681.

(88) « Quisquis se inspirationi et factioni ejus (Felicissimi) adjunxit, sciat se in Ecclesia noluisse

et de juridiction, ne peut être rompue en aucune manière. Quiconque la viole en un seul point, se met, par là même, hors du chemin qui conduit à la vie; Dieu a le schisme en horreur, comme il déteste l'hérésie, et on se perd en se séparant des vrais pasteurs, comme en renonçant à la véritable foi.

Oui, nos très-chers frères, dès que, par sa faute, on méconnaît les pasteurs légitimes pour s'attacher à ceux qui osent en prendre le nom sans en avoir les droits, on se sépare soi-même de l'Eglise (88). « Or quiconque se sépare de l'Eglise pour se joindre à une société adultère, est exclu des promesses faites à l'Eglise; celui qui abandonne l'Eglise de Jésus-Christ ne parviendra point aux récompenses de Jésus-Christ: celui-là est un étranger, un profane, un ennemi. N'ayant plus l'Eglise pour mère, il ne peut plus avoir Dieu pour père (89). »

Il ne vous suffirait donc pas de persévérer dans la profession de la même foi, dans la participation aux mêmes sacrements, dans l'exercice extérieur du même culte. Vous êtes encore indispensablement obligés de demeurer unis et soumis aux vrais pasteurs qui, en vertu d'une mission légitime, sont chargés de remplir auprès de vous la fonction d'ambassadeurs de Jésus-Christ (90), et de fuir ceux qui n'ont d'autre titre pour remplir ce sublime ministère, qu'une usurpation sacrilège.

Tel est le commandement du Seigneur. Jésus-Christ lui-même a indiqué à ses disciples une marque infailible à laquelle ils pourront toujours distinguer les pasteurs légitimes d'avec les étrangers, et leur a prescrit la conduite qu'ils auraient à tenir envers les uns et les autres.

Celui, dit notre divin Maître, qui n'entre point par la porte dans la bergerie des brebis, mais qui y monte par un autre endroit, est un voleur et un larron. Mais celui qui entre par la porte est le pasteur des brebis. C'est à celui-là que le portier ouvre, et les brebis entendent sa voix; il appelle ses propres brebis par leur nom, et il les fait sortir; et, lorsqu'il a fait sortir ses propres brebis, il va devant elles, et les brebis le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix; et elles ne suivent point un étranger, mais elles le fuient, parce qu'elles ne connaissent point la voix des étrangers... En vérité, en vérité je vous le dis : Je suis la porte des brebis.... Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé.... Le voleur ne

enim non esse communicatum qui sponte maluit ab Ecclesia separari. » (S. Cyr., Ep. 38. ad Caldonium, etc., De abstinentia Felicissimo.)

(89) « Quisquis ab Ecclesia segregatus adulteræ jungitur, a promissis Ecclesiæ separatur. Nec perveniet ad Christi premia qui relinquit Ecclesiam Christi. Alienus est, profanus est, hostis est. Habere jam non potest Deum patrem qui Ecclesiam non habet matrem. » (Idem, De unitate Eccles. cathol.)

(90) Pro Christo ergo legatione fringimur. (II Cor., V)

vient que pour voler, pour égorger et pour perdre (91).

Ainsi il n'y a de pasteurs légitimes que ceux qui entrent par la porte, que ceux qui entrent par Jésus-Christ dans le berceau. Ce sont là les seuls que les brebis puissent suivre, les seuls dont elles puissent écouter la voix. Pour ceux qui montent par un autre endroit dans la bergerie, la Vérité même les appelle des étrangers et des voleurs; et dès qu'on connaît leur voix, qu'on marche à leur suite, qu'on ne les fuit pas, on cesse d'être du nombre des brebis.

Nous sommes entrés par la porte dans le bercail, nos très-chers frères, nous y sommes entrés par Jésus-Christ. Dans la mission, dans la consécration que nous avons reçues, tout a été conforme à l'institution de ce Dieu sauveur. C'est par son Vicaire sur la terre que nous avons été envoyés vers vous; c'est par l'ordre de ce chef visible de l'Eglise que la plénitude du sacerdoce nous a été conférée. C'est aussi par un successeur de saint Pierre qu'a été érigée la chaire sur laquelle nous nous sommes assis, après qu'il a plu au Seigneur d'appeler à une meilleure vie l'illustre prélat qui la remplissait avant nous. Si donc on nous demande quelle est l'origine de notre Eglise, quelle est l'origine de notre épiscopat, nous pouvons entendre ces questions sans rougir et les résoudre avec gloire. Nous pouvons (selon la règle inviolable qui fera éternellement le désespoir des hérésies et des schismes, parce que leurs auteurs et leurs sectateurs ne pourront jamais effectuer ce qu'elle prescrit) développer la suite des évêques qui nous ont précédés; et, parcourant depuis le commencement tous les anneaux de cette chaîne vénérable, montrer que le premier de ces évêques a eu pour instituteur quelqu'un des apôtres, ou des hommes apostoliques constamment attachés à la communion des apôtres (92). Nous pouvons, avec le même avantage, développer la suite des pontifes qui ont précédé celui qui nous a envoyés. Nous pouvons enfin développer la suite des prélats qui ont précédé celui qui nous a consacrés. De tous côtés, par une succession non interrompue, nous remontons jusqu'aux apôtres; et, par les apôtres, nous tenons à Jésus-Christ.

Vous avez le même avantage, ministres

(91) *Qui non intrat per ostium in ovile ovium, sed ascendit aliunde, ille fur est et latro. Qui autem intrat per ostium, pastor est ovium. Illic ostiarius aperit, et oves vocem ejus audiunt, et proprias oves vocat nominatim, et educit eas. Et cum proprias oves emisit, aut eas vadit: et oves illum sequuntur, quia sciunt vocem ejus. Alienum autem non sequuntur, sed fugiunt ab eo: quia non noverunt vocem alienorum.... Amen, amen, dico vobis, quia ego sum ostium ovium.... Per me si quis introierit, salvabitur... Fur non venit uisi ut furetur, et mactet, et perdat. (Joan., X.)*

(92) « Evolvant ordinem episcoporum suorum ita per successiones ab initio decurrentem, ut primus ille episcopus aliquem ex Apostolis, vel Apostolicis viris qui tamen cum Apostolis perseveraverit, habuerit auctorem. » (TERTULLIAN. *De prescri-*

ptionibus, c. 52.)

fidèles qui, ayant reçu la mission de notre illustre prédécesseur, ou de nous, demeurerez inséparablement unis à notre chaire. C'est aussi par la porte de la bergerie que vous êtes entrés: nous vous l'avons ouverte, selon le pouvoir qui nous en a été donné; en vertu de cette mission légitime, vous remontez aussi aux apôtres, vous tenez aussi à Jésus-Christ, et on a beau vous forcer à interrompre vos fonctions, à vous éloigner même de la partie du troupeau confiée à vos soins, vous en êtes toujours les véritables pasteurs.

Qu'il est facile de prouver au contraire que ce n'est point par la porte qu'il est entré dans la bergerie, mais qu'il y est monté par un autre endroit, celui qui, usurpant les droits de notre épiscopat, ne craint pas d'appeler siennes des brebis qui lui sont étrangères (93)!

Si on lui fait cette question: Qui a donc érigé la chaire sur laquelle vous prétendez avoir droit de vous asseoir? Qui a établi l'Eglise nouvelle que vous prétendez avoir le droit de gouverner, et qui en a déterminé l'étendue? Que peut-il répondre, sinon: *La puissance séculière*. Si on lui dit encore: Qui a autorisé cette forme d'élection inouïe jusqu'à nos jours, en vertu de laquelle vous vous dites évêque? Que peut-il répondre, sinon: *La puissance séculière*. Si on lui dit enfin: Par qui celui qui vous a institué, qui vous a imposé les mains, a-t-il été autorisé à exercer ces fonctions? Que peut-il répondre, sinon: *Par la puissance séculière*. Et dès lors, n'est-il pas jugé par sa propre bouche (94)? Puisque l'Eglise, interprète infailible des divines Ecritures, a solennellement déclaré « que tous ceux qui, n'étant appelés et institués que par le peuple, ou la puissance séculière et le magistrat, se portent à remplir les ministères d'évêques, de prêtres et autres ordres, ne doivent pas être regardés comme ministres de l'Eglise, mais comme des voleurs et des larrons qui ne sont pas entrés par la porte (95); » et qu'elle a frappé d'anathème quiconque oserait dire « que tous ceux qui ne sont point dûment ordonnés ni envoyés par la puissance ecclésiastique et canonique, mais viennent d'ailleurs, sont ministres légitimes de la parole et des sacrements (96). »

Oui dès qu'il est forcé de reconnaître

ptionibus, c. 52.)

(93) « Qui oves suas vult dicere oves alienas. » (S. AUG., tract. 45 in Joan.)

(94) *De ore tuo te judico. (Luc., XIX.)*

(95) « Decernit (sancta Synodus) eos qui tantummodo a populo aut seculari potestate aut magistratu vocati et instituti ad hac ministeria (episcoporum, sacerdotum, et ceterorum ordinum) exercenda ascendunt, omnes non Ecclesie ministros, sed fures et latrones per ostium non ingressos, habendos esse. » (COXC. TRIB., sess. xxiii, cap. 4.)

(96) « Si quis dixerit.... eos qui nec ab ecclesiastica et canonica potestate, rite ordinati nec missi sunt, sed aliunde veniunt, legitimos esse verbi et sacramentorum ministros; anathema sit. » (*Ibid.*, can. 7.)

qu'il n'a été introduit dans le berceau que par la puissance séculière, il est convaincu par là même de n'y être point entré par la porte; mais ajoutons qu'au moment où il est venu, il était impossible qu'elle s'ouvrit pour lui, la porte des bergeries qu'il veut usurper, puisque l'Eglise y avait déjà placé des pasteurs légitimes qui y présidaient au nom de Jésus-Christ.

Ici, nos très-chers frères, considérez attentivement la loi inviolable de l'unité de pasteur dans chaque troupeau, loi dont Jésus-Christ lui-même est l'auteur et dont l'Eglise depuis son origine a constamment regardé l'observation comme si indispensable, qu'elle n'a jamais manqué de rejeter de son sein ceux qui ont eu la témérité de l'enfreindre.

Pour vous bien faire connaître cette règle, qui tient à l'essence de notre sainte religion, nous allons employer les propres expressions du grand évêque de Carthage qui, suscité de Dieu dans un siècle où le schisme affligeait déjà l'Eglise, a si glorieusement combattu pour l'unité qu'il a confondu par avance tous ceux qui, dans les âges suivants, oseraient la rompre.

« Le rang de la chaire sacerdotale étant une fois rempli, dit le saint docteur, quiconque veut ensuite être fait évêque est nécessairement hors de l'Eglise.... Il est un profane, il est un étranger, il est dehors.... Et parce qu'il est impossible que dans une même Eglise il y ait ensemble un second évêque après le premier, dès lors quiconque a été fait après celui qui doit être nécessairement seul, n'en est pas le second évêque; mais il n'en est point du tout l'évêque (97). Comment peut-on regarder comme pasteur celui qui (pendant que le pasteur véritable continue de présider dans l'Eglise de Dieu pour laquelle il a été consacré selon l'ordre d'une succession légitime,) ne succédant à personne, commençant par lui-même, devient dès lors un étranger, un profane, l'ennemi de la paix du Seigneur et de l'unité divine (98)? Celui-là porte les armes contre l'Eglise, résiste à l'ordre de Dieu...., et un serviteur désobéissant, un enfant impie, un frère ennemi qui, méprisant les évêques et abandonnant les prêtres de Dieu, ose établir un autre autel (99). Non, on ne peut établir un autre autel ni former un sacerdoce nouveau : il ne peut y avoir qu'un seul autel et un seul sacerdoce. Quiconque amasse ailleurs, dissipe. Tout ce qu'on prétend éta-

blir par les passions humaines pour renverser l'ordre dont Dieu est l'auteur, n'est qu'adultère, impiété, sacrilège (100). »

Tels sont, nos très-chers frères, sur l'importante matière que nous traitons, les principes consacrés par le suffrage unanime de tous les siècles de l'Eglise; une tradition constante les a transmis sans aucune altération depuis l'origine des temps jusqu'à nos jours; et on renonce à être catholique dès qu'on refuse d'en faire profession. L'application de ces principes se présente d'elle-même.

Le rang de la chaire sacerdotale était rempli dans cette Eglise. Pasteur véritable nous y présidions; on y voyait un autel, un sacerdoce légitimes. Il est donc un profane, un étranger, il est hors de l'Eglise celui qui a voulu ensuite être fait évêque. Fait après nous qui devons être nécessairement seul, il ne tient pas même le second rang; il n'en occupe et n'en peut occuper aucun. Dès qu'il ne rougit pas de se rendre l'instrument des passions humaines pour renverser l'ordre dont Dieu même est l'auteur; dès qu'il ose ériger autel contre autel, former un nouveau sacerdoce, il porte les armes contre l'Eglise; il est l'ennemi de la paix du Seigneur et de l'unité divine. Son autel est un autel adultère, son nouveau sacerdoce un sacrilège et une impiété.

Enfin ce qui achève de démontrer qu'il n'est point entré par la porte, qu'il n'est qu'un étranger, c'est l'impossibilité absolue où il se trouve de développer la suite des évêques qui l'ont précédé, de montrer que le premier a eu pour instituteur quelqu'un des apôtres ou des hommes apostoliques. Comment pourrait-il faire ce développement? Comment pourrait-il dire qu'il a des origines certaines, qu'il vient en droite ligne et de main en main de ceux à qui appartenait la chose (101)? Il ne succède à personne; il commence par lui-même. Ce n'est point un apôtre, ce n'est point un homme apostolique; c'est la puissance séculière qui l'a institué. Car qu'il ne pense pas pouvoir réclamer en sa faveur la suite des évêques qui se sont assis avant nous dans la chaire que nous occupons. C'est à nous que ces vénérables pontifes donnent la main pour que nous fassions comme eux un anneau de cette chaîne qui remonte jusqu'à Jésus-Christ; parce que c'est en nous qu'ils voient les caractères de la succession légitime; pour lui ils le laissent de-

Dei dispositionem repugnat.... Inobsequens servus, filius impius, frater inimicus; contemptis episcopis, et Dei sacerdotibus derelictis, constituitur aliud aliud altare. » (Id., *De unitate Ecclesie cathol.*)

(100) « Aliud altare constitui, aut sacerdotium novum fieri, præter unum altare et unum sacerdotium non potest. Quisquis alibi collegerit spargit. Adulterum est, impius est, sacrilegum est quodcumque humano furore instituitur, ut divina dispositio violetur. » (Id., ep. 40, *ad plebem.*)

(101) « Habeo origines firmas ab ipsius auctoribus quorum fuit res. » TERTULLIAN., *De præscript.*, cap. 57.

(97) « Quo occupato (gradu cathedræ sacerdotalis...) quiquis jam episcopus fieri voluerit, foras fiat necesse est... Profanus est, alienus est, foris est. Et cum post primum secundus esse non possit, quisquis post unum qui solus esse debeat, factus est, non jam secundus ille, sed nullus est. » (S. Cyr., ep. 52 *ad Antonian.*)

(98) « Pastor laberi quomodo potest qui (manente vero pastore, et in Ecclesia Dei ordinatione succedanea præsidente) nemini succedens, et a se ipso incipiens, alienus fit et profanus, dominicæ pacis, ac divinæ unitatis inimicus? » (Id., ep. 76 *ad Magnum.*)

(99) « Arma ille contra Ecclesiam portat, contra

hiers chargé de la honte de son usurpation. En vain, pour pouvoir se ranger à leur suite, alléguerait-il que nous avions été destitués. Nous lui demanderions par qui donc cette destitution avait été opérée; et il ne pourrait rien répondre sinon : *Par la puissance séculière*. Mais quelle plus scandaleuse flatterie que d'attribuer à la puissance séculière le droit de destituer les ministres de celui dont le royaume n'est pas de ce monde? Non, comme c'est selon l'ordre établi par Jésus-Christ qu'ont été formés les nœuds qui nous attachent à cette Église, ce n'est que selon l'ordre établi par Jésus-Christ qu'ils peuvent être rompus; et il est vrai de dire aussi de cette alliance spirituelle : *Que l'homme n'entreprenne point de séparer ce que Dieu a uni* (102).

Il ne prétendrait pas avec plus de succès remonter aux apôtres, et tenir à Jésus-Christ par cet évêque qui a eu le malheur de coopérer si efficacement au schisme en consacrant les premiers usurpateurs. Hélas ! celui-ci s'est séparé lui-même; il s'est condamné lui-même par son propre jugement; il a cessé lui-même de tenir à cette auguste succession; comment d'autres pourraient-ils y tenir par lui? Dès qu'il s'est engagé par un serment criminel à maintenir une constitution infectée de schisme et d'hérésie; dès qu'il a méconnu l'unité et entrepris de la rompre par des consécérations sacrilèges, il a renoncé tout à coup à la doctrine de ceux qui l'avaient lui-même établi et consacré; il a abandonné la foi qu'on professait dans son Église immédiatement avant lui, qu'il professait si bien lui-même lorsqu'on l'a installé sur son siège : or dès ce moment la chaîne est rompue, le caractère de séparation est ineffaçable (103).

Ils le portent aussi ce caractère de séparation ceux qui, au mépris des nœuds qui attachent nos chers coopérateurs aux différentes portions du troupeau qui leur ont été confiées, osent envahir leurs Églises; non, ces usurpateurs ne remontent point aux apôtres; il ne tiennent point à Jésus-Christ: ce sont aussi des adultères et non point des pasteurs. Non, il ne sont point pasteurs. Ce n'est point par la porte qu'ils entrent dans

le bercail, la force les y fait monter par un autre endroit. Comment serait-il possible qu'elle s'ouvrit pour eux, la porte des bergeries puisque des pasteurs légitimes y président au nom de Jésus, l'apôtre et le pontife de notre confession, et l'évêque de vos âmes (104)?

Nous n'ignorons pas, nos très-chers frères qu'on a tâché de pallier ces invasions si odieuses, en vous disant que les pasteurs qu'on dépouille ont refusé de prêter un serment prescrit, qu'en conséquence de ce refus, ils sont réputés avoir renoncé à leur titre; et que, ne s'étant pas soumis à la loi, ils ne peuvent plus parler au nom de la loi. C'est ainsi qu'on a cherché à vous faire illusion. Mais qu'elle est facile à dissiper! car il est maintenant plus clair que le soleil que ces prêtres fidèles, en refusant de prêter ce fatal serment, la cause de tant de maux, n'ont fait qu'écouter la voix de Dieu plutôt que celle des hommes; qu'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Se sont-ils par là rendus coupables de quelque injustice? Soyez-en vous-mêmes les juges (105). Et d'après quels principes est-on censé renoncer à son titre parce qu'on remplit son devoir? Ou plutôt qui ne voit que la puissance séculière a réellement entrepris de destituer ces pasteurs pour se venger de leur glorieuse résistance? Et dès lors n'est-elle pas convaincue d'avoir abusé de sa force, puisqu'elle a voulu tout à la fois punir des innocents, et décerner contre eux des peines spirituelles qu'elle ne pourrait pas même infliger à des coupables?

Ils ne peuvent plus parler au nom de la loi. Est-ce donc au nom de cette loi qu'ils ont jamais parlé? N'était-ce pas au nom de Jésus-Christ qu'ils enseignaient, qu'ils baptisaient, qu'ils vous apprenaient à accomplir tout ce que ce Dieu sauveur a commandé? *Ils ne peuvent plus parler au nom de la loi.* Quoi! nos très-chers frères, on vous a assez peu respectés pour vous tenir un pareil langage! Quoi! vous croyez que le Fils de Dieu est descendu du ciel, qu'il s'est revêtu de notre nature, afin de prêcher sur la terre l'Évangile du royaume (106); vous croyez qu'il n'y a point sous le ciel d'autre nom

(102) *Quod ergo Deus conjunxit, homo non separat.* (Marc., X.)

(103) « En assurant à ses Apôtres d'être tous les jours avec leurs successeurs, comme avec eux-mêmes, jusqu'à la fin du monde, il (Jésus-Christ) ne laisse à ceux qui seront tentés de sortir de cette suite sacrée, aucun endroit où ils puissent trouver un légitime commencement de leur secte, ni placer une interruption, quand elle ne serait que d'un jour ou d'un moment. De là est venu aux hérétiques et aux schismatiques, jusqu'à la fin du monde, ce malheureux caractère marqué par saint Jude : *Ce sont ceux qui se séparent eux-mêmes*... De là suit, avec la même évidence, un autre caractère marqué par saint Paul de l'homme hérétique : *C'est qu'il se condamne lui-même par son propre jugement*; puisque dès lors qu'il paraît en tête comme le premier de sa secte, sans pouvoir nommer son prédécesseur, dans le temps qu'il commence à s'élever, il se condamne en effet lui-même comme novateur

manifeste, et il porte sa condamnation sur son front. Or cela arrive en deux façons... : premièrement lorsque les évêques qui succédaient aux Apôtres... renoncent à la foi de ceux qui les ont établis et les ont consacrés... Il n'est pas besoin de remonter plus haut. Dès ce moment la chaîne est rompue, le caractère de séparation est ineffaçable. Il n'y a qu'à se souvenir en quel e foi on était lorsqu'ils sortent entrés dans leurs sièges, et dans quelle foi ils étaient eux-mêmes. » (BOSSUET, *Première Instruct. past. sur les promesses de l'Église.*)

(104) *Apostolum et pontificem confessionis nostræ Jesum.* (Heb., III.) *Episcopum animarum vestrarum.* (1 Petr., II.)

(105) *Si justum est in conspectu Dei vos potius audire quam Deum, judicate.* (Act., V.) *Obedire oportet Deo magis quam hominibus.* (Act., V.)

(106) *Circuibat Jesus totam Galilæam, docens in synagogis eorum, et prædicans Evangelium regni.* (Matth., IV.)

donné aux hommes par lequel ils puissent obtenir le salut; vous savez que c'est en ce nom adorable que les apôtres et leurs successeurs ont parlé depuis dix-huit siècles (107); et on veut vous donner à entendre que la religion était annoncée au nom d'une loi faite par la puissance séculière! *Ils ne peuvent plus parler au nom de la loi.* C'est donc au nom de cette loi que parlent ceux qu'on leur substitue: et en faudrait-il davantage pour faire reconnaître qu'ils ne sont que des étrangers et des mercenaires? Car, encore une fois, les vrais pasteurs n'ont jamais parlé et ne parleront jamais qu'au nom de Jésus-Christ.

On vous dit encore (et c'est peut-être l'artifice le plus dangereux qu'on ait pu employer pour vous séduire) que c'est à tort que nous cherchons à vous alarmer; qu'il ne s'est fait aucun changement dans la religion; que les nouveaux pasteurs qu'on vous donne prêchent le même Évangile, qu'ils offrent le même sacrifice, qu'ils administrent les mêmes sacrements.

Cette ruse n'est point nouvelle. Les fauteurs du schisme en ont fait usage dès le III^e siècle de l'Eglise. On disait alors de Novatien, qu'il pratiquait la même loi que l'Eglise catholique, qu'il faisait profession du même symbole, qu'il reconnaissait le même Dieu Père, le même Fils Jésus-Christ, le même Saint-Esprit. Mais ces allégations étaient inutiles au jugement du grand défenseur de l'unité. « Non, répondait saint Cyprien, tout cela ne sert de rien aux schismatiques. Car Coré, Dathan et Abiron reconnaissent le même Dieu que le prêtre Aaron et que Moïse; ils vivaient selon la même loi et la même religion; ils invoquaient le seul vrai Dieu qui doit être servi et invoqué. Néanmoins parce que, s'élevant au-dessus de leur rang et sortant des bornes du ministère qui leur était confié, ils s'arrogèrent le pouvoir de sacrifier, contre le droit du prêtre Aaron, que le Seigneur avait daigné revêtir du sacerdoce légitime, ils furent frappés de Dieu et portèrent aussitôt la peine de leurs coupables efforts (108). »

Nous le disons de même aujourd'hui. Quand tout ce qu'on débite pour vous inspirer une fausse sécurité serait vrai, tout cela ne peut servir de rien, ni aux prétendus pasteurs qu'on vous donne, ni à vous-mêmes. Ceux-là n'en sont pas moins coupables de schisme, parce qu'en usurpant les fonctions saintes, au préjudice des pasteurs légitimement établis, ils érigent autel contre autel; et vous, si vous les suivez, vous n'en devenez pas moins complices de leur crime.

Que sera-ce donc si nous vous montrons qu'on vous trompe par ces vains discours, dans lesquels, pour mieux vous surprendre,

on affecte de mêler le mensonge avec la vérité?

On vous dit, d'abord, *qu'il ne s'est fait aucun changement dans la religion.* Fut-il jamais d'assertion plus fausse? et comment a-t-on pu se flatter de persuader à quiconque voudrait tant soit peu réfléchir, un si étrange paradoxe?

C'est dans la religion catholique un article fondamental, que Jésus-Christ a donné à son Eglise le pouvoir de faire des lois pour se gouverner; que c'est à l'Eglise qu'appartient exclusivement la juridiction spirituelle, le droit d'instituer les pasteurs, de les déposer, de régler leurs fonctions, de borner celles-ci, de les étendre, de les suspendre, de les leur interdire.

Cependant on a réduit en pratique cette erreur déjà condamnée tant de fois, que la juridiction spirituelle appartient à la puissance séculière; que celle-ci a le droit d'instituer les pasteurs, de les déposer, de régler leurs fonctions, de les circonscrire, de les étendre, de les leur interdire. Et on ose avancer *qu'il ne s'est fait aucun changement dans la religion!*

C'est dans la religion catholique un article fondamental, que Jésus-Christ a donné à saint Pierre et aux successeurs de ce prince des Apôtres la primauté d'honneur et de juridiction dans toute l'Eglise.

Cependant on n'a laissé au successeur de saint Pierre que le seul titre de chef visible de l'Eglise: on s'est borné à lui attribuer une primauté d'honneur: la déclaration qu'on a faite de vouloir entretenir avec lui l'unité de foi et de communion est manifestement illusoire, puisqu'il est évident qu'on ne professe plus la même foi que lui et qu'il est impossible qu'on demeure dans sa communion dès qu'on cesse de reconnaître la primauté de juridiction qui lui appartient de droit divin: et on ose avancer *qu'il ne s'est fait aucun changement dans la religion!*

C'est dans la religion catholique un article fondamental; que l'évêque est supérieur au clergé comme aux fidèles de son diocèse; que c'est lui qui est établi par l'Esprit-Saint pour gouverner l'Eglise à la tête de laquelle il a été canoniquement placé.

Cependant on a renversé cet ordre; on a interverti cette forme d'administration. L'autorité qui, selon l'institution de Jésus-Christ, doit être exercée par l'évêque, on l'a réellement confiée à un conseil de prêtres: et on ose avancer *qu'il ne s'est fait aucun changement dans la religion!*

C'est dans la religion catholique un article fondamental, que les ministres de la loi nouvelle ne peuvent pas, en vertu seulement de leur ordination et du caractère qu'elle leur imprime, exercer de juridiction proprement

ministerium transgressi contra Aaron sacerdotem, qui sacerdotium legitimum, dignatione Dei, atque ordinatione Domini perceperat, sacrificandi sibi licentiam vindicaverunt, divinitus percussi penas statim pre illicitis conatibus populi erunt. » (S. Cyr., ep. 76 ad Magnum.)

(107) *Nec enim aliud nomen est sub celo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri.* (Act., IV.)

(108) « *Nec hoc adjuvare tales potest; nam et Coré, et Dathan, et Abiron cum sacerdote Aaron et Moyse eundem Deum noverant pari lege et religione viventes, et verum Deum, qui colendus atque invocandus fuerat, invocabant. Tamen quia loci sui*

dite; mais qu'à cet effet ils ont encore besoin d'une mission spéciale et déterminée, qu'ils ne peuvent tenir que de l'Eglise, et selon l'ordre qu'elle a établi.

Cependant on n'a pas craint d'ériger en principe qu'il n'y a aucune distinction à faire entre l'ordination et la mission; que celle-là confère une juridiction universelle, dont il appartient à la puissance séculière de régler l'exercice selon son bon plaisir; et on ose avancer qu'il ne s'est fait aucun changement dans la religion!

Nous pourrions pousser beaucoup plus loin l'énumération des atteintes essentielles qui ont été portées à la sainte religion catholique, apostolique et romaine, dans laquelle vous avez eu le bonheur de naître. Mais ces détails suffisent pour vous faire juger de la confiance que méritent ceux que nous combattons.

Vous ne pouvez au contraire vous empêcher de reconnaître la vérité de l'instruction que nous vous donnons sur ce point si capital; car nous ne parlons pas seul. Le vicaire de Jésus-Christ a prononcé du haut du Siége apostolique: « Nous avons, par le secours de Dieu, dit ce vénérable pontife, achevé notre ouvrage, de manière que tous les articles de la nouvelle constitution du clergé ayant été soumis à l'examen, il fût clair à tout le monde que, selon notre jugement et celui de ce Siége apostolique, jugement qui nous avait été demandé par les évêques de France et était ardemment désiré par les catholiques de ce royaume, la nouvelle constitution du clergé est un composé de principes puisés dans l'hérésie; qu'ainsi, en plusieurs décrets, elle est hérétique et opposée au dogme catholique; qu'en d'autres elle est sacrilège, schismatique, destructive des droits de la primauté et de ceux de l'Eglise, contraire à la discipline tant ancienne que nouvelle; qu'enfin elle n'a été inventée et publiée qu'à dessein d'abolir entièrement la religion catholique (109). » Et presque tous les véritables évêques de l'Eglise gallicane, rangés autour de cette chaire principale, en laquelle toutes gardent l'unité, renouvellent cette glorieuse acclamation des anciens Pères: Pierre a parlé par Pie (110).

Pesez maintenant cette autorité au poids du sanctuaire, et, vous rappelant les principes de religion que vous avez sucés avec le lait, examinez devant Dieu s'il peut vous être permis de préférer à un enseignement si respectable les perfides insinuations de quelques novateurs.

(109) « Illudque (responsionis opus), Deo adjuvante, absolvere ita valuimus, ut, omnibus articulis ad examen revocatis, neminem prorsus lateret, novam cleri constitutionem ex nostro, et apostolica hujus Sedis judicio, quod Gallicani episcopi a nobis exquisierant, quodque Galliarum Catholici peroptabant, ex principibus coalescere ab hæresi profectis, adeoque in pluribus decretis hæreticam esse, et catholico dogmati adversantem, in aliis vero sacrilegam, schismaticam, jura primatus et Ecclesiæ evententem, disciplinæ cum veteri tum novæ contrariam; non alio denique consilio excogitatum atque

On vous dit ensuite que les nouveaux pasteurs qu'on vous donne prêchent le même Evangile. Mais comment peut-on leur rendre ce témoignage? Flottants au contraire comme de petits enfants, se laissant emporter à tous les vents des opinions humaines (111), ces prétendus pasteurs ne savent ou ne veulent pas fuir les profanes nouveautés de paroles, et tout ce qu'oppose une doctrine qui porte faussement le nom de science (112). Ils adoptent les changements funestes que nous venons de dévoiler. Non, ils ne prêchent point le même Evangile, ils prêchent la religion nouvelle dont ils sont les ministres; et il n'est que trop prouvé que cette religion nouvelle n'est point la religion de l'Evangile.

C'est aussi le successeur de saint Pierre qui, à la tête du véritable épiscopat de l'Eglise gallicane, vous donne cette juste idée de leur prédication. Voici le jugement qu'il a porté de l'écrit scandaleux publié sous le titre de *Lettre pastorale* par celui qui le premier n'a point rougi de se dire évêque, en vertu d'une élection nulle et sacrilège.

« Rien n'est plus capable de prouver combien est juste l'horreur que l'Eglise a toujours témoignée pour ceux qui sont élus par un amas confus de laïques, attendu qu'ils sont infectés des mêmes erreurs que ceux qui les choisissent, que la *Lettre pastorale* que le faux évêque *Expilly* a fait publier le 25 février, pour tromper les ignorants, et sans avoir pu se proposer d'autre dessein que de déchirer la robe sans couture de Jésus-Christ. En effet, après avoir d'abord fait mention des serments, c'est-à-dire des parjures par lesquels il s'est lié, il parcourt tous les principes de la constitution du clergé, qu'il copie presque mot à mot, et, adhérant à tous les sentiments de l'Assemblée nationale, il entreprend de prouver que cette constitution n'altère en rien le dogme, qu'elle réforme seulement la discipline et la rappelle à la pureté des premiers siècles, dans la partie surtout qui écarte le clergé des élections, rend celles-ci au peuple, et aux métropolitains les institution et consécration des évêques. Il a grand soin d'ailleurs de ne produire en cet endroit que les premiers décrets de l'Assemblée nationale... Adressant ensuite la parole à chacun des ordres du diocèse, il les exhorte et les avertit de le recevoir comme légitime pasteur, et de s'attacher de bon cœur à la constitution. Le malheureux!... quelle est sa

vulgatam nisi ad catholicam religionem prorsus abolendam. » (Sanctissimi domini nostri Pii pape sexti *Litteræ super juramento civico*, etc., 13 April. 1791.)

(110) « Petrus per Leonem ita locutus est. » (Conc. Chalced.) « Petrus per Agathonem locutus est. » (Conc. Constantinop. III, can. 6.)

(111) *Non sinus parvuli fluctantes, et circumferamur omni vento doctrinæ.* (Eph., IV.)

(112) *Devotans profanas vocum novitates, et oppositiones falsi nominis scientiæ.* (1 Tim., VI.)

témérité d'entreprendre l'apologie d'une constitution relative aux choses ecclésiastiques, que presque tous les évêques de France et un grand nombre d'autres membres du clergé ont condamnée et réfutée comme contraire au dogme et opposée à la discipline commune, surtout en ce qui concerne les élections et consécrations des évêques ! Aurait-il pu lui-même dissimuler et déguiser cette vérité, qu'il est impossible de ne pas saisir au premier coup d'œil, s'il n'eût omis de propos délibéré les décrets plus absurdes encore que l'Assemblée nationale a portés en dernier lieu sur cet objet. Car, outre les autres vices qu'ils renferment, ils vont jusqu'à attribuer à tout évêque, au gré du Directoire, le droit de donner l'institution et la confirmation. Qu'il lise, ce malheureux, qui a déjà été si loin dans les voies de l'iniquité, notre réponse aux évêques de France, où nous avons confondu d'avance, et mis en poudre toutes les erreurs monstrueuses dont sa lettre est remplie, et il verra, à chaque article, briller dans tout son jour la vérité pour laquelle il a tant d'aversion... Ainsi le peuple, au lieu de le recevoir comme un pasteur, doit le rejeter avec horreur, comme un usurpateur ; oui, comme un usurpateur qui a négligé de faire profession de la vérité qu'il devait reconnaître ; qui a commencé à abuser d'un faux titre, pour exercer un ministère qui ne lui appartenait pas (113). »

Or, tous ceux qui ont marché sur les traces de ce premier usurpateur ont mérité la même condamnation, puisqu'ils ont débité les mêmes erreurs ; et combien d'entre eux ont souillé la chaire de vérité par de plus coupables excès !

» (113) « *Quam merito abhorrerit semper Ecclesia ab illis qui a laicorum turba et colluvione eliguntur, quippe eodem atque eligentes falsarum opinionum morbo laborant, satis superque demonstrat... Pastoralis Epistola quam pseudoeписcopus Expilly ad imperitorum deceptionem die 25 Februarii edendam curavit, non alio sane consilio, nisi ut inconsultum Christi vestem abscinderet. Hic enim primo iuramentis, perjuriis scilicet quibus se astringit, commemoratis, omnia complectitur fundamenta gallicæ Constitutionis, quam fere de verbo ad verbum exscribit, et sententiis ipsius conventus inhærens ad probandum aggreditur, per constitutionem hujusmodi nihil de dogmate detrahi, sed disciplinæ tantum meliorem formam induci, eamque ad priorum seculorum puritatem converti in ea præsertim parte in qua populo electiones, amoto clero, et metropolitani institutiones, consecrationesque redduntur, solis hoc loco prioribus gallici conventus decretis in medium adductis...*

Deindeque ad singulos diœcesis ordines sermonem convertens, hortatur moneteque omnes ut se tanquam legitimum pastorem excipiant, et constitutionem ultro amplectantur. Væ misero !... qua ille temeritate defendendam suscipit constitutionem, super ecclesiasticis rebus versantem, quam omnes fere gallicanæ Ecclesiæ episcopi alique plures ecclesiastici viri improbarunt ac refutarunt, uti dogmati adversantem, et a communis disciplina abhorrentem, præsertim in electionibus et consecrationibus episcoporum ? Hanc sane veritatem quæ incurrit in oculos ne ipse quidem dissimulare potuisset, aut obtere, nisi data opera præterisset silentio quæ

On ajoute que les nouveaux pasteurs qu'on vous donne offrent le même sacrifice. Nous en convenons ; mais, nous vous l'avons déjà déclaré, l'autel sur lequel ils ont la témérité d'offrir ce redoutable sacrifice, est un autel adultère ; il ne vous est pas permis de l'entourer. Elle est en effet consacrée par le suffrage de tous les siècles, cette Règle de saint Augustin : « Un ministre a beau prêcher le nom de Jésus-Christ, il a beau porter et administrer le sacrement de Jésus-Christ, il n'est pas permis de le suivre au préjudice de l'unité de Jésus-Christ (114). » Ainsi vos prétendus pasteurs ont beau offrir le sacrifice de Jésus-Christ, il ne vous est pas permis d'y assister au préjudice de l'unité de Jésus-Christ, qu'ils ont rompue ; en vous réunissant avec eux dans le temple, vous vous rendriez complices de la rupture de cette sainte unité, dont ils sont coupables. Et c'est afin de préserver les fidèles du malheur de cette complicité, que l'Eglise leur a défendu, sous des peines si graves, d'aller dans les oratoires des martyrs qui appartenaient aux hérétiques, demander leur guérison ; de recevoir les *eulogies* des hérétiques, de prier avec les hérétiques ou les schismatiques (115).

Ils offraient aussi le sacrifice de Jésus-Christ, les schismatiques du III^e siècle ; cependant, saint Cyprien écrivait : « Quels sacrifices croient donc célébrer ces rivaux des prêtres ? Pensent-ils que Jésus-Christ soit avec eux lorsqu'ils sont assemblés, eux qui s'assemblent hors de l'Eglise de Jésus-Christ (116) ? »

Sans doute, quelque grande que soit l'indignité de ces prêtres prévaricateurs, quand ils accomplissent tout ce que le Seigneur a

postremo in conventu gallicano absurdiora decreta prodierunt : ista enim, præter alias improbitates eo progressa etiam sunt, ut jus instituendi confirmandique tribuerent cuicumque episcopo, pro Directorii arbitrio ac voluntate. Perlegat infelix iste qui adeo longe in via perditionis processit nostram ad episcopos Galliarum responsionem, qua omnium suæ epistolæ errorum monstra prævia confutatione prostravimus, et quam odit veritatem, in singulis articulis manifeste elucetentem deprehendit... Quapropter loco illum suscipiendi tanquam pastorem, debet populus cum horrore tanquam invasorem rejicere : tanquam invasorem, inquit, qui quam veritatem recipere debebat profiteri neglexit, qui mentito abuti cepit pastoris officio. » (Litteræ SS. DD. Pii pape VI, 15 April.)

(114) « Nullus prædicans nomen Christi, et gestans ac ministrans sacramentum Christi, sequendus est contra unitatem Christi. » (S. Aug., lib. III *contra Petilian.*, cap. 5.)

(115) « Non concedendum in cœmeteria, et quæ martyria hæreticorum dicuntur, Catholicos orationis gratia et petendæ curationis, intrare ; sed et si qui ierint, incommunicabiles factos, ad pœnitentiam usque ad aliquod tempus redigi. » (*Conc. Laodic.*, can. 5.) — « Quod non oporteat ab hæreticis eulogias accipere, quia sunt maledictiones, potius quam benedictiones. » (Id., can. 52.) — « Quod non oportet unum hæreticis vel schismaticis orare. » (Id., can. 34.)

(116) « Quæ sacrificia celebrare se credunt ænuli sacerdotum ? an secum esse Christum cum collecti fuerint, opinantur, qui extra Ecclesiam Christi colliguntur ? » (S. Cyr., lib. *De unitate Eccles. cathol.*)

commandé, ce Dieu sauveur, fidèle à sa parole, descend sur l'autel entre leurs mains. Mais, pour être présent, il n'est point avec eux, il est contre eux et contre ceux qui les accompagnent. Il ne vient point comme un roi plein de douceur répandre les trésors de sa miséricorde; il vient comme un juge transporté de colère contre des rebelles qui le font servir à leurs iniquités; et s'il rompt le silence, on entendrait sortir de sa bouche ces foudroyantes paroles qu'il adressa autrefois à des prêtres et à un peuple coupables : *Votre encens est pour moi un objet d'abomination...., vos assemblées sont injustes...., mon âme déteste vos solennités; elles me sont à charge, je ne puis les supporter. Lorsque vous étendrez vos mains, je détournerai mes yeux de dessus vous : en vain multiplierez vous vos prières, je ne vous exaucerai point* (117).

Ne vous exposez pas, nos très-chers frères, à de si terribles reproches. Abstenez-vous plutôt, si l'intolérance des sectateurs du schisme vous réduit à cette extrémité, abstenez-vous d'assister à l'oblation de la victime sainte, même dans les solennités du Seigneur. Cependant n'oubliez point le commandement qui vous est fait de les sanctifier; et, pour l'accomplir, imitez, dans l'intérieur de vos maisons, l'exemple du prophète Daniel, qui, étant captif dans une terre étrangère, ouvrait *ses fenêtres du côté de la ville sainte, et, trois fois le jour, s'échouait les genoux, adorait son Dieu, et lui offrait un sacrifice de louanges* (118).

On vous dit enfin que les nouveaux prêtres qu'on vous donne administrent les mêmes sacrements.

Quand il serait vrai, nos très-chers frères, que ces ministres prévaricateurs pussent conférer valablement tous les sacrements de Jésus-Christ, et remplir à votre égard, d'une manière efficace, toutes les fonctions pastorales, nous devrions néanmoins vous dire, avec le saint évêque d'Hippone : « Conservez d'un commun accord l'unité chérie de Dieu, selon le commandement qu'il nous en a fait... et les sacrements de Jésus-Christ, qu'on ne reçoit que pour son jugement, dans l'état de schisme qui les fait profaner, vous seront utiles et salutaires, lorsque, dans la paix de l'Eglise catholique, vous aurez Jésus-Christ pour chef (119). »

Mais non, il n'en est pas ainsi : non, ces

étrangers ne peuvent pas administrer valablement tous les sacrements de Jésus-Christ; ils ne peuvent pas remplir à votre égard, d'une manière efficace, toutes les fonctions pastorales.

Un des sacrements les plus nécessaires à l'homme est celui de la pénitence. Combien de fois n'avons-nous pas besoin de cette seconde planche, après de tristes naufrages!

Mais le ministère de la réconciliation (120), par lequel nous pouvons rentrer en grâce avec Dieu, après que nous avons eu le malheur d'allumer sa colère par nos infidélités, n'est pas confié à tous ceux qui sont revêtus du sacerdoce. Comme cette réconciliation doit s'opérer par forme de jugement, il faut que le ministre qui s'assied dans le tribunal ait une véritable juridiction sur les fidèles qui y ont recours. Sans cette juridiction, l'absolution qu'il prononce n'est d'aucun poids (121). En vain prétend-il remettre les péchés sur la terre, Jésus-Christ ne les remet point dans le ciel; en vain prétend-il délier sur la terre, Jésus-Christ ne délie point dans le ciel. Or, cette juridiction si indispensable, vos prétendus pasteurs ne l'ont point. Elle ne peut se communiquer qu'à ceux qui entrent par la porte dans le bercail; et nous vous avons fait voir qu'ils y sont montés par un autre endroit. Si donc ils osent s'asseoir dans le sacré tribunal, y entendre l'aveu de vos fautes, et vous dire qu'ils les remettent, ils vous trompent, ils vous séduisent, ils vous abusent; plus coupables que ces faux prophètes dont le Seigneur Dieu disait autrefois par la bouche d'Ezéchiel : *Malheur aux prophètes insensés qui suivent leur esprit.... Ils disent : Le Seigneur l'a dit, quoique le Seigneur ne les ait pas envoyés.... Ma main s'appesantira sur ces prophètes.... parce qu'ils ont trompé mon peuple, en le flattant de la paix, tandis qu'il n'y avait point de paix* (122). Et vous, si, (hors le cas de cette extrême nécessité où, surpris par le danger d'une mort prochaine, vous ne pourriez trouver aucun prêtre fidèle qui vous aidât dans le terrible passage du temps à l'éternité) vous êtes assez ennemis de vous-mêmes pour vous fier à ces faux pasteurs, au lieu de vous adresser à ceux que l'Eglise vous a véritablement envoyés, vous courrez à votre perte par votre propre faute, et forcerez le Seigneur à dire de vous, comme autrefois des

(117) *Incensum abominatio est mihi... iniqui sunt cetus vestri... sollemnitates vestras odivit anima mea : facta sunt mihi molesta : laboravi sustinens : cum extenderitis manus vestras, avertam oculos meos a vobis ; et cum multiplicaveritis orationem, non exaudiam.* (Isa., I.)

(118) *Fenestris apertis in cœnaculo suo contra Jerusalem, tribus temporibus in die flectebat genua, et adorabat, confitebaturque coram Deo suo.* (Dan., VI.)

(119) « Teneamus pariter unitatem quam jubet et diligit Deus... Et sacramenta Christi quæ in sacrilegio schismatis ad judicium habetis, utilia et salubria vobis erunt, cum, in catholica pace, habueritis caput Christum. » (S. Aug., ep. 152, ad populum factionis Donatianæ.)

(120) *Dedit nobis ministerium reconciliationis.* (II Cor., V.)

(121) « Quoniam igitur natura et ratio judicii illed exposcit ut sententia in subditos duntaxat feratur; persuasum semper in Ecclesia Dei fuit, et verissimum esse synodus hæc confirmat, nullius momenti absolutionem eam esse debere quam sacerdos in eum profert in quem ordinariam aut subdelegatam jurisdictionem non habet. » (Conc. Trid., sess. xiv, De penit., cap. 7.)

(122) *Væ prophetis insipientibus qui sequuntur spiritum suum... dicentes : Ait Dominus, cum Dominus non miserit eos... Erit manus mea super prophetas... eo quod deceperint populum meum dicentes : Pax, et non est pax.* (Ezech., XIII.)

juifs idolâtres : *Mon peuple a fait deux maux : ils m'ont abandonné, moi qui suis la source d'eau vive, et se sont creusé des citernes percées qui ne peuvent retenir les eaux* (123).

Il en est de même de la célébration du mariage. Non, cette fonction si importante du ministère pastoral, ces étrangers ne peuvent pas la remplir d'une manière efficace à votre égard ; vous vous rendriez coupables en vous adressant à eux pour contracter une union qu'il leur est impossible de ratifier. Et qui peut penser, sans frémir, aux désordres affreux que la témérité de leurs entreprises introduirait dans l'ordre de la religion et dans celui de la société ?

Le mariage, déjà si respectable sous la loi de nature, où il eut Dieu même pour instituteur ; devenu plus respectable encore sous la loi de grâce, depuis que Jésus-Christ l'a élevé à la dignité de sacrement, ne peut être valablement contracté qu'en présence du propre pasteur. Telle est la disposition formelle du saint concile de Trente et des ordonnances du royaume (124). Ainsi, ces étrangers n'étant point vos pasteurs, auraient beau prononcer sur vous ces paroles prescrites par l'Eglise : « Je vous joins en mariage, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit (125). » Ils ne feraient que profaner le saint nom qu'ils paraîtraient invoquer. Mais vous ne seriez point unis ; vous n'auriez acquis aucun droit ; ni Dieu, ni son Eglise, ne vous regarderaient comme époux. Que votre état serait différent de celui dont parle le grand Apôtre, quand il dit : *Le mariage est honorable en tout, et le lit nuptial est sans tache* (126) ! Hélas ! vous vous verriez au contraire exposés au jugement terrible dont il menace, dans le même endroit, ceux qui se livrent à un commerce défendu (127). Et, quel comble de malheurs si, pour lever des obstacles qui s'opposaient à l'accomplissement de votre dessein, vous aviez encore eu recours à l'usurpateur des droits de notre épiscopat, qui vous aurait trompés, en paraissant exercer en votre faveur une autorité qu'il n'a point !

Prenez donc garde de vous laisser séduire

(123) *Duo enim mala fecit populus meus: me dereliquerunt fontem aquæ vivæ, et foderunt sibi cisternas, cisternas dissipatas quæ continere non valent aquas.* (Jerem., II.)

(124) « Qui aliter quam præsentæ parochiæ, vel alio sacerdotæ de ipsius parochiæ seu ordinarii licentia, et duobus vel tribus testibus, matrimonium contrahere attentabunt, eos sancta synodus ad sic contrahendum omnino inhabiles reddit : et hujusmodi contractus irritos et nullos esse decernit, prout eos præsentis decreto irritos facit et annullat. » (Conc. Trid., sess. xxiv, cap. 1, *De reform. matrimo.*)

« Que les dispositions des saints canons, et les ordonnances des rois nos prédécesseurs concernant la célébration des mariages, et notamment celles qui regardent la nécessité de la présence du propre curé de ceux qui contractent, soient exactement observées ; et en exécution d'iceux, défendons à tous curés et prêtres, tant séculiers que réguliers, de conjointre en mariage autres personnes que ceux qui sont leurs vrais et ordinaires paroissiens.... si ce n'est qu'ils en aient une permission spéciale et

par les entretiens pernicieux de ces hommes qui s'égarent en de vains discours, prétendant être les docteurs de la loi, quoiqu'ils n'entendent ni ce qu'ils disent, ni ce qu'ils assurent ! si hardiment (128) ; ou qui, ne pouvant s'empêcher de reconnaître la vérité, la tiennent injustement captive (129), parce qu'ils ont intérêt d'accréditer l'erreur. Mais croyez à notre parole ; car nous vous tenons le langage de la vérité. N'en avez-vous pas, comme nous vous l'avons déjà fait remarquer, la preuve la plus convaincante dans la conformité de notre enseignement avec celui du successeur de saint Pierre, et du véritable épiscopat de l'Eglise gallicane ? Forts de cette union, nous ne craignons point d'assurer que nous ne sommes pas comme plusieurs qui corrompent la parole de Dieu ; mais que nous parlons avec une entière sincérité, comme de la part de Dieu, en la présence de Dieu, et dans l'esprit de Jésus-Christ (130). Oui, c'est de la part de Dieu, en la présence de Dieu, et dans l'esprit de Jésus-Christ que nous vous disons : Evitez ceux qui déchirent l'Eglise par le schisme ; attachez-vous à nous, comme à votre seul véritable évêque ; attachez-vous à vos pasteurs légitimes, c'est à-dire à ceux qui ont reçu de nous ou de notre illustre prédécesseur l'institution canonique ; vous n'en pouvez reconnaître d'autres, il y va de votre salut éternel.

Dieu sait, nos frères bien-aimés, combien nous souhaiions que s'il est possible, aucun des frères ne périsse ; et que l'Eglise pleine de joie renferme dans son sein tout le peuple réuni en un seul corps. Tel a été, depuis le commencement de la tempête dont nous sommes battus, le but de nos exhortations ; c'est là ce que nous nous sommes efforcé de persuader (131). Hélas ! jusqu'à présent le succès n'a pas répondu à nos desirs. Aussi sommes-nous pénétré de douleur et saisi de crainte, à la vue des dangers affreux que courent un grand nombre de ceux qui sont confiés à nos soins. Les uns ont commencé le schisme, en contribuant à des élections réprouvées par toutes les lois ; les autres l'ont consommé en se

par écrit du enrê des parties qui contractent, ou de l'archevêque ou évêque diocésain. » (Edit. du mois de mars 1697.)

(125) *Ego vos in matrimonium conjungo, in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti.* (Ritual.)

(126) *Honorable connubium in omnibus, et torus immaculatus.* (Hebr., XIII.)

(127) *Fornicatores enim judicabit Deus.* (Hebr., XIII.)

(128) *Coversi sunt in vaniloquium, volentes esse legis doctores, non intelligentes neque quæ loquuntur, neque de quibus affirmant.* (I Tim., I.)

(129) *Veritatem Dei injustitia detinent.* (Rom., I.)

(130) *Non enim sumus sicut plurimi adulterantes verbum Dei; sed ex sinceritate, sed sicut ex Deo, coram Deo, in Christo loquimur.* (II Cor., XI.)

(131) « Opto equidem, fratres dilectissimi, et consulo pariter et persuadeo, ut, si fieri potest, nemo de fratribus pereat, et consentientis populi corpus unum gremio suo gaudens mater includat. » (S. Cyr., *Lib. de unit. Eccles. cathol.*)

portant à des usurpations sacrilèges. Alors on en a vu plusieurs que l'amour de la nouveauté, l'indifférence, l'erreur, l'ignorance, la faiblesse ont entraînés à la suite de ces mercenaires; et le mal a été porté à son comble depuis que l'esprit de système a fait mettre en usage les artifices, les menaces, les violences même, pour gêner la piété des fidèles, rendre inutile le zèle des vrais pasteurs, les forcer de prendre la fuite, et tâcher d'égarer tout le troupeau.

Pourquoi faut-il qu'elle soit devenue le théâtre de tant de désastres, cette Eglise qui, avant ces jours de ténèbres, était si célèbre par la pureté de sa foi, si jalouse de conserver l'unité d'un même esprit, par le lien de la paix (132)? *Comment l'or s'est-il obscurci? comment sa brillante couleur est-elle changée? La fille de Sion a perdu tout l'éclat de sa beauté; ses prêtres sont dans les gémissements, ses vierges dans le deuil; les pierres du sanctuaire sont dispersées à l'entrée de toutes les places publiques* (133).

O vous, qui que vous soyez, quelque part que vous ayez à nos malheurs, ayez pitié de vous-mêmes; réveillez-vous pour travailler à votre salut; levez le terrible obstacle que vous y avez mis; revenez à l'unité : *Erigilate ad salutem... redite ad unitatem* (134).

Revenez à l'unité, vous à qui nous avons un si juste sujet de dire ce que saint Cyprien écrivait autrefois à des confesseurs de l'Eglise de Rome qui, après avoir souffert courageusement pour le nom de Jésus-Christ, avaient eu le malheur de prendre part à l'élection de l'antipape Novatien. « Mon cœur est pénétré d'une tristesse insupportable qui l'accable et l'abat presque entièrement, depuis que j'ai appris que, contre la discipline de l'Eglise, contre la loi de l'Evangile, contre l'unité de l'institution catholique, vous avez contribué, par vos suffrages, à ce qu'on fit un autre évêque et d'autres pasteurs; c'est-à-dire ce qui ne peut jamais être permis, ce qui est un attentat, à ce qu'on instituât une autre Eglise, à ce qu'on mit en pièces les membres de Jésus-Christ... Revenez à votre mère, d'où vous êtes sortis... Ne pensez pas que vous affermissiez

l'Evangile, que vous rameniez la beauté des premiers âges, quand vous ne faites autre chose que de vous séparer vous-mêmes du troupeau de Jésus-Christ, de sa paix et de sa concorde (135). »

Le saint docteur a eu la consolation de voir ses soins couronnés du succès : dociles à ces salutaires avis, les confesseurs de l'Eglise de Rome lui répondirent bientôt : « Nous sommes assurés que vous partagerez la joie que nous ressentons de ce qu'ayant en vue les intérêts de l'Eglise et le bien de la paix..., nous sommes rentrés dans la communion de Corneille notre évêque, et de tout le clergé. Il était aussi indispensable de vous informer, par cette lettre que nous vous adressons, que notre retour a causé la joie de toute l'Eglise, et que tout s'est passé avec les témoignages réciproques de la plus tendre charité (136). »

Quand serons-nous assez heureux pour vous entendre tenir un semblable langage? Quand pourrons-nous apprendre votre retour à l'unité? *Redite ad unitatem*.

Revenez à l'unité, vous qui, par vos usurpations, lui avez porté un coup si funeste. Hélas! vous n'avez pas su comprendre que l'âme est plus que la nourriture (137); et, suivant l'expression du prophète, pour une poignée d'orge, pour un morceau de pain (138), vous avez fait à l'Eglise votre mère la plaie la plus profonde. Cependant, que sert à l'homme de gagner, même le monde entier, s'il vient à perdre son âme (139)? Ayez pitié de la vôtre (140). Hâtez-vous de lever cet obstacle si énorme que vous avez mis à votre salut, revenez à l'unité. *Erigilate ad salutem... redite ad unitatem*. Souvenez-vous qu'il est réglé que tous les hommes mourront, et que la mort sera suivie du jugement (141). Citez-vous par avance à ce redoutable tribunal, et faites maintenant ce que vous voudriez avoir fait quand il faudra comparaître devant le souverain Juge. Il jugera selon l'Evangile (142), et non selon les instructions des novateurs. Que pourrez-vous alléguer pour votre justification, quand il vous demandera compte de cette longue suite d'outrages dont vous l'aurez chargé, en profanant si souvent les

(132) *Solliciti servare unitatem spiritus in vinculo pacis.* (Ephes., IV.)

(133) *Quomodo obscuratum est aurum? Mutatus est color optimus? Dispersi sunt lapides sanctuarii in capite omnium platearum.... Egressus est a filia Sion omnis decor ejus Sacerdotes ejus gementes, virgines ejus squalidae.* (Thren., IV et I.)

(134) S. AUG., ep. 171 ad Donatistas.

(135) « Gravati enim me atque contristat, et intolerabilis percussus et pene prostratus pectoris mœstitia perstringit, cum vos illic comperissem contra ecclesiasticam dispositionem, contra evangelicam legem, contra institutionis catholicæ unitatem, alium episcopum fieri consensisse, id est quod nefas est, nec licet fieri, Ecclesiam alteram institui, Christi membra discerpi.... Ad Matrem revertamini unde prodistis.... nec putetis sic vos Evangelium Christi asserere, dum vosmetipsos a Christi grege, et ab ejus pace et concordia separatis. » (S. Cyp., ep. 2 ad confessores Romanos, ut ad unitatem redeant.)

(136) « Certi sumus... te quoque nobiscum pari voto congaudere, nos... utilitatibus Ecclesiæ et paci magis consulentes... cum Cornelio episcopo nostro, et cum universo clero pacem fecisse. Cum gaudio etiam universæ Ecclesiæ, prona etiam omnium charitate, hoc factum his litteris nostris scire certissime debuisti. » (Ep. 50 MAXIMI et cæterorum confessorum ad Cyprianum de suo reditu ex schismate.)

(137) *Nonne anima plus est quam esca?* (Matth., VI.)

(138) *Violabunt me ad populum meum propter pugillum hordei, et fragmen panis.* (Ezech., XIII.)

(139) *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiat?* (Matth., XVI.)

(140) *Miserere animæ tuæ.* (Eccli., XXX.)

(141) *Statutum est hominibus semel mori, post hoc autem judicium.* (Hebr., IX.)

(142) *Judicabit Deus occulta hominum secundum Evangelium.* (Rom., II.)

choses saintes; de la perte de tant d'âmes dont vous aurez été la cause? Et quel arrêt devez-vous attendre, si le coup de la mort venait vous frapper avant que vous eussiez travaillé sérieusement à réparer tant d'excès? Encore une fois, ayez pitié de votre âme. Rendez aux vrais pasteurs ces bercails que vous avez si injustement envahis. Cessez d'être des loups ravissants; devenez des brebis dociles, et édifiez par votre pénitence le troupeau que vous avez tant affligé par vos scandales.

Revenez à l'unité, vous qui, dans le dessein de propager le schisme, vous êtes livrés à des procédés si odieux. Que de regrets amers vous vous êtes déjà préparés pour le moment où, rendus à vous-mêmes et dans le calme des passions, vous vous demanderez compte de vos démarches! De quels remords votre âme ne sera-t-elle point déchirée, lorsque la conscience, pouvant enfin faire entendre sa voix, vous reprochera tant d'injustes manœuvres employées pour fermer tout accès à la vérité, faire cesser le culte légitime du Seigneur, empêcher l'approche de ses temples, et ôter toute ressource à des prêtres fidèles, à qui vous ne pouvez imputer d'autre crime que d'avoir refusé de se rendre parjures! Que vous aurez sujet de rougir de vous-mêmes, lorsque le prestige étant dissipé, vous reconnaîtrez cette contradiction si honteuse entre vos principes et votre conduite, entre vos discours et vos œuvres! Vous vous dites les apôtres de la liberté, et vous tyrannisez vos frères pour les forcer de prendre part à un culte que leur conscience réprouve. Vous n'avez que la liberté dans la bouche, et dans les mains vous portez un joug de fer que vous cherchez sans cesse à appesantir sur tous ceux qui préfèrent l'Eglise de Jésus-Christ à cette Eglise humaine qu'on s'efforce d'établir parmi nous (143). Mais si vous ne faites de dignes fruits de pénitence (144), comment pourrez-vous paraître devant le tribunal de celui qui a dit : *Malheur à l'homme par qui le scandale arrive* (145)! Peut-on se rendre coupable d'un plus grand scandale, que d'employer la séduction, les menaces, la violence, pour entraîner au schisme. Ayez donc pitié de votre âme; hâtez-vous de lever cet obstacle si énorme que vous avez mis à votre salut; revenez à

l'unité. *Evigilate ad salutem...., redite ad unitatem.*

Revenez à l'unité, vous qui l'avez abandonnée en communiquant dans les choses saintes avec ceux qui ont élevé autel contre autel. Ne vous rassurez point sur ce que vous n'êtes pas les auteurs des calamités que nous déplorons, mais que vous n'avez fait que vous laisser entraîner à la suite des usurpateurs. « Quand il s'agit de forfaits semblables à celui qu'ils ont commis, ce ne sont pas seulement les chefs et les auteurs qui sont destinés aux châtiments, mais aussi les complices, s'ils ne se séparent point de la communion des méchants. Lorsque Coré, Dathan et Abiron entreprirent d'usurper les fonctions du sacerdoce de l'ancienne loi, Dieu fit, par Moïse, ce commandement aux Israélites : Eloignez-vous des tentes de ces hommes endurecis, et ne touchez en rien de tout ce qui s'y trouve, de peur que vous ne périissiez avec eux, victimes de la vengeance que je vais tirer de leur péché. Et cette menace que Dieu avait faite par Moïse, il l'exécuta : quiconque ne se sépara point de Coré, Dathan et Abiron, subit aussitôt la peine de cet attachement impie. Exemple qui fait voir et démontre que tous ceux qui sont assez peu religieux et assez téméraires pour se joindre aux schismatiques contre les évêques et les prêtres, se rendent coupables et s'exposent au châtimement (146). »

Ce châtimement si terrible, puisqu'il serait sans fin, vous ne l'éviteriez point, quelque louable que vous paraissez d'ailleurs votre conduite, si vous aviez le malheur de mourir dans la communion de ces étrangers, séparés dès lors de l'Eglise catholique et de l'unité de Jésus-Christ; pour cela seul, vous n'auriez point la vie; mais la colère de Dieu demeurerait éternellement sur vous (147).

Bien plus, eussiez-vous fait d'abondantes aumônes, eussiez-vous même répandu votre sang pour Jésus-Christ, vous devez tenir pour très-assuré que, si vous aviez le malheur de mourir dans cette funeste communion, mourant, par là même, hors du sein de l'Eglise catholique, vous ne pourriez aucunement parvenir au salut (148). Car, selon la doctrine du grand Apôtre, quand on distribuerait tout son bien pour nourrir les

(143) « Humanam conetur Ecclesiam facere. » (S. CYR., ep. 52 ad Antonium.)

(144) *Facite ergo fructus dignos penitentiae.* (Luc., III.)

(145) *Væ homini illi per quem scandalum venit!* (Matth., XVIII.)

(146) « Invenimus in tali facinore, non solum duces et auctores, sed et participes poenis destinari nisi se a communione malorum separaverint, precipiente per Moysen Domino, et dicente : Separamini a tabernaculis hominum istorum durissimorum, et nolite tangere ab omnibus quæ sunt in eis, ne simul pereatis in peccato eorum : et quod comminatus per Moysen fuerat Dominus implevit, ut quisquis se a Core, Dathan, et Abiron non separasset, poenas statim pro impia communione persolveret. Quo exemplo ostenditur, et probatur, obnoxios om-

nes et poenæ et culpe futuros, qui se schismaticis contra prepositos et sacerdotes, irreligiosa temeritate misenerint. » (S. CYR., ep. 76 ad Magnum.)

(147) « Quisquis ergo ab hac catholica Ecclesia fuerit separatus, quantumlibet laudabiliter se vivere existimet, hoc solo scelere quod a Christi unitate sejunctus est, non habebit vitam, sed ira Dei manet super eum. » (S. ACC., ep. 152 ad populum factionis Donatianæ.)

(148) « Firmissime tene, et nullatenus dubites, quemlibet hæreticum sive schismaticum in nomine Patris et Filii ac Spiritus sancti baptizatum, si Ecclesie catholice non fuerit aggregatus, quantaseunque elemosynas fecerit, et si pro nomine Christi etiam sanguinem fuderit, nullatenus posse salvari. » (S. FULGENT., Lib. de fide, ad Petrum.)

pauvres, quand on livrerait son corps pour être brûlé, si on n'a point la charité, tout cela ne sert de rien; et il est impossible d'avoir la charité, dès qu'on viole l'unité (149). *Redite ad unitatem.*

Nous vous conjurons aussi de lever l'obstacle que vous avez mis à votre salut, vous qui les premiers avez fait couler nos larmes, vous à qui le Souverain-Pontife reproche à si juste titre d'avoir prêté purement et simplement un serment qui est l'origine, la source empoisonnée de toutes sortes d'erreurs, et la cause principale de l'affliction de l'Eglise catholique de France (150). Pourquoi faut-il que l'exemple de tant d'évêques, et d'un si grand nombre de vos collègues dans le sacerdoce, ne vous ait pas décidés à demeurer fidèles? Que de maux vous eussiez épargnés à la religion en imitant leur fermeté! Mais, semblables à ces enfants dont parle le prophète, qui, ne voulant pas écouter la loi de Dieu, disaient à ceux qu'ils consultaient : Tenez-nous un langage qui nous plaise (151); vous avez cherché des avis plus conformes aux intérêts du temps; vous les avez trouvés, pour votre malheur, ces perfides conseils, et, en les suivant, vous avez encouru tout à la fois la disgrâce de votre Dieu et le mépris de ceux même dont vous favorisiez les coupables desseins. Jugez maintenant de l'énormité de la faute que vous avez commise, par les peines que le vicaire de Jésus-Christ a déjà portées contre vous, et dont nous avons été indispensablement obligés d'ordonner l'exécution. Qu'il serait déplorable l'état de ceux qui, les ayant encourus, auraient la témérité de ne pas s'y soumettre (152)! Quelque graves néanmoins que soient ces peines, le Père commun des fidèles vous avertit qu'il ne s'y borne, jusqu'à présent, que pour ne s'écarter en rien des voies de la douceur (153). Mais, que si vous vous opiniâtrez à ne pas rentrer dans le devoir, il sera forcé d'user d'une rigueur plus grande; de vous

(149) « *Exhibere se non potest martyrem qui fraternam non tenuit charitatem. Docet hoc et contes-
tatur Paulus apostolus dicens : Et si in cibis pauperum distribuero omnia mea, et si tradidero corpus meum ut ardeam, charitatem autem non habeam, nihil proficio.... ad premia Christi qui dixit : Hoc est mandatum meum ut diligatis invicem quemadmodum dilexi vos, pertinere non potest, qui dilectionem Christi perfida dissensione violavit... Cum Deo manere non possunt qui in Ecclesia Dei unanimes esse noluerunt.* » (S. Cyr., *Lib. de unit. Eccl. cathol.*)

(150) « *Errorum omnium venenatum fontem et originem, catholicæque gallicanæ Ecclesiæ mœoris præcipuam causam,* » (*Litteræ SS. DD. Pii papæ VI, 15 April. 1791.*)

(151) *Filii nolentes audire legem Dei... qui dicunt videntibus... : Loquimini nobis placeantia. (Isai., XXX.)*

(152) « *Ecclesiasticæ militiæ ascripti sive sæculares, sive regulares qui civicum juramentum pure ac simpliciter, prout a Conventu nationali præscriptum fuit, emisserunt, errorum omnium venenatum fontem et originem, catholicæque gallicanæ Ecclesiæ mœoris præcipuam causam, nisi intra quadraginta dies ab hac die numerandos hujusmodi juramentum retractaverint, a cujuscunque ordinis exercitio sint*

déclarer déchus de la communion de l'Eglise, et séparés d'elle par le schisme (154). Seriez-vous donc assez ennemis de vous-mêmes pour vous exposer à ce dernier malheur? ou pourriez-vous vous faire illusion jusqu'à vous dissimuler que le souverain Juge dira à tous ceux qui paraîtront devant lui avec ce signe de séparation : *Je ne sais d'où vous êtes : Retirez-vous de moi, vous tous qui faites des œuvres d'iniquité* (155). Ah! plutôt, cédez à nos vives instances, ouvrez les yeux à la lumière qui brille de toutes parts, écoutez les cris de votre conscience, rentrez dans le chemin de la justice et de l'honneur, et rendez gloire à la vérité, en rétractant ce parjure qui fait l'opprobre de votre vie, et vous prépareraît des regrets éternels.

Pour vous, nos très-chers frères et bien-aimés qui, au milieu de nos désastres, consolez l'Eglise par votre persévérance dans l'unité; vous qui êtes notre joie et notre couronne, continuez, nos bien-aimés, d'être ainsi attachés au Seigneur (156). Il permet les schismes et les hérésies, afin qu'on reconnaisse ceux qui sont d'une vertu éprouvée (157); continuez de remplir ses vœux, en donnant l'édifiant spectacle d'une fidélité à toute épreuve. Fidèles à écouter les paroles de notre divin Maître, fidèles à les mettre en pratique, vous vous montrez semblables à l'homme sage dont parle le Dieu sauveur, qui a bâti sa maison sur le roc : la pluie est tombée, les fleuves se sont débordés, les vents ont soufflé, et sont venus fondre sur cette maison, et elle n'a point été renversée; car elle était fondée sur le roc (158).

Parce que vous voulez vivre avec piété en Jésus-Christ, vous souffrez la persécution (159). Mais vous avez devant les yeux cette maxime dont se servait le prince des apôtres, pour soutenir le courage des premiers disciples de l'Evangile : *Si quelqu'un souffre comme chrétien, qu'il n'en ait pas*

*suspensi, et irregularitati obnoxii si ordines exer-
cuerint.* » (*Litteræ SS. papæ Pii VI, supra memo-
rata, visæ a nobis die prima mensis Junii nuper
elapsi.*)

(155) « *A mansuetudinis tamen via minime recedentes.* » (*Ibid.*)

(154) « *Cogeremur licet inviti eos omnes schismaticos declarare qui vel essent hujus constitutionis auctores, vel eidem juramento adhærerent... : illi enim, quicumque essent..., Ecclesiæ communionem carerent.* » (*Ibid.*)

(155) *Nescio vos unde sitis : Discedite a me omnes operarii iniquitatis. (Luc., XIII.)*

(156) *Fratres mei charissimi et desideratissimi, gaudium meum, et corona mea, sic stete in Domino, charissimi. (Philipp., IV.)*

(157) *Oportet et hæreses esse, ut et qui probati sunt, manifesti fiant. (I Cor., XI.)*

(158) *Omnis ergo qui audit verba mea, et facit ea, assimilabitur viro sapienti qui edificavit domum suam supra petram : et descendit pluvia, et reuerunt flumina, et flaverunt venti, et irruerunt in domum illam, et non cecidit ; fundata enim erat supra petram. (Matth., VII.)*

(159) *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu persecutionem patientur. (II Tim., III.)*

de honte; mais qu'il en glorifie Dieu (160); et, souffrant comme catholiques, vous ne rougisiez point de vos souffrances, mais vous en glorifiez le Seigneur. Vous souffrez, mais c'est pour la justice; et vos souffrances font votre bonheur (161). Vous souffrez, mais vous n'êtes point confondus; car vous savez quel est celui à qui vous avez confié votre dépôt, et vous êtes assurés qu'il est assez puissant pour vous le garder jusqu'au grand jour (162). Non, Dieu n'est pas injuste pour oublier vos bonnes œuvres, et la charité dont vous avez donné des marques par les services que vous avez rendus en son nom, et que vous rendez encore aux saints (163). Continuez, nos bien-aimés, d'être ainsi attachés au Seigneur : *Sic state in Domino, charissimi*; et il accomplira à votre égard cette promesse si consolante qu'il a faite à ses apôtres : *Votre tristesse sera changée en joie... Votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie* (164).

Nous n'aurions sans doute rien plus à cœur que de vous voir, afin de vous faire part de quelque grâce spirituelle pour vous affermir; c'est-à-dire, afin qu'étant parmi vous, nous reçussions une mutuelle consolation par la foi qui nous est commune (165). Mais, forcé d'être absent de corps, nous sommes du moins avec vous en esprit (166). Et nous ne cessons point de prier pour vous, et de demander à Dieu qu'il vous remplisse de la connaissance de sa volonté, en vous donnant toute la sagesse et toute l'intelligence spirituelle, afin que vous vous conduisiez d'une manière digne de Dieu, tâchant de lui plaire en toutes choses, portant les fruits des bonnes œuvres, et croissant en la connaissance de Dieu, et que vous soyez en tout remplis de force par la puissance de sa gloire, pour avoir, en toute rencontre, une patience et une douceur persévérante accompagnée de joie (167).

Vous aussi, nos bien-aimés, priez pour votre évêque, afin que le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation daigne nous établir solidement dans ces sentiments si nobles qu'il avait inspirés au maître des gentils, lorsque ce vase d'élection écrivait aux fidèles de l'Eglise de Philippiques : Quand même mon sang serait répandu sur le sacrifice et l'offrande de votre

foi, j'en aurais de la joie et je m'en réjouirais avec vous tous; et vous devriez aussi vous-mêmes en avoir de la joie et vous en réjouir avec moi (168).

Donné à Ypres, le huitième jour du mois d'août 1791.

✕ JEAN-RENÉ, év. de Boulogne.

III. INSTRUCTION PASTORALE

SUR LA DIGNITÉ DE LA NATURE HUMAINE
MANIFESTÉE PAR LA RELIGION.

Pour le saint temps de Carême de l'an
de grâce 1800.

Quand on recherche avec soin, nos très-chers frères, les véritables causes des crimes qui souillent la terre, et des calamités dont ils la rendent si souvent le triste théâtre, on découvre bientôt qu'une des principales est ce funeste aveuglement qui empêche la plupart des hommes d'apercevoir en eux-mêmes les dons de Dieu, et leur fait méconnaître la dignité de leur nature. Elle ne s'est que trop vérifiée dans tous les siècles, et surtout dans le nôtre, cette parole du Psalmiste : *L'homme étant en honneur ne l'a point compris : il s'est rendu pareil aux animaux dépourvus de sens, et leur est devenu semblable.* (Psal. XLVIII.) Dans cet état de dégradation volontaire, l'homme ne suit plus que l'impulsion de ses appétits déréglés, et, se laissant entraîner sans cesse par la fougue de ses passions, il devient tout à la fois et l'artisan de son propre malheur, et le fléau de ses frères.

Qu'y a-t-il cependant que Dieu ait dû faire pour nous rendre sensible la dignité de notre nature, et qu'il n'ait pas fait ?

Remontons à l'origine des siècles, à ce jour où le premier homme fut tiré du néant, et déjà nous y verrons le Tout-Puissant, par la manière même dont il daigne procéder à la création de l'homme, lui préparer un moyen de connaître la dignité de sa nature.

« Tout ce que nous enseigne l'Ecriture sainte de la création de l'univers n'est rien en comparaison de ce qu'elle dit de la création de l'homme.

« Jusqu'ici Dieu avait tout fait en commandant : *Que la lumière soit, que le firmament s'étende au milieu des eaux, que les*

(160) *Si autem ut Christianus (patiatur) non erubescat; glorificet autem Deum in isto nomine.* (I Petr., IV.)

(161) *Si quid patimini propter justitiam, beati.* (Ib. id., III.)

(162) *Patior, sed non confundor : scio enim cui credidi, et certus sum quia potens est depositum meum servare in illum diem.* (II Tim., I.)

(163) *Non enim injustus Deus, ut obliviscatur operis vestri, et dilectionis quam ostendistis in nomine ipsius, qui ministratis sanctis, et ministratis.* (Hebr., VI.)

(164) *Tristitia vestra vertetur in gaudium... gaudet cor vestrum, et gaudium vestrum nemo tollet a vobis.* (Joan., XVI.)

(165) *Desidero enim videre vos, ut aliquid imperet vobis gratiæ spiritualis, ad confirmandos vos; id*

est simul consolari in vobis, per eam quæ invicem est fidem vestram, atque meam. (Rom., I.)

(166) *Etsi corpore absens sum, sed spiritu vobiscum sum.* (Coloss., II.)

(167) *Non cessamus pro vobis orantes, et postulantes ut impleamini agitione voluntatis ejus (Dei) in omni sapientia et intellectu spirituali, ut ambuletis digne Deo per omnia placentes, in omni opere bono fructificantes, et crescentes in scientia Dei; in omni virtute confortati secundum potentiam claritatis ejus, in omni patientia et longanimitate cum gaudio.* (Coloss., I.)

(168) *Etsi immolor supra sacrificium et obsequium fidei vestræ, gaudeo et congratulor omnibus vobis; id ipsum autem et vos gaudete, et congratulamini.* (Philipp., II.)

caux se retirent, que la terre soit découverte et qu'elle germe, qu'il y ait de grands luminaires qui partagent le jour et la nuit, que les oiseaux et les poissons sortent du sein des eaux, que la terre produise les animaux selon leurs espèces différentes. Mais, quand il s'agit de produire l'homme, Moïse lui fait tenir un nouveau langage : *Faisons l'homme, dit-il, à notre image et ressemblance. (Gen., I.)*

« Ce n'est plus cette parole impérieuse et dominante, c'est une parole plus douce et non moins efficace. Dieu tient conseil en lui-même, Dieu s'excite lui-même, comme pour nous faire comprendre que l'ouvrage qu'il va entreprendre surpasse tous les ouvrages qu'il avait faits jusqu'alors.... Ainsi l'homme, si fort élevé au-dessus des créatures dont Moïse nous avait décrit la génération, est produit d'une façon toute nouvelle.... La parole de conseil dont Dieu se sert marque que la créature, qui va être faite, est la seule qui peut agir par conseil et par intelligence. Tout le reste n'est pas moins extraordinaire. Jusque là nous n'avions pas vu dans l'histoire de la Genèse le doigt de Dieu appliqué à une matière corruptible. Pour former le corps de l'homme, lui-même prend de la terre, et cette terre, arrangée sous une telle main, reçoit la plus belle figure qui ait encore paru dans le monde..... Mais la manière dont il produit l'âme est beaucoup plus merveilleuse : il ne la tire point de la matière, il l'inspire d'en haut; c'est un souffle de vie qui vient de lui-même..... Cette âme dont la vie devait être une imitation de la sienne, qui devait vivre comme lui de raison et d'intelligence, qui lui devait être unie en le contemplant et en l'aimant, et qui, pour cette raison, était faite à son image, ne pouvait être tirée de la matière. Dieu, en façonnant la matière, peut bien former un beau corps; mais en quelque sorte qu'il la tourne et la façonne, il n'y trouvera jamais son image et sa ressemblance. L'âme faite à son image, et qui peut être heureuse en le possédant, doit être produite par une nouvelle création; elle doit venir d'en haut, et c'est ce que signifie ce souffle de vie que Dieu tire de sa bouche. Souvenons-nous que Moïse propose aux hommes charnels, par des images sensibles, des vérités pures et intellectuelles. Ne croyons pas que Dieu souffle à la manière des animaux, ne croyons pas que notre âme soit un air subtil, ni une vapeur déliée. Le souffle que Dieu inspire, et qui porte en lui-même l'image de Dieu, n'est ni air ni vapeur; ne croyons pas que notre âme soit une portion de la nature divine, comme l'ont rêvé quelques philosophes. Dieu n'est pas un tout qui se partage.... L'âme est faite, et tellement faite, qu'elle n'est rien de la nature divine, mais seule-

ment une chose faite à l'image et ressemblance de la nature divine; une chose qui doit toujours demeurer unie à celui qui l'a formée. C'est ce que veut dire ce souffle divin; c'est ce que nous représente cet esprit de vie (169). »

De quels dons ineffables l'homme tiré du néant n'est-il pas comblé, par la libéralité toute gratuite du Créateur? Dieu, suivant l'expression de l'écrivain sacré, fait luire son œil sur le cœur de l'homme; et la splendeur de cet œil divin le préserve des ténèbres de l'ignorance, lui fait connaître la grandeur des œuvres du Tout-Puissant, les merveilles de sa gloire, et le remplit de la lumière de l'intelligence : Dieu daigne s'entretenir avec l'homme, et l'instruit encore par sa parole. Avec la science Dieu lui donne la puissance et la force; sa crainte est imprimée à toute chair, et tout ce qui est sur la terre y est soumis à son pouvoir (*Eccli., XVII*). Un autre empire, et d'un bien plus grand prix, lui est encore assuré. Comme l'âme de l'homme innocent est parfaitement soumise à Dieu, son corps est parfaitement soumis à son âme; sa volonté droite et portée au bien n'éprouve aucun penchant vers le mal; il est à l'abri des atteintes de la concupiscence (170), et ne sent point dans ses membres cette loi qui a coûté tant de gémissements au grand Apôtre lui-même, cette loi qui combat contre la loi de l'esprit, et tend à nous rendre captifs sous la loi du péché. (*Rom., VII.*) Enfin Dieu, affranchit l'homme des infirmités, des maladies et de la mort (171). Au milieu du jardin que ce Dieu de bonté a planté de sa main, et qu'il a préparé à l'homme pour être le lieu de sa demeure sur la terre, croît l'arbre de vie (*Genes., II*) dont le fruit merveilleux devait sans cesse réparer les forces de son corps (172) jusqu'à ce que, sans passer par les horreurs du trépas ni la corruption du tombeau, il entrât dans le séjour d'un bonheur plus parfait (173), et fût admis à contempler son Dieu face à face. (*I Cor., XIII.*)

Le premier homme, il est vrai, ne sut pas conserver ses glorieuses prérogatives. Il ose désobéir à son Créateur, et devient l'objet de sa juste vengeance : il entend le souverain Juge prononcer son arrêt : *Parce que..... vous avez mangé du fruit de l'arbre dont je vous avais défendu de manger, la terre sera maudite à cause de vous; et vous n'en tirerez, qu'à force de travail, de quoi vous nourrir tous les jours de votre vie.....; vous mangerez votre pain à la sueur de votre front, jusqu'à ce que vous retourniez en terre, d'où vous avez été tiré; car vous êtes poussière, et vous retournerez en poussière. (Genes., III.)* « Une mort plus affreuse, qui est celle de l'âme, lui est figurée par cette mort

(169) BOSSHET, *Disc. sur l'Hist. univ.*, II^e part., p. 1.

(170) S. JOAN. CHRYSOST., hom. 15 in cap. II *Genes.*

(171) S. AUG., *Lib. de Eccles. dogm.*

(172) Idem, *De civitate Dei*, lib. XIV, cap. 26.

— *Ibid.*, lib. XIII, cap. 25.

(173) Idem, *De Genes. ad litter.*, lib. IX, cap. 6.

corporelle à laquelle il est condamné (174); et cette condamnation ne se borne pas à lui seul. Dieu, qui avait résolu de récompenser son obéissance dans toute sa postérité, aussitôt qu'il est révolté le condamne et le frappe, non-seulement dans sa personne, mais encore dans tous ses enfants, comme dans la plus vive et la plus chère partie de lui-même : nous sommes tous maudits dans notre principe; notre naissance est gâtée et infectée dans sa source (175). *Le péché est entré dans le monde par un seul homme, et la mort par le péché; et ainsi la mort est passée dans tous les hommes par ce seul homme en qui tous ont péché.* (Rom., V.) Adorons les jugements de Dieu, qui regarde tous les hommes comme un seul, dans celui dont il veut tous les faire sortir : regardons-nous aussi comme dégradés dans notre père (176).»

C'est en suite de cette dégradation que nous sommes environnés des ténèbres de l'ignorance et des pièges de l'erreur; que nous nous trouvons si souvent en proie aux chagrins, aux maladies, aux infirmités, aux douleurs; qu'il nous faut lutter sans cesse contre la concupiscence d'une chair rebelle, et la fougue de passions indomptées; et que l'homme, enfin, qui a si peu de temps à vivre ici-bas, y est sujet à tant de misères. (Job, XIV.)

Mais Dieu, en exerçant sa justice d'une manière si terrible, n'a pas oublié de faire miséricorde. Ce Dieu de bonté n'a point abandonné la nature humaine, et il a rendu la dignité de cette nature plus sensible encore par sa réparation qu'il ne l'avait fait par sa création.

A quel inestimable degré de gloire et d'honneur la nature humaine ne se trouve-t-elle pas élevée par le moyen dont il a plu à Dieu de se servir pour la réparer! Notre nature avait fait une chute si funeste, que le bras seul du Tout-Puissant pouvait apporter le remède à ses maux. Tombée dans un affreux précipice, notre nature n'avait aucun moyen d'en sortir, si celui-là même qui l'avait créée ne lui tendait une main secourable. Mais qu'a donc fait le Créateur pour venir au secours de sa créature déchue et dégradée? *Peuples, prêtez tous l'oreille; écoutez ceci vous tous qui habitez sur la terre.* (Psal. XLVIII.) *Le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous.* (Joan., I.) Le Fils unique de Dieu, engendré par son Père de toute éternité, égal à son Père, consubstantiel à son Père, Dieu comme son Père, a pris la forme d'esclave; le Fils bien-aimé de Dieu est devenu Fils de l'homme, afin de rendre les hommes enfants de Dieu. Le Verbe s'est revêtu de notre chair, non pour la quitter ensuite, mais pour lui demeurer éternellement uni; et, afin que l'homme ne périsse pas sans res-

source, *un est Dieu et homme tout ensemble* (177).

Non, il n'est point d'esprit qui puisse concevoir, il n'est point de discours qui puisse exprimer l'honneur que Dieu a fait au genre humain par le mystère de l'incarnation du Verbe. Rien de ce qui est dans le ciel, rien de ce qui est sur la terre ne peut en parler dignement. Ce bienfait est si grand et si excellent, qu'il est au-dessus des forces et des mortels et des esprits célestes, d'en faire connaître la grandeur et l'excellence (178).

Cependant le Verbe de Dieu ne s'est pas contenté de se faire homme. En participant à la chair et au sang, comme nous y participons nous-mêmes, son but a été de détruire par sa mort celui qui avait l'empire de la mort, c'est-à-dire le démon, et de mettre en liberté ceux que la crainte de la mort tenait dans la servitude pendant toute leur vie. (Hebr., II.) Et l'Homme-Dieu a opéré cette délivrance en obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix. (Philipp., II.)

Qu'elles sont magnifiques les expressions qu'emploie l'apôtre saint Paul lorsqu'il peint la victoire que Jésus-Christ a remportée sur la croix pour le genre humain! *Vous étiez morts, écrit-il aux Colossiens, par vos péchés et dans l'incirconcision de votre chair; et Jésus-Christ vous a fait revivre avec lui, vous pardonnant tous vos péchés. Il a effacé cette cédule d'obligation qui nous était contraire; il l'a entièrement abolie en l'attachant à la croix; et, ayant désarmé les principautés et les puissances, il les a exposées en spectacle, après en avoir triomphé par lui-même.* (Coloss., II.)

« Non, jamais le docteur des nations ne s'est exprimé d'une manière plus sublime. Nous étions dans l'état du péché, exposés au châtimement; et l'Homme-Dieu, ayant subi le supplice, a fait disparaître tout à la fois et le péché et le châtimement qui lui était dû. Comme c'est sur la croix qu'il a subi le supplice, c'est là aussi qu'il a attaché la cédule d'obligation qui nous était contraire, et qu'ensuite, en vertu du pouvoir qu'il en avait, il l'a rompue et déchirée. Quelle était cette cédule d'obligation? L'arrêt que Dieu avait prononcé lorsqu'il avait dit à Adam : Au même jour où vous mangerez du fruit de l'arbre dont je vous défends de manger, vous mourrez. Cet arrêt, le démon s'en était saisi, et le gardait : l'Homme-Dieu le lui a arraché, et l'a déchiré. C'est ainsi qu'il a dépoñillé les principautés et les puissances infernales. Et que l'Apôtre a raison d'ajouter qu'il les a données en spectacle! car jamais le démon n'a été couvert de plus de honte. Il espérait avoir aussi le Christ en son pouvoir; et il a perdu tous ceux qu'il y avait réduits. Le corps de Jésus-Christ ayant été attaché à la croix, la mort y a été mor-

(174) BOSSUET, *Disc. sur l'Hist. univ.*, II^e part., n. 1.

(175) *Ibid.*

(176) *Ibid.*

(177) *Ibid.*, n. 6.

(178) S. JOAN. CHRYS., *hom.* 10 in cap. I Joan.

tellement blessée. Il est arrivé à la mort ce qui arrive à un athlète qui, croyant avoir terrassé son adversaire, en reçoit lui-même le coup mortel. Le Christ s'est laissé frapper; mais enfin il a donné la mort à la mort même. Celle qui semblait devoir durer toujours a été anéantie par un corps sans vie (179); » et c'est ainsi que nous avons été affranchis de la mort à laquelle nous étions assujétis. (*Rom.*, VII.)

Si l'envie, dit le saint évêque de Genève, pouvait régner au royaume de l'amour éternel, les anges enlèveraient aux hommes la souffrance que Notre-Seigneur a endurée en la croix pour nous (180). O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! que ses jugements sont impénétrables et ses voies incompréhensibles. (*Rom.*, XI.) Des anges se révoltent, et ces purs esprits qui n'ont pas conservé leur première dignité, mais qui ont quitté leur propre demeure, le souverain juge les retient liés de chaînes éternelles dans de profondes ténèbres, et les réserve pour le jugement du grand jour (*Jud.*, VI) : le Verbe de Dieu ne s'unit point à la nature angélique. (*Hebr.*, II.) L'homme devient rebelle, et le Verbe de Dieu recherche l'homme dans ses égarements. Notre nature avait pris la fuite, s'était éloignée de son auteur, avait couru à sa perte; et le Verbe de Dieu la poursuit, la saisit, la retire de l'abîme où elle s'était précipitée pour s'unir à elle. Par cette union, les hommes deviennent ses frères, et il se rend en tout semblable à eux; il prend naissance, croît en âge, souffre et meurt pour la réparation de notre nature, dont une miséricorde toute gratuite lui fait prendre tant de soin (181).

Mais l'Homme-Dieu n'a pas différé de glorifier la chair dans laquelle il a daigné souffrir. (*I Petr.*, IV.) Cette chair adorable n'a point éprouvé la corruption. (*Act.*, II.) Le troisième jour a vu son triomphe. C'est en vain que, ce jour, les saintes femmes cherchent le corps de Jésus dans le tombeau; elles n'y rencontrent que des anges qui publient sa résurrection. (*Luc.*, XXIV.) L'Homme-Dieu ressuscité rend ses apôtres témoins de sa vie nouvelle : durant quarante jours il les affermit, par de fréquentes apparitions, dans la foi de ce miracle décisif, leur donne les instructions dont ils avaient besoin pour remplir leur mission, quitte la terre en leur présence (*Act.*, I), s'élève au plus haut des cieux (*Marc.*, XVI) : et le Père, en l'y recevant, lui dit ce qu'il n'a jamais dit à aucun ange : *Asseyez-vous à ma droite.* (*Hebr.*, I.)

« Quelle est donc cette nature à qui Dieu a dit : Partagez mon trône? C'est cette même nature qui s'était entendu dire : Vous êtes terre, et vous retournerez en terre. Non, il n'a pas suffi à la gloire de notre nature unie au

Verbe de dépasser les cieux, de se tenir au milieu des anges; mais elle est montée au-dessus des chérubins, elle s'est élevée au-dessus des séraphins, et ne s'est arrêtée que sur le trône du Seigneur. Considérez l'espace qui sépare la terre des cieux; considérez encore l'intervalle immense qui se trouve entre les cieux les plus élevés et le trône du Seigneur : pour parvenir au terme de son élévation, notre nature a franchi toutes ces distances; et l'homme qui, dans le triste état où il était réduit, semblait ne pouvoir descendre plus bas, est élevé à un rang si sublime qu'il est impossible qu'il monte plus haut. Les anges et les archanges voient notre nature brillante d'une gloire immortelle sur le trône du Seigneur; elle l'emporte sur eux par l'honneur qu'elle reçoit (182). C'est en vérité un grand spectacle, un spectacle admirable et qui saisit d'étonnement, de voir notre nature assise à la droite de la majesté, de la voir adorée des anges et des archanges, des chérubins et des séraphins. Souvent mon esprit s'occupe de cet objet; alors je me sens ravi hors de moi-même, et je conçois une haute idée du genre humain, en voyant de si magnifiques et de si glorieux commencements (183). »

Le chef du corps de l'Eglise (*Coloss.*, I) a commencé par se glorifier lui-même : mais il veut ensuite glorifier ceux qu'il ne rougit pas de nommer ses frères. (*Hebr.*, II.) Cet adorable chef appelle ses membres à partager l'honneur et la gloire dont il s'est couronné d'abord. Cet honneur, cette gloire, sont l'objet ineffable des espérances de son corps mystique (184). Et la dignité de la nature humaine se montre d'une manière bien frappante dans la grandeur des destinées auxquelles, malgré la chute de notre premier père, nous pouvons aspirer encore par les mérites de notre Rédempteur.

Nous subissons tous les lois de la mort, comme notre divin Médiateur a daigné s'y soumettre : mais lorsque les membres vivants de Jésus-Christ quittent ce lieu de pèlerinage, ils ne perdent point la vie, ils ne font qu'en changer. Ils savent que, quand cette maison de terre vient à se détruire, Dieu leur donne une demeure stable, une maison qui n'est pas faite de main d'homme et qui doit subsister éternellement dans les cieux. (*II Cor.*, V.) Tandis que le corps rentre, pour quelque temps, dans la terre d'où il avait été tiré, l'âme, que la grâce du Rédempteur a établie dans la plénitude de la justice, s'élance dans le sein de Dieu qui l'avait donnée. (*Eccle.*, XII.) Faite de rien pour être unie à celui dont elle porte l'image, en le contemplant, en l'aimant, en le possédant, l'âme, qui a entièrement achevé l'œuvre de sa sanctification, entre en jouissance de cette suprême béatitude : la vue, l'a-

(179) S. JOAN. CHRYS., hom. 6 in cap. II Ep. ad Coloss.

(180) S. FRANÇ. DE SALES, liv. V, lettre 58.

(181) S. JOAN. CHRYSOST., hom. 5 in cap. II Ep.

ad Hebr.

(182) Idem, Sermon de ascensione Domini.

(183) Idem, hom. 5 in cap. II Ep. ad Hebr.

(184) S. LEO., serm. 1, De ascensione Domini.

mour, la possession de son Dieu, ou plutôt son Dieu lui-même, devient pour elle la source d'un torrent de délices dont elle sera à jamais enivrée (*Psal. XXXV*); et, dans cette ivresse toute divine, elle attend la délivrance de son corps (*Rom., VIII*) qui doit avoir lieu au dernier jour.

Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts (*II Cor., XV*), et sa résurrection est le gage de la nôtre (*Rom., VIII*); car Jésus-Christ est ressuscité pour nous faire espérer que l'homme qui meurt ressuscitera (185). La résurrection qu'il nous a promise pour la fin des temps, il ne s'est pas contenté de nous l'annoncer, il a voulu nous la rendre sensible, en la réalisant dans sa personne (186). Jésus ressuscité a voulu être appelé *les prémices de ceux qui dorment* (*I Cor., XV*) du sommeil de la mort. Mais comment serait-il les *prémices*, si ceux dont il est les *prémices* ne sont pas aussi réveillés du sommeil de la mort (187)? Jésus ressuscité a voulu être appelé *le premier-né d'entre les morts*. (*Apoc., I*). Mais comment serait-il le *premier-né d'entre les morts*, si les autres ne renaissent pas aussi du sein de la mort? Jésus-Christ doit remporter sur la mort une victoire complète : cette cruelle ennemie doit être entièrement détruite (*I Cor., XV*); mais comment le sera-t-elle, si elle doit à jamais faire éprouver sa tyrannie aux corps des hommes enfouis dans le sein de la terre; s'ils doivent à jamais y être ses victimes? S'il en était ainsi, cette implacable ennemie ne demeurerait-elle pas toujours? et la mort ne se maintiendrait-elle pas sans obstacle dans la possession d'exercer partout ses fureurs?

Elle viendra donc cette heure où les morts entendront la voix du Fils de Dieu et vivront. (*Joan., V*.) Tous néanmoins, après s'être levés de dessous la tombe, ne parviendront pas au même terme; la résurrection sera générale, mais il n'en sera pas de même du triomphe. *Tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils de Dieu : mais ceux qui auront fait de bonnes œuvres sortiront des tombeaux pour ressusciter à la vie, tandis que ceux qui en auront fait de mauvaises ressusciteront à leur condamnation* (188).

Puisse cette vérité aussi certaine que terrible pénétrer nos âmes d'une salutaire frayeur! puisse-t-elle nous faire prendre la résolution sincère et efficace de nous dégager de tout ce qui nous appesantit, et d'opérer notre salut avec crainte et tremblement! (*Philipp., II*.) Puisse-t-elle enfin nous déterminer à nous conduire ici-bas de manière que nous puissions dire avec le grand Apôtre : *Nous vivons déjà dans le ciel, comme en étant citoyens : et c'est de là aussi que nous attendons le Sauveur Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui transformera notre corps vil et*

abject, afin de le rendre conforme à son corps glorieux. (*Ibid., III*.)

Oui, le corps des élus, ce corps qui aura été si vil et si abject, exposé à tant de douleurs, sujet à la corruption; qui aura paru n'avoir rien de plus que les autres corps, sera rendu conforme au corps glorieux de Jésus-Christ. Quoi! notre propre corps, si nous avons le bonheur d'être des saints, sera rendu conforme à celui qui est assis à la droite du Père; à celui que les anges adorent; à celui devant lesquels les vertus célestes se tiennent avec un profond respect; à celui qui est au-dessus de toute principauté et de toute puissance! Il en sera ainsi, nous n'en pouvons douter; car Jésus-Christ pour opérer cette merveille, déploiera la puissance par laquelle il peut se soumettre toutes choses, et, par conséquent, la corruption et la mort (190). Quand il sera venu, ce moment marqué dans les conseils éternels, où les corps des justes doivent être revêtus de l'incorruptibilité et de l'immortalité (*I Cor., XV*), sortir des tombeaux pleins de force, tout brillants de gloire, et être rendus en quelque sorte spirituels (*Ibid.*), le Fils de l'homme enverra ses anges rassembler ses élus des quatre coins du monde, depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre (*Matth., XXIV*); et, les ayant fait placer à sa droite (*Matth., XXV*), il leur dira : *Venez, vous qui avez été bénis par mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde.* (*Ibid.*) En vertu de cette invitation si consolante et si glorieuse, ils seront aussitôt enlevés dans les airs, pour aller au devant de Jésus-Christ (*I Thess., IV*); le Père, qui les aura ressuscité, comme il a ressuscité son Fils, les fera aussi asseoir sur des trônes dans le ciel (*Ephes., II*); et c'est ainsi qu'ils seront toujours avec le Seigneur. (*I Thess., IV*.)

Telle est la grandeur de nos destinées; et les moyens que Dieu nous a ménagés, pour nous conduire à ce bienheureux terme, achèvent de démontrer la dignité de notre nature, en mettant de plus en plus dans tout son jour l'amour immense que ce grand Dieu daigne lui porter.

Nous avons tous perdu l'innocence dans la prévarication d'Adam; nous naissons coupables, et sommes, suivant l'expression de l'Apôtre, *naturellement enfants de colère*, esclaves du péché, et assujettis à la puissance du démon et de la mort (190).

Mais Dieu, pour nous sauver, nous a préparé, par un effet de sa miséricorde toute gratuite, le sacrement de la régénération. (*Tit., III*.) Dans le saint baptême, nous naissons une seconde fois (*Joan., III*); et que cette seconde naissance est différente de la première!

Par le bienfait inestimable de cette seconde naissance, bienfait qui devrait être

ad Cor.

(189) *Idem*, hom. 24 in Ep. ad Philip

(190) *Conc. Trid.*, sess. vi, *Decret. de justificatione*, cap. 4.

(185) S. AUG., serm. 2, *De ascensione Domini*.

(186) *Idem*, serm. 147, *De tempore*.

(187) S. JOAN. CHRYS., hom. 29, in cap. XV Ep. I *ad Cor.*

(188) S. JOAN. CHRYS., hom. 29 in cap. XV Ep. I

l'objet continuel de nos actions de grâces, le Père céleste nous arrache de la puissance des ténèbres pour nous introduire dans le royaume de son Fils bien-aimé; et, en vue des mérites de la passion de ce Fils adorable, nous recevons la grâce qui nous rend justes.

Cette grâce de la justification nous fait passer de l'état du péché dans lequel l'homme naît fils du premier Adam, à l'état de la grâce et de l'adoption des enfants de Dieu, par le second Adam Jésus-Christ notre Sauveur (191). Car la justification ne consiste pas dans la simple imputation de la justice de Jésus-Christ; elle ne consiste pas uniquement dans la rémission des péchés : elle est la sanctification et le renouvellement de l'homme intérieur : par elle, l'homme, d'injuste devient juste, d'ennemi de Dieu devient son ami : recevant en lui-même la justice, l'homme n'est pas seulement réputé juste, il est véritablement appelé juste; il est réellement juste, parce que l'Esprit-Saint répand dans les cœurs de ceux qui sont justifiés la charité de Dieu qui leur demeure inhérente; de sorte que, dans la justification, l'homme reçoit avec la rémission des péchés, les dons célestes que Dieu lui communique, les dons de la grâce, de la foi, de l'espérance, de la charité (192).

Doués de ces habitudes surnaturelles, nous sommes revêtus de Jésus-Christ. (*Galat.*, III.) En vertu de l'union intime que la grâce de la justification nous fait contracter avec Jésus-Christ, nos corps deviennent ses membres. (*I Cor.*, VI.) Ils deviennent les temples de l'Esprit-Saint. (*I Cor.*, V.) Cet esprit sanctificateur rend lui-même témoignage à notre esprit que nous sommes les enfants de Dieu, héritiers de Dieu, co-héritiers de Jésus-Christ. (*Rom.*, VIII.) Et c'est ainsi qu'une seconde naissance toute spirituelle, toute céleste, toute divine, nous fait devenir de nouvelles créatures, nous communique une vie nouvelle, et, nous procurant l'adoption la plus glorieuse, nous donne droit de prétendre au plus magnifique héritage.

Cette vie nouvelle que nous recevons dans le baptême est perfectionnée par la confirmation. Par la vertu de ce second sacrement l'Esprit-Saint vient habiter en nous d'une manière particulière et nous accorde l'abondance de ses grâces : l'esprit du Seigneur, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété, l'esprit de la crainte du Seigneur, vient se reposer sur nous (*Isa.*, XI), et ajouter un nouveau caractère à celui qui nous avait déjà été imprimé dans le baptême (193). Le baptême nous fait chrétiens, la confirmation nous rend parfaits chrétiens; le baptême nous fait enfants de Dieu,

la confirmation nous rend soldats de Jésus-Christ. L'onction qu'y répand sur nous celui qui est le saint par excellence (*I Joan.*, II), nous prépare comme des athlètes au combat : fortifiés par cette onction sacrée contre toutes les faiblesses de la nature, nous devenons capables de rendre témoignage à Jésus-Christ, même au péril de notre vie; et nous portons dans nos cœurs le principe et le gage de cette grâce ineffable qui enfante les confesseurs et les martyrs.

Il fallait au chrétien une nourriture propre à entretenir la vie nouvelle qu'il doit à sa seconde naissance, et Jésus-Christ n'a pas manqué de pourvoir à ce besoin des hommes baptisés en sa mort. (*Rom.*, VI.) Mais qu'elle est magnifique, qu'elle est admirable la manière dont il y a pourvu! à quelle ineffable dignité notre nature ne se trouve-t-elle pas encore élevée par l'aliment qu'il lui donne! son corps est notre nourriture, son sang est notre breuvage (194)! Quand nous avons le bonheur de participer à sa table, ce n'est plus seulement par la charité que nous devenons un seul corps avec lui, nous sommes réellement unis à sa chair sacrée et mêlés avec elle; car voici l'effet que produit la nourriture qu'il daigne nous accorder. Pour satisfaire l'amour ardent qu'il nous porte, pour faire connaître le vif désir qu'il a d'être tont à nous, il se mêle lui-même avec nous, il s'incorpore à nous, afin que nous ne soyons qu'une seule chose avec lui, comme un corps parfaitement lié à son chef (195).

Cependant, Jésus-Christ a prévu que plusieurs auraient le malheur de perdre la vie de la grâce qu'ils auraient reçue dans le saint baptême, et de retomber dans la mort du péché, et, dans sa miséricorde infinie, il a voulu leur tendre une main secourable, afin de les retirer de l'abîme où ils se seraient précipités. Il nous a préparé un remède pour guérir les plaies mortelles que nous faisons à nos âmes en violant l'alliance qu'il a daigné contracter avec nous, et, malgré nos ingratitude, nous rappeler encore à la vie : ce remède, c'est son propre sang qui, répandu sur nous dans les sacrés tribunaux, purifie nos consciences des œuvres mortes (*Hebr.*, IX); et, lorsque, accablés par la maladie, nous sommes en proie aux douleurs et environnés des angoisses de la mort, les mérites de ce sang précieux nous sont encore appliqués sous une autre forme pour effacer les restes des péchés, les péchés mêmes s'il y en a encore quelques-uns à expier, pour nous soulager et nous fortifier en nous inspirant une grande confiance en la divine miséricorde, pour nous faciliter la pratique de la patience et la résistance aux tentations dont le démon nous assiège, et quelquefois enfin pour

(191) *Conc. Trid.*, sess. vi, *Decret. de justificatione*, cap. 5 et 4.

(192) *Id. ibid.*, cap. 7, can. 11.

(193) *Idem*, sess. vii, can. 9.

(194) S. THOM. AQUIN., opuscul. 57.

(195) S. JOAN. CHRYS., hom. 61 *ad popul. Antioch.*

rendre la santé du corps si elle est utile au salut (196).

Ce sang adorable ne cesse de couler pour tous les besoins des hommes; il teint les nœuds qui unissent les époux, et leur communique les grâces dont ils ont besoin pour soutenir l'éminente dignité à laquelle Jésus-Christ a élevé la société conjugale. Cette société est l'image de l'union de Jésus-Christ avec son Eglise; cette union toute divine en est le modèle. *L'époux est le chef de l'épouse comme Jésus-Christ est le chef de l'Eglise; de même que l'Eglise est soumise à Jésus-Christ, l'épouse doit être en toutes choses soumise à son époux (Ephes., V); comme Jésus-Christ a aimé son Eglise et s'est livré lui-même pour elle, l'époux doit aimer son épouse comme son propre corps. (Ibid.)*

Heureux les époux qui, fidèles à la grâce du sacrement qu'ils ont reçu, ne perdent jamais de vue l'auguste modèle qui leur est proposé, et travaillent courageusement à s'y rendre conformes! tout dans leur union respirera l'honnêteté; leur lit nuptial sera sans tache. (*Hebr., XIII.*) On les verra persévérer dans la foi, dans la charité, dans la sainteté (*I Tim., II*); l'innocence de leur conduite les rapprochera beaucoup de ces âmes privilégiées qui, embrassant la pratique d'une vertu sublime, mènent sur la terre une vie angélique (197); et, parce qu'ils se seront appliqués avec un saint concert à plaire à Dieu durant ce temps si court de leur pèlerinage, ils vivront ensemble au siècle futur, sans craindre d'être jamais séparés; ils y verront l'union qu'ils ont commencée sur la terre se perpétuer éternellement auprès de Jésus-Christ, dans une sécurité parfaite et dans la jouissance d'inexprimables délices (198).

Et ce n'est point par l'entremise des anges que Dieu procure aux hommes tous ces moyens de sanctification, et qu'il opère en leur faveur tant de prodiges de miséricorde. Ces bienheureux esprits sont destinés, il est vrai, à servir aux desseins de Dieu sur nous : ils sont envoyés pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui sont les héritiers du salut (*Hebr., I*), et les soins qu'ils nous rendent, pour obéir au Dieu qui les envoie, sont encore bien propres à nous faire sentir la dignité de notre nature (199). « Car la souveraine majesté a donné ses ordres en notre faveur aux anges, et à ses anges, à ces esprits si sublimes, si heureux, qui approchent si près d'elle, qui lui sont si attachés, si intimement unis; elle leur a donné ses ordres en notre faveur, afin qu'ils nous gardent dans toutes nos voies (200). »

Mais c'est parmi les hommes que Dieu a daigné choisir les ministres de sa religion et les dispensateurs de ses mystères. (*I Cor., IV.*)

(196) *Jacob., V. Conc. Trid., Doctrina de sacramento extremæ unctionis, cap. 11, De effectu sacramenti.*

(197) *S. JOAN. CHRYS., hom. 21 in cap. V Ep. ad Ephes.*

C'est à un homme que Jésus-Christ a dit : *Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux (Matth., XVI); païssez mes agneaux; païssez mes brebis. (Joan., XXI.)*

C'est à des hommes que Jésus-Christ a dit : *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie aussi de même. (Ibid., XX.)* C'est à des hommes que Jésus-Christ a dit : *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre : allez donc, instruisez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit; apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai commandé; et soyez assurés que je serai avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. (Matth., XXVIII.)* Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. (*Joan., XX.*) C'est à des hommes que Jésus-Christ, après avoir institué le sacrement de son amour et le sacrifice de la loi nouvelle, a dit : *Faites ceci en mémoire de moi (Luc., XXII);* et que, par cette parole, s'engageant à obéir à leur voix (*Josue, X*), il leur a donné le pouvoir de rendre son corps, son sang, son âme et sa divinité réellement présents sous les espèces du pain et du vin (201).

Ce sacerdoce visible de la loi nouvelle dont les apôtres ont été revêtus les premiers, cette hiérarchie sacrée qui à Jésus-Christ lui-même pour auteur, se sont perpétués, sans aucune interruption, depuis leur établissement, et se perpétueront sans cesse jusqu'à la fin des siècles, par la sainte ordination; et, comme il y a eu depuis la naissance du christianisme jusqu'à nos jours, il y aura de même, dans tous les temps, jusqu'au dernier événement de Jésus-Christ, des hommes marqués d'un caractère ineffaçable, et investis d'une puissance toute divine, qui ouvriront à leurs frères les trésors de la grâce, et leur distribueront les moyens de salut.

Qu'il est honorable, qu'il est glorieux pour la nature humaine, cet ordre qu'il a plu à Dieu d'établir dans le choix de ses ministres! A quel surcroît de dignité le Seigneur n'élève-t-il pas les hommes qu'il daigne appeler à des fonctions si augustes! car « les fonctions du sacerdoce de la loi nouvelle s'exercent sur la terre, mais elles doivent être mises au rang des choses célestes. Quand vous voyez le Seigneur immolé, et le prêtre occupé du sacrifice, croyez-vous encore vous trouver parmi les mortels, être sur la terre? n'êtes-vous pas plutôt transporté tout à coup dans les cieux? Quand on considère le mystère ineffable par lequel celui qui n'est qu'un homme, qui est composé de chair et de sang, qui gémit encore sous l'enveloppe grossière de la chair et du sang, devient l'instrument d'une si étonnante merveille, s'approche de si près d'un Dieu pontife et victime; peut-on s'empêcher de reconnaître l'honneur inap-

(198) *Id. ibid.*

(199) *S. HIERON., Comment. in Matth., lib. III.*

(200) *S. BERNARD., serm. 12 in psal. XC.*

(201) *Conc. T^{rid.}, sess. XVII, can. 11.*

préciable, l'inestimable dignité dont la grâce de l'Esprit-Saint a revêtu les prêtres? Cependant ils font encore des œuvres non moins importantes dans l'ordre du salut des hommes. Il a été donné à des mortels qui habitent cette vallée de larmes, un pouvoir que Dieu n'a voulu confier ni aux anges ni aux archanges; car il n'a point été dit à ces esprits bienheureux: Tout ce que vous lierez sur la terre sera aussi lié dans le ciel; et tout ce que vous délierez sur la terre, sera aussi délié dans le ciel. Les princes de la terre ont bien le pouvoir de lier, mais ce pouvoir ne s'étend que sur les corps. Le pouvoir de lier dont les prêtres sont dépositaires agit sur l'âme elle-même, et a son effet jusque dans les cieux. Ce que les prêtres font ici-bas, Dieu le ratifie sur son trône, et le souverain Seigneur confirme la sentence que ses serviteurs ont rendue. Le Père a donné toute puissance à son Fils, et je vois que ce Fils adorable a communiqué cette même toute-puissance à ses ministres (202). » Mais en la leur communiquant, quel fardeau ne leur a-t-il pas imposé! Pour le porter dignement, il faudrait la vertu des anges (203). Grand Dieu! rendez nos âmes plus pures que les rayons du soleil (204), afin que ces dons si précieux, nous ne les ayons pas reçus pour notre condamnation, et qu'après avoir été chargés de conduire les autres dans la voie du salut, nous n'ayons pas le malheur d'être mis au nombre des répréhensibles. (I Cor., IX.)

Voilà donc, nos très-chers frères, ce que la religion nous fait connaître de la dignité de notre nature, et les sublimes idées qu'elle nous en donne.

Dieu a créé l'homme à sa ressemblance, et, prodiguant à cette image chérie des faveurs qu'il ne lui devait à aucun titre, il l'a destinée à jouir d'un bonheur éternel en contemplant sans voile la gloire de son auteur, et vivant à jamais des délices de son amour.

La désobéissance du premier homme a porté sans doute un coup bien funeste à lui-même et à tous ses enfants; mais elle n'a pu faire avorter les grands desseins que le Créateur avait conçus en faveur de notre nature, et une grâce surabondante a levé les obstacles que le péché avait mis à leur exécution. (Rom., V.)

Par la prévarication du premier Adam, la nature humaine s'est trouvée déchuée des glorieuses prérogatives qu'elle avait reçues dans sa création; cette nature a été dégradée; cependant, le Verbe de Dieu n'a pas dédaigné de s'unir personnellement à elle; et, par cette union, un Dieu est devenu le frère des hommes, les hommes sont devenus les frères d'un Dieu.

L'Homme-Dieu a aimé, a honoré la nature humaine jusqu'à mourir sur la croix pour sa

rédemption; et, après avoir triomphé de tous ses ennemis, il l'a placée dans sa personne sur le trône même de la majesté, au-dessus de toutes les principautés, de toutes les puissances, de toutes les vertus des cieux.

Avant de quitter la terre notre divin Rédempteur y a établi un corps mystique, dont il est le chef; tous les hommes sont appelés à entrer dans la composition de ce corps, et ceux qui ont le bonheur de lui appartenir sont membres d'un Dieu.

Ce chef adorable ne quitte point ses membres; il est avec eux dans le lieu de leur pèlerinage; il les protège, il les soutient, il les défend contre les ennemis qui les persécutent.

Pontife éternel, selon l'ordre de Melchisédech (*Hebr.*, VI), il daigne associer de faibles mortels à son sacerdoce; et, par leur ministère, sans cesse il rend son Eglise féconde en multipliant dans son sein les enfants d'adoption; il renouvelle son sacrifice pour en appliquer les mérites à tous les membres de son corps mystique; il fait couler son sang sur ses membres chéris pour les purifier, les guérir, les sanctifier; il se donne à eux tout entier, son corps, son sang, son âme, sa divinité, pour être leur nourriture et le gage de leur résurrection au dernier jour (*Joan.*, VI); il répand enfin sur eux son bon esprit, qui leur communique la plénitude de ses dons, afin de les rendre, après cette vie mortelle, participants de la gloire dans laquelle il est entré le premier, et où il veut réunir avec lui ceux que son Père lui a donnés. (*Joan.*, XVII.)

Que la vie des fidèles deviendrait conforme aux maximes de l'Evangile! que leur conduite serait sainte, s'ils avaient sans cesse présente à l'esprit la dignité de leur nature, si leur cœur était toujours rempli du sentiment de cette dignité! Que peuvent les sallies des passions et les séductions du monde contre celui qui sait se dire à lui-même: « Chrétien, reconnaissez votre dignité, et, devenu participant de la nature divine, n'allez pas vous avilir et vous dégrader vous-même par des mœurs indignes d'une si glorieuse prérogative (205)? Considérez attentivement de quel chef vous êtes le corps; que ce chef est digne de respect! toute créature est soumise à son empire. Voyez sur quel trône votre chef est assis! il est assis à la droite du Père: et vous souffririez que le corps d'un tel chef devint le misérable jouet de l'esprit de ténèbres (206)! » Cette pensée bien sentie est comme le bouclier de la foi: qui sait s'en couvrir peut éteindre tous les traits enflammés de l'ennemi. (*Ephes.*, VI.) Elle est aussi un puissant moyen de briser son joug, quand on a eu la lâcheté de le subir.

(202) S. JOAN. CHRYS. *De sacerdotio*, lib. III.

(203) *Ibid.*, lib. VI.

(204) *Ibid.*

(205) S. LEO, serm. 1 *De Natali Domini*.

(206) S. JOAN. CHRYS. hom. 4 in cap. 1 *Ep. ad Ephes.*

Si l'homme, qui a le malheur d'être engagé dans l'habitude du péché, suspendait un moment le cours de ses désordres; si, faisant trêve avec le crime, il se rappelait, dans le silence des passions, les principes de la foi, et se disait à lui-même : Je suis créé à l'image de Dieu; j'ai été fait enfant de Dieu, membre de Jésus-Christ, temple de l'Esprit-Saint; j'ai reçu le gage de l'héritage céleste; je suis appelé à voir Dieu tel qu'il est, à régner éternellement avec Dieu. Pourquoi faut-il que ma conduite réponde si mal à tant de bienfaits dont Dieu m'a prévenu, et à la vocation dont il m'a favorisé? A quel état de dégradation le péché ne m'a-t-il pas réduit? en m'y livrant je me suis donné le démon pour père (*Joan.*, VIII; *1 Joan.*, II), ou plutôt pour tyran; je suis devenu son esclave. Les marques ineffaçables de la dignité de ma nature, la ressemblance avec Dieu, les caractères de l'adoption divine et de la perfection du christianisme ne font plus ma gloire; je ne les porte plus que pour ma condamnation, et elles me convainquent de la plus monstrueuse ingratitude. Puis-je sans frémir considérer mes membres? ils appartiennent au corps de Jésus-Christ, et ils me reprochent de les avoir déshonorés en faisant d'eux des membres de prostitution. (*1 Cor.*, VI.) Si je persévère dans cet état, si la mort vient m'y surprendre, au lieu d'une gloire et d'une béatitude éternelle, je n'ai à attendre dans la vie future que des opprobres et des tourments qui ne finiront jamais. N'aurai-je donc pas pitié de moi-même en m'efforçant de me rendre agréable à Dieu. (*Eccli.*, XXX.)

Quelle heureuse impression ne produirait-il pas dans l'homme pécheur, ce cri de la conscience éclairée par la religion? ne lui arracherait-il pas bientôt ce triste mais salutaire aveu : *La couronne est tombée de ma tête : malheur à moi, parce que j'ai péché?* (*Thren.*, V.)

Prenez courage, quelque coupables que vous puissiez être, ô vous en qui la grâce fait naître ces sentiments de repentir. La couronne qui est tombée de votre tête peut encore y être replacée. Il n'est point de plaies qui ne puissent être guéries par le sang de l'Agneau sans tache, et une véritable pénitence, en obtenant de la divine miséricorde la rémission du péché, ouvre au pécheur sincèrement converti les portes du royaume des cieux (207). Mais le sentiment bien réfléchi de la dignité de notre nature ne nous aide pas seulement à éviter le péché, et à nous relever de nos chutes; il anime encore à la pratique de tout bien, et soutient dans l'exercice des plus sublimes vertus (208).

Quiconque est bien pénétré de la pensée qu'il porte l'image de Dieu, qu'il est enfant de Dieu, membre de Jésus-Christ, temple de l'Esprit-Saint, et qu'il est appelé à avoir encore avec son adorable auteur des rap-

ports plus glorieux, lorsque la ressemblance avec lui, qui n'est qu'ébauchée dans la vie présente, sera perfectionnée dans la vie future, parce qu'il le verra tel qu'il est (*1 Joan.*, III); comprend toute la justice de l'obligation que lui rappelle cette parole du Prince des apôtres : *Travaillez à devenir saints dans toute la conduite de votre vie, comme celui qui vous a appelés est saint, selon qu'il est écrit : Soyez saints, parce que je suis saint* (*1 Petr.*, I), et se sent transporté du désir de l'accomplir dans toute son étendue; car n'est-il pas souverainement juste que l'image retrace la sainteté de son modèle, que l'enfant imite la sainteté de son père, le membre celle de son chef? et la sainteté n'est-elle pas l'ornement indispensable du temple de Notre-Seigneur? son soin le plus cher sera donc de marcher tous les jours, en présence de son Dieu, dans la sainteté et la justice. (*Luc.*, I.) Fallut-il, pour achever l'œuvre de sa sanctification, et donner au Seigneur le témoignage constant de sa fidélité, lui faire le sacrifice de sa vie, ce sacrifice même serait plein d'attraits. Quel objet plus digne de l'ambition d'un membre que de mourir pour son chef, après que son chef a daigné mourir pour lui! et, puisqu'on ne peut donner de plus grande preuve d'amour que de mourir pour ce qu'on aime (*Joan.*, XV), quel sort plus digne d'envie, que celui d'un enfant qui meurt pour son père!

C'est ainsi que le sentiment profond de la dignité de notre nature porte à tout entreprendre pour glorifier le Seigneur, et lui rendre amour pour amour; et ce sentiment si noble n'aide pas moins efficacement à accomplir le second précepte de la loi, en aimant le prochain comme soi-même, non de parole et de langue, mais par les œuvres et en vérité. (*1 Joan.*, III.)

L'homme qui, docile aux leçons de la foi, a bien connu la dignité de son être, trouve sa véritable gloire dans tout ce qui le rend conforme à Jésus-Christ son chef; et, parce qu'il sait que Jésus-Christ a dit à ses disciples : *Le commandement que je vous fais est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés* (*Joan.*, XV), l'amour que Jésus-Christ nous a porté devient le modèle de l'amour qu'il veut pratiquer envers le prochain. Il sent bien dès lors que, pour imiter ce divin modèle, il ne suffit pas de s'abstenir de tout ce qui pourrait contrister le prochain, l'offenser, lui nuire : il sent bien qu'il n'aimerait pas le prochain, s'il n'allait à son secours, quand il est en butte à l'envie et à la langue méchante; s'il ne lui faisait part de ses biens pour le soulager dans son indigence (209). Il ne fermera donc point son cœur et ses entrailles à son frère qu'il voit dans le besoin (*1 Joan.*, III); il ne se bornera pas à témoigner à ses frères, qui n'ont ni de quoi se vêtir ni ce qui leur est nécessaire chaque jour pour vivre, une com-

(207) S. JOAN. CHRYS., *Serm. de pœnitentia.*

(208) Idem, hom. 4 in cap. I *Ep. ad Ephes.*

(209) Idem, hom. 39, in *Evangel. S. Joan.*

passion stérile, en leur disant : Allez en paix, Dieu veuille que vous ayez de quoi vous vêtir et vous rassasier (*Jacob., II*); mais, se souvenant de cette parole que le Seigneur Jésus a dite : *Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir* (*Act., XX*), il fera ses délices de la pratique de toutes sortes d'œuvres de charité, et trouvera dans l'exercice de cette vertu les jouissances les plus pures. De quelle reconnaissance ne se sent-il pas pénétré pour l'auteur de tous biens, quand il lui procure les moyens de secourir ses frères dans leurs nécessités! que cette fonction lui paraît glorieuse, qu'il s'estime heureux de la remplir, puisqu'en la remplissant il acquiert un nouveau trait de ressemblance avec son Seigneur et son Dieu, qui ne cesse d'ouvrir sa main libérale, et de combler ses créatures de ses bienfaits! (*Psal. CXLIV.*)

Quand même parmi ses frères il rencontrerait des ennemis, leur inimitié, leurs injustices, n'éteindraient point, n'étoufferaient point l'amour qu'il leur porte. (*Cant., III.*) Il sera plein de miséricorde, comme son Père est plein de miséricorde (*Luc., VI*); il aimera ses ennemis, il fera du bien à ceux qui le haïssent, il priera pour ceux qui le persécutent et qui le calomnient; parce qu'il ne perd point de vue qu'il est enfant de celui qui, du haut du ciel, où il habite, fait lever son soleil sur les bons et les méchants, fait pleuvoir sur les justes et les injustes (*Matth., V*), et exerce sa bonté même envers les ingrats (*Luc., VI*); parce qu'il ne perd point de vue qu'il est membre de celui qui, sur la croix, pria son Père de pardonner à ses bourreaux. (*Luc., XXIII.*)

Voilà ce dont la grâce rend capable le disciple de l'Evangile qui sent ce qu'il est. Et, parce qu'il est impossible de ne pas reconnaître les admirables effets que ne peuvent manquer de produire la piété véritable envers Dieu et l'amour sincère du prochain, et l'heureuse influence que l'accomplissement de ces devoirs a nécessairement sur le bien général de la société; qui ne voit que la terre deviendrait bientôt le séjour de l'innocence et de la paix, et qu'on y jouirait de toute la félicité qu'on peut espérer ici-bas, si les mortels qui l'habitent savaient sentir ce que la religion leur enseigne de la dignité de leur nature et soutenir cette dignité par leurs mœurs?

De quelle aveugle fureur sont donc agités ces docteurs du mensonge, qui, foulant aux pieds le trésor de la révélation, et s'efforçant d'éteindre le flambeau de la foi, semblent n'être occupés que de dégrader les hommes et de les traîner, à travers les malheurs du temps, aux supplices de l'éternité.

Parmi ces docteurs du mensonge il en est qui, marchant sur les traces de l'insensé qui a dit dans son cœur : *Il n'y a point de Dieu* (*Psal. XIII*), et réchauffant les absurdités des anciens impies qui disaient, au rapport du Sage : *Après la mort nous serons comme*

si nous n'avions jamais été, la respiration est dans nos narines comme une fumée et l'âme comme une étincelle de feu qui remue notre cœur; lorsqu'elle sera éteinte, le corps sera réduit en cendre, l'esprit se dissipera comme un air subtil (*Sup., II*), prétendent, à leur exemple, que le dogme de l'existence de Dieu n'est qu'une fable inventée par la politique et accréditée par le préjugé de l'éducation; qu'en l'homme tout est matière, qu'en lui tout périt avec le corps, et qu'il ne lui reste après la mort autre chose à attendre que le néant.

Ainsi, des hommes à qui il semble qu'ils flétriraient leur raison s'ils lui faisaient reconnaître un créateur, et qu'ils se couvriraient de honte en subissant le joug de la foi, ne rougissent point de s'abaisser au rang des animaux et de confondre leur sort avec celui de la bête! on les voit rejeter nos dogmes avec dédain, sous prétexte que ces dogmes sont incompréhensibles, qu'ils révoltent la saine raison; et ils voudraient faire croire qu'ils ont réussi à concevoir, et que la saine raison avoue comme autant de vérités claires et incontestables, que ce vaste univers est l'effet du hasard, ou qu'il est parce qu'il devait être et qu'il tient de la nécessité l'existence inséparable de sa nature; que les corps peuvent penser, juger, raisonner, vouloir; que l'agitation de quelques parties de matière subtile et délicate a pu faire calculer les mouvements des astres, et observer les règles qu'ils suivent dans leurs révolutions; inventer les arts et en exécuter les chefs-d'œuvre; former les institutions sociales et tracer les lois d'après lesquelles elles sont régies; que l'agitation de quelques parties de matière subtile et délicate peut faire naître ce sentiment de joie inséparable de tout acte de vertu, et ce remords déchirant qui accompagne toujours le crime; donner l'idée de l'immortalité, en nourrir l'espoir et enfanter ce désir du bonheur qu'aucun objet sensible ne peut satisfaire, et qui ne peut être rassasié que par la possession d'un bien infini!

De si étranges paradoxes tombent d'eux-mêmes, et, pour les réfuter, il suffit de les énoncer; mais il n'est pas si facile d'en empêcher les funestes effets.

Les anciens impies cités par le Sage ont en la sincérité d'avouer toutes les conséquences de cette monstrueuse doctrine. Développant les projets qu'elle leur avait fait concevoir, ils ne se sont pas bornés à dire : *Venez donc, jouissons des biens présents; hâtons-nous d'user des créatures pendant que nous sommes jeunes; enivrons-nous des vins les plus exquis, parfumons-nous d'huile de senteur, et ne laissons point passer la fleur de la saison; couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent; qu'il n'y ait point de pré où notre intempérance ne se signale; que nul d'entre nous ne se dispense de prendre part à notre débauche; laissons partout des marques de notre réjouissance, parce que c'est là notre sort et notre partage!* (*Sup., II.*) Ils ont ajouté : *Opprimons le juste*

dans sa pauvreté, n'épargnons point la veuve, et n'ayons aucun respect pour la vieillesse et les cheveux blancs; que notre force soit la loi de la justice, car ce qui est faible n'est bon à rien (Ibid.)

Telles sont donc les suites inévitables du monstrueux système suivant lequel Dieu n'est point, et l'homme, n'étant que matière, retombe dans le néant quand il subit les lois de la mort. Ce système abominable ne tend à rien moins qu'à faire disparaître toute innocence, toute équité, pour laisser un libre cours aux plus infâmes désordres et aux plus criantes injustices. Otez la crainte d'un Dieu vengeur, ôtez la foi d'une autre vie, et la terre ne présentera bientôt que le spectacle hideux de la dépravation la plus révoltante, et les horribles scènes des fureurs les plus atroces. Les mœurs n'auront plus de sauvegarde, le faible plus d'asile, le pauvre plus de ressource, l'orphelin plus de secours, la veuve plus d'appui; l'homme enfin, ne reconnaissant plus d'autre loi que la force, d'autre intérêt que celui de satisfaire ses convoitises, deviendra plus terrible à son semblable que le serpent le plus venimeux et le tigre le plus cruel. Et qui peut considérer de si épouvantables résultats sans être convaincu que ceux qui se font les apôtres de cette affreuse doctrine se déclarent par là même les fléaux de la société et les ennemis du genre humain ?

Ils doivent aussi être dénoncés comme tels, ces autres impies qui, n'osant ni méconnaître un créateur, ni attribuer l'intelligence à la matière, ni prétendre que, après la mort, l'homme ne trouve que le néant, ont imaginé un système qui n'en ouvre pas moins la porte à tous les crimes, en ne laissant apercevoir aux coupables aucun sujet de crainte dans la vie future.

Dieu, disent-ils, a manifesté sa puissance par la création ; mais sa providence est une chimère, elle entraînerait des soins trop indignes de lui. L'homme que Dieu a créé, il l'abandonne à lui-même, et n'exige de lui aucun devoir. L'homme est trop peu de chose pour que Dieu puisse s'en croire offensé : Dieu est trop grand pour chercher à se venger de l'homme. Que l'âme ait été ce que nous appelons vertueuse, que l'âme ait été ce que nous appelons coupable, un sort semblable l'attend dans l'autre vie.

C'est aussi dans la fange des vices que naissent de pareilles erreurs, et jamais l'esprit ne pourrait les adopter si ses lumières n'étaient obscurcies par les vapeurs impures qu'exhale un cœur corrompu.

A quels excès ne porte pas le désir insatiable d'assouvir ses passions ! L'homme animal, pour s'affranchir de tout joug, se délivrer de tout frein, n'a pas honte de déshonorer sa propre nature, et d'avilir Dieu même !

Qu'est-ce que l'homme dans cet odieux système ? un être malheureux délaissé par son auteur, sans rapport avec son auteur, abandonné sans défense aux penchants déré-

glés qui l'entraînent, dépourvu de tout motif d'émulation qui l'aide à les combattre, et exposé sans cesse à devenir la victime et des passions qui le tyrannisent, et des passions qui tyrannisent ses semblables !

Dieu serait-il Dieu s'il était capable de tenir une pareille conduite à l'égard de ses créatures ? Dévoilons la conduite de ceux qui la lui imputent, et rendons sensible l'absurdité de leurs blasphèmes.

Insensés qui, confessant un Dieu, ne rougissez pas de nier sa providence, vous dites qu'il était digne de Dieu de manifester sa puissance par la création ; comment donc serait-il indigne de lui de manifester sa sagesse en veillant sur son ouvrage ? Il a pu, sans se manquer à lui-même, s'occuper de l'homme, pour le tirer du néant ; comment donc se manquerait-il à lui-même en s'occupant de l'homme pour observer ses œuvres ? Si vous croyez en un Dieu, pouvez-vous vous empêcher de reconnaître que le gouvernement du monde, jusque dans ses moindres détails, ne lui occasionne point plus d'embarras ni de fatigues que la création de ce même univers ne lui a coûté d'efforts ; que celui-là n'est qu'un jeu pour une intelligence infinie, comme celle-ci n'a été qu'un jeu pour une puissance sans bornes (*Prov., VIII*) ; et que la même sagesse qui a tracé aux astres la route qu'ils doivent suivre, n'a pu manquer d'imposer aux esprits les lois auxquelles ils doivent se conformer ?

Vous insultez à Dieu, par un hommage dérisoire, quand vous prétendez que l'homme est trop peu de chose pour que Dieu puisse s'en croire offensé ; que Dieu est trop grand pour chercher à se venger de l'homme. Par cela même que l'homme est devant Dieu comme s'il n'était pas, l'homme n'en est que plus audacieux, et non moins coupable, et non moins digne de châtimens, quand il viole les lois de la souveraine majesté. Les crimes de la créature rebelle n'altèrent point sans doute le repos ni la félicité du Créateur ; mais, du sein de son éternel repos, de son immuable félicité, le Créateur juge et punit les révoltes de son ingrate créature. Non, il n'y a qu'une hypocrisie sacrilège qui puisse fonder sur la bassesse de l'homme et la grandeur de Dieu l'espoir de l'impunité. La grandeur de Dieu ne peut nuire à sa justice ; sa justice, au contraire, doit venger les outrages faits à sa grandeur. Un Dieu sans providence, un Dieu oisif et indolent qui, par son indifférence pour le vice et la vertu, se montrerait moins juste que les hommes, ne serait qu'un fantôme de divinité. Le Dieu infiniment grand, le Dieu infiniment juste, le Dieu infiniment sage, le Dieu infiniment saint, ne peut ni voir du même œil le crime et l'innocence, ni faire le même sort à celui qui accomplit la loi, et à celui qui l'enfreint : il doit à sa grandeur, à sa justice, à sa sagesse, à sa sainteté, de rendre à chacun selon ses œuvres. (*Rom., II.*)

Mais on voit l'innocence souffrir ici-bas, et de ses épreuves on se fait un prétexte pour méconnaître la Providence divine. Cetto er

reur si ancienne a paru se renouveler et s'accréditer de nos jours, à l'occasion des derniers fléaux qui ont accablé la terre. Au lieu de profiter de ces formidables avertissements pour rentrer en eux-mêmes, et travailler à désarmer le courroux de l'Eternel, plusieurs ont opposé aux traits de sa justice un esprit indocile, un cœur rebelle, et ils ont osé dire : Nous avons connu des justes ; nous les avons vus victimes des méchants ; si la providence d'un Dieu présidait au gouvernement du monde, y verrait-on régner un si affreux désordre ?

Hommes inconséquents ! vous avez vu des justes victimes des méchants, et vous en concluez qu'il n'y a point de providence ; et vous osez dire : Si Dieu présidait au gouvernement du monde, y verrait-on régner un semblable désordre ? Mais pouvez-vous ignorer que les destinées des hommes s'étendent au delà de cette vie mortelle ? Cette apparence même de désordre, que vous remarquez dans le sort des hommes durant la vie présente, ces oppressions passagères des justes, ces triomphes éphémères des impies, ne vous fournissent-ils pas la démonstration la plus sensible de l'existence de la vie future, où Dieu doit juger les uns et les autres ? (*Eccle., III.*) Et qu'avez-vous à reprocher à Dieu, dès qu'il s'est réservé l'éternité tout entière pour dédommager les bons et punir les méchants ?

Hâtez-vous donc de rétracter vos blasphèmes, et confessez que vous n'avez pu trouver de prétexte d'accuser Dieu et de nier sa providence, parce que vous n'avez pas voulu saisir l'ensemble du plan qu'il suit dans sa sagesse. Vous vous êtes laissé faire illusion par des fantômes de difficultés que semblent former les événements du temps. Que ne vous souveniez-vous de l'éternité ? Son nom seul réduit en poudre tous ces misérables sophismes.

Que ces hommes, dont les épreuves paraissent vous toucher si vivement, et jusqu'à devenir pour vous des pierres de scandale et des occasions de chute ; que ces hommes, s'ils sont véritablement justes, ont des pensées bien différentes des vôtres ! Ecoutez-les ; ils vous instruiront, soit qu'ils se trouvent encore sur la terre en proie à la fureur des méchants, soit qu'ils possèdent déjà dans le ciel le prix de leur patience ; et du sein de l'affliction, et du sein de la gloire, ils repoussent également l'irréligieuse compassion que vous leur portez, et prennent en main, contre vous, la cause du Seigneur.

Les uns, portant avec résignation la croix dont ils sont chargés, vous disent : Nous savons qu'il a fallu que le Christ souffrit, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire (*Luc., XXIV.*) Ce juste par excellence a été livré à ses ennemis par un ordre exprès de la volonté de Dieu, et par un décret de sa prescience ; il a été crucifié, et mis à mort par les mains des méchants (*Act., II*) ; et c'est ainsi qu'il est entré dans le sanctuaire céleste avec son propre sang, après nous avoir acquis une éternelle rédemption. (*Hebr., IX.*) Disciples

de Jésus crucifié, nous ne sommes pas au-dessus de notre adorable Maître. (*Luc., VI.*) C'est de même, et, à bien plus juste titre, par beaucoup d'afflictions, que nous devons entrer dans le royaume de Dieu. (*Act., XIV.*) Aussi devrions-nous regarder comme un très-grand sujet de joie les afflictions qui nous arrivent (*Jac., I*), ou nous nous efforcer du moins de les supporter avec patience, afin qu'après avoir accompli la volonté de Dieu, nous recevions l'effet de sa promesse. (*Hebr., X.*)

Les autres, ayant déjà reçu l'effet des promesses d'un Dieu rémunérateur, vous disent : Nous voyons maintenant la vérité de ce que nous avons cru lorsque nous étions comme vous dans la vallée de larmes, que ce moment si court et si léger des afflictions que nous souffrions dans la vie mortelle, produirait en nous le poids éternel d'une gloire souveraine et incomparable, et qu'il n'y avait aucune proportion entre ces souffrances passagères et cette gloire qui devait un jour éclater en nous. (*Rom., VIII.*) Aussi rendons-nous d'immortelles actions de grâces au Père des miséricordes, de ce que, durant le temps de notre pèlerinage, il nous a appris à ne point considérer les choses visibles qui ne devaient faire que passer, mais les invisibles qui devaient être éternelles. (*II Cor., IV.*) Parvenus à ce bienheureux terme que la foi nous découvrait, et qui était l'objet de notre espérance, nous nous estimons heureux d'avoir pleuré dans le temps ; parce que, selon la parole de notre divin Maître, nous sommes consolés dans l'éternité. (*Matth., V.*) Les larmes que nous avons répandues, Dieu s'est plu à les essuyer lui-même (*Apoc., XXI*), et il est maintenant pour nous la source intarissable d'une allégresse qui ne doit jamais finir.

Mais ne vous mettriez-vous pas vous-mêmes, dans le secret de vos pensées, du nombre de ces justes qui sont dans l'oppression ? et ne cherchiez-vous pas dans vos propres malheurs un prétexte pour méconnaître la divine Providence ? Hélas ! cette illusion n'est que trop commune de nos jours ! Parce qu'on s'est abstenu de certains crimes que le monde note encore d'infamie, à quelquel licence qu'on se soit livré d'ailleurs, on se croit juste, et on s'indigne de souffrir. Etrange aveuglement, et qui fait bien sentir la vérité de cette parole du Sage : *Il y a une voie qui paraît droite à l'homme, et qui à la fin aboutit à la mort !* (*Prov., XVI.*) Ne vous y trompez plus ; il n'y a point de véritable justice sans la foi et l'accomplissement de toute la loi. Prenez en main l'Evangile ; d'après cette règle, la seule véritable, jugez vos pensées, vos sentiments, vos œuvres, et bientôt vous aurez reconnu que vous êtes des coupables que Dieu punit dans le temps, afin de pouvoir les épargner dans l'éternité. C'est ce qu'ont déjà confessé plusieurs de ceux qui, dans le temps de leur bonheur selon les idées du siècle, avaient été complices de vos erreurs et de vos désordres. Les leçons de l'adversité n'ont pas été per-

dues pour eux. Ils se sont humiliés sous la main qui les châtiât; ils sont rentrés en eux-mêmes; ils se sont convertis dans toute la sincérité de leur cœur; et maintenant, dans les transports de leur reconnaissance, ils bénissent la bonté infinie de Dieu qui, par d'utiles revers, les a retirés du chemin de la perdition, et fait entrer dans les sentiers de la justice. Leur retour a consolé l'Eglise dans les jours de son deuil; il a adouci l'amertume de ses peines. Malgré l'excès de son affliction, il lui a fait éprouver un sentiment de joie : elle a pu interrompre ses gémissements, et suspendre quelques moments les accents de sa douleur, pour dire : *Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé des brebis qui étaient perdues.* (Luc., XV.) Voilà vos modèles; puissiez-vous avoir le courage de marcher sur leurs traces, afin de partager leur bonheur !

Il est enfin des apôtres de l'incrédulité qui, pour mieux réussir dans leur projet de séduction et se faire plus de prosélytes, présentent un plan de doctrine qui pourrait peut-être, au premier abord, paraître moins révoltant. Ils confessent l'existence de Dieu et sa Providence; ils reconnaissent la spiritualité de votre âme et son immortalité; ils montrent en Dieu un juste juge qui récompensera les bons et punira les méchants : mais ce Dieu, disent-ils, ne demande des hommes que la pratique des vertus sociales; la pratique de ces vertus est le culte qui lui plaît, et ce titre suffit pour obtenir ses récompenses.

Et ceux-là aussi, en se disant sages, sont devenus dépourvus de sens. (Rom., I.) Ne faut-il pas en effet en être dépourvu pour avancer que l'homme a des devoirs à remplir envers ses semblables, et qu'il n'en a point à remplir envers son auteur; que Dieu exige la pratique des vertus sociales, mais qu'il n'exige point la pratique des vertus religieuses, et qu'il est assez peu éclairé sur les intérêts de sa gloire pour reconnaître que ses créatures lui rendent un culte digne de lui, en se livrant exclusivement à des œuvres dont il n'est point l'objet? La saine raison, pour peu qu'on la consulte, ne montre-t-elle pas clairement qu'il existe entre le Créateur et la créature, capable de le connaître, un rapport fondé sur l'essence même des choses, qui impose à la créature l'obligation indispensable d'aimer son Créateur, de l'adorer, de lui rendre grâces de ses bienfaits, d'implorer son secours, de faire profession de la dépendance la plus absolue de sa volonté; que telle est la nature de l'homme, qu'il ne peut être bien pénétré des sentiments qu'il doit à son Dieu, sans que ces sentiments ne se manifestent et n'éclatent à l'extérieur; et que le Créateur se manquerait essentiellement à lui-même, s'il n'exigeait pas ce culte, comme la créature devient nécessairement coupable en négligeant de le lui rendre?

N'est-il pas évident par soi-même que réduire le culte de la Divinité à l'accomplissement des devoirs de la vie civile, c'est

véritablement laisser la Divinité sans culte; c'est, par le renversement de tout ordre, donner la préférence aux créatures sur le Créateur; c'est, en paraissant reconnaître un Dieu, mettre réellement l'athéisme en pratique?

Cependant ces prétendus sages n'ont rien compris de ces vérités; non, leur esprit rétréci, resserré dans la sphère étroite des objets sensibles, leur esprit rampant sur la terre n'a rien compris de tout cela et ils ont été livrés à l'aveuglement jusqu'à ne pas rougir d'admettre les idées les plus incohérentes et les plus contradictoires, jusqu'à ne pas rougir de croire que l'homme étant immortel peut ne s'occuper que des intérêts du temps; que nous devons beaucoup à ceux qui, comme nous, ont été tirés du néant, et que nous ne devons rien à celui qui nous en a tirés, que Dieu même peut être complice de l'indifférence de ses créatures pour lui et les autoriser à l'oublier en leur assurant ses récompenses, quoiqu'elles ne l'aient pas plus servi que s'il n'existait pas.

Grand Dieu ! c'est par un jugement souverainement équitable que vous permettez que ces contempteurs de la révélation se couvrent eux-mêmes d'opprobre en donnant dans des absurdités si grossières. Vous voulez les punir de la haine qu'ils ont jurée à l'Evangile et confondre l'orgueil indomptable qui les fait rejeter votre parole et résister à votre esprit.

Fuyez, nos très-chers frères, fuyez tous ces hommes qui mentent contre la vérité (Jac., III); détestez leur fausse sagesse qui n'est qu'une sagesse terrestre, animale, diabolique (*Ibid.*) N'ayez aucun commerce avec ces enfants de malédiction qui attirent à eux, par des amorces trompeuses, les âmes qui manquent de fermeté (II Petr., II); résistez courageusement dans ces jours mauvais à tous les efforts de l'impiété, garantissez-vous avec soin de tous ses pièges et, pleins de docilité pour le Dieu qui a daigné vous instruire, attachez-vous de plus en plus à la doctrine céleste, attachez-vous de plus en plus à cette religion sainte qui vous fait connaître si clairement la dignité de votre nature et vous fournit en si grande abondance tous les secours dont vous avez besoin pour remplir la grandeur de vos destinées.

Mais n'oubliez point (ce dont nous n'avons cessé de vous avertir depuis la naissance de ce malheureux schisme que nous ne pourrions jamais assez déplorer), n'oubliez point que c'est dans la maison du Seigneur, dans l'Eglise de Jésus-Christ qu'il faut chercher ces secours, et que le ministère qui s'exerce hors du sein de l'Eglise est un ministère de mort.

Malheur à ceux qui se trompent eux-mêmes en disant : les ministres que nous suivons offrent le même sacrifice, ils administrent les mêmes sacrements ! Nous ne saurions trop le répéter, dussions-nous paraître le faire à contre-temps (II Tim., IV) : après que le crime de la rupture a été com-

mis, et tant que la séparation subsiste, ces ministres coupables outragent le Seigneur en offrant la victime sainte sur un autel adultère, et ceux qui entourent leur autel se rendent complices de leur prévarication ; ces ministres coupables profanent les sacrements qu'ils administrent, et ceux qui les reçoivent sciemment de leurs mains au mépris de la loi inviolable de l'unité et de la défense de l'Eglise ne les reçoivent que pour leur condamnation.

Non, ce n'est que dans le sein de l'Eglise de Jésus-Christ que l'on peut parvenir à cette dignité à laquelle ce Dieu sauveur a voulu élever tous les hommes par le mystère de la rédemption. Cette dignité consiste essentiellement à avoir Jésus-Christ pour chef et à recevoir de ce chef adorable les influences salutaires qui font croître en lui. Mais ces divines influences, ces faveurs célestes qui procurent à chacun des membres l'accroissement spirituel, selon la mesure qui lui est propre, Jésus-Christ ne les accorde qu'aux membres qui demeurent inséparablement unis à son corps. Dès que des membres en sont séparés, l'esprit de Jésus-Christ ne peut plus descendre sur eux. Retranchée une main du corps de l'homme, l'esprit de vie qui cherche à se répandre dans tous les membres pour les animer ne s'élancera point hors du corps, n'en sortira point pour visiter la main qui en est retranchée ; mais, ne la trouvant point unie au corps, il n'ira point jusqu'à elle. Il en est de même lorsqu'on est séparé du corps de Jésus-Christ ; on ne peut plus avoir part à la communication de son esprit. Aussi n'y a-t-il rien qui provoque davantage la colère de Dieu que le crime de ceux qui introduisent la division dans l'Eglise (210).

O vous qui avez à vous reprocher ce crime si énorme, vous qui, en élevant autel contre autel, avez déchiré le corps mystique de Jésus-Christ, et vous qui avez perdu le caractère des brebis fidèles en ne ayant pas ces étrangers, en écoutant leur voix, en marchant à leur suite (*Joan.*, X) ; si vous aviez des yeux capables d'apercevoir l'état de vos âmes, vous verriez qu'au lieu d'avoir la glorieuse liberté des enfants de Dieu et toutes les inestimables prérogatives dont elles pouvaient jouir en persévérant dans l'unité, elles sont semblables à des criminels condamnés aux fers et qui, accablés sous le poids de leurs chaînes, n'ont le libre usage d'aucun de leurs membres. Si du moins ce supplice devait cesser avec la vie ; mais si une sincère pénitence ne les fait pas sortir de ce déplorable état, si elles s'y trouvent encore à l'instant fatal où il sera vrai de dire à leur égard qu'il n'y aura plus de temps, à quel affreux avenir ne

doivent-elles pas s'attendre ? le séjour de la gloire est fermé pour elles. Ceux qui veillent aux portes du royaume des cieux les gardent exactement : voient-ils une âme porter les marques de la séparation ? ils la repoussent loin du sentier qui conduit au bonheur : ils ne permettent point qu'elle voie les chœurs des justes ni la joie des anges. Alors cette âme malheureuse s'accuse elle-même de sa témérité, elle se la reproche bien amèrement, mais trop tard. Ses regrets, ses larmes, ses gémissements sont inutiles. Elle est reléguée à jamais dans le séjour de la tristesse pour y subir, sans aucun adoucissement, sans aucune consolation des peines qui dureront toute l'éternité (211).

Cet avertissement vous regarde aussi, vous qui, sans vous être séparés du corps de l'Eglise, ne cessez de la désoler par votre obstination dans vos parjures, dans vos désobéissances, dans vos scandales ; et vous tous, qui que vous soyez, qui, catholiques de nom et par la profession extérieure, êtes réellement infidèles par la dépravation de votre vie (212). Pour jouir de la dignité à laquelle Jésus-Christ a voulu élever tous les hommes par le mystère de la rédemption, il ne suffit pas d'appartenir à son corps mystique, il faut en être des membres vivants ; et on ne peut conserver ce précieux avantage qu'en persévérant dans l'innocence. Dès qu'on a le malheur de laisser éteindre la charité, de perdre la grâce sanctifiante, on n'est pas, il est vrai, pour cela retranché du corps de l'Eglise, mais il se forme une funeste division entre le chef invisible et les membres coupables (213) : leurs iniquités établissent une séparation entre eux et leur Dieu ; leurs péchés le forcent à leur cacher son visage (*Isa. LIX*), à leur refuser la communication de son esprit ; et comme le corps meurt dès que l'âme le quitte, et que, le privant de son action, elle l'abandonne à lui-même ; ainsi l'âme est morte dès que l'esprit de Jésus-Christ se retire d'elle et la laisse dépourvue de son influence (214).

Il reste cependant une ressource à ces membres morts, à ceux même qui, étant séparés du corps, se trouvent plus éloignés du principe de la vie ; et nous ne cessons d'adresser aux uns et aux autres cette parabole du Maître des gentils : Levez-vous d'entre les morts, et Jésus-Christ vous éclairera. *Exsurge a mortuis, et illuminabit te Christus.* (*Ephes.*, V.) Maintenant, semblables aux cadavres, vous exhalez une odeur infecte (215) ; hâtez-vous de sortir du séjour de la corruption et de la nuit du tombeau : Levez-vous d'entre les morts : *Exsurge a mortuis*. Vous le pouvez encore avec le secours de la grâce. Livrez-vous à cette tristesse qui est selon Dieu, qui opère pour

(210) S. JOAN. CHRYS., hom. 11 in cap. IV Ep. ad Ephes.

(211) S. GREGOR. NYSSEN., *Orat. adversus eos qui castigationes agre ferunt.*

(212) S. AUG., *Serm. in octav. Pasch.*

(213) S. JOAN. CHRYS., hom. 11 in cap. IV Ep.

ad Ephes.

(214) S. JOAN. CHRYS., hom. 19 in cap. V Ep. ad Ephes.

(215) S. JOAN. CHRYS., hom. 17 in cap. V Ep. ad Ephes.

le salut une pénitence stable (II *Cor.*, VII); abjurez votre schisme; rétractez vos parjures; renoncez à vos désobéissances; réparez vos injustices et vos scandales; rompez tout pacte avec l'iniquité : alors Jésus-Christ vous éclairera, et illuminabit le *Christus*. Les rayons du soleil de justice dissiperont ces ténèbres épaisses, cette ombre de la mort dans lesquelles vous êtes comme ensevelis (*Isai.*, IX); et ce Dieu sauveur, faisant luire de nouveau la lumière de son visage, fera recouvrer à votre âme, avec la joie de l'innocence réparée (*Ps.*, IV), sa dignité et sa véritable gloire. Car quand Dieu pardonne, il pardonne en Dieu, il efface les péchés, il ferme les plaies qu'ils ont faites, de manière qu'il n'en reste ni indicé, ni vestige, ni trace, ni aucune apparence de cicatrice : en guérissant l'âme, il lui rend sa beauté (216).

Donné à.... le 27 décembre 1733.

IV. INSTRUCTION PASTORALE

SUR LA DIVINITE DE N. S. JÉSUS-CHRIST

Pour le saint temps de Carême de l'an de grâce 1801.

Parmi tous les dogmes de notre sainte religion, il n'en est aucun, nos très-chers frères, de plus glorieux, et tout à la fois de plus consolant pour l'homme, que celui de la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. La révélation de cet ineffable mystère n'attelle pas fait connaître au monde que le Père céleste a aimé la nature humaine jusqu'à lui unir personnellement son propre Fils pour la réparer, afin que, suivant la parole de ce Fils unique de Dieu, tout homme qui croit en lui ne périsse point, mais obtienne la vie éternelle (I *Joan.* III). Cependant il n'y a peut-être pas d'article de notre foi qui ait été attaqué avec plus de fureur, combattu avec plus d'acharnement; et, dans ces derniers temps surtout, on a vu s'élever des hommes corrompus dans l'esprit et pervertis dans la foi (II *Tim.*, III), qui semblent avoir pris à tâche d'enchérir sur tous les outrages que les anciens hérétiques ont faits à la souveraine majesté de notre divin Sauveur. La main se refuse à tracer les blasphèmes que ces impies ont osé vomir; la pensée seule en fait frémir d'horreur : mais plus les excès auxquels ils se sont portés sont énormes, plus leurs attentats sont criminels, plus nous nous sentons obligés de travailler à les expier, en quelque sorte, et à vous prémunir contre de si affreux scandales, en vous remettant sous les yeux les fondements inébranlables sur lesquels est appuyée la foi si nécessaire de la divinité du Rédempteur de l'univers.

« Le vrai Dieu, le Dieu d'Israel, ce Dieu un et indivisible auquel les fidèles sont consacrés par le baptême, est tout ensemble Père, Fils et Saint-Esprit.

« Dans les paroles mêmes qui opèrent cette consécration (*Matth.* XXVIII), nous

sont proposées les profondeurs incompréhensibles de l'Etre divin, et la grandeur ineffable de son unité, et les richesses infinies de cette nature plus féconde encore au dedans qu'au dehors, capable de se communiquer sans division à trois personnes égales.

« Là sont expliqués les mystères qui étaient enveloppés et comme scellés dans les anciennes Ecritures. Nous entendons le secret de cette parabole : *Faisons l'homme à notre image* (*Genes.*, I); et la Trinité marquée dans la création de l'homme est expressément déclarée dans sa régénération.

« Nous apprenons ce que c'est que cette sagesse conçue, selon Salomon, *devant tous les temps dans le sein de Dieu* (*Prov.*, VIII); sagesse qui fait toutes ses délices et par qui sont ordonnés tous ses ouvrages.... Le Nouveau Testament nous enseigne que c'est le Verbe, la parole intérieure de Dieu, et sa pensée éternelle, qui est toujours dans son sein, par qui toutes choses ont été faites.

« Par là, nous répondrons à la mystérieuse question qui est proposée dans les proverbes : *Dites-nous le nom de Dieu et le nom de son Fils, si vous le savez* (*Prov.*, XXX.) : car nous savons que ce nom de Dieu, si mystérieux et si caché, est le nom de Père entendu dans ce sens profond qui le fait concevoir, dans l'éternité, Père d'un Fils égal à lui; et que le nom de son Fils est le nom de Verbe; Verbe qu'il engendre éternellement, en se contemplant lui-même, qui est l'expression parfaite de sa vérité, son image, son Fils unique, *l'éclat de sa clarté et l'empreinte de sa substance*. (*Hebr.*, I.)

« Avec le Père et le Fils nous connaissons aussi le Saint-Esprit, l'amour de l'un et de l'autre et leur éternelle union. C'est cet Esprit qui fait les prophètes, et qui est en eux, pour leur découvrir les conseils de Dieu et les secrets de l'avenir; Esprit dont il est écrit : *Le Seigneur m'a envoyé, et son Esprit* (*Isa.*, XLVIII), qui est distingué du Seigneur même, puisqu'il envoie les prophètes, et qu'il découvre les choses futures : cet Esprit, qui parle aux prophètes, et qui parle par les prophètes, est uni au Père et au Fils, et intervient avec eux dans la sanctification du nouvel homme.

« Ainsi le Père, le Fils et le Saint-Esprit, un seul Dieu en trois personnes, montré plus obscurément à nos pères, est clairement révélé dans la nouvelle alliance. Instruits d'un si haut mystère, et étonnés de sa grandeur incompréhensible, nous couvrons notre face devant Dieu avec les chérubins que vit Isaïe (*Isa.*, VI), et nous adorons avec eux celui qui est trois fois saint (217). »

Montrons que ce culte suprême doit être rendu au Fils, comme au Père et à l'Esprit-Saint, parce que la divinité appartient au Fils, comme aux deux autres personnes. Que cette vérité nous est clairement enseignée dans l'Evangile ! Que la manière dont l'apôtre saint Jean parle du Verbe est différente

(216) S. JOAN. CHRYS., *De penitentia*, hom. 4.

(217) BOSSUET, *Disc. sur l'Hist. univ.*, II^e part., n. 6

de celle dont Moïse avait parlé du ciel et de la terre (218) ! Moïse avait dit : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre* (Gen., I). Ainsi, au commencement, le ciel et la terre n'étaient point, et il a fallu que la main toute-puissante du Créateur les tirât du néant. Mais saint Jean dit : *Au commencement le Verbe était.* (Joan., I.) Ces paroles de l'évangéliste ne signifient autre chose, sinon que le Verbe a toujours été (219); elles expriment son éternité (220); celui qui, lorsque le temps allait commencer, était déjà, est nécessairement éternel : avant que le temps commençât, il n'y avait que l'éternité.

Ce Verbe, qui était au commencement, *était en Dieu* (Joan., I) : il y était de toute éternité, comme le Père lui-même est de toute éternité; car jamais le Père n'a été seul; jamais il n'a été sans son Verbe; il l'engendre de toute éternité, et, en l'engendrant, il ne le précède point; ainsi l'astre du jour ne précède point les rayons qu'il lance et l'éclat dont il brille (221).

Et le Verbe était Dieu. (Joan., I.) Cette divinité qui lui appartenait par nature, qu'il possédait de toute éternité dans le sein du Père, il l'a fait connaître par les effets de sa puissance, par les merveilles de la création (Rom., I) : *Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui.* (Joan., I.) Comment donc pourrait-il être lui-même créature? Comment pourrait-il avoir été fait (222)?

Ainsi l'Apôtre bien-aimé, pour ne laisser aucun prétexte de regarder la divinité du Fils comme moindre en quelque chose que celle du Père, démontre la suprême divinité du Verbe, non-seulement par son éternité, *au commencement il était en Dieu*, mais encore par ses ouvrages : *Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui.* Et n'est-ce pas l'œuvre de la création que le Père lui-même, par le ministère des prophètes, donne surtout comme la preuve que la nature divine lui appartient? n'est-ce pas de l'œuvre de la création que les prophètes se servent pour confondre les idoles et les faux dieux, pour leur ravir leur gloire usurpée? *Que les dieux qui n'ont point fait le ciel et la terre périssent* (Jerem., X) (223).

Enfin, l'évangéliste ajoute encore une preuve de la dignité du Verbe : *En lui était la vie.* (Joan., I.) Comme s'il disait : Qu'on ne

s'étonne point que le Verbe ait tiré du néant cette multitude innombrable de créatures; en lui était la vie comme dans sa source (224). Et en qui la vie peut-elle résider comme dans sa source, sinon dans le sein de celui à qui la divinité appartient par nature?

Mais ce Verbe, qui était au commencement, qui était en Dieu, qui était Dieu, par qui toutes choses ont été faites, sans qui rien de ce qui a été fait n'a été fait, en qui était la vie; ce Verbe a été fait chair (Joan., I). « Le Verbe divin, qui soutient tout, s'est uni d'une façon particulière, ou plutôt est devenu lui-même, par une parfaite union, ce Jésus-Christ, fils de Marie : ce qui fait qu'il est Dieu et homme tout ensemble (225); car si le Verbe a été fait chair, ce qu'il n'était pas, il est demeuré, il demeure ce qu'il était (226). » Il était Dieu, il a été fait homme sans cesser d'être Dieu (227). « Le Verbe ne s'est uni à notre nature que pour l'honorer; par cette ineffable union l'homme est élevé, et le Verbe ne se rabaisse par aucun endroit (228). » Et comme, depuis que le Père tout-puissant a uni inséparablement l'incompréhensible divinité de son Fils unique, qui lui est coéternel, à une véritable humanité (229), le Verbe ne doit plus quitter cette véritable humanité à laquelle il a été uni, mais doit toujours habiter avec elle (230); depuis cette ineffable union, le Père n'a point d'autre Fils unique qui lui soit consubstantiel, et qui ait avec lui une même divinité, que le Verbe incarné; le Père n'a point d'autre Fils qui lui soit consubstantiel, et qui ait avec lui une même divinité, que Jésus-Christ, *qui s'est livré lui-même pour être le prix de la rédemption de tous.* (1 Tim., II.)

Aussi la divinité de Jésus-Christ a-t-elle été annoncée par les prophètes, manifestée par lui-même, constamment prêchée par ses apôtres.

Où, les prophètes qui, durant une longue suite de siècles, ont annoncé la venue du Sauveur promis au premier homme après sa chute, ont marqué, de la manière la plus expresse, que ce Sauveur serait Dieu.

Dieu a un nom qui lui est propre, qui n'appartient qu'à lui seul, qui est incommunicable (231) et ne peut être donné qu'à celui qui est Dieu par nature. Ce nom, il a daigné le faire connaître : *Je suis Jéhovah, tel est mon nom.* (Isai., XLII.) Or, le prophète Jéré-

(218) S. JOAN. CHRYS., hom. 2 in cap. I Joan.

(219) S. JOAN. CHRYS., hom. 1 in cap. I Joan.

(220) Ibid., hom. 3.

(221) S. JOAN. CHRYS., hom. 3 in cap. I Joan.

(222) S. AUG., Tract. 1 in Joan., De Trinit., lib. I, cap. 6; De Quest. N. et V. T., cap. 97.

(223) S. JOAN. CHRYS., hom. 5 in cap. I Joan.

(224) S. JOAN. CHRYS., hom. 4 in cap. I Joan.

(225) BOSSUET, Disc. sur l'Hist. univ., II^e part., n. 11.

(226) S. ARG., Tract. 80 in Joan.

(227) Idem, Tract. 28 in Joan.

(228) BOSSUET, Disc. sur l'Hist. univ., II^e part., n. 2.

(229) Pontif. rom., De Offic. in fer. v cœnæ Domini, orat. ad mixt. balsami cum oleo.

(230) S. JOAN. CHRYS., hom. 10, in cap. I Joan.

(231) « Le temps étant arrivé, il (Dieu) écoute les cris de son peuple, cruellement affligé par les Egyptiens, et il envoie Moïse pour délivrer ses enfants de leur tyrannie. Il se fait connaître à ce grand homme plus qu'il n'avait jamais fait à aucun homme vivant : il lui apparaît d'une manière également magnifique et consolante; il lui déclare qu'il est celui qui est; tout ce qui est devant lui n'est qu'une ombre. *Je suis*, dit-il, *celui qui suis*; l'être et la perfection appartiennent à moi seul. Il prend un nouveau nom, qui désigne l'être et la vie en lui comme en leur source; et c'est ce grand nom de Dieu terrible, mystérieux, incommunicable, sous lequel il veut dorénavant être servi. » BOSSUET, Disc. sur l'Hist. univ., II^e part., n. 3.

nie nous déclare que ce nom, qui est propre à Dieu, qui n'appartient qu'à Dieu seul, qui est incommunicable, et ne peut être donné qu'à celui qui est Dieu par nature, Dieu lui-même l'a donné au Sauveur qu'il promettait au monde. *Le temps vient, dit le Seigneur, où je susciterai à David une race juste; un roi régnera qui sera sage, qui agira selon l'équité, et rendra la justice. Dans les jours de son règne, Juda sera sauré, et Israël habitera en assurance; et voici le nom qu'ils donneront à ce roi, Jehovah, notre justice. (Jerem., XXIII.)* Et aux traits sous lesquels est peint celui qui est annoncé dans cette admirable prophétie, qui pourrait méconnaître Jésus, fils de David, seul médiateur entre Dieu et les hommes (I Tim., II); qui nous a été donné de Dieu pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption (I Cor., I); dont le royaume n'est pas de ce monde (Joan., XVIII), et qui sauve tous ceux qui, le reconnaissant sincèrement pour leur roi, et lui prouvant leur fidélité par leurs œuvres, forment le véritable Juda et le véritable Israël? Quel autre pourrait-on nommer, parmi les rois descendants de David, en qui cet oracle ait été plus exactement accompli, et qui ait mieux réuni en sa personne tous les caractères qui y sont tracés?

En vain objecterait-on que, dans les divines Ecritures, le nom de Dieu a quelquefois été donné à un pur homme; que Moïse, par exemple, lorsqu'il a reçu sa mission, a entendu celui qui l'envoyait lui dire : *Je vous ai établi le dieu de Pharaon. (Exod., VI.)*

Non, jamais, dans les saintes Ecritures, le nom incommunicable n'a été donné à un pur homme : il n'a point été donné à Moïse; et si Moïse a entendu celui qui l'envoyait, lui dire : *Je vous ai établi le dieu de Pharaon*, il est aisé de remarquer que Moïse n'a été appelé le dieu que d'un seul homme, qu'il n'a été appelé le dieu que de Pharaon; d'où il résulte clairement que Dieu ne lui a tenu ce langage qu'afin d'exprimer, de la manière la plus énergique, l'étendue du pouvoir qu'il daignait lui communiquer pour le faire triompher des résistances du prince ennemi de son peuple.

Il serait aussi inutile d'opposer que, du moins, le grand nom de Dieu a été donné à des anges; que le premier des martyrs a dit aux Juifs *qu'un ange a apparu à Moïse dans le buisson (Act., VII)*, et qu'ils avaient reçu la loi par le ministère des anges (*Ibid.*); que de même l'apôtre saint Paul écrit aux Galates que la loi ancienne a été donnée par les anges (*Gal., III*); et que, néanmoins, celui qui a apparu à Moïse dans le buisson et celui qui a prononcé les paroles sur le mont Sinaï est appelé du grand nom de Dieu, est appelé Jéhova. Non, le grand nom de Dieu n'a jamais été donné à des anges, et les deux traits allégués ne prouvent point

qu'aucun ange ait été appelé de ce nom.

Si Dieu a daigné se servir du ministère des anges pour rendre attentifs à sa présence et Moïse devant le buisson ardent, et tout le peuple d'Israël au pied du mont Sinaï; et si, pour cette raison, il est vrai de dire qu'un ange a apparu à Moïse dans le buisson, que les anges ont eu part à la publication de l'ancienne loi, dans l'une et l'autre circonstance, Dieu est intervenu lui-même; il a lui-même intimé ses ordres, et lui seul a été désigné par son incommunicable nom.

Ecoutons ce qu'a dit à Moïse celui qui lui a parlé du milieu du buisson : *Je suis le Dieu de votre père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob..... J'ai considéré attentivement l'affliction de mon peuple ;..... c'est pourquoi je suis descendu pour le délivrer des mains des Egyptiens..... Je suis celui qui suis. Voici ce que vous direz aux enfants d'Israël : Celui qui est (ce nom est celui que j'ai dans toute l'éternité); le Seigneur, le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob (ce nom me fera connaître dans la suite de tous les siècles), m'a envoyé vers vous. Allez, assemblez les anciens d'Israël et dites-leur : Le Seigneur, le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob m'est apparu et m'a dit : Je suis venu vous visiter. (Exod., III.)*

Dieu pouvait-il mieux faire connaître qu'il intervenait lui-même dans cette vision mystérieuse du buisson qui brûlait sans se consumer, et que lui-même y intimait ses ordres au médiateur de l'ancienne alliance? Eh! quel ange aurait pu tenir un semblable langage? Quel ange aurait pu dire : *Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob?* Ces saints patriarches ont-ils jamais reconnu aucun ange pour leur Dieu? Quel ange aurait pu dire : *Je suis celui qui suis*, l'être et la perfection m'appartiennent à moi seul (232)?

Il faut dire la même chose de la publication de la loi. Quel ange aurait pu dire ce que tout le peuple d'Israël entendit au pied du mont Sinaï : *Je suis le Seigneur votre Dieu qui vous ai tiré du pays des Egyptiens, de la maison de servitude; vous n'aurez point d'autre Dieu devant moi (233). (Exod., XX).* Quel ange aurait pu commander aux Israélites de n'adorer que lui seul?

Mais ce nom, qui n'a jamais été donné à un pur homme, ce nom qui n'a jamais été donné à aucun ange, ce nom propre de Dieu qui est incommunicable, qui ne peut être donné qu'à celui qui est Dieu par nature, Dieu l'a donné au libérateur qu'il promettait au monde; et, par là même, il a révélé que celui qui viendrait sauver le monde était Dieu par nature.

Or, dès qu'une fois le Père a, par le ministère d'un prophète, donné au libérateur promis le nom incommunicable, et qu'en

(232) BOSSUET, *Disc. sur l'Hist. univ.*, II^e part., p. 5.

(233) S. Hieron., *Comm. in Ep. ad Gal.*

lui donnant ce nom, il a révélé que ce libérateur qu'il promettait était Dieu par nature ; comme tous les prophètes ont été inspirés par le même Père des lumières, qui ne peut être sujet à aucun changement (*Jac., I*), il s'ensuit nécessairement que c'est toujours dans ce même sens que le libérateur promis a été appelé *Dieu* par les prophètes qui ont annoncé sa venue.

C'est aussi dans le même sens qu'il est appelé Fils de Dieu dans les livres saints.

Il est appelé *Fils de Dieu*, comme l'étant par nature, et non pas seulement par adoption, car il est appelé Fils unique : *Voilà en quoi*, dit l'apôtre saint Jean, *a paru l'amour de Dieu envers nous, en ce qu'il a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui.* (*I Joan., IV.*) Mais si, étant fils unique, il ne l'était que par adoption ; si dès lors il n'y a qu'un seul fils adoptif, nous ne pourrions pas prétendre à la gloire de la divine adoption, et Jésus-Christ aurait trompé ses disciples, en leur prescrivant de dire, lorsqu'ils prieraient : *Notre Père qui êtes dans les cieux.* (*Matth., VI.*) Et l'apôtre saint Paul aurait trompé les premiers chrétiens en leur écrivant que Dieu les avait prédestinés en Jésus-Christ, et par Jésus-Christ, pour être ses enfants adoptifs. (*Ephes., I.*) Et Moïse aurait trompé l'ancien peuple, lorsque, lui reprochant ses prévarications, il lui disait : *Est-ce donc ainsi, peuple fou et insensé, que vous témoignez votre reconnaissance envers le Seigneur ? N'est-ce pas lui qui est votre Père, qui vous a possédé comme son héritage, qui vous a fait, qui vous a créé ?* (*Deut., XXXII.*)

C'est donc parce que le libérateur promis est Dieu par nature qu'il est appelé *Dieu* par ce prophète qui, tant de siècles avant son avènement, le voit naître, de la seule manière qui pût convenir à un Dieu, du sein d'une vierge (234) ; le voit se faire précéder par l'ange du désert, qui prépare les voies devant lui ; le voit enfin prodiguer des miracles pour soulager les malheureux.

Une vierge concevra et enfantera un fils ; et le nom qui lui sera donné sera *Dieu avec nous.* (*Isa., VII.*)

Un petit enfant nous est né, et un fils nous a été donné ;... il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix. Il s'assiedra sur le trône de David, et il possédera son royaume pour l'affermir et le fortifier depuis ce temps jusqu'à jamais. (*Isa., IX.*)

J'entends la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur ; rendez droit, dans la solitude, le chemin pour notre Dieu. (*Isa., IX.*)

Voici votre Dieu, qui vient vous venger, et rendre à vos ennemis ce qu'ils méritent. Dieu viendra lui-même, et il vous sauvera. Alors les yeux des aveugles verront la lumière, et les oreilles des sourds seront ouvertes ; le boiteux bondira comme le cerf, et la

langue des muets prononcera des cantiques. (*Isa., XXXV.*)

Mais quel autre que Jésus, fils de Marie, a été l'objet de ces divines prédictions ? et n'ont-elles pas en en sa parole leur entier accomplissement ? Ouvrons les saints Évangiles : quel admirable accord ils nous font apercevoir entre l'événement et la prophétie !

Quand les temps furent accomplis (*Gal., IV*), l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu en une ville de Galilée appelée Nazareth, à une vierge qu'un homme de la maison de David, nommé Joseph, avait épousée : cette vierge se nommait Marie... Et l'ange lui dit : *Vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un fils que vous nommerez Jésus : il sera grand et sera reconnu le Fils du Très-Haut ; le Seigneur lui donnera le trône de David son père ; il régnera, dans la suite de tous les siècles, sur la maison de Jacob, et son règne n'aura pas de fin... Le Saint-Esprit descendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre : c'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera reconnu le Fils de Dieu.* (*Luc., I.*)

Cette parole de l'ange Gabriel ne tarda pas à avoir son exécution, car voici de quelle sorte arriva la naissance de Jésus. Marie, sa mère, ayant épousé Joseph, fut reconnue enceinte avant qu'ils eussent été ensemble, ayant conçu du Saint-Esprit... Alors un ange du Seigneur apparut à Joseph durant son sommeil, et lui dit : *Joseph, fils de David, ne craignez point de retenir Marie votre épouse, car ce qui est formé en elle vient du Saint-Esprit, et elle mettra au monde un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus, parce que ce sera lui qui sauvera son peuple de ses péchés... Joseph, s'étant éveillé, fit ce que l'ange avait ordonné, et retint son épouse, et, sans qu'il l'eût connue, elle enfanta son premier-né, à qui il donna le nom de Jésus.* Et l'évangéliste qui fait ce récit a grand soin de remarquer que tout ce qu'il vient de raconter arriva pour accomplir ce que le Seigneur avait dit par le prophète, en ces termes : *Voici qu'une vierge concevra, et qu'elle enfantera un Fils à qui on donnera le nom d'Emmanuel, qui signifie Dieu avec nous.* (*Matth., I.*)

C'est à Bethléem, ville de David, que Marie mit au monde son fils : l'édit de dénombrement émané de César Auguste avait obligé Joseph, qui faisait sa demeure ordinaire à Nazareth, de se rendre à Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour se faire enregistrer avec Marie, son épouse, qui était enceinte. (*Luc., II.*) La descendance de Jésus de la race royale de David est constatée ; Bethléem jouit de la gloire qui lui avait été promise par le prophète qui avait dit : *Et vous Bethléem, terre de Juda, vous n'êtes point la dernière d'entre les villes qui donnent des princes à Juda, car c'est de vous que sortira le chef qui conduira Israël mon peuple.* (*Matth., II ; Mich., V.*) Une troupe nombreuse de l'armée céleste,

en se joignant à l'ange qui annonce aux bergers la naissance de Jésus, et faisant retentir les airs de ce beau cantique : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*, annonce hautement que l'enfant qui vient de naître dans la ville de David est le prince de la paix. (Luc., II.) Et la perpétuité de notre sainte religion ne cesse de montrer que Jésus a rétabli, dans un sens spirituel, le trône de David, et qu'il a su l'affermir à jamais.

Lorsque Jésus est sur le point de commencer l'exercice de son ministère, et de prêcher l'Evangile du royaume (Matth., IV), son précurseur paraît pour lui préparer la voie. L'éclat des vertus de Jean-Baptiste, l'austérité de sa vie, les fruits de sa prédication firent croire aux Juifs qu'il pourrait bien être le Christ (Luc., III); dans cette pensée, ils lui envoient des prêtres et des lévites, pour apprendre de lui-même ce qu'il était. *Qui êtes-vous?* lui disent ces envoyés; *que dites-vous de vous-même?* Et Jean ne dit de lui que ce qui avait été marqué par le prophète : *Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur.* (Joan., I.) Le prophète avait ajouté : « Rendez droit le chemin pour notre Dieu; » et Jean-Baptiste achève de mettre dans tout son jour l'accomplissement de la prophétie, par le témoignage qu'il rend à Jésus. Que, par ce témoignage, il montre bien clairement qu'en remplissant les fonctions de précurseur de Jésus, c'est à un Dieu qu'il prépare la voie!

Celui, dit-il aux Juifs, qui doit venir vous instruire après moi, est bien au-dessus de moi. (Joan., I.) Quoique je sois venu exercer le premier le ministère de la parole, ne croyez pas pour cela que je sois plus grand que lui : je suis infiniment au-dessous de lui; je ne mérite pas même d'être mis au rang de ses serviteurs; je ne suis pas digne de délier les cordons de ses souliers (235). Il était avant que je fusse créé (236). Il est l'Agneau de Dieu; c'est lui qui ôte les péchés du monde; le monde était en danger de périr, il va détourner les effets de la colère de Dieu, que les péchés du monde avaient allumée (237).

Dieu, qui m'a envoyé baptiser dans l'eau, m'a dit : Celui sur qui vous verrez le Saint-Esprit descendre et s'arrêter est celui qui baptise dans le Saint-Esprit. J'ai vu le Saint-Esprit descendre du ciel sous la figure d'une colombe et s'arrêter sur celui que je vous annonce, et je lui rends le témoignage qu'il est le Fils de Dieu. Fils unique, il est dans le sein de son Père; il y voit l'essence divine qu'aucun homme n'a jamais vue; il la voit telle qu'elle est; lui seul en a la connaissance parfaite; comme son Père le connaît, il connaît son Père; parce qu'il demeure dans son sein, qu'il est toujours avec lui, qu'il le contemple toujours. Coéternel à

son Père, il a la même connaissance, la même puissance, la même substance. Le Père pourrait-il admettre dans son sein une substance différente de la sienne? Non, cette union si intime ne peut convenir qu'au Fils, qui ne le cède en rien à celui par qui il a été engendré (238).

Il est la source et le principe de tout bien; il est la vie, la lumière et la vérité; il ne tient pas ses trésors renfermés en lui-même, il se plaît à les répandre partout : après les avoir répandus, il en demeure toujours rempli : c'est de sa plénitude que nous avons tout reçu, et il a tiré de cette plénitude une grâce bien différente de celle qui a été accordée à nos pères (239).

La loi a été donnée à ceux-ci par Moïse, telle qu'il l'avait reçue et d'après le commandement de celui dont il était le ministre. Jésus-Christ tire de son propre fonds la grâce et la vérité; il vient remplacer les figures par la vérité, enseigner une doctrine plus parfaite, prodiguer de plus grands bienfaits (240).

Enfin, quand le précurseur, voulant faire connaître à ses disciples que c'était à Jésus-Christ qu'ils devaient s'attacher, envoie deux d'entre eux lui demander s'il était celui qui devait venir, ou s'il fallait en attendre un autre (Luc., VII) : pour répondre à cette question, Jésus *guérit, à l'heure même, plusieurs personnes de leurs maladies, de leurs plaies et des malins esprits; rend la vue à plusieurs aveugles; et adresse ensuite aux envoyés de Jean ces paroles : Allez rapporter à Jean ce que vous venez de voir et d'entendre; que les aveugles voient, que les boiteux marchent, que les lépreux sont guéris, que les sourds entendent, que les morts ressuscitent, que l'Evangile est annoncé aux pauvres.* (Ibid.) Comme s'il eut dit : Un prophète a marqué que, quand votre Dieu viendrait lui-même pour vous sauver, alors les yeux des aveugles verraient, les oreilles des sourds seraient ouvertes, le boiteux bondirait comme le cerf, la langue des muets chanterait des cantiques (Isa., XXXV), l'Evangile serait prêché aux pauvres (Luc., IV) : je remplis la fonction, j'opère toutes les merveilles prédites par ce prophète : mes œuvres parlent assez haut : comparez-les avec cet ancien oracle, et jugez si vous devez attendre un autre sauveur que moi.

Cependant, ce n'est pas seulement en donnant au libérateur promis le nom de Dieu, qu'Isaïe nous enseigne sa divinité : il nous l'enseigne encore en nous transmettant ce qu'il a vu de sa gloire. *J'ai vu le Seigneur assis sur un trône sublime et élevé... Les séraphins étaient autour du trône : ils avaient chacun six ailes, deux dont ils voilaient leur face, deux dont ils voilaient leurs pieds, et deux dont ils se tenaient prêts à voler. Ils se criaient l'un à l'autre : Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des ar-*

(235) S. JOAN. CHRYS., hom. 12 in cap. I Joan.

(236) S. JOAN. CHRYS., hom. 12 in cap. I Joan.

(237) Ibid., hom. 16 in cap. I Joan.

(238) Hom. 14 in cap. I Joan.

(239) S. JOAN. CHRYS., hom. 15 in cap. I Joan.

(240) Ibid., hom. 13 et 14 in cap. I Joan.

mées, la terre est toute remplie de sa gloire... J'entendis ensuite la voix du Seigneur qui.... me dit : Allez, et dites à ce peuple : Ecoutez ce que je vous dis, et ne le comprenez pas : voyez ce que je vous fais voir, et ne le discernerez point. Aveuglez le cœur de ce peuple, rendez ses oreilles sourdes, et fermez-lui les yeux, de peur que ses yeux ne voient, que ses oreilles n'entendent, que son cœur ne comprenne, qu'il ne se convertisse, et qu'il ne soit guéri. (Isai., VI.)

Ce Seigneur, qui s'est montré à Isaïe dans un appareil si glorieux, est le Dieu vivant et véritable; car devant quel autre les séraphins se couvriraient-ils le visage de leurs ailes? quel autre ces bienheureux esprits adoreraient-ils trois fois saint? quel autre enfin remplit toute la terre de sa gloire? Or, ce Seigneur qui a daigné se manifester à Isaïe dans un si grand éclat, ce Seigneur que le prophète a entendu annoncer, en termes si clairs et si énergiques, l'endurcissement de son peuple; ce Seigneur est le libérateur promis, est Jésus-Christ lui-même, comme l'apôtre saint Jean nous l'assure lorsque, après avoir déploré l'incredulité des Juifs, et rapporté cette prophétie d'Isaïe, qu'ils n'ont que trop accomplie en s'obstinant à ne pas croire, il ajoute qu'Isaïe avait écrit ce terrible oracle quand il avait vu la gloire de Jésus, et qu'il avait parlé de ce Dieu rédempteur. *Quoique Jésus, dit l'évangéliste bien-aimé, eût fait en leur présence tant de miracles, ils ne croyaient point en lui... Isaïe a dit..... Il a aveuglé leurs yeux, et il a endurci leur cœur; de sorte que leurs yeux ne voient point, que leur esprit ne comprend pas, qu'ils ne se convertissent point et que je ne les guéris pas. Isaïe a dit ces choses lorsqu'il a vu sa gloire et qu'il a parlé de lui. (Joan., XII.)*

Longtemps avant Isaïe, David avait rendu un témoignage solennel à la divinité du libérateur qui devait naître de lui selon la chair (Rom., I) : ce prophète couronné voit les nations et les peuples, les princes et les rois conjurés contre le Seigneur et contre son Christ (Ps. II.); mais il voit en même temps l'issue de leurs vains complots : *Celui qui habite dans les cieus se rira de leurs efforts : le Seigneur se moquera d'eux; il leur parlera dans sa colère et les épouvantera dans sa fureur. (Ibid.)* Bientôt son sublime cantique nous offre une scène plus frappante et plus auguste : ce n'est plus David qui parle, c'est le vainqueur lui-même, dont le prophète-roi n'était que la figure qui révèle la cause de la défaite de ses conspirateurs insensés : *Le Seigneur m'a dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui. (Ibid.)*

Vous êtes mon Fils, non par adoption, mais par nature : *je vous ai engendré*; et en vous disant que *je vous ai engendré aujourd'hui*, je faisais assez connaître que votre génération divine est de toute éternité, où il n'y a rien de passé, comme s'il eût cessé

d'être; rien de futur, comme s'il n'était pas encore; où il n'y a que le présent, parce que tout ce qui est éternel est toujours (241). C'est pour cela que ceux qui oseront s'élever contre vous ne prévauront point, et que vous les briserez comme un vase d'argile. (Ibid.)

C'est l'Esprit-Saint lui-même qui a fait à Jésus-Christ l'application de cet oracle.

C'était cet Esprit adorable qui animait les premiers fidèles, lorsqu'ayant entendu Pierre et Jean raconter tout ce que leur avaient dit les princes des prêtres et les sénateurs, ils élevèrent leurs voix dans l'union des mêmes sentiments, et dirent à Dieu : *Seigneur, vous êtes le créateur du ciel et de la terre, de la mer et de tout ce qu'ils contiennent : c'est vous qui avez dit par le Saint-Esprit, parlant par la bouche de notre père David, votre serviteur : Pourquoi les nations se sont-elles émues, et pourquoi les peuples ont-ils formé de vains projets? Les rois de la terre se sont élevés, et les princes se sont ligüés ensemble contre le Seigneur et contre son Christ; car Hérode et Ponce-Pilate, avec les nations et les tribus d'Israel, se sont vraiment ligüés ensemble contre votre saint Fils Jésus, que vous avez consacré par votre onction. (Act., IV.)*

C'était cet Esprit adorable qui inspirait saint Paul lorsqu'il disait aux Juifs assemblés dans la synagogue à Antioche de Pisidie : *Nous vous annonçons l'accomplissement de la promesse qui a été faite à nos pères, Dieu nous en ayant fait voir l'effet, à nous qui sommes leurs enfants, en ressuscitant Jésus, selon qu'il est écrit dans le second psaume : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui. (Act., XIII.)*

C'était cet Esprit adorable qui inspirait le même Apôtre lorsqu'il écrivait aux Hébreux : *Jésus-Christ est aussi élevé au-dessus des anges que le nom qu'il a reçu est plus excellent que le leur; car à qui des anges Dieu a-t-il jamais dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui. (Hebr., I.)* Et encore : *Jésus-Christ ne s'est point déferé à lui-même la gloire de la souveraine sacrificature, mais il l'a reçue de celui qui lui a dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui. (Ibid.)*

Et la propagation si admirable du christianisme ne prouve-t-elle pas avec évidence que Jésus-Christ est celui à qui le Père a dit ce que nous lisons dans la suite de la même prophétie : *Demandez-moi les nations, et je vous les donnerai pour héritage : vous posséderez toute l'étendue de la terre. (Psal. II.)*

Donnez, Seigneur, donnez un nouvel éclat à l'accomplissement de cette consolante prophétie. Conservez à votre sainte Eglise ce qu'elle possède; rendez-lui ce que le schisme et l'hérésie lui ont enlevé; faites-lui faire de nouvelles conquêtes, et malgré tous les efforts de l'incredulité, étendez de plus en plus les limites de votre empire. Vous voyez encore des hommes ligüés contre vous et

contre votre Christ; ils ne craignent point de dire, à l'exemple de vos anciens ennemis : *Rompons les liens du Seigneur et de son Christ : rejetons loin de nous le joug qu'ils veulent nous imposer* (Psal. II) : ne différez plus de renverser les projets de ces nouveaux conjurés : hâtez-vous de montrer que ces attaques si violentes qu'ils livrent à votre sainte religion n'aboutiront qu'à lui faire remporter de plus éclatantes victoires; et puissent-ils eux-mêmes, en abjurant leurs erreurs et en détestant leurs crimes, servir d'ornements à son triomphe !

Celui qui a inspiré aux prophètes d'annoncer sa divinité si longtemps avant qu'il daignât converser avec les hommes, ne pouvait manquer de la manifester lui-même lorsqu'il a paru sur la terre. (*Baruch*, III.) Aussi Jésus-Christ l'a-t-il manifestée de la manière la plus frappante, et dans ses discours et par sa conduite. Soyons attentifs à ce double témoignage qu'il s'est rendu, et apprenons de lui ce qu'il est.

Et d'abord, quelle idée a-t-il donné de lui par ses discours ? Il a dit : *En vérité, en vérité, je suis avant qu'Abraham eût été créé.* (*Joan.*, VIII.)

Avant que le monde fût tiré du néant, j'étais dans la gloire au sein de mon Père. (*Joan.*, XVII.) Je suis descendu du ciel, et j'habite le ciel (*Joan.*, VI.) (242).

Tous doivent m'honorer comme ils honorent mon Père. (*Joan.*, III.)

Tout ce qu'a mon Père est à moi, comme tout ce que j'ai est à lui. (*Joan.*, V.)

Qui me voit voit aussi mon Père. (*Joan.*, XIV.)

Mon Père et moi, nous sommes une même chose. (*Joan.*, X.)

Or se peut-il que celui qui s'est peint sous ces traits ait voulu qu'on ne vît en lui qu'un pur homme ? ou plutôt, Jésus-Christ, en prononçant chacune des paroles que nous venons de rapporter, n'a-t-il pas clairement révélé qu'il a la nature divine ?

S'il n'y a en Jésus que la nature humaine, comment a-t-il pu dire : « Je suis avant qu'Abraham fût créé ? » comment a-t-il pu dire qu'il était dans la gloire au sein de son Père, avant que le monde fût tiré du néant ? Selon son humanité, Jésus est-il avant qu'Abraham fût créé ? Etait-il, selon son humanité, dans la gloire au sein de son Père, avant que le monde fût tiré du néant ?

Si Jésus n'est qu'un pur homme, comment a-t-il pu dire, durant sa vie mortelle : « Je suis descendu du ciel, et j'habite dans le ciel ? » Avant son ascension, son humanité sainte avait-elle jamais été dans les cieux ?

S'il n'y a en Jésus que la nature humaine, comment a-t-il pu dire que tout ce qui est à son Père est à lui ; qu'il a tout ce que son Père a, puisque le Père a la nature divine ?

Si Jésus n'est qu'un pur homme, com-

ment a-t-il pu dire que tous doivent l'honorer comme ils honorent le Père ? Est-il donc vrai qu'on doive rendre à un pur homme le même honneur qu'à Dieu ?

Enfin, s'il n'y a en Jésus que la nature humaine, tandis que le Père a la nature divine, comment Jésus a-t-il pu dire que qui le voit voit aussi son Père ; que son Père et lui sont une même chose ? Lorsqu'entre deux objets il se rencontre une distance infinie, est-il possible qu'en voyant l'un on voie aussi l'autre (243) ?

Mais, ô Seigneur Jésus, vous êtes Dieu, et toutes vos paroles sont véritables.

Verbe éternel, vous êtes avant qu'Abraham fût créé : ce patriarche, de qui vous avez voulu descendre selon la chair, est l'ouvrage de vos mains. Verbe éternel, vous étiez dans la gloire au sein de votre Père, avant que le monde existât : c'est vous qui avez tiré le monde du néant.

Verbe éternel, vous êtes sorti de votre Père qui est dans le ciel, et vous êtes venu dans le monde (*Joan.*, XVI) : mais pendant que l'humanité sainte à laquelle vous avez daigné vous unir était encore visible sur la terre, et avant que vous l'eussiez fait asseoir à la droite de la Majesté (*Hebr.*, I), vous jouissiez toujours dans le ciel de la gloire qui appartient au Fils unique du Père. (*Joan.*, I.)

Verbe éternel, tout ce qui est à votre Père est à vous ; tout ce que votre Père a, vous l'avez ; parce que le Père, vous engendrant de toute éternité, vous donne nécessairement tout ce qu'il possède, et que vous sortez de son sein son égal en toutes choses.

Verbe éternel, tous doivent vous honorer comme ils honorent le Père, parce que vous avez la même divinité.

Verbe éternel, qui vous voit voit aussi le Père ; parce que, demeurant Fils, vous n'êtes rien autre chose que le Père, comme le Père, demeurant Père, n'est rien autre chose que vous (244).

Verbe éternel, le Père et vous êtes une même chose, parce que vous êtes consubstantiel au Père (245).

C'est en vain que, pour tâcher d'éluder la force de cette parole si décisive sortie de la bouche du Sauveur : *Mon Père et moi nous sommes une même chose*, les ennemis de la divinité de Jésus-Christ prétendent que cette parole ne signifie que le parfait accord qui se trouve entre la volonté de Jésus-Christ et celle de son Père. Cet accord parfait, Jésus-Christ l'avait fait connaître en d'autres circonstances, et l'avait exprimé en d'autres termes. Il avait dit : *Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre* (*Joan.*, IV.) *Je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de celui qui m'a envoyé.* (*Joan.*, VI.) *Celui qui m'a envoyé est avec moi, et il ne m'a point laissé*

hom. 77, in cap. XIV *Joan.*

(245) S. AUG., serm. 3 in *Evang. sec. Joan.*

(242) S. JOAN. CHRYS., hom. 26 in cap. III *Joan.*

(243) S. ATHANAS., *contra Sabellii Gregales.*

(244) S. JOAN. CHRYS., hom. 61 in cap. X *Joan.*;

seul, parce que je fais toujours ce qui lui est agréable. (Joan., VIII.) Mais qu'il est aisé de reconnaître que Jésus-Christ enseigne une autre vérité, quand il dit : *Mon Père et moi nous sommes une même chose!* qu'il est facile de reconnaître que, par ces paroles, il enseigne que son Père et lui sont une même chose à raison de la nature! Le Sauveur annonçait que sous sa conduite ses brebis étaient en sûreté : Je leur donne, disa-t-il, la vie éternelle; elles ne périront point éternellement; personne ne pourra les arracher des mains de mon Père; mon Père est au-dessus de tout : personne ne pourra les arracher de mes mains; mon Père et moi nous sommes une même chose. Qui peut, de bonne foi, faire une attention sérieuse à la suite de ce discours sans convenir que Jésus-Christ, en tenant ce langage, a déclaré qu'il avait la même puissance que son Père; que lui et son Père étaient une même chose à raison de la puissance? N'est-ce pas en effet la puissance qui est requise, pour empêcher que les brebis ne deviennent la proie des ravisseurs? Et comment Jésus-Christ aurait-il la même puissance que son Père; comment le Père et Jésus-Christ seraient-ils une même chose à raison de la puissance, s'ils n'étaient une même chose à raison de la nature et de la divinité; si Jésus-Christ n'avait la même nature et la même divinité que le Père (246).

C'est ainsi que les Juifs comprirent ces paroles de Jésus-Christ; aussi à peine les eût-il prononcées qu'ils voulurent le lapider (Joan., X), comme coupable de blasphème, *parce que, disaient-ils, étant homme, vous vous faites passer pour Dieu.* (Ibid.) Et peut-il rester le moindre doute sur la vérité du sens dans lequel les Juifs prirent alors les paroles du Sauveur, quand on considère que Jésus-Christ n'a point cherché à les tromper; qu'il n'a fait, au contraire, que les entretenir et les affermir dans l'idée qu'ils avaient conçue?

Jésus-Christ entend les Juifs lui imputer de s'égaliser à Dieu, et, en conséquence, l'accuser de blasphème. Sans doute une imputation si grave, si elle eût été fautive, devait être écartée; si elle ne l'est pas, il devient par là même certain que Jésus-Christ a déclaré qu'il était égal à Dieu son Père, consubstantiel à Dieu son Père. Or, cette imputation si grave, Jésus-Christ ne l'écarte en aucune manière; au contraire, il fournit un nouveau motif de la lui faire, en ajoutant : *Mon Père est en moi, et je suis en mon Père.* (Joan., X.) Il ne reproche point aux Juifs d'avoir mal saisi le sens de ses paroles, il ne leur reproche que de n'y pas croire, et n'est occupé que de les presser d'y ajouter foi, en leur faisant sentir que ses œuvres, dont ils sont les témoins, rendent leur incrédulité entièrement inexcusable. « Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas; mais si je les fais, quand vous ne voudriez

pas me croire, croyez à mes œuvres, elles démontrent la vérité de mes paroles (247). » Il venait donc d'enseigner, comme l'avaient compris les Juifs, que son Père et lui étaient une même chose à raison de la nature et de la divinité.

La seconde espèce de témoignage que Jésus-Christ a rendu à sa divinité n'est pas moins décisive, et sa conduite a été parfaitement conforme à ses discours.

Pierre confesse qu'il est le Christ, le Fils du Dieu vivant, son Fils par nature, et tout autrement que ne l'ont été ni Jean-Baptiste, ni Elie, ni Jérémie, ni aucun des prophètes; car le prince des Apôtres l'élève infiniment au-dessus de l'opinion de ceux qui voyaient en Jésus-Christ ou Jean-Baptiste, ou Elie, ou Jérémie, ou quelqu'un des prophètes (Matth., XVI), et Jésus-Christ loue cette confession, et il récompense magnifiquement celui qui l'a faite. *Vous êtes bienheureux, Simon, fils de Jean, parce que ce n'est point la chair et le sang qui vous ont révélé ceci, mais mon Père qui est dans le ciel. Et moi je vous dis que vous êtes Pierre; c'est sur cette pierre que je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Je vous donnerai aussi les clefs du royaume des cieux, et tout ce que vous lierez sur la terre sera aussi lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera aussi délié dans le ciel.* (Ibid.)

Cet apôtre, qui avait douté de la résurrection de Jésus-Christ et que le Sauveur daigne inviter à toucher les cicatrices de ses plaies, s'écrie en les voyant : *Mon Seigneur et mon Dieu* (Joan., XX); et Jésus-Christ accepte ce souverain hommage et déclare bienheureux ceux qui, sans avoir vu son humanité glorieuse, professeront la même foi. (Ibid.)

Enfin Jésus-Christ institue le sacrement qui, en nous faisant naître de nouveau, nous affranchit de la loi de mort à laquelle nous étions assujettis, et nous ouvre la porte du royaume de Dieu (Rom., VII; Joan., III); et il prescrit à ses apôtres d'administrer ce sacrement si nécessaire en un seul nom, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. (Matth., XXVIII.)

Mais à quel autre qu'à Dieu peut-il appartenir d'ouvrir les portes de son royaume? A quel autre qu'à Dieu peut-il appartenir d'attacher à un signe sensible la vertu de sanctifier les âmes et de faire de ce signe un moyen de salut?

Mais, en prescrivant à ses apôtres d'administrer le sacrement de la régénération en un seul nom, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, Jésus ne révèle-t-il pas que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ont une seule et même autorité, une seule et même puissance, une seule et même nature, une seule et même divinité; et, puisqu'il est inconcevable qu'il s'est fait reconnaître pour le Fils, ne manifeste-t-il pas par là même qu'il est Dieu (248)?

Il est vrai qu'en d'autres circonstances on

(246) S. JOAN. CHRYS., HOM. 61 in cap. X Joan.

(247) S. JOAN. CHRYS., HOM. 61 in cap. X Joan.

(248) S. AUG., in festo SS. Trinit., serm. 2.

a entendu Jésus-Christ parler, on l'a vu agir d'une manière bien différente. Il a dit : *Mon Père est plus grand que moi* (Joan., XIV); il a dit : *Je fais ce que mon Père m'a ordonné*. (Ibid.) Il a fléchi les genoux; il a prié son Père. (Luc., XXII.)

Mais ces paroles et ces actions du Sauveur, en montrant qu'il est homme, ne détraquent point les preuves de sa divinité.

Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, s'est toujours appliqué, dans ce qu'il a dit et ce qu'il a fait, à établir ce grand objet de notre foi, que la nature divine et la nature humaine sont inséparablement unies en sa personne (249). Il a dit : *Mon Père est plus grand que moi*, à raison de la nature humaine dont il s'est revêtu; et il a dit aussi : *Mon Père et moi nous sommes une même chose*; parce qu'il a la même nature divine que son Père. Parce qu'il est homme, il a fait ce que son Père lui a ordonné; il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix (Philip., II); mais, en même temps qu'il obéissait ainsi, il a fait voir qu'il conservait toute l'indépendance qui appartient essentiellement à la Divinité : *Je donne ma vie*, a-t-il dit, *pour la reprendre; personne ne me la ravit; mais c'est de moi-même que je la quitte; car j'ai le pouvoir de la quitter, et j'ai le pouvoir de la reprendre* (Jean., X); et il l'a véritablement reprise par sa propre puissance au moment qu'il avait marqué pour sa résurrection (250). Parce qu'il s'est rendu semblable à nous, et afin de nous instruire par son exemple comme par ses leçons, il fléchit les genoux devant son Père et passe des nuits entières à le prier; mais lors même qu'il fait, dans le temps, des prières si précieuses pour nous, il exauce avec son Père, à qui il est coéternel (251). Parce qu'il s'est rendu semblable à nous, il il a dit à son Père : *Je prie pour ceux que vous m'avez donnés..... Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés* (Joan., XVII); parce qu'il a la nature divine, il ajoute : *Mon Père, je veux que ceux que vous m'avez donnés soient avec moi où je suis* (252) (Ibid.) : et, jusque sur la croix, il exauce le voleur qui a recours à sa clémence et lui donne le gage assuré de son bonheur, en lui disant : *Vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis*. (Luc., XXIII.) (253) Il suffit donc, pour faire évanouir ces difficultés, de bien saisir le dogme catholique et de considérer qu'en Jésus-Christ, il est vrai, il n'y a qu'une seule personne, mais qu'il y a deux natures unies sans être confondues : la nature divine et la nature humaine. Ainsi guidée par la foi, l'âme pieuse distingue avec soin ce qui se lit dans les livres saints par rapport à la nature divine du Rédempteur, et ce qui s'y lit par rapport à sa nature humaine; et, soit que Jésus-Christ s'anéantisse, soit qu'il manifeste sa gloire, partout en Jésus-Christ elle recon-

naît son Dieu. L'impiété seule affecte de tout confondre (254), pour trouver un prétexte d'outrager la Divinité dans les traits de l'Evangile qui se rapportent à la forme de serviteur que le Fils de Dieu a daigné prendre, en participant comme nous à la chair et au sang, afin de détruire par sa mort celui qui avait l'empire de la mort. (Hebr., II.)

Mais dès longtemps la doctrine des apôtres a rendu inutile cet artifice de l'impie; car les apôtres ont connu les anéantissemens de Jésus-Christ; ces anéantissemens mêmes ont d'abord été pour eux un sujet de scandale (Marc., XIV), et ils n'en ont pas moins prêché la divinité de leur Maître aux nations qu'il les avait chargés d'instruire; ils n'en ont pas moins consigné ce dogme dans leurs écrits.

L'apôtre saint Paul enseigne aux Romains que *Jésus-Christ est Dieu au-dessus de tout, béni dans tous les siècles*. (Rom., IX.)

Il enseigne aux Colossiens qu'en Jésus-Christ *réside toute la plénitude de la divinité*. (Coloss., II.)

Il enseigne aux Hébreux que c'est à Jésus-Christ qu'il a été dit : *Votre trône, ô Dieu! subsistera dans tous les siècles des siècles*. (Hebr., I.)

Mais c'est surtout dans son *Epître aux Philippiens* que le maître des Gentils s'exprime sur cet article de notre foi, de la manière la plus frappante : *Soyez, leur é rit-il, dans la même disposition où a été Jésus-Christ qui, ayant la forme* (c'est-à-dire la nature) *de Dieu, n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation de s'égal à Dieu, et qui néanmoins s'est anéanti lui-même en prenant la forme* (c'est-à-dire la nature) *de serviteur en se rendant semblable aux hommes*. (Philip., II.)

« Considérez attentivement ces paroles, car elles confondent tout à la fois et l'hérésie d'Arius d'Alexandrie, et celle de Paul de Samosate, et celle de Marcel de Galatie, et celle de Sabellius de Lybie, et celle de Photin, et celle de Sophrone. Qu'il est beau de voir tant de phalanges ennemies tomber d'un seul coup ! Ne perdez donc rien d'un spectacle si intéressant et qu'il serve à ranimer votre foi. En effet, si lorsqu'il s'agit de courses de chevaux, et que les chars ont été préparés pour le combat, il n'y a rien de plus agréable que de voir le vainqueur après avoir culbuté dans l'arène et laissé loin de lui les chars de tous ses rivaux arriver seul au but, au milieu des applaudissemens et des cris de joie que font retentir jusqu'aux cieux les témoins de son triomphe, ne jouirez-vous pas d'un spectacle mille fois plus délicieux en nous voyant, par le secours de la grâce divine, renverser pareillement, et tous ensemble, les bataillons des hérétiques ? Sabellius paraît d'abord : que prétend-il ? que le Père, et le Fils, et l'Es-

Maximin. Adrian. episc., lib. III, cap. 20; ep. 178; Altercat. cum Pascentio.

(253) S. JOAN. CHRYS. hom. de latrone.

(254) S. AMEROS., l. V de fide, cap. 8.

(249) S. AUG., tract. 28 in Joan.

(250) S. JOAN. CHRYS., hom. 59 in cap. X Joan.

(251) S. AUG., Ep. 121.

(252) S. AUG., tract. 111 in Joan.; Contra

prît-Saint ne sont que de purs noms appliqués à une seule personne. Marcel et Photin, et Sophrone disent que le Verbe est une énergie, une vertu; que cette énergie, cette vertu, et non la nature substantielle de Dieu habite en celui qui est né de la race de David. Arius confesse, il est vrai, le Fils de Dieu, mais de parole seulement; car il dit qu'il est une créature, qu'il est de beaucoup inférieur à son Père. Vous voyez les chers rangés: considérez maintenant leur chute. Venez voir comment l'apôtre les heurte tous ensemble, et d'un seul coup les renverse. *Soyez, dit-il, dans la même disposition où a été Jésus-Christ qui, ayant la forme, c'est-à-dire la nature, de Dieu, n'a pas cru que ce fût pour lui une usurpation de s'égaliser à Dieu.* Déjà tombent et Paul de Samosate (255), et Marcel, et Sabellius; car l'apôtre dit que Jésus-Christ avait la forme, *c'est-à-dire la nature, de Dieu.* Comment donc, hérésiarque coupable, osez-vous dire qu'il a commencé d'être lorsqu'il est sorti du sein de Marie, et qu'avant il n'était pas? et vous, comment osez-vous prétendre qu'il était une énergie, une vertu? L'Apôtre dit qu'ayant la forme de Dieu, il a pris la forme de serviteur. Cette expression, *la forme de serviteur* signifie-t-elle une énergie, une vertu, ou la nature du serviteur? Certes, elle ne peut que signifier la nature du serviteur; donc *la forme de Dieu* est la nature de Dieu, et non pas une simple énergie, une simple vertu. Voilà Marcel de Galatie, et Sophrone, et Photin tombés. Sabellius va tomber aussi: l'Apôtre dit que Jésus-Christ n'a pas cru que ce fût pour lui une usurpation de s'égaliser à Dieu. L'égalité ne peut se dire d'une seule personne: celui qui est égal est égal à quelqu'un. Voyez-vous l'hypostase de deux personnes, et que le Père et le Fils ne sont pas de purs noms sans aucune réalité? Que dirons-nous enfin pour réfuter Arius, qui soutient que le Fils est d'une autre nature? Dites-moi, que signifie ce qui est écrit, qu'il a pris la forme de serviteur? Vous répondez: cela signifie qu'il a été fait homme; donc aussi ce qui est écrit, qu'il avait la forme de Dieu, signifie qu'il était Dieu. La même expression est employée des deux côtés; donc, s'il est vrai que prendre la forme de serviteur c'est être fait homme, c'est prendre la nature de l'homme; il est également vrai qu'avoir la forme de Dieu, c'est avoir la nature de Dieu, c'est être Dieu (256). »

Il tombe aussi du même coup cet audacieux novateur qui, dans les derniers siècles, a encore entrepris de contester à Jésus-Christ sa divinité; a osé prétendre qu'avant de naître du sein de Marie, Jésus n'a existé que dans la prescience du Père; mais seulement par grâce et par adoption.

Il est vrai que, pour ne point s'avouer

vaincus, Socin et ses sectateurs ont cherché à éluder la force de ces paroles du docteur des nations; mais l'interprétation qu'ils leur ont donnée est si déraisonnable, qu'elle ne fait qu'augmenter la honte de leur défaite. En cet endroit, disent-ils, saint Paul n'enseigne autre chose aux Philippiens, sinon que Jésus-Christ ayant d'abord opéré des prodiges qui semblaient lui donner une apparence d'égalité avec Dieu, ne s'est pas opiniâtré à garder cette apparence, mais qu'il s'en est dépouillé en cessant de faire des miracles, et s'abandonnant à la haine et à la fureur de ses ennemis (257).

Qu'une cause est désespérée, quand il faut en venir à de pareils moyens pour la défendre!

Quoi donc? l'apôtre saint Paul enseigne aux Philippiens que Jésus-Christ était dans la forme de Dieu, et on prétend que ces paroles ne signifient autre chose, sinon que Jésus-Christ avait d'abord opéré de grands miracles qui semblaient lui donner une apparence d'égalité avec Dieu! mais n'est-il pas sensible que ces paroles de saint Paul aux Philippiens, *Jésus-Christ étant dans la forme de Dieu*, soit qu'on les considère en elles-mêmes, soit qu'on les rapproche de ce que le même Apôtre écrit aux Hébreux, que *Jésus-Christ est la splendeur de la gloire de Dieu, le caractère de sa substance* (Hebr., I); n'est-il pas sensible que ces paroles indiquent en Jésus-Christ quelque chose d'intrinsèque, de permanent, d'antérieur à toutes les merveilles qu'on lui a vu faire, qui était le principe de ses opérations miraculeuses, et, par conséquent, qu'elles ne peuvent se réduire à signifier que Jésus-Christ a opéré des miracles?

Si, d'ailleurs, par cela seul qu'on opère de grands miracles, on est *dans la forme de Dieu*, Moïse et tous les thaumaturges de l'Ancien Testament y ont été avant Jésus-Christ; et depuis Jésus-Christ, ses apôtres y ont été à plus juste titre que leur Maître, puisque, suivant sa parole, ceux qui croiraient en lui devaient faire des œuvres encore plus grandes que les siennes. (Joan., IV.) Or, qui a jamais pensé qu'on pût dire que Moïse, les thaumaturges de l'Ancien Testament, et les apôtres ont été dans la forme de Dieu?

L'apôtre saint Paul enseigne aux Philippiens que Jésus-Christ n'a pas cru que ce fût une usurpation pour lui de s'égaliser à Dieu; et on prétend que ces paroles ne signifient autre chose, sinon que Jésus-Christ ne s'est pas opiniâtré à garder l'apparence d'égalité avec Dieu que semblaient lui donner les miracles qu'il opérait, comme s'il eût ravi cette gloire de vive force; et que, reconnaissant qu'il l'avait reçue par une grâce toute gratuite, il s'était prêté à s'en dépouiller au gré de Dieu! Mais tenir un

ad Philip.

(257) Socin. Respons. ad Wick., Oper., tom. II; Tract. de Trinitate.

(255) Paul de Samosate soutenait, entre autres hérésies, que Jésus-Christ n'avait point existé avant la Vierge Marie.

(256) S. JOAN. CHRYSOST., rom. 6 in cap. II Ep.

pareil langage, n'est-ce pas, sous prétexte d'expliquer le texte sacré, lui faire la plus insigne violence? Y a-t-il le moindre rapport entre les paroles de l'Apôtre et cette étrange interprétation qu'on ne rougit pas de leur donner? Le Docteur des gentils ne dit-il pas clairement que Jésus-Christ s'est égalé à Dieu, et qu'en le faisant il n'a pas cru commettre une usurpation? Et n'est-il pas manifeste que lorsque saint Paul, après avoir dit que Jésus-Christ était dans la forme de Dieu, ajoute que Jésus-Christ, étant dans cette forme, n'a pas cru que ce fût pour lui une usurpation de s'égaliser à Dieu, il fait connaître, par ces dernières paroles, le droit que donne à Jésus-Christ cette forme de Dieu dans laquelle il était; que, par ces dernières paroles, il montre que ce droit est celui de s'égaliser à Dieu? d'où il résulte nécessairement qu'être dans la forme de Dieu, c'est avoir la nature de Dieu, puisqu'il est incontestable que quiconque, n'ayant pas la nature de Dieu, entreprendrait de s'égaliser à Dieu, se rendrait coupable de la plus criminelle, de la plus sacrilège de toutes les usurpations?

L'apôtre saint Paul enseigne aux Philippiens que Jésus-Christ a pris la forme de serviteur; et on prétend que ces paroles ne signifient autre chose, sinon que Jésus-Christ, en s'abandonnant à la haine et à la fureur de ses ennemis, s'est dépouillé volontairement de cet état de gloire que faisaient rejaillir sur lui les miracles qu'il avait opérés : mais l'Apôtre ne donne-t-il pas une idée absolument différente de cette forme de serviteur que Jésus-Christ a daigné prendre? Ne dit-il pas expressément que Jésus-Christ s'est anéanti en prenant la forme de serviteur; qu'il a pris la forme de serviteur en devenant semblable aux hommes? Et peut-on de bonne foi ne pas reconnaître que, suivant la doctrine de saint Paul, cette ressemblance de Jésus-Christ avec les hommes consiste dans l'union de la personne adorable du Fils de Dieu avec la nature humaine, quand on pense que le même Apôtre écrivait aux Romains : *Le Fils de Dieu lui est né, selon la chair, de la race de David* (Rom., I); qu'il écrivait aux Galates : *Dieu a envoyé son Fils formé d'une femme, et assujéti à la loi, pour racheter ceux qui étaient sous la loi, et pour nous rendre ses enfants adoptifs* (Gal., IV), et que, dans l'Épître aux Philippiens, il représente cette ressemblance de Jésus-Christ avec les hommes comme un anéantissement qui a précédé cet autre abaissement où le Sauveur s'est réduit lui-même en se rendant obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix? car, dans cette épître, le maître des gentils écrit d'abord : *Jésus-Christ s'est anéanti lui-même en prenant la forme de serviteur, en se rendant semblable aux hommes.* (Philip., II) Et il écrit ensuite : *Jésus-Christ s'est abaissé lui-même, en se rendant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix.* (Ibid.)

Qui ne voit de plus que si, pour prendre la forme de serviteur, il a fallu que Jésus-

Christ se dépouillât de cet état de gloire que ses miracles faisaient rejaillir sur lui, cette forme de serviteur, Jésus-Christ ne l'a point prise, lors même qu'il s'est abandonné à la haine et à la fureur de ses ennemis, puisqu'alors même il a continué d'opérer d'étonnantes merveilles.

Il allait s'abandonner à la haine et à la fureur de ses ennemis, lorsqu'il marchait à la rencontre de l'Apôtre perfide qui conduisait leurs satellites; et, aussitôt que ceux-ci l'entendent leur dire qu'il était celui qu'ils cherchaient, ils reculent et tombent par terre (Joan., XVIII); et, au moment même, il guérit le serviteur du grand prêtre que Pierre avait blessé. (Luc., XXII.)

Il s'était abandonné à la haine et à la fureur de ses ennemis lorsqu'il était attaché à la croix; et du haut de cette croix il faisait disparaître la lumière du soleil, déchirait le voile du temple, faisait trembler la terre, fendait les rochers, ouvrait les tombeaux et ressuscitait les morts. (Matth., XXVII.)

Enfin, n'avait-il pas laissé un libre cours à la haine et à la fureur de ses ennemis, lorsque son corps reposait dans le sépulcre? et n'est-il pas ressuscité par sa propre vertu, le troisième jour, comme il l'avait prédit? (S. BERN., *Serm. de septem signaculis.*)

Mais c'est s'arrêter trop longtemps à combattre de si misérables paradoxes. Poursuivons, et afin d'achever de confondre l'erreur, au témoignage du Vase d'élection ajoutons celui du disciple bien-aimé.

Le Fils de Dieu est venu, écrit l'Apôtre saint Jean, *et nous a donné l'intelligence, afin que nous connaissions le Dieu véritable, et que nous soyons en son véritable Fils; celui-ci est le Dieu véritable.* (I Joan., V.) Quel est ce Fils de Dieu qui est venu, et nous a donné l'intelligence, afin que nous connaissions le Dieu véritable? ce Fils de Dieu, dans la pensée de l'Apôtre, est incontestablement notre Seigneur Jésus-Christ, et on ne peut le révoquer en doute, quand on rapproche du texte qui vient d'être cité ce qui se lit dans la même Épître : *Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus-Christ est le Fils de Dieu? C'est ce même Jésus-Christ qui est venu avec l'eau et avec le sang; non-seulement avec l'eau, mais avec l'eau et avec le sang.* (I Joan., V.) Mais saint Jean assure que ce Fils de Dieu qui est venu est lui-même le Dieu véritable : *Hic est verus Deus*; et dès lors n'enseigne-t-il pas de la manière la plus positive la divinité de Jésus-Christ?

Le même apôtre ne nous affermit-il pas encore dans la foi de ce dogme sacré, lorsqu'il trace le tableau sublime des révélations dont il a été favorisé dans l'île de Patmos? Il y a vu le Fils de l'homme (et à ce nom, qui peut méconnaître notre Seigneur Jésus-Christ); il y a vu le Fils de l'homme dans toute la splendeur de son triomphe. *Sa tête et ses cheveux avaient la blancheur de la laine la plus blanche, et celle de la neige; ses yeux paraissaient comme une flamme de feu;*

ses pieds étaient semblables à l'airain fin pénétré de feu dans une fournaise; sa voix égalait le bruit des grandes eaux...; son visage était aussi brillant que le soleil dans sa plus grande force. (Apoc., I.) Et il lui a entendu dire : Je suis le premier et le dernier : je suis celui qui vis, et j'ai été mort; mais maintenant je suis vivant dans les siècles des siècles, et j'ai les clefs de la mort et de l'enfer. (Ibid.) Je vais venir bientôt, et j'ai ma récompense avec moi, pour rendre à chacun selon ses œuvres. Je suis l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin. (Apoc., XXII.)

Mais, à quel autre qu'au Dieu véritable peut-il appartenir de se rendre un pareil témoignage? à quel autre qu'au Dieu véritable appartient-il de dire : Je suis le premier et le dernier, le commencement et la fin de toutes choses? Et n'est-ce pas sous ces traits que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et Jacob s'est peint lui-même, lorsqu'il a dit, par la bouche du prophète Isaïe : *Qu'est-ce qui, dès le commencement du monde, appelle les races futures? c'est moi, qui suis le Seigneur, qui suis le premier et le dernier. (Isa., XLI.) Voici ce que dit le Seigneur, le roi d'Israël et son rédempteur, le Seigneur des armées : Je suis le premier et le dernier, et il n'y a point de Dieu que moi seul : qui est semblable à moi (Isa., XLIV)? Ecoutez-moi, Jacob, et vous Israël que j'appelle à moi : c'est moi, c'est moi-même qui suis le premier et le dernier; c'est ma main qui a fondé la terre; c'est ma main droite qui a mesuré les cieux. (Isa., XLVIII.)* Ainsi il est incontestable que la divinité de Jésus-Christ a été annoncée par les prophètes, manifestée par lui-même, prêchée par ses apôtres.

Mais les prophètes, qui ont annoncé la divinité de Jésus-Christ, ont prédit, en même temps, jusque dans les moindres détails, toutes les circonstances de sa naissance, de sa vie, de sa mort; ils ont prédit sa sortie si glorieuse du tombeau; ils ont prédit son entrée triomphante dans le ciel, et la parfaite conformité qui se trouve entre leurs prédictions et leurs événements prouve d'une manière invincible qu'ils ont été inspirés de Dieu.

Mais Jésus-Christ, qui a manifesté lui-même sa divinité, a été un *homme que Dieu a autorisé par les prodiges, les miracles et les merveilles qu'il a opérés par lui. (Act., II.)*

Mais enfin les apôtres, qui ont prêché la divinité de Jésus-Christ, ont aussi prouvé par la multitude innombrable de prodiges, de miracles, de merveilles dont ils ont été les instruments, et par la conquête du monde, qu'ils avaient reçu une mission divine.

Si donc les prophètes, en annonçant la divinité de Jésus-Christ; Jésus-Christ lui-même, en la manifestant; ses apôtres, en la prêchant, nous avaient trompés, il faudrait dire que Dieu leur aurait communiqué sa

science et sa puissance pour les aider à séduire l'univers.

Et parce qu'il est impossible de penser que Dieu puisse jamais être complice de l'erreur ni favoriser la séduction, il ne reste plus qu'à reconnaître qu'il est impossible que notre Seigneur Jésus-Christ ne soit pas Dieu.

Attachons-nous donc de plus en plus à cette véritable foi : « croyons et confessons que notre Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, est Dieu et homme tout ensemble; il est Dieu, étant engendré de la substance du Père avant tous les temps; et il est homme, étant né dans le temps de la substance de sa mère. Dieu parfait, homme parfait, ayant une âme raisonnable et une chair humaine; égal au Père selon la divinité, moindre que le Père selon l'humanité : quoiqu'il soit Dieu et homme, il n'est pas néanmoins deux personnes, mais un seul Jésus-Christ. Il est un, non que la divinité ait été changée en humanité, mais parce que Dieu a pris l'humanité et l'a unie à sa divinité; il est absolument un, non par confusion de nature, mais par unité de personne (258). »

C'est cette foi qui triomphe de l'ennemi du salut et brise les liens de ceux qu'il tenait captifs; c'est cette foi qui affranchit de la tyrannie du monde et ouvre l'entrée du ciel (259); mais elle ne conduit à ce bienheureux terme qu'autant qu'elle est professée dans l'unité de la sainte Eglise, et accompagnée de l'observation des commandements.

O vous qui, faisant profession de croire à la divinité de notre Seigneur Jésus-Christ, déchirez le sein de son Eglise par vos usurpations et vos désobéissances, ne craignez-vous jamais les jugements de celui que vous adorez? Quand vous serez cités à ce redoutable tribunal, devant lequel il faut que nous comparaissons tous (II Cor., V), et que celui qui y sera assis vous demandera compte de votre administration, osez-vous lui dire : Seigneur, nous avons parlé en votre nom. Mais, si vous osiez lui tenir ce langage, que deviendrez-vous quand vous l'aurez entendu vous répondre : Vous avez usurpé un ministère que mon Eglise ne vous a point confié; vous vous êtes obstinés à remplir des fonctions saintes, malgré ses défenses répétées : par là vous avez travaillé à vous perdre vous-mêmes et à perdre ceux qui vous ont suivis : *Retirez-vous de moi, vous qui avez fait des œuvres d'iniquité? (Matth., VII.)* Où iriez-vous, loin de lui, pendant l'éternité tout entière? Hâtez-vous, nous ne pouvons trop ni trop souvent vous en conjurer; hâtez-vous, pendant que le temps vous en est encore donné, de prévenir, par une sincère pénitence, les rigueurs inexprimables de la seconde mort (Apoc., XXI.) et l'horrible supplice d'un désespoir éternel.

Et vous à qui le Seigneur a fait la grâce

(258) *Symbol. S. Athanas.*

(259) S. Leo., serm. 2, in anniv. Assumpt. suæ.

de conserver l'intégrité de la foi et de persévérer dans l'unité catholique, mais dont les mœurs forment un contraste si révoltant avec la religion sainte que vous professez, ne vous endormez pas plus longtemps dans une fausse sécurité; souvenez-vous que notre divin Maître a dit : *Ceux qui me disent, Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le royaume des cieux; celui-là seulement y entrera qui fait la volonté de mon Père qui est dans le ciel.* (Matth., VII.) Hélas! que vous êtes éloignés d'accomplir la volonté de votre Père qui est dans le ciel, puisque vous vous obstinez à ne pas fuir la corruption qui règne dans le monde par la concupiscence! (II Petr., I.) Que faut-il donc pour nous détacher de ce monde pervers, de ses vanités et de ses convoitises? Déjà ce monde s'est flétri en lui-même, il s'est desséché, et il vit encore dans nos cœurs : on ne voit partout que mort, que deuil, que désolation; de toutes parts nous sommes frappés, de toutes parts nous sommes remplis d'amertumes et aveuglés par la concupiscence de la chair; nous poursuivons un monde qui nous échappe, nous nous attachons à un monde qui s'écroule (260)!

Vous vous plaignez des maux du temps, et vous les perpétuez par votre obstination dans vos désordres; et, abusant de la longanimité de Dieu, qui vous châtie en père, afin de n'être pas forcé de vous punir en juge, vous amassez un trésor de colère pour le jour de la colère éternelle. (Rom. II.) Elle s'avance à grands pas, cette redoutable éternité; elle s'approche pour chacun de nous l'heure fatale où il sera vrai de dire qu'il n'y aura plus de temps. (Apoc., X.) Ouvrez enfin les yeux sur le danger de votre état; ne différez plus de mettre à profit le peu de moments qui vous restent, afin d'assurer, par une véritable conversion, votre sort dans la vie future, et ne soyez pas assez ennemis de vous-mêmes pour vous exposer à être surpris par la mort dans la disgrâce de votre Dieu.

Pour vous, serviteurs fidèles, membres vivants de l'Eglise, sa couronne et sa gloire; vous qui, croyant de cœur et confessant de bouche que Jésus-Christ notre Sauveur est Dieu, lui prouvez constamment votre amour par votre exactitude à observer ses préceptes (Joan., XIV), nourrissez dans vos cœurs le consolant espoir de la récompense qui vous est destinée. Maintenant vous ne voyez point le Seigneur Jésus, et vous croyez en lui, et vous l'adorez comme votre Dieu; vous ne voyez point le Seigneur Jésus, et vous l'aimez, et la persécution n'a pas été capable de vous séparer de son amour. (Rom., VIII.) Les épreuves passeront, elles feront place au triomphe; et lorsque Jésus-Christ se montrera à découvert, vous serez transportés d'une allégresse ineffable et pleine de gloire; parce que, pour prix de votre foi et de votre amour,

vous remporterez le salut de vos âmes. (I Petr., I.)

Donné à..... le 27 décembre 1800.

V. INSTRUCTION PASTORALE

SUR LA PRATIQUE DE LA RELIGION

Pour le saint temps du Carême de l'an de grâce 1802.

Il ne suffit pas, nos très-chers frères, pour être agréable au Seigneur, de porter le nom de chrétien et le surnom de catholique (261); il faut, en croyant de cœur, et confessant de bouche (Rom., X) les dogmes qu'enseigne la religion véritable, accomplir fidèlement les devoirs qu'elle impose, et se conduire en tout d'une manière digne de l'Evangile de Jésus-Christ. (Philipp., I.) La persévérance dans la foi et l'unité catholique est sans doute un des plus grands bienfaits que le Père des lumières puisse accorder à l'homme; mais l'homme abuse étrangement de cette grâce excellente, et devient coupable d'une ingratitude monstrueuse envers celui de qui il l'a reçue, lorsqu'il ne mène pas une vie conforme à sa vocation, et que, s'obstinant malgré le cri de sa foi, à s'égarer dans les routes de l'iniquité, il renonce par ses œuvres le Dieu qu'il fait profession de reconnaître. (Tit., I.) Pourquoi faut-il qu'un renoncement si criminel ne soit pas inouï? Mais, hélas! dans ces jours mauvais auxquels nous avons été réservés, nous ne devons pas seulement répandre des larmes sur ces enfants dénaturés qui, se séparant eux-mêmes (Jud.) de l'Eglise leur mère, ont déchiré son sein par le schisme; nous n'avons pas moins à déplorer l'aveuglement de ceux qui, demeurant unis au corps mystique de l'Homme-Dieu, n'y sont que des membres morts, parce qu'ils ne savent pas conserver, selon le précepte du docteur des nations, le mystère de la foi dans une conscience pure. (I Tim., III.)

Parmi ceux qui portent le nom de chrétiens et le surnom de catholiques, il s'en trouve, et malheureusement un trop grand nombre, qui conservent à peine quelques dehors de cette religion sainte, et se montrent absolument étrangers à son esprit. A voir la manière dont ils prétendent la pratiquer, vous diriez qu'ils sont les maîtres de la loi de Jésus-Christ, pour la réduire au gré de leurs passions, et n'en observer que ce qui leur plaît. Ils en adoptent certains articles auxquels ils veulent bien se soumettre, parce qu'il leur en coûte peu, et ils ne craignent point de secouer le joug de tous les préceptes dont l'accomplissement exigerait quelques sacrifices. On les voit faire consister toute leur religion dans quelques exercices du culte extérieur, et vivre dans l'oubli le plus scandaleux du reste de leurs devoirs. Ils ont, par exemple, appris dès leur enfance qu'il était nécessaire d'assister au sacrifice adorable de nos autels les jours consacrés au

(260) S. GREG., Magn., hom. 98.

(261) S. PACIAN., ep. Barcin., epist. 1, ad Sempron. Novatian., aux est De catholico nomine.

Seigneur; ils se sont fait une habitude de cette pratique, ils veulent s'y maintenir; (hélas! combien l'ont voulu, lorsqu'ils ne pouvaient le faire sans se rendre prévaricateurs!) mais c'est à cela que se borne pour eux tout l'Evangile. Et ils ne veulent point comprendre qu'en prétendant ainsi s'affranchir de la plus grande partie des obligations que leur impose ce code sacré, ils s'exposent au sort terrible dont le Sauveur du monde menaçait les scribes et les pharisiens, quand il leur adressait ces paroles : *Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que... vous avez abandonné ce qu'il y a de plus important dans la loi, la justice et la miséricorde, la bonne foi et l'amour de Dieu : ce que vous faites, il faut le faire; mais ce que vous omettez, il ne faut point l'omettre.* *Matth., XXIII; Luc., XI.)*

Ne craignons point de le dire, d'après le grand apôtre qui le premier gouverna l'Eglise de Jérusalem : quiconque en agit ainsi, se fait une étrange illusion, s'il se croit véritablement religieux : il séduit lui-même son cœur, et sa religion est vaine. (*Jac., I.*)

La religion pure et sans tache aux yeux de Dieu notre Père (*Ibid.*) a d'autres caractères, et demande d'autres œuvres.

Ce commerce si auguste entre le Créateur et la créature, la religion, est établi pour assurer au Très-Haut un culte digne de lui, et conduire l'homme, par l'accomplissement de tous ses devoirs, au bonheur du siècle à venir. Or, qu'il est aisé de voir que ces chrétiens, catholiques de nom, qui ne donnent d'autres preuves de leur religion que l'assistance à quelques-unes de nos cérémonies, ne rendent point au Très-Haut le culte qu'il exige; mais que, ne cessant de le déshonorer par l'infraction de sa loi (*Rom., II*), ils s'avancent à grands pas vers leur perte éternelle!

Et ici nous ne parlons pas de ceux qui, sous prétexte de satisfaire un désir aveugle d'assister à l'adorable sacrifice, n'ont pas craint et ne craignent pas encore, malgré toutes les instructions qu'ils ont reçues, d'entourer des autels dont l'Eglise leur interdit l'approche. Qui peut ignorer maintenant que, par cette assistance aux saints mystères que des ministres coupables ont la témérité de célébrer au mépris des censures de l'Eglise, ces complices d'un culte proscrit, loin d'honorer le Seigneur et de se le rendre favorable, l'ont outragé et irrité, l'outragent et l'irritent par leur désobéissance, et qu'il n'y a que trop sujet de leur appliquer ce que le prophète disait autrefois à ce roi téméraire qui avait osé réserver des victimes au Seigneur contre sa défense : *Sont-ce des holocaustes et des victimes que le Seigneur demande, et ne demande-t-il pas plutôt que l'on obéisse à sa voix...? car c'est une espèce de magie de ne vouloir pas se soumettre; et ne se rendre pas à sa volonté, c'est pour ainsi dire commettre le crime de l'idolâtrie.* (*I Reg., XV.*)

C'est de ceux mêmes qui, se glorifiant d'avoir conservé et de conserver l'unité catho-

lique, de n'avoir participé et de ne participer à aucun culte qui ne soit avoué de l'Eglise, s'imaginent pratiquer la religion, parce que certains jours ils entrent dans la maison de prière et viennent se mêler à l'assemblée des fidèles, pendant que toute leur vie est un tissu de désordres et un sujet continuél de scandale, que nous disons que leur religion est vaine, puisqu'ils ne rendent point à Dieu le culte qu'ils lui doivent, et qu'ils vivent dans un funeste oubli de la plus importante, de l'unique affaire qu'ils aient ici-bas, l'affaire de leur salut.

C'est dans Jérusalem (*Deut., XII; Jean., IV*), il est vrai, c'est dans le lieu que le Seigneur a choisi, c'est au pied d'un autel autour duquel il est permis de se réunir, qu'ils viennent pour adorer. Mais d'abord, tandis que leur corps est en présence de cet autel, quelle est la disposition de leur esprit et de leur cœur? Leur maint'en même n'annonce-t-il pas souvent la dissipation de l'un, l'insensibilité de l'autre? Et combien de fois ne sont-ils pas sortis du sacrifice plus coupables qu'ils n'y étaient entrés, parce qu'au lieu d'accomplir le précepte du Seigneur, ils l'ont insulté jusque dans son sanctuaire par de criminelles irrévérances?

Et quand ils se tiendraient devant le sacré tabernacle dans une attitude respectueuse, quand ils y réciteraient quelques formules de prières, comment peuvent-ils se persuader qu'ils offrent à Dieu des hommages dignes de lui, tant qu'ils demeurent attachés à leurs péchés, qu'ils s'obstinent à croupir dans leurs mauvaises habitudes, et qu'ils persistent opiniâtrément à refuser de prendre aucun moyen d'en sortir?

Non, tant qu'ils persévèrent dans de si criminelles dispositions, ils ne prient pas utilement; leurs prières, loin d'honorer Dieu et d'apaiser sa colère, ne font que l'offenser et l'irriter davantage, et ils se mettent eux-mêmes du nombre de ceux dont le Sage a dit : *Quiconque détourne l'oreille pour ne point écouter la loi, sa prière même sera exécration.* (*Prov., XXVIII.*)

Si du moins, ayant le malheur d'aimer encore actuellement le péché, ils demandaient à Dieu la grâce de ne le plus aimer; si du moins, ayant le malheur de ne vouloir pas encore quitter le péché, ils demandaient à Dieu la volonté de le quitter, de n'y point persévérer jusqu'à la fin, de ne pas ajouter crime sur crime, leur prière ne serait pas une nouvelle injure faite à la divine majesté, et le Seigneur, dont la miséricorde est sans bornes, verrait d'un œil favorable ces premiers commencements de retour vers lui. Mais tant que, sans aucun mouvement ni désir de pénitence, ils osent se présenter devant Dieu, pour lui adresser, par habitude et par coutume, des prières que leur cœur et leurs œuvres démentent, ils l'insultent au lieu de l'honorer, et ce grand Dieu répond avec horreur cet hommage hypocrite et ce culte dérisoire.

C'est ainsi qu'il rejetait les vœux et les offrandes de l'ancien peuple qui prétendait

le glorifier par la multitude de ses prières et de ses sacrifices, tandis qu'il l'outrageait par son opiniâtreté dans le crime. *Ce peuple, disait-il, me glorifie de bouche et des lèvres ; mais son cœur est éloigné de moi. (Isa., XXIX.) Qu'ai-je à faire de la multitude de vos victimes ? J'en suis dégoûté : je n'aime point les holocaustes des bœliers, ni la graisse des troupeaux, ni le sang des veaux, des agneaux et des boucs... l'encens m'est en abomination : je ne puis plus supporter vos nouvelles lunes, vos sabbats, ni vos autres fêtes : je hais vos solennités des premiers jours des mois, et toutes les autres ; elles me sont à charge ; je suis las de les souffrir. Lorsque vous étendrez vos mains vers moi, je détournerai mes yeux de vous ; et lorsque vous multipliez vos prières, je ne vous écouterai point, parce que vos mains sont pleines de sang. (Isa., I.)*

Et comment ces coupables imitateurs d'un peuple réprouvé pourraient-ils se flatter que Dieu agréât davantage le culte qu'ils feignent de lui rendre, eux qui violent si ouvertement la règle de la véritable adoration que Jésus-Christ a tracée à tous ses disciples, quand il leur a dit : *Les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car ce sont là les adorateurs que le Père cherche : Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. (Joan., IV.)* Or, on n'est véritable adorateur, on n'adore en esprit et en vérité, que quand les adorations partent de la partie spirituelle de nous-mêmes, du fond du cœur, et d'un cœur pur ; on n'est véritable adorateur, on n'adore en esprit et en vérité, qu'en retranchant les pensées criminelles, qu'en renonçant aux passions déréglées, qu'en se crucifiant soi-même, s'offrant tout entier et s'immolant à Dieu comme une hostie vivante (262).

Ah ! si lors qu'ils se présentent devant le sanctuaire du Seigneur, à l'heure du sacrifice de la nouvelle alliance, se rappelant les principes de leur foi, ils voulaient comparer un moment ce qui se passe sur l'autel, avec ce qui se passe dans leur cœur, que ce parallèle serait capable de leur faire de salutaires impressions !

La foi leur apprend que dans ce divin sacrifice si s'accomplit en la sainte messe, le même Jésus-Christ qui s'est offert une fois lui-même d'une manière sanglante sur la croix, s'offre sur l'autel, par le ministère des prêtres, d'une manière non sanglante (263) : ainsi ils font profession de croire que Jésus-Christ réellement présent, véritable pontife et véritable victime, retrace sous leurs yeux cette obéissance si parfaite qu'il a pratiquée pour notre salut dans les jours de sa chair, en mourant et mourant de la mort de la croix (*Philip., II*) ; et, en présence de cet autel, ils demeurent volontairement esclaves du péché, pour lui

obéir et y trouver la mort ; et au lieu de prendre la sainte résolution de se ranger à l'obéissance à la loi de Dieu, pour y trouver la justice (*Rom., VI*), ils s'obstinent dans leur révolte contre lui, comme ce peuple ingrat à qui il reprochait de lui avoir dit : Je ne vous servirai point. (*Jerem., II*.)

La foi leur montre sur l'autel un Dieu rédempteur qui, s'immolant pour leur salut et renouvelant ce grand sacrifice où il a porté nos péchés en son corps, afin qu'étant morts aux péchés nous vivions pour la justice (*I Petr., II*), les appelle à la pénitence (*Luc., V*) ; et en présence même de l'autel ils opposent à cette invitation d'un Dieu la plus révoltante insensibilité : c'est en vain qu'il les appelle : ils ne veulent point l'écouter ; c'est en vain qu'il leur tend une main secourable, ils ne font aucune attention aux offres que daigne leur faire son infinie miséricorde. (*Prov., I*.)

La foi leur découvre que Jésus-Christ, souverain pontife et parfait holocauste, allume sur l'autel le feu sacré de la charité dont il voudrait embraser tous ses membres (*Luc., XII*) ; et en présence de cet autel, leur âme, inaccessible à ces divines ardeurs, demeure froide et glacée, comme un cadavre dans son tombeau.

Mais qu'ils sont loin de faire des réflexions si solides ! Aussi cette apparence de culte qu'ils rendent à Jésus-Christ n'a-t-elle aucune influence sur leurs mœurs, et quoiqu'ils paraissent adorer l'Homme-Dieu, ils sont convaincus de n'avoir pour lui que de l'indifférence et du mépris ; puisque, ne vivant pas selon la foi qu'ils professent, et refusant d'accomplir la volonté de celui dont ils osent porter le nom, ils le font blasphémer, en déshonorant, par le dérèglement de leur conduite, la religion dont il est l'auteur (264).

Où ceux qui, s'appelant Chrétiens, vivent d'une manière indigne du christianisme, font injure à Jésus-Christ, et c'est d'eux qu'il est dit qu'ils font blasphémer le nom du Seigneur (265).

Si nous avions soin d'être de vrais chrétiens ; si, dociles aux avertissements et aux préceptes du Seigneur, nous savions souffrir les torts, sans user de représailles, n'opposer aux injures que des bénédictions, rendre le bien pour le mal, parmi ceux qui ont le malheur de ne pas appartenir à la sainte Eglise de Jésus-Christ, il ne s'en trouverait aucun d'assez dénaturé pour ne pas accourir à elle, en voyant tous ceux qui ont le bonheur de vivre dans son sein pratiquer de si excellentes vertus (266).

Au contraire, si ceux qui sont séparés de nous par la croyance nous voient entraînés par les mêmes passions et les mêmes convoitises dont ils sont le jouet, quand seront-ils épris de notre sainte religion ? Considérant

(262) S. JOAN. CHRYSOST., hom. 52, in cap. Joan. IV.

(263) Conc. Trid., sess. XXII, cap. 2.

(264) S. JOAN. CHRYSOST., *De militiâ christianâ*, hom. 6.

(265) S. AUG., tract. 50 in Joan.

(266) S. JOAN. CHRYSOST., hom. 11, in cap. III Ep. ad Tim. I.

que notre vie est aussi répréhensible que la leur; que nos affections sont aussi mondaines, nos âmes aussi rampantes sur la terre; que l'argent est notre idole, comme la leur; que nous ne sommes pas moins frappés de l'horreur de la mort, de la crainte de la pauvreté; que nous ne sommes pas moins sujets à l'impatience dans les maladies; ils ne se sentent point attirés à croire comme nous (267); et parce qu'ils sont témoins que nous donnons dans toutes sortes d'égarements, contre la règle de l'Évangile et l'honneur du nom chrétien; insultant à cette contradiction, si honteuse pour nous, qui se trouve entre notre foi et nos œuvres, ils disent de nous avec mépris: Voilà donc ce que sont ces hommes qui prétendent avoir embrassé une vie céleste, qui veulent être regardés comme les disciples du Maître de la parfaite innocence; voilà ce que sont ces hommes choisis du monde, qui se préparent à l'avènement du Roi des cieux, et se flattaient d'obtenir une place honorable à ses côtés (268)! Et aucun ne renonce à ses erreurs ou à son infidélité; aucun ne se sent pressé d'entrer dans la maison de Dieu (269). Ainsi nos dérèglements nuisent à la propagation de la vérité, et nous nous rendons responsables au jugement de Dieu, non-seulement de nos péchés, mais encore du tort qu'ils auront fait aux autres, en mettant obstacle à leur conversion (270).

Mais les chrétiens catholiques de nom ne s'occupent jamais de ce compte terrible qu'ils doivent rendre au souverain Juge, et, se montrant aussi ennemis d'eux-mêmes qu'injustes envers Dieu, ne font rien pour assurer leur salut.

Ils ne peuvent ignorer que, pour obtenir le salut, il faut avoir conservé l'innocence, ou l'avoir réparée quand on a eu le malheur de la perdre, puisque rien de souillé n'entrera dans la céleste Jérusalem. (*Apoc.*, XXI.) Et malgré l'état déplorable de leur conscience noircie de crimes (*1 Tim.*, IV), ils refusent opiniâtrement de faire les démarches nécessaires pour se réconcilier avec le Seigneur.

Ils ne peuvent ignorer que Jésus-Christ a établi dans son Église le sacrement de pénitence, sacrement aussi nécessaire au salut, quand on a eu le malheur de tomber après le baptême, que le baptême lui-même quand on n'a pas encore été régénéré; et, après le triste naufrage qu'ils ont fait (271), ils s'obstinent à ne pas vouloir saisir cette seconde planche que leur offre la divine bonté. C'est l'orgueil qui arrête les uns; ce sont des attachements criminels qui détournent les autres.

Ceux-là se croiraient dégradés s'ils fléchissaient le genou devant le ministre du Seigneur pour s'avouer coupables à ses pieds; ils ne peuvent se déterminer à subir

la honte qu'ils croient attachée à la confession de leurs désordres, et ils ne veulent pas comprendre que c'est de se livrer aux désordres qu'il faut rougir, et non pas de travailler à y mettre fin; que c'est le crime qui déshonore, mais que tout ce qu'on fait pour l'expier élève l'homme, bien loin de l'avilir (272). Ils ne veulent pas comprendre qu'en refusant de s'accuser eux-mêmes, dans le secret le plus impénétrable, en présence d'un seul homme, qui n'écouterait l'aveu de leurs péchés que pour les remettre, les anéantir, purifier leur âme et lui rendre toute sa beauté, ils s'exposent à une confusion infiniment plus grande, à cet opprobre vraiment insupportable qui les attend au grand jour des justices, lorsque les trésors d'iniquité qu'ils auront amassés seront mis en évidence à la vue de tout l'univers, et que les rapines, les déprédations, les fornications, les adultères et tous les crimes sans nombre dont ils se seront rendus coupables, seront dévoilés au monde entier (273).

Ceux-ci se détermineraient volontiers à surmonter les répugnances de l'amour-propre et à s'accuser eux-mêmes dans le sacré tribunal; mais ils vont échouer contre un autre écueil. Ils sont coupables d'injustices envers le prochain; leurs maisons sont pleines de la dépouille du pauvre (*Isa.*, XIII); leur cœur s'occupe encore avec complaisance du vol, de la fraude, de la tromperie, de tous les moyens de se procurer des richesses d'iniquité (*Prov.*, XXIV); ou ils vivent dans l'esclavage des passions honteuses qui les tyrannisent. Ils savent bien que, pour rentrer en grâce avec le Dieu de toute justice et de toute sainteté, il faudrait réparer les torts qu'ils ont faits, renoncer au désir même du bien d'autrui (*Exod.*, XX), rompre des chaînes qu'on ne peut porter sans crime, et, quoiqu'ils ne puissent se dissimuler la nécessité indispensable de ces réparations, de ces renoncements, de cette réforme universelle de leur vie, ils n'ont le courage de rien entreprendre. La volupté les séduit, la cupidité les aveugle: voilà les idoles auxquelles ils sacrifient leurs âmes; et ils sont assez dépourvus de sens, assez ennemis d'eux-mêmes pour refuser d'acheter, au prix d'une pénitence bien courte, d'une componction passagère, des biens et des délices toujours durables; ils sont assez dépourvus de sens, assez ennemis d'eux-mêmes pour persister à se livrer à de folles joies, à de fausses jouissances, au risque de voir ces satisfactions d'un moment remplacées bientôt par des supplices éternels, par un désespoir sans fin, par des larmes dont la source ne sera jamais tarie (274).

C'est en vain que l'Église leur ordonne, sous les peines les plus graves, de se puri-

(267) S. JOAN. CHRYSOST., hom. 11, in cap. III Ep. ad Tim. I.

(268) S. JOAN. CHRYSOST., *De militia christiana*, hom. 6.

(269) Idem, hom. 11, in cap. III Ep. ad Tim. I.

(270) Ibid.

(271) Conc. Trid., sess. vi, *De justificatione*, cap.

14; sess. xiv, cap. 2.

(272) S. JOAN. CHRYSOST., *Serm. de pœnitentia et confessione*.

(273) Ibid., hom. 47, ad populum Antiochenum; hom. 48, *De tremenda judicii die*.

(274) S. JOAN. CHRYSOST., *Serm. de pœnitentia et confessione*.

fier et de célébrer la véritable pâque, en se rendant dignes de participer au céleste banquet; ils sont sourds à la voix de l'épouse de Jésus-Christ, ne tiennent aucun compte de ses préceptes, semblent braver ses menaces (275), et on les voit passer une longue suite d'années sans paraître à la table du Seigneur.

Sans doute, ils doivent s'en tenir éloignés, tant qu'ils persévèrent dans leurs mauvaises dispositions; s'ils osaient s'en approcher dans un si malheureux état, ils se rendraient coupables de la profanation du corps et du sang du Seigneur, et, ne faisant pas le discernement de cette divine nourriture, ils mangeraient et boiraient leur propre condamnation (I Cor., XI); mais qu'ils ne se croient pas en sûreté; parce qu'ils évitent le sacrilège. S'ils ne participent pas en même temps à la table du Seigneur et à la table des démons, s'ils ne boivent pas en même temps la coupe du Seigneur et la coupe des démons (I Cor., X), ils préfèrent la table des démons à la table du Seigneur, la coupe des démons à la coupe du Seigneur, et cette préférence si odieuse ne demeurera pas impunie. La colère du Roi des rois n'éclate pas seulement contre celui qui ose entrer dans la salle des noces sans être revêtu de la robe nuptiale (Matth., XXIII); elle éclate aussi contre tous ceux qui, étant invités à son festin, négligent de se rendre à une invitation si glorieuse (Luc., XIV) : et c'est se donner la mort à soi-même que de ne jamais participer à la table mystérieuse que Jésus-Christ a dressée dans son Eglise (276), puisque ce Dieu sauveur a dit : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous.* (Joan., VI.)

Comment donc peuvent-ils se flatter de parvenir au salut, ne cessant d'accumuler sur leurs têtes tant de sujets de réprobation? Allégueront-ils que leur espoir est fondé sur la bonté infinie de Dieu, qui ne les a point créés pour les perdre, et qui aime à pardonner; que, dans cette confiance, ils se proposent de se reconnaître à l'heure de la mort, de recourir alors aux secours de la religion, et par là de se réconcilier avec le souverain Juge avant de paraître devant son tribunal?

Ainsi la bonté infinie de Dieu est pour eux une raison de l'offenser, un motif de persévérer dans sa disgrâce. Ainsi, malgré la défense expresse de l'Esprit-Saint, non-seulement ils tardent à se convertir, ils diffèrent de jour en jour, mais ils remettent de sang-froid l'œuvre de leur conversion à leur dernier moment; ainsi, malgré la défense expresse de cet esprit adorable, pendant qu'ils ajoutent sans cesse crimes sur crimes pour s'entretenir dans une fausse sécurité, ils disent : La miséricorde du Seigneur est grande, il aura pitié de la multitude de mes péchés, et ils ne veulent point ouvrir leurs cœurs à la juste crainte d'é-

prouver un jour, comme tant d'autres dont la mort a été si malheureusement semblable à la vie, l'effet de cette terrible menace : L'indignation du Seigneur est prompte aussi bien que sa miséricorde; il regarde les pécheurs dans sa colère; elle éclatera tout d'un coup, et il les perdra au jour de la vengeance. (Eccli., V.)

Ce n'est pas néanmoins que nous voulions donner à entendre qu'on ne puisse pas obtenir le pardon lorsqu'on ne le demande qu'au dernier instant; malheur à nous si nous supposons à la divine clémence des bornes qu'elle n'a pas! Nous savons qu'il est écrit : *En quelque jour que l'impie se convertisse, son impiété ne lui nuira point* (Ezech., XXXIII); et nous conjurons le Seigneur de ne point exclure de sa miséricorde, en ce moment si redoutable du passage du temps à l'éternité, ceux mêmes qui, durant le reste de leur vie, auraient eu le malheur d'abuser de sa patience. Mais qui pourrait, sans être saisi d'horreur, penser aux dangers affreux auxquels les exposent leurs criminels délais? Si la véritable pénitence est possible, même à la dernière heure, qu'elle y est rare!

Quand la mort se jette subitement sur sa victime et l'atterre d'un seul coup, que deviennent les projets de conversion remis à la dernière extrémité? Et combien de fois ces projets qui peuplent l'enfer ne sont-ils pas restés sans exécution, lors même que la mort s'est avancée à pas plus lents! Tantôt la violence du mal prive le malade de tout usage de ses facultés, et ne lui laisse aucun moyen de se reconnaître; tantôt une tendresse cruelle dissimule à un moribond le danger de son état, lui fait perdre ces derniers moments sur lesquels il avait tant compté, et, sous le frivole prétexte de ne point le contrister, de ne point aggraver son mal, lui ravit la seule ressource qui lui restait pour éviter une éternité de supplices. Ici, c'est le moribond qui se trompe et s'abuse lui-même; on a beau lui dire : Mettez ordre aux affaires de votre maison, car la mort est proche (Isa., XXVIII); il ne tient compte d'aucun avertissement, il résiste à toutes les instances : aveuglé sur son état, il se promet encore, contre toute apparence, des jours qui ne lui sont point accordés, et, à force de différer l'œuvre de sa réconciliation, il descend dans le tombeau sans l'avoir commencée. Là, l'ennemi du salut redouble ses efforts pour ne point perdre sa proie; il assiège le pécheur mourant, et lui peint Dieu comme un juge implacable qu'il n'est plus temps de fléchir. Pendant que ce pécheur jouissait de la santé, l'ancien serpent l'a trompé, en l'entretenant dans une téméraire présomption; lorsqu'il est étendu sur le lit de douleur, il achève et consomme la séduction en lui inspirant un funeste désespoir. Et combien n'en voit-on pas qui, après avoir vécu sans vouloir craindre la justice de Dieu, ont le

(275) Conc. Later., IV.

(276) S. JOAN. CHRYS., hom. 25, in cap. V Ep. ad Cor. I

malheur de mourir sans vouloir espérer en sa miséricorde?

Hélas ! peut-on même toujours se rassurer sur le sort de ceux qui consentent enfin à réclamer les secours de la religion, qui paraissent accomplir tout ce qu'elle prescrit ? et, aux yeux de celui qui sonde les cœurs et les reins (*Psal. VII.*), les actes de pénitence remis à cette extrémité réunissent-ils souvent tous les caractères qu'ils devraient avoir pour désarmer sa justice ?

O vous que le Père des miséricordes, par une prédilection spéciale, a placés, dès le moment de votre entrée dans le monde, dans le royaume de son Fils bien-aimé (*Coloss., I.*), préférablement à tant d'autres qu'il a laissés naître au sein de l'infidélité, du schisme et de l'hérésie, mais qui jusqu'à présent n'avez pas su apprécier cette inestimable faveur, et y avez si mal répondu, considérez enfin la grandeur de ce bienfait, et cessez d'en abuser en vivant d'une manière si indigne de votre vocation : ou si le motif de la reconnaissance, et l'horreur que doit inspirer une ingratitude monstrueuse, ne font pas sur vous des impressions assez fortes, souvenez-vous du moins du compte que vous devez rendre au Seigneur : ce compte sera d'autant plus rigoureux, qu'on aura été prévenu de bénédictions plus abondantes ; le souverain Juge vous l'a annoncé lui-même : *On exigera beaucoup de celui à qui il aura été beaucoup donné, et on redemandera davantage à celui à qui on aura confié plus de choses.* (*Luc., XII.*) La grâce de votre baptême vous rend redevables de l'accomplissement de toute la loi de Jésus-Christ (277.) Cette loi tout entière sera la règle du jugement que vous devez subir (*Rom., II*) : quel malheur pour vous, s'il se terminait par un arrêt de condamnation ! et pourriez-vous l'éviter, si vous y paraissiez coupables de toutes les prévarications dont votre conscience est maintenant souillée ? Pensez que votre âme porte deux caractères ineffaçables, celui du christianisme, celui de la perfection du christianisme : ces divins caractères, vous en avez été marqués pour régner dans le ciel ; mais le chrétien réprouvé les portera dans les enfers, et ils y augmenteront, durant toute l'éternité, ses tourments et son ignominie. Ayez pitié de vous-mêmes, pendant qu'il en est encore temps, et efforcez-vous d'éviter un sort si affreux, en vous déterminant enfin à pratiquer comme Dieu vous le commande la religion sainte à la connaissance de laquelle il a daigné vous appeler.

Pour pratiquer comme Dieu nous le commande la religion sainte à la connaissance de laquelle il a daigné nous appeler, il faut remplir dans toute leur étendue les vues que notre Seigneur Jésus-Christ s'est proposées en l'établissant. Or quelles vues ce divin Sauveur s'est-il proposées en descendant du ciel pour nous appeler des ténèbres en son admirable lumière ? (*I Petr., II.*) Ces vues,

l'apôtre saint Paul nous les fait connaître, lorsqu'il écrit à son disciple : *La grâce de Dieu notre Sauveur a paru à tous les hommes pour nous apprendre à renoncer à l'impiété et aux passions mondaines, afin que nous vivions dans le siècle présent, avec tempérance, avec justice et avec piété, dans l'attente du bonheur que nous espérons, et de l'avènement glorieux de Jésus-Christ notre grand Dieu et notre Sauveur, qui s'est livré lui-même pour nous, afin de nous racheter de toute iniquité et de nous purifier, pour se faire un peuple qui lui appartint particulièrement, et qui se portât avec zèle aux bonnes œuvres.* (*Tit., II.*) Et dans la lettre que l'apôtre saint Jacques adresse aux douze tribus dispersées, pour les instruire au nom de son divin Maître, nous lisons : *Voici quelle est la religion pure et sans tache aux yeux de Dieu notre Père : visiter les orphelins et les veuves dans leur affliction, et se conserver pur de la corruption de ce siècle.* (*Jac., I.*)

Non, la pratique de notre sainte religion ne consiste pas uniquement dans le culte extérieur : ce culte en fait partie, mais seul il ne suffit pas. La pratique de notre sainte religion consiste essentiellement dans le sacrifice de l'esprit et du cœur, pour croire tout ce que Dieu veut que nous croyions, aimer tout ce qu'il veut que nous aimions, faire tout ce qu'il veut que nous fassions, éviter tout ce qu'il veut que nous évitions. On ne pratique notre sainte religion comme Dieu nous commande de la pratiquer, qu'autant qu'on travaille avec courage à devenir saint, dans toute la conduite de sa vie, comme celui qui nous a appelés est saint (*I Petr., I*) ; or, pour opérer cette sanctification, il faut croire sans doute, car sans la foi il est impossible de plaire à Dieu (*Hebr., XI*) ; mais il faut aussi joindre les œuvres à la foi, puisque si la foi n'a point les œuvres, elle est morte en elle-même (*Jac., II*), comme le corps est mort lorsqu'il est sans âme (*Ibid.*) : et il faut enfin que les œuvres s'étendent à l'accomplissement de toute la loi, parce que quiconque s'obstine à en violer un seul point, ne pourra jamais acquérir la sainteté nécessaire pour parvenir au salut. (*Ibid.*)

Convaincu de la solidité de ces principes, et de la nécessité indispensable de les prendre pour règles de sa conduite, le véritable disciple de l'Evangile regarde d'abord comme un de ses devoirs les plus essentiels de bien connaître la religion qu'il professe. On ne le voit pas imiter ces chrétiens, catholiques de nom, qui semblent croire que l'étude de cette religion sainte n'est de mise que dans la jeunesse ; qui ne prennent pas même le soin de conserver le souvenir de la parole qu'ils ont reçue durant le cours d'une éducation chrétienne ; mais qui, laissant étouffer cette précieuse semence par les inquiétudes, par les richesses, par les plaisirs de cette vie (*Luc., VIII*), en viennent jusqu'à tomber dans une igno-

rance profonde des plus importantes vérités. L'eût-on jamais pu croire, si l'expérience ne l'avait que trop prouvé? On en voit qui vieillissent dans cette honteuse et criminelle ignorance : et si le Seigneur, par un miracle de sa miséricorde, en presse quelques-uns, vers la fin de leur carrière, de se reconnaître et de retourner à lui, ils ont de nouveau besoin qu'on leur apprenne, comme à des enfants, les premiers éléments de la parole de Dieu. (*Hebr.*, V.)

Bien éloigné d'une conduite si condamnable, le véritable disciple de l'Evangile s'applique à croître de jour en jour dans la science de Dieu (*Coloss.*, I) : il ne se borne pas à conserver avec soin le souvenir des instructions saintes qu'il a reçues dans ses premières années; il s'applique constamment à cultiver ces précieuses connaissances et à les développer : plus il les étend et les perfectionne, plus la religion lui paraît grande et auguste, plus il est frappé des caractères de divinité dont elle brille de toutes parts, et la vive impression qu'ils font sur son âme le rend de jour en jour plus ferme dans sa foi. Aussi fait-il à Dieu sans réserve le sacrifice de son esprit, et se glorifie-t-il de la servitude dans laquelle il le réduit (*II Cor.*, X) par cette foi humble, soumise, inébranlable de tous les dogmes qu'il a plu à Dieu de nous révéler, et que nous propose à croire la colonne et l'appui de la vérité (*I Tim.*, III), la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, cette autorité toujours visible que le divin Médiateur a établie pour instruire les hommes dans l'ordre du salut, et avec laquelle il est tous les jours jusqu'à la consommation des siècles (*Matth.*, XXVIII), pour la préserver sans cesse de toute erreur dans son enseignement.

Le véritable disciple de l'Evangile n'est pas moins fidèle à faire à Dieu le sacrifice de sa volonté, par l'entier accomplissement de la loi.

Il sait que le culte du Seigneur est au premier rang des œuvres que cette loi sainte lui commande, et chaque jour il rend ses hommages à ce grand Dieu de qui il tient tout ce qu'il possède, de qui il attend tout ce qu'il espère.

Dès le matin il cherche son Dieu (*Psal.* LXII); il l'adore, lui consacre toutes ses actions, et réclame le secours de sa grâce. Le soir il cherche encore son Dieu; il l'adore, le remercie de ses bienfaits, et implore son indulgence. Prend-il la nourriture nécessaire pour soutenir ses forces? il sanctifie par la prière cet assujettissement de notre mortalité : s'il boit, s'il mange, quelque autre chose qu'il fasse, c'est pour la gloire de Dieu, c'est au nom du Seigneur Jésus-Christ, et c'est aussi par ce divin Sauveur qu'il rend grâces à Dieu le Père. (*I Cor.*, X; *Coloss.*, III.)

Avec quelle joie ne voit-il pas luire les jours consacrés au Seigneur, parce qu'il

peut s'y occuper plus librement du grand objet de son amour! Aussi s'empresse-t-il de les sanctifier en pratiquant, autant qu'il lui est possible, les œuvres saintes commandées par l'Eglise. On ne l'y verra point se livrer à un travail défendu, et violer le repos qui lui est prescrit. Ce repos, il l'observe avec une religieuse exactitude, en l'honneur de celui où sont entrés le Créateur après avoir achevé son ouvrage (*Gen.*, II), le Rédempteur après avoir détruit la mort et découvert par l'Evangile la vie et l'immortalité. (*II Tim.*, I.) Mais en se reposant ainsi, il ne demeure pas oisif : il s'applique à nourrir dans son âme l'espoir si consolant du repos éternel où doivent entrer aussi ceux qui auront cru (*Hebr.*, IV), pour y posséder à jamais l'ineffable récompense de leur fidélité.

Qu'il s'estime heureux, lorsqu'en ces saints jours il lui est donné d'entrer dans le tabernacle du Seigneur (*Psal.* CXXXI), et de lui offrir ses vœux en présence de tout son peuple. (*Psal.* CXV)!

Que s'il ne peut se réunir à l'assemblée des fidèles, se prosterner devant le véritable autel du Dieu vivant, s'offrir avec Jésus pontife et victime, sa maison devient un temple, et la peine qu'il ressent de ne pouvoir visiter le sanctuaire du Seigneur rehausse le mérite des vœux qu'il est contraint de ne lui adresser que dans le secret.

Cependant il est des solennités qui demandent une préparation spéciale : l'abstinence, le jeûne, les saints exercices de la pénitence doivent les précéder; et pour célébrer dignement la pâque du Testament Nouveau, il faut entrer avec la robe nuptiale dans la salle des noces de l'Agneau, et participer au céleste banquet. Tous ces préceptes, le véritable disciple de l'Evangile les connaît et les respecte, et on ne le verra en omettre aucun.

Fidèle à suivre la route qui lui est tracée par l'Eglise sa mère, il se soumet humblement à toutes les privations qu'elle lui impose, en esprit de pénitence, en mémoire du jeûne pratiqué par Jésus-Christ lui-même (*Matth.*, IV), et après s'être purifié dans le sang de ce Dieu rédempteur notre agneau pascal immolé pour nous, il s'en nourrit avec les azymes de la sincérité et de la vérité. (*I Cor.*, V.)

Mais il ne suffira pas de laver son âme dans la piscine salutaire, pour recevoir le corps du Seigneur à la solennité pascalle : il sait combien l'épouse de Jésus-Christ désire que ses membres s'unissent souvent à leur chef adorable, par la participation réelle au sacrement de son amour (278); et il suivra les mouvements de la piété, qui le presse de se rendre digne de manger fréquemment le pain des élus.

C'est dans ces sources sacrées du Sauveur qu'il puise avec joie (*Isai.* XII) les grâces qui lui sont nécessaires pour accomplir

constamment le premier et le plus grand des commandements de la loi : *Vous aderez le Seigneur votre Dieu et vous ne servirez que lui seul.* (Matth., IV.) *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit et de toutes vos forces* (Marc., XII); et il y puise aussi les secours dont il a besoin pour s'acquitter avec la même persévérance de tout ce qu'il se doit à lui-même, de tout ce qu'il doit à ses frères.

Aussi s'applique-t-il sans cesse à se conserver pur de tout ce qui souille la chair ou l'esprit (II Cor., VII), à maintenir son âme dans l'innocence (I Petr., I), et à offrir son corps comme une hostie vivante, sainte et agréable aux yeux de Dieu. (Rom., XII.)

Et s'il arrive, hélas! que le malheur des circonstances ou la violence de la tentation, bien plus que l'attachement au péché, lui fasse faire une triste épreuve de la fragilité de notre nature, il se hâte de se relever pour s'élancer avec une nouvelle vivacité dans la carrière du salut : la honte et le regret de sa faute deviennent de puissants aiguillons qui lui font reprendre le combat avec un plus grand courage, et sa chute, loin de mettre obstacle à son avancement, semble n'avoir servi qu'à enflammer son ardeur et à redoubler la rapidité de sa course (279).

La vicissitude des choses humaines ne l'arrêtera point : il sait, selon la diversité des circonstances, pratiquer différentes vertus.

S'il est dans la prospérité, si toutes choses lui réussissent au gré de ses désirs, son cœur ne s'enfle point, il lève les yeux vers l'auteur de tous biens, et le bénit des faveurs dont sa bonté le comble. (Psal. XII.)

S'il tombe dans l'adversité, si les revers viennent fondre sur sa tête, il ne se laisse pas aller à l'impatience et au murmure : il a reçu de la main du Seigneur les biens avec reconnaissance, il en reçoit les maux avec résignation. (Job, II.)

Quel que soit l'état où il ait plu à la divine Providence de le placer, il en étudie soigneusement tous les devoirs, et prépare son cœur pour les accomplir, afin de n'avoir à se reprocher ni l'ignorance qui les fait omettre, ni la dépravation de la volonté qui les fait enfreindre.

La justice et la charité président à tous ses rapports avec le prochain; il est soumis et obéissant à ceux qui sont établis pour le gouverner et le conduire (Hebr., XIII), et traite en tout les autres comme il désire d'en être traité lui-même. (Matth., VII.)

Il ne perd jamais de vue ces grands principes de la morale évangélique : *Enfants, obéissez à vos pères et mères dans ce qui est selon le Seigneur, car cela est juste. Le premier des commandements auquel est attachée une promesse spéciale, est celui-ci : Honorez*

votre père et votre mère, afin que vous soyez heureux, et que vous viviez longtemps sur la terre. (Ephes., VI.) *Epoux, aimez vos épouses comme Jésus-Christ a aimé l'Eglise.* (Ephes., V.) *Femmes, soyez soumises à vos époux comme l'Eglise est soumise à Jésus-Christ.* (Ibid.) *Et vous, pères, n'irritez point vos enfants, mais élevez-les en les instruisant et les reprenant selon le Seigneur.* (Ephes., VI.) *Si quelqu'un n'a pas soin des siens, il a renoncé à la foi, et est pire qu'un infidèle.* (I Tim., V.) Et parce qu'il prend pour règles immuables de sa conduite ces maximes si salutaires et si propres à assurer le repos des familles, il est fils respectueux, époux fidèle, père tendre, bon parent, et fait, autant qu'il est en son pouvoir, le bonheur de tous ceux qui lui sont unis par les liens du sang.

A-t-il des serviteurs? il en use à leur égard avec affection (Ephes., VI), et leur rend ce que demande la justice et l'équité, sachant qu'il a aussi bien qu'eux un maître, qui est dans le ciel. (Coloss., IV.)

Est-il serviteur lui-même? il obéit à ses maîtres selon la chair, avec crainte et avec respect, dans la simplicité de son cœur, comme à Jésus-Christ même. Il ne les sert pas seulement lorsqu'ils ont l'œil sur lui, comme s'il ne pensait qu'à plaire aux hommes; mais il fait de bon cœur la volonté de Dieu, comme étant serviteur de Jésus-Christ. Il sert ses maîtres avec affection, comme servant le Seigneur et non les hommes, sachant que chacun, dans quelque condition qu'il ait vécu, recevra du Seigneur la récompense du bien qu'il aura fait. (Ephes., VI.)

Il ne connaît ni balance trompeuse, ni double poids, ni double mesure, parce que toutes ces choses sont abominables devant Dieu. (Prov., XI, XX.) On ne le voit point employer la violence ou la fraude pour se procurer des richesses injustes, ni courir par ces voies criminelles après une honteuse opulence : une médiocrité irréprochable suffit à ses désirs; il sent combien il vaut mieux ne posséder que peu de biens, mais avec justice, que d'en avoir beaucoup contre les règles de l'équité. (Prov., XVI.) Et il dit à Dieu comme le Sage : *Ne me laissez point tomber dans la mendicité, ne me donnez pas de richesses : que je tienne seulement de votre main ce qui est nécessaire à ma subsistance.* (Prov., XXX.)

Fût-il réduit à la pauvreté, elle ne l'entraînera point à des bassesses; il saura la supporter avec courage; il trouvera sa gloire dans le règlement de sa vie, dans la crainte de Dieu (Eccli., X), dans son innocence (Prov., XIX); et cherchant, selon le précepte de son divin Maître, par préférence à tout, le royaume de Dieu et sa justice (Matth., VI), sans se livrer à l'inquiétude ni pour la nourriture ni pour le vêtement (Ibid.); il attendra avec confiance l'une et l'autre de son Père céleste qui connaît tous ses besoins (Ibid.), et ne laisse point voir le

juste abandonné, ni ses enfants mendier leur pain. (*Psal. XXXVI.*)

Mais si la divine Providence lui a accordé les biens de ce monde, il comprend qu'il n'en est que le dispensateur; qu'à quelque titre qu'il les possède, soit qu'il les ait recueillis comme l'héritage de ses pères, soit qu'il les ait acquis par des travaux légitimes, ils ne sont pas à lui, ils sont à Dieu, de qui il les tient comme un dépôt auquel les pauvres ont un droit inviolable; qu'il ne les pas reçus pour les prodiguer à vivre dans les délices, mais pour en faire un usage plus saint, pour les employer en aumônes, pour en fournir, dans le temps convenable, de la nourriture à ceux qui ont faim; que si Dieu, qui pourrait les lui ôter, ne le fait point, c'est afin de lui procurer l'occasion de pratiquer la vertu qu'il les lui laisse, pour le mettre en état de se montrer de son plein gré libéral envers les malheureux; que, quand il leur en fait part comme Dieu a la bonté de le lui prescrire, il ne donne pas du sien, mais rend à Dieu ce qui est à lui; que ces biens, en un mot, Dieu ne fait que les lui prêter comme des moyens de se rendre digne de louanges et de gagner le ciel (280). Aussi, ne ferme-t-il point ses entrailles à son frère qu'il voit dans l'indigence (*I Joan., III*); l'amour qu'il porte à Jésus-Christ lui apprend à compatir aux misères de ses membres souffrants; il ouvre sa main à celui qui est dépourvu de ressources, il étend ses bras vers le pauvre (*Prov., XXXI*); il met son bonheur et sa gloire à pratiquer toutes les œuvres qu'inspire la charité, parce qu'il sait que tout ce qu'il fait pour le moindre de ses frères, son Rédempteur le regarde comme fait à lui-même (*Matth., XXV*), et qu'en vertu de cet engagement qu'a daigné prendre la divine bonté, l'aumône rend un Dieu débiteur du fidèle qui la donne (281).

Pent-être néanmoins, malgré toute l'attention qu'apportera le véritable disciple de l'Evangile à faire le bien, non-seulement devant Dieu, mais aussi devant tous les hommes; à entretenir, autant qu'il est possible et qu'il dépend de lui, la paix avec toutes sortes de personnes (*Rom., XII*), en trouvera-t-il qui chercheront à lui nuire. Mais son cœur sera prêt à soutenir cette rude épreuve. Il ne se livrera ni au désir de la vengeance, ni au sentiment de la haine; il ne nourrira point un souvenir amer de l'injure qu'il aura reçue (*Lev., XIX; Joan., II*); il pardonnera les offenses qui lui auront été faites, afin que son Père qui est dans les cieux lui pardonne les fautes dont il s'est rendu coupable (*Marc., XI*); il fera plus : parce qu'il sait que son souverain Seigneur a aimé ceux qui le haïssaient et prié son Père pour eux (282), il

aimera ses ennemis, il fera du bien à ceux qui le haïront, il bénira ceux qui le maudiront; il priera pour ceux qui le calomnieront, il sera plein de miséricorde, comme son Père est plein de miséricorde, et se montrera l'enfant du Très-Haut, qui fait éprouver les effets de sa bonté aux ingrats mêmes et aux méchants. (*Luc., VI.*)

Le faux honneur du monde ne le détournera point de cette voie des commandements de Jésus-Christ. Ce Dieu Sauveur a mieux connu que le monde le chemin qui devait conduire ses disciples à la solide gloire; il a mieux connu que le monde ce qui peut augmenter, ce qui peut diminuer la dignité de l'homme. Si le pardon des injures était une lâcheté, si l'amour des ennemis était une faiblesse, il n'en aurait pas fait des préceptes; mais il a prescrit l'un et l'autre, parce qu'il savait que l'observation de ces lois couvrirait de gloire ceux qui auraient le courage d'y conformer leur conduite (283). Et qui serait assez dépourvu de sens pour ne pas comprendre que haïr et poursuivre son ennemi, c'est céder au mouvement d'une passion aveugle; que pardonner à son ennemi, l'aimer, lui faire du bien, c'est suivre une impression céleste? Bien plus, celui qui se laisse emporter à la colère devient le jouet de l'ennemi du salut, l'instrument de la méchanceté de cet esprit de ténèbres. Ceux au contraire qui sont pleins de bonté et de compassion les uns envers les autres, qui s'entre-pardonnent mutuellement, comme Dieu leur a pardonné en Jésus-Christ, sont appelés les imitateurs, non des anges ni des archanges, quoique ces bienheureux esprits soient remplis de douceur et de toutes sortes de perfections, mais du souverain Seigneur de toutes choses, de Dieu lui-même (284). Non, il n'en est point des combats du Seigneur comme des combats profanes : la manière de vaincre n'est pas la même dans les uns et dans les autres. Dans ceux-ci, pour être réputé vainqueur et obtenir la palme, il faut terrasser son adversaire; dans les premiers, c'est à ceux qui paraissent succomber que la palme appartient. Oui, dans ces divins combats, c'est celui qui reçoit les blessures, mais qui, au milieu des traitements les plus iniques, demeure inébranlable dans la charité, qui remporte la victoire et reçoit la couronne. C'est en suivant ces règles tracées par Dieu même, que le véritable disciple de l'Evangile fournit la carrière qui conduit au ciel; c'est ainsi que, se montrant supérieur à la nature, il manifeste la puissance de la grâce, et qu'il donne aux anges mêmes un spectacle digne de leurs regards (285).

Heureux le chrétien catholique qui pratique ainsi la religion qu'il a le bonheur de

(280) S. JOAN. CHRYSOST., hom. 54, ad pop. Antioch.

(281) S. JOAN. CHRYSOST., hom. 17, in cap. VIII Ep. II, ad Cor.

(282) S. JOAN. CHRYSOST., Serm. *Viliamus omnes etiam persequentes.*

(283) S. JOAN. CHRYSOST., serm. *Ut benedicamus maledicentibus, Christi et sanctorum exemplo.*

(284) S. JOAN. CHRYS., Serm. de mansuetudine.

(285) S. JOAN. CHRYS., serm. *Ut benedicamus maledicentibus, Christi et sanctorum exemplo.*

professer ! Durant le temps de son pèlerinage, il jouit du plus grand bonheur qu'on puisse se procurer sur la terre, du témoignage d'une bonne conscience ; la vertu répand dans son cœur une suavité, un sentiment délicieux, qu'aucune expression ne peut rendre (286) : une paix profonde est son partage, parce qu'il hérite la loi du Seigneur (*Psal. CXVIII*) ; il goûte toujours une joie pure, parce qu'il marche dans les sentiers de la justice (*Prov., XXIX*) ; comme son cœur ne lui fait point de reproche, il s'adresse à Dieu avec une ferme confiance, et son espoir n'est point trompé ; ce grand Dieu, qui le voit toujours attentif à observer ses commandements, à faire ce qui lui est agréable, se plaît à exaucer tous ses vœux, à le combler de toutes ses faveurs (*I Joan., III*), et son âme est semblable à un jardin fortuné que des eaux vives arrosent et fertilisent (*Jerem., XXX*), à une terre de bénédiction qui reçoit la pluie du ciel, et rend des fruits en abondance. (*Hebr., VI*.)

C'est surtout lorsqu'il touche à la fin de sa carrière mortelle, qu'il éprouve combien il est avantageux d'avoir été pur dans sa conduite, d'avoir marché selon la loi du Seigneur (*Psal. CXVIII*), car il est écrit : *Celui qui craint le Seigneur sera heureux au terme de sa vie, il sera béni au jour de sa mort.* (*Eccli., I*.) L'approche de la dernière heure est bien redoutable sans doute, et le juste lui-même n'est pas toujours exempt des terreurs dont elle frappe ; mais, comme le retour de la sérénité du ciel console ceux qui voguent sur une mer orageuse, ainsi le souvenir des bonnes œuvres auxquelles s'est livré le juste mourant, vient se présenter à lui pour le consoler au moment de son passage, et rendre le calme à son esprit agité (287). Ce précieux souvenir lui inspire la plus tendre confiance dans la miséricorde de son Père céleste, qui l'a prévenu de ses bénédictions et de ses grâces (*Psal. XX*) ; ranime dans son cœur l'espérance et le désir de posséder enfin ces biens invisibles après lesquels il a si longtemps soupiré, et faisant disparaître à ses yeux toutes les horreurs de la mort, ne la lui laisse plus envisager que comme un port tranquille, qui le met pour toujours à l'abri du naufrage (288). Elle ne sera point confondue, cette sainte espérance qui le soutient aux portes de l'éternité. En sortant de ce lieu d'exil, il ira grossir le nombre de ceux dont il est écrit : *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur, car leurs œuvres les suivent !* (*Apoc., XIV*.) Les siennes le suivront, lorsque son souverain Maître l'appellera pour lui faire rendre compte du talent qu'il lui avait confié, et en récompense de la fidélité avec laquelle il l'aura mis à profit, il recevra l'héritage éternel (*Hebr., IX*), la couronne de vie, de justice et de gloire.

Grâces immortelles vous soient rendues, Seigneur, de ce qu'il vous a plu de nous

appeler à la connaissance de la vérité, et de nous conserver dans l'unité de votre Eglise ! En nous accordant cette faveur que tant d'autres n'ont point reçue (*Psal. CXLVII*), vous nous avez témoigné une prédilection spéciale, que nous ne pourrions jamais assez ni apprécier, ni reconnaître. Que vos anges et vos saints suppléent à notre impuissance ! qu'ils vous louent, qu'ils vous bénissent (*Psal. CXLIV*), de ce que vous avez daigné jeter sur nous un regard si favorable ! qu'ils ne cessent de célébrer, dans leurs célestes cantiques, le don que nous a fait votre souveraine bonté ! (*Psal. CXLIV*.)

Mais ce don si précieux devient un titre de condamnation contre ceux qui ont le malheur d'en abuser, en vivant comme s'ils ne vous connaissaient point, et n'obéissant pas à votre Evangile. (*II Thess., I*.) Vous nous avez fait connaître vous-même cette juste sévérité de vos jugements, lorsque vous avez dit : *Le serviteur qui aura su la volonté de son maître, et qui néanmoins ne se sera pas tenu prêt, et n'aura pas exécuté ses ordres, sera frappé rudement* (*Luc., XII*) ; et que vous avez fait aux villes qui ne voulurent pas profiter des grâces dont il vous avait plu de les combler, cette terrible menace : *Malheur à vous Corozain, malheur à vous Bethsaïde ; parce que si les miracles qui ont été faits au milieu de vous avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles auraient fait pénitence, couvertes de sac et de cendre : aussi, au jour du jugement, Tyr et Sidon seront-elles traitées moins rigoureusement que vous.* (*Matth., XI*.)

Hélas ! nous le confessons à la face du ciel et de la terre, nous n'avons que trop mérité vos châtiments les plus terribles. Serviteurs infidèles, nous avons su votre volonté, et combien de fois n'avons-nous pas manqué d'exécuter vos ordres ! Quel abus n'avons-nous pas fait des grâces que vous nous avez prodiguées ! Si vous les eussiez accordées à tant d'infidèles qui ont encore le malheur de ne pas vous connaître, ils vous eussent servi, ils vous eussent obéi, ils vous eussent glorifié, et nous, que vous avez choisis, par une bonté toute gratuite, préférablement à eux, pour nous instruire de vos lois et nous faire annoncer la voie du salut (*Act., XVI*), nous n'avons été jusqu'ici que des ingrats ! Que nous nous sommes montrés indignes du nom de vos disciples, nous qui avons laissé l'enchantement des vices obscurcir le bien que vous aviez mis en nous, et les passions désordonnées de la concupiscence renverser notre esprit ! (*Sap., IV*.) Quel a été notre aveuglement de faire consister toute notre religion à paraître vous rendre quelques hommages extérieurs, pendant que notre cœur n'était point droit devant vous, et que nous n'étions pas fidèles à garder votre alliance ! (*Psal. LXXXVII*.) Par une conduite si criminelle, ne nous fermions-nous pas nous-mêmes l'entrée de votre royaume, puis-

(286) S. JOAN. CHRYS., hom. 65, ad pop. Antioch.

(287) S. JOAN. CHRYS., hom. 65, ad pop. Antioch.

(288) S. JOAN. CHRYS., hom. 69, ad pop. Antioch.

que vous avez dit : *Ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le royaume des cieux; celui-là seulement y entrera qui fait la volonté de mon Père qui est dans le ciel? (Matth., VII.)* Oui, Seigneur, nous le reconnaissons : nous avons mérité, par notre faute, d'être exclus à jamais de ce bienheureux royaume où vous couronnez la vertu; et si vous ne suiviez que les mouvements de votre justice, il ne nous resterait que l'attente effroyable d'un jugement de condamnation, et du supplice de ce feu vengeur qui doit dévorer vos ennemis. (*Hebr., X.*)

Mais, ô mon Dieu, vous ne laissez pas le pécheur sans ressource, et vous lui ordonnez d'espérer en votre clémence. Vous lui dites vous-même : *Convertissez-vous au Seigneur, parce qu'il est bon et compatissant, patient et riche en miséricorde. (Joel., II.)* C'est à cette miséricorde infinie que nous avons recours, et nous mettons en elle toute notre confiance. Pour en attirer sur nous les précieux effets, nous détestons, dans toute la sincérité de notre âme, la multitude de nos iniquités, et nous prenons la ferme et inébranlable résolution d'accomplir sans délai tout ce que votre résolution sainte nous prescrit pour les expier. Nous renouvelons en présence de votre souveraine Majesté ces engagements sacrés qui ont été pris pour nous au moment de notre régénération : mais nous les renouvelons, pour ne plus jamais les violer. Nous renonçons pour toujours à Satan, à ses pompes et à ses œuvres; nous renonçons pour toujours aux maximes et aux vanités du monde; nous renonçons pour toujours à tout ce qui peut vous déplaire. Non, Seigneur, désormais vous ne nous verrez plus, semblables à des hommes qui boient des deux côtés (*III Reg., XVIII*), prétendre reconnaître tout à la fois pour maîtres, et vous et le monde votre ennemi, vouloir unir la lumière avec les ténèbres (*II Cor., VI*), et chercher à faire une alliance monstrueuse de votre service avec l'esclavage de nos passions. C'en est fait : vous êtes le Seigneur notre Dieu : nous tiendrons

nos cœurs prêts à vous obéir, et nous ne servirons que vous seul (*I Reg., III*). Nous jurons de garder les ordonnances de votre justice (*Psal. CXVIII*), mais de les garder dans toute leur étendue, sans aucune exception, sans aucune réserve. Vos préceptes, ceux de votre Eglise, seront les règles inviolables de notre conduite : nous nous ferons gloire de les observer tous. Quoi qu'il en puisse coûter à la nature, quoique le monde en puisse penser ou dire, nous montrerons par nos œuvres que nous sommes morts pour le péché, et que nous ne vivons plus que pour vous. (*Rom., VI.*)

O vous, Seigneur, qui, comme un père plein de tendresse, avez compassion de ceux qui vous craignent, parce que vous connaissez le limon dont nous sommes formés, et que vous vous souvenez que nous ne sommes que poussière (*Psal. CII*); ne nous rejetez point de devant votre face (*Psal., L*), quelque tardif que soit notre retour : mais rendez stable ce que vous opérez dans nos âmes (*Psal. LXVII*), et daignez nous accorder la persévérance à laquelle vous attachez le salut. (*Matth., XXIV.*) C'est vous qui nous inspirez les promesses que nous venons de vous faire; aidez-nous à les mettre à une pleine et entière exécution. Soutenez notre faiblesse, fixez notre inconstance, préservez-nous du découragement, et puisque sans vous nous ne pouvons rien (*Joan., XV*), conduisez vous-même à la perfection cette bonne œuvre que vous venez de commencer en nous (*Philip., I*); afin que, consacrant à la véritable pratique de votre sainte religion et à une sincère pénitence ce qui nous reste de jours à passer dans cette vallée de larmes, nous puissions, par un effet de votre infinie bonté, recevoir le pardon de nos péchés, être délivrés de la mort éternelle, et obtenir une demeure dans votre maison (*Joan., XIV*), dans cette maison céleste dont les bienheureux habitants ne cesseront de chanter vos louanges durant tous les siècles des siècles. (*Psal. LXXXIII*).

Donné à..... le 27 Décembre 1801.

NOTICE SUR MAURY.

Jean Sifrein Maury naquit à Valréas, dans le Comtat Venaissin, le 26 juin 1746. Ayant fait pressentir de bonne heure la puissance intellectuelle qu'il devait déployer successivement à la tribune sacrée et sur le théâtre de la littérature et de la politique, il fut placé dans un collège par son père, que le bon sens et le travail, à défaut d'instruction et de fortune, rendirent capable de seconder, par les bienfaits de l'éducation, le développement des dons heureux que son fils tenait de la nature. Le jeune Maury répondit à la sollicitude et aux espérances de ses parents; il obtint des succès éclatants dans toutes ses

études, étonna ses condisciples par la rapidité de ses progrès, par l'étendue et la supériorité de son esprit, par son érudition précoce et sa profonde sagacité. L'état ecclésiastique était alors celui qui offrait au mérite, dépourvu des avantages de la naissance, le plus de chances d'élévation. Grâce aux principes évangéliques sur l'égalité des hommes devant Dieu, et aux saintes institutions d'une Eglise dont le divin fondateur enseigna l'humilité par le précepte et par l'exemple, l'apostolat chrétien appelait dans son sein, pour les revêtir des premières dignités de la hiérarchie

sacrée, le talent et la vertu que le hasard avait relégués dans les conditions plébéiennes et que les exigences politiques auraient condamnés à l'obscurité et à l'oubli. Les parents de Maury surent apprécier cette admirable constitution sacerdotale qui avait tiré Fléchier et Alberoni des rangs inférieurs de la société pour les élever à l'épiscopat; qui avait placé sur la tête d'un berger des Apennins la triple couronne, emblème de la supériorité du pouvoir spirituel sur l'autorité temporelle, du roi du ciel sur les rois de la terre; ils envoyèrent au séminaire de Saint-Charles d'Avignon, ensuite à celui de Sainte-Garde, le jeune homme dont le génie naissant et les premiers succès pouvaient donner de si brillantes espérances à sa famille. Il réussit en cet effet dans les hautes études comme il avait fait au collège, et vint se fixer à Paris en qualité d'instituteur dans une maison particulière, avant même d'avoir atteint sa vingtième année. Il publia bientôt après (en 1766) un *Eloge funèbre du dauphin* et un *Eloge de Stanislas*, heureux essai qui, à travers quelques défauts où se révélaient la fécondité et le désordre d'une imagination encore maîtrisée par les souvenirs de la rhétorique classique, annoncèrent néanmoins l'éloquent écrivain dont le talent abondant et flexible devait se manifester, selon les circonstances, ou par l'élégance et la clarté, ou par la noblesse, la véhémence et la rapidité du style, toujours unies à la force des pensées et à l'élévation des sentiments. En 1767, le jeune Maury, poursuivant avec ardeur ses travaux apologétiques, prit part au double concours ouvert par l'Académie, pour l'*Eloge de Charles V, roi de France*, et pour les *Avantages de la paix*. Ses efforts méritèrent d'être accueillis par les juges: on le loua, à juste titre, d'avoir orné des pompes du langage les plus graves et les plus judicieuses réflexions sur un règne mémorable et trop peu célébré. Il se sentit fier de ces suffrages, et déjà plein de confiance en lui-même, marcha encore d'un pas plus assuré à la gloire littéraire, noble objet de l'ambition de sa première jeunesse. Etant entré vers ce temps-là dans les ordres, il fixa hardiment ses regards sur la tribune évangélique, et se promit dès lors les succès qu'il obtint dans la suite. Mais avant d'embrasser cette nouvelle carrière, et d'oser se jeter sur les traces de Massillon et de Bourdaloue, il fit une étude spéciale de l'éloquence de la chaire, et composa ces *Essais* précieux, qui forment aujourd'hui de véritables rudiments de la langue apostolique pour les hommes qui, se destinant au sacerdoce, et voulant se livrer à la prédication, ne peuvent se passer d'une connaissance complète de la rhétorique sacrée.

La publication de son *Essai sur l'éloquence de la chaire*, non moins remarquable par les ornements du style que par la richesse du savoir et la profonde connaissance de l'art oratoire, et qui n'était, ainsi que l'auteur l'a révélé lui-même, que le résultat de quelques

essais qu'il avait composés pour sa propre instruction, avait été au reste précédée: 1° par l'*Eloge de Fénelon*, en 1771, travail digne du panégyriste de Charles V, et auquel l'Académie française accorda un *accessit*, le premier prix étant échu à La Harpe; 2° par des *Réflexions sur les nouveaux sermons de Bossuet*, en 1772; 3° par le *Panégyrique de saint Louis*, prononcé devant l'Académie française le 25 août 1772; 4° enfin par le *Panégyrique de saint Augustin*, prêché en 1773, devant l'assemblée du clergé de France. Dans ces deux morceaux d'éloquence, l'orateur toujours pur et brillant, souvent impétueux et quelquefois sublime, s'attacha à célébrer les triomphes du roi de France sur la barbarie et l'ignorance, et ceux de l'évêque d'Hippone sur le sophisme et l'hérésie. Il peignit le fils de Blanche s'efforçant d'éclairer, de civiliser, de soumettre le peuple, formant des généraux, instituant des magistrats, créant des lois, établissant des tribunaux et rendant lui-même la justice à ses sujets, sans pompe et sans gardes, sous le chêne de Vincennes; il montra l'élève de Monique et d'Ambroise abjurant la philosophie du doute qui dessèche l'âme, pour se réfugier dans la foi, source de consolation sur la terre, et gage de l'éternelle félicité. Cette merveilleuse conversion qui, comme celle de saint Paul, fit d'un ennemi du christianisme son plus redoutable apôtre, et permit à l'Eglise du Christ de voir tomber tant d'hérésiarques sous la puissante logique d'un homme dont la jeunesse avait été infectée des erreurs de Manès, et qui mérita dans sa maturité, d'être appelé le chérubin de la nouvelle alliance; cette conversion, disons-nous, trouva en l'abbé Maury un historien digne d'elle. Après avoir retracé les combats et les succès de ce fervent néophyte, l'abjuration de Firme et de Fortunat, la conversion de Fulgence à la lecture du sermon sur le jugement dernier, la purification du temple d'Hippone souillé jusque-là par les profanations des agapes; les habitants de Césarée abandonnant des coutumes barbares, et faisant succéder l'esprit de paix et de charité au déchaînement annuel de passions homicides, en certaines fêtes consacrées à des exercices guerriers, le panégyriste s'écria: « Voilà le triomphe, et le plus éclatant triomphe de son éloquence. Quel spectacle, o mon Dieu! » Après de pareilles victoires de son talent, dirai-je avec Bossuet, que le style de saint Augustin ait ses défauts, comme le soleil a ses taches: je ne daignerai ni les avouer, ni les contester, ni les excuser, ni les défendre. Non ce ne seront jamais des grammairiens timides, ou de stériles partisans d'un goût froid et dédaigneux, que nous reconnaitrons pour arbitres de l'éloquence évangélique. Un apôtre a d'autres juges: ce sont les pauvres qui savent apprécier dignement les talents oratoires d'Augustin, lorsqu'ils viennent l'attendre en foule sur les chemins publics, et le contraindre de prêcher en leur faveur;

pour triompher, par l'onction de ses discours, de l'impitoyable dureté des riches.

Les prélats de France répondirent par des félicitations unanimes à cette apologie du flambeau de l'Eglise latine. La réputation de Maury s'étendit dès lors avec rapidité; on s'empessa de tous côtés de venir l'entendre; les principales chaires de la capitale retentirent de ses accents, et le roi l'appela à Versailles pour y prêcher l'avent et le carême. Ainsi recherché des grands et environné de la faveur populaire, il mit tant de sagesse et de circonspection dans sa conduite (ce que ne semblait pas comporter la fougue de son caractère) qu'il sut s'attirer et conserver à la fois la bienveillance des gens pieux et des philosophes. On connaît surtout ses liaisons avec l'abbé de Boismontr qui le choisit pour son collaborateur dans la rédaction des *Lettres secrètes sur l'état actuel du clergé et de la religion en France*, et qui le désigna pour lui succéder au prieuré de Lions en Picardie, auquel se trouvait attaché un bénéfice de 20,000 liv. de rente. Soit que Maury espérât recueillir un double héritage à la mort de son bienfaiteur, et le remplacer aussi à l'Académie, soit qu'il voulût seulement s'instruire des moindres détails de sa vie, pour lui consacrer un jour quelques pages dans un recueil biographique, l'abbé de Boismontr crut deviner, aux interpellations réitérées que lui adressait son ami, qu'il s'occupait déjà de rassembler les matériaux d'un éloge académique. « L'abbé, lui dit-il en souriant, vous prenez ma mesure. » Ce n'était pas pourtant sa mort qui devait ouvrir à Maury l'entrée du premier corps littéraire du royaume.

Malgré le soin qu'il prenait de s'abstenir, dans ses prédications, de toute parole offensive pour la cour qui le protégeait, le panégyriste d'Augustin ne réussit pas toujours à contenir sa véhémence, en parlant des vices et des abus de la grandeur. Il lui arriva un jour de faire entendre un langage austère aux heureux du monde, à Versailles même, et en présence du prince. Les courtisans, peu habitués à la sévérité des remontrances apostoliques, paraissaient les supporter avec peine, dans la bouche d'un simple prêtre non encore élevé aux dignités ecclésiastiques, et qu'ils considéraient par conséquent comme placé de beaucoup au-dessous d'eux sur l'échelle sociale. L'orateur s'aperçut de ce mouvement d'impatience et d'irritation, et pour en prévenir les suites, dans l'intérêt de l'influence et de la considération dont il jouissait auprès de son brillant auditoire, il s'empessa de s'écrier : « Ainsi parlait saint Jean Chrysostome. » Mettant ainsi sous la protection de ce grand nom les censures qui faisaient murmurer la cour, qu'une aussi imposante autorité eût bientôt calmée et réduite au silence.

L'abbé Maury n'était pas cependant parvenu encore au plus haut degré qu'il lui fût réservé d'atteindre dans la carrière de l'éloquence sacrée. En 1783, il prononça pour la première fois, dans l'église de Saint-

Lazare à Paris, cet admirable panégyrique de saint Vincent de Paul, qui acheva sa réputation comme orateur, et qu'on a toujours regardé depuis comme son chef-d'œuvre. Il avait déjà invoqué, dans ses *Essais*, le talent d'un Fléchier ou d'un Bossuet, pour célébrer dignement ce héros de la religion et de l'humanité; dix ans plus tard, il prouva que cette tâche n'était point au-dessus de ses forces et qu'il était capable d'accomplir lui-même les vœux qu'il avait formés. On l'entendit réclamer du roi de France une statue dans son palais, pour le grand saint dont il s'était chargé de redire les vertus et la charité : « Le peuple reconnaissant, s'écria-il, ira graver à ses pieds cette inscription également glorieuse pour votre majesté, pour saint Vincent de Paul et pour la France : *Un bon roi à un bon citoyen.* »

Louis XVI ne s'offensa point du conseil qui lui était donné du haut de la chaire de vérité; il s'empessa au contraire de le mettre à profit, et la statue du bienfaiteur des malheureux fut bientôt élevée dans la galerie du Louvre. Ce prince ne s'en tint pas là; il voulut entendre lui-même le sublime discours qui avait frappé d'étonnement et d'admiration l'auditoire de Saint-Lazare, et l'abbé Maury, docile aux ordres du monarque autant que flatté de ses desirs, prêcha le panégyrique de Vincent de Paul dans la chapelle du château de Versailles, le 4 mars 1783, et se crut dispensé cette fois de conserver et de répéter l'allocution au roi, dont le but avait été rempli.

Tel fut au reste le succès prodigieux de cette nouvelle production de l'abbé Maury, que des félicitations lui en parvinrent de toutes parts et pendant de longues années. A son entrée dans l'Académie le duc de Nivernois répondant à son discours de réception, n'oublia point de lui rappeler le plus beau de ses titres aux honneurs littéraires. « Dans le panégyrique, dit-il, où vous nous invitez à l'honneur (Vincent de Paul), avec autant d'attendrissement que d'admiration, au pied des autels vous l'avez montré aux hommes de tous les climats et de toutes les religions, à l'univers enfin, comme un bienfaiteur de l'humanité entière, à qui toute âme sensible doit un tribut d'amour et de reconnaissance. La statue de ce grand homme sera un jour offerte à nos hommages, et c'est à votre éloquence que nous la devons. » — « Le compliment du directeur de l'Académie, dit un éditeur de l'Essai de l'éloquence de la chaire et du panégyrique de saint Vincent de Paul, fut aussitôt ratifié par l'opinion publique, et quinze ans après, le roi Louis XVIII, si juste appréciateur des convenances et du mérite littéraire, daignait y joindre son approbation entière, en écrivant au cardinal Maury : vous êtes le digne panégyriste du plus modeste des saints. »

A ces précieux suffrages des princes temporels vinrent se joindre ensuite ceux des hauts dignitaires de l'Eglise. « Ce panégyrique, dit le même éditeur que nous venons de citer, a été lu, relu à Rome, dans des as-

semblées où affluaient à l'envi des cardinaux, des prélats, des généraux d'ordres, entre autres celui de Saint-Lazare, qui s'y rendait accompagné de l'élite des enfants de Saint-Vincent de Paul. Il s'y trouvait aussi un grand nombre d'évêques et d'ecclésiastiques français des plus distingués. Je me souviens d'avoir moi-même assisté à deux de ces réunions chez le digne et respectable cardinal Albani, doyen du sacré collège, et chez le cardinal Antonetti, qui jouissait d'une si haute réputation, en qualité de théologien canoniste. Le cardinal Gerdil, si renommé par sa science ecclésiastique, y était également présent. Pour donner une idée de la vive et profonde émotion que ce discours produisait sur tout l'auditoire, qu'on sache que plusieurs années après, le célèbre et savant cardinal Borgia était dans l'habitude de répondre, lorsqu'on vantait en sa présence quelque prédicateur fameux : *Va bene così, ma non vi è ch' un panegyrista ed è il mio cardinale, l'oratore di san Vincenzo*. Pie VI, ce grand et pieux pontife, si justement vénéré par l'Eglise, voulut entendre la lecture de ce panégyrique, et il l'honora de ses plus augustes suffrages.

L'abbé Maury entra à l'Académie le 27 janvier 1785, c'est-à-dire plus d'un mois avant qu'il eût prononcé son panégyrique de saint Vincent en présence du roi; cependant le directeur de cette illustre compagnie en fit le texte du compliment d'usage au récipiendaire, ce qui atteste suffisamment la célébrité dont jouissait cet ouvrage, dès sa première publication dans l'église de Saint-Lazare. Maury, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, ne remplaça point au reste son bienfaiteur, l'abbé de Boismon, au fauteuil académique; il succéda à Lefranc de Pompignan, dont il fit l'éloge avec une habileté remarquable.

La position sociale de l'abbé Maury était si brillante alors, qu'il lui restait peu de souhaits à faire. Placé au sommet des honneurs littéraires, considéré comme le premier orateur de son temps, et possesseur d'un riche prieuré, il jouissait paisiblement des faveurs de la fortune, et consacrait ses loisirs au culte des lettres et de l'amitié, lorsque vint à sonner l'heure des tempêtes politiques, en 1789. Les électeurs ecclésiastiques, chargés de donner des défenseurs à leur ordre, dans l'assemblée des états généraux, ne devaient point oublier l'éloquent panégyriste de Vincent de Paul : les suffrages du clergé du bailliage de Péronne tombèrent en effet sur lui.

Ainsi jeté par les événements politiques sur un théâtre plus vaste que celui où ses hautes facultés avaient pu se développer jusque-là, l'abbé Maury montra bientôt que ses commettants n'avaient pas trop espéré de lui. Champion intrépide du clergé, défenseur opiniâtre des institutions monarchiques et des prérogatives de la couronne, il fut même moins gêné à la tribune qu'à la chaire, et trouva dans les discussions parlementaires l'occasion de déployer dans toute sa vigueur native, ce caractère ardent qui

lui fit ajouter à toutes les brillantes qualités déjà admirées dans son style, une nouvelle puissance d'énergie, à laquelle il dut d'être regardé comme le plus nerveux et le plus véhément des orateurs. La première fois qu'il prit la parole, ce fut pour combattre la motion de l'évêque d'Autun, Talleyrand-Périgord, relative à la vente des propriétés ecclésiastiques. Son opinion fit une telle impression sur l'assemblée, que Mirabeau, qui dès lors sembla vouloir se constituer son rival, se crut obligé d'entrer en lice pour répondre à un aussi redoutable adversaire. Mais l'abbé Maury insista, et sa réplique fut foudroyante. « La suppression des biens ecclésiastiques, dit-il, ne peut être prononcée que par le despotisme en délire. Voudrait-on nous les prendre comme des épaves, ou bien par droit de confiscation? C'est l'idée la plus immorale, car il n'a jamais été permis de succéder à un corps à qui l'on donnait la mort; c'est ainsi que Crébillon faisait parler Rhadamiste :

Ah! peut-on hériter de ceux qu'on assassine.

Le talent de régénérer, ajouta-t-il, ne serait-il donc que l'art malheureux de détruire! Vous l'avez dit vous-mêmes avec amertume, vous êtes environnés de ruines, et vous voulez augmenter les décombres qui couvrent le sol où vous deviez bâtir? Est-ce en faisant sans cesse des victimes que vous voulez opérer le bien public? Les maux que nous avons à réparer n'étaient rien en comparaison de ceux sous lesquels nous gémissons. Depuis le palais des rois jusqu'au dernier des hameaux, tout est en fermentation dans le royaume. Quel spectacle offre la France! Un roi sans pouvoir et un peuple sans liberté! Déjà vous êtes réduits à empêcher les citoyens de s'assembler. Le plus terrible despotisme est celui qui porte le masque de la liberté. »

Tel fut le début de l'orateur que les partisans de la révolution rencontrèrent depuis constamment sur la brèche, pour s'opposer aux envahissements de la démocratie. Maury partagea dès lors avec Cazalès la direction du parti monarchique, et ne laissa échapper aucune occasion de justifier la confiance des royalistes. Il parla dans toutes les discussions importantes, improvisa avec autant de confiance que de chaleur et fit preuve d'un savoir profond et spécial sur chaque matière soumise aux délibérations de l'assemblée. Il embrassa la cause des anciens corps de judicature dans le beau discours qu'il prononça, le 11 janvier 1790, en faveur de la chambre des vacations du parlement de Bretagne; réclama fortement le *veto absolu* pour le roi, ainsi que le droit de paix et de guerre et l'institution des juges; parla sur les finances et la dette publique en homme versé dans les questions les plus épineuses de l'économie politique, combattit avec plus de talent que de succès la constitution civile du clergé; présenta un rapport lumineux sur la procédure prévôtale de Marseille, improvisa un discours fort étendu sur

les assignats et publia ensuite une opinion non moins remarquable sur le même objet; prit deux fois la parole sur la réunion d'Avignon à la France et stigmatisa le baron de Menou avec l'arme du sarcasme et de l'ironie, comme il avait accablé le duc d'Orléans et le comte de Mirabeau après les terribles journées de 5 et 6 octobre; il défendit le clergé d'Alsace et reparut souvent à la tribune dans les différentes discussions relatives à la dot de la reine d'Espagne, à la perception des impôts, à la régence et à l'organisation de la haute cour nationale.

Il était de mode alors de comparer l'abbé Maury à Mirabeau, et de considérer ces deux orateurs comme des rivaux à la voix desquels obéissait respectivement chacun des partis qui divisaient l'assemblée. Un journal de cet époque, *l'Ami du roi*, réligé par les continuateurs de Fréron, s'exprima ainsi sur ce parallèle: « Le fameux cartel proposé par M. l'abbé Maury à M. Mirabeau l'aîné, ne conduit naturellement, dit-il, à des réflexions sur la destinée, le caractère et les talents de deux hommes qu'on ne met aujourd'hui en opposition, que parce qu'ils sont à la tête des deux partis qui divisent la France. Du reste, ils n'étaient point rivaux avant la révolution; ils ne le sont pas même aujourd'hui aux yeux des vrais philosophes, et la postérité plus éclairée ne fera entre eux aucune comparaison. Ce n'est donc point un parallèle que j'établis, ce sont des principes et des observations propres à déterminer l'opinion du public impartial sur deux personnages qui fixent les regards de la France et de l'Europe entière.

« Mon dessein, ajoute le journaliste, n'est pas de retracer ici l'odieux tableau des querelles domestiques, des passions et des malheurs qui ont tourmenté la jeunesse de M. de Mirabeau; ce n'est pas à moi d'examiner à quel point il a pu mériter la sévérité d'un gouvernement très-doux, justifiée en quelque sorte par la haine de sa propre famille et les rigueurs d'un père. Toute satire personnelle est indigne de ma plume et souillerait ce journal. Mais je le demande à tous les hommes sensés: Est-ce au sein du trouble et du désordre, est-ce dans les agitations de la crainte, dans les embarras de la fuite, dans les angoisses du chagrin et du désespoir qu'on se forme l'esprit et le cœur? Quel musée que le donjon de Vincennes! Est-ce dans les prisons qu'on fait de bonnes études? est-ce dans les cachots que l'âme s'éclaire? Ne sait-on pas, au contraire, qu'elle s'aigrit et s'irrite dans ces lieux d'horreur, qu'elle s'y nourrit et s'y gonfle de venin; qu'elle s'y endurecit et s'y dépouille absolument de cette délicatesse, de cette sensibilité, le plus puissant ressort de la vertu et le charme le plus précieux du talent? Une longue captivité, l'habitude de la souffrance, les sombres réflexions de la solitude forment au malheureux un caractère de bronze, lui apprennent à maîtriser tous ses mouvements et lui font contracter cette dissimulation profonde, cette hypo-

crisie, ce grand art de tromper dont il a si souvent besoin vis-à-vis de ses juges.

« Sous l'ancien régime, M. de Mirabeau ne s'est fait connaître que par des ouvrages clandestins, pleins du fiel de la vengeance et du poison de la révolte, qui n'avaient d'autre mérite que l'audace des principes et l'amertume de la satire, qu'un style serré, obscur et barbare, hérissé de termes scientifiques, d'amphigouris, de figures outrées, de métaphores extravagantes qu'on pourrait regarder comme les convulsions de l'esprit et l'ivresse de l'éloquence. Quelque temps avant la révolution, la publication coupable d'une correspondance secrète et un horrible abus de confiance qu'on lui attribua, achevèrent de le perdre dans l'esprit des honnêtes gens. Il était possible alors qu'un bouleversement général lui parût plus nécessaire encore au rétablissement de ses affaires qu'à la régénération de la France. On connaît le mot terrible de Catilina qui, voyant les sénateurs enflammés d'indignation à son aspect, s'écria transporté de fureur: « Eh bien! j'éteindrai cet incendie avec des ruines: *Incendium meum* » *« ruina exstinguam. »*

« On convoque fort à propos les états généraux. M. de Mirabeau profite de cette époque favorable pour renouveler un stratagème imaginé autrefois avec succès par Clodius, ce fameux démagogue que l'imitié de Cicéron a rendu immortel.

« Clodius, né patricien, mais sans aucune considération dans son ordre, s'avisait, comme tous les factieux, de masquer sa criminelle ambition des intérêts du peuple; il allura sa naissance et se fit adopter par un plébéien. Cette démarche, agréable à la populace et secondée d'une éloquence séditieuse, lui fit obtenir la dignité de tribun du peuple. A peine revêtu de cette puissance redoutable, il remplit la place publique de brigands et d'assassins; il arme les esclaves, chasse les bons citoyens et leur ferme la bouche par la violence et par la terreur; il fait taire les lois anciennes, promulgue, par l'organe de ses satellites, des décrets atroces et incendiaires; et, au milieu de cette horde de bandits et de scélérats, qu'il appelle la nation, il dénonce comme ennemi du peuple Cicéron, le père de la patrie, le sauveur de Rome; Cicéron, dont le zèle et la vigilance avaient découvert la conjuration de Catilina et puni ses complices. C'est même pour cet acte de justice qu'il est condamné, et ce grand homme, le dieu de l'éloquence, l'ornement de la république, est forcé de fuir, non pour conserver sa vie, mais pour épargner à son pays les horreurs d'une guerre civile. Je laisse au lecteur le soin de juger si cette histoire de Clodius a quelque rapport avec celle de M. de Mirabeau.

« Tournons maintenant nos regards sur M. l'abbé Maury, que voyons-nous? d'excellentes études, suivies avec une application constante dans la tranquillité et le silence qui conviennent aux lettres, une jeunesse

paisible et laborieuse, un talent mûri dans l'obscurité et dans la retraite, un homme qui n'a d'autre passion que celle de la littérature et de la gloire; qui, né plébéen, s'ennoblit par son seul mérite, s'élève à la considération et à la fortune, et corrige l'erreur du sort; ses succès lui tiennent lieu d'intrigue; la première faveur qu'il reçoit du gouvernement est demandée pour lui, non par un courtisan, par une femme titrée, mais par le corps entier de l'Académie française frappée de son éloquence. Ses premiers essais le placent à côté des plus grands orateurs; tous les temples de la capitale retentissent de ses chefs-d'œuvre; la renommée lui ouvre les portes de l'Académie, comme l'Académie lui avait ouvert la route de la fortune; l'estime et l'amitié contribuent à l'enrichir, et l'usage qu'il fait de ses richesses prouve combien il en était digne. Dans les plus beaux temps de la république romaine, le moyen de parvenir à l'opulence était très-honorable, et Cicéron lui-même fut redevable de la plus grande partie de ses biens aux testaments de ses amis.

« Le talent uni aux richesses, une juste considération auprès des grands et des ministres, c'était sans doute plus qu'il n'en fallait pour désoler, pour irriter l'envie. M. l'abbé Maury a payé, comme tous les grands hommes, les intérêts de sa célébrité, de ses succès et de son bonheur; il s'est vu longtemps en butte aux plus lâches calomnies, aux traits les plus envenimés de la médiocrité jalouse et humiliée. La révolution l'a vengé en le faisant mieux connaître, en lui fournissant l'occasion de se développer tout entier. Il a étonné jusqu'à ses ennemis par ses profondes connaissances en histoire et en politique, par cette rare facilité de parler sans préparation, talent si recherché des anciens, fruit d'une longue méditation et d'un travail assidu; par cette abondance d'idées, par cette netteté qui porte la lumière dans les questions les plus obscures; par cette brillante imagination qui embellit les sujets les plus arides. On ne s'attendait pas à trouver dans un académicien, dans un orateur la science d'un financier, les vues d'un homme d'Etat, le génie d'un législateur. Il a constamment écrasé ses adversaires sous le poids de ses arguments, par une érudition immense, jointe à la plus saine critique. Il a bien fallu lui répondre avec des poignards; on a soulevé contre lui un peuple abusé (1) dont

il a toujours soutenu les vrais intérêts, et qui ne tardera pas à lui rendre justice; mais M. l'abbé Maury a su tourner, au profit de sa gloire, la bassesse et la méchanceté même de ses ennemis; il a fait voir qu'à l'éloquence des Cicéron il joignait une intrépidité (2) que le Romain ne connaît jamais, et qui est très-rare dans un homme de lettres. Tous les bons citoyens ont admiré le courage héroïque avec lequel il a exposé sa vie pour la défense de la vérité et de la justice, pour le soutien de la monarchie et des lois, pour l'honneur de la nation française. Quant à son talent oratoire, il a sur M. de Mirabeau l'avantage immense que lui donnent l'âme, la sensibilité, la délicatesse et le goût. L'un, par le charlatanisme de son style et de son débit, par la pantomime et les *lazzi* de son action, est fait pour en imposer au peuple, qui dédaigne le naturel et n'admire que ce qu'il n'entend pas; l'autre par l'élégance, la clarté, la justesse, l'énergie et la véritable chaleur de sa composition, enlèvera toujours les suffrages des hommes instruits et des fins connaisseurs; les discours du premier offrent une caricature grossière; ceux du second, un dessin noble et pur; l'éloquence de M. de Mirabeau ressemble aux statues de ces sculpteurs barbares qui ne savaient exprimer les passions qu'avec des contorsions et des grimaces hideuses; celle de M. l'abbé Maury rappelle les chefs-d'œuvre du ciseau grec, où la grâce et la beauté se réunissent toujours à l'expression la plus pathétique. » (*L'Ami du Roi*, n° 156, novembre 1790).

Mais il n'était donné ni au talent, ni au courage d'arrêter dans sa marche impétueuse le torrent de la révolution. Les efforts de l'abbé Maury restèrent sans succès, ce qui n'empêcha pas le monarque de l'en récompenser par les magnifiques louanges qu'il lui adressa dans la lettre suivante :

3 février 1791.

« Monsieur l'abbé, vous avez le courage des Ambroise, l'éloquence des Chrysostome. La haine de bien des gens vous environne. Comme un autre Bossuet, il vous est impossible de transiger avec l'erreur, et vous êtes, comme le savant évêque de Meaux, en butte à la calomnie; rien ne m'étonne de votre part, vous avez le zèle d'un véritable ministre des autels et le cœur d'un Français de la vieille monarchie. Vous excitez mon admiration, mais je redoute pour vous la haine de nos ennemis

(1) A l'époque du 14 juillet, l'abbé Maury prévoyant les jours terribles qui allaient se lever pour la France, voulut passer à l'étranger; mais ayant été reconnu à Péronne, il fut arrêté, et réclamé ensuite par l'assemblée constituante, où il vint reprendre sa place.

(2) Assailli, à différentes époques, par des groupes populaires, il se montra toujours inaccessible à la peur, et donna des preuves d'une présence d'esprit égale à son courage. Poursuivi un jour par les cris : *à la lanterne*, il se retourna vivement et répondit : « Quand vous m'aurez mis à la lanterne, y verrez-

vous plus clair? » Une autre fois, des forcenés parlant de l'envoyer dire la messe à tous les diables : « Soit, mais vous viendrez me la servir, et voilà mes burettes, » dit-il, en tirant de sa poche deux pistolets, que le soin de sa défense personnelle lui faisait porter habituellement sur lui. Nous ne devons pas oublier non plus l'invitation qu'il adressa au président de l'assemblée constituante, d'imposer silence à des dames qui s'agitaient dans les tribunes publiques et l'interrompaient par leurs clameurs : « Faites taire ces *sans-culottes*. »

communs, ils attaquent à la fois le trône et l'autel, et vous les défendez l'un et l'autre. Il y a quelques jours, sans votre imperturbable sang-froid, sans vos ingénieuses réparties, je perdais un Français totalement dévoué à la cause de son roi, et l'Eglise un de ses défenseurs les plus éloquents. Daignez songer que nous avons besoin de vous, que vous nous êtes nécessaire, et qu'il n'est pas toujours utile et toujours bien de s'exposer inutilement à des périls certains. Usez avec modération de ces talents, de ces connaissances, de ce courage dont vos amis et moi tirons vanité. Sachez temporiser, la prudence est ici bien nécessaire; votre roi vous en conjure, trop heureux s'il peut un jour s'acquitter envers vous et vous prouver sa reconnaissance, son estime et son amitié. Louis. »

Le souverain pontife Pie VI daigna, peu de temps après, confirmer les suffrages du roi de France, et appela l'abbé Maury *egregium virum* dans le consistoire tenu le 26 septembre 1791, en lui donnant le titre de cardinal *in petto*.

Après la clôture de la session de l'assemblée constituante, l'intrépide défenseur des doctrines monarchiques s'empressa de franchir le Rhin et de se rendre auprès des chefs de l'émigration, dont il reçut l'accueil que son zèle et ses services lui avaient fait espérer. Il ne resta pas longtemps en Allemagne; son état, son devoir, sa fortune l'appelaient à Rome. Il y fut en effet revêtu, dès son arrivée, du titre d'archevêque *in partibus de Nicée*, et chargé ensuite d'aller assister à Francfort (1792), en qualité de nonce apostolique, au couronnement de l'empereur François II. Au retour de cette mission diplomatique, il obtint l'évêché de Montefiascone et Corneto, avec le chapeau de cardinal (1794). Mais l'irruption des Français en Italie vint bientôt le forcer d'abandonner la ville pontificale. Il se sauva à l'aide d'un déguisement, et gagna le territoire vénitien sous une blouse de charretier. L'impératrice de Russie lui offrit alors un asile dans ses Etats, ce qui a fait croire aux divers biographes qui nous ont précédés qu'il s'était rendu en effet à Saint-Petersbourg, quoiqu'il n'eût jamais quitté Venise. Il assista, en 1799, au conclave assemblé dans cette ville pour élire le successeur de Pie VI, et reentra dans Rome avec le nouveau pontife, auprès duquel il résida comme ambassadeur de Louis XVIII. C'est à cette époque qu'il reçut de ce dernier prince la lettre où se trouve ce bel éloge, noble prix de tant de dévouement : « Vous êtes l'intrépide défenseur de l'autel et du trône, le digne panégyriste du plus modeste des saints. »

Cependant, l'ascendant de la victoire, obstinée sous les drapeaux de la république française, avait imposé des sacrifices aux souverains. Las des calamités que la guerre entraîne à sa suite, et désireux d'en épargner la prolongation à leurs peuples, ils

venaient de consentir à déposer les armes en face de cette révolution qu'ils n'avaient pu vaincre, et qu'un soldat heureux semblait vouloir réconcilier avec l'Europe, en la soumettant aux formes monarchiques. Le chef de l'Eglise ne s'était pas montré moins disposé que les princes temporels à accepter une paix dont les conséquences devaient être surtout favorables au catholicisme, qu'elles allaient rétablir dans un vaste empire. L'abbé Maury ne crut pas pouvoir se montrer plus difficile que les augustes coalisés de Pilnitz, que le successeur de saint Pierre; et, sur l'invitation ou l'ordre même de Pie VII, il écrivit une lettre de félicitations au puissant guerrier qui relevait en France l'autel et le trône. Voici au reste comment l'abbé Maury a expliqué lui-même en 1814, dans un mémoire apologétique, cette circonstance importante de sa vie.

« Au moment où N. S. P. le pape Pie VII fut élu et proclamé souverain pontife, j'obtins de Sa Sainteté une lettre qu'elle écrivit de sa main à Sa Majesté Louis XVIII, pour lui faire part de son exaltation au trône pontifical, comme aux autres princes catholiques. Cette lettre était une reconnaissance authentique du souverain légitime de la France.

« Je transmis aussitôt au roi, avec lequel j'avais l'honneur d'entretenir la correspondance la plus suivie, cette noble reconnaissance de mon zèle pour son service et pour sa gloire.

« Sa Majesté daigna me témoigner sa satisfaction en m'adressant aussitôt des lettres de créance qui me constituaient son ambassadeur à Rome.

« Mais deux mois après ces événements, c'est-à-dire le 14 juin de cette même année 1800, le premier consul de la république française remporta la victoire de Marengo, qui le rendit maître de l'Italie. Il s'en prévalut pour ouvrir des négociations avec le pape, en lui offrant la restauration du culte catholique en France, par l'organe du cardinal Martiniana, évêque de Verceil.

« Le saint père reçut ces propositions avant son arrivée à Rome, qui fut retardée jusqu'au 6 du mois de juillet. Animée du pieux et grand dessein de rallier trente-cinq millions d'âmes au centre de l'unité catholique, Sa Sainteté consentit à l'ouverture des négociations.

« Je me rendis à Rome, au moment de l'entrée solennelle du pape, qui revenait de Venise. Je lui présentai, dans une audience particulière, les lettres de créance dont j'étais porteur. Sa Sainteté s'empressa de les lire, et elle me dit ensuite, avec l'accent du regret, que sa situation actuelle ne lui permettait pas de les recevoir.

« Je m'imposai le silence le plus absolu sur cette mission diplomatique, ainsi que sur le refus forcé du pape, et j'en rendis compte. M. Cacaut, ministre de France, arriva bientôt à Rome. Je m'y rendis aussi pour assister, selon l'usage, au consistoire; il en fut aus-

sitôt instruit, et il demanda, par une note très-forte, mon retour dans mon diocèse.

« Le pape m'en fit donner immédiatement communication par M. le cardinal Joseph Doria. Je le tirai de tout embarras, en partant sur-le-champ de Rome, où je ne suis plus retourné depuis.

« Les négociations relatives au concordat dont j'étais parfaitement instruit et dont je rendais un compte exact, firent des progrès très-rapides. Je n'exerçais en France aucune juridiction spirituelle, rien ne me fut communiqué officiellement sur cette grande affaire ; le concordat ne me fut pas même envoyé par le secrétaire d'Etat, au moment de sa publication, en 1802.

« Le gouvernement monarchique fut ensuite rétabli en France dans le printemps de 1804. Le pape ayant reconnu l'empire français, et le chef de ce même gouvernement, Sa Sainteté, subjuguée comme toute l'Europe, par l'ascendant des circonstances, contracta l'engagement de venir à Paris sacrer le nouveau souverain.

« Je fus mis alors en cause malgré moi, et obligé de m'expliquer sur ce nouveau gouvernement, sans prendre toutefois aucune espèce d'initiative.

« Dans le mois d'août de la même année 1804, j'eus à Montefiascone une lettre que je conserve précieusement. Elle m'était écrite, ainsi qu'à tous les autres cardinaux, en vertu d'un ordre formel de Sa Sainteté, par le prélat secrétaire de la congrégation du cérémonial, pour m'informer officiellement que le saint père venait de reconnaître Napoléon souverain de la France, et qu'il nous ordonnait de lui écrire une lettre de félicitations sur son avènement au trône.

« Je fus assuré en même temps que tous les cardinaux avaient déjà exécuté cet ordre du pape. *Le rétablissement de la monarchie en France se ralliait à mes invariables principes.* Dès lors je ne pouvais rien opposer de raisonnable à cette forme de gouvernement ; je me serais donc sacrifié sans espérance, sans nécessité comme sans fruit, en me séparant du chef suprême de l'Eglise, et de tout le sacré collège, par un refus isolé, inutile et très-désastreux pour moi, dans ma solitude où je me trouvais à la merci de la France, alors toute-puissante en Italie. D'ailleurs j'étais né sujet du saint siège ; j'étais régnicole, sans être Français d'origine. Cette considération particulière imposait à mon obéissance le devoir absolu d'adhérer à la volonté et à l'exemple de mon souverain, dont j'habitais les Etats, où j'exerçais un ministère public.

« Dominé par des observations d'un si grand poids, j'écrivis la lettre de félicitations qui m'était prescrite, et qui fut aussitôt fidèlement imprimée dans toutes les gazettes de l'Europe ; mais je crus me mettre à l'abri de tout reproche, en prenant la précaution d'annoncer formellement, dans la première phrase de ma lettre, *que je me réunissais à tous les membres du sacré collège, pour me conformer aux ordres du pape, en adressant à Sa Majesté le*

tribut de mes félicitations sur son avènement au trône....

« Assuré de la publicité de ma lettre, je ne crus pas que le respect et le dévouement, dont mon cœur a toujours été et sera toujours rempli, me permissent d'écrire au roi, pour lui faire, ait de ma soumission à l'empire des circonstances. Mon apologie serait devenue un outrage, si, après m'être ainsi prononcé, j'avais osé déclarer à une maison si auguste et alors si malheureuse, que je désespérais, pour le trône de France, de la postérité de saint Louis.

« Au milieu des angoisses de mon silence, dans le mois d'avril 1805, un ministre du nouveau monarque voulut bien me prévenir et me faire engager à venir à Milan, pour le couronnement du roi d'Italie, ou à me rendre à Gênes auprès de l'empereur Napoléon, si je n'avais pas le temps d'arriver à Milan le 25 mai, fête de l'Ascension.

« J'allai donc à Gênes. Le même ministre m'offrit, avec beaucoup d'instances, le traitement de cardinal français, me place au sénat, et le grand cordon de la Légion d'honneur. Je crus ne devoir rien accepter dans ce moment ; et je fis agréer ma délicatesse, en la fondant sur la crainte qu'on ne m'accusât d'être venu vendre mes principes à la fortune.

« On me fit promettre alors un prochain voyage à Paris. J'y vins en effet, mais au bout d'une année, six mois après la bataille d'Austerlitz. Ce fut M. Portalis, alors ministre des cultes, qui m'adressa un passeport, sans que je l'eusse demandé, avec une invitation obligeante de me rendre dans cette capitale.

« Je croyais n'y séjourner que trois ou quatre mois ; je ne demandai rien ; on me donna le traitement de cardinal français, à compter du 1^{er} octobre 1806. La campagne de Prusse commença : je fis des ouvertures sur mon retour en Italie ; on me répondit qu'il ne fallait pas y songer avant la conclusion de la paix. »

Cependant, après la cessation des hostilités, et la publication du traité de Tilsitt, le cardinal Maury continua de résider dans la capitale de l'empire français. Placé d'abord, comme aumônier, auprès du prince Jérôme, il fut reçu une seconde fois à l'Académie, à la place de Target. Ses adversaires politiques ont prétendu, dans leurs biographies, que son discours de réception n'avait pas répondu aux espérances que ses succès passés avaient fait concevoir. « La séance où il le prononça, disent-ils, ne fut pour Maury, comme pour son auditoire, qu'un long supplice. Chénier faisant allusion à cela, disait : *Je n'y ai pas assisté, mais j'ai été le voir passer.* » Ils le blâmèrent ensuite d'avoir voulu conserver le *Monseigneur*, dans la république des lettres, à l'exemple du cardinal Dubois. Cette prétention l'exposa en effet vivement alors aux traits satiriques des écrivains dont il n'avait cessé de combattre les doctrines politiques. Le conseiller d'Etat Regnault de Saint-Jean-d'Angély lui deman-

da vivement à cette occasion, dans une des salles mêmes de l'Institut, ce qu'il pensait donc valoir, pour venir affecter la supériorité à l'Académie sous le costume et les marques de ses dignités ecclésiastiques : « Très-peu quand je me considère, répondit le cardinal, et beaucoup quand je me compare. » Il fut nommé, le 14 octobre 1810, à l'archevêché de Paris. Cette dernière faveur de la fortune devint pour lui la source des plus vives inquiétudes et de la plus cruelle disgrâce. Le souverain pontife n'ayant pas voulu en effet confirmer son élection, en lui accordant l'institution canonique, le cardinal Maury, entraîné en 1814 dans la chute de Napoléon, à la déchéance duquel il donna néanmoins une adhésion pure et simple, le 5 avril de cette même année ; le cardinal Maury, disons-nous, fut mandé à Rome pour rendre compte de sa conduite. On lui reprocha d'avoir administré le diocèse de Paris pendant quatre années, sans avoir obtenu la consécration pontificale, et malgré la défense même du pape, consignée dans un bref du 5 novembre 1810. Le cardinal déclara aussitôt que ce bref ne lui était jamais parvenu ; et, dédaignant ensuite de se défendre par des *finis de non recevoir*, il essaya de se justifier en taxant de fausseté les rapports adressés au saint père sur son compte, et en citant des *précédents* admis dans l'Eglise gallicane, et conformes, selon lui, aux saints canons. Pie VII ne crut pas devoir considérer cette justification comme satisfaisante et complète. Maury fut demandé à Rome pour rendre compte de sa conduite. Sa famille et ses amis, prévoyant le sort qui lui était réservé, tentèrent en vain de le détourner de ce voyage. Il n'était pas assez coupable à ses yeux, et se sentait, au contraire, trop enhardi par le témoignage de sa conscience, pour refuser d'obéir aux ordres du saint-siège. Il quitta donc la France, et se dirigea vers la capitale de la chrétienté, avec toute la confiance que pouvaient lui inspirer le sentiment de son innocence et la justice du souverain pontife. A son arrivée, il vit avec douleur que le Sacré-Collège et le chef de l'Eglise avaient été également prévenus contre lui. Pour détruire les fâcheuses impressions que sa conduite avait laissées dans l'esprit de ses collègues et du saint père, il demanda à l'expliquer et à la justifier. Ses réclamations restèrent sans résultat : l'entrée du conclave et la participation aux diverses cérémonies où son titre l'appelait, lui furent interdites, et il vécut à Rome entièrement exilé de la cour pontificale. A l'époque de l'invasion des Napolitains, Pie VII ayant abandonné cette ville, avec tous les cardinaux et autres princes de l'Eglise, Maury écrivit au cardinal Pacca pour obtenir la permission de suivre Sa Sainteté. Loin d'obtempérer à cette prière, on lui annonça qu'il était libre de retourner en France, où Napoléon venait de reprendre le sceptre après sa sortie de l'île d'Elbe. Il ne voulut point profiter de cette faculté, attendant toujours le moment de faire agréer sa justifica-

tion par le pape, ou du moins d'être admis à réfuter les inculpations dont il était l'objet, dans un jugement solennel. Après la défaite de Murat, et la rentrée de Pie VII dans sa capitale, il sollicita donc, avec une nouvelle ardeur, sa mise en cause. Déjà la lecture du mémoire qu'il avait publié à Paris un an auparavant avait assez disposé les esprits en sa faveur pour inquiéter ses accusateurs. On voulut un instant lui répondre ; mais soit qu'on redoutât sa science canonique et sa puissante dialectique, soit qu'on le crût suffisamment convaincu d'insoumission au saint-siège, sans l'avoir entendu juridiquement, on renonça au projet d'une réfutation, et il fut enfermé au château Saint-Ange. Il y resta six mois, et passa de cette prison dans une maison de Lazaristes au milieu desquels il vécut six mois encore. Mais cette année de pénitence et d'expiation expirée, et s'étant démis de l'évêché de Montefiascone, il rentra dans les bonnes grâces du souverain pontife. L'amertume et le dégoût dont il venait d'être alévé avaient profondément altéré sa santé. L'homme qui s'était élevé au premier rang des orateurs et des publicistes, en défendant l'Eglise et le trône ; qui avait reçu, dans sa brillante carrière, les félicitations des papes et des rois, ne pouvait survivre à l'étonnante métamorphose opérée dans sa situation et dans sa fortune, et qui avait attiré sur sa tête l'animadversion des rois et les foudres des papes. Dévoré de chagrins, et luttant péniblement, durant l'espace de deux années, contre les progrès d'une affection scorbutique, il cessa de vivre le 11 mai 1817.

L'abbé Maury eut de bonne heure le sentiment de sa puissance morale, et devina sa future élévation. En venant à Paris pour la première fois, n'ayant que de faibles ressources pécuniaires, il rencontra, sur le coche d'Auxerre, deux jeunes gens, l'un médecin et l'autre avocat, qui, nés comme lui de parents pauvres, s'imposaient la plus rigoureuse économie dans leur voyage, et se promettaient aussi une amélioration dans leur fortune, des facilités qu'offrait la capitale au développement et à l'exercice des facultés intellectuelles. La similitude de position et d'espérances établit bientôt une étroite liaison entre eux ; ils confondirent leurs pécules, et se communiquèrent leurs projets. Dans un de ces épanchements confidentiels, que la longueur du voyage leur permit de renouveler quelquefois, Maury, soit que sa confiance en la fortune fût plus grande, soit qu'il voulût égayer ses compagnons en leur montrant dans l'avenir les compensations à leurs privations actuelles, ne craignit pas de prédire les plus hautes destinées à chacun d'eux, sans s'oublier lui-même. « Tu seras un jour médecin du roi, dit-il, au disciple d'Eculape, et toi, président de cour souveraine ou avocat général, en s'adressant au docteur en droit : quant à moi, je prêcherai à la cour et j'obtiendrai l'épiscopat. » L'abbé Maury parlait à Thérilard et à Portal.

Nous pourrions ajouter à cet essai une foule de traits heureux, de bons mots et d'anecdotes piquantes, que les divers biographes, nos devanciers, ont ignorés, et par conséquent omis. Nous nous contenterons de citer les plus remarquables parmi ceux dont l'authenticité ne nous paraît pas devoir être révoquée en doute.

M. de Mirabeau croyant un jour son rival enlacé dans de faux raisonnements, s'écria : « Je le tiens, M. l'abbé Maury, je vais l'enfermer dans un cercle vicieux. — Vous viendrez donc m'embrasser, M. de Mirabeau, répliqua vivement le spirituel champion du clergé. » Et l'assemblée de rire, à la confusion de l'agresseur. Cependant, malgré la fougue de son caractère et l'impétuosité de son éloquence, Maury sut conserver tant de sang-froid, au milieu des interruptions les plus violentes et même des huées; il posséda le tact parlementaire à un si haut degré, qu'il fut peut-être le seul qu'on n'envoya pas à l'Abbaye, parmi les improvisateurs de l'assemblée, qui prenaient part aux combats journaliers de la tribune. Lorsque, sur l'invitation ou l'ordre du souverain pontife, il eut adhéré à l'établissement du

gouvernement impérial, et cessé par conséquent de représenter Louis XVIII auprès du saint-siège, Napoléon qui connaissait ses anciennes relations avec ce prince, crut, dit-on, l'embarrasser en lui demandant où il en était avec les Bourbons. « Sire, répondit le cardinal, mon respect pour eux est inaltérable : mais j'ai perdu sur ce point la foi et l'espérance, et il ne me reste que la charité. »

Nous avons dû nous borner, dans la présente *Collection*, à reproduire les œuvres oratoires de Maury; nous y avons compris ses *Discours académiques*, mais il n'était plus, ce semble, d'aucun intérêt de publier ses *Opinions* et *Discours à l'Assemblée nationale*; le temps a passé sur ces œuvres du moment, et les plus beaux titres à l'attention de la postérité qu'il pu conserver l'orateur sont certainement ceux qui n'avaient trait qu'au saint ministère. L'homme politique dont la versatilité a rendu le souvenir moins respectable s'effacera devant l'éloquent panégyriste de Saint Vincent de Paul, et cette gloire au moins restera pure à tous les yeux.

ŒUVRES ORATOIRES

COMPLÈTES

DU CARDINAL MAURY.

PANÉGYRIQUES.

PANÉGYRIQUE I^{re}.

SAINT AUGUSTIN ÉVÊQUE D'HIPPONE,
ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE,

Prononcé dans l'église des Grands-Augustins, le 28 août 1775, en présence de l'assemblée générale du clergé de France, présidée par Son Eminence Monseigneur le cardinal de la Rocheaymon, archevêque duc de Reims, premier pair et grand aumônier de France, ministre de la feuille des bénéfices.

* Erit vobis in portentum : juxta omnia quæ fecit facietis, et sciatis quia ego Dominus Deus. (Ezech., XXIV, 24.)

Il sera pour vous un prodige : vous imitez ses exemples, et vous reconnaîtrez que je suis le Seigneur votre Dieu.

Messeigneurs,

Le grand nom de l'évêque d'Hippone vient sans cesse renforcer et orner tous nos dis-

cours : il retentit chaque jour dans nos temples; et il semble que nous ne puissions plus monter dans les chaires chrétiennes sans nous appuyer sur les ouvrages de saint Augustin. Mais l'Eglise gallicane lui décerne aujourd'hui un plus magnifique hommage. Nos pontifes réunis viennent ici rendre à l'Être suprême de solennelles actions de grâces, et le bénir ensemble de l'inestimable présent qu'il a fait à son Eglise, en lui donnant cet invincible défenseur, dont les écrits ont fourni, dans notre siècle au célèbre cardinal Cozza, la réfutation la plus complète et la plus victorieuse de toutes les hérésies qui ont déchiré le sein de l'Eglise depuis l'origine du christianisme jusqu'à nos jours.

Ces innombrables triomphes de la religion ne sauraient retracer à une aussi auguste assemblée la sainteté et le génie d'Augustin,

sans que sa prééminence enflamme aussitôt la noble émulation du corps épiscopal dont il attend aujourd'hui le plus beau des éloges, celui de se voir revivre en France, dans ses successeurs, sur tous les trônes du sanctuaire. Ce n'est donc pas ma seule admiration pour ce grand homme que je dois développer dans ce panégyrique. Au moment où j'ouvre la bouche pour exalter cet immense bienfait du ciel, un objet encore plus important qui en est inséparable devant vous, se présente à ma pensée. Vous êtes appelés d'en haut, Messeigneurs, à reproduire parmi nous ce modèle éternel de l'épiscopat, qui a montré au monde toute l'influence que peut exercer un évêque dans le siège le plus obscur sur les destinées de l'Eglise universelle. Imité-le donc, vous dit l'Eternel par l'organe de son prophète, imitez-le; je ferai descendre sur votre apostolat mes bénédictions les plus abondantes; et vous reconnaîtrez que je suis le Seigneur votre Dieu. *Erit vobis in portentum : juxta omnia quæ fecit facietis, et scietis quia ego Dominus Deus.*

Pour célébrer dignement en présence de l'Eglise gallicane le plus profond et le plus éclairé de tous les saints pères, au jugement souverain de Bossuet (3), un écrivain qui en consacrant son génie à la défense du christianisme, se montra toujours supérieur à son siècle, et aurait encore illustré, dans les fastes de l'Eglise, notre xvi^e siècle lui-même si fécond en talents du premier ordre, que dois-je dire? que puis-je taire? Si j'avais à louer l'un des monarques les plus préconisés par l'histoire, devant une assemblée de rois, je ne discuterais point sans doute les principes de sa politique : je peindrais la vertu et la gloire sur le trône; et je ne croirais m'être acquitté pleinement de mon ministère, qu'après avoir assuré des émules à mon héros dans cet auditoire composé des maîtres du monde.

Chargé de prononcer aujourd'hui l'éloge d'un évêque de la plus haute renommée au milieu de la tribu sacrée de nos pontifes, je suis donc aussi autorisé Messeigneurs, par vos talents et vos vertus à vous présenter un si digne objet d'imitation, en l'offrant sans cesse à vos regards comme l'un des plus beaux génies, et des hommes les plus extraordinaires qui aient jamais honoré l'ordre épiscopal. Je n'entrerai donc point dans les profondes dogmatiques de sa doctrine. A l'exemple de saint Prosper (4), je célébrerai les victoires d'Augustin, mais je n'analyserai point ses controverses. Je montrerai l'heureux concours de son érudition avec son éloquence, de son zèle avec sa douceur, de son humilité avec ses triom-

phes; et tandis que je raconterai des faits, vous les appliquerez vous-mêmes au but moral de ce discours. Ne pouvant instruire mes maîtres dans la science du christianisme, je montrerai en action les exemples du plus grand modèle que puisse jamais se proposer un sénat d'évêques. Forcé de me borner dans un si vaste sujet, en rapprochant les lieux, les hommes, les places, les siècles, je choisirai de préférence dans l'histoire de l'évêque d'Hippone les traits les plus appropriés à cet imposant auditoire; car vous avez toujours été présents à mon esprit, Messeigneurs, depuis que vos ordres m'ont appelé au redoutable honneur de prononcer le panégyrique de saint Augustin devant l'élite et les représentants de l'Eglise gallicane; et je me suis transporté d'avance dans cette chaire, toutes les fois que j'ai médité sur sa gloire.

C'est dans ce dessein que je viens parcourir nos annales sacrées. Placé entre le corps des premiers pasteurs et l'autel de l'évêque invisible des âmes, je vais établir, sur les faits que me fournira l'histoire d'Augustin, tous les services que la religion peut attendre d'un grand évêque, et toute la gloire qu'un grand évêque peut attendre de la religion. Tel est l'objet, tel sera le plan de ce discours. Il n'appartient qu'à l'apôtre immortel d'Hippone de recevoir et de justifier un pareil hommage (5); et c'est sans doute une bien étonnante merveille dans les fastes de la religion, que de trouver dans la vie d'un seul homme tous les traits dont je dois remplir ces deux tableaux. *Erit vobis in portentum : juxta omnia quæ fecit facietis, et scietis quia ego Dominus Deus.*

Pontifes du Dieu vivant! il faudrait l'éloquence de Bossuet pour bien peindre saint Augustin dans cette chaire. Mais heureusement la gloire de l'évêque d'Hippone n'a pas besoin des secours de l'art. Votre présence le louera mieux que mes paroles, et vos exemples persuaderont sans doute les admirables récits que vous allez entendre. La sainte liberté de mon ministère est le plus beau tribut de vénération que je puisse offrir à l'Eglise de France réunie dans ce sanctuaire. Avant de m'élever à de si grands objets, l'assistance de l'Esprit divin m'est plus nécessaire que jamais : je l'implore par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Messeigneurs,

Représentons-nous à la naissance d'Augustin (6) l'Europe inondée de barbares; le trône des Césars transporté ou plutôt enso-

jour d'Arles, écrivain distingué dans le vi^e siècle : *Episcopus acer ingenio, suavis eloquio, sæcularis literatura peritus, in ecclesiasticis laboribus operosus, in quotidianis disputationibus clarus, in omni sua actione compositus, in expositione sua fidei nostræ catholicus, in questionibus absolvendis acutus, in revincendis hereticis circumspectus.*

(6) Voici le sublime tableau qu'a tracé Bossuet,

(3) Œuvres complètes de Bossuet, tome VIII, page 601.

(4) *Istius ore Flumina librorum mundum effluxere per omnem.*

(S. PROSPER.)

(5) Voici l'éloge magnifique et bien mérité, que fait de saint Augustin, Pomère, abbé de Montma-

véli dans l'Orient; des usurpateurs sans génie se disputant un diadème avili et toujours vacillant sur le front d'un fantôme sans autorité; Rome déœuée, je ne dirai pas seulement de son antique liberté, mais encore de cette brillante servitude dont elle osait s'enorgueillir, lorsque ses premiers empereurs daignaient au moins caresser sa fierté en lui présentant le frein; les descendants des arbitres du monde ne connaissant déjà plus d'autres révolutions que les changements d'opresseurs; les Gaules ravagées par une invasion étrangère et bouleversées par des séditions intestines, qui ravirent à cette malheureuse contrée ses mœurs, ses lois, ses habitants et jusqu'à son nom; le christianisme agité par les secousses redoublées que prolongeaient à la fois et ses désastres et ses victoires, s'appuyant d'un côté sur la croix triomphante de son divin fondateur, de l'autre sur le sceptre tutélaire de Constantin; la religion de l'empire et toutes les autres fables religieuses de l'univers ébranlées à la fois dans leurs fondements; par la seule commotion de respect et d'enthousiasme qu'excitaient dès lors la sainteté et la doctrine de l'Evangile, et chaque illuminé voulant construire avec leurs débris de nouveaux temples au paganisme; espèce d'anarchie religieuse pire que les persécutions ouvertes, durant laquelle toutes les opinions engendrèrent des sectes, et où les hérétiques forcèrent l'Eglise, encore baignée du sang de ses martyrs, de regretter la hache de ses anciens bourreaux.

A peine Constantin a-t-il fait asseoir avec lui la religion sur son trône, en élevant au-dessus des aigles romaines l'étendard de la croix dont il fait le plus auguste trophée de sa couronne, que le ciel se hâte de donner pour défenseurs au christianisme les plus

de la religion des anciens peuples, dans la première partie de son premier sermon pour l'exaltation de la sainte croix, l'un des plus beaux discours de sa collection. « Chose étrange, mais très-véritable! les peuples les plus polis avaient les religions les plus ridicules. Ils réussissaient en toutes choses jusqu'au miracle: sur le fait de la religion, qui est le capital de la vie humaine, ils étaient entièrement insensés. Qui pourrait croire que les Egyptiens, les pères de la philosophie; les Grecs, les maîtres des beaux-arts; les Romains, si graves et si avisés, que leurs vertus faisaient dominer sur toute la terre; qui eroirait qu'ils eussent adoré les bêtes, les éléments, les créatures inanimées, des dieux parricides et incestueux; que non-seulement les fièvres et les maladies, mais encore les vices les plus infâmes et les plus brutales passions eussent leurs temples dans Rome? Qu'y avait-il de plus méchant que leurs dieux? Quoi de plus superstitieux que leurs sacrifices? Quoi de plus impur que leurs profanes mystères? Quoi de plus cruel que leurs jeux qui faisaient parmi eux une partie du culte divin; jeux sanglants et dignes des bêtes farouches, où ils soulaient leurs faux dieux de spectacles barbares et de sang humain? Mais sitôt que la croix de Jésus a commencé de paraître, les oracles menteurs se sont tus, le règne des idoles a été peu à peu ébranlé, enfin elles ont été renversées; et Jupiter, et Mars, et Neptune, et l'Egyptien Sérapis, et tout ce qu'on adorait sur la terre a été enseveli dans l'oubli. »

grands hommes de cette époque à jamais mémorable, en faisant briller dans ses sautoires, vers la fin du IV^e et au commencement du V^e siècle, saint Athanase, saint Hilaire de Poitiers, saint Jean Chrysostome, saint Paulin de Nole (7); saint Ambroise, saint Jérôme et saint Augustin qui jette un si grand éclat au milieu de tant de lumières, tandis que tous les auteurs profanes du même âge écrivent sans talent comme sans goût, et que la barbarie rentre de toute part sans obstacle dans les anciens domaines des lettres et des arts. Soyez à jamais béni, ô mon Dieu! d'avoir dès lors accordé tous ces gages éclatants de protection à votre Eglise, en l'illustrant à la fois par un concours si magnifique de sainteté, d'érudition et de génie!

Enfants des hommes! sachez comprendre les merveilles qui vont frapper vos regards, au moment où Dieu a résolu d'affermir dans tout l'univers le règne de l'Evangile. Celui à qui seul appartient la puissance d'opérer de vrais prodiges, étend sa main du haut des cieux pour renouveler la face du christianisme. Comment exécutera-t-il un si grand dessein? Il faut qu'il suscite un nouvel apôtre, doué d'un génie pénétrant qui approfondisse toutes les sciences, d'une éloquence véhémence qui entraîne tous les esprits, d'une sensibilité douce qui s'ouvre tous les cœurs. Il faut qu'il lui donne assez de courage et de foi pour consacrer à la religion les plus riches présents de la nature, assez de vertus pour conformer ses mœurs à sa croyance, ou plutôt, le dirai-je? il faut pour mieux lui attirer la confiance des peuples, qu'il le conduise d'abord lentement à la vérité et à la piété, à travers tous les nuages des préjugés, des erreurs et des passions, et qu'il l'amène ensuite de si loin à

(7) Voici le jugement qu'en portent les Bénédictins dans leur *Histoire littéraire de la France*, tome II, in-4^e, page 179 et suivantes. « Saint Paulin, évêque de Nole, était né à Bordeaux l'an 353. Une naissance illustre, des richesses immenses, un génie heureux, un esprit aisé, agréable, pénétrant, élevé, un savoir au-dessus du commun, l'élévation aux premières dignités de l'empire, enfin une très-grande piété lui donnèrent une célébrité extraordinaire. Il avait eu pour maître dans les belles-lettres le poète Ausone son ami et son voisin. Son ami le plus intime et le plus illustre fut Sévère Salpice. Il composa un panégyrique de l'empereur Théodose. Il mourut en 431, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il était très-lié avec saint Delphin et saint Amand, évêques de Bordeaux, saint Martin, saint Alype, saint Honorat d'Arles, Rufin, et plus encore avec saint Ambroise, saint Augustin et saint Jérôme, qui correspondaient habituellement avec lui, et qui en font les plus grands éloges dans leurs ouvrages. Saint Augustin le consultait souvent, et le priait quelquefois de corriger ses écrits. Parmi ses lettres nous avons l'unique sermon qui nous reste de lui: il est intitulé, *De gazophylacio*, c'est-à-dire du tronc, où l'on recevait les aumônes des fidèles. Les savants jugent que c'est l'une des plus excellentes pièces de l'antiquité sur l'aumône, et qui fait voir davantage les beautés de son style. » Il faut avouer que les ouvrages qui nous restent en petit nombre, de saint Paulin, sont fort au-dessous de son ancienne réputation.

la sainteté la plus éminente..... Augustin, c'est donc toi que Dieu doit accorder à son Eglise.

Providence de l'Eternel, que vos plans sont admirables ! Voyez naître aussitôt dans les murs de Tagaste, vers le milieu du iv^e siècle un homme livré à toutes les tentations de l'indigence, à tous les écueils du talent, à tous les dangers de l'ambition, à tous les excès de la volupté ; un homme célèbre tour à tour à Madaure et à Carthage, où il étend ses connaissances en se dépravant à la fois dans ses principes et dans ses mœurs ; un homme qui chassé avec ignominie de la maison paternelle, signale son génie par des écarts, déplore l'immortalité de son âme, et rougit indignement de quelques restes de vertu échappés au naufrage de son innocence. Mais bientôt, honteux de s'être abaissé à tous les dogmes ridicules de Manès et de l'astrologie, il croit se relever ; et de peur d'être égaré par de nouveaux imposteurs, il court se précipiter à Rome dans le chaos du scepticisme. *Il se tourne à droite, dit Isaïe, et il sera tourmenté par la faim ; il se retourne à gauche, et il ne sera point rassasié, il verra Manassès dévorer Ephraïm, Ephraïm engloutir Manassès, et Manassès et Ephraïm conjurés ensemble contre Juda* (8). Grand Dieu ! qu'attendez-vous pour faire éclater votre puissance ? *O Dieu ! s'écrie le Roi-Propète, les collines se sont élevées à votre voix, et les campagnes sont descendues dans les vallons que vous leur avez assignés. Toutes vos créatures sont dans l'attente de vos largesses. Ouvrez-vous votre main, elles sont comblées de trésors. Retirez-vous votre esprit de vie, elles tombent en défaillance, et rentrent dans la poussière* (9).

Hélas ! qui l'oserait espérer, que de ces réceptacles du vice et de ces écoles du mensonge, puisse jamais sortir le plus ardent, le plus infatigable, le plus puissant défenseur de l'Evangile ? *Mes pensées, dit l'Eternel, ne sont pas vos pensées* (10). Je transforme à mon gré les instruments du vice en vases d'élection. Il dit : les ténèbres se dissipent, le voile tombe, les yeux s'ouvrent, les Paul et les Augustin deviennent des apôtres.

Déjà poussé par l'ambition qui le domine, le jeune rhéteur Augustin vole à Milan, et vient donner des leçons de philosophie, dans cette même ville où est fixée la cour de Valentinien. En le voyant livré dans son école à tous ces systèmes également absurdes dont l'étude conduit à la démence (11), je me sens pressé de lui dire ici avec le prophète Isaïe : *Tel qu'un aveugle, palpe autour de toi la muraille : privé de la vue porte çà et là tes mains incertaines ; heurte en plein midi, de tous les*

côtés, contre les obstacles qui t'environnent, comme si tu errais chancelant au milieu des ténèbres de la nuit (12). A ton approche, Ambroise, l'intrépide Ambroise, effrayé de tes talents et de ta renommée comme d'un fléau contagieux, ordonne des prières publiques, pour conjurer le ciel de prémunir son peuple contre les séductions de ton génie. Ton orgueil ne voit qu'un hommage dans cette précaution ; et pour en mieux sentir le prix, tu t'empresses d'assister aux instructions de l'évêque de Milan, dont tu veux comparer l'éloquence à sa célébrité. Augustin se mêle donc par simple curiosité aux auditeurs de ce grand prélat signalé par le courage et le succès avec lesquels il vient de lutter contre l'empereur Théodose souillé du massacre de Thessalonique ; et aussitôt il se sent malgré lui profondément frappé de l'accord si nouveau et si auguste de la vérité, du génie et de la vertu. Mais plus il admire l'éloquence d'Ambroise, plus il se met en garde contre la persuasion. Un rayon de lumière l'atteint et l'épouvante : il fuit ; et bientôt ce pyrrhonien, qui doutait de tout, éprouve sur ce doute même les plus cruelles inquiétudes, remords précieux de l'esprit, heureux tourments de la grâce qui en remuant la conscience, éclaire la raison et enfante la vérité ! Seul au milieu de ces incertitudes, il interroge toutes les sectes, et il n'en reçoit plus que des réponses de mort ; il résiste, il cède ; il s'éloigne, il revient ; il lutte, il succombe ; il murmure, il gémit, il tremble. Insensiblement tous ses principes tombent, tous ses appuis échappent de ses mains. Alors Monique prie, Ambroise tonne : le coup de la grâce part de la chaire de Milan, ou plutôt du trône de l'Eternel : Augustin est renversé, Augustin est relevé, et la foi l'humilie aux genoux de son vainqueur Ambroise, qui, après s'être immortalisé par une si noble conquête de son zèle et de son génie, couronne d'avance le héros de la religion, en répandant sur son front l'eau sainte du baptême.

Avec quelle ardeur Augustin, néophyte adopté par le ciel à son septième lustre, fait incontinent de la cause de l'Evangile sa propre cause, et marche d'un pas rapide et ferme contre tous les ennemis du christianisme ! A peine est-il revêtu des armes de lumières (13), qu'il se transporte au siège principal de l'erreur, et court attaquer les sceptiques jusque dans les lycées de Rome. Comment, du milieu de cette arène, manifestera-t-il à tout l'univers les fondements inébranlables de sa nouvelle croyance ? Il compose, dans l'intervalle d'une seule année, ses *Solitiques*, ses traités de l'immorta-

(8) *Et declinabit ad dexteram et esuriet ; et comedet ad sinistram, et non satnrabitur. Vorabit Manassès Ephraïm, et Ephraïm Manassèm, simul ipsi contra Judam.* (Isa., IX, 20.)

(9) *Ascendunt montes et descendunt campi in locum quem fundasti eis..... omnia a te expectant ut des illis escam in tempore. Aperiente te manum tuam omnia implebuntur bonitate ; auferes spiritum eorum, et deficiet, et in pulverem suum revertentur.* (Psal.

CHII, 8, 27-29.)

(10) *Non enim cogitationes meæ cogitationes recte.* (Isa., LV, 8.)

(11) *Multa te litteræ ad insaniam convertunt.* (Act., XXVI, 24.)

(12) *Palpavimus sicut cæci parietem et quasi absque oculis attractavimus, impegimus ueridie quasi in tenebris.* (Isa., LIX, 10.)

(13) *Induamur arma lucis.* (Rom., XIII, 12.)

lité de l'âme, des mœurs des chrétiens, du libre arbitre, de la véritable religion, et cette savante apologie de la Genèse, catéchisme populaire où il descend de la hauteur de son génie, disons mieux, où il s'élève à un nouveau genre de gloire, en étendant les triomphes de la vérité par l'art avec lequel il sait mettre dans cette controverse la clarté de ses idées et la familiarité de son élocution au niveau de l'intelligence du peuple.

Mais Rome est un trop vaste théâtre pour ce nouveau disciple de l'Evangile, qui, en revenant d'un si long égarement à la vertu, veut éviter tout faste dans sa conversion, *de peur, dit-il, qu'on ne l'accuse de chercher à paraître grand jusque dans sa pénitence* (14). C'en est fait, l'humble solitude de Tagaste l'emporte dans son cœur sur les attraits de Rome et de la gloire; et comme si la Providence voulait marquer désormais tous les pas d'Augustin par d'honorables souvenirs qui les retracent à la postérité, quand il croit se cacher dans la retraite, il ne fait qu'illustrer son asile : en y entrant avec une colonie de jeunes disciples que sa renommée assemble autour de lui, il devient à son insu l'instituteur des monastères en Afrique.

Eh ! que ne puis-je, Messieurs, arrêter vos regards sur cette école de savants, sur ce séminaire d'évêques, sur cette pépinière de saints ! Vous verriez Augustin relevant l'état religieux par le ressort de la considération publique, se dépouillant de tout en faveur des pauvres, refusant les successions des pères qui déshéritent leurs enfants pour doter ses institutions, défendant de consacrer les vierges avant leur vingt-cinquième année (15), prescrivant à ses moines le travail des mains, consacrant leur patrimoine à la rançon des esclaves, qui viennent en foule entourer, révéler, bénir l'auteur de leur liberté, au moment où il captive lui-même la sienne sous le joug des règles monastiques. Mais la richesse du sujet ne me permet pas de tout dire. Grand Dieu ! qui avez promis *de sécher jusque dans leurs racines les nations superbes, et de planter les humbles pour les faire fleurir* (16), laisserez-vous plus longtemps dans la solitude l'homme le plus digne d'honorer votre Eglise et d'ornez vos sanctuaires ? Trois années d'obscurité pour Augustin ! Que dis-je ? effrayé du bruit de sa réputation, il n'ose déjà plus passer dans les villes épiscopales, pendant la vacance des sièges ; il les fuit de très-loin. Mais il croit du moins pouvoir sans danger pour son humilité, aller avec la multitude entendre assidûment Valère,

évêque d'Hippone, lorsqu'un jour ce vénérable pontife, l'apercevant parmi ses auditeurs, s'interrompt brusquement au milieu de son discours, et demande à son peuple qu'on lui désigne un prêtre pour partager ses fonctions. Tous les regards se fixent à la fois sur Augustin : on l'entoure, on le transporte fondant en larmes aux pieds de Valère ; et les acclamations publiques sollicitent pour lui l'imposition des mains.

O modeste Augustin ! te voilà donc revêtu, malgré la résistance, du sacerdoce de Jésus-Christ ! mais ton éloquence va rester muette devant le peuple d'Hippone. Les lois canoniques ont réservé le ministère de l'instruction publique aux seuls évêques ; et si cette barrière ne tombe devant toi, la plus éclatante lumière restera cachée sous le boiseau. Valère réclame contre l'usage : Augustin en est excepté. Trop grand pour s'abaisser aux inquiétudes honteuses de l'envie, ce généreux vieillard n'écoute que son zèle, rend hommage au talent qui doit l'effacer ; et immolant tout amour-propre à la gloire de la religion, il conduit lui-même son disciple par la main dans sa chaire d'Hippone. Augustin n'y a pas encore ouvert la bouche : sa seule présence a déjà opéré une heureuse révolution dans la discipline ecclésiastique de l'Occident ; et à sa suite tous les prêtres vont parcourir, sous les yeux et par l'autorité des évêques, cette route scabreuse de l'apostolat. O prêtre immortel dans les fastes du ministère évangélique ! je te rends grâces aujourd'hui au nom de tous mes frères, de l'honneur insigne que ton exemple assure à jamais au sacerdoce de Jésus-Christ. C'est à toi que je dois la faveur de monter dans cette tribune sacrée, et d'y prononcer ton éloge au milieu d'une si majestueuse réunion de l'Eglise gallicane.

Bientôt les évêques d'Afrique s'assemblent dans les murs d'Hippone. D'une voix unanime, ces pontifes réunis demandent que leur première séance s'ouvre par un discours d'Augustin ; et tandis qu'auparavant aucun prêtre ne pouvait parler en public devant un évêque, le prêtre Augustin prêche en présence d'un concile cette célèbre *explication du Symbole*, l'un des plus parfaits modèles de l'enseignement pastoral. Il est en effet, Messieurs, un mode d'instruction spécialement adapté à la dignité des premiers pasteurs. Appelés à tant d'autres fonctions, ces hommes aposoliques sont plus strictement obligés, en annonçant la parole sainte, de ne lui donner jamais, comme le veut Bossuet, *que ces deux beaux ornements de l'éloquence chrétienne, la simplicité*

(14) *Confess.*, lib. IX, cap. 9.

(15) Cette loi est du troisième concile de Carthage, tenu en 397. Tous les historiens ecclésiastiques l'attribuent unanimement à saint Augustin, qui fut l'âme de cette assemblée, et le rédacteur des actes. Il ne faut point confondre cette consécration solennelle des vierges avec la simple émission des vœux telle qu'on la fait aujourd'hui. Le P. Thomas a très-bien distingué ces deux sortes de pro-

fessions. (*Discip. eccles.*, liv. I, p. 3, chap. 42, 52, 53, 54.) La discipline actuelle de l'Eglise fixe encore parmi nous à vingt-cinq ans l'âge requis pour la consécration solennelle des vierges. (Voyez le Pontifical romain, chapitre *De consecratione virginum*.)

(16) *Radices gentium superbarum arefecit Deus, et plantavit humiles ex ipsis gentibus.* (*Eccle.*, X, 18.)

et la vérité (17); le sentiment doit couler sans interruption de leurs lèvres paternelles; le zèle est leur premier talent : tout est peuple, disons mieux, tout est famille devant eux; et c'est surtout à ces interprètes du ciel que le ministère saint défend de s'abaisser aux vaines recherches d'une éloquence humaine. Les discours d'Augustin portaient ces caractères frappants de l'apostolat, et désignaient ainsi sa vocation. O moment à jamais précieux pour l'Eglise, où l'ange d'Hippone, Valère, transporté comme son troupeau à la voix d'Augustin, se lève, inspiré du ciel, et entraîné dans son enthousiasme par l'oubli le plus heureux des lois du concile de Nicée, qui défendent avec sagesse de donner en même temps deux évêques à la même Eglise, serre Augustin dans ses bras, le consacre pontife de la nouvelle alliance, l'installe sur son siège, s'associe pour toujours à sa gloire par cette adoption, et se montre aussi grand que lui en le choisissant pour collègue et pour successeur !

C'est ici que la carrière de l'épiscopat s'ouvre devant Augustin : c'est donc ici que ce grand homme va révéler par son exemple aux premiers pasteurs tous les services que la religion attend de leur ministère. Vous avez déjà pu remarquer, Messieurs, qu'il fut, selon l'usage de son siècle, justement célèbre comme l'une des plus glorieuses époques de l'épiscopat, un de ces pontifes élevés au plus éminent caractère de consécration qu'imprime l'Esprit-Saint, par la seule supériorité reconnue de leur mérite; je veux dire un de ces prélats qu'un aveugle préjugé croit peut-être abaisser, mais qu'il rehausse encore sans le vouloir, en les appelant des hommes de fortune, tandis qu'ils sont les seuls évêques au contraire pour qui la fortune n'ait rien fait.

Augustin n'a donc point d'aïeux; son illustration commence à lui : elle n'en sera que plus glorieuse, en se fondant uniquement sur ses talents et ses travaux. Le temps manque à mon admiration pour retracer les innombrables prodiges de son zèle, de sa vigilance, de sa fermeté, de sa douceur, de sa sagesse, de sa charité; mais du moins quelques traits plus saillants de toutes ces vertus épiscopales que l'histoire de saint Augustin fait briller avec tant de splendeur dans les annales de l'Eglise, pourront fixer particulièrement vos regards, par le nouvel éclat que leur assure l'exercice journalier des deux principaux devoirs dont la religion impose le joug à ses premiers pasteurs. Qu'attend en effet, Messieurs, qu'attend l'Eglise de Jésus-Christ du ministère divin d'un évêque ? Elle exige que selon l'esprit d'une si haute vocation il se consacre à instruire ses enfants et à confondre ses ennemis; et elle lui présente aujourd'hui Augustin pour modèle, dans cette double carrière de la prédication et de la défense de la

foi, que l'obligent également de parcourir et les dangers de la religion et les besoins des peuples. Or maintenant, pontifes du Dieu vivant, *comprenez ! instruisez-vous, apôtres de la terre !*

Le nouveau pasteur d'Hippone vient-il distribuer le pain de la parole à son troupeau, il sait rendre la multitude qui l'environne docile à tous les mouvements de son zèle et de son éloquence; il voit d'abord autour de lui ses auditeurs plongés dans le recueillement d'une attention profonde, ou agités par cette émotion involontaire qui décelle l'admiration et qui la communique. L'enthousiasme éclate bientôt en applaudissements universels : Augustin est interrompu par ces acclamations; mais loin de s'en montrer satisfait, il s'élève alors au-dessus de ces vains hommages qu'il dédaigne, au-dessus de tous ces triomphes profanes dont il s'humilie, au-dessus de lui-même enfin et de son talent, pour ne pas rester au-dessous de son ministère : ce ne sont pas des applaudissements, s'écrie-t-il, ce sont des larmes que je vous demande : *Non plausus, sed lacrymæ* (18).

Cette onction d'Augustin part de la sensibilité de son cœur autant que de la piété de son génie. Le sentiment surabonde dans ses discours : le trait frappe : l'âme est saisie, et le sublime est porté à son comble par ce beau désordre qui surpasse tous les efforts de l'art. *Je ne veux pas être sauvé sans vous*, dit-il à son peuple, dont les remords éclatent tout à coup autour de lui par des cris prolongés de désespoir : *Non, ô mon Dieu ! je ne veux pas être sauvé sans mon peuple !* *Puissé-je*, ajoute-t-il, *occupant une des dernières places dans le ciel, m'y voir environné de tous mes enfants* (19) ! Quand la mort lui ravit Monique sa mère : *Je sentis déchirer*, écrivit-il aussitôt à son ami Alype, *cette double vie composée de la sienne et de la mienne* (20); et en s'exprimant avec tant d'énergie, il se plaint encore de ce que sa langue ne peut suffire à son cœur. Nul mortel n'aima jamais plus vivement l'Etre suprême. L'Eglise ne le reconnaît-elle pas comme le chérubin de la nouvelle alliance, en nous le représentant toujours dans ses temples depuis quatorze siècles, avec le symbole d'un cœur enflammé dans ses mains ? Parle-t-il des perfections de l'Etre suprême vers lequel il est entraîné par les transports du plus ardent amour, la ferveur de ses paroles tient de l'extase : il semble voir Dieu quand il le nomme; et cependant, il faut le dire en l'honneur de cette charité qui embrasait son âme, sans pouvoir jamais épuiser toute son ardeur, Augustin porta ce sentiment jusqu'au pieux excès de se calomnier lui-même, en doutant humblement si ses amis ne lui étaient pas encore plus chers que son Dieu (21). Oh ! que ce doute est touchant dans la bouche d'un si grand saint ! Evode,

(17) Fin de l'exorde de son sixième sermon pour la fête d'une nouvelle catholique, le jour de la Purification.

(18) Serm. 217.

(19) Serm. 201.

(20) Epist. 52.

(21) *Confess.*, lib. VII, cap. 2.

Nébride, Romanien, et vous surtout Alype, ô son cher et tendre Alype! voilà les perplexités que lui coûta sa tendresse pour vous! Jamais, non jamais l'amitié n'inspira et ne reçut un pareil hommage : une belle âme n'osera-t-elle décider s'il est plus doux de l'avoir mérité que de l'avoir offert. Mais avançons. Les faits se présentent en foule à ma mémoire, et me pressent d'ajouter aux épanchements de cette sensibilité qui proclame un orateur, les prodiges d'un zèle qui signale un apôtre. C'est sur le premier et peut-être sur le plus intéressant théâtre de son apostolat et de sa gloire, c'est dans sa chaire épiscopale que se montrant l'*homme de Dieu* (22), comme Moïse, *vir Dei*, Augustin va s'offrir à vos regards. Malheur à moi si je voulais substituer ici mon faible langage à ses hautes pensées! Ce ne sont plus les accents du panégyriste, c'est la voix de ce grand homme que vous devez entendre. Viens donc, Augustin, viens, parle à ma place dans ce temple; ou plutôt parlez-y vous-même, Esprit créateur qui l'avez si souvent inspiré! parlez, et faites-le revivre quelques moments devant un si auguste auditoire, par les triomphes de son éloquence!

Tandis qu'il instruit son peuple des devoirs de la morale chrétienne, il voit entrer dans son église d'Hippone les deux principaux chefs des manichéens; aussitôt il abandonne son sujet, détruit sous leurs yeux tous les fondements de cette secte qui anéantissait la Divinité, en la doublant par la doctrine absurde des deux principes. Ferme et Fortunat ne l'ont point interrompu par des applaudissements qui auraient pu arrêter l'action de son ministère en affligeant son humilité; mais ils viennent l'attendre aux pieds de la chaire pour abjurer l'impiété entre ses mains. Voilà le triomphe de son éloquence.

Plus étonnante merveille! Son sermon sur le jugement dernier, lu seulement plusieurs années après sa mort par saint Fulgence, détermine la conversion de ce célèbre disciple de l'évêque d'Hippone, qui obtint la gloire d'être appelé l'*Augustin de son siècle*. Voilà le triomphe de son éloquence.

Nouveau prodige! tous les excès de l'intempérance souillent le temple d'Hippone. Augustin paraît : des cris de fureur le menacent de mort. Il arrive courageusement à sa chaire, au milieu des imprécations publiques; sa voix réverbérée domine peu à peu toutes ces vociférations aduacieuses. Les sacrilèges restent interdits; et son impétueuse véhémence étouffant bientôt les hurlements d'une populace attroupée, abolit pour toujours les profanations des agapes dans le lieu saint. Voilà le triomphe de son éloquence.

Surcroît de zèle et d'intrépidité! Vous croirez entendre ici l'histoire des cannibales. Les habitants de Césarée se séparaient chaque année en deux troupes homi-

cides, qui présentent au sein de la paix l'image d'une guerre civile, frères contre frères, pères contre enfants, époux contre épouses, et se lapident les uns les autres, pour s'exercer aux combats. Au moment du carnage, Augustin parle : on l'écoute à peine. Il parle encore : on l'admire. Il parle encore : on est troublé. Il parle encore : les larmes coulent. Il parle, ou plutôt la nature et la grâce parlent avec lui, les armes tombent des mains de la rage en délire, tous ces barbares courent s'embrasser et se prosternent à ses pieds. Voilà le triomphe et le plus éclatant triomphe de son éloquence. Quel spectacle! ô mon Dieu! « Après de pareilles victoires de son talent, n'écrierai-je avec Bossuet, que le style de saint Augustin ait ses défauts, comme le soleil a ses taches : je ne daignerai ni les avouer, ni les contester, ni les excuser, ni les défendre (23). »

Son siècle doit absoudre son goût. Non, ce ne seront jamais des grammairiens timides, ou de stériles partisans d'un goût froid et dédaigneux que nous reconnaitrons pour arbitres de l'éloquence évangélique. Un apôtre a d'autres juges : ce sont les pauvres qui savent apprécier dignement les talents oratoires d'Augustin, lorsqu'ils viennent l'attendre en foule sur les chemins publics, et le contraignent de prêcher en leur faveur pour triompher, par l'unction de ses discours, de l'impitoyable dureté des riches. Toujours fidèle dans ses instructions à un plan général dont il ne s'écarte jamais, il ramène ses exhortations les plus familières à deux grands objets, qui embrassent toute la morale chrétienne; je veux dire à l'amour de la vérité et à la félicité céleste. Détrompez en effet l'homme de ses illusions, rappelez-le au devoir par l'attrait de son bonheur, et en le dominant ainsi par le double ascendant de la persuasion et de l'intérêt, vous le verrez voler de lui-même avec ardeur au-devant de votre zèle.

Apôtres de la France! voilà ce qu'attendent de vous les peuples confiés à vos saintes sollicitudes. Souvenez-vous du jour mémorable, où le front courbé sous l'Evangile, vous fûtes préposés par l'Esprit-Saint au gouvernement de nos tribus. Premiers pasteurs de l'Eglise! on vous appelle des princes; mais vos trônes sont des chaires. C'est donc uniquement pour instruire les fidèles avec plus d'autorité que vous êtes élevés au-dessus de la multitude. Ah! vous ne sauriez sans doute vous offenser de notre zèle et de nos vœux pour votre gloire. Remplissez vous-mêmes, honorez par votre exemple ce laborieux ministère auquel vous nous associez, pour seconder votre apostolat et non pas pour vous en affranchir. Ministres inférieurs de la religion, quand nous montons à votre place dans ces tribunes sacrées, les enfants du siècle nous jugent avec une inévitable sévérité; ils nous regardent en quelque sorte comme des

(22) *Sicut scriptum est in lege Moysi viri Dei.* (I Esdr., III, 2.)

(23) *Défense de la tradition et des saints Pères, n^e partie.*

orateurs profanes, qui méritent d'autant moins d'indulgence qu'ils s'exposent volontairement à la censure. Mais que *le chef de la parole et de la conduite*, selon le langage de Bossuet, d'après l'Esprit-Saint, *dux verbi* (24), qu'un vénérable évêque, digne émule du François de Sales de nos jours (25), que l'église d'Amiens ne cessera de pleurer autour de sa tombe, jusqu'à ce qu'elle soit autorisée à l'invoquer devant un autel, vienne à paraître sur ce siège éminent de la vérité, le respect qu'imprime son caractère donne plus de puissance à sa voix, plus de poids à ses instructions : la parole de Dieu semble acquérir une nouvelle majesté dans sa bouche ; et sa seule présence est plus persuasive que tous nos discours.

Tout prêche à la fois dans Augustin, ses talents, ses exemples, sa dignité, sa renommée. Le cortège imposant de ses vertus accrédite l'empire de son éloquence ; et la sainteté de sa vie ajoute encore au respect qu'inspire son ministère, ces touchantes émotions de la piété filiale, qui ouvrent le fond des cœurs à ces accents paternels. C'est dans les mœurs des évêques (on peut l'avouer sans crainte devant le premier clergé de l'Europe), oui, c'est dans leurs mœurs que l'incrédulité a toujours cherché des armes, la faiblesse des doutes, le relâchement des prétextes, le remords des excuses, la licence une autorité ; et si jamais, dans un siècle moins heureux que le nôtre, leurs actions pouvaient cesser un seul instant de se trouver en harmonie avec leur doctrine, ô Eglise, sainte Eglise de Jésus-Christ ! quelles seraient votre confusion et votre douleur ? Les premiers pasteurs ne sont pas toujours assemblés pour défendre le dépôt de la foi ; mais répandus sur toute la surface de l'empire, ils deviennent par leur dignité le sujet le plus ordinaire de tous les entretiens : il n'existe plus pour eux de vie privée ; ils sont la loi vivante du peuple ; ils ne sauraient échapper à l'opinion publique qui les observe et les juge sans cesse ; et dans tous les instants, dirai-je avec l'Evangile, la *position* qu'ils occupent, toujours semblable à celle du Rédempteur lui-même, pour opérer la ruine ou la résurrection d'Israël (26), influe essentiellement sur les destinées de la religion. Puisse donc notre nation recueillir tous les fruits de leur zèle, de leur piété et de leur vigilance ! Ah ! Messieurs, si la conduite du souverain était en opposition avec vos enseignements, vous gémiriez, comme autrefois Moïse, de ne pouvoir tracer des lignes assez profondes autour des tentes d'Israël pour les rendre inaccessibles à la contagion ; mais quand la pureté des mœurs réside sur le trône où les vertus douces du monarque invitent à l'imitation sans forcer à l'hypocrisie, les saintes rigueurs de la mo-

rale ne doivent-elles pas prévaloir dans tous les ordres de l'Etat, dans le premier surtout de ces ordres, qui répond à la société entière de la double fidélité du peuple à son Dieu et à son souverain ? Hélas ! les scandales des rois sont si puissants pour le vice : leurs exemples ne seraient-ils donc inutiles que pour la vertu ?

Les peuples instruits et édifiés, Augustin vole à la défense de l'Eglise, qui, selon le témoignage de ce saint docteur, *poursuit son pèlerinage entre les persécutions de la terre et les consolations du ciel* (27). A peine initié au sacerdoce, il avait été l'âme du premier concile de Carthage : élevé à l'épiscopat, il devient chaque année l'oracle de ces synodes périodiques en Afrique, à jamais célèbres dans les fastes de l'Eglise, dont ils ont fixé le droit public. Epris d'une ardeur infatigable pour la religion, travaillant nuit et jour, à l'exemple de saint Paul, et chargé, comme lui, de la sollicitude de toutes les Eglises, ce pontife en quelque sorte œcuménique, prend sur lui seul les intérêts, les fonctions, les débats de tous les évêques. Réfutation des hérésies, interprétation des livres saints, institution des lois canoniques, réforme des monastères, lettres aux empereurs, correspondances suivies à Rome avec les souverains pontifes ; à Nolle avec saint Paulin ; en Palestine avec saint Jérôme ; à Milan avec saint Ambroise et Simplicien ; en Espagne avec Orose ; dans les Gaules avec Sévère Sulpice, saint Prosper, Lazare d'Arles, Delphin de Bordeaux, Rustique de Narbonne, saint Germain d'Auxerre, saint Exupère de Toulouse, saint Hilaire de Poitiers, Alèthe de Cahors, Vincent de Lérins, Cassien, les poètes Ausone et Rutilius ; à Constantinople avec Maxime, Longinien, Dioscore et tous les gens de lettres du bas empire, qui, en lui adressant leurs écrits, l'appellent, de concert, *le représentant de la postérité* (28) : tels sont les travaux et les délassements de son apostolat ; tels sont les services qu'un seul évêque peut rendre à la religion. Confondus par son éloquence, les ennemis de l'Eglise l'estiment assez pour n'oser plus le calomnier quand ils ne peuvent lui répondre, et pour refuser des conférences publiques avec lui. Mais rien n'arrête l'évêque d'Hippone ; et, en considérant cette multitude de victoires qu'il remporte pour le christianisme, il me semble voir s'opérer une seconde fois le prodige si énergiquement retracé par l'Esprit-Saint, quand il peint le triomphe du plus rapide des conquérants en contraste avec le silence de l'univers. *Siluit terra in conspectu ejus.* (Machab., I, 43.)

Que votre Eglise est puissante, ô mon Dieu, lorsque vous lui donnez un pontife tel qu'Augustin ! Les sectes n'ont jamais été ni plus nombreuses ni plus formidables que

(24) Act. XIV, 11. Bossuet, premier point du sermon sur l'unité de l'Eglise.

(25) Monseigneur Louis-François-Gabriel d'Orléans de La Motte, évêque d'Amiens, mort en odeur de sainteté, le 11 juin 1774, à l'âge de quatre vingt-deux ans.

(26) *Ecce positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum in Israël.* (Luc., II, 34.)

(27) *De civit. Dei*, lib. XVIII, cap. 51.

(28) LONGINIAN., in Epist. apud BASIL. ad August., 20 et 43 vet. edit.

dans le iv^e siècle. Du haut des tours de la basilique de Carthage, Augustin appelle et défie tous ces hérésiarques. Les manichéens se présentent les premiers au combat; bientôt réduits par Augustin à l'ignominie de l'absurdité ou à la confusion du silence, ils n'ont plus que l'alternative de se condamner à une fuite honteuse, ou d'avouer publiquement leur défaite; et soudain forcés en effet à une évasion nocturne ils vont proclamer eux-mêmes, en s'exilant au loin, cette victoire d'Augustin. *Siluit terra*, etc.

Pour échapper à la vigilance et au génie de l'évêque d'Hippone, Léporius met d'abord l'espace des mers entre le théâtre de ses erreurs et le diocèse d'Augustin: il vient enseigner le nestorianisme dans les Gaules déjà séduites par le semi-pélagianisme. Condamné par Proculé de Marseille, il a l'audace d'aller défendre ensuite lui-même sa cause à Hippone, où il réussit par ses intrigues à se former quelques partisans: mais l'ange du Seigneur veille sur le seuil de cette Eglise. L'homme de la religion descend dans l'arène: j'entends retentir aussitôt au milieu de l'Afrique étonnée la rétraction de Léporius; et la réponse d'Augustin aux moines d'Adrumet apaise en un instant les troubles fomentés par ce sectaire dans l'Eglise gallicane. *Siluit terra*, etc.

Mais quoi! je ne vois pas encore Pélage! Parais, superbe ennemi de la grâce! Toi qui trompes le genre humain en exagérant les forces de la nature, toi qui, présentant toujours des idées à deux faces dans tes écrits, répands plus ouvertement la contagion de tes erreurs par les commentaires de tes disciples; parais, ose enfin te montrer au grand jour, enveloppé d'hypocrisie, d'orgueil et d'équivoques. Jérôme, les évêques, les souverains pontifes, les conciles, l'Orient et l'Occident te citent au tribunal d'Augustin. Seul en ce moment, je veux dire, sans être assisté dans cette conférence par aucun de ses collègues, quoique tous les évêques du monde chrétien se déclarent partisans de sa doctrine, seul alors l'évêque d'Hippone me représente l'Eglise entière: seul il subjugué l'artificieuse éloquence de Pélage; seul il dicte son arrêt à tous les pontifes de l'univers dont il est le guide et l'oracle.... et tous les pontifes de l'univers lui décernent à l'envi le titre immortel de DOCTEUR DE LA GRACE, en souscrivant avec acclamation la sentence de l'hérésiarque. *Siluit terra*, etc.

Que dis-je? cet adroit imposteur frappé d'anathème, Pélage, surprend encore pendant quelques instants le pape Zozime, qui l'admet à sa communion. Augustin toujours invariable dans sa foi, ne sacrifiera la vérité à aucune considération; et pour protester plus solennellement contre le pélagianisme,

il déclare qu'il a résolu d'abdiquer son évêché d'Hippone, si l'absolution de ce sectaire vient donner un démenti public à l'épiscopat. Mais tout à coup saint Innocent I^{er}, élevé au siège apostolique, lance la foudre sur Pélage; et pour emprunter le majestueux langage de Bossuet, en parlant de l'hérésie des monothélites: « Qu'a servi à cette secte, dirai-je avec lui, d'avoir pu surprendre un pape? L'anathème qui lui a porté le premier coup n'en est pas moins parti de cette chaire qu'elle tenta vainement d'occuper; et toutes les autres hérésies ont reçu du même en trois le coup mortel (29). » *Siluit terra*, etc.

Certes, je ne saurais suivre Augustin dans cette multitude de conférences, où il oppose aux difficultés les plus compliquées ces réponses lumineuses que l'on cite encore aujourd'hui, que l'on citera dans tous les siècles comme des axiomes éternels de la foi des Eglises pour la défense de la vérité (30). Tous les sceaux du livre mystérieux sont brisés, pour lui: il est le seul Père de l'Eglise qui embrasse dans ses écrits l'ensemble de la religion. Ce n'étaient plus en effet seulement quelques dogmes isolés que l'on attaquait de son temps: c'était le christianisme lui-même auquel on imputait hautement la décadence de Rome et tous les malheurs de l'empire. Le peuple regrettait ses anciennes idoles, en versant des larmes sur les débris de l'autel de la victoire entouré d'esclaves enchaînés. *Les accusations de toute la terre*, disait éloquentement, dès le iv^e siècle, notre plus ancien apologiste, *reprochent à l'Evangile tous les désastres de l'univers: les chrétiens deviennent responsables et de la sécheresse des saisons et des débordements du Tibre* (31). Qui vient plaider alors la cause de Jésus-Christ contre le paganisme que rend furieux le danger imminent de sa destruction? C'est encore l'Afrique, Messieurs, qui, trois siècles après son premier titre de gloire en ce genre, va fournir plus qu'un autre Tertullien à la défense du christianisme. C'est l'athlète invincible d'Hippone, c'est Augustin, en cheveux blancs, trop nécessaire à l'Eglise dans un si grand péril, pour être écarté ou méconnu par une jalouse rivalité, c'est lui qui consacre douze années entières à cette triomphante apologie. Ouvrez l'oreille, enfants des hommes! Ce vieillard vénérable, revient des conseils éternels; il y a pris l'accent de la révélation. Écoutez-le: il généralise toutes ses idées, rassemble toutes ses connaissances, déploie toute la force de sa dialectique et toute la puissance de son génie; il remonte à la formation des sociétés, à l'institution des gouvernements, à l'origine des sciences, aux principes des opinions, aux éléments de la morale, à l'influence des religions, à la source

lestis juraminis virtute constringens, non solum ipse de hoste victoriam referens triumphavit; quin etiam posteris certandi et vincendi ordinem, si quando victa pravitas, recidivo ausu infandum caput erigere uideretur, ostendit.

(31) *De resurrect. carn.*, n. 8, pag. 585.

(29) *Sermon sur l'unité de l'Eglise*, premier point.
(30) Voici le magnifique aspect sous lequel le plus illustre disciple de l'évêque d'Hippone, saint Fulgence, nous présente son maître dans ses fameuses conférences avec tous les hérétiques de son temps. *Cuncta hostilium machinamenta telorum, cæ-*

des revers et des erreurs politiques; et sa vaste compréhension embrassant l'histoire de l'univers, confrontée avec le système de la nature, développe le plan du Créateur lui-même, pour dissiper tous les nuages, éclaircir tous les doutes, pulvériser toutes les objections, confondre tous les sophismes de la philosophie contre le Christ et contre le règne de la croix : voilà, Messeigneurs, la *Cité de Dieu* ! ouvrage savant et sublime, dans lequel saint Augustin explique avec autant d'érudition que de profondeur, quatorze siècles avant Montesquieu, les véritables causes, je ne dis pas de la grandeur qu'on ne discutait point, mais de la décadence des Romains, qu'il fallait expliquer à l'univers, pour justifier entièrement le christianisme auquel Rome dégénérée imputait la dégradation et les désastres de son empire.

Pontifes du Dieu d'Israël ! tel est le magnifique monument par lequel saint Augustin s'est immortalisé, en vengeant d'une manière victorieuse le double intérêt de l'Evangile et du genre humain. Or, si l'évêque d'une bourgade, presque ignorée dans l'Afrique, a pu soutenir seul cette même religion qui depuis a conquis l'Europe entière, mais qu'une présomptueuse impiété croyait alors sur le penchant de sa ruine, que ne doit pas attendre aujourd'hui l'Eglise de tant de premiers pasteurs réunis autour de cet autel pour la défendre au tribunal de la raison contre des ennemis encore plus redoutables ? O vous docteurs suprêmes de l'Eglise ! renouvelez ses anciennes victoires, essuyez les larmes de cette mère éplorée, triste Rachel à laquelle l'ingrate impiété de ses enfants ose disputer à la fois et son origine dans le ciel et ses bienfaits sur la terre. Gardez-vous cependant de jamais désespérer du salut d'Israël dans nos jours malheureux ; hâtez-vous de combler les précipices que l'irréligion creuse sous nos pas ; relevez sur les vastes abîmes du néant dont les dévastations de l'incrédulité ne cessent d'environner les malheureux humains, cette même *Cité de Dieu* que l'évêque d'Hippone sut défendre avec tant de gloire contre toutes les puissances conjurées de la terre et de l'enfer. Sauvez la foi, sauvez votre siècle, sauvez la postérité.

Augustin a fait triompher l'Eglise au dehors par son génie : il va la rendre florissante au dedans par sa sagesse. Eh ! qui jamais a mieux connu que ce grand homme le véritable esprit du gouvernement ecclésiastique ? S'il m'était permis de développer devant vous, Messeigneurs, dans le plan même de son gouvernement pastoral, l'ensemble des principes et des vertus qu'exige votre apostolat en vous appelant à la tête des tribus lévétiques, où le nom seul d'Augustin doit être à jamais l'aiguillon de votre

zèle, le signal de vos combats et le présage de vos triomphes, je dirais en présence de mes maîtres que cette magistrature sacrée consiste principalement dans l'art fécond de multiplier ses ressources, en se donnant pour coopérateurs les seuls hommes dont le mérite supérieur est garanti par l'opinion publique ; de s'emparer dans le sanctuaire de tous les talents naissants, qu'on exposerait aux séductions du camp ennemi, si l'on ne savait ni les discerner ni les appliquer aux intérêts et à la gloire de la religion ; de diriger ses travaux apolitiques vers la félicité des peuples, qui n'est jamais étrangère à votre saint ministère ; de déployer tout l'ascendant de l'autorité épiscopale pour protéger les malheureux contre le besoin et l'injustice, contre les vexations et les abus ; d'inspirer aux ministres des autels un esprit public qui les montre toujours les bienfaiteurs du peuple, autant que ses guides ; de raisonner assez sagement son courage, pour ne résister et ne céder jamais qu'à propos ; d'éviter également et cette aveugle condescendance qui n'engendre que des vices, et ce zèle amer qui n'ouvre aucune voie de salut au repentir ; d'élever les hommes au-dessus d'eux-mêmes, en leur témoignant de l'estime ; d'attirer et de convertir les coupables, en leur montrant plus de douleur que de courroux ; d'allier la dignité à la simplicité des mœurs, la bonté à la justice, la douceur à la fermeté ; d'ajouter à ces qualités éminentes qui assurent la considération, les vertus douces qui gagnent tous les cœurs ; d'asservir enfin son administration à la loi, et de sacrifier quelquefois la loi elle-même à la charité, qui est le premier et le plus sacré de tous les commandements divins. Je copie ici l'histoire d'Augustin, et le seul tableau de ses vertus vous présente en action le plus beau code de l'épiscopat.

Où prennent donc leur source et ces principes lumineux et ces qualités dominantes de l'évêque d'Hippone ? Dans son amour pour l'Eglise de Jésus-Christ. Voilà le grand ressort du ministère épiscopal ! C'est par amour pour l'Eglise qu'il réfute la collusion supposée par saint Jérôme entre les apôtres saint Pierre et saint Paul. Hélas ! la plus haute piété ne soustrait pas toujours au déplorable ascendant du naturel et du caractère. Ce vénérable anachorète de la Palestine, ce docte écrivain qui rennissait à une austère sainteté et à une immense érudition les emportements impétueux d'un Dalmate (32) et l'humeur sombre d'un solitaire, avait été suscité par la Providence pour conserver fidèlement à l'Eglise, par une traduction devenue classique pour tous les siècles, le dépôt traditionnel des Ecritures, dans le temps où les langues-mères de l'Orient, que Jérôme était venu étudier dans

(32) Saint Jérôme s'excusait lui-même dans sa vieillesse, par la violence malheureusement si commune dans son pays, des emportements aux-

quels l'entraînaient ses disputes littéraires, et dont il s'humiliait en disant dans ses lettres : *Per iram multum peccavi quia Dalmata fui.* (Litt. 27.)

SECONDE PARTIE.

nos Gaules (33) et qu'il possédait au plus haut degré, allaient presque s'éteindre dans tout l'univers. Mais un si habile interprète des livres sacrés tombe dans une erreur de spéculation en se plaçant entre Dieu et les hommes comme un nouvel organe du ciel, Augustin entreprend aussitôt de l'éclairer : Jérôme se croit offensé, mais Augustin épargne à la religion le scandale qu'entraînent toujours les divisions de ses premiers ministres; et du haut de son trône épiscopal où il est environné de toute sa gloire, un si grand évêque humblement jaloux de fléchir l'injuste courroux d'un cénobite, n'hésite point d'adoucir, par les plus éclatants hommages, un simple prêtre qui a le double tort de se tromper et de ne lui opposer pour raisons que des injures. Loin d'irriter un érudit si ombrageux, mais si précieux à l'Eglise, il ne se venge de sa colère que par de plus grands égards (34). *Je n'étudie pas*, lui écrit-il, *pour devenir savant, mais pour me rendre meilleur*. C'est par amour pour l'Eglise, qu'après trente années d'épiscopat, au lieu d'accabler de son autorité et de sa renommée un jeune évêque dont il est obligé de combattre les sentiments, il lui déclare au milieu d'un concile qu'il est prêt à recevoir ses leçons : *Ego senex a juvene paratus sum doceri* (35). C'est par amour pour l'Eglise qu'au déclin de l'âge il se rend compte, dans ses *Retractations*, de toutes les pensées de sa vie, explique ou corrige ses anciens écrits et prémunit ainsi la religion contre l'autorité de son nom et de sa gloire. C'est par amour pour l'Eglise qu'il perpétue sa pénitence comme David. Du faite de la sainteté où il est parvenu, il cite au tribunal de sa conscience les égarements de sa jeunesse, les pleure encore avec des yeux presque éteints, révèle à tous les siècles les plus intimes secrets de sa vie; et ses *Confessions*, au lieu d'être un scandale, deviennent le plus édifiant de tous les hymnes en l'honneur de la divine miséricorde. C'est par amour pour l'Eglise... Augustin, repose-toi de tant de travaux, pour en recevoir le noble salaire, que t'assure à jamais l'admiration de tes contemporains et de la postérité. Tu viens de montrer à l'univers les services que la religion peut attendre d'un grand évêque, et en fournir la mesure au sanctuaire. Repose-toi, il est temps de te faire jouir dans ce temple de ton instructive renommée qui doit enflammer tes successeurs, en leur découvrant dans tes triomphes toute la gloire qu'un grand évêque peut attendre de la religion. *Erit vobis in portentum : juxta omnia quæ fecit facietis, et scietis quia ego Dominus Deus*. C'est le sujet de la seconde partie de son éloge.

(33) Avant d'aller se perfectionner en Palestine dans la connaissance de la langue hébraïque, il avait étudié les belles-lettres à Trèves. On voit dans la préface du second volume de l'histoire littéraire de la France, par les bénédictins, qu'il entretenait habituellement des correspondances sur les livres saints, à Vienne (en Dauphiné), à Autun, à Arles, à Lérins, à Marseille, à Narbonne, à Bayeux, etc.,

Le plus beau panégyrique, sans doute que l'on ait jamais composé en l'honneur de saint Augustin, c'est l'histoire ecclésiastique de son temps, et même des siècles qui l'ont suivi. La gloire de ce grand homme n'est point renfermée en effet dans les bornes de sa vie; elle est liée à toutes les victoires de la foi dans les âges postérieurs; et elle semble briller aujourd'hui d'un nouvel éclat au milieu de ce temple, pour animer l'émulation apostolique de nos pontifes, en leur montrant dans les honneurs rendus à un seul évêque toute la noble magnificence de l'Eglise envers ses premiers pasteurs.

Si nous le considérons pendant le cours de son épiscopat, nous le voyons dominer son siècle. Le peuple chrétien, les évêques, les empereurs, les hérétiques eux-mêmes se réunissent pour lui offrir les justes tributs d'admiration et de confiance que lui doit le genre humain. Si nous interrogeons les générations qui se sont écoulées depuis sa mort, nous les entendons sans cesse proclamer Augustin comme l'oracle du christianisme. Du fond de son tombeau, disons mieux, du haut de ses autels, il continue en quelque sorte les travaux et les merveilles de son apostolat, distribue aux défenseurs de la cité sainte des boucliers impénétrables dont son génie ne cesse de les revêtir, selon le langage de saint Paul, comme de la cuirasse de la foi : *Induti lorica m fidei* (1 Thessal., V, 8); et sa renommée s'accroît progressivement, d'âge en âge, de tous les triomphes de la religion.

Mais Augustin est si grand, que déjà ce tableau à peine ébauché de sa gloire ressemble à un éloge vague ou exagéré; et cependant il indique à peine les magnifiques souvenirs que le récit des faits doit développer. Grand Dieu! m'écrierai-je donc avec Bossuet, *vous devant qui tout n'est rien!* mais vous que le Roi-Propète célébrait autrefois comme un Dieu *admirable dans vos saints* (36)! fortifiez ici les accents de ma faible voix; inspirez-moi dans ce moment des pensées dignes des merveilles que je dois préconiser; et pour retracer en présence de vos pontifes une faible image de la gloire que la religion assure aux grands évêques, qu'il soit donné à mes paroles de retracer à cette auguste assemblée les éclatants témoignages de vénération et de reconnaissance que saint Augustin a reçus de ses contemporains et de la postérité! *Et scietis quia ego Dominus Deus*.

Et d'abord, Messeigneurs, c'est au peuple, dont la voix, quand elle est libre de toute contrainte et affranchie de toute suggestion, fut toujours appelée la voix de Dieu même :

où de nombreuses écoles étaient déjà établies. La période qui se compose de la moitié du IV^e et du commencement du V^e siècle, a été l'une des plus glorieuses époques littéraires de la France, jusqu'au règne de Louis XIV.

(34) *Epist. ad Hieron.*, 3.

(35) *Epist. ad Valer.*, 150.

(36) *Mirabilis Deus in sanctis suis*. (Psal. LXVII, 36.)

Vox populi, vox Dei; c'est au peuple qu'il appartient de juger les hommes publics, surtout ses premiers pasteurs; et le véritable théâtre de la gloire d'un évêque est ce même champ du père de famille, dont l'Esprit saint lui a confié la culture. Or quel pontife obtint jamais, dans l'exercice de son ministère, des hommages plus touchants et mieux mérités que saint Augustin? Ne pensez pas que, renfermé dans la retraite, il se rende inaccessible aux malheureux par amour pour des études qui feraient ses délices en fécondant son génie, et qu'il sacrifie les devoirs obscurs du pasteur à la renommée attrayante de l'écrivain. Seul magistrat de sa contrée, non par le droit de sa dignité, mais par l'empire que lui donnent ses vertus, il consacre deux heures chaque jour pour terminer les différends de son troupeau à la porte de son église; et sa réputation donne une telle autorité à ses jugements, que la cupidité n'ose jamais ni en provoquer la révision, ni en contester la sagesse, ni en éluder la rigueur. Cet ascendant qu'il exerce sur l'opinion de son peuple s'étend jusqu'aux régions les plus éloignées de l'Afrique. On accourt des extrémités des provinces à ce nouveau tribunal d'équité; et Augustin, devenu l'arbitre de toute cette troisième et alors florissante partie de l'ancien monde, dont l'éclat commença et finit pour elle avec le règne du christianisme dans ces vastes contrées, voit ses décisions respectées jusqu'aux extrémités de ces climats lointains et indépendants, où la puissance impériale ne domina jamais. Ces mêmes peuples qui vouent à ses lumières et à son intégrité cette déférence filiale par laquelle il a conquis le protectorat des Eglises africaines, viennent de tous les côtés lui dénoncer les évêques donatistes, solliciter leur déposition. A sa voix, Antoine de Fussale, convaincu d'hérésie, est forcé d'abdiquer son siège. La mort leur a-t-elle enlevé leurs pontifes, c'est l'évêque d'Hippone qu'ils chargent de pourvoir à la viduité de leurs Eglises; c'est à l'évêque d'Hippone qu'ils défont le droit d'élection; c'est dans le monastère de l'évêque d'Hippone qu'ils cherchent des pasteurs; et déjà il ne se trouve presque plus d'autres évêques, sur les six cents sièges de l'Afrique, que les disciples d'Augustin. Illustres chefs des légions sacrées! tels sont les honorables tributs d'amour et de confiance que la multitude se plaît à prodiguer aux dignes successeurs des apôtres. Eh! que sont toutes les faveurs les plus signalées des cours, quand on les compare à de si magnifiques témoignages de vénération publique? Ah! les princes ne peuvent donner que des dignités, des décorations, des trésors: les peuples seuls dispensent la gloire.

Oh! quelle misérable ambition pourrait tenter un évêque, ou le dégoûter du bonheur domestique de la résidence, lorsqu'il sait se

composer une semblable félicité au milieu de ses enfants? Pleinement satisfait des bénédictions qu'il recueille dans les campagnes, Augustin ne paraît jamais à la cour des empereurs; il peut dire aux maîtres du monde comme autrefois Abraham à un roi de l'Orient: Je ne veux recevoir de vous aucune grâce, de peur que vous ne vous prévaliez de m'avoir enrichi. *Non accipiam ex omnibus quæ tua sunt, ne dicas : Ego ditavi Abraham.* (Gen., XIV.) Mais en échange de ces faveurs qui ne lui survivraient pas aujourd'hui, l'évêque d'Hippone obtint des souverains une considération qui se perpétuera dans tous les siècles. Lorsque Théodose protégea de toute sa puissance la convocation du concile général d'Ephèse (37), il adresse une invitation particulière à saint Augustin comme au plus illustre défenseur de la foi. L'empereur Honorius accordant à son mérite des distinctions qu'il ne devait point à son siège, lui attribue pendant son règne toutes les prérogatives réservées aux primats. Rois de la terre! les honneurs que vous répandez sur les grands hommes ne sont jamais perdus ni pour l'accroissement de votre gloire, ni pour l'intérêt de vos peuples! Aussi l'estime éclatante que les souverains de Constantinople témoignent à saint Augustin va-t-elle lui donner une influence marquée sur la félicité de tout l'empire. Voulez-vous connaître ses titres de gloire, je veux dire ses services politiques, sous un nouveau rapport, ouvrez l'histoire; elle en fournit un exemple mémorable.

Le comte Boniface, investi de toute la puissance impériale pour s'opposer aux Vandales, entraîné bientôt lui-même dans la rébellion par la perfidie de ses adulateurs, défait trois généraux de l'empereur Théodose; toute l'Afrique fuit, on se prosterne à son approche. Mais un homme plus redoutable qu'une armée se présente alors devant lui : c'est Augustin qui vient prêcher sous la tente du vainqueur la soumission due aux puissances de la terre; c'est ce pontife citoyen qui lui fait entendre au nom de la religion cette sainte maxime (38) : *Si l'ambition, l'orgueil, la vengeance ne rendent jamais les guerres légitimes pour les princes mêmes, quel motif pourra jamais justifier un sujet d'aroir pris les armes contre son souverain?* Le respect qu'imprime au général couronné plusieurs fois par la victoire, la présence révéérée d'un grand homme et d'un grand saint arrête le carnage. A la vue de cet ange de paix, le comte Boniface rentre dans le devoir, devient l'un des plus célèbres et des plus intimes amis d'Augustin; et l'empereur vaincu lui-même par l'éloquence du médiateur, qui, après l'avoir si bien servi, éveille encore la clémence dans son âme, l'empereur partage aussitôt l'honneur du triomphe, en pardonnant au rebelle

(37) Saint Augustin devait être l'âme de ce concile qui foudroya Nestorius. Mais il mourut le 28 août l'an 429; et les évêques ne purent se réunir à

Ephèse que deux ans après, en 431.

(38) *Epist. ad Bonif.*, 203.

dont l'évêque d'Hippone lui garantit la fidélité et le dévouement.

France! jette un regard en ce moment sur tes anciennes cicatrices, et garde-toi de les rouvrir jamais (39)! Souviens-toi que l'origine de ta gloire remonte à l'époque de ton entière soumission à tes rois; que ta prospérité est inséparable de la puissance de tes monarques; que tu dois t'assurer la bienfaisance du souverain par les transports de ton amour, et non par l'audace de la rébellion; qu'enfin sous le règne d'un prince qui désire et mérite d'être chéri, ce serait le plus grand de tous les malheurs pour le peuple que de s'en faire craindre!

Ces hommages extraordinaires des peuples, des généraux, des empereurs sont auprès de la postérité des monuments très-glorieux sans doute pour la mémoire de l'évêque d'Hippone. Il faut cependant l'avouer, ce genre de succès est moins difficile, moins rare, et par conséquent beaucoup moins désirable dans l'ordre épiscopal, que l'estime universelle des premiers pasteurs. Oui, Messieurs, vous n'êtes jamais mieux appréciés que par vos pairs. Votre réputation qui influe si puissamment sur l'efficacité de votre ministère, dépend surtout du jugement que portent de vous les princes de l'Eglise avec lesquels vous partagez la servitude de l'apostolat; elle dépend de la confiance mutuelle que vous obtenez les uns des autres par votre caractère, par vos talents et par vos vertus; elle dépend de la considération dont vous jouissez dans votre ordre en votre qualité d'évêques, à laquelle un monde profane lui-même ne manque jamais de vous ramener; quand il veut apprécier votre mérite. Tôt ou tard, les réputations de parti ou d'intrigue se réduisent à leur simple valeur: les erreurs fondées sur toute espèce de prévention s'évanouissent: les idoles de la faveur tombent: toute gloire usurpée se dément elle-même: chaque pontife est mis à sa véritable place par le temps ou par ses juges légitimes qu'il trouve toujours parmi ses collègues; et le jugement bien constaté de son corps fixe, en dernier résultat, l'opinion publique.

Paraissent maintenant, vénérables évêques du IV^e et du V^e siècle, vous qui ne fîtes jamais essuyer à saint Augustin, ni les injustices de l'envie qu'aurait pu exciter la supériorité de ses talents, ni l'amertume des reproches dont le menaçait la publicité de ses anciens désordres, ni cette exclusion des discussions importantes à laquelle semblait l'exposer l'obscurité de son siège! paraissent, partagez aujourd'hui la gloire de l'évêque d'Hippone, à laquelle on vous vit contribuer avec tant d'amour! Que vois-je? les premiers pas de saint Augustin dans la carrière de l'apostolat sont marqués par des triomphes. Le primat de Numidie, Mégale, qui s'était opposé d'abord

à sa consécration, se rétracte au milieu d'un concile, et veut lui imposer lui-même les mains. Dès que le nouvel évêque d'Hippone vient prendre la défense de la grâce contre Pélagé, Jérôme se retire avec respect de la lice, pour lui réserver tout l'honneur de la victoire; et après la défaite de l'hérésiarque, Jérôme n'appelle plus Augustin que le *restaurateur de la foi* (40). Ambroise, son père spirituel, Ambroise, ce héros du sanctuaire, le consulte comme son maître. Les papes et les conciles se reposent sur lui seul du soin d'expliquer la doctrine du christianisme. Les actes de ses conférences sont lus chaque année dans tous les temples de l'Afrique. Ses lettres sont reçues à Rome comme des codes de discipline et des formulaires de croyance. La religion, qui semble vouloir fonder sa gloire dans tout l'univers sur les seuls trophées d'Augustin, dépose par les mains de ses premiers pasteurs, sur son front vénérable, toutes les couronnes qu'elle doit aux conquêtes de son génie.

Ici, Messieurs, mon admiration accablée par tant de triomphes se ranime encore à la vue des hommages inouïs que vos saints prédécesseurs dans l'épiscopat ont décernés à l'évêque d'Hippone. Les plus grands sacrifices de l'intérêt personnel ne leur coûtent plus rien, dès que c'est Augustin qui les y invite, dès que son exemple leur en impose la loi. Déjà tous les pavillons d'Israël s'ébranlent: déjà la fameuse conférence de Carthage s'ouvre sous les auspices du tribun Marcellin; et voici le manifeste de cette guerre sacrée qui va fixer les destins de l'Eglise dans toute l'Afrique. A la tête des trois cents évêques catholiques, Augustin paraît au milieu du sanctuaire; et aussitôt élevant la voix: « Si vous prouvez, dit-il à trois cents évêques donatistes, que l'Eglise réside dans votre communion, nous descendrons de nos sièges pour vous obéir, et nous reconnaitrons en vous les pasteurs légitimes de nos troupeaux. Mais au contraire si vous êtes convaincus par nos raisons d'avoir levé l'étendard du schisme, venez, nous partagerons avec vous le patrimoine et les honneurs de l'épiscopat: venez, en rentrant dans le sein de l'Eglise, vous ne jerdrez que vos erreurs: venez, c'est pour nous que nous sommes chrétiens, c'est pour le peuple seul que nous sommes pontifes! » Aucun évêque n'a été prévenu d'un défi si généreux: aucun évêque ne songe à réclamer contre la proposition d'Augustin. Tous ces trois cents pontifes agrandis les uns par les autres, élevés au-dessus d'eux-mêmes, n'ont plus d'autre âme que celle de leur chef, suivent à l'envi l'impulsion qu'il vient de donner, et n'écoutant plus d'autre sentiment que l'héroïsme de la religion, le zèle, le devoir, l'honneur, l'enthousiasme qui enlèvent tous les esprits, se rallient par acclamation à ce sublime

(39) Il y avait eu des émeutes à Paris et dans les provinces voisines, au commencement de mai 1775.

(40) Epist. 53

sacrifice. Aussitôt les donatistes délibèrent sur cette offre imprévue : Augustin se prosterne au pied de l'autel avec ses trois cents collègues ; et tous ensemble ils lèvent des mains suppliantes vers le ciel, pour le conjurer d'accorder la paix à l'Eglise, en les dépouillant eux-mêmes d'une moitié de leurs biens. Illustres successeurs des apôtres ! la religion vous paraît-elle assez magnilique envers Augustin, quand, après lui avoir assuré un si prodigieux ascendant sur tous les évêques de son siècle, elle le présente aujourd'hui à ses successeurs environné de tant de gloire ?

Que dis-je ? ce ne sont pas seulement les plus grands évêques de son temps qu'on voit concourir dans l'histoire de l'Eglise à l'exalter par-dessus tous ses plus illustres contemporains ; les donatistes et les autres hérétiques du ^v^e siècle, qui ne connaissaient point d'adversaire plus redoutable que saint Augustin, entraînés eux-mêmes par l'admiration universelle, devinrent souvent ses plus zélés panégyristes. Mais tous ces hommages étrangers disparaissent devant l'éclat des sublimes et touchantes vertus qui les lui attirent. L'évêque d'Hippone va s'élever en effet, par les prodiges immortels de sa charité, au-dessus de tous les honneurs que son siècle lui a rendus, gagner tous les cœurs après avoir conquis tous les suffrages, et se montrer encore plus grand en méritant l'amour des hétérodoxes qu'en triomphant de leurs sophismes.

Dans ce moment, Messeigneurs, Augustin est en butte à tous les sectaires qu'engendra l'arianisme, et qui sous différents noms ne cessèrent de déchirer le sein de l'Eglise par les attentats de la même impiété contre la divinité de Jésus-Christ, depuis l'origine du christianisme jusqu'au ^v^e siècle, où l'univers vit tomber et presque s'éteindre ces hérésies devant la toute-puissance du génie et de la charité que leur opposa l'évêque d'Hippone. Je ne connais plus ici d'autre manière de célébrer dignement ses succès que de répéter fidèlement ses paroles. Comment va-t-il donc s'honorer dans toute l'Eglise et dans tous les siècles, en combattant les hérétiques ? Animé du véritable esprit de l'Evangile, il concilie le zèle le plus ardent avec la plus touchante modération. Il sait que les victoires spirituelles de la religion sont douces, que ses triomphes sont des bienfaits ; et il déploie toute la puissance de la vérité, en se bornant à la seule force de la persuasion, pour conduire, selon la direction du prince des apôtres, *le troupeau de Dieu au pâturage, suivant l'ordre établi par Dieu lui-même, c'est-à-dire librement et jamais par contrainte* (41). Ne craignez pas qu'outragé par les chefs des hérétiques, il décrédite sa cause par des invectives. Que

Pétilien lui reproche avec fureur ses premiers égarements, *admirez, lui répond-il, admirez la miséricorde du Seigneur, qui m'a tiré d'un si profond abîme ; je ne défends point ma personne, mais ma foi* (42). Qu'on cherche à lui ravir la confiance des évêques au milieu d'un concile, en l'accablant de libelles où l'on exagère les désordres de sa jeunesse, il monte aussitôt dans la chaire de Carthage : il y publie hautement que cette ville a été le théâtre de ses plus honteux excès. Parle-t-il des manichéens ? il avoue, avec l'affection la plus propre à les ramener vers lui, qu'il lui en a coûté beaucoup pour se séparer d'eux. Ah ! que ceux-là vous persécutent, ajoute sa piété fraternelle en s'adressant aux infortunés dont il avait abjuré les erreurs, *que ceux-là vous persécutent, qui n'ont jamais partagé votre obstination : pour moi, je ne sais que vous aimer et vous plaindre* (43). A l'entendre, Fauste est éloquent, Pétilien profond, Pélage charitable. Ah ! il faut défendre la vérité avec le sentiment d'une persuasion aussi éclairée que profonde, pour oser se montrer sans danger si humble et si généreux envers ses adversaires : les apôtres de l'erreur n'ont ni le droit ni le courage d'être justes impunément.

Que dis-je ? d'être justes ? Eh ! que serait-ce donc pour un apôtre de la charité, que serait-ce pour Augustin de ne se montrer que juste envers les hérétiques ? La religion dont il est le vengeur l'appelle à une plus haute gloire. Les donatistes avaient basement déferé la cause de la foi à l'autorité impériale ; et, par de lâches adulations, ils avaient mendié, ils avaient obtenu la protection de Julien, qui se montrait dans sa superstitieuse impiété le plus adroit et le plus implacable ennemi de l'Evangile. Mais ce bras de chair tombe en poussière : les donatistes restent sans appui ; je me trompe : l'évêque d'Hippone sert d'intercesseur à tous ces évêques, malheureux courtisans d'un tel prince ; et aussitôt il sollicite la remise d'une contribution à laquelle ils sont condamnés par les officiers de Théodose. La lettre qu'il vient d'écrire en leur faveur à Constantinople est le préambule du premier écrit qu'il leur adresse pour réfuter leurs principes : il leur offre une conférence ; mais ces sectaires, épouvantés de son génie pensent colorer leur refus, en affectant de craindre une persécution. Augustin, qui ne poursuit l'erreur qu'avec les seules armes de la vérité, demande alors des sûretés à l'empereur pour les évêques donatistes ; et il écarte tout soupçon de violence, en déclarant qu'il n'entrera en lice avec ses adversaires qu'après avoir vu sortir des murs de Carthage tous les soldats d'Honorius. Les grands évêques se ressemblent dans tous les pays et dans tous les siècles. A ce trait que nous retrouvons avec tant de joie dans

(41) *Pascite qui in vobis est gregem Dei, providentes non coacte, sed spontanee secundum Deum.* Epist. 1, Beati Petri Apostoli, cap. 5, vers. 2.

(42) THILLEMONT, tom. XIII, pag. 581.

(43) Epist. 107.

les fastes les plus récents de notre Eglise gallicane, vous reconnaissez dans l'exemple de l'évêque d'Hippone, la charité de l'immortel archevêque de Cambrai, de ce vertueux Fénelon, qui ne voulut ouvrir ses missions en Saintonge pour y travailler à la conversion des calvinistes qu'après avoir fait éloigner de cette province toutes les cohortes de Louis le Grand.

Oh ! combien cette généreuse modération de l'évêque d'Hippone le rend cher à mon cœur, quand je la compare aux emportements de ses adversaires ! L'imagination africaine avait allumé dans le iv^e siècle une espèce de fanatisme dont on ne trouve heureusement aucun autre exemple dans les annales de l'univers. Les donatistes, connus sous le nom de *circoncillions* (44), parcouraient les cités et les campagnes, le fer et la flamme à la main. Cette secte, ou plutôt cette horde de brigands, renonçait à l'agriculture et à ses foyers, et ne subsistait que de ses déprédations ou de ses crimes. Les prêtres circoncillions massacraient les disciples d'Augustin sur les chemins publics ; du haut des chaires ils promettaient le ciel aux meurtriers qui parviendraient à l'égorger lui-même. Les assassinats et le suicide formaient toute la législation de ces barbares. Des femmes enceintes se précipitaient du haut des rochers ; les hommes se perçaient le cœur d'un poignard, se jetaient dans les flammes, pour remporter, disaient-ils, la palme du martyr ; et, de l'aveu de saint Augustin lui-même (45), qui prit seul la défense de ces énergumènes, dans l'espoir de les ramener par les principes de la religion aux affections de la nature, si le genre humain n'avait eu qu'une tête, le vœu abominable de Caligula se fût accompli. Saints autels ! je vous appelle en témoignage, ma langue n'est dans ce moment que l'écho de l'histoire. Eh ! comment un ministre de l'Evangile pourrait-il s'abaisser à exagérer les forfaits d'une secte qu'il est impossible de calomnier ?

Cependant, qui le croirait ? un homme vient se jeter entre les circoncillions et l'empereur, au moment où ce prince tire le glaive pour en délivrer l'Afrique ; et cet homme extraordinaire, quel est-il ? O siècles ! soyez frappés d'admiration ; et vous, détracteurs injustes et ingrats du christianisme, apprenez à connaître et à respecter la charité qui anime ses véritables défenseurs ! C'est Augustin, le seul Augustin qui demande à grands cris grâce pour ces malheureux, en foudroyant leur doctrine. Que ne puis-je interrompre mon discours pour lire en entier les lettres sublimes de ce grand homme à Apringius, au proconsul Donat, au tribun Marcellin (46) ! C'est le plus magnifique triomphe de sa charité, qui forme aussi le plus beau monument de son

éloquence. « Quand vous jugez ces forcenés, écrit-il aux dépositaires de la suprême puissance, nous vous conjurons d'oublier que vous avez le droit de les punir de mort. Nous voulons vaincre le mal par le bien.... Remettez l'épée dans le fourreau. Livrez ces misérables à notre zèle ; et bientôt, éclairés par nos leçons, ils viendront, sujets dociles et soumis, se prosterner aux pieds du trône (47)... Si vous les exterminatez, nous n'oserons plus nous plaindre de leurs attentats ; car nous sommes déterminés à perdre tous la vie, plutôt que d'en dénoncer jamais un seul à la rigueur de vos jugements. Non, non, les maux des chrétiens ne doivent point être guéris par des meurtres (48)... Rois de la terre, triomphez de vos ennemis par l'effusion de leur sang. Pour moi, je ne vous envie point ce droit terrible : je n'oserais plus lire à mon peuple les actes de nos martyrs, si l'histoire consignait à la suite de leur mort de si sanglantes catastrophes ! »

Telle fut, pendant plus de trente années d'épiscopat, l'inaltérable douceur de l'évêque d'Hippone. Ce charitable pasteur se flattait alors de pouvoir ramener les circoncillions aux sentiments de l'humanité, en les faisant rougir du contraste, qu'admirait toute l'Afrique entre leur rage et sa douceur ; et il se contentait d'exposer la liste de leurs crimes dans les places publiques. Cet excès de modération le venge assez victorieusement sans doute du reproche étrange que n'a pas honte de lui adresser un fameux sceptique du dernier siècle, dont les lumières accusent la bonne foi, lorsqu'il ose appeler saint Augustin le *patriarche des persécuteurs* (49).

J'avoue néanmoins qu'à cet égard saint Augustin ne persévéra point jusqu'à la mort dans ses premiers sentiments. Je sais que, vaincu dans sa vieillesse, par la raison, par l'expérience, par les conseils de ses collègues, et surtout par les crimes des circoncillions, il justifia par deux écrits différents (50) la rigueur des lois impériales portées contre les donatistes ; et qu'il cessa de protéger ces sectaires, quand il fut enfin convaincu par leur incurable perversité, qu'ils abusaient de ses propres maximes, pour persister dans tous les excès et dans toutes les fureurs de la révolte. Mais je n'ai pas dû lui dérober l'immortelle gloire qu'il mérita d'abord par les longues épreuves de sa charitable longanimité ; je n'ai pas cru que cette rétractation elle-même pût ternir l'éclat. Eh ! qui osera donc condamner la sévérité, disons mieux, la justice tardive de saint Augustin ? Qui même pourra l'accuser de se contredire et entreprendre la révoltante apologie des circoncillions ? Quoi ! l'hérésie doit-elle être jamais la garantie du brigandage et la sauve-garde des

(44) On les appelait de ce nom, parce qu'ils rôdaient sans cesse autour des villages et des maisons écartées pour y entrer furtivement.

(45) Litter. 45.

(46) *Epist. ad Donat.*, 100.

(47) *Epist. ad comit. Marcell.*

(48) *Epist. ad 27.*

(49) Bayle.

(50) *Epist. ad Vinc.*, 93 ; *Epist. ad com. Ecrif.*, 185.

ma'faiteurs? A quel titre, à quel tribunal les ennemis du genre humain prétendront-ils avoir le droit de commettre les plus grands crimes avec impunité, dès qu'ils se déclareront les ennemis particuliers de l'Eglise? O débonnaire Augustin! ta belle âme épuisa toutes les ressources de la clémence, de la pitié envers les hérétiques dont ta charité avait fait si longtemps les clients de ton éloquence. Eh! plutôt à Dieu qu'ils ne t'eussent pas contraint eux-mêmes de les abandonner au jugement des lois! Mais ne crains pas que la postérité censure jamais tes principes ou ton cœur; au contraire, elle te décerne avec confiance, par ma bouche, au milieu de l'Eglise gallicane assemblée dans ce sanctuaire, les justes tributs de respect et d'admiration que l'univers entier doit à tes maximes autant et plus encore qu'à ton génie.

Le religion ouvre, en effet, sous vos yeux ses annales, Messeigneurs; et le récit de ces victoires devient un cantique continuél d'actions de grâces en l'honneur d'Augustin. Quoi de plus glorieux pour l'évêque d'Hippone que cette multitude d'hérésies victorieusement réfutées ou plutôt anéanties à jamais par la force irrésistible de ses écrits, et qui n'ont pu trouver de partisans après sa mort! Apôtres des nations, arrosez la terre de vos sueurs; dévouez vos jours à la pénible servitude de votre ministère; signalez-vous par les mêmes travaux, par les mêmes services; et n'en demandez point de plus belle récompense aux hommes que les succès apostoliques de saint Augustin votre plus digne modèle.

Eh! certes, quelle plus glorieuse destinée pour un évêque! C'est du haut de cette chaire, c'est en présence de l'Eglise gallicane, c'est dans ce jour consacré par la religion à la gloire de ce grand homme, que ma voix vous appelle tous, dirai-je adversaires ou panégyristes d'Augustin? vous opiniâtres donatistes, vous perfides manichéens, vous féroces circoncellions, vous insensés priscillanistes, vous superstitieux célicoles, vous superbes pélagiens, vous aveugles marcionites, vous blasphémateurs ariens; et vous, vous novatiens, tertullianistes, nestoriens, apollinaristes, semi-pélagiens; et vous... mais je ne saurais vous nommer tous; et je puis le dire avec vérité en l'honneur immortel de votre vainqueur, on ignore maintenant jusqu'à vos noms. Revenez sur la terre, hommes entièrement oubliés : où êtes-vous? Ah! malheureux novateurs sans postérité, vous n'avez pu survivre à l'évêque d'Hippone. Arbres stériles et maudits, vous voilà donc desséchés jusque dans vos dernières racines! Sortez aujourd'hui de vos tombeaux; dites à la face de cet autel, en prédisant par votre exemple à tous les sectaires présents ou futurs le sort qu'ils attend; dites qu'Augustin fit disparaître du monde toutes vos erreurs, et que, poursuivis et terrassés par son génie,

vous restâtes écrasés sous cette pierre angulaire, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais!

Si nous rentrons, Messeigneurs, dans les murs de Sion, après avoir visité hors de son enceinte tant de brèches qu'Augustin a réparées, quel nouveau spectacle s'offre à nos regards! Des légions nombreuses de la tribu sacrée marchent sous ses enseignes : une école célèbre à laquelle il a donné son nom veille à la défense de sa doctrine; le pape saint Célestin se range avec respect parmi ses disciples, et fait l'apologie de tous ses ouvrages; les souverains pontifes lui défèrent de concert le titre inséparable d'un si grand nom, de *docteur de la grâce*; ses écrits règlent les décisions des premiers pasteurs; les conciles de Constantinople et de Latran consacrent les expressions de saint Augustin pour énoncer les dogmes de l'Eglise. Après de longues discussions ils citent l'évêque d'Hippone; et de même que le sixième concile général s'était écrié : *Pierre a parlé par Agathon*, les successeurs de ces anciens Pères ajoutent aux paroles qui expriment la foi de saint Augustin : *c'est ainsi que pense et parlera toujours l'Eglise!*

Mais rapprochons-nous de nos contrées; et retraçons une époque aussi glorieuse au clergé de France qu'à l'évêque d'Hippone. Lorsqu'à l'ouverture de la plus mémorable de toutes vos assemblées (51), l'immortel Bossuet posait dans cette même chaire les limites de la puissance des clefs et de la puissance du glaive; lorsque, semblable à Néhémie (52), d'une main il affermissait sur la base des canons la colonne antique de nos libertés, c'est-à-dire, pour parler comme saint Louis dans sa pragmatique sanction, *le droit commun et la puissance des ordinaires, selon les conciles généraux et les institutions des saints Pères*, tandis que de l'autre main il terrassait tous les ennemis du Saint-Siège; lorsqu'il disait aux rois de la terre : voilà les prérogatives inséparables de l'indépendance des couronnes! à tous les évêques : voilà les fondements et l'apanage de votre apostolat! aux souverains pontifes : voilà les droits divins de votre primauté et les bornes sacrées qui limitent votre autorité, sans en diminuer la plénitude! Quel était son guide et son garant pour éclaircir et résoudre des questions si épineuses et si délicates? En discutant de si grands intérêts, Messeigneurs, votre illustre organe suivait dans la route de l'antiquité les traces du pontife africain, et puisait fidèlement sa doctrine à cette source féconde des conciles de Carthage, sans cesse invoqués en France, et dont Augustin fut l'oracle et le rédacteur. Alors le pasteur de Meaux et le pasteur d'Hippone se donnant la main, se plaçaient ici entre les évêques et les souverains pontifes, entre les souverains pontifes et les rois, entre les rois et les peuples, et leur dictaient ensemble les plus solides traités

de paix. Bossuet s'honorait d'être à la fois le disciple, le commentateur et le panégyriste du même Père de l'Eglise dont il se montrait l'émule, quand, d'une voix éloquente et victorieuse, il faisait retentir ces voûtes sacrées du grand nom d'Augustin.

Que j'aime à me représenter le docte évêque de Meaux portant les écrits de saint Augustin dans tous ses voyages, durant même le cours de ses visites pastorales, pour lire et méditer tous les jours de sa vie celui de tous les écrivains ecclésiastiques qui lui inspirait le plus d'admiration, et avec lequel il avait le plus de ressemblance; se pénétrant profondément de son esprit (53) et se conformant à sa méthode, pour conférer avec les hérétiques, réfuter les nouvelles erreurs, saisir les grands principes de la religion, catéchiser les peuples et instruire les rois; étudiant le langage épiscopal dans les productions *de ce maître si maître* (54), comme il l'appelait lui-même; lui rendant le plus glorieux de tous les hommages lorsqu'il le choisissait pour modèle dans tous les rapports comme dans toutes les parties du ministère épiscopal; traçant le dessein de son *Histoire universelle* d'après les hautes conceptions et sur le plan sublime de la *Cité de Dieu*; se retournant comme Augustin vers les siècles antérieurs, pour découvrir et suivre dans la profondeur des temps, à travers les révolutions des empires, la main du Très-Haut, qui ramène tous les événements de l'univers à la *préparation ou à la propagation de son Eglise*; et renouvelant à la cour de Louis le Grand les mêmes merveilles de zèle, d'éloquence, d'érudition, de dialectique et de génie, qu'avait fait admirer saint Augustin sous le règne de Théodose I.

C'est en lisant Bossuet, Bourdaloue, l'abbé Fleury, Nicole, Duguet, et nos plus illustres auteurs ascétiques; c'est en voyant l'usage admirable et continu qu'ils font de la doctrine de saint Augustin, qu'on voit, avec autant de respect que d'étonnement, quel homme prodigieux est l'évêque d'Hippone dans les annales du christianisme.

La reconnaissance de la religion envers un écrivain et un évêque si extraordinaire l'associe ainsi après sa mort, je ne dis pas seulement à la gloire des plus célèbres apologistes de l'Eglise, mais encore à tous les triomphes de la foi. Je n'oublie point sans doute la respectueuse admiration que je dois aux Origène, aux Tertullien, aux Lactance, aux Irénée, aux Athanase, aux Basile, aux Grégoire de Nazianze, aux Chrysostome, aux Hilare, aux Jérôme, aux Am-

broise, aux Léon; je n'ignore pas que presque toutes les grandes périodes de l'ère chrétienne ont été signalées par une succession non interrompue de génies du premier ordre, dans la défense et l'enseignement du christianisme. Je considère tous ces Pères de l'Eglise, comme des controversistes, des orateurs, des moralistes, des théologiens suscités d'en haut pour venger chaque point de notre foi et chaque objet de notre culte, à mesure que des novateurs sont venus en attaquer les fondements. Mais quand je cherche dans la suite des âges les hommes dominants qui, depuis Jésus-Christ et les évangélistes, ont eu le plus d'influence, exercé le plus d'empire, attiré avec le plus d'éclat les regards de la postérité dans le développement de la religion, et qui surtout ont le mieux embrassé l'universalité et l'ensemble de sa doctrine, je me représente alors la tradition comme une chaîne sacrée qui remonte jusqu'à la révélation; et, dans sa vaste étendue, je distingue quatre grands anneaux dont la splendeur et la solidité viennent frapper plus vivement mes regards. De distance en distance, je veux dire saint Paul, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin et Bossuet. Ces quatre maîtres éminents qui ne forment qu'une seule école, puisqu'ils professent tous la même doctrine, se tendent, pour ainsi dire, les mains dans l'espace immense des dix-sept siècles qui composent pour ses mâles génies un vaste domaine de gloire; et ils ont entre eux des rapports si multipliés de principes, de talents et de prééminence, que leurs ouvrages, toujours saillants dans l'histoire de l'Eglise, composent, en quelque sorte, un seul faisceau d'armes saintes dont la force et l'éclat deviennent pour la religion les plus beaux monuments de ses triomphes, aux yeux de l'univers.

En effet, l'apôtre saint Paul, converti et éclairé immédiatement par Jésus-Christ, tient du haut des cieux le premier anneau de cette chaîne tutélaire qui embrasse toute l'enceinte de l'Eglise catholique. A sa suite, j'aperçois parmi ses plus fidèles et ses plus célèbres disciples, saint Augustin, qu'une voix du ciel invite à lire les épîtres de saint Paul, pour dissiper tous les nuages dont son intelligence est obscurcie, *tolle, lege*, Augustin, après avoir découvert la lumière, à la voix de l'Apôtre, écrit ses immortels ouvrages, et devient dans le *xiii^e* siècle l'oracle de saint Thomas d'Aquin, lequel se rallie au docteur de la grâce et propage tous ses principes. Enfin cette solide et lumineuse théologie de l'Ange de l'Ecole, est

(53) « Bossuet donnait la préférence à saint Augustin sur tous les autres Pères. Il le lisait continuellement.... Il en avait fait de longs extraits.... Il ne faisait aucun voyage qu'il ne l'eût avec lui. Il était tellement nourri de la doctrine de ce saint, et il était si attaché à ses principes, qu'il n'établissait aucun dogme, ne faisait aucune instruction, ne répondait à aucune difficulté, que par saint Augustin. Il y trouvait la défense de la foi et la doctrine des mœurs. Quand il avait un sermon à faire, il

prenait saint Augustin; quand il avait une erreur à combattre, un point de foi à établir, il lisait saint Augustin. Il s'était fait une si grande habitude de son style, de ses principes et de ses propres paroles, qu'il a rétabli une lacune de huit lignes dans le sermon 299 de l'édition des Bénédictins... qui ont reconnu que cette lacune avait été bien rétablie, et ils en ont fait honneur à M. Bossuet. » (*Vie de Bossuet*, par BURIGNY, pages 40 et 41.)

(54) Déf. de la trad. sec. part.

adopteée dans le grand siècle par un disciple encore plus illustre que lui dans les fastes du génie, par Bossuet, qui a fait le plus magnifique éloge qu'on puisse jamais décerner à un tel maître, en se déclarant, jusqu'à la mort, le fidèle partisan de sa doctrine.

La religion se plaît, Messieurs, à suivre et à retracer devant vous sous cette image les plus éclatants sillons de lumière que nous offrent les sentiers de la tradition ; mais Augustin y domine, Augustin y repa-rait sans cesse avec un nouveau lustre dans tous les siècles qui l'ont suivi.

Aussi quand de noires vapeurs se sont élevées du puits de l'abîme autour de nos autels, et ont voilé l'horizon de notre Eglise gallicane, je vous atteste ici, Messieurs, qui a dissipé ces ténèbres ? N'est-ce pas Augustin, dont Hilaire d'Arles a invoqué le témoignage dans le *v^e* siècle, pour établir dès lors nos droits et nos maximes ? N'est-ce pas Augustin qui, parmi nous, a terrassé, par les mains de nos pontifes, les albigeois, les sacramentaires, les prédestinés, le socinianisme, et tous les hérétiques des derniers temps ? N'est-ce pas Augustin que vos prédécesseurs ont choisi pour guide, pour modèle et pour appui dans tous les conciles ? Et qui leur enseigna donc leurs principes et leur méthode pour conférer avec les calvinistes au colloque de Poissy ? Augustin. Qui fournit, en 1600, au cardinal du Perron, tant vanté par Bossuet, les armes triomphantes avec lesquelles il réduisit au silence le défenseur du calvinisme, Duplessis-Mornai, dans la fameuse conférence de Fontainebleau ? Augustin. Qui vint éclairer et appuyer le célèbre Marca, lorsqu'il composait son savant *Accord du sacerdoce et de l'empire* ? Augustin. Qui a le mieux garanti enfin les décisions de toutes vos assemblées, en matière de doctrine ? Augustin ; et aujourd'hui même que vous célébrez sa fête avec tant de pompe, et que ce temple retentit de vos hymnes en son honneur et de vos plus solennelles actions de grâces, ne l'élevez-vous pas encore, par de si éclatants hommages, au-dessus de tous les éloges qu'il peut recevoir de ses panégyristes ?

Mais les temps écoulés jusqu'à nos jours ont des bornes trop étroites pour la gloire de ce grand homme : l'empire de son génie s'étendra sur l'avenir. Chaque siècle a vu, chaque siècle pourra voir naître encore des hérésies. Quand la paix du sanctuaire en sera troublée jusqu'à la consommation des jours, quel mur de feu environnera le camp d'Israël pour en protéger la sûreté ? (*Zachar., II, 5.*) O mon Dieu ! vous avez donné Augustin à votre Eglise : elle a vaincu d'avance ; elle connaît le prix du trésor qu'elle possède dans les ouvrages de ce grand évêque : c'est la tour de David, d'où pendent mille boucliers, et où est renfermée toute l'ar-

mure des forts d'Israël (55). O jour de triomphe et de gloire, où l'Eglise assemblée à Trente plaça sur nos autels, d'un côté, les livres révélés, fondements immuables de notre foi, de l'autre, les écrits réunis de saint Augustin, qui s'élevèrent alors comme une superbe pyramide que ses victoires avaient décorée à jamais des plus nobles trophées de la religion ! L'évêque d'Hippone parut revivre en ce moment une seconde fois devant le concile, tenant sous ses pieds toutes les hérésies enchaînées, et se montrant également digne de l'admiration de la terre et des regards du ciel !

Tel serait encore aujourd'hui le spectacle que saint Augustin offrirait à l'Eglise gallicane, si mon esprit, accablé par tant de merveilles pouvait développer toute la magnificence d'un si beau sujet. Non, je ne saurais rappeler dans un seul discours les honneurs extraordinaires que l'évêque d'Hippone a obtenus de siècle en siècle ; mais qu'il me soit encore permis, Messieurs, d'ajouter aux tributs de vénération que lui décerne la postérité, le nouveau genre d'intérêt que le récit de ses derniers moments doit attirer à sa mémoire, en environnant le terme de sa carrière du tableau de ses malheurs, dignes de lui concilier autant d'amour que ce souvenir lui assure de gloire.

Je vois ici l'Afrique inondée de Vandales persécuteurs et conquérants. Devant Alarie, Attila, Genséric, les cités, les hommes, et même toutes les productions de la nature disparaissent de la surface de la terre. Enveloppé de ces désastres, Augustin n'aperçoit plus autour de lui que trois villes entières, Cythre, Carthage, Hippone prête à ouvrir ses portes au fléau de Dieu, après un siège de quatorze mois. Les pontifes lui demandent, du fond des cavernes où ils sont cachés, s'il leur est permis d'abandonner leurs églises, à l'approche des barbares ; il répond, à la vue du camp ennemi, que dans les persécutions individuelles la fuite est autorisée par le conseil de Jésus-Christ et par l'exemple de saint Cyprien ; mais que dans les calamités générales elle ne serait qu'une lâche désertion. Les maux qu'il prévoit dans l'avenir aggravent encore sa douleur présente ; il découvre déjà la prochaine extinction de la foi dans toute l'Afrique... l'Afrique ? Ah ! nous écrirons-nous avec Bossuet, quand il parle de l'Angleterre, ah ! nos entrailles s'émouvent à ce nom ; et l'Eglise, toujours mère, ne peut s'empêcher à ce souvenir de renouveler ses gémissements et ses vœux (56). A la veille de descendre au tombeau, il voit autour de lui six cents sièges épiscopaux prêts à être tous renversés en un seul jour, avant même les invasions de l'Alcoran, du *viii^e* siècle, et le premier mouvement du flambeau vacillant de la foi qui s'éloigne au delà des mers ; mais il voit aussi le christianisme prompt à réparer ses pertes, en montant avec Clovis sur le nouveau trône qui vient de

(55) Sic turris David, mille clypei pendunt ex ea, omnis armatura sortium. (Cantic., IV, 4.)

(56) Sermon sur l'unité de l'Eglise, vers la fin du premier point.

s'élever dans les Gaules. C'est peut-être aux larmes et aux prières d'Augustin, ô mon Dieu! que vous avez accordé la conversion des Francs. Votre providence voulut sans doute consoler la religion, en faisant concourir ce grand événement avec l'apostasie entière de l'Afrique; mais l'évêque d'Hippone ne put qu'entrevoir, à la fin de sa vie, l'aurore de cette belle Eglise gallicane sur laquelle son génie avait déjà versé tant de lumière.

Vivement touché des malheurs et des dangers de la religion, ce grand évêque est averti, par les gémissements et les pleurs de son peuple, qu'il touche au terme de ses jours; il s'enfoncerait sans regret dans l'asile de la tombe, s'il n'enviait à saint Cyrille l'heureuse consolation d'anéantir l'hérésie de Nestorius dans le concile général d'Éphèse, victoire qui aurait si glorieusement terminé sa carrière apostolique. La sérénité de son agonie égale alors le calme de sa conscience. Aucun objet terrestre ne vient le distraire de ses intérêts éternels. Les pauvres eux-mêmes, les meilleurs amis de son cœur ne peuvent plus occuper ses dernières pensées. Il ne lui reste plus rien à donner : sa charité l'a réduit à l'heureuse impuissance d'instituer un héritier. Est-ce en effet aux approches du trépas qu'Augustin doit s'acquitter envers le malheureux? Hélas! la magnificence de ses dons tardifs eût été la censure de sa vie passée, et ses funérailles seraient devenues une fête pour les infortunés. Il ne lègue donc à l'Eglise que ses écrits et ses exemples; il se relève encore sous le fardeau des années et de la souffrance dans son lit de douleur : il choisit pour son successeur le vertueux Héraclé; et de ses défaillantes mains il entreprend sur le bord du sépulcre le dénombrement et la réfutation de toutes les hérésies. Mais il n'achèvera pas ce monument de ses propres victoires; et tandis qu'il médite depuis plusieurs jours les cantiques de l'âme pénitente, gravés sur les murs qui l'environnent, quarante années de travaux apostoliques ouvrent devant lui les tabernacles éternels.

Saint pontife! du haut de ce trône de gloire où vous ont élevé vos vertus, abaissez aujourd'hui vos regards sur l'Eglise de France; son ancienne vénération pour votre mémoire est pour elle un titre puissant à votre intercession; elle s'honore d'avoir érigé, dès le **vi^e** siècle, le premier temple (57) consacré sous vos auspices.

Mais je veux intéresser aujourd'hui votre amour en faveur de l'Eglise gallicane, par un souvenir plus récent de son zèle pour votre gloire. Celui de tous les évêques de France qui eut le plus de rapports avec votre génie, vos profondes connaissances, votre zèle apostolique pour la religion, Bos-

suet a célébré dignement votre humilité, en traduisant un passage (58) très-heureusement adapté aux devoirs de l'épiscopat, et inséré dans une de vos homélies pour l'anniversaire de votre consécration.

Voici donc ces paroles si honorables pour la mémoire de saint Augustin, et si dignes d'être prononcées à la fin de son éloge devant un auditoire d'évêques.

« Je n'ai pas assez de présomption, disait-il à son peuple, pour me flatter de n'avoir donné à aucun de vous un juste sujet de vous plaindre de moi, depuis que j'exerce les fonctions de l'épiscopat. Si donc accablé des soins et des embarras de mon ministère, je n'ai pas accordé audience à celui qui me la demandait; ou si je l'ai reçu d'un air triste et chagrin; si j'ai parlé à quelqu'un avec dureté; si par mes réponses indiscrettes j'ai contristé le cœur de l'affligé qui implorait mon secours; si, distrait par d'autres pensées, j'ai négligé ou différé d'assister le pauvre, et lui ai témoigné avec un regard sévère être importuné de ses instances; si enfin j'ai fait paraître trop de sensibilité pour les faux soupçons qu'on formait contre moi, et si par un effet de la fragilité humaine j'en ai conçu moi-même d'injustes, vous hélas! à qui je me confesse pour toutes ces fautes, pardonnez-les-moi, je vous en conjure; et vous obtiendrez ainsi vous-mêmes le pardon de vos péchés (59)! »

Ah! Messieurs, quelle humilité! quel exemple! quel vertueux besoin, et quel sentiment sublime de la perfection épiscopale! quelle nouvelle et admirable manière de manifester la sainteté la plus éminente, jusqu'à dans les pieux épanchements du repentir! Une pareille confession faite par un évêque, aux approches de sa mort, traduite, adoptée et renouvelée par Bossuet chaque jour de son apostolat, révèle au peuple chrétien toute la délicatesse de conscience que la religion attend de ses premiers pasteurs. Augustin ne vous paraît-il pas encore plus grand et plus saint quand il s'accuse ainsi lui-même que lorsque vous entendiez le récit et l'éloge des plus belles actions de sa vie? Plaise au ciel d'accorder à la France un grand nombre d'évêques dont la vertu timorée achevant de s'épurer devant la justice divine par de regrets si touchants, assure aux peuples de ce vaste empire le bonheur du temps et de l'éternité! Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE II.

SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE,

Prononcé dans la chapelle du Louvre, le 25 août 1772, en présence de l'Académie française.

Super solium sedebit ut confirmet et corroboret illud in judicio et justitia, amodo et usque in sempiternum. (Isa., IX, 7.)

bureau, pour rappeler continuellement ses obligations à son esprit. (Voyez la collection de Bossuet imprimée à Paris chez Boudet en 1778, tom. VIII, in-4^e pag. 114 de la préface.)

(59) In die annivers. ordinationis, serm. 588, tom. V, 1484, 1485.

(57) Cette église fut construite par Rurice, évêque de Limoges, sous l'invocation de saint Augustin.

(58) Bossuet, disent les derniers éditeurs de ses œuvres, avait ainsi traduit ce passage de saint Augustin, qu'il tenait toujours devant ses yeux sur son

Il s'assiera sur le trône, pour l'affermir, pour le fortifier par la sagesse et la justice, dès ce moment et à jamais.

Quoique tous les princes semblent recevoir les mêmes hommages sur la terre, l'histoire met un immense intervalle entre les adulations que l'intérêt prodigue à la puissance, et le tribut d'admiration que la reconnaissance décerne à la vertu. Lorsque la grandeur n'est fondée que sur de vains titres, elle ne brille qu'un instant; et, dans les annales de la gloire, les rois qui n'ont fait régner que leur nom pendant leur vie ne sont plus rien après leur mort. Mais lorsqu'un souverain est vraiment digne du trône, lorsqu'il ne règne que pour le triomphe de la religion et le bonheur de ses sujets, son nom consacré par l'amour devient plus cher et plus grand de génération en génération; et les bénédictions qu'il recueille d'âge en âge forment une espèce de culte universel qui lui assure la vénération de tous les peuples et les acclamations de tous les siècles. *Super solium sedebit*, etc.

Quel prince a mieux joui des avantages de la vraie grandeur, que le héros chrétien dont l'Eglise célèbre en ce jour la mémoire? Nous pouvons compter les années qui se sont écoulées depuis sa mort, par les hommages solennels que la religion et la patrie lui ont rendus. Assez courageux pour entreprendre de créer son siècle, saint Louis étendit par sa législation l'influence de son règne sur tous les siècles. Ce monarque religieux, dont chaque action rappelle un devoir de la royauté, ramena la politique à l'équité la plus sévère; il abaissa devant la loi l'autorité de ses vassaux et la sienne propre; il eut une droiture généreuse et inflexible, un génie vaste et hardi, un caractère ferme et invariable. Il fut grand sur le trône par la justice, qui est la bienfaisance des rois (60), il se signala dans les armées par sa valeur, dans la victoire, par sa modération, dans les fers par l'empire qu'il y conserva sur des barbares dont il était l'esclave. Après avoir assuré la félicité de ses contemporains par ses vertus, saint Louis prépara le bonheur de sa postérité par ses lois : chaque siècle à reçu de lui de nouveaux bienfaits; et il s'est acquis des droits à la reconnaissance de l'Europe entière.

Ainsi, messieurs, *la louange*, qui selon l'expression sublime de Bossuet, *languit auprès d's grands noms* (61), la louange d'un particulier s'épuise bientôt, quelque illustre qu'il puisse être; mais l'éloge d'un grand roi longtemps assis sur le trône ne vieillit jamais. Les progrès des lumières raajeunissent, pour ainsi dire, sa gloire de siècle en siècle, en ralliant à ses institutions et à ses lois les plus importants bienfaits de ses successeurs et les plus chers intérêts de sa nation; de sorte que son génie ainsi développé dans la suite des âges par la félicité publique, rend ce même sujet d'un panégy-

rique annuel, dont le fond peut paraître usé ou épuisé par l'éloquence, aussi nouveau et aussi attachant, que s'il n'eût pas encore été traité par les plus illustres orateurs de la religion et de la patrie. L'histoire de saint Louis va nous en fournir aujourd'hui la preuve.

Sans descendre dans les détails de ses actions particulières, je m'attacherai surtout aux grandes idées de ce prince dans son gouvernement : je le peindrai au milieu des préjugés et des abus qu'il eut à combattre; et en racontant les merveilles de son règne, je développerai tout l'ascendant des principes religieux sur le cœur d'un monarque, pour la félicité de son peuple. Je me souviendrai que saint Louis s'est sanctifié en roi; que l'Evangile lui imposait, comme la plus indispensable de ses obligations, une exactitude sévère à remplir les devoirs immenses de la royauté; que toutes les vertus de ce prince furent consacrées par les motifs surnaturels de la foi; et en terminant l'éloge d'un souverain dont la gloire appartient tout entière au christianisme, je m'écrierai avec confiance : voilà les rois que forme la religion!

C'est le propre du génie dans tous les genres d'amener d'utiles révolutions : je m'arrête donc à ces changements heureux que la France doit à saint Louis; et voici mon plan que je tire des paroles de mon texte. Je montrerai saint Louis créateur de son siècle, saint Louis bienfaiteur de tous les siècles qui l'ont suivi : *Super solium sedebit ut confirmet et corroboret in judicio et justitia*, AMODO ET USQUE IN SEMPTERNUM.

Messieurs, les discours éloquents des orateurs qui m'ont précédé dans cette chaire et la présence des premiers écrivains de l'Europe devraient me pénétrer devant vous du plus juste effroi. Mais si l'éclat de votre renommée intimide ma faiblesse, la supériorité de vos talents encourage aussi ma confiance : c'est mon admiration même pour vos ouvrages qui m'enhardit et me rassure en ce moment, parce que je sais que la médiocrité seule est sévère, et que le génie est indulgent comme la vertu.

Implorons les lumières de l'esprit créateur, par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'est-ce qu'un roi? C'est l'oint du Seigneur, le bouclier du faible, le fléau du méchant, l'arbitre de l'opinion, la règle vivante des mœurs. C'est un homme dont les devoirs sont aussi étendus que sa puissance, qui répond à Dieu d'un peuple entier, et participe, par ses vertus, à tous les honneurs dus au génie; un homme qui se sanctifie par son pouvoir même, lorsqu'il rend ses sujets heureux; un homme dont les actions sont des

de la répéter, deux ans après, en 1774, dans un de ses discours après le rappel des parlements.

(61) Exorde de l'Oraison funèbre du grand Condé.

(60) Cette phrase se trouve littéralement imprimée dans la première édition de ce même panégyrique en 1772; M. de Matheserbes me fit l'honneur

exemples, les paroles des bienfaits, les regards même des récompenses; un homme qui n'est élevé au-dessus des autres que pour découvrir les malheureux de plus loin; c'est enfin une victime honorable de la félicité publique, à qui la providence a donné pour famille une nation, pour témoin l'univers, tous les siècles pour juges.

C'est d'après cet effrayant tableau des devoirs de la royauté que j'appelle avec assurance saint Louis un grand roi. Qu'était la France avant son règne? Un corps sans ensemble, sans unité, sans harmonie, dont tous les membres tendaient mutuellement à se dissoudre; un Etat régi moins en royaume qu'en fief, sur lequel le prince n'exerçait qu'une autorité incertaine de suprématie. Les feudataires, toujours divisés entre eux, pouvaient encore faire la guerre au roi, fondés sur le droit public des Germains, leurs ancêtres, et sur le fameux traité de Mersen, conclu sous Charles le Chauve. Le peuple n'était encore qu'une armée, les magistrats étaient des gladiateurs, les tribunaux, des arènes; les guerriers (62), des brigands qui ne savaient que dévaster. Si nous jugeons des mœurs par les lois, je vois que saint Louis défend (63) de piller les biens, de massacrer les troupeaux, d'incendier les maisons, de brûler les récoltes, et que par ces étranges précautions son code accuse son siècle. Guerrière dans sa religion, la France avait institué des ordres religieux militaires, et depuis deux siècles les guerres même étaient sacrées; guerrière jusque dans ses plaisirs, elle aimait à conserver sous ses yeux, dans les jeux féroces des tournois, une image toujours présente des batailles. Tout était frontière, forteresse, tour, fossé, rempart, champ clos, sous cette administration anarchique et barbare, dont l'histoire nous raconte une multitude d'ex-

(62) On ne peut lire sans indignation l'histoire des guerres du xiii^e siècle. « Tous les matins dès l'aurore on disait la messe, où chacun assistait très-dévoïement. On prenait ensuite un léger repas; et après avoir posté de tous côtés divers escadrons pour tenir en respect les habitants de la ville qu'on assiégeait, on détachait trois sortes de gens destinés chacun pour leurs fonctions et munis des instruments nécessaires : les uns avec la pioche démolissaient et renversaient les maisons, les autres avec le hoya déracinaient les vignes; d'autres enfin avec la faux ruinaient le travail et l'espérance des laboureurs : la nuit seule interrompit cet exercice qui recommençait le lendemain avec le même ordre, ou plutôt avec la même barbarie. Près de trois mois se passèrent à donner cet étrange spectacle aux habitants de Toulouse. » (GUILL. DE POD., cap. 56.)

(63) Neuvième ordonnance.

(64) Mathieu II de Montmorency, auquel Louis VIII dans son lit de mort recommanda saint Louis, se signala dans sa jeunesse à Bouvines par la prise de seize bannières; et en mémoire de cet exploit, on lui de quatre alérions qu'il portait à ses armes, Philippe-Auguste voulut qu'il en eût seize.

(65) Blanche s'étant déclarée régente, les seigneurs ne voulurent pas assister au sacre de saint Louis, et la cérémonie se fit sans éclat. Les mécontents demandaient, selon l'ancien usage, l'élargis-

sement des prisonniers d'Etat, la réparation des dommages qu'ils avaient soufferts sous les derniers règnes, la restitution des biens usurpés par le gouvernement sur les gentilshommes, et même sur les Anglais; ils étaient intéressés à se déclarer contre le roi qui, dans le système du gouvernement féodal, était l'ennemi commun de tous les feudataires, c'est-à-dire de tout le royaume. L'habile régente parvint à les apaiser par ses menaces ou par ses largesses; elle donna trois mille mares d'argent au fameux Du Bourg, ministre de Henri III, roi d'Angleterre, à condition qu'il empêcherait le monarque anglais de se joindre aux mécontents pour ravager la France. Elle s'acquit une très-grande réputation, qu'elle conserva encore à juste titre. De même que les empereurs de Rome qui succédèrent à Auguste ajoutaient à leur nom celui de ce prince, par respect pour sa mémoire, les veuves de nos rois voulaient être appelées *reines Blanches*, pour hériter en quelque sorte de la faveur populaire dont jouit longtemps en France la mère régente *Blanche de Castille*. Cette princesse mourut de chagrin d'avoir fait pendre deux malheureux croisés, qui publièrent les premiers en France que saint Louis avait été fait prisonnier à la Massoure.

Aux contradictions générales que la France opposait à un législateur, la Providence ajouta d'autres obstacles particuliers sous le règne de saint Louis. Recommandé par son père mourant à ce brave Montmorency (64), qui porta si glorieusement l'épée de connétable sous trois règnes, il se vit presque, en naissant orphelin et roi. Blanche de Castille (65), reine ambitieuse par tendresse pour son fils, et qui sut gouverner par la souplesse de son caractère autant que par l'attrait de ses charmes, la pieuse Blanche de Castille ne voulant montrer à un enfant roi, dans son élévation, que ce qu'elle est en effet pour un chrétien, je veux dire une hauteur placée sur les bords d'un précipice, forma le jeune Louis dans les principes de la religion et dans les mœurs de la chevalerie, loin des flatteurs, et dans la crainte de celui qui, selon la sublime expression du prophète, *fait de tous les rois de la terre un fuisseau, et le jette dans l'abîme* (66). Le roi d'Angleterre, devenu maître de nos plus belles provinces, enveloppant le domaine de la couronne par ses possessions, et se hâtant pour s'emparer du trône de conquérir l'Ile de France, qui restait presque seule fidèle à nos rois; nos grands barons, ses vassaux s'unissant à lui, pressant avec instance l'élection d'un nouveau monarque, et offrant le sceptre à ce fameux Enguerrand de Coney. d'autant plus redoutable qu'issu du sang des rois il était dévoré dès longtemps de la soif de régner; un enfant roi, une régente en France, chose inouïe jusqu'alors chez des peuples toujours

sement des prisonniers d'Etat, la réparation des dommages qu'ils avaient soufferts sous les derniers règnes, la restitution des biens usurpés par le gouvernement sur les gentilshommes, et même sur les Anglais; ils étaient intéressés à se déclarer contre le roi qui, dans le système du gouvernement féodal, était l'ennemi commun de tous les feudataires, c'est-à-dire de tout le royaume. L'habile régente parvint à les apaiser par ses menaces ou par ses largesses; elle donna trois mille mares d'argent au fameux Du Bourg, ministre de Henri III, roi d'Angleterre, à condition qu'il empêcherait le monarque anglais de se joindre aux mécontents pour ravager la France. Elle s'acquit une très-grande réputation, qu'elle conserva encore à juste titre. De même que les empereurs de Rome qui succédèrent à Auguste ajoutaient à leur nom celui de ce prince, par respect pour sa mémoire, les veuves de nos rois voulaient être appelées *reines Blanches*, pour hériter en quelque sorte de la faveur populaire dont jouit longtemps en France la mère régente *Blanche de Castille*. Cette princesse mourut de chagrin d'avoir fait pendre deux malheureux croisés, qui publièrent les premiers en France que saint Louis avait été fait prisonnier à la Massoure.

(66) *Et super reges terræ qui sunt super terram, et congregabuntur in congregatione unius fascis in lacum.* (Isa., c. XXIV, 21, 22.)

armés, qui avaient assez redouté ce sexe pour l'exclure du trône; un étranger principal ministre (67); l'Etat bouleversé par une multitude de révoltes et de factions; et tous les princes du sang à la tête des rebelles: voilà les prémices du règne de saint Louis.

J'aperçois parmi les chefs de séditions (68) le comte de Boulogne, oncle du roi, factieux sans objet, irréconciliable sans haine, et qui peut paraître grand si l'on prend les agitations d'un caractère inquiet pour les mouvements d'une âme forte; le comte de Champagne, Thibault, poète-chevalier, qui, punissant Louis de la vertu de Blanche, lui suscitait tous les jours de nouveaux ennemis; le comte de Toulouse, ce fameux Raimond, qui, après avoir essuyé les calamités de la persécution, en exerça lui-même toutes les fureurs, et souilla ses malheurs par ses cruautés; enfin le duc de Bretagne, Pierre de Dreux, toujours battu, jamais soumis, accoutumé à déclarer la guerre à ses voisins, comme s'il avait proposé un duel à son rival, et qui, satisfait de combattre, ne savait ni commander, ni obéir, ni vivre en paix, ni vaincre.

Louis, dans sa douzième année, en butte à tous ces grands vasaux, et à la multitude de bannerets qu'ils entraînaient dans leur insurrection, tenta vainement tous les moyens conciliatoires pour les asservir: il se voit forcé de dompter par ses armes des ennemis trop féroces pour céder à ses vertus. Dieu dit alors à ce jeune monarque ce qu'il annonçait autrefois à Israël par l'organe d'Isaïe: *Ne crains rien: je suis avec toi; la main droite du juste qui secondera mes vœux deviendra ton appui; tu fouleras, tu briseras les montagnes, et tu réduiras les collines en poudre; tu chercheras tous ces rebelles qui s'élevaient contre ta puissance, et tu ne les trouveras plus; tes ennemis seront devant toi comme s'ils n'avaient jamais été, comme un néant* (69).

Plein de confiance dans la protection du ciel et dans la justice de sa cause, Louis va s'affranchir par la victoire, ou s'ensevelir avec honneur sous les débris du trône. Au milieu d'un rigoureux hiver, il emporte d'assaut les plus fortes places, il s'empare de Bellesme. Plus grand à Taillebourg, dit Joinville, que Philippe-Auguste à Bouvines, il triomphe des forces réunies du roi d'Angleterre, du comte de la Marche, des rebelles du Poitou. Mais sa véritable gloire ne commence qu'après leur défaite: il pardonne à ses ennemis, si toutefois l'on peut donner un nom si modéré à des traîtres ou à des monstres qui combattaient Louis avec le

poison (70) et les assassinats. Après s'être signalé par de nouveaux prodiges de valeur sur les bords de la Charente, il rentre dans sa capitale à l'âge de quinze ans, également célèbre par ses exploits et par sa clémence. Le voici à peine parvenu à la fin de son troisième lustre; et dès lors l'histoire ne lui nomme aucun rival de gloire, en nous retraçant la jeunesse des souverains les plus extraordinaires. La rébellion est étouffée, le trône est affermi, la nation respire; et la France, qui déjà voit un héros, attend un roi.

Si je louais un de ces princes uniquement guerriers, trop communs parmi les maîtres du monde, je m'arrêteraï à ces triomphes militaires, à ces grandes obsèques des nations, décorées du nom de combats. Mais qu'est-ce qu'une bataille gagnée dans la vie d'un roi, quand elle n'est pas nécessaire pour réprimer les injustices de ses voisins, ou pour étouffer la rébellion dans ses Etats? un jour de succès et de deuil, où un immense tombeau est couvert de trophées. C'est aux rois législateurs à consoler les nations et à cicatriser leurs plaies, lorsqu'elles ont été plongées dans un abîme de calamités par des victoires.

Rapprochez à présent dans vos esprits, Messieurs, ces deux tableaux du gouvernement français, et de la crise violente qui agitait la France au moment où saint Louis montait sur le trône. Voilà le point d'où il part, seul et sans autre ressource que son génie, pour opérer une révolution d'ordre et de droit public dans son siècle. Comment s'élèvera-t-il au-dessus des préjugés de sa nation? Il faut éclairer le peuple, le civiliser, le soumettre; former des généraux, ou plutôt établir une discipline militaire; instituer des magistrats, c'est peu, créer des lois, des tribunaux; disons plus, transformer en sujets, et même en soldats une multitude innombrable de brigands indomptés, dont la fougreuse valeur n'est encore qu'une aveugle férocité, ou l'emportement d'un insouciant fatalisme. Si saint Louis voyait languir sa nation dans les ténèbres de la barbarie, et le jour de la raison luire hors de ses Etats sur des peuples plus fortunés, il irait chercher au loin les découvertes de l'esprit humain pour les répandre dans son empire, et apprendre lui-même à être roi; mais la nuit est générale, les temps prédits par le prophète sont arrivés: *Tous les souverains se sont endormis dans leur gloire* (71). Et quelle étrange gloire, Messieurs! non-seulement les principes du gouvernement sont alors partout ignorés; non-seulement on ne trouve encore établie entre les peuples au-

(67) Le cardinal Romain.

(68) Ils avaient fait le serment, au siège d'Avignon, sous Louis VIII, de désobéir au jeune souverain; et ils s'étaient ligués, par une confédération solennelle, contre tous hommes venus et à venir.

(69) *Et tu, Israël, serve meus.... ne timeas, quia ego tecum sum.... Et suscepit te dextra justi mei.... Triturabis montes et comminies; et colles quasi pulverem pones.... Quares eos et non invenies, viros rebelles tuos: erunt quasi non sint et veluti consum-*

p io homines bellantes adversum te. (Isa., c. XLII, 8, 10, 12, 13.)

(70) La comtesse de la Marche prépara de ses propres mains un poison dont elle avait le secret, et chargea plusieurs scélérats de le répandre sur les viandes dans les cuisines du roi; on les arrêta et ils furent pendus.

(71) *Omnes reges gentium, universi dormiunt in gloria. (Isa., XLV, 18.)*

cure communication de lumières; mais les esprits abrutis et comme déchus de la faculté de penser, semblent partout réduits à l'instinct, et il n'existe pas même à cette époque une seule langue formée dans l'Europe entière.

Le sentiment profond de l'amour de l'humanité embrase Louis : il ne laissera point succomber son courage à la vue des difficultés qui l'environnent. Partout où il jette un regard il découvre des abus ; le désordre est universel : le sanctuaire même est profané par la dissolution des mœurs et par l'ignorance. Louis force d'abord le clergé de se réformer lui-même par la discipline irréusable des anciens canons. Mais tandis que tout lui demande ou une création absolue, ou de prompts changements, la foi seule, l'antique foi n'a pas besoin d'être épurée. C'est en effet le grand privilège et le caractère divin de la religion chrétienne de n'avoir point connu ces tristes origines du néant, ces aberrations de principes, ces essais incertains, ces lentes progressions, ces variations fréquentes qu'ont subies tous les ouvrages humains, et d'avoir atteint sans hésitation, dès son berceau, l'immutabilité, l'ensemble et la perfection qu'elle offre encore aujourd'hui à l'admiration et à la reconnaissance du genre humain.

Au milieu de cette disette générale de règles et de modèles, les leçons de la politique auraient égaré Louis : la religion alluma devant lui son flambeau, la première lumière du monde ; et il trouva dans les livres saints les germes primitifs des grandes vérités qui fondent les devoirs des rois. Et où les souverains pourraient-ils puiser des connaissances véritablement utiles, si ce n'est dans ce code sacré que les lois des Hébreux ordonnaient aux monarques de transcrire au moins une fois de leur propre main, pour le méditer ensuite tous les jours de leur vie (72) ? Je me borne, Messieurs, à un seul exemple de ces instructions royales dont les divines Ecritures sont une leçon sublime aux conducteurs des nations, qu'elles appellent *les pasteurs des peuples*. Lorsque Dieu choisit Jacob pour en faire le chef de toutes les tribus, il lui ôta son nom et lui donna d'avance le nom générique de la nation sur laquelle ses descendants allaient régner ; l'avertissant ainsi qu'il ne devait plus exister à l'avenir pour lui-même, mais se sacrifier sans réserve au bonheur des Israélites dont le gouvernement était dévolu à sa postérité. Autrefois, lui dit-il, tu t'appelais Jacob, désormais tu ne porteras plus

d'autre nom que celui d'Israël : *Ultra non vocaberis Jacob, sed Israel erit nomen tuum.* (Gen., XXXV, 10.)

Fidèle à cette alliance solennelle qu'il a contractée avec sa patrie en montant sur le trône, Louis comprend que les peuples n'ont voulu se donner un roi que pour avoir un père, et que, selon la belle expression appliquée par Bossuet à l'exercice de son propre ministère, *gouverner c'est servir* ; il se dévoue donc à l'honorable servitude que lui imposent les pénibles fonctions de la souveraineté. Ses victoires lui ont acquis un nouvel ascendant sur cette noblesse guerrière qui ne sait plus refuser sa confiance à un héros, par lequel elle a été conduite à la victoire ; et le flambeau des discordes civiles s'éteint aussitôt pour ne plus se rallumer sous son règne. A peine notre saint monarque jouit-il de ce calme heureux, qu'il commence à policer, par l'exemple de ses vertus, une nation qui n'osait encore admirer dans ses maîtres que des exploits, et qui croyait n'avoir plus rien à attendre de Louis depuis qu'il avait gagné des batailles. O Français ! que votre admiration se réveille : voici un nouveau genre d'héroïsme qui vient frapper vos regards, l'héroïsme de la justice. Le comte de Dammartin n'a pour titre de son fief qu'un diplôme dont le sceau a été effacé par le temps ; le conseil du monarque l'invite vainement à une confiscation juridique : Louis est juste, les droits de la propriété sont respectés. Séduit par une opinion exagérée de sa puissance, un pontife ose offrir l'investiture de l'empire au duc d'Anjou (73) ; mais Louis rejettera ce présent comme un outrage ; et il répondra en preux chevalier *qu'il est assez glorieux pour ce prince d'être le frère d'un roi de France*. Qu'un sujet obscur voie ses biens envahis par un autre frère du souverain, et qu'il cherche vainement parmi ses concitoyens un homme assez courageux pour défendre ses droits ; Louis va faire rougir sa nation de l'avoir méconnu, par une crainte injurieuse à sa gloire : il se constitue protecteur de l'opprimé et de la justice, et prononce lui-même la condamnation du premier prince du sang qui succombe sous le crédit, c'est-à-dire à la cour d'un tel monarque, sous le bon droit d'un laboureur.

Quand je dis que saint Louis fut juste, je ne parle point, Messieurs, de cette justice lente et cruelle dont les délais consomment en ruineuses espérances l'infortuné qui l'invoque ; de cette justice indolente qui craint d'approfondir ses obligations, et s'enveloppe

(72) *Postquam sederit in solio regni sui, describet sibi Deuteronomium legis hujus in volumine, accipiens exemplar a sacerdotibus leviticis tribus, et habebit secum, legetque illud omnibus diebus vite sue.* (Deut., XVII, 18, 19).

(73) Ce duc d'Anjou dépouilla du royaume de Naples le jeune Conradin, fils de Mainfroy, et héritier de la maison de Souabe. Après avoir fait prisonnier ce jeune prince à la bataille de Benevent, où Mainfroy fut tué, le duc consulta le pape Clément IV sur le sort de Conradin ; pour toute ré-

pense le souverain pontife lui envoya une médaille d'or, où l'on voyait d'un côté ces mots : *La mort de Conradin est la vie de Charles* ; et de l'autre, *la vie de Conradin est la mort de Charles*. Muni de cette légende comme d'une décision sacrée, le barbare duc d'Anjou fit instruire le procès de Conradin ; et ses vils complices, qu'il donna pour juges à ce prince, le condamnèrent à avoir la tête tranchée. En montant à l'échafaud Conradin jeta son gant dans la place, et dit qu'il cédait son droit à celui qui le ramasserait.

de l'ignorance pour se soustraire au devoir; de cette justice inexorable qui compte toujours avec les malheureux, jamais avec le besoin, la faiblesse, la pitié, la grandeur d'âme; qui devient barbare en s'interdisant la générosité, consulte la loi dont les oracles ne parlent qu'au citoyen, et n'écoute jamais le sentiment, le premier législateur de l'homme vertueux. Animé par l'esprit du christianisme, saint Louis fut juste avec courage : il comprit que la faiblesse est toujours la plus aveugle, et par conséquent la plus cruelle de toutes les injustices sur le trône, où en s'environnant sans cesse de victimes elle n'éveille jamais aucun remords. Ce prince religieux craint de participer aux usurpations de ses ancêtres; il examine leurs titres qu'il confronte avec ses droits au tribunal de sa conscience, avec autant de bonne foi que ses propres actions. Persuadé que la politique d'un roi de France doit être principalement dans son cœur; que les souverains doivent porter, comme les autres hommes, et plus que les autres hommes, le joug salutaire des lois évangéliques, il fut chrétien en roi; et il apprit à son siècle qu'on ne pouvait choisir auprès de lui un arbitre plus impartial que lui-même. Lorsque le roi d'Angleterre a voulu soutenir ses prétentions par ses armées, Louis a opposé la force à la force; mais après l'avoir défait, il pèse ses droits dans la balance de l'équité, et sa justice volontaire rède cinq provinces entières à ce même monarque anglais qui n'avait pu lui enlever une seule de ses places. Ne nous arrêtons pas, Messieurs, au spectacle si nouveau et si intéressant pour la vertu, d'un roi victorieux qui restitue volontairement des Etats conquis; mais confondons pour toujours ces politiques insensés qui oseraient faire un crime à Louis d'avoir été juste. *Je conquerrai la paix*, disait énergiquement ce grand homme, *je conquerrai la paix* (74) ! Et cinquante années de paix entre la France et l'Angleterre furent en effet le prix de ce sacrifice inattendu.

Le prince juste vient de se montrer : le moment du roi législateur approche. C'est désormais par ces lois que saint Louis veut

régénérer sa nation. Il conçoit que, privés du secours d'une législation permanente, les peuples sont nécessairement malheureux sous les rois sans génie; au lieu qu'avec la ressource d'un excellent code et des mœurs, les empires ne demandent plus au ciel que des maîtres vigilants. Déjà il parcourt ses provinces où l'histoire le suit encore à la trace de ses bienfaits (75), comme les Israélites marquaient autrefois le passage des patriarches dans la Palestine par les autels qu'ils avaient élevés au Seigneur. Il y observe de près les abus du pouvoir, les malheurs de l'innocence, et, le dirai-je ? les crimes des lois. Ce nouvel Esdras qu'on avait vu à Royaumont courbé sous le poids des pierres qu'il portait pour y ériger un temple magnifique, autour duquel il en fit élever une multitude dont la France est encore couverte, et qui forment en quelque sorte parmi nous autant de citadelles destinées à garantir la stabilité du trône, visite les cabanes, *juge les pauvres dans l'équité* (76) *dissipe le mal d'un coup d'aile* (77), *et son souffle extermine les méchants* (78) : semblable à l'Etre suprême qui étant la sainteté par essence, dit le prophète, se sanctifie encore, du moins à nos yeux, par le développement de sa justice, *Deus sanctus sanctificabitur in justitia* (Isa., V, 16). Supérieur à toutes les passions, accessible et humain, sans pompe, sans gardes sous le chêne de Vincennes (79), où il vient juger les différends de ses sujets, il réunit à ses côtés, sur cet humble gazon, de Nesles, Sargines, Pierre de Fontaine, le comte de Soissons, Brienne et Joinville. Pleins de confiance et d'admiration, les laboureurs accourus des extrémités de la France aux pieds du trône n'y voient plus qu'un tribunal où sans délais, sans intermédiaires, le roi les interroge, les écoute, et les renvoie également attendris de la bonté du monarque, et satisfaits de l'intégrité du juge, dans ces mêmes campagnes d'où leurs bénédictions et leur reconnaissance vont lui adresser de jour en jour une foule de pareils courtisans si dignes d'un bon roi.

Mais Louis n'est encore qu'un magistrat : c'est trop peu sans doute pour un souverain.

(Isa., II, 4.)

(79) « Saint Louis, dit Pasquier, *Recherches de la France*, liv. II, page 45, rendait loyalement la justice sous un gros chêne à Vincennes, et dans le jardin de Paris, qui est, à bien dire, un acte digne de roi, et symbolisant grandement avec celui de l'empereur Auguste ou de l'empereur Adrien, lesquels non seulement rendaient droit aux parties, séants en leur tribunal, mais aussi le plus de temps pendant leur repas, quelquefois couchés dedans leurs litiers, telles fois couchés en leur lit, tant ils avaient peur que justice ne fût administrée à leurs sujets. » Je m'étais d'abord proposé de faire un extrait de ce tableau ainsi que des autres morceaux les plus piquants en ce genre qu'on trouve dans l'histoire de Joinville, historien d'autant plus parfait qu'il n'a jamais le ton d'un auteur; mais je me suis aperçu que je serais obligé de copier tout son ouvrage.

(74) « Je pense, fait-il, qu'en ce faisant je ferai « moult bonne œuvre : car en premier lieu *je conquerrai paix*, et en après je le ferai mon homme « de foi. » Joinville. Cette belle expression, que j'eus le bonheur de découvrir dans Joinville en 1772, a été très-souvent employée, depuis qu'en la citant le premier, j'en ai relevé l'énergie.

(75) Saint Louis fit un très-grand nombre de fondations qui subsistent encore à Paris, la Sainte-Chapelle, les quatre ordres mendiants, l'église de Sainte-Croix, les Chartreux, les Blancs-Manteaux, les Filles-Dieu, l'hôpital des Quinze-Vingts, l'hôtel-Dieu; dans le diocèse de Beauvais, l'abbaye de Royaumont; à Ronen, l'abbaye de Saint-Mathieu, les Hôtels-Dieu de Compiègne, de Pontoise, de Vermon, etc., etc., etc.

(76) *Judicabit in justitia pauperes.* (Isa., II, 4.)

(77) *Rex qui sedet in solio judicii dissipat omne malum intuitu suo.* (Proverb., XX, 8.)

(78) *Et spiritu labiorum ejus interficiet inpium.*

Ces fonctions honorables de la magistrature qui, dans un siècle éclairé, intimideraient et peut-être énerveraient le génie d'un législateur, en l'accoutumant à se borner aux détails, ou à s'exagérer les obstacles, étaient alors le prélude nécessaire du grand art de réduire la justice en principes pour donner des lois à un peuple barbare. Et à quelle hauteur ne doit pas s'élever saint Louis, s'il veut exercer avec gloire un si auguste ministère ? Croire qu'il est dangereux de vouloir tout ce qu'on peut, et restreindre son autorité pour l'affermir, faire respecter les lois comme le bouchier commun du souverain et du sujet ; n'imposer aux hommes, à l'exemple de l'Etre suprême, que des obligations qui contribuent à leur bonheur ; se préserver des erreurs d'une ignorance présomptueuse, des écarts d'un zèle aveugle pour le bien, et de cette prévention qui persécute la vérité, par amour même de la vérité ; connaître l'influence réciproque des idées et des habitudes nationales auxquelles les peuples sont encore plus attachés qu'à leurs institutions ; miner sourdement les opinions dangereuses ; appuyer la majesté des lois sur la base des mœurs ; faire enfin d'un code le manuel du citoyen, où tous les jugements soient prononcés d'avance, autant qu'il est possible, par le texte même de la loi : tels sont les devoirs de ces hommes extraordinaires destinés par la Providence à créer ou à régénérer la législation des empires ; et tels sont aussi les caractères sublimes sous lesquels l'histoire nous présente saint Louis législateur de la France.

Quand je donne à ce monarque le titre auguste de législateur, je prends ce mot, Messieurs, dans son acception la plus rigoureuse. Le code (80) de ce prince est son ouvrage : ses lois portent d'autant plus évidemment l'empreinte de son âme qu'il n'eut pour les créer ni les ressources d'un conseil, ni les lumières d'un ministre. Il s'approprie d'abord le droit écrit des Romains en le modifiant par ses ordonnances ; et son exemple est bientôt imité dans toute l'Europe. Il ramasse les débris des lois épars dans les coutumes, et il évite, en réformant les abus, cette précipitation brusque dont l'action, n'étant pas combinée avec l'opinion publique, change le mal sans le détruire. Louis jette un coup d'œil sur notre législation : qu'y aperçoit-il ? tous les excès de la licence consacrés par la sanction de l'autorité. Nos pères avaient choisi pour juges la force, le hasard et même les éléments.

Ces preux chevaliers ne croyaient pas que le ciel pût permettre dans l'arène d'un champ clos, la mort d'un homme provoqué injustement au combat : comme si le spectacle de la société ne leur eût pas montré tous les jours le crime triomphant et l'innocence opprimée ! Comme s'ils avaient pu ignorer que Dieu trouvant la vie du méchant trop courte pour déployer sa justice, dédaigne de le punir sur la terre, et attend, pour rétablir l'ordre, un espace aussi vaste que sa toute-puissance, l'éternité.

On citait alors en duel les enfants, les vieillards, les malades, les témoins, les juges : et l'on osait appeler ces barbares démenées, *les jugements de Dieu*. A la loi, s'écrie Louis avec le prophète, à la loi et au témoignage, *ad legem magis et ad testimonium* (Isa., VIII., 20), et le glaive de la justice brille bientôt à la place du fer des spadassins. Le duel aboli, Louis attaque d'autres brigands qui ravageaient ses Etats par des concussion. L'usure avait rendu plus féconds que la terre même des métaux stériles qu'elle avait cachés dans son sein. Louis prémunit l'indigence contre ces secours trompeurs qui ressemblent aux sources perfides vers lesquelles le voyageur altéré se précipite quand il est consumé par les ardeurs du soleil, et qui n'étanchent sa soif qu'en lui donnant la mort.

Eh quoi ! dans une monarchie qui compte déjà une longue suite de rois, les lois n'ont encore ni sanctuaires, ni ministres ? Louis conçoit que la législation sans tribunaux n'est pas plus puissante que la vérité sans défenseurs ; les temples de la justice s'élèvent, et la magistrature, sacerdoce civil institué par Louis, y prononce des oracles sacrés. Les capitulaires et les ordonnances qu'on reléguait auparavant dans les archives du souverain seront désormais conservés dans les dépôts des cours qu'il institue. Louis veut que sa nation devienne dépositaire de ses propres lois, et que les coupables accoutumés à se défendre par ses récriminations ne bravent plus impunément leurs accusateurs par des calomnies. O peuples ! il est, il est enfin des tribunaux ! Louis y établit un vengeur public (81), qui poursuit le crime au nom du prince, surveille les citoyens, les magistrats, les jugements, et devient à la fois l'homme du peuple, du souverain et de la loi.

C'est la justice de Dieu, dit Louis à cette magistrature naissante, comme autrefois le saint roi Josaphat aux juges du royaume de

(80) On peut regarder les *Etablissements* de saint Louis comme un ancien code du droit français. Du Cange donna la première édition de ces *Etablissements* à la suite de son histoire de Joinville en 1658 ; et Lanrière a très-bien démontré leur authenticité dans sa préface des Ordonnances, tome I^{er}. Les lecteurs ordinaires étudient l'histoire des gouvernements dans les historiens ; ils ne savent que des faits, c'est-à-dire une suite souvent incertaine des caprices du sort. Mais quand on veut apprécier nos rois, il faut consulter le recueil de nos ordonnances ; c'est là qu'on apprend à connaî-

tre leurs vices, leur génie, le bien qu'ils ont fait à la nation ; c'est là qu'en voit réduite à un petit nombre de pages la vie de tel prince dont le règne remplit ailleurs plusieurs volumes. Jetez un coup d'œil sur cette collection ; vous y verrez que le premier tome conduit le lecteur jusqu'à Charles le Bel : ce petit espace a suffi pour renfermer toute la législation de la France pendant neuf siècles de monarchie. Et quelle législation ! les lois de saint Louis occupent la plus grande partie de ce volume.

(81) Les procureurs généraux.

Juda : c'est la justice de Dieu et non celle de l'homme que vous allez exercer dans les villes de Juda. Prenez donc garde aux décisions que vous allez prononcer ; car tous vos jugements retomberont sur votre tête au tribunal suprême : craignez le Seigneur ; il n'y a pour prévaloir devant lui ni injustice, ni acception des personnes, ni amour des présents qui ont corrompu Joël, Abia et Bersabée (82). C'en est fait, le lien sacré du serment enchaîne au devoir ces prêtres de la loi ; il ne leur est permis ni d'acquérir des domaines dans leur ressort, ni de recevoir des présents qui, selon la sublime expression du sage, ne laissent plus d'âme à celui qui les reçoit (83). Non, ils ne dépouilleront plus désormais les citoyens par ces sentences clandestines ; car ils ne sont les ministres de la loi que dans ses sanctuaires. Louis leur a défendu d'exiger des amendes qui n'auraient pas été publiquement prononcées. Egalement éloigné de tout excès dans sa jurisprudence criminelle, notre saint législateur ne connut ni cette sévérité barbare qui outrage l'humanité pour punir le crime, ni cette pitié plus barbare encore qui perd un Etat pour sauver un coupable. Mais dans l'égalité des preuves, le code de saint Louis prononce la grâce de l'accusé ; et nous y trouvons cette maxime sublime dont on n'a jamais recherché l'auteur dans la théorie des lois criminelles, parce qu'elle semble appartenir au sentiment universel de la nature éclairée par la raison : *Qu'il vaut mieux pardonner à dix coupables que de s'exposer à punir un seul innocent* (84).

Parlerai-je du commerce, qui doit sa naissance, ses lois, ses progrès, sa conservation aux règlements de saint Louis ? Les prévôts fermiers avaient vendu la liberté

(82) *Josaphat constituit iudices terræ in cunctis civitatibus Juda munitis per singula loca, et præcipiens iudicibus : Videte, ait, quid faciatis : non enim hominibus exercetis iudicium sed Domini, et quodcumque iudicaveritis in vos redundabit. Sit timor Domini vobiscum. Non est apud Dominum iniquitas, nec personarum acceptio, nec cupido munerum.* (II Paralip., XIX, 5, 6, 7.)

(83) *Qui dat munera, unam auferunt accipientium.* (Prov., XXII, 10.)

(84) Septième ordonnance.

(85) Voici le texte de cette fameuse ordonnance : « Firmiter inhibemus ne senescalli nostri pro sua voluntate arbitrio, bladi, vel vini, vel aliarum rerum venalium ipsis faciant interdictum, quin ex eis liceat exportare, vel exportare volentibus vendere... Si tamen causa urgens insisterit propter quam videatur interdictum hujus modi faciendum, congreget senescallus consilium non suspectum, in quo sint aliqui de prælatis, baronibus, militibus et hominibus bonarum villarum, cum quorum consiliis dictum faciat interdictum, et senel factum absque concilio consimili non dissolvat, nec interdicto durante, prece vel pretio cuiquam faciat gratiam specialem. »

Voici la traduction de ce passage cité par Dom Joseph Vaissette, savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, dans son excellente *Histoire du Languedoc*, troisième volume in-folio, page 479, et page 507 des preuves, à la fin du volume.

« Afin qu'il soit permis aux habitants de Beaucaire d'user plus librement de leurs biens, nous

qui en est l'âme. Louis se hâta de la lui rendre ; et notre législation moderne s'est honorée par sa fidélité à consacrer et à développer, sous le ministère de Colbert qui les rappelle plusieurs fois dans ses règlements du commerce, les statuts primitifs de saint Louis pour le corps des marchands. Voyez-vous ce monarque, supérieur à son siècle, décréditer le luxe par son exemple, et confirmer ses lois somptuaires par la simplicité de ses vêtements ; défendre l'aliénation des biens nobles pour prévenir les invasions des traitants, qui s'emparent toujours du crédit du prince sur lequel s'appuient toutes leurs manœuvres, et le lui vendent ensuite chèrement à lui-même ; soumettre la liberté de l'exportation des grains par sa fameuse ordonnance de 1254 (85), aux délibérations des trois états dans la sénéchaussée de Nîmes et de Beaucaire ; appeler ainsi pour la première fois dans notre histoire le troisième ordre du royaume au conseil public de la province de Languedoc ; immortaliser son génie, en préluant aux convocations des assemblées nationales, par ce grand et salutaire changement dont je me félicite de lui décerner ici le premier hommage, honorer ainsi à jamais son règne et sa mémoire par le plus ancien monument de notre droit public qui reconnaisse l'existence politique du tiers état, en l'admettant, dit le célèbre historien du Languedoc, dans les assemblées de la province et même du royaume ; signalant son gouvernement, ajoutent nos plus savants publicistes, lorsqu'il consulta les villes de Languedoc dans l'assemblée de Saint-Gilles, en 1254, pour ne les grever d'aucun impôt sans leur consentement, privilège étendu par Philippe le Bel aux autres villes du royaume ; d'où résulta un nouvel ordre politique, le

défendons étroitement à nos sénéchaux de les empêcher de porter où ils voudraient leurs blés, leurs vins et leurs autres denrées pour les vendre.... S'il arrivait cependant quelque cas pressant pour lequel il conviendrait de défendre le transport des denrées hors du pays, le sénéchal assemblera alors un conseil non suspect auquel se trouveront quelques-uns des prélats, des barons, des chevaliers et des habitants de nos bonnes villes, de l'avis desquels le sénéchal fera cette défense ; et quand elle aura été faite ainsi, il ne pourra la révoquer sans un conseil semblable à celui de qui elle est émanée. Durant la défense on ne fera exception en faveur de personne, ni par crédit, ni à prix d'argent. »

« Cette ordonnance, poursuit Dom Vaissette, qui est très-importante pour les privilèges et pour les immunités de la province de Languedoc, établit parfaitement l'usage qui a toujours été suivi depuis, d'assembler les états du pays pour les consulter, lorsqu'il s'agissait de quelque matière intéressante pour les peuples. C'est le plus ancien monument qui prouve que le tiers état ait été nommément appelé dans les assemblées de la province et même au royaume. Ainsi on peut le regarder comme le principal fondement qui a donné l'origine à nos états, suivant la forme qui s'y est observée depuis, lesquels ne sont devenus généraux que par le concours des états partiels de chaque sénéchaussée qui s'assemblèrent d'abord séparément, et qui, s'étant réunis dans la suite, n'ont plus composé qu'un seul corps. »

tiers état, qui s'éleva sur les ruines du régime féodal et sembla présider à sa destruction (86) : bienfait immortel de saint Louis envers la France, que la foule des historiens attribue à Philippe le Bel, pour en avoir étendu l'application, et dont cette célèbre ordonnance assure à jamais la gloire à saint Louis, auquel les états généraux doivent l'insigne avantage de représenter complètement la nation ? Le voyez-vous encore, Messieurs, ce même Louis IX rendre les chemins sûrs et commodes ; envoyer les commissaires pour assurer la navigation des rivières ; créer une marine et équiper une flotte capable de transporter en Afrique soixante mille hommes ; animer l'industrie, établir dans chaque ville une police exacte, publier de sages règlements sur les monnaies, faire de l'agriculture la base du commerce, diminuer sans cesse les impôts, et cependant doubler chaque année ses revenus, c'est-à-dire ceux de l'Etat ? Déjà sa réputation concourt, avec ses talents et ses vertus, à polir son siècle. Les nations voisines, lasses de discuter leurs droits par la voie des armes, source intarissable de nouvelles guerres, implorent les décisions de ce roi magistrat ; et il prononce, entre les Avennes et les Dampierre, entre les comtes de Châlons et de Bourgogne, entre le roi de Navarre et le duc de Bretagne, entre les comtes de Bar et de Luxembourg, entre Henri III et les barons d'Angleterre, entre Grégoire et Frédéric. Quand Louis monta sur le trône, il ne gouvernait pas paisiblement une seule province ; et voilà qu'il règne à présent sur l'Europe entière.

C'est, Messieurs, ce tableau historique du règne de saint Louis, c'est ce récit fidèle des titres de notre gloire nationale et du bonheur de nos pères, qu'un de nos plus grands hommes d'Etat a si dignement apprécié, en rendant un tribut d'admiration à jamais mémorable à l'influence du génie de saint Louis sur la France et sur son siècle ; et c'est aussi ce bel hommage que je me plais à déposer ici devant vous aux pieds de ce bon roi, comme le plus honorable jugement qu'on ait porté de ce grand homme. Le ministre, l'ami, le panégyriste, disons mieux, l'historien national de Henri IV, dont la renommée était si chère et si sacrée à son cœur, Sully enfin, parle de saint Louis en ces termes, au commencement du trentième livre de ses mémoires : *Des quarante-quatre années du règne de Louis IX, les vingt premières offrent un spectacle qui n'est pas indigne d'être comparé avec les onze dernières de Henri le Grand*. En s'exprimant avec une si rigoureuse précision, c'est Henri IV que Sully prétend louer ; et par là même, sans en avoir eu le dessein, il n'en loue que mieux saint Louis, dont le règne vient s'offrir à son esprit préoccupé d'un autre objet, comme le plus haut point de comparaison pour les héritiers de son trône,

comme le modèle le plus parfait d'un bon gouvernement, ou plutôt comme une mesure et un terme de grandeur au delà duquel l'imagination ne peut plus rien concevoir. Quel parallèle, Messieurs, et quel hommage dans la bouche de Sully, qui mesure avec le scrupule le plus religieux toutes ses expressions, au moment où il pèse ainsi d'une main impartiale, en présence de la postérité, deux de nos plus grands rois dans les balances de la gloire !

Les gens de lettres dont vous êtes, Messieurs, l'élite et les oracles, doivent s'honorer en ce jour d'avoir un écrivain, grand homme d'Etat, pour interprète de leur admiration et de leur reconnaissance envers l'un de leurs quatre plus magnifiques bienfaiteurs sur le trône de France : je veux dire Charlemagne, Louis IX, François I^{er} et Louis XIV.

Saint Louis, en effet, Messieurs, partage avec ces monarques la gloire d'avoir protégé les lettres. Il fit plus, il eut le mérite plus rare encore de les aimer et de les cultiver ; et si l'esprit humain se fût mis alors au niveau de son génie, le règne de ce prince serait aujourd'hui l'époque de la renaissance des lettres. Il prépara du moins cette heureuse révolution ; il comprit que l'ignorance était l'ennemie la plus formidable du peuple et du christianisme ; il fut le restaurateur de l'université de Paris ; il eut pour amis, et souvent pour convives, les plus éclairés de ses contemporains, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, et son confesseur Robert Sorbon, qui consacra les bienfaits de saint Louis à la création et à la construction du célèbre collège de Sorbonne ; il les honora, parce qu'il savait que la considération est le seul prix digne des talents : en effet, elle vient du cœur, et elle flatte d'autant plus de la part des souverains que l'estime n'est pas un don, mais un hommage. Cette capitale présente encore à l'admiration de l'Europe de beaux monuments des arts (87) qui ont illustré le règne de saint Louis. Les manuscrits les plus précieux de Rome et d'Athènes qu'on put découvrir de son temps, furent recueillis par ses soins dans sa bibliothèque de la Sainte-Chapelle. Souvent le souverain se réfugiait dans cet asile je ne dirai pas pour se consoler de la royauté, puisqu'il jouissait du spectacle d'un peuple heureux, mais pour honorer le goût des lettres qui, dans ces temps reculés, avait encore besoin d'être ennobli par l'exemple d'un roi. Il y expliquait lui-même les difficultés qu'on lui proposait, et devenait l'oracle des lecteurs studieux qu'on appelait alors des savants, après avoir été l'arbitre des grands feudataires, des rois, des pontifes romains eux-mêmes.

Ainsi, Messieurs, lorsque la Providence veut renouveler la face des empires, elle n'a pas besoin d'agir successivement sur chaque individu : elle fait naître un mo-

(86) *L'art de vérifier les dates*, tome II, pages 259 et 245.

(87) La Sainte-Chapelle.

marque doué des heureux dons de la vertu et du génie ; le prince donne une impulsion générale et entraîne sa nation. Vous venez d'admirer saint Louis créateur de son siècle ; je vais le rapprocher de nous et exposer tous les droits que son règne lui donne sur la reconnaissance de la postérité, en vous le présentant comme le bienfaiteur de tous les siècles qui l'ont suivi.

SECONDE PARTIE.

Pour mieux découvrir l'influence du gouvernement de saint Louis sur les siècles qui l'ont suivi, effacez, Messieurs, son règne de nos annales. Quelle confusion ! quel désordre ! quelle barbarie ! Parcourez notre histoire depuis Clovis. En suivant les désastres dont elle est semée, vous errez de précipices en précipices ; vous rencontrez des monarques assoupis dans la mollesse, qui sont rois sans régner, dominés par des maires hautains qui règnent sans être rois, et en prennent enfin le titre ; honteux de l'abandonner plus longtemps à ces fantômes de souverains. Le génie extraordinaire et malheureusement isolé de Charlemagne, également illustre par ses capitulaires et par ses triomphes, répand, il est vrai, beaucoup d'éclat sur la France dans le *viii^e* siècle ; mais le partage de ses Etats et la faiblesse de ses successeurs qui, loin de suivre ses traces, en conservant et en propageant une si vive lumière, se replongent soudain dans les mêmes ténèbres dont notre horizon vient se couvrir après sa mort, réduisent bientôt les plus belles institutions de ce grand homme à ne plus paraître, pour ainsi dire, dans notre histoire, qu'une magnétique aurore boréale.

Avec les descendants de ce premier empereur français, la nation retombe aussitôt dans le même chaos d'où son génie l'avait tirée. Tandis que nos premiers rois de la troisième race sommeillent dans l'indolence ou bouleversent tout, et s'égarent dans le labyrinthe de leurs tentatives pour reconquérir l'autorité du trône, vous traversez plusieurs siècles de barbarie ; vous apercevez un crépuscule faible encore sous Philippe-Auguste. Enfin saint Louis règne : sans le gouvernement de ce prince longtemps si mal remplacé, la nuit se prolongeait jusqu'à Charles V. Mais déjà le jour luit dans ses conseils ; et au milieu du ténébreux désert que vous présentent nos annales, le beau spectacle d'un grand roi sur le trône appelle et satisfait vos regards jusqu'alors plongés dans une obscurité profonde, ou éblouis de loin en loin par les éclairs d'une vacillante et fugitive clarté.

Depuis que les rois ont pour guides des sages et des modèles qui ont réduit en principes le grand art de régner, ce ne sont plus les souverains qui créent leur siècle,

c'est leur siècle qui les forme eux-mêmes. Mais avant la naissance de ces génies extraordinaires qui ont imprimé dans chaque Etat un mouvement universel et durable aux ressorts politiques, des princes qui, avec des vertus éminentes, ont manqué de lumières, ne sont distingués des mauvais rois dans l'histoire que par des vœux impuissants ou des larmes stériles. Ils auraient pu entreprendre de grandes choses, si la Providence en eût rapproché d'eux les exemples ; et cependant ils sont descendus dans la tombe sans laisser aucun vestige de leur passage sur le trône. Quel présent inestimable Dieu accorde à un empire, la première fois surtout qu'il lui donne un grand homme pour souverain ! Ce monarque créateur est d'autant mieux alors l'image de l'Être suprême qu'à sa ressemblance, de rien, il fait tout ; que ses ouvrages, concertés avec cette sagesse qui dirige et reproduit le génie, se soutiennent ensuite d'eux-mêmes, lorsque l'art de régner devenant une espèce d'héritage, *il en résulte, selon le langage sublime de Bossuet, un si grand bien pour le peuple que le gouvernement se perpétue par les mêmes lois qui perpétuent le genre humain, et va, pour ainsi dire, avec la nature* (88).

L'histoire de saint Louis nous présente cette heureuse influence de son règne sur les destinées de notre patrie. Tel de ses descendants est célèbre dans nos fastes, qui serait mort obscur sur le trône même, s'il y fût monté avant lui ; et tel autre de ses prédécesseurs reste ignoré, qui serait placé parmi les bienfaiteurs de la nation s'il eût porté le sceptre après ce grand homme. Eh ! remarquez d'abord une preuve bien simple et bien frappante de la sagesse de son gouvernement ; la population augmentée durant son règne de plusieurs millions de Français (89), malgré la continuité des guerres, comme autrefois l'accroissement du peuple hébreu sous les successeurs de David (90), répara d'avance les brèches que lui firent ensuite les journées si lamentables de Crécy, d'Azincourt, de Poitiers, et nos guerres l'Italie. L'espèce humaine, qui se dessèche et dépérit sous les tyrans, se multiplie au contraire avec la félicité publique sous l'empire des bons rois ; de sorte que pour prononcer avec certitude à la fin de chaque règne sur la gloire des souverains, il suffirait peut-être à l'histoire de faire le dénombrement comparé de leur peuple, à leur avènement au trône, et au moment de leur mort.

Pour fruit de ses vertus et de ses lois, saint Louis laisse à ses successeurs, outre cette richesse d'une population florissante, les avantages d'une paix durable. Le contraste si extraordinaire que nous offre l'histoire de Philippe le Hardi, son fils, du règne le plus paisible et du plus belliqueux des rois, n'est-il pas un résultat et un bienfait

(88) Cinquième avertissement aux protestants.

(89) « Finalement, dit Joinville, le royaume se multiplia tellement par la bonne droiture qu'on y voyait régner que le domaine, censive, rente et

revenu du roi croissaient tous les ans de moitié. »

(90) *Juda et Israel innumerabiles sicut arena naris in multitudine.* (III Reg., IV, 20.)

de la haute sagesse qui dominait encore les conseils de l'Europe longtemps après la mort du pieux monarque ! le peuple opprimé dans les siècles précédents par une multitude de lois disparates, reconnaît désormais dans le souverain l'arbitre commun de la nation : le gouvernement devient un ; et après ces longs orages qui, depuis l'époque reculée de Charlemagne, n'avaient cessé de bouleverser l'empire français, les vassaux des feudataires ne sont plus que des sujets soumis, et les voisins de la France deviennent des alliés fidèles. Les délits privilégiés attribués aux baillis royaux, et surtout les appels des justices seigneuriales aux tribunaux du roi, suffisent à Louis pour dépouiller insensiblement les grands barons du droit de législation qu'ils avaient usurpé, en s'arrogeant le droit de la désobéissance, puisque le véritable et même le seul législateur d'un État est celui qui prononce en dernier ressort. Ses ordonnances sur les fiefs, sur les apanages et sur les monnaies, préparent en silence aux siècles à venir la révolution que consommeront bientôt les ennoblissements, les affranchissements, les communes (91), et surtout la découverte du nouveau monde, qui, en enrichissant le tiers état par les conquêtes du commerce, a dû lui faire partager l'éducation et la considération inséparables de l'opulence, et amener à sa suite l'abolition de la féodalité ; saint Louis en détruit, sinon les redevances réelles et personnelles, du moins l'anarchie et la tyrannie. Restreindre les usurpations d'un si monstrueux régime politique, c'était en dévoiler l'origine et en provoquer l'anéantissement.

L'histoire, Messieurs, louera mieux ici saint Louis que l'éloquence. Voici donc les éclatants témoignages qu'elle rend à sa mémoire, en expliquant la décadence des grands fiefs. C'est son jugement que vous allez entendre : « Ce prince, nous dit-elle, étendit sa prérogative royale, lorsqu'au mépris des lois féodales il fit juger, contre l'archevêque de Reims, qu'un roi seul appartenait le droit de convoquer les pairs..... La taxe du *franc-fief* dont il greva les roturiers qui possédaient des fiefs fut encore une atteinte à la police féodale, suivant laquelle la dignité des possessions dut être relative à celle des personnes : le prince ne peut les séparer sans choquer la constitution : *en paraissant arrêter simplement l'abus, il ne fit que le mettre à prix*. Par cette admission du peuple à acquérir des fiefs, saint Louis diminua le patrimoine de la noblesse, et conséquemment cet ordre lui-même. Philippe le Hardi apprit à ses successeurs le moyen de le recruter, et encore plus, de l'affaiblir

en le multipliant..... L'étalement des parlements, la faiblesse des états généraux, *et enfin leur dépérissement total*, l'abaissement de la haute noblesse, l'extinction de la chevalerie, la réunion totale des grandes mouvances à la couronne, et l'élévation du tiers état, n'ont été que la progression successive et les effets nécessaires de la destruction du régime ou de la polyarchie des fiefs, par les *établissements* de Louis IX (92.) »

Telles sont, Messieurs, les mémorables influences que l'histoire attribue au génie de saint Louis. Mais avec quelle sagesse ce monarque éloigne au moins de sa postérité ce gouvernement monstrueux, disons mieux, ce fléau national dont il ne peut garantir entièrement ses contemporains ! L'un des malheurs les plus désastreux de la législation féodale était l'impossibilité d'empêcher l'agrandissement des vassaux, qui en abusaient ensuite pour faire une guerre plus redoutable au souverain. Les possesseurs des grands fiefs, réduisant toute la politique et toute la morale du pouvoir à leur seul intérêt, ne protégeaient la faiblesse contre le trône que pour mieux l'opprimer elle-même. Ces usurpations étaient encore fomentées par le lien conjugal qui rassemblait sans cesse les plus énormes fortunes. Saint Louis attaque cet abus dans sa source avec tous les ménagements que la prudence doit à l'opinion, et la puissance aux coutumes ; il n'eût fait que de vains efforts pour arracher de ses États ce vieux chêne qui épuisait toute la substance du sol : il l'abattit en creusant autour du trône pour couper ses racines. Que les autres rois guerriers attaquent les feudataires, saint Louis législateur attaque la féodalité elle-même : il fait dépendre du consentement du souverain la validité des mariages contractés par les grands vassaux de la couronne. Devenus ainsi maîtres des alliances, les héritiers de sa couronne empêcheront l'union de deux familles puissantes, dont une seule pourrait traverser impunément l'autorité royale ; et le temps seul démolira cet édifice ébranlé par Louis dans ses fondements. C'est ainsi, Messieurs, que le génie crée des lois. La prévoyance qui en réglant le présent domine l'avenir, est l'une des plus hautes qualités d'un souverain ; aussi voyons-nous dans l'histoire sainte que lorsque Saül eut été choisi par Samuel pour être roi, Dieu, qui l'appelaît au trône, le fit en même temps et monarque et prophète (93).

C'est le privilège d'un petit nombre de sages de découvrir dans le lointain avec cette sagacité de raison l'éclat et les heureuses influences du génie, malgré les nuages

(91) Elles furent établies par Louis le Gros, et contribuèrent beaucoup à l'extinction du gouvernement féodal sous les règnes qui précédèrent et suivirent saint Louis. Les premières lettres d'ennoblissement furent accordées par Philippe le Hardi à Raoul l'orfèvre, et l'affranchissement général des serfs fut l'ouvrage de Louis X.

(92) L'Art de vérifier les dates, monument remar-

quable dans le genre de l'histoire, commencé par Dom Maur-François d'Antin, et achevé par Dom Charles Clément, l'un et l'autre religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, second volume, in-folio, pages 239 et 241.

(93) Samuel dit à Saül : *Insuper in te spiritus Domini, et prophetabis cum eis, et mutaberis in vicum alium.* (I Reg., X, 6.)

dont les préjugés et l'envie l'enveloppent au moment où il entre dans sa carrière. Ils ressemblent à ces voyageurs placés sur des hauteurs au moment du lever du soleil, et qui voient luire au loin ses rayons sur le sommet des montagnes occidentales, avant que l'astre étincelle du côté de l'orient. L'expérience de tous les temps et de tous les lieux atteste que les contemporains des grands hommes, non-seulement méconnaissent et souvent même calomnient le sage, supérieur à son siècle qu'il devance de trop loin, mais qu'ils lui refusent surtout la gloire qui lui appartient, et lèguent l'obligation d'en reconnaître les bienfaits à la postérité toujours chargée de réparer ces éclatantes injustices. Eh ! ne saurions-nous donc pas encore, après tant d'exemples d'ingratitude nationale, qu'il faut l'intervalle de plusieurs générations pour développer les semences du génie, et mûrir la reconnaissance toujours tardive des peuples ? Hommes illustres et infortunés, que des services éclatants prédestinent à l'admiration de votre patrie, consolez-vous en plaçant sur votre siècle des bienfaits dont vous ne recevrez le prix que des générations futures. L'avenir ! l'avenir ! voilà votre vie véritable et votre noble héritage ! c'est le seul tribunal de la postérité qui dispense, proclame et consacre la gloire.

Saint Louis fut trop grand pour ne pas subir cette destinée : plus on avance dans les âges suivants, plus on découvre l'action toujours croissante de ses fécondes pensées. Ses barons résistèrent d'abord à tous ses règlements. Eh ! des innovations salutaires pouvaient-elles ne pas révolter cette foule de tyrans subalternes dont elles gênaient l'indépendance, surtout cette multitude d'agents avides qui subsistaient des désastres publics et détestaient tous les changements utiles dont ils n'étaient pas les auteurs ! Tel est, ô mon Dieu ! le cœur humain depuis sa chute : le péché l'a tellement dégradé, que l'amour du bien n'aurait presque plus de prise sur lui, s'il ne le subjuguait par la séduction de l'intérêt ou de l'amour-propre. Saint Louis, roi d'une vaste monarchie, mais resserré par les usurpations des feudataires, ne gouvernait réellement qu'un très-petit État ; ses lois, limitées d'abord à ses domaines, se sont étendues dans toute la France, lorsque nos frontières ont été reculées, ou par des successions, ou par des traités, ou par des alliances, ou par des conquêtes ; et renfermé sous son règne dans une enceinte trop étroite, ce faible ruisseau est devenu un fleuve majestueux à une grande distance de sa source.

En présence de toute autre assemblée, Messieurs, je regretterais pour la gloire de saint Louis, de ne pouvoir développer dans son éloge le sage et lumineux système de sa législation, qui forme la portion la plus intéressante de son histoire, et qui a tant illustré son règne dans les siècles destinés à jouir

d'un si grand bienfait. Les écrivains célèbres qui m'environnent me dispensent en ce moment des détails vulgaires, et, pour vous rappeler simplement les magnifiques résultats de la législation de saint Louis, à l'exemple de l'apôtre saint Paul qui ne crut pas indigne de son ministère de citer les philosophes et les poètes de la Grèce en parlant devant l'Aréopage, j'oserai emprunter ici avec admiration la voix de l'un de vos plus grands hommes, dont le témoignage sera aussi glorieux que nouveau dans cette solennité et dans cette chaire. C'est le plus bel hommage qu'on ait jamais rendu au génie législateur de saint Louis. L'éloge devient d'autant plus admirable, qu'à la manière sublime de son auteur, il consiste en de simples maximes dont ce grand écrivain confie l'application à ses lecteurs, qu'il rend eux-mêmes juges et panégyristes de saint Louis. Voici comment le génie sait juger et célébrer le génie.

L'immortel auteur de *l'Esprit des lois*, dans le vingt-huitième livre de son ouvrage, compare saint Louis aux législateurs de l'antiquité. Il lui tient compte d'abord d'avoir le premier fait traduire la législation de Justinien, et rédiger toutes les coutumes de la France par de Fontaines et Beaumanoir ; et il observe ensuite, pour faire mieux ressortir tout l'éclat d'une si prévoyante sagesse, que *par un malheur attaché à la condition humaine, les grands hommes modérés sont rares, et qu'on en trouve plus d'extrêmement vertueux que d'extrêmement sages. Les établissements de saint Louis, ajoute-t-il, ne furent pas d'abord une loi générale du royaume, mais un exemple que chacun avait le droit et l'intérêt de suivre. Oter le mal, poursuivait-il, en faisant sentir le bien ; inviter quand il ne faut pas contraindre ; conduire quand il ne faut pas commander, c'est l'habileté suprême. La raison a un empire naturel : elle a même souvent un empire tyrannique. On lui résiste d'abord ; mais cette résistance même est son triomphe. Encore un peu de temps et l'on sera forcé de revenir à elle... Les lois de saint Louis eurent des effets qu'on n'aurait pas dû attendre du chef-d'œuvre de la législation. Il faut quelquefois bien des siècles pour préparer des changements : les événements mûrissent, et voilà les révolutions (94).*

En effet, Messieurs, la révolution législative, si bien signalée par Montesquieu, s'est heureusement opérée dans notre nation, au commencement et à la suite du xiii^e siècle. Ce n'est que depuis sa mort et loin de son règne, que saint Louis, qui n'avait été, pour ainsi dire, pendant sa vie, qu'un sage sur le trône, est devenu le législateur de la France ; je ne dis pas assez, son code même a multiplié nos conquêtes, et comme autrefois les Amorrhéens, les Hévéens et les Jébuséens, frappés de la réputation de Salomon, se reconnurent volontairement tributaires de ce prince (95), la sagesse des lois de notre saint monarque a incorporé au royaume des

(94) *Esprit des lois*, liv. XXVIII, chap. 38 et 40.

(95) *Universum populum qui remanserat de Amor-*

rhaïs, et Hethaïs, et Pherezaïs, et Hevavis, et Jebusais, qui non sunt de filiis Israel scicit Salomon

contrées entières qui, après avoir gémi trop longtemps sous le joug de l'oppression féodale, ou dans les horreurs de l'anarchie, sont venues d'elles-mêmes, dans les siècles suivants, se soumettre au gouvernement français et supplier à genoux nos souverains de se déclarer leurs maîtres, ne demandant pour prix de leur obéissance, disaient les députés de la Guyenne, de l'Aunis et de la Saintonge, que *les bonnes coutumes de saint Louis* (96). Chaque serf luttant en silence dans l'intérieur de la France contre les exactions féodales, il s'est fait un effort général vers la monarchie, qu'on a regardée comme le refuge du bonheur, et même de la liberté. Peu à peu l'exercice du droit de suzeraineté, devenu plus précieux encore aux sujets qu'au souverain, après le règne de saint Louis, a rendu la couronne de nos rois le plus beau diadème de l'univers, depuis que le prince et l'Etat ont toujours eu un intérêt commun, soit qu'on ait voulu proscrire la servitude pour auéantir l'autorité des grands, soit qu'il ait fallu punir la félonie pour venger les droits du peuple.

Ce n'est donc pas seulement, Messieurs, dans l'histoire de ses guerres, c'est surtout dans le code de saint Louis que la France doit chercher l'une des sources les plus fécondes de sa propre grandeur; c'est là surtout qu'elle doit découvrir les principes de cet heureux changement que nous observons dans les mœurs nationales, dès le *xiii^e* siècle. Par ses lois contre le blasphème, et surtout par ses imposants exemples de piété, saint Louis consacra le respect dû à la religion. Le christianisme, qui a eu la gloire de réclamer avant la philosophie, en faveur des serfs, la liberté, vie civile de l'homme, comme la vertu est sa vie morale; le christianisme qui, en déclarant par la bouche de ses pontifes dans le concile de Latran (97) ne vouloir point reconnaître d'esclaves dans son sein, a enfin aboli l'esclavage en Europe; le christianisme était le plus puissant ressort de ce monarque pour retirer de sa dégradation un peuple en faveur duquel ou aurait pu répéter cette énergique prière de David : Seigneur ! faites naître un législateur parmi ces barbares, afin que les nations les mettent au rang des hommes : *Constitue, Domine, legislatorem super eos, ut sciant gentes quoniam homines sunt.* (Psal. IX, 21.)

Non, Messieurs, il n'appartenait qu'au christianisme d'opérer une si étonnante révolution. L'amour-propre peut déterminer sans doute à de généreux sacrifices; cependant le plus sublime effort de la vertu n'est pas d'être vertueux avec danger, mais de l'être sans témoins : c'est le devoir du chrétien, c'est aussi son privilège. Saint Louis sentit la nécessité du grand levier de la religion pour relever la France. L'héroïsme et la sainteté

de ce monarque se firent ressortir mutuellement avec une gloire dont l'éclat inspire encore aujourd'hui aux plus illustres écrivains des nations étrangères la même admiration qu'éprouvèrent ses contemporains. « Le royaume de France, dit le plus récent et le plus célèbre historien de l'Angleterre, le royaume de France était alors gouverné par Louis IX, prince du caractère le plus singulier qu'on puisse trouver dans les annales de l'histoire. Ce monarque unissait à la piété humble et minutieuse d'un cénobite tout le courage et la magnanimité du plus grand héros, et ce qui peut paraître encore plus extraordinaire, la justice et l'intégrité du patriote le plus désintéressé, à la douceur et à l'humanité du philosophe le plus accompli (98). »

Faut-il être surpris, Messieurs, qu'un si grand roi ait voulu faire de la religion, à laquelle il devait tant de vertu et de gloire, la base principale de son gouvernement? il sentit le besoin d'accréditer cette morale de l'Evangile par son exemple, pour régénérer son peuple, pour adoucir les mœurs publiques dans une nation encore ignorante et barbare, et il servit utilement ses successeurs, en cimentant l'obéissance des sujets par les liens de la religion. En effet la religion chrétienne jette ses racines dans le cœur, et après avoir affermi les trônes par l'amour, elle les appuie encore sur les consciences; elle détruit ce penchant funeste vers l'égoïsme, qu'on croirait réservé à l'isolement de l'état sauvage, et qu'exécutent en nous avec bien plus d'ardeur les exemples contagieux de l'intérêt personnel, contre lequel on ne croit pouvoir se défendre qu'en le prenant soi-même pour règle de ses actions; elle est la base de toutes les vertus sociales, civiles et domestiques : il en est plusieurs qu'une seule commande, et il n'en est aucune qu'elle ne perfectionne. Eh! quoi de plus utile aux peuples et aux rois que le christianisme? Quoi de plus propre que la charité à unir les hommes par les liens sacrés et les rapports intimes de toutes les vertus; à faire naître et à perpétuer parmi eux ce support, cette indulgence, cet amour, cette assistance mutuelle qu'aucune autre législation ne peut garantir à nos besoins, et sans lesquels il ne reste plus ni justice, ni soulagements, ni confiance, ni tranquillité solides sur la terre? Eh! Messieurs, c'est tout l'art de la politique dans un gouvernement sage, que de ramener sans cesse les peuples par l'esprit et l'autorité des lois, vers la morale tutélaire qu'imposent au genre humain les préceptes de l'Evangile.

Avec ces bienfaits de Louis, le peuple français acquit les lumières dont il avait besoin pour en découvrir l'importance.

devaient être exempts de servitude. (Voyez le recueil des *Conciles* des PP. Labbe et Cossard, tome X, page 457. *Ne christiani mancipia fiant*, etc.)

(98) M. David HUME, *Histoire d'Angleterre*, maison de Plantagenet, sous l'année 1259, tome IV, pages 95 et 94 de l'édition d'Amsterdam.

tributarios usque in diem hunc. (III Reg., IX, 20, 21.)

(96) Voyez LE LABOUREUR, LE GENDRE, VELLY, CHOISE.

(97) En 1077 le pape Alexandre III déclara, dans le troisième concile de Latran, que les chrétiens

Aussi lorsque nos pères étaient malheureux sous les règnes suivants, lorsqu'ils reprochaient publiquement à Philippe le Bel l'altération des monnaies, que demandaient-ils ? *les établissements de saint Louis*. Lorsqu'ils murmuraient contre Louis X qui vendait à l'enchère les offices de judicature, que demandaient-ils ? *les établissements de saint Louis*. Lorsqu'ils accusaient Charles IV d'avoir accablé l'état sous le fardeau d'une dette immense, que demandaient-ils ? *les établissements de saint Louis*. Lorsqu'ils se plaignaient, sous Philippe de Valois, des nouvelles impositions dont ils étaient surchargés, que demandaient-ils ? *les établissements de saint Louis*. Enfin lorsque les états-généraux assemblés à Tours, la première année du règne de Charles VIII, s'élevaient si hautement contre les abus d'autorité et contre la dilapidation des finances, que demandaient-ils ? *les établissements de saint Louis*. Ils n'assignaient point d'autre remède aux calamités publiques ; ils ne connaissaient point d'autre ressource pour se soustraire aux vexations, et ils répétaient, en versant des larmes, comme un cri national de détresse et de recours, ces paroles simples et touchantes que l'histoire nous a transmises : *C'en était pas ainsi que le saint roi nous gouvernait ; qu'on exécute ses ordonnances, et tous nos maux disparaîtront !* Le sentiment du malheur ne leur arrachait que ce seul vœu, honorable sans doute pour la nation qui le formait, plus honorable encore pour le souverain qui l'avait fait naître. La reconnaissance de la patrie imagina un hommage que saint Louis n'a partagé avec aucun autre législateur. La France, imitant le peuple d'Israël, qui célébrait avec tant de pompe l'anniversaire de l'époque à jamais mémorable où le Seigneur lui donna des lois sur le mont Sinaï (99), la France avait institué une fête civile en l'honneur de ce prince, et un jour était consacré tous les ans dans les grandes communes pour lire en public les *établissements* de ce grand homme (100). O jour de triomphe et d'allégresse ! où le peuple, le véritable panégyriste des bons rois après leur mort, s'assemblait en foule pour bénir la mémoire de Louis, où les pères conduisaient leurs enfants à ces touchantes solennités et se félicitaient d'être pères et Français ; où les laboureurs, levant enfin leurs têtes trop longtemps courbées sous le joug de la tyrannie féodale, n'avaient besoin que de répéter ce nom chéri pour faire pâlir leurs oppresseurs, et interrompaient, tantôt par les transports de l'amour, tantôt par les acclamations de la reconnaissance, le plus bel éloge qu'on ait jamais fait

d'un souverain ! Voilà, Messieurs, voilà les traits que les historiens ont en le malheur de raconter sans aucun intérêt, et que les orateurs ont dédaignés pour nous fatiguer du récit des batailles !

Oublierons-nous de compter parmi tant de bienfaits de Louis IX les legons n.émorables que sa vie donne aux rois ? Sincèrement soumis à l'autorité légitime des souverains pontifes, il mit pour toujours la France à l'abri des entreprises abusives de la puissance spirituelle, en élevant entre le trône et ces prétentions exagérées le rempart sacré de nos libertés, c'est-à-dire, selon le texte si longtemps réclamé de sa fameuse ordonnance, en assurant *le droit commun et la puissance des ordinaires, suivant les conciles généraux et les institutions des saints Pères* (101). Sa pragmatique sanction, qui conserva jusqu'au xvi^e siècle, à l'église gallicane, le droit des élections, apprit à Philippe le Bel, à Louis XII, et à ce bon Henri, dont la mémoire est si douce aux cœurs français, l'art de concilier le respect dû au chef suprême de l'Eglise avec la résistance qu'ils pouvaient opposer au vicaire de Jésus-Christ, considéré comme souverain temporel, lorsque la foi ou la discipline ecclésiastique n'étaient plus l'objet de ses décrets. Son âme s'élevait dans toutes les occasions où l'indépendance et la prérogative de sa couronne étaient menacées ; il déployait alors une fierté et un courage qui semblaient incompatibles avec sa piété, son caractère et l'humble timidité de sa conscience, si l'on ne savait que la vertu, toujours résignée, lorsqu'on n'exécute point la mesure des sacrifices qu'une noble générosité autorise, devient inflexible par devoir, quand on méconnaît envers elle tous les droits de l'équité.

Qui croirait, Messieurs, que de toutes les vertus d'un si grand prince, celle que son siècle lui pardonna le moins, fut cette piété éminente qui est toujours, dans le cœur des rois, la sauve-garde la plus sûre de la félicité publique ? Les clameurs furent portées à un tel excès d'audace, que saint Louis daigna faire lui-même son apologie. *On blâme, disait-il, mon assiduité à la prière ; mes affaires n'en souffrent pas. On ne se plaindrait point, si je me tirais à de ruineuses dissolutions* (102). Sa religieuse ferveur du moins ne le déroba jamais à ses devoirs : elle ne parut en lui qu'une vertu de plus, d'autant moins inquiétante pour ses peuples, qu'elle ajoutait le ressort puissant de la religion à tous les autres mobiles qui le portaient au bien public. Pieux et indulgent sur le trône, il sut toujours concilier le zèle pour la gloire de Dieu, avec cette com-

(99) La fête des Tabernacles fut instituée en mémoire des trois plus grande grâces que les Israélites eussent reçues de Dieu : la sortie d'Egypte, la publication de la loi et l'établissement dans la terre promise.

(100) Tel fut, dit l'abbé Velly, son application au honneur de son Etat, que, sous les règnes de plusieurs de ses successeurs, la noblesse et les peuples

quelquefois mécontents du gouvernement, ne demandaient autre chose sinon qu'on en réformât les abus sur les établissements de saint Louis, qu'on lisait une fois l'année en public, à Noyon, à Beauvais, à Amiens, etc., par reconnaissance.

(101) *Pragmat. sancti Ludovici.*

(102) Joinville.

patissante sensibilité qui chérit tous les hommes comme ses images.

Saint Louis fut sensible; mais n'entendez point par ce mot, Messieurs, la sensibilité factice des hommes dont les larmes s'humectent à la vue de l'infortune, de ces larmes instruites à mentir, selon l'expression sublime de saint Augustin, *edoctæ mentiri lacrymæ* (103), tandis que leur cœur, toujours sec, reste inaccessible à la pitié. La sensibilité de saint Louis fut simple et profonde : il fut aimé de son peuple, parce qu'il l'aima, et lorsque le tombeau sembla s'ouvrir devant lui au milieu de sa carrière, on vit le péril du prince devenir le péril de la nation : on put joindre d'un touchant combat de tendresse entre un peuple consterné qui priait dans les temples pour son roi chéri comme un bon père, et un souverain adoré qui se survivait en quelque sorte pour être témoin des longs regrets qu'il devait laisser après lui. Assez longtemps après la mort du comte d'Artois, saint Louis ne conçoit pas qu'un autre de ses frères puisse déjà se permettre des amusements innocents (104). *Hélas ! s'écrie-t-il en jetant dans la mer les instruments du jeu qu'il lui arrache des mains, il n'y a pas encore huit mois que notre frère repose dans la tombe, et vous êtes assez insensible à sa perte pour en être sitôt consolé.*

Observez ce transport de tendresse fraternelle dans son principe : il ne perd rien de son énergie lorsqu'il s'étend et se transforme dans le cœur de saint Louis en amour de l'humanité. Ce prince monte un vaisseau que les pilotes jugent incapable de résister à la longueur du voyage et aux assauts de la tempête, mais qu'il espère préserver du naufrage par sa présence. Les preux et féroces chevaliers français s'assemblent autour de leur roi, le conjurent de passer dans un autre navire, et se disputent déjà une place dans le sien. Les prières, les larmes, et encore moins le danger, ne peuvent obtenir de lui l'acceptation d'un si touchant sacrifice. Ce monarque sensible est accoutumé à respecter la dignité d'homme dans tous ses semblables ; ses voyages d'outre-mer ont fortifié au fond de son cœur ce sentiment de fraternité humaine au milieu de ces vastes abîmes où les hommes sentent qu'en dépit de l'opinion, ils se trouvent tous égaux dans le danger, puisqu'ils sont tous mortels. *Ma place, dit-il, est celle où je vois le plus de péril : je ne veux pas conserver mes jours aux dépens de ceux de mes sujets ; il n'en est aucun dont la vie ne me soit aussi précieuse que la mienne propre* (105).

Où m'emporte, Messieurs, mon admiration pour saint Louis ? Je célèbre des vertus qu'il a pratiquées dans une terre étrangère, et je crois entendre autour de moi les murmures que ces fameuses expéditions ne cessent d'exciter contre lui depuis le xiii^e siècle. Puisque enfin mon sujet m'oblige de

parler de ces guerres que l'on attend dans l'éloge de saint Louis, comme le double écueil du héros et de l'orateur, et dont les étonnants résultats vont achever de développer toute l'influence du règne de saint Louis sur la gloire et la prospérité de la France dans les siècles suivants, j'avouerai d'abord que la religion s'étant établie sur la terre sans autres armes que la charité, elle vent régner sur les hommes par le seul ascendant de la persuasion, et non par l'effroi des meurtres ; *que le temps est venu où, selon l'oracle de l'Evangile, Dieu ne sera plus adoré ni à Samarie, ni à Jérusalem, mais sur toute la terre en esprit et en vérité.* (Joan., IV.) Mais je dirai aussi que, si l'on examinait avec la même rigueur les motifs de toutes les guerres, l'histoire en offrirait peu d'aussi glorieusement justes que les croisades ; que des esprits prévenus les condamnent surtout parce qu'un saint les a continuées, puisque les autres souverains croisés échappent à la censure, et sont absous ou laissés dans l'oubli ; qu'on reproche donc plutôt à notre monarque sa défaite que son émigration, et qu'il ne lui aurait fallu que des succès pour obtenir des éloges. J'oserais dire enfin, en l'honneur immortel de nos pères et de notre nation, dont je défends ici la cause, que par les grands intérêts, par les vertus domestiques, par les motifs, par l'esprit public, par la magnanimité, par les merveilles de tout genre qui ont signalé cette époque de gloire et de catastrophes, ces mêmes croisades, si légèrement et si injustement décriées parmi nous au tribunal des esprits superficiels, présentent, aux regards de tout juge équitable et éclairé, un siècle du plus brillant éclat pour les Français, et les véritables temps héroïques de notre histoire. N'est-ce pas avec cette même époque de grandeur et d'exaltation que le génie du Tasse a su dignement adapter le merveilleux de l'épopée ? Mais s'il faut une apologie plus particulière pour justifier saint Louis d'avoir adopté la seule entreprise pour laquelle l'Europe se soit jamais ligüée, interrogeons les faits, et prononçons.

Vous le savez, Messieurs, le pèlerinage du roi Robert à Rome, au commencement du xi^e siècle, avait été le premier germe des guerres saintes. Les chevaliers français, persuadés que l'univers touchait au terme de sa durée, regardaient le voyage de Jérusalem comme une espèce de sacrement expiatoire qui effaçait tous les crimes. On conçoit combien ces pénitences militaires devaient avoir d'attraits pour une noblesse belliqueuse qui ne soupçonnait point d'autre gloire que celle des batailles. Depuis deux cents ans des flots de croisés s'étaient précipités vers l'Asie, lorsque saint Louis prit la croix, et les Européens n'allaient plus désormais dans la Palestine en conquérants, mais en libérateurs, pour ra-

(103) Homel. 23
(104) Joinville.

(105) Idem.

acheter des compatriotes, des amis, des frères.

Or, Messieurs, dans un siècle où un berger enthousiaste (106), au sein même de la capitale, devenait chef de cinquante mille brigands; dans un siècle où l'on voyait de nombreuses armées d'enfants (107) mettre l'Europe en feu; dans un siècle où tout ce que la religion éplorée avait pu obtenir contre les duels, en faveur de l'humanité, c'était la trêve du Seigneur, c'est à dire deux joars d'interruption dans chaque semaine pour les assassinats, saint Louis, forcé d'opter entre une guerre étrangère et des massacres domestiques, ne dut-il pas préférer une expédition militaire à ces épouvantables séditions (108)? Mais s'il ne pouvait éloigner ces calamités de son pays qu'en transportant ses cohortes au delà de ses frontières, n'y avait-il pas plus de sagesse à combattre des peuples lointains avec lesquels il n'était lié par aucun traité, qui retenaient ses sujets dans les fers, et dont il ne pouvait ni craindre le ressentiment, ni tolérer les outrages?

Ah! si saint Louis sortait tout à coup du tombeau pour se justifier lui-même au milieu de cette assemblée: « Eh quoi! dirait-il, eh quoi! Français, vous chez qui j'aurais dû trouver des défenseurs, c'est vous qui vous élevez aujourd'hui contre moi? Je demande justice à ma nation contre l'histoire qui m'a méconnu. Transportez-vous dans le siècle où je vivais: vos pères avaient blâmé Philippe I^{er} et d'autres rois, mes ancêtres, de n'avoir pas arboré la croix; et ils me reprochaient déjà la même indolence. Vous êtes hommes, vous êtes chrétiens. Eh bien! la cité sainte était la proie des infidèles, le tombeau de Jésus-Christ était arrosé tous les jours du sang de ses disciples qu'on'y versait à grands flots. Vous êtes Français. Eh bien! il n'y avait pas un Français qui n'eût des parents captifs chez les Sarrasins, et qui ne me demandât hautement leur délivrance. Ces chrétiens gémissant, dans les fers étaient mes sujets, et cependant je me trouve en butte aux reproches des enfans pour avoir cédé aux instances et aux larmes de leurs pères! Tous ces Français captifs du soudan Almoadam m'invoyaient comme le seul vengeur qu'ils pussent attendre, moi qui avais ceint l'épée de chevalier, moi qui m'étais lié par un serment à la défense de mes frères. Pouvais-je refuser mon bras à ces infortunés, auxquels on n'offrait que l'alternative de l'apostasie ou du martyre? Eh! que penseriez-vous donc de moi, si j'avais été assez déloyal, assez peu digne du trône pour les abandonner? Il fut roi de France, diriez-vous, et il laissa périr soixante mille

Français dans les cachots de la Syrie; mon nom n'est point flétri de cette tache: vos censures ne me touchent plus. »

Voilà des motifs que saint Louis pourrait alléguer avec confiance, Messieurs, pour excuser son expédition d'outre-mer; et moi j'ajouterai: Il attira ses grands vassaux dans la Palestine, et il prépara l'abolition du gouvernement féodal; il chassa de l'Europe les musulmans qui ravageaient l'Italie depuis deux siècles, il créa une marine puissante pour soutenir ces guerres saintes auxquelles la France doit l'origine de son commerce et de sa puissance navale. Eh! où en seriez-vous sans les croisades? Avez-vous donc oublié que vos mœurs n'ont perdu cette rouille de barbarie qu'elles avaient contractée dans les marais de la Germanie d'où vous sortez, qu'à la vue des villes policées et des peuples civilisés de la Grèce? Vous n'eussiez point acquis dans vos propres foyers cette urbanité (109) qui vous distingue depuis que votre esprit imitateur est parvenu à se l'approprier dans la patrie des arts. Quels progrès avait fait la raison parmi vous durant plusieurs siècles de monarchie? En vous arrachant à vos climats pour vous conduire à la source des lumières, saint Louis alluma en vous la soif des sciences, et après avoir emmené de son pays des esclaves et des barbares, il lui rendit en échange des sujets et des hommes. Ah! plaignons, Messieurs, plaignons ce grand monarque d'avoir encouru le blâme d'une ingrate postérité, en posant les bases de son élévation et de son bonheur.

Dieu qui avait choisi saint Louis pour terminer ces guerres, et qui dut refuser des victoires à des armées dont les scandales outrageaient les étendards de la croix, Dieu fit du moins éclater les plus incontestables talents et les plus héroïques vertus dans saint Louis, général, captif et martyr. A la vue des côtes de l'Égypte, à la vue de ces régions qu'il vent conquérir à Jésus-Christ, sa foi redoubla son courage; il s'élança le premier l'épée à la main au milieu des flots; sa seule présence a suffi pour disperser une multitude de Sarrasins qui couvraient le rivage: il s'empara de Damiette. Les autres conquérants éternisent leurs triomphes par des ravages, Louis ne signale ses conquêtes que par des bienfaits publics. Comptez toutes ces cités du levant que vous voyez si florissantes, Acre, Césarée, Joppé, Philippe, Sidon, toutes ces villes fortifiées, reconstruites, policées, enrichies: ce sont les places que saint Louis a emportées d'assaut, et les honorables monuments de ses victoires.

Déjà l'armée chrétienne a passé le Tanis,

il aurait épargné de grands malheurs à la France.

(109) Voyez cette raison, et plusieurs autres relatives à l'utilité des croisades, philosophiquement discutées dans l'*Introduction de l'Histoire de Charles-Quint*, l'un des morceaux les mieux écrits que nous ayons dans le genre historique.

406) Cet imposteur s'appelait Jacob.

(107) Plus de cinquante mille enfans se croisèrent et s'embarquèrent à Marseille; les uns firent naufrage, les autres furent vendus en Égypte par leurs propres conducteurs, et il n'en revint pas un seul en France.

(108) Si Charles IX, plus docile aux conseils de l'amiral de Châtillon, eût déclaré la guerre à l'Es-

tout lui annonce des triomphes; l'Égypte entière est sur le point d'être conquise, et l'imprudente valeur du comte d'Artois précipite aussitôt pour la première fois un monarque français dans les fers, au milieu de ces mêmes plaines de la Massoure (110), d'où il devait étendre sa domination sur tous les bords du Nil. Il n'a fallu qu'un jour, il n'a fallu qu'une heure pour perdre une armée triomphante et jeter un roi de France du char de la victoire dans les horreurs de la captivité. Que vois-je? Louis IX prisonnier chez des barbares! Mais les Sarrasins ne reconnaissent-ils pas encore un roi à l'héroïque magnanimité d'un captif qui ne veut point donner d'autre caution que sa parole, point d'autre rançon pour sa personne qu'une ville fortifiée, et qui entendant un infidèle s'écrier, le poignard levé sur sa tête : *Arme-moi chevalier ou tu meurs*, lui répond : *Si tu veux l'être, fais-toi chrétien, ou bien approche et perce-moi le cœur* (111)?

Tant de bravoure frappe tous ces barbares de respect et d'admiration. Le traité de sa délivrance est bientôt conclu. Louis rentre libre dans son camp. Un Sarrasin, attaqué d'une maladie contagieuse, en communique le venin à l'armée française, à cette foule de croisés déjà trop accablés des calamités de la guerre, épuisés par les angoisses de la famine, condamnés dès ce moment aux ravages de la peste, et la complication de ces désastres déploie pour la première fois, sur une seule nation transportée au loin, l'image épouvantable de tous les fléaux réunis. Louis se voit entouré de barbares qui ont mis à prix la tête de ses soldats et la sienne propre; son armée n'a pour boisson que des eaux empoisonnées qui consomment les entrailles. Comment va-t-il répondre dans une telle situation au brave Almoadam, qui les fait sommer de fixer le jour du combat (112)? *Assigner un jour, lui dit-il, ce serait excepter tous les autres : demain, aujourd'hui, à présent même.*

Saint Louis livre, gagne la bataille : aussitôt de ses mains triomphantes il secourt, il panse les blessés et rend à ses frères d'armes qui ont péri avec gloire dans cette sanglante journée les tristes devoirs de la sépulture. Mais cette victoire a mis le comble à ses revers; il a vu tomber à ses côtés sa plus brave noblesse et ses propres enfants. Tout ce qui l'environne lui rappelle des pertes, tout ce qui lui appartient lui coûte des larmes, tout ce qui l'approche lui annonce des malheurs. L'un lui apprend la défaite de ses troupes, l'autre la prise de ses places; celui-ci les progrès de la conta-

gion dans son camp, celui-là le désespoir de ses soldats exténués par la faim; un autre le double danger de la reine menacée de perdre à la fois la liberté et la vie dans les douleurs de l'enfantement. Porte-t-il ses regards inquiets vers la France? il voit descendre sa mère au tombeau, et son royaume menacé d'une invasion.

Fils, époux, frère, père, ami, guerrier, monarque, et profondément malheureux sous ces divers rapports qui absorbent toutes les affections et tous les intérêts de son cœur, Louis IX revient dans ses Etats pour y rétablir l'ordre. Mais le souvenir de ses désastres ne peut ni triompher de son serment, ni ébranler son courage, et il se hâte d'accomplir sa destinée qui l'appelle à Tunis. De nouveaux revers l'attendaient au terme de sa carrière. Accourez, Français, venez recevoir les derniers soupirs de votre roi : ce sont encore des prières qu'il adresse au ciel pour votre bonheur. Représentez-vous ce grand homme, lorsqu'il assemble autour de son lit de mort sa famille éplorée, et que d'une voix éteinte, la bonté du souverain surmontant dans son âme la tendresse du père, il recommande le peuple. Français à ses enfants avec autant d'amour que de sagesse au moment où il leur fait ses derniers adieux. *Mon fils*, dit à l'héritier de son trône ce prévoyant conseiller, ce bon roi qui, au témoignage de Joinville, *était tenu le plus sage homme qui fût en tout son conseil; mon fils, aime la vérité, sois toujours pour elle contre toi; rends tes sujets heureux, tes jours seront purs et sereins; plus ton gouvernement sera irréprochable, plus tes ennemis craindront de l'attaquer.* Jamais sa malheureuse armée ne l'avait vu si supérieur aux autres hommes et à lui-même, qu'à l'heure décisive où il est prêt à entrer dans l'éternité; pareil alors au plus magnifique de tous les astres, qui semble s'agrandir encore à son couchant, quand il va disparaître de l'horizon, saint Louis mourant nous dévoile à la fois tout l'héroïsme de son courage et toute la bonté de son cœur. Rien n'est exagéré, rien n'est pusillanime dans ses derniers instants; on y admire avec attendrissement dans toute leur simplicité les douces émotions d'une belle âme et le calme inaltérable de la religion. Il demande son fils toutes les fois qu'on l'avertit d'un nouveau malheur; il le serre entre ses bras, le bénit, et ses dernières paroles sont encore des vœux paternels pour la prospérité de la France.

Saint Louis, m'écrirai-je ici en répétant les expressions éloquentes du cardinal de Retz, à la fin du panégyrique de ce prince,

(110) Saint Louis fut fait prisonnier à la bataille de la Massoure, auprès de la petite ville de Cassel. Au moment où les Sarrasins s'emparèrent de lui, il était si tranquille, qu'il demanda son bréviaire à son aumônier pour dire ses nones. *Ludovicus rex in manus Sarracenorum incidit, et cum videret horum dici nonam inclinare ad vesperam, petit a quodam capellano suo brevium, ut laudes Domino decantaret* (NANGIS, page 556; DUCHESNE, tome V.) Tout

le monde sait que le roi Jean fut également fait prisonnier à Poitiers, et François I^{er} à Pavie. Lorsque Philippe le Hardi revint en France, après la mort de saint Louis, il ne rapporta que des cercueils : il avait perdu dans ses voyages d'entre mer son frère, sa femme, son oncle et son beau-frère.

(111) Joinville.

(112) Idem.

saint Louis, étendu sans sentiment dans un pays ennemi, sur une terre étrangère, marque plus fortement la vanité du monde que tous les discours. A ce triste spectacle je me contente de m'écrier avec le prophète, ubi gloria Israel ? où est la gloire d'Israël ? où est la grandeur de la France ? où est cette florissante noblesse ? où est cette puissante armée ? où est ce grand monarque qui commandait à tant de légions ? Et au même moment que je fais ces demandes, j'entends les voix confuses de tous les hommes qui ont vécu dans les siècles écoulés depuis sa mort, qui me répondent : Il règne dans les cieux !

O Dieu ! voilà donc le sort que votre providence réservait, dans ces régions lointaines, au zèle héroïque de saint Louis pour votre gloire ? à la Massoure, des fers, et à Tunis, la mort ! O mon Dieu ! tous les cœurs émus osent vous interroger en ce moment par leurs soupirs ; vous êtes la suprême justice, eh ! ne rompez-vous donc jamais cette alliance antique et effroyable du malheur avec la vertu ? Qu'ai-je dit ? dans l'ordre de vos décrets, le malheur même change de nature, il devient une grâce, et je ne dois que vous bénir des infortunes que je déplore.

Grand homme ! grand roi ! grand saint ! aujourd'hui le protecteur de l'empire dont vous fûtes le père (113), votre peuple prosterné aux pieds de vos autels vous invoque ici par ma bouche. Nous osons dans cette solennité réclamer vos anciens serments. Vous aviez juré sur le tombeau de saint Remi de nous rendre heureux. Eh bien ! achevez votre ouvrage, et soyez-nous fidèle dans le ciel comme vous le fûtes sur la terre. Aimez et protégez à jamais votre *scal* et très-chrétien pays de France dont vous avez illustré le trône par tant de gloire, et qui n'a besoin pour remplir ses hautes destinées, disait l'Eglise gallicane assemblée à Bourges, sous le règne de Charles VII, que d'être gouvernée *ex* affaires de ce monde et de l'autre, avec les principes accoutumés qu'elle veut retenir en restant à jamais la France du bon roi saint Louis ! Jetez un regard d'amour sur ce royaume qui vous fut si cher, et dont la reconnaissance a été si touchante, que, suivant l'une des admirables leçons de Fénelon, devenu votre plus digne panégyriste, en écrivant à l'héritier de votre couronne : « longtemps après la mort de Louis IX,

(113) Je ne puis me refuser au plaisir de transcrire l'éloge admirable de saint Louis, que l'immortel Fénelon nous a laissé dans une de ses lettres au duc de Bourgogne. « Enfant de saint Louis, imitez votre père... Saint Louis s'est sanctifié en grand roi. Il était intrépide à la guerre, décisif dans les conseils, supérieur aux autres hommes par la noblesse de ses sentiments, sans hauteur, sans présomption, sans dureté ; il suivait en tout les véritables intérêts de la nation, dont il était autant le père que le roi ; il voyait tout de ses propres yeux dans les affaires principales ; il était appliqué, prévoyant, modéré, droit et ferme dans les négociations ; en sorte que les étrangers ne se fiaient pas moins à lui que ses propres sujets. Jamais prince ne fut plus sage pour policer les peuples et pour

on se souvenait encore avec attendrissement de son règne comme de celui qui devait servir de modèle aux autres ; on ne parlait que des poids, des mesures, des monnaies, des coutumes, des lois, de la police et du règne de saint Louis ; on croyait ne pouvoir mieux faire que de ramener tout à cette règle. » O prince justement chéri des Français ! je ne saurais couronner d'un témoignage plus auguste dans ce sanctuaire tous les jugements historiques dont je viens d'entourer votre ombre devant l'élite de notre littérature, en répétant les éloges décernés à votre haute sagesse par l'autorité des historiens et des publicistes qui ont le mieux apprécié, de nos jours, la gloire des rois. En récompense de ce zèle que les gens de lettres ont manifesté pour votre renommée, je vous demande pour eux une protection spéciale auprès du Dieu des lumières, afin qu'ils consacrent toujours les dons du génie au triomphe de la vérité, par la plus heureuse influence sur l'opinion publique. Affermissez au milieu de votre héritage la croyance de nos ancêtres, et entretenez dans votre nation un heureux et inaltérable accord des talents avec la foi, de l'autorité avec la bienfaisance, des vertus patriotiques avec les vertus chrétiennes. O vous, qui avez été notre roi, soyez encore, soyez toujours notre père ! Ajoutez ces immenses bienfaits à toutes les merveilles de votre règne ; rétablissez ainsi et perpétuez parmi nous la candeur, la simplicité, la franchise, la loyauté, les mœurs, les sentiments religieux qui ont honoré le nom français durant quatorze siècles. C'est ainsi qu'après avoir joui de votre intercession tutélaire dans notre patrie, nous irons tous partager votre éternelle félicité dans la Jérusalem céleste. Ainsi soit-il.

PANEYRIQUE III.

SAINT VINCENT DE PAUL,

Prêché dans la chapelle du château de Versailles, par ordre et en présence du roi Louis XVI, le quatrième dimanche de carême, 4 mars 1785.

Erit vas in honorem, utile Domino ; ad omne opus bonum paratum. (II Tim., II, 21.)

Il sera un vase d'honneur, utile au Très-Haut, préparé pour toutes sortes de bonnes œuvres.

Sire,

Béni soit à jamais ce jour consacré par notre

les rendre tout ensemble bons et heureux. Il aimait avec tendresse et confiance tous ceux qu'il devait aimer ; mais il était ferme pour corriger ceux qu'il aimait le plus, quand ils avaient tort. Il était noble et magnifique, selon les mœurs de son temps, mais sans faste et sans luxe. Sa dépense, qui était grande, se faisait avec tant d'ordre, qu'elle ne l'empêchait pas de dégager tout son domaine. Longtemps après sa mort, on se souvenait encore avec attendrissement de son règne, comme de celui qui devait servir de modèle aux autres ; on ne parlait que des poids, des mesures, des monnaies, des coutumes, des lois, de la police et du règne du bon roi saint Louis : on croyait ne pouvoir mieux faire que de ramener tout à cette règle. Soyez l'héritier de ses vertus avant que de l'être de sa couronne. »

ministère à la gloire immortelle du sacerdoce de Jésus-Christ; cet heureux jour où la pitié de Votre Majesté a voulu être édiflée par l'éloge de l'un des plus grands bien-faiteurs de l'humanité souffrante, et où nous nous glorifions de pouvoir célébrer un bon citoyen, en présence d'un bon roi ! Grâce aux nouveaux honneurs qu'il va recevoir parmi nous, du haut du trône, il jouira donc enfin de toute sa renommée, cet homme simple et vertueux, à qui la religion devait des autels, et sur lequel un monarque chéri et digne de l'être, appelle solennellement les regards de son siècle et de la postérité, en plaçant la statue du fils d'un laboureur dans le temple de la gloire nationale !

Mais est-ce, mes frères, le panégyrique de saint Vincent de Paul, ou l'éloge en action du christianisme, que vous allez entendre ? La tribune sacrée doit acquiescer aujourd'hui la reconnaissance de tous les malheureux envers un indigent qui fut leur meilleur et leur plus magnifique ami. Nous ne pouvons donc vous annoncer trop tôt le grand objet moral que se propose ici notre ministère. Nous venons vous présenter, dans l'histoire d'un citoyen obscur, le consolant spectacle de tout le bien qu'un particulier peut faire à ses semblables, sans autre secours que sa vertu et les bénédictions du ciel sur ses entreprises. Voilà l'esprit de cette belle vie dont nous devons vous retracer l'image. Arrivés au terme de sa carrière, vous reporterez des regards d'admiration et d'attendrissement vers un demi-siècle entier de bonnes œuvres que vous aurez parcouru, et vous mesurerez alors, avec la surprise du respect, l'espace que la charité d'un homme peut remplir.

Vous jouirez ainsi, mes frères, de tout le bien que fit Vincent de Paul, en voyant naître sous vos yeux toutes ses institutions charitables. Il faut en effet, pour le louer dignement, que son éloge ressemble à son âme qui répandait sans cesse le bonheur autour d'elle, et qu'à son exemple nous rendions heureux tous les cœurs sensibles, en le faisant revivre dans ce discours.

Mais, en commençant l'éloge de l'homme le plus riche en bonnes œuvres qui ait jamais paru dans le monde, de cet homme que la main de la Providence conduisit par des voies si extraordinaires à la singulière gloire de devenir, selon l'expression de l'Apôtre, *utile à Dieu lui-même*, nous ne saurions assez vous en prévenir, mes frères, ce n'est pas à Vincent de Paul qu'appartiennent ici vos premiers hommages, c'est à la religion de Jésus-Christ qui peut seule porter l'homme à une si éminente vertu. Nous nous comparons donc d'avance, pour elle, de tous les mouvements d'amour et de reconnaissance qui vont s'élever dans vos âmes. C'est l'esprit de cette religion sainte que nous venons approfondir ; c'est sa gloire que nous allons célébrer, en prouvant, par l'exemple de saint Vincent de Paul, qu'elle forme de grands citoyens dans tous les pays et dans tous les gouvernements.

Pour nous borner dans un si vaste sujet, nous n'arrêterons vos regards sur aucune des vertus qui ont été communes à Vincent de Paul avec d'autres saints, quoiqu'il les ait possédées toutes au degré le plus héroïque. Nous nous restreindrons aux seuls mérites qui lui sont propres et qui le distinguent. Nous ne vous demandons pas d'écouter son éloge avec intérêt : tous les traits en sont de nature à ne pouvoir être indifférents aux âmes sensibles. Ce n'est pas non plus votre admiration pour lui que nous avons besoin d'exciter par le faste de l'éloquence : vous ne la refuserez pas au simple récit de ses actions. C'est votre seule confiance qui nous est nécessaire, et c'est contre le doute qui accompagne l'étonnement que nous devons vous prémunir. L'art n'a rien à faire dans un pareil discours, que de rendre la vérité vraisemblable ; de saisir la chaîne qui lie les événements historiques avec les desseins du ciel ; de rapprocher les épreuves des institutions qu'elles amènent, et c'est assez, pour remplir notre attente, qu'on nous écoute et qu'on nous croie.

La vie de Vincent de Paul offre, en effet, un tissu et une correspondance de faits si extraordinaires, que vous craindriez d'entendre une fiction, si cette chaire de la vérité n'était pas le garant du ministre de la parole. C'est ici le merveilleux de la charité chrétienne porté au plus haut degré d'évidence et d'héroïsme. Souvenez-vous donc bien, mes frères, que nous ne vous dirons rien dans ce discours qui ne soit garanti par les preuves les plus incontestables, et que vos pères ont vu tout ce que vous allez entendre. L'homme que nous voulons vous faire connaître n'a point vécu dans des temps reculés, ni dans des régions étrangères. Il a existé au milieu du dernier siècle, au sein de la capitale de cet empire qui est encore, et puisse-t-elle être à jamais le principal théâtre de ses bonnes œuvres ! Et tel a été Vincent de Paul, que cette solennité n'est pas la fête particulière d'un habitant du ciel, mais la fête universelle de la Providence elle-même, manifestée par les prodiges les plus frappants, et pour ainsi dire imitée par les monuments les plus utiles.

Arrêtons-nous à ce double rapport si étonnamment glorieux pour un simple mortel. Nous verrons, avec une égale admiration, dans Vincent de Paul, l'ouvrage de la Providence, première partie ; l'instrument de la Providence, seconde partie. *Erit vas in honorem, utile Domino, ad omne opus bonum paratum.* Implorons les lumières de l'Esprit-Saint, par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Sire,

En parcourant la vie de saint Vincent de Paul, je crois voir, mes frères, se soulever, de moments en moments, le voile dont la Providence a couvert les desseins qu'elle avait sur ses destinées. Suivez donc avec attention ce cours rapide d'événements

qu'elle a si miraculeusement préparés, et son action va devenir sensible.

Voyez d'abord naître (114) cet homme qu'elle appelait à de si grandes choses, voyez-le naître, vers le milieu du xvi^e siècle, dans le hameau de Poy, au fond des landes de Bordeaux, dans la chaumière d'un pauvre laboureur dont il est le sixième enfant, d'un laboureur qui, pour nous servir ici de l'expression d'un ancien (115), tirera un jour son nom de son fils, comme les autres enfants reçoivent leur nom de leur père et qui l'emploie dès ses plus tendres années, comme autrefois David, à la garde de ses troupeaux.

Quel prélude, mes frères ! La première page de son histoire pouvait-elle mieux nous le montrer dans les mains de la Providence pour faire éclater ses prodiges ? Dans l'ordre commun, cette éducation grossière, disons mieux, cette privation absolue de toute éducation, semble marquer sans retour les destinées d'un pauvre mercenaire qui doit vivre du travail de ses mains et mourir dans l'obscurité.

Comment la Providence va-t-elle donc insensiblement l'amener dans ses voies ? C'est par la seule vertu de son état et de son âge, la bonté du cœur que ce jeune berger appelle sur lui les regards de sa famille. Par une vocation anticipée et bien remarquable, mes frères, ce pauvre enfant se montre déjà si miséricordieux qu'il endure lui-même la faim pour nourrir les malheureux qu'il rencontre et auxquels il distribue son pain quotidien au milieu des champs. Son père l'a surpris plus d'une fois dans l'exercice de cette charité prématurée : il prévoit que son fils aura des entrailles compatissantes, il jense aussitôt, sur la foi d'une sensibilité si fraternelle, que Dieu veut peut-être en faire un pasteur des âmes. Il obéit à la Providence qui semble expliquer ses desseins par des penchants si vertueux, et lui, qui n'avait jamais fait instruire aucun de ses autres enfants, croit devoir distinguer celui-ci par le bienfait de l'éducation.

Vincent de Paul entre ainsi dans la carrière ecclésiastique par l'exercice anticipé des bonnes œuvres qui sont la dette comme la gloire de notre ministère. Dieu impatient, si j'ose ainsi parler, de se donner un tel ministre, bénit aussitôt cette vocation dont il a donné lui-même le signal et recueilli les prémices dans ses images vivantes. Les progrès de ce berger qui apprend à lire vers la fin de son troisième lustre sont tellement rapides qu'à sa vingt-cinquième année il est jugé digne d'être promu au sacerdoce, comme s'il n'avait pas perdu à garder les troupeaux de son père la moitié de son premier âge. *Tulit me de ovibus patris*

mei, et unxit me.... pascere gregem populi. (I Reg., IX, 21.)

Mais quelle influence le ciel va-t-il donner sur sa nation et sur son siècle à ce jeune prêtre de Jésus-Christ qui paraît condamné à vieillir à deux cents lieues de la capitale, dans les plus obscures fonctions du ministère pastoral ! Déjà l'opinion même qu'on prend de sa vertu est prête à le dérober à ses destinées. Vincent de Paul est nommé à la riche cure de Thil, dans le diocèse de Dax, par son évêque ; mais heureusement il arrive qu'on lui en conteste aussitôt la possession dans les tribunaux, et la délicatesse de sa conscience ne saurait consentir à s'assurer d'un bénéfice par un procès. Il y renonce donc, persuadé que la Providence ne l'y appelle point, puisqu'elle lui suscite un compétiteur. Il ne se trompait pas, ô mon Dieu ! Vous aviez en effet d'autres desseins sur lui. Je vous rends grâce en ce moment, au nom de l'humanité toute entière, d'avoir détourné ses premiers pas d'une solitude où son humilité l'eût enseveli pour toujours.

Cette faveur d'en haut est pour son siècle et non pour lui, mes frères ; et Dieu ne l'écarte d'une terre d'oubli, qui eût été chère à son cœur, que pour le livrer incessamment à l'épreuve la plus terrible. Vincent de Paul part de la Guyenne, à la prière de ses pauvres parents, pour aller recueillir en Provence une légère succession de famille, et dans son trajet de Narbonne à Marseille il tombe entre les mains d'un pirate qui le mène esclave à Tunis. Vendu trois fois dans un marché public à des hommes qu'il appelle énergiquement lui-même *les ennemis de la nature humaine* ; condamné tour à tour aux travaux les plus durs et aux traitements les plus barbares, il passe trois années entières dans cette affreuse captivité, sans en prévoir le terme, sans être connu de personne, sans que l'on sache dans sa propre famille ce qu'il est devenu. Dieu semble l'avoir oublié, mes frères, sur le sable brûlant de l'Afrique ; mais ce sommeil apparent de la Providence va finir. En l'envoyant à cette rude école de l'adversité, le ciel a ses vœux qui se manifesteront dans la suite. Quand l'Eternel daigne s'allier ainsi avec le temps, pour mûrir et déployer ses desseins, il faut bien en effet, mortels ignorants et impatients que nous sommes, l'attendre au delà du moment où il agit, pour le comprendre et plus encore pour oser le juger.

Quel sera donc le libérateur que la main du Très-Haut suscitera pour briser ses fers ? Des libérateurs, mes frères ! Il n'en est point d'autres pour lui que l'ascendant de sa vertu et le mobile caché de la Providence. Le dernier de ses maîtres, et le plus cruel de

sept à huit ans, occupé à garder les moutons. Le buste du saint est placé sur l'autel. Près de cette chapelle se trouve un chêne antique, à l'ombre duquel la tradition du pays nous apprend que le jeune berger aimait à se reposer. » (*Mémoires pour servir à l'histoire de la religion vers la fin du xviii^e siècle.*)

(115) Cicéron.

(114) Le 24 avril 1576.

« La maison où naquit Vincent de Paul fut changée en une chapelle rurale que la révolution a respectée. On y voit deux tableaux, dont l'un représente la mère du saint dans son lit, et à côté son bienheureux nourrisson dans un berceau. Le second tableau représente saint Vincent de Paul, à l'âge de

tous, est un apostat qui déteste la religion de Jésus-Christ, qu'il a aljurée. La patience de Vincent de Paul, sa douceur, sa résignation, son ardeur pour le travail qu'il adonait par des prières continuelles, amollissent peu à peu cette âme dure. Il converse avec son esclave qui, par ses vertus, en fait bientôt un homme digne de répandre des larmes, et, par ses lumières, un chrétien capable des plus héroïques sacrifices. La vérité, que Vincent de Paul sait lui rendre aimable et sensible, éclaire et trouble sa conscience. Cet homme, auparavant si intraitable et si farouche, devient tout à coup si docile à la voix du jeune apôtre chargé de ses fers, et s'attache si intimement à Vincent de Paul que non-seulement il consent à lui rendre sa liberté, mais qu'il demande à le suivre et à s'échapper avec lui. Ils partent ensemble, au milieu de la nuit, sur un faible esquif à la merci des flots, sans boussole, sans pilote, sous la conduite de cette Providence paternelle que Salvien appelle *le grand pilote de l'univers* (116), traversent la Méditerranée et arrivent heureusement à Aiguemortes. Oui, sans doute, c'est elle encore, ô mon Dieu! pouvons-nous dire ici littéralement avec Salomon, c'est bien votre seule providence qui gouverne cette barque dans sa route et ouvre à Vincent de Paul, dénué des secours de l'art, un chemin au milieu des mers. *Tua, pater, providentia gubernat, quoniam dedisti ei in mari riam, etiamsi sine arte adeat mare.* (Sap., XIV, 3.)

A peine descendu sur le rivage de la France, Vincent de Paul, impatient de soulager ses frères qu'il a laissés dans les cachots de Tunis et d'Alger, ouvre les yeux autour de lui, s'adresse à l'homme le plus puissant de la contrée, va exposer aussitôt leurs maux au légat d'Avignon et plaide la cause de ces infortunés d'une manière si éloquente que le prélat Montorio prend pour lui-même le plus tendre intérêt. C'est ici, mes frères, que se renoue cette chaîne de la Providence que le malheur semblait avoir rompue. *Mes pensées ne sont pas vos pensées* (117), dit l'Eternel aux hommes téméraires qui veulent sonder la profondeur de ses décrets. Vincent de Paul ne cherchait dans Montorio qu'un bienfaiteur pour les compagnons de sa captivité; il trouve pour lui-même un protecteur qui se l'attache, l'amène à Rome et parle de lui avec tant d'enthousiasme, dans cette capitale des nations, que les ambassadeurs de Henri IV, le meilleur des grands hommes, veulent le voir et l'entretenir. Le cardinal d'Ossat, si profond dans l'art de connaître les hommes, et duquel Sixte V disait que *pour échapper à sa sagacité il ne suffisait pas de se taire, mais qu'il fallait encore s'abstenir de penser devant lui*, le cardinal d'Ossat juge bientôt ce jeune prêtre français digne de sa confiance la plus intime, l'associe à ses négociations, le rend à

sa patrie et le charge d'une commission importante auprès du bon roi.

Henri le Grand, après avoir plusieurs fois conversé avec Vincent de Paul, conçut pour lui tant d'estime qu'il avait annoncé publiquement à sa cour la résolution de l'élever à l'épiscopat, quand le plus exécrable des parricides rendit nos pères orphelins et fit verser à toute la France des larmes qu'une révolution de près de deux siècles n'a pas encore pu tarir.

Voilà donc, mes frères, Vincent de Paul, après un si lamentable désastre, au milieu de la capitale, sans appui à la nouvelle cour, sans biens, sans parents et livré à la seule Providence qui se le réserve sans partage pour l'exécution de ses desseins. Mais loin de recourir vers ces premières lueurs de prospérités qui auraient pu tenter son ambition et égaler son inexpérience, il se hâte de se dérober à la fortune, rentre avec joie dans les routes les plus obscures et se dévoue à servir les pauvres infirmes dans le nouvel hôpital de la Charité. C'est là que la Providence lui ménage, dans ces malades eux-mêmes, des médiateurs et des appuis. Il les instruisait, les servait, les consolait du moins des maux auxquels il ne pouvait remédier et les assistait sans relâche, avec ce zèle d'un homme compatissant qui, en voyant souffrir ses semblables, partage leurs angoisses et sent le vertueux besoin de les soulager pour adoucir les tourments de son propre cœur. Ces infortunés, tous les jours attendris des soins paternels qu'il leur rendait, ne savaient comment lui expliquer leur admiration et leur reconnaissance. Le cardinal de Bérulle, conduit par sa piété, ou plutôt par la Providence elle-même, va les visiter un jour (118). Dès qu'il paraît au milieu d'eux, comme l'ange de la charité, de tous ces lits de douleur s'élève un concert de bénédictions qui lui recommandent ce prêtre miséricordieux et secourable. Le cardinal, saisi lui-même d'un saint respect devant cet homme vertueux qui s'humilie et se retire à l'écart, pour se soustraire à tant d'hommages imprévus, reçoit les vœux de ces pauvres malades, se charge d'acquitter leur dette, et le lendemain, d'aumônier d'un hôpital, Vincent de Paul, devient aumônier de la reine Marguerite de Valois, qui le fait nommer aussitôt à l'abbaye de Chaume.

O mon Dieu! je ne désespérerais pas de ses destinées dans le malheur qui élève toujours l'âme, quand il ne parvient pas à l'avilir; mais votre providence semble s'éloigner de lui dans la prospérité, épreuve si terrible pour la jeunesse et si redoutable à la vertu. S'il n'a que de l'ambition, il peut désormais nourrir son oisiveté du pain du sanctuaire. Qu'attendre en effet pour l'Eglise de Jésus-Christ, ou pour la société, d'un esclave emporté par une si brusque faveur dans la carrière de la fortune? Qu'attendre, mes

(116) *De Providentia*, lib. II.

(117) *Non enim cogitationes mea cogitationes vestrae.* (Isa., LV, 8.)

(118) Deuxième Mémoire des pièces produites pour la canonisation, tome II.

frères? qu'il redevienne pauvre. C'est ce que veut la Providence qui semble craindre de l'exposer à trop de dangers, en le laissant plus longtemps riche, tandis qu'elle travaille ses vertus en silence, et sa volonté s'accomplit.

Vincent de Paul a su essuyer avec courage les plus accablants revers; mais il ne sait pas endurer une oisive opulence, et il se démet volontairement de sa charge et de son abbaye. Voulez-vous connaître le motif de ce double sacrifice? Il a entendu dire au cardinal de Bérulle, son digne protecteur, que la cure de Châtillon, dans le diocèse de Lyon, était si pauvre qu'après avoir été répudiée successivement par trois titulaires dans une seule année, on ne pouvait plus trouver aucun pasteur pour la remplir. C'en est assez pour la lui faire envier. C'est cette paroisse abandonnée qu'il demande et qu'il préfère à tout. Il ne craint pas qu'un procès vienne le troubler dans la cure de Châtillon, où il ne trouvera point d'avidés compétiteurs pour la lui disputer. La Providence, qui le forme à son insu, veut lui montrer de près la misère des campagnes, l'influence des bons pasteurs, les malheurs et les abus auxquels il doit remédier un jour, et il n'est pas encore mûr, au gré du Très-Haut, pour ses vastes destinées : mais il a beau fuir et se cacher dans l'humilité de ses vertus, quand les moments marqués dans le ciel seront arrivés, mes desseins subsisteront, dit l'Eternel, et ma volonté s'accomplira tout entière. *Consilium meum stabit, et omnis voluntas mea fiet. (Isa., XLVI, 10.)*

Six mois sont à peine écoulés depuis que Vincent de Paul exerce ses fonctions pastorales à Châtillon, avec une ardeur et un succès qui tiennent également du prodige. Déjà il a gagné la confiance des pauvres par les secours qu'il a obtenus en faveur de l'indigence; la confiance des riches, par cet amour éclairé, suivi et discret du bien, qui rallie

toutes les âmes charitables au ministère d'un bon pasteur. Il a régénéré les mœurs de son troupeau; il a terminé quarante-deux procès et banni la discorde de l'enceinte de sa paroisse; il a fait, pour toutes les classes de l'humanité souffrante, l'heureux essai des établissements charitables que nous verrons s'élever dans la suite (119); il s'est formé aux plus grandes entreprises de bienfaisance, en observant avec l'œil du zèle les besoins des pauvres, les abus de la charité, les ressources du ministère pastoral; il a montré à la Dombes étonnée, pour employer ici ses propres expressions, *combien un bon prêtre est une grande chose*; il jouit du bien qu'il a fait, du bien qu'il médite; il espère de vivre et de mourir dans l'exercice de ses fonctions d'autant plus précieuses à son âme qu'elles le placent sans cesse auprès des malheureux; enfin il a donné une telle idée de sa sainteté qu'après sa mort ses paroissiens ont juridiquement attesté que dès lors leur voix unanime prophétisait hautement sa canonisation.

Tout à coup l'autorité, sacrée pour lui, du cardinal de Bérulle, qui se déploie avec la plus ferme persévérance, disons mieux, les décrets du ciel, dont il se dit formellement l'interprète et qui se dévoilent insensiblement, arrachent Vincent de Paul aux larmes de son troupeau chéri, l'enlèvent à son ministère public, et le consacrent, malgré ses alarmes et sa résistance, à l'éducation des enfants du marquis de Gondi, général des galères. Général des galères! j'insiste sur ce mot : la Providence à ses desseins.

Vincent de Paul préside à l'éducation de ce fameux cardinal de Retz qui profitera si tard des leçons et des exemples d'un tel maître. Mais quand le disciple viendra s'asseoir, jeune encore, sur le siège de Paris, il vous expliquera le secret de Dieu en autorisant, pendant son épiscopat, tous les établissements de Vincent de Paul

(119) Voici l'origine de l'institut des filles de la Charité :

« Durant les six mois de sa vie pastorale à Châtillon-sur-Loing, Vincent de Paul étant un jour de fête prêt à monter en chaire, madame de La Chassaigne, sa paroissienne, l'arrêta un moment et le pria de recommander à la charité publique une famille très-pauvre, dont la plupart des enfants étaient tombés malades dans une ferme éloignée d'une demi-lieue de la ville. Il parla en sa faveur avec cette onction qui lui était naturelle, et qui semblait redoubler quand il s'agissait des misérables. Il établit avec beaucoup de force la nécessité de secourir les pauvres, surtout quand la maladie aggrave l'indigence, et qu'ils sont hors d'état de pourvoir à leurs besoins.

« Dieu donna tant de poids à ses paroles, qu'après sa prédication, un grand nombre de ses auditeurs alla visiter ces pauvres gens. Personne n'y vint les mains vides. Les uns leur portèrent du pain, les autres du vin, de la viande. Vincent y alla lui-même, après l'office, avec quelques-uns de ses paroissiens. Il fut surpris de rencontrer sur le chemin tant de personnes qui revenaient par troupes, et il loua leur zèle; mais il ne le trouva pas assez sage. *Voilà, dit-il, une grande charité qui aurait pu être mieux réglée. Ces malades ont trop de provisions*

à la fois. Cette abondance même en rendra une partie inutile. Celles qui ne seront pas consommées sur-le-champ se gâteront, et seront perdues. Ces malheureux retomberont bientôt dans leur première nécessité.

« Cette première réflexion porta Vincent, qui avait un esprit d'ordre, à examiner par quels moyens on pourrait secourir plus utilement, avec les mêmes secours, non-seulement cette famille, mais encore toutes les autres qui se trouveraient dans la même position. Il en conféra avec quelques femmes de sa paroisse, qui avaient du bien et de la piété. On convint des mesures qu'il fallait prendre. Chacun voulut avoir part à cette bonne œuvre. Pour profiter de ces heureuses dispositions, il dressa un projet de règlement dont il voulut qu'on fit l'essai, avant de le faire approuver par l'autorité ecclésiastique. Il était persuadé que tout homme sage doit ajuster ses idées à l'expérience. Il y soumit le règlement de l'association qu'on appela dès lors *la Confrérie de la Charité pour les malades*. Ce règlement se trouva si parfait qu'il devint la règle des *filles de la Charité*, dont le premier établissement, à Paris, fut dans la paroisse du Sauveur, d'où elle se répandit rapidement dans toutes les paroisses de la capitale. » (Vie par COLLET, tom. I, liv. 1.)

Ne craignons donc pas, mes frères, que Vincent de Paul s'écarte de sa route, en acceptant un emploi que la destinée de ses élèves rend si important pour la religion. D'ailleurs, ici même, l'inquiète vigilance de sa charité lui découvre de nouveaux moyens de bienfaisance et de zèle. Il passe avec ses disciples la plus grande partie de l'année dans leur château de Montmirail. Là, les souvenirs de son enfance lui inspirent, comme au bon prophète Amos, un attrait soudain de vocation pour enseigner la religion, seule morale du peuple, aux habitants des campagnes, dont il avait partagé les fatigues dans son premier âge. Il lui sied sans doute de devenir l'apôtre de ses frères; son cœur se retrouve avec eux en famille. Il consacre à leur instruction tous les loisirs qu'il peut dérober au sommeil. Ces longs sillons qu'il parcourt péniblement avec eux, pour ne pas les détourner de leurs travaux, deviennent pour lui l'école expérimentale de l'éloquence apostolique, par laquelle nous le verrons dominer dans la suite la capitale du royaume. C'est ainsi que, docile aux inspirations du ciel, Vincent de Paul conduit à chaque pas de sa vie, par l'ange de la Providence qui ne lui dévoilera son secret, comme au jeune Tobie, que lorsque les desseins de Dieu seront remplis, entre dans la carrière des missions; nouveau genre de bien auquel la Providence veut le former, et qui prendra bientôt, par son exemple et ses institutions, de si salutaires accroissements.

Mais, soit que son humilité s'alarme de la vénération que lui témoigne toute cette illustre famille, soit que le zèle brûlant qui le dévore se trouve trop à l'étroit dans l'enceinte de cette maison, soit que la haute fortune dont il est menacé l'épouvante, soit enfin qu'il cède au mouvement de ces pensées profondes que le ciel envoie (120), selon le langage de Bossuet, il fuit les grands dont il emporte les regrets, il fuit le bruit de ses vertus, il fuit le danger des richesses, et il fuit si loin que sa renommée ne pourra pas l'atteindre.

Quelle retraite va-t-il choisir? Pendant les trois années qu'il vient de passer dans la maison du général des galères, Vincent de Paul visitait régulièrement, dans cette capitale, les malheureux condamnés à la chaîne, que la Providence semblait avoir rapprochés de lui, pour les mettre sous la garde de son zèle. Ce spectacle a remué profondément son âme : il ne peut plus contenir sa pitié; il part sans communiquer son dessein, pour aller faire des missions dans les châteaux de Marseille. Nous savons de lui-même, mes frères, que pour toucher ces hommes

durs, il baisait leurs fers, les assistait dans tous leurs besoins, et qu'à force de douceur, de tendresse et de charité, il parvint bientôt, selon le témoignage authentique de l'évêque de Marseille, à faire de ce repaire de tous les vices, un temple où l'on entendait sans cesse les louanges de Dieu dans des bouches auparavant vouées au blasphème (121).

Cependant, parmi ces forçats qu'il soumet à la Providence, il en trouve un dont le désespoir lui résiste. C'est un jeune homme condamné par les lois fiscales à trois années de captivité sur les galères et inconsolable de la misère où il a laissé sa femme et ses enfants. Vincent de Paul ne peut tarir ses larmes, il va briser ses fers : il profite de l'obscurité dans laquelle il s'est caché pour déployer toute la charité qui l'enflamme : il sollicite et obtient la liberté de cet infortuné, par un moyen que l'imagination n'oserait prévoir; et, à l'exemple de l'illustre évêque de Nole, saint Paulin, qui, pour rompre la chaîne d'un esclave en Afrique, se réduisit volontairement en esclavage, Vincent de Paul se met lui-même à la place de ce jeune forçat.

L'héroïsme de la vertu a son invraisemblance, mes frères, pour nous surtout qui ne vivons plus dans ces temps saintement héroïques où de si sublimes sacrifices étaient communs dans notre religion, fondée sur un pareil échange du divin Rédempteur, qui s'est fait homme pour racheter le genre humain. Sainte et vraiment fraternelle charité des premiers âges du christianisme, qu'êtes-vous devenue? Nous en connaissons plusieurs parmi nous, disait le pape saint Clément (epist. 2, n° 10), oui, nous en connaissons beaucoup qui se sont dévoués à la captivité pour briser les chaînes de leurs frères, et qui se sont condamnés à l'esclavage pour les sustenter du prix de leur liberté : *Multos inter vos cognovimus qui se ipsos in vincula coniecerunt ut alios redimerent. Multi se ipsos in servitutem dederunt et accepto pretio sui alios cibarent.* Vincent de Paul avait été réservé pour recevoir de Dieu, dans ces derniers temps, l'une de ces âmes primitives échappées aux premiers siècles de la religion chrétienne. Notre abject égoïsme, étonné d'un élan si sublime de charité, ne trouvant plus, au fond de nos cœurs, le persuasif témoignage d'une émulation si généreuse, n'estime plus assez les hommes et ne nous permet plus de nous estimer assez nous-mêmes, pour s'élever aujourd'hui à la croyance d'un pareil dévouement. Les sacrifices d'un grand caractère nous humilient trop pour pouvoir s'allier avec nos idées rétrécies de la vertu,

(120) *Oraison funèbre du grand Condé.*

(121) *Recueil des pièces pour la canonisation*, p. 152.

Dans une lettre écrite par Vincent de Paul, pour inspirer à un des siens l'esprit de douceur et de charité, on lit ces paroles : « S'il a plu à Dieu de se servir du plus misérable des hommes pour la conversion de quelques hérétiques, ils ont avoué eux-

mêmes que c'était par la patience et la cordialité qu'il avait eue pour eux. Les forçats mêmes, avec lesquels j'ai demeuré, ne se gagnent pas autrement. Lorsque j'ai baisé leurs chaînes, compati à leurs douleurs et témoigné de l'affliction pour leurs disgrâces, c'est alors qu'ils m'ont écouté, qu'ils ont donné gloire à Dieu, qu'ils se sont mis en état de salut. » (*Vie par Collet*, tom. II, page 187.)

qui ne sont plus que la mesure honteuse de nos sentiments.

Mais la preuve de ce fait si étrange, dont il ne faut pas juger surtout par notre police actuelle, la preuve de ce fait authentique, sans lequel vous verrez bientôt que tout le reste de la vie de Vincent de Paul serait inexplicable, cette preuve est discutée et rapportée dans le procès de sa canonisation. Ce n'est point dans l'enthousiasme de la jeunesse, c'est à sa quarantième année, que Vincent de Paul descend à ce sublime excès de bienfaisance et d'abaissement. Le voilà donc, chrétiens, confondu avec les forçats, chargé de chaînes, une rame à la main, sous les dehors humiliants d'une victime des lois, victime volontaire de la charité ! qu'il est grand, qu'il est auguste dans son abjec-

(122) Voici un extrait des preuves historiques et juridiques sur lesquelles s'établit le dévouement de saint Vincent de Paul sur les galères de Marseille. Ses deux historiens sont en parfait accord sur cet acte héroïque de sa charité. Abelli, évêque de Rhodéz, son disciple et son commensal pendant vingt-cinq années consécutives, s'exprime en ces termes dans la *Vie de Vincent de Paul*, édition in-4°, chez Lambert, à Paris, 1664, livre III, chapitre XI, page 114 (a).

« Voici un autre exemple de sa charité, d'autant plus remarquable qu'il est plus rare : Vincent, longtemps avant l'institution de sa congrégation, fit une action de charité toute pareille à celle qui est rapportée de saint Paulin, lequel se vendit lui-même, pour racheter de l'esclavage le fils d'une pauvre veuve ; car, ayant un jour trouvé sur les galères un forçat qui avait été contraint par ce malheur d'abandonner sa femme et ses enfants dans une grande pauvreté, il fut tellement touché de compassion du misérable état où ils étaient réduits, qu'il se résolut de chercher et d'employer tous les moyens qu'il pourrait pour les consoler et soulager. Et, comme il n'en voyait aucun, il lui intérieurement poussé, par un mouvement extraordinaire de charité, de se mettre lui-même à la place de ce pauvre homme, pour lui donner moyen, en le tirant de cette captivité, d'aller assister sa famille affligée. Il fit donc en sorte, par les adresses que sa charité lui suggéra, de faire agréer cet échange à ceux de qui cette affaire dépendait, et s'étant mis volontairement dans cet état de captivité, il y fut attaché de la même chaîne de ce pauvre homme duquel il avait procuré la liberté ; mais, au bout de quelque temps, la vertu singulière de ce charitable libérateur ayant été reconnue dans cette rude épreuve, il en fut retiré. Plusieurs ont pensé depuis, non sans apparence de vérité, que l'enflure de ses pieds lui était venue du poids et de l'incommode de cette chaîne que l'on attache aux pieds des forçats ; et un prêtre de sa congrégation ayant pris de là un jour occasion de lui demander si ce qu'on disait de lui était véritable, qu'il s'était mis autrefois en la place d'un forçat, IL DETOURNA CE DISCOURS EN SOURIAN, SANS DONNER AUCUNE REPONSE A SA DEMANDE. »

(a) *Ex processu inform. et compulsato*, par. n.

« Addendum vitam servi Dei fuisse scriptam quatuor annis post ejus obitum, scilicet anno 1664; auctorem esse dignitate, pietate et doctrina notum et conspicuum, et testem de visu quoad multa scripsit, non in angulo, sed Lutetiae Parisiorum, ubi innumeri propemodum erant homines qui servo Dei familiariter usi fuerant. Nemo tamen ab illius auctore de servo Dei scriptis unquam contradixit Thomas MONTAGNUS, advocatus. Revisa, Joannes Zuccherinus, subpromotor fidei. »

Bien plus, dans une lettre adressée au pape, le 19 juillet

1706, par le prévôt des marchands et les échevins de la ville de Paris, on lit ce beau témoignage rendu à la véracité de son premier historien : « Feu M. Abelli, évêque de Rhodéz, et un de nos plus illustres compatriotes, a publié la vie de ce grand homme, qui n'a rien moins pour garant de son exactitude et de sa fidélité, qu'un grand nombre de personnes de toute distinction, qui, vivant encore parmi nous, en confirment la notoriété publique, que nous devons attester à votre sainteté. » (*Vie de saint Vincent de Paul*, par COLLET, tome II, recueils de lettres.)

Collet, prêtre et théologien très-connu de la congrégation de la mission, écrivit la vie de saint Vincent de Paul, en deux volumes in-4°, près d'un siècle après la publication de la même histoire par Abelli. Il en composa lui-même l'abrégé en un volume in-12. Enfin on trouve dans le recueil de ses sermons un panégyrique de ce grand homme. Or, dans ces trois ouvrages, il raconte, discute et célèbre l'héroïsme de son dévouement sur les galères : il en cite les preuves, et réfute les objections qui pourraient en affaiblir la certitude. Je vais transcrire tous ces témoignages, en y ajoutant de nouvelles autorités. On verra s'il a été séduit par une aveugle crédulité, ou s'il a justifié son assertion, selon toutes les règles d'une saine critique, en adoptant le récit généralement admis du premier historien que je viens de citer.

Voici donc l'exposition raisonnée de ce sacrifice héroïque telle que je la trouve dans le tome I, livre XI, page 101, édition de Nancy, en 1748 :

« Il paraît, par ce que nous allons dire, que Vincent de Paul ne voulut pas se faire connaître en arrivant à Marseille. Il avait des raisons pour garder l'incognito, et peut-être que la Providence avait aussi les siennes. En effet, des personnes dignes de foi ont déposé que le saint prêtre allant de côté et d'autre sur les galères, pour voir comment tout y allait, aperçut un forçat qui, touché plus que les autres du malheur de sa condition, la souffrait aussi avec beaucoup plus d'impatience, et qui surtout était inconsolable de ce que son absence réduisait sa femme et ses enfants à la plus grande misère. Vincent fut effrayé du danger auquel était exposé un homme qui succombait sous le poids de sa disgrâce, et qui était peut-être plus malheureux que coupable. Il examina pendant quelques moments comment il pourrait s'y prendre pour adoucir la rigueur de son sort. Son imagination, toute féconde qu'elle était en expédients, ne lui en fournit aucun qui le contentât. Alors, saisi et comme emporté par un mouvement de la plus ardente charité, il conjura l'officier qui veillait sur ce canton, de trouver bon qu'il prit la place du forçat. Dieu permit que l'échange fût accepté, et Vincent fut chargé de la même chaîne que portait celui dont il procurait la liberté.

le 1706, par le prévôt des marchands et les échevins de la ville de Paris, on lit ce beau témoignage rendu à la véracité de son premier historien : « Feu M. Abelli, évêque de Rhodéz, et un de nos plus illustres compatriotes, a publié la vie de ce grand homme, qui n'a rien moins pour garant de son exactitude et de sa fidélité, qu'un grand nombre de personnes de toute distinction, qui, vivant encore parmi nous, en confirment la notoriété publique, que nous devons attester à votre sainteté. » (*Vie de saint Vincent de Paul*, par COLLET, tome II, recueils de lettres.)

Peut-on ajouter quelque chose à la grandeur de cette action? Oui, mes frères; c'est le soin que prit Vincent de Paul, pendant toute sa vie, pour la cacher à ses contemporains. Jamais cet homme, dont les infirmités attestèrent jusqu'à sa mort cet hé-

On ajoute, et la bonne foi m'engage à avertir que cette circonstance n'est appuyée que sur le témoignage d'un seul homme; on ajoute, dis-je, que le saint, qui apparemment avait bien pris ses mesures pour n'être pas connu, ne le fut effectivement que quelques semaines après, et qu'il ne l'eût peut-être pas été sitôt, si la comtesse de Joigny, belle-fille du général des galères, Gondi, étouffée de ne point recevoir de ses nouvelles, n'eût fait des recherches auxquelles il était difficile qu'il échappât. On le découvrit enfin, et on convint que depuis le temps de saint Paulin, qui se vendit lui-même pour racheter le fils d'une veuve, il ne s'était peut-être pas vu d'exemple d'une charité plus surprenante et plus héroïque.

« Je sais qu'il y a des personnes qui ont quelque peine à souffrir qu'on fasse entrer ce fait dans sa vie. Mais, si nous leur laissons la liberté d'en penser tout ce qu'il leur plaira, elles doivent, ce me semble, nous laisser celle d'en porter un jugement différent du leur. Une critique sans bornes n'est pas moins un défaut qu'une crédulité excessive. D'ailleurs, que penser d'une critique qui, bien évaluée, se réduit à dire: cela n'est pas, parce que je ne puis concevoir que cela soit? Est-ce par des raisonnements de cette nature que l'on combat des faits qui sont suffisamment établis? Baillet, sur ce principe, nie l'esclavage de saint Paulin, contre l'autorité expresse de saint Grégoire qui le rapporte. Dom Gervaise établit fort bien l'esclavage de saint Paulin, dans une dissertation particulière qu'il a mise à la fin de la vie de ce saint évêque de Nole. En général (et c'est une réflexion faite par un des plus savants hommes de l'Europe, à l'occasion du fait même que nous examinons), il est certain que lorsque Dieu veut faire éclater la vertu de ses saints, il sait bien trouver les moyens d'y réussir. Il ne faut donc pas commencer par nier ce qui choque notre imagination, mais par examiner s'il est bien appuyé. Or, l'action extraordinaire dont nous parlons était si connue dans la ville de Marseille, que le supérieur des prêtres de la mission, qui y furent établis plus de vingt ans après, témoigne l'y avoir apprise de plusieurs personnes. Je la trouve encore attestée dans un ancien manuscrit intitulé *Généalogie*, par le sieur Dominique Boyrie, parent de notre saint, lequel s'étant trouvé en Provence, quelques années après que Vincent en fut sorti, en fut informé par un ecclésiastique qui lui parla aussi de l'esclavage du serviteur de Dieu en Barbarie. Enfin, M. Abelli nous apprend qu'un des prêtres de Vincent de Paul lui ayant demandé un jour s'il était vrai qu'il se fût mis autrefois en la place d'un forçat, et si l'enflure de ses pieds venait de la chaîne dont il avait été chargé, le serviteur de Dieu détourna le discours en souriant, sans donner aucune réponse à sa demande. Ce silence seul paraîtra une démonstration à quiconque pensera sérieusement jusqu'où notre saint portait l'humilité, et combien il était éloigné de permettre qu'on lui fit honneur du bien qu'il n'avait pas fait, lui qui écartait, avec des précautions infinies, le souvenir et l'idée de celui qu'il n'avait pu dérober aux regards des hommes. »

Après avoir ainsi discuté les preuves d'un dévouement si glorieux à Vincent de Paul, Collet, n'ayant été contredit encore par personne, parle du même fait avec la plus ferme assurance, dans tous ses autres écrits en l'honneur du saint. Il le raconte comme incontestable, dans l'*Abrégé de la vie*. Enfin, voici comment il s'exprime dans son pa-

roïque et cruel dévouement, jamais cet homme qui répétait sans cesse, dans les cours des rois, qu'il était le fils d'un laboureur et qu'il avait gardé les troupeaux dans son enfance, jamais il n'a parlé de ce beau trait de sa vie, qu'il n'osa pourtant jamais

négyrique, note v: « Il y parut bien, lorsqu'étant à Marseille, où il gardait l'incognito pour connaître mieux l'état des choses, il se mit à la chaîne pour en tirer un forçat qui s'y désespérait. »

Mais d'autres témoignages, ajoutés aux récits de ses deux premiers historiens, garantissent la certitude d'un si grand acte de charité.

Dans l'abrégé de sa *Vie*, imprimé à Turin en 1746, on lit, page 6, sous l'année 1615: « Vincent de Paul se substitua lui-même à la place d'un pauvre forçat sur les galères de Marseille, pour le laisser aller en liberté secourir sa mère, sa femme et ses enfants réduits à une extrême misère. Les officiers qui inspectaient les galères, ayant admiré avec stupreur un si grand acte de charité, mirent Vincent de Paul en liberté, et le regardèrent comme un grand saint. »

Dans un autre abrégé chronologique de la même vie par M. de la Torre, imprimé à Turin en 1758, on lit, page 28, sous l'année 1615: « L'infirmité que souffrit saint Vincent de Paul à ses jambes enflées et ouvertes, pendant quarante-cinq ans, provint de la chaîne dont il fut chargé sur les galères de Marseille, où il se mit volontairement à la place d'un forçat. »

Le procès de la canonisation fut imprimé à Rome en 1757, et il remplit quatre volumes in-folio. Voici l'extrait de quelques pièces contenues dans le second volume. Je ne citerai que les actes admis à la congrégation des rites, avec l'approbation du promoteur de la loi, Prosper Lambertini, et adoptés dans le rapport officiel du cardinal de Fonguar, *ponent* ou rapporteur de la cause.

Memoriale cum restricto probationum, actus heroicæ charitatis, qua servus Dei Vincentius de Paulis motus se suppositum in locum damnati ad triremes, ut ipsum liberaret.

BEATISSIME PATER,

Inter heroicis virtutum actus venerabilis servi Dei, Vincenti a Paulo, relatos et probatos in summiis hujus causæ, lere immersi sunt illi charitatis erga proximum, tam quoad animas quam respectu corporum, ex cuius perfectione colligitur perfectio charitatis erga Deum; quia juxta sanctum Augustinum, in sermone de Dominica post Ascensionem, *qua charitate proximum ipsa charitate diligimus Deum*. Cum autem causæ postulatores in revolutione processum occurrerit inter alios ille dictæ charitatis maximus, quod scilicet Dei servus, consumptis omnibus in officio pietatis, se ipsum liberare triremum vinculis et servituti subjecerit ut cuidam misero ad triremes damnato libertatem procuraret talique modo restitueret matri, uxori et filiis pauperibus. Inde creditur Dei servum continuum contraxisse tibiarni infirmitatem, quæ in horrendum nleus desivit, qua infirmitate per quadraginta quinque annos laboravit, et qua tandem vivere desuit. Proprii muneris visum fuit tam singulare heroice charitatis argumentum sanctitatis vestræ humiliter exponere, eo modo quo se habet in processibus et in vita servi Dei, ut ex illo facilius agnosci possit quam immensa fuerit altitudo, profunditas et latitudo dictæ charitatis quam Deus in corde ipsius diffudit.

Ex processu in specie, auctor. apost. pag. 452. — M. Casset, prêtre de la congrégation de la mission, et supérieur du séminaire de Toul, dans une lettre qu'il écrivit immédiatement après la mort de

désavouer. Il ne répondait que par un doux sourire et les yeux humblement baissés, quand on lui en rappelait le souvenir, rougissant de la joie involontaire qui échappait à son âme au seul nom des forçats. Dans un premier épanchement de cœur, il avait con-

Vincent de Paul, compulsée dans le procès de la canonisation, page 968, après avoir rapporté plusieurs actes de sa charité, ajoute : Tout cela lui paraissait peu de chose, si après avoir tout donné, et n'ayant plus rien à donner, il ne se donnait lui-même par sa charité à son prochain..... Une pauvre femme, dont le fils unique avait été condamné aux galères pour un délit qu'on lui avait faussement imputé, se plaignait amèrement de son désastre, en l'exposant à Vincent de Paul. Ce saint prêtre ne sachant comment la consoler, excité par un mouvement extraordinaire de charité et de compassion, alla se mettre à la place de ce galérien, et la même chaîne avec laquelle ce forçat était retenu par les pieds dans la clioume, IL SE LA MIT LUI-MÊME DE SES PROPRES MAINS A SA JAMBE. C'est de là qu'est venu le mal qu'il y a toujours souffert depuis, et qui l'a enlevé au monde et à ses enfants. »

Ex processu informativo compulsato, fol. 619. — « Treizième témoin, M. René Thieulin, prêtre de la mission, âgé de soixante-treize ans, répond à la quarante-cinquième question, qu'à l'égard de la charité de Vincent de Paul pour le prochain, il se trouve obligé de déposer en particulier qu'il a entendu dire à M. Berguère, trésorier de France, demeurant à Caen, personnage d'une très-grande réputation de sainteté, que Vincent de Paul se mit à la place d'un forçat, sur les galères de Marseille, pour lui procurer sa liberté. »

Ex processu ordinario legitime confecto, page 871. — « Nicolas Chapron, de l'ordre de la Merce, âgé de quatre-vingt-quatre ans, lequel avait vécu avec Vincent de Paul à Saint-Lazare, répondant à la question quatorzième, dépose que durant son séjour à Saint-Lazare, il avait toujours entendu dire aux frères de la maison, que l'ulcère dont Vincent de Paul avait été incommodé aux jambes pendant quarante ans, provenait uniquement du poids des chaînes qu'il avait portées sur les galères de Marseille, lorsqu'il s'y mit volontairement à la place d'un forçat. »

Je ne transcris pas un grand nombre de témoignages uniformes. Voici des discussions qui fournissent d'autres preuves du même fait.

Sequuntur observationes, pagin. 875. — « Servus Dei, qui proprias laudes abhorrebat et quidquid sibi famam poterat conciliare, sollicitè occultabat, nunquam passus esset hujus facti ab episcopo Ruthemensi relati narrationem, si sine mendacio illud potuisset negare, nec obstat quod ejusmodi factum non probetur per testes de visu, sed tantum de auditu; nam agitur de facto quod annos fere centum contigit ante inchoatum processum, siquidem rev. Abelli, episcopo Ruthemensis, in Vita servi Dei testatur Dei servum per annos 45 continuos laborasse gravissima inflammatione tibiæ et pedum, ex qua infirmitate obiit anno 1680; et ex superius dictis constat quod adeo gravem infirmitatem contraxerit servus Dei, ex vinculis quibus illum ligavit propria charitas, ut liberaret miserum damnatum ad trimeses, ad effectum cum restituendi suis matri, uxori et filiis, in extrema paupertate vitam agentibus. Processus autem, auctoritate ordinaria confectus super fama sanctitatis et virtutibus servi Dei, inchoatus fuit anno 1703; et signatura commissionis sanctæ memoriæ Clementis XI, pro constructione processus auctoritate apostolica, obtenta fuit anno 1709, quadraginta et novem annis post mortem Vincentii a Paulo. Sic datum non erat

fié, par écrit, ce secret à un ami. Il apprend dans sa vieillesse qu'on a conservé cette lettre. Dès ce moment, il fait des efforts incroyables pour la recouvrer. Il n'aurait pu prendre plus de précautions pour cacher le plus grand des crimes. L'homme de con-

habere testes de visu. Unde in talibus circumstantiis probant testes de auditu, ut testatur Farinaceus de testibus, quæstione 69, n° 125, cum aliis quos refert et sequitur Mat., De canonizatione sanctorum, part. 4, cap. 48, n° 15. Dominicus CALMETA, advocatus. — Revisa, Joannes ZUCCHERINIUS, subpromotor fidei. »

Le pape Clément XII, dans sa bulle de canonisation, *Superna Jerusalem*, du 19 juin 1757, rappelle le même sacrifice de Vincent de Paul, en ces termes, paragraphe 8 :

Narrant Vincentium a Paulo, ad exemplum sancti Raimundi Nonnati, catenis se subiecisse, cum forte unum e conservis suis sub gravi catenarum pondere misere laborantem conspexisset, nec ad sublevandas miseri illius angustias haberet quod traderet, se ipsum dedisse in vincula, ut corporis sui dispendio alienam redimeret servitutem. C'est à dire :

« On raconte qu'à l'exemple de saint Raymond Nonné, Vincent de Paul se dévoua volontairement à la chaîne; n'ayant vu l'un de ses compagnons d'esclavage, inconsolable du poids de ses fers, et se trouvant dépourvu de tout moyen de soulager les angoisses de ce malheureux, il se donna lui-même, en se jetant dans les liens de l'esclavage, pour le racheter de la captivité, aux dépens de son propre corps. »

Ce paragraphe doit être discuté :

Nous avons déjà vu ci-dessus, que la procédure pour la béatification de Vincent de Paul ne fut ouverte en France que dans le cours de l'année 1705, quarante-cinq ans après sa mort, et quatre vingt-dix ans après son dévouement sur les galères. Un si long intervalle fit nécessairement périr beaucoup de faits et de preuves honorables pour sa mémoire. Trente-deux années s'écoulèrent ensuite, depuis l'introduction de la cause jusqu'à la canonisation. Ce fut donc avec cette sage circonspection NARRANT, on raconte, qu'à cette distance d'un événement dont il n'existait plus aucun témoin, le souverain pontife dut rappeler cet acte héroïque de charité, en 1757. Le pape en fait mention dans sa bulle, comme d'un sacrifice très-probablement certain, mais dont le laps du temps ne permet plus d'acquiescer la preuve légale. Il parle avec la même réserve de quelques autres traits qui, durant le cours d'une procédure si dilférée, lui ont été exposés par des témoins auriculaires qu'on admet, en pareil cas, au tribunal des rites, sur la foi bien constatée des contemporains qui en ont transmis le souvenir. Mais la formule usitée, on raconte, n'en est pas moins d'un très-grand poids dans la bouche du chef de l'Eglise. Elle suppose des motifs suffisants de crédibilité, et l'intention d'en accréditer la croyance.

Mais j'avoue qu'il y a dans ce paragraphe de la bulle de Clément XII une inexactitude manifeste de localité. Ces mots, *unum e conservis suis*, signifieraient en effet que Vincent de Paul délivra de la chaîne l'un des compagnons de sa propre captivité, en se chargeant lui-même de ses fers; ce qui transporterait nécessairement le lieu de la scène en Barbarie, puisqu'il ne fut *captif* et n'eut des compagnons d'esclavage qu'à Tunis. Or, cette supposition est absolument inadmissible et en voici la preuve. Une bulle de canonisation n'est et ne peut être que le résultat de la procédure qui la précède et la motive. J'ai ce procès sous mes yeux, en quatre volumes in-folio. Il n'y est parlé de cet acte hé-

fiance qui écrivait sous sa dictée rendit heureusement ses instances inutiles, en ajoutant : *Si la lettre qu'il vous demande est honorable pour lui, gardez-vous de la renvoyer, car il la brûlerait.* C'est ainsi qu'il a fallu, presque toujours, dérober sa gloire à son inexorable humilité qui s'efforçait de l'anéantir.

Le bruit d'un si étonnant sacrifice s'étant répandu, Vincent de Paul quitte Marseille, et, trop heureux de trouver un refuge contre l'admiration publique qui le poursuit, cet humble héros du christianisme court ensevelir avec joie son importune réputation dans l'obscurité de la cure de Clichy. Fugitif de la Providence, où vas-tu ? Il se détourne, mes frères, de la voie où le ciel l'appelle ; mais Dieu qui le surveille, le ramènera bientôt dans sa route. Le général de Gondi, instruit du dévouement de ce vertueux transfuge, se hâte d'en informer le roi ; et Louis XIII, pour faire éclater le triomphe de Vincent de Paul dans le lieu même de son humiliation, le nomme aumônier général des galères. Le supérieur de sa congrégation jouit encore aujourd'hui à ce titre de cette dignité, comme du plus précieux héritage de sa gloire. Il y a, dans

sa vie, un exemple de charité, qu'en le plaçant sur les galères de Marseille, conformément aux témoignages que je viens de transcrire. D'ailleurs, il est constant et même démontré, que Vincent de Paul fut toujours esclave durant les trois années qu'il passa en Afrique. Il ne put par conséquent jamais y sacrifier sa propre liberté à l'un de ses compagnons d'esclavage, et le racheter en se mettant volontairement à sa place. Au reste, ce n'est nullement pour l'intérêt de sa gloire, mais pour l'intérêt seul de la vérité, que je relève cette inadvertance de rédaction : nul tel sacrifice est toujours admirable, en quelque lieu qu'il ait été consommé.

L'histoire même des temps modernes est quelquefois plus merveilleuse que la fable. Ce serait en ce genre une source continuelle d'erreurs, que de vouloir juger toujours de la vérité par les règles de la vraisemblance. Ce principe égare très-souvent Voltaire dans ses ouvrages historiques, où il oublie sans cesse le précepte lumineux de Boileau qu'on peut appliquer à tout :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

On n'a point contesté le prodige beaucoup plus récent de la piété filiale, par lequel le fils d'un protestant s'est substitué à son père sur les mêmes galères de Marseille, et dont on a fait le sujet d'un drame intitulé : *L'Honnête criminel* (a).

(125) Voici le brevet par lequel Louis XIV rappelle que Vincent de Paul a été nommé par son père, Louis XIII, aumônier des galères, et assure pour toujours cette place au supérieur de la congrégation de la mission :

« Aujourd'hui, 16 de janvier 1664, le roi étant à Paris, sur ce que le sieur duc de Richelieu, général des galères de France, a remontré à Sa Majesté, qu'attendu le grand fruit et avantage qui a été reçu tant pour la gloire de Dieu que pour l'instruction, édification et salut de tous ceux qui servent sur les dites galères, par l'excellent choix qui a été ei-de-

cette récompense, je ne sais quoi d'antique et de grand qui élève l'âme et l'attendrit (123).

Mais Vincent de Paul se bornera-t-il aux seules fonctions de cette place, qu'il a certes bien méritée ? Non, mes frères, elle ne suffit pas à l'activité de son zèle. La Providence a d'autres vues sur lui : elle se hâte d'ouvrir une nouvelle carrière au génie de la charité, qui se manifeste en lui avec tant d'éclat, par le don imprévu que lui attire alors sa renommée, de la riche maison de Saint-Lazare, dont qu'il refuse pendant une année entière *pour mieux s'assurer*, dit-il, *du vouloir de la Providence.*

Aussitôt qu'il a ainsi éprouvé la volonté divine, avant d'accepter un si solide établissement, ce digne ministre de Jésus-Christ, doué, au plus haut degré, du rare talent de parler dignement de Dieu, régénère les mœurs publiques de la capitale en y ouvrant gratuitement, chaque année, à plus de vingt mille hommes de tous les états, ces retraites si salutaires dont l'usage subsiste encore dans les campagnes et dans nos armées. Cet infatigable conquérant des âmes fait en peu d'années jusqu'à trois cents missions ; mais bientôt il s'aper-

vant fait de messire Vincent de Paul, supérieur général de la congrégation des prêtres de la mission, pour la charge d'aumônier réel desdites galères, dont il aurait été pourvu par brevet, dès le huitième février 1619, avec supériorité sur tous les autres aumôniers desdites galères ; et attendu aussi qu'à cause de ses grandes occupations, tant auprès du roi et de la reine régente sa mère, qui l'appellent souvent à leur conseil, que dans sa charge de supérieur général de ladite congrégation, il est impossible qu'il puisse être toujours à Marseille, pour exercer la dite charge d'aumônier réel desdites galères, il serait besoin de lui donner pouvoir de commettre en son absence le supérieur des prêtres de la mission établis à Marseille, et d'affecter cette charge pour toujours au supérieur général de la dite congrégation de la mission, présent et à venir. Sadite Majesté, ayant agréable la proposition dudit sieur général des galères, de l'avis de la reine régente sa mère, a confirmé ledit messire Vincent de Paul en ladite charge d'aumônier réel desdites galères ; et outre ce lui a donné pouvoir de destituer les aumôniers, avec supériorité de tous les autres aumôniers desdites galères, qu'il ne trouvera pas propres, et d'en mettre d'autres en leur place ; comme aussi de commettre en son absence le supérieur des prêtres de la mission de Marseille, pour en jouir avec pareilles fonctions, autorités, gages, honneurs et droits, et a effecté à toujours ladite charge d'aumônier réel des galères de France, avec pareil pouvoir et autorité au supérieur général de la congrégation de la mission, présent et à venir. Voulant sadite majesté qu'en cette qualité il soit conchê et employé sur l'état des galères, en vertu des brevets qui lui en seront expédiés en conséquence de celui-ci que sadite Majesté a voulu signer de sa main et être contre-signé par moi, conseiller en son conseil d'Etat et secrétaire de ses commandements. Signé Louis, et plus bas, DE LOMÉNIE.

(a) Ce fait est arrivé en 1756. Jean Fabre qui donna ce bel exemple de dévouement à son père, condamné aux galères perpétuelles, recouvra sa liberté en 1762, par ordre du roi, et en 1768, il obtint son décret de grâce et

de réhabilitation, sur la demande de M. le duc de Choiseul qui était alors ministre de la marine. (*Oeuvres de Fabbre de Quingey in-8°*; Paris, 1787.)

çoit que le bien qu'il opère dans le royaume ne saurait y être durable, s'il n'est soutenu par le ministère des pasteurs; le sanctuaire ne lui représente que des scandales qu'il désespère de réformer; il jette alors les yeux sur la génération naissante; il fait servir aux desseins de la Providence l'intimité de ses liaisons avec la maison de Gondî; il propose au cardinal archevêque de Paris de ranimer l'esprit ecclésiastique dans ce vaste diocèse, le modèle de toutes nos autres églises; et ce prélat ne croit pouvoir mieux seconder une si haute entreprise qu'en prescrivant, comme une condition indispensable pour être promu aux ordres sacrés, l'obligation de faire une retraite sous les yeux de Vincent de Paul. Ainsi préposé à l'instruction des jeunes clercs, l'espérance du sanctuaire, il sent le besoin de prolonger l'éducation sacerdotale. Cette idée lumineuse, dont tous les ordres de la société doivent envier les avantages aux ministres de la religion, lui montre à la fois et le but et la route. Aussitôt, par l'établissement des séminaires dans cette capitale et dans tout le royaume, Vincent de Paul accomplit le vœu si fécond et si inquiet du concile de Trente, et régénère le clergé de France, qui, grâce à cette immortelle institution, devient le premier clergé de l'Europe.

C'est alors que, déployant cet esprit du sacerdoce, dont le cardinal de Bérulle fut en France le premier moteur, Vincent de Paul, environné d'une légion d'émules enflammés de son zèle, sort de sa retraite avec ce cortège de saints prêtres, qui, en marchant sur ses traces, se répandirent dans tout le royaume pour y propager ses bienfaits et sa gloire, étonnèrent tout à la fois le dernier siècle par le génie créateur des fondations, destinées, selon ses propres paroles, à faire circuler abondamment dans le sanctuaire l'antique sève sacerdotale, et se signalèrent à l'envi par les monuments les plus utiles à la religion comme à la société, dont les intérêts sont inséparables; les d'Alméras, les Ollier, les Tronçon, les Bernard, les Eudes-Mézerai, les Bourdoise.

Je le vois lui-même à la tête de son séminaire, ayant pour disciples Bossuet de Meaux, Abelli de Rodez, Pérochel de Boulogne, Godeau de Vence, Pavillon d'Aleth, Vialard de Châlons, et se formant une colonie de coopérateurs qui perpétueront à jamais ses travaux. Voilà son école et ses ouvrages!

C'est ainsi qu'en inspirant de tous les côtés l'admiration et la confiance, et en s'associant, sans aucun dessein, pour l'assistance du moment, une élite d'excellents

prêtres qu'il anime de son esprit, Vincent de Paul établit, presque à son insu (124), sa congrégation de la Mission, également recommandable par le suffrage des pontifes, l'estime des rois et la vénération des peuples. Pour la rendre digne à jamais d'un nom si apostolique, par un ministère sans cesse en action, il en destine une colonie nombreuse aux missions étrangères, c'est-à-dire à étendre l'empire de Jésus-Christ, en bravant habituellement et obscurément toutes les horreurs de la proscription, de la captivité, de la faim, de la peste et du martyre, dans les régions les plus lointaines et les plus barbares du globe. Mais, saintement jaloux de se survivre à lui-même dans sa patrie, il lie par un vœu spécial tous les membres de l'association dont il est le chef à des missions continues dans l'intérieur de la France, en faveur de ces dernières classes de la société, où la religion seule est une puissance vraiment populaire pour la conscience, parce qu'elle seule donne des bases immuables et un ressort tout-puissant à la morale publique. Vincent de Paul est, sous tous les rapports, l'homme du peuple. Le peuple est la famille de son cœur et l'héritage de son zèle. Il veut donc que ses coopérateurs lui ressemblent et soient éminemment, comme lui, les prêtres du peuple. Il les consacre ainsi à instruire d'abord, à consoler, à sanctifier ces pauvres habitants des campagnes au milieu desquels il est né, et à soutenir ensuite ses admirables institutions les unes par les autres, en formant dans les séminaires des curés pour toute la France (125).

Le projet qu'il a si heureusement exécuté, de donner à cet empire le corps de ses pasteurs, je veux dire, ses quarante-cinq mille meilleurs citoyens, est l'une des plus grandes pensées que le zèle du bien public ait jamais conçues. Je lui rends avec confiance un pareil hommage sur la foi de Louis XIV, qui, spécialement admirable par la connaissance et le choix des hommes, a voulu que la famille spirituelle de Vincent de Paul vint faire respecter la religion à Versailles par son désintéressement, en y exerçant seule et à jamais les fonctions si importantes du ministère pastoral. Grâces immortelles lui en soient rendues! Les espérances du grand roi n'ont pas été trompées. Les enfants n'ont point dégénéré, dans cette corruptrice région, du zèle apostolique et de la simplicité de leur père. Etablis à la cour depuis un siècle et demi, ces vertueux missionnaires s'y montrent constamment dignes, par leur primitive ferveur, de servir de modèles à tous les pasteurs du royaume.

(124) En 1664, Vincent de Paul écrivait à un missionnaire : « Le bien que Dieu veut, se fait quasi de lui-même, sans qu'on y pense. C'est comme cela que notre congrégation a pris naissance, que la compagnie des filles de la Charité a été faite; que celle des dames pour l'assistance des pauvres de l'Hôtel-Dieu de Paris et des paroisses s'est établie, que l'on a pris soin des enfants trouvés, et qu'enfin toutes les œuvres dont nous nous trouvons à présent

chargés, ont été mises au jour, et rien de tout cela n'a été entrepris avec dessein de notre part; mais Dieu qui voulait être servi en de telles occasions, les a lui-même suscitées insensiblement; il s'est servi de nous sans que nous sussions où cela allait. (Vie par COLLET, tome II, page 455.)

(125) « Voveo præterea stabilitatem in congregatione ad effectum in toto vitæ tempore salutis pauperum rusticorum me applicandi. »

Tant de travaux et de succès portaient ainsi, tous les jours, la renommée de Vincent de Paul du sanctuaire à la cour des rois, où l'on affecte si souvent de louer le bien pour persuader qu'on l'aime. Louis XIII, parvenu au terme de la décrépitude, à la fleur de l'âge, voit son tombeau prêt à s'ouvrir. Il a le courage naturel à son sang de se détacher du trône et de la vie; mais il sent le besoin, si pressant pour un roi que la mort va traduire au tribunal suprême, d'un médiateur puissant auprès de Dieu, pour ranimer sa confiance dans un si terrible moment. Un mois avant sa mort, seul avec les pensées éternelles, il se souvient dans son lit de douleur de l'héroïsme chrétien du missionnaire-forçat. C'est cet homme de Dieu que sa vénération lui désigne alors pour l'assister à sa dernière heure. Il écarte aussitôt le dépositaire ordinaire de sa conscience et met son âme entre les mains de Vincent de Paul, qui la remplira d'espérance et de paix (126).

Voyez, mes frères, cet apôtre des campagnes appelé tout à coup, comme l'ange de la miséricorde, pour attendrir et éclairer un roi mourant. Voyez-le lui présenter en deçà du tombeau la religion consolatrice qui vient adoucir les horreurs de sa longue agonie. A côté d'un si touchant spectacle, voyez-le prendre le jeune héritier du trône dans ses bras, instruire le fils de sa croyance et de ses devoirs, en pleurant avec lui auprès de ce lit de mort, pour pénétrer plus avant dans le cœur et dans la conscience du père, et au milieu de ces débris domestiques de toutes les grandeurs humaines, où Dieu seul reste debout, enseigner chaque jour avec onction à Louis XIV, encore enfant, et qui s'en souvient toujours, les premiers principes de l'Evangile, qui sont aussi le vrai code de l'humanité. Louis XIII ne verse plus dans le sein de l'ami de Dieu que des larmes de componction, de résignation et d'amour. Mais, avant de rendre entre ses bras le dernier soupir, il faut que ce prince accomplisse les desseins qu'avait la Providence en lui envoyant un tel ministre. Je l'entends, en effet, ranimer sa voix mourante pour attirer les bénédictions du ciel sur les prémices du règne si glorieux de son successeur, en exhortant la reine à confier à ce saint prêtre le choix des premiers pasteurs qu'elle va donner aux peuples pendant sa régence. Anne d'Autriche n'hésite point d'obéir à cette volonté sacrée. Elle nomme Vincent de Paul chef de son conseil de conscience; elle lui confie, au grand éton-

nement de sa cour, cet important ministère des mœurs, des études, des services, des récompenses ecclésiastiques, et veut que ce même instituteur des séminaires, qui a si bien su former les évêques, soit spécialement chargé du soin de les choisir.

O Vincent de Paul! tu t'es soumis à la Providence dans les revers; ne lui résiste pas quand elle te condamne à la prospérité. Peux-tu douter que ton élévation ne soit son ouvrage? Ton désintéressement subira cette épreuve sans altération. En t'amenant de si loin à une si grande place dans la tribu lévitique, afin que tu y mettes chacun à la sienne, Dieu veut que ton ministère devienne une époque immortelle de gloire pour le clergé de ta patrie. Tu en as été le modèle, sois en désormais le régulateur. Viens montrer à la France quelle émulation soudaine et toute puissante y crée ou y développe les vertus et les talents propres à chaque emploi sous un gouvernement qui sait les apprécier. Viens à la voix du ciel qui t'appelle. Viens, digne favori de la Providence, viens te mesurer une seconde fois avec la fortune. Viens donc. Ce n'est pas une âme comme la tienne que le pouvoir sera capable de corrompre. Eh! qui sait, te dirons-nous comme Mardochee à Esther, si Dieu ne te confie pas une si importante autorité, pour t'opposer seul aux dérèglements de la minorité de Louis XIV? *Quis novit utrum idcirco ad regnum veneris, ut in tali tempore parareris?* (*Esther.*, IV, 14.)

Vincent de Paul obéit à l'impulsion du zèle qui l'anime; mais l'ambition ne s'élèvera pas jusqu'à lui. La première fois qu'il paraît devant la régente, il forme publiquement le vœu solennel de n'accepter jamais, ni pour lui, ni pour sa congrégation, aucune grâce ecclésiastique. Il est fidèle à son serment; il continue de vivre dans son honorable indigence, tandis que par ses mains se répandent tous les trésors du sanctuaire, et il se rend, pendant dix ans, au conseil du souverain avec autant de simplicité qu'à ses missions de village. Son pouvoir augmente l'autorité et l'influence de ses vertueux exemples. C'est à lui que commencent la grave régularité, les longues études, l'association préalable au gouvernement des évêques pour parvenir à l'épiscopat, et l'esprit ecclésiastique, qui distinguent éminemment l'Eglise de France. Ses choix, dont le premier clergé de Louis XIV fut composé, honoreront à jamais son ministère; et il suffit de se rappeler quels furent les prélats de

(126) Louis XIII, dans son lit, le crucifix à la main, témoignait ses inquiétudes de conscience au Père..., jésuite, son confesseur ordinaire. Celui-ci lui répondit qu'il suffisait de voir avec quelle piété le roi regardait la croix, pour s'assurer de la parfaite intelligence qui régnait entre leurs majestés divine et humaine (a). Le monarque, révolté d'un tel rappro-

chement, se tourna d'un autre côté dans son lit, et, dès que le confesseur se fut retiré, ce prince fit appeler Vincent de Paul qui vint le préparer à la mort. Mais il n'avait pas attendu ses derniers moments, pour lui témoigner son estime et sa confiance sous les rapports spirituels de la plus haute importance.

(a) Dubois, l'un des valets de chambre de Louis XIII, eut la stupide bassesse de s'approprier une si honteuse dilapidation, en écrivant le journal de la mort de ce prince, qu'on trouve dans un recueil en deux volumes, intitulé : *Curiosités historiques*. Le prince, dit-il, étant à l'agonie, et

ne parlant plus, avait les mains croisées sur sa poitrine, et les yeux levés au ciel, où s'adressaient avec ferveur ses prières et ses vœux : ce qui marquait un grand commerce entre leurs majestés divine et humaine.

son temps pour juger de son discernement et de ses principes.

Relégué à la cour par la Providence, Vincent de Paul n'y fixe point son cœur. Au milieu des troubles de la Fronde, où l'intrigue a cessé parmi nous de dégénérer en faction, il va, sans craindre le ressentiment du cardinal Mazarin, demander et redemander la paix à Saint-Germain-en-Laye, en faveur de cette capitale, toujours non moins facile à tromper que terrible dans ses égarements. Le bruit de sa disgrâce se répand aussitôt dans Paris. A peine est-il démenti par son retour, que ses amis accourent à Saint-Lazare pour l'en féliciter. Voulez-vous connaître toute l'énergie de l'humilité chrétienne, écoutez sa réponse. *Plût à Dieu, dit-il, que la nouvelle fût vraie! Mais un misérable comme moi ne mérite pas cette faveur* (127).

Et quelle est donc cette faveur qui lui paraît si importante et si désirable? Est-ce de la fin de sa captivité à Tunis, est-ce du terme de son martyre sur les galères que Vincent de Paul parle avec une si éloquente impatience? Non, mes frères, c'est de l'humble et ardent désir qui le tourmente de n'être plus à la tête du conseil des rois.

(127) L'historien Collet trace en ces termes le tableau de la conduite du saint pendant les troubles de la Fronde :

« Pendant les barricades de Paris, la délivrance de ceux qui avaient été arrêtés par ordre de la cour, les murmures qui renaissaient tous les jours, les factions qui se multipliaient portèrent la reine à prendre un parti contraire à sa douceur naturelle. Elle résolut d'affamer Paris. Dans cette vue, elle en sortit le jour des Rois, à trois heures du matin, avec le roi son fils, et la plus grande partie de la cour qui la suivait à Saint-Germain-en-Laye. Vincent fit dans ces temps de trouble tout ce qu'on peut attendre d'un bon citoyen, et il souffrit tout ce que pouvait redouter un sujet fidèle. Comme il jugea que les pauvres seraient bientôt réduits à de fâcheuses extrémités, il tâcha de leur ménager une ressource dans les provisions destinées à la subsistance de sa maison. Il en fit sortir tous les séminaristes avec leur directeur, qu'il envoya à Richelieu; il fit fermer son collège des Bons-Enfants, renvoya tous les étudiants de Saint-Charles, qui pouvaient rester chez eux; et le blé que cette jeunesse eût consumé, fut mis en réserve pour les pauvres.

« Après ces charitables précautions qui furent prises en peu de jours, le saint forma un projet qu'on peut regarder comme l'un des plus beaux monuments de son courage et de son désintéressement, en ne suivant que les mouvements et les lumières de sa conscience. Anne d'Autriche l'avait toujours honoré d'une bienveillance particulière. Elle tenait quelquefois avec lui son conseil secret; elle lui renvoyait une multitude d'affaires. Il eut sous la régence toujours du crédit, et beaucoup plus qu'il n'en voulait avoir. Il aurait donné mille fois sa vie pour cette princesse, et pour le roi son fils. Cependant la conduite qu'elle tenait à l'égard du peuple, lui paraissait trop rigoureuse. Il crut devoir s'en expliquer avec elle de vive voix. Il sentit que, dans l'agitation des esprits, la liberté qu'il allait prendre devait être suivie d'un exil ou d'une disgrâce marquée; mais il ne craignait rien, quand il s'agissait de remplir un devoir.

« Il arriva donc sain et sauf à Saint-Germain-en-Laye. Il eut une longue conférence avec la reine. Il

C'est ainsi que la Providence est sans cesse obligée de faire violence à l'humilité de Vincent de Paul, et qu'elle le conduit par la main à travers les désastres les plus accablants, au premier de tous les ministères ecclésiastiques. Tous les moyens dont elle se sert pour l'élever sont pour lui autant d'actes de vertu. Elle le fait naître d'abord dans l'indigence, et son éducation est une espèce de prodige. A peine l'a-t-elle arraché à cette première obscurité, qu'elle l'envoie en esclavage pendant trois années entières. Elle le place ensuite un moment sous les yeux de Henri IV, cinq mois à l'hospice de la Charité, trois années dans la maison de Gondy, six mois à Châtillon, plusieurs années dans les séminaires ou dans les missions, un mois auprès du lit de mort de Louis XIII. Tous les moments de sa vie sont marqués et comptés par la Providence, qui le prépare de loin, par tant d'épreuves, à ses hautes destinées. Dieu commence enfin à sortir de son secret, selon l'expression des livres saints, et l'appelle à la distribution de toutes les prélatures du royaume. Changeons les noms, mes frères; ce n'est plus Vincent de Paul que nous voyons ici; c'est Joseph qui garde

fit tous ses efforts pour détourner Sa Majesté du dessein d'assiéger Paris. Il lui représenta qu'il n'était pas juste de faire mourir une multitude immense d'innocents, pour punir une trentaine de coupables. Il lui fit une vive peinture des malheurs qui allaient fondre sur le peuple. Il alla plus loin, en osant avancer que la présence de M. le cardinal Mazarin, paraissant la source de toutes les brouilleries de l'Etat, il croyait qu'il fallait le sacrifier pour quelque temps.

« Quoiqu'il ne s'écartât jamais du respect qu'il devait à la reine régente, il parla néanmoins avec tant de force, qu'un moment après il en fut surpris et affligé. Dès cet instant, il compta moins sur le succès de sa négociation : *Car enfin, disait-il le lendemain, jamais discours qui sentit la rudesse ne m'a réussi; et j'ai toujours remarqué que pour ébranler l'esprit, il faut ne pas aigrir le cœur.* Il se corrigea bien vite de ce ton de vivacité qui n'était ni de son goût, ni de son caractère. Etant passé de l'appartement de la reine à celui du ministre, il lui parla avec une douceur dont le cardinal fut touché. Cependant, au ton près, il répéta tout ce qu'il avait dit à la reine. Il le conjura de céder au malheur des temps, et de se jeter lui-même à la mer pour calmer la tempête. Mazarin, peu accoutumé à des sermons si vives, et à qui personne n'avait encore osé tenir un pareil langage, ne laissa pas de répondre au saint avec beaucoup de bonté : *Eh bien ! notre père, lui dit-il, je m'en irai, si M. Le Tellier est de votre avis.* » (Vie, tome I, liv. v, pag. 446 et suivantes.)

Dans sa bulle de canonisation, Clément XII rend aussi le plus glorieux témoignage au désintéressement et à la fermeté de saint Vincent de Paul, dans l'administration de la feuille des bénéfices. Voici comment le souverain pontife s'exprime dans le paragraphe 17 :

« Cum nobiles viri filios suos commendarent, et promissis aut minis urgerent, vel speranda præmia derisit, vel prætentas minas calcavit. Neque anima fortis et robusta, detrimento hæreditatis Christi et crucis dispendio, potentes sibi optavit amicos, aut de comminatis malis trepida inimicos formidavit. »

les troupeaux de son père Jacob, qui est vendu aux Ismaélites, mené en captivité, délivré de la servitude par l'assistance du ciel, et assis auprès du trône de Pharaon pour répandre les grâces du roi d'Égypte.

L'histoire d'un homme justement célèbre finirait là et paraîtrait dignement remplie. C'est ici que celle de saint Vincent de Paul commence. Il est déjà un vase d'honneur préparé par le Très-Haut à toutes les bonnes œuvres. Il faut que par une lutte soutenue avec la Providence, il oppose à présent prodiges à prodiges; qu'il acquitte envers les infortunés la dette que lui imposent, et des malheurs si instructifs, et une élévation si imprévue; que les merveilles de la seconde moitié de sa vie fassent ressortir les intentions admirables du ciel dans les épreuves de la première, et que, déployant à la fois toute l'activité d'une grande âme, tout le courage de l'amour patient du bien, toute la sagesse du génie de l'expérience, toutes les ressources du zèle, tous les prodiges de la charité, il achève, par une glorieuse ressemblance, de justifier l'oracle de saint Paul, que nous lui avons appliqué, en se rendant utile aux desseins du Seigneur. *Erit vas in honorem, utile Domino, ad omne opus bonum paratum.* C'est le sujet de la seconde partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

Chantez un hymne, pouvons-nous dire ici avec le prophète Isaïe, chantez un hymne en l'honneur de la Providence, pauvres et malheureux qui habitez dans la poussière! *Expergiseimini et laudate qui habitatis in pulvere!* (Isa., XXVI, 19.) Nous vous annonçons un ami, un protecteur, un père. Et vous, mes frères, qui dans les premiers rangs de la société croyez si difficile de faire du bien à vos semblables, descendez et voyez sortir de la classe la plus obscure le modèle le plus accompli des bienfaiteurs de l'humanité. Heureuse destinée de la France! Au milieu des orages de la Fronde, Vincent de Paul fonde dans la capitale ses plus grands établissements de charité, comme, un siècle auparavant, au milieu de l'anarchie des guerres civiles, Michel de L'Hôpital donnait à cet empire ses meilleures lois. Voici donc un prêtre de Jésus-Christ, qui ne s'est signalé par aucun ouvrage éloquent en faveur des malheureux, et à qui le mot même de bienfaisance fut inconnu, mais qui s'est montré tel, et par ses bonnes œuvres, et par l'influence de ses vertus, qu'on ne peut penser sans effroi à ce que serait encore cette capitale, s'il n'eût jamais existé, ni sans attendrissement à ce qu'elle deviendrait bientôt, si Dieu ne lui donnait, chaque siècle, un citoyen de ce caractère. *Il a passé*, comme Jésus-Christ, *sur la terre, en y faisant du bien aux hommes* (128). Il recula pour les indigents les bornes ordinaires de la Providence. Ses sollicitudes paternelles en faveur des

malheureux eurent toute l'ardeur et les rapides profusions d'une passion violente, mais avec cette longue constance qui n'appartient qu'à la vertu. Il aima tellement ses semblables, qu'en lui la charité fut ainsi plus active que ne l'a jamais été, dans aucun mortel, la cupidité la plus effrénée. Il devint le héros immortel des chrétiens citoyens, et il parut destiné du ciel à montrer à la terre cette religion patriotique, génie du bien pour créer, comme l'impiété est le génie du mal pour détruire.

D'abord, sans entrer ici dans l'immense détail de ses aumônes particulières, dont il est impossible à la religion de développer le tableau, observez, mes frères, dès son premier établissement, que Vincent de Paul veut imiter en quelque sorte l'éternité de la Providence par la stabilité des secours qu'il assure aux malheureux. Tout le bien qu'il a fait subsiste encore, pouvons-nous dire de lui avec Salomon, et est inébranlablement affermi dans le Très-Haut. *Stabilita sunt bona illius in Domino.* (Eccl., XXXI, 11.)

Durant le cours de sa vie pastorale à Châtillon, il avait formé une association charitable de l'élite de son troupeau, pour veiller au soulagement des pauvres et à l'économie des aumônes. Mais telles étaient les bénédictions dont le ciel couronnait ses vertus, que chacune de ses bonnes œuvres devenait pour la religion un établissement public. *Ce faible ruisseau forme*, en effet, *bientôt un grand fleuve*, selon l'expression des livres saints (129). La confrérie pour les malades que Vincent de Paul a fondée à Châtillon sert de berceau à cet admirable établissement des *filles de la Charité*, dont notre siècle respecte les services, comme l'un des plus beaux titres de gloire de la religion, et dont l'Angleterre a demandé, de nos jours, des colonies à la France.

Vincent de Paul, qui *eroyait*, disait-il, *aux bonnes et aux mauvaises races*, exige que l'on n'admette dans cet institut que des aspirantes issues d'une famille irréprochable depuis plusieurs générations, et qu'on ne se relâche jamais sur la sévérité de ce nouvel ordre de preuves, *des preuves de vertu*. Il écarte l'oisiveté de ses filles chéries, en s'emparant de tous leurs moments au nom des malheureux, et en remplissant leur vie tout entière de cet ensemble de vertus célestes qu'exige le service des malades. Il ne leur impose point d'autres devoirs que le soulagement continu de l'humanité souffrante. *Vous n'aurez*, leur dit-il dans sa règle, *point d'autres monastères que les maisons des pauvres, point d'autre cloître que les rues des villes et les salles des hôpitaux, point d'autre clôture que l'obéissance, point d'autre voile qu'une sainte modestie. Mon intention*, ajoutait-il, *est que vous traitiez tout homme infirme comme une mère tendre qui soigne son fils unique.* Il porte les tendres prévoyances de la charité jusqu'à leur ordonner formelle-

(128) *Pertransiit benefaciendo.* (Act., X, 38.)

(129) *Fons parvus crevit in fluvium maximum.* (Esth., XI, 10.)

ment d'*égayer et de réjouir les malades, s'ils sont frappés de leurs maux.*

Pour prémunir ces humbles servantes des pauvres contre des regrets qui les rendraient inutiles, en les dégoûtant de leur état, ce sage législateur, jaloux d'entretenir dans un institut si héroïque l'ardeur d'un zèle toujours renaissant, ne les admet à la profession qu'après cinq ans entiers d'épreuves, ne leur permet alors de se lier par des vœux que pour une seule année, et veut que chaque année, écoulée en quelque sorte dans la ferveur d'un noviciat continu, renouvelle ainsi, devant Dieu et devant les hommes, le mérite de leur première consécration. Enhardi par leurs succès, Vincent de Paul généralise les fonctions de ces anges visibles de la Providence, leur demande des vertus aussi vastes que les besoins publics, et les estime assez pour mettre en dépit dans leur main toutes ses bonnes œuvres. Ces dignes filles d'un si bon père, animées de son esprit, servent de mères aux orphelins, se dévouent à l'éducation des enfants, assistent les malades, les veuves, les vieillards, les prisonniers, les forçats, les pauvres honteux, les soldats blessés; épient tous les maux de l'espèce humaine pour n'en laisser aucun sans soulagement; luttent sans cesse contre tous les désastres qui naissent de l'indigence, ou de l'âge, ou des infirmités, ou des accidents, ou des revers, ou des vices, ou des crimes de leurs semblables; comptent les vertus les plus précieuses à l'humanité au nombre des fonctions ordinaires de leur état, et remplissent avec une sainte joie le ministère de la charité, le plus rebutant pour la nature, mais le plus honorable aux yeux de la religion, dans les villes comme dans les campagnes, sur les galères comme dans les prisons, dans les réduits obscurs de la misère comme dans les asiles publics.

Aussi, au milieu de la décadence universelle des ordres religieux, le ciel, qui protège visiblement les filles de Vincent de Paul, pour mettre partout leur touchante innocence entre sa justice et les misères humaines, ne cesse de multiplier leurs établissements et leurs succès dans toute l'Europe. C'est la famille officieuse de la Providence, qui se conserve et se répand en tout lieu, pour justifier dans la bouche des malheureux cette prière sublime, dont l'homme ne conçoit toute la profondeur que par sentiment, quand elle le rapproche de Dieu par une adoption tutélaire, pour le consoler dans ses angoisses : *Notre Père, qui êtes aux cieux!* Oui, sans doute, infortunés, vous avez bien véritablement un père dans le ciel, puisque tant de mères secourables vous le représentent sur la terre. Bénissez donc à jamais celui qui, en vous léguant leur charitable assistance, vous a tous réintégrés dans votre filiation divine. C'est aux sollicitudes maternelles des vertueuses filles de Vincent de Paul, qu'il a si bien nommées les *filles de la Charité* elle-même, que vous reconnaissez la paternité

de votre Dieu, en recueillant tous les jours, de leurs mains, une portion de son héritage.

La vie active et laborieuse, qui est l'âme de ce bel institut, s'offrait sans cesse aux regards de Vincent de Paul comme l'essence de la charité. Sa grande maxime fut toujours de placer la vertu dans les œuvres de miséricorde. *Il faut aimer Dieu*, disait-il souvent, *à la sueur de son front.* Dès que ses missions lui laissent quelque intervalle de repos dans la capitale, un autre genre de bien à faire vient l'occuper. Les pauvres sont toujours présents à son cœur; Une continuelle douleur le presse de les soulager. Venez et voyez : il a fait pendant quarante ans un long cours de tribulations, d'expériences et d'épreuves; il revient pendant quarante ans à toutes ces instructives époques, pour en méditer les leçons; et, les trésors de la charité à la main, il va rechercher tous les genres d'infortune dont il a été le témoin ou la victime.

Vincent de Paul se souvient d'avoir vu autrefois, dans l'*Hôpital de la Charité*, le modèle des soins que la religion doit à l'humanité souffrante; et, dans un cœur tel que le sien, un pareil spectacle ne saurait être ni stérile pour la Providence, ni perdu pour les malheureux. Il va donc, pour se délasser au retour de ses missions, observer, comme tuteur des pauvres de Jésus-Christ, ce qui se passe dans les hôpitaux. Celui de tous où son influence est le plus nécessaire, l'*Hôtel-Dieu* de Paris, ouvre d'abord une vaste carrière à son zèle; mais il sent le besoin d'en modérer l'ardeur pour le rendre plus efficace. Je le vois attentif à prendre, pendant plusieurs mois, toutes les précautions d'humilité, de déférence, de respect, qui peuvent lui faire pardonner le bien qu'il médite. Après avoir ainsi préparé les voies de la Providence, il entre enfin comme en triomphe, avec son association, dans l'*Hôtel-Dieu* de la capitale, que l'on peut appeler l'*Hôpital* de toute la France et même de l'Europe entière. Un court intervalle lui suffit pour y établir, au moins durant plusieurs années, l'esprit d'ordre, de vigilance, d'économie, d'humanité, et de cette piété véritable qui est l'âme de toutes les bonnes œuvres. D'un côté, il multiplie les secours; de l'autre, il réforme les abus. Il remarque avec douleur qu'une ancienne loi de cet hospice oblige indistinctement tous les malades qu'on y reçoit, à se présenter aussitôt au tribunal de la pénitence. Vincent de Paul, animé d'un zèle pur et éclairé, cet homme vertueux dont la foi était si vive, et à qui les intérêts du ciel étaient si chers, repousse, au nom de la religion, un hommage qu'elle désavoue; il rend la confession libre et volontaire, et fait cesser à jamais toute contrainte religieuse dans un asile ouvert, par son institution, à toutes les religions comme à tous les peuples.

De nouveaux souvenirs de sa vie passée suggèrent à Vincent de Paul de nouveaux desseins de bienfaisance. Ici, mes frères, il ne se borne ni à la capitale, ni même à nos

provinces, pour rendre la Providence sensible à ses concitoyens. Il a été esclave en Barbarie : ce digne israélite se souvient donc de la servitude de Babylone, et travaille, comme Zorobabel, à réparer les maux de la captivité. Après avoir consacré d'abord douze cent mille livres au rachat de ses successeurs d'infortune; après avoir prévenu la plus désespérante de leurs privations, en leur ouvrant un bureau général et gratuit de correspondance avec leurs familles, dans sa maison de Saint-Lazare; après avoir doté pour eux un vaste hôpital dans les murs d'Alger, il fonde des secours permanents pour la rédemption des captifs, et leur destine à jamais des colonies de missionnaires, pour les consoler du moins et cultiver leur foi, en attendant qu'il puisse payer leur rançon. Il a été le martyr de la charité sur les galères : il fonde dans cette capitale, à la porte Saint-Bernard, un hospice particulier pour les forçats, qu'il délivre pour toujours des cachots de la conciergerie, et il leur ouvre à Marseille, dans leurs infirmités, un hôpital de trois cents lits. C'est ainsi que Vincent de Paul fait tourner ses anciens malheurs au profit de l'humanité, et s'acquitte solennellement dans la prospérité envers la Providence (130).

L'esprit du Seigneur s'est reposé sur cet homme compatissant, pour consoler tous ceux qui pleurent. *Spiritus Domini super me, ut consolaretur omnes lugentes.* (Isa., LXI, 1 et 2.) Le spectacle de la douleur est tout-puissant sur son âme. Cet homme, qui a été si malheureux et si dur pour lui-même, n'en est que plus sensible aux misères et aux maux de ses frères. Chaque infortuné est pour lui non-seulement son semblable, mais encore un ancien compagnon de souffrance et un autre lui-même. Dès qu'on lui expose les besoins des misérables, son attention et son intérêt s'éveillent. Il n'éclate point en cris soudains d'une factice et stérile sensibilité; il ne s'excite point à des larmes hypocrites, et n'affecte pas cette émotion de calcul, qui mendie des applaudissements en exagérant la pitié. Mais, quel qu'empire qu'il soit accoutumé à exercer sur lui-même, surtout pour cacher ses vertus, on découvre dans tous les traits altérés de son visage un homme pénétré de douleur, qui sent profondément tous les maux qu'on lui raconte. La vue, le nom seul des pauvres lui cause un frémissement soudain, et remue ces esprits de miséricorde dont il est rempli. L'âge n'émeusse point une si tendre sensibilité. La vieillesse, qui est ordinairement pour les autres hommes le temps du repos et de l'indifférence, devient l'époque la plus active de sa vie, et son cœur ne vieillit point avec lui. Différent de l'homme du temps qui se concentre en lui-même, quand il touche à la fin du court

période de ses jours, au delà duquel il n'entendit jamais ses destinées, l'homme de l'éternité, Vincent de Paul, est un voyageur sur la terre, et, loin de se ralentir, il redouble d'ardeur en s'approchant du terme de sa carrière.

Voyez-le se hâter de remplir de bonnes œuvres les restes d'une vie prête à lui échapper. C'en est qu'à l'âge de cinquante-cinq ans qu'il commence ses établissements publics. Par un nouveau prodige, tous les plus éclatants prodiges de sa charité sont renfermés dans ses trente dernières années; et encore s'éclaire-t-il lentement par des essais réitérés, en soumettant tous ses projets à de longues expériences. Il a reçu d'en haut cette patience des affaires qui en prépare le succès. S'il trouve des obstacles sur sa route, loin de vouloir les surmonter par le crédit de sa renommée, il se tourne du côté du ciel dont il médite l'œuvre en silence, il se tait devant la contradiction, pour explorer si elle vient de Dieu ou des hommes. Il se confie si peu en ses lumières, que son humilité prend sans effort l'attitude du doute. Il ne capitule pas, mais il diffère. Il cherche la vérité, il cherche le bien dans l'examen approfondi de ses plans, et non pas la victoire. Toute espèce de lutte répugne à son cœur autant qu'à ses maximes. Il charge le temps d'user la résistance des esprits. Il attend paisiblement, mais avec toute l'obstination d'un saint zèle, les moments marqués par l'Être suprême. Il ne combat rien, et il triomphe de tout; et, comme s'il marchait visiblement à la suite de Dieu dans ses entreprises, il ne précipite aucune bonne œuvre, de peur, disait-il souvent, d'anticiper sur la Providence. Un exemple particulier va vous rendre plus sensible, mes frères, cette méthode de prudence dans le bien.

Vincent de Paul aperçoit dans cette capitale quarante mille mendiants sans foyers, sans pain, sans mœurs, multitude effrayante que Henri IV et Sully avaient également désespéré de disperser ou de secourir. Mais Vincent de Paul, qui disait sans cesse, sur la foi de son expérience, que les trésors de la Providence étaient inépuisables, et que la défiance déshonorait Dieu, Vincent de Paul n'est point intimidé à la vue de ces quarante mille indigents. Une faveur particulière d'en haut est attachée à ses bonnes œuvres. Tout ce qu'il entreprend prospère et subsiste à jamais : *Omnia quaecunque faciet prosperabuntur.* (Psal. I, 3.) L'enthousiasme de la charité enflamme son courage. Il se sent tout-puissant avec la protection de la Providence. C'est elle qui le rassure, car c'est elle qui l'inspire. Eh! le moyen qu'une âme comme la sienne puisse douter de l'assistance et des bénédictions du ciel, quand elle s'y confie en faveur des malheureux ! Com-

(130 « Ante Vincentii tempora, Remiges ægritudine correpti, in antris, stercore, et sterquilinio, pecudum et bestiarum more, vineulis et compedi bus gravati, omnibus fere invisibiles, sæpe famelici, semper squalidi jacebant. » (Vita et gesta V. servi

Dei, n° 14.) — Valetudinaria Parisiis et Massiliæ constructa et dotata fuere, in quæ miseri illi ægritudine laborantes translati, et spiritualibus et corporalibus subsidiis recreantur » (Bulla canon. part. xv.)

mençons seulement le bien, dit-il, et Dieu finira. Animé du goût antique pour les grandes entreprises, il propose donc la fondation d'un *hôpital général* pour abolir la mendicité dans cette capitale, en assignant des ressources suffisantes aux véritables besoins. Vincent de Paul est seul ici. Il ose pourtant se mesurer avec une conception si hardie. On baisse les yeux d'effroi autour de lui, devant le courage de sa charité. L'Hôtel-de-Ville de Paris, épouvanté d'un tel fardeau, lui oppose que l'exécution de son projet est impossible, et que les pauvres sont trop dépravés pour vivre en paix dans un asile commun. A cette difficulté que l'on croit insoluble, Vincent de Paul s'arrête, mais il ne se rebute pas. Il sait avec quelle déplorable facilité les hommes prévenus argumentent sur tout, et avec quelle promptitude d'orgueil la contradiction les irrite. *Il craint, dit-il, d'attirer des ennemis aux malheureux, en se hâtant trop de les servir.* Il ne veut convaincre son siècle que par l'évidence du bien. Il change donc de conduite, sans changer de dessein. Pour mieux atteindre au but, il appelle de l'opinion publique à l'événement, et il va répondre à des conjectures par des faits.

Dès longtemps il était pénétré de compassion pour ces pauvres artisans, que la caducité privait de la ressource du travail, et livrait à tous les maux réunis de la vieillesse et de l'indigence. Il imagine alors de se confier à l'autorité de leur exemple, pour basarder une première épreuve dont le succès puisse rassurer l'opinion publique. Il rassemble aussitôt, par forme d'essai, pour qu'une bonne œuvre en appelle et en engendre une autre, il rassemble, dis-je, une colonie de trois cents vieillards des deux sexes dans l'hôpital du *Nom de Jésus* qu'il établit. Il les pénètre d'abord profondément de ces principes religieux qui, au lieu d'un seul témoin sévère que chaque homme trouve dans sa propre conscience, lui en découvrent dans le ciel un autre non moins intime et plus inexorable encore, qui doit être son juge. Il leur déclare donc qu'il les rend responsables à jamais du sort de tous les pauvres de la capitale, et qu'il leur demandera compte, au tribunal de Dieu, de l'expérience charitable qu'il va tenter en leur faveur. L'hôpital du *Nom de Jésus*, ainsi fondé par lui sous la garantie de leur conscience, devient bientôt, par la sagesse prévoyante de ses réglemens, un modèle accompli d'union et de charité chrétienne. L'exemple parle alors et opère une révolution soudaine dans les esprits; l'humanité a gagné deux fois sa cause au tribunal de l'opinion et au fond de tous les cœurs. La possibilité d'introduire l'ordre dans le réceptacle de toutes les misères humaines, est démontrée par le fait qui dément tous ces sophistes pusillanimes. La police s'établit dans la capitale, et elle est délivrée à jamais de cette pauvreté errante et vagabonde dont elle était infestée

depuis l'origine de la monarchie. Tous les secours abondent; un concert universel de bénédictions proclame le succès du héros du christianisme. Plus puissant que les rois, Vincent de Paul, soutenu de l'ascendant de sa vertu sur l'opinion publique, et de toute l'autorité de ses bonnes œuvres, fonde l'hôpital général de la *Salpêtrière*, et assure la dotation de ce vaste hospice de la Providence, dans lequel il reçoit à perpétuité six mille malheureux. Tout le reste n'était qu'un ramas de vagabonds qui, en se voyant privés des ressources immorales d'une oisive mendicité, se dispersèrent d'eux-mêmes, comme il l'avait prévu et comme il l'avait annoncé. Il est doux de rappeler que pour exécuter cette haute entreprise, qui suffirait seule pour l'immortaliser, Vincent de Paul transforma en quelque sorte les pierres en pains. On lui avait donné six cent mille livres pour bâtir son église de Saint-Lazare; il en changea la destination, et cette somme fut employée à la construction de la Salpêtrière.

Après le succès d'une si étonnante entreprise, cet ardent sectateur de bonnes œuvres ne laisse point ralentir son zèle et ne se délasse de ses travaux que par de nouveaux travaux. Paris ainsi secouru, il se tourne vers les provinces. La Lorraine est dévastée par vingt cinq années de guerre : la famine et l'épidémie y font les plus cruels ravages; les campagnes y restent couvertes de cadavres qui propagent la mort de toutes parts, en attendant l'asile du tombeau. La Picardie et la Champagne partagent les mêmes désastres. Les députés de ces malheureuses provinces accourent à Paris. Est-ce à un homme célèbre par son opulence, est-ce aux grands écrivains du siècle, est-ce à l'un des administrateurs de l'Etat, est-ce au souverain lui-même qu'ils s'adressent ? Non, mes frères; ils ont recours à ce pauvre prêtre que la voix publique leur a désigné au fond de leurs provinces, disent-ils éloquemment, *comme l'intendant des affaires de Dieu.*

La présence de cet homme vertueux, semblable aux autels du Tout-Puissant, rassure d'abord les infortunés qui l'entourent. Aussitôt Vincent de Paul, qu'on aurait pu croire épuisé par ses établissements publics, nourrit les hôpitaux, les monastères, la noblesse, les laboureurs, les soldats. Sa charité, selon l'image des Livres saints, est un *fleuve de bénédiction qui répand partout l'abondance* (131). Il ne se borne point à des secours momentanés. Pendant dix années consécutives, il envoie à ces provinces désolées trente mille livres par mois, des médicaments, des chariots chargés de pain, des semences, des socs, des charrues, du bétail, des ornements d'église, des vêtements pour vingt mille hommes de tous les états. Ses largesses sont tellement prodigieuses, qu'à la fin des calamités la métropole de Reims, jalouse d'acquitter la reconnaissance des peuples par un hommage extraordinaire, ordonne une procession générale pour de-

mander au ciel la conservation de Vincent de Paul, et le conjurer de répandre sur le sauveur de trois provinces les bénédictions les plus abondantes (132).

Ici, mes frères, en considérant cette immensité de bonnes œuvres, je me représente saint Vincent de Paul comme l'ange tutélaire de la France. Ah ! je reconnais, avec la plus tendre admiration, que le beau idéal de la charité chrétienne a été réalisé parmi nous dans la vie de ce grand homme. Loin de dérober à sa gloire l'obscurité de son origine, je me sens pressé de lui appliquer dans ce moment la même question que les Juifs s'adressaient mutuellement à la vue des merveilles de Jésus-Christ : Est-ce donc le fils d'un artisan qui fait de si grandes choses ? *Nonne hic est fabri filius ?* (Matth., XIII, 55.)

Est-ce le fils d'un laboureur qui, pendant la guerre de la Fronde, sauve deux fois cette capitale du pillage, en y livrant deux fois sa maison de Saint-Lazare, et en nourrissant pendant cinq mois deux mille pauvres tous les jours (133) ; qui ouvre un asile aux victimes de la séduction, et établit pour elles la *Madeleine du Temple* ; qui fonde l'hôpital si utile des orphelines ? Est-ce lui qui est le restaurateur de toutes les communautés consacrées au soulagement des malheureux, des hospitalières de Notre-Dame, des filles de Miramion, des filles de Sainte-Geneviève, des filles du Bon-Pasteur, des filles de la Providence ? *Nonne hic est fabri filius ?*

Est-ce le fils d'un laboureur qui pourvoit, dans le royaume, à toutes les misères humaines ; qui après avoir assuré dans un lieu le soulagement et la subsistance des indigents, passe et va secourir ailleurs des malheureux qui l'attendent, sans examiner si la renommée l'accompagne, sans laisser la

moindre trace de vanité dans ses bonnes œuvres, sans donner son nom à aucun de ses établissements, sans demander aux hommes la gloire pour récompense de ses travaux ou de ses bienfaits ? *Nonne hic est fabri filius ?*

Est-ce le fils d'un laboureur qui, après avoir efficacement travaillé à la réforme conservatrice des abbayes de Sainte-Geneviève, de Grammont et de Prémontré, va ériger en Bourgogne le fameux hôpital de *Sainte-Reine*, pour y faire participer à jamais et deux fois chaque année, quatre cents pauvres infirmes, à l'usage de ces eaux salutaires qui n'avaient coulé jusqu'alors que pour les malades opulents ? Est-ce lui qui, n'oubliant dans ses sollicitudes morales et complaisantes aucune espèce de bien à faire, ouvre des maisons de réclusion et de refuge à l'amendement d'une jeunesse dissolue, et des hospices salubres aux infortunés qui ont perdu l'usage de la raison ? Est-ce lui qui, mettant en réserve le superflu de ses largesses, et qui, étalant dans ce royaume par anticipation, tout le luxe de la charité, fonde des ressources annuelles et à jamais subsistantes, pour des générations et des calamités qui n'existent point encore, pour les grêles, pour les inondations, pour les incendies ? *Nonne hic est fabri filius ?*

Est-ce le fils d'un laboureur qui, dans le cours d'une vie de près d'un siècle, n'existe pas un seul jour pour lui-même ; qui, en se consacrant tout entier au soulagement de ses semblables, travaille sans relâche au bien de sa patrie et au bonheur du monde ; qui, sans se borner à une classe unique de malheureux, à une contrée particulière, à un seul âge, embrasse dans son immense charité, tous les infortunés, toutes les géné-

(152) Il n'est point de langue, écrivaient les missionnaires, il n'est point de langue qui puisse dire ce que nous avons vu ; presque toutes les églises profanées, les ornements pillés, les prêtres ou massacrés ou tourmentés, ou mis en fuite ; toutes les maisons démolies ; les moissons enlevées ; la terre sans culture et sans semence ; la famine et la mortalité presque universelles ; les corps sans sépulture, et exposés pour la plupart à être la pâture des loups. » (Vie par COLLET, tom. I, pag 486.)

« Après la bataille de Rethel, en 1630, il resta sur la place deux mille Espagnols, à qui personne ne donnait la sépulture. Plus de huit semaines après le combat, ils étaient encore sur le champ de bataille..... Vincent de Paul les fit ensevelir. » (*Recueil des relations*, pag. 3.)

Saint Vincent de Paul dit lui-même dans une de ses lettres que, pendant les dix années de ses dons immenses en Lorraine, les hôtels des principales dames de son assemblée étaient devenus comme des *magasins en gros*. On y voyait toutes sortes d'ornements d'église, de vases sacrés, des missels, avec une immense quantité de draps, de chemises, de couvertures, d'habits de toute étoffe, de toute forme, de tout état, de tout sexe, de tout âge. Pour subvenir à l'entretien de ces trois provinces, Vincent de Paul supprima l'entrée qu'on servait à la table de Saint-Lazare, se réduisit ainsi que sa communauté à ne manger que du pain bis, ensuite du pain d'avoine. Toutes les routes étaient infestées de soldats sans discipline, de voleurs, de bandits. Les

maraudeurs affamés pillaient et massacraient tous ceux qu'ils rencontraient. L'un des plus grands embarras de Vincent de Paul, durant ces dix années continues de calamités, fut la difficulté de faire parvenir, chaque mois, ces immenses largesses. Ce fut à travers tant de périls, qu'un frère de la mission fit seul, et sans aucune espèce d'accident, cinquante-quatre voyages pour porter en Lorraine les aumônes de Paris. Il ne portait jamais moins de vingt mille francs, et il porta souvent jusqu'à onze mille écus en or.

La ville de Reims ne se borna pas à écrire des lettres de remerciement au serviteur de Dieu. Il y fut arrêté que, pour reconnaître, autant qu'on pourrait, les services que ce grand homme, les dames de son assemblée, et ceux qui coopéraient à leur bonne œuvre s'efforceraient de rendre à la province de Champagne, on célébrerait chaque jour une messe pour eux devant le tombeau de saint Remy ; et, afin que tous les habitants du lieu pussent, au moins une fois, faire éclater de concert leurs sentiments et leur reconnaissance, on fit une procession générale pour prier Dieu de faire une ample miséricorde à ceux qui l'avaient si généreusement exercée en faveur de ce peuple affligé. (*Recueil des relations*, page 31, et Vie par COLLET, tom. I, page 520 et suivantes.)

(153) « Cum Parisiorum civitas ingenti annonæ penuria gravissime vexaretur, domi suæ ad duo millia pauperum sustentavit. » (*Bulla can.*, part. xxv.)

rations, tous les âges, tous les pays, tous les siècles; et qui, ne trouvant pas le présent assez vaste pour contenir son cœur, s'empare d'avance de l'avenir, appelle devant sa charité toute la postérité souffrante, et va, pour ainsi dire, l'attendre au loin pour la devancer et la secourir par les plus magnifiques largesses ? *Nonne hic est fabri filius ?*

Est-ce enfin le fils d'un laboureur à qui cette capitale et même cet empire ne suffisent pas pour remplir le besoin immense qu'il a de soulager les malheureux; pour qui tout homme souffrant sur le globe devient un ami, un frère, un fils chéri; qui envoie des aumônes et des missionnaires en Pologne, aux îles Hébrides, en Barbarie, à Madagascar; des secours continuels aux chrétiens maronites opprimés par les Turcs, aux catholiques anglais persécutés par Cromwell ? Est-ce le fils d'un laboureur, ou la Providence elle-même ? *Nonne hic est fabri filius ?*

Je m'arrête, mes frères, et je vous entends poursuivre aussitôt avec le peuple juif : Où trouvait-il donc de si prodigieuses ressources ? *Nonne hic est fabri filius ? Unde ergo huic omnia ista ?* (Matth., VIII, 56.) Je vous entends me demander avec étonnement comment il est possible qu'un homme obscur, pauvre, isolé, ait distribué des secours et doté des établissements qui surprendraient dans le ministre d'un roi puissant et dans un souverain lui-même ? Je vous entends me demander dans quelle source intarissable il puisa tant de trésors, ou s'il avait reçu du ciel le don des miracles. Non, mes frères, il n'y a rien de surnaturel dans ses moyens. Nous devons même remarquer glorieusement pour lui, dans l'histoire de ses bonnes œuvres, cette instructive stérilité de miracles, comme l'Evangile a eu soin de la relever dans la vie de saint Jean-Baptiste : *Quia Joannes signum fecit nullum* (Joan., X, 41). Nous n'avons donc à vous présenter ici d'autre prodige que Vincent de Paul lui-même; mais un homme d'un si grand caractère et d'une bienfaisance si agissante et si féconde, est plus rare qu'un miracle dans l'histoire de la religion.

Quels ont donc été ses moyens ? Ses moyens, mes frères, sont d'abord dans la force irrésistible de son exemple qui, agissant sur l'âme de tous ses prosélytes, lui en fait autant de coopérateurs animés de son esprit. Pour concevoir cet ascendant continu d'un homme simplement et sincèrement vertueux, qu'on trouvait toujours d'autant plus grand qu'on l'approchait de plus près, il faut le voir dans l'intérieur de sa maison, étonnant, sans même s'en apercevoir, tout ce qui l'environne, par la naïveté d'une âme toujours grande et la familiarité d'une vertu toujours héroïque, suffisant à tous les besoins par une infatigable activité, et entraînant tous les esprits par la sublime simplicité de ses actions et de son caractère. Il faut le voir toujours inaltérable dans la sérénité de son heureux naturel, ne se refuser et ne se borner à aucune bonne

œuvre, constamment patient pour supporter les infortunés, ce qui est souvent plus difficile et plus méritoire que de les secourir, et sans cesse excité par sa belle âme et son excellent cœur, à rendre à ses semblables, avec amour, tous les genres de services qui se trouvent sur la ligne, ou dans l'analogie de la charité. Il faut le voir peu satisfait encore de tant de largesses et de bons offices qui ne laissent aucun relâche à ses soins secourables, il faut le voir allant inviter tous les jours, et deux fois chaque jour, pour convives, les deux premiers pauvres qui se présentent à sa porte, leur donnant à sa table les places d'honneur, et les y servant lui-même avec le plus tendre respect : usage digne des plus beaux siècles de la charité chrétienne, et qui, religieusement pratiqué par ses successeurs, se conserve encore aujourd'hui dans sa maison de Saint-Lazare. Il faut le voir, avant tous ses repas, adresser au ciel, à haute voix, une prière reconnaissante pour ces bons laboureurs dont le travail a produit le pain qui va le nourrir. Il faut le voir lorsque, dans sa vieillesse, il est forcé par l'archevêque de Paris d'accepter de la reine-régente le don d'un carrosse, si nécessaire à l'activité de son zèle et de ses travaux, et qu'il appela toujours *son ignominie*, il faut le voir s'humilier d'en faire usage, ne se consoler de la nécessité de s'en servir, qu'en l'employant à transporter tous les jours, à ses côtés, ou dans leurs réduits, ou dans les hôpitaux, les vieillards indigents et les pauvres malades qu'il rencontre sur son passage.

Ses moyens sont dans l'opinion universelle que l'on a conçue de sa sainteté, seul ressort capable de produire le grand mouvement qu'il voulait imprimer à toute la nation. En lui une bienfaisance philosophique n'aurait pu se signaler que par des systèmes, des projets ou des livres. Il fallait qu'il donnât le ciel pour point d'appui à ce levier puissant, que sa charité destinait à remuer la France entière. Il fallait que cet amour du bien, dont il voulait animer son siècle, fût une charité surnaturelle qui prît ses racines dans la foi, pour en faire fructifier au centuple les germes sacrés, sur le sol fertile de la religion. Il fallait qu'il éprouvât et qu'il excitât toute l'énergie des principes et des sentiments religieux, pour s'associer cette multitude de chrétiens charitables qui lui fournirent d'autant plus de trésors, que la religion seule suggère à la bienfaisance combinée avec l'éternité, l'énergie et même les calculs de l'égoïsme. Ses établissements, si justement comptés parmi les merveilles de cette capitale, seront donc le triomphe éternel de la religion, qui seule peut en expliquer l'origine et la multitude, seule les a imaginés, seule les a dotés, seule les a maintenus sous sa garde tutélaire, comme le patrimoine inépuisable de l'humanité souffrante, en les marquant tous du signe sacré de la croix, qui est le grand sceau créateur et conservateur du christianisme.

Ses moyens sont dans la confiance universelle qu'il inspire à ses contemporains, et qui le rend le canal de toutes les grandes aumônes, dans un siècle où le luxe n'a pas encore usurpé les sacrifices de la bienfaisance. Eh! qui aurait craint de confier ses bonnes œuvres à cet homme de la Providence, qui portait la délicatesse jusqu'à sacrifier les intérêts mêmes des pauvres, plutôt que de les exposer à se montrer ingrats envers leurs bienfaiteurs? Les enfants d'un homme riche, qui l'avait choisi pour dépositaire de ses charités, tombent dans la misère. Vincent de Paul en est instruit. Il va les trouver et leur remet, comme un patrimoine qui leur appartient, un legs de huit mille livres de rente qu'il avait reçu, depuis douze ans, de leur père. On lui demande s'il veut tout perdre en restituant des aumônes si nécessaires à ses établissements: *Oui, sans doute, répond-il, je veux tout perdre, volontiers tout, plutôt que la vertu de reconnaissance.*

Ses moyens sont dans l'empire de la persuasion avec laquelle cet apôtre de la Providence expose les besoins des pauvres aux grands de la terre, qui ne peuvent résister à ses pathétiques supplications. Quand il fonde la *Salpêtrière*, il va solliciter la charité de la régente. Elle s'excuse sur le malheur des temps, et répond qu'il ne lui reste plus rien à donner. *Et vos diamants, madame, lui dit-il, en a-t-on besoin quand on est reine?* Anne d'Autriche détache ses diamants et les lui donne, en lui demandant le secret d'un tel sacrifice. *Non, s'écrie Vincent de Paul, je n'en puis le garder: j'ai dû bien à faire. Il faut, pour l'intérêt des pauvres, qu'un si grand exemple de charité soit connu de tout le royaume.*

Enfin ses moyens sont dans cette mémorable assemblée de charité que Vincent de Paul forme insensiblement, et entretient pendant vingt ans autour de lui, et qui présente encore à notre pieuse et reconnaissante admiration l'un des spectacles les plus attendrissants que notre ministère puisse offrir aux âmes sensibles. C'est ici, mes frères, le plus fécond de ses moyens, et c'est son éloquence qui a créé cette sainte confédération en faveur de l'humanité. Vincent de Paul assemble donc toutes les semaines, dans son église de Saint-Lazare, les citoyens les plus opulents de la capitale pour l'unir, par un généreux commerce de charité, à tout le royaume. L'objet de ces assemblées est de délibérer avec eux sur les besoins de Paris, comme sur les calamités des provinces, et de mettre dans un trésor commun l'immense superflu des plus grands propriétaires de l'état, pour subvenir aux misères publiques. Tous ceux qui veulent faire du bien aux hommes, *sectatores bonorum operum* (I Tim., X. 14), pontifes, princes, magistrats, riches de tous les rangs, viennent se ranger à ses côtés, *pour suivre*, disait l'illustre premier président Mathieu Molé, *les mouvements d'un esprit si pur,*

comme les ordres de la Providence. Je ne saurais donner place dans ce discours à tant de noms immortels écrits dans le livre de vie. Mais je ne puis passer sous silence Anne d'Autriche, la reine de Pologne, la princesse de Conti, la duchesse d'Aiguillon, le général de Gondi, le maréchal Faber, la vertueuse veuve Le Gras, née Marillac, que je cite avec honneur au milieu de tous ces grands noms, et qui devint la première supérieure des filles de la Charité, dont elle prit l'habit, après avoir déposé seule dans les mains de Vincent de Paul plus de deux millions d'aumônes.

A la tête de ces protecteurs de l'humanité souffrante, je vois un homme qui a reçu du ciel le don de l'élocution, et la sensibilité la plus profonde, éloquent à force d'âme et de vertu, fécond en pensées du cœur, et par la même également sublime et populaire dans ses discours, doné du plus rare courage d'esprit, de la conception des grandes entreprises et de la patience des plus petits détails, d'une imagination hardie et d'un jugement sage, d'une prudence consommée pour discerner l'à-propos des moments opportuns, saisir le point de maturité des projets utiles et s'attacher aux établissements durables, enfin d'un zèle ardent et inébranlable, d'un attrait de persuasion qui rallie toutes les opinions à ses sentiments, et du talent plus heureux encore et plus rare, d'embraser les cœurs du feu divin dont il est consumé lui-même. Cet homme anime tout, propose les bonnes œuvres, discute les moyens, indique les ressources, écarte les obstacles, correspond à la fois avec le gouvernement, avec les riches, avec les malheureux. Son regard embrasse toutes les provinces; il veille sans cesse pour la patrie; il est présent à toutes les calamités; il atteint tous les malheurs par sa bienfaisance; il transporte par son éloquence tous ses auditeurs, au milieu des désastres publics; il les entraîne dans ce tourbillon de charité qui l'environne, les pénètre de terreur, les fait fondre en larmes, les oppresse de sanglots, leur ôte leur âme pour leur donner la sienne; et cet homme de la providence est Vincent de Paul, qui, du milieu de son assemblée de charité, semble dire, comme le Fils de Dieu, d'une voix qui est entendue jusqu'aux extrémités du royaume: *Venez à moi, ô vous tous qui souffrez et je vous soulagerai* (134). Voilà ses moyens, voilà ses prodiges!

Vous regarderiez peut-être, mes frères, cette fidèle peinture comme un tableau d'imagination; si nous ne vous présentions dans ce moment un exemple de ces assemblées de charité dont Vincent de Paul fut l'unique moteur. Mais, hélas! faut-il, pour vous rappeler l'un des plus beaux traits de sa vie, révéler l'un des plus énormes scandales de l'humanité? On exposait, dans les places publiques de cette capitale, les enfants abandonnés en naissant et les pau-

(134) *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos. (Matth., XI, 28.)*

vres les achetaient à vil prix, comme des instruments de pitié, pour exciter la commisération publique. Il faut oser le dire, le sort de ces innocentes créatures n'avait pas encore fixé les regards du gouvernement, depuis la fondation de la monarchie. Il fallait qu'un pauvre prêtre vint parmi nous leur servir de père, donner sa charité pour contre-poids à cet immense fardeau de la débauche, réintégrer dans les droits de la nature tous ces enfants sans famille, recueillis trop tard dans le sein maternel de la religion. Les anciens législateurs avaient cru leur assurer une protection suffisante, en permettant de les élever à titre d'esclaves; comme si l'on n'avait pu leur conserver la vie, qu'en les privant de la liberté dans leur propre patrie! Voyons donc, mes frères, si le zèle sacerdotal sera ici plus secourable que le pouvoir souverain.

Au retour d'une de ses missions, Vincent de Paul, que j'oserais presque nommer l'ange visible de la Providence, trouve, sous les murs de Paris, un de ces enfants entre les mains d'un mendiant, occupé à déformer ses membres (135). Saisi d'horreur, il accourt avec l'intrépide confiance de la vertu, qui en impose toujours au crime: *Eh barbaro*, s'écrie-t-il, *vous m'avez bien trompé; je vous avais pris de loin pour un homme!* Il lui arrache sa victime, l'emporte dans ses bras, traverse Paris en invoquant la commiséra-

(135) Septième mémoire, troisième recueil des actes pour la canonisation : « Un mendiant qui vient de dépecer un enfant prêt à expirer, et dont il voulait se servir pour demander l'aumône. »

(136) Les Israélites, obligés par la loi de venir, une fois par an, de toute la Judée, au temple de Jérusalem, récitaient pour leur itinéraire sur la route le 118^e psaume, *Beati immaculati in via*. C'était ensuite sur les marches du grand escalier, qu'ils lisaient les quinze psaumes graduels, avant d'entrer dans la maison du Seigneur. La citation que j'ai faite de ce psaume, et la manière dont j'en ai traduit le texte, sont le sujet de la note explicative que j'y ajoute ici.

Saint Augustin dit que ce psaume est d'autant plus profond qu'il paraît plus clair. Ce jugement est lui-même une pensée aussi lumineuse que profonde. L'évêque d'Hippone trouvait ce cantique de David si riche, qu'il en fit la matière de trente-deux discours imprimés dans ses œuvres. L'Eglise romaine oblige tous ses ministres de le réciter, chaque jour, dans les petites heures de la prière publique assignée à l'office divin.

Le verbe *supersperare*, qu'on ne trouve dans aucun autre livre de la Bible, est répété cinq fois dans ce psaume 118, verset 43 : *in judiciis tuis supersperavi*; verset 74 : *in verba tua supersperavi*; verset 81 : *in verbum tuum supersperavi*; verset 114 : *in verbum tuum supersperavi*; et verset 147 : *in verba tua supersperavi*.

Dans le verset 42, qui précède le verset 43, où ce mot paraît pour la première fois, l'expression ordinaire est employée dans la Vulgate, ainsi que dans le texte hébreu : *et respondebo exprobrantibus mihi verbum, quia speravi in sermonibus tuis*. L'écrivain sacré avertit le lecteur par ce changement répété d'expression, qu'il ne l'emploie point comme un simple synonyme. Rien n'est plus manifeste. Il a voulu rencherir très-visiblement sur l'acception ordinaire du mot *sperare*, puisqu'il ne s'en contente

tion publique, assemble la foule autour de lui, raconte ce qu'il vient de voir, appelle la religion au secours de la nature, et, entouré de ce peuple frémissant qui le suit sans pénétrer son projet, il se rend dans la rue Saint-Landry, où l'on entassait ces malheureuses victimes. Là, ce père des orphelins donne l'exemple : il en ramasse douze qu'il met à part, et les bénit en déclarant qu'il se charge de les nourrir ; et c'est là sa première allocution en faveur de ces infortunés. Aussitôt il appelle ses fidèles coopératrices, expose le pressant besoin de sauver ces enfants, ils sont secourus. Mais le nombre en augmente au point que la charité se décourage, et qu'elle est prête à se rebuter. Toutes ces grands âmes, qui l'ont si généreusement secondé jusqu'alors, viennent lui déclarer qu'il faut absolument renoncer à cette œuvre de miséricorde; mais, quand tout semble l'abandonner, sa foi en la Providence lui reste; il la regarde amoureusement le ciel, d'où le désespoir ne descendit jamais dans son cœur. C'est précisément parce qu'il est repoussé de toutes parts, *que le tour du bon Dieu est enfin venu*, dit-il, *que la Providence va s'en mêler*, qu'il espère, ou plutôt, pour parler comme David, qui a employé cinq fois une expression bien plus rassurante dans un de ses psaumes, qu'il *surespère* dans le Seigneur, *in verbum tuum supersperavi* (136)

plus pour exprimer toute sa pensée. Cinq répétitions du mot composé, et la singularité de cette locution, démontrent qu'elle signifie plus que la simple espérance.

Les interprètes les plus accrédités du psautier attachent tous à ce mot *supersperavi* un sens plus fort que l'espoir. La raison grammaticale qu'ils en donnent est péremptoire. Selon tous les hébraïsants que j'ai consultés, le verbe hébraïque *jtralte*, dont se sert David, a une toute autre force que le mot commun *sperare*; et la conjugaison *iphtael* à laquelle il appartient, renferme un sens trop essentiellement emphatique dans l'hébreu, pour qu'on puisse traduire l'acception dans toute son énergie, en retranchant du verbe la préposition *super*, ou son équivalent, qui le précède. C'est pour lui conserver sa véritable signification dans toute sa latitude, que la Vulgate et les Septante y joignent une préposition ampliative.

En expliquant le psaume 118, dans son ouvrage intitulé *Incuarrationes in Psalmos*, saint Augustin approuve hautement la traduction de la Vulgate, par l'expression composée ou double *inesperari*. Il dit que cet équivalent a été fort bien imaginé et sagement adopté, pour exprimer le sens de l'original hébreu, ainsi que de la première version de la Bible en grec. Le mot *supersperare* rend, selon lui, d'autant mieux la pensée de David, qu'il est moins d'usage dans la langue latine. Enfin, en expliquant ces paroles du roi prophète, *in judiciis tuis supersperavi*, il observe que le sens de l'auteur inspiré n'est pas de dire seulement, que les châtements du Ciel ne lui ôtent point l'espérance, mais qu'ils l'augmentent au contraire dans son âme, comme autant de présages favorables d'une indulgence miséricordieuse, au delà de cette vie. *In judiciis tuis supersperavi, id est, judicia tua, quibus me corripis, non solum mihi spem non auferunt, verum etiam augent, quoniam quem diligit Dominus corripit.*

Le cardinal Bellarmin, aussi judicieux que savant,

Rien ne le seconde et rien ne l'abat dans les solitaires frayeurs de ses conceptions charitables. Nous l'avons vu seul, ailleurs, contre l'opinion publique de la capitale; le voici seul maintenant au milieu de tant d'orphelins, contre la mort, à qui cette précocité et immense proie semble assurée. Tous

reconnaît également dans son *Explication des Psaumes*, que le seul mot *sperare* n'aurait pas exprimé ce que David a voulu dire et a dit, au lieu que la Vulgate traduit fidèlement le texte hébreu, par le mot *supersperavi*, qui signifie *multum sperare*.

Le *bienheureux* cardinal Thomas est du même avis, dans son *Explication des Psaumes*. Il déclare qu'on aurait en tort de se contenter du simple mot *speravi* dans la traduction latine, et que le sens manifesté du Psalmiste ne peut s'exprimer en latin que par le mot *supersperavi*, c'est à dire *magis sperari, multum sperari*.

Le P. Berthier, dont les traductions et les explications des psaumes de David et des prophéties d'Isaïe doivent être comptées parmi nos meilleurs et nos plus beaux ouvrages de piété, traduit ainsi les versets extraits ci-dessus du ps. 118, savoir le verset 45 : *J'ai mis toute mon espérance dans vos jugements*; verset 74 : *J'ai mis ma confiance en vos paroles*; le verset 81 : *J'ai mis ma confiance dans votre parole*; le verset 114 : *J'ai mis toute ma confiance dans votre parole*; et le verset 147 : *J'espérais dans vos paroles*.

C'est éluder la difficulté sans la résoudre, et peut-être même sans l'apercevoir. On regrette qu'un traducteur si savant, et ordinairement si littéral, se contente d'une si faible version. L'infidélité n'existe pas moins dans les réticences que dans les paraphrases. Cette distraction du père Berthier est d'autant plus fâcheuse qu'elle a pu induire à la même négligence un écrivain d'un goût très sévère, et dont la traduction de David est postérieure à la sienne.

La Harpe publia, vers la fin de sa vie, le *psautier* en français, avec les hymnes et les cantiques du bréviaire de Paris. Il joignit à cette élégante traduction un discours préliminaire, écrit avec une chaleur et une verve que ses principes religieux ajoutèrent seuls à son talent, et qu'on ne trouve point dans ses compositions antérieures. Voici comment il traduit, on croit traduire le mot *supersperavi*, cinq fois dans le même psanne. Il exprime ainsi le verset 45 : *Ma suprême espérance est dans vos jugements*; le verset 74 : *J'ai mis toutes mes espérances dans vos paroles*; le verset 81 : *J'ai mis toute ma confiance en vos paroles*; le verset 114 : *Vos promesses sont toute mon espérance*; enfin le verset 147 : *Je n'ai espéré qu'en vos paroles*.

La Harpe affaiblit, efface, dénature en quelque sorte le sens du texte sacré; et en se bornant à de vains efforts pour varier les formules de cinq phrases uniformes, identiques, il écarte la difficulté, sans reproduire jamais ni la pensée, ni le sentiment, ni même l'expression énergique et remarquable de la Vulgate. Le seul premier verset est renforcé par l'épithète *suprême*, qui ne rend nullement l'intention de l'écrivain sacré. David ne veut pas dire seulement qu'il fonde sa principale espérance dans les jugements de Dieu, et que cet espoir prédomine sur la crainte dans son âme : il veut dire, et il dit que bien loin de se laisser abattre par les rigueurs du Ciel qu'il éprouve, sa confiance dans les jugements miséricordieux du Tout-Puissant s'appuie au contraire sur ces rigueurs elles-mêmes, et s'élève au delà, au-dessus de l'espérance ordinaire, par un surcroît d'assurance fondée sur ce nouveau gage de la clémence divine, *supersperavi*. Voilà manifestement la pensée du Roi-Prophète. Or, la traduction de la Harpe, insuffisante pour le premier verset, par

les dangers de ces pauvres enfants jésent sur son cœur et sa charité les lui rend personnels. Il éprouve, à leur aspect, cette commisération, ou plutôt cette communauté de souffrance qui faisait dire à l'apôtre saint Paul : *Quis infirmatur, et ego non infirmor?* (I Corinth., XI, 29.) La piété qui l'é-

l'adjectif *suprême*, retranche absolument des quatre autres versets la préposition augmentative *super*, que la Vulgate ajoute au mot *speravi*, ne donne aucune espèce de valeur à cette addition saillante; et La Harpe efface ou détruit la pensée de David, au lieu de la traduire.

L'immortel Bossuet, qui nous a laissé sur tous les objets de ses études les traces de son incomparable génie, traduisit en français les psaumes et les hymnes de l'office divin dans un recueil intitulé *Pièces ecclésiastiques*. Cette version, digne de lui, se trouve à la suite de son Catéchisme, dans le troisième volume de ses œuvres, édition de Nîmes, sous le nom de Liège, 1766.

Le psanne 118 est traduit en français, à son rang dans ce recueil, page 602. Le verset 45 y est ainsi rendu : *Je mets toute mon espérance en vos jugements*; le verset 74 : *J'aurai toujours espéré en vos paroles*; le verset 81 : *J'espère en vos paroles de plus en plus*; le verset 114 : *Je-père de plus en plus en vos paroles*; le verset 147 : *J'espère de plus en plus en vos paroles*. Ces trois derniers exemples démontrent qu'en traduisant le mot *supersperavi* par *j'ai espéré de plus en plus*, Bossuet a senti la nécessité d'ajouter au mot *espérer* l'adverbe *de plus en plus*, qui marque un progrès sensible. En exprimant nettement cette augmentation d'espérance, Bossuet a cru devoir traduire et a véritablement traduit la pensée de David, indiquée dans la Vulgate, par l'addition de la préposition *super* au mot *speravi*.

Bossuet a donc préféré une circonlocution approximative, à la traduction littérale qu'il est si facile de transporter dans notre langue, sans aucune altération, sans aucun changement, sans s'exposer au moindre reproche de néologisme. Cette traduction littérale est tellement naturelle, exacte, équivalente, conforme à la langue originale, quelle se présente nécessairement la première à l'esprit du traducteur, et qu'il faut la rejeter pour lui chercher un supplément. Je regrette que Bossuet, dont l'autorité eût consacré cette traduction littérale, n'ait pas imité en français l'exemple donné par la Vulgate, dans la langue latine. A la fin quelqu'un doit commencer. Malgré mon aversion pour le néologisme, si bien flétri par ce vers :

Si vous ne pensez pas, créez des mots nouveaux;

j'ai donc cru pouvoir hasarder, sans esprit d'innovation, la traduction la plus identique, en rendant l'expression composée *supersperare*, par le mot composé *surespérer*. Ce mot, formé par la même alliance de la préposition avec le verbe, pouvant s'exprimer, en français comme en latin, par les mêmes éléments, par l'union de deux termes également admis dans les deux langues, il me semble qu'il n'y a pas lieu d'hésiter, quand on veut rendre fidèlement le texte sacré. Pourquoi ne dirions nous pas *surespérer*, qui est conforme à l'usage latin, quand ce mot est nécessaire, harmonieux, comme nous disons, dans la plus parfaite analogie de langage, même sans pouvoir toujours nous appuyer sur l'autorité de la langue latine, *surabondir, suracheter, surcharger, surfaire, surnager, surnommer, surpasser, surprendre, surcroître, surenchéir, surhausser, surmener, surmonter, surpayer, surreiller, surrendre, survenir, survivre*, etc., qu'on trouve dans tous les dictionnaires de notre langue?

ment le transforme en un homme nouveau, à qui l'urgence du besoin et du péril ne permet plus de condescendre, comme autrefois aux expédients dilatoires. Ce n'est plus ce promoteur patient du bien public, auparavant si timide et si modéré devant les difficultés qu'on opposait à ses fondations charitables; c'est l'ange impétueux de la miséricorde, qui s'élance au milieu des contradictions pour lutter contre la pusillanimité des riches, en les entourant d'une immensité de berceaux prêts à devenir des cercueils. Dieu lui a donné, comme au prophète Isaïe, *une langue savante pour sustenter, par la puissance de la parole, toutes ces créatures expirantes* (137). *Encore un jour*, dit-il à ces femmes timides qui ont trop peu de foi, *je ne vous demande plus qu'un seul jour; la Providence nous suggérera quelque résolution salutaire* (138).

Il dit, et il convoque pour le lendemain une assemblée extraordinaire. Il fait placer dans le sanctuaire, entre les bras des filles de la Charité, cinq cents de ces pauvres enfants dont il veut faire entendre les cris et plaider la cause pour la dernière fois, monte en chaire, chargé du plus touchant intérêt qu'un orateur ait jamais défendu, et le cœur oppressé de cette charité, qui égalait dans son âme toute l'énergie de l'amour maternel. Vous allez ici l'entendre lui-même, mes frères. Il va mêler ses sanglots à leurs vagissements. Il veut exciter et recueillir rapidement, parmi ses auditeurs, ces élans irrésistibles de charité, ces premiers mouvements de commisération qui sont toujours nobles et généreux, et, s'adressant aussitôt à ce sexe compatissant qui l'environne, il lui parle en ces mots, auxquels je me garderai bien, mes frères, de rien changer :

« Or sus, mesdames, vous avez adopté ces enfants; vous êtes devenues leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnés. Voyez si vous voulez aussi les abandonner pour toujours. Cessez, dans ce moment, d'être leurs mères pour devenir leurs juges. Leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix et les suffrages. Il est temps que vous prononciez leur arrêt. Les voilà devant vous. Ils vivront, si vous continuez d'en prendre un soin charitable, et ils mourront tous demain, si vous les délaïssez. »

L'éloquence ne nous offre point de plus sublime mouvement; mais aussi n'a-t-elle jamais obtenu de plus beau triomphe. On ne répond à Vincent de Paul que par des pleurs et des cris de miséricorde. Dans cette même assemblée, où l'on est venu avec la résolution d'abandonner pour toujours les enfants trouvés, la fondation de leur hôpital, votée par acclamation, reçoit immédiatement pour première dotation, quarante mille livres de rente; et cet exem-

ple d'humanité est aussitôt imité dans tout le royaume et dans l'Europe entière.

Eh! infortunés enfants, faible troupeau, déplorables restes d'une si innombrable multitude, vous dont la vie est un miracle de la Providence et un bienfait continuel du héros de la charité, pauvres enfants, orphelins de naissance, où êtes-vous? Mon cœur vous cherche dans ce temple, comme les plus éloquents témoins de la gloire de saint Vincent de Paul. Je voudrais, dans ce moment, vous voir réunis en foule autour de moi, comme vous l'étiez autour de lui, le jour où il assura si glorieusement votre subsistance, et proclamer, au milieu de vos bénédictions, le protecteur immortel de l'enfance abandonnée. Hélas! si vous retrouviez l'inconnu qui vous donna le jour, et si vous l'entendiez, pour la première fois, vous appeler du doux nom de fils, vos cœurs émus palpitent aussitôt sous ses mains paternelles. Eh bien! enfants de la Providence, voilà votre père sur nos autels. Ce n'est pas seulement votre culte que vous lui devez, c'est toute la tendresse de la piété filiale. Ah! où êtes-vous? Parlez à ma place, parlez. Votre langue innocente le louera plus éloquentement que mes paroles : elle bégaiera ce nom chéri, et achèvera dignement son éloge. *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem.* (Psal. VIII, 3.) Mais, que dis-je? Non, ce n'est point un homme qu'il faut louer : c'est à Dieu seul qu'appartient ici la louange et le tribut de nos actions de grâces, pour le présent inestimable qu'il a fait à la France en lui donnant un berger, un esclave, un pauvre prêtre qui a conçu et exécuté un si vaste dessein de miséricorde : *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus.* (II Cor. IX, 15.)

Hélas! ce don si précieux de la Providence va nous être enlevé. Le père des pauvres va hériter dans le ciel de tout le bien qu'il leur a fait sur la terre. Mais que vois-je? sa bienfaisance lui survit. Il assiste encore les malheureux du fond de sa tombe; et, selon l'expression de l'Apôtre, il parle encore après sa mort. *Defunctus adhuc loquitur.* (Hebr. XI, 4.) Son assemblée de charité se réunit autour de son cercueil. Le mouvement qu'il a imprimé à toutes ces âmes compatissantes subsiste encore, et semble emprunter de nouvelles forces de la douleur et des regrets dont tous les cœurs sont pénétrés. A la fin de ses obsèques, la princesse de Conti leur rappelle que cet homme vertueux n'a pas eu le temps de consommer le projet qu'il avait formé d'ouvrir, dans cette capitale, un asile aux enfants orphelins des pauvres artisans, et leur demande si elles veulent lui laisser ce regret au delà du tombeau, *regret*, dit-elle bien éloquentement, *capable d'empoisonner pour lui tout le bonheur du ciel* (139). A ces mots, sans délibérer, toutes décident d'une voix

actes pour la canonisation.

(159) Neuvième Mémoire, quatrième recueil des actes pour la canonisation.

(137) *Dominus dedit mihi linguam eruditam, ut sciam sustentare verbo eum qui lassus est.* (Isa., I, 4.)

(138) Septième Mémoire du troisième recueil des

unanime, qu'il faut lui rendre cet hommage. L'acte de fondation de l'hôpital des orphelins est rédigé sur sa tombe comme la plus digne oraison funèbre de Vincent de Paul, et c'est ainsi qu'il achève de s'accomplir l'oracle de l'Apôtre : *Erit vas in honorem, utile Domino, ad omne opus bonum paratum.*

Tous les contemporains de Vincent de Paul le louent et le bénissent à l'envi, lorsqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans (140), précédé d'une longue vie sans tache, et du trésor immense de ses bonnes œuvres, il va recevoir des mains du Juge suprême la couronne de justice. Et quelle couronne ! O mon Dieu ! quand vous promettiez, dans votre

(140) La bulle de la canonisation renferme un récit touchant de la fermeté et de la résignation avec lesquelles Vincent de Paul vit approcher ses derniers moments.

« Ab incremento altaris sacrificio nunquam abstinuit, ita vivens ut quotidie offerre posset. Et quia nonnullis ante obitum mensibus, ob tibiarum morbum gravissimum adactum, pedibus insistere nequibat, aderat quotidie missæ sacrificio, et pape angelico refectus, post humilem gratiarum actionem, solemnes Ecclesiæ preces pro agonisantibus prescriptas, veluti prope diem ex corporeo carcere ad celestem patriam migraturus, pro animi sensu recitabat. » (Par. 51.)

« Il ne s'abstint jamais de célébrer le sacrifice non sanglant de l'autel, et il vécut constamment de manière à pouvoir l'offrir à Dieu tous les jours. Quelques mois avant sa mort, le mal qu'il avait aux jambes s'aggrava tellement qu'il ne pouvait plus se soutenir sur ses pieds. Il assistait journellement à la messe, il s'y fortifiait du pain des anges, et après les plus humbles actions de grâces, pressentant qu'il sortirait bientôt de sa prison corporelle pour se rendre dans sa patrie éternelle, il récitait, avec une sensibilité profonde, les prières solennelles prescrites par l'Eglise pour les agonisants.

Saint Vincent de Paul se familiarisait ainsi avec la mort, en se faisant, tous les jours, à lui-même, la recommandation de l'âme, pendant les derniers mois de sa vie. « L'éternité lui était toujours présente. Un de ces jours, disait-il, le misérable corps de ce vieux pécheur sera mis en terre et réduit en cendres : vous le ferez aux pieds. Il y a si longtemps, ajoutait-il, que j'abuse des grâces de Dieu ! Hélas ! Seigneur, je vis trop longtemps, parce qu'il n'y a point d'amendement dans ma vie et que mes péchés se multiplient avec mes années. Ses sentiments humbles se ranimaient surtout quand il apprenait à la compagnie la mort d'un sujet qui servait utilement l'Eglise. Vous me laissez ici, ô mon Dieu ! ajoutait-il d'un ton propre à porter le saisissement au fond des cœurs, vous me laissez, et vous appelez à vous vos serviteurs fidèles. Je suis cette ivraie qui gâte le bon grain que vous recueillez. Me voici encore occupant inutilement la terre ! Mais, mon Dieu ! que votre volonté soit faite, et non pas la mienne.

« La nouvelle des infirmités et de l'aveuglement du saint se répandit en France et en Italie. On connut alors combien il était chéri et estimé. Le pape lui fit expédier un bref pour le dispenser de la récitation du bréviaire.

« L'insomnie des nuits, et l'extrême faiblesse du corps, lui causaient un assoupissement contre lequel il ne pouvait plus se défendre. Il le regardait comme l'avant-coureur d'une mort prochaine. *C'est le frère,* disait-il en souriant ; *la sœur ne tardera pas à le suivre.* Le 25 septembre 1660, cet assoupissement fut plus profond qu'à l'ordinaire. Il entendit la messe

amour, de ne pas laisser sans récompense un seul verre d'eau froide présenté en votre nom à un malheureux, quelle félicité, quel poids éternel de gloire (141) réservez-vous donc, dans votre reconnaissance toute-puissante, à tant d'œuvres éclatantes de miséricorde ? Le voilà devant vous, ce bienfaiteur de vos enfants, cet homme que vous avez si admirablement créé à votre ressemblance, ce digne héritier de vos promesses, ce riche créancier de votre trésor céleste, qui dans vos membres vivants vous a vêtu, vous a nourri, vous a ouvert, jusqu'à la consommation des siècles sans doute, un si grand nombre d'asiles dans ce royaume

le lendemain, et y communia, comme il faisait tous les jours, depuis qu'il n'avait plus la force de célébrer le saint sacrifice. Dès qu'il fut de retour dans sa chambre, l'assoupissement le reprit. Le frère qui le servait l'éveilla plusieurs fois et le fit parler. Mais voyant que le sommeil revenait toujours, il fit appeler le médecin. Celui-ci trouva le pouls si faible, qu'il prescrivit l'extrême-onction. Cependant il le réveilla et le fit parler, avant de se retirer. Le saint malade, toujours semblable à lui-même, répondit avec un air riant ; mais, après quelques paroles, il resta court, et il n'avait pas la force d'achever le discours qu'il avait commencé.

« Ce fut alors que ses enfants connurent qu'ils allaient perdre le meilleur des pères. Un d'eux lui demanda sa bénédiction pour tous les autres. Il fit un effort pour lever la tête. Il jeta sur ce missionnaire un regard plein de tendresse ; et ayant commencé les paroles de la bénédiction, il en prononça plus de la moitié, et le reste si bas qu'à peine pouvait-on l'entendre. Vers le soir, on s'aperçut qu'il s'affaiblissait de plus en plus, et qu'il semblait tendre à l'agonie. On lui administra l'extrême-onction. Il passa la nuit dans une continuelle application à Dieu. Quand il s'assoupissait plus profondément, il suffisait de lui parler de Dieu pour l'éveiller. Entre les aspirations qu'on lui suggérait de temps en temps, aucune ne parut plus propre à sa situation que ces paroles : *Seigneur, venez à mon secours !* Il y répondait aussitôt par celles qui suivent : *Haïtez-vous, Seigneur, de m'assister.* Vers les quatre heures du matin, le 27 septembre 1660, il s'éteignit comme une lampe qui n'a plus d'aliment, sans fièvre, sans effort, sans ombre de convulsion. Il rendit à Dieu l'une des plus belles âmes qui aient jamais été créées. Son visage ne changea point. Il était mort assis et habillé sur un fauteuil. On l'aurait pris pour un homme vivant. Son corps ne se raidit point : il resta aussi souple, aussi flexible qu'auparavant. » (Vie par COLLET, tom. II, liv. vi.)

Son église de Saint-Lazare fut démolie sous le règne de la Terreur. On y voyait, au milieu du chœur, le tombeau de saint Vincent de Paul, couvert d'une pierre de marbre noir, sur laquelle on lisait cette inscription : *Hic JACUIT SANCTUS VINCENTIUS A PAULO, CONGREGATIONIS MISSIONIS ET PUELLARUM CHARITATIS INSTITUTOR.* Cette expression au passé JACUIT, substitué au présent JACET, frappait un lecteur attentif. Celui qui proposa, au moment de la canonisation, un changement si simple, si vrai, ne soupçonna probablement pas l'effet qu'il produirait, parce qu'il était unique. Le souvenir de ce monument, qu'on doit regretter, semble ajouter une nouvelle profondeur au néant, et rappelle ce vers de Collardeau :

Tout périt ici bas, tout, le tombeau lui-même.

(141) *Aeternum gloriæ pondus.* (II Corinth., IV 17)

me ; cet homme enfin qui , à l'exemple du Sauveur du monde , a dû subir lui-même les épreuves les plus terribles , et partager d'abord , selon la doctrine de saint Paul , tous les maux de ses frères , pour s'exercer , par sa propre expérience , à une compatissante miséricorde ! *Debit per omnia fratribus simitari ut misericors fieret.* (Hebr., II, 17.)

Mais, s'il n'est pas donné à notre intelligence de comprendre quel est le degré de félicité dont jouit Vincent de Paul dans le ciel , nous pouvons apprécier du moins les hommages que ses vertus lui ont mérité sur la terre.

Déjà , en lui confiant le gouvernement de ses monastères de la Visitation , qu'il administra pendant quarante ans , saint François de Sales avait déclaré *qu'il ne connaissait pas dans l'Eglise de Dieu un prêtre plus sage et plus saint que Vincent de Paul.* Déjà le cardinal de Richelieu , qui n'honorait aisément personne de sa jalousie , lui avait dit en présence de toute la cour : *Il n'est personne ici qui porte autant d'envie à mon crédit que j'en porte à votre vertu.* Déjà le grand Condé était venu féliciter publiquement la régente de lui avoir confié la nomination des dignités ecclésiastiques (142). Déjà , quand il fit reconstruire l'Eglise cathédrale de Dax , sa patrie , le chapitre de cette ville , persuadé d'avance , plus de dix ans avant sa mort , de sa canonisation future , avait délibéré , par un acte public , de réserver , dans l'enceinte du nouveau temple un espace libre , pour en former dans la suite une chapelle en l'honneur de Vincent de Paul , et ce monument lui a été érigé.

Quarante-cinq ans après sa mort , il s'élève

(142) Dans l'oraison funèbre même du prince de Condé , Bossuet n'exagérait nullement les connaissances extraordinaires de son héros , quand il disait : « que son grand génie embrassait tout , l'antique comme le moderne , l'histoire , la philosophie , la théologie la plus sublime , et les arts avec les sciences. » Un éloge si singulier dans la vie d'un héros , se trouve justifié par l'historien de saint Vincent de Paul , qui nous présente ce récit non moins glorieux pour le vainqueur de Lens et de Rocroi , que pour le fondateur de l'hospice des Enfants Trouvés et de la Salpêtrière. « Au commencement de la faveur dont Vincent de Paul jouit à la cour , il alla voir le prince de Condé , qui voulut le faire asseoir auprès de lui : *Votre Altesse*, lui dit-il , *me fait trop d'honneur de vouloir bien me souffrir en sa présence. Ignore-t-elle que je suis le fils d'un pauvre paysan ?* — *Les mœurs et la bonne vie*, répliqua ce prince , *sont la vraie noblesse de l'homme.* MORIBUS ET VITA NOBILITATUR HOMO. Il ajouta que ce n'était pas d'aujourd'hui que l'on connaissait son mérite. Cependant , pour mieux en juger par lui-même , il fit tomber la conversation sur un point de controverse. Vincent en parla avec tant de netteté et de précision , que le prince se crut obligé de lui faire une espèce de réprimande. *Eh quoi ! monsieur Vincent*, s'écria-t-il , *vous dites, vous publiez partout que vous êtes nu ignorant ; et cependant vous venez de répondre en deux mots l'une des plus grandes difficultés qui nous soient proposées par les protestants !* Il lui demanda ensuite l'éclaircissement de quelques autres doutes qui concer-

naient le droit canonique ; et ayant été aussi content de lui sur cette matière qu'il l'avait été sur l'autre , il passa dans l'appartement de la reine régente : et la félicita du choix qu'elle avait fait d'un homme si capable de l'instruire en tout ce qui regardait le bien et les affaires de l'Eglise. » (Vie , par COLLET , tome I , in-4^e , liv. 4 , page 567.)

(143) Onzième et dernier *Mémoire* des pièces du quatrième recueil des actes relatifs à la canonisation.

(144) Vol. II des *Panegyriques*.

» (145) *Epistola Jacobi Benigni Bossuet, episcopi Meldensis, ad Clementem XI.* — « . . . Testatur Vincentium a Paulo ab ipsa adolescentia nobis fuisse notum, ejusque piis sermonibus atque consiliis veros et integros Christianæ pietatis et ecclesiasticæ disciplinæ sensus nobis esse instillatos, quorum recordatione in hac quoque ætate mirari e delectamur. Processu temporis, et jam in presbyterio constituti, in eam sodalitatem coaptati sumus, quæ pios presbyteros ipso duce et auctore in munus colligebat de divinis rebus per singulas hebdomadas tractaturos. Pium cœtum animabat ipse Vincentius, quem cum dissenterent avidi audiremus, tum impleri sentiebamus apostolicum illud : *Si quis loquitur, tanquam sermones Dei : si quis ministrat, tanquam ex virtute, quam administrat Deus.* . . . Licet vobis affatim eo frui in Domino, ejusque virtutis coram intueri, ac præsertim genuinam illam et apostolicam caritatem, gravitatem atque prudentiam cum admirabili simplicitate conjunctam, ecclesiasticæ rei studium, zelum animarum, et adversus

honneur. Les généraux d'ordre, et spécialement de Saint-Dominique, de l'oratoire, de la doctrine chrétienne, des congrégations de Sainte-Genève et de Saint-Maur, conjurent le chef de l'Eglise d'inscrire son nom dans les diptyques des saints. Le peuple ne le loue pas ; mais il l'invoque. Trois assemblées du clergé, présidées par le cardinal de Noailles, déclarent au pape *qu'il n'est plus possible de contenir la piété des fidèles, qui lui décerne un culte public.*

Vincent de Paul est ainsi porté sur nos autels, par les mains de tous ces grands

hommes. Je crois vous voir tous dans ce moment, mes frères, tendre aussi les vôtres pour l'y élever vous-mêmes. Rome livre à l'impression ce recueil d'éloges, pour ainsi dire juridiques, où brille toute la splendeur d'une si belle vie. Tout concourt à rehausser le triomphe de la cause : le cardinal de Polignac en fait le rapport ; Benoît XIV, cet immortel Prosper Lambertini, si lumineux et si classique en cette matière, est alors promoteur de la foi ; et ce juge redoutable de l'opinion devient lui-même le plus ardent zéléteur de son culte.

omnigenas corruptelas invictissimum robur atque constantiam.

« Datum in civitate nostra Meldensi, 2 Augusti 1702. »

Nous avons eu l'avantage de connaître Vincent de Paul dès nos plus jeunes ans. Ses pieux entretiens et ses sages conseils n'ont pas peu contribué à nous inspirer du goût pour la vraie et solide piété, et de l'amour pour la discipline ecclésiastique. Dans cet âge avancé où nous sommes, nous ne pouvons nous en rappeler le souvenir sans une extrême joie. Elevé au sacerdoce, nous eûmes le bonheur d'être associé à cette compagnie de vertueux ecclésiastiques, qui s'assemblaient toutes les semaines pour conférer ensemble des choses de Dieu. Vincent fut l'auteur de ces saintes assemblées ; il en était l'âme. Jamais il n'y parlait que chacun de nous ne l'écoutât avec une insatiable avidité, et ne sentit en son cœur que Vincent était un de ces hommes dont l'Apôtre a dit : Si quelqu'un parle, qu'il paraisse que Dieu parle par sa bouche... Il nous a été donné de jouir de lui, à loisir, dans le Seigneur, d'étudier de près ses vertus, surtout cette charité sincère et vraiment apostolique, cette gravité, cette prudence jointe à une admirable simplicité, ce zèle ardent pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique et pour le salut des âmes, cette force et cette constance invincible, avec laquelle il s'élevait contre tout ce qui pouvait corrompre ou la pureté de la foi, ou l'innocence des mœurs.

« A Meaux, le 2 août 1702. »

Epistola Spiritus Flechier, episc. Nemausensis. —

« In urbem regiam deinde vocatus, officiisque majoribus intentus, quæ pauperibus auxilia non contulit? Nata esse et cum illo crevisse visa est miseratio. Inopum necessitates inquirens, divitum conscientiam sollicitans, omnem charitatem exercuit. Alendis confecta ætate senibus, orphanis atque incertæ natiuitatis infantibus educandis, damnatis ad triremes remigibus dura servitute eximendis, civibus morbo simul et inopia laborantibus juvandis recreandisque, omnem operam atque diligentiam adhibuit. Oppressas bellis tum domesticis, tum extraneis familias, ino provincias, conquistis collectisque opibus sublevare; egenis Parisiis concurrentibus xenodocheia extrui; annuos census suppeditari curavit. Nulla miserrimarum species quæ non illum misericordem senserit; et, ne quid magnificis deesset operibus, ut corporum commodum, ita animarum saluti ubique provisum est: eleemosynæ, doctrinæ, vitæ auxiliis accessere religionis documenta.

« ... Ut presbyteros episcopis, ita Ecclesie dignos parabat episcopos. Annæ austriacæ, quæ tunc temporis regnum administrabat, a sacris consiliis, apostolicæ virtutis viros ad summam præsulum sedes evehendos vel indicans, vel commendans, suis aut testimoniis aut suffragiis elero gallicano eum, quo nunc etiam præfulget, splendorem contulit.

« Nemausi, die 15 octob. ann. 1705. »

« Fixé dans la capitale, occupé des fonctions les plus importantes, il ne perdit jamais les pauvres de

vue. Sa tendresse pour eux, née, ce semble, avec lui, devenait chaque jour plus agissante et plus ingénieuse à découvrir leurs besoins et à les soulager. Il n'est sorti d'œuvres de charité pour lesquelles il n'ait trouvé des ressources intarissables. Les vieillards courbés sous le poids des années, les orphelins, les enfants trouvés, les galériens, les pauvres malades, des familles, des provinces même entières, où les guerres intestines et étrangères avaient porté la plus affreuse misère, tous trouvèrent en Vincent un père et un libérateur. Il procura aux uns la santé, aux autres la liberté, à ceux-ci une éducation chrétienne, à ceux-là une honnête retraite. On a vu par ses soins s'élever dans Paris de superbes hôpitaux, pour servir d'asile aux pauvres qui inondaient cette ville. Il procura pour l'entretien de ces hôpitaux des fonds abondants. Aucun besoin n'échappait à l'immense charité de ce saint homme ; et, afin que rien ne manquât à la perfection et à l'héroïsme de si grandes œuvres, il alliait le soin des âmes avec celui du corps. Jamais il ne sépara l'instruction de l'aumône, ni les pathétiques exhortations du soulagement des besoins corporels.

« ... Comme il avait préparé les ordonnances au saint ministère, il forma à l'Eglise de dignes évêques. Appelé au conseil de conscience par la reine mère Anne d'Autriche, régente du royaume, il contribua beaucoup à faire élever aux premières dignités de l'Eglise des hommes d'une vertu apostolique ; et l'on peut dire que le clergé de France lui doit, en grande partie, l'éclat dont il brille aujourd'hui.

« A Nîmes, le 15 octobre 1705. »

Epistola de la Motte Fénelon, archiepiscopi-ducis Cameraacensis. — « Junior sum equidem, sanctissime pater, quam ut Vincentium nosse potuerim. Sed me jam patre orbatum, et a patruis eductum adolescentem, audire juvabat eos Vincentii facta dictaque admirantes.... Et hæc sunt, sanctissime pater, quæ a testibus omni fide dignis tradita, vicissim tradenda arbitror. Quod si vox populi vox Dei dicenda sit, tot gallicanæ gentis vota, quæ paternum pectus commovent, omnia nobis fausta prænuntiant. Nemo est enim apud nos veræ pietatis amans, qui sanctum hunc virum exemplo fidelibus assignari, et ab eis invocari non optet.

« Datum, 20 Aprilis 1706 »

« Je suis trop jeune, très-saint père, pour avoir pu connaître Vincent de Paul. Mais, après la mort de mon père, ayant été élevé chez mes oncles, j'ai eu le bonheur de les entendre souvent admirer ses actions et ses paroles.... Et ce que j'ai appris de ces témoins si dignes de foi, je me fais à mon tour un devoir de l'exposer à votre sainteté. Si la voix du peuple est la voix de Dieu, tous ces vœux de la France, si propres à toucher un cœur paternel, seront sans doute exaucés ; car il n'y a pas un seul ami de la piété, qui ne soupire après le moment où ce saint personnage, étant donné en exemple aux fidèles, deviendra un objet de leur culte spécial.

« A Cambrai, le 20 avril 1706. »

Au-dessus de ces témoignages, il ne reste plus sans doute que celui d'un ange. Je me trompe, mes frères. Il en est encore un plus éloquent peut-être : c'est celui d'un homme, d'un vieillard, d'un forçat, qui avait vu Vincent de Paul sur les galères, et qui, interrogé dans l'hôpital de Marseille sur les vertus de ce saint prêtre, répondit avec surprise : *Quoi ! vous voulez le faire canoniser ? Oh ! je l'ai bien connu. Il ne le souffrira jamais : il était trop humble* (146). Le ciel entendit ce défi sublime. Le souverain Pontife fit fumer l'encens devant l'image du héros de la charité, et la religion reconnaissante lui rendit ainsi toute la gloire qu'elle en avait reçue (147).

Il reste donc encore de l'équité sur la terre ! Il reste donc encore des cœurs reconnaissants envers les bienfaiteurs de l'humanité ! Ah ! que notre patrie et notre siècle s'honorent à jamais de ce concert solennel de justice ! Mais que dis-je ? Est-ce donc à nous, mes frères, à nous approprier cette gloire ! Ingrate postérité d'une génération plus équitable, nous n'avons pas partagé ces transports de reconnaissance, nous n'avons pas répété ces cris d'admiration et d'amour. A peine ce même peuple a-t-il montré tant d'enthousiasme pour Vincent de Paul, qu'il a laissé tomber son nom dans l'oubli. Oh ! s'il m'était permis, dans cette solennité, de mêler des regrets amers à des souvenirs si doux, je me plaindrais de ce qu'à la même époque où vivait Vincent de Paul, la renommée a fait entendre toutes ses voix pour exalter des hommes beaucoup moins dignes de l'admiration publique, tandis qu'aucune bouche éloquente ne s'est encore ouverte pour célébrer le meilleur citoyen de la France. Je me plaindrais de ce que le Français qui a rendu les plus grands services à la nation, n'est presque plus connu aujourd'hui dans son ingrate patrie ; de ce que la classe même des malheureux, qui lui doit tant de reconnaissance, n'en a pas conservé

une longue mémoire ; de ce qu'il ne jouit point parmi nous, comme Henri IV, d'une réputation populaire ; de ce que j'étonne une partie de cette assemblée, en racontant des faits si récents et si sublimes. Je me plaindrais enfin de voir si peu répandu dans la capitale un culte qui devrait y être dominant, et spécialement cher aux amis de la religion et de l'humanité ; et, en gémissant d'un tel excès d'injustice et d'ingratitude, je m'écrierais : Folie de l'opinion, gloire humaine, réponds-moi : quels sont donc les hommes que tu célèbres, et quels sont ceux que tu oublies ?

Mais, je me trompe, mes frères ; la nation n'est point coupable. Comment les grands écrivains du siècle de Louis XIV ont-ils pu voir tant de monuments nécessaires s'élever autour d'eux, une police tutélaire s'établir dans Paris, la bienfaisance inouïe d'un homme rivaliser avec la Providence, sans signaler un tel phénomène du génie de la charité, sans participer à cette gloire en la célébrant, sans prôner dans leurs écrits le nom du citoyen auquel sont dus tant de prodiges (148) ? Hélas ! faut-il donc que la cendre des grands hommes soit froide depuis un siècle, pour que la voix de la vérité et de la justice se fasse entendre ? O Fénelon ! Fénelon ! toi qui lui rendis un si glorieux témoignage en sollicitant sa canonisation, toi dont la persuasive éloquence était si digne de le louer, tu atteignais à peine ton second lustre, quand il descendit dans la tombe. Ah ! si tu avais été le témoin de ses créations charitables, ton âme aurait senti la sienne, ta voix se serait fait entendre au milieu du silence de l'ingratitude, et ton vertueux génie eût acquitté la dette de tes concitoyens.

Mais pardon ! murs sacrés de ce temple, pardon ! Vous me désavoueriez au nom de Vincent de Paul lui-même, si j'attachais un trop haut prix à cette gloire, souvent trompeuse quand on la désire, plus trompeuse en-

(146) Cinquième *Mémoire* du premier recueil des actes pour la canonisation.

(147) Vincent de Paul avait été béatifié par Benoît XIII le 15 août 1727 : il fut canonisé par Clément XII le 16 juin 1757.

(148) Je me suis plaint, en terminant le panégyrique de saint Vincent de Paul, de ne trouver son nom dans aucun des ouvrages immortels qui ont tant illustré le siècle de Louis XIV. Un seul auteur de cette époque, Charles Perrault, lui a donné une place dans ses *Eloges historiques des grands hommes du XVIII^e siècle*. Mais il aurait fallu mériter soi-même un rang parmi ces illustres génies pour en être le Plutarque. Perrault ne connaissait ni la vie, ni même les institutions et les établissements publics de saint Vincent de Paul. C'est, si l'on me permet ces comparaisons, c'est oublier, dans l'éloge d'Alexandre, les victoires d'Issus et d'Arbelles, et dans l'éloge de César, les journées de Pharsale et de Munda.

Cependant cet éloge renferme un trait remarquable que Perrault a justement relevé, sur le refus motivé de saint Vincent de Paul d'admettre deux sujets d'un rare talent parmi ses missionnaires, qu'il voulait spécialement consacrer à la direction des séminaires et à l'apostolat des campagnes. On pour-

rait ne voir dans ces excuses que sa profonde humilité, ou un désintéressement de renommée très-singulier dans le fondateur d'une congrégation ; et même, sous cet unique rapport, un tel sacrifice serait aussi louable que rare ; mais la réflexion y découvre surtout le grand sens et la judicieuse prévoyance qui distinguaient éminemment son excellent esprit. Il craignit d'aliéner et de dénaturer peut-être son institution en lui faisant ambitionner les illustrations de la gloire littéraire.

Je dois dire aussi que, par une glorieuse exception, Arnand a fait mention de saint Vincent de Paul, incidemment à la vérité, mais dans les termes les plus justes et les plus honorables. « Vincent de Paul, dit-il, tu fus le meilleur des hommes, et sans flatterie, j'ai pu te nommer l'homme unique... C'est à cet ecclésiastique, ajoute-t-il, que nous avons l'obligation de conserver par année près de dix mille individus, que notre libertinage et notre barbarie semblaient, en quelque sorte, condamner à la mort dès qu'ils voient le jour ; et c'est à cet ecclésiastique, que, sans nulle distinction de rang, de pays, de culte même, les pauvres et les malades sont redevables du secours que la charité aujourd'hui leur prodigue, et qui les rappelle, la plus grande partie à la vie. » (*Délass. de l'homme sens.*)

core quand on l'obtient, en terminant l'éloge d'un saint, qui, en rapport avec Dieu seul, ne chercha jamais les regards des hommes dans ses bonnes œuvres. Et pourquoi donc regretterais-je pour lui cette fumée de réputation ? Il avait placé plus haut ses espérances, en confiant ses vertus à une religion qui, après l'avoir couronné dans le ciel, est venue lui ériger des autels dans nos temples. Elle se glorifiera éternellement d'avoir donné au monde le fils d'un laboureur, auquel on ne peut opposer aucun rival de bienfaisance, parmi tous les disciples du Portique ou du Lycée. Il faut qu'au récit de tant d'œuvres de miséricorde, l'incrédulité confuse et humiliée rende hommage au christianisme. C'est à la religion de Jésus-Christ qu'appartient ce grand homme : c'est de l'école de Jésus-Christ qu'est sorti le plus magnifique bienfaiteur de l'humanité : c'est l'esprit de Jésus-Christ qui a créé toutes ces merveilles, sans cesse présentes à nos yeux, pour l'honneur immortel de la charité chrétienne ; et c'est au pied de la croix de Jésus-Christ que nous déposons tous ces titres de gloire, fondés sur la reconnaissance du genre humain.

O Vincent de Paul ! grand homme ! grand saint ! chérissez à jamais la nation qui vous a vu naître, en faveur du zèle que nos souverains ont toujours montré pour votre gloire. Je vois sur le trône des Bourbons une succession non interrompue d'amour et de vénération pour vous. Henri IV voulut vous élever à l'épiscopat. Louis XIII vous fit confier la nomination des prélatures. Louis XIV demanda votre canonisation. Louis XV la poursuivit, l'obtint, la consacra par un acte solennel de clémence ; et le digne successeur de tant de bons rois, Louis XVI, vous érige aujourd'hui une statue dans son palais. Votre éloge est une réparation publique et trop différée, que nous devons à votre mémoire, ou plutôt c'est une amende honorable que nous lui offrons en ce jour, au nom de la France, au nom de notre siècle, au nom même de tous les siècles futurs. C'en est fait, le jour de la justice est enfin arrivé pour vous : aujourd'hui finit notre ingratitude ; aujourd'hui un souvenir universel et reconnaissant va se réveiller, au sortir de ce temple, devant vos institutions charitables. Depuis plus d'un siècle, les pierres de cette cité ne cessaient de parler de vos établissements publics, et aujourd'hui seulement notre indifférence étonnée va comprendre enfin leur langue éloquentes. Non, non ; la religion, qui seule a été équitable envers vous jusqu'à ce moment, n'aura pas appelé en vain nos regards sur l'auteur de tant de merveilles qui nous environnent et nous acensent. A la vue de ces vastes hôpitaux que vous avez créés, de ces hospices de tout genre que vous avez ouverts aux misères humaines, de cet asile de l'enfance abandonnée, temple cher et sacré d'une charité vraiment maternelle, où la religion remplace la nature, et où chaque berceau est pour vous un autel ; enfin à la

vue de ces infatigables servantes des pauvres, que nous rencontrons de toutes parts comme autant d'anges visibles de la Providence, dont elles distribuent les miracles journaliers aux malheureux ; tous ces spectacles, auparavant muets pour la multitude, exciteront dans tous les cœurs le plus grand intérêt. Les rues et les places publiques de cette capitale prendront ainsi tout à coup un nouvel aspect, et seront pour nous un cours instructif et touchant de morale et de bienfaisance, où nous retrouverons à chaque pas, avec l'histoire de la charité en monuments augustes, vot e belle vie en action, votre éloge en bénédictions universelles, et vos plus magnifiques titres de gloire en fondations dignes de la Providence, qui nous montreront, d'édifice en édifice, quels biens immenses peut opérer, dans un grand Etat, la féconde alliance de la religion avec l'humanité. Nous n'aurons donc plus à rougir d'ignorer le nom de l'homme prodigieux à qui la société doit tant de bienfaits ; et peut-être en le proclamant avec amour, admiration et reconnaissance, ferons-nous assez envier l'hommage de notre culte et de nos pleurs aux âmes généreuses, pour lui créer parmi nous, de siècle en siècle, des imitateurs et des émules.

Oui, grand saint, héros immortel de la charité, père commun des malheureux, je l'annonce avec confiance au pied de vos autels : la sensibilité de la nation me répond de votre renommée. Tous les Français qui naîtront dans les âges suivants, avertis désormais de la reconnaissance que vous doit cet empire, ne proféreront plus votre nom chéri sans répandre des larmes. J'entends déjà les bénédictions de la postérité autour de vos statues, et bientôt l'enthousiasme de vos panégyristes deviendra l'opinion publique. Influez donc à jamais, par votre intercession dans le ciel, sur le bonheur du peuple français que vous avez tant aimé durant votre vie. Montrez-vous encore, après votre mort, l'ange tutélaire de la Providence. Protégez, du haut des demeures éternelles, les établissements que vous avez formés, et qui sont si nécessaires dans un empire où l'esprit public est si rare. Suscitez-vous, par votre crédit auprès de Dieu, des successeurs qui vous fassent revivre. Allumez dans nos âmes une étincelle de cette charité dont vous fûtes embrasé. Prêtez-nous cette voix qui pénétrait dans le cœur du riche endurei, pour y porter la commisération ; qui répétait dans les palais des rois les gémissements de la misère abandonnée ; qui appelait autour de vous tous les hommes sensibles et compatissants, et rendait la Providence visible et agissante dans toute l'étendue de la France ; afin qu'après avoir rempli, à votre exemple, chacun dans notre état, la mesure du bien que nous pouvons opérer en faveur des malheureux, nous allions en partager avec vous la récompense dans le sein de l'éternelle miséricorde. Ainsi soit-il

ELOGES.

I. ELOGE

DE CHARLES V, ROI DE FRANCE, SURNOMMÉ
LE SAGE.

Cautior tamen quam promptior hic habitus fuit, cunctando restituit rem. (TIT. LIV., lib. xxx, 26.)

Les habitants des bords du Nil jugeaient solennellement leurs souverains après leur mort; pour inspirer aux autres princes une frayeur salutaire, ils les appelaient à cette pompe funèbre qu'ils célébraient avec un silence éloquent. Chaque citoyen avait droit d'accuser les rois devant ce tribunal de la vérité; la voix de ce jugement formidable, qui était gravée comme une loi dans les fastes de l'Égypte, réveillait l'indolence des rois et leur commandait d'être justes. Lorsque le monarque était déclaré vertueux dans le labyrinthe sacré, les prêtres, les magistrats, les guerriers lui assuraient l'immortalité, en touchant de leur caducée l'urne qui renfermait ses cendres. C'est ainsi que les Égyptiens attendaient la mort de leurs maîtres pour fixer leur gloire. Rois, vous êtes connus en effet lorsque vous ne réglez plus : la flatterie disparaît avec vos bienfaits; l'univers juge sans indulgence des princes auxquels ils avaient voué une obéissance sans bornes : pour les déclarer grands, l'histoire exige que des millions d'hommes soient heureux.

Je viens prononcer l'éloge de Charles V, quatre siècles après sa mort. Si je ne le juge pas avec le même appareil que faisait l'Égypte, je le jugerai avec la même impartialité. Je demande à ma patrie si Charles l'a rendue heureuse. Je n'interrogerai pas ses courtisans pour connaître ses vertus : leur témoignage ne m'instruirait que de leur bassesse; j'écouterai son peuple : cette multitude d'hommes que les grands méprisent est l'arbitre de la renommée des souverains. Me transportant dans le quatorzième siècle, je parcourrai les campagnes : j'entrerai dans la cabane du laboureur, je lui demanderai s'il a du pain! j'assenblerai la famille de ce citoyen; je nommerai Charles devant ce tribunal, et je verrai ses vertus dans les yeux de ses juges. C'est du peuple seul que j'attends la vérité, il n'est ni ingrat ni flatteur : pour juger un roi, il lui suffit de prononcer son nom. Charles dut ses succès à sa prudence, ses sujets durent leur bonheur à ses établissements : il triompha des malheurs de ses pères et des préjugés de sa nation; il sut découvrir les desseins de ses ennemis et voiler ses projets : il fut vainqueur sans être guerrier, et sa politique enchaîna toujours son courage. Restaurateur de ses États par les abus qu'il réprima,

Charles en fut le créateur par les merveilles qu'il fit naître : il soumit les grands et ramena tous ses sujets à cette unité de gouvernement qui assure le bonheur des peuples : il suspendit sa couronne sur la France, ses rayons embrassèrent et couvrirent toute l'étendue de son royaume. Charles fut le modèle des rois, il fut le père des lettres; il vengea la raison insultée par le préjugé et subjuguée par l'erreur : il donna la première impulsion au génie, et il peut compter les progrès de l'esprit humain au nombre de ses bienfaits. Me plaçant entre son trône et son peuple, j'observerai l'un, j'interrogerai l'autre : je peindrai les mœurs de son siècle, ce contraste le rendra plus grand; je suivrai la chaîne de ses idées; toutes ses actions furent des projets dirigés par une sagesse éclairée. Le double tableau de ce qu'il fit au dedans et au dehors de son royaume nous montrera sa véritable grandeur; d'un côté son cœur anime tous les ressorts, de l'autre son génie surmonte tous les obstacles; je peindrai un règne moins varié par la vicissitude et la succession rapide des événements, que par la multitude et la grandeur des entreprises.

Rois de la terre! pour remplir votre destinée vous devez rendre vos sujets heureux... Ouvrez l'histoire! La vie de plusieurs souverains n'est qu'un intervalle vide placé entre leur naissance et leur mort, si elle n'est un tissu de crimes. Pour louer un guerrier, on compte ses victoires : pour honorer un savant, on peint ses connaissances : pour célébrer un philosophe, on cite ses découvertes; quand on loue un roi, on doit rendre compte de toutes ses pensées; parce que la félicité publique doit toujours en être l'objet.

PREMIÈRE PARTIE.

Des philosophes ont avancé qu'il est impossible qu'un roi soit heureux : ils ont cru peut-être se consoler de l'autorité des souverains, en décidant que le bonheur ne peut habiter sur le trône. Le vulgaire, disent-ils, ne connaît pas les sollicitudes et les tourments attachés aux couronnes. Un roi est exposé aux censures, aux contradictions, à l'injustice. L'homme orgueilleux et ingrat ne veut jamais être contraint, pas même à être heureux : il ne doit au prince que le tribut, le prince lui doit le bonheur. Les souverains suivent-ils les inclinations du peuple? ils sont pusillanimes et faibles. Résistent-ils à ses vœux? on les appelle des tyrans. La raison condamne ce préjugé, les mauvais rois ne méritent pas la pitié du sage. Parcourons, en effet, les annales du

monde : la félicité des peuples assure toujours le bonheur des souverains, les rois sont donc vraiment heureux, lorsqu'ils sont dignes de l'être. Le fardeau de l'autorité qui nous effraie est balancé par les charmes de la bienfaisance; que les rois rendent leurs sujets heureux, ils le seront eux-mêmes. Eh ! quel plus grand bonheur, en effet, que le plaisir de jouir sans remords du spectacle de son cœur et de sa puissance ! il est bien doux de pouvoir s'écrier dans l'ivresse de la vertu : la félicité de mon peuple est mon ouvrage !

Charles goûtera ce bonheur : je l'aperçois sous un horizon orageux, je me hâte de réunir sur lui tous les malheurs de ses pères. Il naît au milieu de l'agitation et du trouble, dans un moment de crise, où la France flottante entre la décadence et l'anarchie, précipitait sa chute par ses efforts, et était prête à s'écrouler sur elle-même. L'autorité avait affaibli ses ressorts depuis que l'indépendance résistait à ses coups. Les grands étaient les premiers ennemis de la nation : intéressés à renverser le trône pour augmenter leurs privilèges, ils fomentaient les factions et le désordre. Le souverain s'irritait contre la rébellion du peuple, le peuple murmurait contre les fautes du souverain : l'un n'avait plus d'armée, l'autre n'avait plus de confiance; et dans cette situation terrible, la France n'avait plus de soldats, quoiqu'elle n'eût point d'autre ressource que la victoire (149).

L'image ensanglantée du malheur environne le berceau de Charles. Un peuple opprimé par son roi et par ses ennemis, un roi qui a perdu jusqu'à l'espérance, sont les premiers objets qui frappent ses regards. Son enfance est l'époque des plus affreux désastres. Il compte à peine deux lustres, qu'il voit de grands préparatifs. La nation épuise ses forces, elle combat. Charles entend les cris effrayants de la victoire : bientôt la consternation se peint dans tous les yeux. On lui annonce le triomphe des Anglais; la voix de la patrie erie au fond de son cœur : il verse un torrent de larmes, en apprenant que les plaines de Créci sont le vaste tombeau de trente mille Français. Jeune encore, Charles observe son aïeul Philippe le Valois : il voit qu'il manque de prudence dans les entreprises, de courage dans le danger, de ressource après la défaite. Frappé des révolutions les plus extraordinaires, il s'aperçoit que l'âme de Philippe, peu faite aux événements, ne sait ni les pré-

parer ni les attendre. La nation lui offre un exemple éclatant de sa fidélité; Calais console son roi qu'il ne peut plus venger. Spectateur tranquille, ce jeune prince voit Philippe plus occupé, plus attentif, plus sensible, il conçoit que le malheur d'un roi peut le réconcilier avec son peuple. Eclairé par le flambeau du malheur, Charles jette un coup d'œil rapide sur ces contrées qu'on appelle son héritage. Il détourne aussitôt ses regards : les Anglais, maîtres de nos provinces, sont près d'envahir la France. Ces insulaires triomphent. La fierté du succès se joint à l'orgueil de leur caractère. Indigné d'avoir vu les Français subjugués, Charles jette un coup d'œil sur le trône : son père règne. Jean a les vertus d'un sujet, peut-être celles d'un soldat, mais il n'a pas les qualités d'un chef. Plus propre à soutenir le sceptre qu'à le porter, il eût mérité la gloire dans le second rang; et s'il n'eût été roi, il aurait été un grand homme : entraîné dans le tourbillon des événements, Jean essuie les contradictions les plus amères; et il rassemble quatre-vingt mille hommes. A la tête de cette puissante armée, il enume son fils dans les plaines du Poitou. Sa téméraire présomption lui fait négliger les petits moyens qui assurent les grands triomphes. Huit mille Anglais paraissent, ils implorent sa clémence, ils lui offrent ses provinces. Jean veut profiter de leur déroute et devoir ses succès à ses armes : il les attaque, il est vaincu, il devient le captif de son rival. Charles, témoin de la défaite humiliante des Français à Poitiers, laisse son père dans les fers du prince de Galles. Jean a perdu sa liberté; il consent à démembrer ses États. Il veut régner, ne fût-ce que sur des débris, et abandonner à Edouard un peuple fidèle, qui pouvait l'accuser de tous ses malheurs. La nation cherche un vengeur, elle confie au jeune dauphin l'autorité de la régence : elle l'estime assez pour lui demander sa protection contre son père. Charles accepte le fardeau de la domination : il se montre digne de la confiance des Français. Où est donc, dit-il au monarque, où est cette grandeur d'âme dont vous me devez l'exemple ? Méritez l'estime de votre vainqueur et les regrets de votre peuple. Hé quoi ! vous ne voulez pas vivre sous le joug de vos ennemis, et vous voudriez leur livrer vos sujets, les forcer d'obéir à leurs lois ? Dans ces conjonctures malheureuses, la capitale est le théâtre d'une sédition. Paris se révolte contre le gouvernement (150); ma main refuse

(149) Charles V porta le premier le titre de Dauphin. Depuis lui cette dignité a été affectée aux héritiers présomptifs de la couronne, en vertu de la donation faite par le dauphin Humbert. Philippe de Valois combattait Edouard, lorsque Charles naquit. Remontons à l'origine des guerres qui ont divisé la France, et l'Angleterre jusqu'à Charles VII. Cette époque nous apprendra que les fautes des deux rois ont suffi pour faire égorger des millions d'hommes. En 1116, la guerre s'alluma entre Louis VI, dit le Gros, et Henri I^{er}. Le roi d'Angleterre voulut dépouiller Robert, son frère aîné, de la Normandie : il fut secondé dans ce dessein par Louis le Gros,

auquel il promit la forteresse de Gisors; lorsqu'il se fut emparé de cette province, il oublia ses engagements. Louis lui déclara la guerre. Il prit sous sa protection Guillaume Ayton, dit Courte-Cuisse, fils de Robert, pour le rétablir dans le duché de Normandie : il essaya inutilement de réparer la faute qu'il avait faite en laissant prendre pied en France aux Anglais. Voilà le motif de ces guerres qui ont fait répandre des fleuves de sang. Quel en fut le principe ? La faiblesse de Louis et le parjure de Henri.

(150) Le peuple de Paris se révolta contre la noblesse qui insultait à ses malheurs par l'appareil de

de peindre ces désordres : peut-on voir le Français rebelle à ses maîtres !

Edouard retient Jean prisonnier en Angleterre. Le roi de Navarre force le Dauphin de sortir de Paris. Je vois des tyrans à la tête de la France, elle est gouvernée par ses vainqueurs. Citoyens, n'avez-vous plus de patrie ? Des citoyens ? il n'en est plus : Charles ne voit dans le royaume que des victimes, des esclaves, des traîtres ou des parjures. Il eût été digne de la grande âme d'Edouard de remettre Jean sur son trône, car il ne pouvait plus espérer de s'y asseoir lui-même ; après l'avoir fait prisonnier, il aurait pu le faire roi : sa générosité l'eût plus honoré que ses victoires. Qu'Edouard s'enorgueillisse de ses succès, qu'il profite de nos désastres, je ne redoute plus son nom ; Charles vient de secouer le joug du roi de Navarre, la capitale ouvre ses portes ; il combine des moyens sages pour dompter la fortune ; son amour pour le peuple l'embrace : il convoque les états à Compiègne ; il paraît dans l'assemblée de la nation ; la supériorité de son génie subjugué tous les esprits. Il parle..... La révolution est faite ; la confiance naît dans tous les cœurs : à sa voix, le courage éteint se ranime. Français ! s'écrie-t-il, vous avez un roi dans les fers ! Le tumulte succède au silence ; le peuple fait retentir les airs du mélange confus de ces paroles sacrées, *honneur ! patrie !* Il offre des impôts. Le Dauphin stipule la rançon de son père au traité de Bretigny, et la France lui doit la paix et son roi. Jean revoit ses États, reconnaît ses fautes, pleure ses malheurs, admire son fils : il meurt dans les plus vives inquiétudes, et il ne jouira pas même de la paix du tombeau. L'étendard de la patrie à la main, Charles monte sur le trône. Peuple, ami de tes rois, suspends tes gémissements ; ton souverain veut te rendre heureux ! Charles ne peut réparer les malheurs de ses pères que par une sagesse active et pénétrante qui lui montre le moment d'attaquer et les moyens de vaincre. Il doit se créer, les exemples ne sont pas faits pour lui ; et c'en est fait de son trône, s'il imite ses pères. Élevé avec plus de tendresse que de prévoyance, il doit se donner un caractère qu'il puisse imprimer à son peuple ; tout changement est une révolution dans son royaume ; il faut y créer l'ordre pour y faire naître le bonheur. Abandonné aux courtisans, dit Charles effrayé de ses devoirs, je n'ai reçu que l'éducation terrible des événements ; j'ai senti les malheurs de mes sujets, comme les rois, par mes propres désastres. Je dois régner sur mon peuple, ou plutôt je dois régner avec lui ; il aime

l'opulence ; on appelle cette faction *la jacquerie*. Les Parisiens, ayant à leur tête Etienne Marcel, prévôt des marchands, se révoltèrent également contre Charles, dauphin et régent. Les fidèles amis de ce prince, Clermont et Conflans, furent massacrés dans sa chambre sous ses yeux. Il dut lui-même sa vie à sa modération. Le roi de Navarre avait un puissant parti à Paris, Marcel força Charles d'en sortir. Ce rebelle devait livrer la capitale aux Anglais. Le pa-

ses rois, il les imite, il est temps de lui offrir un modèle ! La sagesse sera l'âme de mes conseils, mon cœur sera mon juge, la modération mon guide. La conduite de Charles sera le tableau de cette sagesse qu'il vient d'adopter. Il me semble voir ce jeune prince prosterné sur le tombeau de ses pères ; il me semble l'entendre s'écrier en versant des larmes de tendresse : Non, je ne descendrai pas dans ces lieux souterrains où plusieurs rois, pour la première fois, ont goûté le repos ; je n'y descendrai pas sans avoir diminué les malheurs de la France ; mon aïeul eut des remords, mon père eut des faiblesses : plus de gloire m'est réservée. O ma patrie ! je me dévoue à ta félicité.

Préparé aux grands événements par sa prudence, Charles saisit les rênes du gouvernement ; pourra-t-il remplir les espérances de la nation ? Les devoirs d'un roi sont aussi étendus que l'utilité publique. Si chaque citoyen doit se dévouer à la société, que ne doit pas faire un roi qui en est le chef ? Les frères de Charles le menacent d'une rébellion s'il refuse de payer leur obéissance : bientôt il subjugué leur audace, et les enchaîne par ses bienfaits. Son cœur affligé du spectacle des abus, s'enflamme du désir de les réprimer. La France divisée ne connaissait pas ses forces ; c'était une masse informe que la différence des mouvements retenait dans l'inaction, comme la vague demeure suspendue et immobile entre deux vents contraires. Charles sait que l'harmonie dans les armées enfante les succès dans les combats : il attache tous les anneaux de cette chaîne immense qui forme les monarchies ; il concentre ses troupes et réunit tous ses soldats. Des vassaux orgueilleux venaient à la cour de nos rois les braver en leur offrant des secours. Charles subjugué ces despotes ; il les engage dans ses projets, comme l'astre du jour entraîne dans son tourbillon tous les astres subalternes. La France espère, elle pourra donc triompher. Le peuple entoure le trône de Charles. Viens, lui disent des hommes simples et sensibles ; viens nous donner une nouvelle existence : nous sommes tant liés à nos maîtres, que nous ne connaissons nos pères que depuis nos rois. Souviens-toi de notre fidélité, nous n'avons jamais délié nos serments ; les révolutions sont étrangères à ton trône.

Charles a mérité la confiance de son peuple : le courage qu'il a inspiré l'enflamme ; il s'empare de l'esprit de ses sujets, il jette un coup d'œil sur ses voisins : partout il voit des ennemis ! Il ne peut protéger la France que par des victoires. Les Navarrois

trionisme s'éveilla dans le cœur d'un citoyen obscur et courageux. Le brave Maillard auquel Charles dut peut-être sa couronne, tua Marcel deux heures avant l'exécution de sa trahison. L'histoire nous rappelle souvent les services importants que les rois ont reçus d'un homme ignoré. La reconnaissance se joint par conséquent à l'équité, et réclame la protection que les princes doivent à leurs sujets en quelque rang qu'ils soient nés.

et les Anglais s'animent, leur haine pour la France les rapproche; malgré la différence de leur caractère, ils se réunissent, ils se préparent au combat; leurs nombreux escadrons, commandés par des généraux habiles, conjurent la désolation de nos contrées, comme ces nuées orgueilleuses qui menacent la moisson du laboureur. Charles s'empresse de résister à ses ennemis; il a réuni ses forces, il épuise toutes ses ressources, il rassemble toutes ses troupes, il appelle tous ses soldats, et sa défense est confiée à douze cents hommes! Ce n'est pas par le nombre des soldats qu'on évalue la puissance des rois. Il en est des trônes élevés parmi les hommes comme de ces vastes forêts qu'on découvre sur la surface de la terre. Le vulgaire, qui se rassemble sous le feuillage pour résister à l'intempérie des saisons, n'aperçoit dans ces déserts que des troncs et des rameaux; le philosophe qui parcourt ces voûtes champêtres voit dans l'obscurité qui l'environne les desseins profonds de la nature; il sait que ces arbres qui lui dérobent l'aspect des nuages étendent leurs racines pour dompter les fureurs de l'aquilon: son œil perce les flancs des rochers; il mesure la hauteur des chênes, en observant la qualité du terrain. Voulons-nous apprécier la puissance d'un empire? jugeons-en sur cette même règle; creusons les fondements du trône, si nous voulons connaître ses forces. L'amour du peuple en est-il l'appui? le danger développera ses ressources: qu'un roi chéri de son peuple parle, sa voix enfantera une armée. La multitude des ennemis de Charles ne m'effraie pas, la confiance de ses sujets assure la prospérité de ses armes.

J'observe avec une émotion bien douce que la guerre même peut accélérer les progrès de la raison. La France n'attachait de la gloire qu'aux exploits; elle ne savait honorer que les grands capitaines. Charles veut anéantir par son exemple ce préjugé que la bravoure inspire; mais les circonstances pressent, il faut qu'il se détermine: le projet d'un moment va décider les événements de son règne. Paraîtra-t-il à la tête de son armée? Une illumination soudaine lui montre qu'il ne doit pas combattre lui-même ses ennemis, qu'il est trop faible pour exposer sans danger sa liberté, ou plutôt ses États à l'incertitude d'une bataille. Sa résolution est prise; il s'élance dans une nouvelle région de gloire, où, bien loin d'être admiré par son peuple, il n'en est pas même aperçu. La nation voit d'abord avec reconnaissance la prudence de son roi. Bientôt le préjugé s'éveille, le peuple fatigué des succès des Anglais n'attache la victoire qu'à la présence de son roi dans les armées. La France condamne la maxime de Charles, elle lui paraît pernicieuse, parce qu'elle est nouvelle (151). Au siècle des grands hommes,

on est trop près d'eux pour les juger; peut-être même qu'au siècle de Charles on ne connaissait pas toute sa sagesse: cet important secret nous est enfin révélé. Les Anglais condamnent les délais de Charles; son peuple ne soupire qu'après les combats; ses ennemis l'accusent de lâcheté; ses sujets, d'indifférence. Il essuie généreusement ces condamnations et ces murmures; il sacrifie l'honneur apparent qui tient à l'opinion, parce qu'il attend sa justification; il veut fatiguer ses rivaux par leur propre inconstance, subjuguier ses sujets par leur propre peuchant. Fidèle à ses principes, il ne répond pas à ces empressements précipités; il cherche toujours un général, car il ne trouve pas parmi ses courtisans un seul homme capable de commander à ses sujets. La cour était un théâtre orageux, où le choc des passions faisait naître l'indépendance. Charles y aurait trouvé des courtisans; mais un homme qui flatte son roi pour obtenir ses faveurs ne mérite pas de le représenter pour venger sa gloire. Il y aurait trouvé de la valeur; mais la valeur n'est qu'une disposition de l'âme, elle n'est souvent pas une vertu dans un chef. Il y aurait trouvé des ambitieux; mais il cherchait des talents! Le génie, fait pour maîtriser les événements, naît sur le sol de la liberté. Charles appelle du fond d'une province (car sous son règne le mérite conduisait aux honneurs) un citoyen qui fondera son avantage sur le bonheur public. Ce guerrier auquel Charles veut confier sa faible armée, ne s'annonce que par des succès. Il apporte à la cour une valeur austère, une grande âme, et des talents qui sont la dernière des ressources dans ce séjour de l'ignorance et du mensonge; le génie, la bravoure, la candeur, la soumission, la fierté, distinguent ce grand homme qui ne sait faire sa cour que par des services; il n'est pas nécessaire de nommer ce général: à ces traits la France reconnaît Duguesclin. Duguesclin arrive à la cour, et le dédaigneux courtisan sourit malignement en voyant un homme simple, qu'on ose appeler un héros. Il se présente à son roi, lui parle avec cette naïveté de sentiment qui annonce une âme vraie, et par conséquent élevée. J'ai refusé pendant longtemps votre confiance, lui dit-il, ou plutôt vos bienfaits. Hâtez-vous, hâtez-vous de m'éloigner de la cour; ce séjour énerve les âmes: voilà mon bras, où sont vos ennemis? Charles ne connaissait pas le langage d'un héros: peu accoutumé à cette noble franchise, il admire, il embrasse son général. Duguesclin, lui dit-il, j'ai toujours compté sur ta fidélité: je savais que tu ne m'abandonnerais pas; va combattre, tu triompheras, je régnerai. A la tête des troupes de Charles, Duguesclin part pour attaquer les Navarrois; sa présence double les forces de son armée: ses soldats l'ont vu, la con-

(151) Les rois ne devraient jamais faire la guerre. Lorsqu'ils y sont forcés, ils ne devraient peut-être jamais se mettre en campagne; il serait aisé de

démontrer l'utilité de ce paradoxe. La philosophie se prévaudrait avantageusement des malheurs du roi Jean et de ceux de François I^{er}.

fiance vient de naître dans ces âmes guerrières. Duguesclin cherche le moment, il respire la gloire; Mantes et Meulan s'opposent à son passage, il les emporte d'assaut, rien ne lui résiste, la France triomphe, les Anglais sont vaincus; voilà ce que fait un seul homme! Le monarque doit la prospérité de ses armes à la sagesse de son choix. Charles répare les malheurs de l'anarchie par sa vigilance; Duguesclin répare les malheurs de la défaite par ses victoires. L'un s'agit et repousse les ennemis, l'autre est tranquille et soumet les sujets. Dans le même temps la bravoure du général et les bienfaits du monarque subjuguent les Navarrois et enchaînent les grands. Une diversité de sentiments fermente dans le sein de la France. Les citoyens délibèrent et se contredisent; les uns, animés par les premiers succès, publient qu'il est honteux de s'arrêter; les autres, effrayés de la puissance des Anglais, prétendent qu'il est dangereux de les combattre. La guerre est allumée par l'espérance, par le désespoir, par la défaite, par la victoire. Les soldats respirent le carnage, et au milieu de ces vicissitudes orageuses, les sujets de Charles sont profondément tranquilles; la fureur des guerriers n'altère pas le repos du gouvernement. Tels les corps célestes qui roulent sur nos têtes, gardent dans leurs révolutions un ordre immuable, et ne troublent jamais l'harmonie de la nature dans leurs mouvements rapides et paisibles. Les rapports des sujets au monarque ne sont plus altérés par des vexations ou par des révoltes; ce n'est plus qu'un commerce de tributs et de bienfaits. Duguesclin cueille de nouveaux lauriers, il triomphe des Navarrois sur les rives de l'Eure. La victoire intéresse moins le monarque par la terreur qu'elle inspire à ses ennemis, que par l'espérance qu'elle allume dans le cœur de ses sujets. Charles est vainqueur avant de se montrer paré du diadème; ce fut la victoire qui le couronna la première, et il fut salué roi par une armée victorieuse. Déjà les Navarrois sont entièrement défaits, les Anglais sont dispersés ou vaincus. Duguesclin et Boucicaut, deux héros dignes de venger leur patrie, gagnent la sanglante bataille de Cocherel (152). Le Captal de Buch, chef des armées d'Edouard, est prisonnier de Charles. La première loi que ce prince reçoit de la prospérité est le soulagement de son peuple: c'est en diminuant les impôts qu'il lui annonce la victoire; et la nation augmente sa reconnaissance, lorsque le monarque augmente ses succès. Charles a des grâces à accorder; le mérite les obtient parce que la sagesse les répand. Il donne à Duguesclin le comté de Longueville, plus pour satisfaire son inclination que l'ambition de ce général. Il veut combler de biens

un homme qui l'a comblé de gloire: il a assez de grandeur d'âme pour le remercier publiquement..... Le remercier? Une seule parole d'un roi peut payer une vie entière de travaux et d'exploits. Duguesclin animé par les éloges de son roi remporte dix victoires. J'abrège le détail de ses succès, pour célébrer les effets de ses triomphes. Duguesclin est récompensé, Charles est donc roi; je reconnais volontiers sa puissance à ses dons.

Charles donne à ses sujets ses soins, à l'univers ses exemples. Son peuple commence à lever sa tête abattue par les orages. Déjà le laboureur a chanté sa bienfaisance en parcourant ses sillons. Le spectacle des campagnes, plus éloquent que la pompe des cours, est l'image de la félicité. Habile à imprimer fortement dans l'âme des autres les sentiments dont il est pénétré, Charles a fait naître dans le cœur des guerriers le courage qui prépare la victoire. Il veut leur inspirer la modération qui fait pardonner les triomphes et les rendre éléments lors même qu'ils sont vainqueurs: qu'ose-t-il entreprendre? pourra-t-il rien innover dans une nation superstitieusement attachée à ses usages? Son peuple ajoute à l'opiniâtreté de l'ignorance une constance dangereuse qui excuse, en quelque sorte, notre légèreté; la force pourrait arrêter les armes de Charles, il n'y a aucun obstacle assez puissant pour arrêter ses bienfaits. C'était un usage reçu dans ces temps barbares, d'immoler les assiégés qui n'avaient pas capitulé. Entraînés par leur fougue, devenus féroces par le succès, les vainqueurs immolaient leur pitié même à leur fureur. Charles abhorre une vengeance que la rage inspire. La France connaît le dessein de son roi, et elle en murmure; la cruauté qu'il veut anéantir est chère à une nation idolâtre de ses maîtres; elle croit les honorer en exterminant tous leurs ennemis, et l'atrocité des Français est liée à leur amour pour leur roi. Charles entend les malheureux qui l'invoquent, et qui sont prêts à le maudire. Hé quoi! s'écrient-ils, faut-il que la victoire même soit cruelle? O toi, qui es roi, es-tu homme? respecte nos malheurs, notre innocence, tes succès. Eh! quel est notre crime? nous n'en avons pas commis d'autre que celui de n'avoir pas immolé nos bourreaux! hâte-toi de nous en punir: il est, il est un Dieu! frappe, nous abhorrons la vie qui nous est commune avec des tyrans! Ces plaintes sont justes, les maîtres des humains doivent les protéger: ô Charles! épargne-toi des remords, écoute ton cœur, entends cette voix qui crie que l'humanité est la première vertu des rois. La modération triomphe, Charles est ému: il jure sur les autels de la victoire de se montrer digne de ses faveurs; il exige des vaincus un serment, sa confiance les enchaîne, et la vérité

(152) Duguesclin était très-jaloux de l'estime de son roi; en rangeant ses troupes dans les plaines de Cocherel, il anima ses soldats par ces paroles énergiques que l'histoire a su nous conserver: *Pour Dieu, amis, souvenons-nous que nous avons*

un nouveau roi de France; soyons ses bons sujets; que sa couronne soit aujourd'hui éternisée par vous; pour moi, je vous promets de donner au roi le général anglais pour étrenne de sa royauté. Il fit en effet des prodiges de valeur dans cette bataille et il tint parole.

commence à régner avec la clémence. Hélas ! celui qui sait ainsi pardonner à ses ennemis, mérite de les vaincre. Charles estime ses prisonniers de la valeur qu'ils ont fait paraître contre lui. Il laisse à ses sujets le soin de le défendre, mais il n'appartient qu'à lui de protéger ses ennemis. Le vaincu ne se plaindra plus désormais que la mort l'a épargné dans les combats, l'humanité marchera à la suite de la victoire.

Les ennemis de Charles ont été les objets de sa clémence, la tranquillité de son royaume va devenir le fruit de sa sagesse. L'honneur fut toujours le principe du gouvernement français ; mais l'honneur mal dirigé n'enfante que des crimes. Dans le *xiv^e* siècle, l'ambition était son seul aliment : des ruptures fréquentes armaient les Français contre les Français ; des hommes barbares et puissants rendaient la force arbitre de leurs contestations, et la fureur de ces despotes ne s'éteignait que dans le sang des citoyens. La discorde paraît, la guerre s'allume entre deux sujets de Charles, le comte de Blois et Montfort. La Bretagne est l'objet de leurs différends, elle devient le théâtre de leur animosité. Eclairé par le pressentiment de la sagesse, Charles les arrête, les apaise, les sépare. Bientôt le comte de Blois, fier de la protection de son roi, oublie ses serments : enflammé par les larmes de son épouse, il attaque Montfort, et il meurt victime de son imprudence. Le brave Duguesclin fait des prodiges de valeur pour le venger au siège d'Auray. Enveloppé par les Anglais, environné de la mort, seul avec son épée il se rend à l'illustre Chandos, et marche en triomphe à sa captivité. Charles fait taire son ressentiment ; pour agir avec succès, il paraît rester dans l'inaction. Les Anglais qui ne connaissent point d'autre ressource que le combat après la défaite, condamnent sa conduite (elle leur était en effet funeste) : ils l'engagent à venger le comte de Blois. Que ces insulaires le défient pour rendre les hommes heureux, il acceptera leurs offres. Je le vois dévoué au bonheur de ses sujets ; il sait que les soins d'un roi ne sont jamais assez multipliés ni trop actifs : s'il est si difficile en effet de se rendre heureux soi-même, que sera-ce quand on est chargé de la félicité d'un peuple entier ? Les Anglais insistent encore ; ils essaient de l'entraîner, ils lui offrent la guerre d'un côté et l'opprobre de l'autre. Fiers ennemis de ma couronne, leur répond Charles, fatigué de leurs insultes, je vous oppose mon administration ; vous m'offrez la guerre, vos censures m'honorent, ma seule ambition est le bonheur de la France ; mon peuple est mon juge, vous n'êtes que mes rivaux ! Edouard, apprends à régner, je ne suis pas conquérant, je suis homme. Un citoyen qui m'invoque est plus qu'un roi qui me menace ! mon peuple de-

mande la paix : murmure, éclate, tonne, la guerre est finie ; je m'assieds sur mes trophées, je t'ai vaincu et tu n'as pu m'irriter.

La Bretagne demandait depuis longtemps la paix qu'elle doit à la modération du monarque. Charles ne s'avilit pas par le repos, il descend de son trône pour chercher les besoins, son cœur mesure l'étendue de ses Etats. Pour connaître ses droits par ses bienfaits, il parcourt une partie de son royaume. C'est dans les ateliers, c'est dans les campagnes qu'il trouve les hommes ; il voit que ses sujets les plus utiles lui sont inconnus. Des soldats féroces ravagent nos provinces ; ces tyrans s'attribuent le droit affreux d'opprimer un peuple pour la défense duquel ils ont versé leur sang. Charles les disperse ; les instruments de ses succès ne doivent pas être les ministres de l'oppression. Je le suis à la trace de ses bienfaits : la justice le précède, la patrie est dans son cœur, l'humanité l'accompagne : il éloigne l'indigence et les vexations comme l'astre du jour dissipe par sa seule présence les vapeurs qui épaississent l'atmosphère.

Charles veut connaître ses devoirs, rien n'échappe à ses recherches ; il a observé la conduite de ses voisins, il a étudié le caractère de ses sujets ; il cherche un nouveau moyen de s'instruire ; il jette un coup d'œil sur les règnes précédents, il demande la vérité à l'histoire ; chaque jour il discute avec ses amis (car il en avait) les actions de ses pères. Les anciennes annales de notre dynastie lui offrent peu d'exemples, les fautes des rois sont pour lui des leçons. Une activité infatigable l'anime, il s'enfonce dans ces siècles barbares où l'ignorance subjuguait paisiblement tous les hommes : tels les habiles artistes se dérobent quelquefois à la société, et, le flambeau du génie à la main, surprennent les finesses de leur art, au milieu des précipices, dans des ruines ou sous des décombres. Charles voit plusieurs souverains ses aïeux abandonner leur royaume pour défendre ses frontières ; il s'aperçoit que leur éloignement de la capitale a été le principe caché de leurs malheurs : aussitôt il fixe son séjour dans la première ville de ses Etats ; la présence du souverain y est d'autant plus nécessaire, qu'elle est l'image la plus animée de la nation (153). Placé au centre de ses Etats, il protège ses sujets, il observe ses voisins, son action imprime le mouvement à tout son royaume ; la France n'est plus qu'un vaisseau docile dont la direction suit la volonté du monarque.

Charles sacrifie à son peuple le dangereux repos que le préjugé ose appeler le bonheur. Il a besoin d'un coopérateur, car il ne peut plus suffire à la multitude de ses devoirs ; un homme digne de la confiance de son roi voudra-t-il l'accepter ? la nation séduite par son amour pour ses maîtres

(153) La capitale était un repaire où le plus léger mécontentement pouvait faire naître une sédition : l'impunité y assurait l'empire des forfaits. Charles

opposa à l'audace du crime le frein des lois, il créa la police pour protéger les mœurs et la sûreté publique.

n'accusait que leurs ministres lorsqu'elle était malheureuse. Vertueux citoyen, oseras-tu braver l'indignation de ta patrie qu'une faute étrangère est prête à l'attirer? Où m'emportent mes craintes? Sous le règne de Charles un ministre ne devait pas redouter l'opinion : il pouvait être un grand homme puisqu'il pouvait remplir ses devoirs. Charles doit faire éclater son discernement dans son choix, il ne peut se tromper sans que son peuple souffre ; il doit choisir, ou plutôt il doit créer un ami assez courageux pour lever le voile qui lui cache la vérité, assez généreux pour s'immoler au bien public, un ami dont la sagesse soit connue et la probité sans atteinte ; il doit choisir pour ministre un homme que l'adulation révolte, et par conséquent un sage qui n'a jamais pensé à le devenir ; un homme d'un génie pénétrant qui aux grands projets unisse la science peu commune des détails, je dirai presque, un homme auquel il puisse obéir. Ce choix est déjà fait ; le sage La Grange (154) mérite la confiance de Charles. Je sais que ce ministre a vécu obscurément, parce qu'il n'a eu que le médiocre honneur d'être utile. Charles associe La Grange à ses travaux ; il le place à côté de son trône : Ami, lui dit-il, vois-tu mon peuple ? il nous observe, il attend de nous son bonheur. Je t'estime assez pour te charger du poids de sa destinée ; je serai ton appui, sois mon juge. Si je m'égare, ouvre les abîmes de l'infamie, à côté des abîmes de l'injustice ; effraie-moi par le spectacle de mes iniquités et de mon opprobre. Si j'oublie mes devoirs, fais approcher vingt millions d'hommes. fais-moi entendre à mon réveil les cris et les gémissements de cette famille immense ; entoure-moi de malheureux, agite-moi par leurs soupirs, fatigue-moi par leurs sanglots, tourmente-moi par leurs murmures. Citoyen généreux, si le devoir, si la patrie, si l'humanité ne peuvent rien sur mon cœur, je t'offre le secours de mes passions ; j'aime la gloire, épouvante-moi, ouvre mon tombeau, montre-moi l'image redoutable de la postérité, qui, armée de ses arrêts foudroyants,

approche de ma cendre, se venge et me maudit !

La Grange trouve les sujets de Charles soumis et ses voisins divisés ; il voit un peuple heureux qui chérit son souverain comme l'auteur de sa félicité. Il aperçoit un vide dans les armées, le vainqueur de Cocherel est dans les fers, sa liberté serait une conquête pour la France. Déjà ce ministre demande à l'Angleterre le héros qu'elle ne retient que parce qu'elle le redoute. Duguesclin est libre. J'entends des murmures orageux dans le sein de la Bretagne, Charles s'attache la noblesse de cette province, il lui fait désirer son gouvernement, il laisse mûrir en silence le fruit de ses bienfaits : l'ambition qui endureit les rois rend Charles plus généreux. Pour nuire à Edouard, il se fait aimer de ses sujets. Il connaissait ses rivaux, ses observations firent naître ses succès. Il ne suffisait pas de triompher de la force des Anglais, il fallait se prémunir contre leur trahison. Charles avait besoin de sa circonspection dans un temps où la fourberie était plus puissante que la valeur ; il résista toujours à leurs manœuvres, et il anéantit leur perfidie, en feignant de s'y laisser surprendre.

J'aperçois encore dans les fers de Charles le Captal de Buch, dont le nom valait à sa nation une armée entière. Les chaînes ne purent rendre ce héros parjure ; fidèle à Edouard, il se fit admirer de son vainqueur, et sa gloire survécut à sa liberté. Qu'est devenue cette puissance formidable qui nous donnait des lois ? elle est humiliée et affaiblie : Charles a rétabli tous les avantages de Philippe-Auguste contre les Anglais. Il jouit paisiblement de ses conquêtes. L'image de la félicité publique lui rappelle ses succès. Sa sagesse, son habileté, ses victoires ont sans doute subjugué ou effrayé ses rivaux ? Non, la prospérité qui multiplie les amis dans le second rang, ne fait que des jaloux sur le trône : jamais un roi n'a plus d'ennemis que lorsqu'il est heureux. Je vois, parmi les voisins de Charles, un roi dont l'alliance serait pour lui un opprobre (155). Charles

(154) Le choix des hommes est la science la plus nécessaire aux souverains ; c'est à cette habileté que plusieurs rois ont dû leur gloire. Charles se serait trompé dans cet objet important, s'il fallait en croire un de nos historiens modernes. Jusqu'ici personne n'a adopté son sentiment. M. l'abbé de Choisy, dans son *Histoire de Charles V*, accuse Jean de la Grange, cardinal d'Amiens, son ministre, de dureté et de vexation. Je n'ai qu'un mot à lui répondre : Où est le mal que la Grange a fait ? Son histoire ne l'apprend pas. Nos anciens historiens le louent toutes les fois qu'ils parlent de lui ; on doit être bien fondé, lorsqu'on contredit leurs témoignages. Je ne connais contre la Grange que deux griefs dont Charles ne le punit cependant pas : 1^o il n'était pas courtisan ; 2^o il avait quelquefois des sentiments bizarres, entre autres de la même nature : il se chargeait de la fortune de tous les gens de lettres qu'il connaissait. On ne doit pas oublier dans la liste des grands hommes qui illustrèrent le règne de Charles, Jean de Dormans, évêque de Beauvais, chancelier de France.

(155) La suite de cet éloge ne me fournira que trop d'occasions de justifier l'idée que je donne ici de Charles le Mauvais, roi de Navarre. Il était fils du comte d'Evreux et de Jeanne de France, fille de Louis X, dit le Hutin. En lisant l'histoire de sa vie on plutôt de ses forfaits, on croit éprouver, comme M. de Montesquieu l'a dit d'un autre prince, tous les maux de la nature humaine. Ce scélérat eut plus de flatteurs qu'aucun de ses contemporains : je n'en suis pas surpris ; les tyrans sont toujours plus flattés que les bons rois, parce qu'ils sont plus redoutables. Qu'on lise en effet, si on en a le courage, les éloges prostitués aux Caligula et aux Tibère. Le temps de la vérité est enfin venu : on peut peindre Charles le Mauvais sans ménagement, on peut l'appeler un tyran sans danger. Le genre humain fut vengé de ses atrocités : il fut lui-même l'instrument de son supplice ; je me hâte de plaier son châtimement à côté de ses crimes. Il se fit envelopper dans des draps trempés dans de l'eau-de-vie mêlée avec du soufre, pour ranimer sa chaleur affaiblie par ses débauches, ou pour remédier à la lèpre dont il était atteint ;

le Mauvais, roi de Navarre, irrité contre la sagesse de Charles, lui briguaît des ennemis. Cet imposteur promenait dans toute l'Europe l'atrocité de son âme et le spectacle de son ignominie. Ses crimes et sa perfidie se peignaient dans tous les yeux : on ne peut penser à ce fourbe sans indignation, l'humanité souffre au souvenir d'un monstre dont le nom seul annonce des forfaits. Également insensible aux bienfaits et aux outrages, il ne se servit d'un grand génie que pour commettre de grands crimes. En un mot, il ne rendit qu'un seul hommage à la vertu, je veux dire qu'il s'en reconnut publiquement indigne. Un tel homme ne pouvait pas avoir des alliés. Il lui fallait des complices. Charles l'aurait subjugué, ou plutôt l'aurait puni. Il ne put le combattre, parce qu'il trouva sa sûreté dans ses alliances... Ses alliances? Dieu! hé quoi! des rois osèrent s'intéresser pour un scélérat, le plus vil et le plus détestable de tous les hommes!

La perfidie du roi de Navarre est impuissante contre Charles : il s'est armé des traits mêmes qu'on lançait contre lui. Que les génies bornés fomentent des divisions chez leurs voisins pour assurer le repos de leurs sujets. Cette ressource avilit les souverains; ils ne méritent pas d'être les dieux de la paix, s'ils sont les ministres de la discorde. Charles méprise ces vains détours, il fait mouvoir de plus grands ressorts : ami du genre humain, il veut influer sur le bonheur du monde entier. Pierre le Cruel vient d'immoler son épouse à ses fureurs : où l'entraîne sa rage? Peu content d'opprimer son peuple, il a la cruauté de le haïr. Son frère, le vertueux Transtamare, cherche un protecteur de l'équité, un roi auquel il puisse rendre un hommage digne de lui, en réclamant ses secours contre un tyran : il vient aussitôt à la cour de Charles; c'est à son tribunal qu'il cite le prince, que la cruauté a caractérisé aux yeux de l'univers. La renommée m'appelle vers toi, dit-il à Charles : tu rends ton peuple heureux; tu es trop grand pour être insensible aux malheurs d'une nation qui t'estime et t'invoque. Père de tes sujets, sois le père de l'univers. Aide-moi à renverser un trône sous lequel l'humanité est écrasée; j'implore ton appui au nom d'un peuple malheureux ! Charles est ému à ces tendres gémissements; des larmes coulent de ses yeux. Transtamare, s'écrie-t-il, je connais tes vertus, je te confierai mes armées : avant que de me rendre à tes vœux, je me dois à l'équité. Je proteste que je ne veux que te seconder : ce n'est pas l'ambition, c'est l'humanité qui

m'anime; je renonce à tes succès, poursuis tes nobles desseins; le bonheur de l'Espagne est la reconnaissance que j'exige de toi. Charles pouvait dicter des lois, il ne voulut que prêter des secours. Il assure le triomphe de Transtamare en lui confiant Duguesclin. J'entrevois toute la générosité de Charles; Duguesclin l'illustrait en combattant pour lui : la gloire de ce général lui appartiendra désormais tout entière. La victoire, fidèle à ce héros, l'annonce à l'Espagne : il paraît; Calahorta et Burgos lui ouvrent leurs portes, les soldats viennent d'eux-mêmes se ranger sous ses étendards. Ces contrées voient ce qu'elles ont vu depuis sous Vendôme, le nom seul du général y enfante une armée. Duguesclin aplanit tous les obstacles, Transtamare est sur le trône (156). Charles vient de se couvrir de gloire en tirant l'Espagne de l'oppression. Son cœur n'est pas encore satisfait, il veut avoir part aux triomphes d'un grand homme, au moins par ses bienfaits, et s'illustrer par ses récompenses. J'entends sa voix qui perce les Pyrénées, il appelle Duguesclin, et le fait connétable. Ce héros s'oppose vainement à ce choix, la soumission lui fait un devoir d'accepter cette dignité : ce fut la seule occasion où Duguesclin obéit avec peine à son roi.

Arrêtons-nous un moment au spectacle des Etats de Charles. Il a désarmé ses ennemis par ses victoires ou par sa patience; il a enchaîné les rebelles par sa fermeté ou par ses bienfaits. La félicité et l'abondance règnent; il suffit au peuple d'obéir à son roi pour être heureux : la patrie est triomphante, le souverain est adoré, les sujets sont fidèles... Ce tableau vaut bien une victoire ! Philosophes ! il est donc des rois heureux, puisqu'il est des rois justes ! Des princes bienfaisants seraient-ils condamnés au malheur ? Serait-il vrai qu'en s'immolant à la félicité publique, ils s'assurassent des tourments à eux-mêmes ? Les années que Charles passe sans événements sont les plus belles de sa vie, les plus dignes de notre reconnaissance; éloigné du tumulte et des opérations sanglantes, il se dévoue généreusement et en silence au bonheur de son peuple. Orateurs, empressons-nous de louer les bons rois, publions leurs exploits, célébrons leurs bienfaits; les plus belles années de leur vie sont celles que nous ne connaissons pas, comme les meilleurs princes sont souvent ceux dont l'histoire parle le moins.

SECONDE PARTIE.

Voulons-nous connaître la grandeur de Charles ? Jetons un coup d'œil sur ses Etats. L'influence qu'il a eue sur son peuple de-

heureusement le feu prit aux draps, et Charles le Mauvais fut brûlé jusqu'aux os : il survécut trois jours à cet accident, et il mourut dans des tourments inexprimables. L'humanité fut enfin vengée ! La France ne plaignit pas son sort : les registres de la chambre des comptes de Paris nous apprennent qu'il ne fit verser des larmes à nos pères que pendant sa vie. *Fato cuius Francia non condoluit, quavis de stirpe regia se videns gloriaretur emanasse.*

(156) La postérité de Transtamare (Henri II), a régné en Espagne jusqu'en 1495. Cette couronne passa alors dans la maison d'Autriche par le mariage de l'archiduc Philippe, avec Jeanne la Folle, fille de Ferdinand V, roi d'Aragon, et héritière de Castille. La branche autrichienne a régné en Espagne jusqu'en 1700; elle s'est éteinte par la mort de Charles II, auquel Philippe V a succédé.

vient plus sensible, quand on compare son règne aux règnes précédents, la France à la France. Son royaume est déjà heureux, il va le rendre florissant. Du haut de son trône il découvre des routes ignorées pour conduire ses sujets au bonheur. Sa pénétration lui montre les obstacles, son courage les surmonte; les traités assurent ses triomphes; ses établissements remplissent ses desseins. Charles a réparé les malheurs de la guerre; c'est un héros : qu'il jouisse de tous les avantages de la paix, s'il veut être un grand roi. Je ne jugerai désormais de sa grandeur que sur ses entreprises : je me hâte de voir agir tous les ressorts de son génie.

Eloigné du tumulte des armes, Charles veut éteindre les divisions dans son royaume; le repos n'y est qu'une situation : ses sujets ne sont liés que par l'intérêt qui les divise sans cesse; le lien même de leur union est le centre de la discorde. Nos rois n'avaient pu réunir les grands, parce qu'ils n'avaient pas su faire naître un objet d'émulation; Charles les rendit citoyens : ils eurent moins de rivaux lorsqu'ils eurent une patrie. Ce grand homme attacha de la gloire à être utile, de l'honneur à être modéré; il inspira aux Français l'urbanité qui les distingue, je dirai presque qui les caractérise depuis son règne. Un nouvel orage arrête Charles : j'ouvre l'histoire ! elle est écrite en caractères de sang, elle me rappelle encore une guerre; c'est ici le lieu d'en indiquer le motif : je veux moins célébrer les succès de Charles que son équité. La Guyenne est opprimée par Edouard; des députés de cette province viennent invoquer le gouvernement de Charles; ces hommes que la confiance anime lui peignent leurs malheurs avec l'éloquence du sentiment, ils le prient de se déclarer leur maître : déjà la reconnaissance l'appelle un libérateur. Séduit par cet hommage, Charles agira-t-il avec cette précipitation qui annonce la défaite? Quand on connaît son caractère on prévoit sa conduite; l'imprudence ne fit jamais échouer ses desseins; sa première maxime règle toujours ses démarches, il attend; au lieu d'accepter ces offres, il assemble ses états. J'entends un concert d'acclamations dans le Louvre : la nation n'hésite pas; elle demande la guerre. (O peuple, tu étais donc compté pour quelque chose dans le ^{xiv}^e siècle !)

Charles s'allie avec le roi d'Ecosse : il peut faire la guerre sans augmenter les impôts; il a une armée puissante; le duc d'Anjou, son frère, voit une victoire aisée; le peuple approuve, sollicite, presse les combats; la Guyenne l'invite, le moment est venu. Non, Charles attend encore; sa modération est aussi extraordinaire que ses triomphes. La Guyenne murmure; Charles doit sa protection à cette province; le premier usage qu'il fait de son autorité est un hommage qu'il rend à la justice : il cite Edouard au tribunal de ses pairs. Le fameux vainqueur de Crécy et de Poitiers sut se faire admirer de son peuple par ses exploits, quand il connut l'impossibilité de s'en faire aimer par ses

vertus : il faisait adopter ses projets à sa nation en ménageant son orgueil, et il savait paraître agir avec elle, lors même qu'il la conduisait. Tel était le prince redoutable que Charles cita au jugement de ses pairs. Edouard appelle cette sommation un outrage; la vivacité de son ressentiment enflamme son peuple que l'équité même révolte, lorsqu'elle est devoir. La guerre s'allume; Charles à tout prévu, tout préparé : il appelle son connétable : Duguesclin, lui dit-il, Duguesclin, accours : reçois la seule récompense que ton cœur désire, l'occasion de te signaler. Viens t'illustrer : voilà mes ennemis ! Le brave connétable paraît à la tête de ses soldats qu'il paraît avoir accoutumés à vaincre. Déjà Knolles est vaincu dans le Maine avec les meilleures troupes d'Edouard. Dans la chaleur de la mêlée, tout s'agite, tout se presse, tout se confond; la mort vole de toute part; l'armée de Charles est dispersée; où est donc le général? où est Duguesclin? Dans l'âme de tous les soldats. Le connétable rallie ses troupes, et il remporte une victoire éclatante sur les Anglais à la bataille de Gernesay. Où fuient ces insulaires? Leur armée navale est vaincue sur les côtes de la Bretagne. Transtamare s'unit à son bienfaiteur; Bocanegra, à la tête d'une flotte espagnole, enchaîne le perfide Pembroc à la Rochelle avec huit mille Anglais. La Guyenne, le Ponthieu, le Poitou, l'Aunis, la Saintonge, jusqu'aux rives de la Gironde, l'île d'Oléron, l'île de Ré, sont soumis à Charles après la sanglante bataille de Chizay. Edouard comprend qu'il ne manquait à la France qu'un homme pour être triomphante; ses rivaux sont dignes de son courage. Il monte une flotte pour venir défendre la Guyenne; il est repoussé de nos bords par les éléments, et la tempête la ramène dans ses ports. Edouard, tu es assez grand pour avoir droit d'être sincère : il est temps que tu rendes justice à ton rival : honore-toi par l'aveu de sa sagesse. Je l'entends s'écrier que jamais roi ne s'arma moins et ne lui nuisit plus. Il connaissait le caractère de Charles, il apprit que les hommes modérés maîtrisent toujours les événements. La guerre est finie, Charles quitte les armes : le traité de Bruges lui assure le fruit paisible de ses victoires.

Toutes les entreprises d'un grand homme portent l'empreinte de son génie. Charles vient de réprimer des abus pendant cette guerre. Ses soldats n'étaient que courageux, ils ne connaissaient point d'autre règle que la valeur : sans subordination, sans discipline dans les évolutions, sans harmonie dans les combats, ils ne savaient que vaincre ou mourir, Charles a créé des ordonnances militaires qui semblent devoir enchaîner la victoire; les guerriers, ces hommes formidables qui commandent à la mort, rentrent sous le joug de l'obéissance. Le philosophe qui connaît nos histoires sait combien ce changement était difficile dans le ^{xiv}^e siècle. Nos souverains n'innovaient rien impunément dans les usages

de nos anciens chevaliers. L'histoire les peint comme des soldats braves, généreux, superstitieux et bizarres, dont le caractère intraitable ne souffrait ni contradiction ni partage, parce qu'ils voulaient être obéis sans réserve et aimés sans rivaux. Charles dompta leur indépendance : il ouvrit aux militaires une nouvelle source de gloire, la soumission à ses ordres. L'administration de Charles a éloigné ces temps malheureux, où son général était sa seule ressource ; il a cinq armées puissantes, mais il n'abuse pas de ses forces. Le roi de Navarre dévoré des feux de la débauche, des poisons de l'envie, du fiel de la vengeance, tâchait encore de lui nuire : fidèle à ses seuls intérêts, il s'humiliait, pleurait, se rétractait, jurait, promettait, et trompait toujours. Charles choisit ses voisins pour arbitres de ses différends avec ce fourbe. Hé qu'il craignait-il de passer les bornes avec un scélérat ? c'est à l'histoire à prononcer ce jugement : l'opprobre seul peut punir le crime sur le trône. Les droits de Charles sont reconnus. Le roi de Navarre espère encore ; il appelle sa ressource ordinaire. La perfidie, la perfidie de cet imposteur vient échouer au pied du trône de Charles.

Les ennemis de la France sont vaincus : Charles cesse de combattre, l'ambition même lui ferait une loi du repos ; mon cœur plus satisfait ne célébrera plus des victoires : le délicieux spectacle du génie bienfaisant de Charles se présente à mon esprit. La paix sera pour lui aussi laborieuse que la guerre (137) : il immole son repos à la félicité de ses sujets ; les bons rois en effet ne sont jamais plus agités, que lorsque leurs peuples sont tranquilles.

Armé de son autorité et de ses bienfaits, Charles cherche les abus. L'administration de la justice fixe ses premiers regards : il observe ces tribunaux, qui, comme des hauteurs, dominant sur la société pour la protéger. Le droit de juger est le prix de l'or, Charles veut que le témoignage le plus éclatant de sa confiance soit la récompense du mérite : il refuse la puissance à ces hommes méprisables auxquels il n'en coûterait rien de s'avilir, qui oseraient ordonner des déprédations au nom sacré de la justice. Il crée un nouveau tribunal (138), sa vigilance enfante l'exactitude, ses soins font régner l'équité ; il rend les lois pures, l'administration active, les jugements prompts ; les lois sont nées en effet, comme les langues, du besoin : leur secours doit par conséquent être facile. J'aperçois des variations et des caprices dans les lois mêmes ! Charles juge son code, il joint son autorité à l'autorité des lois, il prescrit un langage uniforme aux

oracles de la justice, parce qu'il sait qu'une loi qui se dément, est une loi qui se détruit : la barbarie des temps avait fait naître des abus.... O ma patrie ! tu eus un roi jaloux de ta félicité, qui ne se réservait que le droit de te rendre heureuse. L'autorité des magistrats était bornée, avant le règne de Charles, à la vie de nos monarques, et les tribunaux étaient anéantis à la mort de nos souverains. Charles pressent les dangers de cet abus dont la cupidité de ses aïeux fut le principe : il ordonne que les juges exerceront leurs fonctions, jusqu'à ce qu'une révocation expresse de leur autorité leur ferme l'entrée du temple des lois. L'histoire nous apprend ce changement admirable : pourquoi n'en expose-t-elle pas les avantages ? Français, apprenez des merveilles dignes de votre amour pour vos maîtres ! Vous devez la conservation de la monarchie à cette loi de Charles ; ce n'est plus aux orateurs, c'est à votre reconnaissance à célébrer ce grand homme. Les troubles de la France à la mort du dernier des Valois ne sont que trop connus ; si dans ces malheureuses circonstances, si dans ces temps de révolte et de crime, l'Etat eût été privé de son roi et de ses juges, l'anarchie qui s'était glissée dans la capitale aurait bouleversé tout le royaume ; le peuple opprimé par Mayenne, trompé par les Seize, égaré par le besoin, privé de toutes ses ressources, se fût porté à des extrémités qui épouvantaient malgré leur éloignement ; les magistrats n'eussent point résisté à la ligue : la vertu n'eût point trouvé d'asile : Harlay n'eût point honoré le nom français. Citoyen philosophe, c'est à vous à décider si deux siècles après sa mort, Charles n'a pas été le protecteur et l'appui de sa couronne !

Les lois de Charles peignent les mœurs de son siècle. Un préjugé barbare éloignait des tribunaux cette portion vertueuse de l'Etat qui ne pouvait payer les décisions. Des juges mercenaires pesaient les faiblesses des parties avant que de discuter leurs droits : les lois, en un mot, ne s'éveillaient qu'au bruit de l'or. Charles doit une protection particulière à ces malheureux, qui, rapprochés par le besoin, n'ont plus d'autre ressource que sa bienfaisance : il devient le garant de ces infortunés. Ce sera désormais à ses bienfaits qu'on reconnaîtra l'indigence, espérance trompeuse ! ses ordonnances sont inutiles. Des magistrats, interprètes infidèles de ses volontés, auraient cru s'avilir en devenant justes. Trop stupides pour connaître leur ignorance, ils médaient le soin de s'instruire, leur âme haïssait et vile ne s'abaissait jamais jusqu'à leurs devoirs. Egalement odieux et mépri-

(137) La sagesse de Charles V est généralement connue. Il me paraît qu'on a rarement des idées nettes sur cette vertu qui est la plus nécessaire aux souverains ; elle apprend à bien gouverner, parce qu'elle apprend à bien diriger ses actions. Platon dit dans ses Dialogues, que ce n'est ni par sa puissance, ni par sa bonté, mais par sa sagesse souveraine que Dieu gouverne le monde : on ne peut pas

proposer un plus grand modèle aux rois. Ce même philosophe ne faisait qu'un vœu pour le bonheur des hommes, il voulait voir la sagesse sur le trône.

(138) Charles établit la cour des aides ; il réforma les procureurs, et abrégéa considérablement les formalités de la justice. Il ne voulait pas que la durée des contestations engloutît les biens qui en sont l'objet.

sables, ils se montraient indignes de leur état, puisqu'ils avaient l'orgueil et la bassesse d'en rougir. Les exemples du monarque n'avaient aucune puissance sur des hommes qui se croyaient indépendants. Charles craignit de faire naître des abus en accordant des lettres de surséance. Il fut assez éclairé pour comprendre qu'il ajoutait à la stabilité de la monarchie ce qu'il ajoutait à la force de la loi. Hé quoi ! s'écria-t-il, je serais destiné à être l'instrument de la mauvaise foi ? ô vous, qui êtes assis sur les tribunaux de la justice, procédez à l'exécution de vos jugements : je vous prémunis contre mes surprises, je m'enchaîne pour ne pas attendre à vos droits !

Tous les objets de son administration exigent ses soins. Déjà il veut créer le commerce, parce qu'il veut enrichir ses sujets. Les grands deviennent quelquefois rebelles, lorsqu'ils sont trop puissants : plus le peuple est opulent, plus il est soumis. Charles augmenta son autorité en faisant naître les richesses dans son royaume. La variation des espèces avait mis le comble aux calamités des règnes précédents. Cette faible ressource ne supplée jamais aux richesses effectives : elle anéantit la foi publique, elle prépare la décadence du commerce, quelquefois celle des empires, comme l'incertitude de ces nuages qu'on voit flotter sur l'atmosphère, annonce la tempête ou l'orage. Charles détermine la valeur des espèces. Ces signes arbitraires qui sont les bras du commerce, sont soumis à une loi sage. Je vois l'équité de ce grand roi, sa sagesse : quels sont ses desseins ? Il est temps de les développer et d'admirer la puissance de son génie.

La France, resserrée dans son enceinte, bornait son commerce aux besoins mutuels des citoyens. Dans le *xiii^e* siècle, nos rois avaient dévasté les forêts et dépeuplé les campagnes pour imoler leurs sujets sur les bords africains, ils n'avaient plus de vaisseaux depuis les malheureuses expéditions des croisades. Charles veut agrandir ses Etats en régnant sur ce vaste élément qui embrasse le globe pour le réunir. Il rend les nations étrangères tributaires de l'industrie de ses sujets ; il ordonne : c'est au milieu des arsenaux qu'il fait éclater son génie. Le peuple pusillanime, craint, murmure ; Charles le rassure : dans un siècle où son exemple seul prouve la possibilité de cette exécution, il crée une marine formidable. Il parle, et la mer est couverte de ses vaisseaux. Il choisit pour son premier amiral le brave Jean de Vienne. Une discipline sévère règne sur ces villes flottantes : le citoyen qui les habite ne peut échapper à l'œil perçant des lois. La marine qui peint la grandeur de Charles, augmente la sûreté de ses Etats. Il pourra désormais opposer une flotte à Édouard ; pendant la guerre, il n'avait pu repousser les Anglais de ses bords, ses provinces les plus fertiles étaient ravagées par ces insulaires. Leur sang ne souillera plus nos campagnes. La guerre aura pour théâtre

un élément plus digne de sa fureur.... On n'emporte l'illusion d'un si grand prodige ! Charles a des vues plus pures, ce n'est pas pour faire égorger son peuple, qu'il a fait construire des vaisseaux, c'est pour l'enrichir : il offre les secours de la navigation au commerce. Le courtisan accoutumé à cette flatterie d'action qui séduit tant de princes, s'empresse de célébrer les entreprises de son roi ; il l'invite à mettre des impôts à l'avidité du gain : des impôts ? Ce seraient des bernés qu'il marquerait à l'industrie ; l'intérêt qu'on lui propose est faux : le commerce n'est florissant que lorsqu'il est libre. Le joug le plus léger le révolte ; pour le faire agir avec succès, il faut le laisser agir avec indépendance. Charles n'hésite pas, il renonce à ses droits. Il appelle, il invite, il presse les étrangers ; j'ai creusé des ports, leur dit-il, je les ouvre à votre industrie. Je n'exige de vous aucun tribut, je ne vous impose point d'autres lois que celles de la probité, vous ne serez assujettis qu'à vos conventions. Accourez, Espagnols, Italiens, Anglais : accourez, venez jouir du spectacle d'un peuple heureux, et partagez les richesses d'un sol fertile : mes sujets sont vos amis, je suis votre protecteur. Déjà l'opulence annonce le commerce maritime à la France, l'univers voit avec des transports d'admiration tout ce que peut un grand roi.

Il y a dans les êtres physiques une chaîne immense dont les anneaux montrent au philosophe le principe de l'ordre qui règne dans la nature : il y a de même dans la conduite de Charles un enchaînement de bienfaits qui nous découvre une espèce de nécessité dans ses établissements. La marine est créée ; dans ce seul acte de sa volonté, son génie a renfermé tous ses devoirs. Je me représente ce grand roi dans une carrière immense. Le premier pas qu'il a fait le précipite au terme. Il ne peut plus la parcourir sans assurer le bonheur de sa patrie.

Charles a des vaisseaux : c'est un grand avantage sans doute de voir ses ports habités par les peuples divers ; mais si les étrangers ne venaient dans ses Etats que pour vendre leurs productions, le commerce deviendrait ruineux ; il augmenterait les besoins sans multiplier les ressources : il faudrait par conséquent l'anéantir. Charles doit donc offrir un aliment aux échanges ; il crée des manufactures, une partie de ses sujets travaille dans les ateliers, l'autre cultive les campagnes. L'agriculture que nous avons peut-être encore la bassesse de mépriser, l'agriculture est d'autant plus nécessaire que notre premier besoin est son tribut. Charles encourage cet art respectable, le seul qui ne doit pas sa naissance au luxe. Le laboureur s'enrichit des fruits du commerce, et le marchand s'enrichit des fruits de l'agriculture. L'or qui annonce l'opulence ne la crée pas, les vraies richesses d'un Etat sont ses productions. Charles connaît l'utilité de cette maxime, c'est-à-dire qu'il l'adopte. Il voit dans ses Etats des terres incultes, aussitôt il les fait défricher : un terrain qu'il protège

doit-il être inutile ? Ce n'est pas pour augmenter ses revenus qu'il assujettit ses sujets à ces pénibles travaux. Les terres fertilisées par son ordre ne lui paient aucun tribut ; père généreux, il ne demande d'autre récompense que le bonheur de ses enfants, il n'exclut que lui seul du produit d'une loi si sage. La nature multiplie les individus avec les productions ; le laboureur oublie l'indigence, il ne craint plus de se reproduire : en enrichissant ses sujets, Charles vient d'en augmenter le nombre. L'opulence enfante la mollesse : Charles aperçoit dans ses États des usages qui énervent le corps, sans donner du ressort à l'âme. Une loi qui peint son habileté dans le gouvernement, défend ces jeux sybarites qui éloignent l'abondance. Roi courageux, Charles ordonne à son peuple d'être heureux. Je vois le luxe naissant du sein de l'opulence, de la misère même ; des lois sompuares le replongent aussitôt dans le néant. Pour entretenir la marine, Charles doit veiller sur ses finances, il jette un coup d'œil sur ce dédale : il observe qu'une prudence dangereuse intercepte la circulation des espèces, le besoin presse, il se décide à faire des changements dans cette branche de son administration. Aussitôt la cupidité s'éveille, des hommes qui osent s'appeler les amis du roi, tandis qu'ils sont intéressés à opprimer le peuple, accourent, se montrent. Charles voit la calamité publique cachée sous les remèdes qu'on lui offre pour l'éloigner. Il ne s'égare pas dans de vains et funestes systèmes. Son économie est sapolitique, il adopte un beau paradoxe. Pour rétablir ses finances, il diminue les impôts.

La création de la marine donne une forte impression aux esprits. La navigation facilite les découvertes, mais elle exige des connaissances. Le dieu de la mer, le génie n'attendait qu'un roi pour se montrer, il était prêt à reparaitre, quand il ne craindrait plus le mépris. Hé quoi ! les sciences pouvaient-elles naître dans un siècle où les grands eussent cru s'avilir en pensant, où le savoir annonçait la roture, où on ne connaissait d'autre mérite que la valeur, où les trophées ne s'élevaient que sur le carnage. Charles connaît ces obstacles, il lève une main courageuse pour abattre, pour renverser l'édifice de l'ignorance et du préjugé. Que les despotes fassent crier les chaînes de l'esclavage aux approches du savoir, qu'ils redou-

tent les progrès de la raison ; un roi digne de l'être, ne craint que l'ignorance, parce qu'il ne craint que le crime. Quel est donc ce peuple conjuré contre la vérité ? Citoyens, ce sont nos pères ! des Français assujettis à un jargon absurde, asservis à des erreurs mercenaires, dévoués à une obscurité honteuse, sont soumis à des superstitions barbares ; l'astrologie judiciaire est leur seul guide (159). Depuis Charlemagne jusqu'à Charles V, je vois un intervalle de huit siècles, et je ne trouve presque aucun vestige de l'esprit humain ; les Français se succèdent, ils se transmettent l'existence ; trente générations sont perdues pour les sciences et pour le bonheur. Charles comprend déjà que les lettres et les arts peuvent influer sur le repos, sur la splendeur, sur la félicité de son royaume : il s'unit à un souverain digne de le seconder (Urban V), tout est prêt pour une révolution. Une passion vive attache Charles à cet art enchanteur qui exige un cœur sensible, et qui par une savante combinaison des sons, peint tout à l'oreille : un roi crée tout ce qu'il aime. Le flambeau du génie n'éclaire pas encore nos contrées, je le vois briller sur les rives de l'Arne. Pétrarque écrit souvent à sa lueur. Charles mérite d'être le bienfaiteur de cet écrivain ; il l'encourage par ses éloges et par ses bienfaits. Les services rendus aux lettres sont à ses yeux des services rendus à l'État. Qu'entends-je ? D'où naissent ces murmures sous l'empire d'un tel roi ? ô barbarie des siècles ! voilà donc ton ouvrage ! Le peuple voit avec peine que Charles perd son temps à s'instruire. Il ose se plaindre que son roi dément ses espérances, après avoir travaillé à son bonheur. Le courtisan cruellement sensible aux gémissements du peuple pour la première fois, devient son organe auprès du trône. Son silence était une perfidie, ses sollicitations sont des blasphèmes. Ces lâches se couvrent du zèle le plus pur ; pour être funestes, ils ont le courage de paraître citoyens. Ton peuple sait te servir, disent à Charles ces orgueilleux ignorants, ton peuple sait te servir : il peut sans danger ignorer tout le reste. Est-ce pour récompenser des savants qu'il te paie des tributs ? qu'ont-ils fait pour ta gloire ? qu'ont-ils fait pour la patrie ? Où sont les batailles qu'ils ont gagnées ? Laisse-les vivre inutiles au monde et à eux-mêmes. Charles avait prévu (à la honte de son

(159) Les anciens appelaient astrologie ce que nous appelons aujourd'hui astronomie. La vraie astrologie prédit avec certitude le cours ordinaire de la nature, les éclipses du soleil ou de la lune, les révolutions des saisons, le cours des étoiles et des planètes, leurs conjonctions, leurs aspects, leurs oppositions : cette science n'est pas conjecturale, parce qu'on peut avoir une connaissance infallible d'un effet nécessaire ; c'est un des plus admirables efforts de l'esprit humain. L'astrologie judiciaire qui était encore accréditée du temps de Catherine de Médicis, s'avise de prédire les choses qui dépendent de la volonté de Dieu ; cette superstition est moins l'ouvrage du démon que celui de l'extravagance et du délire. Nous avons bien des

volumes faits pour ou contre l'astrologie judiciaire, ils me paraissent tous également inutiles : on ne persuadera jamais à un homme de bon sens que l'inspection des astres peut guider les mœurs : s'il existait quelqu'un assez fou pour adopter cette absurdité, il y aurait de la folie à essayer de le dé tromper. Les astrologues qui étaient autrefois des demi-prophètes ne sont plus que des almanachs. On vit d'abord des discours d'horoscopes en Chaldée, ils vinrent ensuite en Egypte, en Grèce, en Italie : nous les avons reçus des Arabes. Ces charlatans résistèrent pendant longtemps à Rome aux édicts des empereurs : je n'en suis pas surpris, il fallait user du grand remède de la philosophie. *Ridiculum acri magnas plerumque secant res.*

siècle, ou plutôt de sa cour,) les reproches qu'il essuie, il écoute ces plaintes, il remporte une grande victoire sur l'ignorance, en flétrissant ses partisans. Il fait à ces faux protecteurs du peuple une réponse sage, consignée dans toutes nos histoires : *Lorsque les sciences fleuriront dans mon royaume, leur dit-il, il sera heureux; il périra, si elles disparaissent.* C'est ainsi que ce grand roi brave sa nation pour lui être utile. Dès que Charles protège les savants, les arts naissent en foule, il est digne d'un monarque de compter les connaissances parmi ses trésors. Il rassemble les productions de l'esprit humain qu'il érige en un tribunal redoutable : c'est là que la raison atteste ses progrès : elle réclame l'usage des moyens qu'elle offre pour rendre les hommes heureux, et dépose contre la mauvaise administration de ceux qui les gouvernent. C'est dans ce tabernacle sacré que la vérité triomphante crie sans cesse aux rois, Rendez-moi utile à la terre. O jour solennel et mémorable dans nos fastes ! des mains triomphantes qui ont subjugué les Anglais élèvent un temple au (160) génie. Odieux conquérants, je vous vois à la tête de vos armées immoler vos sujets pour attaquer et combattre vos voisins ! Charles paraît à la tête de son peuple pour le réconcilier avec la vérité : que l'antiquité ne me vante plus la magnificence de ses temples. Un spectacle plus ravissant me transporte. Charles jette les premiers fondements de ce monument majestueux de son amour pour les lettres, où tous les savants unis pour nous instruire nous ouvrent leur âme et nous communiquent toutes leurs pensées. Sanctuaire auguste, où le génie de tous les siècles, immortalisé par nos souverains, repose en silence ; où l'âme fière et humiliée, voit avec respect le magnifique tableau de l'entendement humain.

Les soins de ce prince sont efficaces, il a enfié ses sujets. Je vois dans son royaume des citoyens qu'il peut associer à ses travaux sans trahir son peuple. Il les assemble au-

près de son trône, il leur parle avec cette chaleur qui embrase les âmes. L'histoire observe qu'il était éloquent, je n'en suis pas surpris, puisqu'il était sensible. Charles établit des médiateurs entre son peuple et lui, pour affermir son autorité et le bonheur de ses sujets. Ces anges tutélaires se répandent dans ses États : bientôt ils se montrent dignes de son choix. Dans des temps fâcheux, Charles a surchargé d'impôts une de ses provinces. Laval le représente dans cette contrée, il revient à la cour. Je viens, dit à Charles ce citoyen généreux, je viens vous rendre l'autorité que vous m'avez confiée ; je ne connais point d'autre bien-être que mon devoir : votre peuple souffre, soulagez-le ou éloignez-moi. Quel est cet homme austère ? Est-ce là le langage des cours ? O vérité, tu passes donc quelquefois aux souverains ! Charles n'imita pas ces princes qui ne savent remédier à leurs premières fautes qu'en les soutenant par des fautes plus grandes, il condamne son erreur. Laval, s'écrie-t-il, Laval, tu m'estimes assez pour être sincère, tu le seras impunément. Je ne punirai pas ton noble courage, ma confiance en sera le prix. Approche, ami, viens que je t'embrasse, ton roi ne craint que les flatteurs.

Je ne tairai pas les fautes de Charles, elles intéressent sa gloire. Il est entouré de ses courtisans, de ces ennemis du mérite, toujours redoutables à quiconque a le malheur d'avoir des succès ; de ces imposteurs également humiliés de l'élevation d'un grand homme et de leur propre bassesse, qui, ne pouvant s'illustrer par eux-mêmes, se signalent par d'illustres calomnies. Duguesclin ne peut intimider ces scélérats. Depuis longtemps ils tramaient des complots, ils ne lui pardonnaient pas ses triomphes ; l'occasion favorisa ces fourbes. Duguesclin n'habitait pas la cour. Charles est surpris, la fidélité de ce général lui est suspecte ; il lui écrit, il se plaint comme s'il eût été offensé : Duguesclin n'a pas perdu le droit de s'estimer ; aurait-il rendu son roi puissant pour deve-

(160) Il importe à la France de savoir combien elle doit de reconnaissance à Charles. Quand on connaît les mœurs du xiv^e siècle, on est presque charmé d'apprendre que la vérité n'habita point avec tant de barbarie. L'inquisition exerçait paisiblement son despotisme sacré. Charles honora les gens de lettres, il les crut dignes d'illustrer ses États : il ne se trompait pas. Quand on parle d'une nation, on cite les hommes de génie qu'elle a produits : ils sont à juste titre une partie essentielle de sa gloire. Sous le règne de Charles on établit des manufactures de papier, on inventa les lunettes. L'horlogerie négligée depuis Gerbert reparut avec éclat sous Henri de Vie, habile artiste que Charles fit venir d'Allemagne. C'est depuis lui que nous avons des poètes : on composa le célèbre roman de la Rose, on fit même quelques livres d'histoire et de médecine ; les meilleurs ouvrages qui parurent étaient des traductions ; c'était un grand pas vers le bon goût que de sentir le mérite des chefs-d'œuvre qui avaient illustré Rome et Athènes. Ce fut par le moyen des traductions que les Romains acquirent le goût des lettres : cette voie paraît la marche la plus naturelle et la plus facile

de l'esprit humain, lorsqu'il a des modèles. Avant Charles V, nos rois léguaient leurs livres à des monastères : les moines respectaient assez de pareils dons pour ne pas y toucher. Charles fit placer la tour de la librairie au Louvre. Personne n'ignore qu'il est le fondateur de la bibliothèque du Roi, la plus belle et la mieux composée : qu'il y ait dans l'univers ; il y laissa neuf cents volumes, somme prodigieuse dans un temps où l'art de l'imprimerie n'était pas connu. Charles recueillait précieusement les productions de l'esprit qui étaient encore au berceau. Depuis son règne le temps a multiplié nos connaissances, des philosophes généreux se sont dévoués à la recherche pénible de la vérité ; leurs découvertes n'existant pas encore pour ces hommes, qui, nés dans un temps de lumière ne connaissent pas les progrès de la raison qu'ils ne cessent de nous vanter : le génie n'a rien fait pour eux, ses bienfaits leur sont inutiles. Une grande et très-grande partie du genre humain n'est pas plus éclairée, que si elle vivait dans ces siècles barbares qu'elle méprise. Hé quoi ! la vérité ne mérite-t-elle pas au moins d'être connue ?

nir rebelle ? animé de la confiance de la vertu, il se montre à Charles : sa sérénité effraie ses ennemis. Il n'a eu d'autres protecteurs que sa réputation, il ne doit point avoir d'autre vengeur que la renommée. Ce héros ne rappelle pas ses victoires à Charles, il ne réclame pas son sang qu'il a versé, le sang du peuple qu'il a épargné ; il ne découvre pas ses blessures.... Il tire l'épée de connétable teinte du sang des ennemis du roi, la baise avec respect, la met au pied du trône, se tait et regarde les cieux ! Charles est ému à cette terrible réponse. La fierté de Duguesclin le confond, la justice s'éveille dans son cœur. La vérité le frappe ; aussi grand que son général, il lui rend ses dignités, s'humilie, ou plutôt s'élève, l'embrasse, lui donne pour vengeance sa confiance et ses remords. Le connétable est justifié (161), car il faut convenir qu'à force de preuves la vertu réussit quelquefois. Duguesclin remercie le ciel de ce qu'il a épargné un crime à la terre ; il ne jouit pas longtemps de son triomphe, il meurt en servant la patrie : peu s'en fallut qu'il ne mourût flétri ! Grands hommes, à quoi tiennent votre repos et votre honneur ? Duguesclin doit à son roi l'estime dont il jouit : si Charles l'eût condamné, le nom de ce grand homme annoncerait le parjure. Aveugles humains, nous jugeons souvent sur des calomnies ! Nos pères nous ont rendus complices de leurs préjugés, de leurs passions et de leurs injustices.

Charles sent que sa vie lui échappe (162) ; il voit approcher d'un côté les horreurs du tombeau, de l'autre les orages d'une minorité. Des frères inquiets et rivaux se préparent aux factions. Charles partage entre eux les soins de la régence et les réunit par ses bienfaits. Une loi sage fixe la majorité de nos rois ; Charles laisse ses exemples à son fils, il pourra prolonger la vie de son père en suivant ses maximes. Né pour le bonheur de ses sujets, Charles se vengea de

ses ennemis par ses victoires, des rebelles par ses bienfaits : il reposa l'épuisement de ses forces par sa patience, les malheurs de ses pères par ses établissements. La dissimulation nécessaire pour régner ne passa pas en lui les bornes du silence, il ne sortit de sa bouche ni secret ni mensonge. Il semblait destiné à être le spectateur de la décadence de son empire, et la France ne fut jamais plus florissante que sous son règne. Il en est des rois comme des éléments : ceux-ci donnent la vie à toute la nature, ceux-là donnent l'action à tout un royaume. Charles mit ses sujets à niveau de son âme ; on distingue son règne dans l'histoire comme on observe les jours sereins dans les climats nébuleux. *Je suis heureux*, disait-il à un courtisan qui lui vantait les douceurs du trône, *oui, je suis heureux, parce que je peux faire le bonheur des autres* : sans ce privilège, en effet, les rois seraient les plus malheureux des hommes. Avant que la mort l'immole, Charles demande à être utile ; il fait ouvrir les portes de son appartement, il veut voir encore des sujets dont il est chéri. Les flots successifs d'un peuple innombrable entourent Charles, se disputent le bonheur de le voir. Une douleur de désespoir se peint sur tous les visages ; les gémissements et les sanglots percent tous les cœurs ; le peuple oublie tous ses besoins, il ne demande au ciel que la vie de son roi. Subjugués par leur tendresse, des citoyens veulent parler, la voix expire sur leurs lèvres ; un silence profond succède au tumulte ; Charles semble se ranimer, il se relève, bénit cette famille immense, supprime un impôt, et finit de commander par un bienfait. Le trône s'enfonce.... O notre père, s'écrie le peuple, ô notre roi ! goûte le repos dont ta mort nous prive : nos larmes sont un tribut digne de toi. Tu vivras toujours dans nos cœurs. Pardonne au roi de Navarre sa perfidie et ses forfaits : nous punirons ce monstre que l'exécration publique et sa criminelle joie n'ont pas as-

(161) C'est été un trait bien remarquable dans l'histoire des persécutions qu'ont essayées les grands hommes, si Duguesclin après avoir défendu son roi eût été obligé d'aller mourir en Espagne. Charles s'honora après la mort de ce général ; il pleura un héros qu'il avait eu le malheur d'humilier ; il le fit enterrer à Saint-Denis à côté du tombeau qu'il s'était préparé à lui-même. En sentant les approches de la mort, le connétable rendit son épée au maréchal de Sancerre pour qu'il la remit au roi ; personne ne voulait accepter cette dignité après la mort de ce grand homme. Notre siècle est plus éclairé : nous saurions bien voir au moins un motif d'intérêt dans l'exemple d'un pareil refus. Duguesclin mourut devant Châteauneuf-Randon, en Auvergne, qu'il assiégeait. Le gouverneur de cette place avait promis de se rendre au connétable s'il ne recevait point de secours ; il voulut lui tenir parole même après sa mort ; il sortit le 12 juillet à la tête des principaux officiers de sa garnison, et vint mettre les clefs de la place sur le cercueil de Duguesclin. Quelle oraison funèbre !

(162) On raconte au commencement du *Songe de Vergier* que Charles se faisait lire tous les jours quel que ouvrage sur le gouvernement. Il avait reçu à Paris, quelque temps avant sa mort, l'empereur

Charles IV, et son fils Venceslas avec une magnificence extraordinaire ; on a dit de cet empereur qu'il ruina sa maison pour acquérir l'empire, et qu'il ruina ensuite l'empire pour rétablir sa maison. Charles chassa ignominieusement de sa cour Jean de la Rivière son chambellan, qui avait tenu des propos trop licencieux en présence du dauphin. Le perle roi de Navarre connaissait le goût de Charles pour les lettres, il lui envoya un juif fort savant pour l'empoisonner après avoir surpris sa confiance. Tous nos historiens assurent que cet homme atroce lui avait donné depuis longtemps un poison lent, que le médecin de l'empereur en arrêta la violence en lui ouvrant le bras par une incision pour faire écouler le venin ; ils ajoutent que ce médecin avertit le roi qu'il mourrait lorsque la cicatrice de son bras se fermerait d'elle-même. Je transcris mot à mot nos histoires, Charles V mourut à Paris le 16 septembre 1380, âgé de 43 ans, dans la dix-septième année de son règne ; il était fils du roi Jean II, et de Bonne de Luxembourg ; il était né à Vincennes le 21 janvier 1337 ; son corps est à Saint-Denis, son cœur est à Notre-Dame de Rouen, et ses entrailles sont à l'abbaye de Montbuisson près Pontoise.

sez flétri; entends la renommée perpétuer son opprobre, vois la postérité, qui d'une main déchire le diadème qui ceignait son front, et de l'autre y imprime le sceau ineffaçable de l'ignominie; nous vengerons ta mort en bénissant ta vie; nous apprendrons à nos enfants que nous fûmes heureux, ils diront que tu fus grand. Quatre siècles après ta mort la philosophie cherchera un modèle dans l'histoire, elle te choisira; nos enfants offriront à ta mémoire le tribut de leurs éloges, à tes successeurs le tableau de tes vertus, à ta cendre les vrais honneurs de l'apothéose.

II. ÉLOGE

DE TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT ET TRÈS EXCELLENT PRINCE STANISLAS - LE - BIENFAISANT, ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

Est in illa spiritus benefaciens certus, stabilis. (*Sap.*, VII, 22, 23.)

Il y a dans la sagesse un esprit de bienfaisance, de vérité et de constance.

C'est ainsi que Salomon expose les avantages de la sagesse dont il est le modèle; on n'est véritablement sage que lorsqu'on jouit des prérogatives qui sont le prix de cette vertu qui les suppose toutes. L'insensibilité dégrade, l'erreur humilie, la faiblesse avilit; mais la sagesse nous donne un esprit de bienfaisance qui fait dépendre votre bonheur de celui des autres, un esprit de vérité qui n'épargne pas nos passions dans ses sacrifices, un esprit de constance qui rend notre tranquillité indépendante des événements. Dire donc de Stanislas, qu'il fut orné de la sagesse, c'est montrer le fondement de ses vertus; c'est assurer qu'il fut toujours égal à lui-même dans la prospérité et dans l'infortune. Quel prince a plus droit de nous apprendre avec Salomon qu'on trouve ces trésors dans la sagesse? Bienfaisant par inclination, il ne jouissait que des biens qu'il donnait; vrai par caractère, l'amour de la vérité était sa seule passion; constant par grandeur d'âme, son courage triompha des revers. *Est in illa*, etc. Sa conduite fut l'apologie de son élévation; ses écrits sont la défense de la vérité, ses disgrâces furent son plus beau triomphe. Il ne put conserver par ses vertus un trône qu'il ne devait qu'à elles; son indifférence pour le sceptre a montré combien il méritait de le porter.... Est-ce une illusion qui me séduit? Stanislas n'est plus! La cruelle mort l'a ravi aux humains, son trône n'est plus qu'un cercueil! Il ne nous reste plus que des cendres de Stanislas, c'est-à-dire, de la grandeur même. Son sceptre brisé, sa couronne flétrie, voilà ce que nous voyons sur la terre. Sans doute, après la mort il est entré en possession d'un nouveau royaume, ce roi bienfaisant qui croyait que le comble de la grandeur consiste à vouloir faire tout le bien qu'on peut procurer.

Occupons-nous de notre consolation et de sa gloire en rappelant ce qu'il fut. Sur le trône, Stanislas se souvint qu'il était

homme, il fut grand par l'usage généreux de la puissance. Dans ses écrits il fit voir qu'il était chrétien: il fut grand par l'usage éclairé de la raison. Dans ses malheurs il n'oublia pas qu'il était roi: il fut grand par l'usage modéré du courage. Ce prince allia donc dans sa personne l'humanité qui va au bien, *benefaciens*, la saine philosophie qui va au vrai, *certus*, l'héroïsme qui va au grand, *stabilis*. Nous admirerons et nous pleurerons la mort de ce roi bienfaisant: condamnerez-vous, ô mon Dieu, des larmes que vous faites couler! Religion sainte, le prince, que je loue fut votre ouvrage. Vous sûtes l'élever, l'éclairer, le consoler: vous travaillez aujourd'hui pour votre gloire en me dictant l'éloge que je consacre à la mémoire de très-haut, très-puissant et très-excellent prince Stanislas le Bienfaisant, roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar.

REMIÈRE PARTIE.

La Pologne est une image parfaite de l'administration gothique où le roi et le peuple sont soumis au corps intermédiaire qui doit balancer l'autorité et la dépendance. Les Polonais donnent des lois à celui duquel ils vont en recevoir. Frédéric-Auguste, roi de Pologne, s'engagea dans une guerre terrible sans le consentement de la république: l'ambition du souverain n'est pas une vertu dans un pays qui redoute son autorité; Auguste eut contre lui ses malheurs, les Polonais lui firent un crime de son courage; ils essayèrent de secouer le joug d'une domination dont l'affaiblissement ou l'accroissement leur paraissait également dangereux: l'un les eût rendus victimes des ennemis d'Auguste, et l'autre menaçait de faire sujet un peuple qui a toujours fait consister sa gloire à être citoyen.

Suscité par la Providence pour tirer ses peuples de la barbarie et de l'ignorance: créateur de ses Etats, roi qui avait besoin d'être vaincu pour savoir combattre, et qui ne pouvait apprendre que de ses ennemis l'art de les subjuguier; assez puissant pour résister à sa défaite, assez habile pour en profiter: tel était Pierre le Grand. Ces deux rois alliés avec le Danemarck, avaient réglé le partage de la Suède avant le commencement de la guerre; n'avaient-ils pas droit de se croire invincibles en fondant leur force sur la faiblesse de leur rival? Providence de mon Dieu, c'est ainsi que vous vous jouez des projets des humains! Charles XII, ce héros qui ne fut semblable qu'à lui, apprend à trois puissances formidables, liguées contre lui seul, que la jeunesse est plus téméraire que timide, et que la honte de céder devance en elle la raison; à la journée de Narva il défait cent mille Danois; encouragé par ses premiers succès, il résolut de faire descendre Auguste d'un trône qui chancelait sous ses pieds; le résoudre et l'exécuter ne fut en lui qu'un effet de son amour excessif pour la gloire, qui n'a pas toujours rempli son objet. Il est un sentiment de vénération pour les conquérants

heureux qui éblouit les aveugles humains ; les Polonais, idolâtres d'un fantôme de gloire qu'ils admirent dans le roi de Suède, trompés par le prestige de sa dernière victoire qui était un prodige de témérité et de bonheur, le secondent dans le projet qu'il a conçu de leur donner un nouveau maître.

L'assemblée de Varsovie, ce corps dont la liberté est la base, et dont la dépendance est la règle, députée à Charles XII, le jeune palatin de Posnanie, Stanislas Leczinski, né avec cette physionomie heureuse qui est un des plus agréables dons du ciel : doué de ces qualités brillantes qui supposent les grandes âmes, et qui les annoncent, il sut plaire à celui qu'il voulait fléchir ; il y eut entre Charles XII et lui une de ces sympathies inexplicables, dont on ne connaît que les effets. Après une conférence qu'il a eue avec le jeune palatin, il lui rend ce témoignage flatteur, qu'il n'avait jamais connu personne plus propre à concilier tous les partis. Tel fut le succès de sa négociation ; il demandait la paix : on lui offrit la couronne ; ce projet ne surprit que lui : issu du sang des rois, il était fait pour l'être, si le désir de rendre les peuples heureux donnait droit de les gouverner. Le sang de vos anciens maîtres coule dans ses veines ; vertueux citoyens, il saura le verser pour défendre vos lois. La fortune accompagna donc une fois le mérite en plaçant Stanislas sur le trône par un de ces phénomènes de politique qu'elle montre rarement à l'univers étonné. Il fallut pour la réussite de ce projet, l'ambition et la générosité du roi de Suède, flatté de donner une couronne à son ami, plus flatté peut-être de l'ôter à son rival.

Stanislas monte sur ce trône électif ; il a le plus légitime des titres pour régner en Pologne : le choix de ses sujets. Mériter le suffrage de la nation, c'est montrer qu'on est digne de la gouverner ; immortaliser son règne comme Stanislas, c'est prouver qu'on mérite son suffrage, il a, en effet, bien justifié son élection par sa modestie ; ce nouveau titre ne changea pas son caractère. Hélas ! nos vices semblent croître avec notre élévation : plus nous avons d'autorité sur les autres, moins nous en avons sur nous-mêmes, et par une fatalité qui nous découvre notre faiblesse, souvent les arbitres de l'univers sont les esclaves de leurs passions.

Dans Stanislas, on aperçut un roi qui ne croyait pas s'avilir en restant toujours homme ; faire des heureux était sa principale occupation. Il avait besoin de s'affermir dans une partie de ses Etats, et de conquérir l'autre, de soumettre par les armes ceux qu'il ne pouvait gagner par ses vertus ; le trône qui n'avait pu séduire son cœur troubla sa tranquillité ; il fallut qu'il achetât l'harmonie et la paix de son administration par des fleaux décorés du grand nom de victoires. Au milieu d'une fermentation générale il sut apaiser des esprits remuants qu'une explosion imprévue pouvait rendre factieux, satisfaire des mécontents qui seraient devenus rebelles. Stanislas a ses

succès et ses bienfaits pour triompher de l'indépendance et de la révolte, il punit l'audace par ses armes, il gagne la cupidité par ses largesses. O excès de bonté ! Stanislas achète le bonheur de son peuple qui n'obéit qu'à ses passions ; ce n'est point un esprit faible que la prospérité rend intraitable, une âme basse empressée à déshonorer la victoire ; celui qui ne saurait être ébranlé par les revers, se laisserait-il éblouir par les illusions d'une fortune si inconstante ?

Osons ici jeter un voile sur ses malheurs, nous aurons le temps de les pleurer ; le Tout-Puissant le dirige et le gouverne : rien ne lui manquera, *Dominus regit me, nihil mihi deerit.* (Ps. XXII, 1.) Heureux les peuples dont les souverains ont pour règle de leur conduite la volonté du Très-haut ! La religion est un frein qui arrête leurs passions : indépendants de tout ce qui n'est pas Dieu, tout les invite au crime. Stanislas ne croit pas nuire à sa gloire en travaillant à sa sanctification ; qu'il est difficile aux grands de se souvenir de leur néant, et de conserver sur le trône cette humilité qui, en cédant à tous, acquiert une véritable supériorité ! Cette vertu fut toujours chère à Stanislas ; sourira-t-il malignement à l'infortune de son rival détroné ? Il lui écrit pour lui dire qu'il espère trouver des sujets fidèles, parce qu'il veut régner par les lois. Maxime sage propre à consoler un roi ami de son peuple ! Elles régnèrent en effet sur son trône, le code qui les explique devient la règle de ses volontés ; il n'augmente jamais les peines qu'elles décernent : quelquefois il les diminue... quelquefois même il en dispense ; il consulte la loi pour ne punir que le crime, il écoute son cœur pour le pardonner. Une indulgence trop ordinaire serait un abus qui enhardirait la licence : une sévérité trop rigoureuse le priverait du plus beau de ses droits. Ce bon roi, savait que condamner un coupable à mort, c'est montrer qu'on est son maître, et que lui accorder sa grâce, c'est être presque son Dieu ! on ne reçoit rien en effet de plus grand de la fortune que le privilège de conserver la vie de ses semblables, que peut-on recevoir de plus flatteur de la nature que la volonté de le faire ? Le trône flattait Stanislas lorsqu'il pouvait faire dépendre la conversation de ses semblables, de sa volonté ; « le plus vil des mortels, disait-il, peut ôter la vie ; c'est ressembler à Dieu qui la donne que de la conserver. » Aussi il se répandait en bienfaits, plus par inclination que par pitié. Sa vie nous fournit plusieurs traits éclatants de cette compassion qui l'attendrissait sur les malheureux : il nous a appris lui-même qu'il devait autant ses grâces à sa satisfaction qu'à sa tendresse. Il est un traître qui a employé des jours qu'il lui devait pour lui nuire : son ingratitude augmente la gloire de son bienfaiteur ; Charles XII condamné à mort un ennemi de Stanislas qu'il tenait dans ses fers : Je parle de ce fameux ministre d'Auguste, que ses vices et ses vertus

rendaient redoutable, trop ambitieux pour résister à l'espérance de conserver son crédit, trop inconstant pour se fixer, trop bouillant pour se contraindre : homme dont les passions ne raisonnèrent jamais, qui confondait ses intérêts avec ses droits, ministre enfin que l'Europe eût cru digne de la confiance de son maître, s'il n'en eût jamais été honoré. Stanislas s'applaudira sans doute de la vengeance que son bienfaiteur tire de son ennemi ? Aveugle politique, ne te félicite pas de l'espérance de rendre insensible un cœur si généreux ! Stanislas n'écoute pas tes conseils, il sollicite la grâce de ce monstre : après de longues prières, Charles consent à l'accorder : Fléming ne mourra point... il vivra pour apprendre à l'Europe que Stanislas est la victime de sa clémence.

Quel prince fut plus bienfaisant ? Il l'était par caractère ; ce sentiment lui était si naturel qu'il ne le croyait pas une vertu. Avant qu'il fût roi, c'était en lui un penchant qui devint sa passion dominante sur le trône. *Faire du bien*, disait-il, *est le seul plaisir qui soit sans remords* ; aussi son nom est inséparable de la bienfaisance qui le consacre ; titre glorieux : ses devoirs sont les fonctions de Dieu même ; titre qui a son fondement dans ce qui rétablit l'égalité parmi les humains. Il en est de plus fastueux, dans le ciel même il n'en est pas de plus grand !

Tant de vertus seront-elles sans récompense ? Le Tout-Puissant éprouve ce grand homme ; éloigné de ses Etats il a encore les vertus d'un roi : il ne lui manque que des sujets pour remplir entièrement sa destinée : je veux dire pour faire des heureux. Déjà le ciel lui prépare une faveur qu'il n'aurait pas espérée, quand même il l'aurait pu prévoir. C'est du fond de l'Allemagne que la France l'appelle, et lui demande le riche présent qu'il lui a fait. Je me représente ce roi détrôné admirant les desseins de la Providence sur lui : il vient dans une cour en possession d'être l'asile des rois malheureux ; c'était le sort de son sang de régner ! Sa fille monte sur le premier trône de l'univers ; il a pour gendre celui qu'il demande pour protecteur ; il acquiert ce qui vaut mieux qu'une couronne, l'alliance d'un roi qui en dispose. Dans son gendre il voit un souverain dont la puissance est modérée par la bonté ; le roi le met en possession d'une province qu'il doit rendre heureuse. Peuple heureux d'avoir un roi bien-aimé pour maître, le prince qui te coûte tant de larmes n'a fait que commencer ton bonheur. En descendant du trône, Stanislas avait sacrifié son sceptre ; en y remontant il s'était sacrifié lui-même à l'amour de ses sujets. Son nouveau gouvernement lui sera moins onéreux : trop grand pour regretter des sujets auxquels la même passion avait arraché un serment et un parjure : trop tendre pour ne les point plaindre, il consent à n'être plus roi, pourvu que la Pologne soit heureuse ; il ne s'occupe

que de la tranquillité, qui est le premier bonheur des humains. Ce prince sensible ne cesse de verser des larmes qu'après qu'on a cessé de répandre du sang : il règne paisiblement en Lorraine. Après avoir triomphé de ses ennemis par les bienfaits dont il accabla ses nouveaux sujets, il se vengea de l'inconstance des Polonais et sut leur faire regretter son gouvernement. Sa bienfaisance, qui avait tant de droits sur les cœurs, le fit adorer et bénir de ceux qui ne savaient que craindre et murmurer. Quelle attention n'eut-il pas pour étudier le caractère de ses nouveaux sujets ? Que de soins pour connaître et pour récompenser le mérite ! Il se conforma à leurs lois et à leurs usages : il sut enfin se faire tout lorrain avec eux, et les rendit tous français avec lui.

Le gouvernement de la Lorraine est donc le terme de ses disgrâces ; la Providence lui confie l'empire de ce peuple que ses victoires et ses défaites avaient si longtemps obéré. Stanislas ne le dut pas à la politique ; après ses revers il s'était entièrement reposé sur la Providence : semblable à ces pilotes que l'orage surprend en pleine mer, et qui, voyant leurs manœuvres déconcertées, s'abandonnent au gré de la tempête. C'est donc le Tout-Puissant qui a travaillé à son élévation ; il n'a pas employé de filets pour monter sur ce nouveau trône : il n'en a pas ensanglanté la route ; ses sujets sont ses enfants. Heureuse de ses malheurs, la Lorraine trouve son bonheur dans son obéissance. Le premier moyen dont il fit usage pour le bonheur de ses peuples, fut de les rendre vertueux ; il mit plus de gloire à éloigner les dangers qu'à les éviter. On ne trouvait pas dans sa cour ces fausses maximes qui confondent l'élévation avec la grandeur, l'ambition avec la fourberie, ces détours adroits du courtisan qui, sous le faux prétexte de servir son maître, cherche à le gouverner, ces préjugés absurdes qui ne connaissent de vices que les crimes, et de crimes que les scandales. Stanislas osa être roi et chrétien ; les ordres de l'Eternel furent respectés par ses sujets ; il voulut que la fidélité qu'on lui devait eût la religion pour principe, et que cette fidélité fût la règle de la religion. Il invita par son exemple à adorer le Tout-Puissant dans son temple, et ne compta que sur l'attachement de ceux qui aimaient leurs devoirs. Que ne craindrait-il pas de ceux qui ne craignent plus Dieu ? Stanislas savait que c'est dans nos temples qu'on assure l'autorité des rois ; les impies eux-mêmes en sont persuadés : ainsi Jéroboam, après avoir rendu dix tribus rebelles, leur défendit de venir au temple de Jérusalem, parce qu'il craignait que la fidélité qu'on doit à Dieu étant inséparable de celle qu'on doit aux rois, qui sont ses images, ses peuples ne reconnussent enfin leur révolte et ne rentrassent sous le joug de l'autorité légitime.

Travailler au bonheur des peuples, est

le ministère des rois ; glorieuse destinée ! Ils sont obligés de faire des heureux ! Ici les bienfaits de Stanislas se présentent à mon esprit. Osons pénétrer cette âme sublime et célébrer le plus noble des penchans. Combien d'établissements ce grand roi fit en Lorraine pour perpétuer son bonheur ! Il ne croyait pas qu'il suffît à un souverain de remédier aux abus de son siècle, mais il savait qu'il doit préparer des remèdes aux maux à venir, parce que ce n'est point pour le seul temps de sa vie que lui est confiée la destinée de ses Etats, et qu'il doit y régner même après sa mort. Est-il en Europe un souverain auquel Stanislas ait cédé en magnificence ? Riche de sa modération, il a fait d'aussi grands biens par son économie que les autres rois par leurs largesses.

On convient qu'il est plus difficile d'apercevoir les maux particuliers que de les soulager, et qu'il est plus facile de connaître les maux universels que de les réparer, parce que le premier soin ne demande que de l'attention, et que les précautions ne suffisent pas toujours au second. Stanislas sait que le bonheur public consiste dans l'abondance qu'il n'appartient qu'à l'agriculture de procurer : il la favorise par des récompenses à l'exemple d'un peuple fameux que nous ne savons qu'admirer, et que nous serons bientôt forcés d'imiter. Il recueille dans des greniers publics le superflu (car Stanislas savait l'avoir) il recueille, dis-je, ce précieux superflu qui favorise le commerce pendant l'abondance, et qui ramène l'abondance dans les temps de disette ; on ne trouvait pas dans ses Etats ces monstres qui s'enrichissent des misères publiques : prévoyant et sage, il allait au devant de la fraude en trompant l'avare qui entasse le superflu, et en soulageant l'indigent qui manque du nécessaire.

Stanislas ne croit pas que la gloire de l'Eternel lui soit étrangère. Le Créateur du ciel et de la terre habite un temple où tout annonce la pauvreté dans une ville qu'il honore de son séjour ; il lui fait élever un monument éternel de sa magnificence et de son respect. Temple auguste, il ne manquait à votre gloire que de posséder les dépouilles de ce grand roi ? Vertueux citoyens, vous serez tentés de l'invoquer sur ce tombeau qu'il s'était préparé ; les barbares l'eussent cru digne de l'apothéose, vous lui verriez peut-être dresser des autels. Vous avez été les témoins de sa piété, il a été l'objet de votre amour, il est aujourd'hui le sujet de vos larmes : puissiez-vous ressentir les effets de sa médiation auprès de l'Eternel ! Il a laissé parmi vous des moyens de sanctification ; des ministres zélés vous retraceront le souvenir des bienfaits d'un roi qui leur a laissé des secours pour bannir la misère avec le crime : comme lui ils sauront vous attirer à Dieu par la route du bonheur, par la véritable voie du plaisir.

Occupé du bonheur de ses sujets, Stanislas veut les prémunir contre l'intempérie des saisons et les mettre à l'abri des fléaux même du ciel. Le laboureur perd quelquefois sa maison par un malheur qu'on ne peut que déplorer : Stanislas établit des fonds publics qui servent de supplément à la stérilité ; ses peuples savent que leurs impôts servent de ressources dans les calamités, et que ce sont des tributs qu'ils se payent à eux-mêmes.

Une maladie cruelle ravage ses Etats : son tendre cœur souffre du malheur de son peuple : les infortunés Lorrains ne peuvent pourvoir à leur subsistance que par leur travail ; Stanislas fonde une de ces maisons d'infirmités, où on ne voit que les débris de l'humanité ; sa grande âme pourrait elle ne pas s'attendrir sur le sort de ces malheureux pour qui la vie est un poids, et dont l'existence est presque le plus grand malheur ! Par ses largesses, l'âme et le corps sont en sûreté dans le danger ; père de ses sujets, il ne prend du trône que ses bienfaits ; roi, il ne prend de son cœur que sa tendresse ; au-dessus des faiblesses d'un père et de l'insensibilité d'un grand, il devient le rédempteur et le consolateur de ses Etats.

Il est des accidents qu'une espèce de fatalité rend irrémédiables et presque nécessaires ; il ne suffit pas de les craindre pour les empêcher : je parle de ces incendies funestes qui ne laissent que des cendres à ceux auxquels ils laissent la vie. Les libéralités de Stanislas ouvrent des asiles à ces infortunés contre lesquels le plus terrible des éléments est conjuré : il console ces malheureux.... disons mieux, il les empêche de l'être.

Le commerce est devenu l'âme des Etats ; Stanislas le protège en travaillant à sa sûreté. Pour prévenir les dissensions nées par la cupidité, il établit des oracles pour décider des droits sans vendre leur sentence ; il va au devant des abus du luxe, ce tyran qu'on ose appeler le père des arts ; en faisant un code de lois somptuaires, il obvie à ces larcins frauduleux que les passions occasionnent, et dont les passions accusent la fortune ; s'il n'y a eu qu'elle de coupable, les largesses de Stanislas réparent son injustice. C'est ainsi que Stanislas descendait dans les plus petits détails de l'administration de ses Etats ; rien d'assez grand pour occuper tous ses soins ; rien d'assez petit pour leur échapper.

Le plus beau de ses établissements est une école militaire. Les rejets de ce corps illustre, qui serait toujours respectable quand même il ne serait jamais nécessaire, toujours distingué par sa naissance quand il ne le serait pas par ses fonctions, ces glorieux rejets suivent le chemin de l'honneur qui leur est ouvert sous la conduite de ces braves militaires auxquels le berceau de la gloire sert d'asile. Stanislas fait cultiver avec soin ces jeunes plantes, l'espérance de ses Etats. Aimer la subordina-

tion, ses devoirs, sa religion, son roi, jeunes guerriers voilà les premiers germes de l'héroïsme auquel vous êtes destinés ! Les évolutions militaires changent en habitude et en passion l'instinct de la noblesse pour les armes. La patrie tient lieu de père à ceux que sa défense a rendus orphelins ; l'Etat se charge du plus grand de ses biens, l'éducation de ceux qui pourraient, sans ses soins, cesser d'être sages en devenant trop courageux, ou s'accoutumer à avoir d'autres ennemis que ceux du roi, c'est-à-dire de l'Etat ; avec les éléments de la sagesse on leur enseigne les véritables règles de la valeur ; on les rend braves sans témérité, prudents sans lenteur ; actifs sans précipitation, humains sans faiblesse dans un état où c'en serait une que de craindre de voir couler le sang, principalement le sien.

O vous tous, que Stanislas combla de ses bienfaits, venez publier ici sa magnificence ! hâtez-vous de travailler à son triomphe, peuples désolés, auxquels le souvenir de ses bontés empêche d'oublier sa mort ; accourez, Lorrains inconsolables, que ce bon roi a tant aimés, vos larmes ne feront plus couler les siennes dans un tombeau qu'elles rendent précieux à l'humanité ; il vit encore parini vous par ses largesses ce roi élément que le ciel vous avait donné dans sa miséricorde ; hélas ! le seul regret qui l'ait suivi dans l'autre vie, est d'avoir laissé des malheureux parmi vous. Réunissez-vous pour célébrer de concert la mémoire du roi bienfaisant que vous pleurez ; il vous est permis de bénir celui qui vous défendit de le louer ! Conservez à jamais l'attachement que vous montrez pour vos maîtres ; puisque vous devenez Français, jouissez comme eux du privilège d'aimer votre roi. Il n'est point de peuple qui ne nous cède en ceci ; nations barbares, si notre monarque devenait votre maître, vous apprendriez si on a droit de l'aimer ! L'histoire du règne de Stanislas le Bienfaisant est celle de l'humanité, parce qu'il l'a immortalisée par l'usage généreux de la puissance ; la philosophie dicte l'histoire de ses écrits, parce qu'il les a consacrés par l'usage éclairé de la raison.

SECONDE PARTIE.

Gouverner les peuples avec équité est la perfection de l'héroïsme : éclairer les humains avec succès est le triomphe de la sagesse : la puissance suffit pour soumettre l'indocilité ; l'érudition est quelquefois insuffisante pour vaincre l'ignorance ; un savant doit avoir des lumières plus étendues, et un roi a besoin d'une autorité plus illimitée, parce que l'obéissance s'obtient plus facilement que la persuasion ; la célébrité d'Auguste coûte moins que celle de Cicéron, et il est plus facile d'être l'arbitre des humains que leur oracle. Que sera-ce que d'ajouter aux vues profondes du politique les connaissances immenses du philosophe ?

Stanislas sur le trône rend ses peuples heureux : s'il prend la plume, il découvre aux humains la source du vrai bonheur.

Ce roi éclairé n'ignore pas que les vices diminuent à mesure que les connaissances augmentent ; que les mœurs sont plus irréprochables lorsqu'on apprend l'art de vivre à cette partie du genre humain qui n'a jamais réfléchi sur son existence ; il veut l'honorer à ses propres yeux en lui découvrant sa grandeur : il établit des maisons saintes où le peuple peut profiter d'une éducation proportionnée à la connaissance de ses devoirs et à l'étendue de ses besoins.

La fortune bizarre accorde quelquefois aux humains des qualités incomplètes qui devraient se supposer comme elles s'exigent. Stanislas, désireux de multiplier le savoir, élève un monument durable de son amour pour les lettres, où les sciences sont en dépôt. Là, on profite des leçons et des erreurs des grands maîtres ; le génie n'a besoin que de lui seul pour se montrer, je veux dire pour se faire admirer.

Amateurs des lettres, que vous fûtes chers à Stanislas ! depuis qu'il fut assez heureux pour être tranquille, il mit ses délices dans votre société, sa gloire dans vos suffrages : il méritait d'être votre maître, et vous étiez dignes d'être ses sujets.

Il ne crut pas indigne de sa gloire de créer des sociétés littéraires auxquelles il ne voulait être admis qu'après en avoir été jugé digne. Là il réunissait les différentes branches du génie, qui s'épurent en se réunissant, parce qu'une attraction naturelle électrise les pensées, et leur donne un feu vivifiant qui les régénère. Par ce moyen il pratiquait cette vertu qui n'en paraît pas une, la libéralité ; il avait appris que c'est créer les talents que de les récompenser, et qu'il n'est pas moins glorieux de répandre des grâces, que de les mériter, parce qu'il n'y a en effet que les princes dignes de l'immortalité qui aiment à encourager les talents : il fonda des prix annuels pour récompenser la supériorité dans les sciences ; l'honneur est en effet un aiguillon puissant sur les savants, plus jaloux de l'estime que des bienfaits du roi ; par cet établissement digne de sa sagesse, la gloire et l'intérêt sont satisfaits, le génie lutte et cède sans montrer sa défaite ; cette émulation fait naître les talents, et l'esprit porté sur ses ailes vole à la gloire. La protection que Stanislas accorde aux lettres n'est point un détour spécieux de l'amour propre : ce n'est pas un artifice d'un grand qui, pour se justifier de manquer de talents, ou pour s'en consoler, les protège, et trompe ainsi le jugement de ceux qui l'en croient orné, ou qui lui pardonnent son ignorance, pourvu qu'il ne la souffre pas dans les autres.... Hélas, il en est qui la favorisent !... Il en est même qui l'exigent ! Stanislas connaît le mérite : il se croit intéressé à l'honorer ; tout peint son amour pour les lettres, ses établissements comme ses ouvrages : son esprit est l'organe de son cœur.

Avec quelle noble simplicité, avec quelle tendresse il expose à son auguste fille, qui est sa plus parfaite image, les devoirs de son rang et l'attachement qu'elle doit au roi, son auguste époux ! Il prend des moyens sages pour la prémunir contre les artifices des courtisans qui paraissent oisifs sans l'être, et qui se font une coupable occupation de dégrader par l'orgueil ceux qui les dominent par la puissance : esprits fourbes qui rampent pour s'élever, qui louent pour séduire, qui n'ont de frein que l'intérêt, et de confiance qu'en leur faiblesse, accoutumés à passer des desirs aux inquiétudes, et des succès aux remords ; il daigna être père dans ses conseils qui lui coûtaient bien peu : la conduite de notre auguste reine lui dictait ses leçons.

Rappelons, je ne dirai pas les plus intéressants de ses écrits : ils le sont tous également, rappelons-en au moins quelques-uns. A ne compter que ses ouvrages, on croirait qu'ils furent l'unique objet de ses occupations ; à n'examiner que les merveilles de son règne, on est surpris, on ne comprend pas que le court espace de la vie puisse suffire à tant de prodiges ; mais son caractère était d'être parfait, et extraordinaire en tout.

Lorsque j'ai avancé que la philosophie dictait l'histoire de ses écrits, je n'ai pas eu en vue cette licence dans les pensées dont Stanislas a si bien démontré le ridicule ; j'ai voulu parler de cette raison réfléchie, qui ne diffère de la religion que par son motif, qui ne pense pas présumer trop de la vérité en la croyant vraisemblable, qui ne craint pas de l'offenser en essayant de la trouver, qui ne croit pas contraire à la raison, ce qui est au-dessus d'elle, qui sait croire ce qu'elle ne peut comprendre, et aime mieux adorer des vérités incompréhensibles, que d'admettre des erreurs absurdes.

Tout le monde sait combien Stanislas respecta la religion dans ses écrits ; la plupart d'entre eux lui servent d'apologie ; aussi persuadé que convaincu de la vérité de nos dogmes, il est assez éclairé pour que sa foi soit à l'abri du soupçon injurieux de crédulité superstitieuse. Qu'il est beau d'entendre un souverain protester de sa dépendance, préconiser, célébrer la solidité de cette arche mystérieuse qui unit le ciel et la terre, qu'on ose essayer et espérer de renverser par des sophismes ! Ce serait manquer de respect aux rois, que de les croire incapables d'adorer un être qui leur est supérieur.

La bienfaisance consacre tous ses ouvrages : il fait consister sa véritable gloire à être utile, et il préfère la reconnaissance aux hommages. Rois de la terre, votre puissance effraye et vos bienfaits vous honorent ! Jésus-Christ lui-même a été soumis à cette loi ; montre-t-il sa puissance par un péche miraculeux ? Un de ses apôtres effrayé s'écria : *Seigneur, vous êtes trop grand pour rester avec un pécheur comme moi* (Luc., V, 8) ; chasse-t-il les démons ? un peuple alarmé de

cette autorité qui lui paraît dangereuse, le prie de s'éloigner de sa contrée. Propose-t-il le plus grand de ses miracles, le sacrement de son corps et de son sang ? quelques-uns de ses disciples étonnés l'abandonnent. Guérit-il des lépreux, des aveugles, des paralytiques ? Alors une grande multitude le suivit en voyant les miracles qu'il faisait sur les malades. C'est ainsi que la puissance fait naître l'effroi, et que les bienfaits attirent les cœurs.

Qui pouvait mieux que lui faire un traité des lois fondamentales de la Pologne ? Il y était né assez grand pour savoir combien il leur coûte d'obéir à un roi qui n'a d'autre titre pour les gouverner que leur choix. Il discute avec ce fonds de lumière et d'équité qui lui sont propres, les droits et les devoirs du souverain et du sujet ; il sait distinguer l'esclavage de la dépendance ; il défend le citoyen contre les prétentions du despote, et les vexations d'un maître dur, qui voudrait régner sur les cœurs avec d'autres armes que ses bienfaits : avec combien de modération il exposa ses droits au trône ! sous le voile d'un anonyme manqua-t-il jamais aux égards qu'il devait à la vérité ou à ses ennemis ? Il avait dans un si haut degré le génie des affaires, quelquefois si différent du génie lui-même, qu'il découvrait des moyens là où on ne soupçonnait pas de la possibilité ; de quoi ne serait-il pas venu à bout s'il avait profité de cet ascendant victorieux sur les esprits que la nature lui avait soumis, s'il avait mis en usage ce que la probité condamnait ?... mais la cupidité lui fut toujours subordonnée.

Stanislas sait que la liberté est le plus beau, quoique le plus dangereux présent que le ciel ait fait aux humains ; il aime trop l'humanité pour n'être point le défenseur d'un si beau privilège ; ce n'est point un despote couronné par la crainte qui règne par la violence, qui ait pour sceptre le glaive de la fureur, et pour trône le siège de la cruauté, sans autres partisans que ses esclaves, sans autres sujets que ses victimes. Stanislas règne par l'amour, il ne cherche pas à affaiblir dans ses écrits le plus beau droit de l'humanité. O bien ineffable, précieuse liberté, les rois qui cherchent à te détruire n'ont ni goût, ni mérité tes douceurs.

La philosophie doit donc célébrer les écrits de Stanislas qui, après avoir rendu ses peuples heureux, voulut les instruire ; que ne trouve-t-on pas dans les écrits de ce grand homme ? l'éloquence, la vérité, l'utilité, la piété ; que sais-je ? partout on y retrouve Stanislas.

Écrits éloquentes ; on y voit une majestueuse simplicité de style qui lui est propre, et qui dans une seule idée exprime le germe de plusieurs autres, dans un seul trait une image, dans un seul mot un sentiment. On y admire une éloquence vive qui semble ne rien devoir au travail, qui sait contenir le bel esprit sans le captiver, et ne le montre que par ses grâces que corrigé par

la profondeur des pensées et la sagesse des réflexions.

Écrits vrais : Stanislas n'avait pas cru s'avilir en pensant, il n'avait pas besoin de paradoxes pour se faire distinguer : il se contenta de gémir sous le poids des difficultés qui l'arrêtaient : il chercha la vérité sans la supposer dans des probabilités ou des conjectures, et il sacrifia tout à l'amour qu'il avait pour cette vertu, siècle insensé, il ne manque à ses écrits que des erreurs pour obtenir ton suffrage !

Écrits utiles : ce n'est point un esprit vain qui s'amuse à des chimères ou à des frivolités en s'occupant à calculer l'étendue du possible ; Stanislas n'est point guidé par un faux zèle qui n'aboutit qu'à des écarts. Le plus grand des abus, disait-il, serait celui de les vouloir tous prévenir. Le vice n'est point dans ses ouvrages avec ses couleurs naturelles ; on y apprend que s'il donne quelquefois du plaisir, la vertu seule peut procurer le bonheur.

Écrits intéressants : Stanislas avait le premier des talents, celui de les faire valoir ; ses écrits ne sont pas de ces productions éphémères que les passions produisent, et qui produisent les passions. Il conduit les humains dans le sentier de la vertu par la douceur de ses maximes ; pourrait-il trop combattre le vide des plaisirs de la terre ? ce qui satisfait ici-bas les désirs, les réveille ; les passions naissent de tout ce qui les asservit, et le cœur ne jouit paisiblement que de ses inquiétudes et de ses dégoûts.

Écrits religieux : son amour pour la vérité ne se borne pas à combattre les préjugés ; il attaque l'erreur, il consacre ses talents à la défense de la religion et au bien de l'humanité, si étranger, si indifférent aux aveugles humains ! Il traite ici des devoirs des souverains : là il écoute son cœur, et s'occupe à prouver qu'on trouve du plaisir à faire des heureux : je voudrais faire l'histoire de ses écrits, et je n'en prends que les titres. Stanislas avait puisé une partie de ses lumières dans l'étude de son siècle : la Providence lui montrait en Europe les révolutions les plus extraordinaires ; chaque souverain lui donnait des exemples utiles ; la France lui montrait un roi que l'adversité avait rendu plus grand. Il avait vu l'Espagne affligée de voir éteindre la race de ses maîtres, devenir la victime des succès et des défaites de cinq princes qui se disputaient le trône d'un roi sage, qui avait choisi un Bourbon pour son successeur. La Russie lui présentait un spectacle frappant de l'influence du génie des rois sur l'esprit de leurs sujets ; un peuple qui est aujourd'hui si fameux sortait de l'ignorance et de la barbarie sous l'empire de son ennemi. Il voyait en Suède un roi malheureux, qui eût été plus grand s'il eût moins cherché à être extraordinaire. La Pologne elle-même lui faisait voir son rival occupé des moyens de lui nuire ; tous ces exemples de ses contemporains, tous ces événements lui donnaient de grandes leçons. Il pouvait imiter la grandeur de

Louis XIV, en triomphant comme lui de l'instabilité des grandeurs humaines, la prudence de Charles II, la sagesse du czar Pierre-le-Grand, la constance de Charles XII, la politique de Frédéric-Auguste... Je me trompe, Stanislas n'avait pas de plus grand modèle à se proposer que lui-même ! qui eut plus de mérite avec autant de modestie ? Sa principale vertu consistait à cacher les autres ; il craignait que ce qu'il faisait pour son amusement ne servît à l'ennui des autres. Tandis que la fécondité de son imagination embellissait tout, il portait l'humilité jusqu'à mépriser ses talents.

C'est donc à la philosophie chrétienne à célébrer les écrits de Stanislas, de ce philosophe si peu présomptueux ; puissent les souverains apprendre l'art de gouverner les peuples dans les leçons de ce prince bienfaisant qui ne tendent qu'à les rendre heureux ! Les organes de la gloire pourraient-ils rester muets à la mort d'un roi si digne de l'être ? que ce grand homme qui a si bien mérité de l'humanité soit porté comme en triomphe dans les écrits de ses contemporains ! Que l'univers se taise et qu'il pleure ! Stanislas a donc écrit en sage après avoir vécu en roi. Mettons le comble à sa gloire en le faisant triompher de lui-même, et en le montrant supérieur à la fortune. Il a atteint le dernier période de la grandeur par l'usage modéré du courage : l'héroïsme consacre l'histoire de ses revers.

TROISIÈME PARTIE.

Vaincre les illusions de la fortune est le privilège de la modération ; résister aux fureurs des disgrâces est le triomphe du courage ; la prospérité trahit ceux qu'elle favorise : l'adversité élève ceux qu'elle ne peut avilir ; il est plus difficile d'être homme dans les revers, que de se montrer héros dans la faveur. C'est dans cet état d'humiliation et de magnanimité que je me représente Stanislas ; montrons le seul avec l'infortune, dépouillons le de ses titres, ne lui laissons que ses malheurs ; sa grandeur sera indépendante de son élévation.

La même voie qui le mène au trône le conduit aux disgrâces ; une cour dont l'autorité est respectable lorsqu'elle est renfermée dans ses véritables bornes, s'oppose à son élévation ; Rome protège Auguste qui a sacrifié à la vérité les préjugés de ses pères : les foudres du Vatican défendent le sacre de Stanislas. L'abus du pouvoir est une tyrannie ; l'usage d'une autorité chimérique est une usurpation. Stanislas respecte la puissance ecclésiastique, mais il sait la limiter ; il comprend qu'il n'est pas possible que ce conflit de droits soit légitime, parce qu'il mettrait les Polonais dans la nécessité d'être prévaricateurs ou rebelles ; premier obstacle dont il triomphe avant que d'être roi.

On avait vu éclore les révolutions qui l'avaient mis sur le trône, comme si la Providence s'était hâtée de travailler à son élévation ; à peine il y est monté que son rival ébranle ce qu'il ne peut renverser : six

semaines après son avènement à la couronne, Auguste, cet ennemi d'autant plus formidable que sa défaite ne l'effrayait plus, Auguste vient l'assiéger dans Varsovie ; Stanislas abandonne cette capitale : il la quitte parce qu'il aime ses sujets, il n'y laisse pour défense que ses droits, ses vertus et ses bienfaits ; il envoie sa chère famille sous une faible escorte, et en devenant roi il est menacé de perdre les douceurs d'être père ; sans d'autres armées que son courage il vient chez son protecteur, pour combattre avec lui son rival. Deux rois que leurs succès ont rendus formidables poursuivent les armées d'Auguste ; le général qui les commande mérite les éloges de Charles XII, par un chef-d'œuvre militaire : ne pouvant lui résister, il lui échappe dans une retraite que le roi de Suède a toujours appelée la victoire de Shullenbourg.

Après plusieurs succès que les larmes de Stanislas vainqueur m'ont appris à déplorer, il signe à Altranstald un traité de paix avec Auguste ; ce procédé qui aurait dû décourager le czar ne fit que l'aigrir, parce que ses défaites lui avaient appris l'art de vaincre. La faiblesse avait forcé Auguste à la paix, de nouveaux secours allument la guerre : il remonte sur un trône auquel il a renoncé. Que faisiez-vous alors, héros si jaloux de la gloire ? hélas ! accompagné d'un ministre que l'Europe appela le Parménion de l'Alexandre du nord, Charles XII est malheureux dans l'Ukraine ; il ne lui reste plus que son courage, son épée et Renschild. Le czar veut se venger de ses défaites, il le poursuit, et ne lui laisse de salut que dans la fuite ; Charles se réfugie à Bender. Le grand Stanislas, victime des revers de son protecteur, vient le joindre dans ces climats barbares : il croit marcher en sûreté, il vole à la gloire, et il trouve une prison là même où il cherche un asile ! Charles XII et Stanislas réfugiés à Bender sont sous la protection ou plutôt sous le joug de la puissance ottomane. Les premiers soins de Stanislas eurent pour objet le recouvrement de sa liberté : le premier usage qu'il en fit fut de se sacrifier de nouveau aux intérêts de son bienfaiteur ; sans guide, sans argent, accompagné de son courage, il entreprend un voyage immense dans une saison où les éléments sont conjurés contre lui, dans des chemins qui ne sont que de vastes précipices, dans un pays qu'il ne connaît que par la célébrité de ses abîmes, dans un climat où l'intempérie de l'air est insupportable aux étrangers ; il va en Suède pour accélérer les secours nécessaires à la Livonie ; la longueur et les fatigues du voyage ne l'effrayent point ; il arrive enfin, et tant de peines sont inutiles ! Que fera Stanislas après de si fameux revers ? Il ne conserve qu'un bien qui le console de la privation des autres : la paix de son âme ; il écrit à Charles XII, et lui offre d'abdiquer la couronne qui lui a coûté tant de malheurs, et qu'il faudrait payer encore du sang de ses sujets : Charles admire un courage

qui condamne son ambition ; et il refuse d'approuver un projet qu'il croit contraire à sa gloire : c'est pour le bonheur de son peuple que Stanislas désire de cesser d'être roi ; un si grand sacrifice de l'intérêt personnel au bien public demande un effort de courage qui élève l'homme au-dessus de lui-même ; qu'offrir à ceux qui sacrifient à leur patrie, leur vie comme Décius, leur honneur comme Fabius, leur ressentiment comme Camille, leurs enfants comme Brutus ou Manlius, leur couronne comme Stanislas ?.... La gloire est la seule récompense digne d'eux !

Il est quelque chose de plus précieux que le courage : l'espérance qui le soutient et l'inspire ; Stanislas ne peut plus espérer de régner : l'avenir ne lui offre que des malheurs ; il renonce au trône qui lui avait promis tant de douceurs, et par là il porte l'héroïsme à son comble, parce qu'il fait usage de la modération. Les larmes de ses sujets lui disaient assez éloquemment qu'il n'avait pas cessé d'être leur roi : leur sensibilité le touche, mais elle ne peut l'abatre : il ne se contente pas de supporter ses malheurs, il a la force de s'en consoler, il semble que la nature l'ait fait pour les braver : j'avais, disait-il, j'avais le courage de m'occuper de mes chagrins. Oui, continuait-il, je ne suis pas insensible, mais quand je suis dans une situation de force, il me semble que je me trouve à ma place. C'est ainsi qu'il savait s'élever au-dessus des revers : semblable aux régions supérieures de l'air dont le mouvement est toujours uniforme, tandis que les parties inférieures de l'atmosphère sont le jouet d'un tourbillon orageux.

La vie de Stanislas nous fournit une interruption de malheurs ; ainsi on trouve un vallon fertile au milieu de cent précipices affreux : il a été assez longtemps infortuné pour goûter les délices du bonheur. Mais bientôt les disgrâces renaissent de leur épuisement : on avait vu à ses malheurs qu'il était l'âme de ses Etats... son élection est confirmée ; déjà n'oublant que l'infidélité de ses sujets, il travaille à les rendre heureux. Quel nouvel orage vient fondre sur lui ? Pourquoi rappeler une funeste élévation qui a rendu sa chute plus terrible ? O aveugles humains, vous repentez-vous d'avoir été justes ? Stanislas est détrôné une seconde fois ; l'anarchie confond ses états : ceux qui ont secoué le joug veulent l'imposer aux autres ; quel spectacle pour sa grande âme ? au dedans ses amis sont ses rivaux, ses sujets deviennent ses ennemis, ses vainqueurs triomphent presque en tyrans ; au dehors ses ennemis attendent, pour envahir ses états, que la sédition les ait dévastés. Ici l'indépendance, la révolte ; là les victoires, les vexations. Stanislas se console de tout, si ce n'est de n'être pas le seul malheureux : il voudrait que la tranquillité de ses Etats, que les succès de ses ennemis dépendissent de ses sacrifices ; au

milieu de ces troubles, il écrit à ses ennemis pour les inviter à la clémence, pour les prier d'épargner son peuple qui n'est que la victime innocente de tant de malheurs : il écrit à ses amis pour les engager à se désister de leurs prétentions, pour les conjurer de renoncer à ses intérêts. O héroïsme plus grand que les victoires, c'est à l'admiration du genre humain à vous célébrer ? Stanislas se prive en quelque sorte de gloire pour le bonheur de ses sujets, pour ses ennemis même.... La vôtre, ô conquérants, se mesure par le nombre de ceux à qui vous l'avez ôtée ?

Dans le malheur les grands sont ordinairement capables d'aimer ; ce secours leur devient nécessaire pour remplir le vide de leur cœur. Les revers les ont-ils abandonnés ? L'ingratitude semble être une bien-séance de leur état : l'image d'un ami leur serait importune, parce qu'elle leur rappellerait leurs disgrâces. Stanislas ne changeait pas d'amis en changeant de fortune. Il croyait augmenter, agrandir son être par une union qui semblait le reproduire dans les autres ; un sentiment si délicieux était devenu en lui un besoin : celui qui se passait d'un royaume sans peine, ne pouvait se passer d'un ami ; et quelle amitié que celle de Stanislas !

Ami constant : son cœur est à l'épreuve du temps : les malheurs de ses amis les lui rendaient plus intéressants ; ce n'est point un caractère inconstant qui se dédommage de sa tendresse par sa frivolité : il a besoin de se prémunir contre ses penchants, parce que, comme il nous l'a appris lui-même, en se permettant d'aimer quelqu'un, il se condamne à l'aimer toujours.

Ami officieux : il est assez puissant pour rendre heureux ceux qu'il aime : il n'oublie que ses services ; il prévient souvent les besoins, quelquefois même les désirs. La libéralité lui est si naturelle, qu'on s'aperçoit qu'il a besoin d'être roi pour ne la point borner ; que refuserait-il à ceux auxquels il a donné son cœur ?

Ami sincère : il est des personnes qui, trop vides pour vivre avec elles-mêmes, consentent à remplir leurs instants par des paroles, à soulager leur ennui par la fadeur : âmes superficielles pour lesquelles les délices du sentiment sont un plaisir étranger, qui supportent un ami comme un mal nécessaire, et qui, jalouses de l'attachement des autres, ne connaissent pas cette sympathie qui les leur ferait aimer. L'amitié de Stanislas ne consistait pas en ces dehors artificieux qui ne donnent point les douceurs de la tendresse. Grand roi, j'ose pénétrer dans le fond de ce cœur que vous disiez vous-même inaccessible à la haine, l'amitié fut pour vous un sentiment, et s'il vous était facile d'augmenter le nombre de vos amis, il n'était pas en votre pouvoir de le diminuer !

Ami indulgent : où sont ces caractères durs dont l'amitié fait le tourment de ceux qui en sont l'objet ? Il ne fallait pas des

soins continnels pour plaire à Stanislas : il se réservait cette sévérité ; il voulait, mais il lui suffisait de mériter la reconnaissance ; l'amitié était le seul désir qu'il bornait à son utilité particulière : aussi Stanislas a toujours eu de véritables amis, parce qu'il leur a toujours été sincèrement attaché, et qu'ils n'ont pas été un seul instant indifférents à son cœur ; qui a pu vivre en effet un seul jour sans aimer, n'aimera de sa vie.

Nous aimons les rois comme par instinct ; nous mettons notre gloire dans notre dépendance et notre bonheur dans notre amour ; pourquoi tant de souverains ont-ils si peu ambitionné l'amour de leurs sujets ? Leurs trônes ne sont jamais mieux affermis que lorsqu'ils règnent sur les cœurs ; il en est des rois comme du Dieu même dont ils sont les images : quand on les aime, on observe toutes leurs lois : combien peu, comme Stanislas-le-Bienfaisant, ou Louis le Bien-aimé, goûtent les douceurs d'un si bel empire !

L'amitié consolait ce grand homme dans ses revers ; ils n'eurent pas de bornes pour lui : hélas, elles ne sont que pour le plaisir ! Tant de malheurs lui feront goûter plus délicieusement les intervalles de félicité ; car on serait insensible au bonheur s'il était trop continu, et, par une bizarrerie de notre inconstance, il ne consiste pas à être toujours heureux. Les Russes mettent le siège devant une place que Stanislas défend : Dantzick est attaqué ; quel spectacle pour son cœur ? Des remparts fondroyés, la mort qui vole avec l'airain, des cadavres entassés pour favoriser l'escalade, l'air retentissant de l'insolence des soldats effrénés, des cris sanglotants des orphelins, des accents plaintifs des blessés, des soupirs des mourants ; du bruit effroyable des maisons que leur chute change en de vastes tombeaux : plus d'espérance que l'esclavage ; des sujets fidèles invoquent la mort ! Dévoré de mille inquiétudes, Stanislas est obligé d'y en ajouter une bien plus terrible, son attention à les cacher ; en montrant de la crainte, il eût enhardi la licence ; il fallait braver l'audace pour en triompher ; Dieu puissant, quel spectacle pour un roi condamné à voir mourir ses enfants, victimes de leur amour pour lui ! Semblable au rocher qui résiste à la tempête, parce qu'il est immobile au milieu des flots, Stanislas n'obéit point aux circonstances : il les étudie pour triompher dans sa défaite. Il exécute un projet dont l'idée eût honoré les Césars : il ne confond pas l'emportement avec le courage, il a celui de se soumettre à des âmes vénales que l'intérêt lui associe, et que le même intérêt peut lui enlever ; il est tyrannisé par des compagnons intraitables que l'importance du secret qui leur est confié rend insolents. Stanislas souffre leurs caprices ; il a assez de courage pour n'en point montrer ; les fatigues, la méfiance, la crainte, voilà ce qu'il lui en coûte pour passer la Vistule, et pour réussir dans sa fameuse retraite de Dantzick, qui

lui mérita les regrets de son peuple et l'admiration de ses ennemis; il suffit de rappeler l'événement : l'histoire racontera ce que je ne peux qu'indiquer.

Qu'il me soit permis de rappeler ici un préjugé bien injurieux à l'humanité. Conquérants, vous craindriez de l'être si on avait l'équité de juger sainement de votre gloire par les malheurs que vous causez, avec une issue si différente de celle des particuliers? La même voie qui vous mène au trône, les conduit sur l'échafaud, et ce qui leur attire les surnoms affreux de parjures, d'homicides, d'usurpateurs, d'incendiaires, vous mérite les titres pompeux et magnifiques de belliqueux, de conquérants, de politiques et d'heureux.

Qui soutenait, qui consolait Stanislas au milieu de ces revers? La force, ou plutôt la faiblesse humaine ne comporte pas tant de constance; c'était sa religion qui lui faisait bénir l'auteur de ses maux; c'était sa vertu qui lui rendait tout l'éclat qu'elle en recevait. Une longue vie n'épuise pas son courage : il n'a pas la funeste consolation que donnent les délices qui rendent la vieillesse plus formidable et moins onéreuse. Ce vénérable vieillard se félicitait de se reconnaître dans un petit-fils..... ô destin cruel ! ô souvenir lamentable ! hélas la mort le détachait insensiblement de la vie ; je crois entendre ce nouveau Jacob demander son cher fils à tous ceux qui l'approchent, avec ce pathétique si naturel à la douleur : il a la force de se refuser ses larmes, et d'essayer de consoler la plus tendre des mères... Il serait moins grand s'il eût été moins malheureux?

Celui qui dans Dantziek avait vu la foudre écraser son palais; celui que les malheurs n'avaient pu ébranler, sera donc malheureux jusqu'à la mort? Il mourra par un accident dont la seule idée est effrayante. Il me semble voir cet auguste vieillard assister à sa mort : assez courageux pour rappeler ses forces fugitives, il demande le pain de vie, pour que son âme teinte du sang de l'Agneau soit à l'abri du glaive de l'ange exterminateur : je le vois prosterné devant son juge, après avoir imploré sa clémence. Il embrasse ses amis, il les console..... Je vois son âme errante sur ses lèvres, sa bouche entr'ouverte semble vouloir achever un vœu commencé. Ici la voix me manque pour faire parler ma douleur : vos larmes publient assez éloquemment la vôtre, peuples désolés, qui avez perdu un si grand roi : on a entendu vos sanglots qui ont honoré sa pompe funèbre, on vous a vus fondre en larmes en voyant descendre dans le tombeau le héros le plus intrépide, le roi le plus clément et un infortuné le moins digne de l'être !

Hélas ! les malheurs lui survivent, il est encore à plaindre après sa mort ; grande reine, vos larmes l'attendent : réjouissez-vous au moins de ce que Dieu vous trouve digne de souffrir pour lui. Je crois entendre ce grand homme vous parler du

fond de son tombeau, où votre douleur qui honore tant vos sentiments, vous a fait désirer de descendre, et dont nos vœux et nos regrets ont tant de peine à vous relâcher : mânes illustres de Stanislas, vous suppléerez à notre silence ; il faut une âme aussi grande que la vôtre pour consoler cette vertueuse princesse ! Comment pourrions-nous donner à votre auguste fille une consolation qui nous est si difficile et si nécessaire ? O vous, dit ce respectable père ; vous, à qui ma mort a failli coûter la vie, vous qui me représentez sur la terre, refuseriez-vous à votre Dieu le sacrifice de vos larmes ? Fermez ces yeux éteints qui ne peuvent plus pleurer : vos inquiétudes altéreraient ma félicité : votre amour pour moi doit donc être le remède de vos douleurs : faites que votre religion triomphe de votre abattement ; le calvaire est le chemin du Thabor ; votre présence me rappela autrefois à la vie ; conservez un bien qui est mon ouvrage ; c'est un père tendre qui vous défend de pleurer vos malheurs ; vivez pour le bonheur d'une nation qui me fut chère : vivez pour consoler un époux que j'ai toujours aimé : vivez enfin, votre résignation honorerait ma mort.

Jusqu'à quand entendrons-nous retentir les airs de ces accents lugubres qui nous annoncent des malheurs ? Dieu nous punit dans la personne de nos princes. Loin de murmurer contre sa sévérité, déplorons notre aveuglement. Par un excès de soumission aux ordres de la Providence, cherchons l'expiation de nos crimes dans leur châtement. Intéressons le ciel pour la conservation du roi bien-aimé qui nous gouverne et que nous chérissons ; règne glorieux, puisses-tu durer autant que nos désirs ? Grand prince, puissiez-vous vivre autant que votre gloire !

III. ÉLOGE FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUT, TRÈS PUISSANT ET EXCELLENT PRINCE

Monseigneur Louis, dauphin de France.

Quæsitv bona genti suæ. (I Mach., XIV, 4.)

Il travailla au bonheur de sa nation.

Remplir sa destinée, c'est être exact à tous ses devoirs, et supérieur à tous les éloges. Le bonheur des humains est la gloire des princes. Ces substituts de la Divinité dont on célèbre la bienfaisance, se consolent du fardeau du sceptre : ils ne se plaignent pas d'avoir gouverné les peuples, s'ils ont pu les rendre heureux. Différent de ces princes qui ne connaissent d'autres délices que leur puissance, d'autres règles que leur désir, d'autre équité que la force ; celui que nous pleurons, guidé par le vrai héroïsme, triompha de l'ambition. Soutenu par une véritable grandeur d'âme, il préféra la bienfaisance à l'élevation. *Quæsitv bona*, etc. Issu du plus beau sang du monde..... Pourquoi rappeler ce qui est étranger à son mérite ? en lui nous ne devons louer que

lui-même, parce qu'il ne chercha son origine qu'en Dieu. Il ne fut pas du nombre de ces héros destructeurs, dont l'histoire est écrite en caractères de sang : aussi sa célébrité sera à l'épreuve du temps ; nos larmes sont le sceau de son immortalité. Les siècles n'effaceront pas son nom qu'il a gravé dans le temple de la gloire par ses bienfaits ; nos neveux l'admireront comme nous : l'histoire justifiera notre admiration et nos larmes. On célébrera dans la postérité la plus reculée un prince exempt des faiblesses qui sont l'apanage de la grandeur, écueil ordinaire de la modération ; un prince vertueux par sentiment, politique par devoir, bienfaisant par inclination ; un prince enfin qui jouit du plaisir délicieux d'être aimé des hommes, qui égale presque celui de les rendre heureux. Puissé-je, en célébrant l'ami de l'humanité, faire rentrer cette belle vertu dans ses droits, et les aveugles humains dans leur devoir ! Louis consacra son enfance à travailler à notre édification ; Louis a consacré le reste de sa vie à procurer notre bonheur. Modèle et bienfaiteur des humains, il mérite l'éloge que j'ai emprunté de l'historien sacré. *Quæsitæ bona genti suæ.*

Tandis qu'un lugubre cyprès l'environne, couvrons son tombeau des mêmes lauriers qui devaient le couronner. Oh ! qui me donnera de louer un tel prince dignement ? ma douleur peut-être : je n'écouterai qu'elle dans l'éloge que je consacre à la mémoire de très-haut, très-puissant et excellent prince, monseigneur Louis, dauphin de France.

PREMIÈRE PARTIE.

L'instabilité des choses humaines porte un caractère qui peint bien le néant de notre origine. Il semble que le dernier période de la grandeur soit l'époque nécessaire des disgrâces, et que, par une espèce de fatalité, plus les états sont brillants, plus ils sont voisins de leur décadence.

La France devint une seconde Rome sous le siècle immortel du grand Auguste qui régna sur elle. La gloire de la nation éclipsa ses rivales sous l'empire de ce roi éclairé dans ses choix, magnifié dans ses récompenses. Ce héros était destiné à braver les revers, il devait éprouver son courage sur lui-même, et triompher de l'adversité qui venait lui rappeler qu'il était homme. Je vois nos armées en déroute ; la victoire prend son essor, et quitte nos étendards qui l'avaient si longtemps fixé. L'adversité nous poursuit ; parmi les malheurs dont elle afflige Louis le Grand, la mort est son instrument le plus terrible ; elle frappe les coups les plus inattendus et fait les plus grands ravages. Une famille nombreuse semblait appuyer le trône des Bourbons sur des colonnes d'airain. Déjà l'orage le plus violent renverse nos espérances ; nos malheurs nous apprennent à ne mettre jamais notre confiance en un bras de chair. Il ne reste plus de cette race de héros qu'un re-

jeton digne de faire revivre ses ancêtres. Echappé du naufrage, cet héritier des Bourbons arrive enfin au port de l'adolescence, plaignant les perplexités de son auguste bisaïeul, mort incertain sur la destinée de ses Etats. A peine a-t-il atteint l'âge de quinze ans, que la nation, jalouse de son bonheur, désire l'alliance qui le lui a procuré. Les pressentiments ne sont pas un oracle trompeur : notre félicité a égalé nos vœux, sans surpasser nos espérances. L'heureux instant arrive. Un roi qui jouit du privilège des grandes âmes en goûtant les délices de l'amitié, ce roi, dis-je, consent à soulager l'empressement de son peuple ; un roi trop digne du trône pour le regretter, vient chercher un asile dans notre cour : Louis devient son gendre. Une princesse, modeste sans bassesse, grande sans hauteur, exacte sans scrupule, sublime enfin sans prétention ; une princesse qui a vu descendre son père d'un trône qu'il ne devait qu'à ses vertus va monter sur le premier trône du monde. Marie de Pologne est destinée à Louis XV. A peine ces augustes époux commencent à sentir leur empire mutuel, que la nation, idolâtre de ses maîtres, auxquels elle rend une espèce de culte civil, témoigne sa joie par ses fêtes, son bonheur par ses acclamations, ses désirs par ses vœux. Vœux louables dans leur principe : l'intérêt de l'Etat et celui de l'Eglise les inspire. Vœux saints dans leur sujet : la vertu les forme. Vœux grands dans leur objet : la naissance du prince dont nous pleurons la mort les dirige. Vœux constants : quatre années de persévérance l'attestent. Vœux enfin dignes de la nation et du prince qu'on demande avec ardeur... Il naît ce ferme appui du trône. On le reçoit comme est ange de l'*Apocalypse*, que Dieu envoie couronné de l'arc-en-ciel (*Apoc.*, X, 1), pour marquer sa miséricorde. Sa naissance est une époque mémorable dans nos annales. Un roi, né presque sur le trône, devient père. Sa joie nous annonce notre bonheur. Les temples du Dieu vivant, qui dispose des couronnes, retentissent des cantiques d'actions de grâces que la reconnaissance inspire. O prince, votre naissance nous procure autant de fêtes que votre mort nous coûtera de regrets ! Images importunes de la mort, éloignez-vous de mon esprit ; laissez-nous tromper notre douleur par une illusion qui nous console de nos larmes en les justifiant ! L'astre bienfaisant qui vient d'éclorre brille dans notre hémisphère. Le monarque se répand en bienfaits ; la nation s'épuise en reconnaissance.

Les Francs nos aïeux occupaient le pays que nous habitons, terminé à l'orient par l'Elbe, au midi par le Mein, au couchant par le Rhin, au nord par la mer Septentrionale. Régner sur une étendue de pays si considérable : rare et brillante destinée ! Ce fut celle de Louis. Avant qu'il connaisse ses droits, il va apprendre ses devoirs, évaluer les humains avant que d'en être l'arbitre. Il sait déjà qu'on est homme avant

que d'être roi, et que son premier empire a pour sujets ses désirs.

Notre monarque, désirant de se voir revivre dans son fils, n'oublie rien pour son éducation. Réjouissez-vous, ô notre maître ! Vos vœux sont satisfaits. Déjà nous reconnaissons dans Louis une portion de votre être et l'image de votre âme bienfaisante. Loin ces préjugés, inventés par l'oisiveté, qui veulent qu'un roi ignore ses devoirs. Pour réfuter ces vains systèmes il suffit de les exposer. Le prince des philosophes donna ses leçons au héros des conquérants.

Un évêque choisi par notre monarque aura le privilège d'être le premier témoin de la rapidité de ses progrès. Il consacre ses démarches à notre édification. L'exemple d'un prince est une leçon bien persuasive : Louis sait que, pour lui plaire, on tâchera de lui ressembler. La vertu seule a des attraits pour lui. Un particulier en sacrifiant ses passions ne sacrifie souvent que des chagrins ou des désirs : un prince, dont les passions sont souveraines comme lui, montre par le sacrifice qu'il en fait une grandeur d'âme au-dessus de l'héroïsme. Si nous ne pouvons atteindre ce prosélyte de la vertu, nous devons le suivre à une distance proportionnée à nos forces. Ses succès le flattent moins que les efforts qu'ils nous coûtent. Dans le chemin des sciences les épines ne le rebutent pas ; il répare le naufrage de nos connaissances. Je le vois en lutte avec l'obscurité du savoir ; son application déchirera le voile et le bandeau qui le cachent. Que de branches vont s'élever de cet arbre dont notre bonheur doit être le fruit.

Former, cultiver l'esprit, le créer presque ; tel est le noble privilège du petit nombre d'hommes qui éclairaient leurs semblables. Quel art que celui qui apprend à persuader plutôt qu'à convaincre, à insinuer les vérités avant que de les prouver. Que sera-ce que d'élever un prince né pour le trône ? Se rendre son maître docile, unir les intérêts au devoir, faire trouver de l'amertume dans les fautes, tolérer ce qu'on ne peut ni empêcher ni permettre, consulter les conjonctures, résister quand il faut vaincre, plier quand il est inutile de se roidir. Un prince écoute des conseils : tout ce qui est ordre lui est importun. Ainsi le coursier dompté qui vole dans une pénible carrière au gré d'un sage conducteur, se cabre, s'emporte, renverse et écrase tout, lorsqu'une main téméraire le violence au lieu de le conduire. Mais pourquoi exposer des difficultés étrangères à l'éducation de Louis ? son application que son âge (disons tout puisque les préjugés l'exigent), son application, que son rang semblerait désapprouver, condamne l'indolence. En sacrifiant ses plaisirs il accuse hautement ceux qui leur sacrifient leurs devoirs. Il savait qu'un prince doit protéger le mérite : il apprit à le connaître et à l'aimer. Je dis trop sans doute : apprend-on à l'aimer ? Modeste, il se méfie de ses lumières. Il n'a point la stupide insolence des esprits ordinaires, qui ne doutent pas même de leur capacité,

et qui, par un excès d'aveuglement, ne le connaissent plus. Heureux sans doute ce prince, qui, comme Solon, ce sage respecté de la Grèce, a droit de dire que ses connaissances augmentent avec ses années !

La religion invoque les princes comme ses protecteurs nés. Louis savait qu'elle devait être le fondement de son trône. Il comptait au nombre de ses plus beaux privilèges celui d'être destiné à être le fils aîné de l'Eglise. Une si belle prérogative, loin de flatter sa vanité, animait son zèle ; il voulait être l'image de la sainteté de Dieu comme celui de sa puissance, consacrer sa mémoire dans les fastes de l'Eglise et de l'Etat. Il n'ambitionnait l'autorité que pour faire respecter celle de Dieu. Différent de ces princes ingrats qui, arrivés au faite des grandeurs, oublient celui qui les a faits grands, il n'eût point laissé au Tout-Puissant le soin de venger sa gloire pour n'en être jamais la victime.

Les lois, ces sages protectrices du repos, ce lien social qui arrête l'audace par le désespoir de l'impunité, furent l'objet de ses études. Déterminé à les faire régner sur son trône, il s'applique à les connaître. Trop humain pour s'exposer à punir l'innocence, la jurisprudence criminelle, cet article si délicat, si effrayant, lui fut bientôt connu. Il étudia dans notre code l'esprit et la mesure des lois pénales. Gémissant sur la nécessité de punir les crimes pour les empêcher, il ne voulait s'en tenir qu'à lui-même.

La politique, ce ressort puissant de la société qui apprend la théorie des passions, doit être l'étude d'un prince. Elle dépend de la connaissance des hommes. Elle exige, cette sagacité qui fait prévoir les obstacles et combiner les moyens, cette souplesse qui fait maîtriser les événements. Ce n'est pas tant la pénétration d'esprit qui fait les hommes d'Etat, que leur caractère ; il suffit de connaître ses intérêts pour être politique. Ennemi de ces intrigues que la cupidité ou l'ambition ourdissent, Louis fit une étude sérieuse des hommes. Son caractère modéré favorisait ses observations. *Les passions, disait-il, rendent les peuples plus difficiles à gouverner, et elles augmentent l'autorité et les moyens de les conduire.* Il ne s'agit, en effet, que d'en fixer l'objet : elles ont toujours un motif sans aucun principe. Elles donnent de l'activité, quelquefois de la faiblesse, toujours des forces, lorsqu'elles sont bien employées. Ainsi le vaisseau reste immobile dans le calme, mais que les vents l'agitent même en sens contraires, le pilote les assujettit, les dompte les uns par les autres, et en fait comme des ailes pour voler, avec sa ville flottante, au terme de sa navigation.

Dans ce siècle pervers l'humanité est devenue une vertu. Louis la possédait dans le plus haut degré. Trois infortunés soldats ont abandonné les drapeaux de leur roi. Leur sentence n'attend que le moment de l'exécution. Louis attendri sur le sort de

ces malheureux, qui ont eu plus de faiblesse que de malice, demande leur grâce et l'obtient. Tel est le véritable usage du crédit ! La bonté qui faisait le fond de son caractère, le fit adorer de la nation. Heureux les princes accessibles aux humains ! Leurs regards sont comptés au rang des bienfaits. Louis avait cette bonté primitive que le Créateur a gravée dans nos cœurs comme l'empreinte de ses mains. Ses vertus sociales lui donnaient une urbanité de mœurs qui semblait attentive à nous plaire. Sans des ruisseaux de sang il eût éteint cette anarchie féodale qui si souvent a ravagé les Etats. Quelle fureur barbare eût résisté aux bontés de ce prince, qui chérissait tendrement les siens, et qui mettait de ce nombre tout ce qu'il avait de semblables ? Où sont ces princes esclaves de leur faiblesse, ces timides tyrans de Syracuse qui, ensevelis dans leurs prisons dorées, faisaient sentir aux extrémités de leurs Etats, le poids de leur existence ? Louis se montre avec cette affabilité qui enchante, avec cet ascendant victorieux auquel tout cède comme par instinct ; c'est un aimant qui attire tous les cœurs ; c'est l'astre du jour qui reçoit les hommages et la reconnaissance de l'univers en s'approchant du pôle. Depuis quelques siècles la France caractérise ses rois par des surnoms qu'elle leur donne. Ce titre était prêt pour Louis XVI, qu'on eût appelé comme son auguste aïeul, *Louis le Bienfaisant* (163). Titre moins fastueux que ceux que l'orgueil invente, plus grand parce que les grands qui sont héros par instinct, sont rarement hommes ; plus flatteur : on ne le doit qu'à soi-même ; plus étendu : il suppose. que sais-je ? l'âme de Louis !

Les belles-lettres, auxquelles nous devons l'urbanité de nos mœurs, ouvrent à Louis une moisson abondante. Il se rend familiers les princes de l'éloquence de Rome et d'Athènes. Le savoir, associé avec les grâces, lui fait aimer ses leçons. Enfin il s'étudie lui-même ; ce n'est pas ici une âme qui s'évite, un esprit qui se redoute : il sait que dans la connaissance de soi-même, il n'y a point de solide vertu ; nos désordres viennent de nos erreurs. Je le vois descendre dans son propre cœur. Rien n'échappe à son examen, si ce n'est ses vertus. Martyrs de la curiosité qui, connaissant la marche des astres, vous ignorez vous-mêmes, apprenez de Louis à acquérir cette science si sublime, que les païens eux-mêmes jugèrent qu'il n'y avait qu'un Être supérieur qui pût concevoir l'idée d'en faire un précepte !

Génie vaste. Les bornes des sciences sont le terme de ses connaissances. Esprits tardifs qui croyez que la peine que vous avez à apprendre doit vous tenir lieu de savoir, apprenez de lui à chercher la vérité qui se cache, à triompher de l'opiniâtreté des sciences, qui seules peuvent nous rendre ce qu'elles nous coûtent. Louis étudia l'his-

toire, non en curieux qui rappelle des faits, mais en philosophe qui cherche les événements dans leurs principes. Désireux d'imiter les grands hommes, il sera modèle à son tour.

Génie profond : il échappe à la dissipation au milieu du tumulte, il converse avec son esprit, le force d'être lui-même. Les mathématiques, ce creuset de l'esprit, sont à sa portée ; il analyse, il décompose tous les objets. Le flambeau de la vérité éclaire sa pénétration : il voit son âme des yeux de l'âme même.

Conduite réglée par la vertu : l'austérité de ses devoirs ne le rebuta pas. Les pompes chimères de la grandeur ne purent le séduire ; les flatteurs sont les seuls qui puissent se plaindre de sa sévérité.

La nature nous fait souffrir nos maîtres avec peine ; ils s'éloignent plus par inutilité que par crainte d'importuner Louis. Il les aimait toujours : jamais il ne fut ingrat ; les Bourbons sauraient-ils l'être ? Ce prince, accoutumé à *porter le joug du Seigneur depuis son enfance* (Jerem., II, 20), s'est fait une heureuse habitude de la pratique du bien. Ses grandes qualités ne furent pas éclipsées par des vices. Malheur trop ordinaire aux grands hommes ! Alexandre conquit presque le monde entier : la mort de Menander et la ruine de Thèbes font oublier ses exploits. Mahomet, ce despote des consciences, était courageux ; il fut fourbe. Tamerlan, ce fameux capitaine, après avoir été l'effroi de l'Asie, en devint la fable dès que le peuple fut délivré du bandeau de l'illusion et des entraves de la crainte. Gengiskan. . . . laissons jouir ses cendres du repos dont il fut le perturbateur ! Il semble que ces héros ont voulu consoler l'humanité de la supériorité qu'ils avaient sur elle. Louis avait ce caractère d'héroïsme universel qui éclipsait partout l'homme. Héros jusque dans ses inclinations, jamais il ne s'attacha à des objets moins nobles que sa vertu et son sang.

Ici rappelons le mariage auquel il fut destiné. Une princesse qui avait toute la prudence de sa nation sans en avoir la roideur, toute la politesse de la nôtre sans en avoir le faste ; une princesse digne de ses aïeux dont elle vient perpétuer le sang, va partager notre bonheur. Le plus beau sang du monde revient à sa source. Ces deux branches se réunissent au tronc dont elles descendent. Combien de héros vont naître de cette alliance, qui donnera à nos maîtres le glorieux privilège d'être deux fois Bourbons ! Cessons de réaliser un fantôme. Louis nous édifie toujours : il vécut avec son auguste épouse en prince chrétien. A ses yeux le plaisir ne devait pas être un fardeau quand il devenait devoir. Je n'entrerai pas dans le détail de ses vertus : elles étaient le triomphe des dangers d'une cour, séjour trop souvent funeste à l'innocence. Son flambeau s'y éteint comme

l'étoile qui guidait les mages s'éclipsa sur la cour d'Hérode. L'arbuste rampant dans le sein des vallées n'essuie point, comme le cèdre, l'effort conjuré des vents, et les coups redoublés du tonnerre. Quel frein opposera un prince à ses passions? elles ne trouvent pas plus de résistance que ses ordres, dans un pays où le crime a plus d'hypocrites que la vertu. Ses goûts sont les lois des courtisans attentifs à démêler ses desirs, ingénieux à les prévenir, empressés à les exécuter; la défiance de Louis s'oppose à la réussite des surprises. Dans les sentiers de la vertu, c'est elle, c'est son devoir qui l'arrête, ce n'est pas l'impunité. Son mérite n'eût fait rougir à ses propres yeux : il n'appartenait qu'à sa modestie d'éclipser sa gloire par un éclat plus brillant.

Cette capitale a été le théâtre de ses vertus. La reconstruction d'un nouveau temple du Très-Haut l'invite à venir en poser les fondements. Eglise de Panthéon, vous serez un monument éternel de la piété de Louis! Le temps n'effacera point les inscriptions qui l'attestent. Murs sacrés, conservez toujours le souvenir du prince qui vous fit relever. Nouvel Esdras, il répare de ses mains les ruines du sanctuaire; nouveau Salomon, il y contribue par ses largesses. Pourquoi remonter si loin? Nous le vîmes, ce prince, lorsqu'il accompagna notre auguste monarque à la même cérémonie. Accoutumés à des prodiges, sa vertu ne nous surprit plus.

Louis apprend aux savants qu'il leur est permis de connaître tout, excepté leurs lumières; aux philosophes, que la curiosité est l'écueil de la foi; aux princes, que la bonté ne les avilit point; aux politiques, habiles dans l'art de tromper, que la probité doit être leur règle; à la France, qu'elle a le droit d'adorer ses princes; à tous les hommes, qu'ils cherchent en vain la félicité loin de Dieu, qu'ils ne se félicitent jamais du succès d'une si honteuse désertion. Tels, atteints dans les forêts du trait qui les déchire, d'imprudents, animaux croient soulager leur douleur par la course qui ne fait que l'aggraver. Il apprend enfin aux mondains que la paix n'habite point avec le crime, qu'ils sont toujours troublés parce qu'ils n'ont pas le funeste avantage d'être assez pervers pour être tranquilles. Après avoir consacré son enfance à notre édification, il va pendant le reste de sa vie travailler à notre bonheur.

SECONDE PARTIE.

Plaindre ses semblables quand on peut les secourir, c'est l'excuse du faible; faire des vœux quand on peut faire des efforts, c'est le partage du lâche. *Ce n'est pas avec des larmes*, disait Louis, *qu'on éteint un embrasement.* Instruit de nos besoins, notre soulagement est un devoir à ses yeux. Sa générosité..... quel sentiment je vais, célébrer! On peut n'avoir de la grandeur d'âme que pour soi : on ne pourrait se rendre l'objet de sa générosité sans lui substi-

tuer l'amour-propre. On peut être bienfaisant sans faire des sacrifices : la générosité les suppose. On n'exerce l'humanité qu'envers ses inférieurs : la générosité s'étend à tous. Elle est donc un sentiment aussi sublime que la grandeur d'âme, aussi utile que la bienfaisance et aussi tendre que l'humanité. A une si belle qualité, Louis joignait l'art de donner, qui est au-dessus des bienfaits. Suivons-le dans divers événements de sa vie; il sera aisé de s'apercevoir qu'il s'était fait une loi de notre bonheur.

Et d'abord je dois parler de ses campagnes. Le louerai-je d'avoir été belliqueux par inclination? non, je le dois à la vérité qui m'inspire et qui m'écoute. Trop peu ambitieux pour sacrifier sa conscience à ses intérêts; obligé de combattre, il n'eût désiré de vaincre que pour pardonner. Insensés! que faites-vous quand vous célébrez des conquérants? disait éloquentement un ancien; vous applaudissez à des gladiateurs qui se disputent le prix que vous réservez à qui vous portera les coups les plus sûrs et les plus terribles. Redoublez vos acclamations et vos éloges; aujourd'hui ce sont les corps sanglants de vos voisins qui tombent épars sur l'arène; demain ce seront les vôtres. Notre monarque consent que son fils fasse l'apprentissage de la guerre sous lui. Je le vois dans les plaines de Fontenoy; l'aiguillon de l'honneur le fait courir sur des épines. Ici ce jeune athlète va nous prouver que la nature se passe du temps pour former les grands hommes, et qu'il est encore des héros nés. L'art militaire est l'instrument des vengeances du ciel. Mortels insensés! ne connaissez-vous d'autre vertu que la soif du sang humain? O politique! qui crois les malheurs nécessaires, peux-tu être une vertu!

Les grandes batailles sont l'époque des grands malheurs. Louis désire le spectacle d'un événement décisif pour le sort de la guerre. Notre monarque veut tromper son courage. Il défendit de l'éveiller le matin du grand jour où il se montra à l'Angleterre accompagné de sa puissance et de sa majesté. Père tendre, vos soins sont superflus; Morphée n'enchaînera pas Bellone. L'historien remarque qu'il ne fut pas nécessaire de l'éveiller. Poitiers vit autrefois un de nos rois combattre avec son fils : l'issue de ces événements est bien différente!

Plus heureux que Louis le Grand, notre monarque va mesurer ses forces en bataille rangée avec les fiérs et éternels ennemis de sa couronne. Les rives de l'Escaut vont être les témoins de sa valeur. Le voilà arrivé au théâtre du danger et de la gloire! A peine le jeune Louis s'aperçoit que nos troupes plient sous les coups de l'ennemi resserré dans une colonne qui, en cachant ses pertes, paraît invincible, qu'il vole pour vivifier l'armée par sa présence. O vous qui l'arrêtez dans le chemin de la mort, apprenez-nous la louable résistance que vous

opposa son courage ! On le menace du danger de sa vie : *Ma vie, s'écrie-t-il, ah ! ce n'est pas la mienne, c'est celle d'un général qui est chère le jour d'une bataille.* La mort vaut mieux que l'ignominie ; épargnez-moi la honte de votre défaite, ou laissez-moi suivre mon penchant. *Melius est nos mori in bello quam videre mala gentis nostræ.* (I Mach., III, 59.) On le conjure au nom de ses aïeux dont il doit perpétuer le sang, au nom de la France dont il veut procurer le bonheur..... O prodige ! A ce mot, il s'arrête. L'artillerie ennemie sillonne, éclaireit nos rangs : l'acharnement des Anglais donne un degré de force à leurs efforts et un degré de perfection à notre triomphe. La mort vole sur la tête du roi (164). On conjure ces deux têtes illustres de quitter leur poste que le canon ennemi foudroie : on implore leur retraite. La mort, qu'on fait craindre au roi, ne l'épouvante pas ; Louis seconde son courage. Les Bourbons ne savent fuir que l'opprobre de la fuite. L'espérance renaît, le courage se ranime, le désespoir disparaît... La bataille est gagnée. Une armée peut tout, lorsque son âme est un grand roi le triomphe n'éblouit pas ceux que le danger n'a pas effrayés. Nous devons, sans doute, le gain de la bataille de Fontenoy à l'inflexible courage du roi, témoin et acteur de cette fameuse scène qui immortalisera son règne.

A l'ombre de ses lauriers, Louis repose en paix. Fier avec lui seul, il se respecte trop pour oser se manquer. Il est trop jaloux de notre bonheur pour n'être point l'ami de la paix : il a appris que les grandes révolutions sont nuisibles ; le succès lui-même ébranle les fondements de l'autorité. Après mille revers, la vertu paraît triomphante de cet amas de contradictions qui fait le caractère de l'homme : elle se montre, pour recevoir les hommages de l'univers, assise sur les débris des empires. Louis veut notre bonheur ; ses vues pacifiques secondent ses désirs. Rois de la terre, Dieu vous a établis ici-bas ses substituts et ses représentants ; ce n'est pas uniquement pour y dominer, vous devez y répandre des rosées bienfaisantes !

La subordination et l'ordre sont des biens dont on ne conteste pas la nécessité. Louis, toujours empressé à procurer notre bonheur, n'oublie rien pour le procurer ; il n'ignore pas qu'un des plus beaux privilèges des princes est de travailler au bonheur des peuples lorsqu'ils cherchent à s'en faire aimer. L'amour du souverain est le principe de la tranquillité et le nœud du lien social. Lorsque les princes se font aimer, on doute presque s'ils ont été faits pour la société ou si la société n'a pas été faite pour eux. Forcer les passions à leur pardonner d'être leurs maîtres ; à ces traits

je reconnais le privilège des Bourbons !

Dira-t-on que ces biens, qui tiennent à l'opinion, sont des climères ? L'opinion fait, il est vrai, le supplice du sage et du vulgaire ; elle concilie souvent aux apparences de la vertu le respect qu'elle refuse à la vertu même. La calomnie même respecta les belles qualités de Louis. Qui se défendra de ce monstre, s'il est armé du bouclier impénétrable de la tyrannie ? le secret. Louis fut à l'abri de ses traits envenimés. Triste situation des princes ! Ils sont les premiers sujets du caprice. Peu d'hommes les connaissent, presque tous les jugent. Je ne suis plus surpris de ce concert de sentiments qui nous fit aimer Louis. Le méchant disputerait-il ce droit au mérite ? Pourrait-il résister à ses charmes, s'empêcher de l'aimer ? La clémence nous pardonne, la libéralité se dépouille pour nous, l'humilité cède à nos prétentions, la tempérance respecte notre honneur, nos plaisirs même, la justice défend nos droits, la valeur assure notre repos, la prudence nous conduit, la science nous éclaire, la modération nous épargne, la charité nous enrichit. Cœurs corrompus, vos vices seront-ils toujours le fondement de l'estime que vous avez pour la vertu ? Celle de Louis est l'ouvrage de la religion ; notre bonheur en sera plus solide. Eh ! que sont, Messieurs, les vertus sans la religion ? La patience fait des opiniâtres, le courage des téméraires, le savoir des orgueilleux, la prudence des politiques, des soupçonneux, des fourbes..... ; l'honneur, la vertu même ne sont que des noms durs et tristes sans la religion, qui, sans elle-même, ne serait qu'une folie puérile.

Osons ouvrir une plaie que notre amour-propre fait saigner encore. Louerai-je Louis d'avoir tremblé à l'approche du trône que la mort allait lui dresser ? D'avoir plus écouté la voix de la nature que celle des passions ? Hélas ! ses larmes étaient une dette ; l'héroïsme est à plus haut prix ! Notre monarque se vit sur les bords du tombeau. Des Alpes jusqu'aux Pyrénées....., des bords de la Moselle jusqu'aux rives de la Seine....., Louis, témoin de nos inquiétudes, demanda en sanglotant la conservation d'un père, que notre amour nous rend commun avec lui. Le ciel a voulu que nous lui dussions une partie de notre félicité, et que, ne pouvant être l'auteur de notre bonheur, il en fût le médiateur, en obtenant à la France la conservation du bon Trajan, qui la rend heureuse.

Dieu sait donner aux conditions les plus élevées leur contre-poids. La grandeur qu'on admire de loin touche moins quand on y est né, et se confond dans son abondance. La vertu de Louis va résister à l'épreuve la plus terrible. Loin d'ébranler un héros chré-

(164) Les boulets qui tombaient près de lui, le couvrirent de boue, ainsi que le dauphin ; un domestique de d'Argenson fut tué derrière eux. Le roi

ne parut jamais plus gai : un boulet tomba à ses pieds. *Renvoyez-le aux Anglais,* dit-il au dauphin, *je ne veux rien avoir à eux.*

tion, les disgrâces affermissent sa vertu; Louis goûtait les délices d'une alliance dont elle formait le nœud. Mort, mort! ne laisseras-tu un reste de vie à ce prince que pour lui en faire sentir l'amertume! Elle frappe le bras qui seul ne s'empresse pas à le désarmer. Madame la Dauphine meurt; Louis se voit à moitié dans le tombeau. La douleur l'afflige sans l'abattre; il sait qu'attribuer les événements au caprice bizarre de la fortune est la ressource ordinaire de l'imprudence et l'écueil de la stupidité. Sa patience étonne ceux que sa douleur afflige. Seigneur, s'écrie-t-il, vous me privez de l'objet de ma tendresse, du gage de vos bontés, du modèle de ma conduite! Eh bien, ô mon Dieu, j'adore la main qui s'appesantit sur moi! *Obmutui, quoniam tu fecisti.* (Ps. XXXVIII, 10.) Pardonnez les larmes que la douleur me fait couler; votre triomphe sera plus parfait! Quand vous me punissez, je dois vous apaiser par ma soumission. *Obmutui, quoniam tu fecisti.* Une résignation ainsi subordonnée annonce l'héroïsme de Louis. Dans son malheur, il pleure le nôtre. C'est à regret qu'il perd cette épouse qui devait concourir à procurer notre bonheur. La nature lui donna un cœur tendre; ce présent funeste ne sert qu'à augmenter ses douleurs. Il n'est que trop ordinaire de trouver des cœurs stoïciens et insensibles; mais celui qui, comme Louis, a assez d'âme pour sentir le coup et pour résister à l'abattement, assez de patience pour se défendre du plus léger murmure, assez de raison pour arracher le trait qui le blesse...., celui enfin qui, comme Louis, écoute la douleur et en triomphe. Ah! pardonnons à ce mortel d'oser prétendre à l'héroïsme!

A peine Louis, aidé de la religion, commence à se consoler de cette perte, qu'on pense à l'en dédommager. Une princesse digne de lui va lui être unie par les liens les plus sacrés. Il s'y prépare avec ferveur, parce qu'il en connaît la sainteté; avec réflexion, parce qu'il en connaît les devoirs; avec peine, parce qu'il en connaît les dangers. Ame de Louis, notre bonheur est à son comble. Nos vœux sont satisfaits par la naissance de M. le duc de Bourgogne. Quel prince le ciel vient de nous accorder! Homme dans un âge où on porte encore l'empreinte du néant, instruit avant le temps des études, né avec ces qualités heureuses qui peignent les arbitres des humains, sensible avant la maturité du cœur....., en un mot un Bourbon! Je m'arrête en traçant son portrait; pourquoi réveiller notre douleur, en en célébrant le motif. O mort, trop souvent tes coups nous surprennent! L'habitude de les essuyer, loin d'en amortir l'impression, la rend plus douloureuse. Réservez les larmes que la tristesse nous arrache, comptons des moments qui nous sont bien chers, admirons encore une vie que notre bonheur occupa, jouissons de notre illusion jusqu'à la fin de ses jours. Alors, puisqu'une fatale nécessité nous y

condamne, alors nous pleurerons sa mort par rec naissance!

Persuadé que le bonheur du prince dépend de celui des autres, il se consacre entièrement au bien public; il s'occupe de l'étude de ses devoirs, c'est-à-dire de notre félicité. Paraît-il au conseil? Il est le protecteur du peuple.

Protecteur éclairé, d'un coup d'œil il embrasse la circonférence de l'Etat. Les moyens qu'il fournit sont le résultat de ses combinaisons approfondies dans le silence du cabinet. Ce prince ne parut jamais à cet aréopage sans avoir mûrement examiné l'objet de ses délibérations. Son repos, ses plaisirs, tout est sacrifié quand ses devoirs l'appellent; cette transgression lui paraîtrait le plus grand crime. Nouvel Henri, il épuise ses lumières avant de consulter celles des autres.

Protecteur sage, il défend le faible contre l'oppression du puissant injuste. O vous qui gémissiez dans la misère, intéressez Louis! Il vous soulagera bientôt, ce prince, qui, comme Titus, Trajan, Marc-Aurèle ou Louis le Bien-aimé, croirait perdre une journée qu'il passerait sans faire du bien.

Protecteur empressé; cette protection ne consiste pas en cette orgueilleuse patience qui fait qu'un grand, mécontent par état de tout ce qui l'approche, permet qu'un malheureux lui expose ses calamités, pour goûter, peut-être, le barbare plaisir d'assouvir son inhumanité par ce contraste d'inégalité. Non, cette protection ne consiste pas en cette bonté cruelle qui se croit quitte du service par des promesses vagues qui aboutissent à des excuses qui ne sont que l'apologie du mensonge. Louis combine avec un infortuné des moyens d'accélérer son soulagement; et cette protection, il ne la borne point aux malheureux, la religion en sent les effets. Chaque jour il est l'organe de ses gémissements auprès du plus religieux des monarques. De quel œil regarda-t-il cette secte mensongère dont plusieurs partisans ne savent que le nom, que plusieurs sages ne connaissent que par le ridicule dont elle s'est couverte en achetant des prestiges?

Rien ne distraît Louis de son application à notre félicité. Une famille nombreuse est le prix de ses vertus. Quel délicieux plaisir doit goûter ce prince que la tendresse de la nature et la voix du patriotisme viennent flatter à l'envi des doux noms de père et de citoyen! Il compte les progrès des suppléments de son existence; leur conduite peint en action l'histoire de son enfance. Ennemi de cette vaine ostentation qui fait craindre aux grands de s'avilir en veillant à l'éducation de leurs enfants, Louis s'y livra avec plaisir. Rien ne lui coûtait lorsque notre bonheur devait être le prix de ses peines. O vous à qui ces dépôts sacrés sont confiés, continuez à forcer la nation d'applaudir à vos succès!

Malgré moi la suite des événements me rapproche de la maladie de Louis. La valeur forme les héros profanes; la patience va faire de Louis un héros chrétien. Je vois de

loin les messagers de la mort; les incommodités d'une maladie naturelle se font sentir. Nos passions qui conjurent notre perte n'ont pas affaibli son tempérament; il n'interrompt point ses applications ordinaires. Il est si beau, si grand, si flatteur de faire du bien, que Louis sent qu'il ne fallait rien moins que le précepte d'un Dieu pour en faire un mérite! Les malheureux ne s'aperçoivent pas que, pour les soulager, ce martyr de la bienfaisance va le devenir. Sa bonté le tyrannise; ce n'est point une de ces bontés cruelles qui nuisent lorsqu'elles favorisent, et qui, pour avoir pitié d'un malheureux, en font cent autres. Louis sait, il publie qu'il doit être bon, sans cesser d'être juste. Ces deux vertus sont en effet corrélatives; la bonté sans la justice est faiblesse, la justice sans la clémence est dureté. Que ne puis-je rassembler ici les malheureux qu'il secourut! L'un lui doit sa liberté, l'autre sa vie; celui-ci son repos, celui-là son honneur, plusieurs le séjour de leur patrie. Quelle ressource n'offre pas sa charité? généreuse, elle est aussi illimitée que les besoins; modeste, elle prévient quelquefois les désirs; aussi attentive à cacher ses dons qu'à les multiplier, elle ménage les intérêts et la délicatesse. Elle donne, avec ces égards, ces réserves, j'ai pensé dire avec ce respect de précaution, qui, ne diminuant point l'avantage du malheureux, lui laisse le plaisir de trouver, en lui épargnant la honte de recevoir. Louis savait que rien n'est plus redoutable que la misère; elle ouvre la porte à la licence avec autant de fureur que la prospérité. Ses bienfaits étaient les épargnes de quelque chose de plus que son économie. On pouvait surprendre sa charité, mais non pas l'épuiser; il aime mieux faire plusieurs ingrats que d'abandonner un seul malheureux. Plusieurs fois il a fait distribuer ses aumônes par les pasteurs de cette capitale, parce qu'ils étaient plus à portée de connaître les vrais besoins. Qu'il est grand de ne demander d'autre reconnaissance à ceux qu'on soulage que l'espèce de satisfaction qu'on trouve à ne connaître pas son bienfaiteur! Lorsque sa charité réunissait ses forces, la misère fuyait de tous côtés; tels les rayons épars du soleil donnent toujours de la lumière; mais, lorsqu'un miroir ardent les rassemble dans le centre d'un même foyer, ils ont cette activité brûlante à laquelle rien ne résiste. Qu'annoncent ces craintes de la France? Louis n'est plus ce prince vigoureux qu'une santé robuste rendait respectable à la mort. Le mal fait des progrès : tout change autour de lui, il est toujours le même (165); je n'en suis pas surpris : l'égalité d'âme est le caractère du sage. Il s'exerce encore aux exploits militaires sous les yeux de notre auguste monarque. Compiègne admire et reconnaît le héros de Fontenoy. On voit par l'habileté

qu'il montre dans les évolutions des troupes qu'il commande, que sa valeur ne manque que d'ennemis. Nos alarmes accompagnent notre admiration. Une alternative terrible nous fait floter entre l'espérance et la crainte. Tranquille au sein de la tempête, Louis mérite de vivre; c'en est assez pour qu'il ne craigne pas de mourir. Que la philosophie avec ses ressources orgueilleuses nous fournisse un si bel exemple de résignation. Ah! si elle guérit d'un vice, ce n'est qu'aux dépens d'une autre vertu! Le danger augmente, les temples du Très-Haut retentissent des cris sanglotants des Français. O mon Dieu! serez-vous sourd à nos gémissements! Ne nous avez-vous donné un si grand prince, que pour nous le montrer et nous le ravir? Serez-vous insensible à nos malheurs, à nos besoins et à l'ardeur de nos vœux? Nous vous supplions..... Nous n'existons que par le sentiment!.... Pouvez-vous nous espérer le succès de nos prières? Louis refuse d'y joindre les siennes. Le Tout-Puissant exaucera ses vœux, sans essuyer nos larmes. Ecoutez-le lui-même : *Quand même je serais maître d'opter entre la vie et la mort, je sacrifierais mille vies pour satisfaire le désir que j'ai de voir Dieu.* Qu'entends-je? Est-ce un anachorète crucifié dans les déserts de la Thébàide? C'est l'héritier présomptif de la plus belle couronne du monde. Il quitte la vie sans peine..... Je me trompe : *Il est dur, s'écrie-t-il, de mourir sans faire des heureux!* Trône, trône, il est permis de te regretter quand c'est pour l'intérêt des autres! Ce sentiment suffirait pour un autre éloge : Il fut ordinaire à Louis, plus jaloux de notre bonheur que de sa vie. Le danger augmente, la consternation est peinte sur tous les visages. Il souffre patiemment et les douleurs de la maladie, et les secours de l'art plus douloureux encore. Murmurerait-il contre la main qui le frappe? Il ne demande ni la guérison, ni la mort : il ne désire que la force de souffrir. Son corps est un océan de douleur, et sa langue bénit l'auteur de ses peines. Supérieur à lui-même, il est quelquefois insensible à la douleur, et semble s'élever en extase par la ferveur de ses prières. Pleurez, Français, pleurez le danger d'un prince, dont les derniers soupirs sont des vœux pour votre bonheur. Plus affligé des péchés qu'il a commis que des maux qu'il endure, il s'oublie pour ne s'occuper que de nous; sa voix défaillante s'adresse encore à Dieu : *Répandez, lui dit-il, répandez sur ce royaume vos bénédictions et vos grâces les plus abondantes.* Le roi qui l'honorait de sa tendresse et de son estime (166), vient arroser de ses larmes le théâtre de l'affliction. Louis, qui ne refuse sa pitié qu'à ses maux, lui dit baigné de ses larmes dans un transport héroïque : *O mon père, j'apprendrai à mourir sans peine; je ne m'accou-*

(165) . . . *Velut rupes, vastum quæ prodit in æquor,
Obvia ventorum furis, expostaque vento,
Vim cunctam aique minas perfert cælique marisque,*

Ipsa immota manens. (Æneid.)
(166) Dans sa lettre circulaire aux évêques.

lumerai jamais à vous voir souffrir. Sentiment, sentiment, tu es le plus beau triomphe de la nature ! Nourri du pain des forts, il attend la mort comme un soulagement. Une autre Blanche.... une mère.... J'ai tout dit, c'est la sienne, vient nourrir sa douleur et se consoler par ses larmes. Je vois une épouse.... des enfants. Je m'arrête.... La tendresse de nos maîtres est assez connue ; mon cœur se refuse à ce souvenir ! Ciel d'airain, que faut-il pour vous fléchir ? La France entière se punit du malheur qui la menace. Un soldat se condamne au jeûne et fait l'aumône de sa solde pour obtenir la guérison de Louis. Trop appuyer sur un si beau trait, ce serait l'affaiblir. Malheur à quiconque aurait besoin de ce secours pour l'administrer ! L'immortalité ne devrait-elle pas être l'apanage ou le privilège d'un prince modèle et bienfaiteur des humains ? Hélas ! Louis est mort sans regrets.... Que sa mort nous en coûte ! qui de nous n'a plus besoin de consolation que de sensibilité ?

Que de traits de ressemblance j'aperçois entre le prince que nous pleurons et celui que pleurèrent nos aïeux ! Fils uniques de deux rois, ils signalèrent leur valeur sous les yeux de leur père à Dôle et à Fontenoy. Estimés de la nation, ils méritèrent d'elle par leur bienfaisance ; trois fils ont été leur, ostérité commune. La mort leur a creusé un tombeau entre deux trônes : destinés à porter le sceptre, ils naquirent et moururent premiers sujets. M. le grand Dauphin était bouillant, emporté : M. le Dauphin était plus modéré, plus égal. L'un avait, par intervalles et par occasion, ce que l'autre avait par habitude et comme par instinct. Le premier paraissait quelquefois insensible ; le second n'avait pas ces vicissitudes d'humeur ; il donnait par tendresse ce que l'autre accordait par compassion. Celui-là prodiguait ses dons pour se dispenser de les répandre : celui-ci étudiait les besoins pour ne prodiguer jamais ses largesses ; comme un nuage salubre, il empêchait par des rosées fréquentes les incendies, que l'autre éteignait comme ce fleuve qui arrose les campagnes par ses débordements. Celui-ci se livra à l'ardeur des conquêtes ; celui-là se contenta de montrer qu'il pouvait être conquérant. L'un bravait la mort, l'autre s'y préparait de sang-froid.

La mort, qui soumet les potentats de l'univers, nous a enlevé ces deux princes. Seuls avec leurs vertus, ils ont été jugés au tribunal de l'Eternel. Ont-ils trouvé place sur son trône ? Abîmes sacrés de la justice de mon Dieu, vous ne nous permettez que de l'espérer ! La mort, célèbre par les malheurs qu'elle procure, est donc le terme de ces grandeurs frivoles que nous encensoûs ! Ce corps de boue que nous adorons est donc la pâture des vers ! le tombeau est donc le même pour ceux qui ha-

bitent les palais et les chaumières ! O Dieu, ô Dieu ! que vous paraissiez grand à cette dernière heure ! les princes meurent comme le reste des hommes : le cèdre du Liban tombe comme l'arbrisseau qui croît à son ombre. Depuis la création du monde, chaque siècle voit renouveler la face de la terre. L'astre qui nous éclaire luira peut-être aujourd'hui même sur le tombeau du genre humain. La perte que nous avons faite n'est pas irréparable, grâce à la Providence : M. le dauphin nous a laissé un fils héritier de ses droits et de ses vertus. *Mortuus est pater ejus et quasi non est mortuus, similem enim reliquit sibi post se.* (Eccli., XXX, 4.) Il nous a laissé un fils que ses exemples et ses conseils rendront son image (167) ; il nous a laissé M. le duc de Berri, *et ne soyez pas surpris, si j'ai attendu à vous en parler à la fin de mon discours : c'eût été faire d'un mot le panégyrique du père que de nommer le fils.* Heureuse, sans doute, heureuse la nation qui peut faire une aussi grande perte, et la réparer si facilement !

IV. ÉLOGE

DE FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LAMOTHE-FÉNELON, ARCHEVÊQUE-DUC DE CAMBRAI, PRÉCEPTEUR DES ENFANTS DE FRANCE.

Discours qui a obtenu l'accessit, au jugement de l'Académie française, en 1771.

Antiqua homo virtute ac fide. (Ter. Adelp., act. III, sc. 4.)

Lorsque Louis XIV confia l'éducation de ses enfants au grand homme que je viens célébrer dans le temple de l'éloquence, ce moment fut marqué par le plus éclatant témoignage de l'approbation publique. La société littéraire d'Angers, pressentant les succès de cet immortel instituteur, proposa une couronne académique au poète citoyen dont les chants éterniseraient le souvenir du bienfait que Louis accordait à son peuple, en lui destinant un roi que Fénelon allait former.

La première académie de la nation renouvelée et environnée aujourd'hui d'un brillant éclat l'hommage décerné au précepteur immortel du duc de Bourgogne par ses contemporains, et elle offre la palme de l'éloquence au talent qui s'élèvera jusqu'à son sujet, pour acquitter la patrie envers cet aimable génie également chéri, également célèbre dans les annales de la religion, dans la carrière ouverte aux instituteurs des princes et dans le sanctuaire des lettres. Faibles orateurs, que peuvent nos efforts ? Nos juges nous ont devancés : le choix seul qu'ils ont fait sera toujours plus glorieux pour Fénelon que le plus éloquent de nos éloges. Nous avons à peindre, selon l'heureuse expression de Vauvenargues, *un esprit angélique* et une vertu sublime : ce sera donc à l'âme plutôt qu'à l'imagination du panégyriste à guider son pinceau ;

celui qui aura le mieux senti Fénelon, l'aura le mieux loué.

L'éloge de l'archevêque de Cambrai ne doit être en effet que son histoire écrite par le sentiment et par la vérité. Nous n'avons rien à exagérer, rien à feindre; et au lieu d'aspirer à surpasser l'admiration publique dont il jouit, nous serions trop heureux de la pouvoir atteindre, en parlant d'un homme qui fut l'orateur des peuples, et plaida la cause de l'humanité devant les rois; d'un homme illustre par l'éclat de son nom, l'éminence de ses vertus, la supériorité de ses talents, l'importance de ses fonctions, le caractère de ses erreurs mêmes; enfin, d'un homme dont toutes les pensées eurent pour objet le bonheur du genre humain, qui dut tous ses revers à son génie et à sa vertu, et auquel il ne manqua, pour être heureux, que d'être un homme ordinaire.

Soit que l'on suive Fénelon dans ses missions en Saintonge, dans le tourbillon de la cour, dans le commerce des lettres, dans sa retraite à Cambrai; soit que l'on considère en lui l'écrivain, le poète, l'orateur, le métaphysicien, le moraliste, le politique, l'instituteur, l'évêque, l'ami, le sage persécuté, sa vie réunit, dans un degré éminent, tout ce qui est digne d'intéresser un cœur sensible: des talents, des vertus, des malheurs.

Pour me borner dans un sujet si vaste, je rassemblerai tous ces rayons épars de la gloire de Fénelon; je suivrai, dans ce discours, le plan que l'admiration publique semble m'indiquer, puisque le nom seul de ce grand homme réveille, dans tous les esprits, l'idée du génie et de la vertu; et je développerai, tour à tour, les talents et l'âme de l'auteur du *Télémaque*.

Je trahirais mon devoir, Messieurs, je tromperais votre attente, et me montrerais en opposition avec mon sujet, si je privais la religion du triomphe que vous lui avez préparé, en proposant l'éloge de l'archevêque de Cambrai. La gloire qu'elle doit en recevoir aujourd'hui est à la fois, et le plus digne tribut de la reconnaissance du genre humain, et le plus juste hommage que puisse décerner le génie.

PREMIÈRE PARTIE.

L'intérêt qu'inspirent les grands hommes se rallie au siècle qui les vit naître, et la postérité se plaît toujours à les contempler au milieu de leurs contemporains. Portons donc nos regards sur l'état de la France au moment où le ciel illustra notre patrie par les vertus et les talents de Fénelon. Les secousses des guerres civiles, qui ne ces-

sèrent d'agiter ce royaume, depuis la mort de François I^{er} jusqu'à la majorité de Louis XIV, avaient donné la première impulsion aux esprits; les factions, nées des sectes, s'étaient enhardies aux plus affreux massacres sous les régence les plus odieuses; le ministère, ou plutôt le règne de Richelieu, avait rétabli la paix en dirigeant les orages: le génie s'était déjà élevé sur nos contrées avec Descartes et Corneille, et ces deux grands hommes, nés au milieu de la fermentation de nos discordes civiles, avaient réveillé l'esprit humain assoupi dans nos climats où s'est formé si tard ce bon goût qui semble y avoir fixé pour toujours son empire. L'Europe, comprenant enfin que le fléau de la guerre causait à peu près les mêmes ravages dans chaque état, et retombait ainsi sur toute l'espèce humaine, l'Europe, lasse de crimes, venait de tarir, à Munster, la source de ce fleuve de sang qui avait inondé la terre pendant cent cinquante années. Une femme et un étranger gouvernaient la France, et les troubles de la fronde qui furent utiles à l'Etat, en rendant les factions ridicules, semblaient marquer le dernier terme de nos dissensions intestines; une grande révolution s'opérait à la fois dans les mœurs, dans les idées, dans la langue, dans le gouvernement, dans l'institution publique des ministres de la religion: enfin Louis XIV commençait à régner, lorsque Fénelon parut.

Je ne m'arrête ni à sa naissance (168), qui fut illustre, ni à son éducation qui parut d'abord très-négligée. Toutes les fois qu'il s'agit d'un homme de génie qui a honoré sa patrie et son siècle, il ne faut parler ni des aïeux dont il descend, ni des maîtres qui l'ont formé: c'est un prodige qui, toujours créé par lui-même, ne peut jamais être que l'ouvrage de la nature. Loin de ce tourbillon de la société, où les âmes perdent bientôt leur énergie, Fénelon passa ses premières années dans la solitude de la province, où le génie feruente, et prit ensuite son essor vers la capitale, où le goût s'épure. Concentré dans la retraite avec l'amour de l'étude, son talent et des mœurs, il acquit bientôt cette constance de méditation qu'il conserva toute sa vie, cette heureuse habitude de réfléchir et de juger, dont il avait besoin pour dompter une imagination trop vagabonde; et il eut le temps de devenir philosophe, avant de savoir lui-même qu'il était né poète.

Destiné à l'Eglise, Fénelon se montre de bonne heure beaucoup plus occupé du besoin de posséder la science et de cultiver l'esprit de son état, que des moyens d'en

(168) Il naquit au château de Fénelon en Périgord, le 6 août 1651; il était fils de Pons de Salignae, marquis de Fénelon, et de Louise de la Cropte. Son père était veuf, et avait déjà quatorze enfants lorsqu'il épousa en secondes nocces mademoiselle de la Cropte, et l'archevêque de Cambrai ne fut que le troisième enfant de ce second mariage; de sorte

que, selon les calculs ordinaires des maisons les plus riches dont les chefs ne se remarient point quand ils ont une famille nombreuse, Fénelon n'aurait jamais dû naître. C'eût été un grand malheur pour cette race illustre dont il a été le plus bel ornement.

obtenir les honneurs. En se consacrant à l'étude immense de la religion dans le séminaire si justement célèbre de Saint-Sulpice, il ne veut point d'intermédiaires entre lui et les auteurs sacrés, entre lui et les premiers Pères. Il se familiarise avec les idiomes anciens; mais la belle langue des Homère et des Platon, avec lesquels son génie doit rivaliser un jour, n'est encore pour lui que la langue des Basile et des Chrysostome. C'est dans cette première source de la littérature qu'il va puiser les connaissances dont il a besoin pour exercer les fonctions du ministère de la parole. Son zèle même concourt à la perfection de son talent, et il se forme à la fois pour le goût et pour l'éloquence, en croyant simplement nourrir sa piété d'une étude approfondie de la religion.

Qu'était le christianisme pour Fénelon? Une philosophie sublime, qui démontre l'ordre, l'unité de la nature, et explique l'énigme du cœur humain, incompréhensible sans elle, le plus puissant mobile pour porter l'homme au bien, puisque la foi, le mettant sans cesse sous l'œil de Dieu, agit sur la volonté avec autant d'empire que sur la pensée; un supplément de la conscience qui commande, affermit et perfectionne toutes les vertus, règle le présent par la perspective de l'avenir, établit de nouveaux liens d'humanité, nous montre dans les pauvres des créanciers et des médiateurs auprès de la justice divine, des frères dans nos ennemis, dans l'Être suprême un père et un juge; la religion du sentiment, la seule sanction de la morale, la vertu en action; enfin un code qui prescrit, protège, récompense tous les devoirs de l'homme dans toutes ses relations sociales, et dont chaque loi devient un bienfait du ciel: voilà ce qu'était le christianisme aux yeux de Fénelon.

Nourri de ces principes, s'empressera-t-il de partager avec l'évêque de Sarlat, son oncle, les fonctions les plus brillantes de l'état ecclésiastique, ou d'annoncer la religion dans les palais des rois? Après avoir laissé mûrir dans la retraite ses talents et ses vertus, Fénelon, pieux pour être plus humain, ministre du ciel pour se rendre plus utile à la terre, supérieur aux idées d'ambition et de vaine gloire, se consacre à l'œuvre des missions dans les provinces éloignées. Mais ce ministère, qui semble condamner ses talents à l'obscurité, devient au contraire le fondement de sa réputation, et bientôt le missionnaire de la Saintonge jouit de l'admiration de toute l'Europe. Apôtre d'une religion que la persuasion et la charité ont établie, il ne veut point employer d'autres armes pour en multiplier les conquêtes; il sait que la douceur opère des conversions, au lieu que la violence n'enfante que l'hypocrisie ou le parjure; et, s'il accepte la qualité de chef des missions royales, c'est à condition qu'on instruira les hérétiques sans les persécuter, et que Louvois, au lieu d'allier des satellites armés à

l'apostolat de la charité, n'interviendra plus dans cette sainte entreprise, que pour éloigner les légions de Louis XIV de ces provinces désolées, où Fénelon va combattre les calvinistes avec toutes les forces réunies de son éloquence, de son zèle, de sa douceur, de ses exemples et de ses bienfaits.

L'état de missionnaire que Fénelon choisit va donc tourner également au profit des lettres et de l'humanité: et aux yeux des sages qui m'écourent, c'est ici que son histoire littéraire commence. A peine a-t-il contemplé dans les villes le faste des riches, qu'il observe dans les campagnes les victimes qui l'expiant, et qu'il voit retomber tout le poids des vices de la capitale sur les habitants des provinces. La douloureuse impuissance de soulager les besoins des pauvres lui fait envier les trésors de l'opulence; mais il partage du moins les peines de l'indigent, il lui enseigne des vertus, s'il ne peut pas encore lui donner du pain; et, ramenant à son véritable objet une religion qui seule n'abuse jamais l'homme, mais le console et le soulage dans la douleur et dans l'infortune, il l'annonce dans les chaumières comme la philosophie du malheur. C'est surtout en parlant au peuple assemblé, en tirant de son âme plutôt que de sa mémoire les expressions enflammées qu'inspire aux âmes sensibles le besoin du moment, que Fénelon s'exerce à la véritable éloquence sur des hommes qui semblent n'avoir que des sens, et qu'il apprend à dominer le cœur humain par le ressort des mouvements ou par la puissance des images. C'est dans les places publiques, c'est au milieu des campagnes que ce jeune missionnaire, affrontant la rigueur des saisons, forme en lui l'orateur véhément, le moraliste profond, le poète sublime, le pasteur charitable, l'instituteur immortel des princes: l'humble théâtre de son zèle devient ainsi la plus instructive école de son génie.

Fénelon ne s'est encore signalé par aucune production littéraire, et il atteint déjà son septième lustre. Il médite longtemps: il observe les hommes, il amasse des connaissances; il n'épanche son génie dans aucune composition étrangère aux devoirs de son état, jusqu'à ce qu'il se sente pressé par l'abondance de ses idées du besoin de les répandre, et que la sûreté de son goût l'avertisse de la maturité de son esprit. Telle est la marche de la nature, souvent violentée par l'impatience de jouir d'un talent qui ne sait pas s'attendre lui-même. Lorsque les eaux à peine filtrées dans le sein de la terre se hâtent de reparaitre à sa surface, elles s'exhalent en vapeurs, ou s'écoulent en un faible ruisseau qui va bientôt expier sur le sable; mais qu'elles séjournent, qu'elles se recueillent dans le flanc des montagnes jusqu'à ce que leur masse s'ouvre une issue, vous verrez sortir un fleuve.

Fénelon ne peut plus retenir son génie ou plutôt sa vertu, qui décèle déjà le penchant de son talent vers la morale. Faut-il en être

surpris ? Le génie s'élance d'abord vers le genre auquel il est le plus propre, et le premier ouvrage de choix indique presque toujours la vocation littéraire d'un écrivain. Fénelon voit ce sexe délicat et sensible, que la nature a formé pour alléger nos peines, idolâtré dans nos mœurs et toujours tyrannisé par nos institutions, condamné par le préjugé à opter entre la honte de l'ignorance et le ridicule du savoir, réduit au don fugitif de plaire, sans oser presque jamais prétendre à remplacer l'éclat des charmes par les agréments de l'esprit. Il lutte seul contre son siècle : son *Traité de l'éducation des filles* devient aussitôt le manuel des épouses et des mères, et c'est à cette époque que la société nous présente en France les grâces unies aux talents dans plusieurs femmes célèbres, qui ont remplacé par leur influence sur le caractère de notre littérature, l'empire que leur sexe avait exercé autrefois sur l'esprit national de notre ancienne chevalerie.

Quand on voit Fénelon entrer dans la carrière des lettres, s'imaginerait-on qu'il dût parcourir un jour celle des honneurs ? Ce fut sa destinée, mais non son dessein ; et nous pouvons démentir d'avance tous ces détracteurs indignes de croire à la vertu, qui l'accusèrent de cacher une âme ambitieuse sous les dehors d'un désintéressement qui n'aspirait qu'à être oublié. Eh ! à quoi pouvaient le conduire en effet des missions et des livres, dans la carrière des honneurs ou de la fortune ?

Cependant aucune espèce de mérite supérieur ne pouvait échapper alors à la vigilante munificence d'un gouvernement qui savait faire concourir tous les talents à la gloire de la nation. Louis XIV régnait, et ce prince, dont chaque action publique est un exemple pour les rois, voulait que l'âme de ses petits-fils fût formée par les premiers

hommes de son empire. Louis leur donne pour gouverneur ce Beauvilliers, sincère à la cour, pieux dans l'opulence, humain dans les combats, sensible dans l'élévation, né laccé monien parmi des Français, et qui obtint, par ses vertus, un avancement que tant d'autres doivent à leurs bassesses (169). Les âmes élevées se recherchent et s'attirent mutuellement. Beauvilliers, justement persuadé que, de tous les suffrages, le plus digne d'inspirer une entière confiance en faveur d'un homme qui ne demande rien lui-même, est celui de ses instituteurs, Beauvilliers, sur le seul témoignage de son vertueux ami, Tronson, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, est assez grand pour ne pas craindre la rivalité d'un grand homme : il demande Fénelon pour collègue. Le choix du monarque est fixé (170) : Montausier et Bossuet ont des émules de sagesse et de gloire.

Il n'appartient qu'au sage, digne d'occuper lui-même un trône, d'élever l'enfant destiné à le remplir. Faire d'un homme un roi, ou plutôt d'un prince un homme ; enseigner les droits des peuples à l'héritier d'une couronne, trop tôt instruit des prérogatives de la royauté, pour en étudier les devoirs ou pour en redouter le fardeau : l'environner sans cesse dans son palais du tableau des misères publiques ; l'instruire des grands principes de l'administration, sans jamais séparer la politique de la morale ; lui montrer dans les lois le fondement et le frein de son autorité ; lui découvrir, sous le despotisme, l'avilissement de l'humanité et l'instabilité du pouvoir ; le forcer d'étudier ses obligations en visitant des chaumières ; lui faire voir ses armées, ses trésors, son peuple, non dans la pompe des cités, bien moins encore dans le faste des cours, mais au milieu des champs fertiles ; lui donner les yeux d'un particulier et l'âme

(169) Paul de Beauvilliers, duc de Saint-Aignan, ami intime de Fénelon, gouverneur des petits-fils de Louis XIV, né le 24 octobre 1648, mort le 31 août 1714.

(170) Fénelon fut nommé précepteur des enfants de France, petits-fils de Louis XIV, à l'âge de trente-huit ans, en septembre 1689. Il eut pour disciples Louis de France, duc de Bourgogne, père de Louis XV, né à Versailles le 6 août 1682, mort dauphin, à Marly, le 18 février 1712 ; Philippe de France, duc d'Anjou, né à Versailles le 19 décembre 1685, déclaré roi d'Espagne, sous le nom de Philippe V, le 17 novembre 1700 (ce prince abdiqua la couronne, le 10 janvier 1724, en faveur de Louis I^{er}, son fils, qui ne régna qu'un an, et immédiatement après le décès de son successeur, il remonta sur le trône), mort à Madrid au Buen-Retiro, le 9 juillet 1746 ; et Charles, duc de Berri, né le 31 août 1686, mort, à Marly, le 4 mai 1714. Fénelon eut la douleur de voir mourir avant lui les ducs de Bourgogne et de Berri ; et il fut témoin de toutes les vicissitudes qu'éprouva la fortune de Philippe, duc d'Anjou, son troisième disciple, sur la tête duquel la couronne d'Espagne chancela pendant treize années très-orageuses. Lorsqu'il apprit la mort du duc de Bourgogne, il s'écria en pleurant : *Mes liens sont rompus ! — Pouvait-on, disait-il quelquefois les yeux baignés de larmes, je t'avais préparé un*

*demi-siècle de bonheur, et la mort a détruit toutes mes espérances, par la mort précoce d'un dauphin de vingt-neuf ans ! Je n'ai rien fait pour mon pays ; le roi que j'ai formé règne dans une terre étrangère. On a observé, avec une juste censure, que le P. La Rue, après avoir prononcé l'éloge funèbre de Bossuet, en 1704, rendit le même hommage à la mémoire du duc de Bourgogne en 1712, et qu'il ne fit presque pas mention de Fénelon dans ce discours, où l'archevêque de Cambrai, encore vivant, mais disgracié, méritait d'occuper une place si honorable. Il n'y a guère de traits plus frappants dans cette dernière oraison funèbre que le texte dont l'application est extrêmement heureuse : c'est une espèce de prédiction de la mort du duc, de la duchesse de Bourgogne et de leur fils aîné, qui furent ensevelis le même jour. *Quare facitis malum grande contra animas vestras, ut intereat ex vobis vir et mulier, et parvulus de medio Jude ?* (Jerem., XLIV.) Pourquoi vous attirez-vous, par vos péchés, un tel malheur, que de voir enlever par la mort, du milieu de vous, l'époux, l'épouse et l'enfant ? Un si triste spectacle fit souvenir la France qu'elle avait vu, après nos guerres d'Afrique, transporter à Paris et renfermer en un seul jour dans le même mausolée, saint Louis, Isabelle d'Aragon, reine de France, le comte de Nevers, fils de saint Louis, et le comte d'Eu, fils du roi de Jérusalem.*

d'un souverain ; enfin se placer entre lui et l'éclat du trône, et croire n'avoir rien fait, jusqu'à ce qu'il ait besoin qu'on le console du malheur d'être condamné à y monter : c'est sous ces traits divers que je me représente les dignes instituteurs des rois, et que je contemple Fénelon leur plus parfait modèle.

La cour de Louis XIV ! quel séjour pour Fénelon ! Quoi ! c'est au milieu de ces fêtes où l'on célèbre quelquefois sous le nom pompeux de victoire la réunion de toutes les calamités humaines !... Oui, c'est là même qu'il composera le *Télémaque*. Platon n'écrivait-il pas ses Dialogues dans le palais de Syracuse ; Aristote, ses traités de morale sous la tente d'Alexandre ; Morus, son *Utopie* dans l'une des tours de la résidence royale de Saint-James, sous les yeux de Henri VIII ? Fénelon paraît donc à Versailles avec une attrayante et irrésistible douceur de caractère peinte sur son front, et qui réussit plus sûrement dans les cours que les dons de l'esprit, parce que peu de juges savent apprécier les talents d'un homme en place, au lieu que tout le monde est frappé de ces avantages extérieurs qui appellent la bienveillance en fixant l'intérêt. Il y porte la candeur de l'innocence, la sérénité de la modération, des connaissances très-étendues, une mémoire heureuse, une imagination brillante, le talent si rare de bien parler élevé au plus haut degré d'enchantement, et l'art de se faire aimer, qui n'est pas le même que l'art de plaire. Avec tous ces titres, une charge importante, un nom illustre, une conduite exemplaire et un succès éclatant, le précepteur de l'héritier pré-

somptif de la couronne, délaissé dans l'humble désintéressement d'un mérite si rare, ne se vit d'abord prévenu par aucune grâce ecclésiastique, et vécut plusieurs années à la cour dans la plus étroite médiocrité.

Ah ! ce vertueux instituteur s'occupait bien plus du soin de servir sa patrie, que des moyens d'avancer sa fortune. Était-ce donc à lui d'y penser ? Il se souvenait avec effroi qu'il répondrait un jour du bonheur de la France et du repos de l'Europe. Tout intérêt personnel disparaissait devant ces grands objets de la félicité publique. Comment Fénelon va-t-il donc instruire ses augustes élèves ? Il est des esprits froids et sérieux qu'on ne conduit qu'avec le fil d'une métaphysique abstraite ; des esprits droits qu'on n'éclaire qu'avec le flambeau d'une logique exacte ; des esprits bornés au raisonnement, qu'on ne subjugué que par l'ascendant d'une démonstration irrésistible ; enfin des esprits imitateurs qui n'obéissent qu'à l'impulsion de l'exemple. Mais il y a dans l'homme, et surtout dans l'enfant, un autre instrument pour agir sur sa raison et sur son âme, une autre faculté plus impérieuse, que la nature a placée entre nos sens et notre intelligence, je veux dire l'imagination, qu'on pourrait appeler le corps de la pensée : une fois gagnée, rien ne peut plus la détacher d'un assentiment qui devient une affection vive et profonde : les sens, l'esprit, le cœur, tout cède. C'est par là que Fénelon va s'emparer de la raison dominée par l'impétuosité d'un caractère violent et rebelle dans l'enfance du duc de Bourgogne (171).

Je me représente ici Fénelon méditant

(171) Je n'ai pas cru devoir entrer dans de longs détails sur l'éducation profondément raisonnée du duc de Bourgogne. Ramsay nous a transmis, d'après Fénelon lui-même, ces détails admirables sur un si grand sujet et public. Je vais donc transcrire le récit de cet historien. « Jamais on n'a vu une plus grande harmonie dans une éducation, que dans celle de M. le duc de Bourgogne : tous ceux qui l'entouraient étaient de concert pour ne le flatter jamais, et pour ne le point soutenir quand on était mécontent de lui. Mêmes discours, mêmes principes, même conduite. Il ne trouvait d'asile que dans l'obéissance et l'accomplissement de ses devoirs. Ce prince joignait à de grands talents de grands défauts. Dans sa première jeunesse il était colére, impétueux, hautain, capricieux. C'est ce même enfant qu'on a vu depuis le prince le plus doux, le plus compatissant, le plus sensible aux malheurs de l'humanité. Il se refusait tout pour soulager les autres : il ne se croyait destiné à la grandeur suprême que pour être l'homme des peuples, et pour les rendre bons et heureux. La méthode dont on se servait pour former l'esprit et le cœur de ce jeune prince est un modèle de la plus parfaite éducation. Pour former son esprit, on le faisait étudier, non par règles, mais par la curiosité qu'on avait soin d'exciter en lui. On tournait par là les amusements en études, et les études les plus sérieuses devenaient un amusement. Une conversation faite exprès, sans qu'il s'en aperçût, donnait occasion à la lecture d'une histoire, à l'examen d'une carte, à des raisonnements à la portée de son âge. Les thèmes étaient toujours des instructions solides. Quelque

histoire ou quelque dialogue, qui apprenaient les faits principaux de l'antiquité ou des temps modernes, lui faisaient connaître le caractère des grands hommes de tous les siècles, et lui inspiraient en même temps le goût de la plus pure vertu. Les *Dialogues des morts* et le *Télémaque* furent écrits dans cette vue. Pour former son cœur, il fallait corriger ses défauts naturels, et lui inspirer le goût des vertus. L'honneur, l'impétuosité, la hauteur du jeune prince étaient réprimés par un air triste répandu sur tous les visages. Quelquefois on le ramenait à la raison par des railleries fines et délicates. D'autres fois on lui faisait sentir tous ses excès, en le montrant à lui-même par quelque fable. Les châtimens usités dans les éducations ordinaires n'ont jamais été employés en celle-ci. La privation d'un plaisir, d'une promenade, d'une étude même qu'on lui avait fait désirer, étaient les seules punitions dont on se servait. En rompant ainsi sa volonté, et en domptant ses goûts, on lui donnait une souplesse de cœur et une force d'esprit propres à le rendre docile pour écouter les bons conseils, et ferme pour les suivre. Dans les temps de ses plus fortes vivacités, tous ceux qui l'approchaient avaient ordre de le servir en gardant un morne silence. Une consternation générale l'environnait dès qu'il s'était livré à un premier mouvement de colére. On le laissait ainsi impitoyablement aux prises avec lui-même, jusqu'à ce que, lassé de ne plus trouver personne avec qui parler, il vint demander grâce en reconnaissant sa faute. La candeur à tout avouer était la seule condition du pardon ; et, pour l'accoutumer à cette ingénuité, on avait les fautes

dans la solitude le plan qu'il doit suivre pour former son auguste disciple, et il me semble que je l'entends se dire à lui-même : « La superbe épopée, dédaignant les leçons directes, instruit moins par des maximes que par des exemples : la seule épopée

qu'on pouvait avoir faites devant lui. Par là ceux qui présidaient à son éducation tiraient de leurs propres imperfections de quoi instruire leur élève. On lui inspirait le goût de la vertu, non par des préceptes seés, ni par des sentences morales, ni par des harangues étudiées, mais par un mot, par un regard, par un sentiment placé à propos. On lui faisait des leçons à toute heure, sans qu'il s'en dégoûtât ni qu'il s'en aperçût. A table, au jeu, dans les promenes et dans les entretiens, on tournait tout en instruction ; et, par des traits imperceptibles et des tours ingénieux, on lui faisait rencontrer partout les sentiments nobles et les vertus royales. On joignait à cette connaissance et à cet amour de la vérité, la grande science de se taire. Pour l'accoutumer de bonne heure au secret, on lui faisait sentir, avec précaution, une confiance au-dessus de son âge, sur les choses mêmes les plus importantes. Ce ne sont pas ici des traits que j'invente, mais des faits que je raconte, et que je tiens de M. de Cambrai lui-même. » (*Vie de M. de Fénelon*, par Ramsay ; Amsterdam, 1727, page 9 et suiv.) Dès que Fénelon observait un défaut dans son élève, il lui dictait une fable dans laquelle il lui racontait, sous des noms empruntés, tous les travers qu'il avait aperçus dans le jeune prince, et cet apologue tenait lieu de thème. Il formait ainsi le caractère de son disciple en éclairant son esprit ; et peu à peu le duc de Bourgogne devint l'idole de la cour, le modèle des hommes. On sait que, pour l'accoutumer de bonne heure à respecter ses promesses, Fénelon lui témoignait une confiance illimitée, dès qu'il avait obtenu de lui l'engagement de se corriger de sa vivacité ou de sa paresse. Ainsi l'héritier du trône avait-il fait une faute, son instituteur était triste et abattu au moment de faire la leçon : le prince tâchait de le consoler, et Fénelon exigeait alors de lui une promesse par écrit de ne plus lui donner aucun mécontentement. J'ai sous mes yeux les originaux de ces billets d'honneur. Voici les termes dans lesquels ils sont conçus :

« Je promets, toi de prince, à M. l'abbé de Fénelon, de faire sur-le-champ ce qu'il m'ordonnera, et de lui obéir dans le moment qu'il me défendra quelque chose ; et, si j'y manque, je me sou mets à toutes sortes de punitions et de déshonneur.

Fait à Versailles, le 29 novembre 1689.

Signé Louis.

« Louis, qui promets de nouveau de mieux tenir ma promesse, ce 20 de septembre. Je prie M. de Fénelon de me garder encore. »

C'était un prince de sept ans qui écrivait ces billets qu'on lui représentait au bout de quelques mois, pour lui faire réitérer ses promesses, lorsqu'il les oubliait. Jamais aucune éducation ne fut fondée sur de meilleurs principes ; jamais aucune éducation ne fut suivie d'un plus heureux succès.

(172) Quand j'appelle le *Télémaque* un poème en prose, je crains que mon admiration n'aille trop loin, et qu'on ne m'accuse d'abuser des licences d'un panegyriste. Je nie-roie point que j'ai contre moi de fortes raisons, d'imposantes autorités ; et j'avoue que Buffon dont l'opinion était prononcée très-haument en faveur de ce système de La Motte, gâtait étrangement cette cause littéraire, en prétendant qu'on pouvait mieux rendre en prose que l'auteur de *Phédre* et d'*Athalie*, les plus belles traductions de Racine. C'est un paradoxe que je suis loin de soutenir. J'avoue que le genre amphigour des

antique ne remplirait donc pas mes vœux. Puisque la prosodie de ma langue reste au-dessous du langage des muses, je rejeterai le supplément que cherche la poésie dans le joug importun de la rime : je ferai un véritable poème sans écrire en vers (172).

prétendus poèmes en prose accuse ordinairement l'impuissance d'être bon poète et bon prosateur. Le *Télémaque* est un ouvrage à part. Son illustre auteur le composa pour le duc de Bourgogne, comme un supplément d'Homère, écrit dans le goût et dans les grandes formes épiques de l'antiquité, dont il est quelquefois dans ses détails une simple traduction. Ce qu'on a fait depuis sur ce modèle n'y re-semble aucunement, et blesse presque autant les principes littéraires que le bon goût.

J'aime passionnément les beaux vers. Je relis souvent les poètes avec délices, et je suis bien éloigné de vouloir attaquer le genre de la poésie, qui fut toujours la portion la plus précieuse des richesses littéraires chez tous les peuples. Je demande seulement si l'on ne peut pas faire un poème en prose, et j'expose, avec une très-juste défiance de mes lumières, les raisons qui peuvent autoriser les gens de lettres à ne point regarder la mesure des vers comme absolument nécessaire au langage des muses. La Motte a soutenu, dans sa préface d'*OEdipe*, qu'il ne fallait pas écrire les tragédies en vers. Son opinion a été fortement combattue par le plus grand poète de ce siècle ; mais La Motte, au lieu de prouver simplement que, sans égarer nos grands poètes dramatiques, on pouvait concilier les suffrages du public à une tragédie intéressante, quoiqu'elle ne fût pas écrite en vers, ce qui eût été beaucoup moins choquant, prétendit que la versification n'ajoutait rien au style et aux effets du théâtre. Malgré tout l'esprit avec lequel il soutint ce paradoxe, il n'osa cependant point hasarder en prose le touchant sujet d'*Œdipe*, qui n'aurait probablement pas été souflet, si l'auteur se fût affranchi du joug importun de la rime. Toutes les difficultés de l'art, qu'il regardait comme des difficultés péremptoires contre la poésie ou du moins contre la versification, ne prouvent rien contre elles.

J'ose croire que la versification est moins rigoureusement nécessaire en France au récit d'une action digne de l'épopée, qu'au théâtre de Melpomène, où un grand nombre de chefs-d'œuvre écrits en très-beaux vers autorise d'autant plus le public à ne point se contenter de la prose dans ce dernier genre, qu'aucun exemple de succès n'en a encore légitimé l'usage parmi nous.

Lorsqu'on approfondit cette dispute littéraire, on voit que c'est en quelque sorte une simple question de mots qu'on aurait terminée depuis longtemps, si l'on avait voulu s'entendre. Qu'est-ce qu'un poème ? Tous les dictionnaires vous disent que c'est un ouvrage en vers. Si cette définition est exacte, le procès est jugé ; mais les compilateurs de ces recueils expliquent souvent mal l'acception littérale des mots, et les définissent plus mal encore. Un poème est le tableau en récit, ou l'imitation d'une action décrite en style poétique ; voilà le genre : chaque espèce a ses règles particulières. Toutes les fois que je verrai dans un ouvrage une fable, de l'invention, des formes et des mouvements dramatiques, de l'intérêt, des épisodes, des images, des inversions, de l'harmonie, je donnerai sans hésiter le beau nom de poète (pour me servir de l'expression d'Horace, *nominis hujus honorem*) à l'auteur de cette production. Est-elle écrite en prose ? l'âme de la poésie l'élève au rang des poèmes. Est-elle écrite en vers ? c'est un charme de plus. Que l'auteur soit plus admiré, j'y consens ; mais qu'on reconnaisse aussi comme dignes, au se-

Les mouvements et les situations dramatiques, l'intérêt, l'enthousiasme, l'harmonie, les inversions et les images sont l'âme de la poésie, et peuvent s'allier à l'éloquence comme à la morale. Je ressusciterai donc les brillantes fictions de la mythologie, source intarissable d'idées sublimes. Ma véritable gloire est d'être utile à mon pays et au genre humain. Qu'importe que mon nom ne soit point placé parmi les poètes

cond rang, des lauriers du Pindé, les grands écrivains qui cultiveront avec succès le même genre sans faire des vers.

La prose, plus assujettie à l'oreille de l'écrivain qu'aux règles de l'art, n'a point de repos fixes ; on ne peut pas la scander, elle n'a par conséquent jamais la cadence des vers ; mais elle peut en avoir l'harmonie, qui a plus de charmes et qui n'est peut-être guère moins sensible, ni moins variée dans Platon que dans Homère, dans Fléchier que dans Boileau, dans Fénelon que dans Racine. Je ne me dissimule aucune des fortes réponses qu'on peut m'opposer ; mais il me semble qu'un beau poème en vers ne cesse pas d'être un poème, lorsqu'il est traduit poétiquement d'une langue en une autre. Or, si la prose n'a pas dénaturé la *Jérusalem délivrée*, le *Paradis perdu*, les *Saisons* de Thompson, la *Mort d'Abel*, pourquoi perdrait-elle ses prérogatives, lorsqu'elle a l'accent original de la pensée ? Est-elle donc moins poétique sous le pinceau d'un écrivain créateur que sous la plume d'un traducteur fidèle ?

À ces raisons il est facile de joindre des autorités, quoique je ne puisse nier leur extrême discordance en matière de goût. Nous avons érigé les premiers hommes de génie qui ont écrit, en législateurs des genres qu'ils ont créés : une admiration intolérante en a fait des tyrans qui présentent des fers au génie, au lieu de lui donner des ailes. Il est important sans doute d'avoir des principes fixes sur toutes les questions littéraires. Mais les règles, semblables aux lois pénales qui, en intimidant les méchants, les éloignent du crime sans les rendre vertueux, font éviter les fautes et n'apprennent jamais à produire de vraies beautés. Les poétiques sont donc au goût ce que les ordonnances criminelles sont à la vertu. Si quelquefois les préceptes nous épargnent des monstres, ils peuvent aussi nous faire perdre des hardiesses heureuses, des ouvrages originaux qu'Ovide appelle si heureusement :

Prolem sine matre creatam,

et qu'un génie timide n'oserait pas soumettre au jugement du public, si la littérature n'en fournissait aucun exemple consacré par un succès éternel. Je reviens à mon objet. « La prose, dit Strabon, que j'essaye de traduire (*Géogr.*, lib. I), est une imitation de la poésie. Plusieurs écrivains, tels que Phérodice, Hécatée et Cadmus, ont brisé la mesure des vers ; mais ils sont vraiment poètes, parce qu'ils ont conservé toutes les autres beautés poétiques. » Dans la description du temple des arts, le même Strabon distingue parmi les poètes ceux qui avaient écrit en vers de ceux qui avaient écrit en prose, *qui soluta oratione scripserant*, par opposition à *stricta oratione*. Aristote, dont la poétique sera le code éternel du bon goût (quoiqu'il y donne des règles pour faire des pointes), dit, dans ce chef-d'œuvre, que l'épopée imite par le moyen de la parole, *soit en prose, soit en vers*. Il refuse ensuite le titre de poète à Empédocle, qui avait écrit en vers sur la physique. Selon lui, la fable ou fiction, *μῦθος*, est l'essence de la poésie ; et par fable il entend la combinaison des faits dont se compose une action

épiques, si je deviens le premier instituteur des souverains ; si je crée un ouvrage unique en son genre, un ouvrage classique ; et qu'on appellera comme on voudra, mais qui, par les charmes d'une instruction dirigée vers tous les devoirs et vers tous les dangers du trône, devra m'associer à l'éducation de tous les maîtres du monde qui naîtront après moi ? »

Fénelon conçoit que l'impression des ima-

poétique. *La différence qu'il y a entre un poète et un historien*, ajoute-t-il, *ne vient pas de ce que l'un écrit en prose et l'autre en vers. Mettez Hérodote en vers, ce sera toujours une histoire ; mettez l'Iliade en prose, ce sera toujours un poème. Un poète est plus poète par la composition de la fable que par celle des vers*. Denys d'Halicarnasse est évidemment du même avis, ainsi qu'Horace. Or, si l'on pouvait être poète en écrivant en prose dans les langues d'Athènes et de Rome, qui avaient un mètre déterminé, et avec lesquelles on pouvait imiter tous les mouvements de l'âme par la durée des sons, devons-nous rejeter les poèmes en prose, nous qui réglons la mesure de nos vers sur le nombre des syllabes et non pas sur les principes de la prosodie ?

On dira peut-être que la méthode des anciens fut contraire à leurs maximes, et qu'en admettant le genre des poèmes en prose, ils les écrivirent toujours en vers. Mais Esope, ou l'auteur qui a pris son nom, écrivit en prose toutes ses fables. Platon écrivit en prose le *Timée*. Ce magnifique dialogue n'est dans le fond qu'un système de philosophie, comme la *Théorie de la terre*, ou les *Époques de la nature*, par Buffon. Mais on est tellement ravi des grands tableaux d'imagination et de l'enthousiasme de l'auteur, qu'en admirant un si bel ouvrage on croit lire un très-beau poème sur la création de l'homme ; et, en effet, cette fiction est plus poétique peut-être que l'Iliade.

L'abbé Dubos a fait un chapitre dans ses *Réflexions sur la poésie et la peinture*, pour prouver qu'on pouvait faire des poèmes en prose, et je ne sais par quel oubli cet excellent critique n'y a pas traité la question. Il dit que cette invention est aussi heureuse que celle des estampes. Il me semble qu'il y a beaucoup moins de distance entre un poème en prose poétique et des vers français, qu'entre une estampe et un tableau. Mais si l'abbé Dubos n'a pas démontré cette assertion, l'autorité d'un amateur si éclairé peut suppléer à la force de ses preuves.

Le *Télémaque* me semble donc pouvoir être regardé comme un poème : je ne le classerai cependant point parmi les poèmes épiques. Ce n'est pas, comme le prétend de La Harpe, parce qu'on n'y trouve point l'imitation d'une action ; car l'imitation de l'*Odyssée* est absolument la même, et aucun homme de goût n'oserait dire que ce second monument du génie d'Homère n'appartienne point à l'épopée. Pourquoi donc le *Télémaque* n'est-il pas un poème épique ? Parce qu'il y a trop de leçons, surtout trop de leçons directes, et que l'épopée les admet quand elles sont présentées comme des résultats, ou comme des exemples vivants de la vertu en action, mais non pas sous la forme sèche de préceptes moraux. Ce fut le principal et solide reproche que fit Boileau à cet immortel ouvrage dans lequel il reconnut très-injustement une loule de beautés du premier ordre. Mais l'ombre de Fénelon peut se consoler de n'avoir point aspiré aux honneurs de l'épopée, et d'avoir préféré le bonheur des hommes à sa propre gloire. Eh ! quel barbare enthousiaste de l'art poétique voudrait retrancher un seul mot de ce chef-d'œuvre pour en faire un poème épique ?

ges laisse dans l'âme des traces plus profondes que la marche du raisonnement. En effet, l'esprit humain est plus porté au grand qu'au vrai ; et l'un des principaux caractères de la faiblesse des enfants, est de ne pouvoir saisir la vérité sans des allégories qui donnent un corps aux idées. Il sent qu'un beau poème sur les devoirs des rois serait plus utile que le meilleur code. La force élude les lois et souvent les brave : la législation elle-même n'établit que l'ordre et la paix parmi les hommes, au lieu que le génie les élève jusqu'à la vertu. Fénelon généralisera donc son sujet pour former en même temps l'homme et le souverain ; et en rendant son disciple témoin des aventures les plus extraordinaires, il saura lui donner à la fois l'éducation des hommes et celle des événements.

Où cherchera-t-il un modèle ? il ne peut le choisir que dans l'antiquité où le merveilleux est en quelque sorte historique. Mais Ulysse est un fourbe, Enée porte la pitié, qui est la réunion de toutes les vertus, jusqu'à la superstition : d'ailleurs ce sont des rois déjà formés. Fénelon a d'autres vues : il tire de l'*Odyssée*, qu'il préfère à l'*Iliade*, un brillant et fécond épisode ; et réunissant l'enthousiasme d'Homère à la sagesse de Virgile, il met en scène, avec le duc de Bourgogne, un prince de son âge. Heureux choix ! idée vraiment neuve, lumineuse et philosophique, d'avoir choisi un enfant pour le héros de son poème ! car, outre qu'il est dans la vie humaine un point

au delà duquel le caractère devient immuable dans le bien comme dans le mal, le rapport des années est le plus prompt des liens entre les hommes, je dirais presque le seul lien qui renferme toute l'égalité, toute la liberté, toute l'énergie de l'amitié. Deux enfants du même âge se quittent rarement sans se connaître et sans s'aimer dès la première entrevue, tant qu'ils ignorent les aversions de la rivalité et les réserves de la méfiance ; et quand il n'existe entre eux aucune inégalité trop marquée de rang, un empire naturel est bientôt dévolu à la supériorité de l'esprit et à l'ascendant du caractère.

Fénelon fait traduire cette heureuse fiction à son disciple, et lui apprend ainsi à la fois la langue des anciens Romains et la science du gouvernement. Jetons un coup d'œil rapide sur cet ouvrage immortel qu'on prendrait pour une production des plus beaux jours de l'antiquité. Morale, mythologie, politique, administration, agriculture, commerce, arts et métiers, industrie, géographie, tout y est mis en action sous les yeux d'un jeune prince pour étendre ses connaissances, pour éclairer sa raison, et pour anticiper en sa faveur les leçons trop tardives de l'expérience qui ne s'acquiert que par des malheurs ou par des fautes. Le *Télémaque* (173) est le plus beau plaidoyer qu'on ait jamais composé pour le genre humain contre l'indolence et les erreurs des rois, et le génie de son auteur s'y montre aussi heureux que son sujet.

(173.) Un valet de chambre de M. de Fénelon écrivit le *Télémaque* sous la dictée de son illustre auteur, et le fit imprimer furtivement d'après une copie qu'il en avait gardée. Ce grand chef-d'œuvre parut pour la première fois en 1698. Mais l'ouvrage dérobé ne s'étendait point au delà du séjour de Télémaque dans l'île de Calypso. Il faut se bien souvenir que Bossuet n'en pouvait par conséquent connaître encore que les premiers livres, pour expliquer le jugement très-succinct qu'il en porte dans une lettre écrite à l'évêque de Troyes, son neveu, le 18 mai 1699 : *Le Télémaque de M. de Cambrai est sous le nom du fils d'Ulysse un roman instructif pour Monsieur le duc de Bourgogne. Cet ouvrage partage les esprits ; la cabale l'admire : le reste du monde le trouve peu sérieux et peu digne d'un prêtre. De rigoureuses défenses empêchèrent l'impression de cette belle production littéraire dans le royaume pendant la vie de Louis XIV, et toutes les éditions antérieures à 1720 sont incomplètes. On lit des versions très-exactes chez les imprimeurs. On aurait anéanti ce chef-d'œuvre, s'il n'en avait point existé de copie hors de la librairie de Paris. Lorsque Louis XIV signa l'ordre d'arrêter un écrivain que l'esprit de parti appelle encore le grand Arnault, Bouleau dit ingénieusement : *Le roi fait chercher M. Arnault ; mais le roi est trop heureux pour le trouver. Dans les dernières années de sa vie, Louis n'était plus heureux : il trouva le Télémaque. On molestait les imprimeurs ; les éditions clandestines furent confisquées et livrées aux flammes. L'envie chercha des allusions dans le *Télémaque* ; la postérité, plus équitable, n'y a vu que des leçons utiles au genre humain. On eut l'audace de nommer tous les prétendus personnages que Fénelon**

avait voulu désigner, comme s'il eût écrit un libelle sous des noms supposés. Ma plume se refuse à la curiosité du lecteur qui voudrait avoir les clefs de ces prétendues allégories ; on les trouve dans les mémoires de madame de Maintenon, par La Beaumelle. Fénelon n'avait besoin ni de composer une satire pour être lu, ni de flatter la malignité de ses lecteurs pour les intéresser. La médiocrité attaque les hommes, le génie ne combat que les abus. Plusieurs gens de lettres ont cru que le *Télémaque* avait été écrit sans rature, au contraire de la plume. J'en ai vu sept manuscrits différents, copiés ou corrigés par Fénelon lui-même.

Des censeurs prévenus ont très-injustement reproché à la mémoire du cardinal de Fleury d'avoir défendu à Paris, durant tout le cours de son ministère, la réimpression du *Télémaque*. Cette accusation est sans fondement. Le marquis de Fénelon, neveu de l'archevêque de Cambrai et ambassadeur de France en Hollande, fut autorisé à publier la belle édition qu'il voulait donner en 1754, de ce monument littéraire si honorable pour la France ; mais le cardinal de Fleury ne voulut pas permettre d'y insérer en forme de préface un long discours préliminaire de Ramsay sur la poésie épique, discours dans lequel l'éditeur rappelait la querelle du quétisme et insultait Bossuet avec autant d'injustice que d'indécence. Le marquis de Fénelon refusa constamment de supprimer cette diatribe. C'était la seule condition exigée par le cardinal de Fleury pour accorder le privilège que cet unique motif fit suspendre jusqu'à sa mort. Le premier ministre ne s'opposait donc point à l'impression du *Télémaque* ; mais il crut ne devoir et ne pouvoir jamais consentir à la diffamation de l'immortel évêque de Meaux.

Sous quels traits et dans quelle situation Fénelon montre-t-il Télémaque pour nous intéresser ? Dans l'adversité. C'est un fils généreux qui court chercher son père au loin, à travers les tempêtes. Quelles prodigieuses ressources exigeait de l'imagination de l'écrivain cet immense épisode, placé à l'entrée du poème, lorsque le disciple de Mentor est jeté par les vents dans l'île de Calypso, et fait le touchant récit de ses longues infortunes ! Lecteurs sévères, la peinture des amours d'Eucharis et de Télémaque vous alarme peut-être ; mais ne fallait-il pas avertir un jeune prince des pièges qui l'attendaient au sortir de l'enfance ? L'imagination chaste d'un enfant était-elle souillée par une narration où tout respire la simplicité et l'innocence du premier âge ? La disposition de l'âme détermine l'effet du tableau : ce n'est pas ce qu'on y voit, c'est ce qu'on y ajoute qui rend cette description trop séduisante. Eh ! que ne pardonnerait-on pas au poète, en faveur des conseils paternels de Mentor, et de la victoire déchirante qu'il force Télémaque de remporter sur les premiers transports de son cœur, au moment où il l'oblige d'immoler au seul espoir de retrouver son père, toute sa tendresse pour Eucharis ! Vertueux et sublime instituteur d'un prince destiné au trône, ton âme et ton génie étaient également dignes de se mesurer avec une épreuve si redoutable. La sagesse l'absout d'avoir bravé cette situation si délicate, mais si instructive que l'enfance de ton disciple excuse sous les pieux. Eh ! combien la leçon devient plus frappante encore par l'intervention tutélaire d'une divinité réduite à précipiter le jeune Télémaque du haut d'un rocher pour l'empêcher de sacrifier les devoirs les plus sacrés de la piété filiale au premier délire de sa passion naissante ! O Fénelon ! quand le lecteur te blâme dans sa faiblesse d'avoir affronté ce danger, il oublie que tu as su en triompher avec gloire ; et il t'impote injustement la tentation d'y succomber lui-même, en se mettant à la place de Télémaque !

Suivons les moralités de ce poème, nous y verrons tous les devoirs des rois développés par les situations presque autant que par les préceptes ; l'amour de la justice dans le gouvernement de Sésostris ; la constance au milieu de l'infortune, lorsque Télémaque est esclave en Egypte ; le châtiement de la tyrannie dans les remords de Pygmalion ; la protection qu'exige le commerce, dans l'histoire de Tyr ; le respect dû à la vérité, quand le fils d'Ulysse aime mieux mourir que de se permettre un mensonge ; les causes du bonheur public dans l'interprétation des lois de Minos ; l'amour de la patrie, quand Télémaque sacrifie le trône de la Crète et la contrée d'Arpi au petit royaume d'Ithaque ; les ravages de la guerre dans la défaite de Borchoris ; les avantages de la paix dans la réconciliation d'Adonée avec les Manduriens ; les lois du commerce fondées sur la liberté ; les inconvénients du luxe ; les ré-

glements d'une bonne police ; les bienfaits immenses de l'agriculture reconnue pour la fondement de la grandeur des Etats, dans la description de Salente ; le caractère d'un mauvais ministre dans le portrait de Protésilas ; les dangers de la prévention dans l'exil de Balazar et dans le rappel de Philoclès ; enfin l'humanité due aux vaincus dans la conduite de Télémaque envers Ephiclès et Hippias.

Mais franchissons les temps et les lieux, et descendons dans les enfers avec le fils d'Ulysse. Quelle horreur le poète lui inspire pour la flatterie, en lui présentant l'image sublime de cette furie qui répète éternellement aux mauvais rois, avec dérision, les mensonges de leurs courtisans, tandis que ces malheureux jouets, de l'adulation la plus exagérée et la plus vile sont tourmentés sur la roue d'Ixion ! Quel jugement lui apprend-il à porter de l'inutilité des conseils sans le secours des exemples, en le rendant témoin, au Tartare, de ces reproches mutuels et inépuisables entre des pères vicieux et leurs enfants criminels ? Quelle crainte lui inspire-t-il du défaut de caractère dans les rois, en lui dépeignant Minos plus inexorable envers les souverains faibles qu'envers les monarques les plus méchants, parce qu'un prince méchant n'a que ses propres vices, au lieu qu'un prince faible partage tous les vices de sa cour ! Quelle idée lui donne-t-il de la vraie gloire, lorsqu'il lui montre dans l'Elysée les héros guerriers placés au-dessous des monarques bienfaisants ! Enfin quel touchant tableau met-il sous nos yeux des droits et des épanchements de la nature, lorsqu'après tant de périls, tant d'instructions, tant de victoires remportées sur les adversités de la vie, sur la puissance des éléments, et sur son propre cœur, le disciple de Mentor rentre dans Ithaque, et retrouve son père chez le fidèle Eumée ! Le poème se dénoue par un sacrifice que Télémaque fait à la vertu, en surmontant son amour pour Antiope. Ainsi la tâche de Fénelon se trouve entièrement remplie : ainsi les vœux des peuples sont satisfaits. Alors Minerve quitte la forme humaine ; elle ne dévoile sa divinité qu'à la suite de cet acte religieux qui en amène dignement la manifestation et le triomphe, et donne au jeune prince cette dernière leçon, qu'on ne saurait trop répéter aux maîtres du monde, *qu'il faut s'attendre à l'ingratitude des hommes, et leur faire du bien.*

Quand on compare cette morale bienfaisante de Fénelon avec les principes inhumains de Machiavel, de Hobbes et de Filmer ; quand on voit ces controversistes politiques autoriser l'abus de la force, les meurtres, les dévastations, le despotisme, attaquer l'humanité par des syllogismes méthodiques, montrer à l'homme son concitoyen, son allié, son voisin, son compétiteur, son ennemi, et jamais son semblable ; tandis que notre instituteur poète embellissant des grâces de son imagination tous les droits sacrés de la raison, de la justice et de la

vertu, est assez courageux pour dire aux souverains les vérités les plus hardies, et pour leur parler sans cesse au nom du genre humain, montre dans *Télémaque* la piété la plus soumise envers les dieux, unie au plus tendre amour pour les hommes, élève les rois à la dignité de législateurs, au rang de pères du peuple, combat l'intérêt personnel, et préfère partout le juste à l'utile : oh ! que tous ces malheureux sophistes sont petits à ses côtés ! Quand on pense ensuite que le véritable *Télémaque* n'est pas le fils d'Ulysse, mais l'héritier de Louis XIV ; que ce jeune prince, livré aux emportements les plus impétueux de la colère, était devenu aussi doux, aussi modéré que son instituteur ; qu'il était, à son cinquième lustre, l'idole de la cour, de la capitale, de l'armée, de la nation, de l'Europe entière ; qu'on ne trouve pas dans ce chef-d'œuvre de Fénelon une seule maxime, un seul sentiment qui ne lui ait été dicté par son amour pour les malheureux, il est impossible de ne pas s'écrier avec l'auteur de *Sethos* (174), que *si le bonheur du genre humain pouvait naître d'un poème, il naîtrait du Télémaque*.

Mais je n'ai encore montré dans l'auteur du *Télémaque*, considéré sous ce point de vue, que le moraliste. Oublié-je donc qu'en lui l'écrivain fut aussi utile à la gloire des lettres, que le philosophe à la félicité des peuples ? Qui a mieux connu que Fénelon le talent d'écrire, et le grand art d'attacher le lecteur, par sa manière de revêtir et de développer sa pensée ? Sa mythologie n'est nullement un rêve absurde : c'est une théologie lumineuse qui donne à la vérité les muses pour interprètes, qui met le sentiment et la pensée de l'homme en commerce avec la nature entière, et qui anime en quelque sorte tous les êtres, en créant sous nos yeux un nouvel univers.

Simple sans bassesse, et sublime sans effluve, Fénelon préfère des tableaux éloquentes aux brillants phosphores de l'esprit. Il dédaigne ces saillies multipliées qui interrompent la marche du génie, et l'on croirait qu'il a produit le *Télémaque* d'un seul jet. J'ose défier l'homme de lettres le plus exercé dans l'art d'écrire de distinguer les moments où Fénelon a quitté et a repris la plume, tant ses transitions sont naturelles et coulantes, soit qu'il vous entraîne doucement par le fil ou la pente de ses idées, soit qu'il vous fasse franchir avec lui l'espace que son imagination agrandit ou resserre à son gré ; et dans ce même poème où il a vaincu tant de difficultés pour soumettre une langue rebelle ; où, pour rapprocher des objets disparates, on n'aperçoit jamais un effort. Maître de sa pensée, il ne l'exprime pas, il la peint : il sent, il pense, et le mot suit avec la grâce, la noblesse, ou l'onction qui lui convient. Toujours coulant, toujours lié, toujours nombreux, toujours périodique, il connaît

l'utilité de ces liaisons grammaticales que nous laissons perdre, qui enrichissent l'idiome des Grecs, et sans lesquelles il n'y aura jamais de tissu dans le style. On ne le voit pas recommencer à penser de ligne en ligne, traîner péniblement des phrases, tantôt brusques, tantôt diffuses, où l'esprit, sautillant par temps inégaux, manifeste son embarras à chaque instant, et ne se relève que pour retomber : son éloquence toujours pleine, souple et variée, enrichie des métaphores les mieux suivies, des allégories les plus lumineuses, des images les plus pittoresques, n'offre au lecteur que clarté, harmonie, facilité, élégance et rapidité. Grand parce qu'il est simple, il ne se sert de la parole que pour exprimer ses idées, et n'étale jamais ce luxe d'esprit qui, dans les lettres comme dans les états, n'annonce que l'indigence. Modèle accompli de la poésie descriptive, il multiplie ces comparaisons vastes qui supposent un génie observateur, en développant les pensées les plus ingénieuses et les plus fines par les aperçus les plus naturels et par les expressions les plus simples ; et il flatte sans cesse l'oreille par les charmes de l'harmonie imitative. En un mot, Fénelon donne à la prose la couleur, la mélodie, l'accent, l'âme de la poésie ; et son style toujours vrai, enchanteur, inimitable, trop abondant peut-être, ressemble à sa vertu.

Loin d'exagérer le mérite littéraire de Fénelon, je n'ai pas même encore indiqué tous les genres dans lesquels il a excellé ; et tout à coup son talent prend à mes yeux un nouveau charme et un plus imposant caractère. Né avec un esprit fécond et flexible, il parut changer les ressorts de son génie en variant les objets de ses études. Après s'être montré poète sublime, il devint profond métaphysicien, et transporta les grâces de son imagination et même la sensibilité de son cœur jusque dans les déserts de l'ontologie. Il n'y a peut-être pas si loin qu'on le pense des chants de la poésie aux spéculations de la métaphysique. Presque tous les métaphysiciens du premier ordre ont été poètes (175) On se souviendra longtemps que Bossuet, comparant les *mauvaises nuits* que Turenne fit passer au roi d'Espagne, à ces longues veilles que lui coûta la réfutation des écrits apologetiques de Fénelon en faveur des *Maximes des saints*, avouait sans détour qu'un jour de travail de son adversaire le condamnait à plusieurs semaines d'étude ; et quand on lui demandait s'il était bien vrai que l'archevêque de Cambrai eût réellement autant d'esprit que lui en attribuaient ses nombreux admirateurs : Ah ! répondait-il, *il en a jusqu'à faire trembler*. Eh ! quel prodige de dialectique signalait donc le talent d'un adversaire qui a pu *faire trembler* Bossuet, sinon par l'embarras de réfuter sa doctrine, au moins par la crainte de ne pouvoir désenchanter ses partisans !

(174) L'abbé Terrasson.

(175) Platon, Malebranche, Leibnitz, etc.

A quel usage Fénelon consacre-t-il cette sagacité qu'il a reçue de la nature pour saisir et développer les idées les plus abstraites? puisqu'au scandale de la raison, ou plutôt du cœur des hommes, quelques rêveurs atrabilaires ou corrompus ont osé nier l'existence de la divinité, Fénelon, dont tous les écrits sont des bienfaits envers le genre humain, Fénelon, l'écrivain le plus digne sans doute de défendre ce dogme de la nature, le démontre et le fait triompher des ténébreux sophismes de Spinoza; et c'est avant la régence qu'il traite par écrit avec le duc d'Orléans cette grande question de la nécessité d'un être créateur, que Voltaire eut ensuite la gloire de défendre d'une manière très-lumineuse, dans les premiers temps de sa correspondance avec le roi de Prusse. Il ne s'enfonçait point dans un labyrinthe de raisonnements compliqués : il croirait trop circonscire et dégrader la majesté divine, s'il n'était entendu que d'un petit nombre de philosophes, en prouvant l'existence du

premier être. Toujours fidèle à son système, il s'adresse à l'imagination, il dévoile la nature, il parcourt tout l'univers : il assiste à la création : il découvre et montre partout un ouvrier, un dessein, un ensemble, une suite uniforme, en un mot une providence, pour confondre l'athéisme comme le scandale de la raison et le crime de l'esprit. C'est par des preuves évidentes et sensibles que l'archevêque de Cambrai défend ainsi la cause de Dieu; je me trompe, c'est celle de l'homme : c'est la vérité la plus consolante, la plus nécessaire et heureusement aussi la plus évidente, comme la plus incontestable.

Que ne puis-je suivre Fénelon dans sa lettre (176) et dans ses dialogues sur l'éloquence, qui ne furent pour lui que des récréations littéraires! son véritable chef-d'œuvre, c'est l'âme du duc de Bourgogne. Il évoque les morts de la poussière des tombeaux (177), pour mettre en action, sous les yeux de son royal disciple, les tableaux

(176) Nous n'avons point de meilleur livre didactique pour les prédicateurs, que les dialogues de Fénelon sur l'*Eloquence de la chaire*. Toutes les règles de l'art y sont fondées sur le bon sens, sur le bon goût et sur la nature. Dans cet écrit, l'archevêque de Cambrai se déclare très-contraire à l'usage de diviser les sermons. Voltaire est du même avis. Me sera-t-il permis d'opposer avec respect quelques raisons à l'autorité de ces deux grands maîtres? Les anciens orateurs n'ont pas toujours annoncé leurs divisions; mais tous leurs discours sont divisés, et il faut bien qu'ils le soient, puisqu'ils ont tous un plan. Je conviens qu'il est ridicule de mettre sans cesse entre les mains de l'auditeur la chaîne des idées qu'on va développer, comme les scolastiques classent la série de leurs sections et de leurs arguments. Rien n'est plus funeste à l'éloquence qu'une marche si compassée. Cependant, pourvu qu'on ne sacrifie jamais le sujet au plan, et qu'on ne cherche point dans ses divisions des antithèses puériles, que Fénelon appelait des *tours de passe-passe*, pour éblouir par la singularité de ses combinaisons, au lieu de se borner à indiquer l'objet de ses preuves, il me semble que la méthode moderne n'est point nuisible au grand genre oratoire. Il est vrai que ces subdivisions éternelles, qui en imposent à la multitude, éteignent le sentiment, dessèchent les discours, interrompent l'action de l'orateur, arrêtent la propagation des idées, émuoussent, brisent tous les traits et introduisent souvent une multiplicité de sujets dans le même discours, en dirigeant l'attention de l'auditeur vers des objets minutieux ou disparates; mais les abus ne provient rien contre les règles. La lettre de Fénelon à Messieurs de l'Académie française sur l'éloquence est un chef-d'œuvre. En la lisant, on admire l'auteur, disons mieux, on l'aime. On est attendri par l'exquise sensibilité de cet écrivain, et l'on voit, s'il est permis de parler ainsi, que son goût n'était que la délicatesse de son âme. Après avoir jeté un coup d'œil critique sur toutes les branches de la littérature, Fénelon cite au tribunal de la langue notre langue elle-même, et il se plaint avec douleur de sa pauvreté. Il n'appartient qu'aux hommes de génie, qui savent combien de fois il leur a été impossible de mettre l'instrument qu'à eux de gémir de la stérilité d'une langue. Les écrivains froids trouvent dans l'idiome le plus languissant l'expression encore plus forte que leur

pensée. Une langue faible porte sans peine des idées communes; mais elle s'élève difficilement à la hauteur du génie. Nourri de la lecture des anciens, que personne n'a mieux connus, n'a mieux sentis, n'a mieux imités que lui, Fénelon se plaît à extraire de leurs ouvrages ces descriptions champêtres dans lesquelles ils ont excellé; ces sentiments simples et attendrissants qui sont devenus aussi étrangers dans nos écrits que dans nos mœurs. « Il faut, dit-il, que Virgile disparaisse, et que je croie voir ce beau lieu. » (Ecl. 7.)

Muscosi fontes et somno mollior herba.

« Il faut que je désire d'être transporté dans cet autre endroit. » (Ecl. 10.)

*... O mihi tum quam molliter ossa quiescant,
Vestra meos o. um si fistula dicat amores;
Atque utinam ex vobis unus, vestrique püssem
Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uræ!*

« Il faut que j'envie le bonheur de ceux qui sont dans cet autre lieu dépeint par Horace. » (Od. 3, liv. II.)

*Qua pinus ingens albaque populus
Umbram hospitalem consociare amant
Ramus, et obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo.*

« Malheur à ceux qui ne sentent point le charme de ces vers! » (Ecl. 1.)

*Fortunate senex, hic inter flumina nota
Et fontes sacros, rigus captibus opacum.*

« Je suis attendri par la solitude d'Horace. » (Sat. 6, lib. II.)

*O rus, quando ego te aspiciam? quandoque licebit
Nunc veterum libris, nunc somno, et inertibus horis
Ducere sollicitæ jucunda obliuia vitæ?*

(177) Je suis forcé d'avouer qu'écrivant de mémoire ses *Dialogues des morts*, Fénelon y sacrifie quelquefois l'exactitude historique à la morale, dont il fait le principal objet de ses récits et de ses leçons. Ainsi dans son dialogue entre François I^{er} et Charles-Quint, cet empereur semble prendre une grande supériorité politique sur son prisonnier, en lui objectant qu'il aurait pu neutraliser la journée de Pavie et embarrasser beaucoup son vainqueur, qui n'aurait su que faire d'un captif inutile, si, au lieu de subir les conditions les plus dures pour recouvrer sa liberté, le roi de France eût abiliqué la couronne, ordonné de reconnaître

les plus philosophiques de l'histoire. Convaincu de la certitude et de l'utilité de la religion; persuadé que, fût-elle inutile au reste des hommes, malheureux ou méchants, ce qu'aucun écrivain de bon sens n'oserait soutenir avec une conviction intime, elle serait toujours nécessaire aux souverains, l'auteur du *Télémaque* déchire tous les voiles de ses fictions. Ce n'est plus à un enfant, c'est à la conscience du chrétien qu'il s'adresse. Dans quelle situation place-t-on son élève? Il l'appelle à ce moment de vérité, de repentir et de miséricorde, où l'homme, prosterné devant le tribunal sacré, se dénonce lui-même à son juge qui devient aussitôt son médiateur charitable et le réconcilie avec Dieu, au nom duquel il lui pardonne ses erreurs et ses fautes. Le directeur (178) va plus loin que l'instituteur: son cœur s'épanche; en interrogeant, il accuse; en énonçant, il dé-

montre; en avertissant, il frappe. Quand on lit cette instruction paternelle, où les maximes les plus abstraites de l'art du gouvernement deviennent aussi lumineuses que les éternels axiomes de la raison, l'on croit voir l'humanité s'asseoir avec la religion aux côtés d'un jeune prince pour lui inspirer de concert toute la délicatesse de conscience que l'Evangile exige d'un roi, pour lui révéler tous les dangers, toutes les illusions, tous les pièges dont il est obligé de se préserver, tous les jugements de Dieu et des hommes qu'il est chargé de prévenir; enfin tous les conseils de la véritable gloire qu'il doit ambitionner et toutes les règles de la morale qu'il doit suivre, s'il veut rendre les peuples heureux. Voilà le but de Fénelon, et voilà aussi quels furent dans l'âme du duc de Bourgogne les bienfaits et les triomphes des *Directions pour la conscience d'un roi*!

son fils souverain de ses Etats, et défendu toute espèce de traité pour payer jamais sa rançon. Fénelon, persuadé sans doute que personne n'avait en cette grande idée avant lui, représente François 1^{er} comme frappé d'un trait de lumière qu'il regrette, et qu'il est honteux de n'avoir pas aperçu dans sa prison de Madrid, pour se signaler par un sacrifice chevaleresque si digne de son âme et de son caractère. Or dans son histoire de France le docte et très exact abbé Garnier démontre, en écrivant le règne de ce prince, que François 1^{er} fit littéralement dans sa captivité ce que Fénelon lui reproche de n'avoir jamais imaginé; et il en rapporte toutes les pièces authentiques qu'il avait eu le bonheur de découvrir le premier dans les registres du parlement de Paris.

(178) Félix de Saint-Germain fit imprimer à la Haye, en 1747, les *Directions pour la conscience d'un roi*, par M. de Fénelon. Cet ouvrage, partagé en trente-sept directions, fut le fruit de la correspondance secrète que l'archevêque de Cambrai entretenait avec le duc de Bourgogne, qui lisait souvent ce recueil, mais en le remettant aussitôt entre les mains de M. le duc de Beauvilliers dont la veuve le rendit ensuite à la famille de son illustre auteur. Si cet ouvrage se fût trouvé dans le cabinet de l'héritier du trône après sa mort, madame de Maintenon y aurait probablement aperçu beaucoup plus de prétendues allusions que dans le *Télémaque*. Heureusement le secret de Fénelon lui avait été bien gardé.

Voici ce que madame de Maintenon écrivit au duc de Beauvilliers, après avoir lu avec le roi tous les papiers que le duc de Bourgogne avait laissés dans son cabinet, au moment où la France venait de perdre ce dauphin d'une si haute espérance: « Je voulais vous envoyer tout ce que j'ai trouvé de M. de Cambrai dans la cassette de M. le Dauphin; mais le roi a brûlé lui-même tous ces papiers. Je vous avoue que j'en ai un grand regret. Jamais on n'écrivait rien de si beau et de si bon. Si le prince que nous pleurons a en quelques défauts, ce n'est pas pour avoir reçu des conseils trop timides, ni qu'on l'ait trop flatté. On peut dire que ceux qui vont droit ne sont jamais confus. » Lorsque Louis XIV défendit à son petit-fils toute espèce de correspondance avec son précepteur, il ne prévoyait pas sans doute que ce prince ne transgresserait cet ordre que pour s'instruire de ses devoirs; et que Fénelon toujours indifférent sur ses propres intérêts, n'entreprendrait jamais son disciple que des besoins et des malheurs du peuple.

Je voudrais pouvoir mettre ici sous les yeux du lecteur toutes ces lettres courageusement paternelles que Fénelon écrivit au duc de Bourgogne, durant le cours de la malheureuse campagne de 1708. On les trouve dans le septième livre, tome III, de l'*Histoire de Fénelon*, écrite avec autant d'intérêt que d'élégance, par monseigneur de Bausset, ancien évêque d'Alais. Je me bornerai à transcrire quelques passages de ces lettres, dont j'ai été plus vivement frappé, et qui suffiraient pour assurer une gloire immortelle à l'instituteur d'un prince. « On a dit que pendant que vous êtes dévot jusqu'à la sévérité la plus scrupuleuse dans des minuties, vous ne laissez pas de boire quelquefois avec un excès qui se fait remarquer.... On se plaint de ce que votre confesseur est trop souvent enfermé avec vous, et de ce qu'il se mêle de vous parler de la guerre.... Personne n'osera vous dire tout ceci. Pour moi, je l'ose, et je ne crains que de manquer à Dieu et à vous.... Il me revient encore par le bruit public, qu'on dit que vous vous ressentez de l'éducation qu'on vous a donnée; que vous avez une dévotion faible, timide et scrupuleuse sur les bagatelles, tandis que vous négligez l'esprit. On ajoute que vous êtes inappliqué, irrésolu; que vous n'aimez qu'une vie particulière et obscure; que votre goût vous éloigne des gens qui ont de l'élevation et de l'audace; que vous vous accordez mieux de donner votre confiance à des esprits faibles et craintifs qui ne peuvent vous donner que des conseils déshonorants.... On dit même que vos maximes scrupuleuses vont jusqu'à ralentir votre zèle pour la conservation des conquêtes du roi; et l'on ne manque pas d'attribuer ce scrupule aux instructions que je vous ai données dans votre enfance. Vous savez, Monseigneur, combien j'ai toujours été éloigné de vous inspirer de tels sentiments; mais il ne s'agit nullement de moi qui ne mérite d'être compté pour rien, il s'agit de l'Etat et des armes du roi, que je suis sûr que vous pouvez soutenir avec toute la fermeté et la vigueur possibles.... Diverses personnes de condition et de mérite dans le service se plaignent que vous ne connaissiez ni leurs noms, ni leurs visages pendant que M. le duc de Berri les reconnaît tous, les distingue et les traite gracieusement.... Le public vous aime encore assez pour désirer un coup qui vous relève, mais si ce coup manque, vous tomberez bien bas. Pardon, Monseigneur, j'écris en fou; mais ma folie vient d'un excès de zèle dans le besoin le plus pressant. Une semblable folie, dans la bouche de l'instituteur d'un prince, n'est-elle pas au

C'est par cette immortelle production que Fénelon termine ses travaux littéraires. Revenons maintenant à l'ensemble de ses écrits, et mesurons la carrière qu'il a parcourue. Quand la nature forme un grand homme, le génie de l'écrivain n'est pas un don absolu qu'elle lui fait : ce n'est qu'un dépôt qu'elle lui confie, et qui appartient tout entier à l'humanité. Or, je demande aux plus injustes censeurs de Fénelon, car il faut l'avouer pour le triomphe et la consolation de la vertu méconnue, Fénelon eut des ennemis et même des détracteurs durant le cours d'une vie si modeste et si pure, je demande, dis-je, hautement à la prévention et à la haine, si ce grand homme, doué par le ciel d'un si beau talent, ne s'est pas acquitté de la dette que son génie lui imposait envers ses semblables, et s'il n'a pas lié tous ses écrits au bonheur du genre humain ? Tant que ses ouvrages vivront, et ils vivront autant que le monde, les peuples auront un protecteur, les rois un guide, les instituteurs des princes un modèle ; et le génie du bien, fier d'avoir créé le *Télémaque*, publiera de siècle en siècle que les maximes fondamentales de ce poëme méritent d'être gravées en lettres d'or sur les marches de tous les trônes. La gloire de Fénelon ne se bornera même point à l'admiration qu'inspirent ses talents ; et il me semble que si l'on proposait à l'univers de choisir et de proclamer les plus attrayantes vertus dont il puisse jamais s'honorer, le genre humain élèverait par acclamation, comme l'un de ses plus beaux titres de gloire en ce genre, la vie et l'âme de Fénelon.

SECONDE PARTIE.

Parler de l'âme de Fénelon, c'est parler de la vertu elle-même. Qu'est-ce donc que la vertu ? C'est la préférence du bien général à l'intérêt particulier ; c'est le sacrifice du penchant au devoir ; c'est un sentiment profond de l'ordre qui dirige nos affections vers tout ce qui est juste, bon et honnête ; en un mot, c'est la raison du cœur. J'ose le dire, si Fénelon n'eût pas été vertueux, si ses écrits n'étaient pas le miroir de son âme, nous devrions tous pleurer sur son génie, et arroser de nos larmes ces chefs-

contraire le sublime de l'éloquence, du courage et de la sagesse ?

Après avoir rapporté en entier toutes ces lettres héroïques de Fénelon, son illustre historien, M. de Bausset, fait cette réflexion aussi vraie que bien écrite et très-heureusement placée. *On a souvent exalté avec un enthousiasme factice le courage des anciens philosophes, la sagesse de leurs leçons, la sublimité de leur morale et la noble fermeté avec laquelle ils annonçaient la vérité aux rois et aux grands de la terre. Nous osons demander si dans tous les écrits qui nous restent d'Aristote, de Platon, de Sénèque et de tous les autres personnages de l'antiquité, qui ont parlé à des rois, on trouve quelque chose de comparable à la sèvere franchise de Fénelon avec le duc de Bourgogne.*

Réal essaye de prouver, dans sa compilation intitulée, *Science du gouvernement*, tome VIII, page

d'œuvre qui nous donnent une si haute idée de l'esprit humain. Des vices dans Fénelon (cette supposition seule est un blasphème) seraient en effet des arguments contre la vertu, puisqu'ils démontreraient qu'on peut la peindre sans la sentir, ou la sentir sans l'aimer ; mais cet excès d'hypocrisie n'est pas donné aux méchants. Il échappe toujours un trait, une réflexion, un mot, qui décèlent l'imposture combinée, ou l'exaltation factice d'un écrivain qui joue un rôle étranger à son âme, lorsque sa plume n'est pas d'accord avec son cœur ; et la vertu a son inimitable accent comme la vérité. Que Fénelon soit donc jugé sur ses propres maximes : on verra que son génie n'a fait que la moitié de ses ouvrages, et que l'homme, ayant partagé le travail de l'auteur, doit également participer à sa gloire.

Accoutumé depuis longtemps à vivre à la cour, dans ce pays d'illusions, où l'on ne peut avoir qu'une existence précaire, et où l'on perd non-seulement le bonheur, mais la faculté d'être heureux ailleurs, l'instituteur du duc de Bourgogne regarde l'épiscopat comme la plus belle récompense d'une éducation si généralement et si justement admirée, qu'elle semblait l'appeler dès lors aux conseils du souverain. Mais ce n'est ni l'ambition qui le tente, ni l'oisiveté qui le séduit : il sait qu'il ne se réservera, sur l'un des sièges les plus riches du royaume, que l'exercice habituel de son ministère ; qu'il s'imposera en toute rigueur le fardeau de sa dignité dans un pays conquis, où il doit craindre toutes les préventions d'un diocèse réuni récemment à la France, préventions excusables qui le feront longtemps regarder comme un étranger dans sa propre Eglise, et qu'il entre enfin dans une nouvelle carrière de travail, peut-être même de tribulation, quand il accepte l'archevêché de Cambrai, où le redoutable honneur de succéder à un prélat justement chéri et révérent en Flandre, et singulièrement considéré à la cour (179), augmente ses modestes inquiétudes et oppresse son âme du danger le plus cruel qui puisse la menacer, en lui faisant craindre de n'être jamais aimé de son troupeau. Ah ! qu'il est doux de rappeler aujourd'hui dans son éloge une si touchante angoisse dont sa vie va bientôt

538, que l'archevêque de Cambrai n'est point l'auteur des *Directions*, et il fonde son sentiment sur des allégories supposées. Il faut avoir bien étudié l'âme de l'auteur du *Télémaque*, pour ne pas le reconnaître, d'un bout à l'autre, dans ce courageux et admirable ouvrage. Comment un homme de lettres a-t-il pu s'y tromper ? Il n'y a pas deux Fénelon. D'ailleurs, il est très-certain que la copie sur laquelle on imprimait ces *Directions* sortait de l'hôtel de Beauvilliers.

(179.) Fénelon fut nommé à l'archevêché de Cambrai, le 4 février 1693, sacré dans la chapelle de Saint-Cyr, le 10 juin de la même année, par Bossuet assisté des évêques de Châlons et d'Amiens. Le grand intérêt qu'inspire Fénelon dans l'exercice du ministère épiscopal, a fait naître en moi le désir de connaître son prédécesseur immédiat sur le siège de Cambrai. Ce fut M. de Brias, gentilhomme flamand,

nous le montrer guéri par l'enthousiasme de ses diocésains transportés autour de lui d'admiration et d'amour!

dernier archevêque de cette métropole, nommé par les rois d'Espagne. Fénelon ne pouvait avoir un plus digne précurseur. Pélisson se trouvait à la suite du roi quand Louis XIV assiégea et prit la ville de Cambrai, en 1677. Voici comment il parle de ce prélat dans le troisième volume de ses lettres historiques qu'il écrivit, en forme de nouvelles, à mademoiselle de Scudéri, tous les jours de sa vie, pendant plusieurs années: je copie celle du 22 avril et du 15 mai de la même année 1677, pages 252 et 277.

« M. l'archevêque de Cambrai vit le roi en chemin, à cheval, et lui lit son compliment d'une manière fort respectueuse et fort soumise, mais nullement embarrassée. Le roi remarqua lui-même qu'il se possédait à merveille, en ce que le cheval de Sa Majesté ayant donné un coup de tête, comme pour l'écartier, il se contenta d'avancer la main pour arrêter la tête du cheval, et continua sans s'interrompre. Il avait obtenu auparavant la permission de venir, protestant qu'il ne se mêlerait que du spirituel, et serait fidèle à celui auquel le ciel l'avait soumis. C'est un homme de belle taille et bien fait: il est du pays d'Artois, et se nomme Brias. Il a été évêque de Saint-Omer; deux de sa famille ont été gouverneurs de Philippeville et de Mariembourg pour le roi d'Espagne. Le matin il a prêté serment de fidélité au roi à la messe, en la forme ordinaire. Un moment après, comme le roi continuait d'entendre la messe, le chevalier de Nantouillet est arrivé, apportant la nouvelle de la capitulation de Saint-Omer. Les plus stupides ont remarqué que c'était la seconde fois que le roi recevait de pareilles nouvelles au pied des autels et dans cette situation. Le roi dit à M. l'archevêque de Cambrai: *Vous voyez que vous étiez destiné à être Français, à cause qu'il était évêque de Saint-Omer auparavant, comme je vous l'ai dit. En se levant pour sortir de la messe où cet archevêque venait de lui prêter serment de fidélité, le roi s'est encore approché de lui et lui a dit: Après ce que vous venez de me promettre, je ne fais point de difficulté de vous promettre aussi qu'en toute rencontre je vous donnerai des marques de mon estime et de mon affection.* »

« Sa conduite a plu. Il a fait encore ce matin dire au roi, par M. le cardinal de Bouillon, qu'il ne désavouait pas qu'il n'eût beaucoup d'obligations aux Espagnols, et qu'il n'en eût la reconnaissance qu'il devait; mais qu'il suppliait Sa Majesté de croire que sa parole, son serment et son devoir d'évêque iraient devant tout le reste, et qu'il n'obligerait jamais Sa Majesté à se repentir des grâces qu'elle lui faisait; et pour montrer qu'il ne voulait manquer à rien, il a fait demander si Sa Majesté trouverait bon qu'il continuât la visite qu'il avait commencée de son diocèse vers Mons; dans le pays des ennemis, qu'il y vit ses parents et entretenait commerce avec eux? Sur quoi je ne doute pas que le roi ne lui ait donné une entière liberté. Il demanda hier à M. de Louvois, avant que de voir le roi, si pour la première fois il ne fallait pas descendre de cheval et se jeter à genoux; qu'il savait bien que cela ne se pratiquait pas tous les jours; mais qu'il lui semblait que pour cette première fois, on ne pouvait témoigner trop de respect à son roi. Il n'était pas en rochet et camail en prêtant le serment, mais en habit long violet, avec le chapeau double de vert, qui est la manière de ce pays-ci..... »

« Personne n'est ici plus à la mode que l'archevêque de Cambrai; et ce qui vous surprendra,

Ce nouveau prélat dont l'exactitude à ne blesser jamais aucune loi canonique égale en toute occasion le noble désintéresse-

c'est par une chose qui n'est peut-être pas trop à la mode, qui est de faire admirablement bien son devoir d'évêque. Mais la grande vertu se fait toujours admirer. M. de Louvois, le chevalier de Nogent et tous les autres qui ont été avec lui à Cambrai durant quelques jours, ont rapporté tant de bien de ce prélat, que le roi a dit publiquement qu'il en était ravi, et toute la cour après Sa Majesté. Il se lève dès les quatre ou cinq heures du matin, va à sa messe, passe tout le reste de la matinée dans l'église, soit aux offices, soit en oraison, donne à dîner à qui veut, au sortir de là, en vaisselle d'étain fort nette, et de bonne viande, mais sans excès ni pour la délicatesse, ni pour la quantité, passe l'après-dînée à visiter des malades ou des prisonniers ou d'autres affligés, excepté qu'il rend visite soigneusement au modeste capitaine d'infanterie qui a été chez lui, fait beaucoup d'aumônes, et ne laisse mourir personne dans Cambrai sans l'assister, au moins sans lui aller donner la bénédiction apostolique. Cela est tellement établi, que les gens du plus bas peuple envoient dire à M. l'archevêque, qu'ils se menrent, et qu'il vienne leur donner sa bénédiction. »

Ce récit confidentiel de Pélisson honore d'autant plus le prélat qui en est le sujet, qu'un témoin si digne de foi ne se propose nullement de faire un éloge, en se bornant à remplir ses fonctions d'historien. Il fallait l'épiscopat de Fénelon pour soutenir dignement à Cambrai le parallèle avec cette gloire pastorale dont avait joui son prédécesseur M. de Brias, qu'il ne lit jamais oublier, même en s'assurant bientôt une réputation encore plus éclatante.

Dès la seconde année de son séjour à Cambrai, dans une lettre qu'il adresse au duc de Beauvilliers, le premier septembre 1697, Fénelon se rend à lui-même le consolant témoignage de la confiance et de l'amour qu'il inspire à tout son diocèse. Déjà l'on commence à soupçonner son exil dont il redoute la publicité, par la seule crainte qu'elle ne le réduise à l'impuissance de faire aucun bien. Voici la lettre dans laquelle il exprime cette inquiétude vertueuse que les triomphes inouïs de son ministère démentirent ensuite avec tant de gloire.

« Je travaille ici doucement, dit-il, et je ménage les esprits pour me mettre à portée de leur être utile. Ils m'aiment assez, parce qu'ils me trouvent sans hauteur, tranquille et d'une conduite uniforme: et nos bons Flamands, tout grossiers qu'ils paraissent, sont plus fins que je ne veux l'être. On raisonne en ce pays pour savoir si je suis exilé: on le demande à mes gens, et heureusement on ne me fait point de questions précises. S'il faut n'en plus faire un mystère, je suis tout prêt, et je dirai l'ordre que j'ai reçu. Il ne faut point chicaner avec Dieu, lorsqu'il veut nous remplir d'amertume et de confusion; s'il veut achever de me confondre jusqu'à me mettre hors d'état de faire aucun bien, je demeurerai dans sa maison comme un serviteur inutile, quoique plein de bonne volonté. Je le prie, mon bon duc, de vous conserver et de vous combler de ses grâces. Je suis sans doute fâché de ne vous point voir, vous, la bonne duchesse, et quelques autres amis en très-petit nombre. Pour tout le reste, je suis ravi d'en être bien loin; j'en ehante le cantique de délivrance; et rien ne me coûterait tant que de m'en rapprocher. Pour M. le duc de Bourgogne, je prie Dieu tous les jours pour lui: c'est le seul service que je puisse lui rendre de loin. »

ment (180), ne croit pas qu'il lui soit permis d'occuper deux postes dans l'Eglise, tandis que le mérite n'en peut souvent obtenir un seul : il se démet aussitôt volontairement de l'abbaye de Saint-Valéry, à laquelle Louis XIV ne l'avait nommé qu'en s'excusant de lui donner *si peu et si tard*. Viendra-t-il dissiper dans une cour voluptueuse le patrimoine des pauvres ? Quoique l'éducation des princes ne soit pas encore terminée, il se réserve neuf mois de résidence à Cambrai : il oppose aux sollicitations de ses amis, au vœu de ses augustes disciples, aux instances même de son roi, les lois de l'Eglise qui ne lui accordent que trois mois de vacances durant le cours de chaque année, et les lois non moins sacrées de l'humanité, qui ne lui permettent point

de se séparer plus longtemps de son troupeau. Hélas ! quand il employait ainsi toute la fermeté de ses principes, toutes les ressources de son crédit, toutes les insinuations de sa douce éloquence, tout le charme de son esprit, pour obtenir la liberté de se retirer pendant trois saisons de l'année dans son diocèse, il ne prévoyait pas sans doute qu'un ordre d'exil, près de l'y conduire, dût sitôt l'y reléguer pour toujours. Je le vois ne jamais dédaigner à Cambrai, les mêmes fonctions de missionnaire, qu'il avait exercées avec tant d'ardeur et de succès en Saintonge, consacrer ses revenus à la dette de l'aumône et ne déployer son talent que dans des catéchismes populaires (187.) Des enfants pour auditeurs, des bergers pour disciples, des missions pour

(180) Il fut sacré archevêque de Cambrai à Saint-Cyr par Bossuet, en 1695, et il se démit sur-le-champ de l'abbaye de Saint-Valéry, à laquelle il avait été nommé la même année. Ce fut en lui reprochant ce sacrifice volontaire, que l'archevêque de Reims, Le Tellier, lui dit : *Monseigneur, vous nous perdez !*

(181) Le tableau des vertus épiscopales de Fénelon offre un spectacle attendrissant aux âmes sensibles. Toutes les semaines, il allait faire des conférences de piété et des examens théologiques dans son séminaire. Lorsqu'il visitait son diocèse (et il s'acquittait exactement de ce devoir), il prêchait dans tous les villages ; mais la méthode qu'il avait adoptée de n'écrire que de simples canevas le rendait souvent inégal dans ses discours, qui n'étaient ordinairement que des exhortations improvisées et paternelles. Il accommodait les procès à ses dépens, réconciliait les ennemis les plus acharnés et ramenait la paix dans les familles. De retour à Cambrai, il confessait assidûment et indistinctement dans sa métropole toutes les personnes qui s'adressaient à lui : il y disait la messe tous les samedis. Un jour il aperçut, au moment où il allait monter à l'autel, une pauvre femme fort âgée, qui paraissait vouloir et n'osait lui parler ; il s'approcha d'elle avec bonté, et l'enhardit par sa douceur à s'exprimer sans crainte. *Monseigneur*, lui dit-elle en pleurant, et en lui présentant une pièce de douze sous, *je n'ose pas, mais j'ai beaucoup de confiance en vos prières : je voudrais vous prier de dire la messe pour moi. Donnez, ma bonne*, lui répondit Fénelon en recevant son offrande, *donnez, votre aumône sera agréable à Dieu. Messieurs*, dit-il ensuite aux prêtres qui l'accompagnaient pour le servir à l'autel, *apprenez à honorer votre ministère*. Après la messe, il fit remettre à cette femme une petite somme d'argent, et lui promit de dire une seconde messe le lendemain à son intention. Il ne connaissait point d'autre récréation que la promenade, qu'il aimait avec passion. Rencontrait-il des paysans ? il s'asseyait avec eux sur le gazon, les interrogeait, les consolait. Quelquefois il allait les visiter dans leurs chaumières ; lorsqu'ils lui offraient une petite collation de fruits ou du lait, il l'acceptait avec joie, et se mettait à table avec leur famille. Ses vertus donnent à son histoire l'air du roman : aussi son nom ne mourra point, et les Flamands disent encore en le bénissant, *le bon archevêque !* Ils ne le caractérisent jamais autrement que par ce bel attribut qui distingue l'Être suprême.

En 1709, Fénelon, touché de la disette qu'éprouvait le royaume, fournit gratuitement du blé aux troupes. Sa table était ouverte à tous les officiers, à

tous les étrangers. Après la bataille de Malplaquet, il reçut dans son palais et dans son séminaire tous les officiers et les soldats malades. Il loua des maisons, quand la sienne ne fut plus assez vaste pour les contenir ; et tous les militaires y furent soignés à ses dépens.

« Ici je ne dois plus parler d'après moi-même ; j'aime mieux transcrire ce qu'on lit avec autant d'attendrissement que d'admiration, dans l'histoire, si justement et si généralement applaudie, de Fénelon, par M. de Bausset, ancien évêque d'Alais, tome III, livre VII, depuis la page 192 jusqu'à la page 203.

« Ce fut après les désastres de Roschet, de Ramillies, d'Oudenarde et de Malplaquet, que Fénelon placé sur le principal théâtre de la guerre, montra ce beau caractère et ces grandes vertus qui ont autant honoré sa mémoire que les productions de son génie. Son palais et la ville de Cambrai devinrent l'asile des généraux, des officiers et des soldats malades ou blessés. *Sa maison*, dit le duc de Saint-Simon dans ses mémoires, *sa maison ouverte, et sa table de même*, avaient l'air de celle d'un gouverneur de Flandre, et tout à la fois d'un palais vraiment épiscopal ; et toujours beaucoup de gens de guerre distingués, et beaucoup d'officiers particuliers, sains, malades, blessés, logés chez lui, défrayés et servis comme s'il n'y en eût eu qu'un seul ; et lui ordinairement présent aux consultations des médecins et chirurgiens. Il faisait d'ailleurs auprès des malades et des blessés les fonctions du pasteur le plus charitable : souvent il allait exercer le même ministère dans les maisons et les hôpitaux où on avait dispersé les soldats ; et tout cela sans oubli, sans petitesse, et toujours prévenant avec les mains ouvertes. Une libéralité bien entendue, une magnificence qui n'insultait point et qui se versait sur les officiers et les soldats, qui embrassait une vaste hospitalité, et qui pour la table, les meubles et les équipages, demeurait dans les justes bornes de sa place, également officieux et modeste, secret dans les assistances qui pouvaient se cacher et qui étaient sans nombre, lesté et délié sur les autres, jusqu'à devenir l'obligé de ceux à qui il les donnait et à le persuader ; jamais empressé, jamais de compliments, mais d'une politesse qui, en embrassant tout, était toujours mesurée et proportionnée ; en sorte qu'il semblait à chacun qu'elle n'était que pour lui, avec cette précision dans laquelle il excellait singulièrement ; aussi était-il adoré de tous. L'admiration et le vœu pour lui étaient dans le cœur de tous les habitants des Pays-Bas, quels qu'ils fussent, et de toutes les dominations qui les partageaient, dont il était l'amour et la vénération. »

« Mais Fénelon, continue son attachant historien,

fêtes, des pauvres pour courtisans : voilà les plaisirs de l'esprit que goûte de préférence l'auteur du Télémaque ! voilà le genre de vie apostolique, auquel Fénelon se dévoue habituellement sur l'un des sièges les plus opulents et les plus décorés de la France !

Oh ! qu'il est beau, qu'il est touchant de

Fénelon ne se bornait pas à des œuvres de charité envers les particuliers. Ce fut à sa générosité personnelle que l'armée du roi dut une grande partie de ses subsistances pendant la campagne qui suivit l'hiver de 1709. Par respect pour le nom seul de Fénelon, les généraux ennemis avaient épargné les terres et les magasins de l'archevêque de Cambrai. S'ils apprenaient que quelques lieux à portée de leur armée lui appartenaient en propre, ils y mettaient aussitôt des gardes et en faisaient conserver les grains et les bois avec le même soin qu'ils auraient pu apporter à la sûreté des domaines et des palais des souverains dont ils commandaient les armées. Les bourgs et les villages de Fénelon devenaient des lieux d'asile, de refuge et de sécurité pour tous les habitants des environs.

« Mais le duc de Marlborough porta la délicatesse de ses soins pour Fénelon, jusqu'à une recherche de prévoyance et d'attention, dont il n'est peut-être pas un seul exemple dans l'histoire. A la fin de la campagne de 1711, l'armée des alliés se trouvait par sa position à la vue des remparts de Cambrai, et elle séparait l'armée de France de la petite ville de Cateau-Cambrésis, principal domaine des archevêques de Cambrai. Cateau-Cambrésis était rempli des grains de l'archevêque et de ceux que les habitants de la campagne y avaient déposés sous la protection du nom de Fénelon. Marlborough les fit d'abord conserver par un détachement qu'il y envoya ; mais quand il prévint que la rareté des subsistances dont sa propre armée commençait à manquer, ne lui permettrait pas de refuser à ses soldats la liberté de se pourvoir dans les magasins de Cateau-Cambrésis, il en fit avertir Fénelon. On chargea sur des chariots tous les grains qui s'y trouvaient, et Marlborough les fit escorter par ses propres troupes jusque sur la place d'armes (c'est sûrement une faute d'impression, il doit y avoir jusqu'aux portes) de Cambrai devenu le quartier général de l'armée française. Cet hommage honorable rendu à la vertu d'un simple particulier par des étrangers acharnés à la ruine de la France, servit à sauver la France elle-même. Fénelon livra tous ses magasins aux ministres de la guerre et des finances. Il ne se réserva que ce qui était strictement nécessaire pour sa consommation et pour celle des militaires qui venaient lui demander l'hospitalité. Le contrôleur général l'invita à fixer lui-même le prix des grains qu'il venait de fournir avec tant de générosité dans un si pressant besoin. La réponse de Fénelon dut avertir le ministre qu'il avait trouvé dans l'archevêque de Cambrai un munitionnaire-général des armées qui ressemblait peu à ceux avec qui il était dans l'habitude de traiter : *Je vous abandonne mes blés, monsieur, ordonnez ce qu'il vous plaira, tout sera bon.* Il écrivit en même temps au duc de Chevreuse : *Si on manquait par malheur d'argent pour de si pressants besoins, j'offre ma vaisselle d'argent et tous mes autres effets, ainsi que le peu qui me reste de blé. Je voudrais servir de mon argent et de mon sang, ET NON FAIRE MA COUR.* Tel était l'homme qu'on avait en la perdition de représenter à Louis XIV comme son ennemi.

« Ce fut dans ces temps critiques que la Providence offrit à Fénelon une vengeance noble et éclatante des procédés peu estimables de l'évêque de Saint-Omer. La pénurie absolue d'ar-

gent n'avait pas laissé au gouvernement la possibilité d'acquitter la solde de la garnison de Saint-Omer. Le mécontentement entraîna cette garnison à des actes d'insubordination et de licence de la nature la plus inquiétante, dans un temps où le Hainaut, la Flandre et l'Artois se trouvaient ouverts aux armées victorieuses des ennemis. L'évêque de Saint-Omer (Valbelle), qui dans la vue de flatter la cour et les ennemis de Fénelon avait montré en 1699 un zèle si indécent pour aggraver les malheurs et la condamnation de l'archevêque de Cambrai, était resté témoin passif des mouvements séditieux qui agitaient sa ville épiscopale. Il avait oublié que les évêques ont aussi leurs *jours de batailles* (très-belle expression), et qu'il est des circonstances où ils doivent sacrifier leurs biens et même leurs vies pour préserver leurs peuples d'un grand malheur ou d'un grand attentat. Il ne fut pas assez heureux pour sentir qu'il eût été plus glorieux pour lui de ramener des mutins à leur devoir par un acte de générosité, que de censurer avec aussi peu de bonne foi que d'équité les expressions édifiantes du mandement de son métropolitain. L'archevêque de Cambrai fit pour la ville de Saint-Omer ce que l'évêque de Saint-Omer ne fit pas, et ce qu'il aurait dû faire. Justement alarmé du sort d'une ville si importante, il ne perdit point des moments précieux à écrire à la cour ni à exciter les agents de l'autorité dont le zèle aurait pu se trouver enchaîné par le défaut de moyen... Il trouva dans la confiance qu'inspirait sa vertu un crédit qui manquait au monarque. Il se dépouilla de tout l'argent qu'il avait à sa disposition, et il emprunta, sur de simples billets signés de lui, toutes les sommes nécessaires pour solder la garnison de Saint-Omer. Il les fit passer sur-le-champ dans cette ville, et la révolte fut apaisée. C'est sans doute un beau trait dans la vie de Fénelon ; il en est un encore plus beau. On peut croire que dans une circonstance semblable, tous les cœurs nobles et généreux auraient disputé à Fénelon le mérite et la gloire d'une telle action ; mais il n'appartenait qu'à Fénelon de la laisser oublier. Nous avons un grand nombre de ses lettres qui correspondent à cette époque : elles sont adressées à ses amis les plus chers. Il n'y laisse pas échapper un seul mot qui rappelle un dévouement dont tant d'autres auraient eu le droit et la pensée de s'enorgueillir. C'est par une lettre manuscrite du cardinal de Bonillon, que nous avons eu connaissance d'un fait qui avait échappé à tous les historiens. »

A la suite de ces tableaux dans lesquels M. de Bausset se montre, par son âme et par son style, éminemment digne d'être l'historien de Fénelon, je ne saurais mettre à l'écart un autre récit d'autant plus honorable pour la mémoire de l'archevêque de Cambrai, que c'est en quelque sorte un rapport domestique, dans la bouche d'un témoin journalier des prodiges de bienfaisance dont sa vie fut illustrée à cette époque de sa plus grande gloire.

« Les mouvements imprévus des armées, dit Ramsay, page 157, et les désordres qui en sont inséparables, obligeaient quelquefois des villages entiers de chercher dans les villes une sûreté qu'ils ne trouvaient pas à la campagne. Le palais archiepiscopal de Cambrai fut la retraite de tous les malheureux à qui l'on put y donner une place. Ni l'her-

teur de Cologne, et son sermon plus sublime encore pour la fête de l'Épiphanie dans l'église des Missions Étrangères, ont suffi pour le placer à jamais parmi nos orateurs du premier ordre ! C'est en le voyant avec admiration et bien plus encore avec amour, dans les chaires de ces temples rustiques, étonnées d'entendre de si sublimes accents, qu'on se plaît à le confronter avec ses propres maximes ; qu'on se rappelle avec attendrissement ces paroles qu'il adressait à Bossuet durant leurs tristes débats sur le quiétisme, et dont il justifie alors par ses exemples toute l'énergie apostolique : *Trop heureux si, au lieu de ces guerres d'écrits, nous avions toujours fait notre catéchisme dans nos diocèses, pour apprendre aux pauvres villageois à craindre et à aimer Dieu !*

Déterminé à remplir ainsi tous ses devoirs de pasteur, Fénelon réserve donc à son troupeau cette même voix qui faisait naguère les délices de la cour, et flatait souvent le goût de l'Académie française, laquelle, en le consultant durant son épiscopat sur les questions les plus intéressantes pour la gloire des lettres, sut forcer quelquefois sa modestie d'illustrer encore sa retraite et d'enrichir notre littérature par de nouveaux chefs-d'œuvre.

Ramenant alors, par ses relations les plus intimes avec son auguste élève, tous ses travaux littéraires vers l'étude de la morale, Fénelon plie son génie aux devoirs de sa place, et réunit le zèle apostolique d'un évêque à la touchante véracité d'un ami, dans les instructions qu'il adresse encore au duc de Bourgogne. Ce fut ainsi que Cicéron s'éleva du fond de sa retraite au-dessus des grands succès qu'il avait obtenus à la tribune, en traçant des principes et des règles de conduite à son fils, dans les beaux traités de morale dont il sut honorer les derniers jours de sa vie, après la perte de la liberté romaine. Les *directions* de l'archevêque forment le complément des *offices* du consul, et ces deux ouvrages ont été rédigés par ces deux grands hommes dans le même âge, dans la même situation, dans les mêmes vues.

Plus Fénelon médite sur les obligations et sur les besoins de l'espèce humaine,

plus il s'attache à l'étude de la religion qui peut seule embrasser toute la morale, sanctionner ou consacrer tous ses préceptes, et environne sans cesse le méchant du plus incorruptible des témoins, ou plutôt du plus inexorable des juges, la conscience. Mais en dirigeant ses travaux vers le genre ascétique, l'archevêque de Cambrai se laisse égarer par une sensibilité trop vive qui va l'honorer jusque dans ses écarts.

La nature a fait l'homme faible. Il lui est difficile de se fixer constamment sur la ligne étroite, et bien moins encore au plus haut sommet de la vertu ; et quand même il serait vrai que la perfection fût accessible à un être créé qui n'est jamais pleinement confirmé en grâce durant cette première vie, la persévérance absolue dans un juste milieu, où se trouve toujours la véritable mesure du devoir, serait encore au-dessus des forces humaines. *La doublure de toutes nos vertus, dit Montaigne, est d'ordinaire un défaut auquel on la voit se mélanger, sitôt qu'elle vient à se pousser en delà.* Chaque grande qualité touche en effet à quelque abus : l'extrême justice est cruauté ; l'exagération de la bonté devient faiblesse ; la douceur finit où la pusillanimité commence ; l'écueil du courage, c'est la témérité ; le désir de la gloire engendre l'amour des conquêtes ; une paisible modération se transforme en molle insouciance ; la politique dégénère en fourberie ; le génie entraîne aux systèmes, et la piété peut conduire à la superstition ; l'écueil de la vertu, c'est l'excès de la vertu. Fénelon ne saura ni se méfier de ce danger, ni échapper à ce piège. Dès que le quiétisme est inventé, cette mysticité des illusions de l'amour divin semble avoir droit de le séduire. C'est l'hérésie des cœurs trop sensibles : ce doit donc être la sienne.

Qu'était le quiétisme dans son origine ? l'idéologie des âmes pieuses, un système métaphysique et intelligible de spiritualité, qui bannissait du service de Dieu le raisonnement, pour n'y laisser que l'amour, sacrifiait l'intérêt inhérent au devoir pour y substituer une présomptueuse générosité envers l'Être suprême, et faisait de la vertu

leur de leur misère, ni leurs maladies infectes ne pouvaient arrêter le zèle de Fénelon. Il se promenait au milieu d'eux comme un bon père. Les soupçons qu'il laissait échapper marquaient combien son cœur était ému de compassion : sa présence et ses paroles semblaient adoucir leurs maux.

Tandis qu'il se promenait autour des tables qu'il avait fait dresser dans tous ses appartements pour nourrir ces infortunés habitants de la campagne, il vit un paysan, jeune encore, qui ne mangeait point et qui paraissait profondément affligé. Fénelon vint s'asseoir à ses côtés pour le distraire ; il lui dit qu'on attendait des troupes le lendemain, qu'on repousserait les ennemis, et qu'il retournerait bientôt dans son village : *Je n'y retrouverai plus ma vache, répondit le paysan ; ce pauvre animal me donnait beaucoup de lait, et nourrissait mon père, ma femme et mes enfants.* Fénelon promit alors de lui donner une autre vache si les soldats enlevaient la

sienne ; mais après avoir fait d'inutiles efforts pour le consoler, il voulut avoir une indication précise de la chaumière qu'habitait ce paysan à une lieue de Cambrai, il partit ensuite à dix heures du soir à pied avec son sauf conduit et un seul domestique : il se rendit à ce village, ramena lui-même la vache à Cambrai vers le milieu de la nuit, alla sur-le-champ en donner avis à ce pauvre laboureur, et dut goûter un bien doux repos après une si bonne action. C'est peut-être le plus beau trait de sa vie. Malheur aux cœurs durs qui pourraient l'entendre raconter sans en être attendris ! de pareils détails blesseront peut-être la délicatesse de quelques lecteurs qui ne savent admirer que des actions d'éclat, et qui dédaignent la simplicité si touchante de la vertu ; mais il me semble que Plutarque aurait cru honorer les plus grands hommes de l'antiquité, s'il avait pu enrichir leurs vies d'un si touchant récit.

un instinct aveugle, plutôt qu'un effort réfléchi. Au milieu de cette apathie contemplative, l'homme s'exposait à succomber tour à tour à l'illusion, au fanatisme, au dérèglement; il oubliait ses sens pour mieux exalter ses idées, dédaignait de régler ses actions par respect pour l'immuabilité des décrets éternels; et, s'abandonnant à l'impiété du désespoir, il croyait pouvoir acquiescer d'avance à sa propre damnation, pourvu qu'il aimât Dieu : comme s'il était possible d'aimer encore un Dieu dont on n'aurait plus rien à espérer, en lui sacrifiant, dans un pareil délire, jusqu'à la béatitude éternelle !

Innocent XI s'était flatté d'avoir enseveli le quietisme avec Molinos, dans les prisons de l'inquisition. Mais, soit que l'erreur ait des appâts irrésistibles pour la faiblesse et plus encore pour l'orgueil originel de l'esprit humain, soit plutôt que la persécution contribue encore à ses progrès, en inspirant pour l'homme une piété dont le sectaire profite toujours, d'autres visionnaires (182), confondant les élans de l'enthousiasme avec les mouvements du cœur, supposèrent aussi que l'homme pouvait être libéral envers Dieu, et aussitôt la contemplation mystique dégénéra en un état purement passif d'oraison, où les chînères, les extases, le délire de l'imagination, l'abandon de la volonté ne parurent plus aux âmes tendres qu'une communication plus intime avec l'Être suprême.

Parmi ces ardents prosélytes de Molinos, j'aperçois cette fameuse Guyon qui sut vaincre dans la dispute les plus célèbres théologiens, fit commenter les Pères de l'Eglise au débauché Trévile, et rendit quérétiste l'épicurien Corbinelli. Tendre amante de Dieu, elle se trompait d'objet dans les effusions de sa piété; recherchée des grands quoique persécutée, assez habile ou plutôt assez dupe elle-même de son imagination dans les épanchements de son éloquente ferveur, qui ressemblaient à des extases, pour séduire les courtisans les plus renommés par leurs sentiments religieux, les plus sages institutrices de Saint-Cyr, madame de Miramion et madame de Maintenon elle-même, elle trouvait la foi

trop servile, l'espérance trop mercenaire, l'amour même trop languissant, et, dans ses pieuses rêveries, elle croyait opérer des prodiges, elle osait même prophétiser l'avenir dans des livres dont les seuls titres (183) annonçaient le délire. Sa tête était exaltée, mais son cœur se montra toujours pur, et je ne sais quel sentiment de respect vient se mêler à la piété qu'elle inspire, quand on entend Fénelon honorer cette femme visionnaire du titre si glorieux d'*amie*, jusque dans ses ouvrages apologétiques, où il se défend contre Bossuet.

Malgré les adoucissements par lesquels madame Guyon a cru tempérer les dangers du quietisme qui n'est plus pour elle qu'une erreur de spéculation, Fénelon aperçoit encore des excès et des écarts jusque dans les modifications de ce système, et il entreprend de les réformer. Mais son cœur va entraîner sa raison. Arrête, vertueux auteur du *Télémaque*, arrête, vois le piège que ta sensibilité dresse sous tes pas ! Est-ce à un cœur comme le tien à poser les limites de la tendresse que l'homme peut avoir pour Dieu ? Ah ! laisse, laisse marquer le point où commence l'illusion à des écrivains trop froids pour le pouvoir jamais atteindre.

Déjà Fénelon prend la plume. Par une fatalité singulièrement déplorable, il est séduit avant même qu'il écrive. Il ne connaît qu'une édition altérée des œuvres de saint François de Sales (184), et, sur la garantie d'une pareille autormé dont il ne peut soupçonner la fraude, en croyant citer les paroles de l'évêque de Genève, il tombe dans une erreur de fait, involontaire et presque inévitable, mais dont ses implacables censeurs sauront cependant se prévaloir pour l'accuser d'être un faussaire.

Dans cette même *Explication des maximes des saints* (185), qu'il a publiée pour marquer les écarts du quietisme, avouons-le hautement à la gloire de sa belle âme, Fénelon est assez pieusement tendre pour s'égarer à son insu, et, en tentant une main charitable à l'erreur pour l'aider à se relever, il tombe lui-même dans ses filets. Ce système ravage la capitale, avant que Louis XIV le connaisse encore de nom. Je ne prétends pas assurément lui en faire un

(182) Malaval, Falconi, Cénani, Lacombe, Marie d'Agréda, etc.

(183) Le Moyen court. Les Torrents.

(184) On imprima les *Entretiens* et les *Colloques spirituels* de saint François de Sales à Lyon en 1628. Cette édition fut supprimée par des lettres patentes du mois de juillet de la même année, comme ce livre étant supposé, faisant préjudice à la religion et à la mémoire du défunt. Les bonnes éditions de cet ouvrage sont celles de Lyon, 1631 et 1632, et surtout celle de Toulouse, publiée en 1637 par M. de Montchal, archevêque de cette ville. Fénelon ne connaissait malheureusement que l'édition de 1628. Bossuet se servait avec raison de celle de 1637, et se récriait que les passages cités par Fénelon étaient tronqués, supposés, altérés et pris à contre sens. Ce mécompte involontaire causa les plus cuisants regrets à l'archevêque de Cambrai. Lorsqu'on reprochait à Fénelon d'avoir condamné,

par sa soumission au pape, la doctrine de plusieurs saints, il répondait avec autant d'humilité que de raison : *L'Eglise permet certaines expressions à ses enfants simples, mais elle en exige d'autres de ses docteurs, et celles dont je me suis servi ne convenaient point à un ouvrage dogmatique.*

(185) Le plan de cet ouvrage est très-philosophique. Chaque article est divisé en deux chapitres intitulés alternativement, *Chapitre vrai*, et *Chapitre faux*. Dans l'un Fénelon explique les véritables maximes des saints, et dans l'autre il expose les conséquences dangereuses qui résulteraient du quietisme absolu. Les prétendus chapitres vrais n'étaient pas exempts de censure : Fénelon a toujours protesté que les expressions de trouble involontaire, en parlant de Jésus-Christ, n'étaient point dans son original, et que ses amis les y avaient ajoutées sans le consulter : Fénelon méritait d'être cru.

reproche, mais je n'en déplorai pas moins cette fatalité qui dérobe sans cesse à la connaissance des rois ce qui se passe autour d'eux. Malheureux princes ! condamnés par votre élévation à souvent ignorer les événements dont vous semblez être les témoins, si un jour vous sortiez du tombeau pour lire votre jugement dans nos annales, vous ne comprendriez peut-être pas la moitié de votre propre histoire. Vous vous trouveriez étrangers dans vos états, dans votre cour, dans votre famille, dans vos conseils ; vous apprendriez de la postérité les causes secrètes qui déterminèrent vos plus importantes résolutions, et vous discerneriez avec surprise les mobiles cachés de vos propres actions qui furent pour vous des mystères. Dissipez, tandis qu'il en est temps encore, dissipez tous ces nuages dont vous êtes environnés. Voulez-vous connaître le présent ? Étudiez le passé. Voulez-vous même deviner l'avenir, et savoir comment parlera de vous la postérité ? Racontez ce que vos contemporains disent de vos prédécesseurs. Cette justice inexorable du genre humain doit vous instruire d'avance du jugement qui vous est réservé, et que vous pouvez entendre dès aujourd'hui, au milieu de vos flatteurs dont la langue vous trompe, tandis que leur conscience vous juge. Instruisez-vous donc, ô rois ! instruisez-vous, et que l'histoire devienne enfin utile au genre humain, en vous apprenant à vous connaître vous-mêmes !

Louis XIV, qui ne soupçonna point ces débats mystiques durant quelques années, n'avait encore pu donner aucun signe d'animadversion au vertueux auteur des *Maximes des saints* ; mais la haine est plus vigilante et plus active que l'autorité ; et déjà le zèle s'unissant peut-être à d'autres motifs qu'on masquait de ce prétexte pour punir l'archevêque de Cambrai de ses suc-

cès, le presse avec tant d'éclat de corriger son livre, que, pour se soustraire à cette espèce de rétractation, il le dénonce lui-même au jugement d'Innocent XII. Il est juste que Fénelon expie d'avance le bien qu'il a préparé aux hommes, en composant le *Télémaque*. Louis, jugeant d'après ses préventions, de l'auteur théologien par l'écrivain politique, ne voit en lui qu'un *bel esprit chimérique*. Fénelon un chimérique bel esprit ! Eh ! comment un roi d'un si grand sens, si justement renommé par son habileté à discerner et à placer les hommes, a-t-il pu concevoir ou adopter une si étrange opinion ? Serait-ce donc que l'auteur du *Télémaque*, ne consultant que le droit abstrait de la nature, avait vu les hommes en philosophe que l'enthousiasme de l'amour du bien public éblouit et entraîne quelquefois au delà du but dans le vaste champ des théories, au lieu que le monarque observait, avec les yeux d'une longue expérience, les hommes tels qu'ils sont, et peut-être tels qu'il les avait faits lui-même ? Pardonnons à un souverain éclairé par un règne de soixante ans, de n'avoir pas approuvé plusieurs maximes politiques, impraticables dans nos gouvernements modernes ; mais plaignons-le de n'avoir pas démêlé, de n'avoir pas senti Fénelon.

Eh ! plutôt à Dieu que nous n'eussions aujourd'hui à venger l'archevêque de Cambrai, que des seules injustices d'un roi ! les préventions du pouvoir durent moins l'affecter que les oppositions du génie. Ici mon cœur se serre, la plume échappe de ma main, au moment où j'ai à prononcer sur un différend à jamais déplorable qui divisa deux grands hommes. Quel parti dois-je prendre dans cette fameuse dispute que la fin du dernier siècle vit s'élever entre Bossuet et Fénelon (186) ? J'imiterai Homère, qui n'a pas craint de peindre toute la grau-

(186) Bossuet, toujours ouvert et franc durant les débats sur le quiétisme, avait pris pour devise ce mot redoublé qu'il répétait à chaque page dans ses écrits contre Fénelon, *aperte, aperte*. Il le combattait avec autant de dignité que de zèle. *Qu'auriez-vous fait*, lui dit Louis XIV après la décision du pape, *si j'avais soutenu M. de Cambrai ?* *Sire*, lui répondit Bossuet avec une intrépidité vraiment épiscopale, *j'aurais crié vingt fois plus haut*. Le roi, frappé d'un si noble courage, ne dissimula pas combien sa grande âme en était satisfaite.

Durant ces malheureuses disputes sur le quiétisme, les nombreux amis de Fénelon, et, il faut l'avouer à regret, Fénelon lui-même, insinuaient d'abord et avancèrent ensuite formellement que Bossuet, occupé de ses grands ouvrages ou absorbé dans ses controverses, était fort étranger à l'oraison mentale, dont on ne pouvait connaître le véritable esprit que par une pratique habituelle de la plus haute dévotion. Madame de Maintenon partagea cette supposition également fautive et irréfutable. On est obligé de trouver la même prévention dans les lettres d'une femme dont le jugement était ordinairement si sain, l'esprit si juste et la plume tellement circonspecte, qu'elle semble dans ses correspondances avoir sans cesse devant ses yeux la postérité pour juge de ses pensées. On ne reconnaît plus son grand sens ordinaire, en y lisant cette

phrase qu'on voudrait pouvoir en effacer : *informez-vous-en à M. l'évêque de Meaux qui n'est pas dévot*, lui. Eh ! que fallait-il donc pour être dévot aux yeux de madame de Maintenon, si Bossuet ne l'était pas ? Ce grand homme ne s'abaissa jamais à repousser cette accusation personnelle, durant toute la déplorable querelle dans laquelle Fénelon eut le malheur de s'engager pour défendre une femme visionnaire, qui ne méritait guère d'être appelée par lui du nom d'*amie*. Mais il est aisé d'exposer les moyens de défense que la modestie de l'évêque de Meaux ne lui permit pas de rappeler au public. Des mœurs toujours irréprochables, une conduite épiscopale digne des plus grands évêques de la primitive Église, une exactitude admirable à remplir tous les devoirs que peut s'imposer le zèle le plus apostolique ; une vie entière consacrée à la défense, à la gloire et à la pratique la plus exemplaire de la religion : les *Élévations à Dieu sur les mystères*, les *Méditations sur les Évangiles*, trois *Carêmes* complets, d'autres sermons et des panégyriques pour toutes les fêtes de l'année ; des explications savantes de l'Écriture sainte ; des conférences, des exhortations et des retraites pour les religieuses de son diocèse ; des exercices de la messe, des prières pour se préparer à la communion et à la mort : un riche recueil de *Lettres spirituelles* sur des sujets de la plus éminente piété, et dont nous ne possédons probablement pas

deur d'Hector, même à côté d'Achille, pour faire mieux ressortir la gloire de son héros.

Au nom de l'évêque de Meaux l'admiration se réveille, et le proclame comme le plus digne et le plus formidable rival de l'archevêque de Cambrai. Orateur en écrivant l'histoire, le plus éloquent des hommes, Bossuet réunit dans un degré éminent les talents les plus rares ; mais il n'écrivit jamais uniquement pour écrire, et, dans la riche collection de ses ouvrages, on n'en

la dixième partie : des modèles parfaits pour consoler et assister les mourants, etc., etc., vengent assez Bossuet du reproche qu'on osait lui faire d'être étranger à la pratique des prières ou des méditations qui avaient été le sujet d'un si grand nombre de ses ouvrages, et le défendent suffisamment contre l'assertion hasardée avec tant de légèreté par madame de Maintenon, qui ne songeait guère sans doute, en écrivant cette phrase, qu'elle en serait un jour responsable au tribunal de l'histoire. Aussi dans cette controverse sur le quietisme, ce même évêque que l'on avait osé dénoncer au public comme un écrivain qui ne connaissait l'oraison mentale et les véritables maximes des saints qu'en théorie, au jugement de l'esprit de parti, parut-il un maître consommé dans la doctrine de la plus abstraite spiritualité, ainsi qu'il l'était évidemment dans toutes les autres matières qui intéressaient la religion, et l'Eglise entière confirma par une décision solennelle les principes professés par Bossuet.

Durant la controverse dont il s'agit, comme dans les sujets de ce genre, qu'on l'a vu discuter, ce grand homme a montré que la justesse et la précision étaient, au plus haut degré, les qualités dominantes de son esprit ; on en trouve des preuves frappantes, à chaque ligne, dans son chef-d'œuvre théologique de l'*Exposition de la foi*. C'est une singularité très-remarquable dans l'histoire moderne de l'Eglise, que les souverains pontifes, sans cesse en butte à de nouveaux adversaires, ont réfuté, condamné et confondu tous les théologiens et les canonistes qui attaquaient les prérogatives légitimes de la chaire apostolique ; mais lorsque Bossuet défendit les maximes et les libertés de l'Eglise gallicane, comme une doctrine toujours enseignée librement dans les écoles catholiques, et même professée par le pape Adrien VI, dans son *Commentaire sur le quatrième livre des sentences*, réimprimé sous ses yeux durant son pontificat, notre immortel oracle exposa ses opinions avec tant de sagesse et de mesure, que Rome n'a jamais pu ni censurer aucune de ses propositions, ni mettre à l'index un seul de ses ouvrages. Cette observation honore également le Saint-Siège et l'évêque de Meaux.

(187) Les controverses de Bossuet embrassent toutes les erreurs religieuses de son temps. Il fut l'oracle de la religion. Son génie guerrier réfuta et confondit sans retour, outre le quietisme, les plus fameux ministres protestants, Claude, Aubertin et Jurieu ; tous les adversaires qui attaquèrent l'orthodoxie des quatre articles, les droits ou les libertés de l'Eglise gallicane, le primat de Hongrie, l'archevêque de Valence, et le docteur Chas de Perpignan, dont les ouvrages adoptés par tous les théologiens ultramontains, ont été souvent réimprimés par les presses de la Propagande ; les sophistiques défenses des religieuses réfractaires de Port-Royal ; les erreurs capitales du cardinal Sfondrate qui, après avoir vainement combattu la doctrine de l'assemblée de 1682, excita contre lui les réclamations les plus péremptoires, sur les matières de la prédestination et de la grâce, dans son ouvrage intitulé, *Nodus predestinationis dissolutus*,

trouve aucun qu'il n'ait composé pour remplir un devoir de son ministère ou une obligation de sa place. Il avait appris tout ce qu'il est permis au même homme de savoir, et l'on aurait cru que, pensant à part, il inventait la langue dont il daignait se servir. Invincible dialecticien, il lutta contre toutes les erreurs religieuses de son siècle, et l'on vit succomber toutes ces nouvelles doctrines sous la toute-puissance de son génie (187). Il fixa pour toujours le

mais dont le pape Clément XI, son disciple, laissa faire une justice éclatante à Bossuet, sans vouloir jamais le condamner lui-même ; les nouveaux sophismes des rabbins juifs fondés sur la prophétie d'Isaïe, *Ece virgo concipiet et pariet filium* ; les inidélités et les paradoxes de l'ex-oratorien Richard Simon, dans sa traduction française du Nouveau Testament ; les détracteurs de saint Augustin, spécialement Grotius trop favorable au socinianisme, trop hardi dans ses opinions sur l'inspiration des prophéties, et que l'évêque de Meaux sut réduire au silence par sa *Défense de la religion et des saints Pères* ; les apologistes de la religion et du culte des Chinois, ainsi que les nouveaux docteurs qui attribuaient aux anciens Persans la connaissance du vrai Dieu ; les innombrables erreurs de Dupin dans sa *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques* ; enfin tous les casuistes d'une morale relâchée, en rédigeant la mémorable censure de l'assemblée du clergé de 1700, etc., etc.

Ces victoires éclatantes réunies à une foule de chefs-d'œuvre ont fait de Bossuet un homme à part, un évêque unique dans l'histoire moderne de l'Eglise. Aussi quand je ne sais quels étranges juges d'un si grand talent eurent faire leur cour à l'archevêque de Reims, Le Tellier, en parlant légèrement devant lui de l'immortel évêque de Meaux, dont il ne se montrait nullement l'ami à Versailles, il leur ferma la bouche par la noble franchise avec laquelle il répondit à tous ces détracteurs : *C'est notre maître à tous*.

Bossuet avait autant de facilité et de fécondité dans l'esprit que de nerf et de verve dans ses compositions. Ses travaux oratoires ne furent pas moins multipliés, et supposent encore un plus grand talent que ses ouvrages de controverse. Outre les cinq volumes in-4° de sermons, et les dix oraisons funèbres qui enrichissent la collection de ses œuvres, il composa un grand nombre de panégyriques : on en trouve encore dans son recueil une vingtaine qui ont été conservés en entier, et l'on y admire souvent des traits d'éloquence du premier ordre. « L'abbé Bossuet, dit Burigny dans la Vie de ce prelat, page 57, prêcha en 1666 le panégyrique de saint Joseph dans l'église des Feuillants. La reine mère Anne d'Autriche voulut assister à ce sermon. Elle fut si contente du prédicateur, qu'après l'avoir entendu, elle lui dit qu'elle voulait qu'il prêchât le même discours l'année suivante. Il parlait quelquefois de ce panégyrique, comme de ce qu'il avait fait de mieux dans ce genre, et on prétend que Santeuil a profité d'une de ses pensées dans l'hymne qu'il a faite sur saint Joseph. » C'est en effet un très-beau discours. Le plan surtout en est original et superbe. Bossuet considère uniquement saint Joseph comme le dépositaire de Dieu sur la terre sous trois rapports différents ; et il montre dans ce seul titre le fondement de toute sa gloire. *Trois trésors différents, dit-il, ont été confiés à saint Joseph. Le premier de tous est la sainte virginité de Marie qu'il doit conserver entière sous le voile sacré de son mariage ; le second et le plus auguste dépôt, c'est la personne de Jésus-Christ auquel il sert de père ; enfin le troisième dépôt*

droit public de l'Eglise gallicane. Il surpassa en sagacité comme en onction tous les commentateurs des livres sacrés et tous les auteurs ascétiques. Enfin il signala l'originalité de son talent dominateur, par deux monuments historiques dans lesquels se montrant toujours l'un des premiers évêques de l'Eglise, il s'éleva au-dessus de tous les historiens modernes : voilà Bossuet écrivant la postérité n'aperçoit autour de ce grand nom que des chefs-d'œuvre. Si nous considérons l'homme en lui, on ne peut nier que la majorité de nos contemporains entraînés par ce noble sentiment du cœur humain qui, dans tous les débats, prend toujours le parti du plus faible contre la force et la puissance, ne lui impute encore un zèle trop ardent contre un émule, un ami, un disciple, un confrère dont l'évêque de Meaux lui-même n'aurait su trop honorer les talents, les vertus et les malheurs. Mais si je venais louer un grand homme au détriment d'un grand homme, l'âme de Fénelon repousserait mon hommage : « Méfie-toi, me dirait-elle, d'une sensibilité qui t'égare. Ne t'ai-je pas donné l'exemple de la modération ? Sois juste, sois même généreux, en me louant de la seule manière digne de moi. Que crains-tu pour ma gloire ? elle est en dépôt dans tous les cœurs vertueux, et la victoire est si loin d'exciter mes regrets, que ma défaite elle-même a forcé l'admiration de mon vainqueur. »

Ce grand Bossuet, que nous révérons aujourd'hui comme un Père de l'Eglise, avait un tel ascendant sur son siècle, qu'il était regardé par ses contemporains comme l'Eglise enseignante, et que sa seule présence retraçait à Louis XIV, comme ce prince l'avouait lui-même, un concile œcuménique. Les victoires qu'il avait remportées sur l'hérésie, la confiance religieuse du monarque, sa propre réputation, sa prééminence dans le clergé lui permettaient-elles d'être spectateur indifférent d'une dispute de religion ? Or, s'il était obligé de prendre un

parti, le blâmeriez-vous d'avoir préféré la vérité à l'archevêque de Cambrai ? ministre d'une religion qui ordonne d'arracher l'œil qui scandalise, il voit l'erreur enseignée par le sentiment, et le champ de la morale ravagé par une fausse spiritualité : il fait d'abord les plus grands et les plus vains efforts pour ramener Fénelon aux intérêts de sa propre gloire, en réformant lui-même un très-grand nombre de propositions dont l'auteur des *Maximes des saints* ne pouvait éluder la censure. Après lui voir opposé la plus insurmontable résistance, l'archevêque de Cambrai lui témoigne une méfiance qui se refuse à toute discussion : il ne veut plus avoir d'autre juge que son supérieur naturel, le Pape, auquel il défère aussitôt son livre. Alors Bossuet se lève, et de cette main triomphante qui avait renversé tous les fondements du calvinisme, il disperse les derniers restes du parti de Molinos.

Lisez les écrits de l'évêque de Meaux (188), vous verrez que ce n'est point un vil délateur qui calomnie un sage, mais un juge compétent qui discute et démontre une foule d'erreurs, avec toute l'imposante domination qu'assurent dès longtemps dans le pugilat de la controverse, à cet athlète de la foi, le sentiment de sa force et l'ascendant de la vérité ; vous verrez qu'il est impossible de parler de Fénelon avec plus d'égards, avec plus de respect, j'ai presque dit avec plus de tendresse ; vous verrez que l'archevêque de Cambrai avait soumis lui-même son ouvrage au tribunal du souverain pontife, et qu'il avait soutenu hautement son orthodoxie contre l'évêque de Meaux, avec lequel toute l'Eglise de France combattait ces nouveaux systèmes. Mais si l'on veut absolument que Bossuet ait encore besoin d'apologie au milieu d'un tel triomphe consacré par l'Eglise universelle ; et si l'on s'obstine à l'accuser d'avoir franchi, dans cette affligeante dispute, les bornes de la modération, eh bien ! je ne sais contester aucune espèce d'intérêt au malheur et à la vertu. Mais sans pouvoir admettre jamais

est le secret de Dieu, dans le mystère de l'incarnation de son fils ; car c'était un conseil de Dieu de ne pas montrer Jésus-Christ au monde jusqu'à ce que l'heure en fût arrivée, et saint Joseph a été choisi non seulement pour le conserver, mais encore pour le cacher. Ce plan est aussi bien rempli qu'heureusement conçu.

(188) Lorsqu'en préparant les matériaux de cet éloge, je méditais sur les démêlés de Bossuet avec Fénelon, ma première idée fut de mettre ces deux grands prélats en scène devant mes lecteurs. Je me proposais de les confronter, l'un avec l'autre, durant la querelle du quiétisme, et de faire un parallèle dans lequel j'aurais toujours donné avantage à l'archevêque de Cambrai. Je veux expliquer ma témérité par l'avou que j'en fais : il est juste de m'acquitter, par un peu de honte, envers un homme de génie que mon aveugle préoccupation était tentée de méconnaître. Je compris bientôt, après avoir lu toutes les pièces du procès, que Bossuet, ayant pleinement raison sur le fond de cette dispute, n'avait jamais eu, quoi qu'en ait dit, aucun tort essentiel dont on ne puisse le défendre avec succès, ni

dans la forme, ni dans ses écrits, ni dans sa conduite, ni dans ses procédés ; je fus convaincu dès lors qu'il serait injuste et indécent d'immoler la gloire d'un grand homme à mon admiration pour un autre grand homme, et que pour élever Fénelon, je ne devais pas lui sacrifier son illustre vainqueur. Je me souvins de l'*Histoire universelle*, des *Oraisons funèbres*, de l'*Histoire des variations*, des *Elévations à Dieu sur les mystères*, et la plume tomba de mes mains. Eh ! de quel droit aurais-je pu me joindre aux détracteurs injustes de Bossuet, pour louer à ses dépens le vertueux et sublime auteur du *Télémaque* ! Malheur à moi, si je cherchais des applaudissements insensés en les achetant par la plus manifeste injustice envers un prélat irréprochable dans cette querelle, comme durant tout le cours de sa vie, et dont la renommée est d'ailleurs consacrée dans les sanctuaires de la religion et des lettres, par un si grand nombre de chefs-d'œuvre ! Ces deux grands évêques n'ont jamais été mieux peints que dans ce vers :

Le cygne de Cambrai, l'aigle brillant de Meaux.

dans l'âme de Bossuet aucune supposition d'envie, dont je m'engage à discuter ailleurs l'in vraisemblance (189), je me contenterai de gémir ici, en déplorant avec la douleur la plus profonde la triste fatalité des situations et des circonstances qui placent quelquefois, sur la ligne et surtout dans la concurrence des devoirs, l'homme le plus modéré et même le plus généreux, entre deux excès dont il ne peut éviter l'un sans se rapprocher de l'autre, avec un égal péril pour sa gloire, soit qu'il reste hors de la lice quand la conscience ordonne d'y entrer, soit qu'il passe le but quand elle ne lui permet que de l'atteindre. Un homme de génie irrité par les obstacles, est emporté par ses idées, par sa conviction, par son zèle, comme un autre le serait par ses passions; et après avoir conduit la vérité en triomphe, il va sans le vouloir plus loin qu'elle : tant il est difficile de savoir s'arrêter avec sa cause !

L'affaire du quiétisme est donc portée à Rome. Le cardinal de Bouillon, le héros et le martyr de l'amitié, mais aussi l'ennemi

(189) Des esprits prévenus qui se croient en quelque sorte obligés de haïr Bossuet, par amour pour Fénelon, ne pouvant alléguer aucun grief embarrassant pour les admirateurs de l'évêque de Meaux, durant les disputes sur le quiétisme, insinuent avec une adroite subtilité qu'il ne fut animé, dans cette guerre d'écrits, que par un sentiment secret de jalousie contre l'archevêque de Cambrai. Le poison de l'envie se glisse si naturellement dans le cœur humain, que ce seul soupçon a suffi pour subjuguer l'opinion de plusieurs détracteurs de Bossuet. Quoiqu'il soit très-difficile de pénétrer dans les replis d'une passion si honteuse, je ne m'en suis pas moins livré à toutes les recherches qui pouvaient m'éclaircir ce triste mystère de l'amour-propre. Or je le déclare en mon âme et conscience, je n'ai rien trouvé ni dans les écrits, ni dans les procédés de Bossuet, qui puisse confirmer une pareille conjecture. Je n'ai vu en lui que de la franchise, du zèle, de la bonne foi et une persévérance très-légitime à faire prévaloir la vérité, sans aucune apparence de jalousie. Dès qu'il connut les *Maximes des saints*, il entreprit de dénouer amicalement Fénelon qui dès lors se cachait de lui; et il lui proposa de mettre quelques cartons à son ouvrage pour en rendre la doctrine inattaquable. Tous ses efforts pour l'éclairer dans les conférences d'Issy furent inutiles. Il dut souffrir, sans doute, de la nuance, ainsi que de l'obstination d'un disciple chéri dont il aurait pu, d'un seul mot, empêcher l'élévation, et qu'il avait sacré lui-même à Saint-Cyr avec l'empressement le plus paternel, empressement dont il se vit obligé de se justifier, en se plaçant à toute sa hauteur, quand Fénelon voulut très-injustement lui attribuer à lui sentiment de vanité. Lorsqu'il s'aperçut ensuite que pour éluder toute espèce de corrections dans son livre, Fénelon l'avait déferé lui-même au pape, en se flattant peut-être que cette discussion deviendrait interminable par les délais ordinaires des congrégations où se traitent les questions doctrinales soumises au jugement du Saint-Siège, Bossuet fit valoir à Rome comme à Paris ses réclamations, et il y envoya son neveu, depuis évêque de Troyes, lequel, par son animosité ou plutôt par son acharnement contre Fénelon, qu'il eut la folie d'appeler dans ses lettres une *bête Jérôme*, se montra, je l'avoue, étrangement indigne de servir d'agent au grand homme dont il ne devait

caché de Bossuet, s'efforce, en dirigeant son crédit d'ambassadeur de France contre le vœu et les ordres de son roi, d'écarter les foudres du Vatican de la tête de Fénelon; et ce courage qui honore aujourd'hui son cœur, lui attire alors la plus sévère disgrâce à la cour de Louis XIV. L'auteur des *Maximes des saints* sollicite vainement la permission d'aller se défendre lui-même dans la capitale du monde chrétien; mais du fond de sa retraite, il prépare à ses ennemis une réponse qui doit les terrasser. Que Rome parle, Fénelon donnera un grand spectacle à son siècle; et il fera de son humiliation l'époque la plus glorieuse de sa vie. J'entends la voix du souverain pontife. O vous tous défenseurs de la sainte doctrine, dirai-je ici, adversaires ou persécuteurs de l'archevêque de Cambrai? je ne vous reprocherai aucune animosité; je vous rends grâce au contraire, je vous bénis, ô vous tous qui avez sollicité ce décret avec tant d'ardeur. Suivez-moi au moment où vous remportez enfin la victoire. Venez contempler cet homme vertueux dans son abaisse-

être que l'organe.

On suppose d'autant plus aisément ce ressort de l'envie, caché dans l'âme de Bossuet, qu'on s'imagina aujourd'hui que ces deux prélats immortels étaient à l'époque des débats sur le quiétisme, ce qu'ils sont maintenant l'un et l'autre dans l'opinion publique, je veux dire deux grands hommes, justement en possession d'une éclatante renommée, et généralement révéérés comme les plus beaux ornements de l'Eglise de France.

Mais une pareille supposition qu'on adopte sur parole est une erreur manifeste.

Bossuet jouissait dès lors de toute sa réputation; il avait composé tous ses chefs-d'œuvre, et il touchait au terme de sa carrière. Fénelon, au contraire, n'était pas encore, au moins pour le public, l'auteur du *Télémaque*, ouvrage qui lui a fait un si grand nom dans toute l'Europe: il n'était pas non plus encore en possession de l'honneur immortel que lui assure le tableau ravissant de son épiscopat: il n'avait fait imprimer que son traité de *l'Éducation des Filles* et ses *Dialogues sur l'Eloquence* qui annonçaient sans doute un écrivain très-distingué, mais qui ne le plaçaient pourtant pas encore dans le premier rang de notre littérature. Or je le demande à tous les juges éclairés et entièrement exempts de prévention, y avait-il dans ces deux productions littéraires quelque supériorité de talent, quelque création de génie, quelque titre de gloire, qui pussent exciter la jalousie de Bossuet? Que l'on suppose l'évêque de Meaux envieux, tant qu'on voudra: il n'était du moins ni aveugle ni absurde, et un si grand homme était loin sans doute de se méconnaître assez lui-même, pour descendre au-dessous de sa renommée, par une si basse et si stupide jalousie contre un adversaire dans lequel ni lui ni personne n'imaginait encore que l'évêque de Meaux dût jamais redouter un rival. Je ne sais si cette observation fera sur tous les esprits désintéressés la même impression qu'elle produit sur moi; mais en confrontant les dates des débats avec la réputation, les ouvrages et les succès des combattants, toute supposition de rivalité et par conséquent d'envie me semble tellement injuste, je dirai plus, tellement impossible à motiver ou même à concevoir, qu'on peut se dispenser d'une critique éclairée et impartiale de l'expliquer jamais. C'est à Bossuet, surtout à cette époque de

ment auguste; et décidez vous-mêmes de quel côté est ici le plus beau triomphe (190). O jour à jamais mémorable, où Cambrai vit son archevêque percer dans sa métropole les flots d'une multitude innombrable dont il était adoré; monter en chaire, son livre d'une main, de l'autre son jugement; faire fondre en larmes toute l'assemblée au moment où il lut, d'une voix ferme, sa propre condamnation; s'y soumettant sans restriction, sans réserve; joignant son autorité à celle du souverain pontife, pour dire anathème à son ouvrage; et prononçant à genoux une rétractation interrompue cent fois par les sanglots de tout un peuple! C'est ainsi que Fénelon se punit de la plus excusable des erreurs, s'éleva au-dessus de tous ses adversaires par sa propre défaite, au-dessus en quelque sorte de la sentence de son juge, dont il obtient les plus grands éloges, au-dessus de Bossuet dont il enlève l'admiration, au-dessus de l'auteur du *Télémaque* lui-même, dont il éclipse la gloire.

Sublime enthousiasme! Immortel monument de cet empire sur soi-même, qui n'est que la résignation d'une piété courageuse! Il n'est donc pas vrai que les caractères doux ne soient capables de sentir ni les grands mouvements de zèle, ni les élans héroïques de l'âme. Qu'est devenu, en effet, ce même Fénelon qui s'offre ici à ma vue comme un nouvel homme que la cour de

cisive, qu'on peut appliquer avec confiance ce beau vers de Voltaire dans *Tancrède* :

De qui dans l'univers peut-il être jaloux?

(190) M. de Noailles, évêque de Châlons, ensuite archevêque de Paris; M. Bossuet, évêque de Meaux, et M. Tronson, supérieur général du séminaire de Saint-Sulpice, qui avait refusé l'évêché-pairie de Châlons-sur-Marne, s'assemblèrent à Issy, pour examiner les livres de madame Guyon, à l'insu de M. de Harlai, archevêque de Paris, qu'on voulait écarter de ces conférences secrètes sur une doctrine née et répandue dans son diocèse, et dont il aurait dû être le premier juge. Après avoir condamné la doctrine de madame Guyon dans leurs mandements, ces prélats livèrent trente-quatre propositions pour expliquer les vrais principes sur l'état d'oraison, sans leur assigner aucun rapport avec les *Maximes des saints*. Mais ensuite Fénelon refusa constamment les discussions verbales que lui offrait Bossuet, ou du moins il n'y consentit qu'à des conditions qui ne furent point acceptées, et il déféra lui-même son ouvrage au pape. Madame de Sévigné dit à cette occasion : *M. de Cambrai défend bien la cause de Dieu, mais M. de Meaux défend mieux celle de la religion, il doit gagner à Rome*. Bossuet écrivit une longue lettre à Innocent XII, dans laquelle il combattait la doctrine de Fénelon. Malgré les instructions envoyées par l'évêque de Meaux, et les poursuites de l'abbé Bossuet, son neveu et son agent à Rome, le Saint-Siège ne se hâta pas de prononcer. On fit entendre à Louis XIV que le pape ne condamnerait jamais l'archevêque de Cambrai, tant que celui-ci serait précepteur des enfants de France. Ce monarque entraîné par la crainte même des égards qu'on avait à Rome pour Fénelon, en le supposant honoré de sa confiance, l'exila dans son diocèse, lui ôta sa place de précepteur, et sollicita lui-même sa condamnation à Rome, dès qu'il fut assuré que le

Louis XIV apprend à connaître enfin sous le poids d'une censure qui, loin de le déprimer, l'élève au comble de la gloire? Le voyez-vous vaincu, ou plutôt vainqueur par sa seule conscience, déployer au même instant toute la force d'un grand caractère, toute l'énergie de la foi, tout le courage de la vertu, toute la majesté du génie soumis à la religion, tout l'héroïsme de l'humilité chrétienne, et s'exalter enfin autant qu'il semble s'abaisser? Le voyez-vous triompher de tout, de lui-même et de l'humanité peut-être, en suivant les transports d'une âme noble et généreuse, à laquelle le ressentiment des dégoûts les plus amers ne fait point méconnaître les droits de la justice et de la vérité?

L'histoire de sa vie présente d'autres exemples de son courage d'esprit, qui démontrent qu'une rétractation si éclatante, annoncée et promise dès l'origine de ces débats, fut un hommage rendu à la vérité, plutôt qu'une démarche de politique. Cet homme si doux, qu'on aurait pu croire faible, apprend que son palais et sa bibliothèque viennent d'être consumés par un incendie; et il est si peu abattu par ce désastre, qu'on n'ose pas l'en consoler, parce qu'on ne l'en croit point averti. Ce même homme, qu'on aurait pu croire faible, reçoit sans émotion, au milieu d'un cercle nombreux, l'ordre du prince qui l'exile

traité des *Maximes des saints*, annoncé comme un préservatif contre les illusions du quietisme, tendait au contraire à justifier plusieurs des visions ridicules de madame Guyon.

En partant pour Cambrai, Fénelon écrivit la lettre suivante à M. le duc de Beauvilliers, son vertueux collègue et son plus intime ami : « Ne soyez pas en peine de moi, monsieur; l'affaire de mon livre va à Rome. Si je me suis trompé, l'autorité du Saint-Siège me dérompera, et c'est ce que je cherche avec un cœur docile et soumis. Si je me suis mal expliqué, on réformera mes expressions. Si la manière paraît mériter une explication plus étendue, je la ferai avec joie par des additions. Si mon livre ne renferme qu'une doctrine pure, j'aurai la consolation de savoir précisément ce qu'on doit croire et ce qu'on doit rejeter; je ne laisserai pourtant pas de faire toutes les additions qui, sans affaiblir la vérité, pourront édifier les lecteurs les plus faciles à alarmer. Mais enfin, monsieur, si le pape condamne mon livre, je serai, s'il plaît à Dieu, le premier à le condamner et à faire un mandement pour en défendre la lecture dans mon diocèse. Il ne faut défendre l'amour désintéressé qu'avec un sincère désintéressement. Il ne s'agit point ici du point d'honneur, ni de l'humiliation profonde que la nature peut craindre d'un mauvais succès. J'agis, ce me semble, avec droiture; je crains autant d'être présomptueux, entêté et indocile, que d'être faible, politique et timide dans la défense de la vérité. Si le pape me condamne, je serai dérompé, et par là le vaincu aura tout le fruit de la victoire. Si, au contraire, le pape ne condamne point cette doctrine, je lâcherai, par mon silence et par mon respect, d'apaiser ceux de mes confrères dont le zèle s'est animé contre moi, en m'imputant une doctrine dont je n'ai pas moins d'horreur qu'eux; peut-être me rendront-ils justice quand ils verront ma bonne foi... Humilions-nous, taisons-nous : au lieu de raisonner sur l'oraison, apprenons à la faire. »

dans son diocèse (191); et il reprend la conversation avec un front si serein, qu'on ne soupçonne pas sa disgrâce. Ce même homme enfin, qu'on aurait pu croire faible, s'oppose au zèle factieux qui lui offre des apologies : il déclare publiquement qu'il n'a pas besoin de la plume d'autrui pour se défendre s'il a été mal compris, et qu'il ne veut que se rétracter s'il s'est trompé.

Tous les cœurs se déclarent pour cet illustre infortuné; que dis-je? ce n'est que dans sa patrie qu'il trouve encore des censeurs. Malgré l'admiration de l'Europe et la soumission de l'archevêque de Cambrai, le bandeau de la prévention reste encore sur les yeux du monarque : et, plusieurs années après les disputes sur le quietisme, le *Télémaque*, ce même chef-d'œuvre qui devait être le manuel des souverains, est consigné aux frontières du royaume, où il ne peut entrer qu'en éludant les défenses. Mais les princes ont beau exercer leur ressentiment au gré de leur cour : un bon ouvrage est un mur d'airain contre lequel toute la puissance des rois va se briser; et un sage persécuté raconte les injustices qu'il a essuyées, avec la fierté d'un général disgracié

après ses triomphes, quand il montre ses blessures.

Je me représente quelquefois Fénelon pendant les dix-huit années de son exil, dans un de ces moments de vérité, où l'âme isolée se replie sur elle-même, et sonde toute la profondeur de ses infortunes. Il parcourt sa vie entière; et il voit ses vertus méconnues, ses talents devenus suspects, ses services oubliés, sa sensibilité lui rend personnels tous les désastres publics dont il est témoin. Le royaume est attaqué par les fléaux réunis de la guerre et de la famine. Le génie de la victoire s'est éloigné de nos drapeaux avec les Turenne, les Condé, les Luxembourg, pour s'attacher pendant dix années consécutives aux armes des ennemis de la France; et loin de jouir d'une barbare et honteuse satisfaction, à ce spectacle des revers de son souverain, le vertueux Fénelon ne cesse de l'assister de ses conseils, de sa médiation, de son crédit; disons plus, de ses largesses. Qui pourrait peindre la tristesse amère de l'auteur du *Télémaque*, lorsqu'il vit la perte de Lille attribuée au duc de Bourgogne; ce prince méconnu par un peuple qu'il devait

Dans le même temps, il parlait en ces termes à Bossuet, dans l'une des brillantes apologies qu'il opposait aux écrits polémiques d'un rival si redoutable. « Je prie Dieu du fond de mon cœur qu'il ne donne à son parfait amour une pleine victoire sur vous, qu'en vous la faisant sentir avec tous ses charmes. J'ai lu votre nouveau livre contre moi, j'ajoute-t-il encore; il me semble que vous répondez par des injures à mes raisons : auriez-vous donc pris mes raisons pour des injures? » Il attendit dans sa retraite la décision de Rome, en se défendant contre l'évêque de Meaux avec une éloquence qui lui gagnait tous les cœurs, et une facilité qui tenait du prodige. Dès qu'il eut reçu le bref d'Innocent XII, qui le condamnait, il écrivit à l'évêque d'Arras : *On souffre, mais on ne délibère pas un moment*, et il publia lui-même dans la chaire de sa métropole le célèbre mandement que je vais transcrire.

« François, par la grâce de Dieu, etc. Nous nous devons à vous sans réserve, mes très-chers frères, puisque nous ne sommes plus à nous, mais au troupeau qui nous est confié. C'est dans cet esprit que nous nous sentons obligé de vous ouvrir ici notre cœur, et de continuer de vous faire part de ce qui nous touche sur le livre des *Maximes*. Enfin notre saint père le pape a condamné ce livre avec les vingt-trois propositions qui en ont été extraites, par un bref du 12 mars dernier. Nous adhérons à ce bref, mes très-chers frères, tant pour le texte du livre que pour les vingt-trois propositions, simplement, absolument et sans ombre de restriction. Nous nous consolerons, mes très-chers frères, de ce qui nous humilie, pourvu que le ministère de la parole que nous avons reçu du Seigneur pour votre sanctification n'en soit point affaibli, et que, notwithstanding l'humiliation du pasteur, le troupeau croisse en grâce devant Dieu. C'est donc de tout notre cœur que nous vous exhortons à une soumission sincère et à une docilité sans réserve, de peur qu'on n'altère insensiblement la simplicité de l'obéissance, dont nous voulons, moyennant la grâce de Dieu, vous donner l'exemple jusqu'au dernier soupir de notre vie. A Dieu ne plaise qu'il soit jamais parlé de nous, si ce n'est pour se souvenir qu'un pasteur a cru devoir être plus docile que la

dernière brebis de son troupeau, et qu'il n'a mis aucune borne à son obéissance! Donnée à Cambrai, le 9 avril 1698. »

Quelques suffragants de l'archevêque de Cambrai, réunis en *assemblée provinciale* dans son palais pour adhérer au bref du pape, eurent le tort inexorable de maltraiter Fénelon. L'évêque de Saint-Omer, Vaibelle, voulait qu'il condamnât, outre l'explication des *Maximes des saints*, tous ses écrits apologétiques. Fénelon lui répondit avec autant de douceur que de fermeté, comme à son confrère et non comme à son juge, que les propositions de son livre n'ayant été condamnées que respectivement, et que le pape n'ayant rien prononcé contre ses autres ouvrages, quoiqu'ils fussent très-répandus à Rome, il ne croyait pas devoir aller plus loin que le Saint-Siège. Cependant il offrit de conclure le procès-verbal à la pluralité des suffrages, au nom de l'assemblée, contre son propre sentiment; et il le fit.

Quelques mois après son adhésion au bref du pape qui venait de le condamner, Fénelon voulut perpétuer dans sa métropole le souvenir de son entière soumission au décret du Saint-Siège. Il fit présent à son église d'un très-bel ostensor en vermeil. L'ange qui en formait la tige soutenait, avec ses deux mains élevées, la gloire où le saint Sacrement était renfermé, et foulant aux pieds sur le socle plusieurs livres hérétiques dont on lisait aisément les titres. Parmi ces ouvrages de Luther, de Calvin, etc., Fénelon fit placer un volume intitulé : *les Maximes des saints*. J'ai tenu entre mes mains en 1789, et j'ai examiné à loisir cet ostensor dans la sacristie de l'église de Cambrai. Quand Fontenelle apprit qu'un si grand archevêque avait légué, de son vivant, au chapitre de sa métropole, ce monument de sa rétractation, il dit qu'il n'était pas possible de porter plus loin la coquetterie de l'humilité. Mais si Fénelon excéda la mesure de la réparation, comme Fontenelle semble le faire entendre, il est glorieux du moins, pour une si belle âme, de n'avoir jamais rien exagéré durant sa vie que l'humilité chrétienne et l'amour de Dieu.

(191) Il fut exilé au commencement d'août 1697, et ne reparut plus à la cour.

gouverner, forcé de répondre des opérations militaires dont il n'était pas l'arbitre; arrosant de ses pleurs les mains de Louis XIV, toujours courroucé contre son instituteur, et en recevant pour toute réponse la défense de lui écrire et de lui parler; condamné à se faire devant un ami qui lui était si cher, et osant à peine le consoler en Flandre (192) par un regard? L'ingrate patrie de Fénelon l'accuse publiquement d'avoir élevé dans de faux principes de gouvernement le jeune héritier de la couronne, trop tard connu et ensuite si amèrement regretté.

Ce grand écrivain est outragé dans une multitude de belles, par cette espèce d'hommes qui, dans tous les siècles, subsistent de leurs bassesses, vils et impuissants détracteurs dont le nom ne souillera point ici ma plume. Il perd sa place, sa pension, l'accès du trône. Persécuté dans ses écrits, condamné à Rome, calomnié sur la sincérité de sa rétractation, accusé d'ingratitude par un roi trompé, il sait que toute correspondance

avec lui est suspecte à Versailles. Tous ses parents sont privés de leurs emplois; tous ses amis sont chassés de la cour (193). Fagon (194) et Félix (195) osent seuls le défendre (196). Leur zèle n'est point puni: voilà tout leur succès. Beauvilliers semble toucher au moment où il va expier, par une disgrâce éclatante, l'honorable fidélité qu'il lui conserve dans l'infortune. Beauvilliers ne partage point son exil, mais il meurt sans l'avoir pu justifier. En est-ce assez? Non, regardé comme un esprit dangereux pour avoir composé le Télémaque, comme un hérésiarque pour avoir été mystique, l'archevêque de Cambrai n'avait plus qu'un malheur à redouter, je me trompe, il ne le redoutait pas, et il est déjà condamné à le déplorer. Il voit descendre au tombeau ce même duc de Bourgogne, son plus bel ouvrage, auquel il avait transmis toutes ses vertus. Il se survit alors à lui-même. De quel côté portera-t-il ses regards? Vers sa famille? Elle est comme lui dans l'exil, elle y est pour lui. Vers son diocèse? Il est

(192) Lorsque le duc de Bourgogne alla faire la campagne de Flandre en 1708, Louis XIV lui défendit de parler en particulier à Fénelon. L'archevêque de Cambrai vint à l'hôtellerie de la poste où ce prince devait descendre, et fut présent à son dîner. Au moment où le duc de Bourgogne se leva de table, tous les courtisans sortirent de l'appartement. Ce jeune prince, qui était dans sa vingt-cinquième année, se voyant seul alors avec Fénelon, lui serra au cou, les yeux baignés de larmes, et lui dit d'une voix entrecoupée de sanglots : *J'ai fait le plus pénible effort de ma vie. Adieu, mon bon ami; je sais ce que je vous dois, vous savez ce que je vous suis.* Ce sublime transport honorait l'instituteur et le disciple. Il est certain que ce prince était absolument subordonné dans ses campagnes aux généraux de Louis XIV, et que la nation avait cependant l'injustice de lui imputer leurs fautes. Ces dégoûts le déterminèrent à quitter l'armée, et il écrivit la lettre suivante à madame de Maintenon : « Je demande, madame, mon retour au roi; je me flatte que vous m'entendez à demi-mot. Je n'ose en dire davantage, pour ne point vous engager à une réponse que je vous supplie de ne me point faire, en cas qu'elle vous incommode le moins du monde. » Il resta constamment et tendrement attaché à son précepteur. « Enfin, mon cher archevêque, lui écrivait-il de Versailles le 22 décembre 1701, je trouve une occasion de rompre le silence que j'ai gardé pendant quatre ans. J'ai souffert bien des maux depuis; mais un des plus grands a été celui de ne pouvoir vous témoigner ce que je sentais pour vous, et combien mon amitié augmentait par vos malheurs, au lieu d'en être refroidie. Je pense avec grand plaisir au temps où je pourrai vous revoir; mais je crains que ce temps ne soit encore bien éloigné. Je suis révolté en moi-même contre tout ce qu'on a fait à votre égard; mais il faut se soumettre à la volonté divine, et croire que tout cela est arrivé pour notre bien. » On peut voir, dans le recueil des lettres de Fénelon, celles qu'il écrivait au duc de Bourgogne, et surtout le chef-d'œuvre d'éloquence qui commence par ces mots : *Enfant de saint Louis, imitez votre père.* — « Le public croit, » lui disait Fénelon dans une de ses lettres en 1708, que j'ajoute ici aux extraits déjà consignés dans mes notes précédentes, d'après l'histoire de Fénelon, par M. l'ancien évêque d'Alais, « le public croit que vous avez une dévotion sombre, scrupuleuse, et qui n'est pas assez

proportionnée à votre place; que vous ne savez pas assez prendre une autorité modérée, mais décisive, sans blesser la fidélité inviolable que vous devez aux intentions du roi. Si vous voulez faire honneur à votre piété, vous ne sauriez trop la rendre donc, simple, commode, sociale... Oserai-je vous dire ce que j'apprends que le public dit? Si je suivais les règles ordinaires de la prudence, je ne le ferais pas; mais j'aime mieux m'exposer à vous paraître indiscret que de vous dissimuler ce qui sera peut-être utile dans un cœur tel que le vôtre. On vous estime sincèrement, on vous aime avec tendresse; mais le public prétend savoir que vous ne décidez pas assez, et que vous avez trop d'égards pour des conseils très-inférieurs à vos propres lumières. Comme je ne sais point les faits, j'ignore sur qui tombent ces discours, et je ne fais que rapporter simplement ce que je ne puis démêler... Je vous demande pardon, monseigneur, de cet excès de liberté qui vient d'un excès de zèle. Je n'ai, Dieu merci, aucun intérêt dans ce monde; je ne suis occupé que du vôtre, qui est celui du roi et de l'Etat. Je sais à qui je parle, et je ne puis douter de la bonté de votre cœur... Il est moins dangereux de prendre un mauvais parti que de n'en prendre aucun ou que d'en prendre un trop tard. Pardonnez la liberté d'un ancien serviteur qui prie sans cesse pour vous.... Je ne vous parle que de Dieu et de vous; il n'est pas question de moi. Dieu merci, j'ai le cœur en paix. Ma plus grande croix est de ne point vous voir; mais je vous porte sans cesse devant Dieu, dans une présence plus intime que celle des sens. Je donnerais mille vies comme une goutte d'eau pour vous voir tel que Dieu vous veut. Amen, amen. »

(193) Les abbés de Langeron et de Beaumont, neveux de l'archevêque de Cambrai, et sous-précepteurs des enfants de France, et M. Dupuy et de l'Echelle, gentilshommes de la Manche, partagèrent la disgrâce de Fénelon.

(194) Premier médecin.

(195) Premier chirurgien.

(196) Quelques jours après que le Télémaque eut paru, Louis XIV dit en présence de Fagon, son premier médecin, et de Félix, son premier chirurgien : *Je savais, par le livre des Maximes des saints, que M. de Cambrai avait un mauvais esprit; mais je ne savais pas qu'il eût un mauvais cœur. Je viens de l'apprendre en lisant le Télémaque. On ne peut pas pousser l'ingratitude plus loin. Il a entrepris de dé-*

ravagé par une armée ennemie. Vers la gloire ? Hélas ! qu'eût-elle jamais de commun avec le bonheur ? Vers la cour ? Ah ! l'image de son élève précipité des marches les plus hautes du trône dans un cercueil rouvrirait toutes ses plaies. Au milieu de ses affreuses perplexités, un nouveau désastre vient fondre sur lui : son digne col-

lègue, son fidèle soutien, le duc de Beauvilliers n'est plus, et Fénelon ne trouve plus autour de lui aucun ancien ami dont le cœur entende le sien. C'est alors qu'entièrement détaché du monde et de la vie il exprime ses regrets par ces paroles si énergiques : *Tous mes liens sont rompus !* On épie sa douleur pour lui en faire un

crier éternellement son règne. Fagon et Félix, dont la mémoire doit être à jamais chère et respectable aux gens de lettres, combattaient courageusement la prévention du roi. Ils lui représentèrent que tous les ouvrages de morale deviendraient des satires, si la haine y cherchait des allégories ; que Fénelon avait peint de bons et de mauvais rois, et qu'un grand prince tel que lui devait se reconnaître plus aisément dans les premiers que dans les derniers ; qu'il n'y avait pas un Français qui ne désirât de voir une ressemblance parfaite entre Télémaque et M. le duc de Bourgogne, etc. Louis ne répondit rien. La vérité désarma sa puissance ; mais elle ne changea pas son cœur. N'oublions pas que le bel exemple de Fagon et de Félix a été courageusement imité, de nos jours, par M. d'Argenson en faveur de Fontenelle.

Madame de Maintenon, qui pendant trente ans régna, par ses complaisances, sur l'esprit de Louis XIV, eut toujours un fond de bienveillance pour Fénelon ; mais elle n'osa jamais le défendre auprès du roi, qui avait des préventions personnelles contre lui. Malgré la plénitude de confiance et de tendresse dont ce monarque honorait le dévouement si pur et si éclairé de la vertueuse compagne de sa vie, il y avait des circonstances et des préventions avec lesquelles madame de Maintenon n'osait mesurer ni son crédit ni son courage. Quand on cherche dans le caractère de ce monarque, ou dans la vie de l'archevêque de Cambrai, les véritables motifs de cette rigueur persévérante avec laquelle Fénelon fut traité par son souverain, pendant les dix-huit dernières années de sa vie, on les découvre peut-être dans la fameuse conversation qu'ils eurent ensemble avant les disputes sur les *Maximes des saints*. Fénelon céda au roi par l'éblouissante facilité de son élocution, et par l'austère singularité de ses principes politiques. Le roi indiqua lui-même ce double mécontentement, lorsqu'il dit, après la conférence, qu'il venait de s'entretenir avec le plus bel esprit et le plus chimérique de son royaume.

Il est certain que Fénelon était l'homme de la cour et du siècle de Louis XIV qui parlait le mieux ; sa conversation était noble, facile, abondante, variée et pleine de traits. Or, quoique le roi eût beaucoup d'esprit, quoiqu'il aimât et protégeât les lettres, il ne pouvait souffrir qu'on fit parade en sa présence d'une supériorité qui humiliât son amour-propre. Il eut pendant plusieurs années beaucoup d'éloignement pour madame de Maintenon elle-même, qui s'était flattée de lui plaire en le surprenant par ses saillies, jusqu'à ce que l'expérience lui eût enfin appris cette manière plus fine de faire sa cour, qui consiste à cacher une partie de son esprit, en cherchant à faire briller les personnes auxquelles on parle, au lieu de vouloir produire soi-même un grand effet. Le roi ne pardonnait point cette prétention à la gouvernante du duc du Maine, et quand il parlait d'elle à madame de Montespan, il l'appelait avec honneur *voire bel esprit*. Racine, qui fut toujours regardé comme un courtisan très-adroît, disait à son fils que la bienveillance dont il jouissait à la cour était uniquement l'effet de sa constante habileté à laisser croire aux grands personnages avec lesquels il s'entretenait, qu'ils

avaient beaucoup plus d'esprit que lui. Le cardinal de Polignac adopta probablement le même moyen de se concilier les suffrages dans sa jeunesse, au moins en présence de son maître, puisque, après lui avoir accordé une audience particulière à son retour de Varsovie, Louis XIV dit qu'il venait de converser pendant une heure avec un homme qui l'avait toujours contredit, et qui lui avait toujours plu. Fénelon avait plus de candeur, et par conséquent moins d'adresse. Il s'abandonna sans contrainte à toute la fécondité de son imagination ; et Louis XIV, qui, voulant être toujours roi, aimait à imprimer beaucoup de respect par la majesté de son rang, comme de sa personne, ne goûta nullement cette confiante liberté d'esprit avec laquelle il profitait de tous ses avantages. Le monarque aurait été plus flatté de cet air d'embarras qu'on éprouvait ordinairement, et qu'on affectait quelquefois devant lui. On sait qu'il accorda volontiers une pension à l'officier, qui, après avoir balbutié pendant quelques instants au moment où il sollicitait cette grâce, lui dit en élevant la voix : *Sire, je prie votre Majesté de croire que je ne tremble point ainsi à la vue de ses ennemis.*

Dans la même conversation où l'archevêque de Cambrai n'avait pas su contenir la richesse de son esprit, Louis XIV voulut connaître les principes de gouvernement qu'il avait enseignés à M. le duc de Bourgogne, et Fénelon, toujours simple et vrai, lui exposa plusieurs maximes du Télémaque. Le roi, piqué du contraste que ces maximes lui présentaient avec son administration, regarda l'éducation de son petit-fils comme une censure de son règne, et ne douta point ensuite que Fénelon ne fût un visionnaire en religion comme en politique. Dès lors ce prince, auquel nous devons d'ailleurs tant d'éloges et de reconnaissance, eut le malheur de méconnaître et ensuite de persécuter Fénelon. C'est donc au ressentiment de sa vanité, et non pas aux instigations de Bossuet, qu'il faut imputer l'aideur avec laquelle il poursuivit à Rome la condamnation de l'archevêque de Cambrai.

Madame de Maintenon, qui connaissait si bien les talents et les caractères propres à la cour, avait, pour ainsi dire, prévu les orages que devait y redouter l'archevêque de Cambrai. « L'abbé de Fénelon, écrivait-elle dès le 23 décembre 1685, lettre 151, est fort bien ici. Tout le monde ne lui rend pourtant pas justice ; on le craint, et il voudrait être aimé avec tout ce qu'il fait pour l'être. » « J'ai vu, mandait-elle à sa nièce le 15 avril 1691, j'ai vu encore aujourd'hui l'abbé de Fénelon : IL A BIEN DE L'ESPRIT. On me dit qu'il a encore plus de piété : c'est justement ce qu'il me faut. » Elle le prit pour l'un de ses directeurs après la mort de l'abbé Gobelin. Cette intimité, qui pouvait donner à Fénelon la plus grande influence, effraya ses ennemis, c'est-à-dire ses envieux qui l'estimaient déjà trop pour ne pas s'efforcer de le mettre à l'écart. Il y avait contre lui plusieurs cabales à la cour. L'affaire du quietisme dérangerait toutes ses relations avec madame de Maintenon ; elle avait pour confesseur ordinaire, avant comme après les débats sur le quietisme, le vertueux M. Godet-Desmarets, évêque de Chartres, qui se montra fort opposé à la doctrine mystique de l'archevêque de Cambrai.

crime (197), et il est obligé de cacher ses larmes, comme s'il eût caché des remords. Son âme triste et abattue n'aperçoit pas encore la justice des siècles, qui s'avance pour le couronner. Il ne se repent point sans doute de ses vertus dont il est la victime ; il ne se repent pas de ses ouvrages dont il est le martyr ; mais en opposant un courage intrépide aux coups du sort, il doit concevoir en secret, après tant de revers, que le génie, la réputation et la sensibilité qu'il réunit au degré le plus rare, sont les

plus redoutables épreuves auxquelles le repos de l'homme puisse être soumis par le ciel, durant le cours entier de sa vie.

Malgré tant de traverses, il restait encore à Fénelon dans sa retraite un ami véritable, qui occupa toujours la première place dans son cœur ; un consolateur assidu, dans le sein duquel il oubliait ses malheurs et son siècle ; un bienfaiteur généreux, qui voyait avec complaisance toutes les vertus de cette âme pure et sublime ; le seul ami pour lequel, à force de tendresse, il avait pu

Je ne dis point que l'abbé de Fénelon ait jamais été le confesseur en titre de madame de Maintenon ; mais elle lui avait accordé une grande confiance pour sa direction, et elle entretenait avec lui non-seulement de vive voix, mais par écrit, des rapports spirituels qui n'avaient point d'autre objet que d'éclairer et de régler sa conscience. Elle eut plusieurs autres de ces conseillers privés, ou casuistes intimes qu'elle consultait dans ses doutes sur les devoirs de sa position. Elle cite à ce sujet en plaisantant, une maxime de Saint-Evremond, devenue, dit-elle, une espèce de proverbe parmi les gens de bien, savoir que pour le service complet des consciences d'un certain ordre, il faut un débrailleur, un confesseur et un directeur. Elle raconte elle-même dans ses lettres qu'elle avait voulu appeler le P. Bourdaloue à son conseil intérieur de piété. « Mais, dit-elle, ce saint et savant prédicateur me déclara qu'il ne pourrait me voir que tous les six mois, à cause de ses sermons. Je compris que tout habile, tout vertueux, tout expérimenté, tout zélé qu'il était, je ne pouvais pas en tirer le secours dont j'avais besoin ; mais, en me privant du P. Bourdaloue, je redoublai d'estime pour lui ; car, ajoutez-elle avec autant d'esprit que de naïveté, la direction de ma conscience n'était point du tout à dédaigner dans ce temps-là. »

Madame de Maintenon soumit la véracité de Fénelon à une épreuve très-délicate, en exigeant de lui par écrit le tableau des défauts qu'il avait pu apercevoir dans son intimité. Voici comment Fénelon exécuta cet ordre singulier, en lui parlant comme son directeur ; car il fallait un pareil ministère pour autoriser un langage si apostolique dans une correspondance intime avec l'épouse de son roi.

« Je ne puis, madame, vous parler sur vos défauts qu'au hasard. Vous n'avez jamais agi de suite avec moi ; et je compte pour peu ce que les autres m'ont dit de vous. Mais n'importe, je vous dirai ce que je pense. Vous êtes bonne à l'égard de ceux pour qui vous avez du goût et de l'estime ; mais vous êtes froide dès que ce goût vous manque. Quand vous êtes sèche, votre sécheresse va assez loin : ce qui vous blesse, vous blesse vivement. Vous tenez par un sentiment de mauvaise gloire au plaisir de soutenir votre prospérité avec modération, et de paraître par votre cœur au-dessus de votre place. Vous êtes naturellement disposée à la confiance pour des gens de bien dont vous n'avez pas assez éprouvé la prudence ; mais quand vous commencez à vous défier, votre cœur s'éloigne d'eux trop brusquement. Il y a cependant un milieu entre l'excessive confiance qui se livre, et la défiance qui ne sait plus à quoi s'en tenir, lorsqu'elle sent que ce qu'elle croyait tenir lui échappe. On dit, et selon toute apparence, avec vérité, que vous êtes sévère ; qu'il n'est pas permis d'avoir des défauts avec vous, et qu'étant dure à vous-même, vous l'êtes aussi aux autres ; que quand vous commencez à trouver quelque faible dans les gens que vous aviez espéré de trouver parfaits, vous vous

en dégoûtez très-vite, et que vous poussez trop loin ce dégoût. On dit que vous vous mêlez trop peu des affaires. Ceux qui vous parlent ainsi sont inspirés par l'inquiétude, par l'envie de se mêler du gouvernement, et par le dépit contre ceux qui distribuent les grâces, ou par l'espoir d'en obtenir par vous. Le zèle du salut du roi ne doit point vous faire aller au delà des bornes que la Providence semble avoir marquées. Ce n'est pas la fausseté que vous avez à craindre, tant que vous la craindrez. Les gens faux ne croient pas l'être ; les gens vrais pensent toujours n'être pas assez vrais.....

« Comme le roi se conduit bien moins par des maximes suivies, que par l'impression des gens qui l'environnent et auxquels il confie son autorité, l'essentiel est de ne perdre aucune occasion pour l'obséder par des gens vertueux qui agissent de concert avec vous, pour lui faire accomplir dans leur vraie étendue ses devoirs dont il n'a aucune idée. Le grand point est de l'assiéger puisqu'il veut l'être, de le gouverner puisqu'il veut être gouverné. Son salut consiste à être assiégé par des gens droits et sans intérêt. Vous devez donc mettre toute votre application à lui donner des vues de paix, et surtout de soulagement des peuples, de modération, d'équité, de défiance à l'égard des conseils durs et violents, d'horreur pour les actes d'autorité arbitraire, enfin d'amour pour l'Eglise et de zèle à lui chercher de saints pasteurs. »

Il fallait du courage, il fallait avoir un titre sacré, je le répète, pour parler ainsi à madame de Maintenon d'elle-même, et bien plus encore pour oser lui écrire ce dernier paragraphe dans lequel Louis XIV n'est certainement point du tout flâté.

Le bonheur public n'était point oublié dans les lettres de confiance intime que Fénelon adressait à la fondatrice de Saint-Cyr. On est, pour ainsi dire, encore effrayé en les lisant, de la véracité avec laquelle il juge Louis XIV dans ses relations secrètes avec la compagne de sa vie.

Voici une autre lettre écrite à madame de Maintenon par le même prélat, et qui était pour elle un noble supplément d'un contrat de mariage. « Vous êtes, madame, la sentinelle de Dieu au milieu d'Israël. Aimez le roi ; soyez-lui soumise comme Sara l'était à Abraham. Respectez-le du fond du cœur : regardez-le comme votre seigneur dans l'ordre de Dieu. Il est vrai, madame, que votre état est une énigme ; mais c'est Dieu qui l'a fait : vous ne l'avez pas désiré, vous ne l'avez pas choisi, pas même imaginé ; c'est Dieu qui l'a fait : il vous cache ses secrets et en cache aussi au public, qui le surprendrait étrangement, si vous les lui disiez comme à moi. C'est le mystère de Dieu : il a voulu que vous fussiez élevée pour sanctifier ceux qui naissent dans l'élévation. Vous êtes à la place des reines, et vous n'avez pas plus de liberté et d'autorité qu'une petite bourgeoise. »

(197) Je dis des choses incroyables ; mais je ne dis que la vérité. Fénelon était environné d'espions, et la douleur que lui causa la mort de son disciple fut très-mal interprétée à la cour.

s'égarer un moment, et se livrer à des illusions qui empoisonnèrent le reste de ses jours; l'unique appui que l'envie ne ravisse jamais à l'infortune : c'est de Dieu que je parle! Dieu seul ne rejeta point les épanchements d'une si vertueuse sensibilité : Dieu seul le dédommagea de l'ingratitude de ses contemporains; et il fallut que Fénelon, séparé ou privé des principaux objets de ses plus vives affections pendant les dix-huit dernières années de sa vie, voyant son cœur repoussé ou déchiré dans toutes ses relations et dans tous les sens, allât soulager aux pieds de l'Être suprême le besoin insatiable qu'il avait d'aimer, et d'être aimé lui-même.

En effet, cet homme sensible qui se peint si bien par ce vœu touchant auquel toutes les belles âmes vont se rallier avec amour : *On serait tenté de désirer que tous les bons amis s'entendissent ensemble pour mourir le même jour. Ceux qui n'aiment rien voudraient enterrer tout le genre humain, les yeux secs et le cœur content ; ILS NE SONT PAS DIGNES DE VIVRE. Il en coûte beaucoup d'être sensible à l'amitié ; mais ceux qui ont cette sensibilité AIMENT MIEUX SOUFFRIR QUE D'ÊTRE INSENSIBLES* (198). Ce cœur si généreusement aimant voit périr autour de lui presque tous ses plus proches parents, et tous les hommes vertueux dans lesquels il avait concentré ses affections les plus intimes. Mais si ses infortunes l'ont privé des douceurs de l'amitié, il se dédommage de ses effusions délicieuses par un autre sentiment, qui, sans avoir la même ardeur, n'a pas moins de charmes peut-être, je veux dire, par les profusions journalières de la bienfaisance. Il est homme; il est l'ami des hommes, et surtout des malheureux : il les soulage de près par ses bienfaits, il les console de loin par ses correspondances, et il entretient des relations bien plus suivies avec les affligés qui lui exposent leurs peines qu'avec les courtisans dont il n'envie nullement le crédit. Quand on le voit montrer si ingénument son cœur dans ses lettres particulières que la reconnaissance a publiées, on croit entendre la sagesse donner des conseils à l'infortune, et l'on se dit à soi-même avec le plus doux attendrissement : Si je tombe un jour dans la disgrâce, je réserve à ma solitude cet excellent livre qui sera mon dernier et mon meilleur ami.

Fidèle à cette belle maxime qui méritait de naître dans son cœur : *Je préfère mes amis à moi, ma patrie à mes amis, le genre humain à ma patrie*, l'archevêque de Cambrai n'ignore pas que les éloges qu'on donne à la vertu sont un engagement public de la pratiquer, et qu'on ne la loue dignement que par ses actions. Des impositions exorbitantes arrachent la subsis-

tance aux habitants des campagnes; et les curés du diocèse de Cambrai, dans l'indigence eux-mêmes, ne peuvent plus soulager la misère publique. Fénelon, qui regarde ces coopérateurs de son ministère comme les plus utiles citoyens de l'Etat, les décharge du fardeau du don gratuit, et les acquitte envers le prince. La caisse militaire de la garnison de Saint-Omer est épuisée : bientôt les troupes murmurent, parlent hautement de révolte dans cette ville frontière, et menacent, dans leur désespoir, d'aller vendre leurs services à l'ennemi; Fénelon leur ouvre sa bourse, ses magasins de grains, vend tout ce qu'il a de plus précieux, et fixe les défenseurs de la patrie sous leurs drapeaux. Il garde le secret le plus absolu sur un si noble sacrifice, que Louis XIV eut le bonheur ou le malheur d'ignorer toujours, et dont la France n'a été instruite qu'au bout d'un siècle par une lettre jusqu'alors ignorée du cardinal de Bouillon. Il fait de son palais un hôpital militaire, et lorsqu'il ne peut plus y recevoir tous les malades, il leur fournit à ses dépens d'autres asiles.

Mais si la patrie de Fénelon refuse à ses talents et à ses vertus l'hommage de l'admiration qui leur est due, il existe une postérité anticipée que l'homme de génie trouve parmi ses contemporains, et dont l'univers répétera les jugements dans tous les siècles. Les peuples de chaque Etat prononcent sur un étranger avec autant d'impartialité que sur un ancien. Au milieu du choc des empires, dans ces moments affreux où l'ennemi use d'un droit barbare et cherche à faire tout le mal qu'il craint pour lui-même, Eugène et Malborough respectent, dans le tumulte des armes, le sage qu'ils envient à la France. La Flandre est dévastée, mais le nom de Fénelon forme une barrière que l'avidité du soldat n'ose franchir. Tous ses domaines sont privilégiés, et l'archevêque de Cambrai, sortant de son palais pour intercéder en faveur de son peuple, trouve l'Anglais à sa porte, veillant à la garde de ce sanctuaire que le séjour d'un grand homme a consacré. Londres et La Haye applaudissent à cet hommage, qui dès lors n'est plus celui de deux généraux, mais de deux nations réunies pour honorer l'auteur immortel du Télémaque, ou plutôt pour acquitter la dette du genre humain. L'application historique se présente à tous les esprits, et ce n'est point Fénelon que je flatte, en admettant cette comparaison dans son éloge : lorsque Alexandre ordonna la ruine de Thèbes, il n'y laissa debout que la seule maison de Pindare.

Après avoir obtenu ce tribut solennel de vénération il fallait que l'archevêque de

(198) Voyez les lettres de Fénelon dans l'histoire de sa Vie, par Ramsay, page 174, édition d'Amsterdam, 1727. La même lettre est citée par M. l'ancien évê-

que d'Alais, dans son *Histoire de Fénelon*, livre VIII, tome III, page 451.

Cambrai terminât sa glorieuse carrière (199). Il n'y avait que le règne du duc de Bourgogne qui pût renchérir sur un si bel éloge; et le duc de Bourgogne n'était plus. Qu'ajouterais-je en effet à l'intérêt et à l'admiration qu'inspirent tant de vertus, tant de revers, tant de talents et tant de gloire? O Fénelon! Fénelon! je voudrais honorer ma jeunesse en obtenant, comme le plus digne prix du zèle dont je me sens enflammé pour exciter de nouveau en ton honneur les acclamations du genre humain, quelques larmes des cœurs sensibles auxquels je viens de retracer le tableau de ta belle vie. Lorsque mes cheveux, blanchis par le travail ou par les années, m'annonceront que je touche au terme de mes jours, je rassemblerai autour de moi la nouvelle génération d'admirateurs que tes vertus et tes écrits t'auront attirés sur la terre : et je ranimerai ma voix éteinte qui célèbre aujourd'hui ton nom avec tant d'amour, pour dire à tous les Français transportés du même enthousiasme : Puisse naître parmi vous un Télémaque! Fénelon veille sur les marches du trône, et n'attend qu'un disciple. Il n'est point d'homme de génie qui ne s'honorât d'avoir composé ses ouvrages : il n'est point d'homme vertueux qui ne désirât l'avoir eu pour ami.

V. ÉLOGE DE M. L'ABBÉ DE RADONVILLIERS, ABBÉ COMMENDATAIRE DE SAINT-LOUP DE TROYES, DE SAINT ORENS D'AUCH, CONSEILLER D'ÉTAT ORDINAIRE, SOUS PRÉ-

(199). Fénelon termina sa carrière à Cambrai, le 7 janvier 1715, huit mois avant la mort de Louis XIV. L'archevêque de Cambrai venait de faire une visite pastorale; il se mit en route à l'entrée de la nuit. Tandis que son carrosse traversait un pont, une vache qui paissait dans un ravin, effraya ses chevaux : la voiture versa, et fut fracassée. Fénelon reçut une commotion très-violente, qui devint la cause de sa mort. Cette anecdote est très-certaine; mais il ne l'est pas moins que Louis XIV, vivement touché du zèle avec lequel l'archevêque de Cambrai avait secondé ses ministres à Ulrecht, et des divers mémoires qu'il avait composés pour l'instruction des ambassadeurs en 1712, manifestait, selon la ferme assertion du marquis de Fénelon son neveu, quelque velléité de le rappeler à la cour, lorsqu'il apprit sa mort. *Il nous manque, dit le roi, au moment où nous aurions pu le consoler et lui rendre justice.*

On ne peut heureusement attribuer à Bossuet aucun des moyens vils dont on fit usage pour trouver des torts à Fénelon dans ses relations secrètes avec l'héritier du trône. Le quietisme était oublié, et l'évêque de Meaux, qui d'ailleurs eût été incapable de se prêter à ces honteuses manœuvres, était mort depuis 1704, quand de vils intrigants firent de leur infâme espionnage dans le palais même de l'archevêque de Cambrai, une spéculation de fortune. Un jeune abbé, d'un nom connu, offrit au gouvernement de servir d'espion auprès de Fénelon, dont les liaisons et les correspondances avec les généraux de la coalition avaient d'abord été suspectes à la cour; il employa le crédit de M. le duc de Beauvilliers pour obtenir des lettres de grand vicaire de l'archevêque de

CEPTEUR DES ENFANTS DE FRANCE, ET L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANCAISE;

Lue dans la séance publique de la classe de la langue et de la littérature de l'Institut de France, par M. le cardinal Maury, le jour de sa réception, 7 mai 1807.

Messieurs,

La perte récente qui me rouvre les portes de l'Académie avait été précédée par la disparition presque entière de mes premiers collègues. Tous les genres de mort que je n'ose nommer se sont réunis pour causer parmi vous ce vide immense. Ils sont descendus dans la tombe sans savoir si cette compagnie leur survivrait à eux-mêmes, et s'ils recueilleraient jamais les regrets de leurs successeurs; mais à peine a-t-elle recouvré son existence, que vous avez recherché avec une pieuse sollicitude les titres de gloire de tous ses anciens membres, dont les ombres erraient autour de ce sanctuaire. Vous avez voulu les y faire revivre en quelque sorte avec vous, pour recevoir le tribut d'éloges que vos réglemens avaient assuré à leur mémoire. L'éloquence et l'amitié ont déjà rendu ces derniers honneurs à la renommée de Marmon tel, de Séguier, du maréchal de Beauveau, de l'abbé Barthélemy; et le même hommage va bientôt consacrer le nom chéri de Malesherbes.

Malesherbes! toi que ta vie et ta mort

Cambrai; et dans la vue de faire sa cour aux ministres, il eut la bassesse de calomnier Fénelon pendant quatre années consécutives. Accablé de remords, et profondément frappé des vertus de ce grand homme, il entra un matin dans son cabinet, et en se jetant à genoux : *Monseigneur, s'écria-t-il les yeux baignés de larmes, vous m'avez regardé jusqu'à présent comme un homme d'honneur : je suis le dernier des scélérats. Je ne suis venu auprès de vous que pour être votre délateur, et n'ayant rien aperçu de répréhensible ni dans votre conduite, ni dans vos discours, je vous ai calomnié de toutes les manières pour ne point paraître inutile aux misérables qui m'ont envoyé ici. Je dois cette réparation à toutes vos vertus; ne croyez pas que je vous demande ma grâce; je vais m'ensevelir à la Trappe, et expier jusqu'à ma mort le mal que j'ai voulu vous faire. Il tint parole, et alla mourir à la Trappe. Un tel hommage honore plus Fénelon que tous les succès qu'il aurait pu obtenir à la cour de Louis XIV.*

La postérité a vengé hautement l'archevêque de Cambrai des injustices de ses contemporains : son nom devient de jour en jour plus cher et plus grand dans toute l'Europe. L'Académie française a proposé son éloge pour sujet du prix d'éloquence en 1771. Le gouvernement vient de le choisir pour l'un des quatre grands hommes auxquels il fait ériger annuellement des statues au Louvre. M. le comte d'Angivillers, qui remit à un zèle très-vif pour la gloire des talents, un goût très-éclairé pour les beaux-arts, a mérité la reconnaissance de tous les Français, en procurant ce nouvel honneur à la mémoire de Fénelon.

recommandent également à l'éloquence ! ô toi, qu'il m'eût été si doux de célébrer au milieu de cette assemblée où tu n'as que des amis, si les intérêts de ta gloire n'avaient été confiés d'avance à un autre panégyriste (200), qui saura bien mieux la proclamer ! Le jour où l'Académie va offrir à ta mémoire ce tribut solennel d'admiration et de regret sera d'autant plus remarquable, qu'elle donnera pour la première fois à la nation française le consolant exemple de décerner un éloge public à l'un des martyrs, et des plus illustres martyrs de notre révolution. Eh ! qui mérite plus que toi d'ouvrir cette noble carrière ? Quel sujet fut jamais plus abondant en mouvements pathétiques, plus fécond en pensées profondes, plus riche en immortels souvenirs, et promit plus de larmes et de sanglots à son orateur ! Sur quelle tête enfin plus chère et plus vénérable la France pourrait-elle placer aujourd'hui ce dépôt sacré de respect, d'amour, de douleur, et de tous les hommages pieux dus à tant de victimes que lui ont coûté en grandeurs, en talents et en vertus, nos fatales discordes !

En effet, c'est bien dans cette enceinte qu'il nous convient, Messieurs, de payer ainsi la dette de la patrie, et de perpétuer par une si touchante institution le souvenir des grands écrivains dont nous occupons ici les places ; institution de jouissance pour tous les amis, pour tous les admirateurs de ces hommes célèbres, dont les mânes évoqués devant le même tribunal qui couronna leurs talents, viennent, en entrant dans la postérité, entendre d'avance au milieu de vous ses oracles, et faire aux lettres leurs derniers adieux ; institution de triomphe pour l'Académie qui s'enorgueillit d'autant plus dans ses solennités funèbres, de la renommée de tous ses enfants d'adoption, que souvent par un noble échange la gloire inspire ici le génie, tandis que le génie y préconise la gloire ; institution de justice envers ces auteurs illustres qu'on peut louer sans crainte, en présence de l'envie aisément soulagée du poids d'un éloge à la vue d'un tombeau ; institution enfin si honorable pour les gens de lettres qui se récompensent ainsi tour à tour, et en famille, de la manière la plus digne d'eux, par les suffrages d'un goût éclairé, et par les tributs d'une fraternité littéraire.

Un exemple si respectable, auquel j'ai tant applaudi du fond de ma retraite, m'impose une dette sacrée que je veux acquitter, au moment même où je jouis du bonheur de me retrouver au milieu de vous. Je m'interdirai toute espèce de choix. Eh ! qui pourrais-je préférer entre tant de confrères dont j'admire les écrits, et dont je chéris la mémoire ? Le premier académicien qui mourut au commencement de 1789, sans avoir de successeur, fut M. l'abbé de Radonvilliers. C'est donc de cet

homme digne de votre estime et de vos regrets, que je dois et que je viens vous entretenir. Heureux si la justice tardive que je vais lui rendre m'obtenait l'honneur si désirable pour un panégyriste, d'enrichir vos fastes d'une nouvelle réputation, et de l'établir sur des titres durables.

Né dans cette capitale, au commencement de 1709, Claude-François Lysarde de Radonvilliers entra dans sa sixième année au collège de Louis le Grand, où les jésuites comptaient alors plusieurs princes du sang parmi leurs élèves. Ses études y furent aussitôt marquées par ces premiers succès qui, en donnant au talent naissant le sentiment de sa force, lui présagent les jouissances de la gloire, dès qu'ils lui en inspirent le besoin. Le célèbre P. Porée, plus recommandable encore par ses leçons que par ses productions littéraires, et qui surveillait de loin avec une sollicitude paternelle les disciples sur les progrès desquels il fondait l'espoir de perpétuer la renommée de son école, fut tellement frappé de l'esprit et de l'ardeur du jeune Radonvilliers, qu'il voulut être, à l'insu de ses parents, depuis sa huitième année, le directeur officieux de ses travaux. L'extrême facilité de cet enfant lui laissait d'assez longs loisirs, pour que l'habile instituteur l'initiat dès lors aux règles de la poésie latine, genre que son élève cultiva toujours avec beaucoup de succès. Le P. Porée regardait cette méthode comme la plus propre à réveiller la sagacité, et à développer les ressources de l'esprit, en l'obligeant de penser à chaque mot, pour allier au mètre et au rythme de la versification la justesse, l'élégance, la précision, le mouvement, la couleur et l'harmonie du style.

L'abbé de Radonvilliers, qui ne prononçait jamais le nom de *mon père Porée*, disait-il encore dans sa vieillesse, qu'avec le plus doux accent de la piété filiale, conservait un souvenir spécialement reconnaissant des premiers services dont il fut redevable à son instituteur. Entraîné à vaincre les difficultés par ce penchant qui, dans l'enfance, est l'instinct et la conscience du talent, il montra de bonne heure, pour la versification française, un goût d'autant plus vif, que les éléments de cet art, qu'il avait dévorés en fraude, étaient un larcin fait à la surveillance de son maître. Mais le père Porée, qu'une longue expérience avait éclairé sur un indice si équivoque, et sur le danger de se livrer à ce genre avant le terme des humanités, lui défendit inexorablement tout essai poétique dans notre langue, jusqu'à ce qu'il fût exercé à bien écrire en prose ; il lui répétait sans cesse que la composition des vers français ne doit jamais entrer dans un plan d'éducation solide, parce qu'ils sont trop faciles ou trop difficiles à faire (201), trop susceptibles de tenter et d'abuser de la médiocrité qui con-

(200) M. le comte de Ségur.

(201) Voltaire disait un jour au P. Porée, qu'il

n'aimait pas les vers français, parce qu'il ne savait pas en faire. *Cela peut être*, lui répondit son ancien

fond aisément avec la poésie le misérable métier de coudre des rimes en alignant des syllabes, et surtout parce que le plus grand danger de cet exercice précoce et mécanique est de dégoûter l'esprit de toute occupation sérieuse et utile.

On voyait le front de l'abbé de Radonvilliers s'épanouir d'une douce reconnaissance lorsqu'il racontait, dans un âge avancé, qu'après avoir été ainsi éconduit du Parnasse français par l'impitoyable P. Porée, il crut l'amener à une sorte de composition, avec son ardeur à lutter contre des difficultés d'un autre genre, en lui demandant, dès sa dixième année, un maître particulier de mathématiques; mais il ne put jamais l'obtenir.

Quand je rends devant vous, Messieurs, un si juste hommage à l'utilité de ces leçons particulières des jésuites, je ne dois pas dissimuler qu'on a cru y voir pour le moins autant d'intérêt que de zèle. On a prétendu qu'ils ne cultivaient ainsi de préférence les sujets qui annonçaient les dispositions les plus heureuses, que dans la vue, au reste, très-louable, de les attirer ensuite dans leur compagnie. Le jeune Radonvilliers fut un nouvel exemple du succès de ce prosélytisme : il passa de la classe du P. Porée au noviciat de ses instituteurs; mais à peine en eut-il terminé le cours, qu'il se vit appelé par son talent à professer dans les premiers collèges de cette société, à Rouen, à Rennes, à Orléans, à Bourges, enfin à Paris. Son premier essai de poésie française justifia la doctrine et les méfiances de son maître, et lui révéla que, selon l'oracle de Boileau, *son astre en naissant ne l'avait pas formé poète* : ce fut une idylle sur la convalescence du monarque, écrite avec une élégante simplicité, mais dépourvue de chaleur et de couleur poétique. Il prit bientôt un autre essor plus heureux, et ce fut le dernier en ce genre; il composa, pour la distribution des prix au collège de Louis-le-Grand, une comédie intitulée : *Les talents inutiles*, représentée avec succès en 1740 (202).

J'ai su, Messieurs, que le but moral de cette pièce de théâtre, si heureusement adaptée à une maison d'éducation, était de montrer que les défauts de caractère ne sont pas rachetés dans le monde par des talents même supérieurs, avec lesquels on peut très-

bien n'obtenir jamais ni bonheur, ni avancement, ni considération. L'abbé de Radonvilliers se félicitait quelquefois avec nous de s'être exercé dans sa jeunesse à une composition dramatique, genre de travail qui oblige plus qu'aucun autre à beaucoup réfléchir, à combiner et à conduire de front une multitude d'idées, pour former et suivre un plan, imaginer des caractères qu'une intrigue développe et fasse ressortir par des contrastes; pour produire ensuite chaque personnage au moment précis où la situation l'appelle et où le spectateur l'attend; pour lier et filer les scènes, donner au dialogue, avec la vérité et la variété qu'il exige, une couleur toujours propre et toujours pure; et surtout, ce qui est plus difficile et plus profitable, pour accoutumer un jeune écrivain, qui veut étudier le secret de nos faiblesses et de nos travers, à bien observer la société qu'il ne peut peindre fidèlement sans anticiper avec fruit sur les leçons de l'expérience.

L'abbé de Radonvilliers éprouva bientôt les heureux effets de cette seconde éducation, Messieurs, après avoir subi avec autant de succès que de constance toutes les plus honorables épreuves de l'enseignement public. Le cours d'études qu'il avait ainsi approfondi dans cette carrière le rendit éminemment propre à tous les emplois qui exigeaient du talent, des connaissances et une grande habitude du travail. Marmontel qui s'y connaissait, et qui avait droit d'être difficile en ce genre, ne le voyait jamais dans l'intimité, sans être étonné de sa vaste et profonde littérature. Il m'a dit plus d'une fois, après s'être entretenu de suite et tête à tête avec lui, qu'on perdrait beaucoup d'esprit à la mort de l'abbé de Radonvilliers; qu'il regrettaient que tout ce que nous lui en découvririons ne fût pas écrit, et il le citait de préférence avec M. de Foncemagne, parmi ceux de nos collègues qui étaient les moins connus du public et les plus utiles au travail journalier de notre académie. Rien ne lui était étranger dans les langues anciennes et dans l'étude des belles-lettres. Ses lectures, qui se gravaient aisément dans sa mémoire, l'avaient familiarisé avec tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité et de nos siècles modernes. Vous verrez, Messieurs, dans la suite de ce discours, combien cette érudition l'avait rendu savant esprit, et avec quelle

professeur, si je n'en ai pas le talent, je n'en montre pas la prétention. Mais vous conviendrez, que si la langue française ne me doit pas de beaux vers, je lui ai formé du moins d'assez bons poètes, tels que vous M. de Voltaire, M. le Franc de Pompignan, et M. Gresset. Je doute qu'il en sorte de pareils de votre école.

(202) Je n'ai pu découvrir cette comédie dans aucune bibliothèque de Paris. Voici la seule notice que j'en aie trouvée dans le *Mercur de France*, de l'année 1740, page 4210. « Les pensionnaires du collège de Louis-le-Grand y ont représenté, le premier du mois de juin, la tragédie d'*Isaac*, par le P. Brunoy; et elle a été suivie d'une comédie en un acte par le P. de Radonvilliers. C'est une

critique des mœurs et des défauts de la jeunesse, intitulée : *les Talents inutiles*. Deux cousins, l'un agréable mais frivole, l'autre estimable et solide, en font le contraste et l'intrigue. Le comique léger y est développé avec tous ses agréments, et la finesse n'y prend rien sur la naïveté. Tous les petits talents y sont à leur juste valeur. M. de Fontanieu soutenait le ton frivole avec grâce. M. de Leuville faisait aimer la sagesse. Messieurs Destouches, de Breteuil, d'Ombreval, Turgot, d'Angennes, de Sarron, n'ont pas moins contribué au succès de cet utile badinage. Enfin les juges les plus difficiles conviennent que plus d'un auteur s'est illustré à moindres frais. »

perspicacité il découvrait sans cesse dans les ouvrages du siècle d'Auguste des beautés nouvelles qu'il rapprochait merveilleusement des plus heureuses imitations de nos grands écrivains.

Je ne saurais, Messieurs, oublier jamais l'inépuisable intérêt dont l'abbé Radonvilliers animait ainsi nos entretiens, toutes les fois que nous le ramenions à cette raajeunissante époque de ses grandes études. Il avait vécu longtemps avec La Rue, Jouvenci, Brumoy, Bongeant, Baudory, Brotier, Neuville, Berthier, et tous les jésuites célèbres du dernier siècle. Ces liaisons lui fournissaient les souvenirs les plus chers, les anecdotes les plus piquantes et les résultats les plus instructifs de sa longue carrière. Sa conversation devenait naturellement l'histoire vivante de notre littérature durant tout le XVIII^e siècle, époque où elle n'a que trop malheureusement besoin d'un historien capable de la juger. Des larmes d'attendrissement coulaient quelquefois de ses yeux, quand il se rappelait toutes les relations intimes de sa jeunesse. Certes, Messieurs, je puis le dire d'après lui-même, il ne regardait pas comme le temps le plus heureux de sa vie la période de sa fortune, de son crédit, et bien moins encore de son exil à la cour, mais les cinq années qu'il passa *dans sa famille*, nous disait-il : c'était ainsi qu'il désignait le collège de Louis-le-Grand, où il revint étudier la philosophie et la théologie, après avoir professé lui-même dans toutes les autres classes. Cette colonie perpétuelle de cinquante professeurs qui retournaient sur les bancs dans la même maison, à leur vingt-cinquième année, pour s'y dévouer à l'étude scolastique de la religion, après avoir terminé leur cours d'enseignement public, formait un centre de réunion auquel se ralliait chaque jour l'élite de nos écrivains et des personnages les plus distingués de tous les états : espèce de tribunal toujours en permanence, que Piron appelait la *chambre ardente des réputations*, et toujours redouté des gens de lettres comme le principal foyer de l'opinion publique dans cette capitale.

Avant son retour à Paris, l'abbé de Radonvilliers avait jeté, sans le savoir, les fondements de sa fortune quand il professait la rhétorique à Bonrges. Par une singularité glorieuse de sa destinée, il prépara son élévation en s'attachant intimement dans cette ville, non pas au crédit qu'il ne recherchait point, mais à la disgrâce, beaucoup moins dédaigneuse, et que l'amitié seule peut dominer du pouvoir. M. de Maurepas y était alors exilé. L'abbé de Radonvilliers le vit, gagna son estime, et bientôt lui dut tout son avancement. Mais ce ne fut pas assez pour lui dans la suite de s'être montré pendant trente ans à la cour le plus fidèle ami du Mécène par lequel il y avait été placé : il voulut l'y rappeler lui-même. Encouragé, par la confiance que devait naturellement lui inspirer une épreuve noblement soutenue de vingt-cinq années d'adversités, l'intérêt

qui s'attache toujours aux victimes d'une faveur odieuse, une longue expérience de la vie et des affaires, si propre à rassurer contre tout soupçon de légèreté, une vieillesse opulente sans descendants, à laquelle il semblait ne pouvoir plus rester désormais d'autre ambition que le désir de laisser dans la mémoire des peuples des souvenirs chers et honorables : encouragé, dis-je, par tous ces motifs, l'abbé de Radonvilliers crut pouvoir s'acquitter sans risque envers son bienfaiteur, qui lui fut redevable de sa rentrée et de sa prédomination dans le ministère. Surprenant et utile exemple des caprices du sort qui, par un tel échange de services entre deux fortunes si différentes, voulut, pour donner aux courtisans une grande leçon de morale fondée sur leur intérêt, imposer ainsi au protecteur premier ministre la plus forte obligation de la reconnaissance !

Ce fut par les conseils de Maurepas que l'abbé de Radonvilliers s'abstint de se lier par les derniers vœux à la compagnie des jésuites : mais il les aima, les cultiva toujours après les avoir quittés sous les auspices d'un pareil guide, pour s'attacher au vertueux cardinal de la Rochefoucauld, archevêque de Bourges, dont il devint successivement l'écrivain, le grand vicair de confiance, le secrétaire intime de son ambassade à Rome, ainsi que durant son ministère de la feuille des bénéfices ; et enfin le conseil permanent dans la présidence des assemblées du clergé. La voix publique le jugeait si digne de toutes ces fonctions, dont je n'ai pas besoin de relever l'importance, que la dernière dont il était chargé semblait toujours celle à laquelle il était le plus propre, et qui le plaçait le mieux dans son véritable talent.

Une mort inopinée vint bientôt lui enlever le cardinal de la Rochefoucauld, auquel il croyait avoir consacré sa vie entière. En le perdant, il dut regarder sa carrière comme terminée ; et ce fut alors au contraire, Messieurs, qu'elle s'ouvrit devant lui d'une manière encore plus brillante. Peu de temps auparavant, ce cardinal, l'homme de France le plus considéré à cette époque, avait désigné l'un de vos plus respectables collègues, l'évêque de Limoges Coëtlosquet, pour présider à l'éducation des princes. Mais ce prélat, qui s'est toujours montré, comme Massillon l'a si bien dit de Bossuet, *un évêque à la cour*, justement persuadé que l'enseignement public est la carrière qui fournit aux gouvernements un plus grand nombre d'hommes éprouvés et capables, ne consentit à se charger d'un pareil fardeau qu'à condition de pouvoir s'associer l'abbé de Radonvilliers, son successeur dans le grand vicariat de Bourges. On ne saurait dire, même à présent, auquel des deux ce choix fit alors le plus d'honneur. L'approbation universelle imposa silence à la modestie de l'abbé de Radonvilliers. Dès lors il se fit une loi de composer chaque jour, durant ce cours d'éducation des enfants de France, une instruction graduée sur l'âge, les dis-

positions les besoins et la destinée de ses élèves. Ce projet, si bien conçu pour éclairer leur raison naissante, fut encore mieux exécuté. Les leçons les plus lumineuses et les plus sages se cachèrent sous le voile d'un badinage agréable, d'un dialogue dramatique, d'une allégorie ingénieuse; et elles prirent successivement pour l'enlance, sous la plume du sous-précepteur, les formes variées et piquantes d'une gazette critique, d'une fable, d'un problème historique ou moral.

Un travail si précieux a été malheureusement perdu avec presque tous les manuscrits de l'abbé de Radonvilliers, au moment de sa mort. Aucun ouvrage dérobé à la gloire de son auteur, par accident ou par négligence, ne me semble plus digne de vos regrets, Messieurs, depuis la fatale méprise qui sauva probablement Tacite d'un rival redoutable, en livrant aux flammes l'Histoire de Louis XI, composée par notre immortel Montesquieu. Je n'ai pu recueillir de cette vaste composition de l'abbé de Radonvilliers qu'environ quinze des premiers chapitres qui vont enrichir la collection de ses œuvres, destinées à servir de pièces justificatives à son éloge.

Je viens de lire ces pages isolées d'un journal, ou plutôt d'un traité pratique sur l'éducation des princes; et je les lis avec les larmes, Messieurs, avec une admiration mêlée de douleur, comme si j'avais tenu dans mes mains de précieux débris d'une belle statue antique. Ce ne sont en effet que des esquisses ou des fragments sans liaison et sans suite d'une instruction élémentaire depuis la sixième jusqu'à la huitième année. Mais à juger de l'intérêt toujours croissant auquel un ouvrage si volumineux a dû s'élever jusqu'à la fin des études, par le développement progressif des leçons renfermées dans ce court intervalle du premier âge, la perte d'une création si neuve et si utile n'est pas moins déplorable pour l'Etat que pour les lettres. Je ne craignais même pas d'avancer, Messieurs, à la gloire de l'abbé de Radonvilliers, que, si l'on rapproche ces pièces détachées des écrits du même genre qui se trouvent dans le recueil des œuvres de l'archevêque de Cambrai, on y reconnaîtra l'accent, la couleur, la grâce, la belle âme de Fénelon, et un air très-ressemblant de famille avec les opusculs de l'auteur du *Télémaque*. Ces essais indiqueront du moins un grand plan et fourniront un beau modèle à l'écrivain capable de nous rendre une pareille production qui, si elle était achevée, comme l'auteur l'eût fait lui-même, deviendrait le manuel nécessaire de tous les instituteurs des souverains.

Vous connaîtrez aussi, Messieurs, avec les restes d'un travail si regrettable, quelques traductions que l'abbé de Radonvilliers avait consacrées à l'instruction des princes pour les initier dans l'étude des langues anciennes et modernes : j'en ai retrouvé, outre les mélanges tirés d'Addi-

son, les trois premiers livres de l'*Enéide*, ainsi que toutes les *Vies des grands capitaines*; et vous verrez avec quel naturel et quel goût il a fait lutter notre langue contre la perfection continue de Virgile, et l'élégante simplicité de *Cornelius Nepos*.

Je n'entrerai dans aucun autre détail sur cette époque de sa vie. J'observerai seulement que le sous-précepteur de la cour était uniquement chargé de l'instruction littéraire et morale. Or cette partie, confiée à l'abbé de Radonvilliers, n'a jamais pu laisser d'autres regrets à former, que d'avoir peut-être été trop approfondie dans un rang où sans doute cette étude est indispensable, mais pour lequel en effet il existe une autre gloire. Au reste, Messieurs, ce ne sera pas devant vous, et au milieu des amis des lettres, qu'on supposera quelque excès dans la mesure de ces leçons pour en faire ici un reproche à sa mémoire.

Depuis la fondation de l'Académie française, cette éducation des princes a toujours été un droit reconnu à votre adoption, Messieurs, et l'un de vos plus beaux titres à la reconnaissance publique. Les statues de Bossuet et de Fénelon, qui occupent les premières places dans ce temple des lettres, attestent également et leur gloire et la vôtre dans cette carrière qu'ils ont si noblement illustrée par le discours sur l'histoire universelle, et par le *Télémaque*, deux des plus beaux chefs-d'œuvre dont puissent jamais s'enorgueillir notre langue et notre littérature. En effet, à la suite de l'historien de Henri IV, je veux dire l'archevêque de Paris, Péréfixe, qui fut l'instituteur de Louis XIV, tous les précepteurs et tous les sous-précepteurs de ce rang, Huet, Fléchier, l'abbé Fleury, furent honorés de votre choix et léguèrent en quelque sorte à leurs successeurs la place qu'ils avaient eue parmi vous à leurs doctes et admirables écrits plus encore qu'à leurs fonctions. La cour désira donc, pour l'abbé de Radonvilliers, la même décoration littéraire. Le vœu de vos prédécesseurs appelait hautement alors Marmontel dans cette compagnie; et l'injuste prévention d'un ministre voulait l'écarter, en se liant avec quelques ennemis personnels qui, selon l'usage, se ralliaient au crédit pour humilier le talent. Cependant la modestie de l'abbé de Radonvilliers, fort étonné du zèle de tant de partisans qu'il ne connaissait pas, et absolument étranger à cette manœuvre dont il était le but apparent, sans en être le véritable objet, résistait depuis plus de deux ans à toutes les instances de l'autorité, sans en soupçonner le vrai mobile. Il disait avec candeur que les honneurs académiques n'étant l'apanage d'aucun emploi, devaient être uniquement la récompense ou la conquête du mérite. Mais un ordre supérieur, c'est-à-dire, selon la définition de Sully, une *intrigue travaillée de main de courtisan*, l'obligea malgré lui de se présenter devant vous pour recueillir

lir et transmettre à ses successeurs un si noble héritage.

A l'apparition d'un concurrent appuyé sur un tel crédit, Marmontel eut la sagesse de s'assurer après lui la première place vacante, en faisant hommage à son compétiteur du vœu de tous ses amis. Flatté de cette unanimité de voix, dont il lui était véritablement redevable, l'abbé de Radonvilliers, qui n'aimait ni le bruit, ni les luttes, ni les victoires, en fut aussi touché que s'il lui avait dû son élection elle-même. Cette déférence eut à ses yeux tout le mérite d'un sacrifice, dont il lui conserva la plus fidèle reconnaissance, en ne cessant de se montrer l'un de ses meilleurs amis durant tout le cours de sa vie.

Devenu votre collègue, l'abbé de Radonvilliers ne se vit point parmi vous dans une région étrangère. Outre ses quinze condisciples de la classe du P. Porée, auxquels il s'y trouva réuni, il jouit pendant longtemps dans cette académie de la société de quatre ex-jésuites, ses anciens confrères, auxquels il a survécu, d'Olivet, Gresset, de la Ville et Millot. En remplaçant Marivaux il sut louer avec intérêt, mais avec une mesure sans laquelle il n'y a point d'éloge, cet écrivain qui, avec beaucoup d'esprit et même un art souvent heureux d'observer et d'analyser le cœur humain, n'en avait pas moins marqué ses ouvrages par un style naturellement maniéré, des tristes caractères de la décadence du goût. La sagesse de son jugement se fit remarquer en même temps par la franchise éclairée et courageuse avec laquelle on le vit s'élever dans le panégyrique de son prédécesseur, contre la bizarrerie de quelques écrivains anglais, qui, en mettant Marivaux à côté de la Bruyère, exagéraient l'une de vos réputations secondaires pour en abaisser une autre du premier rang.

L'abbé de Radonvilliers, concentré dans l'emploi qu'il occupait à la cour, ne put vous manifester d'abord, Messieurs, dans vos séances particulières, toutes les richesses de son esprit et toute la délicatesse de son goût, par ce commerce habituel qui lui concilia dans la suite parmi vous autant de confiance que d'estime. Mais le sort servit heureusement bientôt votre gloire, celle de plusieurs de vos collègues et la sienne propre, en lui déférant la parole dans trois des circonstances les plus mémorables qui aient appelé de nos jours un grand intérêt sur vos assemblées publiques.

Ce fut lui qui reçut M. de Malesherbes. L'Académie française parut acquitter alors la dette de la nation envers ce magistrat dont l'installation eut un éclat extraordinaire, et qui vint prendre place dans ce sanctuaire de la littérature, comme les anciens triomphateurs montaient au Capitole. Malgré la difficulté d'atteindre dans un éloge public au niveau d'une si grande réputation, sans l'exagérer et sans l'affaiblir, l'abbé de Radonvilliers sut s'élever et se soutenir à la hauteur des acclamations que

la seule présence de M. de Malesherbes fit retentir dans cette assemblée. Il me suffira de vous rappeler, Messieurs, quelques lignes de son discours; et vous apprécierez vous-mêmes l'esprit, la mesure, la délicatesse avec laquelle il parvint à former le portrait le plus ressemblant et l'éloge le plus flatteur, sans avoir à rougir de la moindre flatterie. Ce n'est même pas l'orateur, c'est l'auditeur qui va dispenser ici la louange. L'abbé de Radonvilliers ne semble pas louer le récipiendaire : il s'entretient familièrement avec lui, et aussitôt il paraît converser avec la gloire. Une tournure pleine de grâce et de vérité lui fournit une suite de questions si naturellement adroites et si ingénieusement simples, qu'elles n'ont pas même besoin de réponses pour enlever l'assentiment de l'admiration universelle, et surtout pour expliquer, si je puis parler ainsi, avec l'abandon d'une bonhomie apparente, qui est le triomphe de l'art, cette réunion singulière de considération civile et de renommée littéraire qui distinguaient éminemment M. de Malesherbes, mais qu'il était impossible de mieux saisir comme de mieux caractériser.

« Par quels moyens, lui dit-il, peut-on arriver à un degré de considération si honorable et si flatteur? Est-ce en déployant un caractère ferme, soutenu, toujours le même dans les diverses fortunes? Est-ce en voyant sous des manières unies, sous des mœurs simples, l'étendue des connaissances et l'élévation des sentiments? Est-ce enfin en gagnant tous les suffrages par des discours publics, dont le style noble et nerveux répond à la dignité de l'orateur et à l'importance des matières? Chacun de ces moyens séparés attire l'estime; mais quand ils sont réunis, ils donnent la célébrité. »

Dans son éloge historique de M. de Malesherbes, feu M. Gaillard, notre estimable collègue, vous rappela, Messieurs, que ce ministre « avait rempli avec distinction son cours d'humanité aux jésuites, où il eut pour préfet le Père, depuis abbé de Radonvilliers, qui en recevant à l'Académie française, en 1775, son illustre élève parvenu au comble de la gloire, aurait pu tirer un grand parti de cette circonstance, et n'en dit pas un seul mot, *je ne sais*, dit-il, *par quel motif.* »

Certes il est surprenant, Messieurs, que Gaillard n'ait pas expliqué ce motif si facile à deviner. Un instant de réflexion eût suffi pour lui en révéler le secret. Ce n'était pas un oubli, c'était un sacrifice. La modestie, ou plutôt pour me servir du mot propre que réclament ici les principes religieux de l'abbé de Radonvilliers, l'humilité profonde de cet homme vertueux aurait dû lui interpréter un pareil silence; elle aurait dû surtout fournir au talent du panégyriste l'heureuse occasion de relever qu'en craignant avec pudeur de se mettre en scène et de s'associer par un tel souvenir à la renommée de son disciple, le discret instituteur avait tiré de cette circonstance, pour

la gloire de la vertu, ce *grand parti* que Gaillard semble uniquement regretter comme une jouissance d'amour-propre et un moyen facile de ravir tous les suffrages.

Bientôt après avoir si bien interprété et analysé l'opinion publique envers M. de Malesherbes, l'abbé de Radonvilliers se vit rappelé par la même présidence à une nouvelle occasion d'obtenir devant vous un succès encore plus éclatant, et surtout beaucoup plus difficile ; car cette seconde action oratoire va devenir une épreuve où l'amitié et la malveillance l'attendent avec une égale inquiétude devant le tombeau de Voltaire. En effet, Voltaire s'était déclaré hautement l'ennemi des jésuites, ses instituteurs, après avoir toujours parlé d'eux avec estime et reconnaissance, jusqu'à sa tardive élection académique ; et le crédit seul de leur compagnie avait fait agréer ce choix à la cour. Un hasard singulier qu'on n'a pas remarqué destina l'auteur de *Mérope*, quand il vint occuper sa place parmi vous, à s'y voir reçu par un ex-jésuite qui en était directeur, l'abbé d'Olivet. A sa mort, les mêmes fonctions de votre panégyriste d'office se trouvèrent également dévolues à un autre ex-jésuite, l'abbé de Radonvilliers, qui fut chargé par le sort de répondre à son éloquent et vertueux successeur M. Ducis.

(203) Voici les éloges que donne le cardinal de Polignac, dans son poème de l'*Anti-Lucrèce*, au poète dont il combat l'athéisme. Je joins à ces citations la traduction de Bougainville.

*Et celebrem quo se jactat mala turba Poetam
Obnuere est animus, Musasque ad vera vocare.*
(Lib. I, n° 20.)

« Je me propose de confondre le poète célèbre, que les partisans d'une liberté chimérique se glorifient d'avoir pour maître. Je veux rappeler les muses à la défense de la vérité. »

*Non mihi quæ vestro quondam sacundia vati,
Nec tam dulce melos, nec par est gratia cantus.*
(Lib. I, n° 50.)

« Moins éloquent que votre poète, je n'ai ni sa force ni ses charmes, mes chants n'ont point l'harmonie des siens. »

*Ille voluptatem et veneres charitumque choreas
Carminè concelebrat, nos veri dogma severum.
Triste sonant pulsæ nostra testudine chordæ.
Olli suppeditat dives natura leporis
Quidquid habet, latos submitbens prodiga flores :
Illius ad plectrum suspirant mollius auræ,
Gratior et cælo rudius descendit ab alto.
Si terram aspicias, nemorum tibi porrigit umbram ;
Garrula per clivos elabitur unda virentes ;
Lactea fertilibus decurrunt flumina campis ;
Suave canunt pictæ volucres, perque humida prata
Nil nisi fecundisque greges, armenta que monstrat
Lætæ boiun, saltant pecudes pecudumque magistri,
Æneadum genitrix felicibus imperat arvis,
Aeris que plagas recreat pelagusque profundum.*
(Lib. I, n° 55, 60, 63.)

« Il a célébré dans ses vers la volupté, les amours et les grâces. Je consacre les miens à l'austère vérité. Les cordes de ma lyre ne rendent qu'un son grave et sérieux. Les fleurs naissent sous les pas de Lucrèce. La nature lui prodigua tous ses trésors. A sa voix les aquilons deviennent des zéphirs, le soleil brille d'une lumière pure dans un ciel sans nuages. Si vous jetez vos regards sur la terre, il vous offre des forets qui la couvrent de leur om-

bre, des ruisseaux qui serpentent en murmurant, de vastes plaines où l'abondance coule avec les fleuves qui les arrosent ; les oiseaux charment à la fois les oreilles et les yeux ; de nombreux troupeaux bondissent dans de fertiles prairies, et le son de la musette anime les danses des bergers. L'univers est l'empire de Vénus ; Vénus rend la terre féconde, elle peuple les régions de l'air et les abîmes de l'Océan. »

*Pieridum si forte lepos austera canentes
Deficit, eloquio victi re vincimus ipsa.*
(Lib. I, n° 65.)

« Que la poésie refuse d'embellir en mes mains un tel sujet. Si mon style est inférieur à celui de Lucrèce, ma cause triomphera du moins de la sienne. »

*Ne vitio veritas quod est tibi forte timores
Reddidit, quos absterat facundia vatis
Romani, potumque in dulci nectare virus.*
(Lib. II.)

« Rendez justice à mes vœux, Quintins. Ce n'est pas pour troubler votre repos que j'ai rappelé dans votre âme de salutaires frayeurs qu'un poète trop éloquent avait su vous ravir par ses charmes, en mêlant son veau, avec adresse, au plus doux nectar. »

*Ne votis blandita tuis doctrina Lucreti
Fascinet ingenium magico cœu carmine mentem.*
(Lib. II.)

« Je n'eus jamais pour objet que d'empêcher qu'une doctrine qui flatte les passions ne s'emparât de votre esprit en séduisant votre cœur. »

*Hæc et plura canens avidè bibat ore deserto
Pegaseos tatices et nomen grande poetæ.
Non sapientis amet. Lacro insigne poetam
Quis dubitet? prius viridantes ipse coronas
Imponam capiti, et meritis pro carmine laudes
Ante alios dicam.*
(Lib. V, n° 50)

« Lucrèce m'enchantait lorsqu'il traite de pareils sujets. Sa main sait y répandre toutes les beautés

liers sut inspirer tant de bienveillance, en vous déclarant qu'il obéissait avec regret à vos usages, pour remplir une fonction qu'il n'avait ni choisie ni désirée, qu'après cette précaution oratoire personne ne fut plus offensé du courage respectable qu'on lui vit déployer, sans que l'ascendant d'une si imposante renommée fût fléchi un instant sa conscience. Un silence profond, commandé par la justice et par la mesure de l'orateur, régnait autour de lui, quand accablant à la fois Voltaire de son admiration et de sa douloureuse censure, il osa le blâmer hautement au milieu de cet académie, je répète ses propres termes, *de n'avoir pas dédaigné, comme les grands auteurs du siècle de Louis XIV, et abandonné à des écrivains sans génie, cette triste célébrité qui s'acquiert malheureusement par l'audace et par la licence*; quand il regretta devant vous que Voltaire, qui n'en avait pas besoin, eût paru ne pas croire indignes de lui des ressources si déplorables; enfin, quand pour relever encore la réputation de Voltaire lui-même, si essentiellement intéressée à ne pas laisser plus longtemps ses ouvrages exclus de l'éducation de la jeunesse, par la prévoyance paternelle, il énonça publiquement l'espoir et le vœu de voir bientôt une main amie retrancher des écrits imprimés sous son nom, tout ce qui blesse la religion, les mœurs et les lois, effacer la tache qui ternirait sa gloire, et au lieu d'une collection trop volumineuse, nous donner un recueil de ses œuvres choisies, dont la sagesse pût faire usage sans inquiétude et sans danger. Il faut le dire, Messieurs, et le consacrer dans vos fastes, en l'honneur de la justice et de la dignité qui signalèrent cette séance publique; quelle que fut la division des esprits, on ne manifesta, en l'écoutant juger ainsi Voltaire, qu'un seul sentiment, celui de la plus haute estime pour M. l'abbé de Radonvilliers, et l'on baissa les yeux avec respect devant la raison et la vertu qui déploraient tristement les écarts du génie.

d'une éloquent poésie; favori d'Apollon, il a droit aux lauriers qui croissent sur le Parnasse. Je serai le premier à ceindre son front d'une couronne immortelle. Mais que satisfait du nom glorieux de poète, il n'aspire jamais à celui de sage.

Tel est le jugement du cardinal de Polignac sur le talent poétique de Lucrèce. Voici le sentiment de Pluche sur le fond de sa doctrine.

« Nous penserons-nous du poème de Lucrèce dont on a fait tant d'éloges? J'ose dire que ce n'est ni un bon poème, ni surtout un bon traité de philosophie. Qu'il ait bien parlé sa langue, je n'en disconviens pas : sa latinité est exquise. Qu'il ait peint heureusement quelques-uns des plus beaux objets de la nature, j'avouerai sans peine la ressemblance de ses descriptions. Voilà son mérite, et il est grand. Mais le mérite du style est bien différent de celui de l'ouvrage; et un livre bien écrit n'est pas toujours un bon livre. Si vous observez quelle lin Lucrèce se propose, quels principes il croit propres à y conduire, et comment il amène les diverses parties de son poème à ce but, vous ne trouverez plus en lui ni un génie juste, ni un bon raisonneur. Peut-on montrer en effet moins de justesse dans le

Malgré le triomphe et le sentiment intime de son imagination poétique, ce même Voltaire avait paru désespérer en parlant pour la première fois dans cette académie, que notre langue, tant appauvrie par la disette de son vocabulaire, par sa dédaigneuse noblesse, et qui ne se montre quelquefois si riche que par la munificence du génie de ses écrivains, pût jamais lutter assez heureusement avec la richesse des anciens idiomes pour s'honorer un jour d'une traduction en vers des *Georgiques*. Un grand talent avait du fond d'un collège répondu à ce défi par un chef-d'œuvre d'autant plus étonnant que l'auteur de la *Henriade* l'avait ainsi loué magnifiquement d'avance en le supposant impossible. Ce beau titre d'adoption ouvrit à M. De'ille les portes de l'Académie. Vous eûtes pour organe, le jour de son triomphe, ce même orateur qui avait été si dignement votre interprète dans les deux occasions éclatantes que je viens de vous retracer, et vous le vîtes se livrer alors avec amour à tout l'épanchement d'une admiration sans réserve et sans bornes.

Je ne prétends rien ajouter ici à la gloire de notre plus grand poète vivant : il n'en a pas besoin, et la voix publique m'en dispense. C'est uniquement sur le mérite de l'abbé de Radonvilliers que je veux appeler vos regards; et c'est pour son ombre seule qui m'environne que je réclame en ce moment les succès qui ont signalé son esprit et son goût. Jugez donc, Messieurs, si l'auteur célèbre d'une traduction tellement originale, selon la belle expression du grand Frédéric, a jamais été mieux apprécié que dans cette réponse qui lui fut adressée, il y a plus de trente ans, par l'abbé de Radonvilliers en votre nom et en votre présence.

« Votre poème, dit-il, vient d'enrichir notre littérature nationale. Jusque-là Virgile ne se trouvait point dans un cabinet de livres français. Les traductions en vers qui en ont été faites autrefois sont oubliées, et

projet et dans l'exécution, que de trouver la nature admirablement belle, et d'en retrancher le seul être capable d'y établir des liaisons, de la constance et de la beauté? Quelle philosophie de vouloir faire honneur de cette beauté, et de la persévérance, tant des rapports que des utilités, à des causes qui ne connaissent rien, et ne peuvent rien! Peut-on donner l'idée de physique à ce concours formé de parcelles qui, sans intelligence et sans guide, s'en vont régulièrement à leur place dans le labyrinthe d'un corps organisé, pour se conformer à un modèle, pour construire ici à point nommé un cœur, et là précisément un cerveau, et pour n'en former qu'un seul au lieu d'en faire plusieurs? Il ne faut plus, pour comble d'absurdité, qu'accorder le nom de sage à un homme assez téméraire pour entreprendre d'ôter du milieu de la société l'espérance et la crainte de l'avenir qui y maintiennent l'ordre, et de travailler de tout son pouvoir à ruiner avec l'ordre social tous les fondements de la vertu qui seule établit cet ordre efficacement. » (Pluche, *Mécanique des langues*, livre II.)

les traductions en prose ne sont pas Virgile. Une marche lente et timide peut-elle atteindre un vol rapide et hardi? La prose conserve le fond d'un ouvrage; mais qu'est-ce que le fond d'un ouvrage d'esprit ainsi dépourvu de ses plus beaux ornements? Si je lis les *Georgiques* comme une instruction sur l'agriculture, elles me paraissent au-dessous des traités les plus superficiels de cet art. Mais qu'un homme de génie leur rende la parure poétique; qu'une précision élégante rajeunisse une maxime usée, relève une observation commune, embellisse un précepte aride; qu'une description touchante remue à propos le cœur; qu'une figure hardie transporte l'âme; qu'une harmonie variée et enchanteresse flatte l'oreille: alors je reconnais Virgile. Ce n'est plus une ébauche légère, une froide image telle que la prose peut la tracer avec ses crayons uniformes: un portrait ressemblant, avec l'air, l'attitude, les couleurs, la vie de l'original, un portrait, en un mot tel qu'on le voit dans vos *Georgiques*. Traduire ainsi de beaux vers en beaux vers, c'est écrire de génie. »

Ne reconnaissez-vous pas, Messieurs, le jugement anticipé de l'Europe et de l'avenir dans un suffrage ainsi motivé, où il suffit à l'orateur de retracer les difficultés et la perfection du genre pour louer éminemment le poète? Peut-on lire un éloge si délicat sans y admirer cet art si difficile d'écrire avec facilité, d'animer et d'orner sa diction par l'essor le plus heureux, sans aucune apparence d'effort; cette élégance continue sans négligence comme sans recherche, qui, en rendant le style toujours naturel, l'empêche d'être jamais commun, et lui donne tout l'éclat du coloris sans lui ôter le charme de la simplicité; cette inspiration prolongée qui, en liant et en propageant avec attrait le tissu des idées, semble les avoir toutes produites d'un seul jet; ce goût pur qu'ajoute à l'étude l'usage réfléchi de la société, et qui, dénigrant le travail par l'effet du travail même, vous présente une expression hardie, sans la moindre prétention ambitieuse, comme le besoin soudain et heureux d'une émotion vive et nouvelle; ces agréables surprises enfin ménagées par un choix d'épithètes toujours officieuses, jamais parasites, que la pensée commande, que le mot appelle, et qui lui répondent en l'entourant aussitôt pour le fortifier ou pour l'embellir?

Je me suis plu, Messieurs, à fixer d'abord vos regards sur ces beautés de langage dont l'abbé de Radonvilliers vous fera jouir encore plus d'une fois, je l'espère, dans la suite de ce discours. Mais je découvre ensuite dans ce jugement des *Georgiques* un autre mérite bien autrement important à relever: c'est cet accent de sincérité qui prouve tout, puisqu'il persuade; c'est cet accord de la précision, de la mesure, de la vérité, de la grâce, qui subjugue votre assentiment en fuyant l'exagération, craint le vide de l'emphase, le vague des lieux communs, le discrédit de l'hyperbole, et rappelle dans un

éloge même l'oracle si lumineux de Despréaux,

Rien n'est beau que le vrai ;

c'est cette connaissance profonde de l'art et ce sentiment exquis des beautés de la poésie, qui donnent au panégyriste toute l'autorité d'un juge; c'est cette dignité d'estime qui, en raisonnant ainsi la louange, sait la rendre respectable à celui même qui la reçoit par cette sagacité imposante qui vient flatter et caresser le talent dans le point le plus vif de sa sensibilité, en surprenant ou en devinant tous ses secrets, en lui rappelant les difficultés qu'il a vaincues, en lui racontant l'histoire solitaire de ses hésitations, de ses pauses laborieuses, de ses *illuminations soudaines*, comme parle Bossuet ou le génie lui-même, pour développer ainsi, par le tact le plus délicat, toute la perfection du travail dont un pareil goût semble partager alors les conquêtes et les jouissances; c'est enfin ce tribut de justice et de gloire dont les hommages, ralliés aussitôt aux transports de l'admiration universelle, vont retentir jusqu'au fond d'une conscience poétique qui se rend en secret le témoignage encore plus doux qu'elle en est digne.

Hé quoi! Messieurs, l'abbé de Radonvilliers bornera-t-il désormais un talent si distingué à des discours de circonstance? N'aspirera-t-il qu'à ces succès d'occasion, que lui offrent de loin en loin vos séances publiques? et pour acquitter sa dette envers l'Académie, ne pensera-t-il pas à rassembler, dans un travail de son choix et d'une plus haute importance, les observations variées qu'ont dû nécessairement lui fournir en abondance la justesse de son esprit, la finesse de son goût et cette expérience du vrai et du beau que donnent toujours de vastes et savantes études? Oui, Messieurs, l'abbé de Radonvilliers ne veut point paraître uniquement redevable de son rang littéraire aux fonctions qui le fixent à la cour. Il n'a publié encore, au moins sous son nom, aucun écrit qui puisse vous donner une juste idée de son talent. Mais il sait qu'il est responsable à ses collègues de sa considération académique, et que, si la modestie est une vertu dans l'isolement, la reconnaissance et le zèle pour la gloire solidaire d'un corps dont on est membre deviennent un devoir. Sa délicatesse le remplira, Messieurs, en vous consacrant tous ses intervalles de loisir, et il va faire la part de son humble dédicace de lui-même en choisissant le sujet le plus aride et en apparence le moins propre à vous faire connaître son mérite: il compose une *méthode d'étudier les langues*.

Vous verrez, Messieurs, dans un moment, et ce ne sera pas sans quelque surprise, j'ose m'en flatter, les beautés accessoires dont l'abbé de Radonvilliers sut enrichir une matière si abstraite et si ingrate. Mais avant de vous exposer ses principes sur la grammaire, je vous invite, pour l'intérêt de sa renommée, à les rapprocher dans votre

esprit de nos ouvrages les plus estimés en ce genre : je veux dire de la *Mécanique des langues* par le savant président de Brosses, du livre qui porte le même titre par le laborieux Pluchie ; des idées neuves de l'abbé Girard ; des observations lumineuses de Dumarsais, des utiles recherches de Beauzée ; et certes, Messieurs, c'est déjà assigner à l'abbé de Radonvilliers le rang le plus distingué parmi les grammairiens que de lui opposer ici de pareils rivaux.

Dès longtemps la justesse de son excellent esprit reléguait parmi les systèmes d'idéologie toutes ces parodies de la science, toutes ces théories universelles de grammaire qui persuadent à l'ignorance qu'elle a fait de grands progrès dans cette étude, quand elle a retenu je ne sais quel vocabulaire technique dont elle se contente, et qu'heureusement elle ne se flatte pas de comprendre. Il se propose donc de décréditer ce charlatanisme, de faciliter et de simplifier la connaissance des langues anciennes en se les rendant familières par l'usage, comme on apprend sa langue maternelle. Il fait consister cet usage en une lecture répétée avec un maître qui sert d'interprète à l'idiome inconnu, sans le secours des grammairaires, qui rebutent les commençants et qui, manifestement postérieures à la fixation de tous les dialectes, ainsi qu'inutiles pour expliquer le sens des mots, ne sont donc pas la première et la véritable clef des langues. Ces langues, il veut qu'on se les approprie sans l'intervention d'aucun raisonnement, sans l'application d'aucune règle, sans le développement d'aucun principe, sans thèmes, sans versions écrites, sans dictionnaire, sans rudiment, par le seul exercice de la traduction verbale ; et il indique Tacite, auquel il a depuis sagement substitué *Cornelius Nepos*, comme le premier auteur dans lequel il faut étudier la langue latine.

Telle est sa marche, qui est aujourd'hui généralement suivie dans toute l'Europe par les maîtres et par les étudiants de nos langues modernes. Sa confiance, fondée sur ses propres succès, qu'on ne saurait lui contester, lui persuade que cette méthode n'est point un système, mais une simple imitation de la nature : comme si cet art d'imiter la nature était et pouvait être jamais autre chose qu'un système plus ou moins bien conçu pour diriger l'esprit vers le but qu'il veut atteindre.

En vous développant ainsi, Messieurs, cette méthode grammaticale de l'abbé de Radonvilliers, je dois observer en l'honneur de son jugement qu'il propose lui-même d'en restreindre l'usage aux éducations particulières. Elle est inadmissible en effet dans l'instruction publique, qui doit avoir pour bases des connaissances beaucoup plus approfondies, qu'on ne saurait obtenir, comme le judicieux Rollin l'a si bien prouvé, sans le secours des exercices adoptés dans nos écoles. L'expérience, qui est aussi une autorité de quelque poids sans doute, y démontre tous les jours que l'esprit ne

retient solidement que ce qu'il apprend avec réflexion et difficulté. L'étude de la grammaire, par les grands principes, appelle aussitôt l'attention et le raisonnement sur chaque mot, et devient ainsi, à notre insu, le premier comme le plus instructif cours de logique dont l'enfance puisse être susceptible, en analysant tous les éléments du langage avant de pouvoir combiner les autres opérations intellectuelles qu'exige le discours.

Je me souviens, Messieurs, qu'en lisant pour la première fois cet ouvrage, j'éprouvai d'abord l'impression à laquelle je reconnais toujours les bons livres : je me proposais à chaque chapitre de le relire ; et c'est de cette seconde lecture que je veux vous offrir aujourd'hui quelques résultats. Les pensées d'un écrivain sont l'histoire de son esprit, et, pour ainsi dire, les événements les plus intéressants de sa vie. Je ne saurais donc mieux louer l'auteur de ce traité de grammaire qu'en le faisant parler ici lui-même par l'extrait de divers passages que je vais soumettre à votre jugement : espèce de citations que les murs de ce sanctuaire seraient bien étonnés d'entendre pour la première fois, si elles ne vous rappelaient avec surprise des leçons et des exemples de goût.

Des leçons et des exemples de goût ! et je parle d'une méthode d'étudier les langues ! Oui, Messieurs ; le talent sait tout enrichir. L'abbé de Radonvilliers va donc vous montrer une sagacité d'esprit, et même de l'imagination dans l'expression, en vous dévoilant dans ses essais de grammaire les beautés les plus cachées de l'art d'écrire. Veut-il indiquer les circonstances où pour arriver au but le trait exige que l'idée principale dominante dans la pensée de l'écrivain occupe aussi le point le plus éminent de la période, et s'y fasse remarquer à plusieurs reprises : voici comment il explique cette combinaison savante de l'ordre des idées avec l'arrangement et la répétition des mots :

« Virgile, dit-il, fournit un exemple lumineux des occasions où l'effet du discours demande qu'une idée soit présentée la première pour frapper plus fortement l'attention du lecteur. Les Troyens découvrent l'Italie. Inquiets sur le sort qui les attend dans ce pays, ils entourent Anchise qui lui-même, suivant la superstition du temps, est attentif au premier objet qui se présentera devant lui pour en tirer un présage. On voit des chevaux, et Anchise s'écrie :

Bellum o terra hospita portas !

Bello armantur equi, bellum hec armenta munitur.

Ce n'est point par hasard que dans ces trois pensées l'idée de la guerre est toujours offerte la première ; et toute traduction qui ne la conservera pas dans cette place perdra une beauté, parce qu'elle ne peindra pas la nature aussi fidèlement que l'a fait Virgile. On dirait qu'il y a dans le discours un ou deux mots principaux chargés ainsi de caractériser et de faire ressortir chaque pensée. Tout le reste est une

foule subalterne qui fait cortège, et qui remplit les places vides. Il suffit pour ce peuple de mots qu'ils poussent le discours en avant, sans réveiller aucune idée contraire aux circonstances. Le terme principal a des devoirs plus importants et des fonctions plus brillantes. »

Voilà, Messieurs, comment l'abbé de Radonvilliers lisait Virgile, pour saisir cet heureux rapport de prééminence entre le sentiment de l'écrivain et le mode de le transmettre. Voici maintenant comment il savait démêler en Cicéron tout le charme d'un terme heureusement trouvé, et enseigner tout le pouvoir d'un mot mis à sa place.

« Un bon auteur n'écrit point, dit-il, jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'expression la plus propre à mettre sa pensée dans son vrai jour. J'ouvre Cicéron au hasard. Je lis ces mots de la quatrième Catilinaire : *Quare, patres conscripti, consulite vobis, prospicite patriæ*. Ce discours est simple, et l'expression est admirablement juste. *Consulere* signifie veiller à un intérêt présent : *prospicere*, veiller d'avance à un intérêt à venir. Les hommes passent, et la patrie est éternelle. *Consulere* est donc l'expression la plus convenable aux hommes qui écoutent l'orateur, *consulite vobis : prospicere*, celle qui convient le mieux à la prévoyance des intérêts de la patrie, *prospicite patriæ*. »

Ecoutez, Messieurs, ce grammairien philosophe qui se montre si profond et si clair dans l'explication de la métaphysique, c'est-à-dire de l'esprit des langues. On n'analysa jamais avec plus de justesse et de pénétration la théorie des métaphores : jamais on n'en développa plus finement les motifs ; jamais on n'en justifia plus habilement l'emploi. L'abbé de Radonvilliers est peut-être le premier qui ait su donner tant d'esprit à la raison, et réunir, avec un goût si pur, la simplicité de l'expression à la finesse des idées, en découvrant, dans cette licence du langage figuré, une convention tacite entre l'imagination et l'écrivain qui exagère sa pensée pour la faire mieux comprendre, et l'intelligence du lecteur auquel cette même exagération apprend à deviner le vrai sens d'une figure qui ne le trompe que pour mieux lui peindre la vérité. Mais ce n'est pas moi, Messieurs, c'est l'abbé de Radonvilliers qu'il faut entendre, quand il excuse et motive l'acceptation de ces expressions figurées, appliquées à un objet dont elles ne sont pas le signe naturel, et qui deviennent pourtant l'unique signe propre à dévoiler les émotions du cœur aussi clairement que les pensées de l'esprit.

« Je vous dis, continue-t-il, *César vole aux combats*. Cette façon de parler n'exprime pas une autre façon de penser que celle-ci : *César marche aux combats avec promptitude*. Mon intention n'est pas de vous faire croire que César ne touche point la terre, et qu'il fende l'air comme un oiseau. Mais je sais que ce discours exagéré

vous fera mieux comprendre combien je suis frappé de la célérité avec laquelle César va combattre. Une figure de mots est donc un mensonge d'une espèce bien singulière : il ne vous trompe pas sur ce que je pense d'un objet, et il vous communique toutes les impressions que les objets font sur moi. Ce sont autant d'erreurs de convention ; mais ce langage figuré de celui qui parle vous avertit avec plus de force des sentiments dont il est ému. Un écrivain heureux dans le choix des figures est donc un enchanteur qui me propose sans cesse des énigmes faciles et ingénieuses, pour me procurer le plaisir de les deviner. »

Ce traité de grammaire, qu'on prendrait, comme on l'a déjà vu dans plusieurs pages, pour un cours de littérature rédigé par un habile maître de l'art oratoire, et dans lequel on remarque ce rare caractère du talent qui consiste à se montrer supérieur au sujet qu'on traite, en le fécondant et en l'enrichissant de tous les trésors de son imagination et de toutes les conquêtes de ses études ; ce même livre élémentaire prouve combien le goût de l'abbé de Radonvilliers avait d'esprit et de finesse, mais sans vaine subtilité, quand il indique la différence des figures d'usage qui appartiennent à la langue, et des figures d'invention qui appartiennent à l'écrivain. C'est par une analyse profonde des éléments du style, qu'il sait apprécier dans l'art d'écrire les créations de génie, qui, trop fier et trop grand pour se mésallier avec un indigent néologisme, étend le domaine légitime d'une langue par des alliances nouvelles et heureuses, ou par un emploi original et magique des mots.

« *Enflammé de colère*, dit-il, est une figure qui appartient aujourd'hui à la langue française. Depuis que cette façon de parler est devenue commune, et comme une espèce de monnaie usée ou effacée par la circulation, elle a beaucoup perdu de sa force. Les figures nouvelles que les orateurs, et surtout les poètes, inventent tous les jours, sont plus énergiques. Corneille fait dire à Othon :

Je les voyais tous trois empressés sous un maître
 Qui chargé d'un long âge a peu de temps à l'être,
 Et tous trois à l'envi s'empresser ardemment,
 À qui dévorerait ce règne d'un moment.

« Qui ne voit, dans le mot *dévorait*, l'indignation contre les trois favoris ainsi représentés comme trois loups attachés sur leur proie ? Cette figure est une création du génie de Corneille. Avant lui on n'avait pas dit en français *dévorer un règne*, et l'on ne serait qu'un plagiaire en le répétant après lui. *Chargé d'âge* est de la langue ; *dévorer un règne* est du poète. »

C'est là, Messieurs, inspirer de la hardiesse et non pas conseiller une folle audace au talent, quand il s'élance par delà les confins de l'usage, pour aller se placer, à ses risques et périls, entre une élocution sublime et le langage de la barbarie. Votre

sage collègue recommande aux écrivains, outre ce discernement qui ne s'écarte jamais du vrai, l'accord fidèle du style avec le ton du sujet, et l'harmonie continue qui doit régner entre les métaphores et l'expression que les objets ont à produire. Il remarque, en critique consommé, que dans la description d'un malheur léger, on n'attendrait point par des figures hardies ou entassées. On ne vous suppose pas alors aussi ému que vous affectez de le paraître; ou, si l'on consent à se le persuader, on ne veut partager avec vous ni un enthousiasme factice, ni moins encore un accablement verbeux et pusillanime. Il sait que toutes les fois qu'un sentiment vrai, mais qui n'a pas été exprimé dans une langue, n'y trouve aucun équivalent, il faut le rendre, au défaut des paroles, par l'énergie d'un éloquent silence. Il a donné la règle : il va donner l'exemple, et montrer, dans des éléments de grammaire, comment on peut observer, interpréter et sentir la nature.

« Il est assez surprenant, poursuit-il, qu'un discours figuré soit le langage propre des passions, et cependant que toute passion extrême demande des expressions naturelles. Je crois en apercevoir la raison. Les mouvements de l'âme poussés au dernier période ressemblent à l'état de tranquillité. Voyez une mère, au moment où elle apprend la mort de son fils : elle ne verse pas une larme; elle ne pousse pas un cri; elle est tranquille, parce qu'elle est anéantie. Ce moment de repos et d'abattement, produit par l'excès de l'agitation et de la douleur, est dans la nature. L'art doit donc l'imiter; mais il n'est donné qu'au génie de le saisir et de le peindre. »

Je ne sais, Messieurs, si la perspective oratoire me présente en ce moment une trop haute comparaison. Mais un pareil trait d'éloquence, si inopinément et si heureusement inspiré, dans une méthode de grammaire, pour y consacrer à jamais un précepte de goût, ne vous fait-il pas éprouver, en quelque sorte, à vous-mêmes, la surprise et l'admiration qui frappent tout à coup au milieu du récit le plus naturel dans une fable de la Fontaine, quand on y rencontre un de ces vers à retenir, dont l'éclat soudain rappelle au lecteur la verve et la majesté de Corneille?

Toutefois, Messieurs, quand il défend, avec un discernement si lumineux, l'autorité raisonnable de l'usage sur l'emploi des métaphores, l'abbé de Radonvilliers n'approuve nullement qu'on se prévale d'une approximation abusive pour justifier une hardiesse par une autre; et il repousse, par le salutaire effroi du ridicule, les sophistiques inductions qu'on prétendrait tirer des figures reçues, pour en étendre l'application, sur la garantie de quelques interprétations arbitraires, ou à la faveur de je ne sais quels bizarres équivalents.

« L'usage, selon lui, est un despote ar-

bitraire, qui place les mots, comme la faveur place les hommes, dans un rang plus haut ou plus bas, sans avoir aucun égard à leur mérite réel; et souvent même il n'en a aucun pour la nature des choses. Ainsi le laurier est un arbre qui ne se moissonne pas. L'usage a cependant voulu qu'on pût dire *moissonner des lauriers*. Si jamais la langue française ne se parle plus, quelque savant bel esprit de ce temps-là hasarderait peut-être de dire *moissonner des chênes*; et peut-être aussi on y applaudirait, parce qu'il ne manquera pas de réclamer l'analogie, en faisant observer, dans une note au bas de la page, que les anciens faisaient des couronnes de chêne, comme des couronnes de laurier. »

Enfin, Messieurs, que j'aime et que vous allez aimer vous-mêmes l'explication d'un vers pittoresque d'Horace, dont l'abbé de Radonvilliers paraît avoir saisi le premier toute la richesse poétique : je ne dis pas en commentateur officieux qui donne de l'esprit à son auteur, ou lui prête des intentions apocryphes, mais en confident intime du génie, en amateur éclairé des anciens et de la poésie, qui en sent tout le prix, qui en goûte tout le charme, et qui approfondit tous ces merveilleux secrets de l'art, perdus pour l'immense majorité des lecteurs, et devinés seulement par un très-petit nombre de juges capables de démêler tout ce que vaut la perfection et tout ce qu'elle coûte ! Ce dernier exemple vous montrera comment il savait lire les poètes, et développer les agréments qu'un style figuré doit ajouter à la pensée.

« C'est peu, observe-t-il, de comprendre le sens d'un auteur, il faut sentir le charme que les images poétiques donnent aux idées communes. Horace peint en ces termes les faux amis :

Ferre jugum pariter, dolosi.

« C'est-à-dire littéralement, *trompeurs à porter le joug de concert*. Mais les amis ne portent point un joug. Que veut donc dire le poète ? Le mot de l'énigme est le *devoir de l'amitié*, et la pensée rendue simplement est celle-ci : *Ils trompent, parce qu'ils ne remplissent pas mutuellement les devoirs de l'amitié*. C'est une remarque vraie, mais commune et sans agréments. Changez à présent avec Horace les devoirs de l'amitié en un jong que deux amis sont convenus de porter ensemble, et qui doivent marcher d'un pas égal, en partageant le fardeau des devoirs de l'amitié et des peines de la vie. Voyez ensuite avec Horace ce que la poésie ajoute à la pensée, en l'exprimant par cette image. Voyez le faux amis qui fléchit sous le joug, et se décharge adroitement de sa part du fardeau, en le laissant tout entier sur les épaules de son compagnon, lequel de son côté lui répond par le même mouvement, pour se soustraire au poids qu'il devrait porter : *Ferre jugum pariter, dolosi*. Combien d'idées justes, fines, agréables, cette image réveille dans votre

esprit ! Le style a tout fait. Tout l'agrément de cette pensée, qui en elle-même n'a que de la justesse, est renfermé dans l'expression métaphorique dont le poète l'a revêtue. En lisant ainsi un vers, on rapproche, on combine beaucoup d'idées ; et après quelques pages d'un bon livre, on a peu lu et beaucoup pensé. Mais pour goûter tout ce charme d'une lecture lente et lumineuse, il faut savoir lire, c'est-à-dire être accoutumé à réfléchir en lisant, avec cette application de l'esprit qui est le seul remède contre l'ennui, fléau de la vie humaine, source de tous nos vices et de tous nos malheurs. »

On ne saurait, Messieurs, admirer des beautés d'un tel ordre, dans un genre stérile et ingrat, sans regretter qu'un si heureux talent ait été dérobé par des emplois publics à votre gloire littéraire. L'abbé de Radonvilliers consacrait ses travaux à l'Etat, et ne pouvait destiner aux lettres que ses loisirs. L'étude fut pourtant l'unique passion de son âme et la seule récréation de sa vie. Effrayé du crédit qu'usurpaient parmi nous des doctrines subversives de l'ordre social, son amour pour l'humanité lui inspira une suite de lettres apologétiques en faveur de la religion. Mais le confident inconnu qui aurait dû se regarder comme simple dépositaire de ce trésor en a malheureusement trop bien gardé le secret à sa modestie. Ce monument de son zèle a disparu avec presque tous les écrits que renfermait son portefeuille. On n'a pu en retrouver que l'introduction, dont la publicité augmentera les regrets de tous les bons esprits. J'en détaillerai ici une seule phrase qui pourra vous rappeler la précision énergique et lumineuse de Pascal. La Rochefoucauld avait dit dans son style ferme et nerveux, que le hasard est un *sobriquet donné par des ignorants à la Providence*. L'abbé de Radonvilliers développe ainsi cette pensée qui, sous une expression populaire, renferme un sens profond. *Le hasard n'est qu'un mot vide de sens, s'il ne signifie pas une cause inconnue ; et s'il signifie une cause inconnue, ce n'est pas avoir trouvé cette cause que de lui donner un nom qui n'apprend rien.*

Les succès que présentait à l'abbé de Radonvilliers la carrière des lettres, ne purent jamais détourner sa fidélité à ses devoirs, des obligations sacrées que lui imposaient ses charges à la cour. C'est sans doute ici, Messieurs, le lieu et l'occasion d'observer que, pour tout homme qui a comme lui la conscience et la preuve de son mérite, un pareil sacrifice est l'une des plus belles victoires que puisse remporter la vertu. Il ne nous parlait jamais de cet effort de modestie, dont il se flattait d'autant plus d'avoir

seul le secret, qu'en nous cachant avec soin cette abnégation habituelle de lui-même, il ne cessait de nous animer tous, je le sais, aux études qui pouvaient rehausser la gloire de ses collègues. Mais cette ruse innocente ne pouvait soustraire à notre admiration la lutte manifeste et pénible de son dévouement au devoir avec son amour pour les lettres. L'objet habituel de ses pensées nous révélait assez le secret de ses affections. Ses regards se portaient sans cesse vers le plus grand intérêt de son cœur, je veux dire, sur toutes les nouveautés, les entreprises et les succès littéraires, les réputations naissantes, les productions de nos premiers écrivains, les travaux, les pertes, les acquisitions de nos académies, ou des congrégations savantes et de l'enseignement public. Les lettres particulières de l'abbé de Radonvilliers qu'on citait souvent comme des modèles (204), et les mémoires que le gouvernement lui demandait tous les jours sur les principaux objets de l'administration, lui attiraient une profonde et discrète estime, et empêchaient sa modestie de le rendre étranger à l'art d'écrire. Mais tous ces écrits confidentiels n'avaient sur sa renommée d'autre influence, que le résultat toujours remarqué, et jamais expliqué, de montrer aux connaisseurs étonnés du problème, un écrivain inactif en apparence, et dont la plume très-exercée révélait au contraire une activité continue, toutes les fois qu'il avait à prononcer un discours public.

C'était encore plus, Messieurs, à la sagesse qu'aux lumières de l'abbé de Radonvilliers, que la confiance du gouvernement rendait un si juste hommage ; elle ne se bornait même pas à soumettre à son examen les questions problématiques sur lesquelles l'opinion du ministère se trouvait partagée. Personne n'ignorait à la cour qu'il y était habituellement consulté dans tous les choix importants et dans toutes les grandes affaires. Ses relations anciennes et intimes avec les ministres, ses services distingués en plusieurs genres, et son refus constant d'accepter les premières dignités de l'Eglise, appelaient son crédit autant que son mérite aux places les plus éminentes. Il ne voulut en occuper aucune ; et il n'accepta que malgré lui, pour retraite au delà de sa soixantième année, une charge de conseiller d'Etat.

Qui n'aurait cru alors, Messieurs, cette nouvelle carrière étrangère à ses études ? Mais un homme né avec une grande étendue d'esprit, ne se trouve étranger dans aucun emploi. Il étonna donc si heureusement ce tribunal par l'étendue de ses connaissances en législation, en jurisprudence, en administration ; il y montra un talent

(204) M. Adry, ci-devant bibliothécaire de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré, dont tous les gens de lettres connaissent et estiment le goût et l'érudition, m'a écrit à ce sujet en ces termes : « M. l'abbé de Radonvilliers était en commerce de lettres avec M. Grosley, de l'Académie des inscriptions. Celui-ci m'a montré plusieurs lettres qui faisaient

beaucoup d'honneur aux principes, aux connaissances de cet abbé, et plus encore à son bon cœur. On y voyait surtout un *bon citoyen*. Je prends ici ce mot dans sa véritable acception, et non tel qu'il a été prostitué si souvent par des gens de tout parti, dont les principes ont été quelquefois en opposition avec les premières notions de la morale. »

tellement supérieur à la routine, que M. le garde des sceaux, de Mirouénil, dont la sagacité dénichait promptement la sienne, l'appela constamment aux commissions les plus honorables du conseil, où il acquit et conserva toujours cette imposante considération de savoir, de sagesse et d'intégrité, qu'on n'obtient et ne conserve dans les corps délibérants, qu'en dirigeant habituellement leurs décisions.

Mais la vie privée de l'abbé de Radonvilliers ne démentait-elle pas pour lui, comme pour tant d'hommes célèbres, cette dignité si respectable de sa vie publique ? Non, Messieurs, elle va lui donner au contraire un nouvel éclat. Doué d'un excellent naturel, il sut allier un caractère doux à des mœurs pures, et un esprit indulgent à des principes sévères. Aucune parole de blâme ne sortait jamais de sa bouche ; et il ne censurait les torts ou les défauts des autres que par son attention à s'en préserver lui-même. Il apportait dans la société, au lieu de l'ennui et de la tristesse qu'engendrent les remords des passions où les dégoûts de l'oisiveté, cette sérénité épanouie qui témoignait qu'il sortait du travail avec le besoin du repos et des épanchements de l'amitié. Il n'y montrait de l'empressement que pour jouir des succès d'autrui. Son aimable activité ne fut jamais que de la bienveillance. Personne ne savait écouter avec plus d'esprit et d'intérêt. Dans les assemblées nombreuses sa conversation était ménagée et précise ; mais dans un cercle d'amis il nous livrait avec le plus obligeant abandon toutes les inépuisables richesses de ses études et de son expérience. En public, sa timidité, la connaissance et la crainte des hommes lui donnaient un air de réserve et de finesse, qui disparaissait entièrement dans son intimité. On n'apercevait plus alors en lui que simplicité, confiance, candeur, et une douce gaieté. Il abondait aussitôt en précieux souvenirs, en vues nouvelles, en conseils lumineux, en discussions intéressantes, et son âme cessait d'embellir son esprit. On le surprenait quelquefois souriant avec une joie d'émulation et de sympathie au récit d'une action louable, à la proposition d'une bonne œuvre, au nom de ses amis, à l'occasion de défendre les malheureux, les inconnus et les absents, à l'éloge d'un ouvrage estimable, à l'apparition d'un talent naissant, à la présence imprévue d'un homme célèbre. Un mot, un geste, un regard échappés à son cœur toujours sensible, nous découvraient toute la promptitude et tous les premiers mouvements de son agissante bonté. Nous nous regardions devant lui : c'était notre seule manière de le louer. Nous ne pouvions le voir et l'entendre familièrement sans l'estimer, le chérir et le révéler toujours davantage. Il faut l'avouer dans ce sanctuaire des lettres, dussions-nous par ce contraste inspirer ici au génie une envie honorable devant la vertu. Que sont, Messieurs, toutes les jouissances littéraires à côté de pareils hommages ? Et qu'est-ce donc que la gloire

elle-même auprès de tant de bonheur ? Constamment heureux de sa modération, modeste avec dignité, toujours sage dans ses discours comme dans sa conduite, l'abbé de Radonvilliers a traversé une longue vie en parcourant, aux plus mémorables époques de l'esprit de parti, les carrières les plus orageuses de la société, dans les maisons d'éducation, dans les cloîtres, dans les cabinets du ministère, dans les assemblées du clergé, dans les palais des grands, dans les ambassades, dans les cours, dans les emplois publics, dans les tribunaux, dans les académies, sans qu'on lui ait jamais connu un seul adversaire, un seul détracteur, un seul ennemi ; sans qu'on puisse trouver en lui la moindre action à excuser ou à justifier : sans que son nom ait été mêlé à aucun reproche, à aucune querelle, à aucun procès, à aucune cabale, à aucune satire, à aucune intrigue ; enfin, sans qu'aucune de ses scabreuses situations ait pu altérer un instant cette belle harmonie de sa destinée, ce calme invariable de sa haute sagesse, ce caractère égal et uniforme qui, se composant de l'accord habituel des devoirs avec la conduite et des sentiments avec les actions, n'est autre chose qu'une noble et courageuse fidélité à soi-même et à ses principes.

En vous retraçant, Messieurs, une si heureuse réunion d'intérêt et de calme, de raison et de bonheur, je regrette de ne pouvoir pas célébrer devant vous toutes les vertus de l'abbé de Radonvilliers, qui fit revivre si longtemps dans cette académie le pieux et savant abbé Fleury, dont il occupait la place à la cour. Je me bornerai à vous en présenter une seule qui vous rendra sa gloire encore plus chère ; et il est d'autant plus juste d'en faire jouir enfin aujourd'hui sa mémoire, qu'elle n'eut jamais durant sa vie ni pour objet, ni pour récompense, une vaine et stérile admiration.

C'est de sa bienfaisance que je veux parler, Messieurs, afin que vous mesuriez vous-mêmes la hauteur à laquelle les sentiments religieux élèvent cette belle et noble inclination dans l'âme d'un homme plein de foi, qui n'estime les richesses que pour les répandre, et n'évalue les intérêts du présent que par les espérances de l'avenir.

L'abbé de Radonvilliers fut en effet plus que bienfaisant, il fut charitable. Mais avant de parler de sa charité, je dois vous rappeler ce qu'il disait lui-même de cette vertu en la louant dans cette académie, afin qu'après en avoir entendu les maximes qu'il professait en votre présence, vous puissiez les confronter avec ses actions qui en seront le plus fidèle commentaire. Quand il reçut le successeur de M. Dupré de Saint-Maur, après avoir dignement apprécié son mérite littéraire, il voulut célébrer aussi, avec l'accent d'une sensibilité qui révélait l'émulation de sa conscience, les aumônes du traducteur en prose de Milton, dont il dévoila ainsi le secret en trahissant le sien propre.

« A ce nom de bienfaisance, dit-il, l'en-

thousiasme saisit aujourd'hui tous les écrivains. Jamais vertu ne fut tant vantée. Puisse la pratique être aussi commune que les éloges ! puisse-t-elle surtout être appuyée dans tous les écrits et dans tous les cœurs sur l'unique base qui la rende inébranlable »

Certes, Messieurs, ce sont bien en effet les grands ressorts qui produisent les mouvements ; et la religion, qui est la plus ancienne et la meilleure amie, ou plutôt la mère commune des malheureux, sera toujours le mobile le plus puissant des bonnes œuvres. Eh ! qui le sentait mieux, qui avait plus le droit de dire que le respectable abbé de Radonvilliers ! Je n'avais aucune notion précise de ses pieuses largesses. Je savais seulement, par un exemple déplorable de l'abus de ses bienfaits, qu'il avait été prodigue de ses dons jusqu'à se voir obligé de s'en repentir. Mais je connaissais à fond ses principes religieux. J'avais fait sur ses titres littéraires des recherches si heureuses pour sa gloire, que guidé par ma seule confiance en sa piété, j'ai voulu aller aussi à la découverte du bien que nous le soupçonnions tous d'avoir fait dans le cours de sa vie. Je me suis donc adressé directement à son propre pasteur, M. Marduel, curé de Saint-Roch, émule et successeur d'un oncle vénérable qui de nos jours a tant fait respecter dans cette capitale, pendant cinquante années, le ministère pastoral.

C'est une conversation familière que vous allez entendre ici, Messieurs, durant quelques moments. J'ai cru pouvoir, ou plutôt devoir vous la rapporter avec une religieuse fidélité ; et j'espère que la délicatesse de votre goût me pardonnera sans peine d'en avoir conservé toute la simplicité dans mon récit.

J'ai d'abord demandé à M. le curé de Saint-Roch s'il ne pourrait pas me fournir quelques renseignements sur l'abbé de Radonvilliers, dont je me proposais de faire un éloge public ? Il m'a répondu qu'il avait reçu ses derniers soupirs, et qu'il n'avait jamais vu mourir personne avec plus de résignation et de sérénité ; mais que, ne l'ayant fréquenté qu'à la fin de ses jours, il ne savait rien de relatif à sa vie privée ou à ses écrits.

Surpris d'une réponse si imprévue, j'ai voulu pénétrer le motif qui les avait pu tenir éloignés ainsi l'un de l'autre. Il me l'a expliqué, en me confiant que *cet homme de bien* (c'est le nom qu'il lui a donné) s'était toujours borné, par système, à ces rapports

cachés, ou, comme il a mieux dit, à *ces rendez-vous clandestins* avec son curé, de peur qu'une liaison plus suivie n'eût fait deviner ses bonnes œuvres, sur lesquelles il exigeait le silence le plus absolu.

J'ai respiré et repris courage. Je ne cherchais qu'une seule vertu, j'en trouvais deux. Maintenant, ai-je poursuivi, que vous ne devez plus aucun secret à son humble charité, vous ne refuserez pas, sans doute, d'en faire confidence à mon zèle pour sa gloire ? Très-volontiers, m'a-t-il dit, je peux en parler sagement. Il m'avait chargé de lui indiquer par écrit toutes les bonnes occasions de faire du bien. Nous étions exacts à lui en fournir la note une fois par semaine ; et quand il me rencontrait, il m'en remerciait tout bas par un sourire.

Eh bien ! ai-je repris, quand vous lui adressiez vos rapports confidentiels de la misère, comment y répondait-il ? Il ne répondait jamais, m'a-t-il dit ; il recevait tout simplement nos billets d'avis comme autant de lettres de change payables à vue, pour la somme que nous lui avions fixée, depuis cent jusqu'à douze cents livres, et même ne s'en tenait-il pas toujours à notre demande, il allait au delà. Tels étaient les secours de circonstance qu'il accordait aux pauvres honteux, indépendamment de ses aumônes fixes qu'il nous laissait le soin de distribuer.

A ces mots, je l'avoue, Messieurs, je croyais m'entretenir avec la conscience de l'abbé de Radonvilliers, ou avec la vertu elle-même. Mon cœur palpitait d'admiration et d'attendrissement ; mais je sentais le besoin de cacher mon ravissement à celui qui le causait. Et à quelle somme, ai-je continué, pouvaient monter annuellement ces aumônes réglées, que vous obteniez de sa confiance, en faveur de tant d'inconnus dont il n'entendait jamais les bénédictions ? Le calcul en est facile, a-t-il répliqué sans hésiter. Dans tous les pays où il avait des revenus ecclésiastiques, il en déléguait la quatrième partie, chaque année, aux indigents du lieu ; mais à Paris, il avait abonné au mois ses charités courantes, et durant les trente-trois dernières années de sa vie, qu'il a été notre paroissien, nos registres attestent qu'il n'a jamais manqué d'envoyer cent louis tous les mois à son curé, pour les pauvres de la paroisse de Saint-Roch (205).

Jour immortel, soyez béni ! Jour que je veux compter parmi les plus heureux de

(205) M. le curé de Saint-Roch me raconta dans la suite de cette conversation, qu'après avoir refusé d'adopter par son serment la constitution civile du clergé, il convoqua son assemblée de charité, pour ne pas abandonner sa cure sans avoir rendu compte de l'administration des aumônes qui lui avaient été confiées. Durant cette séance, M. Bailly, maire de Paris, vint faire une nouvelle tentative auprès de ce pasteur, dont la retraite excitait dans sa paroisse de si justes regrets, pour l'engager de nouveau à prêter le serment ; et ne l'ayant pas trouvé à son presbytère, il se rendit immédiatement dans

la salle de l'assemblée. M. le curé de Saint-Roch crut, en le voyant, que M. le maire voulait assister d'office à la reddition de ses comptes, et il le fit placer dans un fauteuil pour en être le vérificateur. Quand on eut constaté que les secours accordés aux pauvres durant le cours de l'année s'élevaient au delà de 150,000 liv., M. le maire voulut connaître le revenu destiné à couvrir cette dépense. Je n'ai aucun revenu fixe pour mes pauvres, lui répondit M. Marduel ; et c'est la seule charité des fidèles qui m'en fournit les fonds, comme vous allez vous en convaincre par le registre de ma recette. Et qui

ma vie, puisque j'ai pu rendre, dans ce temple de la gloire, un si magnifique hommage à M. l'abbé de Radonvilliers, ou plutôt à l'Académie française, ou mieux encore à la religion elle-même, qui revendique avec justice les nobles transports d'amour et les bénédictions de reconnaissance qui s'élèvent autour de moi du fond de tous les cœurs !

Mais en soulevant ainsi le voile qui cachait les aumônes immenses de cet homme vertueux, en découvrant, avec autant de joie que de surprise, qu'il se réservait à peine le quart de son revenu, et que sa charité envahissait tout le reste de sa fortune, j'ai recueilli d'autres preuves non moins touchantes de la beauté et de la bonté de son âme, et je ne dois pas en priver aujourd'hui, devant vous, sa mémoire. Je ne puis, je l'avoue, me séparer d'un objet si doux. J'ai donc voulu voir, j'ai vu les anciens collègues, les amis, les gens d'affaires, et même les vieux serviteurs de l'abbé de Radonvilliers. En leur proférant ce nom chéri, et en leur confiant l'objet de mes recherches, je les ai trouvés pleins d'attachement et de vénération, m'ont-ils dit, pour cet excellent homme, bon parent, ami sûr, maître compatissant et facile à servir, qu'ils avaient toujours connu généreux, indulgent, exemplaire, simple et uniforme dans ses vertus, profondément pénétré de religion et d'humanité. Ils n'ont pu s'exprimer d'abord avec moi que par des cris d'amour, des soupirs et des gémissements. Ils se sont écriés qu'ils avaient tout perdu à sa mort, et qu'ils n'avaient plus connu depuis aucun bonheur sur la terre. Leur langue ne pouvait suffire au récit de tant de largesses dont ils avaient été ou les objets, ou les témoins, ou les confidents, ou les ministres. En me peignant le calme de ses derniers moments, ils croyaient le voir mourir une seconde fois. Ce n'était plus alors à moi, c'était à l'abbé de Radonvilliers lui-même qu'ils parlaient et qu'ils adressaient leurs derniers adieux, comme s'il avait pu les entendre. Ils ravissaient mon

admiration en déchirant mon cœur ; et tandis que je leur envoyais en secret cette éloquence de l'âme, ils s'excusaient encore auprès de moi, disaient-ils, de répondre si mal à mon attente. Et moi, non moins ému qu'eux-mêmes, je me demandais avec surprise, au milieu de tous ces cœurs sensibles, qui lui conservaient tant d'affection, dix-neuf années après sa mort, si je me trouvais dans le sein d'une famille éplorée, au moment où elle vient de perdre un père chéri. Ils me recommandaient pieusement sa gloire ; il me parlaient de lui comme d'un ami absent, avec lequel il leur semblait que j'allais vivre en m'occupant de son éloge, et chacun me chargeait du tribut particulier de ses regrets, de sa vénération, de sa reconnaissance, de sa douleur et de son amour.

Celui dont la mort a été, ou plutôt est encore pleurée, fut enlevé aux malheureux et aux lettres dans sa quatre-vingt-unième année, le 20 du mois d'avril 1789. Le ciel voulut récompenser toutes ses vertus, en épargnant à ses derniers regards le spectacle des crimes et des désastres auxquels il n'aurait pu survivre. Mais ses pressentiments et sa pénétration les lui firent envisager dans toute leur étendue, avec ce coup d'œil perçant des mourants qui, sur le bord de la tombe, semblent lire de plus près dans les ténèbres de l'avenir ; comme si la nuit du temps s'éclairait d'avance à leur vue, par le crépuscule de cette éternité dans laquelle ils vont entrer. Ses adieux funèbres à ses amis furent pour lui-même des motifs de félicitation, et pour eux des épanchements de douleur. A juger par ses compatissantes frayeurs, on aurait cru que c'était lui seul qui devait subir cette épreuve terrible, à laquelle il allait, au contraire, échapper pour toujours. La perspective de nos destinées le consola tellement de sa mort, que, dans les derniers jours de sa vie, on l'entendit remercier plusieurs fois la Providence de sa fin prochaine, comme d'un bienfait, et la bénir avec des yeux baignés de larmes de n'être pas témoin

donc, s'écria M. Bailly, peut vous fournir habituellement de si grandes ressources ? Prenez la peine, lui répondit M. le curé de lire vous-même dans ce livre la liste de nos bienfaiteurs, et l'énumération précise de leurs pieuses libéralités. Vous verrez avec satisfaction en l'honneur des gens de lettres, que l'Académie française, dont vous êtes membre, y figure avec beaucoup de distinction, et que pour sa part, M. l'abbé de Radonvilliers, votre confrère, y a contribué l'année dernière pour environ 45,000 liv., comme il le pratiquait depuis trente-trois ans. M. Bailly lut le registre avec une vive émotion ; et il joignit ses deux mains en levant vers le ciel des yeux pleins de larmes.

Le désintéressement de l'abbé de Radonvilliers n'était pas moins admirable que sa charité. Voici ce que vient de m'écrire M. Adry, dans la même lettre dont j'ai déjà cité un fragment. « Un fait que je puis certifier, touchant l'abbé de Radonvilliers, c'est qu'étant sur le point de renouveler un bail pour la ferme générale de son abbaye de Saint-Loup de Troyes, il demanda au fermier qui en était l'adju-

dicataire, à quoi il croyait que pourrait se monter l'augmentation qu'il convenait d'y faire, d'après les améliorations de la culture et l'accroissement du prix des denrées. Le fermier répondit qu'on pouvait augmenter la ferme au moins de trois ou quatre mille francs, et qu'il consentait de la prendre lui-même sur ce pied. L'abbé de Radonvilliers ne lui répondit rien, mais il écrivit aussitôt une lettre qu'il lui remit, pour la porter à son notaire. Celui-ci ayant lu ce billet dont il lui dit le contenu, le fermier vit que M. l'abbé de Radonvilliers ordonnait de rédiger l'acte aux mêmes conditions du bail précédent. Croyant que M. l'abbé de Radonvilliers s'était trompé, il voulut aussitôt aller s'en expliquer avec lui. Ce n'est pas une erreur de ma part, lui répondit le bénéficiaire, mais je puis me passer de cette augmentation de revenu. Je suis fort content de votre exactitude ; vous avez une famille nombreuse, et je suis bien aise de vous aider à l'élever. Je tiens ce fait du fermier lui-même, M. de la Porte, qui demeurait à Troyes, dans l'abbatiale de Saint-Loup. »

d'une catastrophe devant laquelle sa vieillesse consternée ne découvrait plus d'au-

tre asile et d'autre terme que le tombeau.

DISCOURS ACADÉMIQUES.

I. DISCOURS

SUR LES AVANTAGES (206) DE LA PAIX.
(Année 1767.)

*Neu, pueri, neu tanta animis assuescite bella;
Sed patriæ validas in viscera vertite vires.*
(Æneid., lib. VI.)

Avant ces préjugés horribles, qui placent au rang des vertus le faux honneur de répandre le sang humain ; lorsque nous ne comptons pas au nombre de nos devoirs celui d'égorger nos semblables, nous connaissions encore un intérêt commun, le bien de l'humanité : pour avoir droit à la grandeur, il fallait mériter l'estime et la reconnaissance. Depuis que nous avons réduit en art la destruction du genre humain, toutes nos déconvenues ont été tributaires de notre férocité : nous n'avons regardé la cruauté que comme un moyen de parvenir à la gloire ; il a suffi de cesser d'être homme pour devenir un héros.

Ames simples et sublimes, que la vertu intéresse encore, comparez ces deux âges ; que la vérité et la compassion vous apprennent que la guerre est plus funeste (207) aux mœurs qu'à la félicité des faibles humains ! Ne condamnez plus l'avengement de ces sauvages qui s'entre-tuent et se dévorent, qui croient apaiser les dieux par l'effusion du sang des hommes : ces sacrifices annoncent plus de superstition que de fureur. Les invasions d'un conquérant sont plus affreuses et plus barbares ; il voit sans plaisir le bonheur de ses semblables qu'il tourmente sans remords. Les ravages de la guerre l'effrayent peu : il s'applaudit des maux qu'il cause, parce qu'ils sont la mesure des honneurs qu'il obtient. Je ne m'arrêterai pas à lui prouver qu'on n'est heureux que par la paix : que lui importe, hélas, le bonheur des humains ! qu'est à ses yeux notre félicité comparée à sa gloire ! Je lui offrirai un objet plus attendrissant et plus rare, le spectacle de la vertu, l'innocence, compagne fidèle de la paix ; puisse l'amour de la sagesse anéantir le germe de ses fureurs ! Je me représenterai deux

Etats, dont l'un est paisible et tranquille, et l'autre orageux et agité. J'exposerai les avantages de la paix, en célébrant les vertus qu'elle inspire, et je peindrai les ravages de la guerre, en déplorant les vices qu'elle fait naître.

La paix ne fut jamais funeste aux Etats, car elle est la première vertu sociale. Un bon roi l'aime et l'invoque, parce qu'il trouve son propre bonheur dans la félicité de son peuple : le citoyen la recherche, parce que sa patrie lui est chère : le sage la désire, parce que l'empire de la justice l'intéresse. Elle règne en effet avec la paix : le calme qui l'accompagne est l'image de la vertu, et s'il est vrai que celle-ci coûte des efforts, la tranquillité les adoucit. Elle nous inspire le courage d'être vertueux dans le sein de la prospérité et de l'abondance : elle rend nos devoirs moins onéreux, nos travaux plus utiles, nos succès plus durables : elle brise les entraves de la pusillanimité et de la crainte ; elle enfante cette douce sérénité qu'est la vraie assiette de l'âme, elle rend l'homme à l'équité, ou plutôt elle le rend à lui-même, et les traités de paix sont la voix de la nature, qui réclame ses droits. Sous l'empire de la paix on connaît mieux le citoyen par sa conduite que par sa destinée, et on ne le juge plus sur ses succès, mais sur son mérite ; seul, avec ses vertus, il peut prétendre au vrai héroïsme, je veux dire à la sagesse et à la modération. Délivré du soin pénible de sa défense, il cultive les vertueux penchants qu'étouffe le tumulte des armes ; le moindre de ses privilèges est celui d'être heureux : il est sage et sa félicité est le prix de ses vertus. Tel est le solide bonheur qui semble être l'apanage des faibles humains pendant la paix. Il me serait facile d'exposer les avantages politiques dont elle est le principe ; on sait combien elle favorise l'agriculture, la population (208) et le commerce : ces importants objets sont connus depuis longtemps. Cherchons dans la paix les trésors de la vertu ; ils sont toujours ouverts, et si nous en profitons si rarement,

(206) L'Académie française a jugé cet ouvrage digne d'impression.

(207) L'orateur romain disait à César, qu'il ne connaissait aucun citoyen assez injuste pour l'accuser de préférer les Victoires à la paix ; il l'invitait à réparer les malheurs de la guerre, à affermir les lois, à rétablir la probité, à proscrire le libertinage et à favoriser la population. *Omnia belli impetu percussa atque prostrata : constituenda sunt judicia, revocanda fides, comprimende libidines, propaganda soboles, omnia que dilapsu fuerunt severis legibus vincienda sunt.* (Pro Marc.)

(208) La guerre nuit à la population de plusieurs manières ; non-seulement elle détruit les hommes, mais elle les empêche de naître. Pendant les dernières guerres, les jeunes gens craignant d'être enrôlés dans les milices, se mariaient dans un âge trop tendre et dans le sein de la pauvreté ; où sont les enfants nés de ces mariages ? on les cherche inutilement ; l'indigence et les maladies les ont fait disparaître, ou s'ils sont échappés malgré ces deux obstacles, ils attendront l'âge viril sans en avoir la force, et languiront pendant le reste de leur vie.

accusons-en notre froide indifférence. Faible et orgueilleux mortel, apprends enfin à connaître l'excellence de tes biens par l'étendue même de tes maux ! viens juger de tes privilèges par tes chutes, par tes égarements ou par les abus ! C'est en effet un nouveau malheur, ou plutôt un nouveau crime dans l'homme, de renoncer à la sagesse ou au bonheur : il ne connaît les douceurs de la paix que lorsqu'il les regrette. C'est un bien dont la privation lui est plus cruel que la possession ne lui est utile : il est malheureux lorsqu'il le perd sans être heureux lorsqu'il le possède.

L'humanité, qui dans ce siècle pervers est devenue une vertu, est l'ouvrage de la paix. Bons par une espèce de nécessité qu'inspire le vrai enthousiasme de la sagesse, les hommes goûtent alors le vrai plaisir d'être sociables ; ils trouvent leur gloire dans leurs sentiments, leur bonheur dans le repos, leur grandeur dans leur propre estime. Qu'il est doux d'appartenir au genre humain, lorsque la tranquillité règne dans l'univers ! Oh ! que j'aime à vivre avec mes semblables, quand je trouve dans leur conduite des exemples de bienfaisance, et dans leur union des leçons d'humanité ! La paix a éloigné la discorde, la modération a succédé à la cruauté, l'harmonie a remplacé le désordre, les guerriers ont disparu.... Je vois partout des hommes. Le monde entier n'est qu'une grande famille : c'est une assemblée de sages, une société d'amis, un peuple de frères ; la bienveillance est réciproque ; le commerce, lien durable de l'opulence (et lien caché de la sagesse) unit toutes les parties de ce vaste univers : les sages humains n'ont plus qu'un même intérêt. Peu contente de leur être utile par ses bienfaits, la paix les rend dignes d'être heureux par les sentiments qu'elle leur inspire : second Dieu des humains, le repos favorise leurs desseins, féconde leurs efforts, eunoblit leurs vœux, assure leurs succès ; le réprime l'impétuosité, sans amollir le courage, corrige la fougue, sans enchaîner la valeur, tempère les transports sans ralentir la bravoure, arrête l'audace, sans nuire à l'intrépidité : il nous rend hommes enfin, et nous force d'aimer l'humanité, en nous faisant exercer la modération. N'est-on pas modéré quand on est tranquille ? J'aime à me persuader qu'il est peu de cœurs assez barbares pour commettre des actions atroces de sang-froid, et que le citoyen pacifique est humain ; il n'a plus ces spectacles horribles et sanguinaires, qui réveillent et enflamment la fureur ; il ne pourrait exercer sa valeur sans être séditieux ou parjure, et les lois le puniraient comme un perturbateur, s'il cessait d'être tranquille. Pour devenir un héros, il faut qu'il consente à être sage et qu'il sache également réprimer les mouvements de la cruauté et résister aux attraits de la mollesse, semblable à ces rochers majestueux qu'on voit toujours inébranlables au milieu de la mer agitée et de la mer tran-

quille. Maître de ses sentiments et de ses actions, l'homme est vertueux sans contrainte et sensible sans efforts : pendant la guerre, il faut combattre ses penchants pour être humain, au lieu que pendant la paix, il faudrait se résister à soi-même pour être cruel. Les affections qu'elle nous inspire sont tranquilles comme elle ; lorsqu'elle règne, elle dissipe les prestiges : elle nous découvre sous son vrai point de vue, et ce héros qu'on admirait dans les combats, vu de près, n'est plus rien, si on juge de lui par ses vertus, ou si ses vices sont comptés au nombre de ses mauvaises qualités, le voile tombe, sa gloire disparaît... Je ne vois plus qu'un scélérat.

Consultons l'histoire du monde (elle nous apprendra que le règne de la paix est bien différent du règne des hommes, puisqu'il est le triomphe de l'humanité) ; on ne trouve pas des exemples de cruauté qui aient profané le repos, et les siècles de la paix sont les âges de la vertu : en dépit de lui-même, l'homme est homme sous son empire.... J'entends déjà les ennemis de la tranquillité m'accuser et me faire un crime d'avoir si bien pensé de mes semblables ; ils m'opposent avec complaisance ces meurtres, ces incendies, ces fureurs, qui ont si souvent déshonoré le genre humain pendant la paix. Audacieuse et cruelle raison, renonce à tes sophismes, laisse-moi la douceur de croire à la vertu des hommes, ou plutôt apprends à mieux juger de la paix et connais ton erreur ! Quoique ces désordres ne soient que trop réels pendant la paix, je n'ai pas trop présumé de ses avantages ; car, outre qu'ils sont plus rares que pendant la guerre, nous ne pouvons pas accuser la tranquillité de favoriser de si grands crimes, ni la rendre comptable de ces horribles forfaits : j'en vois la cause dans la dépravation du cœur humain. Ce n'est pas la paix qui fait naître ces désordres, c'est la malice des hommes ; ces divisions qui les corrompent, sont des guerres particulières qu'ils se font, et des brigandages insensés qu'ils fomentent. Lorsqu'ils sont méchants, ils ne sont plus vraiment pacifiques : connaissent-ils le repos dans ces affreux moments ? Non, sans doute, ils l'éloignent avant que de le trahir, et l'agitation les prépare à la cruauté. Il est donc encore vrai que la paix n'enfante pas ces crimes, qu'elle les condamne et qu'elle les punit. L'homme tient essentiellement à ses semblables par les liens de la concorde ; lorsqu'il est tranquille, il trouve sa gloire et son bonheur dans ses devoirs.... Que chercherait-il de plus précieux partout ailleurs ?

Ceux qui ne voient dans la férocité que l'effet de la valeur ou le ressort du courage, ne pensent pas que l'humanité qui règne avec la paix soit une vertu. A leurs yeux, c'est une qualité dangereuse qui rétrécit l'homme au lieu de le contraindre, qui le réduit à rien en l'élevant trop haut, et qui le rend faible en le rendant sensible.

Plaignons ces âmes noires, qui méconnaissent la vertu pour l'outrager, qui voudraient faire un mérite à leurs semblables de ce qui fait leur opprobre. Hé quoi ! faut-il donc cesser d'être humain pour devenir courageux ? L'homme est-il jamais plus grand que lorsqu'il est vraiment homme ? Pour aspirer à l'héroïsme, doit-il abjurer l'humanité ? ce sentiment si naturel pendant la paix, et toujours digne d'une belle âme : il ne fait pas les conquérants, il est vrai, mais il fait les grands hommes, il fait les vrais héros, il fait les citoyens ! N'est-ce pas l'humanité qui est le premier lien de notre union ? L'amour de la patrie n'a pas plus de pouvoir sur nous que l'amour de nos semblables ; l'amitié est donc un nouvel ornement de la paix. Plus d'ennemis à redouter, à combattre ou à vaincre, c'est le règne du cœur ! Persuadés qu'ils n'ont rien à craindre de la force des autres, ni de leur propre faiblesse, les hommes ne connaissent plus ces agitations qui les dévorent, ces méfiances qui les tyrannisent, ces inquiétudes qui les tourmentent ; la paix les unit, la justice les lie, la bienveillance les attache : partout où ils ont leurs semblables, ils ont des amis ! l'amitié fait toujours de grandes choses : elle console, elle encourage, elle corrige. Pour mériter l'estime de ceux qu'on aime, on est sage, et ce qui n'était qu'un sentiment devient une vertu. Ces avantages sont plus rares pendant la guerre ; alors une grande partie du genre (209) humain est privée des douceurs de l'amitié, et il suffit d'avoir un cœur et des vertus pour les goûter pendant la paix. Elle fait naître ces sympathies heureuses, elle crée ces unions tranquilles qui sont les délices de la société, la récompense de la vertu et la ressource du malheur. C'est à ces âmes sensibles qui savent se reproduire par les charmes de l'amitié, c'est à elles à nous apprendre si on les connaît dans l'agitation et dans le trouble !

Les hommes pourraient-ils ne pas s'aimer pendant la paix ? ils ne sont proprement en société que sous son empire : ils s'enrichissent alors par leurs vertus, et se transmettent leurs lumières. Les grands qui veulent toujours communiquer une partie de leur grandeur à tous les points de leur existence, tâchent de devenir aussi éclairés qu'ils sont opulents : éloignés des fureurs de la guerre, ils ont recours aux charmes de l'étude, ne pouvant plus étendre leurs domaines, ils multiplient leurs connaissances, et les Etats qui souffraient de leurs déprédations, profitent de leurs découvertes. Cultivées par les grands, les sciences sont honorées : elles ne languissent plus dans ce funeste repos qui les énerve, car leur inac-

tion leur est aussi permicieuse que la paix est utile aux nations. Avec l'étude règne l'innocence ; comment concevoir, en effet, que le vice puisse germer dans le sein d'un homme éclairé ? Hé quoi ! dira-t-on, les sciences humaines sont-elles donc des vertus ? Oui, sans doute, elles sont des vertus, ces ressources puissantes qui, dans la bouche de Cicéron ou de Xénophon, sauvèrent Rome d'une conjuration et Byzance du pillage ; qui nous apprennent à apprécier les choses humaines, à étendre nos facultés et à nous reproduire dans nos connaissances ; qui nous donnent de la justice des idées éternelles comme elle, qui bannissent de la société le fléau le plus dangereux, l'oïveté. Elles sont des vertus, ces lumières bienfaisantes qui nous transmettent tous les progrès de l'esprit humain pendant soixante siècles, qui nous enseignent le secret de nos forces et celui de notre faiblesse, l'art de penser et conséquemment celui de vivre : qui nous rendent témoins de tous les temps, contemporains de tous les grands hommes et confidents de Dieu même ; qui apprennent à l'homme à se donner une nouvelle existence et à devenir en quelque sorte son propre ouvrage. Depuis que les sciences sont cultivées, on sait mieux profiter de la paix. On ne voit plus ces hommes audacieux qui, dans leurs excursions barbares, subjuguèrent des nations tranquilles ; nous voyons des actions moins étonnantes et plus glorieuses, des guerriers moins violents, plus redoutés, plus humains et plus sages. Combien les sciences sont-elles utiles aux faibles humains pendant la paix, si elles leur ont été si avantageuses pendant la guerre.

Les sciences rendent donc les hommes justes, et l'équité subjugué toutes les passions : elle oppose le devoir au penchant, la loi à l'intérêt, la modération à la fureur, et nous montrant toujours nous-mêmes dans nos semblables, elle nous force de condamner nos attentats. Les nations qui veulent conserver les douceurs de la paix, jouissent de l'heureuse nécessité d'être équitables, car elles perdraient la tranquillité en trahissant la justice. Lorsqu'on veut goûter les charmes du repos, l'équité devient une vertu universelle et nationale. Elle préside aux jugements des sages qui terminent ces contestations, dont le grand objet est l'intérêt. Elle discute les prétentions, elle balance les droits et laisse à la vertu le soin de son triomphe. Sous l'empire de la paix on ne combat point pour décider les différends, on les négocie. On n'a pour appui que ses droits, pour défense que ses raisons, pour ressource que l'équité ; elle est l'arbitre suprême, et sous une si douce

(209) Les droits de la nature sont également oubliés dans les armées ; les enfants sont quelquefois armés contre leurs propres pères, et la plupart des guerres qui se font en Europe sont des guerres civiles. En 1701, Victor Amédée, duc de Savoie, était armé contre ses deux gendres, le duc de Bourgogne et le roi d'Espagne. Le prince de Van-

démont commandait pour les Espagnols dans le Milanais, et son fils qui servait dans les armées de la maison d'Autriche, fut sur le point de prendre son père prisonnier de guerre. En 1718, dans la guerre que le régent déclara à son cousin Philippe V, le duc de Lyria servait contre le maréchal de Berwick, son père.

autorité, on observe les traités de paix (210) : on arrête, on prévient, on empêche la guerre. Loin des peuples justes ces maximes dangereuses, qui exigent qu'on soit en état de combattre pour conserver la paix : comme si l'équité ne condamnerait pas ces guerres qu'on n'entreprend que pour profiter de la faiblesse d'un ennemi. Faut-il que la guerre soit un fléau perpétuel et permanent, qu'on consomme en préparatifs ce qu'on dépenserait en évolutions ? Faut-il enfin que la paix essuie les fureurs de ceux qui se disposent à la guerre, et n'est-ce pas un assez grand malheur pour elle de souffrir des vices des guerriers ? ceux-ci sont en effet toujours funestes au repos, parce qu'ils ne font rien pour le bonheur des hommes. Ils ont été d'abord corrompus par les richesses, ils le sont ensuite par la pauvreté, et sont presque également funestes pendant la paix et pendant la guerre. Ces prétendus grands hommes sont ordinairement incapables de tout ce qui demande de la vertu ; ils ne connaissent ni la bienfaisance, ni la sensibilité : la nature les a endurcis pour les punir de l'avoir outragée. Leurs qualités sont plus brillantes que solides, et ils sont plus héros que sages ; ils ne savent que combattre ou vaincre, et sont plus propres à commander aux soldats qu'à gouverner un peuple, et plus habiles à conduire une armée qu'un royaume.

L'équité est la source du bonheur public, parce que la félicité des peuples est confiée aux lois ; or elles règnent avec la paix ; sous son empire rien ne diminue leur autorité : tout leur est soumis, et l'oppression n'a plus lieu. Ces organes salutaires de la volonté de tous, les lois, qui protègent l'innocence, sont toujours armées pour punir le crime : elles font des heureux et des sages, et sont plus utiles aux citoyens que les victoires. Lorsque les lois et la paix règnent dans l'univers, elles se prêtent une assistance réciproque ; alors la puissance ne donne pas droit à l'impunité, les titres ne sont plus une justification, l'opulence n'est plus un mérite, l'intérêt n'est plus un droit, l'indigence n'est plus un crime, le hasard.... En un mot, tout ce qui n'est pas vertu n'est rien pendant la paix ; pour être honoré sous son empire, il faut être sage. Eh ! qu'il serait difficile de ne l'être pas ! L'homme est naturellement si jaloux de la gloire, qu'il attache son bonheur à l'opinion des autres ; mais pour acquérir la célébrité pendant la paix, il faut être irréprochable : pour être grand, il faut être utile, et celui qui pendant la guerre sacrifie sa vie à la gloire, ne lui sacrifie que ses vices pendant la paix. Il n'y a alors qu'un moyen de s'illustrer, c'est d'être juste. O vertu ! il est donc un temps où tu n'es plus un opprobre ! il est un temps où tu conduis aux honneurs ! et ce

temps heureux c'est le règne de la paix !

Avec elle le génie de l'humanité veille à la félicité des peuples, car la vraie paix les rend toujours heureux ; leur bonheur les reproduit partout, et multiplie leurs rapports avec leurs semblables : l'équité est en effet la seule vertu dont ils jouissent chez l'étranger. Sont-ils laborieux ? ils se soulagent ; sont-ils éclairés ? ils s'instruisent ; lorsqu'ils sont justes, c'est un nouveau bien qui leur assure la jouissance des autres. La confiance que leur équité fait naître, resserre leurs alliances qu'elle fonde sur la vertu. La paix rend donc les hommes justes, et dans l'ordre politique la justice est la seule vertu qu'on doit exiger d'eux. Faut-il être surpris si le repos enfante l'équité ? La paix est si contraire à l'injustice des guerres, qu'il faut suspendre leurs ravages pour l'obtenir ; cette source salubre de la tranquillité ne naît pas dans l'agitation, et on ne peut faire la paix que pendant la paix même. Il faut des trêves et des congrès pour négocier ces traités dont la justice est l'objet : le repos est un prélude nécessaire pour les cimenter. Ainsi, le seul monument public de l'équité des peuples, pendant la guerre, est l'ouvrage de la paix commencée. Il est en ceci des nations comme des particuliers : ceux-ci s'oublient dans le trouble, ils ont besoin de la tranquillité pour être équitables ; la paix enfin est la seule situation de leur âme qui les rende propres à la vertu... C'est ainsi que les a faits la nature !

La paix réunit au calme l'harmonie et le bon ordre : elle inspire, elle crée, elle soutient, elle enchaîne toutes les vertus, semblables en ceci aux parties de ce vaste univers, toujours liées par l'action des unes ou par la réaction des autres. Si la vertu semble s'oublier sous un si doux empire, c'est pour se surpasser elle-même : c'est pour ennoblir ce qui n'est que faste ou orgueil. La générosité devient alors grandeur d'âme, l'urbanité devoir, l'aménité sentiment. Avec la paix règnent la sagesse, le bonheur et les lois, car ils ne sont proprement rois que sous son empire : ils donnent alors à leur bienfaisance ce qu'ils refusent à leur ambition ; lorsqu'ils ne sont plus occupés à attaquer leurs voisins ou à défendre leurs frontières, ils accélèrent les progrès de la raison, protègent les arts, cultivent les sciences, excitent l'émulation, enfantent les talents et créent les grands hommes. La vertu est alors le ressort du citoyen (et on ne dira pas peut-être qu'il soit moins puissant que celui de l'honneur). Enfin il n'y a point d'autre écueil pour la paix que la guerre, et celle-ci n'est utile que lorsqu'elle assure la tranquillité. C'est le repos qui fait le bonheur (211) des souverains et des peuples. La société a besoin des douceurs du calme pour jouir des avantages de la

(210) « Lorsque ces garants de la foi publique ont de telles conditions que les deux peuples contractants peuvent se conserver, c'est un crime d'y donner atteinte. Sans cet avantage, le peuple me-

nacé de l'oppression, privé de sa défense naturelle pendant la paix, a droit de la chercher pendant la guerre. »

(211) La paix reçoit des hommages de l'antiquité

sagesse et de la félicité.... O paix ! aimable paix ! si tu ne peux régner parmi les rois, viens au moins, viens t'établir parmi les hommes !

C'est sur le zèle d'un roi pour la paix que je juge de ses sentiments. A sa modération, je reconnaitrais en lui le Dieu dont il est l'image; s'il aime ses semblables, il les rendra heureux : l'humanité lui élèvera des autels, et la sagesse de son peuple sera son plus beau triomphe. Il sera l'arbitre de ses voisins, le père de ses sujets.... Oh ! que j'aime à voir ainsi la vertu sur le trône, et les heureux humains gouvernés par un roi qui a une patrie ! Le ciel lui eût-il refusé ces qualités brillantes qui ravissent l'admiration, il est en lui une vertu qui peut suppléer aux talents, la bienfaisance. Pour se faire aimer de ses sujets, il n'a besoin que d'être juste, tandis que le guerrier qui veut être cher à ses soldats, leur permet tous les excès. Celui-là est guidé par son équité, comme celui-ci est dominé par sa fureur; ce prince pacifique est homme, il est roi, il est.... un Dieu ! Que je voie au contraire un conquérant; ce n'est qu'un vil tyran que la cruauté précède, que la fureur environne, que la honte accompagne et que l'univers déteste. Peu lui importe que les hommes périssent, pourvu qu'il règne... Il ne règne pas, il ne régnera jamais. Dans sa laborieuse oisiveté, il s'avance fièrement; il mesure à la hauteur de ses regards la vaste étendue de ses déprédations. Occupé du noble projet d'exterminer ses semblables, il ordonne la désolation de ces contrées qu'il semble vouloir moins envahir que dévaster. Il couvre, il occupe, il embrasse ses conquêtes; rien ne l'apaise, rien ne lui résiste.... Fatigué enfin de ses victoires, il paraît renoncer à ses succès et ne perd jamais que ce qu'il veut quitter; semblable à l'Océan, qui n'est moins étendu que lorsqu'il se retire de lui-même. Avili par ses prospérités, il se montre à ses victimes, et, pour comble d'opprobre, il est flétri par les applaudissements du stupide vulgaire. Il jouit donc de cette gloire souillée du sang de ses semblables ? Il en jouit ? Vain espoir ! il l'expie, il meurt, et sa mort est le premier bienfait que la terre ait reçu de lui. Si parmi les gémisséments des peuples il a goûté le plaisir barbare de ses triomphes, s'il a pu vivre en paix dans le sein des orages, oublions ses exploits, ce sont autant de forfaits. Il était bien digne d'être conquérant, puisqu'il avait cessé d'être homme !

Est-on homme en effet, lorsqu'on op-

prime, qu'on tourmente, qu'on immole ses semblables ? On ne niera pas sans doute que la guerre entraîne ces affreux désordres. Plus les prétentions d'une puissance belligérante sont fondées, moins les résistances de l'autre sont raisonnables; en sorte que, par une fatalité terrible, plus les guerres sont justes, plus elles sont injustes. Telle est l'alternative malheureuse de ces guerriers qui rendent les crimes inévitables. Les ravages de la guerre sont en effet des calamités moins dangereuses que les dissolutions qu'elle fait naître. Le théâtre de la désolation est quelquefois borné à une province, et le dérèglement s'étend sur tout un royaume. Les malheurs ne nuisent qu'à l'abondance, et les vices sont funestes à la sagesse. Eléaux dangereux à la vertu, les dissolutions font plus de malheureux que les batailles n'en immolent. Pour nous en convaincre, remontons jusqu'à l'origine de la guerre; les passions les plus violentes l'excitent, les fureurs les plus impétueuses la soutiennent, les vices les plus contagieux l'accompagnent, et les malheurs les plus irréparables la terminent. Quelles sont en effet les causes des guerres ? quels en sont les objets ; l'ambition ou la vengeance : voilà les deux motifs qui font armer les faibles humains contre eux-mêmes. Quels crimes, quels désordres ne produisent pas des passions si effrénées ? L'ambition est inséparable de la tyrannie, ainsi que la vengeance de la férocité. Qui rendit Cromwell rebelle, usurpateur, tyran ? l'ambition. A quoi attribue-t-on les parjures, le fratricide et les fureurs d'Elisabeth ? à la vengeance. Charles et Marie Stuart (212) accusent encore les passions de ces deux âmes, auxquelles rien ne manqua que la modération, et qui furent trop voisines du crime et de la grandeur !

Que les hommes sont différents de ce que les a faits la nature ! Le grand, qui est assez à plaindre pour n'être que grand, s'applaudit de sa puissance comme d'un droit; le peuple assujéti par l'indigence ne regarde l'autorité que comme un joug; le sage que le préjugé n'avilit jamais voit à certains égards l'inégalité avec mépris, je dirai même avec horreur, parce qu'il trouve en elle le principe et l'effet de plusieurs crimes. Oublions les désordres qu'elle enfante pour nous occuper des malheurs qui l'ont fait naître : la guerre, voilà sa première source. Sois sage, disait à l'homme une voix intérieure et équitable; que la vertu soit l'objet de ton émulation, le travail la ressource de tes misères, la paix la consolation de tes

la plus reculée. Les Athéniens lui dressèrent des autels sous le nom d'*Eupazie*. Les Romains lui dédièrent le plus beau Temple de l'Univers; ce superbe édifice dont les ruines et une partie des voûtes subsistent encore, fut commencé par Agrippine, fini par Vespasien et détruit par un incendie, sous l'empereur Commode. Dion nous apprend que le peuple romain voulant faire élever une statue à Auguste, ce prince voulut qu'elle fût érigée en

l'honneur de la paix. On trouve souvent cette légende sur les médailles de Galba : *Pax Augusti*. Ovide dit expressément que la paix avait un culte et des autels à Rome avant Vespasien.

Ipsam nos carmen deduxit pacis ad aram...

Exhultibus actacis comptos redimta capillos.

(*Fast.*, lib. I.)

(212) Reine d'Ecosse, et veuve de François II, roi de France.

maux : que ton cœur soit juste et tu ne recevras des lois que de lui. O hommes ! si vous eussiez été tranquilles, vous seriez encore égaux ! Vos pères ne furent sujets que lorsqu'ils ne purent plus résister à la force, et leur dépendance fut le châtement de leurs agitations. La première victoire changea tout dans l'univers (213) ; elle donna des rangs et des préséances, elle détruisit les sages institutions de la nature : le genre humain s'égorgea pour se soumettre à des hommes : la férocité devint la mesure de l'élévation, et la force fixa l'étendue de la puissance. Depuis cette époque malheureuse, ceux qui ne devaient obéir qu'aux lois furent soumis à leurs semblables : tous furent maîtres ou esclaves, et la liberté disparut à ce moment infortuné où la terre vit des soldats heureux. Alors on connut un nouveau droit que la raison et l'équité abhorrent, le droit du plus fort. Il fallut plier sous le joug d'un maître pour n'être point opprimé par les fureurs de plusieurs tyrans, et nos pères perdirent en quelque sorte leur liberté pour la conserver. Le premier exercice de l'autorité fut l'abus de la domination, et la première peine de la faiblesse fut la dépendance. Lorsque la guerre eut fait des rois, on vit partout des trônes, des nations, des forfaits ; et on ne trouva plus la sagesse, les mœurs, les hommes enfin.

L'inégalité que notre corruption a su rendre nécessaire, enfante les désordres et les crimes. Lorsque la fortune crée des maîtres, l'orgueil fait des mécontents, et conséquemment des rebelles ; or la rébellion qui tend à l'indépendance est plus dangereuse que l'autorité qui tend au despotisme. L'homme égaré par ses préjugés ou par ses injustices dénoue les liens de la subordination et du devoir : il oublie ses serments les plus sacrés et renonce à ses engagements les plus légitimes ; le voilà donc entre deux abîmes, à côté de l'esclavage et du parjure ! c'est la guerre qui l'a réduit à cette cruelle extrémité. Ici la force opprime et fait à la fois des malheureux et des coupables : là l'anarchie confond tout, et sème le crime avec la confusion.

Eh ! qu'on ne dise pas que ces désordres ont disparu dans nos guerres ordinaires, notre siècle atteste encore ces malheurs. L'expérience prouve que si un souverain ne se conforme pas au goût de ses peuples, fût-il dépravé, ils secouent le joug ; que s'il

a besoin d'eux, ils l'abandonnent, et lorsqu'ils se croient nécessaires, ils deviennent inutiles. Cette désobéissance est sans doute (214) un grand crime, puisqu'il n'est jamais permis d'être infidèle à son roi. J'ai droit de compter ces calamités au nombre des désordres que la guerre entraîne : c'est elle qui a engagé tant de peuples à punir un roi de ses malheurs et à lui faire un crime de ses infortunes, les grandes révolutions qui ont renversé les trônes sont son ouvrage. L'esclavage est donc le premier fléau que la guerre enfante, et l'indépendance est quelquefois le second désordre qu'elle fait naître.

L'injustice est un nouveau malheur qui naît de la guerre. Sous l'empire de la paix on est gouverné par les lois ou plutôt par les mœurs, et pendant la guerre on est gouverné par les abus ; lorsqu'elle est allumée le crime est impuni, quelquefois même récompensé : le vice jouit des mêmes honneurs que la vertu ; la fureur est applaudie comme un beau sentiment, la férocité est louée comme un prodige, l'inhumanité est célébrée comme un triomphe ; l'action qu'on ne pourrait approuver d'abord, parce qu'elle est atroce, est admirée ensuite, parce qu'elle est extraordinaire ; l'héroïsme est le prix de l'audace, la vraie grandeur d'âme est inconnue : toutes les lois sont forcées de se taire dans le bruit des armes ; la seule loi subsistante est l'intérêt de la patrie, et dans ces moments terribles, chaque citoyen devient son législateur à lui-même. Emportés par leurs passions, les aveugles humains s'égarent, le soldat cruel par habitude, devient déprédateur par intérêt, il regarde le brigandage comme un droit, peut-être même comme un devoir, il ne respecte pas plus l'honneur que les trésors. L'honneur?... O bien inestimable ! besoin délicieux d'une belle âme, que d'atteintes tu reçois des fureurs des guerriers ! ils communiquent leurs crimes aux peuples vaincus, ou participent à leurs propres dérèglements, comme l'armée d'Annibal à Capoue ; ils étendent mieux l'empire du vice que l'autorité de leur maître ; et s'il est vrai qu'ils aient le droit de combattre, ils n'ont jamais celui de séduire, d'avilir, de contraindre.... Je me trompe, l'impunité leur donne tous ces droits malheureux : ils respectent peu une défense qui n'est pas protégée par des châtements. Rois de la terre, voilà les effets malheureux de vos discordes. Le bonheur et la vertu

(213) Le premier conquérant connu est Nemrod : il établit son royaume à Babylone. Dans le même temps quatre dynasties s'élevèrent en Egypte, celle de Thèbes, celle de Thin, celle de Memphis et celle de Tanis, ville capitale de la basse Egypte. Nemrod combattit d'abord les bêtes féroces, et les premiers héros se signalèrent dans ces guerres. Elles firent inventer les armes que les hommes tournèrent ensuite contre eux-mêmes. Après avoir assujéti les animaux, ils plurent les métaux à leur usage et y firent servir toute la nature. Il ne faut pas oublier que le premier homme qui mourut fut tué par un autre homme. . . . C'était son frère !

† (214) N'a-t-on pas vu des rois pacifiques victimes de leur modération ? L'armée romaine força Probus d'accepter l'empire, quoiqu'il menaçât ses soldats de rétablir l'ancienne discipline. Ce guerrier redoutable soumit les Francs et les Germains : il aspirait à la paix pour mettre le sceau à ses triomphes. Il dit un jour en présence de son armée, que bientôt il n'aurait plus besoin des gens de guerre, et qu'il travaillait efficacement pour conclure un traité de paix solide et durable. Le peuple romain punit cet honnête homme d'avoir conçu un si beau projet : Probus fut assassiné.

de vos sujets sont les premières victimes immolées à votre ressentiment !

S'il est peu de guerriers équitables, il en est encore moins qui soient instruits. Cet art funeste devient tous les jours plus difficile, et un des plus grands bienfaits que la nature eût à faire à l'homme était l'ignorance de ses affreux principes. Si les généraux manquent de lumières (ce qui n'arrive que trop souvent) leur inhabileté est un nouveau désordre, un second fléau, un autre malheur. Il est assez ordinaire en effet de trouver des chefs instruits dans l'art de gagner une bataille ; il en est peu qui soient propres à conduire une guerre (215), et qui, avec cette disposition d'esprit qui inspire la méfiance avant que d'entreprendre, aient celle de ne rien craindre après avoir entrepris ; il en est peu qui aient cette vivacité de génie qui agit lorsque la prudence délibère ; il en est peu qui sachent également préparer, attendre et assurer le succès ; il en est peu enfin qui connaissent ce que l'ennemi veut faire en voyant même ce qu'il ne fait pas, et qui soient capables de le juger d'après ses mouvements, et, pour ainsi dire, d'après lui-même. C'est dans le silence de l'étude qu'un guerrier habile prévoit le hasard et qu'il lui commande, les dangers et qu'il les évite, les surprises et qu'il les prévient, les déroutes et qu'il les empêche, les avantages et qu'il en profite, les événements et qu'il en dispose : il se prépare également à la victoire et à la défaite : semblable à ceux qui cherchent l'or dans les entrailles de la terre, il ne travaille jamais avec plus de succès que lorsqu'on l'a perdu de vue, et qu'on le croit enseveli sous les ruines de son travail. Hé quoi ! dira-t-on, un art qui exige tant de connaissances est-il donc si odieux ? O homme, que n'ignorais-tu ces funestes calamités ! les lumières ne t'éclairent que pour le malheur, elles ne t'apprennent qu'à causer de plus grands maux ; si elles t'exaltent, elles ne t'existent pas : Qu'as-tu donc fait pour ta gloire, si tu n'as rien fait pour les hommes ? Cesse de me vanter tes connaissances : faible héros, tu n'en es pas moins coupable à mes yeux ! car enfin, que sais-tu ? remporter des victoires ? Tu n'en es ni plus louable, ni plus sensible, ni moins malheureux. Dis tant que tu voudras que tu es grand, que tu es éclairé, que tu es équitable.... Tu es grand ? Mais d'où te vient donc ta grandeur ? de l'opprobre de tes semblables ; tu es éclairé ? mais encore une fois, que sais-tu ? Faire des malheureux ? Tu oses te

croire juste ? As-tu donc oublié que l'équité condamne les fureurs, et que la propre gloire te déshonore ?

Y a-t-il, en effet, de l'honneur à semer les vices parmi les humains ? Tel est cependant le destin de la guerre (216) : elle renverse les fondements de l'équité, et elle fait naître tous les crimes. Les uns travaillent alors pour leur gloire, et les autres pour leur fortune : ceux-là sont ambitieux par orgueil, et ceux-ci le sont par avarice ; les premiers ne veulent que commander, et les seconds veulent acquérir. Ce fourbe qui rampait devant son maître à la cour, tyrannise ses semblables dans un camp : il ne regarde ses forfaits que comme des moyens d'élévation ; que sais-je ? Presque tous s'avancent aux dépens de la vertu. Eh ! que ne puis-je faire ici une énumération exacte des désordres que la guerre enfante : lorsqu'elle est allumée, l'usurpation n'est plus regardée que comme un droit légitime ; la dissolution n'est pas même flétrie, et en devient plus contagieuse, car on a vu plus d'Etats périr parce qu'on avait corrompu les mœurs que parce qu'on avait violé les lois, et la dépravation leur est plus funeste que l'anarchie. Les guerriers subjuguent, séduisent, corrompent les vaincus, et les chargent à la fois de chaînes et de crimes ; que reste-t-il à un peuple qui perd ainsi le repos, la liberté et la vertu ? Privé de tout, que peut-il craindre ? une vie longue et malheureuse ? Dans ce cruel état, tout est fléau, excepté la mort : voilà la seule ressource que le vainqueur laisse à ses infortunés. Ils imploreraient en vain sa clémence, il ne sait pas pardonner ; que dis-je ? il en perd le droit en éteignant sa sensibilité dans ses vices. N'en avons-nous pas des exemples frappants dans les émigrations de ces barbares qui ravagèrent l'Europe, dans les fureurs de ces brigands qui réduisirent en cendres les monuments des sciences en Égypte ? Où avaient-ils appris l'art de la cruauté ? A l'école du crime. Ces calamités, je le répète, sont plus pernicieuses que les ravages ordinaires de la guerre. Ne pleurons pas, en effet, sur ces victimes que la mort couronne dans les combats ; oublions, s'il le faut, les autres malheurs que la guerre entraîne.... Les oublier ? La vertu en gémit et en souffre. En dévastant la terre, le conquérant la profane, et fait naître le vice du sein de la désolation. O toi ! qui honores le genre humain à mes yeux, peuple, tes revers sont plus funestes à ton innocence qu'à ton bonheur ! Je te plaindrais moins,

(215) Il est également peu de princes qui puissent faire la guerre. Il est prouvé par l'expérience qu'un prince européen, qui n'a qu'un million de sujets, ne peut, sans se détruire lui-même, entretenir plus de dix mille hommes de troupes ; la proportion est d'un à cent. (MONTESQ.)

(216) Ce n'est pas dans une capitale qu'on peut faire sentir les ravages de la guerre ; on y est persuadé qu'elle est nécessaire. Il faut bien que les militaires s'avancent, il faut que ces désœuvrés qui connaissent mieux les intérêts de l'Europe que les

leurs, aient de quoi parler ; ne faut-il pas aussi avoir quelques égards pour le peuple ? Il se plaint d'aller de temps en temps remercier le ciel de ce qu'il a permis que dix, vingt ou trente mille hommes ont été renversés. Pourquoi condamner de si beaux sentiments ? La reconnaissance et l'amour de la patrie les inspirent : ce sont des citoyens.... Ce sont des citoyens ? Eh ! que ne sont-ils hommes ! la nature leur est donc moins chère que leur patrie ?

sans doute, si la guerre ne te rendait que pauvre (217); l'indigence n'a pas encore le droit de t'avilir, mais la misère t'ouvre les barrières de la licence avec plus de fureur que la prospérité; la vertu, qui est presque ton élément, te devient alors étrangère, et tu n'as pas encore appris l'art d'être heureux sans elle. La privation de tes biens te porte à la transgression de tes devoirs, et tes calamités sont le principe de tes vices. Aie le courage d'être infortuné et sage; que l'opprobre de tes tyrans te console de tes disgrâces, laisse à leurs remords le soin de ta vengeance : si la vertu te reste, tu n'as rien perdu !

Ce serait un bien beau spectacle que celui d'un peuple vertueux malgré les séductions et les désordres de la guerre; que de difficultés n'aurait-il pas à surmonter ! Il faudrait que la sagesse lui fût plus chère que le bonheur, que ses sentiments fussent indépendants de sa situation, et qu'il fût en paix au milieu du trouble. Jetons, en effet, un coup d'œil sur un Etat qui la guerre ravage; le premier objet qui me frappe est l'homme, mon semblable : voiles impertuns, qui me cachez son âme et ses affections, tombez ! que je connaisse enfin ses sentiments aux dépens de sa modération, que je le voie, en quelque sorte, à travers lui-même.... Je l'aperçois enfin; c'est donc là cet homme dont on me vante la sensibilité et les vertus ? Altéré du sang de ses semblables, il est la première victime de sa fureur; en guerre avec les autres, il n'est plus en paix avec lui-même; au milieu de la confusion et du trouble, il avance, il s'arrête, il revient, il retourne, il ne connaît plus sa propre volonté; furieux et tremblant, il soupire, il murmure, il éclate.... Je n'ai encore vu ni humanité ni clémence : où sont donc les hommes ? Tout change. Les faibles humains, qui se joignaient pendant la paix pour s'aider de leurs conseils, s'assemblent alors pour s'exciter à la fureur. Eux, qui respectaient les malheurs dans autrui, en profitent pour opprimer, pour détruire; la mort, qui est le terme ordinaire des calamités publiques, en devient la plus terrible époque. Le moindre des maux est le désespoir; la tranquillité, compagne fidèle de la modération, devient le signal de la tyrannie; le calme m'annonce que tout

est perdu ! Un autre objet, plus effrayant encore, vient frapper mes regards : je vois le chef de ces insensés; il leur montre la gloire en les conduisant à la mort, qu'il fait subir à ceux qui tâchent de l'éviter. Il met toute la nature d'intelligence avec ses projets pour détruire ses semblables : deux armées (218) d'hommes qui ne se connaissent pas se heurtent, se choquent.... Déjà je vois un champ jonché de cadavres, le sang ruisselle, la nature souffre, l'humanité n'est plus rien, tout cède à la force ou au hasard; je vois enfin succéder à tant de malheurs un événement plus malheureux encore, la victoire. Théâtre rapide des plus grandes révolutions, la terre, cette mère bienfaisante, qui n'ouvrait son sein que pour fertiliser les campagnes, s'entr'ouvre et dévore ceux mêmes qui la cultivaient. Plus de repos, plus de vertu, plus de patrie : la désolation commence, disparaît et renaît encore; la fortune est l'arbitre suprême; la force donne de nouveaux maîtres; le bouleversement de toutes les parties annonce l'anéantissement de toute autorité, et le peuple, en méprisant les lois, s'est fait une loi de sa perte.

Vil adulateur de la grandeur des rois, je ne louerai pas en eux ces qualités, qui sont plus funestes à leurs sujets qu'à leurs ennemis; je plaindrai leur peuple, s'ils prennent les armes sans nécessité. Leur injustice ne se borne pas aux malheurs actuels qu'ils font naître, ils pèchent contre la postérité aussi bien que contre leur siècle, et servent également mal leur gloire et leur patrie. S'ils ne sont fameux que pendant la guerre, s'ils ne savent qu'égorger les humains, ont-ils droit de prétendre à l'héroïsme ? Alexandre vainqueur, et Darius vaincu sous les murs d'Arbelles, sont les mêmes à mes yeux; ils sont l'un et l'autre l'ouvrage de la fortune et du hasard. Ce ne sont pas, en effet, les généraux, c'est l'armée qui gagne les batailles; et les victoires, qui sont le triomphe de la valeur, n'honorent pas moins le soldat qui obéit que le chef qui commande. Lorsque les rois sont pacifiques, ils sont grands par leurs qualités personnelles; les peuples n'entrent pour rien dans les traités de paix; ils sont l'ouvrage des rois seuls; cette gloire leur appartient (219) uniquement, et, s'ils voient leurs sujets

(217) Il est vrai que lorsque la pauvreté est, si j'ose m'exprimer ainsi, la forme du gouvernement, comme chez les Spartiates ou les Suisses, elle est la mère des vertus; mais dans un pays où la misère n'est qu'une situation, comme je le suppose ci-dessus, dans un pays, dis-je, où le luxe est commun, et où la misère est l'effet du malheur, elle n'enfante que des crimes.

(218) Une grande partie du genre humain périt par les exhalaisons des mines exploitées, par les supplices de la justice, par les erreurs de la médecine, par les naufrages de la navigation ou par les ravages de la guerre. Me serait-il permis, en finissant ce discours, de faire un vœu qui pourra faire comprendre la singularité de nos maux par la qualité des remèdes dont nous avons besoin. Je crois qu'il

est à souhaiter qu'on invente de nouveaux moyens de destruction plus terribles que ceux qu'on connaît, et une machine infernale plus destructrice que le canon. Cette déconverte serait, il est vrai, un grand fléau pour le siècle présent, mais elle serait à coup sûr le bonheur des générations futures. C'est ainsi que nous sommes fâchés; nous ne sommes éclairés que par le malheur, et il n'y a que l'adversité qui nous donne des leçons utiles.

(219) Je me suis borné à inviter les rois à la paix; il ne s'agissait pas en effet de fournir les moyens d'ériger un tribunal amphicyonique, ni de prouver la possibilité, ou de donner ici un projet de paix perpétuelle. Tout le monde connaît celui de l'abbé de Saint-Pierre, qu'on appela pieusement le *Rêve d'un honnête homme*. La guerre n'a jamais été utile

heureux et sages sous l'empire de la paix, ils goûtent un plaisir semblable à celui de la Divinité à la vue de ses ouvrages. Qu'ils soient donc pacifiques : eux seuls sont ennemis, et la cause des souverains est souvent étrangère aux nations.

Puissances de la terre, consacrez vos jours au bonheur des humains; que l'histoire de vos règnes soit celle de vos bienfaits; qu'elle apprenne à nos neveux que nous avons vu un prodige bien rare, des rois pacifiques. Qu'une confédération durable vous unisse, et notre félicité sera votre récompense. Que la paix règne sur vos trônes; fille du ciel, elle créera pour vous un nouveau genre de jouissance, le bonheur des autres. Il me semble entendre la voix de la vérité qui vous crie sans cesse : Maîtres du monde, soyez pacifiques et humains, la guerre est le fruit de la dépravation; en vain voudriez-vous la justifier par des vues de prospérité, le prétexte du bien public est le plus dangereux fléau du peuple, et des conquêtes payées du sang de vos sujets ne valent jamais ce qu'elles coûtent. Vous ne faites rien, pas même la guerre, qui ne soit un moyen d'obtenir la paix; tout nous annonce sa nécessité, et, si la société vous a fait rois, c'est afin que vous la rendiez heureuse. C'est moi qui inspire la renommée; soyez pacifiques, et vous serez grands. Je ne vous annonce pas des trophées, hélas! les faibles humains n'admirent que ce qui leur est funeste; vous n'aurez été que justes! On ne louera pas vos exploits, mais on célébrera, on bénira vos bienfaits; vos trônes seront plus durables et plus solides, car les succès eux-mêmes ébranlent les fondements de l'autorité, et ce ne sont pas les puissances les plus guerrières qui ont le plus résisté à l'orage des temps; vous serez plus grands enfin en administrant la justice sous un chêne avec Louis IX, qu'en subjuguant le monde entier, comme César à Pharsale.

Rois de la terre, que vos fonctions soient glorieuses! tout homme est capable de faire du bien à un homme, et vous pouvez ressembler à Dieu même en contribuant au bonheur de la société entière. Il dépend de vous d'éloigner les dissensions et les désordres, et de faire naître la félicité du sein même de la vertu. Suivez de si doux penchans, vos établissemens seront vos conquêtes, et vos vertus seront vos victoires. Vous serez d'autant plus chers à la terre que vous ne l'aurez pas inondée de sang, de carnage et de crimes. Alexandre et Annibal ne sont connus que dans l'histoire; Antonin et Titus règnent dans tous les cœurs.

II. DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. L'ABBÉ MAURY, A SA RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE, LE 27 JANVIER 1783.

Messieurs, s'il se trouve au milieu de cette assemblée un jeune homme, né avec l'amour des lettres et la passion du travail, mais isolé, sans intrigue, sans appui, destiné à lutter dans cette capitale contre tous les découragemens de la solitude; et si l'incertitude de son avenir affaiblissant le ressort de l'émulation dans son âme, il est encore assez fier néanmoins ou plutôt assez sage pour n'attendre jamais aucune espèce d'avancement que de son application et de ses progrès, qu'il jette sur moi les yeux dans ce moment, et qu'il ouvre son cœur à l'espérance, en se disant à lui-même : Celui qu'on reçoit aujourd'hui dans le sanctuaire de l'éloquence dut à la seule médiation de l'Académie française le bonheur de voir aussitôt la route aplanie sous ses pas. En entrant dans la carrière, il porta ses regards vers cette compagnie; il y aperçut tous les premiers hommes de la littérature et les plus vertueux, les plus dignes amis des lettres, et leurs plus zélés protecteurs; et il se persuada que si, par un heureux effort, il parvenait à s'en faire connaître, il devrait bientôt à leur indulgence les plus honorables encouragemens. Ses espérances ne furent point trompées. Profondément saisi, comme on l'est dans le premier âge, d'amour pour les vertus touchantes de l'archevêque de Cambrai, et d'admiration pour les vertus héroïques de saint Louis, il s'annonça par leur éloge. Dès lors il vit l'Académie française l'accueillir et le désigner avec intérêt à l'opinion publique. La distinction dont elle honora son premier essai lui concilia la bienveillance d'un prélat digne, par les qualités de son âme, du nom chéri de Fénelon. L'Académie fit plus encore; ayant daigné porter ses sollicitations aux pieds du trône en faveur du jeune panégyriste de saint Louis, elle obtint pour lui, de la bonté si naturelle au feu roi, une grâce marquée. Si, depuis cette époque, le disciple qu'elle avait en quelque sorte adopté par ses bienfaits, a pu se dévouer avec plus de calme et d'émulation aux pénibles travaux du ministère évangélique, c'est uniquement à ce corps illustre qu'il en est redevable; et c'est son propre ouvrage que l'Académie achève aujourd'hui, en lui accordant la plus glorieuse des récompenses littéraires.

Tel est, Messieurs, le point de vue attendrissant sous lequel j'envisage dans ce moment l'Académie. Que d'autres se la représentent comme l'un des grands monuments de la gloire du cardinal de Richelieu, de ce ministre qui mesura tous les empires, calcula leurs forces, leurs intérêts, leurs rapports,

au genre humain : cette vérité bien conçue devrait désarmer tous les rois. On disait un jour au grand Gustave, que ses glorieux succès étoient un effet

de la bonté du ciel : dites plutôt de sa justice, répondit le conquérant ; Si la guerre que je fais est un remède, il est plus insupportable que vos maux.

apprit aux souverains le danger des victoires qui affaibliraient trop un ennemi, ou fortifieraient trop un allié, parut rendre désormais impossibles les anciennes révolutions des conquérants, et acquit des droits à l'éternelle reconnaissance du genre humain, en fondant sur l'équilibre des puissances la grande famille des nations. Que d'autres voient dans ce sanctuaire du goût le tribunal de la langue, le trésor public de la littérature, où chaque écrivain apporte le fruit de ses études et de ses veilles, et au milieu d'une nation spirituelle et cultivée, la plus précieuse élite des talents répandus dans toutes les classes de la société. Que d'autres contemplent ici avec une admiration patriotique des écrivains dont les ouvrages, composés avec un art qui n'est connu qu'en France, ont fait de Paris la capitale des lettres, et ont imposé à toute l'Europe la nécessité d'étudier notre langue, qui éclaire et rallie aujourd'hui tous les peuples. Que d'autres enfin se plaisent à distinguer sur votre liste, des noms destinés à perpétuer ce long héritage de gloire qui honore l'esprit humain. Pour moi, Messieurs, ma reconnaissance élève encore plus haut mes pensées. Je me trouve ici au milieu de mes bienfaiteurs. Je considère l'Académie française comme le foyer de l'émulation, le patrimoine du génie, l'asile et le centre commun de toutes les espérances des gens de lettres, le conseil de l'opinion publique pour les encouragements dus aux jeunes littérateurs, et les écrivains illustres qui la composent, comme les protecteurs naturels des talents naissants.

Mais en mesurant ainsi l'étendue de votre gloire, Messieurs, combien dans ce moment je me sens abaissé moi-même ! combien plus encore, lorsque je me retrace les grands hommes qui ont été assis dans ce sanctuaire, et qui, dans la carrière de l'éloquence, où je suis entré, ont rendu nos chaires l'un des plus riches domaines de la littérature française, et ont fait parmi nous, de la tribune sacrée, la digne rivale de la tribune antique ! Je ne puis me livrer ici aux sentiments d'admiration et d'enthousiasme dont me pénètrent comme vous, Messieurs, la simplicité majestueuse et la véhémence prophétique de Bossuet, l'attrait irrésistible et doucement victorieux de l'auteur immortel du *Petit Carême*, l'unction céleste de Fénelon ; mais une réflexion à laquelle je ne dois point me refuser, c'est qu'abstraction faite de leurs incomparables talents oratoires, au seul titre de moralistes, ils méritent encore éminemment le respect et la reconnaissance du genre humain. Je la fais sans doute à propos, cette observation, dans un moment où l'on recueille parmi nous, avec tant de magnificence, les préceptes moraux des écrivains du paganisme ; et j'ose dire non-seulement que si l'on compare leurs maximes à la morale de l'Évangile, qui, par la divinité de sa source, est au-dessus de toute comparaison, mais que si l'on rapproche sous un rapport pure-

ment littéraire, Confucius, Épictète, Sénèque, Marc-Aurèle lui-même, de vos orateurs de Meaux, de Cambrai, de Clermont, l'on sera forcé d'avouer que, par la connaissance du cœur humain, par la peinture des mœurs, par la honte qu'ils attachent au vice, par le charme qu'ils donnent à la vertu, par le style enfin, par le génie, par l'éloquence avec laquelle ils plaident la cause de l'humanité souffrante, nos orateurs français sont encore supérieurs à tous les sages de l'antiquité.

Je m'aperçois, Messieurs, que des objets si attachants et si intéressants pour moi suspendent trop longtemps l'hommage que je dois aujourd'hui à l'homme illustre dont je viens occuper la place ; et je me sens d'autant plus pressé de m'acquitter de ce devoir au nom des lettres, que la voix publique, devenue si favorable à M. de Pompidou, au moment de sa mort, ne s'est pas toujours montrée aussi juste envers ses écrits qu'elle l'est envers sa mémoire. Il semble que la renommée ne se plaise à célébrer que des ombres. M. de Pompidou, dont le rare mérite était, pendant sa vie, une espèce de secret pour une partie de la nation, a fondé sa réputation sur des titres aussi variés que durables. En effet, avoir possédé une littérature vaste et féconde, et réunie à une connaissance approfondie de l'hébreu, du grec, du latin, de l'espagnol, de l'italien, de l'anglais, le talent de bien écrire en vers et en prose dans sa propre langue, la plus difficile de toutes ; avoir allié une érudition immense aux dons de l'imagination, et mérité des succès éclatants au théâtre, dans les tribunaux, dans les académies ; avoir su passer des plus hautes conceptions de la poésie aux recherches de l'histoire, aux méditations de la morale, aux calculs de la géométrie, aux défrichements même de la science numérique ; avoir parcouru tous les domaines de la littérature et s'être mesuré tour à tour, par des tentatives plus d'une fois heureuses, avec Virgile et Racine, Pindare et Rousseau, Boileau et Horace, Anacréon et les commentateurs de la langue des Grecs ; avoir ajouté à cette variété de connaissances et de talents, les lumières d'un juriconsulte, souvent même les vues d'un homme d'État ; enfin, avoir couronné, par de bonnes et louables actions, une carrière si honorable, et consacré les travaux d'un homme de lettres et les vertus d'un citoyen par les principes et les motifs toujours sublimes de la religion : tel est, Messieurs, le tableau que présente la vie de l'écrivain justement célèbre, qui entre aujourd'hui dans la postérité.

Né avec des talents distingués, et avec ce besoin de renommée qui les accompagne ordinairement, M. de Pompidou fit des études solides et brillantes sous le célèbre P. Porée, dont le nom, cher aux lettres, parviendra glorieusement aux âges futurs avec ceux des grands hommes qu'il eut pour disciples, et dont il était si digne de culti-

ver l'esprit et de former le goût. Il avait à peine atteint sa vingt-deuxième année, lorsque sa verve, inspirée par le génie de Virgile, enrichit notre littérature de la tragédie de *Didon*, et l'éclatant succès de son premier ouvrage ne s'est point démenti depuis plus d'un demi-siècle. Racine avait indiqué ce beau sujet dans sa préface de *Bérénice*, avec une prédilection qui semblait promettre un digne rival au poète le plus parfait de l'antiquité; mais, soit que sa retraite prématurée l'eût détourné de cette heureuse idée, soit que la faiblesse du caractère d'Enée l'eût rebuté, soit enfin qu'il fût effrayé de la ressemblance inévitable de Didon avec Ariane, que Thomas Corneille avait peinte, je ne dis pas avec le coloris et l'élégance de Racine, mais avec des traits si naturels et si touchants; l'auteur de *Phèdre* avait laissé à M. de Pompignan la gloire de faire passer du poème latin sur la scène française le personnage le plus intéressant que le génie antique eût jamais inventé. Un plan sage, des caractères soutenus, des ressorts vraisemblables et tragiques, une sensibilité qui égale souvent l'éloquence des personnages à l'intérêt des situations, un style enfin où l'on aurait pu désirer, il est vrai, plus d'énergie, mais déjà pur, attachant et périodique, annonçèrent dès lors à la nation un élève formé dans l'art d'écrire, et dans la connaissance du cœur humain, à l'école de Virgile, de Racine, de Métastase; et ses principes de goût ont toujours attesté depuis que son talent méritait de les choisir pour maîtres et pour modèles.

L'amour passionné de M. de Pompignan pour les anciens, ce sentiment, la marque la plus sûre des bons esprits, manifesté en lui dès sa jeunesse, ne s'est jamais ni affaibli ni corrompu; et ce n'est pas un éloge médiocre à lui donner en présence des dépositaires du goût. Je sais à regret, Messieurs, qu'on ne lit presque plus aujourd'hui les ouvrages de l'antiquité que dans les collèges. Des études profondes épouvantent de jeunes littérateurs plus impatientes de renommée qu'avidés d'instruction, et qui échangent aveuglément les frivoles succès de nos cercles avec cette gloire tardive mais durable, qui leur survivrait dans l'avenir. Il faut savoir vivre longtemps seul quand on veut devenir célèbre. Tout homme de lettres, qui a pour les anciens une estime profondément sentie, écrit ordinairement avec goût; et on s'aperçoit, à son style naturel et simple, qu'il a puisé l'idée et le sentiment du beau dans leur source. En effet, c'est dans leurs immortels écrits que nous trouvons cet ensemble, ces développements, cette chaîne de conceptions qui forme le tissu du style, cette vérité d'expression qui est l'image vivante de la pensée; cette justesse de goût qui respecte toujours la langue et ne la tourmente jamais, ce ton, cette couleur de la nature qui n'exagère rien

et qui n'affaiblit rien, cette simplicité touchante à laquelle on n'ose s'abandonner que lorsqu'on a le courage du bon goût et la conscience de son talent. C'est dans le commerce des anciens que nous contrainsons cette habitude constante de creuser un sujet, une pensée, un sentiment, avec laquelle un génie méditatif atteint aux profondeurs de la nature, tandis qu'un esprit léger effleure à peine des surfaces. C'est en lisant les anciens que l'on peut s'approprier une foule d'expressions neuves : plus on les imite, plus dans sa propre langue on devient soi-même original; et l'on reconnaîtra, Messieurs, au nombre, au mouvement, à l'harmonie du style, un écrivain qui a fréquenté les auteurs de l'antiquité, comme autrefois la fable trouvait une voix plus mélodieuse aux oiseaux qui avaient voltigé sur le tombeau d'Orphée. Je ne crains pas d'être démenti par vous, Messieurs, en avançant que le talent de l'écrivain dépend souvent de son instruction, et que la perfection du style, dans notre langue, tient plus que l'on ne pense à une étude réfléchie des langues anciennes. Quel est l'homme de lettres qui ne sente chaque jour, par le besoin de traduire sa pensée en latin pour parvenir à l'exprimer dans toute sa force, combien le célèbre Arnauld avait raison de dire qu'on apprend à écrire en français en lisant Cicéron? Si Racine avait moins médité la langue de Tacite, il n'aurait point transporté dans *Britannicus* la couleur et l'énergie de l'historien latin; s'il avait été moins familier avec la langue d'Homère et de Virgile, on n'en eût pas retrouvé l'intérêt et le charme dans *Iphigénie* et dans *Andromaque*; comme on n'eût point reconnu l'esprit et l'accent des livres saints dans *Athalie*, s'il n'eût pas été imbu, dès son enfance, du style des prophètes à l'école de Port-Royal. Enfin, Messieurs, il me semble que les anciens sont dans la littérature ce que sont les vétérans dans les armées, des hommes éprouvés, auxquels, sur la foi de leur gloire, on peut se confier pour s'en laisser conduire. Aussi voyons-nous que jamais les anciens n'ont été plus honorés que par les plus illustres des écrivains modernes. Jamais Homère n'a été mieux loué que par Fénelon, Euripide que par Racine, Pindare que par Rousseau, Phèdre que par la Fontaine, Horace que par Boileau, Aristote et Plin en fin, que par ce grand homme leur émule (220), que je vois placé au milieu de vous, comme une des principales colonnes de ce temple.

Qu'on me pardonne cette digression si appropriée à ma situation et à mon sujet, dans l'éloge d'un homme de lettre, qui avait voué aux anciens le culte le plus vrai et le plus constant. Il suffit en effet de parcourir les ouvrages de M. de Pompignan pour juger de sa piété littéraire envers l'antiquité, comme du caractère dominant de son esprit. Je voudrais en vain dissimuler, Messieurs,

que dans ses traductions des *Géorgiques* et de quelques livres de l'*Enéide*, il n'a ni l'imagination dans l'expression, ni la couleur, ni l'harmonie, ni la verve et le mouvement toujours animé, toujours varié de ce traducteur célèbre qui paraît vous a porté la magie du style poétique à un si haut degré de perfection; mais au moins ces traductions de M. de Pompignan réunissent-elles d'une manière très-estimable, la fidélité, la clarté, le naturel, la précision, souvent assez de nombre et de mélodie pour satisfaire même une oreille délicate, et singulièrement ce goût sage et pur, qui ne tient pas sans doute lieu du génie, mais qui, dans les ouvrages d'agrément, peut quelquefois consoler de son absence. Tous ces caractères, je ne dis pas d'un talent éminent, mais d'un bon esprit, se font de même apercevoir dans les traductions en vers qu'il nous a données de l'éloquente élégie d'Ovide à son départ de Rome pour son exil, du voyage charmant d'Horace à Brindes, des plus belles odes de Pindare et d'Horace, de quelques morceaux de Lucien, de Dion Cassius, enfin du poème philosophique et moral des *Travaux et des Jours*, chef-d'œuvre d'Hésiode, et l'un des plus précieux monuments de la poésie antique, où le traducteur français réunit quelquefois l'énergie de Juvénal à la précision de Despréaux. C'est ainsi que M. de Pompignan s'est constamment attaché à faire revivre, sous les yeux de la littérature française, les modèles de l'antiquité. Dans les époques de l'affaiblissement du goût, les hommes éclairés par de longues études, et qui s'intéressent sincèrement à la gloire des lettres, ne peuvent pas sans doute créer les talents; mais ils peuvent du moins rappeler à la génération naissante les principes et les exemples consacrés par le suffrage de toutes les nations et de tous les siècles : comme chez les anciens peuples, on allait, dans les temps de calamité, tirer du fond des temples les statues des héros et des dieux, pour les offrir de plus près aux regards et aux hommages des citoyens.

La traduction d'Eschyle est, dans ce genre de travail, le service le plus signalé que M. de Pompignan ait rendu aux lettres. Eschyle, le père de la tragédie, et peut-être lui-même le plus tragique des poètes grecs, donne aux passions le caractère le plus énergique et le plus terrible dans l'*Agamemnon*, dans les *Coéphores*, dans les *Euménides*. Il trempe sa plume dans le sang pour peindre le crime, la vengeance, le remords; mais des métaphores quelquefois trop hardies, ou trop forcées, ou peut-être reintes aux mœurs de la Grèce, obscurcissaient souvent la pensée d'Eschyle, et la rendaient impénétrable aux hellénistes les plus profonds, et aux scolastes eux-mêmes. M. de Pompignan semble avoir dissipé le premier ces ténèbres, comme il est le premier qui, dans notre langue, ait osé traduire Eschyle tout entier. C'est dans cette traduction, dont les traits libres et hardis ressemblent

aux premiers mouvements du génie, qu'on voit un grand littérateur sans aucun faste de notes ambitieuses ou superflues. Jamais poète dramatique, avant lui, n'avait traduit des tragédies; et l'on sent, à cette lecture, combien son talent venait heureusement au secours de son érudition. On lit l'*Eschyle* de M. de Pompignan sans penser jamais au traducteur, qui, à force d'art, s'efface lui-même et disparaît. C'est en effet, Messieurs, le triomphe d'un écrivain qui traduit, de s'éclipser devant ses lecteurs, pour concentrer toute leur attention sur l'auteur qu'il veut reproduire : comme c'est le triomphe d'un orateur de se faire oublier, pour montrer le héros qu'il célèbre; comme c'est le triomphe du poète dramatique de se cacher toujours à l'ombre du personnage qu'il fait parler.

Des services moins éclatants, dont la république des lettres est redevable à ce savant écrivain, mais qui ajouteront beaucoup à sa gloire quand ils seront connus, sont conservés, Messieurs, dans l'immense recueil de ses correspondances. C'est un riche et vaste dépôt de littérature, de jurisprudence et d'histoire, et partout on y sera étonné de l'étendue et de la variété de son érudition. Vous pouvez juger d'avance, Messieurs, du singulier mérite de cette collection, plus volumineuse que les œuvres de M. de Pompignan, par les idées, les vues, les principes de goût qu'il a développés dans la lettre universellement estimée qu'il écrivit à Racine le fils, auquel il demandait et proposait des observations sur les ouvrages de son illustre père. Mais ce qui m'a surtout frappé dans cette lecture, c'est l'aimable intérêt qui attire sensiblement son cœur vers ce commerce d'instruction. Cet écrivain, si austère avec le public, semble amollir son style, et l'attendrir au nom de l'amitié, dont il a la cordialité, l'abandon, les aimables inquiétudes, et son âme lui fait développer alors un nouveau talent, celui d'une douce éloquence. Ainsi, Messieurs, ce qui, dans l'art d'écrire, lui a le moins coûté, sera peut-être un jour ce qui honorera le plus sa mémoire; et il aura ce trait de ressemblance avec M. le chancelier d'Aguesseau, dont il fut chéri et estimé, que ses lettres seront l'un des plus beaux monuments de ses travaux et de son génie.

On s'aperçoit, Messieurs, en lisant attentivement les ouvrages de M. de Pompignan, et en les comparant avec ses lettres familières, que toutes les fois qu'il les destinait à paraître aux yeux du public, la sévérité de son goût surveillait de près, et intimidait son talent. C'est là ce qui refroidit souvent son imagination dans ses épîtres morales, parmi lesquelles cependant je crois devoir en distinguer une qui respire la sensibilité la plus ingénue et la plus touchante; elle est adressée à son fils mort quelques jours après sa naissance, à ce même enfant qu'il voit aussitôt au milieu des chœurs des anges, et qu'il invoque avec l'onction d'une loi vive et tendre, et l'accent d'une douleur

touchante et respectueuse ; mais en conservant toujours à genoux devant ce berceau, devenu pour lui un autel, la dignité si douce et si légitime de la paternité. C'est, j'ose le dire, Messieurs, l'une des plus belles idées que la poésie chrétienne ait jamais conçues, et que le génie de la religion puisse inspirer à la piété paternelle d'un poète.

Mais comment est-il donc arrivé, Messieurs, qu'avec ce goût scrupuleux et craintif qui semble, devant le public, effrayer et faire vaciller quelquefois la plume de M. de Pompignan, il se soit comme abandonné au genre de poésie qui demande le plus de courage et d'audace, je veux dire le genre lyrique ? Ne serait-ce point par la raison même qu'il est très-naturel et très-simple de se précipiter ainsi hors de sa sphère, lorsqu'on a le sentiment de sa timidité et qu'on s'efforce de la vaincre ? De là vient sans doute, Messieurs, que dans ses odes il a plus d'éclat heureux que de mouvements soutenus, parce que la force de résolution n'a qu'un moment, et que, dans le génie comme dans l'âme, il n'y a que la force de caractère qui soit constante. Ici, Messieurs, je dois rappeler, à l'avantage de M. de Pompignan, une observation qu'on a faite avant moi ; c'est que le genre de l'ode a perdu parmi nous le grand intérêt patriotique et moral qui l'animait dans les beaux climats où elle prit naissance. Chez les Grecs, en effet, le poème lyrique n'était rien moins qu'un jeu fictif de l'imagination, et l'essor d'un enthousiasme solitaire ou factice. Le poète était bien réellement parmi eux l'organe de la religion, de la patrie, ou de la gloire, l'interprète des sentiments d'un peuple entier réuni en corps de nation, et le prêtre des Muses. On l'appelait aux jeux Olympiques, aux jeux Pythiques, aux jeux Isthmiques, aux courses Néméennes, comme un pontife inspiré et accrédité du ciel ; pour célébrer et couronner solennellement les vainqueurs, avec toute l'autorité d'un ministère public, en présence de la Grèce assemblée ; et c'était alors que *le nom de poète était véritablement sacré* (221), selon l'expression très-juste de Cicéron. Au milieu de ces grands spectacles, il était facile

sans doute à un homme né pour l'éloquence d'être saisi d'un enthousiasme soudain ; mais comment, dans nos constitutions modernes, ce feu divin allumera-t-il avec la même ardeur l'imagination d'un poète solitaire, qui n'a plus qu'un objet idéal, et ne peut représenter qu'un personnage isolé ? Cependant, malgré cette espèce de dégradation du genre lyrique, quoique le génie d'Horace n'ait été secondé qu'une seule fois par l'appareil de ces solennités nationales, le poète latin marche encore avec gloire après Pindare qu'il imite, et qu'il compare lui-même à un fleuve impétueux qui n'a point de fond. Malherbe et Rousseau se sont également illustrés par de superbes odes dans notre langue. M. de Pompignan, quoique inférieur à l'un et à l'autre, s'est montré, dans la force de son talent, digne de les suivre ; et j'oserais dire qu'il égala un moment la pompe et la magnificence du style de Rousseau, en déplorant sa mort. C'est dans cette ode, Messieurs, que l'on admire l'une des plus sublimes strophes dont notre Parnasse puisse jamais s'honorer ; et ce qui ajoute encore à son mérite, c'est qu'elle est consacrée à célébrer le triomphe du génie sur l'envie. Inscrivons donc sur sa tombe, comme l'épithaphe la plus digne d'un poète lyrique, cette strophe à jamais mémorable, par la réunion d'une grande idée à une plus grande image ; et puisqu'elle peint merveilleusement les travaux des gens de lettres, franchissant les âges pour éclairer l'univers, qu'il me soit permis de répéter avec orgueil dans son éloge cette magnifique apologie des grands hommes, dont M. de Pompignan, méconnu à son tour dans son talent lyrique, aura la gloire d'être l'immortel vengeur, au milieu même de ses funérailles littéraires.

Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitants des déserts
Insulter, par leurs cris sauvages,
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissants ! fureurs bizarres
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ces obscurs blasphémateurs (222).

(221) *Vere sanctum poetæ nomen.* (Pro Archia poeta.)

(222) J'ai entendu quelquefois comparer à cette superbe strophe, que rien ne surpasse et n'égale peut-être en ce genre dans aucune langue, une autre strophe dont le même poète a su enrichir la neuvième et très-belle ode du premier livre de ses *Poésies sacrées*. C'est une imitation du psaume LXXIX : *Qui regis Israel, intende, etc.*, où se trouvent les versets suivants : *Vineam de Ægypto transtulisti ; ejeeisti gentes, et plantasti eam, dux itinervis iuxti in conspectu ejus, plantasti radices ejus, et implevit terram. Operuit montes umbra ejus, et arbuta ejus cedros Dei. Extendit palmites ejus usque ad mare, et usque ad flumen propagines ejus.*

Il était difficile sans doute de transporter dans notre langue timide, et beaucoup moins poétique aussi que philosophique, ces images trop hardies pour nous, cette vigne qui voyage, et que Dieu précède et conduit au loin. Le talent de M. de Pompi-

gnan a très-heureusement triomphé de toutes les difficultés, en faisant parler ainsi le Roi-Propheète, avec tant de naturel que d'imagination et d'organce.

Du milieu des vastes campagnes,
Cette vigne que tu chéris,
Elève ses bourgeons fleuris
Jusques au faite des montagnes.
Les cédres rampent à ses pieds ;
Ses rejetons multipliés
Bornent au loin les mers profondes.
Le Liban nourrit ses rameaux,
Et l'Euphrate roule ses ondes
Sous l'ombrage de leurs berceaux.

Cette strophe n'approche nullement, à mon avis, de celle que je rapporte dans mon discours. Le style n'en est ni aussi ferme, ni aussi plein, ni aussi coulant, ni aussi rapide, ni aussi énergique, ni aussi étonnant par la richesse des rimes comme par la magnificence de l'élocution et des images ; mais ce

La grande et peut-être l'unique ressource de l'ode parmi nous, Messieurs, c'est le genre sacré, parce qu'il est susceptible d'un véritable enthousiasme, et que dans tous les arts d'imagination les idées religieuses sont la plus féconde et peut-être l'unique source du vrai beau, du beau idéal. Les prophètes, que je considère ici sous l'unique rapport de la poésie, et indépendamment de l'inspiration divine, écrivaient dans une langue que sa pauvreté même forçait d'être hardie, énergique, figurée, et par conséquent éminemment pittoresque. Leur nation avait des rapports continuels et intimes avec Dieu, qui la gouvernait immédiatement, dans les principes de la théocratie, où le palais du souverain était le seul temple de la Divinité. C'était là que Moïse avait chanté, après le passage de la mer Rouge, la première et la plus belle de toutes les odes. Légende de David, tout énévéré qu'il est dans nos versions, étincelle encore de traits sublimes. Plein de verve et d'images,

il assiste à la création, quand il en peint la magnificence; il vole de merveille en merveille, et anime toutes ses expressions d'un mouvement vif et pressant. *Le Seigneur, dit-il, tonna sur la tête des méchants, et aussitôt la terre les vit tomber en cendres* (223). C'est un homme qui vous parle de haut et de loin; il n'a que le mot important de son idée à vous transmettre, ne s'énonce que par traits; et, dans cette rapide concision, il vous découvre la cause la plus merveilleuse, en vous entraînant et en se précipitant avec vous vers ses effets les plus lointains et les plus sublimes. Jamais l'esprit divin ne communiqua au génie de l'homme tant d'ascendant et de puissance. David commande en souverain aux éléments, à la mort, à l'avenir; et, depuis les astres du ciel jusqu'aux abîmes de la terre et de l'enfer, l'Eternel semble avoir mis toute la nature sous l'empire de son poète.

Rousseau, celui de tous nos écrivains lyriques qui s'est montré le plus digne d'im-

n'en est pas moins une très-belle période poétique, et pour peu qu'elle soit soutenue par la déclamation officielle du lecteur, elle a beaucoup de pompe et d'harmonie.

Je ne puis résister à l'occasion et au plaisir d'honorer ici la mémoire du talent lyrique de mon prédécesseur, en citant encore une autre strophe de l'ode xi de son premier livre. Voici comment il a rendu le passage du psaume CIII : *Benedic, etc., terminum posuisti quem non transgredientur, neque convertentur operire terram.* « Vous avez marqué à la mer les bornes qu'elle ne passera point et qui l'empêcheront d'inonder la terre. » Il dit donc que Dieu a renfermé les eaux de la mer, en leur opposant une barrière insurmontable.

Des bornes qu'il leur a prescrites
Sauront toujours les resserrer :
Son doigt a tracé les limites
Où leur fureur doit expirer.
La mer, dans l'excès de sa rage,
Se roule en vain sur le rivage
Qu'elle épouvante de son bruit,
Un grain de sable la divise :
L'onde écume, le flot se brise,
Reconnait son maître et s'enfuit.

Ces six derniers vers sont d'un vrai poète, et leur beauté lyrique allant toujours en croissant, le dernier de tous est le plus sublime.

Il serait aisé de multiplier ces citations, pour constater, en l'honneur de M. de Pompignan, des titres poétiques du premier ordre. Les amateurs de la poésie française appelleront dans tous les siècles les regards de la postérité sur ce recueil où ils admireront tant d'autres strophes, et même des odes entières, dignes des éloges du bon goût. J'avoue à regret qu'en s'assurant par de si beaux titres une place parmi les poètes du premier ordre, M. de Pompignan aurait pu réduire, presque de moitié, la collection de ses *Poésies sacrées*, sans rien perdre de sa gloire, et qu'il n'aurait pas dû surtout la rendre encore plus volumineuse, en y ajoutant par un mauvais calcul d'amour-propre le prolix *examen*, ou plutôt l'ennuyeux commentaire en forme d'apologie ou de panegyrique, composé avec légèreté poétique d'un économiste, par l'*Ami des hommes*, M. le marquis de Mirabeau, dont l'admiration perpétuelle rappelle l'enthousiasme ridicule du docteur Mathanasius, dans le *Chef-d'œuvre d'un inconnu*.

On sait combien Voltaire, ennemi déclaré de M. de Pompignan, lui fit expier enèremment sa vanité littéraire, et surtout son zèle religieux, par ses pamphlets et ses plaisanteries. Ce même Voltaire qui s'est tant moqué des *Poésies sacrées*, sans justice et sans bonne foi, n'aurait certainement pas pu trouver dans cette collection des vers aussi décolorés, aussi faibles, aussi dépourvus de poésie et de goût que la tirade qu'on est surpris de lire encore dans un poème de son meilleur temps, dans un ouvrage de courte haleine qu'il a retouché plusieurs fois, enfin dans le *Temple du goût*.

Près de là, dans un cabinet
Que Girardon et le Puget
Embellissaient de leur sculpture,
Le Poussin sagement peignait,
Le Brun fièrement dessinait ;
Le Sueur entre eux se plaçait :
On l'y regardait sans murmure ;
Et le Dieu qui de l'œil suivait
Les traits de leur main libre et sûre,
En les admirant se plaignait
De voir qu'à leur docte peinture
Malgré leurs efforts il manquait
Le coloris de la nature.

On ne conçoit pas qu'un si grand poète ait pu composer, revoir et conserver de pareils vers, ou plutôt ce ne sont pas là des vers; et, pour me servir ici du mot propre, d'une expression technique que le très-savant antiquaire dom Tassin, bénédictin, emploie souvent dans l'histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur, de pareils bonts rimés par l'auteur de la *Illiade* ne sont que de la *prose carrée*, uniquement réservée aux inscriptions en style lapidaire, dont chaque ligne doit présenter un sens complet. Voltaire écrit ordinairement en prose avec plus d'imagination et de verve qu'il n'en a montré en caractérisant, d'une manière si languissante, nos plus grands sculpteurs et nos peintres les plus célèbres. Qu'aurait-il dit du talent poétique de M. de Pompignan, si sa muse tant ridiculisée eût parlé la même langue pour célébrer nos artistes du premier ordre?

(225) C'est la traduction littérale du texte hébreu de cet étonnant verset des *Psaumes* : *Intonuît super peccatores Dominus, et illico ceciderunt cinis super terram.* Ils étaient debout, ils tombent foudroyés, et, dans ce rapide intervalle de leur chute, ils sont déjà réduits en cendres !

ter David, si David dans la véhémence et la rapidité de son génie n'était pas imitable, Rousseau n'a voulu ou n'a osé traduire que douze de ses plus beaux psaumes; et, en s'efforçant d'égaliser son modèle, il semble avoir porté le style de l'ode à son plus haut degré d'élévation. Simple et magnifiquement à la fois, il a l'accent de l'enthousiasme dans un langage toujours soumis aux lois de l'analogie et du goût, l'art de dompter toujours et si heureusement la rime qu'il n'en laisse jamais remarquer le travail, et que cette contrainte embellit au contraire sa pensée en l'exprimant avec plus d'harmonie, d'éclat et de précision, dans une diction toujours élégante, pure et harmonieuse, la majesté la plus imposante et la plus naturelle du ton lyrique, la pompe des expressions les plus solennelles, le talent de revêtir ses pensées d'images augustes qui parlent aux yeux et peignent à l'esprit toute la majesté de l'Être suprême... Heureux s'il eût plus souvent déployé cette sensibilité qui rend la voix de David si touchante, et dont il a à lui-même, une fois au moins, répandu tout le charme dans le cantique d'Ezéchias!

Ce fut à l'exemple de Rousseau et en le prenant pour modèle que M. de Pompignan conçut le projet d'enrichir notre littérature des trésors qui restaient encore à recueillir dans les livres saints; et le secret qu'il semble avoir réellement dérobé à ce grand lyrique, c'est celui d'une versification toujours claire et correcte, et ordinairement facile et harmonieuse. Je n'inviterai point sans doute les amateurs de la poésie, Messieurs, à lire de suite un recueil de cent odes sacrées pour constater la justice de cet éloge; c'est une épreuve trop redoutable peut-être pour toute espèce de vers français quand ils ne sont pas soutenus par l'intérêt d'une action dramatique. Mais qu'on lise par intervalles, comme le caractère de notre poésie et le génie de notre nation semblent l'exiger, les psaumes, les prophéties, les cantiques, les discours philosophiques et en vers, tirés des livres sapientiaux, les hymnes très-poétiques enfin de M. de Pompignan. On y trouvera peut-être que, trop préoccupé du soin de flatter l'oreille, il se néglige quelquefois sur les moyens que son talent lui fournirait pour intéresser l'âme; que, trop satisfait du ton élevé qu'il a su prendre et soutenir, il ne recherche point assez les douces modulations qui en sauveraient la monotonie; qu'il laisse souvent à désirer plus d'imagination dans l'expression, et plus de sensibilité dans ses vers; et qu'enfin l'ambition de grossir le volume de ses poésies lyriques a nuï à la solide gloire que lui aurait acquise un recueil choisi des belles odes sacrées dont il est l'auteur, s'il avait voulu y borner son talent. Mais dans celles-ci, du moins, qui sont en assez grand nombre, on reconnaîtra une élocution animée, abondante et correcte, une très-riche variété de rythme,

un beau caractère de poésie, la tradition et la manière des oracles du goût, l'art de rendre quelquefois heureusement des expressions de l'Écriture qui semblaient inaccessibles à notre langue, et souvent dans la fierté imposante de ses débuts une verve qui imite l'inspiration (224).

Tels étaient, Messieurs, les principaux titres littéraires de mon prédécesseur, lorsque la voix publique l'appela au partage de votre gloire. Chef d'une cour souveraine, favorisé des dons de la fortune, qui sont si utiles au développement des talents quand ils ne les étouffent point, accoutumé à joindre d'une admiration universelle ou plutôt d'une espèce de culte dans nos provinces méridionales, où, au danger de trouver tant d'hommages se joignait encore pour lui le malheur de n'avoir point de rivaux et de ne trouver qu'un trop petit nombre de juges, généralement estimé parmi les gens de lettres, épargné par la critique, ébloui peut-être par de trompeuses espérances, environné de la considération d'un frère (225) distingué dans le clergé de France par ses vertus et par ses lumières, il venait d'ajouter, à Montauban, une nouvelle colonie à la république des lettres quand il parut devant ce sénat littéraire pour obtenir les honneurs du triomphe. Je ne saurais penser ici, Messieurs, sans un regret amer, à la perspective de bonheur qui semblait s'offrir aux regards de M. de Pompignan, lorsque, invité par vos suffrages à venir s'asseoir parmi vous, il n'avait plus qu'à jouir du repos dans le sein même de la gloire. Un moment, et en apparence le plus heureux moment, a tout empoisonné. Je ne vois plus mon prédécesseur, durant le reste de sa carrière, qu'à travers un nuage sombre... Mais c'est sans doute, Messieurs, rendre hommage à votre délicatesse et à votre justice que de séparer à vos yeux les talents qui ont illustré une vie tout entière d'un excès de zèle qui en a obscurci le plus beau jour. Le zèle pour la religion n'attend point ici de moi un éloge superflu : il n'en a pas besoin; je m'interdirai donc par les mêmes convenances la censure des écarts auxquels il peut conduire. Consolons plutôt l'ombre affligée de M. de Pompignan, que je me représente dans ce moment à mes côtés, rapprochant par ses regrets les deux séances qui composent sa vie académique, celle de son adoption, celle de son éloge funèbre; et attendant aujourd'hui des mains de son successeur les dernières palmes qui doivent couronner devant vous l'ombre plaintive et intéressante de l'auteur de *Didon*. Non, Messieurs, vous n'avez point oublié que les liens qui l'attachaient aux lettres l'unissaient toujours à vous. S'il a pu se croire étranger à cette compagnie, l'erreur a été à lui seul; mais, dans le cours de ce long et déplorable divorce, ses travaux littéraires vous appartiennent, et je porte aujourd'hui avec con-

rection et d'élégance.

(225) M. l'archevêque de Vienne.

(224) Son agréable *Voyage de Provence et de Languedoc* est écrit en vers avec beaucoup de cor-

fiance tous ses titres et tous ses succès en tribut à votre gloire.

Depuis cette fatale époque, M. de Pompignan semble avoir cherché dans la retraite de la campagne des consolations que la capitale ne pouvait plus promettre à son âme agitée. C'était là qu'entouré d'une bibliothèque savante dans laquelle il avait recueilli le précieux dépôt des livres de Racine, il trouvait au milieu de sa solitude la société de l'esprit humain, concentrait son talent dans les paisibles jouissances de l'érudition, et se dérochait par des études profondes au sentiment de ses regrets et de ses douleurs. C'était là que, partagé entre les travaux littéraires et les plaisirs de la bienfaisance, il vivifiait la contrée qu'il habitait, assistait les malheureux de sa fortune, de ses conseils, de ses lumières; qu'il enviait sa vieillesse de bonnes œuvres, et qu'il se hâtait d'en remplir les restes d'une vie qui devait bientôt lui échapper. C'était là que sa conduite honorait ses principes; qu'il montrait la piété chrétienne en action; qu'il fondait un hospice pour fixer dans sa terre les héroïnes de la charité, les dignes filles de saint Vincent de Paul; et que, d'un seul don et en un seul jour, il sacrifiait une somme de quarante mille livres à l'éducation des enfants et au soulagement des malades: nouveau genre de gloire qu'il est si doux de pouvoir ajouter aux succès littéraires, parce que le génie et la vertu ne brillent de tout leur éclat que lorsqu'on parvient ainsi à les réunir! Enfin, c'est là qu'après avoir déployé dans ses longues souffrances le courage de la résignation, il vient de terminer sa carrière au milieu des larmes de sa famille et des bénédictions de ses vassaux: hommage plus touchant et plus glorieux à sa mémoire que tous les applaudissements des théâtres ou des académies, et le vain bruit de la célébrité!

Avant sa mort M. de Pompignan a rendu grâce à la solitude du calme qu'elle avait répandu sur sa vieillesse, et son talent a été consacré enfin une fois à célébrer son bonheur. L'un de ses écrits les plus récents a été une *Épître sur la retraite*, dans laquelle, à la vue de l'astre bienfaisant qui se levait sur la France, il formait, en poète citoyen, les vœux les plus ardents pour la prospérité d'un règne dont l'aurore semble s'annoncer à la nation sous d'heureux présages: objet bien digne en effet des derniers chants d'une muse qui n'a jamais rendu hommage qu'à la vertu. Eh! certes, Messieurs, quel Français, s'il n'est pas insensible à la gloire de son pays, a pu voir sans une sorte d'enthousiasme un prince qui dès sa plus tendre jeunesse ne s'est montré passionné que pour la justice et pour la vérité. La marine créée, la servitude abolie, les lois plus humaines, une politique morale, le crédit fondé sur l'économie du gouvernement, une guerre sollicitée hautement par le vœu public et couronnée par une paix glorieuse, enfin l'in-

dépendance de l'Amérique assurée à l'histoire par un monarque de vingt-sept ans! La gloire des lettres n'a pas été oubliée, Messieurs, dans cette grande révolution qui doit tant influencer sur le sort des deux mondes. Le roi vient de cimenter une nouvelle alliance littéraire entre les Etats-Unis et la France, en dotant d'une riche collection de livres les universités, de Virginie et de Pennsylvanie. Vous voyez assis parmi vous un guerrier (226) qui, après avoir combattu pour cette république naissante, vient de lui obtenir ce nouveau bienfait de notre jeune monarque, et qui a le double mérite d'avoir contribué à procurer aux Américains les deux plus grands biens de l'ordre social, la liberté et les plus belles productions de l'esprit humain. Ainsi vos ouvrages, Messieurs, deviennent, pour ainsi dire, un nouveau ressort diplomatique entre les mains de votre auguste protecteur. Ce sont vos trésors littéraires qui forment les plus magnifiques présents; et il ne se montre jamais plus grand lui-même que lorsque, répandant la lumière avec tant d'éclat du haut de son trône, il dispense aux nations les plus reculées les chefs-d'œuvre de nos écrivains. Mais, par un noble échange de gloire entre lui et le génie, ce prince a trouvé une manière inconnue avant son règne d'honorer les grands talents et les hautes vertus. Jusqu'à nos jours, en effet, Messieurs, les peuples avaient dès longtemps érigé des statues aux souverains, tandis qu'aucun monarque n'avait encore décerné le même honneur à ses sujets les plus illustres et les plus utiles à leur patrie. Louis XIV est donc pour l'histoire le premier souverain qui se soit imposé le devoir d'acquitter cette dette si ancienne et si sacrée du trône, en élevant des statues dans son palais aux plus grands hommes de sa nation, et en faisant servir ainsi l'émulation dont il anime les beaux-arts à réveiller l'amour de la gloire dans toutes les classes de la société.

Voilà peut-être, Messieurs, dans la science d'électriser et d'enflammer les esprits, l'unique secret qui eût échappé à la munificence de Louis XIV. Les murs de ce sanctuaire ont retenti cent fois des hommages que l'éloquence et la poésie ont rendus à ce grand roi, qui voulut qu'après la mort de l'illustre chancelier Séguier la protection des lettres, désormais trop honorable pour un sujet, devint dans son empire l'apanage éternel de la couronne, fit régner avec lui, pendant un siècle, tous les beaux-arts, et à qui son heureux génie inspira souvent des traits dignes de Corneille ou de Bossuet, sans que durant tout le cours de son long règne il ait proféré une seule parole qui ait démenti la dignité de son rang et l'élevé au-dessus de son âme. Aussi, Mes sieurs, plus ce monarque s'éloigne de notre âge, plus il s'agrandit à notre vue. A mesure que les mémoires de ses généraux nous rendent en quelque sorte témoins de sa vie privée,

l'ancien enthousiasme de la France se réveille pour exalter un prince à qui elle doit tout, ses lois, sa discipline militaire, ses places fortes, sa police, ses premières routes, sa marine, ses arsenaux, ses ports, ses manufactures, ses académies, ses plus beaux monuments publics. Pour moi, Messieurs, qui viens à votre suite, et à une si grande distance de vos talents, apporter aux pieds de Louis XIV le faible tribut de mon admiration, dans ce temple où il régnera toujours par ses bienfaits et par votre reconnaissance, ne pouvant plus rien ajouter à vos éloges, je rassemblerai du moins sous vos yeux les traits épars de sa gloire, et je dirai simplement et sans art : il eut à la tête de ses armées Turenne, Condé, Luxembourg, Catinat, Créquy, Boufflers, Montesquiou, Vendôme et Villars. Duquesne, Tourville, du Guay-Trouin commandaient ses escadres. Colbert, Louvois, Torcy étaient appelés à ses conseils. Bossuet, Bourdaloue, Massillon lui annonçaient ses devoirs. Son premier sénat avait Molé et Lamoignon pour chefs, Talon et Daguesseau pour organes. Vauban fortifiait ses citadelles. Riquet creusait ses canaux. Perrault et Mauzard construisaient ses palais; Puget, Girardon, Le Poussin, le Sueur et le Brun les embellissaient. Le Nôtre dessinait ses jardins. Corneille, Racine, Molière, Quinault, la Fontaine, la Bruyère, Boileau éclairaient sa raison et amusaient ses loisirs. Montausier, Bossuet, Beauvilliers, Fénelon, Huet, Fléchier et l'abbé Fleury élevaient ses enfants. C'est avec cet auguste cortège de génies immortels, dont la plupart appartiennent à cette compagnie, que le premier roi protecteur de l'Académie française, toujours fier de sa nation, qui sous lui s'illustra dans tous les genres de gloire, appuyé sur tant de grands hommes, qu'il sut mettre et conserver à leur place, se présente aux regards de la postérité!

III. DISCOURS

PRONONCE DANS LA SÉANCE PUBLIQUE TENUE
PAR LA CLASSE DE LA LANGUE ET DE LA
LITTÉRATURE FRANÇAISES DE L'INSTITUT
IMPÉRIAL DE FRANCE,

*Le mercredi 6 mai 1807, pour la réception
de son éminence monseigneur le cardinal
Maury, à la place de M. Target.*

Messieurs,

Au moment où je terminais ma mission politique dans l'assemblée nationale, je ne pus me dissimuler qu'il était impossible alors de servir la chose publique. Je compris avec douleur que je m'exposerais sans fruit comme sans gloire à des dangers inutiles, si je luttais plus longtemps contre une opposition malheureusement insurmontable. Je plains donc amèrement les Français qui, entourés de décombres, et placés sur un terrain miné de toute part, se flattaient d'avoir encore une religion, une monarchie, et même une constitution; car on croyait avoir tout fait, parce qu'on avait

tout détruit. Un déluge de maux était prêt à fondre sur la France, et c'eût été bien vainement que la sagesse et la prévoyance humaines auraient tenté d'élever des digues pour l'en garantir désormais. Je n'avais plus de poste à remplir. Rome, sous la domination de laquelle j'étais né, m'offrait une seconde patrie. Déjà l'orage grondait sur la tête de son souverain qui m'appelait, me réclamait, et dont il était de mon devoir d'aller partager les périls. L'immortel Pie VI m'y prodigua aussitôt toutes les dignités de mon état : objets d'ambition d'autant moins désirables qu'elles n'attiraient sur nous que la prévention et la haine, qu'au lieu de promettre un refuge elles dévouaient à la proscription, mais qu'il eût été lâche de refuser à une époque où elles ne pouvaient tenter que la fidélité, le zèle et le courage.

On dut pourtant me croire heureux, Messieurs, quand cette nouvelle carrière s'ouvrit devant moi en Italie; et en effet si quelque chose eût pu me consoler d'une élévation occasionnée par les désastres de ma patrie, ç'aurait été sans doute ce témoignage de l'estime et de la bienveillance d'un tel bienfaiteur, dont l'éminente piété, les rares talents, la haute sagesse, la vieillesse auguste, et ce beau caractère de religion imprimé sur toute sa personne avec une majesté si imposante et si sainte, recevaient encore un nouvel éclat de la consécration du malheur.

Mais hélas! de quel bonheur m'était-il donné de jouir, en voyant ce vieillard vénérable, l'un des plus grands pontifes de nos siècles modernes, auquel je devais moi-même tant de dévouement et de reconnaissance, toujours immobile dans ses principes sous le poids de l'adversité offrir vainement à l'Europe étonnée, qui ne découvrait encore dans nos dissensions que les dangers de la France, le spectacle touchant et sublime d'une vertu dont rien ne pouvait ni ébranler la constance ni altérer la douceur? Quelle amertume, quelle douleur n'ai-je pas dû éprouver, Messieurs, quand les restes d'une vie si pure et si tourmentée ont été livrés sous mes yeux à toutes les vicissitudes d'une destinée si déplorable, sans autre consolation que les hommages et les regrets du peu, le français, qui accourait de loin pour se prosterner sur le passage d'un captif, en implorant ses bénédictions? Proscrit moi-même avec lui, je ne pus l'accompagner durant sa captivité, dans ces temps de denil et de larmes, où chaque jour m'apportait des nouvelles plus déchirantes, et où j'étais déjà si malheureux des calamités de mon pays que je désespérais de revoir jamais.

Ce souvenir des tempêtes, qui n'est pas aujourd'hui pour moi sans douceur au milieu du port, vous dit assez, Messieurs, de quelle surprise, de quelle joie, de quel ravissement j'ai été saisi, lorsqu'après de si longues agitations, j'ai vu cette même nation française revenir à ses anciennes maximes, reprendre les sentiments religieux,

l'habitude de la subordination, les doctrines éprouvées, le culte des lois, les mœurs douces de ses pères, reconnaître les principes que nous avons professés dans l'assemblée nationale, et consacrer solennellement cette belle et salutaire unité du pouvoir dont nous avons été si constamment les défenseurs.

Alors, Messieurs, je me suis trouvé fier d'être Français : j'en ai ambitionné le titre. Désenchanté de toute illusion, ennemi de tout dégoût, je n'ai pu me défendre, après quinze ans d'épreuves, de me réunir à mes concitoyens las du désordre et fatigués d'une tyrannique liberté. J'ai pu, et aussitôt j'ai cru devoir me rallier loyalement, avec l'intégrité de mes principes, à un gouvernement réparateur, solidement affermi, nécessaire à la France, reconnu des puissances de l'Europe, et qui, selon l'observation lumineuse de M. de Fontanes, *n'a détrôné parmi nous que l'anarchie*. J'ai senti le besoin de revoir quelques anciens amis échappés, par une providence spéciale, au plus destructeur de tous les fléaux. J'ai voulu, après tant d'angoisses, applaudir aussi avec eux au triomphe si tardif et si désirable des saines opinions politiques, participer aux magnifiques destinées de l'empire français, assister au rétablissement des antiques institutions qui avaient fait son bonheur et sa gloire, bénir aux pieds de son trône l'incomparable auteur de tant de merveilles, célébrer son autorité comme un immense bienfait public, m'associer aux vœux que forment autour de lui pour sa conservation si essentielle au salut de tous, la nation entière, et plus ardemment sans doute les pros crits qui, ayant conservé comme moi dans l'exil un cœur toujours français, ne peuvent se dissimuler que sans lui il n'y aurait plus pour nous de patrie ; enfin j'ai désiré de pouvoir embellir mes dernières années devenues plus tranquilles du spectacle de la félicité que garantissent à la France les avantages du présent et les espérances de l'avenir.

Vous venez, Messieurs, d'ajouter un charme de plus à cette jouissance, lorsqu'en me rappelant dans le sein de notre Académie française, déjà rétablie sous une autre forme, vous avez bien voulu confirmer librement son premier choix en ma faveur. Tout devient ainsi plus flatteur pour moi, comme tout est nouveau dans la seconde adoption dont vous m'honorez aujourd'hui, et dont vous intervertissez généralement l'ordre commun, en la faisant remonter à l'un de vos devanciers. La grâce que je reçois est environnée de circonstances tellement individuelles, que cet exemple commence et finit à moi. En me réunissant au corps littéraire le plus illustre de l'Europe, j'y parais maintenant à la suite de mon dernier prédécesseur, dont j'étais autrefois l'ancien sur votre liste. Je suis le premier dans ce moment, je serai le seul qu'on ait jamais vu ici à côté de son successeur, qui est l'un de vous, Messieurs,

sans que je puisse le connaître jamais ; et le jour où je recouvre mon rang dans cette Académie, que Louis XIV comptait si justement parmi les plus beaux titres de gloire de la France, formera dans vos annales une époque unique, où le même orateur aura prononcé, dans la même société différemment organisée, deux discours de réception solennelle, à vingt-trois années de distance l'un de l'autre.

J'ai dû m'empresser d'autant plus, Messieurs, de relever une particularité si remarquable, que votre élection m'a ramené parmi vous, au moment où la bonté de l'empereur venait de me rattacher à la France, en me plaçant auprès d'un jeune prince qui se montre en toute occasion par sa magnanimité, ses talents, son activité, ses exploits, sa sagesse et son humanité, à la tête de nos armées, le digne frère du premier des monarques et des guerriers. Heureux et imposant accord de tant de hautes destinées qui, en réservant au rang suprême la dynastie de ce héros législateur, n'ont mis dans la disposition de sa puissance les trônes et les peuples les plus propres à l'affermir qu'après l'avoir environné d'avance lui-même d'une famille auguste et nombreuse, dont tous les membres se trouvent, par une singularité sans exemple, dans la plus parfaite harmonie avec l'étonnante élévation de sa fortune et les progrès toujours croissants de sa gloire !

Mais si les circonstances de ma réélection me placent à vos yeux dans un point de vue absolument nouveau pour vous, cet Institut, que je n'avais pas encore vu rassemblé, m'offre aussi à moi-même un spectacle qui ne l'est pas moins ; et mes regards en sont d'autant plus vivement frappés que cet appareil augmente singulièrement à mes yeux le majestueux éclat de ce sénat littéraire. Au moment où je me rallie à cette noble famille qui, en rapprochant tous ses membres, a tiré tant de lustre de leur réunion, j'éprouve la surprise et la joie d'un soldat éloigné longtemps de sa patrie, après l'avoir fidèlement défendue, et qui, en la revoyant à la suite d'un bouleversement général, y retrouve avec transport les monuments les plus chers à ses affections, recomposés de leurs propres débris et environnés d'une splendeur nouvelle.

A peine en effet, Messieurs, ai-je touché le seuil de ce temple que son horizon s'est agrandi sensiblement à ma vue. En obtenant une nouvelle création, ou plutôt en recouvrant l'antique héritage de son *immortalité*, l'Académie française, qui avait partagé avec tous nos établissements publics le danger de l'isolement durant les orages politiques, s'est heureusement ralliée aux trois florissantes colonies sorties de son sein, et qui formaient autour d'elle sa superbe postérité. S'il m'était encore permis de parler un moment devant vous, Messieurs, la langue de nos premières études, je dirais que nous pouvons réaliser dans l'enceinte qui vous rassemble, les plus bri-

lantes fictions de la mythologie, en plaçant sur le sommet de cet édifice, ainsi qu'autrefois sur le temple de Delphes, ou sur la cime de l'Hélicon, au milieu de la famille entière des Muses, au milieu de tous les symboles sacrés des sciences et du goût, ce même Apollon, ce même dieu de l'éloquence et de la poésie, couronné de lauriers et de rayons, animant de son inspiration toute la sphère du génie, et contemplant avec orgueil tous les domaines de sa gloire; qui chante sur sa lyre d'or la structure et les mouvements des cieux, et préside ici comme sur les bords d'Hippocrène ou du Permesse à tous les talents, à toutes les inventions, à toutes les découvertes, à toutes les études de l'antiquité ou de la nature, à toutes les compositions et à tous les beaux arts qui honorent l'esprit humain.

Un si magnifique spectacle, Messieurs, enrichit de nouveaux trésors l'instruction et le bonheur que votre société me promet. Ma reconnaissance et mes regrets m'en ont souvent rappelé les avantages et le charme dans ma solitude. Je me plaisais à m'y environner des plus doux souvenirs de ma vie, en me retraçant les heureux jours où je pouvais partager vos travaux; où l'Académie française se voyait recherchée par les premiers personnages de l'Etat, qui venaient, selon les nobles expressions du maréchal de Beauvau, *brigner ici l'honneur d'être les égaux des gens de lettres*; où vos suffrages excitaient bien plus vivement encore l'ambition de tous nos écrivains, qui par des communications fréquentes s'éclairaient, s'inspiraient, s'enflammaient mutuellement de cet amour fécond de la gloire, devant lequel disparaissait tout autre intérêt que celui des lettres; où vos concours, vos prix, vos élections et toutes vos assemblées publiques fomentaient l'émulation, décélaient et encourageaient les talents, attiraient une foule immense, et devenaient les fêtes les plus solennelles de notre littérature; où vos séances particulières conservaient avec les principes du goût et la pureté de la langue la tradition, l'urbanité, les longs et classiques souvenirs du grand siècle dont j'ai fréquenté parmi vous les derniers contemporains; où l'on puisait à sa source cette perfection de style dont toutes les règles ne sont pas écrites, et ne peuvent s'apprendre que dans l'intimité des grands écrivains; où chacun s'appropriait dans ce conseil de famille, avec la délicatesse des hommes les plus éclairés de la cour, les lumières et l'expérience de tous ses collègues qui s'y montraient quelquefois supérieurs à leurs propres ouvrages; enfin où cette réunion de l'élite des gens du monde et des gens de lettres fournissaient des entretiens d'une grâce et d'une profondeur, dont m'approcha jamais aucune conversation des premières sociétés de cette capitale.

Ce témoignage que je rends avec tant de joie au commerce intime de mes anciens

collègues, ne me dispense pas du tribut particulier que je dois aujourd'hui à celui d'entre eux, dont je viens occuper la place, et dont le nom suivait autrefois immédiatement le mien sur votre liste. J'avais moi-même concouru à l'élection de M. Target. Les motifs qui la déterminèrent sont encore très-présents à mon esprit. J'aime d'autant plus à lui en faire hommage aujourd'hui, que cette circonstance de sa vie lie son nom à un point intéressant de votre histoire qu'on n'a pas encore éclairci, et dont la tradition peu connue mérite d'être conservée dans vos annales.

La voix publique reprochait depuis longtemps à l'Académie française d'avoir négligé dans ses appels plusieurs réputations dignes de ses regrets, et de ne s'être pas montrée assez juste envers trois classes d'écrivains qu'elle a rarement comptés parmi ses membres, les instituteurs publics, les poètes comiques et les avocats. Une censure plus réfléchie aurait reconnu que les deux premières de ces castes littéraires avaient été écartées de vos élections par des obstacles étrangers à cette compagnie, et que les orateurs du palais s'en étaient exclus volontairement eux-mêmes.

Mais il n'en est pas moins vrai que cette exhérédation apparente de vos honneurs académiques a répandu dans les pays étrangers de fortes préventions contre les talents de notre barreau. On en conclut encore que cette carrière a été parmi nous la plus stérile en écrivains célèbres, puisqu'on ne relit plus aucun ouvrage de ce genre. On y suppose que les orateurs qui la parcoururent ne sont pas encore entièrement guéris de ce mauvais goût dont Racine fit une justice si éclatante sur le théâtre. On relève avec une juste sévérité, qu'il n'existe dans notre langue aucun plaidoyer qu'on puisse comparer aux écrits polémiques de Bossuet contre Fénelon, chefs-d'œuvre immortels de notre dialectique oratoire. On ajoute enfin à l'appui de tant de présomptions défavorables, que depuis Pélisson, qui se montra si mémorablement supérieur à tous les avocats de son temps dans la défense du surintendant Fouquet, toutes les fois que les gens de lettres ont voulu descendre dans cette arène, ils y ont conservé jusqu'à nos jours la même prééminence et remporté les mêmes triomphes (227).

Le zèle dont un Français doit être animé pour la gloire de son pays, en tout genre, et qu'on sent redoubler d'aideur dans les régions étrangères, m'y a souvent suggéré l'apologie de notre barreau, lorsque j'ai trouvé l'occasion de le venger de ces reproches, quoique je ne pusse me dissimuler à moi-même qu'ils n'étaient pas tous sans fondement. J'opposais donc à ses détracteurs que si nos avocats ne sont pas au niveau de notre gloire littéraire, en défendant des causes communément dépourvues d'intérêt, leur infériorité doit surtout être

imputée au malheur de n'être presque jamais surveillés par un auditoire habile et prompt à signaler le suffrage et la censure du goût. Trop surchargés de causes par leur célébrité, pour écrire avec soin leurs mémoires, ils réservent leur éloquence aux répliques plus décisives qu'ils improvisent quelquefois avec beaucoup d'effet. Les barreaux étrangers ne voient aucun exemple, et n'ont aucune idée de ces inspirations soudaines qui fondent les premières réputations dans nos tribunaux. On ne connaît pas d'ailleurs, hors des limites de la France, les parquets et les barreaux de nos provinces, où l'éloquence s'est singulièrement illustrée depuis un demi-siècle, à Rouen, à Rennes, à Bordeaux, à Grenoble, à Toulouse, et surtout à Aix; à Aix, dis-je, où un orateur célèbre, que je vois assis parmi vous, Messieurs, et que ses talents ont élevé au ministère, obtint un triomphe mémorable sur le comte de Mirabeau, plaidant alors avec le plus grand intérêt pour soutenir un procès important qu'il ne pouvait jamais perdre, et qu'il ne perdit en effet qu'en fournissant à sa partie adverse des armes invincibles contre lui-même; de sorte que M. Portalis eut ainsi la double gloire de vaincre Mirabeau dans sa propre cause, et dans l'une de ces occasions si rares, où, sous la sauvegarde des formes, il paraissait défendre les droits de la justice et de la raison (228).

C'était ainsi, Messieurs, que je tâchais d'excuser, en Allemagne et en Italie, l'infériorité de l'éloquence judiciaire de notre littérature. Mais il m'est beaucoup plus facile ici de justifier l'Académie que le barreau, dont on se plaint que vous n'avez pas assez encouragé les succès. En effet, toujours jalouse de répandre le goût et d'exciter l'émulation dans tous les domaines des lettres, cette compagnie avait compté plusieurs avocats parmi ses membres, dans le premier âge de son établissement. Grâce à cette adoption, le nom de Patru n'est pas encore oublié dans la littérature française. Ses plaidoyers ne sont pas lisibles, je l'avoue; mais on le distingue encore dans vos annales, parmi vos anciens collègues qui devinèrent le génie de notre langue à une époque où ce mérite était d'autant plus apprécié, qu'elle se fixait alors; et Patru l'avait étudiée, non-seulement en grammairien qui en analyse la métaphysique et les règles, mais en orateur qui en connaît l'élégance et l'harmonie. Son plus beau titre de gloire sera toujours d'avoir été l'ami, l'admirateur, et souvent même le conseil des chefs de notre littérature, qui associèrent son nom à leur renommée, en déférant fré-

quemment à ses critiques officieuses. Heureusement pour la gloire de notre Parnasse et de notre nation, ce censeur confidentiel fit d'inutiles efforts pour détourner la Fontaine d'écrire des fables, et Boileau de composer son *Art poétique*, parce qu'il ne croyait pas que notre langue pût prendre un pareil essor. Nos deux grands poètes l'écoutaient comme un juge compétent sur le mécanisme du style; mais ils savaient et ils sentaient encore mieux que, dans toutes ses compositions originales, le génie ne doit jamais consulter que lui-même, parce qu'il a seul la conscience de ses moyens et le secret de sa puissance.

Je ne craindrai donc pas de le dire, Messieurs, après m'être montré si juste envers celui des orateurs estimés de notre barreau qu'on vit le premier favorisé de votre adoption, et dont votre seule histoire a préservé le nom d'un éternel oubli : le seul tort de l'Académie française envers l'ordre des avocats durant le xvii^e siècle, fut d'inscrire sur sa liste, avec trop d'indulgence, les noms obscurs de Ballesdens, de Colletet, de Leclerc, de Givry, et peut-être aussi de Barbier d'Aucour. Aucune grande réputation ne mérita de conquérir vos suffrages dans cette carrière, jusqu'au temps où le talent et le goût y furent introduits par le célèbre Cochin, que secondèrent puissamment les avocats généraux Talon et d'Aguesseau. A cette école respectable se formèrent Le Normand, Aubry, Laverdy, Reverseaux, que l'esprit de corps sépara des gens de lettres. C'est l'époque la plus brillante du barreau français. L'admiration publique y remonte encore, quand elle veut célébrer des avocats désintéressés, concentrés dans leurs fonctions, savants avec goût et même quelquefois avec éloquence, étrangers à l'ambition comme à l'intrigue, amis du gouvernement, de la subordination et des lois, et d'autant plus dignes de la considération publique, que leur dévouement à la justice n'avait point de plus solide garant que leur indépendance, comme la délicatesse de cet ordre n'avait besoin d'aucune autre discipline que les règles de l'honneur.

Ce fut, Messieurs, au temps où le barreau s'illustrait ainsi par des orateurs dignes de votre gloire, que le corps des avocats ne voulut plus y participer. La cause et l'époque de ce divorce littéraire sont connues. La place de Claude Perrault, le détracteur des anciens, étant vacante au commencement du dernier siècle, ce même traducteur Tourreil, qui avait voulu donner de l'esprit à Démosthènes, mais qui en trouvait sans doute un peu trop à l'abbé de Chaulieu, résolut de se venger de ses épi-

(228) Mirabeau plaidait lui-même au parlement d'Aix, contre sa femme, qui invoquait la protection des lois, en la poursuivant en séparation, et qui était dépourvue de moyens suffisants pour se soustraire à sa tyrannie par un arrêt. Il n'avait besoin pour gagner sa cause que de rester sur la défensive. Mais son habile adversaire sut provoquer et irriter son orgueil, pour l'exciter par ses délis à

divulguer des lettres que madame de Mirabeau avait écrites à son mari, et dont on savait qu'il était encore dépositaire. Ce triomphe d'un moment tenta la vanité de Mirabeau, qui les lut en pleine audience, et qui, en diffamant ainsi publiquement son épouse, lui fournit un moyen péremptoire de séparation légale.

grammes, en lui enlevant vos suffrages prêts à vous le donner pour collègue. Dans la vue de l'écartier plus sûrement, Tourreil attendit le moment même de l'élection pour annoncer à l'Académie, dont il était alors directeur, que le premier président de Lamoignon serait flatté de son choix. Au seul nom de l'Ariste du *Lutrin* ou plutôt du Parnasse français, toutes les voix se réunirent en faveur du noble ami des gens de lettres, qui le révéraient comme leur oracle dans sa retraite de Bâville. Mais ce magistrat, dont on avait surpris le consentement, eut la délicatesse de ne vouloir pas servir d'instrument à une intrigue, et son désaveu en rejeta toute la honte sur son auteur (229).

Affectée d'un pareil refus, l'Académie statua que les visites de sollicitation étant d'usage sans être encore de devoir, il fallait les exiger pour les ennoblir, et qu'elle regarderait désormais comme seuls éligibles les candidats qui demanderaient publiquement leur adoption. Louis XIV, toujours soigneux de la gloire des lettres, qui le lui ont bien rendu, approuva le règlement; et, pour couvrir la trace de ce dégoût par l'éclat d'un grand nom, il engagea le prince Armand de Rohan, évêque de Strasbourg, à donner le premier exemple de déférence qui allait décider de l'exécution du nouveau statut, peut-être même de la considération de cette compagnie. Vos prédécesseurs reçurent le vœu du cardinal de Rohan comme une faveur; et la place vacante lui fut déférée avec tout l'empressement d'une famille illustre et nombreuse qui, après la rupture d'une alliance désirable et déjà conclue, s'en voit aussitôt dédommée par une autre encore plus honorable.

Un pareil exemple fixa l'opinion publique. Dès lors les classes les plus élevées de l'Etat se soumièrent sans répugnance à ce règlement, qui garantissait et rehaussait la dignité des lettres. Une seule association refusa de s'y conformer : ce fut l'ordre des avocats, dominé par ses anciens bâtonniers, ou entraîné par le tourbillon du palais. La médiocrité assurée partout de la majorité est trop bien éclairée par les calculs de l'intérêt ou par l'instinct de l'envie, pour ne pas interdire volontiers aux talents supérieurs tous les honneurs qu'elle ne peut jamais partager. Ce corps se prévalut donc, on ne sait pourquoi, du refus du premier président, et se hâta de défendre à ses membres l'assujettissement aux visites académiques. Telle fut l'origine de cette inhibition sur parole, qui obtint tacitement l'autorité d'une loi de discipline, sanctionnée successivement par l'opinion toujours pré-

sumée, et jamais prononcée, des comices du palais. Etrange effet, Messieurs, du despotisme, c'est-à-dire de la démocratie domestique des corporations nombreuses ! On n'écrivit aucune délibération, on ne requit aucun arrêt confirmatif, on n'intima même aucune peine comminatoire, à l'appui de cette convention clandestine, dont les talents du barreau gémirent longtemps en secret, et qu'ils n'osèrent cependant jamais combattre en public, parce qu'on ne pouvait ni la saisir, ni même la bien constater dans ce nuage d'une tradition orale où elle était cachée. Mais cette incertitude, cette impénétrable obscurité de je ne sais quel danger vague, indéfini, arbitraire, que l'imagination exagérait encore, répandirent un tel effroi de radiation du tableau, que pendant près d'un siècle aucun avocat ne vint plus se présenter aux portes de ce sanctuaire. Le dernier d'entre eux qu'on y vit siéger fut le traducteur de Pline, Sacy, littérateur estimable sans doute, mais qui se fait remarquer spécialement sur votre liste par le dangereux honneur d'y précéder immédiatement le grand nom de Montesquieu.

Cette obstination des avocats durant tout le dernier siècle est d'autant plus étrange, que dans le même intervalle l'Académie française vit rechercher ses élections par trois premiers présidents du parlement de Paris, Novion, de Mesmes, Portail, par le président Hénault, et par le célèbre avocat général Séguier, qui vint enrichir votre égalité académique d'un nom inscrit parmi vos protecteurs, entre le cardinal de Richelieu et Louis XIV.

Tels avaient été vos rapports, Messieurs, avec les orateurs du palais, lorsque M. Target vint solliciter vos suffrages et vous porter le vœu de son ordre, de se rallier au premier corps de notre littérature. Je ne saurais dissimuler ici que l'opinion publique et la nôtre le plaçaient à la suite, et même à une grande distance de l'avocat Gerbier, dont les étrangers ont admiré comme nous le talent oratoire dans ses plaidoiries, et plus éminemment encore dans ses répliques, où, durant trente années d'épreuves et de succès, il s'est montré tellement supérieur à tous ses collègues, qu'à cette époque de sa célébrité, il était véritablement l'aigle du barreau. La nature l'avait doué d'une dialectique ferme et lumineuse, de l'art de répandre un grand intérêt dans les discussions juridiques, d'une rare présence d'esprit au milieu des mouvements de l'âme et des élans de l'imagination, enfin, d'une action pleine de grâce et de dignité, et de tous les dons heureux qu'exige Cice-

(229) Tenes sont la tradition et l'opinion de l'Académie française, sur la foi de l'abbé Olivet. D'autres critiques, comme l'abbé Gouget, dans le catalogue manuscrit de sa bibliothèque, prétendent que ce désaveu ne doit pas être attribué au premier président de Lamoignon, mais à son fils aîné Chrétien-François de Lamoignon, avocat général, ensuite président à mortier au parlement de Paris,

aïeul de M. de Malesherbes, reçu honoraire de l'Académie des belles-lettres en 1704. Mais une pareille discussion est fort indifférente, puisque toute la question se réduit à savoir si ce refus très-constant a été fait par le premier président de Lamoignon, ou par l'aîné de ses enfants, et que l'un et l'autre méritaient le choix de l'Académie.

rou, en se peignant lui-même à son insu pour former un grand orateur.

Dès que vous vîtes, Messieurs, le barreau se rapprocher ainsi de vous, votre premier vœu se porta donc vers ce même Gerbier, que vous n'avez jamais pu vous donner pour collègue, si toutefois vous ne l'adoptiez pas après sa mort d'une manière encore plus glorieuse, en approuvant la justice que je lui rends devant vous, sur le tombeau de son compétiteur, qui ne réunit vos suffrages qu'en partageant vos regrets. Je ne dis pas encore assez : il en fit sa plus puissante recommandation auprès de vous, durant le cours de ses visites, et il les consacra plus noblement encore par un éloge public, dans son discours de réception. Mais les circonstances politiques avaient écarté de Gerbier la faveur de son ordre, pour en investir alors M. Target ; et les avocats ne consentaient à lever d'abord que pour ce dernier la barrière qui les séparait de l'Académie.

M. Target réunissait heureusement des titres estimables que vous sûtes apprécier. On le comptait parmi nos avocats du premier ordre, et l'opinion des jurisconsultes lui attribuait une étude peu commune de nos lois, de nos coutumes et de notre jurisprudence. On vantait encore en lui une logique exacte, une élocution abondante, une mémoire heureuse, une discussion facile qu'il manifestait dans ses conférences avec ses collègues, comme dans ses plaidoyers, toujours écrits d'avance, et qu'on eut occasion de remarquer surtout dans une réplique très-courte qu'il eut le bonheur d'improviser avec succès à la Tour-nelle. Il saisissait aussi avec assez de sûreté et de promptitude le point de la difficulté et de la décision dans les affaires ; et cette sagacité, qui est le tact du jurisconsulte, l'a placé dans un rang distingué parmi les juges de la cour de cassation. Je me plais, Messieurs, à environner ainsi devant vous sa mémoire de tous les souvenirs qui la rendent plus recommandable. Je dois ajouter qu'au moment où il vint s'asseoir dans cette académie, il jouissait d'une telle réputation de désintéressement et d'intégrité, que M. de Nivernois put lui rendre publiquement le témoignage *d'avoir fait de son nom seul, au palais, un préjugé de la justice des causes qu'il se chargeait de défendre*. Enfin il s'était attiré au plus haut degré, à l'époque de l'exil du parlement, la faveur de son tribunal et de son ordre, par ce même silence qui depuis.... Mais alors il ne lui mérita que des éloges, dans une nation qui juge surtout les hommes publics par le double courage de leur caractère et de leurs principes.

Tels furent les motifs qui réunirent vos suffrages en faveur de M. Target. Vous crûtes, Messieurs, en l'honorant de votre élection, adopter et reconquérir l'ordre entier des avocats ; et en effet, lorsqu'il parut pour la première fois dans vos rangs, il s'y présenta entouré d'une multitude de ses

confrères, dont le nombreux cortège embellit son installation. Je m'arrête avec sa renommée à ce jour de gloire, qui fut le plus beau de sa vie ; sa carrière littéraire finit pour nous au moment où sa carrière politique commence.

Un seul de vos regards, Messieurs, peut donc embrasser dans ce moment toute la vie académique de M. Target. Mais s'il a dû se féliciter, avant de descendre au tombeau, d'avoir vu notre heureuse patrie se relever plus grande et plus puissante que jamais du fond d'un chaos où elle s'était précipitée, il faut le plaindre, Messieurs, de ne pouvoir plus jouir avec nous désormais du magnifique spectacle que présente à l'univers la France, fière de sentir comme de déployer pour la première fois toute sa force, de mesurer et de remplir ses hautes destinées, d'exercer enfin la prédomination que lui donne, au milieu de l'Europe, un gouvernement qui a su et voulu mettre à son rang politique une si grande nation.

Français ! toujours dignes désormais de cette prééminence qui nous présage autant de félicité qu'elle nous assure de gloire, rappelons sans cesse dans nos esprits le souvenir à jamais instructif des dix années qui ont précédé parmi nous le rétablissement de la monarchie, pour les comparer à l'ordre, à la sécurité, à la splendeur de notre état présent. Contemplons la profondeur de l'abîme d'où nous sommes sortis, et dans lequel nous retomberions encore sans l'appui du bras tutélaire qui nous en a retirés ; et nul n'osera se montrer follement ingrat envers l'auguste libérateur qui, par une théorie profonde de l'esprit public, a su en devancer et en diriger l'influence ; qui a reporté de l'armée à la masse des citoyens le feu sacré de l'honneur, seul levain assez actif pour régénérer nos âmes ; qui, présentant de loin les intérêts, les besoins, les vœux, les affections du peuple français, et l'infaillible retour de ses habitudes, nous a défendus d'abord contre nos ennemis, pour nous protéger plus puissamment ensuite contre nous-mêmes ; qui s'est allié à notre révolution pour en détruire tous les principes désorganisateur, après avoir sagement transigé avec ses inévitables conséquences, et qui, en arrachant aux passions les plus féroces un ascendant usurpé sur la raison, a fondé son empire sur la confiance et la réunion de tous les partis.

En effet, Messieurs, c'était uniquement du sein d'une armée victorieuse que devait s'élever au pouvoir suprême un général dont le grand nom n'eût à craindre ni envie ni rivalité ; et il nous fallait la plus imposante de toutes les renommées militaires pour dompter, à force de gloire, l'opinion la plus effrénée. Cet homme extraordinaire a paru, et d'avance a signalé ses destins, en faisant de la guerre un art tout nouveau dans le monde. Il ne mesure point l'espace, il le franchit. Ses marches sont des manœuvres si variées et si savantes, qu'en arrivant au centre de ses armées, dont le

seul point de réunion dévoile aussitôt les combinaisons les plus sublimes, il termine ses campagnes au moment même où il semble les ouvrir. Ce grand capitaine ôte ainsi les prestiges à la fable pour transporter dans sa propre histoire tout le merveilleux de la mythologie. Je me trompe, Messieurs, je dois monter plus haut. Comment ne pas voir, en effet, dans une vie si remplie de journées historiques, tous les événements empreints du sceau de cette Providence qui, par tant de prodiges, montre à la terre le héros appelé, du fond des conseils éternels, à devenir l'instrument de ses desseins et l'exécuteur de ses décrets? C'est le cri soudain et unanime de l'admiration universelle, qu'il y a, dans l'ensemble de cette étonnante destinée, je ne sais quoi de plus grand que nature, quelque chose enfin qui ne peut appartenir au temps, et qui n'est ni incertain, ni inconstant, ni divers comme lui.

Eh! quel moment plus opportun pour l'observer et pour le dire, que celui où ce monarque, prédestiné à tant de grandeur, visiblement couvert du bouclier de la protection divine, balance, dans ses mains triomphantes, le sort des empires, mesure leurs forces, divise leurs intérêts, leur prépare d'autres limites, et compose pour le monde politique, à la tête de ses légions, un nouvel et durable équilibre, tandis que des extrémités de l'Europe où, de victoires en victoires et de conquêtes en conquêtes, l'essor de ses aigles a si rapidement concentré les horreurs de la guerre, il tient hautes et toujours fermes les rênes de son gouvernement, comme s'il était en pleine paix au milieu de sa capitale! Non, Messieurs, il ne reste plus dans l'univers qu'une seule réputation dominante, et l'admiration, réduite au respect et au silence, ne trouve, dans les annales des siècles passés, aucun nom qu'on puisse comparer au sien, devenu à jamais son plus grand éloge.

Mais que dis-je? les merveilles dont nous sommes témoins forment à peine la moitié des droits que notre empereur veut s'assurer aux hommages d'un équitable avenir. La gloire militaire est épuisée pour lui désormais par ses propres exploits. Il le sent, il l'a dit lui-même: c'est assez de victoires, assez de triomphes, assez de prodiges. Son cœur et nos vœux l'appellent à cris redoublés dans les diverses carrières qui achèveront de nous le montrer tout entier.

Déjà il a relevé les autels, le trône, les tribunaux, les ateliers des arts, les asiles de l'humanité souffrante, le sanctuaire des lettres et de l'éducation publique. Oh! qu'il juge lui-même par les immenses bienfaits de sa jeunesse, de l'attente que fondent en nous tant de nouveaux moyens d'autorité réunis à la vigueur de l'âge! Je ne prétends pas pénétrer ici dans le sanctuaire inaccessible de son génie. A Dieu ne plaise que je veuille prévenir, par des vœux anticipés, l'époque où les résultats de ses résolutions

souveraines! Mais, s'il nous est permis d'arrêter un instant nos regards sur tout ce qu'il a commencé, préparé ou promis d'heureux et de grand pour la prospérité publique, pourquoi ne jouirait-il pas, pourquoi ne jouirions-nous pas nous-mêmes, dès aujourd'hui, d'une perspective qui lui découvre tant de reconnaissance et tant d'amour? La suprématie de son talent aspire à toutes les conquêtes pacifiques; et il faut que cette seconde partie de son histoire, dont la France aime à lui présenter d'avance le tableau tracé par lui-même, soit digne de la première qui la rend si difficile.

C'est le héros de la paix que nous voulons voir en lui, le noble rival du héros de la guerre. C'est le monarque appelé à réaliser en France le beau idéal du gouvernement que nous sommes impatients de contempler dans une laborieuse tranquillité d'esprit, donnant au genre humain, par l'action continue de sa toute-puissance, la mesure, peut-être encore inconnue, du génie sur le trône; dotant l'avenir du grand héritage de la morale publique, en assurant à la morale religieuse, par toutes les institutions indispensables pour garantir la perpétuité de ses ministres, cette influence tutélaire sur la conscience des peuples, dont si vainement et avec une si désastreuse imprudence on s'est efforcé de méconnaître la nécessité; animant d'une émulation générale tous les genres d'agriculture, d'industrie et de commerce qu'étendront et protégeront ses victoires; s'occupant avec une patience réfléchie de tous les codes successifs et divers qu'attend de lui le système complet de sa législation; consacrant son infatigable activité aux superbes établissements près d'éclorre de ses méditations fécondes, aux routes, aux ports, aux canaux qui vont proportionner la facilité des communications, à l'agrandissement du territoire; appliquant l'ardeur de sa pensée et l'énergie de son caractère à la réforme de tous les abus qui ont tant à redouter ses loisirs; érigeant la direction et la culture de l'esprit public en domaine de la souveraineté et en apanage de ses sollicitudes; environnant son empire, non-seulement d'une nouvelle chaîne de forteresses et de grands Etats confédérés, qui serviront de garants à la paix, comme de frontières et d'avant-gardes à la France; mais surtout de sa propre réputation, qui en sera la plus forte barrière; rendant sa capitale la plus magnifique cité du monde, en ne cessant de l'embellir par de grands monuments, et en y sacrifiant noblement ses propres créations au triomphe des arts, dont il termine et perfectionne les plus beaux ouvrages; vivant en paix avec tout l'univers sur la garantie de son épée; ne se montrant jamais à son peuple que pour recueillir des cris universels d'amour et de joie, seuls éloges dignes de lui, et qui témoigneront partout sur son passage notre empressement à voir, à benir le père de la patrie, et à ne parler à son cœur qu'en poussant devant

lui jusqu'au ciel les acclamations unanimes de notre piété filiale; enfin, continuant d'année en année, durant le cours de la plus longue vie, de s'élançant par-delà nos espérances, par delà même les fictions de l'opinion publique, toujours tentée de se croire parvenue au plus haut degré de l'enthousiasme, et sans cesse étonnée des merveilles imprévues qui viennent encore l'exalter!

Et vous orateurs, et vous poètes, et vous écrivains célèbres, quelle tâche ce phénomène de grandeur impose à vos travaux! Quel plus digne objet de vos veilles que de retracer à la postérité cette vie classique

destinée à devenir la leçon éternelle des rois! Ah! qu'il sera doux, qu'il sera beau pour vous d'étudier et de peindre cet homme prodigieux, ajoutant de jour en jour à sa gloire toutes les espèces de gloires; faisant de son règne, pour les lettres et pour les arts, une cinquième époque séculaire de l'esprit humain; élevant sa nation dans tous les genres, au même rang où il a placé son armée; et pour renfermer tous vos vœux dans un seul, mettant la moralité et le bonheur du peuple français de niveau avec la puissance et la renommée du souverain qui le gouverne.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

OEUVRES ORATOIRES COMPLETES DU P. CHARLES-LOUIS RICHARD, DE L'ORDRE DES FRÈRES PRECHEURS.

NOTICE SUR LE P. RICHARD.	9
Préface.	11
SERMONS.	17
Sermon I. — Pour le premier dimanche de l'Avent.	17
— Du jugement dernier.	17
Sermon II. — Pour le second dimanche de l'Avent.	26
Des afflictions.	26
Sermon III. — Pour le troisième dimanche de l'Avent. — Sur l'humilité.	33
Sermon IV. — Pour le quatrième dimanche de l'Avent. — Sur la pénitence.	48
Sermon V. — Pour le jour de Noël.	59
Sermon VI. — Pour le dimanche dans l'octave de Noël. — Sur la perfection chrétienne.	68
Sermon VII. — Pour le jour de la Circoncision.	80
Sermon VIII. — Pour le jour de l'Épiphanie.	91
Sermon IX. — Pour le dimanche dans l'octave de l'Épiphanie. — Sur le service de Dieu.	101
Sermon X. — Pour le second dimanche après l'Épiphanie. — Sur les devoirs des gens mariés.	111
Sermon XI. — Pour le troisième dimanche après l'Épiphanie. — Sur la foi.	125
Sermon XII. — Pour le quatrième dimanche après l'Épiphanie. — Sur la confiance en Dieu.	157
Sermon XIII. — Pour le cinquième dimanche après l'Épiphanie. — Sur la vigilance chrétienne.	148
Sermon XIV. — Pour le sixième dimanche après l'Épiphanie. — Sur la religion chrétienne.	159
Sermon XV. — Pour le dimanche de la Septuagésime. — Sur l'emploi du temps.	172
Sermon XVI. — Pour le dimanche de la Sexagésime. — Sur la parole de Dieu.	182
Sermon XVII. — Pour le dimanche de la Quinquagésime. — Sur les plaisirs.	194
Sermon XVIII. — Pour le premier dimanche de Carême. — Sur les tentations.	205
Sermon XIX. — Pour le second dimanche de Carême. — Sur le paradis.	217
Sermon XX. — Pour le troisième dimanche de Carême. — Sur la méditation.	228
Sermon XXI. — Pour le quatrième dimanche de Carême. — Sur l'aumône.	258
Sermon XXII. — Pour le dimanche de la Passion. — Sur le péché mortel.	248
Sermon XXIII. — Pour le dimanche des Rameaux. — Sur le sacrement de l'Eucharistie.	257
Sermon XXIV. — De la Passion.	266
Sermon XXV. — Pour le jour de Pâques.	279
Sermon XXVI. — Pour le dimanche dans l'octave de Pâques. — Sur la paix intérieure de l'âme.	290

Sermon XXVII. — Pour le second dimanche après Pâques. — Sur la fidélité et l'infidélité à la grâce.	302
Sermon XXVIII. — Pour le troisième dimanche après Pâques. — Sur l'enfer.	312
Sermon XXIX. — Pour le quatrième dimanche après Pâques. — Sur la prière.	321
Sermon XXX. — Pour le cinquième dimanche après Pâques. — Sur le même sujet.	350
Sermon XXXI. — Pour le jour de l'Ascension.	341
Sermon XXXII. — Pour le dimanche dans l'octave de l'Ascension. — Sur le salut.	347
Sermon XXXIII. — Pour le jour de la Pentecôte.	357
Sermon XXXIV. — Pour le dimanche de la très-sainte Trinité. — Sur le baptême.	366
Sermon XXXV. — Pour la fête du Saint-Sacrement. — Sur le sacrement de l'Eucharistie.	373
Sermon XXXVI. — Pour le dimanche dans l'octave du Saint-Sacrement. — Sur le sacrifice de la messe.	385
Sermon XXXVII. — Pour le second dimanche après la sainte Trinité. — Sur la miséricorde de Dieu.	396
Sermon XXXVIII. — Pour le troisième dimanche après la sainte Trinité. — Sur la parole de Dieu.	408
Sermon XXXIX. — Pour le quatrième dimanche après la sainte Trinité. — Sur la vie intérieure.	420
Sermon XL. — Pour le cinquième dimanche après la sainte Trinité. — Sur l'aumône.	431
Sermon XLI. — Pour le sixième dimanche après la sainte Trinité. — Sur la conformité à la volonté de Dieu.	442
Sermon XLII. — Pour le septième dimanche après la sainte Trinité. — Sur la vie réglée dans ses exercices.	454
Sermon XLIII. — Pour le huitième dimanche après la sainte Trinité. — Sur les temples.	465
Sermon XLIV. — Pour le neuvième dimanche après la sainte Trinité. — Sur l'amour du prochain.	476
Sermon XLV. — Pour le dixième dimanche après la sainte Trinité. — Sur la confiance en Dieu.	487
Sermon XLVI. — Pour le onzième dimanche après la sainte Trinité. — Sur l'amour de Dieu.	499
Sermon XLVII. — Pour le douzième dimanche après la sainte Trinité. — Sur la reconnaissance des bienfaits de Dieu.	510
Sermon XLVIII. — Pour le treizième dimanche après la sainte Trinité. — Sur la dignité de l'âme.	522
Sermon XLIX. — Pour le quatorzième dimanche après la sainte Trinité. — Sur la mort.	534
Sermon L. — Pour le quinzième dimanche après la sainte Trinité. — Sur le respect humain.	544
Sermon LI. — Pour le seizième dimanche après la sainte Trinité. — Sur l'amour-propre.	554
Sermon LII. — Pour le dix-septième dimanche après la sainte Trinité. — Sur les miracles de la religion chrétienne.	565

Sermon LIII. — Pour le dix-huitième dimanche après la sainte Trinité. — Sur le petit nombre des élus.	577
Sermon LIV. — Pour le dix-neuvième dimanche après la sainte Trinité. — Sur la religion catholique.	589
Sermon LV. — Pour le vingtième dimanche après la sainte Trinité. — Sur le pardon des injures.	600
Sermon LVI. — Pour le vingt et unième dimanche après la sainte Trinité. — Sur les devoirs des sujets envers le souverain.	611
Sermon LVII. — Pour le vingt-deuxième dimanche après la sainte Trinité. — Sur l'adoration en esprit et en vérité.	622
Sermon LVIII. — Pour le vingt-troisième dimanche après la sainte Trinité. — Sur l'abomination de la désolation dans le lieu saint.	634
Sermon LIX. — Pour le jour de la Conception de la sainte Vierge.	647
Sermon LX. — Pour le jour de la Nativité de la sainte Vierge.	659
Sermon LXI. — Pour le jour de l'Annonciation.	675
Sermon LXII. — Pour le jour de la Purification de la sainte Vierge.	688
Sermon LXIII. — Pour le jour de l'Assomption. — Sur les grandeurs de Marie.	701
Sermon LXIV. — Pour le jour de la Toussaint.	711
NOTICE SUR ASSELINE.	725

OEUVRES ORATOIRES COMPLETES DE J.-R. ASSELINE.

SERMONS.	725
Sermon I. — Sur le bon usage des talents.	725
Sermon II. — Sur les grandeurs de Jésus.	757
Sermon III. — Sur la crainte et l'espérance.	754
INSTRUCTIONS PASTORALES.	771
I. — Instruction pastorale. — Sur l'autorité spirituelle.	771
II. — Instruction pastorale. — Sur l'obligation de s'attacher aux pasteurs légitimes.	797
III. — Instruction pastorale. — Sur la dignité de la nature humaine manifestée par la religion.	822

IV. — Instruction pastorale. — Sur la divinité de N. S. Jésus-Christ.	841
V. — Instruction pastorale. — Sur la pratique de la religion.	874
NOTICE SUR MAURY.	893

OEUVRES ORATOIRES COMPLETES DU CARDINAL MAURY.

PANÉGYRIQUES.	911
Panégistique I. — Saint Augustin, évêque d'Hippone et docteur de l'Eglise.	911
Panégistique II. — Saint Louis, roi de France.	948
Panégistique III. — Saint Vincent de Paul.	982
ELOGES.	1057
I. — Eloge de Charles V, roi de France, surnommé le Sage.	1057
II. — Eloge de très-haut, très-puissant et très-excellent prince Stanislas le Bienfaisant, roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar.	1063
III. — Eloge funèbre de très-haut, très-puissant et très-excellent prince Monseigneur Louis, dauphin de France.	1084
IV. — Eloge de François de Salignac de Lamotte-Fénélon, archevêque, duc de Cambrai, précepteur des enfants de France.	1100
V. — Eloge de M. l'abbé de Radonvilliers, abbé commendataire de Saint-Loup de Troyes, de Saint-Orens d'Auch, conseiller d'Etat ordinaire, sous-précepteur des enfants de France et l'un des quarante de l'Académie française.	1156
DISCOURS ACADEMIQUES.	1187
I. — Discours sur les avantages de la paix.	1187
II. — Discours prononcé par M. l'abbé Maury, à sa réception à l'Académie française, le 27 janvier 1785.	1204
III. — Discours prononcé dans la séance publique tenue par la classe de la langue et de la littérature françaises de l'Institut impérial de France, le mercredi 6 mai 1807, pour la réception de son éminence Monseigneur le cardinal Maury, à la place de M. Target.	1219

FIN DU TOME SOIXANTE-SEPTIEME.

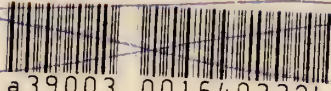


m

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--



a39003 001640332b

B X 1 7 5 6 . A 2 M 5 1 8 4 4 V 6 7
M I G N E , J A C Q U E S P A U L .
C O L L E C T I O N I N T E G R A L E E

CE BX 1756
.A2M5 1844 V067
COO MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047796

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	10	04	05	13	11	5